

SAMUEL RICHARDSON

# *Histoire de Clarisse Harlove*

*traduit de l'anglais par l'abbé Prévost*



ÉDITIONS DU BOUCHER

## CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS DU BOUCHER

Le fichier PDF qui vous est proposé est protégé par les lois sur les copyrights & reste la propriété de la SARL Le Boucher Éditeur. Le fichier PDF est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;

— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

### NOTE DE L'ÉDITEUR

Le texte reproduit est issu de la première édition des *Lettres anglaises, ou Histoire de Miss Clarisse Harlove*, Londres, Nourse, 1751, douze parties en six volumes (traduction de la première édition du texte original de *Clarissa, or the History of a Young Lady*, 1747-1748) dont l'orthographe & la typographie ont été modernisées. Les notes de Samuel Richardson, de l'abbé Prévost & de l'éditeur sont signalées par les abréviations suivantes : NdR, NdP & NdE.

L'Éloge de Richardson de Denis Diderot, l'Enterrement de Clarisse ont été ajoutés dans leur version du *Journal étranger* (janvier & mars 1762) en annexe de cet ouvrage. Le Testament de Clarisse Harlove & les Lettres posthumes de Clarisse Harlove sont quant à eux tirés du *Supplément aux lettres anglaises* (anonyme, Lyon, 1762).

Ces textes ne furent pas retenus par l'abbé Prévost dans son édition. Les notes du traducteur, inconnu, des trois derniers documents sont indiquées par l'abréviation : NdT.

© 2004 — Éditions du Boucher  
183, rue de Tolbiac 75013 Paris  
site internet : [www.leboucher.com](http://www.leboucher.com)  
courriel : [contacts@leboucher.com](mailto:contacts@leboucher.com)  
conception & réalisation : Georges Collet  
en couverture : *L'Envie*, détail, lith. Roger & Cie,  
1839, coll. G. Collet (droits réservés)



## Éloge de Richardson

Par un roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles, dont la lecture était dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'âme, qui respirent partout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardson, refait la plupart des sentences des moralistes, et avec toutes ces sentences il ne referait pas une page de Richardson.

Une maxime est une règle abstraite et générale de conduite, dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit : mais celui qui agit, on le voit, on se met à sa place ou à ses côtés; on se passionne pour ou contre lui; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste et vicieux. Qui est-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinson, n'a pas fait frémir? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique et vrai, de l'air de candeur et de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui est-ce qui ne s'est pas dit au fond de son cœur qu'il faudrait fuir de la société et se réfugier au fond des forêts, s'il y avait un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation?

Ô Richardson! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages, on se mêle à la conversation, on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfants qu'on avait menés aux spectacles pour la première fois, criant : *Ne le croyez pas, il vous trompe... si vous allez là, vous êtes perdu*. Mon âme était tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étais bon! combien j'étais juste! que j'étais satisfait de moi! J'étais au sortir de ta lecture ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avais parcouru dans l'intervalle de quelques heures un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avais entendu les vrais discours des passions; j'avais vu les ressorts de l'intérêt et de l'amour-propre jouer en cent façons diverses; j'étais devenu spectateur d'une multitude d'incidents; je sentais que j'avais acquis de l'expérience.

Cet auteur ne fait point couler le sang le long des lambris; il ne vous égare point dans des forêts; il ne vous transporte point dans des contrées éloignées; il ne vous expose point à être dévoré par des sauvages; il ne se renferme point dans des lieux clandestins de débauche; il ne se perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est le lieu de sa scène; le fond de son drame est vrai; ses personnages ont toute la réalité possible; ses caractères sont pris du milieu de la société; ses incidents sont dans les mœurs de toutes les nations policées; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connais; les traverses et les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse; il me montre le cours général des choses qui m'entourent. Sans cet art, mon âme se pliant avec peine à des biais chimériques, l'illusion ne serait que momentanée, et l'impression faible et passagère.

Qu'est-ce que la vertu? C'est, sous quelque face qu'on la considère, un sacrifice de soi-même. Le sacrifice que l'on fait de soi-même en idée est une disposition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardson sème dans les cœurs des germes de vertus qui y restent d'abord oisifs et tranquilles : ils y sont secrètement jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue et les

fasse éclore. Alors ils se développent; on se sent porter au bien avec une impétuosité qu'on ne se connaissait pas. On éprouve à l'aspect de l'injustice une révolte qu'on ne saurait s'expliquer à soi-même. C'est qu'on a fréquenté Richardson; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des moments où l'âme désintéressée était ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la première fois que les ouvrages de Richardson tombèrent entre mes mains : j'étais à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement! À chaque instant je voyais mon bonheur s'abrégé d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveraient des hommes d'un commerce excellent qui auraient vécu ensemble pendant longtemps et qui seraient sur le point de se séparer. À la fin il me sembla tout à coup que j'étais resté seul.

Cet auteur vous ramène sans cesse aux objets importants de la vie. Plus on le lit, plus on se plaît à le lire.

C'est lui qui porte le flambeau au fond de la caverne; c'est lui qui apprend à discerner les motifs subtils et déshonnêtes, qui se cachent et se dérobent sous d'autres motifs qui sont honnêtes, et qui se hâtent de se montrer les premiers. Il souffle sur le fantôme sublime qui se présente à l'entrée de la caverne; et le More hideux qu'il masquait s'aperçoit.

C'est lui qui sait faire parler les passions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre, tantôt avec ce ton artificieux et modéré qu'elles affectent en d'autres occasions.

C'est lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonstances de la vie, des discours qu'on reconnaît. S'il est au fond de l'âme du personnage qu'il introduit un sentiment secret, écoutez bien, et vous entendrez un ton dissonant qui le décèlera. C'est que Richardson a reconnu que le mensonge ne pouvait jamais ressembler parfaitement à la vérité; parce qu'elle est la vérité et qu'il est le mensonge.

S'il importe aux hommes d'être persuadés qu'indépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espèce humaine? Il n'a point démontré cette vérité, mais il l'a fait sentir : à chaque ligne

il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudrait être Lovelace avec tous ses avantages? Qui est-ce qui ne voudrait pas être Clarisse, malgré toutes ses infortunes?

Souvent j'ai dit en le lisant : Je donnerais volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci; j'aimerais mieux être mort que d'être celui-là.

Si je sais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, et vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles; vous ne déprimerez plus de grands talents qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, et nous dirons, si le sort nous accable : du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent et ceux qui souffrent. C'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe; et, sans que je m'en aperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce et se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure; quelquefois on s'en aperçoit et l'on me demande : Qu'avez-vous? vous n'êtes pas dans votre état naturel? que vous est-il arrivé? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. Ô mes amis! *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson* sont trois grands drames. Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible; je laissais là le devoir et je reprenais le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson sans désirer de connaître cet homme, de l'avoir pour frère ou pour ami? Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions?

Ô Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux! tu seras ma lecture dans tous les temps. Forcé par des besoins pressants, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma

fortune ne suffit pas pour donner à mes enfants les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres, mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle, et je vous lirai tour à tour.

Plus on a l'âme belle, plus on a le goût exquis et pur, plus on connaît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ses détails qu'on appelait des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'usage et le temps ont prescrites aux productions des arts, et qui foule au pied le protocole et ses formules ! Il se passera de longues années après sa mort, avant que la justice qu'il mérite lui soit rendue.

Cependant soyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille distractions, où le jour n'a pas assez de vingt-quatre heures pour les amusements dont il s'est accoutumé de les remplir, les livres de Richardson doivent paraître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déjà plus d'opéra, et qu'incessamment on ne jouera sur ses autres théâtres que des scènes détachées de comédie et de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paraissent longs, que ne les abrégerez-vous ? Soyez conséquents. Vous n'allez guère à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de suite aux vingt dernières pages de *Clarisse*.

Les détails de Richardson déplaisent et doivent déplaire à un homme frivole et dissipé ; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivait, c'est pour l'homme tranquille et solitaire, qui a connu la vanité du bruit et des amusements du monde, et qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, et à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs ! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de soins, de mouvements, pour faire réussir la moindre entreprise, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Pensez de ces détails ce qu'il vous plaira ; mais ils seront intéressants pour moi, s'ils sont vrais, s'ils font sortir les passions, s'ils montrent les caractères.

Ils sont communs, dites-vous; c'est ce qu'on voit tous les jours! Vous vous trompez : c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux et que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous faites le procès aux plus grands poètes, sous le nom de Richardson. Vous avez vu cent fois le coucher du soleil et le lever des étoiles; vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiseaux; mais qui de vous a senti que c'était le bruit du jour qui rendait le silence de la nuit plus touchant? Eh bien, s'il en est pour vous des phénomènes moraux ainsi que des phénomènes physiques : les éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connaître tout ce qu'il y a de secret dans leurs accents et dans leurs expressions. Il n'y en a aucune qui n'ait sa physionomie; toutes ces physionomies se succèdent sur un visage, sans qu'il cesse d'être le même; et l'art du grand poète et du grand peintre est de vous montrer une circonstance fugitive qui vous avait échappé.

Peintres, poètes, gens de goût, gens de bien, lisez Richardson, lisez-le sans cesse.

Sachez que c'est à cette multitude de petites choses que tient l'illusion : il y a bien de la difficulté à les imaginer, il y en a bien encore à les rendre. Le geste est quelquefois aussi sublime que le mot, et puis ce sont toutes ces vérités de détail qui préparent l'âme aux impressions fortes des grands événements. Lorsque votre impatience aura été suspendue par ces délais momentanés qui lui servaient de digues, avec quelle impétuosité ne se répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poète de les rompre! C'est alors qu'affaîssi de douleur ou transporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler et de vous dire à vous-même : *Mais peut-être que cela n'est pas vrai.* Cette pensée a été éloignée de vous peu à peu, et elle est si loin qu'elle ne se présentera pas.

Une idée qui m'est venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardson, c'est que j'avais acheté un vieux château, qu'en visitant un jour ses appartements, j'avais aperçu dans un angle une armoire qu'on n'avait pas ouverte depuis longtemps, et que l'ayant enfoncée, j'y avais trouvé pêle-mêle les lettres de Clarisse et de Paméla. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empressement ne les aurais-je pas rangées par ordre de dates! Quel chagrin n'aurais-je pas ressenti, s'il y avait eu quelque

lacune entre elles! Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilège) en eût supprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction française, et qui croyez les connaître, vous vous trompez.

Vous ne connaissez pas Lovelace, vous ne connaissez pas Clémentine, vous ne connaissez pas l'infortunée Clarisse, vous ne connaissez pas Miss Howe, sa chère et tendre Miss Howe, puisque vous ne l'avez point vue échevelée et étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harlove de ses cris aigus, et chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimerait, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse, porté par le vent sur la demeure des Harlove, et réveillant dans ces âmes de pierre le remords assoupi; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portait le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le silence morne qui régnait au milieu d'eux fut rompu par les sanglots du père et de la mère; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes âmes commença, et que les serpents se remuèrent au fond de leurs cœurs et les déchirèrent. Heureux ceux qui purent pleurer.

J'ai remarqué que dans une société où la lecture de Richardson se faisait en commun ou séparément, la conversation en devenait plus intéressante et plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importants de la morale et du goût discutés et approfondis.

J'ai entendu disputer sur la conduite des personnages, comme sur des événements réels; louer, blâmer Paméla, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivants qu'on aurait connus et auxquels on aurait pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avait précédé et qui avait amené la conversation, se serait imaginé, à la vérité et à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissait d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frère, d'une sœur.

Le dirai-je?... J'ai vu de la diversité des jugements naître des haines secrètes, des mépris cachés, en un mot les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de

l'affaire la plus sérieuse. Alors je comparais l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un Évangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le père du fils, la fille de la mère, le frère de la sœur; et son travail rentrait ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante, et d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne pèche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe, si, grâce à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs; si je n'ai eu pour les méchants que de la pitié, si j'ai conçu plus de commisération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonspection dans l'usage des choses présentes, plus d'indifférence sur les choses futures, plus de mépris pour la vie et plus d'amour pour la vertu, le seul bien que nous puissions demander au Ciel et le seul qu'il puisse nous accorder, sans nous châtier de nos demandes indiscretes.

Je connais la maison des Harlove comme la mienne; la demeure de mon père ne m'est pas plus familière que celle de Grandisson. Je me suis fait une image des personnages que l'auteur a mis en scène; leurs physionomies sont là : je les reconnais dans les rues, dans les places publiques, dans les maisons; elles m'inspirent du penchant ou de l'aversion. Un des avantages de son travail, c'est qu'ayant embrassé un champ immense, il subsiste sans cesse sous mes yeux quelque portion de son tableau. Il est rare que j'aie trouvé six personnes rassemblées, sans leur attacher quelques-uns de ses noms. Il m'adresse aux honnêtes gens, il m'écarte des méchants, il m'a appris à les reconnaître à des signes prompts et délicats. Il me guide quelquefois sans que je m'en aperçoive.

Les ouvrages de Richardson plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les temps et dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en sentiront tout le prix ne sera jamais grand : il faut un goût trop sévère; et puis la variété des événements y est telle, les rapports y sont si multipliés, la conduite en est si compliquée, il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personnages, tant de caractères. À peine ai-je parcouru quelques passages de *Clarisse*, que j'en compte déjà

quinze ou seize; bientôt le nombre se double. Il y en a jusqu'à quarante dans *Grandisson*; mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton, et que ces idées, ces expressions, ce ton varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de madame Norton pour une lettre d'une des tantes de Clarisse, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de madame Howe, ni un billet de madame Howe pour un billet de madame Harlove; quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentiments, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même vert. Quelle immense variété de nuances! S'il est difficile à celui qui lit de les saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver et de les peindre!

Ô Richardson! J'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges et que ton roman est plein de vérités. L'histoire peint quelques individus, tu peins l'espèce humaine; l'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait, tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit et fait; l'histoire n'embrasse qu'une portion de la durée, qu'un point de la surface du globe, tu as embrassé tous les lieux et tous les temps. Le cœur humain qui a été, est et sera toujours le même, est le modèle d'après lequel tu copies. Si l'on appliquait au meilleur historien une critique sévère, y en a-t-il aucun qui la soutînt comme toi? Sous ce point de vue j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman, et que le roman, comme tu l'as fait, est une bonne histoire. Ô peintre de la nature! c'est toi qui ne mens jamais.

Je ne me lasserai point d'admirer la prodigieuse étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante personnages, qui tous conservent si rigoureusement les caractères que tu leur as donnés; l'étonnante connaissance des lois, des coutumes, des usages, des mœurs, du cœur humain, de la vie; l'inépuisable fonds de morale, d'expériences, d'observations qu'ils te supposent.

L'intérêt et le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'apercevoir.

Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de *Clarisse* pour me former, autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page; j'ai seulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse et de prudence qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fautive, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parents inhumains et un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive et la plus folle, qui ne dit et ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empesé et ridicule que sa maîtresse désole, malgré l'agrément et la protection d'une mère qui l'appuie; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares et les vices les plus odieux, la bassesse avec la générosité, la profondeur et la frivolité, la violence et le sang-froid, le bon sens et la folie; à en avoir fait un scélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne, sous quelque forme qu'il se présente, et qui ne garde pas un instant la même; et cette foule de personnages subalternes, comme ils sont caractérisés! combien il y en a! et ce Belford avec ses compagnons, et madame Howe et son Hickman, et madame Norton, et les Harlove père, mère, frère, sœurs, oncles et tantes, et toutes les créatures qui peuplent ce lieu de débauches! Quels contrastes d'intérêts et d'humeurs! Comme tous agissent et parlent! Comment une jeune fille, seule contre tant d'ennemis réunis, n'aurait-elle pas succombé! Et encore quelle est sa chute!

Ne reconnaît-on pas sur un fond tout divers la même variété de caractères, la même force d'événements et de conduite dans *Grandisson*?

*Paméla* est un ouvrage plus simple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or ces trois ouvrages, dont un seul suffirait pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaisent sont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras et de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les lettres et pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frère. Je le portais en mon cœur sans l'avoir vu, sans le connaître que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un des miens qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander : Avez-vous vu le poète Richardson? ensuite : avez-vous vu le philosophe Hume?

Un jour une femme d'un goût et d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandisson qu'elle venait de lire, dit à un de ses amis qui partait pour Londres : Je vous prie de voir de ma part Miss Émilie, M. Belford, et surtout Miss Howe, si elle vit encore.

Une autre fois une femme de ma connaissance, qui s'était engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyait innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisait l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre était prosternée?

J'écrivis à celle-ci, et voici quelques endroits de sa réponse.

« *La piété de Clarisse l'impatient!* Eh quoi! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parents vertueux et chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guère d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion et sans foi? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle; ses idées de religion sont si saines et si pures; ce sentiment donne à son caractère une nuance si pathétique! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette façon de penser soit d'une âme bien née.

« *Elle rit, quand elle voit cette enfant désespérée de la malédiction de son père!* Elle rit, et c'est une mère. Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez que la malédiction d'un père respecté, une malédiction qui semble s'être déjà accomplie en plusieurs points importants, ne doit pas être une chose terrible pour un enfant de ce caractère : et qui sait si Dieu ne ratifiera pas dans l'éternité la sentence prononcée par son père?

« Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes ! Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand j'en suis aux derniers instants de cette innocente, c'est que les pierres, les murs, les carreaux insensibles et froids sur lesquels je marche ne s'émeuvent pas et ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout s'obscurcit autour de moi, mon âme se remplit de ténèbres et il me semble que la nature se voile d'un crêpe épais.

« À son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire des phrases ; et lorsqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà consolée. C'est, je vous l'avoue, une grande malédiction que de sentir et penser ainsi ; mais si grande, que j'aimerais mieux tout à l'heure que ma fille mourût entre mes bras que de l'en savoir frappée. Ma fille !... Oui, j'y ai pensé et je ne m'en dédis pas.

« Travaillez à présent, hommes merveilleux, travaillez, consommez-vous ; voyez la fin de votre carrière à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvre des jugements pareils. Nature, prépare pendant des siècles un homme tel que Richardson ; pour le douer, épuise-toi ; sois ingrate envers tes autres enfants : ce ne sera que pour un petit nombre d'âmes comme la mienne que tu l'auras fait naître ; et la larme qui tombera de mes yeux sera l'unique récompense de ses veilles. »

Et par postscript elle ajoute : « Vous me demandez l'enterrement et le testament de Clarisse <sup>1</sup>, et je vous les envoie ; mais je ne vous pardonnerais de ma vie d'en avoir fait part à cette femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces deux morceaux, et ne manquez pas de m'apprendre que ses ris ont accompagné Clarisse jusque dans sa dernière demeure, afin que mon aversion pour elle soit parfaite. »

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espèce d'intolérance que je blâme, mais dont je ne me garantirais que par un effort de raison.

J'étais avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement et le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur français a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi. Cet ami est un des

1. L'enterrement et le testament de Clarisse sont reproduits p. 1933 et p. 1959 de cette édition (NdE).

hommes les plus sensibles que je connaisse, et un des plus ardents fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin et qui lit. Je l'examinais : d'abord je vois couler des pleurs, bientôt il s'interrompt, il sanglote ; tout à coup il se lève, il marche sans savoir où il va, il pousse des cris comme un homme désolé, et il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harlove.

Je m'étais proposé de noter les beaux endroits des trois poèmes de Richardson ; mais le moyen ? Il y en a tant.

Je me rappelle seulement que la cent vingt-huitième lettre, qui est de madame Hervey à sa nièce, est un chef-d'œuvre ; sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas, elle ôte à Clarisse toute espérance de réconciliation avec ses parents, seconde les vues de son ravisseur, la livre à sa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, etc. Je ne sais ce qu'elle ne produit pas : elle accuse la famille, en l'excusant ; elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits entre beaucoup d'autres où je me suis écrié : *Divin Richardson !* Mais pour éprouver ce transport, il faut commencer l'ouvrage et lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrième lettre, qui est de Lovelace à son complice Leman, comme un morceau charmant : c'est là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique ! C'est le *bon*, c'est l'*honnête Leman*. Comme il lui peint la récompense qui l'attend ! *Tu seras Monsieur l'Hôte de l'Ours blanc ; on appellera ta femme Madame l'Hôtesse*. Et puis en finissant : *Je suis votre ami Lovelace*. Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues sont ses amis.

Il n'y avait qu'un grand maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur et de débauche, ces viles créatures qui irritent par des railleries et l'enhardissent au crime. Si Belford s'élève seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur ! Qu'il fallait de génie pour

introduire et pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés!

Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette impétuosité de caractère, cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue et de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités et de vices!

Poètes, apprenez de Richardson à donner des confidants aux méchants, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la partageant; et par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace se dégrade et se relève! Voyez la lettre cent soixante-quinze. Ce sont les sentiments d'un cannibale; c'est le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de postscript le transforment tout à coup en un homme de bien ou peu s'en faut.

*Grandisson* et *Paméla* sont aussi deux beaux ouvrages, mais je leur préfère *Clarisse*. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du lord le vieux père de Paméla, qui a marché toute la nuit; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de Clémentine dans *Grandisson* est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où Clémentine et Clarisse deviennent deux créatures sublimes? Le moment où l'une a perdu l'honneur et l'autre la raison.

Je ne me rappelle point sans frissonner l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mère, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras et dégouttant du bout de ses doigts, et son discours : *Maman, voyez, c'est le vôtre*. Cela déchire l'âme.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressante dans sa folie? C'est que n'étant plus maîtresse des pensées de son esprit ni des mouvements de son cœur, s'il se passait en elle quelque chose honteuse, elle lui échapperait. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur et de l'innocence, et son état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardson avait passé plusieurs années dans la société presque sans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritait. Quelle passion que l'envie ! C'est la plus cruelle des Euménides : elle suit l'homme de mérite jusqu'au bord de la tombe ; là elle disparaît, et la justice des siècles s'assied à sa place.

Ô Richardson ! si tu n'as joui de ton vivant de toute la réputation que tu méritais, combien tu seras grand chez nos neveux, lorsqu'ils te verront à la distance d'où nous voyons Homère ! Alors qui est-ce qui osera arracher une ligne de ton sublime ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, et je m'en réjouis. Siècles, hâtez-vous de couler et d'amener avec vous les honneurs qui sont dus à Richardson ! J'en atteste tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage ; dès aujourd'hui j'étais incliné au pied de ta statue, je t'adorais, cherchant au fond de mon âme des expressions qui répondissent à l'étendue de l'admiration que je te portais, et je n'en trouvais point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du Ciel une âme plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination ; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine, l'ombre de Clarisse m'apparaît, je vois marcher devant moi Grandisson, Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Émilie, Charlotte, Paméla, chère Miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent, et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi aux temps à venir.

### Introduction

*Je commence par un aveu qui doit faire quelque honneur à ma bonne foi, quand il pourrait en faire moins à mon discernement. De tous les ouvrages d'imagination, sans que l'amour-propre me fasse excepter les miens, je n'en ai lu aucun avec plus de plaisir que celui que j'offre au public; et je n'ai pas eu d'autre motif pour le traduire.*

*Si cette déclaration m'oblige de justifier un peu mon goût, j'ajouterai avec la même franchise, que je ne connais, dans aucun livre du même genre, plus de ces aimables qualités qui font le charme d'une lecture où l'esprit et le cœur sont également attachés.*

*Quoique je le mette au rang des ouvrages d'imagination, parce que l'éditeur anglais n'exige pas qu'on en prenne une autre idée, plusieurs personnes respectables de la même nation m'assurent que c'est l'histoire d'une famille connue, et peut-être sera-t-on porté à se le persuader, en apprenant, dans le dernier tome, par quelle voie tant de lettres ont été rassemblées.*

*Ce n'est pas dans les cinq ou six premières qu'il faut s'attendre à trouver un intérêt fort vif. Elles ne contiennent proprement que l'exposition du sujet. On ne demande pas qu'un feu brûle, s'il n'est allumé. Mais ensuite la chaleur se fait sentir à chaque page, dans les trois premiers tomes, et croît sans cesse jusqu'au dernier <sup>1</sup>.*

*Par le droit suprême de tout écrivain qui cherche à plaire dans sa langue naturelle, j'ai changé ou supprimé ce que je n'ai pas jugé*

1. L'Histoire de Clarisse Harlove contient six volumes au total (NdE).

*conforme à cette vue. Ma crainte n'est pas qu'on m'accuse d'un excès de rigueur. Depuis vingt ans que la littérature anglaise est connue à Paris, on sait que pour s'y faire naturaliser, elle a souvent besoin de ces petites réparations. Mais je me suis fait un devoir de conserver, aux caractères et aux usages, leur teinture nationale. Les droits d'un traducteur ne vont pas jusqu'à transformer la substance d'un livre, en lui prêtant un nouveau langage. D'ailleurs, quel besoin? L'air étranger n'est pas une mauvaise recommandation en France.*

*Si j'étais dans l'usage de mettre un nom célèbre à la tête de mes livres, mon choix ne serait pas incertain. Grandeurs, richesses, vous n'obtiendriez pas mon hommage. Je supplierais l'illustre auteur de Cénie et des Lettres péruviennes d'adopter Clarisse Harlove. L'aimable famille! Un lieu chéri du Ciel qui rassemblerait Zilia, Cénie et Clarisse sous les ailes de cette excellente mère, serait le temple de la vertu et du sentiment.*

ABBÉ PRÉVOST

Lettre 1

*Miss Anne Howe à Miss Clarisse Harlove*

*10 janvier*

Vous ne doutez pas, ma très chère amie, que je ne prenne un extrême intérêt aux troubles qui viennent de s'élever dans votre famille. Je sais combien vous devez vous trouver blessée de devenir le sujet des discours publics. Cependant il est impossible que dans une aventure si éclatante, tout ce qui concerne une jeune personne, que ses qualités distinguées ont rendue comme l'objet du soin public, n'excite pas la curiosité et l'attention de tout le monde : je brûle d'en apprendre les circonstances de vous-même, et celles de la conduite qu'on a tenue avec vous à l'occasion d'un accident que vous n'avez pu empêcher, et dans lequel, autant que j'aie pu m'en éclaircir, c'est l'agresseur qui se trouve maltraité.

M. Diggs<sup>1</sup>, que j'ai fait appeler, à la première nouvelle de ce fâcheux événement, pour m'informer de l'état de votre frère, par le seul intérêt que je prends à ce qui vous touche, m'a dit qu'il n'y avait rien à craindre de la blessure, s'il ne survenait aucun danger de la fièvre, qui semble augmenter par le trouble de ses esprits. M. Wyerley prit hier le thé avec nous ; et quoique fort éloigné,

1. Le chirurgien (NdR).

comme on le suppose aisément, de prendre parti pour M. Lovelace, lui et M. Symmes blâment votre famille du traitement qu'elle lui a fait, lorsqu'il est allé en personne s'informer de la santé de votre frère et marquer le chagrin qu'il ressent de ce qui s'est passé. Ils disent que M. Lovelace n'a pu éviter de tirer l'épée; et que, soit défaut d'habileté, soit excès de violence, votre frère s'est livré dès le premier coup. On assure même que M. Lovelace lui a dit, en s'efforçant de se retirer: « Prenez garde à vous, M. Harlove, votre emportement vous met hors de défense; vous me donnez trop d'avantage. En faveur de votre sœur, j'en passerai par où vous voudrez, si... » Mais ce discours ne l'ayant rendu que plus furieux, il s'est précipité si témérairement, que son adversaire, après lui avoir fait une légère blessure au bras, lui a pris son épée.

Votre frère s'est fait des ennemis par son humeur impérieuse, et par un fond de fierté qui ne peut souffrir qu'on lui conteste rien. Ceux qui ne sont pas bien disposés pour lui, racontent qu'à la vue de son sang, qui coulait assez abondamment de sa blessure, la chaleur de sa passion s'est beaucoup refroidie; et que son adversaire s'étant empressé de le secourir, jusqu'à l'arrivée du chirurgien, il a reçu ces généreux soins avec une patience qui devait le faire croire très éloigné de regarder comme une insulte la visite que M. Lovelace lui a voulu rendre pour s'informer de sa santé.

Laissons raisonner le public; mais tout le monde vous plaint. Une conduite si solide et si uniforme! tant d'envie, comme on vous l'a toujours entendu dire, de glisser jusqu'à la fin de vos jours sans être observée; et je puis ajouter, sans désirer même qu'on remarque vos vœux secrets pour le bien! *plutôt utile que brillante*, suivant votre devise, que je trouve si juste! Cependant livrée aujourd'hui, malgré vous, comme il est aisé de le voir, aux discours et aux réflexions; et blâmée dans le sein de votre famille pour les fautes d'autrui! quels tourments de tous côtés pour une vertu telle que la vôtre! Après tout, il faut convenir que cette épreuve n'est que proportionnée à votre prudence.

Comme la crainte de tous vos amis est qu'un démêlé aussi violent, dans lequel il semble que les deux familles sont à présent engagées, ne produise quelque scène encore plus fâcheuse, je dois vous prier de me mettre en état, par l'autorité de votre

propre témoignage, de vous rendre justice dans l'occasion. Ma mère, et toutes autant que nous sommes, nous ne nous entretenons, comme le reste du monde, que de vous et des suites qu'on peut craindre du ressentiment d'un homme aussi vif que M. Lovelace, qui se plaint ouvertement d'avoir été traité par vos oncles avec la dernière indignité. Ma mère soutient que vous ne pouvez plus, avec décence, ni le voir, ni entretenir de correspondance avec lui. Elle s'est laissée préoccuper l'esprit par votre oncle Antonin, qui nous accorde quelquefois, comme vous savez, l'honneur de sa visite, et qui lui a représenté, dans cette occasion, quel crime ce serait pour une sœur d'encourager un homme, qui ne peut plus (c'est son expression) *aller à gué* jusqu'à elle qu'au travers du sang de son frère.

Hâtez-vous donc, ma chère amie, de m'écrire toutes les circonstances de votre histoire, depuis que M. Lovelace s'est introduit dans votre famille. Étendez-vous particulièrement sur ce qui s'est passé entre votre sœur et lui. On en fait des récits différents, jusqu'à supposer que la sœur cadette, par la force du moins de son mérite, a dérobé le cœur d'un amant à son aînée; et je vous demande en grâce de vous expliquer assez nettement, pour satisfaire ceux qui ne sont pas aussi bien informés que moi du fond de votre conduite. S'il arrivait quelque nouveau malheur, par la violence des esprits à qui vous avez à faire, une exposition naïve de tout ce qui l'aura précédé sera votre justification.

Voyez à quoi vous oblige la supériorité que vous avez sur toutes les personnes de votre sexe. De toutes les femmes qui vous connaissent, ou qui ont entendu parler de vous, il n'y en pas une qui ne vous croie responsable de votre conduite à son tribunal, sur des points si délicats et si intéressants. En un mot, tout le monde a les yeux attachés sur vous et semble vous demander un exemple. Plût au Ciel que vous eussiez la liberté de suivre vos principes! Alors, j'ose le dire, tout prendrait un cours naturel, et n'aurait pas d'autre terme que l'honneur. Mais je redoute vos directeurs et vos directrices. Votre mère, avec des qualités admirables pour conduire, est condamnée à suivre elle-même la conduite d'autrui; votre sœur, votre frère, vous pousseront certainement hors du chemin qui vous est propre.

Mais je touche un article sur lequel vous ne me permettez pas de m'étendre. Pardon. Je n'ajoute rien. Cependant, pourquoi

vous demander pardon, lorsque vos intérêts sont les miens? lorsque j'attache mon honneur au vôtre, lorsque je vous aime, comme une femme n'en aima jamais une autre; et lorsque agréant cet intérêt et cette tendresse, vous m'avez placée, depuis un temps qu'on peut nommer long pour des personnes de notre âge, au premier rang de vos amies.

ANNE HOWE

PS: Vous me feriez plaisir de m'envoyer une copie du préambule de votre grand-père aux articles du testament qu'il a fait en votre faveur, et de permettre que je la communique à ma tante Harman. Elle me prie instamment de lui en procurer la lecture. Cependant elle est si charmée de votre caractère, que sans vous connaître personnellement, elle approuve la disposition de votre grand-père, avant que de connaître les raisons de cette préférence.

Lettre 2

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Au château d'Harlove, 13 janvier*

Que vous m'embarrassez, très chère amie, par l'excès de votre politesse ! Je ne saurais douter de votre sincérité ; mais prenez garde aussi de me donner lieu, par cette partialité obligeante, de me défier un peu de votre jugement. Vous ne faites pas attention que j'ai pris de vous quantité de choses admirables, et que j'ai l'art de les faire passer à vos yeux pour des biens qui me sont propres ; car dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous dites, et jusque dans vos regards, où votre âme est si bien peinte, vous donnez des leçons sans le savoir, à une personne qui a pour vous autant de tendresse et d'admiration que vous m'en connaissez. Ainsi, ma chère, soyez désormais un peu moins prodigue de louanges, de peur qu'après l'aveu que je viens de faire, on ne vous soupçonne de prendre un plaisir secret à vous louer vous-même, en voulant qu'on ne vous croie occupée que de l'éloge d'autrui.

Il est vrai que la tranquillité de notre famille a souffert beaucoup d'altération, pour ne pas dire que tout y est comme en tumulte, depuis le malheureux événement auquel l'amitié vous rend si sensible. J'en ai porté tout le blâme. Ceux qui me veulent du mal n'avaient qu'à laisser mon cœur à lui-même. J'aurais été trop touchée de ce fatal accident, si j'avais été épargnée avec

justice par tout autre que moi ; car soit par un coupable sentiment d'impatience, qui peut venir de ce qu'ayant toujours été traitée avec beaucoup d'indulgence, je ne suis point endurcie aux reproches ; soit par le regret d'entendre censurer à mon occasion des personnes dont mon devoir est de prendre la défense, j'ai souhaité plus d'une fois qu'il eût plu au Ciel de me retirer à lui dans ma dernière maladie, lorsque je jouissais de l'amitié et de la bonne opinion de tout le monde ; mais plus souvent encore de n'avoir pas reçu de mon grand-père une distinction qui, suivant les apparences, m'a fait perdre l'affection de mon frère et de ma sœur, ou du moins qui ayant excité leur jalousie et des craintes pour d'autres faveurs de mes deux oncles, fait disparaître quelquefois leur tendresse.

La fièvre ayant quitté heureusement mon frère, et sa blessure étant en bon état, quoiqu'il n'ait pas encore risqué de sortir, je veux vous faire la petite histoire que vous désirez, avec toute l'exactitude que vous m'avez recommandée. Mais puisse le Ciel nous préserver de tout nouvel événement qui vous obligeât de la produire dans les vues pour lesquelles votre bonté vous fait craindre qu'elle ne devienne nécessaire.

Ce fut en conséquence de quelques explications entre Milord M... et mon oncle Antonin, que du consentement de mon père et de ma mère M. Lovelace rendit sa première visite à ma sœur Arabelle. Mon frère était alors en Écosse, occupé à visiter la belle terre qui lui a été laissée par sa généreuse marraine, avec une autre dans Yorkshire, qui n'est pas moins considérable. J'étais de mon côté à ma ménagerie <sup>1</sup>, pour donner quelques ordres dans cette terre, que mon grand-père m'a léguée et dont on me laisse une fois l'an l'inspection, quoique j'aie remis tous mes droits entre les mains de mon père.

Ma sœur m'y rendit visite, le lendemain du jour qu'on lui avait amené M. Lovelace. Elle me parut extrêmement contente de lui.

1. Le mot anglais *dairyhouse*, qui est dans l'original, signifie *laiterie*. Le grand-père de Clarisse, pour l'attirer chez lui, lorsqu'on voulait bien se priver d'elle ailleurs, lui avait laissé la liberté de faire dans sa terre une ménagerie de son goût. Elle y avait réuni toutes les commodités possibles, avec une élégante simplicité, et la terre en avait pris le nom de *Dairyhouse*, par le désir même du grand-père, quoiqu'on la nommât auparavant *The Grove*, c'est-à-dire, le bosquet (NdR & NdP).

Elle me vanta sa naissance, la fortune dont il jouissait déjà, qui était de deux mille livres sterling de rente en biens clairs <sup>1</sup> comme Milord M... en avait assuré mon oncle, la riche succession de ce seigneur, dont il était héritier présomptif, et ses grandes espérances du côté de Lady Sara Sadleir, et de Lady Betti Lawrance, qui ne souhaitaient pas moins que son oncle de le voir marié, parce qu'il est le dernier de leur ligne. « Un si bel homme ! Oh sa chère Clary ! » <sup>2</sup> car dans l'abondance de sa bonne humeur elle était prête alors à m'aimer. « Il n'était que trop bel homme pour elle. Que n'était-elle aussi aimable qu'une personne de sa connaissance ? Elle aurait pu espérer de conserver son affection : car elle avait entendu dire qu'il était dissipé, fort dissipé ; qu'il était léger, qu'il aimait les intrigues. Mais il était jeune. Il était homme d'esprit. Il reconnaîtrait ses erreurs, pourvu qu'elle eût seulement la patience de supporter ses faiblesses, si ses faiblesses n'étaient pas guéries par le mariage. » Après cette excursion, elle me proposa de voir ce charmant homme : c'est le nom qu'elle lui donna. Elle retomba dans ses réflexions sur la crainte de n'être pas assez belle pour lui. Elle ajouta qu'il était bien fâcheux qu'un homme eût de ce côté-là tant d'avantage sur sa femme. Mais s'approchant alors d'une glace, elle commença bientôt à se complimenter elle-même ; à trouver « qu'elle était assez bien ; que quantité de femmes, qu'on estimait passables, lui étaient fort inférieures. On avait toujours jugé sa figure agréable. Elle voulait bien m'apprendre que l'agrément n'ayant pas tant à perdre que la beauté, était ordinairement plus durable » ; et se tournant encore vers le miroir : « Certainement ses traits n'étaient pas irréguliers, ses yeux n'étaient pas mal. » Je me souviens en effet que dans cette occasion, ils avaient quelque chose de plus brillant qu'à l'ordinaire. Enfin elle ne se trouva aucun défaut, quoiqu'elle ne fût pas sûre, ajouta-t-elle, d'avoir rien d'extrêmement engageant. Qu'en dites-vous Clary ?

Pardon, ma chère. Il ne m'est jamais arrivé de révéler ces petites misères ; jamais, pas même à vous : et je ne parlerais pas aujourd'hui si librement d'une sœur, si je ne savais, comme vous

1. Environ cinquante mille francs (NdP).

2. C'est un diminutif de Clarisse, et un petit nom de tendresse, comme Nanette au lieu d'Anne (NdP).

le verrez bientôt, qu'elle se fait un mérite auprès de mon frère, de désavouer qu'elle ait jamais eu du goût pour M. Lovelace. Et puis vous aimez le détail dans les descriptions, et vous ne voulez pas que je passe sur l'air et la manière dont les choses sont prononcées, parce que vous êtes persuadée, avec raison, que ces accompagnements expriment souvent plus que les paroles.

Je la félicitai de ses espérances. Elle reçut mes compliments avec un grand retour de complaisance sur elle-même.

La seconde visite de M. Lovelace parut faire sur elle encore plus d'impression. Cependant il n'eut pas d'explication particulière avec elle, quoiqu'on n'eût pas manqué de lui en ménager l'occasion. Ce fut un sujet d'étonnement; d'autant plus qu'en l'introduisant dans notre famille, mon oncle avait déclaré que ses visites étaient pour ma sœur. Mais comme les femmes qui sont contentes d'elles-mêmes excusent facilement une négligence dans ceux dont elles veulent obtenir l'estime, ma sœur trouva une raison, fort à l'avantage de M. Lovelace, pour expliquer son silence: c'était pure timidité; de la timidité, ma chère, dans M. Lovelace! Assurément, tout vif et tout enjoué qu'il est, il n'a pas l'air impudent: mais je m'imagine qu'il s'est passé beaucoup, beaucoup d'années, depuis qu'il était timide.

Cependant ma sœur s'attachait fort à cette idée. « Réellement, disait-elle, M. Lovelace ne méritait pas la mauvaise réputation qu'on lui faisait du côté des femmes. C'était un homme modeste. Elle avait cru s'apercevoir qu'il avait voulu s'expliquer. Mais une ou deux fois, lorsqu'il avait paru prêt d'ouvrir la bouche, il avait été retenu par une si agréable confusion! Il lui avait témoigné un si profond respect! C'était, à son avis, la plus parfaite marque de considération. Elle aimait extrêmement qu'en galanterie un homme fût toujours respectueux pour sa maîtresse. » Je crois, ma chère, que nous pensons toutes de même, et avec raison: puisque si j'en dois juger par ce que j'ai vu dans plusieurs familles, le respect ne diminue que trop après le mariage. Ma sœur promit à ma tante Hervey d'user de moins de réserve la première fois que M. Lovelace se présenterait devant elle. « Elle n'était point de ces femmes qui se font un amusement de l'embarras d'autrui. Elle ne comprenait pas quel plaisir on peut prendre à chagriner une personne qui mérite d'être bien traitée, surtout lorsqu'on est sûr de son estime. » Je souhaite qu'elle

n'eût point en vue quelqu'un que j'aime tendrement. Cependant sa censure ne serait-elle pas injuste? Je la crois telle; n'est-il pas vrai, ma chère? À l'exception, peut-être, de quelques mots un peu durs <sup>1</sup>.

Dans la troisième visite, Bella <sup>2</sup> se conduisit par un principe si plein de raison et d'humanité, de sorte que, sur le récit qu'elle en fit elle-même, M. Lovelace devait s'être expliqué. Mais sa *timidité* fut encore la même. Il n'eut pas la force de surmonter un respect si peu de saison. Ainsi cette visite n'eut pas d'autre succès que les premières.

Ma sœur ne dissimula plus son mécontentement. Elle compara le caractère général de M. Lovelace avec la conduite particulière qu'il tenait avec elle; et n'ayant jamais fait d'autre épreuve de galanterie, elle avoua qu'un amant si bizarre lui causait beaucoup d'embarras. « Quelles étaient ses vues? Ne lui avait-il pas été présenté comme un homme qui prétendait à sa main? Ce ne pouvait être timidité, à présent qu'elle y pensait; puisqu'en supposant que le courage lui manquât pour s'ouvrir à elle-même; il aurait pu s'expliquer avec son oncle. Non que d'ailleurs elle s'en souciât beaucoup; mais n'était-il pas juste qu'une femme apprît les intentions d'un homme de sa propre bouche, lorsqu'il pensait à l'épouser? Pour ne rien déguiser, elle commençait à croire qu'il cherchait moins à cultiver son estime que celle de sa mère. À la vérité tout le monde admirait avec raison la conversation de sa mère: mais si M. Lovelace croyait avancer ses affaires par cette voie, il était dans l'erreur; et pour son propre avantage, il devait donner des raisons d'en bien user avec lui, s'il parvenait à faire avouer ses prétentions. Sa conduite, elle ne faisait pas difficulté à le dire, lui paraissait d'autant plus extraordinaire qu'il continuait ses visites, en marquant une passion extrême de cultiver l'amitié de toute la famille; et que si elle pouvait prendre sur elle de se joindre à l'opinion que tout le monde avait de lui, il ne pouvait douter qu'elle n'eût assez d'esprit pour l'entendre à demi-mot, puisqu'il avait remarqué

1. Ces quatre lignes paraîtraient obscures si l'on n'était averti d'avance qu'elles regardent la conduite de Miss Howe à l'égard d'un homme, qui la recherchait en mariage (NdP).

2. C'est un petit nom qui est le diminutif d'Arabella (NdP).

quantité d'assez bonnes choses qui étaient sorties de sa bouche, et qu'il avait paru les entendre avec admiration. Elle était obligée de le dire, les réserves coûtaient beaucoup à un caractère aussi ouvert et aussi libre que le sien. Cependant elle était bien aise d'assurer ma tante (à qui tout ce discours était adressé) qu'elle n'oublierait jamais ce qu'elle devait à son sexe et à elle-même; M. Lovelace fût-il aussi exempt de reproche par sa morale que par sa figure, et devînt-il beaucoup plus pressant dans ses soins. »

Je n'étais pas de son conseil. J'étais encore absente. La résolution fut prise, entre ma tante et elle, que s'il n'arrivait rien, dans la première visite, qui parût lui promettre une explication, elle prendrait un air froid et composé. Mais il semble que ma sœur n'avait pas bien considéré le fond des choses. Ce n'était pas cette méthode, comme l'expérience l'a fait voir, qu'il fallait employer avec un homme de la pénétration de M. Lovelace, sur des points de pure omission; ni même avec tout autre homme: car si l'amour n'a pas jeté des racines assez profondes pour en faire naître la déclaration, surtout lorsque l'occasion en est offerte, il ne faut pas s'attendre que le chagrin et le ressentiment puissent servir à l'avancer. D'ailleurs, ma chère sœur n'a pas naturellement la meilleure humeur du monde. C'est une vérité que je m'efforcerais inutilement de cacher; surtout à vous. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'en voulant paraître un peu plus difficile qu'à l'ordinaire, elle ne se montra pas fort à son avantage.

J'ignore comment cette conversation fut ménagée. On serait tenté de croire par l'événement que M. Lovelace fut assez généreux, non seulement pour saisir l'occasion qu'on lui offrait, mais encore pour l'augmenter. Cependant il jugea aussi qu'il était à propos de toucher la question: mais ce ne fut, dit-elle à ma tante, qu'après l'avoir jetée par divers degrés dans un tel excès de mauvaise humeur, qu'il lui fut impossible de se remettre sur-le-champ. Il reprit son discours en homme qui attend une réponse décisive, sans lui laisser le temps de revenir à elle-même, et sans faire aucun effort pour l'adoucir; de sorte qu'elle se vit dans la nécessité de persister dans son refus. Cependant elle lui donna quelques raisons de croire qu'elle ne désapprouvait pas sa recherche, et qu'elle n'était dégoûtée que de la forme; en se plaignant qu'il adressât ses soins à sa mère plus qu'à elle-même, comme s'il eût été sûr de son consentement dans toutes sortes de

circonstances. J'avoue qu'un tel refus pouvait être pris pour un encouragement; et tout le reste de sa réponse fut dans le même goût: « Peu d'inclination pour un changement d'état, souverainement heureuse comme elle était! pouvait-elle être jamais plus heureuse! » et d'autres négatives, que je crois pouvoir nommer un consentement, sans faire tomber néanmoins mes réflexions sur ma sœur: car, dans ces circonstances, que peut dire une jeune fille, lorsqu'elle a lieu de craindre qu'un consentement trop prompt ne l'expose au mépris d'un sexe qui n'estime le bonheur qu'il obtient qu'à proportion des difficultés qu'il lui coûte. La réponse de Miss Biddulph à quelques vers d'un homme qui reprochait à notre sexe d'aimer le déguisement, n'est pas trop mauvaise; quoique vous la puissiez trouver un peu libre de la part d'une femme.

« Sexe peu généreux! de prendre droit de notre facilité pour nous mépriser, et de nous accabler de reproches si nous paraissions trop sévères. Voulez-vous nous encourager à vous faire lire dans notre cœur? Jetez le masque vous-mêmes, et soyez sincères. Vous parlez de coquetterie: c'est votre fausseté qui force notre sexe à la dissimulation. »<sup>1</sup>

Je suis obligée de quitter ici la plume; mais je compte de la reprendre bientôt.

1. C'est la traduction de six vers anglais (NdP).

## Lettre 3

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**13 et 14 janvier*

Telle fut la réponse de ma sœur, et M. Lovelace eut la liberté de l'interpréter comme il le jugeait à propos. Ce fut avec les apparences d'un vif regret qu'il prit le parti de se rendre à des raisons si fortes. Je suis bien trompée, ma chère, si cet homme n'est un franc hypocrite. « Tant de résolution dans une jeune personne! Une fermeté si noble! Il fallait donc renoncer à l'espérance de faire changer des sentiments qu'elle n'avait adoptés qu'après une mûre délibération! » Il soupira, nous a dit ma sœur, en prenant congé d'elle. Il soupira profondément. Il se saisit de sa main. Il y attacha ses lèvres avec une ardeur! Il se retira d'un air si respectueux! Elle l'avait encore devant les yeux; toute piquée qu'elle était, il s'en fallut peu qu'elle ne fût sensible à la pitié. Bonne preuve de ses intentions que cette pitié; puisque dans ce moment il y avait peu d'apparence qu'il vînt lui renouveler ses offres. Après avoir quitté Bella, il passa dans l'appartement de ma mère, pour lui rendre compte de sa mauvaise fortune; mais dans des termes si respectueux pour ma sœur et pour toute la famille et, s'il faut en croire les apparences, avec tant de chagrin de perdre l'espoir de notre alliance, qu'il laissa dans l'esprit de tout le monde des impressions en sa faveur, et l'idée que cette affaire ne

manquerait pas de se renouer. Je crois vous avoir dit que mon frère était alors en Écosse. M. Lovelace reprit le chemin de Londres, où il passa quinze jours entiers. Il y rencontra mon oncle Antonin, auquel il se plaignit fort amèrement de la malheureuse résolution que sa nièce avait formée de ne pas changer d'état. On reconnut bien alors que c'était une affaire tout à fait rompue.

Ma sœur ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle se fit une vertu de la nécessité, et l'amant fugitif parut devenir un tout autre homme à ses yeux. « Un personnage rempli de vanité, qui connaissait trop ses propres avantages; bien différents néanmoins de l'idée qu'elle en avait conçue. Froid et chaud par caprice et par accès. Un amoureux intermittent, comme la fièvre. Combien ne préférerait-elle pas un caractère solide, un homme de vertu, un homme de bonnes mœurs? Sa sœur Clary pouvait regarder comme une entreprise digne d'elle, d'engager un homme de cette espèce. Elle était patiente. Elle avait le talent de la persuasion, pour le ramener de ses mauvaises habitudes; mais pour elle, il ne lui fallait pas un mari sur le cœur duquel elle ne pourrait pas compter un moment. Elle n'en aurait pas voulu pour tout l'or du monde, et c'était dans la joie de son cœur qu'elle s'applaudissait de l'avoir rejeté. »

Lorsque M. Lovelace fut revenu à la campagne, il lui prit l'envie de rendre visite à mon père et à ma mère, dans l'espérance, leur dit-il, que malgré le malheur qu'il avait eu de manquer une alliance qu'il avait ardemment désirée, il obtiendrait l'amitié d'une famille pour laquelle il conserverait toujours du respect. Malheureusement, si je puis le dire, j'étais au logis et présente à son arrivée. On observa que son attention fut toujours fixée sur moi.

Aussitôt qu'il fut parti, ma sœur, qui n'avait pas été la dernière à faire cette remarque, déclara, par une sorte de bravade, que si ses inclinations se tournaient vers moi, elle le favoriserait volontiers. Ma tante Hervey se trouvait avec nous. Elle eut la bonté de dire que nous ferions le plus beau couple d'Angleterre, si ma sœur n'y mettait pas d'opposition. Un non assurément, accompagné d'un mouvement dédaigneux, fut la réponse de ma sœur. Il aurait été bien étrange qu'après un refus *mûrement délibéré*, il lui fût resté des prétentions. Ma mère déclara que son unique sujet de dégoût pour une alliance avec l'une ou l'autre de ses

deux filles, était le reproche qu'il y avait à faire à ses mœurs. Mon oncle Jules Harlove répondit avec bonté que sa fille Clary, c'est le nom qu'il a pris plaisir à me donner depuis mon enfance, serait plus propre que tout autre femme à le réformer. Mon oncle Antonin donna hautement son approbation; mais en la soumettant, comme ma tante, aux résolutions de ma sœur. Alors, elle affecta de répéter les marques de son mépris. Elle protesta que, fût-il le seul de son sexe en Angleterre, elle ne voudrait pas de lui, et qu'elle était prête à résigner par écrit toutes ses prétentions, si Miss Clary s'était laissée éblouir par son clinquant, et si tout le monde approuvait les vues qu'il avait sur elle.

Mon père, après avoir gardé longtemps le silence, étant pressé par mon oncle Antonin d'expliquer son sentiment, apprit à l'assemblée que dès les premières visites de M. Lovelace, il avait reçu une lettre de son fils James, qu'il n'avait montrée qu'à ma mère, parce que le traité pour ma sœur était déjà rompu; que dans cette lettre, son fils témoignait beaucoup d'éloignement pour une alliance avec M. Lovelace, à cause de ses mauvaises mœurs; qu'à la vérité il n'ignorait pas qu'ils étaient mal ensemble depuis longtemps; que voulant prévenir toute occasion de mésintelligence et d'animosité dans sa famille, il suspendrait la déclaration de ses sentiments, jusqu'à l'arrivée de mon frère, pour se donner le temps d'entendre toutes ses objections; qu'il était d'autant plus porté à cette condescendance pour son fils, qu'en général le caractère de M. Lovelace n'était pas trop bien établi; qu'il avait appris, et qu'il supposait tout le monde informé, que c'était un homme sans conduite, qui s'était fort endetté dans ses voyages; et dans le fond, lui plut-il d'ajouter, il a tout l'air d'un dissipateur.

J'ai su toutes ces circonstances, en partie de ma tante Hervey, en partie de ma sœur, car on m'avait dit de me retirer lorsqu'on était entré en matière. À mon retour, mon oncle Antonin me demanda si j'aurais du goût pour M. Lovelace. Tout le monde, ajouta-t-il, s'était aperçu que j'avais fait sa conquête. Je répondis à cette question, point du tout. M. Lovelace paraît avoir trop bonne opinion de sa personne et de ses qualités, pour être jamais capable de beaucoup d'attention pour sa femme. Ma sœur témoigna particulièrement qu'elle était satisfaite de ma réponse: elle la trouva juste, et loua fort mon jugement, apparemment

parce qu'il s'accordait avec le sien. Mais, dès le jour suivant, on vit arriver Milord M... au château d'Harlove. J'étais alors absente. Il fit sa demande dans les formes, en déclarant que l'ambition de sa famille était de s'allier avec la nôtre, et qu'il se flattait que la réponse de la cadette serait plus favorable à son parent que celle de l'aînée. En un mot les visites de M. Lovelace furent admises, comme celles d'un homme qui n'avait pas mérité que notre famille manquât de considération pour lui. Mais à l'égard de ses vues sur moi, mon père remit à se déterminer après l'arrivée de son fils; et pour le reste, on s'en reposa sur ma discrétion. Mes objections contre lui étaient toujours les mêmes. Le temps nous rendit plus familiers; mais je ne voulus jamais entendre de lui que des discours généraux, et je ne lui donnai aucune occasion de m'entretenir en particulier.

Il supporta cette conduite avec plus de résignation qu'on n'en devait attendre de son caractère naturel, qui passe pour vif et ardent; ce qui lui vient sans doute de n'avoir jamais été contrarié dès l'enfance: cas trop ordinaire dans les grandes familles où il n'y a qu'un seul fils. Sa mère n'a jamais eu d'autre enfant que lui. Mais sa patience, comme je vous l'ai déjà dit, ne m'empêchait pas de remarquer que dans la bonne opinion qu'il a de lui-même, il ne doutait pas que son mérite ne le fît parvenir insensiblement à m'engager; et s'il y parvenait une fois, dit-il un jour à ma tante Hervey, il se promettait que l'impression serait durable dans un caractère aussi solide que le mien. Pendant ce temps-là ma sœur expliquait sa modération dans un autre sens, qui aurait peut-être eu plus de force, de la part d'un esprit moins prévenu. « C'était un homme qui n'avait point de passion pour le mariage, et qui était capable de s'attacher à trente maîtresses. Ce délai convenait également à son humeur volage et au rôle d'indifférence que je jouais parfaitement. » Ce fut son obligeante expression.

Quelque motif qu'il pût avoir pour ne pas se lasser d'une patience si opposée à son naturel, et dans une occasion où l'on supposait qu'au moins du côté de la fortune, l'objet de ses recherches devait exciter sa plus vive attention, il est certain qu'il évita par là quantité de mortifications; car pendant que mon père suspendait son approbation jusqu'à l'arrivée de mon frère, il reçut de tout le monde les civilités qui étaient dues à sa naissance, et quoique de temps en temps il nous vint des rapports qui

n'étaient pas à l'honneur de sa morale, nous ne pouvions l'interroger là-dessus, sans lui donner plus d'avantage que la prudence ne le permettait dans la situation où il était avec nous : puisqu'il y avait beaucoup plus d'apparence que sa recherche serait refusée, qu'il n'y en avait qu'elle pût être acceptée. Il se trouva ainsi presque le maître du ton qu'il voulut prendre dans notre famille. Comme on ne remarquait rien dans sa conduite qui ne fût extrêmement respectueux et qu'on n'avait à se plaindre d'aucune importunité violente, on parut prendre beaucoup de goût aux agréments de sa conversation. Pour moi, je le considérais sur le pied de nos compagnies ordinaires ; et lorsque je le voyais entrer ou sortir, je ne croyais pas avoir plus de part à ses visites que le reste de la famille.

Cependant cette indifférence de ma part servit à lui procurer un fort grand avantage. Elle devint comme le fondement de cette correspondance par lettres qui suivit bientôt, et dans laquelle je ne serais pas entrée avec tant de complaisance, si elle n'eût été commencée lorsque les animosités éclatèrent. Il faut vous en apprendre l'occasion. Mon oncle Hervey est tuteur d'un jeune homme de qualité qu'il se propose de faire partir dans un an ou deux pour entreprendre ce qu'on appelle le *grand tour*. M. Lovelace lui paraissant capable de donner beaucoup de lumières sur tout ce qui mérite les observations d'un jeune voyageur, il le pria de lui faire, par écrit, une description des cours et des pays qu'il avait visités, avec des remarques sur ce qu'il y avait vu de plus curieux. Il y consentit, à condition que je me chargerais de la direction et de l'arrangement de ce qu'il nommait les sujets. On avait entendu vanter sa manière d'écrire. On se figura que ses relations pourraient être un amusement agréable pendant les soirées d'hiver, et que devant être lues en pleine assemblée, avant que d'être livrées au jeune voyageur, elles ne lui donneraient aucune occasion de s'adresser particulièrement à moi. Je ne fis pas scrupule d'écrire, pour lui proposer quelquefois des doutes, ou pour lui demander des éclaircissements qui tournaient à l'instruction commune : j'en fis peut-être d'autant moins que j'aime à me servir de ma plume ; et ceux qui sont dans ce goût, comme vous savez, se plaisent beaucoup à l'exercer. Ainsi, avec le consentement de tout le monde et les instances de mon oncle Hervey, je me persuadai que de faire seule la scrupuleuse, c'eût

été une affectation particulière, dont un homme vain pouvait tirer avantage, et sur laquelle ma sœur n'aurait pas manqué de faire des réflexions.

Vous avez vu quelques-unes de ces lettres, qui ne vous ont pas déplu, et nous avons cru reconnaître vous et moi que M. Lovelace était un observateur au-dessus du commun. Ma sœur convint elle-même qu'il avait quelque talent pour écrire, et qu'il n'entendait pas mal les descriptions. Mon père, qui a voyagé dans sa jeunesse, avoua que ses observations étaient curieuses, et qu'elles marquaient beaucoup de lecture, de jugement et de goût.

Telle fut l'origine d'une sorte de correspondance qui s'établit entre lui et moi, avec l'approbation générale; tandis qu'on ne cessait pas d'admirer, et qu'on prenait plaisir à voir sa *patiente vénération* pour moi: c'est ainsi que tout le monde la nommait. Cependant on ne doutait pas qu'il ne se rendît bientôt plus importun, parce que ses visites devenaient plus fréquentes, et qu'il ne déguisa point à ma tante Hervey une vive passion pour moi, accompagnée, lui dit-il, d'une crainte qu'il n'avait jamais connue, à laquelle il attribuait ce qu'il nomma sa soumission apparente aux volontés de mon père, et la distance où je le tenais de moi. Au fond, ma chère, c'est peut-être sa méthode ordinaire avec notre sexe; car n'a-t-il pas eu d'abord les mêmes respects pour ma sœur? En même temps mon père, qui s'attendait à se voir importuné, tenait prêts tous les rapports qu'on lui avait faits à son désavantage, pour lui en faire autant d'objections contre ses vues. Je vous assure que ce dessein s'accordait avec mes désirs. Pouvais-je penser autrement? et celle qui avait rejeté M. Wyrley parce que ses opinions étaient trop libres, n'aurait-elle pas été inexcusable de recevoir les soins d'un autre dont la pratique l'était encore plus?

Mais je dois avouer que dans les lettres qu'il m'écrivait sur le sujet général, il en renferma plusieurs fois une particulière, où il me déclarait les sentiments passionnés de son estime, en se plaignant de ma réserve avec assez de chaleur. Je ne lui marquai pas que j'y eusse fait la moindre attention. Ne lui ayant jamais écrit que sur des matières communes, je crus devoir passer sur ce qu'il m'écrivait de particulier, comme si je ne m'en étais point aperçue; d'autant plus que les applaudissements qu'on donnait à

ses lettres ne me laissaient plus la liberté de rompre notre correspondance sans en découvrir la véritable raison. D'ailleurs, au travers de ses respectueuses assiduités, il était aisé de remarquer, quand son caractère aurait été moins connu, qu'il était naturellement hautain et violent; et j'avais assez vu de cet esprit intraitable dans mon frère, pour ne pas l'aimer beaucoup dans un homme qui espérait m'appartenir encore de plus près.

Je fis un petit essai de cette humeur, dans l'occasion même dont je parle. Après avoir joint, pour la troisième fois, la lettre particulière à la lettre générale, il me demanda, dans sa première visite, si je ne l'avais pas reçue. Je lui dis que je ne ferais jamais de réponse aux lettres de cette nature, et que j'avais attendu l'occasion qu'il m'offrait pour l'en assurer. Je le priai de ne m'en plus écrire, et je lui déclarai que s'il le faisait encore, je lui renverrais les deux lettres, et qu'il n'aurait plus une ligne de moi.

Vous ne sauriez vous imaginer l'air d'arrogance qui se peignit dans ses yeux, comme si c'eût été lui manquer que de n'être pas plus sensible à ses soins; ni ce qu'il lui en coûta, lorsqu'il se fut un peu remis, pour faire succéder un air plus doux à cet air hautain. Mais je ne lui fis pas connaître que je m'étais aperçue de l'un et de l'autre. Il me sembla que le meilleur parti était de le convaincre, par la froideur et l'indifférence avec laquelle j'arrêtais des espérances trop promptes, sans affecter néanmoins d'orgueil ni de vanité, qu'il n'était pas assez considérable à mes yeux pour me faire trouver facilement un sujet d'offense dans son air et dans ses discours; ou, ce qui revient au même, que je ne me souciais point assez de lui pour m'embarasser de lui faire connaître mes sentiments par des apparences de chagrin ou de joie. Il avait été assez rusé pour me donner, comme sans dessein, une instruction qui m'avait appris à me tenir sur mes gardes. Un jour, en conversation, il avait dit que lorsqu'un homme ne pouvait engager une femme à lui avouer qu'elle eût du goût pour lui, il avait une autre voie, plus sûre peut-être et plus utile à ses vues, qui était de la mettre en colère contre lui.

Je suis interrompue par des raisons pressantes. Mais je reprendrai le même sujet à la première occasion.

CLARISSE HARLOVE

Lettre 4

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*15 janvier*

Voilà, ma chère, où j'en étais avec M. Lovelace, lorsque mon frère arriva d'Écosse.

Aussitôt qu'on lui eut parlé des visites de M. Lovelace, il déclara nettement et sans explication qu'il les désapprouvait. En général il trouvait de grands sujets de reproche dans son caractère. Mais bientôt, mesurant moins ses expressions, il prit la liberté de dire, en propres termes, qu'il avait peine à comprendre que ses oncles eussent été capables de proposer un homme de cette sorte pour l'une ou l'autre de ses sœurs; et se tournant en même temps vers mon père, il le remercia d'avoir évité de conclure jusqu'à son retour, mais du ton, à mon avis, d'un supérieur qui loue un inférieur d'avoir rempli son devoir dans son absence. Il justifia son aversion invétérée par l'opinion publique, et par la connaissance qu'il avait acquise de son caractère au collègue. Il déclara qu'il l'avait toujours haï, qu'il le haïrait toujours, et qu'il ne le reconnaîtrait jamais pour son frère, ni moi pour sa sœur, si je l'épousais.

Voici l'origine que j'ai entendu donner à cette antipathie de collègue. M. Lovelace s'est toujours fait remarquer par sa vivacité et son courage, et ne se distinguait pas moins, à ce qu'il semble, par la rapidité surprenante de ses progrès dans toutes les parties

de la littérature. Aux heures de l'étude, il n'y avait pas de diligence égale à la sienne. Il paraît qu'on avait généralement cette idée de lui à l'université, et qu'elle lui avait fait un grand nombre d'amis entre les plus habiles de ses compagnons, tandis que ceux qui ne l'aimaient pas le redoutaient, à cause de sa vivacité, qui le disposait trop facilement à les offenser, et du courage avec lequel il soutenait l'offense après l'avoir donnée. Il se faisait par là autant de partisans qu'il lui plaisait parmi ceux qui n'étaient pas les plus estimés pour leur conduite ; caractère, à tout prendre, qui n'est pas fort aimable.

Mais celui de mon frère n'était pas plus heureux. Sa hauteur naturelle ne pouvait supporter une supériorité si visible. On n'est pas éloigné de la haine pour ceux qu'on craint plus qu'on ne les aime. Comme il avait moins d'empire que l'autre sur ses passions, il s'exposait plus souvent à ses railleries, qui étaient peut-être indécentes, de sorte qu'ils ne se rencontraient jamais sans se quereller ; et tout le monde, soit par crainte ou par amitié, prenant le parti de son adversaire, il essuya quantité de mortifications pendant le temps qu'ils passèrent au même collège. Ainsi on ne doit pas trouver bien surprenant qu'un jeune homme, dont on ne vante pas la douceur, ait repris une ancienne antipathie, qui a jeté des racines si profondes.

Il trouva ma sœur, qui n'attendait que l'occasion, prête à se joindre à lui dans ses ressentiments contre l'homme qu'il haïssait. Elle désavoua hautement d'avoir jamais eu la moindre estime pour M. Lovelace, « jamais aucun goût pour lui. Son bien devait être fort chargé. Livré au plaisir, comme il l'était, il était impossible qu'il ne fût pas abîmé de dettes. Aussi n'avait-il pas de maison, ni même d'équipage. Personne ne lui disputait de la vanité. La raison par conséquent était aisée à deviner ». Là-dessus elle se vanta sans ménagement de l'avoir refusé, et mon frère lui en fit un sujet d'éloges. Ils se joignirent, dans toutes les occasions, pour le rabaisser, et souvent ils cherchaient à les faire naître. Leur animosité ramenait là toutes les conversations, si elles n'avaient pas commencé par un sujet si familier.

Je ne m'embarrassais pas beaucoup de le justifier, lorsque je n'étais pas mêlée dans leurs réflexions. Je leur dis que je ne faisais pas assez de cas de lui pour causer le moindre différend dans la famille à son occasion ; et comme on supposait qu'il n'avait

donné que trop de sujet à la mauvaise opinion qu'on avait de lui, je jugeais qu'il devait porter la peine de ses propres fautes. Quelquefois à la vérité, lorsque leur chaleur me paraissait les emporter au-delà des bornes de la vraisemblance, je me suis crue obligée par la justice de dire un mot en sa faveur; mais on me reprochait une prévention dont je ne voulais pas convenir: de sorte que si je ne pouvais pas faire changer de sujet à la conversation, je me retirais à mon clavecin ou dans mon cabinet.

Leurs manières pour lui, quoique très froides et même désobligeantes lorsqu'ils ne pouvaient éviter de le voir, n'avaient rien encore d'absolument injurieux. Ils se flattaient d'engager mon père à lui défendre les visites. Mais comme il n'y avait rien dans sa conduite qui pût justifier ce traitement à l'égard d'un homme de sa naissance et de sa fortune, leurs espérances furent trompées. Alors ils s'adressèrent à moi. Je leur demandai quelle était mon autorité pour une démarche de cette nature dans la maison de mon père, surtout lorsque ma conduite tenait M. Lovelace si éloigné de moi, qu'il ne paraissait pas que j'eusse plus de part à ses visites que le reste de la famille, à l'exception d'eux? Pour se venger, ils me dirent que c'était un rôle concerté entre lui et moi, et que nous nous entendions mieux, tous deux, que nous ne voulions qu'on le crût. À la fin, ils s'abandonnèrent tellement à leur passion, que tout d'un coup <sup>1</sup>, au lieu de se retirer, comme ils y étaient accoutumés lorsqu'ils le voyaient paraître, ils se jetèrent comme dans son chemin, avec dessein formé de l'insulter.

Vous vous imaginez bien que M. Lovelace le prit très mal. Cependant il se contenta de m'en faire des plaintes, en termes fort vifs à la vérité, et me faisant entendre que sans la considération qu'il avait pour moi, le procédé de mon frère n'était pas supportable. Je fus très fâchée du mérite que cet incident lui faisait auprès de moi dans ses propres idées, d'autant plus qu'il avait reçu quelques affronts trop ouverts pour être excusés. Cependant je lui dis que dans quelque faute que mon frère pût tomber, j'étais déterminée à ne pas rompre avec lui, si je pouvais l'éviter; et que puisqu'ils ne pouvaient se voir tranquillement l'un et l'autre, je serais bien aise qu'il ne se jetât point au-devant de mon

1. On verra dans la lettre 13 les raisons de ce changement.

frère, parce que j'étais sûre que mon frère ne s'empresserait pas de le chercher. Il parut fort piqué de cette réponse. La sienne fut qu'il devait souffrir des outrages, puisque c'était ma volonté. On l'avait accusé lui-même de violence dans son caractère; mais il espérait de faire connaître, dans cette occasion, qu'il savait prendre sur ses passions un ascendant dont peu de jeunes gens auraient été capables avec un si juste sujet de ressentiment, et il ne doutait pas qu'une personne aussi généreuse et aussi pénétrante que moi n'attribuât cette modération à ses véritables motifs.

Il n'y avait pas longtemps que mon frère, avec l'approbation de mes oncles, avait employé un ancien intendant de Milord M... renvoyé par son maître, et qui avait eu quelque part à l'administration des affaires de M. Lovelace, qui l'avait remercié aussi de ses services, pour s'informer de ses dettes, de ses sociétés, de ses amours, et de tout ce qui appartenait à sa conduite. Ma tante Hervey me communiqua secrètement les lumières qu'on avait tirées par cette voie. « L'intendant reconnaissait que c'était un généreux maître; qu'il n'épargnait rien pour l'amélioration de ses terres; qu'il ne s'en rapportait pas aux soins d'autrui pour ses affaires, et qu'il y était fort entendu; que pendant ses voyages il avait fait beaucoup de dépenses, et contracté des dettes considérables; mais que depuis son retour il s'était réduit à une somme annuelle, et qu'il avait réformé son train, pour éviter d'avoir obligation à son oncle et à ses tantes, qui lui auraient donné tout l'argent dont il aurait eu besoin; mais qu'il n'aimait pas à les voir entrer dans sa conduite, et qu'ayant souvent des querelles avec eux, il les traitait si librement qu'il s'en faisait redouter; que cependant ses terres n'avaient jamais été engagées, comme mon frère croyait l'avoir appris; que son crédit s'était toujours soutenu, et qu'à présent même il n'était pas loin d'être quitte, s'il ne l'était déjà, avec tous ses créanciers.

« À l'égard des femmes, on ne l'épargnait pas. C'était un homme étrange. Si ses fermiers avaient des filles un peu jolies, ils se gardaient bien de les laisser paraître à ses yeux. On ne croyait pas qu'il eût de maîtresse entretenue. La nouveauté était tout pour lui; c'est l'expression de l'intendant. On doutait que toutes les persécutions de son oncle et de ses tantes puissent le faire penser au mariage. Jamais on ne l'avait vu pris de vin. Mais il

entendait merveilleusement l'intrigue, et on le trouvait toujours la plume à la main. Depuis son retour, il avait mené à Londres une vie fort dérégulée. Il avait six ou sept compagnons aussi méchants que lui, qu'il amenait quelquefois dans ses terres, et le pays se réjouissait toujours quand il les voyait partir. Quoique passionné, on avouait qu'il avait l'humeur agréable : il recevait de bonne grâce une plaisanterie ; il voulait qu'on prît bien les siennes ; il ne s'épargnait pas lui-même dans l'occasion ; enfin, c'était, suivant le récit de l'intendant, l'homme le plus libre qu'il eût jamais connu. »

Ce caractère venait d'un ennemi ; car, suivant l'observation de ma tante, chaque mot que cet homme disait à son avantage était accompagné d'un *il faut convenir, on ne peut pas lui refuser cette justice*, etc., pendant que tout le reste était prononcé avec plénitude de cœur. Ce caractère néanmoins, quoique assez mauvais, ne répondant point assez aux intentions de ceux qui l'avaient demandé, parce qu'ils l'auraient souhaité beaucoup pire, mon frère et ma sœur craignirent plus que jamais que la recherche de M. Lovelace ne fût encouragée, puisque la plus fâcheuse partie de leurs informations était connue ou supposée lorsqu'il avait été présenté d'abord à ma sœur. Mais par rapport à moi, je dois observer que malgré le mérite qu'il voulait se faire à mes yeux de sa patience à supporter les mauvais traitements de mon frère, je ne lui devais aucun compliment pour le porter à se réconcilier. Non qu'à mon avis il lui eût servi beaucoup de faire cette espèce de cour à mon frère ou à ma sœur ; mais on aurait pu attendre de sa politesse, et même de ses prétentions, comme vous en conviendrez, qu'il eût marqué de la disposition à faire quelque tentative dans cette vue. Au lieu de ce sentiment, il ne témoigna qu'un profond mépris pour l'un et pour l'autre, surtout pour mon frère, avec un soin affecté d'aggraver le sujet de ses plaintes. De mon côté, lui insinuer qu'il devait changer quelque chose à cette conduite, c'eût été lui donner un avantage dont il se serait prévalu, et que j'aurais été bien fâchée de lui avoir accordé sur moi. Mais je ne doutai pas que, ne se voyant soutenu de personne, son orgueil n'en souffrît bientôt, et qu'il ne prît le parti de discontinuer lui-même ses visites, ou de se rendre à Londres, qui avait été son séjour ordinaire avant qu'il se fût lié avec notre famille. Et dans ce dernier cas, il n'avait aucune raison d'espérer

que je voulusse recevoir ses lettres; et bien moins y répondre, lorsque l'occasion de ce commerce serait tout à fait supprimée.

Mais l'antipathie de mon frère ne me permit point d'attendre cet événement. Après divers excès, auxquels M. Lovelace n'opposa que le mépris, avec un air de hauteur qui pouvait passer pour une attaque, mon frère s'emporta un jour jusqu'à lui boucher l'entrée de la porte, comme s'il eût voulu s'opposer à son passage; et l'entendant parler de moi au portier, il lui demanda ce qu'il avait à démêler avec sa sœur. L'autre, d'un air de défi, comme mon frère l'a raconté, lui dit qu'il n'y avait pas de question à laquelle il ne fût prêt de répondre, mais qu'il priaît M. James Harlove, qui s'était donné depuis peu d'assez grands airs, de se souvenir qu'il n'était plus au collège. Heureusement le bon docteur Lewin, qui m'honore souvent de ce qu'il appelle une visite de conversation, et qui sortait à ce moment de mon *parloir*<sup>1</sup>, se trouva près de la porte. N'ayant que trop entendu leurs discours, il se mit entre eux, dans le temps qu'ils portaient tous deux la main sur leurs épées. M. Lovelace, à qui il apprit où j'étais, passa violemment devant mon frère, qu'il avait laissé, me dit-il, dans l'état d'un sanglier échauffé que la chasse a mis hors d'haleine.

Cet incident nous alarma tous. Mon père insinua honnêtement à M. Lovelace, et par l'ordre de mon père je lui dis beaucoup plus ouvertement, que pour la tranquillité de notre famille on souhaitait qu'il discontinuât ses visites. Mais M. Lovelace n'est pas un homme à qui l'on fasse abandonner si facilement ses desseins, surtout ceux dans lesquels il prétend que son cœur est engagé. N'ayant pas reçu de défense absolue, il ne changea rien à ses assiduités ordinaires. Je conçus parfaitement que refuser ses visites, que j'évitais néanmoins aussi souvent qu'il me fut possible, c'était les pousser tous deux à quelque action désespérée, puisque l'un ne passait qu'à ma considération sur une offense que l'autre lui avait causée si volontairement. Ainsi le téméraire

1. On donne ce nom, en Angleterre, à quelques pièces d'entrée où l'on reçoit compagnie (NdP).

emportement de mon frère me jeta dans une obligation dont ma plus forte envie aurait été de me garantir.

Les propositions qu'on fit pour moi, dans l'intervalle, de M. Symmes et de M. Mullins, qui furent présentés tous deux successivement par mon frère, lui firent garder pendant quelque temps un peu plus de mesure. Comme on ne me supposait pas beaucoup de penchant pour M. Lovelace, il se flatta de faire entrer mon père et mes oncles dans les intérêts de l'un ou l'autre de ces deux concurrents. Mais lorsqu'il eut reconnu que j'avais assez de crédit pour me délivrer d'eux, comme j'avais eu, avant son voyage d'Écosse et les visites de M. Lovelace, celui de faire remercier M. Weyerley, il ne connut plus de bornes capables de l'arrêter. Il commença par me reprocher une préoccupation supposée, qu'il traita comme s'il eût été question de quelque sentiment criminel. Ensuite il insulta personnellement M. Lovelace. Le hasard les avait fait rencontrer tous deux chez M. Édouard Symmes, frère de l'autre Symmes qui m'avait été proposé; et le bon docteur Lewin n'y étant pas pour les arrêter, leur rencontre eut le fâcheux effet que vous n'ignorez pas. Mon frère fut désarmé, comme vous l'avez su. Il fut apporté au logis; et nous ayant donné lieu de croire que sa blessure était plus dangereuse qu'elle ne l'était réellement, surtout lorsque la fièvre fut survenue, chacun jeta des flammes, et tout le mal retomba sur moi.

Pendant trois jours entiers, M. Lovelace envoya demander matin et soir des nouvelles de la santé de mon frère. Ses messagers furent mal reçus, et ne remportèrent même que des réponses choquantes; ce qui ne l'empêcha pas, le quatrième jour, de venir prendre les mêmes informations en personne. Mes deux oncles, qui se trouvaient au château, le reçurent encore moins civilement. Il fallut employer la force pour arrêter mon père, qui voulait sortir sur lui l'épée à la main, quoiqu'il eût alors un accès de goutte.

Je tombai évanouie, au bruit de tant de violence, et lorsque j'eus entendu la voix de M. Lovelace, qui jurait de ne pas se retirer sans m'avoir vue, ou sans avoir obligé mes oncles de lui faire des réparations pour l'indigne traitement qu'il avait reçu de leur part. On les avait séparés, en fermant soigneusement une porte. Ma mère était dans une explication fort vive avec mon père. Ma sœur, après avoir adressé quelques injures piquantes à

M. Lovelace, vint m'insulter aussitôt qu'on m'eut rappelé la connaissance. Mais lorsqu'il eut appris l'état où j'étais, il partit, en faisant vœu de se venger.

Il s'était fait aimer de tous nos domestiques. Sa bonté pour eux, et l'agrément de son humeur, qui lui faisait toujours adresser à chacun quelque plaisanterie convenable à leur caractère, les avait mis tous dans ses intérêts. Il n'y en eut pas un qui ne blâmât sourdement dans cette occasion la conduite de tous les acteurs, excepté la sienne. Ils firent une peinture si favorable de sa modération et de la noblesse de ses procédés jusqu'à l'extrémité de l'offense, que ce récit, joint à mes craintes pour les conséquences d'une si fâcheuse aventure, me fit consentir à recevoir une lettre qu'il m'envoya la nuit suivante. Comme elle était écrite dans les termes les plus respectueux, avec l'offre de soumettre ses intérêts à ma décision, et de se gouverner entièrement par ma volonté, les mêmes raisons me portèrent quelques jours après à lui faire réponse.

C'est à cette fatale nécessité qu'il faut attribuer le renouvellement de notre correspondance, si je puis lui donner ce nom. Cependant je n'écrivis qu'après avoir su du frère de M. Symmes, qu'il avait été forcé de tirer l'épée par les dernières insultes; et que sur le refus qu'il en avait fait à ma considération, mon frère s'était oublié jusqu'à le menacer plusieurs fois de le frapper au visage. Et par toutes les informations que j'avais pu recueillir, je n'avais pas moins vérifié qu'il avait été maltraité par mes oncles avec plus de violence que je ne l'ai rapporté. Mon père et mes oncles furent informés des mêmes circonstances. Mais ils s'étaient trop avancés, en se rendant parties dans la querelle, pour se rétracter ou pour pardonner. Je reçus défense d'entretenir la moindre correspondance avec lui, et de me trouver un moment dans sa compagnie.

Cependant je puis vous faire un aveu, mais en confidence, parce que ma mère m'a recommandé le secret: en me témoignant ses craintes, sur les suites de l'indigne traitement qu'on a fait à M. Lovelace, elle m'a dit qu'elle laissait à ma prudence de prévenir, par les moyens les plus propres, le malheur qui menace une des parties.

Je suis obligée de finir. Mais je crois en avoir dit assez pour satisfaire pleinement à ce que vous avez souhaité de moi. Il ne

convient point à un enfant de justifier son caractère et ses actions aux dépens de ce qu'il révère le plus. Cependant comme je suis bien sûre que les événements qui ne peuvent manquer de venir à la suite, seront intéressants pour une amie telle que vous, qui d'ailleurs n'en communiquera pas plus qu'il ne convient, je continuerai de vous écrire suivant les occasions, avec le détail de circonstances que nous aimons toutes deux dans nos lettres. Je vous l'ai dit souvent, il n'y a point de plaisir qui égale pour moi celui de converser avec vous ; par lettres du moins, quand je ne le puis de bouche.

Je dois vous avouer aussi que je suis extrêmement affligée d'être devenue le sujet des discours publics, jusqu'au point que vous me le dites, et que tout le monde m'en assure. Vos obligants, vos sages égards pour ma réputation, et l'occasion que vous m'avez donnée de vous raconter mon histoire, avant les nouveaux malheurs qui peuvent arriver et dont je prie le Ciel de nous garantir, sont des attentions si dignes de la tendre et ardente amie que j'ai toujours trouvée dans ma chère Miss Howe, qu'elles me lient à vous par de nouvelles obligations.

CLARISSE HARLOVE

*Copie du préambule aux articles du testament fait en faveur de Miss Clarisse Harlove, qu'elle envoya dans la lettre précédente.*

« Comme les biens dont j'ai fait mention, et que j'ai décrits ci-dessus sont des biens que j'ai acquis moi-même ; comme mes trois fils ont été extraordinairement heureux, et qu'ils se trouvent fort riches : l'aîné, par les avantages imprévus qu'il tire de ses nouvelles mines ; le second, par ceux qui lui sont tombés, sans s'y être attendu, après la mort de plusieurs parents de sa présente femme, sortie, des deux côtés, de très honorables familles, au-delà des biens considérables qu'elle lui a apportés en mariage ; mon fils Antonin, par son trafic des Indes Orientales, et par ses heureux voyages ; en outre, comme mon petit-fils James sera suffisamment pourvu par l'affection que sa marraine Lovell a pour lui, sachant d'elle-même qu'elle lui laisse par acte de donation et par testament, ses terres d'Écosse et d'Angleterre (car il n'y a jamais eu, de quoi Dieu soit béni ! une famille plus heureuse dans

toutes ses branches); et comme mon second fils James est disposé à traiter favorablement mon petit-fils, et aussi ma petite-fille Arabelle, pour laquelle je ne prétends aucunement manquer d'égard, n'ayant aucune raison pour cela, car c'est un enfant respectueux et qui promet beaucoup; comme mes fils Jules et Antonin ne témoignent pas d'inclination pour le mariage, de sorte que mon fils James est le seul qui ait des enfants ou qui ait l'apparence d'en avoir; par toutes ces raisons, et parce que ma bien-aimée petite-fille Miss Clarisse Harlove a été depuis son enfance une incomparable jeune créature dans son respect pour moi, et qu'elle a été admirée de toutes les personnes qui l'ont connue comme un enfant d'un mérite extraordinaire, je dois prendre plaisir à la considérer comme mon propre enfant particulier, et cela sans donner d'offense, et dans l'espérance qu'on n'en prendra aucune, puisque mon fils James peut répandre ses faveurs à proportion, et en plus grande proportion, sur ma petite-fille Arabelle et mon petit-fils James; ces raisons, dis-je, sont celles qui me portent à disposer des biens ci-dessus décrits, en faveur de ce précieux enfant, qui a fait les délices de ma vieillesse, et qui par son aimable soumission et par ses soins tendres et obligeants a contribué, comme je le crois véritablement, à la prolongation de ma vie.

« Ainsi c'est ma volonté expresse et mon commandement, et j'enjoins à mes trois fils, Jules, James et Antonin, et à mon petit-fils James, et à ma petite-fille Arabelle, autant qu'ils respectent ma bénédiction et ma mémoire, et qu'ils souhaitent que leurs dernières volontés et leurs désirs soient exécutés par leurs survivants, qu'aucun d'eux n'attaque et ne conteste les legs et dispositions suivantes en faveur de ma dite petite-fille Clarisse, quand elles ne seraient pas conformes à la loi ou à quelque formalité de la loi; et qu'ils ne souffrent pas qu'elles soient attaquées ou contestées par qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce puisse être.

« Et dans cette confiance, etc., etc., etc. »

Lettre 5

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

20 janvier

Je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui la liberté de continuer mon dessein. Mes nuits et mes matinées n'ont point été à moi. Ma mère s'est trouvée fort mal et n'a pas voulu d'autres soins que les miens. Je n'ai pas quitté le bord de son lit, car elle l'a gardé depuis ma dernière lettre; et pendant deux nuits, j'ai eu l'honneur de le partager avec elle.

Sa maladie était une violente colique. Les contentions de ces esprits fiers et mâles, la crainte de quelque désastre qui peut arriver de l'animosité qui ne fait qu'augmenter ici contre M. Lovelace, et de son caractère intrépide et vindicatif, qui n'est que trop connu, sont des choses qu'elle ne peut supporter. Et puis les fondements qui lui paraissent jetés avec trop de vraisemblance pour des jalousies et des aigreurs, dans une famille jusqu'à présent si heureuse et si unie, affligent excessivement une âme douce et sensible, qui a toujours sacrifié à la paix sa propre satisfaction. Mon frère et ma sœur, qui étaient rarement d'accord, paraissent tellement unis et sont si souvent ensemble (*caballent* est le terme qui est échappé à ma mère, comme sans y penser), qu'elle tremble pour les conséquences. Ses tendres alarmes tombent peut-être sur moi, parce qu'elle remarque à tout moment qu'ils me regardent avec plus de froideur et de réserve.

Cependant, si elle voulait prendre sur elle-même d'employer cette autorité que lui donne la supériorité de ses talents, toutes ces semences de divisions domestiques pourraient être étouffées dans leur naissance; surtout étant aussi sûre qu'elle peut l'être d'une soumission convenable de ma part, non seulement parce qu'ils sont mes aînés, mais encore pour l'amour d'une si tendre et si excellente mère. Car si je puis vous dire, ma chère, ce que je ne dirais pas à toute autre au monde, je suis persuadée que si elle avait été d'un caractère à vouloir souffrir moins, elle n'aurait pas été exposée à la dixième partie de ses peines. Ce n'est pas faire l'éloge, me direz-vous, de la générosité de ceux qui sont capables de faire tourner à son propre tourment tant de bonté et de condescendance.

En vérité, je suis quelquefois tentée de croire qu'il est en notre pouvoir de nous faire accorder ce que nous désirons et respecter autant qu'il nous plaît, en prenant seulement des manières brusques pour déclarer nos volontés. On en est quitte pour être moins aimé, voilà le pis aller; et si l'on se trouve en état d'obliger ceux à qui l'on peut avoir à faire, on ne s'apercevra pas même qu'ils nous refusent ce sentiment. Nos flatteurs ne nous reprocheront rien moins que nos fautes.

S'il n'y avait pas de vérité dans cette observation, est-il possible que mon frère et ma sœur pussent rendre jusqu'à leurs torts et leurs emportements d'une si grande importance pour toute la famille? « Comment cela sera-t-il pris par mon fils, par mon neveu? Que dira-t-il là-dessus? Il faut savoir ce qu'il en pense. » Ce sont des réflexions qui précèdent chaque démarche de ses supérieurs, dont les volontés devraient être une règle pour les siennes. Il peut fort bien se croire en droit d'attendre cette déférence de tout le monde, lorsque mon père, qui est d'ailleurs si absolu, veut bien s'y assujettir constamment; surtout depuis que la bonté de sa marraine a mis dans l'indépendance un esprit qui n'a jamais trop connu la soumission. Mais où ces réflexions peuvent-elles me conduire? Je sais que de toute notre famille, vous n'aimez que ma mère et moi; et supérieure au déguisement comme vous l'êtes, vous me le faites sentir plus souvent que je ne le souhaiterais. Dois-je donc augmenter vos dégoûts pour ceux en faveur desquels je voudrais vous voir mieux disposée? particulièrement pour mon père; car s'il ne peut souffrir la moindre

contradiction, il est excusable. Il n'est pas naturellement de mauvaise humeur; et lorsqu'il n'est pas dans la torture de ses accès de goutte, on reconnaît aisément dans son air, dans ses manières et dans son entretien, l'homme de naissance et d'éducation.

Notre sexe, peut-être, doit s'attendre à souffrir, si j'ose le dire, un peu de rudesse de la part d'un mari à qui on laisse voir, comme à un amant, la préférence qu'on lui donne dans son cœur sur tous les autres hommes. Qu'on fasse passer tant qu'on voudra la générosité pour une vertu d'homme. Mais dans le fond, ma chère, j'ai observé jusqu'aujourd'hui qu'une fois sur dix, on n'en trouve pas dans ce sexe autant que dans le nôtre. À l'égard de mon père, son humeur naturelle a été un peu altérée par sa cruelle maladie, dont les atteintes ont commencé à la fleur de son âge, avec une violence capable de faire perdre à la plus active de toutes les âmes, telle qu'était la sienne, tout exercice de ses facultés; et cela suivant les apparences, pour le reste de sa vie. Une si triste situation a comme resserré dans lui-même la vivacité de ses esprits, et leur a fait tourner leur pointe contre son propre repos; sans compter qu'une prospérité extraordinaire ne fait qu'ajouter à son impatience : car ceux, je m'imagine, qui ont le plus de ces biens terrestres en partage, doivent regretter qu'il y en ait quelqu'un qui leur manque.

Mais mon frère! Quelle excuse peut-on donner pour son humeur brusque et hautaine? Je suis fâchée d'avoir sujet de le dire, mais c'est réellement, ma chère, un jeune homme de mauvais naturel. Il traite quelquefois ma mère... En vérité il n'est pas respectueux. La fortune ne lui laissant rien à désirer, il a le vice de l'âge, mêlé avec l'ambition de la jeunesse, et il ne jouit de rien que de sa fierté; j'allais dire aussi de son mauvais cœur. Encore une fois, ma chère, je fortifie votre dégoût pour quelques personnes de notre famille. Je me souviens d'un temps, chère amie, où il a peut-être dépendu de vous de le former à votre gré. Que n'êtes-vous devenue ma belle-sœur? C'eût été alors que dans une sœur j'aurais trouvé une véritable amie. Mais il n'est pas étonnant qu'il n'ait plus de tendresse pour vous, qui preniez plaisir à le piquer au vif; et cela, trouvez bon que je le dise, avec un dédain trop assorti à sa hauteur; passion qui n'aurait pas manqué d'une chaleur digne de son objet, et qui l'en aurait peut-être rendu digne lui-même.

Mais finissons sur cet article. J'exécuterai mon dessein dans ma première lettre, que je me propose d'écrire immédiatement après le déjeuner. Je remets celle-ci au messager que vous avez envoyé demander des nouvelles de notre santé, avec une inquiétude de mon silence qui est un témoignage ordinaire de votre amitié.

CLARISSE HARLOVE

Lettre 6

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*20 janvier*

Revenons à l'histoire de ce qui se passe ici. La guérison de mon frère étant fort avancée, quoique vous puissiez compter que ses ressentiments sont plutôt échauffés que refroidis par sa petite disgrâce, mes amis (du moins mon père et mes oncles, si mon frère et ma sœur ne veulent pas être du nombre) commencent à croire que j'ai été traitée durement. Ma mère a eu la bonté de me le dire, depuis que ma dernière lettre est partie.

Cependant je les crois tous persuadés que je reçois des lettres de M. Lovelace. Mais comme ils ont appris que Milord M... est plus porté à soutenir son neveu qu'à le blâmer, ils le redoutent si fort que loin de me faire des questions là-dessus, ils paraissent fermer les yeux sur le seul moyen d'adoucir un esprit violent, qu'ils ont si vivement irrité : car il insiste sur une satisfaction de la part de mes oncles; et ne manquant point d'adresse, il regarde peut-être cette méthode comme la plus sûre pour se rétablir avec quelque avantage dans notre famille. Ma tante Hervey a déjà proposé à ma mère s'il ne serait pas convenable d'engager mon frère à faire un tour dans ses terres d'Yorkshire, où il avait dessein d'aller auparavant, et à s'y arrêter jusqu'à la fin de ces troubles.

Mais rien ne paraît si éloigné de son intention. Il commence à faire entendre qu'il ne sera jamais tranquille ou satisfait, s'il ne

me voit mariée; et jugeant que M. Symmes ni M. Mullins ne seront pas acceptés, il a renouvelé la proposition de M. Wyerley, en faveur, dit-il, de la passion extrême que cet homme a pour moi. J'ai paru peu sensible à ce compliment. Mais, hier seulement, il parla d'un autre, qui s'est adressé à lui par une lettre et qui fait des offres très considérables. C'est M. Solmes; le riche Solmes, comme vous savez qu'on l'appelle. Cependant ce beau nom ne s'est attiré l'attention de personne.

S'il voit qu'aucun de ses plans de mariage ne réussisse, il pense, m'a-t-on dit, à me proposer de le suivre en Écosse, sous prétexte, comme j'entends, d'y établir dans sa maison le même ordre qui est ici dans la nôtre. Mais le dessein de ma mère est de s'y opposer, pour son propre intérêt : parce qu'ayant la bonté de me croire utile à la soulager un peu des soins domestiques, dans lesquels vous savez que ma sœur n'entre pas, elle dit que tout lui retomberait sur les bras dans mon absence. Si d'autres raisons l'empêchaient de s'y opposer, je le ferais moi-même; car je ne suis pas tentée, je vous assure, de devenir la femme de charge de mon frère; et je suis persuadée que si je consentais à ce voyage, il me traiterait moins comme sa sœur que comme sa servante; d'autant moins bien peut-être, que je suis sa sœur. Et si M. Lovelace allait se mettre dans la fantaisie de me suivre, le mal deviendrait encore pire.

Mais j'ai prié ma chère mère, qui appréhende beaucoup les visites de M. Lovelace, surtout à la veille du départ de mon frère, qui commence à se trouver assez bien pour être bientôt en état de partir, de me procurer la permission d'aller passer chez vous une quinzaine de jours. Croyez-vous, ma chère, que votre mère le trouve bon?

Je n'ose pas demander, dans ces circonstances, la liberté d'aller à ma *ménagerie*. Je craindrais qu'on ne me soupçonnât d'aspirer à l'indépendance à laquelle je suis autorisée par le testament de mon grand-père; et ce désir ne manquerait pas d'être expliqué comme une marque de faveur pour l'homme qu'on honore à présent d'une si grande aversion. Au fond, si je pouvais être aussi tranquille et aussi heureuse ici que je l'ai toujours été, je défierais et cet homme et tout son sexe, et je ne regretterais jamais d'avoir abandonné la disposition de ma fortune entre les mains de mon père.

Ma mère vient de me causer beaucoup de joie en m'apprenant que ma demande est accordée. Tout le monde l'approuve, à l'exception de mon frère; mais on lui a déclaré qu'il ne doit pas s'attendre à donner toujours la loi. On m'a fait avertir de descendre dans la grande salle, où mes deux oncles et ma tante Hervey se trouvent actuellement, pour y recevoir ma permission dans les formes. Vous savez, ma chère, qu'il règne un grand ton de cérémonie parmi nous. Mais jamais famille ne fut plus unie dans ses différentes branches. Nos oncles nous regardent comme leurs propres enfants. Ils déclarent que c'est en notre faveur qu'ils vivent dans le célibat; de sorte qu'ils sont consultés sur tout ce qui peut nous toucher. Ainsi dans un temps où ils apprennent que M. Lovelace est déterminé à nous rendre une visite, qu'il appelle d'amitié, mais qui ne finira pas, je crains, dans de si bons termes, il n'est pas surprenant qu'on prenne leur avis sur la permission que j'ai demandé d'aller passer quelques jours chez vous.

Il faut vous rendre compte de ce qui vient de se passer dans l'assemblée. Je prévois que vous n'en aurez pas plus d'amitié pour mon frère; mais je suis fâchée moi-même contre lui, et je ne puis m'en empêcher. D'ailleurs il est à propos que vous sachiez les conditions qu'on m'impose et les motifs par lesquels on s'est déterminé à me satisfaire.

Clary, m'a dit ma mère en me voyant paraître, on a pris en considération la demande que vous faites d'aller passer quelques jours chez Miss Howe. Elle vous est accordée.

Contre mon avis, je vous proteste, a dit mon frère en l'interrompant d'un ton brusque.

Mon fils! c'est le seul mot qu'a dit mon père, et il a froncé le sourcil. Cet ordre muet a fait peu d'impression. Mon frère a le bras en écharpe. Il a souvent la petite ruse d'y jeter les yeux, lorsqu'on propose quelque ouverture qui peut tendre à une réconciliation avec M. Lovelace: qu'on empêche donc *cette petite fille* (je suis souvent *cette petite fille* pour lui) de voir un méprisable libertin.

Personne n'a ouvert la bouche.

Entendez-vous, ma sœur Clarisse? prenant le silence de tout le monde pour une approbation. Vous ne devez pas recevoir les visites du neveu de Milord M...

Chacun a continué de garder le silence. Il m'a interrogée : Entendez-vous dans ce sens, Miss Clary, la permission qu'on vous accorde ?

Monsieur, lui ai-je répondu, je voudrais pouvoir entendre que vous êtes mon frère, et que vous voulussiez entendre vous-même que vous n'êtes que mon frère.

Ô cœur, cœur trop prévenu ! en levant les mains avec un sourire insultant.

Je me suis tournée vers mon père. Monsieur, j'en appelle à votre justice. Si j'ai mérité ces réflexions, je demande de n'être pas épargnée. Mais si je ne suis pas responsable de la témérité !...

Qu'on finisse, a dit mon père, qu'on finisse de part et d'autre. Vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace, quoique... Et vous, mon fils, vous ne devez laisser rien échapper au désavantage de votre sœur. C'est un digne enfant.

Monsieur, je n'ajoute rien, a-t-il répliqué. Mais j'ai son honneur à cœur, comme celui de toute la famille.

Et c'est de là, Monsieur, ai-je repris, que viennent des réflexions si peu fraternelles !

Fort bien, m'a-t-il dit ; mais observez s'il vous plaît, Miss, que ce n'est pas moi, et que c'est votre père, qui vous dit que vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace.

Mon neveu ! lui a dit ma tante Hervey, permettez-moi de remarquer qu'on peut se fier à la prudence de ma nièce Clary.

Je suis convaincue qu'on le peut, a continué ma mère.

Mais, ma tante, mais Madame, a représenté ma sœur Arabelle, il me semble qu'il n'y a point de mal à informer ma sœur sous quelles conditions elle va chez Miss Howe, puisque s'il a l'adresse de s'ouvrir l'entrée de cette maison...

Vous pouvez compter, a interrompu mon oncle Jules, qu'il cherchera toutes sortes de moyens de la voir.

L'impudent ne les trouverait pas moins ici, a dit mon oncle Antonin, et il vaut mieux que ce soit là qu'ici.

Le mieux, a repris mon père, est que ce ne soit nulle part ; et se tournant vers moi, je vous ordonne, sous peine de me déplaire, de ne le pas voir du tout.

Soyez sûr, Monsieur, lui ai-je dit, que je ne le verrai pas dans aucune vue de l'encourager, et que je ne le verrai pas du tout, si je puis éviter de le voir avec décence.

Vous savez, a dit ma mère, avec quelle indifférence elle l'a vu jusqu'à présent. On peut, comme l'a remarqué ma sœur Hervey, se fier hardiment à sa prudence.

Avec quelle apparente indifférence... a murmuré mon frère d'un ton moqueur.

Mon fils! a interrompu sévèrement mon père.

Je n'ajoute pas un mot, a repris mon frère. Mais s'adressant à moi, d'un air piquant, il m'a recommandé de ne pas oublier la défense.

Telle a été la fin de cette conférence.

Vous engagez-vous, ma chère, à ne pas souffrir que l'homme détesté approche de votre maison? Mais quelle contradiction n'y a-t-il pas à consentir que je parte, dans l'idée que c'est le seul moyen d'éviter ici ses visites? s'il vient, je vous charge du moins de ne me jamais laisser seule avec lui.

Comme je n'ai aucune raison de douter que mon arrivée ne soit agréable à votre mère, je vais mettre tout en ordre pour me procurer le plaisir de vous embrasser dans deux ou trois jours.

CL. HARLOVE

## Lettre 7

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Au château d'Harlove, 20 février*

Je commence par des excuses de ne vous avoir pas plus tôt écrit. Hélas! ma chère, il s'ouvre une triste perspective devant mes yeux. Tout succède au gré de mon frère et de ma sœur. Ils ont trouvé un nouvel amant pour moi. Quel amant! Cependant il est encouragé par tout le monde. Ne soyez plus surprise qu'on m'ait rappelée au logis avec tant de précipitation. On ne m'a donné qu'une heure, sans autre avis, comme vous savez, que celui qui m'est venu avec la voiture qui devait me ramener. Je n'en ignore plus la raison. C'était la crainte, indigne crainte! que si j'eusse pénétré les motifs qui me faisaient rappeler, je ne fusse entrée dans quelque complot avec M. Lovelace, parce qu'ils ne peuvent douter de mon dégoût pour celui qu'ils me proposent.

Ils pouvaient bien y compter; car sur qui vous imaginez-vous qu'est tombé leur choix? Ce n'est pas sur un autre que M. Solmes. L'auriez-vous cru? Ils sont tous déterminés, et ma mère avec les autres. Chère, chère et excellente mère! Comment s'est-elle ainsi laissé séduire! Elle, comme je l'ai su de bonne part, qui eut la bonté de dire, lorsque M. Solmes fut proposé la première fois, que quand il serait en possession de toutes les richesses des Indes et qu'il me les offrirait avec sa main, elle ne le croirait pas digne de sa chère Clarisse.

L'accueil qu'on m'a fait après une absence de trois semaines, si différent de celui que j'étais accoutumée à recevoir après les moindres absences, ne m'a que trop convaincue que je devais payer cher le bonheur que j'ai goûté dans la compagnie et la conversation de ma chère amie, pendant cet agréable intervalle. Apprenez-en les circonstances.

Mon frère vint au-devant de moi jusqu'à la porte, et me donna la main pour descendre du carrosse. Il me fit une profonde révérence. Je vous prie, Miss, faites-moi la grâce... Je le crus dans un accès de bonne humeur; mais je reconnus ensuite que c'était un respect ironique. Il me conduisit ainsi avec des cérémonies affectées, tandis que suivant le mouvement de mon cœur, je m'informais en chemin de la santé de tout le monde, comme si je n'eusse pas touché au moment de les voir tous; et nous entrâmes dans la grande salle, où je trouvais mon père, ma mère, mes deux oncles et ma sœur.

En entrant, je fus frappée de voir, sur le visage de mes plus chers parents, un air apprêté, auquel je n'ai jamais été accoutumée dans les mêmes occasions. Ils étaient tous assis. Je courus vers mon père, et j'embrassai ses genoux. Je rendis les mêmes respects à ma mère. Ils me reçurent tous deux d'un air froid. Mon père ne me donna qu'une bénédiction à demi prononcée. Ma mère, à la vérité, me nomma sa chère enfant; mais elle ne m'embrassa point avec l'ardeur ordinaire de sa tendresse.

Après avoir rendu mes devoirs à mes oncles, et fait mon compliment à ma sœur, qui m'écouta d'un air sérieux et contraint, je reçus ordre de m'asseoir. Je me sentais le cœur chargé, et je répondis que si je n'avais pas un accueil moins effrayant et moins extraordinaire à espérer, il me convenait mieux de demeurer debout. Mon embarras m'obligea de tourner le visage et de tirer mon mouchoir.

Aussitôt mon frère, ou mon accusateur, prit la parole et me reprocha de n'avoir pas reçu moins de cinq ou six visites chez Miss Howe, de la personne qu'ils avaient tous de si fortes raisons de haïr, ce fut son expression; et cela malgré l'ordre que j'avais reçu de ne le pas voir. Niez, me dit-il, si vous l'osez.

Je lui répondis que mon caractère ne m'avait jamais permis de nier la vérité, et que je n'étais pas disposée à commencer. Dans l'espace de mes trois semaines, j'avouai que j'avais vu plus de

cinq ou six fois la personne dont il voulait parler. De grâce, mon frère, lui dis-je, permettez que j'achève; car je le voyais prêt à s'emporter. Lorsqu'il est venu, il a toujours demandé madame Howe et sa fille. J'avais quelques raisons de croire, continuai-je, qu'elles auraient employé tous leurs efforts pour se dispenser de le recevoir; mais elles m'ont apporté plus d'une fois pour excuse que n'ayant pas les mêmes raisons que mon père pour lui interdire l'entrée de leur maison, sa naissance et sa fortune les obligeaient à la civilité.

Vous voyez, ma chère, que j'aurais pu faire une autre apologie. Mon frère paraissait sur le point de lâcher la bride à sa passion. Mon père prenait la contenance qui annonce toujours un violent orage. Mes oncles parlaient bas, d'un ton grondeur, et ma sœur levait les mains d'un air qui n'était pas propre à les adoucir, lorsque je demandai en grâce d'être entendue. Il faut écouter cette pauvre enfant, dit ma mère. C'est le terme que sa bonté lui fit employer.

Je me flattais, leur dis-je, qu'il n'y avait rien à me reprocher. Il ne m'aurait pas convenu de prescrire à Madame et Miss Howe de qui elles devaient recevoir des visites. Madame Howe se faisait un amusement du ton de plaisanterie qui régnait entre sa fille et lui. Je n'avais aucune raison de leur reprocher que les visites qu'elles recevaient de lui me fussent adressées, et c'est ce que j'aurais paru faire, si j'avais refusé de leur tenir compagnie, lorsqu'il était avec elles. Je ne l'avais jamais vu hors de leur présence; et je lui avais déclaré une fois, lorsqu'il m'avait demandé quelques moments d'entretien particulier, qu'à moins qu'il ne fût réconcilié avec ma famille, il ne devait pas s'attendre que je souffrisse ses visites, et bien moins que je consentisse à ce qu'il désirait.

Je leur dis de plus que Miss Howe, entrant parfaitement dans mes intentions, ne m'avait jamais quittée un moment tandis qu'il était chez elle; que lorsqu'il y venait, si je n'étais pas déjà dans la salle, je ne souffrais pas qu'on m'appelât pour lui; mais que j'aurais regardé comme une affectation, dont il aurait cru pouvoir tirer quelque avantage, de me retirer lorsqu'il arrivait, ou de m'obstiner à ne pas paraître, lorsque sa visite durait longtemps.

Mon frère m'écoutait avec une sorte d'impatience, à laquelle il était aisé de connaître qu'il voulait me trouver coupable, avec

quelque force que je pusse me justifier. Les autres, autant que j'en puis juger par l'événement, auraient été satisfaits de mes explications, s'ils n'avaient pas eu besoin de m'intimider pour me vaincre sur d'autres points. Ce qu'il en faut conclure, c'est qu'ils ne s'attendaient point de ma part à une complaisance volontaire. C'était une confession tacite de ce qu'il y avait de révoltant dans la personne qu'ils avaient à me proposer. Je n'eus pas plus tôt cessé de parler, que sans être retenu par la présence de mon père ni par ses regards, mon frère jura que pour lui, jamais il ne voulait entendre parler de réconciliation avec ce libertin, et qu'il me renoncerait pour sa sœur si j'encourageais les espérances d'un homme si odieux à toute la famille. Un homme qui a failli d'être le meurtrier de mon frère! interrompit ma sœur, avec un visage tendu de la contrainte même qu'elle faisait à sa passion. La pauvre Bella, comme vous savez, a le visage potelé, et un peu *sur-nourri*, si je puis employer cette expression. Je suis sûre que vous me pardonnerez plus facilement un langage si libre, que je ne me le pardonne à moi-même. Mais qui pourrait être assez *reptile*, pour ne pas du moins se tourner lorsqu'il est foulé aux pieds?

Mon père, dont vous savez que la voix est terrible lorsqu'il est en colère, me dit avec une action et un ton d'une égale violence, qu'on m'avait traitée avec trop d'indulgence, en me laissant la liberté de refuser ce parti et les autres; et que c'était à présent son tour à se faire obéir. C'est la vérité, ajouta ma mère, et j'espère que vous ne trouverez point d'opposition à vos volontés de la part d'un enfant si favorisé. Pour faire connaître qu'ils étaient tous du même sentiment, mon oncle Jules dit qu'il était persuadé que sa nièce bien aimée n'avait besoin que de savoir la volonté de son père pour s'y conformer; et mon oncle Antonin, dans son langage un peu plus rude, qu'il ne me croyait pas capable de leur donner raison d'appréhender que la faveur qui m'avait été accordée par mon grand-père ne me fît aspirer à l'indépendance; qu'au reste si c'était mon idée, il voulait bien m'apprendre que le testament pouvait être cassé, et qu'il le serait.

Je demurai dans un étonnement tel que vous pouvez vous l'imaginer. De quelle proposition, pensai-je en moi-même, ce traitement est-il le prélude? Serait-il encore question de M. Wyrley? Enfin, de qui va-t-on m'entretenir? Et comme les

hautes comparaisons se présentent plutôt que les basses à l'esprit d'une jeune personne, lorsque son amour-propre y est intéressé : que ce soit qui l'on voudra, pensai-je encore ; c'est faire l'amour comme les Anglais le firent pour l'héritière d'Écosse, au temps d'Édouard VI. Mais pouvais-je soupçonner qu'il fût question de Solmes ?

Je ne croyais pas, leur dis-je, avoir donné occasion à tant de rigueur. J'espérais de conserver toujours un juste sentiment de reconnaissance pour leurs faveurs, joint à celui de mon devoir en qualité de fille et de nièce. Mais j'étais si surprise, ajoutai-je, d'un accueil si extraordinaire et si imprévu, que j'espérais de la bonté de mon père et de ma mère la permission de me retirer, pour me remettre un peu de mon embarras. Personne ne s'y opposant, je fis ma révérence et je sortis. Mon frère et ma sœur demeurèrent fort contents, je m'imagine, et ne manquèrent pas de se féliciter mutuellement d'avoir engagé les autres à commencer avec moi d'un ton si sévère.

Je montai dans ma chambre ; et là, sans autre témoin que ma fidèle Hannah, je déplorai les apparences trop certaines de la nouvelle proposition à laquelle il était clair que je devais m'attendre. À peine m'étais-je un peu reprise, qu'on me fit avertir de descendre pour le thé. Je fis demander par ma femme de chambre la liberté de m'en dispenser. Mais sur un second ordre, je descendis, en prenant le meilleur visage qu'il me fût possible, et j'eus à me purger d'une nouvelle accusation. Mon frère, tant la mauvaise volonté est subtile en inventions, fit entendre, par des expressions également claires et choquantes, qu'il attribuait le désir que j'avais eu de me dispenser de descendre, au chagrin d'avoir entendu parler librement d'une certaine personne pour laquelle il me supposait prévenue. Il me serait aisé, lui dis-je, de vous faire une réponse digne de cette réflexion, mais je m'en garderai bien. Si je ne vous trouve pas les sentiments d'un frère, vous ne me trouverez pas moins ceux d'une sœur. Le joli petit air de modération ! dit tout bas ma sœur, en regardant mon frère, et levant la lèvre avec mépris. Lui, d'un air impérieux, me dit de mériter son affection, et que je serais toujours sûre de l'obtenir.

Lorsque nous fûmes assis, ma mère, avec cette grâce admirable que vous lui connaissez, s'étendit sur l'amitié qui doit

régner entre un frère et des sœurs, et, blâma doucement ma sœur et mon frère d'avoir conçu trop légèrement du chagrin à mon occasion. Elle ajouta, dans une vue que je crois un peu politique, qu'elle répondait de ma soumission aux volontés de mon père. Alors, dit mon père, *tout irait à merveille*. L'expression de mon frère fut : *Alors nous l'aimerions tous à la folie*. Ma sœur dit : *Nous l'aimerions comme auparavant*; et mes oncles : *Elle serait l'idole de notre cœur*. Mais hélas! suis-je donc exposée à la perte de tant de biens!

Voilà, ma chère, la réception qu'on m'a faite à mon retour. M. Solmes parut avant la fin du déjeuner. Mon oncle Antonin me le présenta comme un de ses amis particuliers. Mon oncle Jules, à peu près dans les mêmes termes. Mon père me dit : Sachez, Clarisse, que M. Solmes est mon ami. Comme il s'assit près de moi, ma mère le regarda beaucoup, et me regardait ensuite d'un air qui me semblait attendri. Mes yeux se tournaient aussi vers elle, pour implorer sa pitié; et si je lançais un coup d'œil sur lui, c'était avec un dégoût qui approchait beaucoup de l'effroi. Pendant ce temps-là, mon frère et ma sœur l'accablaient de civilités. Tant de caresses et d'attentions pour un homme de cette espèce! Mais je n'ajouterai aujourd'hui que mes humbles remerciements à votre chère et respectable mère, à qui je marquerai par une lettre particulière la vive reconnaissance que je lui dois pour toutes ses bontés.

CL. HARLOVE

Lettre 8

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

24 février

L'affaire est poussée avec une furieuse chaleur. Ce Solmes, je crois, couche ici. Il ne cesse de leur faire sa cour, et sa faveur augmente à chaque moment. Des termes si avantageux ! Un si riche établissement ! On n'entend pas d'autre cri.

Ô ma chère amie ! fasse le Ciel que je n'aie pas sujet de déplorer la faute d'une famille aussi riche que la mienne ! Je puis vous le dire, avec d'autant moins de réserve que nous avons joint cent fois nos regrets, vous pour une mère, moi pour un père et des oncles, auxquels il n'y a point d'autre reproche à faire que leur excès d'estime pour ce fantôme de bien, qu'on appelle richesse.

Jusqu'à présent, je suis comme livrée à mon frère, qui prétend avoir pour moi autant de tendresse que jamais. Vous pouvez compter que je me suis expliquée fort sincèrement avec lui. Mais il affecte de prendre un ton railleur, et de ne pouvoir se persuader qu'une fille aussi discrète et aussi attachée à son devoir que sa sœur Clary, soit jamais capable de désobliger tous ses amis.

En vérité, je tremble de mille choses que l'avenir présente à mon imagination, car il est évident pour moi qu'ils sont étrangement déterminés.

Mon père et ma mère évitent adroitement de me donner l'occasion de les entretenir en particulier. Ils ne me demandent point mon approbation, parce qu'ils feignent apparemment de supposer que j'entre dans leurs vues. Cependant, c'est auprès d'eux que j'espère de prévaloir, ou je n'ai cette espérance sur personne. Ils n'ont pas d'intérêt, comme mon frère et ma sœur, à forcer mes inclinations. Cette raison me rend moins empressée à leur parler. Je réserve toute ma force pour une audience que je veux obtenir de mon père, s'il a la bonté de m'entendre avec patience. Qu'il est difficile, ma chère, de n'être pas du sentiment de ceux à qui le devoir et l'inclination nous font souhaiter de ne pas déplaire!

J'ai déjà essayé le choc de trois visites particulières de ce Solmes, outre ma part à ses visites générales; et je trouve qu'il est impossible que je puisse jamais le supporter. Il n'a qu'une portion de sens fort commune, sans aucune teinture de savoir. Il n'entend que la valeur des terres, la manière d'augmenter son revenu, et tout ce qui appartient au ménage et à l'agriculture. Mais je suis devenue comme stupide. Ils ont commencé avec moi d'une manière si cruelle, que la force me manque pour prendre le parti de la résistance.

Avant mon retour, ils se sont efforcés de faire entrer dans leurs vues la bonne M<sup>me</sup> Norton, tant ils sont résolus de l'emporter; et son opinion n'ayant point été de leur goût, on lui a dit qu'elle ferait bien, dans les circonstances, de supprimer ses visites. Cependant, c'est la personne du monde, après ma mère, qui serait la plus propre à me persuader, si leurs projets étaient raisonnables, ou tels qu'elle pût les approuver.

Ma tante s'étant échappée à dire aussi qu'elle ne croyait pas que sa nièce pût jamais prendre du goût pour M. Solmes, on l'a obligée d'apprendre une autre leçon. J'attends demain une visite d'elle. Comme j'ai refusé d'entendre de la bouche de mon frère et de ma sœur les articles du noble établissement, elle est chargée de m'informer de ce détail et de recevoir ma détermination; car on m'a dit que mon père n'a pas même la patience de supposer que je puisse former la moindre opposition à sa volonté.

En même temps, on m'a signifié que si je voulais faire plaisir à tout le monde, je n'irais pas à l'église dimanche prochain. On m'avait fait la même déclaration dimanche dernier, et je m'y

conformai. On appréhende que M. Lovelace ne se trouve à l'église, dans le dessein de me ramener au logis.

Communiquez-moi, chère Miss Howe, un peu de votre charmant esprit; jamais je n'en ai eu tant de besoin.

Vous supposez bien que ce Solmes n'a pas raison de vanter ses progrès auprès de moi. Il n'a pas le sens de dire un mot qui convienne aux circonstances. C'est à eux qu'il fait la cour. Mon frère prétend me la faire pour lui, comme son procureur; et je refuse absolument d'écouter mon frère. Mais, sous prétexte qu'un homme si bien reçu et si bien recommandé par toute ma famille a droit à mes civilités, on affecte d'attribuer ce refus à ma modestie; et lui, qui ne sent pas ses propres défauts, s'imagine que ma réserve, et le soin que j'apporte à l'éviter, ne peuvent venir d'une autre cause; car toutes ses attentions, comme je l'ai déjà dit, sont pour eux, et je n'ai pas l'occasion de dire non, à un homme qui ne me demande rien. Ainsi, avec la supériorité affectée de son sexe, il semble moins embarrassé du succès, que de sa pitié pour la timidité d'une petite personne de mon âge.

*25 février*

J'ai eu la conférence qu'on m'avait annoncée avec ma tante. Il a fallu entendre d'elle les propositions de l'homme, et les motifs qui leur donnent tant de chaleur pour ses intérêts. C'est à contrecœur que j'observe seulement combien il y a d'injustice de sa part à faire de telles offres, et de la part de ceux que je respecte, à les accepter. Je le hais plus qu'auparavant. On a déjà obtenu une terre considérable aux dépens des héritiers naturels, quoique fort éloignés : je parle de celle que la marraine de mon frère lui a laissée; et l'on se flatte à présent de l'espérance chimérique de s'en procurer d'autres, ou de voir du moins retourner la mienne à la famille. Cependant le monde, dans mes idées, n'est qu'une grande famille. Était-ce autre chose dans l'origine? Qu'est-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux siens dans un cercle si étroit, si ce n'est favoriser une parenté dont on se souvient, au préjudice d'une parenté oubliée?

Mais ici, sur le refus absolu que j'ai fait de lui, à quelques conditions qu'il puisse se présenter, l'on m'a fait une déclaration

qui me blesse jusqu'au cœur. Comment puis-je vous l'apprendre? Mais il le faut. C'est ma chère, que d'un mois entier, ou jusqu'à nouvel ordre, je ne dois entretenir de correspondance avec personne hors de la maison. Mon frère, sur le rapport de ma tante, qu'elle a fait néanmoins, comme j'en suis bien informée, dans les termes les plus doux, et même en donnant des espérances éloignées, quoiqu'elle n'eût pas reçu de moi cette commission; mon frère est venu m'apporter la défense, d'un ton d'autorité. Pas même avec Miss Howe? lui ai-je dit. Pas même avec Miss Howe, d'un air moqueur; car n'avez-vous pas avoué, Miss, que Lovelace est traité en favori dans cette maison? Voyez, ma chère amie! Et croyez-vous, mon frère, que ce soit là le moyen... Il m'a interrompue malignement: Vos idées se tournent-elles de ce côté-là? je vous avertis qu'on interceptera vos lettres. Là-dessus, il m'a quittée en courant.

Ma sœur est entrée un moment après. À ce que j'entends, ma sœur Clary, voilà un beau chemin dans lequel vous vous engagez; mais comme on suppose que ce n'est pas sans secours que vous vous endurcissez contre votre devoir, je suis chargée de vous dire qu'on vous saura bon gré d'éviter, pendant l'espace de huit ou quinze jours, de rendre et de recevoir des visites.

Quoi? lui ai-je dit, cet ordre peut-il venir de ceux à qui je dois du respect!... Demandez-le, demandez-le, mon enfant, en faisant deux tours en rond du bout du doigt. J'ai rempli ma commission. Votre papa veut être obéi. Il est porté à croire que vous ne manquerez pas d'obéissance, et il voudrait prévenir ce qui pourrait vous exciter à la révolte. J'ai répondu à ma sœur que je connaissais mon devoir, et que j'espérais qu'on n'y attacherait pas des conditions impossibles. Elle m'a dit que j'étais une hardie petite créature, remplie de vanité et d'une folle opinion de moi-même; que dans mes sages raisonnements, je me croyais seule capable de juger du bien et du mal; que pour elle, il y avait longtemps qu'elle avait pénétré toutes ces spécieuses apparences, mais que j'allais montrer à tout le monde ce que j'étais dans le fond.

Chère Bella! lui ai-je dit, les mains et les yeux levés, pourquoi tous ces étranges propos? Chère, chère Bella, pourquoi... Tous ces *chère Bella*, m'a-t-on répondu, n'ont aucun effet sur moi. Je vous déclare que je perce au travers de toutes vos *sorcelleries*. Ma

chère ! c'est une expression bien terrible. Elle est sortie brusquement, en ajoutant dans sa fuite, et tout le monde y percera bientôt aussi, j'ose le dire.

Hélas ! me suis-je dit à moi-même, quelle sœur ai-je donc là ? Qu'ai-je fait pour mériter ce traitement ? Ensuite mes regrets sont tombés sur la bonté de mon grand-père, qui m'a distinguée avec trop de faveur.

*25 février au soir*

J'ignore ce que mon frère et ma sœur ont pu dire à mon désavantage ; mais je suis extrêmement mal dans l'esprit de mon père. On m'a fait avertir à l'heure du thé. Je suis descendue avec un visage ouvert. Les circonstances m'ont bientôt forcée d'en changer.

C'était une contenance si grave et si composée, dans chaque personne de la compagnie ! Ma mère avait les yeux fixés sur les vases de la table ; et lorsqu'elle les levait, c'était pesamment, comme si ses paupières eussent été chargées d'un poids, et sans les jeter de mon côté. Mon père était à demi assis dans son fauteuil, pour n'avoir pas la tête tournée vers moi ; les mains l'une sur l'autre, et les doigts en mouvements, comme si sa colère s'était communiquée jusqu'au bout. Ma sœur était sur une chaise, avec l'air d'une personne qui enfle. Mon frère a paru me regarder avec mépris, après m'avoir mesurée des yeux, à mon arrivée, depuis la tête jusqu'aux pieds. Ma tante, qui était aussi de l'assemblée, a jeté sur moi quelques regards contraints, et s'est baissée froidement vers moi pour répondre à ma révérence. Ensuite, d'un coup d'œil, adressé successivement à mon frère et à ma sœur, elle m'a semblé leur rendre compte de cette rigueur affectée. Bon Dieu ! ma chère, pourquoi vouloir employer la voie de la crainte, plutôt que celle de la douceur, avec un esprit qui n'a pas été regardé jusqu'à présent comme incapable de persuasion et de générosité ?

J'ai pris ma chaise. Ferai-je le thé, Madame ? ai-je demandé à ma mère. Vous savez, ma chère, que j'ai toujours été dans l'usage de faire le thé. Un non, prononcé de la manière la plus courte, a été la seule réponse, et ma mère s'est mise elle-même à faire le

thé. Betty, la femme de chambre de ma sœur, était là pour servir. Mon frère lui a dit de se retirer, et qu'il servirait l'eau lui-même. Je me sentais le cœur dans un désordre extrême, et l'on devait s'en apercevoir à l'embarras de mes mouvements. Quelle sera donc la suite? disais-je en moi-même. Bientôt ma mère s'est levée, et prenant ma tante par la main : un mot, ma sœur; et sous ce prétexte, elles sont sorties ensemble. Ma sœur s'est dérobée aussitôt. Mon frère a suivi son exemple. En un mot je suis demeurée seule avec mon père.

Il a pris un regard si sévère, que le cœur m'a manqué autant de fois que j'ai voulu ouvrir la bouche pour lui parler. Je crois avoir oublié de vous dire que tout le monde avait gardé jusqu'alors un profond silence. À la fin, j'ai demandé à mon père s'il désirait encore une tasse de thé. Il m'a répondu avec le même monosyllabe qui avait été la réponse de ma mère; et s'étant levé, il s'est mis à se promener dans la chambre. Je me suis levée aussi, dans l'intention de me jeter à ses pieds, mais j'étais trop consternée par la sévérité de son visage pour hasarder ce témoignage même des sentiments dont mon cœur était comme étouffé. Il s'est approché du dos d'une chaise, où sa goutte l'a forcé de s'appuyer : j'ai repris un peu plus de courage. Je me suis avancée vers lui, et je l'ai supplié de m'apprendre en quoi j'avais eu le malheur de l'offenser.

Il a détourné la tête; et d'une voix forte, il m'a dit : Clarisse, Clarisse, apprenez que je veux être obéi.

Dieu me préserve, Monsieur, de manquer jamais à l'obéissance que je vous dois. Je ne me suis jamais opposée à vos volontés... Ni moi, Clarisse, à vos fantaisies, a-t-il interrompu. Ne me mettez point dans le cas de ceux qui ont marqué trop d'indulgence à votre sexe, en me contredisant pour prix de la mienne.

Vous savez, ma chère, que mon père, non plus que son fils, n'a pas une opinion trop favorable de notre sexe; quoiqu'il n'y ait pas sur la terre de femme plus complaisante que ma mère.

J'allais lui faire des protestations de respect... Je ne veux point de protestations, je n'écoute point de paroles, on ne m'amuse point par des discours, je veux être obéi. Je n'ai point d'enfant, je n'en aurai point qui ne m'obéisse.

Monsieur, vous n'avez jamais eu sujet, j'ose le dire...

Ne me dites point ce que j'ai eu, mais ce que j'ai, et ce que j'aurai...

Monsieur! faites-moi la grâce de m'écouter. Je crains bien que mon frère et ma sœur...

Gardez-vous, petite fille, de parler contre votre frère et votre sœur. Ils ont à cœur, comme ils le doivent, l'honneur de ma famille.

Et j'espère, Monsieur!...

N'espérez rien. Ne me parlez point d'espérances, mais de réalités. Je n'exige rien de vous que vous ne puissiez accomplir et que votre devoir ne vous oblige d'accomplir.

Eh bien, Monsieur, je l'accomplirai. Mais j'espère néanmoins de votre bonté...

Point de plaintes. Point de *mais*, petite fille, point de retranchements. Je veux être obéi, et de bonne grâce; ou je vous renonce pour ma fille.

Je me suis mise à pleurer. Je me suis jetée à ses genoux. Souffrez que je vous conjure, mon très cher et très honoré père, de ne me pas donner d'autre maître que vous et ma mère. Que je ne sois pas forcée d'obéir aux volontés de mon frère... J'allais continuer, mais il est sorti. Il m'a laissée dans la posture où j'étais, en disant qu'il ne voulait pas m'entendre chercher par subtilité et par adresse à mettre des distinctions dans mon devoir, et répétant qu'il voulait être obéi. J'ai le cœur trop plein; si plein, ma chère, que je ne puis le décharger ici sans mettre mon devoir en danger. J'aime mieux quitter la plume... Cependant j'ai peine... Mais absolument je quitte la plume.

Lettre 9

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*26 février au matin*

Ma tante, qui a passé ici la nuit, m'a fait une visite ce matin dès la pointe du jour. Elle m'a dit qu'on m'avait laissée hier exprès avec mon père, pour lui donner la liberté de me déclarer qu'il s'attend à l'obéissance; mais qu'il convenait de s'être emporté au-delà de son dessein, en se rappelant quelque chose que mon frère lui avait dit à mon désavantage, et par son impatience à supposer seulement qu'un esprit aussi doux que je l'avais paru jusqu'aujourd'hui, entreprît de disputer ses volontés, sur un point où ma complaisance devait être d'un si grand avantage pour toute la famille.

Je comprends, par quelques mots qui sont échappés à ma tante, qu'ils comptent entièrement sur la flexibilité de mon caractère. Mais ils pourraient bien se tromper; car en m'examinant moi-même avec beaucoup de soin, je pense réellement que je tiens autant de la famille de mon père que de celle de ma mère.

Mon oncle Jules n'est pas d'avis, à ce qu'il semble, qu'on me pousse à l'extrémité. Mais son neveu, que je ne dois pas trop nommer mon frère, engage sa parole, que l'égard que j'ai pour ma réputation et pour mes principes, m'amènera *rondement* au devoir; c'est son expression. Peut-être aurais-je raison de souhaiter qu'on ne m'eût point informée de cette circonstance.

Le conseil de ma tante est que je dois me soumettre, pour le présent, à la défense qu'on m'a signifiée, et recevoir les soins de M. Solmes. J'ai refusé absolument le dernier de ces deux points, au hasard, lui ai-je dit, de toutes les conséquences. À l'égard de la défense des visites, je suis résolue de m'y conformer. Mais pour celle qui regarde notre correspondance, il n'y a que la menace d'intercepter nos lettres qui puisse me la faire observer. Ma tante est persuadée que cet ordre vient de mon père, sans que ma mère ait été consultée; et qu'il ne s'y est déterminé que par considération pour moi, dans la crainte, à ce qu'elle suppose, que je ne l'offense mortellement, poussée par les conseils d'autrui (c'est de vous sans doute, et de Miss Loyd, qu'elle veut parler) plutôt que par ma propre inclination; car elle m'assure qu'il parle encore de moi avec bonté, et même avec éloge.

Voilà de la tendresse! Voilà de l'indulgence! Et cela pour empêcher une fille opiniâtre de se précipiter dans la révolte et de se perdre entièrement; comme ferait un bon prince, pour des sujets mal affectionnés. Mais toutes ces sages mesures viennent de la prudence de mon jeune homme de frère. Un conseiller sans tête, et un frère sans cœur.

Que je pourrais être heureuse avec tout autre frère que M. James Harlove, et avec toute autre sœur que sa sœur! Ne vous étonnez pas, ma chère, que moi, qui vous reprochais ces sortes de libertés à l'égard de mes parents, je sois aujourd'hui plus rebelle que vous n'avez été désobéissante. Je ne puis supporter l'idée d'être privée du plus doux plaisir de ma vie; car c'est le nom que je donne à votre conversation, de bouche ou par lettres. Et qui pourrait soutenir d'ailleurs de se voir la dupe de tant de bas artifices, qui opèrent avec tant de hauteur et d'arrogance?

Mais vous sentez-vous capable, ma chère Miss Howe, de condescendre à une correspondance secrète avec moi? Si vous le pouvez, je me suis avisée d'un moyen qui m'y paraît fort propre.

Vous devez vous souvenir de l'allée verte (c'est ainsi que nous la nommons) qui règne le long du bûcher, et de la basse-cour où je nourris mes *bantams*, mes faisans, et mes paons; ce qui m'y conduit ordinairement deux fois le jour, parce que ces animaux me sont d'autant plus agréables que mon grand-père les a recommandés à mes soins: et cette raison me les a fait transporter ici depuis sa mort. L'allée est plus basse que le rez-de-chaussée du

bûcher; et du côté de cet édifice les ais sont pourris en plusieurs endroits jusqu'à deux ou trois pieds de terre. Hannah peut se rendre dans l'allée, et faire une marque de craie au-dessus du lieu où l'on pourra placer une lettre ou un paquet, sous quelques pièces de bois. Il ne sera pas difficile de ménager un endroit propre à recevoir nos dépôts de part et d'autre.

Je viens moi-même de visiter le lieu, et je trouve qu'il répond à mes vues. Ainsi votre fidèle Robert peut, sans s'approcher du château, et feignant de passer seulement par l'allée verte, qui conduit à deux ou trois métairies (sans livrée, s'il vous plaît), prendre aisément mes lettres et laisser aussi facilement les vôtres. Cet endroit est d'autant plus commode qu'il n'est guère fréquenté que de moi-même ou d'Hannah, par le motif que j'ai dit. C'est le magasin général du bois, car le bûcher d'usage ordinaire est plus proche de la maison. Comme on en a séparé un coin, pour servir de juchoir à mes oiseaux, Hannah ou moi, nous ne manquerons jamais de prétexte pour y entrer. Essayez, ma chère, le succès d'une lettre par cette voie, et donnez-moi votre avis sur la fâcheuse situation où je me trouve, car je ne puis lui donner un meilleur nom. Marquez-moi quelle opinion vous avez de l'avenir, et ce que vous feriez si vous étiez dans le même cas.

Mais je vous avertis d'avance que votre sentiment ne doit pas être favorable à M. Solmes. Il est néanmoins très vraisemblable que sachant le pouvoir que vous avez sur moi, ils s'efforceront de faire entrer votre mère dans leurs intérêts, pour vous engager vous-même à le favoriser.

Cependant, sur une seconde réflexion, je souhaite que si vous penchez de son côté, vous m'écriviez naturellement tout ce que vous pensez. Déterminée comme je crois l'être et comme je ne puis m'en empêcher, je voudrais du moins lire ou écouter avec patience ce qu'on peut dire pour le parti opposé. Mes attentions ne sont pas aussi engagées (non, elles ne le sont pas... Je ne sais pas moi-même si elles le sont) en faveur d'un autre, que quelques-uns de mes amis le supposent, et que vous-même, donnant l'essor à votre vivacité après ses dernières visites, vous avez affecté de le supposer. Si j'ai quelque préférence pour lui, il la doit moins à des considérations personnelles, qu'au traitement qu'il a reçu et qu'il a souffert par rapport à moi.

J'écris quelques lignes de remerciement à votre mère, pour toutes ses bontés dans les heureux moments que j'ai passés chez vous. Que je crains de ne les voir jamais renaître! Elle voudra bien me pardonner de ne lui avoir pas écrit plus tôt.

Si le porteur était soupçonné, et qu'on allât jusqu'à l'examiner, il n'aurait qu'à montrer cette lettre, comme la seule dont il serait chargé. À combien d'inventions et d'artifices une injuste et inutile contrainte ne donne-t-elle pas occasion? J'aurais en horreur ces correspondances clandestines, si je n'y étais pas forcée. Elles ont une si basse, une si pauvre apparence à mes propres yeux, que j'ai peine à m'imaginer que vous vouliez y prendre part.

Mais pourquoi se hâte-t-on, comme j'en ai fait aussi mes plaintes à ma tante, de me précipiter dans un état que je respecte, mais pour lequel j'ai peu de penchant? Pourquoi mon frère, qui est plus vieux que moi de tant d'années, et qui a tant d'impatience de me voir engagée, ne s'engage-t-il pas le premier? Pourquoi du moins ne pense-t-on pas à pourvoir ma sœur avant moi? Je finis par ces inutiles exclamations.

CL. HARLOVE

Lettre 10

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

27 février

Quelle est la bizarrerie de certains gens ! Miss Clarisse Harlove sacrifiée en mariage à M. Roger Solmes ! En vérité je ne reviens pas de mon étonnement.

*Mon avis*, dites-vous, *ne doit pas être favorable à cet homme-là*. Me voilà convaincue à demi, ma chère, que vous tenez un peu de la famille qui a pu former l'idée d'un mariage si bien assorti : sans quoi il ne vous serait jamais entré dans l'esprit, que je pusse vous parler en faveur de Solmes.

Demandez-moi son portrait. Vous savez que j'ai la main bonne pour tirer des ressemblances hideuses. Mais je veux être un peu sûre de mon fait auparavant ; car qui sait ce qui peut arriver, puisque l'affaire est en si bon train et que vous n'avez pas le courage de vous opposer au torrent qui vous entraîne ?

Vous me priez de vous communiquer un peu de mon esprit. Parlez-vous sérieusement ? Mais je crains qu'il ne vous soit déjà fort inutile. Vous êtes la fille de votre mère, pensez-en ce qu'il vous plaît, et vous avez à combattre des esprits violents. Hélas ! ma chère, il fallait emprunter plus tôt un peu du mien ; plus tôt, c'est-à-dire avant que vous eussiez abandonné le ménagement de votre bien à ceux qui croyaient y avoir droit avant vous. Qu'importe que ce soit à votre père ? N'a-t-il pas deux autres

enfants ? Et ne portent-ils pas plus que vous son empreinte et son image ? De grâce, ma chère, ne me demandez compte d'une question si libre de peur que le désir d'une explication ne fût aussi libre que la question même.

À présent que je me suis un peu échappée, passez-moi un mot de plus dans le même goût. Je serai décente, je vous le promets. J'aurais cru que vous n'ignoriez pas que l'*avarice* et l'*envie* sont deux passions qu'il est impossible de satisfaire, l'une en donnant, l'autre en continuant d'exceller et de mériter de l'admiration. Huile au feu, huile au feu, qui produit, sur toute la face de la terre, des flammes dévorantes et insatiables.

Mais puisque vous me demandez mes avis, vous devez m'apprendre tout ce que vous savez ou tout ce que vous vous imaginez de leurs motifs. Si vous ne me défendez pas de faire des extraits de vos lettres, pour l'amusement de ma cousine, qui meurt d'envie d'être mieux informée de vos affaires dans sa petite île <sup>1</sup>, on vous sera fort obligée de cette complaisance. Vous êtes si tendre sur les intérêts de certaines personnes qui n'ont de tendresse que pour eux-mêmes, qu'il faut vous conjurer de parler librement. Souvenez-vous qu'une amitié telle que la nôtre n'admet aucune réserve. Vous pouvez vous fier à mon impartialité. Ce serait faire injure à votre jugement que d'en douter : car ne me demandez-vous pas mon avis ? Et ne m'avez-vous pas appris vous-même que l'amitié ne doit jamais inspirer de prévention contre la justice ? Il est donc question de justifier vos amis, si vous le pouvez. Voyons s'il y a du bon sens dans leur choix, ou s'il peut être soutenu du moins avec quelque apparence de raison. À présent, quoique je connaisse beaucoup votre famille, je ne puis m'imaginer comment tous autant qu'ils sont, votre mère en particulier et votre tante Hervey, peuvent se joindre avec le reste contre des jugements portés. À l'égard de quelques-uns des autres, rien ne peut me surprendre de leur part dans tout ce qui concerne leur intérêt propre.

Vous demandez pourquoi votre frère ne s'engage pas le premier dans les liens du mariage ? Je vous en apprendrai la raison. Son naturel emporté et son arrogance sont si connus, que malgré

1. Dans l'Île Wight, comme on le verra plus bas [NdP].

ses grandes acquisitions indépendantes, et ses espérances encore plus considérables, aucune des femmes auxquelles il pourrait aspirer n'est disposée à recevoir ses soins. Souffrez que je vous le dise, ma chère, ces acquisitions lui ont donné plus d'orgueil que de réputation. À mes yeux, c'est la plus insupportable créature que je connaisse. La manière dont vous me blâmez de l'avoir traité, il la méritait de la part d'une personne à laquelle il croyait plutôt faire une faveur qu'il n'espérait d'en recevoir. J'ai toujours pris plaisir à mortifier les orgueilleux et les insolents. Pourquoi vous imaginez-vous que je souffre Hickman? C'est parce qu'il est humble et qu'il sait se tenir à la distance qui convient.

Vous voulez savoir aussi pourquoi votre sœur aînée n'est pas pourvue la première? Je réponds, parce qu'elle est faite pour épouser un homme fort riche, première raison; la seconde, parce qu'elle a une sœur cadette. Faites-moi la grâce de me dire, ma chère, où est l'homme fort riche qui voulût penser à cette sœur aînée, tandis que la cadette est à marier.

Apprenez de moi, mon enfant, que vous êtes trop riches pour être heureux. Chacun de vous, par les maximes fondamentales de votre famille, ne doit-il pas se marier pour devenir encore plus riche? Laissez-les s'agiter, gronder, se chagriner et accumuler; s'étonner de n'être pas heureux avec leurs richesses; croire que le mal vient de ce qu'ils n'en ont pas davantage, et continuer ainsi d'entasser, jusqu'à ce que la mort, qui entasse et qui accumule avec autant d'avidité qu'eux, vienne les moissonner pour grossir son magasin.

Ma chère, encore une fois, apprenez-moi ce que vous savez de leurs motifs et je vous donnerai plus de lumières sur leurs fautes que je n'en puis recevoir de vous. Votre tante Hervey, dites-vous, ne vous les a pas cachés. Mais pourquoi faut-il que je vous les demande, lorsque vous me pressez de vous en dire mon avis?

Qu'ils veuillent s'opposer à notre correspondance, c'est un acte de sagesse, qui ne me surprend point, et dont je suis fort éloignée de les blâmer. J'en conclus qu'ils connaissent leur folie; et s'ils la connaissent, est-il étrange qu'ils craignent de l'exposer au jugement d'autrui?

Je suis fort aise que vous ayez trouvé un moyen d'entretenir notre commerce. Je l'approuve beaucoup, et je l'approuverai encore plus si les premiers essais sont heureux; mais ne le

fussent-ils pas et ma lettre tombât-elle entre leurs mains, je n'en serais fâchée que par rapport à vous.

Nous avons entendu dire, avant que vous m'eussiez écrit, qu'il y avait eu quelque différend dans votre famille à votre arrivée, et que M. Solmes vous avait rendu une visite, avec quelque espérance de succès. Mais j'avais jugé que l'erreur tombait sur les personnes, et que ses prétentions étaient pour Miss Arabelle. Au fond, si elle était d'aussi bon naturel que vos joufflues le sont ordinairement, je l'aurais crue trop bonne de moitié pour lui. Voilà le mystère, pensais-je en moi-même ; et l'on aura fait revenir ma chère amie pour aider sa sœur dans les préparatifs de la noce. Qui sait, disais-je à ma mère, si cet homme-là, lorsqu'il aura supprimé sa perruque jaune, à petites boucles, et son grand chapeau bordé, que je suppose avoir été du meilleur goût sous le règne du Protecteur, ne fera pas une figure supportable à l'église, pendu au côté de Miss Arabelle ? La femme, suivant l'observation de ma mère, aura quelque chose de mieux que le mari dans les traits. Et quel meilleur choix pourrait-elle faire pour en tirer du lustre ?

Je m'étais livrée à cette imagination, malgré les bruits publics ; parce que je ne pouvais me persuader que les plus sottes gens d'Angleterre le fussent assez pour vous proposer un homme de cette trempe.

On nous avait dit aussi que vous ne receviez aucune visite. Je ne pouvais expliquer cette circonstance, qu'en supposant que les préparatifs pour votre sœur ne devaient pas être publics, et qu'on voulait brusquer la cérémonie. Miss Loyd et Miss Biddulph vinrent me demander ce que j'en savais, et pourquoi vous n'aviez pas paru à l'église le dimanche qui a suivi votre retour ; au grand chagrin, pour répéter leurs expressions, d'une centaine de vos admirateurs. Sur ce point, il me fut aisé de juger que la raison était celle que vous me confirmez ; c'est-à-dire la crainte qu'on avait que Lovelace ne s'y trouvât, et qu'il n'entreprît de vous reconduire chez vous.

Ma mère est fort sensible aux témoignages de votre amitié. Miss Clarisse Harlove, m'a-t-elle dit, après avoir lu votre lettre, est une jeune personne qui mérite l'admiration de tout le monde. Va-t-elle quelque part ? sa visite est une faveur. Sort-elle d'une

maison? elle n'y laisse que regret. Et puis un mot de comparaison : Ô ma Nancy <sup>1</sup>! que n'avez-vous un peu de son obligeante douceur!

N'importe; l'éloge vous regardait. J'en ai joui, parce que vous êtes moi-même. D'ailleurs... vous dirai-je la vérité? je me trouve aussi bien comme je suis; ne fût-ce que par cette raison, que si j'avais vingt frères James et vingt sœurs Arabelle, aucun d'eux, et tous ensemble, n'oseraient me traiter comme vous êtes traitée par les vôtres. Celui qui a la patience de souffrir beaucoup, s'apprête beaucoup à souffrir. C'est votre propre maxime, fondée sur le plus grand exemple qu'on en puisse donner, dans le sein même de votre famille, quoique vous en ayez tiré si peu de profit.

Le résultat, ma chère, c'est que je suis plus propre que vous pour ce bas monde, et que vous l'êtes plus que moi pour l'autre. Voilà la différence qui est entre nous. Mais, pour mon bonheur et pour celui de mille autres, puissiez-vous nous demeurer, bien, bien longtemps, avant que de joindre une compagnie de votre espèce, et plus digne de vous!

J'ai communiqué à ma mère le récit que vous me faites de votre étrange réception. Je lui ai dit aussi quel horrible animal on veut vous donner, et le traitement qu'on emploie pour vous forcer de le prendre. Elle s'est mise uniquement à relever son indulgence pour ma conduite tyrannique (c'est le nom qu'elle lui donne; et comme vous savez, il faut laisser parler les mères) à l'égard de l'homme qu'elle me recommande avec tant de chaleur, et contre lequel, à l'entendre, il n'y a point de juste objection. De là, elle s'est étendue sur la complaisance que je lui dois pour tant de bonté. Ainsi je crois qu'il faut ne lui rien communiquer de plus, surtout parce que je sais qu'elle condamnerait notre correspondance, et la vôtre avec Lovelace, comme clandestine et contraire au devoir; car *obéissance implicite* est son cri. D'ailleurs elle ouvre assez volontiers l'oreille aux sermons de ce vieux garçon empesé, votre oncle Antonin; et pour donner un exemple à sa fille, elle ne prendrait pas aisément votre parti, quelque justice qu'il y eût dans votre cause. C'est pourtant une assez

1. Petit nom pour Anne [NdP].

mauvaise politique; car on refuse tout à ceux qui n'accordent rien. En d'autres termes, ceux qui demandent trop de choses à la fois n'en obtiennent aucune.

Mais pourriez-vous deviner, ma chère, ce que ce bon vieux prédicateur, votre oncle Antonin, se propose ici par ses fréquentes visites? Je remarque tant de misères et de sourires entre ma mère et lui! Ce sont des louanges mutuelles de leur économie! ce sont tant de petits propos! *Et voilà ma méthode...* *Et voilà ce que je fais toujours.* *Et je suis bien aise, Monsieur, d'avoir votre approbation.* *Et votre attention s'étend à tout, Madame.* Hélas, Monsieur, *rien ne serait bien fait si je ne le faisais moi-même.* Ce sont des éloges d'eux-mêmes! des exclamations sur les domestiques! Et des hélas continuels, et des regards, et des expressions si tendres! Quelquefois, le ton de leur entretien s'abaisse, jusqu'à ne pouvoir être entendu lorsque je viens les troubler. Je vous déclare, ma chère, que je n'approuve tout cela qu'à demi. Si je ne savais que l'usage de ces vieux garçons est de prendre autant de temps pour se résoudre au mariage qu'ils peuvent espérer raisonnablement d'en avoir à vivre, je ferais du vacarme sur ces visites, et je recommanderais M. Hickman à ma mère, comme un homme qui lui convient beaucoup mieux. Ce qui lui manque du côté de l'âge est compensé par sa gravité. Et, si vous voulez ne me pas gronder, je vous dirai qu'il y a un air de minauderie entre eux, surtout lorsque cet homme s'est un peu émancipé avec moi, par le fond qu'il fait sur la faveur de ma mère, et que je le tiens en bride à cette occasion, qui me fait trouver beaucoup de ressemblance dans leur caractère. Alors tombant comme dans l'admiration de mon arrogance et de ce qu'ils en ont tous deux à souffrir, ils se mettent à soupirer; et leur compassion paraît si vive l'un pour l'autre, que si la pitié est une préparation de l'amour, je ne suis pas fort en danger, tandis qu'ils y sont extrêmement sans le savoir.

À présent, ma chère, n'allez-vous pas tomber sur moi avec vos airs graves? Qu'y faire! Mais ce dernier trait a plus de rapport à vous que vous ne pensez. Prenez garde à ce qui se passe autour de vous; c'est une secousse que j'ai voulu vous donner, pour me faire un mérite de vous avoir avertie d'avance. Hannibal, ai-je lu quelque part, attaquait toujours les Romains sur leurs propres terres.

Vous avez bien voulu me dire, et même *en vérité*, que « vos *attentions* (joli mot et bien expressif pour celui d'*affections*) ne sont pas aussi engagées pour une autre personne, que quelques-uns de vos amis le supposent ». Qu'était-il besoin, ma chère, de me donner à penser que le mois passé, ou les deux derniers, ont été un temps extrêmement favorable pour cette autre personne, en mettant la nièce dans le cas de lui avoir quelque obligation pour sa patience à l'égard des oncles.

Mais passons là-dessus. Aussi engagées ! Combien donc ma chère ? suis-je en droit de demander. *Quelques-uns de vos amis supposent qu'elles le sont beaucoup*. Vous avouez, ce me semble, qu'elles le sont un peu. Ne vous fâchez point. Vous ne risquez rien avec moi. Mais *ce peu*, pourquoi me l'avoir voulu déguiser ? Je vous ai entendu dire qu'en affectant du secret, on excite toujours de la curiosité.

Vous continuez néanmoins, avec une espèce de rétractation, comme s'il vous était survenu quelque doute en y pensant : *vous-même, vous ne savez pas si elles le sont* ; autant qu'on le suppose, voulez-vous dire. Quelle nécessité de me tenir ce langage, à moi ! Et d'y joindre même *en vérité* ? Mais vous en savez plus que vous ne dites. Ou plutôt, je m'imagine en effet que vous ne le savez pas ; car les commencements d'amour sont l'ouvrage d'un *esprit subtil*, et se découvrent souvent aux yeux d'un spectateur, tandis que la personne *possédée* (ce mot me plaît assez) ignore elle-même quel démon l'agite.

Mais vous ajoutez que « si vous aviez effectivement quelque préférence pour lui, il la devrait moins à des considérations personnelles, qu'au traitement qu'il a reçu et qu'il a souffert par rapport à vous ».

Rien de plus généreux. Je reconnais là du caractère. Mais, ô chère amie ! comptez que vous êtes en danger. Que vous vous en aperceviez ou non, comptez que vous n'y êtes pas moins. C'est votre générosité naturelle et la grandeur de votre âme qui vous y jettent. Tous vos amis sont de mauvais politiques, qui en l'attaquant avec cette violence, combattent réellement pour lui ; et j'engage ma vie que Lovelace, malgré toute sa vénération et ses assiduités, a vu plus loin que ces assiduités et cette vénération, si bien *calculées à votre méridien*, ne lui permettent de l'avouer. En un mot, il a vu que sa conduite opère plus efficacement pour lui

qu'il ne pouvait le faire directement lui-même. Ne m'avez-vous pas dit autrefois que rien n'est si pénétrant que la vanité d'un amant, puisqu'elle lui fait voir souvent en sa faveur ce qui n'est point, et qu'elle manque rarement de lui faire découvrir ce qui est. Et qui accuse Lovelace de manquer de vanité?

Enfin, ma chère, c'est mon opinion, fondée sur l'air dégagé que j'aperçois dans ses manières et dans ses sentiments, qu'il a vu plus loin que moi, plus loin que vous ne vous imaginez qu'on le puisse, et plus loin, je crois, que vous ne voyez vous-même; car vous n'auriez pas manqué de me le dire.

Déjà, dans la vue de contenir son ressentiment pour les indignités qu'il a reçues et qui se renouvellent tous les jours, vous vous êtes laissée engager dans une correspondance particulière. Je sais que dans tout ce que vous lui avez écrit, il n'y a rien dont il puisse se vanter. Mais n'est-ce pas un grand point que de vous avoir fait consentir à recevoir ses lettres et à lui répondre? La condition que vous y avez attachée, que cette correspondance sera secrète, ne marque-t-elle pas qu'il y a un mystère entre vous et lui, dont vous ne souhaitez pas que le monde soit informé? Il est le maître de ce secret. Ce secret, en quelque sorte, c'est lui-même. Dans quelle intimité cette faveur n'établit-elle pas un amant? À quelle distance ne met-elle pas une famille?

Cependant qui peut vous blâmer, dans la situation où sont les choses? Il est certain que votre condescendance a prévenu jusqu'à présent de grands malheurs. Les mêmes raisons doivent la faire durer aussi longtemps que sa cause. C'est un destin pervers qui vous entraîne contre votre inclination. Mais, avec des vues si louables, l'habitude fera disparaître ce qui vous blesse et donnera naissance au penchant. Ma chère, comme vous souhaitez, dans une occasion si critique, de vous conduire avec la prudence qui gouverne toutes vos actions, je vous conseille de ne pas craindre d'entrer dans un sévère examen des véritables motifs de votre générosité pour cet heureux homme.

En vous examinant bien, je vous le dis franchement, il se trouvera que c'est de l'amour. Ne vous évanouissez pas, ma chère. Votre homme lui-même n'a-t-il pas assez de philosophie naturelle pour avoir déjà observé que l'amour pousse ses plus profondes racines dans les âmes les plus fermes? Au diantre la lenteur de sa

pénétration : c'est une remarque qu'il faisait il y a six ou sept semaines.

J'ai eu, vous le savez, ma bonne part de la même teinture; et dans mes plus froides réflexions, je n'aurais pu dire comment ni quand cette jaunisse avait commencé. Mais j'en aurais eu, comme l'on dit, par-dessus les yeux et les oreilles, sans le secours de quelques-uns de vos bons avis, que je vous rends aujourd'hui de bonne grâce. Cependant l'homme qui m'avait fait tourner la tête n'était pas de la moitié si... si quoi, ma chère? Assurément Lovelace est un homme charmant, et s'il ne lui manquait pas... Mais je ne veux pas vous faire monter de la chaleur au visage en lisant cet endroit de ma lettre. Non, non, j'en serais bien fâchée. Cependant, ma chère, ne sentez-vous pas ici que le cœur vous bat? Si je devine juste, n'ayez pas honte de me l'avouer. C'est générosité, chère amie; voilà tout. Mais, comme disait l'augure romain : César, gardez-vous des Ides de mars.

Adieu, la plus chère de mes amies, et pardon. Hâtez-vous d'employer votre nouvel expédient, pour me dire que vous me pardonnez.

ANNE HOWE

## Lettre 11

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mercredi 1<sup>er</sup> de mars*

Vous me causez de l'embarras et vous m'alarmez, ma très chère Miss Howe, par la fin de votre lettre. À la première lecture, je n'avais pas cru, ai-je dit en moi-même, qu'il fût nécessaire de me tenir en garde contre la critique, en écrivant à une si chère amie. Mais ensuite étant venue à me recueillir, n'y a-t-il rien de plus ici, me suis-je demandé, que les saillies ordinaires d'un esprit naturellement vif? Il faut assurément que je me sois rendue coupable de quelque inadvertance. Entrons un peu dans l'examen de moi-même, comme ma chère amie me le conseille.

J'y suis entrée, et je ne puis convenir d'aucune chaleur qui me soit montée au visage, ni de ce battement de cœur dont vous me parlez. Non, en vérité, je ne le puis. Cependant je conviens que les endroits de ma lettre sur lesquels vous vous exercez avec un mélange d'enjouement et de sévérité, m'exposent naturellement à votre agréable raillerie; et je ne puis dire ce que j'avais dans l'esprit, lorsqu'il a conduit si bizarrement ma plume.

Mais enfin, est-ce une expression trop libre, dans une personne qui n'a point de considération fort particulière pour aucun homme, de dire qu'il y a quelques hommes qui lui paraissent préférables à d'autres? Est-il blâmable de dire qu'on croit

dignes de quelque préférence, ceux qui, n'ayant pas été bien traités par les parents d'une personne, lui font le sacrifice de leurs ressentiments? Ne m'est-il pas permis, par exemple, de dire que M. Lovelace est un homme qui mérite d'être préféré à M. Solmes, et que je lui donne en effet cette préférence? Il me semble que cela peut se dire, sans qu'il y ait à conclure nécessairement qu'on ait de l'amour pour lui.

Il est certain que pour tout au monde je ne voudrais pas avoir pour lui ce qu'on appelle de l'amour : premièrement, parce que j'ai mauvaise opinion de ses mœurs, et que je regarde comme une faute, à laquelle toute notre famille a eu part, excepté mon frère, de lui avoir permis de nous voir, avec des espérances, qui étant néanmoins fort éloignées, n'autorisaient aucun de nous, comme je l'ai déjà observé, à lui demander compte de ce que nous apprenions de sa conduite. En second lieu, parce que je le crois un homme vain, et capable de se faire un triomphe, du moins en secret, de l'avantage qu'il aurait sur une personne dont il croirait avoir engagé le cœur. Troisièmement, parce que les assiduités et la vénération que vous lui attribuez, paraissent accompagnées d'un air de hauteur, comme si le mérite de ses soins était un équivalent pour le cœur d'une femme. En un mot, dans les moments où il s'observe moins, sa conduite me paraît celle d'un homme qui se croit au-dessus de la politesse même que sa naissance et son éducation (plutôt peut-être que son propre choix) l'obligent de marquer. En d'autres termes, je trouve que sa politesse est contrainte, et qu'avec les personnes les plus douces et du commerce le plus aisé, il a toujours quelque chose en arrière, qu'il tient comme en réserve. Et puis, la bonté qu'on lui croit pour les domestiques d'autrui, et qui va jusqu'à la familiarité (quoiqu'elle ait un air de dignité, comme vous l'avez remarqué, et qu'elle sente l'homme de qualité) n'empêche pas qu'il ne soit sujet à s'emporter contre les siens. Un jurement ou une imprécation suit aussitôt. Leur terreur se manifeste assez dans leurs yeux, et j'ai cru voir plus d'une fois qu'ils se tenaient fort heureux que je fusse à portée de l'entendre. Les regards mêmes du maître ne me confirmaient que trop dans cette opinion.

Non, ma chère, cet homme n'est pas *mon homme*. J'ai de grandes objections à faire contre lui. Non, mon cœur ne bat point à son occasion. S'il me monte de la chaleur au visage, c'est

d'indignation contre moi-même, pour avoir donné lieu à cette imputation. Il ne faut pas, ma très chère amie, transformer un sentiment commun de reconnaissance en amour. Je ne puis souffrir que vous en ayez cette idée. Mais si j'étais jamais assez malheureuse pour m'apercevoir que ce fût de l'amour, je vous engage ma parole, c'est comme si je disais mon honneur, que je ne manquerai pas de vous en avertir.

Vous m'ordonnez de vous écrire promptement que votre agréable raillerie ne m'a pas indisposée contre vous. Je me hâte de vous satisfaire, et je remets à ma première lettre le récit des motifs qui engagent mes amis à favoriser avec tant de chaleur les intérêts de M. Solmes. Soyez donc bien persuadée, ma chère, que je n'ai rien dans le cœur contre vous. Non, rien; rien absolument. Au contraire : je reconnais dans vos avis une tendresse d'affection qui excite mes plus vifs remerciements. Et si vous observiez, dans ma conduite, quelque faute assez considérable pour vous mettre dans le cas d'employer en ma faveur les palliations d'une amitié partielle, je vous recommande, comme je l'ai fait souvent, de ne pas faire difficulté de m'en informer; car il me semble que je voudrais me conduire d'une manière qui ne donnât aucune prise à la censure. À mon âge, et faible comme je suis, quel moyen de l'éviter, si ma fidèle amie ne tient pas le miroir devant mes yeux pour me faire découvrir mes imperfections?

Jugez-moi donc, ma chère, comme ferait une personne indifférente qui saurait de moi tout ce que vous savez. D'abord, j'en pourrai ressentir un peu de peine. Il me montera peut-être un peu *de chaleur au visage*, de me trouver moins digne de votre amitié que je ne le voudrais. Mais soyez sûre que vos corrections obligeantes me feront faire des réflexions qui me rendront meilleure. Si elles ne produisent pas cet effet, vous aurez droit de me reprocher une faute inexcusable; une faute, dont vous ne pourriez vous dispenser de m'accuser, sans cesser d'être autant mon amie que je suis la vôtre, puisque vous savez bien, ma chère, que je ne vous ai jamais épargnée dans les mêmes occasions.

Je finis ici, mais c'est dans le dessein de commencer bientôt une autre lettre.

CL. HARLOVE

Lettre 12

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Jeudi 2 mars*

*Il est donc certain que pour tout au monde, vous ne voudriez pas avoir pour lui ce qu'on nomme de l'amour ?* Votre servante, ma chère. Je ne voudrais pas non plus que vous en eussiez : car je pense qu'avec tous les avantages du mérite personnel, de la fortune, et de la naissance, il n'est pas digne de vous. Et cette opinion me vient autant des raisons que vous m'apportez et que je confirme, que de ce que j'ai appris depuis quelques heures, par la bouche de madame Fortescue, qui étant la favorite de Lady Betty Lawrence, doit le connaître parfaitement. Mais, à tout hasard, je veux vous féliciter d'abord d'être la première de notre sexe, dont j'aie entendu parler, qui ait été capable de changer, à son gré, ce *Lion d'Amour* en un bichon de toilette.

Eh bien, ma chère, si vous ne sentez pas de battements de cœur et de chaleur au visage, il demeure certain que vous n'en sentez pas ; et que vous n'avez pas d'amour pour lui, dites-vous : pourquoi ? bonne raison, parce que vous ne voudriez pas en avoir. Il n'y a rien à dire de plus. Seulement ma chère, je tiendrai la vue ferme sur vous, et j'espère que vous l'y tiendrez vous-même ; car ce n'est pas bien raisonnable que de conclure qu'on n'a point d'amour, parce qu'on ne voudrait pas en avoir. Avant que de quitter entièrement ce sujet, permettez que je vous dise

un mot à l'oreille, ma charmante amie; ce sera seulement par voie de précaution, et par déférence pour l'observation générale, qu'un spectateur juge quelquefois mieux du jeu que ceux qui tiennent les dés. Ne se peut-il pas que vous ayez eu et que vous ayez à faire à des gens de si mauvaise humeur, à des têtes si bizarres, que vous n'avez pas eu le temps de faire attention aux battements de cœur; ou que si vous en avez senti quelques-uns par intervalles, ayant deux objets auxquels ils pouvaient être appliqués, vous les ayez tournés, par méprise, du côté qu'il ne fallait pas?

Mais, soit que vous ayez du penchant ou non pour ce Lovelace, je suis sûre que vous êtes impatiente de savoir ce que madame Fortescue m'a dit de lui. Je ne veux pas vous tenir plus longtemps en suspens.

Elle raconte cent histoires folâtres de son enfance et de sa première jeunesse; car elle observe que n'ayant jamais été contredit, il a toujours été aussi malicieux qu'un singe. Mais je passerai sur ces petites misères, quoiqu'elles signifient quelque chose, pour m'arrêter à plusieurs points que vous n'ignorez pas tout à fait, et à d'autres que vous ignorez, et pour faire quelques observations sur son caractère.

Madame Fortescue avoue ce que tout le monde sait très bien : que notoirement et même de son propre aveu, il est homme de plaisirs. Cependant elle dit que pour tout ce qu'il prend à cœur, ou qu'il se propose d'exécuter, c'est le plus industrieux et le plus persévérant de tous les mortels. Il ne donne, comme vous, que six heures des vingt-quatre au sommeil. Il fait ses délices d'écrire. Qu'il soit chez son oncle, ou chez Lady Betty, ou chez Lady Sara, il ne se retire jamais que pour prendre une plume. Elle sait d'un de ses compagnons, qui lui a confirmé ce goût pour l'écriture, que ses pensées coulent rapidement de sa plume; et vous et moi, ma chère, nous avons observé qu'avec une fort belle main il ne laisse pas d'écrire très vite. Il doit avoir eu de bonne heure un génie fort docile, puisqu'un homme si passionné pour le plaisir et d'un esprit si actif n'aurait jamais pu s'assujettir au travail long et pénible, sans lequel on n'acquiert pas ordinairement les qualités qu'il possède; qualités assez rares parmi les jeunes gens riches et de haute naissance, surtout parmi ceux qui, comme lui, n'ont jamais su ce que c'est que d'être contrariés.

Un jour qu'on le complimentait sur ses talents, et sur une diligence qui paraît surprenante dans un homme de plaisirs, il eut la vanité de se comparer à Jules César, qui exécutait de grandes choses pendant le jour, et qui employait la nuit à les écrire. Il ajouta qu'avec bien d'autres qualités qu'il se connaissait, il n'aurait eu besoin que de l'essor de César pour faire une figure éclatante dans son siècle.

Ce discours à la vérité était accompagné d'un air de plaisanterie; car madame Fortescue observe, comme nous l'avons observé aussi, qu'il a l'art de reconnaître sa vanité avec tant d'agréments, qu'il s'élève en quelque sorte au-dessus du mépris qui est dû à la présomption, et qu'en même temps il persuade à ceux qui l'entendent qu'il mérite réellement les louanges qu'il se donne.

Mais supposant qu'en effet il emploie une partie de ses heures de nuit à écrire, quelle peut être sa matière? S'il écrit ses propres actions, comme César, ce doit être sans doute un très méchant homme et d'un caractère très entreprenant, puisqu'on ne le soupçonne pas d'avoir l'esprit tourné au sérieux; et quoique décent dans la conversation, je gagerais que ses écrits ne sont pas d'une nature à lui faire honneur, ni qui puisse servir à l'utilité d'autrui. Il faut qu'il le sente bien lui-même, car madame Fortescue assure que dans le grand nombre de ses correspondances il est aussi secret et aussi soigneux que s'il était question de haute trahison. Cependant il ne se mêle guère de politique, quoique personne ne connaisse mieux les intérêts des princes et l'état des cours étrangères.

Que vous et moi, ma chère, nous prenions beaucoup de plaisir à écrire, il n'y a rien de surprenant. Depuis que nous sommes capables de tenir une plume, nous avons fait notre amusement des correspondances épistolaires. Nos occupations sont domestiques et sédentaires, et nous pouvons jeter sur le papier cent choses innocentes, dont cette qualité même fait le prix à nos yeux, quoiqu'elles eussent peut-être aussi peu d'agrément que d'utilité pour autrui. Mais qu'un jeune homme de cette humeur, gai, vif, qui aime la chasse, les chevaux, les voyages, qui ne manque point une fête publique et qui a mille goûts particuliers, puisse être assis quatre heures entières pour écrire, c'est ce qui doit causer de l'étonnement.

Madame Fortescue dit qu'il entend parfaitement la méthode des abréviations. Je vous demande en passant, quel peut avoir été le motif d'un homme qui écrit aussi vite que lui, pour apprendre l'art d'abrégé ?

Elle dit, et nous le savons aussi bien qu'elle, qu'il a la mémoire surprenante et l'imagination d'une vivacité extraordinaire.

Quels que soient ses autres vices, tout le monde rend témoignage, comme madame Fortescue, que c'est un homme sobre ; et parmi toutes ses mauvaises qualités, le jeu, ce grand ennemi du bon emploi du temps et de la fortune, n'a jamais été son vice ; de sorte qu'il doit avoir la tête aussi froide et la raison aussi nette que la fleur de l'âge et sa gaieté naturelle le permettent ; et l'habitude qu'il a de se lever de bonne heure lui donne beaucoup de temps pour écrire, ou pour faire pis.

Madame Fortescue parle d'un de ses amis, avec lequel il est lié plus étroitement qu'avec tous les autres. Vous vous souvenez de ce que l'intendant congédié a dit de lui et de ses associés en général. Le portrait que cet homme a fait de lui me paraît assez juste. Madame Fortescue confirme ce qui regarde la frayeur où il tient toute sa famille. Elle croit aussi qu'il est quitte de toutes ses dettes, et qu'il n'en fera pas de nouvelles ; par le même motif, apparemment, qui lui fait éviter d'avoir obligation à ses proches.

Quelqu'un qui serait porté à juger favorablement de lui, se persuaderait volontiers qu'un homme brave, un homme éclairé et diligent, ne saurait être naturellement un méchant homme. Mais s'il vaut mieux que ses ennemis le prétendent (il serait bien méchant en effet, s'il était pire) on ne peut le laver d'une faute inexcusable, qui est d'avoir trop d'indifférence pour sa réputation. Ce défaut ne peut venir, à mon avis, que de l'une ou l'autre de ces deux raisons : ou de ce qu'il sent au fond du cœur qu'il mérite tout le mal qu'on dit de lui, ou de ce qu'il fait gloire de passer pour pire qu'il n'est ; deux mauvais signes, et d'un augure effrayant, puisque le premier marque un caractère tout à fait abandonné, et que ce qu'on peut conclure naturellement de l'autre, c'est qu'un homme qui n'a pas honte de ce qu'on lui impute, ne fera pas scrupule de s'en rendre coupable dans l'occasion.

Enfin, sur tout ce que j'ai pu recueillir de madame Fortescue, M. Lovelace me paraît un homme rempli de défauts. Vous et

moi, nous l'avons cru trop vif, trop inconsidéré, trop téméraire, trop incapable d'hypocrisie, pour être profond. Vous voyez que dans ses démêlés avec votre frère, il n'a jamais voulu déguiser son caractère naturel, qui est assurément fort hautain. Lorsqu'il croit devoir du mépris, il le pousse à l'excès. Il n'a pas même la complaisance d'épargner vos oncles.

Mais fût-il profond, et le fût-il beaucoup, vous l'auriez bientôt pénétré si vous étiez livrée à vous-même. Sa vanité vous servirait à le démêler. Jamais homme n'en eut plus que lui. Cependant, suivant l'observation de madame Fortescue, jamais on n'en tira parti plus heureusement. Elle est soutenue par un singulier mélange de vivacité et d'enjouement. La moitié de ce qui lui échappe à son avantage, lorsqu'il est dans ces accès d'amour-propre, rendrait tout autre homme insupportable.

*Parler du loup* est un vieux proverbe. L'agréable fripon m'a fait une visite et ne fait que sortir d'ici. Ce n'est qu'impatience et ressentiment de la conduite qu'on tient avec vous, et crainte aussi qu'on ne parvienne à surmonter vos résolutions.

Je lui ai dit, comme je le pense, qu'on ne vous fera jamais consentir à prendre un homme tel que Solmes ; mais que l'affaire se terminera probablement par une composition, qui sera de renoncer à l'un et à l'autre.

Jamais homme, dit-il, avec une fortune et des alliances si considérables, n'a obtenu si peu de faveur d'une femme pour laquelle il ait tant souffert.

Je lui ai demandé, avec ma franchise ordinaire, à qui en est la faute, et je l'en ai fait juge lui-même. Il s'est plaint que votre frère et vos oncles ont des espions à gages, pour observer sa conduite et ses mœurs. Je lui ai répondu que cela était fâcheux pour lui, d'autant plus que de l'un et de l'autre côté je ne le croyais pas à l'épreuve des observations ; il a souri, en me disant qu'il était mon serviteur, et qu'il convenait que l'occasion était trop belle pour Miss Howe, qui ne l'avait jamais épargné. Dieu me pardonne, ma chère, je suis tentée de croire que ces petits cerveaux veulent employer la ruse contre lui. Ils feraient mieux de prendre garde qu'il ne les paie de leur propre monnaie. Ils ont le cœur plus propre que la tête à ce manège.

Je lui ai demandé s'il s'en estimait beaucoup davantage, d'avoir plus d'habileté qu'eux pour ces belles opérations. Il a changé de discours, et le reste n'a été qu'une profusion des plus parfaits sentiments de respect et d'affection pour vous. L'objet en étant si digne, qui peut douter de la vérité de ces protestations?

Adieu, ma chère, ma noble amie! la généreuse conclusion de votre dernière lettre me donne pour vous plus de tendresse et d'admiration que je ne puis l'exprimer. Quoique j'aie commencé celle-ci par une raillerie impertinente, parce que je sais que vous avez toujours eu de l'indulgence pour mes folles saillies, il n'y a jamais eu de cœur qui ait senti plus vivement la chaleur d'une véritable amitié que celui de votre fidèle,

ANNE HOWE

Lettre 13

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mercredi 1<sup>er</sup> mars*

Je prends la plume pour vous expliquer les motifs qui engagent si ardemment mes amis dans les intérêts de M. Solmes.

Je n'éclaircirais pas bien cette matière, si je ne retournais un peu sur mes pas, au risque de vous répéter quelques circonstances dont je vous ai déjà informée. Regardez cette lettre, si vous voulez, comme une espèce de supplément à celles du 15 et du 20 janvier dernier. Dans ces deux lettres, dont j'ai conservé des extraits, je vous ai fait une peinture de la haine implacable de mon frère et de ma sœur pour M. Lovelace, et des moyens qu'ils avaient employés, de ceux du moins qui étaient venus à ma connaissance, pour le ruiner dans l'estime de mes autres amis. Je vous ai raconté qu'après avoir pris à son égard des manières très froides, qui ne pouvaient passer néanmoins pour une offense directe, ils s'étaient emportés tout d'un coup à la violence et à des insultes personnelles, qui avaient produit à la fin la malheureuse rencontre que vous savez, entre mon frère et lui.

Il faut vous dire à présent que dans la dernière conversation que j'ai eue avec ma tante, j'ai découvert que cet emportement soudain, de la part de mon frère et de ma sœur, avait une cause plus puissante qu'une ancienne antipathie de collège, et qu'un amour méprisé. C'était la crainte que mes oncles ne pensassent à

suivre en ma faveur l'exemple de mon grand-père; crainte fondée, à ce qu'il semble, sur une conversation entre mes oncles, et mon frère et ma sœur, que ma tante m'a communiquée en confiance, comme un argument capable de me faire accepter les grandes offres de M. Solmes, en me représentant que ma complaisance allait renverser les vues de mon frère et de ma sœur, et m'établir pour jamais dans les bonnes grâces de mon père et de mes deux oncles.

Je vous rapporterai en gros cette confiance de ma tante, après une ou deux observations, que je crois moins nécessaires pour vous, qui nous connaissez tous si parfaitement, que pour mettre de l'ordre et une suite raisonnable dans mon récit.

Je vous ai entretenue plus d'une fois du projet favori de quelques personnes de notre famille, qui est de former ce qu'on appelle une *Maison*; dessein qui n'a rien de révoltant d'aucun des deux côtés, particulièrement de celui de ma mère. Ce sont des idées qui naissent assez ordinairement dans les familles opulentes, auxquelles leurs richesses mêmes font sentir qu'il leur manque un rang et des titres.

Mes oncles avaient étendu cette vue à chacun des trois enfants de mon père, dans la persuasion que renonçant eux-mêmes au mariage, nous pouvions être tous trois assez bien partagés et mariés assez avantageusement, pour faire par nous-mêmes ou par notre postérité une figure distinguée dans notre pays. D'un autre côté, mon frère, en qualité de fils unique, s'était imaginé que deux filles pouvaient être fort bien pourvues, chacune avec douze ou quinze mille livres sterling; et que tout le bien réel de la famille, c'est-à-dire celui de mon grand-père, de mon père et de mes deux oncles, avec leurs acquisitions personnelles et l'espérance qu'il avait du côté de sa marraine, pouvaient lui composer une fortune assez noble et lui donner assez de crédit pour l'élever à la dignité de pair. Il ne fallait pas moins pour satisfaire son ambition.

Avec cette idée de lui-même, il commença de bonne heure à se donner de grands airs. On lui entendait dire que son grand-père et ses oncles étaient ses intendants; que jamais personne n'avait été dans une plus belle situation que la sienne; que les filles ne sont qu'un embarras, un *attirail* dans une famille. Cette basse expression était si souvent dans sa bouche, et toujours prononcée

avec tant de suffisance, que ma sœur qui semble regarder aujourd'hui une sœur cadette comme un *embarras*, me proposait alors de nous liguier pour notre commun intérêt contre les vues *rapaces* de mon frère : c'est le nom qu'elle leur donnait; tandis que j'aimais mieux regarder des libertés de cette nature comme autant de plaisanteries passagères, que je voyais même avec plaisir, dans un jeune homme qui n'était pas naturellement de bonne humeur, ou comme un faible qui ne méritait que de la raillerie.

Mais lorsque le testament de mon grand-père, dont j'ignorais les dispositions comme eux avant qu'il fût ouvert, eut coupé une branche des espérances de mon frère, il marqua beaucoup d'indisposition pour moi. Et personne au fond ne parut content. Quoique je fusse aimée de tout le monde, comme j'étais la dernière des trois enfants, père, oncles, frère, sœur, tous se crurent maltraités sur le point du droit et de l'autorité. Qui n'est pas jaloux de son autorité? Mon père même ne put supporter de me voir établie dans une sorte d'indépendance; car ils convenaient tous que telle était la force du testament par rapport au legs qui me regarde, et que j'étais même dispensée de rendre aucun compte.

Cependant, pour aller au-devant de toutes les jalousies, j'abandonnai, comme vous le savez, au ménagement de mon père, non seulement la terre, mais encore une somme considérable qui m'était léguée. C'était la moitié de l'argent comptant que mon grand-père s'était trouvé à sa mort, et dont il laissa l'autre moitié à ma sœur. Je me bornai à la petite somme qu'on avait toujours eu la bonté de m'accorder pour mes menus plaisirs, sans désirer qu'elle fût augmentée, et je me flattai que cette conduite m'avait mise à couvert de l'envie; mais comme elle fit croître pour moi l'amitié de mes oncles et la bonté de mon père, mon frère et ma sœur ne cessèrent pas de me rendre sourdement, dans l'occasion, toutes sortes de mauvais offices; et la cause en est claire aujourd'hui. À la vérité, j'y faisais peu d'attention, parce que je me reposais sur l'idée que mon devoir était rempli, et j'attribuais ces petits travers à la pétulance qu'on leur reproche à tous deux.

L'acquisition de mon frère ayant bientôt succédé, ce fut un changement de scène qui nous rendit tous fort heureux. Il alla

prendre possession des biens qu'on lui laissait, et son absence, surtout pour une si bonne cause, augmenta notre bonheur. Elle fut suivie de la proposition de Milord M... pour ma sœur. Autre surcroît de félicité pour un temps. Je vous ai raconté dans quel excès de bonne humeur ma sœur fut pendant quelques jours.

Vous savez comment cette affaire s'évanouit. Vous savez ce qui vint à la place.

Mon frère arriva d'Écosse, et la paix fut bientôt troublée. Bella, comme je me souviens de vous l'avoir fait observer, eut l'occasion de dire hautement qu'elle avait refusé M. Lovelace par mépris pour ses mœurs. Cette déclaration porta mon frère à s'unir avec elle dans une même cause. Ils se mirent tous deux à rabaisser M. Lovelace et même sa famille, qui ne mérite assurément que du respect; et leurs discours donnèrent naissance à la conversation où je veux vous conduire, entre mes oncles et eux. Je vais vous en expliquer les circonstances, après avoir remarqué qu'elle précéda la rencontre, et qu'elle suivit presque immédiatement les informations qu'on se procura sur les affaires de M. Lovelace, et qui furent moins désavantageuses que mon frère et ma sœur ne l'avaient espéré, ou qu'ils ne s'y étaient attendus.

Ils s'étaient emportés contre lui avec leur violence ordinaire, lorsque mon oncle Antonin, qui les avait écoutés patiemment, déclara « qu'à son avis ce jeune homme s'était comporté en galant homme, et sa nièce Clary avec prudence; et qu'on ne pouvait désirer, comme il l'avait dit souvent, une alliance plus honorable pour la famille, puisque M. Lovelace jouissait d'un fort bon patrimoine, en biens clairs et nets, suivant le témoignage même d'un ennemi; que d'ailleurs il ne paraissait pas qu'il fût aussi méchant qu'on l'avait représenté; qu'il y avait à la vérité de la dissipation à lui reprocher, mais qu'il était dans la vivacité de l'âge; que c'était un homme de sens; et qu'il fallait compter que sa nièce ne voudrait pas de lui, si elle n'avait de bonnes raisons de le croire déjà réformé, ou disposé à la réformation par son exemple ».

Ensuite (je parle d'après ma tante), pour donner une preuve de la générosité de son caractère, qui marquait assez, leur dit-il, qu'il n'était pas méchant par nature, et qu'il avait dans l'âme, eut-il la bonté d'ajouter, un fond de ressemblance avec moi, il leur raconta qu'un jour, lui ayant représenté lui-même, sur ce

qu'il avait entendu de Milord M..., qu'il pouvait tirer de son bien trois ou quatre cents livres sterling de plus, chaque année, sa réponse avait été « que ses fermiers le payaient fort bien; que dans sa famille c'était une maxime, dont il ne s'écarterait jamais, de ne pas trop rançonner les anciens fermiers ou leurs descendants, et qu'il se faisait un plaisir de leur voir de l'embonpoint, des habits propres, et l'air content ».

Il est vrai que moi-même, je lui ai entendu raconter quelque chose d'approchant, et que je ne lui ai jamais vu le visage plus satisfait que dans cette occasion; excepté néanmoins dans celle qui avait amené le récit dont je parle. La voici. Un malheureux fermier vient demander à mon oncle Antonin quelque diminution, en présence de M. Lovelace. Lorsqu'il fut sorti, sans avoir rien obtenu, M. Lovelace plaida si bien sa cause, que l'homme fut rappelé, et que sa demande lui fut accordée. M. Lovelace le suivit secrètement et lui fit présent de deux guinées, comme un secours présent; parce que cet homme avait déclaré, entre ses plaintes, qu'il ne possédait pas actuellement cinq schellings. À son retour, après avoir beaucoup loué mon oncle, il lui raconta, sans aucun air d'ostentation, qu'étant un jour dans ses terres, il avait remarqué à l'église un vieux fermier et sa femme en habits fort pauvres, et que leur ayant fait le lendemain diverses questions là-dessus, parce qu'il savait que leur marché était fort bon, il avait appris d'eux qu'ils avaient fait quelques entreprises qui leur avaient mal réussi; ce qui les avait mis tellement en arrière, qu'ils n'auraient pas été en état de payer sa rente s'ils s'étaient donné des habits plus propres. Il leur avait demandé de combien de temps ils croyaient avoir besoin pour rétablir leurs affaires. Peut-être deux ou trois ans, lui avait dit le fermier. Hé bien, leur dit-il, je vous fais une diminution de cinq guinées par an, pendant l'espace de sept années, à condition que vous mettiez cette somme sur vous et sur votre femme, pour paraître le dimanche à l'église, comme il convient à mes fermiers: en même temps, prenez ce que je vous donne ici (portant la main à sa poche et tirant cinq guinées) pour vous mettre présentement en meilleur ordre; et que je vous voie dimanche prochain à l'église, la main l'un dans celle de l'autre, comme d'honnêtes et fidèles moitiés; après quoi je vous retiens tous deux, pour dîner le même jour avec moi.

Quoique ce récit me plût beaucoup, parce que j'y trouvai assurément un témoignage de générosité, et tout à la fois de prudence, puisque suivant la remarque de mon oncle, la valeur annuelle de la ferme n'était pas diminuée; cependant, ma chère, je ne sentis point de *battements de cœur*, ni de *chaleur* au visage. Non, en vérité, je n'en sentis point. Seulement, je ne pus m'empêcher de dire en moi-même : « Si le Ciel me destinait cet homme, il ne s'opposerait point à bien des choses auxquelles je prends tant de plaisir. » Je dis aussi : « Quelle pitié qu'un tel homme ne soit pas universellement bon ! »

Pardonnez-moi cette digression.

Mon oncle ajouta, suivant le récit de ma tante « qu'outre son patrimoine, il était l'héritier immédiat de plusieurs fortunes brillantes; que pendant le traité pour sa nièce Arabelle, Milord M... s'était expliqué sur ce que lui-même et ses deux demi-sœurs étaient résolus de faire en sa faveur, pour le mettre en état de soutenir un titre qui devait s'éteindre à la mort de Milord, mais qu'on espérait de lui procurer; ou peut-être un plus considérable encore, qui était celui du père de ces deux dames, éteint depuis quelque temps faute d'héritiers mâles; que c'était dans cette vue qu'on désirait si ardemment de le voir marié; que ne voyant point où M. Lovelace pourrait trouver mieux lui-même, il croyait véritablement qu'il y avait assez de biens dans notre famille pour former trois maisons considérables; que pour lui, il ne faisait pas difficulté d'avouer qu'il souhaitait d'autant plus cette alliance, qu'avec la naissance et les richesses de M. Lovelace, il y avait la plus forte apparence que sa nièce Clarisse se verrait un jour *pairesse* de la Grande-Bretagne; et que dans une si belle espérance (voici, ma chère, le trait mortifiant) il ne croirait rien faire de mal à propos, s'il contribuait par ses dispositions au support de cette dignité ».

Il paraît que mon oncle Jules, loin de désapprouver son frère, déclara « qu'il ne voyait qu'une objection contre l'alliance de M. Lovelace, qui était ses mœurs; d'autant plus que mon père pouvait faire les avantages qu'il voudrait à Miss Bella et à mon frère, et que mon frère était actuellement en possession d'un gros bien, par la donation et le testament de sa marraine Lovell ».

Si j'avais eu plus tôt toutes ces lumières, j'aurais été moins surprise d'un grand nombre de circonstances, qui me paraissaient

inexplicables dans la conduite que mon frère et ma sœur ont tenue avec moi, et j'aurais été plus sur mes gardes que je ne m'y suis crue obligée.

Vous pouvez vous figurer aisément quelle impression ces discours firent alors sur mon frère. Il ne fut pas content, comme vous vous en doutez bien, d'entendre *deux de ses intendants*, qui lui tenaient ce langage.

Dès ses premières années, il a trouvé le secret de se faire craindre et comme respecter de toute la famille, par la violence de son humeur. Mon père lui-même, longtemps avant que son acquisition eût encore augmenté son arrogance, s'y prêtait fort souvent, par indulgence pour un fils unique, qu'il regardait comme le soutien de sa famille. Il ne doit pas être fort porté à se corriger d'un défaut qui lui a procuré tant de considération.

Voyez, ma sœur, dit-il alors à Bella, d'un ton passionné et sans faire attention à la présence de mes oncles, voyez où nous en sommes. Il ne nous reste qu'à prendre garde à nous. Cette petite sirène pourrait bien nous supplanter dans le cœur de nos oncles, comme dans celui de notre grand-père.

C'est depuis ce temps-là, comme je le vois clairement aujourd'hui en rapprochant toutes les circonstances, que mon frère et ma sœur ont commencé à se conduire avec moi, tantôt comme avec une personne qu'ils trouvaient dans leur chemin, tantôt comme avec une créature à laquelle ils supposent de l'amour pour leur ennemi commun; et qu'ils ont commencé à vivre ensemble comme n'ayant plus qu'un même intérêt, dans la résolution d'employer toutes leurs forces pour rompre le projet d'une alliance, qui les obligerait vraisemblablement de resserrer leurs propres vues.

Mais comment pouvaient-ils se promettre d'y réussir, après la déclaration de mes deux oncles?

Mon frère en a trouvé le moyen. Ma sœur, comme j'ai dit, ne vit plus que par ses yeux. Cette union produisit bientôt de la mésintelligence dans le reste de la famille. M. Lovelace fut vu plus froidement de jour en jour. Comme il n'était pas homme à se rebuter de leurs grimaces, les affronts personnels succédèrent; ensuite les défis, qui aboutirent à la malheureuse rencontre. Cet événement acheva de tout rompre. Aujourd'hui, si je n'entre dans toutes leurs vues, on se propose de me contester l'héritage

de mon grand-père; et moi, qui n'ai jamais pensé à tirer le moindre avantage de l'indépendance où l'on m'a mise, « je dois être aussi dépendante de la volonté de mon père, qu'une fille qui ne sait pas ce qui lui est bon ». C'est à présent le langage de la famille.

Mais si je me rends à leurs volontés, combien ne prétendent-ils pas que nous serons tous heureux! Que de présents, que de bijoux ne dois-je pas recevoir de chacun de mes amis? Et puis la fortune de M. Solmes est si considérable, et ses offres si avantageuses que j'aurais le moyen de m'élever au-dessus d'eux, quand les intentions de ceux qui veulent me favoriser demeureront sans effet. Dans cette vue on me trouve à présent un mérite et des qualités qui seront d'elles-mêmes un équivalent pour les grands avantages qu'il doit me faire, et qui mettront encore l'obligation de son côté, comme ils feront profession de m'en avoir beaucoup du leur. On m'assure que c'est la manière dont il pense lui-même; ce qui signifie qu'il doit être aussi abject à ses propres yeux, qu'à ceux de mes chers parents. Ces charmantes vues une fois remplies, que de richesses, que de splendeur dans toute notre famille! Et moi, quels droits n'aurai-je pas sur leur reconnaissance? Et pour faire tant d'heureux à la fois, que m'en coûtera-t-il? un seul acte de devoir, conforme à mon caractère et à mes principes; du moins si je suis cette fille respectueuse et cette généreuse sœur pour laquelle j'ai toujours voulu passer.

Voilà le côté brillant qu'on présente à mon père et à mes oncles, pour captiver leur esprit. Mais j'appréhende bien que le dessein de mon frère et de ma sœur ne soit de me perdre absolument auprès d'eux. S'ils avaient d'autres intentions, n'auraient-ils pas employé, lorsque je suis revenue de chez vous, tout autre moyen que celui de la crainte, pour me faire entrer dans leurs mesures? C'est une méthode qu'ils n'ont pas cessé de suivre depuis.

En même temps, l'ordre est donné à tous les domestiques de témoigner à M. Solmes le plus profond respect. Le *généreux M. Solmes* est un nom que la plupart commencent à lui donner. Mais ces ordres ne sont-ils pas un aveu tacite qu'on ne le croit pas propre à s'attirer du respect par lui-même? Dans toutes ses visites, il est non seulement caressé des maîtres, mais révééré comme une idole par tout ce qu'il y a de gens au service de la

maison ; et le *noble établissement* est un mot qui court de bouche en bouche, et qui se répète comme par échos.

Quelle honte ! de trouver de la noblesse dans les offres d'un homme dont l'âme est assez basse pour avouer qu'il hait sa propre famille, et assez méchante pour former le dessein de ravir de justes espérances à tous ses proches, qui n'ont que trop besoin de son secours ; dans la vue non seulement de mettre tous ses biens sur ma tête, mais, si je meurs sans enfants, et s'il n'en a pas d'un autre mariage, de les abandonner à une famille qui en regorge déjà. Car telles sont en effet ses offres. Quand je n'aurais pas d'autres raisons de le mépriser, en faudrait-il davantage que cette cruelle injustice qu'il fait à sa famille ? Un homme de rien ! je ne crains pas de le dire ; car il n'était pas né pour les immenses richesses qu'il possède. Et croyez-vous que je ne fusse pas aussi coupable de les accepter qu'il l'est de me les offrir, si je pouvais gagner sur moi de les partager avec lui, ou si l'attente d'une réversion encore plus criminelle était capable d'influer sur mon choix ? Soyez persuadée que ce n'est pas un médiocre sujet d'affliction pour moi, que mes amis aient pu trouver dans leurs principes de quoi justifier des offres de cette nature.

Mais c'est la seule méthode qu'on croie capable de rebuter M. Lovelace et de répondre à toutes les vues qu'on a sur chacun de nous. On est persuadé que je ne tiendrai pas contre les avantages qui doivent revenir à la famille de mon mariage avec M. Solmes, depuis qu'on a découvert à présent de la possibilité (qu'un esprit aussi avide que celui de mon frère change aisément en probabilité) à faire revenir la terre de mon grand-père, avec des biens plus considérables encore du côté de cet homme-là. On insiste sur divers exemples de ces réversions dans des cas beaucoup plus éloignés ; et ma sœur cite le vieux proverbe, qu'il est *toujours bon* d'avoir quelque rapport à une grosse succession, pendant que Solmes, souriant sans doute en lui-même de ses espérances, tout éloignées qu'elles sont, obtient toute leur assistance par de simples offres, et se promet de joindre à son propre bien celui qui m'attire tant d'envie ; d'autant plus que par sa situation, entre deux de ses terres, il paraît valoir pour lui le double de ce qu'il vaudrait pour un autre. Comptez qu'à ses yeux, ce motif a plus de force que le mérite d'une femme.

Il me semble, ma chère, que voilà les principales raisons qui engagent avec tant de chaleur mes parents dans ses intérêts. Permettez ici que je déplore encore une fois les principes de ma famille, qui donnent à toutes ces raisons une force à laquelle il me sera bien difficile de résister.

Mais de quelque manière que l'affaire puisse tourner entre Solmes et moi, il demeure vrai du moins que mon frère a réussi dans toutes ses vues; c'est-à-dire premièrement, qu'il a déterminé mon père à faire sa propre cause de la sienne, et à exiger mon consentement comme un acte de devoir.

Ma mère n'a jamais entrepris de s'opposer à la volonté de mon père, lorsqu'il a déclaré une fois ses résolutions.

Mes oncles, qui sont, vous me permettez de le dire, de vieux garçons impérieux, absolus, enflés de leurs richesses, quoique d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde, portent fort haut l'idée qu'ils ont des devoirs d'un enfant, et de l'obéissance d'une femme. La facilité de ma mère les a confirmés dans la seconde de ces deux idées, et sert à fortifier la première.

Ma tante Hervey, qui n'est pas des plus heureuses dans son mariage, et qui a peut-être quelques petites obligations à la famille, s'est laissé gagner, et n'aura pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en ma faveur contre la volonté déterminée de mon père et de mes oncles. Je regarde même son silence et celui de ma mère, sur un point si contraire à leur premier jugement, comme une preuve trop forte que mon père est absolument décidé.

Le traitement qu'on a fait à la digne madame Norton en est une confirmation fort triste. Connaissez-vous une femme dont la vertu mérite plus de considération? Ils lui rendent tous cette justice; mais comme il lui manque d'être riche pour donner un juste poids à son opinion sur un point contre lequel elle s'est déclarée et qu'ils ont résolu d'emporter, on lui a interdit ici les visites; et même toute correspondance avec moi, comme j'en suis informée d'aujourd'hui.

Haine pour Lovelace, agrandissement de famille, et ce grand motif de l'autorité paternelle! Combien de forces réunies! lorsque chacune de ces considérations en particulier suffirait pour emporter la balance.

Mon frère et ma sœur triomphent. Ils m'ont abattue : c'est leur expression, qu'Hannah dit avoir entendue. Ils ont raison de

le dire (quoique je ne croie pas m'être jamais élevée trop insolument), car mon frère peut à présent me forcer de suivre ses volontés, pour le malheur de ma vie; et me rendre ainsi l'instrument de sa vengeance contre M. Lovelace, ou me perdre dans l'esprit de toute ma famille, si je refuse d'obéir.

On s'étonnera que des courtisans emploient l'intrigue et les complots pour s'entre-détruire! lorsque dans le sein d'une maison particulière, trois personnes, les seules qui puissent avoir quelque chose à démêler ensemble, et dont l'une se flatte d'être assez supérieure à toutes sortes de bassesses, ne peuvent pas vivre plus unies.

Ce qui me cause à présent le plus d'inquiétude, c'est la tranquillité de ma mère, qui me paraît fort en danger. Comment le mari d'une telle femme (qui est lui-même un excellent homme : mais cette qualité d'homme a de si étranges prérogatives!), comment peut-il être si absolu, si obstiné à l'égard d'une personne qui a jeté dans la famille des richesses, dont ils connaissent tous si bien le prix que cette raison seule devrait leur inspirer plus de considération pour elle? Ils la respectent à la vérité; mais je suis fâchée de dire qu'elle achète ce respect par ses complaisances. Cependant un mérite aussi distingué que le sien devrait lui attirer de la vénération et sa prudence mériterait que tout fût confié à son gouvernement.

Mais où s'égaré ma plume? Comment une fille perverse ose-t-elle parler, avec cette liberté, de ceux à qui elle doit tant de respect, et pour lesquels elle n'en a pas moins qu'elle ne doit? Malheureuse situation que celle qui l'oblige d'exposer leurs défauts pour sa propre défense! Vous qui savez combien j'aime et je respecte ma mère, vous devez juger quel est mon tourment, de me trouver forcée de rejeter un système dans lequel elle s'est engagée. Cependant je le dois. M'y soumettre est une chose impossible; et si je ne veux m'exposer à voir croître les difficultés, il faut que je déclare promptement mon opposition, puisque je viens d'apprendre qu'aujourd'hui même on a consulté les avocats sur les articles. Auriez-vous jamais pu vous le persuader?

Si j'étais née d'une famille catholique romaine, combien ne serais-je pas plus heureuse de n'avoir à craindre que la retraite perpétuelle d'un couvent, qui répondrait parfaitement à toutes leurs vues? Que je regrette aussi qu'une certaine personne ait été

méprisée par une autre! Tout aurait été conclu avant que le retour de mon frère pût y apporter de l'opposition. J'aurais aujourd'hui une sœur que je n'ai plus, et deux frères, tous deux aspirant à ce qu'il y a de plus relevé, titrés tous deux peut-être; quoique je n'eusse jamais estimé, dans l'un et l'autre, que ce qui est le plus noble et plus précieux que tous les titres.

Mais que l'amour-propre de mon frère est gouverné par des espérances éloignées! À quelle distance étend-il ses vues? Des vues qui peuvent être anéanties par le moindre accident, tel, par exemple, qu'une fièvre, dont il porte toujours la semence prête à germer dans un tempérament aussi impétueux que le sien, ou que le coup provoqué des armes d'un ennemi.

Cette lettre devient trop longue. Avec quelque liberté que je puisse m'expliquer sur la conduite de mes amis, je compte de votre part sur une interprétation favorable; et je ne suis pas moins sûre que vous ne communiquerez à personne les endroits où je paraîtrais dénoncer trop librement certains caractères; ce qui pourrait m'exposer au reproche d'oublier quelquefois le devoir ou la décence.

CL. HARLOVE

Lettre 14

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Jeudi au soir 2 mars*

En portant au lieu du dépôt ma lettre précédente, qui était commencée d'hier, mais que diverses interruptions ne m'ont permis d'achever qu'aujourd'hui, Hannah vient de trouver celle que vous m'avez écrite ce matin. Je vous rends grâce, ma chère, de cette diligence obligeante. Quelques lignes, que je me hâte de jeter sur le papier, arriveront peut-être assez tôt pour vous être portées avec les autres. Cependant elles ne contiendront que mes remerciements, et quelques réflexions sur le redoublement de mes craintes.

Il faut que je demande ou que je cherche l'occasion d'entretenir ma mère, pour l'engager à m'accorder sa médiation ; car si je souffre plus longtemps qu'on donne le nom de timidité à mon antipathie, je suis en danger de me voir fixer le jour. Des sœurs ne devraient-elles pas avoir l'une pour l'autre des sentiments de sœur ? Ne devraient-elles pas faire cause commune, dans une occasion de cette nature, et la regarder comme la cause de leur sexe ? Cependant on m'informe que la mienne, pour entrer dans les intentions de mon frère, et de concert sans doute avec lui, a

proposé en pleine assemblée, avec une chaleur qui lui est particulière lorsqu'elle s'est mis quelque chose en tête, de me fixer absolument un jour, et de me déclarer que si je refuse de me soumettre, ma punition ne sera rien moins que la perte de mon bien et de l'affection de tous mes proches.

Elle n'a pas besoin d'être si officieuse. Le crédit de mon frère suffit sans le secours du sien; car il a trouvé le moyen de liguier contre moi toute la famille. À l'occasion apparemment de quelque nouvelle plainte, ou de quelque découverte qui concerne M. Lovelace (j'ignore à l'occasion de quoi), ils se sont engagés tous, ou doivent s'engager l'un à l'autre, par un écrit signé (hélas! ma chère, que vais-je devenir!) de l'emporter en faveur de M. Solmes, pour le soutien, disent-ils, de l'autorité de mon père et contre Lovelace, en qualité de libertin, et d'ennemi de la famille : c'est-à-dire aussi, ma chère, contre moi. Politique bien mal entendue, qui leur fait joindre dans un même intérêt deux personnes qu'ils veulent éloigner pour jamais l'une de l'autre.

Le témoignage de l'intendant n'a pas été trop à son avantage, et se trouve non seulement confirmé, mais aggravé même par le récit de madame Fortescue. Aujourd'hui mes amis ont acquis de nouvelles lumières, et d'une nature si odieuse (s'il en faut croire ce que la servante de ma sœur a dit à la mienne) qu'il demeure prouvé que c'est le plus méchant de tous les hommes. Mais que m'importe à moi qu'il soit bon ou méchant? Quelle part y prendrais-je, si je n'étais pas tourmentée par ce Solmes? Ô, ma chère! que je le hais du côté sous lequel il m'est proposé! Pendant ce temps-là, ils sont tous effrayés de M. Lovelace; et ce qu'il y a d'étrange, ils ne craignent point de l'irriter! Quel est mon embarras, de me trouver dans la nécessité de correspondre avec lui pour leur intérêt! Me préserve le Ciel d'être poussée si loin par leur violence obstinée, que cette correspondance devienne jamais nécessaire pour le mien. Mais croyez-vous, ma chère, qu'ils ne puissent pas revenir de leur résolution? De ma part, c'est une chose impossible. Je commence à sentir que les esprits les plus doux sont les plus déterminés, lorsqu'ils se voient persécutés avec tant de cruauté et d'injustice : la raison, sans doute, c'est que n'ayant pas pris leur parti légèrement, leur délibération même les rend inébranlables. Lorsqu'on a l'évidence pour soi, on

ne souffre pas sans impatience de se voir rappelé aux contentions et aux disputes.

Une interruption m'oblige de finir avec un peu de précipitation, et même avec une sorte d'effroi.

CL. HARLOVE

## Lettre 15

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Vendredi 3 mars*

Vos deux lettres me sont remises ensemble. Il est bien malheureux pour vous, ma chère, puisque vos amis veulent vous voir mariée, qu'un mérite tel que le vôtre soit recherché par une succession d'indignes sujets, qui n'ont que leur présomption pour excuse.

Voulez-vous savoir pourquoi ces présomptueux ne paraissent pas aussi indignes qu'ils le sont, aux yeux de vos amis? C'est que vos amis ne sont pas aussi frappés de leurs défauts que d'autres le pourraient être; et pourquoi? Hasarderai-je de vous le dire? C'est qu'ils leur trouvent plus de ressemblance avec eux-mêmes. La modestie, après tout, peut y avoir aussi quelque part; car le moyen pour eux de se figurer que leur nièce ou leur sœur (je ne remonte pas plus haut, dans la crainte de vous déplaire) soit un ange? Mais où est l'homme, à qui je suppose une juste défiance de lui-même, qui ose lever les yeux sur Miss Clarisse Harlove avec quelques espérances, ou avec d'autres sentiments que le désir? Ainsi les téméraires et les présomptueux, qui ne s'aperçoivent point de leurs défauts, ont la hardiesse d'aspirer; tandis que le mérite modeste est trop respectueux pour ouvrir la bouche. De là les persécutions de vos Symes, de vos Byron, de vos Mullins, de vos Wyerley, et de vos Solmes : autant de misérables qui, après

avoir examiné le reste de votre famille, n'ont pas dû désespérer de lui faire agréer leur alliance. Mais d'eux à vous, quelle insupportable présomption !

Cependant, j'appréhende que toutes vos oppositions ne soient inutiles. Vous serez sacrifiée à cet odieux personnage. Vous y consentirez vous-même. Je connais votre famille ; elle ne résistera point à l'amorce qui lui est présentée. Ô ma chère, ma tendre amie ! Tant de charmantes qualités, un mérite si supérieur, seront donc ensevelis dans ce détestable mariage ! Votre oncle répète à ma mère que vous devez être soumise à leur autorité. Autorité ! N'est-ce pas un terme bien imposant dans la bouche d'un petit esprit, qui n'a d'autre avantage que d'être né trente ans plus tôt qu'un autre ! Je parle de vos oncles ; car l'autorité paternelle doit être sacrée ! Mais les pères mêmes ne devraient-ils pas mettre de la raison dans leur conduite ?

Cependant ne vous étonnez pas de la barbarie avec laquelle votre sœur en use dans cette affaire. J'ai une particularité curieuse à joindre aux motifs qui gouvernent votre frère, et qui éclaircira les dispositions de votre sœur. Ses yeux, comme vous l'avez avoué, furent éblouis d'abord de la figure et de la recherche de l'homme qu'elle prétend mépriser, et qui l'honore certainement d'un souverain mépris. Mais vous ne nous avez pas dit qu'elle en est encore amoureuse. Bell a quelque chose de bas, jusque dans son orgueil ; et rien n'est si orgueilleux que Bell <sup>1</sup>. Elle a fait confidence de son amour, du trouble qui la suit pendant le jour, qui l'empêche de dormir la nuit, et qui est pour elle un aiguillon de vengeance, à sa favorite Betty Barnes. S'abandonner à la langue d'une servante ! Pauvre créature ! Mais les petites âmes, qui se ressemblent, ne manquent point de se rencontrer et de se mêler comme les grandes. Cependant elle a recommandé le silence à cette fille ; et par le moyen de la *circulation femelle* (comme Lovelace a eu l'impertinence de l'appeler dans une autre occasion, pour jeter du ridicule sur notre sexe), Betty, qui a voulu se faire honneur d'avoir été jugée digne d'un secret, ou qui a pris plaisir à s'emporter contre ce qu'elle nomme la perfidie de Lovelace, l'a dit à une de ses confidentes ; cette

1. Diminutif de Bella, comme Bella d'Arabella (NDP).

confidente l'a rapporté à la femme de chambre de Miss Loyd, qui l'a dit à sa maîtresse. Miss Loyd me l'a dit; et moi, je vous l'apprends, pour en faire l'usage qu'il vous plaira. À présent vous ne serez pas surprise de trouver dans Miss Bella une implacable rivale, plutôt qu'une sœur affectionnée; et vous expliquerez à merveille les termes de *sorcellerie*, de *sirène*, et d'autres expressions qu'on a lâchées contre vous, aussi bien que l'empressement de fixer un jour pour vous sacrifier à Solmes : en un mot, toutes les duretés et les violences que vous avez essayées. Quelle plus douce vengeance, et contre Lovelace et contre vous, que de faire marier sa rivale à l'homme que sa rivale hait, et de l'empêcher par là d'être à l'homme dont elle est amoureuse elle-même, et qu'elle soupçonne sa rivale d'aimer ! On a vu souvent employer le poison et le poignard dans les fureurs de la jalousie et de l'amour méprisé. Vous étonneriez-vous que les liens du sang soient sans force dans la même occasion, et qu'une sœur puisse oublier qu'elle est sœur ?

C'est ce motif secret (d'autant plus puissant que l'orgueil y est trop intéressé pour l'avouer), joint à de vieux sentiments d'envie, et à tous les autres motifs généraux que vous m'avez expliqués, qui, depuis que je le connais, me remplit d'appréhensions pour vous. Ajoutez qu'il est secondé par un frère qui a pris l'ascendant sur toute votre famille, et qui est engagé par ses deux passions dominantes, l'intérêt et la vengeance, à vous perdre dans l'esprit de tous vos proches; qu'ils ont tous deux l'oreille de votre père et de vos oncles, qu'ils ne cessent pas de leur interpréter mal toutes vos actions et tous vos discours, et qu'ils ont dans la rencontre et dans les mœurs de M. Lovelace un champ continu pour s'étendre. Ô ma chère ! Comment pourriez-vous résister à tant d'attaques réunies ! Je suis sûre, hélas ! trop sûre qu'ils terrasseront un caractère aussi doux que le vôtre, peu accoutumé à la résistance; et je vous le dis tristement, vous serez *madame Solmes* !

Il vous sera aisé de deviner en même temps d'où est venu le bruit dont je vous ai touché quelque chose dans une de mes lettres : que la sœur cadette avait dérobé le cœur d'un amant à son aînée. C'est Betty qui a dit aussi que, ni vous ni M. Lovelace, vous n'en aviez pas usé fort honnêtement avec sa maîtresse. N'êtes-vous pas bien cruelle, ma chère, d'avoir dérobé à la

pauvre Bella le seul amant qu'elle ait jamais eu, et cela dans l'instant qu'elle s'applaudissait d'avoir enfin l'occasion, non seulement de suivre le penchant d'un cœur si susceptible, mais encore de donner un exemple aux personnes renchériées de son sexe (entre lesquelles elle me faisait sans doute l'honneur de me mettre au premier rang) pour leur apprendre à gouverner un homme avec des rênes de soie!

Mais reprenons : il ne me reste aucun doute de leur persévérance en faveur de ce méprisable Solmes, non plus que du fond qu'ils croient pouvoir faire sur la douceur de votre caractère, et sur les égards que vous aurez pour leur amitié et pour votre propre réputation. C'est à présent que je suis plus convaincue que jamais de la sagesse du conseil que je vous ai donné autrefois, de conserver tous vos droits sur la terre que votre grand-père vous a léguée. Si vous m'aviez écoutée, vous vous seriez assurée du moins une considération extérieure, de la part de votre sœur et de votre frère, qui les aurait forcés de renfermer dans leur cœur l'envie et la mauvaise volonté qu'ils font éclater avec si peu de ménagement.

Il faut que je touche encore un peu cette corde. N'observez-vous pas combien le crédit de votre frère l'a emporté sur le vôtre, depuis qu'il possède une fortune considérable, et depuis que vous avez fait naître à quelques-uns d'entre eux le désir de conserver la jouissance de votre terre, si vous ne vous soumettez pas à leurs volontés? Je connais tout ce qu'il y a de louable dans vos motifs : et qui n'aurait pas cru que vous pouviez donner votre confiance à un père dont vous étiez si tendrement aimée? Mais si vous aviez été dans la possession actuelle de cette terre; si vous y aviez fait votre demeure, avec votre fidèle Norton, dont la compagnie aurait servi de protection à votre jeunesse, croyez-vous que votre frère ne vous eût pas ménagée davantage? Je vous disais, il n'y a pas longtemps, que vos épreuves ne me paraissaient que proportionnées à votre prudence; cependant vous serez plus qu'une femme, si vous vous dégagez, d'un côté, des esprits violents et sordides qui vous assiègent, et de l'autre, de l'autorité tyrannique qui vous en impose. À la vérité, vous pouvez finir tout d'un coup, et le public admirera votre aveugle soumission, si vous vous déterminez à devenir madame Solmes.

J'ai lu avec plaisir ce que vous me racontez de la bonté de M. Lovelace pour ses fermiers, et du petit présent qu'il fit à celui de votre oncle. Madame Fortescue lui accorde la qualité du meilleur de tous les maîtres. J'aurais pu vous le dire, si j'avais cru qu'il fût nécessaire de vous donner un peu d'estime pour lui. En un mot, il a des qualités qui peuvent rendre un homme supportable au-dessus de cinquante ans; mais jusqu'à cet âge, je plains la pauvre femme à laquelle il pourra tomber en partage, et je devrais dire, les *femmes*, car il en tuera peut-être une douzaine avant ce temps-là. Ne nous écartons pas : croyez-vous que le fermier de votre oncle ne mérite pas bien des éloges, s'il est vrai, comme on le dit, que dans la joie d'avoir reçu les deux guinées de M. Lovelace, il fit appeler aussitôt son maître, auquel il paya de cette petite somme une partie de sa dette? Mais que doit-on penser du maître, qui eut le courage de la prendre, quoiqu'il n'ignorât pas que son fermier manquait de tout, et qui ne fit pas difficulté de le dire aussitôt que M. Lovelace fut parti, en se contentant de louer l'honnêteté du fermier?

Si ce récit était certain, et que le maître n'appartînt pas de si près à ma chère amie, quel mépris n'aurais-je pas pour un misérable de cette espèce? Mais on a peut-être grossi les circonstances. Tout le monde est mal disposé pour les avarés; et ils ne méritent pas d'autres sentiments, parce qu'ils ne pensent qu'à la conservation de ce qu'ils préfèrent au bien de tout le monde.

J'attends votre première lettre avec une vive impatience. Ne vous lassez pas du détail. Je ne suis occupée que de vous et de ce qui a rapport à votre situation.

ANNE HOWE

Lettre 16

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*<sup>1</sup>

*Vendredi 3 de mars*

Ô ma chère amie! quel combat j'ai eu à soutenir! Épreuve sur épreuve, conférence sur conférence. Mais connaissez-vous des lois ou des cérémonies qui puissent donner quelque droit à un homme sur un cœur qui le déteste?

J'espère encore que ma mère obtiendra quelque chose en ma faveur. Mais je vous dois la peinture de mes peines. J'y ai déjà employé toute la nuit; car j'ai tant de choses à vous écrire! Et je veux être aussi exacte que vous le désirez.

Dans ma dernière lettre, je vous ai prévenue sur mes craintes. Elles étaient fondées sur une conversation entre ma mère et ma tante, dont Hannah a trouvé le moyen d'entendre une partie. Il serait inutile de vous en raconter les circonstances, parce qu'elles se trouvent renfermées dans le compte que j'ai à vous rendre de différentes conversations que j'ai eues avec ma mère dans l'espace de quelques heures.

Je suis descendue ce matin à l'heure du déjeuner, le cœur assez oppressé de tout ce qu'Hannah m'avait rapporté hier après-midi. J'espérais de trouver l'occasion d'en parler à ma

1. Clarisse n'avait point encore reçu la lettre précédente (NdR).

mère, dans l'espérance de lui inspirer un peu de pitié pour moi ; et mon dessein était de la joindre lorsqu'elle passerait dans son appartement. Malheureusement cet odieux Solmes était assis entre elle et ma sœur, avec un air d'assurance qui m'a choquée dans ses regards : vous savez, ma chère, que rien ne plaît de la part d'une personne qu'on n'aime point.

S'il était demeuré à sa place, tout se serait passé tranquillement ; mais cette épaisse créature s'est avisée de se lever, et de venir droit vers une chaise qui était près de celle qu'on avançait pour moi. Je me suis hâtée de l'éloigner, comme pour faire place à la mienne, et je me suis assise, peut-être un peu brusquement, parce que tout ce que j'avais appris me revenait à la tête. Rien n'a paru capable de l'arrêter. Cet homme est plein de confiance en lui-même. Il est hardi, il a le regard effronté. J'ai été surprise de lui voir pousser sa chaise si près de moi, en y établissant sa laide et pesante figure, qu'il touchait à mon panier. Tout ce que j'avais entendu se présentant, comme j'ai dit, à mon imagination, ce procédé m'a tellement piquée, que je me suis allée placer sur une autre chaise. J'avoue que je n'ai pas pris assez d'empire sur moi-même. C'était donner trop d'avantage à mon frère et à ma sœur. Aussi n'ont-ils pas manqué de le prendre. Mais c'est une faute qui n'a pas été volontaire, je n'ai pu faire autrement ; en vérité, je ne savais ce que je faisais.

Je me suis aperçue que mon père était extrêmement irrité. Lorsqu'il est en colère, il n'y a personne qui le fasse lire plus aisément sur son visage. Clarisse ! m'a-t-il dit d'une voix forte, sans ajouter un seul mot. Monsieur ! ai-je répondu, en lui faisant une profonde révérence. Je tremblais. Mon premier mouvement a été d'approcher ma chaise plus près de celle du misérable, et je me suis assise. Je me sentais le visage tout en feu.

Faites le thé, chère fille, m'a dit mon excellente mère ; asseyez-vous près de moi, mon amour, et faites le thé.

Je suis allée prendre bien volontiers la chaise que cet homme avait quittée ; et l'office auquel la bonté de ma mère m'employait a bientôt servi à me remettre. Pendant le cours du déjeuner, j'ai fait civilement deux ou trois questions à M. Solmes, dans la seule vue d'apaiser mon père. Les esprits fiers peuvent quelquefois fléchir, m'a dit tout bas ma sœur, en tournant la tête sur l'épaule

avec un air de triomphe et de mépris ; mais j'ai feint de ne l'avoir pas entendue.

Ma mère était la bonté même. Je lui ai demandé une fois si le thé lui plaisait ; elle m'a répondu doucement, en me donnant encore le nom de sa chère fille, que tout ce que je faisais lui plaisait beaucoup. Cet encouragement me rendait fière ; je me flattais même qu'il n'était plus question de rien entre mon père et moi, car il m'a parlé aussi deux ou trois fois avec bonté. Je m'arrête à de petits incidents, ma chère, mais ils conduisent à de plus grands, comme vous allez l'entendre.

Avant la fin du déjeuner, mon père est sorti avec ma mère, en lui disant qu'il avait quelque chose à lui communiquer. Ma sœur et ma tante, qui étaient avec nous, sont disparues immédiatement.

Mon frère, après s'être donné quelques airs d'insultes que j'ai fort bien compris, mais dont M. Solmes n'avait aucun avantage à tirer, m'a dit en quittant aussi sa chaise : Ma sœur, j'ai une rareté à vous faire voir, je vais la chercher ; et sortant, il a fermé la porte après lui.

J'ai commencé à voir où tous ces préparatifs devaient aboutir : je me suis levée. L'homme, cherchant à prononcer quelques paroles, s'est levé aussi, et s'est mis à remuer *ses jambes cagneuses* pour s'avancer vers moi. En vérité, ma chère, tout m'est odieux dans sa personne. Je vais épargner à mon frère, lui ai-je dit, la peine de m'apporter sa rareté. Votre servante, Monsieur. Il a crié deux ou trois fois, Mademoiselle, Mademoiselle, et son air était celui d'un homme égaré. Mais je suis sortie, pour chercher mon frère, comme vous jugez, et pour voir ce qu'il avait à me montrer. À la vérité, je l'avais vu passer dans le jardin avec ma sœur, quoique le temps fût assez mauvais ; preuve qu'il avait laissé sa rareté avec moi, et qu'il n'en avait pas d'autre à me faire voir.

À peine étais-je montée à mon propre appartement, où je méditais d'envoyer Hannah demander une audience à ma mère, avec d'autant plus de confiance, que sa bonté relevait beaucoup mon courage, que Chorey, sa femme de chambre, est venue m'apporter de sa part l'ordre de me rendre dans son cabinet. Hannah m'a dit en même temps que mon père ne faisait que d'en sortir, avec un visage irrité ; alors j'ai commencé à craindre l'audience autant que je l'avais souhaitée.

Cependant je suis descendue; mais ne me défiant que trop du sujet qui me faisait appeler, je ne me suis approchée qu'en tremblant, et le cœur dans une palpitation visible.

Ma mère s'est aperçue de mon désordre; elle a tenu les bras ouverts en s'asseyant. Venez, chère fille, venez m'embrasser, m'a-t-elle dit avec un tendre sourire. Pourquoi ma chère enfant paraît-elle si agitée? Cette douce préparation, jointe à la bonté qu'elle m'avait marquée auparavant, a confirmé mes craintes : ma mère voulait adoucir l'amertume de ses déclarations.

Ô ma chère mère! C'est tout ce que j'ai eu la force de lui dire, et j'ai jeté les bras autour de son cou, en cachant mon visage dans son sein.

Ma fille! ma fille! Retenez, m'a-t-elle dit, le charme que vous avez pour m'attendrir : autrement je n'ose m'exposer avec vous. Mes larmes ruisselaient sur son sein, et je me sentais le col mouillé des siennes. Quelle tendresse n'a-t-elle pas mis dans ses expressions! Levez le visage, ma précieuse enfant, mon aimable Clarisse! Ô chère fille, fille de mon cœur, levez ce visage qui aura toujours tant de charmes pour mes yeux. D'où viennent ces sanglots? Un devoir redouté cause-t-il tant d'émotion, qu'avant que je puisse parler... Mais je suis bien aise, mon amour, que vous puissiez deviner ce que j'ai à vous dire : vous m'épargnez la peine de vous faire une ouverture dont je ne me suis pas chargée sans beaucoup de répugnance.

Ensuite, s'étant levée, elle a tiré une chaise près de la sienne, et m'y a fait asseoir, abîmée comme j'étais dans mes larmes, et dans la crainte de ce que j'allais entendre, autant que dans les sentiments de reconnaissance que je devais à cette bonté maternelle; mes soupirs étaient mon seul langage. Elle a poussé sa chaise encore plus près de la mienne; elle a passé le bras autour de mon col, et serrant mon visage contre le sien : Laissez-moi parler, chère fille, puisque vous voulez garder le silence, écoutez-moi!

Vous savez, ma fille, ce que j'ai la patience d'endurer tous les jours pour le bien de la paix. Votre père est un homme rempli de bonté, qui n'a que d'excellentes intentions; mais il ne veut pas être contredit. J'ai cru vous voir quelquefois de la compassion pour moi, lorsque je suis obligée de lui céder sur tout. Ce faible ne lui fait pas une meilleure réputation, et la mienne en

augmente : mais, si je pouvais l'empêcher, je ne voudrais pas d'un avantage qui nous coûte si cher à tous deux. Vous êtes une fille respectueuse, sage, prudente (elle a bien voulu m'attribuer toutes ces qualités, pour m'encourager, sans doute, à les acquérir), vous ne voudriez pas, j'en suis sûre, augmenter mes embarras; vous ne voudriez pas troubler de plein gré cette paix que votre mère a tant de peine à conserver. L'obéissance vaut mieux que les sacrifices. Ô chère Clary! Répandez la joie dans mon cœur, en me disant que mes craintes ont été trop loin. Je vois combien le vôtre est touché; je vois ses perplexités; je vois qu'il s'y passe de rudes combats, a-t-elle ajouté en retirant le bras et se levant, pour m'empêcher de voir combien elle était touchée elle-même. Je veux vous laisser un moment : ne me répondez pas (car j'essayais d'ouvrir la bouche, et je n'avais pas plus tôt été libre, que je m'étais jetée à genoux, les bras levés et les mains étendues). Je ne suis pas préparée à vos plaintes irrésistibles : c'est le mot qu'elle a bien voulu employer; je vous donne le temps de vous recueillir, et je vous recommande de ne pas rendre inutile cette effusion d'une tendresse véritablement maternelle.

Elle est passée aussitôt dans une autre chambre en essuyant ses larmes. J'étais noyée dans les miennes, et les douloureux mouvements de mon cœur répondaient à tout ce qu'elle m'avait fait pressentir.

Elle est revenue, après avoir repris plus de fermeté. J'étais encore à genoux, le visage collé sur la chaise où elle avait été assise. Regardez-moi, chère Clarisse; je me flatte de ne pas vous trouver de l'humeur. Non, ma très chère et très honorée mère, non... Je me suis levée pour continuer, et j'ai plié un genou devant elle. Mais elle m'a relevée aussitôt, en m'interrompant : il n'est pas question de cette posture, il faut obéir; c'est le cœur et non pas les genoux qu'il faut fléchir, l'affaire est absolument décidée : préparez-vous par conséquent à recevoir la visite de votre père, comme il doit souhaiter qu'elle soit reçue; songez que d'un seul quart d'heure dépend le repos de ma vie, la satisfaction de toute une famille, et votre propre sûreté de la part d'un homme violent. Enfin, je vous ordonne, autant que vous respectez ma bénédiction, de penser à devenir madame Solmes.

C'était m'enfoncer le poignard au fond du cœur, je suis tombée sans connaissance, et lorsque je suis revenue à moi, je me

suis trouvée dans les bras de nos femmes, mes lacets coupés, et mon linge infecté d'odeurs fortes. Ma mère s'était retirée. Il est certain que si j'avais été traitée avec moins de douceur, et si l'odieux nom avait été épargné à mes oreilles, ou présenté du moins avec un peu plus de préparation et de réserve, j'aurais pu soutenir ce son horrible avec moins d'émotion. Mais entendre de la bouche d'une mère si chère et si respectée que je dois penser à devenir madame Solmes, ou renoncer à sa bénédiction, quel moyen d'y résister !

Chorey est venue avec un autre message, qu'elle m'a déclaré de l'air grave que vous lui connaissez : Votre maman, Miss, est fort inquiète de l'accident qui vous est arrivé ; elle vous attend dans une heure, et elle m'ordonne de vous dire qu'elle espère tout de votre soumission. Je n'ai fait aucune réponse ; qu'aurais-je pu dire ? Et m'appuyant sur le bras d'Hannah, je suis remontée à mon appartement. Là, vous pouvez vous imaginer comment la plus grande partie de l'heure a été employée.

Dans l'intervalle, ma mère est montée chez moi. Je prends plaisir, a-t-elle eu la bonté de dire en entrant, à venir dans cet appartement. Point d'émotion, Clary, point d'inquiétude ; ne suis-je pas votre mère ? une mère tendre et indulgente. Ne m'affligez point en vous affligeant vous-même : ne cherchez point à me causer du chagrin, lorsque je voudrais ne vous procurer que du plaisir. Venez, ma chère, voulez-vous passer dans votre cabinet de livres ?

Elle m'a prise la main, et m'a fait asseoir près d'elle. Après s'être informée de ma santé, elle s'est mise à me parler, comme dans la supposition que j'avais fait usage du temps qu'elle m'avait laissé pour surmonter toutes mes objections. Elle m'a dit que pour épargner ma modestie naturelle, mon père et elle s'étaient chargés de tout ce qui regardait les arrangements. Écoutez-moi, a-t-elle interrompu lorsque j'allais ouvrir la bouche, et je vous laisserai la liberté de parler. Vous n'ignorez pas quel est l'objet des visites de M. Solmes.

Ô ! Madame !...

Écoutez-moi, et vous parlerez. Il n'a pas toutes les qualités que je lui souhaiterais ; mais c'est un homme de probité, qui n'a aucun vice...

Aucun vice, Madame !

Ma fille, écoutez-moi. Vous ne vous êtes pas mal conduite à son égard. Nous avons vu avec plaisir...

Ô, Madame! Ne m'est-il pas permis à présent de parler!

Clarisse, j'aurai fini dans un instant. Une jeune fille aussi vertueuse que vous ne saurait aimer assurément un libertin. Vous aimez trop votre frère pour souhaiter d'épouser un homme qui a manqué de lui donner la mort, qui a menacé vos oncles, et qui défie toute la famille. Après vous avoir laissé cinq ou six fois la liberté de choisir, on est bien aise aujourd'hui de vous garantir d'un homme si méprisable. Répondez-moi, j'ai droit de vous faire cette question : préférez-vous cet homme à tous les autres? Mais à Dieu ne plaise! car vous nous rendriez tous misérables. Cependant dites-moi si vos affections lui sont engagées.

J'ai compris quelles seraient les conséquences de ma réponse, si je disais qu'elles ne l'étaient pas.

Vous hésitez, vous ne me répondez pas, vous n'osez me répondre; et se levant : non, je ne vous regarderai plus jamais d'un œil de faveur.

Ô Madame! Madame! Ne m'ôtez pas la vie par le changement de votre cœur. Je n'hésiterais pas un moment, si je ne redoutais ce qu'on ne manquera pas d'inférer de ma réponse. Mais quelque usage qu'on en puisse faire, la menace de vous déplaire me force de parler. Je vous proteste que je ne connais pas mon propre cœur, s'il n'est absolument libre. Hé! De grâce, ma très chère mère, qu'il me soit permis de vous demander en quoi ma conduite a mérité quelque reproche, lorsqu'on veut me forcer au mariage, comme une créature sans jugement, pour me garantir... hélas! de quoi? Je vous conjure, Madame, de prendre ma réputation sous votre garde. Ne souffrez pas que votre fille soit précipitée dans un état qu'elle ne désire avec aucun homme du monde; et cela, parce qu'on suppose qu'autrement elle se marierait elle-même, au déshonneur de toute la famille.

Eh bien, Clary (sans faire attention à la force de ma demande), s'il est vrai que votre cœur soit libre...

Ô ma chère mère! Ne consultez en ma faveur que la générosité ordinaire du vôtre; n'insistez pas sur une conclusion dont la crainte m'a fait hésiter.

Je ne veux pas être interrompue, Clary. Vous avez vu, dans la conduite que j'aie tenue à cette occasion, toute la tendresse

d'une mère; vous avez dû observer que je me suis chargée avec quelque répugnance de la commission que j'exécute, parce que l'homme qu'on vous donne n'a pas tout ce que je lui souhaiterais, et parce que je sais que vous portez trop haut vos idées de perfection dans un homme.

Chère Madame! Pardonnez-moi, cette fois seulement, de vous interrompre. Est-il donc à craindre que je ne me rende coupable de quelque imprudence en faveur de l'homme dont vous parlez?

Encore interrompue? Est-ce à vous de me faire des questions et des raisonnements? Vous savez avec qui cette hardiesse vous réussirait mal. Sur quoi est-elle fondée avec moi, fille peu généreuse, si ce n'est sur l'opinion que vous avez de mon excessive indulgence?

Hélas! Que puis-je dire! Que puis-je faire! Quelle est ma triste cause, si l'on m'interdit jusqu'au raisonnement!

Encore, Clarisse?

Très chère Madame! Je vous demande pardon à genoux. J'ai toujours mis mon plaisir et ma gloire à vous obéir. Mais jetez les yeux sur cet homme-là; voyez combien toute sa personne est désagréable.

Clary, Clary! Je vois à présent quel est celui dont la personne vous occupe l'imagination. M. Solmes n'est désagréable que par comparaison avec un autre; désagréable, parce que la personne d'un autre a plus d'agrément.

Mais, Madame, ses manières ne le sont-elles pas aussi? Sa personne n'est-elle pas le vrai miroir de son âme? Cet autre ne m'est, et ne me sera jamais rien. Délivrez-moi seulement de celui-ci, auquel mon cœur répugne de lui-même.

Vous voulez donc imposer des conditions à votre père. Croyez-vous qu'il le souffre? Ne vous ai-je pas dit qu'il y va de mon repos? Que ne fais-je pas en votre faveur? Cette commission même, dont je ne me suis chargée que parce que j'ai craint que vous ne fussiez pas aisément persuadée par un autre, n'est-elle pas une rude commission pour moi? Et ne ferez-vous rien pour votre mère! N'avez-vous pas refusé tous ceux qui vous ont été offerts? Si vous ne voulez pas nous faire deviner d'où vient votre résistance, rendez-vous. Car il faut vous rendre, ou laisser croire que vous bravez toute votre famille.

Là-dessus elle s'est levée, comme dans le dessein de sortir. Mais s'arrêtant à la porte de ma chambre, elle s'est tournée vers moi. Je me garderai bien de dire dans quelle disposition je vous ai laissée. Faites vos réflexions. C'est une affaire résolue. Si vous faites cas de la bénédiction de votre père et de la mienne, et de la satisfaction de toute la famille, prenez le parti d'obéir. Je vous laisse à vous-même pendant quelques moments. Je reviendrai. Faites que je vous trouve telle que je le désire ; et si votre cœur est libre, qu'il soit gouverné par le devoir.

Une demi-heure après, ma mère est revenue. Elle m'a trouvée noyée dans mes larmes. Elle m'a pris la main. Mon rôle, m'a-t-elle dit, est toujours de reconnaître mes torts. Je m'imagine que je me suis exposée mal à propos à vos résistances, par la méthode que j'ai employée. Je m'y suis prise d'abord comme si je m'étais attendue à un refus, et je me le suis attiré par mon indulgence.

Ah ma chère mère ! Ne le dites et ne le pensez pas.

Si c'était moi, a-t-elle continué, qui eus donné occasion à ce débat, s'il était en mon pouvoir de vous dispenser de la soumission qu'on demande, vous savez trop ce que vous pourriez obtenir de moi.

Qui penserait à se marier, chère Miss Howe, lorsqu'on voit une femme d'un caractère aussi doux que celui de ma mère, dans la nécessité de se perdre, ou de renoncer à tout exercice de ses volontés.

Lorsque je suis revenue ici la seconde fois, m'a-t-elle dit, j'ai refusé d'écouter vos raisons, parce que je savais que la résistance ne vous servirait de rien. C'est encore une faute que j'ai commise. Une jeune créature qui aime à raisonner, et qui veut être convaincue par le raisonnement, devait être écoutée dans ses objections. Je suis donc résolue, dans cette troisième visite, d'entendre tout ce que vous avez à me dire. Ma bonté doit vous engager à quelque reconnaissance. Elle doit piquer votre générosité : je veux bien le dire, parce que c'est à vous que je parle ; à une fille dont l'âme est ordinairement toute généreuse. Si votre cœur est réellement libre, voyons à quoi il vous portera pour m'obliger. Ainsi, pourvu que votre langue soit gouvernée par votre discrétion ordinaire, je vais vous écouter. Mais c'est après vous avoir déclaré néanmoins que tout ce que vous pourrez dire sera inutile d'un autre côté.

Quelle affreuse déclaration! Cependant, Madame, ce serait une consolation pour moi de pouvoir obtenir du moins votre pitié.

Soyez sûre de ma pitié, autant que de ma tendresse. Mais qu'est-ce que l'agrément de la personne, Clary, pour une fille de votre prudence, et pour un cœur libre, si le vôtre l'est effectivement?

Le dégoût des yeux n'est-il rien, lorsqu'il est question d'engager son cœur? Ô Madame, qui pourrait consentir à se marier, si le cœur doit être blessé à la première vue, et si la plaie doit augmenter ensuite à chaque occasion de se voir!

Comptez Clary, que c'est un effet de votre prévention. Ne me donnez pas sujet de regretter que la noble fermeté que je vantais dans votre caractère, et que je prenais pour une qualité glorieuse dans une fille de votre âge, soit changée ici en obstination contre votre devoir. N'avez-vous pas fait des objections contre plusieurs...

C'était contre leurs principes, Madame; mais M. Solmes...

Est un honnête homme, Clary, une bonne âme, un homme vertueux.

Lui un honnête homme! une bonne âme! un homme vertueux!

Personne ne lui refuse ces qualités.

Est-ce un honnête homme, qui par les offres qu'il fait à une famille étrangère, dépouille ses propres parents de leurs justes droits?

Songez, Clary, que ces offres sont pour vous, et que vous devriez être la dernière à faire cette observation.

Permettez-moi de dire, Madame, que préférant, comme je fais, le bonheur aux richesses, n'ayant pas même besoin de ce que je possède, en ayant abandonné l'usage par la simple vue du devoir...

Ne vantez point votre mérite. Vous savez que dans cette soumission volontaire, il y a moins à perdre pour vous qu'à gagner. Finissons là-dessus. Mais je puis vous assurer que tout le monde n'attache pas un si grand mérite à cette action; quoique pour moi j'en aie cette idée, et que votre père et vos oncles l'aient eu aussi dans le temps.

Dans le temps, Madame! Quels indignes offices m'ont donc rendus mon frère et ma sœur, dans la crainte que la faveur où j'étais il n'y a pas longtemps...

Je ne veux rien entendre contre votre frère et votre sœur. Quelles guerres domestiques me faites-vous envisager, dans un temps où j'espérais toute ma consolation de mes enfants?

Je demande au Ciel ses bénédictions pour mon frère et ma sœur, dans toutes leurs entreprises louables. Vous n'aurez pas de guerres dans la famille, si mes efforts sont capables de les prévenir. Vous aurez la bonté, Madame, de me dire vous-même ce qu'il faudra que je souffre d'eux, et je le souffrirai. Mais, de grâce, que ce soient mes actions qui plaident pour moi, et qu'elles ne soient point exposées à leurs interprétations, comme les ordres humiliants que j'ai reçus ne m'apprennent que trop qu'elles l'ont été.

Au moment que je finissais, mon père est entré dans ma chambre, avec un air de sévérité qui m'a fait trembler. Il a fait deux ou trois tours, et s'est adressé ensuite à ma mère, qui était demeurée en silence à sa vue : Ma chère, vous vous arrêtez bien longtemps. Le dîner est prêt. Ce que vous avez à dire ne demande pas beaucoup d'explication. Il suffit assurément de déclarer votre volonté et la mienne; mais peut-être vous entreteniez-vous des préparatifs. Il est temps de descendre... avec votre fille, si elle est digne de ce nom.

Il est descendu, lui-même, en jetant sur moi un regard si terrible, que je me suis sentie incapable de lui dire une parole, et de parler même de quelques minutes à ma mère.

Cela n'est-il pas bien effrayant, ma chère? Ma consternation a paru toucher ma mère. Elle m'a nommée sa chère fille. Elle m'a embrassée, en me disant que mon père ne savait pas que j'eusse continué mes oppositions. Il nous a fourni une excuse, a-t-elle ajouté, pour avoir tardé si longtemps. Allons, Clary, on va servir. Descendrons-nous ensemble? Elle m'a prise par la main.

Son action m'a fait tressaillir. Descendre, Madame! Quoi? Pour faire supposer que nous nous sommes entretenues des préparatifs? Ô ma chère mère, ne m'ordonnez pas de descendre, sur une telle supposition.

Vous devez voir, ma fille, que nous arrêter plus longtemps ensemble, c'est avouer que nous sommes en débat sur votre

devoir. Le souffrira-t-on? Votre père ne vous a-t-il pas dit lui-même qu'il veut être obéi? J'aime mieux vous laisser à vous-même pour la troisième fois. Je chercherai quelque moyen de vous excuser. Je dirai que vous ne seriez pas bien aise de descendre pour dîner; que votre modestie, dans une occasion...

Ô Madame! ne parlez pas de ma modestie dans cette occasion; ce serait donner des espérances...

Est-il donc vrai que vous n'en vouliez donner aucune? Fille perverse! Et se levant pour sortir : Prenez plus de temps pour faire vos réflexions. Puisque c'est une nécessité, prenez plus de temps. Et lorsque je vous reverrai, apprenez-moi à quel reproche je dois m'attendre de la part de votre père, pour l'excès de mon indulgence.

Cependant elle s'est arrêtée un moment à la porte, comme pour attendre que je la suppliasse du moins de donner une explication favorable à mon absence; car paraissant hésiter : Je suppose, m'a-t-elle dit, que vous ne voudriez pas que mon rapport...

Ô Madame! ai-je interrompu; y a-t-il quelqu'un dont la faveur puisse me toucher, si je perds celle de ma mère!

Vous comprendrez bien, ma chère amie, que désirer un rapport favorable, c'était passer condamnation sur un point trop décidé dans mes résolutions, pour laisser croire à mes amis qu'il me reste la moindre incertitude. Ma mère a pris le parti de descendre.

Je vais envoyer au dépôt tout ce que je viens d'écrire; et sûre comme je suis que vous ne vous ennuierez pas du détail, dans des circonstances si intéressantes pour l'honneur de votre amie, je continuerai de suivre la même méthode. Au milieu de mes embarras, je ne dois pas souhaiter de garder longtemps des écrits dans lesquels je m'explique avec tant de liberté. Si vous n'avez pas un besoin pressant de Robert, vous me ferez plaisir de me l'envoyer tous les jours, au risque de ne rien trouver de prêt.

Mais je serais bien aise qu'il ne vînt jamais les mains vides. Quelle serait votre générosité de m'écrire aussi souvent par le mouvement de l'amitié que j'y suis forcée par l'infortune! Lorsque mes lettres ne se trouveront plus au dépôt, je serai sûre qu'elles seront entre vos mains. Comme je profiterai, pour vous écrire, de divers moments que je ne puis prévoir, trouvez bon que je supprime toutes les formalités.

Lettre 17

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Ma mère, à son retour, qui a suivi immédiatement le dîner, a eu la bonté de me dire qu'au milieu des questions de mon père sur ma soumission volontaire (car il me semble que le doute ne tombe que sur la manière), elle a trouvé le moyen de lui insinuer que dans un point si essentiel elle aurait souhaité de laisser à une fille qu'elle a tant de raison d'aimer (ce sont ses obligeantes expressions) la liberté de déclarer tout ce qu'elle a dans le cœur, afin que son obéissance en soit plus libre. Elle lui a fait entendre aussi que lorsqu'il est monté à ma chambre elle écoutait mes raisons, et qu'elle croyait avoir découvert que je prendrais plus volontiers le parti de renoncer au mariage.

Elle m'a dit que mon père avait répondu d'un ton irrité : Qu'elle se garde bien de me donner sujet de soupçonner ici quelque préférence. Mais si c'est seulement pour soulager son cœur, sans s'opposer à mes volontés, vous pouvez l'écouter.

Ainsi, Clarisse, a repris ma mère, je suis revenue dans cette disposition ; si vous ne recommencez pas à m'apprendre par votre obstination comment je dois vous traiter.

En vérité, Madame, vous avez rendu justice à mes sentiments, lorsque vous avez dit que je n'ai aucune inclination pour le mariage ; je me flatte de n'avoir pas été assez inutile dans la maison de mon père, pour vous faire souhaiter...

Laissons votre mérite à part, Clary; vous avez rempli le devoir d'une bonne fille. Vous m'avez soulagée dans mes soins domestiques; mais ne m'en causez pas à présent plus que vous ne m'en avez épargné. Vous avez trouvé une abondante récompense dans la réputation d'habileté et d'intelligence que cette conduite vous a procurée. Mais tous les secours qu'on a reçus de vous touchent maintenant à leur fin. Si vous vous mariez, cette fin sera naturelle; et désirable même, si vous vous mariez pour faire plaisir à votre famille, parce que vous en aurez vous-même une, où vos talents pourront s'employer. Si les choses tournent autrement, il n'y aura pas moins une fin, mais qui ne sera pas naturelle. Vous m'entendez, ma fille.

Je me suis mise à pleurer.

J'ai déjà fait chercher une femme de charge pour cette maison : votre bonne Norton me conviendrait beaucoup. Mais je suppose que vous avez jeté les yeux sur cette digne femme : si vous le désirez, on en conviendra dans les articles.

Mais pourquoi, très chère Madame, pourquoi me précipiter dans l'état du mariage, moi qui suis la plus jeune, et qui suis fort éloignée d'y avoir la moindre inclination.

Vous allez me demander, sans doute, pourquoi l'on n'a pas pensé à votre sœur pour M. Solmes.

J'espère, Madame, que vous ne vous offenseriez pas de cette question.

Je pourrais vous renvoyer à votre père, pour la réponse. M. Solmes a ses raisons pour vous préférer.

Et j'ai les miennes aussi, Madame, pour ne le pouvoir souffrir.

Cette vivacité à m'interrompre n'est pas supportable. Je sors, et je vais envoyer votre père, si je ne puis rien obtenir de vous.

Madame, je préférerais la mort...

Elle m'a mis la main sur la bouche. Clarisse, gardez-vous qu'il vous échappe rien de décisif. Si vous me persuadez une fois que vous êtes inflexible, j'ai fini.

Mes larmes ont recommencé à couler de dépit. Voilà, voilà l'ouvrage de mon frère, l'effet de ses vues intéressées...

Point de réflexions sur votre frère. Il n'a que l'honneur de la famille à cœur.

Je ne suis pas plus capable que mon frère de faire déshonneur à la famille.

J'en suis persuadée. Mais vous conviendrez que votre père et vos oncles en doivent juger mieux que vous.

Je lui ai offert alors de vivre perpétuellement dans le célibat, ou de ne me marier jamais qu'avec la pleine approbation de tous mes proches.

Si je voulais marquer du respect et de l'obéissance, c'était en prenant leur volonté pour règle, et non la mienne.

J'ai répondu que je ne croyais pas avoir mérité par ma conduite que mon obéissance fût mise à des épreuves de cette nature.

Oui, m'a-t-elle dit avec bonté, il n'y avait point de reproche à faire à ma conduite. Mais je n'avais jamais essuyé d'épreuve; et puisque le temps en était venu, elle espérait que ma vertu ne commencerait point à s'affaiblir. Dans la jeunesse de leurs enfants, les parents prennent plaisir à tout ce qu'ils leur voient faire. Vous avez toujours paru d'un fort bon naturel. Mais jusqu'à présent, nous avons plutôt eu de la complaisance pour vous, que vous n'en avez eu pour nous. L'âge nubile, où vous êtes arrivée, est le temps de l'épreuve; d'autant plus que votre grand-père vous a mise dans une sorte d'indépendance, en vous préférant à ceux qui avaient des droits avant vous, sur la terre qu'il vous a laissée.

Madame! mon grand-père savait, comme il l'a marqué expressément dans ses dernières dispositions, que mon père pouvait dédommager abondamment ma sœur. Il a même témoigné qu'il le désirait. Je n'ai rien fait au-delà de mon devoir, pour me procurer des faveurs extraordinaires, et ses libéralités sont plutôt une marque de son affection qu'un avantage pour moi; car ai-je jamais cherché ou désiré l'indépendance? Quand je serais reine de l'univers, toute ma grandeur ne me dispenserait pas du respect que je dois à mon père et à vous. Aux yeux du monde entier, je ferais ma gloire de recevoir à genoux vos bénédictions, et loin...

Je me fais une peine de vous interrompre, Clary, quoique cette attention vous manque souvent pour moi. Vous êtes jeune, Clary, vous n'avez jamais été contrariée. Mais, avec toutes ces ostentations de respect, je voudrais un peu de déférence pour votre mère lorsqu'elle vous parle.

Pardon, Madame; et de grâce un peu de patience, dans une occasion si extraordinaire. S'il y avait moins de chaleur dans mes discours, on supposerait que je n'ai que des objections de jeune fille, contre un homme qui me sera toujours insupportable.

Prenez garde, Clary...

Chère, chère Madame, permettez que je m'explique; cette fois seulement. Il est dur, extrêmement dur, de n'avoir pas la liberté d'entrer dans la cause commune, parce que je ne dois pas parler sans ménagement d'une personne qui me regarde comme un obstacle à son ambition, et qui me traite en esclave.

Où vous égarez-vous, Clary?

Ma très chère mère, le devoir ne me permet pas de supposer mon père assez arbitraire, pour m'autoriser jamais à faire valoir cette raison auprès de vous.

Quoi donc? Clary... Ô petite fille!

Un peu de patience, ma très chère mère; vous avez promis de m'entendre avec patience. La figure n'est rien dans un homme, parce qu'on me suppose de la raison. Ainsi je serai dégoûtée par les yeux, et je ne serai pas convaincue par la raison.

Petite fille!

Ainsi les bonnes qualités qu'on m'attribue seront ma punition, et je deviendrai la femme d'un monstre...

Vous m'étonnez, Clary! Est-ce vous qui tenez ce langage?

Cet homme, Madame, est un monstre à mes yeux, âme et figure. Et pour motif de souffrir ce traitement, on m'allègue que je suis indifférente pour tous les autres hommes! Dans d'autres temps néanmoins, et dans d'autres vues, on m'a cru de la prévention en faveur d'un homme, contre les mœurs duquel il y a de justes objections. Je me trouve confinée, comme si l'on appréhendait de la plus imprudente de toutes les créatures qu'elle ne prît la fuite avec cet homme et qu'elle ne couvrît sa famille de honte. Ô ma très chère mère! quelle patience serait à l'épreuve d'un tel traitement?

À présent, Clary, je suppose que vous m'accorderez la liberté de parler. Il me semble que je vous ai entendue avec assez de patience. Si j'avais pu croire... mais je vais tout réduire sous un point de vue fort court. Votre mère, Clarisse, vous donne un exemple de cette patience que vous lui demandez si hardiment, sans en avoir beaucoup pour elle.

Ô ma chère, que cette condescendance de ma mère m'a pénétrée dans ce moment ! plus mille fois que je ne l'aurais été de sa rigueur. Mais elle faisait sans doute attention qu'elle s'était chargée d'un office bien dur : d'un office, j'ose le dire, dont sa propre raison était blessée ; sans quoi elle n'aurait pas voulu, elle n'aurait jamais pu pousser si loin la patience.

Je dois donc vous dire, a-t-elle continué, en aussi peu de mots que votre père le croit nécessaire, à quoi se réduit toute la question. Vous avez été jusqu'à présent, comme vous savez fort bien le faire valoir, une fille très respectueuse. Mais quelle raison auriez-vous eue de ne pas l'être ? Jamais enfant n'a été traité avec plus de faveur. Aujourd'hui vous avez le choix, ou de décréditer toutes vos actions passées ; ou, lorsqu'on vous demande la plus grande preuve de ce respect (ayant le cœur libre, comme vous l'avez déclaré), de donner cette preuve, qui couronnera tout ; ou, par des vues d'indépendance (car on n'en portera pas d'autre jugement, Clary, quel que soit votre motif) fondées sur un droit que tout homme que vous favoriserez peut réclamer pour vous, ou plutôt pour lui-même, de rompre avec toute votre famille, et de braver un père jaloux de son autorité ; assez inutilement jaloux, je le dis en passant, de celle de son sexe par rapport à moi ; mais infiniment plus jaloux encore de l'autorité de père. Voilà le point, ma fille. Vous savez que votre père s'en est fait un point. En a-t-il jamais abandonné un, lorsqu'il s'est proposé de l'emporter ?

Hélas ! il n'est que trop vrai, ai-je dit en moi-même : à présent que mon frère a su engager mon père dans son beau système, il n'a plus besoin de s'embarrasser du succès. Ce n'est plus à ses avides prétentions, c'est à la volonté de mon père que je m'oppose.

Je suis demeurée sans répondre. Je ne vous cacherai pas que mon silence est venu alors d'obstination. Je me sentais le cœur trop plein. Je trouvais qu'il y avait de la dureté dans ma mère à m'abandonner comme elle le déclarait, et à faire sa volonté de l'humeur impérieuse de mon frère.

Mais ce silence a tourné encore moins à mon avantage. Je vois, m'a dit ma mère, que vous êtes convaincue. Ma chère fille, ma chère Clary, c'est à présent que je vous aime du fond du cœur. On ne saura jamais que vous m'avez rien contesté. Tout

retombera sur cette modestie, qui a toujours donné tant de lustre à votre caractère. Vous aurez tout le mérite de votre résignation.

J'ai cherché ma ressource dans les larmes.

Elle a pris la peine de les essuyer. Elle m'a baisé tendrement les joues. Votre père vous attend et compte de vous voir une contenance plus gaie. Mais ne descendez point; je lui ferai vos excuses. Tous vos scrupules, comme vous voyez, ont trouvé en moi une indulgence maternelle. Je me réjouis de vous voir convaincue. C'est véritablement une preuve que votre cœur est libre, comme vous m'en assuriez.

Tous ces discours, ma chère, ne touchent-ils pas à la cruauté, dans une mère néanmoins si indulgente! Je regarderais comme un crime, de supposer ma mère capable d'artifice. Mais elle reçoit le mouvement d'autrui. Elle est obligée d'employer des méthodes pour lesquelles son cœur a naturellement de l'aversion; et cela dans la vue de m'épargner d'autres peines, parce qu'elle voit que tous les raisonnements ne seront point écoutés.

Je vais descendre, a-t-elle repris, et chercher quelque moyen d'excuser votre retardement, comme j'ai fait avant le dîner; car je juge qu'il vous restera quelques petites répugnances à surmonter. Je vous les passe, aussi bien qu'un peu de froideur. Vous ne descendrez point si vous ne voulez pas descendre. Seulement, ma chère, ne faites pas déshonneur à mon récit lorsque vous paraîtrez au souper; et surtout prenez vos manières ordinaires pour votre frère et votre sœur, car la conduite que vous tiendrez avec eux rendra témoignage à votre soumission. C'est un conseil d'amie, comme vous voyez, plutôt qu'un ordre de mère. Adieu donc, mon amour. Et paraissant prête à sortir, elle m'a donné encore un baiser.

Ô ma chère mère! me suis-je écriée, ne m'accablez pas de votre haine; mais vous ne sauriez croire que je puisse jamais penser à cet homme-là.

Elle a pris un visage irrité, comme si mon exclamation eût été fort contraire à son attente. Elle m'a menacée de m'envoyer à mon père et à mes oncles. Elle m'a fait remarquer, je puis dire avec bonté, que si je supposais à mon frère et à ma sœur des vues qui les portassent à me mettre mal dans l'esprit de mes oncles, je prenais le chemin de les seconder. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas attendu si longtemps à représenter tout ce qui pouvait être

opposé aux dispositions présentes, parce qu'elle avait prévu qu'ayant refusé plusieurs partis, qu'elle trouvait préférables elle-même du côté de la personne, j'aurais peu de penchant pour M. Solmes; que si ses objections avaient pu prévaloir, je n'en aurais jamais entendu parler : quelle apparence donc que je pusse obtenir ce qui lui avait été refusé? Que c'était également mon bien (puisqu'il dépendait de me conserver l'affection de tout le monde) et son propre repos, qu'elle se proposait d'assurer dans la commission qu'elle avait acceptée; que mon père jetterait feux et flammes en apprenant mon refus; que mes deux oncles étaient si convaincus de la sagesse de leurs mesures, pour leur projet favori d'agrandir la famille, qu'ils ne paraissaient pas moins déterminés que mon père; que mon oncle et ma tante Hervey étaient du même sentiment; qu'au fond il serait bien étrange qu'un père, une mère, des oncles, une tante, réunis dans la même volonté, n'eussent pas le pouvoir de diriger mon choix; qu'apparemment le grand motif de mon aversion était l'avantage même qui devait revenir à la famille; qu'elle pouvait m'assurer que personne n'expliquerait autrement mon refus; que toute l'inclination que je pouvais témoigner pour le célibat, tandis qu'un homme si odieux à tout le monde demeurerait à marier, et *tournerait autour de moi* (c'est son expression), ne pouvait être d'aucun poids sur personne; que M. Lovelace fût-il un ange, je devais comprendre que mon père, ayant résolu que je ne l'aurais point, ne souffrira jamais que sa volonté soit disputée, surtout dans l'opinion où l'on était que j'entretenais des correspondances avec lui; enfin que c'était cette persuasion, jointe à celle que Miss Howe favorisait notre commerce, qui m'avait attiré des défenses dont elle voulait bien m'avouer qu'elle avait quelque regret.

J'ai répondu à chaque article, avec une force à laquelle je suis sûre qu'elle se serait rendue, si elle avait eu la liberté de suivre son propre jugement. Ensuite je me suis emportée amèrement contre les lois humiliantes qu'on m'a imposées.

Ces défenses, m'a-t-elle dit, devaient me faire juger combien la résolution de mon père était sérieuse. Il dépendait de moi de les faire lever, et le mal n'était pas encore sans remède. Mais si mon obstination ne finissait pas, je ne devais me prendre qu'à moi-même de tout ce qui pouvait arriver.

J'ai soupiré, j'ai pleuré, j'ai gardé le silence.

Irai-je assurer votre père, Clary, que ces défenses sont aussi peu nécessaires que je l'ai cru; que vous connaissez votre devoir, et que vous ne vous opposerez point à ses volontés? Qu'en dites-vous, mon amour?

Ô Madame, que puis-je répondre à ces questions qui me font adorer votre indulgence! Il est bien vrai, Madame, que je connais mon devoir. Personne au monde n'a plus d'inclination à le remplir. Mais permettez-moi de dire que je dois demeurer soumise à ces cruelles défenses, si elles ne peuvent être levées qu'à ce prix.

Ma mère m'a donné les noms d'opiniâtre et de perverse. Elle a fait deux ou trois tours dans la chambre, d'un air irrité; et se tournant vers moi : Votre cœur libre! Clarisse. Comment pouvez-vous prétendre que vous avez le cœur libre? Des antipathies si extraordinaires pour une personne doivent venir d'une prévention extraordinaire pour une autre. Répondez-moi, et ne déguisez pas la vérité : continuez-vous d'entretenir quelque correspondance avec M. Lovelace?

Très chère Madame, lui ai-je dit, vous connaissez mes motifs. Pour prévenir de nouveaux malheurs, j'ai répondu à ses lettres. Le temps des craintes n'est point encore passé.

J'avoue, Clary, quoique je ne fusse pas bien aise à présent qu'on le sût, que dans un autre temps, j'ai cru qu'un peu d'adoucissement était convenable entre des esprits de cette violence. Je ne désespérais pas encore d'une sorte d'accommodement, par la médiation de Milord M... et de ses deux sœurs. Mais comme ils jugent à propos tous trois d'entrer dans les ressentiments de leur neveu; que leur neveu prend le parti de nous braver tous; et qu'on nous offre d'un autre côté des conditions que nous n'aurions pas osé demander, qui empêcheront probablement que le bien de votre grand-père ne sorte de la famille, et qui peuvent y en faire entrer encore un plus considérable; je ne vois pas que la continuation de votre correspondance puisse ou doive être permise : ainsi je vous la défends, autant que vous faites cas de mes bonnes grâces.

De grâce, Madame, apprenez-moi seulement comment je puis la rompre, avec sûreté pour mon frère et mes oncles. C'est tout ce que je souhaite au monde. Plût au Ciel que l'homme pour lequel on a tant de haine, n'eût pas à faire valoir pour prétexte

qu'il a été traité avec trop de violence, dans le temps qu'il ne demandait que la paix et la réconciliation ! J'aurais toujours été libre de rompre tout à fait avec lui. Les mauvaises mœurs qu'on lui attribue m'en auraient fourni à tout moment l'occasion. Mais depuis que mes oncles et mon frère ne gardent plus de mesures, depuis qu'il est informé des vues présentes, et que, si je ne suis pas trompée, il n'y a plus que sa considération pour moi qui l'empêche de se ressentir du traitement qu'il reçoit, lui et sa famille, que puis-je faire ? Voudriez-vous, Madame, le pousser à quelque résolution désespérée ?

Nous aurons la protection des lois, ma fille ! La magistrature offensée fera valoir ses propres droits.

Mais, Madame, ne peut-il pas arriver auparavant quelque affreux désastre ? Les lois ne font pas valoir leurs droits s'ils n'ont été violés.

Vous avez fait des offres, Clary, si l'on voulait se relâcher. Êtes-vous résolue, de bonne foi, de rompre à cette condition toute correspondance avec M. Lovelace ? Expliquez-vous là-dessus.

Oui, Madame, j'y suis résolue et j'exécuterai cette résolution. Je ferai plus : je vous remettrai toutes les lettres qui ont été écrites de part et d'autre. Vous verrez que je ne lui ai pas donné d'encouragement, qui ne soit conforme à mon devoir ; et lorsque vous les aurez lues, il vous sera plus facile de me prescrire, à cette condition, le moyen de rompre entièrement avec lui.

Je vous prends au mot, Clarisse. Donnez-moi ses lettres et les copies des vôtres.

Je compte, Madame, que vous saurez seule que j'écris, et ce que j'écris.

Point de conditions avec votre mère. Assurément on peut se fier à ma prudence.

Après lui avoir demandé pardon, je l'ai priée de prendre elle-même la clé d'un tiroir particulier de mon secrétaire, où toutes ces lettres étaient rassemblées, pour s'assurer encore plus que je n'avais rien de réservé pour ma mère. Elle y a consenti. Elle a pris les lettres et les copies des miennes, avec la complaisance de me dire que, puisque je les lui abandonnais sans condition, elle promettait de me les rendre et de ne les communiquer à personne. Elle est sortie pour les lire, dans le dessein de revenir après cette lecture.

Vous avez lu vous-même, ma chère, toutes ces lettres et toutes mes réponses, jusqu'à mon retour de chez vous. Vous êtes convenue qu'elles ne contiennent rien dont il puisse se vanter. J'en ai reçu trois autres depuis, par la voie particulière dont je vous ai informée; et je n'ai pas encore répondu à la dernière.

Dans ces trois nouvelles lettres, comme dans celles que je vous ai montrées, après avoir exprimé, dans les termes les plus ardents, une passion qu'il prétend sincère, et fait une peinture fort vive des indignités qu'il a essayées, des bravades que mon frère fait contre lui dans toutes les assemblées, des menaces et de l'air d'hostilité de mes oncles dans tous les lieux où ils paraissent, enfin des méthodes qu'ils emploient pour le diffamer, il déclare : « Que son honneur et celui de sa famille, qui se trouve mêlée dans les réflexions qu'on fait sur lui à l'occasion d'une malheureuse affaire qu'il n'a pas dépendu de lui d'éviter, ne lui permettent pas de souffrir des indignités qui augmentent de jour en jour; que mes inclinations, si elles ne lui sont pas favorables, ne pouvant être et n'étant point pour un homme tel que Solmes, il en est plus intéressé à se ressentir de la conduite de mon frère, qui déclare à tout le monde sa haine et sa malice, et qui fait gloire de l'intention qu'il a de le mortifier en soutenant la recherche de ce Solmes; qu'il lui est impossible de ne pas croire son honneur engagé à rompre des mesures qui n'ont pas d'autre objet que lui, quand il n'y serait pas porté par un motif encore plus puissant; et que je dois lui pardonner s'il entre là-dessus en conférence avec Solmes. Il insiste avec force sur la proposition qu'il a renouvelée si souvent, que je lui permette de rendre, avec Milord M..., une visite à mes oncles, et même à mon père et à ma mère; promettant de s'armer de patience, s'il ne reçoit pas quelque nouvel outrage, que l'honneur ne lui permette pas absolument de supporter » : ce que je suis bien obligée, pour le dire en passant, de pouvoir lui garantir.

Dans ma réponse, je lui déclare absolument, comme je lui rappelle que je l'ai fait plusieurs fois, « qu'il ne doit attendre aucune faveur de moi sans l'approbation de mes amis; que je suis sûre qu'il n'obtiendra jamais, d'aucun d'eux, leur consentement pour une visite; qu'il n'y a point d'homme au monde pour lequel je sois capable de séparer mes intérêts de ceux de ma famille; que je ne crois pas lui être fort obligée de la modération que je

demande entre des esprits trop faciles à s'irriter; que c'est ne lui demander rien à quoi la prudence, la justice et les lois ne l'obligent; que s'il fonde là-dessus quelque espérance qui me regarde, il se trompe lui-même; que mon inclination, comme je l'en ai souvent assuré, ne me porte point à changer d'état; que je ne puis me permettre plus longtemps cette correspondance clandestine avec lui : c'est une voie basse, lui dis-je, contraire au devoir, et qui porte un caractère de légèreté inexcusable; qu'il ne doit pas s'attendre par conséquent que je sois disposée à la continuer ».

À cette lettre, il répond dans sa dernière « que si je suis déterminée à rompre toute correspondance avec lui, il en doit conclure que c'est dans la vue de devenir la femme d'un homme qu'aucune femme bien née ne regardera jamais comme un parti supportable; et que dans cette supposition je dois lui pardonner, s'il déclare qu'il ne sera jamais capable de consentir à la perte absolue d'une personne dans laquelle il a mis toutes ses espérances de bonheur, ni de soutenir avec patience l'insolent triomphe de mon frère; mais qu'il ne pense point à menacer la vie de personne, ou sa propre vie; qu'il remet à prendre ses résolutions lorsqu'il y sera forcé par un si terrible événement; que s'il apprend qu'on dispose de moi avec mon consentement, il s'efforcera sans doute de se soumettre à sa destinée; mais que si la violence y est employée, il ne sera pas capable de répondre des suites ».

Mon dessein est de vous envoyer ces lettres dans quelques jours. Je les mettrai aujourd'hui sous mon enveloppe; mais il peut arriver qu'après me les avoir rendues, ma mère souhaite de les lire encore une fois. Vous verrez, ma chère, comment il s'efforce de m'engager à la continuation de cette correspondance.

Ma mère est revenue, après une heure d'absence. Prenez vos lettres, Clary. Je n'ai rien à vous reprocher, du côté de la discrétion dans les termes. J'y trouve même une sorte de dignité, et rien qui ne soit dans l'exacte bienséance. Et vous vous êtes ressentie, comme vous le deviez, de ses invectives et de ses menaces. Mais après une haine si déclarée d'une part, et des bravades si peu ménagées de l'autre, pouvez-vous penser que ce parti vous convienne?... Pouvez-vous penser qu'il soit à propos

d'encourager les vues d'un homme qui s'est battu en duel avec votre frère, quelles que soient sa fortune et ses protestations ?

Non, Madame ; et vous aurez la bonté d'observer que je le lui ai dit à lui-même. Mais à présent, Madame, toute la correspondance est devant vos yeux, et je vous demande vos ordres sur la conduite que je dois tenir dans une situation si désagréable.

Je vous ferai un aveu, Clary ; mais je vous recommande, autant que vous seriez fâchée que je doutasse de la générosité de votre cœur, de n'en prendre aucun avantage. Je suis si satisfaite de la manière libre et ouverte avec laquelle vous m'avez offert vos clés, et de la prudence que j'ai remarquée dans vos lettres, que si je pouvais faire entrer tout le monde, ou votre frère seulement, dans mon opinion, j'abandonnerais volontiers tout le reste à votre discrétion, en me réservant à l'avenir la direction de vos lettres et le soin de vous faire rompre cette correspondance aussitôt qu'il sera possible. Mais comme il ne faut rien espérer de ce côté-là, et que votre père ne serait pas traitable s'il venait à découvrir que vous avez quelque relation avec M. Lovelace, ou que vous en avez eu depuis qu'il vous l'a défendu, je vous défends aussi de continuer cette liberté. Cependant il faut convenir que le cas est difficile. Je vous demande ce que vous en pensez vous-même. Votre cœur est libre, dites-vous. De votre propre aveu, les circonstances ne permettent pas de regarder comme un parti convenable, un homme pour lequel nous avons tous tant d'aversion. Qu'avez-vous donc à proposer, Clary ? Voyons, quelles sont là-dessus vos idées ?

J'ai compris que c'était une nouvelle épreuve, et j'ai répondu sans hésiter : « Voici, Madame, ce que je propose humblement : que vous me permettiez d'écrire à M. Lovelace (car je n'ai pas fait de réponse à sa dernière lettre) qu'il n'a rien à voir entre mon père et moi ; que je ne lui demande point de conseil, et que je n'en ai pas besoin ; mais que puisqu'il s'attribue quelque droit de se mêler de mes affaires, fondé sur l'intention avouée de mon frère dans ses vues pour M. Solmes, je veux bien l'assurer, sans lui donner aucune raison d'expliquer cette assurance en sa faveur, que je ne serai jamais à cet homme-là. » S'il m'est permis de lui écrire dans ces termes, et qu'en conséquence les prétentions de M. Solmes cessent d'être encouragées, que M. Lovelace soit satisfait ou non, je n'irai pas plus loin : je ne lui écrirai jamais

une ligne de plus, et je ne le verrai jamais, si je puis éviter de le voir; les excuses ne me manqueront pas, sans être obligée de les tirer de ma famille.

Ah! mon amour. Mais que deviendront les offres de M. Solmes? Tout le monde en est charmé. Il fait même espérer à votre frère des échanges de terre, ou, du moins, qu'il nous facilitera de nouvelles acquisitions au nord. Car vous savez que les vues de la famille demandent l'augmentation de notre crédit dans ce canton. Votre frère, en un mot, a formé un plan qui éblouit tout le monde. Une famille si riche dans toutes ses branches, et qui tourne ses vues à l'honneur, doit voir avec bien du plaisir le chemin ouvert pour figurer un jour avec les principales du royaume.

Et pour assurer le succès de ces vues, pour faire réussir le plan de mon frère, je dois être sacrifiée, Madame, à un homme que je ne puis supporter! Ô ma chère mère! sauvez-moi si vous le pouvez, du plus grand de tous les maux! J'aimerais mieux être enterrée toute vive, oui je l'aimerais mieux! que d'être jamais la femme de cet homme-là.

Elle m'a grondée de mon emportement; mais elle m'a dit avec une bonté extrême qu'elle hasarderait d'en parler à mon oncle Harlove; que s'il promettait de la seconder, elle en parlerait à mon père, et que j'aurais de ses nouvelles demain au matin. Elle est descendue pour le thé, après m'avoir promis d'excuser ce soir mon absence à l'heure du souper; et j'ai pris aussitôt la plume pour vous faire ce détail.

Mais n'est-il pas cruel pour moi, je le répète, d'être obligée de résister à la volonté d'une si bonne mère? Pourquoi, me suis-je dit bien des fois à moi-même, pourquoi est-il question d'un homme tel que ce Solmes? Le seul au monde, assurément, qui pût tant offrir et mériter si peu.

Hélas! son mérite. Ne faut-il pas, ma chère, qu'il ait le plus vil de tous les caractères? Tout le monde lui reproche une sordide avarice. L'insensé! d'avoir l'âme si basse. Tandis que la différence de réputation, entre un homme généreux et un misérable, ne coûte pas dans une année cent pistoles bien employées.

Combien ne vous êtes-vous pas fait d'honneur à moindre prix? Et quelle facilité n'a-t-il pas eu d'acquérir de la réputation à bon marché, lui qui a succédé aux biens immenses d'un aussi

méprisable personnage que Sir Olivier? Cependant il a pris une conduite qui lui fait appliquer l'expression commune que *Sir Olivier ne sera jamais mort, tandis que M. Solmes sera vivant*. En général, le monde, avec toute la malignité qu'on lui attribue, est plus juste qu'on ne le suppose dans l'établissement des caractères; et ceux qui se plaignent le plus de sa censure trouveraient peut-être l'injustice de leur côté, s'ils jetaient plus souvent les yeux sur eux-mêmes.

Mon cœur se sent un peu soulagé, depuis l'espérance que j'ai dans les bons offices de ma mère, et je me livre à mon goût pour la morale. Mais c'est aussi le vôtre, et vous m'avez recommandé de ne jamais rejeter ces réflexions lorsqu'elles se présentent à ma plume. Quand je serais moins tranquille, il me semble que lorsqu'on est assise pour écrire, ce serait marquer trop d'amour pour soi-même et se borner trop à ses propres intérêts, que de ne pas faire attention aux désirs d'une amie.

Lettre 18

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi 4 de mars*

N'auriez-vous pas cru qu'on pouvait obtenir quelque chose en ma faveur d'une offre si raisonnable, d'un expédient si propre, suivant mes idées, à finir honnêtement, et comme de moi-même, une correspondance, dont je ne vois pas autrement le moyen de me délivrer avec sûreté pour quelques personnes de ma famille? Mais le plan de mon frère, et l'impatience de mon père à la moindre contradiction sont des obstacles invincibles.

Je ne me suis pas mise au lit de toute la nuit; et je ne sens encore aucun besoin de dormir. L'attente, l'espérance, le doute, m'ont tenue assez en garde contre le sommeil. Quel état! Je suis descendue à mon heure ordinaire, afin qu'on ne s'aperçût point que je ne m'étais pas mise au lit, et j'ai donné mes soins au détail domestique.

Vers huit heures, Chorey est venue m'apporter de la part de ma mère, l'ordre de me rendre à sa chambre.

Ma mère avait pleuré : je l'ai remarqué à ses yeux. Mais ses regards semblaient moins tendres et moins affectionnés qu'hier; et cette observation m'ayant d'abord causé de l'effroi, j'ai senti tout d'un coup mes esprits fort abattus.

Asseyez-vous, Clary; nous nous entretiendrons bientôt. Elle était à chercher dans un tiroir, parmi des dentelles et du linge,

sans avoir l'air d'être occupée ni de ne l'être pas. Mais un moment après, elle m'a demandé froidement quels ordres j'avais donnés pour ce jour-là. Je lui ai présenté le menu du jour et du lendemain, en la priant de voir si elle l'approuvait. Elle y a fait quelques changements, mais d'un air si froid et si composé, que j'en ai senti croître mon embarras. M. Harlove parle de dîner aujourd'hui dehors; c'est, je crois, chez mon frère Antonin. M. Harlove! On ne dit pas votre père! N'ai-je donc plus de père? ai-je pensé en moi-même.

Asseyez-vous, quand je vous l'ordonne. Je me suis assise. Vous avez l'air bien taciturne, Clary.

Ce n'est pas mon intention, Madame.

Si les enfants étaient toujours ce qu'ils doivent être, les pères et les mères... Elle n'a point achevé.

Elle s'est approchée de sa toilette, et se regardant dans le miroir, elle a poussé un demi-soupir; l'autre moitié, elle l'a filée doucement, comme si la première lui était échappée malgré elle.

Je n'aime point cet air sombre sur le visage d'une jeune fille.

Je vous assure, Madame, que ce n'est pas mon dessein. Je me suis levée; et me tournant tout à fait, j'ai tiré mon mouchoir, pour essuyer les larmes que je sentais couler sur mes joues. Une glace, qui se trouvait devant mes yeux, m'a fait reconnaître ma mère, dans un coup d'œil adouci qu'elle a jeté sur moi. Mais ses discours n'ont pas confirmé ce mouvement de tendresse.

Une des choses du monde qui irrite le plus, c'est de voir pleurer les gens pour ce qu'il dépend d'eux d'empêcher.

Plût au Ciel, Madame, que j'en eusse le pouvoir. Il m'est échappé là-dessus quelques sanglots.

Les larmes de repentir et les sanglots d'obstination s'accordent fort bien ensemble! Vous pouvez remonter chez vous. Je vous parlerai bientôt.

J'ai fait une profonde révérence pour me retirer.

Finissez ces démonstrations extérieures de respect. Le cœur, Clary, est ce que je demande de vous.

Ah! Madame, vous l'avez parfaitement. Il n'est pas tant à moi qu'à ma mère.

Charmant langage! Si l'obéissance, comme dit quelqu'un, consistait dans les paroles, Clarisse Harlove serait la plus obéissante fille qui respire.

Que le Ciel bénisse ce quelqu'un ! Quel qu'il soit, que le Ciel le bénisse. J'ai fait une seconde révérence, et suivant les ordres je me suis tournée pour sortir.

Elle a paru fort émue ; mais la résolution était prise de me que-  
reller. Ainsi, détournant le visage, elle m'a dit d'un ton fort vif :  
Où allez-vous donc, Clarisse ?

Vous m'avez ordonné, Madame, de retourner à ma chambre.

Je vois que vous avez beaucoup d'empressement à me quitter. Est-ce l'effet de votre obéissance ou de votre obstination ? Il me semble que vous êtes bien tôt lasse de me voir.

Je n'ai pu résister plus longtemps. Je me suis jetée à ses pieds. Ô ma très chère mère ! Apprenez-moi tout ce que j'ai à souffrir. Apprenez-moi ce qu'il faut que je devienne. Je supporterai tout, si mes forces le permettent ; mais je ne puis supporter le malheur de vous déplaire.

Laissez-moi, laissez-moi, Clarisse. Il n'est pas question de cette posture. Les genoux si souples et le cœur si opiniâtre ! Levez-vous.

Je ne puis me lever. Je veux désobéir à ma mère lorsqu'elle m'ordonne de la quitter, sans m'avoir rendu ses bonnes grâces. Ce n'est plus mauvaise humeur, ce n'est plus obstination : c'est bien pis, puisque c'est désobéissance formelle. Ah ! ne vous arrachez point de moi (la serrant de mes bras, dont je tenais ses genoux embrassés ; elle, faisant des efforts pour se dégager ; mon visage levé vers le sien, avec des yeux qui n'étaient pas les interprètes fidèles de mon cœur, s'ils ne respiraient pas l'humilité et le respect) ; non, non, vous ne vous arracherez pas de moi (car elle s'efforçait toujours de se retirer, et ses regards se promenaient de côté et d'autre, dans un tendre désordre, comme si elle eût été incertaine de ce qu'elle devait faire), je ne veux ni me lever, ni vous quitter, ni vous laisser partir, que vous ne m'avez dit que vous n'êtes plus fâchée contre moi.

Ô toi, qui m'émeus jusqu'au fond du cœur, chère enfant (jetant ses chers bras autour de mon cou, tandis que les miens continuaient d'embrasser ses genoux) !... Pourquoi me suis-je chargée de cette commission !... Mais laissez-moi. Vous m'avez jetée dans un désordre inexprimable. Laissez-moi, Clarisse. Je ne serai plus fâchée contre vous... si je puis m'en empêcher... si vous êtes une fille raisonnable.

Je me suis levée toute tremblante; et sachant à peine ce que je faisais, ou comment je pouvais me tenir debout et marcher, j'ai repris le chemin de ma chambre. Hannah m'a suivie, aussitôt qu'elle m'a entendue quitter ma mère. Elle m'a présenté des sels; elle m'a jeté de l'eau fraîche, pour soutenir mes esprits, et c'est tout ce qu'elle a pu faire que de m'empêcher de m'évanouir. Il s'est passé près de deux heures avant que j'aie été capable de prendre ma plume pour vous écrire la malheureuse fin de mes espérances.

Ma mère est descendue à l'heure du déjeuner. Je n'étais pas en état de paraître. Mais quand j'aurais été mieux, je suppose qu'on ne m'aurait pas appelée, puisque mon père a fait entendre, lorsqu'il est monté à ma chambre, qu'il ne veut me voir que lorsque je serai digne du nom de sa fille. Voilà ce que je crains de n'être jamais dans son opinion, s'il ne change pas d'idées par rapport à ce Solmes.

Lettre 19

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi 4 de mars, à midi*

Hannah m'apporte à ce moment votre lettre d'hier. Ce qu'elle contient m'a rendue fort pensive, et vous aurez une réponse de mon plus grave style. Moi, femme de M. Solmes! Non, non, j'aimerais mieux... Mais je vais répondre d'abord aux autres parties de votre lettre qui sont moins intéressantes, afin de pouvoir toucher cet article avec plus de patience.

Je ne suis que médiocrement surprise des sentiments de ma sœur pour M. Lovelace. Elle prend des peines si officieuses, et elle les prend si souvent, pour persuader qu'elle n'a jamais eu et qu'elle n'aurait jamais pu avoir de goût pour lui, qu'elle ne donne que trop de sujet aux soupçons. Jamais elle ne raconte l'histoire de leur séparation et de son refus, sans que son teint se colore, et sans jeter sur moi quelques regards de dédain, avec un mélange de colère et d'airs qu'elle se donne. Cette colère et ces airs prouvent du moins qu'elle a refusé un homme qu'elle croyait digne d'être accepté. Autrement, à propos de quoi de la colère et des airs? Pauvre Bella! Elle mérite de la pitié. Elle ne peut aimer ni haïr avec modération. Plût au Ciel qu'elle eût obtenu tout ce qu'elle désire! Ce souhait, de ma part, est bien sincère.

À l'égard de l'abandon que j'ai fait de ma terre à la volonté de mon père, mes motifs, comme vous le reconnaissez, n'ont point

été blâmables, dans le temps. Votre conseil, à cette occasion, était fondé sur la bonne opinion que vous avez de moi. Vous étiez persuadée que je ne ferais jamais un mauvais usage du pouvoir que j'avais entre les mains. Ni vous ni moi, ma chère, quoique vous preniez aujourd'hui un air de prédiction, nous ne nous serions jamais attendues à ce qui arrive, particulièrement du côté de mon père. Vous appréhendiez à la vérité les vues de mon frère, ou plutôt son amour prédominant pour lui-même; mais je n'ai jamais pensé aussi mal que vous de mon frère et de ma sœur. Vous ne les avez jamais aimés; et dans cette disposition on a toujours les yeux ouverts sur le côté faible, comme il est vrai aussi que l'affection est toujours aveugle sur les défauts réels. Je veux rappeler en peu de mots mes véritables motifs.

Je voyais naître dans tous les cœurs des jalousies et des inquiétudes, au lieu de la paix et de l'union qui y avaient toujours régné. J'entendais faire des réflexions sur le respectable testateur. On l'accusait d'être retombé dans l'enfance, et moi d'en avoir pris avantage. Toutes les jeunes personnes, pensais-je en moi-même, désirent plus ou moins l'indépendance; mais celles qui la désirent le plus sont rarement les plus propres, soit à se gouverner elles-mêmes, soit à bien user du pouvoir qu'elles ont sur les autres. La faveur qu'on m'accorde est assurément fort singulière pour mon âge. Il ne faut pas exécuter tout ce qu'on a le pouvoir de faire. Profiter sans distinction de tout ce qui nous est accordé par bonté, par indulgence, ou par la bonne opinion qu'on a de nous, c'est marquer un défaut de modération, et une avidité indigne du bienfait. Ce n'est pas même un bon signe pour l'usage qu'on en peut faire. Il est vrai, disais-je, que dans l'administration qu'on m'a confiée (car toutes les terres, ma chère, sont-elles autre chose que des administrations?), j'ai formé d'agréables systèmes, où je fais entrer le bonheur d'autrui comme le mien; mais examinons-nous un peu nous-mêmes. N'est-ce pas la vanité ou le désir secret d'être applaudie, qui est mon principal motif? Ne dois-je pas me défier de mon propre cœur? Si je m'établis seule dans ma terre, enflée de la bonne opinion de tout le monde, n'ai-je rien à craindre de moi, lorsque je serai abandonnée à moi-même? Tout le monde aura les yeux sur les actions, sur les visites d'une jeune fille indépendante. Et n'est-ce pas m'exposer d'ailleurs aux entreprises de ce qu'il y a de pis dans un autre

sexe? Enfin, dans mon indépendance, si j'avais le malheur de faire un faux pas, quoique avec la meilleure intention, combien de gens s'en feraient un triomphe, et combien en trouverais-je peu qui eussent l'humanité de me plaindre? D'autant plus des uns et d'autant moins des autres, que tous s'accorderaient à m'accuser de présomption.

Ce fut là une partie de mes réflexions; et je ne doute pas que si je me retrouvais dans les mêmes circonstances, je ne prisse le même parti, après la plus mûre délibération. Qui peut disposer des événements ou les prévoir? Nous conduire, dans l'occasion, suivant nos lumières présentes, c'est tout ce qui dépend de nous. Si je me suis trompée, c'est au jugement de la sagesse mondaine. Lorsqu'il arrive de souffrir pour avoir fait son devoir, ou même pour quelque action de générosité, n'est-il pas agréable de penser que la faute est du côté d'autrui plutôt que du nôtre? J'aimerais bien mieux avoir de l'injustice à reprocher aux autres, que d'avoir donné un juste sujet à leur censure; et je suis persuadée, ma chère, que c'est votre sentiment comme le mien.

Passons à la plus intéressante partie de votre lettre. Vous croyez que dans les arrangements qui subsistent, c'est une nécessité pour moi de devenir madame Solmes. Je ne crois pas, ma chère, qu'il y ait de la témérité de ma part à vous protester qu'il n'en sera rien. Je pense que c'est ce qui ne peut et ne doit jamais être. On compte sur mon caractère : mais je vous ai déjà dit que je tiens un peu de la famille de mon père, aussi bien que de celle de ma mère. D'ailleurs suis-je donc encouragée à suivre implicitement l'exemple de ma mère, dans sa résignation continuelle aux volontés d'autrui? Ne la vois-je pas obligée à jamais, comme elle a bien voulu me l'insinuer elle-même, de prendre le parti de la patience? Elle ne vérifie que trop votre observation, que *ceux qui souffrent beaucoup auront beaucoup à souffrir*. Que n'a-t-elle pas sacrifié à la paix? C'est elle-même qui le dit. Cependant a-t-elle obtenu, par ses sacrifices, cette paix qu'elle est si digne d'obtenir? Non, je vous assure; et le contraire est tout ce que j'appréhende. Combien de fois ai-je pensé, à son occasion, que par nos excès d'inquiétude pour conserver sans trouble les qualités que nous aimons naturellement, pauvres mortels que nous sommes! nous perdons tout l'avantage que nous nous proposons d'en tirer nous-mêmes; parce que les intrigants, qui découvrent

ce que nous craignons de perdre, tournent leurs batteries vers ce côté faible; et se faisant une artillerie (si vous me passez toutes ces expressions) de nos espérances et de nos craintes, ils la font jouer sur nous à leur gré.

La fermeté d'âme, qualité que les censeurs de notre sexe lui refusent (je parle de celle qui porte sur une juste conviction, car autrement c'est opiniâtreté; et j'entends aussi, dans les affaires essentielles), est, suivant le docteur Lewin, une qualité qui donne du poids à celui qui la possède, et qui, lorsqu'elle est connue et bien éprouvée, le rend supérieur aux atteintes des vils intrigants. Ce bon docteur m'exhortait à la pratiquer dans les occasions louables. Pourquoi ne croirais-je pas que le temps de l'exercice est arrivé? J'ai dit que je ne puis et que je ne dois jamais être à Solmes. Je répète que je ne le dois pas : car sûrement, ma chère, je ne dois pas sacrifier tout le bonheur de ma vie à l'ambition de mon frère; sûrement je ne dois pas servir d'instrument pour enlever aux parents de M. Solmes leurs droits naturels et leurs espérances de réversion, dans la vue d'agrandir une famille (quoique je lui appartienne) qui est déjà dans l'abondance et dans la splendeur, et qui après avoir obtenu ce qu'elle désire, pourrait être aussi peu satisfaite de ne pas posséder une principauté qu'elle l'est aujourd'hui de n'être pas revêtue d'une pairie. Les ambitieux, comme vous l'observez des avarés, sont-ils jamais rassasiés de leurs acquisitions? Il est sûr encore que je dois entrer d'autant moins dans les avides intentions de mon frère, que je méprise du fond du cœur le but auquel il aspire, et que je ne souhaite ni changer mon état ni d'augmenter ma fortune; parce que j'ai pour principe que le bonheur et la richesse sont deux choses différentes, et qui marchent rarement ensemble.

Cependant je crains, je redoute extrêmement les combats que j'aurai à soutenir. Il peut arriver que je devienne plus malheureuse par l'observation du précepte général de mon docteur, que par la soumission qu'on exige; puisque ceux qui ont droit d'interpréter ma conduite à leur gré, donnent le nom d'opiniâtreté et de révolte à ce que j'appelle fermeté.

Ainsi, ma chère, fussions-nous parfaits, ce qui ne peut être vrai de personne, nous ne pourrions être heureux dans cette vie, à moins que ceux à qui nous avons à faire, surtout ceux qui ont quelque autorité sur nous, ne fussent gouvernés par les mêmes

principes. Quel parti faut-il donc prendre, si ce n'est, comme je l'ai déjà remarqué, de bien choisir, de s'attacher fortement au choix qu'on a fait, et d'abandonner le succès à la Providence ?

Voilà la règle, dans le cas où je suis; du moins si vous approuvez mes motifs. Si vous ne les approuvez pas, je vous prie de m'en informer.

Mais de quelles couleurs puis-je revêtir à mes propres yeux tout ce que ma mère est condamnée à souffrir par rapport à moi? Je fais une réflexion qui n'est peut-être pas sans force : c'est que ses peines ne peuvent durer longtemps. De manière ou d'autre, cette grande affaire sera bientôt terminée; au lieu que si je prends le parti de céder, une aversion invincible fera le malheur de toute ma vie. J'ajoute qu'avec les raisons que j'ai de croire qu'elle n'est pas entrée par inclination dans les mesures présentes, je puis supposer qu'elle regrettera moins de ne les pas voir réussir.

Ma lettre est fort longue, pour le temps que j'ai mis à l'écrire. Le sujet me touchait jusqu'au vif. Après les réflexions que vous venez de lire, vous attendrez de moi trop de fermeté peut-être, dans la nouvelle conférence que j'aurai bientôt avec ma mère. Mon père et mon frère dînent, chez mon oncle Antonin, dans le dessein apparemment de nous laisser plus de liberté pour cet entretien.

Hannah vient m'apprendre qu'elle a entendu parler mon père avec beaucoup de chaleur, en prenant congé de ma mère. Il lui reprochait sans doute de m'être trop favorable; car elle était comme en pleurs. Hannah n'a put entendre d'elle que ces quatre mots : « En vérité, M. Harlove, vous me jetez dans un grand embarras; la pauvre petite ne mérite point... » Mon père a répondu, d'un ton de colère, qu'il ferait mourir quelqu'un de chagrin. Moi, sans doute. Je suppose que cela ne peut regarder ma mère. Hannah n'a rien entendu de plus.

Comme ma sœur est restée seule à dîner avec ma mère, je m'étais figurée que je recevrais ordre de descendre. Mais on s'est contenté de m'envoyer quelques mets de la table. J'ai continué d'écrire, sans avoir pu toucher à rien, et j'ai fait manger Hannah, de peur qu'on ne m'accusât d'obstination.

Avant que de finir, il me vient à l'esprit d'aller faire un tour au jardin, pour voir si je ne trouverai rien, de l'une ou l'autre de mes

deux correspondances, qui mérite d'être ajouté à cette lettre. Je descends dans cette vue.

Je suis arrêtée. Hannah portera ma lettre au dépôt. Elle a rencontré ma mère, qui lui a demandé où j'étais, et qui lui a donné ordre de me venir dire qu'elle allait monter, pour s'entretenir avec moi dans mon propre cabinet. Je l'entends venir. Adieu, ma chère.

Lettre 20

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi après-midi*

La conférence est finie; mais je ne vois que de l'augmentation dans mes peines. Ma mère ayant eu la bonté de m'avertir que cet entretien sera le dernier effort pour me persuader, je serai aussi exacte, dans le détail, que ma tête et mon cœur me le permettront.

En entrant dans ma chambre : J'ai fait avancer le dîner, m'a-t-elle dit, et j'ai dîné fort vite, dans la seule vue de conférer avec vous. Et je vous assure que cette conférence sera la dernière qui me sera permise, et que je serai portée moi-même à désirer, si je vous trouve aussi rebelle que plusieurs se l'imaginent. J'espère que vous tromperez leur attente, et que vous ne ferez pas connaître que je n'ai pas sur vous tout le poids que mérite mon indulgence.

Votre père dîne et soupe chez votre oncle, pour nous donner une pleine liberté. Comme je dois lui faire mon rapport, à son retour, et que j'ai promis de le faire très fidèlement, il prendra par rapport à vous les mesures qu'il jugera convenables.

J'allais parler. Écoutez, Clarisse, ce que j'ai à vous dire, avant que vous ouvriez la bouche pour me répondre; à moins que vous ne soyez disposée à la soumission... Dites, l'êtes-vous? Si vous l'êtes, vous pouvez vous expliquer.

Je suis demeurée en silence.

Elle m'a regardée d'un air inquiet et douloureux. Point de soumission, je le vois. Une fille jusqu'à présent si obéissante!... Quoi? Vous ne pouvez, vous ne voulez pas parler comme je vous le dis? Et me rejetant en quelque sorte de la main : eh bien, continuez de vous taire. Je ne souffrirai, pas plus que votre père, une contradiction si déclarée.

Elle s'est arrêtée, avec un regard incertain, comme si elle eût attendu mon consentement.

Je n'ai pas cessé de garder le silence; les yeux baissés et mouillés de larmes.

Ô fille opiniâtre! Mais ouvrez la bouche; parlez : êtes-vous résolue de nous faire tête à tous, dans un point sur lequel nous sommes tous d'accord?

M'est-il permis, Madame, de vous adresser mes plaintes?

Que vous serviront les plaintes, Clarisse! Votre père est déterminé. Ne vous ai-je pas dit qu'il n'y a point à reculer? que l'honneur et l'avantage de la famille y sont également intéressés? Soyez de bonne foi. Vous l'avez toujours été, même contre vos propres intérêts. Qui doit céder à la fin, ou tout le monde à vous, ou vous à tous autant que nous sommes? Si votre dessein est de vous rendre, lorsque vous aurez reconnu qu'il vous est impossible de l'emporter, rendez-vous de bonne grâce; car il faut vous y résoudre, ou renoncer à la qualité de notre fille.

J'ai pleuré; ne sachant que dire, ou plutôt ne sachant comment je devais exprimer ce que j'avais à dire.

Apprenez qu'il y a des nullités dans le testament de votre grand-père. Il ne vous reviendra pas un schelling de cette terre, si vous refusez de vous soumettre. Votre grand-père vous l'a laissée, comme une récompense de votre respect pour lui et pour nous. Elle vous sera ôtée avec justice, si...

Permettez-moi, Madame, de vous assurer que si elle m'a été léguée injustement, je ne souhaite pas de la conserver. Mais on n'a pas manqué, sans doute, d'instruire M. Solmes de ces nullités.

Voilà, m'a-t-elle dit, une petite réponse assez effrontée. Mais faites réflexion qu'en perdant cette terre par votre obstination, vous perdez entièrement l'affection de votre père. Alors que deviendrez-vous? Que restera-t-il pour vous soutenir? Et tous

ces beaux systèmes de générosité et de bonnes actions, ne faudra-t-il pas y renoncer ?

Dans une si malheureuse supposition, lui ai-je dit, je serai obligée de me conformer aux circonstances. *On ne demande beaucoup qu'à ceux qui ont reçu beaucoup.* Je devais bénir ses soins et ceux de la bonne madame Norton, pour m'avoir appris à me contenter de peu ; de bien moins, si elle me permettait de le dire, que mon père n'avait la bonté de me donner tous les ans. Je me suis souvenue alors de l'ancien Romain et de ses lentilles.

Quelle perversité ! a repris ma mère. Mais si vous faites fond sur la faveur de l'un ou l'autre de vos deux oncles, rien n'est plus vain que cette espérance. Vous serez abandonnée d'eux, je vous assure, si vous l'êtes de votre père. Ils vous renonceront aussi pour leur nièce.

J'ai répondu que j'étais extrêmement affligée de n'avoir pas eu tout le mérite nécessaire pour faire des impressions plus profondes sur leur cœur ; mais que je ne cesserais pas de les aimer et de les honorer pendant toute ma vie.

Tout ce langage, m'a-t-elle dit, ne servait qu'à mettre en évidence ma prévention en faveur d'un certain homme. En effet mon frère et ma sœur n'allaient nulle part où l'on ne parlât de cette prévention.

C'était un grand sujet de chagrin pour moi, ai-je répondu, d'être en proie, comme elle le disait, aux discours publics ; mais je lui demandais la permission d'observer, que les auteurs de ma disgrâce dans le sein de la famille, ceux qui parlaient de ma prévention au dehors, et ceux qui lui en venaient faire le récit, étaient constamment les mêmes.

Elle m'a beaucoup grondée de cette réponse. J'ai reçu ses reproches en silence.

Vous êtes obstinée, Clarisse. Je vois que vous êtes obstinée. Elle s'est proménée dans la chambre d'un air chagrin. Ensuite se tournant vers moi : je vois que le reproche d'obstination ne vous effraie pas. Vous n'avez pas d'empressement à vous justifier. Ma crainte était de vous expliquer tout ce que je suis chargée de vous dire, s'il demeure impossible de vous persuader. Mais je m'aperçois que j'ai eu trop bonne opinion de votre délicatesse et de votre sensibilité... Une jeune créature si ferme et si inflexible ne sera pas déconcertée de s'entendre déclarer que les articles sont

actuellement dressés, et que dans peu de jours elle doit recevoir ordre de descendre pour les entendre lire et pour les signer ; car il est impossible, si votre cœur est libre, que vous y trouviez le moindre sujet d'objection, excepté peut-être qu'ils vous sont trop favorables et à toute la famille.

Je suis demeurée sans voix, absolument sans voix. Quoique mon cœur fût prêt à se fendre, je ne pouvais ni pleurer, ni parler.

Elle était fâchée, m'a-t-elle dit, de mon aversion pour cet *assortiment* (quel nom, ma chère, elle lui donnait !); mais c'était une chose décidée. L'honneur et l'intérêt de la famille y étaient attachés. Ma tante me l'avait expliqué. Elle me l'avait dit elle-même. Il fallait obéir.

Je n'ai pas cessé d'être muette.

Elle a pris *la statue* dans ses bras, c'est le nom qu'elle m'a donné ; elle m'a conjuré d'obéir, au nom de Dieu, et pour l'amour d'elle-même.

J'ai retrouvé alors le pouvoir de remuer la langue et de pleurer. Vous m'avez donné la vie, lui ai-je dit en levant les mains au Ciel, et mettant un genou à terre ; une vie, que votre bonté et celle de mon père ont rendue jusqu'à présent très heureuse. Oh ! Madame, n'en rendez pas le reste misérable.

Votre père, m'a-t-elle répondu, est dans la résolution de ne pas vous voir, jusqu'à ce qu'il retrouve en vous une fille obéissante, telle que vous l'avez toujours été. Songez que c'est mon dernier effort. C'est le dernier, songez-y bien. Donnez-moi quelque espérance, ma chère fille. Mon repos y est intéressé. Je composerai avec vous pour une simple espérance. Et votre père néanmoins demande une soumission aveugle, une soumission même de bonne grâce ! Ma fille, donnez-moi du moins de l'espérance.

Ah ! ma très chère, ma très indulgente mère, ce serait tout accorder. Puis-je être une honnête fille et donner des espérances qu'il m'est impossible de confirmer ?

Elle a paru fort en colère. Elle a recommencé à m'appeler *perverse*. Elle m'a reproché de n'avoir égard qu'à mes propres inclinations, et de ne respecter ni son repos ni mon devoir. Il était bien agréable, m'a-t-elle dit, pour des parents qui avaient fait leurs délices d'une fille pendant son enfance, et qui s'étaient attachés à lui donner une excellente éducation, dans l'attente de lui trouver un jour de justes sentiments de reconnaissance et de

soumission, de ne voir arriver néanmoins le temps qui devait couronner leurs désirs que pour la trouver opposée à son propre bonheur et à leur satisfaction, pour lui voir refuser l'offre d'un riche et noble établissement, et pour faire soupçonner à ses amis inquiets qu'elle veut se jeter entre les bras d'un libertin, qui a bravé sa famille, quelle qu'en ait pu être l'occasion, et qui a trempé ses mains dans le sang de son frère !

Cependant lorsqu'elle avait remarqué mon dégoût, elle avait plaidé plus d'une fois en ma faveur, mais sans aucune apparence de succès. Elle avait été traitée comme une mère trop passionnée, qui par une blâmable indulgence voulait encourager un enfant à s'opposer aux volontés d'un père. On lui avait reproché de former deux partis dans la famille : elle et la plus jeune de ses deux filles contre son mari, ses deux frères, son fils, sa fille aînée et sa sœur Hervey. On lui avait dit que le démêlé de mon frère et de M. Lovelace à part, elle devait être convaincue de l'avantage qui revenait à toute la famille, de l'exécution d'un contrat, duquel tant d'autres contrats dépendaient.

Elle m'a répété que le cœur de mon père y était tout entier ; qu'il aimait mieux, comme il l'avait déclaré, se voir sans fille, que d'en avoir une dont il ne pût pas disposer pour son propre bien, surtout lorsque j'avais reconnu que mon cœur était libre, et lorsque le bien général de toute la famille était attaché à mon obéissance ; que les fréquentes douleurs de sa goutte, dont chaque accès devient plus menaçant de jour en jour, ne lui faisaient plus envisager beaucoup de bonheur dans le monde et ne lui promettaient pas même une longue vie ; qu'il espérait que moi, qu'on supposait avoir contribué à prolonger celle de son père, je ne voudrais pas, par ma désobéissance, abrégé la sienne.

Cette partie du plaidoyer, ma chère, était sans doute la plus touchante. J'ai pleuré en silence sur mes propres réflexions. Je ne me sentais pas la force de répondre. Ma mère a continué : « Quels pouvaient donc être ses motifs dans l'empressement qu'il avait pour l'exécution de ce traité, si ce n'était l'honneur et l'agrandissement de sa famille qui, jouissant déjà d'une fortune convenable au plus haut rang, n'avait plus à désirer que de la distinction ? Quelque méprisables que toutes ces vues pussent être à mes yeux, je savais que j'étais la seule de la famille à qui elles parussent telles ; et mon père se réservait le droit de juger de

ce qui convenait au bien de ses enfants. Mon goût pour la retraite, que quelques-uns traitaient d'affectation, semblait couvrir des vues particulières. La modestie et l'humilité m'obligeaient bien plutôt de me défier de mon propre jugement, que de censurer des projets que tout le monde aurait formés dans la même occasion. »

Je continuais à me taire. Elle a repris encore : « C'était dans la bonne opinion que mon père avait de moi, de ma prudence, de ma soumission, de ma reconnaissance, qu'il avait répondu de mon consentement, pendant mon absence (même avant mon retour de chez Miss Howe) et qu'il avait entrepris et terminé des contrats qui ne pouvaient plus être annulés ni changés. »

Pourquoi donc, ai-je pensé en moi-même, m'a-t-on fait, à mon arrivée, un accueil si capable de m'intimider? Il y a bien de l'apparence que cet argument, comme tous les autres, a été dicté à ma mère.

« Votre père, a-t-elle continué, déclare que votre opposition inattendue et les menaces constantes de M. Lovelace le persuadent de plus en plus que le temps doit être abrégé; autant pour finir ses propres craintes, de la part d'un enfant si favorisé qui lui manque de soumission, que pour couper court aux espérances de cet homme-là. Il a déjà donné ordre qu'on lui envoie de Londres des échantillons de ce qu'il y a de plus riche en étoffes. »

Cette idée m'a fait frémir. La respiration m'a manqué. Je suis demeurée la bouche ouverte, et comme effrayée de cette terrible précipitation. Cependant j'allais m'en plaindre avec chaleur. Ma mémoire se rappelait l'auteur de cet expédient : Les femmes, disait un jour mon frère, qui ont peine à se décider pour un changement d'état, peuvent être aisément déterminées par l'éclat des préparations nuptiales, et par la vanité de devenir maîtresses d'une maison. Mais pour m'ôter le temps d'exprimer ma surprise et mes répugnances, ma mère s'est hâtée de continuer : « Mon père, m'a-t-elle dit, pour mon intérêt comme pour le sien, ne voulait pas demeurer plus longtemps dans une incertitude nuisible à son repos. Il avait même jugé à propos de l'avertir que si elle aimait sa propre tranquillité (quel avis pour une femme telle que ma mère!) et si elle ne voulait pas lui donner lieu de soupçonner qu'elle favorisait secrètement les prétentions d'un vil

libertin, caractère, avait-il ajouté, pour lequel toutes les femmes, vertueuses ou vicieuses, n'avaient que trop de goût, elle devait employer sur moi tout le poids de son autorité; et qu'elle pouvait le faire avec d'autant moins de scrupules, que de mon propre aveu j'avais le cœur libre. »

Étrange réflexion, j'ose le dire, que celle qui regarde le goût de notre sexe pour un libertin; du moins dans le cas de ma mère, qui s'est déterminée en faveur de mon père, par préférence sur plusieurs concurrents d'une égale fortune, parce qu'ils avaient moins de réputation du côté des mœurs!

Elle m'a dit encore « qu'en la quittant, mon père lui avait donné ordre, si elle ne faisait pas plus d'impression sur moi dans cette conférence que dans les premières, de se séparer de moi sur le champ, et de m'abandonner à toutes les suites de ma double désobéissance ».

Là-dessus, elle m'a pressée, avec plus d'instances et de bonté que je ne puis le représenter, de faire connaître à mon père, aussitôt qu'il serait rentré, que j'étais disposée à lui obéir; et la crainte lui a fait ajouter encore une fois, que c'était pour son repos comme pour le mien.

Pénétrée des bontés de ma mère, extrêmement touchée de cette partie de son discours qui avait rapport à sa propre tranquillité, et à l'injustice qu'on lui faisait de la soupçonner d'une préférence secrète de l'homme que toute la famille haïssait, sur celui qui était l'objet de mon aversion, j'ai souhaité, ma chère, qu'il ne me fût pas absolument impossible d'obéir. Je suis entrée dans de nouvelles réflexions; j'ai hésité, j'ai considéré, j'ai gardé le silence assez longtemps. Il m'était aisé de remarquer combien mon embarras donnait d'espérance à ma mère. Mais lorsque je suis revenue à penser que tout était l'ouvrage d'un frère et d'une sœur, poussés par des vues d'intérêt propre et d'envie; que je n'avais pas mérité le traitement que j'essayais depuis plusieurs jours; que ma disgrâce était déjà le sujet des discours publics; que mon aversion pour l'homme qui la cause était trop connue pour recevoir jamais d'autres couleurs; qu'un consentement paraîtrait moins l'effet du devoir, que la marque d'une âme lâche et sordide, qui chercherait à conserver les avantages d'une grande fortune par le sacrifice de son bonheur; que ce serait donner, à mon frère et à ma sœur, un sujet de triomphe sur moi et

sur M. Lovelace, qu'ils ne manqueraient pas de faire valoir, et qui, malgré le peu d'intérêt que j'y prends par rapport à lui, pourrait être suivi de quelque fatal désastre; d'un autre côté, la figure révoltante de M. Solmes, ses manières encore plus désagréables, son jugement si borné; le jugement, ma chère! la gloire d'un homme! cette qualité si indispensable dans le chef et le directeur d'une famille pour se conserver le respect qu'une honnête femme doit lui rendre, ne fût-ce que pour justifier son propre choix, et qu'elle doit souhaiter de lui voir rendre par tout le monde : sans compter que l'infériorité de M. Solmes (je puis bien le dire à vous, et même je crois sans beaucoup de présomption) publierait, à tous ceux qui voudraient l'observer, quels auraient dû être mes motifs; toutes ces réflexions, qui me sont toujours présentes, se réunissant en foule dans mon esprit : Je voudrais, Madame, ai-je dit en joignant les mains avec une ardeur où tout mon cœur était engagé, souffrir les plus cruelles tortures, la perte d'un de mes membres, et celle même de la vie, pour assurer votre repos. Mais chaque fois que pour vous obéir je veux penser avec faveur à cet homme-là, je sens que mon aversion augmente. Vous ne sauriez, Madame, non, vous ne sauriez croire, combien toute mon âme lui résiste... Et parler de traités conclus, d'étoffes, de temps abrégé!... Sauvez-moi, sauvez-moi, ô ma chère mère! sauvez votre fille du plus horrible de tous les malheurs.

Jamais on n'a vu sur un visage, plus vivement que sur celui de ma mère, la douleur exprimée sous des apparences forcées de colère; jusqu'à ce que le dernier de ces deux sentiments l'emportant sur l'autre, elle s'est tournée pour me quitter, en levant les yeux et frappant du pied. Étrange opiniâtreté! C'est tout ce que j'ai pu entendre de quelques mots qu'elle a prononcés. Elle allait sortir; et moi, dans une espèce de transport, j'ai saisi sa robe : Ayez pitié de moi, ma très chère mère! Ne me renoncez pas tout à fait. Si vous vous séparez de votre fille, que ce ne soit pas avec les marques d'une réprobation absolue. Mes oncles peuvent avoir le cœur endurci contre mes larmes. Mon père peut demeurer inflexible. Je puis souffrir de l'ambition de mon frère et de la jalousie de ma sœur. Mais que je ne perde pas l'affection de ma mère; ou qu'il me reste au moins sa pitié.

Elle s'est tournée vers moi, avec des rayons plus propices. Vous avez ma tendresse. Vous avez ma pitié. Mais, ô très chère fille! je n'ai pas la vôtre.

Hélas! Madame, vous l'avez. Vous avez aussi tout mon respect; vous avez toute ma reconnaissance! mais dans ce seul point... ne puis-je être obligée cette fois seulement? N'y a-t-il aucun expédient qu'on veuille accepter? N'ai-je pas fait une offre raisonnable...

Je souhaiterais pour notre intérêt commun, fille trop chère et trop obstinée, que la décision de ce point dépendît de moi. Mais pourquoi me presser et me tourmenter, lorsque vous savez si bien qu'elle n'en dépend pas? L'offre de renoncer à M. Lovelace n'est que la moitié de ce qu'on désire. Et d'ailleurs personne ne la croira sincère, quand j'en aurais moi-même cette opinion. Aussi longtemps que vous ne serez pas mariée, M. Lovelace conservera des espérances; et, suivant l'opinion des autres, vous conserverez de l'inclination pour lui.

Permettez-moi, chère Madame, de vous représenter que votre bonté pour moi, votre patience, l'intérêt de votre repos, ont plus de poids dans mon cœur que tout le reste ensemble. Quand je devrais être traitée par mon frère, et à son instigation, par mon père, comme la dernière des esclaves, et non comme une fille et une sœur, mon âme n'est pas celle d'une esclave. Vous ne m'avez pas élevée dans des sentiments indignes de vous.

Ainsi, Clary, vous voilà déjà disposée à braver votre père. Je n'ai eu que trop de sujet d'appréhender tout ce qui arrive. À quoi tout ce désordre aboutira-t-il? Je suis (en poussant un profond soupir), je suis forcée de m'accommoder à bien des humeurs.

C'est ma douleur, ma très respectable mère, de vous voir dans cette triste nécessité. Et peut-on se persuader que cette considération même et la crainte de ce qui peut m'arriver de pire encore, de la part d'un homme qui n'a pas la moitié du jugement de mon père, ne m'ait pas extrêmement prévenue contre l'état du mariage? C'est une sorte de consolation, lorsqu'on est exposé à des contradictions injustes, de les recevoir du moins d'un homme de sens. Je vous ai entendu dire, Madame, que mon père avait été longtemps d'une humeur fort douce, sans reproche dans sa personne et dans ses manières. Mais l'homme qui m'est proposé...

Gardez-vous de faire tomber vos réflexions sur votre père (trouvez-vous, ma chère, que ce que je viens de dire, car ce sont mes propres termes, eût l'air de réflexions sur mon père?). Il est impossible, je ne cesserai pas de le répéter, a continué ma mère, que si votre indifférence était égale pour tous les hommes, vous fussiez si opiniâtre dans vos volontés. Je suis lasse de cette obstination. La plus inflexible fille! Vous oubliez qu'il faut que je me sépare de vous, si vous n'obéissez pas. Vous ne vous souvenez plus que c'est à votre père que vous aurez à faire, si je vous quitte. Encore une fois, pour la dernière, êtes-vous déterminée à braver le ressentiment de votre père? Êtes-vous déterminée à braver vos oncles? Prenez-vous le parti de rompre avec toute la famille, plutôt que de voir M. Solmes... plutôt que de me donner la moindre espérance?

Cruelle alternative! Mais, Madame! la sincérité, l'honnêteté de mon cœur ne sont-elles pas intéressées dans ma réponse? Ne peut-elle entraîner le sacrifice de mon bonheur éternel? La moindre ombre de l'espérance que vous me demandez ne sera-t-elle pas changée aussitôt en certitude absolue? Ne cherche-t-on pas à m'embarrasser dans mes propres réponses, pour en conclure que je suis disposée à la soumission sans le savoir moi-même? Hélas! Je vous demande pardon, Madame! Pardonnez la hardiesse de votre fille dans une si importante occasion. Des articles dressés! l'ordre donné pour des étoffes? le temps abrégé! chère, chère Madame, comment puis-je donner des espérances et ne pas vouloir être à cet homme-là?

Ah! ma fille, ne dites plus que votre cœur soit libre. Vous vous trompez vous-même, si vous le pensez.

Un vif sentiment d'impatience m'a fait tordre mes mains. Faut-il me voir ainsi poussée, par l'instigation d'un frère ambitieux, et par une sœur, qui...

Combien de fois, Clary, vous ai-je défendu des réflexions qui blessent la bonté de votre naturel? Votre père, vos oncles, tout le monde enfin ne soutient-il pas M. Solmes? Et je vous répéterai, fille ingrate, fille aussi inflexible qu'ingrate, qu'il est évident pour moi-même, qu'une résistance si opiniâtre, dans une jeune créature qui a toujours été si obéissante, ne peut venir que d'un amour indigne de votre prudence. Vous pouvez deviner quelle sera la première question de votre père à son retour. Il faut qu'il

soit informé que je n'ai pu rien obtenir de vous. J'ai fait mon rôle. C'est à vous à me chercher, si votre cœur change avant son arrivée. Comme il s'arrête à souper, vous avez quelques heures de plus. Je ne vous chercherai plus, je ne vous ferai plus chercher. Adieu.

Elle m'a quittée. Qu'ai-je pu faire que de pleurer?

Il est certain que je suis plus vivement touchée pour l'intérêt de ma mère que pour le mien; et tout considéré, surtout lorsque je fais réflexion que les mesures dans lesquelles elle est engagée sont, j'ose le dire, contraires à son propre sentiment, elle mérite plus de compassion que moi-même. Excellente femme! Quelle pitié que sa douceur et sa condescendance n'obtiennent pas les égards dus à tant de grâces et de charmes! Si elle n'avait pas laissé prendre, comme je l'ai déjà observé à regret, tant d'ascendant sur elle à des esprits violents, tout en irait bien mieux pour elle et pour moi.

Mais tandis que je me laisse entraîner ici par ma plume, je souffre que cette chère mère soit fâchée contre moi, dans les craintes dont elle est remplie pour elle-même. Elle m'a dit à la vérité que je devais la chercher si je changeais de résolution, et cette condition est l'équivalent d'une défense. Mais comme elle m'a laissée dans un vif chagrin, ne serait-ce pas marquer de l'obstination, et faire entendre que je renonce au secours de sa médiation, que de ne pas descendre avant le retour de mon père, pour implorer sa pitié et sa faveur dans le récit qu'elle lui prépare? Je veux me présenter à sa porte. J'aimerais mieux que le monde entier fût en colère contre moi que ma mère.

En même temps, pour ne conserver près de moi aucun écrit de cette nature, Hannah portera celui-ci au dépôt. Si vous recevez deux ou trois de mes lettres à la fois, vous n'en jugerez que mieux, d'un temps à l'autre, quelles doivent être les inquiétudes et les peines de votre malheureuse amie.

CL. HARLOVE

Lettre 21

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi au soir*

Je suis descendue : mais, avec les meilleures intentions, je crois que le malheur m'accompagne dans tout ce que j'entreprends. J'ai gâté mes affaires, comme vous l'allez lire, au lieu de les réparer.

J'ai trouvé ma mère et ma sœur ensemble. Ma mère, autant que j'en ai pu juger par la couleur de son charmant visage, et par une rougeur plus sombre que j'ai remarquée aussi sur celui de ma sœur, venait de parler avec chaleur contre la plus malheureuse de ses deux filles. Peut-être avait-elle fait à Bella un récit de ce qui s'était passé entre elle et moi, capable de la justifier à ses yeux, à ceux de mon frère, à ceux de mes oncles, et de prouver qu'elle s'était employée sincèrement à me persuader.

Je suis entrée, de l'air je crois d'une criminelle abattue, et j'ai demandé la faveur d'une audience particulière. La réponse de ma mère, dans ses regards comme dans ses termes, n'a que trop vérifié mes conjectures.

Clarisse, m'a-t-elle dit d'un air de sévérité qui ne s'accorde jamais avec la douceur de ses traits, votre visage m'annonce des demandes plutôt que des soumissions. Si je me trompe, hâtez-vous de me le dire, et je vous suis où vous voudrez ; mais autrement, vous pouvez vous expliquer devant votre sœur.

Ma mère, ai-je pensé en moi-même, qui sait que je n'ai pas une amie dans ma sœur, pourrait bien passer avec moi dans la chambre voisine.

Je venais, ai-je dit, pour lui demander pardon, s'il m'était échappé quelque chose qui ne fût pas conforme au respect que j'avais pour elle, et pour la supplier d'adoucir le mécontentement de mon père, dans le rapport qu'elle devait lui faire à son retour.

Quels regards du côté de ma sœur! Quelles rides sur son front! Quelle affectation à lever les mains et les yeux!

Ma mère était assez fâchée, sans avoir besoin d'y être excitée; elle m'a demandé pourquoi j'étais descendue, si je continuais d'être intraitable?

À peine avait-elle fini ces deux mots, qu'on est venu annoncer M. Solmes, qui était dans l'antichambre, et qui demandait la permission d'entrer.

Hideuse créature! Quelle raison pouvait l'amener, à la fin du jour, lorsqu'il faisait déjà nuit? Mais une seconde réflexion m'a fait juger qu'on était convenu qu'il serait ici à souper, pour apprendre le résultat de la conférence que j'avais eue avec ma mère, et dans l'espérance que mon père, en arrivant, pourrait nous trouver tous ensemble.

J'allais sortir avec précipitation; mais ma mère m'a dit que, puisque je n'étais descendue que pour me moquer d'elle, sa volonté était que je demeurasse, et qu'en même temps c'était à moi de voir si j'étais capable de tenir une conduite qui pût l'engager à faire à mon père un rapport aussi favorable que je paraissais le désirer.

Ma sœur triomphait. J'étais piquée au vif de me trouver prise, et d'avoir essuyé un rebut si humiliant, accompagné de regards qui se sentaient moins de l'indulgence d'une mère que de la raillerie insultante d'une sœur; car ma mère semblait se faire elle-même un plaisir de mon embarras.

L'homme est entré avec sa marche ordinaire, qui est par pauses : comme si le même vide d'idées qui fait siffler le paysan de Dryden, lui faisait compter ses pas. Il a fait d'abord sa révérence à ma mère, ensuite à ma sœur, ensuite à moi, parce que me regardant déjà comme sa femme, il a cru apparemment que mon tour devait venir le dernier. Il s'est assis près de moi; il nous a dit des nouvelles générales du temps, qui était assez froid, suivant

ses observations. Pour moi, j'étais fort éloignée de m'en ressentir. Puis, s'adressant à moi : Comment le trouvez-vous, Miss ? Et de cette question, il a voulu passer à prendre ma main.

Je l'ai retirée, assez dédaigneusement je crois... Ma mère a froncé le sourcil. Ma sœur s'est mordu les lèvres.

Je n'ai pu me modérer : de toute ma vie je ne me suis senti tant de hardiesse ; car j'ai continué mon plaidoyer, comme si M. Solmes n'eût pas été présent.

La rougeur est montée au visage de ma mère ; elle le regardait, elle regardait ma sœur, elle jetait aussi les yeux sur moi. Ceux de ma sœur étaient plus ouverts et plus grands que je ne les ai jamais vus.

Le stupide personnage n'a pas laissé de m'entendre ; il tous-sait, et passait d'une chaise à une autre.

J'ai continué mes supplications à ma mère, pour obtenir un rapport favorable : il n'y avait qu'un dégoût invincible...

À quoi pense donc cette petite fille ? Quoi ? Clary ! Est-ce un sujet... Est-ce... est-ce... est-ce là le temps... Elle a tourné encore les yeux sur M. Solmes.

Je suis fâchée, quand j'y fais réflexion, d'avoir jeté ma mère dans un si grand embarras ; c'était assurément une effronterie de ma part.

Je lui en ai demandé pardon ; mais mon père, lui ai-je dit, devait revenir ; je ne pouvais espérer d'autre occasion. Je m'imaginai que puisqu'il ne m'était pas permis de sortir, la présence de M. Solmes ne devait pas me priver d'un avantage si important pour moi, et qu'en même temps je pouvais lui faire connaître (jetant les yeux sur lui) que si ses visites avaient quelque rapport à moi, elles étaient tout à fait inutiles.

Cette petite fille est-elle folle ! a dit ma mère en m'interrompant. Ma sœur affectant de lui parler à l'oreille, quoique assez haut pour être entendue : C'est dépit, Madame, parce que vous lui avez ordonné de demeurer. Je me suis contentée de lui jeter un regard ; et me tournant vers ma mère : Permettez-moi, Madame, de répéter ma prière. Je n'ai plus de frère, je n'ai plus de sœur. Si je perds la faveur de ma mère, je demeure à jamais sans ressource.

M. Solmes est revenu sur sa première chaise, et s'est mis à ronger la pomme de sa canne, qui est une tête gravée, presque aussi laide que la sienne : je n'aurais pas cru qu'il fût si sensible.

Ma sœur s'est levée, le visage couleur d'écarlate; et s'approchant de la table, où était un éventail, elle l'a pris et s'en est servie à se rafraîchir, quoique M. Solmes eût observé que l'air n'était pas chaud.

Ma mère est venue à moi, et me prenant rudement par la main, elle m'a fait passer avec elle dans une chambre voisine : Croyez-vous, Clary, que cette conduite ne soit pas bien hardie et bien offensante?

Je vous demande pardon, Madame, si elle paraît telle à vos yeux; mais il me semble, ma chère mère, qu'on me tend ici des pièges. Je ne connais que trop le manège de mon frère. Avec un mot d'honnêteté, il aura mon consentement pour tout ce qu'il souhaite que je lui abandonne : lui et ma sœur prennent la moitié trop de peine.

Ma mère allait me quitter, avec les marques d'un furieux mécontentement. Un seul mot, chère Madame! de grâce un seul mot, je n'ai qu'une faveur à vous demander.

Que me va donc dire cette petite fille?

Ah, Madame! je crois pénétrer le fond de l'intrigue : jamais je ne puis penser à M. Solmes; mon père fera du bruit lorsqu'il apprendra ma résolution; on jugera de la tendresse de votre cœur pour une malheureuse fille, qui semble abandonnée de tous les autres, par la bonté que vous avez eue d'écouter mes prières; on prendra des mesures pour me tenir renfermée, et pour m'interdire votre vue, et celle de toutes les personnes qui conservent un peu d'amitié pour moi (c'est de quoi je suis menacée, ma chère); et si l'on en vient à cette extrémité, si l'on m'ôte le pouvoir de plaider ma propre cause, et d'en appeler à vous et à mon oncle Harlove, qui êtes ma seule espérance, la porte sera ouverte à toutes sortes de fables et de mauvaises interprétations. Ce que je vous demande à genoux, Madame, c'est que, supposé qu'on ajoute cette nouvelle disgrâce à tout ce que j'ai déjà souffert, vous ne consentiez pas, du moins s'il est possible, à m'ôter la liberté de vous parler.

Votre Hannah, qui prête l'oreille à tout, vous a donné cette information, comme beaucoup d'autres.

Hannah, Madame, ne prête l'oreille à rien.

Ne prenez pas son parti; on sait qu'elle n'est utile à rien de bon. On sait... mais ne me parlez plus de cette intrigante. Il est vrai que la menace de votre père est de vous renfermer dans votre chambre si vous n'obéissez pas, dans la vue de vous ôter toute occasion de correspondre avec ceux qui vous endurcissent contre ses volontés. Il m'avait ordonné, en sortant, de vous le déclarer si je vous trouvais rebelle. Mais j'ai senti de la répugnance à vous faire une déclaration si dure, dans l'espérance où j'étais encore de vous ramener à la soumission. Je suppose qu'Hannah peut l'avoir entendu, et qu'elle vous l'a rapporté. Ne vous a-t-elle pas dit aussi comment il a déclaré que si quelqu'un devait mourir de chagrin, il aimait mieux que ce fût vous que lui? Mais je vous assure qu'on vous fera une prison de votre chambre, pour vous empêcher de nous tourmenter sans cesse par vos *appels*; et nous verrons qui doit se soumettre, ou vous, ou tout le monde à vous.

J'ai voulu justifier Hannah, et rejeter mes informations sur l'écho de ma sœur, Betty Barnes, qui les avait communiquées à une autre servante : on m'a répété l'ordre de me taire. Je m'apercevrais bientôt, m'a dit ma mère, que les autres pouvaient avoir autant de résolution que je marquais d'opiniâtreté. Et pour la dernière fois, elle voulait bien ajouter que, remarquant assez le fond que je faisais sur son indulgence, dans le temps que je paraissais si peu touchée de la mettre aux mains avec mon père, avec ses frères et ses autres enfants, elle m'assurait qu'elle était aussi déterminée que tous les autres contre M. Lovelace, et pour M. Solmes et le plan de la famille; et qu'elle ne refuserait son consentement à aucune des mesures qu'on jugerait nécessaires, pour réduire au devoir une fille opiniâtre.

J'étais prête à tomber sans force. Elle a eu la bonté de me donner le bras pour me soutenir. Et voilà, lui ai-je dit, tout ce que j'ai à me promettre d'une si bonne mère!

Oui : mais, Clarisse, je veux vous ouvrir encore une voie. Rentrez, conduisez-vous honnêtement avec M. Solmes; et que votre père vous trouve ensemble, dans les termes, du moins, de la civilité.

Je crois que mes jambes se remuaient d'elles-mêmes pour sortir de la chambre où j'étais, et m'avancer vers l'escalier. Là, je

me suis arrêtée. Si vous êtes résolue à nous braver tous, a repris ma mère, vous pouvez remonter à votre appartement, comme vous m'y paraissez disposée; et que le Ciel ait pitié de vous.

Hélas! c'est la grâce que je lui demande; car je ne puis donner des espérances que je n'ai pas dessein de remplir. Mais, ma chère mère! accordez-moi du moins le secours de vos prières. Les miennes seront pour ceux qui m'ont jetée dans cet abîme de douleurs.

J'allais monter l'escalier.

Vous remontez donc Clary?

J'ai tourné le visage vers elle. Mes officieuses larmes plaidaient pour moi. Je n'ai pu ouvrir la bouche, et je suis demeurée immobile.

Chère fille, ne me déchirez pas le cœur! Ma très chère fille, ne prenez pas plaisir à me déchirer le cœur! Elle tendait la main vers moi, mais sans quitter la place où elle était debout. Que puis-je, Madame, hélas que puis-je faire! Rentrez, ma fille; rentrez, ma chère fille: que votre père puisse seulement vous trouver ensemble.

Quoi, Madame? lui donner de l'espérance? donner de l'espérance à M. Solmes?

Opiniâtre, perverse, rebelle Clarisse! en me rejetant de la main et me regardant d'un œil de courroux: suivez donc vos caprices et remontez. Mais gardez-vous de descendre sans permission, jusqu'à ce que votre père ait ordonné de votre sort.

Elle s'est dérobée de mes yeux avec une vive indignation, et je suis remontée à ma chambre, le cœur pesant, les jambes si lentes que j'avais peine à les traîner.

Mon père est revenu, et mon frère est rentré avec lui. Quoiqu'il soit tard, ils sont enfermés tous ensemble. Il n'y a point une porte ouverte; pas une âme qui remue. Lorsque Hannah monte ou descend, on l'évite comme une personne infectée.

L'assemblée chagrine est finie. On vient d'envoyer chez mes deux oncles et chez ma tante Hervey, pour les prier d'être ici demain à déjeuner. Je suppose que je recevrai alors ma sentence. Il est onze heures passées, et j'ai reçu ordre de ne me pas mettre au lit.

*À minuit*

On est venu à ce moment me demander toutes les clés. Le premier dessein était de me faire descendre ; mais mon père a dit qu'il ne pourrait prendre sur lui de me regarder. Étrange changement dans l'espace de quelques semaines ! Chorey était la messagère. Elle avait les larmes aux yeux en s'acquittant de sa commission.

Pour vous, ma chère, vous êtes heureuse ! Puissiez vous l'être toujours ! Alors, je ne serai pas tout à fait misérable. Adieu, ma tendre amie.

Lettre 22

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Dimanche matin 5 de mars*

Hannah vient de m'apporter une lettre de M. Lovelace, qui a été mise au dépôt cette nuit, et qui est signée aussi de Milord M...

Il m'y apprend « que M. Solmes se vante partout d'être à la veille de se marier avec une des plus modestes femmes d'Angleterre, et que mon frère aide à l'explication, en assurant à tout le monde que la plus jeune de ses deux sœurs doit être dans peu de temps la femme de M. Solmes. Il me parle de l'ordre donné pour les étoffes, comme ma mère me l'a déclaré ».

Il ne lui échappe rien, ma chère, de tout ce qui se dit ou qui se fait dans la maison.

« Ma sœur, dit-il, répand les mêmes bruits; avec un soin si affecté d'aggraver l'insulte qui retombe sur lui, qu'il ne peut être qu'extrêmement piqué et de la manière et de l'occasion. »

Il s'exprime là-dessus dans des termes fort violents.

« Il ignore quels peuvent être les motifs de ma famille pour lui préférer un homme tel que Solmes. Si ce sont les grands avantages qu'on me fait dans les articles, Solmes n'offrira rien qu'il ne soit prêt à faire comme lui.

« S'il est question de fortune et de naissance, il n'a point d'objection à craindre sur le premier point. À l'égard du second, il se rabaisserait trop par une comparaison odieuse. Il appelle au

témoignage de Milord M... pour la régularité de sa vie et de ses mœurs, depuis qu'il a commencé à me rendre des soins et qu'il aspire à me plaire. »

Je suppose, ma chère, qu'il a souhaité que sa lettre fût signée de Milord, comme garant de sa conduite.

Il me presse « de permettre qu'il rende, avec Milord, une visite à mon père et à mes oncles, dans la vue de faire des propositions qui ne demandent que d'être entendues pour être acceptées; et il promet de se soumettre à toutes les mesures que je lui prescrirai pour une parfaite réconciliation.

« Il ne fait pas difficulté, dans cette espérance, de me demander un entretien particulier dans le jardin de mon père, où je me ferai accompagner du témoin que je voudrai choisir. »

Réellement, ma chère, si vous lisiez sa lettre, vous vous imagineriez que je lui aurais donné beaucoup d'encouragement, et que je serais en traité direct avec lui; ou qu'il serait sûr que mes amis me forceront de chercher des protections étrangères: car il a l'audace de m'offrir, au nom de Milord, un asile contre les persécutions, si elles deviennent tyranniques, en faveur de Solmes.

Je suppose que c'est la méthode de son sexe, de hasarder des offres et des propositions hardies, pour embarrasser les personnes inconsidérées du nôtre, dans l'espérance que nous aurons trop de complaisance ou de timidité pour en faire un sujet de querelle; et si cette hardiesse n'est pas rebutée, de regarder notre silence comme un consentement volontaire, ou comme une démarche en leur faveur.

Il y a dans cette lettre d'autres particularités, dont je voudrais que vous fussiez informée. Mais je prendrai une autre occasion pour vous envoyer la lettre même, si je n'ai pas le temps d'en faire une copie.

Ce n'est pas sans chagrin que je considère comment j'ai été engagée d'un côté, et poussée de l'autre, dans une correspondance clandestine, qui n'a que trop l'air d'un commerce d'amour, et dont je trouve la condamnation dans les sentiments de mon cœur.

Il est aisé de voir que si je tarde à la rompre, ma triste situation ne fera qu'augmenter de jour en jour les avantages de M. Lovelace, et par conséquent mes embarras. Cependant si je la finis, sans y mettre pour condition que je serai délivrée de

M. Solmes... Croyez-vous, ma chère, qu'il ne soit pas à propos de la continuer encore un peu, pour trouver le moyen, en cédant celui-ci, de me débarrasser de l'autre? N'est-ce pas de vous seule, à présent, que je puis attendre des conseils?

Tous mes parents sont assemblés. Ils sont à déjeuner ensemble. Solmes est attendu. Je suis dans une inquiétude extrême : il faut que je quitte ma plume.

Ils partent tous ensemble pour aller à l'église. Hannah m'apprend qu'ils ont l'air fort embarrassé. Elle est persuadée qu'ils ont pris quelque résolution.

*Dimanche à midi*

Quel cruel tourment que l'incertitude! Je veux demander la permission d'aller ce soir à l'église. Je m'attends d'être refusée; mais si je ne la demande point, on dira que j'y ai manqué par ma faute.

J'ai fait appeler Chorey. Chorey est venue. Je l'ai chargée de porter ma requête à ma mère, pour la permission d'aller cet après-midi à l'église. Devineriez-vous la réponse? Dites-lui qu'elle doit s'adresser à son frère, dans tout ce qu'elle voudra demander. Ainsi, ma chère, je suis entièrement livrée à mon frère!

Cependant je me suis déterminée à recourir à lui pour obtenir cette faveur; et lorsqu'on m'a envoyé mon dîner solitaire, j'ai donné un billet aux domestiques, dans lequel je m'adressais à mon père, par ses mains, pour demander la permission d'aller à l'église.

Voici sa méprisante réponse : Dites-lui qu'on délibérera demain sur sa demande. Qu'en dites-vous, ma chère? On délibérera demain sur la permission que je demande d'aller à l'église aujourd'hui.

La patience est le seul retour dont je puisse payer cette insulte.

Mais croyez-moi, cette méthode ne réussira pas avec votre Clarisse. Je suppose néanmoins que ce n'est que le prélude de tout ce que je dois attendre de mon frère, à présent que je suis livrée à lui.

Après y avoir réfléchi, j'ai jugé que le meilleur parti était de renouveler ma demande. Voici la copie de mon billet, et celle du sien.

Je ne sais, Monsieur, quel sens je dois donner à votre réponse. Si c'est une simple plaisanterie, j'espère que vous demeurerez dans la même disposition, et que ma demande sera accordée. Vous savez que lorsque je me suis trouvée au logis, et en bonne santé, je n'ai jamais manqué à l'église; excepté les deux derniers dimanches, qu'on m'a conseillé de n'y point aller. Ma situation présente est telle, que je n'ai jamais eu tant de besoin du secours des prières publiques. Je m'engagerai solennellement à n'aller que là et à revenir. Je me flatte qu'on ne m'attribuera point d'autres vues. L'abattement de mes esprits, que je puis nommer assez justement une indisposition, sera une excuse fort naturelle pour me garantir des visites, et je ne répondrai que de loin aux civilités des personnes de ma connaissance. Il est inutile que tout le monde soit informé de mes disgrâces, si elles doivent avoir une fin. Ainsi je demande cette faveur pour le soutien de ma réputation, afin que je puisse marcher tête levée dans le voisinage, si je vis assez pour voir la fin des rigueurs qui semblent destinées à votre malheureuse sœur,

CL. HARLOVE

Se faire un objet si important d'aller à l'église, pendant qu'on brave tous ses parents dans une affaire qui est pour eux de la dernière conséquence, c'est une absurdité. Ce qu'on vous recommande, Miss, c'est la pratique de vos dévotions particulières. Puissent-elles changer l'esprit d'une jeune fille, des plus obstinées dont il y ait jamais eu d'exemple! On se propose, je vous le déclare nettement, de vous ramener au sentiment de votre devoir par la mortification. Les voisins, de l'estime desquels vous paraissez si jalouse, savent déjà que vous le bravez. Ainsi, Miss, si vous faites cas réellement de votre réputation, faites-le connaître comme vous le devez. Il dépend encore de vous de l'établir ou de la ruiner.

JAMES HARLOVE

Vous voyez, ma chère, comment mon frère m'a fait tomber dans ses filets. Et moi, comme un simple et malheureux oiseau, je ne me débats que pour m'y embarrasser de plus en plus.

Lettre 23

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Lundi au matin, 6 mars*

Ils sont résolus à me faire mourir de chagrin. Ma pauvre Hannah est congédiée, honteusement congédiée. Voici les circonstances.

J'avais fait descendre cette pauvre fille pour apporter mon déjeuner. Au lieu d'elle, l'effrontée Betty Barnes, la confidente et la servante de ma sœur (si une confidente favorite peut être traitée de servante) est montée à ma chambre une demi-heure après.

Que souhaitez-vous, Miss, pour votre déjeuner?

Ce compliment m'a surprise de sa part. Ce que je veux pour mon déjeuner, Betty? Comment! Quoi? je veux Hannah... Je ne savais ce que je devais dire.

Ne soyez pas étonnée, Miss, vous ne verrez plus Hannah dans cette maison.

Le Ciel m'en préserve! lui est-il arrivé quelque mal! Quoi? qu'est devenue Hannah?

Sans vous laisser dans l'embarras, Miss, voici l'histoire. Votre père et votre mère croient qu'Hannah a fait assez de mal dans la maison. Elle a reçu ordre de plier bagage (c'est le terme de cette audacieuse créature) et je suis chargée de vous servir.

Mes larmes ont commencé à couler. Je n'ai pas besoin de vos services, Betty. Non, non, je n'attends aucun service de vous;

mais où est Hannah ? Ne puis-je lui parler ? Je lui dois une demi-année de gages. Ne m'est-il pas permis de la voir pour la payer ? On me défend peut-être de la revoir jamais ; car ils sont résolus de me faire mourir de chagrin.

Ils font la même plainte de vous ; ainsi bon chat, bon rat, Miss.

Je l'ai traitée d'impertinente, et je lui ai demandé si c'était par ses effronteries que son service devait commencer. Cependant pour satisfaire mon empressement, elle est allée me chercher cette pauvre fille, qui n'avait pas moins d'impatience de me voir. Il a fallu souffrir que notre entrevue ait eu Chorey et Betty pour témoins. J'ai remercié ma bonne Hannah de ses services passés. Son cœur était prêt à se fendre. Elle s'est mise à justifier sa fidélité et son attachement, en protestant qu'elle n'était coupable de rien. Je lui ai répondu que ceux qui étaient la cause de sa disgrâce ne doutaient pas de son honnêteté ; que c'était un outrage qui n'avait rapport qu'à moi ; qu'ils avaient eu raison de croire que j'y serais fort sensible, et que je souhaitais qu'elle pût trouver une aussi bonne condition. Jamais, jamais une aussi bonne maîtresse, m'a-t-elle dit en se tordant les mains, et la pauvre créature s'est fort étendue sur mes louanges et sur son affection pour moi. Nous sommes portés, vous le savez ma chère, à louer nos bienfaiteurs, parce qu'ils sont nos bienfaiteurs ; comme si chacun faisait bien ou mal autant qu'il nous est utile ou qu'il nous nuit. Mais cette bonne fille s'étant rendue digne de mon amitié, il n'y a point de mérite à l'avoir traitée avec une faveur qu'il y aurait eu de l'ingratitude à lui refuser.

Je lui ai fait présent d'un peu de linge, de quelques dentelles et d'autres choses. Au lieu de quatre guinées qui lui étaient dues pour ses gages, je lui en ai donné six ; et je lui ai promis que si la liberté de disposer de moi m'était jamais rendue, je penserais à elle pour le premier rang à mon service. Betty s'est déjà crue en droit d'en témoigner de la jalousie à Chorey.

Hannah ne s'est pas fait une peine de me dire devant elle, parce qu'elle n'en a pas eu d'autre occasion, qu'on l'avait examinée sur les lettres que j'ai écrites, ou que j'ai reçues, et qu'elle avait offert ses poches à Miss Harlove, qui les a visitées, et qui a mis même les doigts sous son corset, pour s'assurer qu'elle n'en avait point.

Elle m'a rendu compte du nombre de mes faisans et de mes bantams. J'ai affecté de dire que j'en prendrais soin moi-même et que je les visiterais deux ou trois fois le jour. Nous avons pleuré toutes deux en nous quittant. C'est un chagrin bien cuisant de se voir enlever avec cette hauteur un domestique auquel on est affectionné. Je n'ai pu m'empêcher de dire que ces méthodes pouvaient abréger mes jours, mais que de toute autre manière elles répondraient mal aux intentions des auteurs de ma disgrâce. Betty a dit à Chorey, avec un sourire moqueur, qu'elle s'imaginait que la victoire demeurerait aux plus habiles. Je n'ai pas témoigné que je l'eusse entendue. Si cette créature est persuadée que j'ai dérobé le cœur d'un amant à sa maîtresse, comme vous dites qu'elle s'en est expliquée, elle peut croire en elle-même qu'elle se fera un mérite de ses impertinences.

C'est ainsi qu'on m'a forcée d'abandonner ma fidèle Hannah. Si vous pouvez lui procurer quelque place qui soit digne d'elle, rendez-lui ce bon office pour l'amour de moi.

Lettre 24

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Lundi vers midi*

Je viens de recevoir la lettre que vous trouverez sous cette enveloppe. Mon frère l'emporte à présent sur tous les points qu'il s'est proposés. Je vous envoie aussi une copie de ma réponse : c'est tout ce que je puis vous écrire à ce moment.

Miss Clary,

Par l'ordre exprès de votre père et de votre mère, je vous écris pour vous défendre de vous présenter devant eux, et de paraître au jardin lorsqu'ils y seront; ou quand ils n'y seront pas, d'y paraître autrement qu'avec Betty Barnes, si vous n'obtenez d'ailleurs quelque permission particulière.

Sous peine de leur disgrâce, on vous défend aussi toute correspondance avec ce vil Lovelace; avec qui l'on sait que vous n'avez pas cessé d'en avoir par le ministère de votre rusée servante, qui n'a été congédiée que par cette raison, comme il était convenable.

Point de correspondance avec Miss Howe, qui s'est donné depuis peu de fort grands airs, et qui pourrait fort bien prêter son entremise pour votre commerce avec ce libertin; ni en un mot avec qui que ce soit, sans une permission expresse.

Vous ne paraîtrez point devant l'un ou l'autre de vos deux oncles sans en avoir obtenu d'eux la permission. Après la conduite que vous avez tenue à l'égard de votre mère, c'est par un sentiment de miséricorde pour vous, que votre père refuse de vous voir.

Vous ne paraîtrez dans aucun appartement de la maison, où il n'y a pas longtemps que tout était soumis à votre gouvernement ; à moins que vous ne receviez ordre de descendre.

En un mot, vous vous tiendrez exactement renfermée dans votre chambre, à l'exception de quelques tours de jardin qu'on vous permet de faire par intervalles ; sous les yeux de Betty, comme je vous l'ai déjà déclaré. Alors on vous ordonne de vous y rendre directement, sans vous arrêter nulle part : c'est-à-dire de descendre et de remonter par le plus court chemin, afin que la vue d'une jeune créature si perverse ne cause pas à tout le monde une augmentation de chagrin.

Les menaces continuelles de votre Lovelace et votre obstination inouïe vous serviront à expliquer la conduite qu'on tient avec vous. Quel fruit la meilleure de toutes les mères a-t-elle recueilli de son indulgence, elle qui a plaidé si longtemps pour vous, et qui avait entrepris de vous ramener au devoir, dans le temps même que vos premières démarches en faisaient perdre l'espérance à tous les autres ? Quelle doit avoir été votre obstination, puisqu'une telle mère a pu se résoudre à vous abandonner ? Elle s'y croit obligée, et vous ne devez plus espérer de vous rétablir dans ses bonnes grâces qu'en faisant les premiers pas pour revenir à la soumission.

Pour moi, qui suis peut-être fort mal dans votre esprit, mais en fort bonne compagnie, si cela est, et c'est ma consolation, j'étais d'avis qu'on vous laissât la liberté de suivre vos propres inclinations (il n'est pas besoin d'autre punition pour certains esprits) et que la maison ne fût point embarrassée par une personne dont la présence y est d'autant plus fâcheuse, qu'elle a mis tout le monde dans la nécessité de l'éviter.

Si vous trouvez, dans tout ce que je viens d'écrire, quelque chose de dur ou de rigoureux, il dépend encore de vous, mais il n'en dépendra peut-être pas toujours, d'y apporter du remède : vous n'avez besoin que d'une parole.

Betty Barnes a ordre de vous obéir, dans tout ce qui pourra s'accorder avec l'obéissance qu'elle doit à ceux auxquels vous en devez comme elle.

JAMES HARLOVE

Monsieur,

Ce que j'ai à dire uniquement, c'est que vous devez vous féliciter vous-même d'avoir si parfaitement réussi dans toutes vos vues, que vous pouvez à présent faire de moi tous les rapports qu'il vous plaira, et que je ne suis pas plus en état de me défendre que si j'étais morte. Cependant j'attends de vous une faveur : c'est de ne pas m'attirer plus de rigueurs et de disgrâces qu'il n'en est besoin pour le succès de vos autres desseins, quels qu'ils puissent être contre votre malheureuse sœur,

CLARISSE HARLOVE

Lettre 25

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi 7 de mars*

Ma dernière lettre doit vous avoir appris comment je suis traitée, et que votre amie n'est plus qu'une pauvre prisonnière. Nul égard pour ma réputation. Tout le fond de ma cause est à présent devant vous. Croyez-vous qu'on puisse revenir de ces excès de rigueur? Pour moi, je me persuade qu'on ne pense qu'à tenter la voie de la terreur, pour me faire entrer dans les vues de mon frère. Toute mon espérance est de pouvoir temporiser jusqu'à l'arrivée de mon cousin Morden, qu'on attend bientôt de Florence. Cependant, s'ils sont résolus d'abréger le temps, je doute qu'il arrive assez tôt pour me sauver.

Il paraît clairement, par la lettre de mon frère, que ma mère ne m'a point épargnée dans le rapport qu'elle a fait de nos conférences. D'un autre côté néanmoins, elle a eu la bonté de m'informer que mon frère avait des vues qu'elle souhaitait que je pusse faire manquer. Mais elle s'était engagée à rendre un compte fidèle de ce qui se passerait entre elle et moi. Elle ne pouvait pas balancer, sans doute, dans le choix d'abandonner une fille, ou de désobliger un mari et toute une famille.

Ils se figurent qu'ils ont tout gagné en congédiant ma pauvre Hannah. Mais aussi longtemps que j'aurai la liberté du jardin et de ma basse-cour, ils se trouveront trompés. J'ai demandé à

Betty si elle avait ordre de m'observer et de me suivre? ou si je devais avoir sa permission pour descendre, lorsque je voudrais me promener au jardin et donner à manger à mes bantams?

Mon Dieu, Miss, vous voulez vous réjouir par cette question. Cependant elle m'a confessé qu'il lui était revenu que je ne devais pas paraître au jardin, lorsque mon père, ma mère, ou mes oncles y seraient. Comme il est important pour moi de savoir à quoi je dois m'en tenir, je suis descendue aussitôt, et j'y ai passé plus d'une heure, sans aucun obstacle, quoique j'aie employé la plus grande partie de ce temps à me promener devant le cabinet de mon frère, où j'ai remarqué que ma sœur et lui étaient ensemble. Je ne saurais douter qu'ils ne m'aient vue, car j'ai entendu plusieurs éclats de rire, dont je suppose qu'ils ont voulu me faire insulte. Ainsi cette partie de la contrainte où l'on me tient est sans doute un essai de l'autorité dont on a revêtu mon frère. L'avenir m'en promet peut-être de bien plus mortifiants.

*Mardi au soir*

Depuis que j'ai écrit ce que vous venez de lire, je me suis hasardée à faire passer une lettre par les mains de Chorey jusqu'à ma mère, avec ordre de la lui remettre en mains propres, et sans être vue de personne. Je vais enjoindre ici la copie. Vous verrez que je cherche à lui faire croire qu'à présent qu'Hannah n'est plus dans la maison, il ne me reste aucune voie pour mes correspondances. Je suis bien éloignée de me croire irréprochable en tout. N'est-ce pas là un petit artifice, qui n'est pas trop digne de mes principes? mais cette réflexion ne m'est venue qu'après. La lettre était déjà partie.

Madame, et ma très honorée mère,

Vous ayant confessé que j'ai reçu de M. Lovelace des lettres pleines de ressentiment, et que j'y ai répondu dans la seule vue de prévenir de nouveaux désastres; et vous ayant communiqué les copies de mes réponses, que vous n'avez pas désapprouvées, quoique après les avoir lues vous ayez jugé à propos de me défendre la continuation de cette correspondance; je crois que mon devoir m'oblige de vous avertir que j'ai reçu depuis une

autre lettre, par laquelle il demande avec beaucoup d'instance la permission de rendre une visite paisible, ou à mon père, ou à vous, ou à mes deux oncles, accompagné de Milord M... Je demande là-dessus vos ordres.

Je ne vous dissimulerai pas, Madame, que si la défense n'avait pas été renouvelée, et si d'autres dispositions n'avaient pas fait renvoyer Hannah si subitement de mon service, je me serais hâtée de faire réponse à cette lettre, pour dissuader M. Lovelace de son dessein, dans la crainte de quelque accident dont la seule pensée me fait frémir.

Ici je ne puis retenir les marques de ma douleur, en considérant que toute la peine et tout le blâme tombent sur moi, quoiqu'il me paraisse que j'ai servi utilement à prévenir de grands maux, et que je n'ai été l'occasion d'aucun. Car a-t-on pu supposer que je fusse capable de gouverner les passions de l'un ou de l'autre des deux adversaires? À la vérité, j'ai eu sur l'un quelque légère influence, sans lui avoir donné raison, jusqu'à présent, de penser qu'elle lui ait acquis le moindre droit sur ma reconnaissance. Sur l'autre, Madame, qui peut se flatter d'en avoir aucune?

C'est pour moi une peine des plus sensibles de me voir dans la nécessité de rejeter tout le mal sur mon frère, quoique ma réputation et ma liberté soient sacrifiées à son ressentiment et à son ambition. Avec de si justes sujets de douleur, ne m'est-il pas permis de parler?

L'aveu que je vous fais, Madame, étant également respectueux et volontaire, j'ose humblement présumer qu'on n'exigera point de moi que je produise la lettre. Il me semble que la prudence et l'honneur me le défendent, parce que le style en est violent. M. Lovelace ayant appris (par d'autres voies, je vous assure, que par la mienne ou par celle d'Hannah) une partie des rigueurs avec lesquelles je suis traitée, se croit autorisé à les mettre sur son compte, par quelques discours de la même violence qui sont échappés à quelques-uns de mes proches.

Me dispenser de lui répondre, c'est le mettre au désespoir et lui donner lieu de croire tous ses ressentiments justifiés, quoique je sois fort éloignée d'en avoir la même opinion. Si je lui fais réponse, et si par considération pour moi il prend le parti de la patience, ayez la bonté, Madame, de considérer les obligations

qu'il se flattera de m'avoir imposées. Je ne vous prierais pas de faire cette réflexion, si j'étais aussi prévenue qu'on le suppose en sa faveur. Mais pour vous marquer encore mieux combien je suis éloignée de la prévention qu'on m'attribue, je vous demande en grâce, Madame, de considérer si l'offre d'embrasser le célibat, que je vous ai faite à vous-même, et que j'exécuterai religieusement, n'est pas après tout le meilleur moyen de nous délivrer honnêtement de ses prétentions. Renoncer à lui, sans déclarer que je ne serai jamais à M. Solmes, c'est lui faire conclure que dans les fâcheuses circonstances où je suis, j'ai pris le parti de me déterminer en faveur de son rival.

Si ces représentations ne paraissent d'aucun poids, il ne reste, Madame, qu'à faire l'essai des systèmes de mon frère, et je me résignerai à ma destinée, avec toute la patience que je tâcherai d'obtenir du Ciel par mes prières. Ainsi laissant tout à votre prudence, avec le soin d'examiner s'il convient, ou non, de consulter mon père et mes oncles sur ce que je prends la liberté de vous écrire; si je dois répondre, ou non, à la lettre de M. Lovelace; et par qui, dans le premier cas, ma réponse lui doit être envoyée; je demeure, Madame, votre très malheureuse, mais toujours très obéissante fille.

CL. HARLOVE

*Mercredi au matin*

On m'apporte à ce moment la réponse de ma mère. Elle m'ordonne, comme vous verrez, de la jeter au feu. Mais comme je la crois sûrement entre vos mains, et que vous vous garderez bien de la faire voir à personne, ses intentions n'en seront pas moins remplies. Elle est sans date et sans adresse.

Clarisse,

Ne dites pas que tout le blâme et toute la peine tombent sur vous. J'ai plus de part que vous à l'un et à l'autre, et je suis bien plus innocente. Lorsque votre opiniâtreté est égale à la passion de tout autre, ne blâmez pas votre frère. Nous avons raison de croire qu'Hannah servait à vos correspondances. À présent

qu'elle est congédiée, et qu'apparemment vous ne pourrez plus écrire à Miss Howe, ni elle à vous, sans notre participation, c'est une inquiétude de moins. Je n'avais d'ailleurs aucun mécontentement d'Hannah. Si je ne le lui ai pas dit à elle-même, c'est que je pouvais être entendue lorsqu'elle est venue prendre congé de moi. J'ai levé la voix, pour lui recommander, dans quelque maison qu'elle puisse servir, s'il s'y trouve de jeunes filles, de ne pas entrer dans leurs correspondances clandestines. Mais je lui ai glissé deux guinées dans la main, et je n'ai pas été fâchée d'apprendre que vous avez été beaucoup plus libérale.

Je suis fort embarrassée sur ce qui concerne votre réponse à cet homme violent. Que pensez-vous, de lui voir prendre un empire de cette nature sur une famille telle que la nôtre? Pour moi, je n'ai fait connaître à personne que je fusse informée de votre correspondance. Par votre dernière hardiesse (c'en est une bien étonnante, Clary! d'avoir osé continuer devant M. Solmes un sujet que j'avais été forcée d'interrompre), vous m'avez fait craindre que pour votre défense vous ne fussiez capable d'alléguer que j'ai autorisé vos correspondances secrètes, et d'augmenter par conséquent la petite altercation qui est entre votre père et moi. Vous étiez autrefois toute ma consolation. Vous m'aidiez à supporter mes peines. Aujourd'hui!... Mais je vois que rien n'est capable de vous ébranler, et je ne vous en parlerai plus. Vous êtes à présent sous la discipline de votre père. Il ne se laissera pas donner la loi, ni fléchir par des prières.

J'aurais été bien aise de voir la lettre dont vous me parlez, comme j'ai vu toutes les autres. L'honneur et la prudence, dites-vous vous défendent de me la montrer. Ô Clarisse! vous recevez donc des lettres que l'honneur et la prudence ne vous permettent pas de montrer à une mère! Mais il ne me convient pas de la voir, quand vous seriez disposée à me l'envoyer. Je ne veux pas être de votre secret. Je ne veux pas savoir que vous entreteniez des correspondances. Et pour ce qui regarde la réponse, suivez vos propres lumières. Mais qu'il sache au moins que c'est la dernière fois que vous lui écrirez. Si vous lui faites une réponse, je ne veux point la voir. Cachetez-la, si vous en faites une. Vous la donnerez à Chorey, et Chorey... Mais ne croyez pas que je vous permette d'écrire.

Nous ne voulons entrer dans aucune condition avec lui, et l'on ne consentira pas non plus que vous y entriez. Votre père et vos oncles ne seraient pas maîtres d'eux-mêmes s'ils le voyaient à leur porte. Quelle raison avez-vous de vouloir l'obliger, en renonçant à M. Solmes? Ce renoncement ne servirait-il pas au contraire à nourrir ses espérances; et tandis qu'il en conservera, serons-nous jamais délivrés de ses insultes? Quand il y aurait quelque reproche à faire à votre frère, c'est un mal invincible; et le devoir permet-il à une sœur d'entretenir des correspondances qui mettent la vie de son frère en danger? Mais votre père a mis son propre sceau à l'aversion de votre frère. C'est à présent l'aversion de votre père, celle de vos oncles, la mienne, et celle de tout le monde. Qu'importe la source?

À l'égard du reste, votre obstination m'a ôté le pouvoir de rien entreprendre en votre faveur. Votre père se charge de toutes les suites. Ce n'est plus à moi par conséquent qu'il faut vous adresser. Je veux me réduire à la simple qualité d'observatrice; heureuse, si je pouvais l'être avec indifférence! Tandis que j'avais quelque pouvoir, vous ne m'avez pas permis d'en faire l'usage que j'aurais souhaité. Votre tante a été forcée de s'engager à ne se mêler de rien sans la participation de votre père. Attendez-vous à de rudes épreuves. Si vous avez quelque faveur à espérer, ce ne peut être que de la médiation de vos oncles; et je les crois même aussi déterminés que les autres; car ils ont pour principe (hélas! ils n'ont jamais eu d'enfants!) qu'une fille, qui, dans l'article du mariage, ne se gouverne point par l'avis de ses parents, est une créature perdue.

Gardez-vous qu'on vous trouve cette lettre. Brûlez-la. Elle se sent trop de la tendresse d'une mère pour une fille dont l'obstination ne peut être justifiée.

Ne m'écrivez plus. Je ne puis rien faire pour vous. Mais vous pouvez tout pour vous-même.

Revenons, ma chère, à mon triste récit. Après cette lettre, vous vous imaginez bien que je n'ai pas dû me promettre beaucoup d'effet d'une tentative directe auprès de mon père. Cependant j'ai cru qu'il était convenable de lui écrire, ne fût-ce que pour me rendre témoignage à moi-même que je n'ai rien négligé. Voici ma lettre.

« Je n'ai pas la présomption de vouloir entrer en dispute avec mon père. J'implore seulement sa bonté et son indulgence, sur un point d'où mon bonheur dépend pour cette vie, et peut-être pour l'autre. Je le supplie de ne pas faire un crime à sa fille d'une aversion qu'il lui est impossible de surmonter. Je le conjure de ne pas permettre que je sois sacrifiée à des projets et à des possibilités éloignées. Je me plains du malheur que j'ai d'être bannie de sa présence, et prisonnière dans ma chambre. Sur tout autre point, je lui promets un respect aveugle et une résignation parfaite à toutes ses volontés. Je répète l'offre de me borner au célibat, et je ne crains pas de le prendre à témoin lui-même que je n'ai jamais donné sujet de soupçonner ma fidélité. Je demande en grâce qu'il me soit permis de paraître devant lui et devant ma mère, et de les avoir tous deux pour juges de ma conduite ; faveur d'autant plus chère pour moi, que j'ai trop de raisons de croire qu'on me dresse des pièges, et qu'on emploie l'artifice pour tirer avantage de mes discours, pendant que je n'ai pas la liberté de parler pour ma défense. Je finis, avec l'espérance que les instigations de mon frère ne feront pas perdre à une malheureuse fille la tendresse et la bonté de son père. »

Il faut vous faire part aussi de la cruelle réponse. Elle m'a été envoyée ouverte, quoique par les mains de Betty Barnes, qui m'a fait connaître à son air qu'elle n'en ignorait pas le fond.

*Mercredi*

Je vous écris, fille perverse, avec toute l'indignation que votre désobéissance mérite. Demander le pardon de votre faute avec la résolution d'y persévérer : c'est une hardiesse insupportable et sans exemple. Est-ce mon autorité que vous bravez ? Vos réflexions injurieuses contre un frère qui fait l'honneur de la famille méritent mon plus vif ressentiment. Je vois combien vous faites peu de cas des devoirs du sang, et j'en devine facilement la cause. J'ai peine à supporter les réflexions que cette idée offre d'elle-même. Votre conduite à l'égard d'une mère trop tendre et trop indulgente... Mais la patience m'échappe. Continuez, fille rebelle, de vivre loin de mes yeux, jusqu'à ce que vous ayez appris

à vous conformer à mes volontés. Ingrate créature ! votre lettre n'est qu'un reproche de mon indulgence passée. Ne m'écrivez plus, que vous ne sachiez mieux ce que vous faites, et que vous n'ayez reconnu ce que vous devez à un père justement irrité.

Cette furieuse lettre était accompagnée d'un billet de ma mère, ouvert aussi et sans adresse. Ceux qui prennent tant de peine à liguier tout le monde contre moi, l'ont obligée apparemment de rendre témoignage contre sa malheureuse fille. Mais ce qu'elle m'écrit n'étant qu'une répétition de ce qu'elle m'a dit de plus dur dans nos conférences, il est inutile de vous fatiguer par des redites. J'ajouterai seulement qu'elle donne aussi des louanges à mon frère, et qu'elle me blâme de parler si librement de lui.

Lettre 26

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Jeudi matin, 9 mars*

M. Lovelace ne se rebute pas de mon silence. J'ai reçu de lui une autre lettre, quoique je n'aie pas répondu à la précédente.

Quelque moyen que cet homme ait l'art d'employer, il est instruit de tout ce qui se passe dans notre famille. Ma prison, le départ d'Hannah, plusieurs circonstances, que j'ignore moi-même, du ressentiment et des résolutions de mon père, de mes oncles et de mon frère, il est informé de tout, au moment que les choses arrivent. Ce n'est point par de bonnes voies, ma chère, qu'il peut se procurer ces informations.

Son inquiétude paraît extrême. Il me parle de sa passion pour moi, et de son ressentiment contre ma famille dans les termes les plus ardents. Il me presse beaucoup de lui engager ma parole que je ne serai jamais à M. Solmes. Je crois qu'honnêtement je puis lui faire cette promesse.

Il me prie « de ne pas croire qu'il cherche à se faire un mérite aux dépens d'autrui, puisqu'il se propose d'obtenir mon cœur par le sien; ni qu'il pense à m'attirer dans ses intérêts par la crainte. Mais il déclare que le traitement qu'il reçoit de ma famille est si insupportable, que tous ses amis, sans excepter Milord M... et ses deux tantes, lui reprochent perpétuellement de ne pas s'en ressentir; et s'il a le malheur, dit-il, de ne recevoir

de moi aucun sujet d'espérance, il ne peut me répondre des extrémités où son désespoir est capable de le porter ».

Il ajoute « qu'à la vérité ses proches, surtout les dames, lui conseillent d'avoir recours aux lois : mais quel moyen, pour un homme d'honneur, de répondre par cette voie à des injures verbales, de la part de gens qui ont droit de porter une épée ? »

Vous voyez, ma chère, que ce n'est pas sans raison que ma mère appréhende comme moi quelque nouveau malheur, et qu'elle m'a offert indirectement le ministère de Chorey pour porter ma réponse.

Il s'étend beaucoup sur les sentiments de bonté dont les dames de sa famille sont remplies pour moi. Je n'en suis pas connue personnellement, excepté de Miss Patty Montaigu, que je me souviens d'avoir vue une fois chez madame Knolly. Il est naturel, je m'imagine, de chercher à se faire de nouveaux amis, à proportion qu'on voit baisser l'affection des anciens. Mais j'aimerais mieux paraître aimable aux yeux de ma propre famille et aux vôtres, qu'à ceux de l'univers entier. Cependant les quatre dames de sa famille ont une réputation si bien établie, qu'il doit être agréable pour tout le monde d'avoir quelque part à leur estime. N'y aurait-il pas quelque moyen, par l'entremise de madame Fortescue, ou par celle de M. Hickman, qui connaît Milord M..., de s'informer (secrètement néanmoins) quelle est leur opinion sur les circonstances présentes, et sur le peu d'apparence qu'il y a désormais que l'alliance qu'elles ont autrefois approuvée puisse réussir ? De mon côté, assurément, je n'ai pas assez bonne opinion de moi-même pour m'imaginer qu'elles puissent souhaiter de voir persévérer leur neveu dans ses vues, malgré tant de rebuts et de mépris : non que je prenne beaucoup d'intérêt aux conseils qu'elles peuvent lui donner là-dessus ; mais il semble que Milord ayant signé sa lettre précédente, et toute leur famille me faisant assurer de leur amitié, je ne dois pas être mal dans leur esprit. Je ne serais pas fâchée que ces assurances fussent confirmées par quelque personne indifférente ; d'autant plus qu'ils mettent, comme on le sait, un fort haut prix à leur alliance, à leur fortune et à leur noblesse, et qu'ils se plaignent, avec raison, d'être compris dans le traitement que M. Lovelace a reçu de ma famille.

Jusqu'à présent, la curiosité est mon seul motif, et je me promets bien de n'en avoir jamais de plus fort, malgré les prétendus battements de cœur dont vous m'avez soupçonnée : oui, ma chère, quand il y aurait moins de reproche à lui faire qu'il n'y en a effectivement.

J'ai fait réponse à ses lettres. S'il me prend au mot, ma curiosité n'aura pas besoin d'être si vive, pour savoir ce que ses parents pensent de moi, quoiqu'il soit toujours fort doux d'être estimée des honnêtes gens. Voici la substance de ma réponse.

« Je lui marque mon étonnement, de le voir si bien et si tôt informé de tout ce qui se passe ici. Je l'assure que quand M. Lovelace ne serait pas au monde, je ne serais jamais à M. Solmes. Je lui dis que rendre, comme j'apprends qu'il le fait, défis pour défis à mes proches, c'est me donner une fort mauvaise marque de la politesse, et de la considération qu'il prétend avoir pour moi; que si j'apprends qu'il se présente à la porte d'aucun de mes parents, pour leur rendre une visite sans leur consentement, je prendrai la ferme résolution de ne le voir de ma vie, si je puis l'éviter.

« Je lui apprend qu'on a fermé les yeux sur l'envoi de ma lettre (quoique personne n'ait vu ce qu'elle contient) à condition que ce sera la dernière qu'il recevra jamais de moi; que s'il veut se le rappeler, il m'a entendu dire plus d'une fois, avant même que M. Solmes eût été présenté à notre famille, que mon inclination me portait au célibat; que M. Wyerley et d'autres prétendants peuvent lui rendre témoignage que c'était mon choix avant que je l'eusse connu lui-même; que rien n'aurait été capable de m'engager à lui écrire sur le sujet présent, si je n'avais cru reconnaître qu'il en avait usé assez généreusement avec mon frère, et qu'il n'avait pas été bien traité par mes amis; que dans la supposition même qu'ils eussent embrassé ses intérêts, et que j'eusse pu renoncer à mes projets de célibat, j'aurais eu de grandes objections à former contre lui, et je les lui aurais déclarées naturellement, si j'avais reçu ses assiduités sur un autre pied que les visites ordinaires. Enfin, je lui déclare que par toutes ces raisons, j'espère que la seule lettre que je veux bien recevoir de lui sera la dernière, et que je ne l'attends que pour y apprendre qu'il se rend

à mes désirs; du moins jusqu'à des conjonctures plus heureuses. »

J'ai cru devoir ajouter cette restriction, pour ne le pas pousser tout à fait au désespoir. Mais s'il me prenait réellement au mot, je serais délivrée en effet d'un de mes persécuteurs.

Je vous ai promis de vous abandonner toutes ses lettres et mes réponses. Je renouvelle ma promesse, et cette raison m'empêche de donner plus d'étendue à mes extraits. Mais je ne puis assez répéter combien je souffre de la nécessité où je suis de répondre aux lettres d'un homme dont je n'ai jamais eu dessein d'encourager les prétentions, et contre lequel j'ai mille choses à objecter; surtout à des lettres qui ne respirent qu'une ardente passion, accompagnée d'un air d'espérance. Car, ma chère, vous n'avez jamais connu d'homme si hardi dans ses suppositions. Il ressemble aux commentateurs, qui trouvent, dans leur original, des beautés auxquelles l'auteur n'a peut-être pas songé. De même il me remercie souvent, dans les termes les plus vifs, de diverses faveurs, et d'une considération que je n'ai jamais pensé à lui accorder; de sorte que je suis quelquefois obligée de donner leur véritable explication à de prétendues bontés, que je n'aurais pu lui marquer sans m'avilir à mes propres yeux.

En un mot, ma chère, c'est un cheval rétif, qui fatigue la main, qui disloque le bras pour le tenir en bride; et lorsque vous verrez ses lettres, il ne faut pas croire que vous en puissiez porter de jugement sans avoir lu mes réponses. Si vous n'observez pas cette précaution, vous aurez souvent l'occasion de reprocher à votre amie des illusions d'amour-propre et des *battements* de cœur. Cependant, cet animal contradictoire se plaint, dans d'autres temps, que je marque aussi peu de bonté pour lui, et que mes amis lui portent autant de haine que s'il avait été l'agresseur, ou que si la catastrophe avait été aussi fatale qu'on pouvait le craindre.

Que direz-vous d'un homme qui semble affecter successivement de se plaindre de ma froideur, et de se réjouir de mes faveurs imaginaires? Si le but de cette conduite était, tantôt de me faire acquiescer à ses remerciements, tantôt de m'inspirer plus de sensibilité pour ses plaintes; et si cette contradiction n'est pas l'effet de sa légèreté et de son étourderie, je le regarderais comme un des plus profonds et des plus artificieux mortels qu'on

ait jamais connus, exercé peut-être au même degré dans ses dangereuses pratiques ; et si jamais j'en étais sûre, je le haïrais, s'il est possible, encore plus que je ne hais Solmes.

Mais c'est assez parler aujourd'hui de cette inexplicable créature.

Lettre 27

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Jeudi au soir, 9 de mars*

Je ne puis penser sans impatience à aucun des visages avec lesquels vous êtes condamnée à vivre. Je ne sais quel conseil vous donner. Êtes-vous sûre que vous ne méritez pas d'être punie pour avoir empêché, quoique à votre grand malheur, l'exécution du testament de votre grand-père? Les testaments sont des choses sacrées, mon enfant. Vous voyez que vos gens le pensent eux-mêmes, eux qui se croient blessés par la distinction avec laquelle vous êtes traitée dans un testament.

Je vous passe tous les nobles raisonnements qui ont servi alors à vous déterminer. Mais puisqu'un si charmant et si généreux exemple de respect filial est si mal récompensé, pourquoi ne reprendriez-vous pas vos droits?

Votre grand-père connaissait le vice de sa famille. Il savait aussi quelle est la noblesse de vos inclinations. Peut-être lui-même (pardon, ma chère) a-t-il fait trop peu de bien pendant sa vie; et c'est par ce motif qu'il a mis entre vos mains de quoi réparer sa faute et celle de tous ses enfants. À votre place, je reprendrais ce qu'il vous a laissé. Je vous jure que je n'y manquerais pas.

Vous me direz que vous ne le pouvez, tandis que vous êtes avec eux? C'est ce qu'il faut voir. Croyez-vous qu'ils en puissent

user plus mal qu'ils ne font avec vous? D'ailleurs n'est-ce pas votre droit? Et n'abusent-ils pas de votre propre générosité pour vous opprimer? Votre oncle Harlove est un des deux exécuteurs testamentaires, votre cousin Morden est l'autre : insistez sur votre droit avec votre oncle, écrivez à votre cousin. J'ose vous promettre que vos persécuteurs changeront bientôt de conduite.

Votre insolent frère, à quel titre oserait-il vous chagriner? Si j'étais sa sœur (je voudrais l'être pour un mois, et pas plus longtemps), je lui apprendrais bientôt à vivre. Je m'établirais dans la demeure qui m'appartient, pour y exécuter mes charmants systèmes, et rendre tout le monde heureux autour de moi. Je me donnerais un carrosse. Je verrais ma famille quand elle s'en rendrait digne. Mais lorsque mon frère et ma sœur prendraient des airs trop hauts, je leur ferais connaître que je suis leur sœur et non leur servante; et si cette déclaration ne suffisait pas, je leur fermerais ma porte au nez, et je leur dirais de se tenir compagnie l'un à l'autre.

Il faut convenir néanmoins que cet excellent frère et cette aimable sœur, jugeant des choses comme il convient à de petits esprits, tels qu'ils le sont tous deux, ont quelque raison de vous traiter si mal. En mettant à part l'amour méprisé d'un côté, et l'avarice de l'autre, quelle mortification n'est-ce pas depuis longtemps pour eux de se voir éclipsés par une sœur cadette? Un soleil si éclatant dans une famille, entre des lumières si faibles! Comment l'auraient-ils pu supporter? Entre eux, ma chère, ils ont dû vous regarder comme un prodige; et les prodiges, comme vous savez, obtiennent bien notre admiration, mais ne s'attirent jamais notre amour. La distance entre vous et eux est immense. Votre lumière leur blesse les yeux. Quelle ombre le plein jour de votre mérite ne doit-il pas jeter sur eux? Est-il donc bien étonnant qu'ils embrassent la première occasion de vous rabaisser, s'ils le peuvent, à leur niveau?

Attendez-vous, ma chère, à vous voir pressée de plus en plus de ce côté-là, à proportion qu'on vous trouvera disposée à le souffrir.

À l'égard de cet odieux Solmes, je ne suis pas surprise de votre aversion pour lui. Elle me paraît si sincère, qu'il est inutile de rien dire qui puisse servir à l'augmenter. Cependant, qui peut résister à ses propres talents? Un des miens, comme je vous l'ai déjà dit,

est de peindre les laides ressemblances. Lâcherai-je la bride à mon pinceau ? Oui, car je veux justifier votre antipathie par l'opinion que j'ai du personnage, et vous faire connaître aussi que je l'approuve, et que j'approuverai toujours avec admiration la fermeté de votre caractère.

Je me suis trouvée deux fois dans sa compagnie et je me souviens qu'une des deux, votre Lovelace y était aussi. Il n'est pas besoin de vous dire, malgré votre jolie *curiosité* (qui n'est pourtant, comme vous savez, qu'une *curiosité* toute simple), la différence infinie qui est entre eux.

Lovelace amusa la compagnie, avec sa gaieté ordinaire, et fit rire tout le monde par ses récits. C'était avant que cette énorme créature eût été proposée pour vous. Solmes rit aussi. Mais ce fut d'une manière de rire qui lui est propre : car je m'imagine que les trois premières, du moins, de ses années, n'ont été que des cris continuels ; et ses muscles n'ont jamais pu se remonter au ton de rire ordinaire. Son sourire (je doute que vous l'ayez jamais vu sourire, ou du moins que vous lui en ayez jamais donné sujet), son sourire, dis-je, est si peu naturel aux traits de son visage, qu'on le prendrait pour la grimace d'un furieux ou d'un fou.

J'attachai mon attention sur lui, comme je fais toujours sur ces seigneurs de nouvelle création, pour me réjouir de leurs singularités. En vérité, je fus dégoûtée, jusqu'au point d'en être choquée. Mais je me rappelle d'avoir pris plaisir particulièrement à voir retomber cette épaisse physionomie dans son état naturel ; quoique lentement, comme si les muscles qui avaient servi à ses contorsions eussent tourné sur des gonds rouillés.

L'amour même ne serait-il pas horrible, de la part d'un tel mari ? Pour moi, si j'étais sa femme (mais qu'ai-je fait à moi-même, pour m'occuper un moment de cette supposition ?), je ne connaîtrais de plaisir que dans son absence, ou lorsque j'aurais occasion de le quereller. Une femme vaporeuse, qui a besoin de quelqu'un sur qui elle puisse exercer ses caprices, pourrait s'accommoder d'une figure si révoltante ; et cette seule raison, qui mettrait tous les domestiques à couvert de sa mauvaise humeur, servirait peut-être à leur faire bénir leur maître. Mais pour peu qu'une femme eût de délicatesse, quelle honte n'aurait-elle pas de se surprendre jamais dans le moindre dessein de l'obliger.

C'en est assez pour sa figure. Du côté de son autre moitié, il passe pour le plus rampant de tous les mortels, lorsqu'il espère de gagner quelqu'un par cette voie; insolent d'ailleurs, pour ceux qu'il n'a pas d'intérêt à ménager. N'est-ce pas le véritable caractère d'une âme basse et sans honneur? On assure qu'il est méchant, vindicatif; et que s'il est désobligé par quelqu'un, sa haine embrasse toute une famille. Mais c'est particulièrement contre la sienne que sa mauvaise volonté s'exerce. On m'a dit qu'entre tous ses parents, il n'y en a pas un d'aussi méprisable que lui. C'est peut-être la raison qui le fait penser à les déshériter tous.

Ma femme de chambre, qui est parente d'un de ses gens, me raconte qu'il est haï de tous ses fermiers, et qu'il n'a jamais eu un domestique qui ait dit du bien de lui. Comme il les soupçonne de le tromper, parce qu'il juge d'eux apparemment par lui-même, il en change continuellement. Ses poches, dit-on, sont sans cesse chargées de clés; de sorte que s'il a quelqu'un à traiter (pour des amis, il n'en a que dans votre famille), il est une heure à trouver celle dont il a besoin; et si c'est du vin qu'il lui faut, il le va toujours chercher lui-même. Au reste, ce n'est pas un embarras qu'il ait fort souvent; car il ne reçoit pas d'autres visites que celles qu'il doit à la nécessité. Un homme d'honneur aimerait mieux passer la nuit dehors que de prendre un lit dans sa maison.

Et voilà néanmoins l'homme qu'on a choisi, par des vues aussi sordides que les siennes, pour en faire le mari, c'est-à-dire, le seigneur et le maître de Clarisse Harlove.

Mais peut-être n'est-il pas aussi méprisable qu'on le représente. Il est rare qu'on fasse une peinture bien juste des caractères extrêmement bons ou extrêmement mauvais. La faveur exalte les uns, et la haine déprime les autres. Mais votre oncle Antonin a dit à ma mère, qui lui objectait son avarice, qu'on se propose de le lier en votre faveur. Un bon lien de chanvre lui conviendrait bien mieux que celui du mariage. Mais n'est-ce pas une marque que ses protecteurs mêmes le regardent comme une âme basse, puisqu'ils croient avoir besoin de le brider par des articles? Sur quoi, ma chère? Peut-être sur votre nécessaire. Mais je suis bien bonne de m'arrêter si longtemps à cet odieux portrait. Vous ne devez pas être à cet homme-là : voilà ce qui est

clair à mes yeux... quoique la manière de l'éviter ne le soit pas tant; à moins que vous ne vous établissiez dans l'indépendance à laquelle vous avez droit.

Ma mère est venue m'interrompre; elle a voulu voir ce que j'avais écrit. J'ai eu l'impertinence de lui lire le portrait de votre Solmes.

Elle est convaincue « que cet homme n'est pas extrêmement propre à inspirer des sentiments; qu'il n'a pas les dehors des plus heureux. Mais qu'est-ce que la figure dans un mari? » Et tout de suite, elle m'a grondée de vous soutenir dans votre résistance aux volontés d'un père. De là, on est passé à me faire une bonne leçon sur la préférence que mérite un homme capable de remplir ses devoirs extérieurs et domestiques, par opposition à des prodiges et à des libertins : sujet très utile, sans doute, soit que les applications soient justes ou qu'elles ne le soient pas. Mais pourquoi ces sages parents, en disant trop de mal des personnes qui leur déplaisent, mettent-ils les gens dans le cas de les défendre? Lovelace n'est pas un prodige. Il n'a pas d'obligations qu'il ne remplisse au dehors; quoique véritablement je le crois assez libertin. Et puis, après nous avoir poussées à rendre une justice des plus simples, on ne manque point de nous accuser de prévention. Et de là vient le désir, qui n'est d'abord qu'une pure *curiosité*, de savoir ce que les amis d'un homme pensent de nous; d'où naît ensuite, assez probablement, une distinction, une préférence, ou quelque sentiment de cette nature.

Ma mère m'a commandé de récrire du moins cette page. Mais vous me pardonnerez, s'il vous plaît, ma bonne maman. Il est vrai, ma chère, que je ne voudrais pas avoir perdu ce caractère pour tout au monde, parce qu'il est sorti naturellement de ma plume. Je n'ai jamais rien écrit d'agréable pour moi-même qui ne l'ait été aussi pour vous. La raison en est toute simple : c'est qu'entre vous et moi nous n'avons qu'une âme, avec cette seule différence, que vous me semblez quelquefois un peu trop grave, et que je vous parais sans doute un peu trop éveillée.

C'est probablement cette différence de nos caractères qui fait que nous nous aimons si parfaitement l'une l'autre que, pour me servir des termes de Norris, *il ne peut naître de troisième amour entre deux*. Chacune de nous ayant quelque chose qui manque

aux yeux de l'autre, et chacune néanmoins aimant assez l'autre pour souffrir qu'elle lui en dise son avis; ou plutôt, peut-être aucune des deux ne souhaitant de s'en corriger; cette disposition écarte une sorte de rivalité qui pourrait exciter dans l'une et dans l'autre un peu d'humeur secrète, et la tourner par degrés en envie, qui deviendrait à la fin haine ou mauvaise volonté. Si le cas est tel que je le dis, ma chère, je suis d'avis que chacune garde son défaut et qu'elle en tire le meilleur parti qu'elle pourra. Le naturel ne plaide-t-il pas en notre faveur? Nommez-moi des héros ou des héroïnes qui soient jamais parvenus à vaincre un défaut naturel : les uns l'avarice, d'autres la gravité, comme dans ma meilleure amie, d'autres l'étourderie, comme dans celle qu'il est inutile que je nomme.

Je dois vous avertir, ma chère, que je n'ai pu me dispenser de satisfaire la curiosité de ma mère (car vous n'êtes pas la seule qui ait de la *curiosité*) ni même de lui laisser voir de temps en temps quelques pages de vos propres lettres.

On m'interrompt ici. Mais je reprendrai bientôt la plume pour vous raconter ce qui s'est passé, à cette occasion, entre ma mère et moi. Le détail en est d'autant plus intéressant qu'elle faisait tomber ses réflexions tout à la fois, sur sa fille, sur Hickman son favori, et sur votre Lovelace.

Voici le récit auquel je me suis engagée. « Je ne saurais disconvenir, m'a-t-elle dit, qu'il n'y ait quelque chose d'un peu dur dans le cas de Miss Harlove; quoiqu'il soit bien fâcheux aussi, comme le dit sa mère, qu'une fille dont l'obéissance s'est toujours fait admirer sur les moindres points, s'oppose à la volonté de ses parents dans le point essentiel. Mais, pour rendre justice aux deux parties, si l'on ne peut s'empêcher de plaindre Miss Harlove, et de reconnaître que l'homme qu'on la presse de recevoir n'a pas l'espèce de mérite qu'une âme aussi délicate que la sienne peut souhaiter raisonnablement dans un mari, n'est-il pas vrai aussi que cet homme est préférable à un libertin, qui s'est battu, d'ailleurs, en duel avec son frère? C'est ce que les pères et mères doivent penser, quand on retrancherait même cette circonstance. Il serait bien étrange qu'ils ne sussent pas ce qui est le plus convenable à leurs enfants. »

Oui, ai-je répondu en moi-même, ils doivent l'avoir appris par leur propre expérience, si de petites vues sordides ne leur donnent pas en faveur d'un homme la même prévention qu'ils reprochent à leurs filles en faveur d'un autre; et s'il n'y a pas quelque oncle bizarre, un oncle Antonin, qui fortifie cette prévention, comme il ne l'inspire que trop à ma mère : pauvre petit esprit, rampant d'un côté, absolu de l'autre, est-ce à lui de raisonner sur les devoirs des enfants à l'égard des pères, sans avoir appris ce que les pères doivent aussi à leurs enfants? Mais c'est votre mère, souffrez que je le dise, qui a gâté les trois frères par des excès mal entendus de douceur et de complaisance.

Vous voyez, a continué la mienne, « que je tiens, ma fille, une conduite bien différente avec vous. Je vous ai proposé un homme du caractère le plus doux et le plus poli, comme le plus sage et le plus réglé ».

Je n'ai pas une trop grande idée, ma chère, du jugement de ma mère sur ce qui est *le plus poli*. Elle juge de l'honnête Hickman pour sa fille, comme je suppose qu'elle aurait fait il y a vingt ans pour elle-même. Hickman me paraît de cette trempe un peu surannée; j'entends, pour le caractère : trop maniéré, ma chère, trop formaliste, comme vous en conviendrez vous-même.

« D'excellente famille, a continué ma mère, riche, en biens clairs et qui peuvent encore augmenter (c'est une considération, comme vous voyez, qui est aussi d'un grand poids sur l'esprit de ma mère). Je vous prie, je vous demande en grâce de l'encourager; ou du moins de ne pas prendre droit de son attachement et de sa soumission pour le faire souffrir. »

Oui vraiment! lui marquer de la bonté, afin qu'il prenne bientôt avec moi des airs familiers. Il faut tenir cette sorte d'homme à une juste distance de soi; c'est mon avis.

« Cependant j'aurais bien de la peine à vous faire entrer là-dessus dans mes sentiments. Que diriez-vous, si je vous traitais comme Miss Harlove est traitée par son père et par sa mère? »

« Ce que je dirais, Madame? La réponse est aisée. Je ne dirais rien. Croyez-vous qu'un tel traitement, à l'égard d'une jeune personne de ce mérite, ne soit pas insupportable? »

« Doucement, Nancy, doucement. Vous n'avez entendu qu'une partie; et, n'en fallut-il juger que par quelques endroits de ses lettres que vous m'avez lus, il me semble qu'il y a quelque

chose à redire. Ce sont ses parents, après tout. Ils doivent savoir ce qui lui convient. Miss Clarisse Harlove, toute charmante qu'elle est, doit avoir fait ou dit quelque chose qui les porte à la traiter si mal; car vous savez quelle tendresse ils avaient pour elle.

« Mais s'il est vrai qu'elle soit sans reproche, Madame, combien ne sont-ils pas condamnables dans votre propre supposition? »

Ensuite est venu « le bien immense de M. Solmes, son habileté à le ménager ». (J'ai été fâchée de voir arriver si tôt cette dernière réflexion. Comme on se porte, ai-je dit, à prendre la défense de ceux qui aiment l'argent, quand on ne le hait pas soi-même! Cependant, pour la générosité, ma mère est une reine en comparaison de Solmes.)

« Ne sait-on pas quels sont les étranges effets de la prévention en amour, dans le cœur des jeunes personnes? »

Je ne comprends pas, ma chère, pourquoi l'on prend plaisir à supposer toujours de l'amour aux gens. La *curiosité* produit d'autres *curiosités*. Voilà tout, je m'imagine.

Elle s'est étendue de fort bonne foi sur la personne de M. Lovelace et sur ses qualités naturelles et acquises. Mais elle est revenue à dire qu'une fille en devait juger par les yeux d'une mère, et non par les siens. Cependant elle n'a su que répondre à l'offre que vous faites de vous réduire au célibat, et de rompre avec lui : savoir, a-t-elle dit, *si, si* (en faisant trois ou quatre *si* d'un seul), *si* l'on peut s'y fier.

Mais *l'obéissance sans réserve*, sans aucun égard aux raisons, est le refrain de la chanson de ma mère; et l'application, ma chère, me regarde comme vous.

Je reconnais volontiers que l'obéissance aux parents est un devoir du premier ordre. Mais je bénis le Ciel de n'être pas exposée aux mêmes épreuves. Il est aisé pour tout le monde de faire son devoir, lorsqu'on n'est pas poussé à s'en écarter. Mais peu de jeunes personnes, avec le pouvoir de secouer honnêtement le joug, seraient capables de votre patience.

La crainte de vous offenser me fait rejeter tout ce qui se présente à mon esprit sur la conduite que votre père, vos oncles et tout le reste de vos parents, tiennent avec vous.

Mais je commence à prendre une haute idée de ma pénétration, en considérant que je ne me suis jamais senti d'amitié

sincère que pour vous, dans toute votre famille. Je ne suis pas faite pour aimer ces gens-là. La sincérité est un devoir à l'égard de nos amis : c'est l'excuse qu'Anne Howe peut apporter à Miss Clarisse Harlove.

Cependant j'aurais dû excepter votre mère, qui est une femme respectable, et qui mérite à présent de la compassion. Comment doit-elle avoir été traitée, pour se trouver si misérablement subjuguée? C'est à quoi le bon vieux vicomte ne s'attendait guère, lorsqu'il maria sa chère fille, sa fille unique, à un homme de si belle apparence, et qu'elle trouvait elle-même de son goût. Une autre que moi traiterait votre père de tyran. Tout le monde lui doit ce nom, et vous ne devez pas vous en offenser si vous aimez votre mère. D'un autre côté, on ne saurait s'empêcher de la trouver moins à plaindre, lorsqu'on se rappelle que c'est elle-même qui s'est attiré ses disgrâces (soit que la mauvaise humeur de votre père vienne de sa goutte ou de toute autre cause) par une faiblesse indigne de sa naissance et de ses belles qualités, en accordant tout à des esprits hautains et présomptueux (bornez cette réflexion à votre frère, si vous avez peine à l'étendre plus loin). Et cela dans quelle vue? pour se procurer une tranquillité passagère, qui méritait d'autant moins d'être considérée, que les efforts qu'elle a faits pour y parvenir n'ont servi qu'à fortifier l'ascendant des autres à proportion qu'ils ont affaibli le sien, et l'ont rendue enfin l'esclave d'un empire arbitraire, qui est fondé sur sa patience. Et quel en est le fruit? de se voir forcée aujourd'hui, contre son propre jugement, d'abandonner le plus digne de ses enfants et de le sacrifier à l'amour-propre et à l'ambition du plus indigne. Mais je me hâte de passer à d'autres sujets. Me pardonneriez-vous d'en avoir tant dit? J'ajouterai néanmoins que ce n'est pas la moitié de ce que j'ai dans le cœur.

On attend ce soir de Londres M. Hickman. Je l'ai prié de s'y informer un peu soigneusement de la vie que Lovelace mène à la ville. S'il ne l'a pas fait, il n'aura pas lieu d'être content de mon humeur. Cependant ne vous attendez pas à des récits fort avantageux. Lovelace est une créature intrigante et remplie d'inventions.

En vérité nous devrions mépriser souverainement ces messieurs-là. Que ne laissent-ils en repos nos pères et nos mères au lieu de les venir tourmenter par leurs offres dorées, par leurs

protestations, par leurs belles peintures d'établissement, et par toutes leurs ostentations ridicules, qui ne tournent qu'à notre propre tourment? Vous et moi, ne pourrions-nous pas mener ensemble la plus charmante vie du monde et ne les voir tous qu'avec mépris? Pourquoi prêter l'oreille à leurs flatteries, et nous laisser prendre au piège, comme les plus sots de tous les oiseaux, pour tomber dans un état d'esclavage ou de vile subordination? Le bel avantage, d'être traitées en princesses pendant quelques semaines, pour l'être en esclaves pendant tout le reste de notre vie! De bonne foi, ma chère, je les regarde tous comme vous regardez Solmes : je ne puis les souffrir. Mais vos parents (car je ne veux plus leur donner le nom de vos amis, dont ils sont indignes), vos parents, dis-je, qui sont capables de vous vendre au prix qui leur est offert par un misérable, et qu'il ne peut leur compter qu'en dépouillant tous les siens de leurs réversions naturelles, faut-il beaucoup de justice et de raison pour les trouver aussi méprisables que lui?

M. Hickman sondera Milord M... sur l'article que vous me recommandez. Je pourrais vous dire d'avance ce que Milord répondra, lui et les siens, lorsqu'on les fera tomber sur cette matière. Qui ne se ferait pas honneur d'une alliance avec Miss Clarisse Harlove? Madame Fortescue m'a dit qu'ils ne parlent de vous qu'avec admiration.

Si vous n'avez pas trouvé assez de clarté dans mes avis sur votre situation, je le répète en un seul mot. Reprenez vos droits. Tout le reste suivra naturellement.

On nous a dit ici que madame Norton, comme votre tante Hervey, s'était déclarée pour le parti de l'obéissance aveugle. Si elle a pu penser que la part qu'elle a eue à votre éducation, et vos admirables qualités naturelles et acquises, doivent être prostituées à un misérable tel que Solmes, je la déteste pour toute ma vie. Il peut vous venir à l'esprit que je cherche à diminuer un peu la considération que vous avez pour cette vertueuse femme. Peut-être ne vous tromperiez-vous pas tout à fait; car pour vous avouer la vérité, je ne l'aime pas tant que je l'aimerais, si vous la voyant aimer un peu moins j'étais bien sûre que vous m'aimiez plus qu'elle.

Votre mère vous a déclaré que vous aurez à souffrir de rudes épreuves; que vous êtes désormais sous la discipline de votre

père (ces termes seuls sont capables de m'inspirer du mépris pour ceux qui donnent l'occasion de les employer); qu'il n'est plus en son pouvoir de vous secourir, et que si vous avez quelque faveur à espérer, ce n'est plus que par la médiation de vos oncles. Je suppose que vous écrirez à ces deux arbitres de votre sort, puisqu'on vous a défendu de les voir. Mais est-il possible qu'une telle femme, une telle sœur, une telle mère, n'ait aucune influence dans sa propre famille? Qui souhaitera de se marier, comme vous le dites si bien, lorsqu'il pourra vivre dans le célibat! Ma bile recommence à s'échauffer. Reprenez vos droits, ma chère : c'est tout ce que je puis dire à présent, de peur de vous offenser, lorsque j'ai le malheur de ne pouvoir vous servir.

ANNE HOWE

*Fin de la première partie du Tome I*

Lettre 28

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Vendredi 10 de mars*

Trouvez bon, ma chère, que je vous rappelle quelques endroits de votre lettre, qui me touchent sensiblement.

En premier lieu, vous me permettrez de vous dire que malgré l'abattement de mes esprits, je suis très fâchée contre vos réflexions sur mes proches; particulièrement contre celles qui regardent mon père et la mémoire de mon grand-père. Votre mère même n'échappe point au tranchant de votre censure. Dans le sentiment d'un cuisant chagrin, on s'emporte quelquefois à parler librement de ceux qu'on aime et qu'on honore le plus; mais on n'est pas bien aise que d'autres prennent la même liberté. D'ailleurs vous avez un tour d'expression si vif contre tout ce que vous prenez en aversion, que lorsque ma chaleur est un peu refroidie, et que mes réflexions me font apercevoir à quoi j'ai donné occasion, je suis obligée de tourner mes reproches contre moi-même. Convenons donc qu'il me sera permis de vous adresser mes plaintes, lorsque je les croirai justifiées par ma situation, mais que votre rôle sera d'adoucir l'amertume de mes chagrins, par des avis que personne n'entend mieux à donner que vous; avec cet avantage extrême, que vous savez parfaitement quel prix j'y ai toujours attaché.

Je ne puis désavouer que mon cœur ne soit flatté de me voir secondée par votre jugement, dans le mépris que je crois devoir à M. Solmes. Cependant, permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas si horrible que vous le représentez; du moins par la figure; car du côté de l'âme, tout ce que j'ai appris de lui me porte à croire que vous lui avez rendu justice. Mais votre talent est si singulier pour peindre, comme vous dites, les laides ressemblances, et votre vivacité si extraordinaire, que l'un et l'autre vous emportent quelquefois hors des bornes de la vraisemblance. En un mot, ma chère, je vous ai vue plus d'une fois prendre la plume, dans la résolution d'écrire tout ce que votre esprit, plutôt que la vérité, pourrait vous dicter de convenable à l'occasion. On pourrait penser qu'il m'appartient d'autant moins de vous quereller là-dessus, que vos dégoûts et vos aversions viennent ici de la tendresse que vous avez pour moi. Mais ne devons-nous pas toujours juger de nous-mêmes et de ce qui nous touche, comme nous pouvons nous figurer raisonnablement que les autres jugeraient de nous et de nos actions?

À l'égard du conseil que vous me donnez de reprendre mes droits, je suis résolue de ne jamais entrer en dispute avec mon père, quelque mal qu'il puisse m'en arriver. J'entreprendrai peut-être une autre fois de répondre à tous vos raisonnements; mais je me contente d'observer aujourd'hui que Lovelace même me jugerait moins digne de ses soins, s'il me croyait capable d'une autre résolution. Ces hommes, ma chère, au travers de toutes leurs flatteries, ne laissent pas de jeter les yeux devant eux sur le solide. Et ce n'est pas là-dessus que je les condamne. L'amour, considéré en arrière, doit paraître une grande folie, lorsqu'il a conduit à la pauvreté des personnes nées pour l'abondance, et qu'il a réduit des âmes généreuses à la dure nécessité de l'obligation et de la dépendance.

Vous trouvez, dans la différence de nos caractères, une raison fort ingénieuse de l'amitié que nous avons l'une pour l'autre. Je ne me la serais jamais imaginée. Elle peut avoir quelque chose de vrai; mais vraie ou non, il est certain que de sang-froid, et lorsque je me donnerais le temps de réfléchir, je ne vous en aimerais que mieux pour vos corrections et vos reproches, quelque sévérité que vous y puissiez mettre. Ainsi ne m'épargnez point, ma chère amie, lorsque vous me surprendrez dans la moindre faute. J'aime

vosre agréable raillerie. Vous savez que je l'aime; et toute sérieuse que vous me croyez, vous ai-je jamais reproché d'être *trop éveillée*, comme vous le dites trop durement de vous-même?

Une des premières conditions de notre amitié a toujours été de nous dire ou de nous écrire mutuellement ce que nous pensons l'une de l'autre; et je crois cette liberté indispensable, dans toutes les liaisons de cœur qui ont la vertu pour fondement.

J'ai prévu que votre mère se déclarerait pour l'obéissance aveugle de la part des enfants. Malheureusement la nature des circonstances m'ôte le pouvoir de me conformer à ses principes : je le devrais, comme dit madame Norton, si je le pouvais. Que vous êtes heureuse de n'avoir rien à démêler qu'avec vous-même, dans le choix qu'on vous invite à faire de M. Hickman! Que je le serais aussi, si j'étais traitée avec la même douceur! Je ne pourrais pas, sans rougir, m'entendre prier par ma mère, et prier inutilement, d'encourager un homme aussi exempt de reproche que M. Hickman.

Sérieusement, ma chère Miss Howe, je n'ai pu lire sans confusion que votre mère ait dit, en parlant de moi, que tout est à craindre de la prévention *en amour*, dans les jeunes personnes de notre sexe. J'en suis d'autant plus touchée, que vous-même, ma chère, vous me semblez prête à me pousser de ce côté-là. Comme je serais fort blâmable d'user avec vous du moindre déguisement, je ne disconviendrai pas que cet homme, ce Lovelace, ne soit une personne pour laquelle on pourrait prendre assez de goût, si son caractère était aussi irréprochable que celui de M. Hickman, ou même s'il y avait quelque espérance de pouvoir le ramener. Mais il me semble que le mot d'amour, quoique sitôt prononcé, laisse un son qui a bien de la force et de l'étendue. Cependant je trouve que par des mesures violentes, on peut être menée, comme pas à pas, à quelque chose qu'on pourrait nommer... je suis assez embarrassée à trouver un nom... qu'on pourrait nommer *une sorte de goût conditionnel*, ou quelque chose d'approchant. Mais pour le nom d'amour, tout légitime et tout charmant qu'il est dans plusieurs cas, tels que celui de la parenté, celui de la société, et plus encore dans le cas de nos devoirs suprêmes, où il mérite proprement le nom de divin, il me semble que borné au sens étroit et particulier, qui ne regarde que nous-mêmes, le son n'en est pas fort agréable.

Traitez-moi aussi librement que vous le souhaiterez sur les autres points. Cette liberté, comme je vous l'ai dit, ne fera qu'augmenter mon amitié. Mais je voudrais, pour l'honneur de notre sexe, que soit qu'il soit question de moi ou d'une autre, vous ne laissassiez pas couler si facilement, de votre bouche ou de votre plume, l'imputation d'amour; parce que c'est un double triomphe pour les hommes qu'une femme de votre délicatesse, et aussi pleine de mépris pour eux que vous voulez qu'on le pense, puisse leur livrer en quelque sorte une amie, comme une sottie créature malade d'amour, avec une espèce de joie de sa faiblesse.

J'aurais quelques autres observations à faire sur vos deux dernières lettres, si j'avais l'esprit plus libre : j'ai voulu m'arrêter seulement aux endroits qui m'avaient frappée le plus, et dont j'ai cru ne pouvoir trop tôt vous avertir. Nous reviendrons à ce qui se passe ici; mais ce sera dans une autre lettre.

## Lettre 29

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Samedi 11 de mars*

Il m'est venu tant de messages insultants de la part de mon frère et de ma sœur, et des déclarations de guerre si ouvertes, annoncées par Betty Barnes avec son effronterie ordinaire, qu'avant que de m'adresser à mes oncles, suivant l'ouverture que ma mère m'a donnée dans sa lettre, j'ai jugé à propos de leur faire mes plaintes d'un procédé si peu fraternel. Mais je m'y suis prise d'une manière qui vous donnera beaucoup d'avantage sur moi, si vous continuez d'expliquer mes termes par quelques endroits de mes premières lettres. En un mot, vous aurez une plus belle occasion que jamais de me croire engagée bien loin en amour, si les raisons que j'ai eues de changer un peu de style ne vous en font pas porter un jugement plus favorable. J'ai cru devoir entrer dans leurs propres idées, et puisqu'ils veulent absolument que je sois prévenue pour M. Lovelace, je leur donne sujet de se confirmer dans leur opinion plutôt que d'en douter.

En peu de mots, voici les raisons de ce changement. Premièrement, ils ont fondé leur principale batterie sur l'aveu que je leur ai fait d'avoir le cœur libre; et supposant ainsi que je n'ai rien à combattre, ils affectent de regarder ma résistance comme une pure obstination; d'où ils concluent que mon aversion pour Solmes peut être aisément surmontée, et qu'elle doit l'être par

l'obéissance que je dois à mon père, et par la considération du bien général de la famille.

En second lieu, quoiqu'ils emploient cet argument pour me fermer la bouche, ils paraissent fort éloignés de s'en rapporter à mon aveu, et ils me traitent avec autant de violence et de mépris que si j'étais amoureuse d'un laquais de mon père; de sorte que l'offre conditionnelle de renoncer à M. Lovelace ne m'a procuré aucune faveur.

D'un autre côté, puis-je me persuader que l'antipathie de mon frère soit bien fondée? Le crime de M. Lovelace, celui du moins qu'on fait retentir sans cesse à mes oreilles, est sa passion désordonnée pour les femmes. C'en est un grand sans doute. Mais est-ce par affection pour moi que mon frère lui fait ce reproche? Non, toute sa conduite fait trop connaître qu'il est animé par d'autres vues.

La justice m'oblige donc, en quelque sorte, d'élever un peu la voix pour la défense d'un homme, qui malgré ses justes ressentiments n'a pas voulu faire tout le mal qu'il pouvait, tandis que mon frère s'est efforcé de lui en faire beaucoup s'il l'avait pu. Il m'a semblé qu'il était à propos de les alarmer un peu, par la crainte que les méthodes qu'ils emploient ne soient directement opposées à celle qu'ils auraient dû prendre, pour répondre à leur propres vues. Après tout, ce n'est pas faire un compliment si flatteur à M. Lovelace, de laisser penser que je le préfère à l'homme dont on m'épouvante. Miss Howe, me suis-je dit, m'accuse d'une prétendue mollesse, qui m'expose aux insultes de mon frère : je veux me figurer que je suis sous les yeux de cette chère amie, et faire un peu l'essai de son esprit, au risque de reconnaître qu'il ne me sied pas bien.

C'est sur ces réflexions que je me suis déterminée à écrire les lettres suivantes à mon frère et à ma sœur.

Traitée comme je le suis, en partie ou peut-être entièrement par vos instigations, mon frère, il doit m'être permis de vous en faire mes plaintes. Mon intention n'est pas de vous déplaire, dans ce que j'ai à vous écrire; mais je dois m'expliquer avec liberté. L'occasion m'y oblige.

Permettez qu'en premier lieu je rappelle à votre mémoire que je suis votre sœur, et que je ne suis pas votre servante. Vous en

conclurez, s'il vous plaît, qu'il ne convient, ni à moi de souffrir, ni à vous d'employer le langage amer et passionné qu'on me tient de votre part, dans une occasion où je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

Supposons que je dusse me marier à l'homme que vous n'aimez pas, et que j'eusse le malheur de ne pas trouver en lui un mari tendre et civil : serait-ce une raison pour vous d'être un frère incivil et désobligeant ? Devriez-vous avancer le temps de mes infortunes, si j'étais destinée à les essayer un jour ? Je ne fais pas difficulté de le dire nettement : le mari qui me traiterait plus mal, en qualité de femme, que vous ne m'avez traitée depuis quelque temps en qualité de sœur, serait sans doute un barbare.

Demandez-vous à vous-même, Monsieur, si vous auriez fait le même traitement à votre sœur Bella, dans la supposition qu'elle eût reçu les soins de l'homme que vous haïssez ? S'il y a de l'apparence que non, souffrez, mon frère, que je vous exhorte à régler moins votre conduite sur ce que vous me croyez capable de supporter, que sur ce que le devoir vous permet d'entreprendre.

Comment le prendriez-vous de la part d'un frère, si vous en aviez un, qui dans un cas de la même nature tînt à votre égard la conduite que vous tenez avec moi ? Vous ne sauriez avoir oublié la courte réponse que vous fîtes à mon père même, lorsqu'il vous proposa Miss Doily. *Elle n'est pas de mon goût* : tels furent vos termes ; et l'on eut la bonté de n'y plus penser.

Croyez-vous que j'ignore à qui je dois attribuer mes disgrâces, lorsque je me rappelle avec quelle indulgence mon père m'a permis de rejeter d'autres offres ; et qui je dois accuser d'avoir formé une ligue en faveur d'un homme, dont la personne et le caractère souffrent bien plus d'objections qu'aucun de ceux qu'on m'a permis de refuser ?

Je n'entreprends point de comparer les deux sujets. Et qui oserait dire en effet qu'il y ait la moindre comparaison ? La différence, au désavantage de l'un, ne consiste que dans un point ; qui est, à la vérité, de la plus grande importance ; mais pour qui ? Pour moi-même assurément, si j'étais disposée à le favoriser, et moins pour vous que pour tout autre. Cependant, si vous ne parvenez pas, par votre étrange politique, à réunir cet homme et moi, comme des parties qui souffrent pour la même cause, vous

me trouverez aussi déterminée à renoncer à lui, que je le suis à refuser l'autre. J'ai fait l'ouverture de cette proposition. Ne me confirmez pas dans l'opinion que les difficultés viennent de vous.

Il est bien triste pour moi de pouvoir dire que, sans avoir à me reprocher de vous avoir jamais offensé, j'ai un frère en vous, mais que je n'y ai point un ami.

Peut-être ne daignerez-vous pas entrer dans les raisons de votre dernière conduite avec une faible petite sœur. Mais si vous ne devez point de politesse à cette qualité, non plus qu'à mon sexe, rien ne peut vous dispenser de la justice.

Accordez-moi la liberté d'observer aussi que le principal but de l'éducation qu'on donne aux jeunes gens dans nos universités, est de leur apprendre à raisonner juste et à se rendre maîtres de leurs passions. J'espère encore, mon frère, que vous ne donnerez pas lieu à ceux qui nous connaissent tous deux, de conclure que l'une a fait plus de progrès, à sa toilette, dans la seconde de ces deux doctrines, que l'autre à l'université. Je suis véritablement affligée d'avoir sujet de le dire; mais j'ai entendu remarquer plusieurs fois que vos passions indomptées ne font pas d'honneur à votre éducation.

Je me flatte, Monsieur, que vous ne vous offenserez pas de la liberté que j'ai prise avec vous. Vous ne m'en avez donné que trop de raison; et vous en avez pris, sans raison, de bien plus étranges avec moi; si vous vous trouvez offensé, faites moins d'attention à l'effet qu'à la cause. Alors, pour peu que vous vous examiniez vous-même, la cause ne manquera pas de cesser; et l'on pourra dire avec justice, qu'il n'y aura point de gentilhomme plus accompli que mon frère.

C'est, je vous assure, Monsieur, dans les véritables sentiments d'une sœur, malgré la dureté avec laquelle vous me traitez, et nullement par présomption, comme vous avez paru trop prompt à m'en accuser, que je me hasarde à vous donner ce conseil. Je demande au Ciel de faire renaître l'amitié dans le cœur de mon frère unique. Faites-moi retrouver en vous, je vous en conjure, un ami compatissant : car je suis et je serai toujours votre affectionnée sœur.

CL. HARLOVE

Voici la réponse de mon frère :

Je prévois qu'on ne verra pas la fin de votre impertinent griffonnage, si je ne prends pas le parti de vous écrire. Je vous écris donc; mais, sans entrer en dispute avec un petit esprit plein de hardiesse et de présomption, c'est pour vous défendre de me tourmenter par votre joli galimatias. Je ne sais à quoi l'esprit est bon dans une femme, si ce n'est à lui faire prendre une ridicule estime d'elle-même, et à lui faire regarder tous les autres avec mépris. Le vôtre, Miss l'effrontée, vous élève au-dessus de votre devoir, et vous apprend à mettre au-dessous de vous les leçons et les ordres de vos parents. Mais suivez la même route, Miss; votre mortification n'en sera que plus cuisante. C'est tout ce que j'ai à vous répondre, mon enfant; elle le sera, ou j'y perdrai ma peine, si votre préférence continue pour cet infâme Lovelace, qui est justement détesté de toute votre famille. Nous voyons avec la dernière évidence, comme nous n'avions que trop de raisons de le soupçonner, qu'il a pris de fortes racines dans vos inclinations un peu précoces; mais plus ces racines auront de force, plus on trouvera le moyen d'en employer pour arracher le vilain de votre cœur. Par rapport à moi, malgré votre impudent conseil, et les réflexions non moins impudentes qui le précèdent, ce sera votre faute si vous ne me trouvez pas toujours votre ami et votre frère. Mais si vous continuez de vouloir un mari tel que Lovelace, attendez-vous à ne trouver jamais ni l'un ni l'autre dans

JAMES HARLOVE.

Il faut vous donner à présent une copie de ma lettre à ma sœur et de sa réponse :

Par quelle offense, ma chère sœur, ai-je pu mériter qu'au lieu d'employer tous vos efforts pour adoucir la colère de mon père, comme il est bien sûr que je l'aurais fait pour vous, si le malheureux cas où je me trouve eût été le vôtre, vous ayez le cœur assez dur pour allumer contre moi non seulement la sienne, mais encore celle de ma mère? Mettez-vous à ma place, ma chère Bella, et supposez qu'on voulût vous faire épouser M. Lovelace, pour lequel on vous croit de l'antipathie : ne regarderiez-vous

pas cet ordre comme une loi bien fâcheuse? Cependant votre dégoût pour M. Lovelace ne saurait être plus grand que le mien pour M. Solmes. L'amour et la haine ne sont pas des passions volontaires.

Mon frère regarde, peut-être, comme la marque d'un esprit mâle d'être insensible à la tendresse. Nous l'avons entendu, toutes deux, se vanter de n'avoir jamais aimé avec distinction; et dominé comme il est par d'autres passions, rebuté d'ailleurs dans son premier essai, peut-être ne recevra-t-il jamais d'autres impressions par le cœur. Qu'avec des inclinations si viriles, il condamne et il maltraite une malheureuse sœur, dans des circonstances où il satisfait par là son antipathie et son ambition, ce n'est pas une chose qui doive paraître si surprenante. Mais qu'une sœur abandonne la cause d'une sœur, et qu'elle se joigne à lui pour animer un père et une mère, dans un cas qui intéresse le sexe, et qui pourrait avoir été son propre cas : en vérité, Bella, cette conduite n'est pas fort jolie.

Nous nous souvenons toutes deux d'un temps où M. Lovelace passait pour un homme qu'on pouvait ramener, et où l'on était bien éloigné de regarder comme un crime l'espérance de le faire rentrer dans le chemin de la vertu et de l'honneur. Je ne souhaite pas d'en faire l'expérience. Cependant je ne fais pas difficulté de dire que si je n'ai aucun penchant pour lui, les méthodes qu'on emploie pour me forcer de recevoir un homme tel que M. Solmes sont capables de m'en inspirer.

Mettez à part un moment tous les préjugés, et comparez ces deux hommes du côté de la naissance, de l'éducation, de la personne, de l'esprit, et des manières; et du côté même de la fortune, en y comprenant les réversions. Prenez la balance, ma sœur, et pesez vous-même. Cependant j'offre toujours de me réduire au célibat, si l'on veut accepter ce parti.

La disgrâce où je suis condamnée est un cruel tourment pour moi. Je voudrais pouvoir obliger tous mes amis! Mais la justice, l'honnêteté me permet-elle d'épouser un homme qu'il m'est impossible de souffrir? Si je ne me suis jamais opposée à la volonté de mon père, si j'ai toujours fait ma satisfaction d'obliger et d'obéir, jugez de la force de mon antipathie par ma douloureuse résistance.

Ayez donc pitié de moi, ma très chère Bella! ma sœur, mon amie, ma compagne, ma conseillère, et tout ce que vous étiez dans un temps plus heureux! Soyez aujourd'hui l'avocat de votre très affectionnée,

CL. HARLOVE.

*À Miss Clary Harlove,*

Que ma conduite soit *fort jolie* ou non dans vos sages idées, je vous assure que je dirai mon opinion de la vôtre. Avec toute votre prudence, vous n'êtes qu'une petite folle, à qui l'amour fait tourner la tête. C'est ce qui paraît clairement dans vingt endroits de votre lettre. À l'égard de vos offres de célibat, c'est une chanson, à laquelle personne n'est disposé à se fier. C'est un de vos artifices, pour éviter de vous soumettre à votre devoir et à la volonté des meilleurs parents du monde, tels que les vôtres ont toujours été pour vous... quoiqu'ils s'en voient aujourd'hui fort bien récompensés.

Il est vrai que nous vous avons toujours crue d'un naturel doux et aimable. Mais pourquoi paraissiez-vous telle? vous n'aviez jamais été contrariée. On vous a toujours laissée faire vos propres volontés. Vous ne trouvez pas plutôt de l'opposition au désir de vous jeter entre les bras d'un vil libertin, que vous nous montrez ce que vous êtes. Il vous est impossible d'aimer M. Solmes : voilà le prétexte. Ma sœur, ma sœur, la raison véritable c'est que vous avez Lovelace au fond du cœur : un misérable, justement détesté de toute la famille, et qui a trempé ses mains dans le sang de votre frère. Cependant vous voudriez le faire entrer dans notre alliance : dites, le voudriez-vous?

Je ne retiens pas mon impatience, de la seule supposition que j'aie pu avoir le moindre goût pour un homme de cette espèce. S'il a reçu autrefois, comme vous le prétendez, quelque encouragement de la part de notre famille, c'était avant que son misérable caractère fût connu. Les preuves qui ont fait une si forte impression sur nous en devaient faire autant sur vous, et n'y auraient pas manqué, si vous n'aviez pas été une petite folle, d'un tempérament trop avancé, comme tout le monde le reconnaît dans cette occasion.

Bon Dieu! Quel étalage de beaux termes en faveur de ce misérable! Sa naissance, son éducation, sa personne, son esprit, ses manières, son air, sa fortune! Ses réversions sont appelées au secours, pour grossir ce merveilleux catalogue! Quelle effusion d'un cœur qui se pâme d'amour! Et vous embrasseriez le parti du célibat? Oui, j'en réponds, tandis que toutes ces perfections imaginaires éblouissent vos yeux! Mais finissons : je voudrais seulement que dans l'opinion que vous semblez avoir de votre bel esprit, vous ne prissiez pas tous les autres pour des insensés, que vous croyez pouvoir mener en bride avec votre ton plaintif.

Vous écrirez aussi souvent qu'il vous plaira; mais cette réponse sera la dernière que vous recevrez sur le même sujet,

D'ARABELLE HARLOVE.

J'avais deux lettres prêtes pour chacun de mes oncles, que j'ai données à un domestique qui s'est présenté dans le jardin, en le priant de les remettre à leur adresse. Si je dois juger des réponses par celles que j'ai reçues de mon frère et de ma sœur, je n'ai rien d'agréable à me promettre. Mais lorsque j'aurai tenté tous les expédients, j'aurai moins de reproche à me faire s'il arrive quelque chose de fâcheux. Je vous enverrai une copie de ces deux lettres, aussitôt que je saurai comment elles ont été reçues, si l'on me fait la grâce de m'en informer.

## Lettre 30

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Dimanche au soir, 12 mars*

Cet homme, ce Lovelace, me jette dans une furieuse inquiétude. Sa hardiesse et sa témérité vont à l'excès. Il était aujourd'hui à l'église, dans l'espérance apparemment de m'y voir; cependant, si c'était son motif, ses intelligences ordinaires doivent l'avoir trompé.

Chorey, qui était à l'église, m'a dit qu'elle avait observé particulièrement son air fier et hautain, lorsqu'il s'est tourné du banc où il était assis vers le banc de notre famille. Mon père et mes deux oncles s'y trouvaient. Ma mère et ma sœur y étaient aussi. Heureusement mon frère n'y était pas. Ils sont tous revenus en désordre. Comme c'est la première fois qu'il se soit fait voir ici depuis la malheureuse rencontre, toute l'assemblée n'a eu des yeux que pour lui.

Quelles peuvent avoir été ses vues, s'il s'était proposé de prendre un air de bravade et de défi, comme Chorey et d'autres croient l'avoir remarqué? Est-il venu pour me voir? Mais en tenant cette conduite à l'égard de ma famille, a-t-il cru me rendre service ou me plaire? Il sait combien il en est haï; et il ne daigne pas prendre la peine, quoique apparemment fort inutile, d'adoucir du moins leur haine.

Souvenez-vous, ma chère, qu'entre vous et moi, nous avons souvent observé son orgueil. Vous l'en avez même raillé; et loin de se disculper là-dessus, il a passé condamnation. En l'avouant, il croit avoir fait assez. Pour moi, j'ai toujours pensé que dans sa situation, l'orgueil est un assez mauvais sujet de plaisanterie. C'est un vice si petit, si inutile, dans les gens d'une haute naissance! S'ils méritent du respect, ne sont-ils pas sûrs d'en obtenir, sans qu'il soit nécessaire de l'exiger? En d'autres termes, vouloir s'attirer du respect par des manières hautaines, c'est faire voir qu'on se défie de son propre mérite, c'est avouer qu'on ne s'en juge pas digne par ses actions. La distinction, ou la qualité, peut être un sujet d'orgueil pour ceux en qui c'est une acquisition nouvelle. Alors les réflexions et le mépris qu'il attire sur eux en deviennent le contrepoids.

Avec tant d'autres avantages, surtout du côté de la personne et de la figure, du savoir même, comme on assure qu'il en a, être orgueilleux et hautain! tandis qu'il est condamné et démenti par les traits de son visage, que je le trouve inexcusable! Orgueilleux de quoi? Ce n'est pas de bien faire; seul orgueil qu'on pourrait peut-être justifier. Orgueilleux des avantages extérieurs? Mais cette faiblesse, dans ceux ou celles qui en sont capables, ne doit-elle pas les conduire bientôt à se défier de l'intérieur? Quelques gens pourraient craindre qu'on ne marchât sur eux, s'ils ne prenaient un air de fierté : crainte après tout bien humiliante puisqu'elle suppose, si l'on peut parler ainsi, qu'ils y marchent eux-mêmes. Mais un homme tel que lui doit être sûr que l'humilité ne lui servirait que d'ornement.

On ne peut lui refuser beaucoup de talents. Mais ces talents, et tous ses avantages personnels, ont été pour lui comme autant de pièges. Je ne me trompe point dans ce jugement; d'où il faut conclure que le mal et le bien pesés dans une balance égale, ce ne serait pas le bien qui l'emporterait.

Si mes amis avaient conservé un peu de confiance pour cette discrétion, dont ils ne m'accusent pas de manquer, j'ose dire que j'aurais pénétré tous ses défauts. Alors, j'aurais été aussi ferme à le congédier que je l'ai été à rejeter tous les autres, et que je le serai éternellement à refuser M. Solmes. Que ne connaissent-ils le fond de mon cœur! Il étoufferait, plutôt que de former jamais

volontairement un désir qui puisse jeter la moindre tâche sur eux, sur mon sexe, ou sur moi-même.

Je vous demande grâce, ma chère, pour mes graves soliloques ; c'est le nom que je puis leur donner. Comment me suis-je laissée entraîner de réflexions en réflexions ? Mais l'occasion en est présente. Tout est ici en mouvement sur le même sujet. Chorey dit qu'il a cherché les yeux de ma mère, qu'il lui a fait une profonde révérence, et qu'elle lui a rendu sa politesse. Il a toujours admiré ma mère : je crois qu'elle n'aurait pas eu d'aversion pour lui, si on ne lui avait ordonné d'en avoir ; et sans cette malheureuse rencontre, entre lui et son fils unique.

Le docteur Lewin était à l'église. Ayant observé, comme tout le monde, l'embarras que la vue de M. Lovelace causait à toute notre famille, il a eu l'attention de l'engager, après le service, dans un entretien assez long, pour laisser le temps à tous mes proches de remonter en carrosse.

Il paraît que mon père s'anime de plus en plus contre moi. On me dit la même chose de mes oncles. Ils ont reçu mes lettres ce matin. Leur réponse, s'ils daignent m'en faire quelqu'une, me confirmera sans doute l'imprudence que ce téméraire a eue de se présenter si mal à propos à l'église.

On les croit fâchés contre ma mère, pour le retour de politesse dont elle n'a pu se dispenser. Ainsi la haine s'attaque jusqu'aux devoirs communs de la civilité ; quoiqu'ils doivent être considérés du côté de celui qui les rend, plutôt que de celle qui les reçoit. Mais ils concluent tous, m'assure-t-on, qu'il ne leur reste qu'un seul moyen pour mettre fin aux insultes. C'est donc sur moi que la peine va retomber. Qu'aura gagné cet imprudent, et quel avantage en tirera-t-il pour ses vues <sup>1</sup> ?

Ma plus grande crainte est que cette apparition, pire que celle de quelque fantôme, n'annonce des entreprises encore plus hardies. S'il a l'audace de se présenter ici, comme il me presse instamment de le permettre, je tremble qu'il n'y ait du sang répandu. Pour éviter ce malheur, je souffrirais volontiers, s'il n'y avait pas d'autre moyen, qu'on m'enterrât toute vive.

1. On verra dans la lettre 36 quels étaient les motifs qui avaient amené M. Lovelace à l'église (NdR).

Ils sont tous en consultation. Je suppose qu'il est question de mes lettres. Ils s'étaient assemblés dès le matin, et c'est à cette occasion que mes oncles se sont trouvés à l'église. Je vous enverrai les copies de ces deux lettres, lorsque j'aurai vu si je puis vous envoyer en même temps celles des réponses. Celle-ci n'est que... quoi dirai-je? elle n'est que l'effet de mes craintes, et de mon ressentiment contre l'homme à qui je dois les attribuer. Six lignes auraient contenu tout ce qu'elles ont de commun avec mon histoire.

CL. HARLOVE

Lettre 31

*M. Lovelace à M. Belford*

*Lundi 13 mars*

C'est en vain que tu me presses, toi et tes camarades<sup>1</sup>, de retourner à la ville, aussi longtemps que cette fière beauté me tiendra dans l'incertitude. Si j'ai gagné jusqu'à présent un peu de terrain, je n'en ai l'obligation qu'à son inquiétude pour la sûreté de ceux que j'ai mille raisons de haïr.

Écris donc, me dis-tu, si tu ne veux pas venir. À la vérité, je puis écrire, et je le puis sans m'embarrasser si j'ai de la matière ou non pour mes lettres. Ce que tu vas lire en sera la preuve.

Le frère de ma déesse m'a suscité, comme je te l'ai raconté, au château de M..., un nouveau concurrent : le moins dangereux homme du monde par la figure et les qualités, mais le plus redoutable par ses offres.

Cet homme a captivé, par ses propositions, les âmes de tous les Harlove. Les âmes ! ai-je dit. Toute cette famille est sans âme,

1. L'auteur remarque que ces messieurs affectaient souvent de s'écrire en style romain, comme ils le nommaient entre eux, et qu'ils étaient convenus de prendre en bonne part toutes sortes de libertés mutuelles, lorsqu'elles étaient dans ce style. Il se trouve souvent dans leurs lettres des citations de leurs meilleurs poètes, qu'on s'est contenté de traduire en prose, et qui ne demandent pas de l'être autrement (NdR).

à l'exception de celle qui m'a charmé. Mais cette âme incomparable est actuellement renfermée et maltraitée par un père, le plus sombre et le plus absolu de tous les hommes, à l'instigation d'un frère le plus arrogant et le plus présomptueux. Tu connais leurs caractères. Ainsi je n'en souillerai pas mon papier.

Mais connais-tu rien de si détestable que d'être amoureux de la fille, de la sœur et de la nièce d'une famille que je dois éternellement mépriser? Et, ce qui me fait donner au diable, de sentir croître ma passion, je ne dirai pas par le mépris, par l'orgueil, par l'insolence d'une beauté adorée, mais par des difficultés, qui ne paraissent venir que de sa vertu? Je suis puni de n'être pas un adroit pécheur, un hypocrite; de n'avoir aucun égard pour ma réputation; de permettre à la médisance d'ouvrir la bouche contre moi. Mais l'hypocrisie m'est-elle donc nécessaire, à moi qui suis en possession de tout emporter au moment que je parais et aux conditions qu'il me plaît d'imposer; à moi qui n'ai jamais inspiré de crainte, sans un mélange sensible d'amour prédominant? Le poète a dit « que la vertu n'est qu'un rôle de théâtre, et que celui qui paraît vertueux montre moins son naturel que son art ».

Fort bien : mais il semble que je suis forcé à la pratique de cet art, si je veux réussir auprès d'une femme qui mérite véritablement de l'admiration. Au fond, pourquoi recourir à l'art? Ne puis-je me réformer? Je n'ai qu'un vice. Qu'en dis-tu, Belford? Si quelque mortel connaît mon cœur, c'est toi seul. Tu le connais... autant du moins que je le connais moi-même. Mais c'est un trompeur abominable, car il en a mille fois imposé à son maître. Son maître? C'est ce que je ne suis plus. J'ai cessé de l'être, depuis le moment où j'ai vu pour la première fois cette femme angélique. J'y étais préparé, néanmoins, par la peinture qu'on m'avait faite de son caractère : car tout éloigné qu'on est de la vertu, il faudrait être un enragé pour ne pas l'admirer dans autrui. La visite que je rendis à la pauvre Arabelle ne fut, comme je te l'ai dit, qu'une erreur de l'oncle, qui prit une sœur pour l'autre, et qui au lieu de m'introduire auprès d'une divinité, que j'avais entendue vanter au retour de mes voyages, ne me fit voir qu'une très simple mortelle. Je ne laissai pas d'avoir assez de peine à me dégager, tant je trouvai de facilité et d'empressement

dans cette sœur. Ma crainte était de rompre avec une famille de qui j'espérais recevoir une déesse.

Je me suis vanté d'avoir aimé une fois dans ma vie, et je crois qu'effectivement c'était de l'amour. Je parle de ma première jeunesse, et de cette coquette de qualité, dont tu sais que j'ai fait vœu de punir la perfidie, sur autant de femmes qu'il pourra m'en tomber entre les mains. Je crois que pour m'acquitter de ce vœu, j'ai déjà sacrifié, dans divers climats, plus d'une hécatombe à ma vengeance. Mais en me rappelant ce que j'étais alors, et le comparant à ce que je me trouve aujourd'hui, je suis obligé de reconnaître que je n'avais jamais été véritablement amoureux.

Comment s'est-il donc fait, me demanderas-tu, qu'après avoir eu tant de ressentiment de me voir trompé, je n'ai pas laissé de conserver le goût de la galanterie? je vais te l'apprendre, autant que je pourrai m'en souvenir; car c'est parler de fort loin. Ma foi, cela est venu... attends, il ne m'est pas trop aisé de te le dire; cela est venu, je crois, d'un goût violent pour la nouveauté. Ces diables de poètes, avec leurs descriptions célestes, m'échauffèrent autant l'imagination que la divine Clarisse m'enflamme aujourd'hui le cœur. Ils m'inspirèrent l'envie de créer des déesses. Je ne pensai qu'à faire l'essai de ma nouvelle verve, par des sonnets, des élégies et des madrigaux. Il me fallut une Iris, une Cloris, une Sylvie, comme aux plus célèbres. Il fallut donner, à mon Cupidon, des ailes, des traits, des flammes, et tout l'attirail poétique. Il fallut me faire un fantôme de beauté, la placer où d'autres ne se seraient jamais avisés d'en trouver; et souvent je me suis vu dans l'embarras pour un sujet, lorsque ma déesse de nouvelle création avait été moins cruelle qu'il ne convenait au ton plaintif de mon sonnet ou de mon élégie.

D'ailleurs il entraît une autre sorte de vanité dans ma passion : je me voyais bien reçu des femmes en général; jeune et vain, comme j'étais alors, je me sentais flatté d'une espèce de tyrannie que j'exerçais sur leur sexe, en faisant tomber sur l'une ou sur l'autre un choix qui ne manquait pas de faire vingt jalouses; c'est un plaisir dont je puis t'assurer que j'ai joui mille fois. J'ai vu, avec plus de satisfaction que tu ne le saurais croire, l'indignation briller dans les yeux d'une rivale. J'ai vu monter la rougeur sur plus d'un visage. J'ai vu briser de dépit plus d'un éventail; avec des réflexions peut-être sur la liberté que se donnait une autre

femme de souffrir tête-à-tête un jeune folâtre, qui ne pouvait après tout leur faire à toutes la même grâce à la fois.

En un mot, Belford, c'était l'orgueil, comme je le reconnais aujourd'hui, qui m'avait excité plus que l'amour, à me signaler par mes ravages, après la perte de ma coquette. Je m'en étais cru aimé, autant du moins que je croyais l'aimer. Ma vanité me persuadait même qu'elle n'avait pu s'en défendre. Ce choix était approuvé de tous mes amis, qui ne souhaitaient que de me voir bien enchaîné, parce qu'ils se sont défiés, de bonne heure, de mes principes de galanterie. Ils remarquaient que toutes les femmes du bel air, celles qui aiment la danse, le chant, la musique, étaient passionnées pour ma compagnie. En effet, connais-tu quelqu'un (la vanité va me saisir, si je n'y prends garde), mais parle naturellement, Belford, nommerais-tu quelqu'un qui danse, qui chante, qui touche toutes sortes d'instruments d'aussi bonne grâce que ton ami?

Mon intention n'est pas de donner dans l'hypocrisie, jusqu'à m'aveugler sur des qualités que tout le monde me reconnaît. Loin de moi les déguisements étudiés de l'amour-propre, les fausses affectations d'humilité, et tous les petits artifices par lesquels on surprend l'estime des sots. Ma vanité sera toujours ouverte pour les qualités dont je n'ai l'obligation qu'à moi-même, tels que mes manières, mon langage, mon air, ma contenance ferme, mon goût d'ajustement. Je puis faire gloire de tout ce que j'ai acquis. Pour mes talents naturels, je n'en prends pas droit de m'estimer davantage. Tu es assez badin pour me dire que je n'en ai pas sujet : et peut-être aurais-tu raison. Mais si je vaux mieux par l'esprit que le commun des hommes, c'est un avantage que je ne me suis pas donné; et s'enorgueillir d'une chose dont l'abus nous rend coupable, sans qu'il y ait aucun mérite à s'en bien servir, c'est se parer, comme le geai de la fable d'un plumage emprunté.

Mais, pour revenir à ma coquette, je n'avais pu supposer que la première femme qui m'avait donné des chaînes (chaînes de soie d'ailleurs, fort différentes des chaînes de fer que je porte aujourd'hui) m'eût jamais quitté pour un autre homme; et lorsque je m'étais vu abandonné, j'avais attaché au faux bien que j'avais perdu plus de prix que je ne lui en avais trouvé dans la possession.

Aujourd'hui, Belford, j'éprouve toute la force de l'amour. Je ne pense, je ne puis penser, qu'à la divine Clarisse Harlove. Harlove! Que ce nom détesté me coûte à prononcer! mais compte que je lui en ferai prendre un autre, et ce sera celui de l'amour même<sup>1</sup>. Clarisse! nom charmant! que je ne puis prononcer sans être attendri jusqu'au fond du cœur. Te serais-tu jamais figuré que moi, qui me suis flatté jusqu'à présent de faire en amour autant de faveur que j'en reçois; moi, dis-je, lorsqu'il s'agit de quitter l'honorable carrière du plaisir pour me jeter dans des entraves, je fusse capable de ce fol excès de tendresse? Je ne me le pardonne pas à moi-même; et laissant les trois premiers vers suivants aux amants langoureux, je trouve les effets que cette fatale passion produit dans mon cœur bien mieux exprimés par les trois derniers<sup>2</sup> :

« L'amour agit différemment, suivant la différence des âmes qu'il inspire. Il allume, dans les naturels doux, un feu qui l'est aussi; comme celui de l'encens qui brûle sur l'autel.

« Mais les âmes violentes sont la proie des flammes les plus terribles. C'est un feu, dont le vent des passions augmente l'impétuosité, qui monte orgueilleusement, et qui brûle pour la vengeance. »

Oui, la vengeance. Car peux-tu penser que si je n'étais pas retenu par l'opinion que la stupide famille des Harlove ne travaille que pour moi, je supportasse un moment leurs insultes? Qui me croira jamais capable de me laisser braver comme je le suis, menacer comme je suis menacé, par ceux à qui ma seule vue cause de l'effroi, et surtout par ce frère brutal, qui me doit la vie (une vie à la vérité qu'il n'est pas digne de perdre par mes mains), si mon orgueil n'était plus satisfait de savoir que par l'espion même qu'il entretient pour m'observer, je le joue à mon gré, j'enflamme, je refroidis ses violentes passions autant qu'il convient à mes vues, je l'informe assez de ma conduite et de mes intentions pour lui faire mettre une aveugle confiance dans cet agent à *double face*, que je joue lui-même par tous les mouvements qu'il ne reçoit que de mes volontés?

1. Le nom de Lovelace, qui signifie *lien d'amour* (NdR).

2. Ils sont de Dryden (NdP).

Voilà, mon ami, ce qui élève mon orgueil au-dessus de mon ressentiment. Par cette machine, dont j'entretiens continuellement les ressorts, je me fais un amusement de les jouer tous. Le vieux matelot d'oncle n'est que mon ambassadeur auprès de la reine mère Howe, pour l'engager à se joindre à la cause des Harlove, dans la vue d'en faire un exemple pour la princesse sa fille, et à les fortifier de son secours pour le soutien d'une autorité qu'ils sont résolus de faire valoir; bien ou mal à-propos, sans quoi j'aurais peu d'espérance.

Quel peut être mon motif, me demandes-tu? Le voici, pauvre butor! que ma charmante ne puisse trouver de protection hors de ma famille; car si je connais bien la sienne, elle sera forcée de prendre la fuite ou de recevoir l'homme qu'elle déteste. Il arrivera donc, si mes mesures sont bien prises, et si mon *esprit familial* ne me manque pas au besoin, qu'elle viendra tomber entre mes bras, en dépit de tous ses proches, en dépit de son cœur inflexible; qu'elle sera tôt ou tard à moi, sans conditions, sans la réformation promise, peut-être sans qu'il soit besoin d'un long siège; et qu'il dépendra même de moi de la mettre à plus d'une épreuve. Alors je verrai tous les *faquins* et toutes les *faquines* de la famille ramper à mes pieds. Je leur ferai la loi. Je forcerai ce frère impérieux et sordide de venir plier le genou sur le marchepied de mon trône.

Mes seules alarmes viennent du peu de progrès que je crains d'avoir fait jusqu'à présent dans le cœur de cette charmante pièce de glace. Un si beau teint, sur les plus beaux traits du monde, tant d'éclat dans les yeux, une taille si divine, une santé si florissante, un air si animé, toute la fleur de la première jeunesse avec un cœur si impénétrable! Et moi pour amant! l'heureux, le favorisé Lovelace! quel moyen d'y rien comprendre? Cependant il se trouve des gens, et j'ai parlé à quelques-uns, qui se souviennent de l'avoir vue naître. Norton, qui a été sa nourrice, se vante de lui avoir rendu, dans son enfance, les soins maternels, et d'avoir servi par degrés à son éducation. Ainsi voilà des preuves convaincantes qu'elle n'est pas descendue tout d'un coup du Ciel, comme un ange. Comment se peut-il donc qu'elle ait le cœur insensible?

Mais voici l'erreur, et j'appréhende bien qu'elle n'en guérisse jamais. Elle prend l'homme qu'elle appelle son père (il n'y aurait

rien à reprocher à sa mère, si elle n'était la femme d'un tel père), elle prend les gens qu'elle appelle ses oncles, le pauvre imbécile qu'elle appelle son frère, et la méprisable espèce de femme qu'elle appelle sa sœur, pour son père, pour ses oncles, pour son frère et sa sœur. À ces titres elle croit devoir aux uns de la considération, aux autres du respect, avec quelque barbarie qu'elle en soit traitée. Liens sordides ! misérables préjugés du berceau ! Si la nature en mauvaise humeur ne lui en avait pas imposé, ou si elle avait eu elle-même des parents à choisir, en aurait-elle un seul de tous ceux qui portent ce nom ?

Que mon cœur souffre de la préférence qu'elle leur accorde sur moi, pendant qu'elle est convaincue de l'injustice qu'ils me font ! convaincue que mon alliance leur ferait honneur à tous, à l'exception d'elle, à qui tout le monde doit de l'honneur, et de qui le sang royal en recevrait. Mais combien ce cœur ne se soulèvera-t-il pas d'indignation, si je m'aperçois que malgré ses persécutions, elle hésite un seul moment à me préférer au misérable qu'elle hait et qu'elle méprise ? Non, elle n'aura jamais la bassesse d'acheter son repos à ce prix. Il est impossible qu'elle donne jamais les mains à des projets formés à ses dépens, par la malignité et l'intérêt propre. Elle a trop d'élévation pour ne pas les mépriser dans autrui ; et trop d'intérêt à les désavouer, de peur qu'on ne la prenne pour une Harlove.

De tout ce que tu viens de lire, tu peux recueillir que je ne me hâterai pas de retourner à la ville, puisque je dois commencer par obtenir de la dame de mon cœur de n'être point sacrifié à un homme tel que Solmes. Malheur à la belle, si étant quelque jour forcée de tomber sous mon pouvoir (car je désespère qu'elle y vienne jamais volontairement), je trouve de la difficulté à me procurer cette assurance !

Ce qui serre mes chaînes, c'est que son indifférence pour moi ne vient d'aucun goût pour un autre homme. Mais gardez-vous bien, charmante personne ! gardez-vous, ô la plus relevée et la plus aimable des femmes ! de vous rabaisser par le moindre signe de préférence en faveur de l'indigne rival que vos sordides parents n'ont suscité qu'en haine de moi... Tu diras, Belford, que j'extravague : tu auras raison. Que je sois abîmé si je ne l'aime jusqu'à l'extravagance. Autrement pourrais-je souffrir les continuel outrage de son implacable famille ? Autrement,

pourrais-je digérer l'humiliation de passer ma vie, je ne dis pas autour de la maison de son orgueilleux père, mais autour de la palissade de son parc et des murs de son jardin, séparé d'elle néanmoins par un mille de distance, et sans aucun espoir de découvrir du moins le bord de son ombre? Autrement me croirais-je payé, avantageusement payé, lorsque après avoir erré pendant quatre, cinq et six nuits, par des routes désertes et des enclos couverts de bruyères, je trouve quelques froides lignes, qui aboutissent à me déclarer qu'elle fait plus de cas du plus indigne sujet de son indigne famille que de moi, et qu'elle ne m'écrit que pour m'engager à souffrir des insultes dont la seule idée me trouble le sang? Logé, pendant ce temps-là, dans un misérable cabaret du voisinage; déguisé comme si j'étais fait pour y vivre; nourri et meublé, comme je me souviens de l'avoir été dans mon voyage de Westphalie. Il est heureux, crois-moi, que la nécessité de cet humble esclavage ne vienne point de sa hauteur et de sa tyrannie, et qu'elle y soit assujettie la première!

Mais jamais héros de roman (à l'exception des géants et des dragons qu'ils avaient à combattre) fut-il appelé à de plus rudes épreuves? Naissance, fortune, grandeur future de mon côté! Un misérable pour rival! Ne faut-il pas que je sois déplorablement amoureux pour surmonter tant de difficultés et braver tant de mépris? Par ma foi, j'ai honte de moi-même! Moi, d'ailleurs, qui par des obligations précédentes me rends coupable d'un parjure, si je suis fidèle à quelque femme au monde.

Cependant, pourquoi rougirai-je de mes humiliations? N'est-il pas glorieux d'aimer celle qu'on ne peut voir sans l'aimer, ou sans la révéler; ou sans lui rendre ces deux tributs ensemble? *La cause de l'amour*, suivant Dryden, *ne saurait être assignée. Il ne faut pas la chercher dans un visage; elle est dans l'idée de celui qui aime.* Mais s'il eût été contemporain de ma Clarisse, il aurait avoué son erreur; et prenant ensemble figure, esprit et conduite, il aurait reconnu la justice de la voix universelle en faveur de ce chef-d'œuvre de la nature.

Je te crois curieux de savoir si je ne chasse pas quelque autre proie, et s'il est possible pour un cœur aussi *banal* que le mien de se borner si longtemps au même objet? Pauvre Belford! Tu ne connais pas cette charmante créature, si tu peux me faire de telles questions; ou tu t'imagines me connaître mieux que tu ne

fais. Tout ce qu'il y a d'excellent dans ce sexe, s'est réuni pour composer Clarisse Harlove. Jusqu'à ce que le mariage ou d'autres intimités de la même nature me l'aient fait trouver moins parfaite que les substances angéliques, il est impossible que je m'occupe d'une autre femme : et puis, pour un esprit tel que le mien, il y a dans cette affaire tant d'autres aiguillons que ceux de l'amour ! Un si beau champ pour l'intrigue et les stratagèmes, dont tu sais que je fais mes délices ! Comptes-tu pour rien la fin qui doit couronner mes peines ? Devenir maître d'une fille telle que Clarisse, en dépit de ses implacables surveillants, en dépit d'une prudence et d'une réserve que je n'ai jamais trouvées dans aucune femme ! Quel triomphe ! Quel triomphe sur tout le sexe ! D'ailleurs n'ai-je pas une vengeance à satisfaire ? une vengeance que la politique me fait tenir en bride, mais pour éclater dans l'occasion avec plus de furie. Conçois-tu qu'il y ait place pour une seule pensée qui ne soit d'elle, et qui ne lui soit dévouée ?

Les avis que je reçois à ce moment me donnent lieu de croire que j'aurai besoin ici de toi. Ainsi tiens-toi prêt à partir au premier avis.

Que Belton, Mowbray, et Tourvil se tiennent prêts aussi. Je médite quelque moyen de faire voyager James Harlove pour lui former un peu l'esprit et les manières. Jamais sot campagnard n'en eut plus de besoin. N'ai-je pas dit, *je médite* ? Ma foi le moyen est déjà trouvé. Il ne manque que de le mettre en exécution, sans qu'on puisse me soupçonner d'y avoir eu part. C'est une résolution prise. J'aurai du moins le frère, si je n'ai pas la sœur.

Mais quel que puisse être le succès de cette entreprise, la carrière paraît ouverte à présent pour de glorieux attentats. On a formé depuis quelque temps une ligue qui me menace. Les oncles et le neveu, qui ne sortaient auparavant qu'avec un seul laquais, doivent en prendre deux ; et ce double train doit être doublement armé, lorsque les maîtres hasarderont leurs têtes hors de leurs maisons. Cet appareil de guerre marque une haine déclarée contre moi, et une ferme résolution en faveur de Solmes. Je crois qu'il faut attribuer ces nouveaux ordres à une visite que je fis hier à leur église ; lieu propre néanmoins pour

commencer une réconciliation, si les chefs de la famille étaient *chrétiens*, et s'ils se proposaient quelque chose dans leurs prières. Mon espérance était de recevoir une invitation, ou de trouver du moins quelque prétexte pour les accompagner à leur retour, et de me procurer ainsi l'occasion de voir ma déesse; car je m'imaginai qu'ils n'oseraient pas me refuser les devoirs communs de la civilité. Mais il semble qu'à ma vue la terreur les ait saisis, et qu'ils n'aient pu s'en rendre maîtres. Je remarquai certainement du trouble sur leurs visages, et qu'ils s'attendaient tous à quelque événement extraordinaire : ils ne se seraient pas trompés, si j'avais été plus sûr du cœur de leur fille. Cependant je ne pense pas à leur nuire, pas même à blesser un cheveu de leurs têtes stupides.

Vous aurez vos instructions par écrit, si l'occasion le demande. Mais après tout, je me figure qu'il suffira de vous montrer avec moi. Qu'on me trouve quatre hommes d'aussi bonne mine : un air aussi fier que celui de Mowbray; aussi vif, aussi mutin que celui de Belton; aussi agréable et aussi pimpant que celui de Tourvil; aussi mâle et aussi militaire que le tien. Et moi votre chef? Où sont les ennemis que nous ne fassions pas trembler? Enfants! il faut que chacun vienne accompagné d'un ou deux de ces valets, choisis depuis longtemps pour leurs qualités semblables à celles des maîtres.

Tu vois, ami, que j'ai écrit comme tu le désires : écrit sur quelque chose, sur rien, sur la vengeance que j'aime, sur l'amour que je hais, parce qu'il est mon maître, le diable sait sur quoi : car en jetant les yeux sur ma lettre, je suis étonné de sa longueur. Qu'elle fût communiquée à personne, c'est à quoi je ne consentirais pas pour la rançon d'un roi. Mais tu m'as dit qu'il me suffisait de t'écrire pour te donner du plaisir.

Prends-en donc. Je t'ordonne d'en prendre à me lire. Si ce n'est pas pour l'écrivain, ni pour ce qu'il t'écrit, que ce soit pour faire honneur à ta parole. Sur quoi, finissant en style royal, (car n'y a-t-il pas de l'apparence que dans la grande affaire que j'entreprends, je serai ton roi et ton empereur?) je te dis gravement *adieu*.

Lettre 32

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi 12 de mars*

Je vous envoie la copie de mes lettres à mes deux oncles, avec les réponses; et vous laissant le soin d'y faire vos remarques, je n'en ferai moi-même aucune.

*À M. Jules Harlove,*

*Samedi 21 de mars*

Permettez-moi, mon très honoré second père, comme vous m'avez appris à vous nommer dans mes heureux jours, d'implorer votre protection auprès de mon père, pour obtenir de sa bonté la dispense d'un commandement sur lequel il ne peut insister sans me rendre misérable toute ma vie.

Toute ma vie! Je le répète. Est-ce une bagatelle, mon cher oncle? N'est-ce pas moi qui dois vivre avec l'homme qu'on me propose? Est-ce une autre que moi? Ne me laissera-t-on pas la liberté de juger, pour mon propre intérêt, si je puis ou si je ne puis pas vivre heureusement avec lui?

Supposons que ce malheur m'arrive : sera-t-il prudent de me plaindre ou d'en appeler? Et quand il le serait, de qui espérer du

secours contre un mari? Le dégoût invincible et déclaré que j'ai pour lui ne suffirait-il pas pour justifier ses plus mauvais traitements, quand je me ferais toute la violence possible pour remplir mon devoir? Et si j'obtenais cet empire sur moi-même, ne serait-ce pas la crainte seule qui me rendrait capable d'un si grand effort?

Je le répète encore une fois, ce n'est point une bagatelle, et c'est pour toute ma vie. De grâce, mon cher oncle, pourquoi voudrait-on me condamner à une vie misérable? Pourquoi serais-je réduite à n'avoir pour toute consolation que l'espérance d'en voir bientôt la fin?

Le mariage qui promet le plus est un engagement assez solennel pour faire trembler une jeune personne, lorsqu'elle y pense sérieusement. Être abandonnée à un homme étranger et transplantée dans une nouvelle famille; perdre jusqu'à son nom, pour marque d'une dépendance absolue; entrer dans l'obligation de préférer cet étranger à son père, à sa mère, à tout l'univers, et l'humeur de cet étranger à la sienne, ou de disputer peut-être aux dépens de son devoir, pour l'exercice le plus innocent de sa propre volonté; se faire un cloître de sa maison; former de nouvelles connaissances; abandonner les anciennes; renoncer peut-être à ses plus étroites amitiés, sans avoir droit d'examiner si cette contrainte est raisonnable ou non, et sans autre règle en un mot que l'ordre d'un mari; assurément, Monsieur, tous ces sacrifices ne peuvent être exigés d'une jeune fille, que pour un homme qu'elle soit capable d'aimer. S'il en arrive autrement, quel est son malheur! Que sa vie est misérable! en supposant qu'un sort si triste mérite le nom de vie.

Je voudrais qu'il dépendît de moi de pouvoir vous obéir à tous. Quel plus doux plaisir pour moi que de vous obéir, si je le pouvais! Commencez par vous marier, m'a dit un de mes plus chers parents; l'amour suivra le mariage. Mais comment goûter cette maxime? Mille choses arrivent dans les mariages les mieux assortis, qui peuvent n'en faire qu'un état purement supportable. Que sera-ce donc, lorsqu'un mari, loin de pouvoir compter sur l'affection de sa femme, aura raison d'en douter, parce qu'il sera persuadé qu'elle lui aurait préféré tout autre homme si elle avait été maîtresse de son choix? Combien de défiances, de jalousies, de froideurs, de préventions désavantageuses doivent troubler la

paix d'une telle union? L'action la plus innocente, un simple regard peut être mal interprété : tandis que de l'autre part, l'indifférence, pour ne rien dire de plus, prendra la place du désir d'obliger, et la crainte fera l'office de l'amour.

Attachez-vous un peu sérieusement à ces réflexions, mon cher oncle, et représentez-les à mon père avec la force qui convient au sujet, mais que la faiblesse de mon sexe et celle d'un âge sans expérience ne me permettent pas de donner à cette peinture. Employez tout le pouvoir que vous avez sur son esprit, pour empêcher que votre malheureuse nièce ne soit livrée à des maux sans remède.

J'ai offert de renoncer au mariage, si cette condition peut être acceptée. Quelle disgrâce n'est-ce pas pour moi de me voir privée de toute sorte de communication, bannie de la présence de mon père et de ma mère; abandonnée de vous, Monsieur, et de mon autre cher oncle; empêchée d'assister au service divin, qui serait vraisemblablement la ressource la plus propre à me ramener au devoir, si j'avais eu le malheur de m'en écarter? Est-ce le moyen, Monsieur, par lequel on se promet de faire impression sur un esprit libre et ouvert? Une si étrange méthode n'est-elle pas plus capable d'endurcir que de convaincre? Je ne saurais vivre dans une si douloureuse situation. À peine les domestiques, qu'on avait eu la bonté de soumettre à mes ordres, ont-ils la hardiesse de me parler. Ma propre servante est congédiée, avec des marques éclatantes de soupçon et de mécontentement : on me soumet à la conduite d'une servante de ma sœur.

La rigueur peut être poussée trop loin. Je vous le dis de bonne foi, Monsieur, et chacun se repentirait alors de la part qu'il y aurait eue.

M'est-il permis de proposer un expédient? Si je dois être observée, bannie, renfermée, que ce soit, Monsieur, dans votre maison. Alors, du moins, l'étonnement diminuera parmi les honnêtes gens du voisinage de ne plus voir à l'église une personne dont ils n'avaient pas mauvaise opinion, et de voir sa porte fermée à leurs visites.

Je me flatte qu'il n'y a point d'objection à faire contre cette idée. Vous preniez plaisir, Monsieur, à me voir chez vous dans un temps plus heureux. N'aurez-vous pas la bonté de m'y souffrir dans mes disgrâces, jusqu'à la fin de ces malheureux troubles? Je

vous donne ma parole de ne pas mettre le pied dehors, si vous me le défendez, et de ne voir personne sans votre consentement, pourvu que vous ne m'amenez pas M. Solmes pour continuer ses persécutions.

Procurez-moi cette faveur, mon cher oncle, si vous ne pouvez en obtenir une plus grande encore, qui serait celle d'une heureuse réconciliation. Cependant mes espérances se ranimeront, lorsque vous commencerez à plaider pour moi ; et vous mettrez le comble à ces anciennes bontés qui m'obligent d'être toute ma vie, etc.

CL. HARLOVE

*Réponse*

*Dimanche au soir*

C'est un grand chagrin pour moi, ma chère nièce, qu'il y ait quelque chose au monde que je sois forcé de vous refuser. Cependant tel est le cas où je suis ; car si vous ne faites pas un effort sur vous-même pour nous obliger dans un point sur lequel nous étions liés par des promesses d'honneur avant que nous ayons pu prévoir de si fortes oppositions, vous ne devez point vous attendre à redevenir jamais ce que vous avez été pour nous.

En un mot, ma nièce, nous sommes une *phalange en ordre de bataille*. Vos lectures ne vous laissent ignorer que ce que vous devriez le mieux savoir ; ainsi cette expression vous fera juger que nous sommes impénétrables à vos persuasions, et d'une invincible résistance. Nous sommes convenus entre nous que tous céderont, ou personne, et que l'un ne se laissera point fléchir sans l'autre. Ainsi vous connaissez votre destinée, et vous n'avez point d'autre parti que celui de vous rendre.

Je dois vous représenter que la vertu d'obéissance ne consiste pas à obliger pour être obligée soi-même, mais à faire le sacrifice de son inclination ; sans quoi j'ignore où en serait le mérite.

À l'égard de votre expédient, je ne puis vous recevoir chez moi, Miss Clary, quoique ce soit une prière que je ne me serais jamais imaginé devoir vous refuser. Quand vous seriez fidèle à ne

voir personne sans notre consentement, vous pourriez écrire à quelqu'un et recevoir de ses lettres. Nous savons trop bien que vous le pouvez et que vous l'avez fait. Notre honte et notre pitié n'en sont pas moindres.

Vous offrez de renoncer au mariage. Nous souhaitons de vous voir mariée. Mais parce que vous ne pouvez obtenir l'homme que votre cœur désire, vous rejetez ceux que nous vous offrons. Oh bien, Miss, comme nous savons que de manière ou d'autre vous êtes en correspondance avec lui, ou du moins que vous y avez été aussi longtemps que vous l'avez pu, et qu'il nous brave tous, et qu'il n'aurait pas de cette audace s'il n'était pas sûr de vous en dépit de toute la famille (ce qui n'est pas, comme vous le pouvez croire, une petite mortification pour nous), notre résolution est de ruiner ses desseins, et de triompher de lui plutôt que de souffrir qu'il triomphe de nous. C'est vous dire tout d'un seul mot. Ne comptez donc pas sur ma protection. Je ne veux point plaider pour vous, et c'en est assez de la part d'un oncle mécontent.

JULES HARLOVE

P.S. Pour le reste, je m'en rapporte à mon frère Antonin.

*À M. Antonin Harlove,*

*Samedi 11 de mars*

Mon très honoré oncle,

Comme vous avez jugé à propos, en me présentant M. Solmes, de me le recommander particulièrement sous le titre d'un de vos meilleurs amis, et de me demander pour lui tous les égards qu'il mérite par cette qualité, je vous supplie de lire, avec un peu de patience, quelques réflexions que je prends la liberté de vous offrir, entre mille dont je ne veux pas vous fatiguer.

Je suis prévenue, dit-on, en faveur d'une autre personne. Ayez la bonté, Monsieur, de considérer que lorsque mon frère est revenu d'Écosse, cette autre personne n'avait point été rejetée de la famille, et qu'on ne m'avait pas défendu de recevoir ses visites. Serai-je donc si coupable, de préférer une connaissance d'un an,

à une connaissance de six semaines? Je ne puis m'imaginer que du côté de la naissance, de l'éducation et des qualités personnelles, on prétende qu'il y ait la moindre comparaison à faire entre les deux sujets. Mais j'ajouterai, avec votre permission, Monsieur, qu'on n'aurait jamais pensé à l'un, s'il n'avait fait des offres qu'il me semble que la justice ne me permet pas plus de recevoir, qu'à lui de les proposer; des offres que mon père ne lui aurait jamais demandées, s'il ne les avait proposées lui-même.

Mais on accuse l'un d'un grand nombre de défauts. L'autre est-il sans reproche? La principale objection qu'on fait contre M. Lovelace, et dont je ne prétends pas le justifier, regarde ses mœurs, qu'on suppose fort corrompues dans ses amours. Celles de l'autre ne le sont-elles pas dans ses haines? et dans ses amours aussi, pourrais-je dire avec autant de justice; puisque la différence n'est que dans l'objet, et que l'amour de l'argent est la racine de tous les maux.

Mais si l'on me croit prévenue, quelle est donc l'espérance de M. Solmes? Dans quelle vue persévère-t-il? Que dois-je penser de l'homme qui souhaite de me voir à lui contre mon inclination? Et n'est-ce pas une rigueur extrême, dans mes amis, d'exiger ma main pour un homme que je ne puis aimer, tandis qu'ils paraissent persuadés que j'ai le cœur prévenu en faveur d'un autre?

Traitée comme je le suis, c'est le temps, ou jamais, de parler pour ma défense. Voyons sur quels fondements monsieur Solmes peut s'appuyer. Croit-il se faire un mérite à mes yeux de la disgrâce qu'il attire sur moi? Se figure-t-il gagner mon estime par la sévérité de mes oncles, par les mépris de mon frère, par les duretés de ma sœur, par la perte de ma liberté, par le retranchement d'une ancienne correspondance avec la meilleur amie que j'aie dans mon sexe, une personne d'ailleurs irréprochable du côté de l'honneur et de la prudence? On m'enlève une servante que j'aime; on me soumet à la conduite d'une autre; on me fait une prison de ma chambre, dans la vue déclarée de me mortifier; on m'ôte l'administration domestique, à laquelle je prenais d'autant plus de plaisir, que je soulageais ma mère dans ses soins, pour lesquels ma sœur n'a pas de goût. On me rend la vie si ennuyeuse, qu'il me reste aussi peu d'inclination que de liberté, pour mille choses qui faisaient autrefois mes délices. Voilà les mesures qu'on croit nécessaires pour m'humilier, jusqu'à me

rendre propre à devenir la femme de cet homme-là! mesures qu'il approuve et dans lesquelles il met sa confiance. Mais je veux bien lui déclarer qu'il se trompe, s'il prend ma douceur et ma facilité pour bassesse d'âme, et pour disposition à l'esclavage.

Une grâce que je vous demande, Monsieur, c'est de considérer un peu son caractère naturel et le mien. Quelles sont donc les qualités par lesquelles il espère de m'attacher à lui? Eh! mon cher Monsieur, si je dois être mariée malgré moi, que ce soit du moins à quelqu'un qui sache lire et écrire, enfin de qui je puisse apprendre quelque chose. Quel mari qu'un homme dont tout le savoir se réduit à commander, et qui a besoin lui-même des instructions qu'il devrait donner à sa femme!

On me traitera de présomptueuse; on m'accusera de tirer vanité d'un peu de lecture et de facilité à écrire, comme on l'a déjà fait il y a peu de jours. Mais si ce reproche est bien fondé, l'assortiment n'en est-il pas plus inégal? Plus on me supposera d'estime pour moi-même, moins j'en dois avoir pour lui; et moins sommes-nous faits l'un pour l'autre. Je m'étais flattée, Monsieur, que mes amis avaient un peu meilleure opinion de moi. Mon frère a dit, un jour, que c'était le cas même qu'on faisait de mon caractère, qui donnait de l'éloignement pour l'alliance de M. Lovelace : comment peut-on donc penser à un homme tel que M. Solmes?

Si l'on fait valoir la grandeur de ses offres, j'espère qu'il me sera permis de répondre, sans augmenter votre mécontentement, que tous ceux qui me connaissent ont lieu de me croire beaucoup de mépris pour ces motifs. Que peuvent les offres, sur une personne qui a déjà tout ce qu'elle désire; qui a plus, dans son état de fille, qu'elle ne peut espérer qu'un mari laisse jamais à sa disposition; dont la dépense d'ailleurs et l'ambition sont modérées, et qui penserait bien moins à grossir son trésor, en gardant le superflu, qu'à l'employer au soulagement des misérables? Ainsi lorsque des vues de cette nature ont si peu de force pour mon propre intérêt, peut-on se figurer que des projets incertains, des idées éloignées d'agrandissement de famille, dans la personne de mon frère et dans ses descendants, aient jamais sur moi beaucoup d'influence?

La conduite que ce frère tient à mon égard, et le peu de considération qu'il a marqué pour la famille, en aimant mieux

hasarder une vie que sa qualité de fils unique doit rendre précieuse, que de ne pas satisfaire des passions qu'il se croirait déshonoré de subjuguier, et pour lesquelles j'ose dire que son propre repos et celui d'autrui demanderaient qu'on eût moins d'indulgence; sa conduite, dis-je, a-t-elle mérité de moi en particulier, que je fasse le sacrifice du bonheur de ma vie, et, qui le sait? celui peut-être de mon bonheur éternel, pour contribuer au succès d'un plan, dont je m'engage volontiers, si l'on m'en accorde la permission, à démontrer, sinon l'absurdité, du moins l'incertitude et le défaut de vraisemblance?

J'appréhende, Monsieur, que vous ne me trouviez trop de chaleur. Mais n'y suis-je pas forcée par l'occasion? C'est pour en avoir mis trop peu dans mes oppositions, que je me suis attiré la disgrâce qui excite mes gémissements. Passez quelque chose, je vous en conjure, à l'amertume d'un cœur qui se soulève un peu contre ses infortunes, parce que se connaissant bien lui-même, il se rend témoignage qu'il ne les a pas méritées.

Mais pourquoi me suis-je arrêtée si longtemps à la supposition que je suis prévenue en faveur d'un autre, lorsque j'ai déclaré à ma mère, comme je vous le déclare aussi, Monsieur, que si l'on cesse d'insister sur la personne de M. Solmes, je suis prête à renoncer, par toutes sortes d'engagements, et à l'autre, et à tout autre homme; c'est-à-dire à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, de ma mère, de mes oncles, et de mon cousin Morden, en qualité d'exécuteur des dernières dispositions de mon grand-père. Pour ce qui regarde mon frère, on me permettra de dire que ses derniers traitements ont été si peu fraternels, qu'ils ne lui donnent droit à rien de plus que mes civilités : et sur cette dette mutuelle, je puis ajouter qu'il est fort en arrière avec moi.

Si je ne me suis pas expliquée assez nettement sur M. Solmes, pour faire connaître que le dégoût que j'ai pour lui ne vient point de la prévention dont on m'accuse en faveur d'un autre, je déclare solennellement, que fût-il le seul homme qui existât dans la nature, je ne voudrais pas être sa femme. Comme il est nécessaire pour moi de mettre cette vérité hors de doute, à qui puis-je adresser mieux mes sincères explications, qu'à un oncle qui fait hautement profession d'ouverture de cœur et de sincérité?

Cette raison m'encourage même à donner un peu plus d'étendue à quelques-unes de mes objections.

Il me paraît, comme tout le monde, que M. Solmes a l'esprit extrêmement étroit, sans aucune sorte de capacité. Il est aussi grossier dans ses manières que dans sa figure. Son avarice est diabolique. Au milieu d'une immense fortune, il ne jouit de rien ; et n'étant pas mieux partagé du côté du cœur, il n'est sensible aux maux de personne. Sa propre sœur ne mène-t-elle pas une vie misérable, qu'il pourrait rendre plus douce avec la moindre partie de son superflu ? Et ne souffre-t-il pas qu'un oncle fort âgé, le frère de sa propre mère, ait obligation à des étrangers de la pauvre subsistance qu'il tire d'une demi-douzaine d'honnêtes familles ? Vous connaissez, Monsieur, mon caractère ouvert, franc, communicatif. Quelle vie serait la mienne, dans un cercle si étroit et borné uniquement à l'intérêt propre, hors duquel cette sorte d'économie ne me laisserait jamais sortir plus que lui-même ?

Un homme tel que lui, capable d'amour ! Oui, pour l'héritage de mon grand-père, qui est situé, comme il l'a dit à plusieurs personnes (et comme il me l'a fait entendre à moi-même, avec cette espèce de plaisir que prend une âme basse à laisser voir que c'est son propre intérêt qui lui fait désirer quelque faveur d'autrui) dans un canton si favorable pour lui, qu'il servirait à faire valoir au double une partie considérable de son propre bien. L'idée de cette acquisition, par une alliance qui relèverait un peu son obscurité, peut lui faire penser qu'il est capable d'amour, et lui persuader même qu'il en ressent. Mais ce n'est au plus qu'un amour subordonné. Les richesses seront toujours sa première passion. Celles qu'il possède ne lui ont été laissées qu'à ce titre, par un autre avare. Et l'on veut me faire renoncer à tous les goûts dont je fais mes délices, pour m'avilir à penser comme lui, ou pour mener la plus malheureuse vie du monde ! Pardonnez, Monsieur, la dureté de ces expressions. On ménage quelquefois moins qu'on ne voudrait les personnes pour lesquelles on se sent du dégoût, lorsqu'on leur voit accorder une faveur dont on ne les croit pas dignes ; et je suis plus excusable qu'une autre, dans le malheur que j'ai d'être pressée avec une violence qui ne me permet pas de choisir toujours mes termes.

Quand cette peinture serait un peu trop forte, c'est assez que je me le représente sous ces couleurs, pour ne le voir jamais dans le jour sous lequel il m'est offert. Bien plus : quand à l'épreuve il pourrait se trouver dix fois meilleur que je ne l'ai représenté, et que je ne le crois de bonne foi, il ne laisserait pas d'être dix fois plus désagréable pour moi qu'aucun autre homme. Je vous conjure donc, Monsieur, de vous rendre l'avocat de votre nièce, pour la garantir d'un malheur qu'elle redoute plus que la mort.

Mes deux oncles peuvent obtenir beaucoup de mon père, s'ils ont la bonté d'embrasser un peu mes intérêts. Soyez persuadé, Monsieur, que ce n'est pas l'obstination qui me gouverne. C'est l'aversion, c'est une aversion qu'il m'est impossible de vaincre. Dans le sentiment de l'obéissance que je dois à la volonté de mon père, je me suis efforcée de raisonner avec moi-même, et j'ai mis mon cœur à toutes sortes d'épreuves; mais il se refuse à mes efforts. Il me reproche de le tenter en faveur d'un homme qui, dans la vue sous laquelle il se présente à moi, n'a rien de supportable à mes yeux; et qui n'ignorant pas l'excès de mon aversion ne serait pas capable d'une persécution si odieuse, s'il avait les sentiments d'un honnête homme.

Puissiez-vous trouver assez de force à mes raisons pour en être attendri! Vous les soutiendriez de votre crédit, et j'oserais tout en espérer. Si vous n'approuvez pas ma lettre, je serai bien malheureuse! Cependant la justice m'oblige de vous écrire avec cette franchise, pour apprendre à M. Solmes sur quoi il peut compter. Pardonnez-moi ce qu'une si longue apologie peut avoir eu d'ennuyeux pour vous. Souffrez qu'elle ait un peu de poids sur votre esprit et sur votre cœur. Vous obligerez à jamais votre, etc.

CL. HARLOVE

*Réponse de monsieur Antonin Harlove*

Ma nièce Clary, vous auriez mieux fait de ne pas nous écrire, ou de n'écrire à aucun de nous. Pour moi, en particulier, le mieux aurait été de ne jamais m'entretenir du sujet sur lequel vous

m'écrivez. *Celui qui parle le premier dans sa cause, dit le sage, paraît avoir raison; mais son voisin vient ensuite et l'examine.* Je serai ici votre voisin, et je vais examiner votre cœur jusqu'au fond, du moins si votre lettre est écrite du fond du cœur. Cependant je conçois que c'est une grande entreprise, parce que votre adresse <sup>1</sup> est assez connue dans l'écriture. Mais comme il est question de défendre l'autorité d'un père, le bien, l'honneur et la prospérité de la famille d'où l'on est sorti, il serait bien surprenant qu'on ne pût renverser tous les beaux arguments par lesquels un *enfant rebelle* veut soutenir son obstination. Vous voyez que j'ai une sorte de répugnance à vous donner le nom de *Miss Clary Harlove*.

Premièrement, ne convenez-vous pas (et cela malgré la déclaration contraire que vous avez faite à votre mère) que vous préférez l'homme que nous haïssons tous, et qui nous le rend bien! Ensuite quel portrait faites-vous d'un digne homme? Je m'étonne que vous osiez parler si librement d'un homme pour lequel nous avons tous du respect. Mais c'est peut-être par cette raison même.

Comme vous commencez votre lettre! Parce que je vous ai recommandé M. Solmes comme mon ami, vous l'en traitez plus mal. C'est le vrai sens de votre beau langage, Miss. Je ne suis pas si sot que je ne m'en aperçoive bien. Ainsi donc un *putassier* reconnu doit être préféré à un homme qui aime l'argent? Souffrez que je vous le dise, ma nièce, cela ne convient pas trop à une personne aussi délicate qu'on vous l'a toujours crue. Qui commet le plus d'injustice, croyez-vous, d'un homme qui prodigue ou d'un homme qui épargne? L'un garde son propre argent; l'autre dépense celui d'autrui. Mais votre favori est un homme sans défaut.

Votre sexe a le diable au corps. Je demande pardon à Dieu de l'expression. La plus délicate d'entre vous autres femmes préférera un libertin, un *put*... Je suppose qu'il ne faut pas répéter ce vilain mot. Le mot offenserait; tandis que le vicieux, qui est nommé par ce mot, plaît et obtient la préférence. Je ne serais pas

1. Chaque lettre portant le caractère de celui qui l'écrit, celle-ci se sent beaucoup du naturel grossier de l'oncle Antonin, que M. Lovelace nomme quelque part un *gros matelot*. On a tâché de conserver cette teinture, autant que la différence des langues l'a permis (NdP).

demeuré garçon jusqu'aujourd'hui, si je n'avais remarqué ce tas de contradictions dans toutes autant que vous êtes. Des *couleuses de moucherons* et des *avalleuses de chameaux*, comme dit fort bien la vénérable Sainte Écriture. Quels noms la perversité ne donne-t-elle pas aux choses? Un homme prudent, qui a l'intention d'être juste à l'égard de tout le monde, est un avare; tandis qu'un vil débauché sera baptisé du nom de galant homme, d'homme poli, je vous en réponds!

On ne m'ôtera pas de la tête que Lovelace n'aurait jamais autant de considération pour vous qu'il en affecte, sans deux raisons. Et quelles sont-elles? Son dépit contre nous, c'en est une. L'autre, c'est votre fortune indépendante. Il est à souhaiter que votre grand-père, en faisant ce qu'il a fait, ne vous eût pas accordé tant de pouvoir, comme je le puis dire. Mais il ne pensait guère que sa petite fille bien-aimée en eût abusé contre tous ses parents, comme elle a fait.

*Que peut espérer M. Solmes si vous avez le cœur prévenu? Ouidà, ma nièce Clary? C'est donc vous qui parlez de la sorte? N'at-il donc rien à espérer de la recommandation de votre père et de votre mère, et de la nôtre? Non, rien du tout ce me semble. Cela est fort beau, en vérité. J'aurais pensé pourtant qu'avec un enfant respectueux, comme nous vous l'avons toujours crue, ce devait être assez. Le fond que nous avons fait sur votre obéissance nous a fait aller en avant. Il n'y a plus de remède à présent; car nous ne voulons pas qu'on se moque de nous ni de notre ami M. Solmes. C'est tout ce que j'ai à vous dire.*

Si votre bien lui est convenable, où est donc la merveille? Cela prouve-t-il, ma nièce le bel esprit, qu'il n'ait point d'amour pour vous? Il faut bien qu'il trouve quelque chose d'agréable *avec vous*, puisqu'il n'a rien d'agréable à se promettre *de vous*. Remarquez bien cela. Mais, dites-moi un peu, ce bien n'est-il pas à nous, en quelque sorte? N'y avons-nous pas tous notre intérêt, et un droit qui a précédé le vôtre, si l'on avait égard au droit? D'où vous vient-il, si ce n'est du radotage d'un bon vieillard (Dieu veuille avoir son âme) qui vous l'a donné par préférence à tous autant que nous sommes? Par conséquent, ne devons-nous pas avoir droit de choisir qui aura ce bien en mariage avec vous? Et pouvez-vous souhaiter en conscience que nous le laissions emporter à un drôle qui nous hait tous? Vous me recommandez

de bien peser ce que vous m'avez écrit. Pesez bien cela vous-même, petite fille; et vous trouverez que nous avons plus à dire pour nous que vous ne vous en doutez.

À l'égard de la dureté, comme vous dites, avec laquelle on vous traite, prenez-vous en à vous-même... Il dépend de vous de la faire finir. Ainsi, je regarde cela comme rien. On ne vous a bannie et confinée qu'après avoir tenté avec vous les prières et les bons discours... Remarquez bien cela. Et M. Solmes ne peut que faire à votre obstination. Remarquez cela aussi.

Pour la liberté de faire des visites et d'en recevoir, c'est une chose dont vous ne vous êtes jamais beaucoup souciée. Ainsi, c'est une peine qu'on n'a jointe aux autres que pour faire un poids dans la balance. Si vous parlez du désagrément, c'en est un pour nous comme pour vous. Une jeune créature si aimable! Une fille, une nièce dont nous faisons notre gloire! D'ailleurs, cet article dépend de vous comme le reste. Mais votre cœur se refuse, dites-vous, lorsque vous voudriez vous persuader à vous-même d'obéir à vos parents : n'est-ce pas une belle description que vous faites là! Et malheureusement elle n'est que trop vraie dans la partie qui vous regarde. Mais moi, je suis sûr que vous pourriez aimer M. Solmes si vous le vouliez. Il m'est venu à l'esprit de vous commander de le haïr. Peut-être qu'alors vous l'aimeriez? car j'ai toujours remarqué dans votre sexe une horrible perversité romanesque. Faire et aimer ce que vous ne devriez pas, c'est boire et manger pour vous autres femmes.

Je suis absolument de l'avis de votre frère, que si la lecture et l'écriture vont assez à l'esprit des jeunes filles, ce sont des choses trop fortes pour leur jugement. Vous dites qu'on pourra vous accuser d'être vaine, d'être présomptueuse : c'est la vérité, ma nièce. Il y a de la présomption et de la vanité à mépriser un honnête homme qui sait lire et écrire aussi bien que la plupart des honnêtes gens; c'est moi qui vous le dis. Et où avez-vous pris, s'il vous plaît, que M. Solmes ne sait ni lire ni écrire? Mais il vous faut un mari qui puisse vous apprendre quelque chose! Ce qui serait à souhaiter, c'est que vous connussiez aussi bien votre devoir que vos talents. Voilà, ma nièce, ce qu'il vous faut apprendre; et M. Solmes aura quelque chose, par conséquent, dont il pourra vous instruire. Je ne veux pas lui montrer votre lettre, quoique vous paraissiez le souhaiter, de peur qu'elle ne

l'excite à devenir un maître d'école trop sévère, lorsque vous serez à lui.

Mais à présent que j'y pense, supposons que vous sachiez mieux écrire que lui. Hé bien, vous lui en serez plus utile. Cela n'est-il pas certain? Personne n'entend mieux que vous l'économie : vous tiendrez ses comptes, et vous lui épargnerez la dépense d'un homme d'affaires. Je puis vous assurer que c'est un grand avantage dans une famille, car la plupart de ces gens d'affaires sont de vilains fripons, qui se glissent quelquefois dans les biens d'un homme avant qu'il les connaisse, et qui le forcent assez souvent de leur payer l'intérêt de son propre revenu. Je ne vois pas pourquoi ces soins seraient au-dessous d'une bonne femme. Cela vaut mieux que de passer les nuits à table ou à manier des cartes, et de se rendre inutile au bien d'une famille, comme c'est la mode aujourd'hui. Je donnerais volontiers au diable toutes celles qui sont dans ce mauvais train; si ce n'est, grâce à ma bonne étoile, que j'ai le bonheur d'être encore garçon. Mais pour vous, l'administration est une partie dans laquelle vous êtes admirablement versée. Vous êtes fâchée même qu'on vous l'ait ôtée ici, comme vous savez. Ainsi, Miss, avec M. Solmes, vous aurez toujours quelque chose à tenir en compte pour votre avantage et pour celui de vos enfants. Avec l'autre, vous aurez peut-être aussi quelque chose à compter, mais ce sera ce qui vous passera *par-dessus l'épaule gauche* : c'est-à-dire ses dissipations, ses emprunts et ses dettes, qu'il ne paiera jamais. Allez, allez, ma nièce, vous ne connaissez pas encore le monde. Un homme est un homme. Vous ne ferez peut-être que partager un bel homme avec bien d'autres femmes, et des femmes coûteuses, qui vous dépenseront tout ce que vous aurez eu la bonté d'épargner. Tenons-nous donc à M. Solmes : nous pour notre argent, et vous pour le vôtre, j'espère.

Mais M. Solmes est un homme grossier. Il n'a point ce qu'il faudrait pour votre délicatesse; apparemment, parce qu'il ne se met pas comme un petit maître, et parce qu'il ne se répand pas en ridicules compliments, qui sont le poison des esprits femelles. Je vous assure, moi, que c'est un homme de sens. Personne n'est plus raisonnable avec nous. Mais vous le fuyez avec tant de soin, qu'il n'a jamais l'occasion de se faire connaître. D'ailleurs l'homme le plus sensé a l'air d'un fou lorsqu'il est amoureux,

surtout s'il se voit méprisé, et traité aussi mal qu'il l'a été la dernière fois qu'il a voulu s'approcher de vous.

À l'égard de sa sœur, elle s'est précipitée, comme vous le voudriez faire, malgré tous ses avertissements. Il lui avait déclaré à quoi elle devait s'attendre si elle faisait le mariage qu'elle a fait. Il lui tient parole, comme tout honnête homme y est obligé. Il en doit cuire, pour les fautes dont on est bien averti : prenez garde que ce cas ne soit le vôtre. Remarquez bien cela.

Son oncle ne mérite de lui aucune faveur, car il n'a rien épargné pour attirer vers soi la succession d'un frère, qui avait toujours été destinée pour M. Solmes, leur neveu commun. Trop de facilité à pardonner ne fait qu'encourager les offenses. C'est la maxime de votre père ; et si elle était mieux observée, on ne verrait pas tant de filles opiniâtres. La punition est un service qu'on rend aux pécheurs. Les récompenses ne doivent être que pour ceux qui les méritent, et je suis d'avis qu'on ne saurait avoir assez de rigueur contre les fautes volontaires.

Quant à son amour, il n'en a que trop, si vous le mesurez à la conduite que vous avez tenue dans ces derniers temps. Je ne fais pas difficulté de vous le dire. Et c'est son malheur, comme il pourra bien arriver que ce soit quelque jour le vôtre.

Pour son avarice, que vous appelez méchamment *diabolique*, mot assez libre je vous en répons dans la bouche d'une jeune fille, il vous convient moins qu'à personne de lui faire ce reproche, vous à qui de son seul mouvement il propose de donner tout ce qu'il possède au monde : preuve qu'avec tout son amour pour les richesses, il en a encore plus pour vous. Mais afin qu'il ne vous reste aucune excuse de ce côté-là, nous le lierons par des articles que vous dicterez vous-même, et nous l'obligerons à vous assigner une somme honnête, dont vous disposerez entièrement. C'est ce qu'on vous a déjà proposé ; et ce que j'ai dit à la bonne et digne madame Howe, en présence de sa fille hautaine, dans la vue que cela passât jusqu'à vous.

Lorsqu'il est question de répondre sur la prévention dont on vous accuse pour Lovelace, vous offrez de ne jamais le prendre sans notre consentement. Cela signifie clairement que vous conserverez l'espérance de nous amener au point, à force d'attendre et de nous fatiguer. Il ne perdra pas les siennes, aussi longtemps qu'il vous verra fille. Et pendant ce temps-là vous ne

cesserez pas de nous tourmenter, vous nous mettrez dans la nécessité de veiller continuellement sur vous, et nous n'en serons pas moins exposés à son insolence et à ses menaces. Souvenez-vous de dimanche dernier. Que serait-il arrivé, si votre frère et lui s'étaient rencontrés à l'église ? Faut-il vous dire aussi que vous ne vous ferez pas d'un esprit tel que le sien ce que vous pouvez espérer du digne M. Solmes. Vous faites trembler l'un, l'autre vous fera trembler vous-même, remarquez bien cela. Vous n'aurez personne alors à qui vous puissiez avoir recours. S'il arrivait quelque mésintelligence entre vous et M. Solmes, nous pourrions tous nous entremettre, et ce ne serait pas sans effet. Mais avec l'autre, on vous dirait : tirez-vous d'affaire, vous l'avez bien mérité. Personne ne voudrait, ou n'oserait, ouvrir la bouche en votre faveur. Il ne faut pas, ma nièce, que la supposition de ces querelles domestiques vous épouvante. L'heureux mois du mariage n'est aujourd'hui que de quinze jours. C'est un drôle d'état, mon enfant, soit qu'on y entre par soi-même, ou par la direction de ses parents. De trois frères que nous sommes, il n'y en a qu'un, comme vous le savez, qui ait eu le courage de se marier. Et pourquoi, à votre avis ? Parce que l'expérience d'autrui nous a rendu sages.

N'ayez pas tant de mépris pour l'argent. Vous en apprendrez peut-être la valeur. C'est une connaissance qui vous manque, et que de votre propre aveu M. Solmes est capable de vous donner.

Je condamne assurément votre chaleur. Je ne passe rien à des chagrins que vous vous attirez vous-même. Si j'en croyais la cause injuste, je serais volontiers votre avocat : mais c'est un de mes anciens principes, que les enfants doivent être soumis à l'autorité de leurs parents. Lorsque votre grand-père vous laissa une bonne partie de sa succession, quoique ses trois fils, un petit-fils, et votre sœur aînée fussent existants, nous y acquiesçâmes tous. Il suffisait que notre père l'eût voulu. C'est à vous d'imiter cet exemple. Si vous n'y êtes pas disposée, ceux qui vous le donnent n'en sont que plus en droit de vous trouver inexcusable. Remarquez cela, ma nièce.

Vous parlez de votre frère d'un ton trop méprisant, et dans la lettre que vous lui écrivez, vous n'êtes pas assez respectueuse, non plus que dans celle que vous écrivez à votre sœur. C'est votre frère, après tout, qui est plus âgé que vous d'un tiers. C'est

un homme. Lorsque vous avez tant de considération pour une *connaissance d'un an*, ayez la bonté, je vous prie, de ne pas oublier ce qui est dû à un frère, qui est après nous le chef de la famille, et de qui dépend en un mot le nom; comme de votre juste complaisance dépend le plus noble plan qu'on ait jamais formé pour l'honneur de ceux dont vous sortez. Je vous demande si l'honneur de votre famille n'en est pas un pour vous? Si vous ne le pensez pas, vous n'en êtes que moins digne. On vous fera voir le plan, à condition que bon ou mauvais, vous promettiez de le lire sans préjugé. Si l'amour ne vous a pas troublé le cerveau, je suis sûr que vous l'approuverez. Mais si vous êtes malheureusement dans cet état-là, M. Solmes fût-il un ange, cela ne servirait de rien : le diable est l'amour, et l'amour est le diable, lorsqu'une femme se le met dans la tête. J'en ai vu plusieurs exemples.

*Quand M. Solmes serait le seul homme qui existât dans la nature, vous ne voudriez pas de lui.* Vous ne voudriez pas, Miss! en vérité, cela est charmant. Nous voyons combien il y a d'amertume en effet dans votre esprit. Ne soyez pas surprise, puisque vous en êtes à déclarer des *volontés* si absolues, que ceux qui ont de l'autorité sur vous disent à leur tour, *nous voulons* que vous ayez M. Solmes. Je suis du nombre. Remarquez bien cela. Et s'il vous convient de dire *non*, il nous convient à nous de dire *oui*. *Ce qui est bon pour Monsieur est bon pour Madame.* Mettez encore cela au nombre de vos remarques.

J'appréhende humblement que M. Solmes ne soit *un homme et un homme d'honneur*. Gardez-vous par conséquent de le pousser trop. Il est aussi touché de pitié pour vous que d'amour. Il répète sans cesse qu'il vous convaincra de son amour par des actions, puisqu'il ne lui est pas permis de l'exprimer par des paroles; et toute sa confiance pour l'avenir est dans votre générosité. Nous supposons en effet qu'il peut s'y fier. Nous l'exhortons à le croire, et cela soutient son courage; de sorte que c'est à votre père et à vos oncles qu'il faut vous prendre de sa constance. Vous sentez bien que ce doit être encore une marque de votre obéissance.

Vous devez sentir qu'en me disant, comme vous faites, qu'il y aurait de l'injustice à recevoir les articles qui vous sont offerts, votre réflexion tombe sur votre père et sur nous. Il y a, dans votre lettre, quantité d'autres endroits qui ne méritent pas moins de

censure; mais nous les attribuons à ce que vous nommez *l'amertume* de votre cœur. Je suis bien aise que vous nous ayez fourni ce mot, parce que nous aurions été embarrassés à trouver un autre nom, et qu'on pourrait en employer de moins favorables.

Je n'ai pas cessé de vous aimer tendrement, Miss; et quoique ma nièce, je vous regarde comme une des plus charmantes filles que j'aie jamais vues. Mais sur ma conscience, je vous crois obligée d'obéir à votre père et à votre mère, et d'avoir de la complaisance pour votre oncle Jules et pour moi. Vous savez fort bien que nous n'avons que votre avantage à cœur, pourvu qu'il s'accorde, à la vérité, avec l'avantage et l'honneur de toute la famille. Que faudrait-il penser de celui d'entre nous qui ne chercherait pas le bien commun, et qui voudrait armer une partie contre le tout? Dieu nous en préserve! Vous voyez que je suis pour tout le monde. Que m'en reviendra-t-il, de quelque manière que les choses puissent tourner? Ai-je besoin de richesses? Mon frère Jules ne peut-il pas dire de même? Et puis, ma nièce Clary, songez à ce qui vous en arriverait.

Si vous pouviez seulement aimer M. Solmes! Mais vous ne savez pas, vous dis-je, de quoi vous êtes capable. Vous vous encouragez dans votre dégoût. Vous permettez à votre cœur *de se refuser*... je vous assure que je ne l'aurais jamais cru aussi avancé qu'il est. Faites un effort sur lui, ma nièce, et repoussez-le aussi vite qu'il recule. C'est ce que nous faisons, nous autres, à l'égard de nos matelots et de nos soldats, dans nos combats de mer; sans quoi, nous ne vaincions jamais. Nous sommes tous certains que vous remporterez la victoire; pourquoi? parce que vous le devez. Voilà ce que nous pensons, de quelque manière que vous en pensiez vous-même. Et de qui vous imaginez-vous que les pensées doivent avoir la préférence? Il se peut que vous ayez plus d'esprit que nous; mais si vous êtes plus sage, il est donc bien inutile que nous ayons vécu trente ou quarante ans plus que vous.

Cette lettre est aussi longue que la vôtre. Peut-être n'est-elle pas écrite si vivement, ni dans un style aussi poli que celui de ma nièce; mais je suis persuadé que la force des arguments est de mon côté, et vous m'obligerez extrêmement, si vous me faites connaître par votre soumission à tous nos désirs que vous en êtes persuadée aussi. Si vous n'en faites rien, vous ne devez pas compter de trouver en moi un avocat, ni même un ami, quelque

chère que vous me soyez; car ce sera même un sujet de chagrin pour moi, d'avoir la qualité de

Votre oncle, ANTONIN HARLOVE.

*Mardi, à deux heures après minuit*

P.S. Vous ne devez plus m'écrire, que pour m'apprendre votre soumission. Mais je m'imagine que cette défense est inutile, car je suis sûr que mes arguments sont sans réplique. Je sais qu'ils le sont. Aussi ai-je écrit nuit et jour depuis dimanche au matin, à l'exception des heures de l'église et autres temps pareils. Mais cette lettre, je vous le dis, est la dernière de la part d'A. H.

Lettre 33

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi 16 de mars*

Après avoir trouvé si peu de faveur auprès de ma famille, j'ai pris une résolution qui vous surprendra. Ce n'est rien moins que d'écrire à M. Solmes même. Ma lettre est partie, et je viens de recevoir la réponse. Il faut qu'on l'ait aidé, car j'ai vu un autre de ses écrits, dont le style était assez pauvre et l'orthographe misérable. Pour l'adresse, je la crois de lui; et vous le reconnaîtrez à cette marque. Je mets sous mon enveloppe une lettre que j'ai reçue de mon frère, à l'occasion de celle que j'ai écrite à M. Solmes. Je m'étais figurée qu'il n'était pas impossible de faire perdre à cet homme-là ses vaines espérances, et que cette voie était la plus sûre. Elle méritait du moins d'être tentée. Mais vous verrez que rien ne me réussit. Mon frère a trop bien pris ses mesures.

*À monsieur Solmes,*

*Mercredi 15 de mars*

Monsieur,

Vous serez surpris de recevoir une lettre de moi, et le sujet ne vous paraîtra pas moins extraordinaire. Mais je me crois justifiée par la nécessité de ma situation, sans avoir besoin d'autre apologie.

Lorsque vous avez commencé à vous lier avec la famille de mon père, vous avez trouvé la personne qui vous écrit dans une condition fort heureuse : chérie des parents les plus tendres et les plus indulgents, favorisée de l'affection de ses oncles, honorée de l'estime de tout le monde.

Que la scène est changée ! Il vous a plu de jeter sur moi un œil de faveur. Vous vous êtes adressé à mes amis. Vos propositions ont été approuvées d'eux ; approuvées sans ma participation, comme si mon goût et mon bonheur devaient être comptés pour rien. Ceux qui ont droit d'attendre de moi tous les devoirs d'une obéissance raisonnable ont insisté sur une soumission sans réserve. Je n'ai pas eu le bonheur de penser comme eux, et c'est la première fois que mes sentiments ont été différents des leurs. Je les ai suppliés de me traiter avec un peu d'indulgence, dans un point si important pour le bonheur de ma vie ; mais hélas ! sans succès. Alors je me suis crue obligée, par l'honnêteté naturelle, de vous expliquer ce que je pense, et de vous déclarer même que mes affections sont engagées. Cependant je vois, avec autant de chagrin que d'étonnement, que vous avez persisté dans vos vœux, et que vous y persistez encore !

L'effet en est si triste pour moi, que je ne puis trouver de plaisir à vous le représenter. Le libre accès que vous avez dans toute ma famille ne vous en a que trop informé ; trop pour l'honneur de votre propre générosité, et pour ma réputation. Je suis traitée par rapport à vous comme je ne l'avais jamais été, comme on ne m'a jamais crue digne de l'être ; et l'on fait dépendre ma grâce d'une condition dure, impossible, qui est de préférer, à tous les autres hommes, un homme à qui mon cœur refuse cette préférence.

Dans la douleur d'une infortune que je ne dois attribuer qu'à vous et à votre cruelle persévérance, je vous écris, Monsieur, pour vous redemander la paix de l'esprit, que vous m'avez dérobée ; pour vous demander l'affection de tant de chers amis dont vous m'avez privée ; et, si vous avez ce fond de générosité qui doit distinguer un galant homme, pour vous conjurer de finir une recherche qui expose à tant de disgrâces une personne que vous faites profession d'estimer.

Si vous avez un peu de considération pour moi, comme mes amis veulent me le persuader, et comme vous le déclarez vous-

même, n'est-ce pas à vous seul qu'elle se rapporte? et peut-elle être de quelque mérite aux yeux de celle qui en est le malheureux objet, lorsqu'elle produit des effets si pernicieux pour son repos? Vous devez même sentir que vous vous trompez sur ce point : car un homme prudent peut-il vouloir épouser une femme qui n'a point un cœur à lui donner, une femme qui ne saurait l'estimer, et qui ne peut faire par conséquent qu'une fort mauvaise femme? Quelle cruauté n'y aurait-il pas à rendre mauvaise une femme qui ferait toute sa gloire d'être bonne?

Si je suis capable de quelque discernement, nos caractères et nos inclinations se ressemblent fort peu. Vous serez moins heureux avec moi qu'avec toute autre personne de mon sexe. Le traitement que j'essuie, et l'opiniâtreté, puisqu'on lui donne ce nom, avec laquelle j'y résiste, doivent suffire pour vous en convaincre; quand je n'aurais pas une aussi bonne raison à donner, que l'impossibilité de recevoir un mari que je ne puis estimer.

Ainsi, Monsieur, si vous ne vous sentez pas assez de générosité pour sacrifier quelque chose en ma faveur, souffrez que pour l'amour de vous-même et de votre propre bonheur, je vous demande la grâce de renoncer à moi et de placer vos affections dans quelque sujet qui les mérite mieux. Pourquoi voudriez-vous me rendre misérable sans en être plus heureux? Vous pouvez dire à ma famille que n'ayant aucun espoir, si vous avez la complaisance d'employer ce terme, de faire impression sur mon esprit (réellement, Monsieur, il n'y a point de vérité qui soit plus certaine), vous êtes résolu de ne plus penser à moi, et de tourner vos vœux d'un autre côté. En vous rendant à ma prière, vous acquerez des droits sur ma reconnaissance qui m'obligeront d'être toute ma vie,

Votre très humble servante,

CL. HARLOVE.

*À Miss Clarisse Harlove, de la part de son très humble esclave,*

Très chère Miss,

Votre lettre a produit sur moi un effet tout contraire à celui que vous paraissez en attendre. En me faisant l'honneur de m'apprendre votre disposition, elle m'a convaincu plus que

jamais de l'excellence de votre caractère. Donnez à ma recherche le nom d'intérêt propre ou tout autre nom, je suis résolu d'y persister; et je m'estimerai heureux, si à force de patience, de persévérance et de respect ferme et inaltérable, je puis surmonter enfin les difficultés.

Comme vos bons parents, vos oncles et vos autres amis m'ont donné parole que vous n'aurez jamais M. Lovelace, s'ils peuvent l'empêcher, et que je suppose qu'il n'y en a point d'autre dans mon chemin, j'attendrai patiemment la fin de cette affaire. Je vous en demande pardon, Miss, mais vouloir que je renonce à la possession d'un trésor inestimable pour rendre un autre heureux, et pour lui faciliter les moyens de me supplanter, c'est comme si quelqu'un venait me prier d'être assez généreux pour lui donner toutes mes richesses, parce qu'elles seraient nécessaires à son bonheur.

Je vous demande pardon encore une fois, chère Miss, mais je suis résolu de persévérer; quoique je sois bien fâché que vous en ayez quelque chose à souffrir, comme vous me faites l'honneur de me le dire. Avant le bonheur de vous voir, je n'avais pas encore vu de femme que j'eusse pu aimer; et tandis qu'il me restera de l'espérance, et que vous ne serez point à quelque homme plus heureux, je dois être et serai votre fidèle et obéissant admirateur,

ROGER SOLMES.

*M. James Harlove à Miss Clarisse,*

La belle imagination d'écrire à M. Solmes pour lui persuader de renoncer à ses prétentions sur vous! De toutes les jolies idées romanesques qui vous sont passées par la tête, c'est assurément une des plus extraordinaires. Mais pour ne rien dire de ce qui nous a tous remplis d'indignation contre vous (j'entends l'aveu que vous faites de votre prévention en faveur d'un infâme, et votre impertinence sur mon compte et sur celui de vos oncles, dont l'un, mon enfant, vous a poussé une botte assez vive), comment pouvez-vous attribuer à M. Solmes le traitement qui vous arrache des plaintes si amères? Vous savez fort bien, petite folle que vous êtes, que c'est votre passion pour Lovelace qui vous attire toutes vos peines, et qu'il n'aurait pas fallu vous y attendre

moins, quand M. Solmes ne vous aurait pas fait l'honneur de penser à vous.

Comme vous ne pouvez nier cette vérité, considérez, jolie petite causeuse (si votre cœur malade vous permet de considérer quelque chose), quelle belle apparence vos plaintes et vos accusations ont à nos yeux. De quel droit, s'il vous plaît, demandez-vous à M. Solmes le rétablissement de ce que vous nommez votre ancien bonheur (bonheur de nom; car si vous aviez cette idée de notre amitié, vous souhaiteriez qu'elle vous fût rendue) lorsque ce rétablissement dépend de vous? Ainsi, Miss l'éveillée, retranchez les figures pathétiques, si vous n'avez pas l'habileté de les placer mieux. Prenez pour principe que soit que vous ayez M. Solmes ou non, vous n'aurez jamais les délices de votre cœur, ce vil libertin de Lovelace, si votre père et votre mère, vos oncles et moi nous pouvons l'empêcher. Non, ange tombé, vous ne nous donnerez point un fils, un neveu, et un frère de cette espèce, en vous donnant à vous-même un si infâme débauché pour mari. Ainsi faites taire là-dessus votre cœur, et n'y tournez plus vos pensées, si vous vous proposez d'obtenir jamais le pardon et les bonnes grâces de votre famille, surtout de celui qui ne cesse point encore de se dire,

Votre frère, JAMES HARLOVE.

P.S. Je connais la ruse de vos lettres. Si vous m'envoyez une réponse à celle-ci, je vous la renverrai sans l'ouvrir, parce que je ne veux point disputer sur des points si clairs. Une fois pour toutes, j'ai voulu vous redresser sur M. Solmes, que je crois fort blâmable de penser à vous.

## Lettre 34

*Monsieur Lovelace à M. Belford**Vendredi 17 de mars*

Je reçois, mes enfants, avec beaucoup de plaisir les joyeuses assurances de votre fidélité et de votre amitié. Que nos principaux amis et les plus dignes de notre confiance, ceux que j'ai nommés dans ma dernière lettre, soient informés de mes sentiments.

Pour toi, Belford, je voudrais te voir ici le plus tôt qu'il te sera possible. Il me semble que je n'aurai pas si tôt besoin des autres; ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent venir chez Milord M..., où je dois me rendre aussi, non pour les recevoir, mais pour assurer ce vieil oncle qu'il n'y a point de nouveau malheur en campagne qui puisse demander son entremise.

Mon intention est de t'avoir ici constamment auprès de moi. Il n'est pas question de ma sûreté. La famille s'en tient aux mauvais propos. Elle aboie de loin. Mais je pense à mon amusement. Tu m'entretiendras des auteurs grecs, latins et anglais, pour garantir de léthargie un esprit malade d'amour.

Je suis d'avis que tu viennes dans ton vieil uniforme, ton valet sans livrée, et sur un pied de familiarité honnête avec toi. Tu le feras passer pour un parent éloigné, à qui tu cherches à procurer de l'emploi par ton crédit *là-haut* : à la cour j'entends, quoique tu t'imagines bien que je ne parle point du Ciel. Tu me trouveras dans un petit cabaret à bière, qui n'en porte pas moins ici le titre

d'auberge, à l'enseigne du *Cerf blanc*, dans un mauvais village à cinq milles du château d'Harlove. Ce château est connu de tout le monde; car il est sorti du fumier, comme Versailles, depuis un temps qui n'est pas immémorial. Tu ne rencontreras pas de pauvres qui ne le connaissent encore mieux; mais seulement depuis peu d'années, qu'on a vu paraître un certain ange parmi les enfants des hommes.

Mes hôtes sont des gens pauvres, mais honnêtes. Ils se sont mis dans la tête que je suis un homme de qualité qui a quelque raison de se déguiser; et leurs respects n'ont pas de bornes. Toute leur famille consiste dans une vive et jolie petite créature, qui a ses dix-sept ans depuis six jours. Je l'appelle mon *Bouton de Rose*. Sa grand-mère (car elle n'a pas de mère) est une bonne vieille femme, aussi agréable qu'on en ait jamais vu remplir un fauteuil de paille dans le coin d'une cheminée, et qui m'a prié fort humblement d'être pitoyable pour sa petite fille. C'est le moyen d'obtenir quelque chose de moi. Combien de jolies petites créatures me sont passées par les mains, auxquelles j'aurais fait scrupule de penser, si l'on eût reconnu mon pouvoir, et commencé par implorer ma clémence. Mais le *debellare superbos* serait ma devise, si j'en avais une nouvelle à choisir.

Cette pauvre petite est d'une simplicité qui te plaira beaucoup. Tout est humble, officieux, innocent dans son air et dans ses manières. J'aime en elle ces trois qualités, et je la garde pour ton amusement, tandis que je serai à combattre le mauvais temps, en faisant ma ronde autour des murs et des enclos du château d'Harlove. Tu auras le plaisir de voir à découvert, dans son âme, tout ce que les femmes du haut rang apprennent à cacher pour se rendre moins naturelles, et par conséquent moins aimables.

Mais je te charge (et tu n'y manqueras pas, si tu sens combien il te conviendrait peu d'entreprendre ce que je renonce à faire moi-même), je te charge, dis-je, de respecter mon Bouton de Rose. C'est la seule fleur odoriférante qui se soit épanouie depuis dix ans aux environs de ma demeure; ou qui puisse s'y épanouir d'ici à dix ans. Ma servitude m'a laissé le temps de prendre de bons mémoires sur le passé et sur l'avenir.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais été si honnête, depuis le temps de mon initiation. Il m'importe de l'être. On peut

découvrir tôt ou tard le lieu de ma retraite, et l'on s'imaginera que c'est mon Bouton de Rose qui m'y attache. Un témoignage favorable de la part de ces bonnes gens suffit pour établir ma réputation. On peut prendre le serment de la vieille, et celui du père, qui est un honnête paysan dont toute la joie consiste dans sa fille. Belford! je te le répète, épargne mon Bouton de Rose. Observe, avec elle, une règle que je n'ai jamais violée sans qu'il m'en ait coûté de longs regrets : c'est de ne pas ruiner une pauvre fille, qui n'a d'autre support que sa simplicité et son innocence. Ainsi point d'attaques, point de ruses; pas même d'agaceries. La gorge d'un agneau sans défense ne se détourne pas pour éviter le couteau. Belford! garde-toi d'être le boucher de mon agneau.

Une autre raison me porte à t'en presser beaucoup. Ce jeune cœur est touché d'amour. Il ressent une passion dont le nom lui est encore inconnu. Je l'ai surprise, un jour, qui suivait des yeux un jeune apprenti charpentier, fils d'une veuve qui demeure de l'autre côté de la rue. C'est un assez joli paysan, qui peut avoir trois ans plus qu'elle. Les jeux de l'enfance ont commencé apparemment cette liaison, sans qu'ils s'en soient peut-être aperçus jusqu'à l'âge où la nature ouvre la source du sentiment; car je n'ai pas été longtemps à remarquer que leur affection est réciproque. Voici mes preuves : le soin de se tenir droit, et une révérence qui ne manque jamais, à l'instant que le garçon aperçoit sa jolie maîtresse; sa curiosité de se tourner souvent, à mesure qu'il marche, pour saluer des yeux ceux de la belle, qui paraissent le suivre; et lorsqu'il tourne un coin de rue, qui va le priver de la voir, la moitié de son corps qui s'avance, en se courbant, pour ôter son chapeau et la saluer encore une fois. J'étais un jour derrière elle, sans qu'elle m'eût aperçu. Elle lui répondit par une profonde révérence, et par un soupir, que Jean était trop loin pour entendre. Heureux coquin! dis-je en moi-même. Je me retirai, et mon Bouton de Rose se hâta de rentrer; comme si ce spectacle muet eût suffi pour la rendre contente, et qu'elle n'eût rien désiré de plus.

J'ai examiné son petit cœur. Elle m'a fait son confident. Jean Barton lui plairait assez, m'a-t-elle avoué; et Jean Barton lui a dit qu'il l'aimerait plus que toutes les autres filles du village. Mais hélas! il n'y faut pas penser. Et pourquoi? lui ai-je demandé. Elle ne sait pas, m'a-t-elle répondu, avec un soupir; mais Jean est

neveu d'une tante qui lui a promis cent guinées, pour s'établir à la fin de son apprentissage; et son père, à elle, ne peut donner que fort peu de chose. Et quoique la mère de Jean dise qu'elle ne sait pas où son fils pourrait trouver une fille plus jolie et de meilleure famille, cependant, a-t-elle ajouté avec un autre soupir, les discours ne servent à rien : Je ne voudrais pas que Jean fût pauvre et malheureux pour l'amour de moi. Quel avantage m'en reviendrait-il, Monsieur? Vous le savez.

Que ne donnerais-je pas, Belford (car, Dieu me damne, je crois que mon ange me réformera, si l'implacable folie de ses parents ne nous perd pas tous deux), que ne donnerais-je pas, te dis-je, pour avoir un cœur de la même bonté et de la même innocence que celui de Jean ou de mon Bouton de Rose?

Je sais que le mien est un misérable cœur, qui n'est pétri que de méchanceté. Et je m'imagine même que je l'ai reçu tel de la nature. Quelquefois à la vérité, il s'y élève un bon mouvement, mais qui expire aussitôt. Ses délices sont le goût de l'intrigue, les noires inventions, la gloire de triompher, le plaisir de voir ses désirs secondés par la fortune, et une force de tempérament! Que sert de le déguiser? je n'aurais été qu'un vaurien quand je serais né pour la charrue.

Cependant, je trouve quelque satisfaction à penser que la réformation ne m'est pas impossible. Mais alors, mon ami, il faudrait voir un peu meilleure compagnie; car il est certain que nous ne servons entre nous qu'à nous endurcir dans le vice. Ne t'alarme pas, mon enfant. Tu auras du temps de reste, toi et tes camarades, pour choisir un autre chef, et je me figure que tu seras l'homme qui leur convient.

En même temps, comme c'est ma réputation, lorsque j'ai commis une action noire, de faire quelque bien par voie d'expiation, et que je me crois là-dessus fort en arrière, je suis dans le dessein, avant que de quitter ce canton (j'entends de le quitter avec succès, sans quoi, suivant une autre règle, je ferai du mal au double, par voie de vengeance), de joindre aux cent guinées de Jean cent autres guinées, pour faire le bonheur de deux cœurs innocents. Ainsi, je te le répète une fois et cent fois, respecte mon Bouton de Rose.

Je suis interrompu. Mais je te promets une seconde lettre avant la fin du jour, et les deux partiront ensemble.

## Lettre 35

*M. Lovelace à M. Belford*

Avec le secours de mon fidèle espion, je suis aussi bien informé de la plupart des démarches de ma charmante que de celles du reste de la famille. C'est un plaisir délicieux pour moi de me représenter ce coquin, caressé par les oncles et le neveu, et initié dans tous leurs secrets, tandis qu'il ne suit avec eux que *ma ligne de direction*. Je lui ai recommandé, sous peine de perdre la pension que je lui fais chaque semaine, et ma protection, que je lui ai promise pour l'avenir, de se conduire avec tant de discrétion, que ni ma charmante, ni personne de la famille, ne puisse le soupçonner. Je lui ai dit qu'il pouvait avoir les yeux sur elle, lorsqu'elle sort ou qu'elle entre, mais seulement pour écarter les autres domestiques du chemin qu'elle prend; et qu'il devait éviter sa vue lui-même. Il a dit au frère que cette chère créature avait tenté de l'engager par un présent (qu'elle ne lui a jamais offert) à se charger d'une lettre pour Miss Howe (qui ne fut jamais écrite), avec une incluse (qui pouvait être pour moi); mais qu'il s'était excusé d'accepter de telles commissions, et qu'il demandait en grâce qu'elle ne sût jamais qu'il l'eût trahie. Cette fausse confiance lui a valu un misérable schilling et de grands applaudissements. Elle a été suivie d'un ordre à tous les domestiques de redoubler leur vigilance, dans la crainte que ma déesse ne trouve quelque autre voie pour faire passer ses lettres. Une heure après,

on a chargé mon agent de se présenter sur son passage, et de lui témoigner qu'il se repent de son refus, dans l'espérance qu'elle lui remettra ses lettres. Il rapportera qu'elle a refusé de les lui confier.

Ne vois-tu pas à combien de bonnes fins cet artifice peut conduire? Premièrement, il assure à ma belle, sans qu'elle le sache elle-même, la liberté qu'on lui laisse de se promener au jardin; car voilà tous ses parents convaincus que, depuis qu'ils lui ont enlevé sa servante, il ne lui reste aucun moyen de faire sortir ses lettres. Ainsi sa correspondance, avec Miss Howe comme avec moi, est parfaitement à couvert.

En second lieu, il me donnera peut-être le moyen de me procurer une entrevue secrète avec elle; et j'y pense fortement, de quelque manière qu'elle puisse le prendre. J'ai découvert par mon espion, qui peut tenir tous les autres domestiques à l'écart, que chaque jour, matin et soir, elle fait la visite d'une volière, assez éloignée du château, sous prétexte de veiller à la nourriture de quelques oiseaux qui lui viennent de son grand-père. J'ai de bons mémoires sur les moindres mouvements qu'elle y fait; et comme elle m'a confessé elle-même, dans une de ses lettres, qu'elle entretient un commerce ignoré avec Miss Howe, je présume que c'est par cette voie.

L'entrevue que je médite me fera obtenir, ou je suis trompé, son consentement pour d'autres faveurs de la même nature. Si ce lieu ne lui plaisait pas, je suis en état de m'introduire, lorsqu'elle me l'aura permis, dans une sorte de verger à la manière de Hollande, qui règne le long du mur. Mon espion, l'honnête Joseph Leman, m'a fourni le moyen de me procurer deux clés, dont quelques bonnes raisons m'ont porté à lui laisser l'une, qui ouvre une porte du jardin, du côté d'une vieille allée où la tradition du pays est *qu'il revient des esprits*, parce qu'un homme s'y pendit, il y a plus de vingt ans. Il est vrai que cette porte est assurée par un verrou du côté du jardin; mais dans l'occasion Joseph lèvera l'obstacle.

Il a fallu lui promettre, sur mon honneur, qu'il n'arrivera de ma part aucun malheur à ses maîtres. Le coquin m'assure qu'il les aime; mais que me connaissant pour un homme d'honneur, dont il sait que l'alliance ne peut être qu'avantageuse pour la famille, comme tout le monde le reconnaîtra, dit-il, lorsque les préjugés

seront détruits, il ne fait pas difficulté à me rendre service; sans quoi, pour le monde entier, il ne voudrait pas charger sa conscience d'un tel rôle. Il n'y a point de fripon qui ne trouve le moyen de se justifier par quelque endroit, à son propre tribunal; et je conviens que si quelque chose est glorieux pour l'honnêteté, c'est de voir que les plus scélérats y prétendent, dans le temps même qu'ils se livrent à des actions qui doivent les faire passer pour tels aux yeux de tout le monde et à leurs propres yeux.

Mais que faut-il penser d'une stupide famille, qui me jette dans la nécessité d'avoir recours à cette multiplication de machines? Mon amour et ma vengeance prennent le dessus tour à tour. Si la première de ces deux passions n'a pas le succès que j'espère, ma consolation sera de satisfaire la seconde. Ils la sentiront: j'en jure par tout ce qu'il y a de sacré; fallût-il renoncer à ma patrie pour le reste de mes jours.

Je me jetterai aux pieds de ma divinité, dessein que j'ai déjà formé deux fois sans succès. Je connaîtrai alors quel fond j'ai à faire sur ses sentiments. Si je n'étais arrêté par cette espérance, je serais tenté de l'enlever. Un si beau rapt est digne de Jupiter même!

Mais je ne veux mettre que de la douceur dans tous mes mouvements. Mon respect ira jusqu'à l'adoration. Sa main connaîtra seule tout le feu de mon cœur, par l'impression de mes lèvres, de mes lèvres tremblantes, car je suis sûr qu'elles trembleront, quand je ne serais pas résolu de le feindre. Mes soupirs seront aussi doux que ceux de mon tendre Bouton de Rose. Je l'inviterai à la confiance par mon humilité. Je ne tirerai aucun avantage de la solitude du lieu. Tous mes soins seront rapportés à dissiper ses craintes, à lui persuader qu'elle peut se reposer à l'avenir sur ma tendresse et sur mon honneur. Mes plaintes seront légères, et je ne m'emporterai pas à la moindre menace contre ceux qui ne cessent point de m'en faire. Mais, Belford! tu te figures bien que c'est pour imiter le lion de Dryden, c'est-à-dire « pour m'assurer ma proie, et lâcher ensuite la bride à ma vengeance, sur d'indignes chasseurs, qui ont l'audace de s'attaquer à moi »<sup>1</sup>.

1. Quatre vers de Dryden (NdP).

Lettre 36

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi au soir, 18 de mars*

J'ai pensé mourir de frayeur. J'en suis encore hors d'haleine. Voici l'occasion. J'étais descendue au jardin, sous mes prétextes ordinaires, dans l'espérance de trouver quelque chose de vous au dépôt. Le chagrin de n'y rien apercevoir m'allait faire sortir du bûcher, lorsque j'ai entendu remuer quelque chose derrière les bûches. Jugez de ma surprise. Mais elle est devenue bien plus vive, à la vue d'un homme qui s'est montré tout d'un coup à moi. Hélas ! me suis-je dit aussitôt, voilà le fruit d'une correspondance illicite !

Au moment que je l'ai aperçu, il m'a conjuré de n'être point effrayée ; et s'approchant plus vite que je n'ai pu le fuir, il a ouvert un grand manteau, qui m'a laissé reconnaître, qui ? quel autre que Monsieur Lovelace ? Il m'aurait été impossible de crier, et quand j'ai découvert que c'était un homme, et quand j'ai reconnu qui c'était : la voix m'avait abandonnée ; et si je n'avais saisi une poutre, qui soutient le vieux toit, je serais tombée sans connaissance.

Jusqu'à présent, comme vous savez, je l'avais tenu dans un juste éloignement. Mais, en reprenant mes esprits, jugez quelle doit avoir été ma première émotion lorsque je me suis rappelée son caractère, sur le témoignage de toute ma famille ; son esprit

entreprenant ; et que je me suis vue seule avec lui, dans un lieu si proche d'un chemin détourné et si éloigné du château.

Cependant ses manières respectueuses ont bientôt dissipé cette crainte, mais pour faire place à une autre : celle d'être aperçue avec lui et de voir bientôt mon frère informé d'une si étrange aventure. Les conséquences naturelles, s'il n'y en avait pas d'autres à redouter, s'offraient en foule à mon imagination : une prison plus étroite, la cessation absolue de notre correspondance, et un prétexte assez vraisemblable pour les plus violentes contraintes. D'un côté comme de l'autre, rien assurément ne pouvait justifier M. Lovelace d'une entreprise si hardie.

Aussitôt donc que j'ai été capable de parler, je lui ai fait connaître avec la plus vive chaleur combien je me tenais offensée ; je lui ai reproché qu'il lui importait peu de m'exposer au ressentiment de tous mes amis, pourvu que son impétueuse humeur fût satisfaite, et je lui ai commandé de se retirer sur le champ. Je me retirais moi-même avec précipitation, lorsqu'il s'est jeté à genoux devant moi, en me conjurant, les mains jointes, de lui accorder un seul moment. Il m'a déclaré qu'il ne s'était rendu coupable de cette témérité, que pour en éviter une beaucoup plus grande : en un mot, qu'il ne pouvait supporter plus longtemps les insultes continuelles qu'il recevait de ma famille, et le chagrin de penser qu'il avait fait si peu de progrès dans mon estime, que le fruit de sa patience ne pouvait être que de me perdre pour toujours et de se voir plus insulté que jamais par ceux qui triompheraient de sa perte.

Il a, comme vous savez, les genoux fort souples, et la langue fort agile. Vous m'avez dit que c'est une de ses ruses d'offenser souvent dans des choses légères, pour exercer son adresse à se justifier. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mouvement qu'il a fait pour me retenir et cette première partie de son apologie, ont été plus prompts que je ne puis vous le représenter.

Il a continué avec la même ardeur : Ses craintes étaient qu'un naturel aussi doux, aussi obligeant qu'il prétend que le mien l'est pour tout le monde, excepté pour lui, et mes principes d'obéissance, qui me portent à rendre ce que je crois devoir aux autres indépendamment de ce qu'ils me doivent, ne fussent comme les instruments qu'on emploierait en faveur d'un homme suscité, en partie, pour se venger sur moi de la distinction avec laquelle j'ai

été traitée par mon grand-père, en partie pour se venger sur lui de la vie qu'il avait accordée à une personne qui aurait pris infailliblement la sienne, et qui cherchait présentement à lui ôter des espérances qui lui étaient beaucoup plus chères que la vie.

Je lui ai répondu qu'il pouvait s'assurer que la rigueur qu'on employait avec moi ne produirait rien moins que l'effet qu'on s'en était promis; que malgré la sincérité avec laquelle je pouvais dire que mon inclination avait toujours été pour le célibat, et lui déclarer particulièrement que si mes parents me dispensaient d'épouser l'homme qui me déplaisait, ce ne serait pas pour en prendre un qui leur déplût...

Il m'a interrompue ici, en me demandant pardon de sa hardiesse, mais pour me dire qu'il ne pouvait retenir les marques de son désespoir, lorsqu'après tant de preuves de sa respectueuse passion, il m'entendait...

J'ai droit, Monsieur, lui ai-je dit, de vous interrompre à mon tour. Pourquoi ne faites-vous pas valoir encore plus clairement l'obligation que cette passion si vantée m'impose? Pourquoi ne me déclarez-vous pas, en termes plus ouverts, qu'une persévérance que je n'ai pas désirée et qui me met aux mains avec toute ma famille, est un mérite qui me rend coupable d'ingratitude, lorsque je n'y répons pas comme vous semblez le désirer?

Je devais pardonner, a-t-il repris, si lui, qui ne prétendait qu'à un mérite de comparaison, parce qu'il était persuadé qu'il n'y avait point d'homme au monde qui fût digne de moi, il avait eu la présomption d'espérer un peu plus de part à ma faveur qu'il n'en avait obtenue, lorsqu'on lui avait donné pour concurrents des Symmes et des Wyerley, et en dernier lieu un reptile aussi méprisable que ce Solmes. À l'égard de sa persévérance, il reconnaissait que ce n'était pas un sentiment libre; mais je devais convenir aussi que quand il n'aurait jamais eu d'amour pour moi, les offres de Solmes étaient telles, que je me serais trouvée engagée dans les mêmes difficultés de la part de ma famille: il prenait par conséquent la liberté de me dire que loin de les augmenter en marquant un peu de bonté pour lui, c'était le moyen le plus propre à me les faire surmonter. Mes parents avaient conduit les choses au point qu'il m'était impossible de les obliger sans faire le sacrifice de moi-même à Solmes. Ils connaissaient d'ailleurs la différence qu'ils devaient mettre entre Solmes et lui: l'un, ils se

flattaient de le conduire à leur gré; l'autre était capable de me défendre contre toutes sortes d'insultes, et comptait entre ses espérances naturelles celle d'un titre fort supérieur aux folles vues de mon frère.

Comment cet homme-là, ma chère, est-il si bien instruit de toutes nos misères domestiques? Mais je suis bien plus surprise qu'il ait pu connaître le lieu où il m'a trouvée, et le moyen de m'y rencontrer.

Mon inquiétude me faisait trouver les moments fort longs, d'autant plus que la nuit s'approchait. Cependant il n'a pas été possible de me délivrer de lui sans en avoir entendu bien davantage.

Comme il espérait de se voir quelque jour le plus heureux de tous les hommes, il m'assurait qu'il avait tant d'égards pour ma réputation, que loin de me proposer des démarches qui puissent m'être reprochées, il ne les condamnait pas moins que moi, quelque favorables qu'elles pussent être pour lui. Mais puisqu'on ne me permettait point de choisir le célibat, il me laissait à considérer si j'avais plus d'une voie pour éviter la violence qu'on voulait faire à mes inclinations. N'avais-je pas un père jaloux de son autorité, et des oncles qui pensaient comme lui? Le retour de M. Morden était encore éloigné; mon oncle et ma tante Hervey avaient peu de poids dans la famille; mon frère et ma sœur ne cessaient pas d'attiser le feu; les offres continuelles de Solmes étaient un autre aiguillon; et la mère de Miss Howe se rangeait de leur parti plutôt que du mien, par le seul motif de donner un exemple à sa fille.

Ensuite il m'a demandé si je consentirais à recevoir, là-dessus, une lettre de sa tante Lawrence : car sa tante Sadleir, m'a-t-il dit, ayant perdu depuis peu sa fille unique, se mêle peu des affaires du monde, ou n'y pense que pour souhaiter de le voir marié; et avec moi plutôt qu'avec aucune autre femme.

Véritablement, ma chère, il y a bien des choses raisonnables dans tout ce qu'il m'a dit. Je crois pouvoir faire cette remarque sans qu'il soit question de battements de cœur. Cependant je lui ai répondu que malgré la considération extrême que j'ai pour les dames de sa famille, particulièrement pour ses deux tantes, je n'étais pas disposée à recevoir des lettres qui eussent rapport à une fin que je n'avais aucune intention de favoriser; que dans la

triste situation où je me trouvais, le devoir m'obligeait de tout espérer, de tout souffrir et de tout tenter; que mon père, me voyant ferme, et résolue de mourir plutôt que d'épouser M. Solmes, se relâcherait peut-être...

Il m'a interrompue, pour me représenter que ce changement est peu vraisemblable, après diverses démarches de ma famille, qu'il a pris soin de me remettre sous les yeux, telles que la précaution qu'ils ont eue d'engager madame Howe dans leurs intérêts, comme une personne qui pouvait m'accorder un asile si j'étais poussée au désespoir; l'empressement de mon frère à souffler continuellement aux oreilles de mon père que si l'on attend le retour de M. Morden, à qui je pourrai demander l'exécution du testament, il sera trop tard pour me retenir dans la dépendance; le parti qu'ils ont pris de me renfermer; celui de m'ôter ma servante et de mettre auprès de moi celle de ma sœur; l'adresse avec laquelle ils ont fait renoncer ma mère à son propre jugement, pour entrer dans toutes leurs vues : Autant de preuves, m'a-t-il dit, que rien n'est capable d'altérer leurs résolutions, autant de sujets d'une mortelle inquiétude pour lui. Il m'a demandé si j'avais jamais vu abandonner, à mon père, un parti auquel il se fût une fois attaché, surtout lorsqu'il y croyait son autorité ou ses droits intéressés. La familiarité, dit-il, dans laquelle il a vécu quelque temps avec ma famille, l'a rendu témoin de plusieurs traits d'empire arbitraire, dont on trouverait peu d'exemples dans les maisons mêmes des princes; et ma mère, la plus excellente de toutes les femmes, en a fait une triste expérience.

Il allait se livrer, je m'imagine, à d'autres réflexions de cette nature, mais je lui ai témoigné que je m'en tenais offensée, et que je ne permettrais jamais qu'il les fît tomber sur mon père. J'ai ajouté que les rigueurs les moins méritées ne pouvaient me dispenser de ce que je dois à l'autorité paternelle.

Je ne devais pas le soupçonner, m'a-t-il répondu, de prendre plaisir à me rappeler ces idées; parce que tout autorisé qu'il était, par les traitements qu'il recevait de ma famille, à ne pas beaucoup la ménager, il savait que les moindres libertés de cette nature n'étaient propres qu'à me déplaire. D'un autre côté néanmoins il était obligé d'avouer qu'étant jeune, avec des passions assez vives, et s'étant toujours piqué de dire librement ce qu'il

pensait, il n'avait pas peu de peine à se faire une violence qu'il reconnaissait juste. Mais sa considération pour moi lui faisait réduire ses observations à des faits clairs et avoués, et je ne pouvais m'offenser qu'il tirât, du moins, une conséquence qui suivait naturellement de ce qu'il avait dit : c'était que mon père exerçant ses droits avec tant de hauteur sur une femme qui ne lui avait jamais rien disputé, il n'y avait aucune apparence qu'il se relâchât, pour une fille, d'une autorité dont il était encore plus jaloux, et dont l'idée se trouvait fortifiée par des intérêts de famille, par une aversion très vive, quoique injustement conçue, et par les ressentiments de mon frère et de ma sœur; surtout lorsque mon bannissement m'ôtait le moyen de plaider ma cause et de faire valoir la justice et la vérité pour ma défense.

Quel malheur, ma chère! qu'il y ait tant de vérité dans ces observations, et dans la conséquence! Il l'a tirée d'ailleurs avec plus de sang-froid et de ménagement pour ma famille, que je craignais de n'en pouvoir attendre d'un homme si injurié, à qui tout le monde attribue des passions indomptables!

Ne me presserez-vous point sur les battements de cœur, et sur la chaleur qui m'a pu monter au visage, si de tels exemples de l'ascendant qu'il est capable de prendre sur son naturel me disposent à conclure, qu'en supposant quelque possibilité de réconciliation entre ma famille et lui, il n'y aurait point à désespérer qu'il ne pût être ramené au bien par les voies de la douceur et de la raison?

Il m'a représenté que la violence qu'on fait à ma liberté est connue de tout le monde; que mon frère et ma sœur ne font pas scrupule de parler de moi comme d'un enfant comblé de faveurs, qui est dans un état actuel de rébellion; que tous ceux néanmoins qui me connaissent ne balancent point à justifier mon aversion, pour un homme qui leur paraît convenir mieux à ma sœur qu'à moi; que tout malheureux qu'il est de n'avoir pu faire plus d'impression sur mon cœur, tout le monde me donne à lui; que sa naissance, sa fortune et ses espérances ne pouvant être attaquées, ses ennemis mêmes ne faisaient qu'une objection contre lui, et que grâce au Ciel et à mon exemple, il se promettait de la détruire pour jamais, puisqu'il avait commencé à reconnaître ses erreurs et à s'en lasser de bonne foi, quoiqu'elles fussent beaucoup moins énormes que la malignité et l'envie ne les

représentaient : mais que c'était un article sur lequel il s'arrêtait d'autant moins, qu'il valait mieux faire parler ses actions que ses promesses. Ensuite, prenant cette occasion pour me faire un compliment, il m'a protesté qu'ayant toujours aimé la vertu, quoiqu'il n'en ait pas fidèlement observé les règles, les qualités de mon âme formaient sa plus forte chaîne; et qu'il pouvait dire avec vérité qu'avant que de m'avoir connue, il n'avait jamais rien trouvé qui eût été capable de lui faire surmonter une malheureuse espèce de préjugé qu'il avait contre le mariage : ce qui l'avait endurci jusque alors contre les désirs et les instances de tous ses proches.

Vous voyez, ma chère, qu'il ne fait pas de difficulté de parler de lui-même comme ses ennemis. Je conviens que cette franchise, sur un point qui n'est pas fort à son honneur, donne de la vraisemblance à ses autres protestations. Il me semble que je ne serais pas aisément trompée par l'hypocrisie, surtout dans un homme qui passe pour s'être accordé de grandes libertés, s'il s'attribuait tout d'un coup des lumières et des convictions extraordinaires, dans un âge encore où ces miracles ne sont pas fréquents. Les habitudes, je m'imagine, ne doivent pas être si faciles à déraciner. Vous avez toujours remarqué avec moi qu'il dit librement ce qu'il pense; quelquefois même, jusqu'à ne pas ménager assez la politesse : et le traitement qu'il reçoit de ma famille est une assez bonne preuve qu'il n'est pas capable de faire servilement sa cour par un motif d'intérêt. Quelle pitié que dans un caractère où l'on reconnaît des traces si louables, les bonnes qualités soient ternies et comme étouffées par le vice ! On nous a dit qu'il a la tête meilleure que le cœur. Mais croyez-vous réellement que M. Lovelace puisse avoir le cœur fort mauvais ? Pourquoi le sang n'agirait-il pas dans les hommes comme dans les animaux moins nobles ? Toute sa famille est irréprochable ; excepté lui, à la vérité. On ne parle des dames qu'avec admiration. Mais je crains de m'attirer le reproche que je veux éviter. Cependant, ce serait pousser aussi la censure trop loin, que de reprocher à une femme la justice qu'elle rend à un homme particulier, et le jugement qu'elle porte à son avantage, lorsqu'on lui permettrait sans difficulté de rendre la même justice à tout autre homme.

Il est revenu à me presser de recevoir une lettre de sa tante Lawrence, et d'accepter l'offre de leur protection. Il a remarqué

que les personnes de qualité sont un peu trop sur la réserve comme on le reproche aussi aux personnes de vertu (ce qui n'était pas fort surprenant, parce que la qualité, soutenue dignement, est la vertu, et que réciproquement la vertu est la véritable qualité; que leurs motifs pour garder une réserve décente sont les mêmes, et qu'elles ont toutes deux une même origine : où a-t-il pris toutes ces idées, ma chère?), sans quoi, sa tante se serait déjà déterminée à m'écrire; mais qu'elle souhaitait d'apprendre si ses offres seraient bien reçues, d'autant plus que suivant les apparences, elles ne seraient point approuvées d'une partie de ma famille; et que dans tout autre cas que celui d'une injuste persécution, qui pouvait encore augmenter, elle se garderait bien de me les faire.

Je lui ai répondu que toute la reconnaissance que je devais à cette dame, si l'offre venait d'elle, ne m'empêchait pas de voir où cette démarche pouvait me conduire. J'aurais craint de me donner peut-être un air de vanité, si je lui avais dit que ses instances, dans cette occasion, sentaient un peu l'artifice, et l'envie de m'engager dans des mesures dont il ne me serait pas aisé de revenir. Mais j'ai ajouté que la splendeur même du titre royal était peu capable de me toucher; que dans mes idées, la vertu seule était la grandeur; que l'excellent caractère des dames de sa famille faisait plus d'impression sur moi que la qualité de sœurs de Milord M... et de filles d'un pair; que pour lui, quand mes parents auraient approuvé sa recherche, il ne m'aurait jamais trouvé de disposition à recevoir ses soins s'il n'avait eu que le mérite de ses tantes à faire valoir, puisqu'alors les mêmes raisons qui me les faisaient admirer, n'auraient été qu'autant d'objections contre lui. Je l'ai assuré que ce n'était pas sans un extrême chagrin que je m'étais vue engagée dans un commerce de lettres avec lui, surtout depuis que cette correspondance m'avait été défendue; que le seul fruit agréable que je pensasse à tirer d'une entrevue que je n'avais ni prévue ni désirée, était de lui faire connaître que je me croyais désormais obligée de les supprimer; et que j'espérais qu'à l'avenir, il n'aurait pas recours à des menaces contre ma famille, pour me mettre dans la nécessité de lui répondre.

Le jour était encore assez clair pour me faire apercevoir qu'il a pris un air fort grave après cette déclaration. Il attachait tant de

prix, m'a-t-il dit, à un choix libre, et laissant les voies de la violence à Solmes, il avait tant de mépris pour cette indigne méthode, qu'il se haïrait lui-même, s'il était capable de penser jamais à m'engager par la frayeur. Cependant il y avait deux choses à considérer. Premièrement, les outrages qu'il recevait continuellement, les espions qu'on entretenait auprès de lui, et dont il avait découvert un, les indignités qu'on étendait jusqu'à sa famille, et celles qu'on ne me faisait essayer que *par rapport à lui*, comme on le déclarait ouvertement, sans quoi il reconnaissait qu'il lui conviendrait mal de s'en ressentir pour moi sans ma permission (le rusé personnage a fort bien vu qu'il prêtait ici le flanc, s'il ne se couvrait par cette circonstance); toutes ces considérations lui faisaient une loi indispensable de marquer son juste ressentiment. Il me demandait à moi-même s'il était raisonnable qu'un homme d'honneur digérât tant d'insultes, à moins qu'il ne fût retenu par un motif tel que celui de me plaire? En second lieu, il me priaît de considérer si la situation où j'étais (prisonnière, forcée par toute ma famille de recevoir un mari indigne de moi; et cela au premier jour, soit que j'y consentisse ou non) admettait quelque délai dans les mesures qu'il me proposait de prendre, et qu'il ne me proposait que pour la dernière extrémité. D'ailleurs, l'offre de sa tante ne m'engageait à rien : je pouvais accepter cette protection, sans me jeter dans la nécessité d'être à lui, si je trouvais dans la suite quelque sujet de reproche contre sa conduite.

Je lui ai répondu que c'était s'abuser, et que je ne pouvais m'abandonner à la protection de ses amis sans donner lieu de conclure que j'avais d'autres vues.

Et croyez-vous, a-t-il repris, que le public donne à présent une autre explication à la violence qui vous tient renfermée? Vous devez considérer, Mademoiselle, qu'il ne vous est plus libre de choisir, et que vous êtes au pouvoir de ceux (pourquoi leur donnerais-je le nom de parents?) qui sont déterminés à vous faire exécuter leur volonté. Ce que je vous propose est de recevoir l'offre de ma tante, et de n'en faire usage qu'après avoir tout employé pour en éviter la nécessité. Permettez-moi d'ajouter que si vous prenez ce moment pour rompre une correspondance sur laquelle tout mon espoir est fondé, et si vous êtes résolue de ne pas pourvoir au pire de tous les maux, il est évident que vous y

succomberez. Le pire ! j'entends pour moi seul, car il ne saurait l'être pour vous. Alors (portant au front son poing fermé) comment pourrai-je soutenir seulement cette supposition ? Alors il sera donc vrai que vous serez à Solmes ! Mais, par tout ce qu'il y a de sacré, ni lui, ni votre frère, ni vos oncles, ne jouiront pas de leur triomphe. Que je sois confondu s'ils en jouissent !

La violence de son emportement m'a effrayée. Je me retirais dans mon juste ressentiment ; mais se jetant encore une fois à mes pieds : Au nom du Ciel, ne me quittez pas. Ne me laissez point dans le désespoir où je suis ! ce n'est pas le repentir de mon serment qui me fait tomber à vos pieds ; je le renouvelle au contraire, dans cette horrible supposition. Mais ne pensez pas que ce soit une menace pour vous faire pencher de mon côté par des craintes. Si votre cœur, a-t-il continué en se levant, vous porte à suivre la volonté de votre père, ou plutôt de votre frère, et à me préférer Solmes, je me vengerai assurément de ceux qui insultent et moi et les miens ; mais j'arracherai ensuite mon cœur de mes propres mains, ne fût-ce que pour le punir de son idolâtrie pour une femme capable de cette préférence.

Je lui ai dit que je commençais à m'offenser beaucoup de ce langage ; mais qu'il pouvait s'assurer que jamais je ne serais à M. Solmes, sans se croire en droit néanmoins de rien conclure en sa faveur, parce que j'avais fait la même déclaration à ma famille, dans la supposition même qu'il n'existât point d'autre homme au monde.

Voulais-je du moins lui continuer l'honneur de ma correspondance ? Après l'espoir qu'il avait eu de faire un peu plus de progrès dans mon estime, il ne pourrait jamais supporter la perte de l'unique faveur qu'il eût obtenue.

Je lui ai dit que s'il contenait ses ressentiments à l'égard de ma famille, je voulais bien, pour quelque temps du moins, et jusqu'à la fin de mes disgrâces présentes, continuer une correspondance que mon cœur ne laissait pas de se reprocher... comme le sien lui reprochait, a repris l'impatient créature en m'interrompant, de supporter tout ce qu'il avait à souffrir, lorsqu'il considérait que cette nécessité lui était imposée, non par moi, pour qui les plus cruels tourments lui seraient chers, mais par des... Il a eu la modération de ne point achever.

Je lui ai déclaré nettement qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même, dont le caractère était si mal établi du côté des mœurs; qu'il n'avait donné que trop d'avantage à ses adversaires. Il n'y a pas beaucoup d'injustice, lui ai-je dit, à parler mal d'un homme qui ne fait lui-même aucun cas de sa réputation.

Il m'a offert de se justifier; mais je lui ai répondu que je voulais juger de lui par sa propre règle; c'est-à-dire par ses actions, sans lesquelles il y a peu de confiance à prendre aux paroles.

Si ses ennemis, a-t-il repris, étaient moins puissants et moins déterminés, ou s'ils n'avaient pas déjà fait connaître leurs intentions par de cruelles violences, il aurait offert volontiers de se soumettre à six mois, à une année d'épreuve. Mais il était sûr que toutes leurs vues seraient remplies ou avortées dans l'espace d'un mois; et je savais mieux que personne s'il fallait espérer quelque changement du côté de mon père : il ne le connaissait pas, si j'avais cette espérance.

Je lui ai dit qu'avant que de chercher d'autres protections, je voulais tenter tous les moyens que mon respect et le crédit qui pouvait me rester encore auprès de quelques personnes de la famille seraient capables de m'inspirer; et que si rien ne tournait heureusement, je prendrais un parti dont je croyais le succès certain, qui serait de leur résigner la terre qui m'avait attiré tant d'envie.

Il se soumettait, m'a-t-il dit, au désir que j'avais de faire l'essai de cette méthode. Il était fort éloigné de me proposer d'autres protections, avant que je fusse absolument forcée d'en chercher. Mais, très chère Clarisse, m'a-t-il dit, en se saisissant de ma main, et la portant fort ardemment à ses lèvres, si la cession de votre terre peut finir vos peines, ne tardez point à la résigner, et soyez à moi. Je confirmerai de toute mon âme votre résignation. Cette idée, ma chère, n'est pas sans générosité. Mais lorsqu'il n'est question que de belles paroles, de quoi les hommes ne sont-ils pas capables pour obtenir la confiance d'une femme?

J'avais fait quantité d'efforts pour reprendre le chemin du château; et la nuit étant fort proche, mes craintes ne faisaient qu'augmenter. Je ne saurais dire qu'elles vinsent de sa conduite. Au contraire, il m'a donné meilleure opinion que je n'avais de lui, par le respect dont il ne s'est pas écarté un moment pendant cette

conférence. S'il s'est emporté avec violence, sur la seule supposition que Solmes pût être préféré, cette chaleur est excusable dans un homme qui se prétend fort amoureux; quoiqu'elle ait été assez peu mesurée pour m'obliger de m'en ressentir.

En partant, il s'est recommandé à ma faveur avec les plus pressantes instances, mais avec autant de soumission que d'ardeur, sans parler d'autres grâces, quoiqu'il m'ait laissé entrevoir ses désirs pour une autre entrevue, à laquelle je lui ai défendu de penser jamais dans le même lieu. Je vous avouerai, ma chère, à vous, pour qui je me reprocherais d'avoir la moindre réserve, que ses arguments, tirés de mes disgrâces présentes par rapport à l'avenir, commencent à me faire craindre de me trouver dans la nécessité d'être à l'un ou à l'autre de ces deux hommes; et si cette alternative était inévitable, je m'imagine que vous ne me blâmeriez pas de vous dire lequel des deux doit être préféré: vous m'avez dit vous-même quel est celui qui ne doit pas l'être. Mais en vérité, ma chère, ma véritable préférence est pour l'état de fille; et je n'ai pas encore perdu toute espérance d'obtenir l'heureuse liberté de faire ce choix.

Je suis revenue à ma chambre, sans avoir été observée. Cependant la crainte de l'être m'a causé tant d'agitation, que je m'en sentais beaucoup plus en commençant ma lettre, qu'il ne m'a donné sujet d'en avoir, à l'exception néanmoins du premier moment où je l'ai aperçu, car mes esprits ont été prêts alors à m'abandonner: et c'est un bonheur extrême que dans un lieu tel que celui où il m'a surpris, dans le mouvement d'une si vive frayeur, et seule avec lui, je ne sois pas tombée sans connaissance.

Je ne dois pas oublier que lui ayant fait un reproche de la conduite qu'il a tenue dimanche dernier à l'église, il m'a protesté qu'on ne m'avait pas représenté fidèlement cette scène; qu'il ne s'était pas attendu à m'y voir, mais qu'il avait espéré que trouvant l'occasion de parler civilement à mon père, il obtiendrait la permission de l'accompagner jusqu'au château; que le docteur Lewin lui avait persuadé de ne se présenter, dans cette occasion, à personne de la famille, en lui faisant observer le trouble où sa présence avait jeté tout le monde. Son intention, m'a-t-il assuré, n'était pas d'y porter de l'orgueil ou de la hauteur; et si quelqu'un lui en attribue, ce ne peut être, dit-il, que par un effet

de cette mauvaise volonté qu'il a le chagrin de trouver invincible ; et lorsqu'il salua ma mère, c'était une civilité qu'il prétendait faire à toutes les personnes qui étaient dans le banc, comme à elle, qu'il fait profession de respecter sincèrement.

Si l'on peut s'en fier à lui (et dans le fond j'ai peine à me persuader que cherchant à me plaire, il fût venu dans le dessein de braver toute ma famille), voilà, ma chère, un exemple de la force de la haine, qui peint tout sous de fausses couleurs. Cependant, à moins que Chorey n'ait voulu faire officieusement sa cour à ses maîtres, pourquoi m'aurait-elle fait un récit à son désavantage ? Il en appelle au docteur Lewin pour sa justification : mais hélas ! je suis privée du plaisir de voir cet honnête homme, et tous ceux de qui je pourrais recevoir un bon conseil dans ma triste situation. Après tout, ma chère, je m'imagine qu'il y aurait peu de coupables au monde, si tous ceux qu'on accuse ou qu'on soupçonne, avaient la liberté de raconter leur histoire et devaient être crus sur leur propre témoignage.

Vous ne vous plaindrez pas que cette lettre soit trop courte. Mais il serait impossible, autrement, d'être aussi exacte que vous le désirez sur tous les détails d'une conversation. Vous aurez la bonté, ma chère, de vous souvenir que la date de votre dernière est le 9.

CL. HARLOVE

## Lettre 37

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Dimanche 19 de mars*

Je vous demande pardon, ma très chère amie, de vous avoir donné sujet de me rappeler la date de ma dernière lettre. Je voulais rassembler sous mes yeux autant de mémoires qu'il est possible, sur les opérations de vos sages parents; dans l'idée que vous ne seriez pas longtemps sans vous rendre, d'un côté ou de l'autre, et que j'aurais alors quelque degré de certitude sur lequel je pusse fonder mes observations. Au fond, que puis-je vous écrire, dont je n'aie déjà fait le sujet de plusieurs lettres? Vous savez que tout ce que je puis faire est de m'emporter contre vos stupides persécuteurs, et ce style n'est pas de votre goût. Je vous ai conseillé de reprendre votre terre : vous rejetez cet avis. Vous ne pouvez soutenir la pensée d'être à Solmes; et Lovelace a résolu que vous serez à lui, quelque obstacle qu'on s'efforce d'y apporter. Je suis persuadée que vous ne sauriez éviter d'être à l'un ou à l'autre. Voyons quelles seront leurs premières démarches. À l'égard de Lovelace, lorsqu'il raconte sa propre histoire, qui oserait dire qu'après s'être conduit avec tant de modestie dans le bûcher et n'avoir porté que de si bonnes intentions à l'église, il y ait le moindre reproche à lui faire? Méchantes gens! de se liguier contre l'innocence même! Mais attendons, comme j'ai dit, leurs premières démarches, et le parti pour lequel vous

vous déterminerez. Mes réflexions alors seront mesurées à mes lumières.

À l'égard du changement de votre style dans vos lettres à vos oncles, à votre frère et à votre sœur, puisqu'ils ont pris tant de plaisir à vous attribuer de la prévention pour Lovelace, et que tous vos désaveux n'ont servi qu'à fortifier les arguments qu'ils en ont tirés contre vous, je trouve que vous avez fort bien fait de les abandonner à leurs soupçons, et d'essayer ce que vous pourrez tirer d'eux par cette voie. Mais si... mais si... de grâce, ma chère, un peu d'indulgence. Vous avez cru vous devoir à vous-même une apologie pour votre changement de style; et jusqu'à ce que vous m'ayez parlé nettement, comme une amie à sa véritable amie, il faut que je vous tourmente un peu. Voyons; car je ne puis retenir ma plume.

Si vous n'avez pas eu d'autre raison pour ce changement de style, que celle qu'il vous a plu de me donner, prenez la peine d'examiner, comme je me souviens de vous y avoir exhortée, ce qu'il faut penser de cette raison. Pourquoi votre amie souffrirait-elle que vous fussiez volée sans le savoir?

Lorsqu'une personne se sent attaquée d'un rhume, son premier soin est de chercher comment elle a pu le gagner; et lorsqu'elle croit s'en être rendu bon compte, elle prend son parti, qui est, ou de lui laisser son cours, ou d'employer quelques remèdes pour s'en délivrer, s'il est fort incommode. De même, ma chère, avant que la maladie, dont vous êtes ou dont vous n'êtes pas attaquée, devienne si importune qu'elle vous oblige au régime, permettez que je cherche avec vous d'où elle peut venir. Je suis persuadée, aussi certainement que je suis sûre d'écrire, que d'un côté, la conduite indiscreète de vos parents, et de l'autre, l'adresse insinuante de Lovelace, du moins si cet homme n'est pas un plus grand fou que tout le monde ne le pense, amèneront les choses à ce point et feront son ouvrage pour lui.

Mais passons. Si ce doit être Lovelace ou Solmes, le choix n'admet aucune discussion. Cependant, en supposant de la vérité dans tout ce qu'on raconte, je préférerais tout autre de vos amants à l'un et à l'autre, quelque indignes qu'ils soient aussi de vous. Qui peut être digne, en effet, de Miss Clarisse Harlove?

Je souhaite que vous ne m'accusiez pas de toucher trop souvent la même corde. Je me croirais inexcusable (d'autant plus

que ce point me semble hors de doute, et que s'il était question de preuves, j'en pourrais tirer de vingt endroits de vos lettres), inexcusable dis-je, si vous vouliez avouer ingénument... Avouer quoi? m'allez-vous dire. Je me flatte, ma chère Anne Howe, que vous ne m'attribuez pas déjà de l'amour.

Non, non. Comment votre Anne Howe pourrait-elle former cette pensée? *L'amour, ce mot si court à prononcer, porte une signification bien étendue!* Quel nom lui donnerons-nous? Vous m'avez fourni un terme dont le sens est plus resserré, mais qui ne laisse pas de signifier aussi quelque chose : *une sorte de goût conditionnel!* Le voilà, ma chère? Ô tendre amie! Ne sais-je pas combien vous méprisez la prudence, et que vous êtes trop jeune, trop aimable, pour être une prude?

Mais écartons ces noms durs; et souffrez, ma chère, que je vous répète ce que je vous ai déjà dit : c'est que je me croirai en droit de me plaindre extrêmement de vous, si vous vous efforcez, dans vos lettres, de me déguiser quelque secret de votre cœur.

J'ajoute que si vous m'expliquiez nettement quel degré Love-lace tient ou ne tient pas dans votre affection, je serais plus en état que je ne le suis de vous donner un bon conseil. Vous qui vous êtes fait une si grande réputation de *prescience*, si je puis employer ce terme, et qui la méritez effectivement plus qu'aucune personne de votre âge, vous avez raisonné sans doute avec vous-même sur son caractère, et sur la supposition que vous deviez un jour être à lui. Vous avez fait de même pour Solmes; et de là est venue sans doute votre aversion pour l'un, comme votre goût conditionnel pour l'autre. Voulez-vous m'apprendre, ma chère, ce que vous avez pensé de ses bonnes et de ses mauvaises qualités; quelle impression les unes et les autres ont faite sur vous? Alors, les mettant dans la balance, nous verrons quel côté pourra vraisemblablement l'emporter, ou plutôt quel côté l'emporte en effet. Il ne faut rien moins que la connaissance des plus intimes replis de votre cœur pour satisfaire mon amitié. Sûrement vous n'êtes point effrayée de vous confier à vous-même un secret de cette nature. Si vous l'êtes, vous n'en avez que plus de raison de douter de moi. Mais j'ose dire que vous n'avouerez ni l'un ni l'autre, et je veux bien m'imaginer qu'il n'y a point de fondement pour aucun de ces deux aveux.

Ayez la bonté, ma chère, de faire une observation : c'est que si je me suis quelquefois donné des airs de raillerie, qui vous ont fait jeter sérieusement les yeux autour de vous, dans le cas surtout où vous pouviez attendre de votre meilleure amie un tour de réflexion plus sérieux, ce n'a jamais été à l'occasion des endroits de vos lettres où vous vous êtes expliquée avec assez d'ouverture (ne vous alarmez pas, ma chère) pour ne laisser aucun doute de vos sentiments ; mais seulement lorsque vous avez affecté de la réserve, lorsque vous avez employé des tours nouveaux pour exprimer des choses communes, lorsque vous avez parlé de *curiosité*, de *goût conditionnel*, et que vous avez cherché à vous couvrir sous des termes qui auraient été à l'épreuve de toute autre pénétration que la mienne : autant d'actes de trahison contre *l'amitié suprême* que nous nous sommes vouée mutuellement.

Souvenez-vous que vous m'avez trouvée un moment en défaut. Vous fîtes valoir alors vos droits. Je vous confessai aussitôt que je n'avais plus que mon orgueil pour défense contre l'amour ; car il est vrai, comme je vous le dis alors, que je ne pouvais soutenir l'idée qu'il fût au pouvoir d'un homme de me causer un seul moment d'inquiétude. D'ailleurs, l'homme que j'avais à combattre était bien éloigné de valoir le vôtre ; ainsi, je pouvais m'en prendre autant à mon imprudence qu'à l'ascendant qu'il avait sur moi. Bien plus (et vous vous en ferez s'il vous plaît l'application), vous me fîtes d'abord la guerre sur mes *curiosités* ; et lorsque j'en fus au *goût conditionnel*, vous vous souvenez de ce qui arriva : le cœur cessa de me battre pour lui.

Finissons. Mais à propos de ce que j'ai dit avec vérité, que mon amant n'était point un homme charmant comme le vôtre, nous sommes quatre, Miss Bidulph, Miss Loyd, Miss Campion et moi, qui vous demandons votre opinion sur une difficulté d'importance : savoir, jusqu'à quel point la figure a droit de nous engager. Ce cas au reste n'est point étranger à votre situation : *remarquez bien cela*, pour employer le style de votre oncle Antonin. Nous demandons aussi s'il faut même compter la figure pour quelque chose, dans un homme qui en tire vanité : puisque suivant une de vos observations, cette vanité donne un juste sujet de douter du mérite intérieur. Vous, le modèle de notre sexe, à qui la beauté et les grâces ont été prodiguées, la vanité est un vice dont vous êtes aussi exempte que de tous les autres ; et vous en

avez toujours été plus autorisée à soutenir qu'il est inexcusable jusque dans une femme.

Il faut vous apprendre que ce sujet a été vivement agité dans une de nos dernières conversations. Miss Loyd m'a priée de vous écrire, pour vous demander votre sentiment, auquel vous savez que nous avons toujours déferé dans nos petites disputes. J'espère que trouvant quelquefois le temps de respirer sous le poids de vos peines, vous aurez assez de liberté d'esprit pour répondre à notre attente. Personne ne répand plus de lumières et de grâces que vous sur tous les sujets que vous traitez. Expliquez-nous aussi comment il se fait que Lovelace, qui paraît apporter tant de soins à parer sa figure, quoiqu'elle ait si peu besoin d'ornements, trouve le moyen de ne passer aux yeux de personne pour un fat. Que ces questions, ma chère, servent à vous amuser ; du moins si la seconde peut vous être proposée sans vous déplaire. Un seul sujet, de quelque importance qu'il puisse être, ne suffirait pas pour occuper un esprit de l'étendue du vôtre. Mais s'il était vrai au fond que l'un et l'autre vous déplût, mettez ma prière au nombre de tant d'impertinences que vous m'avez pardonnées, et dites sans crainte, cette fille est folle ; pourvu que vous ajoutiez, je l'aime néanmoins, et c'est ma fidèle,

ANNE HOWE.

Lettre 38

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Lundi 20 de mars*

Votre dernière lettre m'a touchée si sensiblement, que j'écarte des soins assez considérables pour me livrer à l'impatience que j'ai d'y répondre. Je veux m'expliquer nettement, sans détour ; en un mot, avec l'ouverture de cœur qui convient à notre amitié mutuelle.

Mais souffrez que j'observe d'abord, et que j'observe avec reconnaissance, que si je vous ai donné, dans vingt endroits de mes lettres, des preuves si peu équivoques de mon estime pour M. Lovelace que vous ayez cru devoir m'épargner en faveur de leur clarté, c'est en avoir usé avec une générosité digne de vous.

Croyez-vous qu'il y ait au monde un homme si méchant qu'il ne donne pas occasion, à ceux mêmes qui doutent de son caractère, d'être plus satisfaits de lui dans un temps que dans un autre ? et lorsqu'il la donne en effet, n'est-il pas juste qu'en parlant de lui, les expressions soient mesurées à sa conduite ? Je crois devoir à un homme qui me rend des soins, autant de justice que s'il ne m'en rendait pas. Il me semble qu'il y a si peu de générosité, un air si tyrannique, à prendre droit de son respect pour le maltraiter, du moins lorsqu'il n'en donne pas d'autre sujet, que je ne voudrais pas être celle qui se permet cette sorte de rigueur. Mais quoique je ne pense qu'à me contenir dans les bornes de la

justice, il est peut-être difficile d'empêcher que ceux qui connaissent les vues de cet homme, ne me trouvent un air de partialité en sa faveur, surtout si c'est une femme qui fait cette observation, et qu'ayant été autrefois prise elle-même, elle veuille se faire un triomphe de voir son amie aussi faible qu'elle. Les âmes nobles, qui aspirent à la même perfection (et je ne regarde pas l'amour comme une imperfection non plus, lorsque l'objet en est digne), méritent à mon avis qu'on leur passe un peu de cette généreuse espèce d'envie.

Si l'esprit de vengeance a quelque part à cette réflexion, c'est une vengeance, ma chère, qu'il faut entendre dans le sens le plus doux que ce mot puisse recevoir. J'aime votre badinage, comme je vous l'ai dit plusieurs fois. Quoique dans l'occasion il puisse causer un peu de peine, une âme ingénue qui vient ensuite à sentir qu'il entre moins de fiel que d'amitié dans le reproche, tourne tous ses sentiments à la reconnaissance. Savez-vous à quoi la chose se réduit? Je serai sensible à la peine, dans cette lettre peut-être; mais je vous ferai dans la suivante des remerciements qui ne cesseront jamais.

Cette explication, ma chère, en sera une aussi pour toutes les petites sensibilités que j'ai pu vous laisser voir dans d'autres lettres, et dont il peut arriver que je ne me défende pas mieux à l'avenir. Vous me rappelez souvent, par un excellent exemple, que je ne dois pas souhaiter d'être épargnée.

Je ne me souviens pas de vous avoir rien écrit sur l'homme en question, qui n'ait été à son désavantage plutôt qu'à sa louange. Mais si vous en jugez autrement, je ne vous donnerai pas la peine d'en chercher des preuves dans les lettres. Les apparences du moins doivent avoir été contre moi, et mon étude sera de les rectifier. Ce que je puis vous assurer avec beaucoup de vérité, c'est que quelque sens que mes termes aient pu vous présenter, mon intention n'a jamais été d'user avec vous de la moindre réserve. Je vous ai écrit avec l'ouverture de cœur qui convenait à l'occasion. Si j'avais pensé au déguisement, ou si j'avais eu quelque raison de m'y croire obligée, peut-être aurais-je évité de donner lieu à vos remarques sur la *curiosité* que j'ai eue de savoir ce que la famille de M. Lovelace pense de moi, sur mon *goût conditionnel*, et sur d'autres points de cette nature. Je vous ai dit de bonne foi, dans le temps, quelles étaient mes vues par rapport

au premier, et je m'en rapporte volontiers aux termes de ma lettre. À l'égard du second, je ne cherchais qu'à me rendre telle qu'il convient à une personne de mon sexe et de mon caractère, dans une malheureuse situation où elle est accusée d'un amour contraire au devoir, et où l'objet qu'on suppose à sa passion est un homme de mauvaises mœurs. Vous approuvez, j'en suis sûre, le désir que j'avais de paraître ce que je devais être; quand je n'aurais pas eu d'autres vues que de mériter la continuation de votre estime.

Mais, pour me justifier sur la réserve... Ô, ma chère, il faut que je quitte ici la plume.

## Lettre 39

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Lundi 20 de mars*

Cette lettre vous apprendra, ma chère, les raisons qui m'ont fait interrompre si brusquement ma réponse à la vôtre d'hier, et qui m'empêcheront peut-être de la finir et de vous l'envoyer plus tôt que demain ou le jour suivant; d'autant plus que j'ai beaucoup à dire sur les sujets que vous m'avez proposés. Aujourd'hui, je vous dois le récit d'un nouvel effort que mes amis ont tenté sur moi, par le ministère de la bonne madame Norton.

Il paraît qu'ils l'avaient fait avertir, dès hier, de se trouver ici ce matin, pour recevoir leurs instructions, et pour employer l'ascendant qu'ils lui connaissent sur mon esprit. Je m'imagine qu'ils s'en promettaient du moins un effet convenable à leurs vues : c'était de me rendre inexcusable à ses propres yeux, et de lui faire voir qu'il n'y avait point de fondement aux plaintes qu'elle a voulu faire plusieurs fois à ma mère, de la rigueur avec laquelle je suis traitée. L'avantage que je me suis attribué, d'avoir le cœur libre, leur fournissait un argument pour me convaincre d'obstination et de perversité, parce qu'ils se croient en droit de conclure que n'ayant point d'estime particulière pour aucun homme, mes oppositions ne pouvaient venir que de ces deux causes. À présent que pour leur ôter cette arme, je leur ai donné lieu de me supposer des sentiments de préférence, ils sont résolus d'en venir

promptement à l'exécution de leur système; et c'est dans cette intention qu'ils ont appelé au secours une femme vénérable, pour laquelle ils me connaissent un respect qui approche de celui de la nature.

Elle a trouvé mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mes deux oncles et ma tante Hervey, qui s'étaient assemblés pour l'attendre.

Mon frère a commencé par l'informer de tout ce qui s'est passé depuis la dernière fois qu'on lui a permis de me voir. Il lui a lu les endroits de mes lettres où, suivant leurs interprétations, j'avoue ma préférence pour M. Lovelace. Il lui a rendu compte de leurs réponses, en substance; après quoi il lui a déclaré leurs résolutions.

Ma mère a pris la parole après lui. Je vous raconte, mot pour mot, tout ce que j'ai appris de ma bonne Norton.

Après lui avoir exposé combien de fois on avait eu l'indulgence d'approuver mes autres refus, combien elle avait employé d'efforts pour me faire consentir à obliger une fois toute la famille, et l'inflexible fermeté de mes résolutions: Ô! chère madame Norton, lui a-t-elle dit, auriez-vous jamais cru que ma Clarisse, et votre Clarisse, fût capable d'une opposition si déterminée aux volontés des meilleurs de tous les parents? Mais voyez ce que vous pouvez obtenir d'elle. L'entreprise est trop avancée pour lui laisser le moindre espoir que nous en puissions revenir. Son père, ne se défiant point de son obéissance, a réglé tous les articles avec M. Solmes. Quels articles, madame Norton! Quels avantages, et pour elle et pour toute la famille! En un mot, il dépend d'elle de nous lier tous par de véritables obligations. M. Solmes, qui connaît ses excellents principes, et qui espère, aujourd'hui par sa patience, ensuite par ses bonnes manières, de l'engager d'abord à la reconnaissance et par degrés à l'amour, est disposé à fermer les yeux sur tout.

(Fermer les yeux sur tout, ma chère! Monsieur Solmes fermer les yeux sur tout! voilà une étrange expression.)

Ainsi, madame Norton (c'est ma mère qui continue), si vous êtes convaincue que c'est le devoir d'un enfant de se soumettre à l'autorité de ses parents, dans les points les plus essentiels comme dans les plus légers, je vous prie de tenter quel pouvoir vous aurez sur son esprit. Je n'en ai aucun. Son père et ses oncles

n'en ont pas davantage. Cependant son intérêt propre est de nous obliger tous ; car, à cette condition, la terre de son grand-père n'est pas la moitié de ce qu'on se propose de faire pour elle. Si quelqu'un est capable de vaincre tant d'obstination, c'est vous : et j'espère que vous accepterez volontiers cette commission.

Madame Norton a demandé s'il lui était permis de faire ses représentations sur les circonstances, avant que de monter à mon appartement.

Mon frère s'est hâté de lui répondre qu'on l'avait fait appeler pour faire des représentations à sa sœur, et non à l'assemblée. Et vous pouvez lui dire, Dame Norton (car il a l'arrogance de ne jamais la nommer autrement), que les choses sont si avancées avec M. Solmes, qu'il n'est plus question de reculer : par conséquent, point de représentations, ni de votre part ni de la sienne.

Soyez bien sûre, madame Norton, lui a dit mon père, d'un ton irrité, que nous ne serons point joués par un enfant. Il ne sera pas dit que nous soyons les sots de l'aventure, comme si nous n'avions aucune autorité sur notre propre fille. En un mot, nous ne souffrirons pas qu'elle nous soit enlevée par un libertin détestable, qui a pensé tuer notre fils unique. Ainsi croyez-moi, le meilleur parti pour elle est de se faire un mérite de son obéissance : car il faut qu'elle obéisse, si je vis ; quoique par l'indiscrète bonté de mon père elle se croit indépendante de moi, qui suis le sien. Aussi, depuis ce temps-là, n'a-t-elle pas été ce qu'elle était auparavant. C'est une disposition injuste... qui m'a l'air de prospérer comme il plaira au Ciel. Mais si jamais elle épouse ce vil Lovelace, je mangerai en procès jusqu'au dernier schilling. Donnez-lui cet avis de ma part ; et que le testament peut être cassé, et qu'il le sera.

Mes oncles se sont joints à mon père, avec la même chaleur.

Mon frère a fait les déclarations les plus violentes.

Ma sœur n'a pas été plus modérée.

Ma tante Hervey a dit, avec plus de douceur, qu'il n'y avait point d'occasion où le gouvernement des parents fût plus convenable que dans celle du mariage, et qu'il lui paraissait très juste qu'on me fit là-dessus des lois.

C'est avec ces instructions que la bonne femme est montée à ma chambre. Elle m'a fait le récit de tout ce qui venait de se

passer. Elle m'a pressée longtemps de me rendre, avec tant de candeur pour s'acquitter de sa commission, que j'ai cru plus d'une fois qu'ils l'avaient fait entrer dans leurs intérêts. Mais après avoir reconnu mon insurmontable aversion pour leur favori, elle a déploré avec moi l'excès de mon infortune. Ensuite elle a voulu s'assurer si j'étais sincère, dans l'offre que je fais de me réduire au célibat. Lorsqu'après m'avoir examinée, elle n'a pu douter de mes dispositions, elle est demeurée si convaincue qu'une offre qui exclut M. Lovelace doit être acceptée, qu'elle s'est empressée de descendre; et quoique je lui aie représenté qu'il ne m'a rien servi de l'avoir proposée plusieurs fois, elle a cru pouvoir m'en garantir le succès.

Mais elle est bientôt revenue toute en pleurs, et fort humiliée des reproches qu'elle s'est attirés par ses instances. Ils lui ont répondu que mon devoir est d'obéir, quelque lois qu'il leur plaise de m'imposer; que ma proposition n'est qu'un artifice pour gagner du temps; qu'il n'y a que mon mariage avec M. Solmes qui puisse les satisfaire; qu'ils ne peuvent être tranquilles qu'après la célébration, parce qu'ils n'ignorent pas combien Lovelace a d'ascendant sur mon cœur; que j'en suis convenue moi-même dans mes lettres à mes oncles, à mon frère et à ma sœur, quoique je l'aie désavoué à ma mère avec beaucoup de mauvaise foi; que je me repose sur leur indulgence et sur le pouvoir que je crois avoir sur eux; qu'ils ne m'auraient pas bannie de leur présence, s'ils ne savaient eux-mêmes que leur considération pour moi surpasse beaucoup celle que j'ai pour eux; mais qu'enfin ils veulent être obéis, sans quoi jamais ils ne me rendront leur affection, quelles qu'en puissent être les conséquences.

Mon frère a jugé à propos de reprocher à la pauvre femme de n'avoir servi qu'à m'endurcir, par ses *lamentations vides de sens*. Il y a dans l'esprit des femmes, lui a-t-il dit, un fond de perversité et d'orgueil théâtral, qui est capable de faire tout risquer à une jeune tête romanesque, telle que la mienne, pour exciter la pitié par des aventures extraordinaires. Je suis d'un âge et d'un tour d'esprit, a dit l'insolent, qui peut fort bien me faire trouver des charmes dans une mélancolie d'amour. Il répond bien que ma tristesse, qu'elle faisait valoir en ma faveur, ne sera jamais mortelle pour moi; mais il n'ose promettre qu'elle ne le sera pas pour

la plus tendre et la plus indulgente de toutes les mères. Enfin, il a déclaré à madame Norton qu'elle pouvait retourner encore une fois à ma chambre, mais que si le succès ne répondait pas mieux à l'opinion qu'ils ont eue d'elle, ils la soupçonneraient de s'être laissée corrompre par l'homme qu'ils détestent tous. À la vérité, tous les autres ont blâmé cette indigne réflexion, qui a pénétré la bonne femme jusqu'au fond du cœur; mais il n'en a pas moins ajouté, sans être contredit de personne, que si elle ne pouvait rien obtenir de son *doux enfant*, nom apparemment qu'elle m'a donné dans le mouvement de sa tendresse, elle pouvait se retirer, ne pas revenir sans être appelée, et laisser *son doux enfant* à la disposition de son père.

Réellement, ma chère, il n'y a jamais eu de frère aussi insolent et aussi dur que le mien. Comment se fait-il qu'on exige de moi tant de résignation, tandis qu'on lui permet de traiter avec cette arrogance une si honnête femme et d'un caractère si sensé!

Cependant elle lui a répondu que toutes ses railleries, sur la douceur de mon naturel, n'empêcheraient pas qu'il ne fût vrai, comme elle pouvait l'en assurer, qu'il y avait peu d'esprits aussi doux que le mien; et qu'elle avait toujours observé que par les bonnes voies, on pouvait tout obtenir de moi, dans les choses mêmes qui étaient contraires à mon opinion.

Ma tante Hervey a dit là-dessus que le sentiment d'une femme si raisonnable lui paraissait mériter quelque réflexion; et qu'elle avait quelquefois douté elle-même si l'on n'aurait pas mieux fait de commencer par les méthodes qui font ordinairement plus d'impression sur les caractères généreux. Elle s'est attiré un reproche de mon frère et de ma sœur, qui l'ont renvoyée à ma mère, pour savoir d'elle-même si elle ne m'avait pas traitée avec une indulgence sans exemple.

Ma mère a répondu qu'elle croyait avoir poussé l'indulgence assez loin; mais qu'il fallait convenir, comme elle l'avait représenté plusieurs fois, que l'accueil qu'on m'avait fait à mon retour, et la manière dont M. Solmes m'avait été proposé, n'étaient pas les moyens par lesquels on aurait dû commencer.

On lui a fermé la bouche: vous devinez qui, chère Miss Howe. Ma chère, ma chère, vous avez toujours quelque objection à faire, quelque excuse à donner en faveur d'une fille rebelle! souvenez-vous de la manière dont elle nous a traités,

vous et moi. Souvenez-vous que le misérable que nous haïssons avec tant de justice n'aurait jamais la hardiesse de persister dans ses vues, si l'obstination de cette perverse créature n'était un encouragement pour lui. Madame Norton (en s'adressant à elle avec colère), remonte encore une fois, et si vous croyez devoir espérer quelque chose de la douceur, vous avez commission de l'employer ; mais si vous n'en tirez aucun fruit, qu'il n'en soit plus question.

Oui, ma bonne Norton, lui a dit ma mère, employez ce que vous connaissez de plus fort sur son esprit. Si vous avez le bonheur de réussir, nous monterons, ma sœur Hervey et moi, nous l'amènerons entre nos bras, pour recevoir la bénédiction de son père et les caresses de tout le monde. Vous nous en serez mille fois plus chère.

Madame Norton est revenue à moi, et m'a répété avec larmes tout ce qu'elle venait d'entendre. Mais, après ce qui s'était passé entre elle et moi, je lui ai dit qu'elle ne pouvait se promettre de me faire entrer dans des mesures qui étaient uniquement celles de mon frère, et pour lesquelles j'avais tant d'aversion. Elle m'a serrée entre ses bras maternels. Je vous quitte, très chère Miss ! m'a-t-elle dit ; je vous quitte, parce que je le dois. Mais permettez que je vous conjure de ne rien faire témérairement, rien qui ne soit convenable à votre caractère. Si tout ce qu'on dit est vrai, M. Lovelace n'est pas digne de vous. Si vous avez la force d'obéir, faites attention que le devoir vous y oblige. J'avoue qu'on ne prend pas la meilleure méthode, avec un esprit si généreux ; mais considérez qu'il y a peu de mérite dans l'obéissance, lorsqu'elle n'est pas contraire à nos propres désirs. Faites attention à ce qu'on doit attendre d'un caractère aussi extraordinaire que le vôtre. Faites attention qu'il dépend de vous d'unir ou de diviser à jamais votre famille. Quoiqu'il soit fort chagrinant pour vous d'être ainsi poussée par la force, j'ose dire qu'après avoir considéré sérieusement les choses, votre prudence vous fera vaincre toutes sortes de préjugés. Par là, vous acquerez aux yeux de toute votre famille un mérite qui vous sera non seulement glorieux, mais qui vraisemblablement, dans l'espace de quelques mois, deviendra pour vous une source pure et constante de repos et de satisfaction.

Considérez, chère maman Norton, lui ai-je répondu, que ce n'est pas une démarche légère qu'on exige de moi, ni une démarche de peu de durée. Il est question de ma vie entière. Considérez aussi que cette loi me vient d'un frère impérieux, qui gouverne tout à son gré. Voyez jusqu'où va le désir que j'ai de les satisfaire, lorsque j'offre de renoncer au mariage, et de rompre à jamais toute correspondance avec l'homme qu'ils haïssent, parce que mon frère le haït.

Je considère tout, ma très chère Miss; mais, avec ce que j'ai dit, considérez seulement vous-même que si vous vous trouviez malheureuse après avoir rejeté leurs volontés pour suivre les vôtres, vous seriez privée de la consolation qui fait la ressource d'une fille vertueuse, lorsque s'étant soumise à la conduite de ses parents, le succès d'un mariage ne répond point à leurs espérances.

Il faut que je vous quitte, m'a-t-elle répété. Votre frère va dire (elle s'est mise à pleurer) que je vous endureis par mes lamentations insensées. Il est bien dur en effet qu'on ait tant d'égards pour l'humeur d'un enfant, et si peu pour l'inclination de l'autre. Mais je ne vous répète pas moins que c'est votre devoir d'obéir, si vous pouvez vous faire cette violence. Votre père a confirmé par ses ordres le système de votre frère. C'est à présent le sien. Je m'imagine que le caractère de M. Lovelace n'est pas si propre à justifier votre choix que leur dégoût. Il est aisé de voir que l'intention de votre frère est de vous décréditer dans l'esprit de tous vos amis, et particulièrement dans celui de vos oncles; mais cette raison même devrait vous porter, s'il est possible, à les obliger, pour déconcerter ses mesures peu généreuses. Je prierai le Ciel pour vous; c'est tout ce qui me reste à vous offrir. Il faut que je descende, pour leur déclarer que vous êtes résolue de ne jamais prendre M. Solmes : le faut-il? Pensez-y, Miss. Le faut-il?

Oui, chère maman, il le faut. Voici, en même temps, de quoi je puis vous assurer : jamais il ne m'échappera rien qui puisse faire déshonneur au soin que vous avez pris de mon éducation. Je souffrirai tout, excepté de me voir forcée à mettre la main dans celle d'un homme qui ne peut jamais avoir aucune part à mon affection. Je m'efforcerai par mon respect, par mon humilité, par ma patience, de fléchir le cœur de mon père. Mais je préférerai la

mort, sous toutes sortes de formes, au malheur d'épouser cet homme-là.

Je tremble, m'a-t-elle dit, de descendre avec une réponse si décisive. Ils vont s'en prendre à moi. Mais souffrez qu'en vous quittant j'ajoute une observation, que je vous conjure de ne jamais perdre de vue. Les personnes distinguées par la prudence, et par des talents tels que les vôtres, semblent distribuées dans le monde pour donner, par leur exemple, du crédit à la religion et à la vertu. Qu'elles sont coupables, lorsqu'elles s'égarent! quelle ingratitude pour cet être suprême qui les a favorisées d'un si précieux bienfait! Quelle perte pour le monde! Quelle plaie pour la vertu! Mais c'est ce que j'espère qu'on ne dira jamais de Miss Clarisse Harlove.

Je n'ai pu lui répondre que par mes larmes; et lorsqu'elle m'a quittée, j'ai cru que la meilleure partie de mon cœur partait avec elle.

Il m'est venu à l'esprit de descendre aussitôt, et de prêter l'oreille à la manière dont elle serait reçue. On lui a fait un accueil conforme à ses craintes. Veut-elle? Ne veut-elle pas? Point de lamentations vagues, madame Norton (vous jugez qui lui a tenu ce discours). Est-elle résolue ou non de se soumettre à la volonté de ses parents?

C'était lui fermer la bouche sur tout ce qu'elle allait dire en ma faveur. S'il faut m'expliquer si nettement, a-t-elle répondu, Miss Clarisse mourra plutôt que d'être jamais... à d'autre que Lovelace, a interrompu mon frère. Voilà, Madame, voilà, Monsieur, ce que c'est que la docilité de votre fille. Voilà le *doux enfant* de madame Norton. Oh bien, bonne dame, vous pouvez reprendre le chemin de votre demeure : je suis chargé de vous interdire toute correspondance avec cette fille perverse, autant que vous faites cas de l'amitié de toute notre famille et de chacun de ceux qui la composent. Ensuite, personne n'ouvrant la bouche pour le contredire, il l'a menée lui-même à la porte; sans doute avec ce cruel air d'insulte, que les riches hautains prennent sur le pauvre qui a le malheur de leur déplaire.

Ainsi, chère amie, vous êtes informée de la manière dont on me prive désormais du conseil d'une des plus prudentes et des plus vertueuses femmes du monde, quoique le besoin que j'en ai toujours eu ne puisse qu'augmenter. Je pourrais à la vérité lui

écrire et recevoir ses réponses par vos mains : mais s'il arrivait qu'on la soupçonnât de cette correspondance, je sais qu'elle ne voudrait point se rendre coupable d'un mensonge, ni de la moindre équivoque; et l'aveu qu'elle ferait, après les défenses qu'elle a reçues, lui ferait perdre à jamais la protection de ma mère. C'est un point de quelque importance pour elle; car dans ma dernière maladie, j'ai obtenu de ma mère que si je mourais sans avoir fait quelque chose pour cette excellente femme, elle se chargerait elle-même de lui assurer une honnête subsistance, qui peut lui devenir nécessaire lorsqu'elle ne sera plus en état de s'aider de son aiguille, comme elle fait aujourd'hui avec assez d'avantage.

Quelles seront à présent leurs mesures? N'abandonneront-ils pas leurs projets, en reconnaissant que ce ne peut être qu'une invincible antipathie, qui rend opiniâtre un esprit qui n'est pas naturellement inflexible. Adieu, ma chère. Pour vous, soyez heureuse! Il semble que pour l'être parfaitement, tout ce qui vous manque, c'est de savoir que votre bonheur dépend de vous.

CL. HARLOVE

Lettre 40

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe* <sup>1</sup>

Le sommeil est si loin de mes yeux, quoiqu'il soit minuit, que je vais reprendre le sujet que j'ai été forcée d'interrompre, et satisfaire ensuite votre désir et celui de nos trois amies, autant du moins que le partage de mes idées m'en laisse capable. J'espère que le sombre silence qui règne à cette heure pourra mettre un peu de calme dans mon esprit.

Il s'agit de me justifier pleinement d'une aussi grave accusation que celle d'avoir des réserves pour la plus chère de mes amies. Je reconnâtrai d'abord, comme je crois l'avoir déjà fait plusieurs fois, que si M. Lovelace paraît à mes yeux sous un jour supportable, il en a l'obligation aux circonstances particulières où je me trouve; et j'assure hardiment que si on lui avait opposé un homme de sens, de vertu et de générosité, un homme sensible aux peines d'autrui, ce qui m'aurait donné une assurance morale qu'il aurait été moins capable de manquer de reconnaissance pour les attentions d'un cœur obligeant; si l'on avait opposé à M. Lovelace un homme de ce caractère, et qu'on eût employé les mêmes instances pour me le faire accepter, je ne me connais pas moi-même si l'on avait eu les mêmes raisons de me reprocher cette obstination invincible dont on m'accuse aujourd'hui. La

1. C'est la continuation de la lettre 38 (NdR).

figure même ne m'aurait point arrêtée; car c'est le cœur qui doit avoir la première part à notre choix, comme le plus sûr garant de la bonne conduite d'un mari.

Mais dans la situation même où je suis, persécutée, poussée par de continuelles violences, je vous avoue que je sens quelquefois un peu plus de difficulté que je ne voudrais à trouver dans les bonnes qualités de M. Lovelace de quoi me soutenir contre le dégoût que j'ai pour les autres hommes.

Vous dites que je dois avoir raisonné avec moi-même, dans la supposition que je puisse quelque jour être à lui. J'avoue que je me suis quelquefois mise à cette épreuve; et pour répondre à la sommation de ma plus chère amie, je veux exposer devant elle les deux côtés de l'argument.

Commençons par ce qui se présente en sa faveur. Lorsqu'il fut introduit dans notre famille, on insista d'abord sur ses vertus négatives. Il n'avait point de passion pour le jeu, pour les *courses de cheval*<sup>1</sup>, pour la chasse du renard, pour la débauche de table. Ma tante Hervey nous avait averties, en confidence, de tous les désagréments auxquels une femme un peu délicate est exposée avec un buveur; et le bon sens nous apprenait assez que la sobriété dans un homme n'est pas un point à négliger, puisque l'excès donne lieu tous les jours à tant de fâcheuses aventures. Je me souviens que ma sœur relevait particulièrement cette favorable circonstance dans son caractère, pendant qu'elle avait quelque espérance d'être à lui.

On ne l'a jamais accusé d'avarice, ni même de manquer de générosité; et lorsqu'on s'est informé de sa conduite, on n'a point trouvé de profusion et d'extravagance à lui reprocher. Son orgueil, assez louable sur ce point, l'a garanti de ces deux excès. D'un autre côté, il est toujours prêt à reconnaître ses fautes. On ne l'entend jamais badiner sur la religion: c'est le défaut du pauvre M. Wyrley, qui paraît s'imaginer qu'il y a de l'esprit à dire des choses hardies, qui sont toujours choquantes pour une âme sérieuse. Dans la conversation, il a toujours été irréprochable avec nous, ce qui montre, quelque idée qu'on puisse avoir

1. On sait que ces courses et les équipages de chasse jettent les Anglais dans de grandes dépenses (NdP).

de ses actions, qu'il est capable de recevoir les influences d'une compagnie décente; et que vraisemblablement, dans celle qui l'est moins, il suit l'exemple plutôt qu'il ne le donne. Une occasion, qui n'est pas plus ancienne que samedi dernier <sup>1</sup>, ne l'a pas peu avancé dans mon estime, du côté de la retenue; quoiqu'en même temps il n'ait pas manqué d'assurance. Du côté de la naissance, on ne peut lui contester l'avantage sur tous ceux qui m'ont été proposés. Si l'on peut juger de ses sentiments par cette réflexion, qui vous fit plaisir dans le temps, « que lorsque le bon sens se trouve réuni avec la véritable qualité et les distinctions héréditaires, l'honneur s'applique de lui-même, et *joint comme un gant* » (expression qui lui est familière; et vous savez de quel air aisé il la relève); « tandis que *l'homme nouveau*, ajouta-t-il, celui qu'on a vu *croître comme un mousseron* (autre de ses termes favoris), devient arrogant de ses honneurs et de ses titres »; si ces idées, dis-je, pouvaient servir à faire juger de lui, il faudrait conclure en sa faveur, que de quelque manière que sa conduite réponde à ses lumières, il n'ignore pas ce qu'on est en droit d'attendre des personnes de sa naissance. La conviction est la moitié du chemin à l'amendement.

Il jouit d'un bien considérable, et celui qui doit lui revenir est immense... Il n'y a rien à dire de ce côté-là.

Mais il est impossible, au jugement de quelques personnes, qu'il fasse jamais un mari tendre et complaisant. Ceux qui pensent à m'en donner un tel que Solmes, et par des méthodes si violentes, n'ont pas bonne grâce de me faire cette objection. Il faut que je vous dise comment j'ai raisonné là-dessus avec moi-même; car vous devez vous souvenir que je suis encore à la partie favorable de son caractère.

Une grande partie du traitement auquel une femme doit s'attendre avec lui dépendra peut-être d'elle-même. Peut-être sera-t-elle obligée, avec un homme si peu accoutumé à se voir contrarier, de joindre la pratique de l'obéissance au vœu qu'elle aura fait d'obéir. Elle devra se faire un soin continuel de plaire.

1. Elle parle de leur entrevue (NdP).

Mais quel est le mari qui ne s'attende pas à trouver ces dispositions dans une femme; avec plus de raison, peut-être, s'il n'a pas lieu de croire qu'elle l'ait préféré dans son cœur avant que de prendre ce titre? Et n'est-il pas plus facile et plus agréable d'obéir à un homme qu'on a choisi, quand il ne serait pas toujours aussi raisonnable qu'on le désire, qu'à celui qu'on n'aurait jamais eu si l'on avait pu se dispenser de l'avoir? Pour moi, je crois que les lois conjugales étant l'ouvrage des hommes, qui ont fait de l'obéissance une partie du vœu des femmes, elles ne doivent point, même en bonne politique, laisser voir à un mari qu'elles puissent violer leur part du contrat, quelque légère qu'elles en croient l'occasion; de peur qu'il ne s'avise, étant lui-même le juge, de ne pas attacher plus d'importance à d'autres points dont elles auraient une plus grave opinion. Mais, au fond, un article juré si solennellement ne doit jamais être négligé.

Avec ces principes, dont je suppose qu'une femme ne s'écarte point dans sa conduite, quel sera le mari assez misérable pour la traiter brutalement? La femme de Lovelace sera-t-elle la seule personne au monde pour laquelle il n'ait point un retour de civilité et de bonnes manières? On lui accorde de la bravoure : a-t-on jamais vu qu'un homme brave, s'il n'est pas dépourvu de sens, ait été absolument une âme basse? L'inclination générale de notre sexe pour les hommes de ce caractère, fondée apparemment sur le besoin que notre douceur naturelle, ou plutôt l'éducation, nous donne d'une protection continuelle, marque assez que dans l'idée commune il y a peu de différence entre *brave* et *généreux*.

Mettons les choses au pis : me fera-t-il une prison de ma chambre? M'interdira-t-il les visites de ma chère amie, et défendra-t-il toute correspondance avec elle? M'ôtera-t-il l'administration domestique, lorsqu'il n'aura point à se plaindre de mon gouvernement? Établira-t-il une servante sur moi, avec la liberté de m'insulter? N'ayant point de sœur, permettra-t-il à ses cousines Montaigu, et l'une ou l'autre de ces deux dames voudra-t-elle accepter la permission de me traiter tyranniquement? Autant de suppositions impossibles. Pourquoi donc, ai-je pensé souvent, pourquoi me tentez-vous, ô cruels amis, d'essayer la différence?

Et puis, s'est glissé le plaisir secret de se croire propre à faire rentrer un homme de ce caractère dans le sentier de la vertu et de l'honneur; à servir de cause seconde pour le sauver, en prévenant tous les malheurs dans lesquels un esprit si entreprenant est capable de se précipiter; du moins, s'il est tel qu'on le publie.

Dans ce jour, et lorsque j'y ai joint qu'un homme de sens aura toujours plus de facilité qu'un autre à revenir de ses erreurs, je vous avoue, ma chère, qu'il m'en a coûté quelque chose pour éviter de prendre le chemin dont on s'efforce de me détourner avec tant de violence. Tout l'empire qu'on m'attribue sur mes passions, et dont on prétend que je tire tant de gloire à mon âge, ne m'a suffi que difficilement.

Ajoutez que l'estime de ses proches, tous irréprochables, à l'exception de lui! a mis un poids considérable du même côté de la balance.

Mais jetons les yeux sur l'autre. Lorsque j'ai réfléchi sur la défense de mes parents; sur l'air de légèreté, humiliante pour tout mon sexe, qu'il y aurait dans une préférence de cette nature; qu'il est absolument sans vraisemblance que ma famille, enflammée par la rencontre, et soutenue dans cette chaleur par l'ambition et les artifices de mon frère, puisse jamais étouffer son animosité; qu'il faudrait m'attendre par conséquent à d'éternelles divisions, me présenter à lui et aux siens à titre de personne obligée, qui n'aurait que la moitié du bien qu'elle devait apporter; que son aversion pour eux est aussi forte que celle qu'ils ont pour lui; que toute sa famille est détestée par rapport à lui, et qu'elle rend bien le change à la mienne; qu'il est dans une très mauvaise réputation pour les mœurs, et qu'une fille modeste, qui ne l'ignore pas, doit être choquée de cette idée; qu'il est jeune, dominé par ses passions, d'un naturel violent, artificieux néanmoins, et porté, je crains, à la vengeance; qu'un mari de ce caractère serait capable d'altérer mes principes et de mettre mes espérances au hasard pour la vie future; que ses propres parents, deux vertueuses tantes et un oncle, dont il attend de si grands avantages, n'ont aucun ascendant sur lui; que s'il a quelques qualités supportables, elles ont moins pour fondement la vertu que l'orgueil; qu'en reconnaissant l'excellence des préceptes moraux et faisant profession de croire des récompenses et des punitions dans un autre état, il ne laisse pas de vivre comme

s'il méprisait les uns et qu'il bravât les autres; l'apparence qu'il y a que la teinture de ses principes peut se communiquer à sa postérité; qu'étant informée de tout ce que je dis et n'en ignorant pas l'importance, je serais plus inexcusable que dans le cas de l'ignorance, puisqu'une erreur contre le jugement est pire, infiniment pire, qu'un défaut de lumière dans la faculté qui juge : lorsque je me livre à toutes ces réflexions, je dois vous conjurer, ma chère, de demander au Ciel, avec moi et pour moi, qu'il ne permette jamais que je sois forcée à des mesures indiscrettes, qui puissent me rendre inexcusable à mes propres yeux. C'est l'essentiel, après tout : l'opinion du public ne doit tenir que le second rang.

J'ai dit, à sa louange, qu'il est prêt à reconnaître ses fautes : cependant j'ai de grandes restrictions à faire sur cet article. Il m'est venu quelquefois à l'esprit que cette ingénuité pourrait être attribuée à deux causes, peu capables l'une et l'autre d'exciter la confiance : l'une, qu'il est tellement dominé par ses vices, qu'il ne pense pas même à les combattre; la seconde, qu'il y a peut-être de la politique à passer condamnation sur une moitié de son caractère pour mettre l'autre à couvert, tandis que la totalité peut ne rien valoir. Cette ruse arrête des objections auxquelles il serait embarrassé à répondre : elle lui attire l'honneur de l'ingénuité, lorsqu'il n'en peut obtenir d'autre, et que la discussion peut-être ne servirait qu'à lui faire découvrir d'autres vices. Vous conviendrez que je ne le ménage point; mais tout ce que ses ennemis disent de lui ne saurait être faux. Je reprendrai la plume dans quelques moments.

Quelquefois, si vous vous en souvenez, nous l'avons pris toutes deux pour un homme d'esprit des plus simples et des plus naïfs que nous eussions jamais connus. Dans d'autres temps, il nous a paru un des plus profonds et des plus rusés mortels avec qui nous eussions eu quelque familiarité : de sorte qu'après une visite où nous pensions l'avoir approfondi, il nous en rendait une autre où nous étions prêtes à le regarder comme un homme impénétrable. C'est une remarque, ma chère, qu'il faut compter parmi les ombres du tableau. Cependant, tout bien examiné, vous en avez jugé favorablement, jusqu'à soutenir que son principal défaut est un excès de franchise, qui lui fait négliger les

apparences, et qu'il est trop étourdi pour être capable d'artifice. Vous avez soutenu que lorsqu'il dit quelque chose de louable, il croit véritablement ce qu'il dit; que ses changements et sa légèreté sont l'effet de sa constitution, et doivent être mis sur le compte d'une santé florissante et de la bonne intelligence d'un corps et d'une âme, qui, suivant votre observation, se plaisent ensemble; d'où vous avez conclu que si ce bon accord de ses facultés corporelles et intellectuelles était réglé par la discrétion, c'est-à-dire si sa vivacité pouvait se renfermer dans les bornes des obligations morales, il serait fort éloigné d'être un compagnon méprisable pour toute la vie.

Pour moi, je vous disais alors, et je suis encore portée à croire, qu'il lui manque un cœur; et par conséquent que tout lui manque. Une tête de travers peut recevoir un meilleur tour et n'est pas incapable de conviction : mais qui donnera un cœur à ceux qui n'en ont point? Il n'y a que la grâce du Ciel qui puisse changer un mauvais cœur, par une opération qui approche beaucoup du miracle. Ne devrait-on pas fuir un homme qu'on soupçonne seulement de ce vice? À quoi pensent donc les parents, hélas! à quoi pensent-ils, lorsque poussant une fille au précipice, ils l'obligent de penser mieux qu'elle ne ferait d'un homme suspect, pour en éviter un autre qui lui est odieux?

Je vous ai dit que je le crois vindicatif. En vérité, j'ai douté quelquefois si sa persévérance dans les soins qu'il me rend ne méritait pas plutôt le nom d'obstination, depuis qu'il a reconnu combien il déplaît à mes parents. À la vérité, je lui ai vu depuis ce temps-là plus d'ardeur; mais loin de leur faire sa cour, il prend plaisir à les tenir en alarme. Il apporte son désintéressement pour excuse (il ne me persuaderait pas aisément que c'est politesse); et cette raison est d'autant plus plausible, qu'il leur connaît le pouvoir de faire tourner à son avantage l'attention qu'il apporterait à leur plaisir. Je conviens qu'il a lieu de croire (sans quoi il serait impossible de le souffrir) que les plus humbles soumissions seraient rejetées de sa part; et je dois dire aussi que pour m'obliger, il offre de faire les démarches d'une réconciliation, si je veux lui donner quelque espérance de succès. À l'égard de sa conduite à l'église, dimanche dernier, je ne compte pas beaucoup sur ce qu'il m'a dit pour sa justification, parce que je m'imagine que ses modestes intentions étaient revêtues d'une trop forte

apparence d'orgueil. Chorey, qui n'est pas son ennemie, aurait-elle pu s'y méprendre ?

Je ne lui crois point une aussi profonde connaissance du cœur humain que quelques personnes se l'imaginent. Ne vous souvenez-vous pas combien il parut frappé d'une réflexion commune, qu'il aurait trouvée dans le premier livre de morale ? Un jour qu'il se plaignait, avec un mélange de menaces, des mauvais discours qu'on avait tenus contre lui, je lui dis « qu'il devait les mépriser s'il était innocent ; et que s'il ne l'était pas, la vengeance ne lavait pas la tache : qu'on ne s'était jamais avisé *de faire une éponge d'une épée* ; qu'il était le maître, en se corrigeant de l'erreur qu'un ennemi lui reprochait, de changer la haine de cet ennemi en amitié, et, ce qui devait passer pour la plus noble de toutes les vengeances, malgré cet ennemi même, puisqu'un ennemi ne pouvait pas souhaiter de le voir corrigé des fautes dont il l'accusait ».

L'intention, me dit-il, faisait la blessure.

« Comment cela, lui répondis-je, lorsqu'elle ne peut blesser sans l'application ? L'adversaire, ajoutai-je, ne fait que tenir l'épée. C'est vous-même qui vous en appliquez la pointe ; et pourquoi vous ressentir mortellement d'une malice qui peut servir à vous rendre meilleur pendant tout le cours de votre vie ? » Quelles peuvent être les connaissances d'un homme qui a paru fort étonné de ces observations ? Cependant il peut se faire qu'il prenne plaisir à la vengeance, et qu'il croie la même faute inexcusable dans un autre. Il ne serait pas le seul qui condamnât dans autrui ce qu'il se pardonne à lui-même.

C'est après ces considérations, ma chère, c'est après avoir reconnu combien la balance l'emporte d'un côté sur l'autre, que je vous ai dit dans une de mes lettres : *pour tout au monde, je ne voudrais pas avoir pour cet homme-là ce qu'on appelle de l'amour* ; et j'allais plus loin que la prudence ne le permettait, lorsque je composais avec vous, par le terme de *goût conditionnel*, sur lequel votre raillerie s'est exercée.

Mais je crois vous entendre dire : Quel rapport tout ce verbiage a-t-il à la question ? Ce ne sont que de purs raisonnements. Vous n'en avez pas moins de l'amour. En avez-vous ou non ? L'amour, comme la maladie des vapeurs, n'en est pas moins enracinée, pour n'avoir pas de causes raisonnables auxquelles on

puisse l'attribuer. Et de là, vous revenez à vous plaindre de mes réserves.

Eh bien donc, ma chère, puisque vous le voulez absolument, je crois qu'avec tous ses défauts, j'ai plus de goût pour lui que je ne m'en serais jamais crue capable, et plus, tous ses défauts considérés, que je ne devrais peut-être en avoir. Je crois même que les persécutions qu'on me fait souffrir peuvent m'en inspirer encore plus; surtout lorsque je me rappelle, à son avantage, les circonstances de notre dernière entrevue, et que de l'autre côté je vois chaque jour quelque nouvelle marque de tyrannie. En un mot, je vous avouerai nettement, puisqu'avec vous les explications ne peuvent être trop claires, que s'il ne lui manquait rien du côté des mœurs, je le préférerais à tous les hommes que j'ai jamais connus.

Voilà donc, me direz-vous, ce que vous appelez un goût conditionnel! Je me flatte, ma chère, que ce n'est rien de plus. Je n'ai jamais senti d'amour; ainsi, je vous laisse à juger si c'en est, ou si ce n'en est pas. Mais j'ose dire que si c'en est, je ne le reconnais pas pour un aussi puissant monarque, pour un conquérant aussi indomptable que je l'ai entendu représenter; et je m' imagine que pour être irrésistible, il doit recevoir plus d'encouragement que je ne crois lui en avoir donné; puisque je suis bien persuadée que je pourrais encore, sans battements de cœur, renoncer à l'un des deux hommes pour être délivrée de l'autre.

Mais parlons un peu plus sérieusement. S'il était vrai, ma chère, que le malheur particulier de ma situation m'eût forcée, ou, si vous le voulez, m'eût engagée à prendre du goût pour M. Lovelace, et que ce goût, à votre avis, se fût changé en amour; vous qui êtes capable des plus tendres impressions de l'amitié, qui avez de si hautes idées de la délicatesse de notre sexe, et qui êtes actuellement si sensible aux disgrâces d'une personne que vous aimez, auriez-vous dû pousser si loin cette amie infortunée, sur un sujet de cette nature? particulièrement lorsqu'elle n'a pas cherché, comme vous croyez le pouvoir prouver *par vingt endroits* de mes lettres, à se tenir en garde contre votre pénétration? Peut-être quelques railleries de bouche auraient été plus convenables; surtout si votre amie eût été à la fin de ses peines, et qu'elle eût affecté des airs de prude en rappelant le passé. Mais vous asseoir gaiement, comme je me

le représente, pour me les écrire avec une sorte de triomphe, assurément, ma chère (et j'en parle moins pour mon intérêt que pour l'honneur de votre générosité, car je vous ai dit plus d'une fois que votre badinage me plaît), ce n'est pas la plus glorieuse de vos actions; du moins si l'on considère la délicatesse du sujet et celle de vos propres sentiments.

Je veux m'arrêter ici, pour vous y laisser faire un peu de réflexion.

Passons à la question dont vous voulez savoir ce que je pense, sur le degré de force que la figure doit avoir pour engager notre sexe. Il me semble que votre demande ayant rapport à moi, je dois non seulement vous expliquer mes idées en général, mais considérer aussi le sujet dans ma situation particulière, pour vous mettre en état de juger jusqu'où mes amis ont tort ou raison, lorsqu'ils m'attribuent beaucoup de prévention en faveur de l'un et contre l'autre, du côté de la figure. Mais j'observerai d'abord qu'en comparant M. Lovelace et M. Solmes, ils sont très bien fondés à s'imaginer que cette considération peut avoir quelque pouvoir sur moi; et leur imagination se transforme en certitude.

Il est certain que la figure a quelque chose, non seulement de plausible et d'attrayant pour une femme, mais de propre à lui donner une sorte de confiance à son choix. Elle fait, à la première vue, de favorables impressions, qu'on souhaite de voir confirmées : et s'il arrive en effet qu'une heureuse expérience les confirme, on s'applaudit de son jugement; on en aime mieux la personne, pour nous avoir donné lieu de prendre une opinion flatteuse de notre propre pénétration.

Cependant j'ai toujours eu pour règle générale que dans un homme comme dans une femme, une belle figure doit être suspecte; mais surtout dans les hommes, qui doivent estimer beaucoup plus en eux-mêmes les qualités de l'âme que celles du corps. À l'égard de notre sexe, si l'opinion publique rend une femme vaine de sa beauté, jusqu'à lui avoir fait négliger des qualités plus importantes et plus durables, on sera disposé à l'excuser; puisqu'une jolie folle n'en est pas moins sûre de plaire, sans qu'on sache trop bien pourquoi. Mais c'est un avantage si court, qu'il ne peut être regardé d'un œil d'envie. Lorsque ce soleil d'été arrive à son déclin, lorsque ces grâces légères, ces

voltigements de papillon s'évanouissent, et que l'hiver de l'âge amène des glaces et des rides, celle qui a négligé les plus précieuses facultés sentira les justes effets de son imprudence. Comme une autre Hélène, elle n'aura pas la force de soutenir la *réflexion même* de son miroir; et ne se trouvant plus que la simple qualité de vieille femme, elle tombera dans le mépris qui est attaché à ce caractère : tandis que la femme raisonnable, qui porte dans un âge avancé l'aimable caractère de la vertu et de la prudence, voit remplacer une frivole admiration par un respect solide, qui lui fait gagner beaucoup au change.

Si c'est un homme qu'on suppose vain de la figure, qu'on lui trouvera l'air efféminé! Avec du génie même, il ne donnera jamais rien aux exercices de l'esprit. Son âme sera toujours répandue au dehors; toutes ses occupations seront bornées à son extérieur, et peut-être à le rendre ridicule en croyant le parer. Il ne fait rien qui n'ait rapport à lui; il n'admire que lui; et malgré les corrections du théâtre, qui tombent si souvent sur la fatuité, il s'aveugle sur lui-même, et s'abîme dans ce caractère, qui le rend l'objet du mépris d'un sexe et le jouet de l'autre.

Tel est presque toujours le cas de vos belles figures, et de tous ces hommes qui aspirent à se distinguer par l'ajustement : ce qui me fait répéter que la figure seule est une considération tout à fait méprisable. Mais lorsqu'à la figure un homme joint du savoir, et d'autres talents qui lui attireraient de la distinction sous toute autre forme, cette espèce d'avantage est une addition considérable au mérite personnel; et s'il n'est point altéré par un excès d'amour-propre ou par de mauvaises mœurs, l'homme qui le possède est un être véritablement estimable.

On ne peut refuser du goût à M. Lovelace. Autant que je suis capable d'en juger, il est versé dans toutes les connaissances qui appartiennent aux beaux-arts. Mais quoiqu'il ait une manière, qui lui est propre, de faire tourner sa vanité à son avantage, on s'aperçoit qu'il est trop content de sa figure, de ses talents, et même de sa parure; avec le bonheur néanmoins, pour son ajustement, d'être toujours mis d'un air si aisé, qu'on s'imagine que c'est sa moindre étude. À l'égard de sa figure, je me croirais inexcusable de contribuer à nourrir sa vanité, en marquant le moindre égard pour une distinction qu'on ne saurait lui disputer.

À présent, ma chère, puis-je vous demander si j'ai répondu à votre attente? Si vous me trouvez au-dessous de mon entreprise, je m'efforcerai de la reprendre avec plus de succès dans une situation plus tranquille; car il me semble que mes réflexions traînent, que mon style rampe, et que mon imagination est abattue. Je ne me sens de vigueur dans l'esprit, que pour vous dire combien je suis dévouée à vos ordres.

CL. HARLOVE

P.S. L'insolente Betty Barnes vient de me réchauffer l'imagination par le récit du discours suivant, qu'elle prétend avoir entendu tenir à Solmes. Cette hideuse créature se vante, dit-elle « d'être sûr à présent de la petite précieuse, et cela sans y mettre beaucoup du sien. Quelque aversion que je puisse avoir eue pour sa personne, il peut compter du moins sur mes principes; et ce sera un amusement pour lui de voir par quels jolis degrés je reviendrai à chercher les moyens de lui plaire (l'horrible personnage!). C'était une observation de son oncle, qui connaissait parfaitement le monde, que la crainte est un garant plus sûr que l'amour, pour la bonne conduite d'une femme à l'égard de son mari; quoique pour lui, il soit résolu, avec une si aimable personne, de tenter ce qu'il peut attendre de l'amour, pendant quelques semaines du moins; parce qu'il a peine à se persuader ce que disait encore son oncle, que les excès de tendresse ne servent qu'à gâter les femmes ».

Que pensez-vous, ma chère, d'un misérable de cette espèce, *endoctriné* surtout par son vieux rechiné d'oncle, qui n'a jamais eu la réputation d'aimer les femmes!

Lettre 41

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi 21 de mars*

Que ma mère aurait de penchant à me traiter avec bonté, s'il lui était permis de le suivre! Je suis bien sûre qu'on ne me ferait point essayer cette indigne persécution, si sa prudence et son excellent esprit obtenaient la considération qu'ils méritent. J'ignore si c'est à cette chère mère, ou à ma tante, ou peut-être à toutes deux, que j'ai l'obligation d'un nouvel effort qu'on entreprend pour me tenter; mais voici une lettre remplie de bonté, que j'ai reçue ce matin par les mains de Chorey.

Ma chère enfant! car je dois encore vous donner ce nom, puisque vous pouvez m'être chère dans tous les sens; nous avons fait une attention particulière à quelques mots qui sont échappés à votre bonne Norton, et qui nous ont fait entendre que vous vous plaignez de n'avoir pas été traitée, à la première ouverture des intentions de M. Solmes, avec autant de condescendance que nous en avons toujours eu pour vous. Quand cela serait vrai, chère Clary, vous ne seriez pas excusable d'avoir manqué de votre part, et de vous opposer aux volontés de votre père, dans un point sur lequel il est trop engagé pour reculer avec honneur. Mais tout peut prendre encore une bonne face : de votre simple volonté, ma chère enfant, dépend le bonheur présent de votre famille.

Votre père me permet de vous dire que si vous voulez répondre enfin à ses espérances, les mécontentements passés seront éteints dans l'oubli, comme s'il n'en avait jamais été question; mais il m'ordonne aussi de vous déclarer que c'est pour la dernière fois que le pardon vous est offert.

Je vous ai fait entendre, comme vous ne sauriez l'avoir oublié, qu'on avait demandé à Londres les échantillons de ce qu'il y a de plus riche en étoffes. Ils sont arrivés, et votre père, pour faire connaître à quel point il est déterminé, veut que je vous les envoie. J'aurais souhaité qu'ils n'eussent point accompagné ma lettre; mais au fond c'est ce qui importe assez peu. Je dois vous dire qu'on n'a plus autant d'égard pour votre délicatesse que j'aurais désiré qu'on en eût autrefois.

Ce sont les plus nouvelles, comme les plus riches étoffes qu'on ait pu découvrir. On a voulu qu'elles fussent convenables au rang que nous tenons dans le monde, au bien que nous devons joindre à celui que votre grand-père vous a laissé, et au noble établissement qu'on vous destine.

Votre papa se propose de vous faire présent de six habits complets, avec tous les assortiments. Vous en avez un tout neuf, et un autre que je ne crois pas que vous ayez porté deux fois. Comme le neuf est fort riche, si vous voulez qu'il soit compris dans les six, votre père vous donnera cent guinées pour en remplacer la valeur.

M. Solmes est dans le dessein de vous offrir une garniture de diamants. Comme vous avez ceux de votre grand-mère et les vôtres, si vous aimez mieux les faire remonter dans le goût moderne, son présent sera converti dans une somme fort honnête, dont vous aurez la propriété; outre la pension annuelle pour vos menus plaisirs. Ainsi vos objections, contre le caractère d'un homme dont vous n'avez pas aussi bonne opinion que vous le devriez, ont désormais peu de poids; et vous serez plus indépendante que ne devrait l'être une femme à qui l'on supposerait moins de discrétion. Vous savez parfaitement que moi-même, qui ai apporté plus de bien dans la famille que vous n'en donnez à M. Solmes, je n'ai point eu des avantages si considérables. Nous avons cru devoir vous les ménager. Dans les mariages d'inclination, on insiste moins sur les termes. Cependant, j'aurais

regret d'avoir contribué à ces dispositions, si vous ne pouviez pas surmonter vos dégoûts pour nous obliger.

Ne vous étonnez pas, Clary, que je m'explique avec cette ouverture. Votre conduite, jusqu'à présent, ne nous a guère permis d'entrer avec vous dans un si grand détail. Cependant après ce qui s'est passé entre vous et moi, dans nos entretiens, et par lettres entre vous et vos oncles, vous ne doutez pas quelles doivent être les suites. Il faut, ma fille, que nous renoncions à notre autorité, ou vous à votre humeur. Il n'est pas naturel que vous vous attendiez à l'un, et nous avons toutes les raisons du monde de nous attendre à l'autre. Vous savez combien je vous ai dit de fois que vous devez vous résoudre à recevoir M. Solmes, ou à n'être plus regardée comme un de nos enfants.

On vous fera voir, quand vous le voudrez, une copie des articles. Il nous paraît qu'ils sont à l'épreuve de toutes sortes d'objections. On y a fait entrer de nouveaux avantages en faveur de la famille, qui n'y étaient pas la première fois que votre tante vous en a parlé. C'est plus, en vérité, que nous n'aurions pensé à demander. Si vous croyez, après les avoir lus, qu'il y ait quelque changement à faire, on le fera volontiers. Allons, chère fille, déterminez-vous à les lire. Ou plutôt faites mieux : priez-moi, aujourd'hui ou demain, de vous les envoyer.

Comme la hardiesse qu'une certaine personne a eue de paraître à l'église, et ce qui nous revient continuellement de ses bravades, ne peut manquer de nous causer des inquiétudes qui dureront aussi longtemps que vous serez à marier, vous ne devez pas être étonnée qu'on ait pris la résolution d'abrégé le temps. Ce sera d'aujourd'hui en quinze jours, si vous ne me faites point d'objection que je puisse approuver. Mais si vous vous déterminez volontairement, on ne vous refuserait pas huit ou dix jours de plus.

Vos délicatesses sur la personne vous feront peut-être trouver quelque inégalité dans cette alliance. Mais il ne faut pas non plus que vous attachiez tant de prix à vos qualités personnelles, si vous ne voulez pas qu'on vous croie trop frappée du même avantage dans un autre homme, quelque méprisable que cette considération soit en elle-même. C'est le jugement qu'un père et une mère en doivent porter. Nous avons deux filles, qui nous sont également chères : pourquoi Clarisse trouverait-elle de l'inégalité

dans une alliance où sa sœur aînée n'en trouverait pas, ni nous pour elle, si M. Solmes nous l'eût demandée la première ?

Faites-nous donc connaître que vous vous rendez à nos désirs. Votre retraite cesse aussitôt. On oublie toutes vos résistances passées. Nous nous reverrons tous heureux, dans vous, et les uns dans les autres. Vous pouvez descendre à ce moment dans le cabinet de votre papa, où vous nous trouverez tous deux ; et nous vous donnerons notre avis sur les étoffes, avec les marques d'une cordiale tendresse et notre bénédiction.

Soyez une fille honnête et sensible, ma chère Clarisse, telle que vous l'avez toujours été. Votre dernière conduite et le peu d'espoir que diverses personnes ont de votre changement, ne m'ont point empêchée de faire encore cette tentative en votre faveur. Ne trahissez pas ma confiance, très chère fille. J'ai promis de ne plus employer ma médiation entre votre père et vous, si cette dernière entreprise est sans succès. Je vous attends donc, mon amour. Votre papa vous attend aussi. Mais tâchez de ne lui laisser voir aucune trace de chagrin sur votre visage. Si vous venez, je vous serrerai dans mes bras et sur mon tendre cœur, avec autant de plaisir que j'en ai jamais eu à vous embrasser. Vous ne savez pas, ma fille, tout ce que j'ai souffert depuis quelques semaines ; et vous ne le concevrez un jour que lorsque vous vous trouverez dans ma situation. C'est celle d'une mère tendre et indulgente, qui adresse nuit et jour ses prières au Ciel, et qui s'efforce, au milieu du trouble, de conserver la paix et l'union dans sa famille. Mais vous connaissez les conditions. Ne venez point, si vous n'êtes pas résolue de les accomplir. C'est ce que je crois impossible après tout ce que je viens d'écrire.

Si vous venez immédiatement, avec un visage tranquille, qui fasse connaître que votre cœur est rangé au devoir (vous m'avez assurée qu'il était libre ; souvenez-vous-en) je serai, comme je l'ai dit, et je vous témoignerai, par les plus tendres marques, que je suis, *voire mère véritablement affectionnée*.

Jugez, très chère amie, combien je dois avoir été touchée d'une lettre où de si terribles déclarations sont accompagnées de tant de tendresse et de bonté ! Hélas ! me suis-je écriée, pourquoi me vois-je condamnée à des combats si rudes, entre un ordre auquel je ne puis obéir et un langage qui me pénètre le cœur ! Si

j'étais sûre de tomber morte au pied de l'autel avant qu'une fatale cérémonie puisse donner à l'homme que je hais des droits sur mes sentiments, je crois que je me soumettrais à m'y laisser conduire, mais penser à vivre avec un homme et pour un homme qu'on ne peut souffrir, quel comble d'horreur!

Et puis, comment suppose-t-on que l'éclat des habits et des ornements soit capable de faire quelque impression sur une fille qui a toujours eu pour principe que l'unique vue des femmes, dans le soin qu'elles prennent de leur parure, doit être de se conserver l'affection de leur mari, et de faire honneur à son choix? Dans cette idée, la richesse même des ajustements qui me sont offerts ne doit-elle pas augmenter mes dégoûts? Grand motif, en vérité, pour se parer, que celui de plaire à M. Solmes!

En un mot, il ne m'a point été possible de descendre, aux conditions qui m'étaient imposées. Croyez-vous, ma chère, que je l'aie pu! D'écrire, en supposant même qu'on m'eût fait la grâce de lire ma lettre, qu'aurais-je dit après tant d'efforts inutiles? qu'aurais-je offert qui pût être approuvé? J'ai promené les tourments de mon cœur dans toutes les parties de ma chambre. J'ai jeté avec dédain les échantillons vers la porte. Je me suis enfermée dans mon cabinet; j'en suis sortie aussitôt. Je me suis assise, tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre; je me suis approchée successivement de toutes mes fenêtres; je ne pouvais m'arrêter à rien. Dans cette agitation, je prenais la lettre pour la relire lorsque Betty, chargée des ordres de mon père et de ma mère, est venue m'avertir qu'ils m'attendaient tous deux dans le cabinet de mon père.

Dites à ma mère, ai-je répondu à Betty, que je demande en grâce de la voir ici un moment, ou de pouvoir l'entretenir seule dans le lieu qu'elle voudra choisir. Tandis que cette fille m'obéissait sans répliquer, j'ai prêté l'oreille, du haut de l'escalier, et j'ai entendu mon père qui disait d'un ton fort élevé : Vous voyez le fruit de votre indulgence. C'est autant de bontés perdues. Que sert de reprocher de la violence à votre fils, lorsqu'il n'y a rien à se promettre que par cette voie? Vous ne la verrez pas seule. Ma présence est-elle donc une exception que je doive souffrir?

Représentez-lui, a dit ma mère à Betty, sous quelles conditions il lui est permis de descendre. Je ne la verrai point autrement. Betty est remontée avec cette réponse. J'ai eu recours à ma

plume. Mais j'étais si tremblante, qu'à peine avais-je la force de m'en servir; et quand j'aurais eu la main plus ferme, je n'aurais pas su ce que je devais écrire. Betty, qui m'avait quittée, est revenue dans l'intervalle, pour m'apporter ce billet de mon père.

Rebelle et perverse Clary, je vois qu'il n'y a point de condescendance qui soit capable de vous toucher. Votre mère ne vous verra point. Espérez encore moins de me voir. Mais préparez-vous à l'obéissance. Vous connaissez nos volontés : votre oncle Antonin, votre frère, votre sœur et votre favorite madame Norton, assisteront à la cérémonie, qui sera célébrée à petit bruit dans la chapelle de votre oncle. Lorsque M. Solmes pourra vous présenter à nous dans l'état où nous souhaitons de vous voir, peut-être ferons-nous grâce à sa femme; mais n'en attendez jamais sous la qualité d'une fille perverse. La célébration se faisant en secret, il sera temps ensuite de penser aux habits et à l'équipage. Ainsi disposez-vous à vous rendre chez votre oncle, un des premiers jours de la semaine qui vient. Vous ne paraîtrez devant nous qu'après la conclusion; et c'est une raison de plus pour bannir les délais, car nous sommes las du soin de vous garder dans une prison que vous avez méritée, et de perdre le temps à disputer avec une rebelle. Je n'écoute plus de représentations. Je ne reçois plus de lettres. J'ai l'oreille fermée à toutes les plaintes. Et vous n'entendrez plus parler de moi, jusqu'à ce que vous me soyez présentée sous un autre nom : c'est la dernière déclaration d'un père irrité.

Si cette résolution est inébranlable, mon père a raison, ma chère, de dire qu'il ne me verra plus, car je ne serai jamais la femme de Solmes. Comptez que la mort m'épouvante beaucoup moins.

*Mardi au soir*

Lui, cet odieux Solmes, est arrivé au château, presque au moment que j'ai reçu la lettre de mon père. Il m'a fait demander la permission de me voir. Je suis extrêmement étonnée de cette audace!

J'ai répondu à Betty, qui était chargée du message, qu'il commence par me rendre un père et une mère qu'il m'a fait perdre, et

j'examinerai alors si je dois entendre ce qu'il veut de moi. Mais si mes amis refusent de me voir à son occasion, je le verrai encore moins pour l'amour de lui-même. J'espère, Miss, m'a dit Betty, que vous ne voudriez pas que je descendisse avec cette réponse : il est avec Monsieur et Madame. Allez, lui ai-je répété dans mon chagrin, et dites-lui que je ne le verrai pas; on me pousse au désespoir : je n'ai rien à craindre de pis.

Elle est descendue, en affichant beaucoup de répugnance à se charger de ma réponse. Cependant elle l'a rendue dans toute sa force. Quel bruit j'ai entendu faire à mon père! Ils étaient tous ensemble dans son cabinet. Mon frère a proposé de me mettre sur le champ hors de la maison, et de m'abandonner à Lovelace et à ma mauvaise destinée! Ma mère a eu la bonté de hasarder quelques mots en ma faveur, sans que j'aie bien pu les entendre; mais voici la réponse : ma chère, rien n'est si piquant que de voir prendre le parti d'une rebelle à une femme aussi sensée que vous. Quel exemple pour d'autres enfants! N'ai-je pas eu pour elle autant d'affection que vous? Et pourquoi suis-je changé? Plût au Ciel que votre sexe fût capable de quelque discernement! Mais la folle tendresse des mères n'a jamais fait que des enfants endurcis.

Ma mère n'a pas laissé de blâmer Betty, comme cette créature me l'a confessé elle-même, d'avoir rapporté mot pour mot ma réponse; mais mon père lui en a fait un sujet d'éloge.

Cette fille dit qu'il serait monté en fureur à ma chambre, après avoir entendu que je refuse de voir M. Solmes, si mon frère et ma sœur ne l'avaient engagé à se modérer.

Que n'est-il monté! Que ne m'a-t-il tuée, pour finir toutes mes peines! Je n'y regretterais que le mal qu'il aurait pu se faire à lui-même.

M. Solmes a daigné plaider pour moi. Ne lui suis-je pas extrêmement obligée?

Toute la maison est en tumulte. Je ne sais quelle en sera la fin. Mais en vérité, je suis lasse de la vie. Hélas! si heureuse il y a quelques semaines, et si misérable aujourd'hui! Ma mère pouvait bien le dire, que j'aurais de rudes épreuves à essayer!

P.S. L'imbécile (car voilà comme je suis traitée) est demandée, comme par grâce, pour une autre sorte d'épreuve.

Mon frère et ma sœur désirent qu'on me remette entièrement à leur conduite. On m'assure que mon père y a déjà consenti, quoique ma mère s'y oppose encore. Mais s'ils l'obtiennent, quelle cruauté ne dois-je pas attendre de leur haine et de leur jalousie? Cet avis m'est venu de ma cousine Dolly Hervey, par un billet, sur mon passage. Elle me dit qu'elle brûle de me voir, mais que la défense est expresse, avant que je sois madame Solmes, ou que j'aie consenti à prendre ce beau nom. Leur persévérance me donne l'exemple; et je le suivrai, n'en doutez pas.

Lettre 42

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Il s'est passé une scène fort vive, ou plutôt une vraie scène d'injures, entre ma sœur et moi. Auriez-vous cru, ma chère, que je fusse capable de dire des injures?

Elle m'a été envoyée, sur le refus que j'ai fait de voir M. Solmes. C'est une furie, je pense, qu'on a lâchée sur moi. Idées de paix et de conciliation, vaine espérance dont je m'étais flattée! Je vois bien que du consentement de tout le monde je serai abandonnée à elle et à mon frère.

Dans tout ce qu'elle a dit contre moi, je veux rendre justice à ce qui a quelque apparence de force. Comme je ne demande votre jugement que sur des faits, ma cause serait fort suspecte à mes propres yeux, si je m'efforçais de tromper mon juge.

Elle a commencé par me représenter à quel danger j'étais exposée, si mon père était monté à ma chambre, comme il y était résolu. Je devais, entre autres, des remerciements à M. Solmes, qui l'en a empêché. Elle a fait tomber quelques réflexions malignes sur madame Norton, qu'elle soupçonne de m'avoir encouragée dans mon opiniâtreté. Elle a tourné en ridicule mon estime supposée pour Lovelace. Sa surprise était extrême de voir la spirituelle, la prudente, et même la pieuse Clarisse Harlove si passionnée pour un infâme débauché, que ses parents se trouvaient obligés de la tenir enfermée, pour l'empêcher de courir entre les

bras de cet indigne amant. Que je vous demande, ma chère, m'a-t-elle dit, quel ordre vous mettez à présent dans la disposition de votre temps; combien d'heures, dans les vingt-quatre, vous donnez à votre aiguille, combien à vos exercices de piété, combien à vos correspondances de lettres, et combien à vos amours. Je me doute, je me doute, ma chère petite, que ce dernier article, semblable à la verge d'Aaron, absorbe tout le reste. Parlez; n'est-ce pas la vérité?

Je lui ai répondu que c'était une double mortification pour moi de devoir ma sûreté contre l'indignation de mon père, à un homme pour lequel je ne serais jamais capable d'aucun sentiment de reconnaissance. J'ai apporté toute la chaleur que je devais à justifier le caractère de madame Norton; et je n'en ai pas mis moins dans la réponse à ses injurieuses réflexions sur l'article de M. Lovelace. À l'égard de l'emploi que je fais de mes vingt-quatre heures, je lui ai dit qu'il aurait été plus digne d'elle d'accorder toute sa compassion à l'infortune d'une sœur, que de s'en faire un triomphe; surtout lorsque je n'avais que trop de raison d'attribuer une grande partie de mes disgrâces à l'emploi qu'elle faisait elle-même d'une partie de ses heures de veille.

Ce dernier trait l'a piquée jusqu'au vif. Je me suis aperçue qu'elle se faisait violence pour me rappeler d'un ton modéré la douceur avec laquelle j'avais été traitée par tous mes amis, ma mère particulièrement, avant l'extrémité où les choses étaient parvenues. Elle m'a dit que je m'étais fait connaître par des qualités dont on ne m'aurait jamais soupçonnée; que si l'on m'eût connue pour une championne si brave, personne n'aurait eu la hardiesse de se mesurer avec moi; mais que malheureusement l'affaire était trop engagée; qu'il était question de savoir lequel devait l'emporter, de l'obéissance ou de la révolte, et si l'autorité d'un père devait céder à l'obstination d'une fille; en un mot, qu'il fallait *plier ou rompre*.

Dans une occasion moins triste, lui ai-je dit, je m'abandonnerais volontiers comme vous à cette légère plaisanterie. Mais si M. Solmes a tant de mérite au jugement de tout le monde et particulièrement au vôtre, pourquoi ne m'en ferait-on pas un beau-frère plutôt qu'un mari?

Ô sa pauvre enfant! Elle s'imaginait de bonne foi que j'étais aussi plaisante qu'elle-même. Elle commençait à bien espérer de

moi. Mais pouvais-je penser qu'elle voulût dérober à sa sœur un amant si soumis? Si les premiers soins eussent été pour elle, il y aurait eu quelque justice dans cette idée. Mais prendre le refus d'une sœur cadette! Non, non, mon enfant, c'est de quoi il n'est pas question. D'ailleurs, ce serait ouvrir la porte de votre cœur, vous savez à qui; et nous cherchons au contraire à la fermer, s'il est possible. En un mot (changeant ici de ton et de contenance), si j'avais marqué autant d'empressement qu'une jeune personne de ma connaissance, à me jeter entre les bras d'un des plus grands libertins d'Angleterre, qui eût entrepris de faire réussir ses prétentions au prix du sang de mon frère, je ne serais pas étonnée de voir toute ma famille réunie pour m'arracher à ce misérable, et pour me marier promptement à quelque honnête homme qui se présenterait à propos dans la même occasion. Voilà, Clary, de quoi il est question; et ne vous fatiguez pas à l'expliquer autrement.

Un discours si outrageant ne méritait-il pas une vive réponse? Dites, ma chère, qu'il la méritait, pour justifier la mienne. Hélas! ma pauvre sœur! lui ai-je dit, l'homme dont vous parlez n'a pas toujours passé pour un si grand libertin. Qu'on a raison de dire que l'amour mal reconnu se change en haine!

J'ai cru qu'elle allait me battre. Mais je n'ai pas laissé de continuer froidement : on me parle souvent du péril où mon frère est exposé, et du meurtrier de mon frère; lorsqu'on fait si peu de façon avec moi, pourquoi ne m'expliquerais-je pas librement? N'est-ce pas mon frère qui a cherché l'autre, et qui l'aurait tué s'il l'avait pu? Lui aurait-il donné la vie, s'il avait dépendu de lui de la lui ôter? Ce n'est point à l'agresseur qu'il convient de se plaindre. À l'égard des choses *qui sont présentées à propos*, plutôt au Ciel que certaines propositions l'eussent été! Ce n'est pas ma faute, Bella, si l'homme qui serait à *propos* ne juge plus à *propos* de se présenter pour vous.

Auriez-vous marqué plus de fermeté, ma chère, et n'êtes-vous pas surprise que je m'en sois trouvé tant? Je m'attendais à voir tomber sa main sur moi. Elle l'a tenue quelque temps levée, et la colère étouffait sa voix; ensuite se précipitant vers la porte, elle a descendu la moitié de l'escalier. Mais elle est remontée sur ses pas; et lorsqu'elle a pu parler, elle a invoqué le Ciel, pour lui demander de la patience. *Amen*, ai-je dit. Mais vous voyez, Bella,

que vous ne prenez pas tranquillement une réplique que vous vous êtes attirée. Êtes-vous capable de me pardonner? Rendez-moi ma sœur; et je regretterai beaucoup ce que j'ai dit, si vous en êtes offensée.

Sa violence n'a fait qu'augmenter. Elle a regardé ma modération comme une espèce de triomphe sur son emportement. Elle était résolue, m'a-t-elle dit, de faire connaître à tout le monde que je prenais parti contre mon frère pour le misérable Lovelace.

Je lui ai répondu assez malignement que j'aurais souhaité de pouvoir alléguer pour ma défense ce qu'elle pouvait dire pour la sienne; qu'à la vérité, ma colère était plus inexcusable que mes jugements.

Mais, ne pouvant croire que sa visite n'eût pas d'autre motif que ce qui s'était passé jusqu'alors entre nous, je l'ai priée de me déclarer naturellement si elle avait quelque proposition à me faire que je pusse entendre avec plaisir, quelque chose à me dire qui pût me donner l'espérance de retrouver une amie dans ma sœur.

Elle était venue au nom de toute la famille, a-t-elle repris d'un air imposant, pour savoir de ma propre bouche, si j'étais enfin déterminée à l'obéissance. Un mot suffisait : elle ne me demandait que oui ou non; on n'était pas disposé à prendre plus longtemps patience avec une créature si perverse.

Eh bien! lui ai-je dit, je promets devant Dieu de rompre absolument avec l'homme qui vous déplaît à tous, sous la seule condition qu'on ne me fasse point un devoir d'accepter M. Solmes ni d'autre homme.

Qu'offrais-je de plus que ce que j'avais déjà offert? La différence n'était que dans l'expression. Je prenais donc les autres pour autant d'hébétés, que je croyais pouvoir tromper par de précieuses promesses?

Si je connaissais d'autres propositions, qui pussent satisfaire tout le monde et me délivrer d'un homme qui me sera toujours insupportable, je ne balancerais pas à les employer. Il est vrai que j'ai déjà offert de ne me marier jamais sans le consentement de mon père...

Elle m'a interrompue : Vous comptiez sur vos artifices pour amener mon père et ma mère à votre but.

Triste sujet de confiance ! lui ai-je dit ; et personne ne devait connaître mieux qu'elle ceux qui étaient capables de s'y opposer.

Elle ne doutait pas que je ne les eusse liés tous à mon char, si l'on ne m'avait ôté la liberté de les voir et de les séduire par mes jolis tours d'adresse.

Du moins, Bella, vous m'apprenez à juger de ceux que je dois accuser du traitement que j'essuie. Mais en vérité vous en faites des gens bien faibles. Une personne indifférente, qui jugerait de vous et de moi par vos discours, me prendrait pour une créature extrêmement artificieuse, ou vous, pour une personne d'un bien mauvais caractère.

Oui, oui, vous êtes une artificieuse créature ; et une des plus artificieuses que j'aie jamais connues. De là, elle s'est jetée dans un détail d'accusations si basses ! si indignes d'une sœur ! Elle m'a reproché d'avoir *ensorcelé* tout le monde, c'est son expression, par mes manières flatteuses et insinuant ; d'attirer sur moi toute l'attention dans les lieux où je parais avec elle. Combien de fois, m'a-t-elle dit, lorsque nous nous sommes trouvés, mon frère et moi, dans une compagnie où l'on nous écoutait avec complaisance, n'êtes-vous survenue, avec vos orgueilleux airs de modestie, que pour nous dérober la considération qu'on avait pour nous ? Il n'était plus question de vos aînés ; c'était à l'opinion de Miss Clarisse qu'on s'en rapportait. Il fallait nous taire, ou parler sans être écoutés.

Elle s'est arrêtée, comme pour reprendre haleine. Continuez, chère Bella !

Oui, je continuerai. N'avez-vous pas *ensorcelé* mon grand-père ? Se plaisait-il à quelque chose qui ne fût pas sorti de votre bouche ou de vos mains ? Le bon vieux radoteur ! comment ne le teniez-vous pas suspendu à votre langue dorée ? Et que disiez-vous, néanmoins, que faisiez-vous, qu'on n'eût pu dire et faire aussi bien que vous ? Son testament fait assez bien voir combien vos artifices l'avaient séduit. Ôter à ses propres fils tout son bien d'acquisition, pour le donner à une petite fille, et au plus jeune encore de ses petits-enfants ! vous donner tous les tableaux de famille, parce qu'il vous entendait faire la connaissance en peinture, et qu'il vous voyait nettoyer de vos belles mains les portraits de vos aïeux, quoique vous suiviez si mal leurs exemples ! Vous laisser une quantité de vaisselle d'argent qui

suffirait pour deux ou trois grosses maisons; et défendre qu'elle soit changée, parce que *son précieux enfant*<sup>1</sup> n'avait d'admiration que pour l'ancien goût!

Ces reproches étaient trop méprisables pour me piquer. Ma pauvre sœur! est-il possible, lui ai-je dit, que vous distinguiez si mal entre l'art et la nature? Si j'ai obligé quelqu'un, je m'en suis fait un bonheur; et je n'ai pas cherché d'autre récompense. Mon âme est au-dessus de l'art et des sordides motifs que vous m'attribuez. Que de raisons n'ai-je pas de souhaiter que mon grand-père n'eût jamais pensé à m'accorder des distinctions! Mais il a vu mon frère amplement pourvu, par des donations étrangères et par ses droits naturels; il a souhaité que les biens qu'il a répandus sur moi devinssent une raison pour vous faire obtenir la meilleure part aux faveurs de mon père, et je ne doute pas que vous ne vous y attendiez tous deux. Vous savez, Bella, que la terre que mon grand-père m'a léguée ne fait pas la moitié du bien réel qu'il a laissé.

Quelle comparaison, a répliqué ma sœur, entre des espérances et une actuelle possession; accordée d'ailleurs avec des distinctions qui vous ont fait plus d'honneur que la grandeur même du présent.

C'est apparemment, Bella, ce qui a causé mon infortune en excitant votre jalousie. Mais n'ai-je pas abandonné cette possession de bonne grâce?

Oui, a-t-elle répondu, et je te trouve encore plus artificieuse dans la manière... On n'aurait jamais pénétré vos desseins jusqu'au fond, si l'on n'avait trouvé le moyen de vous tenir un peu à l'écart et de vous réduire à des déclarations positives; si l'on ne vous avait ôté celui de faire jouer vos petits ressorts, de vous entortiller, comme un serpent, autour de votre mère, et de la faire pleurer de la nécessité même de vous refuser quelque chose dont votre petit cœur obstiné s'est une fois rempli.

Mon cœur obstiné? Y pensez-vous Bella?

Oui, obstiné; car avez-vous jamais su ce que c'est que de céder? N'avez-vous pas toujours eu l'art de faire croire que tout ce que vous demandiez était juste; tandis que mon frère et moi

1. Allusion aux termes du testament, qu'on a rapporté (NdR).

nous avons souvent le chagrin de nous voir refuser des faveurs fort légères.

Je ne me souviens point, Bella, d'avoir jamais rien demandé qu'il ne convînt de m'accorder. Et mes demandes ont été rares pour moi-même; quoiqu'elles l'aient été moins pour d'autres.

Qu'il y avait de méchanceté dans mes réflexions!

Tout ce que vous dites, Bella, regarde un temps fort ancien : je ne puis remonter si loin, jusqu'aux folies de notre enfance; et je ne me serais pas imaginée que les marques récentes de votre aversion vinssent d'une source si éloignée.

Elle m'a reproché encore un excès de malignité, une insolente apparence de modération; du venin caché dans mes moindres paroles. Ô Clary! Clary! tu n'as jamais été qu'une fille à deux faces!

Personne, lui ai-je dit, n'a jugé que je fusse *une fille à deux faces*, lorsque j'ai tout abandonné à la disposition de mon père, et qu'avec un revenu si considérable, je me suis contentée, comme auparavant, de la petite pension qu'il me fait, sans désirer la moindre augmentation.

Oui, rusée créature, c'est encore un de vos artifices. N'avez-vous pas prévu qu'un excellent père se croirait engagé par ce respect et ce désintéressement affectés, à mettre en réserve tout le produit de vos revenus, et qu'il n'exercerait ainsi que l'office de votre intendant, tandis qu'il ne cesserait pas de vous faire votre pension domestique? Autre de vos ruses, Miss Clary. Il arrive de là que toutes vos extravagantes dépenses ne vous ont rien coûté du vôtre.

Mes extravagantes dépenses, Bella! Mon père m'a-t-il jamais rien donné de plus qu'à vous?

Non, j'en conviens; je vous ai l'obligation d'avoir obtenu, par cette voie, plus que ma conscience peut-être ne m'aurait jamais permis de demander. Mais j'en pourrais montrer encore la plus grande partie. Et vous? Que vous en reste-t-il? Je parierais que vous n'avez pas cinquante guinées de reste.

Il est vrai, Bella, que j'aurais peine à montrer cette somme.

Oh! J'en suis bien sûre. Je suppose que votre maman Norton... Mais paix là-dessus.

Indigne Bella! cette vertueuse femme, toute malheureuse qu'elle est du côté de la fortune, a l'âme véritablement noble,

plus noble que ceux qui seraient capables de lui imputer la moindre bassesse de sentiments.

Qu'avez-vous donc fait de toutes les sommes qu'on vous a laissé dissiper depuis votre enfance? Lovelace, votre libertin, vous en ferait-il l'intérêt?

Pourquoi suis-je obligée de rougir pour ma sœur? Cependant, Bella, vous ne vous trompez point : je compte sur l'intérêt de mon argent, et sur l'intérêt de l'intérêt. Je le crois mieux placé que dans la rouille d'un cabinet.

Elle m'entendait, m'a-t-elle répondu. Si j'eusse été d'un autre sexe, elle aurait supposé que je pensais à briguer les suffrages du canton. La popularité, le plaisir de me voir environnée, à la porte de l'église, par une foule de misérables, étaient un attrait charmant pour mes yeux. Les applaudissements qui retentissaient au loin, quel charme pour mon imagination domestique! Je ne tenais pas *ma lumière cachée sous le boisseau*, c'était de quoi elle pouvait me répondre. Mais n'était-il pas un peu dur pour moi de me voir privée, le dimanche, de la satisfaction de briller à l'église, et d'être obligée d'interrompre mes charitables ostentations?

En vérité, Bella, cette raillerie est cruelle de votre bouche, après la part que vous avez eue au traitement que j'essuie. Mais continuez; l'haleine vous manquera bientôt. Je ne puis désirer de pouvoir vous rendre outrage pour outrage... Pauvre Bella! Ici, ma chère Miss Howe, je crois avoir souri, d'un air un peu trop méprisant pour une sœur.

Elle a levé la voix. Point d'insolent mépris; point de *pauvre Bella*, avec cet air de supériorité dans une sœur cadette.

Eh bien donc, *riche Bella*, en lui faisant une profonde révérence. Ce nom vous plaira davantage, et convient mieux en effet à cet amas d'or dont vous faites gloire.

Voyez-vous, Clary (tenant la main levée), si vous n'êtes pas un peu plus humble dans votre modération, un peu plus réservée dans votre langage, et si vous oubliez le respect que vous devez à une sœur aînée, vous éprouverez...

Quoi, Bella? un traitement pire que celui dont je vous ai déjà l'obligation? C'est ce que je crois impossible : à moins que cette main levée ne tombe sur moi; et c'est un excès auquel il vous conviendrait moins de vous livrer qu'à moi de le souffrir.

Elle a paru confuse de son emportement. Mais, en s'efforçant de se remettre : Bonne et docile créature ! a-t-elle dit avec un sourire amère. Ensuite changeant de propos, elle m'a priée de me souvenir que nous avons été sur les ouvertures ; que tout le monde serait surpris qu'elle tardât si longtemps ; qu'on s'imagineraient qu'il y avait quelque chose à se promettre de moi ; enfin que le souper n'était pas éloigné.

Je n'ai pu retenir quelques larmes. Que j'étais heureuse, ai-je dit en soupirant, lorsque les résolutions d'autrui et les miennes ne m'empêchaient pas de descendre à l'heure du souper, et de jouir du plus doux plaisir de ma vie dans l'entretien de mon père, de ma mère, et de mes meilleurs amis !

Cette réflexion, échappée à la force du sentiment, n'a servi qu'à m'attirer une nouvelle insulte. La nature n'a pas donné un cœur sensible à Bella. Elle n'est pas capable des grandes joies de la vie. J'avoue que sa dureté la garantit de bien des peines : cependant, pour en éviter dix fois plus, je ne consentirais pas à perdre les plaisirs dont cette sensibilité de cœur est la source.

Elle m'a dit qu'avant que de se retirer, elle voulait savoir, pour mon intérêt, quel témoignage elle devait rendre de mes dispositions. Vous pouvez assurer, lui ai-je répondu tranquillement, que je me sou mets à tout ; sans autre exception que celle qui regarde M. Solmes.

C'est ce que vous désirez à présent, Clary, pour vous avancer à la sape (d'où prend-elle ses expressions ?). Mais l'autre homme n'entrera-t-il pas en fureur et ne rugira-t-il pas horriblement, lorsqu'il verra sortir de ses griffes une proie dont il se croyait sûr ?

Il faut souffrir votre langage ; sans quoi nous ne parviendrons jamais à rien d'éclairci. Je ne m'embarrasserai point de ce que vous appelez ses rugissements. Je lui promettrai que si je me marie jamais, ce ne sera point avant qu'il soit marié lui-même : s'il n'est pas satisfait de cette condescendance, je penserai qu'il le doit être ; et je donnerai toutes les assurances qu'on exigera de ne jamais le voir, et de n'entretenir aucune correspondance avec lui. Assurément ces offres seront approuvées.

Mais je suppose qu'alors vous aurez la complaisance de voir M. Solmes, et de converser civilement avec lui, du moins comme avec un ami de mon père.

Non : je compte qu'il me sera permis de me retirer dans mon appartement lorsqu'il paraîtra ; je n'aurai pas plus de conversation avec l'un que de correspondance avec l'autre. Ce serait donner occasion à M. Lovelace de se rendre coupable de quelque témérité, sous prétexte que je n'aurais rompu avec lui que pour me donner à M. Solmes.

Ainsi, vous avez accordé tant d'empire sur vous à ce misérable, que la crainte de l'offenser vous empêchera de traiter civilement les amis de votre père dans sa propre maison ! Lorsque cette condition sera présentée, daignez me dire ce que vous en pouvez attendre.

Tout, ou rien, lui ai-je répondu, suivant le tour qu'il lui plairait de donner à son récit. Ayez la bonté, Bella, de lui en donner un favorable : dites que j'abandonnerai à mon père, dans toutes les formes, à mes oncles et même à mon frère, les droits dont j'ai l'obligation au testament de mon grand-père ; comme une sûreté pour l'exécution de mes promesses. N'ayant rien à espérer de mon père, si je les viole, il ne sera plus à craindre que personne veuille de moi pour sa femme. Bien plus, malgré les mauvais traitements que j'ai reçus de mon frère, je l'accompagnerai secrètement en Écosse, pour lui servir de femme de charge ; à la seule condition qu'il n'en usera pas plus mal avec moi qu'avec une femme à gages ; ou, si notre cousin Morden s'arrête plus longtemps en Italie, j'irai volontiers le joindre à Florence : et dans l'un de ces deux cas, on publiera que j'ai choisi l'autre, ou que je suis allée au bout du monde ; car il m'importe peu dans quel lieu l'on dise que je suis allée ou que je dois aller.

Je n'ai qu'une demande à vous faire, mon enfant : donneriez-vous ces jolies propositions par écrit ?

Oui, de tout mon cœur. Et je suis passée dans mon cabinet, où non seulement j'ai réduit tous ces articles en peu de mots, mais j'y ai joint quelques lignes pour mon frère, par lesquelles « je lui témoignais un vif regret de l'avoir offensé ; je le suppliais d'appuyer mes propositions de son crédit, et de dresser lui-même un engagement qui fût capable de me lier ; je lui disais qu'il avait plus de pouvoir que personne, pour me réconcilier avec mon père et ma mère, et que je lui serais obligée toute ma vie, s'il voulait que je fusse redevable de cette grâce à l'amitié fraternelle ».

Comment croyez-vous que ma sœur ait passé le temps, pendant que je l'employais à écrire? À promener ses doigts sur mon clavecin, en s'accompagnant doucement de la voix, pour marquer son indifférence.

Lorsque je me suis approchée d'elle avec mon écrit, la cruelle s'est levée d'un air léger : Vous n'avez pas encore fini, ma chère? Oh, cela est fait, j'en suis sûre. Quelle facilité à se servir de sa plume! Et m'est-il permis de lire?

S'il vous plaît, Bella.

Après avoir lu, elle a fait un éclat de rire affecté. Comme les grands esprits se laissent prendre! Vous n'avez donc pas vu, Clary, que je me moquais de vous? Et vous voudriez que je descendisse avec cette belle pièce, où je ne trouve pas le sens commun?

Vous ne m'en imposerez pas, Bella, par ces apparences de dureté. Elles ne peuvent être sérieuses. Il y aurait trop peu d'esprit dans une raillerie de cette nature.

Quel excès de folie! une tête fortement prévenue s' imagine que tout le monde ne voit que par ses yeux. Mais de grâce, mon cher enfant, que devient l'autorité de votre père? Qui cède ici, du père ou de la fille? Comment ajustez-vous ces belles offres avec les engagements qui existent entre votre père et M. Solmes? Quelle certitude que votre libertin ne vous suivra pas *jusqu'au bout du monde*? Reprends, reprends ton écrit, ma chère; place-le sur ton cœur amoureux, et n'espère pas que je veuille apprêter à rire en me laissant prendre à tes ridicules promesses. Je te connais trop bien. Et jetant le papier sur ma toilette, elle s'est enfuie avec un autre éclat de rire. Mépris pour mépris, a-t-elle ajouté en passant devant moi : voilà pour vos *pauvre Bella*.

Je n'ai pas laissé de renfermer ce que j'avais écrit dans un nouveau billet pour mon frère, où je lui ai tracé en peu de mots la conduite de ma sœur; dans la crainte que sa passion l'ayant empêchée de bien prendre mes idées, elle ne les représentât sous un autre jour qu'elles ne me semblaient le mériter. La lettre suivante est une réponse à mon billet, qui m'a été rendue lorsque j'étais prête à me mettre au lit. Mon frère n'a pu prendre sur lui d'attendre jusqu'à demain.

À Miss Clarisse Harlove,

Il est étonnant que vous ayez la hardiesse de m'écrire, vous qui videz continuellement sur moi votre *carquois femelle*. Je ne me possède pas, en apprenant que vous me reprochez d'être l'agresseur, dans une querelle qui doit son origine à ma considération pour vous.

Vous avez fait des aveux, en faveur d'un infâme, qui devraient porter tous vos proches à vous abandonner éternellement. Pour moi, je n'ajouterai jamais foi aux promesses d'une femme qui prend des engagements contraires à des inclinations avouées. Le seul moyen de prévenir votre ruine est de vous ôter le pouvoir de vous perdre vous-même. Mon intention n'était pas de vous répondre; mais l'excessive bonté de ma sœur a prévalu sur moi. À l'égard de votre voyage en Écosse, le jour de grâce est passé. Je ne vous conseille pas non plus d'aller recommencer, auprès de M. Morden, le rôle que vous avez joué chez votre grand-père. D'ailleurs un si galant homme pourrait se trouver engagé dans quelque dispute fatale, à votre occasion; et vous l'accuseriez d'être l'agresseur.

La belle situation où vous vous êtes jetée! qui vous fait proposer de prendre la fuite pour vous dérober à votre libertin, et d'employer le mensonge pour vous cacher. À ce compte, votre chambre est le plus heureux asile qu'on ait pu trouver pour vous. La conduite de votre *brave*, lorsqu'il est venu vous chercher à l'église, marque assez le pouvoir qu'il a sur votre cœur, quand vous n'en auriez pas fait honteusement l'aveu.

Je n'ajoute qu'un mot. Si pour l'honneur de la famille je ne réussis pas à vous faire plier, ma résolution est de me retirer en Écosse et de ne voir de ma vie aucun de nos parents communs.

JAMES HARLOVE

Voilà un frère : voilà ce qu'on appelle du respect ardent pour un père, une mère et des oncles! Mais il se voit traité en homme d'importance, et ses airs répondent à l'opinion qu'on a de lui.

Lettre 43

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mercredi matin à 9 heures*

Ma tante Hervey, qui a passé la nuit au château, sort à ce moment de ma chambre. Elle y est venue avec ma sœur. On n'a pas jugé à propos de lui accorder cette liberté sans un tel témoin. Lorsque je l'ai vue paraître, je lui ai dit que sa visite était une extrême faveur pour une malheureuse prisonnière. Je lui ai baisé la main. Elle a eu la bonté de m'embrasser, en me disant : pourquoi cette distance, ma chère nièce, avec une tante qui vous aime si tendrement ?

Elle m'a déclaré qu'elle venait s'expliquer avec moi, pour le repos de la famille; qu'elle ne pouvait se persuader que si je ne m'étais pas crue traitée avec rigueur, moi qui avais toujours été d'un naturel si doux, j'eusse résisté avec cette constance aux ordres de mon père, et aux désirs de tous mes amis; que ma mère et elle croyaient devoir attribuer ma résolution à la manière dont on avait commencé avec moi, et à l'idée où j'étais que dans l'origine, mon frère avait eu plus de part aux propositions de M. Solmes que mon père et mes autres amis; enfin qu'elles souhaitaient toutes deux de pouvoir me fournir quelque excuse raisonnable, pour revenir honnêtement de mon opposition. Pendant cet exorde, Bella chantonnait, ouvrait un livre et puis un autre, d'un air pensif, mais sans paraître disposée à se mêler dans

la conversation. Ma tante, après m'avoir représenté que mes résistances étaient inutiles, parce que l'honneur de mon père se trouvait engagé, s'est jetée sur les lois de mon devoir, avec plus de force que je ne m'y serais attendue si ma sœur n'avait pas été présente. Je ne répéterai pas quantité d'arguments qui reviennent à ceux dont vous devez être lasse de part et d'autre. Mais il faut vous instruire de tout ce qui a quelque air de nouveauté.

Lorsqu'elle a cru me trouver inflexible (c'est son expression), elle m'a dit que de son côté, elle ne dissimulait pas que M. Solmes et M. Lovelace lui paraissaient deux hommes qui devaient être également congédiés; mais que pour satisfaire mes amis, je n'en étais pas moins obligée de songer au mariage, et qu'elle penchait assez pour M. Wyerley. Elle m'a demandé ce que je pensais de M. Wyerley?

Oui, Clary, a dit ma sœur, en s'approchant : que dites-vous de M. Wyerley?

J'ai pénétré aussitôt l'artifice. On voulait me mettre dans la nécessité de m'expliquer, pour tirer de ma réponse une preuve de ma prévention absolue en faveur de M. Lovelace. Le piège était d'autant plus adroit, que M. Wyerley publie hautement l'estime qu'il a pour moi, et que du côté du caractère comme de celui de la figure il a beaucoup d'avantage sur M. Solmes. Il m'est venu à l'esprit de faire tourner cette ruse contre eux, en essayant combien on pouvait se relâcher des intérêts de M. Solmes, puisqu'on ne pouvait s'attendre aux mêmes offres de la part de M. Wyerley.

Dans cette vue, j'ai demandé si ma réponse, en supposant qu'elle fût favorable à M. Wyerley, me délivrerait des persécutions de M. Solmes; car j'avouais, ai-je ajouté, que je n'avais pas pour l'un l'aversion que j'avais pour l'autre.

Ma tante m'a répondu que sa commission ne s'étendait pas si loin; et qu'elle savait seulement que mon père et ma mère ne seraient pas tranquilles, aussi longtemps qu'ils ne verraient pas les espérances de M. Lovelace entièrement ruinées par mon mariage.

Fine créature! a dit ma sœur. Cette réflexion, jointe à la manière dont elle avait fait succéder sa question à celle de ma tante, m'a confirmé qu'on me tendait un piège.

Eh quoi, chère Madame ! ai-je repris : me faites-vous des propositions qui n'ont aucun objet, pour soutenir le système de mon frère ? N'ai-je donc aucune espérance de voir finir mes peines et ma disgrâce, sans qu'un homme odieux me soit présenté ? On rejette donc toutes mes offres ! Cependant, elles devaient être acceptées ; j'ose le dire.

Enfin, ma nièce, s'il ne vous reste aucune espérance, je ne m'imagine pas que vous vous croyez absolument dispensée de l'obéissance qu'une fille doit à ses parents.

Pardonnez-moi, a dit ma sœur : je ne doute nullement que le but de Miss Clary, s'il lui est impossible de joindre son cher Lovelace, ne soit de reprendre sa terre entre les mains de mon père, et d'y aller vivre dans cette indépendance qui est le fondement de sa perversité. Et là, mon cher cœur, mon petit amour, quelle honorable vie vous mèneriez ! Madame Norton, votre oracle, à la tête de votre maison ; vos pauvres à la porte ; vous, confondue dans la troupe déguenillée, avec un mélange d'orgueil et de bassesse, et fort supérieure dans vos idées à toutes les femmes de la province qui n'auront pas ces nobles inclinations : les pauvres dehors, ai-je dit, mais Lovelace dedans ; c'est-à-dire bâtissant votre réputation d'une main et la détruisant de l'autre. Le charmant système ! Mais apprenez, ma petite fugitive, que les volontés d'un grand-père mort seront restreintes par celles d'un père vivant ; et qu'on disposera de la terre, comme mon grand-père l'aurait fait s'il eût assez vécu pour voir un si grand changement dans sa favorite. En un mot, elle ne retournera pas entre vos mains, si l'on ne vous reconnaît assez de discrétion pour en faire un bon usage ; ou jusqu'à ce que l'âge vous autorise à réclamer les lois, pour l'arracher *respectueusement* à votre père.

Fi, Miss Harlove, lui a dit ma tante. Ce langage n'est pas digne d'une sœur.

Ô Madame, laissez-la continuer. Ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai déjà souffert de Miss Harlove. Elle ne consulte que l'emportement de sa jalousie, ou des ordres supérieurs auxquels mon devoir est de me soumettre. Je lui répondrai seulement, que pour la révocation de mes droits, je sais à quoi je suis autorisée ; et rien ne m'empêcherait d'y rentrer si j'en avais le dessein. Mais c'est une idée qui ne me vient pas même à l'esprit. Ayez la bonté, Madame, de faire connaître à mon père que les traitements les

plus durs, les conséquences les plus fâcheuses, ne me feront jamais chercher des ressources contraires à sa volonté; dût-il me réduire à l'indigence, et me chasser de sa maison : ce qui serait peut-être préférable pour moi au chagrin d'y être emprisonnée et outragée comme je le suis.

Sur ce point, chère nièce, m'a répondu ma tante, si vous étiez mariée, vous seriez obligée de vous conformer aux intentions de votre mari; et si ce mari était M. Lovelace, on ne saurait douter qu'il ne saisît ardemment l'occasion de jeter de nouveaux troubles dans les familles. Au fond, ma nièce, s'il avait une véritable considération pour vous, on n'entendrait point parler continuellement de ses bravades. Il passe pour un homme fort vindicatif. À votre place, Miss Clary, je craindrais, et même sans l'avoir offensé, qu'il ne fit quelque jour tomber sur moi cette vengeance dont il ne cesse point de menacer la famille.

Ses menaces, ai-je repris, ne sont qu'un retour assez naturel pour celles qu'on lui faisait tous les jours. Tout le monde n'est pas aussi disposé que moi à souffrir des insultes. Mais était-il moins connu qu'aujourd'hui, lorsqu'il fut introduit ici pour la première fois? On était persuadé alors que le mariage, que la discrétion d'une femme, produiraient des miracles. Mais j'en ai trop dit, ai-je ajouté en me tournant vers ma sœur. D'ailleurs je répète, comme je l'ai fait vingt fois, qu'il ne serait pas question de M. Lovelace, si j'étais traitée généreusement.

Ma tante, interrompant quelque réponse injurieuse de ma sœur, m'a représenté encore qu'on ne pouvait être tranquille si l'on ne me voyait mariée. On assure, a-t-elle continué, que pour apaiser M. Lovelace, vous offrez de lui promettre que si vous n'êtes pas sa femme, vous ne serez jamais celle de personne. C'est faire supposer que vous êtes fort avancée avec lui.

J'avoue naturellement, ai-je répondu, que je n'ai pas connu de meilleure voie pour prévenir de nouveaux malheurs. Et si l'on ne veut pas que je pense à lui, il n'y a point d'autre homme au monde à qui je puisse penser favorablement. Cependant je donnerais volontiers tout ce que je possède pour le voir engagé d'un autre côté. Oui, volontiers, Bella, quoique je vous voie sourire malignement.

Cela peut être, Clary; mais vous ne sauriez m'empêcher de sourire.

*Si l'on ne veut pas que vous pensiez à lui*, a répété ma tante. J'entends ce langage, Miss Clary. Il est temps que je descende. Descendons-nous, Miss Harlove? Je tâcherai d'engager votre père à permettre que ma sœur monte elle-même. Il en résultera peut-être quelque événement plus heureux.

Je prévois, a dit Bella, ce qui ne manquera pas d'en résulter. Ma mère et Clary se noieront dans leurs larmes; mais avec cette différence dans les effets, que ma mère reviendra percée jusqu'au fond du cœur, et que ma sœur Clary n'en sera que plus endurcie de l'avantage qu'elle s'applaudira d'avoir obtenu sur la tendresse de ma mère. Si vous le voulez savoir, Madame, c'est la raison qui a fait condamner cette jolie personne à garder la chambre.

Elle a pris ma tante par la main; et moi, sans répliquer un seul mot, je leur ai laissé prendre à toutes deux le chemin de l'escalier.

## Lettre 44

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Mon cœur était suspendu entre l'espérance et la crainte de voir ma mère, pénétré d'ailleurs de la douleur et de la confusion de lui avoir causé tant de chagrins. Je l'attendais en tremblant; mais j'aurais pu m'épargner ces agitations : on ne lui a pas permis de monter. Ma tante a eu la bonté de revenir, mais accompagnée de ma sœur. Elle m'a pris la main. Elle m'a fait asseoir près d'elle.

Je dois vous avouer, m'a-t-elle dit, que si je reviens pour la dernière fois, malgré le sentiment de votre père, c'est pour vous rendre un bon office; parce que je suis sérieusement alarmée des conséquences de votre obstination. Ensuite elle a recommencé à me mettre devant les yeux l'attente de tous mes amis, les richesses de M. Solmes, qui sont bien au-dessus de ce qu'on s'est jamais imaginé, l'avantage des articles, la mauvaise réputation de M. Lovelace, l'aversion que toute la famille a pour lui; chaque circonstance revêtue des plus fortes couleurs, quoiqu'elles ne l'aient pas été plus que celles des mêmes peintures dans la bouche de ma mère : d'où je conclus que ma mère n'a rendu compte à personne de ce qui s'est passé entre elle et moi, puisque autrement ma tante ne m'aurait pas répété la plupart des choses qui m'avaient déjà été représentées inutilement.

Elle m'a dit que c'était percer le cœur de mon père, que de lui donner lieu de croire qu'il n'avait pas d'autorité sur ses enfants,

particulièrement sur une fille qu'il avait toujours aimée jusqu'à l'adoration; et qu'il n'y avait pas d'extrémités par conséquent où cette excessive tendresse, changée en indignation, en haine, en fureur, ne fût capable de le porter. Là, joignant les mains, avec la plus pressante bonté : Je vous conjure, ma chère nièce, pour moi, pour vous-même, pour tout ce qui vous est cher au monde, de surmonter une malheureuse prévention, de détourner les maux dont vous êtes menacée, et de faire le bonheur de tout le monde, en vous garantissant des plus fâcheuses disgrâces. Faut-il me jeter à vos genoux, ma très chère Clary! Oui, je m'y jetterai volontiers... Et dans l'ardeur de ce transport, elle s'y est jetée effectivement; et moi avec elle, baissant la tête de confusion, la suppliant de se lever, jetant mes bras autour d'elle, et mouillant son sein de mes larmes!

Ô ma chère tante, ma tante bien aimée! Quel excès de bonté et de condescendance! Levez-vous, hélas! levez-vous. Vous me déchirez le cœur, par des marques si incroyables de tendresse.

Dites, ma très chère nièce, dites que vous voulez obliger tous vos amis! Dites-le, je vous en conjure, si vous nous aimez.

Hélas! comment vous promettre ce que je mourrais plutôt que d'exécuter!

Dites du moins, ma chère, que vous prendrez du temps pour y réfléchir; que vous en prendrez pour raisonner avec vous-même. Donnez-nous du moins quelque espérance. Que ce ne soit pas en vain que je vous presse et que je vous conjure à genoux.

Elle ne quittait pas cette posture, et je gardais la mienne aussi devant elle.

Quelle étrange situation! Si j'étais capable d'un doute, ma chère tante, je le serais bientôt de vaincre. Ce qui paraît un puissant motif à mes amis n'en peut être un pour moi. Combien de fois l'ai-je répété? Qu'il me soit permis de vivre fille. Est-ce une faveur qu'on ne puisse m'accorder? Qu'on me laisse partir pour l'Écosse, pour Florence, pour tout autre lieu qu'on voudra choisir. Qu'on m'envoie aux Indes en qualité d'esclave. Je puis consentir à tout. Mais je ne m'engagerai point, par des serments, à vivre avec un homme qu'il m'est impossible de supporter.

Bella gardait le silence, les mains levées, comme dans l'admiration de mon endurcissement. Je vois, m'a dit ma tante en se levant, que rien ne peut fléchir votre esprit. À quoi servent les

ménagements? a interrompu ma sœur. Vous voyez, Madame, que c'est bonté perdue. Déclarez-lui nettement à quoi elle doit s'attendre. Prononcez-lui sa sentence.

Ma tante, la prenant par la main, s'est retirée vers une fenêtre, les larmes aux yeux. Je ne puis, Miss, en vérité je ne puis, lui a-t-elle dit doucement (mais j'entendais jusqu'au moindre mot); il y a bien de la dureté dans la manière dont on la traite. C'est un cœur noble, après tout. Quel malheur que les choses aient été poussées si loin! Mais il faut engager M. Solmes à se désister.

Eh quoi, Madame, lui a répondu ma sœur, d'une voix sourde mais fort animée, vous laissez-vous prendre aussi par cette petite sirène? Ma mère a bien fait de n'être pas venue. Je doute si mon père même, après avoir jeté son premier feu, ne se laisserait pas vaincre par ses artifices. Il n'y a que mon frère, j'en suis sûre, qui soit capable de la réduire.

Ne pensez point à faire monter votre frère, a répliqué ma tante; je le trouve beaucoup plus furieux qu'il ne convient. Elle ne marque rien, dans ses manières, qui sente l'obstination et la perversité. Si votre frère venait, je ne répondrais pas des suites; car je l'ai crue deux ou trois fois prête à s'évanouir.

Oh, Madame, elle a le cœur plus fort que vous ne vous l'imaginez. Vous voyez ce qui vous revient de vous être mise à genoux devant elle.

Ma tante est demeurée dans ses réflexions, à la fenêtre, le dos tourné vers moi. Ce temps a paru propre à Bella pour m'insulter encore plus barbaquement. Elle est passée dans mon cabinet, où elle a pris les échantillons que ma mère m'avait envoyés; et me les apportant, elle les a étendus près de moi sur une chaise. Elle me les a montrés l'un après l'autre, sur sa manche et sur son épaule; et d'une voix basse, pour n'être point entendue de ma tante, elle m'a donné ironiquement son avis sur chaque couleur : Cette étoffe sera sans doute pour le jour de la noce; celle-là pour le lendemain. Qu'en dites-vous, mon amour? Et ce fond de velours cramoisi? Je le trouve admirable pour un aussi beau teint que le vôtre. Quel éclat il va vous donner! Vous soupirez, ma chère (en effet, la douleur m'arrachait quelques soupirs)! Et ce velours noir, fera-t-il mal, à votre avis, avec des yeux si charmants! Lovelace ne vous dit-il pas que vous avez des yeux

adorables? Mais quoi, l'amour! Vous ne répondez rien. Et les diamants donc, les dentelles...

Elle aurait continué, si ma tante n'était revenue vers nous en s'essuyant les yeux. Quoi, Mesdemoiselles? Un entretien secret? Vous paraissez si gaie et si contente, Miss Harlove, que j'en conçois beaucoup d'espérance.

Ma sœur a répondu qu'elle me donnait son avis sur les étoffes; à la vérité, sans que je l'en eusse priée; mais que je paraissais approuver son jugement par mon silence.

Ô Bella! lui ai-je dit, plutôt au Ciel que M. Lovelace vous eût prise au mot! votre jugement se serait exercé pour votre propre intérêt, et nous aurions été toutes deux fort heureuses. Est-ce ma faute, je vous prie, s'il en est arrivé autrement? Ce discours l'a rendue furieuse, jusqu'à me donner des noms injurieux. Eh quoi, ma sœur, ai-je repris, vous paraissez fâchée; comme si deux mots si simples renfermaient plus de sens que je n'ai peut-être eu dessein de leur en donner. Mes vœux sont sincères pour vous, comme pour moi et pour toute la famille. Qu'ai-je donc dit de si piquant? Ne me donnez pas lieu de soupçonner, chère Bella, que j'ai trouvé le véritable nœud de la conduite que vous tenez avec moi, et qui est inexplicable jusqu'à présent de la part d'une sœur.

Fi, fi, Miss Clary, m'a dit ma tante.

Les railleries outrageantes ne faisant qu'augmenter dans la bouche de ma sœur : prenez garde, lui ai-je dit encore, que vous ne soyez moins propre à lancer des traits qu'à les recevoir. Si je voulais me servir de vos propres armes, je vous conseillerais de voir un moment quelle pauvre figure cette étoffe fait sur votre épaule.

Fi, fi, Miss Clary, a répété ma tante.

C'est à Miss Harlove, Madame, que vous auriez dit *fi, fi*, si vous aviez entendu la moitié seulement de ses barbares insultes.

Descendons, Madame, a dit ma sœur avec une extrême violence. Laissons enfler cette créature, jusqu'à ce qu'elle crève de son propre venin. Dans la colère où je suis, c'est la dernière fois que je veux la voir.

Si j'avais le cœur assez bas, lui ai-je dit, pour suivre un exemple que je condamne, il m'est si facile de faire tourner ces outrages à votre confusion, qu'il me paraît surprenant que vous osiez vous y exposer. Cependant, Bella, soyez capable de me

pardonner, et je vous pardonne aussi. Vous y êtes obligée doublement, et par votre qualité d'aînée, et par la cruauté que vous avez eue d'offenser une sœur qui est dans l'affliction. Puissiez-vous être heureuse, quoique je sois menacée de ne l'être jamais ! Puissiez-vous ne jamais éprouver la moitié de mes peines ! Votre consolation sera du moins de n'avoir pas une sœur qui soit capable de vous traiter comme vous m'avez traitée.

Que tu es une ... ! et sans me dire ce que j'étais, elle s'est précipitée vers la porte.

Souffrez, Madame, ai-je dit à ma tante, en me mettant à genoux devant elle, et serrant les siens de mes deux bras, souffrez que je vous retienne un moment ! non pour me plaindre de ma sœur, qui doit trouver sa punition dans elle-même, mais pour vous remercier d'une bonté qui excite ma plus vive reconnaissance. Je vous demande seulement de ne pas attribuer à mon obstination la fermeté inébranlable que j'ai marquée pour une tante si chère, et de me pardonner tout ce que j'ai dit ou ce que j'ai fait de mal à propos sous vos yeux. Le Ciel m'est témoin qu'il n'y est entré aucun fiel contre la pauvre Bella. J'ose dire que ni elle, ni mon frère, ni mon père même, ne connaissent pas le cœur qu'ils font saigner si cruellement.

J'ai été consolée, ma chère Miss Howe, de voir quel effet l'absence de ma sœur a produit tout d'un coup. Levez-vous, âme noble ! fille charmante (ce sont les obligeantes expressions de ma tante) ! Ne demeurez point dans cette posture devant moi ! Gardez pour vous seule ce que je vais vous dire : j'ai plus d'admiration pour vous que je ne puis l'exprimer ; si vous pouvez éviter de réclamer vos droits sur la terre de votre grand-père, et si vous avez la force de renoncer à Lovelace, vous continuerez d'être la plus grande merveille que j'aie connue à votre âge... Mais je suis obligée de descendre avec votre sœur. Voici mes derniers mots : conformez-vous, si vous le pouvez, aux volontés de votre père. Quel mérite ne vous ferez-vous pas par votre soumission ! Demandez-en la force au Ciel. Vous ne savez pas tout ce qui peut arriver.

Un mot, ma chère tante ! encore un mot (car elle me quittait) : employez tout votre crédit pour ma chère madame Norton. Elle est fort mal dans ses affaires. S'il lui arrivait de tomber malade, elle aurait beaucoup de peine à subsister sans le secours de ma

mère. Il ne me reste aucun moyen de la soulager, car je manquerais plutôt du nécessaire que de réclamer mes droits. Et je puis vous assurer qu'elle m'a fait de si fortes représentations, pour me porter à l'obéissance, que ses arguments n'ont pas peu contribué à m'affermir dans la résolution d'éviter toutes les voies extrêmes, auxquelles je prie le Ciel, néanmoins, de n'être jamais forcée. Hélas! on ne laisse pas de m'ôter le secours de ses conseils, et l'on pense mal d'une des plus vertueuses femmes du monde!

Je suis ravie de ces sentiments, m'a dit ma tante; et recevez ce baiser, et celui-ci, et celui-ci encore, ma charmante nièce (car elle me nommait ainsi presque à chaque mot, en pressant mes joues de ses lèvres, et serrant ses bras autour de mon cou); que le Ciel vous protège! qu'il vous serve de guide! Mais il faut vous soumettre. Je vous déclare qu'il le faut. En un mot, on ne vous accorde qu'un mois. Et souvenez-vous, Miss, qu'il faut obéir.

Je suppose que cette déclaration est ce que ma sœur avait nommé ma sentence. Cependant, elle n'a rien de pire que celle qu'on m'avait déjà prononcée. Il m'a paru que ma tante affectait d'élever la voix en répétant ces derniers mots : *Et souvenez-vous, Miss, qu'il faut obéir.* Elle m'a quittée aussitôt.

Tout ce que j'ai senti, dans cette cruelle scène, se renouvelle en vous l'écrivant. Ma plume tombe de mes mains, et je vois toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, au travers d'un déluge de pleurs.

*Mercredi à cinq heures*

J'ajouterai quelques lignes. Ma tante, en me quittant, a trouvé ma sœur qui l'attendait au bas de l'escalier, et qui lui a reproché de s'être arrêtée longtemps après elle. Cependant elle a loué ses derniers mots, qu'elle peut fort bien avoir entendus, et elle s'est écriée sur mon obstination : L'auriez-vous cru, Madame, que votre Clarisse, cette fille si chère à tout le monde, fût d'un si mauvais caractère? Et qui, de son père ou d'elle, comme vous lui avez dit, est obligé à la soumission? Ma tante a répondu d'un ton qui marquait de la pitié; mais je n'ai pu distinguer ses termes.

N'admirez-vous pas, ma chère, cette étrange persévérance dans une entreprise si peu raisonnable? Mais je m'imagine que

mon frère et ma sœur donnent continuellement de mauvaises interprétations à tout ce qui vient de moi; et malheureusement je n'ai personne qui ose prendre ma défense. Ma sœur dit que si l'on *m'avait crue si brave*<sup>1</sup>, on n'aurait point engagé le combat avec moi. Ils ne savent comment concilier mon obstination supposée avec mon caractère établi, et leur espérance est de me fatiguer à force de varier leurs attaques. Vous voyez que mon frère est déterminé *à me faire plier*, ou à quitter le château d'Harlove pour ne le revoir jamais. La question se réduit à perdre un fils ou à faire plier une fille, la plus perverse et la plus ingrate qu'on ait jamais vue! voilà le jour sous lequel les choses sont présentées. Elles seront poussées bien plus loin; je m'y attends et je n'en doute pas. Mais qui peut deviner quelles seront leurs nouvelles mesures?

Je ferai partir, avec cette lettre, ma réponse à la vôtre de dimanche dernier. Elle partira telle qu'elle est; car elle serait longue à copier, et je n'en ai pas le temps. Cependant je crains, ma chère, d'y avoir poussé mes libertés trop loin, dans plus d'un endroit. Mais je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour y rien changer. Ne soyez pas fâchée contre moi : je vous avertis que si vous pouvez en excuser un ou deux traits, ce sera parce qu'ils viennent *de votre meilleure amie*,

CL. HARLOVE.

*Fin du Tome I*

1. Dans une lettre précédente (NdR).

Lettre 45

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Mercredi au soir, 22 de mars*

Moi fâchée! Eh! de quoi donc, ma chère? Rien ne peut m'être plus agréable que ce que vous nommez *vos libertés*. J'admire seulement votre patience pour les miennes, voilà tout; et je regrette la peine que je vous ai donnée à me faire une si longue réponse sur le sujet en question, malgré le plaisir que j'ai pris à la lire.

Je suis persuadée que votre intention n'a jamais été d'user de réserve avec moi : premièrement, parce que vous le dites; en second lieu, parce que vous n'avez pas encore été capable d'éclaircir votre situation à vos propres yeux, et que, persécutée comme vous l'êtes, il vous est impossible de distinguer assez les effets de l'amour et de la persécution, pour assigner à chacune de ces deux causes les bornes de leur pouvoir. C'est ce que je crois vous avoir déjà fait entendre. Ainsi j'abandonne à présent cette question.

Robert m'a dit que vous ne faisiez que mettre votre dernier paquet au dépôt, lorsqu'il l'a pris. Il y était allé une heure auparavant, sans y avoir rien trouvé. Il avait remarqué mon impatience; et celle de m'apporter quelque chose de vous l'a fait rôder quelque temps autour de vos murs.

Ma cousine Jenny Desdale est ici, et veut passer cette nuit avec moi. Je n'aurai point le temps de vous répondre avec toute l'attention qui convient au sujet de vos lettres. Vous savez qu'avec elle, c'est un babil qui ne finit point. Cependant l'occasion qui l'amène est fort grave. Elle est venue pour engager ma mère à faire un voyage chez madame Larkin, sa grand-mère, qui garde le lit depuis longtemps, et qui, reconnaissant enfin qu'elle est mortelle, pense à faire un testament. Malgré l'aversion qu'elle a eue jusqu'à présent pour cette cérémonie, elle y consent, à condition que ma mère, qui n'est qu'une parente éloignée, ne laissera pas d'y être présente pour l'aider de ses conseils; car on a grande opinion de l'habileté de ma mère dans tout ce qui regarde les testaments, les contrats de mariage et les autres affaires de cette nature.

Madame Larkin demeure à dix-sept milles de nous. Ma mère, qui ne peut se résoudre à coucher hors de sa maison, se propose de partir fort matin, pour revenir le soir. Ainsi, je compte d'être demain à votre service depuis le commencement du jour jusqu'à la fin, et je ne serai au logis pour personne.

À l'égard de mon incommode, je lui ai mis dans la tête d'escorter les deux dames, pour ramener ma mère avant la nuit. Je ne connais que les occasions de cette nature où ces gens-là soient bons à quelque chose : pour donner à notre sexe un petit air de vanité et d'assurance dans les lieux publics.

Je me souviens de vous avoir fait entendre que je ne serais pas fâchée de voir une alliance entre ma mère et ce M. Hickman. En vérité, je répète ici mes souhaits. Qu'importe une différence de quinze ou vingt ans? surtout lorsqu'une femme se porte assez bien pour faire espérer qu'elle sera longtemps jeune, et lorsque le galant est un homme *si sage*! De bonne foi, je crois que je l'aimerais autant pour mon père qu'à tout autre titre. Ils ont une extrême admiration l'un pour l'autre.

Mais il me vient une meilleure idée, pour l'homme du moins, et plus convenable du côté de l'âge. Que dites-vous, ma chère, de faire un compromis avec votre famille, par lequel vous leur offririez de rejeter vos deux hommes, et d'agrèer le mien? Si vous n'en êtes, pour l'un des deux, *qu'au goût conditionnel*, l'idée ne saurait vous déplaire. Il n'y manque que votre approbation. Sous

ce jour, quels égards n'aurais-je pas pour M. Hickman? Plus, d'une bonne moitié, que sous l'autre. Ma folle veine est ouverte : la laisserai-je couler? Qu'il est difficile de résister aux faibles naturels!

Hickman me paraît bien plus conforme à votre goût qu'aucun de ceux qui vous ont été proposés jusqu'à présent. C'est un homme sage; si grave! et tant d'autres qualités! D'ailleurs ne m'avez-vous pas dit que c'est votre favori? Mais peut-être ne l'honorez-vous de tant d'estime que parce qu'il a celle de ma mère. Je ne doute pas qu'il ne crût gagner beaucoup au change : du moins s'il n'est pas plus imbécile que je ne le crois.

Hé! mais votre fier amant l'aurait bientôt assommé. Voilà ce que j'oubliais. Pourquoi, ma chère, suis-je incapable d'écrire sérieusement, lorsqu'il est question de cet Hickman? C'est une fort bonne espèce d'homme, après tout. Mais en est-il de parfaits? Encore une fois, c'est un de mes faibles, et un sujet que je vous donne pour gronder.

Vous me croyez fort heureuse dans le point de vue qui a rapport à lui. Comme le ridicule traitement qu'on vous fait essayer vous remplit le cœur d'amertume, vous trouvez du moins supportable ce qui serait fort éloigné de vous le paraître dans une autre situation. J'ose dire qu'avec tous vos airs graves, vous ne voudriez pas de lui pour vous-même; à moins que se présentant avec Solmes, vous ne fussiez obligée de prendre l'un des deux. C'est une épreuve à laquelle je vous mets : voyons ce que vous aurez à dire là-dessus.

Pour moi, je vous avoue que j'ai de grandes objections à faire contre Hickman. Lui et le mariage sont deux choses qui n'entrent point ensemble dans ma tête. Vous expliquerai-je librement ce que je pense de lui, c'est-à-dire de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, comme si j'écrivais à quelqu'un qui ne le connût pas? Oui, je crois que j'y suis résolue. Mais le moyen de traiter gravement ce sujet? Nous n'en sommes point encore au ton grave; et la question, de lui à moi, est de savoir si nous y serons jamais. Cependant quoique je fusse très aise de pouvoir adoucir un moment vos chagrins par mes peintures extravagantes, la plaisanterie ne s'accorde guère avec le sentiment présent d'une inquiétude aussi vive que celle que j'ai pour vous.

J'ai été interrompue, et c'est à l'occasion de l'honnête Hickman. Il était ici depuis deux heures, faisant apparemment sa cour à ma mère pour sa fille, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'être pressée en sa faveur. Il est bon que l'une supplée à l'autre; sans quoi le pauvre homme aurait trop de peine à partager ses soins, et se trouverait fatigué d'un si rude exercice.

Il était prêt à partir, ses chevaux dans la cour. Ma mère m'a fait appeler, sous prétexte d'avoir quelque chose à me dire. Elle m'a tenu en effet un discours qui ne signifiait rien, et j'ai conçu clairement que l'unique raison qu'elle avait eue de me faire descendre, était pour me rendre témoin de la bonne grâce avec laquelle il fait une révérence, et pour lui donner l'occasion de me souhaiter le bonjour. Elle sait que je n'ai pas d'empressement à le favoriser de ma présence, lorsque je suis engagée d'un autre côté. Je n'ai pu m'empêcher de prendre un air un peu froid, en m'apercevant qu'elle n'avait rien à me dire, et quelle était son intention. Elle m'a raillée de mes distractions, afin que son homme partît sans chagrin.

Il m'a fait une révérence jusqu'à terre. Il aurait voulu prendre ma main d'une des siennes; mais je n'ai pas jugé à propos de servir de pendant à son fouet, qu'il tenait de l'autre. Je l'ai retirée en la portant vers son épaule; comme si je m'étais hâtée de le soutenir, dans la crainte qu'il ne donnât du nez contre terre à force de se baisser. Eh! mon Dieu, lui ai-je dit, si vous veniez à tomber! La folle créature! a dit ma mère en souriant. Cette mauvaise plaisanterie l'a tout à fait décontenancé. Il s'est retiré en arrière, la bride en main, et toujours faisant des révérences; jusqu'à ce que rencontrant son laquais, il a pensé le renverser en se relevant. J'ai ri de tout mon cœur. Il est monté, il a piqué des deux; et pour n'avoir pas voulu me quitter des yeux, il a failli de se tuer contre la porte.

Je suis rentrée, la tête si pleine de lui qu'il faut que je reprenne mon dessein. Peut-être serai-je assez heureuse pour vous divertir un moment. Songez que je le peins du bon et du mauvais côté.

Hickman est un de ces hommes inutiles qui, pour me servir d'une de vos expressions, ont l'air affairé sans avoir jamais d'occupations sérieuses. Il est rempli de projets, dont il n'exécute jamais aucun; irrésolu, ne se tenant à rien, excepté au plaisir de me tourmenter par ses ridicules propos d'amour, dans lesquels il

est évident qu'il est soutenu par la faveur de ma mère, plutôt que par ses propres espérances, puisque jamais je ne lui en ai donné aucune.

J'en veux à son visage : quoique en général, pour un corps aussi replet, on puisse dire que la figure d'Hickman est assez bien. Ce n'est pas de beauté que je lui reproche de manquer ; car, suivant votre observation, qu'est-ce que la beauté dans un homme ? Mais avec des traits bien marqués, et une épaisse mâchoire, il n'a pas la moitié de l'air mâle qui est répandu dans l'agréable physionomie de Lovelace.

Et puis, quelle affectation de singularité dans bien des choses ! Je n'ai pas encore eu le courage de railler l'espèce d'éventail empesé qui lui pend au col, parce que ma mère trouve qu'elle lui sied bien, et que je ne voudrais pas d'ailleurs être assez libre avec lui pour lui faire connaître que je souhaiterais de le voir autrement. Si je m'expliquais là-dessus, le goût de l'homme est si bizarre, qu'en ne consultant que lui-même, il prendrait un modèle de cravate sur quelque vieux portrait du roi Guillaume, où le menton de ce prince repose comme sur un coussin.

À l'égard de son habillement, on ne saurait dire qu'il soit jamais malpropre ; mais il est quelquefois trop magnifique, et quelquefois trop simple, pour mériter le nom d'élégant. Dans ses manières ? il y a tant d'apprêt, tant de parade, qu'on les croirait de commande plutôt que familières et naturelles. Je sais que vous attribuez ce défaut à la crainte d'offenser ou de déplaire ; mais, en vérité, vos cérémonieux outrés tombent souvent dans le cas qu'ils veulent éviter.

Hickman au reste est honnête homme. Il est de très bonne famille. Son bien est considérable ; et quelque jour, voyez-vous, il peut devenir *baronnet*. Il a le cœur humain et sensible : on le dit passablement généreux, et je pourrais le dire aussi, si je voulais accepter ses présents, qu'il m'offre sans doute dans l'espérance qu'ils lui reviendront un jour, avec celle qui les aurait reçus ; méthode que tous les corrupteurs emploient avec succès, depuis l'ancien Satan jusqu'au plus vil de ses serviteurs. Cependant, pour parler le langage d'une personne que je suis faite pour respecter, c'est *un homme prudent*, c'est-à-dire un excellent économiste.

Au bout du compte, je ne saurais dire que j'aie à présent plus de goût pour un autre que pour lui, de quelque manière que j'aie pu penser autrefois.

Il n'a point la passion de la chasse; et s'il entretient une meute, il ne préfère pas, du moins, ses chiens aux créatures de son espèce. J'avoue que ce n'est pas un mauvais signe pour une femme. Il aime ses chevaux; mais sans avoir le goût des courses, qui devient un jeu de hasard. Il n'a pas plus d'inclination pour les autres jeux. Il est sobre, modeste : en un mot, il a les qualités que les mères aiment dans un mari pour leurs filles, et que les filles devraient peut-être aimer pour elles-mêmes, si elles étaient capables de juger aussi bien dans leur propre cause que l'expérience leur apprendra quelque jour à juger dans celle de leurs filles futures.

Malgré tout, pour vous parler de bonne foi, je ne crois pas que j'aime Hickman, ni qu'il m'arrive jamais de l'aimer.

C'est une chose étrange, que dans tous ces sages galants, la modestie ne puisse être accompagnée d'une vivacité décente et d'une honnête assurance; qu'ils ne sachent pas joindre à leurs bonnes qualités un certain air qui, sans être jamais séparé du respect, dans les soins qu'ils rendent à une femme, soit capable de montrer l'ardeur de leur passion plutôt que le fond doucereux de leur naturel. Qui ne sait pas que l'amour se plaît à dompter les cœurs de lion? que les femmes à qui leur conscience reproche le plus de manquer de courage désirent naturellement et sont portées à préférer l'homme qui en est le mieux partagé, comme le plus propre à leur donner la protection dont elles ont besoin? que plus elles ont de ce qu'on appellerait lâcheté dans les hommes, plus elles trouvent de charmes dans les caractères héroïques, ce qui paraît assez dans leurs lectures, où elles prennent plaisir à rencontrer des obstacles vaincus, des batailles gagnées, et cinq ou six cents ennemis terrassés par la valeur d'un seul paladin? enfin qu'elles souhaiteraient que l'homme qu'elles aiment fût un héros pour tout autre qu'elles, mais que, dans tout ce qui les regarde elles-mêmes, sa douceur et son humilité ne connussent point de bornes? Une femme a quelque raison de se glorifier de la conquête d'un cœur auquel rien n'est capable de causer de l'effroi; et de là vient trop souvent qu'un faux brave,

avec ses airs imposants, remporte les fruits qui ne devraient appartenir qu'au véritable courage.

Pour l'honnête Hickman, la bonne âme est généralement si souple, que j'ai peine à distinguer s'il y a quelque chose de marqué en ma faveur, dans les respectueux témoignages de sa soumission. Si je le maltraite, il paraît fait si naturellement pour les rebuts, il s'y attend si bien, que je suis embarrassée à le surprendre, soit que l'occasion soit juste ou non. Vous pouvez compter que souvent, lorsque je lui vois prendre un air de repentir pour des fautes qu'il n'a pas commises, je doute si je dois rire ou le plaindre.

Nous avons quelquefois pris plaisir toutes deux à nous représenter quelles doivent avoir été, dans l'enfance, les manières et la physionomie des personnes avancées en âge, c'est-à-dire à juger, par les apparences présentes, quelle figure ils devaient faire dans leur première saison. Je vais vous dire sous quel jour je vois Hickman, Solmes et Lovelace, nos trois héros, lorsque je les suppose au collège.

Solmes, je m'imagine, devait être un sale et avide petit garçon, qui tournait sans cesse autour de ses camarades, dans l'espérance de trouver quelque chose à dérober, et qui leur aurait demandé volontiers à chacun la moitié de leur pain, pour épargner le sien. Je me représente Hickman comme un grand élancé, avec la chevelure aussi plate que la physionomie, qui était harcelé et pincé de tous les autres, et qui retournait au logis le doigt dans l'œil, pour s'en plaindre à sa mère. Lovelace, au contraire, était un franc vaurien, plein de feu, de caprices et de méchanceté, qui allait à la picorée dans les vergers, qui montait par-dessus les murailles, qui courait à cheval sans selle et sans bride; un audacieux petit coquin, qui donnait des coups et qui en recevait; qui ne rendait justice à personne, et qui n'en demandait pas; qui, ayant la tête cassée dix fois le jour, disait, c'est l'affaire d'un emplâtre, ou, qu'elle se guérisse toute seule; tandis que ne pensant qu'à faire plus de mal encore, il allait s'exposer, d'un autre côté à se faire briser les os.

Les reconnaissez-vous? Je trouve que les mêmes dispositions sont crues avec eux, et les caractérisent encore avec peu d'altération. Il est bien mortifiant, ma chère, que tous les hommes soient autant d'animaux malfaisants, qui ne diffèrent que du plus au

moins, et que ce soit entre ces monstres-là que nous soyons obligées de choisir.

Mais je crains, plus que jamais, que ce ton de plaisanterie ne soit un peu hors de saison, pendant que vous gémissiez dans des circonstances si affligeantes. Si je n'ai pas réussi à vous divertir, comme je le fais quelquefois par mes impertinences, je suis inexcusable, non seulement auprès de vous, mais au tribunal même de mon propre cœur qui, malgré cette apparence de légèreté, est entièrement à vos peines. Comme cette lettre n'est qu'un tissu de folies, elle ne partira pas sans être accompagnée d'une autre, qui contiendra quelque chose de plus solide, et de plus convenable à votre malheureuse situation, c'est-à-dire au sujet présent de notre correspondance.

ANNE HOWE

Lettre 46

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Jeudi à sept heures du matin*

Ma mère et ma cousine sont parties à la pointe du jour, dans une berline à quatre chevaux, avec trois laquais derrière elles, escortées par leur intrépide écuyer, et lui par deux de ses gens, à cheval, comme leur maître. Ma mère et lui aiment la parade, lorsqu'ils sortent ensemble; c'est une espèce de compliment qu'ils se font entre eux, et qui marque du moins que l'un croit le recevoir de l'autre. Robert, qui est votre serviteur et le mien, sans avoir d'autres maîtres, est demeuré pour tout le jour à nos ordres.

Je dois commencer, ma chère, par blâmer la résolution où vous êtes de n'entrer dans aucune contestation pour vos droits. On se doit justice à soi-même comme on la doit aux autres. Je vous blâme encore plus d'avoir déclaré cette résolution à votre tante et à votre sœur. Elles n'auront pas manqué de le dire à votre père et à votre frère, qui n'ont pas assez de générosité pour n'en pas tirer avantage. Je me souviens d'avoir entendu de vous une observation, que vous teniez, disiez-vous, du docteur Lewin, à l'occasion d'un excellent prédicateur dont la conduite répondait mal à ses talents, « que pour exceller dans la spéculation et dans la pratique, il faut posséder des qualités différentes, qui ne se trouvent pas toujours réunies dans la même personne ». Je souhaiterais, ma chère, que vous qui réunissez si heureusement

la pratique à la spéculation dans tout ce qu'il y a de véritablement louable, vous fissiez ici l'application de cette maxime à vous-même. Il s'agit de l'exécution des volontés de votre grand-père : croyez-vous que parce qu'elles sont en votre faveur, vous soyez plus libre de vous en dispenser que ceux qui n'ont pas d'autre motif que leur intérêt pour les violer ?

Je sais quel est votre mépris pour les richesses ; mais vous m'avez avoué néanmoins qu'elles ont un côté par lequel vous les jugiez estimables : « C'est, disiez-vous, qu'elles donnent le pouvoir d'obliger, au lieu que leur privation impose la nécessité de recevoir des faveurs, qui ne sont quelquefois accordées qu'à regret, ou du moins de mauvaise grâce, par de petits esprits qui ne savent pas en quoi consiste le principal mérite d'un bienfait. » Réfléchissez, ma chère, sur un principe que vous n'auriez pas établi si vous ne l'aviez cru certain, et voyez comment il s'accorde avec la déclaration que vous avez faite à votre tante et à votre sœur que, fussiez-vous chassée de la maison paternelle et réduite à l'indigence, vous ne réclameriez point vos droits sur un bien qu'on ne peut vous contester. La crainte même qu'ils ont de vous y voir entrer, ne vous marque-t-elle pas que leurs mauvais traitements vous y autorisent ?

J'avoue qu'à la première lecture, j'ai été sensiblement touchée de la lettre que vous avez reçue de votre mère, avec les échantillons. Au fond néanmoins, c'est une étrange démarche de la part d'une mère car son intention n'était pas de vous insulter ; et j'ai regret qu'une si excellente femme ait pu descendre à tout l'art dont cette lettre est remplie. Il n'en paraît pas moins dans quelques-unes des conversations dont vous m'avez fait le récit. Ne voyez-vous pas, dans cette conduite forcée, ce que des esprits violents peuvent obtenir d'un caractère plus doux, par leurs sollicitations impérieuses et leurs mauvais conseils ?

Vous m'avez souvent grondée, et je m'attends à l'être encore, pour la manière libre dont je parle de quelques-uns de vos proches. Mais vos discours, ma chère, ne m'empêcheront point de vous dire qu'un sot orgueil ne mérite et ne s'attire effectivement que du mépris. La maxime est vraie ; et s'ils sont dans le cas de l'application, je ne vois aucune raison de les excepter. Je les méprise tous, à l'exception de votre mère, que je veux épargner en votre faveur. Dans les circonstances présentes, on trouverait

peut-être une raison pour la justifier. Après avoir eu tant à souffrir, depuis si longtemps, du sacrifice continu de sa propre volonté, elle peut s'imaginer plus facilement qu'une autre qu'il en doit moins coûter à sa fille pour sacrifier la sienne. Mais quand je considère qui sont les premiers auteurs de vos disgrâces, mon sang s'échauffe... et, Dieu me pardonne, je crois que si j'avais été traitée comme vous, je serais déjà madame Lovelace. Cependant, souvenez-vous, ma chère, que la même démarche dont on ne s'étonnerait pas dans une créature aussi pétulante que moi, serait inexcusable dans un caractère comme le vôtre.

Votre mère une fois entraînée contre son propre jugement, je ne suis plus surprise que votre tante Hervey ait embrassé le même parti. On sait que les deux sœurs n'ont jamais été d'avis différent. Mais je n'ai pas laissé d'approfondir la nature des obligations que M. Hervey s'est imposées, par un désordre dans ses affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à sa conduite. Bagatelle, ma chère : il s'agit seulement d'une grande partie de son bien, engagée pour la moitié de sa valeur à votre frère, sans quoi elle aurait été vendue par ses créanciers. Il est vrai qu'entre parents la faveur est assez mince, puisque votre frère n'a pas négligé ses sûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laisse pas de se trouver assujettie au moins généreux de tous les bienfaiteurs, qui en a pris droit, comme Miss Hervey me l'a dit elle-même, de traiter son oncle et sa tante avec beaucoup moins de cérémonie. La patience m'échappe. Faut-il que je donne le nom de votre frère...? Mais il le faut, ma chère, parce qu'il est né du même père que vous. Cette réflexion, j'espère, n'a rien qui vous offense.

Je regrette beaucoup que vous lui ayez écrit. C'est avoir marqué pour lui trop d'attention. C'est avoir ajouté quelque chose à l'opinion qu'il a de son importance et l'avoir excité à vous traiter plus insolemment : occasion que vous deviez être sûre qu'il ne laisserait point échapper.

Il convenait bien à ce joli personnage de chercher querelle à un Lovelace, si ce n'était pour apprendre de lui à remettre son épée au fourreau, lorsqu'il pourra la tirer par accident ! Ces insolents de commande, qui font l'épouvante des femmes, des enfants et des domestiques, sont ordinairement des poltrons entre les hommes. S'il lui arrivait de se trouver en mon chemin,

ou de me tenir en face quelques-uns des mauvais propos qui lui échappent sur mon compte et sur notre sexe, je ne balancerai pas à lui faire deux ou trois questions, dût-il porter la main sur son épée ou m'envoyer un cartel.

Je répète que c'est une nécessité pour moi de dire ce que je pense, et de l'écrire aussi. Il n'est pas mon frère. Pouvez-vous dire qu'il soit le vôtre? silence donc, si vous êtes juste, et ne vous fâchez pas contre moi. Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frère contre une véritable amie? Un frère peut manquer à l'amitié; mais un ami tiendra toujours lieu de frère. *Remarquez cela*, dirait ici votre oncle Antonin.

Je ne puis m'abaisser jusqu'à faire des réflexions particulières sur les lettres de ces pauvres espèces que vous appelez vos oncles. Cependant j'aime quelquefois aussi à me divertir de ces caractères grotesques. Mais il suffit que je les connaisse et que je vous aime. Je fais grâce à leurs absurdités.

À présent que je me suis expliquée avec tant de liberté sur des sujets *si touchants* (car je ne suis que trop persuadée qu'ils le sont pour vous), il faut que j'ajoute une réflexion, qui achèvera de m'établir dans le droit de vous corriger. Elle regardera la conduite de certaines femmes, dont vous et moi nous connaissons plus d'une, qui se laissent dépouiller de leur volonté par des airs d'arrogance et d'emportement, au lieu d'être gagnées par des tendresses et des complaisances, qui seraient du moins une sorte d'excuse pour leur folie. Je dis donc que ce faible de quelques honnêtes femmes semble montrer qu'avec plusieurs personnes de notre sexe un empire insolent réussit mieux que la douceur et la condescendance à produire de la soumission. De bonne foi, ma chère, j'ai souvent pensé que la plupart des femmes sont de vraies poupées entre les mains d'un mari; des folles outrées, et quelquefois très mauvaises, lorsqu'il a trop d'indulgence pour leurs caprices; des esclaves rampantes, si elles sont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous dispose plus naturellement à obligez que l'amour? Honneur! justice! reconnaissance! ne permettez pas qu'on puisse jamais faire ce reproche à une femme sensée!

Si je pouvais me défier que le style et le sujet de cette lettre ne vous fissent pas connaître de quelle impertinente plume elle est sortie, j'y joindrais mon nom dans toute son étendue, parce que

mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la désavouer. Mais il suffira que, sans affectation, j'en recommence bientôt une autre, et peut-être ensuite une troisième, et qu'elles partent ce soir ensemble.

A. H.

## Lettre 47

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Jeudi 23, à dix heures du matin*

L'envie me prend de différer, ou peut-être d'abandonner tout à fait, plusieurs observations que je m'étais proposées sur d'autres endroits de vos lettres pour vous informer que M. Hickman, dans son dernier voyage à Londres, eut l'occasion de se procurer quelques éclaircissements sur la vie que M. Lovelace y mène lorsqu'il y fait quelque séjour. Il se trouva *au Cocotier*<sup>1</sup>, avec deux de ses intimes amis, l'un qui se nomme Belton, l'autre Mowbray, tous deux fort libres dans leur langage, et l'air déterminé. Mais le maître du logis semblait leur marquer beaucoup de respect, et dit à Hickman, qui s'informa de leur caractère, que c'était deux personnes d'honneur.

Ils commencèrent d'eux-mêmes à parler de M. Lovelace; et quelques autres jeunes gens leur ayant demandé quand ils l'attendaient à la ville : Aujourd'hui même, répondirent-ils. La conversation continua sur ses louanges. M. Hickman s'y mêla naturellement, et leur dit qu'il avait entendu parler de M. Lovelace comme d'un gentilhomme de mérite. Dites l'homme du monde qui en a le plus, lui répondit l'un d'eux, et

1. Fameux café de Londres où les honnêtes gens se rassemblent (NDP).

comptez, Monsieur, que c'est le peindre en deux mots. Ils s'étendirent plus particulièrement sur ses bonnes qualités, dont ils paraissaient prendre beaucoup de plaisir à s'entretenir. Mais ils ne dirent pas un mot de ses mœurs. *Remarquez cela*, ma chère, dans le style de votre oncle.

M. Hickman leur dit qu'il avait la réputation d'être fort bien dans l'estime des femmes; et souriant, pour témoigner qu'il n'en avait pas plus mauvaise idée de lui, il ajouta qu'il poussait, disait-on, ses bonnes fortunes aussi loin qu'elles pouvaient aller.

Fort bien, M. Hickman! ai-je dit moi-même en l'écoutant. Tout grave et tout réservé que tu parais, il me semble que leur langage t'est assez familier. Mais je me suis bien gardée de lui communiquer ma réflexion, parce que je cherche depuis longtemps à trouver en défaut le Caton de ma mère. À la vérité, ce que j'en puis penser jusqu'à présent, c'est qu'il a des mœurs réglées, ou beaucoup d'adresse à les déguiser.

Sans doute, répondit l'un des deux, en assaisonnant sa réponse d'un jurement des plus énergétiques; eh! qui ne ferait pas de même à sa place?

J'en conviens, reprit le puritain <sup>1</sup> de ma mère; mais on assure qu'il est en traité sérieux avec une des plus belles personnes d'Angleterre.

Il y était, répondit M. Belton. Que le diable emporte la belle! (L'infâme brutal!) Elle lui faisait perdre tout son temps. Mais sa famille devrait être... (M. Hickman n'a pas voulu me répéter l'imprécation, qui était tout ce qu'il y a d'horrible) et pourra payer cher le traitement qu'elle a fait à un homme de sa naissance et de son mérite.

Peut-être l'ont-ils cru trop dissipé, répliqua M. Hickman; et j'entends parler d'eux comme d'une famille fort rangée.

Rangée? a repris l'un; c'est en parler avec honnêteté. Le diable a donc perdu son temps? Qu'il m'enlève, si j'en ai jamais entendu dire tant de bien, depuis que j'étais au collège. Et puis, c'est une famille obscure.

Voilà comme on vous traite, ma chère. Ce sont les amis de M. Lovelace. Avez-vous la bonté *de le remarquer*?

1. Secte de calvinistes rigides (NdP).

M. Hickman m'a dit bonnement que cette réponse l'avait décontenancé. Je l'ai regardé, là-dessus, entre deux yeux, et d'un air qu'il comprend à merveille. Il m'a fait le plaisir de se décontenancer encore une fois. Ne vous souvenez-vous pas, ma chère, de la bouche de qui je crois avoir entendu, à l'occasion d'un jeune homme destiné pour la robe, qui rougissait facilement lorsqu'il se trouvait dans une compagnie trop libre, « que c'était un assez mauvais signe; qu'il donnait lieu de penser que ses mœurs n'étaient pas à l'épreuve, et que ses bons sentiments venaient plutôt du hasard de l'éducation que de son choix et de ses propres principes »? C'est une jeune personne qui tenait ce langage. Et ne vous rappelez-vous pas aussi la leçon qu'elle donna au même jeune homme « de faire front au vice, et de mettre sa gloire, dans toutes sortes de compagnies, à se déclarer pour la vertu; qu'il était naturel d'éviter ou d'abandonner ce qui cause de la honte, cas peu glorieux, si c'était le sien ». Elle ajouta « que le vice est lâche, et ne manquerait pas de cacher sa tête lorsqu'il aurait en face un ennemi tel que la vertu, accompagné de présence d'esprit et du sentiment de sa propre intégrité ». Cette jeune personne, vous vous en souvenez, mettait sa doctrine dans la bouche d'un habile prédicateur, nommé le docteur Lewin, et gardait toujours la même modestie lorsqu'elle ne voulait pas qu'on prît d'elle toute l'opinion qu'elle mérite dans un âge si peu avancé.

Pour conclusion, M. Hickman, en se remettant pour la seconde fois, convint que sur tout ce qu'il avait appris à Londres, il ne pouvait se former une idée avantageuse des mœurs de M. Lovelace. Cependant ses deux intimes parlaient de quelque changement, et d'une fort bonne résolution qu'il avait prise depuis peu, et qu'ils louaient beaucoup : celle *de ne jamais faire de défi*, et *de n'en jamais refuser*. En un mot, ils parlaient de lui comme d'un très brave homme et du plus aimable compagnon du monde, qui devait faire quelque jour une figure distinguée dans son pays, parce qu'il n'y avait rien dont il ne fût capable, etc.

Je crains que ce dernier trait ne soit que trop vrai. C'est, ma chère, tout ce que M. Hickman a pu recueillir; et c'en est assez pour déterminer une âme telle que la vôtre, si elle ne l'est déjà.

Cependant, il faut dire aussi que s'il y a quelque femme au monde qui soit capable de le rappeler de ses égarements, c'est

vous. Le récit que vous m'avez fait de votre dernière entrevue m'en donne même quelque espérance. Je trouve du moins de la justice et de la raison dans tous les discours qu'il vous a tenus : et si vous devez être un jour sa femme... Mais brisons là-dessus ; car, après tout, il ne peut jamais être digne de vous.

## Lettre 48

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Jeudi, après dîner*

Une visite imprévue a détourné le cours de mes idées, et me fait changer le sujet que je m'étais proposé de continuer. Il m'est venu un homme... le seul en faveur duquel je pusse abandonner la résolution où j'étais de ne recevoir personne ; un homme que je croyais à Londres, suivant le témoignage que deux libertins de ses amis en avaient rendu à M. Hickman. À présent, ma chère, je crois m'être épargné la peine de vous dire que c'est votre agréable débauché. Notre sexe aime, dit-on, les surprises, et je voulais vous faire deviner plus longtemps de qui était la visite que j'ai reçue ; mais je me suis trahie par mon propre empressement : et puisque vous avez la découverte à si bon marché, passons tout de suite au fait.

Le motif qui l'amenait, m'a-t-il dit, était de me demander mes bons offices auprès de *ma charmante amie*, et, comme il était sûr que je connaissais parfaitement votre cœur, de savoir de moi sur quoi il pouvait compter. Il m'a touché quelque chose de votre entrevue ; mais en se plaignant du peu de satisfaction qu'il a obtenu de vous, et de la malice de votre famille, qui semble augmenter pour lui à proportion de la cruauté qu'elle exerce sur vous. Son cœur, a-t-il continué, est dans une mortelle agitation, qui vient de la crainte où il est à chaque moment d'apprendre

que vous vous soyez déclarée pour un homme méprisé de tout le monde. Il m'a fait le récit de quelques nouvelles indignités de la part de votre frère et de vos oncles. Il m'a déclaré que si vous étiez poussée malheureusement dans les bras de l'homme en faveur duquel il reçoit des traitements si peu mérités, vous seriez bientôt une des plus jeunes, comme une des plus aimables veuves d'Angleterre, et qu'il ferait rendre compte aussi à votre frère de la liberté avec laquelle il parle de lui dans toutes les occasions.

Il m'a proposé divers plans, dont il vous laisse le choix, pour vous délivrer des persécutions auxquelles vous êtes exposée. Je veux vous en apprendre un : c'est de reprendre votre terre; et, si vous trouvez des obstacles qui ne puissent être surmontés, d'accepter, comme il vous l'a proposé, l'assistance de ses tantes ou de Milord M... pour vous y établir. Il proteste que si vous prenez ce parti, il vous laissera la liberté de vous consulter vous-même, et d'attendre l'arrivée et les avis de M. Morden, pour ne vous déterminer que suivant le penchant de votre cœur, et suivant les preuves que vous aurez de la réformation dont ses ennemis prétendent qu'il a tant de besoin.

J'avais une belle occasion pour le sonder, comme vous le désiriez de M. Hickman, sur les sentiments que ses tantes et Milord conservent pour vous, depuis qu'ils ne peuvent ignorer la haine que votre famille leur porte, comme à leur neveu. J'ai saisi le moment. Il m'a fait voir quelques endroits d'une lettre de son oncle, où j'ai lu effectivement « qu'une alliance avec vous, sans autre considération que votre seul mérite, serait toujours ce qu'ils peuvent désirer de plus heureux ». Et Milord va si loin, sur ce qui faisait le sujet de votre curiosité « qu'à quelque perte, lui dit-il, que vous soyez exposée par la violence de votre famille, il l'assure que lui et ses sœurs y suppléeront, quoique la réputation d'une famille aussi opulente que la vôtre doive faire souhaiter pour l'honneur des deux parties que cette alliance se fasse avec un consentement général ». Je lui ai dit, comme je savais que vous l'en aviez assuré vous-même, que vous aviez une extrême aversion pour M. Solmes, et que si le choix dépendait de vous, votre préférence serait pour le célibat. Par rapport à lui, je ne lui ai pas dissimulé que vous aviez de grandes et justes objections à former contre ses mœurs; qu'il me paraissait fort étrange que de

jeunes gens, qui menaient une vie aussi licencieuse qu'on l'en accusait, eussent la présomption de croire que lorsque la fantaisie les prenait de se marier, la plus vertueuse et la plus digne personne de notre sexe fût justement celle qui devait leur tomber en partage; qu'à l'égard de votre terre, je vous avais fortement pressée, et je vous presserais encore de rentrer dans vos droits, mais que jusqu'à présent, vous en aviez paru fort éloignée; que vos principales espérances étaient dans M. Morden, et que j'étais trompée si vous ne vous proposiez de suspendre vos résolutions et de gagner du temps jusqu'à son retour.

Je lui ai dit qu'à l'égard de ses tragiques desseins, si l'exécution ou la menace pouvait être utile à quelqu'un, c'était à ceux qui vous persécutent, en leur fournissant un prétexte pour achever promptement leur ouvrage, et même avec l'approbation de tout le monde; puisqu'il ne devait pas s'imaginer que la voix du public pût jamais être en faveur d'un jeune homme violent, et d'une réputation médiocre sur l'article des mœurs, qui se proposerait d'enlever à une famille de quelque distinction un enfant si précieux et qui, ne pouvant obtenir la préférence sur un homme qu'elle aurait choisi, menacerait de s'en venger par la violence.

J'ai ajouté qu'il se trompait beaucoup, s'il espérait de vous intimider par ces menaces; que malgré toute la douceur qui faisait le fond de votre caractère, je ne connaissais personne qui eût plus de fermeté que vous, ni qui fût plus inflexible (comme votre famille l'avait éprouvé, et ne cesserait pas de l'éprouver, si elle continuait de vous en donner l'occasion) lorsque vous étiez bien persuadée que vous combattiez pour la vérité et la justice. Apprenez, lui ai-je dit, que Miss Clarisse Harlove, timide comme elle peut l'être quelquefois, dans les occasions où sa pénétration et sa prudence lui font voir du danger pour ce qu'elle aime, est au-dessus de la crainte dans celles où son honneur et la véritable dignité de son sexe lui paraissent intéressés. En un mot, Monsieur, vous vous flatteriez en vain de pousser Miss Clarisse Harlove par l'effroi à la moindre démarche qui soit indigne d'une âme supérieure.

Il était si éloigné, m'a-t-il dit, de penser à vous intimider qu'il me conjurait de ne pas vous dire un mot de ce qui lui était échappé avec moi : « S'il avait pris un air de menace, je devais le pardonner à la chaleur de son sang, qui bouillonnait de la seule

idée de vous perdre pour toujours, et de vous voir précipitée dans les bras d'un homme que vous haïssez. Dans une si horrible supposition, il avouait que la considération du public serait peu capable de l'arrêter, surtout lorsque les menaces présentes de quelques personnes de votre famille, et le triomphe qu'ils feraient alors éclater, exciteraient et justifieraient également sa vengeance. »

Tous les pays du monde, a-t-il ajouté, étaient égaux à ses yeux. Il n'y mettait de différence que par rapport à vous; et dans quelque résolution que son désespoir pût l'engager, s'il avait le malheur de vous perdre, il n'avait rien à redouter des lois de sa patrie.

Je n'ai point aimé l'air dont il m'a tenu ce discours. Cet homme, ma chère, est capable des plus grandes témérités.

Comme je n'ai pas manqué de lui en faire un reproche fort vif, il s'est efforcé de tempérer un peu cette furie, en me disant que pendant que vous demeurerez fille, il souffrira toutes sortes d'indignités de la part de vos proches; mais que si vous vous déterminiez à vous mettre à couvert dans quelque lieu convenable (en supposant que vous n'avez point de goût pour la protection de son oncle et de ses tantes, il m'a insinué adroitement celle de ma mère), ou si vous preniez le parti de vous retirer à Londres dans quelque maison d'ami dont il n'approcherait pas sans votre permission, et d'où vous pourriez composer avec votre famille, il aurait l'esprit absolument tranquille; et, comme il l'avait déjà dit, il attendrait patiemment le retour de M. Morden, et la décision de son sort. Il connaissait si bien, m'a-t-il dit encore, l'entêtement de votre famille, et le fond qu'elle fait sur votre naturel et sur vos principes, qu'il tremblera pour vous aussi longtemps que vous serez exposée au double pouvoir de leurs persuasions et de leurs menaces.

Notre conversation a duré beaucoup plus longtemps; mais le reste ne m'ayant paru qu'une répétition de ce qu'il vous a dit dans votre dernière entrevue, je m'en rapporte à votre mémoire.

Si vous me demandez mon sentiment, je crois, ma chère, qu'il vous importe plus que jamais de vous rendre indépendante. Tout, alors, s'arrange comme de soi-même. Lovelace est un homme violent. Je souhaiterais, au fond, que vous pussiez vous délivrer de lui comme de Solmes. Une fois hors des mains de

votre frère et de votre sœur, vous examinerez ce qui convient à votre devoir et à vos inclinations. Si votre famille persiste dans son ridicule système, je suis d'avis de ne pas négliger l'ouverture de Lovelace; et je prendrai la première occasion pour sonder là-dessus ma mère. De votre côté, expliquez-moi nettement vos idées sur la proposition de rentrer dans vos droits, car je me joins à lui pour vous en presser. Essayez du moins ce que cette demande peut produire. Demander, ce n'est pas intenter un procès. Mais quelque parti que vous preniez, gardez-vous absolument de répéter que vous ne réclamerez point vos droits. Si la persécution continue, vous n'aurez que trop de raisons de penser autrement. Laissez-les dans la crainte de vous voir changer de disposition. Vous voyez que pour avoir déclaré que vous n'useriez pas du pouvoir qu'ils vous connaissent, vous n'en êtes pas mieux traitée. Il me semble qu'il ne devrait pas être nécessaire de vous le dire. Bonsoir, ma très chère et très aimable amie.

ANNE HOWE

Lettre 49

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mercredi au soir, 22 de mars*

J'apprends de Betty que sur le rapport de ma tante et de ma sœur, tous mes parents assemblés ont pris contre moi une résolution unanime. Vous la trouverez dans une lettre de mon frère que je viens de recevoir, et que je vous envoie. Mais je suis bien aise qu'elle me revienne, aussitôt que vous l'aurez lue. Elle peut m'être nécessaire dans la suite de ces démêlés.

Miss Clary,

Je reçois ordre de vous déclarer que mon père et mes oncles ayant appris de votre tante Hervey ce qui s'est passé entre elle et vous, et de votre sœur le traitement qu'elle a essuyé de votre part; ayant rappelé tout ce qui s'est passé entre votre mère et vous; ayant pesé toutes vos raisons et toutes vos offres; ayant considéré leurs engagements avec M. Solmes, la patience de cet honnête homme, son extrême affection pour vous, et le peu de facilité que vous lui avez donné vous-même pour vous faire connaître son mérite et ses propositions; ayant considéré de plus deux autres points : savoir, l'autorité paternelle, ouvertement offensée, et les instances continuelles de M. Solmes (quoique vous les ayez si peu méritées) pour vous faire délivrer d'une

prison à laquelle il veut bien attribuer l'aversion que vous marquez pour lui, n'y pouvant donner d'autre explication, lorsque vous avez assuré votre mère que vous avez le cœur libre, ce qu'il est porté à croire, et ce que je vous avoue néanmoins que personne ne croit que lui; que pour toutes ces raisons, dis-je, il a été résolu que vous irez chez votre oncle Antonin. Préparez-vous au départ. Vous ne serez pas avertie du jour longtemps auparavant, et vous en comprenez les raisons.

Je vous apprendrai honnêtement les motifs de cette résolution; il y en a deux : l'un, pour s'assurer que vous n'entretenez plus de correspondance illicite, car on sait de madame Howe que vous êtes en commerce de lettre avec sa fille, et peut-être avec quelque autre, par son entremise; le second, pour vous mettre en état de recevoir les visites de M. Solmes, que vous avez jugé à propos de refuser ici, et pour vous donner le moyen, dont vous vous êtes privée jusqu'à présent, de connaître quel homme, et quels avantages, votre obstination vous a fait rejeter.

Si quinze jours de conversation avec M. Solmes, et tout ce que vos amis ne cesseront point de vous représenter en sa faveur, n'empêchent pas que vous ne demeuriez endurcie par vos correspondances clandestines, vous convaincrez tout le monde que *l'amor omnibus idem* de Virgile (pour l'intelligence duquel je vous renvoie à votre traduction des *Géorgiques* par Dryden) se vérifie dans vous, comme dans tout le reste de la *création animale*, et que vous ne pouvez ou vous ne voulez pas renoncer à votre prévention en faveur du sage, du vertueux, du pieux Lovelace. (Je fais, voyez-vous, tous mes efforts pour vous plaire!) Alors on examinera s'il convient de satisfaire cet honorable caprice, ou de vous abandonner pour toujours.

Comme votre départ est une chose réglée, on espère que vous vous y déterminerez de bonne grâce. Votre oncle n'épargnera rien pour vous faire trouver de l'agrément dans sa maison. Mais, à la vérité, il ne vous promettra pas de tenir toujours le pont levé.

Les personnes que vous verrez, outre M. Solmes, seront : moi-même, si vous m'accordez tant d'honneur, votre sœur et, suivant la conduite que vous tiendrez avec M. Solmes, votre tante Hervey et votre oncle Jules. Cependant les deux derniers pourront bien se dispenser de vous voir, si vous leur faites craindre d'être fatigués par vos *invocations plaintives*. Betty Barnes est

nommée pour vous servir. Et je dois vous dire, Miss, que votre dégoût pour cette honnête fille ne nous donne pas plus mauvaise opinion d'elle; quoique dans le désir qu'elle aurait de vous obliger, elle regarde comme un malheur de vous déplaire. On vous demande un mot de réponse, pour savoir si vous êtes disposée à partir de bonne grâce. Votre indulgente mère m'ordonne de vous assurer, de sa part, que les visites de M. Solmes, pendant quinze jours, sont aujourd'hui tout ce qu'on exige de vous.

Je suis, comme il vous plaira de le mériter, votre, etc.,

JAMES HARLOVE.

Ainsi, ma chère, voilà le chef-d'œuvre de la politique de mon frère. Consentir *de bonne grâce* à me rendre chez mon oncle, pour y recevoir ouvertement les visites de M. Solmes. Une chapelle, une maison écartée. Toute correspondance impossible avec vous. Nulle ressource pour la fuite, si l'on employait la violence pour me lier avec un homme odieux.

Quoiqu'il fût assez tard lorsque j'ai reçu cette insolente lettre, j'ai fait sur-le-champ ma réponse, afin que mon frère la puisse recevoir demain à son réveil. Vous en trouverez ici la copie, et vous y verrez combien j'ai été choquée de son outrageante érudition, et de ses *invocations plaintives*. D'ailleurs, comme l'ordre de me tenir prête à partir est au nom de mon père et de mes oncles, le juste ressentiment que je marque est en même temps un petit trait de l'art dont on m'accuse, pour justifier mon refus, que mon frère et ma sœur ne manqueraient pas de faire passer pour un acte de révolte. Il est clair pour moi, ma chère, qu'ils ne croiraient avoir obtenu que la moitié de ce qu'ils se proposent, en me forçant d'épouser Solmes, s'ils ne me faisaient pas perdre entièrement la faveur de mon père et de mes oncles.

Trois lignes, mon frère, suffisaient pour m'informer de la résolution de mes amis; mais vous auriez manqué l'occasion d'étaler votre pédanterie par une si infâme allusion au vers de Virgile. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que si l'humanité a fait une partie de vos études au collège, elle n'a pas trouvé dans vous un esprit propre à recevoir ses impressions. Je vois que mon sexe,

et la qualité de sœur, ne sont pas des titres qui me donnent droit à la moindre décence de la part d'un frère qui paraît s'être plutôt appliqué à cultiver ses mauvaises qualités naturelles, qu'aucune de ces dispositions à la politesse que la naissance doit donner indépendamment de l'éducation.

Je ne doute pas que cet exorde ne vous déplaise ; mais comme vous vous l'êtes attiré justement, mon inquiétude là-dessus diminuera d'autant plus de jour en jour que je vous vois chercher à faire briller votre esprit aux dépens de la justice et de la compassion. Je suis lasse enfin de souffrir des mépris et des imputations qui conviennent moins à un frère qu'à personne ; et j'ai, Monsieur, une grâce particulière à vous demander : c'est d'attendre, pour vous mêler du soin de me chercher un mari, que j'aie la présomption de proposer une femme pour vous. Pardonnez, s'il vous plaît ; mais je ne puis m'empêcher de croire que si j'avais l'art de mettre mon père de mon côté, mes droits seraient les mêmes à votre égard que ceux que vous vous attribuez sur moi.

Quant à l'information que vous me donnez par votre lettre, je suis disposée, comme je le dois, à recevoir tous les ordres de mon père, mais cette déclaration néanmoins venant d'un frère qui a fait éclater depuis peu tant d'animosité contre moi, sans autre raison que celle de se trouver une sœur de trop pour son propre intérêt, je me crois en droit de conclure qu'une lettre telle que vous me l'avez envoyée, est uniquement de vous ; et de vous déclarer à mon tour qu'aussi longtemps que j'en aurai cette opinion, il n'y aura point de lieu où je puisse aller volontairement, ni même sans violence, pour y recevoir les visites de M. Solmes.

Je crois mon indignation si juste, pour l'honneur de mon sexe comme pour le mien, que dans la profession que je fais de ne pas déguiser mes sentiments, je vous déclare aussi que je ne recevrai plus de vos lettres, si je n'y suis obligée par une autorité à laquelle je ne disputerai jamais rien, excepté dans un cas où mon bonheur pour l'avenir et pour la vie présente est également intéressé ; et si j'avais le malheur de tomber dans ce cas, je serais sûre que la rigueur de mon père viendrait moins de lui-même que de vous, et des spécieuses absurdités de vos ambitieux systèmes.

Irritée comme je le suis, j'ajouterai qu'en me supposant même aussi perverse et aussi obstinée que je me l'entends reprocher, on ne m'aurait jamais traitée si cruellement. Consultez votre cœur,

mon frère; dites à qui j'en ai l'obligation; et voyez de quoi je suis coupable, pour mériter tous les maux que vous avez fait tomber sur moi.

CL. HARLOVE

Lorsque vous aurez lu cette réponse, vous me direz, ma chère, ce que vous pensez de moi. Il me semble que je ne profite pas mal de vos leçons.

## Lettre 50

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi matin, 23 de mars*

Ma lettre a causé bien du trouble. Personne n'avait quitté le château cette nuit. On avait souhaité que mes oncles fussent présents, pour donner leur avis sur ma réponse, si je refusais de me soumettre à des ordres qu'on croyait si raisonnables. Betty raconte que mon père, dans sa première fureur, parlait de monter à ma chambre et de me chasser sur-le-champ de sa maison. On n'a pu le retenir qu'en lui faisant entendre que c'était répondre à mes vues perverses, et m'accorder ce qui faisait sans doute l'objet de tous mes désirs. Enfin ma mère et ma tante ayant représenté qu'au fond j'avais été blessée par les premières mesures, on a conclu que mon frère m'écrirait d'un style plus modéré; et comme j'ai déclaré que sans le commandement d'une autorité supérieure je ne recevrais plus de ses lettres, ma mère a pris la peine d'écrire les deux lignes suivantes, pour tenir lieu d'adresse :

« Clary, recevez et lisez cette lettre avec la modération qui convient à votre sexe, à votre caractère, à votre éducation et au

respect que vous nous devez. Vous y ferez une réponse, adressée à votre frère. »

CHARLOTTE HARLOVE

*Jeudi matin*

J'écris encore une fois, malgré l'impérieuse défense de ma petite sœur. Votre mère le veut absolument, pour vous ôter tout prétexte d'excuse, si vous persistez dans votre perversité<sup>1</sup>.

Je crains bien, Miss, que ce mot ne m'attire le nom de *pédant*. On veut flatter jusqu'à la moindre apparence de cette délicatesse qui vous faisait admirer de tout le monde... avant que vous eussiez connu Lovelace. Cependant j'avouerai sans peine, puisque votre mère et votre tante le désirent (elles auraient du penchant à vous favoriser si vous ne leur en ôtiez le pouvoir), que je puis m'être attiré votre réponse par quelques expressions peu ménagées. Remarquez néanmoins qu'elles la trouvent très *indécente*. Vous voyez, Miss, que je m'essaie à prendre un langage *poli*, lorsque vous paraissez l'abandonner. Voici de quoi il est question.

On vous prie, on vous demande en grâce, on vous supplie (lequel de ces termes trouvez-vous agréable, Miss Clary?) de ne pas faire difficulté d'aller chez votre oncle Antonin. Je vous répète de bonne foi que c'est dans les vues que je vous ai expliquées par ma dernière; sans quoi il est à présumer qu'on n'aurait pas besoin de *vous prier*, de *vous demander en grâce*, de *vous supplier*. C'est une promesse qu'on a faite à M. Solmes, qui ne cesse point d'être votre avocat, et qui s'afflige de vous voir renfermée, parce qu'il regarde cette contrainte comme la source de votre aversion pour lui. S'il ne vous trouve pas mieux disposée en sa faveur, lorsque vous serez délivrée de ce que vous nommez votre prison, il prendra le parti de renoncer à vous, quelque peine qu'il lui en puisse coûter. Il vous aime trop; et c'est en quoi il me

1. Ce mot n'est pas plus anglais que français pour signifier *obstination*. Il est purement *latin* (NdP).

semble qu'on pourrait douter de son jugement, auquel vous n'avez pas rendu d'ailleurs assez de justice.

Consentez donc, pendant quinze jours seulement, à recevoir ses visites. Votre éducation (vous m'avez si bien parlé de la mienne!) ne doit vous permettre aucune incivilité pour personne. J'espère qu'il ne sera pas le premier homme (à l'exception de moi néanmoins) que vous voulussiez traiter grossièrement, par la seule raison qu'il est estimé de toute votre famille. Je suis tout ce que vous avez dessein de faire de moi, un ami, un frère, un serviteur. Mon regret est de ne pouvoir pousser la politesse encore plus loin, pour une sœur si polie, si délicate!

JAMES HARLOVE

P.S. Il faut m'écrire encore; du moins si votre bonté vous fait condescendre à nous honorer d'une réponse. Votre mère ne veut point être troublée par vos inutiles *invocations* : le voilà encore, Mademoiselle Clary, ce malheureux terme qui vous déplaît. Répétez le nom de *pédant* à votre frère.

*À monsieur Harlove le fils,*

*Jeudi 23 de mars*

Permettez, mes très chers et très honorés père et mère, que ne pouvant obtenir l'honneur de vous écrire directement, je vous dérobe un moment d'audience par cette voie; du moins, si ma lettre trouve le chemin ouvert jusqu'à vous. Qu'il me soit permis de vous assurer qu'il n'y a qu'un invincible dégoût qui puisse me donner de l'opposition à vos volontés. Que sont les richesses, comparées au bonheur? Pourquoi vouloir que je sois livrée cruellement à un homme pour lequel je ne sens que de l'aversion? Qu'il me soit permis de répéter que la religion même me défend d'être à lui : j'ai de trop hautes idées des devoirs du mariage. Lorsque je prévois une vie misérable; lorsque mon cœur y est moins intéressé que mon âme, mon bonheur présent moins que mon bonheur futur, pourquoi m'ôterait-on la liberté du refus? Cette liberté est tout ce que je demande.

Il me serait aisé d'accorder quinze jours à la conversation de M. Solmes, quoiqu'il ne m'en fût pas moins impossible de sur-

monter mon dégoût. Mais une maison écartée, une chapelle, et le peu de compassion que j'ai trouvé jusqu'à présent dans mon frère et ma sœur, sont capables de m'inspirer d'étranges craintes; et comment mon frère peut-il dire qu'à la prière de M. Solmes, ma prison finira chez mon oncle, lorsqu'elle doit devenir plus étroite que jamais? Ne me menace-t-on pas de tenir le pont fermé? Aurai-je un père et une mère auxquels je puisse appeler en dernier ressort?

Je vous conjure de ne pas remettre à un frère et à une sœur votre autorité sur votre malheureuse fille; à un frère et une sœur qui m'accablent de duretés et de reproches, et qui s'attachent, comme je n'ai que trop de raisons de le craindre, à vous représenter sous de fausses couleurs mes discours et ma conduite; sans quoi, il serait impossible qu'ayant toujours eu tant de part à votre faveur, je fusse tombée si bas dans votre estime.

Tous mes vœux se réduisent à une seule grâce. Permettez-moi, ma chère mère, de travailler sous vos yeux, comme une de vos femmes; et vous vous convaincrez par vous-même que ce n'est ni caprice ni prévention qui me gouverne. Que du moins je ne sois pas chassée de votre maison! M. Solmes peut aller et venir, suivant les désirs de mon père. Je ne demande que la liberté de me retirer lorsqu'il paraîtra, et j'abandonne le reste à la Providence.

Pardonnez, mon frère, s'il y a quelque apparence d'art dans la voie que je prends pour m'adresser à un père et une mère, lorsqu'il m'est défendu de leur écrire et de m'approcher d'eux. Il est bien dur pour moi d'être réduite à cette ressource. Pardonnez aussi, avec la générosité d'un cœur noble et la tendresse qu'un frère doit à sa sœur, une franchise que j'ai peut-être poussée trop loin dans ma dernière lettre. Quoique depuis quelque temps vous m'avez fait attendre de vous peu de faveur et de compassion, je ne laisse pas de vous demander ces deux sentiments, parce que je n'ai pas mérité que vous me les refusiez. Vous n'êtes que mon frère, aussi longtemps que, grâce au Ciel! mon père et ma mère vivent pour le bonheur de leur famille; mais je suis persuadée que vous avez le pouvoir de rendre la paix à votre malheureuse sœur.

CL. HARLOVE

Betty m'est venue dire que mon frère a déchiré ma lettre, et qu'il se propose de me faire une réponse capable de me réduire au silence; d'où je dois conclure que j'aurais pu toucher le cœur de quelqu'un, si le sien avait moins de dureté. Que le Ciel lui pardonne!

Lettre 51

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Jeudi au soir, 23 de mars*

Je vous envoie la lettre dont j'étais menacée, et qui vient d'être remise entre mes mains. Mon frère, ma sœur, mon oncle Antonin et M. Solmes sont ensemble, me dit-on, à relire la copie, avec toute la joie d'un triomphe, comme une pièce victorieuse à laquelle ils ne craignent point de réponse.

Si je vous écris encore une fois, mon inflexible sœur, c'est pour vous faire savoir que la jolie invention que vous avez employée, pour faire passer vos pathétiques lamentations par mes mains jusqu'à mon père et ma mère, n'a pas eu l'effet que vous espériez. Je vous assure que votre conduite n'a pas été représentée sous de fausses couleurs. Il n'en est pas besoin. Votre mère, qui est si ardente à saisir l'occasion d'expliquer favorablement tout ce qui vient de vous, s'est vue forcée, comme vous ne l'ignorez pas, de vous abandonner entièrement. Ainsi l'expédient de travailler sous ses yeux est tout à fait inutile. Vos *ruses plaintives* lui sont insupportables : c'est par ménagement pour elle qu'il vous est défendu de paraître en sa présence ; et vous n'y reparâitez jamais qu'aux conditions qu'il lui plaira de vous imposer.

Il s'en est peu fallu que vous n'ayez fait une dupe de votre tante Hervey. Elle ne descendit hier de chez vous que pour plaider en votre faveur. Mais lorsqu'on lui eut demandé ce qu'elle avait obtenu de vous, elle regarda autour d'elle, sans avoir rien à répondre. Votre mère, surprise aussi par le tour d'adresse que vous avez joué sous mon nom (car ne me défiant pas de votre ingénieux subterfuge, j'ai commencé à lire la lettre) a voulu absolument qu'elle fût lue jusqu'au bout, et s'est écriée d'abord, en se tordant les mains, que sa Clary, sa chère fille, ne devait pas être forcée. Mais lorsqu'on lui a demandé si elle souhaitait pour son gendre un homme qui brave toute la famille, et qui a versé le sang de son fils, et ce qu'elle avait obtenu de sa fille bien-aimée qui fût capable de lui inspirer ce mouvement de tendresse, surtout après avoir été trompée par les apparences d'une fausse liberté de cœur, elle n'a fait que jeter aussi les yeux autour d'elle. Alors, loin de prendre parti pour une rebelle, elle s'est confirmée dans la résolution de faire valoir son autorité.

On s'imaginerait, mon enfant, que vous avez une fort haute idée des devoirs du mariage; et j'engagerais ma vie néanmoins que, semblable à toutes les autres femmes, dont j'excepte une ou deux que j'ai l'honneur de connaître, vous irez promettre à l'église ce que vous oublierez en sortant, pour ne vous en souvenir de votre vie. Mais, doux enfant (comme votre digne maman Norton vous appelle)! pensez un peu moins à l'état conjugal, du moins jusqu'à ce que vous y soyez arrivée, et remplissez un peu mieux vos devoirs de fille. Comment pouvez-vous dire que tout le mal sera pour vous, tandis que vous en faites tomber une si grande partie sur votre père et votre mère, sur vos oncles, sur votre tante, sur moi et sur votre sœur, qui vous avons aimée si tendrement depuis près de dix-huit ans que vous êtes au monde?

Si je ne vous ai donné lieu, dans ces derniers temps, de faire beaucoup de fond sur ma faveur et ma compassion, c'est que, dans ces derniers temps, vous avez peu mérité l'une ou l'autre. Je ne comprends point votre idée, maligne petite folle que vous êtes, lorsque, ajoutant que je ne suis que votre frère (degré de parenté fort léger apparemment pour vous), vous prétendez qu'il n'en dépend pas moins de moi de vous rendre cette paix, qui est entre vos mains quand vous voudrez la devoir à vous-même.

Vous demandez pourquoi l'on vous ôte la liberté de refuser? C'est, jolie petite Miss, parce qu'on est persuadé qu'elle serait bientôt suivie de la liberté de choisir. Le misérable, à qui vous avez donné votre cœur, ne cesse de le dire ouvertement à tous ceux qui veulent l'entendre. Il se vante que vous êtes à lui; et la mort est ce qu'il promet à quiconque entreprendra de lui enlever sa proie. C'est précisément ce point que nous pensons à lui disputer. Mon père, croyant pouvoir s'attribuer les droits de la nature sur un de ses enfants, est absolument déterminé à les soutenir : et je vous demande à vous-même ce qu'il faut penser d'un enfant qui donne la préférence à un vil libertin sur son père.

Voilà le jour dans lequel tout ce débat doit être placé. Rougissez donc, délicatesse! qui ne peut souffrir la citation du poète. Rougissez, modestie virginale! et, si vous êtes capable de conviction, Miss Clary, rendez-vous à la volonté de ceux à qui vous devez l'être, et demandez à tous vos amis l'oubli et le pardon d'une révolte sans exemple.

Ma lettre est plus longue que je ne me proposais de vous en écrire jamais, après l'insolence que vous avez eue de me le défendre. Mais je reçois la commission de vous déclarer que tous vos amis sont aussi las de vous tenir renfermée que vous de l'être. Préparez-vous donc à vous rendre dans peu de jours chez votre oncle Antonin, qui, malgré vos craintes, fera lever son pont lorsqu'il le voudra, qui recevra chez lui des compagnies de son goût, et qui ne fera pas démolir sa chapelle pour vous guérir de l'aversion que vous commencez à prendre pour les lieux destinés au service divin : idée d'autant plus folle que, si nous voulions employer la force, votre chambre serait aussi propre que tout autre lieu pour la cérémonie.

Vos préventions contre M. Solmes vous ont malheureusement aveuglée. La charité nous oblige de vous ouvrir les yeux. Cet honnête homme ne paraît méprisable qu'à vous; et dans un provincial qui est trop sensé pour vouloir faire le petit maître, je ne vois point ce qu'il y a de plus à désirer du côté des manières. À l'égard de son naturel, il faut que vous le connaissiez mieux pour en juger.

Enfin, je vous conseille de vous disposer de bonne heure à partir; autant pour votre propre commodité, que pour faire voir à vos amis qu'il y a du moins quelque chose en quoi vous n'êtes pas

fâchée de les obliger. Vous me compterez parmi eux quand il vous plaira de le mériter, *quoique je ne sois que votre frère*,

JAMES HARLOVE.

P.S. Si vous êtes disposée à recevoir M. Solmes et à lui faire quelques excuses de votre conduite passée, pour vous mettre en état de le voir ensuite dans quelque autre lieu avec moins d'embarras, il se rendra où vous le jugerez à propos. Si vous souhaitiez aussi de lire les articles, avant qu'on vous les présente pour vous les faire signer, on vous les enverra sur-le-champ. Qui sait s'ils ne vous aideront pas à forger quelque nouvelle objection? Votre cœur est libre, vous savez. Il faut bien qu'il le soit, car ne l'avez-vous pas dit à votre mère? Et la *pieuse Clarisse* serait-elle capable d'une imposture?

Je ne vous demande point de réponse. Il n'en est pas besoin. Cependant je vous demande, Miss, si vous n'avez plus d'offres à proposer?

La fin de cette lettre m'a piquée si vivement, quoiqu'elle puisse avoir été ajoutée sans la participation des autres, que j'ai pris aussitôt ma plume dans l'intention d'écrire à mon oncle Jules pour lui demander, suivant votre avis, que ma terre me soit rendue. Mais le courage m'a manqué, lorsque je suis venue à faire réflexion que je n'ai pas un ami qui soit propre à me soutenir, et que cette démarche ne servirait qu'à les irriter sans répondre à mes vues. Oh! si M. Morden était ici!

N'est-il pas bien cruel pour moi, qui me croyais, il n'y a pas longtemps, chérie de tout le monde, de n'avoir personne qui puisse parler en ma faveur, prendre mes intérêts, ou m'accorder un asile, si je me trouvais dans la nécessité d'en chercher! moi, qui ai eu la vanité de penser que j'avais autant d'amis que je connaissais de personnes, et qui me flattais même de n'en être pas tout à fait indigne, parce que, dans l'un et l'autre sexe, dans toutes sortes d'états, entre les pauvres comme parmi les riches, tout ce qui porte l'image de mon auteur avait sa juste part à ma tendre affection! Plût au Ciel, ma chère, que vous fussiez mariée! Peut-être M. Hickman se laisserait-il engager par votre prière à m'accorder sa protection jusqu'à la fin de cet orage.

D'un autre côté, ce serait l'exposer à quantité d'embarras et de dangers, ce que je ne voudrais pas pour tous les avantages du monde.

Je ne sais ce que je dois faire. Non, je ne le sais pas. J'en demande pardon au Ciel, mais je sens que ma patience est épuisée. Je souhaiterais... hélas! j'ignore ce que je puis souhaiter sans crime. Cependant je souhaiterais qu'il plût à Dieu de m'appeler à lui dans sa miséricorde : je n'en ai plus à me promettre ici-bas. Qu'est-ce que ce monde! Qu'offre-t-il à désirer! Les biens dont nous avons l'espérance sont si mêlés qu'on ne sait de quel côté doivent tomber les désirs. La moitié du genre humain sert à tourmenter l'autre, et souffre elle-même autant de tourment qu'elle en cause. C'est particulièrement le cas où je suis, car, en me rendant malheureuse, mes proches ne travaillent pas pour leur propre bonheur; à l'exception néanmoins de mon frère et de ma sœur, qui paraissent y trouver leurs délices, et jouir de tout le mal qu'ils me font.

Mais il est temps d'abandonner la plume, puisque au lieu d'encre il n'en coule que du fiel.

Lettre 52

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Vendredi, à 6 heures du matin*

Mademoiselle Betty m'apprend qu'on ne s'entretient que de mon départ. Elle a reçu ordre, dit-elle, de se tenir prête à partir avec moi; et sur quelques marques d'aversion que j'ai données pour ce voyage, elle a eu l'audace de me dire que m'ayant quelquefois entendue vanter la situation *romanesque* du château de mon oncle, elle est surprise de me voir cette froideur pour une maison si conforme à mon goût.

Je lui ai demandé si cette insolence venait d'elle-même, ou si c'était une observation de sa maîtresse?

Elle m'a causé bien plus d'étonnement par sa réponse : c'était une chose bien dure, m'a-t-elle dit, qu'il ne pût sortir un bon mot de sa bouche, sans qu'on lui en dérobat l'honneur.

Comme il m'a paru qu'effectivement elle croyait avoir dit quelque chose d'admirable, sans en sentir la hardiesse, j'ai pris le parti de ne pas relever son impertinence. Mais, au fond, cette créature m'a causé quelquefois de l'étonnement par ses effronteries; et depuis qu'elle est auprès de moi, j'ai trouvé, dans son audace, plus d'esprit que je ne l'en avais jamais soupçonnée. C'est une marque que l'insolence est son talent, et que la

fortune, en la plaçant au service de ma sœur, ne l'a pas traitée avec autant de faveur que la nature, qui l'a rendue plus propre à être sa compagne. Il me vient quelquefois à l'esprit que moi-même, la nature m'a plutôt faite pour les servir toutes deux, que pour être la maîtresse de l'une ou la sœur de l'autre; et, depuis quelques mois, la fortune m'a traitée comme si elle était de la même opinion.

*Vendredi, à dix heures*

En allant tout à l'heure à ma volière, j'ai entendu mon frère et ma sœur qui riaient de toute leur force avec leur Solmes, et qui semblaient jouir de leur triomphe. La grande charmille, qui sépare la cour du jardin, les empêchait de me voir.

Il m'a paru que mon frère venait de leur lire sa dernière lettre : démarche fort prudente! et qui s'accorde fort bien, direz-vous, avec toutes leurs vues, de me faire la femme d'un homme auquel ils découvrent ce qu'un peu de bonté devrait leur faire cacher soigneusement dans cette supposition, pour l'intérêt de ma tranquillité future. Mais je ne puis douter qu'ils ne me haïssent au fond du cœur.

Assurément, lui disait ma sœur, vous l'avez réduite au silence. Il n'était pas besoin de lui défendre de vous écrire. Je parierais qu'avec tout son esprit, elle n'entreprendra pas de répliquer.

À la vérité, lui a répondu mon frère (avec un air de vanité scolastique dont il est rempli, car il se regarde comme l'homme du monde qui écrit le mieux), je crois lui avoir donné le coup de grâce. Qu'en dites-vous, M. Solmes?

Votre lettre me paraît sans réplique, lui a dit Solmes; mais ne servira-t-elle pas à l'aigrir encore plus contre moi? Soyez sans crainte, a répondu mon frère, et comptez que nous l'emporterons, si vous ne vous laissez pas le premier. Nous sommes trop avancés pour jeter les yeux en arrière. M. Morden doit arriver bientôt. Il faut finir avant son retour, sans quoi elle sortirait de notre dépendance.

Comprenez-vous, chère Miss Howe, la raison qui les porte à se presser?

M. Solmes a déclaré qu'il ne manquerait point de constance, aussi longtemps que mon frère soutiendrait son espoir, et que mon père demeurerait ferme.

Ma sœur a dit à mon frère qu'il m'avait battue admirablement sur le motif qui m'obligeait de converser avec M. Solmes; mais que les fautes d'une fille perverse ne devaient pas lui faire étendre ses railleries sur tout le sexe.

Je suppose que mon frère a fait quelque réponse vive et pleine de sel, car lui et M. Solmes en ont beaucoup ri, et Bella, qui en riait aussi, l'a traité d'impertinent; mais je n'ai pu rien entendre de plus, parce qu'ils se sont éloignés.

Si vous croyez, ma chère, que leurs discours ne m'ont pas fort échauffé l'esprit, vous vous trouverez trompée en lisant la lettre suivante, que j'ai écrite à mon frère, tandis que ma bile était allumée. Ne me reprochez plus, je vous prie, trop de patience et de douceur.

*À monsieur Harlove, le fils*

*Vendredi matin*

Si je gardais le silence, Monsieur, sur votre dernière lettre, vous en pourriez conclure que je consens à me rendre chez mon oncle aux conditions que vous m'avez prescrites. Mon père disposera de moi comme il lui plaît. Il peut me chasser de sa maison, s'il le juge à propos, ou vous charger de cette commission. Mais, quoique je le dise à regret, il me paraîtrait fort dur d'être menée malgré moi dans la maison d'autrui, lorsque j'en ai moi-même une où je puis me retirer.

Vos persécutions, et celles de ma sœur, ne me feront pas naître la pensée de me remettre en possession de mes droits, sans la permission de mon père. Mais si je ne dois pas faire un plus long séjour ici, pourquoi ne me serait-il pas permis d'aller dans ma terre? Je m'engagerai volontiers, si cette faveur m'est accordée, à ne recevoir aucune visite qu'on puisse désapprouver. Je dis *cette faveur*, et je suis prête à la recevoir à ce titre; quoique le testament de mon grand-père m'en ait fait un droit.

Vous me demandez, d'un air assez indécent pour un frère, si je n'ai pas quelques nouvelles offres à proposer? J'en ai trois ou

quatre, depuis votre question ; et je les crois effectivement nouvelles, quoique j'ose dire qu'au jugement de toute personne impartiale que vous ne préviendrez pas contre moi, les anciennes ne devaient pas être rejetées. C'est du moins ce que je pense : pourquoi ne l'écrirais-je pas ? Vous n'avez pas plus de raison pour vous offenser de cette liberté, surtout lorsque dans votre dernière lettre vous paraissez faire gloire d'avoir engagé ma mère et ma tante Hervey contre moi, que je n'en ai d'être fâchée de l'indigne traitement que je reçois d'un frère.

Voici donc ce que j'ai de nouveau à proposer : premièrement, qu'il me soit libre d'aller au lieu que je viens de nommer, sous les conditions qui me seront prescrites et que je promets d'observer religieusement. Je ne lui donnerai pas même le nom de *ma terre* : je n'ai que trop de raisons de regarder comme un malheur qu'elle ait jamais été à moi.

Si je n'obtiens pas cette permission, je demande celle d'aller passer un mois, ou le temps qu'on jugera convenable, chez Miss Howe.

Si je ne suis pas plus heureuse sur cet article, et qu'absolument je doive être chassée de la maison de mon père, qu'on me permette du moins d'aller chez ma tante Hervey, où je serai inviolablement soumise à ses ordres et à ceux de mon père et de ma mère.

Mais si cette grâce même m'est refusée, ma très humble demande est d'être envoyée chez mon oncle Jules, au lieu de mon oncle Antonin : non que j'aie pour l'un moins de respect que pour l'autre, mais la situation du château, ce pont qu'on menace de lever, et cette chapelle peut-être, malgré le ridicule que vous avez voulu jeter sur mes craintes, m'épouvantent au-delà de toute expression.

Enfin, si l'on refuse aussi cette proposition, et s'il faut aller dans une maison qui me paraissait autrefois délicieuse, je demande de n'être pas forcée d'y recevoir les visites de M. Solmes. À cette condition, je pars avec autant de joie que jamais.

Telles sont, Monsieur, mes nouvelles propositions. Si vous trouvez qu'elles répondent mal à vos vues, parce qu'elles tendent toutes à l'exclusion de votre client, je ne vous dissimulerai pas qu'il n'y a pas d'infortune que je ne sois déterminée à souffrir,

plutôt que de donner ma main à un homme pour lequel je ne puis jamais avoir que de l'aversion.

Vous remarquerez sans doute quelque changement dans mon style : mais un juge impartial, qui saurait ce que le hasard m'a fait entendre depuis une heure de votre bouche et de celle de ma sœur, particulièrement la raison qui rend aujourd'hui vos persécutions si pressantes, me croirait parfaitement justifiée. Faites réflexion, Monsieur, qu'après m'être attiré tant de railleries outrageantes par mes *invocations plaintives*, il est temps, ne fût-ce que pour imiter d'aussi excellents exemples que les vôtres et ceux de ma sœur, que j'établisse un peu mon caractère; et que pour vous résister à tous deux, je me rapproche du vôtre autant que mes principes me le permettront.

J'ajouterai, pour *vider mon carquois femelle*<sup>1</sup>, que vous ne pouvez avoir eu d'autre raison pour me défendre de vous répliquer, après m'avoir écrit tout ce qu'il vous a plu, que le témoignage de votre propre cœur, qui vous a fait sentir que tous les droits sont violés dans le traitement que je reçois de vous.

Si je me trompe en vous supposant des remords, je suis si sûre de la justice de ma cause, que moi, fille ignorante, peu instruite des règles du raisonnement, et plus jeune que vous d'un tiers de vos années, je consens à faire dépendre mon sort du succès d'une dispute avec vous : c'est-à-dire Monsieur, avec un homme qui a reçu son éducation à l'université, dont l'esprit doit s'être fortifié par ses propres observations et par les lumières d'une société savante, et qui (pardonnez-moi de descendre si bas) est accoutumé à *donner le coup de grâce* à ceux contre lesquels il daigne prendre la plume.

Je vous laisse le choix du juge, et je ne le demande qu'impartialement. Prenez, par exemple, votre dernier gouverneur, ou le vertueux docteur Lewin. Si l'un ou l'autre se déclare contre moi, je promets de me résigner à ma destinée, pourvu qu'on me promette aussi que dans l'autre supposition, mon père me laissera libre de refuser la personne qu'on veut me donner malgré

1. Expression de son frère dans une lettre précédente (NdP).

moi. Je me flatte, mon frère, que vous accepterez d'autant plus volontiers cette offre, que vous paraissez avoir une haute idée de vos talents pour le raisonnement, et n'en avoir pas une médiocre de la force des arguments que vous avez employés dans votre dernière lettre. Si vous êtes persuadé que l'avantage ne puisse manquer d'être pour vous, dans l'occasion que je vous propose, il me semble que l'honneur vous fait une loi de montrer devant un juge impartial que la justice est de votre côté, et l'injustice du mien.

Mais vous sentez bien que ce combat demande nécessairement d'être engagé par écrit; que les faits doivent être établis et reconnus de part et d'autre, et la décision donnée suivant la force des arguments; car vous me permettrez de dire que je connais trop bien votre naturel impétueux pour m'exposer avec vous à des combats personnels.

Si vous n'acceptez pas ce défi, j'en conclurai que vous ne sauriez justifier votre conduite à vos propres yeux; et je me contenterai de vous demander à l'avenir les égards dus à une sœur, par un frère qui aspire à quelque réputation de savoir et de politesse.

Trouvez-vous qu'à présent, Monsieur, je commence à montrer, par ma fermeté, que je me sens un peu de l'honneur que j'ai d'appartenir à vous et à ma sœur? Vous trouverez peut-être aussi que c'est m'éloigner de cette partie de mon caractère qui paraissait m'attirer autrefois l'amitié de tout le monde. Mais considérez, s'il vous plaît, à qui ce changement doit être attribué; et que je n'en aurais jamais été capable, si je n'avais reconnu que c'est à ce caractère même que je dois attribuer les mépris et les insultes dont vous ne cessez pas d'accabler une sœur faible et sans défense, qui, malgré l'amertume de sa douleur, ne s'est jamais écartée du respect et de l'affection qu'elle doit à son frère, et qui ne désire que des raisons de conserver pendant toute sa vie les mêmes sentiments.

CLARISSE HARLOVE

Admirez, ma chère, la force et la volubilité de la passion : cette lettre, où vous ne trouverez pas la moindre rature, est l'original; et la copie, que j'ai envoyée à mon frère, n'est pas plus nette.

*Vendredi, à 3 heures*

Betty, qui l'a portée, est bientôt revenue, toute surprise, et m'a dit en rentrant : Seigneur, Miss, qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous écrit ? votre lettre a causé tant de bruit et de mouvement !

Ma sœur ne fait que de me quitter. Elle est montée tout en feu ; ce qui m'a obligée subitement d'abandonner ma plume. Elle est accourue à moi. Furieux esprit ! m'a-t-elle dit en me frappant assez rudement sur le cou ; voilà donc le point où vous aspiriez !

Me battez-vous, Bella ?

Est-ce vous battre que de vous toucher doucement l'épaule ? en me frappant encore, mais avec plus de douceur. Nous nous y étions bien attendus. Il vous faut de l'indépendance. Mon père a vécu trop longtemps pour vous.

J'allais répondre avec force ; mais elle m'a fermé la bouche de son mouchoir. Votre plume en a dit assez. Âme basse que vous êtes : venir écouter les discours d'autrui ! Mais sachez que votre système d'indépendance et celui de vos visites seront également rejetés. Suivez, fille perverse, suivez vos glorieuses inclinations. Appelez votre libertin au secours, pour vous dérober à l'autorité de vos parents, et pour vous soumettre à la sienne. N'est-ce pas votre dessein ? Mais il est question de vous disposer au départ. Voyez ce que vous voulez prendre avec vous. C'est demain qu'il faut partir. Demain, comptez là-dessus. Vous ne demeurerez pas ici plus longtemps, à veiller, à tourner autour des gens, pour entendre ce qu'ils disent. C'est une résolution prise, mon enfant, vous partirez demain. Mon frère voulait monter lui-même pour vous le déclarer. Mais je vous ai rendu le service de l'arrêter, car je ne sais ce que vous seriez devenue s'il était monté. Une lettre ! un défi de cette présomption et de cette insolence ! vaine créature que tu es ! Mais préparez-vous, je le répète ; vous partez demain. Mon frère accepte votre audacieux défi. Apprenez seulement qu'il sera personnel : chez mon oncle Antonin... ou peut-être chez M. Solmes.

Dans la passion qui la faisait presque écumer, elle aurait continué longtemps, si la patience ne m'était échappée. Finissons toutes ces violences, lui ai-je dit. Si j'avais pu prévoir dans quel dessein vous êtes venue, vous n'auriez pas trouvé ma porte ouverte. Prenez ce ton avec les gens qui vous servent. Quoique

j'aie, grâce au Ciel, assez peu de ressemblance avec vous, je n'en suis pas moins votre sœur : et je vous déclare que je ne partirai ni demain, ni le jour suivant, ni celui d'après, si l'on ne m'entraîne avec violence.

Quoi? Si votre père, si votre mère vous le commandent?

Attendons qu'ils le fassent, Bella; je verrai alors ce qu'il me conviendra de répondre. Mais je ne partirai point sans en avoir reçu l'ordre de leur propre bouche, et non de la vôtre ou de celle de votre Betty. Que je vous entende ajouter un mot sur le même ton, et vous verrez que sans consulter les suites, je saurai m'ouvrir un passage jusqu'à eux, et leur demander ce que j'ai fait pour mériter cet indigne traitement.

Venez, mon enfant; venez, la douceur même (me prenant par la main, et me conduisant vers la porte), allez leur faire cette question : vous trouverez ensemble ces deux objets de votre mépris. Quoi! le cœur vous manque? (Car l'indignation de me voir traînée insolemment me faisait résister, et m'avait fait arracher ma main de la sienne.)

Je n'ai pas besoin de guide, lui ai-je dit; j'irai seule, et votre invitation me servira d'excuse. Je m'avançais effectivement vers l'escalier; mais, se mettant entre la porte et moi, elle s'est hâtée de la fermer. Hardie créature, a-t-elle repris; laissez-moi du moins le temps de les prévenir sur votre visite. Je vous le dis pour votre propre intérêt; mon frère est avec eux. En voyant que je me retirais, elle n'a pas manqué de rouvrir la porte : Allez donc, allez Miss; qui vous empêche d'aller? Elle m'a suivie jusqu'à mon cabinet, en répétant vingt fois les mêmes instances; et je n'y suis entrée que pour en fermer la porte après moi, dans la nécessité où j'étais de me soulager par mes larmes.

Je n'ai pas voulu répondre à tous les discours qu'elle a continués, ni tourner même la tête vers elle, tandis qu'elle me regardait au travers de la vitre. Mais, lasse enfin de ses insultes, j'ai tiré le rideau pour me dérober à sa vue; ce qui doit l'avoir irritée, puisque je l'ai entendue partir en grondant.

Cette barbarie n'est-elle pas capable de précipiter dans quelque témérité un esprit qui n'a jamais eu la pensée d'en commettre?

Comme il y a beaucoup d'apparence que je serai enlevée pour la maison de mon oncle sans avoir eu le temps de vous en donner

d'autre avis, n'oubliez pas, ma chère, aussitôt que vous serez informée de cette violence, d'envoyer prendre au dépôt les lettres que je pourrais y avoir laissées pour vous, ou celles qu'on y aurait apportées de votre part et qui pourraient y être restées. Soyez plus heureuse que moi! c'est le vœu de votre fidèle amie,

CL. HARLOVE.

J'ai reçu vos quatre lettres; mais, dans l'agitation où je suis, il m'est impossible d'y répondre à présent.

Lettre 53

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Vendredi au soir, 24 de mars*

Il m'est venu, de ma sœur, une lettre très piquante. Je m'étais bien attendue qu'elle se ressentirait du mépris qu'elle s'est attiré dans ma chambre. En vain mon esprit s'épuise en réflexions : il n'y a que la rage d'une jalousie d'amour qui puisse servir d'explication à sa conduite.

*À Miss Clarisse Harlove,*

J'ai à vous dire que votre mère a demandé qu'on vous fît grâce encore pour demain ; mais que vous n'en êtes pas moins perdue dans son esprit, comme dans celui de toute la famille.

Dans vos propositions, et dans la lettre à votre frère, vous vous êtes montrée si sottre et si sage, si jeune et si vieille, si docile et si obstinée, si douce et si violente, qu'on n'a jamais vu d'exemple d'un caractère si mêlé. Nous savons tous de qui vous avez emprunté ce nouvel esprit. Cependant la semence en doit être dans votre naturel ; sans quoi, il serait impossible que vous eussiez acquis tout d'un coup cette facilité à prendre toutes sortes de formes. Ce serait jouer un fort mauvais tour à M. Solmes que de

lui souhaiter une femme si *dédaigneuse* et si *facile* : deux autres de vos qualités contradictoires, dont je vous laisse l'explication à vous-même.

Ne comptez pas, Miss, que votre mère veuille vous souffrir ici longtemps. Elle ne goûte pas un moment de repos, tandis qu'elle a si près d'elle une fille révoltée. Votre oncle Harlove ne veut pas vous voir chez lui que vous ne soyez mariée. Ainsi, grâce à votre propre opiniâtreté, vous n'avez que votre oncle Antonin qui consente à vous recevoir. On vous conduira chez lui dans peu de jours ; et là, votre frère, en ma présence, réglera tout ce qui appartient à votre modeste défi, car je vous assure qu'il est accepté. Le docteur Lewin pourra s'y trouver, puisque vous faites choix de lui. Vous aurez un *autre témoin*, ne fût-ce que pour vous convaincre qu'il ne ressemble point à l'idée que vous vous formez de sa personne. Vos deux oncles y seront aussi, pour rendre le champ égal, et ne pas permettre qu'on prenne trop d'avantage contre une sœur *faible et sans défense*. Vous voyez, Miss, combien de spectateurs votre défi doit vous attirer. Préparez-vous pour le jour. Il n'est pas éloigné.

Adieu, doux enfant de maman Norton.

ARAB. HARLOVE

J'ai transcrit sur-le-champ cette lettre, et je l'ai envoyée à ma mère, avec ces quatre lignes :

« De grâce, deux mots, ma très chère mère ! Si c'est par l'ordre de mon père, ou par le vôtre, que ma sœur m'écrit dans ces termes, je dois me soumettre au traitement que je reçois ; avec cette seule observation, qu'il n'approche point encore de celui que j'ai reçu d'elle. S'il vient de son propre mouvement, ce que je puis dire, Madame, c'est que lorsque j'ai été bannie de votre présence... Mais jusqu'à ce que je sois informée si elle est autorisée par vos ordres, j'ajouterai seulement que je suis votre très malheureuse fille »,

CL. HARLOVE.

J'ai reçu le billet suivant, tout ouvert ; mais humide dans un endroit, que j'ai baisé, parce que je suis sûre que c'était une

larme de ma mère. Hélas! je crois, je me flatte du moins, qu'elle m'a fait cette réponse à contrecœur.

« Il y a trop de hardiesse à réclamer la protection d'une autorité qu'on brave. Votre sœur, qui n'aurait point été capable d'autant de perversité que vous dans les mêmes circonstances, a raison de vous la reprocher. Cependant, nous lui avons dit de modérer son zèle pour nos droits méprisés. Méritez, s'il est possible, un autre traitement que celui dont vous vous plaignez et qui ne peut être aussi affligeant pour vous que la cause l'est pour votre mère. Faudra-t-il toujours vous défendre de vous adresser à moi? »

Donnez-moi, très chère amie, votre conseil sur ce que je puis et ce que je dois faire. Je ne vous demande point à quoi le ressentiment ou la passion pourraient vous porter, dans les rigueurs que j'éprouve. Vous m'avez déjà dit que vous n'auriez pas autant de modération que moi, et que vous n'en convenez pas moins que les démarches inspirées par la colère mènent presque toujours au repentir. Donnez-moi des avis que la raison et le sang-froid puissent justifier après l'événement.

Je ne doute point que la sympathie, qui a formé notre liaison, ne soit aussi vive de votre côté que du mien. Mais il est impossible néanmoins que vous soyez aussi sensible à d'indignes persécutions que celle qui les souffre immédiatement; et vous êtes par conséquent plus propre que moi-même à juger de ma situation. Considérez-moi dans le point où je suis. Ai-je ou n'ai-je pas assez souffert? Si la persécution continue, si cet étrange Solmes persiste contre une aversion tant de fois déclarée, quel parti prendre? Me retirerai-je à Londres, et m'efforcerai-je de me dérober à Lovelace et à tous mes proches, jusqu'au retour de M. Morden? M'embarquerai-je pour Livourne, dans le dessein d'aller joindre mon unique protecteur à Florence? Que de dangers de ce côté-là, quand je considère mon sexe et ma jeunesse! Et ne peut-il pas arriver que mon cousin parte pour l'Angleterre, lorsque je serais en chemin vers l'Italie? Que faire? Parlez, dites, ma très chère Miss Howe; car je n'ose me fier à moi-même.

## Lettre 54

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Vendredi, à minuit*

Le calme renaît un peu dans mon esprit. L'envie, l'ambition, les ressentiments de l'amour-propre, et toutes les passions violentes, sont sans doute endormies autour de moi. Pourquoi l'heure des ténèbres et du silence ne suspendrait-elle pas aussi mes tristes sentiments, pendant que mes persécuteurs reposent, et que le sommeil du moins tient leur haine assoupie? J'ai employé une partie de ce temps paisible à relire vos dernières lettres. Je veux faire mes observations sur quelques-unes; et pour être moins exposée à perdre l'espèce de repos dont je jouis, il faut que je commence par ce qui regarde M. Hickman.

Je me figure bien qu'il n'était pas assis devant vous, lorsque vous avez tiré son portrait. Après tout, néanmoins, il n'est pas fort à son désavantage. Dans des circonstances un peu plus tranquilles, j'en hasarderai un plus aimable et plus ressemblant.

Si M. Hickman n'a pas la contenance ferme qu'on voit à d'autres hommes, il a reçu en partage l'humanité et la douceur qui manquent à la plupart, et qui, jointes à la tendresse infinie qu'il a pour vous, en feront le mari le plus convenable du monde pour une personne de votre vivacité.

Quoique vous paraissiez persuadée que je ne voudrais pas de lui pour moi-même, je vous assure de bonne foi que si M. Solmes

lui ressemblait par la figure et le caractère, et qu'il ne me fût pas permis de me borner au célibat, je n'aurais jamais eu de querelle pour lui avec ma famille. M. Lovelace, du caractère dont on le connaît, ne l'aurait pas balancé dans mon esprit. Je le dis d'autant plus hardiment que des deux passions de l'amour et de la crainte, Lovelace est capable d'inspirer la dernière dans une proportion que je ne crois pas compatible avec l'autre pour former un heureux mariage.

Je suis charmée de vous entendre dire que vous n'avez pour personne plus de goût que pour M. Hickman. Si vous excitez un peu votre cœur, je ne doute pas que vous ne reconnaissiez bientôt qu'il n'y a personne pour qui vous en ayez autant; surtout lorsque vous ferez attention que les défauts mêmes qui vous frappent dans sa personne ou dans son caractère sont propres à vous rendre heureuse; du moins, s'il est nécessaire pour votre bonheur de ne faire jamais que vos volontés. Vous avez un tour d'esprit, permettez-moi cette remarque, qui, avec vos admirables talents, donnerait l'air d'un sot à tout homme qui serait amoureux de vous, et qui ne serait pas un Lovelace. Il faut me pardonner cette franchise, ma chère, et me pardonner aussi d'être revenue si tôt à ce qui me touche immédiatement.

Vous vous fortifiez du sentiment de M. Lovelace pour insister encore sur la nécessité de réclamer mes droits; et vous souhaitez que je vous explique plus nettement mes idées sur ce point. Il me semble néanmoins que les raisons, par lesquelles je puis combattre votre avis se présentent si naturellement d'elles-mêmes, qu'elles devraient vous avoir fait rétracter ce conseil précipité. Mais puisqu'elles ne vous sont pas venues à l'esprit, et que vous vous joignez à M. Lovelace pour m'exciter à reprendre ma terre, je m'expliquerai là-dessus en peu de mots.

D'abord, ma chère, en supposant que j'eusse de l'inclination à suivre votre avis, je vous demande sur le secours de qui je pourrais compter pour me soutenir dans cette entreprise? Mon oncle Harlove est un des exécuteurs testamentaires: il s'est déclaré contre moi. M. Morden est l'autre: il est en Italie; et ne peut-on pas l'engager aussi dans des intérêts différents des miens? D'ailleurs, mon frère a déclaré qu'on est résolu d'en venir à la décision avant son retour; et de l'air dont on s'y prend, il est fort vraisemblable qu'on ne me laissera pas le temps de recevoir sa

réponse, quand je lui écrirais; sans compter que, renfermée comme je suis, je ne puis me promettre qu'elle vienne jusqu'à moi, si elle n'est pas de leur goût.

En second lieu, les parents ont beaucoup d'avantage sur une fille qui leur dispute le droit de disposer d'elle : et je trouve de la justice dans ce préjugé, parce que de vingt exemples, il n'y en a pas deux où la raison ne parle pour eux.

Vous ne me conseillerez pas, j'en suis sûre, d'accepter les secours que M. Lovelace m'offre dans sa famille. Si je pensais à chercher d'autres protections, nommez-moi quelqu'un qui voulût embrasser le parti d'une fille contre des parents dont on a connu si longtemps l'affection pour elle. Mais quand je trouverais un protecteur, tel que ma situation le demande, quelles longueurs n'entraîne pas le cours d'un procès? On assure qu'il y a des nullités dans le testament. Mon frère parle quelquefois d'aller s'établir dans ma terre, pour me mettre apparemment dans la nécessité de l'en chasser, si j'entreprenais de m'y établir; ou pour opposer à Lovelace toutes les difficultés de la chicane, si je venais à l'épouser.

Je n'ai parcouru tous les cas que pour vous faire connaître qu'ils ne me sont pas tout à fait étrangers. Mais il m'importerait peu d'être mieux instruite, ou de trouver quelqu'un qui voulût embrasser mes intérêts. Je vous proteste, ma chère, que j'aimerais mieux demander mon pain que de disputer mes droits contre mon père. C'est un de mes principes, que jamais un père et une mère ne peuvent s'écarter assez de leur devoir pour dispenser un enfant du sien. Une fille en procès avec son père! cette idée me révolte. J'ai demandé, comme une faveur, la permission de me retirer sur ma terre, si je dois être chassée de la maison : mais je ne ferai pas une démarche de plus; et vous voyez comme on s'est senti de ma demande.

Il ne me reste donc qu'une espérance : c'est que mon père pourra changer de résolution; quoique ce bonheur me paraisse peu vraisemblable à moi-même, quand je considère l'ascendant que mon frère et ma sœur ont obtenu sur toute la famille, et l'intérêt qu'ils ont à soutenir leur haine, après me l'avoir ouvertement déclarée.

À l'égard de l'approbation que M. Lovelace donne à votre système, je n'en suis pas étonnée. Il pénètre, sans doute, les

difficultés que je trouverais à le faire réussir sans son assistance. Si j'étais assez aimée du Ciel pour devenir aussi libre que je le souhaiterais, cet homme merveilleux n'aurait peut-être pas à se louer autant de moi que sa vanité le porte à s'en flatter, malgré le plaisir que vous prenez à me railler sur les progrès qu'il a faits dans mon cœur. Êtes-vous bien sûre, vous qui ne paraissez pas déclarée contre lui, que tout ce qui paraît raisonnable et spécieux dans ses offres, tel que d'attendre son sort de mon choix, lorsque je me trouverai *dans l'indépendance* (ce qui ne signifie, dans mes idées, que la liberté de refuser pour mari cet odieux Solmes); tel encore que de ne me pas voir sans ma permission, et jusqu'au retour de M. Morden, et jusqu'à ce que je sois satisfaite de sa réformation; croyez-vous, dis-je, que ce ne soit pas un air qu'il se donne, uniquement pour nous faire prendre une meilleure idée de lui, en offrant, comme de lui-même, des conditions sur lesquelles il voit fort bien qu'on ne manquerait pas d'insister dans les cas qu'elles supposent?

Et puis, j'ai de sa part mille sujets de mécontentement. Que signifient toutes ses menaces? Prétendre néanmoins qu'il ne pense point à m'intimider, et vous prier de ne m'en rien dire, lorsqu'il sait que vous ne l'en croirez pas, et qu'il ne vous le dit lui-même que dans l'intention, sans doute, de m'en informer par cette voie! Quel misérable artifice! Il nous regarde apparemment comme deux folles, qu'il compte de mener par la frayeur. Moi, prendre un mari de cette violence! Mon propre frère, l'homme qu'il menace! Et M. Solmes! Que lui a fait M. Solmes? Est-il blâmable, s'il me croit digne de son affection, de faire tous ses efforts pour m'obtenir? Que ne s'en fie-t-on à moi, sur ce point seulement! Ai-je donc accordé tant d'avantage à M. Lovelace, qu'il soit en droit de menacer? Si M. Solmes était un homme que je pusse voir du moins avec indifférence, on s'apercevrait peut-être que le mérite de souffrir pour moi de la part d'un esprit si bouillant ne lui serait pas toujours inutile. C'est mon sort d'être traitée comme une folle par mon frère : mais M. Lovelace reconnaîtra... Je veux lui expliquer à lui-même ce que je pense là-dessus, et vous en serez informée alors de meilleure grâce.

En même temps, ma chère, permettez-moi de vous dire que, malgré toute la méchanceté de mon frère, je me trouve blessée, dans mes moments de sang-froid, par vos mordantes réflexions

sur l'avantage que Lovelace a remporté sur lui. À la vérité, il n'est pas votre frère ; mais songez que c'est à sa sœur que vous écrivez. Sérieusement, Miss, votre plume est trempée dans le fiel lorsque vous traitez quelque sujet qui vous offense. Savez-vous qu'en lisant plusieurs de vos expressions, contre lui et d'autres de mes proches, il me vient à l'esprit, quoiqu'elles soient en ma faveur, de douter si vous avez vous-même assez de modération pour vous croire en droit d'appeler à votre tribunal ceux qui s'emportent à des excès de chaleur ? Il me semble que nous devrions apporter tous nos soins à nous garantir des fautes qui blessent dans autrui. Cependant j'ai tant de sujets de plainte contre mon frère et ma sœur, que je ne ferais pas un reproche si libre à ma plus chère amie, si je ne trouvais son badinage outré, sur un événement où la vie d'un frère, après tout, était sérieusement en danger, et lorsqu'on peut craindre que le même feu ne se rallume, avec des suites beaucoup plus funestes.

Que je m'écarte volontiers de moi-même ! et que je souhaiterais d'oublier, s'il était possible, ce qui me touche le plus ! Cette digression me ramène à sa cause, et de là, aux vives agitations où j'étais en finissant ma dernière lettre ; car il n'y a rien de changé dans ma situation. Le jour approche, et va m'exposer peut-être à de nouvelles épreuves. Je vous prie, avec les mêmes instances, de me donner un conseil où la faveur et le ressentiment n'aient aucune part. Dites-moi ce que je dois faire ; car si je suis forcée d'aller chez mon oncle, il ne faut pas douter que votre malheureuse amie ne soit perdue sans ressource : cependant, quel moyen de l'éviter !

Mon premier soin sera de porter ce paquet au dépôt. Hâtez-vous de m'écrire aussitôt que vous l'aurez reçu. Hélas ! je crains bien que votre réponse n'arrive trop tard.

CL. HARLOVE

## Lettre 55

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Samedi, 25 de mars*

Quel conseil puis-je vous donner, ma noble amie? Votre mérite fait votre crime. Il vous est aussi impossible de changer de nature qu'à ceux qui vous persécutent. N'attribuez vos malheurs qu'à l'immense disparité qui est entre vous et eux. Que demandez-vous d'eux? Ne soutiennent-ils pas leur caractère? Et à l'égard de qui? D'une étrangère : car, en vérité, vous ne leur appartenez pas. Ils se reposent sur deux points : sur leur propre *impénétrabilité*, (que je lui donnerais volontiers son vrai nom, si je l'osais!) et sur les égards dont ils vous connaissent incapable de manquer pour vous-même, joints à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient persuadée que le caractère vous décréditerait, si vous aviez recours à lui pour vous délivrer de vos peines. Ils savent aussi que le ressentiment et l'inflexibilité ne vous sont pas naturels; que les agitations qu'ils ont excitées dans votre âme auront le sort de tous les mouvements extraordinaires, qui est de s'apaiser bientôt; et qu'une fois mariée, vous ne songerez plus qu'à vous consoler de votre situation.

Mais comptez que le fils et la fille aînée de votre père se proposent entre eux de vous rendre malheureuse pour toute votre vie, quand vous épouseriez l'homme qu'ils ont en vue pour vous,

et qui a déjà une liaison plus intime avec eux que vous n'en pourriez jamais avoir avec une telle moitié. Ne voyez-vous pas avec quel soin ils communiquent à une âme si étroite tout ce qu'ils savent de votre juste aversion pour lui ?

À l'égard de sa persévérance, ceux qui en seraient surpris le connaissent mal. Il n'a pas le moindre sentiment de délicatesse. S'il prend jamais une femme, soyez sûre que l'âme n'entrera pour rien dans ses vues. Comment chercherait-il une âme ? Il n'en a point. Chacun ne cherche-t-il pas son semblable ? Et comment connaîtrait-il le prix de ce qui le surpasse, lorsque, par la supposition même, il ne le comprend point ? S'il arrivait qu'ayant le malheur d'être à lui, vous lui fissiez voir naturellement un défaut de tendresse, je suis portée à croire qu'il s'en affligerait peu, parce qu'il en aurait plus de liberté à suivre les sordides inclinations qui le dominant. Je vous ai entendue observer, d'après votre madame Norton, « que toute personne qui est la proie d'une passion dominante composera volontiers, pour la satisfaire, au prix de vingt autres passions subalternes, dont le sacrifice lui coûtera moins, quoiqu'elles soient plus louables ».

Comme je ne dois pas craindre de vous le rendre plus odieux qu'il ne vous l'est déjà, il faut que je vous raconte quelques traits d'une conversation qu'il eut il y a trois jours avec le chevalier Harry Downton, et dont le chevalier fit hier le récit à ma mère. Vous y trouverez une confirmation de ses principes de gouvernement par la crainte, tels que votre insolente Betty vous les a rapportés d'après lui-même.

Sir Harry n'avait pas fait difficulté de lui dire qu'il s'étonnait de le voir obstiné à vous obtenir contre votre inclination.

C'est ce qui m'importe peu, répondit-il. Les filles qui affectent tant de réserve font ordinairement des femmes passionnées. (L'indigne animal !) Et jamais il ne serait fâché, ajouta-t-il avec le secours d'un peu de méditation, de voir des grimaces sur le visage d'une jolie femme, lorsqu'elle lui donnerait sujet de la tourmenter. D'ailleurs, votre terre, par la commodité de sa situation, le dédommagerait abondamment de tout ce qu'il aurait à souffrir de vos froideurs. Il serait sûr du moins de votre complaisance, s'il ne l'était pas de votre amour ; et plus heureux, à cet égard, que les trois quarts des maris de sa connaissance. (Le

misérable!) Pour le reste, votre vertu est si connue, qu'elle lui donnerait toute la sûreté qu'il pourrait désirer.

Ne craignez-vous pas, reprit Sir Harry, que si elle est forcée de vous épouser, elle ne vous regarde du même œil qu'Élisabeth de France regarda Philippe II lorsqu'il la reçut sur ses frontières en qualité de mari; lui, dans lequel elle ne s'attendait à trouver qu'un beau-père : c'est-à-dire avec plus de crainte et de terreur que de complaisance et d'amour? Et vous-même, peut-être, vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux monarque ne fit à sa princesse.

La crainte et la terreur, répliqua l'horrible personnage, ont aussi bonne grâce sur le visage d'une fille promise que sur celui d'une femme; et se mettant à rire, (oui, ma chère, Sir Harry nous assura que le hideux animal avait ri!) il ajouta que ce serait son affaire d'entretenir cette crainte, s'il avait raison de croire qu'on lui refusât de l'amour : que pour lui, il était persuadé que si la crainte et l'amour devaient être séparés dans l'état du mariage, l'homme qui savait se faire craindre était le mieux partagé.

Si mes yeux avaient la vertu qu'on attribue à ceux du basilic, je n'aurais rien de si pressant que d'aller regarder ce monstre.

Ma mère prétend néanmoins que ce serait de votre part un prodigieux mérite de surmonter votre aversion pour lui. Où est, dit-elle, comme je me suis souvenue qu'on vous l'a déjà demandé, la gloire et la sainteté de l'obéissance, s'il n'en coûte rien pour l'exercer?

Quelle fatalité, ma chère, que votre choix n'ait pas de meilleurs objets! Ou Scylla ou Charybde.

À toute autre que vous qui serait traitée avec cette barbarie, je sais quel conseil je donnerais sur-le-champ. Mais, je l'ai déjà observé : la moindre témérité, une indiscretion supposée, dans un caractère de la noblesse du vôtre, serait une plaie pour tout le sexe.

Tandis que j'espérais quelque chose de l'*indépendance* à laquelle j'aurais voulu vous déterminer, cette pensée était une ressource où je trouvais de la consolation. Mais à présent que vous m'avez si bien prouvé qu'il faut renoncer à ce parti, je m'efforce en vain de trouver quelque expédient. Je veux quitter la plume, pour y penser encore.

J'ai pensé, réfléchi, considéré, et je vous proteste que je ne suis pas plus avancée qu'auparavant. Ce que j'ai à dire, c'est que je suis jeune comme vous, que j'ai le jugement beaucoup plus faible et les passions plus fortes.

Je vous ai dit anciennement que vous aviez trop offert en proposant de vous réduire au célibat. Si cette proposition était acceptée, la terre, qu'ils auraient tant de regret de voir sortir de la famille, retournerait un jour à votre frère, avec plus de certitude, peut-être, que par la réversion précaire dont M. Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chère, de faire entrer cette idée dans leurs têtes bizarres? Le mot tyrannique d'*autorité* est la seule objection qu'on puisse faire contre cette offre.

N'oubliez pas une considération : c'est que si vous preniez le parti de quitter vos parents, le respect et l'affection que vous leur portez ne vous permettraient aucun appel contre eux pour votre justification. Vous auriez par conséquent le public contre vous ; et si Lovelace continuait son libertinage, ou n'en usait pas bien avec vous, quelle justification pour leur conduite à votre égard, et pour la haine qu'ils lui ont déclarée!

Je demande pour vous au Ciel ses plus parfaites lumières. Ce que j'ai à dire encore, c'est qu'avec mes sentiments, je serais capable de tout entreprendre, d'aller dans toutes sortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d'un homme que je haïrais, et que je serais sûre de haïr toujours s'il ressemblait à Solmes. Je n'aurais pas souffert non plus tout ce que vous avez essuyé de chagrins et d'outrages; du moins d'un frère et d'une sœur, si j'avais eu cette patience pour un père et des oncles.

Ma mère se persuade qu'après avoir employé tous leurs efforts pour vous assujettir à leurs volontés, ils abandonneront leur entreprise lorsqu'ils commenceront à désespérer du succès. Mais je ne puis être de son opinion. Je ne vois point qu'elle se fonde sur d'autre autorité que sa propre conjecture. Autrement je me serais imaginée, en votre faveur, que c'est un secret entre elle et votre oncle Antonin. Malheur à l'un des deux du moins (j'entends à votre oncle), s'ils en avaient quelque autre entre eux!

Il faut vous garantir, s'il est possible, d'être menée chez votre oncle. L'homme, le ministre, la chapelle, votre frère et votre sœur présents... vous serez infailliblement forcée de vous donner à

M. Solmes; et des sentiments de fermeté, si nouveaux pour vous, ne vous soutiendront point dans une occasion si pressante. Vous reviendrez à votre naturel. Vous n'aurez pour défense que des larmes méprisées, des appels et des lamentations inutiles : et la cérémonie ne sera pas plutôt *profanée*, si vous me passez cette expression, qu'il faudra sécher vos pleurs, vous condamner au silence, et penser prendre une nouvelle forme de sentiments, qui puissent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon et l'oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chère, il faudra le flatter. Votre conduite passée n'est venue que de la modestie de votre état; et votre rôle sera jusqu'à la mort de vérifier son impudente raillerie, que les *filles qui affectent le plus de réserve font ordinairement des femmes passionnées*. Ainsi, vous commencerez la carrière par un vif sentiment de reconnaissance pour la bonté qui vous aura fait obtenir grâce; et s'il ne vous force point à le conserver par la crainte, suivant ses principes de gouvernement, je reconnaitrai alors que je me suis trompée.

Cependant, après tout, je dois laisser le véritable point de la question indéterminé, et l'abandonner à votre propre décision, qui dépendra du degré d'emportement que vous verrez dans leurs démarches, ou du danger plus ou moins pressant d'être enlevée pour la maison de votre oncle. Mais je prie encore une fois le Ciel de susciter quelque événement qui puisse vous empêcher d'être jamais à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Puissiez vous demeurer fille, ma très chère amie, jusqu'à ce que les puissances favorables au mérite et à la vertu vous amènent un homme digne de vous, ou du moins aussi digne qu'un mortel puisse l'être!

D'un autre côté, je ne voudrais pas qu'avec des qualités si propres à faire l'ornement de l'état conjugal, vous prissiez le parti de vous condamner au célibat. Vous me connaissez incapable de flatterie. Ma langue et ma plume sont toujours les organes de mon cœur. J'ajoute que vous devez vous connaître assez vous-même, par comparaison du moins avec les autres femmes, pour ne pas douter de ma sincérité : en effet, pourquoi voudrait-on qu'une personne qui fait ses délices de découvrir et d'admirer tout ce qu'il y a de louable dans autrui, n'aperçût pas les mêmes qualités dans elle-même, lorsqu'il est certain que si elle ne les possédait pas, elle ne serait pas capable de les admirer si

vivement dans un autre? Et pourquoi ne pourrait-on pas lui donner les louanges qu'elle donnerait à toute autre qui n'aurait que la moitié de ses propres perfections? surtout, si elle est incapable de vanité ou d'orgueil, et si elle est aussi éloignée de mépriser ceux qui n'ont pas reçu les mêmes avantages que de s'estimer trop pour les avoir reçus. S'estimer trop? ai-je dit. Eh! comment le pourriez-vous jamais?

Pardon, ma charmante amie. Mon admiration, qui ne fait qu'augmenter à chaque lettre que vous m'écrivez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire; quoique cette raison soit souvent un frein pour ma plume, lorsque je vous écris, et pour ma langue, lorsque j'ai le bonheur de me trouver avec vous.

Je me hâte de finir, pour répondre à votre empressement. Combien de choses néanmoins je pourrais ajouter sur vos dernières confidences!

ANNE HOWE

Lettre 56

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Dimanche matin, 26 de mars*

Que les louanges ont de douceur dans la bouche d'une amie! Soit qu'on se flatte ou non de les mériter, il est extrêmement agréable de se voir si bien dans l'esprit de ceux dont on ambitionne la faveur et l'estime. Une âme ingénue en tire un autre avantage : si elle ne se croit pas déjà digne du charmant tribut qu'elle reçoit, elle se hâte d'acquérir les qualités qui lui manquent, avant qu'on s'aperçoive de l'erreur; autant pour se faire honneur à ses propres yeux, que pour se conserver dans l'estime de son amie, et pour justifier son jugement. Que ce but puisse toujours être le mien! Alors je vous serai redevable, non seulement de l'éloge, mais du mérite même auquel vous croirez le pouvoir accorder; et j'en deviendrai plus digne de cette amitié, qui est l'unique plaisir dont je puisse me glorifier.

Mes remerciements sont aussi vifs qu'ils doivent l'être pour la diligence de vos dernières dépêches. Que je vous ai d'obligation! Que j'en ai même à votre honnête messenger! Ma triste situation me met dans le cas d'en avoir à tout le monde.

Je vais répondre, le mieux qu'il m'est possible, aux articles de votre obligeante lettre. Ne me soupçonnez pas de pouvoir

surmonter mes dégoûts pour M. Solmes aussi longtemps qu'il lui manquera de la générosité, de la franchise, de la bonté, de la politesse, et toutes les qualités qui forment l'homme de mérite. Ô ma chère! de quel degré de patience, de quelle grandeur d'âme une femme n'a-t-elle pas besoin pour ne pas mépriser un mari qui est plus ignorant, qui a l'âme plus basse et l'esprit plus borné qu'elle; à qui ses prérogatives donnent néanmoins des droits qu'il veut exercer, ou qui ne peut les abandonner sans un déshonneur égal pour celle qui gouverne et pour celui qui se laisse gouverner! Comment supporter un mari tel que je le peins, quand on supposerait même que, par des raisons de convenance ou d'intérêt, il fût de notre propre choix? Mais se voir forcée de le prendre, et s'y voir forcée par d'indignes motifs! Quel moyen de vaincre une aversion qui porte sur des fondements si justes? Il est bien plus aisé de soutenir une persécution passagère que de se résoudre à porter une chaîne honteuse et révoltante, dont le poids doit durer autant que la vie. Si j'étais capable de me rendre, ne faudrait-il pas quitter mes parents et suivre cet insupportable mari? Un mois sera peut-être le terme de la persécution; et le lien d'un tel mariage serait un malheur perpétuel. Chaque jour ne lui paraît-il pas, vraisemblablement, que pour éclairer quelque nouvelle infraction des devoirs jurés à l'autel.

Il paraît donc, ma chère, que M. Solmes est déjà occupé de sa vengeance! Tout s'accorde à me le confirmer. Hier au soir, mon effrontée geôlière m'assura que toutes mes oppositions *n'auraient pas plus d'effet qu'une prise de tabac*, en avançant vers moi le pouce et le doigt, où elle en tenait une; que je serai madame Solmes; que je dois me garder par conséquent de pousser la raillerie trop loin, parce que M. Solmes est un homme capable de ressentiment, et qu'il lui a dit à elle-même que devant être sûrement sa femme, je manquais aux bonnes règles de la politique, puisque s'il n'était pas plus miséricordieux que moi (c'est le terme de Betty : j'ignore s'il s'en est servi comme elle), je m'exposais à des repentirs qui pourraient durer jusqu'au dernier de mes jours.

Mais c'en est assez sur un homme qui, suivant le récit de Sir Harry Downeton, a toute l'insolence de son sexe, sans une seule qualité qui puisse la rendre supportable.

J'ai reçu deux lettres de M. Lovelace, depuis la visite qu'il vous a rendue; ce qui fait trois, avec celle que j'avais laissée sans

réponse. Je ne doutais pas qu'il n'en ressentît quelque chagrin; mais, dans sa dernière, il se plaint de mon silence en termes fort hauts. C'est moins le style d'un amant soumis, que celui d'un protecteur méprisé. Son orgueil paraît mortifié de se voir forcé, dit-il, à rôder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un espion, dans l'espérance de trouver une lettre de moi, et à faire cinq milles pour regagner un misérable logement, sans remporter aucun fruit de ses peines. Je ne tarderai point à vous envoyer ses trois lettres et la copie de la mienne; mais voici en substance ce que je lui écrivis hier :

Je lui fais un reproche fort vif de m'avoir menacée, par votre moyen, de se procurer une explication avec M. Solmes ou avec mon frère. Je lui dis « qu'il me croit apparemment d'humeur à tout souffrir; qu'il ne lui suffit pas que je sois exposée aux violences continuelles de ma propre famille, et qu'il faut que je supporte aussi les siennes; qu'il me paraît fort extraordinaire qu'un esprit violent menace de s'emporter à des témérités qui ne peuvent être justifiées, et qui m'intéressent d'ailleurs beaucoup moins que lui, si je ne fais pas quelque chose d'aussi téméraire, du moins par rapport à mon caractère et à mon sexe, pour le détourner de ses résolutions; je lui fais même entendre que, de quelque manière que je pense sur les malheurs qui arriveraient à mon occasion, il peut se trouver des personnes qui, dans la supposition qu'il soit capable de la témérité dont il menace M. Solmes, ne regretteraient pas beaucoup de se voir délivrées de deux hommes dont la connaissance aurait causé toutes leurs disgrâces ».

C'est parler naturellement, ma chère, et je m'imagine qu'il y donnera lui-même une explication encore plus nette.

Je lui reproche son orgueil, à l'occasion des pas qu'il fait pour trouver mes lettres et qu'il relève avec tant d'affectation. Je le raille sur ses riches comparaisons d'espion et de voleur : « Il n'a pas raison, lui dis-je, de trouver sa situation si dure, puisque dans l'origine il ne doit en accuser que ses mauvaises mœurs, et qu'au fond, le vice efface les distinctions et ravale l'homme de qualité au niveau de *la canaille*. Ensuite, je lui déclare qu'il ne doit jamais attendre d'autre lettre de moi qui puisse l'exposer à des fatigues si désagréables. »

Je ne le ménage pas plus sur les vœux et les protestations solennelles qui lui coûtent si peu dans l'occasion. Je lui dis « que ce langage fait d'autant moins d'impression sur moi, que c'est déclarer lui-même qu'il croit en avoir besoin, pour suppléer aux défauts de son caractère; que les actions sont les seules preuves que je connaisse, lorsqu'il faut juger des intentions, et que je sens de plus en plus la nécessité de rompre toute correspondance avec un homme dont il est impossible que mes amis approuvent jamais les soins, parce qu'il est incapable de les mériter; qu'ainsi, puisque sa naissance et son bien le mettront toujours en état, si la réputation de ses mœurs n'est pas un obstacle, de trouver une femme qui, avec une fortune au moins égale à la mienne, aura plus de conformité avec lui dans ses goûts et ses inclinations, je le prie et je lui conseille de renoncer à moi; d'autant plus que, pour le dire en passant, ses menaces et ses impolitesses à l'égard de mes amis me donnent lieu de conclure qu'il entre plus de haine pour eux que de considération pour moi dans sa persévérance ».

Voilà, ma chère, la récompense que j'ai cru devoir accorder à tant de peines qu'il fait valoir. Je ne doute pas qu'il n'ait assez de pénétration pour observer qu'il est moins redevable de notre correspondance à mon estime, qu'aux rigueurs que j'essuie dans ma famille. C'est précisément ce que je voudrais lui persuader. Plaisante divinité qui exige, comme l'idole Molock, que la raison, le devoir et la discrétion soient sacrifiés sur ses autels!

L'opinion de votre mère est que mes amis se relâcheront. Fasse le Ciel qu'ils se relâchent! mais mon frère et ma sœur ont tant d'influence dans la famille, sont si déterminés, si piqués d'honneur à l'emporter, que je désespère de ce changement. Cependant s'il n'arrive point, je vous avoue que je ne ferais pas difficulté d'embrasser toute protection dont je n'aurais pas de déshonneur à craindre, pour me délivrer, d'un côté, des persécutions présentes et, de l'autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage sur moi. Je suppose toujours qu'il ne me reste point d'autre ressource; car, avec la moindre espérance, je regarderais ma fuite comme une action des plus inexcusables, quelque honneur et quelque sûreté que je pusse trouver dans mes protections.

Malgré ces sentiments, que je crois aussi justes qu'ils sont sincères, la bonne foi de l'amitié m'oblige de reconnaître que je

ne sais pas ce que j'aurais fait si votre avis eût été fixe et concluant. Que n'avez-vous été témoin, ma chère, de mes différentes agitations à la lecture de votre lettre : lorsque, dans un endroit, vous m'avertissez du danger dont je suis menacée chez mon oncle; que, dans un autre, vous avouez que vous n'auriez pas été capable de souffrir tout ce que j'ai souffert, et que vous préféreriez tous les maux possibles à celui d'épouser un homme que vous haïriez; que, dans un autre néanmoins, vous me représentez ce que ma réputation aurait à souffrir aux yeux du public, et la nécessité où je serais de justifier ma conduite aux dépens de mes proches; que d'un autre côté, vous me faites envisager la figure indécente que je ferais dans un mariage forcé, obligée de prendre un visage tranquille, de prodiguer de fausses caresses, de faire un personnage d'hypocrite avec un homme pour lequel je n'aurais que de l'aversion, et que mes déclarations passées autant que le sentiment de son indignité propre (s'il était capable du moins de ce sentiment) rempliraient d'une juste défiance; la nécessité où vous jugez que je serais de lui témoigner d'autant plus de tendresse que je m'y sentirais moins disposée; une tendresse, si j'étais capable de cette dissimulation, qui ne pourrait être attribuée qu'aux plus vils motifs, puisqu'il serait trop visible que l'amour du caractère ou de la figure n'y aurait aucune part; ajoutez la bassesse de son âme, le poison de la jalousie qui l'infecterait bientôt; sa répugnance à pardonner, entretenue par le souvenir des marques de mon aversion et d'un mépris que j'ai fait éclater volontairement pour éteindre ses désirs; une préférence déclarée par le même motif, et la gloire qu'il attache à faire plier et à réduire une femme sur laquelle il aurait acquis un empire tyrannique... si vous m'aviez vue, dis-je, dans toutes les agitations dont je n'ai pu me défendre à cette lecture, tantôt m'appuyant d'un côté, tantôt de l'autre, un moment incertaine, un moment remplie de crainte, irritée, tremblante, irrésolue, vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez sur moi, et vous auriez eu raison de croire que si vos conseils avaient été plus positifs, je me serais laissée entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet aveu, ma chère, que je suis bien justifiée sur ces saintes lois de l'amitié, qui demandent une parfaite ouverture de cœur; quoique ma justification se fasse peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais, après de nouvelles considérations, je répète qu'aussi longtemps qu'il me sera permis de demeurer dans la maison de mon père, il n'y aura que les dernières extrémités qui puissent me la faire quitter; et que je ne m'attacherai qu'à suspendre, s'il est possible, par d'honnêtes prétextes, l'ascendant de mon mauvais sort jusqu'au retour de M. Morden. En qualité d'exécuteur, c'est une protection à laquelle je puis m'abandonner sans reproche; enfin, je ne me connais pas d'autre espérance, quoique mes amis semblent s'en défier. À l'égard de M. Lovelace, quand je serais sûre de sa tendresse, et même de sa réformation, accepter la protection de sa famille, c'est accepter la sienne. Pourrais-je me dispenser de recevoir ses visites dans la maison de ses tantes? Ne serait-ce pas me jeter dans la nécessité d'être à lui, quand je découvrirais de nouvelles raisons de le fuir en le voyant de plus près? C'est une de mes anciennes observations, qu'entre les deux sexes, la distance sert à se tromper mutuellement. Ô ma chère! quels efforts n'ai-je pas faits pour devenir sage? Quels soins n'ai-je pas apportés à choisir ou à rejeter tout ce que j'ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur? Cependant, par une étrange fatalité, il y a bien de l'apparence que toute ma sagesse n'aboutira qu'à la folie.

Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre amitié, qu'on attend de moi ce qu'on n'attendrait pas de beaucoup d'autres femmes. C'est une leçon que je reçois à ce titre. Je sens que pour ma réputation en vain mon cœur serait content de ses motifs, s'ils n'étaient pas connus du public. Se plaindre de la mauvaise volonté d'un frère, c'est un cas ordinaire dans les divisions d'intérêt. Mais lorsqu'on ne peut accuser un frère coupable sans faire tomber une partie du reproche sur les duretés d'un père, qui pourrait se résoudre à se délivrer du fardeau pour en charger une tête si chère? Et, dans toutes ces suppositions, la haine que M. Lovelace porte à chaque personne de ma famille, quoiqu'elle ne soit qu'un retour pour celle qu'on lui a déclarée, ne paraîtrait-elle pas extrêmement choquante? N'est-ce pas une marque qu'il y a dans son naturel quelque chose d'implacable, comme d'extrêmement impoli? et quelle femme au monde pourrait penser à se marier pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec sa famille?

Mais craignant de vous fatiguer, et lasse moi-même, je quitte ma plume.

M. Solmes est ici continuellement. Ma tante Hervey, mes deux oncles, ne s'éloignent pas davantage. Il se machine quelque chose contre moi, je n'en saurais douter. Quel état ! d'être sans cesse en alarme, et de voir une épée nue qui nous pend sur la tête.

Je ne suis informée de rien que par l'insolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l'effronterie à laquelle elle est autorisée. Quoi, Miss ! vous ne mettez pas ordre à vos affaires ? Comptez qu'il faudra partir lorsque vous y penserez le moins. D'autres fois, elle me fait entendre à demi-mot, et comme dans la vue de m'inquiéter, ce que l'un, ce que l'autre dit de moi, et leur curiosité sur l'emploi que je fais de mon temps. Elle y mêle souvent l'outrageante question de mon frère, si je ne m'occupe pas à composer l'histoire de mes souffrances ?

Mais je suis faite à ses discours, et c'est le seul moyen que j'aie d'apprendre, avant l'exécution, les desseins qu'on forme contre moi. Comme elle s'excuse sur ses ordres, lorsqu'elle pousse trop loin l'impertinence, je l'écoute patiemment ; quoique ce ne soit pas sans quelque soulèvement de cœur.

Je m'arrête ici, pour porter ce que je viens d'écrire au dépôt. Adieu, ma chère.

CL. HARLOVE

*Ce qui suit était écrit sur l'enveloppe avec un crayon, à l'occasion de la lettre suivante que Miss Clarisse trouva au dépôt en y portant la sienne.*

Je trouve votre seconde lettre d'hier. Je remercie beaucoup votre mère des avis obligeants que vous me donnez de sa part. Celle que je vous envoie répondra peut-être à quelque partie de son attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.

## Lettre 57

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Samedi, 25 de mars*

Cette lettre ne sera qu'une suite de ma dernière, de la même date, et je vous l'écris par ordre exprès. Vous avez vu, dans la précédente, l'opinion de ma mère sur le mérite que vous pourriez vous faire en obligeant vos amis contre votre propre inclination. Notre conférence là-dessus est venue à l'occasion de l'entretien que nous avons eu avec Sir Harry Downeton; et ma mère la croit si importante qu'elle m'ordonne de vous en écrire le détail. J'obéis d'autant plus volontiers que j'étais embarrassée, dans ma dernière, à vous donner un conseil; et que non seulement vous aurez ici le sentiment de ma mère, mais peut-être dans le sien celui du public, s'il n'était informé que de ce qu'elle sait, c'est-à-dire s'il ne l'était pas aussi bien que moi.

Ma mère raisonne d'une manière très peu avantageuse pour toutes les personnes de notre sexe qui se hâtent trop de chercher leur bonheur en épousant un homme de leur choix. Je ne sais comment j'aurais pris ses raisonnements, si je ne savais qu'ils se rapportent toujours à sa fille qui, d'un autre côté, ne connaît présentement aucun homme qu'elle honore de la moindre préférence sur un autre, et qui n'estime pas la valeur d'un denier celui dont sa mère a la plus haute idée.

À quoi se réduit donc, dit-elle, une affaire qui cause tant de mouvements? Est-ce une si grande démarche, dans une jeune personne, de renoncer à ses inclinations pour obliger ses amis?

Fort bien, ma mère, ai-je répondu en moi-même; vous pouvez faire à présent cette question : vous le pouvez à l'âge de quarante ans. Mais l'auriez-vous faite à dix-huit? Voilà ce que je voudrais savoir.

Ou la jeune personne, a-t-elle continué, est prévenue d'une très violente inclination qu'elle ne peut surmonter (ce qu'une fille un peu délicate n'avouera jamais); ou son humeur est si opiniâtre qu'elle n'est pas capable de céder; ou, pour troisième alternative, elle a des parents qu'elle s'embarrasse peu d'obliger.

Vous savez, ma chère, que ma mère raisonne quelquefois fort bien; ou du moins, que ce n'est jamais la chaleur qui manque à ses raisonnements. Il nous arrive souvent de n'être pas d'accord; et nous avons toutes deux si bonne opinion de notre sentiment, qu'il est fort rare que l'une ait le bonheur de convaincre l'autre : cas assez commun, je m'imagine, dans toutes les disputes un peu animées. J'ai *trop d'esprit*, me dit-elle; en bon anglais, *trop de vivacité*. Moi, je lui répons qu'elle est *trop sage*; c'est-à-dire dans la même langue, qu'elle n'est plus aussi jeune qu'elle l'a été; ou, dans d'autres termes, qu'étant accoutumée au ton de mère, elle oublie qu'elle a été fille. De là, nous passons d'un consentement mutuel à quelque autre sujet; ce qui n'empêche pas que, sans y consentir, nous ne retombions une douzaine de fois sur celui que nous avons quitté. Ainsi le quittant et le reprenant, d'un air à demi fâché, quoique adouci par un sourire forcé, qui laisse du jour à nous raccommoier, nous ne laissons pas, si l'heure du sommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d'humeur; ou, si nous parlons, le silence de ma mère est rompu par quelques exclamations : ah! Nancy! vous êtes si vive! si emportée! je voudrais bien, ma fille, que vous eussiez moins de ressemblance avec votre père!

Je la paie de son reproche, en pensant que ma mère n'a aucune raison de désavouer la part qu'elle a eue à sa Nancy; et si la chose va plus loin de son côté que je ne le désire, son cher Hickman n'a pas sujet de s'en louer le jour suivant.

Je sais que je suis une folle créature. Quand je n'en conviendrais pas, je suis sûre que vous le penseriez. Si je me suis un peu

arrêtée à ces petits détails, c'est pour vous avertir que dans une occasion si importante, je ne vous ferai plus remarquer mes impertinences ni les petites chaleurs de ma mère, et que je veux me réduire à la partie froide et sérieuse de notre conversation.

« Jetez les yeux, m'a-t-elle dit, sur les mariages de notre connaissance qui passent pour l'ouvrage de l'inclination et qui, pour l'observer en passant, ne doivent peut-être ce nom qu'à une passion née follement ou par de purs hasards, et soutenue par un esprit de perversité et d'obstination (ici, ma chère, nous avons eu un petit débat que je vous épargne); voyez s'ils vous paraissent plus heureux qu'une infinité d'autres, où le principal motif de l'engagement n'a été que la convenance, et la vue d'obliger une famille. La plupart vous paraissent-ils même aussi heureux? Vous trouverez que les deux motifs de la convenance et de la soumission produisent un consentement durable, et capable assez souvent d'augmenter par le temps et la réflexion; au lieu que l'amour, qui n'a pour motif que l'amour, est une passion oisive (oisive dans tous les sens, c'est ce que ma mère ne peut dire; car l'amour est aussi actif qu'un singe, et aussi malicieux qu'un écolier); c'est une ferveur qui dure peu, comme toutes les autres; un arc trop tendu, qui reprend bientôt son état naturel.

« Comme il est fondé en général sur des perfections purement idéales, que l'objet ne se connaissait pas lui-même avant qu'elles lui fussent attribuées, un, deux, ou trois mois remettent tout, de part et d'autre, dans son véritable jour; et chacun des deux ouvrant les yeux, pense justement de l'autre ce que tout le monde en pensait auparavant.

« Les excellences imaginaires (c'est son propre terme : ne le trouvez-vous pas assez remarquable?) ont eu le temps de s'évanouir. Le naturel, et les vieilles habitudes, qu'on n'a pas eu peu de peine à suspendre ou à déguiser, reviennent dans toute leur force. Le voile se lève et laisse voir de chaque côté jusqu'aux moindres taches. Enfin, l'on est fort heureux si l'on ne tombe pas aussi bas dans l'opinion l'un de l'autre qu'on y avait été comme exalté par l'imagination. Alors, le couple passionné, qui ne connaissait pas de bonheur hors du plaisir mutuel de se voir, est si éloigné de trouver dans un entretien illimité cette variété sans fin qui faisait croire, dans un autre temps, qu'on avait toujours quelque chose à se dire, ou qui faisait regretter, après s'être

quitté, de n'avoir pas dit mille choses qu'on croyait avoir oubliées, que leur étude continuelle est de chercher des amusements hors d'eux-mêmes; et leur goût peut-être, a conclu ma sage maman, (auriez-vous cru, ma chère, que sa sagesse fût si moderne?) sera de choisir des deux côtés ceux où l'autre n'a point de part. »

Je lui ai représenté que si vous tombiez dans la nécessité de faire quelque démarche hardie, il n'en faudrait accuser que l'indiscrète violence de vos proches. Je ne disconvenais pas, lui ai-je dit, que ses réflexions sur une infinité de mariages dont le succès n'avait pas répondu aux espérances, ne fussent très bien fondées : mais je l'ai priée de convenir que si les enfants ne pesaient pas toujours les difficultés avec autant de sagesse qu'ils le devaient, trop souvent aussi les parents n'avaient pas pour leur jeunesse, pour leurs inclinations et pour leur défaut d'expérience tous les égards dont ils devaient reconnaître qu'ils avaient eu besoin au même âge.

Elle est tombée de là sur le caractère moral de M. Lovelace, et sur la justice qu'elle trouve dans la haine de vos parents pour un homme qui mène une vie si libre, et qui ne cherche pas à la désavouer. On lui a même entendu déclarer, m'a-t-elle dit, qu'il n'y a point de mal qu'il ne soit résolu de faire à notre sexe, pour se venger du mauvais traitement qu'il a reçu d'une femme dans un temps où *il était trop jeune* (je crois que c'était son expression) pour n'avoir pas aimé de bonne foi.

J'ai répondu en sa faveur que j'avais entendu blâmer généralement le procédé de cette femme; qu'il en avait été si touché, que c'était à cette occasion qu'il avait commencé ses voyages; et que pour la chasser de son cœur, il s'était jeté dans un train de vie qu'il avait l'ingénuité de condamner lui-même; que cependant il avait traité d'imposture la menace qu'on lui attribuait contre tout notre sexe; que j'en pouvais rendre témoignage, puisque, lui ayant fait ce reproche devant vous, je l'avais entendu protester qu'il n'était pas capable d'un ressentiment si injuste contre toutes les femmes, pour la perfidie d'une seule.

Vous vous en souvenez, ma chère; et je n'ai pas oublié non plus l'aimable réflexion que vous fîtes sur sa réponse : « Vous n'aviez pas de peine, me dites-vous alors, à croire son désaveu sincère; parce qu'il vous paraissait impossible qu'un homme

aussi touché qu'il parût l'être de l'imputation de fausseté, fût capable d'en commettre une. »

J'ai fait observer particulièrement à ma mère que les mœurs de M. Lovelace n'avaient pas fait un sujet d'objection lorsqu'il s'était présenté pour Miss Arabelle; qu'on s'était reposé alors sur la noblesse de son sang, sur ses qualités et ses lumières extraordinaires, qui ne permettaient pas de douter qu'une femme vertueuse et prudente ne le fit rentrer en lui-même. J'ai même ajouté, au risque de vous déplaire, que si votre famille était composée d'assez honnêtes gens, suivant les idées communes, on ne leur attribuait pas, à l'exception de vous, une délicatesse extrême sur la religion; qu'il leur convenait peu, par conséquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme ont-ils choisi, ai-je dit encore, pour le décrier à ce titre? l'homme d'Angleterre le plus estimé pour son esprit et ses talents, et le plus distingué par ses qualités naturelles et acquises, quelque reproche qu'on entreprenne de faire à ses mœurs: comme s'ils avaient assez de pouvoir et d'autorité pour se croire en droit de ne consulter que leur haine ou leur caprice.

Ma mère est revenue à conclure qu'il y en aurait plus de mérite dans votre obéissance. Elle a prétendu que parmi ces hommes si distingués par leur esprit et leur figure, on n'a presque jamais trouvé un bon mari, parce qu'ordinairement ils sont si remplis de leur mérite, qu'ils croient une femme obligée de prendre d'eux l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Il n'y avait ici rien à craindre de cette considération, lui ai-je dit, parce que du côté de l'esprit et du corps, la femme aurait toujours de l'avantage sur l'homme; quoique de l'aveu de tout le monde, il en eût beaucoup lui-même sur son propre sexe.

Elle ne peut souffrir que je loue d'autres hommes que son cher Hickman; sans considérer qu'elle attire sur lui un degré de mépris qu'il pourrait éviter, si, par cette affection à lui attribuer un mérite qu'il n'a pas, elle ne diminuait pas celui qu'il a réellement, mais qui perd beaucoup dans certaines comparaisons. Ici, par exemple, quelle aveugle partialité! elle m'a soutenu qu'à la réserve des traits et du teint, qui ne sont pas si agréables dans M. Hickman, et de l'air, qu'il a moins libre et moins hardi, qualités, dit-elle, qui doivent peu toucher une femme modeste, il vaut M. Lovelace à toutes les heures du jour.

Pour abrégéer une comparaison si choquante, je lui ai dit que, si vous aviez été libre et traitée avec moins de rigueur, j'étais persuadée que vous n'auriez jamais eu de vues contraires à celles de votre famille. Elle a cru pouvoir me prendre sur les termes : je l'en trouve moins excusable, m'a-t-elle dit, car il y a donc ici plus d'opiniâtreté que d'amour.

Ce n'est pas non plus ma pensée, lui ai-je répondu. Je sais que Miss Clarisse Harlove préférerait M. Lovelace à tout autre homme, si ses mœurs...

Si! a-t-elle interrompu : ce *si* comprend tout. Mais croyez-vous qu'elle aime réellement M. Lovelace?

Que fallait-il répondre, ma chère? Je ne veux pas vous dire quelle a été ma réponse : mais si j'en avais fait une autre, quelqu'un m'en aurait-il cru? D'ailleurs, je suis sûre que vous l'aimez. Pardon, ma chère : cependant songez que n'en pas convenir, c'est reconnaître que vous ne le devez pas.

Au fond, ai-je repris, il mérite le cœur d'une femme; si... aurais-je répété volontiers; mais les parents, Madame...

Ses parents, Nancy... (Vous savez, ma chère, que malgré le reproche que ma mère fait à sa fille d'être trop vive, elle ne cesse pas elle-même d'interrompre.)

Peuvent prendre de fausses mesures, n'ai-je pas laissé de continuer...

Ne peuvent avoir tort, et ont raison, j'en suis sûre, a-t-elle dit de son côté.

Par lesquelles, ai-je repris, ils engagent peut-être une jeune personne dans quelque démarche téméraire, dont elle n'aurait jamais été capable.

Mais si vous avouez qu'elle serait téméraire, cette démarche, a répliqué ma mère, doit-elle y penser? Une fille prudente ne prendra jamais droit des fautes de ses parents pour en commettre une. Le public, qui blâmerait les parents, n'en trouverait pas la fille plus justifiée. La jeunesse et le défaut d'expérience, qu'on pourrait alléguer en sa faveur, ne serviraient tout au plus qu'à diminuer la tache. Mais une jeune personne aussi admirable que Miss Clarisse Harlove, dont la prudence est si supérieure à son âge, se mettra-t-elle dans le cas d'employer une si faible ressource?

Au reste, Nancy, je suis bien aise qu'elle n'ignore pas ce que je pense. Je vous charge même de lui représenter que quelque aversion qu'elle ait pour l'un, et quelque goût qu'elle puisse avoir pour l'autre, on attend d'une jeune fille, dont la générosité et la grandeur d'âme sont si connues, qu'elle se fasse violence, lorsqu'elle n'a point d'autre voie pour obliger toute sa famille. Il est question de dix ou douze personnes, qui sont ce qu'elle a de plus proche et de plus cher au monde, à la tête desquelles il faut qu'elle compte un père et une mère, dont elle n'a jamais éprouvé que de l'indulgence. De son côté, ce n'est peut-être qu'un caprice d'âge ou d'humeur; mais des parents voient plus loin, et le caprice d'une fille ne doit-il pas être soumis au jugement de ses parents?

Comptez, ma chère amie, que je ne suis pas demeurée en arrière sur l'article de ce *jugement*. J'ai dit tout ce que vous m'auriez pu dicter vous-même, et tout ce qui convient à une situation aussi extraordinaire que la vôtre. Ma mère en a si bien senti la force, qu'en m'ordonnant de vous communiquer ses idées, elle m'a défendu d'y joindre mes réponses; de peur, m'a-t-elle dit, que dans un cas si critique, elles ne vous engageassent à prendre quelques mesures dont nous pourrions nous repentir toutes deux : moi pour vous les avoir inspirées, et vous pour les avoir suivies.

Voilà, ma chère, ce que je vous représente d'autant plus volontiers de la part de ma mère que, de moi-même, je ne me trouve point capable de vous donner un bon conseil. Vous connaissez votre propre cœur : c'est là qu'il faut chercher des lumières et des règles.

Robert me promet de porter cette lettre de très bonne heure, afin que vous la puissiez trouver au dépôt, dans votre promenade du matin.

Que le Ciel vous éclaire! qu'il vous guide! c'est la prière continue de votre tendre et fidèle amie,

ANNE HOWE.

Lettre 58

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Dimanche après-midi*

Je suis dans les plus terribles craintes : cependant je commencerai par de vifs remerciements, à votre mère et à vous, pour votre dernière faveur. Je me flatte d'avoir répondu à ses obligantes intentions dans ma lettre précédente : mais ce n'est point assez de lui en avoir marqué ma reconnaissance par quelques lignes écrites sur mon enveloppe avec un crayon. Permettez qu'elle trouve ici les expressions d'un cœur qui sent le prix de ses moindres bienfaits.

Avant que de passer à ce qui me touche immédiatement, il faut que je vous gronde encore une fois de la manière un peu dure dont vous faites le procès à toute ma famille sur la religion et la morale. En vérité, ma chère, vous m'étonnez. Après ce que je vous ai recommandé si souvent, sans aucun fruit, je fermerais les yeux sur une occasion moins grave. Mais, dans l'affliction même où je suis, je croirais mon devoir blessé, si je laissais passer une réflexion dont il n'est pas besoin que je répète les termes. Soyez persuadée qu'il n'y a point en Angleterre une plus digne femme que ma mère. Mon père ne ressemble pas non plus à l'idée que vous vous faites de lui. Excepté un seul point, je ne connais pas de famille où le devoir soit plus respecté que dans la mienne; un peu trop resserrée, pour une famille si riche : c'est

l'unique reproche qu'on puisse lui faire. Pourquoi donc les condamneriez-vous d'exiger des mœurs irréprochables dans un homme dont ils ont droit, après tout, de porter leur jugement, lorsqu'il pense à s'allier avec eux ?

Deux lignes encore, avant que je vous entretienne de mes propres intérêts. Ce sera, s'il vous plaît, sur la manière dont vous traitez M. Hickman. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de générosité à faire tomber votre ressentiment sur une personne innocente, pour les petits chagrins que vous recevez d'un autre côté, duquel même je doute qu'il n'y ait rien à vous reprocher ? Je sais bien ce que je ne ferais pas difficulté de lui dire ; et ne vous en prenez qu'à vous, qui m'y avez excitée : je lui dirais, ma chère, qu'une femme ne maltraite point un homme qu'elle ne rejette point absolument, si elle n'est pas résolue au fond du cœur de l'en dédommager quelque jour, lorsqu'elle aura fini le cours de sa tyrannie, et lui, le temps de ses services et de sa patience. Mais je n'ai pas l'esprit assez libre pour donner toute l'étendue que je souhaiterais à cet article.

Passons à l'occasion présente de mes craintes. Je vous ai marqué ce matin que je pressentais quelque nouvel orage. M. Solmes est venu cet après-midi au château. Quelques moments après son arrivée, Betty m'a remis une lettre, sans me dire de qui. Elle était sous enveloppe ; et l'adresse, d'une main que je n'ai pas reconnue. On a supposé, apparemment, que je me serais bien gardée de la recevoir et de l'ouvrir, si j'avais su de qui elle venait. Lisez-en la copie.

*À Miss Clarisse Harlove*

Ma très chère demoiselle <sup>1</sup>,

Je m'estime le plus malheureux homme du monde, en ce que je n'ai pas encore eu l'honneur de vous rendre mes respects de votre consentement, l'espace seulement d'une demi heure. Cependant j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous concerne beaucoup, s'il vous plaît de m'admettre à l'honneur de votre entretien.

1. Il n'est pas besoin d'avertir que c'est l'orthographe et le style de M. Solmes (NdR).

Votre reputation y est intéressée, aussi bien que l'onneur de toute votre famille, c'est a l'oquasion d'un homme qu'on dit que vous estimez plus qu'il ne merite, et par rappor à quelqu'unes de ses actions de reprové, dont je suis pret a vous donner des preuves convaincantes de la vérité. On pourrait croire que j'y suis intéressé. Mais je suis pret a faire sermant que s'est la vérité pur; et vous verré quel est l'home qu'on dit que vous favorisé. Mais je n'espère pas qu'il an soit ainsi, pour votre propre onneur.

Je vous pris Mademoiselle, de degner macorder une odiance, pour votre onneur et celui de votre famille. Vous obligerés, tres cher Miss,

Votre tres humble et tres fidele serviteur ROGER SOLMES.

Jattans an bas, *pour* l'onneur de vos ordre.

Vous ne douterez pas plus que moi que ce ne soit quelque misérable ruse, pour me faire consentir à sa visite. Je lui aurais envoyé ma réponse de bouche; mais Betty ayant refusé de s'en charger, je me suis vue dans la nécessité de le voir, ou de lui écrire. J'ai pris le parti de lui écrire un billet, dont vous aurez l'original. Je tremble des suites, car j'entends beaucoup de mouvement au-dessous de moi.

*À monsieur Solmes*

Monsieur,

Si vous avez quelque chose à me communiquer, qui concerne mon honneur, vous pouvez me faire cette grâce par écrit comme de bouche. Quand je prendrais quelque intérêt à M. Lovelace, je ne vois point quelle raison vous auriez d'y croire le vôtre attaché; car le traitement que je reçois à votre occasion est si étrange que, quand M. Lovelace n'existerait point, je ne consentirais pas à voir une demi-heure M. Solmes, dans les vues qu'il me fait l'honneur d'avoir pour moi. Je n'aurai jamais rien à démêler avec M. Lovelace; et par conséquent, toutes vos découvertes ne peuvent me toucher, si mes propositions sont acceptées. Je vous en crois bien instruit. Si vous ne l'étiez pas, ayez la bonté de faire connaître à mes amis que s'ils veulent me délivrer de l'un des

deux, je m'engage à les délivrer de l'autre. Dans cette supposition, que nous importera-t-il à tous que M. Lovelace soit honnête homme ou ne le soit pas? Cependant, si vous ne laissez pas de vous y croire intéressé, je n'aurais aucune objection à faire. J'admire votre zèle, lorsque vous lui reprocherez les erreurs que vous avez su découvrir dans sa conduite, et que vous vous efforcerez de le rendre aussi vertueux que vous l'êtes sans doute, puisque autrement vous n'auriez pas pris la peine de rechercher ses fautes et de les exposer.

Excusez, Monsieur : mais après une persévérance que je trouve très peu généreuse depuis ma dernière lettre, après la tentative que vous venez de faire aux dépens d'autrui, plutôt que par votre propre mérite, je ne sais pas pourquoi vous accuseriez de quelque rigueur une personne qui est en droit de vous reprocher toutes ses disgrâces.

CL. HARLOVE

*Dimanche au soir*

Mon père voulait monter à ma chambre, dans son premier transport. On n'a pas eu peu de peine à le retenir. Ma tante Hervey a reçu l'ordre ou la permission de m'écrire le billet suivant. Les résolutions ne languissent pas, ma chère.

Ma nièce, tout le monde est à présent convaincu qu'il n'y a rien à espérer de vous par la voie de la douceur et de la persuasion. Votre mère ne veut pas que vous demeuriez ici plus longtemps, parce que, dans la colère où votre étrange lettre a jeté votre père, elle craint ce qui peut vous arriver. Ainsi, l'on vous ordonne de vous tenir prête à partir sur-le-champ pour vous rendre chez votre oncle Antonin, qui ne croit pas avoir mérité de vous la répugnance que vous marquez pour sa maison.

Vous ne connaissez pas le méchant homme en faveur duquel vous ne faites pas difficulté de rompre avec tous vos amis.

On vous défend de me répondre. Ce serait éterniser d'inutiles répétitions. Vous n'ignorez pas quelle affliction vous causez à tout le monde, particulièrement à votre affectionnée tante,

HERVEY.

N'osant lui écrire après cette défense, j'ai pris une liberté plus hardie. J'ai écrit quelques lignes à ma mère; pour implorer sa bonté, et pour l'engager, si je dois partir, à me procurer la permission de me jeter aux pieds de mon père et aux siens, sans autres témoins qu'eux-mêmes, dans la seule vue de leur demander pardon du chagrin que je leur ai causé, et de recevoir, avec leur bénédiction, un ordre de leur propre bouche pour mon départ et pour le temps. Quelle nouvelle hardiesse! Rendez-lui sa lettre, et qu'elle apprenne à obéir : c'est la réponse de ma mère; et la lettre est revenue sans avoir été ouverte.

Pendant, pour satisfaire mon cœur et mon devoir, j'ai écrit aussi quelques lignes à mon père, dans la même vue; c'est-à-dire pour le supplier de ne me pas chasser de la maison paternelle sans m'avoir accordé sa bénédiction. Mais on m'a rapporté cette lettre, déchirée en deux pièces, sans avoir été lue. Betty, me la montrant d'une main et tenant l'autre levée d'admiration, m'a dit : voyez Miss! quelle pitié! il n'y a que l'obéissance qui puisse vous sauver. Votre père me l'a dit à moi-même. Il a déchiré la lettre, et m'en a jeté les morceaux à la tête.

Dans une situation si désespérée, je n'ai pas cru devoir m'arrêter même à ce rebut. J'ai repris la plume, pour m'adresser à mon oncle Harlove, et j'ai joint à ma lettre, sous une même enveloppe, celle que ma mère m'avait renvoyée et les deux parties de celle que mon père avait déchirée. Mon oncle montait dans son carrosse lorsqu'il les a reçues. Je ne puis savoir avant demain quel aura été leur sort. Mais voici la copie de celle qui est pour lui.

*À monsieur Jules Harlove*

Monsieur mon très cher et très honoré oncle,

Il ne me reste que vous à qui je puisse m'adresser avec quelque espérance, pour obtenir du moins que mes très humbles supplications soient reçues, et qu'on me fasse la grâce de les lire. Ma tante Hervey m'a donné des ordres qui ont besoin de quelque explication, mais elle m'a défendu de lui répondre. J'ai pris la liberté d'écrire à mon père et à ma mère. L'une de mes deux lettres a été déchirée, et toutes deux m'ont été renvoyées

sans avoir été ouvertes. Je m'imagine, Monsieur, que vous ne l'ignorez pas. Mais comme vous ne pouvez savoir ce qu'elles contiennent, je vous supplie de les lire toutes deux, afin que vous puissiez rendre témoignage qu'elles ne sont pas remplies d'invocations et de plaintes, et qu'elles n'ont rien qui blesse mon devoir. Permettez-moi, Monsieur, de remarquer que si l'on est sourd aux expressions de ma douleur, jusqu'à refuser d'entendre ce que j'ai à dire, et de lire ce que j'écris, on pourra regretter bientôt de m'avoir traitée si durement. Daignez m'apprendre, Monsieur, pourquoi l'on s'obstine à vouloir m'envoyer chez mon oncle Antonin, plutôt que chez vous, chez ma tante, ou chez tout autre ami? Si c'est dans l'intention que j'apprends, la vie me deviendra insupportable. Je vous demande en grâce aussi de me faire savoir quand je dois être chassée de la maison. Mon cœur m'avertit fortement que si je suis contrainte une fois d'en sortir, ce sera pour ne la revoir jamais.

Le devoir m'oblige néanmoins de vous déclarer que l'humeur ou le ressentiment n'ont aucune part à ce que j'écris. Le Ciel connaît mes dispositions. Mais le traitement que je prévois, si je suis forcée d'aller chez mon autre oncle, sera vraisemblablement le dernier coup qui finira les disgrâces, et j'ose dire, les disgrâces peu méritées, de votre malheureuse nièce,

C. HARLOVE.

Lettre 59

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Lundi matin, 27 de mars*

Mon oncle est revenu ce matin de très bonne heure, et m'a fait remettre une réponse fort tendre, que je vous envoie. Elle m'a fait souhaiter de pouvoir le satisfaire. Vous verrez de quelles couleurs les mauvaises qualités de M. Solmes y sont revêtues, et quel voile l'amitié jette sur les plus grandes taches. Peut-être disent-ils de moi que l'aversion exagère aussi les défauts. Vous me renverrez, avec votre première lettre, celle de mon oncle. Il faut que je trouve le moyen de m'expliquer à moi-même pourquoi je suis devenue une créature aussi redoutable à toute ma famille qu'il veut me le persuader, et que je détruise cette idée s'il est possible.

*À Miss Clary Harlove*

C'est contre mon intention que je me détermine à vous écrire. Tout le monde vous aime, et vous ne l'ignorez pas. Tout nous est cher de vous, jusqu'à la terre où vous marchez. Mais comment nous résoudre à vous voir ? Il est impossible de tenir contre votre langage et vos regards. C'est la force de notre affection qui nous

fait éviter votre vue, lorsque vous êtes résolue de ne pas faire ce que nous sommes résolus que vous fassiez. Jamais je n'ai senti pour personne autant d'affection que j'en ai eu pour vous depuis votre enfance; et j'ai dit souvent que jamais jeune fille n'en avait tant mérité. Mais, à présent, que faut-il penser de vous? Hélas! hélas! ma chère nièce, que vous vous soutenez mal à l'épreuve!

J'ai lu les deux lettres qui étaient sous votre enveloppe. Dans un temps plus convenable, je pourrai les faire voir à mon frère et à ma sœur; mais rien ne leur serait agréable aujourd'hui de votre part.

Mon dessein n'est pas de vous dissimuler que je n'ai pu lire celle qui était pour moi sans être extrêmement attendri. Comment se fait-il que vous soyez si inflexible, et capable en même temps de remuer si vivement le cœur d'autrui? Mais comment avez-vous pu écrire une si étrange lettre à M. Solmes? Fi, ma nièce. Ah! que vous êtes changée!

Et puis traiter, comme vous l'avez fait, un frère et une sœur! Leur déclarer que vous ne souhaitez pas qu'ils vous écrivent ni qu'ils vous voient! Ne savez-vous pas qu'il est écrit qu'*une réponse douce fait évanouir la colère*? Si vous vous fiez à la pointe piquante de votre esprit, vous pouvez blesser: mais une massue abat une épée. Comment pouvez-vous espérer que ceux qui se trouvent offensés ne chercheront pas le moyen de vous offenser à leur tour? Était-ce par cette voie que vous vous faisiez adorer de tout le monde? Non, c'était la douceur de votre cœur et de vos manières qui vous attirait de l'attention et du respect dans tous les lieux où vous paraissiez. Si vous avez excité l'envie, est-il sage d'aiguiser ses dents et de vous exposer à ses morsures? Vous voyez que je vous écris en homme impartial, qui vous aime encore.

Mais depuis qu'ayant déployé tous vos talents, vous n'avez épargné personne, et que vous avez attendri tout le monde sans l'avoir été vous-même, vous nous avez mis dans la nécessité de tenir ferme et de nous lier plus étroitement. C'est ce que j'ai déjà comparé à *une phalange en ordre de bataille*. Votre tante Hervey vous défend d'écrire, par la même raison qui doit m'empêcher de vous le permettre. Nous craignons tous de vous voir, parce que nous savons que vous nous feriez tourner à tous l'esprit. Votre mère vous redoute si fort que vous ayant crue prête une fois ou

deux à forcer l'entrée de sa chambre, elle s'y est enfermée soigneusement; persuadée comme elle est qu'elle ne doit pas se rendre à vos sollicitations, et que vous êtes résolue de ne pas écouter les siennes.

Déterminez-vous seulement, ma très chère Miss Clary, à faire quelques pas pour nous obliger; et vous verrez avec quelle tendresse nous nous empresserons, tour à tour, de vous serrer contre nos cœurs transportés de joie. Si l'un des deux prétendants n'a pas l'esprit, les qualités et la figure de l'autre, comptez que l'autre est le plus mauvais cœur qu'il y ait au monde. L'affection de vos parents, avec un mari sage, quoique moins poli, n'est-elle pas préférable à un débauché, de quelque agrément que sa figure puisse être pour les yeux? Vos admirables talents vous feront adorer de l'un; au lieu que l'autre, qui a les mêmes avantages que vous dans son sexe, n'attachera pas grand prix aux vôtres; et souvent les maris de cette espèce sont les plus jaloux de leur autorité avec une femme d'esprit. Vous aurez du moins un homme vertueux. Si vous ne l'aviez pas traité d'un air outrageant, il vous aurait fait frémir de ce qu'il vous aurait appris de l'autre.

Allons, ma chère nièce, faites tomber sur moi l'honneur de vous avoir persuadée. J'en partagerai le plaisir, et je puis dire encore une fois, l'honneur, avec votre père et votre mère. Toutes les offenses passées s'éteindront dans l'oubli. Nous nous engageons tous, pour M. Solmes, que jamais il ne vous donnera aucun juste sujet de plainte. Il sait, dit-il, quel trésor obtiendra l'homme que vous honorerez de votre faveur; et tout ce qu'il a souffert ou qu'il pourra souffrir lui paraîtra léger à ce prix.

Chère et charmante enfant, rendez-vous, et rendez-vous de bonne grâce. Il le faut, de bonne grâce ou non. Je vous assure qu'il le faut. Vous ne l'emporterez pas sur un père, une mère, des oncles, et sur tout le monde; comptez là-dessus.

J'ai passé une partie de la nuit à vous écrire. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis touché en relisant votre lettre et en vous écrivant celle-ci. Cependant je serai demain, de bonne heure, au château d'Harlove. Si mes instances ont quelque pouvoir sur votre cœur, faites-moi dire aussitôt de monter à votre appartement. Je vous donnerai la main pour descendre; je vous présenterai aux embrassements de toute la famille; et vous reconnaîtrez que vous nous êtes plus chère que vous ne paraissez

vous l'être figuré dans vos dernières préventions. Cette lettre vous vient d'un oncle qui a fait longtemps ses délices de cette qualité,

JULES HARLOVE.

Une heure après, mon oncle m'a fait demander si sa visite me serait agréable, aux conditions qu'il m'avait marquées dans sa lettre. Il avait donné ordre à Betty de lui apporter une réponse de bouche. Mais je venais de finir la copie de celle que je vous envoie. Betty a fait difficulté de s'en charger. Cependant elle s'est laissée engager, par un motif auquel les dames Betty ne résistent point.

Que vous me causez de joie, mon très cher oncle, par l'excès de votre bonté ! Une lettre si tendre ! si paternelle ! si douce pour un cœur blessé ! si différente enfin de tout ce que j'ai éprouvé depuis quelques semaines ! Que j'en suis touchée ! Ne parlez pas, Monsieur, de ma manière d'écrire. Votre lettre m'a plus attendrie que personne n'a pu l'être des miennes, ou de mes discours et de mes tristes regards. Elle m'a fait souhaiter du fond du cœur, de pouvoir mériter votre visite aux conditions que vous désirez, et de me voir conduire aux pieds de mon père et de ma mère par un oncle dont j'adore la bonté.

Je vous dirai, mon très cher oncle, à quoi je suis résolue pour faire ma paix. M. Solmes préférerait sûrement ma sœur à une créature dont l'aversion est si déclarée pour lui ; comme j'ai raison de croire que le principal, ou du moins un de ses principaux motifs, dans les intentions qu'il a pour moi, est la situation de la terre de mon grand-père, qui est voisine des siennes, je consens à résigner tous mes droits ; et cette résignation subsistera solidement, parce que je m'engagerai à ne me marier jamais. La terre sera pour ma sœur et pour ses héritiers à perpétuité. Je n'en aurai point d'autre qu'elle et mon frère. Je recevrai de mon père une pension annuelle, aussi petite qu'il voudra me l'accorder ; et si jamais j'ai le malheur de lui déplaire, il sera le maître de la reprendre.

Cette proposition ne sera-t-elle pas acceptée ? Elle doit l'être. Elle le sera sans doute. Je vous demande en grâce, Monsieur, de

la faire promptement et de l'appuyer de votre crédit. Elle répond à toutes les vues. Ma sœur marque une haute opinion de M. Solmes. Je suis fort éloignée d'en avoir autant, dans le jour sous lequel il m'est proposé. Mais le mari de ma sœur aura droit à mon respect, et je lui en promets beaucoup à ce titre. Si cette offre est acceptée, accordez-moi, Monsieur, l'honneur d'une visite, et faites-moi le plaisir inexprimable de me conduire aux pieds de mon père et de ma mère. Ils reconnaîtront, dans les effusions de mon cœur, la vérité de mon respect et de ma soumission. Je me jeterai aussi dans les bras de ma sœur et de mon frère, qui me trouveront la plus obligeante et la plus affectionnée de toutes les sœurs.

J'attends, Monsieur, une réponse qui fera le bonheur de ma vie, si elle est conforme aux vœux sincères de votre très humble etc.

C. HARLOVE.

*Lundi, à midi*

Je commence, ma chère, à me flatter sérieusement que ma proposition sera goûtée. Betty m'apprend qu'on a fait appeler mon oncle Antonin et ma tante Hervey, sans qu'il soit question de M. Solmes; c'est un fort bon augure. Avec quelle satisfaction ne résignerai-je pas ce qui m'attire tant d'envie! Quelle comparaison pour moi, entre un avantage de fortune et celui qui me reviendra d'un si léger sacrifice : la tendresse et la faveur de tous mes proches! Une tendresse et une faveur dont j'ai fait depuis dix-huit ans ma gloire et mes délices! Quel charmant prétexte pour rompre avec M. Lovelace! et lui-même, n'en aura-t-il pas, peut-être, beaucoup plus de facilité à m'oublier?

J'ai trouvé ce matin une lettre de lui qui sera, je suppose, une réponse à ma dernière. Mais je ne l'ai pas encore ouverte; et j'attendrai, pour l'ouvrir, l'effet de mes nouvelles offres.

Qu'on me délivre de l'homme que je hais, et je renoncerai de tout mon cœur à celui que je pourrais préférer. Quand j'aurais pour l'un tout le penchant que vous vous imaginez, j'en serais quitte pour un chagrin passager dont le temps et la discrétion seraient le remède. Ce sacrifice est un de ceux qu'un enfant doit

à ses proches et à ses amis, lorsqu'ils insistent à l'exiger : au lieu que l'autre, c'est-à-dire celui d'accepter un mari qu'on ne saurait souffrir, blesse non seulement l'honnêteté morale, mais encore toutes les autres vertus, puisqu'il n'est propre, comme je me souviens de l'avoir écrit à Solmes même, qu'à faire une mauvaise femme de celle qui aurait eu le plus de goût pour un autre caractère. Comment sera-t-elle alors une bonne mère, une bonne maîtresse, une bonne amie ? Et de quoi sera-t-elle capable, que de répandre le mauvais exemple autour de soi, et de déshonorer sa famille ?

Dans l'incertitude où je suis, j'ai quelque regret de porter ma lettre au dépôt, parce que c'est vous en causer autant qu'à moi. Mais il y aurait de l'affectation à résister aux soins officieux de Betty, qui m'a déjà pressée deux fois d'aller prendre l'air. Je vais descendre pour visiter ma volière, et dans l'espérance d'ailleurs de trouver quelque chose de vous.

Lettre 60

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Lundi après-midi, 27 mars*

Vous êtes informée de tout ce qui s'est passé ce matin jusqu'à midi; et j'espère que le détail que je viens de mettre au dépôt sera bientôt suivi d'une autre lettre, par laquelle je cesserai de vous tenir en suspens. Cette situation ne peut vous peser autant qu'à moi. Mon sang se trouble à chaque pas qui se fait sur l'escalier, et pour chaque porte que j'entends ouvrir ou fermer.

Ils sont assemblés depuis quelque temps, et je crois leur délibération fort sérieuse. Cependant quel sujet pour de si longs débats, dans une proposition si simple et qui répond sur-le-champ à toutes leurs vues? Peuvent-ils insister un moment sur M. Solmes, lorsqu'ils voient ce que je leur offre pour m'en délivrer? Je suppose que l'embarras vient de la délicatesse de Bella, qui se fait presser pour accepter une terre et un mari; ou de son orgueil, qui lui donne de la répugnance à prendre le *refus de sa sœur* : c'est du moins ce qu'elle m'a dit un jour. Ou peut-être mon frère demande-t-il quelque équivalence pour son droit de réversion. Ces petits démêlés d'intérêt ne s'attirent que trop d'attention dans notre famille. C'est sans doute à l'une ou l'autre de ces deux raisons que je dois attribuer la longueur du conseil. Il faut que je jette les yeux sur la lettre de Lovelace. Mais non, je veux me refuser cette curieuse lecture, jusqu'à l'arrivée d'une

réponse encore plus curieuse qui me tient en suspens. Pardonnez, ma chère, si je vous fatigue ainsi par mes incertitudes : mais je n'ai rien de plus à cœur, et ma plume suit le mouvement de mes espérances et de mes craintes; deux vents assez tumultueux qui m'agitent.

*Lundi au soir*

L'auriez-vous cru? Betty m'apprend d'avance que je dois être refusée. « Je ne suis qu'une méchante et artificieuse créature. On n'a eu que trop de bonté pour moi. Mon oncle Harlove s'y est laissé prendre : c'est l'expression. Ils avaient prévu ce qui ne manquerait pas d'arriver s'il me voyait, ou s'il lisait mes lettres. On lui a fait honte de sa facilité. Le bel honneur qu'ils se feraient aux yeux du public, s'ils me prenaient au mot. Ce serait donner lieu de croire qu'ils n'auraient employé la rigueur que pour m'amener à ce point. Mes amis particuliers, surtout Miss Howe, ne manqueraient point de donner cette explication à leur conduite; et moi-même, je ne cherche qu'à leur tendre un piège, pour fortifier mes arguments contre M. Solmes. Il est surprenant que mon offre ait paru mériter un instant d'attention, et qu'on ait pu s'en promettre quelque avantage pour la famille. Elle blesse les lois et toute sorte d'équité. Miss Bella et M. Solmes auraient de belles sûretés, pour un bien dans lequel j'aurais toujours le pouvoir de rentrer. Elle et mon frère, mes héritiers! Ô la fine créature! Promettre de renoncer au mariage, lorsque Lovelace est si sûr de moi qu'il le déclare ouvertement! Une fois mon mari, n'aurait-il pas droit de réclamer les dispositions de mon grand-père? Et puis, quelle hardiesse, quelle insolence (Betty m'a lâché tout ce détail par degrés, et vous reconnaîtrez les acteurs à leurs expressions) dans une fille justement disgraciée pour sa révolte ouverte, de vouloir prescrire des lois à toute la famille! Quel triomphe pour son obstination, de donner ses ordres, non d'une prison, comme je l'avais nommée, mais du haut de son trône, à ses aînés, à ses supérieurs, à son père même et à sa mère! Chose étonnante, qu'on ait pu s'arrêter à quelque discussion sur un plan de cette nature! C'est un chef-d'œuvre de finesse. C'est moi-même, en perfection. Apparemment que mon oncle ne s'y laisserait pas prendre une seconde fois. »

Betty s'est laissée engager d'autant plus facilement à me faire ce récit, qu'étant contraire à mes espérances, elle ne l'a cru propre qu'à me mortifier. Comme j'ai cru comprendre, dans le cours d'une si belle récapitulation, que quelqu'un avait parlé en ma faveur, j'ai voulu savoir d'elle à qui j'avais cette obligation : elle a refusé de me l'apprendre, pour m'ôter la consolation de penser qu'ils ne sont pas tous déclarés contre moi.

Mais ignoriez-vous donc, ma chère, quelle monstrueuse créature vous honorez de votre amitié? Vous ne pouvez douter de l'influence que vous avez sur moi : pourquoi ne m'avez-vous pas appris plutôt à me connaître un peu mieux? Pourquoi la même liberté, que j'ai toujours prise avec vous, ne vous a-t-elle pas encore portée à me déclarer mes défauts, et surtout celui d'une si misérable hypocrisie? Si mon frère et ma sœur ont été capables de cette découverte, comment est-elle échappée à des yeux aussi pénétrants que les vôtres?

Il paraît qu'à présent leurs délibérations roulent sur la manière de me répondre et sur le choix de leurs écrivains; car ils ignorent et ils ne doivent pas savoir que Betty m'ait si bien informée. L'un demande qu'on le dispense de m'écrire; un autre ne veut pas se charger de m'écrire des choses dures; un autre est las d'avoir à faire à moi : et s'engager dans une dispute par écrit avec une fille qui ne sait qu'abuser de la facilité de sa plume, c'est s'exposer à ne jamais finir. Ainsi, les qualités qu'on ne m'attribuait autrefois que pour m'en faire honneur, deviennent aujourd'hui un sujet de reproche. Cependant il faudra bien qu'on m'apprenne par quelque voie le résultat d'une si longue conférence. En vérité, ma chère, mon désespoir est si vif, que je crains d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Dans l'horreur où je suis, si j'y trouvais quelque expédient, je serais capable de prendre un parti dont je me repentirais peut-être le reste de mes jours.

Je reçois à ce moment la lettre suivante, par les mains de Betty.

Miss la rusée,

Votre aimable proposition n'a pas été jugée digne d'une réponse particulière. C'est une honte pour votre oncle Harlove de s'être laissé surprendre. N'avez-vous pas quelque nouveau tour d'adresse pour votre oncle Antonin? Jouez-nous l'un après l'autre, mon enfant, tandis que vous y êtes si bien disposée. Mais

je reçois ordre de vous écrire, deux lignes seulement, afin que vous n'ayez pas occasion de me reprocher, comme à votre sœur, des libertés que vous vous attirez. Tenez-vous prête à partir : vous serez demain conduite chez votre oncle Antonin. Me suis-je exprimé clairement ?

JAMES HARLOVE

Ce trait m'a pénétré jusqu'au vif ; et, dans la première chaleur de mon ressentiment, j'ai fait la lettre suivante pour mon oncle Harlove, qui se propose de passer ici la nuit :

*À monsieur Jules Harlove*

Monsieur,

Je me trouve, sans le savoir, une bien méprisable créature. Ce n'est point à mon frère, c'est à vous, Monsieur, que j'ai écrit : c'est de vous que j'espère l'honneur d'une réponse. Personne n'a plus de respect que moi pour ses oncles. Cependant j'ose dire que toute grande qu'est la distance d'un oncle à sa nièce, elle n'exclut pas cette espérance. Je ne crois pas non plus que ma proposition mérite du mépris.

Pardon, Monsieur. J'ai le cœur plein. Peut-être reconnaîtrez-vous quelque jour que vous vous êtes laissé vaincre (hélas ! en puis-je douter) pour contribuer à des traitements que je n'ai pas mérités. Si vous avez la bonté, comme mon frère me le fait entendre, de m'avoir marqué quelque sentiment de tendresse, je m'abandonne à la pitié du Ciel, puisque je n'en dois plus attendre de personne. Mais que je reçoive du moins une réponse de votre main ; je vous en supplie très humblement. Jusqu'à ce que mon frère daigne se rappeler ce qu'il doit à une sœur, je ne recevrai aucune réponse de lui à des lettres que je ne lui ai pas écrites, ni aucune sorte de commandement.

J'attendris tout le monde ! C'est, Monsieur, ce qu'il vous a plu de me marquer. Hélas ! Qui ai-je donc attendri ! Je connais quelqu'un, dans la famille, qui a, pour toucher, des méthodes bien plus sûres que les miennes ; sans quoi il ne serait pas parvenu à faire honte à tout le monde d'avoir donné quelques marques de tendresse à un malheureux enfant de la même famille.

De grâce, Monsieur, ne me renvoyez pas cette lettre avec mépris, ou déchirée, ou sans réponse. Mon père a ce droit, et tous ceux qu'il lui plaît d'exercer sur sa fille. Mais personne de votre sexe ne doit traiter si durement une jeune personne du mien, lorsqu'elle se contient dans l'humble disposition où je suis.

Après les étranges explications qu'on a données à ma lettre précédente, je dois craindre que celle-ci ne soit encore plus mal reçue. Mais je vous supplie, Monsieur, de faire deux mots de réponse à ma proposition, quelque sévères qu'ils puissent être. Je pense encore qu'elle mérite quelque attention. Je m'engagerai, de la manière la plus solennelle, à lui donner de la validité par un renoncement perpétuel au mariage. En un mot, je ferai tout ce qui n'est pas absolument impossible pour rentrer en grâce avec tout le monde. Que puis-je dire de plus? et ne suis-je pas, sans le mériter, la plus malheureuse fille du monde!

Betty a fait encore difficulté de porter cette lettre, sous prétexte que c'était s'exposer à recevoir des injures et à me la rapporter en pièces. Je voulais en courir les risques, lui ai-je dit, et je lui demandais seulement de la remettre à son adresse. Pour réponse à quelques insolences dont elle s'est crue en droit de me faire payer ce service, je l'ai assurée qu'elle aurait la liberté de tout dire, si elle voulait m'obéir cette fois seulement; et je lui ai recommandé de se dérober aux yeux de mon frère et de ma sœur, de peur que leurs bons offices n'attirassent à ma lettre le sort dont elle me menaçait. C'est de quoi elle n'osait répondre, m'a-t-elle répliqué. Mais enfin elle est descendue, et j'attends son retour.

Avec si peu d'espérance de justice ou de faveur, j'ai pris le parti d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Je vous l'enverrais, ma chère, avec toutes celles que je vais réunir sous une même enveloppe, si je n'avais besoin d'un peu plus de lumière pour me déterminer sur la réponse. J'aime mieux prendre la peine de vous en faire l'extrait, tandis que j'attends le retour de Betty.

« Il me fait ses plaintes ordinaires de la mauvaise opinion que j'ai de lui, et de la facilité que j'ai à croire tout ce qui est à son désavantage. Il explique, aussi clairement que je m'y suis attendue, ma réflexion sur le bonheur que ce serait pour moi, dans la supposition de quelque entreprise téméraire contre

M. Solmes, d'être délivrée tout à la fois de l'un et de l'autre. Il se reproche beaucoup, me dit-il, d'avoir donné à la crainte de me perdre quelques expressions violentes dont il convient que j'ai eu raison de m'offenser.

« Il avoue qu'il a l'humeur prompte. C'est le défaut, dit-il, de tous les bons naturels; comme celui des cœurs sincères est de ne le pouvoir cacher. Mais il en appelle à moi sur sa situation. Si quelque chose au monde est capable de faire excuser un peu de témérité dans les expressions, n'est-ce pas l'état auquel il se trouve condamné par mon indifférence et par la malignité de ses ennemis ?

« Il croit trouver, dans ma dernière lettre, plus de raisons que jamais d'appréhender que je ne me laisse vaincre par la force, et peut-être par des voies plus douces. Il n'entrevoit que trop que je le prépare à ce fatal dénouement. Dans une idée si affligeante, il me conjure de ne me pas prêter aux noires intentions de ses ennemis. Les vœux solennels de réformation, les promesses d'un avenir digne de lui et de moi, et les protestations de vérité, ne manquent pas de suivre, dans le style le plus soumis et le plus humble. Cependant il traite de cruel le soupçon qui m'a fait attribuer toutes ses protestations au besoin qu'il croit en avoir lui-même, avec une si mauvaise renommée.

« Il est prêt, dit-il, à reconnaître solennellement que ses folies passées excitent son propre mépris. Ses yeux sont ouverts. Il ne lui manque plus que mes instructions particulières pour assurer l'ouvrage de sa réformation.

« Il s'engage à faire tout ce qui peut s'accorder avec l'honneur pour obtenir sa réconciliation avec mon père. Il consent, si je l'exige, à faire les premières démarches du côté même de mon frère, qu'il traitera comme son propre frère, parce qu'il est le mien; à la seule condition qu'on ne fera pas revivre, par de nouveaux outrages, la mémoire du passé.

« Il me propose, dans les termes les plus humbles et les plus pressants, une entrevue d'un quart d'heure, pour me confirmer la vérité de tout ce qu'il m'écrit, et me donner de nouvelles assurances de l'affection et, s'il est besoin, de la protection de toute sa famille. Il me confesse qu'il s'est procuré la clé d'une porte du jardin, qui mène à ce que nous nommons le *taillis*; et que, si je veux seulement tirer le verrou du côté intérieur, il peut y entrer la

nuit, pour attendre l'heure qu'il me plaira de choisir. Ce n'est point à moi qu'il aura jamais la présomption de faire des menaces; mais si je lui refuse cette faveur, dans le trouble où le jettent quelques endroits de ma lettre, il ne sait pas de quoi son désespoir peut le rendre capable.

« Il me demande ce que je pense de la détermination absolue de mes amis, et par quelle voie je crois pouvoir éviter d'être à M. Solmes, si je suis une fois menée chez mon oncle Antonin; à moins que je ne sois résolue d'accepter la protection qui m'est offerte par sa famille, ou de me réfugier dans quelque autre lieu, tandis que j'ai le pouvoir de m'échapper. Il me conseille de m'adresser à votre mère, qui consentira peut-être à me recevoir secrètement jusqu'à ce que je puisse m'établir dans ma terre et me réconcilier avec mes proches, qui le désireront autant que moi, dit-il, aussitôt qu'ils me verront hors de leurs mains.

« Il m'apprend (et je vous avoue, ma chère, que mon étonnement ne cesse pas de lui voir toutes ces connaissances) qu'ils ont écrit à M. Morden pour le prévenir en faveur de leur conduite, et le faire entrer sans doute dans tous leurs projets; d'où il conclut que si mes amis particuliers me refusent un asile, il ne me reste qu'une seule voie. Si je veux, dit-il, le rendre le plus heureux de tous les hommes en m'y déterminant par inclination, les articles seront bientôt dressés, avec des vides que je remplirai à mon gré. Que je lui déclare seulement, de ma propre bouche, mes volontés, mes doutes, mes scrupules, et que je lui répète qu'aucune considération ne me rendra la femme de Solmes, son cœur et son imagination seront tranquilles. Mais, après une lettre telle que ma dernière, il n'y a qu'une entrevue qui puisse calmer ses craintes. Là-dessus, il me presse d'ouvrir le verrou dès la nuit suivante, ou celle d'après, si la lettre n'arrive point assez tôt. Il sera déguisé d'une manière qui ne donnera aucun soupçon, quand il serait aperçu. Il ouvrira la porte avec sa clé. Le taillis lui servira de logement pendant les deux nuits, pour attendre l'heure propice; à moins qu'il ne reçoive de moi des ordres contraires, ou quelque arrangement pour une autre occasion.

Cette lettre est datée d'hier. Comme je ne lui ai pas écrit un mot, je suppose qu'il était la nuit passée dans le taillis, et qu'il y sera cette nuit; car il est trop tard à présent pour me déterminer sur ma réponse. J'espère qu'il n'ira pas chez M. Solmes; et je

n'espère pas moins qu'il ne viendra point ici. S'il se rend coupable, de l'une ou l'autre de ces deux extravagances, je romps avec lui sans retour.

À quoi se résoudre avec des esprits si obstinés! Plût au Ciel que je n'eusse jamais... mais que servent les regrets et les désirs? Je suis étrangement agitée : et quel besoin de vous le dire, après vous avoir fait cette peinture de ma situation!

Lettre 61

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi, à 7 heures du matin*

Mon oncle a daigné me répondre. Voici sa lettre qu'on m'apporte à ce moment, quoique écrite hier, mais apparemment fort tard.

*Lundi au soir*

Miss Clary,

Vous êtes devenue si hardie, et vous nous apprenez si bien notre devoir, quoique vous remplissiez fort mal le vôtre, qu'il faut nécessairement vous répondre. Personne n'a besoin de votre bien. Est-ce à vous, qui rejetez les conseils de tout le monde, à prescrire un mari pour votre sœur? Votre lettre à M. Solmes est inexcusable. Je vous en ai déjà blâmée. Vos parents veulent être obéis, et la justice veut qu'ils le soient. Cependant votre mère vient d'obtenir que votre départ soit remis à jeudi, quoiqu'elle vous juge indigne de cette grâce et de toute autre marque de son affection. Ne m'écrivez plus. Je ne recevrai pas vos lettres. Vous êtes trop fine pour moi. Que d'ingratitude dans votre cœur et d'égarement dans votre esprit! Vous voudriez que votre volonté devînt une loi pour tout le monde. Ah! que vous êtes changée!

Votre oncle très mécontent, JULES HARLOVE.

Partir jeudi, pour le château environné de fossés, pour la chapelle, pour recevoir M. Solmes ! Je ne puis supporter cette idée. Ils me pousseront au désespoir.

*Mardi matin, à huit heures*

J'ai reçu une nouvelle lettre de M. Lovelace. Mon attente, en l'ouvrant, était d'y trouver des plaintes libres et hardies de ma négligence à lui répondre pour l'empêcher de passer deux nuits à l'air, dans un temps qui n'est pas extrêmement agréable... Mais, au lieu de plaintes, elle est remplie des plus tendres marques d'inquiétude sur les raisons qui peuvent m'avoir ôté le pouvoir de lui écrire : « Serait-ce quelque indisposition ? Aurais-je été renfermée plus étroitement, comme il m'a souvent avertie que je dois m'y attendre ? »

Il me raconte « que dimanche dernier il a passé tout le jour sous divers déguisements, errant autour du jardin et des murs du parc ; et que la nuit suivante, il n'a pas quitté le taillis, d'où il venait essayer à toute heure d'ouvrir la porte de derrière. Cette nuit fut pluvieuse. Il avait un gros rhume, et quelque ressentiment de fièvre. Mouillé comme il fut toute la nuit, sa voix était presque éteinte ».

Pourquoi ne s'emporte-t-il pas dans sa lettre ? Avec le traitement que j'essuie, il est dangereux pour moi d'avoir quelque obligation à la patience d'un homme qui néglige sa santé pour me servir.

« Il n'a pas trouvé, dit-il, d'autre abri qu'une grosse touffe de lierre qui s'est formée autour des deux ou trois vieilles têtes de chênes, et qui a bientôt été pénétrée de la pluie. »

Vous et moi, ma chère, je me souviens qu'un jour de chaleur, nous nous crûmes fort obligées à l'ombrage naturel du même lieu.

Je ne pus m'empêcher de convenir que je suis fâchée qu'il ait souffert pour l'amour de moi. Mais c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre.

Sa lettre est datée d'hier à huit heures du soir. Tout indisposé qu'il est, il me dit « qu'il veillera jusqu'à dix, dans l'espérance que je lui accorderai l'entrevue qu'il me demande si instamment.

Ensuite, il a un mille à faire à pied, pour retrouver son laquais et son cheval, et de là, quatre milles jusqu'à son logement ».

Il m'avoue enfin « qu'il a dans notre famille un homme de confiance, qui lui a manqué depuis un jour ou deux. Son inquiétude, dit-il, en est plus insupportable, parce qu'il ignore comment je me porte et comment je suis traitée ».

Cette circonstance me fait deviner qui est le traître. C'est Joseph Leman, l'homme de la maison pour lequel mon frère a le plus de confiance, et qu'il emploie le plus volontiers. Je ne trouve pas ce procédé honorable dans M. Lovelace. A-t-il pris cet infâme usage de corrompre les domestiques d'autrui dans les cours étrangères, où il a résidé assez longtemps ? Il m'est venu quelques soupçons sur ce Leman, dans les visites que je rends à ma volière. Ses respects affectés me l'ont fait prendre pour un espion de mon frère ; et quoiqu'il parût chercher à me plaire en s'éloignant du jardin et de ma basse-cour lorsqu'il me voyait paraître, je m'étonnais que ses rapports n'eussent pas fait diminuer quelque chose de ma liberté. Peut-être cet homme est-il payé de deux côtés, et trahit-il les deux personnes qu'il feint de servir de part et d'autre. On n'a pas besoin de ces méthodes obliques avec de bonnes intentions. Une âme honnête s'indigne également contre le traître et contre ceux qui l'emploient.

Il revient à ses instances pour obtenir une entrevue. « Après la défense, dit-il, que je lui ai faite de reparaître au bûcher, il n'ose désobéir à mes ordres ; mais il peut m'apporter des raisons si fortes pour lui permettre de rendre une visite à mon père et à mes oncles, qu'il espère que je les approuverai. Par exemple, ajoute-t-il, il ne doute pas que je ne sois aussi fâchée que lui de le voir réduit à des pratiques clandestines, qui conviennent mal à un homme de sa naissance et de sa fortune. Mais, si je consens qu'il se présente d'un air ferme et civil, il me promet que rien ne sera capable d'altérer sa modération. Son oncle l'accompagnera, si je le juge à propos ; ou sa tante Lawrence fera la première visite à ma mère, ou à madame Hervey, ou même à mes deux oncles ; et les conditions qui seront offertes auront quelque poids sur ma famille.

« Il me demande en grâce de ne pas lui refuser la permission de voir M. Solmes. Son intention n'est pas de lui nuire ni de l'effrayer ; mais simplement de lui représenter, d'un ton calme et

par de bonnes raisons, les fâcheux effets d'une persévérance inutile. Il renouvelle d'ailleurs la résolution d'attendre mon choix et le retour de M. Morden pour me demander le prix de sa patience.

« Il est impossible, dit-il, qu'une au moins de ces méthodes n'ait pas quelque succès. Il observe que la présence des personnes mêmes pour lesquelles on est mal disposé adoucit les ressentiments, qui s'aigrissent au contraire par l'absence. »

Là-dessus il recommence ses importunités pour m'engager à l'entrevue qu'il désire. « Ses affaires l'appellent nécessairement à Londres ; mais il ne peut quitter l'incommode logement où il se tient caché dans un déguisement indigne de lui, sans être absolument certain que je ne me laisserai point abattre par la force ou par d'autres voies, et que je suis délivrée des insultes de mon frère. L'honneur ne lui en fait pas une loi moins indispensable que l'amour, lorsqu'on publie dans le monde que c'est pour lui que je suis si maltraitée. Mais une réflexion, dit-il, qu'il ne peut s'empêcher de faire, c'est que mes parents n'auraient aucune raison de m'ôter la liberté par rapport à lui, s'ils savaient comment je le traite lui-même, et à quelle distance je le tiens de moi. Une autre réflexion encore, c'est que par cette conduite ils paraissent persuadés qu'il a droit à d'autres traitements, et qu'ils le croient assez heureux pour les recevoir ; tandis qu'au fond, j'en use avec lui comme ils le doivent souhaiter dans le mouvement de leur haine : à l'exception de la correspondance dont je l'honore, et qui lui est si précieuse qu'elle lui a fait supporter avec joie mille sortes d'indignités.

Il renouvelle ses promesses de réformation. Il sent, dit-il, qu'il a déjà fait une longue et dangereuse course, et qu'il est temps de revenir aux bornes dont il s'est écarté. C'est par la seule conviction, s'il faut l'en croire, qu'un homme qui a mené une vie trop libre est ramené à la sagesse, avant que l'âge ou les infirmités viennent l'éclairer sur son devoir.

« Tous les esprits généreux, ajoute-t-il, ont de l'aversion pour la contrainte. Il s'arrête sur cette observation en regrettant de devoir vraisemblablement toutes ses espérances à cette contrainte ; à cette contrainte, qu'il appelle *peu judicieuse*, et nullement à mon estime. Cependant il se flatte que je lui fais quelque mérite de son aveugle soumission pour toutes mes

volontés; de sa patience à souffrir les outrages continuels de mon frère, qui s'attaquent à sa famille comme à lui; de ses veilles, et des dangers auxquels il s'expose, sans égard pour les rigueurs de la saison : circonstance qu'il ne relève qu'à l'occasion du désordre de sa santé, sans quoi il ne rabaisserait pas la noblesse de sa passion par un vil retour d'attention sur lui-même. »

Je ne puis dissimuler, ma chère, que ses inconvénients m'affligent. Ici, je crains de vous demander ce que vous auriez fait dans la situation où je suis. Mais ce que j'ai fait est fait. En un mot, j'ai écrit.

J'ai écrit, ma chère, que je consentais, s'il était possible, à le voir demain au soir, entre neuf et dix heures, près de la grande cascade, au fond du jardin, et que j'aurais soin de tirer le verrou, afin qu'il pût ouvrir la porte avec sa clé; mais que si l'entrevue me paraissait trop difficile, ou si je changeais de pensée, je lui en donnerais avis par un autre billet, qu'il devait attendre jusqu'à l'entrée de la nuit.

*Mardi, à 11 heures*

J'arrive du bûcher, où je viens de porter mon billet. Quelle diligence que la sienne! il l'attendait sans doute; car à peine avais-je fait quelque pas pour revenir que, mon cœur me reprochant je ne sais quoi, je suis retournée pour le reprendre, dans la vue de le relire et de considérer encore si je devais le laisser partir. J'ai été surprise de ne le plus trouver.

Suivant toute apparence, il n'y avait qu'un mur de peu d'épaisseur entre M. Lovelace et moi lorsque j'ai placé mon billet sous la brique. Je suis revenue très mécontente de moi-même. Cependant, il me semble, ma chère, que je ne ferai pas mal de le voir. Si je m'obstine à le refuser, il est capable de prendre quelque mesure violente. La connaissance qu'il a du traitement que je reçois à son occasion, et par lequel on ne se propose que de lui arracher toutes ses espérances, peut le pousser au désespoir. Sa conduite, dans une occasion où il m'avait surprise avec l'avantage de l'heure et du lieu, ne me laisse à craindre que d'être aperçue du côté du château. Ce qu'il demande n'est pas contraire à la raison et ne peut nuire à la liberté de mon choix. Il n'est question

que de l'assurer de ma propre bouche que je ne serai jamais la femme d'un homme que je hais. Si je ne suis pas sûre de pouvoir descendre au jardin sans être aperçue, il faut qu'il s'attende à se trouver seul au rendez-vous. Toutes ses peines et les miennes n'ont pas d'autre source que ses propres fautes. Cette pensée, quelque éloignée que je sois de la tyrannie et de l'arrogance, diminue beaucoup à mes yeux le prix de ce qu'il souffre; d'autant plus que mes souffrances, qui viennent de la même cause, surpassent assurément les siennes.

Betty me confirme que c'est jeudi qu'il faut partir. Elle a reçu ordre de faire ses préparatifs et de m'aider pour les miens.

Lettre 62

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi à 3 heures, 28 mars*

Ce n'est pas la première fois que je vous ai entretenue des insolences de Mademoiselle Betty; et dans une autre situation, je me ferais peut-être un amusement de vous raconter l'épreuve où elle a mis aujourd'hui ma modération. Mais je ne me sens le courage de détacher de cette scène que ce qui a rapport au véritable sujet de mes peines. À l'occasion de quelques marques d'impatience, que les effronteries de cette fille m'ont arrachées, elle n'a pas fait difficulté de me répondre, « que lorsque les jeunes demoiselles s'écartaient de leur devoir, il n'était pas surprenant qu'elles ne vissent pas de bon œil une personne qui faisait le sien ».

Je me suis reprochée de m'être exposée à cette brutale hardiesse, de la part d'une créature dont je connaissais le caractère. Cependant, ayant jugé que j'avais quelque utilité à tirer de la disposition où je la voyais, je lui ai dit froidement, dans le dessein de l'exciter un peu à parler, que je comprenais ce qu'elle nommait son devoir, par l'idée qu'elle m'en donnait elle-même; et que j'étais fort obligée à ceux de qui elle l'avait reçue. Personne n'ignorait, m'a-t-elle répliqué, que je savais prendre un ton froid pour dire des choses piquantes : mais elle aurait souhaité que j'eusse voulu entendre M. Solmes; il m'en aurait dit de M. Lovelace, qui auraient pu...

Et savez-vous, Betty, quelques-unes des choses qu'il m'aurait dites? Non, Miss; mais je suppose que vous les apprendrez chez votre oncle, et peut-être vous en dira-t-on plus que vous n'en voudriez entendre.

On me dira tout ce qu'on voudra, Betty; mais je n'en serai pas moins déterminée contre M. Solmes, dût-il m'en coûter la vie.

Recommandez-vous donc au Ciel, m'a-t-elle répondu; car si vous saviez de quoi vous êtes menacée...

Que fera-t-on, Betty? Il n'y a pas d'apparence qu'on veuille me tuer. Que peuvent-ils donc faire?

Vous tuer, non. Mais vous ne sortirez jamais de là qu'après avoir reconnu votre devoir. On vous retranchera le papier et les plumes, comme on l'aurait déjà fait ici, dans l'idée où l'on est que vous n'en faites pas un bon usage, si vous n'étiez pas si proche de votre départ. On ne vous permettra de voir personne. On vous ôtera toutes sortes de correspondances. Je ne vous dis pas qu'on veuille rien faire de plus. Quand je le saurais, il ne serait pas à propos de vous l'apprendre. Mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque vous pouvez tout prévenir d'un seul mot. Et, s'il faut dire ce que je pense, un homme ne vaut-il pas un autre homme? Un homme sage, surtout, ne vaut-il pas un libertin?

Fort bien, Betty, lui ai-je dit avec un soupir, ton impertinence est fort inutile. Mais je vois qu'en effet le Ciel me destine à n'être pas heureuse. Cependant, je veux hasarder encore une lettre; et tu la porteras, si tu n'aimes mieux t'attirer, pour toute ta vie, ma haine et mon indignation.

Je me suis retirée dans mon cabinet, où, sans m'arrêter à la défense de mon oncle Harlove, je lui ai écrit quelques lignes, dans la vue d'obtenir du moins un délai, si mon départ est absolument résolu : et cela, ma chère, pour me mettre en état de suspendre l'entrevue que j'ai promise à M. Lovelace; car je trouve au fond de mon cœur des pressentiments qui m'effraient, et qui ne font qu'augmenter, sans que je sache pourquoi. Au-dessous de l'adresse, j'ai mis ces deux mots : de grâce, Monsieur, ayez la bonté de lire ce billet. J'enjoins ici la copie.

Cette fois seulement, mon très honoré oncle, faites que je sois entendue avec patience, et qu'on m'accorde ma prière. Je

demande uniquement que ce ne soit pas si tôt que jeudi prochain qu'on me chasse de la maison.

Pourquoi votre malheureuse nièce serait-elle forcée honteusement de partir sans avoir le temps de se reconnaître? Obtenez-moi, Monsieur, un délai de quinze jours. J'espère que dans l'intervalle les rigueurs de tout le monde pourront se relâcher. Il ne sera pas besoin que ma mère ferme sa porte dans la crainte de voir une fille disgraciée; je me garderai bien de me présenter devant elle ou devant mon père sans leur permission. Quinze jours sont une faveur bien légère, si l'on n'est pas résolu de rejeter toutes mes demandes. Cependant elle est d'une importance extrême pour le repos de mon esprit, et vous ne sauriez obliger plus sensiblement une nièce aussi respectueuse qu'affligée.

CL. HARLOVE

Betty s'est chargée de ma lettre sans me dire un seul mot. Heureusement mon oncle n'était pas parti. Il attend à présent ma réponse à une nouvelle proposition que vous allez lire dans la sienne :

Votre départ était absolument fixé à jeudi prochain. Cependant votre mère, secondée par M. Solmes, a plaidé si fortement pour vous qu'on accorde ce délai que vous demandez; mais sous une condition. Il dépendra de vous de le faire durer plus ou moins de quinze jours. Si vous refusez cette condition, votre mère déclare que jamais elle n'intercédera pour vous; et vous ne méritez pas même la faveur qu'on vous offre, lorsque vos espérances, dites-vous, portent moins sur votre changement que sur le nôtre.

Cette condition se réduit à souffrir pendant une heure la visite de M. Solmes, qui vous sera présenté par votre frère, ou votre sœur, ou votre oncle Antonin : on vous laisse le choix.

Si vous résistez, comptez que, prête ou non, vous partirez jeudi pour une maison qui vous est devenue depuis peu étrangement odieuse. Répondez-moi directement sur ce point. Les subterfuges ne sont plus de saison. Nommez votre jour et votre

heure. M. Solmes ne vous mangera point. Voyons s'il y a du moins quelque chose en quoi vous soyez disposée à nous obliger.

JULES HARLOVE

Après quelques moments de délibération, je me suis déterminée à les satisfaire. Toute ma crainte est que M. Lovelace n'en soit informé par son correspondant, et que ses propres alarmes ne le précipitent dans quelque résolution désespérée; d'autant plus qu'ayant à présent quelques jours devant moi, je pense à lui écrire pour suspendre une entrevue dont je m'imagine qu'il se croit sûr. Voici la réponse que j'ai faite à mon oncle :

Monsieur,

Quoique je ne pénètre pas quel peut être le but de la condition qu'on m'impose, j'y souscris. Que ne puis-je m'aveugler de même sur tout ce qu'on exige de moi! Si je dois nommer quelqu'un pour accompagner M. Solmes, et que ce ne puisse être ma mère, dont la présence serait ce que j'ai de plus heureux à souhaiter, que ce soit mon oncle, s'il a la bonté d'y consentir. Si je dois nommer le jour (on ne me permettrait pas sans doute de le renvoyer trop loin), que ce soit mardi prochain; le temps, quatre heures après midi; le lieu, ou le grand cabinet de treillage, ou le petit parloir, qu'il m'était permis autrefois de nommer le mien.

Cependant, Monsieur, accordez-moi votre protection auprès de ma mère, pour l'engager dans cette occasion à m'honorer de sa présence. Je suis, Monsieur, etc.

C. HARLOVE

On m'apporte à ce moment la réponse. Lisons... J'avais cru qu'il convenait à mon aversion de nommer un jour éloigné; mais je ne m'étais pas attendue qu'il fût accepté. Voilà donc une semaine gagnée! Lisez, ma chère, à votre tour.

Je vous félicite de votre soumission. Nous sommes portés à juger favorablement des plus légères marques de votre obéissance. Cependant il semble que vous ayez regardé le jour comme un jour sinistre, puisque vous l'avez remis si loin. On ne laisse pas d'y consentir. Il n'y a point de temps à perdre, dans l'espérance

où nous sommes de vous trouver autant de générosité après cette entrevue que vous nous avez trouvé d'indulgence. Je vous conseille donc de ne pas vous endurcir volontairement, et, surtout, de ne prendre aucune résolution d'avance. M. Solmes est plus embarrassé, et j'ose dire plus tremblant, à la seule pensée de paraître devant vous que vous ne pouvez l'être dans l'attente de sa visite : son motif est l'amour. Que la haine ne soit pas le vôtre. Mon frère Antonin sera présent. Il espère que vous mériterez son affection en prenant des manières civiles pour un ami de la famille. Votre mère aura la liberté d'y être aussi, si elle le juge à propos : mais elle m'a dit que pour tout au monde elle ne s'y engagerait point sans avoir reçu de votre part les encouragements qu'elle désire. Permettez qu'en finissant je vous donne un petit avis d'amitié : c'est de faire un usage discret de votre plume et de votre encre. Il me semble qu'avec un peu de délicatesse, une jeune personne doit écrire moins librement à un homme, lorsqu'elle est destinée pour un autre.

Je ne doute pas que votre complaisance n'en produise de plus grandes, qui rétabliront bientôt la tranquillité de la famille ; et c'est le désir ardent d'un oncle qui vous aime,

JULES HARLOVE.

Cet homme, ma chère, est *plus tremblant que moi* de la crainte de nous voir ! Comment cela est-il possible ? S'il avait la moitié seulement de mon effroi, il ne souhaiterait pas notre entrevue. L'amour pour motif ! oui, l'amour de lui-même. Il n'en connaît pas d'autre. Le véritable amour cherche moins sa propre satisfaction que celle de son objet. Pesé à cette balance, le nom de l'amour est une profanation dans la bouche de M. Solmes.

*Que je ne prenne point mes résolutions d'avance !* cet avis est venu trop tard.

Je dois *faire un usage discret de ma plume*. Dans le sens qu'ils le prennent et de la manière dont ils ont ménagé les choses, je crains bien que ce point ne me soit aussi impossible que l'autre.

Mais *écrire à un homme, lorsque je suis destinée pour un autre !* connaissez-vous rien de si choquant que cette expression ?

N'ayant point attendu que cette faveur me fût accordée pour me repentir de la promesse que j'ai faite à M. Lovelace, vous

jugez bien qu'après avoir obtenu du délai, je n'ai pas hésité un moment à la révoquer. Je me suis hâtée de lui écrire que je trouverais du danger à le voir comme je me l'étais proposé; que les suites fâcheuses de cette démarche, si quelque accident la faisait découvrir, ne pouvaient être justifiées par aucun motif raisonnable; que le matin et le soir, en prenant l'air au jardin, je m'étais aperçue que j'étais plus observée par un domestique que par tous les autres; qu'en supposant que ce fût celui dont il se croit sûr, j'avais pour maxime qu'il y a peu de confiance à prendre aux traîtres, et que ma conduite ne m'avait pas accoutumée à me reposer sur la direction d'un valet; que j'étais fâchée qu'il fit entrer dans ses mesures une démarche dont je ne pouvais me rendre un compte favorable à moi-même; qu'approchant du point critique, qui devait décider entre mes amis et moi, je ne voyais aucune nécessité pour une entrevue, surtout lorsque les voies qui avaient servi jusqu'alors à notre correspondance n'étaient soupçonnées de personne, et qu'il pouvait m'écrire librement ses idées : qu'en un mot, je me réservais la liberté de juger de ce qui convenait aux circonstances, particulièrement lorsqu'il pouvait compter que je préférerais la mort à M. Solmes.

*Mardi au soir*

J'ai porté au dépôt ma lettre à M. Lovelace. Malgré les nouveaux périls qui semblent me menacer, je suis plus contente de moi que je ne l'étais auparavant. À la vérité, je ne doute pas que ce changement ne lui cause un peu de mauvaise humeur. Mais je m'étais réservé le droit de changer de pensée. Comme il doit s'imaginer aisément que dans l'intérieur d'une maison il arrive mille choses dont on ne peut juger au dehors, et que je lui en ai fait même entrevoir quelques-unes, je trouverais fort étrange qu'il ne reçût pas mes explications d'assez bonne grâce pour me persuader que sa dernière lettre est l'ouvrage de son cœur. S'il est aussi touché de ses fautes passées qu'il le prétend, ne doit-il pas avoir un peu corrigé son impétuosité naturelle? Il me semble que le premier pas vers la réformation est de subjuguier ces emportements soudains, d'où naissent souvent les plus grands maux, et d'apprendre à souffrir des contretemps. Quelle espérance de voir prendre à quelqu'un tout l'ascendant nécessaire sur

des passions plus violentes, et fortifiées par l'habitude, s'il ne parvient pas même à se rendre maître de son impatience ?

Il faut, ma chère, que vous me fassiez le plaisir d'employer quelque personne de confiance pour vous informer sous quels déguisements M. Lovelace s'est établi dans le petit village qu'il appelle Nile. Si ce lieu est celui que je m'imagine, je ne le prenais que pour un hameau, sans nom et sans hôtellerie.

Comme il doit y avoir fait un long séjour, pour avoir été si constamment près de nous, je serais bien aise d'être un peu informée de sa conduite et de l'idée que les habitants ont de lui. Il est impossible que depuis si longtemps il n'ait pas donné quelque sujet de scandale, ou quelque espérance de réformation. Ayez cette complaisance pour moi, ma chère ; je vous apprendrai une autre fois les raisons que j'ai de le souhaiter, si vos informations mêmes ne vous les font pas découvrir.

## Lettre 63

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mercredi, à neuf heures du matin*

Ma promenade du matin m'a déjà fait trouver une réponse de M. Lovelace à la lettre que je lui écrivis hier au soir. Il doit avoir avec lui une plume, de l'encre et du papier, car elle est datée du taillis; avec cette circonstance, qu'il l'a écrite sur un genou et l'autre à terre. Vous allez voir néanmoins que ce n'est pas par un sentiment de respect pour celle à qui elle est adressée. Qu'on a raison de nous instruire de bonne heure à tenir ce sexe dans l'éloignement! Un cœur simple et ouvert, qui se fait une peine de désobliger, se laisse mener plus loin qu'il ne veut. Il n'a que trop de facilité à se gouverner par les mouvements d'un caractère hardi, qui prend droit des moindres avantages pour augmenter ses prétentions. Rien n'est si difficile, ma chère, pour une jeune personne de bon naturel, que de dire non lorsqu'elle est sans défiance. L'expérience sert peut-être à resserrer le cœur et à l'endurcir, quand il s'est trouvé mal de cette facilité excessive : et la justice le demande aussi, sans quoi l'inégalité serait criante dans les lois mutuelles du commerce.

Pardonnez mes graves réflexions. Cet étrange homme m'a furieusement piquée. Je vois que sa douceur n'était qu'un artifice. Le fond de son naturel est l'arrogance, et je ne lui trouve que trop de rapport avec ceux dont j'éprouve ici la dureté. Dans la

disposition où je suis, je doute que je sois jamais capable de lui pardonner, puisque rien ne peut rendre son impatience excusable, après le soin que j'avais eu d'expliquer mes conditions. Moi, souffrir tout ce que je souffre à son occasion, et me voir traitée néanmoins comme si j'étais obligée de supporter ses insultes! mais prenez la peine de lire sa lettre :

Grand Dieu!

Que faut-il que je devienne! Où trouverai-je la force de soutenir un revers si terrible! Sans cause, sans raison nouvelle qui puisse du moins adoucir l'amertume de mon cœur... J'écris sur un genou, l'autre plié dans la fange; les pieds engourdis d'avoir erré toute la nuit au travers des plus épaisses rosées; mes cheveux et mon linge humides; à la première pointe du jour; sans avoir encore le soleil pour témoin... Puisse-t-il ne se lever jamais pour moi, s'il ne doit pas apporter quelque soulagement à mon cœur désespéré! Ce que je souffre est proportionné à la joie de mes fausses espérances.

Est-il donc vrai que *vous touchiez au moment critique*? Quoi? cette raison même ne devait-elle pas me faire attendre une entrevue qui m'avait été promise!

*Je puis écrire tout ce que j'ai dans l'esprit!* Non, non, il est impossible. Je n'écrirais pas le centième de mes idées, de mes tourments et de mes craintes.

Ô sexe incertain! sexe ami du changement! Mais se peut-il que Miss Clarisse...

Pardonnez, Mademoiselle, au trouble d'un infortuné qui ne sait ce qu'il écrit.

Cependant je dois insister, j'insiste sur votre promesse. Vous devez avoir la bonté, ou de justifier mieux votre changement, ou de reconnaître qu'on a prévalu sur votre esprit par des raisons que vous ne me communiquez pas. C'est à celui que la promesse regarde qu'appartient le droit d'en dispenser; à moins qu'il ne soit survenu quelque nécessité apparente qui ôte le pouvoir de la remplir.

La première promesse que vous m'avez jamais faite! une promesse à laquelle, peut-être, la mort et la vie sont attachées! car est-il donc certain que mon cœur soit capable de digérer le barbare traitement dont vous êtes menacée par rapport à moi?

*Vous préféreriez la mort à Solmes* (Que mon âme est indignée d'une odieuse concurrence!) Ô cher objet de mes affections, qu'est-ce que des paroles? Et les paroles de qui? de la plus adorable... mais de celle qui manque sur-le-champ à sa première promesse. Après vous l'avoir vue rompre si légèrement, comment pourrais-je me reposer sur une assurance qui sera combattue par des devoirs supposés, par une persécution plus enflammée que jamais, et par une haine ouvertement déclarée contre moi!

Si vous voulez prévenir les égarements de mon désespoir, rendez-moi l'espérance que vous m'avez ravie. Renouvelez votre promesse : c'est mon sort qui touche véritablement à son point critique.

Pardon, adorable Clarisse! Pardonnez tout ce qui échappe au désordre de mon âme. Je crains d'avoir trop écouté le mouvement de ma douleur. J'écris au premier rayon de lumière, qui m'a servi à lire votre lettre, c'est-à-dire l'arrêt de mon infortune. Je n'ose relire ce que j'ai écrit. Il faut que vous receviez les expressions de mon transport. Elles serviront à vous faire connaître l'excès de mes craintes, et le malheureux pressentiment qui me fait regarder l'oubli de votre première promesse comme le prélude d'un changement bien plus redoutable. D'ailleurs, il ne me reste plus de papier pour recommencer ma lettre dans le lieu obscur où je suis. Tout me semble enseveli dans la même obscurité : mon âme, et toute la nature autour de moi. Ma confiance est dans votre bonté. Si quelque excès de chaleur dans mes termes vous inspire plus de mécontentement que de pitié, vous faites tort à ma passion, et je comprendrai trop bien que je dois être sacrifié à plus d'un ennemi. Pardon encore une fois : je ne parle que de Solmes et de votre frère. Mais si, ne consultant que votre générosité, vous excusez mes transports, et vous me renouvelez la promesse d'une entrevue, que ce Dieu que vous faites profession de servir, et qui est le Dieu de la vérité et des promesses, vous récompense de l'un et de l'autre, et d'avoir rendu la vie, avec l'espérance, à celui qui vous adore,

LOVELACE.

*Dans la grotte de lierre du taillis, à la pointe du jour.*

Ma réponse est prête, et j'en joins ici la copie sans aucun regret.

*Mercredi matin*

Je suis étonnée, Monsieur, de la liberté de vos reproches. Importunée par vos instances, qui m'ont arraché contre mon inclination un consentement pour une entrevue secrète, dois-je être en butte à vos injures et à vos réflexions sur mon sexe, parce que je me suis crue obligée, par la prudence, de changer de résolution? Et ne m'étais-je pas réservé cette liberté, lorsque je vous ai laissé des espérances auxquelles il vous plaît de donner le nom de promesse? Je connaissais par quantité d'exemples votre caractère impatient; mais il est heureux pour moi d'en avoir un qui m'apprenne que votre considération ne va pas plus loin pour moi que pour les autres. Deux motifs doivent vous avoir ici gouverné : une facilité que je me reproche et votre propre présomption; le second, qui a fait abuser de l'autre, m'alarme trop sérieusement pour ne me pas faire souhaiter que votre dernière lettre soit la conclusion de toutes les peines que vous avez essayées de la part, ou à l'occasion de,

C. HARLOVE.

Je me crois sûre de votre approbation, ma chère, lorsque je mets un peu de fermeté dans mes discours ou dans mes lettres. Malheureusement je n'ai que trop de raisons d'en user, puisque les personnes avec lesquelles je suis aux mains mesurent moins leur conduite avec moi par la décence et la justice que par l'opinion qu'ils ont de ma facilité. Jusqu'à ces derniers temps, on a loué la douceur de mon caractère, mais l'éloge est toujours venu de ceux qui ne m'ont jamais donné sujet de leur faire le même compliment. Vous m'avez fait observer que le ressentiment ne m'étant point naturel, il me sera difficile d'en conserver longtemps. Cette réflexion peut devenir vraie à l'égard de ma famille; mais je vous assure qu'elle ne le sera pas à l'égard de M. Lovelace.

*Mercredi, à midi*

On ne peut guère répondre de l'avenir. Mais pour vous convaincre que je suis capable de tenir ma résolution du côté de ce Lovelace, quelque vive que soit ma lettre, et quoiqu'il y ait trois heures qu'elle est écrite, je vous proteste que je n'en ai pas le moindre regret, et que je ne pense point à l'adoucir; ce qui dépendrait de moi néanmoins, puisque je viens de remarquer qu'elle est encore au dépôt. Cependant je ne me souviens point d'avoir jamais rien fait en colère dont je ne me sois repentie une demi-heure après, et que je n'aie rappelé à l'examen beaucoup plus tôt, pour m'assurer si j'avais tort ou raison.

Pendant le délai qui m'est accordé jusqu'à mardi, j'ai du moins quelque temps devant moi, que j'emploierai, n'en doutez pas, à réfléchir sur ma conduite. L'insolence de M. Lovelace me fera tourner les yeux fort sévèrement sur moi-même. Je n'en ai pas plus d'espérance de vaincre mon aversion pour M. Solmes. Il est sûr que c'est une entreprise au-dessus de mes forces. Mais si je romps absolument avec M. Lovelace, et si j'en donne des preuves convaincantes à mes amis, qui sait si me rendant leur amitié ils n'abandonneront pas insensiblement leurs autres vues? Peut-être obtiendrai-je du moins un peu de repos jusqu'à l'arrivée de M. Morden. Je pense à lui écrire; surtout depuis que j'ai appris de M. Lovelace que mes amis l'ont déjà prévenu.

Avec tout mon courage, je ne m'occupe pas sans trembler de mardi prochain et des suites de ma fermeté; car je serai ferme, ma chère, et je rappelle toutes mes forces pour ce grand jour. On me répète sans cesse qu'ils sont résolus d'employer toutes sortes de voies pour triompher de ma résistance. Je me prépare aussi à ne rien épargner pour obtenir la victoire. Terrible combat entre des parents et leur fille, où, quelles qu'en puissent être les suites, chacun des deux partis espère de laisser l'autre sans excuse!

Comment dois-je m'y prendre! Aidez-moi de vos conseils, ma chère. Il est certain que, d'un côté ou de l'autre, la justice est étrangement blessée. Des parents, jusqu'aujourd'hui pleins d'indulgence, s'obstinent à paraître cruels aux yeux d'un enfant! Une fille, dont la soumission et le respect ont toujours été irréprochables, se résoudre à passer à leurs yeux pour une rebelle! Ô mon frère! ô cœur ambitieux et violent! comment vous justifierez-vous de l'un ou l'autre de ces deux malheurs!

Vous aurez la bonté, ma chère, de vous souvenir que la date de votre dernière lettre est samedi dernier. C'est aujourd'hui mercredi, et je trouve encore au dépôt toutes les miennes. Serait-il arrivé quelque chose dont vous redoutiez de m'instruire? Au nom de Dieu, ne me déguisez rien, et ne me laissez pas manquer de vos avis. Ma situation est extrêmement difficile. Mais je suis sûre que vous m'aimez encore : et ce n'est pas une raison de m'en aimer moins. Adieu, ma tendre et généreuse amie.

CL. HARLOVE

## Lettre 64

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Jeudi 30 de mars, à la pointe du jour*

Un accident que je n'ai pu prévoir a causé ma négligence. C'est le nom que je donne à l'interruption de mes lettres, parce qu'en attendant que je me sois expliquée, je conçois que vous n'avez pu lui en donner d'autre.

Dimanche au soir, un courrier de madame Larkin, dont je vous ai représenté la situation dans une de mes lettres précédentes, est venu presser ma mère de retourner chez elle. Cette pauvre femme, toujours effrayée de la mort, était une de ces imaginations faibles, qui se persuadent qu'un testament signé en est le présage infaillible. Elle avait toujours répondu, lorsqu'on l'avertissait d'y penser, qu'elle ne survivrait pas longtemps à cette cérémonie; et je me figure qu'elle s'est crue obligée de vérifier son langage, car depuis ce moment elle n'a fait qu'aller de mal en pis. Comme ses craintes agissaient autant sur l'esprit que sur le corps, on nous a raconté que dans l'espérance de se rétablir, elle avait pensé plus d'une fois à brûler le testament. Enfin, les médecins lui ayant déclaré qu'il lui restait peu de temps à vivre, elle a fait dire à ma mère qu'elle ne pouvait mourir sans l'avoir vue. J'ai représenté que si nous souhaitions qu'elle se rétablît, c'était une raison pour ne pas la voir. Mais ma mère s'est obstinée à vouloir partir; et ce qu'il y a de pis, elle a voulu que je fusse du voyage. Si

j'avais eu plus de temps pour faire valoir mes raisons, il y a bien de l'apparence que j'en aurais été dispensée; mais le courrier étant arrivé fort tard, je n'ai reçu l'ordre que le lendemain au matin, une heure avant le départ; et le dessein était de revenir le même jour. On a répondu à mes représentations que je ne me plaisais qu'à contredire, que ma sagesse engageait toujours les autres dans quelque folie, et qu'à propos ou non, on exigeait pour cette fois de la complaisance.

Je ne puis donner qu'une explication à ce caprice de ma mère. Elle voulait se faire escorter de M. Hickman, et lui procurer la satisfaction de passer le jour avec moi (que je souhaiterais d'en être sûre!) pour m'écarter, autant que je me l'imagine, d'une compagnie qu'elle redoute pour lui et pour moi. Le croiriez-vous, ma chère? Aussi sûrement que vous êtes au monde, elle tremble pour son favori, depuis la longue visite que votre Lovelace m'a rendue pendant sa dernière absence. Je me flatte que vous n'en êtes pas jalouse aussi. Mais réellement, il m'arrive quelquefois, lorsque je suis fatiguée d'entendre louer Hickman plus qu'il ne mérite, de me venger un peu en relevant dans Lovelace des qualités personnelles que l'autre n'aura jamais. Mon dessein, comme je dis, est un peu de la mortifier. Pourquoi ne lui rendrais-je pas le change? Je suis sa fille pour quelque chose. Vous savez qu'elle est passionnée, et que je suis une créature assez vive. Ainsi vous ne serez pas surprise que ces occasions n'arrivent jamais sans querelle. Elle me quitte : mon devoir, entendez-vous, ne me permettrait pas de me retirer la première; et je me trouve alors toute la liberté dont j'ai besoin pour vous écrire. Je vous avouerai, en passant, qu'elle ne goûte pas trop notre correspondance; pour deux raisons, dit-elle : l'une, que je ne lui communique pas tout ce qui se passe entre nous; l'autre, qu'elle s'imagine que je vous endure contre ce qu'elle appelle votre devoir; et si vous voulez savoir pourquoi elle lui donne ce nom, c'est que dans ses idées, comme je vous l'ai déjà fait entendre, le tort ne peut jamais être du côté des pères et mères, ni la raison de celui des enfants. Vous pouvez juger, par tout ce que je viens d'écrire, avec combien de répugnance je me suis soumise à cet acte d'autorité maternelle, qui m'a paru sans rime et sans raison. Mais l'obéissance étant exigée, il a fallu se rendre; quoique je n'en aie pas été moins persuadée que le bon sens parlait pour moi.

Vous m'avez toujours fait des reproches sur ces occasions, et plus que jamais dans vos dernières lettres. Une bonne raison, me direz-vous, c'est que je ne les avais jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier de votre correction, et vous promettre même que je m'efforcerai d'en profiter. Mais vous me permettez de vous dire que vos dernières aventures, méritées ou non, ne sont pas propres à diminuer ma sensibilité.

Nous ne sommes arrivées que lundi après-midi chez notre vieille mourante; par la faute de M. Hickman, qui avait eu besoin de deux grosses heures pour ajuster ses bottines. Vous devinez bien que pendant la route mes ressentiments se sont un peu exercés sur lui. Le pauvre homme regardait ma mère. Elle était si piquée de mon air chagrin et de mes oppositions au voyage, qu'elle a passé la moitié du chemin sans m'adresser une parole; et lorsqu'elle a commencé à parler, je voudrais, m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée. Vous ne savez ce que c'est que d'obliger. C'est ma faute, et non celle de M. Hickman, si vous êtes ici malgré vous. Ensuite ses attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est maltraité.

Mon Dieu, ma chère, j'ai moins de tort que vous ne pensez. Le temps où l'on cherche à nous plaire est le meilleur temps de notre vie. Les faveurs sont la ruine du respect. Un juste éloignement sert à l'augmenter. Son essence est l'éloignement. Lorsqu'on veut un peu considérer combien ces traîtres d'hommes se rendent familiers sur un sourire, et de quelle terreur ils sont frappés lorsqu'ils nous voient froncer le sourcil, qui ne prendrait pas plaisir à les tenir dans cet état et à jouir d'un pouvoir qui doit durer si peu? Ne me grondez pas de ces sentiments. C'est la nature qui m'a formée telle que je suis. Je m'en trouve bien; et sur ce point, je vous assure que je ne me changerais pas pour une autre. Ainsi, trêve de gravité là-dessus, je vous en supplie. Je ne me donne pas pour une créature parfaite. Hickman prendra patience. De quoi êtes-vous inquiète? Ma mère ne contrebalance-t-elle pas toutes ses souffrances? Et puis, s'il se trouve à plaindre dans sa situation, il ne mérite pas d'être jamais plus heureux.

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier soupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous serions arrivées plus tôt, il nous aurait été impossible de revenir le même

jour. Vous voyez que j'excuse M. Hickman autant que je le puis ; et je vous assure néanmoins que je n'ai pas même pour lui *votre goût conditionnel*. Ma mère est demeurée assise toute la nuit, comptant que chaque soupir de sa vieille amie serait le dernier. Je lui ai tenu compagnie jusqu'à deux heures. Jamais je n'avais vu les approches de la mort dans une personne avancée en âge, et j'en ai été vivement touchée. Ce spectacle est terrible pour ceux qui sont en bonne santé. On a pitié des souffrances dont on est témoin ; on a pitié de soi-même, en considérant qu'on est destiné au même sort ; et c'est un double sujet d'attendrissement. Madame Larkin s'est soutenue jusqu'au mardi matin, après avoir déclaré à ma mère qu'elle l'avait nommée pour l'exécution de son testament, et qu'elle nous a laissé quelques témoignages d'affection dans les articles. Le reste du jour s'est passé en éclaircissements de succession, par lesquels ma cousine Desdale se trouve avantageusement pourvue. Ainsi nous ne sommes parties que mercredi matin, d'assez bonne heure à la vérité pour être revenues avant midi, parce qu'il n'y avait plus de bottines qui pussent nous retarder ; mais quoique j'aie envoyé sur-le-champ Robert à l'allée verte, et qu'il m'ait apporté toutes vos lettres jusqu'à mercredi à midi, j'étais si fatiguée, et si frappée d'ailleurs du spectacle que j'avais encore devant les yeux (aussi bien que ma mère, qui en est indisposée contre ce bas monde, quoiqu'elle n'ait aucune raison de haïr la vie) que je n'ai pu vous écrire assez tôt pour renvoyer Robert avant la nuit.

Cette lettre, que vous trouverez dans votre promenade du matin, n'étant que l'apologie de mon silence, je ne serai pas longtemps sans vous en écrire une autre. Fiez-vous au soin que je prendrai d'éclairer la conduite de Lovelace dans son hôtellerie. Un esprit aussi remuant que le sien peut être suivi à la trace.

Mais ne dois-je pas vous croire, à présent, de l'indifférence pour sa personne et pour sa conduite ? car votre demande a précédé l'offense mortelle dont vous vous plaignez. Je n'en ferai pas moins mes informations. Il y a beaucoup d'apparence qu'elles serviront à confirmer vos dispositions implacables. Cependant, si le pauvre homme (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chère ?) était privé du plus grand bonheur qu'un mortel puisse recevoir, et qu'avec si peu de mérite il a la présomption de désirer, il aura couru les plus grands périls, gagné des rhumes, hasardé la fièvre,

soutenu les plus grandes indignités, et bravé les rigueurs des saisons, sans en tirer aucun fruit! Votre générosité, du moins, ne vous dit-elle rien en sa faveur? Pauvre Lovelace!

Je ne voudrais pas vous causer *des battements de cœur*, ni rien qui leur ressemble; pas même de ces chaleurs subtiles, qui pénètrent comme l'éclair, et qui sont aussitôt étouffées par une discrétion dont notre sexe n'offrirait pas d'autre exemple. Non, ce n'est pas mon dessein; mais pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt que par un impertinent excès de raillerie que vous ne laisseriez pas de pardonner à l'amitié, je veux imiter ceux qui font sonner une guinée suspecte pour l'éprouver, et vous sonder encore une fois en répétant : pauvre Lovelace!

Eh bien! ma chère, qu'en est-il? et comme dit ma mère à M. Hickman, lorsqu'elle lui voit l'air mortifié des rigueurs de sa fille, comment vous trouvez-vous à présent?

Lettre 65

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Jeudi matin*

Commençons par votre dernière lettre. Mais, étant fort en arrière avec vous, je dois resserrer un peu mes idées.

Premièrement, voici la réponse que je fais à vos reproches : croyez-vous que dans l'occasion, et par intervalles, je puisse souhaiter beaucoup de ne les pas mériter, lorsque j'admire le ton que vous prenez pour me les faire, et que je n'en ai réellement que plus d'affection pour vous ? D'ailleurs n'y êtes-vous pas justement autorisée par votre propre caractère ? Le moyen de découvrir en vous des défauts, à moins que vos chers parents n'aient la bonté de vous en trouver quelques légers, pour être moins humiliés des leurs, qui sont en si grand nombre ? Ce serait une obligation que je leur aurais comme vous ; car j'ose dire qu'alors, le même juge qui trouverait la raison de votre côté en lisant vos lettres, ne trouverait pas, en lisant les miennes, que j'ai tout à fait tort.

La résolution où vous êtes de ne pas quitter la maison de votre père est digne de vous, si vous pouvez y demeurer sans devenir la femme de M. Solmes.

Je trouve votre réponse à ce Solmes telle que je l'aurais faite moi-même. Ne nous devez-vous pas un compliment à toutes deux ? Celui de conclure qu'elle ne pouvait donc être mieux.

Dans vos lettres à votre oncle et à vos autres tyrans, vous avez fait tout ce que le devoir exigeait de vous. Quelles que puissent être les conséquences, vous ne sauriez être coupable de rien. Offrir de leur abandonner votre terre! c'est de quoi je me serais bien gardée. Vous voyez que cette offre les a tenus en suspens. Ils ont pris du temps pour y penser. J'avais le cœur serré pendant le temps de leurs délibérations. Je tremblais qu'ils ne vous prissent au mot : et comptez qu'ils n'ont été retenus que par la honte, et par la crainte de Lovelace. Vous êtes trop noble pour eux de la moitié. C'est une offre, je le répète, que je me serais bien gardée de leur faire; et je vous conjure, ma chère, de ne les plus exposer à la même tentation.

Je vous avouerai naturellement que la conduite qu'ils tiennent avec vous, et le procédé si différent de Lovelace dans la lettre que vous receviez en même temps de lui, m'auraient livrée à lui sans retour. Quel dommage, allais-je dire, qu'il n'ait point assez respecté son propre caractère pour avoir justifié parfaitement une démarche de cette nature dans Clarisse Harlove!

Je ne suis point surprise de l'entrevue que vous lui aviez fait espérer. Peut-être reviendrai-je bientôt à cet article.

De grâce, ma chère, ma très chère amie, trouvez quelque moyen de m'envoyer votre Betty Barnes. Croyez-vous que l'acte de *Coventry*<sup>1</sup> s'étende aux femmes? Le moindre traitement auquel elle pourrait s'attendre serait d'être bien *souffletée*, et traînée dans le plus profond de nos étangs. Je vous réponds que si je l'ai jamais ici, elle pourra célébrer toute sa vie l'anniversaire de sa délivrance.

La réponse de Lovelace, tout impudente qu'elle est, ne me cause aucun étonnement. S'il vous aime autant qu'il le doit, votre changement a dû lui causer beaucoup de chagrin. Il n'y aurait qu'une détestable hypocrisie qui eût pu lui donner la force de le déguiser. La modération chrétienne que vous attendiez de lui, surtout dans une occasion de cette nature, aurait été précoce d'un demi-siècle dans un homme de son tempérament. Cependant je suis fort éloignée de blâmer votre ressentiment. Je n'attendrai pas sans impatience comment cette affaire se sera

1. Une loi contre les mauvais traitements (NDP).

terminée entre vous et lui. Quelle différence, d'un mur de quatre pouces d'épaisseur, aux montagnes qui vous séparent aujourd'hui? Êtes-vous sûre de tenir ferme?... Ce n'est pas une chose impossible.

Vous voyez bien, dites-vous, que sa douceur, dans sa lettre précédente, était un rôle affecté. Avez-vous donc jamais cru qu'elle fût naturelle? Dangereux serpents, qui s'insinuent avec autant d'insolence que d'adresse, et qui font dix pas pour un qu'on leur permet! Cet Hickman même, vous le verrez aussi impertinent que votre Lovelace, s'il en a jamais la hardiesse. Il n'a pas la moitié de son arrogance. La nature lui a mieux appris à cacher ses cornes, mais voilà tout; et comptez que si quelque jour il avait le pouvoir de les montrer, il s'en servirait aussi vaillamment que l'autre.

Il peut arriver que je me laisse persuader de le prendre. Mon dessein alors est d'observer attentivement par quels degrés le mari impérieux prendra la place de l'amant soumis, les différences de l'un et de l'autre, en un mot, comment il montera, et comment je descendrai dans la roue conjugale, pour ne reprendre jamais mon tour que par accès ou par sauts : tels que les faibles efforts d'un État qui s'abîme, pour sauver quelque reste de sa liberté mourante.

*Tous les bons naturels sont passionnés*, dit M. Lovelace. Jolie excuse auprès d'un objet aimé dans la plénitude de son pouvoir! C'est-à-dire, en d'autres termes : « Quoique je vous considère beaucoup, Madame, je ne prendrai pas la peine de réprimer mes passions pour vous plaire. » Je serais fort aise d'entendre cette apologie de la bouche d'Hickman, pour une *bonté* de cette espèce!

Nous avons trop de facilité, ma chère, à passer sur certains défauts qu'une ancienne indulgence a comme justifiés, et qui sont tournés par conséquent en mal habituel. Si l'on a cet égard pour un caractère violent, tandis qu'il est dans la dépendance, que n'exigera-t-il point, lorsqu'il aura le pouvoir de donner des lois? Vous connaissez un mari pour lequel je m'imagine qu'on a eu trop de ces fausses complaisances; et vous voyez que ni lui, ni personne autour de lui, n'en est plus heureux.

La convenance de naturel, entre deux personnes qui doivent vivre ensemble, est un avantage. Cependant, je voudrais encore

que, d'un consentement mutuel, elles fixassent certaines bornes, au-delà desquelles il ne leur fût jamais permis de passer, et que chacune aidât l'autre à s'y contenir; sans quoi, tôt ou tard, il arrivera des deux côtés quelque invasion. Si les bornes des trois États qui constituent notre union politique étaient moins connues, et n'étaient pas confirmées dans l'occasion, quel serait leur sort? Les deux branches de la législature empiéteraient l'une sur l'autre, et le pouvoir exécutif ne manquerait pas de les englober toutes deux.

Vous me direz que deux personnes raisonnables qui se lieraient ensemble... Oui, ma chère, s'il n'y avait que les personnes raisonnables qui prissent le parti du mariage. Mais ne vous étonnerais-je point si j'avançais que la plupart de celles qui le sont passent leur vie dans le célibat? Elles croient avoir besoin de réfléchir si longtemps, qu'elles ne se déterminent jamais. Ne nous fait-on pas l'honneur, à vous et à moi, de nous attribuer un peu de raison? et laquelle des deux penserait jamais à se marier, si nos amis et ces autres importuns voulaient nous laisser libres?

Mais pour revenir : si c'était à moi que Lovelace se fût adressé (à moins cependant que je ne me fusse laissée prendre par quelque chose de plus qu'*un goût conditionnel*), dès le premier exemple de ce qu'il a l'audace de nommer son *bon naturel*, je lui aurais défendu de me voir jamais. « Honnête ami, aurais-je pu lui dire (si j'avais daigné lui dire quelque chose), ce que tu souffres n'est pas la centième partie de ce que tu dois t'attendre à souffrir avec moi. Ainsi, prends le congé que je te donne. Je ne veux point de passion qui l'emporte sur celle que tu prétends avoir pour moi. »

Pour une femme de votre caractère doux et flexible, il reviendrait au même d'être mariée à un Lovelace ou à un Hickman. Dans vos principes d'obéissance, vous avertiriez peut-être un homme doux qu'il a droit de commander; qu'un mari ne doit pas employer la prière; et qu'il se dégrade lorsqu'il n'exige pas la soumission qu'on lui a vouée solennellement à l'autel. Je connais depuis longtemps, ma chère, ce que vous pensez de cette partie badine du nœud conjugal, que quelque rusé législateur a glissée dans la formule pour nous faire un devoir de ce que les hommes n'auraient osé demander comme un droit.

Notre éducation et nos usages, dites-vous, *nous assujettissent à la protection du brave*. J'en conviens, mais n'est-il pas bien glorieux et bien galant dans *un brave* de nous garantir de toutes sortes d'insultes, excepté de celles qui nous touchent le plus, c'est-à-dire des siennes?

Avec quel art Lovelace, dans l'extrait que vous me faites d'une de ses lettres, a-t-il mesuré cette réflexion à votre caractère : *les âmes généreuses haïssent la contrainte!* Il est plus profond, ma chère, que nous ne nous le sommes figuré. Il sait, comme vous le remarquez, que tous ses mauvais tours ne peuvent être ignorés; et dans cette persuasion, il en avoue autant qu'il est nécessaire pour adoucir à vos yeux ceux dont vous pouvez être informée par d'autres voies, en vous accoutumant à les entendre sans surprise. On pensera que c'est du moins une marque d'ingénuité; et qu'avec tous ses vices, il ne saurait être un hypocrite : caractère le plus odieux de tous pour notre sexe, lorsque nous venons à le découvrir, ne fût-ce que parce qu'il nous donne sujet de douter de la justice des louanges qui nous viennent d'une si mauvaise source, lorsque nous nous persuaderions volontiers qu'elles nous sont dues.

J'ai des raisons, ma chère, et de nouvelles raisons, pour moraliser comme je fais sur le texte que vous m'avez fourni. Mais je ne m'expliquerai point sans être mieux informée. Si je parviens à l'être, comme je l'espère de mon adresse, et si je découvre ce que je ne fais qu'entrevoir, votre homme est un diable, un monstre abominable. J'aimerais mieux vous voir... j'ai pensé dire, à M. Solmes, qu'à lui.

Mais, en attendant mes informations, voulez-vous savoir comment il pourra s'y prendre, après toutes ses offenses, pour ramper adroitement jusqu'à vous? Écoutez-moi. Il fera d'abord plaider pour lui l'excellence de son caractère; et ce point une fois accordé, l'insolence de ses emportements disparaît. Il ne lui restera plus que de vous accoutumer à ses insultes, et de vous faire prendre l'habitude de les pardonner à ses alternatives de soumission. L'effet de cette méthode sera de briser en quelque sorte votre ressentiment, en ne permettant jamais qu'il soit de longue durée. Ensuite un peu plus d'insulte, un peu moins de soumission, vous conduira insensiblement à ne plus rien voir que de la première espèce, et jamais rien qui ressemble à la seconde. Alors

vous craindrez d'irriter un esprit si bouillant ; et vous parviendrez enfin à prononcer si joliment et si intelligiblement le mot d'*obéissance*, que ce sera un plaisir de vous entendre. Si vous doutez de cette progression, ayez la bonté, ma chère amie, de prendre là-dessus le jugement de votre mère.

Passons à d'autres sujets. Votre histoire est devenue si importante, que je ne dois pas m'arrêter à des lieux communs. Aussi ces légères et badines excursions sont-elles affectées. Mon cœur partage sincèrement toutes vos disgrâces. L'éclat de ma lumière est obscurci par des nuages humides. Mes yeux, si vous les pouviez voir dans les moments où vous les croyez aussi gais que vous me l'avez reproché, sont plutôt prêts à se mouiller de larmes, sur les sujets mêmes que vous regardez comme le triomphe de ma joie.

Mais à présent, la cruauté inouïe et la malice obstinée de quelques-uns de vos amis (de vos parents, devais-je dire : c'est une erreur où je retombe toujours) ; l'étrange détermination des autres ; votre démêlé présent avec Lovelace, et l'approche de votre entrevue avec Solmes, dont vous avez raison d'appréhender beaucoup les suites, sont des circonstances si graves qu'elles demandent toute mon attention.

Vous voulez que je vous donne mes conseils sur la conduite que vous devez tenir avec Solmes. C'est exiger au-delà de mes forces. Je sais qu'on attend beaucoup de cette entrevue ; sans quoi, vous n'auriez pas obtenu un si long délai. Tout ce que je puis dire, c'est que si vous ne vous rendez pas en faveur de Solmes, à présent que vous vous croyez si offensée par Lovelace, rien ne sera jamais capable de produire ce changement. Après l'entrevue, je ne doute pas que je ne sois obligée de reconnaître que tout ce que vous aurez fait et tout ce que vous aurez dit sera bien, et ne pouvait être mieux. Cependant si je pense autrement, je ne vous le dissimulerai pas. Voilà ce que je ne balance point à promettre.

Je veux vous animer un peu contre votre oncle même, si vous avez occasion de lui parler. Ressentez-vous du traitement insensé auquel il a eu tant de part, et faites l'en rougir si vous le pouvez.

En y pensant bien, je ne sais si cette entrevue, dans quelque espérance qu'on l'ait désirée, ne peut pas tourner à votre avantage. Lorsque Solmes reconnaîtra (du moins si vos résolutions se

soutiennent) qu'il n'a rien à se promettre de vous, et lorsque vos parents ne s'en croiront pas moins sûrs, il faudra bien que l'un se retire, et que les autres composent, sur des offres qui vous coûteront quelque chose à remplir, ou je suis trompée, quand vous serez délivrée de la plus rude de vos peines. Je me rappelle plusieurs endroits de vos dernières lettres, et même des premières, qui m'autorisent à vous tenir ce langage; mais, dans les circonstances où vous êtes, ce que je pourrais dire là-dessus serait hors de saison.

Ma conclusion, c'est que je suis indignée jusqu'au transport de vous voir le jouet de la cruauté d'un frère et d'une sœur. Après tant d'épreuves et de témoignages de votre fermeté, quelle peut être leur espérance?

J'approuve l'idée qui vous est venue de mettre hors de leurs atteintes les lettres et les papiers qui ne doivent pas tomber sous leurs yeux. Il me semble que vous pourriez penser aussi à porter au dépôt une partie de vos habits et de votre linge, avant le jour de votre entrevue avec Solmes, de peur qu'ensuite il ne vous devienne plus difficile d'en trouver l'occasion. Robert me l'apportera au premier ordre, soit de jour ou de nuit.

Si l'on vous pousse à l'extrémité, je ne suis pas sans espérance d'engager ma mère à vous recevoir ici secrètement. Je lui promets indulgence pour indulgence; c'est-à-dire de voir de bon œil et même de bien traiter son favori. Je roule depuis quelque temps ce projet dans la tête; mais je n'ose encore vous assurer du succès. Cependant n'en désespérez pas. Votre querelle avec Lovelace pourra beaucoup y contribuer; et vos dernières offres, dans la lettre de dimanche à votre oncle, seront pour elle un second motif.

Je compte sur votre pardon pour tous les petits écarts d'une amie naturellement trop vive, mais dont le cœur est lié au vôtre par une parfaite sympathie,

ANNE HOWE.

## Lettre 66

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Vendredi, 31 de mars*

Vous m'avez rendu un compte fort obligeant de votre silence. Les malheureux sont toujours dans le doute, toujours portés à changer les accidents les plus inévitables en froideur et en négligence, surtout de la part de ceux dont ils souhaitent de conserver l'estime. Je suis sûre que ma chère Anne Howe ne sera jamais du nombre de ces amies qui ne s'attachent qu'à la prospérité : cependant son amitié m'est si précieuse, que je peux douter du moins si je mérite qu'elle me soit conservée.

Vous m'accordez si généreusement la liberté de vous gronder, que je crains de la prendre. Je me défierais plus volontiers de mon propre jugement que de celui d'une chère amie, dont l'ingénuité à reconnaître ses fautes la met au-dessus du soupçon d'en commettre de volontaires. Je tremble presque à vous demander si vous ne vous trouvez pas trop cruelle, trop peu généreuse, dans votre conduite à l'égard d'un homme qui vous aime si chèrement, et qui est d'ailleurs si honnête et si sincère ?

Si ce n'était vous, je regretterais qu'il y eût quelqu'un au monde qui fût capable de me surpasser dans cette vraie grandeur d'âme qui inspire de la reconnaissance pour les blessures qui nous viennent de la main d'un véritable ami. Je me suis peut-être rendue coupable d'un excès d'indiscrétion, qui ne peut être

excusé que par le trouble où je suis, si c'est même une excuse. Comment dois-je m'y prendre à présent pour vous prier, comme je le ferai toujours avec instance, de vous abandonner hardiment à ce charmant esprit qui, sous des apparences riantes, pénètre un défaut jusqu'au vif? Un malade serait bien aveugle s'il redoutait la sonde dans une main si délicate! Mais je suis embarrassée à vous faire cette prière, dans la crainte qu'elle ne devienne pour vous une raison d'être plus réservée. La satire désirée ou permise se change trop facilement en éloge, dans un censeur généreux, qui s'aperçoit qu'on profite de ses railleries. Les vôtres ont l'instruction pour objet; et quoiqu'un peu mordantes, elles ne laissent pas de plaire. Il n'y a point de corruption à craindre dans la blessure d'une pointe aussi légère que la vôtre, qui n'est envenimée ni par la méthode, ni par l'intention. C'est un art que nos modernes les plus admirés ont mal connu. Pourquoi? parce qu'il doit tirer ses principes de la bonté du naturel, et que dans l'exercice il doit être dirigé par la droiture du cœur. Ne m'épargnez donc pas parce que je suis votre amie; et que cette raison, au contraire, vous excite à m'épargner moins. Je puis sentir la pointe du trait, toute fine qu'elle est entre vos mains; j'en puis être peignée : vous manqueriez votre but, si je ne l'étais pas. Mais après un moment de sensibilité, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je vous en aimerai au double : mon cœur corrigé sera tout à vous, et sera plus digne de vous.

Vous m'avez appris ce que je dois dire à M. Lovelace, et ce que je dois penser de lui. Vous m'avez représenté d'avance, avec beaucoup d'agréments, la méthode qu'il emploiera vraisemblablement pour se réconcilier avec moi. S'il l'entreprend en effet, je vous représenterai à mon tour tout ce qui se passera dans cette occasion; pour recevoir vos avis, s'ils arrivent assez tôt, et votre censure ou votre approbation lorsque vos lettres me viendront trop tard. Il me semble que quelque parti qu'on me permette ou qu'on me force de prendre, les juges favorables doivent me considérer comme une personne qui n'est plus dans sa direction naturelle. Poussée comme au hasard par des vents impétueux d'une contradiction passionnée, et d'une rigueur que j'ose accuser d'injustice, je vois le port désiré du célibat, où je suis portée par tous mes désirs : mais j'en suis repoussée par les vagues écumantes de l'envie d'un frère et d'une sœur, et par les

furieux tourbillons d'une autorité qui se croit injuriée ; tandis que d'un côté mes regards aperçoivent dans Lovelace des rocs contre lesquels je puis briser malheureusement, et de l'autre, dans Solmes, des sables sur lesquels je suis menacée d'échouer. Horrible situation, dont la vue me fait frémir !

Mais vous, mon charitable pilote, quelle charmante ressource ne me faites-vous pas entrevoir, si j'ai le malheur d'être réduite à l'extrémité ! Je ne veux pas trop compter, comme vous avez la précaution de m'en avertir, sur le succès de vos sollicitations auprès de votre mère : je connais ses principes de soumission aveugle dans un enfant. Cependant je me flatte aussi de quelque espérance, parce qu'elle concevra qu'un peu de protection, accordée si à propos, peut me sauver d'une plus grande témérité. Dans cette heureuse supposition, elle gouvernera toutes mes démarches. Je ne ferai rien que par ses avis et les vôtres. Je ne verrai personne, je n'écrirai pas une lettre, et personne ne saura où je suis, sans son consentement. Qu'elle me place dans une chaumine : je n'en sortirai pas, à moins que, sous quelque déguisement, ou comme votre femme de chambre, il ne me soit permis le soir de faire un tour de promenade avec vous ; et je ne demande cette protection secrète que jusqu'à l'arrivée de M. Morden, qui ne peut tarder longtemps.

L'ouverture que vous me donnez, de porter une partie de mes habits au dépôt, me paraît dangereuse dans l'exécution, et je serai obligée de me réduire à mettre à part un peu de linge avec mes papiers. Depuis quelque temps, Betty a jeté curieusement les yeux sur mes armoires, lorsque j'en ai tiré quelque chose en sa présence. Un jour, après avoir fait cette observation, je laissai exprès mes clés en descendant au jardin. À mon retour, je la surpris qui avait la main dessus, comme venant de s'en servir. Elle parut confondue de me voir rentrer si tôt. Je feignis de ne m'en être pas aperçue ; mais lorsqu'elle se fut retirée, je trouvai que mes habits n'étaient pas dans l'ordre que je connaissais.

Je ne doutai pas que sa curiosité ne fût venue de plus loin ; et craignant qu'on n'abrégât mes promenades, si je n'allais pas au-devant des soupçons, je me suis accoutumée depuis, entre autres petites ruses, non seulement à laisser mes clés aux armoires, mais à me servir quelquefois de cette fille pour en tirer mes habits l'un après l'autre, sous prétexte d'en ôter la poussière et d'empêcher

que les fleurs ne se ternissent, ou seulement de me désennuyer, faute d'occupation plus sérieuse. Outre le plaisir que les petits comme les grands prennent à voir des habits riches, je remarque que *cet office* l'attache beaucoup; comme si ses observations faisaient partie de son ministère.

C'est à la confiance qu'ils ont dans un espion si fidèle, et à la certitude que je n'ai pas un seul confident dans la famille, parce que je n'ai recherché le secours de personne, quoique je sois aimée de tous les domestiques, que je crois devoir la liberté qu'on me laisse pour mes promenades. Peut-être que ne m'ayant remarqué aucun mouvement vers le dehors, ils en concluent plus certainement que je me laisserai vaincre enfin par leurs persécutions. Autrement ils devraient penser qu'ils irritent assez ma patience pour me faire chercher, dans quelque démarche téméraire, un remède à des traitements si durs; et je demande pardon au Ciel si je me trompe, mais je crains que mon frère et ma sœur n'en fussent pas fort affligés.

S'il arrivait donc, contre toutes mes espérances, que cette fatale démarche devint nécessaire, il faudrait me contenter de partir avec les habits que j'aurais sur moi. L'usage où je suis de m'habiller pour tout le jour, après mon déjeuner, préviendra toute défiance; et le linge que je mettrai au dépôt, suivant votre conseil, ne saurait m'être inutile.

N'admirez-vous pas jusqu'où s'étend mon attention, et combien je suis ingénieuse à trouver les moyens d'aveugler ma géôlière pour écarter les soupçons de ses maîtres? J'éprouve que l'adversité donne de l'invention. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai mis en usage pour accoutumer mes surveillants à me voir souvent descendre au jardin et visiter ma volière. Tantôt j'ai besoin d'air, et je me trouve mieux aussitôt que je suis hors de ma chambre. Tantôt je me sens mélancolique; et mes bantams, mes faisans, ou la cascade ont le pouvoir de me divertir : les premiers, par leurs mouvements animés, qui réveillent mes esprits; la cascade plus pompeusement, par ses échos et ses creux murmures. Quelquefois la solitude fait mes uniques délices. Que je trouve de secours pour la méditation, dans le silence de la nuit, dans la fraîcheur de l'air, dans le spectacle du lever ou du coucher du soleil! Quelquefois, lorsque je suis sans dessein et que je n'attends point de lettres, je suis assez officieuse pour prendre

avec moi Betty. Il m'est arrivé aussi de l'appeler pour me suivre, lorsque je n'ignorais pas qu'elle était employée d'un autre côté et qu'elle ne pouvait venir.

Voilà mes principales ressources; mais je les subdivise, et j'en compose une infinité d'autres, en changeant les noms et les formes. Elles ont toujours, non seulement de la vraisemblance, mais même de la vérité, quoiqu'elles soient rarement mon principal motif. Que les mouvements de la volonté sont agiles! Que la répugnance cause de pesanteur et fait naître de difficultés! Le moindre obstacle, qui favorise le dégoût, est une masse de plomb attachée aux pieds, qui les rend immobiles.

*Vendredi, à onze heures du matin*

J'ai déjà fait un paquet d'une partie de mon linge. Ce n'est pas sans avoir beaucoup souffert pendant tout le temps que j'y viens d'employer; et je souffre encore de la seule pensée que cette précaution soit devenue nécessaire.

Lorsque vous le recevrez, aussi heureusement que je l'espère, ayez la bonté de l'ouvrir. Vous y trouverez deux autres paquets, cachetés : l'un qui contient les lettres que vous n'avez pas vues, c'est-à-dire celles que j'ai reçues depuis la dernière fois que je vous ai quittée; l'autre qui est le recueil des lettres, des copies de lettres et de tout ce que nous nous sommes écrit, entre vous et moi, depuis le même temps; avec quelques autres papiers, sur divers sujets si supérieurs à moi, que je ne puis souhaiter qu'ils tombent jamais sous des yeux moins indulgents que les vôtres. Si mon jugement mûrit avec l'âge, je me déterminerai peut-être à les revoir.

Dans une troisième division, qui est aussi cachetée, vous trouverez toutes les lettres de M. Lovelace, depuis qu'on lui a interdit l'entrée de cette maison, et les copies de toutes mes réponses. J'attends de votre amitié que vous ouvrirez le dernier paquet, et qu'après avoir lu tout ce qu'il contient, vous me direz librement ce que vous pensez de ma conduite.

Remarquez en passant que je ne reçois pas un mot de cet homme-là. Pas un seul mot! Ma réponse fut mise au dépôt mercredi. Elle y demeura jusqu'au lendemain. Je ne saurais vous dire à quelle heure elle fut levée hier, parce que je ne pris pas la peine

de m'en instruire jusqu'au soir. Elle n'y était plus alors. Point de réplique aujourd'hui à dix heures ! Je le suppose d'aussi mauvaise humeur que moi. De tout mon cœur !

Il aurait peut-être l'âme assez basse, s'il avait jamais quelque pouvoir sur moi, pour se venger des peines que je lui ai causées. Mais, à présent, j'ose assurer qu'il n'en aura pas l'occasion.

Je commence à le connaître, et je me flatte que nous sommes également dégoûtés l'un de l'autre. Mon cœur est dans une tranquillité *inquiète*, si je puis hasarder cette expression : inquiète, à cause de l'entrevue que j'apprends avec Solmes, et des conséquences dont je suis menacée ; sans quoi, je serais parfaitement tranquille : car enfin je n'ai pas mérité le traitement que je reçois ; et si je pouvais me défaire de Solmes, comme je crois être délivrée de Lovelace, l'influence de mon frère et de ma sœur sur mon père, ma mère et mes oncles, ne durerait pas longtemps contre moi.

Vous aurez la bonté de laisser passer les cinq guinées que vous trouverez liées dans le coin d'un mouchoir, comme une petite récompense que je crois devoir aux services de votre fidèle Robert. Ne vous y opposez pas, ma chère. Vous savez que j'aime à me satisfaire sur ces bagatelles. Mon premier dessein était de vous envoyer aussi le peu que j'ai d'argent, et même une partie de mes diamants : mais ce sont des choses *portatives*, et que je ne puis oublier. D'ailleurs, si quelque soupçon faisait désirer de voir mes diamants, sans que je fusse en état de les montrer, ce serait une démonstration de quelque dessein dont on ne manquerait pas de me faire un crime.

*Vendredi à une heure, dans le bûcher*

Rien encore de la part que vous savez ! J'ai apporté fort heureusement mon paquet jusqu'ici, et j'ai trouvé votre lettre d'hier au soir. Si Robert prend la mienne sans emporter le paquet, hâtez-vous de le renvoyer, et de l'avertir qu'il doit le prendre aussi. De la manière dont je l'ai placé, il me semble qu'en étendant un peu le bras, il ne saurait le manquer. Vous pouvez juger par le sujet de votre lettre que je ne tarderai point à vous répondre.

C. HARLOVE

Lettre 67

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Jeudi au soir, 30 mars*

Préparez-vous au récit de mes découvertes sur la conduite et la bassesse de votre abominable monstre dans le misérable cabaret qu'il appelle une hôtellerie.

Les roitelets et les moineaux ne sont pas une proie indigne de cet affamé vautour. Ses assiduités, ses veilles, ses périls nocturnes, les rigueurs de la saison, qu'il brave si courageusement, ne doivent pas être mis entièrement sur votre compte. Il a trouvé des consolations, pour adoucir des peines si dures : une petite créature, douce et jolie, suivant la peinture qu'on me fait ; innocente jusqu'à son arrivée ; mais la pauvre petite ! qui peut dire à présent ce qu'elle est ?

Son âge, dix-sept ans, à peine accomplis.

Il a d'ailleurs, pour compagnie, son ami, son camarade de débauche : un homme de belle humeur et d'intrigue, comme lui, avec lequel il ne s'ennuie pas le verre à la main ; et quelquefois un ou deux autres libertins, tous déguisés suivant leur caprice. La tristesse n'approche pas de cette bande joyeuse. N'ayez pas d'inquiétude, ma chère, pour le rhume de votre Lovelace. Il n'a pas la voix si enrouée, que sa Betsy <sup>1</sup>, son *Bouton de Rose*, comme le misérable l'appelle, ne puisse fort bien l'entendre.

1. Petit nom de fille (NdR).

Il en est fou. On prétend qu'elle est encore fort innocente : du moins son père et sa grand-mère en paraissent persuadés. Il veut la marier, dit-on, à un jeune homme du même village. Le pauvre garçon ! la pauvre et simple fille !

M. Hickman raconte qu'à la ville, on le voit souvent aux spectacles avec des femmes ; et chaque fois avec des femmes différentes. Ah ! ma chère amie ! Mais quand toutes ces accusations seraient autant de vérités, que vous importe ? Eussiez-vous été les meilleurs amis du monde, cet éclaircissement ne saurait manquer de produire son effet.

Monstre infâme ! se peut-il que ses soins, ses vœux pour vous, n'aient pas été capables de le réprimer ? Mais je vous l'abandonne. Il n'y a rien à espérer de lui. Je souhaiterais seulement, s'il était possible, d'arracher cette pauvre petite créature de ses vilaines griffes. J'ai formé un plan dans cette vue ; du moins, si je suis sûre qu'elle ait encore son innocence.

Il se fait passer pour un officier militaire, qui est obligé de se tenir à couvert après un duel, tandis que la vie de son adversaire est en suspens. On le croit homme de grande qualité. Son ami passe pour un officier inférieur, avec lequel il vit familièrement. Il est accompagné d'un troisième, qui est une sorte de compagnon subordonné à l'autre. Le monstre n'a lui-même qu'un seul domestique. Ô ma chère ! que toute cette race de diables, pardonnez-moi l'expression, sait employer agréablement le temps ! pendant que notre crédulité nous rend si sensibles aux prétendus tourments qu'ils souffrent pour nous.

Je viens d'apprendre que sur le désir que j'en ai marqué, on me procurera l'occasion de voir le père et la fille. Je les aurai bientôt pénétrés. Il me sera facile de voir clair dans le cœur d'une jeune fille si simple, s'il ne l'a pas déjà corrompue ; et si c'en est déjà fait, il ne me sera pas moins facile de le découvrir aussi. Si je trouve dans l'un ou l'autre plus d'art que de naturel, je les renverrai sur-le-champ. Mais comptez que la fille est perdue.

On dit qu'il l'aime éperdument. Il lui donne la première place à table. Il prend plaisir à la faire parler. Il ne veut pas que ses amis approchent d'elle. Elle babille de son mieux ; il admire la nature dans tout ce qu'elle dit. On la lui a entendu nommer une fois sa charmante petite créature. Ne doutez pas qu'il ne lui ait donné

cent fois le même nom. Il la fait chanter; il loue ses petits fredons rustiques. Elle est perdue, ma chère; elle ne peut en échapper. C'est Lovelace, vous le savez. Qu'on vous amène Wyerley, si l'on est résolu de vous marier; tout autre en un mot que Lovelace ou Solmes; c'est l'avis

de votre ANNE HOWE.

Ma chère amie, considérez ce cabaret comme sa garnison, lui comme un ennemi, ses camarades libertins comme ses alliés ou ses auxiliaires : votre frère et vos oncles ne trembleraient-ils pas, s'ils savaient combien il est proche d'eux, lorsqu'ils vont et viennent dans ce quartier? Il a résolu, m'assure-t-on, que vous ne serez pas menée chez votre oncle Antonin. Comment ferez-vous, avec ou sans cet entreprenant .....? Remplissez le blanc que je laisse, car je ne trouve pas de terme assez odieux.

Lettre 68

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Vendredi, à 3 heures*

Vous me remplissez tout à la fois de colère, d'indignation et de terreur! Hâtez-vous, ma très chère amie, de grâce, hâtez-vous d'achever vos éclaircissements sur le plus vil de tous les hommes.

Mais ne joignez jamais les termes d'innocence et de simplicité avec le nom de cette malheureuse fille. Ne doit-elle pas savoir qu'un homme de cette espèce, qui porte un air de haute condition sous toutes sortes de déguisements, ne peut avoir de bonnes vues lorsqu'il lui fait prendre la première place, et qu'il lui donne des noms si tendres? Une fille de dix-sept ans, simple et modeste, chanterait-elle au gré d'un inconnu, qui fait profession d'être hors de son état naturel? Si son père et sa grand-mère étaient d'honnêtes gens, qui eussent à cœur la conduite de leur fille, lui laisseraient-ils cette liberté?

*Ne pas souffrir que ses amis approchent d'elle!* comptez que ses vues sont infâmes, s'il ne les a pas déjà remplies. Avertissez, ma chère, s'il n'est pas trop tard, avertissez ce père imprudent du danger de sa fille. Il est impossible qu'il y ait un père au monde, ou une mère, qui voulussent vendre la vertu d'un enfant. L'infortunée créature!

Il me tarde extrêmement d'apprendre la suite de vos informations. Vous verrez cette fille, me dites-vous. Marquez-moi ce que

c'est que sa figure. *Douce et jolie*, ma chère! Voilà de fort doux et de fort jolis termes : mais sont-ils de vous ou de lui? Si vous la croyez si *simple*, si *naturelle* dans ses manières, et dans ses *petits fredons rustiques* (car en vérité, ma chère, vous vous affectionnez à votre peinture), comment une fille, telle que vous la représentez, a-t-elle pu engager un homme perdu de débauche, comme je ne vois que trop à présent qu'il faut le regarder, accoutumé à toutes les intrigues des femmes de la ville; l'engager, dis-je, si fortement, et sans doute pour longtemps, puisqu'après avoir perdu son innocence, elle saura suppléer par l'art à ce qui lui manque du côté de l'éducation?

Belles espérances de réformation de la part d'un misérable libertin! Pour tout au monde, ma chère, je ne voudrais pas qu'il me crût informée. Soyez sûre que je n'ai pas besoin de faire des résolutions. Je n'ai pas ouvert sa lettre, et je me garderai bien de l'ouvrir. Un imposteur! un hypocrite! Avec son rhume et ses ressentiments de fièvre, qu'il a gagnés peut-être dans quelque débauche nocturne, et qui n'ont fait qu'augmenter dans la grotte du taillis!

Être déjà sur ce pied!... j'entends dans son estime, ma chère. En vérité, je ne lui dois plus qu'un parfait mépris. Je me hais moi-même de m'être trop étendue sur sa bassesse, et sur sa *douce et jolie* créature. Comptez, ma chère, qu'il n'y a rien de *doux*, rien de *joli* et d'aimable, sans modestie et sans vertu.

Cet autre infâme, Joseph Leman, avait fait entendre à Betty, qui n'a pas manqué de me le dire aussitôt, que Lovelace se faisait connaître pour un méchant homme, dans un lieu où depuis quelque temps on l'avait vu déguisé. Mais il voulait être mieux éclairci, avait-il ajouté, avant que de lui en apprendre davantage. Elle lui avait promis le secret, dans l'espérance de le faire expliquer : c'est là-dessus que je vous ai priée de prendre vous-même quelques informations. Je vois à présent que les accusations de ses ennemis n'étaient que trop bien fondées. Si son but est la ruine d'une pauvre innocente, et s'il ne l'a connue qu'à l'occasion des visites qu'il a rendues au château d'Harlove, je me croirai doublement intéressée à ce qui la regarde, et j'aurai sujet aussi d'être doublement irritée contre lui. Il me semble que je le hais plus que Solmes même. Mais je ne vous dirai plus un mot de lui, lorsque vous m'aurez informée, le plus promptement qu'il

vous sera possible, de tout ce que vous aurez découvert... parce que jusqu'alors je n'ouvrirai pas sa lettre; et si vos explications sont telles que je me l'imagine, et que j'en suis presque sûre, je la remettrai toute fermée dans le lieu où je l'ai prise, et jamais je n'aurai rien à démêler avec lui. Adieu, ma très chère amie.

CLARISSE HARLOVE

## Lettre 69

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Vendredi à midi, 31 mars*

La justice m'oblige de ne pas tarder un moment, après ma dernière lettre, et de faire porter, si je le pouvais, celle-ci sur les ailes du vent. Je crois de bonne foi que votre homme est innocent. Il me semble que, pour cette fois du moins, il doit être justifié; et je regrette beaucoup d'avoir été trop prompte à vous communiquer mes informations par lambeaux.

J'ai vu la jeune fille. Elle est réellement très jolie, très agréable; et, ce que vous regarderez comme un mérite plus précieux, c'est une jeune créature si innocente, qu'il faudrait être d'une méchanceté infernale pour avoir conspiré sa ruine. Son père est un homme simple et honnête, qui est fort satisfait de sa fille et de leur nouvelle connaissance.

À présent que j'ai pénétré le fond de cette aventure, je ne sais si je ne dois pas craindre pour votre cœur, lorsque je vous aurai dit qu'il peut sortir quelque chose de noble de ce Lovelace.

La jeune fille doit être mariée la semaine prochaine; et c'est à lui qu'elle en aura l'obligation. Il *est résolu*, suivant le discours du père, de faire *un heureux couple*, et il *souhaiterait*, dit-il, *d'en faire plus d'un*. Voilà pour vous, ma chère. Comme il a pris aussi en affection le jeune homme qu'elle aime, il a fait pour elle un présent de cent guinées, qui sont entre les mains de la grand-mère,

et qui répondent à la petite fortune du mari; tandis que son compagnon, excité par l'exemple, en a donné aussi vingt-cinq, pour équiper en habits la petite villageoise.

Le pauvre homme raconte qu'à leur arrivée, ils affectaient de paraître au-dessous de ce qu'ils sont : mais à présent, m'a-t-il dit en confidence, il sait que l'un est le colonel Barrow, et l'autre le capitaine Sloane. Il avoue que, pendant les premiers jours, le colonel s'apprivoisait assez avec sa fille; mais que la grand-mère l'ayant supplié d'épargner une pauvre jeune innocente, il jura de ne lui donner que de bons conseils, et qu'il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le ministre même ne lui aurait pas donné de meilleures instructions d'après le livre de la Bible. Je vous avoue qu'elle m'a plu beaucoup, et je lui ai donné sujet de ne pas regarder sa visite comme un temps perdu.

Mais bon Dieu! ma chère, qu'allons-nous devenir à présent? Lovelace non seulement réformé, mais changé en prédicateur! Qu'allons-nous devenir? Au fond, ma tendre amie, votre générosité est engagée maintenant en sa faveur. Fi de cette générosité. J'ai toujours pensé qu'elle cause autant de mal aux belles âmes que l'amour aux caractères communs. J'appréhende sérieusement que ce qui n'était qu'un *goût conditionnel* ne devienne un *goût sans condition*.

C'est comme à regret que je me suis vue obligée de changer si tôt mes invectives en panégyrique. La plupart des femmes, ou celles du moins qui me ressemblent, aiment à demeurer en suspens sur un jugement téméraire, lors même qu'elles en ont reconnu la fausseté. Tout le monde n'est pas, comme vous, assez généreux pour avouer une méprise. Cette rigueur à se rendre justice demande une certaine grandeur d'âme : de sorte que j'ai poussé plus loin mes informations dans le même lieu, sur la vie, les manières et toute la conduite de votre homme... dans l'espérance d'y trouver quelque chose à redire. Mais tout paraît uniforme!

Enfin M. Lovelace sort de cette recherche avec tant d'avantage, que, s'il y avait la moindre apparence, je soupçonnerais ici quelque complot, formé pour blanchir la tête d'un More. Adieu, ma chère.

ANNE HOWE

## Lettre 70

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Samedi, premier d'avril*

Une censure précipitée nous expose toujours à l'inconstance dans nos jugements ou dans nos opinions; et ce n'est pas un effet dont on doive se plaindre; car si vous-même, ma chère, dans l'exemple présent, vous aviez eu autant de répugnance que vous le dites à reconnaître une erreur, je crois que je vous en aurais aimée beaucoup moins. Mais vous n'auriez pas prévenu de si bonne foi ma réflexion, si votre caractère n'était un des plus ingénus qu'on ait jamais vus dans une femme. Quoique M. Lovelace paraisse ici fort bien justifié, ses autres défauts sont en assez grand nombre pour mériter les plus sévères censures. Si j'étais avec lui dans les termes qu'il désire, je lui donnerais avis que le traître Lemm n'est pas autant de ses amis qu'il le pense. Autrement, il n'aurait pas été si empressé de rapporter à son désavantage, surtout à Betty Barnes, l'affaire de la jolie villa-geoise. Il est vrai qu'il en a fait un secret à Betty, mais il lui a promis de lui en apprendre davantage lorsqu'il serait mieux informé, et d'en parler aussi à son maître. C'est ce qui empêche cette fille de la publier, malgré l'impatience qu'elle aurait de s'en faire un nouveau mérite auprès de mon frère et de ma sœur. Elle est bien aise aussi d'obliger Joseph, qui lui tient quelques propos d'amour qu'elle ne rejette pas, quoiqu'elle se croie fort au-dessus

de lui. Il n'est que trop ordinaire à la plupart des femmes, lorsqu'elles n'ont pas l'occasion de s'engager dans un commerce de galanterie qui leur plaise, de prêter l'oreille du côté où leur inclination les porte le moins.

Mais pour ne rien dire de plus de deux personnages dont j'ai fort mauvaise opinion, je dois vous avouer que, comme je n'aurais jamais eu que du mépris pour M. Lovelace s'il avait été capable d'une si basse intrigue, avec les vues qui l'amènent si près du château d'Harlove, et comme je n'ai pas laissé d'y trouver beaucoup de vraisemblance, l'éclaircissement, comme vous dites, engage ma générosité à proportion de mes craintes, et plus peut-être que je ne le devrais souhaiter. Vous me raillez, ma chère, autant qu'il vous plaira ; mais je vous demande si cet événement ne produirait pas sur vous le même effet. Et puis le mérite réel de l'action... Je vous proteste, ma véritable amie, que si depuis ce jour il voulait s'attacher au bien pour le reste de sa vie, je lui pardonnerais volontiers une bonne partie de ses erreurs passées ; ne fût-ce qu'en faveur de la preuve que nous avons, qu'il est capable d'une si bonne et si généreuse espèce de sentiments.

Vous vous imaginez bien qu'après avoir reçu votre seconde lettre, je n'ai pas fait scrupule d'ouvrir la sienne ; et je n'en ferai pas non plus d'y répondre, parce que je n'y trouve aucun sujet de plainte. Il sera d'autant plus content de mes termes, que je crois lui devoir un peu de réparation pour l'injuste idée que j'ai eue de lui, quoiqu'il n'en ait pas la moindre connaissance.

Je me trouve assez heureuse que cette aventure ait été si tôt éclaircie par la diligence de vos soins ; car si j'avais pu me résoudre auparavant à lui faire quelque réponse, ce n'aurait été que pour lui confirmer mes derniers adieux, et peut-être pour lui en déclarer le motif, dont j'avais été plus touchée que je ne le devais. Alors quel avantage ne lui aurais-je pas donné sur moi, lorsqu'il en serait venu à des éclaircissements si heureux pour lui-même ?

Vous verrez quelque jour, dans sa dernière lettre, combien il est humble, avec quelle ouverture il reconnaît, comme vous l'avez prédit, son impatience naturelle et toutes ses fautes. Je dois convenir que depuis les lumières que vous m'avez procurées, ce langage a tout une autre apparence. Il me semble aussi,

ma chère, que sans avoir jamais vu la petite villageoise, je puis lui accorder d'être plus jolie que je n'aurais pu le croire auparavant; car la vertu est la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s'excuse, sur ses indispositions, « de n'avoir pu venir prendre ma lettre en personne; et qu'il s'efforce de se purger là-dessus, comme s'il croyait que j'en aie dû ressentir quelque peine ». Je suis fâchée d'avoir contribué au dérangement de sa santé, et je veux bien m'imaginer que ses inquiétudes, pendant quelque temps, ont dû être assez chagrinantes pour un esprit aussi impatient que le sien. Mais, dans l'origine, il ne peut en accuser que lui-même.

Vous verrez que dans la supposition que je lui pardonne, il est rempli d'inventions et d'expédients pour me délivrer de la violence dont je suis menacée.

J'ai toujours dit que le premier degré, après l'innocence, est de reconnaître ses fautes, parce qu'il n'y a point de changement à se promettre de ceux qui s'étudient à les défendre. Mais vous trouverez dans cette lettre même de la hauteur jusque dans ses soumissions. À la vérité, je n'y découvre aucun sujet de reproche dans les termes : cependant je ne trouve point à son humilité l'air de cette vertu, et je ne reconnais pas qu'elle porte non plus sur ses véritables fondements.

Il est certain qu'il est fort éloigné du vrai caractère d'un homme poli; quoiqu'on ne puisse pas dire de lui qu'il soit du caractère opposé. Sa politesse est celle d'un homme qui, par un défaut d'attention sur lui-même, fondé sur une indulgence excessive dans ses premiers ans, et peut-être sur trop de succès dans un âge plus avancé, a contracté une sorte de présomption, que l'habitude a changée en arrogance, et qui n'est guère compatible avec une certaine délicatesse.

La distance où vous êtes d'avis qu'il faut toujours tenir ce sexe est une maxime fort juste. La familiarité détruit le respect : mais avec qui? Comptez, ma chère, que ce n'est pas avec un homme prudent, généreux et capable de reconnaissance.

Je conviens qu'en voulant éviter un excès, il est difficile de ne pas tomber dans un autre. De là vient, peut-être, que M. Lovelace regarde comme la marque d'une grande âme de donner plus à son orgueil qu'à sa délicatesse. Mais est-ce un homme profond, qui ne sait pas faire des distinctions de cette

nature, tandis qu'avec des qualités médiocres elles n'échappent point au commun des hommes?

Il se plaint amèrement « de ma facilité à m'offenser, et à le congédier pour jamais. Je lui pardonnerai, me dit-il, s'il ose me représenter que cette conduite est d'une hauteur extrême, et qu'elle est fort éloignée de pouvoir contribuer à diminuer ses craintes sur l'effet des persécutions de mes proches en faveur de M. Solmes ».

Vous verrez qu'il fait dépendre de moi toutes ses espérances de bonheur pour ce monde et pour l'autre. Ses vœux et ses promesses sont d'une ardeur qu'il me semble que le cœur seul peut dicter. Quelle autre marque aurait-on jamais pour juger du cœur des hommes?

Vous verrez aussi qu'il est déjà informé de l'entrevue que j'ai promise à M. Solmes, et dans quels termes sa douleur s'exprime. Mon dessein est de lui expliquer ce que je pense des viles méthodes qu'il emploie, pour être si tôt instruit de ce qui se passe dans notre famille. Si les cœurs honnêtes ne s'élèvent pas contre les actions qui blessent l'honnêteté, qui prendra soin de les réprimer, du moins par la honte?

Vous verrez avec quelles instances passionnées il me demande « au moins quelques lignes, avant le jour de mon entrevue avec Solmes, pour le soutenir dans l'espérance que ce n'est pas mon ressentiment qui me dispose à bien traiter un odieux rival. Je dois lui pardonner, dit-il, de revenir tant de fois à cette crainte; surtout si je considère que la même faveur lui a été refusée, et que mes proches ne l'auraient pas désirée avec tant d'ardeur, s'ils ne s'en promettaient pas beaucoup de fruit ».

*Samedi, premier d'avril*

Ma réponse est partie. Je lui marque naturellement « que j'étais dans la résolution de n'écrire jamais un mot de plus à un homme capable de s'emporter contre tout mon sexe et contre moi, parce que j'ai cru à propos de faire usage de mon jugement.

« Que si je me suis soumise à cette entrevue avec M. Solmes, c'est par un simple mouvement d'obéissance, pour faire connaître à mes amis que je suis disposée à la soumission dans

tout ce qui ne surpasse pas mes forces ; et que je ne suis pas sans espérance de voir abandonner son entreprise à M. Solmes, lorsqu'il aura reconnu combien je suis déterminée à le rejeter.

« Que mon aversion pour lui est trop sincère pour me laisser dans cette occasion la moindre défiance de moi-même ; mais que M. Lovelace ne doit pas néanmoins s'attribuer l'honneur du sacrifice : que si mes amis m'abandonnent seulement à moi-même, j'attache un trop grand prix à ma liberté et à mon indépendance pour les soumettre à un homme si impétueux, qui m'apprend d'avance à quoi je devrais m'attendre s'il avait quelque empire sur moi.

« Je lui déclare à quel point je désapprouve les moyens qu'il emploie pour se faire informer de ce qui se passe dans le sein d'une famille. J'ajoute que le prétexte de corrompre les domestiques d'autrui par voie de représailles pour les espions qu'on a placés près de lui, n'est qu'une misérable excuse, une bassesse justifiée par une autre bassesse ; que de quelque manière qu'il plaise à chacun d'interpréter ses propres actions, il y a des règles indépendantes, qui constituent le droit et le tort. Condamner une injustice, et se croire autorisé à la payer d'une autre, qu'est-ce autre chose que répandre une corruption générale ? S'il n'y a pas un point où quelqu'un s'arrête, après s'être fait beaucoup de mal tour à tour, il faut dire adieu nécessairement à toute vertu. Pourquoi ne serait-ce pas moi, doit penser une belle âme, qui m'arrêterai la première à ce point ?

« Je lui laisse à juger si, mesuré par cette règle, il a droit à se mettre au rang des belles âmes ; et si, connaissant l'impétuosité de son caractère et le peu d'apparence qu'il parvienne jamais à se réconcilier avec ma famille, je dois flatter ses espérances ?

« Je lui dis que tous ces défauts et toutes ces taches ne peuvent me faire désirer que pour son seul avantage de le voir dans des principes plus justes et plus naturels, et que j'ai un véritable mépris pour un grand nombre de libertés qu'il est en possession de s'accorder ; que nos caractères, par conséquent, sont extrêmement opposés, et qu'à l'égard de ses promesses de réformation, tant d'aveux, qui ne sont suivis d'aucun changement réel, ne sont pour moi qu'un langage spécieux, qu'il lui est bien plus aisé de tenir que de justifier ou de corriger ses erreurs ; que j'ai appris depuis peu (en effet je l'ai su de Betty, qui le tient de mon frère)

qu'il prend quelquefois la folle liberté de déclamer contre le mariage : je lui en fais un reproche fort vif, et je lui demande dans quelle vue il peut s'abandonner à ces indignes railleries, et penser en même temps à m'adresser ses soins ?

« Si je suis obligée, lui dis-je, de me rendre chez mon oncle Antonin, il n'en doit pas conclure que je serai nécessairement mariée à M. Solmes ; parce qu'au contraire, j'aurai moins à combattre dans mon propre cœur pour m'échapper d'une maison où je serai menée malgré moi, que pour abandonner celle de mon père ; et dans les plus fâcheuses suppositions, je trouverai le moyen de tenir mes persécuteurs en suspens jusqu'à l'arrivée de M. Morden, qui aura droit, si je l'exige, de me mettre en possession de l'héritage de mon grand-père. »

Il y a peut-être un peu d'artifice dans cette conclusion. Ma principale vue est de lui faire abandonner ses projets de violence ; car au fond, si je suis enlevée d'ici, avec connaissance, ou peut-être sans aucun sentiment, et livrée à l'empire de mon frère et de ma sœur, j'espère peu qu'ils n'emploient pas la force pour m'engager à M. Solmes. Sans cette crainte funeste, si je pouvais me promettre de gagner du temps, soit par des prétextes bien ménagés, soit, pour dernière ressource, en prenant quelque chose de nuisible à ma santé, je me garderais bien de penser jamais à quitter la maison même de mon oncle. Comment accorder avec mes principes une démarche qui blesserait, après tout, l'obéissance que je dois à mon père, dans quelque lieu qu'il lui plaise de me placer ?

Mais tandis que vous me donnez la charmante espérance que, pour éviter d'être à l'un des deux prétendants, je ne serai pas dans la nécessité de m'abandonner à la famille de l'autre, je ne crois pas mes affaires absolument désespérées.

Je ne vois personne de la mienne, et je ne reçois de la part de personne aucune marque d'amitié ou d'attention. N'en dois-je pas conclure qu'ils n'attendent pas eux-mêmes beaucoup d'effet de cette conférence de mardi, à laquelle je ne puis penser sans effroi ? La présence de mon oncle Antonin n'est pas ce que j'avais de plus favorable à souhaiter : mais je la préfère à celle de mon frère ou de ma sœur. Mon oncle est fort impérieux dans sa colère. Je ne puis croire que M. Lovelace le soit beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins l'air aussi terrible que mon oncle,

qui a les traits plus rudes. Ces favoris de la fortune maritime, qui n'ont jamais connu d'autre obstacle que la fureur des flots, et qui mettent même leur gloire à la braver, font quelquefois autant de bruit que les vents qu'ils sont accoutumés à combattre.

Je m'imagine que M. Solmes et moi nous aurons l'un devant l'autre l'air de deux fous; s'il est vrai, comme mon oncle Harlove me l'écrit, et comme Betty me le répète souvent, qu'il craigne autant ma vue que je redoute la sienne.

Adieu, mon heureuse amie! heureuse, trois fois heureuse, de ne voir aucune condition dure attachée à votre devoir, et de n'avoir qu'à suivre un choix que votre mère a fait pour vous, et contre lequel vous n'avez point, et vous ne sauriez avoir, de juste objection : à moins que ce n'en soit une, que ce choix ne vienne pas de vous. La corruption de la nature nous révolte contre tout ce qui a l'air d'autorité; mais il faut convenir que le feu de la jeunesse est moins propre que la maturité de l'âge et l'expérience à faire un bon choix pour nous-mêmes. En un mot, tout ce qui manque à votre bonheur, c'est de le connaître; ou de ne pas l'empoisonner par des réflexions sur un temps où vous avez eu le pouvoir de choisir; quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'en vous consultant bien vous-même, vous n'en eussiez pas fait d'autre usage.

CL. HARLOVE

Lettre 71

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Dimanche 2 d'avril*

J'aurais dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de Leman l'avait aperçu dans l'allée verte, et qu'après lui avoir demandé ce qui l'amenait dans ce lieu, il avait ajouté, sans lui laisser le temps de répondre : hâtez-vous, Monsieur Robert, et ne perdez pas un moment à vous retirer.

Vous ne devez pas douter que vous n'ayez l'obligation de la liberté qu'on vous laisse dans vos promenades à la confiance que votre frère a pour ce personnage et pour Betty. Mais vous êtes la seule au monde qui, dans des circonstances de cette nature, n'ait pas quelque domestique intelligent, sur la fidélité duquel elle puisse se reposer. Un poète, ma chère, n'introduirait pas une Angélique sans lui donner une confidente, relevée par quelque joli nom, ou du moins une vieille nourrice.

J'ai lu à ma mère plusieurs endroits de vos lettres; mais rien n'a fait tant d'impression sur elle que le dernier article de celle d'hier. Elle en est charmée; elle m'a dit qu'il lui était impossible de vous refuser son cœur. J'allais profiter de cet heureux moment pour lui faire ma proposition, et la presser avec toute l'ardeur dont je suis capable, lorsque l'agréable Hickman est entré, en faisant ses révérences, et tirant tour à tour son jabot et ses

manchettes. Je lui aurais joué volontiers le cruel tour de les chiffonner ; mais saisissant une autre idée pour lui marquer mon chagrin : n'y a-t-il donc ici personne ? ai-je dit, et depuis quand entre-t-on sans se faire annoncer ? Il m'a demandé pardon. Il est demeuré dans le dernier embarras, incertain s'il devait tenir bon ou se retirer. Ma mère, avec sa pitié ordinaire, a remarqué qu'après tout nous n'avions rien de secret, et l'a prié de s'asseoir. Vous connaissez sa respectueuse hésitation, lorsqu'il est une fois décontenancé. Avec... votre... permission, Mademoiselle, en s'adressant à moi. Hé, oui, oui, Monsieur, asseyez-vous si vous êtes fatigué ; mais que ce soit, s'il vous plaît, près de ma mère : j'aime que mon panier ait toute sa rondeur, et je ne sais à quoi cet incommode ajustement est bon, si ce n'est à nettoyer les souliers sales, et à tenir dans l'éloignement les gens incivils. Étrange fille ! s'est écriée ma mère, d'un air assez mécontent ; et prenant un ton plus doux pour lui : oui, M. Hickman, asseyez-vous près de moi ; je n'ai point de ces folles parures qui empêchent les honnêtes gens de s'approcher. J'ai pris un visage sérieux, et j'étais bien aise au fond du cœur que ce discours de ma mère ne s'adressât point à votre oncle Antonin.

Avec sa liberté de veuve, elle n'aurait pas manqué, j'en suis sûre, de mener fort prudemment le premier sujet de notre entretien, et de vouloir montrer même à son favori l'article de votre lettre qui est si fort en sa faveur. Elle avait déjà commencé à lui dire qu'il avait beaucoup d'obligations à Miss Clarisse, et qu'elle pouvait l'en assurer. Mais j'ai demandé aussitôt à M. Hickman s'il n'avait rien appris de nouveau par les dernières lettres de Londres. C'est une question par laquelle je suis accoutumée à lui faire entendre que je souhaite changer de sujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vue ; et pourvu qu'il se taise alors, je ne suis pas fâchée qu'il ne me réponde pas.

Je n'étais pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma proposition, sans savoir un peu mieux comment elle sera reçue de ma mère ; parce que, si je ne la trouve pas bien disposée, je le garde lui-même comme une ressource que je veux employer dans cette occasion. D'un autre côté, je ne me soucie pas beaucoup de lui avoir obligation, si je puis l'éviter. Un homme qui a des vues telles que les siennes, fait l'important, et prend un air si affairé lorsqu'une femme consent à l'employer, qu'il fait perdre

patience. Mais si je ne trouve pas aujourd'hui l'occasion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Pourquoi voudriez-vous que j'ouvrisse le paquet dans votre absence? Votre conduite n'a pas besoin d'être justifiée à mes yeux; et par les extraits que vous m'avez faits plusieurs fois des lettres de Lovelace et des vôtres, vous m'avez fort bien informée où vous êtes avec lui. J'allais vous exercer un peu par quelques mauvaises plaisanteries de mon goût; mais puisque vous souhaitez qu'on vous croie supérieure à tout notre sexe dans l'art de vous maîtriser vous-même, et que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelquefois prête à m'ouvrir votre cœur, et que si vous êtes arrêtée, c'est par un peu de mauvaise honte qui vous reste à combattre. Vous achèverez de la vaincre; et vous me ferez la grâce alors de vous expliquer sans aucun déguisement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité pour un homme déjà trop heureux de vous avoir servie. Une année de ses gages! y pensez-vous? Je crains que vous ne causiez sa ruine. Son argent lui fera trouver l'occasion de se marier dans le voisinage; et peut-être avant trois mois aura-t-il raison d'attribuer son malheur à vos bienfaits. Il faut *vous laisser*, dites-vous, *la liberté de vous satisfaire sur ces bagatelles*. Oui, je sais fort bien que là-dessus on perd sa peine à vous contredire. Vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres services qu'on vous rend, et trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Il est vrai qu'on est payé de tout par la satisfaction qu'on y prend. Mais pourquoi voudriez-vous que la noblesse de votre âme devînt un sujet de reproche pour tout le genre humain, pour votre famille du moins, et pour la mienne aussi? Si c'est une excellente règle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos jugements que sur les actions*, que faut-il penser d'une jeune personne qui s'étudie, dans ses paroles, à chercher des palliatifs et des excuses pour la bassesse de ceux mêmes qu'elle condamne par ses actions? Vous devriez rougir, ma chère, au milieu d'une nombreuse famille, d'y paraître si singulière. Lorsque vous aurez rencontré quelqu'un dont l'âme ressemble à la vôtre, déployez hardiment toutes vos grandes qualités: mais jusqu'alors, il me semble que, par pitié pour autrui, vous devez

accoutumer votre esprit et votre cœur à souffrir un peu de contradiction.

Je ne m'étais proposé de vous écrire que deux lignes, dans le seul dessein de vous rendre tranquille sur le sort de votre paquet ; et mon papier néanmoins se trouve rempli. Quel moyen de retenir ma plume sur un sujet aussi cher et aussi fertile que vos louanges ! Pour vous punir de cette *bagatelle* que je vous reproche, et dont je suis très sérieusement irritée, je regrette que l'espace manque au désir que j'aurais de relever tant de belles actions qui forment comme le tissu de votre vie, et dont celle-ci n'est qu'un exemple ordinaire. L'idée me plaît. C'est une voie dont je veux faire l'essai quelque jour, d'intéresser votre modestie à modérer l'excès de vos autres vertus.

ANNE HOWE

Lettre 72

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Dimanche au soir, 2 d'avril*

Quel détail j'ai à vous faire, ma chère amie, et que je vais vous causer d'admiration par le changement qui est arrivé dans la conduite de mes amis ! Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant d'art parmi nous que j'en découvre. Ce récit ne demande pas d'autre ordre que celui des événements.

Toute la famille était ce matin à l'église. Ils en ont ramené le docteur Lewin, après l'avoir fait inviter à venir dîner au château... Peu de moments après son arrivée, le docteur m'a fait demander la permission de me voir dans mon appartement. Vous croyez sans peine qu'elle n'a point été refusée.

Il est monté. Sa visite a duré près d'une heure ; mais, ce qui n'a pu manquer de me surprendre, il a pris soin d'éviter tout ce qui pouvait le conduire au sujet dont j'avais supposé qu'il était venu m'entretenir. Enfin, je lui ai demandé si l'on ne trouvait pas étrange que je ne parusse plus à l'église. Il m'a fait là-dessus un compliment fort civil ; mais il avait toujours eu pour règle, m'a-t-il dit, de ne pas entrer dans les affaires des familles s'il n'y était appelé.

Rien n'étant plus contraire à mon attente, je me suis imaginée que dans l'opinion qu'on a de sa justice, on n'avait osé porter ma

cause à son tribunal; et je n'ai rien ajouté qui pût nous rappeler au même sujet. Lorsqu'on est venu l'avertir que le dîner était servi, il n'a pas marqué, par le moindre étonnement, qu'il fit attention que je ne descendais pas avec lui.

C'est la première fois, depuis mon emprisonnement, que j'ai regretté de ne pas dîner en bas. En le conduisant jusqu'à l'escalier, une larme s'est ouvert un passage malgré moi. Il s'en est aperçu; et son bon naturel le trahissant jusqu'à mouiller aussi ses yeux, il s'est hâté de descendre, sans prononcer un seul mot; dans la crainte, sans doute, de me faire connaître son attendrissement par l'altération de sa voix. J'ai prêté l'oreille assez soigneusement pour lui entendre louer non seulement les bonnes qualités qu'il m'attribue, mais surtout la part que j'avais eue à notre conversation; et j'ai supposé qu'ayant été prié de ne pas m'entretenir du sujet de mes peines, il voulait faire voir qu'il avait évité de toucher cet intéressant article.

Je suis demeurée si mécontente, et tout à la fois si surprise de cette nouvelle méthode, que je ne me suis jamais trouvée dans le même embarras. Mais d'autres scènes étaient prêtes à l'augmenter. Ce jour devait être pour moi un jour d'événements mystérieux, et liés néanmoins avec l'avenir, car je ne puis douter que sous ces voiles on ne cache des vues fort importantes.

Dans l'après-midi, tout le monde, à l'exception de mon frère et de ma sœur, est allé à l'église avec le docteur, qui a laissé des compliments pour moi. Je suis descendue au jardin. Mon frère et ma sœur, qui s'y promenaient aussi, m'ont observée assez longtemps, en affectant de se tenir sous mes yeux, dans la vue, si je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté et de leur bonne intelligence. Enfin, ils sont entrés dans l'allée d'où j'étais prête à sortir, la main de l'un dans celle de l'autre, comme deux tendres amants. Votre serviteur, Miss; votre servante, Monsieur. C'est tout ce qui s'est passé entre mon frère et moi. Ne trouvez-vous pas l'air un peu froid, Clary? m'a demandé ma sœur, d'un ton assez doux, et s'arrêtant devant moi. Je me suis arrêtée aussi, et je lui ai rendu une profonde révérence pour la sienne, qui n'en était qu'une demie. Je ne m'en aperçois pas, ma sœur, lui ai-je répondu. Elle s'est remise à marcher. Je lui ai fait une autre révérence, et j'ai continué ma promenade vers ma volière. Mais prenant tous deux un chemin plus court, ils y sont arrivés avant moi.

Vous devriez, Clary, m'a dit mon frère, me faire présent de quelques-uns de vos oiseaux pour ma basse-cour d'Écosse. Ils sont à votre service, mon frère. Je vais choisir pour vous, a dit ma sœur; et tandis que je leur jetais à manger, ils en ont pris une demi-douzaine. J'ignore quel était leur dessein, et s'ils en ont eu d'autre que de montrer devant moi beaucoup de bonne humeur et d'affection mutuelle.

Après le service divin, mes oncles ont pensé aussi à me donner quelque signe d'attention. Ils m'ont fait avertir, par Betty, qu'ils voulaient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'est à présent, me suis-je dit à moi-même, que les préliminaires vont commencer pour mardi. Cependant, ils ont changé l'ordre du thé, et mon oncle Jules est le seul qui soit monté chez moi.

L'air dont il est entré tenait également de la froideur et de l'affection. Je me suis avancée avec empressement, et je lui ai demandé sa faveur. Point de crainte, m'a-t-il dit, point d'inquiétude, ma nièce; soyez sûre désormais de la faveur de tout le monde : nous touchons à l'heureuse fin, chère Clary. J'étais impatient de vous voir. Je ne pouvais me refuser plus longtemps cette satisfaction; et m'embrassant, il m'a nommée sa charmante nièce.

Cependant, il a constamment évité de toucher au point intéressant. Tout va prendre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureusement. Les plaintes vont finir. Vous êtes aimée de tout le monde. J'ai voulu d'avance vous faire ma cour, c'est son expression obligeante, vous voir, vous dire mille choses tendres. Le passé doit être oublié comme s'il n'était jamais arrivé.

J'ai hasardé quelques mots sur le déshonneur que je recevais de ma prison. Il m'a interrompue : du déshonneur? ma chère. Ah! ce ne sera jamais votre partage; votre réputation est trop bien établie. Je mourais d'envie de vous voir, a-t-il répété; je n'ai vu personne de la moitié si aimable, depuis cette longue séparation.

Il a recommencé à baiser mes joues, que je sentais brûlantes de chagrin et d'impatience. Je ne pouvais soutenir d'être jouée si cruellement. De quelle reconnaissance étais-je capable pour une visite qui ne me semblait qu'une ruse trop humble, dans la vue de m'engager adroitement pour mardi, ou de me faire paraître inexcusable aux yeux de tout le monde? Ô frère artificieux! je

reconnais tes inventions. Là-dessus, ma colère me faisait rappeler son triomphe et celui de ma sœur, lorsqu'ils avaient affecté de me suivre, de se marquer tant d'amitié, et qu'en me nommant Clary et leur sœur avec une condescendance forcée, j'avais cru voir dans leurs yeux plus d'aversion que de tendresse. Croyez-vous qu'avec ces réflexions j'aie pu regarder la visite de mon oncle comme une grande faveur ? J'en ai jugé comme je le devais ; et le voyant attentif à prévenir toutes sortes d'explications, j'ai affecté de suivre son exemple, et de ne lui parler que de choses indifférentes. Il a continué sur le même ton, observant tout ce qui était autour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s'il les eût vus pour la première fois ; baisant, par intervalles, la main qui les avait peints ou brodés ; moins pour les admirer, que pour écarter par cette diversion ce qu'il avait de plus présent dans l'esprit, et moi dans le cœur.

En sortant, il a paru comme frappé d'une réflexion qui lui survenait. Comment puis-je vous laisser ici, ma chère ? vous dont la présence répand la joie dans cette maison ? Il est vrai qu'on ne vous attend point en bas : mais je suis tenté de surprendre votre père et votre maman... si je croyais du moins qu'il n'arrivât rien de désagréable ! Ma nièce, ma chère Clary, qu'en dites-vous ? (auriez-vous cru, ma chère Miss Howe, que mon oncle fût capable de cette dissimulation !) Voulez-vous descendre avec moi ? Voulez-vous voir votre père ? Aurez-vous le courage de soutenir son premier mécontentement, à la vue d'une chère fille, d'une chère nièce, qui a causé tant d'embarras à tout le monde ? Pouvez-vous promettre que l'avenir...

Il s'est aperçu que ma patience commençait à se lasser. Au fond, ma chère, a-t-il repris, si vous ne vous sentez pas encore une parfaite résignation, je ne voudrais pas vous engager dans une démarche...

Mon cœur, partagé entre le respect et le ressentiment, était si plein, que j'avais peine à respirer. Vous savez, ma chère amie, que je n'ai jamais pu supporter d'être basement traitée. Eh quoi ? Monsieur, lui ai-je dit, en exclamations entrecoupées : vous, mon oncle ! vous ! comment se peut-il, Monsieur... comment pouvez-vous... Votre pauvre amie, ma chère, n'a pas eu la force de donner plus de liaison à ses idées.

J'avoue, chère Clary, a répondu mon oncle, que si vous n'êtes pas déterminée à la soumission, le meilleur parti est de demeurer où vous êtes. Mais après le témoignage que vous avez donné...

Le témoignage que j'ai donné! Quel témoignage, Monsieur?

Eh bien, eh bien, chère nièce, si vous êtes si sensible au chagrin d'avoir été renfermée, il vaut mieux demeurer encore où vous êtes. Mais cette petite disgrâce finira bientôt. Adieu, ma chère Clary. Je n'ajoute que deux mots : soyez sincère dans votre soumission, et continuez de m'aimer comme vous avez toujours fait ; je vous réponds que les bienfaits de votre grand-père ne passeront pas les miens.

Il s'est hâté de descendre, sans me laisser le temps de répliquer, comme dans la joie d'être échappé et d'avoir fini son rôle. Ne voyez-vous pas, ma chère, à quel point ils sont déterminés, et combien j'ai raison de trembler pour mardi? Il est évident pour moi qu'ils croient avoir obtenu quelque avantage par le consentement que j'ai donné à cette entrevue. Quand il m'en serait resté quelque doute, les nouvelles impertinences de Betty achèveraient de le détruire. Elle ne cesse de me complimenter sur ce qu'elle appelle le grand jour, et sur la visite de mon oncle. Les difficultés, dit-elle, sont plus d'à demi vaincues. Elle est sûre que je n'aurais pas consenti à voir M. Solmes, si je n'étais résolue de l'accepter. Elle va se trouver plus d'occupations qu'elle n'en a eu depuis quelque temps. Les préparatifs de noce lui plaisent beaucoup. Qui sait si mon mariage ne sera pas bientôt suivi d'un autre?

J'ai trouvé, dans le cours de l'après-midi, une réplique de M. Lovelace à ma dernière réponse. Elle est remplie de promesses, remplie de reconnaissance, d'éternelle reconnaissance; c'est son expression favorite, entre plusieurs autres qui ne sentent pas moins l'hyperbole. Cependant, de toutes les lettres d'homme que j'ai vues, les siennes sont celles où j'ai trouvé le moins de ces magnifiques absurdités. Je n'en aurais pas plus d'estime pour lui, s'il affectait d'en employer beaucoup. Ce langage me paraît d'un esprit borné, qui croit une femme folle ou qui espère de la rendre telle.

« Il se plaint de mon indifférence, qui ne lui permet de fonder l'espoir de me faire agréer ses soins que sur les mauvais traitements que je reçois de mes amis. Au reproche que je lui ai fait de

son caractère impétueux, il répond que dans l'impossibilité absolue de se justifier, il a trop d'ingénuité pour l'entreprendre; que je le rends muet d'ailleurs, par une interprétation trop dure, qui me fait attribuer l'aveu de ses défauts à l'indifférence que je lui suppose pour sa réputation plutôt qu'au désir de se corriger; qu'entre les objections qu'on a répandues jusqu'à présent contre ses mœurs, il n'en connaît point encore de justes, mais que, désormais, il est résolu de les prévenir. Quelles sont ses promesses, demande-t-il? C'est de se réformer par mon exemple; et quelle occasion aurait-il de les remplir, s'il n'avait point de vices, ou du moins, de vices considérables à réformer? Il espère que l'aveu de ses fautes ne passera aux yeux de personne pour un mauvais signe, quoique ma sévère vertu m'en ait fait prendre cette idée.

« Il est persuadé qu'à la rigueur mon reproche est juste sur les intelligences qu'il entretient par voie de représailles jusque dans le sein de ma famille. Aussi son caractère ne le porte-t-il guère à pénétrer dans les affaires d'autrui. Mais il se flatte que les circonstances peuvent le rendre excusable, surtout lorsqu'il est devenu si important pour lui de connaître les mouvements d'une famille déterminée à l'emporter contre moi, par le motif d'une injuste animosité qui ne regarde que lui. Pour se conduire avec la vertu d'un ange, dit-il, il faut avoir à faire à des anges; il n'a point encore appris la difficile leçon de rendre le bien pour le mal; et s'il doit l'apprendre quelque jour, ce ne sera point par les traitements que je reçois de certains esprits, qui prendraient plaisir, s'il s'abaissait devant eux, à le fouler aux pieds comme moi.

« Il s'excuse assez mal sur la liberté avec laquelle il lui est arrivé quelquefois de tourner en ridicule l'état du mariage. C'est une matière, dit-il, qu'il n'a pas traitée depuis quelque temps avec si peu de respect. Il reconnaît d'ailleurs qu'elle est rebattue, triviale; que c'est un lieu commun, si vide de sens et si usé, qu'il meurt de honte de s'y être quelquefois arrêté. Il le traite de raillerie stupide contre les lois et le bon ordre de la société, qui rejaillit sur les ancêtres du mauvais plaisant; et plus criminelle encore pour un homme tel que lui, qui peut faire valoir son origine et ses alliances, que dans ceux qui n'ont pas la même obligation à leur naissance. Il me promet de s'observer plus soigneusement dans ses paroles et dans ses actions, pour devenir plus

digne de mon estime; et pour me convaincre que, s'il a jamais le bonheur auquel il aspire, les fondements se trouveront jetés dans son âme, pour l'édifice d'honneur et de vertu que j'y élèverai par mon exemple.

« Il me regarde comme perdue sans ressource, si je suis une fois menée chez mon oncle. Il représente avec les plus fortes couleurs la situation du lieu, les fossés qui l'entourent, la chapelle, l'animosité implacable de mon frère et de ma sœur, leur empire sur tout le reste de ma famille; et ce qui ne m'effraie pas moins, il me fait entendre ouvertement qu'il périra plutôt que de m'y laisser conduire. »

Vos obligeantes, vos généreuses sollicitations, ma chère amie, me feront trouver, dans la faveur de votre mère, l'unique moyen d'éviter des extrémités si cruelles. Je fuirai sous sa protection, si sa bonté l'y fait consentir. J'exécuterai toutes mes promesses. Je n'entretiendrai point de correspondances. Je ne vous quitterai pas un moment. Je ne verrai personne. Il faut que je ferme ma lettre et qu'elle parte sur-le-champ. Hélas! il n'est pas nécessaire de vous dire que je suis toute à vous.

CL. HARLOVE

## Lettre 73

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Lundi, 3 d'avril*

Grâce aux soins de votre amitié, mes papiers sont sûrement entre vos mains. Je veux m'efforcer de mériter votre estime, pour ne pas faire déshonneur tout à la fois à votre jugement et à mon cœur.

Il m'est venu une nouvelle lettre de M. Lovelace, qui paraît furieusement alarmé de l'entrevue que je dois avoir demain avec M. Solmes. Les airs, me dit-il, que ce misérable prend déjà droit de se donner à cette occasion, augmentent beaucoup son inquiétude; et c'est avec une peine extrême qu'il s'abstient de le voir pour lui faire connaître à quoi il doit s'attendre, si la violence est employée en sa faveur. Il m'assure que Solmes a déjà traité avec les marchands pour des équipages; et que dans le nouvel ordre de sa maison (avez-vous jamais rien entendu de si horrible?), il a marqué tel et tel appartement pour une nourrice, et pour d'autres officiers qu'il me destine.

Comment prendrai-je sur moi d'entendre des propos d'amour de la bouche de ce monstre? La patience m'échappera sans doute. D'ailleurs, je n'aurais pas cru qu'il eût osé se vanter de ces impudents préparatifs, tant ils s'accordent peu avec les vues de mon frère. Mais je me hâte de quitter un sujet si révoltant.

L'audacieuse confiance de Solmes vous fera lire avec moins d'étonnement celle de Lovelace, qui me presse ouvertement, au nom de toute sa famille, de me dérober aux violences dont je suis menacée chez mon oncle, et qui me propose un carrosse de Milord M..., à six chevaux, qui m'attendra derrière l'enclos, à la barrière qui conduit au taillis. Vous verrez avec quelle hardiesse il parle d'articles déjà dressés, d'escorte prête à monter à cheval, et d'une de ses cousines, qui doit se trouver dans le carrosse, ou dans le village voisin, pour me conduire chez son oncle ou chez ses tantes, ou jusqu'à Londres, si c'est le parti pour lequel je me détermine; sous toutes les conditions et les restrictions que je jugerai à propos de lui prescrire. Vous verrez avec quel air de fureur il menace de veiller nuit et jour, et d'employer la force armée, pour m'arracher à ceux qui entreprendront de me conduire chez mon oncle; et cela, soit que j'y consente ou non, parce qu'il regarde ce voyage comme la ruine absolue de ses espérances.

Ô chère amie! Qui pourrait penser à cet étrange appareil, sans être extrêmement misérable par sa douleur et par ses craintes! Sexe dangereux! Qu'avais-je à démêler avec aucun homme, ou les hommes avec moi? Je ne mériterais la pitié de personne, si c'était par ma faute, par ma propre légèreté, que je me fusse jetée dans cette situation. Combien ne souhaiterais-je pas... Mais que servent les souhaits, dans l'extrémité du malheur, lorsqu'on ne voit pas le moyen d'en sortir?

Cependant la bonté de votre mère est une ressource sur laquelle je compte encore. Si je puis seulement éviter de tomber dans les mains de l'un ou de l'autre jusqu'à l'arrivée de M. Morden, la réconciliation sera aisée, et tout pourra se terminer heureusement.

J'ai fait une réponse à M. Lovelace, dans laquelle je lui recommande, s'il ne veut pas rompre avec moi pour jamais, d'éviter toutes les démarches téméraires, et de ne pas rendre de visite à M. Solmes qui puisse devenir l'occasion de quelque violence. Je lui confirme que je perdrai plutôt la vie que de me voir la femme de cet homme-là. Mais, quelque traitement que je reçoive, et quelles que puissent être les suites de l'entrevue, j'exige que jamais il n'emploie les armes contre aucun de mes amis; et je lui demande sur quel fondement il se croit autorisé à disputer le

droit, à mon père, de me faire conduire chez mon oncle? J'ajoute néanmoins que je n'épargnerai ni les prières, ni l'invention, jusqu'à me procurer quelque maladie volontaire, pour me dispenser de ce fatal voyage.

C'est demain mardi. Que les ailes du temps sont légères! Que le jour qu'on redoute arrive toujours rapidement! Je souhaiterais qu'un profond sommeil pût s'emparer de mes sens pendant vingt-quatre heures. Mais demain n'en serait pas moins mardi, avec toutes les horreurs dont je crains qu'il ne soit accompagné. Si vous recevez cette lettre avant que le nuage soit éclairci, je vous demande le secours de vos prières.

CL. HARLOVE

Lettre 74

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi matin, à six heures*

Le jour est venu. Que n'est-il heureusement fini ! J'ai passé une fort mauvaise nuit. À peine ai-je fermé l'œil un moment, sans cesse occupée de l'entrevue qui s'approche. La distance du temps, à laquelle on a bien voulu consentir, donne à l'assemblée un air solennel, qui augmente mes alarmes. Comptez qu'un esprit capable de réflexion n'est pas toujours un avantage digne d'envie ; à moins qu'il ne soit accompagné d'une heureuse vivacité telle que la vôtre, qui fait jouir du présent sans s'inquiéter trop de l'avenir.

*Mardi, à 11 heures*

J'ai reçu une visite de ma tante Hervey. Betty, avec son air mystérieux, m'avait dit que j'aurais à l'heure du déjeuner une dame que j'attendais peu, en me donnant lieu de croire que ce serait ma mère. Cet avis m'avait tellement émue, qu'un quart d'heure après, lorsque j'ai entendu les pas d'une femme, que j'ai prise effectivement pour elle, ne pouvant expliquer les motifs de sa visite après une si longue séparation, j'ai laissé voir à ma tante toutes les marques d'un extrême désordre.

Quoi, Miss? m'a-t-elle dit en entrant, vous paraissez surprise? En vérité, pour une fille d'esprit, vous vous faites d'étranges idées de rien; et me prenant la main : de quoi vous alarmez-vous? de bonne foi, ma chère, vous tremblez. Savez-vous que vous ne serez plus propre à voir personne? Rassurez-vous, chère Clary, en baisant mes joues. Prenez courage. Ces émotions badines, à l'approche de l'entrevue, vous feront juger de vos autres aversions, lorsqu'elle sera finie; et vous rirez vous-même d'avoir pu concevoir des craintes si chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce qu'on s'imagine fortement produit dans le temps plus d'effet qu'une simple imagination, quoique les autres puissent n'en pas juger de même; que je n'avais pas pris une heure de sommeil pendant toute la nuit; que l'impertinente à laquelle on m'avait soumise, était venue augmenter mon inquiétude en me faisant entendre que je devais recevoir la visite de ma mère; et qu'à ce compte je serais très peu propre à voir ceux dont la vue ne pouvait m'être agréable.

C'étaient là, m'a-t-elle dit, des mouvements naturels qu'on ne pouvait empêcher. Elle supposait que cette dernière nuit n'avait pas été plus tranquille pour M. Solmes que pour moi.

À qui donc, Madame, une entrevue si pénible des deux côtés doit-elle faire plaisir?

À tous deux, ma chère, comme tous vos amis osent l'espérer, lorsque ces premières agitations seront apaisées. C'est après les commencements les plus redoutés que j'ai vu souvent naître les plus heureuses conclusions; et je n'en prévois qu'une, qui sera la satisfaction des deux partis : celle-là, ma nièce, sera la dernière.

Là-dessus, elle m'a représenté combien il serait malheureux pour moi de ne me pas laisser persuader par tous mes proches. Elle m'a exhortée à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenait à mon éducation. La crainte qu'il a de me voir ne vient, m'a-t-elle dit, que de son respect et de son amour. C'est la meilleure preuve d'une véritable tendresse; plus sûre du moins que l'ostentation et les bravades d'un amant qui n'a point d'autre titre que son arrogance.

J'ai répondu à cette observation que le naturel demandait particulièrement d'être considéré : qu'un caractère noble agissait noblement, et ne faisait rien avec bassesse; qu'une âme basse était rampante, lorsqu'elle se proposait quelque avantage; et

d'une fierté insolente, lorsqu'elle avait le pouvoir en main, ou qu'elle n'était pas menée par quelque espérance. J'ai ajouté que ce n'était plus un point à traiter avec moi ; qu'il ne manquait rien aux explications que j'avais eues sur cette matière ; que l'entrevue était une loi dure, qui m'avait été imposée à la vérité par ceux qui étaient en droit d'exiger cette preuve de ma soumission, mais que je n'avais acceptée qu'avec une extrême répugnance, pour faire connaître combien j'étais éloignée de l'esprit de révolte, et que l'antipathie seule avait présidé à toutes mes résolutions : ce qui ne m'en faisait attendre que de nouveaux prétextes pour me traiter encore avec plus de rigueur.

Elle m'a reproché une injuste prévention. Elle s'est étendue sur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grâce de m'attribuer un grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquait celle d'être plus docile, pour couronner toutes les autres. Elle a insisté sur le mérite de l'obéissance, indépendamment de mon goût et mes propres désirs. À l'occasion de quelques mots, par lesquels je lui faisais entendre que tout ce qui s'était passé entre M. Solmes et moi n'avait fait qu'augmenter mon aversion, elle n'a pas fait difficulté de me dire qu'il est d'un naturel facile et disposé à *pardonner* ; que rien n'approche du respect qu'il a pour moi ; et je ne sais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me suis trouvée dans un si noir accès de chagrin. J'en ai fait l'aveu à ma tante, et je lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu que j'excellais donc à le déguiser ; qu'elle ne remarquait en moi que les petits embarras des jeunes personnes, lorsqu'elles voient pour la première fois leurs admirateurs ; nom que celui-ci méritait assez, puisque c'était la première fois, en effet, que j'avais consenti à le voir sous ce titre... mais aussi, que la seconde...

Quoi, Madame ? ai-je interrompu. Se serait-on figuré que je consente à le voir sur ce pied ?

Assurément, Clary.

Si vous en êtes si sûre, Madame, ne soyez pas surprise que je révoque mon consentement. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend d'être reçu à ce titre.

Délicatesse, embarras. Pure délicatesse, ma chère nièce. Avez-vous pu croire qu'une entrevue accordée solennellement, le jour, le lieu et l'heure réglés, fût expliquée comme une simple cérémon-

monie, à laquelle il n'y eût point de sens attaché? Je vous déclare, ma chère, que votre père, votre mère, vos oncles et tout le monde regardent cet engagement comme le premier acte de votre soumission à leurs volontés. Ainsi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure; et faites-vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monstre!... Mille pardons, Madame... Moi! paraître avec un homme de cette espèce, dans la supposition que j'approuve ses vues; et lui, se présenter à moi dans cette attente! Mais il est impossible qu'il s'y attende, quelque opinion qu'en aient les autres. La crainte qu'il a de me voir montre seule combien il est éloigné de s'y attendre. Si ses espérances étaient si hardies, Madame, il ne serait pas aussi tremblant que vous le dites.

Il espère assurément; et ses espérances sont fort bien fondées : mais je vous ai déjà dit que c'est son respect qui lui inspire des craintes.

Son respect! dites son indignité. Il serait bien étrange qu'il ne se rendît pas la justice que tout monde lui rend. De là viennent les conditions de son traité. C'est une compensation qu'il offre pour une indignité reconnue.

Vous allez trop vite, ma chère nièce. Ne craignez-vous pas que ce ne soit pousser bien loin l'idée que vous avez de vous-même? Nous en attachons une très grande à votre mérite : cependant, vous ne feriez pas mal d'être un peu moins parfaite à vos propres yeux, quand vous le seriez encore plus, au fond, que vos amis ne se le persuadent.

Je suis fâchée, Madame, qu'on puisse me soupçonner de présomption, lorsque je ne me suppose pas indigne d'un autre mari que M. Solmes. J'entends du côté de l'âme et de la personne; car pour la fortune, grâce au Ciel, je méprise tout ce qu'on peut tirer en sa faveur d'une si misérable source.

Elle m'a dit que les discours ne menaient à rien, et que je n'ignorais pas ce que tout le monde attendait de moi.

Je l'ignore, en vérité, lui ai-je répondu; et je ne me persuaderai jamais qu'on ait pu fonder une si étrange attente sur un consentement par lequel j'ai voulu seulement montrer combien j'étais disposée à me soumettre dans tous les points dont l'exécution ne me sera pas impossible.

Il m'était aisé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étaient les espérances de tout le monde, par les amitiés que j'avais reçues dimanche dernier de mon frère et de ma sœur; et par la tendre visite de mon oncle, quoiqu'à la vérité je ne l'eusse pas reçue avec la reconnaissance que j'avais toujours eue pour son affection; mais il avait eu la bonté d'attribuer ma froideur au chagrin de ma situation, et au dessein de revenir par degrés, pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes résistances.

Voyez-vous à présent, ma chère amie, toute la bassesse de leurs artifices, dans les ménagements qui me surprenaient dimanche dernier? Voyez-vous la raison qui fit permettre au docteur Lewin de me rendre une visite, mais qui lui fit défendre de toucher le sujet dont je m'imaginai qu'il était venu m'entretenir? On lui aura fait croire apparemment que la discussion était inutile sur un point qu'on supposait accordé. Voyez aussi sous quels traits mon frère et ma sœur doivent avoir représenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugent que l'apparence du moins est nécessaire à leurs vues; tandis que, sans chercher à les trouver plus mal disposés qu'ils ne sont, je découvris, dans leurs yeux et dans leurs manières, moins d'affection pour moi que de haine.

Aussi n'ai-je pu entendre le discours de ma tante sans lever au Ciel les yeux et les mains. Je ne sais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement, ni quelle fin l'on peut se proposer par des moyens si bas. Mais je n'ignore pas à qui je dois les attribuer. Celui qui peut avoir engagé mon oncle Harlove à jouer un tel rôle dans son injuste entreprise, et se procurer l'approbation de tous mes autres amis, doit avoir assez d'ascendant sur eux pour les porter à toutes sortes de rigueurs contre moi.

Ma tante est revenue à me dire qu'après avoir fait concevoir une juste attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étaient plus de saison; et qu'elle pouvait m'assurer que si je reculais, mes affaires deviendraient pires que si je ne m'étais jamais avancée.

Avancée, Madame! Quelqu'un au monde peut-il dire que je me sois avancée? C'est une basse et indigne ruse qu'on emploie pour me surprendre. Pardon, ma très chère tante : je ne vous accuse pas d'y avoir eu part. Mais dites-moi seulement : ma mère ne sera-t-elle pas présente à cette redoutable entrevue? Ne me fera-t-elle pas cette grâce?... ne fût-ce que pour vérifier...

Vérifier! ma chère. Votre mère et votre oncle Harlove ne voudraient pas, pour tout au monde, se trouver présents dans cette occasion.

Eh! comment, Madame, peuvent-ils donc regarder mon consentement à cette entrevue comme une avance?

Ma tante m'a paru embarrassée de cette réponse. Miss Clary, m'a-t-elle dit, il est difficile de traiter avec vous. Il serait heureux pour vous et pour tout le monde que vous eussiez autant d'obéissance que d'esprit. Je vous quitte.

Je me flatte, Madame, que c'est sans colère. Ma seule intention était d'observer que, de quelque manière que l'entrevue réussisse, personne ne peut être trompé dans son attente.

Ô Miss! vous me paraissez une jeune personne extrêmement déterminée... M. Solmes sera ici à l'heure que vous avez marquée; et souvenez-vous, encore une fois, que de l'après-midi où nous touchons dépend le repos de votre famille et votre propre bonheur.

Là-dessus, elle m'a quittée.

Je m'arrête ici, sans pouvoir pénétrer quand il me sera permis de reprendre la plume, ni ce que j'aurai à vous communiquer dans ma première lettre. Mon agitation est extrême. Nulle réponse du côté de votre mère. Que je commence à douter de ses dispositions! Adieu, ma meilleure, ma seule amie.

CL. HARLOVE

*Fin de la première partie du Tome II*

Lettre 75

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi au soir, et toute la nuit*

Aidez-moi, ma chère, à remercier le Ciel. Je suis encore vivante, et chez mon père : mais je ne puis vous répondre si ces deux avantages me seront conservés longtemps. J'ai des événements sans nombre à vous raconter, et peut-être fort peu de temps pour les écrire. Cependant il faut que je commence par les alarmes où l'insolente Betty a trouvé le moyen de me jeter en m'apportant le compliment de Solmes; quoique je fusse dans un état, si vous vous souvenez de ma dernière lettre, qui n'avait pas besoin d'être aggravé par de nouvelles surprises.

Miss! Miss! Miss! s'est-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras levés et tous les doigts étendus; vous plaît-il de descendre? Vous allez trouver tout le monde en belle et pleine assemblée, je vous assure : et que vous dirai-je de M. Solmes! Vous l'allez voir magnifique, comme un pair de la Grande-Bretagne, avec une charmante perruque blonde, les plus belles dentelles du monde, un habit galonné d'argent, une veste des plus riches et du meilleur goût... tout à fait bien, en vérité. Vous serez surprise du changement. Ah! Miss, en secouant la tête, quelle pitié que vous vous soyez si fort emportée contre lui! Mais vous savez fort bien comment il faut s'y prendre pour réparer le passé : j'espère qu'il ne sera point encore trop tard.

Impertinente! lui ai-je répondu, tes ordres portent-ils de venir commencer par me causer de l'épouvante?

J'ai pris mon éventail, et je me suis un peu rafraîchie. Tout le monde est là, dites-vous? Qu'entendez-vous par tout le monde?

Mais, ce que j'entends, Miss (ouvrant la main, avec un geste d'admiration, accompagné d'un regard moqueur, et comptant ses doigts à chaque personne qu'elle nommait), c'est votre papa! c'est votre maman! c'est votre oncle Harlove! c'est votre oncle Antonin! c'est votre tante Hervey! c'est ma jeune maîtresse et mon jeune maître! c'est enfin M. Solmes, avec l'air d'un homme de cour, qui s'est levé lorsqu'il a prononcé votre nom, et qui m'a dit (l'effrontée singe a fait alors une révérence, en tirant la jambe d'aussi mauvaise grâce que celui qu'elle voulait contrefaire) : « Mademoiselle Betty, ayez la bonté de présenter mon très humble respect à Miss Clary, et de lui dire que j'attends ici l'honneur de ses commandements. »

Avez-vous jamais vu, ma chère, une si maligne créature? J'étais si tremblante qu'à peine avais-je la force de me soutenir. Je me suis assise; et dans mon chagrin, j'ai dit à Betty que sa maîtresse lui avait ordonné apparemment de m'irriter par ce prélude, pour me mettre hors d'état de paraître avec une modération qui aurait pu m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon Dieu, Miss, comme votre teint s'échauffe! m'a répondu l'insolente; et prenant mon éventail, que j'avais quitté : voulez-vous que je vous donne un peu d'air?

Trêve d'impertinence, Betty. Mais vous dites que toute la famille est avec lui : savez-vous si je dois paraître devant toute cette assemblée?

Je ne saurais vous dire s'ils demeureront lorsque vous arriverez. Il m'a semblé qu'ils pensaient à se retirer quand j'ai reçu les ordres de M. Solmes. Mais quelle réponse lui porterai-je de votre part?

Dites-lui que je ne puis descendre... Attendez néanmoins... Ce sera une affaire finie : dites que je descendrai... j'irai... je descendrai à l'instant... dites ce que vous voudrez, tout m'est égal. Mais rendez-moi mon éventail, et ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle est descendue. Pendant tout le temps, je n'ai fait que me servir de mon éventail. J'étais toute en feu, et dans un combat

terrible avec moi-même. À son retour, j'ai bu un grand verre d'eau. Enfin, perdant l'espérance de me composer mieux, je lui ai dit de marcher devant moi, et je l'ai suivie avec précipitation, les jambes si tremblantes, que si je n'avais pas un peu pressé ma marche, je doute que j'eusse pu faire un pas. Ô ma chère amie! quelle pauvre machine que le corps, lorsque l'âme est en désordre!

La salle, qu'on nomme mon parloir, a deux portes. Au moment que je suis entrée par l'une, mes amis sont sortis par l'autre, et j'ai aperçu la robe de ma sœur, qui sortait la dernière. Mon oncle Antonin s'était retiré aussi; mais il n'a pas tardé à reparâître, comme vous allez l'entendre. Ils sont demeurés tous dans la salle voisine, qui n'est séparée de mon parloir que par une légère cloison. Ces deux pièces ne faisaient autrefois qu'une seule salle, qui a été divisée en faveur des deux sœurs, pour nous donner le moyen, à chacune, de recevoir librement nos visites.

M. Solmes s'est avancé vers moi, en se courbant jusqu'à terre. Sa confusion était visible dans chaque trait de son visage. Après une demi-douzaine de *Mademoiselle*, dont le son était comme étouffé, il m'a dit qu'il était très fâché... qu'il avait une douleur extrême... que c'était un grand malheur pour lui... là, il s'est arrêté, sans pouvoir trouver sur-le-champ le moyen d'achever sa phrase.

Son embarras m'a donné un peu plus de présence d'esprit. La poltronnerie d'un adversaire relève notre courage : j'en ai fait l'expérience dans cette occasion; quoiqu'au fond, peut-être, le nouveau brave soit encore plus poltron que l'autre.

Je me suis tournée vers une des chaises, qui étaient devant le feu, et je me suis assise, en me rafraîchissant de mon éventail. À présent que je me le rappelle, il me semble que c'était prendre un air assez ridicule. J'en aurais du mépris pour moi-même, si j'étais capable de quelque bon sentiment pour l'homme qui était devant moi : mais que dire dans le cas d'une si sincère aversion?

Il a toussé cinq ou six fois, qui ont produit une phrase complète : Je devais, a-t-il dit, m'apercevoir de sa confusion. Cette phrase en a produit deux ou trois autres. Je m'imagine qu'il avait reçu des leçons de ma tante; car son trouble, a-t-il repris, ne venait que de son respect pour une personne... aussi parfaite assurément... et dans cette disposition, il espérait, il espérait, il

espérait... (il a espéré trois fois avant que d'expliquer de quoi il était question) que je serais trop généreuse, la générosité étant mon caractère, pour recevoir avec mépris de si... de si... de si véritables preuves de son amour.

Il est vrai, Monsieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une sorte de confusion; j'en tire l'espérance que cette entrevue, quoique forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étais promis.

Il a recommencé à tousser, pour animer un peu son courage! Vous ne sauriez vous imaginer, Mademoiselle, qu'il y ait aucun homme assez aveugle sur *vos mérites* pour renoncer aisément à l'approbation et au soutien dont il est honoré par votre digne famille, pendant qu'on lui donnera l'espérance que, par sa persévérance et son zèle, il pourra quelque jour obtenir *l'avantage de votre faveur*.

Je ne comprends que trop, Monsieur, que c'est sur cette approbation et ce soutien que vous fondez votre espérance. Il serait impossible autrement qu'avec un peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fussiez capable de résister aux déclarations que votre intérêt, comme le mien, m'a forcée de vous faire de bouche et par écrit.

Il avait vu, m'a-t-il dit, plusieurs exemples de jeunes demoiselles qui, après avoir marqué beaucoup d'aversion, s'étaient laissé engager, les unes par des motifs de compassion, d'autres par la persuasion de leurs amis, à changer de sentiments, et qui dans la suite n'en avaient pas été moins heureuses. Il espérait que je daignerais lui faire la même grâce.

Quoiqu'il ne soit pas question, Monsieur, de compliments dans une occasion de cette importance, je regrette de me voir dans la nécessité de vous parler avec une franchise qui peut vous déplaire. Apprenez donc que ma répugnance est invincible pour vos soins. Je l'ai déclarée avec une fermeté qui est peut-être sans exemple. Mais je crois qu'il est sans exemple aussi que, dans la situation où je suis née, une jeune personne ait jamais été traitée comme je le suis à votre occasion.

On espère, Mademoiselle, que votre consentement pourra s'obtenir avec le temps. Voilà l'espérance. Si l'on se trompe, je serai le plus misérable de tous les hommes.

Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire que si quelqu'un doit être misérable, il est plus juste que vous le soyez seul, que de vouloir que je le sois avec vous.

On peut vous avoir fait, Mademoiselle, des rapports à mon désavantage. Chacun a ses ennemis. Ayez la bonté de me faire connaître ce qu'on vous a dit de moi : j'avouerai mes fautes, et je m'en corrigerai; ou je saurai vous convaincre qu'on m'a noirci injustement. J'ai su aussi que vous vous étiez offensée de quelques mots qui me sont échappés, sans y penser peut-être; mais je suis sûr de n'avoir rien dit qui ne marque le cas que je fais de vous, et la résolution où je suis de persister aussi longtemps que j'aurai de l'espérance.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur : j'ai appris quantité de choses qui ne sont point à votre avantage, et je n'ai pas entendu avec plaisir les mots qui vous sont échappés; mais comme vous ne m'êtes et ne me serez jamais rien, je n'ai pris aucun intérêt aux choses, et les mots m'ont peu touchée.

Je suis fâché, Mademoiselle, que vous me teniez ce langage. Il est certain que vous ne m'avertirez d'aucune faute dont je n'aie la volonté de me corriger.

Eh bien, Monsieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne souhaitez pas qu'on emploie la violence pour forcer une jeune personne sur le point le plus important de sa vie, par des motifs qu'elle méprise, et en faveur d'un homme qu'elle ne peut estimer; tandis que par ses propres droits elle est assez bien partagée pour se croire supérieure à toutes les offres, et que par son caractère elle est contente de son partage.

Je ne vois pas, Mademoiselle, que vous en fussiez plus heureuse, quand je renoncerais à mes espérances; car...

Je l'ai interrompu : C'est un soin, Monsieur, qui ne vous regarde pas. Faites cesser seulement vos persécutions; et si, pour me punir, on juge à propos de susciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas sur vous. Vous aurez droit à ma reconnaissance, et je vous en promets une très sincère.

Il est demeuré en silence, d'un air extrêmement embarrassé; et j'allais continuer avec plus de force encore, lorsque mon oncle Antonin est entré. Assise! ma nièce, et M. Solmes debout! Assise en reine, qui donne majestueusement ses audiences? Pourquoi cette humble posture, cher M. Solmes, pourquoi cette distance?

J'espère qu'avant la fin du jour, je vous verrai ensemble un peu plus familiers.

Je me suis levée aussitôt que je l'ai aperçu; et baissant la tête, un genou à demi plié : Recevez, Monsieur, les respects d'une nièce qui s'afflige d'avoir été privée si longtemps de l'honneur de vous voir; souffrez qu'elle implore votre faveur et votre compassion.

Vous aurez la faveur de tout le monde, ma nièce, lorsque vous penserez sérieusement à la mériter.

Si j'ai pu la mériter jamais, c'est à présent qu'elle doit m'être accordée. J'ai été traitée avec une extrême rigueur. J'ai fait des offres qu'on ne devait pas refuser; des offres qu'on n'aurait jamais demandées de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir honteusement bannie et renfermée! Pourquoi faut-il qu'on m'ôte jusqu'à la liberté de me déterminer sur un point qui intéresse également mon bonheur présent et mon bonheur futur?

Miss Clary, m'a répondu mon oncle, vous n'avez fait que votre volonté jusqu'à présent : c'est ce qui oblige vos parents d'exercer, à leur tour, l'autorité que Dieu leur a donnée sur vous.

Ma volonté! Monsieur... Permettez-moi de vous demander si ma volonté jusqu'à présent n'a pas été celle de mon père, la vôtre, et celle de mon oncle Harlove? N'ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir? Je n'ai jamais demandé une faveur sans avoir bien considéré s'il convenait de me l'accorder. Et pour marquer à présent mon obéissance, n'ai-je pas offert de me réduire au célibat? N'ai-je pas offert de renoncer aux bienfaits de mon grand-père? Pourquoi donc, mon cher oncle...

On ne souhaite pas que vous renonciez à la donation de votre grand-père. On ne demande point que vous preniez le parti du célibat. Vous connaissez nos motifs, et nous devinons les vôtres. Je ne fais pas difficulté de vous dire qu'avec toute l'affection que nous avons pour vous, nous vous conduirions plutôt au tombeau que de voir vos intentions remplies.

Je m'engagerai à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, sans le vôtre, Monsieur, et sans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné sujet de vous défier de ma parole? Je suis prête à me lier ici par le plus redoutable serment...

Par le serment conjugal, voulez-vous dire; et bientôt avec M. Solmes. Voilà le lien que je vous promets, ma nièce Clary; et plus vous y ferez d'opposition, plus je vous assure que vous vous en trouverez mal.

Ce langage, et devant M. Solmes, qui en a paru plus hardi, m'a vivement irritée. Eh bien, Monsieur, ai-je répondu, c'est alors que vous pourrez me conduire au tombeau. Je souffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerai de bon cœur dans le caveau de mes ancêtres, et je le laisserai fermer sur moi, plutôt que de consentir à me rendre misérable pour le reste de mes jours. Et vous, Monsieur, me tournant vers M. Solmes, faites attention à ce que je dis : il n'y a point de mort qui puisse m'effrayer plus que d'être à vous, c'est-à-dire éternellement malheureuse.

La fureur étincelait dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, et le tirant vers une fenêtre : Que cet orage ne vous surprenne point, cher Solmes; n'en ayez pas la moindre inquiétude. Nous savons de quoi les femmes sont capables. Et relevant son exhortation par un affreux jurement : Le vent, a-t-il continué, n'est pas plus impétueux ni plus variable. Si vous ne croyez pas votre temps mal employé auprès de cette ingrate, j'engage ma parole que nous lui ferons *baisser les voiles* : je vous le promets; et pour confirmer sa promesse, il a juré encore une fois. Ensuite venant à moi, qui m'étais approchée de l'autre fenêtre pour me remettre un peu de mon désordre, la violence de son mouvement m'a fait croire qu'il m'allait battre. Il avait le poing fermé, le visage en feu, les dents serrées : Oui, oui, ma nièce, vous serez la femme de M. Solmes : nous saurons bien vous y faire consentir, et nous ne vous donnons pas plus d'une semaine. Il a juré pour la troisième fois. C'est l'habitude, comme vous savez, de la plupart de ceux qui ont commandé sur mer.

Je suis au désespoir, Monsieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une si furieuse colère. J'en connais la source : ce sont les instigations de mon frère, qui ne donnerait pas néanmoins l'exemple d'obéissance qu'on exige de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je crains de vous irriter encore plus; car malgré tout le plaisir que je prendrais à vous obéir, si je le pouvais, ma résolution est si déterminée que je ne puis pas même souhaiter de la vaincre.

Pouvais-je mettre moins de force dans mes déclarations devant M. Solmes? J'étais déjà près de la porte; tandis que, se

regardant tous deux comme pour se consulter des yeux, ils paraissaient incertains s'ils devaient m'arrêter ou me laisser sortir. Qui aurais-je rencontré dans mon chemin que mon tyran de frère, qui avait prêté l'oreille à tout ce qui s'était passé ?

Jugez de ma surprise, lorsque me repoussant dans la chambre, et fermant la porte après y être entré avec moi, il m'a saisi la main avec violence : Vous retournerez, jolie Miss, vous retournerez, s'il vous plaît. Il n'est pas question d'être *enterrée dans un caveau* ; les *instigations* de votre frère n'empêcheront pas qu'il ne vous rende service. Ange tombé (en jetant les yeux de travers sur mon visage abattu) ! Tant de douceur dans cette physionomie, et tant d'obstination sous cette belle chevelure (en me frappant de la main sur le cou) ! Véritable femme, dans un âge si peu avancé ! Mais faites-y bien attention (en baissant la voix, comme s'il eût voulu garder des bienséances devant M. Solmes), vous n'aurez jamais votre libertin ; et, reprenant son premier ton : Cet honnête homme aura la bonté d'empêcher votre ruine ; vous bénirez, quelque jour, ou vous aurez raison de bénir sa *condescendance*. Voilà le terme qu'un brutal de frère n'a pas rougi d'employer.

Il m'avait menée jusqu'à M. Solmes. Il a pris sa main, comme il tenait la mienne. Tenez, Monsieur, lui a-t-il dit, voici la main d'une rebelle. Je vous la donne. Elle confirmera ce don avant la fin de la semaine, ou je lui déclare qu'elle n'aura plus de père, de mère ni d'oncles dont elle puisse se vanter.

J'ai retiré le bras avec indignation.

Comment donc, Miss ? m'a dit mon impérieux frère.

Comment donc, Monsieur ? Quel droit avez-vous de disposer de ma main ? Si vous gouvernez ici tout le monde, votre empire ne s'étendra pas sur moi, dans un point, surtout, qui me touche uniquement, et dont vous n'aurez jamais la disposition.

J'aurais voulu pouvoir dégager ma main d'entre les siennes ; mais il me la tenait trop serrée. Laissez-moi, Monsieur. Vous me blessez cruellement. Votre dessein est-il d'ensanglanter la scène ? Je vous le répète, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie ? Il m'a secoué le bras, en jetant ma main comme en cercle, avec une violence qui m'a fait sentir de la douleur jusqu'à l'épaule. Je me suis mise à pleurer, et j'ai porté l'autre main à la partie affligée. M. Solmes et mon oncle l'ont blâmé de cet emportement. Il a répondu qu'il ne pouvait résister à son impa-

tience, et qu'il se souvenait de ce qu'il m'avait entendu dire de lui avant qu'il fût entré; qu'il n'avait fait d'ailleurs que me rendre une main que je ne méritais pas qu'il eût touchée; et que cette affectation de douleur était un de mes artifices.

M. Solmes lui a dit qu'il renoncerait plutôt à toutes ses espérances que de me voir traitée avec cette rigueur. Il s'est offert à plaider en ma faveur, en me faisant une révérence, comme pour demander mon approbation. Je lui ai rendu grâce de l'intention qu'il avait de me sauver de la violence de mon frère, mais j'ai ajouté que je ne souhaitais pas d'avoir cette obligation à un homme dont la cruelle persévérance était l'occasion, ou du moins le prétexte, de toutes mes disgrâces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes, a repris mon frère, de prendre parti pour cet esprit indomptable. Mais je vous demande en grâce de persister. Je vous le demande pour l'intérêt de notre famille; et pour le sien, si vous l'aimez. Empêchons-la, s'il se peut, de courir à sa ruine. Regardez-la. Pensez à ses admirables qualités. Tout le monde les reconnaît, et nous en avons fait notre gloire jusqu'à présent. Elle est digne de tous nos efforts pour la sauver. Deux ou trois attaques de plus, et je la garantis à vous. Comptez qu'elle récompensera parfaitement votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vues pour quelques apparences d'une folle douleur. Elle a pris un ton que son embarras est de quitter avec les petites grâces de son sexe. Vous n'avez à combattre que son orgueil et son obstination. Je vous réponds que dans quinze jours vous serez aussi heureux qu'*un mari peut l'être*.

Vous n'ignorez pas, ma chère, que c'est un des talents de mon frère d'exercer ses railleries sur notre sexe et sur l'état du mariage. Il ne donnerait pas dans cette affectation s'il n'était persuadé qu'elle fait honneur à son esprit; comme M. Wyerley, et quelques autres personnes de votre connaissance et de la mienne, croient s'en faire beaucoup, en cherchant à jeter du ridicule sur les choses saintes: tous égarements qui partent du même principe. Ils veulent qu'on leur croie trop d'esprit pour être honnêtes gens.

M. Solmes, d'un air satisfait, a répondu présomptueusement qu'il était disposé à tout souffrir pour obliger ma famille, et pour

me sauver; ne doutant point, a-t-il ajouté, que s'il était assez heureux pour réussir, il ne fût amplement récompensé.

Je n'ai pu soutenir un traité si offensant : Monsieur, lui ai-je dit, si vous avez quelque égard pour votre propre bonheur (il n'est pas question du mien; vous n'êtes pas assez généreux pour le faire entrer dans votre système), je vous conseille de ne pas pousser trop loin vos prétentions. Il est juste de vous apprendre qu'avant le traitement que j'ai essayé à votre occasion, je n'ai trouvé dans mon cœur que de l'éloignement pour vous; et pouvez-vous me croire les sentiments si bas, que la violence ait été capable de les changer?

Et vous, Monsieur (me tournant vers mon frère), si vous croyez que la douceur soit toujours une marque de mollesse, et qu'il n'y ait point de grandeur d'âme sans arrogance, reconnaissez que vous vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez désormais qu'une âme généreuse ne doit pas être forcée, et que...

Finissez, je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux personnage; et levant les yeux et les mains au Ciel, il s'est tourné vers mon oncle : Entendez-vous, Monsieur? Voilà cette nièce sans défaut, cette favorite de la famille.

Mon oncle s'est approché de moi en me parcourant des yeux depuis la tête jusqu'aux pieds. Est-il possible que ce soit vous, Miss Clary. Tout ce que j'entends vient-il de votre bouche?

Oui, Monsieur, ce qui paraît faire votre doute est possible : et je ne balance point à dire encore que la force de mes expressions n'est qu'une suite naturelle du traitement que j'ai reçu, et de la barbarie avec laquelle je suis traitée jusqu'en votre présence par un frère qui n'a pas plus d'autorité sur moi que je n'en ai sur lui.

Ce traitement, ma nièce, n'est venu qu'après mille autres moyens dont on a fait inutilement l'essai.

L'essai, Monsieur! Dans quelle vue? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuser? Vous pouvez, Monsieur (en me tournant vers M. Solmes), sans doute vous pouvez trouver un motif de persévérance dans la manière même dont j'ai souffert toutes les persécutions que vous m'avez attirées. C'est un exemple qui vous apprend ce que je suis capable de supporter, si ma mauvaise destinée me forçait jamais d'être à vous.

Juste Ciel! s'est écrié Solmes, avec cent différentes contorsions de corps et de visage; quelle interprétation, Mademoiselle, vous avez la cruauté de donner à mes sentiments!

Une interprétation juste, Monsieur; car celui qui peut voir et approuver qu'une personne pour laquelle il s'attribue quelques sentiments d'estime soit aussi mal traitée que je le suis, doit être capable de la traiter de même : et faut-il d'autre preuve de votre approbation que votre persévérance déclarée, lorsque vous savez si bien que je ne suis bannie, renfermée, accablée d'insultes que dans la vue de m'arracher un consentement que je ne donnerai jamais?

Pardon, Monsieur (en me tournant vers mon oncle), je dois un respect infini au frère de mon père. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais mon frère n'est que mon frère. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte.

Tant d'agitation m'avait jetée dans un extrême désordre. Ils commençaient à garder le silence autour de moi; et se promenant par intervalles, dans un désordre aussi grand que le mien, ils paraissaient se dire par leurs regards qu'ils avaient besoin de se retrouver ensemble pour tenir un nouveau conseil. Je me suis assise, en me servant de mon éventail. Le hasard m'ayant placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur me revenait et m'abandonnait successivement. Je me sentais faible; et dans la crainte de m'évanouir, j'ai sonné pour demander un verre d'eau. Betty est venue. Je me suis fait apporter de l'eau, et j'en ai bu un plein verre. Personne ne semblait tourner son attention sur moi. J'ai entendu mon frère, qui disait à Solmes : Artifice, artifice; ce qui l'a peut-être empêché de s'approcher de moi, outre la crainte de n'être pas bien reçu. D'ailleurs j'ai cru m'apercevoir qu'il était plus touché de ma situation que mon frère. Cependant, ne me trouvant pas beaucoup mieux, je me suis levée; j'ai pris le bras de Betty : Soutenez-moi, lui ai-je dit; et d'un pas chancelant, qui ne m'a point empêchée de faire une révérence à mon oncle, je me suis avancée vers la porte.

Mon oncle m'a demandé où j'allais. Nous n'avons pas fini avec vous. Ne sortez pas. M. Solmes a des informations à vous donner qui vous surprendront; et vous n'éviterez pas de les entendre.

J'ai besoin, Monsieur, de prendre l'air pendant quelques minutes. Je reviendrai, si vous l'ordonnez. Il n'y a rien que je refuse d'entendre. Je me flatte que c'est une fois pour toutes. Sortez avec moi, Betty.

Ainsi, sans recevoir d'autre défense, je me suis retirée au jardin; et là, me jetant sur le premier siège et me couvrant le visage du tablier de Betty, la tête appuyée sur elle, et mes mains entre les siennes, j'ai donné passage à la violence de ma douleur par mes larmes : ce qui m'a peut-être sauvé la vie, car je me suis sentie aussitôt soulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty qu'il est inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute ma tristesse ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi lorsqu'elle m'a vue un peu remise, et assez forte pour m'enfoncer plus avant dans le jardin. J'ai été obligée de lui imposer silence par un ordre absolu. Elle s'est tenue alors derrière moi, de fort mauvaise humeur, comme j'en ai jugé par ses murmures.

Il s'est passé près d'une heure avant qu'on m'ait fait rappeler. L'ordre m'est venu par ma cousine Dolly<sup>1</sup> Hervey, qui s'est approchée de moi, l'œil plein de compassion et de respect; car vous savez qu'elle m'a toujours aimée et qu'elle se donne elle-même le nom de mon écolière. Betty nous a quittées.

On veut donc que je retourne au supplice, lui ai-je dit. Mais quoi, Miss ? il semble que vous ayez pleuré. Qui serait capable de retenir ses larmes ? m'a-t-elle répondu. Quelle en est donc l'occasion ? ai-je repris. J'ai cru que dans la famille, il n'y avait que moi qui eût sujet de pleurer. Elle m'a dit que le sujet n'était que trop juste pour tous ceux qui m'aimaient autant qu'elle. Je l'ai serrée entre mes bras. C'est donc pour moi, chère cousine, que votre cœur s'est attendri jusqu'aux larmes ! Il n'y a jamais eu d'amitié perdue entre nous. Mais dites-moi de quoi je suis menacée, et ce que m'annonce cette tendre marque de votre compassion.

Ne faites pas connaître que vous sachiez tout ce que je vais vous dire; mais je ne suis pas la seule qui pleure pour vous. Ma

1. Dorothée (NdP).

mère a beaucoup de peine à cacher ses larmes. On n'a jamais vu, dit-elle, de malice aussi noire que celle de mon cousin Harlove; il ruinera la fleur et l'ornement de la famille.

Comment donc, chère cousine? Ne s'est-elle pas expliquée davantage? Comment, ma chère?

Oui : elle dit que M. Solmes aurait déjà renoncé à ses prétentions, parce qu'il reconnaît que vous le haïssez et qu'il n'y a pas d'espérance; et que votre mère voudrait qu'il y renonçât, et qu'on s'en tint à votre promesse de ne jamais vous marier sans le consentement de la famille. Ma mère est du même avis, car nous avons entendu tout ce qui s'est passé dans votre parloir, et l'on voit bien qu'il est impossible de vous engager à recevoir M. Solmes. Mon oncle Harlove paraît penser de même; ou du moins, ma mère dit qu'il ne paraît pas s'y opposer. Mais votre père est inébranlable. Il s'est mis en colère à cette occasion contre votre mère et la mienne. Là-dessus, votre frère, votre sœur et mon oncle Antonin sont venus se joindre à lui, et la scène est entièrement changée. En un mot, ma mère dit à présent qu'on a pris des engagements bien forts avec M. Solmes; qu'il vous regarde comme une jeune personne accomplie; qu'il prendra patience s'il n'est point aimé; et que, comme il l'assure lui-même, il se croira heureux s'il peut vivre six mois seulement avec la qualité de votre mari; pour moi, je crois entendre son langage, et je suppose qu'il vous ferait mourir de chagrin au septième : car je suis sûre qu'il a le cœur dur et cruel.

Mes amis, chère cousine, peuvent abréger mes jours, comme vous le dites, par leurs cruels traitements; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

C'est ce que j'ignore, Miss. Autant que j'en puis juger, vous aurez bien du bonheur, si vous évitez d'être à lui. Ma mère dit qu'ils sont à présent plus d'accord que jamais, à l'exception d'elle, qui se voit forcée de déguiser ses sentiments. Votre père et votre frère sont d'une humeur si outrageante!

Je m'arrête peu aux discours de mon frère, chère Dolly; il n'est que mon frère, mais je dois à mon père autant d'obéissance que de respect, si je pouvais obéir.

On sent croître sa tendresse pour ses amis, ma chère Miss Howe, lorsqu'ils prennent parti pour nous dans le malheur de l'oppression. J'ai toujours aimé ma cousine Dolly; mais le

tendre intérêt qu'elle prend à mes peines me l'a rendue dix fois plus chère. Je lui ai demandé ce qu'elle ferait à ma place? Elle m'a répondu, sans hésiter : Je prendrais sur-le-champ M. Lovelace; je me mettrais en possession de ma terre, et l'on n'entendrait plus parler de rien. M. Lovelace, m'a-t-elle dit, est un homme de mérite, à qui M. Solmes n'est pas digne de rendre les plus vils offices.

Elle m'a dit aussi qu'on avait prié sa mère de me venir prendre au jardin, mais qu'elle s'en était excusée; et qu'elle était trompée si je n'allais être jugée par toute l'assemblée de la famille.

Je n'avais rien à souhaiter plus ardemment. Mais on m'a dit depuis que mon père ni ma mère n'avaient pas voulu se hasarder à paraître : l'un apparemment dans la crainte de s'emporter trop; ma mère, par des considérations plus tendres.

Nous sommes rentrées pendant ce temps-là dans la maison. Miss Hervey, après m'avoir accompagnée jusqu'à mon parloir, m'y a laissée seule, comme une victime dévouée à son mauvais sort. N'apercevant personne, je me suis assise; et dans mes tristes réflexions, j'ai eu la liberté de pleurer.

Tout le monde était dans la salle voisine. J'ai entendu un mélange confus de voix, les unes plus fortes qui en couvraient de plus douces et plus tournées à la compassion. Je distinguais aisément que les dernières étaient celles de femmes. Ô ma chère! qu'il y a de dureté dans l'autre sexe! Comment des enfants du même sang deviennent-ils si cruels l'un pour l'autre? Est-ce dans leurs voyages que le cœur des hommes s'endurcit? Est-ce dans le commerce qu'ils ont ensemble? Enfin, comment peuvent-ils perdre les tendres inclinations de l'enfance? Cependant ma sœur est aussi dure qu'aucun d'eux. Mais peut-être n'est-elle pas une exception non plus; car on lui a toujours trouvé quelque chose de mâle dans l'air et dans l'esprit. Peut-être a-t-elle une âme de l'autre sexe, dans un corps du nôtre. Pour l'honneur des femmes, c'est le jugement que je veux porter, à l'avenir, de toutes celles qui, se formant sur les manières rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre sexe.

Ne soyez pas étonnée, chère amie, de me voir interrompre mon récit par des réflexions de cette nature. Si je le continuais rapidement, sans me distraire un peu par d'autres idées, il me serait presque impossible de conserver du pouvoir sur moi-

même. La chaleur du ressentiment prendrait toujours le dessus ; au lieu que, se refroidissant par ce secours, elle laisse à mes esprits agités le temps de se calmer, à mesure que j'écris.

Je ne crois pas avoir été moins d'un quart d'heure livrée, seule et sans aucun soulagement, à mes tristes méditations, avant que personne ait paru faire attention à moi. Ils étaient comme en plein débat. Ma tante a regardé la première : Ah ! ma chère, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et retournant aussitôt vers les autres, elle leur a dit que j'étais rentrée.

Alors j'ai entendu le bruit diminuer ; et suivant leurs délibérations, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu dans mon parloir, en disant d'une voix haute, pour donner du crédit à M. Solmes : Que je vous serve d'introducteur, mon cher ami ; et le conduisant en effet par la main, tandis que le galant personnage suivait lourdement, mais un peu en dehors et à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chère, une raillerie assez déplacée ; vous savez que tout paraît choquant dans l'objet d'une juste aversion.

Je me suis levée. Mon oncle avait l'air chagrin. Asseyez-vous, m'a-t-il dit, asseyez-vous : et tirant une chaise près de la mienne, il y a fait asseoir son ami, qui voulait d'abord s'en défendre. Ensuite il s'est assis lui-même, vis-à-vis de lui, c'est-à-dire à mon autre côté.

Il a pris ma main dans les siennes : Eh bien, ma nièce, il nous reste peu de chose à dire de plus sur un sujet qui paraît vous être si désagréable ; à moins que vous n'ayez profité du temps pour faire de plus sages réflexions. Je veux savoir d'abord ce qui en est.

Le sujet, Monsieur, ne demande point de réflexions.

Fort bien, fort bien, Mademoiselle (en quittant ma main). Me serais-je jamais attendu à cette obstination ?

Au nom du Ciel, chère Mademoiselle ! m'a dit affectueusement M. Solmes, enjoignant les mains ; la voix lui a manqué pour finir sa pensée.

Au nom du Ciel, Monsieur ? Et qu'a de commun, s'il vous plaît, l'intérêt du Ciel avec le vôtre ?

Il est demeuré en silence. Mon oncle ne pouvait être que fâché ; et c'est ce qu'il était déjà auparavant. Allons, allons, s'adressant à M. Solmes, il ne faut plus penser aux supplications.

Vous n'avez point autant d'assurance que je le voudrais, pour attendre ce que vous méritez d'une femme; et se tournant vers moi, il a commencé à s'étendre sur tout ce qu'il s'était proposé de faire en ma faveur. C'était pour moi, plus que pour son neveu ou son autre nièce, qu'après son retour des Indes il avait pris le parti du célibat : mais puisqu'une fille perverse méprisait les avantages qu'il avait été disposé à lui prodiguer, il était résolu de changer toutes ses mesures.

Je lui ai répondu que j'étais pénétrée de reconnaissance pour ses obligeantes intentions; mais que, dans mes principes, je préférais, de sa part, des regards et des expressions tendres à toutes ses autres faveurs.

Il a jeté les yeux autour de lui, d'un air étonné. M. Solmes avait la vue baissée, comme un criminel qui désespère de sa grâce. L'un et l'autre demeurant sans parler : J'étais fâchée, ai-je ajouté, que ma situation m'obligeât de hasarder des vérités qui pouvaient paraître dures; mais j'avais raison de croire que si mon oncle prenait seulement la peine de convaincre mon frère et ma sœur qu'il était déterminé à changer les généreuses vues qu'il avait eues en ma faveur, il pourrait obtenir pour moi, de l'un et de l'autre, des sentiments que je n'espérais pas dans une autre supposition.

Mon oncle a témoigné que ce discours lui déplaisait; mais il n'a pas eu le temps d'expliquer ses idées. Mon frère, entrant aussitôt d'un air furieux, m'a donné plusieurs noms outrageants. Sa domination, qu'il voit si bien établie, paraît l'élever au-dessus des bienséances. Était-ce là, m'a-t-il dit, l'interprétation que le dépit me faisait donner à ses soins fraternels, aux efforts qu'il faisait, et qui lui réussissaient si mal, pour me sauver de ma ruine?

Oui, n'ai-je pas balancé à lui répondre; il est impossible autrement d'expliquer tous les traitements que je reçois de vous : et je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai aussi à mon oncle Jules, lorsqu'il me sera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bienfaits sur vous et sur ma sœur, et de ne réserver pour moi que des regards et des expressions tendres, unique bien que je désire pour me croire heureuse.

Si vous les aviez vus se regarder mutuellement avec une sorte d'admiration ! Mais, en présence de Solmes, pouvais-je m'expliquer avec moins de force ?

Et quant à vos soins, Monsieur, ai-je continué, en parlant à mon frère, je vous assure encore qu'ils sont inutiles. Vous n'êtes que mon frère. Grâce au Ciel, mon père et ma mère sont pleins de vie ; et quand j'aurais le malheur de les perdre, vous m'avez mis en droit de vous déclarer que vous seriez le dernier homme du monde à qui je voulusse abandonner le soin de mes intérêts.

Comment, ma nièce ? a répondu mon oncle. Un frère unique n'est-il rien pour vous ? N'est-il pas comptable de l'honneur de sa sœur, et de celui de sa famille ?

Mon honneur, Monsieur, est indépendant de ses soins. Mon honneur n'a jamais été en danger, avant le soin qu'il en a voulu prendre. Pardon, Monsieur ; lorsque mon frère saura se conduire en frère, ou du moins en galant homme, il pourra s'attirer de moi plus de considération que je ne crois lui en devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frère prêt à se jeter furieusement sur moi. Mon oncle lui a fait honte de sa violence ; mais il n'a pu l'empêcher de me donner des noms fort durs, et de dire à M. Solmes que j'étais indigne de son attention. M. Solmes a pris ma défense avec une ardeur qui m'a surprise. Il a déclaré qu'il ne pouvait supporter que je fusse traitée sans aucun ménagement. Cependant il s'est expliqué dans des termes si forts, et mon frère a paru se ressentir si peu de cette chaleur, que j'ai commencé à le soupçonner d'artifice. Je me suis imaginé que c'était une invention concertée, pour me persuader que j'avais quelque obligation à M. Solmes ; et que l'entrevue même pouvait n'avoir été sollicitée que dans cette espérance. Le seul soupçon d'une ruse si basse aurait suffi pour me causer autant d'indignation que de mépris ; mais il s'est changé en certitude, lorsque j'ai entendu mon oncle et mon frère qui s'épuisaient en compliments, non moins affectés, sur la noblesse du caractère de M. Solmes, et sur cet excès de générosité qui lui faisait rendre le bien pour le mal. J'ai dédaigné de leur faire connaître ouvertement que je pénétrais leur intention. Vous êtes heureux, Monsieur, ai-je dit à mon défenseur, de pouvoir acquérir si facilement des droits sur la reconnaissance de toute une famille ; mais exceptez-en néanmoins celle que votre dessein est particulièrement d'obliger. Comme les disgrâces ne viennent

que de la faveur même où vous êtes, elle ne croit pas vous avoir beaucoup d'obligation lorsque vous la défendez contre la violence d'un frère.

On m'a traitée d'incivile, d'ingrate, d'indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Je reçois tous les noms qui peuvent m'être donnés, et je reconnais que je les mérite. J'avoue mon indignité à l'égard de M. Solmes. Je lui crois, sur votre témoignage, des qualités extraordinaires, que je n'ai ni le temps ni la volonté d'examiner. Mais je ne puis le remercier de sa médiation, parce que je crois voir avec la dernière clarté (en regardant mon oncle) qu'il se fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens. Et me tournant vers mon frère, que ma fermeté semblait avoir réduit au silence : Je reconnais aussi, Monsieur, la surabondance de vos soins; mais je vous en décharge, aussi longtemps du moins que le Ciel me conservera des parents plus proches et plus chers; parce que vous ne m'avez pas donné sujet de penser mieux de votre prudence que de la mienne. Je suis indépendante de vous, Monsieur, quoique je ne veuille jamais l'être de mon père. À l'égard de mes oncles, je désire ardemment leur estime et leur affection, et c'est tout ce que je désire d'eux. Je le répète, Monsieur, pour votre tranquillité et pour celle de ma sœur.

À peine avais-je fini ces derniers mots que Betty, entrant d'un air empressé, et jetant sur moi un coup d'œil aussi dédaigneux que j'aurais pu l'attendre de ma sœur, a dit à mon frère qu'on souhaitait de lui dire deux mots dans la chambre voisine. Il s'est approché de la porte, qui était demeurée entrouverte; et j'ai entendu cette foudroyante sentence de la bouche de celui qui a droit à tout mon respect : Mon fils, que la rebelle soit conduite à l'instant chez mon frère Antonin. À l'instant, dis-je. Je ne veux pas qu'elle soit ici dans une heure.

J'ai tremblé. J'ai pâli, sans doute. Je me suis sentie prête à m'évanouir. Cependant, sans considérer ce que j'allais faire, ni ce que j'avais à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'élancer vers la porte; et je l'aurais ouverte, si mon frère, qui l'avait fermée en me voyant avancer vers lui, ne s'était hâté de mettre la main sur la clé. Dans l'impossibilité de l'ouvrir, je me suis jetée à genoux, les bras et les mains étendus contre la cloison : Ô mon père! mon cher père! me suis-je écriée, recevez-moi du moins à

vos pieds. Permettez-moi d'y plaider ma cause. Ne rejetez pas les larmes de votre malheureuse fille !

Mon oncle a porté son mouchoir à ses yeux. M. Solmes a fait une grimace d'attendrissement qui rendait son visage encore plus hideux. Mais le cœur de marbre de mon frère n'a pas été touché.

Je demande grâce à genoux, ai-je continué ; je ne me lèverai pas sans l'avoir obtenue : je mourrai de douleur dans la posture où je suis. Que cette porte soit celle de la miséricorde. Ordonnez, Monsieur, qu'elle soit ouverte ; je vous en conjure, cette fois, cette seule fois, quand elle devrait ensuite m'être fermée pour jamais.

Quelqu'un s'est efforcé d'ouvrir de l'autre côté ; ce qui a obligé mon frère d'abandonner tout d'un coup la clé ; et moi, qui continuais de pousser la porte dans la même posture, je suis tombée sur le visage, dans l'autre salle ; assez heureusement néanmoins pour ne me pas blesser. Tout le monde en était sorti, à l'exception de Betty, qui m'a aidée à me relever. J'ai jeté les yeux sur toutes les parties de la chambre ; et n'y voyant personne, je suis rentrée dans l'autre, appuyée sur Betty, et je me suis jetée sur la première chaise. Un déluge de pleurs a servi beaucoup à me soulager. Mon oncle, mon frère et M. Solmes m'ont quittée pour aller rejoindre mes autres juges.

J'ignore ce qui s'est passé entre eux ; mais, après m'avoir laissé quelque temps pour me remettre, mon frère est revenu, avec une contenance sombre et hautaine : Votre père et votre mère, m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous disposer sur-le-champ à vous rendre chez votre oncle. N'ayez aucun embarras pour vos commodités. Vous pouvez donner vos clés à Betty. Prenez-les, Betty, si cette perverse les a sur elle, et portez-les à sa mère. On prendra soin de vous envoyer tout ce qui est convenable ; mais vous ne passerez pas la nuit dans cette maison.

J'ai répondu que je n'étais pas bien aise de remettre mes clés à d'autres qu'à ma mère, et même en mains propres ; qu'il voyait le désordre de ma santé ; qu'un départ si brusque pouvait me coûter la vie, et que je demandais en grâce qu'il fût différé, du moins jusqu'à mardi.

C'est, Mademoiselle, ce qui ne vous sera point accordé. Préparez-vous pour ce soir, et remettez vos clés à Betty, si vous

n'aimez mieux me les donner à moi-même. Je les porterai à votre mère.

Non, mon frère, non. Vous aurez la bonté de m'excuser.

Vous les donnerez. Il le faut absolument. Rebelle sur tous les points, Mademoiselle Clary? Auriez-vous quelque chose en réserve qui ne dût pas être vu de votre mère?

Non, si l'on me permet de l'accompagner. Il est sorti en me disant qu'il allait rendre compte de ma réponse. Bientôt, j'ai vu entrer Miss Dolly Hervey, qui m'a dit tristement qu'elle était fâchée du message, mais que ma mère demandait absolument la clé de mon cabinet et celles de mes tiroirs.

Dites à ma mère que j'obéis à ses ordres. Dites-lui que je ne fais point de condition avec ma mère : mais que si ses recherches ne lui font rien trouver qu'elle désapprouve, je la supplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, chère cousine; rendez-moi ce bon office si vous le pouvez. La tendre Dolly n'a pu retenir ses larmes. Elle a reçu mes clés. Elle a passé les bras autour de mon cou, en disant qu'il était bien triste de voir pousser si loin la rigueur. J'ai remarqué que la présence de Betty ne lui permettait pas de s'expliquer davantage. Cachez votre pitié, ma chère, n'ai-je pu m'empêcher de lui dire : on vous en ferait un crime. Vous voyez devant qui vous êtes. L'insolente Betty a souri dédaigneusement : une jeune demoiselle, a-t-elle eu la hardiesse de répondre, qui en plaignait une autre dans des affaires de cette nature, promettait beaucoup elle-même pour l'avenir. Je l'ai traitée fort mal, et je lui ai ordonné de me délivrer de sa présence. Très volontiers, m'a-t-elle dit avec la même audace, si les ordres de ma mère ne l'obligeaient de demeurer.

J'ai reconnu ce qui l'arrêtait, lorsque ayant voulu remonter à mon appartement après le départ de ma cousine, elle m'a déclaré (quoique avec beaucoup de regret, m'a-t-elle dit) qu'elle avait ordre de me retenir. Oh! c'est trop. Une effrontée telle que vous ne m'empêchera point... Elle s'est hâtée de tirer la sonnette, et mon frère, accourant aussitôt, s'est rencontré sur mon passage. Il m'a forcée de retourner, en me répétant plusieurs fois qu'il n'était pas temps encore. Je suis rentrée; et, me jetant sur une chaise, je me suis mise à pleurer amèrement.

Le récit de son indécent langage, pendant qu'il m'a servi comme de géôlier avec Betty, ses railleries amères sur mon

silence et sur mes pleurs, n'ajouteraient rien d'utile à cette peinture. J'ai demandé plusieurs fois la permission de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refusée. La recherche, apparemment, n'était pas finie. Ma sœur était du nombre de ceux qui s'y employaient de toutes leurs forces. Personne n'était capable d'y apporter plus de soin. Qu'il est heureux pour moi que leurs malheureuses espérances aient été trompées!

Après avoir reconnu qu'ils perdaient leur peine, ils ont pris le parti de me faire essayer une nouvelle visite de M. Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui ne se prêtait pas, comme je m'en suis aperçue, fort volontiers à ce ministère, et toujours accompagné néanmoins de mon oncle Antonin, pour soutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort appesantie. Il est deux heures du matin. Je vais me jeter sur mon lit toute vêtue, pour me réconcilier un peu avec le sommeil, s'il veut s'arrêter quelques moments dans mes yeux.

*Mercredi matin, à trois heures*

Il m'est impossible de dormir. Je n'ai fait que sommeiller l'espace d'une demi-heure.

Ma tante m'a tenu ce discours en m'abordant : Ô mon cher enfant, que de peines vous causez à toute votre famille! Je ne reviens pas de mon étonnement.

J'en suis fâchée, Madame.

Vous en êtes fâchée, ma nièce? Quel langage! Quoi donc, toujours obstinée? Mais asseyons-nous, ma chère. Je veux m'asseoir près de vous. Elle a pris ma main.

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Il s'est assis lui-même vis-à-vis de moi, et le plus près qu'il a pu. Jamais place de guerre ne fût mieux investie.

Votre frère, m'a dit ma tante, est trop emporté. Son zèle pour vos intérêts le fait sortir un peu des bornes de la modération.

Je le pense aussi, m'a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous voulons essayer quel effet la douceur aura sur vous; quoique vous sachiez fort bien qu'on n'a pas attendu si tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il était nécessaire que M. Solmes fût présent. Vous verrez bientôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'est pas ici sans raison; mais je dois commencer par vous apprendre que votre mère, trouvant le ton de votre frère un peu trop rude, m'engage à faire l'essai d'une autre méthode sur un esprit aussi généreux que nous avons toujours cru le vôtre.

Permettez, Madame, que je commence aussi par vous dire qu'il n'y a rien à se promettre de moi, s'il est toujours question de M. Solmes.

Elle a jeté les yeux vers mon oncle, qui s'est mordu les lèvres; en regardant M. Solmes, qui s'est frotté le menton. Je vous demande une chose, a-t-elle repris : auriez-vous eu plus de complaisance si vous aviez été traitée avec plus de douceur?

Non, Madame, je ne puis vous dire que j'en eusse marqué davantage en faveur de M. Solmes. Vous savez, Madame, et mon oncle ne sait pas moins, que je me suis toujours fait honneur de ma bonne foi. Le temps n'est pas éloigné où j'étais assez heureuse pour avoir mérité quelque estime à ce titre.

Mon oncle s'est levé; et prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix basse, que je n'ai pas laissé d'entendre : Ne vous alarmez point; elle est à vous, elle sera votre femme. Nous verrons qui doit l'emporter, d'un père ou d'une fille, d'un oncle ou d'une nièce... Je ne doute pas que nous ne touchions à la fin, et que cette haute frénésie ne donne matière à quantité de bons mots.

Je souffrais mortellement.

Quoique nous ne puissions découvrir, a-t-il continué, d'où vient cette humeur opiniâtre dans une créature si douce, nous croyons le deviner. Ami, comptez que cette obstination ne lui est pas naturelle : et je n'y prendrais pas tant d'intérêt si je n'étais sûr de ce que je dis, et si je n'étais déterminé à faire beaucoup pour elle.

Je ne cesserai pas de prier pour cet heureux temps, a répondu M. Solmes, d'une voix aussi intelligible : jamais, jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cause aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clés à votre mère, sans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez espérer par toute autre voie. Cette soumission, et la

joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puisse causer de l'ombrage, joint à l'entremise de M. Solmes...

Ah, Madame! que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes. Je ne pourrais le payer que par des remerciements, à condition même qu'il abandonnât ses prétentions. Oui, Monsieur! (en me tournant vers lui) si vous avez quelque sentiment d'humanité, si l'estime dont vous faites profession de m'honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de vous borner à mes remerciements : je vous les promets de bonne foi; mais ayez la générosité de les mériter.

Croyez, croyez, croyez-moi, Mademoiselle, a-t-il bégayé plusieurs fois; il est impossible. Je conserverai mes espérances aussi longtemps que vous serez fille. Aussi longtemps que je serai soutenu par mes dignes amis, il faut que je persévère. Je ne dois pas marquer du mépris pour eux, parce que vous en avez beaucoup pour moi.

Un regard dédaigneux a fait mon unique réponse; et m'adressant à ma tante : De grâce, Madame, quelle faveur ma soumission m'a-t-elle donc procurée?

Votre mère et M. Solmes, a-t-elle repris, ont obtenu que vous ne partirez point avant mardi, si vous promettez de partir alors de bonne grâce.

Qu'on me laisse la liberté d'exclure les visites qui me chagrinent, et je me rendrai avec joie chez mon oncle.

Eh bien, m'a dit ma tante, c'est un point qui demande encore d'être examiné. Passons à un autre, pour lequel vous ne sauriez trop rappeler votre attention : il vous apprendra ce qui a fait désirer ici la présence de M. Solmes.

Oui, ma nièce, écoutez bien, a interrompu mon oncle; il vous apprendra aussi ce que c'est qu'un certain homme que je ne veux pas nommer. Je vous en prie, M. Solmes, lisez-nous premièrement la lettre que vous avez reçue de votre honnête ami : vous m'entendez, la lettre anonyme.

Volontiers, Monsieur; et prenant son portefeuille, M. Solmes en a tiré une lettre : c'est la réponse, a-t-il dit en baissant les yeux, à une lettre qu'on avait écrite à la personne. L'adresse est à M. Roger Solmes, écuyer. Elle commence ainsi : Monsieur et cher ami...

Pardon, Monsieur, lui ai-je dit, si je vous interromps; mais quelle est votre intention, je vous prie, en me lisant cette lettre?

De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel est le méprisable personnage à qui l'on croit que votre cœur s'abandonne.

Si l'on me soupçonne, Monsieur, d'avoir disposé de mon cœur en faveur d'un autre, quelles peuvent être les espérances de M. Solmes?

Écoutez seulement, a repris ma tante; écoutez ce que M. Solmes va lire, et ce qu'il est en état de vous apprendre.

Si M. Solmes a la bonté de déclarer qu'il n'a aucune vue d'intérêt propre, je l'écouterai volontiers: mais s'il me laisse penser autrement, vous me permettrez, Madame, de lui dire que cette raison doit affaiblir beaucoup dans mon esprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Écoutez-le seulement, a répété ma tante.

Quoi? Vous ne sauriez l'écouter? m'a dit mon oncle: vous êtes si vive à prendre parti pour...

Pour tous ceux, Monsieur, qui sont accusés par des lettres anonymes, et par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé sa lecture. La lettre paraissait contenir une multitude d'accusations contre le pauvre criminel: mais j'ai interrompu cette inutile rhapsodie. Ce n'est pas ma faute, ai-je dit, si celui qu'on accuse ne m'est pas aussi indifférent qu'un homme que je n'aurais jamais vu. Je n'explique point quels sont mes sentiments pour lui; mais s'ils étaient tels qu'on les suppose, il faudrait les attribuer aux étranges méthodes par lesquelles on a voulu les prévenir. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat; il ne me sera jamais rien de plus que M. Solmes.

Mon oncle est revenu à prier M. Solmes de lire, et à me presser de l'écouter. Que servira sa lecture? ai-je dit. Peut-il désavouer qu'il n'ait des vues? et d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas cessé d'entendre depuis plusieurs mois? Oui, m'a dit mon oncle; mais il est en état de vous en fournir les preuves. C'est donc sans preuves, ai-je répliqué, qu'on a décrié jusqu'à présent le caractère de M. Lovelace? Je vous prie, Monsieur, de ne me pas donner trop bonne opinion de lui; vous m'exposez à la prendre, lorsque je vois tant d'ardeur à le

faire paraître coupable dans un adversaire qui ne se propose point assurément sa réformation, et qui ne pense ici qu'à se rendre service à lui-même.

Je vois clairement, m'a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme qui n'a aucun principe de morale. Ma tante s'est hâtée d'ajouter que je ne vérifiais que trop toutes leurs craintes, et qu'il était surprenant qu'une jeune personne d'honneur et de vertu eût pris tant d'estime pour un homme du caractère le plus opposé.

J'ai repris avec le même empressement : Très chère Madame, ne tirez point une conclusion si précipitée contre moi. Je crois M. Lovelace fort éloigné du point de vertu dont la religion lui fait un devoir ; mais si chacun avait le malheur d'être observé dans toutes les circonstances de sa vie par des personnes intéressées à le trouver coupable, je ne sais de qui la réputation serait à couvert. J'aime un caractère vertueux, dans les hommes comme dans les femmes. Je le crois d'une égale nécessité dans les deux sexes ; et si j'avais la liberté de disposer de moi, je le préférerais à la qualité de roi qui ne serait point accompagnée d'un si précieux avantage...

À quoi tient-il donc, a interrompu mon oncle...

Permettez-moi, Monsieur... mais j'ose dire qu'une infinité de gens qui évitent la censure n'en ont pas plus de droit aux applaudissements. J'observerai de plus que M. Solmes même peut n'être pas absolument sans défauts. Le bruit de ses vertus n'est jamais venu jusqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices... Pardon, Monsieur ; vous êtes présent... L'endroit de l'Écriture où il est parlé de *jeter la première pierre* offre une excellente leçon.

Il a baissé la vue, mais sans prononcer un seul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres dont il est exempt. Mon dessein n'est pas de le défendre ni de vous accuser. Il n'y a point de mal ni de bien sans mélange. M. Lovelace, par exemple, passe pour un homme implacable, et qui hait mes amis ; je ne l'en estime pas davantage. Mais qu'il me soit permis de dire qu'ils ne le haïssent pas moins. M. Solmes n'est pas non plus sans antipathies ; il en a même de très fortes. Parlerai-je de celle qu'il a pour ses propres parents ? Je ne puis croire que ce soit leur faute,

puisqu'ils vivent très bien avec le reste de leur famille. Cependant ils peuvent avoir d'autres vices, je ne dirai pas plus odieux, car c'est ce qui me semble impossible. Pardon encore une fois, Monsieur. Mais que peut-on penser d'un homme qui déteste son propre sang ?

Vous n'êtes pas informée, Mademoiselle. Vous ne l'êtes pas, ma nièce ; vous ne l'êtes pas, Clary : tous trois m'ont fait la même réponse ensemble.

Il se peut que je ne le sois pas. Je ne désire pas de l'être mieux, parce que je n'y prends aucun intérêt. Mais le public vous accuse, Monsieur ; et si le public est injuste à l'égard de l'un, ne le peut-il pas être à l'égard de l'autre ? C'est tout ce que j'en veux conclure. J'ajoute seulement que la plus grande marque du défaut de mérite est de chercher à ruiner le caractère d'autrui pour établir le sien.

Il me serait difficile de vous représenter l'air de confusion qui s'est répandu dans toute sa figure. Je l'ai cru prêt à pleurer. Tous ses traits étaient déplacés par la violence de ses contorsions, et sa bouche ni son nez ne me paraissaient plus au milieu de son visage. S'il avait été capable de quelque pitié pour moi, il est certain que j'aurais essayé d'en avoir pour lui.

Ils sont demeurés tous trois à se regarder en silence. J'ai cru remarquer dans les yeux de ma tante qu'elle n'aurait pas été fâchée de pouvoir faire connaître qu'elle approuvait tout ce que j'avais dit ; et lorsqu'elle a recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que faiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour se faire écouter. Mon oncle a dit qu'il était impossible de me faire entendre raison. Enfin, je les aurais réduits tous deux au silence, si mon frère n'était revenu à leur secours.

Il est entré, les yeux étincelants de colère, et dans son transport il a tenu un étrange langage : Je m'aperçois qu'avec son babil, cette *causeuse* vous a rendus muets. Mais tenez ferme, M. Solmes. J'ai entendu jusqu'au moindre mot ; et je ne vois point d'autre méthode pour vous mettre de pair avec elle, que de lui faire sentir votre pouvoir lorsque vous serez son maître, comme elle vous fait essayer aujourd'hui son insolence.

Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frère peut-il être capable de cet excès à l'égard d'une sœur !

Il lui a reproché, pour sa défense, d'encourager elle-même une rebelle : Oui, Madame, vous favorisez trop l'arrogance de son sexe. Autrement, elle n'aurait pas osé fermer la bouche à son oncle par d'indignes réflexions ; ni refuser d'écouter un ami qui veut l'avertir du danger auquel son honneur est exposé de la part d'un libertin, dont elle a fait entendre ouvertement qu'elle veut réclamer la protection contre sa famille.

*J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes réflexions !* Comment osez-vous me faire ce reproche ? lui ai-je demandé avec un vif ressentiment. Quelle horrible explication, qui ne peut tomber dans l'esprit qu'à vous !

Ma tante a pleuré du chagrin de se voir traitée avec tant de violence. Mon neveu, lui a-t-elle dit, si c'est à ces remerciements que je dois m'attendre, j'ai fini. Votre père ne prendrait pas ce ton avec moi. Je dirai, n'en doutez pas, que le discours que vous avez tenu est indigne d'un frère.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reste de sa conduite. Je vois, par cet exemple, comment il a réussi à faire entrer tout le monde dans ses mesures. Si j'avais la moindre crainte de tomber au pouvoir de M. Solmes, cette scène aurait pu me toucher. Vous voyez, Monsieur, en parlant à Solmes, quels moyens on croit devoir employer pour vous conduire à vos généreuses fins. Vous voyez comment mon frère me fait sa cour pour vous.

Ah !... Mademoiselle, je désavoue la violence de M. Harlove. Je ne vous rappellerai jamais...

Soyez tranquille, Monsieur ; je prendrai soin que jamais vous n'en ayez l'occasion.

Vous êtes trop passionnée, Clary, m'a dit mon oncle ; mais vous, mon neveu, je vous trouve aussi blâmable que votre sœur.

Bella est entrée au même moment. Vous n'avez pas tenu votre promesse, a-t-elle dit à mon frère. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la générosité et l'attachement de M. Solmes étaient moins connus, ce qui vous est échappé serait inexcusable. Mon père vous demande ; et vous aussi, ma tante ; et vous mon oncle ; et M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils sont passés tous quatre dans l'appartement voisin. Je suis demeurée en silence, pour attendre de ma sœur l'explication de cette nouvelle scène. Elle ne s'est pas plutôt vue seule avec moi, qu'avancé son visage presque sur le mien, elle m'a dit, du ton le

plus outrageant, quoique assez bas : Perverse créature que tu es ! Que de peines tu causes à toute la famille ! Je lui ai répondu, avec beaucoup de modération, qu'elle et mon frère m'en causaient de volontaires, parce que rien ne les obligeait l'un et l'autre à se mêler de mes intérêts. Elle a continué ses injures, mais toujours d'une voix basse, comme dans la crainte d'être entendue. J'ai jugé que, pour me délivrer d'elle, il était à propos de lui faire lever un peu le ton ; ce qui est toujours facile avec un esprit passionné. En effet, elle s'est emportée sans ménagement. Aussitôt Miss Dolly Hervey est venue lui dire qu'on la demandait de l'autre côté. Ce premier ordre n'a pas suffi. Elle recommençait à suivre le mouvement de sa colère, que j'animais exprès par des réponses froides, mais assez piquantes, lorsque Miss Dolly est revenue lui déclarer qu'on la demandait absolument. Hélas ! chère cousine, ai-je dit à cette chère Miss, on ne pense guère à m'accorder la même faveur. Elle ne m'a répondu qu'en branlant la tête, sans pouvoir retenir ses larmes. Une marque si simple de tendresse et de compassion n'a pas laissé de lui attirer quelques injures de Bella.

Cependant, je m'imagine que cette furieuse sœur a reçu aussi quelques reproches de ma mère ou de mes oncles, et j'en ai jugé par sa réponse : j'avais des expressions si piquantes, a-t-elle dit de moi, qu'il était impossible de garder ses résolutions.

On m'a laissé peu de temps pour respirer. M. Solmes est revenu seul, avec une abondance de grimaces et de compliments. Il venait prendre congé de moi. Mais il avait été trop bien instruit et trop adroitement encouragé, pour me donner l'espérance du moindre changement. Il m'a suppliée de ne pas faire tomber sur lui la haine des rigueurs dont il avait été le triste témoin. Il m'a demandé ce qu'il a cru devoir nommer ma compassion.

Le résultat, m'a-t-il dit, était que dans son malheur on lui donnait encore des espérances ; et quoique rebuté, dédaigné par l'objet de ses adorations, il était résolu de persévérer aussi longtemps qu'il me verrait fille, sans regretter des services, les plus longs et les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai représenté, avec beaucoup de force, sur quoi il devait compter. Il m'a répondu qu'il n'en était pas moins déterminé à la persévérance ; et tandis que je ne serais pas à quelque autre homme, il devait espérer. Quoi ? lui ai-je dit, de l'espoir, de la

persévérance, lorsque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections sont engagées... quelque usage que mon frère puisse faire de cet aveu...

Il connaissait mes principes. Il les adorait. Il se rendait témoignage qu'il pouvait me rendre heureuse, et il n'était pas moins sûr que je voudrais l'être.

Je l'ai assuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondait mal à ses vues; que si l'on me faisait cette violence, je ne le verrais de ma vie; je ne recevrais aucune de ses lettres; je n'écouterais pas un mot en sa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ses intérêts.

Il en était désespéré. Il serait le plus misérable des hommes, si je persistais dans cette résolution. Mais il ne doutait pas que mon père et mes oncles ne pussent m'inspirer des sentiments plus favorables.

Jamais, jamais, Monsieur; voilà de quoi vous devez être sûr.

L'objet était digne de sa patience, et de tous les efforts qu'il était résolu de tenter.

À mes dépens, Monsieur! au prix de tout mon bonheur!

Il espérait de me voir engagée quelque jour à penser autrement. Sa fortune, beaucoup plus considérable encore qu'on ne se l'imaginait, sa passion, qui surpassait tout ce qu'on a jamais senti pour une femme...

Je l'ai arrêté, et le priant d'entretenir de ses richesses ceux qui pouvaient l'estimer à ce titre, je lui ai demandé, sur le second point, ce que devait penser de son amour une jeune personne qui avait pour lui *plus d'aversion qu'on n'en a jamais senti pour un homme*, et s'il y avait quelque argument auquel cette déclaration ne répondît pas d'avance?

Ma très chère demoiselle, en bégayant et se jetant à genoux, que puis-je dire? Vous me voyez à vos pieds. Ne me traitez pas avec ce mépris.

Il est vrai qu'il offrait l'image d'une profonde douleur, mais sous les traits les plus difformes et les plus odieux. Cependant je ne le voyais pas sans regret dans cette humiliation. Je lui ai dit : Il m'est arrivé aussi, Monsieur, de fléchir inutilement les genoux, et plus d'une fois, pour toucher des cœurs insensibles. Je les fléchirai encore, et même devant vous, s'il y a tant de mérite à les

fléchir; pourvu que vous ne vous rendiez pas l'instrument d'un frère cruel pour mettre le comble à ses persécutions.

Si les services de toute ma vie, si des respects, qui seront portés jusqu'à l'adoration... hélas! Mademoiselle, vous qui accusez les autres de cruauté, ne voulez-vous pas que la *miséricorde* soit une de vos vertus?

Dois-je être cruelle à moi-même, pour vous marquer ce que vous appelez de la *miséricorde*? Prenez mon bien, Monsieur; j'y consens, puisque vous êtes ici dans une si haute faveur. Ne prétendez pas à moi; je vous abandonne tout le reste. D'ailleurs, la *miséricorde* que vous demandez pour vous, vous feriez fort bien de l'avoir pour autrui.

Si vous parlez de mes parents, Mademoiselle, tout indignes qu'ils sont de mon attention, ordonnez, et vos volontés seront des lois en leur faveur.

Moi? Monsieur, que j'entreprenne de vous donner des entrailles, lorsque vous faites trop voir que la nature vous en a refusées? ou que j'achète de vous le bonheur de vos parents, par la perte du mien? La *miséricorde* que je vous demande, c'est pour moi-même. Puisque vous avez quelque pouvoir sur mes proches, soyez assez généreux pour l'employer en ma faveur. Dites-leur que vous commencez à vous apercevoir que mon aversion est invincible pour vous. Dites-leur, si vous êtes un homme sage, que votre propre bonheur vous est trop cher pour le mettre au hasard contre une antipathie si déclarée. Dites-leur, si vous voulez, que je suis indigne de vos offres; et que pour votre intérêt, comme pour le mien, vous n'êtes plus disposé à solliciter une main qu'on s'obstine à vous refuser.

J'en courrai tous les risques, m'a répondu l'effroyable monstre, en se levant avec un visage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ses yeux creux et se mordant la lèvre de dessous, pour me faire connaître qu'il pouvait être homme. Votre haine, Mademoiselle, ne sera pas une raison qui puisse m'arrêter; et je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir...

Que vous n'ayez le pouvoir, Monsieur...

Il s'en est tiré assez heureusement : de vous montrer plus de générosité que vous n'en avez eu pour moi, quoique tout le monde vante la noblesse de votre cœur.

Sa physionomie convenait à sa colère. Elle paraît formée pour exprimer cette violente passion.

Au même instant, mon frère est entré. Ma sœur, ma sœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rôle héroïque que vous avez entrepris. Il vous sied à merveille. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons si vous accuserez les autres de tyrannie, après avoir exercé la vôtre avec tant d'insolence. Mais laissez-la, laissez-la, M. Solmes; son règne est court. Vous la verrez bientôt assez humble et assez mortifiée. La petite folle apprivoisée sentira les reproches de sa conscience, et vous demandera grâce alors; trop heureuse de pouvoir l'obtenir.

Ce frère barbare aurait continué plus longtemps ses insultes, si Chorey n'était venue le rappeler par l'ordre de mon père. Dans la douleur et l'effroi d'être traitée si brutalement, je passais d'une chaise sur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuser en m'assurant qu'il était fort affligé de l'emportement de mon frère. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, ou vous m'allez voir tomber sans connaissance. En effet, je me suis crue prête à m'évanouir.

Il s'est recommandé à ma faveur, avec un air d'assurance qui m'a paru augmenter par l'abattement où il me voyait. Il a profité de ma situation pour se saisir d'une de mes mains tremblantes, que toute ma résistance n'a pu l'empêcher de porter à son odieuse bouche. Je me suis éloignée de lui avec indignation. Il est sorti en redoublant ses grimaces et ses révérences; fort content de lui-même, autant que j'en aie pu juger, et jouissant de ma confusion. Je l'ai encore devant les yeux. Il me semble que je le vois, se retirant lourdement en arrière, se courbant à chaque pas, jusqu'à ce que la porte, qui était ouverte, et contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'ait fait souvenir heureusement de me tourner le dos.

Aussitôt que je me suis trouvée seule, Betty est venue m'apprendre qu'on m'accordait enfin la permission de remonter à ma chambre. Elle avait ordre, m'a-t-elle dit, de m'exhorter à faire des réflexions sérieuses, parce que le temps était court; quoiqu'elle m'ait fait entendre qu'on pourrait m'accorder jusqu'à samedi.

Dans la liberté que je lui laisse de parler, elle m'a raconté que mon frère et ma sœur ont été blâmés de s'être trop emportés

avec moi ; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonstances, sur leur récit et sur celui de mon oncle, on s'est déterminé plus que jamais en faveur de M. Solmes. Il prétend lui-même que sa passion est plus vive pour moi qu'elle n'a jamais été, et que, loin d'être rebuté par mes discours, il a trouvé des charmes à m'entendre. On ne l'entend parler qu'avec extase de la bonne grâce et de l'air de dignité avec lequel je ferai les honneurs de sa maison. Betty me fait d'autres peintures aussi flatteuses, sans que je puisse juger si elles sont d'elle ou de lui. La conclusion, dit-elle avec son insolence ordinaire, est de me soumettre de bonne grâce ; ou, ce qu'elle me conseille encore plus, de faire mes conditions moi-même avec lui. Si je manque l'occasion, elle peut me répondre qu'à la place de M. Solmes elle n'en serait pas disposée à me mieux traiter ; et quelle femme au monde, m'a répété plusieurs fois cette effrontée créature, aimera mieux admirer un jeune libertin, que d'être admirée elle-même par un homme sage, et d'un caractère à l'être toujours ?

Elle ajoute qu'il faut que mon bonheur ou mon adresse aient été surprenants pour avoir trouvé le moyen de cacher mes papiers. Je dois bien m'imaginer, dit-elle, qu'elle n'ignore pas que j'ai sans cesse la plume à la main ; et comme j'apporte tous mes soins à lui en dérober la connaissance, elle n'est pas obligée de me garder le secret. Cependant elle n'aime point à nuire : elle est portée au contraire à rendre service, et l'art de concilier a toujours été son talent. Si elle me voulait autant de mal que je me le figure, peut-être ne serais-je plus chez mon père ; ce qu'elle ne dit pas néanmoins pour se faire un mérite auprès de moi ; car, au fond, il serait de mon avantage que l'affaire fût promptement terminée : elle y trouverait du moins le sien, elle et tout le monde, cela est certain. Pour finir là-dessus, vient-elle de me dire encore, elle pouvait me donner un avis : quoique mon départ ne soit pas éloigné, on pensait à m'ôter ma plume et mon encre ; et lorsque j'aurai perdu cet amusement, on verrait quel emploi un esprit aussi actif que le mien pouvait faire de son temps.

Ce discours, qu'elle a peut-être lâché au hasard, fait tant d'impression sur moi, que je vais commencer sur-le-champ à cacher en différents lieux des plumes, de l'encre et du papier. J'en mettrai même une provision dans quelque cabinet du jardin, si j'y trouve un endroit sûr. Au pis-aller, j'ai quelques crayons, qui

me servent à dessiner; et mes patrons me tiendront lieu de papier, s'il ne m'en reste pas d'autre.

J'admire effectivement le bonheur que j'ai eu de me défaire de mes écrits. On a fait une recherche des plus exactes : je m'en aperçois au désordre que je trouve dans tous mes tiroirs. Vous savez que j'aime la méthode, et que l'étendant jusqu'aux bagatelles, je retrouverais, les yeux fermés, un bout de dentelle ou de ruban. J'ai remarqué la même confusion dans mes livres, qu'ils ont étrangement déplacés, en regardant par-derrière, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n'ont pas été plus ménagés, et je vois que rien ne leur est échappé. C'est aux soins de votre amitié que j'ai l'obligation de l'inutilité de leur peine.

Ma main s'arrête, de fatigue et de pesanteur; mais le terme d'*obligation* me ranime, pour vous dire que je suis, à toutes sortes de titres, votre très *obligée* et très fidèle amie,

CL. HARLOVE.

## Lettre 76

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mercredi 5 d'avril, à 11 heures*

Je suis réduite à dérober quelques moments pour vous écrire, et à faire usage de mes provisions secrètes. On n'a pas manqué d'enlever tout ce qu'on a pu trouver de plumes et de papier dans mon appartement. C'est un récit auquel je reviendrai bientôt.

Il n'y a pas plus d'une heure que j'ai porté ma longue lettre au dépôt. J'y ai mis en même temps un billet pour M. Lovelace, où, dans la crainte que son impatience ne le porte à quelque témérité, je lui apprends en quatre lignes « que l'entrevue est passée, et que je commence à me flatter que la fermeté de mon refus fera perdre courage à M. Solmes et à ses protecteurs ».

Quoique l'excès de mes fatigues, et la nuit que j'ai passée presque entière à vous écrire, m'aient fait demeurer si longtemps au lit que je n'ai pu faire partir plus tôt ma lettre, j'espère que vous la recevrez assez tôt pour trouver le temps de me répondre ce soir, ou demain de grand matin. Ma plus vive impatience à présent, c'est de savoir si je puis compter ou non sur l'indulgence de votre mère. Vous en sentirez l'importance, si vous considérez qu'ils sont résolus de m'enlever samedi, au plus tard, pour la maison de mon oncle; et peut-être dès demain.

Avant que de passer à la nouvelle violence qui m'a fait perdre mon papier et mes plumes, il faut vous informer, en peu de mots, de quelques circonstances qui l'ont précédée.

Ma tante, qui semble n'avoir plus d'autre maison que la nôtre, aussi bien que M. Solmes et mes deux oncles, est montée chez moi au moment de mon réveil. Elle m'a dit que je ne devais pas faire difficulté d'entendre ce que M. Solmes raconte de M. Lovelace, ne fût-ce que pour m'éclaircir de plusieurs choses qui me convaincraient de la bassesse de son caractère, et qu'il ne peut jamais faire qu'un mauvais mari; que je serais libre de les expliquer à mon gré, et de les prendre, si je voulais, au désavantage de M. Solmes; mais que j'étais d'autant plus intéressée à ne les pas ignorer qu'il y en avait quelques-unes qui me regardaient personnellement.

Je lui ai répondu que ma curiosité n'était pas fort vive, parce que j'étais sûre qu'elles ne pouvaient être à mon désavantage, et que M. Lovelace n'avait aucune raison de m'attribuer l'empressement dont quelques-uns de mes amis avaient eu l'injustice de m'accuser.

Il se donnait, m'a-t-elle dit, de grands airs sur l'éclat de sa naissance, et il parlait de notre famille avec mépris; comme s'il croyait se rabaisser par une alliance avec nous. Je suis convenue que si ce reproche avait quelque fondement, c'était un indigne homme de parler mal d'une famille qui, à l'exception de la paire, n'était pas inférieure à la sienne. J'ai ajouté que cette dignité même me paraissait jeter moins d'honneur que de honte sur ceux qui n'ont point assez de mérite pour lui prêter autant d'ornement qu'ils en reçoivent d'elle; qu'à la vérité l'absurde orgueil de mon frère, qui lui faisait déclarer de toutes parts qu'il ne s'allierait jamais qu'à la haute noblesse, avait pu faire naître des doutes injurieux pour la nôtre, mais que si j'étais bien sûre que par une autre sorte d'orgueil, où je ne trouverais que de la bassesse, M. Lovelace fût capable de prendre droit d'un avantage accidentel pour nous insulter ou pour s'estimer trop, je le croirais aussi méprisable du côté du jugement qu'il pouvait l'être par ses mœurs.

Elle a pris plaisir à me répéter qu'il s'était donné souvent ces outrageantes libertés; avec l'offre de m'en fournir des preuves qui me surprendraient.

J'ai répondu que, quelque certitude qu'elle trouvât dans les preuves, haï comme il l'était de toute notre famille, qui s'emportait ouvertement contre lui dans toutes sortes de lieux, les prin-

cipes de la justice commune semblaient demander qu'on approfondît à quelle occasion il s'était rendu coupable du crime qu'on lui reprochait, et si les invectives de quelques-uns de mes amis, trop enflés de leurs richesses, qui leur faisaient peut-être mépriser tous les autres avantages, et nuire à leurs propres prétentions de noblesse pour décrier la sienne, ne l'avaient pas excité à parler d'eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu, pouvez-vous dire, Madame, que la haine ne soit pas aussi envenimée de notre côté que du sien? Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui? et quant à l'objection si souvent répétée qu'il serait un mauvais mari, croyez-vous qu'il puisse jamais traiter une femme plus mal que je l'ai été, surtout par mon frère et par ma sœur?

Ah! ma nièce, ah! chère Clary, que ce méchant homme a jeté de fortes racines dans votre cœur!

Peut-être vous trompez-vous, Madame. Mais en vérité, les pères et les mères qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées sur des points de cette nature, devraient se garder soigneusement de hasarder des choses qui puissent lui faire une loi de générosité et d'honneur de prendre parti pour l'homme qu'ils ont en aversion. Cependant, tout examiné, comme j'ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d'où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l'on exigerait que je prêtasse l'oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma nièce, vous ne sauriez prétendre qu'il y ait aucun mal à vous laisser raconter par M. Solmes ce que M. Lovelace a dit de vous. Avec quelque rigueur que vous l'ayez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grâce de l'entendre sur ce point.

Si vous croyez, Madame, qu'il soit convenable de l'entendre... Oui, chère Clary, a-t-elle interrompu vivement, très convenable.

Ce qu'il dit de moi, Madame, vous a-t-il convaincue de la bassesse de M. Lovelace?

Oui, ma chère, et que vous êtes obligée de le détester.

Eh bien, Madame, ayez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n'est pas besoin que je voie M. Solmes, lorsque le récit qu'il veut me faire sera d'un double poids dans votre bouche. Apprenez-moi, Madame, ce qu'on a osé dire de moi.

Il m'a paru que ma tante était dans le dernier embarras. Cependant, après s'être un peu remise : Fort bien, m'a-t-elle dit, je vois à quel point votre cœur est attaché. J'en suis affligée, Miss, car je vous assure qu'on y fera peu d'attention. Vous serez madame Solmes, et plus tôt que vous ne vous y attendez.

Si le consentement du cœur et le témoignage de la voix sont nécessaires au mariage, je suis sûre de n'être jamais mariée à M. Solmes; et de quel excès mes parents ne seront-ils pas responsables, s'ils emploient la force pour mettre ma main dans la sienne, et pour l'y tenir jusqu'à la fin de la cérémonie, pendant qu'évanouie d'horreur, je serai peut-être hors d'état de le sentir.

Quelle peinture romanesque me faites-vous d'un mariage forcé! D'autres vous répondraient, ma nièce, que c'est celle de votre propre obstination.

C'est à quoi je m'attendrais de la part de mon frère et de ma sœur : mais vous, Madame, je suis sûre que vous mettrez de la distinction entre l'opiniâtreté et l'antipathie.

L'antipathie supposée, ma chère, peut avoir sa source dans une opiniâtreté réelle.

Je connais mon cœur, Madame, et je souhaiterais que vous le connussiez de même.

Mais voyez du moins encore une fois M. Solmes. On vous en saura gré, et vous ferez plus que vous ne vous imaginez pour vous.

Pourquoi le voir, Madame? Prend-il plaisir à s'entendre déclarer l'aversion que j'ai pour lui? Se propose-t-il de redoubler l'animosité de mes amis contre moi? Ô ruse, ô cruelle ambition de mon frère!

Ma tante m'a jeté un regard de pitié, comme pour entrer dans le sens de mon exclamation. Cependant elle m'a répondu que mon imagination créait des monstres, que je supposais de l'animosité, du redoublement...

Leur animosité redoublera, Madame, s'ils s'offensent de me voir déclarer à M. Solmes que je le déteste pour mari.

M. Solmes, m'a-t-elle dit, mérite en vérité de la compassion. Il vous adore. Il est dans une mortelle impatience de vous revoir. Il ne vous trouve que plus charmante, depuis la manière cruelle dont vous l'avez traité. Il ne parle de vous qu'avec transport.

Difforme créature! ai-je pensé en moi-même. Lui, des transports?

Quelle doit être la cruauté de son cœur, ai-je repris, pour se faire un spectacle de tant de disgrâces auxquelles il contribue volontairement! Mais je vois, je vois, Madame, que je suis considérée ici *comme un oiseau en cage*, qu'on pique et qu'on irrite pour en faire le jouet de mon frère, de ma sœur et de M. Solmes. Ils trouvent dans mes peines le sujet d'une joie cruelle. Moi, Madame, que je voie cet homme-là? un homme incapable de pitié? Je ne le verrai pas, si je puis éviter de le voir. Non, non, je ne le verrai pas.

Quel sens votre vivacité vous fait donner à l'admiration dont M. Solmes est rempli pour vous! Tous vos emportements d'hier, tous vos mépris, n'empêchent pas qu'il ne vous trouve adorable jusque dans vos rigueurs. Je vous répons qu'il n'est pas aussi peu généreux, aussi insensible que vous le croyez. Allons, ma chère nièce, votre père et votre mère s'y attendent : il faut consentir à le voir encore une fois, il faut entendre ce qu'il doit vous dire.

Comment pourrais-je consentir, lorsque vous-même, Madame, à l'exemple de tous les autres, vous avez expliqué l'entrevue d'hier comme un encouragement pour ses prétentions? lorsque j'ai déclaré solennellement que, si je consentais à le revoir, elle pouvait être expliquée dans ce sens? et lorsque je suis déterminée au contraire à ne le jamais souffrir.

Vous auriez pu, Miss, vous dispenser de faire tomber vos réflexions sur moi. Je vois que, d'un côté comme de l'autre, je n'ai pas beaucoup de remerciements à prétendre.

Elle est sortie en courant. Je l'ai rappelée, je l'ai suivie jusqu'à l'escalier; elle a refusé de m'entendre. Le mouvement précipité qu'elle a fait pour sortir a donné occasion à celui de quelque vil espion qui nous écoutait, et dont j'ai entendu le bruit lorsqu'il s'est retiré.

À peine étais-je un peu remise de cette attaque, que l'illustre Betty est entrée : Miss, on attend l'honneur de votre compagnie dans votre parler.

Et qui, Betty? Que sais-je Miss? C'est peut-être votre sœur; peut-être votre frère. Je suis sûre qu'ils ne monteront point ici pour vous voir.

M. Solmes est-il parti?

Je le crois, Miss. Voudriez-vous qu'on le fît rappeler? m'a demandé l'insolente créature.

Je suis descendue : et qui pouvais-je trouver dans mon parloir, si ce n'était mon frère et M. Solmes, qui s'était caché derrière la porte pour n'être pas vu, tandis que mon frère m'a conduite par la main jusqu'à la première chaise? J'ai frémi, comme à la vue d'un spectre.

Il est question de vous asseoir, Clary. Et de quoi encore, mon frère? De quoi, ma sœur? il faut vous défaire, s'il vous plaît, de cet air méprisant, et prendre la peine d'écouter ce que M. Solmes va vous dire. Appelée encore pour leur servir de jouet, ai-je pensé en moi-même.

Mademoiselle, s'est hâté de dire M. Solmes, comme s'il eût craint de n'avoir pas le temps de parler, M. Lovelace fait profession d'une haine ouverte pour le mariage, et son dessein est de vous perdre d'honneur, si jamais...

Lâche délateur! ai-je interrompu d'un ton fort vif, arrachant ma main de celles de mon frère, qui la tirait insolemment pour la lui offrir; c'est vous-même qui êtes l'ennemi de mon honneur, si c'est déshonorer une âme libre que de vouloir la forcer!

La violente créature, s'est écrié mon frère. Mais vous n'êtes point encore partie, Miss (en résistant aux efforts que je faisais pour me dégager).

Que prétendez-vous donc, Monsieur, par cette affreuse violence? Vous retenir ici, Miss : et me voyant prête à lui échapper, il a passé ses bras autour de moi. Faites donc retirer M. Solmes. Pourquoi me traiter si cruellement? Qu'il ne soit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d'un frère pour une sœur qui n'a pas mérité cet indigne traitement. J'ai continué de me débattre avec tant d'ardeur, qu'étant forcé de me laisser libre, il m'a traitée de *furie*. Voyez, a-t-il dit à M. Solmes, quelle force l'opiniâtreté donne à une femme : je n'ai pu la retenir. J'avais déjà volé vers la porte, qui était demeurée ouverte; et remontant à ma chambre avec la même légèreté, je m'y suis enfermée sous la clé, tremblante en vérité et toute hors d'haleine.

Un quart d'heure après, Betty est venue frapper brusquement, en me priant à haute voix d'ouvrir, et d'un ton qui m'a causé

autant d'effroi qu'elle paraissait en avoir elle-même. J'ai ouvert. Miséricorde, m'a-t-elle dit. On n'a jamais vu de pareil tumulte (marchant de côté et d'autre, et s'éventant avec son mouchoir) : des maîtres et des maîtresses en fureur ! d'autres obstinés ! un pauvre amant qui se désespère ! des oncles enragés ! un... Ô Dieu ! Dieu ! quelle sera la fin de cette confusion ! et pourquoi, s'il vous plaît, tant de trouble ? parce qu'une jeune demoiselle peut être heureuse et ne le veut pas ; parce qu'une jeune demoiselle veut un mari et n'en veut pas. Quel désordre, dans une maison où l'on était accoutumé à vivre si tranquille !

Elle a fait durer quelque temps cette scène, sans cesser de parler à elle-même ; tandis que prenant patience sur ma chaise, et bien persuadée que sa commission ne me serait pas agréable, j'ai attendu la fin de ce beau soliloque.

Elle s'est tournée vers moi : Je dois faire ce qu'on m'ordonne, m'a-t-elle dit, et ce n'est pas ma faute. Votre colère, Miss, ne doit pas tomber sur moi. Mais il faut que j'emporte à ce moment vos plumes et votre encre.

Par l'ordre de qui ?

De votre père et de votre mère.

Qui m'assurera que cet ordre vient d'eux ? Elle allait passer dans mon cabinet. Je l'ai prévenue. Touchez à quelque chose ici, si vous l'osez. Miss Dolly est entrée à l'instant. Hélas ! oui, chère Miss, m'a dit cette tendre amie, les larmes aux yeux, il faut remettre votre plume et votre encre à Betty ou à moi.

Le faut-il, chère cousine ? Je vais donc vous les donner ; mais ce ne sera point à cette effrontée. J'ai remis mon écritoire entre ses mains. Je suis au désespoir, m'a dit la triste Miss, de ne vous apporter que des ordres fâcheux : mais votre père ne veut plus vous souffrir dans cette maison. Il a juré que demain, ou samedi au plus tard, vous serez menée chez mon oncle Antonin. On ne vous enlève vos plumes et votre encre que pour vous ôter le moyen d'en avertir personne.

Elle m'a quittée d'un air plus triste encore que son discours, chargée de mon écritoire garni, et d'un paquet de plumes qu'on avait observé dans la recherche d'hier, et qu'elle avait reçu ordre de me demander particulièrement. C'est un bonheur que n'ayant point eu besoin d'en prendre depuis, parce que j'en ai caché une douzaine d'autres en différents endroits, le paquet se soit trouvé

entier; car je ne doute pas qu'ils n'eussent pris soin de les compter.

Betty est demeurée près de moi, pour me raconter que ma mère est à présent aussi animée contre moi qu'aucun autre; que mon sort est décidé; que la violence de ma conduite ne m'a laissé aucun défenseur; que M. Solmes se mord les lèvres, murmure, et paraît, dit-elle, rouler plus d'idées dans sa tête qu'il ne lui échappe de paroles. Elle prétend néanmoins que ce cruel persécuteur a pris plaisir à me voir, quoique sûr du tourment qu'il me cause; et qu'il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chère, que cet homme soit un vrai sauvage?

Elle dit que mon oncle Harlove a déclaré qu'il m'abandonnait; qu'il prend pitié de M. Solmes, mais qu'il lui recommande néanmoins de ne pas se ressentir un jour de mon mépris; que mon oncle Antonin est d'avis, au contraire, que je dois en porter la peine; que pour elle, qui appartient aussi à la famille, elle ne me cache pas qu'elle serait volontiers de la même opinion.

Comme il ne me reste point d'autre voie que la sienne pour être informée de leurs discours et de leurs desseins, j'ai quelquefois une patience que je n'aurais pas dans d'autres temps pour ses effronteries. Dans le fond, il semble que mon frère et ma sœur l'admettent à tous leurs conseils.

Miss Hervey est remontée, à ce moment, pour me demander une provision d'encre qu'ils se sont souvenus d'avoir remarquée dans mon cabinet. Je n'ai pas hésité à la donner. Moins ils me soupçonneront de pouvoir écrire, plus j'espère qu'ils auront de penchant à m'accorder quelque délai.

Vous voyez, ma chère, quelle est à présent ma situation. Tout mon espoir, toute ma confiance est dans la faveur de votre mère. Si je perds cette ressource, j'ignore ce que je puis devenir : et qui sait, de moments en moments, à quoi votre malheureuse amie doit s'attendre?

## Lettre 77

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mercredi, à 4 heures après-midi*

Je reviens du dépôt, où j'ai porté la lettre que je venais de finir, avec celle de M. Lovelace que je ne vous avais point envoyée. J'ai été surprise d'y trouver encore ma lettre précédente. Ainsi, vous les recevrez toutes deux à la fois.

Il me reste néanmoins quelque inquiétude sur le retardement de celle que vous devriez avoir reçue. Mais je conçois que votre messenger n'est pas toujours libre. Je ne laisserai pas de porter tout ce que j'écrirai aussitôt que chaque lettre sera finie. La prudence ne me permet pas, à présent, de garder le moindre papier autour de moi. Je suis même obligée de m'enfermer pour écrire, dans la crainte d'être surprise, depuis qu'on ne me croit plus d'encre et de plumes.

J'ai trouvé une nouvelle lettre de ce diligent et officieux personnage. Elle me confirme qu'il ne se passe rien dans cette maison dont il ne soit informé sur-le-champ, car elle doit avoir été écrite avant qu'il ait pu recevoir mon dernier billet, et déposée apparemment lorsqu'on est venu le prendre : cependant il me félicite sur la fermeté que j'ai marquée, dans cette occasion, avec M. Solmes et mon oncle.

Il m'assure néanmoins « qu'ils sont plus déterminés que jamais à l'emporter sur moi. Il me fait des compliments de la part

de tous ses proches. Leur plus ardente envie, dit-il, est de me voir dans leur famille. Il me presse de quitter cette maison, tandis que j'en ai le pouvoir. Il me demande encore la permission d'envoyer le carrosse de son oncle, à six chevaux, pour attendre mes ordres à la barrière qui mène au taillis ».

Il répète « que les articles dépendront de ma volonté. Milord M... et ses deux tantes se rendront garants de son honneur et de sa droiture. Mais si je ne souhaite pas de choisir pour asile la maison de l'une ou de l'autre de ses tantes, ni de le rendre le plus heureux des hommes aussitôt qu'il le désire, il me propose de me retirer dans ma propre terre, et d'y accepter la garde et la protection de Milord M..., jusqu'à l'arrivée de M. Morden. Il sait le moyen, dit-il, de m'y établir avec autant de facilité que d'honneur. À la première invitation de ma part, elle sera remplie de toutes ses parentes. Madame Norton et Miss Howe ne se feront pas presser, apparemment, pour y venir passer quelque temps avec moi. Plus d'obstacle alors, ni de prétexte aux chicanes : et si c'est mon intention, il ne m'y rendra pas la moindre visite; il ne parlera point de mariage, que la paix ne soit rétablie, qu'il n'ait employé toutes les méthodes que je lui prescrirai pour se réconcilier avec mes amis, que mon cousin ne soit arrivé, qu'on n'ait dressé des articles auxquels M. Morden ait donné son approbation, et que je ne sois satisfaite des preuves que j'aurai reçues de sa réformation ».

À l'égard de la répugnance qu'une personne de mon caractère peut sentir à quitter la maison paternelle, il observe (et je crois son observation trop vraie) « que le traitement que j'essuie est dans la bouche de tout le monde. Cependant il m'assure que la voix publique est en ma faveur. Mes amis eux-mêmes, dit-il, s'attendent que je me ferai justice; sans quoi, quel motif auraient-ils pour me tenir dans une espèce de prison? Il prétend que, traitée comme je le suis, l'indépendance à laquelle j'ai droit est une raison qui suffit pour justifier le changement de ma demeure, si c'est le parti auquel je veux m'attacher, ou le désir de prendre possession de ma terre, si je veux me borner à ce prétexte; que si j'avais quelque tache à redouter, la conduite de mes parents l'aurait déjà jetée sur moi; que mon honneur ne saurait m'intéresser plus que lui-même et tous les siens, puisqu'il a l'espérance de me voir à lui pour jamais; et s'il est question, dit-il,

de suppléer à la perte de ma propre famille, il croit penser avec raison qu'il y en a peu d'aussi propre que la sienne à cette espèce de dédommagement, par quelque voie que je lui fasse l'honneur d'accepter sa protection et ses services ».

Mais il proteste « qu'à toutes sortes de risques, il empêchera que je ne sois menée chez mon oncle, parce qu'il est sûr de me perdre sans ressource, si j'entre une fois dans cette redoutable maison. Il m'apprend que mon frère, ma sœur et M. Solmes doivent s'y trouver pour me recevoir; que mon père et ma mère n'en approcheront pas avant la célébration; mais qu'ensuite ils paraîtront tous deux, dans l'espérance de me réconcilier avec mon odieux mari, en me représentant les lois sacrées d'un double devoir ».

Hélas! ma chère, avec quelle violence suis-je poussée entre deux extrémités cruelles! Cependant ce dernier avis n'a que trop de vraisemblance. Chaque pas qui se fait ici semble tendre à ce but! et ne me l'a-t-on pas presque ouvertement déclaré?

Il avoue « que sur des intelligences dont il connaît la certitude, il a déjà pris toutes ses mesures; mais que, par considération pour moi (car je dois supposer, dit-il, que ses ressentiments n'ont pas d'autre frein), il désire si vivement d'éviter les voies extrêmes, qu'il a souffert qu'une personne peu suspecte, et qui feindra de ne le pas connaître, découvre à mes parents quelles sont ses résolutions, s'ils persistent dans les desseins de me conduire malgré moi chez mon oncle. Son espérance, dit-il, est que la crainte de quelque événement tragique pourra leur faire changer de mesures; quoique en supposant qu'elle ne produise pas cet effet, il s'expose, par un avis de cette conséquence, au risque de voir redoubler leur garde ».

N'êtes-vous pas surprise, ma chère, de la hardiesse et de la résolution de cet homme-là?

« Il me demande quelques lignes de réponse avant la nuit, ou demain au matin. S'il ne reçoit pas cette faveur, il en conclura que je suis gardée plus étroitement et qu'il n'a pas un moment à perdre pour agir dans cette supposition. »

Vous verrez par cet extrait, comme par sa lettre précédente, qui est à peu près dans le même langage, combien il tire d'avantage de ma situation, dans ses offres, dans ses déclarations et

même dans ses menaces. Aussi me garderais-je bien de les souffrir sans une si forte raison.

Il faut, après tout, que je me détermine promptement à quelque chose, si je ne veux pas me trouver bientôt dans l'impossibilité de me secourir moi-même. Mais je veux vous envoyer sa lettre sous l'enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ses propositions et de ses intelligences. Je me serais épargné la peine d'en faire un extrait, si cette pensée m'était venue plus tôt, et si j'avais fait réflexion aussi qu'il ne doit plus me rester d'écrit entre les mains. Je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoique je sois fort embarrassée pour y répondre. Me jeter sous la protection de sa famille est une démarche dont je ne soutiens pas l'idée... Mais je n'examinerai pas sérieusement ses propositions sans avoir reçu de vous un autre éclaircissement, dont le délai coûte beaucoup à mon impatience. Il est certain que de la bonté de votre mère dépendent les seules espérances auxquelles je puisse m'attacher par choix. Je ne vois aucune protection qui puisse me faire plus d'honneur que la sienne, d'autant plus que ma fuite alors ne serait point une brèche irréparable, et que je pourrais retourner chez mon père à des conditions qui me délivreront de Solmes, sans m'affranchir de l'autorité paternelle. Je ne pense point à l'indépendance : ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mère; et quand je serais forcée d'user de mon droit, je ne voudrais jamais l'étendre plus loin que mon frère, qui jouit du sien dans la terre qu'on lui a léguée, sans y trouver d'opposition. Dieu me préserve de me croire jamais dégagée du joug de la nature, quelque droit que je puisse tirer du testament de mon grand-père! En me laissant sa terre, comme une récompense de ma soumission et de mon respect, il n'a pas eu dessein de m'élever au-dessus de mon devoir; et cette réflexion, qu'on m'a représentée avec justice, me fera toujours craindre de ne pas répondre à ses intentions. Hélas! si mes amis connaissaient le fond de mon cœur! S'ils en avaient du moins l'opinion qu'ils ont toujours eue! Car je le répète encore, s'il ne me trompe pas moi-même, il n'est pas changé, quoique celui de mes amis le soit beaucoup.

Que votre mère vous permette seulement de m'envoyer son carrosse, ou une chaise, au même lieu où M. Lovelace propose de faire venir celui de son oncle. Dans mes terreurs continuelles,

je ne balancerais pas un moment à me déterminer. Vous me placeriez, comme je vous l'ai déjà dit, où vous le jugeriez à propos : dans une cabane, dans un grenier, déguisée en servante ; ou sous le nom, si vous voulez, de la sœur d'un de vos gens. Ainsi, j'évitais d'un côté M. Solmes, et de l'autre, le chagrin de chercher un refuge dans une famille qui est en guerre contre la mienne. Je serais contente de mon sort ! Si votre mère me refuse, quel asile, quelle espérance me reste-t-il au monde ! Très chère Miss Howe, secourez de vos conseils une malheureuse amie.

J'avais quitté la plume. L'excès de mon inquiétude me faisait craindre de m'abandonner à mes propres réflexions. J'étais descendue au jardin pour essayer de rendre un peu de calme à mon esprit en changeant la scène. À peine avais-je fait un tour dans l'allée des noisetiers, que Betty est venue à moi : Prenez garde, Miss ! voici votre père, voici votre oncle Antonin, votre frère et votre sœur, qui se promènent à vingt pas de vous ; et votre père m'ordonne de voir où vous êtes, dans la crainte qu'il a de vous rencontrer.

Je me suis jetée dans une allée de traverse ; et voyant paraître ma sœur, je n'ai eu que le temps de me retirer derrière une charmille pour attendre qu'ils fussent passés. Il me semble que ma mère n'est pas en bonne santé. Ma mère garde sa chambre. S'il arrivait qu'elle se trouvât plus mal, ce serait un surcroît de malheur pour moi, dans l'idée que tous ces troubles auraient fait trop d'impression sur son cœur.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma chère, quelles ont été mes agitations, derrière cette charmille, en voyant passer mon père si près de moi. J'ai pris plaisir à le regarder au travers des branches ; mais j'ai tremblé comme une feuille lorsque je lui ai entendu prononcer ces terribles paroles : « Mon fils, et vous, Bella, et vous mon frère, je vous abandonne entièrement la conclusion de cette affaire. » Je ne puis douter qu'il ne fût question de moi. Cependant, pourquoi me suis-je sentie si touchée, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis abandonnée à leur cruauté ?

Pendant que mon père était au jardin, j'ai fait présenter mes respects à ma mère, et demander l'état de sa santé par Chorey, que le hasard m'a fait rencontrer sur l'escalier ; car, à l'exception de ma géôlière, aucun des domestiques n'ose se trouver sur mon

passage. J'ai reçu une réponse si mortifiante que, sans regretter mon inquiétude pour une santé si chère, je me suis repentie du moins de mon message. « Qu'elle se dispense de cette curiosité pour des désordres dont elle est la cause. Je ne veux recevoir d'elle aucun compliment. »

Ce langage est bien dur, ma chère ! vous conviendrez qu'il est bien dur.

Cependant j'ai le plaisir d'apprendre que ma mère est déjà mieux. C'était un accès de colique, à laquelle vous savez qu'elle est sujette, et dont on la croit délivrée. Plaise au Ciel qu'elle le soit ! car on rejette sur moi tout ce qui arrive de mal dans cette maison.

Une si bonne nouvelle méritait de ne pas être accompagnée d'une circonstance fort désagréable : Betty m'a déclaré qu'elle avait ordre de me faire savoir que mes promenades au jardin et mes visites à ma volière deviennent suspectes, et que si je demeure ici jusqu'à samedi ou lundi, elles me seront interdites. Peut-être n'a-t-on dessein que de me faire trouver moins de répugnance à me rendre chez mon oncle. On a dit aussi à Betty que si je me plaignais de ces ordres, et de n'avoir plus la liberté d'écrire, elle pouvait me répondre « que la lecture m'était plus convenable que l'écriture ; que l'une pouvait m'instruire de mon devoir, au lieu que l'autre n'avait servi qu'à m'endurcir dans l'obstination ; que mes ouvrages de main me seraient plus utiles que ces promenades si fréquentes, qu'on me voyait faire de toutes sortes de temps ».

Ainsi, ma chère, si je ne me hâte pas de prendre une résolution, je me trouverai dans l'impuissance absolue d'éviter le malheur qui me menace, et je perdrai la consolation de vous communiquer mes peines.

*Mercredi au soir*

Tout est en désordre dans la maison. Betty fait l'office d'espion, dedans et dehors. On dresse quelque machine, sans que je puisse m'imaginer ce qui se passe. Je suis déjà presque aussi mal de corps que d'esprit. Réellement, je me sens le cœur fort abattu.

Je veux descendre, quoiqu'il soit presque nuit, sous prétexte de me remettre en prenant un peu l'air. Il est impossible à présent que vous n'ayez pas reçu mes deux dernières lettres. Je porterai celle-ci au dépôt, si je le puis; avec celle de M. Lovelace, que je vais mettre sous la même enveloppe, de peur qu'on ne recommence les recherches.

Mon Dieu, que vais-je devenir! Tout le monde est dans un mouvement étrange! J'entends fermer brusquement les portes. On ne fait que passer d'un appartement à l'autre. Betty, avec son air effrayé, est montée deux fois dans l'espace d'une demi-heure. Elle m'a regardée en silence, comme si j'étais menacée de quelque violence extraordinaire. Chorey l'a rappelée la seconde fois avec précipitation. Ses regards et ses gestes étaient encore plus expressifs en me quittant. Peut-être n'est-il question de rien qui mérite mes craintes... J'entends revenir Betty, avec ses exclamations et ses soupirs affectés.

L'insolente fille n'a pas cessé de me tenir un langage obscur. Elle refuse de s'expliquer. « Supposons, m'a-t-elle dit, que cette jolie aventure finisse par le meurtre : je me repentirais toute ma vie de mon opposition, autant qu'elle en peut juger. Des parents ne souffrent point qu'on leur enlève leurs enfants avec cette impudence; et il ne convient pas qu'ils le souffrent. Le coup pourra retomber sur moi lorsque je m'y attendrai le moins. »

Voilà ce que j'ai tiré de plus clair d'une misérable qui se fait une joie de varier mon supplice. Peut-être sont-ils dans les premières alarmes de l'information que M. Lovelace leur a fait donner secrètement, par son vil espion sans doute, du dessein où il est d'empêcher que je ne sois menée chez mon oncle. Si cette conjecture est juste, quel doit être en effet leur ressentiment! Mais moi! comment je suis poussée! *ballottée*, au gré de l'emportement, de la témérité, de l'injustice, et de toutes les passions d'autrui, lorsque mon aversion est égale pour les procédés de l'un et de l'autre parti! Une correspondance clandestine, dans laquelle je me suis trouvée engagée malgré moi, est devenue la source de cent mesures indiscretes sur lesquelles je n'ai pas été consultée; et malheureusement, je ne suis pas libre aujourd'hui de choisir, quoique ma ruine (car dois-je nommer autrement la

perte de ma réputation!) puisse être la conséquence terrible d'une fausse démarche. Ah! chère Miss Howe! quel sort est le mien!

Si je ne trouve pas le moyen de porter cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, pour tard qu'il est, j'y ajouterai les nouveaux événements, suivant l'occasion.

CL. HARLOVE

*Les deux lignes suivantes furent écrites au-dessous de l'adresse, dans la volière, avec un crayon.*

Mes deux lettres encore ici! Quelle est ma surprise! Je me flatte que vous êtes en bonne santé. Je me flatte que tout est bien entre votre mère et vous.

## Lettre 78

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Jeudi matin, 6 d'avril*

J'ai reçu vos trois lettres. Je brûlais d'apprendre le succès de l'entrevue, et jamais doute plus intéressant n'a causé de plus vive impatience.

Dans la malheureuse situation de ma chère amie, c'est un devoir pour moi d'éclaircir tout ce qui a, de ma part, le moindre air de négligence ou de relâchement. J'avais envoyé Robert hier de grand matin, dans l'espérance qu'il trouverait quelque chose au dépôt. Il s'arrêta inutilement autour du lieu jusqu'à dix heures. Ensuite, étant chargé d'une lettre de ma mère pour M. Hunt, auquel il devait la remettre en main propre, avec ordre d'apporter sur-le-champ la réponse, il ne put se dispenser d'exécuter sa commission. M. Hunt ne rentre jamais chez lui qu'à trois heures, et la distance est considérable du château d'Harlove à sa maison. Robert, avec toute sa diligence, revint si tard qu'il était impossible de le renvoyer. Je lui donnai ordre seulement de partir ce matin à la pointe du jour; et s'il trouvait quelque lettre, de me l'apporter à toutes brides.

L'impatience m'a fait passer une fort mauvaise nuit. Je suis demeurée au lit plus longtemps qu'à l'ordinaire, et je ne faisais qu'en sortir, lorsque Robert m'a remis vos trois lettres. On commençait à m'habiller. J'ai tout interrompu; et quoique assez

longues, je les ai lues d'un bout à l'autre, en m'arrêtant souvent néanmoins pour m'emporter à haute voix contre les enragés à qui vous êtes livrée.

Que mon cœur les méprise ! Quelle bassesse dans le dessein d'encourager Solmes par une entrevue pour laquelle ils avaient extorqué votre consentement ! Je suis fâchée, extrêmement fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette mollesse à son propre jugement ! Ne pas rougir même de se rendre l'instrument de la malignité des autres ! Mais voilà le monde. Je les reconnais si bien ! Je ne reconnais pas moins ma mère. Après sa fille, il n'y a personne qui ait plus de part que vous à son estime ; cependant tout se réduit à dire : Nancy, n'avons-nous pas assez de nos propres affaires ? Pourquoi nous mêler de celles d'autrui ?

D'autrui ! que ce mot est odieux pour moi lorsqu'il est question de l'amitié, et d'accorder une protection qui peut être si importante pour une amie, sans qu'il y ait rien d'essentiel à redouter pour soi-même !

Je suis charmée néanmoins de votre courage. Je n'en attendais pas tant de vous ; ni eux, j'en suis sûre : et peut-être n'en auriez-vous pas tant trouvé dans vous-même, si l'avis de Lovelace, sur le quartier destiné à la *nourrice*, n'avait un peu servi à l'exciter. Je ne m'étonne point que le misérable n'en ait que plus d'amour pour vous. Quel honneur d'être le mari d'une telle femme ! Le mariage, après tout, le rendra votre égal. Cet homme-là, comme vous dites, doit être un vrai sauvage. Cependant sa persévérance le rend moins blâmable que ceux de votre famille pour lesquels vous avez le plus de respect.

Il est heureux pour moi, comme je l'ai répété souvent, de n'être point exposée à des épreuves de cette nature. Il y aurait longtemps, peut-être, que j'aurais suivi le conseil de votre cousine ! Mais c'est une corde que je n'ose toucher. J'aimerai toujours cette excellente fille pour la tendresse qu'elle vous a marquée.

Je ne sais que vous dire de Lovelace, ni que penser de ses promesses et de ses propositions. Il est certain que toute sa famille a pour vous les sentiments d'une haute estime. Les dames jouissent d'une réputation sans tache. Milord M..., autant qu'on peut le dire des hommes et des *pairs*, est un homme d'honneur. À toute autre que vous, je ne ferais pas difficulté de donner des

conseils. Mais on a de vous une opinion si relevée! Votre mérite est d'un éclat si singulier! Quitter la maison de votre père, et vous jeter sous la protection d'une famille, honorable à la vérité, mais dans laquelle il se trouve un homme, dont on peut penser que les qualités extraordinaires, les vues et les déclarations ont engagé votre plus forte estime! Il me semble que je vous conseillerais plus volontiers de vous rendre secrètement à Londres, et de ne laisser savoir où vous êtes ni à lui, ni à d'autres qu'à moi, jusqu'au retour de M. Morden.

À l'égard d'une nouvelle prison chez votre oncle, il n'y faut pas penser, si vous pouvez vous en garantir. Il ne faut pas mollir non plus en faveur de Solmes; c'est ce qu'il y a de plus certain : non seulement parce qu'il en est indigne, mais encore parce que vous avez déclaré si ouvertement votre aversion pour lui qu'elle fait aujourd'hui l'entretien de tout le monde, comme le goût qu'on vous suppose pour l'autre. Ainsi, votre réputation, et la crainte des malheurs qui peuvent arriver, vous obligent de choisir entre Lovelace et le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire savoir. J'espère que nous aurons le temps de prendre de justes mesures pour votre départ, et pour vous procurer un logement qui vous convienne. Il vous sera aisé, pour gagner du temps, de pallier un peu, et d'entrer dans quelque espèce de composition, si vous ne trouvez pas d'autre voie. Poussée comme vous l'êtes, il serait bien étrange que vous ne fussiez pas obligée de rabattre un peu de vos admirables délicatesses.

Vous n'aurez que trop reconnu, par tout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réussi auprès de ma mère. J'en suis confuse, j'en suis extrêmement mortifiée, et je vous avoue que rien n'est si contraire à mon attente. Nous avons eu là-dessus des discussions fort vives. Mais outre le misérable argument *de ne pas s'embarasser des affaires d'autrui*, elle prétend que votre devoir est d'obéir. « Telle a toujours été son opinion, dit-elle, sur le devoir des filles : elle s'est gouvernée elle-même par cette règle; mon père fut d'abord le choix de sa famille plus que le sien. » Voilà ce qu'elle fait valoir sans cesse en faveur de son Hickman, comme dans le cas de Solmes. Je ne dois pas douter, puisque ma mère le dit, que sa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. Mais j'ai une raison de plus pour le croire; et vous la saurez, quoiqu'il ne

me convienne pas trop de vous l'apprendre : c'est que ce mariage, auquel je dois néanmoins l'existence, n'a pas été aussi heureux qu'on peut l'espérer, lorsqu'en se mariant on se préfère de part et d'autre à tout le reste du monde.

Je connais quelqu'un qui ne se trouvera pas mieux, je vous assure, de cette double politique de ma mère ! Puisqu'elle se croit obligée de lui rapporter si soigneusement toutes ses vues, il est juste qu'il souffre de la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avais si fort à cœur.

Examinez, ma chère, en quoi votre fidèle amie peut vous servir. Si vous y consentez, je proteste que je suis prête à partir secrètement avec vous. Nous aurons le plaisir de vivre et de mourir ensemble. Pensez-y. Tirez parti de cette ouverture, et donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt... Eh ! que m'importe le déjeuner, au milieu des chères idées dont je suis remplie !

J'ai toujours entendu dire que pour vivre caché, Londres est le plus sûr endroit de l'univers. Au reste, il n'est rien sorti de ma plume que je ne sois résolue d'exécuter au premier avis. Les femmes aiment à s'engager quelquefois dans la chevalerie errante, comme elles se font honneur d'y exciter les hommes ; mais ici, ce que je propose n'a rien à quoi l'on puisse donner cette couleur. C'est me mettre en état de faire mon devoir, qui est de servir et de consoler une chère et digne amie dans des infortunes qu'elle n'a pas méritées. C'est m'ennoblir, si vous me faites cette grâce, en devenant votre compagne dans l'affliction.

J'engagerais ma vie que nous ne serons pas un mois à Londres sans voir tous les obstacles surmontés ; avec l'avantage de n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes.

Je répéterai ce que je crois vous avoir dit plus d'une fois : les auteurs de vos persécutions n'auraient jamais eu la hardiesse de former contre vous leurs systèmes intéressés, s'ils ne s'étaient fiés à l'opinion qu'ils ont de votre douceur. À présent qu'ils ont été trop loin, et qu'ils ont engagé la *vieille autorité* (vous me gronderez tant qu'il vous plaira), et l'un et les autres sont dans un embarras égal pour reculer honnêtement. Lorsque vous serez hors de leurs atteintes, et qu'ils apprendront que je suis avec

vous, vous verrez avec quelle confusion ils retireront leurs odieuses cornes.

Cependant je regrette que vous n'ayez pas écrit à M. Morden aussitôt qu'ils ont commencé à vous maltraiter.

Avec quelle impatience je vais attendre s'ils entreprendront de vous conduire chez votre oncle ! Je me souviens que l'intendant congédié de Milord M... donnait à Lovelace six ou sept compagnons, aussi méchants que lui-même, dont le canton se réjouissait toujours d'être délivré. On m'assure qu'il a cette honnête bande actuellement autour de lui. Comptez qu'il ne vous laissera pas mener paisiblement chez votre oncle. À qui vous imaginez-vous que vous appartiendrez, s'il a le bonheur de vous enlever à vos tyrans ? Je tremble pour vous de la seule supposition d'un combat dont je prévois les suites. Il faut songer qu'il croit se devoir une vengeance : et c'est ce qui redouble mon chagrin de n'avoir pu obtenir de ma mère la protection que je lui ai demandée si instamment pour vous.

Je fais réflexion qu'elle ne déjeunera pas sans moi. Une querelle a quelquefois ses utilités. Cependant trop et trop peu d'affection sont deux excès qui me déplaisent.

Nous venons d'avoir un nouveau démêlé. En vérité, ma chère, elle est d'une... d'une... de quoi dirai-je honnêtement ? *d'une difficulté extrême à persuader*. Vous devez être bien contente d'un terme si doux.

Comment se nommait cet ancien Grec, de qui l'on disait qu'il gouvernait Athènes, qu'il était gouverné par sa femme, et que sa femme l'était par son fils ? Ce n'a pas été la faute de maman (vous savez que c'est à vous que j'écris) si elle ne gouvernait pas mon père. Pour moi, je ne suis qu'une fille : cependant, lorsque je me suis mis dans la tête de l'emporter sur quelque point, je n'aurais pas cru mon pouvoir aussi borné que je viens de l'éprouver.

Adieu, ma très chère amie ! Nous verrons arriver des temps plus heureux. Ils ne sont pas éloignés. Des cordes si tendues ne peuvent se soutenir longtemps au même point. Il faut qu'elles rompent ou qu'elles se relâchent ; dans l'une ou l'autre supposition, la certitude est préférable à l'état opposé.

Je n'ajoute qu'un mot :

Ma conscience me dit que vous devez choisir entre ces deux alternatives : ou de consentir à nous rendre toutes deux secrètement à Londres, et dans ce cas, je me charge de la voiture, et de vous prendre au même lieu que M. Lovelace vous propose pour le carrosse de son oncle ; ou de vous mettre sous la protection de Milord M... et des dames de sa famille.

Vous avez, à la vérité, un troisième parti, en vous supposant absolument déterminée contre Solmes : c'est de joindre Lovelace, et de vous marier sur-le-champ.

Quel que soit votre choix, vous aurez cette excuse, aux yeux du public et à vos propres yeux, que depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous serez conduite avec uniformité sur le même principe, qui est de choisir le moindre mal dans l'espérance d'en éviter un plus grand.

Adieu ! Que le Ciel inspire à ma chère Clarisse ce qui est le plus digne d'elle ! C'est la prière enflammée de sa fidèle,

ANNE HOWE.

## Lettre 79

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi 6 d'avril*

Je ne puis vous marquer assez de reconnaissance, ma très chère amie, pour le soin que vous avez pris de m'expliquer, avec tant d'affection, ce qui vous empêcha hier de recevoir mes lettres, et pour la généreuse protection que vous m'auriez procurée si votre mère s'était laissé fléchir par vos instances.

Cette protection, sans doute, était ce que j'avais de plus heureux à souhaiter. Mais je reconnais que mes désirs, excités d'abord par votre tendresse, étaient moins soutenus par aucune espérance raisonnable que par le désespoir même de trouver d'autres ressources. En effet, pourquoi s'embarrasserait-on des affaires d'autrui lorsqu'on peut l'éviter?

Ma seule consolation, comme je ne cesse pas de le répéter, c'est qu'on ne peut m'accuser d'être tombée dans l'infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avais mérité ce reproche, je n'aurais pas la hardiesse de lever les yeux pour implorer du secours ou de la protection. Cependant, l'innocence ne donne droit à personne d'exiger pour soi-même ou pour autrui des bienfaits qui ne sont pas dus, ni de se plaindre lorsqu'ils sont refusés. À plus forte raison ne devez-vous pas être offensée qu'une mère aussi prudente que la vôtre ne juge point à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le désirez. Si

ma propre tante est capable de m'abandonner, et contre son jugement, comme je crois pouvoir le dire; si mon père, et ma mère, et mes oncles, qui m'aimaient autrefois si tendrement, ne font pas difficulté de s'unir contre moi, puis-je ou dois-je attendre la protection de votre mère pour résister à leurs volontés?

En vérité, ma tendre et fidèle amie, si vous permettez que je parle du ton le plus sérieux, je crains que pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour nos fautes communes, le Ciel ne m'ait destinée à devenir une très malheureuse créature; assez malheureuse pour être un exemple de sa justice : car, ne voyez-vous pas comment les vagues de l'affliction roulent sur ma tête, avec une violence irrésistible?

Jusqu'à ces derniers temps d'agitation, nous avions tous été trop heureux. Nous ne connaissions pas d'autres traverses ni d'autres chagrins que ceux dont tous les hommes portent la source en eux-mêmes, dans l'inquiétude naturelle de leurs désirs. Nos richesses, aussitôt entassées qu'acquises, formaient autour de nous comme un rempart, qui semblait nous rendre inaccessibles aux traits de l'adversité. Je faisais l'orgueil de mes amis; j'en ressentais moi-même de celui que je paraissais leur inspirer; et *m'étant glorifiée dans mes propres avantages*, qui sait ce que la justice du Ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne sommes pas hors des atteintes de l'infortune, et pour nous faire établir notre confiance sur de meilleurs fondements que notre présomption?

Votre partielle amitié vous portera toujours à me croire exempte de ce qu'on appelle fautes capitales et volontaires. Mais hélas! mes disgrâces commencent à m'humilier assez pour me faire tourner les yeux vers le fond de mon cœur : et qu'ai-je la confusion d'y découvrir? croyez-moi, ma chère amie, plus de vanité, plus d'orgueil secret que je n'en aurais cru cacher dans cet abîme ignoré.

Si je suis choisie pour faire ma propre punition et celle d'une famille dont on me nommait l'ornement, demandez pour moi, ma chère, que je ne sois pas abandonnée tout à fait à moi-même, et qu'il me reste la force de soutenir mon caractère, en évitant du moins de me rendre coupable par ma faute et contre mes lumières. Que les dispositions de la Providence aient leur accom-

plissement dans tout le reste. Je suivrai, sans impatience et sans regret, le mouvement que je recevrai d'elle. Nous ne vivrons pas toujours : fasse le Ciel, seulement, que ma dernière scène soit heureuse!

Mais je ne veux pas vous communiquer ma tristesse par des réflexions si sombres. Elles doivent se renfermer dans moi-même. Le temps ne manque point à mon esprit pour s'en occuper, ni l'espace pour les contenir. Aussi n'a-t-il pas d'autre objet qui le remplisse. Mes peines sont trop aiguës pour être d'une longue durée. La crise approche. Vous me donnez l'espérance d'un meilleur temps. Je veux l'espérer.

Cependant que puis-je me promettre du plus heureux avenir? poussée comme je suis, mon caractère si rabaissé, si avili, que dans les plus favorables suppositions je ne pourrais sans honte lever la tête et montrer mon visage au public! et tout par l'instigation d'un frère intéressé et d'une sœur jalouse!

Arrêtons. Appelons la réflexion au secours. Ces cuisants retours sur moi-même ou sur autrui ne viennent-ils pas de l'orgueil secret que je viens de censurer? Déjà si impatiente! j'étais si résignée à ce moment, si disposée à souffrir sans murmure! J'en conviens. Mais il est difficile, extrêmement difficile, de soumettre un cœur plein d'amertume, une âme aigrie par la dureté et l'injustice; surtout dans les plus rudes instants de l'épreuve! Ô frère cruel!... Mais quoi! mon cœur se soulève encore? Je veux quitter une plume que je suis si peu capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me ferait perdre le fruit de mes peines, si elles me sont envoyées pour ma correction, et qui pourrait m'entraîner dans des erreurs plus dignes encore de quelque autre châtement.

Je reprends un sujet dont je ne puis m'écarter longtemps; rappelée surtout, comme je le suis, par les trois alternatives qui font la conclusion de votre dernière lettre.

Au premier de vos trois points, c'est-à-dire à la proposition de me rendre à Londres, je réponds que l'offre dont elle est accompagnée me cause une parfaite épouvante. Assurément, ma chère, dans la situation où vous êtes, heureuse, traitée avec tant d'indulgence par une mère qui vous aime, vous ne pouvez me faire sérieusement cette ouverture. Je ne serais qu'une misérable si j'y

pouvais prêter l'oreille un instant. Moi, devenir l'occasion du malheur d'une telle mère, et prendre le chemin infaillible d'abréger ses jours? Vous ennoblir, mon cher amour! Ah! qu'une entreprise de cette nature, publique dans sa témérité, douteuse dans ses motifs, quand ils paraîtraient excusables aux yeux de ceux qui les connaîtraient aussi bien que moi, serait propre au contraire à vous ravalier! Mais je ne veux pas m'arrêter un moment à cette idée. Passons, passons pour votre propre honneur.

À l'égard de votre seconde alternative, qui est de me mettre sous la protection de Milord M... et des dames de sa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que, sans pouvoir me déguiser à moi-même qu'au tribunal du public ce serait me mettre en effet sous celle de M. Lovelace, je ne laisse pas de penser que je m'y déterminerais plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il ne me restait pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vu que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre et honnête pour m'établir dans ma maison. Il ajoute qu'il la remplira bientôt de dames de sa famille, sur une invitation néanmoins à laquelle je serai obligée pour m'attirer l'honneur de leur visite. C'est une proposition que je trouve fort inconsidérée, et sur laquelle je ne puis guère m'expliquer avec lui. Ne serait-ce pas m'établir tête levée dans l'indépendance? Si je me laissais persuader par ses flatteuses expressions, sans jeter la vue plus loin, considérez dans combien d'actions violentes ce seul conseil serait capable de m'engager : quel moyen de me mettre en possession de ma terre, si ce n'est par les voies ordinaires de la justice, qui ne manqueraient pas de traîner en longueur, quand je serais plus disposée à les employer que je ne le serai jamais; ou par la force ouverte, c'est-à-dire en chassant à coups d'épée le concierge et plusieurs personnes de confiance, que mon père y entretient pour le soin des jardins, de l'édifice, des meubles, et qui ont reçu depuis peu, je le sais, de bonnes instructions de mon frère? Votre troisième alternative, de joindre Lovelace, et de me marier sur-le-champ... un homme dont les mœurs sont bien éloignées de me plaire... une démarche après laquelle je ne puis conserver la moindre espérance de réconciliation avec ma famille... et contre laquelle mille objections s'élèvent dans mon esprit... c'est à quoi il ne faut pas penser.

Ce qui me révolte le moins, après la plus sérieuse délibération, c'est de me rendre à Londres. Mais je renoncerais à toute espérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le proposez témérairement. Si je pouvais arriver sûrement à Londres et trouver une retraite décente, il me semble que je demeurerais indépendante de M. Lovelace, et libre de traiter avec mes amis; ou, s'ils rejetaient mes propositions, j'attendrais tranquillement l'arrivée de M. Morden. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteraient alors l'offre que je fais de me réduire au célibat; et lorsqu'ils me la verraient renouveler si librement, ils seraient convaincus du moins que je la faisais de bonne foi. En vérité, ma chère, je l'exécuterais fidèlement; quoique dans vos accès de plaisanterie, vous paraissiez persuadée qu'il m'en coûterait beaucoup.

Si vous avez pu m'assurer d'une voiture pour deux, peut-être ne vous sera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi seule. Mais croyez-vous le pouvoir, sans vous mettre mal avec votre mère, ou elle avec ma famille? Un carrosse, une chaise, un fourgon, un cheval; n'importe, pourvu que vous ne paraissiez pas. Seulement, si c'était l'un des deux derniers, je m'imagine que je dois vous demander quelque habit de servante, parce que je n'ai aucune intelligence avec les nôtres. Le plus simple sera le plus convenable. On pourra le faire passer dans le bûcher, où je ferai ma toilette; et je me laisserai glisser ensuite de la terrasse qui borde l'allée verte. Mais, hélas! ma chère, cette alternative même n'est pas sans un grand nombre de difficultés, qui paraissent presque insurmontables à un esprit aussi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions sur le danger :

Premièrement, je crains de n'avoir pas le temps nécessaire pour les préparatifs de mon départ.

Si j'étais malheureusement découverte, poursuivie, arrêtée dans ma fuite, et ramenée sur mes pas, on se croirait doublement autorisé à me forcer de recevoir Solmes; et, dans la confusion d'un accident si cruel, peut-être ne serais-je pas capable de la même résistance.

Mais je me suppose arrivée à Londres : je n'y connais personne que de nom. Si je m'adresse aux marchands qui servent notre famille, il ne faut pas douter que ce ne soit à eux qu'on écrira d'abord, et qu'on ne les engage à me trahir. Que

M. Lovelace découvre ma retraite, et qu'il rencontre mon frère, quels désastres n'en peut-il arriver, soit que je consente ou non à retourner au château d'Harlove!

Supposons encore que je puisse demeurer cachée : à quoi ma jeunesse et mon sexe ne m'exposeront-ils pas dans cette grande et méchante ville dont j'ignore les rues et les quartiers? À peine oserai-je sortir pour aller à l'église! Mes hôtes seront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui sait si je ne passerai pas pour une personne de caractère suspect, qui se dérobe pour éviter le châtimeut de quelque mauvaise action?

Vous-même, ma chère, qui seriez seule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos. On observerait vos mouvements et tous vos messages. Votre mère, qui n'est pas trop satisfaite aujourd'hui de notre correspondance, aurait alors raison de s'en offenser : et ne pourrait-il pas s'élever, entre vous, des différends que je ne pourrais apprendre sans en devenir plus malheureuse?

Si M. Lovelace venait à découvrir ma demeure, le monde jugerait de moi comme si j'avais pris actuellement la fuite avec lui. Se dispenserait-il de me voir chez des étrangers? Quel pouvoir aurais-je pour lui interdire les visites? Et son malheureux caractère (l'insensé qu'il est!) n'est pas propre à mettre en bonne odeur une jeune fille qui cherche à se cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelque personne que je pusse trouver une nouvelle retraite, on le croirait au fond du mystère, et tout le monde lui en attribuerait l'invention.

Telles sont les difficultés que mon imagination ne peut séparer de ce plan. Dans la situation où je suis, elles seraient capables d'effrayer un caractère plus hardi que le mien. Si vous croyez, ma chère, qu'elles puissent être surmontées, prenez la peine de me rassurer par vos avis. Je sens bien que je ne puis embrasser aucun parti qui n'ait ses difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chère amie, ce serait alors que de votre part et de celle de M. Hickman les asiles ne manqueraient pas à une malheureuse fille qui, faute d'un ami, d'un protecteur, est à demi perdue dans ses propres craintes.

Vous regrettez que je n'aie pas écrit à M. Morden dès le commencement de mes disgrâces. Mais pouvais-je m'imaginer que mes amis ne revinssent pas par degrés, en reconnaissant mon

antipathie pour M. Solmes? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la pensée de lui écrire. Je me suis flattée, en même temps, que l'orage serait dissipé avant que je pusse recevoir sa réponse. J'ai remis mon dessein de jour en jour, de semaine en semaine. Après tout, je puis craindre, avec autant de raison, de voir passer mon cousin dans le parti opposé, que plusieurs de ceux que vous connaissez.

D'un autre côté, pour appeler au jugement d'un cousin, il fallait écrire avec chaleur contre un père. Et puis, je n'avais pas, comme vous le savez, une seule âme dans mes intérêts. Ma mère même s'est déclarée contre moi. Il est certain que M. Morden aurait du moins suspendu son jugement jusqu'à son retour. Peut-être ne se serait-il pas hâté de revenir, dans l'espérance que le mal guérirait de lui-même. Mais s'il eût écrit, ses lettres auraient été celles d'un médiateur, qui m'aurait conseillé de me soumettre et à mes amis de se relâcher; ou, s'il avait fait pencher la balance en ma faveur, on aurait compté pour rien ses raisons. Croyez-vous que s'il arrivait dans la disposition de prendre ma défense, il fût lui-même écouté? Vous voyez quelle est la force de leur résolution, et comment ils ont subjugué tous les esprits par la crainte. Personne n'a la hardiesse d'ouvrir la bouche en ma faveur. Vous savez que par la violence avec laquelle mon frère pousse ses mesures, il se propose de me réduire sous le joug avant le retour de mon cousin.

Mais vous me dites que pour gagner du temps, je dois avoir recours à la dissimulation, et feindre d'entrer dans quelque composition avec mes amis. Composer? Dissimuler? Vous ne voudriez pas, ma chère, que mes efforts fussent employés à leur faire croire que j'entre dans leurs vues, lorsque je suis résolue de n'y entrer jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchasse à gagner du temps dans l'intention de les tromper. La loi défend de commettre un mal dont il peut résulter du bien. Voudriez-vous que j'en commissey un dont le succès est incertain? Non, non; me préserve le Ciel de penser jamais à me défendre, ou même à me sauver, aux dépens de la bonne foi, et par un artifice étudié!

Est-il donc vrai qu'il ne me reste pas d'autre moyen d'éviter un grand mal que de me plonger dans un autre? Quelle étrange rigueur de mon sort! Priez pour moi, ma très chère Nancy! Dans le trouble où je suis, à peine puis-je prier pour moi-même.

## Lettre 80

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi, au soir*

Les alarmes dont je vous parlais hier au soir, et le langage obscur de Betty, n'avaient pas d'autre cause que celle dont je me suis défiée; c'est-à-dire l'avis que M. Lovelace a trouvé le moyen de faire donner à ma famille de son *insolente* résolution; je ne puis la nommer autrement; et j'ai jugé, dans le temps, qu'elle était aussi mal conçue pour ses propres intérêts qu'elle doit paraître *insolente* : car a-t-il pu penser, comme Betty l'a fort bien observé, et vraisemblablement d'après ses maîtres, que des parents se laissassent ravir le pouvoir de disposer de leur fille par un homme violent qu'ils détestent et qui ne peut avoir aucun droit de contester leur autorité, à moins qu'il ne prétendît l'avoir reçu de celle qui n'en a point sur elle-même? Combien cette extravagante *insolence* n'a-t-elle pas dû les irriter, surtout revêtue de toutes les couleurs dont mon frère est capable de l'embellir?

Le téméraire a prévalu effectivement sur un point, qui est de leur inspirer assez d'effroi pour leur faire abandonner le dessein de me conduire chez mon oncle : mais il n'a pas prévu qu'il leur ferait naître un projet plus sûr et plus désespéré, qui m'a jeté moi-même dans l'excès du désespoir, et dont les suites ne répondront que trop peut-être à sa principale vue, quoiqu'il mérite peu que le dénouement tourne si favorablement pour lui. En un mot,

j'ai fait la plus téméraire démarche où je me sois engagée de ma vie. Mais je veux vous expliquer mes motifs, et l'action suivra d'elle-même.

Ce soir, à six heures, ma tante est venue frapper à la porte de ma chambre, où je m'étais enfermée pour écrire. J'ai ouvert. Elle est entrée, et sans me faire l'honneur de m'embrasser, elle m'a dit qu'elle venait me voir encore une fois, mais contre son inclination; parce qu'elle avait à me déclarer des résolutions de la dernière importance pour moi et pour toute la famille.

Eh! Que pense-t-on à faire de moi? lui ai-je dit en prêtant une extrême attention.

Vous ne serez pas menée chez votre oncle, mon enfant; cette nouvelle doit vous consoler. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage. Vous n'irez pas chez votre oncle.

Vous me rendez la vie, Madame (je ne pensais guère à ce qui devait suivre cette condescendance supposée)! Votre promesse est un baume pour les plaies de mon cœur; et j'ai continué de bénir le Ciel d'une si bonne nouvelle, me félicitant moi-même de l'idée que mon père ne pouvait se résoudre à me pousser jusqu'à l'extrémité. Ma tante m'a laissé quelque temps cette douce satisfaction par son silence.

Écoutez, ma nièce, a-t-elle repris enfin. Il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joie. Ne soyez pas surprise, mon cher enfant... Pourquoi me regardez-vous d'un air si tendre et si empressé? Il n'en est pas moins sûr que vous serez madame Solmes.

Je suis demeurée muette.

Elle m'a raconté alors qu'on avait appris, par des informations dignes de foi, qu'un certain brigand (elle m'a prié d'excuser ce terme) avait attroupe d'autres gens de son espèce pour attendre sur le chemin mon frère et mes oncles, et pour m'enlever. Sûrement, m'a-t-elle dit, vous ne consentez pas à une violence qui peut être suivie de quelque meurtre, d'un côté ou de l'autre, et même des deux côtés.

Je ne cessais pas de garder le silence.

Votre père, plus irrité qu'auparavant, a renoncé au dessein de vous envoyer chez votre oncle. Il est résolu de s'y rendre lui-même, mardi prochain, avec votre mère; et pourquoi vous déguiser une résolution dont l'exécution et si proche? il n'est pas

question de disputer plus longtemps : c'est mercredi que vous donnerez la main à M. Solmes.

Elle a continué de me dire que les ordres étaient déjà donnés pour les permissions ecclésiastiques; que la cérémonie devait être célébrée dans ma chambre, sous les yeux de tous mes amis, à l'exception de mon père et de ma mère, qui se proposaient de ne revenir qu'après la célébration, et de ne me voir que sur les bons témoignages qu'on leur rendrait de ma conduite.

Reconnaissez-vous, ma chère, les mêmes avis que j'ai reçus de Lovelace?

Mon silence durait encore, ou n'était interrompu que par de violents soupirs.

Elle n'a pas épargné les réflexions qu'elle a crues propres à me consoler; telles que de me représenter le mérite de l'obéissance; de me dire que si je le désirais, madame Norton serait présente à la cérémonie; que pour un caractère tel que le mien, le plaisir de réconcilier mes amis et de recevoir leurs félicitations devait l'emporter sur un aveugle sentiment de cœur, et sur le goût sensuel de la figure; que l'amour était un effet passager de l'imagination, une chimère honorée d'un beau nom, lorsqu'il ne portait pas sur la vertu et les bonnes mœurs; qu'un choix auquel il avait présidé seul était rarement heureux, ou ne l'était pas longtemps, ce qui n'était pas fort surprenant, parce que le propre de cette folle passion était de grossir le mérite de son objet, et d'en faire disparaître les défauts; d'où il arrivait qu'une intime familiarité le dépouillant de ses perfections imaginaires, les deux parties demeuraient souvent étonnées de leur erreur, et l'indifférence prenait la place de l'amour; que les femmes donnaient trop d'avantage aux hommes et leur inspiraient trop de vanité lorsqu'elles se reconnaissaient vaincues par le cœur; que cette préférence déclarée faisait naître ordinairement l'insolence et le mépris; au lieu que dans un homme qui se croyait obligé à sa femme des sentiments qu'elle prenait pour lui, on ne voyait ordinairement que de la reconnaissance et du respect.

Vous croyez, m'a-t-elle dit, que vous ne sauriez être heureuse avec M. Solmes : votre famille pense autrement. Et d'un autre côté elle ne doute pas que vous ne fussiez malheureuse avec M. Lovelace, dont on sait que les mœurs sont fort corrompues. Supposons qu'avec l'un ou l'autre, votre sort fût également de ne

pas être heureuse : je vous demande si ce ne serait pas pour vous une consolation extrême de pouvoir penser que vous n'avez suivi que le conseil de vos parents ; et quelle mortification ce serait, au contraire, d'avoir à vous reprocher que votre malheur est votre propre ouvrage ?

Si vous vous en souvenez, ma chère, cet argument est un de ceux par lesquels madame Norton m'a le plus pressée.

Ces observations et quantité d'autres, qui m'ont paru dignes du bon sens et de l'expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plupart des jeunes filles qui s'opposent à la volonté de leurs parents. Mais les sacrifices que j'ai offerts distinguent beaucoup ma situation, et doivent avoir un juste poids. Il m'était aisé de faire une réponse conforme à ce principe. Cependant, après tout ce que j'ai dit dans d'autres occasions, à ma mère, à mon frère, à ma sœur, et même à ma tante, j'ai senti l'inutilité des répétitions ; et dans le mortel abattement où ses déclarations m'avaient jetée, quoiqu'il ne me fût pas échappé un mot de son discours, je ne me suis senti ni le pouvoir ni la volonté de lui répondre. Si ses propres vues ne l'avaient pas portée d'elle-même à s'arrêter, je l'aurais laissée parler deux heures sans l'interrompre.

Elle m'observait. J'étais assise, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de mon mouchoir, et le cœur dans une oppression violente, qu'elle pouvait remarquer au soulèvement continu de mon sein. Ce spectacle a paru la toucher. Quoi ? ma chère, vous ne me dites rien ! Pourquoi cette douleur noire et taciturne ? Vous savez que je vous ai toujours aimée. Vous savez que je n'ai point d'intérêt à ce qu'on exige de vous. Pourquoi ne pas permettre à M. Solmes de vous raconter plusieurs traits qui irriteraient votre cœur contre M. Lovelace ? Vous en apprendrai-je quelques-uns ? dites, ma chère : vous les apprendrai-je ?

Je ne lui ai répondu que par mes larmes et par mes soupirs.

Eh ! bien, ma nièce, on vous fera ce récit dans la suite, lorsque vous serez mieux disposée à l'entendre ; lorsque vous serez capable d'apprendre, avec joie, de quel danger vous êtes échappée. Ce sera une sorte d'excuse pour la conduite que vous avez tenue à l'égard de M. Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, qu'il y eût tant de bassesse dans l'âme de M. Lovelace.

J'étais transportée d'impatience et de colère d'entendre supposer mon mariage comme une chose accomplie. Cependant j'ai continué de me taire. Je n'aurais pu parler avec modération.

Étrange silence ! a repris ma tante. Comptez, chère nièce, que vos craintes sont infiniment plus grandes avant le jour, qu'elles ne le seront après. Mais ne vous offensez point de ce que je vais proposer : Voulez-vous être assurée, par vos propres yeux, de la générosité extraordinaire des articles ? Vos lumières sont fort au-dessus de votre âge. Jetez un coup d'œil sur le contrat. Oui, ma chère, lisez. Il est au net depuis quelque temps ; et en état d'être signé. Votre père m'a ordonné de vous l'apporter, et de le laisser entre vos mains. Il veut que vous le lisiez. On ne vous demande que de le lire, ma nièce ; je n'y vois aucune difficulté, puisqu'il est au net depuis le temps où l'on n'était point encore sans espérance.

Aussitôt, elle a pensé me faire expirer de frayeur en tirant de son mouchoir quelques parchemins qu'elle y avait tenu cachés ; et se levant, elle les a placés sur ma commode. Un serpent, qu'elle aurait fait sortir de son mouchoir, ne m'aurait pas causé plus d'horreur.

Ô ma très chère tante (en détournant le visage, et levant les deux bras), cachez, cachez à mes yeux ces horribles écrits. Mais dites-moi, au nom de l'honneur, de la tendresse du sang, et de votre ancienne affection, dites-moi s'ils sont absolument résolus, sans égard pour tout ce qui peut m'arriver, de me donner à l'objet de mon aversion.

Ma chère, je vous l'ai déjà dit : il est certain que vous aurez M. Solmes.

Non, Madame, je ne l'aurai pas. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon père dans l'origine. Je ne serai jamais à M. Solmes. C'est ma seule réponse.

Telle est néanmoins la volonté de votre père : et quand je considère jusqu'où vont les bravades de M. Lovelace, qui a pris certainement la résolution de vous enlever à votre famille, je ne puis disconvenir qu'on n'ait raison d'être révolté contre une si odieuse tyrannie.

Eh ! bien, Madame, je n'ai rien à dire de plus ; je suis au désespoir. Je ne connais plus rien qui soit capable de m'effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chère, et le caractère de M. Lovelace, joint à ses audacieux outrages, qui doivent vous causer autant d'indignation qu'à nous, rassurent parfaitement votre famille. Nous sommes sûrs d'un temps où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos amis jugent nécessaire, pour faire échouer les vues d'un homme qui mérite si justement leur haine.

Elle est sortie. Je suis demeurée en proie à l'indignation autant qu'à la douleur; mais vivement irritée aussi contre M. Lovelace, qui par ses extravagantes inventions met le comble à mes disgrâces, m'ôte l'espoir de gagner du temps pour recevoir vos avis et les moyens de me rendre à Londres, et ne me laisse plus, suivant toute apparence, d'autre choix que de me jeter dans sa famille, ou d'être éternellement misérable avec M. Solmes. Cependant, je n'ai pas perdu la résolution d'éviter, s'il est possible, l'un et l'autre de ces deux maux.

J'ai commencé par sonder Betty (que ma tante s'est hâtée de faire monter, dans l'idée, comme je l'ai su de cette fille, qu'il n'y avait pas de sûreté à me laisser à moi-même). Betty m'ayant paru informée de leurs desseins, je l'ai mise à toutes sortes d'épreuves pour découvrir par ses réponses s'il n'était pas du moins probable que mes larmes et mes ardentes prières puissent faire suspendre la fatale conclusion. Elle m'a confirmé toutes les déclarations de ma tante, en se réjouissant, m'a-t-elle dit, avec toute la famille, de l'excellent prétexte que le brigand donnait lui-même pour me sauver à jamais de ses mains. Elle s'est étendue sur les nouveaux équipages qui sont ordonnés, sur la joie de mon frère et de ma sœur, qui s'est communiquée à tous les domestiques, sur les dispenses qu'on attend de l'évêque, sur une visite que je dois recevoir du docteur Lewin, ou d'un autre ecclésiastique qu'on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l'entreprise; enfin sur d'autres préparatifs, avec tant de circonstances particulières, qu'elles me font craindre qu'on ne pense à me surprendre et que le jour ne soit bien moins éloigné que mercredi.

Ces éclaircissements ont augmenté mon inquiétude à l'excès. Je suis tombée dans une cruelle irrésolution. Que me reste-t-il, ai-je pensé un instant, que d'aller me jeter tout d'un coup sous la protection de Milady Lawrence? Mais aussitôt mon ressentiment contre les belles inventions qui ont déconcerté abominablement

mes projets, m'a fait passer à des résolutions contraires. À la fin, j'ai pris le parti de faire demander à ma tante la faveur d'un nouvel entretien.

Elle est venue. Je l'ai conjurée, dans les termes les plus pressants, de me dire si je ne pouvais pas espérer un délai de quinze jours.

Elle m'a déclaré que je ne devais pas me le promettre.

Huit jours, du moins ! on ne me refusera pas huit jours.

Elle m'a dit qu'on pourrait me les accorder, si je voulais me lier par deux promesses : la première, de ne pas écrire une ligne hors de la maison pendant cette semaine, parce qu'on me soupçonnait toujours d'un commerce de lettres avec *quelqu'un*; l'autre, d'épouser M. Solmes à l'expiration du terme.

Impossible ! impossible ! me suis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi ? je n'obtiendrai pas huit jours, sans une condition aussi horrible que la seconde ?

Elle allait descendre, m'a-t-elle dit, pour me faire connaître qu'elle ne m'imposait pas d'elle-même des lois qui me paraissent si dures. Elle est descendue ; et je l'ai vue bientôt rentrer avec cette réponse : « Voulais-je donner au plus vil de tous les hommes l'occasion d'exécuter son sanglant système ? Il était temps de mettre une fin à ses espérances et à mon obstination. Je fatiguais les spectateurs. On ne m'accordait pas d'autre temps que jusqu'à mardi, ou mercredi au plus tard ; à moins que je n'acceptasse les conditions auxquelles ma tante avait eu la bonté de m'en offrir un plus éloigné. »

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de l'innocence de mes actions et de mes sentiments, dans quelque malheurs que je fusse entraînée par cette violence, par cette barbare violence : c'est le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles que puissent être les suites.

Elle a pris un ton plus sévère pour me reprocher mon emportement ; tandis que, dans le même transport, j'ai demandé absolument la liberté de voir mon père. Un traitement si barbare, ai-je répété, me met au-dessus de la crainte. Je lui dois la vie. Voyons si je serai assez heureuse pour lui avoir l'obligation de ma mort.

Elle m'a déclaré naturellement qu'elle ne répondait pas de ma sûreté si je paraissais devant lui. N'importe, ai-je répondu : et

volant vers la porte, je suis descendue jusqu'à la moitié de l'escalier, résolue de me jeter à ses pieds, dans quelque lieu que je pusse le rencontrer. Ma tante est demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes mouvements, pendant quelques minutes, avaient tenu de la frénésie. Mais entendant la voix de mon frère, qui parlait fort près de moi dans l'appartement de ma sœur, je me suis arrêtée, et ces deux mots sont venus distinctement jusqu'à moi : Convenez, chère sœur, que cette aventure produit un effet charmant. En prêtant l'oreille, j'ai entendu aussi ma sœur : Oui, oui, a-t-elle répondu avec la joie du triomphe. Ne nous relâchons pas, a repris mon frère. Le vilain est pris dans son propre piège. Elle est à nous désormais. Soutenez seulement mon père, lui a dit ma sœur, je me charge de ma mère. Ne craignez rien, a-t-il répliqué. Un éclat de rire, que j'ai pris pour une félicitation mutuelle, et pour une raillerie qui se rapportait à moi, m'a fait passer de ma frénésie à des projets de vengeance. Ma tante ayant eu le temps de me joindre et de me prendre par la main, je me suis laissé reconduire à ma chambre, où elle s'est efforcée de m'apaiser. Mais le transport où elle m'avait vue s'était changé en sombres réflexions. Je n'ai pas fait la moindre réponse à toutes les maximes de patience et de soumission qu'elle m'a prêchées. Elle s'est alarmée de mon silence, jusqu'à demander ma parole que je n'entreprendrais rien de violent contre moi-même. Je lui ai dit que j'espérais de la bonté du Ciel qu'il me préserverait d'une si horrible extrémité. Elle se disposait à partir, mais je l'ai pressée d'emporter ses odieux parchemins; et me voyant déterminée à ne les pas garder, elle les a repris, en me disant que mon père ne saurait pas que j'eusse refusé de les lire, et qu'elle espérait de moi plus de complaisance dans quelque autre temps qu'elle choisirait mieux.

J'ai roulé dans ma tête, après son départ, ce que j'avais entendu de la bouche de mon frère et de ma sœur. Je me suis arrêtée sur leurs airs d'insulte et de triomphe. J'ai senti naître dans mon cœur une animosité que je n'ai pu vaincre. C'est le premier sentiment de cette nature que j'aie jamais éprouvé. En rassemblant toutes les circonstances, et si proche du jour redoutable, quel parti me restait-il à prendre? Trouverez-vous que ce que j'ai fait puisse être excusé? Si je suis condamnée par ceux qui ne connaissent pas l'excès de mes peines, ne serai-je pas justifiée

du moins à vos yeux? Si je ne le suis pas, je me crois fort malheureuse; car voici ce que j'ai fait :

Après m'être promptement délivrée de Betty, j'ai écrit à M. Lovelace pour lui faire savoir « que toutes les violences dont j'étais menacée chez mon oncle doivent s'exécuter ici; que j'ai pris la résolution de me retirer chez l'une ou l'autre de ses deux tantes, c'est-à-dire chez celle qui aura la bonté de me recevoir; en un mot, que si je n'étais pas arrêtée lundi par des obstacles invincibles, je me trouverais entre quatre ou cinq heures après-midi à la porte du jardin; que dans l'intervalle, il devait m'apprendre de laquelle de ces deux dames je pouvais espérer de la protection; mais que si l'une ou l'autre consentait à me recevoir, j'exigeais absolument qu'il fit le voyage de Londres, ou qu'il se retirât chez son oncle; qu'il ne me rendît aucune visite avant que j'eusse bien vérifié qu'il n'y avait rien à me promettre de ma famille par les voies de la soumission, et que je ne pouvais obtenir la possession de ma terre, avec la liberté d'y vivre. J'ai ajouté que s'il pouvait engager une des Miss Montaigu à m'honorer de sa compagnie dans le voyage, je hasarderais plus tranquillement une démarche que mes malheurs mêmes ne me faisaient point envisager sans une extrême inquiétude, et qui, malgré l'innocence de mes vues, jetterait sur ma réputation une tache qu'il me serait peut-être impossible d'effacer ».

Tel est le sens de ma lettre. L'obscurité de la nuit ne m'a point empêchée de descendre pour la porter au jardin, quoique dans un autre temps je n'eusse pas eu le courage de braver les ténèbres; et je suis revenue sans avoir rencontré personne.

Après mon retour, il s'est offert à mon imagination tant de sujets d'alarmes et des pressentiments si terribles, que pour calmer un peu mon trouble, qui ne faisait qu'augmenter, j'ai eu recours à ma plume, et je vous ai fait cette longue lettre. À présent que je suis arrivée au principal sujet de mes agitations, je sens renaître mon épouvante avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire! Je crois que la première chose que je ferai demain au matin sera d'aller reprendre ma lettre. Cependant, que puis-je faire?

De peur qu'il ne leur prenne envie d'avancer un malheureux jour, qui ne viendra que trop tôt, je veux commencer à feindre que je me trouve fort mal. Hélas! je n'aurai pas besoin d'artifice :

je suis, en vérité, tout abattue, et d'une faiblesse qui m'attirerait de la pitié dans d'autres temps.

J'espère de porter cette lettre pour vous demain au matin, en allant reprendre l'autre; si je la reprends, comme tous mes pressentiments et toutes mes réflexions m'y portent.

Quoiqu'il soit près de deux heures, je suis tentée de descendre encore une fois pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin se ferment toujours à onze heures; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande salle, qui donnent de plain-pied sur le parterre.

Cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude? Quand ma lettre partirait, le pis-aller serait de savoir quelles seront les idées de M. Lovelace. La demeure de ses tantes n'est pas si proche qu'il puisse recevoir immédiatement une réponse. Je puis faire difficulté de partir sans avoir reçu leur invitation. Je puis insister sur la nécessité d'être accompagnée d'une de ses cousines, comme je lui ai marqué que je le désirais; et peut-être ne lui sera-t-il pas aisé de me procurer cette faveur. Mille choses peuvent arriver, qui me fourniront du moins un prétexte pour quelque délai. Pourquoi donc ce trouble? N'est-il pas probable aussi que j'aurai demain le temps de reprendre ma lettre, avant qu'il s'attende à la trouver? Il avoue néanmoins que, depuis plus de quinze jours, il passe les trois quarts de son temps autour de nos murs, sous divers déguisements; sans compter que lorsqu'il n'est pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne cesse pas de la faire à sa place.

Mais que penser de ces étranges pressentiments! Je pourrais, si vous me le conseillez, faire prendre le chemin de Londres au carrosse qu'il m'amènera, et suivre le plan sur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce serait vous épargner la peine de me procurer une voiture, et vous mettre à couvert aussi du soupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attends votre avis. J'attends votre approbation. Il n'est pas besoin de vous faire considérer que le temps presse. Adieu, chère amie, adieu!

Lettre 81

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Vendredi 7 d'avril, à sept heures du matin*

Ma tante Hervey, qui aime la promenade du matin, était au jardin, accompagnée de Betty, lorsque je me suis levée. La fatigue de tant de nuits que j'ai passées sans dormir, a rendu aujourd'hui mon sommeil fort pesant. Ainsi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, que j'avais aperçue par ma fenêtre, je n'ai pas eu la hardiesse de m'avancer plus loin que ma volière pour mettre au dépôt ma lettre de cette nuit. Je rentre chez moi sans avoir pu trouver le moyen d'aller reprendre l'autre, comme j'y suis toujours résolue. Mais j'espère encore qu'après la promenade de ma tante, il ne sera pas trop tard.

Il était deux heures passées lorsque je me suis mise au lit. J'ai compté les minutes jusqu'à cinq. Ensuite, étant tombée dans un profond sommeil qui a duré plus d'une heure, je me suis trouvée l'imagination remplie, à mon réveil, des horreurs du songe le plus noir et le plus funeste. Quoique je n'aie d'un songe que l'idée qu'on en doit avoir, je veux vous en faire le récit.

« Il m'a semblé que mon frère, mon oncle Antonin et M. Solmes avaient formé un complot pour se défaire de M. Lovelace; qui, l'ayant découvert, et se persuadant que j'y avais trempé, avait tourné contre moi toute sa rage. Je l'ai cru voir, l'épée à la main, qui les forçait de quitter l'Angleterre.

Ensuite, s'étant saisi de moi, il m'a menée dans un cimetière; et là, sans être touché de mes pleurs, de mes prières et de mes protestations d'innocence, il m'a plongé un poignard dans le cœur; il m'a jetée dans une profonde fosse, qui se trouvait ouverte, entre deux ou trois carcasses à demi pourries; il s'est servi de ses propres mains pour me couvrir de fange, et de ses pieds pour raffermir la terre en marchant sur moi. »

Je me suis réveillée dans une terreur inexprimable, baignée d'une sueur froide, tremblante et souffrant toutes les douleurs d'une mortelle agonie. Ces affreuses images ne sont pas encore sorties de ma mémoire.

Mais pourquoi m'arrêter à des maux imaginaires, lorsque j'en ai de si réels à combattre? Ce songe est venu, sans doute, du trouble de mon imagination, dans laquelle il s'est fait un ridicule mélange de mes inquiétudes et de mes craintes.

### *À huit heures*

Ce Lovelace, ma chère, a déjà la lettre. Quelle étrange diligence! Je souhaite que ses intentions soient louables, puisqu'elles lui coûtent tant de peine; et j'avoue même que je serais fâchée qu'il en prît moins. Cependant je le voudrais à cent lieues d'ici. Quel avantage ne lui ai-je pas donné sur moi!

À présent que la lettre est hors de mes mains, je sens croître mon inquiétude et mon regret. J'avais douté jusqu'à ce moment si elle devait partir; il me semble maintenant que j'aurais dû la reprendre. Me reste-t-il une autre voie, néanmoins, pour me garantir de Solmes? Mais quelle imprudence n'aura-t-on pas à me reprocher, si je m'engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire?

Ma plus chère amie, dites-moi si vous me croyez coupable! Mais non; si vous croyez que je le sois, ne me le dites pas. En me supposant condamnée de tout le monde, je trouverai de la consolation à m'imaginer que je ne le suis pas de vous. C'est la première fois que je vous ai priée de me flatter. N'est-ce pas une marque que je suis coupable, et que la vérité m'épouvante? Ah! dites moi... mais non, ne me dites pas si vous me jugez coupable.

*Vendredi, à onze heures*

Ma tante m'a rendu une nouvelle visite. Elle m'a d'abord déclaré que mes amis me croient toujours en correspondance avec M. Lovelace; ce qui est visible, m'a-t-elle dit, par les discours qui lui échappent, et qui font assez connaître qu'il est informé de plusieurs circonstances qui se passent dans le sein de la famille, souvent même au moment qu'elles sont arrivées.

Quoique je n'approuve rien moins que la méthode qu'il emploie pour se procurer ces informations, vous comprenez bien, ma chère amie, qu'il ne serait pas prudent de me justifier par la ruine d'un valet corrompu; surtout lorsque je n'ai aucune part à sa trahison par mon consentement : ce serait m'exposer à voir découvrir ma propre correspondance, et me ravir par conséquent toute espérance de me dérober à Solmes. Cependant il y a beaucoup d'apparence que cet agent de M. Lovelace joue le double entre mon frère et lui. Comment se figurer, autrement, que ma famille puisse être sitôt informée des discours et des menaces dont ma tante m'a fait le récit?

Je l'ai assurée qu'en supposant même que toutes les voies ne m'eussent pas été fermées pour les correspondances, la seule confusion du traitement que je recevais ne me permettrait pas d'en informer M. Lovelace; que pour lui communiquer des détails de cette nature, il faudrait que je fusse avec lui dans des termes qui l'exciteraient peut-être à faire quelques visites auxquelles je ne pouvais penser sans une extrême frayeur. Personne n'ignorait, lui ai-je dit, que je n'avais aucune communication avec les domestiques, à l'exception de Betty Barnes; parce que, malgré la bonne opinion que j'avais d'eux, et quoique persuadée qu'ils seraient disposés à me servir, s'ils avaient la liberté de suivre leurs inclinations, les lois sévères qu'on leur avait imposées me les faisaient éviter depuis le départ de mon Hannah, dans la crainte de nuire à leur fortune en les exposant à se faire honteusement congédier. C'était par conséquent entre eux-mêmes que mes amis devaient chercher l'explication des intelligences de M. Lovelace. Mon frère ni ma sœur, comme je le savais de Betty, qui en faisait un sujet d'éloge pour leur sincérité, ni peut-être leur favori, M. Solmes, ne faisaient point assez d'attention devant qui leur haine éclatait, lorsqu'ils parlaient de lui; ou de moi, qu'ils affectaient de joindre à lui dans leurs emportements.

Il était fort naturel, m'a répondu ma tante, de faire tomber le soupçon sur moi, du moins pour une partie du mal. Dans l'opinion que je souffrais injustement, si ce n'était pas à lui que j'avais adressé mes plaintes, j'avais pu les écrire à Miss Howe; ce qui revenait peut-être au même. On savait que Miss Howe s'expliquait aussi librement que M. Lovelace sur toute la famille. Il fallait bien qu'elle eût appris de quelqu'un tout ce qui s'y était passé. C'était cette raison qui avait déterminé mon père à précipiter la conclusion, pour éviter les suites fatales d'un plus long retardement.

Je m'aperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur (je m'y disposais effectivement). Pour moi, je suis sûre que si vous écrivez, il ne vous échappe rien qui soit capable d'enflammer ces esprits violents. Mais ce n'est pas l'objet particulier de ma visite.

Il ne peut vous rester, ma nièce, aucun doute que votre père ne veuille être obéi. Plus il trouve de résistance à ses ordres, plus il se croit obligé de faire valoir son autorité. Votre mère me charge de vous dire que si vous voulez lui donner la moindre espérance de soumission, elle est disposée à vous recevoir à ce moment dans son cabinet, tandis que votre père est allé faire un tour de promenade au jardin.

Étonnante persévérance ! me suis-je écriée. Je suis lasse de ces éternelles déclarations qui ne changent rien à mes disgrâces; et je m'étais flattée qu'après avoir expliqué si nettement mes résolutions, je ne serais plus exposée à d'inutiles instances.

Vous ne m'entendez pas, a-t-elle repris, en mettant plus de gravité dans ses yeux. Jusqu'à présent, les prières et les instances ont été employées sans fruit, pour vous inspirer une soumission qui aurait fait le bonheur de tous vos amis : le temps en est passé. Il est décidé, comme la justice le demande, que votre père sera obéi. On vous accuse sourdement d'avoir quelque part au dessein que M. Lovelace a formé de vous enlever. Votre mère refuse de le croire. Elle veut vous assurer de la bonne opinion qu'elle a de vous. Elle veut vous dire qu'elle vous aime encore, et vous expliquer ce qu'elle attend de vous dans l'occasion qui s'approche. Mais, pour ne pas s'exposer à des oppositions qui ne feraient que l'irriter, elle voudrait être sûre que vous descendrez dans la résolution de faire de bonne grâce ce qu'il faut que vous

fassiez, de bonne grâce ou non. Elle se propose aussi de vous donner quelques avis sur la conduite que vous aurez à tenir pour vous réconcilier avec votre père et avec toute la famille. Voulez-vous descendre, Miss, ou ne le voulez-vous pas ?

Je lui ai dit qu'après un si long bannissement, je m'estimerais heureuse de paraître aux yeux de ma mère; mais que je ne pouvais le désirer à cette condition.

Est-ce là votre réponse, Miss ?

Je n'en ai pas d'autre à faire, Madame. Jamais je ne serai à M. Solmes. Il est cruel pour moi d'être si souvent pressée sur le même sujet; mais je ne serai jamais à cet homme-là.

Elle m'a quittée d'un air chagrin. Je n'y sais aucun remède. Tant d'efforts, continuellement redoublés, ont lassé ma patience. J'admire que celle de mes persécuteurs ne paraisse pas s'épuiser. Si peu de variation dans leurs sentiments ! Une constance dont il n'y a d'exemple que pour mon malheur !

Je vais porter cette lettre au dépôt; et je ne veux pas différer un moment, parce que Betty s'est aperçue que j'avais écrit. L'impertinente a pris une serviette, dont elle a trempé le coin dans l'eau; et me la présentant d'un air railleur : Miss, puis-je vous offrir... Quoi donc ? lui ai-je dit. Seulement, Miss, un doigt de votre main droite, s'il vous plaît d'y faire attention. En effet, j'avais un doigt taché d'encre. Je me suis contentée de jeter sur elle un regard dédaigneux, sans lui répondre. Mais, dans la crainte de quelque nouvelle recherche, je prends le parti de fermer ma lettre.

CL. HARLOVE

## Lettre 82

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Vendredi, à 1 heure*

Je reçois une lettre de M. Lovelace, pleine de transports, de vœux et de promesses. Vous l'aurez avec celle-ci. Il m'engage sa parole pour la protection de sa tante Lawrence, et pour la compagnie de Miss Charlotte Montaigu. Je ne dois penser, dit-il, qu'à recevoir personnellement les félicitations de sa famille. Mais vous verrez avec quelle présomption il en conclut déjà que je suis à lui.

Le carrosse à six chevaux se trouvera ponctuellement au lieu qu'il a proposé. À l'égard des craintes qui m'alarment si vivement pour ma réputation, vous admirerez la hardiesse de ses raisonnements. Ce n'est pas de générosité que je l'accuse de manquer, si je devais être à lui, ou si je lui avais donné lieu de croire que j'y pense. Mais je m'en suis bien gardée.

Qu'un pas en amène facilement un autre, avec ce sexe audacieux et suborneur! Qu'une jeune personne qui donne à un homme la moindre espèce d'encouragement, est bientôt emportée au-delà de ses intentions, et trop loin pour revenir jamais sur ses pas! Vous vous imaginiez, sur ce qu'il m'écrivit, que je l'ai mis en droit de croire que mon aversion pour M. Solmes vient du penchant que j'ai pour lui.

Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'en comparant les avis de son espion (quoiqu'il paraisse ignorer le jour) avec les assurances que je reçois de ma tante, j'y trouve une cruelle confirmation que si je demeure ici plus longtemps, il ne reste aucune espérance que je puisse éviter d'être à M. Solmes. Je commence à douter si je n'aurais pas fait mieux d'aller chez mon oncle; j'aurais du moins gagné du temps.

Voilà le fruit de ses admirables inventions! Il ajoute « que je serai satisfaite de toutes ses mesures; que nous ne ferons rien sans délibération; qu'il sera soumis à toutes mes volontés et que je dirigerai toutes les siennes » : langage, comme j'ai dit, d'un homme qui se croit sûr de moi. Cependant ma réponse est à peu près dans ces termes : « que malgré le dessein où je suis de recourir à la protection de sa tante, comme il reste trois jours jusqu'à mardi, et qu'il peut arriver quelque changement de la part de mes amis et de M. Solmes, je ne me crois pas absolument liée par ma dernière lettre, ni dans l'obligation de lui expliquer les motifs de ma conduite si j'abandonne cette résolution; qu'il me paraît nécessaire de l'avertir aussi qu'en me mettant sous la protection de sa tante, s'il se figure que mon intention soit de me livrer directement à lui, c'est une erreur, à laquelle je le prie de renoncer, parce qu'il reste quantité de points sur lesquels je veux être satisfaite, et divers articles qui demandent d'être éclaircis, avant que je puisse écouter d'autres propositions; qu'il doit s'attendre, en premier lieu, que je n'épargnerai rien pour me réconcilier avec mon père, et pour lui faire approuver mes démarches futures, aussi déterminée à me gouverner entièrement par ses ordres que si je n'avais pas quitté sa maison; que s'il peut s'imaginer que je ne me réserve pas cette liberté et qu'il ait à se promettre de ma fuite quelque avantage dont il n'aurait pu se flatter autrement, je suis résolue de demeurer où je suis, et de risquer l'événement, dans l'espérance que mes amis accepteront enfin l'offre tant de fois répétée de ne me marier jamais sans leur consentement ».

Je vais me hâter de porter cette lettre. Si près des instants critiques, je suis persuadée qu'il ne me fera pas attendre longtemps sa réponse.

*Vendredi, à 4 heures*

Je suis bien éloignée d'être en bonne santé; mais je crois devoir affecter de paraître un peu plus malade que je ne le suis. C'est un acheminement au délai que je me flatte encore d'obtenir; et si je l'obtiens, ne doutez pas que toutes mes autres mesures ne soient aussitôt suspendues.

Betty a déjà publié que je suis fort indisposée. Cette nouvelle n'excite la pitié de personne. Il semble que je sois devenue l'objet de l'aversion commune, et qu'ils seraient tous charmés de me voir morte. En vérité, je le crois! On entend dire à l'un : Qu'a donc cette perverse créature? à l'autre : Est-elle malade d'amour?

J'étais dans un cabinet du jardin, où le froid m'a saisie, et j'en suis revenue avec un tremblement qui ressemblait beaucoup à de la fièvre. Betty, qui l'a remarqué, en a fait le récit à ceux qui ont voulu l'entendre : « Oh! le mal n'est pas grand. Laissez-la trembler; le froid ne saurait lui nuire. L'opiniâtreté sera sa défense. C'est une cuirasse pour les filles amoureuses, quelque délicate que soit leur constitution. » Voilà les discours d'un frère cruel! Ils sont entendus tranquillement par les plus chers amis d'une infortunée pour qui l'on craignait, il y a peu de mois, le souffle du moindre vent!

Il faut avouer que la mémoire de Betty est admirable dans ces occasions. Ceux dont elle rapporte les termes peuvent être sûrs qu'il ne s'en perd pas une syllabe. Elle répète jusqu'à leur air, et l'on n'est pas embarrassé à deviner de qui vient telle ou telle dureté.

*Vendredi, à 6 heures*

Ma tante, qui passe encore la nuit ici, ne fait que me quitter. Elle est venue m'apprendre le résultat des nouvelles délibérations de mes amis.

Mercredi au matin, ils doivent s'assembler tous : c'est-à-dire mon père, ma mère, mes oncles, elle-même et mon oncle Hervey; mon frère et ma sœur, comme de raison. La bonne madame Norton doit en être aussi. Le docteur Lewin se trouvera au château, pour m'exhorter apparemment, si l'occasion le

demande; mais ma tante n'a pu me dire s'il sera de l'assemblée, ou s'il attendra qu'on le fasse appeler.

Lorsque ce redoutable tribunal aura pris séance, la pauvre prisonnière doit être amenée par madame Norton, qui m'aura donné d'avance les instructions qu'on lui aura dictées pour me rappeler les devoirs d'une fille, qu'on suppose que j'ai tout à fait oubliés. Ma tante ne m'a point caché qu'on se croit sûr du succès. On est persuadé, dit-elle, que je ne puis avoir le cœur assez endurci pour résister aux décisions d'une cour si respectable, quoique j'aie soutenu en particulier les efforts du plus grand nombre; d'autant plus que mon père se propose de me traiter avec beaucoup de condescendance. Mais quelles bontés, de mon père même, peuvent jamais m'engager au sacrifice qu'on attend de moi!

Cependant je prévois que mes esprits se soutiendront mal, lorsque je verrai mon père à la tête de l'assemblée. Je m'attendais bien, à la vérité, que mes épreuves ne finiraient pas sans que j'eusse paru devant lui; mais c'est un de ces dangers dont toute la force ne se fait sentir qu'à leur approche.

On espère de moi, dit ma tante, que mardi au soir, ou peut-être plus tôt, je consentirai de bonne grâce à signer les articles, et que, par cette première démarche, l'assemblée solennelle de tous mes amis deviendra un jour de fête. On doit m'envoyer les permissions ecclésiastiques, et m'offrir encore une fois la lecture des articles, afin qu'il ne me reste aucun doute de l'exécution. Elle m'a fait entendre que ce serait mon père lui-même qui m'apporterait les articles à signer.

Ô ma chère! Quelle épreuve que celle-ci! Comment refuserai-je à mon père (mon père! que je n'ai pas vu depuis si longtemps! qui joindra peut-être la prière aux ordres et aux menaces!) comment lui refuserai-je d'écrire mon nom!

On est sûr, dit-elle, qu'il se machine quelque chose du côté de M. Lovelace, et peut-être du mien; et mon père me porterait plutôt au tombeau que de me voir jamais la femme de cet homme-là.

Je lui ai représenté que ma santé n'est pas bonne; que la seule appréhension de ces terribles extrémités me causait déjà des peines insupportables; qu'elles ne feraient qu'augmenter à

mesure que le temps approcherait, et que je craignais de me trouver fort mal.

On était préparé, m'a-t-elle dit, à ces petits artifices; et je pouvais compter qu'ils ne seraient utiles à rien.

Des artifices! ai-je répété; et c'est de la bouche de ma tante Hervey que j'entends cette cruelle expression!

Après tout, ma chère, a-t-elle répondu, prenez-vous tous vos amis pour des dupes? Ne voient-ils pas comment vous affectez de faire entendre des soupirs, et de prendre un air abattu dans la maison; comment vous penchez la tête; quelle lenteur vous mettez dans votre marche, en vous appuyant, tantôt contre le mur, tantôt contre le dos d'une chaise, lorsque vous croyez être aperçue (c'est une accusation, ma chère Miss Howe, qui ne peut venir que de mon frère ou de ma sœur, pour jeter sur moi l'odieuse tache de l'hypocrisie; je ne suis pas capable d'un artifice si bas); mais vous n'êtes pas plus tôt dans une allée du jardin, ou vers le mur de votre basse-cour, que, vous croyant hors de la vue de tout le monde, on vous voit doubler le pas avec une légèreté surprenante.

Je me haïrais moi-même, lui ai-je dit, si j'avais pu m'abaisser à cette honteuse ruse; et je ne serais pas moins insensée que méprisable: car n'ai-je pas assez éprouvé que le cœur de mes amis est incapable de se laisser attendrir par des motifs beaucoup plus touchants? Mais vous verrez ce que je deviendrai mardi.

On ne vous soupçonne pas, ma nièce, d'un dessein violent contre vous-même. Le Ciel vous a fait la grâce d'être élevée dans d'autres principes.

J'ose m'en flatter, Madame; mais les violences que j'ai essuyées, et celles dont je suis menacée, suffisent pour affecter mes forces; et vous vous apercevrez que je n'aurai besoin ni de cette malheureuse ressource, ni d'aucun artifice.

Il ne me reste qu'une chose à vous dire, ma chère nièce: c'est qu'en bonne santé ou non, vous serez mariée probablement mercredi au soir. Mais j'ajouterai, quoique sans commission, que M. Solmes s'est engagé, si vous l'en priez comme d'une faveur, de vous laisser chez votre père après la cérémonie, et de retourner chez lui chaque jour au soir; jusqu'à ce que vous ayez ouvert les yeux sur votre devoir, et que vous ayez consenti à prendre un autre nom. On s'est déterminé à vous accorder cette

grâce, parce qu'on sera tranquille alors de la part de Lovelace, dont les désirs s'éteindront sans doute avec l'espérance.

Que répondre à cette affreuse déclaration? Je suis demeurée muette.

Voilà, chère Miss Howe, voilà ceux qui m'ont traitée de fille romanesque! Voilà l'ouvrage de deux têtes prudentes, celles de mon frère et de ma sœur, qui ont réuni toutes leurs lumières! Cependant ma tante m'a dit que c'est la dernière partie de ce plan qui a déterminé ma mère. Jusqu'alors elle avait exigé que sa fille ne fût pas mariée malgré elle, si la force de sa douleur ou de son aversion paraissait capable d'altérer sa santé.

Ma tante s'est efforcée plusieurs fois d'excuser une violence si déclarée, par certaines informations qu'on prétend avoir reçues de divers complots de M. Lovelace<sup>1</sup>, qui sont prêts d'éclater. C'est une contre-ruse, disent-ils, par laquelle ils prétendent renverser tous ses desseins.

*Vendredi, à 9 heures du soir*

Quel conseil me donnerez-vous, ma chère! Vous voyez combien ils sont déterminés. Mais comment puis-je espérer de recevoir assez tôt vos avis, pour en tirer du secours dans mes irrésolutions?

Je reviens du jardin, où j'ai déjà trouvé une nouvelle lettre de M. Lovelace. Il semble qu'il n'ait point d'autre habitation que le pied de nos murs. Je ne puis me dispenser de lui faire savoir si je persiste dans le dessein de m'échapper mardi. Lui marquer que j'ai changé de sentiment, lorsque toutes les apparences sont si fortes contre lui, et plus fortes en faveur de Solmes que dans le temps où j'ai cru la fuite nécessaire, n'est-ce pas me rendre coupable de ma propre infortune, si je suis forcée d'épouser cet homme odieux? Et s'il arrive quelque accident tragique de la rage et du désespoir de M. Lovelace, n'est-ce pas sur moi qu'on

1. On a vu dans une de ses lettres, et la suite fera voir encore mieux, qu'il employait toute son adresse pour leur causer de fausses alarmes, dans la vue de rendre leurs persécutions plus pressantes contre Miss Clarisse, et de les faire servir ainsi au succès de ses propres vues (NdR).

fera tomber le reproche? Ajoutez qu'il y a tant de générosité dans ses offres! D'un autre côté, néanmoins, m'exposer à la censure du public, comme une imprudente créature! Mais il me fait assez entendre que j'y suis déjà livrée. À quoi me résoudre! Plût au Ciel que mon cousin Morden... Mais, hélas! que servent les souhaits!

Je veux réduire en substance la lettre de M. Lovelace. Mon dessein est de vous envoyer la lettre même, lorsque j'y aurai fait réponse; mais je ne me presserai pas de la faire, dans l'espérance de trouver quelque prétexte pour me rétracter. Cependant vous seriez moins en état de me donner un bon conseil dans cette crise de mon sort, si vous n'aviez pas sous les yeux tout ce qui appartient aux circonstances.

« Il me demande pardon de l'air de confiance que je lui ai reproché. C'est l'effet, dit-il, d'un transport qui n'a point de bornes; mais il se soumet sans réserve à mes volontés. » Les alternatives et les propositions ne lui manquent pas. « Il offre de me conduire directement chez Milady Lawrence, et si je l'aime mieux, à ma propre terre, où Milord M... me promet sa protection. (Il ignore, ma chère, les raisons qui me font rejeter cet avis inconsidéré.) Dans l'un ou l'autre cas, aussitôt qu'il me verra sans danger, il partira pour Londres, ou pour tout autre lieu. Il n'approchera point de moi sans ma permission, et sans avoir satisfait à tous les points sur lesquels il me reste des doutes.

Me conduire chez vous, ma chère, est une autre de ses alternatives. « Il ne doute pas, dit-il, que votre mère ne consente à me recevoir; ou, s'il se trouve quelque difficulté de la part de votre mère, de la vôtre ou de la mienne, il me mettra sous la protection de M. Hickman, qui s'empressera sans doute de plaire à Miss Howe; et l'on publiera que je suis partie pour Bath, pour Bristol, pour me rendre en Italie auprès de M. Morden : on publiera tout ce que je voudrai qu'on publie.

« Si j'ai plus d'inclination pour Londres, il propose de m'y conduire secrètement, et de m'y procurer un logement commode, où je serai reçue par ses deux cousines Montaigu, qui ne me quitteront pas un moment, jusqu'à ce que les affaires soient ajustées à mon gré, et que la réconciliation soit heureusement terminée. Toutes les insultes qu'il a reçues de ma famille ne l'empêcheront pas d'y contribuer de toutes ses forces.

« Il propose cette variété de mesures à mon choix, parce qu'étant si pressé par le temps, il n'y a plus d'apparence qu'il puisse recevoir assez tôt une lettre d'invitation de la propre main de Milady Lawrence; à moins que lui-même il ne prenne la poste pour se rendre chez elle avec la dernière diligence : mais dans une conjoncture si délicate, où il ne peut se reposer sur personne de l'exécution de mes ordres, il est impossible qu'il s'éloigne.

« Il me conjure du ton le plus solennel, si je ne veux pas le jeter dans l'excès du désespoir, d'être ferme dans ma résolution.

« Cependant, loin de menacer ma famille ou Solmes, si je change de dessein, il est persuadé, m'assure-t-il respectueusement, que ce changement ne peut arriver que par des raisons dont la justice l'obligera d'être satisfait; telles, espère-t-il, qu'une parfaite certitude de me voir libre dans mes inclinations. Alors il prendra le parti d'une soumission absolue; et tous ses efforts se tourneront à mériter mon estime et celle de ma famille par la régularité de sa conduite.

« En un mot, il proteste solennellement que son unique vue, dans les circonstances présentes, est de me délivrer de ma prison, et de me rendre la liberté de suivre mon penchant, dans un point qui intéresse essentiellement le bonheur de ma vie. Il ajoute que l'espérance même dont il se flatte de m'appartenir quelque jour par des nœuds sacrés, son propre honneur et celui de sa famille, ne lui permettent pas de me faire la moindre proposition qui ne s'accorde avec mes plus scrupuleuses maximes; que, pour la tranquillité de mon esprit, il serait à désirer pour lui de pouvoir obtenir ma main dans des conjonctures plus heureuses, où je n'eusse rien à redouter de la violence de mes amis; mais qu'avec un peu de connaissance du monde, il est impossible de s'imaginer que leur conduite n'ait pas attiré sur eux les censures qu'elle mérite, et que la démarche dont je me fais un si grand scrupule, ne soit généralement attendue comme la suite juste et naturelle du traitement qu'ils me font essayer. »

Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans cette remarque, et que, si M. Lovelace n'ajoute pas tout ce qu'il pourrait dire là-dessus, je n'en aie l'obligation à sa politesse. Je ne doute nullement que je ne sois devenue le sujet de tous les entretiens dans la moitié de la province, et que mon nom n'y passe peut-être en proverbe. Si j'ai ce malheur, je tremble d'en être au point de ne

pouvoir rien faire qui me déshonore plus que je ne le suis déjà par une indiscrete persécution. Que je tombe au pouvoir de Solmes ou de Lovelace, ou de tout autre mari, je ne me laverai jamais de ma captivité et du rigoureux traitement dont une famille entière m'a comme imprimé le sceau; du moins, ma chère, dans ma propre imagination.

Si j'appartiens quelque jour à l'éminente famille qui paraît n'être pas encore sans estime pour moi, je souhaite qu'il ne s'y trouve personne qui prenne occasion de ma disgrâce pour me regarder d'un autre œil. Alors, peut-être, je serai obligée à M. Lovelace s'il n'entre pas dans les mêmes sentiments. Voyez-vous, ma chère amie, à quel point ce cruel traitement m'humilie! Mais peut-être étais-je trop exaltée auparavant.

Il conclut par des instances redoublées pour obtenir de moi une entrevue qu'il demande dès cette nuit, s'il est possible. C'est un honneur, dit-il, qu'il sollicite avec d'autant plus de confiance que je lui ai déjà permis de l'espérer deux fois. Mais, soit qu'il l'obtienne, ou que de nouvelles raisons me portent à le refuser, il me supplie de choisir une des alternatives qu'il me propose, et de demeurer ferme dans la résolution de m'échapper mardi prochain, si je n'ai pas les plus solides assurances d'une paix et d'une liberté bien établies.

Enfin, il renouvelle tous ses vœux, toutes ses promesses, avec des expressions si fortes, que son propre intérêt, l'honneur de ses proches, et leur favorable disposition pour moi se réunissant pour éloigner toutes les défiances, il ne peut me rester aucun doute de sa sincérité.

Lettre 83

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi 8 d'avril, à 8 heures du matin*

Si vous me trouverez blâmable ou non, c'est ce que je ne puis dire : mais j'ai confirmé par une lettre ma première résolution de partir mardi prochain; à la même heure, s'il est possible, que j'avais marquée dans ma lettre précédente. N'ayant point gardé de copie, voici mes termes, qui me sont fort présents.

Je lui avoue sans détour « qu'il ne me reste plus d'autre voie, pour éviter l'exécution du projet déterminé de mes amis, que de quitter cette maison avec son assistance ».

Je n'ai pas prétendu me faire un mérite auprès de lui d'une déclaration si formelle; car j'ajoute avec la même franchise « que si je pouvais me donner la mort sans un crime irrémissible, je la préférerais à une démarche qui sera condamnée du monde entier, si je n'en trouve pas la condamnation dans mon propre cœur ».

Je lui dis « que, dans la crainte d'être soupçonnée, je ne tenterai point d'emporter d'autres habits que ceux que j'aurai sur moi; que je dois m'attendre à me voir refuser la possession de ma terre, mais que, dans quelque extrémité que je puisse tomber, je ne me déterminerai jamais à réclamer la justice contre mon père, de sorte que la protection dont je lui serai redevable ne doit être accordée qu'à l'infortune; que j'ai trop d'orgueil pour penser

jamais au mariage sans une fortune qui puisse me mettre sur un pied d'égalité avec le mari que le Ciel me destine, et me dispenser des obligations de cette nature; que par conséquent mon départ ne lui donnera pas d'autres espérances que celles qu'il avait déjà, et qu'en toutes sortes de sens je me réserve le droit d'accepter ou de refuser ses soins, suivant l'opinion que je prendrai de ses sentiments et de sa conduite ».

Je lui dis « que le parti qui me convient le mieux est de choisir une maison particulière dans le voisinage de Milady Lawrence, mais différente de la sienne, afin qu'il ne paraisse pas dans le monde que j'ai cherché un asile dans sa famille, et que cette raison ne devienne point un obstacle à ma réconciliation; que je ferai venir, pour me servir, Hannah, mon ancienne femme de chambre, et que Miss Howe sera seule dans le secret de ma retraite; que pour lui, il me quittera sur-le-champ, pour se rendre à Londres, ou dans quelque terre de son oncle; et que, se bornant, comme il l'a promis, à un simple commerce de lettres, il n'approchera point de moi sans ma permission.

« Que si je me trouve dans le danger d'être découverte, ou enlevée par la force, je me jetterai alors sous la protection de celle de ses deux tantes qui voudra me recevoir; mais dans le cas seulement d'une nécessité absolue, parce qu'il sera toujours plus avantageux, pour ma réputation, d'employer du fond de ma retraite une seconde ou une troisième main pour me réconcilier avec mes amis, que de traiter avec eux d'une manière éclatante.

« Que je ne veux pas néanmoins lui déguiser que si dans ce traité mes amis insistent sur l'exclusion absolue de ses espérances, je m'engagerai à les satisfaire; pourvu que de leur part ils me laissent la liberté de lui promettre qu'aussi longtemps qu'il sera au monde sans prendre d'un autre côté les chaînes du mariage, je n'accepterai point la main d'un autre homme; que c'est un retour auquel je suis portée d'inclination pour toutes les peines qu'il s'est données et pour les mauvais traitements qu'il a soufferts à mon occasion; quoiqu'il doive se rendre grâce à lui-même et au peu d'égards qu'il a toujours eu pour sa réputation, des témoignages de mépris qu'il a reçus de ma famille. »

Je lui dis « que dans cette retraite, mon dessein est d'écrire à M. Morden, et de lui inspirer, s'il est possible, du zèle pour mes intérêts ».

J'entre dans quelque explication sur ses alternatives.

Vous jugez bien, ma chère, que cette malheureuse rigueur qu'on a pour moi, et ce projet de fuite, me mettent dans la nécessité de lui rendre compte, bien plus tôt que mon cœur ne me le permettrait, de toutes les circonstances de ma conduite.

« Il ne faut pas s'attendre, lui dis-je, que madame Howe veuille s'attirer des embarras, ni qu'elle souffre que sa fille ou M. Hickman s'en attirent à mon occasion. Quant au voyage de Londres qu'il me propose, je ne connais personne dans cette grande ville; et j'en ai d'ailleurs une si mauvaise opinion, qu'à moins que dans quelque temps les dames de sa famille ne m'engagent à les y accompagner, il n'y a point d'apparence que je goûte jamais cette idée. Je n'approuve pas non plus l'entrevue qu'il me demande, surtout lorsqu'il est si vraisemblable que je le verrai bientôt. Mais s'il arrive quelque nouvel événement qui me fasse abandonner le dessein de partir, je pourrai me procurer l'occasion de l'entretenir pour lui expliquer les raisons de ce changement. »

Vous concevrez, ma chère, pourquoi je n'ai pas fait scrupule de lui donner cette espérance : c'est dans la vue de lui inspirer un peu de modération, si je change en effet de pensée. D'ailleurs vous vous souvenez qu'il n'y eut rien à lui reprocher lorsqu'il me surprit il y a quelque temps dans un lieu fort écarté.

« Enfin, je me recommande à son honneur et à la protection de sa tante, comme une personne infortunée qui n'a pas d'autre titre. Je répète (assurément du fond du cœur!) combien il m'est douloureux de me voir forcée à des démarches si éloignées de mes principes, et si nuisibles à ma réputation. Je lui marque que je me rendrai mardi au jardin; que si Betty est avec moi, je la chargerai d'une commission, pour l'écarter; que vers quatre heures il pourra me faire connaître, par quelque signal, qu'il est à la porte, dont j'irai tirer aussitôt le verrou; et j'abandonne le reste à ses soins. »

J'ajoute en finissant « que les soupçons paraissant augmenter de la part de ma famille, je lui conseille d'envoyer, ou de venir le plus souvent qu'il lui sera possible, jusqu'à mardi au matin, vers dix ou onze heures; parce que je ne désespère point encore de quelque révolution qui peut rendre toutes ces mesures inutiles. »

Ô chère Miss Howe! Quelle horrible nécessité que celle qui peut me forcer à des préparatifs de cette nature! Mais il est à présent trop tard! Comment, trop tard? Que signifie cette étrange réflexion? Hélas! si j'étais menacée de finir quelque jour par le repentir, qu'il serait terrible de pouvoir dire *qu'il est trop tard!*

*Samedi, à dix heures*

M. Solmes est ici. Il doit dîner avec sa nouvelle famille. Betty m'apprend qu'il emploie déjà ce terme. À mon retour du jardin, il a tenté encore une fois de se jeter dans mon passage; mais je suis remontée brusquement à ma prison pour l'éviter.

J'ai eu la curiosité, pendant ma promenade, d'aller voir si ma lettre était partie. Je ne dirai pas que si je l'eusse trouvée, mon intention fût de la reprendre; car il me paraît toujours certain que je n'ai pu faire autrement. Cependant, quel nom donner à ce caprice! En voyant qu'elle avait disparu, j'ai commencé à regretter, comme hier au matin, qu'elle fût partie; sans autre raison, je crois, que parce qu'elle n'est plus en mon pouvoir.

Que ce Lovelace est diligent! Il dit lui-même que cet endroit lui tient lieu de maison, et je le crois aussi. Il parle, comme vous le verrez dans sa dernière lettre, de quatre déguisements, dont il change d'un jour à l'autre. Je suis moins surprise qu'il n'ait point encore été remarqué par quelqu'un de nos fermiers; car il serait impossible autrement que l'éclat de sa figure ne l'eût pas trahi. On peut dire aussi que toutes les terres voisines du parc en étant comme une dépendance, et n'ayant point de sentier, du moins vers le jardin et le taillis, il y a peu d'endroits moins fréquentés.

D'un autre côté, je crois m'être aperçue qu'on veille peu sur mes promenades au jardin, et sur les visites que je rends à ma volière. Leur Joseph Leman, qui paraît être chargé de ce soin, n'a garde de se rendre incommode par ses observations. D'ailleurs, on se repose apparemment, comme ma tante Hervey me l'a fait entendre, sur la mauvaise opinion qu'on s'est efforcé de me faire prendre du caractère de M. Lovelace, qu'on croit capable de m'inspirer de justes défiances. Ajoutez que les égards qu'on me connaît pour ma réputation paraissent une autre sûreté. Sans des raisons si fortes, on ne m'aurait jamais traitée avec tant de

rigueur, tandis qu'on m'a laissé les occasions que j'ai presque toujours eues de me dérober par la fuite, si j'avais été disposée à m'en servir : et leur confiance aux deux derniers motifs aurait été bien fondée, s'ils avaient gardé le moindre ménagement dans leur conduite. Mais peut-être ne se souviennent-ils point de la porte de derrière, qui s'ouvre rarement, parce qu'elle conduit dans un lieu désert, et qu'elle est derrière une assez épaisse charmille. Au fond, je ne connais pas d'autre endroit par lequel on pût sortir sans quelque danger d'être aperçu ; excepté néanmoins par l'allée verte qui est derrière le bûcher : mais il faudrait descendre de la haute terrasse qui borde ma basse-cour du même côté. Toutes les autres parties du jardin sont ouvertes par des claires-voies ; et les environs, qui sont plantés nouvellement en quinconces d'ormes et de tilleuls, ne donnent pas encore beaucoup de couvert.

Le grand cabinet de verdure, que vous connaissez, me paraît le plus commode de tous les lieux que je pourrais choisir pour mes importantes vues. Il n'est pas loin de la porte de derrière, quoiqu'il soit dans une autre allée. On ne sera pas surpris que je m'y arrête, parce que je l'ai toujours aimé. Hors le temps des grandes chaleurs, sa fraîcheur en éloigne tout le monde. Lorsqu'on avait quelque tendresse pour moi, on s'alarmait de m'y voir quelquefois trop longtemps. Mais on a peu d'inquiétude à présent pour ma santé. L'opiniâtreté, disait hier mon frère, est une excellente cuirasse.

Avec vos plus ferventes prières, je vous demande, ma chère amie, votre approbation ou votre censure. Il n'est pas encore trop tard pour révoquer mes engagements.

CL. HARLOVE

*Sous l'adresse, avec un crayon* : comment pouvez-vous envoyer votre messager les mains vides ?

## Lettre 84

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Samedi, après dîner*

La dernière date de votre lettre, qui est dix heures du matin, m'assure qu'elle ne pouvait être depuis longtemps au dépôt lorsque Robert y est arrivé. Il a fait une diligence extrême pour me l'apporter, et je l'ai reçue en sortant de table.

Dans la situation où vous êtes, vous me blâmez avec raison d'envoyer mon messager les mains vides; et c'est néanmoins cette situation même, cette critique situation, qui cause en partie mon retardement. En vérité, mon esprit ne me fournit rien qui puisse vous aider.

J'ai employé secrètement tous mes soins pour vous procurer quelque moyen de quitter le château d'Harlove, sans paraître mêlée dans les circonstances de votre évasion; parce que je n'ignore pas qu'obliger dans le fait, et désobliger dans la manière, c'est n'obliger qu'à demi. D'ailleurs, les soupçons et l'inquiétude de ma mère semblent augmenter. Elle y est confirmée par les visites continuelles de votre oncle Antonin, qui ne cesse de lui répéter que la conclusion approche, et qu'on espère que sa fille n'arrêtera point le penchant que vous marquez à la soumission. Je suis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connaître sans me jeter dans la nécessité de faire plus de bruit qu'il n'est à souhaiter pour l'un et pour l'autre. Nous

n'avons pas besoin de cela, ma mère et moi, pour nous quereller presque à toute heure.

Pressée comme je suis par le temps, et privée, par vos pressantes instances, de la satisfaction de vous accompagner, j'ai trouvé plus de difficulté que je ne m'y attendais à vous procurer une voiture. Si vous ne m'obligiez pas de garder des mesures avec ma mère, c'est un service que je vous rendrais fort aisément. Je pourrais, sur le moindre prétexte, prendre notre carrosse coupé, y faire mettre deux chevaux de plus, si je le jugeais à propos, et le renvoyer de Londres, sans que personne en fût mieux informé du logement qu'il vous plairait de choisir. Plût au Ciel que vous y eussiez consenti ! En vérité, vous poussez la délicatesse trop loin. Dans votre situation, vous attendez-vous à ne rien perdre de votre tranquillité ordinaire ? et pouvez-vous donc vous promettre de n'être pas un peu agitée par un ouragan qui menace à chaque instant de renverser votre maison ? Si vous aviez à vous reprocher d'être la cause de vos disgrâces, j'en jugerais peut-être autrement. Mais lorsque personne n'ignore d'où vient le mal, votre situation doit être regardée d'un œil fort différent.

Comment pouvez-vous me croire heureuse, lorsque je vois ma mère aussi déclarée pour les persécuteurs de ma plus chère amie, que votre tante, ou tout autre partisan de votre frère et de votre sœur ; par l'instigation de cette tête folle et bizarre, votre oncle Antonin, qui s'étudie (le plat personnage qu'il est) à l'entretenir dans des idées indignes d'elle, pour m'effrayer par l'exemple ? En faut-il davantage pour exciter mon ressentiment, et pour justifier le désir que j'ai de partir avec vous, lorsque notre amitié n'est ignorée de personne ?

Oui, ma chère, plus je considère l'importance de l'occasion, plus je demeure persuadée que votre délicatesse est excessive. Ne supposent-ils pas déjà que votre résistance est l'effet de mes conseils ? N'est-ce pas sous ce prétexte qu'ils vous ont interdit notre correspondance ? et si ce n'était par rapport à vous, ai-je la moindre raison de m'embarrasser de ce qu'ils pensent ?

D'ailleurs, quelle disgrâce ai-je donc à redouter de cette démarche ? Quelle honte ? Quelle sorte de tache ? Croyez-vous que Hickman en prit occasion de me refuser ? et s'il en était capable, en aurais-je beaucoup de chagrin ? Je soutiens que tous

ceux qui ont une âme seraient touchés de cet exemple d'une véritable amitié dans notre sexe.

Mais je jetterais ma mère dans une vive affliction ! Cette objection a quelque force. Cependant lui causerais-je plus de chagrin que je n'en reçois d'elle, lorsque je la vois gouvernée par un homme de l'espèce de votre oncle, qui ne paraît ici tous les jours que pour susciter de nouveaux sujets de peine à ma chère amie ? Malheur à tous deux s'il y vient dans une double vue ! Grondez-moi si vous voulez : peu m'importe.

J'ai dit, et je répète hardiment, qu'une telle démarche ennoblirait votre amie. Il n'est pas trop tard encore. Si vous le permettez, j'enlèverai à Lovelace l'honneur de vous servir ; et demain au soir, ou lundi, avant le temps que vous lui avez marqué, je serai à la porte de votre jardin avec un carrosse ou une chaise. Alors, ma chère, si notre fuite est aussi heureuse que je le désire, nous leur ferons des conditions, et des conditions telles qu'il nous plaira. Ma mère sera fort aise de revoir sa fille, je vous le garantis. Hickman pleurera de joie à mon retour ; ou je saurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez si sérieusement de ma proposition, et vous êtes toujours si féconde en raisonnements pour appuyer vos opinions, que je crains de vous presser davantage. Cependant, ayez la bonté d'y faire un peu plus de réflexion, et d'examiner s'il ne vaut pas mieux partir avec moi qu'avec Lovelace. Voyez, en considérant les choses sous ce jour-là, si vous pouvez vaincre vos scrupuleux égards pour ma réputation. Que reprocher à une femme qui fuit avec une autre femme, et dans la seule vue d'éviter cette race d'hommes ? Je vous demande uniquement de peser cette idée ; et si vous pouvez vous mettre au-dessus du scrupule qui me regarde, de grâce, mettez-vous y. C'est tout ce que j'avais à dire présentement sur cet article. Je passe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le temps viendra sans doute, où je serai capable de lire vos touchantes narrations sans cette impatience et cette amertume de cœur dont je ne puis me défendre aujourd'hui, et qui se communiqueraient à ma plume, si mes réflexions s'attachaient à toutes les circonstances que vous m'écrivez. Je crains de vous donner le moindre conseil, ou de vous dire ce que je ferais à votre place, si vous continuez de refuser mes offres. Quelle serait mon

affliction, s'il vous en arrivait quelque mal ! Je ne me le pardonnerais jamais. Cette considération a beaucoup augmenté l'embarras où j'étais pour vous écrire, à présent que vous touchez à la décision de votre sort, et lorsque vous rejetez la seule méthode qui convient à cette crise. Mais j'ai dit que je ne vous en parlerais plus. Cependant encore un mot, dont vous me gronderez autant qu'il vous plaira : s'il vous arrivait effectivement quelque malheur, j'en ferais toute ma vie un crime à ma mère. Ne doutez pas que je ne l'en accuse, et peut-être vous-même, si vous n'acceptez pas mon offre.

Voici le seul conseil que j'aie à vous donner dans votre situation : si vous partez avec M. Lovelace, prenez la première occasion pour vous assurer de lui par la cérémonie du mariage. Songez que, dans quelque lieu que vous puissiez vous retirer, tout le monde saura bientôt que c'est par son secours, et avec lui, que vous avez quitté la maison paternelle. Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque temps, jusqu'à ce que les articles soient dressés, et que vous soyez satisfaite sur d'autres arrangements que vous désirez. Mais ces considérations mêmes doivent avoir moins de poids pour vous qu'elles n'en auraient pour une autre dans les mêmes circonstances ; parce qu'avec tous les défauts qu'on voudra lui attribuer, personne ne lui reproche de manquer de générosité ; parce qu'à l'arrivée de M. Morden, que l'honneur oblige de vous rendre justice en qualité d'exécuteur, vous ne sauriez manquer d'entrer en possession de votre terre ; parce que de son côté il jouit d'une fortune considérable ; parce que toute sa famille vous estime, et souhaite ardemment votre alliance ; parce qu'il ne fait pas difficulté lui-même de vous prendre sans aucune condition. Vous voyez comment il a toujours bravé vos riches parents : c'est une faute que je trouve pardonnable, et qui n'est peut-être pas sans noblesse. Je me persuade hardiment qu'il aimerait mieux vous voir à lui sans un sou, que d'avoir obligation à ceux qu'il n'a pas plus de raison d'aimer qu'ils n'en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit que son propre oncle ne peut soumettre cet esprit fier à lui devoir la moindre faveur ?

Toutes ces raisons me persuadent que vous devez insister peu sur les articles. Ainsi, c'est mon opinion absolue que, si vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée : et remar-

quez qu'alors, c'est lui qui doit juger du temps auquel il pourra vous quitter avec sûreté.

Faites là-dessus vos plus sérieuses réflexions. Les délicatesses doivent s'évanouir au moment que vous aurez quitté la maison de votre père. Je n'ignore pas ce qu'il faut penser de ces créatures inexcusables qui, n'écoutant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, passent de la fenêtre de leur père entre les bras d'un mari. Mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je répète qu'avec un homme du caractère de Lovelace, votre réputation demande qu'après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n'y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu'écrivant à vous, il n'est pas besoin de donner plus de force à cette remarque.

Vous vous efforcez d'excuser ma mère ! La chaleur de mon amitié ne me dispose guère à goûter vos raisonnements. Il n'y a point de blâme, dites-vous, à se dispenser de tout ce qui n'est point un devoir. Cette maxime admet bien des distinctions, lorsqu'elle est appliquée à l'amitié. Si la chose qu'on demande était d'une plus grande, ou même d'une égale conséquence, pour la personne de qui elle dépend, peut-être mériterait-elle des réflexions. Il me semble même qu'il y aurait un air d'intérêt propre à demander à son ami une faveur qui l'exposerait aux mêmes inconvénients qu'on veut éviter. Ce serait l'autoriser par notre propre exemple, et avec beaucoup plus de raison, à nous payer d'un refus, et à mépriser une si fausse amitié. Mais si, sans avoir beaucoup à craindre pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d'un très grand danger, le refus que nous en ferions nous rendrait indignes de la qualité d'ami. Je n'en admettrais pas un de cette nature ; pas même à la superficie de mon cœur.

Je suis trompée si ce n'est pas votre opinion comme la mienne ; car c'est à vous-même que je dois cette distinction, dans certaines circonstances où vous devez vous souvenir qu'elle m'a sauvée d'un fort grand embarras. Mais votre caractère a toujours été d'excuser les autres, tandis que vous ne vous passez rien à vous-même. Je dois avouer que si ces excuses pour l'inaction ou pour le refus d'un ami venaient d'une autre femme que vous, dans un cas si important pour elle-même, et qui l'est si peu, en comparaison, pour ceux dont elle désirerait la protection, moi

qui m'efforce, comme vous l'avez souvent observé, de remonter toujours des effets à la cause, je pencherais à la soupçonner d'une inclination secrète et désavouée qui, balançant tous les inconvénients dans son cœur, la rendrait plus indifférente qu'elle ne veut le paraître pour le succès de ce qu'elle demande.

M'entendez-vous, ma chère? Tant mieux pour moi, si vous ne m'entendez pas; car je crains que cette réflexion jetée au hasard ne m'attire de vous une réprimande que vous m'avez déjà faite dans le même cas : « C'est ne pouvoir s'empêcher, m'avez-vous dit, de vouloir faire montre de pénétration, quoique aux dépens de cette tendresse qui est un devoir de l'amitié et de la charité. »

Que sert, m'allez-vous dire, de reconnaître ses fautes, si l'on n'apporte aucun soin à s'en corriger? D'accord, ma chère. Mais ne savez-vous pas que j'ai toujours été une impertinente créature, et que j'ai toujours eu besoin de beaucoup d'indulgence? Je sais aussi que ma chère Clarisse en a toujours eu pour moi, et c'est là-dessus que je me repose aujourd'hui. Elle n'ignore pas jusqu'où va mon affection pour elle. Je vous aime, ma chère, en vérité, plus que moi-même. Croyez-en cette expression; et par conséquent, jugez combien je suis touchée d'une situation aussi critique que la vôtre. C'est la force de ce sentiment qui me fait tourner ma censure jusque sur vous; c'est-à-dire sur ce caractère philosophique, sur cette admirable sévérité que vous avez pour vous-même, et qui vous abandonne dans la cause d'autrui.

Mes vœux, mes prières continuelles, seront employés à demander au Ciel que vous puissiez sortir de ces épreuves sans aucune tache pour cette belle réputation, qui a été jusqu'à présent aussi pure que votre cour : vœux ardents, prières uniques, qui ne sont pas un moment interrompus, et que je répète vingt fois, en me disant éternellement à vous.

ANNE HOWE

P.S. Je me suis pressée d'écrire, et je ne me hâte pas moins de faire partir Robert, afin que, dans une situation si critique, vous ayez le temps de considérer ce que je vous marque sur deux points qui me paraissent les plus importants. Je veux vous les remettre sous les yeux en deux mots :

« Si vous ne devez pas vous déterminer plutôt à partir avec une personne de votre sexe, avec votre Anne Howe, qu'avec une personne de l'autre, avec M. Lovelace? »

Supposé que vous partiez avec lui :

« Si vous ne devez pas vous marier le plus tôt qu'il vous sera possible? »

Lettre 85

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi après-midi, avant la réception de la lettre précédente*

La réponse ne s'est pas fait attendre. C'est une lettre d'excuses, si je puis lui donner ce nom.

« Il s'engage à la soumission sur tous les points. Il approuve tout ce que je propose; surtout le choix d'un logement particulier. C'est un expédient qui lui paraît heureux pour aller au-devant de toutes les censures. Cependant, il est persuadé que traitée comme je le suis, je pourrais me mettre sous la protection de sa tante sans avoir rien à redouter pour ma réputation. Mais tout ce que je désire, tout ce que j'ordonne est une loi suprême; et le meilleur parti sans doute pour la sûreté de mon honneur, auquel je verrai qu'il prend le même intérêt que moi. Il m'assure seulement que la passion de tous ses proches est de tirer avantage des persécutions que j'essuie pour me faire leur cour, et pour s'acquérir des droits sur mon cœur par les services les plus tendres et les plus empressés; heureux s'ils peuvent contribuer par quelque moyen au bonheur de ma vie.

« Il écrira dès aujourd'hui à son oncle et à ses deux tantes qu'il espère à présent de se voir le plus fortuné de tous les hommes, s'il ne ruine pas cet espoir par sa faute : puisque la seule personne à laquelle son bonheur est attaché sera bientôt hors du danger

d'être la femme d'un autre, et qu'elle ne pourra lui rien prescrire qu'il ne se reconnaisse dans l'obligation d'exécuter.

« Il commence à se flatter, depuis que j'ai confirmé ma résolution par ma dernière lettre, qu'il n'y a plus de changement dont la crainte doive l'alarmer, à moins que mes amis ne changent de conduite avec moi; de quoi il est trop sûr qu'ils ne seront jamais capables. C'est à présent que toute sa famille, qui partage ses intérêts avec tant de zèle et de bonté, commence à se glorifier de l'heureuse perspective qu'il a devant les yeux. »

Voyez avec quel art il s'efforce de m'attacher à ma résolution!

« À l'égard de la fortune, il me supplie d'être sans inquiétude. Son bien nous suffit. Il jouit de cinquante mille livres de rente effectives, qui n'ont jamais été chargées du moindre embarras, grâce peut-être à son orgueil plus qu'à sa vertu. Son oncle est résolu d'y en ajouter vingt-cinq mille, le jour de son mariage, et de lui donner le choix de ses châteaux, dans le comté de Hertford, ou dans celui de Lancastre. Il dépendra de moi, si je le désire, de m'assurer de tous ces articles, avant que de prendre avec lui d'autres engagements.

« Il me dit que le soin de l'habillement doit être le moindre de mes embarras; que ses tantes et ses cousines s'empresseront de me fournir toutes les commodités de cette nature, comme il se fera lui-même le plaisir le plus sensible et le plus grand honneur de m'offrir toutes les autres.

« Que pour le succès d'une parfaite réconciliation avec mes amis, il sera gouverné dans toutes ses actions par mes propres désirs; et qu'il sait à quel point j'ai cette grande affaire à cœur.

« Il appréhende que le temps ne lui permette pas de me procurer, comme il se l'était proposé, la compagnie de Miss Charlotte Montaigu à St. Albans, parce qu'il apprend qu'un grand mal de gorge l'oblige de garder sa chambre. Mais aussitôt qu'elle sera rétablie, son premier empressement la conduira dans ma retraite avec sa sœur. Elles m'introduiront toutes deux chez leurs tantes, ou leurs tantes chez moi, comme je paraîtrai le désirer. Elles m'accompagneront à la ville, si j'ai du goût pour ce voyage; et pendant tout le temps qu'il me plaira d'y demeurer, elles ne s'éloigneront pas un moment de moi.

« Milord M... ne manquera pas de prendre mon temps et mes ordres pour me rendre aussi sa visite, publique ou secrète,

suivant mon inclination. Pour lui, lorsqu'il me verra dans un lieu sûr, soit à l'ombre de sa famille, soit dans la solitude que je préfère, il se fera la violence de me quitter, pour ne me revoir qu'avec ma permission. En apprenant l'indisposition de sa cousine Charlotte, il avait pensé, dit-il, à faire remplir sa place par Miss Patty, sa sœur; mais c'est une fille *timide*, qui ne ferait qu'augmenter notre embarras. »

Ainsi, ma chère, l'entreprise, comme vous voyez, demande de *la hardiesse* et du courage. Oui, oui, elle en demande. Hélas! que vais-je entreprendre!

Il paraît persuadé lui-même qu'il me serait nécessaire d'être accompagnée de quelque personne de mon sexe. N'aurait-il pas pu me proposer du moins une des femmes de ses tantes? Bon Dieu! que vais-je entreprendre!

Après tout, quelque pas que j'aie fait en avant, je ne vois pas qu'il soit trop tard encore pour revenir. Si je recule, il faut compter d'être mortellement querellé. Mais qu'en arrivera-t-il? Si j'entrevois seulement quelque moyen d'échapper à Solmes, une querelle avec Lovelace, qui m'ouvrirait le chemin au célibat, serait le plus cher de mes désirs. Je défierais alors tout son sexe; car je ne considère que le trouble et les chagrins qu'il cause au nôtre : et lorsqu'on est une fois engagée, que reste-t-il que l'obligation de marcher avec des pieds trop tendres sur des épines, et des épines les plus pointues, jusqu'à la fin d'une pénible route?

Mon embarras augmente à chaque moment; plus j'y pense, moins je vois de jour à m'en délivrer. Mes incertitudes se fortifient à mesure que le temps s'écoule, et que l'heure fatale approche.

Mais je veux descendre et faire un tour de promenade au jardin. Je porterai cette lettre au dépôt, avec toutes les siennes; à la réserve des deux dernières, que je mettrai sous ma première enveloppe, si je suis assez heureuse pour vous écrire encore. Dans l'intervalle, ma chère amie... mais quel objet proposerai-je à vos prières? Adieu donc. Qu'il me soit permis seulement de vous dire adieu.

## Lettre 86

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**En réponse à la lettre 84**Dimanche 9 d'avril au matin*

Ne vous imaginez pas, très chère amie, que votre réflexion d'hier, quoique le plus sévère effet que j'aie jamais éprouvé de votre impartiale affection, m'ait inspiré le moindre ressentiment contre vous. Ce serait m'exposer au plus fâcheux inconvénient de la condition royale, c'est-à-dire perdre le moyen d'être avertie de mes fautes et de pouvoir m'en corriger; et renoncer par conséquent au plus précieux fruit d'une ardente et sincère amitié. Avec quel éclat et quelle noblesse ce feu sacré doit-il brûler dans votre sein, pour vous faire reprocher à une infortunée d'avoir moins de chaleur dans sa propre cause que vous n'en avez vous-même, parce qu'elle s'efforce de justifier ceux qui ne sont pas disposés à lui prêter leur secours? Dois-je vous blâmer de cette ardeur? ou ne dois-je pas la regarder plutôt avec admiration?

Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un soupçon qui me rendrait inexcusable s'il avait quelque fondement, je dois vous déclarer, pour me rendre justice à moi-même, que je ne connais pas mon propre cœur s'il recèle cette *inclination secrète ou désavouée que vous attribueriez à toute autre femme que moi*. Je suis fort éloignée aussi d'être *plus indifférente que je ne veux le paraître* sur le succès des espérances que j'ai eues du côté

de votre mère. Mais je crois devoir l'excuser; ne fût-ce que par cette seule raison, qu'étant d'un autre âge que le mien et mère de ma plus chère amie, je ne puis attendre d'elle les mêmes sentiments d'amitié que de sa fille. Ceux que je lui dois sont le respect et la vénération, qu'il serait difficile d'accorder avec cette douce familiarité qui est un des plus indispensables et des plus sacrés liens par lesquels votre cœur et le mien sont unis. Je pourrais attendre de ma chère Anne Howe ce que je ne dois pas me promettre de sa mère. En effet ne serait-il pas bien étrange qu'une femme d'expérience fût exposée à quelque reproche pour n'avoir pas renoncé à son propre jugement, dans une occasion où elle n'aurait pu se conformer aux désirs d'autrui sans choquer une famille pour laquelle elle a toujours fait profession d'amitié, et sans se déclarer contre les droits des pères sur leurs enfants; surtout lorsqu'elle est mère elle-même d'une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute le vif et charmant caractère? Crainte maternelle, à la vérité, qui lui fait considérer votre jeunesse plus que votre prudence; quoiqu'elle sache, comme tout le monde, que votre prudence est fort au-dessus de votre âge.

Mais je passe aux deux points de votre lettre qui me paraissent aussi importants qu'à vous.

Vous établissez ainsi la question : « Si je ne dois pas me déterminer plutôt à partir avec une personne de mon sexe, avec ma chère Anne Howe, qu'avec une personne de l'autre, avec Lovelace? »

Et supposé que je parte avec lui :

« Si je ne dois pas me marier le plus tôt qu'il me sera possible? »

Vous savez, ma chère, les raisons qui m'ont fait rejeter vos offres, et qui me font même désirer très ardemment que vous ne paraissiez point dans une entreprise à laquelle il n'y a qu'une nécessité cruelle qui ait été capable de me faire penser, et pour laquelle vous n'auriez pas la même excuse. À ce compte, votre mère aurait eu raison de s'alarmer de notre correspondance, et l'événement justifierait ses craintes. Si j'ai peine à concilier avec mon devoir la pensée de me dérober par la fuite à la rigueur de mes amis, qu'alléguez-vous pour votre défense, en quittant une mère pleine de bonté? Elle tremble que l'ardeur de votre amitié ne vous engage dans quelque indiscretion; et vous, pour la

punir d'un soupçon qui vous offense, vous voudriez faire voir, à elle et à tout le monde, que vous pouvez vous précipiter volontairement dans la plus grande erreur dont notre sexe puisse être coupable.

Et je vous le demande, ma chère, croyez-vous qu'il fût digne de votre générosité de hasarder une fausse démarche, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que votre mère se croirait trop heureuse de vous revoir ?

Je vous assure que malgré les raisons qui peuvent me forcer moi-même à cette fatale démarche, j'aimerais mieux m'exposer à toutes sortes de risques de la part de ma famille que de vous voir la compagne de ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il soit à désirer pour moi de doubler ou de tripler ma faute aux yeux du public ; de ce public qui, de quelque innocence que je me flatte, ne me croira jamais tout à fait justifiée par les cruels traitements que j'essuie, parce qu'il ne les connaît pas tous ?

Mais, très chère, très tendre amie, apprenez que ni vous ni moi, nous ne nous engagerons point dans une démarche que je crois également indigne de l'une et de l'autre. Le tour que vous donnez à vos deux questions me fait voir clairement que vous ne me la conseillez point. Il me paraît certain que c'est le sens dans lequel vous désirez que je les prenne ; et je vous rends grâce de m'avoir convaincue avec autant de force que de politesse.

C'est une sorte de satisfaction pour moi, en considérant les choses dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de votre dernière lettre. Eh bien, je vous déclare qu'elle me détermine absolument à ne pas partir ; ou, du moins, à ne pas partir demain.

Si vous-même, ma chère, vous jugez que le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mère a pu m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne sont pas innocentes, le monde me traitera sans doute avec bien moins de ménagement. Ainsi, lorsque vous me représentez que *toutes les délicatesses doivent s'évanouir* au moment que j'aurai quitté la maison de mon père, lorsque vous me faites entendre qu'il faudra laisser juger à M. Lovelace quand il pourra me quitter avec sûreté, c'est-à-dire lui laisser le choix de me quitter ou de ne me quitter pas, vous me jetez dans des réflexions, vous me

découvrez des périls, sur lesquels il doit m'être impossible de passer, aussi longtemps que la décision dépendra de moi.

Tandis que je n'ai considéré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M. Solmes, que je me suis remplie de l'idée que ma réputation avait déjà souffert de mon emprisonnement, et que j'aurais toujours le choix, ou d'épouser M. Lovelace, ou de renoncer tout à fait à lui, quelque hardiesse que je trouvasse dans cette démarche, je me suis figuré que traitée comme je le suis, elle pouvait être excusée, sinon aux yeux du monde, du moins à mes propres yeux; et se trouver sans reproche au tribunal de son propre cœur, c'est un bonheur que je crois préférable à l'opinion du monde entier. Mais après avoir condamné l'ardeur indécente de quelques femmes, qui fuient de leur chambre à l'autel; après avoir stipulé avec Lovelace, non seulement un délai, mais la liberté de recevoir sa main ou de la refuser; après avoir exigé de lui qu'il me quittera aussitôt que je serai dans un lieu de sûreté (dont vous observez néanmoins qu'il doit être le juge); après lui avoir imposé toutes ces lois, qu'il ne serait plus temps de changer quand je le souhaiterais, me marier aussitôt que je serai entre ses mains! Vous voyez, ma chère, qu'il ne me reste pas d'autre résolution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l'apaiser, après cette rétractation? Comment? En faisant valoir le privilège de mon sexe. Avant le mariage, je ne lui connais aucun droit de s'offenser. D'ailleurs, ne me suis-je pas réservé le pouvoir de me rétracter, si je le juge à propos? Que servirait la liberté du choix, comme je l'ai observé à l'occasion de votre mère, si ceux qu'on refuse ou qu'on exclut avaient le droit de s'en plaindre? Il n'y a pas d'homme raisonnable qui doive trouver mauvais qu'une femme, qu'il se propose d'épouser, refuse de tenir sa promesse, lorsque après la plus mûre délibération, elle est convaincue qu'elle s'est engagée témérement.

Je suis donc résolue de soutenir l'épreuve de mercredi prochain; ou peut-être de mardi au soir, dois-je dire plutôt, si mon père n'abandonne pas le dessein de me faire lire et signer les articles devant lui. Voilà, voilà, ma chère, la plus redoutable de toutes mes épreuves. Si je suis forcée de signer mardi au soir, alors, juste Ciel! tout ce qui m'épouvante doit suivre le lendemain comme de soi-même. Si je puis obtenir par mes prières, peut-être par mes évanouissements, par mes délires (car après un

si long bannissement, la seule présence de mon père me jettera dans une furieuse agitation), que mes amis abandonnent leurs vues, ou qu'ils les suspendent, du moins l'espace d'une semaine, l'espace de deux ou trois jours, l'épreuve du mercredi en sera du moins plus légère. On m'accordera sans doute quelque temps pour délibérer, pour raisonner avec moi-même. La demande que j'en ferai ne sera point une promesse. Comme je n'ai pas fait d'effort pour m'échapper, on ne peut me soupçonner de ce dessein; ainsi j'aurai toujours le pouvoir de fuir pour dernière ressource. Madame Norton doit m'accompagner dans l'assemblée; avec quelque hauteur qu'on la traite, elle prendra ma défense à l'extrémité. Peut-être sera-t-elle secondée alors par ma tante Hervey. Qui sait si ma mère ne se laissera pas attendrir? je me jetterai aux pieds de tous mes juges. J'embrasserai les genoux de chacun, l'un après l'autre, pour me faire quelque ami. Quelques-uns d'entre eux ont évité de me voir, dans la crainte de se laisser toucher par mes larmes. N'est-ce pas une raison d'espérer qu'ils ne seront pas tous insensibles? Le conseil que mon frère a donné de me chasser de la maison et de m'abandonner à mon mauvais sort, peut être renouvelé et se faire accepter. Mon malheur n'en sera pas plus grand du côté de mes amis; et je regarderai comme un bonheur extrême de ne pas les quitter par ma faute, pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M. Morden, plutôt que celle de M. Lovelace.

En un mot, je trouve dans mon cœur des pressentiments moins terribles lorsque j'attache ma vue sur ce parti, que lorsque je me suis déterminée pour l'autre; et dans une résolution forcée, les mouvements du cœur sont la conscience. C'est le plus sage de tous les hommes qui leur donne ce nom <sup>1</sup>.

Je vous demande grâce, ma chère, pour cet amas de raisonnements mal digérés. Je m'arrête ici, et je vais faire sur-le-champ une lettre de révocation pour M. Lovelace. Il prendra la chose comme il voudra. C'est une nouvelle épreuve à laquelle je ne suis

1. Clarisse parle apparemment de l'auteur de *l'Ecclésiaste*, qu'on peut consulter là-dessus (NdP).

pas fâchée de mettre son caractère, et qui est d'ailleurs d'une importance infinie pour moi. Ne m'a-t-il pas promis une parfaite résignation, si je change de pensée?

CL. HARLOVE

## Lettre 87

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Dimanche 9 d'avril, au matin*

Il semble que personne ne se propose aujourd'hui d'aller à l'église. On sent peut-être qu'il n'y a point de bénédiction du Ciel à espérer pour des vues si profanes, et j'ose dire si cruelles.

Ils se défient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoires. Je l'ai trouvée dans cette occasion, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre à Lovelace; car j'ai écrit, ma chère. Elle a changé de couleur, et j'ai remarqué sa confusion. Mais je me suis contentée de lui dire que je devais être accoutumée à toutes sortes de traitements, et que lui supposant des ordres, je la croyais assez justifiée.

Elle m'a confessé, dans son embarras, qu'on avait proposé de me retrancher mes promenades, et que le rapport qu'elle allait faire ne serait point à mon désavantage. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'était pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever si l'on me conduisait chez mon oncle, M. Lovelace avait fait assez voir que je ne pense point à fuir volontairement avec lui; et que si j'avais ce dessein, je n'aurais pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on aurait découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le parti de me rendre;

et si ce n'est pas votre intention, a continué cette hardie créature, votre conduite, Miss, me paraît étrange. Ensuite, pour réparer ce qui lui était échappé : « Vous êtes allée si loin, m'a-t-elle dit, que votre embarras est de revenir honnêtement; mais je m'imagine que mercredi, en pleine assemblée, vous donnerez la main à M. Solmes; et suivant le texte du docteur Brandt dans son dernier sermon, *la joie sera grande alors dans le Ciel.* »

Voici en substance ce que j'écris à M. Lovelace : « Que des raisons de la plus grande importance pour moi-même, et dont il sera satisfait lorsqu'il les connaîtra, m'obligent de suspendre ma résolution; que j'ai quelque espérance de voir tourner heureusement les affaires, sans le secours d'une démarche qui ne peut être justifiée que par la dernière nécessité; mais qu'il doit compter que je souffrirai plutôt la mort que de consentir à me voir la femme de M. Solmes. »

Ainsi je me prépare à soutenir le choc de ses exclamations. Mais à quelque réponse que je doive m'attendre, je la redoute bien moins que les événements dont je suis menacée mardi ou mercredi. De là, les craintes qui m'occupent uniquement, et qui me font déjà trembler jusqu'au fond du cœur.

*Dimanche, à 4 heures après midi*

Ma lettre n'est pas encore partie! Si malheureusement il ne pensait point à la prendre, et que ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paraître, il eût l'audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrais-je, grand Dieu! Ah! chère amie, pourquoi ai-je eu quelque chose à démêler avec ce sexe! moi qui menais une vie si heureuse avant que de l'avoir connu!

*Dimanche, à sept heures du soir*

Je retrouve encore ma lettre! Il est peut-être occupé à ses préparatifs pour demain. Mais il a des gens qu'il pourrait employer. Se croit-il si sûr de moi qu'après un projet formé il n'ait plus à s'embarrasser de rien jusqu'au moment de l'exécution? Il sait comment je suis assiégée. Il ignore ce qui peut survenir. Je puis

tomber malade, être veillée, renfermée plus soigneusement. Notre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entièrement mes vues. De nouveaux doutes peuvent m'arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême étonnement ! Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée, elle m'épargnera la peine de lui déclarer personnellement que j'ai changé d'idée, et toutes les disputes qu'il faudrait avoir avec lui sur cet article. Dans quelque temps qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la date fera foi qu'il aurait pu l'avoir assez tôt ; et si le peu de temps qui reste l'expose à quelque inconvénient, j'en suis fâchée pour lui.

*Dimanche, à neuf heures*

On est résolu, comme je l'apprends, de faire avertir madame Norton d'être ici mardi, pour y demeurer une semaine entière avec moi.

Elle sera chargée d'employer d'abord tous ses soins pour me persuader ; et lorsque la violence aura terminé les embarras, son rôle sera de me consoler et de m'inspirer de la patience pour mon sort. « On s'attend, me dit insolemment Betty, à des évanouissements, à des convulsions, à des plaintes et des cris sans nombre. Mais tout le monde y sera préparé ; et lorsque la scène sera finie, elle sera finie : je reviendrai de moi-même, lorsque j'aurai reconnu qu'il n'y a plus de remède. »

*Lundi, à sept heures du matin*

Ô ma chère ! la lettre y est encore, dans le même état où je l'ai laissée !

Est-il possible qu'il se croie si sûr de moi ? Il se figure peut-être que je n'ai pas la hardiesse de changer de résolution. Je voudrais ne l'avoir jamais connu. C'est à présent que je vois cette téméraire démarche dans le même jour où tout le monde l'aurait vue, si je m'en étais rendue coupable. Mais quel parti prendre, s'il vient aujourd'hui à l'heure marquée ? S'il vient sans avoir reçu la

lettre, je suis obligée de le voir; sans quoi, il ne manquera pas de juger qu'il m'est arrivé quelque chose, et je suis sûre qu'il entrera aussitôt au château. Il n'est pas moins certain qu'il y sera insulté : et quelles seront les suites! D'ailleurs, je me suis presque engagée, si je changeais d'avis, à prendre la première occasion pour le voir et pour lui expliquer mes raisons. Je ne doute pas qu'elles ne lui déplaisent beaucoup... Mais il vaut mieux qu'il parte de mauvaise humeur, après m'avoir vue, que de partir moi-même, mécontente de moi et de mon imprudente démarche.

Cependant, quoique extrêmement pressé par le temps, il peut envoyer encore et recevoir la lettre. Qui sait s'il n'a pas été retardé par quelque accident, qui le rendra peut-être excusable? Comme j'ai trompé plus d'une fois ses espérances pour une simple entrevue, il est impossible qu'il n'eût pas eu du moins la curiosité de savoir s'il n'est rien arrivé et si je suis ferme dans une occasion bien plus importante. D'un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma résolution par une seconde lettre, je commence à craindre qu'il n'en ait pas douté.

*À neuf heures*

Ma cousine Hervey s'est approchée de moi en me voyant revenir du jardin. Elle m'a glissé fort adroitement dans la main une lettre que je vous envoie. Vous y reconnaîtrez la simplicité de son caractère.

Très chère cousine,

J'apprends d'une personne qui se croit bien informée, que vous devez être mariée à M. Solmes mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-on fait cette confidence que pour me causer du chagrin; car c'est de Betty Barnes que je l'apprends, et je la connais pour une insolente créature. Cependant elle dit que les dispenses sont obtenues; et m'ayant recommandé de n'en parler à personne, elle m'a même assurée que c'est M. Brandt, ce jeune ministre d'Oxford, qui doit faire la cérémonie. Le docteur Lewin refuse, à ce que j'entends, de vous donner la bénédiction si vous n'y consentez. Il a déclaré qu'il n'approuve point la manière dont on en use avec vous, et que vous ne méritez pas d'être traitée si

cruellement. Pour M. Brandt, Betty ajoute qu'on lui a promis de faire sa fortune.

Vous saurez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lumières : car je soupçonne Betty de me dire bien des choses sur lesquelles elle me recommande le silence, et dont elle s'attend néanmoins que je trouverai le moyen de vous informer. Elle sait, comme tout le monde, que je vous aime avec une passion extrême, et je suis bien aise que personne ne l'ignore. C'est un honneur pour moi d'aimer une chère cousine qui fait l'honneur de toute la famille. Mais je vois que Miss Harlove et cette fille se parlent sans cesse à l'oreille; et lorsqu'elles ont fini, Betty a toujours quelque chose à me dire.

Ce que je vais vous apprendre est très certain; et c'est particulièrement ce qui me porte à vous écrire : mais je vous supplie de brûler ma lettre. On doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes et de votre encre, parce qu'on sait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne sais pas de quoi il est question; mais on se propose d'en faire usage. Il n'y aurait qu'un méchant caractère qui pût s'être vanté de la bonté qu'une femme a pour lui, et qui eût été capable de trahir ses secrets. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour être soupçonné de cette bassesse. S'il ne l'est pas, quelle sûreté y aura-t-il jamais pour de jeunes et innocentes personnes telles que nous?

Ils ont une idée, qui leur vient, je crois, de cette fausse Betty : c'est que vous avez dessein de prendre quelque chose pour vous rendre malade, ou dans d'autres vues. Ils doivent chercher, dans tous vos tiroirs, des fioles, des poudres, et les choses de cette nature. Voilà une recherche bien étrange! Quel malheur pour une jeune fille d'avoir des parents si soupçonneux! Mais, grâce au Ciel, ma mère n'est pas à présent de ce caractère.

Si l'on ne trouve rien, vous serez traitée plus doucement par votre papa le jour du grand jugement, comme je crois pouvoir le nommer.

Cependant, malade ou non, hélas! ma chère cousine, il n'y a que trop d'apparence que vous serez mariée. Betty l'assure, et je n'en doute plus. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les jours au soir, jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec lui : ainsi, la maladie ne sera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

Ils sont persuadés qu'après votre mariage, vous serez une des plus excellentes femmes du monde. C'est ce que je ne serais pas, je vous assure, si je n'avais du goût pour mon mari. M. Solmes répète sans cesse qu'il obtiendra votre amour à force de bijoux et de riches présents. Le vil flatteur ! je souhaiterais de le voir marié avec Betty Barnes, et qu'il prît la peine de la battre chaque jour, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue bonne. Enfin, mettez en lieu de sûreté tout ce que vous ne voulez pas laisser sous leurs yeux ; et brûlez cette lettre, je vous en conjure. Gardez-vous bien, ma très chère cousine, de rien prendre qui puisse nuire à votre santé. Cette voie serait inutile, et le danger en serait terrible pour ceux qui vous aiment aussi tendrement que votre, etc., D. H.

Après avoir lu cette lettre, il s'en est fallu peu que je n'aie repris mon premier projet ; surtout lorsque j'ai considéré que ma lettre de révocation n'est point encore partie, et que mon refus va m'exposer à des disputes fort vives avec M. Lovelace : car je ne pourrai me dispenser de le voir un moment, dans la crainte qu'il ne s'emporte à quelque violence. Mais le souvenir de vos termes, *ces délicatesses auxquelles je dois renoncer dès que j'aurai quitté la maison de mon père*, joint aux motifs encore plus puissants du devoir et de la réputation, m'ont déterminée encore une fois contre la téméraire démarche. Quand mes agitations et mes larmes ne feraient aucune impression sur mes amis, il est incroyable que je ne puisse obtenir un mois, quinze jours, une semaine ; et mes espérances augmentent pour quelque délai, depuis que je sais de ma cousine que ce bon docteur Lewin refuse de se prêter à leur entreprise sans mon consentement, et qu'il juge qu'on me traite avec une véritable cruauté. Il me vient à l'esprit une nouvelle ressource : sans faire connaître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes scrupules de conscience, et je demanderai le temps de consulter cet habile théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu'elle sera secondée par ma mère. Ma tante Hervey et madame Norton ne manqueront pas de venir à l'appui. Le délai suivra infailliblement, et je m'échappe au travers de l'avenir.

Mais s'ils sont déterminés à la violence ! s'ils ne m'accordent aucun délai ! si personne ne se laisse attendre ! si il est résolu que la fatale formule sera lue sur ma main tremblante et forcée !

Alors... hélas! que serai-je alors? Je ne puis que... mais que puis-je? Ô ma chère! Ce Solmes ne recevra jamais mes serments. J'y suis trop résolue. Je prononcerai, non, non, aussi longtemps que j'aurai la force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence? Il est impossible qu'un père et une mère puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie. Mais si les miens se retirent, et s'ils abandonnent l'exécution à mon frère et à ma sœur, je n'ai point de miséricorde à espérer.

Voici quelques petits artifices auxquels j'ai recours; le Ciel sait avec quelle répugnance :

Je leur ai donné une sorte d'indice, par un bout de plume que j'ai laissé paraître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes provisions secrètes, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laissé, comme par négligence, deux ou trois essais de ma propre écriture, dans un endroit où ils peuvent être aperçus.

J'ai abandonné aussi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous, dans laquelle je me flatte que, malgré les apparences, qui sont contre moi, mes amis se relâcheront. Ils savent de votre mère, par mon oncle Antonin, que je reçois de temps en temps une lettre de vous. Je déclare, dans le même fragment, ma ferme résolution de renoncer à l'homme pour lequel ils ont tant de haine, lorsqu'ils m'auront délivrée des persécutions de l'autre.

Près de ces essais, j'ai laissé la copie d'une ancienne lettre, qui contient divers arguments convenables à ma situation. Peut-être que les lisant ainsi par hasard, ils y trouveront quelque motif de faveur et d'indulgence.

Je me suis réservé, comme vous pouvez le croire, assez d'encre et de plumes pour mon usage; et j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement; pour me distraire, si je le puis, des idées noires qui m'obsèdent, et de tant de craintes qui ne peuvent qu'augmenter jusqu'au grand jour.

CL. HARLOVE

Lettre 88

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Dans le cabinet de verdure, à 11 heures*

Il n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étais ici à méditer les moyens d'écarter mon officieuse geôlière pour me procurer le temps nécessaire à cette entrevue, ma tante est entrée subitement, et m'a fort étonnée par sa visite. Elle m'a dit qu'elle m'avait cherchée dans les allées du jardin; que bientôt elle n'aurait plus cet embarras pour me joindre; et qu'elle espérait, comme tous mes amis, que ce jour serait le dernier de notre séparation.

Vous pouvez juger, ma chère, que l'idée de voir M. Lovelace, et la crainte d'être découverte, jointes aux avis que j'avais reçus de ma cousine, m'ont jetée dans une grande et visible émotion. Elle s'en est aperçue : Pourquoi ces soupirs, pourquoi vois-je soulever ce sein, m'a-t-elle dit en mettant la main sur mon cou? Ah! ma chère nièce, qui se serait défié que tant de douceur naturelle fût si bien armée contre la persuasion?

Je n'ai pu répondre. Elle a continué : La commission qui m'amène sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques discours qui nous ont été rapportés, et qui viennent de la bouche du plus désespéré et du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre père et toute la famille que vous trouvez encore le moyen d'écrire au dehors. M. Lovelace est informé sur-le-champ de tout

ce qui se passe ici. On appréhende de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt à prévenir que tous les autres. Votre mère a des craintes qui vous regardent personnellement, et qu'elle veut croire encore mal fondées; cependant elle ne saurait être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre et vos tiroirs. On vous saura bon gré de me livrer volontairement toutes vos clés. J'espère, ma nièce, que vous ne les disputerez pas. On a résolu de faire apporter ici votre dîner pour vous épargner ce spectacle, et pour se donner le temps nécessaire.

Je me suis crue fort heureuse d'avoir été si bien préparée par la lettre de ma cousine. Cependant j'ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, et d'y joindre des plaintes assez amères; après quoi, non seulement j'ai donné mes clés, mais j'ai vidé officieusement mes poches devant ma tante, et je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s'assurer qu'il n'y avait aucun papier.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettait, m'a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frère et ma sœur en pourraient dire. Elle était sûre que ma mère serait charmée de l'occasion que je lui donnais de répondre à quelques soupçons qu'on avait fait naître contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avait des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, et quelques-uns mêmes des miens, par la négligence qu'il avait à les cacher, et par la vanité avec laquelle il faisait gloire de ses desseins jusque devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figurait, a-t-elle ajouté, mon frère l'était autant que lui, et réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l'avenir le ferait connaître.

J'ignorais, lui ai-je répondu, ce qu'il y avait de caché sous des termes si obscurs. J'avais cru jusqu'alors que les méthodes qu'elle paraissait attribuer à l'un et à l'autre méritaient plus de mépris que d'applaudissement. Ce que j'apprenais d'elle me faisait voir évidemment que les soupçons qui me regardaient ne pouvaient venir que de l'esprit supérieur de mon frère; et sans doute aussi du témoignage qu'il se rendait à lui-même, que le traitement que j'ai essuyé m'autorise à leur donner une juste occasion; qu'il était fort malheureux pour moi de servir de jouet au bel esprit de mon

frère ; que je souhaitais néanmoins qu'il se connût lui-même aussi parfaitement que je croyais le connaître ; qu'alors peut-être il tirerait moins de vanité de ses talents, parce que j'étais persuadée qu'on en aurait beaucoup moins d'opinion, s'ils n'étaient pas accompagnés du pouvoir de nuire.

J'étais irritée. Je n'ai pu retenir cette réflexion. Il la méritait, si vous considérez qu'il est probablement la dupe de l'autre par son propre espion. Mais des deux côtés, j'approuve si peu ces basses ressources, que si la persécution était un peu plus ménagée, je ne laisserais pas la perfidie de ce vil Joseph Lemman sans punition.

Il était fâcheux, m'a dit ma tante, que j'eusse une si mauvaise idée de mon frère. C'était néanmoins un jeune homme qui avait du savoir et de fort bonnes qualités.

Assez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes : mais a-t-il ce qu'il faut pour devenir meilleur, et pour se rendre estimable à d'autres yeux que les siens ?

Elle lui aurait souhaité, dans le fond, un peu plus de douceur et de bon naturel ; mais elle craignait que je n'eusse trop bonne opinion d'un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frère qu'une sœur y est obligée : parce qu'il y avait entre eux une rivalité de mérite, qui était la cause mutuelle de leur haine.

De la rivalité, Madame ? lui ai-je dit. J'ignore ce qu'on en doit croire ; mais je souhaiterais qu'ils entendissent mieux tous deux ce qui convient aux principes d'une éducation libérale : l'un et l'autre ne feraient pas gloire de ce qui devrait les couvrir de honte.

Ensuite, changeant de sujet : Il n'était pas impossible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers, une ou deux plumes, un peu d'encre, (art que je déteste ! ou plutôt, fatale nécessité qui m'y contraint !) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert ; mais puisqu'on exigeait de moi ce sacrifice, il fallait m'en consoler ; et quelque temps qu'on pût employer à cette recherche, mon dessein était si peu de l'interrompre, que j'étais résolue d'attendre au jardin l'ordre de retourner à ma prison. J'ai ajouté, avec la même ruse, que cette nouvelle violence ne se ferait apparemment qu'après le dîner des domestiques, parce que je ne doutais pas qu'on n'y employât Betty, qui connaissait tous les recoins de mon appartement.

Il était à souhaiter, m'a dit ma tante, qu'on ne trouvât rien qui fût capable de confirmer les soupçons, parce qu'elle pouvait m'assurer que le motif de cette recherche, surtout de la part de ma mère, était de se procurer des lumières capables de me justifier, et d'engager mon père à me voir demain au soir, ou mercredi matin, sans aucun emportement : je devrais dire avec tendresse, a-t-elle ajouté ; car c'est à quoi il est résolu, s'il ne reçoit pas de nouveau sujet d'offense.

Ah, Madame ! ai-je répondu, en secouant la tête.

Pourquoi cet *ah*, *Madame*, accompagné d'une marque de doute ?

Je souhaite, Madame, de n'avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon père, qu'à espérer le retour de sa tendresse.

C'est, ma chère, ce que vous ne savez pas. Les affaires peuvent prendre un tour... Peut-être ne vont-elles pas aussi mal que vous le croyez.

Très chère Madame ! avez-vous quelque chose de consolant à m'apprendre ?

Il peut arriver, ma chère, que vous deveniez plus complaisante.

Voilà donc, Madame, les espérances que vous me donnez ! Au nom de Dieu, ne me faites pas penser que ma tante Hervey soit cruelle pour une nièce qui l'aime et qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais sous le sceau du plus grand secret, si la recherche tourne favorablement pour vous. Croyez-vous qu'on trouve quelque chose à votre désavantage ?

Je m'attends qu'on trouvera quelques papiers : mais je suis déjà résignée à toutes les suites. Mon frère et ma sœur n'épargneront pas leurs charitables interprétations. Dans le désespoir où je suis, rien n'est capable de m'alarmer.

Elle espérait, et très ardemment, m'a-t-elle dit, qu'on ne trouverait rien qui pût faire mal juger de ma discrétion. Alors... mais elle craignait de s'expliquer trop.

Elle m'a quittée d'un air aussi mystérieux que ses termes, et qui ne m'a causé qu'un surcroît d'incertitude.

Ce qui m'occupe à présent, ma chère amie, c'est l'approche de cette entrevue. Je ne puis en écarter un moment l'idée. Plût au Ciel que cette scène fût passée! Se voir pour se quereller! Mais s'il n'est pas tout à fait calme et résigné, je ne demeurerai pas un instant avec lui, quelque résolution qu'il puisse prendre.

Ne remarquez-vous pas que plusieurs de mes lignes sont tortues, et qu'une partie de mes caractères vient d'une main tremblante? C'est ce qui arrive malgré moi, lorsque j'ai l'imagination plus remplie de cette entrevue que de mon sujet.

Mais après tout, pourquoi le voir? Comment me suis-je persuadée que j'y suis obligée? Je voudrais que le temps me permît de recevoir là-dessus votre conseil. Vous êtes si lente à vous expliquer! je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J'aurais dû vous dire que dans le cours de cette conversation, j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie; de hasarder un mot en ma faveur, le jour de l'épreuve, et d'obtenir quelque temps pour mes réflexions, si c'est l'unique grâce qu'on soit disposé à m'accorder!

Elle m'a répondu qu'après la cérémonie, j'aurais tout le temps que je pourrais désirer pour m'accoutumer à mon sort, avant que d'être livrée à M. Solmes : odieuse confirmation de l'avis que j'ai reçu de Miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.

À son tour, elle m'a demandé en grâce de rappeler toutes mes forces pour me présenter devant l'assemblée avec une soumission tranquille et les sentiments d'une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille était entre mes mains; et quelle joie n'aurait-elle pas de voir mon père, ma mère, mes oncles, mon frère, ma sœur, m'embrasser tous avec transport, me serrer tour à tour entre leurs bras, et se féliciter mutuellement du retour de la paix et du bonheur commun? Le ravissement de son cœur ne pouvait manquer d'abord de lui ôter le mouvement et la parole; et sa pauvre Dolly, à qui son extrême attachement pour moi avait attiré des reproches assez amers, rentrerait aussi dans les bonnes grâces de tout le monde.

Douterez-vous, ma chère amie, que cette épreuve ne soit la plus redoutable que j'aie encore essayée?

Ma tante m'a fait cette peinture avec des couleurs si vives, que malgré toute l'impatience où j'étais auparavant, je n'ai pu me

défendre d'en être extrêmement touchée. Cependant, je n'ai pu lui témoigner que par mes soupirs et par mes larmes combien je désirais cet heureux événement, s'il pouvait arriver à des conditions que j'eusse le pouvoir d'accepter.

Je vois venir deux de nos gens qui m'apportent mon dîner.

On me laisse libre. Je touche au moment de l'entrevue. Le Ciel, par bonté pour moi, ne fera-t-il pas naître quelque obstacle qui arrête Lovelace! Ah! puisse-t-il ne pas venir! Mais dois-je ou ne dois-je pas le voir? Que fais-je? Ma chère, je vous interroge comme si je pouvais espérer votre réponse.

Betty, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, m'a dit qu'elle devait être employée cet après-midi; qu'elle aurait beaucoup de regret qu'on découvrit quelque chose, mais qu'on n'avait en vue que mes véritables intérêts, et qu'avant mercredi il dépendrait de moi d'obtenir un pardon général. L'effrontée, pour s'empêcher de rire, s'est mise alors un coin de son tablier dans la bouche, et s'est hâtée de se retirer. À son retour pour desservir, je lui ai fait un reproche de son insolence. Elle m'a fait des excuses; mais... mais... (recommençant à rire) elle ne pouvait se retenir, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensait que je m'étais livrée moi-même par mes longues promenades, qui avaient fait naître l'idée de visiter ma chambre. Elle avait fort bien jugé qu'il y avait quelque dessein formé, lorsqu'elle avait reçu ordre de me faire apporter mon dîner au jardin. Il fallait convenir que mon frère était admirable pour l'invention. M. Lovelace même, qui passait pour avoir tant d'esprit, ne l'avait pas si vif et si fertile.

Ma tante accuse M. Lovelace de se vanter de ses desseins devant ses domestiques. Peut-être a-t-il ce défaut. Mais pour mon frère, il s'est toujours fait une gloire de paraître homme de mérite et de savoir aux yeux des nôtres. J'ai souvent pensé qu'on peut dire de l'orgueil et de la bassesse, comme de l'esprit et de la folie, qu'elles s'allient ordinairement, ou qu'elles se touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter aux folles idées d'autrui, dans des moments où j'ai l'esprit si plein d'une véritable inquiétude? Cependant je voudrais, s'il était possible, oublier cette entrevue, qui est le plus proche de mes maux. Je crains que, m'en étant trop occupée d'avance, je ne sois moins propre à la soutenir, et

que mon embarras ne donne sur moi d'autant plus d'avantage qu'on aura quelque apparence de raison pour me reprocher de l'inconstance dans mes résolutions.

Vous savez, ma chère, que le droit de faire un juste reproche donne une sorte de supériorité à celui qui peut l'exercer; tandis que le témoignage d'une conscience embarrassée jette le coupable dans l'abattement.

Ne doutez pas que cet esprit fier et hardi ne se rende, s'il le peut, et son juge et le mien. Il ne réussira pas facilement à m'en imposer : mais je prévois que notre conversation ne sera pas tranquille. Après tout je m'en embarrasse peu. Il serait bien étrange qu'après avoir eu la fermeté de résister à ma famille... qu'entends-je? Il est à la porte du jardin...

Je me suis trompée. Que la crainte a de pouvoir pour réaliser toutes ses chimères! Pourquoi donc suis-je si peu maîtresse de moi?

Je vais porter cette lettre au dépôt. De là, j'irai voir, pour la dernière fois, si celle qu'il devrait avoir levée est encore au lieu ordinaire. S'il l'a prise, je ne le verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai; pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle m'épargnera quantité de détours et d'inutiles raisonnements, et je n'aurai qu'à tenir ferme sur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte; car si j'avais le malheur d'être aperçue, ce serait un nouveau prétexte pour les rigueurs dont je suis menacée après-demain.

Je doute si j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûre même de l'avoir avant que d'être livrée peut-être à ce misérable Solmes? Mais non, non; c'est ce qui n'arrivera jamais, tandis qu'il me restera quelque usage de mes sens.

Si votre messager ne trouve rien au dépôt mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu'il me sera impossible de vous écrire et de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très chère amie, priez pour moi; et conservez-moi, dans votre affection, ce rang qui fait la gloire de ma vie et mon unique consolation.

CL. HARLOVE

Lettre 89

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*À St. Albans, mardi à une heure après minuit*

Ô ma très chère amie ! Après toutes les résolutions dont je vous ai entretenue dans ma dernière lettre, que dois-je ou que puis-je vous écrire ! De quel front approcher de vous, par l'entremise même d'une lettre ? Vous serez bientôt informée, si vous ne l'êtes pas déjà par le bruit public, que votre amie, votre Clarisse Harlove, a pris la fuite avec un homme !

Je n'ai rien de si important, de si nécessaire au monde, que de vous en expliquer les circonstances. Toutes les heures du jour, et de chaque jour, seront employées à cette grande entreprise jusqu'à ce qu'elle soit entièrement finie : j'entends les heures que cet importun me laissera libres, à présent que je me suis jetée si follement dans la nécessité de lui en accorder un grand nombre. Le sommeil a fait divorce avec mes yeux. Il n'approche plus de moi, quoique son assoupissement soit un baume si nécessaire pour adoucir les plaies de mon âme. Ainsi, pendant les heures qu'il devrait occuper, vous aurez sans interruption le récit de ma funeste aventure.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous sera-t-il permis de recevoir mes lettres !

Ô ma chère amie ! Souffrez que je respire.

Il ne me reste qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espère qu'il ne sera point désavantageux. Cependant je n'en suis pas moins convaincue que l'entrevue est une action téméraire et qui ne peut être excusée. Toute sa tendresse, tous ses serments ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de cette imprudence.

Le porteur, ma chère, a ordre de vous demander la petite quantité de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures et plus agréables espérances.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge; à moins que vous ne soyez disposée à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer que vous m'aimez encore, et que vous suspendrez votre censure jusqu'à l'explication que je vous promets. Je n'ai pas voulu différer à vous écrire, afin que si vous avez envoyé quelque chose au dépôt, vous vous hâtiez de le faire retirer, ou d'arrêter ce que vous auriez dessein de faire partir.

Adieu, mon unique amie! Je vous conjure de m'aimer. Mais, hélas! que dira votre mère! que dira la mienne! que diront tous mes proches! et que va dire ma chère madame Norton! quel sera le triomphe de mon frère et de ma sœur!

Je ne puis dire aujourd'hui comment ni dans quel lieu j'espère vous donner de mes nouvelles, et recevoir des vôtres. Je dois partir d'ici <sup>1</sup> de grand matin, et mortellement fatiguée. Adieu encore une fois. Je ne vous demande plus que votre pitié et vos prières.

CL. HARLOVE

1. St. Albans est une petite ville à sept lieues au nord de Londres (NdP).

Lettre 90

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Mardi, à neuf heures du matin*

Si je vous aime encore! M'est-il possible de ne vous pas aimer quand je le voudrais? Vous pouvez vous figurer comment je suis demeurée interdite en ouvrant votre lettre, qui m'apprend la première nouvelle... Grand Dieu du Ciel et de la terre! Mais... que puis-je dire? je mourrai d'impatience si vous me faites trop attendre vos explications.

Que le Ciel ait pitié de moi! Mais est-il possible...

Ma mère sera sans doute bien étonnée. Comment lui annoncerai-je cet événement? Hier au soir, à l'occasion de quelques défiances que votre insensé d'oncle lui avait inspirées, je l'assurais encore, fondée sur vos propres déclarations, que ni homme ni diable ne vous ferait jamais faire un pas qui ne fût conforme aux plus scrupuleuses lois de l'honneur.

Mais, encore une fois, est-il possible... Quelle femme à ce compte... mais je prie le Ciel qu'il vous conserve.

Qu'il ne vous échappe rien dans vos lettres. Adressez-les moi néanmoins chez M. Knollis, jusqu'au premier éclaircissement.

Observez, ma chère, que toutes mes exclamations ne sont point une manière de vous blâmer. Cependant je ne conçois pas comment vous avez pu changer de résolution.

Mon embarras est extrême pour faire cette ouverture à ma mère. Cependant si je lui laisse le temps d'être informée par un autre, et qu'elle apprenne ensuite que je l'ai été plus tôt qu'elle, je ne lui persuaderai jamais que je n'aie pas eu de part à votre évasion. Que je meure néanmoins si je sais quelle voie prendre!

Mais c'est vous causer de la peine, quoique assurément sans en avoir l'intention.

Je dois vous répéter mon dernier conseil : si vous n'êtes point encore mariée, gardez-vous de différer la cérémonie. Dans l'état où sont les choses, je souhaiterais qu'on pût penser que vous étiez mariée secrètement avant votre départ. Si ces hommes font valoir, et souvent pour notre malheur, le terme d'*autorité* lorsque nous sommes à eux, pourquoi n'en tirerions-nous pas quelque avantage, dans un cas tel que le vôtre, pour le soutien de notre réputation, lorsqu'ils nous engagent à violer des droits plus naturels que les leurs?

Ce qui me chagrine presque autant que tout le reste, c'est que votre frère et votre sœur sont au comble de leurs désirs. Je ne doute pas qu'à présent, le testament ne soit altéré à leur gré, et que le dépit ne produise d'autres effets de cette nature.

On m'avertit à ce moment que Miss Lloyd et Miss Biddulph demandent à me voir. On me dit que leur impatience est extrême. Vous jugez aisément du motif qui les amène. Je verrai ma mère avant que de leur parler. Le moyen de me justifier est de lui montrer votre lettre. Il me sera impossible de lui dire un mot, jusqu'à ce qu'elle se soit mise elle-même hors d'haleine. Pardon, ma chère. C'est la surprise qui me dicte tout ce que j'écris. Si votre messenger était moins pressé, et si je n'avais pas ici nos deux amies qui m'attendent, je ferais une autre lettre, dans la crainte que celle-ci ne vous afflige.

Je remets votre linge au messenger. Si vous désirez quelque chose qui ne me soit pas absolument impossible, donnez des ordres sans réserve à votre fidèle,

ANNE HOWE.

*Fin du Tome II*

Lettre 91

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi au soir*

Quels remerciements ne vous dois-je pas, ma chère Miss Howe, pour la bonté qui vous intéresse encore au sort d'une malheureuse fille dont la conduite est devenue l'occasion d'un si grand scandale? Je crois, en vérité, que cette considération m'afflige autant que le mal même.

Dites-moi... mais je crains de le savoir! dites-moi néanmoins, ma chère, quelles ont été les premières marques de l'étonnement de votre mère.

Je n'ai pas moins d'impatience, et j'ai la même crainte, d'apprendre ce que nos jeunes compagnes, qui peut-être ne seront plus jamais les miennes, disent à présent de moi.

Elles n'en peuvent rien dire de pis que ce que je vous dirai moi-même. Je m'accuserai, n'en doutez pas; je me condamnerai à chaque ligne, sur tous les points où j'aurai quelque chose à me reprocher. Si le récit que j'ai à vous faire est capable de diminuer ma faute (car c'est l'unique prétention d'une infortunée, qui ne peut s'excuser à ses propres yeux), je sais ce que j'ai à me promettre de votre amitié : mais je n'ai pas les mêmes espérances de la charité des autres, dans un temps où je ne doute point que tout le monde n'ait la bouche ouverte contre moi, et que tous ceux qui connaissent Clarisse Harlove ne condamnent sa conduite.

Après avoir porté au dépôt la lettre qui était pour vous, et repris celle qui faisait une partie de mes inquiétudes, je retournai au cabinet de verdure ; et là, je m'efforçai, aussi paisiblement que ma situation le permettait, de me rappeler diverses circonstances de l'entretien que j'avais eu avec ma tante. En les comparant avec quelques articles de la lettre de Miss Hervey, je commençai à me flatter que le mercredi n'était pas aussi redoutable pour moi que je l'avais cru ; et voici comment je raisonnai avec moi-même :

« Mercredi ne saurait être absolument le jour fixé pour mon malheur ; quoique, dans la vue de m'intimider, on puisse souhaiter que j'en prenne cette idée. Le contrat n'est pas signé. On ne m'a pas encore forcée de le lire ou de l'entendre. Je puis refuser de le signer, malgré toute la difficulté que j'y prévois, si c'est de la main de mon père qu'il m'est présenté. D'ailleurs, mon père et ma mère ne se proposent-ils pas, lorsqu'on prendra le parti de la violence, de se rendre chez mon oncle Antonin pour s'épargner le chagrin d'entendre mes cris et mes appels ? Cependant ils doivent être présents à l'assemblée de mercredi ; et quelque sujet d'effroi que je puisse trouver dans la pensée de paraître solennellement aux yeux de tous mes amis, c'est peut-être ce que j'ai de plus heureux à souhaiter, puisque mon frère et ma sœur me croient tant de crédit dans le cœur de toute la famille, qu'ils ont regardé mon éloignement comme une mesure nécessaire au succès de leurs vues.

« Je ne dois pas douter non plus que mes prières et mes larmes, comme je me le suis déjà promis, ne touchent quelques-uns de mes proches en ma faveur ; et lorsque je paraîtrai devant eux avec mon frère, j'exposerai avec tant de force la malignité de ses intentions, que j'affaiblirai nécessairement son pouvoir.

« Et puis, dans les plus fâcheuses suppositions, lorsque j'adresserai mes reproches au ministre, comme j'y suis résolue, il n'aura pas la hardiesse de continuer son office. M. Solmes n'aura pas non plus celle d'accepter une main forcée, qui ne cessera pas de repousser la sienne. Enfin, je puis alléguer à l'extrémité des scrupules de conscience, et faire même valoir des obligations précédentes » ; car j'ai donné lieu à M. Lovelace, comme vous le verrez, ma chère, dans une des lettres que vous avez entre les mains, d'espérer que s'il ne me donne aucun sujet de plainte ou d'offense, je ne serai jamais à un autre homme, tandis qu'il

n'aura point d'engagement avec une autre femme. C'est une démarche qui m'a paru nécessaire pour contenir des ressentiments qu'il croit justes contre mon frère et mes oncles. « J'en appellerai donc, ou j'abandonnerai le jugement de mes scrupules, au sage docteur Lewin : et tout a changé de nature dans le monde, si ma mère et ma tante du moins ne sont pas touchées d'une si forte raison. »

En me rappelant à la hâte tous ces motifs de confiance et de courage, je me félicitai moi-même d'avoir renoncé à la résolution de partir avec M. Lovelace.

Je vous ai dit, ma chère, que je ne m'épargnerais pas dans mon récit; et je ne m'arrête à ce détail que pour le faire servir à ma condamnation. C'est un argument qui conclut contre moi avec d'autant plus de force que, dans tout ce que Miss Hervey m'avait écrit sur le témoignage de Betty et de ma sœur, j'avais cru reconnaître qu'on avait eu dessein, par cette voie, de me précipiter dans quelque résolution désespérée, comme le plus sûr moyen pour me perdre auprès de mon père et de mes oncles. Je demande pardon au Ciel si je porte un jugement trop désavantageux d'un frère et d'une sœur; mais si cette conjecture est juste, il demeure vrai qu'ils m'ont tendu le plus noir de tous les pièges, et que j'ai eu le malheur d'y tomber. C'est pour eux, s'ils en sont capables, un double sujet de triomphe, pour la ruine d'une sœur qui ne leur a jamais fait ni souhaité de mal.

Mes raisonnements ne purent diminuer la crainte du mercredi, sans augmenter beaucoup celle de l'entrevue. C'était alors, non seulement le plus proche, mais le plus grand de mes maux : le plus grand, à la vérité, parce qu'il était le plus proche; car, dans le trouble où j'étais, je pensais peu à l'événement dont j'étais menacée. M. Lovelace n'ayant pas reçu ma lettre, je m'attendais sans doute à quelque dispute avec lui; mais après avoir tenu ferme contre une autorité respectable, lorsqu'elle m'avait paru blesser les droits de la justice et de la raison, je devais me fier à mes forces dans une épreuve inférieure; surtout ayant à me plaindre de la négligence qu'on avait marquée pour ma lettre.

Un instant fait quelquefois la décision de notre sort! Si j'avais eu deux heures de plus pour continuer mes réflexions, et pour les étendre par ces nouvelles lumières... peut-être me serais-je bornée alors à lui donner un rendez vous. Imprudente que je

suis! Qu'avais-je besoin de lui faire espérer que s'il m'arrivait de changer de pensée, je lui en expliquerais personnellement les raisons? Hélas, ma chère! un caractère obligeant est un dangereux présent du Ciel : en s'occupant de la satisfaction d'autrui, il fait souvent oublier ce qu'on se doit à soi-même.

La cloche s'étant fait entendre pour le dîner des domestiques, Betty vint prendre mes ordres, en me répétant qu'elle serait employée l'après-midi, et qu'on s'attendait que je ne quitterais pas le jardin sans avoir reçu la permission de remonter à mon appartement. Je lui fis diverses questions sur la cascade, qui avait été réparée depuis peu; et je témoignai quelque désir de la voir jouer, dans le dessein (quelle adresse pour me tromper moi-même, comme l'événement l'a vérifié!) qu'à son retour elle fût portée à me chercher dans cette partie du jardin, qui est fort éloignée de celle où elle me laissait.

À peine avait-elle eu le temps de rentrer au château, que j'entendis le premier signal. Mon agitation fut extrême : mais il n'y avait pas de temps à perdre. Je m'avançai vers la porte, et ne voyant personne aux environs, je tirai le verrou; il avait déjà ouvert avec sa clé : la porte ayant cédé au moindre mouvement, je me trouvai vis-à-vis d'un homme qui m'attendait avec l'air d'impatience le plus tendre et le plus animé.

Un effroi, plus mortel que je ne puis le représenter, se saisit de tous mes sens. Je me crus prête à m'évanouir. Les mouvements de mon cœur me semblaient convulsifs : j'étais si tremblante, que s'il ne m'eût présenté le bras pour me servir d'appui, je n'aurais pu me soutenir sur mes jambes.

Ne craignez rien, très chère Clarisse! me dit-il d'un ton passionné. Au nom de vous-même, commencez par vous rassurer contre la crainte. Le carrosse est à deux pas : cette charmante condescendance me lie à vous au-delà de mes expressions et de toute reconnaissance.

Mes esprits reprenant un peu leur cours, tandis qu'il me tenait la main et qu'il me tirait après lui : Ah! M. Lovelace, lui dis-je, je ne puis absolument vous suivre; comptez que je ne le puis; je vous l'ai marqué par une lettre; laissez-moi, je vais vous la montrer : elle était là depuis hier au matin; je vous avais recommandé d'y veiller jusqu'à la dernière heure, dans la crainte de me

voir obligée à quelque changement : vous l'auriez trouvée, si vous aviez observé cet avis.

Il me répondit, comme hors d'haleine : J'ai moi-même été veillé, ma très chère âme ; je n'ai pas fait un pas qui n'ait été suivi. Mon fidèle valet n'a pas eu moins d'espions sur ses traces, et s'est bien gardé d'approcher de vos murs. À ce moment même, nous pouvons être découverts. Hâtons-nous, ma charmante ; cet instant doit être celui de votre délivrance : si vous négligez l'occasion, peut-être ne la retrouverez-vous jamais.

Quel est votre dessein, Monsieur ? Quittez ma main ; car je vous déclare (en me débattant avec force) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon Dieu ! qu'entends-je ? avec un regard où le dépit éclatait au milieu de la tendresse et de la surprise, mais sans cesser de me tirer après lui. Songez-vous que les raisonnements ne sont pas de saison ? Par tout ce qu'il y a de plus saint, il faut partir. Vous ne doutez pas assurément de mon honneur, et vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la moindre estime pour moi, M. Lovelace, cessez de me presser avec cette violence. Je suis venue ici déterminée, lisez ma lettre ; j'y ajouterai des explications par lesquelles vous serez convaincu que je ne dois pas partir.

Rien, rien, Madame, ne me convaincra... Par tout ce qu'il y a de plus sacré, je suis résolu de ne pas vous quitter. Vous quitter, c'est vous perdre pour toujours.

Dois-je être ainsi traitée ? repris-je, avec une force égale à mon indignation. Quittez ma main, Monsieur. Je ne partirai point avec vous, et je vous convaincrai que je ne le dois pas.

Tous mes amis vous attendent, Mademoiselle ! Tous les vôtres sont déterminés contre vous ! Mercredi est le jour, le jour important, peut-être le jour fatal ! Voulez-vous être la femme de Solmes ? Est-ce enfin votre résolution ?

Non, jamais je ne serai à cet homme-là. Mais je ne veux point partir avec vous. Cessez de me tirer malgré moi ; comment êtes-vous assez hardi, Monsieur... Je ne suis ici que pour vous déclarer que je ne veux point partir. Je ne vous aurais pas vu, si je n'avais appréhendé de vous quelque action téméraire. En un mot, je ne partirai point. Que prétendez-vous?... mes efforts continuant toujours pour arracher ma main d'entre les siennes.

Quelle manie peut s'être emparée de mon ange! quittant ma main, et prenant un ton plus doux. Quoi! tant d'odieux traitements de la part de vos proches, des vœux si solennels de la mienne, une affection si ardente, ne font pas sur vous plus d'impression? Vous êtes résolue de me poignarder en rétractant vos promesses.

Vains reproches, M. Lovelace! je vous expliquerai mes raisons dans d'autres circonstances. Il est certain qu'à présent je ne puis partir avec vous. Encore une fois, ne me pressez plus : je ne dois pas être exposée à la violence de tout le monde.

Je vois le fond du mystère, me dit-il, d'un air abattu mais passionné. Quelle est la barbarie de mon sort! Enfin, votre esprit est sous le joug, votre frère et votre sœur ont prévalu : et je dois abandonner mes espérances au plus méprisable de tous les hommes.

Je vous répète encore, interrompis-je, que je ne serai jamais à lui. Tout peut prendre mercredi une nouvelle face, à laquelle vous ne vous attendez point...

Ou ne la pas prendre! Alors, juste Ciel!

Ce sera leur dernier effort : j'ai de puissantes raisons de le croire.

Je n'en ai pas moins de le croire aussi, puisqu'en demeurant plus longtemps, vous serez infailliblement la femme de Solmes.

Non, non, répondis-je, je me suis fait quelque mérite auprès d'eux sur un point; ils seront de meilleure humeur avec moi; j'obtiendrai du moins un délai, j'en suis sûre : j'ai plus d'un moyen pour l'obtenir.

Eh! que serviront les délais, Mademoiselle? Il est clair que vous n'avez pas d'espérance au-delà : la nécessité même des prières, sur lesquelles vous fondez les délais, prouve trop que vous n'avez pas d'autre espérance... Ô ma chère, ma très chère vie! ne vous exposez pas à des risques de cette importance. Je suis en état de vous convaincre que si vous retournez sur vos pas, vous êtes plus qu'en danger de vous voir mercredi la femme de Solmes. Prévenez donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les événements funestes qui seront la suite de cette horrible certitude.

Aussi longtemps qu'il me restera quelque jour à l'espérance, votre honneur, Monsieur Lovelace, demande, comme le mien

(du moins si vous avez quelque estime pour moi, et si vous désirez que je me le persuade), que ma conduite, dans une affaire de cette nature, justifie parfaitement ma prudence.

Votre prudence, Mademoiselle! Eh! quand a-t-elle souffert le moindre soupçon? Cependant voyez-vous que ni votre prudence, ni votre respect aient été comptés pour quelque chose par des esprits invinciblement déterminés.

Là-dessus, il me fit une énumération pathétique des mauvais traitements que j'ai soufferts, avec le soin continu de les attribuer tous au caprice et à la malignité d'un frère qui, d'un autre côté, suscite tout le monde contre lui; insistant particulièrement sur la nécessité où j'étais, pour me réconcilier avec mon père et mes oncles, de me dérober au pouvoir de cet irréconciliable persécuteur. Toute la confiance de votre frère, continua-t-il, se fonde sur la facilité qu'il vous trouve à souffrir ses insultes. Comptez que votre famille entière s'empressera de vous rechercher, lorsque vous serez délivrée d'une si cruelle oppression. Elle ne vous verra pas plus tôt avec ceux qui ont le pouvoir et le dessein de vous obliger, qu'elle vous restituera votre terre. Pourquoi donc, passant le bras autour de moi et recommençant à me tirer avec douceur, pourquoi hésiter un moment? Voici le temps... Fuyez avec moi, je vous en conjure, ma très chère Clarisse! Prenez confiance à l'homme qui vous adore! N'avons-nous pas souffert pour la même cause? Si vous appréhendez quelque reproche, faites-moi l'honneur de consentir que je sois à vous : et croyez-vous qu'alors je ne sois pas capable de défendre, et votre personne, et votre réputation?

Ne me pressez pas davantage, M. Lovelace, je vous en conjure à mon tour. Vous m'avez donné vous-même une ouverture sur laquelle je veux m'expliquer, avec plus de liberté que la prudence ne me le permettrait peut-être dans une autre occasion. Je suis convaincue que mercredi prochain (si j'avais plus de temps, je vous en apporterais les raisons) n'est pas le jour que nous avons tous deux à redouter; et si je trouve ensuite, dans mes amis, la même détermination en faveur de M. Solmes, je me procurerai quelque moyen de vous rencontrer avec Miss Howe, qui n'est pas votre ennemie. Après la célébration, je ferai mon devoir d'une démarche qui me paraîtrait criminelle aujourd'hui, parce

que l'autorité de mon père n'est pas liée par des droits encore plus sacrés.

Très chère Clarisse...

En vérité, M. Lovelace, si vous me disputez quelque chose à présent, si cette déclaration, plus favorable que je ne me l'étais proposé, ne vous tranquillise pas tout à fait, je ne saurai ce que je dois penser de votre reconnaissance et de votre générosité.

Le cas, Mademoiselle, n'admet point cette alternative. Je suis pénétré de reconnaissance; je ne puis vous exprimer combien je m'estimerais heureux de la charmante espérance que vous me donnez, s'il n'était certain qu'en demeurant ici plus longtemps, vous serez mercredi la femme d'un autre homme. Songez, très chère Clarisse, quel surcroît de douleur cette espérance même est capable de me causer, lorsqu'elle est envisagée dans ce jour.

Soyez sûr que je souffrirais plutôt la mort que de me voir à M. Solmes : si vous voulez que je prenne confiance à votre honneur, pourquoi douteriez-vous du mien? Ce n'est pas de votre honneur, Mademoiselle, c'est de votre pouvoir que je doute : jamais, jamais vous n'aurez la même occasion... Très chère Clarisse, permettez... et, sans attendre ma réponse, il s'efforçait encore de me tirer après lui.

Où m'entraînez-vous, Monsieur? Quittez-moi sur-le-champ. Cherchez-vous à me retenir pour rendre mon retour dangereux, ou pour me le faire croire impossible? Je suis très irritée. Laissez-moi tout à l'heure, si vous voulez que je juge favorablement de vos intentions.

Mon bonheur, Mademoiselle, pour ce monde et pour l'autre, et la sûreté de votre implacable famille, dépendent de cet instant.

Allez, Monsieur, je me repose de la sûreté de mes amis sur la Providence et sur les lois. Vous ne m'engagerez point par des menaces dans une témérité que mon cœur condamne. Quoi! pour assurer ce que vous nommez votre bonheur, je consentirais à la ruine de tout mon repos?

Ah! chère Clarisse, vous me faites perdre des moments précieux, dans le temps que la perspective du bonheur commence à s'ouvrir pour nous. Le chemin est libre; il l'est encore : mais un instant peut le fermer. Quels sont vos doutes? Je me dévoue à d'éternels supplices, si vos moindres volontés ne font ma loi suprême. Toute ma famille vous attend : votre parole y est

engagée. Mercredi prochain... Pensez à ce jour fatal! Eh! que prétends-je par mes instances que de vous faire prendre la voie la plus propre à vous réconcilier avec tout ce qu'il y a d'estimable parmi vos proches?

C'est à moi, Monsieur, qu'appartient le jugement de mes propres intérêts. Vous qui blâmez la violence de mes amis, n'en exercez-vous pas une ici contre moi? Je ne le souffrirai pas. Vos instances augmentent ma répugnance et mes craintes : je veux me retirer, je le veux avant qu'il soit plus tard. Laissez-moi; comment osez-vous employer la force? Est-ce là le fond que je dois faire sur cette soumission sans réserve, à laquelle vous vous êtes engagée par tant de serments? Quittez ma main tout à l'heure, ou je vais me procurer du secours par mes cris.

Je vous obéis, ma très chère Clarisse; et laissant ma main libre, il retira la sienne, avec un regard plein d'une si tendre résignation, que, connaissant la violence de son caractère, je ne pus me défendre d'en être un peu touchée. Cependant je me retirais; lorsque d'un air sombre, ayant jeté un coup d'œil sur son épée, mais se hâtant en quelque sorte d'en écarter sa main, il plia les deux bras sur sa poitrine, comme si quelque réflexion subite l'eût fait revenir d'une idée téméraire. Arrêtez un moment, cher objet de toute ma tendresse! Je ne vous demande qu'un moment. Votre retraite est libre; elle est sûre, si vous êtes résolue de rentrer. Ne voyez-vous pas que la clé est demeurée au pied de la porte? Mais songez que mercredi vous êtes madame Solmes... Ne me fuyez pas avec cet empressement! Écoutez quelques mots qui me restent à vous dire.

Je ne fis pas difficulté de m'arrêter lorsque je fus à la porte du jardin; d'autant plus tranquille que je voyais effectivement la clé, dont je pouvais me servir librement. Mais, commençant à craindre d'être observée, je lui dis que je ne pouvais demeurer plus longtemps; que je m'étais déjà trop arrêtée; que je lui expliquerais toutes mes raisons par écrit; et comptez sur ma parole, ajoutai-je au moment que j'allais prendre la clé pour ouvrir : je mourrai plutôt que d'être à M. Solmes. Vous savez ce que je vous ai promis, si je me trouve en danger.

Un mot, Mademoiselle, hélas! un seul mot, en s'approchant de moi, les bras toujours pliés, pour me persuader apparemment qu'il n'avait aucun dessein dont je dusse être alarmée. Rappelez-

vous seulement que je suis venu ici avec votre participation, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos geôliers et de vos persécuteurs; dans la résolution, le Ciel m'en est témoin, ou puisse-t-il m'abîmer à vos yeux! de vous tenir lieu de père, d'oncle, de frère; et dans l'humble espérance de joindre tous ces titres à celui de mari, en abandonnant à vous-même le choix du temps et des conditions. Mais puisque je vous trouve si disposée à crier au secours contre moi, c'est-à-dire à m'exposer aux fureurs de votre famille entière, je suis content d'en courir tous les risques. Je ne vous demande plus de partir avec moi : je veux vous accompagner dans le jardin, et jusqu'au château, si je ne trouve pas d'obstacle sur la route. Que cette résolution ne vous étonne pas, Mademoiselle; j'irai avec vous au-devant du secours que vous auriez voulu vous procurer. Je leur ferai face à tous; mais sans aucun dessein de vengeance, s'ils ne poussent pas l'insulte trop loin. Vous verrez ce que je suis capable de souffrir pour vous : et nous essaierons tous deux si les plaintes, les instances et les procédés de l'honneur peuvent m'attirer le traitement auquel j'ai droit de la part des honnêtes gens.

S'il m'avait menacé de tourner son épée contre lui-même, je n'aurais eu que du mépris pour un si misérable artifice. Mais cette résolution de m'accompagner devant mes amis, prononcée d'un air si sérieux et si pressant, me pénétra d'une véritable terreur. Quel dessein, M. Lovelace! Au nom de Dieu, laissez-moi, Monsieur; laissez-moi, je vous en conjure.

Pardon, Mademoiselle; mais dispensez-moi s'il vous plaît de vous obéir. J'erre depuis assez longtemps comme un voleur autour de ces murs. J'ai souffert assez longtemps les outrages de votre frère et de vos oncles. L'absence ne fait qu'augmenter leur malignité. Je suis au désespoir. Il ne me reste à tenter que cette voie. N'est-ce pas après-demain mercredi? Le fruit de ma douceur est d'aigrir leur haine. Je ne changerai pas néanmoins de disposition : vous allez voir, Mademoiselle, ce que je souffrirai pour vous. Mon épée ne sortira pas du fourreau. Je veux la remettre entre vos mains (il me pressa effectivement de la prendre). Mon cœur servira de fourreau à celles de vos amis. La vie n'est rien pour moi, si je vous perds. Ce que je vous demande, Mademoiselle, c'est de me montrer la route au travers du jardin. Je vous suivrai, au risque d'y périr; trop heureux, quelque sort

qui m'attende, de trouver devant vous la fin de ma vie et de mes humiliations. Servez-moi de guide, cruelle Clarisse ! Venez voir ce que je puis souffrir pour vous ; et, portant la main sur la clé, il allait ouvrir ; mais la force de mes instances lui fit tourner le visage vers moi.

Quelles peuvent être vos vues, M. Lovelace ? lui dis-je d'une voix tremblante. Voulez-vous exposer votre vie ? À quoi voulez-vous m'exposer moi-même ? Est-là ce que vous nommez de la générosité ? Ainsi donc tout le monde abuse cruellement de ma faiblesse !

Mes larmes commencèrent à couler, sans qu'il me fût possible de les retenir.

Il se jeta aussitôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvait être contrefaite, et les yeux, si je ne me trompe, aussi humides que les miens. Quel barbare, me dit-il, soutiendrait un spectacle si touchant ? Ô divinité de mon cœur (en prenant respectueusement ma main, qu'il pressa de ses lèvres) ! Ordonnez-moi de partir, avec vous, sans vous, pour vous servir, pour me perdre ; je jure à vos pieds une aveugle obéissance. Mais j'en appelle à tout ce que vous savez de la cruauté qu'on exerce contre vous, et de la malignité qui s'attaque à moi, et d'une faveur déterminée pour l'homme que vous haïssez ; j'en appelle à tout ce que vous avez souffert, et je vous demande si vous n'avez pas raison de redouter ce mercredi qui fait ma terreur ! Je vous demande si vous pouvez espérer de voir jamais renaître une si belle occasion ! Le carrosse à deux pas ; mes amis, qui attendent impatiemment l'effet de vos propres résolutions ; un homme tout à vous, qui vous conjure à genoux de demeurer maîtresse de vous-même, voilà tout, Mademoiselle ; qui ne vous demandera votre estime qu'autant qu'il pourra vous convaincre qu'il en est digne ; une fortune, des alliances à l'épreuve de toute objection : ô chère Clarisse (appuyant ses lèvres encore une fois sur ma main), ne laissez point échapper l'occasion. Jamais, jamais il ne s'en présentera d'aussi belle.

Je le priai de se lever. Il se leva ; et je lui dis que s'il ne m'eût pas causé tant de trouble par son impatience, j'aurais pu le convaincre que lui et moi, nous avions regardé ce mercredi avec plus de frayeur qu'il ne convenait. J'allais continuer de lui expliquer mes raisons ; mais se hâtant de m'interrompre : Si j'avais,

me dit-il, la moindre probabilité, une ombre d'espérance pour l'événement de mercredi, vous ne me trouveriez que de l'obéissance et de la résignation. Mais la dispense est obtenue. Le ministre est averti : c'est ce pédant de Brandt qui s'est offert. Ô chère et prudente Clarisse ! ces préparatifs ne vous annoncent-ils donc qu'une épreuve ?

Quand on se proposerait les extrémités les plus terribles, vous savez, Monsieur, que toute faible que je suis, je ne suis pas incapable de fermeté. Vous savez quel est mon courage et comment je sais résister lorsque je me crois persécutée avec bassesse ou maltraitée sans raison. Oubliez-vous ce que j'ai déjà souffert, ce que j'ai eu la force de soutenir, parce que j'attribue tous mes malheurs à des instigations peu fraternelles ?

Je dois tout attendre, Mademoiselle, de la noblesse d'une âme qui méprise la contrainte. Mais les forces peuvent vous manquer. Que ne doit-on pas craindre d'un père inflexible, qui entreprend de subjuguier une fille si respectueuse ? Un évanouissement ne vous sauvera pas ; et peut-être ne seront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. À quoi vous serviroient les plaintes, après la célébration ? L'horrible coup ne sera-t-il pas porté, et toutes les suites, dont la seule idée met mon cœur à la torture, ne deviendront-elles pas nécessaires ? À quel tribunal appellerez-vous ? Qui prêtera l'oreille à vos réclamations contre un engagement qui n'aura pas eu d'autres témoins que ceux qui vous y auront forcée, et qui seront reconnus pour vos plus proches parents ?

J'étais sûre, lui dis-je, de me procurer du moins un délai. J'avais plus d'un moyen pour l'obtenir. Mais rien ne pouvait nous devenir plus fatal à tous deux, que d'être surpris dans un entretien si libre. Cette crainte m'agitait mortellement. Il m'était impossible de bien expliquer ses intentions, s'il cherchait à me retenir plus longtemps ; et la liberté de me retirer lui donnerait des droits certains sur ma reconnaissance.

Alors, s'étant approché lui-même de la porte pour l'ouvrir et me laisser rentrer dans le jardin, il fit un mouvement extraordinaire, comme s'il eût entendu quelqu'un de l'autre côté du mur ; et portant la main sur son épée, il s'efforça quelque temps de regarder au travers de la serrure. Je devins si tremblante que je me crus prête à tomber à ses pieds. Mais il me rassura aussitôt. Il avait cru, me dit-il, entendre quelque bruit derrière le mur :

c'était sans doute l'effet de son inquiétude pour mon repos et ma sûreté; un véritable bruit aurait été bien plus fort.

Ensuite il me présenta civilement sa clé : Si vous êtes déterminée, Mademoiselle... cependant je ne puis et je ne dois pas vous laisser rentrer seule. Il faut que votre retour soit sans danger. Pardon; mais je ne puis me dispenser d'entrer avec vous.

Eh quoi, Monsieur, serez-vous assez peu généreux pour vouloir tirer avantage de mes craintes, et du désir que j'ai de prévenir de nouveaux malheurs? Folle que je suis, de m'occuper de la satisfaction de tout le monde, tandis que personne ne pense à la mienne!

Très chère Clarisse! interrompit-il, en retenant ma main lorsque je portais la clé à la serrure, c'est moi-même qui vais ouvrir la porte si vous le souhaitez; mais encore une fois, considérez qu'en obtenant même ce délai qui fait votre unique espérance, vous pouvez être renfermée plus étroitement. Je suis informé que vos parents ont déjà délibéré là-dessus. Toute correspondance alors ne vous sera-t-elle pas fermée, avec Miss Howe comme avec moi? De qui recevrez-vous du secours, si la fuite vous devient nécessaire? Réduite à voir le jardin de vos fenêtres, sans avoir la liberté d'y descendre, comment retrouverez-vous l'occasion que je vous présente aujourd'hui, si votre haine se soutient contre Solmes? Mais hélas! il est impossible qu'elle se soutienne. Si vous rentrez, ce ne peut être que par le mouvement d'un cœur que la résistance fatigue, et qui commence peut-être à chercher des prétextes pour se rendre.

Je ne puis souffrir, Monsieur, de me voir sans cesse arrêtée. Ne serai-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement? Les conséquences seront telles qu'il plaira au Ciel : je veux rentrer; et l'écartant de la main, je présentai encore la clé à la serrure. Son mouvement fut plus prompt que le mien, pour se jeter à genoux entre la porte et moi. Eh! Mademoiselle, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-vous regarder d'un œil indifférent tous les maux qui peuvent venir à la suite? Après les outrages que j'ai essayés, après le triomphe qu'on va remporter sur moi, si votre frère parvient à ses vues! Mon propre cœur frémit quelquefois de tous les malheurs qui peuvent arriver. Je vous supplie, très chère Clarisse, de tourner les yeux de ce

côté-là, et de ne pas perdre la seule occasion... Mes intelligences ne m'apprennent que trop...

Votre confiance, M. Lovelace, va trop loin pour un traître. Vous l'avez placée dans un vil domestique, qui peut vous donner de faux avis pour vous faire payer la corruption plus cher. Vous ne savez pas quelles sont mes ressources.

J'avais mis enfin la clé dans la serrure, lorsque se levant d'un air effrayé, et laissant comme échapper une exclamation assez forte : Ils sont à la porte, me dit-il brusquement ; ne les entendez-vous pas, ma chère âme ? et portant la main sur la clé, il la tourna quelques moments, comme s'il eût voulu la fermer à double tour. Aussitôt une voix se fit entendre, avec plusieurs coups violents contre la porte, qui me parurent capables de l'enfoncer. *Vite, vite*, entendis-je prononcer plusieurs fois. *À moi, à moi ; ils sont ici ; ils sont ensemble : vite, des pistolets, des fusils.* Les coups continuaient en même temps contre la porte. De son côté, il avait tiré fièrement son épée, qu'il mit nue sous son bras ; et prenant mes deux mains tremblantes dans la sienne, il me tira de toute sa force après lui. Fuyez, fuyez, hâtez-vous, chère Clarisse ; vous n'avez qu'un instant pour fuir ; votre frère, vos oncles, ce Solmes peut-être... Ils auront forcé la porte en un moment. Fuyez, ma très chère vie, si vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais... si vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois meurtres. Fuyez, fuyez, je vous en conjure !

Ô Dieu ! s'écria la pauvre insensée, au secours, au secours ! dans un effroi, dans une confusion qui ne lui permettaient de s'opposer à rien ! Mes yeux se tournaient en même temps autour de moi, devant, derrière, attendant d'un côté un frère et des oncles furieux, des domestiques armés de l'autre, peut-être un père étincelant de fureur, plus terrible que l'épée même que je voyais nue, et que toutes celles que j'appréhendais. Je courais aussi vite que mon guide ou mon ravisseur, sans m'apercevoir de ma course. Le transport de ma crainte donnait des ailes à mes pieds, en m'ôtant le pouvoir de la réflexion. Je n'aurais distingué ni les lieux ni les chemins, si je n'eusse été tirée continuellement avec la même force ; surtout lorsque, ne cessant point de tourner la tête, j'aperçus un homme, qui devait être sorti par la porte du jardin, et qui nous suivait des yeux, en s'agitant beaucoup, et paraissant en appeler d'autres, que l'angle d'un mur m'empê-

chait de voir, mais que mon imagination me faisait prendre pour mon père, mon frère, mes oncles et tous les domestiques de la maison.

Dans cet excès de frayeur, je perdis bientôt de vue la porte du jardin. Alors, quoique tous deux hors d'haleine, Lovelace prit mon bras sous le sien, son épée nue dans l'autre main, et me fit courir encore plus vite. Ma voix néanmoins contredisait mon action. Je ne cessai pas de crier : non, non, non, et de m'agiter, et de tourner la tête, aussi longtemps que je pus voir les murs du jardin et du parc. Enfin j'arrivai au carrosse de son oncle, qui était escorté par quatre hommes à cheval.

Permettez, ma chère Miss Howe, que je suspende ici ma relation. À ce triste endroit de mon récit, j'ai devant les yeux toute mon indiscretion, qui se présente à moi comme en face. Les pointes de la confusion et de la douleur me paraissent aussi vives que celle d'un poignard dont j'aurais le cœur percé. Faut-il que j'aie consenti si follement à une entrevue qui, avec un peu de réflexion sur son caractère et sur le mien, ou simplement sur les circonstances, devait me faire juger que c'était me livrer à ses résolutions, et me mettre hors d'état de soutenir les miennes !

Car ne devais-je pas prévoir que, se croyant avec raison dans le danger de perdre une personne qui lui avait coûté tant d'inquiétudes et de peines, il n'épargnerait rien pour empêcher qu'elle ne sortît de ses mains ? que, n'ignorant pas l'engagement où je m'étais mise de renoncer à lui pour jamais, à la seule condition dont je faisais dépendre ma réconciliation avec ma famille, il s'efforcerait de m'ôter à moi-même le pouvoir de l'exécuter ? en un mot, que celui qui avait eu l'artifice de ne pas prendre ma lettre (car il n'y a pas d'apparence, ma chère, que tous ses pas aient été si soigneusement observés), dans la crainte d'y trouver un contrordre (comme j'en avais fort bien jugé, quoique par d'autres craintes j'aie mal profité de cette réflexion), manquât d'adresse pour me retenir, jusqu'à ce que la crainte d'être découverte me mît dans la nécessité de le suivre pour éviter un redoublement de persécution, et les malheurs qui pouvaient arriver à ma vue ?

Mais si je venais à découvrir que l'homme qui s'est fait voir à la porte du jardin fût le même traître qu'il a corrompu, et qu'il l'eût

employé à me jeter dans l'épouvante, croyez-vous, ma chère, que ce ne fût pas pour moi une raison de le détester, et de me haïr encore plus moi-même? Je veux me persuader que son cœur n'est pas capable d'une ruse si noire et si basse. Cependant m'aidez-vous à expliquer pourquoi je n'ai vu paraître qu'un seul homme hors du jardin; comment cet homme est demeuré à nous regarder, sans nous poursuivre; comment il ne s'est pas hâté de jeter l'alarme dans la maison? Ma frayeur et l'éloignement ne m'ont pas permis de le bien distinguer : mais réellement, plus je me rappelle son air, plus je suis portée à croire que c'était ce perfide Joseph Leman.

Ah! pourquoi, pourquoi, mes chers amis... Mais ai-je raison de les blâmer, lorsque j'étais parvenue à croire moi-même, avec assez de vraisemblance, que cette redoutable épreuve du mercredi pouvait tourner plus heureusement pour moi que le parti de la fuite, et que dans l'intention de mes proches c'était peut-être la dernière que je devais essayer? Plût au Ciel que je l'eusse attendue! Du moins, si j'avais remis jusqu'alors la démarche où je me suis laissé engager, et dans laquelle peut-être je ne me suis précipitée que par une indigne crainte, je n'aurais pas tant à souffrir du reproche de mon cœur : et ce serait un mortel fardeau dont je serais soulagée!

Vous savez, ma chère, que votre Clarisse a toujours dédaigné de justifier ses erreurs par celles d'autrui. J'implore le pardon du Ciel pour ceux qui m'ont traitée cruellement; mais leurs fautes ne peuvent me servir d'excuse; et les miennes n'ont pas commencé d'aujourd'hui, car je n'ai jamais dû entretenir de correspondance avec M. Lovelace.

Ô le vil séducteur! Que mon indignation s'élève quelquefois contre lui! Conduire ainsi de mal en mal une jeune créature... qui a fait à la vérité trop de fond sur ses propres forces! Ce dernier pas est la suite, quoique éloignée, de ma première faute; d'une correspondance qu'un père du moins m'avait défendue. Combien n'aurais-je pas mieux fait, lorsque ses premières défenses tombèrent sur les visites, d'alléguer à Lovelace une autorité à laquelle je devais être soumise, et d'en prendre occasion pour refuser de lui écrire? Je crus alors qu'il dépendrait toujours de moi d'interrompre ou de continuer ce commerce. Je me supposai plus obligée que toute autre de me rendre comme

l'arbitre de cette querelle. Aujourd'hui, je trouve ma présomption punie; comme le sont la plupart des autres désordres, c'est-à-dire par elle-même!

À l'égard de cette dernière témérité, je vois, depuis qu'il est trop tard, comment la prudence m'obligeait de me conduire. Comme je n'avais qu'une voie pour lui communiquer mes intentions, et qu'il savait parfaitement où j'en étais avec mes amis, je devais peu m'embarrasser s'il avait reçu ma lettre, surtout après m'être réservé la liberté de me rétracter. Lorsqu'arrivant à l'heure marquée, il ne m'aurait pas vue répondre au signal, il n'aurait pas manqué de se rendre au lieu qui servait à notre correspondance; et ma lettre, qu'il y aurait trouvée, l'aurait convaincu par sa date que c'était sa faute s'il ne l'avait pas reçue plus tôt. Mais, gouvernée par les mêmes motifs qui m'avaient fait consentir d'abord à lui écrire, une folle prévoyance me fit craindre que, me voyant manquer à l'entrevue, il ne s'exposât à de nouvelles insultes qui auraient pu le rendre coupable de quelque violence. Il prétend, à la vérité, que ma crainte était juste, comme j'aurai occasion de vous l'apprendre : mais ce n'était alors qu'une simple crainte; et pour éviter un mal supposé, devais-je me précipiter dans une faute réelle? Ce qui m'humilie le plus, c'est de reconnaître aujourd'hui, par toute sa conduite, qu'il faisait autant de fond sur ma faiblesse que j'en faisais sur mes propres forces. Il ne s'est pas trompé dans le jugement qu'il a porté de moi; tandis que l'opinion que j'ai eue de moi-même m'a ridiculement abusée : et je le vois triompher sur un point qui intéresse essentiellement mon honneur! Je ne sais comment je puis soutenir ses regards.

Dites-moi, chère Miss Howe, mais dites-moi sincèrement si vous ne me méprisez pas. Vous le devez; car votre âme et la mienne n'en ont jamais fait qu'une, et je me méprise moi-même. La plus légère et la plus imprudente de toutes les filles aurait-elle fait pis que je n'ai donné lieu de penser à ma honte? Le public apprendra mon crime, sans être informé de l'occasion, sans savoir par quelles ruses j'ai été trahie (comptez, ma chère, que j'ai à faire au plus artificieux de tous les hommes); et quelle humiliante aggravation, d'entendre dire qu'on attendait de moi beaucoup plus que d'un grand nombre d'autres!

Vous me recommandez de ne pas différer mon mariage. Ah, ma chère! autre effet charmant de ma folie : l'exécution de ce conseil est en mon pouvoir à présent, comme j'y suis moi-même. Puis-je mettre le sceau tout d'un coup à ses artifices? Puis-je me défendre d'un juste ressentiment contre un homme qui m'a jouée, et qui m'a fait sortir en quelque sorte hors de moi-même? Je lui en ai déjà fait mes plaintes. Mais vous ne sauriez croire combien je suis mortifiée! combien je me trouve rabaisée à mes propres yeux! moi, qu'on proposait pour exemple! Ah! que ne suis-je encore dans la maison de mon père, me déroband pour vous écrire, et mettant tout mon bonheur à recevoir quelques lignes de vous?

Me voici arrivée à ce mercredi matin qui m'a causé tant de terreur, et que j'ai regardé comme le *jour du Jugement* pour moi. Mais c'était le lundi qu'il fallait redouter. Si j'étais demeurée, et que le Ciel eût permis ce que je concevais de plus terrible dans mes craintes, n'était-ce pas mes amis qui auraient été responsables des suites? Aujourd'hui, la seule consolation qui me reste (triste consolation! direz-vous), c'est de les avoir déchargés du blâme, et de l'avoir attiré tout entier sur moi-même.

Vous ne serez pas surprise de voir ma lettre si mal tracée : je me sers de la première plume qui s'est offerte. J'écris par lambeaux, et comme à la dérobée; sans compter que j'ai la main tremblante de douleur et de fatigue.

Les détails de sa conduite et de nos conversations jusqu'à Saint-Albans et depuis notre arrivée trouveront place dans la continuation de mon histoire. Il suffira de vous dire aujourd'hui que jusqu'à présent il est extrêmement respectueux, humble même dans sa politesse; quoique étant si peu satisfaite de lui et de moi, je ne lui aie pas donné beaucoup de sujet de se louer de ma complaisance. En vérité, il y a des moments où je ne puis le souffrir devant moi.

Le logement où je me trouve est si peu commode que je ne m'y arrêterai pas longtemps. Il serait inutile par conséquent de vous y donner mon adresse; et j'ignore quel sera le lieu que je pourrai choisir.

M. Lovelace sait que je vous écris. Il m'a offert un de ses gens pour vous porter ma lettre. Mais j'ai cru que, dans la situation où

je suis, une lettre de cette importance ne pouvait être envoyée avec trop de précautions. Qui sait de quoi un homme de ce caractère est capable? Cependant je veux croire encore qu'il n'est pas aussi méchant que je l'appréhende. Au reste, qu'il soit tel qu'il voudra, je suis persuadée que les plus belles apparences ne peuvent me conduire à rien de fort heureux. Je me trouve enrôlée néanmoins dans la classe des pénitents tardifs, et je ne m'attends à la pitié de personne.

Ma seule confiance est dans la continuation de votre amitié. Que je serais malheureuse en effet, si je perdais une consolation si douce!

CL. HARLOVE

Lettre 92

*M. Lovelace à Joseph Leman*

*Samedi 8 d'avril*

Enfin, mon cher Joseph, votre jeune et chère demoiselle consent à se délivrer elle-même de la cruelle persécution qu'elle souffre depuis si longtemps. Elle se rendra au jardin lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y est engagée. Elle m'a confirmé cette promesse. Grâce au Ciel, elle me l'a confirmée.

J'aurai un carrosse à six chevaux dans le chemin détourné qui est le plus voisin du mur, et je serai accompagné de plusieurs de mes amis et de mes gens, bien armés, qui se tiendront un peu à l'écart pour la secourir au premier signe, si l'occasion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes sortes d'accidents fâcheux. Vous savez que c'est toujours mon premier soin.

Ma seule crainte est qu'au dernier moment, la délicatesse de ses principes ne soit capable de la faire balancer, et qu'il ne lui prenne envie de retourner au château : quoique son honneur soit le mien, comme vous savez, et que l'un réponde de l'autre. Si malheureusement elle refusait de partir, je la perdrais pour toujours, et tous vos services passés deviendraient inutiles. Elle serait alors la proie de ce maudit Solmes, à qui sa sordide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun domestique de la famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête Joseph, ni du zèle avec lequel vous servez un homme d'honneur qu'on outrage et une jeune demoiselle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, surtout dans cette importante occasion, où votre assistance peut couronner l'œuvre; car si Mademoiselle balance, nous aurons besoin de quelque petite ruse innocente.

Ainsi faites bien attention aux articles suivants. Tâchez de les apprendre par cœur. Ce sera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi, jusqu'à notre mariage. Alors vous devez être sûr que nous aurons soin de vous. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai promis. Personne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici les articles, honnête Joseph :

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, sous quelque déguisement, s'il est possible, et sans être aperçu de Mademoiselle. Si le verrou de la porte de derrière est tiré, vous connaîtrez par là que je suis avec elle, quand vous ne l'auriez pas vue sortir. La porte ne laissera pas d'être fermée; mais j'aurai soin de mettre ma clé à terre, en dehors, afin que s'il est besoin vous puissiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, jusqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois *hem, hem*. Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne soit reconnu pour un signal. Peut-être qu'en m'efforçant de persuader ma chère compagne, j'aurai l'occasion de frapper du coude ou du talon contre les ais pour vous confirmer l'avis. Alors vous ferez beaucoup de fracas, comme si vous vouliez ouvrir; vous agiterez fortement le verrou; vous donnerez du genou contre la porte pour faire croire que vous voulez l'enfoncer; ensuite, donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettez à crier, comme si vous voyiez paraître quelqu'un de la famille : À moi, vite à moi, les voici, les voici, vite, vite; et mêlez-y les noms d'épée, de pistolets, de fusils, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai sans doute alors, quand elle serait encore incertaine, à fuir promptement avec moi. S'il m'est impossible de la déterminer, ma résolution est d'entrer dans le jardin avec elle, et d'aller jusqu'au château,

quelles qu'en puissent être les suites. Mais, dans la frayeur que vous lui causerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous nous croirez assez éloignés, et que pour vous le faire connaître j'élèverai la voix en pressant sa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clé. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrais pas qu'elle s'aperçût de la part que vous aurez à cette petite entreprise, par la considération extrême que j'ai pour vous.

Aussitôt que vous aurez ouvert la porte, ôtez-en votre clé, et remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne, que vous mettrez dans la serrure, du côté du jardin, afin qu'il paraisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clé qu'on supposera que je lui ai procurée, et que nous ne nous sommes pas embarrassés de fermer la porte. On conclura qu'elle sera partie volontairement; et dans cette pensée, qui fera perdre toute espérance, on ne se hâtera point de nous poursuivre. Autrement, vous savez qu'il pourrait arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clé que dans la supposition que nous ne soyons interrompus par l'arrivée de personne. Si quelqu'un paraissait, il ne faudrait pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes, si cette envie leur prend; soit en brisant la porte, soit avec ma clé, qu'ils trouveront à terre s'ils veulent prendre la peine de passer par-dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, et si vous sortez par le moyen de votre clé, suivez-nous à une juste distance, en levant les mains, avec d'autres gestes de colère et d'impatience; tantôt avançant, tantôt retournant sur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous, mais comme si vous aperceviez quelqu'un qui accourt après vous; criez : au secours, vite; n'épargnez pas les cris. Nous ne serons pas longtemps à nous rendre au carrosse.

Dites à la famille que vous m'avez vu entrer avec elle dans une voiture à six chevaux, escortée d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le mousqueton à la main, autant que vous en avez pu juger; et que nous avons pris un chemin tout opposé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête Joseph, avec quel soin je veux éviter les fâcheux accidents.

Observez de garder une distance qui ne lui permette pas de distinguer votre visage. Faites de grandes enjambées, pour déguiser votre marche, et tenez la tête droite : je réponds, honnête Joseph, qu'elle ne vous reconnaîtra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche et la contenance des hommes que dans leurs physionomies. Arrachez un grand pieu dans la palissade voisine, et feignez qu'il résiste à vos efforts, quand il viendrait facilement. Cette vue, si elle tourne la tête, lui paraîtra terrible, et lui fera juger pourquoi vous ne nous suivez pas plus vite. Ensuite, retournant au château avec cette arme sur l'épaule, faites valoir à la famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune demoiselle ne fût enlevée par un... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, et me maudire hardiment. Cet air de colère vous fera passer pour un homme courageux qui se serait exposé de bonne foi. Vous voyez, honnête Joseph, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de risque à me servir.

Mais si notre entretien durait plus longtemps que je ne le désire, et si quelque personne de la maison cherchait Mademoiselle avant que j'aie crié deux fois *hem, hem*; alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est, je vous assure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé, mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé aussi, avec votre clé. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être sans clé, et de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite provision de gravier, de la grosseur d'un pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la serrure; ce qui empêchera que leur clé ne puisse entrer. Prudent comme vous êtes, mon cher Joseph, vous savez que dans les occasions importantes il faut avoir pourvu à toutes sortes d'accidents. Alors, si vous apercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, au lieu du cri que je vous ai marqué lorsque vous ferez du bruit à la porte, criez : Monsieur, ou Madame (suivant la personne que vous verrez venir), hâtez-vous, hâtez-vous! M. Lovelace, M. Lovelace! et criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, je serai plus prompt que ceux que vous appellerez. Si c'était Betty, et Betty seule, je n'aurais pas si bonne opinion, monsieur Joseph, de votre

galanterie <sup>1</sup> que de votre fidélité, si vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuser, et de lui faire prendre le change.

Vous leur direz que votre jeune demoiselle vous a semblé courir aussi légèrement que moi. Ce sera leur confirmer que les poursuites seraient inutiles, et ruiner enfin les espérances de Solmes. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour se réconcilier avec elle que pour la poursuivre. Ainsi vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, et quelque jour ce grand service sera récompensé par les deux familles. Alors vous serez le favori de tout le monde; et les bons domestiques se croiront honorés, à l'avenir, d'être comparés à l'honnête Joseph Leman.

Si Mademoiselle vous reconnaissait, ou venait dans la suite à vous découvrir, j'ai déjà pensé à faire une lettre, que vous prendrez la peine de copier, et qui, présentée dans l'occasion, vous rétablira parfaitement dans son estime.

Je vous demande, pour la dernière fois, autant de soin et d'attention que de zèle. Songez que ce service mettra le comble à tous les autres; et comptez, pour la récompense, sur l'honneur de votre ami très affectionné.

LOVELACE

P.S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec Betty. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne sera pas trop mal assortie; quoiqu'elle soit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir l'insolence des femmes. Ne crains rien, mon pauvre Joseph; tu seras le maître dans ta maison. Si son humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'espace d'un an, et cela dans toutes les règles de l'honnêteté; sans quoi le secret ne serait pas digne de moi.

Le porteur vous remettra quelques arrhes de ma libéralité future.

1. On a vu ci-dessus que Joseph Leman était amoureux de Betty (NdR).

Lettre 93

*À Monsieur Robert Lovelace*

*Dimanche 9 avril*

Monsieur,

Je <sup>1</sup> suis fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paraît bien fort. Dieu me pardonne et vous aussi, Monsieur, vous m'avez engagé dans une grande affaire; et si la mèche était découverte... Mais Dieu aura pitié de mon corps et de mon âme, et vous me promettez de me prendre sous votre protection, et d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne hôtellerie; ce qui fait toute mon ambition. Vous aurez de la bonté aussi pour notre jeune demoiselle, que je recommande à Dieu. Tout le monde n'en doit-il pas avoir pour le beau sesque?

J'exécuterai vos ordres le plus fidèlement qu'il me sera possible, puisque vous dites que vous la perdriez, si je ne le faisais pas, et qu'un homme aussi avare que M. Solmes serait assez

1. L'auteur, s'attachant à garder les caractères, pousse ici la fidélité jusqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage et d'orthographe qui sont ordinaires dans la condition de Leman. Mais le goût de notre nation n'admet pas de si grossières peintures. Il suffira de conserver ici un style et des traits de simplicité qui puissent faire connaître un valet (NdP).

capable de la gagner. Mais j'espère que notre jeune demoiselle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je suis persuadé qu'elle tiendra parole.

Je serais bien fâché de ne pas vous rendre service, quand je vois que vous avez la bonté de ne vouloir faire de mal à personne. J'avais cru, avant que de vous connaître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaît. Mais je trouve qu'il en est tout autrement. Vous êtes franc comme or fin; et même, autant que je le vois, vous ne souhaitez que du bien à tout le monde, comme je le fais aussi; car quoique je ne sois qu'un pauvre domestique, j'ai la crainte de Dieu et des hommes, et je profite des bons discours et des bons exemples de notre jeune demoiselle, qui ne va nulle part sans sauver une âme ou deux, plus ou moins. Ainsi me recommandant à votre amitié, et vous priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand vous en trouverez une bonne, je vous servirai bien dans cette espérance. Vous en trouverez de reste, si vous cherchez bien; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne sont pas des héritages: et j'espère que vous ne me regarderez pas comme un malhonnête homme, parce qu'il peut paraître que je vous sers contre mon devoir: avec une bonne conscience, on ne craint pas les mauvaises langues.

Cependant, je souhaiterais, si vous avez cette bonté, que vous ne m'appelassiez pas si souvent *honnête Joseph*, *honnête Joseph*. Quoique je me croie fort honnête, comme vous le dites, je craindrais de ne pas paraître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connaissent pas mes intentions; et vous avez aussi l'humeur si facétieuse qu'on ne sait pas si vous dites ces choses-là sérieusement. Je suis un pauvre homme, qui n'ai jamais écrit à des seigneurs: ainsi vous ne serez pas surpris, ne vous déplaît, si je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour mademoiselle Betty, j'ai cru d'abord qu'elle avait des vues au-dessus de moi. Cependant je vois qu'elle s'apprivoise peu à peu. J'aurais beaucoup plus d'amitié pour elle si elle était meilleure pour notre jeune demoiselle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'esprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout du compte, quoiqu'il ne soit pas trop honnête de battre une femme, je ne souffrirai jamais qu'elle me mette le pied sur la gorge. Cette recette, que vous avez la bonté de me promettre, me donnera du courage: et je crois qu'elle serait fort agréable pour tout le

monde, pourvu que cela se passe honnêtement, comme vous l'assurez, à peu près dans l'espace d'une année. Cependant, si mademoiselle Betty se tourne bien, je pourrais souhaiter que cela dure un peu plus longtemps; surtout lorsque nous aurons à gouverner une hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue et une tête malicieuse ne gâtent rien dans une femme.

Mais je crains de paraître impertinent avec un seigneur de votre qualité. C'est vous-même, aussi, qui me mettez en train par votre exemple, car vous avez toujours le mot pour rire; et puis vous m'avez ordonné de vous écrire familièrement tout ce qui me vient à l'esprit : sur quoi vous demandant pardon, je vous promets encore une fois toute diligence et toute exactitude, et je demeure votre obéissant serviteur, prêt à tous vos commandements,

JOSEPH LEMAN.

Lettre 94

*Lovelace à M. Belford*

*À St. Albans, lundi au soir*

Tandis que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques moments au mien, pour exécuter ce que je t'ai promis. Nulle poursuite : et je t'assure que je n'en ai redouté aucune, quoiqu'il ait fallu feindre des craintes pour en inspirer à ma charmante.

Apprends, cher ami, qu'il n'y eut jamais de joie aussi parfaite que la mienne ! Mais laisse-moi jeter les yeux un moment sur ce qui se passe : l'ange ne serait-il pas disparu ?

Ah ! non ! Pardonne mes inquiétudes. Elle est en effet dans l'appartement voisin du mien. Elle est à moi ! pour toujours à moi.

« Ô transports ! Mon cœur, pressé de joie et d'amour, cherche à s'ouvrir un passage pour sauter dans son sein »<sup>1</sup>

Je savais que toutes les combinaisons de la stupide famille étaient autant de machines qui se remuaient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travaillaient tous pour moi, comme de misérables taupes qui s'agitent sous terre ; et plus aveugles que les taupes

1. Vers d'Otway (NDP).

mêmes, puisqu'ils travaillaient pour moi sans le savoir. J'étais le directeur de tous leurs mouvements, qui s'accordaient assez avec la malignité de leurs cœurs pour leur faire croire que c'était leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie est parfaite! Non, non : elle est diminuée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je supporter l'idée que je dois plus aux persécutions de ses proches qu'à son penchant pour moi, ou qu'au moindre sentiment de préférence? C'est du moins ce que j'ai le chagrin d'ignorer encore! Mais je veux écarter cette pensée. Si je m'y abandonnais trop, il en pourrait coûter cher à cette adorable fille. Réjouissons-nous qu'elle ait *passé le Rubicon*; que le retour lui soit devenu impossible; que, suivant les mesures que j'ai prises, ses implacables persécuteurs croient sa fuite volontaire; et que, si je doute de son amour, je puisse la mettre à des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse que flatteuses pour mon orgueil; car je ne fais pas difficulté à te l'avouer : si je pouvais croire qu'il restât la moindre incertitude au fond de son cœur sur la préférence qu'elle me doit, je la traiterais sans pitié.

*Mardi à la pointe du jour*

Je retourne, sur les ailes de l'amour, aux pieds de ma charmante, qui valent pour moi le plus glorieux trône de l'univers. Ses mouvements me font juger qu'elle est déjà sortie du lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil pendant une heure et demie que j'ai invité le sommeil. Il semble que je sois trop élevé au-dessus de la matière pour avoir besoin d'une réparation si vulgaire.

Mais pendant la route, et depuis notre arrivée, pourquoi, chère Clarisse, n'ai-je entendu de toi que des soupirs et des marques de douleur! Poussée par une injuste persécution, menacée d'une horrible contrainte; et si vivement affligée, néanmoins, après une heureuse délivrance! Garde-toi... Garde-toi bien... C'est dans un cœur jaloux que l'amour t'élève un temple.

Cependant il faut accorder quelque chose aux premiers embarras de sa situation. Lorsqu'elle se sera un peu familiarisée avec les circonstances, et qu'elle me verra religieusement soumis à toutes ses volontés, sa reconnaissance lui fera mettre quelque

distinction, sans doute, entre la prison d'où elle est sortie, et la liberté qu'elle se réjouira d'avoir obtenue.

Elle vient! Elle vient! Le soleil se lève pour l'accompagner. Toutes mes défiances se dissipent à son approche, comme les ténèbres de la nuit à l'aspect du soleil. Adieu, Belford! Avec la moitié seulement de mon bonheur, tu serais, après moi, le plus heureux de tous les hommes.

## Lettre 95

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mercredi 12 d'avril*

Je reprends ma triste histoire.

Ainsi traînée jusqu'à la voiture, il aurait peu servi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'aurait pas profité de ma frayeur pour me lever entre ses bras. À l'instant, les chevaux partirent au grand galop, et ne s'arrêtèrent qu'à St. Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus plusieurs fois prête à tomber sans connaissance. Je levai mille fois les yeux et les mains pour implorer le secours du Ciel. Grand Dieu ! protégez-moi, m'écriai-je souvent. Est-ce moi ! Est-ce possible ! Deux torrents de larmes ne cessèrent pas d'inonder mon visage ; et mon cœur oppressé poussait des soupirs aussi involontaires que ma fuite.

Cruelle différence dans l'air et les discours du misérable, qui triomphait visiblement du succès de ses artifices, et qui, dans le ravissement de sa joie, m'adressait tous les compliments qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occasions ! Cependant, le respect ne l'a pas abandonné dans ses transports. Les chevaux semblaient voler. Je crus m'apercevoir qu'on leur avait fait faire un grand circuit, pour déguiser apparemment nos traces. Je suis trompée aussi si plusieurs autres cavaliers, que je vis galoper par intervalles aux deux côtés du carrosse, et qui

paraissaient au-dessus de la condition servile, n'étaient pas autant de nouvelles escortes, qui avaient été disposées sur la route. Mais il feignit de ne pas les remarquer; et malgré toutes ses flatteries, j'étais trop abîmée dans mon indignation et ma douleur pour lui faire la moindre question.

Figurez-vous, ma chère, quelles furent mes réflexions en descendant de la voiture, sans aucun domestique de mon sexe, sans autres habits que ceux que j'avais sur moi, et qui étaient si peu convenables à un long voyage, sans coiffe, avec un simple mouchoir sur le cou, déjà mortellement fatiguée, et l'esprit encore plus abattu que le corps! Les chevaux étaient si couverts d'écume que tout ce qu'il y avait de gens dans l'hôtellerie, me voyant sortir seule du carrosse avec un homme, me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'était échappée de sa famille. Je ne m'en aperçus que trop, à leur étonnement, aux discours qu'ils se tenaient à l'oreille, et à la curiosité qui les amenait comme l'un après l'autre pour me voir de plus près. La maîtresse du logis, à qui je demandai un appartement séparé, me voyant prête à m'évanouir, se hâta de m'y apporter divers secours. Ensuite je la priai de me laisser seule l'espace d'une demi-heure. Je me sentais le cœur dans un état qui m'aurait fait craindre pour ma vie, si j'en avais pu regretter la perte. Aussitôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte : je me jetai dans un fauteuil, et je donnai passage à un violent déluge de larmes, qui me soulagèrent un peu.

M. Lovelace fit remonter, plus tôt que je ne l'aurais souhaité, la même femme, qui me pressa, de sa part, de recevoir mon frère ou de descendre avec lui. Il lui avait dit que j'étais sa sœur, et qu'il m'avait emmenée, contre mon inclination et mon attente, de la maison d'un ami, où j'avais passé l'hiver, pour rompre un projet de mariage dans lequel je pensais à m'engager sans le consentement de ma famille; et que, ne m'ayant pas donné le temps de prendre un habit de voyage, j'étais fort irritée contre lui. Ainsi, ma chère, votre franche, votre sincère amie fut forcée d'entrer dans le sens de cette fable, qui me convenait à la vérité d'autant mieux que, n'ayant pu retrouver de quelque temps le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence et mon abatement durent passer pour un accès de mauvaise humeur.

Je me déterminai à descendre dans une salle basse, plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devais passer la nuit. L'hôtesse m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi respectueusement, mais avec une politesse qui n'excédait pas celle d'un frère, dans les lieux du moins où les frères sont polis. Il me nomma sa chère sœur. Il me demanda comment je me trouvais, et si j'étais disposée à lui pardonner, en m'assurant que jamais un frère n'avait eu pour sa sœur la moitié de l'affection qu'il avait pour moi.

Le misérable ! Qu'il lui en coûtait peu pour soutenir naturellement ce caractère, tandis que j'étais si violemment hors du mien !

Une femme qui n'est pas capable de réflexion trouve quelque soulagement dans la petitesse même de ses vues. Elle ne sort point du tourbillon qui l'environne. Elle ne voit rien au-delà du présent. En un mot, elle ne pense point. Mais accoutumée, comme je le suis, à méditer, à jeter les yeux devant moi, à peser les vraisemblances, et jusqu'aux possibilités, quel soulagement puis-je tirer de mes réflexions ?

Il faut que je trace ici quelque détail de notre conversation pendant le temps qui précéda et qui suivit notre souper.

Aussitôt qu'il se vit seul avec moi, il me supplia, du ton à la vérité le plus tendre et le plus respectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même, et avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur et de tendresse qu'il m'avait jamais faits. Il me promit de ne plus connaître d'autres lois que mes volontés. Il me demanda la permission de me proposer si je voulais me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ses tantes.

Je demurai en silence. J'ignorais également et ce que je devais faire, et comment je devais lui répondre.

Il continua de me demander si j'aimais mieux prendre un logement particulier dans le voisinage de ces deux dames, comme j'en avais eu l'intention ?

Mon silence fut le même.

Si je n'avais pas plus de penchant pour quelque terre de Milord M..., celle de Berkshire, ou celle du comté où nous étions ?

Tout lieu me sera égal, lui dis-je enfin ; pourvu que vous n'y soyez pas.

Il s'était engagé, me répondit-il, à s'éloigner de moi lorsque je serais à couvert des poursuites, et cette promesse était un lien

sacré. Mais si j'étais indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paraissait la plus sûre de toutes les retraites. Les dames de sa famille ne manqueraient pas de s'y rendre, aussitôt que je serais disposée à les recevoir. Sa cousine Charlotte Montaigu s'attacherait particulièrement à moi, et deviendrait ma compagne inséparable. Je serais toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez sa tante Lawrence, qui se croirait trop heureuse de me voir près d'elle : il la nommait plus volontiers que sa tante Sadleir, qui était une femme assez mélancolique.

Je lui dis que sur-le-champ et dans l'équipage où j'étais, sans espérance d'en pouvoir sitôt changer, je ne souhaitais pas paraître aux yeux de sa famille; que ma réputation demandait absolument qu'il s'éloignât; qu'un logement particulier, le plus simple, et par conséquent le moins suspect, parce qu'on ne pourrait me croire partie avec lui, sans supposer qu'il m'aurait procuré des commodités en abondance, était le plus convenable à mon humeur et à ma situation; que la campagne me semblait propre pour ma retraite, la ville pour la sienne; et qu'on ne pouvait savoir trop tôt qu'il fût à Londres.

En supposant, répliqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir tout d'un coup sa famille, si je lui permettais d'expliquer son opinion, il insistait sur Londres comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans les provinces, un visage étranger excitait aussitôt de la curiosité. Ma jeunesse et ma figure la rendraient encore plus vive. Les messages et les lettres étaient une autre occasion de se trahir. Il n'avait pas fait entrer un logement dans ses précautions, parce qu'il avait supposé que je me déterminerais soit pour Londres, qui offre à tous moments les commodités de cette nature, soit pour la maison de l'une ou l'autre de ses tantes, soit pour la terre de Milord M..., dans le comté d'Hertford, où la concierge, nommée madame Greme, était une femme excellente, à peu près du caractère de ma Norton.

Assurément, repris-je, si j'étais poursuivie, ce serait dans la première chaleur de leur passion; et leurs recherches se tourneraient d'abord vers quelque terre de sa famille. J'ajoutai que mon embarras était extrême.

Il me dit qu'il y en aurait peu, lorsque je me serais arrêtée à quelque résolution : que ma sûreté faisait son unique inquiétude; qu'il avait un logement à Londres, mais qu'il ne pensait

point à me le proposer, parce qu'il comprenait bien quelles seraient mes objections... Sans doute, interrompis-je, avec une indignation qui lui fit employer tous ses efforts à me persuader que rien n'était si éloigné de ses idées et même de ses désirs. Il répéta que mon honneur et ma sûreté l'occupaient uniquement, et que ma volonté serait sa règle absolue.

J'étais trop inquiète et trop affligée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui sortait de sa bouche.

Je me croyais, lui dis-je, extrêmement malheureuse. Je ne savais à quoi me déterminer : perdue, sans doute, de réputation; sans un seul habit avec lequel je pusse me montrer; mon indigence même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvaient me regarder, et leur faisant juger nécessairement que j'avais été surprise avec avantage, ou que j'en avais donné quelqu'un sur moi, et que dans l'un ou l'autre cas j'avais aussi peu de pouvoir sur ma volonté que sur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même chagrin, que tout me portait à croire qu'il avait employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir; qu'il avait pris ses mesures sur ma faiblesse, sur la crédulité de mon âge et sur mon défaut d'expérience; que je ne pouvais me pardonner à moi-même cette fatale entrevue; que mon cœur saignait de la mortelle affliction où j'avais plongé mon père et ma mère; que je donnerais le monde entier, et toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison de mon père, à quelque traitement que j'y fusse réservée; qu'au travers de toutes ses protestations, je trouvais quelque chose de bas et d'intéressé dans l'amour d'un homme qui avait pu faire son étude d'engager une jeune fille au sacrifice de son devoir et de sa conscience, tandis qu'un cœur généreux doit faire la sienne de l'honneur et du repos de ce qu'il aime.

Il m'avait écouté attentivement, sans offrir de m'interrompre. Sa réponse, qui fut méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avait rendu fort grave : et c'était dans cette disposition qu'il allait me répondre.

Il était affligé jusqu'au fond du cœur d'avoir fait si peu de progrès dans mon estime et dans ma confiance.

À l'égard de ma réputation, il me devait de la sincérité : elle ne pouvait être aussi blessée de la moitié par la démarche qui me

causait tant de regret, que par mon emprisonnement, et par l'injuste et folle persécution que j'avais essuyée de la part de mes proches. C'était le sujet public des entretiens. Le blâme tombait particulièrement sur mon frère et ma sœur, et l'on ne parlait de ma patience qu'avec admiration. Il devait me répéter ce qu'il croyait m'avoir écrit plusieurs fois : que mes amis s'attendaient eux-mêmes à me voir saisir quelque occasion de me délivrer de leurs violences; sans quoi, auraient-ils jamais pensé à me renfermer? Mais il n'était pas moins persuadé que l'opinion établie de mon caractère l'emporterait sur leur malice dans l'esprit de ceux qui me connaissaient, qui connaissaient les motifs de mon frère et de ma sœur, et qui connaissaient le misérable auquel ils voulaient me donner malgré moi.

Si je manquais d'habits, qui s'attendait que, dans les circonstances, j'en pusse avoir d'autres que ceux dont j'étais couverte au moment de mon départ? Toutes les dames de sa famille feraient gloire de fournir à mes besoins présents; et pour l'avenir, les plus riches étoffes, non seulement d'Angleterre, mais du monde entier, seraient à ma disposition.

Si je manquais d'argent, comme on devait se l'imaginer aussi, n'était-il pas en état de m'en offrir? Plût au Ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis! Il tenait un billet de banque, que je n'avais pas remarqué dans ses mains, et qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes : mais jugez avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur, me dit-il, était inexprimable, comme sa surprise, de s'entendre accuser d'artifice. Il était venu à la porte du jardin, suivant mes ordres confirmés (le misérable! me faire ce reproche!) pour me délivrer de mes persécuteurs; fort éloigné de croire que j'eusse pu changer de sentiment, et qu'il eut besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginai peut-être que le dessein qu'il avait marqué d'entrer au jardin avec moi, et de se présenter à ma famille, n'avait été qu'une comédie; mais je lui faisais une injustice si j'en avais cette opinion. Actuellement même, à la vue de mon excessive tristesse, il regrettait que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avait toujours été de braver les dangers dont on le menaçait. Ceux qui s'épuisent en menaces ne sont pas les plus redoutables dans l'occasion. Mais eût-il dû s'attendre à périr par l'assassinat,

ou à recevoir autant de coups mortels qu'il aurait trouvé d'ennemis dans ma famille, le désespoir où je l'aurais jeté par mon retour l'aurait porté à me suivre jusqu'au château.

Ainsi, ma chère, tout ce qui me reste est de gémir sur mon imprudence, et de me reconnaître inexcusable d'avoir accordé cette malheureuse entrevue à un esprit si audacieux et si déterminé. Je doute peu, à présent, qu'il n'eût trouvé quelque moyen de m'enlever si j'avais consenti à lui parler le soir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la pensée. Mon malheur aurait encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finissant ce discours, que si je l'avais mis dans la nécessité de me suivre au château, il se flattait que la conduite qu'il aurait tenue aurait satisfait tout le monde, et lui aurait procuré la permission de renouveler ses visites.

Il prenait la liberté de m'avouer, continua-t-il, que si je ne m'étais pas trouvée au rendez-vous, il avait déjà pris la résolution de rendre à ma famille une visite de cette nature, accompagné à la vérité de quelques fidèles amis; et qu'elle n'aurait pas été remise plus loin que le même jour : parce qu'il n'aurait pu voir arriver paisiblement le mercredi, sans avoir fait tous ses efforts pour apporter quelque changement à ma situation. Quel parti avais-je à prendre, ma chère amie, avec un homme de ce caractère!

Ce discours me réduisit au silence. Mes reproches se tournaient sur moi-même. Tantôt je me sentais effrayée de son audace; tantôt, portant les yeux sur l'avenir, je ne voyais que des sujets de désespoir et de consternation dans les plus favorables perspectives. L'abattement où me jetèrent ces idées lui donna le temps de continuer d'un air encore plus sérieux :

À l'égard du reste, il espérait que j'aurais la bonté de lui pardonner, mais il ne pouvait me dissimuler qu'il était affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en levant la voix et changeant même de couleur, de se voir dans la nécessité d'observer que je regrettais de n'avoir pas couru le risque d'être la femme de Solmes, plutôt que de me voir en état de récompenser un homme qui, si je lui permettais de le dire, avait souffert autant d'outrages pour moi que j'en avais essuyé pour lui, qui avait attendu mes ordres, et les *mouvements variables* de ma plume (pardonnez, Mademoiselle) à toutes les heures du jour et de la nuit, pendant toutes sortes de

temps, avec une satisfaction, une ardeur, qui ne peut être inspirée que par la plus fidèle et la plus respectueuse passion... (Ce langage, chère Miss Howe, avait commencé à réveiller beaucoup mon attention.) Et cela, Mademoiselle, dans quelle vue? (Que mon impatience redoubla ici!) Dans la seule vue de vous délivrer d'une indigne oppression...

Monsieur, Monsieur! interrompis-je d'un air indigné... Il me coupa la parole : Souffrez que j'achève, très chère Clarisse! J'ai le cœur si plein qu'il demande à se soulager... Et pour fruit de mes adorations, j'ose dire de mes services, il faut entendre de votre bouche, car vos termes retentissent encore à mes oreilles et font bien plus de bruit dans mon cœur, *que vous donneriez le monde entier et toutes vos espérances dans cette vie pour être encore dans la maison d'un père cruel...*

Pas un mot contre mon père! je ne le souffrirai jamais...

*... à quelque traitement que vous y fussiez réservée!* Allez, Mademoiselle, vous poussez la crédulité au-delà de toute vraisemblance, si vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de Solmes. Et puis, je vous ai poussée *au sacrifice de votre devoir et de votre conscience!* Quoi! Vous ne voyez pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette! La résistance que vous avez opposée jusqu'au dernier moment à vos persécuteurs, ne met-elle pas votre conscience à couvert de tous les reproches de cette nature?

Il me semble, Monsieur, que votre délicatesse est extrême sur les mots. C'est une colère fort modérée que celle qui s'arrête aux expressions.

En effet, ma chère, j'ai pensé, depuis que ce que j'avais pris d'abord pour une véritable colère, ne venait point de cette chaleur soudaine qu'il n'est pas toujours aisé de réprimer; mais que c'était plutôt une colère de commande, à laquelle il ne lâchait la bride que pour m'intimider.

Il reprit : Pardon, Mademoiselle, j'achève en deux mots. N'êtes-vous pas persuadée vous-même que j'ai hasardé ma vie pour vous délivrer de l'oppression? Cependant ma récompense, après tout, n'est-elle pas incertaine et précaire? N'avez-vous pas exigé (loi dure! mais sacrée pour moi) que le terme de mes espé-

rances soit reculé? Ne vous êtes-vous pas réservé le pouvoir d'accepter mes soins, ou de les rejeter entièrement s'ils vous déplaisent?

Voyez, ma chère! De tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à présent il dépende de moi de suivre votre conseil, quand je croirais comme vous que mon intérêt m'oblige de ne pas différer la cérémonie?

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, que vous renonceriez à moi pour jamais si vos amis faisaient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle? Malgré de si rigoureuses lois, j'ai le mérite de vous avoir sauvée d'une odieuse violence. Je l'ai, Mademoiselle, et j'en fais ma gloire, quand je devrais être assez malheureux pour vous perdre... comme je n'observe que trop que j'en suis menacé, et par le chagrin où je vous vois, et surtout par la condition sur laquelle vos parents peuvent insister. Mais je répète que ma gloire est de vous avoir rendue maîtresse de vous-même. C'est dans cette qualité que j'implore humblement votre faveur, aux seules conditions sous lesquelles j'en ai formé l'espérance; et je vous demande pardon, avec la même humilité, de vous avoir fatiguée par des explications qu'un cœur d'aussi bonne foi que le mien n'aurait pu renfermer sans une extrême violence.

Le fier personnage avait mis un genou à terre en prononçant la fin de son discours. Ah! levez-vous, Monsieur, me hâtai-je de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce soit celle qui vous a tant d'obligation. Cependant je vous demande en grâce de ne pas continuer sur le même ton. Vous avez pris sans doute beaucoup de peine en ma faveur; mais si vous m'aviez fait plus tôt connaître que vous vous proposiez des récompenses aux dépens de mon devoir, je me serais efforcée de vous l'épargner. Quoique je ne pense à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos services, vous me permettrez de vous dire que si vous ne m'aviez pas engagée malgré moi dans une correspondance, où je me suis toujours flattée que chaque lettre serait la dernière, et que je n'aurais pas continuée si je n'avais cru que vous aviez reçu de mes amis quelques sujets de plainte, il n'aurait jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, et mon frère n'aurait pas eu de fondement sur lequel sa mauvaise volonté pût s'exercer.

Je suis fort éloignée de croire que, si j'étais demeurée chez mon père, ma situation fût aussi désespérée que vous vous l'imaginez. Mon père m'aimait au fond du cœur. Il ne me manquait que la liberté de le voir, et celle de me faire entendre. Un délai était la moindre grâce que je me promettais de l'épreuve dont j'étais menacée.

Vous vantez votre mérite, Monsieur. Oui, que le mérite fasse votre ambition. Si je me laissais toucher par d'autres motifs, au désavantage de Solmes ou en votre faveur, je n'aurais que du mépris pour moi-même; et si c'était par d'autres vues que vous vous crussiez préférable au pauvre Solmes, je n'aurais que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maison de mon père : mais je vous le dis nettement, la cause de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres que je puisse approuver; sans quoi vous n'aurez jamais pour moi le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, semblables ici à nos premiers pères, moi du moins qui suis malheureusement chassée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de ce que vous avez souffert et de ce que vous avez mérité; de *toutes vos heures*, de *toutes vos sortes de temps*. Comptez qu'aussi longtemps que je vivrai, ces grands services seront présents à ma mémoire; et que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à reconnaître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je désire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher quelque retraite qui me convienne. Prenez le carrosse pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le besoin de votre assistance ou de votre protection, je vous le ferai savoir, et je vous devrai de nouveaux remerciements.

Il m'avait écoutée, avec une attention qui le rendait immobile. Vous vous échauffez, ma chère vie! me dit-il enfin. Mais en vérité, c'est sans sujet. Si j'avais des vues indignes de mon amour, je n'aurais pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations; et recommençant à prendre le Ciel à témoin, il allait s'étendre sur la sincérité de ses sentiments. Mais je l'arrêtai tout court : Je vous crois sincère, Monsieur. Il serait bien étrange que toutes ces protestations me fussent nécessaires pour prendre cette idée de vous

(ce langage parut le faire un peu rentrer en lui-même, et le rendre plus circonspect). Si je croyais qu'elles le fussent, je ne serais pas, je vous assure, assise ici près de vous, dans une hôtellerie publique; quoique trompée, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduite, c'est-à-dire, Monsieur, par des artifices dont le seul soupçon m'irrite contre vous et contre moi-même. Mais c'est ce qu'il n'est pas temps d'approfondir. Apprenez-moi seulement, Monsieur (en lui faisant une profonde révérence, car j'étais de fort mauvaise humeur), si votre dessein est de me quitter, ou si je ne suis sortie d'une prison que pour entrer dans une autre?

*Trompée*, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduite ici! *Que je vous apprenne*, Mademoiselle, si vous n'êtes sortie d'une prison que pour entrer dans une autre! En vérité, je ne reviens pas de mon étonnement. (Il avait en effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque chose de charmant dans les marques de cette surprise, vraie ou contrefaite.) Est-il donc nécessaire que je réponde à des questions si cruelles? Vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Eh! qui vous empêcherait de l'être? Au moment que vous serez dans un lieu de sûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition; permettez que je vous supplie d'y consentir: c'est qu'il vous plaise, à présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promesse que vous avez déjà faite volontairement: *volontairement*; sans quoi je n'aurais pas la présomption de vous la demander; mais, quoique je ne sois pas capable d'abuser de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promesse, Mademoiselle, c'est que, dans quelque traité que vous puissiez entrer avec votre famille, vous ne serez jamais la femme d'un autre homme tandis que je serai au monde et que je ne prendrai pas d'autre engagement; à moins que je ne sois assez méchant pour vous donner quelque véritable sujet de déplaisir.

Je n'hésite pas, Monsieur, à vous le confirmer, et dans les termes que vous m'allez dicter vous-même. De quelle manière souhaitez-vous que je m'explique?

Je ne désire, Mademoiselle, que votre parole.

Eh bien, Monsieur, je vous la donne!

Là-dessus, il eut la hardiesse (j'étais en son pouvoir, ma chère) de me dérober un baiser, qu'il nomma le sceau de ma promesse. Son mouvement fut si prompt, que je ne pus l'éviter. Il y aurait eu de l'affectation à marquer beaucoup de colère. Cependant je ne pouvais être sans chagrin, en considérant à quoi cette liberté pouvait conduire un esprit si audacieux et si entreprenant. Il dut s'apercevoir que j'étais peu satisfaite. Mais passant, d'un air qui lui est propre, sur tout ce qui était capable de le mortifier : c'est assez, c'est assez, très chère Clarisse ! Je vous conjure seulement de bannir cette furieuse inquiétude, qui est un tourment cruel pour un amour aussi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre cœur, et de vous rendre la plus heureuse femme du monde, comme je serai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je refusai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ses gens. La maîtresse de l'hôtellerie me procura un messenger qui devait porter ce qu'il recevrait de vous à madame Greme, concierge de Milord M..., dans son château de Hertfordshire. La crainte d'être poursuivis nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'était cette route qu'il voulait prendre, dans le dessein de changer le carrosse de son oncle pour une chaise à deux chevaux qu'il avait laissée dans ce lieu, et qui était moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jetai les yeux sur le fond de mes richesses, et je ne trouvai dans ma bourse que sept guinées et quelque monnaie. Le reste de mon trésor consiste en cinquante guinées, qui font cinq de plus que je ne croyais posséder lorsque ma sœur m'a reproché l'usage que je faisais de mon argent. Je les ai laissées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût si proche.

Au fond, la situation où je suis ne me présente que des circonstances choquantes pour ma délicatesse. Entre autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui sont sur moi, et ne pouvant lui cacher que je vous faisais demander ceux que j'avais entre vos mains, je ne pus me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous, de peur qu'il ne s'imaginât que je pensais de longue main à partir avec lui, et que j'avais déjà fait une partie de mes préparatifs. Il aurait souhaité ardemment, me répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mère

m'eût accordé sa protection; et je crus remarquer, dans ce qu'il me dit là-dessus, qu'il parlait de bonne foi.

Comptez, chère Miss Howe, qu'il y a quantité de petites bien-séances auxquelles une jeune personne est forcée de renoncer, lorsqu'elle est réduite à souffrir un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrais donner à présent vingt raisons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apporté, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit regarder qu'avec horreur tout ce qui est capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, et que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le plus vil et le plus intéressé des séducteurs.

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, une fille de l'hôtellerie vint m'avertir que mon frère m'attendait dans la salle d'en bas, et que le déjeuner était prêt. Je descendis, le cœur aussi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'hôtesse, quantité de remerciements et de félicitations sur ma diligence, qui marquait, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avait eu l'attention, que je n'avais pas eue moi-même, (car à quoi pouvait-il me servir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorsqu'elle m'était nécessaire?) de m'acheter un chapeau de velours et un mantelet fort riche, sans m'en avoir avertie. Il était en droit, me dit-il devant l'hôtesse et ses filles, de se récompenser de ses soins, et d'embrasser son aimable sœur, quoiqu'un peu chagrine. Le rusé personnage prit sa récompense, et se vanta de m'avoir enlevé une larme; en m'assurant du même ton que je n'avais rien à redouter de mes parents, qui m'aimaient avec une tendresse extrême. Quel moyen d'être complaisante, ma chère, pour un homme de cette espèce?

Aussitôt que nous fûmes en marche, il me demanda si j'avais quelque répugnance pour le château de Milord M... dans Hertfordshire? Milord, me dit-il, était dans sa terre de Berk. Je lui répétai que mon penchant ne me portait point à paraître si tôt dans sa famille; que ce serait marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étais déterminée à prendre un logement particulier, et que je le priais de se tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre ce que mes amis auraient pensé de ma fuite. Dans ces circonstances, ajoutai-je, je me flattais peu d'une prompte

réconciliation; mais s'ils apprenaient que je me fusse jetée sous sa protection, ou, ce qu'ils regarderaient du même œil, sous celle de sa famille, il fallait renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouvernerait entièrement par mes inclinations. Cependant, Londres lui paraissant toujours l'asile qui me convenait le mieux, il me représenta que si j'y étais une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourrait se retirer au château de M... Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avais aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, et j'y consentis, de descendre dans une hôtellerie voisine de Médian : c'est le nom du château de son oncle dans Hertfordshire. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, et je les employai à vous écrire, pour continuer le récit que j'avais commencé à St. Albans. J'écrivis aussi à ma sœur, dans la double vue d'informer ma famille que j'étais en bonne santé, soit qu'elle y prenne intérêt ou non, et de lui demander mes habits, quelques livres que je lui nomme, et les cinquante guinées que j'ai laissées dans mon tiroir. M. Lovelace, à qui je ne déguisai pas le sujet de ma seconde lettre, me demanda si j'avais pensé à marquer une adresse à ma sœur. Non assurément, lui répondis-je, j'ignore encore... Je l'ignore de même, interrompit-il, et c'est le hasard qui m'y a fait penser. (La bonne âme, si je l'en voulais croire!) Mais, Mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à propos que votre famille vous y croie, parce qu'alors elle perdra l'espérance de vous trouver. Marquez à votre sœur qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous à M. Osgood, place de Soho. C'est un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos effets; et cette voie est très propre à les amuser.

Les amuser, ma chère! Amuser qui? Mon père, mes oncles! Mais c'est un mal nécessaire. Vous voyez qu'il a des expédients tout prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mon inquiétude est de savoir quelle réponse je recevrai; ou si l'on daignera me faire une réponse. En attendant, c'est une consolation de penser que de quelques duretés qu'elle puisse être remplie, et fût-elle de la main de mon frère, elle ne saurait être plus rigoureuse que les derniers traitements que j'ai reçus de lui et de ma sœur.

M. Lovelace s'absenta l'espace d'environ deux heures; et rentrant dans l'hôtellerie, son impatience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois que j'étais occupée; et pour la dernière, que je ne cesserais pas de l'être jusqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il? celui de le faire avancer : je l'entendis, par intervalles, qui jurait de bonne grâce contre le cuisinier et les domestiques.

C'est une autre de ses perfections. Je hasardai, en le rejoignant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avais entendu jurer, au même moment, contre son valet de chambre, dont il était content d'ailleurs : C'est une triste profession, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas si triste, je m'imagine. Quoi, Mademoiselle, croyez-vous qu'une profession où l'on mange et l'on boit aux dépens d'autrui, je parle des hôtelleries un peu distinguées, soit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité où l'on s'y trouve de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart sont des scélérats abandonnés. Bon Dieu! continuai-je, quels termes j'entendais à l'instant d'un de ces braves défenseurs de la patrie, qui s'adressait, autant que j'en ai pu juger par la réponse, à un homme fort doux et fort modeste? Le proverbe me paraît juste, *juré comme un soldat*.

Il se mordit la lèvre. Il fit un tour sur ses talons; et s'approchant du miroir, je crus lire sur son visage les marques de son embarras. Oui, Mademoiselle, me dit-il, c'est une habitude militaire. Les soldats sont des jureurs effrénés. Je crois que leurs officiers devraient les en punir.

Ils méritent un sévère châtement, répliquai-je, car ce vice est indigne de l'humanité. Celui des imprécations ne me paraît pas moins odieux. Il marque tout à la fois de la méchanceté et de l'impuissance; celui qui s'y livre serait une *furie*, s'il avait le pouvoir d'exécuter ses désirs.

Charmante observation, Mademoiselle! Je m'engage à dire au premier soldat que j'entendrai jurer qu'il n'est qu'un misérable.

Madame Greme vint me rendre ses devoirs, comme il plut à M. Lovelace de nommer ses civilités. Elle me pressa beaucoup d'aller au château, en s'étendant sur ce qu'elle avait entendu dire de moi, non seulement à Milord M..., mais à ses deux nièces et à

toute la famille, et sur l'espérance dont ils se flattaient depuis longtemps de recevoir un honneur qu'elle ne croyait plus éloigné. Ses discours me causèrent quelque satisfaction, parce qu'ils venaient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmait tout ce que M. Lovelace m'avait dit.

À l'occasion d'un logement, sur lequel je jugeai à propos de la consulter, elle me recommanda sa belle-sœur, qui demeurait à sept ou huit milles de là, et chez laquelle je suis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'entendre M. Lovelace, qui de son propre mouvement lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaise; tandis que montant à cheval avec deux hommes à lui, et un écuyer de Milord M..., il nous servit d'escorte jusqu'au terme de notre route, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Mais je crois vous avoir dit, dans la lettre précédente, que les logements n'y sont point commodes. M. Lovelace, peu satisfait, ne dissimula point à madame Greme qu'il les trouvait au-dessous de la peinture même qu'elle nous en avait tracée; que la maison étant éloignée d'un mille du bourg voisin, il ne convenait pas qu'il s'écartât si tôt à cette distance de moi, dans la crainte de quelques accidents contre lesquels nous n'étions point encore rassurés; et que les chambres néanmoins se touchaient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi. Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans sa bouche.

Pendant cette marche, j'eus, dans la chaise, une longue conversation avec madame Greme. Ses réponses à toutes mes questions furent libres et naturelles. Je lui trouvai un tour d'esprit sérieux, qui me plut beaucoup. Par degrés, je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'intendant congédié, auquel mon frère s'était adressé : et j'en conclus que tous les domestiques ont à peu près la même opinion de M. Lovelace.

Elle me dit « qu'au fond c'était un homme généreux; qu'il n'était pas aisé de décider s'il était plus redouté que chéri de toute la maison de Milord M... Que ce seigneur avait une extrême affection pour lui; que ses deux tantes n'en avaient pas moins; que ses deux cousines Montaigu étaient deux jeunes personnes du meilleur naturel du monde. Son oncle et ses tantes lui avaient proposé différents partis, avant qu'il m'eût rendu des

soins, et même depuis, parce qu'ils désespéraient de mon consentement et de celui de ma famille. Mais elle l'avait entendu répéter fort souvent qu'il ne pensait point à se marier, si ce n'était avec moi. Tous ses proches avaient été fort choqués des mauvais traitements qu'il avait reçus des miens; cependant ils avaient toujours admiré mon caractère, et loin de se refroidir pour notre alliance, ils m'auraient préférée, sans un sou, à toutes les femmes du monde, dans l'opinion que jamais personne n'aurait tant d'ascendant sur ses inclinations et tant d'influence sur son esprit. On ne pouvait disconvenir que M. Lovelace ne fût un homme fort dissipé; mais c'était une maladie qui se guérirait d'elle-même. Milord faisait ses délices de la compagnie de son neveu, lorsqu'il pouvait se la procurer, ce qui n'empêchait pas qu'ils ne se querellassent souvent; et c'était toujours l'oncle qui se voyait forcé de prendre le parti de la soumission. Il avait comme peur de lui : aussi se conformait-il à toutes ses volontés ». Cette bonne femme regrettait beaucoup que son jeune maître, c'est ainsi qu'elle le nommait, ne fît pas un meilleur usage de ses talents. Cependant, me dit-elle, « avec de si belles qualités il ne fallait pas désespérer de sa réformation. Un heureux avenir ferait oublier le passé; et tous ses proches en étaient si convaincus, qu'ils ne souhaitaient rien avec tant d'ardeur que de le voir marié ».

Ce portrait, quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frère dit de lui.

Les personnes qui occupent cette maison paraissent des gens d'honneur. La ferme est en bon état et ne manque de rien. Madame Sorlings, belle-sœur de madame Greme, est une veuve, qui a deux grands fils, sages et laborieux, entre lesquels je vois une sorte d'émulation pour le bien commun; et deux jeunes filles, fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs frères que je ne l'ai été par le mien. Il me semble que je pourrai m'arrêter ici plus longtemps que je ne l'avais espéré à la première vue.

J'aurais dû vous dire plus tôt que j'ai reçu votre obligeante lettre avant que d'arriver ici. Tout est charmant de la part d'une amie si chère. Je conviens que mon départ a dû vous causer beaucoup d'étonnement, après la résolution à laquelle je m'étais si fortement attachée. Vous avez vu jusqu'ici combien j'en suis étonnée moi-même.

Tous les compliments de M. Lovelace ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je trouve de l'excès dans ses protestations. Il me dit de trop belles choses. Il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincère et la véritable estime ne consistent pas dans le choix des termes. Ce n'est point par des paroles que les sentiments s'expriment. L'humble silence, les regards timides, de l'embarras même dans le ton de la voix, en apprennent plus que tout ce que Shakespeare nomme les *bruyantes saillies d'une audacieuse éloquence*. Cet homme ne parle que de transports et d'extases. Ce sont deux de ses mots favoris. Mais je sais trop, dans ma confusion, à quoi je dois véritablement les attribuer : à son triomphe, ma chère ; je le dis en un mot, qui ne demande pas d'autre explication. En désirer davantage, ce serait tout à la fois blesser ma vanité et condamner ma folie.

Nous avons été fort alarmés par quelques soupçons de poursuite, fondés sur une lettre de Joseph Leman. Que le changement des circonstances nous fait juger différemment d'une action ! On la condamne, on la sanctifie, suivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel soin par conséquent ne devrait-on pas se former des principes solides, des distinctions entre le bien et le mal qui soient indépendantes de l'intérêt propre ? J'ai traité de bassesse la corruption d'un domestique de mon père ; aujourd'hui je ne suis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curiosité qui me fait demander sans cesse à M. Lovelace ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la manière dont mes amis ont pris ma fuite. Elle doit sans doute leur paraître concertée, téméraire, artificieuse. Quel malheur pour moi ! Dans la situation où je suis néanmoins, puis-je leur donner de véritables éclaircissements !

Il me dit qu'ils sont vivement pénétrés, mais que jusqu'à présent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage ; qu'il a peine à se modérer en apprenant les injures et les menaces que mon frère vomit contre lui. Vous jugez bien qu'ensuite il me fait valoir sa patience.

Quelle satisfaction ne me suis-je pas dérobée, ma très chère amie, par cette imprudente et malheureuse fuite ! Je suis en état, mais trop tard, de juger quelle différence il y a réellement entre ceux qui offensent et ceux qui sont offensés. Que ne donnerais-je pas pour me retrouver en droit de dire qu'on me fait injustice

et que je n'en fais à personne ; que les autres manquent à la bonté qu'ils me doivent, et que je suis fidèle à mes lois pour ceux à qui je dois du respect et de la soumission ?

Je suis une misérable d'avoir pu me résoudre à voir mon séducteur ! Quelque bonheur qui puisse m'arriver à présent, je me suis préparé une source de remords pour le reste de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'est que chaque fois qu'il faut le revoir, je suis plus embarrassée que jamais de ce que je dois penser de lui. J'observe sa contenance. Je crois y découvrir des lignes extrêmement profondes. Il me semble que ses regards signifient plus qu'ils n'étaient accoutumés. Cependant ils ne sont pas plus sérieux, ni moins gais. Je ne sais pas véritablement ce qu'ils sont ; mais j'y trouve beaucoup plus de confiance qu'auparavant, quoi qu'il n'en ait jamais manqué.

Cependant, je crois avoir pénétré l'énigme. Je le regarde à présent avec une sorte de crainte, parce que je connais le pouvoir que mon indiscretion lui a donné sur moi. Il peut se croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorsqu'il me voit dépouillée de ce qu'il y a d'imposant dans une personne accoutumée à se voir respecter, qui, sentant désormais son infériorité, se reconnaît vaincue, et comme soumise à son nouveau protecteur.

Le porteur de cette lettre sera un porte-balle du canton qui ne peut faire naître aucun soupçon, parce qu'on est accoutumé à le voir tous les jours avec ses marchandises. Il est chargé de la remettre à M. Knollis, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose qui regarde mon père et ma mère, et l'état de leur santé, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes amis, vous auriez la bonté de m'en instruire en deux mots ; du moins si vous pouvez être avertie que le messenger attend votre réponse.

Je crains de vous demander si la lecture de mon récit me fait paraître un peu moins coupable à vos yeux.

CL. HARLOVE

Lettre 96

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi et mercredi, 11 et 12 d'avril*

Tu veux que j'exécute ma promesse, et que je ne te dissimule rien de ce qui s'est passé entre ma déesse et moi. Il est vrai que jamais un plus beau sujet n'exerça ma plume. D'ailleurs, j'ai du temps de reste. Si j'en croyais toujours *la dame de mes affections*, l'accès me serait aussi difficile auprès d'elle qu'au plus humble esclave auprès d'un monarque de l'Orient. Il ne me manquerait donc que l'inclination, si je refusais de te satisfaire ; mais notre amitié, et la fidèle compagnie que tu m'as tenue au Cerf-Blanc, me rendraient inexcusable.

Je te quittai, toi et nos camarades, avec la ferme résolution, comme tu sais, de vous rejoindre, si mon rendez-vous manquait encore, pour nous rendre ensemble chez le sombre père des Harlove, demander audience au tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractère ; pour tenter en un mot, par des voies honnêtes, de lui inspirer de meilleures idées, et le porter à traiter sa fille avec moins de barbarie, et moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raisons qui m'avaient empêché de prendre la lettre de ma déesse. Je ne me trompais pas. J'y aurais trouvé un contrordre ; et le rendez-vous aurait manqué. A-t-elle pu croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'insisterais pas sur sa promesse, et que je ne trouverais pas le

moyen de retenir une femme dans mes filets, après avoir apporté tant de soins à l'y engager?

Aussitôt que j'entendis remuer le verrou du jardin, je me crus sûr d'elle. Ce mouvement me fit tressaillir. Mais lorsqu'il fut suivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout d'un coup d'un déluge de lumière, je marchai sur l'air, et je me regardai à peine comme un mortel. Je te ferai quelque jour la description de ce spectacle, au moment qu'il s'offrit à mes yeux, et tel que j'eus ensuite le temps de le mieux observer. Tu sais quel critique je suis pour tout ce qui regarde l'agrément, la figure et l'ajustement des femmes. Cependant il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Elle orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en est ornée. N'attends donc qu'une faible esquisse et de sa personne et de sa parure.

L'effort qu'elle avait fait sur elle-même, pour tirer le verrou, ayant comme épuisé sa hardiesse, un trouble charmant, qui succéda aussitôt, me fit remarquer que le feu naturel de ses yeux se tournait en langueur. Je la vis trembler. Je jugeais que la force lui manquait pour soutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avait jamais trouvé si difficile à gouverner. En effet elle était prête à s'évanouir, et je fus obligé de la soutenir dans mes bras. Précieux moment! Que mon cœur, qui battait si près du sien, partagea délicieusement une si douce émotion!

Son habillement m'avait fait juger, au premier coup d'œil, qu'elle n'était pas disposée à partir, et qu'elle était venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point à me servir de ses mains, que je tenais dans les miennes, pour la tirer doucement après moi. Ici commença une dispute, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Tu me plaindrais, cher ami, si tu savais combien cette aventure m'a coûté. Je priai, je conjurai. Je priai et je conjurai à genoux. Je ne sais si quelques larmes n'eurent point part à la scène. Heureusement que sachant fort bien à qui j'avais à faire, mes mesures étaient prises pour toutes les suppositions. Sans les précautions que je t'ai communiquées, il est sûr que j'aurais manqué mon entreprise; mais il ne l'est pas moins que, renonçant à ton secours et à celui de tes camarades, je serais entré dans le jardin, j'aurais accompagné la belle jusqu'au château; et qui sait quelles auraient été les suites?

Mon honnête agent entendit mon signal, quoiqu'un peu plus tard que je ne l'eusse souhaité, et joua fort habilement son rôle. Ils viennent, ils viennent! Fuyez; vite, vite, ma très chère âme, m'écriai-je en tirant mon épée d'un air redoutable, comme si j'avais été résolu d'en tuer une centaine; et reprenant ses mains tremblantes, je la tirai si légèrement après moi, qu'à peine étais-je aussi prompt avec les ailes de l'amour qu'elle avec l'aiguillon de la crainte. Que veux-tu de plus? Je devins son monarque.

Je te ferai ce détail la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de mes peines, et de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une femme si pénétrante et si réservée. Mais que dis-tu de cette fuite, de ce passage d'un amour à l'autre? Fuir des amis qu'on était résolu de ne pas quitter, pour suivre un homme avec lequel on était résolu de ne pas partir. Tu ne ris pas, Belford? dis-moi donc, connais-tu rien de si comique? Ô sexe! sexe! charmante contradiction! Tiens, l'envie de rire me prend. Je suis forcé de quitter ma plume pour me tenir les côtés. Il faut que je me satisfasse tandis que je suis dans l'accès.

Ma foi, Belford, je suis trompé si mes coquins de valets ne me croient fou. J'en viens d'apercevoir un qui a passé la tête à ma porte pour voir avec qui je suis, ou quelle manie m'agite. L'infâme m'a surpris dans un éclat de rire, et s'est retiré en riant lui-même. Oh! l'aventure est trop plaisante. J'en veux rire encore... Si tu pouvais te la représenter comme moi, tu serais forcé d'en rire aussi; et je t'assure, mon ami, que si nous étions ensemble, nous en ririons une heure entière.

Mais vous, charmante personne! n'ayez pas regret, je vous prie, aux petites ruses par lesquelles vous soupçonnez que votre vigilance a pu se laisser surprendre. Prenez garde d'en exciter d'autres, qui pourraient être plus dignes de vous. Si votre monarque a résolu votre chute, vous tomberez! Quelle imagination, ma chère, de vouloir attendre, pour notre mariage, que vous soyez convaincue de ma réformation! Ne craignez rien; si tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais au pis-aller, je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendront

généreusement la place, sortiront avec les honneurs de la guerre. Tout votre sexe et tout le mien conviendront, en apprenant mes stratagèmes et votre conduite, que jamais forteresse n'aura été mieux défendue ni forcée plus noblement.

Il me semble que je t'entends dire : Quoi? vouloir rabaisser une divinité de cet ordre à des termes indignes de ses perfections? Il est impossible, Lovelace, que tu aies jamais eu dessein de fouler aux pieds tant de serments et de protestations solennelles.

C'est un dessein que je n'ai pas eu; tu as raison. Que je l'aie même aujourd'hui, mon cœur, le respect que j'ai pour elle, ne me permettent pas de le dire. Mais ne connais-tu pas mon aversion pour toutes sortes d'entraves? N'est-elle pas au pouvoir de son monarque?

Et seras-tu capable, Lovelace, d'abuser d'un pouvoir que tu dois...

À quoi, nigaud? Oseras-tu dire à son consentement?

Mais ce pouvoir, me diras-tu, je ne l'aurais pas, si elle ne m'avait estimé plus que tous les autres hommes. Ajoute que je n'aurais pas pris tant de peine pour l'obtenir, si je ne l'avais aimée plus que toute autre femme. Jusque-là, Belford, nos termes sont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel? S'il est mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance? et quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle? Tu sais tout le progrès de cette guerre; car je ne puis lui donner un autre nom, et je suis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de sa part; les plus abjectes humiliations de la mienne; obligé de prendre un air de réformation, que tous, autant que vous êtes, vous avez craint de me voir adopter sérieusement. Toi-même, n'as-tu pas souvent observé qu'après m'être approché du jardin de son père à la distance d'un mille, et sans avoir eu l'occasion de la voir, je ne retournais pas de bonne grâce à nos plaisirs ordinaires? Ne mérite-t-elle pas d'en porter la peine? Réduire un honnête homme à l'hypocrisie, quelle tyrannie insupportable!

D'ailleurs tu sais fort bien que la friponne m'a joué plus d'une fois, et qu'elle n'a pas fait scrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai

ressenti? N'ai-je pas juré, dans mes emportements, d'en tirer vengeance? et parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un en répondant à son attente ou en suivant mes inclinations, ne suis-je pas en droit de dire comme Cromwell : « Il s'agit de la tête du roi ou de la mienne », et le choix est en mon pouvoir; puis-je hésiter un moment?

Ajoute encore que je crois apercevoir, dans sa circonspection et dans sa tristesse continuelle, qu'elle me soupçonne de quelque mauvais dessein : et je serais fâché qu'une personne que j'estime fût trompée dans son attente.

Cependant, cher ami, qui pourrait penser sans remords à se rendre coupable de la moindre offense contre une créature si noble et si relevée? Qui n'aurait pas pitié... Mais, d'autre part, si lente à se fier à moi, quoique à la veille de se voir forcée de prendre un homme dont la seule concurrence est une disgrâce pour ma fierté! et d'une humeur si chagrine, à présent qu'elle a franchi le pas! Quel droit a-t-elle à ma pitié, surtout à une pitié dont son orgueil serait infailliblement blessé?

Mais je ne prends pas de résolution. Je veux voir à quoi son inclination sera capable de la porter, et quel mouvement je recevrai aussi de la mienne. Il faut que le combat se fasse avec égalité d'avantage. Malheureusement pour moi, chaque occasion que j'ai de la voir me fait sentir que son pouvoir augmente, et que le mien s'affaiblit.

Cependant quelle folle petite créature de vouloir attendre, pour m'accorder sa main, que je sois un homme réformé; et que ses implacables parents deviennent traitables, c'est-à-dire qu'ils changent de nature!

Il est vrai que lorsqu'elle m'a prescrit toutes ces lois, elle ne pensait guère que sans aucune condition mes ruses *la feraient sortir hors d'elle-même*. C'est l'expression de cette chère personne, comme je te le raconterai dans un autre lieu. Quelle est ma gloire de l'avoir emporté sur sa vigilance et sur toutes ses précautions! J'en suis plus grand de la moitié dans ma propre imagination. Je laisse tomber mes regards sur les autres hommes du haut de ma grandeur et d'un air de supériorité sensible; ma vanité approche de l'extravagance. En un mot, toutes les facultés de mon âme sont noyées dans la joie. Lorsque je me mets au lit,

je m'endors en riant. Je ris, je chante à mon réveil. Cependant je ne saurais dire que j'aie rien en vue de fort proche ; et pourquoi ? parce qu'on ne me trouve point encore assez réformé.

Je t'ai dit dans le temps, si tu t'en souviens, combien cette restriction pouvait tourner au désavantage de la belle, si je pouvais l'engager une fois à quitter la maison de son père, et si je me trouvais disposé à la punir tout ensemble et des fautes de sa famille, et des peines infinies que je l'accuse elle-même de m'avoir causées. Elle ne s' imagine guère que j'en aie tenu le compte, et que, lorsque je me sentirai trop attendri en sa faveur, je n'ai qu'à jeter les yeux sur mon mémoire, pour m'endurcir autant qu'il sera convenable de mes vues.

Ô charmante Clarisse ! rappelle bien ton attention. Retranche tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, ne crois pas que ta sincérité te puisse tenir lieu d'excuse. Je ne l'admettrai pas. Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguisements affectés de ton sexe te puissent servir beaucoup, avec un cœur aussi fier et aussi jaloux que le mien. Souviens-toi d'ailleurs que tous les péchés de ta famille sont rassemblés sur ta tête.

Mais, Belford ! lorsque je vais revoir ma déesse, lorsque je me retrouverai sous les rayons brûlants de ses yeux, que deviendront toutes ces vapeurs qui se forment de l'incertitude de mes idées et de la confusion de mes tyranniques sentiments !

Quelles que puissent être mes vues, sa pénétration m'oblige d'avancer à *la sape*. Rien ne doit manquer aux apparences. Elle sera ma femme quand je le voudrai : c'est un pouvoir que je ne saurais perdre. Les premières études, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met au collège, font distinguer la différence de leur génie, et découvrir d'avance le jurisconsulte, le théologien, le médecin... Ainsi la conduite de ma belle me fera décider si c'est en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penserai au mariage lorsque je serai résolu de me réformer. Il sera temps alors pour l'un, dit la belle ; moi je dis, pour l'autre.

Où s'égaré mon imagination ? C'est le maudit effet d'une situation dans laquelle en vérité je ne sais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues à mesure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour et le contre. Mais il me semble qu'étant si loin de mon sujet, il est trop tard

aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occasion pourra m'offrir; et je trouverai, par intervalles, le moyen de t'envoyer mes lettres. Ne t'attends pas à beaucoup d'exactitude et de liaison dans mon style. Il te suffit d'y reconnaître ma volonté suprême et le sceau de ton chef.

Lettre 97

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Mercredi au soir, 12 d'avril*

Votre récit, ma chère, ne me laisse rien à désirer. Vous êtes toujours cette âme noble qui ne mérite que de l'admiration; supérieure au déguisement, à l'art, au désir même de diminuer ou d'excuser ses fautes. Votre famille est la seule au monde qui soit capable d'avoir poussé une fille telle que vous à de telles extrémités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour ces indignes parents. Vous faites tomber sur vous le blâme avec tant de franchise et si peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourraient rien ajouter. À présent que je suis informée du détail, je ne suis pas surprise qu'un homme si hardi, si entreprenant... On vient m'interrompre.

Vous avez résisté avec plus de force et plus longtemps... J'entends encore une mère jalouse, qui veut savoir de quoi je suis occupée.

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas sans reproche dans l'origine? À l'égard de votre première faute, qui est d'avoir répondu à ses lettres, vous étiez la seule qui pût veiller à la sûreté d'une famille telle que la vôtre, lorsque son héros s'était engagé si follement dans une querelle

qui le mettait lui-même en danger. Excepté votre mère, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun ?

Pardon encore une fois, ma chère... j'entends arriver ce stupide mortel, votre oncle Antonin : un petit esprit, le plus entêté, et le plus décisif...

Il vint hier, d'un air bouffi; soufflant, s'agitant; et jusqu'à l'arrivée de ma mère, il fut un quart d'heure à frapper du pied dans la salle. Elle était à sa toilette. Ces veuves sont aussi empressées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudrait pas le voir en déshabillé. Que peut signifier cette affectation ?

Le motif qui amenait M. Antonin Harlove était de l'exciter contre vous, et de vomir devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre cerveau voulut entretenir ma mère à part. Je ne suis point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermèrent soigneusement, la clé tournée sur eux, fort près l'un de l'autre; car, en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre distinctement, quoiqu'ils parussent tous deux pleins de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avais pu compter sur ma modération, j'aurais demandé pourquoi il ne m'était pas permis d'entrer. Mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la maison était à ma mère. J'aurais proposé sans doute de chasser ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maison d'autrui pour se livrer à son emportement! pour accabler d'injures ma chère, mon innocente amie! et ma mère y prêter une longue attention! Tous deux apparemment pour se justifier: l'un, d'avoir contribué au malheur de ma chère amie; l'autre, de lui avoir refusé un asile passager, qui aurait pu produire une réconciliation que son cœur vertueux lui faisait désirer, et pour laquelle ma mère, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devait se faire un bonheur d'employer sa médiation! Comment aurais-je conservé de la patience ?

L'événement, comme je l'ai dit, m'apprit encore mieux quel avait été le motif de cette visite. Aussitôt que le *vieux masque* fut sorti (vous devez me permettre tout, ma chère), les premières apparences, du côté de ma mère, furent un air de réserve, dans le

goût des Harlove, qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse défense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mère s'il m'était défendu de m'occuper de vous dans mes songes; car, la nuit et le jour, ma chère, vous m'êtes également présente.

Quand vos motifs n'auraient pas été tels que je les connais, l'effet que cette défense a produit sur moi me disposerait à vous passer votre correspondance avec Lovelace. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible; et je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce. Mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus louable. Je me croirais digne du dernier mépris, si j'étais capable d'abandonner dans sa disgrâce une amie telle que vous. Je mourrais plutôt... Aussi l'ai-je déclaré à ma mère. Je l'ai priée de ne pas m'observer dans mes heures de retraite, et de ne pas exiger que je partage son lit tous les jours, comme elle s'est accoutumée depuis quelque temps à le désirer. Il vaudrait mieux, lui ai-je dit, emprunter la Betty-Harlove, pour la faire veiller sur toutes mes actions.

M. Hickman, qui vous honore de toutes ses forces, s'est entremis si ardemment en votre faveur, et sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de droits sur ma reconnaissance.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne veux me mettre en guerre ouverte avec ma mère. Ce sont des agaceries continuelles, des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y aie répondu vingt fois. Bon Dieu! Quelle doit avoir été la vie de mon père! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce singe toujours actif et malfaisant, ce Lovelace, a pu pousser l'artifice... Mais voici ma mère qui m'appelle. Oui, Maman, oui; mais de grâce, un instant, s'il vous plaît. Vous n'avez que des soupçons. Vous ne pouvez me gronder que de vous avoir fait attendre. Oh! pour grondée, je suis sûre de l'être. C'est un ton que M. Antonin Harlove vous a fort bien appris... Dieu! quelle impatience!... Il faut absolument, ma chère, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

Le charmant dialogue que je viens d'avoir avec ma mère! Il s'est senti, je vous assure, de l'ordre impérieux que j'avais reçu de descendre. Mais vous aurez une lettre qui se ressentira aussi

de tant de fâcheuses interruptions. Vous l'aurez; c'est-à-dire lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. À présent que vous m'avez donné votre adresse, M. Hickman me trouvera des messagers. Cependant, s'il est malheureusement découvert, il doit s'attendre d'être traité à la Harlove, comme sa trop patiente maîtresse.

*Jeudi, 13 d'avril*

Il m'arrive deux bonheurs à la fois : celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, et celui de me trouver un peu moins observée par mon Argus de mère.

Chère amie! que je me représente vivement vos embarras! une personne de votre délicatesse! un homme de l'espèce du vôtre!

Votre homme est un fou, ma chère, avec tout son orgueil, toutes ses complaisances, et tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant son esprit fécond en inventions me le fait redouter. Quelquefois je vous conseillerais volontiers de vous rendre chez Milady Lawrence. Mais je ne sais quel conseil vous donner. Je hasarderais mes idées, si votre principal dessein n'était pas de vous réconcilier avec vos proches. Cependant ils sont implacables, et je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Quel besoin aviez-vous de me demander si votre récit rendait votre conduite excusable à mes yeux? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte; et je répète que, tous vos chagrins et toutes les persécutions considérés, je vous crois exempte de blâme; plus exempte, du moins, qu'aucune jeune personne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chère amie, qu'il y aurait de l'inhumanité à vous en accuser. Cette démarche n'est pas de vous. Poussée d'un côté, peut-être trompée de l'autre... Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge qui, dans les circonstances où je vous ai vue, ait résisté si longtemps, d'un côté contre la

violence, et de l'autre contre la séduction; je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connaissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns allèguent à la vérité, contre vous, les admirables distinctions de votre caractère : mais personne n'excuse et ne peut excuser votre père et vos oncles. Tout le monde paraît informé des motifs de votre frère et de votre sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque résolution extrême, quoique avec peu d'espérance de succès. Ils savaient que si vous rentriez en grâce, l'affection suspendue en reprendrait plus de force, et que vos aimables qualités, vos talents extraordinaires, vous feraient triompher de toutes leurs ruses. Aujourd'hui, j'apprends qu'ils jouissent de leur malignité.

Votre père est furieux, et ne parle que de violence. C'est contre lui-même assurément qu'il devrait tourner sa rage. Toute votre famille vous accuse de l'avoir jouée avec un profond artifice, et paraît supposer que vous n'êtes occupée à présent qu'à vous applaudir du succès.

Ils affectent de publier tous que l'épreuve du mercredi devait être la dernière.

Votre mère avoue qu'on aurait pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue; mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, on aurait abandonné le plan, et reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le ministre devait être présent; que M. Solmes se serait tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ses services; et que votre père aurait commencé par l'essai de son autorité pour vous faire signer les articles : autant d'inventions romanesques, qui me paraissent sorties de la tête insensée de votre frère. Il y a beaucoup d'apparence que s'ils eussent été capables, lui et Bella, de se prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avaient fait si longtemps leur étude.

À l'égard de leurs premiers mouvements, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paraît que votre tante Hervey fut la première qui se rendit au cabinet de verdure pour vous apprendre que la visite de votre chambre était finie. Betty la

suivit immédiatement ; et ne vous y trouvant point, elles prirent vers la cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrèrent un domestique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'était Joseph Leman), qui revenait en courant vers le château, armé d'un grand pieu, et comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avait poursuivi longtemps M. Lovelace, et qu'il vous avait vue partir avec lui.

Si ce domestique n'était autre que Leman, et s'il avait été chargé du double emploi de les tromper et de vous tromper vous-même, quelle idée faudrait-il prendre du misérable avec qui vous êtes ! Fuyez, ma chère, si ce soupçon est confirmé par vous ; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui : ou, si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que lorsque votre tante et tous vos amis reçurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant ils s'assemblèrent tous, ils coururent vers la porte du jardin ; et quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du carrosse. Ils se firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, et de toutes les expressions de la douleur et de la rage, suivant les caractères et le fond des sentiments. Enfin, ils revinrent comme des fous, ainsi qu'ils étaient partis.

Votre frère demanda d'abord des chevaux et des gens armés pour vous poursuivre. Solmes et votre oncle Antonin devaient être de la partie. Mais votre mère et madame Hervey combattirent ce dessein, dans la crainte d'ajouter mal sur mal, et persuadées que Lovelace n'aurait pas manqué de prendre des mesures pour le soutien de son entreprise ; surtout lorsque le domestique eut déclaré qu'il vous avait vue fuir avec lui de toutes vos forces, et qu'à peu de distance le carrosse était environné de cavaliers bien armés.

J'ai eu l'obligation de l'absence de ma mère à ses soupçons. Elle s'est défiée que les Knollis prêtaient la main à notre correspondance ; et sur-le-champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choses à la fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir aucune lettre de nous sans sa participation.

Mais Hickman a mis dans nos intérêts un laboureur nommé Filmer, assez voisin de notre maison, qui nous rendra plus fidèlement le même service. C'est là que vous adresserez désormais vos lettres, sous enveloppe, à M. Jean Soberton; Hickman se chargera lui-même de les prendre et d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paraît déjà fier. Qui sait s'il n'en prendra pas droit de se donner bientôt d'autres airs? Il ferait mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspirait depuis longtemps le met dans une situation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger peut désobliger aussi. Mais il est heureux pour certaines gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque temps, si je le puis, pour voir si tous ces mouvements de ma mère s'apaiseront d'eux-mêmes; mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la manière dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter plus tôt un mari. Si j'en étais sûre, et si je venais à découvrir qu'Hickman fût dans le complot pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrais de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne le vôtre, plût au Ciel que vous fussiez mariée! c'est-à-dire en état de les braver tous, et de ne pas vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la première occasion qui pourra s'offrir honnêtement.

Voici les importunités de ma mère qui recommencent.

Nous nous sommes vues d'un air assez froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre longtemps avec moi *cet air d'Harlove*. Je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire! À peine sais-je par où commencer. J'ai la tête si pleine, que mon esprit semble rouler sur tant de sujets. Cependant j'ai pris le parti, pour être libre, de me retirer dans un coin du jardin. Que le Ciel ait pitié de ces mères! S'imaginent-elles que c'est par leurs soupçons, par leur vigilance et leur mauvaise humeur qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'est mis dans la tête? Elles réussiraient

bien mieux par la confiance. Une âme généreuse serait incapable d'en abuser.

Le rôle que vous avez à soutenir avec votre Lovelace me paraît extrêmement délicat. Il n'a sans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains ! Vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes : cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point aperçue qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre si tôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de ses atteintes. Tant mieux encore s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que sans la crainte que vos parents ont de lui, ils n'auraient pas plus tôt découvert votre retraite qu'ils vous forceraient de retourner sous le joug.

Je crois qu'à toutes sortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires qu'ils vous mettent en possession de votre héritage. Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. Il me sera facile de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas de tirer un shilling de votre famille, s'il ne leur est arraché. Persuadés comme ils sont que vous êtes partie volontairement, ils paraissent surpris, et tout à la fois fort satisfaits, que vous ayez laissé derrière vous vos bijoux et votre argent, et que vous n'avez pas pris de meilleures mesures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel sens, ma chère, pourrait-il être pris un peu favorablement pour vous ? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous : qui se le persuadera jamais ? Dire qu'un esprit aussi ferme que le vôtre ait été persuadé contre ses propres lumières au moment de l'entrevue : quelle apparence de vérité ! Dire que vous ayez été trompée, forcée par la ruse ; le dire, et trouver de la disposition à le croire : comment cette excuse s'accordera-t-elle avec votre réputation ? et demeurer avec lui, sans être mariée ; avec un homme d'un caractère si connu : où cette idée ne conduit-elle pas la censure

du public? Mon impatience est extrême de savoir quel tour vous avez donné à tout cela dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins et toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi ne faites pas difficulté d'accepter le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, et du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très chère Miss Harlove, que vous ne mettrez pas votre Anne Howe sur le pied de Lovelace, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occasion, je serai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi; et j'aurai de l'embarras à concilier ce sentiment avec votre délicatesse sur d'autres points.

Informez-moi soigneusement de tout ce qui se passe entre vous et lui. Mes alarmes continuelles, quoique soulagées par l'opinion que j'ai de votre prudence, me font souhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivait quelque chose que vous crûsiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire; quelque répugnance que vous ayez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux mesures de M. Hickman pour la sûreté de vos lettres, songez qu'un spectateur juge mieux du combat que celui qui est dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les personnes d'importance, vont rarement seules, et leur cortège fait quelquefois leur grandeur : c'est-à-dire qu'elles sont accompagnées d'une multitude de petites causes et de petits incidents, qui peuvent devenir considérables par leurs suites.

Tout considéré, je ne crois pas qu'il vous soit libre à présent de vous défaire de lui quand vous le souhaiteriez. Je me souviens de vous l'avoir prédit. Je répète donc qu'à votre place, je voudrais feindre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, aussi longtemps qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicatesse dont vous êtes, tout ce qui sera capable de le rendre indigne de votre confiance ne peut se dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre oncle Antonin, qui s'en est ouvert à ma mère, vos parents s'attendent que vous vous jetterez sous la protection de Milady Lawrence, et qu'elle offrira sa médiation pour vous. Mais ils protestent que leur résolution est de fermer l'oreille à toute proposition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourraient ajouter : et de toute autre ; car je suis sûre que votre frère et votre sœur ne leur laisseront pas le temps de se refroidir, du moins jusqu'à ce que vos oncles et peut-être votre père même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma première adresse, je vous l'envoie par un ami de M. Hickman, sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de madame Sorlings. Il connaît même cette femme ; et son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le temps vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. Hickman. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, et vous jeter dans la nécessité de changer vos desseins et votre situation.

J'entends, du lieu où je suis assise, ma mère qui appelle autour d'elle, et qui met tout le monde en mouvement. Elle va sans doute me demander bientôt où j'étais, et quel emploi j'ai fait de mon temps. Adieu, ma chère. Que le Ciel veille à votre conservation ! et du côté de l'honneur comme de celui des sentiments, puisse-t-il vous rendre sans tache aux embrassements de votre fidèle amie !

ANNE HOWE

## Lettre 98

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi 13 d'avril, après-midi*

Je ne vous cacherai pas, ma très chère et très obligeante amie, que je me reproche avec une douleur extrême cette mauvaise intelligence entre votre mère et vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occasion. Hélas ! combien d'infortunés j'ai faits à la fois !

Si je n'avais pour ma consolation le témoignage de mon cœur, et la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je me regarderais comme la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, que je suis rigoureusement punie par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie ! et par les cruelles incertitudes qui, ne cessant point de combattre mes espérances, déchirent mon âme, et la remplissent de trouble et d'affliction !

Il me semble, ma chère amie, que vous devez obéir à votre mère, et rompre tout commerce avec une si malheureuse créature. Prenez-y garde ; vous allez tomber dans le même désordre qui est la source de mon infortune. Elle a commencé par une correspondance défendue, que je me suis crue libre d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaisir à faire usage de ma plume ; et ce goût m'a peut-être aveuglée sur le danger. À la vérité j'avais aussi des motifs qui me paraissaient louables ; et pendant quelque

temps, j'étais autorisée par la permission et les instances mêmes de tous mes proches.

Je me sens donc quelquefois prête à discontinuer un commerce si cher, dans la vue de rendre votre mère plus tranquille. Cependant quel mal peut-elle craindre d'une lettre que nous nous écrivons par intervalles ? lorsque les miennes ne seront remplies que de l'aveu et du regret de mes fautes ; lorsqu'elle connaît si bien votre prudence et votre discrétion ; enfin lorsque vous êtes si éloignée de suivre mon malheureux exemple ?

Je vous rends grâces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a personne au monde à qui je voulusse avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace serait le dernier. Ne vous figurez donc pas que je pense à lui donner cette sorte de droit sur ma reconnaissance. Mais j'espère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refusera pas de m'envoyer mes habits et la petite somme que j'ai laissée. Mes amis, ou du moins quelques-uns d'entre eux, ne seront point assez inconsidérés pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de m'obliger ; mais quand ils me feraient attendre longtemps cette grâce, je ne suis point encore menacée de manquer. Je n'ai pas cru, comme vous le jugez bien, devoir disputer avec M. Lovelace pour la dépense du voyage et des logements, jusqu'à ce que ma retraite soit fixée. Mais je compte de mettre bientôt fin à cette espèce même d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon oncle a rendue à votre mère, pour l'exciter contre une nièce qu'il a si tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une prompte réconciliation. Mais le devoir ne m'oblige-t-il pas de la tenter ? Dois-je augmenter ma faute par des apparences de ressentiment et d'obstination ? Leur colère doit leur paraître juste, puisqu'ils supposent ma fuite préméditée, et qu'on leur a persuadé que je suis capable de m'en faire un triomphe avec l'objet de leur haine. Lorsque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches à me faire à moi-même. Ces considérations me font balancer à suivre votre avis par rapport au mariage ; surtout pendant que je vois M. Lovelace si fidèle à toutes mes conditions, qu'il appelle mes lois. D'ailleurs, les sentiments de mes amis, que vous me représentez si déclarés contre la médiation de sa famille, ne me disposent pas

à chercher la protection de Milady Lawrence. Je suis portée à me reposer uniquement sur M. Morden. En m'établissant dans un état supportable d'indépendance jusqu'à son retour d'Italie, je me promets une heureuse fin par cette voie.

Cependant, si je ne puis engager M. Lovelace à s'éloigner, quels termes de réconciliation proposer à mes amis? S'il me quitte, et qu'ils emploient la force pour se saisir de moi, comme vous êtes persuadée qu'ils le feraient s'ils le craignaient moins, leurs plus sévères traitements, leurs plus rigoureuses contraintes ne seront-elles pas justifiées par ma fuite? et tandis qu'il est avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'observez, sans être mariée, à quelle censure ne suis-je pas exposée? Quoi! pour sauver les malheureux restes de ma réputation aux yeux du public, il faudra donc que j'observe les favorables dispositions de cet homme-là?

Je vous rendrai compte, aussi exactement que vous le souhaitez, de tout ce qui se passe entre nous. Jusqu'à présent je n'ai rien remarqué dans sa conduite qui mérite beaucoup de reproche. Cependant je ne saurais dire que le respect qu'il me marque soit un respect aisé, libre, naturel; quoiqu'il ne me soit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Il y a sans doute un fond d'arrogance et de présomption dans son caractère. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourrait l'attendre de sa naissance, de son éducation et de ses autres avantages. En un mot, ses manières sont celles d'un homme qui a toujours été trop accoutumé à suivre sa propre volonté pour se faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conseillez de lui donner quelques marques de confiance. Je serai toujours disposée à suivre vos avis, et à lui accorder ce qu'il méritera. Mais trompée, comme je soupçonne de l'avoir été par ses ruses, non seulement malgré mes résolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on espérer pour lui, que je le traite si tôt avec autant de complaisance que si je me reconnaissais obligée à son zèle pour m'avoir enlevée? Ce serait lui donner lieu de penser que j'ai usé de dissimulation avant mon départ, ou que j'en use depuis.

Ah! ma chère, je m'arracherais volontiers les cheveux, lorsque, relisant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, que j'ai redouté peut-être plus que je ne le devais, je

considère que j'ai été le jouet d'un vil artifice; et vraisemblablement par le ministère de ce misérable Leman! Quelle noirceur dans leur méchanceté! et que cet odieux attentat doit avoir été médité à loisir! Ne serait-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance avec un homme de ce caractère? Cependant quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné du soupçon que le mien?

Je dois les plus vifs remerciements à M. Hickman pour l'assistance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il ait besoin de cette occasion pour augmenter ses progrès dans le cœur de la fille, que je serais extrêmement fâchée qu'elle pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la mère.

Je suis dans un état de dépendance et d'obligation. Ainsi je dois demeurer contente de tout ce que je ne saurais empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger? ce pouvoir autrefois si précieux pour moi! Ce que je veux dire ma chère, c'est que mon indiscretion doit avoir diminué l'influence que j'avais sur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je pense de votre conduite sur les points que je ne saurais approuver.

Permettez donc que, malgré la rigueur de votre mère pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcusable; sans parler, pour cette fois, de la liberté excessive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. J'en suis véritablement affligée. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, supprimer les plaintes et les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, pour l'amour de moi. Votre mère peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de sa fille bien-aimée : et cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haine irréconciliable pour moi?

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma sœur, et que vous souhaitez de lire. Observez que, sans demander formellement ma terre et sans m'adresser à mes curateurs, je propose de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrais-je pas ma

promesse, si l'offre que je renouvelle était acceptée! Je m'imagine que, par quantité de raisons, vous jugerez, comme moi, qu'il ne convenait pas d'avouer que j'aie été entraînée contre mon inclination.

CL. HARLOVE

Lettre 99

*À Miss Arabelle Harlove*

*À St. Albans, mardi 11 d'avril*

Ma chère sœur,

Je ne disconviendrai pas que ma fuite n'ait toutes les apparences d'une action indiscreète et contraire au devoir. Elle me paraîtrait inexcusable à moi-même, si j'avais été traitée avec moins de rigueur, et si je n'avais eu de trop fortes raisons de me croire sacrifiée à un homme dont je ne pouvais soutenir l'idée. Mais ce qui est fait n'est plus en mon pouvoir. Peut-être souhaiterais-je d'avoir pris plus de confiance aux intentions de mon père et de mes oncles; sans autre motif néanmoins que mon respect infini pour eux. Aussi suis-je disposée à retourner, si l'on me permet de me retirer dans ma ménagerie; et je me soumetts à toutes les conditions que j'ai déjà proposées.

Dans une occasion si décisive, je demande au Ciel de vous inspirer pour moi les sentiments d'une sœur et d'une amie. Ma réputation, qui, malgré la démarche où je me suis engagée, me sera toujours plus chère que ma vie, est exposée à de cruelles atteintes. Un peu de douceur peut encore la rétablir, et faire passer nos disgrâces domestiques pour une mésintelligence passagère. Autrement, je n'envisage pour moi qu'une tache éternelle, qui mettra le comble à toutes les rigueurs qu'on m'a fait essuyer.

Ainsi, par considération pour vous-même et pour mon frère, qui m'avez poussée dans le précipice, par considération pour toute la famille, n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappelant le passé, que mon départ mérite ce nom; et n'exposez point à des maux sans remède une sœur qui ne cessera jamais d'être avec affection, votre, etc.

CL. HARLOVE.

P.S. On me ferait une très grande faveur de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clé. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres de morale, et quelques mélanges qui sont dans la seconde tablette de ma petite bibliothèque. On y ajoutera mes diamants, si l'on juge à propos de m'accorder cette grâce. L'adresse, sous mon nom, chez M. Osgood, place de Soho, à Londres.

Lettre 100

*M. Lovelace à M. Belford*

*(M. Lovelace, pour continuer le récit qu'il a commencé dans sa dernière lettre, raconte à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse et lui dans le voyage et dans les hôtelleries, jusqu'à leur arrivée chez madame Sorlings. Mais comme ce détail n'ajoute rien à celui de Miss Clarisse, l'éditeur anglais a retranché ce qui aurait l'air de répétition, et n'a conservé que ce qui peut servir à développer de plus en plus les deux caractères.*

*Ainsi, en descendant le lundi au soir à l'hôtellerie de St. Albans, M. Lovelace peint les circonstances dans ces termes :)*

Quantité de gens qui s'assemblèrent autour de nous, semblaient marquer, par leur visage allongé et par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étaient de voir une jeune personne, d'une figure charmante et de l'air le plus majestueux, arriver, sans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avait fait fumer les chevaux et tuer les valets. J'observai leur curiosité, et l'embarras de ma déesse. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, avec les marques d'une douce confusion; et quittant ma main assez brusquement, elle se hâta d'entrer dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendait pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur-le-champ, je la transformai aux yeux de l'hôtesse en

une petite sœur, aussi chagrine qu'aimable, que je ramenais, malgré elle et par surprise, de la maison d'un parent où elle avait passé l'hiver, pour l'empêcher de se marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis) que son père, sa mère, sa sœur aînée, et tous ses chers oncles, ses tantes et ses cousines, avaient en horreur. Cette fable expliquait tout à la fois la mauvaise humeur de ma belle, son dépit contre moi, s'il durait encore, et son habillement, qui n'était pas propre au voyage ; sans compter que c'était lui donner fort à propos une juste assurance de mes vues honorables.

*(Sur le débat qu'il eut avec elle, particulièrement à l'occasion du reproche qu'elle lui fit de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir et de sa conscience, il écrit :)*

Elle ajouta quantité de choses encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre ; et m'apercevant que l'humilité ne suffisait pas, j'élevai la voix et je fis briller dans mes yeux un air de colère, dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronnerie qui a tant de charmes dans ce sexe (quoiqu'elle ne soit souvent qu'une affectation), et qui avait peut-être servi plus que tout le reste à me faire triompher de cette fière beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup ; comme si ma réponse n'eût servi qu'à l'irriter. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme sur des affaires de cette nature, quelque ressentiment qu'elle affecte, il aurait peu d'habileté s'il ne trouvait pas le moyen de l'arrêter. Se ressent-elle trop vivement de quelque expression hardie ? Il en sera quitte pour deux ou trois autres hardiesses, qu'il doit prononcer avec la même fermeté, sauf à les adoucir ensuite par des interprétations favorables.

*(À l'occasion de la répugnance qu'elle prétendait avoir eue d'abord à lui écrire, voici ses réflexions :)*

J'en conviens, ma précieuse ! et vous deviez ajouter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez

souhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée : et peut-être regretterez-vous aussi tant de jolis dédains; tels que de m'avoir assuré « que ce n'est point en ma faveur que vous rejetez Solmes; que ma gloire, si je m'en fais une de vous avoir emmenée, tourne à votre honte; que j'ai plus de mérite à mes propres yeux qu'aux vôtres ou à ceux de tout autre; (quel fat elle fait de moi Belford!) que vous souhaiteriez de vous revoir dans la maison de votre père, quelles qu'en pussent être les suites »...

Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces souhaits, ces mépris, je ne serai pas le Lovelace que j'ai la réputation d'être, et que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, son air et ses regards, pendant toute cette dispute, marquaient une espèce d'indignation majestueuse, qui semblait venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme qu'elle avait devant elle.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement, plus de sens que lui. Je pourrais t'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre Clarisse Harlove pour ma femme; du moins, sans être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épousant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Ennemi comme je l'ai toujours été des entraves du mariage, que je retombe aisément dans mon ancien préjugé! Puisse le Ciel me donner le courage d'être honnête! Voilà une prière, Belford. Si malheureusement elle n'est pas écoutée, l'aventure sera fâcheuse pour la plus admirable de toutes les femmes. Mais comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le Ciel par mes prières, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée?

Pour ne rien dissimuler, je suis charmé des difficultés que j'envisage, et de la carrière qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue et le stratagème. Est-ce ma faute si mes talents naturels sont tournés de ce côté-là? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens sur tout le sexe, si j'ai le bonheur d'en subjuguier l'ornement? Ne te souviens-tu pas de mon premier vœu? Ce sont les femmes, tu le sais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargnera-t-elle? Crois-tu, Belford, que j'eusse fait quartier au Bouton de Rose, si j'avais été bravé avec les mêmes hauteurs? Sa

grand-mère me demanda grâce. Il n'y a que l'opposition et la résistance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable personne emploie-t-elle tant de soins à me convaincre de sa froideur? Pourquoi son orgueil entreprend-il d'humilier le mien? Tu as vu dans ma dernière lettre avec quel mépris elle me traite. Cependant que n'ai-je pas souffert pour elle, et que n'ai-je pas même souffert d'elle? Aurai-je la faiblesse de m'entendre dire qu'elle me méprisera si je m'estime plus que ce méprisable Solmes?

Dois-je supporter aussi qu'elle m'interdise toutes les ardeurs de ma passion? Lui jurer de la fidélité, c'est lui faire connaître que j'en doute moi-même, puisque j'ai besoin de me lier par des serments. Maudit tour qu'elle donne à toutes ses idées! Sa censure est la même aujourd'hui qu'auparavant. Être en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainsi mes pauvres serments sont étouffés avant qu'ils osent se présenter sur mes lèvres : et que diable un amant peut-il dire à sa maîtresse, s'il ne lui est permis ni de mentir ni de jurer?

J'ai eu recours à quelques petites ruses qui ne m'ont pas mal réussi. Lorsqu'elle m'a pressé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, sur un point qu'elle ne pouvait pas refuser; et j'ai affecté une reconnaissance aussi vive que s'il eût été question d'une faveur de la plus haute importance. C'était de me promettre, comme elle l'avait déjà fait, que jamais elle ne serait la femme d'un autre homme, tandis que je n'aurais point d'autre engagement et que je ne lui donnerais aucun juste sujet de plainte. Promesse inutile, comme tu vois, puisqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, et qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'était lui montrer combien il y a de justice et de raison dans mes espérances, et lui marquer en même temps que je ne pensais point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je désirais. Sa parole, lui dis-je; sa seule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promesse avait besoin d'un sceau; et sans attendre son consentement, qu'elle n'aurait pas manqué de me refuser, je la scellai sur ses lèvres. Tu me croiras si tu veux, Belford, mais je te jure que c'est la première fois que je me suis échappé à cette hardiesse; et qu'une liberté si simple, prise avec autant de modestie que si j'étais *vierge* moi-même (afin qu'une

autre fois elle croie n'avoir rien à redouter), me parut mille fois plus délicieuse que tout ce que j'ai jamais goûté de plaisir avec les autres femmes. Ainsi le respect, la crainte, l'idée du péril et de la défense, sont le principal prix d'une faveur.

Je jouai fort bien le rôle de frère, lundi au soir, devant l'hôtesse de St. Albans. Je demandai pardon à ma chère sœur de l'avoir emmenée contre son attente et sans aucuns préparatifs. Je parlai de la joie que son retour allait causer à mon père, à ma mère, à tous nos amis; et je pris tant de plaisir à m'étendre sur les circonstances, que d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, elle me fit connaître que j'étais allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais il me fut impossible de découvrir si mes affaires en étaient devenues pires ou meilleures. Tiens, Belford, je suis de trop bonne foi. Ma victoire, et la joie que j'ai de me trouver presque en possession de mon trésor, me dévoilent le cœur et le tiennent comme à découvert. C'est ce diable de sexe qu'on ne peut guérir de sa dissimulation. Si je pouvais engager ma belle à parler aussi naturellement que moi... Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réservé.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent : mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrais la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il est possible, et je crois que tu m'entends assez) pour lui offrir les plus riches étoffes et toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant mon agent m'assure que son implacable famille est résolue de lui causer toutes sortes de chagrins.

Il paraît que ces misérables ont *enragé* de bon cœur, depuis le moment de sa fuite; et qu'ils continuent d'enrager, grâce au Ciel; et que, suivant mes espérances, leur rage ne cessera pas sitôt. Enfin mon tour est venu! Ils regrettent amèrement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière et de se promener au jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée (quoiqu'ils ne puissent deviner comment) de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorsque je les ai menacés de la secourir s'ils entreprenaient de la conduire malgré elle à la citadelle de son oncle. C'était leur intention. Ils craignaient que, de son consentement, ou sans sa participation,

je ne pris le parti de l'enlever dans leur propre maison. Mais l'honnête Joseph, qui m'avait informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avais instruit à faire croire aux Harlove que j'ai autant d'ouverture pour mes gens que leur stupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvements par mon valet de chambre ; et l'ayant chargé d'observer aussi sa jeune maîtresse, toute la famille dormit tranquillement sur la foi d'un ministre si fidèle. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raison, ma charmante et moi.

Il m'était venu à l'esprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le bûcher, qui est assez éloigné du château. Cette entreprise aurait infailliblement réussi, avec ton secours et celui de tes camarades ; et l'action était digne de nous. Mais la conscience de Joseph, comme il l'appelle, fut d'abord un obstacle, qui se réduisit ensuite à lui faire craindre qu'on ne découvrit la part qu'il y aurait eue. Cependant je n'aurais pas eu plus de peine à lui faire surmonter ce scrupule qu'un grand nombre d'autres, si je n'avais compté, dans le même temps, sur un rendez-vous de ma belle, où je me promettais bien qu'elle ne m'échapperait pas ; et, dans d'autres temps, sur les bons offices mêmes de la spirituelle famille, qui semblait travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs j'étais sûr que James et Arabelle ne finiraient pas leurs folles épreuves et leurs persécutions, qu'à force de la fatiguer ils n'en eussent fait la femme de Solmes, ou qu'ils ne lui eussent fait perdre la faveur de ses deux oncles.

Lettre 101

*M. Lovelace au même*

Il me semble que j'ai beaucoup obligé ma chère compagne en amenant madame Greme pour l'accompagner, et en souffrant que, sur le refus qu'elle a fait d'aller à Médián, cette bonne femme se chargeât de lui procurer un logement. Elle observe sans doute que toutes mes vues sont honorables, puisque je lui laisse le choix de sa demeure. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisais lorsque j'ai mis madame Greme dans la chaise avec elle, et que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un autre se serait alarmé des explications qu'elle pouvait recevoir de madame Greme. Mais comme la droiture de mes intentions est connue de toute ma famille, j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude qu'ayant toujours été fort au-dessus de l'hypocrisie, je ne cherche point à paraître meilleur que je ne suis réellement. Quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis aperçu jusqu'à présent que la qualité de libertin ne m'a pas nui dans l'esprit des femmes? Ma déesse elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses parents eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'en étais un? Pourquoi prendre un nouveau caractère, qui serait au fond pire que l'autre? D'ailleurs madame Greme est une pieuse matrone, qui n'aurait pas voulu blesser la vérité pour m'obliger. Elle priait

autrefois le Ciel pour ma réformation, lorsqu'on en avait l'espérance. Je doute qu'elle continue cette bonne pratique; car son maître et mon très honoré oncle ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre : hommes, femmes et enfants. Ce cher oncle, comme tu sais, manque souvent au respect qu'il me doit. Oui, Belford, du respect : et pourquoi non, je te prie? Tous les devoirs ne sont-ils pas réciproques? Pour madame Greme, la bonne âme! lorsque son maître est attaqué de la goutte dans son château de Médián, et que l'aumônier ne se trouve point, c'est elle qui fait la prière ou qui lit un chapitre de quelque bon livre auprès du malade. Quel était donc le danger de laisser une si bonne espèce de femme avec ma charmante? Je me suis aperçu que leur entretien était fort animé pendant la marche; et je m'en suis même ressenti; car je ne sais pourquoi il m'est monté une charmante rougeur au visage.

Je te répète, Belford, que je ne désespère pas *d'être honnête*. Mais comme il nous arrive quelquefois, faibles mortels que nous sommes, de n'être pas maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la belle Clarisse dans une parfaite confiance, jusqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maison que tu sais, ou dans quelque autre lieu qui ne soit pas moins sûr. Si je lui donnais auparavant le moindre sujet de soupçon, ou si j'entreprenais de contraindre ses volontés, elle pourrait implorer des secours étrangers et susciter contre moi tout le canton; ou se jeter peut-être entre les bras de ses parents, aux conditions qu'ils jugeraient à propos de lui imposer : et si j'étais capable à présent de la perdre, ne serais-je pas indigne, mes enfants, de la qualité de votre chef? Oserais-je lever les yeux devant les hommes, et montrer mon visage devant les femmes? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma déesse n'ose avouer qu'elle soit partie contre son inclination; et j'ai pris soin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à son consentement.

Elle a reçu la réponse de Miss Howe à une lettre qu'elle lui avait écrite de Saint-Albans. J'en ignore le sujet; mais j'ai vu ses beaux yeux couverts de larmes, et l'orage ensuite est tombé sur moi.

Miss Howe est aussi une créature charmante, mais d'une pétulance et d'une fierté singulières. Je la redoute. À peine sa

mère est-elle capable de la contenir. Il faut que par l'entremise de mon honnête Joseph je continue de faire jouer cette vieille machine, l'oncle Antonin, sur la mère de cette dangereuse fille; pour la ménager suivant mes vues, et réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. Madame Howe ne peut souffrir de contradiction. Sa fille n'est pas plus patiente. Une jeune personne qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'est pas fort à l'aise sous l'empire d'une mère. Belle carrière pour un intrigant! Une mère qui fait l'importante; une fille vive, sensible à l'excès; et leur Hickman, qui n'est en vérité rien : une bonne et épaisse machine. Si je n'avais pas des vues plus relevées... Il est malheureux seulement que les deux jeunes personnes eussent leur demeure si près l'une de l'autre, et qu'elles fussent liées d'une si étroite amitié. Qu'il aurait été charmant de pouvoir les ménager toutes deux à la fois!

Mais un seul homme ne saurait avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Conviens que c'est grand dommage néanmoins... lorsque l'homme est tel que ton ami.

## Lettre 102

*M. Lovelace au même*

Nous ne quittons pas la plume, la belle Clarisse et moi. Jamais deux amants n'eurent tant de goût pour l'écriture ; et jamais il n'y en eut, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à se cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle n'a point d'autre occupation. Elle n'en veut point d'autre. Je lui en donnerais de plus agréables, pour peu qu'elle voulût s'y prêter. Mais je ne suis point assez réformé pour un mari. *La patience est une vertu*, dit Milord M... *À pas lents, mais sûrs* est une autre de ses sentences. Si je n'avais pas une bonne dose de cette vertu, je n'aurais pas attendu le temps de la maturité pour l'exécution de mes complots.

Ma bien-aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à son amie tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour entre elle et moi. Je donnerai peut-être une belle matière à sa plume, si son goût est pour le détail comme le mien.

Je ne serais point assez barbare pour permettre à cet oncle Antonin d'irriter la dame Howe contre elle, si je ne redoutais les conséquences d'un commerce trop libre entre deux jeunes personnes de ce caractère : l'une si vive, toutes deux si prudentes ; qui ne se ferait pas une gloire de l'emporter sur deux filles comme elles, et de les faire tourner autour du doigt ?

Ma charmante s'est hâtée d'écrire à sa sœur pour lui demander ses habits, de l'argent et quelques livres. Dans quel

livre apprendrait-elle quelque chose qu'elle ignore? C'est de moi qu'elle apprendra mille choses. Elle ferait mieux de m'étudier.

Elle peut écrire. Avec tout son orgueil, elle n'en sera pas moins réduite à m'avoir obligation. Miss Howe, à la vérité, ne manquera point d'empressement pour fournir à ses besoins. Mais je doute qu'elle le puisse sans la participation de sa mère, qui est l'avarice même; et l'agent de mon agent, l'oncle Antonin, a déjà donné quelques avis à la mère qui la tiendront en garde contre les subsides pécuniaires. Si la fille a quelque argent de réserve, je puis faire inspirer à madame Howe de l'emprunter. Ne blâme pas, Belford, des ruses qui n'ont que ma générosité pour fondement. Tu me connais. Je donnerais la moitié de mon bien pour le plaisir d'avoir obligé ce que j'aime. Milord M... m'en laissera plus que je ne désire. Ma passion n'est pas pour l'or, que je n'estime, au contraire, qu'autant qu'il est utile à mes plaisirs et qu'il m'assure de l'indépendance.

Il a fallu entrer dans la tête de ma chère novice, pour mon intérêt comme pour le sien, dans la crainte que ses adresses de lettres ne fissent découvrir nos traces, qu'elle en devait prendre une de moi pour recevoir ses habits; du moins si l'on se détermine à lui accorder une demande si juste. Je ne suis point tranquille là-dessus. Si la réponse est favorable, je commencerai à me défier d'une réconciliation, et je serai forcé de méditer une ou deux ruses pour la prévenir; je puis ajouter aussi, pour éviter les fâcheux accidents, car c'est un grand point pour moi, comme j'en ai toujours assuré l'honnête Joseph.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis; qu'en penses-tu? Mais tous les libertins ne sont-ils pas autant de démons? et toi, dans la sphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête et dans le cœur, tu es plus méchant que moi; car je t'assure que je ne rempulis jamais la moitié de mes idées.

J'ai proposé, et la belle consent, que tout ce qui lui viendra de sa famille te soit adressé chez ton cousin Osgood. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un messenger qui m'apporte sur-le-champ tout ce que tu recevras. Si le paquet n'était pas facile à transporter, tu m'en donnerais avis. Mais je te jure hardiment que ses proches ne te causeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens si certain que je suis tenté de les

abandonner à eux-mêmes. Un esprit juste connaît les bornes de sa défiance, et n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a besoin.

Mais, tandis que j'y pense, rappelle ton attention pour deux choses qui en demandent beaucoup : l'une est de m'écrire désormais en chiffre, comme je t'écrirai moi-même. Savons-nous entre les mains de qui nos lettres peuvent tomber; et ne serait-il pas horrible de nous voir sauter par une traînée de notre propre poudre? Le second point que tu ne dois pas oublier, c'est que j'ai changé de nom; changé, te dis-je, sans me soucier d'être autorisé par un acte de parlement. Je me nomme à présent Robert Huntingford. Écris-moi sous cette adresse, à Hertford, pour prendre à la poste.

Lorsque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel est ton caractère. Je t'en ai donné un beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avais l'air assez épais; afin que s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es pour la figure. Au fond, ton épaisseur apparente ne t'est pas trop désavantageuse. Si tu avais la physionomie bien fine, on ne découvrirait rien d'extraordinaire en toi lorsqu'on vient à t'entretenir : au lieu que te prenant d'abord pour un ours, on est surpris de te trouver quelque chose qui ressemble à l'espèce humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui sont évidemment tes principales perfections, et qui t'attirent une distinction que tu ne pourrais espérer autrement.

La maison qui nous sert aujourd'hui de logement n'est pas fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre, parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecture ne plairait point à ma belle; et je lui ai dit que si je pouvais me rassurer contre les poursuites, je la laisserais dans ce lieu rustique, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne. Le diable s'en mêlera, si je ne parviens point à bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance. Son incrédulité ne tiendra point contre la raison et les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables, toutes deux filles de notre hôtesse, qui se nomme madame Sorlings. Je ne leur ai marqué jusqu'à présent qu'une simple admiration. Que

ce sexe est avide de louanges ! La plus jeune, que j'ai vue travailler à la laiterie, m'a causé tant de satisfaction par sa propreté et son adresse, que j'ai cédé à la tentation de lui donner un baiser. Elle m'a remercié *de ma bonté* par une profonde révérence ; elle a rougi, et je me suis aperçu à d'autres marques de son embarras qu'elle ne manque pas plus de sensibilité que d'agréments. Sa sœur étant survenue, l'impression de ce qui s'était passé l'a fait rougir encore ; avec tant de confusion, que je me suis cru obligé de faire une excuse pour elle. Mademoiselle Kitty, ai-je dit à son aînée, j'ai pris tant de plaisir à voir votre laiterie si propre, que je n'ai pu m'empêcher de dérober un baiser à votre sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr ; ainsi vous m'accorderez s'il vous plaît la même grâce. Les bons naturels ! Elles me plaisent toutes deux. L'aînée m'a fait une révérence comme sa sœur. J'aime les caractères reconnaissants. Pourquoi ma Clarisse n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante ?

Je pense à prendre une de ces deux filles pour servir ma charmante à son départ. La mère fait un peu l'importante ; mais je lui conseille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'apercevais que les difficultés vinsent de quelque soupçon, je serais capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passe-moi un peu de rodomontade, mon cher Belford. Mais réellement, mon cœur est fixé. Je ne puis penser, dans la nature, qu'à mon adorable Clarisse.

## Lettre 103

*M. Lovelace au même*

C'est aujourd'hui mercredi; ce jour terrible où j'étais menacé de perdre pour jamais l'unique objet de mon affection. Quel est mon triomphe! Avec quelle satisfaction et quel air de tranquillité vois-je mes ennemis humiliés, et mordant leur frein au château d'Harlove! Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux, qu'elle leur soit échappée par la fuite. Qui sait de quoi ils étaient menacés si j'étais entré dans le jardin avec elle; ou si, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avais exécuté le projet de ma visite, suivi de mes *redoutables Thessaliens*?

Mais supposons que je fusse entré avec elle sans autre escorte que mon courage; je m'imagine qu'il y aurait eu peu de danger pour moi. Tu sais que les esprits de la trempe des Harlove, qui sont délicats sur la réputation, et qui se contiennent par politique dans les bornes des lois, peuvent être comparés aux araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'elles sentent remuer un de leurs filets par un doigt puissant, et qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis qu'elles redoutent; au lieu que s'il y tombe une sotte mouche, qui n'a ni la force ni le courage de se défendre, elles accourent audacieusement, elles tournent autour du pauvre insecte, elles l'engagent dans leurs liens; et lorsqu'il

n'est plus en état de remuer les jambes ni les ailes, elles triomphent de leur avantage; et tantôt s'avançant sur lui, tantôt se retirant, elles le dévorent à loisir. Que dis-tu de cette comparaison? Mais, attends, Belford : il me semble qu'elle ne conviendrait pas mal non plus aux filles qui se laissent prendre dans nos pièges. Mieux encore, sur ma foi. L'araignée représente fort bien les héros tels que nous. Commence par l'araignée ou par la mouche, tu trouveras l'idée assez juste.

Mais, pour revenir à mon sujet, tu n'auras pas manqué d'observer, comme moi, que les esprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offensive avec des extravagants de notre espèce, qui se mettent au-dessus des lois, et qui dédaignent de se couvrir du masque de la réputation. Tu rendrais aisément témoignage que le nombre ne m'a jamais effrayé. Ajoute que dans la querelle que j'ai avec les Harlove, toute la famille n'ignore pas que je suis l'injuré. Dans leur propre église, la peur ne les rassembla-t-elle pas comme un troupeau de moutons, lorsqu'ils me virent entrer? Ils ne surent qui devait risquer de sortir le premier lorsque le service fut fini. James, à la vérité, ne s'y trouvait pas. S'il y eût été, peut-être aurait-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace, qui décèle de l'effroi dans le cœur. Telle aurait été l'enseigne de James, si j'avais pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours été calme et serein; et j'ai laissé à ses amis le soin d'apaiser des emportements qui m'ont fait pitié.

Cette idée me conduit à rappeler tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie; ou du moins de supportable, si tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que tu ne me sois pas d'un grand secours pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai jamais été si méchant que depuis que je te connais. Tâche néanmoins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puisses te souvenir? Cherche dans ta mémoire, Belford. Il revient quelque chose à la mienne : mais vois si tu peux te rappeler quelque trait que j'aie oublié.

Je crois pouvoir dire assez hardiment que la plus grande tache de mon écusson vient de ce sexe, de ce maudit sexe, qui fait le charme et le tourment de ma vie! Il n'est pas besoin que tu me fasses souvenir du Bouton de Rose. L'aventure m'est présente :

et je t'apprendrai même que j'ai eu l'adresse d'en faire passer les plus flatteuses circonstances aux oreilles de ma belle par le ministère de l'honnête Joseph; quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avais espéré pour l'augmentation de mon crédit. C'est le diable, mon cher ami; et telle a toujours été la rigueur de mon sort. Ai-je fait quelque chose de bien? on dit sèchement que j'ai fait mon devoir, tandis que tout ce qui n'est pas de la même nature est mis contre moi dans le plus grand jour. Cela est-il justifié, Belford? La balance ne devrait-elle pas être égale? Que me revient-il de mes vertus, si l'on ne m'en tient pas compte? Cependant je dois convenir aussi que j'ai vu le bonheur de Jean d'un œil d'envie. Sérieusement, « une jolie femme est un joyau qui n'est pas fait pour pendre au cou d'un misérable »<sup>1</sup>.

Conviens à ton tour que si je suis coupable dans mes adorations pour ce sexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas, et je les en remercie de bon cœur : à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font enrager par-ci par-là, et qui, sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteraient de me voir à elles exclusivement.

Où je m'égare! Tu m'as dit plus d'une fois que tu aimais mes excursions. Compte que j'aurai le temps de satisfaire ton goût; car je n'ai jamais aimé comme j'aime, et j'aurai besoin probablement d'une longue patience avant que je frappe le grand coup, si je me détermine à le frapper. Adieu, cher Belford.

1. Deux vers d'une comédie anglaise (NdP).

Lettre 104

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Jeudi au soir, 13 d'avril*

Ma situation me donne le temps de vous écrire, et vous expose peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes lettres. J'ai eu, avec M. Lovelace, un nouveau débat, et des plus vifs, à la suite duquel est venue l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger lorsqu'elle se présenterait honnêtement. Il est question de savoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laissée sans effet.

L'impatient personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir pendant que j'étais à vous écrire ma dernière lettre; sans avoir rien de particulier à me dire, et pour me donner apparemment le plaisir de l'entendre. Il semble qu'il en prenne beaucoup lui-même à exercer la volubilité de sa langue, et que lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, il ait besoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant il prend un soin superflu. Je ne lui fais pas souvent la grâce de louer son éloquence, ou d'en marquer autant de satisfaction qu'il le désire.

Après avoir fini ma lettre et dépêché l'homme de M. Hickman, j'allais me retirer dans la chambre que j'occupe; mais il m'a suppliée de demeurer, et d'entendre ce qu'il avait à me dire. Ce n'était rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer; mais des plaintes, des reproches, d'un air et d'un ton

qui m'ont paru approcher de l'insolence. Il ne pouvait vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyait plus souvent, et si je ne le traitais pas avec plus d'indulgence.

Là-dessus je suis entrée avec lui dans une chambre voisine, assez irritée, pour ne vous rien dissimuler; et d'autant plus que je le voyais établi tranquillement dans cette maison, sans parler de son départ.

Notre chagrine conférence a commencé aussitôt. Il a continué de m'irriter, et je lui ai répété quelques-uns des propos les plus ouverts que je lui eusse déjà tenus. Je lui ai dit particulièrement que d'heure en heure j'étais plus mécontente et de moi-même et de lui; qu'il me paraissait de ces hommes qui ne gagnent pas à être mieux connus, et que je n'aurais pas l'esprit en repos tandis qu'il ne me laisserait pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le surprendre : mais réellement il m'a paru tout à fait décontenancé; hésitant, et n'ayant rien à dire pour sa défense, ou qui pût excuser ses airs impérieux, lorsqu'il n'ignorait pas que je vous écrivais et qu'on attendait ma lettre. Enfin, dans mon ressentiment, je l'ai quitté avec précipitation, après lui avoir déclaré que je voulais être maîtresse de mes actions et de mon temps... sans être obligée de lui en rendre compte.

Son inquiétude a paru fort vive, jusqu'à la première occasion qu'il a trouvée de me revoir; et lorsque je n'ai pu me dispenser de le souffrir, il s'est présenté de l'air [le] plus humble et le plus respectueux.

Il m'a dit que je l'avais fait rentrer en lui-même, et que, sans avoir aucun reproche à se faire du côté de l'intention, il sentait que son impatience avait pu blesser ma délicatesse; que, faisant profession d'une extrême franchise, il n'avait pas observé jusqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordait pas toujours avec la véritable politesse, à laquelle il craignait d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flatterie et d'hypocrisie, pour lesquelles il me connaissait beaucoup d'aversion; que désormais je trouverais, dans toute sa conduite, le changement qu'on devait attendre d'un homme qui se reconnaissait d'autant plus honoré de ma compagnie, que personne n'avait plus d'admiration pour la délicatesse de mon esprit et de mes sentiments.

J'ai répondu à ce compliment que je lui devais peut-être des félicitations sur la découverte qu'il venait de faire, et que je le

priais donc de ne plus oublier que la véritable politesse et la franchise doivent s'accorder toujours : mais qu'un mauvais sort m'ayant jetée dans sa compagnie, je regrettais, avec raison, que cette connaissance lui fût venue si tard, parce qu'avec de la naissance et de l'éducation il me paraissait étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyait pas non plus, m'a-t-il dit, s'être conduit assez mal pour avoir mérité une réprimande si sévère.

Peut-être lui faisais-je injustice, ai-je répliqué. Mais s'il en était persuadé, mes reproches pouvaient lui servir à faire une autre découverte, qui tournerait à mon avantage : avec tant de raison d'être content de lui, il devait me trouver bien peu généreuse, non seulement de ne pas paraître plus sensible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croyait peut-être se rabaisser, mais d'être prête en vérité à le prendre au mot.

Comme il était en défense contre des traits auxquels il s'était attendu, sa haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre qu'il avait toujours admiré, avec une satisfaction infinie, mes talents supérieurs, et une sagesse qui lui paraissait étonnante à mon âge ; que malgré la mauvaise opinion que j'avais de lui, il était disposé à trouver juste tout ce qui sortait de ma bouche ; et qu'à l'avenir, il ne se proposerait point d'autre règle que mon exemple et mes avis.

Je lui ai dit qu'il se trompait s'il me croyait capable des illusions ordinaires de l'amour-propre ; que s'attribuant tant de franchise, il devait commencer par être fidèle à la vérité lorsqu'il me parlait de moi-même ; et qu'en supposant d'ailleurs que je méritasse une partie de ses éloges, il n'en avait que plus de raison de s'applaudir de ses artifices, qui avaient précipité une jeune personne de mon caractère dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chère, il ne mérite pas d'être traité avec plus d'égards. Et puis, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie. Je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Il était surpris de m'entendre ! Il ne revenait pas de son étonnement ! Quel malheur pour lui, de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui me donnât une meilleure idée de ses principes ! Il me suppliait du moins de lui apprendre comment il pouvait se rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'était plus capable de m'obliger que son absence; qu'il ne paraissait pas que mes amis fussent disposés à me poursuivre; que s'il voulait partir pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il ferait ce qu'il y avait de plus conforme à mes désirs, et de plus convenable à ma réputation.

C'était son dessein, m'a-t-il dit, sa ferme résolution, aussitôt qu'il me verrait dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode.

Celui-ci me conviendra, ai-je répliqué, lorsque vous n'y serez plus pour troubler mon repos, et pour resserrer trop mon logement.

Il ne croyait pas cette maison assez sûre. Comme je n'avais pas eu dessein de m'y arrêter, il n'avait pas pris soin de recommander le secret à ses gens, ni à madame Greme lorsqu'elle m'avait quittée; sans compter, m'a-t-il dit, qu'il y avait dans le voisinage trois ou quatre bonnes maisons, où ses gens s'étaient déjà liés avec les domestiques. Il ne pouvait penser à me laisser seule dans un lieu si mal gardé. Mais je n'avais qu'à choisir, dans toute l'Angleterre, une demeure sûre et tranquille; et lorsqu'il m'y verrait établie, il choisirait la sienne dans l'endroit du royaume le plus éloigné, si ce sacrifice était nécessaire à mon repos.

Je lui ai confessé nettement que je ne me pardonnerais jamais de l'avoir vu à la porte du jardin, ni à lui de m'avoir mise dans la nécessité de le suivre; que mes regrets ne faisaient qu'augmenter; que je croyais ma réputation blessée, sans apparence qu'elle pût jamais se rétablir; qu'il ne devait pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude et ma douleur; que tout ce que j'avais à désirer était qu'il me laissât le soin de moi-même; et que, lorsqu'il m'aurait quittée, je verrais mieux à quelle résolution je devais m'arrêter, et quelle retraite je devais choisir.

Ce discours a paru le jeter dans des réflexions plus profondes. Il aurait souhaité, m'a-t-il dit d'un ton fort grave, que, sans m'offenser, et sans être soupçonné de vouloir s'écarter des lois que je lui avais imposées, il lui eût été permis de me faire une humble proposition... Mais le respect sacré qu'il avait pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon penchant de l'occasion qu'il avait eue de me servir, lui liait la langue; à moins que je ne promisse de lui pardonner, si je ne l'approuvais pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il voulait dire.

Il m'a fait une seconde préface, comme si ma permission même ne l'eût pas rassuré; et baissant les yeux, avec un air de modestie qui lui sied assez mal, il m'a proposé de ne pas différer la célébration. Elle rétablira tout, s'est-il hâté d'ajouter. Les deux ou trois premiers mois, que vous êtes menacée de passer dans l'obscurité et dans la crainte, nous les passerons agréablement à visiter toute ma famille et à recevoir des visites. Nous verrons Miss Howe; nous verrons qui vous voudrez voir; et rien n'ouvrira mieux le chemin à la réconciliation que vous avez tant à cœur.

Il est certain, ma chère amie, que votre conseil m'est revenu alors dans toute sa force. Je n'en ai pas trouvé moins dans ses raisons, et dans la vue présente de ma triste situation. Mais que pouvais-je répondre? J'aurais eu besoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je ne pouvais agir tout d'un coup, comme si le temps des délicatesses eût été passé. Je n'avais pu supposer que cette proposition dût arriver si tôt.

Il s'est fort bien aperçu qu'elle ne m'irritait pas. J'ai rougi, j'en suis sûre, je suis demeurée muette; et je m'imagine que j'avais l'air d'une folle. Il ne manque pas de courage. Aurait-il voulu que je me fusse rendue au premier mot? Son sexe ne regarde-t-il pas le silence du nôtre comme une marque de faveur? D'un autre côté, sortie depuis trois jours du château d'Harlove, après lui avoir déclaré par mes lettres que je ne penserais point au mariage sans l'avoir fait passer en quelque sorte par un état d'épreuve; quel moyen de l'encourager tout d'un coup par des signes d'approbation, surtout immédiatement après les vivacités auxquelles je venais de m'emporter? Je n'en aurais pas été capable, quand il aurait été question de la vie.

Il m'a regardée d'un œil fixe, malgré sa modestie étudiée, comme s'il eût voulu pénétrer mes dispositions; tandis qu'à peine osais-je lever mes regards sur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de respect. Il tremblait, m'a-t-il dit, que je ne le jugeasse pas digne d'une autre réponse qu'un silence méprisant. Le véritable amour craint toujours d'offenser. (Prenez garde, Lovelace, ai-je pensé, qu'on ne juge du vôtre par cette règle.) Il aurait observé inviolablement mes lois, si je ne lui avais permis...

Je n'ai pas voulu l'entendre plus longtemps. Je me suis levée, avec des marques très visibles de confusion, et je l'ai laissé faire à lui-même ses compliments insensés.

Ce que je puis ajouter, ma chère Miss Howe, c'est que s'il souhaite réellement la cérémonie, il ne pouvait avoir une plus belle occasion pour presser mon consentement. Mais il l'a manquée, et l'indignation a succédé. Mon étude à présent sera de l'éloigner de moi.

CL. HARLOVE

Lettre 105

*M. Lovelace à M. Belford*

Que faire avec une femme qui est au-dessus de la flatterie, et qui méprise les louanges lorsqu'elles ne sont point approuvées de son propre cœur?

Mais pourquoi cette admirable créature presse-t-elle sa destinée? Pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle est absolument dépendante? Pourquoi souhaiter, devant moi, de n'avoir jamais quitté la maison de son père? Pourquoi me refuser sa compagnie jusqu'à me faire perdre patience et me mettre dans le cas d'exciter son ressentiment? Enfin pourquoi, lorsqu'elle est offensée, porte-t-elle son indignation au plus haut point où jamais une beauté méprisante, dans le fort de son pouvoir et de son orgueil, ait pu la porter?

Trouves-tu que dans sa situation il y ait de la prudence à me dire, et à me répéter « que d'heure en heure elle est plus mécontente et d'elle-même et de moi; que je ne suis pas de ces hommes qui gagnent à être mieux connus; (cette hardiesse, Belford, te plairait-elle dans la bouche d'une captive?) qu'un mauvais sort l'a jetée dans ma compagnie; que si je la crois digne des chagrins que je lui donne, je dois m'applaudir des artifices par lesquels j'ai précipité une personne si extraordinaire dans le plus grand excès de folie; qu'elle ne se pardonnera jamais à elle-même de s'être rendue à la porte du jardin, ni à moi de l'avoir forcée de me

suivre (ce sont ses propres termes); qu'elle veut prendre soin d'elle-même; que mon absence lui rendra la maison de madame Sorlings plus agréable; et que je puis aller à Berk, à Londres, ou dans tout autre lieu, au diable, je suppose, où elle m'envoie de tout son cœur »?

Qu'elle entend mal ses intérêts! Tenir ce langage à un esprit aussi vindicatif que le mien! À un libertin, tel qu'elle me croit, au pouvoir duquel elle est actuellement! J'étais indéterminé, comme tu sais. La balance penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulais voir à quoi son penchant pourrait la conduire, et quelles seraient mes propres inclinations. Tu vois comment les siennes se déclarent. Douterais-tu qu'elles ne déterminent les miennes? Ses fautes n'étaient-elles pas en assez grand nombre? Pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arrière?

Je veux examiner cette grande affaire à tête reposée, et je t'informerai du résultat.

Si tu savais, si tu pouvais voir quel vil esclave elle a fait de moi! Elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étaient des airs qui lui prouvaient mon amour; qui lui faisaient connaître que je ne pouvais vivre hors de sa présence. Elle s'en est vengée, néanmoins. Elle a pris plaisir à me mortifier. Elle m'a traité avec un dédain... par ma foi, Belford, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défense. J'ai honte de te dire à quel sot elle m'a fait ressembler. Mais dans un autre lieu, où je ne désespère pas encore de la conduire, et dans d'autres circonstances, j'aurais pu sur-le-champ humilier son orgueil.

C'est donc à ce temps, où je compte qu'elle ne sera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves, et l'essai de mes grandes inventions: tantôt humble, tantôt fier; tantôt attendant, ou demandant; tantôt me réduisant à la complaisance et à la soumission; jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée de la résistance. Je t'en dis assez. Je pourrai m'expliquer davantage, à mesure que je me confirmerai dans mes desseins. Si je la vois obstinée à faire revivre ses mécontentements... si ses hauteurs... mais brisons. Ce n'est pas encore le temps des menaces.

Lettre 106

*M. Lovelace au même*

Ne vois-je pas, cher ami, que je n'aurai besoin que de patience pour arriver au pouvoir suprême? Qu'aurons-nous à dire si toutes ces plaintes d'une réputation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentiments qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, ne signifient que le mariage; et si la véritable cause de tant de pétulance et d'inquiétude n'est que le délai qu'on me voit apporter à toucher cet article?

Il m'était arrivé une fois de l'effleurer; mais je m'étais cru obligé de m'envelopper dans des nuages, et d'abandonner mon sujet aussitôt qu'on s'était aperçu de mon intention, dans la crainte qu'on ne me reprochât d'abuser des circonstances; surtout après la défense qu'on m'avait faite de remuer cette corde sans avoir donné des preuves de ma réformation, et sans avoir tenté une réconciliation avec les Harlove. Aujourd'hui que je me vois maltraité, injurié, et si fortement pressé de la quitter qu'il ne me reste aucun prétexte pour la retenir, s'il lui prenait envie de m'échapper; sans compter qu'au moindre doute de ma bonne foi, elle pourrait se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'Harlove et se livrer à Solmes; j'ai parlé ouvertement, et j'ai apporté, quoique avec des précautions infinies et même avec un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fût offensée, Belford), des raisons qui devaient la faire

consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ses regards baissés, son silence, accompagné d'un tremblement de lèvres, et l'éclat redoublé de son teint, m'ont appris éloquemment que l'offense n'était pas mortelle!

Charmante créature, ai-je dit en moi-même (garde-toi, Belford, de découvrir mon triomphe à d'autres personnes de ce sexe), en suis-je donc si tôt à ce point? Suis-je déjà maître de la destinée de Clarisse Harlove? Suis-je déjà cet homme réformé que je devais être avant que de recevoir le moindre encouragement? Est-ce ainsi que plus vous me connaissez, moins vous trouvez de raisons de prendre du goût pour moi? Et comment l'art entre-t-il dans un esprit si céleste? Me bannir, insister si rigoureusement sur mon absence, dans la vue de m'approcher plus près de vous et de rendre apparemment le plaisir plus cher? Vos petites ruses justifient merveilleusement les miennes, et m'excitent à déployer sur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en supposant même que vos désirs soient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que vous avez eue à partir avec moi, dans une crise où votre départ était nécessaire pour éviter un engagement forcé avec un misérable, que vous devez haïr si vous rendez plus de justice à votre mérite qu'au mien.

Je suis accoutumé, n'en doutez pas, aux préférences d'une infinité de femmes qui ne sont pas au-dessous de vous pour le rang, quoique je n'en connaisse point dont le mérite soit égal au vôtre. Deviendrais-je le mari d'une femme qui m'a donné lieu de douter du degré que j'occupe dans son estime? Non, mon très cher amour. J'ai tant de respect pour vos saintes lois, que je ne puis souffrir qu'elles soient violées par vous-même. D'ailleurs ne croyez pas que votre silence et votre rougeur suffisent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reste de l'inquiétude sur vos motifs; c'est-à-dire du doute si c'est amour ou nécessité qui vous inspire cette condescendance.

Sur ces principes, Belford, quel autre parti avais-je à prendre que d'expliquer son silence comme une marque de mécontentement? Je lui ai demandé pardon d'une hardiesse dont tout me portait à la croire offensée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon respect serait inviolable pour ses volontés, et que je lui prouverais

par toute ma conduite qu'un véritable amour craint toujours de déplaire et d'offenser.

Et qu'a-t-elle pu répondre? Je m'imagine, Belford, que c'est ta demande.

Répondre? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée; incertaine, autant que j'en ai pu juger, si sa colère devait tomber sur elle-même ou sur moi. Cependant elle s'est tournée, comme pour cacher une larme qui lui échappait malgré elle; elle a poussé un soupir, divisé en trois ou quatre parties, chacune avec la force qu'il fallait pour se faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer; et sortant enfin, elle m'a laissé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politesse. Ne me parle point de générosité. Ne me parle point de compassion. Les forces ne sont-elles pas égales? L'avantage n'est-il pas de son côté? Ne m'a-t-elle pas fait douter de son amour? N'a-t-elle pas pris l'officieuse peine de me déclarer que sa haine pour Solmes ne venait d'aucune considération pour moi? et que dois-je penser du chagrin qu'elle ressent de se voir hors de ses atteintes, ou, ce qui revient au même, de s'être rendue à la porte du jardin!

Songes-tu quel serait le triomphe des orgueilleux Harlove, si je prenais le parti de l'épouser à présent? Une famille inférieure à la mienne! Nul d'entre eux digne de mon alliance, à l'exception d'elle! Un bien considérable, dans lequel je sais me renfermer pour éviter toutes sortes d'obligations et de dépendances! Des espérances si relevées! Ma personne, mes talents, qui ne sont pas méprisables assurément, et qui n'ont obtenu que le mépris des Harlove! Obligé de rendre des soins furtifs à leur fille, tandis que deux maisons des plus considérables du royaume me faisaient des propositions auxquelles je fermais l'oreille, soit pour l'amour d'elle, soit parce que détestant d'ailleurs le mariage je suis résolu de n'avoir jamais d'autre femme; me voir forcé de la dérober, non seulement à eux, mais à elle-même! Et ne faut-il pas que je me réduise encore à implorer le pardon de sa famille? à demander d'être reconnu pour le fils d'un sombre tyran qui n'a que ses richesses à vanter; pour le frère d'un misérable qui a conçu contre moi une haine immortelle; et d'une sœur indigne de mon attention (sans quoi j'aurais triomphé d'elle à mon gré, et sûrement avec mille fois moins de peine que de sa sœur, qu'elle a

barbarement outragée); enfin pour le neveu de deux oncles qui, n'ayant point d'autre mérite que leur fortune acquise, en prendraient droit de m'insulter, ou voudraient me voir rampant dans l'attente de leur faveur? Non, non, mes ancêtres! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendants, qui n'en est pas assurément le plus méprisable, s'abaisse, rampe, baise la poussière, pour devenir *l'esclave d'une femme!*

Je reprendrai tantôt la plume.

Lettre 107

*M. Lovelace au même*

Mais cette femme, n'est-ce pas la divine Clarisse? (Supprimons le nom d'Harlove, que je méprise dans tout autre qu'elle.) N'est-ce pas sur cet adorable objet que retombent implicitement mes menaces? Si la vertu est la véritable noblesse, que Clarisse est anoblie par la sienne! et qu'une alliance avec elle serait capable aussi d'anoblir, s'il n'y avait point à lui reprocher la famille dont elle est sortie et qu'elle préfère à moi!

Cependant, marchons la sonde en main. N'y a-t-il rien eu de répréhensible jusqu'à présent dans elle-même! et quand on pourrait tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé ne me rendront-elles pas malheureux, aussitôt que la nouveauté sera dépouillée de ses charmes, et que je serai en possession du bonheur où j'aspire? Un libertin, capable de délicatesse, la pousse plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu dans les femmes avec lesquelles il se lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a point de femme au monde qui résiste à la persévérance d'un amant, lorsqu'il sait proportionner l'attaque aux inclinations : c'est là, comme tu sais, le premier article du *symbole* des libertins.

Eh quoi, Lovelace? t'entends-je demander avec surprise, peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes? Doutes-tu de la vertu de Clarisse?

Je n'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me ferait trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour : ne se peut-il pas que le principe de sa vertu soit l'orgueil? De qui est-elle fille? De quel sexe est-elle? Si Clarisse est impeccable, d'où lui vient son privilège? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe peut l'avoir soutenue jusqu'à présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abattu? Connais-tu des hommes ou des femmes qui soient capables de résister à l'infortune et à l'humiliation? Humilie particulièrement une femme; et tu verras, avec très peu d'exceptions, que l'abaissement passe jusqu'à l'âme. Miss Clarisse Harlove est-elle donc le modèle de la vertu? Est-ce la vertu même? Tout le monde en a cette idée, me répondra-t-on : tous ceux qui la connaissent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'est-à-dire que le bruit commun est en sa faveur! Mais le bruit commun établit-il la vertu? La sienne est-elle éprouvée? Où est l'audacieux qui ait osé mettre la vertu de Clarisse à l'épreuve?

Je t'ai dit, Belford, que je voulais raisonner avec moi-même; et je me trouve engagé dans cette discussion sans m'en être aperçu. Poussons-la jusqu'à la rigueur.

Je sais que tout ce qui m'est échappé jusqu'ici, et tout ce qui va sortir volontairement de ma plume, ne te paraîtra pas fort généreux dans un amant : mais en mettant la vertu au creuset, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pure et triomphante? Écartons pour un moment toutes les considérations qui peuvent naître d'une faiblesse à laquelle quelques-uns donneraient assez mal à propos le nom de *gratitude*, et qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus sévère épreuve, dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe, que tu voudras instruire par la communication de quelques passages de mes lettres, ce qu'elles doivent être pour mériter l'estime d'un galant homme; ce qu'on attend d'elles; et, si elles ont à faire à quelque tête sensée et délicate (orgueilleuse, si tu veux), combien elles doivent apporter de soin, par une conduite

régulière et constante, à ne pas lui donner occasion de juger désavantageusement de leur caractère par des faveurs hasardées qui seront toujours traitées de faiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme? et ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte sur un mari que sur elle-même? Ce n'est pas sans raison, Belford, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait, encore une fois, puisque je suis tombé sur cette importante question : savoir, si je dois prendre une femme; et si ce doit être une femme de la première ou de la seconde main? L'examen sera de bonne foi. Je rendrai à cette chère personne, non seulement une sévère, mais une généreuse justice; car mon dessein est de la juger par ses propres règles, aussi bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi; c'est-à-dire avec un homme d'un caractère fort libre, qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce, et qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : quels ont été ses motifs pour cette correspondance? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnables, pourquoi se les reprocher?

A-t-elle été capable d'erreur? L'a-t-elle été d'y persister? N'importe qui était le tentateur ou quelle était la tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle persisté contre la défense de son père? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eut-elle de plus hautes idées du devoir filial et de l'autorité paternelle? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse? Qu'en ai-je dû penser dans le temps? Quelles espérances en ai-je dû concevoir?

On dira que sa principale vue était de prévenir des accidents redoutables entre ses proches et l'homme qu'ils insultaient de concert.

Fort bien; mais pourquoi prenait-elle plus d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils n'y en prenaient eux-mêmes? D'ailleurs, la fameuse rencontre n'était-elle pas arrivée? Une personne de vertu devait-elle connaître des raisons assez fortes pour la faire passer sur un devoir évident, surtout lorsqu'il n'était question que de prévenir un mal incertain?

Je crois t'entendre encore : quoi, Lovelace ! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur !

Non, mon ami ; je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; et dans le fond de mon cœur, je justifie et je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma *faiblesse*, qui est le véritable nom de l'amour.

Lui supposerons-nous un autre motif ? Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable ; non parce qu'il le pense, pour te le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui ?

D'un Lovelace, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un Lovelace au monde ? Combien de Lovelace peuvent avoir senti l'impression d'une si charmante figure et de tant d'admirables qualités ? C'est la réputation qui a commencé ma défaite ; c'est sa beauté et l'excellence de son esprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce sont toutes ces forces ensemble qui forment un lien comme invincible, et qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnaître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il est donc vrai qu'il se trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché sous son ombre ? de l'affectation, par exemple ? ou si tu veux de l'orgueil ?

Que résulte-t-il ? La divine Clarisse serait donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle serait donc capable d'affectation. Sa vertu n'aurait donc que l'orgueil pour fondement : et s'il y a de la vérité dans ces trois suppositions, la divine Clarisse ne serait donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuser un amant tel que le sien ; le faire trembler, lui qui s'est fait une habitude de triompher des autres femmes ; le faire douter si elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde ; et n'avoir pas eu sur elle-même un juste empire dans des occasions qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur ? (Tu vois, Belford, que je la juge par ses propres idées.) Mais s'être laissé piquer par l'injustice d'autrui jusqu'à promettre d'abandonner la maison de son père,

et de partir avec un homme dont elle connaissait le caractère; en stipulant même de faire dépendre son mariage de plusieurs suppositions éloignées et sans vraisemblance! Quand le sujet de ses plaintes aurait été capable de justifier toute autre femme, une Clarisse devait-elle ouvrir l'entrée de son cœur à des ressentiments dont elle se condamne aujourd'hui d'avoir été si touchée?

Mais voyons cette chère créature qui prend la résolution de révoquer sa promesse; qui ne s'en détermine pas moins à se trouver au rendez-vous avec son amant, homme dont elle connaît la hardiesse et l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, et qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la disposition de recueillir le fruit de ses services, c'est-à-dire résolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enlève actuellement, et qui en devient le maître absolu. Ne peut-il pas se trouver, je le répète, d'autres Lovelace, d'autres mortels audacieux et constants qui lui ressemblent, quoiqu'ils puissent ne pas conduire tout à fait leur dessein par les mêmes voies?

Est-il donc vrai qu'une Clarisse ait été fragile, suivant ses propres règles? fragile sur des points de cette importance! et ne se peut-il pas qu'elle le devienne encore plus, qu'elle le soit sur le plus grand point, vers lequel toutes ses autres fragilités semblent l'acheminer naturellement?

Ne me dis pas que pour nous, comme pour ce sexe, la vertu est une faveur du Ciel (je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir sur ses sens); et ne me demande pas pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuse aux femmes, et dont il ne veut pas même qu'elles puissent être soupçonnées. Vains arguments, puisque les fautes d'une femme sont plus injurieuses pour son mari que celles d'un mari ne le sont pour sa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux désordre les premières jetteraient dans la succession des familles? Le crime ne saurait être égal. D'ailleurs, j'ai lu quelque part que la femme est faite pour l'homme : cette dépendance entraîne une obligation plus indispensable à la vertu.

Toi, Lovelace! (me dirais-tu peut-être, si je te connaissais moins), toi, demander tant de perfection dans une femme!

Oui, moi, puis-je te répondre. Connais-tu le grand César? sais-tu qu'il répudia sa femme sur un simple soupçon? César était aussi libertin que Lovelace, et n'était pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme qui ait tant approché que ma Clarisse de la nature angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle condamne elle-même ? des démarches dont le public et sa propre famille ne l'auraient pas crue capable, et que ses plus chers parents ne veulent pas lui pardonner ? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentiments. Les persécutions et les tentations ne sont-elles pas l'épreuve des âmes vertueuses ! Il n'y a point d'obstacles ni de ressentiments qui autorisent la vertu à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu que celui qui a pu la mener si loin ne soit pas encouragé par le succès à marcher en avant ? Il n'est question que d'un essai, Belford. Qui s'alarmera d'un essai pour une femme toute divine ? Tu sais que je me suis quelquefois plu à faire des essais sur de jeunes personnes de mérite et d'un assez beau nom. C'est une chose étrange que je n'en aie pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou assez longtemps pour épuiser mon invention. J'en ai tiré des conclusions fâcheuses ; et si je n'en découvre aucune dont la vertu soit incorruptible, tu vois que je serai en état de prêter serment contre le sexe. Toutes les femmes sont donc intéressées à l'épreuve que je médite. Quelle est celle qui, connaissant Clarisse, ne mit pas volontiers sur sa tête l'honneur de toute l'espèce ? Que celle qui le refuserait s'avance, et soutienne l'engagement à sa place.

Je t'assure, cher ami, que j'ai des idées prodigieusement hautes de la vertu, comme de toutes les grâces et les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diraient pas autant. Ils craindraient de se condamner eux-mêmes en approuvant ce qu'ils négligent. Mais l'ingénuité a toujours fait une éclatante partie de mon caractère.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au dessein que j'ai formé, mit notre premier père à de rudes épreuves ; et c'est à la conduite que ce bonhomme tint dans ces occasions, qu'il a dû la réparation de son honneur et les récompenses qui sont venues à la suite. Une personne innocente, qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter que tous les doutes soient éclaircis ?

Renaud, dans l'*Arioste*, éloigna de lui la coupe du chevalier Mantouan, sans vouloir tenter l'expérience <sup>1</sup>. L'auteur lui prête de fort bonnes raisons. « Pourquoi chercherais-je ce que je serais au désespoir de trouver? Ma femme est d'un sexe fragile. Je ne puis avoir meilleure opinion d'elle. Si je trouve des raisons de l'estimer moins, la disgrâce sera pour moi-même. » Mais Renaud n'eût pas refusé de mettre la dame à l'épreuve avant qu'elle eût été sa femme, et lorsqu'il aurait pu tirer avantage de ses lumières.

Pour moi, je n'aurais pas rejeté la coupe, quoique marié; n'eût-ce été que pour me confirmer dans la bonne opinion que j'aurais eue de l'honnêteté de ma chère moitié. J'aurais voulu savoir si j'avais une colombe ou un serpent dans mon sein.

En un mot, que penser d'une vertu qui redouterait les épreuves; et par conséquent d'une femme qui voudrait les éviter? Je conclus que pour établir parfaitement l'honneur d'une si excellente créature, il est nécessaire qu'elle soit éprouvée : et par qui, si ce n'est par celui qu'elle accuse de l'avoir déjà fait mollir sur des points de moindre importance? Son propre intérêt le demande; non seulement parce qu'il a déjà fait quelque impression sur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a doit faire présumer qu'elle sera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que sa situation présente est un peu à son désavantage; mais la victoire lui en sera plus glorieuse.

Ajoutons qu'une seule épreuve ne suffirait pas; pourquoi? parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, et de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, et toi sans doute aussi. Les femmes, diras-tu, ne passeraient pas mal leur temps, si tous les hommes s'avisait de les mettre à l'épreuve. Mais, Belford, ce n'est pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne suis pas ami du libertinage dans autrui; excepté dans toi et tes camarades. Enfin, recueille cette morale de mon ennuyeuse discussion : « Les petites friponnes qui n'ont pas de goût pour l'épreuve, doivent faire un choix qui réponde à leurs dispositions. Elles doivent honorer de la préférence de bons et sages mâles qui ne sont point accoutumés à la ruse; qui les prendront sur le pied

1. Voyez *Roland le Furieux*, livre 43 (NdR).

qu'elles se donnent; et qui, ne trouvant rien d'absolument mauvais dans eux-mêmes, ne se portent pas aisément à soupçonner les autres. »

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la belle, si la victoire ne se range pas sous ses étendards? Que veux-tu? Une fois subjuguée, comme tu sais, elle l'est pour toujours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source de plaisir pour un ennemi du mariage, de vivre avec une fille du mérite de Clarisse, sans cette incommode formalité qui oblige les femmes à changer réellement de nom, et qui entraîne tant d'autres sujets de dégoût!

Mais si Clarisse est toujours divine, si Clarisse sort glorieuse de l'épreuve!

Eh bien! je l'épouserai alors, n'en doute pas. Je bénirai mon étoile, à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? Ne refusera-t-elle pas peut-être... Non, non, Belford. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! Et pourquoi haïrait-elle un homme qui ne l'aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, de bonnes preuves de ma réformation?

Finissons cette grave et éloquente lettre. Toi-même, que je suppose dans les intérêts de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très digne oncle t'a prié d'employer l'influence qu'il te croit sur mon esprit pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter si je pourrai la réduire au rang des mortelles; d'essayer si dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes, avec une santé si parfaite, elle est véritablement inflexible, et supérieure aux faiblesses de la nature?

Je veux commencer à la première occasion. Je veillerai sur tous ses pas; j'observerai chaque moment pour saisir celui que je cherche; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui se présente pour me tourmenter, et qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver

honnête. Si Clarisse est une femme, si Clarisse m'aime, je la surprendrai une fois en défaut. L'amour est un traître pour ceux qui le logent. L'amour au-dedans, Lovelace au-dehors : elle sera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, si je ne sors pas victorieux.

À présent, Belford, tu es informé de mes desseins. Clarisse est à moi ; mais elle m'appartiendra plus encore. Quoique le mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je ne puis être son vainqueur autrement ? Si je manque de succès, sa gloire n'en peut tirer qu'un nouveau lustre, et ma confiance sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, et que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entreprise ? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant *cabale*<sup>1</sup> est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation ; et si je puis conduire la belle à Londres, quelqu'une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

1. Ce mot, dans leur société, était le sceau inviolable du secret (NdR).

## Lettre 108

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**(En réponse aux lettres 98 et 104)*

Modérez votre inquiétude, ma très chère amie, sur les petits différends qui s'élèvent entre ma mère et moi. Je vous assure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma mère ne m'avait pas pour exercer son humeur, il faudrait qu'elle la tournât sur un autre; et moi, ne suis-je pas une fille très bizarre? Ôtez-nous cette occasion, il nous en renaîtrait mille pour une. Vous m'avez souvent entendu dire que c'est une ancienne habitude entre nous; et vous ne le savez que de moi-même : car lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vérité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos reproches portent un air d'instruction et de douceur qui fait nécessairement impression sur un caractère généreux. La méthode de ma mère est différente : « Je le veux. Je vous l'ordonne : entendez-vous? Ne sais-je pas mieux que vous ce qui vous convient? Je ne souffrirai point qu'on me désoblige. » Quel moyen, pour une fille un peu formée, de soutenir continuellement ce langage, et de n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'obéissance!

Ne me conseillez pas, ma chère, d'obéir à ma mère lorsqu'elle m'interdit toute correspondance avec vous. Cette défense n'est

pas raisonnable, et je suis sûre que ce n'est pas son propre jugement qu'elle consulte. Votre vieux lutin d'oncle, dont les visites sont plus fréquentes que jamais, poussé par votre frère et votre sœur, en est l'unique occasion. Dans l'éloignement où ils sont de vous, la bouche de ma mère est une espèce de porte-voix par lequel ils se font entendre. Encore une fois, cette défense ne peut venir de son cœur. Mais quand elle en viendrait, quel peut donc être le danger, pour une fille de mon âge, d'écrire à une personne de son sexe ? Que le chagrin et l'inquiétude ne vous causent pas trop d'abattement, ma très chère amie, et ne vous fassent pas créer des difficultés imaginaires. Si votre inclination vous porte à vous servir d'une plume, j'ai le même goût, que j'exercerai dans toutes les occasions, et pour vous écrire, et malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne soient pas remplies non plus de reproches et d'accusations contre vous-même. C'est une injustice. Je souhaiterais que votre Anne Howe, qui n'a pas quitté la maison de sa mère, fût aussi bonne de la moitié que Miss Clarisse Harlove, qu'on a chassée de celle de son père.

Je ne dirai rien de votre lettre à Bella jusqu'à ce que j'en aie vu les effets. Vous espérez, dites-vous, malgré mes craintes, qu'on vous enverra votre argent et vos habits. Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conseil s'est assemblé à l'occasion de votre lettre ; et que votre mère, la seule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppositions qu'elle n'a pu vaincre. Ainsi j'exige absolument que vous acceptiez mes offres ; et que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une réconciliation, qu'il vous fasse négliger l'occasion de vous assurer d'un protecteur, tel que serait votre Lovelace, avec la qualité de mari. Je m'imagine, du moins, que si vous aviez quelque insulte à craindre alors, ce ne serait que de lui. Quelles peuvent être ses vues, lorsqu'il laisse échapper des circonstances dont on ne saurait le soupçonner de n'avoir pas connu le prix ? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre silence et votre rougeur, lorsque cet insensé s'est retranché dans la soumission pour les lois que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disais quelques lignes plus

haut, vous inspirez réellement de la crainte... Et puis, je vous réponds que vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre : le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'âme trop délicate pour ce rôle. Mais quand l'amant est exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il est naturellement fier et insolent. Je ne sais si vous ne devriez pas engager son orgueil, qu'il nomme son honneur; et s'il n'est pas à propos d'écarter un peu plus le voile. Je voudrais du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, et d'autres plaintes, fussent supprimés. Que servent les regrets, ma chère? Il ne les supportera point; vous ne devez pas espérer qu'il les supporte.

Cependant mon propre orgueil est mortellement blessé qu'un misérable de ce sexe puisse obtenir cette espèce de triomphe sur une personne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorsque la douceur est convenable; tant de fermeté, lorsque la fermeté est nécessaire : quelle grandeur d'âme!

Mais je suis portée à juger que, dans les circonstances où vous êtes, un peu de réserve et de politique ne serait pas d'un mauvais usage. L'humilité, dont il paraît se revêtir lorsqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui est pas naturelle. Je me le représente, hésitant, décontenancé, comme vous le peignez, sous la supériorité de vos corrections. Mais Lovelace n'est rien moins qu'un sot. Ne vous exposez point au mélange du ressentiment et de l'amour.

Vous êtes très sérieuse, ma chère, dans la première de vos deux lettres, sur ce qui touche M. Hickman et ma mère. À l'égard de ma mère, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne sommes pas toujours bien ensemble, dans d'autres temps nous ne sommes pas trop mal. Aussi longtemps que je suis capable de la faire sourire au milieu de ses plus grands accès d'humeur (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher), c'est un fort bon signe; un signe que sa colère n'est pas profonde, ou qu'elle ne peut durer longtemps. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adresse à son favori, met toujours l'un en extase et rend l'autre d'une humeur supportable. Mais votre situation me pénètre le cœur; et, malgré ma légèreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne cessera

qu'avec l'incertitude de votre sort : surtout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection qui vous aurait garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la nécessité.

ANNE HOWE

## Lettre 109

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Vous me répétez, ma chère, que mes habits, et la petite somme que j'ai laissée derrière moi, ne me seront point envoyés. Cependant l'espérance ne m'abandonne point encore. La plaie est récente. Lorsque leurs passions viendront à se refroidir, ils considéreront les choses d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec une avocate telle que ma chère et mon excellente mère? charmante indulgence! Hélas! que mon cœur a saigné, et qu'il saigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte sur une réconciliation. Non, non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connais trop les obstacles. Mais puis-je empêcher que ce ne soit le plus cher de mes désirs? À l'égard de cet homme, que puis-je de plus? Quand je serais disposée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas absolument de moi.

Vous dites qu'il est fier et insolent. Il l'est sans doute. Mais votre opinion peut-elle être qu'il se propose jamais de me réduire au niveau de son orgueil? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorsque vous me conseillez d'*écarter un peu plus le voile*! Il me semble en vérité que je n'en ai jamais eu. Je vous assure hardiment que si j'apercevais dans M. Lovelace quelque apparence qui ressemble au dessein de m'humilier, son insolence ne me fera

jamais découvrir une faiblesse indigne de votre amitié; c'est-à-dire également indigne et de moi et de mon ancien caractère.

Mais, comme je suis sans autre protection que la sienne, je ne le crois pas capable d'abuser de ma situation. S'il a souffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuse, s'il lui plaît, son propre caractère, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon frère. Je ne lui ai pas caché là-dessus mes sentiments. D'ailleurs, me suis-je jamais engagée avec lui par quelque promesse? Mon affection s'est-elle jamais déclarée pour lui? Ai-je jamais désiré la continuation de ses soins? Si la violence de mon frère n'avait pas précipité les choses dans l'origine, n'est-il pas fort vraisemblable que mon indifférence aurait rebuté cet esprit fier, et l'aurait fait retourner à Londres, qui est sa demeure ordinaire? Alors toutes ses espérances et ses prétentions se seraient évanouies, parce qu'il n'aurait pas reçu de moi le moindre encouragement. Le jour de son départ aurait fini notre correspondance; et, croyez-moi, jamais elle n'aurait commencé, sans la fatale rencontre qui m'y engagea pour l'intérêt d'autrui, insensée que j'étais! et nullement pour le mien. Pensez-vous, et peut-il penser lui-même, que cette correspondance, qui, dans mes intentions, ne devait être que passagère, et sur laquelle vous savez que ma mère fermait les yeux, eût abouti à cette malheureuse fin si je n'avais été poussée d'un côté et trompée de l'autre? Quand vous me supposeriez donc dans sa dépendance absolue, quel prétexte aurait-il pour se venger sur moi des fautes d'autrui, dont il est certain d'ailleurs qu'il a souffert moins que moi? Non, chère Miss Howe, il n'est pas possible qu'il me donne sujet de craindre de lui tant de noirceur et si peu de générosité.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différends qui s'élèvent entre votre mère et vous. Puis-je n'en être pas fort touchée lorsqu'ils s'élèvent à mon occasion? et n'est-ce pas un surcroît de douleur qu'ils soient suscités par mon oncle et par mes autres parents? Mais souffrez que j'observe, avec trop d'affectation, peut-être pour les circonstances où je suis, que les plaintes modestes que vous faites de votre mère tournent clairement contre vous. Ce langage qui vous chagrine, *je le veux, je l'ordonne, je prétends être obéie*, ne marque-t-il pas que vous vous révoltez contre ses volontés?

J'observerai encore, par rapport à notre correspondance, qui vous paraît sans danger avec une personne de votre sexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me suis permise avec M. Lovelace. Mais si l'obéissance est un devoir, la faute consiste à le violer, quelles que puissent être les circonstances. Ce ne sera jamais une action louable de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il est vrai, au contraire, qu'elle mérite d'être punie, vous voyez que je le suis sévèrement; et c'est sur quoi j'ai voulu vous faire ouvrir les yeux par mon exemple. Cependant, j'en demande pardon au Ciel, mais il m'en coûte beaucoup pour vous donner un avis si contraire à mes intérêts : et de bonne foi, je n'ai pas la force de le suivre moi-même. Mais s'il n'arrive point de changement dans mon sort, je ferai là-dessus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conseils sur la conduite que je dois tenir avec mon oncle; et j'essaierai peut-être de m'y conformer : à l'exception de la *politique*, qui ne sera jamais, ma très chère Miss Howe, le caractère ni le rôle de votre sincère et fidèle amie.

CL. HARLOVE

Lettre 110

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Vous ne sauriez douter, ma chère Miss Howe, que les circonstances de ma fuite, et les cris affectés que j'entendis à la porte du jardin, ne m'aient laissé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la seule pensée d'être entre les mains d'un homme qui aurait été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité! Chaque fois qu'il s'est présenté à mes yeux, mon indignation s'est réveillée avec cette idée; d'autant plus que j'ai cru remarquer sur son visage une sorte de triomphe qui me reprochait ma crédulité et ma faiblesse. Peut-être n'est-ce au fond que la même vivacité et le même air d'enjouement qu'il porte naturellement dans sa physionomie.

J'étais résolue de m'expliquer avec lui sur cet important article, la première fois que je me sentirais assez de patience pour lui en parler avec modération; car, outre la nature de l'artifice, qui me piquait excessivement d'elle-même, je m'attendais, s'il était coupable, à des excuses et des évasions qui devaient m'irriter encore plus; et s'il désavouait mes soupçons, je prévoyais que son désaveu me laisserait des doutes qui nourriraient mon inquiétude, et qui augmenteraient mes dégoûts et mes ressentiments à la moindre offense.

L'occasion que je désirais s'est présentée, et je ne veux pas différer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il était à me faire sa cour, dans les termes les plus polis ; déplorant le malheur qu'il avait, disait-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devait attribuer cette disgrâce ; et m'accusant de je ne sais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que son chagrin était de voir croître de jour en jour. Enfin, il me suppliait de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occasion de reconnaître ses fautes ou de les corriger ; ou celle de justifier sa conduite, et de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement : Eh bien, M. Lovelace, je vais m'ouvrir avec une franchise qui convient peut-être à mon caractère plus qu'au vôtre (il se flattait que non, m'a-t-il dit), et vous déclarer un soupçon qui me donne fort mauvaise opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux dont les desseins doivent m'inspirer de la défiance.

J'écoute, Mademoiselle, avec la plus vive attention.

Il m'est impossible de penser favorablement de vous aussi longtemps que la voix qui s'est fait entendre du jardin, et qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure sans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi sincèrement, le fond de cette circonstance, et celui de vos intrigues avec ce vil Joseph Leman. La bonne foi que vous aurez sur ce point sera ma règle à l'avenir pour juger de vos protestations.

Comptez, très chère Clarisse, m'a-t-il répondu, que je vais vous expliquer tout sans le moindre déguisement. J'espère que la sincérité de mon récit expiera ce que vous pourrez trouver d'offensant dans l'action.

« Je ne connaissais pas ce Leman, et j'aurais dédaigné l'infâme méthode de corrompre les domestiques d'autrui pour découvrir les secrets d'une famille, si je n'avais pas été informé qu'il s'efforçait d'engager un de mes gens à lui rendre compte de tous mes mouvements et de toutes mes intrigues supposées ; en un mot, de toutes les actions de ma vie privée. Ses motifs ne demandaient pas d'éclaircissements. J'ordonnai à mon valet de chambre, car c'était à lui-même que les offres étaient adressées, de me faire entendre la première conversation qu'il aurait avec lui ; et prenant le moment où j'entendis proposer une somme assez considérable pour une information qu'on demandait particulièrement

rement, avec promesse d'une récompense encore plus forte après le service, je me présentai brusquement, j'affectai de faire beaucoup de bruit, et demandant un couteau pour couper les oreilles du traître dont je tenais déjà l'une, dans la vue, lui dis-je, d'en faire un présent à ceux qui l'employaient, je le forçai de m'apprendre leur nom.

« Votre frère, Mademoiselle, et votre oncle Antonin, furent les deux personnes qu'il nomma.

« Il ne me fut pas difficile, après lui avoir fait grâce, en lui représentant l'énormité de son entreprise et mes honorables intentions, de l'engager dans mes intérêts par l'espoir d'une grosse récompense; surtout lorsque je lui eus fait concevoir qu'il pouvait conserver en même temps la faveur de votre frère et de votre oncle, et que je ne désirais ses services que par rapport à vous et à moi, pour nous garantir des effets d'une mauvaise volonté, dans laquelle il me confessa que lui et vos autres domestiques trouvaient beaucoup d'injustice.

« C'est par cette voie, je vous l'avoue, Mademoiselle, que j'ai souvent fait tourner ses maîtres sur le pivot que je tenais à la main, sans qu'ils aient pu s'en défier. Mon agent, qui ne cesse pas de se donner pour honnête homme, et qui me rappelle toujours à sa conscience, s'est trouvé d'autant plus à l'aise que je l'ai assuré continuellement de la droiture de mes vues, et qu'il a reconnu par lui-même que ses soins avaient prévenu plus d'un fâcheux accident.

« Ce qui a servi encore à me les rendre plus agréables, permettez que je le reconnaisse devant vous, Mademoiselle, c'est que, sans votre participation, ils vous ont procuré constamment la liberté d'aller au jardin et au bûcher, qu'on ne vous aurait peut-être pas laissée si longtemps. Il s'était chargé, auprès de la famille, d'observer toutes vos démarches; et son attention était d'autant plus empressée qu'elle servait à écarter tous les autres domestiques. »

Ainsi, ma chère, il se trouve que, sans le savoir, j'avais obligé moi-même à ce profond politique.

Je suis demeurée muette d'étonnement. Il a continué.

« À l'égard de l'autre circonstance, qui vous a fait prendre, Mademoiselle, une si mauvaise opinion de moi, je confesse ingénument que votre résolution de partir m'étant un peu suspecte,

et la mienne étant de ne rien épargner pour vous soutenir dans votre première idée, la crainte de ne pas avoir assez de temps pour vous faire goûter mes raisons m'avait fait ordonner à Leman d'éloigner tous ceux qui se présenteraient, et de se tenir lui-même à peu de distance de la porte. »

Mais, Monsieur, ai-je interrompu, comment vous est-il arrivé de craindre que je changeasse de résolution ? Je vous avais écrit, à la vérité, pour vous en informer, mais vous n'avez pas eu ma lettre : et comme je m'étais réservé le droit d'abandonner mon premier dessein, avez-vous pu savoir si ma famille ne s'était pas laissée fléchir, et si je n'avais pas de bonnes raisons pour demeurer ?

« Je serai sincère, Mademoiselle. Vous m'aviez fait espérer que, si vous changiez de résolution, vous m'accorderiez une entrevue pour m'en apprendre les motifs. Je trouvai votre lettre : mais n'ignorant pas que vos amis étaient inébranlables dans leurs idées, et ne doutant pas néanmoins que vous ne m'écrivissiez pour suspendre votre résolution, et probablement pour éviter aussi l'entrevue, je pris le parti de laisser votre lettre, dans l'espérance de vous engager du moins à me voir ; et n'étant pas venu sans quelque préparation, j'étais résolu, quelles que fussent vos nouvelles vues, de ne vous pas laisser retourner au château. Si j'eusse pris votre lettre, il aurait fallu s'en tenir à ces nouveaux ordres, du moins jusqu'à d'autres événements : mais ne l'ayant pas reçue, et vous croyant bien persuadée que dans une situation si désespérée j'étais capable de rendre une visite à vos amis, je comptai absolument sur l'entrevue que vous m'aviez fait espérer. »

Méchant esprit que vous êtes ! lui ai-je dit ; c'est mon chagrin, de vous avoir donné l'occasion de prendre des mesures si justes pour abuser de ma faiblesse ! Mais est-il vrai que vous auriez poussé la hardiesse jusqu'à rendre visite à ma famille ?

Oui, Mademoiselle. J'avais quelques amis prêts à m'accompagner ; et si les vôtres avaient refusé de me voir et de m'entendre, je serais allé directement chez Solmes avec le même cortège.

Qu'auriez-vous donc fait à M. Solmes ?

Pas le moindre mal, s'il nous eût reçus de bonne grâce.

Mais enfin, s'il ne vous eût pas reçus de bonne grâce, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait? Cette question a paru l'embarrasser. Pas le moindre mal dans sa personne, m'a-t-il répété. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux :

Si je lui permettais de le dire, il s'était proposé seulement d'enlever ce pauvre misérable, et de le tenir enfermé l'espace d'un ou deux mois. C'était une entreprise dont l'exécution était jurée, quelles qu'en pussent être les suites.

A-t-on jamais rien entendu de si horrible! J'ai poussé un profond soupir, et je lui ai dit de reprendre, à l'endroit où je l'avais interrompu.

« J'avais ordonné à Lemman de se tenir à peu de distance de la porte; et, s'il entendait quelque dispute entre nous, ou s'il voyait paraître quelqu'un dont l'arrivée pût nous troubler, de pousser les cris que vous avez entendus : et cela, dans la double vue de le mettre à couvert des soupçons de votre famille, et d'être averti qu'il était temps pour moi de vous engager, s'il était possible, à partir suivant votre promesse. J'espère, Mademoiselle, que si vous considérez toutes les circonstances, et le danger où j'étais de vous perdre sans retour, l'aveu que je vous fais de cette invention, et de celle qui regarde Solmes, ne m'attirera point votre haine. Supposez que vos parents fussent arrivés, comme nous pouvions nous y attendre tous deux : n'aurais-je pas été le plus méprisable de tous les hommes, si je vous avais abandonnée aux insultes d'un frère et de toute une famille, qui vous ont traitée si cruellement sans avoir le prétexte que notre entrevue leur aurait fourni? »

Que d'horreurs! me suis-je écriée. Mais, Monsieur, en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités, s'il est venu quelqu'un, pourquoi n'ai-je vu que Lemman à la porte? Pourquoi nous a-t-il suivis seul, et à tant de distance?

Il est fort heureux pour moi, m'a-t-il répondu, en mettant la main dans une de ses poches, et puis dans une autre... J'espère que je ne l'ai pas jetée... Elle est peut-être dans l'habit que je portais hier. Je pensais peu qu'il serait nécessaire de la produire... Mais je suis bien aise d'en venir à la démonstration quand l'occasion s'en présente... Je puis être un étourdi... Je puis être un négligeant... et je suis en vérité l'un et l'autre. Mais

par rapport à vous, Mademoiselle, jamais un cœur ne fut plus sincère.

Il s'est levé là-dessus; et s'avançant vers la porte, il s'est fait apporter le dernier habit qu'il avait quitté. Il en a tiré une lettre chiffonnée, comme un papier dont il avait tenu peu de compte : le voici, m'a-t-il dit, en revenant à moi d'un air joyeux.

Elle était datée lundi au soir, et de la main de Joseph Leman, « qui lui demandait pardon d'avoir crié trop tôt. La crainte d'être soupçonné lui avait fait prendre le bruit d'un petit chien, qui le suit toujours et qui avait traversé la charmille, pour le mouvement de quelqu'un de ses maîtres. Lorsqu'il s'était aperçu de son erreur, il avait ouvert la porte avec sa propre clé; et sortant avec précipitation, il avait voulu lui apprendre que sa seule frayeur l'avait fait crier. Mais bientôt, ajoutait-il, plusieurs personnes de la maison avaient pris l'alarme; et les recherches étaient commencées à son retour »<sup>1</sup>.

J'ai branlé la tête après cette lecture. Ruses, ruses, ai-je dit; c'est ce que je puis penser de plus favorable. Ah! Monsieur Lovelace! Que le Ciel vous pardonne et qu'il aide à votre réformation! Mais je ne vois que trop, par votre propre récit, que vous êtes un homme rempli d'artifice.

L'amour, ma très chère vie, est une ingénieuse passion. Nuit et jour j'ai mis ma stupide cervelle à la torture (quelle stupidité! ai-je dit en moi-même) pour trouver le moyen de prévenir un odieux sacrifice, et tous les malheurs qui seraient venus à la suite. Si peu d'assurance de votre affection! Une antipathie si injuste de la part de vos amis! Un danger si pressant de vous perdre par cette double raison! Je n'avais pas fermé l'œil depuis quinze jours; et je vous avoue, Mademoiselle, que si j'avais négligé quelque chose pour empêcher votre retour au château, je ne me le serais pardonné de ma vie.

Je suis revenue à me blâmer moi-même d'avoir consenti à le voir : et mes remords sont justes; car sans cette malheureuse entrevue, toutes ses méditations de quinze jours ne lui auraient

1. On a vu, dans une lettre de M. Lovelace, qu'il avait promis à Leman de lui en faire une de cette nature, qu'il n'aurait que la peine de copier (NdR).

servi de rien; et peut-être n'en serais-je pas moins échappée à M. Solmes.

Cependant s'il eût exécuté la résolution de se présenter à ma famille, et s'il en eût reçu quelque insulte, comme il n'aurait pas manqué d'en recevoir, à quels désastres ne fallait-il pas s'attendre?

Mais que penser de ce dessein formé d'enlever le pauvre Solmes, et de le tenir prisonnier pendant deux mois? Ô ma chère! à quel homme ai-je permis de m'enlever, au lieu de Solmes!

Je lui ai demandé s'il croyait que des énormités de cette nature, et cette audace à braver les lois de la société, pussent demeurer impunies?

Il n'a pas fait difficulté de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connaissez, qu'il n'avait eu que ce moyen pour arrêter la malice de ses ennemis et pour me garantir d'un mariage forcé; que ces entreprises désespérées lui causaient peu de plaisir, et qu'il n'aurait fait aucun mal à la personne de Solmes; qu'il se serait exposé sans doute à la nécessité de quitter son pays, du moins pour quelques années; mais que s'il avait été réduit à l'exil, parti d'ailleurs qu'il aurait embrassé volontairement après avoir perdu l'espérance d'obtenir mon cœur, il se serait procuré un compagnon de voyage de son sexe et de ma famille, auquel je ne pensais guère.

A-t-on jamais rien vu d'approchant! Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon frère!

Voilà donc, Monsieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre agent corrompu...

Mon agent, Mademoiselle! Il est celui de votre frère comme le mien. Vous savez, par mes aveux sincères, qui a commencé la corruption. Je vous assure, Mademoiselle, que je me suis échappé à bien des choses, en qualité de repréailles, dont je n'aurais pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, M. Lovelace, c'est que ce misérable agent à double face ayant causé probablement de grands maux de part et d'autre, et paraissant continuer ses viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connaître à mes amis quel serpent ils nourrissent dans leur sein.

Oh! par rapport à lui, Mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira; le temps de ses services touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en traité pour une hôtellerie, qu'il regarde comme le sommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la Betty de votre sœur; et cela, par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque Leman sera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée soubrette de toutes les insolences que vous avez essayées d'elle, et de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que de misérables projets, Monsieur! Comment ne craignez-vous pas de trouver aussi quelque vengeur pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable? Je pardonne de tout mon cœur à Betty. Elle n'était point à moi; et, suivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devait de l'obéissance, avec plus de soumission que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devais beaucoup davantage.

N'importe, m'a-t-il répondu; peut-être, ma chère, dans la vue de m'effrayer. Le décret était prononcé. Il fallait que Betty portât la peine de son insolence : et si je croyais que Leman ne méritât pas moins d'être puni, il me promettait que dans son plan, qui était double, l'un et l'autre auraient part à sa vengeance. Le mari et la femme ne devaient pas souffrir séparément.

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, Monsieur, lui ai-je dit, avec quel homme je suis condamnée à vivre; et me retirant, je l'ai laissé dans un état que j'aurais pris dans un autre pour de l'embarras et de la confusion.

Lettre 111

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

La franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revu M. Lovelace, et le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses idées, pour ses manières, et pour ses discours, paraissent l'avoir un peu rappelé à lui-même. Il veut tourner en plaisanterie les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon frère et M. Solmes. « Il a, dit-il, trop de ménagements à garder dans sa patrie pour s'abandonner à des projets de vengeance qui le mettraient dans la nécessité de la quitter. Il prétend d'ailleurs qu'il a permis à Leman de rapporter de lui mille choses qui n'ont et qui ne peuvent avoir aucune vérité, dans la seule intention de se rendre formidable aux yeux de quelques personnes, et de prévenir de grands désordres par cette voie. C'est un malheur pour lui d'avoir quelque réputation d'esprit et de vivacité; on lui attribue souvent ce qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas fait, et plus encore : on juge de lui sur quelques discours échappés, qu'il oublie, comme dans cette occasion, aussitôt qu'ils ont passé ses lèvres. »

Il se peut, ma chère, qu'il soit de bonne foi dans une partie de ses excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais un homme de ce caractère, à la tête d'une troupe de gens tels qu'on peint ses compagnons, tous

riches, intrépides, et capables des entreprises dont j'ai le malheur d'être un exemple, me paraît extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publique est une autre de ses excuses. Je la trouve très mauvaise. Que peut espérer une femme d'un homme qui a si peu d'égard pour sa propre réputation? Ces agréables libertins peuvent amuser, une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu, dont il faut désirer la société pour tous les moments de la vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à s'abandonner au pouvoir d'un homme qui ne connaît aucune loi morale; dans le doute s'il daignera remplir de son côté les obligations conjugales et la traiter du moins avec les égards de la politesse?

Avec ces principes, ma chère, avec ces réflexions, me jeter moi-même à la tête d'un homme... Plût au Ciel!... Mais que servent à présent les regrets! À quelle protection recourir, quand je serais libre de renoncer à la sienne?

Lettre 112

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi 14 d'avril*

Je ne connais rien de si insensé que tous ces Harlove. Que veux-tu que je te dise, Belford? Il faut que la belle tombe, eût-elle tous les génies immortels pour sa garde; à moins que, se rassemblant visiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras pour l'enlever avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, c'est qu'une fille qui m'a suivi avec tant de répugnance n'offre à son père des conditions qui pourraient être acceptées; telles que de m'abandonner pour être délivrée de Solmes. Je cherchais le moyen de me garantir d'une si cruelle espèce de danger. Mais les Harlove paraissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde! N'est-ce pas un génie bien fin que ce frère, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour entreprendre une mauvaise action, peut être aussi sûrement corrompu contre celui qui l'emploie; surtout lorsqu'on lui offre l'occasion de tirer un double avantage de sa perfidie? Toi-même, Belford, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions!

*(Il lui raconte ici la conversation qu'il a eue avec Clarisse sur les cris de son agent qu'elle avait entendus à la porte du jardin. Les*

*circonstances sont les mêmes qu'on a lues dans la lettre précédente. Ensuite il continue :)*

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami pour les glorieuses impostures? Vois combien j'étais proche de la vérité. Je ne m'en suis écarté qu'en assurant que le bruit s'était fait sans ordre, et par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avais fait un aveu plus exact, son orgueil, mortifié de se voir pris pour dupe, ne me l'aurait jamais pardonné.

Si le hasard avait fait de moi un héros guerrier, la poudre à canon me serait inutile. Je renverserais tous mes ennemis par la seule force de mes stratagèmes, en faisant retomber tous leurs desseins sur leur tête.

Mais que dis-tu de ces pères et de ces mères?... Que le Ciel les prenne en pitié! Si la Providence n'avait pas plus de part à leur conduite que la discrétion, sauveraient-ils une de leurs filles? James et Arabelle peuvent avoir leurs motifs : mais que dire d'un père à qui le bon sens a manqué dans une affaire de cette importance? Que dire d'une mère? d'une tante? de deux oncles? Qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbéciles?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'où leur ressentiment va contre elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance à moi. C'est alors que je serai jaloux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur désire, et que je la réduirai à reconnaître le pouvoir de l'amour et de la reconnaissance. Alors, alors, je serai libre de prendre un baiser sur ses lèvres; et je ne ressemblerai point à *un pauvre affamé qui voit devant lui un morceau délicieux auquel il n'ose toucher sur sa vie*<sup>1</sup>.

Mais je me souviens qu'anciennement j'étais timide avec les femmes. Je le suis encore avec celle-ci. Timide! cependant qui connaît ce sexe mieux que moi? C'est sans doute par cette raison même que je le connais si bien. Lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai trouvé, Belford, qu'un homme de mon caractère a dans l'âme quelque chose qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainsi, comme Tirésias, il est

1. Deux vers d'une comédie anglaise (NdP).

capable de connaître leurs pensées et leurs inclinations presque aussi bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes et moi, nous sommes à peu près au même point; avec cette seule différence que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes immodestes vont beaucoup plus loin que moi, et dans leurs pensées et dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée? C'est que nous autres libertins nous ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme; tandis que les femmes modestes, j'entends celles qui affectent de le paraître, préfèrent toujours un homme impudent. D'où cela viendrait-il, si ce n'était d'une véritable ressemblance dans le fond de la nature? C'est apparemment ce qui a fait dire au poète, *que toute femme est un libertin dans le cœur*. C'est à elles de prouver, si elles le peuvent, la fausseté de cette imputation.

Je me souviens aussi d'avoir lu, dans quelque philosophe, qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme*. Peux-tu me dire, Belford, de qui est ce bon mot? N'est-ce pas de Socrate? Sa femme était un diable. Serait-ce de Salomon<sup>1</sup>? Le roi Salomon! tu as sans doute entendu parler d'un roi de ce nom. Ma mère, qui était une femme simple, m'avait appris dans mon enfance à répondre Salomon lorsqu'elle me demandait qui était le plus sage de tous les hommes. Mais elle ne m'a jamais appris d'où lui venait la partie de sa sagesse qui n'était pas inspirée.

Ma foi, Belford, nous ne sommes pas si méchants, toi et moi, qu'on ne puisse l'être encore plus. Il n'est question que de savoir nous arrêter au point où nous sommes.

*Fin de la première partie du Tome III*

1. M. Lovelace ne devinait pas plus juste en citant Salomon que Socrate. Ce passage est de *L'Ecclésiastique*, chap. 25 (NdR).

## Lettre 113

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Vendredi 14 d'avril*

Voici les circonstances d'une conversation dont je sors avec M. Lovelace, et que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venait d'être informé que mes amis ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer sous le joug; et qu'il ne lui restait par conséquent que de savoir mes intentions; c'est-à-dire ce que je voulais faire et ce que je voulais qu'il fit.

Je souhaitais, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorsqu'on saurait dans le monde que je serais absolument indépendante de lui, on se persuaderait sans peine que les mauvais traitements de mon frère m'ont forcée de quitter la maison paternelle : et c'était une apologie de ma conduite que je pouvais faire avec justice, autant pour la justification de mon père que pour la mienne.

Il m'a répliqué, avec beaucoup de douceur, que si mes amis demeuraient fermes dans cette nouvelle résolution, il n'avait aucune objection à former contre mes volontés; mais qu'étant assuré en même temps qu'ils n'avaient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où mon frère pouvait être entraîné par une aveugle vengeance, il était porté à croire qu'ils reprendraient leur premier dessein aussitôt qu'ils croiraient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, Mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurais m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant je n'ai pas plus tôt appris leur nouvelle résolution que je me suis cru obligé de vous en instruire et de prendre là-dessus vos ordres.

Je serais bien aise, lui ai-je dit (pour m'assurer s'il n'avait pas quelque vue particulière), de savoir quel est votre propre avis.

Il me serait aisé de vous l'expliquer, si je l'osais, si j'étais sûr de ne pas vous déplaire; si ce n'était pas rompre des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, Monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, Mademoiselle, en attendant que j'aie le courage de parler plus haut (le courage, ma chère! ne plaignez-vous pas M. Lovelace de manquer de courage?), je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez Milady Lawrence, que vous fissiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor?

Parce que c'est un lieu agréable; parce qu'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres; de Berkshire où Milord M... est à présent; d'Oxford, dans le voisinage duquel Milady Lawrence fait sa demeure; de Londres, où vous serez toujours libre de vous retirer, et où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le désagrément de me voir trop loin de Miss Howe, à qui je souhaitais de pouvoir toujours donner de mes nouvelles dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avais des vues sur quelque autre lieu que Windsor, il n'attendait que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode. Mais de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de Miss Howe, il avait des domestiques, dont la plus importante affaire était de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai su bon gré : celle de reprendre mon ancienne Hannah aussitôt que je serais fixée, à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux

filles de madame Sorlings, dont il m'avait entendu louer le caractère.

Le nom d'Hannah m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pu s'en apercevoir. Je lui ai dit que j'avais déjà pensé à rappeler cette bonne fille; qu'à l'égard des deux autres, elles étaient trop utiles à leur famille, où chacune avait son office, qu'elles remplissaient toutes deux avec une ardeur admirable; que dans la satisfaction que je prenais à les voir, je passerais volontiers mes jours avec elles, surtout lorsque après son départ le logement me deviendrait plus commode.

Il n'était pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattaient ce dessein. À l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je pourrais choisir, je déciderais aussi s'il devait m'y accompagner, parce que dans tous les points où non seulement ma réputation, mais ma délicatesse même serait intéressée, il ne consulterait point d'autres idées que les miennes : et puisqu'il m'avait trouvée la plume à la main, il était tenté de me laisser dans cette occupation, et de monter à cheval sur-le-champ pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairait de nommer.

Connaissez-vous quelqu'un à Windsor? lui ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes. Croyez-vous qu'il s'y trouve des logements commodes?

À l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est de tous les lieux agréables celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connaissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avait une partie des qualités que je désirais à ma retraite; et je lui ai dit que s'il pouvait trouver une chambre seulement pour moi, et un cabinet pour Hannah, je m'y rendrais volontiers. J'ai ajouté que le fond de mes richesses n'était pas considérable, et que je voulais éviter d'avoir obligation à personne. Enfin je lui ai fait entendre que le plus tôt serait le mieux, parce que rien ne l'empêcherait de partir sur-le-champ pour Londres ou pour Berkshire, et que je publierais alors mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avait eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitais que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du château,

lui ai-je dit, qu'il sera possible; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai été privée que trop longtemps.

Il serait charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvait me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imaginait que par diverses raisons je me plaindrais plus que dans tout autre lieu; et pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille que son rôle à présent est de mériter mon estime par la seule voie qu'il connaît propre à la lui faire obtenir. « Je ne suis qu'un jeune homme, Mademoiselle, a-t-il ajouté d'un air fort sérieux; mais j'ai fait une longue course. Que cet aveu ne m'attire pas le mépris d'une âme aussi pure que la vôtre. Il est temps d'abandonner un train de vie dont je suis fatigué; car je puis dire, comme Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau pour moi sous le soleil. Mais je suis persuadé qu'une conduite vertueuse offre des plaisirs qui ne s'altèrent point, et qui ont toujours le charme de la nouveauté. »

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai regardé attentivement, comme si je m'étais défiée du témoignage de mes yeux et de mes oreilles. Sa contenance s'accordait avec son langage.

Je lui ai marqué ma joie dans des termes dont il a paru si touché qu'il trouvait plus de satisfaction, m'a-t-il dit, dans cette aurore de ses beaux jours et dans mon approbation, qu'il n'en avait jamais ressenti du succès de ses passions les plus emportées.

Assurément, ma chère, il parle de bonne foi. Il ne serait pas capable de ce langage ni de ces idées, si son cœur n'y avait autant de part que son esprit. Ce qui suit m'a disposée encore plus à le croire sincère.

« Au milieu de mes erreurs, a-t-il repris, j'ai conservé du respect pour la religion et pour ceux qui lui sont sincèrement attachés. J'ai toujours changé de discours lorsque mes compagnons de libertinage, en vertu du *test de Milord Shaftesbury*, qui fait partie du symbole des libertins, et que je puis nommer la pierre de touche de l'infidélité, se sont efforcés de tourner les choses saintes en ridicule. C'est ce qui m'a fait donner le nom de *libertin décent* par quelques honnêtes prêtres, qui ne m'en croyaient pas

plus réglé dans la pratique; et mes désordres m'ont laissé une sorte d'orgueil, qui ne m'a pas permis de désavouer ce nom.

« Je suis d'autant plus porté à cet aveu, Mademoiselle, qu'il peut vous faire espérer que l'entreprise de ma réformation, dont je me flatte que vous aurez la bonté de vous charger, ne sera pas aussi difficile que vous avez pu le craindre. Il m'est arrivé plus d'une fois, dans mes heures de retraite, lorsque après quelque mauvaise action la pointe du remords se faisait sentir, de prendre plaisir à penser que je mènerais quelque jour une vie plus réglée. Sans ce fond de goût pour le bien, je m'imagine qu'il ne faudrait rien espérer de durable dans la plus parfaite réformation. Mais votre exemple, Mademoiselle, doit tout faire et tout confirmer. »

C'est de la grâce du Ciel, M. Lovelace, que vous devez tout vous promettre. Vous ne savez pas combien vous me faites de plaisir lorsque vous me donnez occasion de vous parler dans ces termes.

Là-dessus, ma chère, je me suis rappelé sa générosité pour la jolie paysanne, et sa bonté pour ses fermiers.

« Cependant, Mademoiselle, a-t-il repris encore, souvenez-vous, s'il vous plaît, que la réformation ne saurait être l'ouvrage d'un instant. Je suis d'une vivacité infinie. Souvent elle m'emporte. Jugez, Mademoiselle, par ce que vous allez entendre, quel prodigieux chemin j'ai à faire avant qu'une bonne âme puisse penser un peu bien de moi : quoique j'aie quelquefois jeté les yeux sur les ouvrages de nos *mystiques*, et que j'en aie assez lu pour faire trembler de plus honnêtes gens que moi, je n'ai jamais pu comprendre ce que c'est que *la grâce* dont vous parlez, ni la manière dont ils expliquent ses opérations. Permettez donc que votre exemple soit d'abord mon appui sensible; et qu'au lieu d'employer des termes que je n'entends pas encore, je renferme tout le reste dans cette espérance. »

Je lui ait dit qu'il y avait quelque chose de choquant dans son expression; et que j'étais surprise qu'avec son esprit et ses talents il n'eût pas fait plus de progrès, du moins dans la théorie de la religion. Cependant son ingénuité m'a plu. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres pour y puiser plus de lumières, qu'il ne manquerait pas d'y trouver lorsqu'il y apporterait de meilleures intentions; et j'ai ajouté que sa remarque, sur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendrait pas

de goût, me paraissait juste ; mais que les goûts de cette nature ne commençaient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chère Miss Howe, l'indocile personnage m'a juré que ses résolutions étaient sincères. J'espère que je n'aurai point occasion, dans mes lettres suivantes, de contredire de si belles apparences. Quand je n'aurais rien à combattre de son côté, je serais bien éloignée d'oublier ma faute, et le tort que je me suis fait par mon imprudente démarche : mais il m'est si doux de voir luire quelque raison d'espérance, où je n'aperçois que d'épaisses ténèbres, que j'ai pris la première occasion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant soyez sûre, ma chère, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vue injurieuse à mon honneur ; mais il est homme à plusieurs faces ; et j'ai reconnu dans son caractère une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, et de ma personne et de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. Lovelace en est un. De là vient que je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être son but dans chaque proposition et dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions qui pourront me laisser du doute, mes plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet que de s'exposer au danger sans précaution.

M. Lovelace est parti pour Windsor, d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma tante Hervey, dans l'espérance de l'engager à se joindre à ma mère pour me faire obtenir mes habits, mes livres et mon argent. Je l'assure que si je puis rentrer en grâce avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourront m'être proposés, et me voir traitée comme une fille, une nièce et une sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, et de rejeter tout ce qui ne sera point approuvé par mon père. Je lui insinue, néanmoins, qu'après le

traitement que j'ai reçu de mon frère et de ma sœur, il serait peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux : j'entends à ma ménagerie, et je suppose qu'on ne l'interprétera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon père, soit pour ma conduite, soit pour la forme de mon domestique, et pour les moindres circonstances qui pourront lui prouver ma soumission.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma sœur où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement dans cette lettre que dans celle que j'ai écrite à ma sœur, pour me procurer une prompte réconciliation qui puisse m'empêcher d'être précipitée plus loin. « Un peu de douceur, lui dis-je, peut encore faire passer ce malheureux événement pour une simple mésintelligence ; mais le délai la rendrait également honteuse pour eux et pour moi. J'appelle à elle de la nécessité où la violence d'autrui m'a réduite. »

Lettre 114

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi 14 d'avril*

Tu m'as souvent reproché ma vanité, Belford; sans distinguer l'agrément qui l'accompagne, et qui te force à m'admirer, dans le temps même que tu m'en dérobés le mérite. L'envie te rend incapable de distinguer. La nature t'inspire de l'admiration, sans que tu saches comment. Tu es un mortel trop épais et d'une vue trop bornée pour te rendre jamais compte à toi-même de l'instinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il est vrai, cher ami; et tu peux ajouter que j'en ai une dose abominable. Mais si l'on ne passe pas la vanité aux gens de mérite, à qui sera-t-elle pardonnable? Cependant il est vrai aussi que de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins occasion d'en avoir; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnaît facilement à leur marque, et qu'on est disposé à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui, conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être un sujet fort extraordinaire.

À ce compte, quelle est la conclusion générale qu'il faut tirer des *prémises*? C'est, sans doute, que personne ne doit être vain. Mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher? Peut-être

suis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-même que la fécondité de mes inventions : et, pour la vie, je ne puis prendre sur moi de cacher ce sentiment. Cependant il pourrait bien servir à me perdre dans l'esprit de ma pénétrante déesse.

Je m'aperçois qu'elle me craint. Je me suis étudié, devant elle et devant Miss Howe, chaque fois que je les ai vues, à passer pour une tête légère et sans réflexion. Quelle folie donc d'avoir été si sincère dans mes explications sur le bruit du jardin ? Oui ; mais le succès de cette invention (le succès, Belford, aveugle les plus grands hommes) a répondu si parfaitement à mon attente que ma maudite vanité a pris le dessus et m'a fait oublier les précautions. La menace qui regardait Solmes, l'idée d'emmener le frère dans ma fuite, et mon projet de vengeance sur les deux domestiques ont causé tant d'épouvante à ma belle, que j'ai eu besoin de rappeler toutes les forces de mon esprit pour me rétablir dans le sien. Il m'est arrivé, en même temps, quelques nouvelles favorables de l'agent que j'ai dans sa famille, ou du moins quelques nouvelles auxquelles je me suis déterminé à donner un tour favorable. J'ai saisi l'occasion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le temps de former des résolutions contre moi ; c'est-à-dire pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avais remplie, tenait ses résolutions en suspens. Dans le dessein qui me conduisait, je m'étais préparé à ne montrer que de la douceur et de la sérénité. Comme il m'est venu par-ci par-là, dans ma vie, quelques bons mouvements, je les ai rappelés à ma mémoire (qui n'était pas trop chargée du nombre) pour mettre la chère personne de bonne humeur avec moi. Qui sait, ai-je pensé, s'ils ne tiendront point, et si ma conversion n'est pas plus proche que je ne pense ? Mais, à tout hasard, c'est un fondement jeté pour mon grand système. L'amour, me suis-je dit, est naturellement ennemi du doute ; la crainte ne l'est pas : je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour. La crédulité est son premier ministre, et jamais on ne voit l'un sans l'autre.

*(Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse et lui dans leur dernier entretien. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi :)*

À présent, Belford, mon dessein entre-t-il dans ton cerveau de plomb ? Non, j'en suis sûr ; et je suis obligé par conséquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la servir par mon absence, c'eût été lui marquer que je me fiais trop à ses dispositions pour moi. J'avais fait valoir, comme tu sais, la nécessité de ne la pas quitter tandis que j'aurais raison de croire que ses amis pensaient à nous poursuivre ; et je commençais à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à présent qu'ils se sont déclarés contre ce dessein, et qu'ils ont publié qu'ils ne la recevraient pas quand elle prendrait le parti de retourner, quelle raison m'empêcherait de lui donner une marque d'obéissance en m'éloignant ? surtout lorsque je puis laisser auprès d'elle mon valet Will, qui est un homme intelligent, et qui sait tout, excepté lire et écrire, avec le brave Jonas ; celui-ci pour m'être dépêché dans l'occasion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvements. D'ailleurs je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des lettres de félicitations de mes tantes et de mes cousines Montaignu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, suivant les termes dans lesquels elles seront conçues, pourront me servir utilement dans l'occasion.

À l'égard de Windsor, je n'avais aucun dessein qui regardât particulièrement ce lieu ; mais il fallait en nommer un, lorsqu'elle me demandait mon avis. Je n'ose parler de Londres sans beaucoup de précaution, parce que je voudrais que le choix vînt d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perversité qui les porte à vous demander votre opinion pour avoir le plaisir de s'y opposer après l'avoir connue ; quoique leur choix eût peut-être été le même, si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés contre Windsor, lorsque je lui aurai fait croire que j'en suis revenu. Elles auront d'autant meilleure grâce que, ce lieu étant de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de système arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi défiante que celle-ci. Cependant il est assez mortifiant pour un honnête homme d'être soupçonné.

J'ajoute qu'en passant je pourrai voir madame Greme, qui a eu un très long entretien avec ma charmante. Si je savais ce qui en a fait la matière, et que dès le premier moment de leur

connaissance l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me serait aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux sans me nuire à moi-même. C'est la manière la plus prudente de former des amitiés qui ne sont même jamais suivies d'aucun regret, quand les personnes qu'on sert deviendraient capables d'ingratitude. D'ailleurs, madame Greme est en correspondance de lettres avec la fermière, sa sœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque chose d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque chose de fâcheux dont je puis me garantir.

*Assurez-vous toujours une porte de derrière* est une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connaissent ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens familièrement avec un valet lorsque je me propose de l'engager à m'être utile. Les valets ressemblent aux soldats. Ils commettent toutes sortes de maux, sans mauvaise intention; et simplement, les bonnes âmes! pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette Miss Howe. Elle a de l'esprit comme un diable, et tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occasion. S'il arrivait qu'elle l'emportât sur moi, avec tous mes stratagèmes et l'opinion que j'en ai, je serais homme à me pendre, à me noyer, ou à me casser la tête d'un coup de pistolet. Pauvre Hickman! J'ai pitié du sort qui l'attend avec cette *virago*. Mais c'est un imbécile à qui je ne prétends pas donner plus de sens; et lorsque j'y pense, il me semble que, dans l'état du mariage, c'est une nécessité absolue pour le bonheur des deux chers époux que l'un soit un sot. J'ai traité autrefois cette matière avec Miss Howe. Mais il faut aussi que le sot soit persuadé qu'il l'est; sans quoi la sottise opiniâtre déconcerterait souvent la sagesse.

Avec le secours de Joseph, mon honnête agent, je me suis mis à couvert, autant que je l'ai pu, du côté de ce démon femelle.

## Lettre 115

*M. Lovelace à M. Belford*

N'est-il pas cruel que je ne puisse lier cette fière beauté par aucune obligation? J'ai deux motifs pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent et des habits : l'un est le plaisir réel que j'aurais de voir cette fille hautaine dans une situation plus commode, et de penser qu'elle aurait près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je pusse dire à moi; l'autre, d'abattre sa fierté, et de l'humilier un peu. Rien ne rabaisse plus un esprit fier que les obligations pécuniaires; et c'est par cette raison que j'ai toujours apporté beaucoup de soin à les éviter. Cependant il m'est arrivé quelquefois d'en avoir; mais je maudissais la lenteur du temps jusqu'à mon quartier. J'ai toujours évité aussi les anticipations. C'est ce que Milord M... appellerait *manger son blé en herbe*, et ce que je regarde comme une manière servile de tenir son bien de ses propres fermiers. À quelles insolences ne se croient-ils pas autorisés? Moi, qui me crois en droit de casser la tête au premier passant si je ne suis pas content de ses regards, comment supporterais-je l'audace d'un paysan qui me parlera son chapeau sur la tête, parce qu'il est revêtu de la qualité de mon créancier? Je ne m'accoutumerais pas plus à cette humiliation qu'à celle d'emprunter d'un oncle insolent ou d'une tante curieuse, qui en prendraient droit de se faire rendre compte de ma vie et de mes actions pour le plaisir d'exercer leur censure.

Ma charmante est là-dessus d'une fierté qui ne le cède point à la mienne. Mais elle n'entend pas les distinctions. La pauvre novice ne sait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amants que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je suis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu plus d'une fois cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire souvent la beauté, ne manque point, lorsqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeler autour de lui toutes ses maîtresses. Il prend le grain dans son bec, il le laisse tomber cinq ou six fois, en continuant son invitation. Ensuite, pendant que deux ou trois de ses belles emplumées se disputent l'honneur de la préférence (un coq, Belford, est le *grand seigneur* entre les oiseaux), il dirige, vers le grain, le bec de la plus avancée; et lorsqu'elle l'a pris, il confirme, par des caresses, les marques fières de sa joie. La belle, d'un autre côté, par ses complaisances, fait voir qu'elle n'a pas été appelée seulement pour le grain d'orge, et qu'elle le sait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propositions, j'ai fait celle de rappeler Hannah, ou de prendre une des filles de la fermière. Devineras-tu mon dessein, Belford? Je te donne un mois pour le deviner. Mais comme tu n'es pas grand devin, il faut te le dire simplement.

Ne doutant pas qu'aussitôt qu'elle se verrait établie, elle ne souhaitât de reprendre cette servante favorite, je l'avais fait chercher, dans le dessein d'employer secrètement quelques ressorts pour empêcher qu'elle ne pût venir. Mais la fortune travaille pour moi. Cette fille est fort mal d'un rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place et de se confiner dans une chambre. La pauvre Hannah! Que je la plains! ces rhumatismes sont des accidents bien fâcheux pour de si bons domestiques. Cependant, en me réjouissant de l'aventure, j'enverrai un petit présent à cette pauvre malade. Je sais que ma charmante y sera sensible.

Ainsi, Belford, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeler son ancienne servante. Elle sait que j'ai toujours eu de la considération pour cette fille, parce que je connais son attachement pour sa maîtresse. Mais je sens augmenter, dans cette occasion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avait pas plus de risque à proposer une des deux jeunes Surlings. Si l'une avait consenti à venir, et que la mère l'eût

permis (deux difficultés pour une), ce n'eût été que pour en attendre une autre; et si je m'étais aperçu que ma charmante s'y fût affectionnée, j'aurais pu facilement lui donner quelque sujet de jalousie qui m'aurait bientôt délivré de cet obstacle; ou à la fille, qui aurait quitté sa laiterie, tant de goût pour Londres qu'elle n'aurait pas eu de meilleure ressource que d'épouser mon valet de chambre. Peut-être même lui aurais-je procuré le chapelain de Milord M..., qui cherche à gagner les bonnes grâces de l'héritier présomptif de son maître.

Béni soit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami Lovelace! Il pense, comme tu vois, à la satisfaction de tout le monde.

Mon rôle est devenu plus difficile lorsque l'entretien est tombé sur l'article de ma réformation. En protestant que mes résolutions étaient sincères, j'ai répété plusieurs fois que ces changements ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi? Ne reconnais-tu pas mon ingénuité? L'observation, j'ose le dire, est fondée sur la vérité et la nature. Mais il y entrait aussi un peu de politique. Je ne veux pas que s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la belle puisse m'accuser d'une hypocrisie trop grossière. Je lui ai dit même qu'il était à craindre que mes désirs de réformation ne fussent que des accès; mais que son exemple ne manquerait pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher Belford, les avis d'une si bonne et si charmante maîtresse ôtent le courage. Je te jure que je suis embarrassé à lever les yeux sur elle; et quand j'y pense, si je pouvais l'amener un peu plus elle-même à mon niveau, c'est-à-dire l'engager à quelque chose qui sentît l'imperfection, il y aurait plus d'égalité entre nous, et nous nous entendrions bien mieux. Les consolations seraient mutuelles, et le remords ne serait pas d'un seul côté.

Cette divine personne traite les matières sérieuses avec tant d'agrément; et jusqu'au son de sa voix tout est si charmant dans son langage, lorsqu'elle touche quelque sujet de son goût, que j'aurais passé une journée entière à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes? C'est que si la fragilité de la nature l'emporte en ma faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation et de cette noble confiance qui donne, comme je m'en aperçois, une supériorité visible aux âmes honnêtes sur celles qui le sont moins.

Après tout, Belford, je voudrais savoir pourquoi l'on traite d'hypocrites ceux qui mènent une vie libre telle que la nôtre. C'est un terme que je hais, et que je serais très offensé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvements; et peut-être aussi souvent que ceux qui se piquent de vertu. Le mal est qu'ils ne se soutiennent point; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prends pas, comme d'autres, le soin de déguiser mes chutes.

Lettre 116

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Samedi 15 d'avril*

Quoique assez pressée par le temps, et comme opprimée par la vigilance de ma mère, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, sur le nouveau rayon de lumière qui semble luire à votre prosélyte.

En vérité, je ne sais que penser de cette conversion. Il parle bien ; mais si l'on en juge par les règles ordinaires, ce n'est qu'un dissimulé, aussi odieux qu'il prétend que les hypocrites et les ingrats le sont pour lui. De bonne foi, ma chère, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étaient pas familiers ?

Son ingénuité est le seul point qui m'embarrasse. Cependant il est assez rusé pour savoir que celui qui s'accuse le premier émousse la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il n'ait la tête fort bonne. Il y a plus à se promettre d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réformation doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le seul, pour juger de ses spécieuses concessions, et de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avoue-t-il quelque chose que vous ne sussiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous

puissiez apprendre d'un autre? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à son désavantage? Vous avez entendu parler de ses duels, et de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforcerait inutilement de cacher; et son ingénuité sert à faire dire : bon! vous ne reprochez à M. Lovelace que ce qu'il confesse lui-même.

À quoi donc se résoudre? car c'est la question qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation; et j'espère, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve l'ouverture qui regarde Windsor et la maison du chanoine. L'empressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement est aussi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maison du chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le chanoine vous donne promptement la bénédiction du mariage.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance, et tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Je conviens même que dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement; car vous ne pouviez pas deviner qu'elle serait la conclusion de cette entrevue. Votre Lovelace est un diable, sur son propre récit. S'il avait pris la fuite avec le misérable Solmes et votre frère, et que lui-même il eût été transporté aux colonies pour le reste de ses jours, ils auraient été sûrs tous les trois de mon plein et libre consentement.

Quel étrange usage fait-il de ce Joseph Leman! Il faut que je le répète : son ingénuité me confond. Mais si vous faites grâce là-dessus à votre frère, je ne vois pas pourquoi il vous serait plus difficile de lui pardonner. Cependant j'ai souhaité cent fois, depuis votre départ, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fièvre ardente, soit par l'eau, soit par le feu, soit par quelque accident qui pût lui rompre le cou; pourvu que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejetez mes offres, et je ne cesse pas de les renouveler. Dites : vous enverrai-je les cinquante guinées par votre vieux porte-balle? Quelques raisons m'empêchent d'employer le valet d'Hickman, à moins que je ne puisse me procurer une lettre de change. Mais les recherches qu'il faudrait faire m'exposeraient

aux soupçons. Ma mère est si curieuse! si fatigante! Je n'aime guère ces caractères soupçonneux.

Il me semble que je l'entends sans cesse autour de moi. La crainte m'oblige de finir. M. Hickman me prie de vous faire agréer ses respects et l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurais cette complaisance pour lui, parce que dans l'embarras où vous êtes on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devait pas espérer de s'en faire un mérite auprès de moi, puisqu'il faudrait être aveugle ou stupide pour ne pas admirer une personne telle que vous, et pour ne pas souhaiter de lui être utile sans autre vue que l'honneur de la servir.

« C'était sans doute son principal motif, m'a-t-il dit d'un air précieux; mais (baisant sa main et se courbant jusqu'à terre) il espérait que l'amitié qui est entre vous et moi ne diminuerait pas le mérite du respect qu'il a réellement pour vous. »

Adieu, ma chère. Croyez-moi ce que je serai toujours, c'est-à-dire votre très fidèle amie,

ANNE HOWE.

## Lettre 117

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Samedi après-midi*

Mon vieux messager n'étant point en bonne santé, j'arrête le vôtre pour le charger de ma réponse.

Vous ne fortifiez pas mon courage par vos dernières réflexions. Si ces apparences de réformation ne sont que des apparences, quelles peuvent être ses vues? Mais un homme est-il capable d'avoir le cœur si bas? Oserait-il insulter au Tout-Puissant? Ne suis-je pas autorisée à juger plus favorablement de lui par cette triste réflexion que, dans la dépendance où je suis de son pouvoir, il n'a pas besoin d'un si horrible excès d'hypocrisie; à moins que ses desseins sur moi ne soient de la dernière bassesse? Il doit être du moins de bonne foi, dans le temps qu'il me donne de meilleures espérances. Comment pouvoir en douter? Vous devez vous joindre à moi dans cette idée, ou vous ne sauriez souhaiter de me voir sous un joug si terrible.

Mais, après tout, j'aimerais mieux être indépendante de lui et de sa famille, quoique j'aie une haute opinion de tous ses proches. Je l'aimerais beaucoup mieux; du moins jusqu'à ce que j'aie vu à quoi les miens se laisseront engager. Sans une raison si forte, il me semble que le parti serait de me jeter tout d'un coup sous la protection de Milady Lawrence. Tout serait conduit alors avec décence; et peut-être m'épargnerais-je une infinité de mortifications. Mais aussi, dans cette supposition, il faudrait me regarder

comme nécessairement à lui, et passer pour une fille qui brave sa propre famille. Ne dois-je pas attendre quel sera le succès de ma première tentative ? Je le dois sans doute : et cependant je ne puis en faire aucune avant que d'être établie dans quelque lieu sûr, et séparée de lui.

Madame Sorlings m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa sœur Greme, qui, « espérant, dit-elle, que je lui pardonnerai l'excès de son zèle, si sa sœur juge à propos de me faire voir sa lettre, souhaite, pour l'intérêt de la noble famille et pour le mien, que je me détermine à rendre son jeune seigneur heureux ». Ce sont ses termes. Elle fonde son empressement sur la réponse qu'il lui fit hier, en allant à Windsor. Elle avait pris, dit-elle, la liberté de lui demander si le temps des félicitations approchait. Il lui répondit « que jamais on n'avait eu pour une femme plus de tendresse qu'il en avait pour moi ; que jamais une femme n'avait mérité plus d'attachement ; que chaque entretien qu'il avait avec moi lui donnait de nouveaux sujets d'admiration ; qu'il m'aimait avec une pureté de sentiments dont il ne s'était jamais cru capable, et qu'il me regardait comme un ange descendu du Ciel pour le rappeler de ses égarements : mais qu'il appréhendait que son bonheur ne fût plus éloigné qu'il ne désirait, et qu'il avait à se plaindre des lois trop sévères que je lui avais imposées ; lois néanmoins aussi sacrées pour lui que si elles faisaient partie du contrat de notre mariage, etc. ».

Que dois-je dire, ma chère ? Que dois-je penser ? Madame Greme et madame Sorlings sont d'honnêtes femmes, et cette lettre s'accorde avec la conversation qui m'a paru agréable, et qui me le paraît encore. Cependant que se proposait-il, lorsqu'il a laissé échapper l'occasion de me déclarer ses sentiments ? Pourquoi faire des plaintes à madame Greme ? Ce n'est point un homme timide ! Mais j'inspire de l'effroi, dites-vous. De l'effroi ! ma chère. Dites-moi donc comment ?

Je suis quelquefois hors de moi-même de la nécessité où je me trouve d'observer la manœuvre de cet esprit subtil, ou de cette tête folle ; je ne sais quel nom je dois lui donner.

Qu'elle est sévèrement punie, me dis-je souvent à moi-même, cette vanité qui m'a fait espérer de servir de modèle aux jeunes personnes de mon sexe ! Si mon exemple sert désormais à leur

inspirer des précautions, je dois être assez contente. À quelque sort que le Ciel me destine, il ne faut plus compter que je puisse jamais lever la tête entre mes meilleurs amis et mes plus dignes compagnes. C'est une des plus cruelles circonstances du malheur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, et de ne causer de la joie qu'à ses ennemis et à ceux de sa famille. Que cette leçon serait utile si l'on prenait soin de se la rappeler vivement dans la tentation, lorsque l'esprit balance sur une démarche douteuse !

Vous ne connaissez pas, ma chère, tout le prix d'un homme vertueux ; et malgré la noblesse de son âme, vous participez à la faiblesse commune de la nature, en faisant trop peu de cas du bien qui est entre vos mains. Si c'était M. Lovelace qui vous rendît des soins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites, le traiteriez-vous de même ? Vous savez qui disait, en parlant de ma mère : *celui qui souffre beaucoup s'apprête beaucoup à souffrir*<sup>1</sup>. Je m'imagine que M. Hickman apprendrait volontiers de qui vient cette observation. Il aurait peine à croire qu'une personne qui pense si bien ne tirât pas quelque fruit de sa propre remarque, et il souhaiterait sans doute qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chère Miss Howe.

La douceur, loin d'être une qualité méprisante dans un homme, entre nécessairement dans l'idée du *galant homme*, c'est-à-dire qu'elle fait une partie essentielle de la perfection qui convient à ce sexe. Un prince peut être indigne d'un si beau titre ; car ce sont les sentiments et les manières, plus que la fortune, la naissance et les dignités, qui forment cet honorable caractère. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe est pour les hommes violents, impétueux ? et Miss Howe ne sera-t-elle pas du moins une exception ?

Pardon, ma chère ; et que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Ma fortune est changée ; mais mon cœur sera toujours le même.

CL. HARLOVE

1. C'est une expression de Miss Howe dans une lettre précédente (Ndr).

Lettre 118

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi au soir*

M. Lovelace a vu divers appartements à Windsor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un seul qui me convienne, et qui réponde à ma description.

Il a suivi mes instructions à la lettre. C'est un assez bon signe. Je suis d'autant plus contente de son exactitude, que c'était lui-même qui m'avait proposé cette ville, et qu'à son retour il paraît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windsor, quoique la proposition fût venue de lui, était un mauvais choix; parce que je cherche la retraite, et que ce lieu est extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que si madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa maison, j'y passerais volontiers quelque temps de plus; à condition qu'il me quittât pour se rendre à Londres ou chez Milord M...

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frère; et dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'était mon dessein, et que j'y emploierais votre secours. En effet, je vous prie,

ma chère, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidèle Robert saura sans doute ce qu'elle est devenue.

M. Lovelace s'est aperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée; et la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venais de répondre à votre dernière lettre. S'il ne s'était point approché de moi de la manière la plus respectueuse, et s'il n'eût point ajouté au récit qu'il m'a fait la disposition qu'il a marquée dès le premier mot à s'éloigner de moi, j'étais préparée à lui faire un très mauvais accueil. Vos réflexions m'avaient touchée si vivement que, lorsqu'il s'est présenté, je n'ai pu voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre et tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avait reçu une lettre de Milady Lawrence, et une autre, si j'ai bien compris, d'une des Miss Montaigu. Si ces deux dames y parlent de moi, il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chère, que ses parents ne soient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire et inexcusable. Mon honneur ne demandait-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que ma fuite ait été volontaire. Ah ma chère! que nos propres réflexions nous causent de peine à chaque occasion douteuse, lorsque la conscience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

*Dimanche matin*

Quel surcroît d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorsque je considère la haine que M. Lovelace porte à tous mes proches! Il en traite quelques-uns d'*implacables*; mais j'apprends qu'il ne soit aussi implacable lui-même que le plus emporté d'entre eux.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation; et de presser son départ comme une démarche nécessaire pour commencer le traité. Il s'est donné de grands airs à cette occasion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fût le premier de mes sacrifices. Ensuite il s'est expliqué sur mon frère en termes fort libres, sans faire plus de grâce à mon père même.

Si peu de considération pour moi, ma chère! Il est vrai, comme je le lui ai reproché, que telle a toujours été sa politesse, et qu'il n'a jamais cessé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorais pas : que je suis coupable d'avoir entretenu la moindre correspondance avec lui!

Mais apprenez, Monsieur, lui ai-je dit, que si votre naturel violent et votre mépris pour moi vous font ménager si peu mon frère, je ne souffrirai pas que vous me parliez mal de mon père. C'est assez, sans doute, que ma désobéissance ait fait le malheur de sa vie, et qu'une fille qu'il aimait si tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'auteur de ses peines, c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'est jeté sur sa propre justification; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devait pas se permettre d'entendre, et qu'un homme qui prétendait à cette fille devait se permettre encore moins de prononcer. Enfin, me voyant tout à fait indignée, il m'a demandé pardon, quoique avec assez peu d'humilité. Mais, pour changer de sujet, il m'a parlé ouvertement des deux lettres qu'il avait reçues, l'une de Milady Lawrence, l'autre de Miss Montaigu; et sans attendre ma réponse, il m'en a lu quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au soir? Appréhendait-il de me causer trop de plaisir?

Milady Lawrence s'exprime, par rapport à moi, de la manière la plus obligeante. « Elle l'exhorte à tenir une conduite qui puisse m'engager à recevoir bientôt sa main. Elle me fait ses compliments, avec une vive impatience, dit-elle, d'embrasser en qualité de nièce une personne si vantée : c'est sa flatteuse expression. Elle se croira honorée de l'occasion de m'obliger. Elle espère que la cérémonie ne sera pas différée trop longtemps, parce que cette heureuse conclusion sera pour elle, pour Milord M... et pour Milady Sadleir, un témoignage sûr du mérite et des bonnes dispositions de leur neveu.

« Elle assure qu'elle a toujours pris un vif intérêt aux peines que j'ai essuyées à son occasion; qu'il serait le plus ingrat de tous les hommes s'il ne s'efforçait pas de m'en dédommager; qu'elle regarde comme un devoir pour toute leur famille de suppléer à la mienne; et que de sa part elle ne me laissera rien à désirer. Le traitement que j'ai reçu de tous mes proches serait plus surpre-

nant, lui fait-elle observer, surtout avec tous les avantages qu'il possède du côté de la nature et de la fortune, s'il ne fallait l'attribuer à ses propres négligences; mais, à présent qu'il est le maître d'établir à jamais son caractère, elle se flatte qu'il convaincra les Harlove qu'on avait jugé plus mal de lui qu'il ne le mérite : ce qu'elle demande au Ciel, pour son honneur et pour celui de leur maison. Enfin, elle souhaite d'être informée de notre mariage immédiatement après la cérémonie, pour être des premières et des plus ardentes à m'en féliciter. »

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration; quoique j'eusse pu m'y attendre, après ce qu'il m'avait dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde lettre, où Miss Montaigu le félicite « d'avoir obtenu *la confiance d'une si admirable personne* ». Tels sont ses termes. Ma confiance, chère Miss Howe! Personne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierais la vérité : vous voyez que Miss Montaigu, et toute sa famille sans doute, jugent du moins ma démarche fort extraordinaire. « Elle souhaite aussi que la cérémonie soit bientôt célébrée; c'est le vœu, dit-elle, de Milord M..., de ses tantes, de sa sœur, et de tous ceux qui veulent du bien à leur famille. Après cet heureux jour, elle se propose de se rendre auprès de moi pour grossir mon cortège. Milord M... s'y rendra lui-même, s'il est un peu soulagé de sa goutte. Ensuite il nous abandonnera un de ses trois châteaux, où nous serons libres de nous établir, si nous n'avons pas d'autres vues. »

Miss Montaigu ne dit rien pour s'excuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, ou à St. Albans, comme il me l'avait fait espérer. Cependant elle parle d'une indisposition qui l'a tenue quelque temps renfermée. Il m'avait dit aussi que Milord M... était attaqué de la goutte; ce qui se trouve confirmé par la lettre de sa cousine.

Vous ne douterez pas, ma chère, que ces deux lettres ne m'aient causé beaucoup de satisfaction. Il en a lu les marques sur mon visage, et j'ai remarqué à mon tour qu'il s'en applaudissait. Cependant, je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressée de me rendre directement chez Milady Lawrence, sur le seul témoignage des sentiments de cette dame, tel que je l'ai vu dans sa lettre. Mais, quand je n'aurais aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particulière?

Il se croit sûr que le silence de sa tante vient du doute que son invitation fût acceptée; sans quoi, elle me la ferait avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffirait pour me faire rejeter son conseil. Sa tante, qui connaît si bien les lois de la véritable décence, m'apprenait, par ce doute, qu'il ne me convenait point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, Monsieur, grâce à vos arrangements, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter?

Oh! m'a-t-il dit, j'étais assez bien pour paraître à la cour même, si l'on exceptait les pierreries; et j'y porterais la plus aimable figure (il devait dire la plus extraordinaire). L'élégance de mon habillement l'étonnait. Il ne comprenait pas par quel art je paraissais avec autant d'avantage que si j'avais changé d'habit tous les jours: et puis, ses cousines Montaigu me fourniraient tout ce qui me manque; il allait écrire à Miss Charlotte, si je lui en accordais la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable? Voudriez-vous que j'empruntasse des habits pour rendre visite à ceux qui me les auraient prêtés? Assurément, M. Lovelace, vous me croyez beaucoup de bassesse ou trop de confiance.

Aimais-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, et pour y acheter des habits?

Peut-être oui, si ce n'était pas à ses dépens. Je n'étais pas prête encore à porter sa livrée.

Vous concevez, ma chère, que mon ressentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite ne lui paraîtrait pas sérieux, si je ne lui marquais pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitait de pouvoir pénétrer mes désirs. Cette connaissance servirait à diriger toutes ses propositions. Il ferait ses délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes désirs était de le voir éloigné. Fallait-il le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étais, il jurait de m'obéir si j'insistais sur ce point. Mais il lui semblait que le meilleur parti, à l'exception d'un seul auquel il n'osait toucher qu'en passant, était de faire valoir mes droits ; parce que étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, et le réduisant au simple commerce des lettres, je ferais connaître à tout le monde que je n'avais pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, Monsieur, que je ne veux point de procès avec mon père ? Croyez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes, du moins lorsque j'aurai le pouvoir de les observer ? Comment pourrais-je m'établir dans ma terre sans employer les formalités de la justice, et sans l'assistance de mes curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre est absent. Quand je serais disposée à prendre quelques mesures, il faudrait plus de temps que les circonstances ne m'en accordent : et ce qui m'est nécessaire à présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protesté, avec serment, que, par diverses raisons qu'il m'avait représentées, il ne croyait pas qu'il y eût de sûreté pour moi à demeurer seule. Son espérance était de trouver quelque lieu que je pusse agréer. Mais il prenait la liberté de me dire qu'il se flattait de n'avoir pas mérité, par sa conduite, cette ardeur que j'avais de le voir éloigné ; d'autant plus qu'assurément j'apportais assez de soin à lui fermer ma porte ; quoiqu'il pût me protester, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avait jamais quittée sans se sentir meilleur, et sans une ferme résolution de se confirmer dans ce sentiment par mon exemple.

*Des soins à vous fermer ma porte !* ai-je répété. J'espère, Monsieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plaindre, si je prétends qu'on me laisse un peu de tranquillité dans ma retraite. J'espère que toute novice que vous m'avez trouvée dans le point capital, vous ne me croyez pas assez faible pour aimer l'occasion d'entendre vos élégants discours, surtout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige à recevoir vos visites ; et que vous ne croyez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous moments, comme si j'avais besoin de vos protestations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. Lovelace, ai-je continué, pourquoi je désire si ardemment votre absence. C'est pour faire connaître au public que je suis indépendante de vous, et dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à nouer un traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour satisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être si bien dans l'esprit de vos proches, je consens volontiers à vous instruire, par mes lettres, de chaque pas que je ferai, et de toutes les ouvertures que je puis recevoir ; sans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaisance, dans mes démarches et dans mes résolutions. Mes amis savent que le testament de mon grand-père m'autorise à disposer de ma terre et de ma part des effets d'une manière qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue. Cette considération pourra m'attirer quelques égards, lorsque leur première chaleur sera refroidie, et qu'ils ne douteront point de mon indépendance.

Adorable raisonnement ! Il pouvait me protester que l'assurance que je lui avais déjà donnée comblait tous ses désirs. C'était plus qu'il ne pouvait demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la générosité et l'honneur faisaient le fondement de son repos ! Et si le Ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il aurait toujours eu de l'attachement pour la vertu. Mais il espérait que le passé même tournerait à son avantage, parce que, dans cette supposition, ses parents l'ayant toujours pressé de se marier, il aurait manqué le bonheur qu'il avait devant les yeux et comme il n'avait pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisaient à le publier, il se flat-  
tait que le mérite du repentir vaudrait celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptais donc sur son consentement pour ce qu'il paraissait approuver, et que je me croyais sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il pensait réellement de ma situation, et quel conseil il me donnerait dans le calme de son esprit. Il devait juger, lui ai-je dit, que je n'étais pas peu embarrassée : Londres était un lieu tout à fait étranger pour moi. J'étais sans guide, sans protection. Lui-même, il devait me permettre de lui dire qu'il lui manquait bien des choses, sinon pour la connaissance, du moins pour la pratique de quantité de

bienséances, qui me paraissaient indispensables dans le caractère d'un homme de naissance et d'éducation.

Il se regarde, autant que j'ai pu l'entrevoir, comme un homme d'une politesse achevée; et son amour-propre est blessé qu'on en juge autrement. J'en suis bien fâché, Mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, vous paraît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est votre malheur comme le mien, M. Lovelace. Je suis persuadée qu'avec un peu de discernement, il n'y a point de femme qui, vous connaissant comme je fais à présent (j'avais besoin de mortifier un orgueil qui mérite de l'être), ne juge comme moi que votre politesse n'est ni régulière ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès et par saillies, qui n'ont pas leur source dans vous-même. Vous avez besoin d'y être rappelé.

Ciel! Ciel! que je suis à plaindre! Il ne s'est défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui-même, au travers duquel j'ai vu facilement qu'il était à demi fâché.

J'ai continué : En vérité, Monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli qu'on devait l'attendre de vos talents et des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un novice (c'est un terme qu'il avait employé dans une de nos conversations précédentes) sur mille choses louables qui ont dû faire l'objet de votre étude et de votre ambition.

Je n'aurais pas si tôt cessé de lui parler avec cette franchise, parce que après m'en avoir donné l'occasion, il m'avait paru traiter assez légèrement un point que j'ai toujours trouvé très grave; mais il m'a interrompu : Mademoiselle, épargnez-moi. Mon regret est extrême d'avoir vécu inutilement jusqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous seriez pas écartée d'un sujet plus agréable et plus conforme à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme qui a paru jusqu'ici devant vous avec trop de défiance de son propre mérite pour avoir osé vous ouvrir librement son âme. Ayez la bonté de revenir au sujet que vous avez quitté; et, dans un autre temps, j'embrasserai volontiers ma correction de la seule bouche du monde de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réformation, M. Lovelace, et c'est une confession de vos erreurs : mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir à relever vos défauts. Dans la situation où je suis, il serait à souhaiter pour vous et pour moi que je n'eusse à faire que votre éloge. Mais puis-je fermer les yeux sur ce qui les blesse, lorsque je souhaite qu'on me croie sérieusement attachée à mes propres devoirs ?

J'admire votre délicatesse, Mademoiselle, a-t-il encore interrompu. Quoique j'en aie quelque chose à souffrir, je ne désire pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élèvent au-dessus de mon sexe, et même au-dessus du vôtre. Elle vous est naturelle. Elle ne doit pas vous paraître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. (Dans quelle compagnie a-t-il vécu ?)

Ensuite, reprenant notre premier sujet : Vous m'avez fait la grâce de me demander mon conseil ; je ne désire que de vous rendre tranquille ; de vous voir fixée à votre gré ; votre fidèle Hannah près de vous ; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prends la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez madame Howe, ou chez toute autre qu'il vous plaira de nommer, et je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence auprès de M. Morden, votre cousin et votre curateur ? Je vous offre des commodités pour ce voyage ; soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre en traversant la France. Peut-être engagerai-je quelque dame de ma famille à vous accompagner. Miss Charlotte ou Miss Patty saisiront volontiers l'occasion de voir la France et l'Italie. Pour moi, je ne vous servirai que d'escorte ; déguisé, si vous le souhaitez ; couvert de votre livrée, afin que votre délicatesse ne soit pas blessée de me voir à votre suite.

Je lui ai dit que ces projets demandaient un peu de réflexion : mais qu'ayant écrit à ma sœur et à ma tante Hervey, leur réponse, si j'en recevais quelqu'une, pourrait servir à me déterminer ; qu'en attendant, s'il voulait se retirer, j'examinerais particulière-

ment la proposition qui regardait M. Morden; et que, si je la goûtais assez pour la communiquer à Miss Howe, il serait informé de mes résolutions dans l'espace d'une heure.

Il est sorti respectueusement. Étant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paraissait inutile de vous consulter; que le retour de M. Morden ne pouvait être éloigné; que, dans la supposition même de mon départ pour l'Italie, je ne souffrirais point qu'il m'accompagnât sous aucune forme; qu'il y avait peu d'apparence que l'une ou l'autre de ses deux cousines fût disposée à m'honorer de sa compagnie; et que d'ailleurs ce serait la même chose, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnait lui-même.

Cette réponse a produit une autre conversation, qui fera le sujet de ma première lettre.

Lettre 119

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

M. Lovelace m'a dit que dans l'incertitude de ma résolution sur le voyage d'Italie, il s'était efforcé d'imaginer quelque autre ouverture qui fût capable de me plaire, et de me convaincre du moins qu'il préférerait ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même pour chercher Hannah, et me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes Sorlings, il souhaiterait ardemment, dit-il, de voir près de moi une servante à laquelle je pusse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher Hannah et de me l'envoyer aussitôt qu'il serait possible.

Il pouvait arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelque obstacle. Ferait-il si mal de se rendre chez Miss Howe pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa femme de chambre ? Je lui ai fait entendre que le mécontentement de votre mère, depuis la démarche dans laquelle tout le monde suppose que je me suis engagée volontairement, m'a privée de tous les secours ouverts que je pouvais attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que madame Howe, qui parlait de moi avec tant d'admiration, et sur laquelle on supposait tant d'influence à sa fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il souhaitait que le même homme, qui s'était donné tant de peines pour enflammer

les passions de mon père et de mes oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux mystère.

Je craignais en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frère. Mon oncle Antonin, j'osais le dire, ne se serait pas porté de lui-même à prévenir madame Howe contre moi, comme j'apprenais qu'il l'avait fait.

Puisque mon dessein n'était pas de rendre visite à ses tantes, il m'a demandé si je voulais recevoir celle de sa cousine Charlotte Montaigu, et prendre une servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'était point à rejeter. Mais j'étais bien aise auparavant de voir si mes amis m'enverraient mes habits ; pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie et d'une fugitive.

Si je le jugeais à propos, il ferait un second voyage à Windsor, où ses recherches seraient encore plus exactes parmi les chanoines, et dans les plus honnêtes maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre ce lieu n'avaient pas toujours la même force ?

Je me souviens, ma chère, que dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres comme la plus sûre de toutes les retraites. Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser seule ici me faisant assez connaître que ce n'était pas son dessein, et la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorsque je serai dans un autre lieu devant me persuader qu'il y sera fidèle aussitôt que j'aurai changé de demeure, sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode, je n'aurais pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avais quelque connaissance dans cette grande ville.

Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendais qu'il embrasserait ardemment cette nouvelle ouverture. Mais je ne lui ai pas vu de disposition à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. Nous sommes de grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable : celle d'inviter madame Norton à se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit aussitôt, lui apprenaient enfin qu'il avait trouvé l'heureux expédient qui pouvait répondre à nos désirs communs. Il s'est reproché de n'y avoir pas pensé plus tôt ; et, saisissant ma main :

Écrirai-je, Mademoiselle? Ferai-je partir quelqu'un? Irai-je, moi-même, vous chercher cette excellente femme?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvait rien me proposer de plus charmant; mais que j'appréhendais de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle aurait peine à vaincre; qu'une femme si prudente craindrait de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses parents; et que le parti qu'elle prendrait de me suivre lui ferait perdre la protection de ma mère, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah! chère Clarisse, s'est-il écrié assez généreusement, que cet obstacle ne vous arrête point! Je ferai, pour cette bonne femme, tout ce que vous souhaiteriez de faire vous-même : souffrez que je parte.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritait, je lui ai répondu qu'il était impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis; que dans l'intervalle je ne voulais ruiner personne dans leur esprit, surtout madame Norton, dont la médiation et le crédit pouvaient m'être utiles auprès de ma mère; et que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avait le cœur au-dessus de sa fortune, manquerait plutôt du nécessaire que d'avoir obligation mal à propos aux libéralités d'autrui.

Mal à propos! a-t-il répliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir? Madame Norton est une si honnête femme que je me croirai redevable moi-même de sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger; quand elle ne l'augmenterait pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chère amie, qu'un homme qui pense si bien puisse avoir laissé prendre assez de force aux mauvaises habitudes pour avoir avili ses talents par ses actions? N'y a-t-il donc aucune espérance, me suis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner pour notre intérêt commun, puisse opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage?

Permettez-moi, Monsieur, ai-je repris, que j'admire le singulier mélange qui règne dans vos sentiments! Il doit vous en avoir coûté beaucoup pour étouffer tant de bons mouvements, tant d'excellentes réflexions, lorsqu'elles se sont élevées dans votre esprit; ou, par un autre excès qui n'est pas moins surprenant, la

légèreté doit avoir merveilleusement prévalu. Mais, pour revenir à notre sujet, je ne vois aucune résolution à prendre, avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Hé bien, Mademoiselle, je m'efforçais seulement de trouver, s'il m'eût été possible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais puisque je n'ai pas le bonheur de réussir, aurez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réserve de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu où je dois me retirer; et dans un canton où, faute d'avoir gardé d'abord assez de précautions, mes coquins de valets m'ont rendu comme public. Ces misérables, a-t-il ajouté, sont orgueilleux à leur manière, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur maître comme s'ils étaient de la même race : et tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entre eux, quand il devrait lui en coûter la tête.

Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devraient éviter plus soigneusement de leur donner des sujets d'indiscrétion.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne sais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieusement, M. Lovelace, me conseilleriez-vous d'aller à Londres?

Je le regardais avec attention. Mais je n'ai pu rien démêler dans ses yeux.

D'abord, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étais pour le voyage de Londres, parce que j'appréhendais beaucoup plus les poursuites. À présent que votre famille paraît un peu refroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible et contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres me fait pencher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vue de l'entendre, s'il connaissait quelque endroit à Londres pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit : il n'en connaissait point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. À la vérité son ami Belford avait un très bel appartement près de Soho <sup>1</sup>, chez une dame de vertu et

1. Place de Londres (NdP).

d'honneur, qui était de ses parentes. Comme M. Belford passait une partie de son temps à la campagne, il pouvait l'emprunter pour me donner la facilité de prendre d'autres mesures.

J'étais bien résolue de refuser ce logement, et tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant je veux voir, ai-je pensé, si c'est de bonne foi qu'il me le propose. Si je romps ici cet entretien, et que demain il le reprenne avec un peu d'empressement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, et qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Alors j'abandonnerai tout à fait ce dessein.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y aurait un peu de barbarie à me conduire avec lui comme si je le croyais capable de la plus noire et de la plus ingrate bassesse. Mais son caractère, ses principes, sont si équivoques ! Il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit, une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle ; et puis, ma chère, je n'ai plus à présent de gardien ! Je n'ai plus de père, ni de mère ! Il ne me reste que la pitié du Ciel et ma vigilance : et je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, Monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution : mais remettons cette matière à demain.

Il aurait voulu m'arrêter plus longtemps. Je lui ai promis de le voir demain d'aussi bonne heure qu'il le souhaiterait ; et je lui ai dit que, dans l'intervalle, il pouvait penser à quelque endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire ; et je quitte la plume, avec l'espérance de trouver un peu plus de repos dans le sommeil que je n'en ai goûté depuis longtemps.

CL. HARLOVE

## Lettre 120

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Lundi matin, 17 avril*

Quoiqu'il fût hier assez tard lorsque je me mis au lit, je n'ai pas eu longtemps les yeux fermés. Nous avons fait divorce, le sommeil et moi : en vain je lui fais ma cour pour me réconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repose plus tranquillement au château d'Harlove; car le trouble d'autrui aggraverait ma faute. Mon frère et ma sœur, j'ose le dire, sont tous deux à couvert de l'insomnie.

M. Lovelace, qui est comme moi dans l'habitude de se lever matin, m'a trouvée au jardin vers six heures. Après les compliments ordinaires, il m'a priée de reprendre le sujet qui nous avait occupés la veille. Il était question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un.

Oui, Mademoiselle (observant ma contenance); mais c'était plutôt pour vous assurer qu'il est à votre disposition, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. À la vérité, il n'est point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redoublable à un de vos amis, lorsque je cherche à faire croire que je suis indépendante de vous, et surtout à un ami chez lequel j'ai

prié les miens de s'adresser s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y aurait rien de plus mal conçu.

S'il avait parlé de ce logement, a-t-il répliqué, ce n'était pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avait voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avait dit, qu'il n'en connaissait aucun qui me convînt. Votre famille, Mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'achèterais leur fidélité à toute sorte de prix; et ces gens-là ne se mènent que par l'intérêt.

Les gens d'affaires de ma famille, lui ai-je dit, seront sans doute les premiers qu'elle emploiera pour découvrir où je suis. Ainsi cette proposition n'est pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré longtemps sur le même sujet. Enfin, pour résultat, il s'est chargé d'écrire à un autre de ses amis, nommé M. Doleman, pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, qui doit consister, suivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre chambre pour un domestique, avec l'usage d'une salle à manger par le bas. Il m'a donné sa lettre à lire; et, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussitôt par un de ses gens, qui doit attendre la réponse de ce M. Doleman et nous l'apporter.

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à moins que vous ne soyez d'un avis contraire.

CL. HARLOVE

## Lettre 121

*M. Lovelace à M. Belford**Samedi, dimanche, lundi*

*(Il commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la dernière lettre de Miss Clarisse. Il raconte ensuite à son ami qu'ayant passé par le château de Médian en allant à celui de Hall — car il avoue qu'il n'a pas été à Windsor —, il y a trouvé des lettres de sa tante et de sa cousine, que madame Greme était prête à lui envoyer par un exprès. Il s'est expliqué avec cette femme sur la conversation qu'elle avait eue dans la chaise avec Miss Clarisse; et la manière dont il lui a parlé de sa passion et de ses vues honorables l'a portée à écrire à sa sœur Sorlings la lettre qu'on a lue en substance dans celle de Miss Clarisse à Miss Howe. Il continue dans ces termes :)*

Je l'avais laissée de si bonne humeur à mon départ, que j'ai été surpris de lui trouver l'air si grave à mon retour, et de reconnaître à la rougeur de ses beaux yeux qu'elle avait pleuré. Mais lorsque j'ai su qu'il lui était venu des lettres de Miss Howe, j'ai compris facilement que ce petit diable l'avait irritée contre moi. J'ai senti naître une vive curiosité de découvrir le sujet de leur commerce. Mais c'est une entreprise qu'il n'est pas encore à propos de tenter. Une invasion sur un point si sacré me ruinerait sans ressource. Cependant je ne puis penser, sans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jeter par écrit tout ce qui se

passe entre elle et moi; tandis que je suis sous le même toit, et dans une réserve qui me dérobe le fond d'une correspondance, nuisible peut-être à tous mes desseins.

Crois-tu, Belford, qu'il y eût un si grand mal à casser la tête au messenger, lorsqu'il est chargé des lettres de ma belle ou qu'il lui apporte celles de Miss Howe? Entreprendre de le corrompre et n'y pas réussir, ce serait me perdre entièrement. Cet homme paraît fait à la pauvreté, et si tranquille dans son état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger et pour boire, il n'aspire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen de corrompre un misérable qui est sans désirs et sans ambition? Cependant le coquin ne vit qu'à demi, et cette moitié de vie n'est pour lui qu'un fardeau. Si je le tuais, serais-je responsable d'une vie entière? Un ministre d'État ne le marchanderait pas tant. Mais laissons-le vivre. Tu sais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté est une vapeur, qui sert à montrer mon talent pour l'invention, et qu'il dépendrait de moi d'être méchant si je le voulais.

*(Il rappelle ici diverses expressions de Miss Clarisse qui ont vivement piqué son orgueil; avec menace de s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnaît pour autant de ruses, surtout celle d'emprunter une servante de Miss Howe jusqu'à l'arrivée d'Hannah. Il continue :)*

Tu vois, Belford, combien ma charmante est éloignée de croire que Miss Howe même n'est qu'une marionnette que je fais danser sur mes fils d'archal, par des ressorts de la seconde ou de la troisième main. Tromper deux femmes de cette espèce, qui s'imaginent tout savoir; faire servir l'orgueil et la malignité des pères et des mères à leur donner le mouvement qu'il me plaît; et les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup; quelle charmante vengeance! Et que dis-tu de ma divine, qui, lorsque je parais douter si son frère n'a pas de part au ressentiment de madame Howe, me répond qu'elle craint qu'il n'en ait beaucoup; parce que autrement son oncle n'aurait pas enflammé madame Howe contre elle. La chère petite! Quelle innocence!

Ne va pas non plus jusqu'à m'attribuer la malignité de sa famille. Elle est concentrée dans le cœur de tous les Harlove. Je n'emploie que leurs matériaux. Si je les abandonnais à leur propre conduite, peut-être leur vengeance s'exercerait-elle par le feu, par le poignard, ou par le ministère de la justice. Mais je guide à propos les effets de leur haine; et je ne fais un peu de mal que pour en prévenir beaucoup plus.

Il fallait amener la déesse Clarisse à faire elle-même la proposition de Londres. Rien ne m'y a paru plus propre que de renouveler celle de Windsor. Quand tu voudras qu'une femme fasse une chose, ne manque point de lui en proposer une autre. Voilà les femmes. Les voilà, sur ma damnation. Qu'en arrive-t-il? Elles nous mettent dans la nécessité de jouer le double avec elles; et lorsqu'elles s'en trouvent les dupes, elles se plaignent d'un honnête homme qui s'est trop bien servi de leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je me sentais le cœur enflé de joie. Allons, allons, modérons-nous, me suis-je dit à moi-même. Une envie de tousser m'a aidé fort à propos. Ensuite, recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, j'ai attendu qu'elle eût fini son discours : et lorsqu'elle a cessé de parler, au lieu de l'entretenir de Londres, je lui ai proposé de faire venir sa madame Norton.

Comme je suis bien sûr qu'elle craindrait de m'avoir obligation si elle avait accepté mes offres, j'aurais pu lui proposer de faire tant de bien à cette femme et à son fils que cette seule raison l'aurait fait changer de sentiment; non, comme tu te l'imagines bien, que je veuille éviter la dépense; mais il ne faut penser à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de sa Norton. J'aimerais autant voir auprès d'elle sa mère ou sa tante Hervey. Hannah, si sa situation lui eût permis de venir, m'aurait moins embarrassé. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, trois coquins de valets oisifs, si ce n'est pour faire l'amour, et se marier même, quand je le juge à propos?

Ma foi, je suis fort satisfait de mes arrangements. Chaque heure ne peut qu'augmenter à présent mes progrès dans les affections de cette fière beauté. J'ai porté l'impolitesse au point précisément nécessaire pour me rendre redoutable, et pour lui faire connaître que je ne suis point un amant langoureux. Les moindres civilités doubleront désormais mon crédit. Le premier

pas que j'ai à faire est d'obtenir l'aveu d'une flamme secrète, ou du moins d'une préférence qu'on m'accorde sur tous les autres hommes ; après quoi l'heureux moment ne sera pas éloigné. Une préférence reconnue sanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma déesse me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. C'est un nom qui plaît aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté au moment que j'obtenais tout d'elles ?

Lorsque j'ai proposé ton appartement, pour confirmer que je n'en connaissais aucun qui lui convînt, mon unique vue était de lui donner quelque sujet d'alarme. Madame Osgood est une femme trop vertueuse, et qui serait bientôt son amie plus que la mienne. Mais je voulais lui faire prendre une haute idée de sa propre pénétration. Mon plaisir, lorsque je creuse une fosse, est d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr et les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'en haut est en droit de dire alors : Ho, ho, charmante ! par quel hasard êtes-vous là ?

*Lundi, 17 d'avril*

Il m'arrive, à l'instant, de nouveaux avis de mon honnête Joseph. Tu sais l'aventure de la pauvre Miss Betterton de Nottingham. James Harlove travaille à rallumer contre moi le ressentiment de cette famille. Tous les Harlove du monde n'ont rien épargné, depuis quelque temps, pour approfondir la vérité de cette histoire : mais les insensés sont enfin résolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de James un esprit rusé et un joli garçon, dans la vue de faire tourner plus glorieusement toutes ses ruses à mon avantage ; car je suppose que ma belle tend à m'éloigner d'elle aussitôt que nous serons à Londres. Je te communiquerai, lorsqu'il en sera temps, la lettre de Joseph et celle que je vais lui écrire. Être informé à propos du mal qu'on médite, c'est assez, avec ton ami, pour le faire avorter, et retomber sur la tête de son auteur.

Joseph fait encore le scrupuleux. Mais je sais qu'il ne cherche, par ses délicatesses, qu'à relever le mérite de ses services. Ah, Belford, Belford ! quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche !

Lettre 122

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*(En réponse à ses deux dernières)*

*Mardi, 18 d'avril*

Vous avez une famille implacable. Une nouvelle visite de votre oncle Antonin a non seulement confirmé ma mère dans son opposition à notre correspondance, mais l'a fait presque entrer dans tous leurs principes.

Passons à d'autres sujets. Vous plaidez avec beaucoup de générosité pour M. Hickman. Peut-être ai-je fait à son égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, et de continuer néanmoins plutôt que de recommencer, quoique ma voix soit obligée de se contraindre. Mais il est certain qu'il en est plus respectueux; et vous m'avez appris que les caractères qu'un mauvais traitement est capable d'humilier deviennent insolents lorsqu'ils sont mieux traités. Ainsi, bon et grave M. Hickman, un peu plus de distance, je vous en supplie. Vous m'avez élevé un autel, et j'espère que vous ne refuserez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez si je traiterais M. Lovelace comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chère, je m'imagine que non. J'ai considéré très attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux sexes; et je vous avouerai franchement

le résultat de mes réflexions. J'ai conclu que de la part des hommes la politesse est nécessaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers soins, dans la vue de nous engager à plier le cou sous un joug dont l'inégalité n'est que trop sensible. Mais en conscience, je doute s'ils n'ont pas besoin d'un petit mélange d'insolence pour se soutenir dans notre estime lorsqu'ils y sont parvenus. Ils ne doivent pas nous laisser voir que nous puissions les traiter comme des sots. D'ailleurs je m'imagine qu'un amour trop uni, c'est-à-dire une passion sans épines, en d'autres termes, une passion sans passion, ressemble à ces ruisseaux dormants, où l'on n'apercevrait pas le mouvement d'une paille; de sorte qu'un peu de crainte, et même de haine, qu'on nous inspire parfois, produit des sentiments tout opposés.

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, Lovelace, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli et le plus respectueux, a saisi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à s'humilier, me paraissent capables, surtout dans un homme à qui l'on connaît du sens et du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme, et de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une sorte de *non-résistance*, qui différera peu de la soumission qu'un mari tyran peut désirer dans la sienne.

Il me semble, en vérité, que la différente conduite de nos deux héros à l'égard de leurs héroïnes porte la vérité de cette doctrine jusqu'à la démonstration. Pour moi, je suis si accoutumée aux langueurs, aux soins rampants et à la soumission du mien, que je n'attends de lui que des soupirs et des révérences; et je suis si peu touchée de ses sots discours, que souvent, pour le faire taire ou pour me réveiller, je suis forcée d'avoir recours à mon clavecin. Au contraire, Lovelace sait tenir la balle en l'air; et son adroite vivacité dans la conversation est un jeu continu de raquettes.

Vos disputes et vos réconciliations fréquentes vérifient cette observation. Je crois réellement que si M. Hickman avait eu l'art de soutenir mon attention à la manière de votre Lovelace, je serais déjà sa femme. Mais il devait commencer sur ce ton; car il est trop tard à présent pour y revenir. Jamais, jamais il ne se rétablira; c'est sur quoi il peut compter. Son sort est de faire le

nigaud jusqu'au jour de notre mariage; et ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la soumission jusqu'à son dernier soupir.

Pauvre Hickman! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho : Pauvre Hickman! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chère, que M. Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsor, les lettres de sa tante et de sa cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait différé un seul moment à vous communiquer des pièces si intéressantes, et qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il les tenait en réserve, pour faire sa paix dans l'occasion : et concluez de là que le sujet de colère était donc prévu. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférents; mais elle suffit aux miens pour justifier toutes vos précautions. Cependant je crois aussi que la lettre de madame Greme à sa sœur, la demande répétée pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, et surtout pour madame Norton, sont d'agréables contrepoids. Ces quatre circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de l'autre. L'étourdi! de vous avoir déclaré le soir qu'il avait les lettres, sans offrir de vous les montrer. Je ne sais quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaisir ce que les dames lui écrivent; d'autant plus que les ayant fait sonder encore, je trouve que toute la famille désire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me semble qu'il n'y a point d'objection raisonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous serez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, et de donner des vôtres. Vous y mettrez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé, ou par d'autres essais de cette nature. Mais au fond, ma chère, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant que votre mariage. Vous pouvez tenter (car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez-vous au joug, et tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace

serait un tigre, s'il vous mettait dans la nécessité de vous expliquer. Cependant c'est mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut souffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avait rapport à moi : « Une femme, m'a-t-il dit un jour, qui se propose tôt ou tard de faire tomber son choix sur un homme, doit faire connaître, pour son propre intérêt, qu'elle distingue son adorateur de la troupe commune. »

Vous rapporterai-je de lui une autre belle sentence, prononcée dans son style libertin, avec un geste convenable au discours ? « Il se donnait au diable, malgré le peu de délicatesse qu'on lui supposait, s'il prenait pour sa femme la première princesse de l'univers qui balancerait une minute entre un empereur et lui. »

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On est persuadé que vous n'avez quitté la maison de votre père que dans cette vue. Plus la cérémonie est différée, moins les apparences vous sont favorables aux yeux du public. Ce ne sera point la faute de vos proches, si votre réputation demeure sans tache pendant que vous ne serez point mariée. Votre oncle Antonin tient un langage fort grossier, fondé sur les anciennes mœurs de Lovelace. Mais jusqu'à présent votre admirable caractère a servi d'antidote au poison. Le harangueur est méprisé, et n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous apercevez même que ma lettre est pliée et chiffonnée, parce que l'arrivée subite de ma mère m'oblige souvent de la cacher dans mon sein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous assure. Ce n'est pas la peine de vous fatiguer par ce récit... mais en vérité... Nous verrons, nous verrons.

Votre Hannah ne peut se rendre auprès de vous. La pauvre fille est retenue depuis quinze jours par un rhumatisme qui ne lui permet pas de se remuer sans douleur. Elle a fondu en larmes lorsque je lui ai fait déclarer le désir que vous avez de la reprendre. Elle se croit doublement malheureuse de ne pouvoir rejoindre une maîtresse si chère. Si ma mère avait répondu à mes désirs, M. Lovelace n'aurait pas été le premier qui vous eût proposé ma Kitty, en attendant Hannah. Je sens combien il est désagréable de se voir parmi des étrangers, et de n'avoir que des

étrangers pour nous servir. Mais votre bonté vous fera des domestiques fidèles dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laisser suivre vos idées. Cependant, du côté de l'argent comme des habits, si vous vous exposiez à quelque incommodité que j'eusse pu prévenir, je ne vous le pardonnerais de ma vie. Ma mère (si c'est votre objection) n'a pas besoin d'en être informée.

Votre première lettre me viendra sans doute de Londres. Adressez-la, je vous prie, et celles qui la suivront, jusqu'à nouvel avis, à M. Hickman, dans sa propre maison. Il vous est entièrement dévoué. Ne vous chagrinez pas tant de la partialité et des préventions de ma mère. Il me semble que je ne suis plus dans l'âge des poupées.

Que le Ciel veuille sur vous et qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être ! c'est le vœu continuel de votre fidèle amie,

ANNE HOWE.

Lettre 123

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mercredi au soir, 19 d'avril*

J'ai beaucoup de joie, ma chère amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différends domestiques me causent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les grossit. Mais je vous conjure de m'apprendre les circonstances de celui que vous nommez un *joli débat*. Je suis accoutumée à votre langage. Lorsque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mère ait eue pour moi, j'en serai plus tranquille. Les coupables doivent plutôt gémir de leurs fautes que s'offenser du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un dans le royaume, ce ne sera qu'à vous. Il n'est pas besoin, dites-vous, que votre mère sache les bontés que vous avez pour moi ! Dites au contraire qu'elle doit les savoir, si je les accepte, et si sa curiosité vous presse là-dessus. Voudriez-vous mentir ou la tromper ? Je souhaiterais bien qu'elle fût sans inquiétude sur ce point. Pardon, ma chère, mais je sais... Cependant elle avait autrefois meilleure opinion de moi. Ô téméraire démarche ! que tu me coûtes déjà de regrets ! Pardon encore une fois. La fierté, quand elle est naturelle, se montre quelquefois au milieu de l'humiliation. Mais, hélas ! la mienne est entièrement abattue.

Il est malheureux pour moi que ma digne Hannah ne puisse venir. Je suis aussi fâchée de sa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Hé bien, ma chère Miss Howe, puisque vous me pressez de vous avoir obligation, et que vous m'accuseriez de fierté si je refusais absolument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre ressource que le mariage, c'est une consolation que les parents de M. Lovelace n'aient pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvais le craindre de l'orgueil de leur naissance et de leur rang.

Mais que mon oncle est cruel! Ah! ma chère, quelle cruauté de supposer... Le tremblement de mon cœur se communique à ma plume et ne me permettra pas de faire cette lettre bien longue. S'ils sont tous dans les mêmes idées, je ne serai pas surprise de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon insensible frère; je reconnais ses barbares soupçons. Que le Ciel lui pardonne! c'est la prière d'une sœur outragée.

CL. HARLOVE

Lettre 124

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Jeudi, 20 d'avril*

Le courrier de M. Lovelace est déjà de retour, avec la réponse de son ami M. Doleman, qui paraît s'être donné beaucoup de peine dans ses recherches, et qui lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a donné sa lettre après l'avoir lue; et comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par la première occasion. Elle vous apprendra que ses amis de Londres nous croient déjà mariés.

*À M. Lovelace*

*Mardi au soir, 18 d'avril*

Monsieur et cher ami,

J'apprends avec une joie extrême que nous vous reverrons bientôt à la ville, après une si longue absence. Votre retour sera plus agréable encore à vos amis, s'il est vrai, comme on le publie, que vous soyez actuellement marié avec la belle dame dont nous vous avons entendu parler avec tant d'éloges. Madame Doleman et ma sœur prennent beaucoup de part à votre satisfaction, si

vous l'êtes; ou à vos espérances, si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque temps à la ville pour trouver un peu de soulagement à mes anciennes infirmités, et je suis actuellement dans les remèdes; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous désirez. Voici le résultat de mes soins.

Vous pouvez avoir un premier étage, fort bien meublé, chez un mercier, rue de Bedford, avec les commodités qu'il vous plaira pour des domestiques; soit par mois, soit par quartier.

Madame Doleman a vu plusieurs logements dans la rue de Norfolk, et d'autres dans celle de Cecil; mais quoique la vue de la Tamise et des collines de Surrey rende ces deux rues très agréables, je suppose qu'elles sont trop proches de la cité.

Les propriétaires de la rue de Norfolk ne voudraient pas louer moins que la moitié de leur maison. Ce serait beaucoup plus que vous ne demandez; et je m'imagine que vous ne pensez point à conserver un appartement garni après la déclaration de votre mariage.

Celui de la rue de Cecil est propre et commode. La propriétaire est une veuve de fort bonne réputation; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de Douvres, chez la veuve d'un officier des gardes qui, étant mort peu de temps après avoir acheté sa commission, à laquelle il avait employé la meilleure partie de son bien, a laissé sa femme dans la nécessité de louer des appartements pour vivre. Cette raison peut faire une difficulté : mais on m'assure qu'elle ne reçoit point de locataires qui ne soient d'un nom et d'un caractère connus. Elle a pris en rente deux bonnes maisons, séparées l'une de l'autre par un passage qui leur sert de cour commune. La maison intérieure est la plus jolie et la mieux meublée; mais vous pourrez obtenir l'usage d'une fort belle chambre sur le devant, si vous voulez avoir une vue sur la rue. Derrière la maison intérieure est un petit jardin, où la vieille dame a déployé son imagination dans un grand nombre de figures et de vases dont elle a pris plaisir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourrait vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui se trouve à louer est dans la maison intérieure. Il est composé d'une salle à manger, deux salles de compagnie, deux ou trois chambres de lit, avec leurs garde-robes, et d'un fort joli cabinet dont la vue donne

sur le petit jardin. Tout est fort bien meublé. Un ecclésiastique en dignité, avec sa femme et une jeune fille à marier, est le dernier qui l'a occupé. Il en est sorti depuis peu, pour aller prendre possession d'un bénéfice considérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne l'avait loué d'abord que pour trois mois; mais qu'il y avait pris tant de goût, qu'il y était demeuré deux ans, et qu'il ne l'avait quitté qu'à regret. Elle se vante qu'il en est de même de tous ses locataires; ils s'arrêtent chez elle quatre fois plus longtemps qu'ils ne se l'étaient proposé.

J'ai eu quelque connaissance du mari, qui avait la réputation d'un homme d'honneur. Mais c'est la première fois que j'ai vu sa veuve. Je lui trouve l'air un peu mâle, et quelque chose de rude dans le regard. Mais en observant ses manières, et ses attentions pour deux jeunes personnes fort agréables qui sont les nièces de son mari et qui se louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer son embonpoint qu'à sa bonne humeur; car il est rare que les personnes hargneuses soient fort grasses. Elle est respectée dans le quartier, et j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette description, ou celle des autres logements que j'ai nommés, ne convient pas à madame Lovelace, elle sera libre de n'y pas demeurer longtemps et de ne s'en rapporter qu'à son propre choix. La veuve consent à louer par mois, et à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle ne s'embarrasse pas des termes, dit-elle; et ce qu'elle voudrait savoir uniquement, c'est ce qu'il faudra fournir à Madame votre épouse, et quelle sera la conduite de ses gens ou des vôtres; parce que l'expérience lui apprend que les domestiques sont ordinairement plus difficiles que les maîtres.

Madame Lovelace aura la liberté de manger à table d'hôte ou de se faire servir chez elle.

Comme nous vous supposons mariés, et peut-être obligés, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne serait pas mal à propos d'en faire entendre quelque chose à la veuve, quoique sans l'assurer de rien; et je lui ai demandé si dans cette supposition elle pouvait vous loger aussi, vous et vos domestiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvait facilement, et qu'elle le souhaitait beaucoup; parce que la

circonstance d'une femme seule, lorsque les témoignages n'étaient pas aussi certains qu'ils le sont ici, était ordinairement pour elle un sujet d'exception.

Si vous n'approuvez aucun de ces logements, il ne faut pas douter qu'on n'en puisse trouver de beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, surtout vers les nouvelles places. Madame Doleman, sa sœur et moi, nous vous offrons, dans notre maison d'Uxbridge, toutes les commodités qui dépendront de nous, et pour votre chère moitié et pour vous-même, si vous jouissez du bonheur que nous vous désirons, en attendant que vous soyez parfaitement établis.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du mercier dans la rue de Cecil, et celui de la veuve, dans la rue de Douvres, peuvent être prêts en avertissant la veille. Ne doutez pas, Monsieur et cher ami, du zèle et de l'affection avec lesquels je suis, etc.

THO. DOLEMAN

Vous jugerez aisément, ma chère, après avoir lu cette lettre, pour lequel de ces logements je me suis déterminée. Mais, voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve, sur un point qui me paraît demander beaucoup de circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de Norfolk, par la raison même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne soit pas de mon goût; c'est-à-dire parce qu'il est proche de la cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres; et je ne sais même s'il ne serait pas plus à propos de me loger au centre que dans les faubourgs, dont on ne parle pas si avantageusement. J'ai paru pencher ensuite pour l'appartement de la rue Cecil; ensuite pour celui du mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun; et lorsque je lui ai demandé son sentiment sur celui de la rue de Douvres, il m'a dit qu'il le jugeait le plus commode, et le plus convenable à mon goût; mais qu'osant se flatter que je n'y ferais pas un long séjour, il ne savait pas auquel il devait donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve; et sur-le-champ il a marqué ma résolution à M. Doleman, avec des remerciements de ma part pour ses offres obligeantes.

J'ai fait retenir la salle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propose de faire beaucoup d'usage, si je passe quelque temps chez la veuve) et une chambre de domestique. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre Hannah me dérange beaucoup. Mais, comme dit M. Lovelace, je puis m'accommoder avec la veuve pour une femme de chambre, jusqu'à ce que Betty soit mieux ou que j'en trouve une à mon gré; et vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

M. Lovelace m'a donné, de son propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre Hannah. Je vous les envoie sous cette enveloppe. Prenez la peine de les lui faire porter, et de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beaucoup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité j'ai meilleure opinion de lui depuis qu'il m'a proposé de rappeler cette fille.

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir pensé mieux, il ne jugeait pas que je dusse partir sans une femme à ma suite, ne fût-ce que pour l'apparence, aux yeux de la veuve et de ses deux nièces qui, suivant le récit de M. Doleman, sont dans une situation fort aisée; surtout lorsque exigeant qu'il me quitte si tôt après notre arrivée, je dois me trouver seule entre des étrangers. Il m'a conseillé de prendre, pour quelque temps, une des deux servantes de madame Sorlings, ou de lui demander une de ses filles. Si je choisisais le second de ces deux partis, il ne doutait pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embrassât volontiers l'occasion de voir un peu les curiosités de la ville; sans compter qu'elle serait plus propre qu'une servante commune à me tenir compagnie lorsque je voudrais les voir moi-même.

Je lui ai répondu, comme auparavant, que les servantes de madame Sorlings et ses deux filles étaient également nécessaires dans leurs offices, et que l'absence d'un domestique ne pouvait causer que de l'embarras dans une ferme; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne penserais pas si tôt à me procurer ces amusements, et que je n'avais pas besoin, par conséquent, de compagnie pour le dehors.

À présent, ma chère, de peur que dans une situation aussi variable que la mienne il ne survienne quelque chose de nuisible à mes espérances, qui n'ont point encore été si flatteuses depuis que j'ai quitté le château d'Harlove, je vais observer plus que jamais la conduite et les sentiments de mon guide.

CL. HARLOVE

Lettre 125

*M. Lovelace à M. Belford*

*Jeudi, 20 d'avril*

*(Il commence par communiquer, à son ami, la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de Miss Clarisse, et la réponse qu'il a reçue, etc. Ensuite il s'applaudit de son projet.)*

Tu connais la veuve ; tu connais ses nièces ; tu connais le logement. As-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman ? Il prévient toutes les objections ; il pourvoit à tous les accidents. Chaque mot est une ruse à l'épreuve.

Qui pourrait s'empêcher de sourire en voyant ma charmante qui apporte tant de précautions dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, et qui pèse les différentes propositions comme si son dessein était de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues ? Que dis-tu de cette chère friponne, qui me regarde avec la dernière attention pour découvrir dans mes yeux quelque apparence dont elle puisse s'aider à lire dans mon cœur ? Le puits est trop profond pour être pénétré par ses regards ; c'est de quoi je puis l'assurer, quand ils seraient aussi perçants qu'un rayon du soleil.

Nulle confiance en moi, ma belle ? Il est donc clair que vous n'en avez aucune ? Si j'étais porté à changer de dispositions, vous ne l'êtes donc point à m'encourager par une généreuse confiance

à mon honneur? Oh bien, il ne sera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer soit la dupe d'une novice.

Mais admire donc cette charmante qui, dans la satisfaction qu'elle ressent de mon artifice, emprunte de moi la lettre de Doleman pour la communiquer à sa chère Miss Howe! Sottes petites coquines! Pourquoi se fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorsque l'expérience est seule capable de leur apprendre à parer nos attaques et de leur donner la prudence de leurs grands-mères? Alors, sans doute, elles peuvent monter en chaire, comme d'autres Cassandres, et prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter, mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, aussitôt qu'un jeune et hardi libertin, tel que moi, viendra croiser leur chemin.

N'es-tu pas étonné, Belford, que ce rusé coquin de Doleman ait nommé la rue de Douvres pour celle de notre bonne veuve? Quel crois-tu qu'ait été son dessein? Tu ne le devineras jamais. Ainsi, pour t'en épargner l'embarras, suppose que quelque officieuse personne (Miss Howe est fine et active comme le diable) prenne la peine d'aller aux informations pour s'assurer des caractères. Lorsque dans cette rue on ne trouvera ni les mêmes noms, ni un tel appartement, ni même une maison qui ressemble à ce qu'on cherche, le plus habile chasseur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne s'aperçoive de la tromperie; et que sa défiance n'augmente encore lorsqu'elle se verra dans une autre rue?

Ne t'embarrasse point. Ou je trouverai quelque nouvelle ruse, ou nous serons déjà si bien ensemble qu'elle prendra tout de bonne grâce; ou, si je ne suis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connaître assez pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais comment empêcherai-je que la belle n'apprenne à son amie le vrai nom de la rue?

Il faut d'abord qu'elle le sache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le sache?

Oui; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne sache le nom de la rue, ou que son amie ne lui écrive dans cette rue; ce qui reviendra au même?

Repose-toi de ce soin sur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'esprit trop épais pour avoir fait cette réponse à ma lettre... est-il si difficile de t'imaginer que, pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi qui connais si bien la ville, je lui ai envoyé son modèle et je ne lui ai laissé que le soin de transcrire ?

Que dis-tu de moi, Belford ?

Et si j'ajoute que je t'avais destiné cette commission, et que la belle s'y est opposée, par la seule raison qu'elle connaît mon estime pour toi ; que diras-tu d'elle ?

C'est à présent que je vois bien loin devant moi, et que j'ai du loisir de reste. Conviens que ton ami est un homme incomparable. Que je te trouve petit, du sommet de ma gloire et de mon excellence ! Ne t'étonnes pas que je te méprise sincèrement ; on ne peut avoir si bonne opinion de soi-même sans mépriser à proportion tout le reste du genre humain.

Je compte de tirer bon parti du mariage prétendu dont on me félicite. Mais je ne veux pas te communiquer à la fois toutes mes vues. D'ailleurs cette partie de mon projet n'est pas encore tout à fait digérée. Un général, qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un adversaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve Sinclair ; entends-tu, Belford ? Oui, Sinclair, je le répète ; et garde-toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits et l'air hommasse, je la supposerai descendue de quelque montagnard d'Écosse. Son mari le colonel (grave cela aussi dans ta mémoire) était un Écos-sais, honnête homme et brave comme César.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les bagatelles. Elles servent quelquefois plus qu'un millier de serments et de protestations, qui n'ont été inventés que pour y suppléer ; surtout lorsqu'il faut prévenir les soupçons d'un esprit défiant.

Tu tomberais d'admiration si tu savais la moitié seulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juges par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres, que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante ; la plupart de la seconde main, afin qu'ils ne passent pas pour un meuble inutile ; et tu sais que les dames de cette maison ne sont pas mal versées dans la lecture. Mais je me garde bien de trop promettre à ma

belle. Il faut laisser quelque chose aux soins de la veuve, mon ancienne amie, qui m'a secondé à merveilles dans une infinité d'autres entreprises, et qui se croirait offensée si je paraissais me défier de son habileté.

Lettre 126

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Mercredi, 19 d'avril*

Il m'est venu des lumières qu'il est important de vous communiquer. Votre frère ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la résolution de découvrir votre retraite et de vous faire enlever. Un de ses amis, capitaine de vaisseau, entreprend de vous prendre à bord et de faire voile avec vous vers Hull ou vers Leith, pour vous conduire dans une des maisons de M. James Harlove.

Ils ont l'esprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez passé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'assurer, après l'enlèvement, que vous soyez encore fille, ils vous tiendront sous une bonne garde jusqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même temps, pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le poursuivre en justice, et de faire revivre quelque vieux crime qu'ils croient capable de le conduire au supplice, ou du moins de lui faire abandonner le pays.

Ces nouvelles sont très récentes. Miss Arabelle les a dites en confidence, et d'un air de triomphe, à Miss Lloyd, qui est à présent sa favorite, quoique aussi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miss Lloyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent suivre une entreprise de cette nature, m'a fait ce récit et m'a permis de vous en informer secrètement. Cependant, ni elle ni

moi, nous ne serions peut-être pas fâchées que M. Lovelace fût pendu par les bonnes voies; c'est-à-dire, ma chère, si vous n'y mettiez pas d'opposition. Mais nous ne pouvons supporter que le chef-d'œuvre de la nature soit ballotté par deux esprits violents; et beaucoup moins, que vous soyez saisie et bientôt exposée au brutal traitement d'une troupe de misérables qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à se modérer, je suis d'avis que vous lui découvriez tout; mais sans nommer Miss Lloyd. Peut-être son vil agent est-il dans le secret et ne tardera-t-il point à l'en instruire. Je laisse à votre discrétion le ménagement d'une affaire si délicate. Ma plus grande inquiétude est que ce furieux projet, si l'on a la témérité de l'entreprendre, ne serve à lui donner sur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation, je souhaiterais que vous fussiez mariée; pour quelque crime que votre Lovelace doive être poursuivi, à l'exception de l'assassinat et du viol.

Hannah est pénétrée de reconnaissance pour votre présent. Elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis aussi le présent de M. Lovelace.

Je suis extrêmement contente de M. Hickman, qui s'est servi de la même occasion pour lui envoyer deux guinées comme d'une main inconnue. La manière m'a fait plus de plaisir que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui sont familières; et le silence les accompagne si parfaitement qu'elles ne se découvrent que par la reconnaissance de ceux qui en sont l'objet. Il est quelquefois mon aumônier, et je crois qu'il joint toujours quelque chose à mes petites libéralités. Mais le temps de le louer n'est pas encore venu. D'ailleurs il ne me paraît pas qu'il ait besoin de cet encouragement.

Je ne puis désavouer que ce ne soit une fort bonne âme; et l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités réunies. Mais réellement, ma chère, je le trouve bien sot de se donner tant de peine pour moi, lorsqu'il doit s'apercevoir du mépris que j'ai pour tout son sexe; et plus sot encore, de ne pas comprendre que dans ses vues il fera tôt ou tard une pitoyable figure avec moi. Nos goûts et nos dégoûts, comme je l'ai souvent pensé, sont rarement gouvernés par la pru-

dence ou par le rapport qu'ils devraient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chère, est allié si étroitement avec le cœur! et tous deux sont ennemis si déclarés du jugement! Quelle union mal assortie que celle de l'esprit et du corps! Tous les sens, comme la famille des Harlove, sont ligués contre ce qui devrait les animer et faire leur honneur, si l'ordre était mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en supplie, qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la somme pour vous obliger; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à Hannah, *je reconnais* que vous m'en devrez cinquante. C'est aller au-devant de vos objections. Vous savez que je ne puis manquer d'argent. Je vous ai dit que je possède le double de cette somme, et que ma mère ne m'en connaît que la moitié. Que ferez-vous dans une ville telle que Londres avec le peu qui vous reste? Vous ne sauriez prévoir les besoins qui naîtront pour des messages, pour des informations et d'autres occurrences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne croirai pas votre fierté aussi abattue que vous le dites, et qu'il me semble qu'elle doit l'être en particulier sur ce point.

À l'égard des termes où j'en suis avec ma mère, il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui la connaissez si parfaitement, qu'elle n'épouse jamais rien avec modération. Ne devrait-elle pas se souvenir du moins que je suis sa fille? Mais non, je ne suis jamais pour elle que la fille de mon père. Il faut qu'elle ait été bien sensible au violent naturel de ce pauvre cher père pour en conserver si longtemps la mémoire, tandis que toutes les marques de tendresse et d'affection paraissent oubliées. D'autres filles seraient tentées de croire que l'esprit de domination doit être bien puissant dans une mère qui veut exercer sans cesse toute l'autorité qu'elle a sur ses enfants et qui, tant d'années après la mort d'un mari, regrette de n'avoir pas eu sur lui le même empire. Si ce langage n'est pas tout à fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paraître un peu excusé par la tendre affection que je portais à mon père, et par le respect que j'aurai éternellement pour sa mémoire. C'était le meilleur de tous les pères; et peut-être n'aurait-il pas été un mari moins tendre si l'humeur de ma mère et la sienne n'avaient pas eu trop de ressemblance pour être capables de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvait être fâché sans que l'autre voulût l'être aussi : tous deux d'ailleurs avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étais, je ne trouvais pas le joug aussi pesant pour ma mère, qu'elle paraît vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer sa part à mon existence.

J'ai souvent pensé que, pour empêcher les partages d'affection dans leurs enfants, les pères et les mères devraient éviter sur toutes choses ces querelles, longues et fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embarras pour prendre son parti entre deux personnes si chères, lorsqu'il serait porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différend, après vous avoir confessé en général que votre malheureuse affaire en était l'occasion, il faut vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer ? Je sens la rougeur qui me monte au visage. Apprenez donc, ma chère, que j'ai été... pour ainsi dire... oui, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma mère a jugé à propos de me donner un grand coup sur les mains, pour m'arracher une lettre que j'étais à vous écrire, et que j'ai déchirée en pièces et jetée au feu devant elle pour l'empêcher de la lire.

Je sais que cette aventure vous affligera. Épargnez-vous par conséquent la peine de me le dire.

M. Hickman arriva quelques moments après. Je ne voulus pas le voir. Je suis ou trop grande pour être battue, ou trop enfant pour avoir un très humble serviteur. C'est ce que je déclarai à ma mère. Quelles autres armes que du chagrin et de la mauvaise humeur, lorsqu'il ne serait pas pardonnable de penser même lever le petit doigt !

Elle me dit, en style d'Harlove, qu'elle voulait être obéie ; et que la maison serait fermée à M. Hickman même, s'il contribuait à l'entretien d'une correspondance qu'elle m'avait défendue.

Pauvre Hickman ! son rôle est assez bizarre entre la mère et la fille. Mais il sait qu'il est sûr de ma mère et qu'il ne l'est pas de moi. Ainsi son embarras n'est pas grand à choisir ; quand il ne serait pas porté d'inclination à vous rendre service.

Je m'enfermai pendant tout le jour ; et le peu de nourriture que je pris, je le pris seule. Le soir, je reçus un ordre solennel de descendre pour le souper. Je descendis, mais environnée du

nuage le plus épais. Oui et non furent les seules réponses que je fis assez longtemps. Cette conduite, me dit ma mère, n'avancerait pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagnerait rien à me battre, lui dis-je à mon tour. C'était, répliqua-t-elle, la hardiesse de ma résistance qui l'avait provoquée à me donner un coup sur la main. Elle était fâchée que je l'eusse irritée jusqu'à ce point; mais elle n'en exigeait pas moins de deux choses l'une : ou que ma correspondance fût absolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fussent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandait deux choses également impossibles; et qu'il convenait aussi peu à mon honneur qu'à mon inclination d'abandonner une amie dans l'infortune... surtout pour satisfaire des âmes basses et cruelles.

Elle ne manqua point de rappeler tous les lieux communs du devoir et de l'obéissance.

Je lui répondis qu'un devoir exigé avec un excès déraisonnable de rigueur avait causé toutes vos disgrâces; que si elle me croyait propre au mariage, elle devait me juger capable de former, ou du moins d'entretenir des amitiés, particulièrement avec une personne dont elle m'avait félicitée mille fois, dans d'autres temps, d'avoir obtenu l'estime et la confiance; qu'il y avait d'autres devoirs que ceux de la nature, et qu'ils pouvaient tous s'accorder; qu'un commandement injuste, j'osais le dire, dût-elle me battre encore, était un degré de tyrannie; et que je n'aurais pas dû m'attendre qu'à mon âge, on ne me laissât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorsqu'il n'était question que d'une femme et que le sexe maudit n'y avait aucune part.

Ce qu'il y avait de plus favorable à son argument, c'est qu'elle se réduisait à demander la communication de nos lettres. Elle insista beaucoup sur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intrigant de tous les hommes, qui, suivant quelques avis qu'elle avait reçus, tournait son Hickman en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de vous et de moi, qui pouvait lui répondre des suites de notre correspondance?

Ainsi, ma chère, vous voyez que l'intérêt de M. Hickman a beaucoup de part ici. Je n'aurais pas d'éloignement pour faire voir nos lettres à ma mère, si je n'étais persuadée que votre plume et la mienne en seraient moins libres; et si je ne la voyais si

attachée au parti contraire que ses raisonnements, ses censures, ses inductions et ses interprétations deviendraient un sujet perpétuel de difficultés et de nouveaux débats. D'ailleurs je ne serais pas bien aise qu'elle sût comment votre rusé monstre a joué une personne d'un mérite si supérieur au sien. Je connais cette grandeur d'âme qui vous élève au-dessus de vos intérêts propres; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correspondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'histoire, m'a offert ses services; et ma dernière lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoiqu'il soit si bien avec ma mère, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous et pour moi. Il a *eu la bonté* de me dire (et j'ai cru voir dans son discours un air de protection) que non seulement *il approuvait* notre correspondance, mais qu'il admirait la fermeté de mon amitié; et que, n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il est persuadé que mes informations et mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fond de ce discours m'a plu, et c'est un grand bonheur pour lui; sans quoi je serais entrée en compte sur le terme d'*approuver*, et je lui aurais demandé depuis quand il me croyait disposée à le souffrir. Vous voyez, ma chère, ce que c'est que cette race d'hommes : vous ne leur avez pas plus tôt accordé l'occasion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'*approuver* vos actions, dans lequel est renfermé apparemment celui de les désapprouver, lorsqu'ils le jugeront à propos.

J'ai dit à ma mère combien vous souhaitez de vous réconcilier avec votre famille, et combien vous êtes indépendante de M. Lovelace. La suite, m'a-t-elle répondu, nous fera juger du second point. À l'égard du premier, elle sait, dit-elle, et son opinion est aussi, que vous ne devez espérer de réconciliation qu'en retournant au château d'Harlove, sans prétendre au moindre droit d'imposer des conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoutet-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chère, dans l'opinion de ma mère.

Je suppose que votre première lettre, adressée à M. Hickman, me viendra de Londres.

Votre honneur et votre sûreté sont l'unique objet de mes prières.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma surprise augmente sans cesse de voir l'obstination de vos proches à vous laisser dans l'embarras. Je ne comprends pas quelles peuvent être leurs vues. Ils vous jetteront entre ses bras, soit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de temps, et je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardents services. Adieu ma très chère, mon unique amie.

ANNE HOWE

## Lettre 127

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi 20 d'avril*

Je me croirais absolument indigne de votre amitié, si mes plus pressants intérêts ne me laissaient pas trouver assez de loisir pour déclarer en peu de mots à ma chère amie combien je suis éloignée d'approuver sa conduite, dans des circonstances où sa générosité l'empêche apparemment de reconnaître sa faute, mais où j'ai plus de raison qu'un autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites-vous, que vos démêlés avec votre mère m'affligeront beaucoup; et vous voulez que par conséquent je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'est pas là, ma chère, ce que vous désiriez autrefois. Vous me répétiez souvent que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisais des plaintes de cette excessive vivacité dont votre bon sens vous apprenait à vous défier. Quoique malheureusement tombée, quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi-même aussi librement que d'aucune autre : et lorsque ma faute devient

contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne dans une correspondance qui vous est défendue, n'élèverai-je point ma voix contre une désobéissance dont les suites, quelles qu'elles puissent être, aggraveront mon erreur, et la feront regarder comme la racine d'une si mauvaise branche?

L'âme qui peut mettre sa gloire dans la constance et la fermeté d'une aussi noble amitié que la vôtre, d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune et qui croît avec les disgrâces de la personne aimée, cette âme doit être incapable de prendre mal les avertissements ou les conseils de l'ami pour lequel elle a des sentiments si distingués. Ainsi la liberté que je prends n'a pas besoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins que, dans les conjonctures présentes, elle est l'effet d'un désintéressement si absolu qu'il tend à me priver de la seule consolation qui me reste.

Votre humeur chagrine; l'action de déchirer entre les mains de votre mère une lettre qu'elle avait droit de lire, et de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant ses propres yeux; le refus de voir un homme qui est si disposé à vous obéir pour le service de votre malheureuse amie, et ce refus, dans la seule vue de mortifier votre mère; pouvez-vous penser, ma chère amie, que toutes ces fautes, qui ne sont pas la moitié de celles que vous reconnaissez, soient excusables pour une personne qui est si bien instruite de ses devoirs?

Votre mère était autrefois prévenue en ma faveur. N'est-ce pas une raison de la ménager davantage, aujourd'hui que suivant ses idées j'ai perdu justement son estime? Les préventions favorables, comme celles qui ne le sont pas, ne s'effacent guère entièrement. Comment une erreur, à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperait-elle assez pour l'éloigner tout à fait de moi?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'est le premier de tous les devoirs; un devoir qui a précédé en quelque sorte votre existence même; et quel autre devoir ne doit pas lui céder, lorsque vous les supposerez en concurrence?

Vous êtes persuadée qu'ils peuvent s'accorder. Votre mère pense autrement. Quelle est la conclusion qu'il faut tirer de ces prémisses?

Quand votre mère voit combien je souffre dans ma réputation de la malheureuse démarche où je me suis engagée, moi de qui tout le monde avait de meilleures espérances, quelle raison n'a-t-elle pas de trembler pour vous? Un mal en attire un autre après soi; et comment saura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter?

Une personne qui entreprend de justifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la soupçonner ou de corruption ou de faiblesse? et les censeurs ne penseront-ils pas qu'avec les mêmes motifs et dans les mêmes circonstances, elle serait capable des mêmes erreurs?

Mettons à part les persécutions extraordinaires que j'ai essuyées : la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible que celui que j'ai donné, dans un espace fort court, de la nécessité qui oblige des parents à veiller sans cesse sur une fille, quelque opinion qu'elle ait donnée de sa prudence?

N'est-ce pas depuis seize ans jusqu'à vingt et un que cette vigilance est plus nécessaire que dans aucun autre temps de la vie d'une femme? C'est dans cet espace que nous attirons ordinairement les yeux des hommes, et que nous devenons l'objet de leurs soins, ou de leurs attaques; et n'est-ce pas dans le même temps que nous nous faisons une réputation de bonne ou de mauvaise conduite, qui nous accompagne presque inséparablement jusqu'à la fin de nos jours?

Ne sommes-nous pas alors en danger de la part de nous-mêmes, à cause de la distinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre sexe?

Et lorsque nos dangers se multiplient, au-dedans comme au-dehors, nos parents ont-ils tort de croire que leur vigilance doit redoubler? Notre taille, qui commence à se former, sera-t-elle une raison de nous en plaindre?

Si c'en est une, dites-moi donc quelle sera précisément la taille, quel sera l'âge qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses parents, et qui pourra les autoriser, à l'exemple des animaux, à se dépouiller de la tendresse et des soins qu'ils doivent à leurs enfants?

Il vous paraît dur, ma chère, d'être traitée comme une petite fille! Eh! pouvez-vous penser qu'il ne soit pas aussi dur à d'honnêtes parents de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite? Vous figurez-vous qu'à la place de votre mère, si votre

filles vous avait refusé ce que votre mère demandait de vous, et vous avait disputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui eussiez pas donné un coup sur la main pour lui faire quitter un papier défendu? C'est une grande vérité, comme votre mère vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur; et c'est de sa part une extrême condescendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritait, d'avoir reconnu qu'elle en était fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons sous une autre espèce de protection, qui n'abroge pas néanmoins les devoirs de la nature), il n'y a point d'âge auquel notre sauvegarde la plus nécessaire et la plus puissante ne soit les ailes de nos parents : pour nous garantir des vautours, des milans, des éperviers et d'autres vilains animaux de proie, qui voltigent sans cesse au-dessus de nos têtes, avec le dessein de nous surprendre et de nous dévorer, aussitôt qu'ils nous voient écartées de la vue, c'est-à-dire du soin de nos gardiens et de nos protecteurs naturels.

Quelle dureté que vous puissiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correspondance autrefois approuvée, si votre mère juge néanmoins qu'après ma faute elle soit capable de jeter une tache sur votre réputation, c'est une dureté à laquelle il faut se soumettre. Ne doit-elle pas même se confirmer dans son opinion, lorsqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre est de vous inspirer de l'humeur et de la répugnance de lui obéir?

Je sais, ma chère, qu'en parlant d'*humeur*, et du *nuage épais* que vous m'avez représenté, vous ne pensez qu'à mettre dans vos termes ce sel délicieux qui fait le charme de votre conversation et de vos lettres. Mais, en vérité, ma chère amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus dans votre lettre quelques-uns des traits qui ont rapport à la manière dont votre père et votre mère vivaient ensemble? J'ose dire que ces petits démêlés n'étaient pas continuels, quoiqu'ils fussent peut-être trop fréquents. Mais votre mère est moins comptable à sa fille qu'à tout autre de ce qui s'est passé entre elle et M. Howe, dont je dirai seulement que vous devez révéler la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu si le petit ressentiment qui vous restait contre votre

mère, lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentiments de respect pour votre père ?

Chacun a ses défauts. Quand votre mère aurait tort de rappeler des mécontentements dont le sujet n'existe plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer à l'occasion de qui et de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être passé entre un père et une mère, pour faire vivre et pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.

Lettre 128

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Le sujet que j'ai traité dans ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je passe avec plus de plaisir, quoique avec aussi peu d'*approbation*, à une autre de vos excessives vivacités : c'est aux grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne qu'étant aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne soit pas plus uniforme ; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence et la gratitude vous en font une loi presque égale. M. Hickman, comme vous le reconnaissez, est une bonne âme. Si je n'en étais pas convaincue depuis longtemps, il n'aurait pas trouvé dans moi une avocate en sa faveur auprès de ma chère Miss Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin, pendant le temps que j'ai passé chez vous, qu'après une conversation où il avait fort bien fait son rôle dans votre absence, il devenait muet au moment que vous paraissiez ?

Je vous l'ai reproché plusieurs fois ; et je crois vous avoir fait remarquer aussi que l'air imposant dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvait recevoir une interprétation qui n'aurait pas flatté votre orgueil ! Il pouvait être expliqué à son avantage, et nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chère, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractère sans être persuadée que c'est

uniquement l'occasion qui lui manque, et qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clé pour s'ouvrir; c'est-à-dire d'un juste encouragement pour paraître avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton de maître sur toutes sortes de sujets; et se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un trésor qu'il ne possède point.

Mais un homme modeste! Ah! ma chère, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, et ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie? Un homme devant lequel et à qui elle peut ouvrir ses lèvres avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse; et qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel rôle je fais ici! Tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur. Mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été de penser juste sur cette matière. Cependant je veux abandonner un sujet que j'étais résolue, en commençant ma lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chère, ma très chère amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, et ce que votre mère même devrait avoir fait! À la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire que, comme les différents exercices demandent différents talents, il peut arriver, en matière d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, quoiqu'elle ne le soit pas de faire elle-même d'excellents ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant et cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine qui, sentant ses propres défauts, aime généralement l'emploi de corriger. Le mal est que, pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors; ou, si vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique sur autrui plus souvent que sur soi-même.

Lettre 129

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Je viens en peu de mots, ma chère amie, à la défense que vous avez reçue de votre mère. C'est un sujet que j'ai touché fort souvent, mais comme à la hâte; parce que, sentant fort bien que mon jugement serait condamné par ma pratique, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui le courage de me fier à moi-même.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correspondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, et combien il est obligeant de permettre qu'elle passe par ses mains. Mais ce n'est point assez pour me satisfaire entièrement.

Je suis un fort mauvais casuiste; et le plaisir que je prends à vous écrire peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres désirs. Sans cette crainte, et si je n'appréhendais aussi que la franchise et la bonne foi ne fussent blessées par des évasions, je serais tentée de vous proposer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrais-je pas vous écrire pour me conserver une satisfaction si douce; et ne recevoir de vous, suivant les occasions, qu'une réponse passagère, non seulement sous le couvert, mais par la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorsque je m'écarte, pour me confirmer lorsque je pense bien, et pour me guider dans mes doutes? Ce secours me ferait marcher avec plus d'assurance dans le chemin obscur qui s'ouvre devant

moi; car, malgré l'injustice de mes censeurs, malgré toutes les nouvelles disgrâces dont je suis menacée, je ne me croirai pas tout à fait malheureuse si je puis conserver votre estime.

Véritablement, ma chère, je ne sais comment je pourrais prendre sur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amusement. Il faudrait que je fisse l'usage de ma plume, quand je n'aurais personne à qui je pusse envoyer mes lettres. Vous m'avez entendue relever les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter sur le papier tout ce qui m'arrive : actions, pensées, je m'imagine que c'est le moyen de faire tourner le présent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le style et qu'il sert à développer les idées, il n'y a personne à qui il n'arrive de perdre une bonne pensée, qui s'évapore après la réflexion; ou d'oublier une bonne résolution, parce qu'elle est chassée de la mémoire par de secondes vues qui ne valent pas toujours les premières : mais lorsque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire ou ce que j'ai fait, l'action ou la résolution demeure comme devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'est une sorte de traité que j'ai fait avec moi-même, et qui, étant scellé de ma propre main, devient une règle de conduite et comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrais donc vous écrire, si je le puis sans offense; d'autant plus qu'outre le plaisir de satisfaire mon inclination, ma plume s'anime lorsqu'en écrivant j'ai quelque sujet en vue, quelque amie à qui je désire de plaire.

Mais quoi? si votre mère permet notre correspondance à condition que nos lettres lui soient communiquées, et si c'est le seul moyen de la satisfaire, est-il impossible de se soumettre à cette loi? Croyez-vous, ma chère, qu'elle fit difficulté de recevoir cette communication en confidence? Si je voyais quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterais point assez mon orgueil pour appréhender qu'on ne sache de quelle manière j'ai été jouée. Au contraire, dans cette heureuse supposition, je n'aurais pas plus tôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrais toute mon histoire à votre mère et à tous mes amis. Mon propre honneur et leur satisfaction m'y porteraient également.

Mais si je n'ai pas cette espérance, à quoi servirait de faire connaître la répugnance que j'ai eue à suivre M. Lovelace, et les

artifices par lesquels il a su m'effrayer? Votre mère vous a fait entendre que mes amis insisteraient sur un retour pur et simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paraissais balancer là-dessus, mon frère s'en ferait un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déjà du regret que j'ai de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurais pu éviter d'être à M. Solmes, me traiterait peut-être avec indignité. Réduite ainsi à manquer d'asile et de protection, je deviendrais l'objet des railleries publiques; et je jetterais plus de honte que jamais sur mon sexe, puisque l'amour, suivi du mariage, sera toujours excusé plus facilement que des fautes préméditées.

En supposant que votre mère consente à recevoir nos communications en confidence, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument sa haine et son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils, avec celui des vôtres; et si dans la suite je me rends volontairement coupable, je reconnaitrai que je suis pour jamais indigne et des vôtres et des siens.

Quand vous craignez de l'appesantissement pour mon esprit et pour ma plume, s'il faut que toutes mes lettres passent sous les yeux de votre mère, vous oubliez, ma chère, que l'un et l'autre sont déjà fort appesantis : et vous jugez trop mal de votre mère, si vous la croyez capable de partialité dans ses interprétations. Nous ne saurions douter, ni vous ni moi, que, livrée à elle-même, son inclination ne se fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle Antonin. Ma charité s'étend encore plus loin : car je suis quelquefois portée à croire que, si mon frère et ma sœur étaient absolument certains de m'avoir assez ruinée dans l'esprit de mes oncles pour n'avoir plus rien à redouter sur l'article de l'intérêt, ils pourraient, sinon désirer ma réconciliation, du moins ne pas s'opposer à ma grâce; surtout si je voulais leur faire quelques petits sacrifices, pour lesquels je vous assure que je n'aurais pas d'éloignement si j'étais tout à fait libre, et dans l'indépendance que je désire. Vous savez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquisitions mondaines, et au legs de mon grand-père, qu'autant que ces avantages me mettaient en état de suivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en ôtait le

pouvoir, il faudrait vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon premier sujet, essayez, ma chère amie, si votre mère veut permettre notre correspondance en voyant toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, à cette condition même, quelle sordide amitié serait la mienne, de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir ?

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondements que la nôtre ; c'est-à-dire sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, et sur la certitude que ces avis seront reçus avec une tendre reconnaissance ; en partant de ce principe, qu'il est plus doux et plus honorable d'être corrigée par une véritable amie, que de s'exposer, par une aveugle persévérance dans l'erreur, à la censure et aux railleries du public.

Mais je suis persuadée qu'il est aussi inutile de vous rappeler les lois de notre amitié, que de vous exhorter à les observer rigoureusement à votre tour, en n'épargnant ni mes folies ni mes fautes.

CL. HARLOVE

P.S. Je m'étais proposé, dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il était possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois pour vous informer de ma situation : mais trouvez bon, ma chère, que cette lettre que je vous promets, et votre réponse, qui contiendra s'il vous plaît vos avis, et la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, soient les dernières que nous recevions l'une de l'autre tandis que la défense continue.

Je crains, hélas ! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire revenir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, et de m'écarter en un mot du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de suivre. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, et pour diminuer les alarmes que votre mère a conçues de notre correspondance, que s'il m'arrivait de commettre quelque faute de cette nature, loin

de persévérer dans mon égarement, je ne serais pas longtemps sans m'en repentir, et je m'efforcerais de regagner le terrain que j'aurais perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de madame Sorlings m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il est fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai dans ma première lettre, qui est déjà commencée; mais trouvant une occasion imprévue pour celle-ci, je me détermine à la faire partir seule.

Lettre 130

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Vendredi matin, 21 d'avril*

Ma mère refuse d'accepter votre condition, chère amie. Je la lui ai proposée comme de moi : mais les Harlove (pardonnez l'expression) possèdent absolument son esprit. C'est un trait de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille; elle me défie de la surprendre.

Ayez moins d'inquiétude sur ce qui nous regarde, elle et moi; je vous le recommande encore. Nous nous arrangerons fort bien ensemble. Tantôt une querelle, tantôt un raccommodement : c'est une ancienne habitude, qui a commencé avant qu'il fût question de vous.

Cependant je vous fais des remerciements sincères pour chaque ligne de vos trois dernières lettres, que je me propose de relire attentivement lorsque ma bile sera prête à s'échauffer. Je ne vous dissimule point que j'ai un peu regimbé à la première lecture; mais chaque fois que je la recommence, je sens croître pour vous, s'il est possible, ma tendresse et ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage sur vous, que je conserverai dans cette lettre et dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir, c'est qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchise ait besoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douceur de votre naturel, et à quelques petites réflexions que je ne

laisse pas de faire, en passant, sur la vivacité du mien. Il faut que je vous dise une fois mon sentiment sur l'un et l'autre. Vous êtes persuadée, ma chère, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme; et moi, je tiens qu'un peu de chaleur, juste et bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond, c'est louer, des deux côtés, ce que nous ne pouvons et ce que nous ne désirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractère qu'à moi de renoncer au mien. Il faudrait que l'une et l'autre se fît violence. Ainsi nous approuver, chacune de notre côté, dans l'état qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais j'observerai que si votre caractère et le mien étaient peints exactement, le mien paraîtrait le plus naturel. Une belle peinture demande également des lumières et des ombres. La vôtre serait environnée de tant d'éclat et de gloire qu'elle éblouirait à la vérité les yeux; mais elle ferait perdre courage à ceux qui voudraient l'imiter. Puisse, ma chère, puisse votre douceur ne vous exposer à rien de fâcheux de la part d'un monde qui n'est pas capable d'en sentir le prix! Pour moi, dont la pétulance fait écarter ceux qui chercheraient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnaissant que ce caractère est moins aimable, je ne voudrais pas le changer pour le vôtre.

Je me croirais inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mère, si j'avais à faire à un esprit tel que le vôtre. La vérité, ma chère, est ennemie des déguisements. C'est pour les caractères nobles et ouverts que je réserve mes louanges. Si chacun avait le même courage, c'est-à-dire celui de blâmer ce qui mérite du blâme et de ne louer que ce qui est digne de l'être, vous verriez qu'au défaut de principes et de conviction, la honte corrigerait le monde; et que, dans une ou deux générations, peut-être, la honte introduirait des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chère, presque autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles âmes qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est ennemie de toutes sortes de fard.

M. Hickman est à votre avis un homme modeste; mais la modestie a quelquefois ses inconvénients. (Nous examinerons bientôt, ma chère, tout ce que vous me dites de cet honnête

personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier paquet en mains propres, avec une belle révérence et l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'était pas encore passé, lorsque ma mère, entrant tout d'un coup, s'est également aperçue et de la joie qui paraissait sur son visage, et du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon sein. Elle ne s'est pas trompée dans ses conjectures. Lorsque la colère a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colère, ou cherchant l'occasion d'en marquer. Eh bien! M. Hickman, eh bien! Nancy, c'est encore une lettre qu'on a la hardiesse d'apporter et de recevoir. Là, votre homme modeste s'est trahi plus que jamais, par son embarras et par ses discours interrompus. Il ne savait s'il devait sortir, et me laisser vider la querelle avec ma mère; ou s'il devait tenir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au mensonge. Ma mère s'est retirée brusquement; et je ne m'en suis pas moins approchée d'une fenêtre pour ouvrir le paquet, laissant à M. Hickman la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lu vos lettres, je suis allée chercher hardiment ma mère. Je lui ai rendu compte de vos généreux sentiments, et du désir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejetée. Elle ne doutait pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fit d'admirables portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Au lieu d'être touchée de votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la sienne. Elle m'a renouvelé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette résolution, a-t-elle ajouté, ne changera point jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y était engagée, et qu'elle comptait sur ma soumission.

Je me suis souvenue heureusement de vos reproches, et j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Mais je vous déclare, ma chère, qu'aussi longtemps que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, et que je serai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à se promettre de notre correspondance; aussi longtemps qu'il me restera dans la mémoire que cette défense vient de la même source que toutes vos disgrâces; aussi

longtemps que je saurai, comme je le sais, que ce n'est pas votre faute si vos amis ne se réconcilient point avec vous, et que vous leur faites des offres que l'honneur et la raison ne leur permettent pas de refuser; toute la déférence que j'ai pour votre jugement et pour vos excellentes leçons, qui conviendraient presque à tous les cas différents du vôtre, n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de notre commerce, et que je n'exige dans vos lettres le même détail que si cette défense n'avait jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune perversité, dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur est intéressé à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser que, si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mère ne sera jamais si bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, je me priverai, en partie, d'une satisfaction si chère, et je bornerai mes réponses, pendant l'*interdit*, aux occasions où mes principes d'amitié me les feront juger indispensables.

L'expédient d'employer la main de Hickman (voici le tour de votre homme *modeste*, ma chère; et comme vous aimez la modestie dans son sexe, je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime); cet expédient, dis-je, est un petit piège dans lequel je ne donne pas aisément. L'intention de ma tendre amie est de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules: c'est de quoi je puis vous assurer; ainsi votre proposition en faveur de *Hickman* devient inutile. Vous le dirai-je? Je crois que c'est assez d'honneur pour lui d'être nommé si souvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder suffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant sa main blanche et faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ses services, et la gloire qu'il y attache, et sa diligence, et sa fidélité, et ses inventions pour garder notre secret, et ses excuses et ses évasions avec ma mère, lorsqu'elle le presse de parler; avec cinquante *et* qu'il aura l'art de coudre ensemble. Ne sera-ce pas d'ailleurs un prétexte pour faire sa cour plus assidûment que jamais à *la charmante fille de la bonne madame Howe*?

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête-à-tête avec moi, aussi souvent que je souhaiterais de vous écrire; moi seulement pour dicter à sa plume; ma mère supposant dans l'intervalle que je commence à prendre sérieusement de l'amour pour lui; le rendre maître de mes sentiments, et comme de mon cœur, lorsque je vous écrirais : en vérité, ma chère, il n'en sera rien. Quand je serais mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferais pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correspondances. Non, non, c'est assez pour un Hickman de pouvoir se glorifier de la qualité de notre agent, et de voir son nom sur l'adresse de nos lettres. N'ayez point d'embarras; tout modeste que vous le croyez, il saura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez sans cesse de manquer de générosité pour lui, et d'abuser du pouvoir. Mais je vous proteste, ma chère, que je ne puis faire autrement. De grâce, permettez que j'étende un peu mes plumes et que je me fasse quelquefois redouter. C'est mon temps, voyez-vous; car il ne serait pas plus honorable pour moi que pour lui de prendre ces airs-là quand je serai sa femme. Il ressent une joie, lorsqu'il me voit contente de lui, qu'il n'aurait pas si mon mécontentement ne lui causait du chagrin.

Savez-vous à quoi je serais exposée, si je ne le faisais pas quelquefois trembler? Il s'efforcera lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins, entre eux, dans l'état d'hostilité. Le loup, qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si piquée contre un poulet qui en becquetait continuellement un autre (un pauvre petit agneau, comme je me l'imaginai) que, dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenseur et je lui fis tordre le cou : qu'arriva-t-il après cette exécution? L'autre devint insolent, aussitôt qu'il se vit délivré de son persécuteur, et je le vis becqueter à son tour un ou deux autres poulets plus faibles que lui. Ils mériteraient tous d'être étranglés, m'écriai-je; ou plutôt, j'aurais aussi bien fait de pardonner au premier, car je vois que c'est la nature de l'espèce.

Pardonnez mes extravagances. Si j'étais avec vous, je vous arracherais quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faisais de vous accompagner! Mais vous êtes révoltée contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez-y

garde. Vous me fâchez contre vous : et lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne ménage personne. Il m'est aussi impossible de n'être pas un peu impertinente, que de cesser d'être votre tendre et fidèle amie,

ANNE HOWE.

## Lettre 131

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Vendredi, 21 d'avril*

M. Lovelace m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frère, qu'il a reçue de son agent. Je lui sais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, et de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, si vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque chose, j'aurais pu la regarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter mon départ; d'autant plus que lui-même, il souhaite depuis longtemps d'être à Londres. Il m'a lu cet article de la lettre, qui s'accorde assez avec ce que vous m'avez écrit sur le témoignage de Miss Lloyd. Il ajoute seulement que celui qui se charge d'une si violente entreprise est un capitaine de vaisseau nommé Singleton.

J'ai vu cet homme-là. Il est venu deux fois au château d'Harlove en qualité d'ami de mon frère. Il a l'air intrépide : et je m'imagine que le projet vient de lui; car mon frère parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres temps, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce Singleton demeure à Leith. Ainsi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frère, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur système, tout méprisable qu'il paraît à M. Lovelace, ne puisse être tenté; et je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert et si froid, ce qu'il avait à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, Mademoiselle, quelles sont vos propres idées? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arrivant à Londres, que dans la crainte de vous déplaire, je ne sais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connaissance de tout le monde, à l'exception de Miss Howe; et que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin de l'autre; et qu'il est plus aisé de suivre vos traces que les miennes.

Vous ne souhaitez pas assurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frère par des voies aussi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propose pas de me jeter officieusement dans leur chemin; mais s'ils avaient raison de se figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendraient-elles pas plus ardentes? et leur courage s'animant pour vous enlever, ne serais-je pas exposé à des insultes dont un homme d'honneur n'est pas capable de supporter l'idée?

Grand Dieu! me suis-je écriée, quelles suites fatales du malheur que j'ai eu de me laisser tromper!

Très chère Clarisse! a-t-il repris affectueusement, ne me désespérez point par un langage si dur, lorsque ce nouveau projet vous fait voir combien ils étaient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les lois de la société, comme ce frère y paraît résolu; du moins s'il y a quelque chose de plus qu'une vaine ostentation dans son système? Je me flatte que vous aurez la bonté d'observer qu'il y a des complots plus noirs et plus violents que les miens : mais celui-ci est d'une si horrible nature, qu'il m'en paraît moins propre à vous alarmer. Je connais parfaitement votre frère. Il a toujours eu dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si faible qu'elle n'a servi qu'à l'embarrasser et à le confondre; une demi-invention, une présomption complète; sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, et

pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir et l'occasion par leur propre folie.

Voilà, Monsieur, une volubilité merveilleuse ! Mais tous les esprits violents ne se ressemblent que trop ; du moins dans leur manière de se ressentir. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avait point épargné cette témérité, et n'eût pas sauvé mes parents de l'insulte ?

Eh ! quoi, chère Clarisse ! Vous parlerez toujours de *folie*, toujours de *témérité* ! Vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à tous vos proches de mériter votre estime et votre affection ? Mille pardons, très chère Clarisse ! Si je n'avais pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrais être plus indifférent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis de vous demander ce que vous avez souffert de moi ? Quel sujet vous ai-je donné de me traiter avec tant de rigueur et si peu de confiance ? Au contraire, que n'avez-vous pas eu à souffrir d'eux ? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable : mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connaissance ?

Cette question m'a causé de l'embarras. Mais j'étais résolue de ne me pas manquer à moi-même.

Est-ce le temps, M. Lovelace, est-ce l'occasion, de prendre de si grands airs avec une jeune personne destituée de toute protection ? C'est une question bien surprenante que la vôtre, si j'ai quelque chose à vous reprocher de ma connaissance ! Je puis vous répondre, Monsieur... et me sentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever brusquement pour sortir.

Il s'est saisi de ma main. Il m'a juré de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir sa passion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine et les violents projets faisaient la matière de notre délibération.

Je me suis vue comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chère Clarisse, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il est fort aisé, permettez que je le dise, de vous représenter ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'espère que dans cette nouvelle occasion vous ne prendrez point

mon avis pour une offense. Vous voyez qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, Mademoiselle, que vous puissiez consentir à honorer de votre main un misérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire*?

Quelle idée, ma chère! Quelle sorte de récrimination ou de reproche? Je ne m'attendais, dans ce moment, ni à de telles questions, ni à la manière dont celle-ci m'était proposée. La rougeur me monte encore au visage lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étaient si décisifs, et le ton si impérieux! J'ai cru voir qu'il jouissait de mon embarras (en vérité, ma chère, il ne connaît pas ce que c'est que l'amour respectueux). Il me regardait comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon âme.

Ses déclarations ont encore été plus nettes quelques moments après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étaient à demi arrachées.

Mon cœur était violemment partagé entre la colère et la honte de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui semblait commander à toutes ses passions, tandis que j'avais si peu d'empire sur les miennes. À la fin, mes larmes ont forcé le passage; et je me retirais avec les marques d'un amer chagrin, lorsque, jetant ses bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre et le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet : Son cœur, m'a-t-il dit, était bien éloigné de prendre avantage des embarras où l'insensé projet de mon frère m'avait jetée, pour renouveler sans mon aveu une proposition que j'avais déjà mal reçue, et qui par cette raison... Le reste de son discours ne m'a paru qu'un tissu mal ordonné de phrases vagues et de sentences, par lesquelles il prétendait se justifier d'une hardiesse qui ne s'était expliquée, disait-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourrait tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe; mais quel qu'ait été son dessein, il m'a si vivement irritée que, mon cœur se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étais extrêmement malheureuse : et faisant réflexion à l'air apprivoisé que j'avais entre ses bras, je m'en suis arrachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main

lorsque j'allais sortir de la chambre; il s'est jeté à genoux pour me supplier de demeurer un moment; et, dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère et de finir toutes mes peines.

Que pouvais-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, et plutôt l'effet de sa pitié que de son amour. Quel parti prendre? Je suis demeurée la bouche ouverte et l'air décontenancé. Je devais faire une très ridicule figure. Il a joui du spectacle, attendant sans doute que je lui fisse quelque réponse. Enfin, confuse de mon propre embarras et cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devait éviter toutes les mesures... qui étaient capables d'augmenter les alarmes... dont il voyait que je ne pouvais me défendre, en réfléchissant sur le caractère irréconciliable de mes amis, et sur les malheureuses suites qu'on pouvait craindre de l'horrible projet de mon frère.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés; et le misérable m'a demandé encore une fois si je lui pardonnais son humble proposition? Que me restait-il à faire, si ce n'était de chercher de nouvelles excuses pour ma confusion, puisqu'elle était si mal entendue. Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvait tarder longtemps; que sans doute il serait plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouverait que je n'avais fait usage de l'assistance de M. Lovelace que pour me délivrer de M. Solmes; et que, par conséquent, il était à souhaiter pour moi que les choses demeurassent dans la situation où elles étaient, jusqu'à l'arrivée de mon cousin.

Tout irritée que je pouvais être, il me semble, ma chère, que cette réponse n'a pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place, un autre homme aurait tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportements? Mais il a plu à M. Lovelace de prendre un ton que toute femme un peu délicate ne supportera jamais; et son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réserve.

Eh quoi? s'est-il écrié, vous êtes donc résolue, Mademoiselle, de me faire connaître jusqu'à la fin que je ne dois rien attendre de votre affection, tandis qu'il vous restera le moindre espoir de renouer avec mes plus cruels ennemis au prix de mon bonheur, qui sera sans doute votre premier sacrifice?

Ce ton, chère Miss Howe, m'a échauffé le sang à mon tour. Cependant, j'ai gardé quelques mesures. Vous avez vu, lui ai-je dit, combien j'ai été choquée de la violence de mon frère : vous vous trompez beaucoup, M. Lovelace, si vous croyez m'effrayer assez par la vôtre pour me faire embrasser un parti opposé à vos propres conventions.

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'est réduit à me prier de souffrir que ses actions parlassent désormais pour lui ; et, si je le trouvais digne de quelque bonté, il espérait, m'a-t-il dit, qu'il ne serait pas le seul au monde à qui je refusasse un peu de justice. Vous en appelez au futur, lui ai-je répondu : j'y appelle aussi, pour la preuve d'un mérite sur lequel vous semblez passer condamnation jusqu'à présent, et qui vous manque en effet.

J'étais prête encore à me retirer : il m'a conjuré de l'entendre. Sa résolution, m'a-t-il dit, était d'éviter soigneusement toutes sortes d'accidents fâcheux, et de renoncer à toutes les mesures qui pouvaient l'y conduire ; quels que fussent les procédés de mon frère, dont il n'exceptait que les violences qui regarderaient ma personne. Mais s'il en arrivait quelqu'une de cette nature, pouvais-je exiger qu'il demeurât spectateur tranquille ; c'est-à-dire qu'il me vît enlever, conduire à bord par ce Singleton ? et dans une si funeste extrémité, ne lui serait-il pas permis de prendre ma défense ?

*Prendre ma défense*, M. Lovelace ! Je serais donc au comble de l'infortune. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres ? Il me semble, sur la description qu'on vous fait de cette maison de la veuve, que j'y serais libre et en sûreté.

Il est convenu que cette maison de la veuve, telle que M. Doleman la représente, c'est-à-dire un édifice intérieur, derrière l'édifice de front, avec un jardin qui en fait l'unique vue, semblait promettre beaucoup de secret ; et que d'ailleurs, si je ne l'approuvais pas lorsque je l'aurais vue, il ne serait pas difficile d'en trouver une qui me convînt mieux. Mais, puisque je lui avais demandé son conseil, il croyait que le meilleur parti était d'écrire à mon oncle Harlove, en qualité d'un de mes curateurs, et d'attendre le succès de ma lettre chez madame Sorlings, où il fallait le prier hardiment d'adresser sa réponse. Avec les petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encourager l'insulte que de la craindre. « La substance de la lettre devait être de demander à titre de

droit ce qui ne manquerait pas de m'être refusé comme une grâce; de reconnaître que je m'étais jetée sous la protection des dames de sa famille, par l'ordre desquelles et de Milord M... il paraîtrait s'employer lui-même à mon service; mais d'ajouter que c'était à des conditions que j'avais réglées, et qui ne m'assujettissaient à rien, pour une faveur qu'ils auraient accordée, dans les mêmes circonstances, à toute autre personne de mon sexe. » Si je ne goûtais pas cette méthode, il se croirait fort honoré que je voulusse lui permettre de faire la même demande en son nom : mais (avec ses restrictions ordinaires) c'était un point auquel il n'osait toucher sitôt; quoiqu'il espérât que les violences de ma famille pourraient m'amener à cette heureuse résolution.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avait proposé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, et que je m'attendais à l'exécution de cette promesse; que lorsqu'on ne pourrait ignorer que je serais absolument indépendante, il serait temps d'examiner ce que je devais écrire ou ce que j'aurais à faire; mais que, tandis qu'il était autour de moi, je n'avais ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il voulait être sincère, m'a-t-il dit d'un air plus pensif. Ce projet de mon frère avait changé les circonstances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvait se dispenser de voir si la veuve de Londres et sa maison me conviendraient, en supposant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvait lui répondre que ces gens-là ne fussent pas capables de se laisser corrompre par mon frère? S'il voyait qu'il y eût quelque fond à faire sur leur honneur, il pourrait s'absenter pendant quelques jours. Mais il devait m'avouer qu'il lui serait impossible de s'éloigner plus longtemps.

Quoi donc Monsieur? ai-je interrompu. Votre dessein est-il de prendre un logement dans la même maison?

Non, m'a-t-il répondu; parce qu'il connaissait mes délicatesses, et l'usage d'ailleurs que je voulais faire de son absence. Cependant on faisait actuellement quelques réparations au logement qu'il avait à Londres. Mais il pourrait se loger dans l'appartement de son ami Belford; ou se rendre peut-être à Edgware, qui est la maison de campagne du même ami, et revenir chaque jour au matin, jusqu'à ce qu'il eût raison de croire que mon frère eût abandonné son misérable système.

Le résultat d'une si longue conférence est de partir pour Londres, lundi prochain. Puisse l'heure de mon départ être heureuse!

Je ne puis vous répéter trop souvent, ma chère amie, combien je suis pénétrée de vos bienfaits, et de cette merveilleuse générosité qui en est la source.

CL. HARLOVE

Lettre 132

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi, 21 d'avril*

*(L'éditeur supprime encore, dans cette lettre, tout ce qui ne paraîtrait qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conserver quelques détails de la confusion de Clarisse, dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même, à l'occasion des offres de M. Lovelace.)*

Ici, Belford, que diras-tu si ton ami, comme un papillon qui cherche sa ruine autour d'un flambeau, avait failli de brûler les ailes de sa liberté ? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ses propres pièges, de voir toutes ses vues renversées, tous ses projets inutiles ; sans avoir conduit l'admirable Clarisse à Londres, et sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un ange ou une femme.

Je me suis offert à elle, avec si peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le temps de s'envelopper dans les réserves de son sexe. Mes expressions, moins tendres qu'animées, tendaient à lui reprocher son indifférence passée, et lui rappelaient malicieusement ses propres lois : car ce n'est pas l'amour, c'est le noir complot de son frère qui avait paru lui donner quelque inclination à m'en dispenser. De toute ma vie, je n'ai vu de confusion si charmante. Quelle gloire pour le pinceau s'il pouvait représenter

ce spectacle, et le mélange d'impatience qui animait visiblement chaque trait du plus expressif et du plus beau visage du monde ! Elle a toussé deux ou trois fois. Un embarras charmant s'est fait lire d'abord dans ses regards, ensuite une sorte d'attendrissement qui semblait venir de l'incertitude de ses désirs ; jusqu'à ce que l'aimable *boudeuse*, irritée de l'air d'hésitation avec lequel j'attendais sa réponse, ne pouvant plus articuler une parole, s'est mise à verser des larmes, et m'a tourné le dos pour sortir avec précipitation. Mais je me suis hâté aussitôt de la suivre ; je l'ai retenue entre mes heureux bras : Unique objet de mes affections, ah ! ne pensez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture, qui peut vous paraître contraire à vos premières lois, vienne d'aucun dessein de me prévaloir de la cruauté de vos proches. Si, malgré la tendresse respectueuse qui accompagnait ma proposition, elle avait été capable de vous désobliger, mes soins les plus ardents seraient à l'avenir... J'ai cessé ici de parler, comme si la force du sentiment avait étouffé ma voix. Elle a fait entendre la sienne, mais d'un ton chagrin : Je suis... je suis malheureuse. Ses larmes coulaient en abondance ; et, tandis que mes bras environnaient encore la plus belle taille du monde, son visage se cachait contre mon épaule, sans qu'elle s'aperçût de la liberté qu'elle semblait m'accorder.

Pourquoi, pourquoi *malheureuse* ? ma très chère vie. Toute la reconnaissance que vous pouvez attendre du cœur le plus sensible et le plus obligé... Ici la justice m'a fermé la bouche, car je ne lui dois point de reconnaissance pour des obligations si peu volontaires.

Mais revenant à elle-même et s'apercevant qu'elle était entre mes bras : Comment donc, Monsieur ? m'a-t-elle dit d'un air d'indignation, le visage plus enflammé et les yeux brillant d'un éclat plus fier.

J'ai cédé à ses efforts ; mais absolument vaincu par les charmes de cette innocente confusion, j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittait ; et me jetant à genoux devant elle : Ô chère Clarisse ! lui ai-je dit, sans la moindre réserve, et sentant à peine la force de mes termes (ma foi, s'il s'était trouvé là un prêtre, j'étais un homme perdu), recevez les serments de votre fidèle Lovelace ! Faites qu'il soit à vous, à vous seule, et pour toujours. C'est le moyen de parer à tout. Qui osera former des complots et des

entreprises contre ma femme? Leurs folles et insolentes espérances se fondent sur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous; et l'on s'empressera d'applaudir à un événement qui est attendu de tout le monde.

Avais-je le diable au corps? Je ne pensais non plus à cette impertinente extase, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuse fille est toute puissante! Ce n'est pas elle, à ce compte, c'est moi qui doit succomber dans la grande épreuve.

Avais-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des serments solennels par une impulsion involontaire, en dépit d'une résolution préméditée et des plus orgueilleux systèmes? Mais cette charmante créature est capable de faire renoncer un barbare à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire : et je crois véritablement que je serais disposé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu jusqu'à présent), s'il n'était question d'une sorte de contention que sa vigilance a fait naître entre nous, et qui consiste à savoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu sais quelle est ma générosité quand on ne me dispute rien.

Fort bien; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion? Ne t'imaginerais-tu pas que j'ai été pris au mot? Une offre prononcée si solennellement, et même à genoux, Belford!

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper avec toute la facilité que j'aurais pu désirer. Le projet de son frère, le désespoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidents qui peuvent arriver, ont été les causes auxquelles il lui a plu d'attribuer sa confusion; sans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu? Regarder notre mariage comme la seconde ressource; et me dire, du moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, et qui est prêt encore à s'exposer au même danger!

J'ai recommencé à la presser de me rendre heureux : mais elle m'a remis après l'arrivée de son cousin Morden. C'est en lui qu'elle met à présent toutes ses espérances.

J'ai paru furieux ; mais inutilement. On devait écrire, ou l'on avait écrit, une seconde lettre à la tante Hervey ; et l'on se promettait une réponse.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auraient pu diminuer par degrés, si j'avais été homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenser... ? Le diable n'est pas pire. Un galant si timide ! Une princesse qui exige des soins si réguliers ! Comment s'accorder jamais ensemble ; surtout sans le secours d'une obligeante médiation ? Il est rare néanmoins, diable, Belford ! il est rare qu'un amour si ardent se trouve dans le même cœur avec tant de résignation. Le véritable amour, j'en suis convaincu à présent, se borne aux désirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante personne ! Revenir encore d'elle-même à me parler de Londres ! Si par hasard le complot de Singleton avait été de mon invention, je n'aurais pu souhaiter de plus heureux expédient pour hâter son départ. Elle l'avait différé ; je ne saurais deviner pourquoi.

Tu trouveras sous cette enveloppe la lettre de Joseph Leman dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier, et ma profonde réponse à cette lettre. Je ne puis résister à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raison si forte, il serait peut-être mieux de te laisser penser que l'étoile de la belle combat contre elle, et dispose des occasions à mon avantage ; quoiqu'elles soient l'unique effet de mon invention supérieure.

## Lettre 133

Joseph Leman à M. Lovelace

16 d'avril

*(Il informe M. Lovelace de la persécution à laquelle ses maîtres se préparent contre lui pour le rapt de Miss Betterton, qu'il avait enlevée à sa famille et qui, étant morte en couche, avait laissé un enfant de lui, encore vivant, dont on l'accusait de ne prendre aucun soin. Joseph lui apprend, avec sa simplicité ordinaire, que ses maîtres donnent le nom d'infâme à cette aventure; mais il espère, dit-il, que Dieu ne permettra pas qu'elle le soit, quoiqu'on publie que monsieur Lovelace a été obligé de quitter le royaume pour se mettre à couvert, et que le désir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'est une des histoires que M. Solmes aurait souhaité de pouvoir raconter à mademoiselle Clarisse, si elle avait été disposée à l'écouter.*

*Il prie M. Lovelace de lui avouer si cette affaire peut mettre sa vie en danger; et, par l'affection qu'il lui porte, il souhaite qu'il ne soit pas pendu comme un homme du commun, mais qu'il n'ait que la tête coupée; et qu'il ait la bonté de se souvenir de lui avant la sentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au roi ou à la justice.*

*Il lui marque que le capitaine Singleton est souvent en conférence secrète avec son jeune maître et sa jeune maîtresse, et que son jeune maître a dit, en sa présence, au capitaine, que son sang bouillait pour la vengeance; qu'en même temps, son jeune maître a fait l'éloge de*

lui, Joseph, en vantant au capitaine sa fidélité et son entendement. Ensuite il offre ses services à M. Lovelace, pour prévenir les accidents fâcheux, et pour mériter sa protection, dans la vue qu'il a de prendre l'hôtellerie de l'Ours bleu, dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il. La jolie ourse, c'est-à-dire Betty Barnes, lui roule aussi dans la tête. Il espère qu'il pourra l'aimer plus que M. Lovelace ne voudrait, parce qu'elle commence à lui paraître de bonne humeur, et à l'écouter avec plaisir lorsqu'il parle de l'Ours bleu; comme si elle était déjà, dit-il pour continuer la figure, au milieu de l'orge et des fèves. Il demande pardon, là-dessus, pour ce bon mot qui lui échappe; parce que tout pauvre qu'il est, il a toujours aimé l'agréable plaisanterie.

Il dit que sa conscience lui reproche quelquefois ce qu'il a fait; et qu'il croit que sans les histoires que M. Lovelace lui a fait raconter dans la famille, il aurait été impossible que le père et la mère eussent eu le cœur si dur; quoique M. James et mademoiselle Arabelle aient beaucoup de malice. Ce qui lui paraît le pire, c'est que monsieur et madame Harlove ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec mademoiselle Clarisse, parce qu'ils croient que toutes ces histoires sont venues de la bouche du valet de chambre de M. Lovelace. Il se gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que M. Lovelace ne tue son valet de chambre, et lui aussi, pour rejeter leur mort sur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant, il craint bien dans le fond de n'être qu'un misérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il espère aussi que, si sa très chère et très honorée jeune maîtresse, mademoiselle Clarisse, se laissait aller à mal, M. Lovelace voudra bien se souvenir de l'abreuvoir de l'Ours bleu<sup>1</sup>. Mais il prie le Ciel de le préserver de toute mauvaise vue, comme de toute mauvaise action. N'étant pas encore fort vieux, il espère qu'il aura le temps de se repentir, s'il pêche par ignorance : et puis M. Lovelace est un homme de grande qualité et de grand esprit, qui est capable de répondre de tout, pour un pauvre domestique tel que son très humble et très fidèle serviteur,

JOSEPH LEMAN.)

1. Dans la plupart des bourgs d'Angleterre, il y a une sorte de vivier qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage est de plonger les femmes scandaleuses (NdP).

## Lettre 134

*M. Lovelace à Joseph Leman*

17 d'avril

*(M. Lovelace donne carrière, dans cette lettre, à sa folle imagination. Il commence par expliquer à Joseph l'affaire de Miss Betterton, qui n'est, dit-il, qu'une folie de jeunesse. Il n'y a point de rapt dans le cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il était aimé de cette jeune personne, qu'il aimait aussi. Elle n'était que la fille d'un bourgeois enrichi, qui avait des vues d'agrandissement, et qui s'était prêté par cette raison aux commencements de l'intrigue. Pour lui, il n'avait jamais parlé de mariage au père ni à la fille. Tous les parents, à la vérité, auraient voulu qu'elle se fût jointe à eux pour l'attaquer en justice; et c'était à leur barbarie quelle avait dû sa mort, après avoir refusé d'entrer dans leurs ressentiments. Le petit garçon était fort joli, et ne faisait pas déshonneur à son père. Il l'avait vu deux fois, à l'insu d'une tante qui en prenait soin, et son intention était de pourvoir à son établissement. Toute cette famille était folle de l'enfant, quoiqu'elle eût la méchanceté de maudire le père.*

*Il apprend à Joseph quelles sont ses règles en amour : « D'éviter les femmes publiques; de marier une maîtresse qu'il quitte, avant que d'en prendre une autre; de mettre la mère à couvert du besoin, lorsqu'elle a des parents cruels; de prendre grand soin d'elle dans ses couches; de pourvoir à la fortune du petit, suivant la condition de la mère; et de prendre le deuil pour elle, si elle*

meurt en travail. » Il défie Joseph de trouver quelqu'un qui s'acquitte de ces devoirs avec plus d'honneur. Est-il surprenant, dit-il, que les femmes aient tant d'inclination pour lui ?

*Il n'a rien à craindre de cette aventure, ni pour sa tête, ni pour son cou.* Une femme morte en couche il y a dix-huit mois ; point de procès commencé pendant sa vie ; un refus avéré d'entrer dans les poursuites ; voilà de jolies raisons, Joseph, pour fonder une accusation de rapt ! Je répète que je l'aimais. Elle me fut enlevée par ses brutaux de parents, dans l'ardeur de ma passion... Mais c'est parler assez de la chère Miss Betterton. Chère, en vérité ; car la mort rend une femme encore plus chère. Que le Ciel fasse paix à ses cendres ! Ici, Joseph, je donne un profond soupir à la mémoire de Miss Betterton.

*Il loue le goût de Joseph pour les bons mots.* La plaisanterie, dit-il, convient plus aux pauvres que les gémissements. Tout ce qui arrive dans le monde n'est-il pas un sujet de plaisanterie ? Qui-conque ne le prend pas sur ce ton est un imbécile qui ne sait pas regarder les choses du bon côté. Celui qui condamne la joie dans un pauvre mérite de n'en ressentir jamais.

*Il applaudit à l'affection de Joseph pour sa jeune et incomparable maîtresse. Il vante ses propres sentiments pour elle, et ses honorables intentions. Sa parole est un gage sacré ; et là-dessus, il en appelle à lui :* Vous savez, Joseph, lui dit-il, qu'avec moi les effets surpassent les promesses. Pourquoi ? parce que c'est la meilleure façon de montrer que je n'ai pas l'âme chiche et étroite. Un homme juste tient sa promesse. Un homme généreux passe au-delà. Telle est ma règle.

*Il rejette sur Miss Clarisse le délai de leur mariage, en gémissant de l'éloignement où elle le tient ; et l'attribuant à Miss Howe, qui lui inspire, dit-il, des défiances continuelles, il ajoute que c'est la raison qui l'oblige à se servir de lui pour faire agir les Harlove sur l'esprit de madame Howe.*

*Il prend ensuite avantage des ouvertures de Joseph, à l'occasion des conférences secrètes du capitaine Singleton avec M. James Harlove :* Puisque le capitaine, lui dit-il, qui se fie au témoignage de James, a pris une si bonne opinion de vous, ne pourriez-vous, en feignant beaucoup de haine pour moi, proposer à Singleton d'offrir à M. James, qui a tant de passion pour la vengeance, le secours de toutes ses forces, c'est-à-dire son vaisseau et son équipage,

pour enlever sa sœur et la transporter à Leith, où ils ont tous deux leurs établissements?)

Vous pouvez leur dire que si ce projet réussit, c'est le moyen de me réduire au désespoir et de faire entrer mademoiselle Clarisse dans toutes leurs mesures. Vous pouvez les informer, comme sur le témoignage de mon valet de chambre, de la distance où elle me tient d'elle, dans l'espoir d'obtenir grâce de son père en renonçant à moi, si l'on insiste sur ce sacrifice; leur dire que le seul point dont mon valet de chambre vous ait fait un mystère étant le lieu de notre retraite, vous ne doutez pas qu'avec quelques guinées vous ne puissiez tirer de lui cet éclaircissement, et des lumières certaines sur le temps où je pourrai m'éloigner d'elle, afin qu'ils trouvent plus de facilité dans leur entreprise; leur dire encore, et toujours comme de mon valet de chambre, que nous sommes à la veille de changer de logement (ce qui est vrai, mon cher Joseph) et que mes affaires m'obligent souvent de m'absenter.

S'ils ouvrent l'oreille à votre proposition, vous vous ferez un mérite auprès de Betty en la lui communiquant sous le secret. Betty fera la même confidence à Miss Arabelle, qui, embrassant avec joie toutes les occasions de vengeance, ne manquera point d'en instruire son oncle Antonin, si elle n'a pas été prévenue par son frère. M. Antonin Harlove se hâtera probablement de porter cette découverte à madame Howe, qui ne la cachera point à sa fille, quoiqu'elles soient toujours assez mal ensemble. Sa fille l'écrira aussitôt à ma chère Miss Clarisse: et si le complot ne vient point à mes oreilles par quelque'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme en secret, sous prétexte de prévenir toutes sortes de désastres; ce qui fait, comme vous savez, l'objet de tous vos soins et des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chère Miss. Alors sa confiance augmentera pour moi, et me convaincra de son amour, dont je suis quelquefois tenté de douter. Elle se hâtera de choisir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui sera de lui servir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reste aucune espérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James et à Singleton de faux avis, que j'aurai soin de vous fournir; de sorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle sera l'heureuse, heureuse et triplement heureuse conséquence? Notre chère Miss deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence sera bientôt rétablie entre ses parents et les miens. Dix guinées, sur lesquelles vous pouvez compter régulièrement, tripleront vos gages dans cette avare famille. Votre réputation de prudence et de courage se répandra dans la bouche de tout le monde... L'Ours bleu ne vous manquera pas non plus; et si vous jugez à propos quelque jour de l'acquérir en propre, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Je parie que ce détail est déjà clair à vos propres yeux : car Betty croira sa fortune faite en devenant votre femme; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eu la prudence d'épargner quelque chose; la famille des Harlove, que vous avez servie fidèlement (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils aurait attirés sur elle), ne peut manquer avec honneur de fournir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai plus que vous ne pensez à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir devant vous que du repos, de l'honneur et de l'abondance.

Chantez de joie, Joseph, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques, qui vous serviront à votre tour; une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer, ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; Monsieur l'hôte à chaque mot; être payé pour faire bonne chère, au lieu de donner du vôtre; heureux ainsi, non seulement dans vous-même, mais encore dans autrui, par la réconciliation et la tranquillité de deux bonnes familles, sans nuire à une seule âme chrétienne : Ô Joseph, honnête Joseph! que vous aurez de jaloux! Qui ferait le dégoûté, avec une si belle perspective devant les yeux?

Ce que je vous propose aujourd'hui couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très affectonné,

LOVELACE.

Lettre 135

*Miss Clarisse Harlove à madame Hervey*

*Jeudi, 20 d'avril*

Madame ma très honorée tante,

N'ayant pas reçu de réponse à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte, pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous; car il me serait trop mortifiant de penser que ma tante Hervey me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, ayant conservé une copie de ma lettre, et ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, je la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, et je vous supplie très humblement d'appuyer de votre crédit ce qu'elle contient <sup>1</sup>.

Il est toujours en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres; et rien ne serait plus affligeant pour moi que de me voir précipitée dans d'autres mesures, qui rendraient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'était permis, Madame, de vous écrire avec l'espérance d'une réponse, je suis en état de justifier mes intentions dans la démarche où je me suis engagée; quoique aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque

1. On en a vu la substance dans la lettre 113 (NdR).

reproche d'imprudence. Pour vous, j'en suis sûre, vous auriez pitié de moi, si vous saviez tout ce que j'aurais à dire pour ma défense, et combien je me crois misérable d'avoir perdu l'estime de tous mes amis.

Il n'est pas encore impossible de m'y rétablir. Mais, quelle que soit ma sentence au château d'Harlove, ne me refusez pas, ma chère tante, quelques lignes de réponse, pour m'apprendre s'il n'y a point d'espérance de réconciliation à des conditions moins choquantes que celles qu'on a voulu m'imposer; ou, m'en préserve le Ciel! si je suis abandonnée sans retour.

Du moins, ma chère tante, procurez-moi la justice que j'ai demandée dans une lettre à ma sœur, pour mes habits et pour la petite somme d'argent, afin que je ne me trouve pas destituée des commodités les plus simples, et dans la nécessité d'avoir obligation à ceux auxquels je souhaiterais le moins d'accorder cet avantage sur moi. Permettez-moi d'observer que si ma démarche était venue d'un dessein formé, j'aurais pu du moins, avec l'argent et les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai souffertes, et qui ne peuvent qu'augmenter si ma demande est rejetée.

Si vous obtenez la permission de recevoir les éclaircissements que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, et je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

Si l'on se propose de me mortifier, ah! faites bien connaître que je le suis excessivement; et c'est néanmoins par mes propres réflexions que je le suis, n'ayant point de plaintes à faire de la personne dont on appréhendait toutes sortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le temps d'attendre votre réponse, si vous m'accordez cette faveur, et de me l'apporter samedi au matin. C'est une occasion que je n'avais pas prévue. Je suis, etc.

CL. HARLOVE.

P.S. Personne ne saura jamais que vous avez eu la bonté de m'écrire, si vous souhaitez que votre réponse demeure secrète.

## Lettre 136

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Samedi, 22 d'avril*

Je ne sais quelle explication donner aux méthodes de votre personnage; mais il doute certainement que votre cœur soit à lui : et là-dessus du moins je le trouve fort modeste, car c'est confesser tacitement qu'il n'en est pas digne.

Il ne peut soutenir de vous entendre regretter les oignons d'Égypte, et de se voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, et ce que vous nommez ses artifices. J'ai passé en revue toute sa conduite : je l'ai comparée avec son caractère général, et je trouve qu'il y a plus de constance et d'uniformité dans son orgueil et dans son humeur vindicative, c'est-à-dire dans sa petitesse, que nous ne nous l'étions imaginé l'une et l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un enfant malin, capricieux, méchant, le gouverneur de ses gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un fieffé petit maître, qui respecte peu les bienséances, et qui méprise notre sexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulières qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille, avec les vues qu'il avait pour vous? Depuis le temps que votre insensé de frère s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades; il vous a fait tomber dans ses filets par un mélange de terreur et

d'artifice. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe ?

Oui, mais que faire dans la situation où vous êtes ? Il me semble que vous devez le mépriser ; le haïr... si vous le pouvez... et vous dérober à lui : mais pour aller où ? surtout à présent que votre frère médite de ridicules complots, et veut rendre votre sort encore plus misérable.

Si vous ne pouvez le mépriser et le haïr, si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui, il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce changement n'amène pas la célébration, je me jetterais sous la protection des dames de sa famille. Le respect dont elles paraissent remplies pour vous est de lui-même une sûreté pour votre honneur, quand on pourrait supposer quelque autre sujet de doute. Vous devriez lui rappeler du moins l'offre qu'il vous a faite d'engager une de ses cousines Montaigu à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, jusqu'à l'heureuse conclusion de tous vos scrupules.

Mais ce serait déclarer que vous êtes à lui. D'accord. Quelle autre vue pouvez-vous former à présent ? Le projet de votre frère n'achève-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reste pas d'autre ressource ?

Croyez-moi donc, ma très chère amie, il est temps de renoncer à toutes ces vaines espérances de réconciliation qui vous ont tenue en suspens jusqu'aujourd'hui. Vous m'avouez qu'il s'est offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne marquiez point ses expressions ; et je vois qu'il vous a même expliqué les raisons qui doivent vous faire accepter ses offres. C'est une générosité peu commune aux gens de son espèce, qui n'attaquent ordinairement que notre amour-propre, en nous disant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en sont, par la seule raison qu'ils nous aiment.

À votre place, avec ces charmantes délicatesses que j'admire, peut-être ne ferais-je pas autrement que vous. Je voudrais, sans doute, me voir pressée avec une respectueuse ardeur ; suppliée avec constance ; et que tous les discours, comme toutes les actions d'un amant, tendissent à cet unique point. Cependant, si je soupçonnais de l'art dans sa conduite, ou quelque délai fondé sur le doute de mes sentiments, je prendrais le parti, ou d'éclaircir ses doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le

dernier de ces deux cas était le vôtre, moi, votre fidèle amie, je rassemblerais toutes mes forces, soit pour vous trouver un asile ignoré, soit pour me résoudre à partager votre fortune.

Quel misérable, de s'être rendu si facilement à votre réponse, lorsque vous l'avez remis au retour de votre cousin Morden! Mais je crains aussi que vous n'ayez été trop scrupuleuse; car vous convenez qu'il s'est ressenti de cette évasion. Si j'étais informée par ses propres mémoires, je m'imagine, ma chère, que je trouverais de l'excès dans votre délicatesse et vos scrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis sur lui le pouvoir que je lui vois à présent sur vous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'une femme qui a donné dans le piège où vous êtes doit se soumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connaissez, je vous assure que dans un quart d'heure, qui serait tout le temps que je voudrais accorder aux délicatesses, je verrais clair jusqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaises : sont-elles mauvaises? vous ne sauriez en être assurée trop tôt; si c'est heureusement le contraire, n'est-ce pas la modestie de sa femme qu'il se plaît à tourmenter?

Il me semble que j'évitais aussi toutes les récriminations qui ne sont capables que d'aigrir, et tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs; surtout lorsque vous êtes assez heureuse pour n'avoir pas l'occasion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque satisfaction pour une belle âme à se déclarer contre le vice : mais si cette attaque est hors de saison, et si le vicieux paraît disposé à se corriger, elle servira moins à faciliter sa réformation qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocrisie.

Le peu de cas qu'il a fait du sage projet de votre frère me plaît comme à vous. Pauvre James Harlove! Cette tête manquée s'avise donc de former des complots et de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ses chefs d'accusation contre Lovelace? Un méchant, qui est homme d'esprit, mérite à mon gré d'être pendu tout de suite, et s'il vous plaît, sans cérémonie : mais un imbécile, qui se mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os cassés sur la roue; sauf d'être pendu après, si vous le jugez à propos. Je trouve que Lovelace a peint M. James en peu de traits.

Fâchez-vous si vous le voulez; mais je suis sûre que cette pauvre espèce, que quelques-uns nomment votre frère, s'applaudissant d'être parvenu à vous faire quitter la maison de votre père, et de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, se croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, et prétend combattre Lovelace avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe, tel que vous me l'avez dépeint vous-même sur le récit de votre tante, lorsqu'il s'enflait encore des applaudissements de l'insolente Betty Barnes?

Je n'attends rien de votre lettre à madame Hervey; et j'espère que Lovelace ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirais pas moins si j'étais à sa place; du moins si mon cœur me rendait témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches, et la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. À l'égard de l'argent, pourquoi vous obstinez-vous à rendre mes offres inutiles?

Je sais que vous ne demanderez pas la possession de votre terre; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très chère amie. Recevez mes tendres embrassements, dont l'ardeur n'a rien d'égal que celle des vœux que je fais continuellement pour votre honneur et votre repos.

ANNE HOWE

## Lettre 137

*M. Belford à M. Lovelace**Vendredi, 21 d'avril*

Depuis longtemps, Lovelace, tu fais le rôle d'écrivain, et je me réduis à celui d'humble lecteur. Je ne me suis pas embarrassé de te communiquer mes remarques sur les progrès et le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai cru que le mérite incomparable de la belle Clarisse serait toujours sa défense et sa sûreté. Mais aujourd'hui que je te vois assez heureux dans tes artifices pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, et pour avoir fait tomber son choix sur une maison dont les habitants ne réussiraient que trop à te faire étouffer tous les mouvements honorables qui peuvent te naître en sa faveur, je me crois obligé de prendre la plume; et je te déclare que je me fais ouvertement l'avocat de Clarisse Harlove.

Mes motifs ne sont pas tirés de la vertu. Quand ils viendraient de là, quelle impression feraient-ils sur ton cœur à ce titre?

Un homme tel que toi ne serait pas plus touché quand je lui représenterais à quelle vengeance il s'expose en outrageant une fille du caractère, de la naissance et de la fortune de Clarisse.

La générosité et l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, sur des gens de notre espèce, qui regardent tous les individus de ce sexe comme un butin de bonne prise. L'*honneur*, dans nos idées, et l'*honneur*, suivant l'occasion générale, sont deux choses qui ne se ressemblent pas.

Quel est donc mon motif? En vérité, Lovelace, c'est la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille; dans l'opinion que j'ai de la justice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que son intérêt tienne le premier rang parmi ces considérations.

Dans la dernière visite que j'ai rendue à ton oncle, ce bon seigneur me pressa fort instamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi pour t'engager à courber les épaules sous le joug du mariage, et m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force que je ne pus me défendre de les approuver. Je savais que tes intentions pour cette fille extraordinaire étaient alors dignes d'elle. J'en assurai Milord M., qui s'en défiait beaucoup parce que la famille en usait mal avec toi. Mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autre face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta Clarisse par le témoignage public comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble? Pourquoi tenterais-tu sa vertu? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison de doute? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier : si j'avais pour une femme les sentiments de préférence que tu as pour celle-ci, connaissant ce sexe comme nous le connaissons tous deux, je tremblerais de pousser trop loin l'épreuve, dans la crainte du succès; surtout si j'étais persuadé que personne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et remarque, Lovelace, que, dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce qu'elle n'est pas égale. Considère la profondeur de ta malice et de tes ruses; considère les occasions, qui se renouveleront sans cesse en dépit d'elle-même, aussi longtemps que les folies de sa famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; considère qu'elle est sans protection; que la maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, et difficile à pénétrer lorsqu'elles se masquent, surtout pour une jeune personne sans expérience et qui ne connaît pas la ville : attache-toi, dis-je, à toutes ces considérations, et dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide,

sans remords, capable de veiller patiemment l'occasion ; un homme qui compte pour rien les serments qu'il fait aux femmes ; l'innocente victime attachée scrupuleusement aux siens, incapable de ruse, disposée par conséquent à bien juger d'autrui : je regarderais comme un miracle qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur et contre la tentation, au milieu de tant de pièges dont tu veux l'environner. Après tout, lorsque sans aucune sollicitation notre sexe est si fragile, je ne sais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui sont nées des mêmes pères et des mêmes mères, et composées des mêmes ingrédients, avec la seule différence de l'éducation ; ni quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu, quelque autre Lovelace qui, séduit par les charmes de sa beauté, entreprenne de triompher d'elle ?

Non : c'est ma réponse. À tout prendre, figure, esprit, fortune, caractère, il est impossible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croyais que la nature te pût donner un rival, je connais ton infernal orgueil : tu t'en estimerais moins.

Mais je veux parler de ta passion dominante, la vengeance ; car l'amour (quel peut être l'amour d'un libertin ?) ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je te l'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels misérables prétextes pour te venger d'une maîtresse que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever ! J'accorde, si tu veux, qu'en demeurant, elle aurait couru grand risque d'être la femme de Solmes ; je te passe ses conditions, que tu as su faire tourner cruellement contre elle-même, et la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas grâce à ceux qui l'ont comme jetée entre tes mains ? D'ailleurs, tout ce que tu allègues pour autoriser ton épreuve n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendrait coupable qu'en ta faveur ?

Mais, pour confondre entièrement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserais d'elle, si c'était volontairement qu'elle eût pris la fuite avec toi ? Tu l'en aimerais mieux, peut-être, en qualité de maîtresse ; mais pour en faire ta femme, disconviendras-tu qu'elle te plairait la moitié moins ?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, et cruel comme un tigre, je ne vois aucune raison d'en douter : cependant quel empire ne faut-il pas qu'elle ait sur elle-même pour réduire quelquefois au doute un amour-propre aussi pénétrant que le tien ? persécutée d'un côté, comme elle l'était par sa propre famille, attirée de l'autre par la splendeur de la tienne, où chacun la désire et se croirait honoré de la voir entrer ?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma proposition, et que je plaide ici la cause de ta belle plus que la tienne. Point du tout. Je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien ; puisqu'elle peut faire ton bonheur, et que si elle conserve sa délicatesse il me paraît presque impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Il est inutile d'expliquer mes raisons. Je te connais assez d'ingénuité pour souscrire à mon sentiment dans l'occasion.

Au reste, quand je plaide en faveur du mariage, tu sais bien que mon goût n'en est pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer. Mais comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le royaume, et que tu te crois toi-même destiné quelque jour à l'esclavage conjugal, je veux que tu me dises si tu peux jamais espérer une occasion comparable à celle qui est entre tes mains : une fille qui par sa naissance et sa fortune n'est pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton rang et celui de ton propre cœur te fassent quelquefois parler légèrement des familles qui ne te plaisent point) ; une beauté qui fait l'admiration de tout le monde ; une personne, en même temps, qui jouit d'une égale réputation d'esprit, de jugement et de vertu !

Si tu n'es pas une de ces âmes étroites qui préfèrent leur simple et unique satisfaction à la postérité, toi qui dois souhaiter des enfants pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins ; c'est-à-dire à ce temps où les années et les maladies viendront fondre sur toi. Songe que tu exposerai ta mémoire aux reproches de tes légitimes descendants pour leur avoir donné une misérable existence, qu'ils ne pourraient donner meilleure à ceux qui descendraient d'eux, et qui autoriseraient toute ta race, en supposant qu'elle pût subsister longtemps, à te maudire jusqu'aux dernières générations.

Tout méchants que le monde réformé nous suppose, il n'est pas certain que nous le soyons sans retour. Quoique nous

trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en composer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font nous paraissent méprisables; et nous ne sommes pas même assez ignorants pour nous dégrader jusqu'au doute. En un mot, nous croyons en un état futur de récompense et de punition : mais, avec beaucoup de jeunesse et de santé, nous espérons que le temps ne nous manquera pas pour le repentir; ce qui signifie en bon anglais (ne m'accuse pas d'être trop grave, Lovelace : tu l'es quelquefois aussi) que nous espérons de vivre dans les sens, aussi longtemps qu'ils seront capables de nous rendre service, et que pour quitter le péché, nous attendrons que le plaisir nous quitte. Quoi? ton admirable maîtresse sera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, et du désir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de se donner à toi?

Concluons. Je t'exhorte à bien considérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carrière. Jusqu'à présent, les apparences de ta marche sont si droites que, si ta belle se défiait de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les lois de l'*honnêteté*, dans le sens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le sais, ne rira de ton mariage : et si quelqu'un le trouvait plaisant, après t'avoir entendu tourner si souvent cet état en ridicule, tu as cet avantage qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

*Samedi 22*

Ayant différé à fermer ma lettre jusqu'au jour de poste, j'en reçois une des mains d'Osgood, qui lui est venue depuis deux heures pour votre chère dame, et qui est cachetée des armes d'Harlove. Comme elle peut être d'importance <sup>1</sup>, je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courrier que je vous dépêche exprès.

Je suppose qu'on vous verra bientôt à Londres; sans la dame, comme je l'espère. Adieu. Soyez *honnête* et soyez heureux.

BELFORD

1. C'était celle de Miss Arabelle Harlove, qui est après les deux suivantes (NdR).

Lettre 138

*Madame Hervey à Miss Clarisse Harlove*

*Vendredi, 21 d'avril*

Chère nièce,

Il serait bien dur de refuser quelques lignes aux instances d'une nièce que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre première lettre, mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre; et je viole ma promesse pour vous écrire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit de vous tous les jours! Le misérable avec qui vous êtes triomphe, dit-on, et nous brave à chaque instant. Vous connaissez son indomptable caractère. Quoiqu'on ne puisse vous refuser des qualités admirables, son humeur lui est plus chère que vous. Combien de fois vous ai-je avertie! Jamais une jeune personne ne l'a été plus que vous. Miss Clarisse Harlove, s'oublier jusqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour l'assemblée de vos amis. Si votre aversion s'était soutenue, ils auraient eu la complaisance de céder. Aussitôt que j'ai su moi-même quelle était leur intention, je me suis hâtée de vous le faire entendre<sup>1</sup>; en termes obscurs peut-être, mais qui se serait imaginé... Ô Miss! Une fuite si artificieuse! Tant de ruse dans les préparatifs!

1. Tome 2. Voyez la lettre 88 (NdR).

Vous m'offrez des éclaircissements. Eh! que pouvez-vous éclaircir? N'êtes-vous pas partie? et partie avec un Lovelace? Que voulez-vous donc éclaircir?

Votre dessein, dites-vous, n'était pas de partir. Pourquoi vous êtes-vous trouvée avec lui? Le carrosse à six chevaux, les gens à cheval, tout n'était-il pas préparé? Ô ma chère! comme l'artifice produit l'artifice! Est-il croyable que ce n'ait pas été votre dessein? Si vous voulez qu'on le croie, quel pouvoir ne faut-il pas lui supposer sur vous? Lui! qui? Lovelace : le plus infâme des libertins; sur qui? sur Clarisse Harlove. Votre amour pour un homme de ce caractère était-il plus fort que votre raison, plus fort que votre courage? Quelle opinion cette idée donnerait-elle de vous? Quel remède apporterait-elle au mal? Ah! que n'avez-vous attendu le jour de l'assemblée!

Je veux vous apprendre ce qui devait s'y passer. On s'imaginait à la vérité que vous ne résisteriez pas aux prières et aux ordres de votre père, lorsqu'il vous aurait proposé de signer les articles. Il était résolu de vous traiter avec une condescendance paternelle, si vous ne lui aviez pas donné de nouveaux sujets de colère. « J'aime ma Clarisse, disait-il une heure avant l'affreuse nouvelle; je l'aime comme ma vie. Je me mettrai à genoux devant elle, s'il ne me reste que cette voie pour la faire consentir à m'obliger. » Ainsi, par un renversement d'ordre assez étrange, votre père et votre mère se seraient humiliés devant vous; et si vous aviez pu les refuser, ils auraient cédé, quoique à regret.

Mais on présumait que du caractère doux et désintéressé dont on vous avait toujours crue, tous les dégoûts possibles pour l'un des deux hommes ne vous rendraient pas capable de cette résistance; à moins que votre entêtement pour l'autre ne fût beaucoup plus fort que vous n'aviez donné raison de le croire.

Si vous aviez refusé de signer, l'assemblée du mercredi n'aurait été qu'une simple formalité. On vous aurait présentée à tous vos amis avec une courte harangue : « La voilà, cette jeune fille autrefois si soumise, si obligeante, qui fait gloire aujourd'hui de son triomphe sur un père, sur une mère, sur des oncles, sur l'intérêt et les vues de toute une famille, et qui préfère sa propre volonté à celle de tout le monde : pourquoi? parce qu'entre deux hommes qui demandent sa main, elle donne la préférence à celui qui est décrié pour ses mœurs. »

Après vous avoir accordé ainsi la victoire, et peut-être après avoir prié le Ciel de détourner les suites de votre désobéissance, on en aurait appelé à votre générosité, puisque le motif du devoir se serait trouvé trop faible; et vous auriez reçu l'ordre de sortir pour faire encore une demi-heure de réflexion. Alors les articles vous auraient été présentés une seconde fois, par quelque personne de votre goût; par votre bonne Norton peut-être. Votre père aurait pu la seconder par quelques nouveaux efforts. Enfin, si vous aviez persisté dans votre refus, on vous aurait fait rentrer pour le déclarer à l'assemblée. On aurait insisté sur quelques-unes des restrictions que vous aviez proposées vous-même. On vous aurait permis d'aller passer quelque temps chez votre oncle Antonin, ou chez moi, pour attendre le retour de M. Morden; ou jusqu'à ce que votre père eût pu supporter votre vue; ou, peut-être, jusqu'à ce que Lovelace eût abandonné tout à fait ses prétentions.

Le projet ayant été tel que je vous le représente, et votre père ayant tant compté sur votre soumission, tant espéré que vous vous laisseriez toucher par des voies si tendres et si douces, il n'est pas surprenant qu'il ait paru comme hors de lui-même à la nouvelle de votre fuite, d'une fuite si préméditée... avec vos promenades au jardin, vos soins affectés pour des oiseaux, et combien d'autres ruses pour nous aveugler tous! Malicieuse, malicieuse jeune créature!

Pour moi, je n'en voulais rien croire, lorsqu'on vint me l'annoncer. Votre oncle Hervey ne pouvait se le persuader non plus. Nous nous attendions, en tremblant, à quelque aventure encore plus désespérée. Il y en avait qu'une qui pût nous le paraître plus; et j'étais d'avis qu'on cherchât du côté de la cascade, plutôt que vers la porte du jardin. Votre mère tomba évanouie, pendant que son cœur était déchiré entre ces deux craintes. Votre père, pauvre homme! votre père fut près d'une heure sans pouvoir revenir à lui-même. Jusqu'aujourd'hui, à peine peut-il entendre prononcer votre nom. Cependant il n'a que vous dans l'esprit. Votre mérite, ma chère, ne sert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour, nous apporte quelque nouvelle aggravation. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur?

J'en suis affligée; mais je crains que tout ce que vous demandez ne vous soit refusé.

Pourquoi parlez-vous, ma chère, *de vous épargner des mortifications*; vous qui avez pris la fuite avec un homme? Quel pitoyable orgueil, d'avoir quelque délicatesse de reste!

Je n'ai pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en votre faveur. Personne ne l'ose plus que moi. Votre lettre se présentera seule. Je l'ai envoyée au château d'Harlove. Attendez-vous à de grandes rigueurs. Puissiez-vous soutenir heureusement le parti que vous avez embrassé! Ô ma chère! que vous avez fait de malheureux! Quel bonheur pouvez-vous espérer vous-même? Votre père souhaiterait que vous ne fussiez jamais née. Votre pauvre mère... mais pourquoi vous donnerais-je des sujets d'affliction? Il n'y a plus de remède. Vous devez être effectivement bien changée, si *vos propres réflexions ne font pas votre malheur*.

Tirez le meilleur parti que vous pourrez de votre situation. Mais, quoi? pas encore mariée, si je ne me trompe!

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il se peut que vous vous trompiez vous-même. Vous espérez que votre réputation et votre faveur auprès de vos amis pourront se rétablir. Jamais, jamais l'une et l'autre, si je juge bien des apparences; et peut-être nulle des deux. Tous vos amis, ajoutez-vous, « *doivent se joindre à vous* pour obtenir votre réconciliation » : tous vos amis, c'est-à-dire tous ceux que vous avez offensés; et comment voulez-vous qu'ils s'accordent dans une si mauvaise cause?

Vous dites « qu'il serait bien affligeant pour vous, *d'être précipitée* dans des mesures qui pourraient rendre votre réconciliation plus difficile ». Est-il temps, ma chère, de craindre les *précipitations* ou les *précipices*? Ce n'est point à présent qu'il faut penser à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il est question de voir d'abord la hauteur du *précipice* où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, si je suis bien instruite, qu'il y ait du sang répandu. L'homme qui est avec vous est-il disposé à vous quitter volontairement? S'il ne l'est pas, qui peut répondre des suites? S'il l'est effectivement, bon Dieu! que faudra-t-il penser des raisons qui l'y feront consentir? J'écarte cette idée. Je connais votre vertu. Mais n'est-il pas vrai, ma chère, que vous êtes sans protection, et que vous n'êtes pas mariée? N'est-il pas

vrai qu'au mépris de votre prière de chaque jour, vous *vous êtes jetée* vous-même *dans la tentation*? et votre homme n'est-il pas le plus méchant de tous les séducteurs?

Jusqu'à présent, dites-vous (et vous le dites, ma chère, d'un air qui me paraît convenir assez mal à vos sentiments de pénitence), vous n'avez point à vous plaindre d'un homme dont on appréhendait toutes sortes de maux. Mais le péril est-il passé? Je prie le Ciel que vous puissiez vous louer de sa conduite jusqu'au dernier moment de votre liaison. Puisse-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait toutes les femmes sur lesquelles il a eu quelque pouvoir! Ainsi soit-il!

Point de réponse, je vous en supplie. Je me flatte que votre messenger ne publiera point que je vous écris. Pour M. Lovelace, je suis bien sûre que vous ne lui communiquerez pas ma lettre. Je ne me suis pas trop observée, parce que je compte sur votre prudence.

Vous avez mes prières.

Ma fille ignore que je vous écris. Personne ne le sait, sans excepter M. Hervey.

Ma fille aurait souhaité plusieurs fois de vous écrire; mais ayant défendu votre faute avec tant de chaleur et de partialité que nous en avons conçu des alarmes (c'est l'effet, ma chère, qu'une chute telle que la vôtre doit produire sur des parents), on lui a interdit tout commerce avec vous, sous peine d'être privée pour jamais de nos bonnes grâces. Je puis vous dire néanmoins, quoique sans sa participation, que vous faites le sujet continuel de ses prières, comme de celles de votre tante très affligée,

D. HERVEY.

## Lettre 139

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**(En lui envoyant la précédente)**Samedi matin, 22 d'avril*

Je reçois à l'instant cette réponse de ma tante. Gardez le secret, ma chère, sur la bonté qu'elle a eue d'écrire à sa malheureuse nièce.

Vous voyez que je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarrasse peu de ce que je puis devenir. J'avais été portée à suspendre mon voyage, par l'espérance de recevoir des nouvelles du château d'Harlove. Il me semblait que si l'on n'avait pas marqué d'éloignement pour une réconciliation, j'aurais pu faire connaître à M. Lovelace que, pour être quelque jour à lui, je voulais être maîtresse des conditions. Mais je m'aperçois que je suis entraînée par un sort inévitable, et qui m'exposera peut-être à des mortifications encore plus cuisantes. Faut-il que je me voie l'esclave d'un homme dont je suis si peu satisfaite ?

Ma lettre, comme vous voyez par celle de ma tante, est actuellement au château d'Harlove. Je tremble pour l'accueil qu'elle y aura reçu. Si quelque chose adoucit un peu mon inquiétude, c'est qu'elle aura servi à purger une tante si chère du soupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuse dont la perte est résolue. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune cette diminution de confiance que j'ai causée entre mes amis, et cette froideur avec laquelle il paraît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre cousine

Hervey a sujet de s'en plaindre comme sa mère. Miss Howe, ma chère Miss Howe, ne se ressent que trop des effets de ma faute, puisqu'à mon occasion elle a plus de querelles avec sa mère qu'elle n'en avait jamais eues. Cependant c'est à l'homme qui m'a jetée dans cette confusion de maux que je suis forcée de me donner! J'ai fait beaucoup de réflexions, je me suis formé bien des sujets de crainte avant ma faute; mais je ne l'ai pas considérée sous toutes les faces choquantes que j'y découvre aujourd'hui.

N'apprends-je pas qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite supposée, mon père déclarait hautement que je lui étais aussi chère que sa vie? qu'il voulait me traiter avec une bonté paternelle; qu'il voulait... Ah! ma chère; quelle mortifiante tendresse! Ma tante ne devait pas craindre qu'on sût dans quels termes elle m'écrivait. Un père à genoux devant sa fille! Voilà ce qu'il est bien certain que je n'aurais jamais soutenu. J'ignore ce que j'aurais fait dans une occasion si triste. La mort m'aurait paru moins terrible que ce spectacle en faveur d'un homme pour lequel mon aversion est invincible : mais j'aurais mérité d'être anéantie, si j'avais pu voir mon père inutilement à mes pieds.

Cependant s'il n'avait été question que du sacrifice de mon penchant et d'une préférence personnelle, il l'aurait obtenu à bien moindre prix. Mon respect seul aurait triomphé de mon inclination. Mais une aversion si sincère! Le triomphe d'un frère ambitieux et cruel, joint aux insultes d'une sœur jalouse! me déroband tous deux, par leurs intrigues, une faveur, une pitié, dont j'aurais été sûre autrement! Les devoirs du mariage si sacrés, si solennels! Moi-même d'un caractère naturel, qui ne m'a jamais permis de regarder le plus simple devoir avec indifférence; à plus forte raison, un devoir volontairement juré au pied des autels! Quelles lois d'honnêteté pouvaient m'autoriser à mettre ma main dans une main odieuse, à prononcer mon consentement pour une union détestée? ajoutez, pour une union qui devait durer autant que ma vie? N'ai-je pas fait là-dessus des réflexions plus longues et plus profondes que le commun des filles n'en fait à mon âge? N'ai-je pas tout pesé, tout considéré? Peut-être aurais-je pu marquer moins d'humeur et d'obstination. La délicatesse, si je puis m'attribuer cette qualité, la maturité d'esprit, la réflexion, ne sont pas toujours d'heureux présents du

Ciel. Combien de cas dans lesquels je souhaiterais d'avoir connu ce que c'était que l'indifférence, si je l'avais pu sans une ignorance criminelle! Ah! ma chère, les plus délicates sensibilités ne servent guère au bonheur.

Quelle méthode mes amis s'étaient-ils proposé d'employer dans leur assemblée! J'ose dire qu'elle porte le sceau de mon frère. C'était lui, je le suppose, qui devait me présenter au conseil comme une fille capable de préférer ses volontés à celles de toute sa famille. L'épreuve aurait été vive; il n'en faut pas douter. Plût au Ciel néanmoins que je l'eusse soutenue! Oui, plût au Ciel! quel qu'en pût être le succès.

On peut craindre encore, dit ma tante, qu'il n'y ait du sang répandu. Il faut qu'elle soit informée du téméraire projet de Singleton. Elle parle de précipice : daigne le Ciel m'en préserver!

Elle écarte une idée à laquelle il m'est bien plus impossible de m'arrêter. Idée cruelle! Mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, si elle se figure que je ne suis pas au-dessus d'une honteuse faiblesse. Quoique je n'aie jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que M. Lovelace, les défauts de son caractère m'ont toujours préservée d'une forte impression; et depuis que je le vois de près, je puis dire que j'ai pour lui moins de goût que jamais. En vérité, je n'en ai jamais eu si peu qu'à présent. Je crois de bonne foi que je pourrais le haïr (si je ne le hais pas déjà), plutôt du moins qu'aucun autre homme pour lequel j'aie jamais eu quelque estime. La raison en est sensible : c'est qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avais de lui; quoiqu'elle n'ait jamais été assez haute pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui aurait été mon unique choix si j'avais eu la liberté de suivre mes inclinations. Aujourd'hui même, si je croyais ma réconciliation certaine en renonçant à lui, et si mes amis me le faisaient entendre, ils verraient bientôt que je ne lui serais jamais rien; car j'ai la vanité de croire mon âme supérieure à la sienne.

Vous direz que ma raison s'égare. Mais après avoir reçu de ma tante la défense de lui écrire, après avoir appris à désespérer de ma réconciliation, quel moyen de conserver ma liberté d'esprit? et vous-même, ma chère, vous devez vous ressentir de mes agitations passionnées. Misérable que je suis, d'avoir cherché volontairement cette fatale entrevue, et de m'être ôté le pouvoir

d'attendre l'assemblée générale de mes amis! Je serais libre aujourd'hui de mes anciennes craintes; et qui sait quand mes inquiétudes présentes doivent finir? Délivrée de l'un et l'autre homme, je me verrais peut-être à présent chez ma tante Hervey, ou chez mon oncle Antonin; attendant le retour de M. Morden, qui aurait apporté du remède à toutes les divisions.

Mon intention était assurément d'attendre. Cependant sais-je quel nom je porterais aujourd'hui? Aurais-je été capable de résister aux condescendances, aux supplications d'un père à genoux; du moins s'il l'avait été lui-même de garder un peu de modération avec moi?

Ma tante assure néanmoins qu'il se serait relâché si j'étais demeurée ferme. Peut-être aurait-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaisser jusqu'à se mettre à genoux devant moi. La bonté avec laquelle il se proposait de me recevoir aurait pu croître en ma faveur. Mais que la résolution où il était de céder à la fin, justifie mes amis, du moins à leurs propres yeux! que cette résolution me condamne! Ah! pourquoi les avis de ma tante (je me les rappelle à présent) étaient-ils si réservés et si obscurs! Aussi, mon dessein était de la revoir après l'entrevue; et peut-être alors se serait-elle expliquée. Ô l'artificieux, le dangereux Lovelace! Cependant je suis obligée de le dire encore : c'est moi qui dois porter tout le blâme de la funeste entrevue.

Mais loin, loin de moi toute vaine récrimination! Loin, dis-je, parce qu'elle est vaine! Il ne me reste que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, et de me consoler par l'innocence de mes intentions. Puisqu'il est trop tard pour jeter les yeux en arrière, ma seule ressource est de recueillir toutes mes forces pour soutenir les coups de la Providence irritée; et pour faire tourner du moins à ma correction des épreuves qu'il ne m'est plus possible d'éviter.

Joignez-vous à moi dans cette prière, ma tendre et fidèle Miss Howe, pour votre propre honneur et pour celui de notre liaison; de peur qu'une chute plus profonde, de la part de votre malheureuse amie, ne jetât de l'ombre sur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, et dont la base est notre mutuelle utilité dans les plus importantes occasions comme dans les plus légères.

CL. HARLOVE

## Lettre 140

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Samedi après-midi, 23 d'avril*

Ô ma meilleure, ma seule amie! c'est à présent que je ne puis plus vivre! j'ai reçu le coup au cœur; je n'en guérirai jamais! Ne pensez plus à la moindre correspondance avec une misérable qui semble désormais absolument dévouée. Quelle autre espérance, si les malédictions des parents ont le poids que je leur ai toujours attribué, et que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les temps! Oui, ma chère Miss Howe, pour mettre le comble à toutes mes afflictions, j'ai à lutter désormais contre les malheureux effets de la malédiction d'un père! Comment aurai-je la force de soutenir cette réflexion! Mes terreurs ne sont-elles pas trop justifiées par les circonstances de ma situation?

J'ai reçu enfin une réponse de mon impitoyable sœur. Ah! pourquoi me la suis-je attirée par ma seconde lettre à ma tante? Il semble qu'on l'ait tenue prête pour ce signal. La foudre dormait, jusqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoie la lettre même. Il m'est impossible de la transcrire. L'idée m'en est insupportable. Terrible idée! la malédiction s'étend jusqu'à l'autre vie.

Je suis dans le trouble et l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter: évitez, fuyez, rompez toute correspondance avec le malheureux objet des imprécations d'un père.

Lettre 141

*Miss Arabelle Harlove à Miss Clarisse*

*Vendredi, 21 d'avril*

Nous avions prévu qu'il nous reviendrait quelqu'un de votre part : nous, c'est-à-dire ma tante et moi ; et la lettre que je joins à celle-ci attendait l'arrivée de votre messager. Vous n'aurez aucune réponse de personne, quelles que soient vos importunités, à qui qu'elles puissent s'adresser, et quelque demande que vous puissiez faire.

On avait pensé d'abord à vous ramener par une autorité convenable, ou à vous faire transporter dans des lieux où l'on pouvait espérer que la honte dont vous nous avez tous couverts serait ensevelie quelque jour avec vous. Mais je crois qu'on abandonne ce dessein. Ainsi vous pouvez marcher en sûreté. Personne ne vous croit digne de lui causer le moindre embarras. Cependant ma mère a obtenu la permission de vous envoyer tous vos habits ; mais vos habits seulement. C'est une faveur, comme vous verrez dans la lettre que vous allez lire, qu'on n'était pas disposé d'abord à vous accorder ; et sur laquelle on ne se relâche point par considération pour vous, mais uniquement parce que ma triste mère ne peut avoir sous ses yeux rien qui vous ait appartenu. Lisez et tremblez.

ARABELLE HARLOVE

*À la plus ingrate et la plus rebelle de toutes les filles**Au château d'Harlove, samedi 15 d'avril*

Vous qui avez été ma sœur (car je ne sais plus quel nom il est permis de vous donner, ni quel nom vous osez prendre), apprenez donc, puisque vous désirez d'être éclaircie, que vous avez rempli toute votre famille d'horreur. Mon père, dans ses premières agitations, en recevant la nouvelle de votre honteuse fuite, a prononcé à deux genoux une malédiction terrible. Votre sang doit se glacer à cette lecture ! Il a demandé au Ciel « que dans cette vie et dans l'autre, vous puissiez trouver votre punition par le misérable même en qui vous avez jugé à propos de mettre votre criminelle confiance ».

Vos habits ne vous seront point envoyés. Il paraît qu'en négligeant de les prendre, vous vous êtes crue sûre de les obtenir lorsqu'il vous plairait de les demander. Mais peut-être n'aviez-vous dans l'esprit que la pensée de joindre votre amant ; car tout semble avoir été oublié, à l'exception de ce qui pouvait servir à votre fuite. Cependant vous avez peut-être jugé avec raison, qu'en tâchant d'emporter vos habits, vous pouviez être découverte. Rusée créature, de n'avoir pas fait une démarche qui ait pu faire deviner votre dessein ! Rusée, c'est-à-dire pour votre propre ruine et pour l'opprobre de votre famille.

Mais votre misérable vous a-t-il conseillé d'écrire pour vos habits, dans la crainte que vous ne lui fassiez trop de dépense ? Je suppose que c'est le motif.

A-t-on jamais entendu parler d'une créature plus étourdie ! C'est néanmoins la célèbre, la brillante Clarisse... Comment la nommerai-je ? Harlove, sans doute. Oui, pour notre honte commune !

Vos dessins et tous vos ouvrages de peintures ont été enlevés ; de même que votre grand portrait, dans le goût de Van Dyck <sup>1</sup>, qui était dans le *parloir* autrefois *vôtre*. On les a renfermés dans votre cabinet, dont la porte sera condamnée, comme s'il ne

1. C'est-à-dire de grandeur naturelle. Il était de M. Highmore, qui a trouvé le moyen de l'obtenir de la famille et qui le possède encore (NdR).

faisait plus partie de la maison ; pour y périr tous ensemble de pourriture, ou peut-être par le feu du Ciel. Qui pourrait en soutenir la vue ? Souvenez-vous avec quel empressement on prenait plaisir de les montrer ; les premiers, pour faire admirer l'ouvrage de vos belles mains ; l'autre, pour exalter la prétendue dignité de votre figure, qui est maintenant dans la boue. Et qui, qui se faisait un bonheur de cette complaisance ? Ces mêmes parents, dont l'aveugle tendresse ne vous a point empêchée d'escalader les murs de leur jardin pour fuir avec un homme.

Mon frère a juré vengeance contre votre libertin : j'entends pour l'honneur de la famille, sans aucun égard pour vous ; car il déclare que, s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique : et il ne doute pas que tôt ou tard ce ne soit votre sort.

Mon oncle Harlove vous renonce pour jamais.

Ainsi que mon oncle Antonin.

Ainsi que ma tante Hervey.

Ainsi que moi, vile et indigne créature ! disgrâce de votre famille ! proie d'un infâme libertin, que vous serez infailliblement, si vous ne l'êtes pas déjà !

Vos livres, puisqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos proches, à votre sexe et à votre éducation, ne vous seront point envoyés ; non plus que votre argent ; ni les pierreries, que vous méritiez si peu. On souhaiterait de vous voir mendier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pèse, mettez la main sur votre cœur, et demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée ?

Tous les honnêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté M. Solmes, qui devrait se réjouir néanmoins de vous avoir manquée) se font un triomphe de votre honteuse fuite, et reconnaissent à présent d'où venaient vos refus.

Votre digne Norton rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre mère, et toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance et à votre éducation.

En un mot, vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu ; et plus que de toute autre, celui,

D'ARABELLE HARLOVE.

## Lettre 142

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Mardi, 25 d'avril*

Rappelez votre courage ; ne vous livrez point à l'abattement ; éloignez toutes les idées de désespoir, ma très chère amie. L'Être tout-puissant est juste et miséricordieux. Il ne ratifie point de téméraires et inhumaines malédictions. S'il abandonnait sa vengeance à la malignité, à l'envie, à la fureur des hommes, ces noires passions triompheraient dans les plus mauvais cœurs ; et les bons, proscrits par l'injustice des méchants, seraient misérables dans ce monde et dans l'autre.

Cette malédiction montre seulement de quel esprit vos parents sont animés, et combien leurs sordides vues l'emportent sur les sentiments de la nature. C'est uniquement l'effet de leur rage, et de l'impétueuse confusion qu'ils ont eue de voir avorter leurs desseins ; des desseins qui méritaient d'être étouffés dans leur source : et ce que vous avez à déplorer n'est que leur propre témérité, qui ne manquera point de retomber sur leurs têtes. Dieu tout bon et tout-puissant ne peut confirmer une présomptueuse imprécation qui s'étend jusqu'à la vie future.

Fi ! Fi ! diront tous ceux qui seront informés de ce débordement de poison ; et bien plus, lorsqu'ils sauront que ce qui porte votre famille à ces odieux excès de ressentiment est son propre ouvrage.

Ma mère blâme extrêmement cette horrible lettre. Elle a pitié de vous; et de son propre mouvement elle souhaite que je vous écrive, cette fois seulement, pour vous donner un peu de consolation. Il serait affreux, dit-elle, qu'un cœur si noble, qui paraît sentir si vivement sa faute, succombât tout à fait sous le poids de ses infortunes.

J'admire votre tante. Quel langage! Prétend-elle établir deux droits et deux torts? Soyez persuadée, ma chère, qu'elle sent le mal qu'elle a fait; et qu'ils se rendent tous la même justice, de quelque manière qu'ils cherchent à s'excuser. Ils n'entreprendront point, comme vous voyez, de justifier leur conduite et leurs vues par des explications; ils prétendent seulement qu'ils étaient résolus de se rendre. Mais, dans tout le cours de vos ennuyeuses contentions, votre cruelle tante vous a-t-elle donné le moindre espoir qu'ils fussent disposés à se relâcher? Je me rappelle à présent, comme vous, les obscurs avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obscurité, dans une occasion qui pouvait être d'un si grand avantage pour vous? Était-il bien difficile à une tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, et qui vous écrit aujourd'hui si librement ce qui n'est propre qu'à vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs mesures?

Ne me parlez pas, ma chère, des prétextes auxquels ils ont recours aujourd'hui. Je les regarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait essuyer. Je garderai le secret de votre tante, ne craignez rien là-dessus. Je ne voudrais pas pour tout au monde que ma mère en fût informée.

Vous reconnaîtrez à présent que votre unique ressource est de surmonter vos scrupules, et de vous marier à la première occasion. Ne balançons plus, ma chère; il faut vous déterminer sur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me regarde moi-même. J'ai résolu, j'ai fait vœu (tendre amie! n'en soyez pas fâchée contre moi) de ne pas penser au mariage aussi longtemps que votre bonheur sera suspendu. Ce vœu est une justice que je rends au mari qui m'est destiné par le Ciel: car, ma chère, n'est-il pas certain que je serai malheureuse si vous l'êtes? et quelle indigne femme ne serais-je pas nécessairement, pour un homme dont les

complaisances n'auraient pas le pouvoir de contrebalancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'aurait pas causée?

À votre place, je communiquerais à Lovelace la lettre de votre abominable sœur. Je vous la renvoie. Elle ne passera pas la nuit sous le même toit que moi. Ce sera pour vous une occasion de ramener Lovelace au sujet qui doit faire à présent votre principale vue. Qu'il apprenne ce que vous souffrez pour lui. Il est impossible qu'il n'en soit pas touché. Je perdrais le sens et la raison si cet homme avait la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite si distingué, vous ne serez que trop punie de votre faute involontaire par la nécessité d'être sa femme.

Je ne voudrais pas que vous vous crussiez trop assurée qu'on ait renoncé au dessein de vous faire enlever. L'expression de cette détestable Arabelle me paraît ménagée pour vous inspirer une fausse sécurité. *Elle croit*, dit-elle, *que ce dessein est abandonné*. Cependant je n'apprends pas de Miss Lloyd qu'on ait commencé à le désavouer. Le meilleur parti, lorsque vous serez à Londres, est de vous tenir à couvert, et de faire passer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adressé. Je ne voudrais pas, pour ma vie, vous voir tomber par quelque surprise entre les mains de ces odieux tyrans. Moi-même, je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce; et j'en tirerai un avantage, qui sera de pouvoir assurer ma mère, ou tout autre dans l'occasion, que j'ignore où vous êtes. Ajoutez que ces mesures vous laisseront moins de crainte pour les suites de leur violence, s'ils tentaient de vous enlever en dépit de Lovelace.

Mais je vous prie d'adresser directement toutes vos lettres à M. Hickman; et même votre réponse à celle-ci. J'ai quelques raisons pour le souhaiter; sans compter que malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma mère est toujours obstinée dans sa défense.

Le conseil que je vous donne est d'éloigner de vos idées ce nouveau sujet d'affliction. Je connais quelle impression il peut faire sur vous. Mais ne le permettez pas. Essayez de le réduire à sa vraie valeur. L'oublier est au-dessus de vos forces : cependant votre esprit peut s'occuper de mille sujets différents de ceux qui sont devant vous. Apprenez-moi, sans vous y arrêter trop, ce que Lovelace aura pensé de l'abominable lettre, et de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amènera naturellement le grand sujet, et que vous n'aurez pas besoin de médiateur.

Allons, ma chère; que votre courage se réveille. C'est à l'extrémité du mal que le bien recommence. Le bonheur vient souvent d'où l'on attend l'infortune. Cette malédiction même, heureusement ménagée, peut devenir une source de bénédictions pour vous. Mais l'espoir du remède s'évanouit avec le courage. N'accordez pas à vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin; car il est clair pour moi que c'est ce qu'ils se proposent à présent.

Quelle petitesse de vous refuser vos livres, vos pierreries et votre argent! Je ne vois que l'argent dont vous ayez un besoin absolu, puisqu'ils daignent vous accorder vos habits. Je vous envoie, par le porteur, les *Mélanges de Norris*<sup>1</sup>, où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas. Il m'en reste à votre service. Ainsi, lorsque vous arriverez à Londres, si votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaisent, quittez sur-le-champ l'un et l'autre.

Je vous conseillerais aussi d'écrire sans délai à M. Morden. S'il se dispose à revenir, votre lettre hâtera son départ; et vous en serez plus tranquille jusqu'à son arrivée. Mais Lovelace est un imbécile s'il n'obtient pas son bonheur de votre consentement, avant que le retour de votre cousin rende le sien nécessaire.

Courage encore une fois. Tout s'arrange pour votre bonheur. Ces violences mêmes en sont le présage. Supposez que vous soyez moi et que je sois vous (c'est une supposition que vous pouvez faire; car vos malheurs sont les miens), et donnez-vous à vous-même les consolations que vous me donneriez. J'ai les mêmes idées que vous de la malédiction des parents; mais distinguons ceux qui ont plus à répondre que leurs enfants pour les fautes mêmes dont leur emportement s'autorise. Pour donner quelque vertu à ces horribles imprécations, les parents doivent être sans reproche; et la désobéissance ou l'ingratitude d'un enfant doit être sans excuse.

1. Livre estimé (NdP).

Voilà, dans mes humbles idées, le jour sous lequel votre disgrâce doit frapper mes yeux et ceux du public. Si vous ne laissez pas prendre sur vous trop d'empire à la douleur et à la défiance de votre sort, vous fortifierez ce rayon de lumière, et vous l'augmenterez par vos propres réflexions.

ANNE HOWE

*Fin du Tome III*

Lettre 143

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mercredi matin, 26 d'avril*

Votre lettre, chère et fidèle Miss Howe, m'apporte beaucoup de consolation. Avec quelle douceur j'éprouve la vérité de cette maxime du sage, *qu'un ami fidèle est la médecine de la vie!*

Votre messenger arrive au moment que je pars pour Londres; la chaise à la porte. J'ai déjà fait mes adieux à la bonne veuve, qui m'accorde, à la prière de M. Lovelace, l'aînée de ses filles pour m'accompagner dans le voyage. Cette jeune personne doit retourner dans deux ou trois jours avec la chaise, qui sera renvoyée au château de Milord M... dans Hertfordshire.

J'avais reçu cette lettre terrible le dimanche pendant que M. Lovelace était absent. Il s'aperçut, à son retour, de l'excès de ma douleur et de mon abattement; et ses gens lui apprirent que j'avais été beaucoup plus mal : en effet, je m'étais évanouie deux fois. Je crois que ma tête s'en ressent comme mon cœur.

Il aurait souhaité de voir la lettre. Mais je m'y opposai à cause des menaces dont elle est remplie contre lui-même. L'effet qu'elle a produit sur moi ne laissa point de le jeter dans un curieux emportement. J'étais si faible qu'il me conseilla de remettre mon départ à lundi, comme je me l'étais déjà proposé.

Il est extrêmement tendre et respectueux. Tout ce que vous avez prévu de sa part est venu à la suite de ce fatal incident. Il

s'est offert à moi avec si peu de réserve, que je me fais un reproche de ma défiance, et de vous l'avoir marquée trop librement. Je vous demande en grâce, ma très chère amie, de ne faire voir à personne tout ce qui pourrait nuire de mon côté à sa réputation.

Je dois vous avouer que sa conduite obligeante et l'abattement de mon esprit, joint à vos avis précédents et aux circonstances de ma situation, me déterminèrent dimanche à recevoir ouvertement ses offres. Ainsi, je dépends à présent de lui plus que jamais. Il me demande à tous moments de nouvelles marques de mon estime et de ma confiance. Il confesse qu'il a douté de l'une, et qu'il était prêt à désespérer de l'autre. Comme je n'ai pu me dispenser de quelques aveux favorables pour lui, il est certain que s'il s'en rend indigne, j'aurai bien sujet de blâmer cette violente lettre de ma sœur; car je ne me sens point de résolution. Abandonnée de tous mes amis naturels, avec votre seule pitié pour consolation (pitié restreinte, si je puis ainsi la nommer), je me suis vue forcée de tourner mon cœur affligé vers l'unique protection qui s'est présentée. Cependant votre avis me soutient. Non seulement il a servi à me déterminer mais, répété dans la tendre lettre que j'ai devant les yeux, il a la force de me faire partir pour Londres avec une sorte de joie. Auparavant, je me sentais comme un poids sur le cœur; et quoique mon départ me parût le meilleur et le plus sûr parti, la force me manquait, je ne sais pourquoi, à chaque pas que je faisais pour les préparatifs. J'espère qu'il n'arrivera rien de fâcheux sur la route. J'espère que ces esprits violents n'auront pas le malheur de se rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Pardon, ma très bonne, ma très obligeante amie, si je vous renvoie votre Norris. Dans la perspective un peu plus flatteuse qui commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre argent puisse m'être nécessaire. D'ailleurs, j'ai quelque espérance qu'avec mes habits on m'enverra ce que j'ai demandé, quoiqu'on me le refuse dans la lettre. Si je me trompe, et s'il m'arrive d'être pressée par le besoin, il me sera aisé d'en instruire une amie si ardente à m'obliger. Mais j'aimerais bien mieux que vous pussiez dire, dans l'occasion, qu'on ne vous a fait aucune demande, et que vous n'avez fait aucune faveur de cette nature. Ma vue, dans ce que je dis ici, se rapporte à l'espérance que j'ai de me rétablir dans l'estime de votre mère, qui, après

celle de mon père et de ma mère, est ce que je désire le plus au monde.

Je dois ajouter, malgré la précipitation avec laquelle j'écris, que M. Lovelace m'offrit hier de se rendre avec moi chez Milord M..., ou de faire venir ici l'aumônier du château. Il me pressa beaucoup d'y consentir, en me témoignant même que la célébration lui serait plus agréable ici qu'à Londres. Je lui avais dit qu'il serait temps d'y penser à la ville. Mais, depuis que j'ai reçu votre tendre et consolante réponse, je crois sentir quelque regret de n'avoir pu me rendre à ses ardentés sollicitations. Cette affreuse lettre de ma sœur a comme décomposé mon être. Et puis, il y a quelques petites délicatesses sur lesquelles il me serait difficile de passer. Point de préparations; point d'articles dressés; point de permission ecclésiastique; un fond de douleur continuel; nul plaisir en perspective, pas même dans mes plus vagues désirs : ô ma chère ! qui pourrait, dans cette situation, penser à des engagements si solennels ? qui pourrait paraître prête et l'être si peu ?

Si j'osais me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de la vie vînt d'un juste motif, et qu'elle n'ait pas plutôt sa source dans l'amertume de mon cœur et dans les mortifications que mon orgueil se lasse d'essayer, que la mort aurait d'attraits pour moi ! et que j'épouserais un cercueil bien plus volontiers qu'aucun homme !

En vérité, je ne connais plus de plaisir que dans votre amitié. Assurez-moi qu'il ne me manquera jamais. Si mon cœur devient capable d'en désirer d'autres, ce ne peut être que sur ce fondement.

L'abattement de mes esprits recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires qui me dérobent jusqu'à l'espérance, seule ressource des malheureux, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux jours.

Mais il est temps de vous laisser respirer. Adieu, très chère et très tendre amie. Priez pour votre,

CL. HARLOVE.

## Lettre 144

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Jeudi, 27 d'avril*

Je ne suis pas contente que vous m'ayez renvoyé mon Norris. Mais il faut se rendre à toutes vos volontés. Vous en pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit espérer de l'autre qu'elle fasse ce qu'il y a de mieux; et peu de jeunes filles néanmoins savent mieux ce qu'elles devraient faire. Je ne puis me séparer de vous, ma chère; quoique je donne une double preuve de ma vanité dans ce compliment que je me fais à moi-même.

C'est de tout mon cœur que je me réjouis de voir un changement si avantageux dans votre situation. Le bien, comme j'ai osé vous le promettre, est venu du mal. Quelle idée aurais-je conçu de votre homme, et quelles auraient dû être ses vues, s'il n'avait pas pris ce parti sur une lettre si infâme, et sur un traitement si barbare; principalement, lorsqu'il en est l'occasion?

Vous savez mieux que personne quels ont été vos motifs : mais je souhaiterais que vous vous fussiez rendue à des instances si sérieuses. Pourquoi n'auriez-vous pas dû permettre qu'il fit venir le chapelain de Milord M...? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telles qu'une permission, des préparatifs, et d'autres scrupules de cette nature : votre servante, ma chère. Vous ne sentez donc pas que la grande cérémonie est un équivalent pour toutes

les autres. Gardez-vous de retomber dans vos mélancoliques délicatesses jusqu'à préférer un drap mortuaire à ce qui doit faire l'objet de vos désirs, lorsque vous l'avez actuellement entre les mains, et lorsqu'il est vrai, comme vous l'avez dit dans une occasion plus juste, qu'on n'a pas la liberté de mourir quand on veut. Mais je ne sais quelle étrange perversité de la nature humaine fait désirer, dans l'éloignement, ce qu'on méprise aussitôt qu'on croit y toucher.

Vous n'avez à vous proposer qu'un seul point. C'est le mariage. Qu'il ne tarde plus, je vous en supplie. Abandonnez le reste à la Providence, et fiez-vous à sa conduite. Vous aurez un très bel homme, un homme agréable, qui ne manquerait pas de sagesse, s'il n'était pas vain de ses talents, et possédé de l'esprit de libertinage et d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, séduits par une si belle figure et par des qualités si brillantes, entretiendront sa vanité, vous prendrez patience, en attendant que les cheveux gris et la prudence entrent ensemble sur la scène. Pouvez-vous espérer que tout se réunisse pour vous dans le même homme ?

Je suis persuadée que M. Hickman ne connaît point de voies détournées ; mais il marche de mauvaise grâce dans la voie droite. Cependant Hickman, quoi qu'il ne plaise point à mes yeux et qu'il amuse peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le disais dernièrement, soutiendra sans cesse votre attention ; vous serez toujours occupée avec lui, quoique un peu plus, peut-être, de vos craintes que de vos espérances ; tandis qu'Hickman ne sera pas plus capable de tenir une femme éveillée par ses discours que de troubler son sommeil par des fâcheuses aventures.

Je crois savoir à présent sur lequel des deux une personne aussi prudente que vous aurait d'abord fait tomber son choix ; et je ne doute pas non plus que vous ne puissiez deviner lequel j'aurais choisi, si j'avais eu cette liberté. Mais, fières comme nous sommes, celle qui l'est le plus ne peut que refuser ; et la plupart se déterminent à recevoir un homme à demi digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre quelque chose de pis.

Si nos deux hommes étaient tombés à des esprits de la trempe du leur, quoique à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi, je me figure que, pendant les six premiers mois du

moins, je lui aurais rendu peine de cœur pour peine de cœur; pendant que vous, avec mon doux berger, vous auriez coulé des jours aussi sereins, aussi calmes, aussi compassés que l'ordre des saisons, et ne variant, comme elles, que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités et d'agrémens.

J'aurais continué dans le même style. Mais j'ai été interrompue par ma mère, qui est entrée subitement, et d'un air qui portait la défense; en me faisant souvenir, qu'elle ne m'avait accordé sa permission que pour une fois. Elle a vu votre odieux oncle, et leur conférence secrète a duré longtemps. Ces allures me chagrinent beaucoup.

Il faudra que je garde ma lettre en attendant de vos nouvelles; car je ne sais plus où vous l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adresse un lieu tiers, comme je vous en ai prié.

Ma mère m'ayant pressée, je lui ai dit qu'à la vérité, c'était à vous que j'écrivais; mais que c'était pour mon seul amusement, et que je ne savais pas où vous adresser ma lettre.

J'espère que la première des vôtres m'apprendra votre mariage; quand vous devriez m'apprendre par la seconde que vous avez à faire au plus ingrat de tous les monstres, comme il serait nécessairement, s'il n'était pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mère me chagrine beaucoup; mais j'aurais pu dire, dans vos termes, qu'elle m'a comme *décomposée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiser Hickman, pour la part qu'elle lui suppose à notre correspondance; et qu'elle le catéchise très sévèrement, je vous en assure. Je commence à croire que je ne suis pas sans quelque sentiment de *pitié* pour le *pitoyable* personnage; car je ne puis souffrir qu'il soit traité comme un sot par tout autre que moi. Entre nous, je crois que la bonne dame s'est un peu oubliée. Je l'ai entendue crier très haut. Elle s'est peut-être imaginée que mon père était revenu au monde. Cependant la docilité de l'homme devait la détromper; car je m'imagine, en me rappelant le passé, que mon père aurait parlé aussi haut qu'elle.

Je sais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine? Si je ne m'en

ressentais pas un peu, on pourrait douter de qui je suis fille, des deux côtés.

Cependant vous ne devez pas me gronder très sévèrement, parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnais que j'ai tort; et vous conviendrez que c'est assez : ou vous ne seriez pas aussi généreuse ici que vous l'êtes toujours.

Adieu, ma chère. Je dois, je veux vous aimer, et vous aimer toute ma vie. Je le signe de mon nom. Je le signerais de mon sang comme le plus cher et le plus saint de tous les devoirs.

ANNE HOWE

Lettre 145

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*(Cette lettre ne partit qu'avec la précédente.)*

*Jeudi 27 d'avril*

Un juste intérêt m'a fait approfondir si vos parents étaient sérieusement résolus, avant votre départ, de renoncer à leurs mesures, comme votre tante ne fait pas difficulté de vous en assurer dans sa lettre. En rapprochant différentes informations, les unes tirées de ma mère, par les confidences de votre oncle Antonin, les autres de votre sœur, par Miss Lloyd, et quelques-unes par une troisième voie que je ne vous nommerai point à présent, j'ai raison de croire que je puis vous donner le récit suivant pour une vérité certaine.

On n'avait aucune disposition à changer de mesures jusqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frère et votre sœur, quoique sans espérance de l'emporter en faveur de Solmes, étaient résolus de ne se relâcher de leurs persécutions qu'après vous avoir poussée à quelque démarche qui, avec le secours de leurs bons offices, vous aurait fait juger indigne d'excuse par les êtres à demi raisonnables qu'ils avaient à faire mouvoir.

Mais enfin, votre mère, lasse, et peut-être honteuse, du rôle passif qu'elle avait joué jusqu'alors, prit le parti de déclarer à

Miss Arabelle qu'elle était déterminée à mettre tout en usage pour finir les divisions domestiques, et pour engager votre oncle Harlove à seconder ses efforts.

Cette déclaration alarma votre frère et votre sœur. Ce fut alors qu'on résolut de changer quelque chose au premier plan. Les offres de Solmes étaient néanmoins trop avantageuses pour être abandonnées; mais on prit un nouveau tour, qui fut d'engager votre père à des excès de bonté et de condescendance. On s'en promit même plus de succès que de la rigueur; et telle, comme ils le publient, devait être votre dernière épreuve.

Au fond, ma chère, je crois que le succès de cette voie aurait répondu à leurs espérances. Je ne doute pas un moment que si votre père eût consenti à fléchir les genoux, c'est-à-dire à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour Dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais ensuite que serait-il arrivé? Peut-être auriez-vous consenti à voir Lovelace dans la vue de l'apaiser et de prévenir les désastres; du moins si votre famille vous en avait laissé le temps, et si le mariage n'avait pas été brusqué. Croyez-vous que vous fussiez revenue librement de cette entrevue? Si vous la lui aviez refusée, vous voyez qu'il était résolu de leur rendre une visite, et bien escorté : et quelles en auraient été les suites?

Ainsi, nous ne savons pas trop si les choses n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à désirer.

J'espère que votre esprit sensé et capable de réflexion fera l'usage qu'il convient de cette découverte. Qui n'aurait pas la patience de soutenir un grand mal, s'il pouvait se persuader que la Providence l'a permis dans sa bonté pour le garantir d'un plus grand? surtout s'il avait droit, comme vous, de se reposer tranquillement sur le témoignage de son propre cœur.

Permettez que j'ajoute une observation : ne voyons-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les services que votre mère aurait pu vous rendre, si l'autorité maternelle s'était fortement déclarée en faveur d'une fille qui avait de son côté le double droit du mérite et de l'oppression?

Adieu, ma chère. Je suis pour jamais à vous.

ANNE HOWE

*(Miss Harlove, dans sa réponse à la première de ces deux dernières lettres, gronde son amie de donner si peu de poids à ses avis, par rapport à sa mère. On croit devoir en insérer ici quelques extraits, quoique un peu avant le temps.)*

Je ne répéterai pas, dit-elle, ce que je vous ai déjà écrit en faveur de M. Hickman. Je vous rappellerai seulement une observation que vous m'avez entendue faire plus d'une fois : « C'est qu'ayant survécu à votre première passion, vous n'auriez que de l'indifférence pour ce second amant, quand il aurait les perfections d'un ange. »

Les motifs qui m'ont fait suspendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de simples scrupules de formalité. J'étais réellement fort mal. Je ne pouvais soutenir ma tête. La fatale lettre m'avait percé le cœur. D'ailleurs, ma chère, devais-je être aussi ardente à profiter de ses offres que si j'eusse appréhendé qu'il ne me les répétât jamais ?

*(Dans la seconde lettre, elle fait les réflexions suivantes, entre plusieurs autres :)*

Ainsi, ma chère, vous paraissez persuadée qu'il y a du destin dans mon erreur. Je reconnais ici l'amie tendre et remplie d'égards. Cependant, puisque mon sort s'est déclaré comme il a fait, plût au Ciel que le caractère de mon père fût à couvert de reproche aux yeux du public ; ou du moins celui de ma mère, qui a fait l'admiration de tout le monde avant la naissance de nos malheureux troubles domestiques ! Que personne ne sache de vous qu'en faisant valoir à propos ses rares talents, elle aurait pu sauver une fille infortunée. Vous observerez, ma chère, qu'avant qu'il fût trop tard, lorsqu'elle a vu qu'il n'y avait pas de fin aux persécutions de mon frère, elle avait pris la résolution d'agir avec force : mais sa téméraire fille a tout précipité par la funeste entrevue, et lui a fait perdre le fruit de ses indulgents desseins. Ah ! ma chère, je suis convaincue à présent, par une triste expérience, qu'aussi longtemps que des enfants sont assez heureux pour avoir des parents ou des gardiens qu'ils puissent consulter, ils ne doivent pas présumer (non, non, jamais, même avec les

meilleures et les plus pures intentions) de suivre leurs propres idées dans les affaires d'importance.

Je crois entrevoir, ajoute Miss Clarisse, un rayon d'espérance pour ma réconciliation future, dans l'intention que ma mère avait de s'employer en ma faveur, si je n'avais pas ruiné son projet par ma coupable démarche. Cette favorable idée se fortifie d'autant plus que le crédit de mon oncle Harlove serait sans doute d'un grand poids, comme le pense ma mère, s'il avait la bonté d'entrer dans mes intérêts. Peut-être me convient-il d'écrire à ce cher oncle, si je puis en trouver l'occasion, ou la faire naître.

## Lettre 146

*M. Lovelace, à M. Belford**Lundi 24 d'avril*

Le destin, mon cher Belford, trame une toile bien bizarre pour ton ami; et je commence à craindre de m'y voir enveloppé sans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis longtemps, tantôt à la sape, comme un rusé mineur, tantôt comme un oiseleur habile, étendant mes filets, et m'applaudissant de mes inventions pour faire tomber absolument cette inimitable fille entre mes bras. Tout paraissait agir pour moi. Son frère et ses oncles n'étaient que mes *pionniers*. Son père faisait tonner l'artillerie par ma direction. Madame Howe était remuée par les ressorts que je conduisais. Sa fille donnait le mouvement pour moi, et se figurait néanmoins combattre mes vues. La chère personne elle-même avait déjà la tête passée dans mon piège, sans s'apercevoir qu'elle y était prise; parce que mes machines n'étaient pas sensibles autour d'elle. En un mot, lorsqu'il ne manquait rien à la perfection de mes mesures, te serait-il tombé dans l'imagination que je fusse devenu mon ennemi, et que j'eusse pris parti pour elle contre moi-même? Aurais-tu jugé que j'abandonnerais mon entreprise favorite,

jusqu'à lui offrir de l'épouser avant son départ pour Londres, c'est-à-dire jusqu'à rendre toutes mes opérations inutiles ?

Lorsque tu seras informé de ce changement, ne penseras-tu pas que c'est mon ange noir qui me joue, et qui s'est mis dans la tête de me précipiter dans le lien indissoluble, pour être plus sûr de moi par les *transgressions complexes* auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les péchés simples que je me permets depuis si longtemps, et pour lesquels il craint que l'habitude ne devienne une excuse ?

Tu seras encore plus surpris, si j'ajoute que, suivant toute apparence, il y a quelque traité de réconciliation commencé entre les anges noirs et les blancs ; car ceux de ma charmante ont changé dans un instant toutes ses idées, et l'ont portée contre mon attente à reconnaître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avait point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle se propose d'être à moi : à moi, sans les anciennes conditions. Elle me permet de lui parler d'amour, et de l'irrévo- cable cérémonie. Cependant, autre sujet d'admiration ! elle veut que cette cérémonie soit différée. Elle est déterminée à partir pour Londres, et même à se loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, sans doute, comment ce changement est arrivé ? Toi, Lovelace, me diras-tu, nous savons que tu te plais aux opérations surprenantes ; mais nous ne te connaissions pas le don des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point ?

Je vais te l'apprendre. J'étais en danger de perdre pour jamais la charmante Clarisse. Elle était prête à prendre son essor vers les cieux, c'est-à-dire vers son élément naturel. Il fallait quelque moyen puissant, un moyen extraordinaire, pour la retenir parmi les êtres de notre espèce. Quel moyen plus efficace que les tendres sons de l'amour et l'offre du mariage, de la part d'un homme qui n'est pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui souffre de ses incertitudes, et qui a désiré impatiemment d'entendre une proposition si douce ?

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refusait de m'avoir la moindre obligation, que sa fierté me tenait éloigné, dans l'espérance que le retour de son cousin la rendrait absolument indépendante de moi ; mécontente, au fond, de me voir tenir mes passions en bride, au lieu de les abandonner à sa censure, elle écrit une lettre pour presser la réponse de sa sœur à une

autre lettre, par laquelle sa crainte même de m'être obligée, et sa passion pour l'indépendance, lui avaient fait demander ses habits et d'autres commodités qu'elle avait laissées au château d'Harlove. Que reçoit-elle? une réponse outrageante, et plus horrible encore par la nouvelle qu'elle contenait d'une malédiction dans les formes, prononcée de la bouche d'un père, contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du Ciel et de la terre. Mille fois maudit le sacrilège vieillard qui n'a pas craint la foudre en maudissant le modèle de toutes les grâces et de toutes les vertus! et malédiction au double sur l'organe de cette nouvelle détestable, sur l'envieuse, l'indigne Arabelle!

J'étais absent à l'arrivée de cette lettre. À mon retour, je trouvai la divine Clarisse qui n'était revenue de plusieurs évanouissements que pour y retomber sans cesse, et qui tenait tous les assistants dans le doute de sa vie. On avait dépêché de tous côtés pour me trouver. Il n'est pas surprenant qu'elle eût été si touchée, elle dont le respect excessif pour son cruel tyran de père lui faisait attacher la plus affreuse idée à sa malédiction, surtout, comme je l'appris par ses gémissements aussitôt qu'elle fut en état de parler, à une malédiction qui s'étendait à ce monde et à l'autre. Que n'est-elle tombée, au même instant, sur la tête de celui qui l'a prononcée, par un accès de quelque mal violent qui devait le prendre à la gorge et l'étouffer sur-le-champ, pour servir d'exemple à tous les pères dénaturés!

N'aurais-je pas été le dernier des hommes si, dans une occasion de cette nature, je ne m'étais pas efforcé de la rappeler à la vie par toutes sortes de consolations, de vœux, de caresses, et par toutes les offres que je crus capables de lui plaire? Mon empressement eut d'heureux effets. Je lui rendis plus qu'un office de père; car elle m'eut l'obligation d'une vie que son père barbare lui avait presque ôtée. Comment ne chérirais-je pas mon propre ouvrage? Je parlais de bonne foi lorsque je lui offrais de l'épouser; et mon ardeur à demander que la célébration ne fût pas différée était une ardeur réelle. Mais son extrême abattement, mêlé d'une délicatesse qu'elle conservera, je n'en doute point, jusqu'au dernier soupir, lui ont fait refuser le temps, quoiqu'elle consente à la solennité; car elle m'a dit « qu'étant abandonnée de tout le monde, il ne lui restait plus d'autre protection que la mienne ». Tu vois, par ce discours même, que

je lui ai moins d'obligation de cette faveur qu'à la cruauté de ses amis.

Elle n'a pas manqué d'écrire à Miss Howe pour l'informer de leur barbarie ; mais elle ne lui a point marqué le misérable état de sa santé. Dans la faiblesse où elle est, ses alarmes, du côté de son stupide frère, lui font désirer d'être à Londres. Sans cet accident, et, ce que tu auras peine à croire, sans mes persuasions, qui viennent de l'état où je la vois, elle serait partie dès aujourd'hui : mais, s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour est fixé à mercredi.

Deux mots, je t'en prie, sur ta grave prédication : « Tu commences à trembler sérieusement pour la belle ; et c'est un miracle, dis-tu, si elle me résiste. Avec la connaissance que nous avons de ce sexe, tu craindrais, à ma place, de pousser trop loin l'épreuve, dans la crainte du succès. » Et, dans un autre endroit : « Si tu plaides, me dis-tu, pour le mariage, ce n'est point par aucun goût que tu aies à te reprocher pour cet état. »

Plaisant avocat ! Tu n'as jamais été heureux dans tes raisonnements. Toutes les pauvretés rebattues dont ta lettre est remplie en faveur de l'état conjugal, ont-elles autant de force que cet aveu doit en avoir contre ta propre thèse ?

Tu prends beaucoup de peine à me convaincre que dans la disgrâce et les chagrins où cette belle personne est comme ensevelie (tu m'avoueras, j'espère, que c'est la faute de ses implacables parents et non la mienne), l'épreuve que je me propose est injuste. Moi, je te demande si l'infortune n'est pas le creuset de la vertu ? Pourquoi veux-tu que mon estime ne porte pas sur un mérite éprouvé ? Mon intention n'est-elle pas de la récompenser par le mariage si elle résiste à l'épreuve ? Il est inutile de me jeter dans des représentations. Relis, beau raisonneur, relis ma longue lettre du 13. Tu trouveras que je détruis d'avance toutes tes objections jusqu'à la dernière syllabe.

Cependant ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'opposition. Comme le feu est l'épreuve de l'or, et la tentation celle de la vertu, l'opposition est celle de l'homme d'esprit. Avant que tu te fusses érigé en avocat de la belle, n'ai-je pas mis dans ta bouche quantité d'objections contre mon entreprise, uniquement pour me relever moi-même en te prouvant que tu n'y entends rien ? à

peu près comme Homère forme des champions et leur donne des noms terribles pour leur faire casser la tête par ses héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis pour règle : « Il faut être bien sûr d'avoir raison lorsqu'on entreprend de corriger son maître. »

Mais, pour revenir à mon sujet, observe avec moi que de quelque manière que mes vues puissent tourner, cette lettre violente, que ma charmante a reçue de sa sœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à présent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour et de mariage sans craindre aucune censure, sans être borné par des restrictions; et de rigoureuses lois ne font plus ma terreur.

C'est dans cette douce familiarité que nous partirons pour Londres. La fille aînée de madame Sorlings accompagnera ma belle dans la chaise, et je les escorterai à cheval. On craint extrêmement le complot de Singleton. On m'a fait promettre une patience d'ange s'il arrive quelque chose sur la route. Mais je suis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre, que j'ai reçue aujourd'hui de Joseph, m'assure que James Harlove a déjà quitté son stupide projet, à la prière de tous ses amis, qui en redoutent les suites. Cependant c'est une affaire à laquelle je ne renonce pas de même; quoique l'usage que j'en puis faire ne soit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ses habits. Elle espère qu'on y joindra ses pierreries, et quelque argent qu'elle a laissé derrière elle. Mais Joseph m'écrit que ses habits seuls lui seront envoyés. Je me garde bien de l'en avertir. Au contraire, je lui répète souvent qu'elle ne doit pas douter qu'on ne lui envoie tout ce qu'elle a demandé de personnel. Plus son attente sera trompée de ce côté-là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après tout, j'espère trouver la force d'être *honnête* pour une fille d'un mérite si distingué. Que le diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inspirer mal à propos, qu'elle pourrait bien succomber.

Je t'entends. Si mon dessein, diras-tu, est d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer à l'affaire de Singleton, comme son frère?

S'il faut te répondre, c'est qu'un homme modeste, qui se défie toujours de ses forces, doit se réserver une porte pour fuir. Ajoute, si tu veux, que lorsqu'on s'est rempli d'un dessein qu'on se trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raison, il est bien difficile de n'y pas revenir aussitôt que l'obstacle cesse.

## Lettre 147

*M. Lovelace à M. Belford**Mardi, 25 d'avril*

Tout est en mouvement pour notre départ. D'où viennent les battements de cœur que j'éprouve? Quel pressentiment m'agite? Je suis résolu d'être honnête; et cette idée augmente l'étonnement que me causent des agitations si peu volontaires. Mon cœur est un traître. Il a toujours été tel, et je crains qu'il ne le soit toujours. C'est une joie si vive lorsqu'il touche au succès de quelque malice! J'ai si peu d'empire sur lui! Ma tête d'ailleurs est si naturellement tournée à favoriser ses inclinations! N'importe. Je veux soutenir un assaut contre toi, vieil ami; et si tu es le plus fort dans cette occasion, je ne te disputerai jamais rien.

La chère personne ne cesse point d'être extrêmement faible et abattue. Tendre fleur! Qu'elle est peu propre à résister aux vents impétueux des passions, et aux emportements de l'orgueil et de l'insolence! À couvert jusqu'à présent sous les ailes d'une famille dont elle n'avait reçu que des témoignages de tendresse et d'indulgence, ou plutôt des adorations; accoutumée à reposer sa tête sur le sein de sa mère!

Telle fut ma première réflexion, avec un mélange de pitié et d'amour redoublé, lorsqu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille à peine revenue de plusieurs longs évanouissements

où l'avaient jetée la lettre de son exécration sœur, la tête appuyée sur le sein de la fermière. Elle était noyée dans ses pleurs. Que la douleur avait de charmes sur son visage ! Ses yeux qui se tournaient vers moi, lorsqu'elle me vit entrer, semblaient demander ma protection. Serais-je capable de lui manquer ? J'espère que non. Mais toi, misérable Belford, pourquoi m'avois-tu mis dans la tête qu'elle peut être vaincue ? et n'est-elle pas coupable aussi d'avoir pensé si tard, et avec tant de répugnance, à mettre sa confiance dans mon honneur ?

Mais, après tout, si sa faiblesse et les langueurs continuent dans cet excès, ne suis-je pas menacé, en l'épousant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vaporeuse ? Je serais doublement perdu. Non qu'après les deux ou trois premières semaines je me propose d'être fort assidu auprès d'elle : mais lorsqu'un homme a passé l'espace de quinze jours dans ses premiers transports à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuse abeille, et qu'il pourrait prendre du goût pour sa maison et pour sa femme, crois-tu qu'il ne soit pas insupportable d'être reçu par une Niobé, dont il commence à sentir la froideur ?

Que le Ciel rende la santé et la vigueur à ma charmante ! c'est la prière que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme qui se destine à elle puisse reconnaître si elle est capable d'aimer autre chose que son père et sa mère. Ma crainte est qu'il ne dépende toujours d'eux de diminuer le bonheur de son mari ; et les haïssant d'aussi bonne foi que je fais, je suis extrêmement choqué de cette réflexion. Dans plusieurs points, je vois en elle plus qu'une femme. Dans d'autres, qui lui sont propres, je vois un ange. Mais dans d'autres aussi, je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour son père ! Tant de passion pour sa famille ! Quel sera le rôle d'un mari avec une femme de cette trempe ? À moins, peut-être, que ses parents ne daignent se réconcilier avec elle, et que cette réconciliation ne soit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, et pour elle et pour moi, que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuse vie que celle d'un amour libre avec une fille comme elle ! Ah ! si je pouvais lui en inspirer le goût ! Des craintes, des inquiétudes, des jours orageux, des nuits interrompues, tantôt par le doute d'avoir désobligé, tantôt par une absence qu'on craint de voir durer toujours ! Ensuite, quels transports au retour, ou dans une réconciliation !

Quels dédommagements! Quelles douces récompenses! Une passion de cette nature entretient l'amour dans une ardeur continue. Elle lui donne un air de vie qui ne s'affaiblit jamais. L'heureux couple, au lieu d'être assis, de rêver, de s'endormir chacun au coin d'une cheminée, dans une soirée d'hiver, paraît toujours neuf l'un à l'autre, et n'est jamais sans avoir quelque chose à se dire.

Tu as vu dans mes derniers vers ce que je pense de cet état. Lorsque nous serons à Londres, je veux les laisser, comme sans dessein, dans quelque endroit où elle puisse les lire; c'est-à-dire, néanmoins, si je n'obtiens pas bientôt son consentement pour aller à l'église. Elle y apprendra quelles sont mes idées sur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offense point, ce sera un fondement sur lequel je me réserve le soin de bâtir.

Combien de filles se sont laissé entraîner, qui auraient été même à couvert de l'attaque, si elles avaient marqué le ressentiment convenable lorsqu'on a mis le siège devant leurs yeux ou leurs oreilles? Il m'est arrivé d'en assiéger plus d'une, par un mauvais livre, par une citation hasardée, ou par une peinture indécente : et celles qui n'en paraissaient point offensées, ou qui se contentaient de rougir, surtout si je les voyais sourire et lorgner, nous avons toujours compté, le vieux Satan et moi, qu'elles étaient à nous. Que d'avis salutaires je serais en état de donner à ces friponnes, si je le jugeais à propos! Peut-être leur offrirai-je quelque jour des leçons, moins par vertu que par envie, lorsque la vieillesse m'aura fait perdre le goût de la volupté.

*Mardi au soir*

Si vous êtes à Londres le jour que nous y arriverons, vous ne serez pas longtemps sans me voir. Ma charmante se trouve un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent; et sa voix harmonieuse, que j'entendais à peine la dernière fois que je l'avais vue, recommence à faire le charme de mes oreilles. Mais point d'amour, point de sensibilité. Il ne faut pas penser, avec elle, à ces libertés innocentes (du moins dans leurs commencements, car tu sais qu'elles conduisent toujours à quelque chose) qui adoucissent ou, si tu veux, qui amollissent le cœur de ce sexe. Je trouve cette

rigueur d'autant plus étrange qu'elle ne désavoue plus la préférence dont elle m'honore, et qu'elle a le cœur capable d'une profonde tristesse. La tristesse attendrit, énerve. Une âme affligée tourne la vue autour d'elle, implore en silence la consolation qui lui manque, et ne se défend guère d'aimer son consolateur.

Lettre 148

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mercredi, 26 d'avril*

Enfin, mon heureuse étoile nous a conduits au port désiré, et nous avons pris terre sans obstacle. Le poète a fort bien dit :

« L'homme actif et résolu surmonte les difficultés par la même hardiesse qui les lui fait tenter. L'homme lent et sans courage se refroidit, tremble à la vue de la peine et du danger, et *forme* l'impossibilité qu'il *redoute*. »<sup>1</sup>

Mais, au milieu de mon triomphe, je ne sais quoi, que je ne puis nommer, rabaisse ma joie, et jette un nuage sur les plus brillantes parties de ma perspective. Si ce n'est pas la conscience, c'est quelque chose qui ressemble prodigieusement à ce que je me souviens d'avoir pris autrefois pour elle.

Sûrement, Lovelace (t'entends-je dire avec ton air épais), tes honnêtes notions ne sont pas déjà évanouies! Sûrement tu ne finiras pas en misérable avec une fille que tu reconnais si digne de ton amour.

Je ne sais que répondre là-dessus. Pourquoi cette chère fille n'a-t-elle pas voulu m'accepter lorsque je m'offrais de si bonne foi? Depuis que je l'ai ici, les choses se présentent à mes yeux

1. Quatre vers de Rowe (NdP).

sous une face toute différente. Notre bonne mère et ses filles sont déjà autour de moi. La charmante personne! Quel teint! Quels yeux! Quelle majesté dans toute sa figure! Que vous êtes heureux, M. Lovelace! Vous nous la devez; vous nous devez une si aimable compagne. Ensuite, ces diablesses me rappellent mes idées de vengeance et de haine contre toute sa famille. Sally, frappée d'admiration à la première vue, s'est approchée de moi pour me réciter ces vers de Dryden :

« Plus charmante que le plus beau lys, sur son trône de verdure; plus fraîche que mai même, avec ses fleurs nouvellement écloses. »

J'ai envoyé chez toi, une demi-heure après notre arrivée, pour recevoir tes félicitations; mais j'apprends que tu n'as pas quitté ta maison d'Edgware.

Ma belle, qui se porte à charmer, s'est retirée pour son office continuel, c'est-à-dire pour exercer sa plume. Il faut que je me réduise au même amusement jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'accorder l'honneur de sa présence. Tous les rôles sont ici distribués, et chacun étudie le sien.

Mais je vois venir la veuve, qui mène Dorcas Wykes par la main. Dorcas Wykes, ami Belford, doit être femme de chambre de ma belle; et je vais l'introduire auprès d'elle. J'aurai désormais tant de moyens pour emporter la place, que je ne puis être embarrassé que par le choix.

Bon. L'honnête personne est acceptée. Nous l'avons fait passer pour une fille de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée par des malheurs de fortune, jusqu'au point de ne savoir ni lire ni écrire; parente de madame Sinclair. Ainsi, recommandée par elle-même, et proposée seulement jusqu'à l'arrivée d'Hannah, elle ne pouvait être refusée. Tu sens les avantages que j'ai à tirer de cette fable, et qu'il y aura bien du malheur si je ne pénètre pas le fond des correspondances. On n'a pas l'œil si attentif sur ses papiers, ni le même soin de ne pas les laisser sur sa table, lorsqu'on croit avoir un domestique qui ne sait pas lire.

Dorcas est une fille bien mise et de fort bonne mine. Je ne suis pas sans espérance que, dans une maison étrangère, ma charmante la fera coucher avec elle, du moins pendant quelques nuits. Cependant j'ai cru m'apercevoir qu'elle ne la goûtait point

à la première vue ; quoique cette fille ait pris un air fort modeste, et même un peu trop surchargé. La doctrine des sympathies et des antipathies est une surprenante doctrine. Mais Dorcas sera si douce et si prévenante qu'elle dissipera bientôt cette première impression. Je suis sûr de son incorruptibilité ; grand point, comme tu sais : car une femme et sa servante du même parti embarrasseraient une douzaine de diables.

La chère personne n'a pas marqué plus de goût pour notre veuve lorsqu'elle l'a vue paraître à son arrivée. Je m'étais flatté néanmoins que la lettre de l'honnête Doleman l'avait préparée à l'air mâle de son hôtesse.

Mais à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford ; et tu devrais deviner sur quoi. Un compliment sur mon mariage. Apprends que dire et faire c'est la même chose pour moi, quand je me le suis une fois proposé ; et que nous sommes actuellement mari et femme. Il y manque seulement la consommation. Je me suis engagé au délai par un serment solennel, jusqu'à ce que ma chère moitié soit réconciliée avec sa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maison. Elles le savent avant ma charmante ; incident assez bizarre, comme tu vois.

Il me reste à l'en instruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre pour lui faire ce récit sans l'offenser ? Mais n'est-elle pas à présent dans ma dépendance ? N'est-elle pas chez la Sinclair ? Et puis, si elle veut entendre raison, je la convaincrai qu'elle doit m'approuver.

Je suppose qu'elle insistera sur mon éloignement, et qu'elle ne consentira pas volontiers que je me loge sous le même toit. Mais les circonstances sont changées depuis mes promesses. J'ai loué toutes les chambres vacantes, et c'est un point qu'il faut que j'emporte aussi.

Je n'espère pas moins de l'engager bientôt à paraître avec moi aux amusements publics. Elle ne connaît pas Londres ; et jamais une fille de son mérite et de sa fortune n'a moins vu ce qu'on nomme les plaisirs de la ville. La nature et ses propres réflexions l'ont enrichie, à la vérité, d'un fond admirable de goût et de politesse, qui surpasse tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connais personne qui soit plus capable de juger, par un seul trait de lumière, de tout ce qui a quelque

rapport à l'idée qu'elle reçoit. Les amusements qu'elle s'était faits par choix, avant la persécution de sa famille, l'occupaient si agréablement qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loisir de reste pour les plaisirs de la capitale.

Cependant je suis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuseront ; et pendant ce temps-là, je manquerai de bonheur ou d'adresse, à présent qu'elle m'écoute, surtout ayant obtenu d'être souffert sous le même toit, si je ne lui découvre pas quelque endroit sensible.

Je crois t'avoir dit que mes soins se sont étendus jusqu'aux amusements intérieurs de la belle, dans la solitude de son cabinet. Sally et Polly seront ses lecteurs. On lui a fait croire que son cabinet était leur bibliothèque ; et l'on n'a pas manqué de placer entre les livres divers ouvrages de dévotion, tous achetés de la seconde main pour lui persuader mieux qu'ils sont souvent feuilletés. Les livres du beau sexe m'ont toujours servi à former des jugements presque sûrs. C'est une observation dont j'ai tiré de grands avantages, dans les pays étrangers comme dans le nôtre. Une personne si judicieuse sera peut-être aussi capable de cette réflexion que son adorateur.

Finissons pour cette fois. Tu comprends que je ne suis pas oisif. Cependant je te promets bientôt une autre lettre.

*(M. Lovelace joint une seconde lettre à celle-ci. Mais comme elle ne contient que les circonstances du voyage, qui se trouvent presque les mêmes dans la lettre suivante, l'éditeur a cru devoir la supprimer.)*

## Lettre 149

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mercredi après-midi, 26 d'avril*

À la fin, ma très chère Miss Howe, je suis à Londres et dans mon nouveau logement. Il est proprement meublé, et la situation en est agréable pour la ville. Je m'imagine que vous ne me demanderez pas si j'ai pris du goût pour la vieille hôtesse. Elle paraît néanmoins fort civile et fort obligeante. À mon arrivée, ses nièces ont marqué de l'empressement pour me recevoir. Elles paraissent de jeunes personnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorsque je les connaîtrai mieux.

Miss Surlings, qui a son oncle à Barnet, l'a trouvé si mal en passant par ce bourg que, dans l'inquiétude où je l'ai vue pour la santé d'un second père de qui elle attend beaucoup, je n'ai pu lui refuser la liberté de demeurer pour prendre soin de lui. Cependant, comme cet oncle ne l'attendait pas, j'aurais souhaité qu'elle m'eût du moins accompagnée jusqu'à Londres; et M. Lovelace l'en a beaucoup pressée, en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux. Mais l'ayant laissée maîtresse du choix, après lui avoir fait connaître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politesse que je m'y étais attendue; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ, M. Lovelace ne lui ait fait un présent fort honnête. Cette noblesse, qui éclate à chaque occasion, me fait regretter souvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans son caractère.

En arrivant, j'ai pris possession de ma chambre ; et si j'y passe quelque temps, je ferai bon usage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoie demain au château de Median, m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à présent, ma très chère amie, que je vous gronde beaucoup de la résolution téméraire que vous avez formée de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes, tandis que mon bonheur continuera d'être en suspens. Je ne la crois pas irrévocable. Supposons, ma chère, que je fusse condamnée à l'infortune ; de quoi me servirait votre résolution ? Le mariage est le plus sublime état de l'amitié. S'il est heureux, il diminue nos peines en les divisant ; comme il augmente nos plaisirs par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Pourquoi donc ne seriez-vous pas plutôt portée à me donner un second ami, à moi qui n'en ai pas deux sur lesquels je puisse compter ? Si vous aviez consenti à vous marier la dernière fois que votre mère vous en a pressée, j'ose dire que je n'aurais pas manqué d'asile, qui m'aurait garanti d'un grand nombre de mortifications et de tout ce que j'appelle ma disgrâce.

J'ai été interrompue par M. Lovelace et par la veuve, qui sont venus me présenter une fille pour mon service, en attendant qu'Hannah puisse me joindre ou que je me sois procuré une autre servante. Elle est parente de madame Sinclair ; c'est le nom de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellentes qualités, mais en lui reconnaissant un grand défaut, qui est de ne savoir ni lire ni écrire. Cette partie de son éducation, dit-elle, a été négligée dans sa jeunesse, quoiqu'elle entende fort bien toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille, et que pour la discrétion, la douceur, la fidélité, son caractère ne laisse rien à désirer.

Je lui passe aisément son défaut. Elle est d'une figure très revenante ; trop jolie même pour une femme de chambre. Mais ce qui me plaît le moins dans elle, c'est un œil fort malicieux. Je n'en ai point encore vu de semblables ; et je crains d'y avoir démêlé une sorte d'effronterie. La veuve elle-même a dans le regard un tour extrêmement singulier ; et pour une femme accoutumée au séjour de Londres, ses déférences me paraissent trop étudiées. Mais on ne se fait pas des yeux soi-même ; et je ne lui

vois rien d'ailleurs que de civil et d'obligeant. Pour la jeune fille, qui se nomme Dorcas, elle ne sera pas longtemps avec moi.

Je n'ai pas laissé de l'accepter. Comment pouvais-je m'en défendre, en présence de sa parente, et lorsqu'elle m'était proposée si officieusement par M. Lovelace? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui semblait disposé à commencer une conversation avec moi, que je regardais cet appartement comme le lieu de ma retraite, et que je souhaitais qu'il le regardât de même; que je pourrais le voir et l'écouter dans la salle à manger; mais que je demandais en grâce de n'être point interrompue chez moi. Il s'est retiré très respectueusement vers la porte; mais il s'y est arrêté. Il me pria donc, m'a-t-il dit, de lui accorder quelques moments d'entretien dans la salle à manger. Je lui ai répondu que, s'il allait chercher un autre logement pour lui-même, j'étais prête à descendre; mais que s'il ne sortait pas à l'heure même dans cette vue, j'étais bien aise de finir ma lettre à Miss Howe.

Je vois qu'il n'a pas dessein de me quitter s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frère lui fournit un prétexte pour me solliciter de le dégager de sa promesse. Mais l'en dispenser pour un temps, c'est lui donner main levée pour toujours. Il paraît persuadé qu'une espèce d'approbation que j'ai donnée à ses tendres soins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute la liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend que, pour une femme qui s'embarque une fois avec ce sexe, il est bien difficile de revenir sur ses pas. Une grâce accordée est le prélude d'une autre grâce. Depuis dimanche dernier, il n'a pas cessé de se plaindre de la distance où je le tiens : il se croit autorisé à révoquer mon estime en doute; il se fonde sur la disposition que j'ai marquée à le sacrifier pour ma réconciliation; et cependant il est déjà bien loin lui-même de cette tendresse respectueuse (si ces deux mots peuvent s'accorder) qui m'a portée à quelques aveux dont il semble se prévaloir.

Pendant qu'il me parlait à la porte, ma nouvelle servante est venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvait descendre, mais que j'avais une lettre à continuer; et lui témoignant à lui-même que je me sentais aussi peu d'inclination pour le souper que pour le thé, je l'ai prié de

faire mes excuses aux dames de la maison pour l'un et pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me ferait plaisir de leur apprendre que mon dessein était de vivre aussi retirée qu'il me serait possible ; et que je promettais néanmoins de descendre le matin pour déjeuner avec la veuve et ses nièces.

Il m'a demandé si je ne craignais pas que cette affectation, surtout pour le souper, ne me donnât un air un peu singulier dans une maison étrangère.

Vous savez, lui ai-je dit, et vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le soir. Mes esprits sont abattus. Je vous demande en grâce de ne me presser jamais contre mon inclination. Ayez la bonté, M. Lovelace, d'informer madame Sinclair et ses nièces de mes petites singularités. Avec un peu de complaisance, elles me les pardonneront. Je ne suis pas venue ici pour faire de nouvelles connaissances.

J'ai visité tous les livres qui se trouvent dans mon cabinet. J'en suis fort satisfaite, et je n'en ai que meilleure opinion de mes hôtes. Le nom de madame Sinclair est sur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres, qui sont des livres d'histoire, de poésie, ou de littérature légère, portent le nom de Sally Martin, ou de Polly Horton, c'est-à-dire des deux nièces.

Je suis fort en colère contre M. Lovelace ; et vous conviendrez que ce n'est pas sans raison, lorsque vous aurez lu le récit que j'ai à vous faire d'une conversation qui vient de finir ; car ses instances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la salle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il était sorti pour s'informer plus particulièrement du caractère de la veuve. Cette précaution, m'a-t-il dit, lui avait paru d'autant plus nécessaire qu'il me supposait toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devait pas douter, et que je ne pensais point qu'il voulût prendre son logement dans la même maison que moi. Mais qu'avait-il recueilli de ses informations ?

Il était assez satisfait, au fond, de tout ce qu'il avait appris. Cependant, comme il savait de moi-même que, suivant l'opinion de Miss Howe, mon frère n'avait point encore abandonné son plan, et comme la veuve, qui ne vivait que de ses loyers, avait

dans le même corps de logis que j'occupais d'autres appartements qui pouvaient être loués par un ennemi, il ne connaissait pas de méthode plus sûre que de les prendre tous, d'autant plus que ce ne pouvait être pour longtemps : à moins que je n'aimasse mieux chercher une autre maison.

Jusque-là, tout allait assez bien; mais, n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parlait de la veuve avec cette défiance que pour avoir un prétexte de se loger dans la maison, je lui ai demandé nettement quelle était là-dessus son intention. Il m'a confessé, sans détour, que dans les conjonctures présentes, si je ne pensais point à changer de logement, il ne pouvait consentir à s'éloigner de moi six heures entières; et qu'il avait préparé la veuve à s'attendre que nous ne serions que peu de jours chez elle, pour nous donner seulement la facilité de chercher une maison, et de nous établir d'une manière convenable à notre condition. Nous établir! Nous, notre, M. Lovelace! Dans quel sens, s'il vous plaît...

Mais, chère Clarisse, a-t-il repris en m'interrompant, si vous aviez la patience de m'entendre... À la vérité, je crains à demi d'avoir été trop vite, et j'ai tort peut-être de ne vous avoir pas consultée : mais comme tous mes amis de Londres sont persuadés, suivant la lettre de Doleman, que nous sommes déjà mariés...

Qu'entends-je? Assurément, Monsieur, vous n'aurez pas eu l'audace...

Écoutez-moi, très chère Clarisse... Vous avez reçu ma proposition avec bonté. Vous m'avez fait espérer l'honneur de votre consentement. Cependant, en éludant mes ardentes instances chez madame Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. À présent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrais pas pour le monde entier qu'on me crût capable de vous engager dans une démarche précipitée : cependant, le projet de votre frère n'est rien moins qu'abandonné. J'apprends que Singleton est actuellement à Londres; qu'il a son vaisseau à Rotherhithe; que votre frère a disparu du château d'Harlove. S'ils peuvent se persuader une fois que nous sommes mariés, tous leurs complots tombent d'eux-mêmes. Je suis porté à bien juger du caractère de la veuve; mais vous conviendrez que plus elle est honnête femme, plus le danger serait grand de sa part si l'agent de votre

frère venait à nous découvrir; puisqu'il en sera plus aisé de lui persuader que sa conscience l'oblige de prendre le parti d'une famille contre une jeune personne qui s'oppose aux volontés de ses proches; au lieu que nous croyant mariés, sa probité même devient une défense pour nous et la mettra infailliblement dans nos intérêts. J'ai pris soin d'ailleurs de lui expliquer par de bonnes raisons pourquoi nous n'occupons pas encore le même appartement.

Ce discours m'a mise hors de moi-même; j'ai voulu le quitter dans ma colère, mais il s'y est opposé avec respect. Que pouvais-je faire? Où trouver un asile, lorsque la nuit commençait à s'approcher?

Vous m'étonnez! lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours? Vous ne vous plaisez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi du moins, puisque je suis forcée de souffrir votre compagnie (car il me retenait par la main), apprenez-moi tout ce que vous avez dit de fabuleux. En vérité, M. Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très chère Clarisse! avais-je besoin de vous faire ce récit? et ne pouvais-je pas me loger dans cette maison sans que vous en eussiez la moindre défiance, si je ne m'étais pas proposé de soumettre à votre jugement toutes mes démarches? Voici ce que j'ai dit à la veuve devant ses nièces et devant votre nouvelle servante : qu'à la vérité nous nous étions mariés secrètement à Hertford; mais qu'avant la cérémonie, vous m'aviez fait promettre, par un serment solennel, que je suis résolu d'observer religieusement, de me contenter d'un appartement séparé, et de loger même dans une maison différente, jusqu'au succès d'une certaine réconciliation qui nous est d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la sainteté de mes intentions, et que ma seule vue est d'éviter toutes sortes de fâcheux accidents, je leur ai déclaré que je ne m'étais pas engagé moins solennellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme si notre union ne consistait encore que dans la foi donnée; sans prétendre même à ces petites faveurs innocentes qui ne se refusent point dans les amours les plus scrupuleux.

Ensuite il m'a fait vœu à moi-même de s'en tenir fidèlement aux mêmes règles.

Je lui ai répondu qu'il m'était impossible d'approuver son roman, et la nécessité à laquelle il voulait m'assujettir de paraître ce que je ne suis point; que chaque pas que je lui voyais faire était tortueux; que s'il ne pouvait se dispenser de quelque explication sur mon compte avec les femmes de la maison, j'exigeais qu'il rétractât toutes ses fables et qu'il leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avait fait, m'a-t-il dit, avait été revêtu de tant de circonstances, qu'il mourrait plutôt que de se rétracter; et, loin de passer condamnation sur le fond même de son entreprise, il a continué de soutenir, par les mêmes raisons, qu'il était à propos qu'on crût notre mariage réel. Hé! d'où peut venir, a-t-il ajouté, ce vif mécontentement pour un expédient si simple! Vous savez que si je souhaite d'éviter votre frère, ou ce Singleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Supposez-moi libre : mon premier mouvement serait de les chercher. C'est la manière dont j'en use toujours avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il est vrai que j'aurais dû vous consulter, et que je ne devais pas agir sans vos ordres. Mais puisque vous désapprouvez ce que j'ai dit, permettez, très chère Clarisse, que je vous presse de nommer un jour, un jour moins éloigné, où mon récit puisse devenir une heureuse vérité! Ah! que n'est-ce demain! Au nom de Dieu, Mademoiselle, que ce soit demain! Si non (était-ce à lui, ma chère, de dire *si non*, avant que j'eusse répondu?), je vous demande en grâce, du moins s'il ne m'échappe rien qui vous déplaît, de ne pas contredire, demain pendant le déjeuner, ce que vous nommez ma fable. Si je vous donne sujet de croire que je pense à tirer le moindre avantage de cette faveur, révoquez-la au même instant, et ne faites pas difficulté de m'exposer à la confusion que je mériterai. Je le répète encore une fois, quelle autre vue puis-je me proposer que celle de vous servir par cet expédient? Je ne pense qu'à prévenir des malheurs assez vraisemblables, pour le repos de votre esprit, et pour l'intérêt de ceux qui ne méritent pas de moi la moindre considération.

Que pouvais-je dire? Que pouvais-je faire? Je crois véritablement que s'il avait recommencé à me presser dans des termes convenables, j'aurais pu consentir, malgré mes justes mécontentements, à lui donner rendez-vous pour demain dans un lieu plus solennel que la salle où nous étions. Mais ce qui est bien décidé dans mon esprit, c'est qu'il n'obtiendra pas mon consentement

pour demeurer une seule nuit dans cette maison. Il vient de me donner une plus forte raison que jamais pour m'attacher à cette résolution.

Hélas! ma chère, qu'il est inutile de dire ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas, lorsqu'on s'est livré au pouvoir de ce sexe! Après m'avoir quittée, à ma prière, il est descendu jusqu'à l'heure du souper; et me faisant redemander alors un moment d'*audience*, comme il l'appelle, il m'a suppliée de lui laisser passer ici cette seule nuit, en promettant de partir demain après le déjeuner, pour se rendre auprès de Milord M..., ou à Edgware, chez son ami Belford. Si je m'y opposais absolument, m'a-t-il dit, il ne pouvait demeurer à souper; et demain il espérait de me revoir avant huit heures. Mais il s'est hâté d'ajouter qu'après ce qu'il avait dit aux femmes de la maison, mon refus leur paraîtrait singulier; d'autant plus qu'il était déjà convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à la vérité pour un mois seulement, et par la raison qu'il m'avait expliquée; qu'au reste, rien ne m'obligeait d'y demeurer deux jours, si je prenais quelque dégoût pour la veuve et pour ses nièces dans l'entretien que je devais avoir le lendemain avec elles.

Malgré la résolution à laquelle je m'étais arrêtée, j'ai jugé que dans les circonstances qu'il me représentait, on pouvait m'accuser de pousser la délicatesse trop loin; sans compter que je n'étais pas sûre de le trouver disposé à m'obéir, car j'ai cru lire dans ses yeux qu'il était résolu de ne pas se rendre aisément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y a point d'apparence de réconciliation du côté de mes amis, et que j'ai commencé à recevoir ses soins avec moins de réserve, il m'a semblé que je ne devais pas quereller avec lui, si je pouvais l'éviter; surtout, lorsqu'il ne demandait qu'une seule nuit, et qu'il aurait pu demeurer sans ma participation; ajoutez que, suivant votre opinion, la défiance que le fier personnage a de mes sentiments m'obligera probablement à me relâcher un peu en sa faveur. Toutes ces raisons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant il me restait tant de chagrin de l'autre, que ma réponse s'en est ressentie : Il ne faut pas espérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promesses ne vous coûtent rien, mais vous n'êtes pas moins prompt à les oublier. Cependant vous

m'assurez que votre résolution est de partir demain. Vous savez que j'ai été fort mal. Ma santé n'est pas assez rétablie pour me permettre d'entrer en dispute sur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je suis très peu satisfaite du roman que vous avez fait ici; et je ne vous promets pas de paraître demain, devant les femmes de cette maison, ce que je ne suis point.

Il est sorti de l'air le plus respectueux, en me demandant pour unique faveur de le traiter demain avec assez de bonté pour ne pas faire connaître à la veuve qu'il m'ait donné quelque sujet de mécontentement.

Je me suis retirée dans mon appartement, et Dorcas est venue pour recevoir mes ordres : je lui ai dit que je ne demandais pas une assiduité gênante, et que mon usage est de m'habiller et de me déshabiller moi-même. Elle en a marqué de l'inquiétude, comme si cette réponse était venue de quelque dégoût; et toute son étude, m'a-t-elle dit, serait de me plaire et de m'obliger. Je l'ai assurée qu'elle y réussirait aisément, et que je lui ferais connaître de temps en temps quels services je désirais d'elle; mais que pour cette nuit je ne lui en demandais aucun.

Elle est non seulement fort jolie, mais civile dans ses manières et dans son langage. Il paraît qu'on n'a pas négligé, dans son éducation, ce qu'on appelle ordinairement la partie de la politesse. Mais il est étrange que les pères et les mères fassent si peu de cas d'une autre partie, plus précieuse pour les filles, qui consiste dans la culture de l'esprit, d'où découleraient naturellement toutes les autres grâces.

Aussitôt que je me suis trouvée seule, j'ai visité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet, et la garde-robe; et n'y ayant rien découvert qui puisse me donner de la défiance, j'ai repris ma plume.

Madame Sinclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t-elle dit, lui ayant rapporté que je la dispensais de me servir ce soir, elle venait savoir de moi-même si j'étais satisfaite de l'appartement, et me souhaiter une heureuse nuit. Elle m'a témoigné son regret et celui de ses nièces d'être privées de ma compagnie à souper. M. Lovelace, a-t-elle ajouté, les avait informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne serais pas inter-

rompue. Ensuite, après s'être étendue sur ses louanges, et m'en avoir données beaucoup, elle m'a dit qu'elle avait appris avec chagrin qu'il y avait peu d'apparence que nous fissions chez elle un long séjour.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quittée avec de grandes marques de respect; plus grandes, il me semble, que la différence de nos âges ne le demande; surtout de la femme d'un officier de considération, qui, dans toute sa maison, comme dans sa manière de se mettre, n'a rien qui sente l'abaissement.

Si vous êtes résolue, ma chère, de m'écrire quelquefois, malgré la défense, ayez la bonté d'adresser vos lettres à Miss Lætitia Beaumont, chez M. Wilson, dans Pall Mall. C'est M. Lovelace qui me propose cette adresse, sans savoir que vous m'aviez priée de faire passer notre correspondance par une main tierce. Comme son motif est d'empêcher que mon frère ne puisse découvrir nos traces, je suis bien aise d'avoir cette preuve, et plusieurs autres, qu'il ne pense point à faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait.

Êtes-vous informée de la santé de ma pauvre Hannah?

M. Lovelace est si fertile en inventions, que nous ne ferions pas mal d'examiner avec un peu de soin les sceaux de nos lettres. Si je le trouvais infidèle sur ce point, il n'y aurait pas de bassesse dont je ne le crusse capable, et je le fuirais comme mon plus mortel ennemi.

Lettre 150

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Jeudi au soir, 27 d'avril*

*(Cette lettre fut envoyée sous une même enveloppe avec les deux dernières de Miss Howe.)*

Je reçois vos dépêches des mains de M. Hickman, qui me donne en même temps un expédient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le secours de la poste, de vous écrire tous les jours. Un honnête coquetier, nommé Simon Collins, que je charge de cette lettre et des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque semaine le voyage de Londres. En s'acquittant de mes commissions, il pourra prendre, chez Wilson, ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations sont extrêmement vives sur votre arrivée à Londres et sur le rétablissement de votre santé. L'occasion me presse. Je souhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir renvoyé mon Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je suis très fâchée que votre Hannah ne puisse être auprès de vous. Elle est encore très mal, quoique sans danger.

Il me tarde beaucoup de savoir quel jugement vous aurez porté des femmes de votre maison. Si ce ne sont pas des gens d'honneur, un déjeuner vous suffira pour les démasquer.

Je ne sais que vous dire sur l'opinion qu'il leur a fait prendre de votre mariage. Ses raisons me paraissent plausibles, mais il aime les inventions et les expédients bizarres.

Soit que vous conceviez de l'estime ou non pour vos hôteses, il faut prendre garde que votre noble franchise ne vous en fasse pas des ennemies. Vous êtes dans le monde à présent ; songez-y bien.

Je suis ravie que vous ayez eu la pensée de le prendre au mot s'il vous eût renouvelé ses offres. Mon étonnement, c'est qu'il ne l'ait pas fait. Mais s'il diffère, et s'il ne le fait pas d'une manière que vous puissiez accepter, ne pensez point à demeurer plus longtemps avec lui.

Attendez-vous, ma chère, à présent qu'il a gagné du terrain, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je le regarderais avec horreur, depuis le récit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avait pas joint des circonstances qui vous laissent toujours le pouvoir de le tenir dans l'éloignement. S'il s'échappait à la moindre familiarité... mais l'avis est superflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vues que celles dont il fait profession, c'est qu'il doit être persuadé que sa fable augmentera votre vigilance.

Reposez-vous sur le soin avec lequel j'examinerai le sceau de vos lettres. S'il est capable, comme vous dites, d'une bassesse sur ce point, il le sera de toutes les autres. Mais il est impossible qu'il ne soit qu'un infâme pour une personne de votre mérite, de votre naissance et de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de sa propre famille comme du vôtre, l'oblige d'être honnête.

Plût au Ciel néanmoins que votre mariage fût célébré ! C'est le plus ardent de mes souhaits.

ANNE HOWE

## Lettre 151

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi, à huit heures du matin*

Mon chagrin ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorsque je considère avec quelle hardiesse il se flatte que je servirai comme de témoin passif pour confirmer la vérité de son odieuse fable. Il se trompe s'il la croit propre à m'inspirer plus de goût pour lui; à moins qu'il n'ait en vue, comme je le reconnâtrai facilement, de hâter mes résolutions en sa faveur par l'embarras que j'aurai à soutenir le nouveau rôle qu'il veut m'imposer. Il m'a déjà fait demander l'état de ma santé par Dorcas, et la permission de m'entretenir un moment dans la salle à manger; apparemment pour découvrir si je serai de bonne humeur au déjeuner. Mais j'ai répondu que, devant le voir bientôt, je le priaïis de modérer cette impatience.

*À dix heures*

Je me suis efforcée, en descendant, de composer mon visage, et de prendre un air plus libre que je n'ai le cœur. La veuve et ses deux nièces m'ont reçue avec les plus grandes marques de distinction. Ces deux jeunes personnes ne manquent point d'agréments dans la figure; mais j'ai cru remarquer un peu de réserve

dans leurs manières, tandis que M. Lovelace en avait d'aussi aisées avec elles que si leur connaissance eût été plus ancienne; et cela, je ne puis le désavouer, avec beaucoup de grâce. C'est l'avantage de nos jeunes gens qui ont voyagé sur ceux qui ne sont pas sortis du royaume.

Dans la conversation qui a succédé au déjeuner, la veuve nous a vanté le mérite militaire du lieutenant-colonel, son mari; et pendant son discours, elle a porté deux ou trois fois son mouchoir à ses yeux. Je voudrais, pour l'honneur de sa sincérité, qu'elle l'eût mouillé de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'était son intention; mais je ne me suis point aperçue que ses yeux fussent humides. Elle a prié le Ciel que je n'eusse jamais à regretter un mari que j'aimasse autant qu'elle avait aimé son cher colonel; et le mouchoir a recommencé son office.

On ne saurait douter qu'il ne soit fort affligeant pour une femme de perdre un bon mari, et de demeurer, sans y avoir contribué par sa faute, dans une situation difficile qui l'expose aux insultes des âmes basses et ingrates. C'est le cas où la veuve s'est représentée après la mort du sien; et je n'ai pu me défendre d'être attendrie en sa faveur.

Vous savez, ma chère, que j'ai le cœur libre et ouvert, et que naturellement ma contenance l'est aussi : du moins c'est un compliment qu'on m'a toujours fait. Lorsque je me sens du goût pour quelque personne de mon sexe, je me livre sans réserve, j'encourage les ouvertures mutuelles, et je prends plaisir à dissiper les défiances. Mais avec les deux nièces, je sens que je n'aurai jamais de familiarité intime; sans que je puisse dire pourquoi. Si les circonstances, et tout ce qui s'est passé dans cet entretien, n'avaient combattu un léger soupçon, j'aurais cru volontiers que M. Lovelace les connaissait de plus loin qu'hier. J'ai remarqué plusieurs coups d'œil, qu'il leur jetait à la dérobée, auxquels il m'a semblé qu'elles répondaient; et je puis dire que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baissés tout d'un coup, sans pouvoir soutenir mes observations.

La veuve m'adressait tous ses discours, comme à madame Lovelace. Je le souffrais, mais impatientement. Une fois elle m'a témoigné, avec plus de force que je n'en ai mis dans mes remerciements, combien elle était surprise qu'il y eût quelque vœu, quelque raison assez puissante sur un couple si charmant,

comme elle nous appelait lui et moi, pour nous obliger de *faire lit à part*.

Les yeux de deux nièces, dans cette occasion, m'ont fait baisser les miens à mon tour. Cependant mon cœur ne se reprochait rien. Suis-je donc certaine, en y pensant mieux, qu'il n'y ait point eu de témérité dans ma censure? Je ne doute pas qu'il ne se trouve quantité de personnes véritablement modestes qui, par leur rougeur, dans une accusation injurieuse, ont excité les soupçons de ceux qui ne sont pas capables de distinguer entre la confusion qui suit le crime, et ce noble ressentiment qui colore le visage d'une belle âme à la seule pensée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me souviens d'avoir lu qu'un fameux Romain, après avoir triomphé d'une partie du monde dont il a tiré son surnom, se voyant accusé d'une action vile, aima mieux souffrir le bannissement, seule punition qu'il avait à redouter s'il eût été jugé coupable, que de voir mettre publiquement son innocence en question. Croyez-vous, ma chère, que ce grand Scipion l'Africain ne rougit pas d'indignation lorsqu'il eut appris qu'on osait l'accuser?

Pendant que la veuve me témoignait son admirable étonnement, M. Lovelace me regardait d'un air malicieux, pour observer comment je prendrais ce discours. Ensuite il a prié les trois dames de remarquer que son respect pour ma volonté, en me nommant sa chère âme, avait plus de pouvoir sur lui que le serment par lequel il s'était engagé.

Je n'ai pu m'empêcher de répondre, avec aussi peu de ménagement pour la veuve que pour lui, qu'il était fort étrange pour moi d'entendre mettre un serment au second rang, quelque sorte de motif qu'on pût mettre au premier. Mon observation était juste, a dit Miss Martin; et rien ne pouvait excuser la violation d'un serment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle était l'église la plus proche, et j'ai marqué du regret d'avoir été trop longtemps sans assister au service divin. On m'a nommé l'église de St. James, celle de St. Anne, et une autre dans Bloomsbury. Les deux nièces ont ajouté qu'elles allaient souvent à St. James, parce que l'assemblée y était belle, et les prédicateurs excellents. M. Lovelace a dit que la Chapelle royale était l'église qu'il fréquentait le plus lorsqu'il était à Londres. Pauvre homme! Je ne m'attendais pas d'apprendre

qu'il fréquentât quelque église. Je lui ai demandé si la présence d'un roi visible ne diminuait pas l'attention qu'on devait au maître invisible des rois? Il croyait, m'a-t-il dit, qu'elle pouvait produire cet effet sur ceux que la curiosité de voir la famille royale amenait à la Chapelle. Mais, parmi les autres, il y avait vu autant de visages contrits que dans toute autre église : et pourquoi non? Les courtisans et les voisins de la cour n'ont-ils pas autant d'ordures à purger que les autres hommes?

Ce discours m'a paru prononcé d'un air peu décent. Je n'ai pu m'empêcher de répondre que personne ne doutait qu'il ne sût choisir parfaitement sa compagnie.

Votre serviteur, Mademoiselle. Il ne m'a pas fait d'autre réplique. Mais, se tournant vers la veuve et ses nièces : Lorsque nous nous connaissons mieux, Mesdames, vous aurez souvent l'occasion d'observer que ma chère âme ne m'épargne point sur cet article. Je l'admire autant dans ses reproches que je suis passionné pour son approbation.

Miss Horton a remarqué que chaque chose avait son temps; mais qu'elle était persuadée qu'un badinage innocent convenait extrêmement à la jeunesse.

Je pense de même, a continué Miss Martin; et Shakespeare dit fort bien que *la jeunesse est le printemps de la vie, la fleur des années*. Elle a prononcé ces vers d'un ton théâtral. Elle ne pouvait cacher, a-t-elle ajouté, qu'elle admirait dans mon mari cette vivacité charmante qui s'accordait si bien avec l'âge que sa figure annonçait.

M. Lovelace lui a fait une profonde révérence. Il est passionné pour les louanges : plus jaloux, je m'imagine, de les obtenir que de les mériter. Cependant il mérite assez les louanges de cette espèce. Vous savez qu'il a l'air aisé et la voix agréable. Ce compliment lui a dilaté le cœur; il s'est mis à chanter les vers suivants, qui sont, nous a-t-il dit, de Congreve <sup>1</sup> :

« La jeunesse apporte mille plaisirs, qui s'envolent à l'approche de la vieillesse; des douceurs charmantes, qui naissent en foule dans le sein du printemps, et qui meurent dans les froids embrassements de l'hiver. »

1. Poète fort galant (NdP).

Les nièces, auxquelles il en a fait l'application, l'ont payé de sa politesse en le pressant de recommencer; et sa complaisance les a fixés dans ma mémoire.

On a parlé de repas et d'aliments. La veuve m'a offert très civilement de se conformer à toutes mes volontés. Je lui ai dit que j'étais facile à contenter; que mon inclination me portait souvent à dîner seule, et d'un morceau qu'on m'enverrait de chaque plat. Mais il est inutile de vous entretenir de ces bagatelles.

Elles m'auront trouvée fort singulière. Comme je ne les ai pas assez goûtées pour changer de résolution en leur faveur, l'idée qu'elles ont pu prendre de moi m'a causé peu d'inquiétude; d'autant moins que M. Lovelace m'avait mise de fort mauvaise humeur contre lui. Cependant elles m'ont exhortée à me tenir en garde contre la mélancolie. Je leur ai répondu que je serais fort à plaindre si je ne pouvais vivre avec moi-même. M. Lovelace a dit qu'il fallait leur apprendre mon histoire, et qu'elles sauraient alors comment elles pouvaient entrer dans mes vues; et s'adressant à moi : Cependant, ma chère, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t-il dit avec son air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous sera possible à la mélancolie. Il n'y a que votre douceur naturelle, et vos hautes idées d'un respect assez mal placé, qui puissent vous jeter dans le trouble où vous êtes.

Ne vous fâchez pas, mon cher amour, a-t-il ajouté, en remarquant sans doute que ce langage me déplaisait; et saisissant ma main, il me l'a baisée.

Je l'ai laissé avec les dames, et je me suis retirée dans mon cabinet pour vous écrire. On m'interrompt à ce moment de sa part. Il va monter à cheval : il me demande la permission de prendre mes ordres. Je quitte ma plume pour descendre dans la salle à manger.

Je l'ai trouvé assez bien dans son habit de campagne.

Il a voulu savoir quel jugement je portais des femmes de la maison. Je lui ai dit que je n'avais pas de reproche considérable à leur faire, mais que ma situation ne devant pas me donner d'empressement pour les nouvelles connaissances, j'en aurais peu pour leur société; et que je le priais particulièrement de me seconder dans le désir que j'avais de déjeuner et de souper seule. Il m'a répondu que si c'était ma résolution, je ne devais pas

douter qu'elle ne fût exécutée; que mes hôtessees n'étaient pas des personnes assez importantes pour mériter de grands égards dans les points où ma satisfaction serait intéressée; et que pour peu que je prisse du dégoût pour elles en les connaissant mieux, il espérait que je ne balancerais pas à choisir un autre logement.

Il m'a témoigné, par des expressions fort vives, le regret qu'il avait de me quitter. Ce n'était que pour se soumettre à mes ordres. Il lui aurait été même impossible de s'y résoudre, pendant que le complot de mon frère subsistait encore, si je n'avais eu la bonté de confirmer, du moins par mon silence, le récit qu'il avait fait de notre mariage. Cette idée avait attaché si fortement toute la maison à ses intérêts, qu'il partait avec autant de satisfaction que de confiance. Il se flattait qu'à son retour je fixerais le jour de son bonheur; d'autant plus que je devais être convaincue, par le projet de mon frère, qu'il ne restait aucun espoir de réconciliation.

Je lui ai dit que je pouvais écrire à mon oncle Harlove; qu'il m'avait aimée; qu'une explication directe me rendrait plus tranquille; que je méditais quelques propositions, par rapport à la terre de mon grand-père, qui m'attireraient peut-être l'attention de ma famille; et que j'espérais que son absence serait assez longue pour me donner le temps d'écrire et de recevoir une réponse.

Il me demandait pardon, m'a-t-il dit; mais c'était une promesse à laquelle il ne pouvait s'engager. Son dessein était de prendre des informations sur les mouvements de Singleton et de mon frère. S'il ne voyait aucun sujet de crainte après son retour, il se rendrait directement dans Berkshire, d'où il se promettait d'amener Miss Charlotte Montaigu, qui m'engagerait peut-être à lui nommer l'heureux jour plus tôt que je n'y paraissais disposée. Je l'ai assuré que je regarderais la compagnie de sa cousine comme une grande faveur. En effet, cette proposition m'a fait d'autant plus de plaisir qu'elle est venue de lui-même.

Il m'a pressée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refusé. Alors il m'a offert son valet de chambre pendant son absence, afin que s'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, j'aie sur-le-champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y consentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus respectueux, en se contentant de me baiser la main. J'ai trouvé sur ma table son billet de banque, qu'il y avait laissé sans que je m'en sois aperçue. Soyez sûre qu'il lui sera remis à son retour.

Je suis à présent beaucoup mieux disposée que je ne l'étais en sa faveur. Lorsque les défiances ont commencé à se dissiper, un esprit capable de quelque générosité se porte de lui-même, par une espèce de réparation, à juger avantageusement de tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'observe surtout avec plaisir que s'il parle des dames de sa famille avec la liberté que donne le droit du sang, ce n'est jamais néanmoins sans quelque marque de tendresse. Il me semble que les sentiments d'un homme pour ses parentes peuvent donner à une femme quelque raison d'espérer de lui des manières obligeantes après le mariage, lorsqu'elle est résolue d'apporter tous ses soins à les mériter. Ainsi, ma chère, je me vois au point d'être assez contente de lui; d'où je crois pouvoir conclure qu'il n'est pas naturellement d'un mauvais caractère. Telles sont du moins mes réflexions. Puissiez-vous, ma chère, être toujours heureuse dans les vôtres!

CL. HARLOVE

*(M. Lovelace, dans une lettre de la même date à son ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il se proposait : de faire passer, dans la maison, Clarisse pour sa femme, et de coucher une nuit sous le même toit. Il se croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reste, par surprise du moins, si ce n'est pas par persuasion. Cependant, il s'attribue quelques petits remords. Il reconnaît que le rôle qu'il joue n'est pas celui des bons anges : mais après avoir réussi jusqu'alors, il ne peut s'empêcher, dit-il, d'essayer, suivant son projet, s'il pourra porter ses avantages plus loin.)*

*Le détail qu'il fait de ses débats avec Clarisse diffère un peu de celui qu'on a lu dans les dernières lettres. Il paraît que tout son mérite, par rapport à elle, consiste dans la justice qu'il rend à ses perfections de corps et d'esprit, quoique cet aveu fasse sa condamnation.*

*Dans une seconde lettre, il rend compte à son ami des circonstances du déjeuner. Elle commence dans ces termes :)*

Te peindrai-je l'air noble, l'air serein, et le port charmant de ma déesse, en descendant vers la compagnie qui l'attendait ? Son approche imposait le respect des yeux ; le silence aux lèvres tremblantes, et le mouvement aux genoux, pour le plier d'eux-mêmes ; tandis qu'armée du sentiment de son mérite et de sa supériorité, elle s'avancait, comme une reine au milieu de ses vassaux ; sans fierté néanmoins et sans hauteur, comme si la dignité lui était naturelle et les grâces une habitude.

*(Il observe la jalousie de Sally Martin et de Polly Horton en voyant son respect pour Miss Clarisse. Ces deux filles ayant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, et s'étant livrées au goût du plaisir, étaient devenues facilement la proie de ses artifices. Elles s'étaient associées depuis quelque temps avec madame Sinclair, pour attendre l'occasion de se faire des amants ; et suivant la remarque de M. Lovelace, elles n'avaient point encore effacé, dans leur cœur, ce sentiment de distinction qui fait qu'une femme préfère un homme à un autre.)*

Qu'il est difficile, dit-il, de faire souscrire une femme à une préférence qui la blesse, quelque juste qu'elle puisse être ; surtout lorsque l'amour y est intéressé ! Cette petite enragée de Sally a l'insolence de se comparer à un ange ; en confessant néanmoins que c'est un ange. Gardez-vous, m'a-t-elle dit, je vous en avertis, M. Lovelace, de vous livrer devant moi à vos transports extravagants de tendresse pour cette fière et sombre beauté : je ne le soutiendrais pas. Ensuite, elle n'a pas manqué de rappeler ses premiers sacrifices. Quel bruit ce sexe fait pour moins que rien ! Ôtons les agréments de l'intrigue ; dis-moi, je te prie, Belford, ce que les femmes font de si merveilleux pour nous.

Mais tu serais surpris toi-même des efforts que ces deux créatures font pour m'animer. Une femme tombée, cher Belford, devient plus *diable* que le plus méchant d'entre nous. Elle est au-dessus des remords. C'est où je ne suis point ; et je t'assure qu'elles ne parviendront jamais, quoique aidées de tout le pouvoir infernal, à me faire traiter cette admirable fille avec indignité ; autant du moins que l'indignité peut être distinguée des épreuves, qui m'apprendront si c'est une femme ou un ange.

Je ne suis qu'un poltron, si j'en crois ces deux coquines. Je l'aurais déjà, si je le voulais. Si je la traitais comme un composé de chair et de sang, je la trouverais telle en effet. Elles m'avaient cru bien instruit, si quelqu'un l'est au monde, que faire une déesse d'une femme, c'est être sûr qu'elle prendra les airs d'une déesse; que lui donner du pouvoir, c'est l'autoriser à l'employer sur celui qui le donne, si l'abus ne va pas plus loin; et l'on m'a cité la femme de notre ami, qui tient comme tu sais, le plus complaisant des maris dans une respectueuse distance, et qui fait les yeux doux à un brutal de laquais. Je me suis vivement emporté contre tous ces blasphèmes. Je leur ai dit qu'elles me feraient haïr leur maison, et prendre le parti d'en retirer ma charmante. Sur ma foi, Belford, je commence à me repentir de l'y avoir amenée. Il est vrai que sans connaître le fond de leur cœur, elle est déjà résolue d'avoir avec elles aussi peu de commerce qu'elle pourra. Je n'en suis pas fâché; car la jalousie n'échappe guère aux yeux d'une femme, et Sally n'a pas le moindre empire sur elle-même.

Lettre 152

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Vendredi, 28 d'avril*

M. Lovelace est déjà revenu. Il apporte le complot de mon frère pour prétexte. Mais je ne puis prendre une si courte absence que pour une manière d'éluder sa promesse; surtout après le soin qu'il avait eu de se précautionner ici, et n'ignorant pas que je m'étais proposée de garder soigneusement ma chambre. Je ne puis supporter d'être jouée. J'ai insisté, avec beaucoup de mécontentement, sur son départ pour Berkshire, et sur la parole qu'il m'avait donnée de proposer le voyage de Londres à sa cousine.

Ô ma chère vie? m'a-t-il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre présence? Il m'est impossible de m'éloigner aussi longtemps que vous semblez le désirer. Je ne me suis pas écarté de la ville depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware; et mes justes craintes, dans une crise si pressante, ne m'ont pas permis de m'y arrêter deux heures. Vous représentez-vous ce qui se passe dans un esprit alarmé qui tremble pour tout ce qu'il a de plus cher et de plus précieux au monde? Vous m'avez parlé d'écrire à votre oncle. Pourquoi prendre une peine inutile? Attendez jusqu'après l'heureuse cérémonie, qui m'autorisera sans doute à donner du poids à vos demandes. Aussitôt que votre famille sera informée de notre mariage, tous les

complots de votre frère s'évanouiront; et votre père, votre mère, vos oncles, ne penseront qu'à se réconcilier avec vous. À quoi tient-il donc que vous ne mettiez le sceau à mon bonheur? Quelle raison, encore une fois, avez-vous de me bannir de votre présence? Si je vous ai jetée dans quelque embarras, pourquoi ne pas m'accorder la satisfaction de vous en tirer avec honneur?

Il est demeuré en silence. La voix m'a manqué pour seconder le penchant que je me sentais à lui faire quelque réponse qui ne parût pas rejeter tout à fait une si ardente prière.

Je vais vous dire, a-t-il repris, quel est mon dessein, si vous l'approuvez. J'irai sur-le-champ faire la revue de toutes les nouvelles places et des plus belles rues, et je reviendrai vous apprendre si j'y ai trouvé quelque maison qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choisirez. Je me hâterai de la meubler, et je lèverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Ensuite, ayez la bonté de fixer un jour, soit avant, soit après notre établissement, pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que manquera-t-il alors à notre situation? Vous recevrez dans votre propre maison, si je puis la meubler aussi promptement que je le désire, les félicitations de tous mes parents. Miss Charlotte se rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de temps, vous choisirez dans ma famille qui vous voudrez honorer de votre compagnie en premier, en second, en troisième rang, pendant les premiers mois de la belle saison. À votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure; et nous n'aurons plus autour de nous qu'une chaîne continuelle de plaisirs. Ah! chère Clarisse, prenez-moi près de vous, au lieu de me condamner au bannissement; et faites que je sois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chère, que les instances ne tombaient pas ici sur un jour fixe. Je n'en ai pas été fâchée, et j'en ai repris plus aisément mes esprits. Cependant je ne lui ai pas donné sujet de se plaindre que j'eusse refusé l'offre de chercher une maison.

Il est sorti dans cette vue. Mais j'apprends qu'il se propose de passer ici la nuit; et s'il y passe celle-ci, je dois m'attendre que lorsqu'il fera quelque séjour à la ville, il y passera toutes les autres. Comme les portes et les fenêtres de mon appartement sont à l'épreuve; qu'il ne m'a donné jusqu'à présent aucun sujet de défiance; qu'il a le prétexte du complot de mon frère; que les

gens de la maison sont fort obligeants et fort civils, particulièrement Miss Horton, qui paraît avoir conçu beaucoup de goût pour moi, et qui a plus de douceur que Miss Martin dans l'humeur et dans les manières; enfin, comme tout a pris une apparence supportable, je m'imagine que je ne pourrais insister sur sa promesse sans un air excessif d'affectation, et sans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raisons pour justifier ses volontés. Ainsi, je crois que je ne prendrai pas connaissance du dessein qu'il a de se loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chère, ce que vous pensez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu son billet de banque au moment de son arrivée.

Il a vu trois ou quatre maisons, dont aucune ne lui a plu. Mais on lui a parlé d'une autre qui promet quelque chose, dit-il, et dont il sera mieux informé demain.

*Samedi à midi*

Il a pris des informations. Il a même déjà vu la maison dont on lui avait parlé hier au soir. La propriétaire est une jeune veuve, qui est inconsolable de la mort de son mari. Elle se nomme madame Fretcheville. Les meubles sont du meilleur goût, n'étant faits que depuis six mois. Si je ne les trouve pas à mon gré, ils peuvent être loués pour quelque temps, avec la maison. Mais si j'en suis satisfaite, on peut louer la maison, et faire marché sur-le-champ pour acheter les meubles.

La dame ne voit personne. On n'a pas même la liberté de visiter les plus beaux appartements d'en haut, jusqu'à ce qu'elle les ait quittés pour se rendre dans une de ses terres où elle se propose de vivre retirée. Elle pense à partir dans quinze jours, ou dans trois semaines au plus tard.

Le salon et deux pièces d'en bas, qui sont la seule partie de la maison qu'on ait fait voir à M. Lovelace, sont d'une parfaite élégance. On lui a dit que tout le reste y répond. Les offices sont commodes, les remises et l'écurie fort bien situées. Il sera fort

impatient, dit-il, jusqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même ; et s'il ne se présente rien d'ailleurs qui me plaise plus que son récit, il ne fera point d'autres recherches. Pour le prix, c'est à quoi il ne s'arrête point.

Il vient de recevoir une lettre de Milady Lawrence, qui regarde principalement quelques affaires qu'elle sollicite à la chancellerie. Mais elle ne laisse pas d'y parler de moi dans des termes fort obligeants. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale. Il en a pris occasion de me dire qu'il se flattait que leurs désirs et les siens seraient bientôt remplis : mais quoique le moment fût si favorable, il ne m'a pas pressée pour le jour. C'est ce que je trouve d'autant plus extraordinaire qu'avant notre arrivée à Londres il marquait un extrême empressement pour la célébration.

Il m'a demandé en grâce de lui accorder ma compagnie, à lui et à quatre de ses meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner ici lundi prochain. Miss Martin et Miss Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles sont engagées d'un autre côté, pour une fête annuelle, avec les deux filles du colonel Solcombe et deux nièces du chevalier Holmes. Mais il aura madame Sinclair, qui lui a fait espérer d'avoir aussi Miss Partington, jeune demoiselle d'un mérite et d'une fortune distingués, dont il paraît que le colonel Sinclair a été le tuteur jusqu'à sa mort, et qui donne, par cette raison, le nom de *maman* à madame Sinclair.

Je l'ai prié de m'en dispenser. Il m'a mise, lui ai-je dit, dans la désagréable nécessité de passer pour une personne mariée ; et je voudrais voir aussi peu de gens qu'il me sera possible qui aient de moi cette opinion. Il m'a répondu qu'il se garderait bien de me presser, si j'y avais trop de répugnance ; mais que c'était effectivement ses meilleurs amis, des gens de mérite et bien établis dans le monde, qui mouraient d'envie de me voir ; qu'à la vérité, ils croyaient notre mariage réel, comme son ami Doleman, mais avec les restrictions qu'il avait expliquées à madame Sinclair ; et que je pouvais compter d'ailleurs que sa politesse serait portée devant eux jusqu'au plus profond respect.

Lorsqu'il s'est rempli de quelque chose, on n'a pas peu d'embarras, comme je vous l'ai dit, à lui faire abandonner son idée. Cependant je ne veux pas être donnée en spectacle, si je

puis l'empêcher, surtout à des gens dont le caractère et les principes me sont très suspects. Adieu, très chère amie, objet presque unique de mes tendres affections.

CL. HARLOVE

*(La lettre suivante est de M. Lovelace à son ami Belford, auquel il fait à peu près le même détail qu'on vient de lire. Il l'invite à sa collation, pour le lundi suivant.)*

Mowbray, Tourville et Belton, dit-il, brûlent de voir ma déesse, et seront de la partie. Elle m'a refusé; mais je t'assure qu'elle ne laissera pas d'en être. Tu auras le plaisir de voir l'orgueil et la gloire des Harlove, mes ennemis implacables; et tu applaudiras à mon triomphe.

Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai souvent peine à m'en empêcher, de l'air *puritain* que vous verrez prendre à la Sinclair. Il ne sortira pas de ses lèvres une ordure ni un mot équivoque. Elle se compose devant ma belle. Tous ses traits se resserrent, et son gros visage devient un vrai théâtre de minauderies. Sa voix, qui est un tonnerre quand il lui plaît, se fond en un petit murmure douxereux. Ses jarrets, d'une roideur, qui ne leur a pas permis depuis dix ans de se plier à la civilité, deviennent souples pour faire une révérence à chaque parole. Elle tient ses gros bras croisés devant elle; et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à la faire asseoir en présence de la déesse.

Je m'occupe à vous dresser à tous des instructions pour lundi. Toi, qui te piques d'entendre un peu le cérémonial, et qui as des prétentions à la prudence, je t'abandonne le soin de contenir les trois autres.

*Samedi au soir*

Nous venons d'avoir une alarme épouvantable. Au secours, Monsieur, s'est écriée Dorcas en descendant de chez sa maîtresse : Madame est résolue d'aller demain à l'église. J'étais à jouer en bas avec les femmes. À l'église! ai-je dit; et j'ai posé mes cartes sur la table. À l'église! ont répété mes compagnes, en

jetant un regard l'une sur l'autre. Notre partie est demeurée là pour ce soir. Qui se serait attendu à ce caprice? Sans avis! sans la moindre question! Avant l'arrivée de ses habits! sans avoir demandé ma permission... Il est impossible qu'elle pense à devenir ma femme! Quoi? Cette belle personne ne considère donc pas qu'aller à l'église, c'est me mettre dans la nécessité d'y aller aussi? Cependant ne pas demander que je sorte avec elle, lorsqu'elle est persuadée que Singleton et son frère sont aux aguets pour l'enlever! facile à reconnaître par ses habits, par sa taille, par ses traits, qui n'ont rien d'égal dans toute l'Angleterre! À l'église encore, plutôt que dans tout autre lieu! Cette fille a-t-elle le diable au corps? C'est le blasphème qui m'est échappé après toutes ces réflexions.

Mais remettons cette affaire à demain. Je veux te donner aujourd'hui les instructions que j'ai méditées pour ta conduite et celle de tes camarades dans l'assemblée de mardi.

« Instructions pour Jean Belford, Richard Mawbray, Thomas Belton et Jacques Tourville, écuyers du corps de leur général Robert Lovelace, le jour qu'ils seront admis à la présence de sa déesse. »

*(Il leur donne plaisamment divers ordres; entre lesquels il leur commande en particulier d'éviter toutes sortes d'expressions libres, et jusqu'aux termes équivoques :)*

« Vous savez, leur dit-il, que je ne vous ai jamais permis d'obsécénité dans le langage. Il en sera temps, lorsque nous deviendrons vieux, et que nous ne serons capables que de parler. Quoi? vous ai-je répété souvent, ne pouvez-vous toucher le cœur d'une femme sans blesser ses oreilles?

« Il est inutile de vous avertir que votre respect pour moi doit être extrême. Le serment de fidélité vous y oblige. Et qui peut me voir sans me respecter? »

*(Il les instruit de leur rôle, à l'égard de Miss Partington, et du caractère emprunté qu'elle doit soutenir :)*

« Vous la connaissez, dit-il. Avec des yeux innocents, personne n'a plus de finesse et de manège. N'oubliez pas, surtout, que ma belle ne porte pas d'autre nom que le mien, et que la tante se nomme Sinclair, veuve d'un lieutenant-colonel. »

*(Il leur donne quantité d'autres avis bizarres, auxquels il ajoute pour conclusion :)*

« Cette chère personne est prodigieusement éclairée dans tout ce qui appartient à la théorie : mais vous comprenez qu'à son âge, c'est une véritable novice pour les choses de pratique. Malgré toutes ses lectures, j'ose dire que jusqu'au moment qu'elle m'a connu, elle ne s'était pas imaginé qu'il y eût au monde des gens de notre espèce. Quel plaisir n'aurai-je pas d'observer son étonnement lorsqu'elle se verra dans une compagnie si nouvelle, et qu'elle me trouvera le plus poli des cinq convives? »

Ces instructions suffisent. Il me semble, à présent, que tu es curieux de savoir quelles peuvent être mes vues en risquant de déplaire à ma belle et de lui inspirer des craintes, après trois ou quatre jours de paix et de confiance. Il faut satisfaire ta curiosité.

J'aurai soin de ménager aux deux nièces la visite imprévue de quelques femmes de province qui rempliront la maison. Les lits seront rares. Miss Partington, qui se sera fait connaître pour une fille douce et modeste, et qui aura marqué un goût prodigieux pour ma charmante, témoignera beaucoup d'envie de commencer avec elle une liaison d'amitié. On sera longtemps à table. Elle lui demandera la moitié de son lit, pour une nuit seulement. Qui sait si cette nuit même je ne serai pas assez heureux pour me rendre coupable d'une mortelle offense? Les oiseaux les plus sauvages se laissent prendre en dormant. Si ma charmante s'offense assez pour vouloir me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle? Si ma charmante m'échappe en effet, ne serai-je pas le maître de la ramener par autorité *civile*, ou *incivile*, lorsque j'aurai preuves sur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage? Et, soit que je réussisse ou non, si j'obtiens du moins qu'elle me pardonne, si sa fureur se borne aux plaintes, et si je m'aperçois seulement qu'elle puisse soutenir ma vue, ne suis-je pas sûr qu'elle est tout à fait à moi? Ma charmante est la

délicatesse même. Je suis impatient de voir comment une personne si délicate se conduira dans l'une ou l'autre de ces suppositions : et tu conviendras que, dans la situation où je me trouve, il est juste que je me précautionne contre toutes sortes d'accidents. Je connais l'*anguille* que j'ai à retenir, et combien il est à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais ouvrirais-je la bouche et les yeux, si je la voyais sauter de mes mains dans sa rivière bourbeuse ; je veux dire dans sa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer !

Voyons : laisse-moi compter combien j'aurai de personnes, après la nuit du lundi, qui seront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, et qu'elle n'a point eu d'autres vues, en quittant ses amis, que de prendre sérieusement mon nom, sans que sa propre famille puisse le désavouer ? Premièrement, je puis faire fond sur tous mes gens, sur sa servante Dorcas, sur madame Sinclair, ses deux nièces et Miss Partington.

Mais comme tous ces témoins pourraient être suspects, voici le point capital : « Quatre dignes officiers, nobles de personne et d'origine, invités tel jour à une collation par Robert Lovelace de Sandon-Hall, écuyer, en compagnie de Madeleine de Sinclair, veuve, de Priscille Partington, fille nubile, et de la dame complaignante, déposent que ledit Robert Lovelace s'est adressé plusieurs fois à la dame comme à sa femme ; qu'ils se sont adressés à elle, eux et d'autres, en qualité de madame Lovelace, chacun lui faisant des compliments et des félicitations sur son mariage ; que ces compliments et ces félicitations, elle les a reçus sans autres marques de déplaisir et de répugnance que celles qui sont ordinaires aux jeunes mariées, c'est-à-dire, avec un peu de rougeur et d'agréable confusion, qu'on pouvait attribuer à l'embarras naturel dans ces circonstances. » Point d'emportement, Belford. Point de révolte contre ton chef. T'imagines-tu que j'ai amené ici cette chère personne pour n'en tirer aucun fruit ?

Voilà une faible esquisse de mon plan. Applaudissez-moi, esprits subalternes, et reconnaissez Lovelace pour votre maître !

Lettre 153

*M. Lovelace à M. Belford*

*Dimanche 30 d'avril*

J'ai été à l'église, Belford. Apprends même que je m'y suis admirablement conduit. Ma déesse est contente de moi. J'ai donné une attention parfaite au sermon, et j'ai chanté de toutes mes forces avec le clergé et les paroissiens. Mes yeux ne se sont pas trop égarés. Comment aurais-je eu peine à les gouverner, lorsqu'ils avaient devant eux le plus charmant et le plus aimable objet de l'univers?

Chère créature! Que de ferveur, que de charmes dans sa piété! Je lui ai fait avouer qu'elle avait pitié de moi. En vérité, j'espère que les prières d'une si belle âme ne seront pas sans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque chose d'imposant dans le culte de religion. Le dimanche est une institution charmante pour soutenir la vertu dans les cœurs vertueux. Un jour sur sept; que cette loi est raisonnable! Je crois qu'à la fin je serai capable d'aller une fois le jour à l'église. Ma réformation en ira plus vite. Voir une multitude d'honnêtes gens qui se réunissent dans le même acte d'adoration! C'est l'exercice d'un être qui pense et qui sent. Cependant cette idée ajoute quelques pointes à mes remords, lorsque je veux m'occuper de mes projets. De bonne foi, je crois que si j'allais constamment à l'église, je pourrais les abandonner.

Il m'est venu de nouvelles inventions à la tête pendant le service divin : mais j'y renonce, parce qu'elles sont nées dans un si bon lieu. Excellente Clarisse! combien de ruines n'a-t-elle pas prévenues en m'attachant à elle! en remplissant toute mon attention!

Mais je veux te raconter ce qui s'est passé entre nous dans ma première visite du matin; et je te ferai ensuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'église.

La permission de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Elle était préparée pour sortir. J'ai feint d'ignorer son intention; et j'avais recommandé à Dorcas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informée.

Vous allez sortir, Mademoiselle? lui ai-je dit, d'un air indifférent.

Oui, Monsieur; j'ai dessein d'aller à l'église.

J'espère, Mademoiselle, que vous m'accorderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle allait prendre une chaise à porteurs, et se rendre à l'église voisine.

Ce discours m'a fait tressaillir. Une chaise pour aller à l'église voisine, de chez madame Sinclair, dont le vrai nom n'est pas Sinclair; et pour la ramener, à la vue de tout le peuple, qui ne doit pas avoir une trop bonne idée de la maison! Il n'y avait pas moyen d'y consentir. Cependant j'avais à soutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderais comme une faveur qu'elle voulût me permettre de prendre un carrosse et de l'accompagner à St. Paul.

Elle m'a objecté la gaieté de mon habillement; elle m'a dit que pour aller à St. Paul, elle pouvait prendre un carrosse et partir sans moi.

Je lui ai représenté ce qu'elle avait à craindre de Singleton et de son frère, et je lui ai offert de prendre le plus simple de mes habits. Ne me refusez pas, lui dis-je, la faveur de vous accompagner. Il y a très longtemps que je n'ai été à l'église. Nous nous placerons dans différents bancs : et la première fois que j'y retournerai, ce sera, j'espère, pour acquérir des droits au plus grand bonheur que je puisse recevoir. Elle m'a fait quelques autres objections, mais enfin, elle m'a permis de partir avec elle.

Je me suis placé à sa vue, pour trouver le temps moins ennuyeux; car nous sommes arrivés de bonne heure; et je me suis si bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le sujet du sermon était assez particulier : c'était l'histoire d'un prophète, ou la parabole d'une jeune brebis enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimait chèrement, et qui n'avait pas d'autre plaisir au monde. Le prophète avait en vue d'inspirer du remords à David sur son adultère avec Bethsabée, femme d'Urie, et sur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tout temps l'occasion d'une infinité de désordres. Enfin, lorsque le roi David eut juré dans son indignation (tu vois, mon ami, que le roi David jurait; mais comment saurais-tu qui était le roi David? l'histoire est de la Bible), aussitôt, dis-je qu'il eut juré de punir l'homme riche, le prophète, qui se nommait Nathan, honnête personnage et fort bon esprit, s'écria dans ces termes, qui étaient ceux du texte : *cet homme, c'est toi*. Par ma foi, j'ai cru que le prédicateur jetait directement les yeux sur moi; et les miens se sont tournés au même moment sur ma jeune brebis. Mais je dois dire aussi que je me suis souvenu en même temps de mon Bouton de rose : après tout, sur ce point, me suis-je dit à moi-même, je vau mieux que le roi David.

À notre retour, nous nous sommes entretenus du sermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avais été fort attentif, en lui rappelant les endroits où le prédicateur avait tiré le plus de parti de son sujet, et ceux qu'il aurait pu toucher avec plus d'avantage; car l'histoire est réellement fort touchante, et je n'ai rien vu de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions d'un air si grave, que la satisfaction de la belle m'a paru croître de plus en plus; et je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au soir l'honneur de sa présence à ma collation.

*Dimanche au soir*

Nous avons dîné tous ensemble, dans la salle à manger de madame Sinclair. Tout est dans la meilleure situation. Les deux nièces ont fort bien joué leur rôle, et madame Sinclair le sien. Je n'ai pas encore vu ma charmante si tranquille.

« D'abord, m'a-t-elle dit, elle n'avait pas eu trop bonne idée de ces gens-là. Madame Sinclair lui avait semblé rebutante. Ses nièces étaient de jeunes personnes avec lesquelles elle n'aurait pas souhaité de liaison. Mais réellement, il ne fallait pas être trop précipitée dans les censures. Bien des gens gagnent à se faire connaître. La veuve lui paraissait supportable, (c'est toute la faveur qu'elle lui fait). Miss Martin et Miss Horton sont deux jeunes filles de fort bon sens, et qui ont beaucoup de lecture. Ce que Miss Martin, particulièrement, a dit du mariage et de l'homme qui la recherche était très solide. Avec de tels principes, elle ne saurait faire une mauvaise femme. » Remarque, en passant, que le très humble serviteur de Sally est un marchand de grande réputation, et qu'elle doit être bientôt mariée.

J'ai fait à la belle une esquisse de ton caractère, et de celui de mes trois autres écuyers, dans l'espérance d'exciter sa curiosité à vous voir lundi. Je lui ai dit le mal comme le bien; autant pour m'exalter moi-même, et pour prévenir toutes les surprises, que pour lui apprendre quelle sorte de personnages elle doit s'attendre à voir si elle veut m'obliger. Par ses observations sur chacun de vous, je jugerai des mesures que j'aurai à garder pour obtenir ou pour conserver son estime. Je connaîtrai ce qui est de son goût et ce qui ne l'est pas. Ainsi, pendant qu'elle pénétrera vos têtes superficielles, j'entrerais dans son cœur, et j'y prendrai langue pour mes espérances.

La maison ne sera prête que dans trois semaines. Tout sera fini dans cet intervalle, ou je jouerai du plus grand malheur. Qui sait si trois jours ne feront pas l'affaire? N'ai-je pas emporté le grand point, de la faire passer ici pour ma femme? et l'autre, qui n'est pas moindre, de me fixer ici, la nuit comme le jour? Jamais une femme m'est-elle échappée lorsque j'ai pu loger sous le même toit? Et la maison: n'est-ce rien que la maison? Et les gens, Will<sup>1</sup> et Dorcas, qui sont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit? bon! trois heures.

Je viens d'emporter mon troisième point, Belford; quoique au grand mécontentement de la belle. On lui a présenté pour la première fois Miss Partington, qui s'est laissée engager pour

1. Son valet de chambre (NdP).

demain; mais à condition que ma charmante serait de la partie. Quel moyen de refuser! Une jeune personne si aimable! secondée par mes ardentés prières.

Mon impatience, à présent, est d'avoir vos opinions sur ma conquête. Si vous aimez des traits et des yeux pleins de flammes, quoique le cœur soit de glace et qu'il n'ait point encore commencé à *s'amollir*; si vous aimez un sens exquis, et le plus séduisant langage, qui coule entre des dents d'ivoire et des lèvres de corail; un regard qui pénètre tout; un son de voix qui est l'harmonie même; un air de noblesse, mêlé d'une douceur qui ne peut être décrite; une politesse qui ne sera jamais surpassée, s'il est possible qu'il y en ait jamais d'égale; vous trouverez toutes ces excellences, et cent fois plus, dans mon Hélène.

« Contemplez cette majestueuse fabrique! C'est un temple sacré dans sa naissance, et bâti par des mains divines. Son âme est la divinité qui l'habite; et l'édifice n'est pas indigne du Dieu. »<sup>1</sup>

Ou, si tu veux une description plus douce, dans le style de Rowe.

« Elle offre tous les charmes des fleurs nouvellement écloses; une beauté sans tache, une fraîcheur vive et douce, que rien ne ternit encore : c'est l'image de la nature au premier printemps du monde. »

Adieu, mes quatre suppôts. Je vous attends demain à six heures du soir.

*(Miss Clarisse, dans une lettre datée du lundi matin, loue la conduite de M. Lovelace à l'église et ses remarques sur le sermon. Elle parle des femmes de la maison avec plus de goût que la première fois. Elle observe qu'elles ne voient chez elles que des personnes de distinction. Sous une autre date, elle déclare qu'on ne lui a pas fait plaisir d'introduire chez elle Miss Partington, et moins encore de l'avoir mise dans la nécessité d'assister à la collation de M. Lovelace. Elle prévoit, dit-elle, que c'est une soirée perdue.)*

1. Quatre vers de Dryden (NdP).

## Lettre 154

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Lundi au soir, premier de mai*

Je m'échappe, à ce moment, de la désagréable compagnie où je me suis vue engagée contre mon inclination. Comme je prendrais peu de plaisir à me rappeler le détail de la conversation, contentez-vous de ce que je pourrai recueillir du souvenir qui me reste de la peinture que M. Lovelace me fit hier de ses quatre amis, et de quelques observations sur le spectacle auquel je viens heureusement de me dérober.

Les noms des quatre messieurs sont Belton, Mowbray, Tourville et Belford. Madame Sinclair, Miss Partington, cette riche héritière dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, M. Lovelace et moi, faisaient le reste de la compagnie.

Je vous ai déjà fait le portrait de Miss Partington, du côté favorable, sur le témoignage de madame Sinclair et de ses nièces. J'ajouterai quelques-unes de mes propres remarques sur la conduite qu'elle a tenue dans l'assemblée.

En meilleure compagnie, peut-être aurait-elle paru avec moins de désavantage : mais malgré ses regards innocents, que M. Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'est pas l'homme du monde au jugement duquel je me ferais le plus pour ce qui regarde la véritable modestie. À l'occasion de quelques discours, qui n'étaient pas assez libres pour mériter une censure ouverte,

mais qui ne laissent pas de renfermer quelque chose d'indécent pour des personnes bien élevées, j'ai observé que cette jeune demoiselle marquait d'abord une sorte d'embarras; mais qu'ensuite, par un sourire ou par un coup d'œil, elle encourageait, plutôt qu'elle ne paraissait condamner, un grand nombre de libertés, qui sont absurdes si elles ne signifient rien, ou qui doivent passer pour des grossièretés offensantes si elles renferment quelque sens. Il est vrai que j'ai connu plusieurs femmes, dont j'ai meilleure opinion que de madame Sinclair, qui ne faisaient pas difficulté de passer aux hommes et de se pardonner à elles-mêmes des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une si grande facilité puisse s'accorder avec l'honnête pudeur qui fait le caractère distinctif de notre sexe. Si les paroles ne sont que le corps ou l'habit des pensées, l'âme ne se fait-elle pas connaître par cette enveloppe extérieure?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité par le droit de leurs ancêtres; mais je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de noblesse.

M. Belton a reçu son éducation à l'université, parce qu'il était destiné pour la robe. Cette profession ne s'accordant point avec la vivacité de son naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien considérable, lui fit quitter le collège pour venir à la ville, où il prit aussitôt les airs du grand monde. On assure qu'il est homme sensé. Il se met fort bien, mais sans affectation. Il est grand buveur. Il aime à veiller, et s'en fait gloire. Il a la passion du jeu, qui a dérangé ses affaires. Son âge ne passe pas trente ans. Son visage est d'un rouge ardent, un peu tâché et boutonné. Les irrégularités de sa vie sensuelle paraissent la menacer d'une courte durée, car il est attaqué d'une toux sèche, qui ne marque pas des poumons fort sains; cependant il affecte de rire lui-même, et de faire rire ses amis, de ces méchants symptômes, qui devraient le rendre plus sérieux.

M. Mowbray a beaucoup voyagé. Il parle plusieurs langues, comme M. Lovelace même, mais avec moins de facilité. Il est de bonne maison; son âge paraît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute et bien prise, les yeux vifs et le regard audacieux. Son front et sa joue droite sont défigurés par deux larges cicatrices. Il se met aussi fort proprement. Il a toujours ses gens autour de lui, les appelant sans cesse et les chargeant de quelque

message frivole, comme nous en avons eu une douzaine d'exemples pendant le peu de temps que j'ai passé dans l'assemblée. Ils paraissent observer, tour à tour, le fier mouvement de ses yeux, pour être prêts à courir avant qu'ils aient entendu la moitié de ses ordres; et j'ai cru remarquer qu'ils le servent en tremblant. Cependant cet homme paraît supportable avec ses égaux. Il ne parle pas mal des spectacles et des amusements publics, surtout de ceux des pays étrangers. Mais il a quelque chose de romanesque dans l'air et dans le langage; et souvent il assure, avec beaucoup de force, des choses qui n'ont aucune vraisemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devrait croire; c'est-à-dire qu'il badine librement sur les choses saintes, et qu'il fait profession de haïr les prêtres de toutes sortes de religions. Il a de hautes idées de l'honneur : c'est un mot qui ne sort presque point de sa bouche; mais il ne paraît pas qu'il respecte beaucoup les mœurs.

M. Tourville nous a fait, je ne sais à quelle occasion, la grâce de nous apprendre son âge. Il entre justement dans sa trente-deuxième année. Il est aussi d'ancienne maison; mais, dans sa personne et dans ses manières, il a plus de ce qu'on appelle *petit maître* qu'aucun de ses compagnons. Il est vêtu richement. Il voudrait paraître homme de goût dans le choix de tout ce qui sert à sa parure, mais j'y ai trouvé plus de profusion que d'élégance. On remarque sans peine, au soin qu'il prend de son extérieur et à l'attention qu'il exige pour ce qui le distingue au dehors, que le dedans occupe peu son attention. M. Lovelace dit qu'il danse parfaitement, qu'il est grand musicien, et que le chant est une de ses principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté quelques airs italiens et français; et, pour lui rendre justice, les paroles étaient fort décentes. Toute la compagnie a paru très satisfaite; mais ses plus grands admirateurs ont été madame Sinclair, Miss Partington et lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La conversation et les manières de M. Tourville sont remplies, dans un excès insupportable, de ces grossières offenses contre le bon sens de notre sexe, auxquelles l'usage moderne a donné le nom de compliments, et qui passent pour une marque d'éducation, quoiqu'elles ne renferment au fond qu'un amas d'exagérations ridicules, propres seulement à faire connaître la mauvaise foi des hommes, et l'opinion désavantageuse qu'ils ont des

femmes. Il affecte de mêler dans ses discours des mots français et italiens; et souvent il répond en français à une question qu'on lui fait en anglais, parce qu'il préfère cette langue, dit-il, au sifflement de sa nation. Mais alors, il ne manque point de donner la traduction de sa réponse dans l'odieuse langue de son pays; de peur apparemment qu'on ne le soupçonne de ne pas savoir ce qu'il dit. Il aime les narrations. Il promet toujours une histoire excellente, avant que de la commencer : mais il ne paraît pas qu'il s'embarrasse beaucoup de tenir parole. Il est rare même qu'il aille jusqu'à la fin du récit, lorsqu'on a la patience de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un si grand nombre de parenthèses, et de nouveaux incidents, qu'il perd le fil de son propre discours, et qu'il demeure satisfait au milieu du chemin; ou, s'il veut le reprendre, il demande du secours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter*, s'il se souvient de ce qu'il voulait dire. Mais c'en est assez, et beaucoup trop, sur M. Tourville.

M. Belford est le quatrième convive, et celui pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'estime et d'affection. Je crois avoir compris que c'est un homme d'une valeur éprouvée. Ils sont devenus amis à l'occasion d'une querelle (pour quelque femme, peut-être) et d'une rencontre aux carrières de Kensington, où quelques survenants eurent le bonheur de les réconcilier.

Il me semble que M. Belford n'a pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans. C'est le plus jeune des cinq, après M. Lovelace. Peut-être sont-ils les deux plus méchants; car ils paraissent capables de conduire les trois autres à leur gré. M. Belford est mis proprement, comme les autres; mais il n'a pas ces avantages de figure et d'ajustement dont M. Lovelace est trop vain. Cependant il a l'apparence d'un homme de condition. Les bons auteurs anciens, et nos meilleurs écrivains, lui sont familiers. La conversation, par son moyen, a quelquefois pris un tour plus agréable; et moi qui, passant parmi eux pour madame Lovelace, m'efforçais de donner la meilleure face qu'il m'était possible à ma situation, je me suis jointe alors à eux, et j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de compliments sur mes observations.

M. Belford paraît obligeant et de bon naturel. Quoique plein de complaisance, il ne la porte point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime avec beaucoup de facilité et de politesse, et j'ai cru remarquer un fond de bonne logique dans son esprit et dans ses raisonnements. M. Belton a les mêmes prétentions. Ils s'attaquaient tous deux dans cette forme, en nous regardant, nous autres femmes, comme pour observer si nous admirions leur savoir lorsqu'ils étaient contents d'eux-mêmes. Mais, avec plus de pénétration et de justesse, M. Belford emportait visiblement l'avantage; et le sentant bien lui-même, il prenait plaisir à défendre le côté faible de l'argument.

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les sujets qui se traitent dans ces occasions, on s'y prête autant que la bienséance le permet, et par le rapport qu'ils ont à d'autres vues. Il m'aurait été difficile de ne pas souvent observer combien M. Lovelace était au-dessus de ses quatre amis dans les choses mêmes sur lesquelles ils avaient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'esprit et la vivacité, il n'y en avait pas un qui approchât de lui. Ils s'accordaient tous à lui céder lorsqu'il ouvrait les lèvres. Le fier Mowbray exhortait alors Tourville à finir son babil; il poussait du coude le sourcilleux Belton, pour lui faire faire attention que Lovelace allait parler; et lorsqu'il avait parlé, les termes de *charmant garçon* sortaient de toutes les bouches, avec quelque expression cavalière d'admiration, ou peut-être d'envie. Effectivement, il a des avantages si particuliers dans la figure, dans le langage, et dans les manières, que si l'on n'avait soin de veiller sur soi-même et de distinguer la vérité des fausses apparences, on serait souvent exposé à l'illusion.

« Voyez-le dans une compagnie nombreuse, m'a dit M. Belford : on ne fait attention qu'à lui. » Ce Belford, ayant vu sortir son ami pour un moment, a profité de son absence pour s'approcher de mon oreille; et de l'air d'un favori, qui est dans le secret de l'aventure, il m'a fait un compliment de félicitations sur mon mariage supposé; en m'exhortant à ne pas insister trop longtemps sur les rigoureuses conditions que j'avais imposées à un si galant homme. Ma confusion, dont il s'est aperçu, lui a fait quitter aussitôt ce sujet, pour retomber sur l'éloge de son ami.

Réellement, ma chère, il faut avouer que M. Lovelace a dans l'air une dignité naturelle qui rend en lui la hauteur et l'insolence non seulement inutiles, mais absolument inexcusables. Et puis cette douceur trompeuse qu'il a dans le sourire, dans le langage et dans toute sa contenance, du moins lorsqu'il cherche à plaire, ne marque-t-elle pas qu'il est né avec des inclinations innocentes; et qu'il n'est pas naturellement cette cruelle, cette violente, cette impétueuse créature, dans laquelle il se peut que la mauvaise compagnie l'ait changé? Car il a d'ailleurs une physionomie ouverte, et je puis dire honnête. Ne le pensez-vous pas aussi, ma chère? C'est sur toutes ces spécieuses apparences que je fonde l'espoir de sa réformation.

Mais il est surprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une si grande connaissance des hommes et des livres, avec un esprit si cultivé, il puisse trouver tant de satisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture, et dans une conversation d'une impertinence révoltante, indigne de ses talents et de tous ses avantages naturels et acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raison; et malheureusement elle ne marque point une grande âme : c'est sa vanité, qui lui fait attacher un ridicule honneur à se voir le chef des compagnons qu'il s'est choisis. Comment peut-on aimer les louanges, et se contenter de celles qui viennent d'une source si méprisable!

M. Belford s'est avisé de lui faire un compliment, qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante assemblée. « Heureux mortel! » lui a-t-il dit, à l'occasion de quelques flatteries de madame Sinclair, qui étaient approuvées par Miss Partington, « vous êtes si bien partagé du côté de l'esprit et du courage, qu'il n'y a point de femme, ni d'homme, qui puisse tenir devant vous ». En parlant, M. Belford avait les yeux sur moi. Oui, ma chère, il me regardait avec un sourire; et ses regards se sont tournés ensuite vers son ami. Ceux de toute l'assemblée, hommes et femmes, sont tombés aussitôt sur votre Clarisse. Du moins le reproche de mon cœur me l'a fait penser; car à peine me suis-je senti la hardiesse de lever les yeux.

Ah! ma chère, si les femmes auxquelles on croit de l'amour pour un homme (et c'est le cas où je suis; car à quelle autre cause attribuer une fuite qu'on suppose volontaire?) étaient capables de réfléchir un moment sur l'orgueil qu'elles lui causent et sur

l'humiliation dont elles se couvrent ; sur la fausse pitié, le mépris tacite, les insolents sourires et les malignes explications auxquelles elles s'exposent, de la part d'un monde de censeurs de l'un et de l'autre sexe ; quel mépris n'auraient-elles pas pour elles-mêmes ? et combien la mort, avec toutes ses horreurs, leur paraîtrait-elle préférable à cet excès d'abaissement ? Vous devez voir à présent pourquoi je ne puis m'étendre davantage sur toutes les circonstances de cette conversation.

Lettre 155

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Lundi, à minuit*

Il m'arrive une aventure fort bizarre, qui me cause de la peine et du regret.

Madame Sinclair me quitte à ce moment ; et fort mécontente, je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maison se trouvant remplie de quelques femmes arrivées pour ses nièces, et la nuit, qui est fort avancée, ne permettant guère à Miss Partington de s'exposer dans les rues de Londres, elle est venue me prier d'accorder à cette jeune personne la moitié de mon lit.

Sa demande peut avoir été fort simple, et mon refus lui aura paru dur et peu obligeant : mais, pendant qu'elle s'expliquait, il m'est venu subitement à l'esprit que je suis ici comme étrangère pour tout le monde ; que je n'ai pas un seul domestique que je puisse dire à moi, ou dont j'aie grande opinion ; qu'il y a, dans la maison, quatre hommes d'un caractère fort libre, partisans déclarés de M. Lovelace ; lui-même, d'un esprit entreprenant ; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin ; que Miss Partington elle-même n'est pas une personne aussi timide qu'on me l'a représentée ; qu'on a pris des peines officieuses pour me donner bonne opinion d'elle, et que madame Sinclair a

mis plus de recherche dans son compliment qu'une prière de cette nature n'en demandait. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air singulier pour des gens qui me croient déjà un peu singulière : un consentement m'expose à de fâcheuses aventures. J'ai trouvé si peu de proportion entre les dangers de l'alternative, que je n'ai pas balancé sur le choix.

J'ai répondu à madame Sinclair que j'avais une longue lettre à finir ; que je ne quitterais pas la plume sans être fort pressée du sommeil ; que Miss Partington serait gênée, et que je le serais moi-même.

Il serait bien fâcheux, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille de cette distinction fût obligée de partager avec Dorcas un lit fort étroit. Mais elle avait encore plus de regret de m'avoir fait une proposition dont je pusse recevoir la moindre incommodité. Rien ne serait plus éloigné de ses intentions ; et Miss Partington attendrait volontiers avec elle que j'eusse fini ma lettre. Alarmée de ces instances, et moins embarrassée à persister dans mon refus qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier, et de me renfermer dans mon cabinet pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre Miss, m'a-t-on dit, serait effrayée de coucher seule ; d'ailleurs, elle ne consentirait jamais à m'incommoder jusqu'à ce point.

Je me suis cru délivrée, surtout lorsque j'ai vu madame Sinclair qui se retirait civilement. Mais elle est revenue ; et m'ayant demandé pardon de son retour, elle m'a dit que Miss Partington était tout en larmes ; que jamais elle n'avait vu de jeune dame pour laquelle elle eût conçu autant d'admiration que pour moi ; que cette chère fille se flattait de n'avoir laissé rien échapper dans sa conduite qui m'eût inspiré du dégoût pour elle. Trouvais-je bon qu'elle me l'amenât ?

J'étais fort occupée, lui ai-je répondu. La lettre que j'avais à finir était importante. J'espérais de voir demain Miss Partington, et de lui faire agréer mes excuses. Alors madame Sinclair, hésitant et paraissant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laissé de se tourner encore vers moi. J'ai pris un flambeau pour la conduire, en lui recommandant de prendre garde à ses pieds. Elle s'est arrêtée au haut de l'escalier : Mon Dieu, Madame, quelle peine vous prenez ! m'a-t-elle dit. Le Ciel connaît mon cœur : je n'ai pas eu dessein de vous offenser ; mais puisque vous

n'approuvez pas une demande trop libre, je vous supplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croirait trop hardie, et même impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chère, cet incident fort particulier; soit en lui-même, soit dans le tour que mes réponses lui ont fait prendre? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant, si l'on ne se proposait rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté, j'ai marqué des soupçons auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils sont justes, je dois tout craindre; je dois fuir et cette maison et l'homme, comme ce qu'il y a de plus infecté. S'ils ne le sont pas, et que je ne puisse me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raison plausible de mon refus, quel moyen de demeurer ici plus longtemps avec honneur?

Je me sens irritée contre lui, contre moi-même, et contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons sont de choquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t-il pu souhaiter de me voir en si mauvaise compagnie? Encore une fois, je ne suis pas contente de lui.

## Lettre 156

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mardi, 2 de mai*

Il faut vous déclarer, quoique avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire, ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre mère (sous le couvert de M. Lovelace et par la voie de Milord M...) qui me fait là-dessus des reproches fort vifs, et qui me défend, autant que je m'intéresse à son bonheur et au vôtre, de vous écrire sans sa permission. Ainsi, jusqu'à des temps plus tranquilles, cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi. Comme la situation de mes affaires semble devenir plus heureuse, espérons d'obtenir bientôt la liberté de reprendre la plume et celle même de nous voir. Une alliance avec une famille aussi honorable que celle de M. Lovelace ne sera pas regardée apparemment comme une disgrâce.

Votre mère ajoute que si je souhaite de *vous enflammer*, je n'ai qu'à vous informer de la défense qu'elle me signifie; mais elle se flatte que sans la compromettre, je trouverai de moi-même quelque moyen d'interrompre une correspondance à laquelle je ne puis ignorer qu'elle s'oppose depuis longtemps. Tout ce que je puis faire, c'est de vous prier de n'être point *enflammée*; c'est de vous engager par mes instances à ne pas lui faire connaître, ni même soupçonner, que je vous aie communiqué la raison qui me fait cesser de vous écrire. Après avoir continué notre commerce,

malgré le scrupule que je m'en suis fait et sur lequel j'ai longtemps insisté, comment pourrais-je me dispenser honnêtement de vous apprendre ce qui tout d'un coup a la force de m'arrêter? Ainsi, ma chère, j'aime mieux, comme vous voyez, me reposer sur votre discrétion, que de feindre des raisons dont vous ne seriez pas satisfaite, et qui, ne vous empêchant point de vouloir pénétrer le fond du mystère, me feraient enfin passer à vos yeux pour une amie capable de réserve; sans compter que vous auriez quelque sujet de vous croire blessée, si je ne vous supposais pas assez de prudence pour recevoir le dépôt de la vérité nue.

Je répète que mes affaires n'ont point une mauvaise face. La maison sera louée incessamment. Les femmes de celle-ci sont fort respectueuses, malgré ma délicatesse à l'égard de Miss Partington. Miss Martin, qui doit se marier bientôt avec un riche marchand du Strand <sup>1</sup>, est venue me consulter aujourd'hui sur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occasion. La veuve est moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la première fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas dissimulé que ses quatre amis ne sont pas de mon goût, m'assure que ni eux, ni d'autres ne paraîtront devant moi sans ma permission.

Si je rassemble toutes ces circonstances, c'est pour mettre en repos votre cœur tendre et obligeant, dans la vue de rendre votre soumission plus facile à l'ordre de votre mère; et dans la crainte qu'on ne m'accuse de vous *enflammer*, moi qui suis, avec des intentions bien différentes, ma très chère et très aimable amie, votre fidèle et dévouée,

CL. HARLOVE.

1. Fameuse rue de Londres (NdP).

## Lettre 157

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Mercredi, 3 de mai*

Il me paraît bien étonnant que ma mère ait été capable d'une si étrange démarche, uniquement pour exercer mal à propos son autorité, et pour obliger des cœurs durs et sans remords. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conseils ou par mes informations, vous imaginez-vous que je balance à vous les donner ?

M. Hickman, qui croit entendre un peu les cas de cette nature, est d'avis que je ne dois pas abandonner une correspondance telle que la nôtre. Il est fort heureux de penser si bien ; car ma mère ayant excité ma bile, j'ai besoin de quelqu'un que je puisse quereller.

Voici ma résolution, puisqu'il faut vous satisfaire. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, et jusqu'à ce que l'orage soit un peu apaisé. Mais soyez sûre que je ne vous dispenserai pas de m'écrire. Mon cœur, ma conscience, mon honneur s'y opposent.

Mais comment ferai-je ici ? Comment ? Rien ne m'embarrasse moins ; car je vous assure que je n'ai pas besoin d'être poussée beaucoup pour prendre secrètement la route de Londres : et si je m'y détermine, je ne vous quitterai qu'après vous avoir vue mariée, ou tout à fait délivrée de votre fléau ; et dans ce dernier cas, je vous emmène avec moi, en dépit de tout l'univers ; ou, si

vous refusez de venir, je demeure avec vous, et je vous suis comme votre ombre.

Que cette déclaration ne vous effraie point. Il n'y a qu'une *considération* et *une seule espérance* qui m'arrêtent, veillée comme je suis dans tous les moments de ma vie, obligée de lire sans voix, de travailler sans goût, et de coucher chaque nuit avec ma mère. La considération, c'est que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute aux yeux de ceux qui donnent le nom de faute à votre départ; l'espérance consiste à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureusement, et que certaines gens rougiront un jour de l'infâme rôle qu'ils ont joué. Cependant il m'arrive souvent de balancer. Mais la résolution où vous paraissez être, de rompre tout commerce avec moi dans cette crise, emportera nécessairement la balance. Écrivez-moi donc, ou chargez-vous de toutes les conséquences.

Quelques mots sur les principaux articles de vos dernières lettres. J'ignore si le sage projet de votre frère est abandonné, ou s'il ne l'est pas. Un profond silence règne dans votre famille. Votre frère s'est absenté pendant trois jours. Il est revenu passer vingt-quatre heures au château d'Harlove. Ensuite il a disparu. S'il est avec Singleton ou d'un autre côté, c'est ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre personnage, je vois assez que c'est une race infernale, dont il est le Belzébuth. Qu'a-t-il pu se proposer, comme vous dites, dans l'empressement avec lequel il a souhaité de vous voir au milieu d'eux, et de vous donner cette occasion d'en faire comme autant de miroirs qui réfléchissaient la lumière l'un sur l'autre. Cet homme est un fou, n'en doutez pas ma chère; ou du moins un parfait étourdi. Je me figure qu'ils se sont parés devant vous de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des gens du bel air, des seigneurs d'un mérite accompli! Cependant qui sait combien d'âmes méprisables de notre sexe le pire d'entre eux a su lier à son char?

Vous vous êtes jetée dans l'embarras, comme vous l'observez, en refusant de partager votre lit avec Miss Partington. J'en ai du regret pour elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvait-il arriver? S'il pensait à la violence, il n'attendrait pas le temps de la

nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas coucher. Madame Sinclair vous a trop pressée, et vous avez poussé trop loin le scrupule.

S'il survenait quelque chose qui retardât la célébration, je vous conseillerais de prendre un autre logement; mais si vous vous mariez, je ne vois aucune raison qui vous empêche de demeurer où vous êtes jusqu'à ce que vous ayez obtenu la possession de votre terre. Le nœud une fois formé, surtout avec un homme si résolu, il ne faut pas douter que vos parents ne vous restituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y aurait matière à quelque procès, vous n'auriez pas le pouvoir, et vous ne devriez pas avoir la volonté de vous y opposer. Il sera maître alors de votre bien <sup>1</sup> et vous ne pourriez former d'autres vœux sans injustice.

Un point que je vous conseille de ne pas oublier, c'est celui d'un contrat dans les formes. Pour l'honneur de votre prudence et de sa justice, votre mariage doit être précédé d'un contrat. Tout méchant qu'il est, il ne passe pas pour une âme sordide; et je m'étonne qu'il soit encore à vous faire cette proposition.

Je ne suis pas mécontente de ses soins pour trouver une maison toute meublée. Il me semble que celle qu'il a vue vous conviendra beaucoup. Mais s'il faut attendre trois semaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie si loin. D'ailleurs il peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. C'est un de mes étonnements, qu'il paraisse si soumis.

Ma chère, je le répète : continuez de m'écrire. J'insiste absolument sur cette preuve d'amitié. Écrivez-moi, et dans le plus grand détail; ou prenez sur vous toutes les suites. Il n'y a point de démarches qui m'effraient, lorsque je croirai les devoir à la sûreté de votre honneur et de votre repos.

ANNE HOWE

1. Suivant les lois d'Angleterre (NdP).

Lettre 158

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Jeudi, 4 de mai*

Je ferme les yeux sur tout autre engagement, je suspens tout autre désir, je bannis toute autre crainte, pour vous supplier, très chère amie, de ne pas vous rendre coupable d'un excès d'amitié pour lequel je ne puis jamais vous faire de remerciements, et qui deviendra pour moi la source d'un éternel regret. S'il faut vous écrire, je vous écrirai. Je connais votre caractère impatient lorsque vous croyez votre générosité ou votre amitié blessée. Ma chère Miss Howe! Voudriez-vous encourir la malédiction d'une mère, comme je me suis attiré celle de mon père? Ne dirait-on pas qu'il y a de la contagion dans ma faute, si Miss Howe venait à la suivre? Il y a des choses si visiblement mauvaises, qu'elles ne souffrent pas de discussion : celle-ci est du nombre. Il est inutile d'apporter des raisons contre une témérité de cette nature. Quelque nobles, quelque généreux que puissent être vos motifs, à Dieu ne plaise qu'on sache jamais qu'il vous soit entré seulement dans l'idée de suivre un si mauvais exemple! d'autant plus que vous n'auriez pas même les excuses qu'on peut alléguer en ma faveur; particulièrement celle d'avoir été malheureusement surprise.

La contrainte où votre mère vous retient ne vous paraîtrait pas insupportable dans une autre occasion. Auriez-vous regardé

autrefois comme un tourment de partager son lit? Avec quelle joie je recevais cette faveur de la mienne! Quel plaisir je prenais à travailler sous ses yeux! Vous pensiez de même autrefois : et je sais que dans les soirées d'hiver, c'était un de vos plus chers amusements de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas sujet de me reprocher à moi-même la raison de ce changement.

Apprenez, ma chère, votre amie vous en conjure, apprenez à subjuguier vos propres passions. Tout excès est blâmable, quels qu'en soient les motifs. Ces passions de notre sexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre, peuvent avoir la même source que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés et violents; et peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'usage, ou par la force d'une éducation plus libre. Pesons toutes deux cette réflexion, ma chère; tournons les yeux sur nous-mêmes et tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'insiste sur une interruption de votre part. Votre silence sur ce point me sera une preuve que vous ne pensez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, et que vous obéissez à votre mère, du moins dans la partie qui vous regarde. Supposez des cas d'importance : ne pouvez-vous pas employer la plume de M. Hickman?

Mes caractères tremblants vous feront connaître, ma chère et impétueuse amie, quel tremblement de cœur vous avez causé à votre fidèle,

CL. HARLOVE.

P.S. On m'apporte à ce moment mes habits. Mais vous m'avez jetée dans un trouble qui m'ôte le courage d'ouvrir la malle. Un valet de M. Lovelace porte ma lettre à M. Hickman pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me soulage un peu de ce nouveau sujet d'inquiétude.

Lettre 159

*M. Hickman à Miss Cl. Harlove*

*Vendredi, 5 de mai*

Mademoiselle,

J'ai l'honneur d'être chargé par Miss Howe de vous marquer, sans connaître ses motifs, qu'elle est excessivement affligée de l'inquiétude que vous avez conçue de sa dernière lettre, et que si vous continuez seulement de lui écrire, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, elle renoncera au dessein qui vous cause tant d'alarmes. Cependant elle m'ordonne d'ajouter que s'il y a la moindre apparence qu'elle puisse *vous servir* ou *vous sauver*, ce sont ses propres termes, toutes les censures du monde ne tiendront que le second rang dans son esprit. Je suis fort tenté, Mademoiselle, de saisir cette occasion pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre situation; mais n'en étant pas bien informé, et jugeant seulement par l'agitation d'esprit de la plus chère personne que j'aie au monde et de la plus sincère de vos amies, qu'elle n'est pas aussi heureuse que je le désire, je suis réduit à vous offrir mes fidèles services, avec des vœux ardents pour la fin de toutes vos peines; car je suis, Mademoiselle, avec un dévouement égal à mon respect et à mon admiration, votre, etc.

CHARLES HICKMAN.

Lettre 160

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi, 2 de mai*

Mercure, suivant nos fabulistes, ayant la curiosité de savoir dans quel degré d'estime il était parmi les mortels, descendit sous quelque déguisement, et marcha, dans la boutique d'un statuaire, un Jupiter, une Junon, ensuite quelques autres des dieux majeurs; et venant à sa propre statue, il demanda aussi de quel prix elle était. Oh, lui dit l'artiste, achetez une des autres, et je vous donnerai celle-là par-dessus le marché. Le dieu des voleurs dut avoir l'air assez sot en recevant cette mortification pour sa vanité.

Tu lui ressembles, Belford. Mille guinées ne te coûteraient rien pour obtenir l'estime de cette belle personne. Tu te croirais heureux qu'elle te trouvât seulement supportable, et pas tout à fait indigne de sa compagnie. En partant hier au soir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgware pour t'apprendre ce qu'elle pense de toi et de tes camarades subalternes.

Tes mille guinées sont à toi, mon pauvre Belford; car vous lui déplaîsez tous parfaitement; et toi comme les autres.

J'en suis assez fâché pour ta part, et cela par deux raisons : l'une, que le motif de ta curiosité devait être crainte et mauvaise opinion de toi-même; au lieu que celle du dieu des voleurs ne venant que d'une insupportable vanité, il méritait d'être renvoyé au Ciel, en rougissant d'une aventure dont il y a beaucoup d'apparence qu'il n'osa pas se vanter; l'autre, que si l'on a du dégoût pour toi, je crains de n'être pas mieux dans l'esprit de la belle : car ne sommes-nous pas des oiseaux du même plumage ?

Je ne dois jamais parler de réformation, m'a-t-elle dit, avec des compagnons de cette espèce, et prenant autant de plaisir que j'en prends à vivre avec eux.

Il ne m'est pas tombé dans l'esprit plus qu'à vous qu'elle pût vous trouver à son gré; mais vous connaissant pour mes amis, j'avais cru qu'une personne si bien élevée garderait plus de ménagement dans ses censures.

Je ne sais comment va le monde, Belford, mais les femmes se croient en droit de prendre toutes sortes de libertés avec nous, tandis que nous sommes impolis, et peut-être beaucoup pires, si nous ne débitons pas un tas de menteries maudites, et si nous ne faisons pas le blanc du noir en leur faveur. Elles nous forcent ainsi à l'hypocrisie; et dans d'autres temps, elles nous reprochent de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendu tous le mieux que j'ai pu : mais, contre des principes tels que les siens, vous savez qu'on ne peut se défendre qu'en retraite. Voici quelques traits de votre apologie :

« À des yeux purs, les moindres écarts paraissent une offense. Cependant je n'avais pas remarqué, pendant toute la soirée, que dans vos discours ou dans vos manières il y eût quelque chose à vous reprocher. Bien des gens n'étaient capables de parler que sur un ou deux sujets : elle ne leur ressemblait pas, elle qui les possédait tous; mais il n'était pas surprenant que vous eussiez parlé de ce que vous savez le mieux, et que votre conversation se fût bornée aux simples objets des sens. Si elle nous avait un peu plus honorés de la sienne, elle aurait eu moins de dégoût pour la nôtre; car elle avait vu avec quelle attention tout le monde se préparait à l'admirer lorsqu'elle ouvrait les lèvres. Belford, en particulier, m'avait dit, aussitôt qu'elle s'était retirée, que la vertu même parlait par sa bouche; mais qu'elle lui avait imposé tant de

respect, qu'il craindrait toujours, devant elle, de ne pas s'observer autant qu'il s'y croyait obligé. »

À parler naturellement, m'a-t-elle dit, elle n'aimait ni mes compagnons ni la maison où elle était.

Je lui ai répondu que je n'aimais pas la maison plus qu'elle; quoique les gens parussent assez civils, et qu'elle eût avoué qu'ils lui déplaisaient moins qu'à la première vue. Mais n'étions-nous pas à la veille d'en avoir une à nous?

« Elle n'aimait pas Miss Partington. Quand sa fortune serait telle qu'on le disait, elle n'avait pas d'inclination à la choisir pour son amie. Il lui semblait étrange que la nuit précédente on se fût adressé à elle pour une proposition qui l'avait embarrassée; tandis que les dames de la maison avaient sur le devant d'autres locataires, avec lesquels elles devaient être plus libres qu'avec une connaissance de deux jours. »

J'ai feint d'ignorer tout à fait cette circonstance; et lorsqu'elle s'est expliquée plus ouvertement, j'ai condamné la demande comme une action indiscreète. Elle a parlé de son refus plus légèrement qu'elle n'en jugeait; je l'ai fort bien remarqué, car il était aisé de voir qu'elle me croyait assez bien fondé à lui reprocher un excès de délicatesse ou de précaution. Je lui ai offert de marquer mon ressentiment à madame Sinclair.

« Non, ce n'était pas la peine; il valait mieux passer là-dessus; on pouvait trouver plus de singularité dans son refus que dans la demande de madame Sinclair et dans la confiance de Miss Partington. Mais comme les gens de la maison avaient un si grand nombre de connaissances, elle craignait de n'être pas libre dans son appartement, si la porte était ouverte à tout le monde. Au fond, elle avait trouvé dans les manières de Miss Partington des airs de légèreté sur lesquels elle ne pouvait passer, du moins pour souhaiter une liaison plus intime avec elle. Mais si sa fortune était si considérable, elle ne pouvait s'empêcher de dire que cette jeune personne lui paraissait plus propre à recevoir mes soins que... »

Je l'ai interrompue d'un air grave : je n'avais pas, lui dis-je, plus de goût qu'elle pour Miss Partington. C'était une jeune innocente, qui me semblait justifier assez la vigilance que ses tuteurs apportaient à sa conduite. Cependant, pour la nuit passée, je devais avouer que je n'avais rien observé de choquant

dans sa conduite; et que je n'y avais vu que l'ouverture d'une jeune fille de bon naturel, qui se croit en sûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'était parler fort avantageusement, m'a-t-elle dit, et de moi et de mes compagnons : mais si cette jeune fille avait été si satisfaite de la soirée qu'elle avait passée avec nous, elle me laissait à juger si je n'étais pas trop bon de lui supposer tant d'innocence. Pour elle, qui ne connaissait point encore Londres, elle m'avouait naturellement que de sa vie elle ne s'était trouvée en si mauvaise compagnie, et qu'elle souhaitait de ne s'y retrouver jamais.

Entends-tu Belford? Il me semble que tu es plus maltraité que Mercure.

J'étais piqué. Autant que j'en pouvais juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus discrètes que Miss Partington ne seraient pas à couvert devant le tribunal d'une si rigoureuse vertu.

Je prenais mal sa pensée, a-t-elle repris; mais si réellement je n'avais rien vu dans la conduite de cette jeune personne qui fût choquant pour une âme vertueuse, elle ne pouvait me dissimuler que mon ignorance lui paraissait aussi digne de pitié que la sienne; et que pour l'intérêt de deux caractères si bien assortis, il était à souhaiter qu'ils ne fussent jamais séparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité!

Je l'ai remerciée de la sienne; mais je n'ai pas fait difficulté de lui dire qu'en général les *bonnes âmes* en avaient fort peu; et qu'à parler de bonne foi, j'aimerais mieux être un peu plus mauvais, et juger moins rigoureusement de mon prochain.

Elle m'a félicité de ce sentiment; mais elle espérait, a-t-elle ajouté, que pour paraître charitable à mes yeux, elle ne serait pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avais engagée le soir précédent.

Nulla exception en ta faveur, Belford. Tes mille guinées ne courent aucun risque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui voyais de goût pour personne (Franchise, ma foi, pour franchise. Pourquoi s'avise-t-elle de maltraiter mes amis? Milord M... dirait ici : Qui m'aime, aime mon chien.); que cependant, si elle voulait me faire connaître ce qui lui plaisait ou ce qui ne lui plaisait pas, je m'efforcerais d'y conformer mes sentiments.

Elle m'a dit, d'un air piqué, que je devais donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieuse. S' imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le paiera pas ?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, était en si bon train avant l'assemblée d'hier, que je souhaitais que le diable eût emporté mes quatre amis et Miss Partington ; cependant elle me permettrait de dire que je ne voyais pas comment les bonnes âmes pouvaient atteindre à la moitié de leur but, qui était de corriger le monde par leur exemple, si jamais elles n'admettaient dans leur compagnie que des gens qui leur ressemblent.

Je me suis cru réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui sont sortis de ses yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris ; et se hâtant de remonter, elle s'est enfermée dans sa chambre. Je te répète, mon cher Belford, que tes cent guinées te demeureront. Elle prétend que je ne suis pas un homme poli : mais te semble-t-il que dans cette occasion elle soit plus polie pour une femme ?

À présent, ne penses-tu pas que je lui dois quelque punition pour la cruauté qu'elle a eue de mettre une aussi jolie personne et d'une fortune aussi considérable que Miss Partington dans la nécessité de partager le lit d'une servante ? Miss Partington, dis-je, qui a déclaré, les larmes aux yeux, à madame Sinclair, que si madame Lovelace lui faisait l'honneur d'aller à Barnet, les plus beaux appartements et les meilleurs lits de la maison seraient à son service ? Crois-tu que je ne devine pas toutes les idées offensantes qu'elle a formées sur mon compte ? Qu'elle a craint que le mari supposé n'entreprît de se mettre en possession de ses droits, et que Miss Partington ne fût disposée à favoriser l'exécution d'un devoir si juste ? C'est donc ainsi que vous me défiez, ma charmante ! Eh bien, puisque vous avez plus de confiance à vos précautions qu'à mon honneur, on trouvera le moyen de changer vos craintes en réalités.

Ne manque pas, Belford, de me marquer ce que tu penses de ma fière Hélène, toi et tes camarades.

Je viens d'apprendre que son Hannah espère d'être bientôt assez rétablie pour se rendre auprès d'elle. Il me semble que cette fille n'a pas de médecin. Je pense à lui en envoyer un, par un pur motif d'amour et de respect pour sa maîtresse. Qui sait si

l'effet de quelque remède ne sera pas d'augmenter sa maladie ? J'en ai cette espérance du moins. Les siennes sont peut-être aussi trop précipitées. Le temps n'est pas favorable aux rhumatismes.

## Lettre 161

*M. Lovelace à M. Belford**Mardi, 2 de mai*

Au moment que je cachetais ma lettre, il en est arrivé une à ma charmante, sous mon couvert, et par la voie de Milord M... De qui t'imagines-tu qu'elle soit ? de Miss Howe ; et que contient-elle ? C'est ce que je ne puis savoir avant qu'il plaise à cette chère personne de me le communiquer. Mais par l'effet qu'elle a produit sur elle, je juge que c'est une lettre fort cruelle. Deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux en la lisant, et sa couleur a changé plusieurs fois. Je crois que ses persécutions n'auront pas de fin.

Quelle est la cruauté de son sort ! s'est écriée la belle affligée. C'est à présent qu'il faut renoncer à l'unique consolation de sa vie ! Elle entend sans doute la correspondance de Miss Howe. Mais pourquoi cette grande douleur ? C'est une défense qui avait été déjà signifiée à son amie, et qui ne les arrêtaient pas toutes deux, quoique impeccables, s'il vous plaît. Pouvaient-elles s'attendre qu'une mère ne soutiendrait pas son autorité ; et lorsque ses ordres ont si peu de pouvoir sur une fille perverse, n'était-il pas raisonnable de supposer qu'elle essaierait s'ils auront plus d'effet sur l'amie de sa fille ? Je suis persuadé qu'à présent ils seront exécutés à la rigueur ; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en fasse un point de conscience.

Je hais la cruauté, surtout dans les femmes; et je serais plus touché de celle de madame Howe si je n'en avais pas eu, dans ma charmante, un exemple bien plus fort à l'égard de Miss Partington. Puisqu'elle était si effrayée pour elle-même, comment pouvait-elle savoir si Dorcas n'introduirait personne auprès de cette jeune innocente, qu'elle devait supposer bien moins sur ses gardes? Mais après tout, je ne suis pas trop fâché de cette défense, de quelque source qu'elle vienne; parce qu'il me paraît certain que j'ai l'obligation à Miss Howe de la vigilance excessive de ma belle, et de la mauvaise opinion qu'elle a de moi. Elle n'aura personne, à présent, dont elle puisse comparer les remarques avec les siennes; personne qui se plaise à l'alarmer : et je serai dispensé d'approfondir par de mauvaises voies une correspondance qui m'a toujours causé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comment tout conspire en ma faveur? Pourquoi cette charmante Clarisse me met-elle dans la nécessité d'avoir recours à des inventions qui augmentent mon embarras, et qui peuvent me rendre plus coupable dans l'idée de certaines gens? Ou plutôt, pourquoi, voudrais-je lui demander, entreprend-elle de résister à son étoile?

## Lettre 162

*M. Belford à M. Lovelace**À Edgware, mardi au soir, 2 de mai*

Sans attendre l'explication que vous nous avez fait espérer sur le jugement que votre dame porte de nous, je me hâte de vous assurer que nous n'avons qu'une voix dans celui que nous portons d'elle; c'est-à-dire que, pour les qualités de l'esprit, nous ne croyons point qu'il y ait de femme au monde qui l'emporte sur elle au même âge. Pour la figure, elle est dans sa fleur. C'est une personne admirable, une parfaite beauté : mais à peine s'arrête-t-on à ces éloges inférieurs lorsqu'on a joui de l'honneur de sa conversation. Cependant c'était contre son inclination qu'elle nous accordait cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aspire à la gloire de sauver tant de perfections du danger continuel auquel je les vois exposées de la part du plus adroit et du plus intrigant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille, et particulièrement les désirs de Milord M... Je n'avais pas encore eu l'occasion de la voir. Mais à présent, j'y joins son propre intérêt, celui de l'honneur, les motifs de la justice, de la reconnaissance et de l'humanité, qui doivent tous s'accorder pour la conservation d'un si bel ouvrage de la nature. Tu ne sais pas, Lovelace, quel chagrin j'aurais emporté au fond du cœur, sans savoir à quoi l'attribuer, si je n'avais été bien sûr,

en te quittant, que cette fille incomparable était échappée au maudit projet de lui faire recevoir la coquine de Partington pour sa compagne de lit!

Il y a quelque chose de si respectable, et de si doux néanmoins, dans la figure de cette belle personne (Je ne fais que parler d'elle, depuis que je l'ai vue.) que si je voulais avoir toutes les vertus et toutes les grâces dans un même tableau, je demanderais qu'elles fussent copiées de ses différents airs et de ses attitudes. Elle est née pour faire l'ornement de son siècle. Elle ferait celui de la première dignité. Quelle vivacité perçante, et quelle douceur en même temps dans ses yeux! j'ai cru voir dans chacun de ses regards un mélange de crainte et d'amour pour vous. Quel divin sourire! Quel charme de le voir percer au travers du nuage qui couvrait son beau visage, et qui montrait assez qu'elle avait au fond de l'âme plus de tristesse et d'inquiétude qu'elle ne voulait en laisser voir!

Vous pouvez m'accuser d'enthousiasme; mais, en vérité, j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de son esprit et de son jugement, que loin de pouvoir excuser celui qui serait capable d'en user mal avec elle, je suis tenté de regretter qu'avec des qualités si angéliques, elle soit destinée au mariage. Elle est toute âme à mes yeux. Quand elle trouverait un mari qui lui ressemblât, pourquoi mettre à des usages profanes les charmantes perfections qu'elle possède? Pourquoi dégrader un ange aux offices vulgaires de la vie domestique? Si j'étais son mari, à peine oserais-je souhaiter de la voir mère; à moins que d'avoir une espèce de certitude morale que les âmes telles que la sienne sont capables de propagation. En un mot, pourquoi ne pas laisser l'ouvrage des sens aux êtres purement corporels! Je sais que vous-même, vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les miennes. Belton, Mowbray, Tourville pensent comme moi, ne mettent pas de fin à leurs éloges, et jurent que ce serait la plus grande pitié du monde de ruiner une jeune personne dont la chute ne peut réjouir que l'enfer.

Quel doit être le mérite d'une femme qui est capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne sommes pas plus réguliers que toi, à tes amis déclarés, qui se sont joints à toi dans tes justes ressentiments contre le reste de sa famille, et qui t'ont offert leur secours pour l'exécution de ta vengeance! Mais que veux-tu?

Nous ne trouvons aucune ombre de raison à punir une fille innocente, qui t'aime de tout son cœur, qui est sous ta protection, et qui a tant souffert pour toi de l'injustice de ses parents.

Je veux te faire une ou deux questions. Toute charmante qu'est ta Clarisse, penses-tu sérieusement que le but que tu te proposes réponde aux moyens; c'est-à-dire aux peines que tu te causes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déjà noirci à tes propres yeux et que tu médites encore? En toutes sortes de perfections, elle est supérieure à toutes les femmes du monde; mais sur le point que tu veux obtenir, une sensuelle du même sexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un sensuel du nôtre mille fois plus heureux qu'il ne pourrait espérer de l'être avec elle. « Les voluptés délicieuses sont celles qui se partagent volontairement. »<sup>1</sup> Voudrais-tu la rendre malheureuse pour toute sa vie, sans pouvoir compter d'être heureux toi-même un instant?

Jusqu'à présent, il n'est pas trop tard : et c'est peut-être ce qu'on peut dire de plus, si tu as dessein de conserver son estime avec sa personne; car je crois que dans la maudite maison où elle est, il lui est impossible de sortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair! Comment a-t-elle pu se masquer jusqu'à ce point, pendant tout le temps que ta belle a passé avec nous? Crois-moi, Lovelace. Sois honnête et marie-toi; et rends grâces à ton étoile, qui fait condescendre l'excellente Clarisse à recevoir ta main. Si tu t'endurcis contre tes propres lumières, tu seras condamné dans ce monde et dans l'autre. Tu le seras, te dis-je, et tu mériteras de l'être; quand tu aurais pour juge un homme qui ne s'est jamais senti si fortement touché en faveur d'une femme, et que tu connais pour ton ami partial.

BELFORD

Nos associés ont consenti que je t'écrivisse dans ces termes. Comme ils ne connaissent rien aux caractères dont nous nous servons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent; et de leur propre

1. Vers de Congreve (NdP).

mouvement ils y ont voulu mettre leurs noms. Je me hâte de te l'envoyer, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes détestables systèmes.

BELTON, MOWBRAY, TOURVILLE

P.S. On me remet à l'instant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, et je ne rabats rien de mes ardentes sollicitations en sa faveur, malgré le dégoût qu'elle a pour moi.

## Lettre 163

*M. Lovelace à M. Belford**Mercredi, 3 de mai*

Après la peine que je me suis donnée de t'expliquer mes vues, mes desseins, et mes résolutions par rapport à cette admirable fille, il est bien extraordinaire que tu t'évapores comme tu fais, en sa faveur, lorsque je n'ai fait encore ni essai ni tentative, et que toi-même, dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvait prendre avantage de la situation où elle se trouve, et qu'il n'est pas impossible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particulièrement celle qui regarde la différence des plaisirs que peuvent donner les femmes vertueuses et les femmes libertines, sont plus propres aux moments qui suivent l'expérience qu'aux temps qui la précèdent.

Je reconnais, avec le poète et toi, que les délicieuses voluptés sont celles qui se partagent volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée se rende à la première attaque? En suis-je même aux sommations? Il me paraît certain que j'aurai des difficultés à combattre : d'où je conclus que j'y dois employer la surprise. Peut-être sera-t-il nécessaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais les oppositions peuvent être mêlées de consentement. On peut se rendre au milieu de la résistance. Qui sait, après le premier choc, si les combats suivants ne s'affaibliront point par degrés, jusqu'à ce que la soumission

devienne volontaire? C'est le point qui demande d'être éclairci. J'ai vu des oiseaux refuser la nourriture, et se laisser mourir de chagrin, d'avoir été pris et renfermés dans une cage; mais je n'ai point encore rencontré de femme si sottre. Cependant j'ai entendu dire que ces chères âmes font de furieuses menaces contre leur vie dans ces occasions. Mais ce n'est pas dire grand-chose en faveur d'une femme que de lui accorder plus de sens qu'aux oiseaux. Cependant nous sommes obligés d'avouer tous qu'un oiseau est plus difficile à prendre qu'une femme.

Ainsi, Belford, sans aller plus loin, que sais-je si mon charmant oiseau ne se laissera point apprivoiser, et s'il ne parviendra point, avec le temps, à vivre aussi satisfait de sa condition qu'un grand nombre d'autres que j'ai conduits à ce point; et quelques-uns, je t'assure, d'un naturel fort sauvage?

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prends les intérêts de ma charmante. Je sais que tu es en correspondance avec Milord M... qui est depuis longtemps dans l'impatience de me voir enchaîné; et tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vue d'obtenir pour toi-même une de ses nièces. Mais songes-tu que mon consentement te sera nécessaire? et ferai-je bien ta cour à Miss Charlotte en lui apprenant l'affront que tu fais à tout son sexe, lorsque tu me demandes si je crois qu'après avoir subjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire soit égal à la peine? Lequel penses-tu qu'une femme sensible trouvera le plus excusable, du méprisant personnage qui fait cette question, ou de celui qui préfère la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie? N'ai-je pas connu une vertueuse matrone, ou bien aise du moins qu'on eût cette idée d'elle, qui voua une haine éternelle à un homme pour avoir osé dire qu'elle n'était plus dans l'âge de plaire?

Mais encore un mot ou deux sur l'objection qui regarde le fruit de la victoire. Le chasseur qui fait la guerre au renard ne s'expose-t-il pas à toutes sortes de fatigues pour triompher d'une bête qui n'est bonne ni pour lui ni pour ses chiens? et dans toutes les chasses nobles, n'estime-t-on pas moins le gibier que l'amusement? Pourquoi serais-je donc exposé à ta censure, et le sexe à tes outrages, pour ma patience et ma persévérance dans la

plus noble de toutes les chasses, et pour n'être pas un *braconnier* en amour, comme ta question semble le faire entendre ?

Apprends de ton maître à traiter désormais plus respectueusement un sexe qui fait les délices et le principal amusement du nôtre. Je reprendrai la plume ce soir.

Lettre 164

*M. Lovelace à M. Belford*

Tu me regardes, avec raison, comme le plus intrigant de tous les hommes. C'est me faire honneur, et je t'en remercie de bonne foi. Je te connais fort bon juge. Aussi mon orgueil en est-il si flatté, que je me crois obligé de mériter ton compliment. D'ailleurs, voudrais-tu que je me repentisse d'un meurtre avant que de l'avoir commis?

Les vertus et les grâces sont les dames d'atours de ma Clarisse. « Elle est née pour faire l'ornement de son siècle. » Fort bien, Belford. « Elle ferait l'ornement de la première dignité... » Quel froid éloge, mon ami, s'il n'est pas vrai que la première dignité soit toujours le prix du premier mérite! Dignité, première dignité, pures bagatelles! Toi qui me connais, es-tu la dupe de l'hermine et des faux brillants? C'est à moi de porter la toison<sup>1</sup> puisque je l'ai gagnée. Corrige donc ton style à l'avenir; et nomme Clarisse l'ornement du plus heureux des hommes et du plus glorieux conquérant de l'univers.

Qu'elle m'aime, comme tu te l'imagines, c'est ce qui ne me paraît pas aussi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, sa confiance trop réservée, m'autorisent à

1. Allusion à celle de Jason, et à l'Ordre de Bourgogne (NdP).

demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a vaincue en dépit d'elle-même, et qui l'a prise de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat obstiné?

À l'égard de la conclusion que tu tires de ses regards, je t'assure qu'ils ne t'ont rien fait connaître à son cœur, si tu t'imagines que l'amour y ait eu la moindre part. J'observais ses yeux comme toi, et j'ai reconnu, plus sûrement, qu'ils n'exprimaient que du dégoût pour moi et pour la compagnie où je l'avais amenée. L'impatience qu'elle a eue de se retirer, malgré toutes nos instances, devrait t'avoir convaincu qu'il ne se passait rien de tendre dans son cœur; et jamais son cœur n'a été contredit par ses yeux.

Elle est *toute âme*, dis-tu. Je le dis aussi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une âme telle que la sienne, *rencontrant* une *âme* telle que la mienne, et, pour m'arrêter sur les mots, prenant plaisir à la *rencontrer*, ne produirait pas d'autres *âmes* de son espèce?

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne se réjouît de sa chute. Mais je me repose sur le pouvoir que j'aurai de l'épouser quand je le voudrai : et si je lui fais cette justice, n'aurai-je pas droit à sa reconnaissance? Ne se croira-t-elle point dans le cas de m'avoir obligation, plutôt que dans celui de m'obliger? Et puis, s'il faut te le dire, il est impossible que les mœurs d'une fille comme elle reçoivent jamais une plaie si profonde que celles de quantité d'autres, que toi et tes camarades subalternes ont jetées dans les voies de la perdition, et qui servent à présent de tisons infernaux dans les divers quartiers de la ville. Prends cette réflexion pour toi, Belford.

Vous me répondez peut-être qu'entre tous les objets de vos séductions, il ne s'en trouve pas une du rang et du mérite de ma Clarisse.

Mais je demande si ce n'est pas une maxime constante, dans notre société, que plus une femme a de mérite, plus il y a de noblesse dans la victoire? Une pauvre fille, telle, par exemple, que mon Bouton de Rose, qui n'a point d'appui dans sa naissance et dans son éducation, ni beaucoup de ressource dans ses lumières naturelles, doit être respectée en faveur de sa faiblesse et de son ignorance : mais vous conviendrez tous qu'il est plus mâle d'attaquer un lion qu'une brebis. J'imité les aigles. C'est aux plus nobles proies qu'elles s'arrêtent. On n'a jamais entendu

dire qu'une aigle ait fondu sur un moineau. Le pis, dans l'occasion qui m'anime, c'est qu'après mon triomphe, je me trouverai si couvert de gloire, que rien ne sera plus capable de piquer mon ambition. Toute autre entreprise d'amour n'excitera plus que mon mépris. Je serai aussi malheureux, par mes réflexions sur ma conquête, que Dom Juan d'Autriche l'était par les siennes, après sa fameuse victoire de Lépante, lorsqu'il se plaignait qu'aucun de ses exploits futurs ne pourrait égaler les prémices de sa gloire.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit facile de répondre à mes raisonnements, et qu'ils ne méritent peut-être quelque censure; mais de la part de qui? Ce n'est pas de la tienne, ni de celle d'aucun de nos associés; subalternes que vous êtes, dont la vie dépravée, longtemps même avant que j'aie pris la qualité de votre général, a justifié ce que l'envie ou l'épuisement vous fait condamner aujourd'hui. Je vous ai fait l'honneur de vous expliquer mes intentions : c'est tout ce que vous pouviez prétendre, et ce qu'il me plaît uniquement de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort et que j'ai raison suivant nos principes; ou, du moins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu : et ne manque point, dans ta première lettre, de m'assurer que tu l'es.

## Lettre 165

*M. Belford à M. Lovelace**À Edgware, jeudi, 4 de mai*

Je sais que tu es un méchant si abandonné, que te donner les meilleures raisons du monde contre ce que tu as une fois résolu, c'est imiter ce fou qui essayait d'arrêter un ouragan avec son chapeau. Cependant j'espère encore que le mérite de ta dame aura quelque pouvoir sur toi. Mais si tu persistes ; si tu veux te venger sur ce tendre agneau, que tu as séparé d'un troupeau que tu hais, de l'insolence de ceux qui l'avaient en garde ; si tu n'es pas touché par la beauté, par l'esprit, par le savoir, par la modestie et l'innocence qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante ; s'il est décidé qu'elle doive tomber, et tomber par la cruauté de l'homme qu'elle a choisi pour son protecteur, je ne voudrais pas, pour mille mondes, avoir à répondre de ton crime.

Sur ma foi, Lovelace, le sujet me tient au cœur, quoique je n'aie pas eu l'honneur de plaire à la divine Clarisse. Mon inquiétude augmente lorsque je pense à l'imprécation de son brutal de père, et aux infâmes duretés de toute sa famille. Je serais curieux néanmoins, si tu t'obstines, de savoir par quels degrés, par quels artifices et quelles inventions tu avanceras dans ton ingrate entreprise ; et je te conjure, cher Lovelace ! si tu es homme, de ne pas souffrir que les spécieux démons, au milieu desquels tu l'as

placée, triomphent d'elle; et de ne pas employer des voies indignes de l'humanité. Si tu n'emploies que la simple séduction; si tu la rends capable d'une faiblesse par amour, ou par des artifices dont l'honneur ne soit pas révolté, je la plaindrai moins; et je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde qui soit à l'épreuve d'un amant ferme et courageux.

Il m'arrive, à ce moment, un message de la part de mon oncle. J'apprends que son mal a gagné les genoux, et que les chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché aussitôt un de ses gens, avec cette fâcheuse déclaration qu'il m'attend pour lui fermer les yeux. Comme je serai absolument obligé d'envoyer chaque jour à la ville mon valet ou quelqu'un des siens, pour ses affaires ou pour les miennes, l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos ordres. C'est une charité de m'écrire aussi souvent que vous le pourrez. Quoique je gagne beaucoup à la mort du pauvre homme, je ne saurais dire que ces scènes de mort et de ministre puissent me causer le moindre plaisir : de *ministre* et de *mort*, aurais-je dû dire; car c'est l'ordre naturel, et l'un est ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obliger, je serai porté à croire que ma liberté vous a déplu. Mais je ne vous en avertis pas moins que celui qui n'a pas honte d'un excès n'a pas droit de se choquer du reproche.

BELFORD

## Lettre 166

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

Je vous rends grâce, et à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'écrire avec une diligence si obligeante; et je continue de me soumettre à votre chère tyrannie.

*(Elle lui fait le récit de ce qui s'est passé, le mardi matin, entre elle et M. Lovelace, à l'occasion de ses quatre amis et de Miss Partington. Les circonstances diffèrent peu de celles qu'on a lues dans la lettre de M. Lovelace. Ensuite elle continue :)*

Il ne cesse de me reprocher un excès de scrupule. Il prétend que je suis toujours fâchée contre lui; que je ne puis avoir gardé plus de réserve avec M. Solmes; et qu'il ne peut concilier avec ses idées, non plus qu'avec ses espérances, que depuis si longtemps il n'ait pas eu le bonheur d'inspirer le moindre sentiment de tendresse à la personne qu'il se flatte de pouvoir nommer sa femme. Aveugle présomption! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la réserve avec laquelle je suis obligée de le traiter. Mais son orgueil anéantit sa prudence. Ce ne peut être qu'un bas orgueil qui a pris la place de cette noble fierté qui le mettrait au-dessus de la vanité par laquelle il s'est laissé corrompre. Ne vous souvenez-vous pas de l'avoir vu, pendant les heureux jours que j'ai passés chez vous, regardant autour de lui, lorsqu'il retournait à

son carrosse, comme pour observer quels yeux sa figure et son air attireraient à sa suite? Mais nous avons vu de laids et sots petits maîtres, aussi orgueilleux de leur figure que s'ils avaient toutes les grâces en partage; pendant qu'ils devaient penser que les recherches qu'ils apportent à leur personne ne servent qu'à mettre leurs défauts dans un plus grand jour. Celui qui cherche à paraître *plus grand* ou *meilleur* qu'il n'est, excite la curiosité sur ses prétentions; et cet examen produit presque toujours le mépris, parce que l'orgueil est un signe infailible de faiblesse, ou de quelque travers dans l'esprit ou dans le cœur. S'exalter soi-même, c'est insulter son voisin, qui se sent alors porté à douter d'un mérite auquel il accorderait peut-être ce qui lui est dû, s'il le voyait accompagné de modestie.

Vous me trouverez fort grave, et je le suis en effet depuis lundi au soir. M. Lovelace est extrêmement tombé dans mon opinion. Je ne vois plus rien, devant moi, qui puisse me donner une favorable espérance. Qu'attendre d'un esprit si inégal?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez causé tant d'agitation, que je ne suis pas trop sûre de l'avoir fait, quoique je me souviens d'en avoir eu le dessein. Ils me sont venus jeudi dernier; mais sans la petite somme, et sans mes livres, à l'exception de *Drexel sur l'éternité*, de *l'Instruction sur la Pénitence*, et de *François Spira*<sup>1</sup>. C'est apparemment un trait d'esprit de mon frère. Il croit bien faire de me présenter des images de mort et de désespoir. Je désire l'une, et je suis quelquefois sur le bord de l'autre.

Vous serez moins surprise de ma gravité lorsqu'aux raisons que vous connaissez de l'incertitude de ma situation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Morden. Elle m'a fort indisposée contre M. Lovelace, et je dois dire aussi contre moi-même. Je la mets sous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chère, de la lire ici.

1. Trois ouvrages de piété fort connus (NdP).

## Lettre 167

*M. Morden à Miss Clarisse Harlove**À Florence, 13 d'avril*

J'apprends, avec un extrême chagrin, le différend qui s'est élevé entre toute une famille qui m'est si chère et qui me touche de si près par le sang, et vous, ma très chère cousine, qui avez des droits encore plus particuliers sur mon cœur. Mon cousin a pris la peine de m'informer des offres et du refus. Je ne trouve rien de surprenant d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorsque j'ai quitté l'Angleterre? et ces charmantes espérances se trouvant surpassées, comme j'ai pris souvent plaisir à l'entendre, par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois que vous devez faire l'admiration de tout le monde, et qu'il y a très peu d'hommes qui soient dignes de vous.

Monsieur et madame Harlove, les meilleurs parents du monde et les plus remplis d'indulgence pour une fille qu'ils ont tant de raisons d'aimer, ont donné les mains au refus que vous avez fait de plusieurs partis. Ils se sont contentés de vous en proposer un plus sérieusement, parce qu'il s'en présentait un autre qu'ils ne pouvaient approuver. Ils ne vous ont pas supposé, apparemment, beaucoup d'aversion pour celui qu'ils vous offraient; et dans cette idée ils ont suivi leurs propres vues : un peu trop vite, peut-être, pour une jeune personne de votre délicatesse. Mais lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part, et qu'ils ont cru vous avoir

assuré des conditions extrêmement avantageuses, qui marquent la juste considération dont la personne qu'ils vous destinent est remplie pour vous, vous vous éloignez de leurs désirs avec une chaleur et une véhémence où je ne reconnais pas cette douceur naturelle qui donne de la grâce à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu d'habitude avec aucun des deux prétendants; mais je connais M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chère cousine, c'est que je souhaiterais de pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. À l'exception d'une seule qualité, votre frère avoue qu'il n'y a point de comparaison entre les deux concurrents; mais cette qualité seule est d'un plus grand poids que tout le reste ensemble. On ne pensera jamais que Miss Clarisse Harlove compte les mœurs pour rien dans un mari.

Quel sera, ma très chère Miss, le premier argument que j'emploierai dans cette occasion? Votre devoir, votre intérêt, votre temporel, votre éternel avantage, peuvent dépendre de ce seul point, *les bonnes mœurs d'un mari*. Avec un méchant mari, il n'est pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conservez, m'écrit-on, tous vos principes de piété : je n'en suis pas surpris, et je le serais beaucoup que vous les oubliassiez jamais; mais quel espoir auriez-vous d'y persévérer avec un mari sans mœurs?

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occasion, permettez que je vous demande, ma chère cousine, lequel des deux doit céder à l'autre? Je ne vous dissimulerai pas que, de tous les hommes, M. Lovelace me paraît celui qui vous conviendrait le plus, s'il avait des mœurs. Je ne m'échapperais pas même à parler avec cette liberté d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adressait ses soins à toute autre que ma cousine. Mais, dans cette occasion, vous me permettrez de vous dire, ma chère Clarisse, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut se réformer, direz-vous : peut-être ne se réformera-t-il pas. L'habitude ne change pas facilement. Les libertins, qui sont tels au mépris de leurs talents, de leurs lumières supérieures et de leur propre conviction, ne se réforment presque jamais que par un miracle ou par impuissance. Je connais parfaitement mon sexe : je suis

capable de juger s'il y a quelque espérance de réformation pour un jeune homme licencieux, qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adversité; qui jouit d'une fortune brillante, sans compter ses hautes espérances; qui a les sentiments élevés, l'humeur indomptable; et qui, vivant peut-être avec des gens du même caractère, s'y confirme par leur exemple et par l'assistance qu'il reçoit d'eux dans toutes ses entreprises.

À l'égard de l'autre, supposons, ma chère cousine, que vous soyez à présent sans goût pour lui : ce n'est pas une preuve absolue que vous ne puissiez quelque jour en avoir. Peut-être en aurez-vous d'autant plus que vous en avez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut s'y élever. Rien n'est si rare que de voir les grandes attentes heureusement remplies. Comment le seraient-elles jamais, lorsqu'une belle imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité? Une femme qui se livre à la sienne ne découvre aucun défaut dans l'objet qu'elle favorise; souvent, parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même : et l'illusion de cette généreuse crédulité ne se dissipe que lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

Mais supposons, d'un autre côté, qu'une personne telle que vous épouse un homme dont les talents soient inférieurs aux siens, quelle femme au monde sera plus heureuse alors que Miss Clarisse? Quelle plaisir ne prendra-t-elle pas à faire du bien? Quel heureux partage de son temps, entre l'exercice de ses propres vertus et l'avantage de tout ce qui aura quelque rapport à sa sphère? On vous rend cette justice, ma chère cousine, que vos qualités naturelles et acquises sont dans un degré si rare que, pour le bonheur d'autrui comme pour le vôtre, tous vos amis doivent souhaiter que votre attention ne soit pas bornée à des égards qu'on peut nommer exclusifs et purement personnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les suites de ces égards ou de cette préférence dont on vous soupçonne pour un libertin. Une âme aussi pure que la vôtre, se mêler avec une des plus impures de son espèce! Un homme de ce caractère occupera tous vos soins. Il vous remplira continuellement d'inquiétude pour lui et pour vous-même. Puissance divine et humaine, lois les plus saintes, vous lui verrez braver tout ce qui est respecté par les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Pour lui

plaire et pour vous conserver quelque pouvoir sur son cœur, vous serez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations; d'entrer dans ses goûts et dans ses plaisirs; d'abandonner vos compagnies vertueuses pour vous livrer aux siennes. Peut-être serez-vous abandonnée des vôtres à cause du scandale continuel de ses actions. Espérez-vous, chère cousine, qu'avec un tel homme vous puissiez être longtemps aussi bonne que vous l'êtes à présent? Si vous ne devez pas l'espérer, voyez donc laquelle de vos vertus présentes vous êtes disposée à lui sacrifier, et lequel de ses vices vous vous croyez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous perdre le goût d'aucun de ces devoirs que vous trouvez aujourd'hui tant de douceur à remplir? et si vous cédez une fois, comment serez-vous sûre du point auquel il vous sera permis de vous arrêter?

Votre frère convient que, pour l'agrément de la personne, M. Solmes n'est pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'est-ce que la figure aux yeux d'une fille telle que vous? Il reconnaît aussi que l'un n'a pas les manières de l'autre : mais cet avantage, sans mœurs, vous paraît-il mériter la moindre considération? Il serait bien plus avantageux, pour une femme, de prendre un mari dont elle aurait à former les manières, que de les trouver toutes formées aux dépens de ses mœurs; prix auquel on n'achète que trop souvent les qualités qu'on se propose d'acquérir dans les voyages. Ah! ma chère cousine, si vous pouviez vous trouver ici avec nous, soit à Florence d'où je vous écris, soit à Rome, soit à Paris, où j'ai résidé aussi fort longtemps, et voir quelle sorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces villes fameuses, vous les aimeriez mieux tels qu'ils sont à leur première poste, lorsqu'on suppose que leur grossièreté naturelle a besoin de se polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paraîtraient à la dernière. Vous en voyez la différence à leur retour. Les modes, les vices, et souvent les maladies des pays étrangers, font l'homme accompli. Joignez-y le mépris de son propre pays et de ceux qui l'habitent, quoiqu'il mérite plus de mépris lui-même que le plus misérable de ceux qu'il méprise : voilà généralement, avec un mélange d'effronterie qui ne rougit de rien, ce qu'on appelle un gentilhomme qui a voyagé.

Je sais que M. Lovelace mérite une exception. Il a réellement des qualités distinguées et du savoir. Il s'est acquis de l'estime à

Florence et à Rome ; et l'éclat de sa figure, joint au tour noble et généreux de son esprit, lui ont donné de grands avantages. Mais il n'est pas besoin de vous dire qu'un libertin homme de sens est infiniment plus dangereux qu'un libertin sans génie. J'ajouterai même que c'est la faute de M. Lovelace s'il n'a pas obtenu encore plus de considération des personnes lettrées de Florence. Il s'est permis quelques entreprises galantes qui ont mis en danger sa personne et sa liberté, et qui l'ont fait abandonner de ses plus illustres amis. Aussi son séjour à Florence et à Rome a-t-il été plus court qu'il ne se l'était proposé.

Voilà ce que j'avais à dire de M. Lovelace. J'aurais beaucoup mieux aimé que la vérité m'eût permis de lui rendre un témoignage tout à fait opposé. Mais pour ce qui regarde en général les libertins déclarés, moi qui me flatte de les connaître, et qui sais non seulement qu'ils ont sans cesse dans le cœur quelque mauvais dessein contre votre sexe, mais que souvent ils ne sont que trop heureux à les faire réussir, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions sur ce malheureux caractère.

Un libertin, ma chère cousine ! un intrigant, un rusé libertin, est ordinairement un homme sans remords. C'est toujours un homme injuste. La noble règle *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit* est la première règle qu'il viole. Il la viole chaque jour ; et plus il en trouve d'occasions, plus il s'applaudit de son triomphe. Son mépris est extrême pour votre sexe. Il ne croit pas qu'il y ait de femmes chastes, parce qu'il est lui-même un abandonné. Chaque folle qui le favorise le confirme dans cette odieuse incrédulité. Son esprit s'occupe sans cesse à multiplier les excès dont il fait ses délices. Si quelque femme a le malheur d'aimer un homme de cette espèce, comment peut-elle soutenir l'idée de partager ses affections avec la moitié de la ville, et peut-être avec ce qu'il y a de plus méprisable ? Et puis, livré si grossièrement aux goûts purement sensuels ! Quelle femme un peu délicate ne serait pas révoltée contre un ennemi du sentiment, contre un homme qui jette du ridicule sur la fidélité et la tendresse, et qui est capable de rompre un engagement d'amour par une insulte ? Les prières, les larmes, ne feront qu'enfler son orgueil. Il fera gloire, avec ses compagnons de débauche, et peut-être avec des femmes aussi abandonnées que lui, des souffrances et des humiliations qu'il a

causées; et s'il a le droit du mariage, il poussera la brutalité jusqu'à les rendre témoins de son triomphe. Ne me soupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont on ne connaisse des exemples.

Parlerai-je des fortunes dissipées, des terres engagées ou vendues, et des vols faits à la postérité; enfin, d'une multitude d'autres désordres, dont la peinture serait grossière et choquante pour des yeux aussi délicats que les vôtres?

Que de maux ensemble, et de quelle étrange nature! Il n'est question, pour les éviter, ma chère cousine, pour vous conserver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, et de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laissera la disposition, pour continuer vos charmants exercices et vos occupations exemplaires, pour assurer en un mot la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes, il n'est question que d'un seul sacrifice : celui du périssable plaisir des yeux. Qui ferait difficulté, lorsqu'il est certain que toutes les qualités ne se trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaisir si frivole, pour s'en assurer de si importants et de si solides?

Pesez toutes ces considérations, sur lesquelles je pourrais insister avec plus d'avantage, s'il en était besoin avec une personne de votre prudence. Pesez-les attentivement, mon aimable cousine; et si l'intention de vos parents n'est pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger. Qu'on ne dise pas qu'à l'exemple de quantité d'autres personnes de votre sexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir sur vous que le devoir et la raison. Moins l'homme est agréable, plus il y aura de mérite dans la complaisance. Souvenez-vous que c'est un homme réglé; un homme qui a une réputation à perdre, et dont la réputation par conséquent est une sûreté pour sa bonne conduite avec vous.

C'est une occasion qui s'offre à vous pour donner le plus grand exemple qu'on puisse attendre du respect filial. Embrassez-la. L'exemple est digne de vous. On l'attend de votre vertu; quoique, en faveur de votre inclination, on puisse regretter qu'il vous soit proposé. Qu'on dise, à votre gloire, que vous avez mis vos parents dans le cas de vous avoir obligation. Terme orgueilleux, chère cousine! mais justifié par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parents encore qui vous ont comblée de bienfaits, mais qui sont fermes sur ce point; qui

n'en démordront pas; qui se sont relâchés sur quantité d'autres points de la même nature, et qui, pour l'honneur de leur jugement et de leur autorité, demandent d'être obligés à leur tour.

J'espère de me trouver bientôt en état de vous féliciter personnellement d'une si glorieuse complaisance. Le désir d'arranger et de finir tout ce qui appartient à ma qualité de curateur est un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je serai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir à la satisfaction de tout le monde, et surtout, ma chère cousine, à la vôtre. Si je trouve, à mon arrivée, l'union rétablie dans une famille si chère, ce sera pour moi un plaisir inexprimable; et je disposerai peut-être mes affaires pour passer le reste de mes jours près de vous.

Ma lettre est d'une longueur extrême. Il ne me reste qu'à vous assurer du profond respect avec lequel je suis, ma très chère cousine, votre, etc.

MORDEN.

Je suppose, chère Miss Howe, que vous avez lu la lettre de mon cousin. Il est trop tard pour souhaiter qu'elle fût arrivée plus tôt. Quand je l'aurais reçue alors, peut-être n'en aurais-je pas moins eu la témérité de me résoudre à l'entrevue, puisque je pensais si peu partir avec M. Lovelace.

Mais je ne crois pas qu'avant l'entrevue, je lui eusse donné l'espérance qui le fit venir préparé, et dont ses artifices rendirent si malheureusement la révocation inutile.

Persécutée comme je l'étais, et m'attendant si peu à la condescendance qu'on se proposait d'avoir pour moi, suivant que ma tante me l'a marqué et que vous me l'avez confirmé, quand la lettre serait arrivée assez tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'aurait fait prendre par rapport à l'entrevue. Mais voici un effet que je crois véritablement qu'elle aurait produit sur moi : elle m'aurait fait insister de toutes mes forces sur le projet de me rendre auprès de son obligé auteur pour trouver un père et un protecteur, aussi bien qu'un ami, dans un cousin qui est un de mes curateurs. Cette protection était la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable. Mais j'étais destinée à l'infortune ! Que le cœur me saigne de me voir déjà presque obligée de souscrire au caractère que M. Morden me trace si vivement d'un

libertin, dans la lettre dont je suppose que vous avez fait la lecture!

Est-il possible que ce vil caractère, pour lequel j'ai toujours eu de l'horreur, soit devenu mon partage! J'ai fait trop de fond sur mes forces. N'ayant rien à craindre des impulsions de la violence, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le directeur suprême, dans lequel je devais placer toute ma confiance; surtout lorsque j'ai vu tant de persévérance dans les soins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience et la présomption, avec le secours de mon frère et de ma sœur, qui ont à répondre de leurs motifs dans ma disgrâce, ont causé ma ruine. Quel mot, ma chère! Mais je le répète avec délibération, puisqu'en supposant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation est détruite; un libertin est mon partage: et ce que c'est qu'un libertin, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la, je vous prie, jusqu'à ce que j'aie l'occasion de vous la redemander. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, parce que je n'avais point encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'elle tombât sous les yeux de M. Lovelace; elle pourrait devenir l'occasion de quelque désastre entre le plus violent de tous les hommes, et le brave qui se possède le plus, tel qu'on représente M. Morden.

Cette lettre était sous une enveloppe ouverte et sans adresse. Qu'ils aient pour moi autant de haine et de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une seule ligne; ne fût-ce que pour m'en faire sentir plus vivement le dessein, par le même esprit qui les a portés à m'envoyer *Spira*.

J'avais commencé une lettre pour mon cousin, mais j'ai pris le parti de l'abandonner à cause de l'incertitude de ma situation, et parce que je m'attendais de jour en jour à des éclaircissements plus certains. Vous m'avez conseillé, il y a quelque temps, de lui écrire; et c'est alors que j'avais commencé ma lettre, par le plaisir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorsque je le puis; car vous êtes la seule amie qui me reste, et vous avez d'ailleurs la même déférence pour les avis que je prends la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entends mieux à les donner qu'à choisir entre ceux qu'on me donne: je suis forcée de le dire; car

je me crois perdue par une démarche téméraire, sans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chère, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me semble que je puis l'expliquer moi-même : une faute dans l'origine, voilà le mystère à découvert ; cette fatale correspondance, qui m'a menée si loin par degrés que je me trouve dans un labyrinthe de doutes et d'erreurs, où je perds l'espérance de découvrir le chemin pour en sortir. Un seul pas de travers, par lequel j'ai commencé, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon sentier ; et la pauvre égarée n'a pas un ami, ou ne rencontre pas un charitable passant, qui l'aide à se retrouver.

Présomptueuse que je suis ! d'avoir trop compté sur la connaissance que j'avais du véritable chemin, sans avoir appréhendé qu'un *feu follet*, avec ses fausses lumières, dont j'avais entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vue ! Au milieu des terres marécageuses où je suis à présent, il voltige autour de moi sans disparaître un moment ; et s'il m'éclaire, c'est pour me rejeter en arrière lorsque je crois m'être avancée vers le terme. Ma seule consolation, c'est qu'il y a un point commun où les grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne se rencontre. Tôt ou tard je m'y reposerai paisiblement, et j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais comment puis-je m'écarter si loin de mon sujet, et m'écarter toujours contre mon intention ? Je voulais dire seulement que j'avais commencé, il y a quelque temps, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moyen de lui dire que tous ses compliments sont employés mal à propos, que son conseil est inutile, tous ses avertissements perdus, et que la plus heureuse de mes espérances est de me voir la femme de ce libertin, dont il m'exhorte si pathétiquement à me garantir !

Cependant, puisque mon sort paraît dépendre de la bouche de M. Lovelace, je vous prie, ma chère, de joindre vos prières aux miennes, pour demander au Ciel que, de quelque manière qu'il dispose de moi, il ne permette pas que cette horrible partie de la malédiction de mon père, *que je puisse être punie par l'homme dans lequel il suppose que j'ai mis ma confiance*, soit malheureusement remplie. Demandons-lui cette grâce pour l'intérêt de M. Lovelace même, et pour celui de la nature humaine : ou que,

s'il est nécessaire pour le soutien de l'autorité paternelle que je sois punie comme mon père le désire, ce ne soit pas par quelque bassesse infâme et préméditée; afin que je puisse du moins justifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de justifier son action; sans quoi ma faute paraîtrait double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement. Cependant il me semble que d'un autre côté, je souhaiterais que la rigueur de mon père et de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été blessé de ma faute, pût être justifiée sur tout autre point que cette cruelle malédiction; et que mon père voulût consentir à la révoquer avant qu'elle soit connue de tout le monde; du moins dans cette horrible partie qui regarde la vie future!

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces tristes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon cousin avant que de fermer mon enveloppe; alors je la saurai par cœur.

## Lettre 168

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Dimanche au soir, 7 de mai*

Quand vous considérez ma déplorable situation, et tant de circonstances choquantes dont elle est accompagnée, quelques-unes même si mortifiantes pour ma fierté! avec l'aggravation qu'elles reçoivent de la lettre de M. Morden, vous ne devez pas être surprise que les vapeurs sombres qui m'assiègent le cœur s'élèvent jusqu'à ma plume. Cependant, comme vous entrez si généreusement dans mes peines, je conçois qu'il serait plus obligé de ma part, plus digne d'une amie, de vous en cacher la partie la plus affligeante; surtout lorsque je ne puis espérer aucun soulagement de mes confidences et de mes plaintes.

Mais à qui mon cœur peut-il s'ouvrir qu'à vous, lorsque celui qui devrait être mon protecteur, après avoir attiré sur moi toutes mes disgrâces, ne fait qu'augmenter mes alarmes, lorsque je n'ai pas une servante sur la fidélité de laquelle je puisse me reposer, lorsque par ses manières ouvertes et par la gaieté de son humeur, il attache ici tout le monde à ses intérêts, et que je ne suis en quelque sorte qu'un *zéro* pour le *faire valoir* et pour *grossir la somme de mes douleurs*? J'ai beau faire : cette source de tristesse se répand quelquefois en pleurs, qui se mêlent avec mon encre, et qui tachent mon papier. Je sais que vous ne me refuserez point une consolation si passagère.

*(Elle raconte ici à son amie qu'à présent qu'elle a reçu ses habits, M. Lovelace la tourmente sans cesse pour l'engager à sortir en carrosse avec lui, accompagnée de telle personne de son sexe qu'elle voudra choisir, soit pour prendre l'air, soit pour aller aux spectacles. Elle fait le détail d'une conversation qu'elle a eue là-dessus avec lui, et de plusieurs autres de ses propositions. Mais elle observe qu'il ne lui dit pas un mot de la célébration de leur mariage, sur laquelle il l'avait tant pressée avant que d'être à Londres, et qui serait nécessaire néanmoins pour donner de la bienséance à tout ce qu'il propose. Ensuite elle continue :)*

J'en suis, ma chère, à ne pouvoir plus supporter la vie que je mène. L'objet de tous mes désirs serait de me voir hors de ses atteintes. Il éprouverait bientôt quelque différence. Si je dois être humiliée, il vaudrait mieux que je le fusse par ceux à qui je dois de la soumission. Ma tante m'a marqué dans sa lettre qu'elle n'ose rien proposer en ma faveur. Vous me dites que par vos informations vous trouvez qu'on avait actuellement résolu de changer de mesures; que ma mère en particulier était déterminée à tout entreprendre pour rétablir la paix dans la famille; et que, dans la vue d'assurer le succès de ses efforts, elle voulait tenter de faire entrer mon oncle Harlove dans son parti.

Il me semble qu'il y a quelque chose à bâtir sur ce fondement. Je puis du moins essayer; c'est mon devoir d'employer toutes sortes de méthodes pour rétablir en faveur cette pauvre disgraciée. Qui sait si cet oncle, autrefois si indulgent, qui a beaucoup de poids dans la famille, ne se laissera pas engager à prendre mes intérêts? J'abandonnerai de tout mon cœur, à qui l'on voudra, tous mes droits sur la succession de mon grand-père, pour faire trouver mes propositions plus agréables à mon frère : et s'il faut une garantie encore plus forte, je m'engagerai à ne me jamais marier.

Que pensez-vous, ma chère, de cet expédient? Sûrement ils ne peuvent avoir résolu de renoncer à moi pour toujours. S'ils considèrent sans partialité tout ce qui s'est passé depuis deux mois, ils trouveront quelque chose à blâmer dans leur conduite comme dans la mienne.

Je présume que cet expédient vous paraîtra digne d'être tenté. Mais voici l'embarras : si j'écris, mon impitoyable frère a ligué si

fortement tout le monde contre moi que ma lettre passera de mains en mains, jusqu'à ce qu'il ait endurci chacun à rejeter ma demande. Au contraire, s'il y avait quelque moyen d'engager mon oncle à s'intéresser pour moi comme de lui-même, j'aurais d'autant plus d'espérance qu'il lui serait aisé de faire entrer dans mon parti ma mère et ma tante.

Voici donc ce qui m'est venu à l'esprit. Supposons que M. Hickman, dont l'excellent caractère s'est attiré la considération de tout le monde, cherchât l'occasion de rencontrer mon oncle; et que, sur la connaissance que vous lui auriez donnée de l'état des choses entre M. Lovelace et moi, il l'assurât non seulement de tout ce que vous savez en effet, mais encore que je n'ai pris aucun engagement qui puisse m'empêcher de me conduire par ses avis. Qu'en dites-vous, ma chère? Je sou mets tout à votre discrétion; c'est-à-dire l'entreprise même, et la manière dont elle doit être menée. Si vous l'approuvez, et que mon oncle refuse de prêter l'oreille aux sollicitations de M. Hickman, qui doivent venir comme de vous, par des raisons qui se présentent d'elles-mêmes, il faudra renoncer à toute espérance : et dans la disposition où je suis, ma première démarche sera de me jeter sous la protection des tantes de M. Lovelace.

Ce serait une impiété d'adopter les vers suivants, parce que je paraîtrais rejeter sur les décrets de la Providence une faute qui n'est que trop réellement de moi. Mais une certaine conformité qu'ils ont en général avec ma triste situation me les fait souvent rappeler :

« C'est à vous, grands dieux! que j'appelle en dernier ressort. Ou justifiez ma vertu, ou faites connaître mes crimes. Si je mène une vie infortunée, marchant par des chemins que je m'efforcerais en vain d'éviter, imputez mes erreurs à vos propres décrets. Mes pieds sont coupables, mais j'ai le cœur innocent. »

*(Miss Clarisse apprend à Miss Howe, sous une autre date, que M. Lovelace, s'apercevant de son inquiétude, lui a présenté M. Mennell, parent de M<sup>me</sup> Fretcheville, et chargé du soin de toutes ses affaires : un jeune officier, dit-elle, fort sensé et fort poli, qui lui a fait une peinture de la maison et des meubles, telle que M. Lovelace la lui avait déjà faite, et qui lui a parlé aussi de la triste vie de M<sup>me</sup> Fretcheville. Elle raconte à Miss Howe combien M. Lovelace a*

*paru pressant pour engager M. Mennell à procurer la vue de la maison à sa femme : c'est le nom qu'il lui donne toujours, dit-elle, lorsqu'il parle à elle devant quelqu'un. Elle ajoute que M. Mennell a offert de lui montrer tous les appartements l'après-midi même, à la réserve de celui où M<sup>me</sup> Fretcheville se trouverait à leur arrivée; mais qu'elle a jugé à propos de ne pas faire de nouvelle démarche jusqu'à ce qu'elle sache ce que Miss Howe pense du dessein de sonder son oncle, et même jusqu'à la réponse que M. Hickman pourra recevoir de lui.)*

*(L'éditeur se borne aussi, dans cet endroit, à donner la substance de quelques lettres de M. Lovelace. La première, dit-il, contient une peinture badine de la mauvaise humeur et de l'abattement de Miss Clarisse en recevant une lettre qui accompagnait ses habits, et le regret qu'il a d'avoir perdu sa confiance; ce qu'il attribue à la hardiesse qu'il a eue de la faire paraître devant ses quatre compagnons. Cependant il croit qu'il n'y a rien à leur reprocher, et que c'est elle qui pousse la délicatesse trop loin : car il n'a jamais vu quatre libertins se conduire mieux, ou du moins ces quatre libertins-là. En parlant de M. Mennell, qu'il a présenté à sa dame :)*

Ne trouves-tu pas, dit-il, M. Mennell, le capitaine Mennell, fort obligeant d'être venu volontiers avec moi, aussi volontiers qu'il a fait, pour rendre compte à ma charmante de la maison et de l'affliction de sa parente? Mais qui est le capitaine Mennell, me demanderas-tu? Je comprends bien que tu n'as jamais entendu parler du capitaine Mennell. Mais ne connais-tu pas le jeune Newcomb, neveu de l'honnête Doleman? Eh bien, c'est lui. Je lui ai fait changer de nom, en vertu de ma seule autorité. Tu sais que je suis un créateur. Je fais des emplois civils et militaires, des terres, des titres que je donne et que j'ôte à mon gré. Je crée même la qualité; et, par une prérogative encore plus distinguée, je dégrade en vertu de ma seule volonté, sans autre raison que l'utilité de mes vues. Qu'est-ce qu'un monarque en comparaison de moi? Mais à présent que le capitaine Mennell a vu cette fille angélique, je m'aperçois que le cœur lui manque; c'est le diable. J'aurai peut-être assez de peine à le soutenir. Mais je n'en suis pas étonné, puisqu'un quart d'heure de conversation avec elle a fait la même impression sur quatre subalternes beaucoup plus endurcis. Moi-même, en vérité, je n'aurais pas la force

de persévérer si je n'étais déterminé à récompenser sa vertu, dans la supposition qu'elle triomphe de mes attaques. Je chancelle quelquefois. Mais garde-toi bien d'en ouvrir la bouche à nos associés, et d'en rire toi-même.

*(Dans une autre lettre, du lundi au soir, il dit à son ami que malgré la défense de madame Howe, il juge, par la distance où Clarisse le tient, qu'elle a formé quelque entreprise avec Miss Howe; et que, se figurant qu'il y aura pour lui quelque mérite à châtier les fautes d'autrui, il pense à faire un acte de justice en punissant ces deux filles de violer les ordres de leurs parents. Il a pris des informations, dit-il, sur le caractère du porteur de leurs lettres; et trouvant que c'est un véritable braconnier, qui, sous le nom de porte-balle, fait un commerce illicite de gibier, de poisson, et de tout ce qu'il dérobe, il se croit obligé, puisqu'on devait s'en tenir fidèlement à la voie de Wilson, de faire arrêter et dépouiller ce coquin-là, sans lui laisser même son argent, parce que ne pas lui enlever son argent avec ses lettres, ce serait donner prise aux soupçons.)*

Se rendre service à soi-même, et punir du même coup un fripon, c'est procurer tout à la fois le bien public et particulier. D'ailleurs les lois communes ne regardent point un homme tel que moi : et, par d'autres vues supérieures, je dois approfondir une correspondance où l'autorité maternelle est violée !

Cependant, il me vient à l'esprit que si je pouvais découvrir où la belle met ses lettres, il ne me serait peut-être pas impossible de m'en saisir. Si je m'apercevais, par exemple, qu'elle les portât sur elle, je la mènerais à quelque spectacle, où elle pourrait avoir le malheur de perdre ses poches. Mais comment faire cette découverte ? Sa Dorcas n'assiste pas plus à sa toilette que son Lovelace. Elle est habillée pour le jour avant qu'elle paraisse aux yeux de personne. Honteuse défiance ! Ma foi, Belford, un caractère soupçonneux mérite quelque punition exemplaire. Soupçonner un honnête homme de ne rien valoir, c'est quelquefois assez pour le rendre tel qu'on le suppose.

*(Dans la crainte de ce qui se trame entre les deux amies, et de quelque dessein qui pourrait tendre à faire échapper Clarisse de ses mains, il raconte diverses inventions qu'il est résolu d'employer, et les*

*instructions qu'il a données aux domestiques. Il a pourvu, dit-il, à tous les accidents possibles; même aux moyens de la faire ramener, s'il arrivait qu'elle s'échappât, ou, si quelque raison l'ayant fait sortir, elle refusait de retourner à son logement; et, soit que son entreprise ait le succès qu'il espère, ou non, il se flatte qu'en vertu de ses mesures, il aura des prétextes pour la retenir.*

*Il a donné ordre à Dorcas de s'insinuer par toutes sortes de moyens dans l'affection de sa maîtresse; de se plaindre souvent du malheur qu'elle a de ne savoir ni lire ni écrire; de montrer à Clarisse des lettres supposées, et de lui demander conseil sur la manière d'y répondre; d'avoir sans cesse une plume à la main, sous prétexte d'apprendre à s'en servir; dans la crainte qu'après avoir écrit réellement, elle ne se trahisse par quelque trace d'encre qui pourrait demeurer au bout de ses doigts. Il l'a pourvue de deux tablettes et d'une plume d'argent pour s'en servir à dresser un mémoire dans l'occasion.*

*Sa belle, dit-il, s'est déjà laissé persuader, par madame Sinclair, de tirer ses habits de la malle pour les mettre dans une grande armoire d'ébène, où ils peuvent être de toute leur longueur, et qui a des tiroirs aussi pour son linge.)*

C'est le magasin qui contient ordinairement les nippes les plus riches, qu'on prête aux nymphes de la maison, lorsqu'elles doivent paraître avec un peu d'éclat, pour mettre dans leurs filets quelque sot opulent. Notre veuve, comme tu sais, fait quelquefois des comtesses; mais c'est pour ceux qui sont en état de proportionner le prix au titre et à la parure. On a confié à Dorcas un passe-partout, avec ordre, lorsqu'elle cherchera les lettres, d'observer soigneusement la situation de chaque chose, et de remettre jusqu'au moindre fil à la même place. La Martin et la Horton se sont chargées de transcrire. Elles iront par degrés. Avec une personne si pénétrante, il faut de la lenteur et de la certitude dans tous mes mouvements.

Il n'est pas vraisemblable que si jeune, avec si peu d'expérience, toutes ses précautions puissent venir d'elle-même. La conduite des femmes de la maison est sans reproche. Il ne se fait aucune partie d'éclat. On n'introduit personne dans le bâtiment de derrière. Tout est tranquille. Les nymphes ont de l'éducation et de la lecture. La vieille a cessé de paraître si dégoûtante. Ce ne peut être que Miss Howe qui rend mes progrès si difficiles. Elle

se souvient de l'avoir échappé belle avec un homme de notre espèce. L'expérience ouvre l'esprit et les yeux d'une femme.

Tu vois, Belford, que rien n'est oublié dans mes précautions. On ne s'imaginerait pas, suivant le poète, *de combien de légers resorts dépend la gloire d'un homme*. Jusqu'à présent, les apparences promettent beaucoup. Je ne laisserai pas de repos à ma charmante, jusqu'à ce que j'aie découvert où elle met ses lettres, et qu'ensuite je l'aie engagée à sortir pour prendre l'air avec moi, ou pour assister à quelque concert.

Je t'ai communiqué quelques-unes de mes inventions. Dorcas, qui est attentive à tous les mouvements de sa maîtresse, m'a donné quelques nouveaux exemples d'une précaution qui ne le cède guère à la mienne. Elle met un pain à cacheter sous sa cire. Elle le pique, avant que d'y appliquer son cachet. Il ne faut pas douter qu'on ne fasse la même chose aux lettres qu'elle reçoit. Jamais elle ne manque de les bien examiner avant que de les ouvrir. Je suis absolument résolu de parvenir au fond du mystère. Les obstacles augmentent ma curiosité. Écrivant autant qu'elle fait et presque à toutes les heures, il est étrange que nous n'ayons encore pu trouver un moment où elle cesse de s'observer.

Tu conviendras qu'il ne manque rien à notre combat pour l'égalité. Ne me reproche donc pas que je m'efforce de prendre avantage de ses tendres années. La crédulité n'est pas son vice. Ne suis-je pas moi-même une jeune tête? Pour la fortune, c'est de quoi il n'est pas question. Jamais la fortune n'a eu d'autre pouvoir sur moi que pour me servir d'aiguillon; et cela, comme je te l'ai dit ailleurs, par des motifs qui ne sont pas sans noblesse. À l'égard de la beauté, je te prie, Belford, pour épargner ma modestie, de comparer toi-même ma Clarisse en qualité de femme, et ton ami Lovelace en qualité d'homme. Ainsi, le seul point qui souffre quelque difficulté, c'est de savoir qui a le plus d'esprit et de ménage : et c'est ce qu'il est question d'essayer.

Après tout, c'est une assez triste vie que nous menons elle et moi; du moins si la défiance n'est pas dans elle un défaut naturel. S'il était vrai qu'elle fût naturellement défiante, son inquiétude viendrait de sa constitution, et ne serait pas capable par conséquent de nuire à sa santé; car tu sais qu'un caractère soupçonneux se forme des occasions de doute lorsqu'il ne s'en présente

point; et ma belle, par conséquent, m'est obligée de lui épargner la peine de s'en former.

J'avoue que dans toutes les affaires de la vie humaine, la simplicité est ce qui vaut le mieux; mais il ne m'est pas donné de pouvoir choisir. Il ne faut pas me reprocher non plus d'être le seul qui aime les chemins détournés, puisqu'on connaît des millions d'hommes qui se plaisent à pêcher en eau trouble.

## Lettre 169

*M. Lovelace à M. Belford**Mardi, 9 de mai*

Je suis bien malheureux ! Tout le monde assure que ma charmante est une des plus douces personnes du monde ; et je l'ai cru moi-même. Cependant c'est une des plus perverses pour moi. On n'a jamais dit non plus que je fusse un homme de mauvais naturel. Comment cela se fait-il ? Je m'étais imaginé assez longtemps que nous étions nés pour le bonheur l'un de l'autre : c'est tout le contraire, il semble que nous soyons destinés à nous tourmenter mutuellement.

L'envie me prend de composer une comédie. J'ai déjà le titre, et c'est la moitié de l'ouvrage : *Les Amants querelleurs*. Il me plaît beaucoup. J'y trouve quelque chose de neuf et de piquant. Cependant le fond du sujet n'est pas nouveau. Tous les amants se plaisent à quereller plus ou moins. Le vieux Térence a fort bien observé que les différends entre deux personnes qui s'aiment deviennent une raison de s'aimer davantage. Enfin, c'est le cours naturel. Mais ma belle et moi, je crois que le diable s'en mêle. Nous querellons souvent, et nous n'en sommes jamais mieux. Souvent une seconde querelle arrive avant que la première soit terminée : et c'est si bien notre usage, qu'il n'est pas aisé de juger quel sera le succès de nos amours. Mais Shakespeare dit fort bien : « Quelque chose qu'il puisse arriver, le

temps et la patience triomphent de tout. » Voilà ma consolation. Il n'y a pas d'homme au monde qui ait plus de patience que moi pour les obstacles : mais il faut qu'ils viennent de moi. Tu en peux penser ce que tu voudras ; ce n'est pas une petite vertu, ni un mérite commun, puisque la plupart des peines qui sont le partage des pauvres mortels viennent ou de l'excès de leurs désirs, ou des bornes trop étroites de leurs perfections. Mais je me rabaisserai bientôt au niveau des autres hommes : ce qu'on n'aurait jamais cru de moi. Il faut t'expliquer l'occasion de ce grave préambule.

J'étais sorti. À mon retour, ayant rencontré Dorcas sur l'escalier, je lui ai demandé si sa maîtresse était dans sa chambre. Elle est dans la salle à manger, Monsieur ; et si jamais vous espérez l'occasion de saisir une de ses lettres, ce doit être aujourd'hui. J'en ai vu une par terre, à ses pieds, qu'elle vient de lire apparemment, car elle est à demi ouverte. Elle est occupée actuellement d'un paquet d'autres. Je les crois toutes tirées de sa poche. Ainsi, Monsieur, vous saurez une autre fois où les trouver.

J'ai pensé sauter de joie, et j'ai pris sur-le-champ la résolution d'employer un expédient que je tenais en réserve. Je suis entré dans la salle à manger d'un air de transport ; et lui voyant cacher ses lettres dans son mouchoir, sans s'apercevoir qu'il en était tombé une, j'ai jeté hardiment mes bras autour d'elle : Ah ! ma très chère vie, l'heureux expédient que je viens de trouver avec M. Mennell pour exciter M<sup>me</sup> Fretcheville à quitter plus tôt sa maison ! Je suis convenu, si vous l'approuvez, de prendre son cuisinier, sa femme de charge, et deux de ses laquais, dont le sort lui causait de l'inquiétude. Ce ne sera que jusqu'à ce que vous en ayez choisi de votre propre goût ; et dans la vue même de rassembler toutes sortes de commodités, j'ai consenti à m'accommoder de tout le linge de la maison. Je dois payer actuellement cinq cents guinées ; et le reste aussitôt que la maison sera livrée et qu'on sera convenu du total. Ainsi vous aurez une maison charmante : entièrement prête à recevoir, et vous, et ceux de mes parents dont la compagnie vous plaira. Ils seront bientôt à Londres. Ils vous presseront de ne pas suspendre longtemps l'heureux jour ; et pour satisfaire votre délicatesse, je prendrai le parti de demeurer chez madame Sinclair tandis que vous

commencerez à résider dans votre nouvelle maison. Le reste, je l'abandonne à votre générosité.

Ô ma chère Clarisse! n'êtes-vous pas charmée de cet arrangement? Je suis sûr que vous l'êtes. Faites-moi donc la grâce d'en convenir; et la serrant contre moi, je lui ai dérobé un baiser, le plus ardent que je me sois jamais permis; mais sans perdre de vue mon dessein, car j'ai eu l'adresse de mettre le pied sur la lettre, et de la pousser assez loin d'elle, derrière sa chaise.

Elle m'a paru fort irritée de la liberté que j'avais prise de l'embrasser. Je lui ai fait une profonde révérence pour lui demander pardon; et me tenant quelques moments baissé, je suis parvenu à ramasser la lettre, que j'ai cachée soigneusement dans mon sein.

Mais je ne suis qu'un sot, un hébété, un homme à pendre, un vrai Belford! J'avais meilleure opinion de moi. J'en baisse les yeux de honte. Ne pouvais-je pas me faire suivre par Dorcas, qui aurait pris la lettre pendant que j'aurais amusé sa maîtresse?

Cette importante pièce étant à demi ouverte, je n'ai pu la mettre dans mon sein sans un certain bruit et sans un mouvement extraordinaire qui ont alarmé ses yeux et ses oreilles. Elle s'est levée brusquement. Traître! Judas! ses yeux lançaient des éclairs, et son visage s'est couvert de rougeur! Charmant spectacle! Qu'avez-vous ramassé? m'a-t-elle dit avec une vivacité extrême; et, ce que je n'aurais pas osé lui faire pour ma vie, elle a repris sa lettre jusque dans mon sein.

De l'humilité, des excuses, c'était l'unique ressource d'un voleur pris sur le fait. J'ai retenu la main qui me ravissait l'heureux papier. Ah! charmante Clarisse! pouvez-vous croire que je puisse me défendre d'un peu de curiosité! Je vous vois sans cesse une plume à la main; j'aime particulièrement le style épistolaire, et je suis plein d'admiration pour vos talents : est-il possible que si près de mon bonheur, comme j'ai la présomption de m'en flatter, je ne brûle pas d'être admis dans une si douce correspondance?

Quittez ma main, Monsieur! en frappant du pied contre terre. Comment osez-vous... À ce compte, je vois... Je vois trop clairement... La voix lui a manqué pour achever sa pensée. Je l'ai crue prête à s'évanouir de colère et de frayeur. Au diable, si je voyais

sur son charmant visage, ou si j'entendais dans sa voix mélodieuse le moindre reste de sa douceur ordinaire.

Après avoir été si loin, je regrettais extrêmement de lâcher prise. Je me suis saisi encore une fois de la lettre chiffonnée. Impudent ! c'est le tendre nom qu'elle m'a donné. Pousserez-vous l'audace... en frappant encore du pied. J'ai pris le parti de renoncer à mon dessein parce que je la voyais hors d'elle-même. Mais, auparavant, j'ai eu le plaisir d'avoir ma main dans les deux siennes et de lui voir faire quantité d'efforts pour ouvrir mes doigts. Que mon cœur, à ce moment, était proche de ma main ! Il s'avancait, si tu ne ris pas de toutes ces expressions, jusqu'au bout de mes doigts, dans le plaisir de me voir traité si familièrement, quoique avec colère, par la souveraine de mes affections !

Lorsqu'elle s'est vue en possession de sa lettre, elle a volé vers la porte. Mais, plus prompt encore à me jeter devant elle, je l'ai fermée, et j'ai pris le ton le plus humble pour lui demander pardon. Ici, crois-tu que le cœur *un peu Harlove* de ma charmante se soit laissé fléchir, malgré l'agréable nouvelle avec laquelle j'étais arrivé ? Non, sur ma foi. Elle m'a repoussé assez rudement, comme l'homme du monde dont elle se serait le moins soucié (je ne suis pas fâché néanmoins d'avoir fait innocemment l'essai de ses forces), et la passion lui donnant une ardeur que la crainte m'avait fait perdre, elle n'a paru faire qu'un pas jusqu'à sa chambre. Grâce à mon étoile, elle ne pouvait fuir plus loin. Après y être entrée dans la même chaleur, elle a fermé sa porte à double tour, avec un grand soin de pousser le verrou. Ma consolation, quand je pense à cette scène, c'est que pour une plus grande offense, sa colère ne peut aller plus loin.

Je me suis retiré aussi dans mon appartement, le cœur, je t'assure, assez rempli : et n'ayant personne autour de moi, je me suis donné de mes deux poings un fort grand coup sur le front.

Ma charmante est à présent dans sa chambre, refusant de me voir, refusant sa nourriture ; et ce qu'il y a de pis, résolue, dit-elle, de ne me revoir de sa vie, si elle peut l'éviter. Je me flatte qu'elle veut dire, *dans la disposition où elle est*. Ces chères personnes devraient se souvenir, lorsqu'elles sont irritées contre leurs très humbles serviteurs, de réserver toujours cette clause pour se mettre à couvert du parjure.

Mais te figures-tu que je ne tournerai pas toutes mes inventions à découvrir la cause de tant de bruit dans une aussi légère occasion que celle-ci l'aurait été, si les lettres des deux amies ne sentaient pas un peu la haute trahison ?

*Mercredi au matin*

Refusé à l'heure du déjeuner, comme hier à celle du souper. Ce n'est pas un ange après tout. Le cas devient embarrassant. J'ai fait demander à la voir de la part du capitaine Mennell. Un message, Mademoiselle, de la part du capitaine. Ruse inutile : comment deviner, au fond, si elle s'est mis quelque chose d'extraordinaire dans la tête ? Elle a fait recommander plusieurs fois à Wilson, par un message particulier, de lui envoyer les lettres qui seront pour elle, au moment qu'elles arriveront.

Je suis réduit à faire une soigneuse garde au-dehors. Sa crainte s'est dissipée pour le complot de son frère. Pour moi, je ne serais pas du tout surpris que Singleton rendît une visite à Miss Howe, comme à la seule personne qui sache apparemment ce que Miss Clarisse est devenue : sous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires très importantes, qui lui font souhaiter de la voir ; des propositions, s'il le faut, de la part de son frère. Alors Miss Howe lui recommandera de se tenir à couvert. Alors ma protection redeviendra nécessaire. Oui, c'est le meilleur parti. Tout ce qui viendra de Miss Howe sera bien reçu. Joseph Leman est un misérable aux yeux de ma belle, un agent digne de moi. Joseph, l'honnête Joseph, comme je l'appelle, peut s'aller pendre à présent. J'ai tiré de lui tous les services que j'avais à lui demander. Il est inutile de continuer un complot usé, lorsque je puis en former de nouveaux à toute heure. Et ne blâme pas, je te prie, l'usage que je fais de mes talents. Dans le degré où je les possède, pourquoi voudrais-tu qu'ils demeurassent inutiles ?

Tenons-nous à mon idée. Il s'agit de trouver un Singleton, c'est le seul embarras : oui, d'en trouver un sur-le-champ. Attends... j'y suis. Je vais faire venir ton ami Paul Dragton, qui ne fait qu'arriver de la mer, et que tu m'as recommandé pour en faire un capitaine de barque, si j'en entretiens une après mon mariage.

L'ordre est déjà donné. Dragton sera ici dans l'instant. Il se rendra aussitôt chez Miss Howe. Je crois qu'au lieu de passer pour Singleton même, il vaudra mieux qu'il se donne pour son pilote, qui est envoyé de sa part.

Sally est un petit diable qui me reproche sans cesse la lenteur de mes progrès. Mais, dans une pièce de théâtre, le principal amusement ne consiste-t-il pas dans les quatre premiers actes; et ne tire-t-il pas vers la fin lorsqu'on arrive au cinquième? Quel vautour serait un homme qui ne penserait qu'à dévorer sa proie au moment qu'il la tient?

Mais, pour te l'avouer de bonne foi, je me suis trompé dans mon calcul. J'ai cru mettre la dernière main à mon entreprise en te produisant sur la scène avec tes compagnons; et je n'ai fait qu'effrayer la belle, jusqu'à me faire douter si je regagnerai de longtemps le terrain que j'ai perdu. D'un autre côté, ces maudits Harlove l'ont indisposée contre moi, contre elle-même, et contre tout le monde, à l'exception de Miss Howe, qui se fait sans doute un amusement d'augmenter mes embarras. Ajoute que je n'ai pas de penchant à me servir des moyens que les démons au milieu desquels je vis ne cessent de m'inspirer; d'autant moins de penchant que cette comédie finira infailliblement par le mariage. Je ne veux qu'une épreuve complète; et je crois qu'à la fin je lui rendrai noblement justice.

Fort bien. Dragton est déjà parti. Il a reçu toutes ses instructions. C'est vraiment une bonne tête que ce Dragton. Il était l'homme de confiance du Lord W..., avant ses voyages de mer. Je suis trompé si ce n'est un coquin bien plus rusé que Joseph, et qui n'a pas non plus les mêmes prétentions à l'honnêteté. Tu ne t'imaginerais pas ce que ce Joseph m'a coûté. Il a fallu acheter et l'homme et la conscience. Je me crois obligé de l'en punir quelque jour. Mais attendons qu'il soit marié. Quoique ce soit déjà une assez bonne punition, je ne serai pas content si je ne punis tout à la fois l'homme et la femme. Souviens-toi que je dois une vengeance éclatante à ma déesse.

Mais j'entends tourner la porte du temple sur ses vieux gonds, dont le bruit semble m'inviter à quelque nouvelle tentative. Mon cœur répond à leur mouvement par une sorte de tremblement convulsif. L'idée est assez bizarre. Quel peut être le rapport

d'une paire de gonds rouillés au cœur d'un amant? Mais ce sont les gonds qui ouvrent et qui ferment la chambre de lit de ma charmante. Demande-moi s'il y a quelque rapport.

Je n'entends pas que la porte se referme. Je commence à me flatter que je recevrai bientôt ses ordres. Que sert cette affectation de me tenir éloigné? Il faut qu'elle soit à moi, quelque chose que je fasse ou que j'entreprenne. Si je prends courage, toutes les difficultés s'évanouissent. Quand elle penserait à s'échapper d'ici, où pourrait-elle fuir pour m'éviter? Ses parents ne la recevraient point. Ses oncles ne fourniraient point à sa subsistance. Sa bien-aimée Norton est sous leur empire, et ne peut rien faire pour elle. Miss Howe n'oserait lui donner une retraite. Elle n'a pas un autre ami que moi dans la ville, et Londres d'ailleurs lui est absolument étranger. Pourquoi donc me laisserais-je tyranniser par une chère personne à laquelle il suffit de faire bien connaître combien il lui est impossible de sortir de mes mains pour la rendre aussi humble ici qu'elle l'est pour ses persécuteurs?

Quand je me déterminerais même à la grande entreprise, et quand elle me réussirait mal, sa haine, si c'est de la haine qu'on attire par ces tendres hardiesses, ne pourrait jamais être qu'un sentiment passager. Elle s'est livrée à la censure du public. Il ne lui reste pas d'autre parti que de se donner à moi pour rétablir sa réputation aux yeux de cet impudent public : car de tous ceux qui me connaissent, et qui sauront qu'elle a passé vingt-quatre heures en mon pouvoir, il n'y en aura pas un qui la croie sans tache, quelques vertueux penchants qu'on lui suppose. D'ailleurs, les trahisons de la nature humaine sont si bien connues, que chacun juge par ce qu'il éprouve en lui-même, qu'il n'y a pas plus de confiance à prendre, dans l'occasion, aux penchants qu'à moi, surtout lorsqu'une fille, dans la fleur de sa jeunesse, aime assez un homme pour s'enfuir avec lui; car c'est l'unique explication que le public puisse donner à notre aventure.

Qu'entends-je? C'est elle qui appelle sa servante Dorcas. Elle ne peut douter que je n'entende sa voix harmonieuse; et peut-être veut-elle me donner l'occasion de répandre mon amour à ses pieds, de lui renouveler tous mes vœux, et de recevoir le pardon de mon offense passée. Alors, avec quel plaisir recommencerais-je

à devenir coupable ! pour être pardonné encore, et pour recommencer autant de fois, jusqu'à la dernière offense, après laquelle il n'y en a plus d'autre, et dont le pardon sera une amnistie générale pour l'avenir.

La porte s'est refermée. Dorcas me dit qu'elle me refuse l'honneur de dîner avec elle, comme j'avais pris la liberté de le faire demander. Ce refus néanmoins s'est fait sans incivilité, et l'on n'y est venu que par degrés. Je n'obtiendrai rien que par la dernière offense, ajoute Dorcas, dans le langage de cette honnête maison. Il faut donc y penser soigneusement. Cependant j'ai un traître de cœur, qui est capable de me jouer quelque mauvais tour. Mais je finis cette lettre ; quoique mon tyran ne me laisse pas d'autre occupation que de lire, d'écrire et d'enrager.

Les souscriptions sont inutiles entre nous : d'ailleurs, je suis si entièrement à elle, que je ne puis dire combien je suis à toi ou à d'autres.

Lettre 170

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi, 9 mai*

Si vous approuvez, ma chère, le projet de s'adresser à mon oncle Harlove, je souhaiterais que ce fût le plus promptement qu'il sera possible. Je suis plus mal que jamais avec M. Lovelace. Je me tiens renfermée pour ne le pas voir. L'offense, à la vérité, n'est pas des plus graves. Cependant elle l'est assez. Il s'en est fallu peu qu'il ne m'ait pris une lettre, et même une des vôtres. Mais il ne m'arrivera plus d'écrire, ou de relire aucun de mes papiers, dans une salle où il s'attribue le droit d'entrer. Heureusement qu'il n'en a pu lire une ligne : pas une ligne, je vous en réponds. Ainsi, soyez sans inquiétude, et comptez à l'avenir sur ma précaution.

Voici l'aventure. Le soleil donnant sur mon cabinet, et M. Lovelace étant sorti...

*(Elle raconte à Miss Howe comment il l'avait surprise, relisant ses lettres dans la salle à manger; avec quelle adresse et quelle audace il en avait pris une, et de quels efforts elle avait eu besoin pour la lui ôter, etc.)*

À présent, continue-t-elle, je suis plus convaincue que jamais, qu'avec le pouvoir qu'il a sur moi, la prudence ne me permet pas

de demeurer plus longtemps avec lui. Si mes amis m'accordaient la moindre espérance!... Mais jusqu'à l'éclaircissement que j'attends de vous, je crois devoir jouer un rôle dont je n'ai pas encore été capable : c'est d'entretenir cette querelle ouverte. Une affectation de cette nature me rendra petite à mes propres yeux; car c'est marquer plus de ressentiment que je n'en puis avouer : mais il faut la compter entre les conséquences d'une fatale démarche que je ne cesserai jamais de déplorer.

CL. HARLOVE

## Lettre 171

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Mercredi, 10 de mai*

J'approuve la résolution où vous êtes de fuir, si vous recevez le moindre encouragement de la part de votre oncle; et je suis d'autant plus pour ce parti, que depuis deux heures, j'ai appris sur le compte de votre homme quelques histoires bien attestées, qui doivent le faire regarder comme le plus méchant personnage qui respire, du moins à l'égard de notre sexe. Je vous assure, ma chère amie, qu'eût-il une douzaine de vies, si tout ce qu'on dit est vrai, il devrait les avoir perdues toutes, et n'être plus au monde depuis vingt crimes.

Si vous daignez jamais lui rendre la permission de vous entretenir familièrement, demandez-lui des nouvelles de Miss Berterton, et ce qu'elle est devenue; s'il a recours à des évasions, faites-lui les mêmes questions sur Miss Lockyer. Ah! ma chère, cet homme n'est qu'un misérable.

Votre oncle sera sondé, comme vous le désirez, et sans aucun délai; mais je doute du succès, par quantité de raisons. Il n'est pas aisé de deviner quel effet le sacrifice de votre bien pourra produire sur certaines gens; et si l'affaire en était à ce point, je ne devrais pas vous permettre de vous dépouiller volontairement.

Comme votre Hannah ne se rétablit point, je vous conseillerais, s'il est possible, d'attacher Dorcas à vos intérêts. Ne lui

avez-vous pas marqué trop de dédain? Vous auriez manqué de politique.

Je voudrais aussi que vous pussiez vous procurer quelques lettres de votre tyran. Un homme d'un caractère aussi négligent que le sien n'est pas toujours sur ses gardes. S'il a des attentions extraordinaires, et si vous ne pouvez engager Dorcas à vous servir, ils me sont tous deux suspects. Faites-lui dire de monter lorsqu'il a la plume à la main, ou lorsqu'il a ses papiers autour de lui, et surprenez-le dans quelque négligence. Ces soins, je l'avoue, ressemblent à ceux qu'on prend dans une hôtellerie, lorsque la crainte des voleurs fait visiter tous les coins, et qu'on serait mortellement effrayé, néanmoins, si l'on en découvrait un. Mais il vaut mieux le trouver tandis qu'on est debout et les yeux ouverts, que d'être attaquée la nuit dans son lit et pendant le sommeil.

Je suis charmée que vous ayez vos habits. Point d'argent, comme vous voyez, point de livres; à l'exception de *Spira*, de *Roxel*, d'une *Pratique de piété*. Ceux qui vous les envoient en auraient grand besoin pour eux-mêmes. Mais détournons les yeux de cet odieux sujet.

Vous m'avez extrêmement alarmée sur le récit de son entreprise pour se saisir d'une de mes lettres. Je sais, par mes nouvelles informations, qu'il est le chef d'une troupe de brigands (ceux entre lesquels il vous a fait paraître étaient apparemment du nombre), qui se prêtent la main pour trahir d'innocentes créatures, et qui ne font pas difficulté d'employer la violence. S'il venait à savoir avec quelle liberté je le traite, je ne voudrais plus sortir sans escorte.

Je suis fâchée de vous l'apprendre, mais j'ai de fortes raisons de croire que votre frère n'a pas renoncé à son extraordinaire complot. Une sorte de matelot à face brûlée, qui me quitte à ce moment, m'est venu dire, avec un air de mystère, que le capitaine Singleton aurait un grand service à vous rendre, s'il pouvait obtenir l'honneur de vous parler. J'ai répondu que j'ignorais votre retraite. Cet homme était trop bien instruit pour me laisser pénétrer le sujet de sa commission.

J'ai passé deux heures entières à pleurer après avoir lu celle de vos lettres qui accompagnait l'exhortation de votre cousin Morden. Ma très chère amie, ne vous manquez pas à vous-

même. Permettez à votre Anne Howe de suivre le mouvement de cette tendre amitié qui ne fait de nous qu'une seule âme, et d'employer tous ses efforts pour vous donner un peu de consolation.

Je ne suis pas étonnée des réflexions mélancoliques que je vois répandues dans vos lettres, sur la démarche à laquelle vous avez été poussée d'un côté par la violence, et de l'autre par l'artifice. Étrange fatalité ! Il semble que le dessein du Ciel soit de montrer la vanité de tout ce qu'on appelle prudence humaine. Je souhaite, ma chère, que vous et moi, comme vous le dites, nous ne nous soyons pas trop enflées du témoignage intérieur de notre supériorité sur beaucoup d'autres. Je ne vais pas plus loin. Les âmes faibles sont portées à chercher des raisons au-dehors pour expliquer tous les événements extraordinaires. Il est plus juste et plus sûr de nous en prendre à nous et à nos plus chers amis qu'à la Providence, qui ne peut avoir que des vues sages dans toutes ses dispensations.

Mais ne croyez pas, comme vous me l'avez marqué dans une de vos lettres, que votre disgrâce ne soit propre qu'à servir d'avertissement. Vous serez en même temps un aussi excellent exemple que vous ayez jamais espéré de l'être dans des suppositions plus heureuses. Ainsi l'histoire de vos malheurs aura une double force pour ceux qui en seront informés : car s'il arrivait qu'un mérite tel que le vôtre ne vous assurât point un traitement généreux de la part d'un libertin, qui s'attendrait jamais à trouver la moindre ressource d'honnêteté dans les hommes de ce caractère ?

Si vous vous croyez inexcusable d'avoir fait une démarche qui vous expose à la mauvaise foi d'un homme, sans avoir eu l'intention de fuir avec lui, que doivent penser d'elles-mêmes toutes ces créatures étourdies qui, sans la moitié de vos motifs, sans aucun respect pour la bienséance, sautent les murs, descendent par les fenêtres, et passent dans un même jour de la maison d'un père au lit de leur séducteur ?

Si vous vous reprochez avec tant de rigueur d'avoir résisté aux défenses des plus déraisonnables parents du monde, à des défenses même qui n'ont eu d'abord que la moitié de leur force, que doivent faire ces filles endurcies, qui ferment volontairement l'oreille aux plus sages conseils, et dans des circonstances, peut-

être, où leur ruine est visiblement le fruit d'une indiscretion préméditée?

Enfin, vous serez pour tous ceux qui apprendront votre histoire, un excellent exemple de cette vigilance et de cette réserve par laquelle une personne prudente, qu'on suppose un peu égarée du chemin, s'efforce de réparer son erreur et, sans perdre une fois de vue son devoir, fait tout ce qui dépend d'elle pour rentrer dans le sentier hors duquel on peut dire qu'elle a plutôt été poussée qu'elle ne s'en est éloignée.

Rappelez votre courage, ma très chère amie; occupez-vous seulement de ces réflexions; et loin de tomber dans l'abattement, ne cessez pas de travailler de toutes vos forces à rectifier ce que vous regardez comme un sujet de reproche. Il peut arriver qu'à la fin votre égarement ne mérite pas le nom d'infortune, surtout lorsque votre volonté n'y a pas eu plus de part.

Et je dois vous dire, en vérité, que si j'emploie les termes d'*égarement* et d'*erreur*, c'est pour me conformer à la disposition qui vous porte vous-même à vous accuser si librement, et par respect pour l'opinion d'une personne à qui j'en dois beaucoup : car je suis persuadée, au fond de ma conscience, que votre conduite peut être justifiée sur tous les articles; et qu'il n'y a de blâmables, dans votre aventure, que ceux qui n'ont pas d'autre moyen, pour se purger, que d'en rejeter sur vous tout le blâme.

Cependant je prévois que les tristes réflexions qui sortent trop souvent de votre plume se mêleront toujours à vos plaisirs; quand vous deviendriez la femme de Lovelace, et quand vous y trouveriez le meilleur de tous les maris.

Vous étiez extraordinairement heureuse avant que de l'avoir connu; heureuse au-delà des bornes de la condition humaine. Tout le monde avait pour vous une espèce d'adoration. L'envie même, qu'on a vue lever dans ces derniers temps sa tête venimeuse contre vous, était forcée au silence, à l'admiration, par la supériorité de votre mérite. Vous étiez l'âme de toutes les compagnies où vous paraissiez. J'ai vu des personnes, d'un autre âge que vous, refuser de donner leur avis sur un sujet avant que vous eussiez expliqué le vôtre; souvent pour s'épargner la mortification de se rétracter après vous avoir entendue. Cependant, avec tous ces avantages, la douceur de vos manières, votre modestie, votre affabilité rendaient la déférence que tout le monde avait

pour vos sentiments et pour votre supériorité également prompte et sincère. On voyait sensiblement que vous n'étiez pas tentée de vous en faire un triomphe. Vous aviez, sur tous les points où vous l'emportiez, quelque chose d'agréable à dire, qui relevait le cœur de ceux à qui vous aviez fermé la bouche, et qui laissait chacun satisfait de soi-même en vous cédant la palme.

Si l'on parlait de beaux ouvrages, c'était les vôtres qu'on citait, ou qu'on montrait pour exemples. On n'a jamais nommé de jeunes personnes qu'après vous, pour la diligence, l'économie, la lecture, l'écriture, le langage, le goût et l'exercice des beaux-arts; et pour les grâces même, plus enviées, de la figure et de l'ajustement, dans lesquelles on vous reconnaissait une élégance et des agréments inimitables.

Les pauvres vous bénissaient à chaque pas que vous faisiez. Les riches vous regardaient comme leur gloire, et faisaient vanité de n'être pas obligés de descendre de leur classe pour donner un exemple qui lui fit honneur.

Quoique tous les désirs des hommes fussent tournés vers vous, quoique leurs yeux ne cherchassent que vous, il n'y en a pas un de ceux qu'on vous a présentés qui, s'il n'eût été encouragé par des vues sordides, eût osé porter ses espérances et ses prétentions jusqu'à vous.

Dans une situation si fortunée, et faisant le bonheur de tout ce qui avait quelque rapport à votre sphère, pouviez-vous croire qu'il ne vous arriverait rien qui fût capable de vous convaincre que vous n'étiez pas dispensée du sort commun; que vous n'étiez pas absolument parfaite; et que vous ne deviez pas vous attendre à passer au travers de cette vie sans épreuve, sans tentation et sans infortune?

Il faut avouer que vous ne pouviez être attaquée plus tôt, ni avec plus de force, par aucune épreuve, par aucune tentation digne de vous : vous étiez supérieure à toutes les tentations communes. Ce devait être quelque homme fait exprès, ou quelque esprit plus méchant sous la forme d'un homme, qui fût envoyé pour faire le siège de votre cœur; tandis que quantité d'autres esprits de même espèce, au même nombre qu'il y a de personnes dans votre famille, auraient la permission de s'emparer, à quelque heure ténébreuse, des cœurs de tous vos proches, de s'y établir peut-être, et d'en régler tous les mouvements sur ceux du

séducteur, pour vous irriter, vous exciter, vous pousser à la fatale entrevue.

Ainsi, tout examiné, il semble, comme je l'ai dit souvent, qu'il y ait une sorte de destin dans votre erreur, si c'en est une; et qu'elle n'ait peut-être été permise que pour donner par vos souffrances un exemple plus utile que vous ne l'eussiez donné dans une vie plus paisible : car l'*adversité*, ma chère, est *votre saison brillante*, et je vois évidemment qu'elle vous fera dévoiler des grâces et des beautés qu'on n'aurait jamais aperçues dans ce cours de prospérités qui vous ont accompagnée depuis le berceau; quoiqu'elles vous convinsent admirablement, et que tout le monde vous en ait jugée digne.

Le malheur est que cette épreuve sera nécessairement douloureuse. Elle le sera pour vous, ma chère, pour moi, et pour tous ceux qui, vous aimant comme je fais, ne voyaient dans vous qu'un parfait modèle de toutes les vertus, un objet d'admiration, contre lequel il est étonnant que l'envie ait osé lancer ses traits.

Que toutes ces réflexions aient pour vous le poids qu'elles méritent. Alors, comme les imaginations ardentes ne sont pas sans un mélange d'enthousiasme, votre Anne Howe, qui croit remarquer, en lisant sa lettre, plus d'élévation qu'à l'ordinaire dans son style, se flattera d'avoir été comme inspirée pour la consolation d'une amie souffrante qui, dans l'abattement de ses forces et dans le nuage de sa tristesse, ne pénètre pas les ténèbres qui lui cachent l'aurore d'un plus beau jour.

## Lettre 172

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Vendredi, 12 mai*

Je dois me taire, ma noble amie, en recevant des louanges qui me font sentir vivement combien j'en suis indigne; quoique en même temps votre généreuse intention ait la force de relever mon courage. Il est charmant de se voir estimée des personnes qu'on aime, et de trouver des âmes capables de porter l'amitié au-delà des disgrâces humaines, au-delà du corps, au-delà des liens du sang. Quelque temps, ma chère, qu'on doive nommer *ma saison brillante*, l'adversité d'une amie est la vôtre. Je ne sais s'il m'est permis de regretter mes afflictions, lorsqu'elles vous donnent occasion d'exercer si glorieusement des qualités qui non seulement ennoblissent notre sexe, mais qui élèvent la dignité de la nature humaine.

Souffrez que je passe à des sujets moins agréables. Je suis fâchée que vous ayez sujet de croire que les projets de Singleton subsistent encore. Mais qui sait ce que le matelot avait à proposer? Cependant, si l'on avait eu quelque vue favorable, il n'y a pas d'apparence qu'on eût employé cette voie.

Soyez sûre, ma chère, qu'il n'y a aucun danger pour vos lettres. J'ai pris occasion de l'entreprise hardie de M. Lovelace, comme je vous ai marqué que je me le proposais, pour le tenir éloigné depuis, dans la vue d'attendre ce que j'ai à me promettre de mon

oncle, et de me conserver la liberté d'embrasser les ouvertures favorables que je ne cesse pas d'espérer. Cependant il m'a fort importunée; et je n'ai pu l'empêcher de m'amener deux fois M. Mennell, qui est venu de la part de M<sup>me</sup> Fretcheville pour m'entretenir de la maison. Si j'étais obligée de faire la paix avec lui, je ne me croirais propre qu'à me causer sans cesse du mal à moi-même.

À l'égard de ses crimes nouvellement découverts, et du conseil que vous me donnez de me procurer quelqu'une de ses lettres et de m'attacher Dorcas, ces soins demanderont plus ou moins d'attention, suivant les espérances que je recevrai du côté de mon oncle.

La continuation des infirmités d'Hannah me chagrine beaucoup. Ayez la bonté, ma chère, de vous informer pour moi si sa situation ne l'expose pas à quelque besoin.

Je ne fermerai pas cette lettre jusqu'à demain; car je suis résolue d'aller à l'église, autant pour remplir mon devoir que pour essayer si j'ai la liberté de sortir quand il me plaît, sans être accompagnée.

*Dimanche, 14 de mai*

Il ne m'a pas été possible d'éviter un petit débat avec M. Lovelace. J'avais donné ordre qu'on fit venir un carrosse à la porte. Apprenant qu'il y était, je suis descendue de ma chambre pour m'y rendre; mais j'ai rencontré mon Argus, un livre à la main, sans épée et sans chapeau. Il m'a demandé d'un air fort grave, quoique respectueux, si j'allais sortir. Je lui ai dit que c'était mon dessein. Il m'a priée de permettre qu'il m'accompagnât si j'allais à l'église. Je l'ai refusé. Il s'est plaint amèrement de la manière dont je le traite; et pour le monde entier, m'a-t-il dit, il ne voudrait pas avoir une seconde semaine à passer telle que la dernière.

Je lui ai confessé naturellement que j'avais fait quelque démarche du côté de ma famille, et que j'étais résolue de ne voir personne jusqu'à ce que j'en eusse appris le succès. Il a rougi. Il a marqué de l'étonnement. Mais étouffant quelque chose qu'il paraissait prêt à dire, il m'a représenté à quoi j'allais m'exposer

de la part de Singleton, et combien je devais craindre de sortir sans être accompagnée. Ensuite il s'est plaint de M<sup>me</sup> Fretcheville, qui souhaite de passer quinze jours de plus dans sa maison. Elle voit, m'a-t-il dit, que j'ai peine à me déterminer pour conclure; et qui sait sur quoi l'on peut compter avec une femme si vaporeuse? Cette semaine, Mademoiselle, est assurément bien malheureuse. Si je n'étais pas si mal dans vos bonnes grâces, vous seriez maîtresse à présent de cette maison; et vraisemblablement vous y auriez déjà ma cousine Montaigu, ou ma tante même, avec vous.

Ainsi, Monsieur, lui ai-je répondu, votre cousine ne peut donc venir chez madame Sinclair? Quelles sont, je vous prie, ses objections contre M<sup>me</sup> Sinclair? Une maison dans laquelle vous croyez que je puis passer un mois ou deux ne convient-elle à aucune de vos parentes pour quelques jours? Et puis, que dois-je penser du retardement de M<sup>me</sup> Fretcheville? Là-dessus, je l'ai poussé pour me faire un passage, et j'ai continué de marcher vers la porte.

Il a levé la voix pour se faire apporter son épée et son chapeau; et se hâtant de marcher devant moi, il s'est placé entre moi et la porte. Là, il m'a suppliée encore de lui accorder la permission de m'accompagner. Madame Sinclair est venue à l'instant. Elle m'a demandé si je sortirais sans avoir pris le chocolat. Ce que je souhaiterais, lui ai-je dit, c'est que vous voulussiez engager M. Lovelace à le prendre avec vous; j'ignore si j'ai la liberté de sortir sans sa permission : et me tournant vers lui, je l'ai prié de m'apprendre si j'étais ici sa prisonnière. Son valet de chambre lui ayant apporté son épée et son chapeau, il a lui-même ouvert la porte; et pour toute, réponse, il m'a pris la main, malgré ma résistance, et m'a conduite fort respectueusement au carrosse. Les passants m'ont paru s'arrêter avec quelques marques de surprise. Mais il est d'une figure si gracieuse, et toujours mis si galamment, qu'il attire sur lui les yeux de tout le monde. Je souffrais de me voir exposée aux regards. Il est monté dans le carrosse après moi, et le cocher a pris de chemin de Saint-Paul.

Il n'a rien manqué à ses attentions dans le voyage et pendant l'office. Je me suis tenue dans la plus grande réserve; et sans m'expliquer davantage, à notre retour, je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai dîné seule, comme j'avais fait pendant la plus

grande partie de la semaine. Cependant lorsqu'il m'a vue dans cette résolution, il m'a dit qu'il continuerait à la vérité de garder un respectueux silence jusqu'à ce que je fusse informée du succès de mes démarches; mais qu'ensuite je devais m'attendre qu'il ne me laisserait pas un moment de repos jusqu'à ce que j'eusse fixé son heureux jour; pénétré comme il était jusqu'au fond du cœur de mon humeur sombre, de mes ressentiments et de mes délais. Le misérable! lorsque je puis lui reprocher, avec un double regret, que le sujet de ses plaintes vient de lui-même! Ah! plaise au Ciel que je reçoive d'heureuses nouvelles de mon oncle!

Adieu, très chère amie. Cette lettre attendra l'arrivée de votre messager; et celle qu'il m'apportera de vous en échange décidera sans doute de mon sort.

CL. HARLOVE

## Lettre 173

*Miss Howe à madame Norton**Jeudi, 11 de mai*

Ne pourriez-vous, ma bonne madame Norton, sans m'en attribuer le dessein, à moi qui suis haïe dans la famille, trouver quelque moyen de faire savoir à madame Harlove que, dans une compagnie où le hasard nous a fait rencontrer, vous m'avez entendue dire « que ma chère amie languit de se voir réconciliée avec ses proches; que dans cette espérance, elle a refusé jusqu'à présent de prendre les moindres engagements qui pourraient être un obstacle; qu'elle voudrait éviter de donner à M. Lovelace le droit de chagriner sa famille par rapport à la terre de son grand-père; que tout ce qu'elle demande encore est la liberté de vivre fille, et qu'à cette condition, elle soumettra sa conduite et sa terre à la volonté de son père; que M. Lovelace et tous ses amis la pressent continuellement de conclure son mariage, mais que je suis sûre qu'elle a si peu de goût pour cette alliance, à cause de ses mœurs et de l'aversion qu'elle connaît pour lui à tous les Harlove, qu'avec un peu d'espérance de réconciliation, elle cesserait d'y penser, pour se jeter uniquement sous la protection de son père; mais que leur résolution ne doit pas traîner en longueur, parce qu'elle se trouverait dans la nécessité de céder à des instances continuelles, et qu'il ne dépendrait plus d'elle de prévenir des procédures désagréables ».

Je vous assure, madame Norton, sur ma conscience et mon honneur, que notre très chère amie ignore absolument le parti que je prends de vous écrire; et cette raison m'oblige de vous apprendre, en confidence, sur quels fondements je m'y suis déterminée.

Elle m'a priée d'engager M. Hickman à faire quelques ouvertures dans la même vue à son oncle Harlove, mais indirectement, et comme de lui-même; dans la crainte que, si cette démarche était sans succès, et que M. Lovelace, qui n'est pas déjà content de se voir si peu avancé dans son affection, vînt à le découvrir, elle ne se vît privée de la protection de tout le monde, et peut-être exposée à de fâcheux inconvénients de la part d'un esprit si hautain. Avec cette commission, et le zèle que j'ai pour ses intérêts, j'ai cru que si le poids d'une aussi bonne femme, d'une aussi bonne mère et d'une aussi bonne sœur que madame Harlove était joint dans la même balance avec celui de M. Jules Harlove, il serait difficile que ces deux forces réunies ne fissent pas une juste impression.

M. Hickman verra demain M. Jules Harlove. Vous pourriez voir sa sœur dans l'intervalle. Si M. Hickman était écouté favorablement, il dirait à l'oncle que vous avez vu madame Harlove dans les mêmes intentions, et l'engager à délibérer avec elle sur les moyens de toucher les plus endurcis de tous les cœurs.

Voilà l'état de l'affaire, et le véritable motif de ma lettre. J'abandonne tout à votre discrétion. Le succès sera le plus ardent de mes vœux; car mon opinion est que M. Lovelace ne peut jamais être digne de notre admirable amie: et je ne connais aucun homme qui mérite une femme comme elle.

Prenez la peine de m'informer, par quelques lignes, du résultat de votre négociation. S'il n'est pas tel qu'on peut raisonnablement l'espérer, notre chère amie ne saura rien de la démarche que je fais, et je vous demande en grâce qu'elle ne l'apprenne pas de vous. Ce serait augmenter les plaies d'un cœur déjà trop blessé. Je suis, ma chère et digne madame Norton, votre servante et votre véritable amie.

ANNE HOWE

## Lettre 174

*Madame Norton à Miss Howe**Samedi, 13 de mai*

Mademoiselle,

J'ai le cœur pénétré de la nécessité où je suis de vous dire que, dans les dispositions présentes de la famille, il n'y a rien à se promettre des sollicitations en faveur de ma très chère Miss Harlove. Sa mère est digne de compassion. J'ai reçu d'elle une lettre des plus touchantes. Mais il ne m'est pas permis de vous la communiquer. Elle me défend de faire connaître à personne qu'elle m'ait écrit sur le sujet de ses peines, quoiqu'elle y ait été comme forcée pour le soulagement de son cœur. Ainsi, je vous le dis en confidence.

J'espère de la bonté du Ciel que ma chère Miss s'est conservée sans tache, et qu'il n'y a pas d'homme au monde qui soit capable d'un si détestable sacrilège. Non, non, il n'y a point de faiblesse à craindre d'une vertu si solidement affermie. Que Dieu défende une âme si pure des atteintes de la surprise et de la violence! Soulagez mon cœur, Mademoiselle, je vous en conjure, mon cœur trop inquiet, par deux mots que vous aurez la bonté de donner au porteur pour m'assurer aussi fortement qu'il vous sera possible que l'honneur de ma chère fille est respecté. S'il ne l'a pas été, il faut renoncer pour le reste de mes jours à toutes les consolations de la vie; car je ne connais rien qui soit capable d'en procurer à la pauvre

JUDITH NORTON.

Lettre 175

*Miss Howe à madame Norton*

*Samedi au soir, 13 mai*

Chère et excellente femme, l'honneur de votre incomparable élève est sans tache, et ne cessera jamais d'être tel, en dépit des hommes et de toutes les puissances de l'enfer. S'il y avait eu quelque espérance de réconciliation, mon unique vue était de l'arracher à cet homme-là. Ce que je puis dire à présent, c'est qu'elle doit courir le risque d'avoir un mauvais mari; elle, dont il n'y a pas d'homme qui soit digne.

Vous plaignez sa mère : c'est de quoi je suis bien éloignée. Je ne plains pas ceux qui se mettent dans l'impuissance de marquer de la tendresse et de l'humanité par de misérables vues de repos et d'intérêt propre que le moindre vent peut troubler. Non, je n'en plains pas un seul. C'est à ma chère amie que je dois toute ma compassion. Sans eux, elle ne serait jamais tombée dans les mains de cet homme-là. Elle est irréprochable. Vous ne savez pas toute son histoire. Quand je vous dirais qu'elle n'a pas eu l'intention de partir avec lui, ce serait la justifier inutilement; ce serait condamner seulement ceux qui l'ont poussée dans l'abîme, et celui qui doit être à présent son refuge. Je suis votre servante et votre amie sincère,

ANNE HOWE.

Lettre 176

*Madame Harlove à madame Norton*

*(Cette lettre n'a été communiquée qu'après la fin de l'histoire, et lorsqu'on a formé ce recueil.)*

*Samedi, 13 mai*

J'exécute ma promesse, en répondant par écrit à vos informations. Mais gardez-vous d'en parler à personne; soit à la Betty de ma fille Bella, qui vous rend quelquefois visite, à ce que j'apprends; soit à la pauvre malheureuse elle-même : à personne en un mot, je vous le recommande absolument. J'ai le cœur plein, je me soulagerai en prenant la plume; et peut-être m'arrêterai-je bien plus à la peinture de mes peines qu'à la réponse que je vous ai promise.

Vous savez combien cette ingrate créature nous a toujours été chère. Vous savez quel plaisir nous nous faisons de nous joindre à ceux qui la voyaient ou qui conversaient avec elle, pour la louer ou pour l'admirer. Il nous arrivait même assez souvent de passer les bornes d'une certaine modestie, qui devait nous rendre plus réservés parce que c'était notre fille. Mais nous pensions qu'il y avait plus à craindre de marquer de l'aveuglement et de l'affectation, en refusant nos louanges aux apparences d'un mérite si distingué, que de nous attirer un reproche d'orgueil et de partialité en louant ce qui nous appartenait.

Ainsi, lorsqu'on nous félicitait d'avoir une telle fille, nous recevions ce compliment sans le trouver excessif. Si l'on admirait notre bonheur, nous convenions que jamais parents n'avaient été plus heureux dans une fille. Si l'on observait particulièrement le respect qu'elle avait pour nous, il est vrai, disions-nous, qu'elle ne sait pas manquer au devoir. Si nous entendions dire que Clarisse avait de l'esprit et de la pénétration fort au-delà de son âge, au lieu de rabaisser son esprit, nous ajoutions que son jugement n'était pas moins extraordinaire. Si l'on faisait l'éloge de sa prudence, et de cette *préméditation* qui suppléait en elle au défaut des années et de l'expérience, nous répondions avec une sorte de vanité : Clarisse Harlove est en état de donner des leçons à tout le monde.

Pardonnez, ma chère Norton, ah! pardonnez la tendresse d'une mère. Mais je sais que vous aurez cette indulgence pour moi. Cet enfant était aussi le vôtre, tandis qu'il n'y avait rien à lui reprocher. Il faisait votre gloire comme la mienne.

Mais n'entendiez-vous pas les étrangers, lorsqu'ils la voyaient passer à l'église, qui, s'arrêtant pour l'admirer, la traitaient de créature angélique; pendant que ceux de qui elle était connue croyaient avoir dit assez en répondant que c'était Miss Clarisse Harlove; comme si tout le monde eût été obligé de connaître Miss Clarisse Harlove, ou d'avoir entendu parler d'elle et de ses perfections. De son côté, accoutumée dès l'enfance à ce tribut de louanges, l'habitude en était trop familière pour lui faire changer quelque chose à sa marche ou à ses regards.

Pour moi, je ne pouvais me dérober un plaisir, qui avait peut-être une vanité coupable pour fondement, lorsqu'on me parlait ou qu'on s'adressait à moi comme à sa mère. M. Harlove et moi, nous sentions croître notre affection l'un pour l'autre en nous applaudissant de la part que nous avions eue à cet admirable ouvrage.

Encore, encore un peu d'indulgence pour ces tendres effusions d'un cœur maternel! Je pourrais m'attacher éternellement au souvenir de ce qu'elle était; ne fût-ce que pour écarter de mon esprit ce qu'elle est devenue.

Dans un âge si tendre, je pouvais déposer toutes mes peines dans son sein, sûre de trouver dans sa prudence du conseil et de la consolation : et l'un et l'autre insinués d'une manière si

humble, si respectueuse, qu'il était impossible d'y remarquer la moindre de ces indiscretions que la différence des années et du caractère, entre une mère et une fille, aurait pu faire appréhender de toute autre qu'elle. Elle faisait notre gloire au-dehors, et nos délices dans l'intérieur de la maison. Entre ses parents, chacun était passionné pour sa compagnie. Ils se la disputaient entre eux. Son père et moi, nous ne l'accordions qu'à regret à ses oncles et à sa tante : et s'il s'élevait quelque différend dans la famille, c'était à l'occasion de ses visites, et du temps qu'elle devait passer chez l'un ou chez l'autre. Jamais elle n'a reçu de nous d'autres marques de mécontentement ou d'humeur que celles des amants ; c'est-à-dire des reproches tendres, lorsqu'elle s'enfermait trop longtemps pour ces charmantes et utiles occupations, dont toute la maison néanmoins tirait de si grands avantages.

Nos autres enfants, quoiqu'ils aient toujours été d'un fort bon caractère, avaient peut-être raison de se croire un peu négligés. Mais ils rendaient tant de justice à la supériorité de leur sœur, que, reconnaissant l'honneur qu'elle faisait à la famille, ils n'étaient pas capables de la regarder d'un œil d'envie. Entre des frères et des sœurs, une différence de cette nature n'excite que l'émulation. Clary, vous le savez, chère Norton, donnait du lustre à toute la famille. À présent qu'elle nous a quittés, hélas ! quittés avec tant de confusion pour tous ses proches, nous sommes dépouillés de notre véritable ornement : nous ne sommes plus qu'une famille commune.

Vanterai-je ses talents ? sa voix, son habileté dans la musique et la peinture, l'excellence de son aiguille, cette élégance dans la manière de se mettre, qui faisait dire à toutes les dames du voisinage qu'elles n'avaient pas besoin des modes de Londres, et que le goût naturel de Clarisse Harlove était fort au-dessus des recherches de l'art ; son air aisé et tous les charmes de sa figure ; ses profondes lectures, dont le fruit, augmenté par ses réflexions, ne changeait rien à ses manières ouvertes et ne diminuait pas son modeste enjouement ? Ô ma chère Norton ! quel délicieux enfant avais-je autrefois dans ma Clarisse !

Je ne dis rien que vous ne sachiez comme moi, comme tout le monde, et même encore mieux ; car une partie de ses perfections venait de vous, et vous lui aviez donné, avec le lait, ce qu'on ne pouvait attendre de toute autre nourrice.

Et croyez-vous, ma digne femme, croyez-vous que la chute volontaire d'un enfant si précieux puisse jamais être pardonnée? Peut-elle croire elle-même que l'abus de tant de talents, qui lui ont été confiés par le Ciel, ne mérite pas le plus sévère châtement?

Sa faute est une faute préméditée, où l'artifice et la ruse ont joué les premiers rôles. Elle a trompé l'attente de tout le monde. C'est une tache pour tout son sexe, comme pour la famille dont elle est sortie.

Quelqu'un se serait-il jamais imaginé qu'une jeune personne de son caractère, qui avait sauvé sa trop vive amie du danger d'épouser un libertin, prendrait la fuite elle-même avec le plus infâme et le plus renommé de tous les libertins; avec un homme dont elle connaissait les mœurs, pires mille fois que celles de l'homme dont elle avait sauvé son amie; avec un homme qui a presque ôté la vie à son frère, et qui n'a pas cessé un moment de braver toute notre famille?

Pensez-y pour moi, ma bonne Norton; jugez quel doit être le malheur de ma vie, en qualité de femme et de mère. Que de jours d'affliction! Que de nuits passées dans l'insomnie! Obligée néanmoins d'étouffer la douleur qui me ronge, pour adoucir des esprits violents, et pour arrêter de nouveaux désastres. Ô cruelle, cruelle fille! Avoir si bien connu ce qu'elle faisait! Avoir été capable d'en soutenir toutes les conséquences! Elle que nous aurions crue disposée à souffrir la mort, plutôt que de consentir à sa honte!

Sa prudence, si longtemps éprouvée, ne lui laisse aucune excuse. Comment pourrais-je donc entreprendre de plaider pour elle, quand l'indulgence maternelle me porterait moi-même à lui pardonner? D'ailleurs toute l'humiliation que nous avons à craindre de cette disgrâce n'est-elle pas déjà tombée sur nous? Manque-t-il quelque chose à la sienne?

Si le dégoût la prend aujourd'hui pour les mœurs de son libertin, n'avait-elle pas la même raison d'en ressentir avant sa fuite? Serait-ce l'expérience qui lui en aurait inspiré? Ah! ma chère bonne femme, je doute, je doute... Le caractère de l'homme ne ferait-il pas douter d'un ange, s'il lui tombait un ange entre les mains? Le public en jugera dans le plus mauvais sens, et

j'apprends qu'il l'a déjà fait. Son frère le dit. Son père le craint. Puis-je l'empêcher?

Elle connaissait notre aversion pour lui, comme son caractère. Il faut donc que, pour de nouveaux motifs, il y ait quelque nouvelle raison. Ô ma chère madame Norton! comment pourrai-je, comment pourrez-vous supporter les craintes où ces idées nous conduisent! *Il la presse continuellement*, m'avez-vous dit, *et tous ses parents la sollicitent de l'épouser*. Elle a ses raisons, sans doute, elle a ses raisons pour s'adresser à nous; et son crime est d'une nature à nous faire redouter quelque nouvelle disgrâce. Dans quels précipices un cœur égaré n'est-il pas capable de se laisser conduire après une criminelle démarche? Il n'est que trop vraisemblable qu'on cherche à nous sonder pour ménager la vanité d'un esprit opiniâtre, qui se réserve le pouvoir de nier ou de se rétracter.

Mais enfin, quand j'aurais du penchant à plaider pour elle, c'est à présent le moins favorable de tous les temps : à présent que mon frère Jules (comme il est venu nous le dire ce matin) a rejeté les sollicitations de M. Hickman, et qu'il en a été applaudi; à présent que mon frère Antonin pense à faire passer ses grands biens dans une autre famille; elle-même s'attendant sans doute à rentrer dans la terre de son grand-père, en conséquence d'une réconciliation, et comme une récompense pour sa faute; et s'en tenant d'ailleurs aux termes qu'elle offrait auparavant, et qui ont déjà été refusés; refusés, je le puis dire, sans qu'il y ait eu de ma faute.

Vous ferez, sur toutes ces raisons, une réponse telle que le cas la demande. Dans les conjonctures présentes, parler pour elle, ce serait renoncer à tout le repos de ma vie. Que le Ciel lui pardonne! Si je le fais aussi, mon exemple ne sera suivi de personne. Pour votre intérêt comme pour le mien, qu'on ne sache pas même que vous et moi, nous ayons mis ce sujet en délibération; et je vous recommande de ne m'en plus parler sans ma permission particulière, car c'est me faire saigner inutilement le cœur par autant de ruisseaux que j'ai de veines.

Cependant ne me croyez point insensible à de véritables marques de pénitence et de remords. Mais c'est un nouveau tourment pour moi d'avoir de la bonne volonté sans aucun pouvoir.

Adieu, adieu! Attendons toutes deux notre consolation du Ciel. Puisse-t-il inspirer à cette fille, autrefois si chère (Hélas! elle me le sera toujours, car une mère peut-elle oublier son enfant?), un véritable sentiment de repentance, et ne pas la punir suivant l'énormité de sa faute. C'est la prière de votre sincère amie,

CHARLOTTE HARLOVE.

## Lettre 177

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Dimanche, 14 mai*

J'ignore, ma chère, comment vous êtes actuellement avec M. Lovelace; mais j'appréhende beaucoup que vous ne soyez obligée de le prendre pour seigneur et pour maître.

Je l'ai fort maltraité dans ma dernière lettre. Je venais d'apprendre quelques-unes de ses bassesses, lorsque j'ai pris la plume; et mon indignation était fort échauffée. Mais après un peu de réflexion, et sur d'autres recherches, je trouve que les faits dont on le charge sont assez anciens, et qu'ils ne sont pas postérieurs, du moins, au temps depuis lequel il a cherché à vous plaire. C'est dire quelque chose en sa faveur. La conduite généreuse qu'il a tenue à l'égard de la petite fille de l'hôtellerie est un exemple plus récent à l'avantage de son caractère; sans parler du témoignage que tout le monde rend à sa bonté pour ses gens et pour ses fermiers. J'approuve beaucoup aussi la proposition qu'il vous fait d'entrer dans la maison de madame Fretcheville, pendant qu'il continuera de demeurer chez l'autre veuve, et jusqu'à ce que vous soyez convenus tous deux de n'occuper qu'une seule maison. C'est une affaire que je souhaiterais de voir déjà conclue. Ne manquez point d'accepter cette offre; du moins si vous ne vous rencontrez pas bientôt à l'autel, et si vous n'avez pas la compagnie d'une de ses cousines.

Une fois mariée, je ne puis m'imaginer que vous ayez de grands malheurs à craindre, quoique moins heureuse peut-être avec lui que vous ne méritez de l'être. Le fond de bien qu'il a dans sa province, celui qui doit lui revenir, l'attention qu'il donne à ses affaires, votre mérite, et son orgueil même, me paraissent des sûretés raisonnables pour vous. Quoique chaque trait particulier que j'apprends de sa méchanceté me blesse et m'irrite, cependant, après tout, lorsque je me donne le temps de réfléchir, ce qu'on m'a dit à son désavantage était compris dans le portrait général que l'intendant de son oncle faisait de lui, et qui vous a été confirmé par M<sup>me</sup> Greme. Je ne vois rien par conséquent qui doive vous causer d'autre inquiétude sur l'avenir, que pour son propre bien, et pour l'exemple qu'il sera capable de donner à sa propre famille. Il est vrai que c'en est un assez grand sujet : mais si vous le quittez à présent, soit malgré lui, soit avec son consentement, sa fortune et ses alliances étant si considérables, sa personne et ses manières si engageantes, et tout le monde vous trouvant aussi excusable par ces raisons que par la folie de vos parents, cette démarche n'aurait pas bonne apparence pour votre réputation. Il me semble donc, après y avoir pensé longtemps, que je ne puis vous donner ce conseil pendant que vous n'avez aucune raison de vous défier de son honneur. Puisse la vengeance éternelle s'attacher sur le monstre, s'il donne jamais lieu à des craintes de cette nature !

J'avoue qu'il y a quelque chose d'insupportable dans la conduite qu'il tient avec vous. Sa résignation à vos délais et sa patience pour l'éloignement où vous le tenez, à l'occasion d'une faute qui doit lui paraître bien plus légère que la punition, me paraissent tout à fait inexplicables. Il doute de votre tendresse pour lui : voilà ce que je trouve de plus probable ; mais vous devez être surprise de lui voir si peu d'ardeur, lorsqu'il est maître, en quelque sorte, de son propre bonheur.

Ce que vous venez de lire vous a fait juger sans doute du succès de la conférence entre M. Hickman et votre oncle. Je suis furieuse, sans exception, contre tous ces gens-là. Sans exception, je dois le dire ; car j'ai fait sonder votre mère par votre bonne Norton, dans la même vue qui a fait agir M. Hickman. Jamais on n'a vu, dans le monde, des *brutes* si déterminées. Pourquoi

m'arrêter au détail? J'ignore seulement jusqu'à quel point on peut excepter votre mère.

Votre oncle soutient que vous êtes perdue. « Il se persuade tout, dit-il, au désavantage d'une fille qui a pu s'enfuir avec un homme; surtout avec un homme tel que Lovelace. Ils s'attendaient à vous entendre parler de réconciliation, lorsqu'il vous serait arrivé quelque pesante disgrâce : mais ils étaient tous résolus de ne pas se remuer d'un pas en votre faveur, quand il s'agirait de vous sauver la vie. »

Ma très chère amie! Déterminez-vous à faire valoir vos droits. Redemandez ce qui est à vous, et prenez le parti d'aller vivre comme vous le devez, dans votre propre maison. Alors, si vous ne vous mariez pas, vous aurez le plaisir de voir ces misérables ramper devant vous dans l'espérance d'une réversion.

On vous accuse, comme votre tante l'a déjà fait dans sa lettre, de préméditation et de ruse dans votre fuite. Au lieu d'être touchés de quelque compassion pour vous, ils en ont demandé au médiateur pour eux-mêmes, qui vous aimaient autrefois jusqu'à l'idolâtrie, dit votre oncle, qui ne connaissaient de joie qu'en votre présence, qui dévoraient chaque mot à mesure qu'il sortait de votre bouche, qui marchaient sur vos pas lorsque vous marchiez devant eux, et je ne sais combien d'affectations de cette nature.

En un mot, il est évident pour moi, comme il doit l'être pour vous après avoir lu cette lettre, qu'il ne vous reste qu'un seul choix et que vous ne sauriez vous hâter trop de le faire. Supposons-nous que ce choix n'est pas en votre pouvoir? Je n'ai pas la patience de faire cette supposition.

À la vérité, je ne suis pas sans quelque embarras sur la manière dont vous vous y prendrez pour revenir à lui, après l'avoir tenu si rigoureusement éloigné, et sur la vengeance même à laquelle son orgueil peut le porter. Mais je vous assure que si mon départ et la résolution de partager votre sort peuvent dispenser une âme si noble de se rabaisser trop, à plus forte raison s'ils peuvent empêcher votre ruine, je n'hésiterai pas un moment à partir. Qu'est-ce pour moi que le monde entier, lorsque je le mets en balance avec une amitié telle que la nôtre? Pensez-vous que cette vie ait quelque plaisir qui pût en être un pour moi, s'il me fallait voir une amie telle que vous dans un abîme dont j'aurais pu la tirer par le

sacrifice de tout ce qui porte ce nom? et lorsque je vous tiens ce langage, et que je suis prête à le vérifier, n'est-il pas vrai que ce que je vous offre n'est que le fruit d'une amitié dont j'ai l'obligation à votre mérite?

Pardonnez la chaleur de mes expressions. Celle de mes sentiments est fort au-dessus. Je suis enragée contre votre famille; car, tout odieux qu'est ce que vous venez de lire, je ne vous ai pas tout dit; et peut-être ne vous le dirai-je jamais. Je suis irritée contre ma propre mère, qui a la petitesse d'esprit de s'attacher sans distinction à de vieilles maximes. Je suis furieuse contre votre insensé Lovelace, et contre sa misérable vanité. Cependant tenons-nous, puisque c'est votre sort, à prendre ce fou tel qu'il est, et à tirer de lui le meilleur parti qu'il est possible. Il ne s'est rendu coupable d'aucune indécence dont vous soyez directement blessée. Il n'oserait : sa méchanceté n'est pas assez infernale. S'il avait cette horrible intention, elle ne se serait pas dérobée jusqu'à présent, dans la dépendance où vous êtes de lui, à des yeux aussi pénétrants que les vôtres, à un cœur aussi pur! Sauvons donc ce misérable, si nous le pouvons; quoique au risque de nous salir les doigts en aidant à le tirer de sa fange.

Mais il me semble que, pour une personne de votre fortune et de votre indépendance, il y a d'autres soins encore dont vous devez être occupée, si vous en venez aux termes que je crois désormais indispensables. Vous ne m'apprenez point qu'il vous ait encore parlé de contrat, ni de permission ecclésiastique. C'est une réflexion fâcheuse. Mais comme votre mauvaise destinée vous prive de toute autre protection, vous devez vous tenir lieu à vous-même de père, de mère, d'oncles, et traiter vous-même ces deux points. Il le faut absolument; votre situation vous y force. À quoi reviendrait à présent la délicatesse? Aimerez-vous mieux néanmoins que je fisse la démarche de lui écrire? Mais ce serait comme si vous lui écriviez vous-même : et vous pourriez lui écrire, en effet, si vous trouvez trop de peine à parler. Cependant le mieux assurément serait de vous expliquer de bouche. Les paroles ne laissent aucune trace. Elles passent comme l'haleine et se mêlent dans l'air. On peut en resserrer le sens ou l'étendre; au lieu que l'expression de la plume est un témoignage authentique.

Je connais la douceur de votre esprit. Je ne connais pas moins la louable fierté de votre cœur, et la juste idée que vous avez de la

dignité de notre sexe dans des occasions si délicates. Mais, encore une fois, c'est à quoi vous ne devez pas vous arrêter à présent. Votre honneur est intéressé à ne pas insister sur cette dignité.

« M. Lovelace, dirais-je (sans trouver le personnage moins ridicule pour son stupide orgueil, qui lui fait souhaiter une sorte de triomphe sur la dignité de sa femme), je me vois privée, à votre occasion, de tout ce que j'avais d'amis au monde. Comment dois-je me regarder par rapport à vous? J'ai tout pesé. Vous avez fait croire à plusieurs personnes, contre mon inclination, que je suis mariée. D'autres savent que je ne le suis pas; et je ne souhaite point que personne croie que je le suis. Pensez-vous qu'il soit bien avantageux, pour ma réputation, de vivre avec vous sous le même toit? Vous me parlez de la maison de madame Fretcheville : si cette femme est incertaine dans ses projets, que m'importe sa maison? Vous m'avez parlé de me procurer la compagnie de votre cousine Montaigu : si le complot de mon frère est votre prétexte pour ne pas aller lui faire cette proposition vous-même, vous pouvez lui écrire. J'insiste sur ces deux points. Que vos parents s'y prêtent ou non, c'est ce qui doit m'être indifférent, si la chose l'est pour eux. »

Une déclaration de cette nature avancera beaucoup vos affaires. Il y a vingt moyens, ma chère, que vous trouveriez pour une autre dans les mêmes circonstances. De l'insolence dont il est naturellement, il ne voudra pas qu'on puisse penser qu'il ait besoin de consulter personne. Il sera forcé par conséquent de s'expliquer; et s'il s'explique, au nom de Dieu, plus de délais de votre part. Fixez-lui le jour; et que ce jour ne soit pas éloigné. Ce serait déroger, et à votre mérite, et à votre honneur, permettez-moi de le dire, quand même ses explications ne seraient pas aussi nettes qu'elles doivent l'être, de paraître douter de ses intentions, et d'attendre des confirmations qui me le feraient mépriser éternellement, s'il les rendait nécessaires. Souvenez-vous, ma chère, qu'un excès de modestie vous a déjà fait manquer deux fois, ou plus souvent, des occasions que vous n'auriez pas dû laisser échapper. À l'égard des articles, s'ils ne viennent pas naturellement, je les abandonnerais à sa propre volonté et à celle de sa famille. Alors, vous êtes à la fin de tous vos embarras.

Voilà mon avis. Faites-y les changements qui conviendront aux circonstances, et suivez le vôtre. Mais en vérité, ma chère, je ferais ce que je vous conseille ou quelque chose d'approchant; et je ne balance point à le signer de mon nom.

ANNE HOWE

*(Billet qui fut joint à la lettre précédente.)*

Il faut que je vous communique mes propres chagrins, quoique vous soyez si tourmentée des vôtres. J'ai une nouvelle curieuse à vous apprendre. Votre oncle Antonin pense à se marier. Devinez avec qui? avec ma mère. Rien n'est plus vrai. Votre famille le sait déjà. On en rejette la faute sur vous avec un redoublement de malignité; et le vieux masque n'apporte pas d'autre excuse.

Ne faites pas connaître que vous en soyez informée; et, de peur d'accident, ne m'en parlez pas même dans vos lettres.

Je ne crois pas que cette folle idée puisse réussir. Mais c'est un bon prétexte pour quereller ma mère; et si je n'en avais pas manqué jusqu'à présent, ne doutez pas que je ne fusse depuis longtemps à Londres. Aux premières marques d'encouragement que je croirai découvrir de sa part, je donne son congé à Hickman, cela est certain. Si ma mère me chagrine sur un point de cette importance, je ne vois pour moi aucune raison de l'obliger sur l'autre. Il est impossible que sa vue ne soit qu'une ruse pour me faire hâter mon mariage. Je répète que ce beau projet ne peut réussir. Mais ces veuves sont étranges; sans compter que vieilles ou jeunes, nous sommes toutes si aises qu'on nous fasse la cour et qu'on nous admire! À cet âge-là surtout, il est si doux pour une mère de se voir comme ramenée à la classe de sa fille! J'ai souffert beaucoup de l'air de satisfaction qui était répandu sur son visage lorsqu'elle m'a communiqué les propositions. Cependant elle affectait de m'en parler comme d'une chose qui la touchait peu.

Ces garçons surannés, qui se trouvent vieux sans s'en apercevoir, n'ont pas plus tôt pris leur parti, qu'il ne leur reste rien de plus pressant que de faire connaître leurs intentions. Au fond, les richesses de votre oncle sont une puissante amorce. Ajoutez une

filles impertinentes dont on n'est pas fâché de se défaire; et la mémoire d'un père, qui n'est pas d'un grand poids dans la balance. Mais que l'un avance, s'il a cette hardiesse. Que l'autre ait celle de l'encourager. Nous verrons, nous verrons. J'espère néanmoins que j'en serai quitte pour la peur.

Pardon, ma chère. Je suis piquée. Peut-être me trouverez-vous coupable : aussi me garderai-je bien de mettre mon nom à ce billet. D'autres mains peuvent ressembler à la mienne. Vous ne m'avez pas vue l'écrire.

Lettre 178

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Lundi après-midi, 15 de mai*

C'est à présent, ma meilleure, mon unique amie, qu'il ne me reste plus en effet deux partis à choisir. Je reconnais à présent que j'ai poussé mon ressentiment trop loin, puisque je me trouve dans le cas de paraître obligée à la patience de mon tyran pour une conduite qui peut lui sembler capricieuse et puérite, ou plutôt, qui lui a fait connaître le peu d'estime que j'ai pour lui. Il la croira du moins fort subordonnée, pendant que son orgueil lui persuade qu'il la mérite exclusive et du premier ordre. Ah ma chère ! se voir forcée de se jeter comme à la tête d'un homme qui n'est pas en vérité un homme généreux ! Cette idée n'est-elle pas capable d'affliger mortellement une jeune personne pour laquelle toute autre espérance est évanouie, et qui n'a plus par conséquent devant elle qu'une éternité de tristesse, dont l'homme auquel sa mauvaise destinée la livre est capable lui-même de se faire un cruel plaisir ? Il me semble, en vérité, que c'est à quoi je m'attends avec ce sauvage. Quel sort est le mien !

Vous me donnez, ma chère, un fort bon conseil sur la manière décisive dont je dois lui parler. Mais considérez-vous à qui vous donnez ce conseil ? De toutes les femmes du monde, j'étais celle qui devais me trouver le moins dans l'occasion de le recevoir : car il surpasse absolument mes forces. Moi, presser un homme d'être

mon mari! Moi, rassembler toutes mes forces pour hâter les résolutions d'un homme trop lent! Chercher moi-même à faire renaître une occasion que j'ai perdue! Menacer en quelque sorte, employer du moins les reproches pour assurer mon mariage! Ah! chère Miss Howe, si ce parti est juste, s'il est sage, que cette justice et cette sagesse doivent coûter à la modestie; ou à la fierté, si vous l'aimez mieux! Ou, pour m'exprimer dans vos termes, se tenir lieu à soi-même de père, de mère et d'oncles! surtout, lorsqu'on a lieu de croire que l'homme veut s'en faire un triomphe! Par pitié, ma chère, conseillez-moi, persuadez-moi de renoncer pour jamais à lui, et j'embrasserai pour jamais votre conseil.

Vous m'apprenez que vous avez fait l'essai du crédit de madame Norton sur ma mère; vous me cachez, dites-vous, une partie de la fâcheuse réponse qu'on a faite à M. Hickman; et vous ajoutez que peut-être ne m'en apprendrez-vous jamais davantage. Pourquoi donc, ma chère? Quelles sont, quelles peuvent être les fâcheuses réponses que vous ne devez jamais m'apprendre? Quoi de pire que de renoncer pour jamais à moi! « Mon oncle, dites-vous, me croit perdue. Il déclare qu'il se persuade tout au désavantage d'une fille qui a pu s'enfuir avec un homme : et tous sont résolus de ne pas se remuer d'un seul pas, quand il serait question de me sauver la vie! »

Me tenez-vous quelque chose de pis en réserve? Parlez, ma chère! Mon père n'aura pas renouvelé contre moi sa terrible malédiction. Ma mère du moins n'y aura pas joint la sienne. Mes oncles l'auraient-ils scellée de leur consentement? En aurait-on fait un acte de famille? Quelle est donc, ma chère, cette fatale partie de mes disgrâces que vous ne voulez jamais me révéler?

Ô Lovelace! que n'entres-tu dans ma chambre tandis que j'ai cette noire perspective devant les yeux? C'est à ce moment que, si tu pouvais pénétrer dans mon cœur, tu verrais une affliction digne de ton barbare triomphe!

La violence de mes sentiments m'a forcée de quitter la plume.

Vous dites donc que vous avez fait l'essai du crédit de madame Norton sur ma mère? Ce qui est fait est fait. Cependant je souhaiterais que sur un point si important, vous n'eussiez rien entrepris sans m'avoir consultée. Pardon, ma chère; mais cette

noble et généreuse amitié, dont vous m'assurez avec une chaleur si extraordinaire et dans des termes si obligeants, me cause autant de crainte que d'admiration par son ardeur.

Revenons à l'opinion où vous êtes, que je ne puis me dispenser de me donner à lui; et que, soit qu'il y consente ou non, mon propre honneur ne me permet plus de le quitter. Il faut donc que je tire parti d'une situation si désespérée.

Ce matin, il est sorti de fort bonne heure, après m'avoir fait dire qu'il ne reviendrait pas dîner, à moins que je ne lui fisse l'honneur de le recevoir à dîner avec moi. Je m'en suis excusée. Cet homme, dont la colère est à présent d'une si haute importance pour moi, n'a pas été content de ma réponse.

Comme il s'attend, aussi bien que moi, que je recevrai aujourd'hui de vos nouvelles, je m'imagine que son absence ne sera pas longue. Apparemment qu'à son retour il prendra un air grave, imposant, un air d'autorité si vous voulez. Et moi, ne dois-je pas prendre alors un air humble, un air soumis, et m'efforcer, par des apparences respectueuses, de m'insinuer dans ses bonnes grâces? lui demander pardon, sinon de bouche, du moins en baissant les yeux, d'avoir eu l'injustice de le tenir éloigné? Je n'y dois pas manquer sans doute. Mais il faut que j'essaie auparavant si ce rôle me sied. Vous m'avez raillée souvent de l'excès de ma douceur. Eh bien, il faut essayer de me rendre encore plus douce. N'est-ce pas votre avis... Ô ma chère!

Mais je vais me tenir assise, les mains croisées devant moi, résignée à tout, car je l'entends revenir... ou plutôt, irai-je simplement au-devant de lui, et lui adresserai-je ma harangue dans les termes que vous m'avez prescrits?

Il est rentré. Il me l'a fait dire, en demandant à me voir. Dorcas raconte que tous ses mouvements respirent l'impatience. Mais il m'est impossible, oui, impossible de lui parler.

*Lundi au soir*

La lecture de votre lettre et mes douloureuses réflexions m'ont rendue incapable de le voir. La première question qu'il a faite à Dorcas a été si j'avais reçu quelque lettre depuis qu'il était

sorti. Elle lui a répondu que j'en avais reçu une, que je n'avais pas cessé de pleurer depuis, et que j'étais encore à jeun.

Il l'a fait remonter aussitôt pour me demander une entrevue avec de nouvelles instances. J'ai répondu que je n'étais pas bien; que demain au matin je le verrais d'aussi bonne heure qu'il le souhaiterait.

Ce ton n'est-il pas humble? Ne vous le paraît-il pas assez, ma chère? Cependant on ne l'a pas pris pour de l'humilité. Dorcas m'a dit qu'il s'était frotté impatiemment le visage, et qu'en se promenant dans la salle, il avait laissé échapper quelques mots emportés.

Une demi-heure après, il m'a renvoyé cette fille pour me supplier instamment de l'admettre à souper avec moi, en promettant de ne prendre aucun autre sujet de conversation que ceux que je ferais naître moi-même. Ainsi j'aurais été libre, comme vous voyez, de lui faire ma cour. Mais je l'ai fait prier encore de recevoir mes excuses. Que voulez-vous, ma chère? J'avais les yeux enflés. Je me sentais très faible. Il m'aurait été impossible, après plusieurs jours de distance, d'entrer tout d'un coup, avec une certaine liberté, dans la conversation à laquelle je suis forcée par l'entier abandon de mes amis, et par votre conseil.

Il m'a fait dire aussitôt qu'ayant appris que j'étais encore à jeun, il se soumettrait à mes ordres, si je voulais promettre de manger un poulet. Voilà bien de la bonté dans sa colère. Ne l'admirez-vous pas? J'ai promis ce qu'il désirait. C'est une préparation à l'humilité. Je serai fort heureuse, assurément, si je lui trouve demain une sorte de disposition à me pardonner.

Je me hais moi-même. Mais je ne veux pas être insultée. Non, je ne veux pas l'être, quoiqu'il puisse en arriver.

Lettre 179

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi, 16 de mai*

Il paraît que nous sommes encore parvenus à quelque espèce de raccommodement; mais c'est au travers de l'orage. Je vous dois ce curieux détail.

Dès six heures du matin, j'ai cru l'entendre dans la salle à manger. Je m'étais mise au lit en fort mauvais état, et j'étais déjà levée aussi; mais je n'ai pas ouvert ma porte avant sept heures, et Dorcas est venue alors me proposer de le voir. Je suis descendue.

Il s'est avancé vers moi; et me prenant la main, lorsque je suis entrée dans la salle : Je ne me suis pas mis au lit, Mademoiselle, avant deux heures; cependant je n'ai pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Au nom de Dieu, ne me tourmentez pas, comme vous l'avez fait toute la semaine. Il s'est arrêté. J'ai gardé le silence. D'abord, a-t-il continué, j'ai cru que votre ressentiment pour une légère curiosité ne pouvait être bien vif, et qu'il se dissiperait de lui-même. Mais lorsque vous m'avez déclaré qu'il durerait jusqu'à l'explication que vous attendez sur de nouvelles ouvertures, dont le succès m'expose à vous perdre pour toujours, comment aurais-je pu soutenir la pensée d'avoir fait si peu d'impression sur votre cœur, malgré l'union de nos intérêts?

Il s'est encore arrêté. J'ai continué de me taire. Il a repris : Je reconnais, Mademoiselle, que la nature m'a donné un cœur fier.

Il m'est bien pardonnable d'avoir espéré quelque marque de faveur et de préférence de la part d'une personne à qui toute mon ambition est d'appartenir, et d'avoir souhaité que son choix ne parût pas ouvertement conduit par la malignité de ses propres persécuteurs et de mes ennemis irréconciliables.

Il s'est étendu assez longtemps sur la même idée. Vous savez, ma chère, qu'il m'a donné vingt sujets de récrimination. Je ne l'ai point épargné. Mais il serait inutile de vous répéter tous les chefs. Chacun de ces points, lui ai-je dit, n'était propre à me convaincre que de sa fierté. Je lui ai confessé que j'en avais autant que lui, mais d'une espèce différente; et j'ai ajouté que s'il entraît dans la sienne le moindre mélange d'une véritable fierté, d'une fierté digne de sa naissance et de sa fortune, il souhaiterait plutôt d'exciter la mienne que de la combattre ou de s'en plaindre; que c'était elle qui m'avait fait regarder comme au-dessous de moi de désavouer mes motifs, lorsque depuis quelques jours j'avais évité tout entretien avec lui, et lorsque j'avais refusé la visite de M. Mennell pour ne pas tomber sur des points dont la décision n'était pas en mon pouvoir jusqu'à la réponse que j'attendais de mon oncle; enfin, qu'il était vrai que je l'avais fait sonder, dans l'espérance d'obtenir sa médiation pour me réconcilier avec ma famille, à des conditions que je lui avais fait proposer.

Il ne savait pas, m'a-t-il répondu, s'il pouvait prendre la liberté de me demander quelles étaient ces conditions; mais il ne lui était que trop aisé de les deviner, et de juger même quel devait être le premier de mes sacrifices. Cependant je lui permettrai de dire qu'autant qu'il admirait la noblesse de mes sentiments en général, et en particulier cette véritable fierté que je venais d'expliquer, autant il souhaiterait qu'elle fût assez uniforme pour m'élever au-dessus de la soumission que je rendais à des esprits implacables, comme elle me mettait au-dessus de toute sorte d'indulgence et de faveur pour lui.

Le devoir de la nature, Monsieur, me fait une loi des soumissions que vous me reprochez. Un père, une mère, des oncles, voilà ce qui justifie ces soumissions. Mais de grâce, Monsieur, qu'auriez-vous à dire pour ce que vous appelez de la faveur et de l'indulgence? Feriez-vous valoir ce que vous avez mérité d'eux et de moi?

Hélas! qu'entends-je! s'est-il écrié : Après leurs persécutions! après tout ce que vous avez souffert! après ce que vous m'avez permis d'espérer! Nous parlions de fierté : permettez que je vous demande, Mademoiselle, quelle serait la fierté d'un homme qui dispenserait la personne qu'il aime de l'honorer de quelque inclination et de quelque préférence? Quel serait un amour...

Un amour, Monsieur! Qui parle d'amour? N'en étions-nous pas à ce que vous avez mérité? Vous ai-je jamais marqué, vous ai-je jamais demandé quelque chose qui ressemble à l'amour? Mais ces débats ne finiraient point : si irréprochables l'un et l'autre, si pleins de nous-mêmes...

Je ne me crois pas irréprochable, Mademoiselle, mais... Mais, quoi, Monsieur? Aurez-vous toujours recours à des subtilités? Cherchez-vous des excuses? Ferez-vous des promesses? et quelles promesses, Monsieur? celle d'être à l'avenir ce qu'on doit rougir de n'avoir pas toujours été?

Grand Dieu! a-t-il interrompu, en levant les yeux vers le Ciel, si ta bonté te permettait d'être aussi sévère...

Fort bien, fort bien, ai-je repris impatientement : il me suffit d'observer combien la différence de nos idées fait voir qu'il y en a dans nos caractères. Ainsi, Monsieur...

Qu'allez-vous dire, Mademoiselle?... Vous jetez le trouble dans mon cœur! (En effet, ses regards m'ont paru si farouches que j'en ai tressailli.) Qu'allez-vous dire?

Qu'il faut prendre, Monsieur, le parti (ne vous emportez pas; je ne suis qu'une fille très faible sur bien des points; mais lorsqu'il est question d'être ce que je dois, ou d'être indigne de vivre, je me connais mal si je n'ai pas l'esprit noble et invincible), le parti de renoncer mutuellement à tout autre égard que celui de la civilité. Voici sur quoi vous pouvez compter de ma part, et c'est de quoi satisfaire votre fierté : je ne serai jamais la femme d'un autre homme. J'ai assez connu votre sexe. Je vous ai du moins assez connu. Le célibat sera mon choix pour jamais, et je vous laisserai la liberté de suivre le vôtre.

Qu'entends-je! de l'indifférence, s'est-il écrié d'un ton passionné, et pis que de l'indifférence!

Je l'ai interrompu. De l'indifférence, si vous voulez; il me semble que vous n'avez pas mérité de moi d'autres sentiments. Si

vous en jugez autrement, c'est un sujet que je vous donne, ou du moins à votre fierté, pour me haïr.

Chère, chère Clarisse! en se saisissant brusquement de ma main, je conjure votre cœur d'être plus uniforme dans sa noblesse. Des égards de civilité, Mademoiselle! des égards! Ah! pouvez-vous prétendre de réduire à des bornes si étroites une passion telle que la mienne?

Une passion telle que la vôtre, M. Lovelace, mérite absolument d'être resserrée dans ces bornes. Nous nous trompons l'un ou l'autre dans l'idée que nous en avons; mais je vais jusqu'à douter si votre âme est capable de se resserrer et de s'étendre autant qu'il est nécessaire pour devenir telle que je la souhaiterais. Levez, aussi longtemps que vous voudrez, les mains et les yeux au Ciel, avec ce silence emphatique et ces marques d'étonnement. Que signifient-elles, de quoi peuvent-elles me convaincre, si ce n'est que nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre?

Sur sa damnation! m'a-t-il dit, en reprenant ma main avec tant de force qu'il m'a blessée; il était né pour moi, je l'étais pour lui, je serais à lui, je serais sa femme, fût-ce au prix de son salut éternel.

Cette violence m'a fort effrayée. Laissez-moi, Monsieur, ou souffrez que je me retire. Quoi? c'est d'une manière si choquante que cette passion tant vantée se déclare?

Vous ne me quitterez point, Mademoiselle, non, vous ne me quitterez point en colère.

Je reviendrai, Monsieur, je vous promets de revenir, lorsque vous serez moins emporté, moins offensant.

Il m'a laissé la liberté de sortir. J'étais si effrayée qu'en arrivant à ma chambre j'ai eu besoin de me soulager par un torrent de larmes.

Une demi-heure après, il m'a marqué, par un petit billet, le regret qu'il avait de sa violence, et l'impatience où il était de me revoir.

J'ai cédé à ses instances; n'ayant point de secours à tirer de moi-même, j'ai cédé. Il m'a prodigué ses excuses. Ô ma chère! qu'auriez-vous fait vous-même avec un homme tel que lui et dans ma situation?

Il avait appris par expérience, m'a-t-il dit, ce que c'était qu'un désordre frénétique. Il avouait qu'il avait pensé perdre la raison. Mais avoir tant souffert pendant une semaine entière! et m'entendre parler ensuite des seuls égards de la civilité, lorsqu'il espérait de la noblesse de mon cœur...

Espérez ce qu'il vous plaira, ai-je interrompu, je dois vous répéter que je ne crois pas nos esprits faits l'un pour l'autre. Vous m'avez jetée dans l'embarras où je suis. Il ne me reste que Miss Howe pour amie. Je ne veux pas vous cacher mes véritables sentiments; c'est contre ma volonté que je suis obligée d'accepter votre protection, dans les craintes que j'ai du côté de mon frère, qui n'a point abandonné ses projets, si j'en dois croire les avis de Miss Howe; votre protection, c'est-à-dire celle de l'homme qui cause mes disgrâces, et cela, souvenez-vous en, sans que j'y aie la moindre part.

Je m'en souviens, Mademoiselle. Vous me l'avez répété si souvent que je ne puis l'oublier.

Cependant, Monsieur, je veux vous la devoir, cette protection, si mon malheur me la rend nécessaire; dans l'espoir que vous apporterez tous vos soins à prévenir les fâcheux accidents. Mais qui vous empêche de quitter cette maison? Ne puis-je vous faire avertir au besoin? Il paraît que madame Fretcheville ne sait ce qu'elle veut. Les femmes d'ici deviennent, à la vérité, plus civiles de jour en jour; mais j'aimerais mieux un logement plus convenable à ma situation. Personne ne sait mieux que moi ce qui me convient, et je suis résolue de n'être pas obligée à tout le monde. Si vous me quittez, je prendrai civilement congé de mes hôtes, et je me retirerai dans quelque village voisin de la ville, où j'attendrai avec patience l'arrivée de M. Morden.

Il croyait, m'a-t-il dit, pouvoir inférer de mon discours que ma négociation, du côté de ma famille, avait été sans succès. Il se flattait, par conséquent, que je lui accorderais enfin la liberté de me proposer des articles auxquels on donnerait la forme d'un contrat. Cette ouverture, qu'il pensait à me faire depuis longtemps, et qui avait été différée par divers accidents sur lesquels son cœur n'avait rien à se reprocher, il l'avait remise au moment que je prendrais possession de ma nouvelle maison, et lorsqu'il me verrait aussi indépendante en apparence que je l'étais réellement. Il m'a demandé la permission de m'expliquer là-dessus ses

idées; sans s'attendre, m'a-t-il dit, à une réponse immédiate, mais pour les soumettre à mes réflexions.

Hésiter, rougir, baisser les yeux, n'était-ce pas un langage assez clair? J'avais votre conseil trop présent. J'étais disposée à le suivre; mais j'ai hésité.

Il a repris la parole, sur mon silence. Dieu lui était témoin de la justice et, s'il l'osait dire, de la générosité de ses intentions. Il me demandait seulement assez de bonté pour écouter ce qui regardait les articles.

Ne pouvait-il pas venir tout d'un coup au sujet, sans toutes ces préparations affectées? Il y a mille choses, vous le savez, qu'on refuse et qu'on doit refuser, lorsque la permission de les dire est demandée; et lorsqu'une fois on les a refusées, l'honneur oblige de ne pas se rétracter; au lieu qu'étant insinuées avec un peu d'adresse, elles peuvent mériter plus de considération.

Je me suis crue obligée, sinon d'abandonner tout à fait cette matière, du moins, de lui faire prendre un tour plus vague; dans la double vue de m'épargner la mortification de montrer trop de complaisance, après l'espèce d'éloignement où nous avons été l'un de l'autre, et d'éviter, suivant votre avis, la nécessité de lui faire un refus, qui nous aurait encore jetés plus loin de toute espérance de conciliation. Cruelle alternative à laquelle je me voyais réduite!

Vous parlez de *générosité*, M. Lovelace, vous parlez de *justice*, lui ai-je dit, et c'est peut-être sans avoir considéré la force de ces deux termes, dans le sens où vous les employez. Je veux vous expliquer ce que c'est que la générosité, dans le sens que j'y attache. La véritable générosité ne se borne pas aux objets pécuniaires. Elle est plus que la politesse; elle est plus que la bonne foi, plus que l'honneur, plus que la justice: puisque toutes ces qualités ne sont que des devoirs, dont une créature raisonnable ne peut se dispenser. Mais la véritable générosité est la grandeur d'âme: elle nous excite à faire pour nos semblables plus qu'on ne peut exiger de nous à la rigueur. Elle nous oblige de secourir avec empressement ceux qui ont besoin de secours, et de prévenir même leur espérance ou leur attente. La générosité, Monsieur, ne permettra point à une belle âme de laisser du doute sur ses honorables et bienfaisantes intentions; et bien moins lui permettra-t-elle d'offenser, de blesser personne, surtout ceux

que l'infortune ou quelque autre accident a jetés sous sa protection.

S'il eût été bien disposé, quelle occasion n'avait-il pas, dans la dernière partie de cette remarque, pour éclaircir toutes ses intentions? Mais il ne s'est arrêté qu'à la première. Admirable définition, m'a-t-il dit! Mais à ce compte, Mademoiselle, qui pourra jamais mériter le nom de généreux à l'égard de vous? J'implore votre propre générosité; tandis que la justice sera mon seul objet, comme elle doit être mon seul mérite... Jamais une femme n'eut les sentiments si relevés et si délicats!

Cette extrême admiration pour mes sentiments, ai-je répliqué, ne fait honneur ni à vous, ni à la compagnie où vous avez vécu. Vous trouveriez mille femmes plus délicates que moi; car elles auraient évité le mauvais pas que j'ai fait sans le vouloir, et la nécessité où cette erreur me jette de donner des leçons de générosité à un homme qui n'a pas l'âme assez délicate pour concevoir ce qui fait la gloire et la distinction du caractère d'une femme.

Il m'a nommée *son divin précepteur*. Il voulait s'efforcer, comme il m'en avait souvent assurée, de former son cœur par mes principes, et ses manières par mon exemple. Mais il espérait qu'à présent je lui permettrais de m'expliquer en peu de mots la *justice* qu'il se proposait de me rendre dans le plan des articles. Ici, ma chère, je me suis assez animée pour lui répondre que je ne me sentais pas actuellement la force de traiter un sujet de cette importance; mais qu'il pouvait mettre ses idées par écrit, et que je saurais quelle réponse j'aurais à lui faire. Je l'ai prié seulement de se souvenir que, s'il touchait quelque point dans lequel mon père fût mêlé, je jugerais, par la manière dont il traiterait le père, de la considération qu'il avait pour la fille.

Ses regards m'ont fait juger qu'il aurait mieux aimé s'expliquer de bouche que par écrit; mais, s'il avait osé me le faire connaître, je me préparais à lui faire une réponse sévère, et peut-être s'en est-il aperçu à mes yeux.

Voilà les termes où nous sommes à présent. Une espèce de calme a succédé à l'orage. Qui peut deviner, avec un esprit tel que le sien, si c'est le calme ou l'orage qui naîtra de notre première entrevue? Mais il me semble, ma chère, que je ne me suis

pas conduite avec bassesse, et je suis sûre que vous en aurez quelque joie. Je puis du moins lever les yeux sur lui avec un reste de *dignité*. Quel autre terme pourrais-je employer, qui ne sentît point l'arrogance? Quoique les circonstances se soient arrangées d'une manière qui ne m'a pas permis de prendre votre conseil sur ce dernier événement, c'est le courage que vous m'aviez inspiré qui m'a rendue capable de mener les affaires à ce point, et qui m'a fait renoncer au dessein de fuir. J'y étais résolue, à toutes sortes de risques. Cependant, lorsque j'en serais venue à l'exécution, j'ignore ce que j'aurais fait, parce que cette démarche aurait dépendu de la conduite qu'il aurait tenue alors avec moi.

Au fond, quelque conduite qu'il puisse tenir, je commence à craindre comme vous, que, s'il me mettait dans la nécessité de le quitter, ma situation n'en prît pas une meilleure apparence aux yeux du public. D'un autre côté, je ne veux pas être traitée indignement, aussi longtemps que j'aurai le pouvoir de l'empêcher.

Vous-même, ma chère, vous m'avez reproché d'avoir perdu plusieurs fois, par un excès de modestie, l'occasion d'être... d'être quoi, ma chère amie? la femme d'un libertin. Ce que c'est qu'un libertin et que sa femme, la lettre de M. Morden nous l'apprend. Souffrez qu'une fois pour toutes, je tâche de vous expliquer mes motifs dans la conduite que j'ai tenue avec cet homme-là, et les principes sur lesquels je me suis fondée; du moins tels qu'ils me paraissent après de sérieuses réflexions.

Faites-moi la grâce de croire qu'ils n'ont pas leur source dans la seule délicatesse de mon sexe, ni même dans la crainte de ce que M. Lovelace, aujourd'hui mon tyran, et peut-être un jour mon mari, pourrait penser d'une complaisance précipitée à l'occasion d'une conduite aussi désagréable que la sienne. Ils viennent principalement du fond de mon cœur, c'est-à-dire de sa propre droiture, du jugement qu'il porte de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas, et qui me fait désirer, sans étude, premièrement de me satisfaire moi-même; ensuite, mais seulement en second lieu, de satisfaire M. Lovelace et le public. Ces principes sont dans mon essence. Je les y ai trouvés, plantés sans doute de la main de mon auteur. Ils me forcent, en quelque sorte, de me conformer à leurs inspirations. Je n'ai pas d'autre moyen d'être contente de moi-même, ni d'autre règle pour me conduire dignement, soit dans l'état du mariage, soit dans celui

du célibat, de quelque manière que les autres puissent se conduire avec moi.

Il me semble, ma chère, que je ne me trompe pas moi-même, et qu'au lieu de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans mon cœur, je ne cherche point à excuser des habitudes ou des faibles que je ne puisse vaincre. Le cœur s'enveloppe souvent dans ses propres replis. Dévoilez le mien, ma chère; il a toujours été ouvert devant vous : mais ne m'épargnez pas, si vous le trouvez ou si vous le jugez coupable.

J'ai cru, comme j'ai dit, cette explication nécessaire une fois pour toutes, dans la seule vue de vous convaincre qu'au poids le plus exact, mes fautes peuvent venir d'un défaut de lumières, mais qu'elles ne viendront jamais de ma volonté.

CL. HARLOVE

*Fin de la première partie du Tome IV*

Lettre 180

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi au soir, 16 de mai*

Monsieur Lovelace vient de m'envoyer, par Dorcas, le mémoire suivant.

« Je me sers de ma plume, non seulement pour épargner votre délicatesse et pour vous obéir, mais pour vous mettre en état de communiquer mes idées à Miss Howe, qui pourra consulter, dans cette occasion, ceux d'entre ses amis à qui vous jugerez à propos d'accorder votre confiance : je dis votre confiance, parce que j'ai fait entendre, comme vous le savez, à d'autres personnes, que nous sommes actuellement mariés.

« En premier lieu, Mademoiselle, j'offre de vous assurer la jouissance particulière de votre propre terre, et d'y joindre quatre cents livres sterling annuelles sur le bien que j'ai dans le comté de Lancastre, qui vous seront payées par quartier, pour votre propre et seul usage.

« Le fond de mon revenu est de deux mille livres sterling. Milord M... propose de me céder, le jour de notre mariage, ou sa terre de Lancastre, à laquelle je puis dire en passant que je crois avoir plus de droit que lui; ou celle de Median dans le comté d'Hertford, et de mettre celle que je choisirai sur le pied de mille livres sterling annuelles.

« Un excès de mépris pour l'opinion des hommes a souvent exposé ma conduite à de mauvaises interprétations. Je dois par conséquent vous assurer, en homme d'honneur, qu'aucune partie de mon bien n'a jamais été engagée, et que malgré la dépense excessive que j'ai faite dans les pays étrangers, je compte d'être acquitté au terme prochain de tout ce que je dois au monde. Tous mes principes ne sont pas condamnables. On m'a cru généreux dans ma dépense : je ne me serais pas jugé digne de ce nom si je n'avais commencé par être juste.

« Comme votre terre est actuellement entre les mains de votre père, si vous souhaitez que je vous assigne le même revenu sur les miennes, vos volontés là-dessus seront ma règle. J'engagerai Milord M... à vous marquer de sa propre main ce qu'il a dessein de faire pour nous, sans qu'il paraisse que ce soit vous qui le désiriez, et pour faire voir seulement qu'on ne prétend tirer aucun avantage de la situation où vous êtes à l'égard de votre famille.

« Pour faire éclater ma parfaite considération, je vous laisserai la disposition libre de toutes les sommes provenues de la succession de votre grand-père, et du revenu accumulé de votre bien, qui doit être entre les mains de votre père. Je ne doute pas qu'il ne vous fasse là-dessus des demandes considérables. Vous aurez le pouvoir de les accorder, pour votre propre tranquillité. Le reste sera remis entre vos mains. Vous en ferez l'usage auquel vous serez portée par ces généreuses inclinations qui vous ont fait tant d'honneur dans le monde, et pour lesquelles vous n'avez pas laissé d'essuyer quelque censure dans votre famille.

« À l'égard des habits, des diamants et des autres ajustements de cette nature, mon ambition sera que, pour en avoir de convenables à notre rang, vous n'ayez point obligation à ceux qui ont eu la stupidité d'abandonner une fille dont ils ne sont pas dignes. Il me semble, Mademoiselle, que vous ne devez pas vous offenser de cette réflexion. Vous douteriez de ma sincérité si j'étais capable de les traiter autrement, quoiqu'ils vous appartiennent de si près.

« Voilà mes propositions, Mademoiselle. Ce sont les mêmes que j'ai toujours eu dessein de vous offrir, lorsqu'il me serait permis de toucher une si délicieuse matière. Mais vous avez paru si déterminée à tenter toutes sortes de méthodes pour vous réconcilier avec votre famille, en offrant même de renoncer pour

jamais à moi, que vous avez cru faire un acte de justice de me tenir éloigné jusqu'à l'éclaircissement de votre plus chère espérance. Elle est éclaircie. Quoique j'aie toujours regretté, et que peut-être je regrette encore, de n'avoir pas obtenu la préférence que j'aurais souhaité de Miss Clarisse Harlove, il n'est pas moins sûr que le mari de madame Lovelace sera bien plus porté à l'adorer qu'à reprocher à cette divine femme les tourments qu'elle lui a causés. C'est de mes implacables ennemis qu'elle avait appris à douter de ma justice et de ma générosité. D'ailleurs, je suis persuadé qu'une âme si noble n'aurait pas pris plaisir à me faire souffrir, si ses doutes n'avaient été entretenus par de fortes apparences de raison; et je me flatte de pouvoir penser, pour ma consolation, que l'indifférence aura cessé au moment que les doutes auront disparu.

« J'ajoute seulement, Mademoiselle, que si j'ai omis quelque chose qui puisse vous plaire, ou si le détail précédent ne répond point à vos vues, vous aurez la bonté d'y joindre ou d'y changer ce que vous jugerez à propos. Lorsque je connaîtrai vos intentions, je ferai dresser aussitôt les articles, dans la forme que vous désirerez, afin qu'il n'y manque rien de ce qui dépend de moi pour votre bonheur.

« C'est à vous, Mademoiselle, qu'appartient à présent la décision de tout le reste. »

Vous voyez, ma chère, quelles sont ses offres. Vous voyez que c'est ma faute s'il ne me les a pas faites plus tôt. Je suis une étrange personne! Être blâmable sur tous les points, et blâmable aux yeux de tout le monde! Cependant n'avoir pas de mauvaise intention, et n'apercevoir le mal que lorsqu'il est trop tard, ou si près d'être trop tard qu'il faut renoncer à toute délicatesse pour réparer ma faute!

*C'est à moi qu'appartient à présent la décision de tout le reste!* Avec quelle froideur il conclut des propositions si ardentes, et contre lesquelles il ne me paraît pas qu'il y ait d'autre objection! N'auriez-vous pas cru, en les lisant, qu'il allait finir par des instances pour me faire nommer le jour? J'avoue que je m'y attendais, jusqu'au point d'avoir été choquée de me voir trompée. Mais quel moyen d'y remédier? J'ai peut-être à faire bien d'autres sacrifices. Il me semble qu'il faut dire adieu à toute

délicatesse. Cet homme, ma chère, ignore ce qui est connu de tous les hommes sages : c'est-à-dire que la prudence, la vertu et la délicatesse de sentiments font plus d'honneur au mari dans sa femme, qu'elles ne lui en feraient dans lui-même si toutes ces qualités manquaient à sa moitié. Les erreurs d'une femme ne tournent-elles pas à la honte de son mari? Heureusement, il n'en est pas de même de celles de l'homme par rapport à sa femme.

Je ferai de nouvelles réflexions sur ce mémoire, et j'y répondrai par écrit, si j'en ai la force; car il paraît à présent que la décision m'appartient.

## Lettre 181

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Mercredi matin, 17 de mai*

Monsieur Lovelace aurait souhaité d'engager la conversation hier au soir, mais je n'étais pas préparée à raisonner sur ses propositions. Mon dessein est de les examiner à tête reposée. Sa conclusion m'a extrêmement déplu. D'ailleurs il est impossible avec lui de se retirer de bonne heure. Je le priai de remettre notre entretien au lendemain.

Nous nous sommes vus, dans la salle à manger, dès sept heures du matin. Il s'attendait à me trouver des regards favorables, que sais-je? peut-être un air de reconnaissance; et j'ai remarqué au sien qu'il était fort surpris de ne me pas voir répondre à son attente. Il s'est hâté de parler : Mon très cher amour, êtes-vous en bonne santé? Pourquoi cet air de réserve? Votre indifférence ne finira-t-elle jamais pour moi? Si j'ai proposé quelque chose qui ne réponde pas à vos intentions...

Je lui ai dit qu'il m'avait laissé fort prudemment la liberté de communiquer ses propositions à Miss Howe, et de consulter quelques amis par son moyen; que j'aurais bientôt l'occasion de lui envoyer le mémoire; et qu'il fallait remettre à nous entretenir de cette matière lorsque j'aurais reçu sa réponse.

Bon Dieu! Je ne laissais pas échapper la moindre occasion, le plus léger prétexte pour les délais. Mais il écrivait à son oncle

pour lui rendre compte des termes où il était avec moi : et comment pouvait-il finir sa lettre avec un peu de satisfaction pour Milord et pour lui-même, si je n'avais pas la bonté de lui apprendre ce que je pensais de ses propositions ?

Je pouvais l'assurer d'avance, ai-je répondu, que le principal point pour moi était de me réconcilier et de bien vivre avec mon père ; qu'à l'égard du reste, sa générosité le porterait sans doute à faire plus que je ne désirais ; que par conséquent, s'il n'avait pas d'autre motif pour écrire que de savoir ce que Milord M... voulait faire en ma faveur, c'était une peine qu'il pouvait s'épargner, parce que mes désirs, par rapport à moi-même, seraient plus aisés à satisfaire qu'il ne paraissait se l'imaginer.

Il m'a demandé si je permettais du moins qu'il parlât de l'heureux jour, et qu'il priât son oncle de me servir de père dans cette occasion ? Je lui ai dit que le nom de père avait un son bien doux et bien respectable pour moi ; que je serais charmée d'avoir un père qui me fit la grâce de me reconnaître.

N'était-ce pas m'expliquer assez ? Qu'en pensez-vous, ma chère ? Cependant il est vrai que je ne m'en suis aperçue qu'après y avoir fait réflexion, et que mon dessein alors n'était pas de parler si librement ; car, dans le temps même, j'ai pensé à mon propre père avec un profond soupir, et le plus amer regret de me voir rejetée de lui et de ma mère. M. Lovelace m'a paru touché, et de ma réflexion et du ton dont je l'avais prononcée.

Je suis bien jeune, M. Lovelace, ai-je continué, en détournant le visage pour essayer mes larmes ; et je ne laisse pas d'avoir éprouvé déjà beaucoup de chagrins. Je n'en accuse que votre amour. Mais vous ne devez pas être surpris que le nom de père fasse tant d'impression sur le cœur d'une fille toujours soumise et respectueuse avant que de vous avoir connu, et dont la tendre jeunesse demande encore l'œil d'un père.

Il s'est tourné vers la fenêtre. Réjouissez-vous avec moi, ma chère Miss Howe, (puisqu'il faut que je sois à lui) de ce qu'il n'a pas le cœur tout à fait impénétrable à la pitié. Son émotion était visible. Cependant il s'est efforcé de la surmonter. Il s'est rapproché de moi. Le même sentiment l'a forcé encore une fois de se tourner. Il lui est échappé quelques mots, parmi lesquels j'ai entendu celui d'*angélique*. Enfin, retrouvant un cœur plus conforme à ses désirs, il est revenu à moi. Après y avoir pensé,

m'a-t-il dit, Milord M... étant sujet à la goutte, il craignait que le compliment dont il venait de parler ne devînt l'occasion d'un plus long délai; et c'était se préparer à lui-même de nouveaux sujets de chagrin.

Je n'ai pu répondre un seul mot là-dessus, vous le jugez bien ma chère. Mais vous devinez aussi ce que j'ai pensé de ce langage. Tant de profondeur, avec un amour si passionné! Tant de ménagement, tout d'un coup, pour un oncle auquel il a si peu rendu jusqu'à présent ce qu'il devait! Pourquoi, pourquoi mon sort, ai-je pensé en moi-même, me rend-il l'esclave d'un tel homme?

Il a hésité, comme s'il n'eût point été d'accord avec lui-même; il a fait un tour ou deux dans la salle. Son embarras, a-t-il dit en marchant, était extrême à se déterminer, parce qu'il ignorait quand il serait le plus heureux des hommes. Que ne pouvait-il connaître ce précieux moment! Il s'est arrêté pour me regarder. (Croyez-vous, ma très chère Miss Howe, que je n'aie pas besoin d'un père ou d'une mère!) Mais, a-t-il continué, s'il ne pouvait m'engager aussitôt qu'il le souhaitait à fixer un jour, il croyait, dans ce cas, qu'il pouvait faire le compliment à Milord, comme ne le pas faire; puisque dans l'intervalle on pourrait dresser les articles, et que ce soin adoucirait son impatience, sans compter qu'il n'y aurait pas de temps perdu.

Vous jugerez encore mieux combien j'ai été frappée de ce discours, si je vous répète mot pour mot ce qui l'a suivi. « Sur sa foi, j'étais si réservée, mes regards avaient quelque chose de si mystérieux, qu'il ne savait pas si dans le moment qu'il se flattait de me plaire, il n'en était pas plus éloigné que jamais. Daignerais-je lui dire si j'approuvais ou non le compliment qu'il voulait faire à Milord M...? »

Il m'est venu heureusement à l'esprit, ma chère, que vous ne voulez pas que je le quitte. Je lui ai répondu : Assurément, M. Lovelace, si cette affaire doit jamais se conclure, il doit être fort agréable pour moi d'avoir une pleine approbation d'un côté, si je ne puis l'obtenir de l'autre.

Il m'a interrompue avec une chaleur extrême : Si cette affaire doit se conclure! Juste Ciel! Quels termes pour les circonstances! Et parler d'*approbation*, tandis que l'honneur de mon alliance faisait toute l'ambition de sa famille! Plût au Ciel, mon

très cher amour! a-t-il ajouté dans le même transport, que sans faire de compliment à personne, demain pût être le plus heureux jour de ma vie! Qu'en dites-vous, chère Clarisse? (avec un air tremblant d'impatience, qui ne paraissait point affecté) Que dites-vous de demain?

Il ne pouvait pas douter, ma chère, que je n'eusse beaucoup à dire contre un temps si court, et que je n'eusse nommé un jour plus éloigné, quand le délai qu'il avait déjà proposé m'y aurait laissé plus de disposition.

Cependant, me voyant garder le silence, il a repris: Oui, demain, Mademoiselle; ou après-demain, ou le jour suivant! et me prenant les deux mains, il m'a regardée fixement pour attendre ma réponse.

Cette ardeur, fausse ou sincère, m'a rendue confuse. Non, non! lui ai-je dit. Il n'y a aucune raison de se presser si fort. Il sera mieux, sans doute, que Milord puisse être présent.

Je ne connais pas d'autres lois que vos volontés, m'a-t-il répondu aussitôt, d'un air de résignation; comme s'il n'eût fait que se rendre effectivement à mes désirs, et qu'il lui en eût coûté beaucoup pour me faire le sacrifice de son empressement. La modestie m'obligeait d'en paraître contente. C'est du moins ce que j'ai jugé. Que n'ai-je pu!... mais que servent les souhaits?

Il a voulu se *récompenser*, terme qu'il avait employé dans une autre occasion, de la violence qu'il se faisait pour m'obéir, en me donnant un baiser. Je l'ai repoussé avec un juste et très sincère dédain. Mon refus a paru le surprendre et le chagriner. Son mémoire, apparemment, l'avait mis en droit de tout attendre de ma reconnaissance. Il m'a dit nettement que dans les termes où nous étions, il se croyait autorisé à des libertés de cette innocence, et qu'il était sensiblement affligé de se voir rejeté d'un air si méprisant. Je n'ai pu lui répondre, et je me suis retirée assez brusquement. En passant devant un trumeau, j'ai remarqué, dans la glace, qu'il portait le poing à son front; et j'ai entendu quelques plaintes, où j'ai démêlé les mots d'*indifférence* et de *froidueur qui approchait de la haine*. Je n'ai pas compris le reste.

S'il a dessein d'écrire à Milord ou à Miss Montaigu, c'est ce que je ne puis assurer. Mais comme je dois renoncer maintenant à toute délicatesse, peut-être suis-je blâmable d'en attendre d'un homme qui la connaît si peu. S'il est vrai qu'il ne la connaisse pas,

et que s'en croyant beaucoup, néanmoins, il soit résolu d'être toujours le même, je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Après tout, puisque mon sort m'oblige de le prendre tel qu'il est, il faut m'y résoudre. J'aurai un homme vain, et si accoutumé à se voir admirer que, ne sentant pas ses défauts intérieurs, il n'a jamais pensé à polir que ses dehors. Comme ses propositions surpassent mon attente, et que dans ses idées il a beaucoup à souffrir de moi, je suis résolue, s'il ne me fait pas de nouvelle offense, de répondre à son mémoire; et j'aurai soin que mes termes soient à couvert de toute objection de sa part, comme les siens le sont de la mienne.

Au fond, ma chère, ne voyez-vous pas de plus en plus combien nos esprits se conviennent peu?

Quoiqu'il en soit, je veux bien composer pour ma faute, en renonçant, si ma punition peut se borner là, à tout ce qu'on appelle bonheur dans cette vie, avec un mari tel que j'appréhende qu'il ne soit : en un mot, je consens à mener jusqu'à la fin de mes jours une vie souffrante dans l'état du mariage. Le supplice ne saurait être bien long.

Pour lui, cet événement et les remords qu'il sentira d'en avoir mal usé avec sa première femme pourront le rendre plus traitable pour une seconde, quoiqu'il puisse arriver qu'elle n'en soit pas plus digne; pendant que tous ceux qui apprendront mon histoire en tireront ces instructions : que les yeux sont des traîtres auxquels on ne doit jamais se fier; que la figure est trompeuse; en d'autres termes, que la beauté du corps et celle de l'âme se trouvent rarement unies; enfin que les bons principes et la droiture du cœur sont les seules bases sur lesquelles on puisse fonder l'espérance d'une vie heureuse, soit pour ce monde ou pour l'autre.

C'en est assez sur les propositions de M. Lovelace. J'en attends votre opinion.

CL. HARLOVE

*(L'éditeur se borne ici à quelques extraits de quatre lettres de M. Lovelace, écrites à son ami depuis la date de la dernière, qui contiennent, dit-il, les mêmes détails qu'on a vus dans celles de*

*Miss Clarisse, mais dont les traits suivants méritent néanmoins d'être conservés.)*

Que serais-je devenu, moi et mes projets, si son père et toute son implacable famille n'avaient pas travaillé pour mes intérêts? Il est évident que si la négociation avait eu le moindre succès, elle me quittait sans retour, et que je n'aurais pas été capable d'arrêter cette résolution; à moins que je n'eusse pris celle d'abattre l'arbre par les racines pour arriver au fruit; tandis qu'avec un peu de patience jusqu'au temps de la maturité, j'espère encore qu'il suffira de le secouer doucement.

Après la hauteur avec laquelle elle m'a traité, j'exige qu'elle s'explique nettement. Il y a mille beautés à découvrir dans le visage, dans l'accent, et dans tout l'embarras d'une femme qui veut amener un point qu'elle désire impatiemment, et qui ne sait comment s'y prendre. Un sot, qui se pique de générosité, croira se faire un mérite de lui épargner cette confusion; mais c'est une sottise en effet. Il ne voit pas qu'il se dérobe à lui-même le plaisir du spectacle, et qu'il lui ôte l'avantage de déployer une infinité de charmes, qui ne peuvent éclater que dans ces occasions. La dureté de cœur, pour le dire entre nous, est essentielle au caractère d'un libertin. Il doit être familiarisé avec les chagrins auxquels il donne occasion; et des attendrissements de complaisance seraient une faiblesse indigne de lui. Combien de fois ai-je joui de la confusion ou du dépit d'une femme charmante, étant assis vis-à-vis d'elle, et voyant ses yeux livrés à l'admiration de mes boucles, ou à l'étude de quelque figure bizarre sur le plancher?

*(En parlant de son mémoire et des articles, il dit :)*

Je suis de bonne foi sur ce point. Si je l'épouse, comme je n'en doute pas, lorsque ma fierté, mon ambition, et ma vengeance si tu veux, seront satisfaites, je suis résolu de lui rendre noblement justice; d'autant plus que tout ce que je ferai pour une femme si prudente et si réglée, ce sera le faire pour moi-même. Mais par ma foi, Belford, son orgueil sera humilié à reconnaître qu'elle m'aime, et qu'elle m'a quelque obligation. Ne crains pas que cette esquisse d'articles me mène plus loin que je ne veux. La

modestie du sexe me secondera toujours. À l'autel même, nos mains l'une dans l'autre; je serais sûr de faire quitter à cette fière beauté le prêtre, moi, vingt amis, s'ils étaient présents; et tandis que nous nous regarderions comme des fous, de lui faire prendre des ailes pour s'envoler par la porte, ou par la fenêtre, si la porte était fermée; et cela, mon ami, d'une seule parole.

*(Il se rappelle sa téméraire expression « qu'elle serait sa femme, au prix même de sa damnation éternelle ». Il avoue que dans le même instant, il avait été prêt d'employer la violence, mais qu'il avait été comme repoussé par un mouvement de terreur, en jetant les yeux sur son charmant visage, où, malgré la tristesse et l'abattement, il avait cru voir la pureté de son cœur dans chaque trait.)*

Ô vertu! vertu! continue-t-il, qu'y a-t-il donc en toi qui puisse faire cette impression forcée sur un cœur tel que le mien! D'où peuvent venir ces tremblements involontaires, et cette crainte de causer une mortelle offense? Qui es-tu, pour agir avec tant de force dans une faible femme, et pour jeter l'effroi dans l'esprit d'un homme intrépide? Jamais tu n'eus tant de pouvoir sur moi; non, pas même dans mon premier essai, jeune comme je l'étais alors, et fort embarrassé de ma propre hardiesse jusqu'au moment du pardon.

*(Il peint des plus vives couleurs cette partie de la scène où Miss Clarisse lui a dit « que le nom de père avait pour elle un son doux et respectable » :)*

Je ne te dissimule pas que je me suis senti vivement touché. La honte d'être surpris dans cet accès de tendresse efféminée m'a fait faire un effort pour le subjuguier aussitôt, et pour me tenir plus en garde à l'avenir. Cependant j'ai presque regretté de ne pouvoir accorder à cette charmante fille la satisfaction de jouir de son triomphe. Sa jeunesse, sa beauté, son innocence, et cet air d'affliction que je ne puis décrire, semblaient mériter un instant de complaisance : mais son indifférence, Belford! cette résolution de me sacrifier à la malignité de mes ennemis! cette hardiesse d'avoir conduit son dessein par des voies clandestines, tandis que je l'aime à la fureur et que je la révère jusqu'à

l'adoration! C'est avec le secours de ces idées que j'ai fait reprendre courage à mon traître cœur. Cependant je vois que si le courage ne l'abandonne point elle-même, il faut qu'elle l'emporte. Elle a déjà fait un lâche de moi, qui n'ai jamais connu la lâcheté.

*(Il finit sa quatrième lettre par des emportements de fureur, à l'occasion du refus qu'elle a fait de lui laisser prendre un baiser. Il avait espéré, comme il l'avoue, de ne lui trouver que de la condescendance et de la bonté après ses propositions.)*

C'est une offense, dit-il, que je n'oublierai jamais. Compte que je m'en souviendrai pour rendre mon cœur d'acier, et capable de fendre le rocher de glace que j'ai à traverser jusqu'au sien; pour la payer avec usure du dédain, du mépris qu'elle a fait éclater dans ses yeux en me quittant, après la conduite obligeante que j'avais tenue avec elle, après mes instances pour obtenir qu'elle me nommât le jour. Les femmes de cette maison prétendent qu'elle me hait, qu'elle me méprise. Rien n'est si vrai. J'ouvre les yeux. Elle me hait. Elle doit me haïr. Pourquoi ne suivrais-je pas le conseil qu'on me donne? Il faut le suivre... Je ne serai pas longtemps méprisé de l'une, et raillé des autres.

*(Il ajoute que son dessein de le quitter, si ses parents avaient voulu la recevoir, et la liberté qu'elle a prise, dimanche dernier, de faire venir un carrosse, dans la résolution, peut-être, de ne pas reparaître si elle était sortie seule, — car ne lui a-t-elle pas déclaré qu'elle pense à se retirer dans quelque village voisin de la ville —, l'ont alarmé si vivement, qu'il s'est hâté de donner de nouvelles instructions par écrit aux gens de la maison sur la manière dont ils doivent se conduire, supposé qu'elle entreprît de s'échapper dans son absence. Il a particulièrement instruit son valet de chambre de ce qu'il doit dire aux étrangers, s'il arrivait qu'elle implorât le secours de quelqu'un pour favoriser sa fuite. Suivant les circonstances, dit-il, il joindra d'autres précautions à ses ordres.)*

## Lettre 182

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Jeudi, 18 de mai*

Je n'ai, ma chère amie, ni le temps ni la patience de répondre à tous les articles de votre lettre, que je viens de recevoir. Les propositions de M. Lovelace sont l'unique chose que j'approuve de lui. Cependant je pense, comme vous, qu'elles ne finissent point avec la chaleur et l'empressement auquel nous devons nous attendre. De ma vie je n'ai rien entendu, ni rien lu, qui approche de sa patience, avec son bonheur entre ses mains. Mais, entre vous et moi, ma chère, je m'imagine que les misérables de son espèce n'ont pas les mêmes ardeurs qu'on voit aux honnêtes gens. Qui sait, comme votre sœur Bella le disait dans son dépit, s'il n'a pas une douzaine de créatures dont il faut qu'il se défasse avant que de former un engagement pour la vie? Au fond je ne crois pas que vous deviez vous attendre à le voir honnête homme, avant sa grande année climatérique.

Lui, prendre prétexte, pour des délais, d'un compliment qu'il est obligé de faire à Milord M...! lui, dont le caractère est de n'avoir jamais connu ce que c'est que la complaisance pour ses proches! La patience me manque. Il est bien vrai, ma chère, que vous auriez eu besoin de l'intervention d'un ami, dans l'intéressante occasion qui faisait le sujet de votre lettre d'hier matin.

Mais, sur ma parole, si j'avais été dans votre situation, et traitée comme vous me l'avez écrit, je lui aurais arraché les yeux; après quoi, j'aurais laissé à son propre cœur le soin de lui en apprendre la raison.

*Plût au Ciel que sans être obligé de faire de compliment à personne, son jour heureux fût demain!* L'infâme! Après avoir commencé par vous faire sentir la nécessité du compliment! Et n'est-ce pas sur vous, après cela, qu'il rejette le délai? Misérable qu'il est! Que mon cœur souffre!

Mais dans les termes où vous êtes ensemble, mes ressentiments sont hors de saison. Cependant je ne sais pas non plus s'ils le sont, puisque le plus cruel destin, pour une femme, est de se voir forcée de prendre un homme que son cœur méprise. Il est impossible que vous ne le méprisiez pas, du moins par intervalles. Il a porté le poing au front lorsque vous l'avez quitté en colère : que son poing n'était-il une hache, dans les mains de son plus mortel ennemi!

Je veux m'efforcer de tirer de ma tête quelque méthode, quelque invention pour vous délivrer de lui, et pour vous fixer dans un lieu sûr jusqu'à l'arrivée de votre cousin Morden; une invention qui soit toujours prête, et que vous puissiez suivre dans l'occasion. Vous êtes sûre, dites-vous, de pouvoir sortir quand il vous plaît; et vous l'êtes aussi que notre correspondance est à couvert. Cependant, par les mêmes raisons que je vous ai représentées, et qui regardent votre réputation, je ne puis souhaiter que vous le quittiez, aussi longtemps qu'il ne vous donnera pas sujet de soupçonner son honneur. Mais je juge que votre cœur serait plus tranquille si vous pouviez compter sur une retraite dans le cas de la nécessité.

Je répète encore une fois que je n'ai pas la moindre notion qu'il puisse ou qu'il ose former le dessein de vous outrager. Mais il en faut donc conclure que c'est un fou, ma chère; voilà tout.

Puisque le sort, néanmoins, vous jette entre les mains d'un fou, soyez la femme d'un fou à la première occasion : et quoique je ne doute point qu'il ne soit le plus difficile des fous à gouverner, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit et de la vanité, prenez-le comme un châtiment, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense; en un mot, comme un mari

que le Ciel vous donne pour vous convaincre qu'il n'y a dans cette vie que des imperfections.

Mon impatience sera extrême jusqu'à l'arrivée de votre première lettre.

ANNE HOWE

Lettre 183

*M. Belford à M. Lovelace*

*Mercredi, 17 mai*

L'amitié ne me permet pas de vous cacher ce qui vous intéresse autant que la lettre que je vous communique. Vous y verrez ce qu'on appréhende de vous, ce qu'on souhaite de vous, et combien tous vos proches ont à cœur que vous teniez une conduite honorable à l'égard de Miss Clarisse Harlove. Ils me font l'honneur de m'attribuer sur vous un peu d'influence. Je souhaiterais, de toute mon âme, d'en avoir autant qu'ils le croient dans cette occasion.

Qu'il me soit permis, Lovelace, de t'exhorter encore une fois, avant qu'il ne soit trop tard, avant que la mortelle offense soit commise, à faire de sérieuses réflexions sur les grâces et le mérite de ta dame. Puissent tes fréquents remords en produire un solide ! Puissent ton orgueil et la légèreté de ton cœur ne pas ruiner les plus belles espérances ! Par ma foi, Lovelace, il n'y a que vanité, illusion et sottise dans tous nos systèmes de libertinage. Nous deviendrons plus sages en vieillissant. Nous jetterons les yeux en arrière sur nos folles idées présentes, et nous nous mépriserons nous-mêmes, après avoir perdu notre jeunesse, lorsque nous nous rappellerons les engagements honorables que nous aurions pu former ; toi particulièrement, si tu laisses échapper l'occasion de t'assurer une femme incomparable, pure

depuis le berceau, noblement uniforme dans ses actions et dans ses sentiments, constante dans son respect mal récompensé pour le plus déraisonnable des pères. Quelle femme, pour l'heureux homme qui lui fera prendre ce titre!

Considère aussi ce qu'elle souffre pour toi. Actuellement, tandis que tu inventes des systèmes pour sa ruine, du moins dans le sens qu'elle attache à ce terme, ne gémit-elle pas sous la malédiction d'un père, qu'elle ne s'est attirée qu'à l'occasion et pour l'amour de toi? Voudrais-tu donner sa force et son effet à cette malédiction?

Et de quoi se flatte ici ton orgueil? Toi qui t'imagines follement que toute la famille des Harlove, et celle même des Howe, ne sont que des machines, que tu fais servir sans qu'elles le sachent à tes projets de libertinage et de vengeance; qu'es-tu toi-même que l'instrument d'un frère implacable et d'une sœur jalouse, pour causer toutes sortes de chagrins et de disgrâces à la plus excellente sœur du monde? Peux-tu souffrir, Lovelace, qu'on te regarde comme la machine de ton ancien ennemi James Harlove? N'es-tu pas même la dupe d'une âme encore plus vile! ce Joseph Leman, qui se sert bien plus, par tes libéralités, qu'il ne te sert toi-même par le double rôle que tu lui fais jouer. Ajoute que tu es aussi l'agent du diable, qui peut seul te récompenser comme tu le mérites, et qui n'y manquera pas, je t'assure, si tu persistes dans ton noir dessein et si tu l'exécutes.

Quel autre que toi pourrait faire, avec autant d'indifférence que j'en remarque dans tes termes, les questions que tu me fais dans ta dernière lettre? Relis-les ici, cœur de diamant! « Où fuirait-elle pour m'éviter? Ses parents ne la recevront point. Ses oncles ne fourniront point à sa subsistance. Sa chère Norton dépend d'eux et n'est point en état de lui faire des offres. Miss Howe n'oserait la recevoir. Elle n'a point à Londres d'autre ami que moi, et la ville est un pays étranger pour elle. » Quel doit être le cœur qui est capable de triompher d'une si profonde affliction, où elle ne se trouve plongée que par tes inventions et tes artifices? Et quelle douce mais triste réflexion que la sienne, qui a presque amolli ta dureté, à l'occasion du nom de père, sous lequel tu lui proposais Milord M... pour le jour de la célébration? La tendresse de son âge lui faisait souhaiter un père,

lui faisait espérer un ami. Ah! cher Lovelace, te résoudras-tu à devenir un démon pour elle, au lieu du père que tu lui as ravi?

Tu sais que je n'ai aucun intérêt, que je ne puis avoir aucune vue, en souhaitant que tu rendes justice à cette admirable fille. Pour l'amour de toi-même, je t'en conjure encore une fois, pour l'honneur de ta famille, pour celui de notre humanité commune, sois juste à l'égard de Clarisse Harlove.

N'importe si ces instances conviennent à mon caractère. J'ai été et je suis encore assez méchant. Si tu reçois mon conseil, qui est, comme tu le verras dans la lettre de ton oncle, celui de toute ta famille, peut-être auras-tu raison de me dire que tu n'es pas plus méchant que moi. Mais si ton cœur s'endurcit contre mes reproches, et si tu ne respectes pas tant de vertus, toute la méchanceté d'une légion de diables, lâchés dans une troupe d'âmes innocentes avec plein pouvoir de leur nuire, ne commettrait pas autant de mal, ni un mal aussi noir que celui dont tu veux te rendre coupable.

On dit ordinairement que la vie d'un monarque assis sur son trône n'est pas en sûreté s'il se trouve quelque désespéré qui méprise la sienne. On peut dire de même que la vertu la plus pure n'est point à couvert s'il se trouve un homme qui compte pour rien son propre honneur, et qui se fasse un jeu des protestations et des vœux les plus solennels.

Tu peux, par tes ruses, tes chicanes, tes fausses couleurs, toi qui es pire en amour qu'un démon en méchanceté, vaincre une pauvre fille que tu as trouvé le moyen d'embarrasser dans tes filets, et que tu as privée de toute sorte de protection. Mais considère s'il ne serait pas plus juste et plus généreux à son égard, plus noble à l'égard de toi-même, d'étouffer tes misérables désirs.

Il importe peu, je le répète, si mes actions passées ou futures répondent à mon *sermon*, comme tu nommeras peut-être ce que je t'écris. Mais voici ce que je te promets solennellement : lorsque je trouverai dans une femme la moitié des perfections de Miss Harlove, je prendrai l'avis pour moi et je me marierai, si l'on consent à m'accepter. Il ne m'arrivera pas de vouloir éprouver son honneur aux dépens du mien. En d'autres termes, je ne dégraderai point une excellente fille à ses propres yeux par des épreuves, lorsque je n'aurai aucune raison de la soupçonner; et j'ajoute (par rapport à la merveilleuse utilité qu'on peut tirer, à

ton avis, de l'épreuve d'une fille sage et innocente, plutôt que de celle des filles ordinaires) que je n'ai point à me reprocher une fois dans ma vie d'avoir ruiné les mœurs d'aucune personne de ce sexe qui fût faite pour vivre sage sans mes sollicitations. C'est être assez coupable que de contribuer à la continuation du désordre dans celles qui s'y sont déjà livrées, et d'empêcher qu'elles ne se relèvent lorsqu'une fois elles sont tombées.

Enfin, quelque parti que l'esprit infernal dont tu suis l'étendard puisse te faire prendre à l'égard de cette incomparable personne, j'espère que tu en useras avec honneur par rapport à la lettre que je te communique. Ton oncle désire, comme tu verras, que je te laisse ignorer qu'il m'a écrit sur cette matière, par des raisons qui ne sont pas trop glorieuses pour toi. Je me flatte aussi que tu prendras les marques de mon zèle dans leur véritable sens. Tout à toi,

BELFORD.

Lettre 184

*Milord M... à M. Belford*

*Lundi, 15 de mai*

Monsieur,

Si quelqu'un au monde a de l'ascendant sur l'esprit de mon neveu, c'est vous. Cette raison me porte à vous écrire, pour vous demander votre entremise dans l'affaire qui est entre lui et la plus accomplie de toutes les femmes; du moins suivant le témoignage que tout le monde lui rend, et *ce que tout le monde pense doit être vrai*<sup>1</sup>.

J'ignore qu'il ait aucun mauvais dessein sur elle; mais je connais trop bien son caractère pour ne pas être alarmé d'un si long délai. Les dames d'ici ont eu quelque temps les mêmes craintes. Ma sœur Sadleir, en particulier (vous savez que c'est une femme sage), prétend que dans les circonstances présentes, le délai doit moins venir de la demoiselle que de lui. Il est certain qu'il a toujours eu beaucoup d'aversion pour le mariage. Qui sait s'il ne pense point à lui jouer quelque mauvais tour, comme il en a joué à tant d'autres? Le mieux serait de le prévenir; car *après l'événement le conseil arrive trop tard*.

1. M. Lovelace a fait remarquer plusieurs fois que son oncle était un homme simple et grand partisan de proverbes (NdP).

Il a toujours eu la folie et l'impertinence de se moquer du goût que j'ai pour les proverbes. Mais les regardant comme la sagesse de toutes les nations et de tous les siècles, rassemblée dans un petit nombre de paroles, je n'ai pas honte d'employer un langage qui contient plus de sagesse que les ennuyeuses harangues de nos prédicateurs et de nos moralistes. Qu'il en rie, s'il le veut. Vous et moi, M. Belford, nous savons mieux ce qu'il en faut penser. *Quoique vous fréquentiez un loup, vous n'avez pas appris à hurler avec lui.*

Cependant il ne faut pas lui faire connaître que je vous ai écrit là-dessus. J'ai honte de le dire; mais il m'a toujours traité comme un homme d'un sens médiocre: et peut-être n'aurait-il pas meilleure opinion d'un conseil, s'il savait qu'il lui vint de moi.

Je suis sûr qu'il n'a aucune raison de me mépriser. Il se trouvera bien d'être mon neveu, s'il me survit; quoiqu'un jour il m'ait dit en face que je pouvais disposer à mon gré de mon bien, et que pour lui il aimait autant la liberté qu'il méprisait l'argent. Il s'est imaginé, je suppose, que *je ne pouvais le couvrir de mes ailes sans le piquer de mon bec*. Cependant je ne l'ai jamais piqué sans quelque bonne raison; et Dieu sait que je lui donnerais mon sang, s'il voulait s'attacher un peu à m'obliger pour son propre bien. C'est tout ce que je désire de lui. Il est vrai que sa pauvre mère a commencé à le gâter, et qu'ensuite j'ai eu trop d'indulgence pour lui. Belle disposition! direz-vous, *de rendre le mal pour le bien*. Mais telle a toujours été sa méthode.

Comme tout le monde parle avec admiration de la prudence et [de] la bonté de cette jeune personne, j'ai l'espérance que ce mariage pourrait le faire rentrer en lui-même. Si vous trouviez le moyen de l'y déterminer, je le mettrais en état de rendre les articles aussi avantageux qu'il peut les souhaiter, et je ne serais pas éloigné d'y joindre la possession actuelle d'une fort belle terre. Pourquoi suis-je au monde, comme je le dis souvent, si ce n'est pour le voir marié et bien établi, lui et mes deux nièces? Puisse le Ciel lui inspirer de meilleurs principes, avec un peu plus de bonté d'âme et de considération!

Si les délais viennent de lui, je tremble pour la demoiselle. S'ils viennent d'elle, comme il l'écrit à ma nièce Charlotte, je souhaiterais qu'on fit entendre à cette jeune personne que *les délais sont dangereux*. Toute excellente qu'elle est, je puis l'assurer qu'elle ne

doit pas faire trop de fond sur son mérite, avec une tête si variable et un ennemi si déclaré au mariage. Je sais, Monsieur, que vous êtes capable de lâcher à propos quelques bons avis. *Une parole est assez pour le sage.*

Mais je voudrais surtout que vous vissiez un peu ce que vous pouvez obtenir de lui; car je l'ai averti si souvent de ses mauvaises pratiques que je commence à désespérer de mes propres exhortations. Représentez-lui que *la vengeance n'en est pas moins sûre, pour se faire attendre.* Il pourra l'éprouver, s'il se conduit mal dans cette occasion. Quelle pitié qu'avec tant de lumières et de bonnes qualités, il ne fût jamais qu'un vil libertin! Hélas! hélas! *une poignée de bonne vie vaut mieux que plein muid de savoir*<sup>1</sup>.

Vous pouvez hasarder, comme son ami, que s'il abusait trop de mon affection, il n'est pas trop tard pour me remarier. Mon vieil ami Wycherley prit le même parti, dans un âge plus avancé que le mien, pour faire enrager son neveu. Ma goutte n'empêcherait pas que je ne pusse avoir un ou deux enfants. J'avoue même qu'il m'en est venu quelque pensée, lorsqu'il m'a causé quelque chagrin extraordinaire. Mais je me suis refroidi, en faisant réflexion que *les enfants des personnes âgées qui veulent faire les jeunes gens* (je ne suis pas non plus de la dernière vieillesse) *ne jouissent pas d'une longue vie, et qu'un vieillard qui épouse une jeune femme travaille, dit-on, à creuser sa fosse.* Cependant qui sait si le mariage ne serait pas bon pour l'humeur goutteuse dont je suis tourmenté?

Les sentences que je mêle exprès dans mon style peuvent vous être de quelque utilité dans l'entretien que vous aurez avec mon neveu. Mais employez-les avec ménagement, de peur qu'il ne reconnaisse *dans quel carquois vous avez pris vos flèches.*

Fasse le Ciel, M. Belford, que vos bons conseils, fondés sur les ouvertures que je viens de vous donner, pénètrent son cœur et l'excitent à prendre un parti aussi avantageux pour lui-même que nécessaire pour l'honneur de cette admirable personne dont je souhaiterais qu'il eût déjà fait sa femme. Alors je renoncerais tout à fait au mariage.

1. Vieux proverbe français que les Anglais ont adopté en propres termes (NdP).

S'il était capable d'abuser de la confiance qu'elle a eue pour lui, je serais le premier à solliciter la vengeance du Ciel. *Raro, raro...* J'ai oublié mon latin, mais je crois que c'est *raro anteedentem scelestum deseruit pede poena claudo*. Lorsque le vice marche devant, tôt ou tard la vengeance le suit.

Je ne vous fais pas d'excuse pour la peine où je vous engage. Je sais combien vous êtes de ses amis et des miens. Vous n'aurez jamais une si belle occasion de nous rendre service à tous deux qu'en pressant ce mariage. Avec quelle joie vous embrasserai-je après le succès? En attendant, vous me ferez un plaisir extrême de me marquer quelles sont vos espérances. Je suis, mon cher Monsieur, votre, etc.

*(M. Lovelace ne s'étant pas hâté de répondre à cette lettre, M. Belford lui en écrivit une autre, pour lui marquer la crainte qu'il avait de lui avoir déplu par son honnête franchise.)*

Il lui dit qu'il s'ennuie beaucoup à Watford, où il continue d'attendre la mort de son oncle, et que c'est une raison de plus pour souhaiter de n'être pas privé de ses lettres. Pourquoi me punirais-tu, ajoute-t-il, d'avoir plus de conscience et de remords que toi, qui ne t'es jamais fait un honneur d'en avoir beaucoup? D'ailleurs, j'ai à te faire un récit assez triste, qui regarde notre ami Belton et sa Thomasine, et qui sera une bonne leçon pour tous ceux qui sont dans le goût d'entretenir des maîtresses.

J'ai reçu depuis peu des lettres de nos trois associés. Ils ont toute ta méchanceté, sans avoir ton esprit. Les deux autres se vantent de quelques nouvelles entreprises qui me paraissent mériter la corde, si le succès répond à leurs espérances.

Je suis fort éloigné de haïr l'intrigue lorsqu'elle porte sur quelque principe. Mais que des personnages de cette espèce s'avisent de former des systèmes et de les confier au papier sans cet assaisonnement et cette pointe qui est ton talent, je t'avoue que j'en suis révolté et que leurs lettres me choquent beaucoup. Pour toi, Lovelace, quand tu t'obstineras à suivre ton misérable plan, ne refuse pas d'aider un peu à me délivrer de ma pesanteur par ton agréable correspondance, s'il te reste quelque désir d'obliger ton mélancolique ami,

BELFORD.

Lettre 185

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi au soir, 19 de mai*

Lorsque je me suis ouvert si librement avec toi, et que je t'ai déclaré que ma principale vue est uniquement de mettre la vertu à l'épreuve, sur ce fondement que si la vertu est solide, elle n'a rien à redouter, et que le mariage sera sa récompense, du moins, si je ne puis parvenir à lui faire goûter une vie plus libre, qui serait à la vérité le charme de mon cœur, je suis étonné de te voir revenir sans cesse à tes ridicules propos.

Je pense, comme toi, que dans quelque temps, lorsque je serai devenu plus sage, je conclurai « qu'il n'y a que vanité, folie, extravagance, dans nos systèmes libertins ». Mais à quoi cela revient-il, si ce n'est à dire qu'il faut d'abord être plus sage ?

Mon dessein n'est pas, comme tu parais le craindre, « de laisser échapper de mes mains cette incomparable fille ». Es-tu capable de dire à sa louange la moitié de ce que j'ai dit, et de ce que je ne cesse de dire et d'écrire ? Son tyran de père l'a chargée de sa malédiction, parce qu'elle l'a privé du pouvoir de lui faire accepter malgré elle un homme qu'elle déteste. Tu sais que de ce côté-là, le mérite qu'elle s'est fait dans mon cœur est des plus médiocres. Que son père soit un tyran, est-ce une raison pour moi de ne pas mettre à l'épreuve une vertu que j'ai dessein de récompenser ? Pourquoi, je te prie, ces réflexions éternelles sur

une si excellente fille, comme s'il te paraissait certain qu'elle ne résistera point au creuset? Tu me répètes dans toutes les lettres que, resserrée comme elle est dans mes filets, sa chute est infaillible; et c'est sa vertu néanmoins que tu fais servir de prétexte à tes inquiétudes.

Tu me nommes l'*instrument* du vil James Harlove! Que je suis tenté de te maudire! Oui, oui, je suis l'instrument de cet odieux frère, de cette sœur jalouse : mais sois attentif au spectacle, et tu verras quel sera le sort de l'un et de l'autre.

N'allègue pas contre moi une sensibilité que j'ai reconnue; une sensibilité qui te jette en contradiction, lorsque tu reproches ensuite à ton ami d'avoir un cœur de diamant; enfin, une sensibilité que tu ne connaîtrais guère si je ne te l'avais communiquée.

« Ruiner tant de vertu! » m'oses-tu dire. Insupportable monotonie! Et puis, tu as le front d'ajouter « que la vertu la plus pure peut être ruinée par ceux qui n'ont aucun égard pour l'honneur, et qui se font un jeu des serments les plus solennels. » Quelle serait, à ton avis, la vertu qui pourrait être ruinée sans serments? Le monde n'est-il pas plein de ces douces tromperies; et depuis un grand nombre de siècles, les serments de l'amour ne passent-ils pas pour un badinage? D'ailleurs, les précautions contre la perfidie de notre sexe ne sont-elles pas une partie nécessaire de l'éducation des femmes?

Mon dessein est de me vaincre moi-même; mais je veux tenter auparavant de vaincre la belle Clarisse. Ne t'ai-je pas dit que l'honneur de son sexe est intéressé dans cette épreuve?

« Lorsque tu trouveras dans une femme la moitié seulement de ses perfections, tu te marieras. » À la bonne heure. Marie-toi, Belford.

Une fille est-elle donc dégradée par l'épreuve, lorsqu'elle y résiste?

Je suis bien aise que tu te fasses un reproche de ne pas travailler à la conversion des pauvres misérables qui ont été ruinées par d'autres que toi. Ne crains pas les récriminations auxquelles tu pourrais t'attendre lorsque tu te vantes de n'avoir jamais ruiné les mœurs d'une jeune créature que tu aies crue capable de demeurer sage. Ta consolation me paraît celle d'un Hottentot, qui aime mieux exercer sa glotonnerie sur de sales restes que de réformer son goût. Mais toi, qui fais le prude, aurais-tu respecté

une fille telle que mon Bouton de Rose, si mon exemple ne t'avait pas piqué d'honneur? Et ce n'est pas la seule fille que j'aie épargnée. Lorsqu'on a reconnu mon pouvoir, qui est plus généreux que ton ami?

« C'est la résistance qui enflamme les désirs, et qui aiguise les traits de l'amour. Il est désarmé lorsqu'il n'a rien à vaincre : il languit, il perd le soin de plaire. »<sup>1</sup>

Les femmes ne l'ignorent pas plus que les hommes. Elles aiment de la vivacité dans les soins qu'on leur rend. De là vient, pour le dire en passant, que l'amant vif, empressé, est si souvent préféré au froid mari. Cependant le beau sexe ne considère pas que c'est la variété et la nouveauté qui donnent cette ardeur; et que si le libertin était aussi accoutumé que le mari à leurs faveurs, elles ne lui seraient pas moins indifférentes. Que les belles prennent cette leçon de moi : l'art de plaire consiste, pour une femme, à paraître toujours nouvelle.

Revenons. Si ma conduite ne te paraît pas assez justifiée par cette lettre et par les dernières, je te renvoie à celle du 13 d'avril. Je te supplie, Belford, de ne me pas mettre dans la nécessité de te répéter si souvent les mêmes choses. Je me flatte que tu relis plus d'une fois ce que je t'écris.

Tu me fais assez bien ta cour, lorsque tu parais craindre mon ressentiment jusqu'à ne pouvoir être tranquille si je laisse passer un jour sans t'écrire. C'est ta conscience, je le vois clairement, qui te reproche d'avoir mérité ma disgrâce : et si elle t'en a convaincu, peut-être empêchera-t-elle que tu ne retombes dans la même faute. Tu feras bien d'en tirer ce fruit; sans quoi, prends garde que, sachant à présent comment je puis te punir, je ne le fasse quelquefois par mon silence; quoique je prenne autant de plaisir à t'écrire sur ce charmant sujet que tu peux en prendre à me lire.

Marque à Milord que tu m'as écrit, mais garde-toi de lui envoyer la copie de ta lettre. Quoiqu'elle ne contienne qu'un tas de raisonnements mal digérés, il pourrait croire qu'elle n'est pas sans force. Les plus pauvres arguments nous paraissent invinci-

1. Quatre vers (NDP).

bles lorsqu'ils favorisent nos désirs. Le stupide pair s'imagine peu que sa nièce future soit rebelle à l'amour. Il est persuadé au contraire, et tout l'univers pense comme lui, qu'elle s'est engagée volontairement sous mon étendard. Qu'en arrivera-t-il? que je serai blâmé, et qu'on la plaindra s'il arrive quelque chose de mal.

Mais puisque Milord paraît avoir ce mariage à cœur, j'ai déjà pris le parti de lui écrire pour lui apprendre « qu'une malheureuse prévention inspire à ma belle des défiances qui ne sont pas trop généreuses; qu'elle regrette son père et sa mère, et que son penchant la porterait plutôt à retourner au château d'Harlove qu'à se marier; qu'elle appréhende même que la démarche qu'elle a faite de partir avec moi n'ait fait prendre une mauvaise idée d'elle aux dames d'une maison telle que la nôtre. Je le prie de m'écrire une lettre que je puisse lui montrer, quoique ce point, lui dis-je, demande d'être touché délicatement. Je lui laisse la liberté de me traiter aussi mal qu'il voudra, et je l'assure que je recevrai tout de bonne grâce, parce que je sais qu'il a du goût pour le *style correctif*. Je lui dis que pour les avantages qu'il me destine, il est le maître de ses offres, et que je lui demande l'honneur de sa présence à la célébration, afin que je tienne de sa main le plus grand bonheur qu'un mortel puisse m'accorder ».

Je n'ai pas déclaré absolument à ma charmante que mon dessein fût d'écrire à Milord, quoique je lui aie fait entrevoir que je prendrais cette résolution. Ainsi, rien ne m'obligera de produire la réponse. S'il faut te parler naturellement, je ne serais pas bien aise d'employer des noms de ma famille pour avancer mes autres desseins. Cependant je dois tout assurer, avant que de jeter le masque. C'est le motif que j'ai eu en amenant la belle ici. Tu vois par conséquent que la lettre du vieux pair ne pouvait venir plus à propos. Je t'en remercie.

À l'égard de ses sentences, il est impossible qu'elles produisent jamais un bon effet sur moi. J'ai été suffoqué de bonne heure par sa *sagesse des nations*. Dans mon enfance, je ne lui ai jamais fait aucune demande qui n'ait fait sortir un proverbe de sa bouche; et si le sens de la sage maxime tournait au refus, il ne fallait point espérer d'obtenir la moindre faveur. J'en avais conçu tant d'aversion pour le seul mot de proverbe, qu'aussitôt qu'on m'eût donné un précepteur, qui était un fort honnête ministre, je lui déclarai que jamais je n'ouvrerais ma Bible, s'il ne me dispensait

d'en lire un des plus sages traités, contre lequel néanmoins je n'avais pas d'autre sujet d'objection que son titre. Pour Salomon, je l'avais pris en haine, non à cause de sa polygamie, mais parce que je me le représentais comme un vieux maussade personnage, tel que mon oncle.

Laissons, je te prie, les vieux dictons aux vieilles gens. Que signifient tes ennuyeuses lamentations sur la maladie de ton parent? Tout le monde ne convient-il pas qu'il n'en peut revenir? Le plus grand service que tu aurais à lui rendre serait d'abrèger sa misère. J'apprends qu'il est encore infesté de médecins, d'apothicaires et de chirurgiens; que toutes les opérations ne peuvent pénétrer jusqu'au siège du mal, et qu'à chaque visite, à chaque scarification, ils prononcent sur lui la sentence d'une mort inévitable. Pourquoi prennent-ils plaisir à faire durer ses tourments? N'est-ce pas pour enlever sa *toison*, plutôt que des lambeaux de sa chair? Lorsqu'un malade est désespéré, il me semble qu'on devrait cesser de payer les médecins. Tout ce qu'ils prennent est un vol qu'ils font aux héritiers. Si le testament est tel que tu le souhaites, que fais-tu près du lit d'un moribond? Il t'a fait appeler, dis-tu. Oui, pour lui fermer les yeux. Ce n'est qu'un oncle après tout. Un oncle et rien de plus. De quel air tu te signes *mon mélancolique ami!* De quoi mélancolique? de voir un mourant? d'être témoin d'un combat entre un vieillard et la mort? je te croyais plus homme. Toi, qu'une mort aiguë, que la pointe d'une épée n'effraie pas, être si consterné du spectacle d'une maladie chronique! Les scarificateurs s'exercent tous les jours; sur quoi? sur un cadavre. Prends exemple des grands *bou-chers*, des *bourreaux* fameux, pires mille fois que ton ami Lovelace, qui font, dans l'espace d'un jour, dix mille veuves et deux fois autant d'orphelins. Ils obtiennent à ce prix le nom de *grands*. Apprends d'eux à soutenir la vue d'une mort ordinaire.

Je souhaiterais que mon oncle m'eût donné l'occasion de te fortifier par un meilleur exemple. Tu aurais vu jusqu'où j'aurais poussé le courage; et si je t'avais écrit dans cette conjoncture, voici comment j'aurais fini ma lettre : « J'espère que le vieux Troyen jouit d'un heureux sort; le mien l'est dans cette espérance, et je suis ton joyeux ami, »

LOVELACE.

Ne t'arrête pas toujours au même sujet, Belford. Raconte-moi l'histoire du pauvre Belton. Si mes services peuvent lui être utiles, dis-lui qu'il peut disposer de ma bourse et de ma personne; mais plus librement néanmoins de ma bourse; car le moyen de quitter ma déesse? Je donnerai ordre à mes autres vaisseaux de se tenir prêts à t'obéir. Si vous avez besoin d'un chef, vous me le ferez savoir; mais j'entre pour ma part dans tous les frais.

Lettre 186

*M. Belford à M. Lovelace*

*Samedi, 20 mai*

N'attends pas un mot de réponse aux misérables propos dont ta dernière lettre est remplie. J'abandonne ta charmante maîtresse à la protection des puissances qui ont la vertu des miracles, et à la force de son propre mérite. Je ne suis pas encore sans espérance dans l'une ou l'autre de ces deux ressources.

Il faut te raconter, comme tu le désires, l'histoire du pauvre Belton; d'autant plus volontiers qu'elle m'a jetée dans une suite de réflexions sur notre vie passée, sur notre conduite présente, et sur nos vues pour l'avenir, qui peuvent nous être utiles à tous deux, si je puis donner quelque poids à mes idées.

Le malheureux Belton m'est venu voir, jeudi dernier, dans la triste situation où je suis. Il a commencé par des plaintes de sa mauvaise santé et de l'abattement de ses esprits, de sa toux hecétique, et de son crachement de sang qui ne fait qu'augmenter; après quoi, il est entré dans le récit de son infortune.

L'aventure est détestable, et ne sert pas peu à l'augmentation de ses autres maux. On a su que sa Thomasine, qui n'espérait pas moins que de finir par le mariage avec un homme qu'elle feignait d'aimer à l'idolâtrie, entretenait depuis longtemps un commerce secret avec un valet de son père, qui tient, comme tu sais, une hôtellerie à Dorking, et qu'elle en a fait un homme du bel air aux

dépens du pauvre Belton. Elle a ménagé cette intrigue avec beaucoup d'art. Notre ami, dans la confiance de son cœur, lui avait abandonné la clé de sa cassette, et le soin de rembourser une rente considérable sur la principale partie de son bien, dont il souhaitait ardemment d'être délivré. Elle n'a pu rendre compte de plusieurs grosses sommes qu'elle a reçues pour cet usage ; et n'ayant pas payé plus fidèlement la rente, elle l'expose aujourd'hui à perdre le fond par les chicanes obstinées de ses créanciers. Comme elle passe depuis longtemps pour sa femme, il ne sait quel parti prendre à son égard, ni par rapport à deux petits enfants, pour lesquels il avait une si vive tendresse, en supposant qu'ils étaient à lui, mais auxquels il commence à douter s'il a quelque part.

*(On n'a donné le commencement de cette lettre que pour en faire connaître le sujet, et pour jeter du jour sur quelques endroits de la lettre suivante. Le reste contient des réflexions sur le caractère commun des maîtresses entretenues, auquel Belford établit qu'il n'y a point de confiance à prendre.)*

Lettre 187

*M. Lovelace à M. Belford*

*Samedi, 20 de mai*

Je suis assez content des sobres réflexions de ta dernière lettre, et je t'en fais mes remerciements. Pauvre Belton ! Je ne me serais guère imaginé que sa Thomasine fût capable de cet excès de méchanceté. Mais tel sera toujours le danger de ceux qui entretiendront une fille de basse naissance. C'est ce qui ne m'est jamais arrivé : et je n'ai pas eu besoin de cette ressource. Un homme tel que moi, Belford, « n'a jusqu'à présent qu'à secouer le plus grand arbre, et le meilleur fruit lui tombe dans la bouche ». Toujours dans le goût de Montaigne, comme tu sais ; c'est-à-dire persuadé qu'il y a de la gloire à subjuguier une fille de bonne maison. Le progrès de la séduction a réellement plus de charmes pour moi que l'acte qui le couronne. C'est une vapeur, le transport d'un instant. Je te remercie cordialement de cette approbation indirecte que tu donnes à mon entreprise présente.

Avec une jeune personne telle que Miss Harlove, un homme est à couvert de tous les inconvénients sur lesquels ton éloquence s'est exercée.

Encore une fois, Belford, je te rends grâce de l'encouragement que tu me donnes. On n'a pas besoin, comme tu dis, de se cacher dans un trou, et de fuir le jour avec une compagne telle que Miss Clarisse. Que tu es aimable de flatter si agréablement le

désir favori de mon cœur! Ce ne sera pas non plus une honte pour moi de laisser à une fille comme elle la liberté de prendre mon nom : et je m'embarrasserai peu de la censure du public, si je vis avec elle jusqu'à l'âge de discrétion dont tu parles; quand il devrait m'arriver à la fin d'y être pris, et de consentir quelque jour à marcher avec elle dans le bon vieux chemin de mes ancêtres.

Que le Ciel te bénisse, mon honnête ami! Lorsque tu plaidais pour le mariage en faveur de la belle, je me suis figuré que tu badinais, ou que tu ne prenais ce ton que par complaisance pour mon oncle. Je savais bien que ce n'était pas par principe, que ce n'était pas par compassion. À la vérité, je te soupçonnais d'un peu d'envie : mais à présent, c'est toi-même. Je te reconnais, et je répète encore : que le Ciel te bénisse, mon honnête et mon véritable ami!

LOVELACE

Mon courage va redoubler pour l'exécution de tous mes systèmes, et je te ferai le plaisir de t'informer fidèlement de la continuation de mes progrès. Mais je n'ai pu m'empêcher d'interrompre mon histoire, pour t'exprimer ma reconnaissance.

Lettre 188

*M. Lovelace à M. Belford*

*Samedi, 20 de mai*

Il faut te faire la peinture de notre situation.

Grands et petits, nous sommes tous extrêmement heureux. Dorcas est dans les bonnes grâces de sa maîtresse. Polly lui a demandé son conseil sur une proposition qui la regarde : jamais oracle n'en donna de meilleur. Sally, à l'occasion d'une petite querelle avec son marchand, a pris ma charmante pour arbitre. Elle a blâmé Sally de tenir une conduite tyrannique avec un homme dont elle est aimée. Chère petite personne ! Être devant le miroir, et fermer les yeux dans la crainte de s'y reconnaître ! Madame Sinclair a fait sa cour à un juge si infailible, en lui demandant son avis sur le mariage de ses deux nièces.

Nous sommes sur ce pied depuis plusieurs jours avec les gens de la maison. Cependant on mange toute seule. On ne leur accorde pas souvent l'honneur de sa compagnie dans les autres temps. Ils sont accoutumés à sa méthode. Ils ne la pressent point. C'est la persévérance qui l'emportera. Lorsqu'on se rencontre, tout se passe fort civilement de part et d'autre. Je crois, Belford, que dans le mariage même, on éviterait quantité de querelles si l'on se voyait rarement.

Mais comment suis-je moi-même avec la belle depuis ce brusque départ et ce refus incivil de mercredi matin ? C'est ta

demande, n'est-ce pas? En vérité, fort bien, mon ami. Pourquoi serais-je mal avec elle? La chère petite impertinente n'a point de secours à tirer d'elle-même. Elle n'a pas d'autre protection à se promettre. D'ailleurs, elle a pleinement entendu (qui se serait défié qu'elle pût être si proche?) une conversation que j'eus le même jour avec madame Sinclair et Miss Martin; et son cœur en est devenu plus tranquille sur divers points douteux. Tels sont particulièrement :

Le malheureux état de madame Fretchville. La pauvre femme! Miss Martin, feignant de la connaître, ne manque point de la plaindre fort humainement. Elle et le mari qu'elle a perdu s'étaient aimés dès le berceau. La pitié se communique d'un cœur à l'autre. Il est impossible que toutes les circonstances d'une si grande douleur, représentées par une fille aussi tendre que Miss Martin, n'aient pas fait une extrême impression sur ma belle.

La goutte de Milord M..., seul obstacle qui l'empêche de venir marquer sa tendresse à mon épouse.

Le départ de Milady Lawrence et de Miss Montaigu, qu'on attend bientôt à Londres.

La passion que j'aurais de voir mon épouse en état de les recevoir dans sa propre maison, si madame Fretchville pouvait être un moment d'accord avec elle-même.

L'intention où je suis, malgré cela, de demeurer chez madame Sinclair, dans la seule vue de satisfaire jusqu'au moindre point la délicatesse de mon épouse.

Ma tendresse infinie pour elle, que je représentai d'un ton fort ardent, comme la plus sincère et la plus pure passion qu'un homme ait jamais ressentie pour une femme.

Sally et madame Sinclair s'étendirent sur ses louanges, mais sans affectation. Sally particulièrement admira sa modestie, et la nomma *exemplaire*. Cependant, pour prévenir tous les soupçons, elle ajouta que, s'il lui était permis d'expliquer librement ses idées devant moi, elle trouvait sa délicatesse excessive. Mais elle m'applaudit beaucoup d'observer rigoureusement ma promesse.

Pour moi, je blâmai plus ouvertement sa conduite avec moi. Je la traitai de cruelle. Je m'emportai contre sa famille. Je parus douter de son amour. Me voir refuser jusqu'à la moindre faveur, tandis que ma conduite était aussi pure, aussi délicate, dans les

moments où je me trouvais seul avec elle que sous les yeux de toute la maison ! Je touchai quelque chose de ce qui s'était passé le même jour entre elle et moi, ne me plaignant que de quelques traits d'indifférence si marqués qu'il m'était impossible de les soutenir. Mais je voulais lui proposer d'aller samedi prochain à la comédie, où l'on devait donner l'*Orpheline* d'Otway, jouée par les meilleurs acteurs, pour essayer si toutes sortes de faveurs me seraient refusées. J'avais néanmoins peu de goût pour les tragédies, quoique je n'ignorasse pas qu'elle les aimait, à cause de l'instruction et des bons exemples qu'on y trouve presque toujours.

Je n'avais que trop de sentiments, ajoutai-je, et le monde offrait d'assez grands sujets de tristesse, sans qu'il fût besoin d'emprunter les douleurs d'autrui et de s'en faire un amusement. Cette remarque est assez vraie, Belford ; et je crois qu'en général, tout ce qu'il y a de gens de notre espèce pensent là-dessus comme moi. Ils n'aiment point d'autres tragédies que celles où ils font eux-mêmes les rôles de tyrans et d'exécuteurs. Ils ne veulent pas s'exposer à des réflexions trop sérieuses. Ils courent aux pièces comiques pour rire des chagrins qu'ils ont causés, et pour y trouver des exemples qui ressemblent à leurs propres mœurs : car nous avons peu de comédies qui en offrent de bons. Mais que dis-je ? je crois me souvenir, en y pensant, que tu te plais au *lamentable*.

Miss Martin répondit pour Polly, qui était absente, madame Sinclair pour elle-même et pour toutes les femmes de sa connaissance, sans excepter Miss Partington, qu'elles préféraient le comique à la tragédie. Je crois qu'elles ont raison, parce qu'il n'y a pas de libertin un peu déterminé qui ne mêle assez de tragique dans les comédies qu'il joue avec une maîtresse.

Je priai Sally de tenir compagnie à mon épouse. Elle était engagée pour samedi, m'a-t-elle répondu. Je demandai à madame Sinclair sa permission pour Polly. Assurément, me dit-elle, Polly se ferait un honneur extrême d'accompagner madame Lovelace ; mais la pauvre fille avait le cœur si tendre, et la pièce était si touchante, qu'elle perdrait les yeux à force de pleurer.

En même temps, Sally me représenta ce qu'il y avait à craindre de Singleton, pour me donner occasion de répondre à

l'objection, et pour épargner à ma belle la peine de me la faire, ou de discuter cet article avec moi.

Aussitôt je confessai que je n'avais que mon courage pour être tranquille de ce côté-là; et, parlant d'une lettre que je venais de recevoir, je déclarai à madame Sinclair qu'on me donnait avis qu'une personne dont on me faisait le portrait avait entrepris de nous découvrir. Ensuite, ayant demandé une plume et de l'encre, je jetai sur un papier les principales marques auxquelles on pourrait le reconnaître, afin qu'au besoin toute la maison pût s'armer contre lui : « Un matelot, fort maltraité de la petite vérole, le teint brûlé, le regard mauvais, haut d'environ six pieds, les sourcils pendants, les lèvres écorchées, comme un reste de scorbut; avec un couteau, qu'il portait ordinairement au côté, une casaque brune, un mouchoir de toile peinte autour du cou, un bâton de bois de chêne dans la main, presque de sa longueur, et d'une grosseur proportionnée. » Il ne fallait pas répondre un mot à toutes ses questions. Il fallait m'appeler sur-le-champ, mais empêcher, s'il était possible, que mon épouse n'en eût la moindre connaissance. J'ajoutai que si son frère, ou Singleton, se présentaient, je les recevrais civilement pour l'amour d'elle; et qu'alors elle n'aurait qu'à reconnaître son mariage; après quoi, il ne resterait de part et d'autre nul prétexte pour la violence. Mais je jurai, dans les termes les plus furieux, que si malheureusement elle m'était enlevée par la persuasion ou par la force, j'irais, dès le lendemain, la demander chez son père, soit qu'elle y fût ou qu'elle n'y fût pas; et que si je ne trouvais pas la sœur, je saurais trouver le frère, et m'assurer aussi facilement que lui d'un capitaine de vaisseau. À présent, Belford, crois-tu qu'elle entreprenne de me quitter, quelque conduite que je puisse tenir avec elle?

Madame Sinclair a si bien contrefait l'air tremblant, elle a paru si effrayée des désastres qui pouvaient arriver dans sa maison, que j'ai commencé à craindre qu'elle n'outrât son rôle, et qu'elle ne détruisît mon ouvrage. Je lui ai fait signe de l'œil. Elle m'en a fait un de la tête pour marquer qu'elle m'entendait. Elle a baissé le ton; et passant une de ses lèvres sur l'autre, avec ses minauderies ordinaires, elle est demeurée en silence.

Voilà des préparatifs, Belford. Crois-tu que tes raisonnements et tous les proverbes de Milord M... soient capables de m'y faire

renoncer? *Non sûrement*, comme dit ma charmante, lorsqu'elle veut exprimer son aversion pour quelque chose.

Et quel doit être nécessairement l'effet de toutes ces ruses, pour la conduite de ma charmante avec moi? Peux-tu douter qu'elle n'ait été d'une complaisance achevée, dès la première fois qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir?

Jeudi fut un jour très heureux. Il ne manqua rien à notre bonheur le matin. Je baisai sa main charmante. Tu n'as pas besoin que je te fasse la description de ses mains et de ses bras. Lorsque tu l'as vue, j'ai remarqué que tes yeux y étaient fixés, aussitôt qu'ils pouvaient abandonner l'amas de merveilles qui composent son visage. Je baisai donc sa main; environ cinquante fois, si j'ai bien compté. J'allai une fois jusqu'à ses joues, dans le dessein de parvenir à ses lèvres; mais avec un transport si vif, qu'elle en parut fâchée.

Si ses soins n'étaient pas continuels pour me tenir ainsi à la longueur du bras, si les plus innocentes libertés, auxquelles notre sexe aspire par degrés, ne m'étaient pas refusées avec une rigueur insupportable, il y aurait longtemps que nous serions un peu plus familiers. Si je pouvais seulement obtenir quelque accès près d'elle, à sa toilette, ou dans son déshabillé : car l'air de dignité augmente dans une femme vêtue, et fortifie le respect; mais on ne peut la retenir si tard, ni la surprendre si matin qu'elle ne soit toujours dans la dernière décence. Tous ses trésors étant gardés si soigneusement, ne sois pas surpris que j'aie fait si peu de progrès dans l'épreuve. Mais quel aiguillon que cette cruelle distance!

Encore une fois, jeudi matin nous fûmes fort heureux. Vers midi, elle compta le nombre des heures qu'elle avait passées avec moi. Ce temps ne m'avait paru qu'une minute; mais elle me témoigna qu'elle souhaitait d'être seule. Je me fis presser; et je ne cédaï qu'après avoir remarqué que le soleil commençait à se couvrir de quelques nuages.

J'allai dîner chez un ami. À mon retour, je parlai de maison et de madame Fretchville. J'avais vu Mennell; je l'avais pressé de faire entendre raison à la veuve. Elle marqua beaucoup de compassion pour cette dame; autre effet de la conversation qu'elle avait entendue. Je ne manquai pas de lui dire aussi que j'avais

écrit à mon oncle, et que j'attendais bientôt sa réponse. Elle me fit la grâce de m'admettre à souper. Je lui demandai ce qu'elle pensait de mes articles. Elle me promit de s'expliquer aussitôt qu'elle aurait reçu des nouvelles de Miss Howe.

Je lui proposai alors de m'accorder sa compagnie samedi au soir à la comédie. Elle me fit les objections que j'avais prévues : les projets de son frère, le temps, qui était trop chaud, etc., mais d'un ton qui paraissait modéré par la crainte de me désobliger : autre effet charmant de la conversation. Elle passa par conséquent sur ses propres difficultés, et j'obtins la grâce que je demandais.

Vendredi n'a pas été moins tranquille que le jour d'auparavant.

Voilà deux jours que je puis nommer heureux ! Pourquoi tous les autres ne leur ressemblent-ils pas ? Il semble que cela dépende de moi. C'est une chose étrange, que je prenne plaisir à tourmenter une femme que j'aime uniquement ! Il faut que j'aie dans le caractère quelque chose de semblable à Miss Howe, qui se plaît à faire enrager son malheureux Hickman. Cependant je ne serais pas capable de cette dureté pour un ange tel que Clarisse, si je n'étais résolu, après le temps de l'épreuve, de la récompenser au-delà de ses désirs.

Samedi est à moitié passé. Notre bonheur dure encore. On se prépare pour la comédie. Polly s'est offerte. Elle est acceptée. Je l'ai avertie des endroits où elle doit pleurer ; non seulement pour faire connaître la bonté de son cœur, dont les larmes sont toujours une bonne marque, mais encore pour avoir un prétexte de cacher son visage avec son éventail ou son mouchoir ; quoique Polly, dans le fond, soit bien éloignée d'être une fille publique. Nous serons dans la loge verte.

Les douleurs d'autrui, si bien représentées, ne manqueront point d'ouvrir le cœur de ma charmante. Lorsque j'ai obtenu d'une jeune personne la permission de l'accompagner à la comédie, je me suis toujours cru sûr de la victoire. Le cœur des femmes, pétri de douceur et d'harmonie lorsque rien ne le gêne, s'étend et perd le soin de s'observer à mesure que leur attention est attirée au-dehors par un amusement qui les intéresse. La musique, et peut-être une collation qui succède, ont aussi leur part à cet effet. Je n'espère ici rien d'approchant. Mais j'ai plus

d'une vue dans l'empressement avec lequel j'ai proposé la comédie à ma chère Clarisse. Pour t'en apprendre une, Dorcas a le passe-partout, comme je te l'ai déjà dit. Tu comprends l'usage qu'elle en fera dans notre absence. À présent, ne crois-tu pas qu'il soit important de faire voir à ma belle une tragédie des plus touchantes? ne fût-ce que pour lui apprendre qu'il y a de plus grandes disgrâces et des douleurs plus profondes qu'elle ne se l'est peut-être jamais imaginé.

Conviens que notre bonheur est extrême à présent. J'espère que nous ne trouverons pas dans notre chemin quelqu'un de ces génies sinistres qui se plaisent à troubler la joie des pauvres mortels.

LOVELACE

*(Miss Clarisse, dans une lettre du vendredi 19 de mai, apprend à son amie que sa perspective est encore une fois changée avec avantage, et que depuis sa dernière lettre elle a connu vingt-quatre heures assez heureuses, du moins en les comparant à sa situation. « Que je compose volontiers, dit-elle, pour les moindres apparences de bonheur! Que je suis facilement disposée à tourner vers moi le côté flatteur des événements, et à me repaître de toutes sortes d'espérances : et cela, non seulement pour mon propre intérêt, mais aussi pour l'amour de vous, qui entrez si généreusement dans tout ce qui m'arrive d'agréable ou de fâcheux. »*

*Elle lui fait ici le détail de la conversation qu'elle a trouvé le moyen d'entendre, entre M. Lovelace, madame Sinclair et Miss Martin; mais elle explique, avec plus d'étendue, l'occasion qu'elle a eue de prêter l'oreille à leur discours, dans la persuasion qu'ils n'ont pu se défier d'être écoutés. Elle apporte les raisons qui lui ont fait trouver du plaisir à les entendre; et quoiqu'elle soit choquée du projet hardi qu'il a formé, s'il la perd de vue un seul jour, elle se réjouit qu'il soit résolu d'éviter la violence, s'il se rencontre dans la ville avec son frère. Elle s'est crue obligée, dit-elle, par ce qui s'est passé mercredi, et par ce qu'elle a eu le bonheur d'entendre, de lui promettre d'aller à la comédie; surtout lorsqu'il a eu la discrétion de lui proposer une des nièces pour l'accompagner. Elle paraît charmée qu'il ait écrit à Milord M... Elle lui a promis de s'expliquer sur les articles aussitôt qu'elle aura reçu des nouvelles de son amie. Enfin*

*l'avenir, ajoute-t-elle, commence à lui offrir des apparences assez favorables, comparées du moins aux nouveaux dangers dont elle s'est crue menacée depuis son naufrage.*

*Cependant elle est bien aise que son amie s'occupe de quelque plan qui puisse assurer son repos par d'autres voies. Elle regarde M. Lovelace comme un esprit dangereux; et la prudence l'oblige par conséquent de veiller sans cesse, et de s'armer contre le mal possible.*

*Elle se croit sûre que ses lettres et celles de son amie sont parfaitement à couvert. Elle ne doute pas non plus qu'elle ne soit libre de sortir et de rentrer; mais M. Lovelace est si assidu près d'elle, qu'elle n'a pas le temps de mettre cette liberté à l'épreuve. Elle le ferait plus souvent, néanmoins, s'il arrivait quelque occasion d'en douter, et si les desseins de son frère et du capitaine Singleton lui causaient moins de frayeur.)*

Lettre 189

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Samedi, 20 de mai*

Je ne savais pas, ma chère, que pour répondre aux articles de M. Lovelace vous attendiez mon avis. Comme je serais fâchée que cette raison causât quelque délai, je profite d'une occasion extraordinaire pour faire porter cette lettre chez Wilson.

Jamais je n'ai douté de la justice et de la générosité de votre personnage sur ce qui concerne les articles; et tous ses parents n'ont pas les sentiments moins nobles que leur naissance. Mais, à présent, je crois que vous ne ferez pas mal d'attendre quelle sera la réponse de Milord à sa lettre d'invitation.

Voici le plan que j'ai médité pour vous. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir vu avec moi, une femme, nommée madame Townsend, qui fait un grand commerce d'étoffes des Indes, de Cambrai et de dentelles de Flandres, qu'elle trouve le moyen de recevoir sans payer d'entrées, et de débiter secrètement dans toutes les bonnes maisons de notre voisinage? Elle est alternativement à Londres, dans une chambre qu'elle y loue à l'extrémité du faubourg de Southwark, où elle a des échantillons de ses marchandises pour la commodité de ses pratiques de ville. Mais sa véritable résidence et son magasin sont à Deptford. Je dois sa connaissance à ma mère, à qui elle avait été recommandée dans la supposition de mon mariage, et qui me dit, en me la

présentant, qu'avec le secours de cette femme je pourrais être magnifique à peu de frais.

Au fond, ma chère, je n'ai pas trop de penchant à favoriser la contrebande. Il me semble que c'est braver les lois de notre pays, nuire aux honnêtes marchands, et dérober à notre prince un revenu légitime, dont la diminution peut l'obliger à faire de nouvelles levées sur le public. Mais, quoique je n'aie encore rien pris de madame Townsend, nous ne sommes pas mal ensemble. C'est une femme entendue, et d'un fort bon caractère. Elle a vu les pays étrangers, par rapport à son commerce, et je trouve beaucoup de plaisir à l'entendre. Comme elle cherche à se faire connaître de toutes les jeunes personnes qui ne sont pas éloignées de changer d'état, elle m'a priée de la recommander à vous; et je suis sûre que je l'engagerais sans peine à vous accorder une retraite dans sa maison de Deptford. C'est un bourg qu'elle représente fort peuplé, et peut-être un des lieux du monde où l'on penserait le moins à vous chercher. Il est vrai que la nature de son commerce ne lui permet pas d'y être longtemps : mais on ne saurait douter qu'elle n'y ait quelque personne de confiance. Vous y seriez en sûreté jusqu'au retour de M. Morden. Il me semble que vous feriez fort bien d'écrire d'avance à cet honnête cousin. Ce n'est point à moi de vous prescrire ce que vous devez lui marquer. Je me repose sur votre discrétion; car vous comprenez, sans doute, ce qu'il y aurait à craindre du moindre démêlé entre deux hommes de cœur.

J'apporterai de nouveaux soins à digérer ce plan, si vous l'approuvez, ou plutôt si vous le jugez nécessaire. Mais il faut espérer que vous n'aurez pas besoin de cette ressource, puisque la perspective est changée, et que vous avez *connu vingt-quatre heures qui ne peuvent pas être nommées malheureuses*. Que je me sens indignée de voir une fille telle que vous réduite à cette misérable consolation.

Je me souviens que madame Townsend a deux frères, qui commandent chacun un vaisseau marchand. Comme ils ne peuvent manquer d'être liés d'intérêts avec elle, qui sait si vous ne pourriez pas avoir, au besoin, tout l'équipage d'un vaisseau à votre service? Supposé que Lovelace vous donne sujet de le quitter, ne vous occupez point de vos craintes pour les Harlove. Qu'ils prennent soin l'un de l'autre. Ils y sont assez portés. Les

lois seront leur défense. Votre homme n'est pas un assassin, ni un meurtrier de nuit. C'est un ennemi ouvert, parce qu'il est intrépide : et s'il entreprenait quelque chose qui le soumit à la rigueur des lois, vous seriez heureusement délivrée de lui, par la fuite ou par la corde ; n'importe lequel des deux.

Si vous n'étiez pas entrée dans un si grand détail de toutes les circonstances qui regardent la conversation que vous avez entendue entre M. Lovelace et les deux femmes, je les soupçonnerais de n'avoir tenu cette conférence que pour vous.

J'ai fait voir les propositions de M. Lovelace à M. Hickman, qui avait été destiné pour la robe avant la mort de son frère aîné. Il en a pris un air si grave, si fier et si important ; il m'a dit, d'un ton si mystérieux, qu'il voulait les prendre en considération ; qu'il les emporterait, si je le trouvais bon ; qu'il les pèserait, et d'autres affectations de cette nature, que la patience m'a manqué. Je lui ai arraché le papier de colère. Eh quoi ? le traiter si mal pour son zèle ! Oui, pour un zèle sans lumières ; tel que la plupart des autres zèles. S'il n'a point été frappé tout d'un coup de quelque objection, c'est qu'il n'y en a point à faire.

Si prompte, ma très chère demoiselle ! Si lent ! *très peu cher* Monsieur, aurais-je pu répondre. Mais je me suis contentée de lui dire, *assurément* ; avec un regard qui signifiait, *oseriez-vous faire le rebelle ?*

Il m'a demandé pardon. À la vérité, il ne voyait aucune objection ; mais il avait cru qu'une seconde lecture... N'importe, n'importe, ai-je interrompu. Je les ferais voir à ma mère qui, sans avoir pensé à porter la robe, en sait plus au premier coup d'œil que tous vos *lambins* de conseillers, si je ne craignais de l'irriter par l'aveu de ma correspondance.

Mais ne balancez pas, ma chère, à faire dresser les articles en bonne forme. Que la célébration les suive de près, et qu'il n'en soit plus parlé.

Je ne dois pas oublier que le matelot a beaucoup tourné autour de ma femme de chambre, et qu'il a tenté de la corrompre par un gros présent, pour savoir d'elle le lieu de votre retraite. La première fois qu'il aura l'audace de paraître, je le ferai jeter dans le plus profond de nos étangs, si je ne puis rien tirer de sa bouche. L'entreprise de corrompre un domestique de la maison justifiera mes ordres.

## Lettre 190

*M. Lovelace à M. Belford**Dimanche, 21 de mai*

J'ai l'esprit trop plein de mes ressentiments pour m'occuper d'autre chose que de ma vengeance ; sans quoi je m'étais proposé de te communiquer les observations de Miss Harlove sur la tragédie d'Otway. Miss Harlove ! Pourquoi lui donner ce nom ? parce que je le hais ; et que je suis extrêmement irrité contre elle et contre son impertinente amie.

De quoi donc ? me demandes-tu. Le sujet en vaut assez la peine. Pendant que nous étions à la comédie, Dorcas, qui avait ses ordres, et la clé de la chambre de sa maîtresse, aussi bien que le passe-partout de l'armoire d'ébène, du cabinet, et de tous les tiroirs, a trouvé le moyen de parvenir aux dernières lettres de Miss Howe. La vigilante soubrette avait remarqué que sa maîtresse en avait tiré une de *son sein*, et qu'elle l'avait jointe aux autres, avant que de partir avec moi pour la comédie, dans la crainte apparemment, comme les femmes d'en bas me l'ont reproché, que je ne la trouvasse sous son mouchoir de cou.

Dorcas ne s'est pas plus tôt vue en possession du trésor, qu'ayant appelé Sally, et trois autres filles qui ne paraissent point, elles se sont employées ensemble, avec la dernière diligence, à transcrire ces maudites lettres suivant la méthode que je leur avais tracée. Je puis bien les nommer maudites. Ce sont des

injures, une malignité ! Quelle petite furie que cette Miss Howe ! Je ne m'étonne plus que son impertinente amie, qui ne m'a pas mieux traité sans doute, puisqu'elle doit avoir donné occasion aux libertés de l'autre, ait marqué tant d'emportement lorsque j'ai tenté de me saisir d'une de ces lettres.

Aussi me paraissait-il impossible que la belle, dans cette fleur de jeunesse, avec une si bonne constitution, une santé si ferme, et tant de feu dans les yeux, pût trouver dans elle-même ce fond de vigilance et de crainte qui ne l'abandonne jamais. Des yeux brillants, Belford, malgré tout le bien que les poètes en peuvent dire, sont le signe infaillible d'un cœur fripon, ou qui peut le devenir.

Tu peux continuer tes prédications, et Milord M... n'est pas moins libre de déployer sa sagesse en proverbes ; mais compte que je suis plus sûr d'elle que jamais. À présent que ma vengeance est allumée, et se joint dans mon cœur à l'amour, il faut que toute résistance fléchisse. Je te jure solennellement que Miss Howe portera la peine de sa trahison.

On apporte, à ce moment, une autre lettre de ce virulent petit démon. J'espère qu'elle sera bientôt transcrite aussi ; du moins si l'on prend le parti de la joindre au recueil. L'impertinente déesse est résolue d'aller ce matin à l'église ; moins, comme j'ai raison de le croire, par esprit de dévotion, que pour essayer si elle peut sortir sans opposition ou sans plainte, ou sans être accompagnée de moi.

Elle m'a refusé l'honneur de déjeuner avec elle. Il est vrai qu'hier au soir elle fut un peu mécontente de ce qu'à notre retour de la comédie, je l'obligeai de passer le reste de la soirée dans le parloir commun, et de demeurer avec nous jusqu'après minuit. En se retirant, elle me déclara qu'elle comptait d'être libre tout le jour suivant. Comme je n'avais pas encore lu les extraits, je ne témoignai que du respect et de la soumission ; car je m'étais déterminé à commencer, s'il était possible, une nouvelle méthode, et à bannir de son cœur toutes sortes de soupçons et de jalousies. Cependant je n'avais pas trop de sujet d'être alarmé de ses soupçons passés. Lorsqu'une femme, qui peut ou qui croit pouvoir quitter un homme qu'elle soupçonne, continue de

demeurer avec lui, je suis sûr, Belford, que ce n'est pas un mauvais signe.

Elle est partie. Elle s'est glissée avant que j'aie pu m'en défier. C'est une chaise à porteur qu'elle s'était fait amener, dans la vue de m'ôter le pouvoir de l'accompagner. Mais j'avais pris des précautions convenables. Will, mon valet de chambre, l'a suivie de son consentement; et Peter, domestique de la maison, était à portée de recevoir les ordres de Will.

Je lui avais fait représenter, par Dorcas, ce qu'elle avait à redouter de Singleton, pour lui ôter la pensée de sortir sans moi; mais elle a répondu que s'il n'y avait pas de danger à la comédie, quoiqu'il n'y ait que deux spectacles à Londres, il devait y en avoir beaucoup moins à l'église, lorsque les églises sont en si grand nombre. Les porteurs ont reçu ordre de la conduire à l'église de Saint-James.

Elle ne se serait pas souciée si peu de m'obliger, si elle savait à quoi je suis déjà parvenu, et combien je suis pressé par nos femmes, qui se plaignent continuellement de la contrainte où je les tiens dans leur conduite, dans leurs compagnies; et de la nécessité où elles sont de ne recevoir personne dans le joli bâtiment de derrière, pour ne faire naître aucun soupçon. Elles ne doutent pas de ma générosité, disent-elles; mais, pour mon propre intérêt, elles me reprochent, dans le style de Milord M..., *de tirer si peu de blé d'une si longue moisson*. Il me semble qu'elles raisonnent bien. Je crois que je commencerai mes opérations à son retour.

Je me suis procuré la lettre qu'elle a reçue aujourd'hui de Miss Howe. Les complots, l'artifice, la magie noire vont leur train. Il me sera difficile de revoir tranquillement cette Miss Harlove. Quelle nécessité, comme disent nos nymphes, d'attendre le temps de la nuit? Sally et Polly me rappellent, avec beaucoup de reproches, la méthode que j'ai employée la première fois avec elles. Mais la force répondrait mal à mes vues. Cependant elle pourrait fort bien y répondre aussi; du moins s'il y a quelque vérité dans cette partie du symbole des libertins qu'*une femme une fois subjuguée l'est pour toujours*. On n'en voit guère qui disent oui à la première question.

Elle est revenue. Mais elle refuse de me voir. Elle veut être seule tout le jour. Dorcas attribue son refus à des motifs de piété. De par tous les diables, Belford, est-il vrai qu'il y ait de l'impiété à me voir? Sa dévotion peut-elle mieux s'employer qu'à me convertir? et croit-elle avancer l'ouvrage en refusant de me voir dans ses accès de piété? Mais je la hais. Je la hais de tout mon cœur. Elle est vieille, laide, difforme. Horrible blasphème! C'est du moins une Harlove, et je la hais à ce titre.

Puisqu'il faut renoncer à la voir, qu'elle soit donc maîtresse de ses volontés, et de l'emploi qu'elle va faire de son temps. Mais il faut, pour remplir aussi le mien, que je te rende compte de mes découvertes.

La plus ancienne lettre qu'on ait trouvée porte pour date le 27 d'avril. Où peut-elle avoir mis les précédentes? Hickman est regardé, entre elles, comme leur agent. Il ferait mieux de prendre garde à lui-même. Miss Howe dit à la belle : *J'espère que vous ne serez pas exposée à vous repentir de m'avoir renvoyé mon Norris. En tout cas, il reprendra le même chemin au premier mot.* Quel diable cela veut-il dire? son Norris retourner au premier mot! Que je sois damné si j'y comprends rien. Ces innocentes se permettent donc l'intrigue? Je me crois autorisé par l'exemple.

Elle est fâchée qu'*Hannah ne puisse venir*. Hé bien, supposons qu'elle le pût. De quel secours lui serait Hannah dans une maison telle que celle-ci?

*Les femmes de la maison peuvent être pénétrées dans l'espace d'un déjeuner.* Ce trait les rend furieuses contre les deux correspondantes. Elles me pressent plus que jamais d'achever ma victoire. Je suis tenté de leur abandonner Miss Howe en pleine propriété. Tu n'as qu'un mot à dire, Belford, et je te promets que l'effet suivra la menace.

*Elle est bien aise que Miss Harlove ait pensé à me prendre au mot. Elle s'étonne que je ne lui aie pas renouvelé mes offres.* Si je ne le fais pas bientôt, elle lui conseille de ne pas demeurer avec moi. Elle l'exhorte à me tenir dans l'éloignement, à ne pas souffrir la moindre familiarité. Vois, Belford. Me suis-je trompé? La vigilance qui me fait enrager vient d'une froide amie, qui est assise tranquillement pour écrire, et qui donne fort à son aise un conseil qu'elle serait incapable de suivre dans le même cas. Elle lui dit que *c'est mon intérêt d'être honnête*. Mon intérêt, petites folles! J'avais cru ces

deux filles persuadées que mon intérêt est toujours subordonné à mes plaisirs.

Que ne donnerais-je pas pour obtenir une copie des lettres auxquelles Miss Howe répond par les siennes!

La seconde est du 3 de mai. Dans celle-ci, la petite effrontée s'étonne beaucoup que sa mère ait écrit à Miss Harlove pour lui interdire toute correspondance avec sa fille. *M. Hickman*, dit-elle, *est d'avis qu'elle ne doit point obéir à sa mère*. Que ce plat visage est rampant entre deux filles! Je crains d'être obligé de le punir, aussi bien que sa *virago*; et j'ai déjà trouvé, dans ma tête, un plan qui ne demande qu'une heure de méditation pour recevoir sa dernière forme. Je ne puis souffrir que l'autorité maternelle soit ainsi méprisée, ainsi foulée aux pieds. Mais écoute l'impertinente : *Il est heureux pour lui de penser si bien; car sa mère l'ayant mise en mauvaise humeur, elle a besoin de quelqu'un qu'elle puisse quereller*. Un Lovelace s'en permettrait-il davantage? Cette fille est un libertin déterminé au fond du cœur. Si la nature en avait fait un homme, ne doute pas qu'elle n'eût été pire que nous.

Elle n'a pas besoin, dit-elle, qu'on l'irrite beaucoup plus pour lui faire prendre le parti de s'enfuir secrètement à Londres; et dans cette supposition, elle ne quittera point son amie qu'elle ne l'ait vue honorablement mariée, ou quitte de son misérable. Ici, Belford, Sally a joint une prière en transcrivant : « Au nom de Dieu, cher M. Lovelace, amenez-nous cette furie à Londres. » Je t'assure, cher ami, que son sort serait bientôt décidé.

Je trouve, dans la même lettre, que ma belle captive a tiré ton portrait et celui de nos amis. Je ne suis pas plus épargné. *Cet homme est un fou*, dit-on de moi. Que je meure, si l'une et l'autre me trouve tel. *C'est du moins un franc imbécile*. Maudite et méprisable créature! *Je vois*, ajoute-t-elle, *que c'est une race infernale* : voilà pour toi, Belford; *et qu'il est le Belzébuth* : voilà pour toi, Lovelace. C'est à ce *Belzébuth*, néanmoins, qu'elle voudrait voir son amie mariée. Qu'avons-nous donc fait, aux yeux de Miss Harlove, pour mériter qu'elle ait tracé de nous une peinture qui nous attire ce traitement de Miss Howe? mais c'est sur quoi je remets à délibérer.

Elle blâme son amie d'avoir refusé de partager son lit avec Miss Partington. *Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvait-il*

arriver? S'il pensait à la violence, il n'attendrait pas le temps de la nuit. Sally écrit en forme de note : « Voyez, voyez, Monsieur, ce qu'on attend de vous. Nous vous l'avons répété cent et cent fois. » Elles me l'ont dit en effet; mais l'avis, de leur part, n'avait pas la moitié tant de force que celle de Miss Howe.

Elle approuve mes propositions pour la maison de madame Fretchville. Elle l'exhorte à penser aux articles, et à nommer un jour. Enfin, elle la presse de lui écrire, malgré la défense de sa mère; sans quoi elle lui déclare qu'elle doit se charger des conséquences. Malheureuses petites rebelles!

Tu diras en toi-même : Cette fière et insolente fille est-elle donc cette Miss Howe qui a soupiré pour notre honnête ami, le chevalier Colmar; et qui, sans les conseils de sa Clarisse Harlove, l'aurait peut-être suivi dans le désordre de sa fortune, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume?

Oui, c'est la même : et j'ai toujours remarqué, par l'expérience d'autrui comme par la mienne, qu'une première passion subjuguée fait un corsaire du vainqueur; ou un tyran, si c'est une femme.

Dans une autre lettre *elle approuve le dessein que son amie a de me quitter, si sa famille consent à la recevoir. Elle vient d'apprendre, sur mon compte quelques étranges aventures, qui doivent me faire regarder comme le plus méchant de tous les hommes. Si j'avais une douzaine de vies, j'aurais dû les perdre, il y a vingt crimes. Plaisante façon de compter, Belford!*

Miss Betterton et Miss Lockyer sont nommées. *Votre homme (c'est le nom qu'elle me donne irrespectueusement) est un infâme*, dit-elle. Je veux être confondu, si je me laisse traiter d'infâme sans le mériter! *Elle fera sonder les dispositions de M. Jules Harlove. Elle lui conseille d'attacher Dorcas à ses intérêts, et de se procurer quelqu'une de mes lettres par ruse ou par surprise. Vois, Belford. Elle est alarmée de mon entreprise pour me saisir d'une des siennes.*

*S'il arrivait, dit-elle, que je fusse jamais informé de la manière dont elle me traite, elle n'oserait sortir sans une escorte.* Je conseille à l'effrontée de tenir son escorte prête.

*Je suis le chef d'une bande de scélérats (elle te nomme, toi et mes autres subalternes) qui sont associés pour tromper d'innocentes*

*créatures, et pour se prêter la main dans leurs infâmes entreprises. Qu'as-tu à répondre, Belford?*

*Elle n'est pas surprise des mélancoliques réflexions de son amie sur le malheur qu'elle a eu de me voir à la porte du jardin; d'être forcée de me suivre, d'être trompée par mes artifices. J'espère qu'après cela, Belford, tu finiras tes prédications.*

Mais elle lui représente, pour la consoler, *qu'elle servira d'exemple et d'avertissement à son sexe*. Il est clair que son sexe m'en aura l'obligation.

Mes copistes n'ont pas eu le temps, disent-elles, de transcrire tout ce qui mérite mon ressentiment dans cette lettre. Il faudra que je cherche l'occasion de la lire moi-même. Elle contient, à leur avis, des réflexions fort nobles. Mais j'y suis *un séducteur*, et mille fois *un misérable*. Miss Howe croit que *le diable a pris possession de mon cœur et de celui de tous les Harlove à la même heure, pour exciter son amie à la fatale entrevue*. Elle ajoute *qu'il y a du destin dans son erreur. Pourquoi donc s'affliger? L'adversité est sa saison brillante*; et je ne sais combien d'autres propos. Mais pas un mot de remerciement pour l'homme à qui elle doit l'occasion de briller!

Dans la lettre suivante, *elle craint que tout méchant que je suis, son amie ne soit forcée de me prendre pour son seigneur et son maître*. Véritablement, c'est mon espérance.

Elle rétracte tout ce qu'elle a dit contre moi dans sa dernière lettre. Ma conduite à l'égard de mon Bouton de Rose; le dessein d'établir son amie dans la maison de madame Fretchville, tandis que je continuerai de demeurer chez madame Sinclair; l'établissement que j'ai dans ma province, mes reversions, mon économie, ma personne, mes talents, tout est rappelé en ma faveur pour lui faire perdre la pensée de me quitter. Que j'aime à jeter dans l'embarras ces filles pénétrantes.

*Puisse la vengeance éternelle me poursuivre* (heureusement qu'elle ne dit pas m'atteindre) *si je lui donne lieu de douter de mon honneur!* Les femmes ne savent pas jurer, Belford. Les douces créatures! elles ne savent que maudire.

Elle lui apprend le mauvais succès de sa négociation du côté de l'oncle Jules. C'est sans doute Hickman qu'elles ont employé. Il faut que j'aie les oreilles de ce benêt-là dans ma poche; et bientôt, crois-moi.

*Elle est furieuse, dit-elle, contre toute la famille. Le crédit de madame Norton n'a pas eu plus d'effet sur madame Harlove. Jamais il n'y eut dans le monde des brutes si déterminées. Son oncle Antonin la croit déjà perdue. N'est-ce pas tout à la fois un reproche et une exhortation pour moi? Ils s'attendaient à la voir revenir à eux dans l'affliction; mais ils ne feraient un pas pour lui sauver la vie. Ils l'accusent de préméditation et d'artifice. Miss Howe est inquiète, dit-elle, de la vengeance à laquelle mon orgueil peut me porter, pour la distance où l'on me tient. Elle a raison. Il ne reste à présent qu'un choix à son amie, car son cousin paraît déclaré contre elle avec tous les autres; et ce choix, c'est de se donner à moi. La nécessité, la convenance lui en font une loi presque égale. Ton ami, cher Belford, déjà choisi d'une femme par des raisons de convenance! Un Lovelace est-il capable de soutenir cette idée?*

J'ai de grands usages à faire de cette lettre. Les ouvertures de Miss Howe sur ce qui s'est passé entre l'oncle Jules et Hickman (ce ne peut être un autre qu'Hickman) me donneront lieu de déployer mon invention. Elle lui dit qu'elle ne peut lui révéler tout. Il faut absolument que je parvienne à lire moi-même cette lettre. Il faut que j'en voie les propres termes. Des extraits ne me suffisent pas. Si je l'ai une fois entre les mains, ce sera la boussole de toute ma conduite.

Le feu de l'amitié éclate et pétille ici. Je n'aurais jamais cru qu'une amitié si chaude pût subsister entre deux beautés. Mais elle est peut-être enflammée par les obstacles, et par cette sorte de contradiction qui anime des esprits femelles lorsqu'ils ont le tour romanesque.

Elle extravague en parlant de son départ : *Si cette démarche, dit-elle, pouvait épargner des bassesses à une âme si noble, ou la sauver de sa ruine. C'est un roseau qui entreprend d'en soutenir un autre. Ces jeunes créatures sont un peu frénétiques dans leurs amitiés. Elles ne savent ce que c'est qu'un feu durable.*

Mais comment se fait-il que l'ardeur de cette *virago* ne laisse pas de me plaire, quoique j'en aie beaucoup à souffrir? Si je la tenais ici, j'engagerais ma vie que dans l'espace d'une semaine, je lui apprendrais la soumission sans réserve. Quel plaisir de réduire un esprit de cette trempe! Je suppose qu'elle soutiendrait mes désirs l'espace d'un mois, et pas plus longtemps. Elle serait ensuite trop facile et trop apprivoisée pour moi. Quel doux

spectacle, de voir les deux charmantes amies, humiliées de leur sort commun, assises dans le coin d'une chambre, les bras l'une sous celui de l'autre, pleurer et soupirer de leur situation ! et moi, leur monarque reconnu, reposant sur un sofa de la même chambre, comme le Grand Seigneur ; incertain à laquelle des deux je ferais l'honneur de jeter le mouchoir !

Observe, je te prie, cette plaisante fille. *Elle est furieuse contre les Harlove, irritée contre sa mère, indignée contre la folie et la basse vanité de Lovelace...* Petite folle ! et tout d'un coup, *aidons le misérable à sortir de la fange, quand nous devrions nous salir un peu les doigts. Il ne s'est rendu coupable, à votre égard, d'aucune indécence directe.* C'est ce qui paraît extraordinaire à Miss Howe. *Il n'oserait. Elle en est sûre.* Si ces idées passent par la tête des femmes, pourquoi ne trouveraient-elles pas place dans mon cœur ? *Il n'est point encore à cet infernal excès. De si infâmes desseins se seraient déjà trahis, s'il les avait conçus.* Que le Ciel ait pitié de ces deux folles !

Elle revient ensuite à presser son amie de penser aux articles, à la permission ecclésiastique, et à d'autres soins. *La délicatesse,* dit-elle, *n'est pas de saison.* Elle va jusqu'à lui dicter les termes qu'elle doit employer avec moi. Peux-tu croire, Belford, que la victoire ne fût pas à moi depuis longtemps, si je n'avais eu ce démon de plus à combattre. Elle lui fait un reproche d'avoir perdu, par un excès de modestie, plus d'une occasion dont elle aurait dû profiter. Ainsi, tu vois que la plus noble de ce sexe n'a pas d'autre vue au monde, par sa froideur et ses affectations, que de retenir un pauvre amant pour lequel elle n'a pas de dégoût, lorsqu'il est une fois tombé dans ses filets.

Une autre lettre est sans contredit le plus insolent libelle qu'une fille ait jamais écrit contre sa mère. Elle contient des réflexions si libres sur les veuves et les vieux garçons, que j'ai peine à comprendre où Miss Howe peut avoir puisé son savoir. Le chevalier Colmar devait être plus sot que ton ami, s'il lui a donné gratuitement de si belles leçons.

Elle apprend à Miss Harlove, dans cette lettre, que l'oncle Antonin a fait des propositions de mariage à sa mère. Ce vieux marin doit avoir le cœur à l'épreuve, s'il obtient ce qu'il désire ; sans quoi, madame Howe, qui a fait crever de chagrin un premier mari qui valait beaucoup mieux, sera bientôt quitte du second.

Mais, quel que soit le succès de cette proposition, tous les autres Harlove en sont plus irrités que jamais contre leur divine fille. Ainsi, je me vois plus sûr de ma conquête que je ne l'étais auparavant, puisque à la rigueur des termes, il ne lui reste plus qu'un seul choix. Mon orgueil en est un peu blessé. Cependant je crois qu'à la fin un cœur aussi tendre que le mien se laissera toucher en sa faveur. Réellement, je ne souhaite point que toute sa vie se passe dans le chagrin et la persécution. Mais pourquoi conserve-t-elle tant d'affection pour des *brutes*, comme Miss Howe a raison de les nommer, et pourquoi n'en a-t-elle pas plus pour moi? J'ai d'autres copies et d'autres extraits de lettres que tu trouveras bien plus offensants.

## Lettre 191

*M. Lovelace à M. Belford*

La lettre suivante est d'une nature, j'ose le dire, qui a dû faire souhaiter aux deux insolentes beautés qu'elle ne tombât jamais entre mes mains. Elle m'apprend d'où est venu le mécontentement de Miss Harlove par rapport à mes articles. Je n'ai pas mis, dans la conclusion, autant d'ardeur qu'elle s'y était attendue. Dorcas, à qui cette lettre est tombée à transcrire, n'en a pas omis une seule ligne. Aussi l'auras-tu presque entière, à l'aide de mes abréviations.

Le petit démon *s' imagine*, dit-elle, *que les hommes de notre trempe ne peuvent ressentir les mêmes ardeurs que les honnêtes gens.*

Que penses-tu de cette idée, Belford? Miss Howe doit *s'imaginer* de jolies choses. La charmante fille! Plût au Ciel que je pusse découvrir si ma belle lui répond dans des termes aussi libres! *Qui sait*, ajoute-t-elle, *si je n'ai pas à rompre avec une demi-douzaine de créatures, avant que de prendre un engagement pour la vie?* Mais de peur que cela n'ait l'air d'un compliment, qui pourrait faire juger que je pense à la réformation, elle se hâte d'assurer *qu'il ne faut pas s'attendre de me voir honnête, avant ma grande année climatérique.* Elle doit avoir une haute opinion de son sexe pour s'imaginer qu'un homme qui connaît si bien les femmes puisse les aimer si longtemps.

Lui, dit-elle, chercher un prétexte pour des délais dans le compliment qu'il doit à Milord M... ! Oui, oui, cher petit démon. Parce qu'un homme n'est pas accoutumé à faire ce qu'il doit, faut-il qu'il ne le fasse jamais ? Le cas n'est-il pas assez important ? Toute la famille n'y est-elle pas assez intéressée ? *Il est bien vrai*, dit-elle à Miss Harlove, *que vous auriez eu besoin de l'entremise d'un ami. Mais à votre place, j'aurais arraché les yeux au monstre, et j'aurais laissé à son propre cœur le soin de lui en apprendre les raisons.* Eh bien, Belford ! les bras ne te tombent-ils pas d'étonnement ! On m'appelle ensuite *misérable et infâme personnage* ; pourquoi ? parce que j'ai désiré que le lendemain fût le jour heureux, et parce que j'ai marqué du respect pour mon plus proche parent !

*C'est le plus cruel de tous les sorts pour une femme*, continue-t-elle, *d'être forcée de prendre un homme que son cœur méprise.* Voilà de quoi je souhaiterais d'être sûr. Je craignais que ma charmante ne connût trop ses perfections, sa supériorité. Je tremblais qu'elle n'eût effectivement du mépris pour moi. Je suis éclairci, et je ne le puis supporter. Mais mon intention, Belford, n'est pas de réduire ma charmante à un sort si cruel. Que je sois abîmé, si je deviens le mari d'une femme qui a donné sujet à son amie intime de dire qu'elle me méprise ! Lovelace méprisé, qu'en distu ?

*Son poing, qu'il a tenu fermé sur son front, lorsque vous vous êtes retirée en colère* (c'est dans une occasion où la belle n'a point été satisfaite de mes ardeurs et de tout ce que tu voudras. Je me souviens du mouvement que je fis, mais elle avait alors le dos tourné vers moi : ces vigilantes personnes sont toutes composées d'yeux). Remarque le souhait : *son poing, que n'était-il une hache entre les mains de son plus mortel ennemi ?* Patience, patience, Belford. Mon jour n'est pas éloigné. Je me rappellerai toutes ces circonstances pour m'endurcir le cœur.

Mais on promet *de méditer un plan*, qui pourra servir à délivrer ma conquête de mes mains, *si je lui donne quelque raison de me soupçonner.* Au fond, ce projet m'alarme. Le combat devient sérieux. Tu ne seras pas surpris si je lâche la bride à mes inventions : le *Norris* me revient à l'esprit, Belford. Je ne veux point qu'on l'emporte sur moi par la ruse.

*Encore une fois*, dit-elle, *rien ne la porte à croire que je puisse ou que j'ose attaquer son honneur.* Mais *son homme est un fou* : c'est

*tout ce qu'elle en peut penser. Je serais un fou, comme elle le dit, si je pensais au mariage. Malgré cela, conclut-elle, faites votre mari de ce fou, à la première occasion : et quoique j'appréhende qu'il ne soit un fou intraitable, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit et de la vanité, prenez-le comme une punition, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense. Crois-tu, Belford, que cela soit supportable?*

Mais dans la lettre que je me suis procurée aujourd'hui, pendant que la belle était à l'église, tout le plan de Miss Howe est à découvert. C'est une assez maudite lettre, je t'assure.

*(M. Lovelace transcrit ici toute la partie de la lettre de Miss Howe qui contient le dessein qu'elle a d'engager madame Townsend à donner une retraite à son amie jusqu'à l'arrivée de M. Morden. Il répète le serment de se venger, surtout à l'occasion de ces termes : S'il entreprenait quelque chose qui le soumit à la rigueur des lois, vous en seriez heureusement délivrée, soit par la fuite, soit par la corde : n'importe lequel des deux.)*

Il ajoute : Je me fais une gloire de terrasser deux filles qui en savent trop pour douter de leur savoir; et de les convaincre qu'elles n'en savent point assez pour se garantir des inconvénients d'en savoir trop. Que la passion est féconde! J'ai fait, comme tu vois, en fort peu de temps, une lettre d'une prodigieuse longueur. À présent que mes ressentiments sont échauffés, je veux voir, et peut-être punir, cette beauté fière et doublement armée. Je lui ai fait demander la permission de souper avec elle. Nous n'avons dîné ni l'un ni l'autre. Elle a refusé de prendre le thé cet après-midi; et je crois qu'elle et moi nous n'aurons pas beaucoup d'appétit à souper.

Lettre 192

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Dimanche 21 mai, à sept heures du matin*

J'allai hier à la comédie, avec M. Lovelace et Miss Horton. Cette pièce, comme vous savez, est extrêmement touchante à la seule lecture. Vous ne serez pas surprise que la représentation nous ait fort émues, Miss Horton et moi, si je vous dis, et même avec quelque plaisir, que dans quelques-unes des principales scènes, M. Lovelace n'a pu cacher lui-même son émotion. C'est l'éloge de l'ouvrage que je prétends faire ici, car je regarde M. Lovelace comme un cœur des plus durs. En vérité, ma chère, c'est l'opinion que j'ai de lui.

Cependant toute sa conduite, pendant la pièce comme à notre retour, est irréprochable; excepté qu'il s'est obstiné à vouloir que j'aie soupé en bas, avec les femmes de la maison, et qu'il m'a retenue jusqu'à minuit passé. J'étais résolue d'avoir aujourd'hui mon tour, et je ne suis pas fâchée qu'il m'ait donné ce prétexte. J'ai toujours aimé à passer le dimanche dans la solitude.

Je suis déjà prête à sortir pour aller à l'église. Mon dessein n'est pas d'en chercher une plus éloignée que Saint-James. Je vais prendre une chaise à porteurs, pour m'assurer si je puis sortir et rentrer librement sans le trouver dans mon chemin, comme il m'est arrivé deux fois.

*À neuf heures*

J'ai reçu votre obligeante lettre d'hier. Il sait que je l'ai reçue; et je m'attends, lorsque je le verrai, de lui trouver beaucoup de curiosité pour savoir ce que vous pensez de ses articles. Je n'ai pas douté de votre approbation; et dans cette idée, j'avais déjà fait une réponse, que je tiens prête pour lui. S'il arrive quelque nouvel incident qui fasse naître entre nous d'autres démêlés, je serai forcée de croire qu'il cherche des occasions pour le délai, et que son intention n'est pas de m'obliger.

Il fait demander à me voir, avec beaucoup d'importunité. Il veut m'accompagner à l'église. Il est fâché que j'aie refusé de déjeuner avec lui. Si je m'étais rendue à ses instances, il est certain que je n'aurais pas été libre. Je lui ai fait répondre par Dorcas que je souhaitais de l'être tout le jour, et que je le verrai demain d'aussi bonne heure qu'il lui plaira. Elle me dit qu'elle ne sait ce qui le chagrine, et qu'il querelle tout le monde.

Il a recommencé ses demandes, et d'un ton plus sérieux. Suis-je rassurée contre Singleton? m'a-t-il fait dire. J'ai répondu que si je n'avais pas redouté Singleton hier au soir à la comédie, je ne devais pas être aujourd'hui plus timide à l'église; surtout lorsqu'il y a tant d'églises à Londres, pour une ou deux comédies. J'ai consenti à me faire suivre par un de ses gens. Mais il me semble qu'il est de fort mauvaise humeur. C'est de quoi je m'inquiète peu. Je ne veux pas être assujettie continuellement à ses insolentes lois. Adieu, ma chère, jusqu'à mon retour. Les porteurs m'attendent. Je me flatte qu'il n'aura pas la hardiesse de m'arrêter au passage.

Je ne l'ai pas vu en sortant. Dorcas m'assure qu'il paraît fort chagrin. Elle ne croit pas que ce soit contre moi; mais il paraît qu'il est arrivé quelque chose qui l'irrite. Peut-être joue-t-il ce rôle pour m'engager à dîner avec lui. Je n'y consentirai pas, si je puis m'en défendre. Ce serait m'exposer à n'être pas libre un moment pendant le reste du jour.

Ses instances ont été fort vives pour dîner avec moi. Mais j'étais déterminée à ne pas céder sur ce seul petit point, et j'ai pris le parti de me priver de dîner. À la vérité, j'étais à faire une lettre pour M. Morden, que j'ai recommencée trois fois sans être

contente de moi-même, tant je trouve d'incertitude et de désagrément dans ma situation. Dorcas m'a dit qu'il n'avait pas cessé non plus d'écrire, et qu'il avait refusé de dîner parce que je lui avais refusé ma compagnie.

Il m'a fait demander ensuite d'être reçu du moins à l'heure du thé, en appelant, par la bouche de Dorcas, à la conduite qu'il tint hier au soir; comme si c'était un mérite pour lui de n'avoir pas mérité de reproche. C'est ce que je lui ai fait répondre. Cependant j'ai renouvelé la promesse de le voir demain aussitôt qu'il le souhaitera, ou de déjeuner même avec lui.

Dorcas dit qu'il est furieux. Je l'ai entendu parler fort haut, et gronder tous les domestiques. Vous m'avez dit, ma chère, dans une de vos lettres, que lorsque votre mère vous chagrine, vous avez besoin de quelqu'un que vous puissiez quereller. Je serais bien fâchée de faire une mauvaise comparaison; mais l'effet des passions auxquelles on ne résiste point est le même dans les deux sexes.

Il m'envoie dire, à ce moment, qu'il compte de souper avec moi. Comme nous avons passé plusieurs jours en assez bonne intelligence, je crois qu'il ne serait pas prudent de rompre pour une bagatelle. Cependant il est bien dur de se voir comme forcée sans cesse de renoncer à ses résolutions.

Pendant que j'étais à délibérer, il est monté; et, frappant à ma porte, il m'a dit d'un ton chagrin qu'il me verrait absolument ce soir, et qu'il ne me laisserait pas en repos jusqu'à ce qu'il sût de moi ce qu'il avait fait pour mériter ce traitement.

Il faut que je le satisfasse. Peut-être n'a-t-il rien de nouveau à me dire. Je serai de fort mauvaise humeur avec lui.

*(Miss Clarisse ne pouvant savoir quel était le dessein de M. Lovelace, ni la cause de son chagrin, c'est de lui-même qu'il faut l'apprendre, c'est-à-dire de ses propres lettres. Après avoir décrit l'air brusque avec lequel il était monté à la porte de sa chambre pour lui demander sa compagnie à souper, il continue son récit.)*

Il est mortifiant, m'a répondu la perverse, de me voir si peu maîtresse de moi-même. Je descendrai dans une demi-heure.

Il a fallu revenir sur mes pas, et passer cette demi-heure à l'attendre. Toutes les femmes m'ont excité vivement à lui donner sujet de me traiter avec cette rigueur. Elles m'ont prouvé, par la nature de leur sexe et par celle des circonstances, que je ne devais rien espérer de ma soumission, et que je n'avais rien à craindre de pis en me rendant coupable de la dernière offense. Elles m'ont pressé d'essayer du moins quelques familiarités plus hardies, pour voir quel en serait l'effet : et leurs raisons étant fortifiées par le ressentiment de mes découvertes, j'étais résolu de prendre quelques libertés, d'aller plus loin, suivant la manière dont elles seraient reçues, et de rejeter toute la faute sur sa tyrannie. Après m'être affermi dans cette résolution, je me suis mis à me promener dans la salle à manger pour observer son arrivée; mais j'ai senti de l'embarras dans les jambes : jamais paralytique n'eut si peu d'empire sur ses mouvements.

Elle est entrée, avec cet air de noblesse que tu lui connais, la tête haute, mais le visage un peu tourné; son sein dans une charmante agitation, que cette attitude même rendait plus sensible. Belford, comment se fait-il que l'humeur chagrine et l'air de réserve donnent de nouveaux charmes à cette fille hautaine? Mais la beauté perd-elle jamais son empire? J'ai remarqué tout d'un coup que cette chère insolente était disposée à se fâcher. L'air sombre que j'ai affecté lorsque ma main tremblante a saisi la sienne, lui a fait craindre aussi que je ne fusse capable de quelque violence. Mais je n'ai pas plus tôt attaché ma vue sur elle que je me suis senti le cœur pénétré d'amour et de respect. Assurément, Belford, cette fille est un ange. Cependant, si l'on n'avait pas été sûr que c'est une femme, on ne lui aurait pas fait prendre l'habit de ce sexe depuis son enfance. Elle-même, sans cette conviction, aurait-elle continué de le porter?

De grâce, Mademoiselle, je vous demande, je vous prie de m'apprendre ce que j'ai fait pour mériter votre colère?

Je vous demande aussi, M. Lovelace, pourquoi j'ai si peu de liberté dans ma retraite? Qu'avez-vous à me dire depuis hier au soir que j'allais avec vous à la comédie, et que je passais malgré moi une partie de la nuit à vous entendre?

J'ai à dire, Mademoiselle, que je ne puis supporter la distance où vous me tenez, sous le même toit. J'ai mille choses à dire sur nos intérêts présents et futurs. Mais lorsque je pense à vous

ouvrir toute mon âme, vous ne pensez qu'à m'écarter de vous. Vous me jetez dans des incertitudes qui me désolent; vous cherchez des délais : il faut que vous ayez des vues dont vous ne voulez pas convenir. Dites-moi, Mademoiselle, je vous conjure de me dire à ce moment, sans détour et sans réserve, dans quel jour je dois paraître à l'avenir devant vous. Je ne puis soutenir cet éloignement : l'incertitude où vous me tenez m'est absolument insupportable.

Dans quel jour, M. Lovelace? J'espère que ce ne sera pas dans un mauvais jour. Je vous prie, Monsieur, de ne me pas tant serrer les mains (en s'efforçant de les retirer des miennes). Ayez la bonté de me laisser libre.

Vous me haïssez, Mademoiselle.

Je ne hais personne, Monsieur.

Vous me haïssez, Mademoiselle, ai-je répété. Tout animé, tout déterminé que j'étais venu, j'avais besoin de quelque nouvel aiguillon. Satan sortait de mon cœur à la vue d'un ange ennemi; mais il avait laissé la porte ouverte, et je sentais qu'il n'était pas loin.

Vous ne me paraissez pas bien disposé, M. Lovelace. Je vois une agitation extraordinaire dans vos yeux. Mais, de grâce, point d'emportement. Je ne vous ai fait aucun mal. Faites-moi la grâce de ne pas vous emporter.

Cher objet de mes transports! (en passant le bras autour d'elle, et tenant le sien de l'autre main). Vous ne m'avez fait aucun mal! Ah! quel mal ne m'avez-vous pas fait? Par où ai-je mérité l'éloignement où vous me tenez?... Je ne savais ce que je devais dire.

Elle s'efforçait de se dégager. Je vous supplie, M. Lovelace, de me laisser sortir. Je ne comprends point ce qui vous agite. Je n'ai rien fait qui puisse vous offenser. Vous n'êtes venu apparemment que dans le dessein de me quereller. Si vous ne voulez pas m'effrayer par la mauvaise humeur où je vous vois, laissez-moi sortir. J'entendrai une autre fois tout ce que vous avez à me dire. Je vous ferai avertir demain au matin. Mais, en vérité, vous m'effrayez. Je vous conjure, si vous avez pour moi quelque sentiment d'estime, de permettre que je sorte.

La nuit, la nuit, Belford, est absolument nécessaire. Il faut que la surprise, la terreur fassent leur rôle dans la dernière épreuve. Je

n'ai pu tenir mes résolutions. Ce n'est pas la première fois que je m'étais proposé d'essayer si cette divine fille est capable de pardonner.

J'ai baisé sa main avec une ardeur!... Sortez donc, trop chère Clarisse! Oui, je suis venu dans une humeur très chagrine. Je ne puis soutenir la distance où vous me tenez sans raison. Sortez, néanmoins, Mademoiselle, puisque votre volonté est de sortir : mais jugez-moi généreusement. Jugez-moi comme je mérite de l'être, et laissez-moi l'espérance de vous trouver demain au matin, dans les sentiments qui conviennent à notre situation. En parlant, je la conduisais vers la porte, et je l'y ai laissée. Mais au lieu de rejoindre les femmes, je me suis retiré dans mon propre appartement, où je me suis enfermé sous la clé; honteux de m'être laissé comme épouvanter par la majesté de son visage et par les alarmes de sa vertu.

*(Ce qu'on vient de lire n'étant qu'une addition tirée d'une lettre de M. Lovelace, l'éditeur nous ramène à la suite du récit de Miss Clarisse, qui décrit sa terreur dans la même occasion.)*

À mon entrée dans la chambre, il a pris ma main avec un mouvement si brusque, que j'ai vu clairement un dessein formé de me quereller. Et quel sujet, ma chère? De ma vie, je n'ai connu un esprit si fier et si impatient. L'effroi m'a saisie. Au lieu de paraître fâchée, comme je me l'étais proposé, je suis devenue la douceur même. J'aurais peine à me rappeler ses premiers mots, tant ma frayeur était vive. Mais j'ai fort bien entendu : *Vous me haïssez, Mademoiselle, vous me haïssez*; et son air était si terrible que j'aurais souhaité d'être à cent lieues de lui. Je ne hais personne, lui ai-je répondu; grâces au Ciel, je ne hais personne. Vous m'effrayez, M. Lovelace. Permettez que je me retire. Il m'a paru d'une laideur extrême. Je n'ai jamais vu d'homme si laid qu'il me l'a paru dans sa colère. *Et quel sujet, ma chère?* Il me pressait la main! l'impétueux personnage! Il me serrait la main avec une force! En un mot, il semblait, par ses regards et par ses expressions, passant même une fois le bras autour de moi, qu'il voulût me donner l'occasion de l'irriter : de sorte que je n'ai pas eu d'autre parti à prendre que de le prier, comme j'ai fait plusieurs

fois, de me laisser la liberté de sortir, et de lui promettre que je reviendrais le matin, à l'heure qu'il choisirait lui-même.

C'est d'assez mauvaise grâce qu'il s'est rendu à cette condition. En me laissant partir, il m'a baisé la main avec tant de rudesse que la marque de rougeur y est encore.

Achievez, ma très chère Miss Howe, achevez, je vous en conjure, votre négociation avec madame Townsend. Je quitterai alors mon tyran. Ne voyez-vous pas comment il gagne du terrain par degrés ? Je tremble de jeter les yeux sur ses usurpations : et ne me donne-t-il pas sujet ici d'appréhender de lui plus de mal que mon imagination ne me permet de l'exprimer ? Ô ma chère ! achevez votre plan, et laissez-moi quitter un homme si étrange. En me querellant comme il a fait, il doit avoir eu des vues qu'il n'oserait avouer. Quelles peuvent-elles être ?

J'étais si dégoûtée de lui, et tout à la fois si effrayée, qu'en rentrant dans ma chambre, un mouvement de chagrin et de désespoir m'a fait déchirer la réponse que j'avais faite à ses articles.

Je le verrai demain au matin, parce que je l'ai promis. Mais je sortirai ensuite de la maison, sans être accompagnée de personne. S'il ne donne pas quelque explication supportable à ce changement de conduite, je chercherai un logement particulier chez quelque honnêtes gens, et je ne remettrai plus ici le pied. Telle est ma résolution présente. Là, j'attendrai que votre plan soit fini ; ou que vous me rendiez le service d'écrire vous-même à cet outrageant personnage, pour faire mes conditions avec lui, puisque vous jugez que je dois être sa femme, et puisque je n'ai pas plus de secours à tirer de moi-même. Ou peut-être prendrai-je le parti de me jeter tout d'un coup sous la protection de Milady Lawrence ; et cette démarche arrêtera l'insolente visite qu'il menace de faire au château d'Harlove.

*(L'éditeur supprime une autre lettre de Miss Clarisse, qui contient le récit de ce qui se passa le lendemain entre elle et M. Lovelace, et les craintes qui l'empêchèrent de sortir, comme elle se l'était proposé. La lettre suivante, qui est de M. Lovelace, et de la même date, renferme amplement les mêmes détails. Pendant l'éditeur fait observer que*

*Miss Clarisse, plus mécontente que jamais de cette nouvelle scène, presse encore son amie de finir avec madame Townsend; et que, s'étendant aussi sur la proposition de mariage que son oncle Antonin avait fait à madame Howe, elle condamne les railleries excessives de son amie à l'occasion de ce bizarre incident.)*

Lettre 193

*M. Lovelace à M. Belford*

*Lundi matin, 22 de mai*

Cette belle personne ne connaît point la générosité. Non, c'est une vertu qu'elle ne connaît pas. N'aurais-tu pas cru qu'après avoir obtenu hier la liberté de se retirer et l'avoir échappé si belle, elle me rejoindrait de bonne heure ce matin, avec un sourire, avec des grâces; et qu'elle me ferait une de ses plus agréables révérences?

J'étais dans la salle à manger avant six heures. Elle n'a point ouvert sa porte. Je suis monté; je suis descendu; j'ai toussé; j'ai appelé Will, j'ai appelé Dorcas; j'ai poussé les portes avec assez de violence. Elle n'en a pas plus tôt ouvert la sienne. J'ai perdu ainsi mon temps jusqu'à huit heures et demie; et le déjeuner étant prêt alors, je lui ai fait demander par Dorcas l'honneur de sa compagnie.

Ma surprise n'a pas été médiocre lorsque, suivant cette fille à la première invitation, elle est entrée toute habillée, avec ses gants et son éventail à la main, donnant ordre en même temps à Dorcas de faire appeler des porteurs.

Cruelle fille, ai-je dit en moi-même, de m'exposer avec si peu de ménagement aux railleries des femmes de la maison!

Vous vous disposez à sortir, Madame <sup>1</sup>?

Oui, Monsieur.

J'ai paru fort sot, j'en suis sûr. J'espère, Madame, que vous ne sortirez pas sans avoir déjeuné (d'un ton fort humble, mais je me sentais le cœur percé de mille pointes). Si j'avais eu le moindre pressentiment de ses intentions, je me serais peut-être remonté sur le ton où j'étais la veille, et j'aurais commencé ma vengeance. Tous les furieux extraits des lettres de Miss Howe n'ont pas manqué de me revenir à l'esprit.

Je prendrai une tasse de thé, m'a-t-elle répondu. Elle a mis son éventail et ses gants sur la fenêtre.

J'étais parfaitement déconcerté. J'ai toussé. J'ai hésité. J'ai ouvert plusieurs fois la bouche pour parler, sans avoir la force de prononcer une parole. Qui de nous deux est le modeste! disais-je en moi-même. De quel côté est à présent l'insolence? Combien la tyrannie d'une femme est capable de confondre un homme *timide*! J'ai pensé qu'elle faisait le rôle de Miss Howe, et moi celui d'Hickman.

La force de parler me reviendra, ai-je continué en moi-même. Elle a pris sa tasse. Moi, la mienne. Elle, en tenant les yeux fixés sur sa liqueur, comme une souveraine altière, impérieuse, qui sent sa dignité, et dont chaque regard est une faveur; moi, comme son vassal, les lèvres et les mains tremblantes, sentant à peine ce que je tenais et ce que je portais à ma bouche.

J'avais... J'avais... (ai-je commencé en goûtant au thé, quoique si chaud qu'il me brûlait les lèvres), j'avais quelque espérance, Madame...

Dorcas est revenue. Eh bien, Dorcas, lui a-t-elle dit, m'appelle-t-on des porteurs?

Maudite impertinente! ai-je pensé. Est-ce ainsi qu'on interrompt les gens? Il a fallu nécessairement attendre la réponse de la servante à la question de l'insolente maîtresse.

Will vient de partir, Madame, a répondu Dorcas.

Il m'en a coûté une minute de silence avant que j'aie pu reprendre mon discours. Enfin, j'ai recommencé: J'avais

1. Il l'appelle Madame devant les femmes de la maison (NdP).

quelque espérance, quelque espérance, Madame, d'être admis un peu plus matin...

Quel temps fait-il Dorcas? a-t-elle demandé à sa servante; sans faire plus d'attention à moi que si je n'eusse pas été présent.

Un temps incertain, Madame. Le soleil s'est caché, quoiqu'il fût très beau, il n'y a qu'une demi-heure.

Ma foi, la patience m'a manqué. Je me suis levé brusquement. La tasse, la soucoupe ont volé dans l'air. Au diable le temps, le soleil et la ridicule servante, ai-je dit, qui a l'audace de m'interrompre lorsque je parle à sa maîtresse, et que j'en ai si rarement l'occasion.

La belle s'est levée aussi, d'un air effrayé. Elle s'est hâtée de reprendre ses gants et son éventail.

J'ai saisi sa main. Vous n'aurez pas la cruauté de sortir, Madame! Non, vous n'aurez pas cette cruauté.

Je sortirai, Monsieur. Vos imprécations contre cette fille peuvent continuer dans mon absence comme si j'étais présente; à moins... à moins que ce que vous lui avez adressé ne me regarde moi-même.

Très chère Clarisse! vous ne sortirez point. Non, non, vous n'aurez pas la cruauté de me quitter. Un dédain si marqué! un mépris de cette force! des questions redoublées à votre servante, dans la seule vue de m'interrompre! Qui pourrait le supporter?

Ne me retenez pas, m'a-t-elle dit, en se débattant pour m'arracher sa main. Je ne veux pas être forcée. Vos méthodes me déplaisent beaucoup. Vous cherchâtes hier à me quereller, sans que j'en puisse imaginer d'autre raison que l'excès de ma complaisance. Vous êtes un ingrat. Je vous hais du fond du cœur, M. Lovelace!

Vous me mettez au désespoir, Madame. Permettez-moi de le dire, vous ne me quitterez point dans l'humeur où vous êtes. Je vous suivrai, dans quelque lieu que vous alliez. Si Miss Howe était de mes amis, vous ne m'auriez pas traité si mal. Je vois clairement d'où viennent tous ces obstacles. J'observe, depuis longtemps, que chaque lettre que vous recevez d'elle altère pour moi votre conduite et vos sentiments. Elle voudrait apparemment que vous me traitassiez comme elle traite son Hickman. Mais il ne convient, ni à votre admirable caractère de tenter ce traitement, ni à moi de le recevoir.

Ce reproche a paru l'embarrasser. Elle n'était pas bien aise, m'a-t-elle répondu, d'entendre parler mal de Miss Howe. Ensuite, se remettant un peu, elle m'a dit que Miss Howe était amie de la vertu et des hommes vertueux; et que si elle n'était pas des miennes, c'est *qu'apparemment* je n'étais pas de ce nombre.

Oui, Madame; et c'est *apparemment* la même raison qui lui fait traiter M. Hickman comme il est sûr qu'elle ne traiterait pas un Lovelace. De tant de lettres que vous avez reçues d'elle, je vous défie, Madame, de me montrer une de celles où elle vous parle de moi.

Où cette idée doit-elle nous conduire! a-t-elle répliqué. Miss Howe est juste. Miss Howe est bonne. Elle écrit, elle parle de chacun comme chacun le mérite. Si vous pouvez me nommer une seule occasion dans laquelle vous ayez marqué de la bonté, de la justice, ou même de la générosité, je chercherai celle de ses lettres qui a rapport à cette occasion, supposé que j'aie pris soin de l'en informer : et j'engage ma parole que cette lettre vous sera favorable.

Maudite sévérité! Ne trouves-tu pas même une sorte de grossièreté, Belford, à mettre un honnête homme dans le cas de jeter les yeux derrière lui pour se rappeler le souvenir de ses bonnes actions?

Elle s'est efforcée de me quitter. Je veux sortir, m'a-t-elle dit; je le veux absolument. Vous ne me retiendrez pas malgré moi.

En vérité, Madame, vous ne devez pas penser à sortir dans l'humeur où vous êtes. Je me suis placé entre elle et la porte. Alors elle s'est jetée sur une chaise, le visage enflammé, et se servant de son éventail avec beaucoup d'action.

Je me suis mis à ses pieds. Retirez-vous, m'a-t-elle dit, avec un mouvement de rebut de la main dont elle tenait son éventail ouvert. Pour votre propre intérêt, laissez-moi! et me repoussant des deux mains : Apprends, homme! que mon âme est au-dessus de toi. Ne me presse pas de te dire avec quelle sincérité je crois mon âme supérieure à toi. Tu as un cœur fier, dur, impitoyable. Mais ta fierté m'en impose peu. Laisse-moi, laisse-moi pour jamais.

Malgré la rigueur de ce langage, ses regards, son air, le ton de sa voix étaient d'une merveilleuse noblesse.

J'adore un ange, me suis-je écrié en penchant la tête sur ses genoux ! Ce n'est point une femme, c'est un ange que j'admire et que j'adore ! Pardon, divine Clarisse ! Si vous êtes de l'espèce humaine, pardonnez mes inadvertances, pardonnez mes inégalités, pardonnez l'infirmité de la nature ! Qui sera jamais égal à ma Clarisse ?

Je tremblais d'admiration et d'amour. Dans le transport de ces deux sentiments, j'ai passé les deux bras autour d'elle, assise comme elle était encore. Elle s'est efforcée aussitôt de se lever ; mais ne cessant point de la tenir entre mes bras, je l'ai fait retomber sur sa chaise. Jamais femme ne fut plus effrayée. Cependant, quelque libre que mon action pût paraître à son cœur alarmé, je n'avais pas, dans cet instant, une seule idée qui ne me fût inspirée par le respect ; et, jusqu'à son départ, tous les mouvements de mon cœur n'ont pas été moins purs que les siens. Après lui avoir fait promettre qu'elle me reverrait bientôt, qu'elle renverrait les porteurs, je lui ai laissé la liberté de se retirer.

Mais elle n'a pas tenu parole. J'ai attendu plus d'une heure avant que de lui rappeler sa promesse. Elle m'a fait dire qu'il lui était encore impossible de me voir, et qu'elle me verrait aussitôt qu'elle serait en état de descendre.

Dorcas m'assure qu'elle a tremblé excessivement, et qu'elle s'est fait apporter de l'eau fraîche et des sels. Je ne comprends rien à cette timidité. Il y a de l'excès pour l'occasion. La crainte grossit toutes sortes de maux. N'as-tu jamais observé que les terreaux d'un oiseau pris, qu'on tient actuellement dans la main, sont plus grandes sans comparaison qu'on n'aurait cru qu'elles pussent l'être, si l'on avait jugé de l'animal par son petit air d'assurance, avant qu'il fût tombé dans le piège ?

Chère personne ! N'a-t-elle donc jamais joué, depuis son enfance, à ce qu'on appelle de *petits jeux* ? les innocentes libertés qu'on s'accorde dans ces occasions l'auraient familiarisée avec de plus grandes. C'est un sacrilège de toucher sa robe. Quel excès de délicatesse ! Comment peut-elle penser à devenir femme ? Mais quel moyen de savoir, avant l'épreuve, s'il n'y a pas de succès à se promettre par des voies moins capables de l'alarmer ? Résistera-t-elle aux surprises nocturnes ? Pour celles de jour, il n'y faut plus penser. Le refrain de ma chanson, c'est que je puis l'épouser quand je le voudrai ; et si je prends ce parti après avoir

triomphé d'elle, soit par surprise ou par un consentement à demi forcé, à qui aurai-je fait injure qu'à moi-même ?

Il est déjà près de onze heures. Elle me verra le plus tôt qu'il lui sera possible, a-t-elle dit à Polly Horton, qui lui a fait une tendre visite, et pour laquelle elle a moins de réserve que pour toute autre.

Son émotion, a-t-elle ajouté, n'est pas venue d'un excès de délicatesse, ni de mauvaise humeur, mais de *faiblesse de cœur*. Elle n'a point, dit-elle, assez de force d'esprit pour soutenir sa situation et ses craintes, sous le poids de la malédiction d'un père, dont elle tremble que l'effet ne soit déjà commencé.

Cependant quelle contradiction ! Faiblesse de cœur, dit-elle, avec tant de force dans la volonté ! Ah ! Belford. C'est un cœur de lion que cette fille, dans toutes les occasions où le point d'honneur anime son courage. J'ai observé plus d'une fois que les passions d'une femme douce, quoique plus lentes à s'émouvoir que dans un tempérament vif, sont plus ardentes et plus invincibles lorsqu'elles sont bien enflammées. Mais le corps charmant de Clarisse n'est pas organisé sur le ton de son âme. La divinité qui habite ce beau temple fatigue un logement trop faible pour elle. Si la même âme s'était trouvée dans un corps d'homme, jamais on n'aurait vu de plus véritable héros.

*Lundi, à deux heures*

Ma déesse n'est point encore visible. Sa santé n'est pas la meilleure du monde. Qu'a-t-elle donc pu craindre de mes transports d'admiration ? de la rudesse plutôt que de la vengeance. Grand sujet d'altération pour sa santé ! Cependant le désir de me venger n'est pas éteint. J'ai besoin de quelque coup de maître pour faire repentir Miss Howe et madame Townsend de leur maudit projet, qui sera toujours une épée suspendue sur ma tête, si je ne trouve pas le moyen de le faire avorter. Le moindre mécontentement donnera des ailes à ma charmante ; et toutes les peines que j'ai prises, pour la priver de toute autre protection et la rendre plus dépendante de moi, deviendront inutiles. Mais je saurai trouver un *contrebandier* pour l'opposer à madame Townsend.

Tu te souviens de la dispute du soleil et du vent de nord, dans la fable. Il était question de savoir qui des deux forcerait le premier un honnête voyageur de quitter son habit.

Borée commença. Il se mit à souffler de toutes ses forces; et la glace de son souffle causa beaucoup de mal au pauvre diable, mais sans autre effet que de lui faire boutonner son manteau pour s'envelopper plus soigneusement. Phœbus, lorsque son tour fut venu, fit jouer si vivement ses rayons sur le pèlerin qu'il l'obligea d'abord de se déboutonner, et bientôt de se dépouiller tout à fait. Il ne quitta prise qu'après l'avoir mis dans la nécessité de chercher de l'ombre sous des feuillages épais, où, s'étendant sur son habit qu'il avait quitté, il rétablit ses forces par quelques heures de sommeil. Le vainqueur ayant beaucoup ri de Borée et du voyageur, continua sa course brillante, répandant son éclat et sa chaleur sur tous les objets qui s'offrirent à lui; et le soir, après avoir dételé ses fiers coursiers, il amusa sa Thétis par le récit de son aventure.

Voilà mon modèle. Je veux, Belford, renoncer à toutes mes inventions orageuses; et si je puis obliger ma chère *pèlerine* de quitter un moment le manteau de sa rigide vertu, je n'aurai, comme le soleil, que des bénédictions continuelles à répandre par mes rayons. Mes heures de repos et de félicité, comme les siennes, seront celles que je passerai avec ma déesse.

À présent, Belford, pour suivre mon nouveau système, je crois que cette maison de madame Fretchville est un embarras pour moi. Je veux m'en délivrer, pour quelque temps du moins. Menzell prendra le moment où je serai sorti, pour rendre visite à ma déesse, en feignant d'avoir demandé d'abord à me voir. Pourquoi? Dans quelle vue? N'est-ce pas la question que tu me fais? Pourquoi! Tu ne sais donc pas ce qui est arrivé à cette pauvre madame Fretchville? Je vais te l'apprendre.

Une de ses femmes fut attaquée, il y a huit jours, de la petite vérole. Les autres cachèrent cet accident à leur maîtresse jusqu'à vendredi, qu'elle en fut informée par hasard. La plus grande partie des fléaux de notre pauvre condition mortelle vient de nos domestiques, que nous prenons moitié par ostentation, moitié pour notre usage et dans la vue de diminuer nos peines.

Cette nouvelle a causé tant d'épouvante à la veuve, qu'elle est prise elle-même de tous les symptômes qui annoncent une attaque de cette terrible ennemie des beaux visages. Elle ne peut plus penser par conséquent à quitter sa maison. Mais elle ne doit pas espérer, non plus, que nous attendions éternellement pour l'amour d'elle.

Elle regrette à présent de tout son cœur de n'avoir pas mieux connu ce qu'elle désirait, et de n'être pas partie pour sa campagne lorsque j'ai commencé à traiter pour sa maison. Ce fatal accident ne lui serait point arrivé. Mais n'est-il pas bien fâcheux aussi pour nous ? Hélas, hélas ! cette vie mortelle n'est composée que de malheurs. Il n'est pas besoin de nous en attirer nous-mêmes par notre propre pétulance.

Ainsi l'affaire de cette maison est finie, du moins pour un temps. Mais ce contretemps m'oblige d'imaginer quelque expédient qui puisse le réparer. Puisque je suis réduit à marcher lentement, pour rendre ma marche sûre, j'ai dans la tête deux ou trois inventions charmantes, qui seraient capables même de ramener ma belle, quand elle trouverait le moyen de m'échapper.

Qu'est devenu Milord M..., qui ne m'écrit pas pour répondre à mon invitation ? Si je recevais de lui une lettre que je pusse montrer, ce serait le moyen d'avancer beaucoup ma réconciliation. J'ai pris le parti d'en écrire deux mots à Miss Charlotte. S'il ne se hâte pas de me répondre, il aura bientôt de mes nouvelles, et par des voies qui ne lui seront point agréables. Tu sais qu'il m'a quelquefois menacé de me déshériter ; mais si je le renonçais pour mon oncle, je ne ferais que lui rendre justice, et je lui causerais plus de chagrin que tout ce qu'il peut faire de pis contre moi ne m'en causera jamais. Sa négligence diffère nécessairement la conclusion des articles. Comment puis-je supporter ce délai ! moi qui, pour l'exercice de mes volontés, pour l'impatience, et pour bien d'autres choses, suis une véritable femme ; et qui ne peut souffrir, plus que la meilleure de ce sexe, qu'on me manque ou qu'on me contredise.

Autre lettre de Miss Howe. Je suppose que c'est celle qui était annoncée dans sa dernière, et qui regarde les propositions de mariage du vieil oncle Antonin à madame Howe. Il ne sera plus question, j'espère, du complot de contrebande. On m'apprend

que ma charmante l'a mise dans sa poche. Mais je me flatte que je ne serai pas longtemps sans la trouver au dépôt avec toutes les autres.

*Lundi au soir*

Mes instances redoublées l'ont fait consentir à me voir dans la salle ordinaire; à l'heure du thé, et pas plus tôt.

Elle est entrée avec un air d'embarras, si j'en ai bien jugé; et comme un peu confuse d'avoir porté trop loin ses alarmes. Elle s'est avancée lentement et les yeux baissés, vers la table; Dorcas présente, et s'employant aux préparatifs du thé. J'ai pris sa main, qu'elle s'est efforcée de retirer; et la pressant de mes lèvres : Cher objet de mes adorations! pourquoi cette distance, lui ai-je dit; pourquoi ces marques de chagrin? Quel plaisir prenez-vous à tourmenter si cruellement le plus fidèle de tous les cœurs? Elle a dégage sa main. J'ai voulu la reprendre. Laissez-moi, en la retirant avec dépit. Elle s'est assise. Une douce palpitation, que j'ai remarquée au travers de tous ses charmes, m'a fait pénétrer ce qui se passait dans son âme. Le mouchoir qui cachait son sein se levait et se baissait avec un mouvement précipité. Ses joues charmantes étaient couvertes d'une aimable rougeur.

Au nom de Dieu! Madame... et pour la troisième fois j'ai voulu prendre sa main, qui a repoussé la mienne.

Au nom de Dieu! Monsieur, cessez vous-même de me tourmenter.

Dorcas s'est retirée. J'ai poussé ma chaise plus près de la sienne. J'ai pris sa main avec la plus respectueuse tendresse; et je lui ai dit que dans la cruelle distance où elle me tenait, il m'était impossible de ne pas lui exprimer, avec une mortelle inquiétude, la crainte où j'étais que s'il y avait quelque homme au monde qui lui fût plus indifférent, pour ne pas dire plus odieux qu'un autre, ce ne fût le malheureux qu'elle voyait devant elle.

Elle m'a regardé un moment d'un œil fixe; et, sans retirer sa main que j'avais dans les miennes, elle a tiré de l'autre son mouchoir de sa poche. Elle a tourné la tête du même côté, pour essuyer une larme ou deux, qui demandaient un passage; mais elle ne m'a répondu que par un profond soupir.

Je l'ai pressée de parler, de jeter les yeux sur moi, de me rendre heureux par un regard plus favorable.

J'avais raison, m'a-t-elle dit, de me plaindre de son indifférence. Elle ne connaissait rien de généreux dans mon caractère. Je n'étais pas un homme qu'on pût obliger, ni traiter avec la moindre faveur. Mon étrange conduite, depuis samedi au soir, l'en avait convaincue. Toutes les espérances qu'elle avait conçues de moi s'étaient évanouies. Elle ne voyait plus rien dans mes manières qui ne lui causât du dégoût.

Ce langage m'a piqué jusqu'au vif. Je crois que les coupables se révoltent plus contre la vérité qui les montre à découvert, que les innocents contre la calomnie qui ose les travestir. J'ai prié ma charmante d'écouter avec patience l'explication que je devais à ce changement. J'ai fait un nouvel aveu de la fierté de mon cœur, qui ne pouvait soutenir dans une femme à qui je me flattais d'appartenir un jour, ce défaut de préférence qu'elle m'avait toujours donné raison de lui reprocher. Le mariage, ai-je dit, était un état dans lequel on ne devait point entrer, de part et d'autre, avec une froide indifférence.

Il n'y a qu'une insolente présomption, a-t-elle interrompu vivement, qui puisse faire attendre des marques d'estime à ceux qui ne font rien pour les mériter. Vous jugez mal de moi, M. Lovelace, si vous croyez que de vils motifs puissent m'inspirer de l'amour pour ce qui n'en est pas digne. Miss Howe vous apprendra, Monsieur, que je n'ai jamais aimé les fautes de mon amie, et que je n'ai jamais souhaité qu'elle aimât les miennes. C'est une règle, entre elle et moi, de ne pas nous épargner. Pourquoi donc un homme qui n'offre que des fautes (car dites-moi, Monsieur, quelles sont vos vertus) se croirait-il en droit d'exiger mon estime? Je ne mériterais pas même la sienne, si j'étais capable de cette aveugle bassesse. Il ne me devrait que du mépris.

Il est vrai, Madame, que vous avez soutenu parfaitement cette noble manière de penser. Vous n'êtes point en danger d'être méprisée pour des marques de tendresse ou de faveur que vous ayez accordées à l'homme qui est devant vous. Il paraît que tous vos soins se sont tournés à faire naître ou à saisir les occasions de déclarer que, si vous avez eu quelques pensées en ma faveur, ce n'est rien moins que par votre propre choix. Mon âme entière,

Madame, dans toutes ses erreurs, dans tous ses désirs et dans toutes ses vues, aurait été ouverte et nue devant vous, si j'avais été encouragé par une part assez libre à votre confiance et à votre estime, pour me rassurer contre les fâcheuses interprétations que j'ai tremblé de vous voir donner à tout ce que j'aurais pu vous dire ou vous proposer. Jamais un cœur n'eut plus de franchise. Jamais personne ne fut plus disposé à reconnaître ses fautes. (C'est la vérité, Belford.) Mais vous savez, Madame, combien nous avons été loin de ces heureux termes. La défiance, la réserve de votre part, ont produit de la mienne le doute et la crainte. Nulle confiance mutuelle; comme si nous avons supposé de part et d'autre plus de dissimulation que d'amour. Combien ai-je redouté chaque lettre que je vous ai vue recevoir par le ministère de Wilson? et ce n'est pas sans raison; puisque la dernière, dont j'avais conçu tant d'espérance, à l'occasion des articles que je vous ai proposés par écrit, n'a point eu d'autre effet, si j'en dois juger par le refus que vous fîtes de me voir (quoique vous fussiez en état de sortir, et même dans une chaise, pour m'ôter la satisfaction de vous accompagner), que de vous irriter plus que jamais contre moi.

Je suis coupable, apparemment, m'a répondu la belle indignée, d'avoir été à l'église; et sans être accompagnée d'un homme que son inclination n'y porterait guère, s'il ne m'y voyait aller. Je suis coupable d'avoir souhaité de me recueillir un peu le dimanche, après avoir eu la complaisance d'aller avec vous à la comédie, et de passer avec vous une partie de la nuit. Voilà mes crimes : voilà ce qui m'a fait mériter d'être punie; ce qui vous a mis en droit, sans doute, de me forcer de vous voir, et de m'effrayer lorsque je vous ai vu, par les manières les plus choquantes qu'on ait jamais prises avec une femme que rien n'oblige à les souffrir. L'humeur de mon père n'est point échappée à votre censure, M. Lovelace : mais ce qu'il a montré de pis, après le mariage, n'est pas comparable à ce que vous avez montré vingt fois d'avance. Que dois-je attendre de vous à l'avenir, en vous considérant du côté le plus favorable? Mon indignation s'échauffe, au moment que je vous parle, lorsque je me rappelle vingt traits de votre conduite, aussi contraires à la générosité qu'à la politesse, pour une personne que vous avez

jetée dans les disgrâces dont elle gémit. En vérité, j'ai peine à vous souffrir devant mes yeux.

Elle s'est levée ici en étendant les bras, et tournant la tête pour cacher ses larmes : Ô mon cher papa! s'est écriée l'inimitable fille, vous auriez pu vous épargner une malédiction terrible, si vous aviez su comment je me trouve punie, depuis l'instant que mes pieds égarés m'ont conduite hors des portes de votre jardin pour joindre M. Lovelace! Ensuite, se laissant retomber sur sa chaise, elle s'y est noyée dans ses pleurs.

Ma très chère vie! lui ai-je dit en prenant ses mains qu'elle tenait encore étendues, qui pourrait soutenir une invocation si touchante, quoique si passionnée! (Comme j'espère de vivre, Belford, je me sentais tremblant; quelques larmes se sont présentées sous mes paupières, et j'osais à peine exposer mon visage au sien.) Qu'ai-je donc fait pour mériter cette impatiente exclamation? Vous ai-je donné sujet, en aucun temps, par mes discours, par mes actions, par mes regards, de douter de mon honneur, de mon respect, de mon adoration? Je puis donner ce nom à mes sentiments pour vos célestes vertus. De part et d'autre, le mal vient de ne pas nous entendre. Daignez m'éclaircir vos idées, comme je vais vous expliquer les miennes, et nous serons aussitôt heureux. Plût au Ciel que je pusse l'aimer comme je vous aime! et si je doutais néanmoins d'un retour de sentiments, que je périsse si je sais comment je pourrais souhaiter de vous voir à moi! Laissez-moi penser, très chère Clarisse, laissez-moi seulement penser que je suis votre choix de préférence! Souffrez que je me flatte de n'être point haï, de n'être pas méprisé!...

Ah, monsieur Lovelace! nous avons vécu ensemble assez longtemps pour être fatigués de l'humeur et des manières l'un de l'autre. Elles se conviennent si peu, que vous devez vous sentir peut-être aussi dégoûté de moi que je le suis de vous. Je crois... je crois qu'il ne m'est pas possible d'accorder le retour que vous demandez aux sentiments dont vous faites profession pour moi. Mon caractère naturel est tout à fait altéré. Vous m'avez donné une fort mauvaise opinion de tout votre sexe, et particulièrement de vous. Vous m'en avez fait prendre en même temps une si fâcheuse de moi-même, qu'ayant perdu pour jamais cette satisfaction, ce témoignage intérieur de mes propres sentiments, qui

est nécessaire à une femme pour se soutenir avec dignité pendant le cours de cette vie, je ne serai jamais capable de lever la tête d'un air assuré.

Elle s'est arrêtée. J'ai gardé le silence. Sur mon Dieu, ai-je pensé en moi-même, cette divine fille est capable à la fin de me perdre entièrement.

Elle a repris : Que me reste-t-il à désirer, sinon que vous me déclariez libre de toute obligation par rapport à vous, et que vous ne m'empêchiez pas de suivre le cours de ma destinée ?

Elle s'est arrêtée encore une fois. Mon silence a continué. Je méditais si je ne devais pas renoncer à tous mes projets sur elle ; si je n'avais pas assez de preuves d'une vertu et d'une grandeur d'âme supérieures à tous les soupçons.

Elle a repris encore : Votre silence m'est-il favorable, M. Lovelace ? Dites-moi que je suis libre de toute obligation à votre égard. Vous savez que je ne vous ai jamais fait de promesse. Vous savez que vous n'êtes pas lié par les vôtres. Je ne m'embarasse point du mauvais état de ma fortune...

Elle allait continuer. Ma très chère vie ! ai-je interrompu, quoique vous me laissiez dans un si cruel doute de votre affection, je me suis employé pendant ces derniers jours aux préparations nuptiales. Je suis actuellement en traité pour des équipages.

Des équipages, Monsieur ! de l'éclat ! du clinquant ! Qu'est-ce qu'un équipage, qu'est-ce que la vie et tout ce qu'elle peut offrir, pour une malheureuse fille qui est tombée si bas dans sa propre opinion ; qui gémit sous la malédiction d'un père ; qui ne peut tourner les yeux sur elle-même sans reproche, ni les jeter devant elle sans terreur ! confirmée dans ces fatales idées par l'opposition qu'elle trouve à tous ses désirs ! obligée de renoncer à ses plus chères inclinations ! privée de toutes sortes de plaisirs et d'espérances ! Ne me refusez pas la liberté de chercher un asile dans quelque coin obscur, ignoré, où ni les ennemis que vous m'avez faits, ni le peu d'amis que vous m'avez laissés, ne puissent jamais entendre parler de celle qu'ils supposent coupable, jusqu'à l'heureux moment de sa mort, qui fera revivre peut-être leur tendresse et leur compassion, en expiant toutes ses fautes.

Il ne m'est pas venu un mot à répondre pour moi-même. Jamais une guerre de cette espèce ne s'était élevée dans mon âme ; la reconnaissance et l'admiration combattant de misérables

habitudes, des résolutions préméditées et des vues dont tu sais combien je me suis glorifié! Cent nouvelles inventions, que j'ai roulées dans ma tête et dans mon cœur, y faisaient face à la tentation d'être honnête; les injures de Miss Howe se présentaient pour les seconder; et je ne leur trouvais plus assez de force pour me défendre. J'étais un homme perdu, si Dorcas n'avait paru fort à propos avec une lettre. L'adresse portait : *Ouvrez sur-le-champ, Monsieur.*

Je me suis approché d'une fenêtre. J'ai ouvert cette lettre mystérieuse. Elle était de Dorcas même, qui me pressait en deux mots « d'arrêter Madame, pour lui donner le temps de transcrire un papier d'importance ». Elle me promettait de tousser lorsqu'elle aurait fini.

J'ai mis la lettre dans ma poche, et je suis retourné vers ma charmante, moins déconcerté, comme elle avait eu le temps de se remettre un peu pendant ma lecture. Une grâce, lui ai-je dit, très chère Clarisse! Que j'apprenne seulement si Miss Howe approuve mes propositions. Je sais qu'elle est mon ennemie. Mon intention était de vous rendre compte du changement que vous m'avez reproché dans ma conduite; mais vous m'en avez fait perdre l'idée par votre petit emportement. En vérité, ma chère Clarisse, vous vous êtes emportée avec beaucoup de chaleur. Croyez-vous qu'il ne soit pas bien chagrinant pour moi de voir mes désirs si longtemps remis ou rejetés, en faveur de vos vues prédominantes pour une réconciliation avec votre famille, qui ne souhaite rien moins que de se réconcilier? De là vient le délai que vous avez apporté à la célébration, avant notre arrivée à Londres, malgré mes pressantes instances, et quoique outrageusement traitée par votre sœur et par toute votre famille; de là cette facilité que vous avez eue à vous prévenir contre mes quatre amis, et à vous offenser de la hardiesse que j'ai eue de me saisir d'une lettre égarée, me figurant peu que dans le commerce de deux dames telles que vous et votre amie, ma curiosité pût trouver le sujet d'une mortelle injure. De là l'éloignement où vous m'avez tenu pendant une semaine entière, pour attendre le succès d'une autre négociation. Mais après avoir reconnu qu'elle était inutile; après avoir envoyé mes articles à Miss Howe pour lui en demander son opinion, comme je vous l'ai conseillé moi-même; après m'avoir honoré de votre compagnie samedi au soir

à la comédie, et me devant le témoignage que jusqu'au dernier moment ma conduite n'a pas cessé d'être irréprochable, le changement, Mademoiselle, que j'ai remarqué dès le jour suivant dans la vôtre, n'a-t-il pas dû me causer autant de surprise que de douleur? et lorsque je vous y ai vue persister, après avoir reçu la réponse que vous attendiez impatiemment de Miss Howe, n'ai-je pas dû conclure qu'il venait uniquement de son influence? N'ai-je pas dû juger qu'il se formait quelque nouvelle négociation, quelque nouveau projet, qui vous mettait dans la nécessité de me tenir éloigné de vous pour en attendre le succès, et dont le but était de vous arracher pour jamais à moi? Car ce sacrifice n'a-t-il pas été constamment votre article préliminaire? Suis-je donc coupable, Mademoiselle, d'être devenu furieux de cette crainte, et n'ai-je pas eu droit de vous reprocher que vous n'avez pour moi que de la haine? Aujourd'hui, très chère Clarisse, qu'il me soit permis de vous demander encore une fois ce que Miss Howe pense de mes propositions.

Si j'étais d'humeur à disputer avec vous, M. Lovelace, il me serait fort aisé de répondre à votre belle harangue. Mais je me contenterai de vous dire, à présent, que vos procédés m'ont toujours paru inexplicables. Si vous n'avez eu que de justes intentions, il me semble que vous vous êtes fort étudié à les rendre obscures. Je ne puis décider si c'est faute d'une tête claire, ou d'un cœur net; mais je suis réellement persuadée que la plus grande partie de votre étrange conduite doit être attribuée à l'un ou l'autre de ces deux défauts.

Malédiction, me suis-je écrié, sur le *petit diable* qui vous excite à penser si mal du cœur le plus fidèle du monde!

Comment osez-vous, Monsieur... Elle s'est arrêtée là, dans la crainte apparemment de s'expliquer trop, comme j'avais dessein de l'y engager.

Comment j'ose... quoi donc? Mademoiselle, en la regardant d'un air qui signifiait beaucoup. Qu'ai-je osé?

Dangereux esprit! Osez-vous... l'expression a paru lui manquer encore une fois.

J'ose... qu'ai-je donc osé, Mademoiselle, et pourquoi *dangereux esprit*?

Comment osez-vous maudire *quelqu'un* en ma présence?

C'était revenir doucement sur ses pas : mais on n'échappe pas si facilement à Lovelace.

Quoi donc ? chère Clarisse, y a-t-il *quelqu'un* en effet qui vous excite ? Si *quelqu'un* fait ce rôle contre moi, je le maudis, n'en doutez pas, quel qu'il puisse être.

Elle a paru dans une charmante petite fureur. C'est la première fois que les dés ont été en ma faveur.

Je vois, Mademoiselle, que mes soupçons ne m'ont pas trompé. Il m'est facile à présent d'expliquer une humeur qui ne peut vous être naturelle.

Artificieux esprit ! Est-ce ainsi que vous me faites donner dans tous vos pièges ? Mais sachez, Monsieur, que je ne reçois des lettres que de Miss Howe. Miss Howe n'approuve pas plus que moi plusieurs de vos procédés ; car je lui communique tout ce qui m'arrive. Cependant elle n'est pas plus votre ennemie que la mienne. Elle croit que je ne dois pas refuser vos offres, et que je dois me soumettre à mon sort. Vous êtes instruit à présent de la vérité. Plût au Ciel que vous fussiez capable d'autant de bonne foi !

Je le suis, Mademoiselle. Ici, à genoux devant mon adorable Clarisse, je renouvelle tous les serments qui doivent me donner à elle, pour jamais à elle ; et je n'aspire qu'au moment de pouvoir bénir elle et Miss Howe tout d'une haleine.

Pour te parler sincèrement, Belford, j'avais commencé à soupçonner cette Miss Howe, qui n'aime pas Hickman, j'en suis sûr, d'être amoureuse de moi.

Levez-vous, Monsieur, m'a dit la majestueuse Clarisse, d'un ton solennel ; quittez une posture que vous ne prenez que trop aisément, et ne vous moquez pas de moi.

Une posture, ai-je dit en moi-même, qui me paraît toucher peu ma fière déesse ; mais elle ne sait pas tout ce que cette posture m'a fait obtenir de son sexe, ni combien de fois on m'a pardonné des entreprises assez hardies, lorsque j'ai demandé grâce à genoux.

Me moquer de vous, Mademoiselle ! Ô Dieu !... Je me suis levé. J'ai recommencé à la presser pour le jour. Je me suis blâmé moi-même d'avoir fait à Milord M... une invitation qui pouvait m'exposer à quelque retardement à cause de ses infirmités. Je lui ai dit que j'écrirais à ce vieil oncle pour lui faire mes excuses ; que

je lui marquerais le jour qu'elle aurait la bonté de me fixer ; et que s'il ne pouvait arriver à temps, nous prendrions le parti de ne pas l'attendre.

Mon jour, m'a-t-elle répondu fièrement, c'est jamais. Ce langage, Monsieur, ne doit pas vous surprendre. Une personne de quelque politesse, qui jugerait entre nous, n'en serait point étonnée. Mais en vérité, M. Lovelace (pleurant d'impatience), ou vous ne savez guère comment il convient de traiter avec un esprit un peu délicat, malgré votre naissance et votre éducation, ou vous êtes un ingrat. Pire qu'un ingrat, a-t-elle ajouté après un moment de réflexion. Je me retire. Je vous verrai demain au matin. Il m'est impossible de vous voir plus tôt. Je crois que je vous hais... Vous me regardez en vain ; je crois réellement que je vous hais : et si je me confirme dans cette idée par le nouvel examen que je vais faire de mon cœur, je ne voudrais pas, pour le monde entier, que les affaires fussent poussées plus loin entre nous.

J'étais trop chagrin, trop déconcerté, pour l'empêcher de se retirer. Cependant elle ne serait pas sortie si Dorcas n'avait pas toussé.

Cette fille est venue à moi aussitôt que sa maîtresse lui a laissé la liberté de descendre. Elle m'a donné la copie qu'elle venait de faire. Que pouvait-ce être qu'une réponse à mes articles, que l'admirable Clarisse se proposait apparemment de me donner, quoiqu'elle ne m'en eût pas parlé ?

Je n'ai fait que parcourir ce touchant écrit. Je n'aurais pas fermé l'œil de toute la nuit si je l'avais lu plus attentivement. Demain, j'en ferai le sujet de mes sérieuses méditations.

Lettre 194

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi matin, 23 de mai*

La chère personne me fait prier de remettre notre entrevue à l'après-midi. Dorcas me dit qu'elle n'est pas bien.

Lis ici, si tu veux, le papier que Dorcas a transcrit. Il me serait impossible de continuer mes projets contre cette admirable fille, si je n'étais résolu, après quelques autres épreuves, aussi noblement soutenues que celles dont je t'ai rendu compte, d'en faire légitimement ma femme ; supposé du moins qu'elle ne me hâisse pas.

*À Monsieur Lovelace,*

Lorsqu'une femme entre dans l'état du mariage, ce lien, le plus sacré qu'il y ait sur la terre, l'oblige, dans tous les cas de la justice naturelle, et dans tout ce qui peut intéresser l'honneur de son mari, de soumettre sa propre volonté à la sienne. Mais, auparavant, je serais bien aise, suivant le désir que j'en ai toujours marqué, d'avoir les plus claires assurances que toutes les voies possibles seront employées pour éviter d'entrer en procès contre mon père. Le temps et la patience ramèneront tout à d'heureux termes. Mes vues de bonheur sont extrêmement resserrées. Le

droit d'un mari sera toujours le même. Je souhaiterais que, si les discussions devenaient nécessaires, elles fussent suspendues pendant le temps de ma vie. L'état de votre fortune, Monsieur, ne vous obligera pas d'employer la violence pour arracher mon bien des mains de mon père. Je ferai tout ce qui dépendra de moi, soit du côté de ma personne et de mes plaisirs, soit par cette espèce d'économie qu'une femme mariée, de quelque rang qu'elle soit, ne doit pas croire au-dessous d'elle, pour prévenir la nécessité de ces violentes mesures; et s'il n'arrive pas qu'elles soient nécessaires, il faut espérer que des motifs moins excusables n'auront aucune force. Je parle de ces motifs qui doivent venir d'une petitesse d'âme qu'une femme qui n'aurait pas cette petitesse ne pourrait trouver dans son mari sans être tentée de le mépriser, quelque attachement qu'elle eût pour son devoir; surtout dans des cas où sa propre famille, qui fait une partie si considérable d'elle-même, et qui a sur elle des droits du moins secondaires, qu'elle ne peut jamais perdre, est essentiellement intéressée.

C'est donc un article que je recommande très sérieusement à votre considération, comme ce que j'ai de plus à cœur au monde. Je n'entre ici dans aucun détail sur la fatale mésintelligence qui est entre vous et mes proches. La faute est peut-être des deux côtés : mais dans l'origine, Monsieur, le mal vient de vous. C'est vous, du moins, qui avez donné un prétexte trop plausible à l'antipathie de mon frère. Vous ne vous êtes pas fait une étude de la complaisance. Vous avez mieux aimé porter les imputations dont on vous a chargé, que de faire le moindre effort pour les détruire.

Mais ce sujet peut conduire à d'odieuses récriminations. Qu'il me soit permis seulement de vous rappeler ici que vous leur avez dérobé une fille qu'ils aimaient chèrement, et que le ressentiment qu'ils en ont conçu n'est que proportionné à leur tendresse et à la perte de leurs espérances. S'ils ont commis des fautes dans quelques-unes de leurs mesures, qui sera leur juge, lorsqu'ils ne se reconnaissent pas coupables? Vous, Monsieur, qui voulez juger de tout le monde à votre gré et qui ne voulez être jugé de personne, vous n'avez pas droit en particulier de vous établir leur juge. Ils peuvent donc marcher tête levée.

Pour ce qui me regarde moi-même, je dois laisser à votre justice (ainsi paraît en ordonner ma destinée) le soin de me traiter

comme vous me croirez digne de l'être. Mais si votre conduite future à l'égard de mes proches n'est pas gouvernée par cette haine implacable dont vous accusez quelques-uns d'entre eux, la splendeur de votre famille et l'excellent caractère d'une partie de la mienne serviront par degrés à ramener les esprits. Cette victoire n'est pas impossible, quoique je la croie d'autant plus difficile que les prospérités extraordinaires rendent l'âme plus impatiente et plus sensible aux injures. Je vous avoue qu'en réfléchissant sur le caractère de quelques personnes de ma famille, j'ai souvent gémi en secret de voir que leur immense fortune était devenue pour eux comme un piège; aussi dangereux peut-être que l'ont été pour vous quelques autres biens accidentels, qui, étant moins immédiatement votre ouvrage, vous autorisent moins encore à vous en glorifier.

Je n'ajouterai qu'une réflexion sur le même sujet : c'est que la complaisance n'est point une bassesse. Il y a de la gloire à céder, quoiqu'un esprit violent ne la connaisse point. Peut-être mon frère n'y est-il pas plus sensible que vous. Mais comme vous avez des talents qu'il n'a point, je souhaiterais que les difficultés qui vous empêchent tous deux de vaincre une aversion mutuelle, vinsent moins de votre part que de la sienne; car c'est une de mes plus ardentes espérances, que vous parviendrez tous deux à vous voir quelque jour, sans qu'une femme et une sœur ait à trembler pour les suites. Non que je souhaite jamais de vous voir céder sur des points qui concernent le véritable honneur : non, Monsieur. Je serais là-dessus aussi délicate que vous; plus délicate, j'ose le dire, parce que ma délicatesse serait plus uniforme. Que je trouve vaine et méprisable une fierté qui n'a pour objet que des points frivoles, et qui néglige ou qui tourne en raillerie les points d'importance!

Cet article obtenant la considération qu'il mérite, tout le reste devient aisé. Si j'acceptais la généreuse pension que vous m'offrez, avec les sommes qui me reviennent de la succession de mon grand-père, et qui doivent être considérablement multipliées depuis sa mort, je regarderais comme un devoir de les mettre en réserve pour le bien de la famille, et pour les événements qui peuvent arriver sans avoir été prévus. Quant à mon usage, je saurai toujours me borner à une très petite partie de mon revenu, quel qu'il puisse être; et tout ce que je désire, c'est

de me trouver en état de satisfaire, dans l'occasion, le penchant que j'ai à secourir les misérables auxquels il n'y a point de mauvaise conduite à reprocher. Dans cette vue, deux cents guinées borneraient honnêtement mes désirs; ou, s'il arrivait que j'eusse besoin de quelque chose de plus, je ne ferais pas difficulté de vous le demander; à moins cependant que, vous défiant de votre propre économie, vous ne jugeassiez à propos de me laisser la conduite d'une plus grosse somme, dont je vous rendrais compte régulièrement.

À l'égard de mes habits, j'en ai deux complets, que je n'ai jamais portés, et qui peuvent suffire à présent pour toutes sortes d'occasions. Pour les diamants, j'ai ceux de ma grand-mère, auxquels il ne manque que d'être remontés; outre la garniture dont mon père m'avait fait présent. Quoiqu'on ait refusé de me les envoyer, je ne doute point qu'ils ne me soient rendus lorsque je les ferai demander sous un autre nom : et jusqu'alors, je ne désire point d'en porter.

Quant aux plaintes qui regardent ma défiance, j'en appelle à votre propre cœur. Si vous pouvez vous mettre un moment à ma place, en jetant les yeux en arrière sur diverses parties de vos actions, de vos discours et de votre conduite, je vous demande, Monsieur, si je ne mérite pas plutôt votre approbation que votre censure, et si de tous les hommes du monde, vous n'êtes pas celui de qui je suis le plus en droit de l'attendre. Si vous ne le pensez pas, vous me permettrez de vous avertir qu'il y a trop peu de rapport entre nos caractères et nos idées pour vous faire jamais souhaiter entre nous une liaison d'intérêts plus intime.

CL. HARLOVE

*20 de mai*

Dorcas m'assure que l'original de ce charmant écrit était presque déchiré en deux; dans quelque mouvement de dépit, je suppose. Convient-il à ce sexe, dont la principale gloire est la douceur, la patience et la résignation, de se laisser jamais emporter par la colère? Celle qui s'accorde ces libertés dans l'état de fille, ne sera-t-elle pas capable d'en prendre de plus grandes avec le titre de femme?

Une femme en colère ! Je veux bien l'apprendre à tout ce beau sexe : c'est la plus folle de toutes les impudences que la colère d'une femme, si ce qu'elle se propose n'est pas une séparation éternelle ou la plus noire défiance. Car n'est-ce pas renoncer tout d'un coup à la douceur des plaintes, aux charmes de la persuasion, au pouvoir des tendres soupirs, à tout ce qu'il y a de touchant pour la majesté impériale d'un mari dans les regards humbles, dans les gestes et les accents de la douleur, qui hâtent la réconciliation, et dont l'effet ordinaire est de la rendre durable ? En supposant même que le tort soit de notre côté, les plaintes d'une femme n'en tirent-elles pas plus de force ? Il me semble que l'intérêt d'un mari est d'avoir quelquefois tort, pour faire briller sa chère moitié. Miss Howe dit à ma déesse que *l'adversité est sa saison brillante*. Je trouve qu'il y a de la générosité dans un homme à faire briller sa femme aux dépens de son propre repos, à lui permettre de triompher de lui par la patience : et quand il serait trop jaloux de son autorité absolue pour reconnaître sur-le-champ le tort qu'il a, elle ne laissera pas de recueillir dans la suite le fruit de son respect et de sa soumission, par la haute idée qu'il concevra de sa prudence et de son caractère obligeant. C'est le moyen de se rendre par degrés la maîtresse de son maître. Mais qu'une femme ose résister ! qu'elle puisse mettre de la fureur dans ses yeux et dans son langage ! Ah ! Belford, c'est assez pour déguster tous les hommes sensés du mariage.

Dorcas a pris cet écrit dans un tiroir de la table de sa maîtresse, qui était à le relire apparemment, lorsque je lui ai fait demander la permission de prendre le thé avec elle ; et la fine soubrette, l'ayant aperçu entre ses mains, a feint de détourner les yeux, pour lui laisser le temps de le cacher dans le tiroir où elle l'a trouvé.

Mais autant que j'en puis juger, il me semble que je me serais bien passé de cette lecture. Tout déterminé que j'étais à commencer mes opérations, je sens qu'en un instant toutes mes résolutions sont changées en sa faveur. Cependant je donnerais volontiers quelque chose de bon, pour être convaincu qu'elle n'a pas affecté de cacher l'écrit devant sa servante dans la vue de le faire tomber entre mes mains ; ou peut-être pour découvrir, suivant l'avis de Miss Howe, si Dorcas est plus de ses amies que des miennes. Le moindre soupçon que j'en aurais ne tournerait point à son avantage. Je n'aime point qu'on emploie la ruse avec moi.

Chacun voudrait être le seul à qui l'exercice de ses propres talents fût permis. Je crains aussi que tu ne fasses servir mes aveux à fortifier tes arguments. Mais sois persuadé que je sais là-dessus tout ce que tu peux me dire. Épargne-toi de misérables réflexions, je t'en prie; et laisse cette excellente fille à moi et à notre destin, qui disposera de nous comme il l'a résolu. Tu sais les vers de Cowley <sup>1</sup>...

Mais après tout, je suis fâché, presque fâché (comment le serais-je tout à fait, lorsqu'il ne m'est pas donné de le pouvoir?). Oui, presque fâché de ne pouvoir me résoudre au mariage sans avoir poussé l'épreuve un peu plus loin. Je viens de relire cette réponse à mes articles. Que je la trouve adorable! Cependant, encore un cependant, cette réponse ne m'a pas été envoyée. Ainsi, ce n'est pas la réponse de ma charmante. Elle n'est point écrite pour moi, quoiqu'elle le soit à moi. Loin d'avoir voulu me l'envoyer, Clarisse l'a déchirée, peut-être avec indignation, la croyant trop bonne apparemment pour moi. C'est l'avoir absolument rétractée. Pourquoi donc ma folle tendresse cherche-t-elle à lui donner le même prix dans mon cœur que si c'était une réponse avouée? Cher Belford, je t'en prie, laisse-nous à notre destin. N'entremets pas tes insensés raisonnements pour affaiblir un esprit déjà trop chancelant, et pour fortifier une conscience qui s'est déclarée de son parti.

C'est à moi-même que je veux parler. Souviens-toi, Lovelace, de tes nouvelles découvertes. Souviens-toi de son indifférence, accompagnée de toutes les apparences de la haine et du mépris. Considère-la renfermée, même à présent, dans ses réserves et dans ses mystères; méditant des complots, autant que tu l'as reconnu, contre le droit souverain que tu as sur elle à titre de conquête. Enfin rappelle-toi tout ce que tu as juré de te rappeler contre cette fière beauté, qui n'est qu'une rebelle au pouvoir sous lequel elle s'est engagée.

Mais comment te proposes-tu donc de subjuguier cette douce ennemie? Loin toute espèce de force, loin la nécessité de l'employer, si elle peut être évitée! Quel triomphe à se promettre

1. Il cite un endroit de ce poète, qui attribue tout au *fatum* (NdP).

de la force? Est-ce vaincre la volonté? Est-ce faire servir par degrés les tendres passions du cœur à sa propre défaite?

Ma maudite réputation, comme je l'ai souvent remarqué, a toujours été contre moi. Cependant Clarisse n'est-elle pas une femme? Ne puis-je trouver un instant de demi-faveur, si ce n'est pas absolument la haine qui l'indispose contre moi?

Mais qu'emploierai-je pour la tenter? Elle est née pour les richesses; elle les méprise, parce qu'elle en connaît la vanité. Des bijoux, des ornements... de quel prix peuvent-ils être pour une âme qui doit sentir ce qu'elle vaut, et ne rien connaître de plus précieux qu'elle-même? L'amour, si je suppose qu'elle en soit susceptible, est veillé si soigneusement dans son cœur par la modestie et la prudence, que je ne puis espérer de le trouver un moment sans ces deux gardes; et leur attention est si scrupuleuse qu'ils sonnent l'alarme avant le danger. D'ailleurs l'amour de la vertu sera toujours son amour dominant. Elle l'a reçu de la nature; ou, s'il est né dans elle, il y a poussé de si fortes racines, qui se sont tellement mêlées, par la longueur du temps, avec les fibres du cœur et les principes de la vie, qu'il est sans doute impossible de séparer les unes sans détruire entièrement les autres.

Quelle voie faut-il donc prendre pour faire abandonner ses principes à cette incomparable fille, et pour me procurer une victoire qui l'assujettirait pour toujours à moi? En vérité, Belford, lorsque je suis assis près d'elle, occupé à contempler ses charmes, toute mon âme dans mes yeux, et faisant réflexion, après l'avoir vue tranquille et sereine, quelles seraient ses pensées si elle pouvait connaître le fond de mon cœur comme moi; lorsque je la vois troublée, incertaine, et que, considérant la justice de ses craintes, je suis obligé de m'avouer à moi-même qu'elles ne sont pas comparables au danger, je sens quelquefois mon cœur prêt à me trahir. Quelquefois je suis prêt à me jeter à ses pieds, à lui faire l'aveu de mes infâmes desseins, celui de mon repentir; et à me mettre dans l'impuissance d'en user indignement avec cette créature angélique.

Comment arrive-t-il que les honnêtes sentiments de respect, d'amour et de compassion s'évanouissent? Ma foi, c'est Miss Howe qui te l'apprendra. Elle dit que je suis un *diable*. En vérité, je crois du moins que le diable a beaucoup de part à mes

agitations. Es-tu content de mon ingénuité? Tu vois avec quelle franchise je m'ouvre à toi. Mais ne vois-tu pas aussi que plus je me rends justice à moi-même, moins je laisse de matière à tes reproches. Ô Belford! Belford! il m'est impossible, du moins à présent, impossible, te dis-je, de me marier.

Penses-tu à sa famille, qui est composée de mes plus mortels ennemis, et qu'il faut plier les genoux devant eux, ou la rendre aussi malheureuse par ma fierté qu'elle peut jamais l'être par mes épreuves? Penses-tu que je pourrai l'accuser de les aimer trop, c'est-à-dire plus qu'elle ne m'aimera moi-même?

Elle paraît aujourd'hui me mépriser. Miss Howe déclare qu'elle a pour moi un mépris réel. Être méprisé par une femme! Qui soutiendrait cette idée! Être surpassé aussi par une femme dans quelque partie louable du savoir! Prendre *des leçons, des instructions* d'une femme! Mais je parle de mépriser : n'a-t-elle pas pris du temps elle-même pour examiner si elle ne me hait pas? Je vous hais du fond du cœur, me disait-elle, il n'y a pas plus longtemps qu'hier. « Apprends, homme, que mon âme est au-dessus de la tienne! Ne me presse pas de te dire combien je crois mon âme supérieure à la tienne. » Que j'étais petit alors, au témoignage de mon propre cœur! Une supériorité si visible, sur un esprit aussi fier que le mien! Est-il donc vrai que je ne sois qu'une pauvre machine? C'est trop aussi que de me croire réduit à ce point. Lovelace s'avilit quelquefois soi-même; mais Lovelace n'est point une machine.

Depuis que les choses ont été poussées si loin, quel serait mon malheur après le mariage si, dans un accès de mauvaise humeur, j'avais à me reprocher de n'avoir pas poussé l'épreuve à son dernier point? Cependant je ne sais quel nom donner à ce qui m'arrive; mais au moment que je parais devant cette divine personne, elle me communique sa vertu. Je deviens aussi pur qu'elle; ou du moins le respect et la crainte arrêtent mes téméraires désirs. Quel doit être le pouvoir qui produit un effet si surprenant, depuis si longtemps qu'elle est dans ma dépendance, malgré l'aiguillon continuel de quelques personnes de son propre sexe, et malgré celui de ma passion! Comment expliquer ce miracle dans un Lovelace!

J'ai honte, Belford, de toutes les extravagances que je viens d'écrire. Où me suis-je laissé emporter, et par quoi? Ne

m'aideras-tu point à deviner par quoi? Ô conscience, sombre traîtresse! C'est toi qui m'as fait prendre parti contre moi-même. D'où viens-tu? Où t'es-tu cachée, pour me surprendre ainsi dans mes plus doux moments? Demeure seulement neutre avec le destin dans cet important démêlé; et si je ne réussis pas à réduire cet ange au rang des femmes, pour orner ce sexe et la nature humaine (car elle leur ferait honneur par ses faibles mêmes), alors je suis à toi, et jamais je n'entreprendrai de te résister.

Ici, Belford, je me suis levé. Je me suis secoué quelques moments. Ma fenêtre était ouverte. La conscience, cette hardie, cette incommode hôtesse, a pris son vol dans les airs. Cependant je l'aperçois encore. Je la vois, je la vois qui s'éloigne, qui diminue à mes yeux et qui leur échappe par degrés. Ma foi, elle entre dans les nues. Je la perds de vue, et je me retrouve encore une fois,

ROBERT LOVELACE.

Lettre 195

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi, 23 mai*

Il était temps, et j'ai fort bien fait de renoncer à madame Fretchville et à sa maison. Mennell m'est venu déclarer qu'en conscience et en honneur il ne peut aller plus loin. Il ne voudrait pas, dit-il, pour le monde entier, servir à tromper une personne de ce mérite. Je suis un fou, Messieurs, de vous avoir accordé l'honneur de la voir. Depuis ce moment, je vous trouve à tous deux des scrupules, dont vous n'auriez pas été capable l'un et l'autre, si vous aviez cru simplement qu'il fût question d'une femme.

Eh bien, je ne puis qu'y faire. Mennell a consenti néanmoins, quoique avec un peu de résistance, à m'écrire une lettre; pourvu que cette démarche soit la dernière que j'exige de lui dans mon entreprise.

Je m'imaginai, lui ai-je dit, que si je pouvais introduire la femme de chambre de madame Fretchville à sa place, il n'aurait pas d'objection à faire contre ce nouveau système. Non, m'a-t-il répondu; mais n'est-ce pas une pitié... la pitoyable âme! Ces pitiés ridicules ressemblent à celle de certains gens qui ne voudraient pas pour tout au monde avoir tué un innocent poulet, mais qui sont les plus avides à le dévorer lorsqu'il est tué.

Cette lettre enfin donne la petite vérole à la femme de chambre, qui l'a malheureusement communiquée à sa vaporeuse maîtresse. Les vaporeux, comme tu sais, sont la proie continuelle des maladies. Qu'on en nomme une en leur présence, c'est aussitôt la leur. Mais il n'est pas besoin de plus d'explication, après ce que je t'ai fait entendre dans ma lettre précédente. La dame, par conséquent, ne peut quitter sa maison, et le rôle de Mennell est fini. Il faut abandonner ce *pitoyable homme* aux reproches de sa conscience, mais pour ses péchés propres et non pour ceux d'autrui.

Sa lettre est adressée à *Monsieur, ou, dans son absence, à Madame Lovelace*. Madame m'avait refusé l'honneur de me voir et de dîner avec moi. J'étais absent de la maison lorsque la lettre est arrivée. Elle l'a ouverte. Ainsi, toute fière et toute impertinente qu'elle est, la voilà madame Lovelace de son consentement. Je suis ravi que la lettre soit venue avant que nous soyons entièrement réconciliés. Peut-être aurait-elle jugé, dans un autre temps, que c'était quelque invention pour amener un délai. D'ailleurs nous pouvons raccommo-der à présent tout à la fois nos querelles anciennes et nouvelles. Voilà ce qui s'appelle une invention. Mais quelle différence, d'elle aujourd'hui, à ce qu'elle était lorsque je l'ai vue pour la première fois ! Que son cœur hautain doit être humilié, pour craindre de moi des délais et pour n'avoir plus d'autre sujet de chagrin !

Je suis rentré à l'heure du dîner. Elle m'a envoyé la lettre, avec des excuses pour l'avoir ouverte. Elle l'avait fait sans réflexion. Orgueil de femme, Belford ! Penser à ce qu'on a fait, et retourner sur ses pas.

Je lui ai fait demander la permission de la voir sur-le-champ. Mais elle souhaite que notre entrevue soit remise à demain au matin. Compte qu'avant que j'aie fini avec elle, je l'amènerai à confesser qu'elle ne peut me voir trop souvent.

Mon impatience était si vive dans une occasion *si peu attendue*, que je n'ai pu me défendre de lui écrire, « pour lui exprimer combien j'étais affligé de cet accident, et pour lui dire aussi, que ce n'était pas une raison de différer le jour heureux, puisqu'il ne dépendait pas d'une maison ». (Elle le savait fort bien, dirait-elle ; et je le savais aussi.) J'ajoute que madame Fretchville ayant la politesse de témoigner, par M. Mennell, le chagrin

qu'elle a de ce contretemps, et le désir qu'elle aurait que nous pussions un peu nous y prêter, il me semblait qu'aussitôt que je serais le plus heureux de tous les hommes, nous pourrions aller passer deux ou trois mois de l'été au château de Median, pour attendre qu'elle fût rétablie.

Je suis trompé si la chère personne ne prend cet événement fort à cœur. Malgré mes instances répétées, elle ne se relâche point sur la résolution de ne me voir que demain. Ce sera dès six heures du matin, s'il me plaît. Assurément, *il me plaira*. Comment soutenir, Belford, de ne la voir qu'une fois le jour!

T'ai-je dit que j'ai écrit à Miss Charlotte Montaigu pour lui marquer ma surprise de n'avoir point encore reçu la réponse de Milord sur un sujet si intéressant? Je lui ai parlé, dans ma lettre, de la maison que j'allais prendre, et des délais de la vaporeuse madame Fretchville.

C'est à contrecœur que j'engage dans cette affaire quelqu'un de ma famille, homme ou femme : mais je ne puis mettre trop de sûreté dans mes mesures. Je vois qu'ils pensent déjà aussi mal de moi qu'ils le peuvent. Tu m'avertis toi-même que l'honnête pair appréhende que je ne joue à cette admirable fille *quelqu'un de mes infâmes tours*.

Je reçois à l'instant une réponse de Miss Charlotte. Cette pauvre cousine n'est pas bien. Elle se plaint d'un mal d'estomac. Je ne suis pas étonné que l'estomac d'une fille la tourmente. C'est le mal de cet état. Qu'on leur donne un homme à faire enrager, elles sont soulagées de moitié, parce que leur estomac trouve à s'exercer hors d'elles-mêmes. Pauvre Charlotte! Mais je savais qu'elle était assez mal; c'est ce qui m'a excité à lui écrire, et à lui témoigner un peu de chagrin de ce qu'elle n'est pas encore venue à la ville pour rendre visite à ma charmante.

Voici la copie de sa lettre. Tu riras de voir que la moindre de ces petites guenons me catéchise. Ils se reposent tous sur la bonté de mon caractère.

Cher cousin,

Depuis longtemps, nous sommes de jour en jour dans l'espérance d'apprendre que vous êtes heureusement lié. Milord a été fort mal. Cependant on n'a pu lui ôter le désir de vous répondre lui-même. C'est peut-être la seule occasion qu'il aura jamais de

vous donner quelques bons avis, auxquels il espère que vous attacherez un peu de poids. Chaque jour, il n'a pas cessé de s'y employer dans les moments de relâche que sa goutte lui a laissés. Sa lettre ne demande plus que d'être revue. Il espère qu'elle fera plus d'impression sur votre esprit lorsqu'elle sera écrite entièrement de sa propre main.

En vérité, mon cher cousin, son cœur n'est occupé que de vous. Je souhaiterais que vous eussiez, pour vous-même, la moitié seulement de l'affection qu'il vous porte. Mais je suis persuadée aussi que si toute la famille vous aimait moins, vous vous en aimeriez davantage.

Les moments où Milord ne pouvait écrire ont été employés à consulter Pritchard, son homme d'affaire, sur les biens dont il veut se défaire en votre faveur, à cette heureuse occasion, dans la vue de vous faire une réponse agréable, et de vous prouver par des effets combien il est sensible à votre invitation. Je vous assure qu'il s'en glorifie beaucoup.

Pour moi, je ne me porte pas trop bien; et depuis quelques semaines j'ai beaucoup souffert de mes anciens maux d'estomac. Sans une raison si forte, je n'aurais pas attendu si longtemps à me procurer l'honneur que vous me reprochez d'avoir différé. Ma tante Lawrence, qui était résolue de m'accompagner, n'a pas été libre un moment. Vous savez ses affaires. L'adverse partie, qui est actuellement sur les lieux, lui a fait des propositions d'accommodement. Mais vous pouvez compter qu'aussitôt que notre chère cousine, qui l'est déjà du moins par nos désirs et notre affection, sera établie dans le nouveau logement dont vous me parlez, nous aurons l'honneur de lui faire notre visite; et si le courage lui manquait pour avancer l'heureux jour (ce qui ne paraît pas impossible, permettez-moi de le dire, quand on considère à quel homme il est question de s'engager), nous tâcherons de lui en inspirer, et nous répondrons pour vous. Au fond, cousin, je crois que vous auriez besoin d'être régénéré par un nouveau baptême, pour devenir digne d'un si grand bonheur. Qu'en pensez-vous?

Milord vient me dire actuellement qu'il vous dépêchera demain un exprès avec sa lettre. Ainsi, j'aurais pu me dispenser de vous écrire. Mais puisque la mienne est faite, elle partira. J'en

charge Empson, qui va monter à cheval pour retourner à Londres.

Mes compliments les plus tendres, et ceux de ma sœur, à la plus digne personne du monde. Je suis, mon cher cousin, votre, etc.

CHARLOTTE MONTAIGU.

Tu vois que cette lettre ne pouvait arriver plus à propos. J'espère que Milord ne m'écrira rien que je ne puisse montrer à ma charmante. Je viens de lui envoyer la lettre de Charlotte, et j'en espère d'heureux effets.

*(Miss Clarisse, dans une lettre que l'éditeur supprime, rend compte à son amie de ce qui s'est passé entre elle et M. Lovelace. Elle se ressent de sa conduite avec sa dignité ordinaire. Mais lorsqu'elle arrive à la lettre de M. Mennell, elle presse Miss Howe d'achever son système pour sa délivrance, dans la résolution de l'exécuter. Cependant, sous une autre date, où elle lui envoie la lettre de Miss Montaigu, elle change de pensée, et elle la prie de suspendre ses conventions avec madame Townsend.)*

J'avais commencé, dit-elle, à trouver fort suspect tout ce qu'il m'a dit de madame Fretchville et de sa maison; et mes soupçons tombaient jusque sur M. Mennell, quoique je lui trouve la physionomie honnête. Mais à présent que M. Lovelace a communiqué à sa famille le dessein qu'il a de prendre cette maison, et qu'il a même engagé quelques-unes de ses dames à m'y rendre une visite, j'ai peine à ne me pas faire un reproche de l'avoir cru capable d'une si vile imposture. Cependant ne doit-il pas se prendre à lui-même de l'embarras qu'il me cause par une conduite inexplicable, et de celui qu'il met dans ses propres intentions, comme je le dis souvent, si elles sont aussi bonnes que je veux encore me le persuader?

Lettre 196

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mercredi, 24 de mai*

*(Il raconte à son ami l'entrevue qu'il a eue le matin avec Miss Clarisse, et l'heureux effet qu'a produit sur elle la lettre de sa cousine Montaigu. Cependant il se plaint qu'elle n'a point encore banni tout à fait la réserve; ce qu'il attribue à de pures formalités. Il continue :)*

J'avoue qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme d'être absolument sincère dans ces occasions. Mais pourquoi? Courent-elles donc tant de risque à se laisser voir telles qu'elles sont?

J'ai regretté la maladie de madame Fretchville, ai-je dit à ma chère Clarisse, parce que l'intention que j'ai eue de la fixer dans cette maison, avant que l'heureux lien soit formé, l'aurait mise, réellement comme en apparence, dans cette indépendance parfaite qui était nécessaire pour montrer à tout le monde que son choix était libre; et que les dames de ma famille auraient ambitionné de lui faire la cour dans son nouvel établissement, tandis que je me serais occupé à préparer les articles et les équipages. Par tout autre motif, ai-je ajouté, la chose me touchait assez peu; puisque après la célébration, il nous était aussi commode de nous rendre au château de Median, ou près de Milord au château de M... ou chez l'une ou l'autre de mes deux tantes; ce qui nous

aurait donné tout le temps nécessaire pour nous fournir de domestiques et d'autres commodités.

Tu ne saurais t'imaginer avec quelle charmante douceur elle me prêtait son attention.

Je lui ai demandé si elle avait eu la petite vérole?

C'est de quoi sa mère et madame Norton, m'a-t-elle répondu, n'ont jamais été bien sûres. Mais quoiqu'elle ne la craignît point, elle ne se souciait pas d'entrer sans nécessité dans des lieux où elle était. Fort bien, *ai-je pensé en moi-même*. Sans cela, lui ai-je dit, il n'aurait pas été mal à propos qu'elle eût pris la peine de voir cette maison avant que de partir pour la campagne; parce que si elle n'était pas de son goût, rien ne m'obligeait de la prendre.

Elle m'a demandé si elle pouvait prendre copie de la lettre de ma cousine? Je lui ai dit qu'elle pouvait garder la lettre même, et l'envoyer à Miss Howe, parce que je supposais que c'était son intention. Elle a baissé la tête vers moi pour me remercier. Qu'en dis-tu, Belford? Je ne doute pas que bientôt je n'obtienne une révérence. Qu'avais-je besoin d'effrayer cette douce créature par mes rodomontades? Cependant je ne crois pas avoir mal fait de me rendre un peu terrible. Elle me reproche d'être un homme impoli. Chaque trait de civilité, de la part d'un homme de cette espèce, est regardé comme une faveur.

En raisonnant sur les articles, je lui ai dit que de tous les gens d'affaires, j'aurais souhaité que Pritchard, dont Miss Charlotte parle dans sa lettre, eût été le seul que Milord n'eût pas consulté. Pritchard, à la vérité, était un fort honnête homme. Il était attaché depuis longtemps à la famille. Il en connaissait les biens et leur situation mieux que Milord ou que moi-même. Mais Pritchard avait le défaut de la vieillesse, qui est la lenteur et la défiance. Il faisait gloire d'être aussi habile qu'un procureur; et pour soutenir cette misérable réputation, il ne négligerait pas la moindre formalité, quand la couronne impériale dépendrait de sa diligence.

Dans cette conversation, je n'ai pas baisé sa main moins de cinq fois, sans qu'elle m'ait repoussé. Bon Dieu! cher ami, combien de mouvements se sont élevés dans mon généreux cœur! Elle était tout à fait obligeante en me quittant. Elle m'a demandé, en quelque sorte, la permission de se retirer pour relire

la lettre de Miss Charlotte. Je crois qu'elle a plié les genoux vers moi; mais je n'ose l'assurer. Que nous serions heureux depuis longtemps l'un et l'autre, si cette chère personne avait toujours eu pour moi la même complaisance! J'aime le respect; et soit que je le mérite ou non, je m'en suis toujours fait rendre, jusqu'à ce que j'aie commencé à connaître cette fière beauté.

C'est à présent, Belford, que nous sommes en fort bon train, ou le diable s'en mêle. Une ville fortifiée a ses endroits forts et ses endroits faibles. J'ai poussé mes attaques sur les parties imprenables. Je ne doute point que je n'emporte le reste en contrebande, puisqu'elle n'a pas fait difficulté d'employer des *contrebandiers* contre moi. Ce que nous attendons à présent, c'est la réponse de Milord.

Mais j'ai presque oublié de t'apprendre que nous n'avons pas été peu alarmés par quelques informations qu'on a prises ici sur ma charmante et sur moi. C'est un homme de fort bonne apparence, qui engagea hier un artisan du voisinage à faire appeler Dorcas. Il lui fit diverses questions sur mon compte; et comme nous sommes logés et nourris dans la même maison, il lui demanda particulièrement si nous sommes mariés.

Cette aventure a jeté ma charmante dans une vive inquiétude. En réfléchissant sur les circonstances, je lui ai fait observer combien nous avons eu raison de déclarer que nous sommes mariés. Les recherches, lui ai-je dit, viennent probablement de la part de son frère; et notre mariage étant avoué, peut-être n'entendrons-nous plus parler de ses complots. L'homme, à ce qu'il paraît, était fort curieux de savoir quel jour la cérémonie avait été célébrée. Mais Dorcas a refusé de lui donner d'autres lumières que sur notre mariage; avec d'autant plus de réserve qu'il n'a pas voulu s'expliquer sur les motifs de sa curiosité.

Lettre 197

*M. Lovelace à M. Belford*

24 mai

Que le diable emporte ce cher oncle ! J'ai reçu enfin sa lettre ; mais je ne puis la montrer sans exposer le chef de notre famille à passer pour un fou. Il a lâché sur moi un détestable amas de proverbes. Je m'étais imaginé qu'il avait épuisé son magasin dans la lettre qu'il t'a écrite. Garder son écrit, différer à le faire partir pour se donner le temps de ramasser ce tas d'impertinences ! Au diable *la sagesse des nations*, s'il est besoin, à sa propre honte, d'enjoindre tant ensemble pour l'instruction d'un seul homme. Cependant je suis bien aise de voir mon entreprise fortifiée de cette folle pièce, puisque dans toutes les affaires humaines, le commode et l'incommode, le bon et le mauvais sont tellement mêlés qu'on ne peut obtenir l'un sans l'autre.

J'ai déjà offert à ma belle le billet de banque qui accompagne la lettre, et je lui ai lu quelques endroits de la lettre même. Mais elle a refusé le billet ; et moi, qui suis en argent, je suis résolu de le renvoyer. Elle paraît souhaiter beaucoup de lire la lettre entière ; et lorsque je lui ai dit que j'y consentirais volontiers si je ne craignais d'exposer l'écrivain, elle m'a répondu que je ne courais pas ce risque avec elle, et qu'elle avait toujours préféré le cœur à la tête. J'ai compris ce qu'elle voulait dire. Je ne l'en ai pas remerciée.

Je lui transcrirai tout ce qui m'est favorable. Cependant, en dépit de moi-même, elle aura la lettre, et mon âme avec la lettre, pour un baiser volontaire.

Elle a trouvé le moyen d'obtenir la lettre sans la récompense. Le diable m'emporte si j'ai eu le courage de lui proposer ma condition. Admire, dans ton ami, ce nouveau caractère de timidité. J'éprouve que la véritable honnêteté, dans une femme, tient en respect les présomptueux mêmes. Sur mon âme, Belford, je crois que de dix femmes qui tombent, neuf doivent s'en prendre à leur propre vanité, à leur légèreté, à leur défaut de circonspection et de réserve.

Je m'attendais à prendre ma récompense lorsqu'elle me rendrait une lettre qui nous est si favorable à tous deux. Mais elle me la renvoie cachetée, par Dorcas. J'aurais dû juger qu'avec sa délicatesse, il y a deux ou trois endroits qui l'empêcheraient de paraître immédiatement après les avoir lus. Je te l'envoie; et je m'arrête ici pour te laisser le temps de la lire. Tu me la renverras aussitôt que tu l'auras lue.

Lettre 198

*Milord M... à M. Lovelace*

*Mardi, 23 de mai*

*Une rue est longue lorsqu'elle ne tourne point*<sup>1</sup>. Ne vous moquez pas de mes proverbes. Vous savez que je les ai toujours aimés. Si vous aviez fait de même, vous vous en trouveriez mieux; soit dit sans vous offenser. J'oserais jurer que la belle personne qui se destine suivant toute apparence à faire bientôt votre bonheur est fort éloignée de les mépriser; car on m'a dit qu'elle écrit fort bien, et que toutes ses lettres sont remplies de sentences. Que Dieu vous convertisse! Il n'y a qu'elle et lui dont on puisse attendre ce miracle.

Je ne doute plus qu'enfin vous ne soyez disposé à vous marier, comme votre père et tous vos ancêtres l'ont fait avant vous. Sans cela, vous devez sentir que vous n'auriez aucun droit à mon héritage, et que vous n'en pourriez communiquer à vos descendants s'ils n'étaient légitimes. Ce point mérite votre attention, Monsieur. *Un homme n'est pas toujours fou, quoique tout homme le soit quelquefois*. Mais on se flatte qu'à présent vos folies touchent à leur fin.

1. On doit connaître assez le caractère de ce vieux seigneur pour entrer dans le goût de la lettre (NdP).

Je sais que vous avez juré vengeance contre la famille de votre belle dame. Il n'y faut plus penser. Vous devez regarder tous ses parents comme les vôtres, et prendre le parti de l'oubli et du pardon. Lorsqu'ils vous reconnaîtront pour un bon mari, et pour un bon père (ce que je demande à Dieu, pour le bien de tout le monde), ils s'étonneront eux-mêmes de leur folle antipathie, et ne manqueront pas de vous en faire des excuses. Mais tandis qu'ils vous regardent comme un méprisable libertin, comment pourraient-ils vous aimer, ou trouver leur fille excusable ?

Il me semble que je dirais volontiers quelques mots de consolation à votre dame, qui doit être, sans doute, fort embarrassée à trouver le moyen de tenir en bride un esprit aussi indocile que vous l'avez été jusqu'à présent. Je lui ferais entendre qu'avec des raisonnements solides et des paroles douces, elle peut faire tout ce qu'elle voudra de vous. Quoique en général vous ayez la tête facile à s'échauffer, les paroles douces sont capables de vous refroidir, et de vous ramener au tempérament nécessaire pour votre guérison. Plût au Ciel que la pauvre Milady, votre tante, qui est morte depuis longtemps, eût été susceptible du même remède ! Que Dieu fasse paix à son âme ! Je ne veux pas faire de reproche à sa mémoire. *On sent le mérite lorsqu'il n'est plus.* Je connais aujourd'hui le sien : et si j'étais parti le premier, elle dirait peut-être la même chose de moi.

Il y a beaucoup de sagesse dans cette vieille sentence : *Dieu puisse m'envoyer un ami pour m'avertir de mes fautes, ou du moins un ennemi : il me les dira de même.* Ce n'est pas que je sois votre ennemi ; et vous le savez fort bien. *Plus on a de noblesse plus on a d'humilité.* Souffrez donc mes avis, si vous voulez qu'on vous croie le cœur noble. Ne suis-je pas votre oncle ? N'ai-je pas dessein de faire plus pour vous que vous n'auriez pu attendre de votre père ? Je consens même, puisque vous le désirez, à vous servir de père lorsque vous serez à l'heureux jour. Faites mes compliments là-dessus à ma chère nièce, et dites-lui que je m'étonne beaucoup qu'elle diffère si longtemps votre bonheur.

Je vous prie de lui apprendre que mon dessein est de lui offrir (à elle et non à vous) mon château de Lancashire, ou celui de Median dans le comté d'Hertford, et de mettre sur sa tête mille livres sterling de rente annuelle, pour lui faire voir que notre famille n'est pas capable de prendre de vils avantages. Vous

aurez les donations en bonne forme. Pritchard sait toutes mes affaires sur le bout du doigt. C'est un bon et vieux domestique, que je recommande à l'affection de votre dame. Je l'ai déjà consulté. Il vous dira ce qui est le plus avantageux pour vous et le plus agréable pour moi.

Je suis encore très mal de ma goutte. Mais je me mettrai dans une litière aussitôt que vous aurez fixé le jour. Je serai dans la joie de mon cœur si je puis joindre vos mains; et trouvez bon que je vous le déclare : si vous n'êtes pas le meilleur de tous les maris avec une jeune personne qui a montré pour vous tant de courage et de bonté, je vous renonce d'avance, et je mettrai sur elle et sur les enfants qu'elle aura de vous, tout ce qui dépend de ma volonté, sans qu'il soit plus question de vous que si vous n'étiez pas au monde.

Demandez-vous quelque chose de plus pour votre sûreté? Parlez hardiment, je suis prêt à le faire; quoique ma parole, comme vous savez, soit aussi sacrée qu'un écrit. Lorsque les Harlove sauront mes intentions, nous verrons s'ils sont capables de rougir et de prendre la honte pour eux-mêmes.

Vos deux tantes ne demandent que de savoir le jour, pour mettre tout le pays en feu autour d'elles, et pour faire tourner la tête de joie à tous leurs vassaux. Si quelqu'un des miens était sobre ce jour-là, Pritchard a ordre de le chasser. À la naissance de votre premier enfant, si c'est un garçon, je ferai quelque chose de plus pour vous, et toutes les réjouissances seront renouvelées.

Je conviens que j'aurais dû vous écrire plus tôt; mais je me suis imaginé que si vous trouviez ma réponse trop lente et si vous étiez pressé pour le jour, vous m'en donneriez avis par un second exprès. Ma goutte m'a furieusement tourmenté. D'ailleurs, comme vous savez, je ne suis plus un prompt écrivain quand je veux faire une bonne lettre. La composition est un exercice que j'entendais autrefois fort bien; et Milord Lexington me louait souvent là-dessus : mais l'ayant interrompue depuis longtemps, j'avoue que je ne suis plus le même. Ajoutez que, dans ces circonstances, j'ai voulu tout écrire de ma propre main et sur ma seule mémoire, pour vous donner les meilleurs avis dont je suis capable; parce que je n'en aurai peut-être jamais la même occasion. Vous avez toujours eu l'étrange méthode de tourner le dos à tout ce que je vous ai dit. Mais j'espère qu'aujourd'hui vous ferez

plus d'attention au conseil que je vous donne pour votre propre bien.

J'avais une autre vue. J'en avais même deux : l'une, à présent que vous êtes *comme sur le bord* du mariage, et que *vous avez jeté enfin votre gourme*, de vous donner quelques instructions sur votre conduite publique et privée dans le cours de cette vie mortelle. Me connaissant les bonnes intentions que j'ai pour vous, votre devoir est de m'entendre. Peut-être ne l'auriez-vous jamais fait dans une occasion moins extraordinaire.

La seconde est de faire connaître à votre chère dame, qui écrit elle-même si bien et si *sentencieusement*, que si vous n'avez pas mieux valu jusqu'à présent, ce n'est pas notre faute, ni manque d'excellents avis.

Je commence, en peu de mots, par la conduite que vous devez tenir en public et en particulier, si vous me croyez capable de vous donner là-dessus quelques lumières. Je serai court, n'ayez pas d'inquiétude.

Dans la vie privée : ayez pour votre femme l'affection qu'elle mérite. *Que vos actions fassent votre éloge*. Soyez un bon mari ; et donnez ainsi le démenti à tous ceux qui ne vous aiment point. Faites-les rougir de leurs propres scandales, et donnez-nous sujet de nous glorifier que Miss Harlove ne s'est pas fait déshonneur à elle-même, ni à sa famille, en entrant dans la nôtre. Faites cela, cher neveu, et vous êtes sûr à jamais de mon amitié et de celle de vos tantes.

À l'égard de votre conduite publique, voici ce que j'aurais à souhaiter. Mais je compte que la sagesse de votre femme nous servira de guide à tous deux. Point de hauteur, Monsieur ; car vous savez que jusqu'à présent votre sagesse n'a pas fort éclaté.

Entrez au Parlement le plus tôt qu'il vous sera possible. Vous avez des talents qui doivent vous faire espérer d'y faire une grande figure. Si quelqu'un est propre à faire des lois capables de subsister, ce sont ceux à qui les anciennes n'ont pu servir de frein. Soyez assidu aux assemblées. Tandis que vous serez dans la Chambre du Parlement, vous n'aurez pas l'occasion de commettre le mal ; ou du moins aucun mal qu'on puisse reprocher à vous seul.

Lorsque le temps de l'élection sera venu, vous n'ignorez pas que vous aurez deux ou trois bourgs à choisir. Mais j'aimerais

mieux que vous fussiez pour le comté. La faveur ne vous manquera pas, j'en suis sûr. Étant si bel homme, toutes les femmes obtiendront pour vous les voix de leurs maris. J'attendrai vos harangues avec une extrême impatience. Je souhaiterais que vous parlassiez dès le premier jour, si l'occasion s'en présente. Vous ne manquez pas de courage : vous avez assez bonne opinion de vous-même, et assez mauvaise des autres, pour ne pas demeurer en arrière dans ces occasions.

Pour ce qui regarde les méthodes de la Chambre, je vous connais assez d'élévation d'esprit pour me faire craindre que vous ne les jugiez trop au-dessous de vous. Prenez garde à ce point. Je redoute bien moins, de votre part, un défaut de bonnes manières. Avec les hommes, vous ne manquez point de décence lorsqu'ils ne vous irritent pas mal à propos : sur cet article, je vous donne pour règle de souffrir les contradictions d'autrui avec autant de patience que vous en demanderiez pour les vôtres.

Quoique je ne souhaite pas de vous voir un partisan outré de la cour, je serais fâché que vous fussiez du parti des mécontents. Je me souviens (et je crois même l'avoir jeté par écrit) d'un bon mot de mon vieil ami Sir Archibald Hutcheson à M. Craggs, le secrétaire d'État; oui, je crois que c'était à lui-même : « Je regarde une administration, disait-il, comme en droit d'attendre de moi tous les suffrages que je puis lui accorder en bonne conscience. Une Chambre des communes ne doit pas jeter, mal à propos, de l'embarras dans les roues du gouvernement. Lorsque je n'ai pas donné ma voix au ministère, c'est avec regret; et pour le bien de mon pays, j'ai toujours souhaité de tout mon cœur que les mesures fussent telles que je pusse les approuver. »

Il avait une autre maxime, que je n'ai pas moins retenue; c'est « qu'un ministère et des opposants ne peuvent avoir toujours tort. Ainsi, dire toujours oui pour l'un ou pour l'autre, c'est une marque infailible de quelque mauvaise intention qu'on n'oserait avouer ».

Ces sentences, Monsieur, sont-elles si mauvaises? Les croyez-vous méprisables? Pourquoi donc me blâmeriez-vous de les conserver dans ma mémoire, et de les citer, comme j'y prends plaisir? Je ne ferai pas difficulté de vous dire que si vous aviez un peu de goût pour ma compagnie, vous n'en vaudriez pas moins. Je puis vous le faire remarquer sans vanité, puisque c'est de la

sagesse d'autrui, et non de la mienne, que je fais tant de cas. Mais, pour ajouter un mot ou deux dans une occasion qui ne reviendra peut-être jamais (car je veux que vous lisiez cette lettre d'un bout à l'autre), aimez les honnêtes gens, et fréquentez-les, de quelque condition qu'ils puissent être. *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.* Ai-je ou n'ai-je pas déjà cité ce proverbe ? Dans une si longue lettre, et reprise tant de fois, on n'a pas toujours la mémoire présente.

Vous pouvez espérer d'être revêtu de mon titre après moi. Dieu veuille alors avoir mon âme ! Ainsi, je souhaiterais de vous voir garder l'équilibre. Si vous vous faites une fois la réputation de bien parler, il n'y a rien à quoi vous ne puissiez prétendre. Il est certain que vous avez un grand fond d'éloquence naturelle ; une langue qui séduirait un ange, comme disent les femmes ; et quelques-unes à leur grand chagrin, les pauvres créatures ! Un chef d'opinion, dans la Chambre des communes, est un homme d'importance, parce que le droit de cette Chambre est de donner l'argent ; et que *l'argent fait mouvoir le monde* ; et que pour ne vous rien cacher, il fait quelquefois aller les reines et les rois mêmes tout autrement qu'ils ne se l'étaient proposé.

Je ne serais pas d'avis que vous prissiez jamais une place à la cour. Votre crédit et l'opinion qu'on aura de vous croîtront au double, si l'on vous croit au-dessus des emplois. Vous ne serez point exposé à l'envie, parce que vous ne vous trouverez dans le chemin de personne. Vous jouirez d'une considération solide, et les deux partis vous feront également la cour. Un emploi ne vous sera pas nécessaire, comme à quelques autres, pour réparer le désordre de vos affaires. Si vous pouvez vivre aujourd'hui fort honnêtement avec deux mille livres sterling de rente, il serait bien étrange qu'après moi vous ne le pussiez pas avec huit mille. Vous n'aurez pas moins, si vous avez un peu d'attention à m'obliger ; comme vous y serez porté sans doute, en épousant une personne si estimable. Je ne compte pas ce que vous pouvez attendre de vos tantes. Quel démon peut avoir possédé les fiers Harlove, surtout ce fils, cet héritier de leur famille ? Mais en faveur de sa sœur, je n'en dirai pas un mot de plus.

À moi-même, on n'a jamais offert de place à la cour ; et la seule que j'aurais acceptée, si on me l'avait offerte, eût été celle de *grand-veneur*, parce que dans ma jeunesse, j'ai beaucoup aimé la

chasse, et que cet office est d'une fort belle apparence pour un homme de qualité qui vit dans ses terres. Je me suis rappelé bien des fois cet excellent proverbe : *celui qui mange les oies du roi sera étouffé par les plumes*. Il serait fort à souhaiter qu'il fût connu de tous ceux qui aspirent aux emplois. Ils s'en trouveraient mieux, eux et leurs pauvres familles. Je pourrais ajouter beaucoup d'autres réflexions, mais qui reviendraient au même. Réellement je commence à me sentir fatigué, et je ne doute pas que vous ne le soyez aussi. D'ailleurs je suis bien aise de réserver quelque chose pour la conversation.

Mes nièces Montaigu, et mes deux sœurs, s'unissent dans leurs compliments à ma nièce future. S'il lui plaisait que la cérémonie fût célébrée parmi nous, ne manquez pas de lui dire que nous ne laisserions rien manquer à la solidité du nœud. Nous ferions reluire et danser tout le pays pendant une semaine entière. Mais je crois vous l'avoir déjà dit.

Si vous me croyez propre à quelque chose qui puisse avancer votre bonheur mutuel, faites-le moi savoir, avec le jour que vous aurez fixé, et tout ce qui peut toucher vos intérêts. Le billet de mille pistoles, que vous trouverez sous cette enveloppe, est payable à vue ; comme le sera toute autre somme qui pourra vous être nécessaire et que vous me ferez le plaisir de me demander.

Je prie le Ciel de vous bénir tous deux. Prenez des arrangements, les plus commodes que vous pourrez pour ma goutte. Quels qu'ils soient néanmoins, je me traînerai vers vous le mieux qu'il me sera possible ; car j'ai une impatience extrême de vous voir, et plus encore de voir ma nièce. Dans l'attente de cet heureux jour, je suis votre oncle très affectionné,

M...

## Lettre 199

*M. Lovelace à M. Belford**Jeudi, 25 mai*

Tu vois, Belford, comme nous faisons voile avant le vent. La chère personne vient à présent, presque au premier mot, chaque fois que je lui fais demander l'honneur de sa compagnie. Je lui dis hier au soir qu'appréhendant les lenteurs de Pritchard, j'étais déterminé à laisser la liberté à Milord de nous faire ses compliments dans la forme qu'il souhaiterait, et que j'avais déposé actuellement, dans d'après-midi, mes papiers entre les mains d'un habile jurisconsulte, le conseiller Williams, avec ordre de dresser les articles, sur l'état de mon bien. Ce n'est pas une petite partie de mon chagrin, lui ai-je dit, que ses fréquents mécontentements et nos malentendus continuels m'aient ôté jusqu'aujourd'hui le pouvoir de délibérer là-dessus avec elle. Assurément, ma chère vie, ai-je ajouté, vous m'avez fait faire un cours de galanterie bien épineux.

Elle gardait le silence, mais d'un air de bonté : car je sais fort bien qu'elle aurait pu récriminer avec justice. Mais je voulais voir si elle n'aurait pas à présent quelque peine à me désobliger. Ma consolation, ai-je repris, était d'espérer que tous les obstacles seraient bientôt levés, et toutes les peines abîmées dans l'oubli.

Il est vrai, Belford, que j'ai déposé mes papiers chez le conseiller Williams, et que j'espère l'extrait dans huit jours au

plus tard. Alors je serai doublement armé. Si je tente quelque chose sans succès, ces nouvelles armes serviront à me rétablir dans son esprit jusqu'à l'occasion d'une nouvelle tentative.

J'ai d'autres inventions en réserve. Je pourrais t'en apprendre cent, et n'en avoir pas moins cent de reste, pour les employer au besoin, pour exciter ta surprise et soutenir ton attention. Ne t'emporte pas contre moi; car si tu es mon ami, souviens-toi des lettres de Miss Howe et de son système de contrebande. C'est ma belle captive qui l'informe de tout. C'est elle qui l'excite. Ne suis-je pas déjà, pour ces deux filles, un vilain, un fou, un Belzébutb? Cependant quel mal leur ai-je fait? Qu'ai-je même tenté jusqu'à présent?

La chère personne m'a répondu, les yeux baissés et la rougeur au visage, qu'elle m'abandonnait tous les soins de cette nature. Je lui ai proposé, pour la célébration, la chapelle de Milord M..., où nous pourrions avoir la présence de mes deux tantes et de mes deux cousines. Elle ne m'a pas marqué de penchant pour les cérémonies publiques, et je m'imagine en effet qu'elle n'en a pas plus que moi. La voyant passer légèrement là-dessus, je me suis bien gardé de la presser davantage.

Mais je lui ai déjà offert des modèles d'étoffe, et j'ai donné ordre à quelques joailliers de lui apporter aujourd'hui différentes garnitures de diamants à choisir. Elle n'a pas voulu développer les modèles. Elle a poussé un soupir à cette vue. Les seconds, m'a-t-elle dit, qui lui ont été présentés! Elle a refusé aussi de voir les joailliers; et la proposition de faire remonter les diamants de ma mère a été renvoyée à d'autres temps. Je t'assure, Belford, que toutes ces offres étaient sérieuses de ma part. Tout mon bien n'est rien pour moi, en comparaison de son cœur.

Elle m'a dit alors qu'elle avait jeté par écrit ce qu'elle pensait de mes articles, et qu'elle y avait expliqué son sentiment sur les habits et les bijoux; mais que dimanche dernier, à l'occasion de la conduite que j'avais tenue avec elle, sans qu'elle pût deviner pourquoi, elle avait déchiré son écrit. Je l'ai pressée fort instamment de me faire voir ce papier, tout déchiré qu'il était. Après avoir un peu hésité, elle est sortie, et le papier m'est venu par Dorcas. Je l'ai relu. Je l'ai trouvé comme nouveau, quoiqu'il y eût si peu de temps que je l'avais lu; et sur ma damnation, j'ai eu beaucoup de peine à me rendre maître de ma contenance.

L'admirable créature ! ai-je répété vingt fois en moi-même. Mais je t'avertis, si tu lui veux du bien, de ne pas m'écrire un mot en sa faveur ; car si je lui fais grâce, ce doit être de mon propre mouvement.

Tu supposes aisément qu'aussitôt que je l'ai revue, je me suis livré au plaisir de la louer, et que j'ai renouvelé tous mes serments de reconnaissance et d'amour éternel. Mais voici le diable. Elle reçoit encore tout ce que je lui dis avec réserve ; ou, si ce n'est pas avec réserve, elle le reçoit comme un tribut si juste, qu'elle n'en paraît pas flattée. Les louanges et la flatterie perdent quantité de femmes. Moi même, je me sens enfler le cœur lorsqu'on me loue. Tu me diras peut-être que ceux qui s'enflent des louanges sont ordinairement ceux qui les méritent le moins : comme on voit s'enfler de leurs richesses ou de leur grandeur ceux qui ne sont pas nés pour ces deux avantages. J'avoue qu'il faut avoir une âme pour être supérieur à ce faible. Mais suis-je donc sans âme ? Non, j'en suis sûr. Regarde-moi donc comme une exception à la règle commune.

Je suis fondé maintenant à tenir ferme dans mes résolutions. Milord, dans l'excès de sa générosité, parle de céder mille livres sterling de rente. Je suis persuadé que si j'épousais ma belle, il mettrait sur elle, plutôt que sur moi, tout ce qu'il a dessein de céder ; et ne m'a-t-il pas déjà menacé qu'à sa mort, si je ne suis pas un bon mari, il lui laissera tout ce qu'il pourra m'ôter ? Cependant il ne considère pas qu'une femme si parfaite ne peut jamais être mécontente de son mari sans le déshonorer, car personne ne la croira blâmable. Nouvelle raison, comme tu vois, qui ne permet point à un Lovelace d'épouser une Clarisse. Mais quel original que mon cher oncle, de penser à rendre une femme indépendante de son souverain, et par conséquent rebelle... Cependant il ne s'est pas trouvé trop bien lui-même d'avoir commis une folie de cette nature.

Dans son écrit déchiré, ma charmante ne parle que de deux cents livres sterling pour la pension annuelle. Je l'ai pressée de fixer une plus grosse somme. Elle m'a dit qu'elle consentait donc à trois cents : et moi, dans la crainte de me rendre suspect par de trop grandes offres, j'ai dit cinq cents, avec l'entière disposition de tous les arrâges qui sont entre les mains de son père, pour en

favoriser madame Norton, ou tout autre qu'elle jugera digne de ses bienfaits.

Elle m'a répondu que sa bonne Norton ne souhaiterait pas qu'elle allât, pour elle, au-delà des bornes convenables. Elle avait soin, m'a-t-elle dit, que ses dispositions de cette nature fussent toujours proportionnées à l'état naturel des personnes. Les pousser plus loin, c'était exposer ceux qu'on oblige à la tentation de former des projets extraordinaires, ou à prendre un air emprunté dans un nouvel état, pendant qu'ils pourraient briller dans leur état ordinaire. L'aisance nécessaire pour aider son fils, et pour se mettre elle-même à couvert du besoin, bornerait toute l'ambition d'une si digne mère.

Voilà de la prudence. Voilà du jugement dans une personne de cet âge. Que je hais les Harlove pour avoir produit un ange ! Ah ! pourquoi s'est-elle refusée à mes instances lorsque je l'ai pressée de former le nœud avant que de venir à la ville ? Mais ce qui mortifie mon orgueil, c'est que si nous étions mariés, cette sublime créature ne serait pas gouvernée avec moi par l'amour, mais par pure générosité, ou par un aveugle devoir, et qu'elle aimerait mieux vivre dans le célibat que d'être jamais ma femme. Je ne puis soutenir cette idée. Je voudrais que la femme à qui je donnerai mon nom, si je fais jamais cet honneur à quelque femme, négligeât pour moi jusqu'à ses devoirs supérieurs. Je voudrais que lorsque je sortirai de la maison elle me suivît des yeux aussi longtemps qu'elle pourrait me voir, comme mon Bouton de Rose suivant Jean, et qu'à mon retour, elle vînt avec transport au-devant de moi. Je voudrais l'occuper dans ses songes, comme dans ses heures de veille. Je voudrais qu'elle regardât comme perdus tous les moments qu'elle n'aurait pas passés avec moi, qu'elle chantât pour moi, qu'elle lût, qu'elle badinât pour moi, et que sa plus grande satisfaction fût de m'obéir ; que, lorsque je serais disposé à l'amour, elle m'accablât des marques de sa tendresse ; que, dans mes moments sérieux ou solitaires, elle n'osât s'approcher de moi qu'avec respect, prête à se retirer au moindre signe, n'osant s'avancer qu'autant qu'elle serait encouragée par un sourire ; qu'elle se tînt devant moi dans un profond silence, et que, si je ne marquais pas d'attention pour sa présence, elle se retirât sur la pointe des pieds : enfin, qu'elle fût commode pour tous mes plaisirs, et qu'elle aimât les femmes

qu'elle connaîtrait capables d'y contribuer; soupirant seulement en secret que ce ne fût pas toujours elle-même. Tel était l'ancien usage entre les femmes des honnêtes patriarches, qui recommandaient une jolie servante à leurs maris lorsqu'elles la croyaient propre à lui plaire, et qui ne mettaient pas de distinction entre les fruits de cet amour et leurs propres enfants.

Le tendre Waller dit que *les femmes sont faites pour être maîtrisées*. Tout tendre qu'il était, il connaissait cette vérité. Un mari tyran fait une vertueuse femme. Pourquoi les femmes aiment-elles les libertins de notre espèce, si ce n'est parce qu'ils dirigent leurs volontés incertaines, et parce qu'ils entendent parfaitement l'art de les conduire.

Autre conversation agréable. Le jour, ou les jours, en ont fait le sujet. En fixer un, m'a dit la belle, c'est ce qui n'est pas nécessaire avant que les articles soient réglés. La célébration dans la chapelle, en présence des dames de ma famille, serait une affaire d'éclat; et ma charmante observe avec regret que Milord paraît être dans l'intention de rendre la fête éclatante.

Je lui ai répondu que le voyage de Milord en litière, son arrivée à la ville, son goût pour la magnificence et les témoignages de sa joie donneraient aussi nécessairement un air public à notre mariage, que s'il était célébré dans la chapelle de M... en présence des dames.

Elle ne pouvait supporter, a-t-elle répliqué, la pensée d'une fête publique. C'était une espèce d'insulte pour toute sa famille. Si Milord voulait ne pas s'en offenser (comme elle l'espérait, parce la proposition n'était pas venue de lui-même, mais de moi), elle le dispenserait volontiers de nous honorer de sa présence; d'autant plus que la parure alors et l'air de représentation ne seraient pas nécessaires : car elle m'avouait qu'elle ne pouvait penser à se parer, tandis que son père et sa mère étaient dans les larmes. Plaisante idée que celle-là. Si ses parents pleurent, ne l'ont-ils pas mérité?

Vois, Belford. Avec de si charmantes délicatesses, le nœud ne devait pas être différé si longtemps. Cependant il nous reste encore du chemin à faire avant que d'y arriver.

Je n'ai marqué que de l'obéissance et de la résignation. Nulle autre volonté que la sienne. Je l'ai quittée pour écrire sur-le-champ à Milord. Elle n'a pas désapprouvé ma lettre. Je n'en ai pas gardé une copie; mais, en substance, « je témoigne ma reconnaissance à Milord pour la bonté dont il me donne de si chères marques, dans l'occasion la plus sérieuse et la plus importante de ma vie. Je lui dis que l'admirable personne, à laquelle il donne des louanges si justes, trouve de l'excès dans les propositions qu'il fait en sa faveur; que jusqu'à ce qu'elle soit réconciliée avec ses proches, elle n'a pas d'inclination pour une fête éclatante, si nous pouvons éviter l'éclat sans désobliger les miens; qu'en se croyant fort redevable aux sentiments de bonté qui le font consentir à me la donner de sa propre main, comme elle présume qu'il n'a pas d'autre intention que de lui faire honneur, aux dépens même de sa santé, qui ne lui permet pas trop de s'exposer à la fatigue du voyage, elle croit qu'il serait plus à propos qu'il s'épargnât cette peine; et qu'elle se flatte que la manière dont elle pense là-dessus sera prise de toute la famille dans son véritable sens.

« J'ajoute que le château de Median me paraît le plus convenable pour notre demeure, surtout parce qu'il me semble que c'est aussi le sentiment de Milord; mais que, s'il le souhaite, la dot peut être assignée sur mon propre bien, et que je laisse l'alternative à son choix; que j'ai offert son billet de banque à Miss Harlove; mais que, sur le refus qu'elle a fait de l'accepter, n'en ayant pas besoin moi-même à présent, je le lui renvoie avec mes remerciements, etc. »

Cette manœuvre m'engage dans des longueurs qui me désespèrent. Quelle figure ferais-je dans les annales des libertins, s'il arrivait que je fusse pris dans mon propre piège? Mais de quelque manière que l'affaire puisse tourner, de toute sa vie Milord n'a reçu une lettre si agréable de son neveu Lovelace.

*(Miss Clarisse, après avoir fait à son amie, dans une autre lettre, le récit des circonstances qu'on vient de lire, s'exprime dans ces termes :)*

La principale consolation que je trouve dans ces favorables apparences, c'est que vraisemblablement, si je n'y mets pas d'obstacle par ma faute, moi qui n'ai à présent qu'une amie, j'en

aurai autant qu'il y a de personnes dans la famille de M. Lovelace, soit qu'il en use bien ou mal avec moi : et qui sait si, par degrés, le rang et le mérite de ces nouveaux amis n'auront point assez de poids pour me rétablir dans la faveur de mes proches ? Il n'y a point de véritable repos pour moi jusqu'à cet agréable dénouement. Mon espérance d'ailleurs n'est pas d'être jamais heureuse. Le caractère de M. Lovelace et le mien sont extrêmement différents : différents sur des points essentiels. Mais, dans les termes où je suis actuellement avec lui, je vous recommande, ma chère amie, de garder pour vous seule toutes les circonstances dont la révélation pourrait ne pas lui faire honneur. Il vaut mieux que les fautes d'un mari soient révélées par tout autre que par sa femme, si je suis destinée à porter ce titre ; et tout ce qui pourrait vous échapper paraîtrait venir de moi.

Je demanderai constamment au Ciel qu'il répande sur vous tout ce qu'on peut espérer de bonheur dans ce monde ; et que vous et les vôtres, dans la postérité la plus éloignée, vous ne manquiez jamais d'une amie telle que ma chère Anne Howe l'a toujours été pour sa Clarisse Harlove.

*(M. Lovelace, pour faire gloire à ses inventions, explique à son ami, dans une autre lettre, le plan de vengeance qu'il a formé contre Miss Howe, dans un voyage qu'elle devait faire à l'île de Wight, accompagnée de sa mère et de M. Hickman, pour visiter une tante fort riche qu'elle avait dans cette île et qui souhaitait de la voir, elle et son mari futur, avant qu'elle changeât de nom. Mais comme il parle de ce plan sans être résolu de l'exécuter, l'éditeur anglais l'a supprimé.)*

Lettre 200

*M. Lovelace à M. Belford*

Si le complot dont je t'ai donné l'explication n'est pas de ton goût, compte, Belford, que j'en ai trois ou quatre autres dont je suis beaucoup plus satisfait, et dont tu le seras peut-être aussi. Je t'en laisserai le choix, si tu veux renoncer seulement aux misérables engagements que tu as pris. Pour tes trois camarades, ils doivent exécuter ce que je leur ai prescrit; et ne t'imagines pas que tu puisses t'en dispenser non plus. Ne suis-je pas votre général? Mais c'est un sujet auquel je reviendrai dans son temps. Tu sais que je ne me détermine jamais absolument pour un projet avant le temps de l'exécution. Alors, l'action de la foudre n'est pas plus prompte que la mienne.

Revenons à ce qui me touche immédiatement le cœur. Me croiras-tu, si je te dis que par rapport à ma fière maîtresse, j'ai tant de systèmes qui se présentent en foule à mon esprit pour obtenir la préférence, que je suis dans l'embarras pour choisir. Je pourrais t'en apprendre six principaux, dont un seul répondrait à toutes mes vues. Mais comme la chère personne ne m'a point épargné les sujets de chagrin, je crois que la reconnaissance m'oblige à ne pas ménager mes machines, et que je dois au contraire lui causer de l'étonnement et de l'admiration, en faisant jouer trois ou quatre mines à la fois.

Écoute, et suis-moi, si tu es capable de me comprendre. Je serai demain fort malade; sérieusement je le serai. Malade! Eh, pourquoi malade? Pour quantité de bonnes raisons, Belford. Je te crois fort curieux d'en savoir du moins une. Malade! de toutes mes inventions, je suis sûr que celle-ci te serait le moins tombée dans l'esprit.

Peut-être crois-tu que ma vue est d'attirer la belle au chevet de mon lit. C'est une ruse, ancienne de trois ou quatre mille ans. Il conviendrait bien mieux à mes desseins de pouvoir m'approcher du sien. Mais je vois bien qu'il faut t'instruire plus clairement.

Je suis plus inquiet que tu ne le penses sur ce système de contrebande, qui est de l'invention de Miss Howe. Il ne faut pas douter que si je fais une tentative sans succès, ma charmante n'entreprenne l'impossible pour s'échapper d'entre mes mains. Je m'étais persuadé autrefois qu'elle m'aimait; mais j'en doute à présent, ou du moins, que ce soit avec une *ardeur*, pour employer le terme de Miss Howe, qui la rende capable de me pardonner des fautes préméditées.

Et que me servira d'être malade? Écoute-moi jusqu'à la fin. Mon intention n'est pas d'être aussi mal que Dorcas le représentera. Cependant je halèterai prodigieusement. Je rendrai un peu de sang caillé. Sûrement je me serai rompu quelque vaisseau. On n'en pourra point douter. On fera venir de l'eau styptique d'Eaton; mais aucun médecin ne paraîtra. Si ma belle a quelque sentiment d'humanité, elle ne manquera pas de s'alarmer; mais si son cœur est pris, si c'est de l'amour qu'elle ressent, quelque refroidi qu'il puisse être, il se produira dans cette occasion, il éclatera, non seulement dans ses yeux, mais dans quelque trait de son charmant visage.

Je serai fort intrépide. Je ne redouterai par la mort, ni aucune suite de mon accident. Je parlerai en homme sûr d'être mieux dans une heure ou deux, pour avoir déjà fait une heureuse expérience de ce remède balsamique à l'occasion d'une chute qui m'est arrivée à la chasse, et dont ma maladie est vraisemblablement un reste; cette conduite, tandis que tout le monde paraîtra fort alarmé de ma situation, fera voir à la belle que je n'en ai pas la moindre inquiétude, et que je n'ai par conséquent aucun dessein.

Tu commences, sans doute, à juger mieux de mon invention. Je m'y suis attendu, lorsque j'aurais achevé de m'expliquer. Une autre fois, que tes yeux soient prêts à lire des merveilles, et ton esprit à bannir tous les doutes. À présent, Belford, si ma charmante n'est pas extrêmement touchée de me voir un vaisseau rompu, mal fort dangereux dans une constitution aussi ardente qu'on connaît la mienne, et que j'attribuerai d'un air calme aux agitations et aux chagrins que j'ai essayés depuis quelque temps; ce qui doit passer à ses yeux pour une nouvelle preuve de mon amour, et m'attirer quelque sentiment de reconnaissance... Quoi? Qu'arrivera-t-il? Ce qui arrivera? Je ne serai pas combattu alors par des remords trop vifs, si je prends le parti d'employer un peu de violence : car celle qui ne marque point de compassion n'en doit pas attendre.

Mais si son inquiétude paraît extrême?

Alors je serai dans l'espérance de bâtir sur un bon fondement. L'amour cache une multitude de fautes, et diminue celles qu'il ne peut cacher. L'amour, lorsqu'il est découvert et reconnu, autorise les libertés. Une liberté en produit une autre. Enfin, je verrai alors où cette ouverture pourra me conduire.

Fort bien, Lovelace; mais avec cette force de santé et ce visage fleuri, comment persuader à quelqu'un que tu sois malade?

Comment? quelques grains d'ipécacuana feront l'affaire... c'est assez pour me faire haleter comme une furie.

Mais le sang? comment rendre du sang, si je ne me fais pas une blessure réelle?

Pauvre Belford! Ignores-tu donc qu'il se trouve des pigeons et des poulets chez le premier rôtisseur?

Joins les mains d'admiration.

Dans un état si douteux, madame Sinclair me représentera que j'ai mené depuis quelque temps un vie trop sédentaire. Je me laisserai persuader de faire venir une chaise, et de me faire porter au parc, où j'essaierai un peu de marcher. À mon retour, je m'arrêterai au Cocotier pour m'amuser quelque moment.

Et que m'en reviendra-t-il?

Encore des questions? Je crains, Belford, que tu ne sois un incrédule. Hé bien, pour satisfaire ta curiosité, ne saurai-je donc pas si ma charmante entreprend de sortir dans mon absence? Ne verrai-je pas à mon retour si je suis reçu avec tendresse? Mais ce

n'est pas tout; je ne sais quel pressentiment m'avertit qu'il arrivera quelque chose d'intéressant pendant ma promenade. C'est ce que je remets à t'expliquer dans un autre temps.

Conviendras-tu enfin, Belford, ou ne conviendras-tu pas, qu'il est utile à bien des choses d'être malade? En vérité, je prends tant de plaisir à mes inventions que si je perds l'occasion de les mettre en œuvre, j'en serai à demi fâché. De ma vie, je n'en trouverai une si belle.

D'un autre côté, les femmes de la maison sont si pressantes dans leurs impertinents reproches qu'elles ne me laissent pas un moment de repos. Elles voudraient que, sans perdre le temps en projets éloignés, je prisse le parti d'employer quelqu'un de leurs artifices vulgaires et usés. Sally, particulièrement, qui se croit l'esprit fort inventif, me disait tout à l'heure, d'un air insolent, sur le refus que j'ai fait de ses offres, que mon intention n'était pas de vaincre, et que j'étais assez méchant pour penser au mariage, quoique je fisse difficulté de l'avouer. Parce que ce petit diable a fait son premier sacrifice à mon autel, il se croit en droit de prendre avec moi toutes sortes de libertés; et son impertinence augmente de ce que depuis longtemps j'évite, avec affectation dit-elle, l'occasion de répondre à ses avances. L'impudente! Me croire capable d'être le successeur d'un autre homme. Je n'en ai jamais été réduit à cette humiliation. Tu sais quel a toujours été mon principe. Ce qui passe une fois entre les mains d'autrui ne rentre jamais dans les miennes. C'est à des gens tels que toi et tes compagnons qu'il convient de s'accommoder d'un bien commun. J'ai toujours aspiré à la gloire des premières découvertes. Je n'en suis que plus coupable, diras-tu peut-être, de me plaire à corrompre ce qui n'a jamais été corrompu. Mais tu te trompes grossièrement : une maxime telle que la mienne met les maris à couvert. Aussi n'ai-je point à me reprocher d'avoir porté beaucoup d'atteintes au nœud conjugal.

Cependant une aventure qui m'est arrivée à Paris avec une femme mariée, et dont je crois ne t'avoir jamais fait le récit, ne me permet pas de dire que j'aie la conscience absolument nette. L'esprit d'intrigue y eut plus de part qu'aucune méchanceté réfléchie. Je veux te l'apprendre en deux mots.

Un marquis français, d'un âge assez avancé, qui se trouvait employé par sa cour, dans une fonction publique, à celle de

Madrid, avait laissé une femme jeune et charmante, qu'il avait épousée depuis peu, dans la même maison et comme sous la garde de sa sœur, qui était une vieille et insolente prude. Je vis la jeune dame à l'opéra. Je pris du goût pour elle à la première vue, et plus encore à la seconde, lorsque j'eus appris sa situation. Il ne me fut pas difficile de me lier avec l'une et l'autre, après avoir trouvé l'occasion de me faire présenter à la vieille. Mon premier soin fut de tourner toutes mes attentions vers cette prude, et de lui faire penser qu'elle avait pu m'inspirer quelques sentiments tendres. En même temps je prenais avantage de la situation de la jeune marquise, entre la jalousie de son mari et l'arrogance de sa belle-sœur, pour la piquer contre ces deux ennemis de sa liberté. Je me flattai d'y faire entrer un peu d'égard pour ma personne. Les dames françaises n'ont pas d'aversion pour la galanterie.

La vieille sœur ne laissa pas de former quelques soupçons. Mais j'étais déjà si bien dans l'esprit de la jeune, qu'elle ne se trouva pas disposée à voir congédier le seul homme qu'on lui eût permis de voir. Elle m'apprit les soupçons de sa sœur. Je lui conseillai de l'engager à se cacher dans un cabinet pendant ma première visite, sous prétexte de lui faire entendre comment je m'expliquerais dans son absence. Elle prit la clé du cabinet dans sa poche; parce qu'il n'était pas à propos que la vieille pût être surprise, soit par ma curiosité ou par celle d'un autre. J'arrivai. Je m'assis près de l'aimable marquise; je marquai de l'étonnement de ne pas voir sa sœur, du chagrin, de l'impatience; et prenant une si belle occasion d'exprimer des sentiments fort vifs pour cette chère absente, je lui donnai le plaisir de croire que je parlais d'elle avec une passion extrême, tandis que mes regards levaient l'équivoque pour la marquise.

Quel fut le dénouement? Je pris cette charmante Française par la main, en feignant de vouloir chercher sa sœur dans l'appartement voisin. Je la traînai à demi, sans qu'elle osât crier pour se plaindre; et la vieille, enfermée sous une clé sûre, demeura dans le ravissement de tout ce qu'elle venait d'entendre.

Jamais une jolie femme ne s'est trouvée inutilement tête-à-tête avec moi; à l'exception néanmoins de ma chère Clarisse. Mon ingénuité me fit obtenir grâce. La marquise trouva cette double tromperie d'autant plus plaisante que non seulement sa geôlière ne pouvait se plaindre d'être elle-même en prison, mais qu'en

redevenant libre après mon départ, elle se crut presque aussi heureuse que nous l'avions été, sa sœur et moi...

Les Anglais, Belford, ne l'emportent pas souvent sur les Français par l'esprit.

Notre commerce se soutint par d'autres ruses, qui ne te paraîtraient pas moins ingénieuses. La glace une fois rompue, ma belle marquise ne fit pas difficulté d'y contribuer; car tu sais mon axiome : *une fois subjuguée, c'est pour toujours*. Mais un incident plus tendre servit à révéler le secret; à le révéler, avant que notre disgrâce commune pût être voilée par le retour du marquis. La sœur, avec plus d'un sujet de ressentiment, devint une furie impitoyable. Le mari, moins propre à la qualité de mari qu'aucun homme de sa nation, et devenu plus délicat peut-être par son commerce avec les Espagnols, promit de loin une éclatante vengeance. Que restait-il à la belle que de se jeter sous ma protection? Elle ne s'en crut pas plus malheureuse; jusqu'au jour des grandes douleurs, que la mort et le repentir arrivèrent à la même heure.

Pardonne une larme, cher ami : elle méritait un meilleur sort. De quoi cet inexorable mari n'aura-t-il pas à répondre? La sœur fut punie par d'autres événements : c'est une réflexion qui me console encore. Elle fut réellement punie. Mais peut-être t'avais-je déjà raconté cette histoire.

Lettre 201

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi au soir*

Félicite-moi. Je viens de prendre l'air avec ma charmante, après de grandes instances pour obtenir cette faveur. Nous étions accompagnés des deux nymphes, qui ont joué parfaitement leur rôle; les yeux modestes, le discours tourné sans affectation à la morale. Ah, Belford! quels démons que les femmes, lorsqu'elles ont passé les bornes, et que nous avons rendu leur ruine complète!

Le carrosse nous a conduits vers Hampstead, de là vers Highgate, vers Muswell Hill et d'autres lieux, d'où nous sommes revenus à Hampstead; et là, par complaisance pour les nymphes, ma charmante a consenti à faire une petite collation. Ensuite nous sommes revenus de bonne heure à la ville, par Kentish Town.

Elle a paru d'une humeur délicieuse. Moi, j'ai marqué tant de respect et de complaisance pendant tout le chemin, et lorsque nous sommes descendus pour nous promener sur la hauteur, où la variété des objets forme une perspective charmante, qu'elle m'a promis d'y revenir quelquefois pour prendre le même air. Je crois, Miss Howe, ai-je dit plusieurs fois en moi-même, je crois que tes misérables plans deviennent inutiles.

Depuis que nous sommes revenus, son occupation et la mienne ont été d'écrire. Elle a promis de m'accorder, ce soir, une heure d'entretien avant que de se retirer.

Tout ce que l'amour le plus soumis est capable d'inspirer pour disposer son cœur à la maladie de demain fera mon étude pendant notre conversation. Mais j'aurai soin, en partant, de me plaindre d'un mal d'estomac.

Nous nous sommes vus. De ma part, l'amour et le respect ont joué parfaitement leur rôle. Il n'a rien manqué non plus à sa douceur et à sa complaisance. Elle a paru touchée de mon incommodité. Si subitement! Au moment que nous allions nous quitter! Mais ce n'était rien. Elle comptait de me trouver mieux demain.

Ma foi, Belford, je crois que je suis déjà malade. Est-il possible, pour un étourdi tel que moi, de se persuader qu'il ne se porte pas bien? À ce compte, je serais meilleur comédien que je ne le souhaite. Mais je n'ai pas un nerf, pas une fibre, qui ne soient toujours prêts à contribuer au succès d'une extravagance dont j'ai formé le dessein.

Dorcas a transcrit pour moi toute la lettre de Miss Howe du dimanche 14 de mai, dont je n'avais encore que l'extrait. Elle n'en a pas trouvé de nouvelle dans le même paquet. Mais c'est assez pour moi de celle-ci, et de celle que j'ai copiée moi-même en chiffre, dimanche dernier, tandis que ma charmante était à l'église.

Dorcas m'apprend que sa maîtresse a transporté ses papiers de la grande armoire d'ébène dans une cassette qui contient son linge, et qu'elle a placée dans une garde-robe obscure. Nous n'avons pas à présent la clé de cette cassette. Elle y conserve apparemment toutes les lettres qu'elle a reçues avant celles que je me suis procurées. Dorcas en est fort inquiète. Cependant elle se flatte de n'être pas soupçonnée; parce qu'elle est sûre d'avoir tout remis dans l'ordre où elle l'a trouvé.

Lettre 202

*M. Lovelace à M. Belford*

*Au Cocotier, samedi, 27 de mai*

L'ipécacuana est un remède extrêmement désagréable. Pourquoi ces maudits médecins ne peuvent-ils rien employer pour notre santé qui ne soit un vrai poison ? Il ne serait pas besoin d'autre punition dans l'autre monde, pour une vie mal employée, que de prendre leurs détestables drogues. Un médecin d'un côté, un apothicaire de l'autre, et la pauvre âme soumise à leurs ordonnances, je ne conçois pas de tourments pires que cette situation.

Il était question de me donner un air malade : je n'ai que trop réussi. Ayant pris assez d'ipécacuana pour me causer de grands vomissements, et n'ayant pas avalé assez d'eau pour m'en délivrer tout à fait, je me suis trouvé aussitôt l'air d'un homme qui aurait gardé le lit pendant quinze jours. Il ne faut pas badiner avec des armes tranchantes, me suis-je dit à moi-même au milieu de l'exercice ; et bien moins avec celles de la médecine.

J'ai passé deux heures dans les tranchées. J'avais défendu à Dorcas d'en rien dire à ma chère Clarisse, par un pur mouvement de tendresse ; mais bien aise aussi de lui faire connaître, lorsqu'elle apprendrait ma défense, que je m'attendais à lui voir de l'inquiétude pour ma situation. Il faudrait valoir bien peu pour s'abandonner à soi-même comme si l'on ne méritait l'attention de personne.

Fort bien ; mais Dorcas est une femme. Elle peut dire tout bas, à sa maîtresse, le secret qu'elle a reçu ordre de garder.

Viens ici toi, friponne, ai-je dit à cette fille (malade, en attendant, comme un chien). Laisse-moi voir comment la douleur, mêlée avec la surprise, fait sur ton visage. Tu t'y prends mal. Cette mâchoire abattue et cette bouche trop étendue en ovale conviennent plus à l'horreur qu'à la pitié. Retranche-moi ce cli-gnotement, ces minauseries dans ton *odieux regard*, comme tu sais que ma charmante l'a une fois nommé. Oui ; cela est beaucoup mieux ; fort bien : mais tiens la bouche un peu plus fermée. Tu as un ou deux muscles que tu ne saurais gouverner, entre l'os de la joue et les lèvres. Bon. Pars à présent. Monte et descends l'escalier en t'agitant beaucoup. Porte quelque chose avec toi ; rapporte-le, comme si tu l'avais été chercher ; jusqu'à ce que ce mouvement extraordinaire t'ait mise hors d'haleine, et puisse donner à ta respiration l'air naturel des soupirs.

Dorcas a commencé aussitôt la scène. Qu'y a-t-il donc, Dorcas ? Rien, Madame.

Ma charmante était étonnée, sans doute, de ne m'avoir pas vu le matin, mais trop dédaigneuse pour marquer son étonnement. Cependant, à force de répéter qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc, pendant que Dorcas s'empressait de monter et de descendre, elle a tiré de cette fille : Ah, Madame ! mon maître, mon maître...

Quoi ? Comment ? Quand ?

(Entre deux parenthèses, je t'apprendrai, Belford, que les petits mots dans la république des lettres, comme les petits hommes dans une nation, sont quelquefois ceux qui signifient le plus.)

Je ne dois pas vous le dire, Madame. Mon maître m'a défendu de vous le dire. Mais il est plus mal qu'il ne le pense. Il ne veut pas qu'on vous cause de l'épouvante.

Ici, une vive inquiétude a pris possession du charmant visage. Elle s'est attendrie pour moi ! Sur mon âme, elle s'est attendrie !

Où est-il ?

(Trop empressée, comme tu vois, pour observer la décence des termes. Autre parenthèse, Belford. Ce qu'on appelle décence est si peu naturel qu'il faut avoir l'esprit composé pour l'observer. La politesse n'habite point avec le trouble.)

Je ne puis m'arrêter pour répondre aux questions, a crié la soubrette, quoiqu'elle ne désirât rien tant que de répondre (troisième parenthèse : comme les crieurs qui font des ventes publiques, et qui tournent le dos à ceux auxquels ils ont le plus d'envie de vendre). Cette précipitation n'a fait qu'augmenter celle de ma charmante. Au même moment, une des nymphes a dit en bas à sa compagne, d'un ton contraint, mais à la porte, et assez haut pour être entendue de ma déesse, qui prêtait l'oreille : Mon Dieu ! ma chère, il faut avertir madame Lovelace ; il y a sûrement du danger. À ces mots, l'adorable Clarisse s'est lancée après Dorcas : Arrêtez... Je veux savoir... Ô Madame ! un vomissement de sang ! Un vaisseau rompu, j'en suis sûre !

Ma charmante n'a fait qu'un pas jusqu'à la chambre où j'étais ; et s'approchant de moi, les yeux pleins d'une tendre inquiétude : Qu'avez-vous ? comment vous trouvez-vous, M. Lovelace ?

Ô mon unique amour ! Fort bien, fort bien, ai-je répondu d'une voix languissante. Ce n'est rien ; rien qui doive alarmer personne. Je serai mieux dans un instant. Je n'avais pas besoin de me contrefaire, pour tromper ses yeux ; car je souffrais comme un damné, quoique je ne rendisse plus de sang.

En un mot, Belford, je suis parvenu à mon point. Je vois que je suis aimé. Je vois que toutes les offenses sont oubliées. J'ai du crédit pour recommencer un nouveau compte. Miss Howe, je te défie, ma chère. Madame Townsend ! Qui êtes-vous toutes ensemble pour lutter contre moi ? Tournez-moi le dos, avec votre contrebande. Qu'il n'y ait plus ici d'autre contrebandier que moi-même ; et que les plus exquises faveurs de ma charmante ne soient plus des richesses prohibées pour moi.

Personne ne doute plus ici qu'elle ne m'aime. Les larmes lui sont venues aux yeux plus d'une fois à la vue de ma situation. Elle a souffert que j'aie pris sa main, et que je l'aie baisée aussi souvent qu'il m'a plu. À l'occasion de quelque discours de madame Sinclair, qui me reprochait de vivre trop renfermé, elle m'a pressé de prendre l'air ; mais elle m'a recommandé, dans les termes les plus obligeants, de prendre soin de moi. Elle m'a conseillé de voir un médecin. *Dieu*, m'a-t-elle dit, *a fait les médecins*.

Je ne suis pas de cet avis, Belford. Dieu, assurément, nous a fait tous : mais je crois que ma charmante a voulu dire la médecine, au lieu *des médecins* ; alors sa pensée pourrait fort bien être

étendue dans le sens de cette phrase vulgaire : *Dieu envoie les viandes, et le diable fait la cuisine.*

Je me suis trouvé bientôt rétabli, après avoir pris le styptique de ses chères mains.

Lorsqu'elle m'a pressé de prendre l'air, je lui ai demandé si elle me ferait l'honneur de monter en carrosse avec moi. Je voulais connaître par sa réponse si elle pensait à sortir en mon absence.

Elle m'a répondu que si elle n'était persuadée qu'une chaise me convenait mieux après mon accident, elle m'aurait accompagné de tout son cœur.

Est-ce là un divin compliment? J'ai baisé encore une fois sa main. Je lui ai dit qu'elle était la bonté même; que je regrettais de ne l'avoir pas mérité mieux, mais que je ne voyais devant nous que des jours heureux; que sa présence, et le généreux intérêt qu'elle avait pris à mon accident, m'avait rétabli tout d'un coup; que j'étais bien; que je ne sentais plus le moindre mal; mais que, puisqu'elle était d'avis que je prisse un peu l'air, j'allais faire appeler une chaise. Ô chère Clarisse! ai-je ajouté, quand cette indisposition me serait venue de mes derniers chagrins, et du regret que j'ai eu de vous avoir désobligée, tout serait compensé à l'infini par votre bonté. Tout le pouvoir de la médecine est dans un sourire de votre bouche et dans un regard de vos yeux. Votre dernier mécontentement a fait ma seule maladie.

Pendant ce temps-là toutes les femmes de la maison levaient les yeux et les mains pour remercier le Ciel du miracle. Voyez la force de l'amour, disait l'une tout bas, mais d'un ton qui pouvait être entendu; le charmant mari, disait une autre; et toutes ensemble, l'heureux couple! Que ce concert d'éloges a paru flatter ma charmante! Quelles étincelles j'ai vu sortir de ses yeux! Qu'on ne dise pas que les louanges offensent la modestie. Elles échauffent au contraire un cœur qui se rend témoignage de son mérite. Elles en bannissent la défiance, en y ranimant le courage et la gaieté.

À présent, Belford, crois-tu qu'une maladie ne mène à rien? Cependant je te déclare que j'ai trop d'expédients agréables à mettre en œuvre pour recommencer jamais l'expérience de ce maudit ipécacuana.

Lettre 203

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Samedi, 27 de mai*

Monsieur Lovelace, ma chère, a été fort malade. Son mal l'a pris subitement. Il a vomi du sang en abondance. C'est quelque vaisseau rompu. Il s'était plaint, hier au soir, d'un mal d'estomac. Je m'en suis sentie d'autant plus touchée que je crains qu'il ne soit venu de nos violentes contentions. Mais étais-je coupable?

Que j'ai cru le haïr, ces jours passés! Mais je vois que dans mon cœur, la colère et la haine ne sont que des mouvements passagers. Il est impossible, ma chère, de haïr ceux qu'on voit en danger de mort, ou dans l'affliction. Je ne me sens point capable de résister à la bonté, ni au sincère aveu d'une faute commise.

Aussi longtemps qu'il l'a pu, il a pris grand soin de me faire cacher sa maladie. Si tendre, si attentif dans la violence de la douleur! Je voudrais ne l'avoir pas vu dans cet état. Ce spectacle a fait sur moi trop d'impression; alarmée encore, comme je l'ai été, par les craintes de tout le monde. Le pauvre jeune homme! être surpris tout d'un coup dans une santé si florissante!

Il est sorti dans une chaise à porteurs. Je l'en ai pressé. Mais je crains de lui avoir donné un mauvais conseil, car le repos est ce qu'il y a de mieux dans les maladies de cette nature. On n'est que trop prompt, dans les cas d'importance, à donner son avis sans certitude et sans lumières. Je lui ai proposé, à la vérité, de faire

appeler un médecin : mais il ne veut pas en entendre parler. Je respecte beaucoup la faculté; et d'autant plus que ceux qui la traitent avec mépris n'ont pas plus d'égard, comme je l'ai toujours observé, pour des institutions d'un ordre encore plus respectable.

Je vous avoue que mon esprit n'est pas tranquille. Je crains de m'être trop exposée devant lui et devant les femmes de la maison. Elles pourront me trouver excusable parce qu'elles nous croient mariés. Mais s'il manque de générosité, j'aurai peut-être sujet de regretter une surprise qui m'apprend à me connaître mieux que je ne me suis connue jusqu'à présent; surtout lorsque j'ai raison de croire qu'il ne s'est pas assez bien conduit avec moi.

Cependant je vous dirai, comme je le crois sincèrement, que s'il me donne occasion de reprendre l'air de réserve et de le tenir éloigné, j'espère que je trouverai assez de force dans la connaissance que j'ai de ses défauts pour me rendre supérieure à mes passions; car M. Lovelace, ma chère, n'est pas un homme estimable dans toutes les parties de son caractère. Que pouvons-nous faire de plus que nous gouverner par les rayons de lumière qui nous luisent par intervalles?

Vous ne vous étonnerez pas que je paraisse grave sur cette *découverte*. Quel nom je lui donne! Mais quel nom puis-je lui donner? Je n'ai pas le cœur assez à l'aise pour approfondir ce cœur comme je le devrais.

Dans le mécontentement que j'ai de moi-même, je n'ai pas la hardiesse de jeter les yeux sur ce que je viens d'écrire. Cependant je ne sais pas comment j'aurais pu faire pour écrire autrement. Jamais je ne me suis trouvée dans une situation d'esprit si bizarre. Je serais embarrassée à vous la décrire. Auriez-vous jamais été de même? c'est-à-dire redoutant la censure de mon amie, sans croire néanmoins que je la mérite?

Je ne suis sûre de rien : c'est que je la mériterais effectivement, si mon cœur avait quelque secret que je voulusse vous déguiser.

Mais je n'ajouterai pas un seul mot, après vous avoir assurée que je veux faire un examen plus rigoureux de moi-même, et que je suis, etc.

CL. HARLOVE.

Lettre 204

*M. Lovelace à M. Belford*

*Samedi au soir*

L'air m'a fait le mieux du monde. Il ne me reste rien de ma maladie. Avec un cœur tranquille, comment avoir mal à l'estomac?

Mais en arrivant au logis, j'ai trouvé ma charmante fort alarmée d'un nouvel incident. On était venu s'informer de nous, et d'une manière fort suspecte. Ce n'était pas par nos noms, mais par la description de nos personnes qu'on nous avait demandés; et le curieux était un domestique en livrée bleue, doublée et galonnée de jaune.

Dorcas et la fille de cuisine, qu'il avait fait appeler à la porte, ayant refusé de répondre à ses questions s'il n'expliquait ses motifs, et par quel ordre il était si pressant, il avait répondu, aussi laconiquement qu'elles, que si elles faisaient difficulté de s'expliquer avec lui, peut-être en feraient-elles moins avec une autre personne; et là-dessus, il s'était retiré de fort mauvaise humeur.

Dorcas était montée brusquement chez sa maîtresse, qu'elle avait alarmée, non seulement par le récit de l'événement, mais encore plus par ses propres conjectures, en ajoutant que c'était un homme de fort mauvaise mine, et qu'elle était sûre qu'il ne pouvait être venu avec de bonnes intentions.

La livrée et les traits du domestique ont donné lieu à de grandes recherches, qui n'ont pas été moins détaillées que les informations. Mon Dieu, mon Dieu! s'est écriée ma charmante; les alarmes ne finiront donc pas? et son imagination lui a représenté tous les maux qu'elle peut redouter. Elle a souhaité que M. Lovelace revînt promptement!

Monsieur Lovelace est revenu, plein de vivacité, de reconnaissance, de respect et d'amour, pour remercier sa chère Clarisse, et la féliciter du miracle qu'elle avait opéré dans une guérison si prompte. Elle lui a fait le récit de l'aventure, avec toutes ses circonstances. Dorcas, pour augmenter la frayeur de sa maîtresse, nous a dit que le domestique avait le visage brûlé de soleil, et paraissait être homme de mer.

On a conclu que ce devait être le matelot du capitaine Singleton. La première scène à laquelle il fallait s'attendre était de voir notre maison environnée de tout un équipage de vaisseau; d'autant plus que, suivant une lettre de Miss Howe, le navire du capitaine n'était pas plus loin qu'à la pointe de Rotherhithe.

Impossible, ai-je dit. Une entreprise de cette nature ne serait pas précédée d'une information si mal entendue. Pourquoi ne serait-ce pas plutôt un des gens de votre cousin Morden, qui venait vous apporter la nouvelle de son arrivée et vous préparer à sa visite?

Cette explication a paru lui plaire. Ses craintes se sont dissipées. Elle a eu le temps de me féliciter sur le prompt rétablissement de ma santé; ce qu'elle a fait de l'air le plus obligeant.

Mais notre entretien n'avait pas été long, lorsque Dorcas est revenue nous dire, avec assez d'effroi, que le laquais, le même laquais était encore à la porte, et qu'il demandait si monsieur et madame Lovelace n'étaient pas logés dans cette maison. Il n'avait aucune mauvaise vue, avait-il dit à Dorcas. Mais cette observation même était une démonstration pour ma charmante que nous étions menacés de quelque grand mal. Comme Dorcas n'avait pas fait de réponse, j'ai proposé de descendre moi-même pour entendre de quoi il était question. Je vois, dis-je, vos craintes imaginaires et votre impatience, ma chère vie; vous plaît-il de descendre avec moi? Vous entrerez dans le parloir, d'où vous pourrez entendre, sans être vue, tout ce qui va se passer à la porte.

Elle y a consenti. Nous sommes descendus. Dorcas a fait avancer le domestique. Je lui ai demandé ce qu'il désirait, et ce qu'il avait à dire à monsieur ou à madame Lovelace? Après quantité de révérences, je suis sûr, m'a-t-il dit, que j'ai l'honneur de parler à M. Lovelace même. Ce que j'ai à demander, Monsieur, c'est si vous demeurez ici et si l'on peut vous y parler, ou si vous y êtes du moins pour quelque temps?

De quelle part, mon enfant?

De la part d'un gentilhomme qui m'a donné ordre de répondre uniquement à cette demande, qu'il est ami de M. Jules Harlove, oncle aîné de madame Lovelace.

La chère personne a pensé s'évanouir à ce nom. Elle s'est procuré depuis peu des sels; elle les a tirés aussitôt.

Dites-moi, mon ami, connaissez-vous le colonel Morden?

Non, Monsieur; je n'ai jamais entendu ce nom-là.

Ni le capitaine Singleton?

Non, Monsieur. Mais mon maître est aussi capitaine.

Comment se nomme-t-il?

Je ne sais pas si je dois le dire.

Il ne saurait y avoir de mal à me dire son nom, si vous venez avec des vues honnêtes.

Très honnêtes, Monsieur, car mon maître me l'a dit; et sur la face de la terre, il n'y a pas de plus honnête gentilhomme que mon maître. Son nom, Monsieur, est le capitaine Tomlinson.

Je ne connais point ce nom-là.

C'est ce que je m'imagine, Monsieur. Il m'a dit qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu de vous, mais que malgré cela sa visite ne vous serait pas désagréable.

Ici, faisant deux pas pour m'approcher du parloir: Connaissez-vous, ma très chère vie, un capitaine Tomlinson, ami de votre oncle?

Non, a répondu ma charmante, mais mon oncle peut avoir des amis que je ne connais pas; et paraissant tremblante, elle m'a demandé si j'avais bonne opinion de cette aventure.

Il fallait achever avec le messenger. Si votre maître, lui ai-je dit, a quelque chose à démêler avec M. Lovelace, vous pouvez l'assurer que M. Lovelace est ici, et se trouvera volontiers au rendez-vous qui lui sera marqué.

La chère personne a paru craindre que, pour ma propre sûreté, je ne me fusse engagé trop légèrement. Le messenger est parti; tandis que pour prévenir l'étonnement de ma belle, j'ai feint de m'étonner que le capitaine Tomlinson, qui avait de justes raisons de me croire au logis, n'eût pas écrit deux mots en y envoyant pour la seconde fois.

En même temps, dans la crainte que ce ne fût quelque invention de James Harlove, qui aime les complots, ai-je remarqué, quoiqu'il n'y ait pas la tête fort propre, j'ai donné quelques instructions préliminaires aux femmes et aux domestiques de la maison; après avoir eu soin, pour rendre la scène plus éclatante, de faire assembler tout le monde; et ma charmante a pris la résolution de ne pas sortir jusqu'à ce qu'elle ait vu la fin de cette affaire.

Je suis obligé de finir ici, quoique au milieu d'une narration si intéressante. J'ajoute seulement que le pauvre Belton a besoin de toi; car, pour tout au monde, je n'ose m'écarter. Mowbray et Tourville se tourmentent beaucoup, comme des vagabonds sans chef, sans mains et sans âme, depuis qu'ils n'ont plus ni toi ni moi pour les conduire. Apprends-moi comment se porte ton oncle.

Lettre 205

*M. Lovelace à M. Belford*

*Dimanche, 28 de mai*

Cette aventure du capitaine Tomlinson a fait notre unique entretien, non seulement pendant toute la soirée d'hier, mais ce matin encore, pendant tout le déjeuner. Ma belle ne cesse pas de croire que c'est le prélude d'une malheureuse entreprise de la part de Singleton. J'ai répondu qu'il y a beaucoup plus d'apparence que c'est une invention du colonel Morden, pour lui causer un peu d'alarme, et que les voyageurs, à leur retour, prennent quelquefois plaisir à surprendre. Pourquoi, très chère Clarisse, lui ai-je dit, donnerions-nous l'interprétation la moins favorable à tout ce que nous ne saurions bien expliquer ?

Elle m'a répondu que, depuis quelque temps, il lui était arrivé tant de choses désagréables qu'elle ne pouvait empêcher que ses craintes ne fussent souvent plus fortes que ses espérances.

C'est ce qui me fait craindre, ai-je répliqué, de vous voir tomber dans un abattement qui vous rende insensible au bonheur qui se prépare pour nous. Elle espérait, m'a-t-elle dit gravement, que son respect et sa reconnaissance pour le dispensateur de tous les biens la garantiraient de l'ingratitude ; et la reconnaissance, dans un cœur, produisait le même effet que la joie.

Ainsi, Belford, toutes ses joies futures portent sur des biens invisibles. Elle a raison ; car ceux qui comptent le moins sur les

causes secondes sont le moins exposés à voir manquer leurs espérances. Gravité, comme tu vois, pour gravité.

À peine avait-elle cessé de parler que Dorcas est venue d'un air effrayé. Elle m'a causé à moi-même une sorte de palpitation. Mais il s'est passé bien d'autres mouvements dans le cœur de ma charmante, comme je l'ai remarqué à son sein, qui se soulevait jusqu'au menton. Ces gens du bas ordre, a-t-elle observé, tendent toujours stupidement au merveilleux, et trouvent un sujet de surprise dans les événements les plus communs.

Pourquoi cet air alarmé, ai-je dit à la soubrette, avec vos doigts étendus, et vos : Ô Mademoiselle? Ô Monsieur? La différence aurait-elle été d'une minute, quand vous seriez venue plus doucement?

Le capitaine Tomlinson, Monsieur!

Le capitaine. Diable... que m'importe? Ne voyez-vous pas dans quel trouble vous avez jeté votre maîtresse?

Cher monsieur Lovelace, m'a dit ma charmante en tremblant (vois, Belford, ce que c'est de paraître nécessaire : je suis le cher monsieur Lovelace), si... si mon frère, si le capitaine Singleton paraissent, je vous en prie, je vous en conjure, gardez un peu de modération. Mon frère est mon frère. Le capitaine Singleton n'est qu'un agent.

Ma très chère vie, en passant mes bras autour d'elle (lorsqu'on demande une faveur, ai-je pensé en moi-même, ce serait bien le diable si des libertés si innocentes n'étaient pas permises au cher M. Lovelace encore), vous serez témoin de tout ce qui va se passer entre nous. Dorcas, faites entrer la personne qui me demande.

Elle m'a supplié de lui laisser le temps de se retirer. On ne devait pas savoir qu'elle fût dans la maison.

Charmante fille! Tu vois, Belford, qu'elle ne pense plus à me quitter. Les friponnes! si l'on n'employait pas quelquefois la surprise, comment un honnête homme saurait-il jamais ce qui se passe dans leur cœur?

Elle est sortie de la chambre pour prêter l'oreille. Quoique cet incident n'ait pas produit tout ce que j'en avais attendu, il faut, si tu veux connaître entièrement la circulation de mes desseins, que je te raconte, jusqu'à la moindre circonstance, ce qui s'est passé entre le capitaine Tomlinson et moi.

Il est entré en habit de campagne, son fouet à la main :  
Votre serviteur, Monsieur. Je crois parler à M. Lovelace.  
Mon nom est Lovelace, Monsieur.

Pardon, Monsieur, pour le jour et pour l'habillement. Je suis obligé de sortir à ce moment de la ville, dans l'espérance de revenir ce soir.

Le jour n'a rien que de convenable; l'habillement n'a pas besoin d'apologie.

Lorsque j'ai envoyé mon valet, je ne prévoyais pas que je trouverais moi-même le temps de vous voir. Je ne m'étais proposé ce jour-là, pour obliger mon ami, que de m'assurer de votre demeure, et si je pouvais espérer l'honneur de vous parler, ou à Madame votre épouse.

Monsieur, vous devez connaître vos motifs. Vous devez savoir aussi quel temps vos affaires vous laissent. J'attends que vous preniez la peine de vous expliquer.

(Ma charmante m'a confessé depuis que le ton sec de mes réponses l'avait fort alarmée. Tu devineras aisément que si je mêle ici ses émotions, je n'en ai été informé qu'après cette scène.)

J'espère, Monsieur, que vous ne vous offenserez pas. Mon dessein n'est pas de vous offenser.

Non, non, Monsieur; expliquez-vous librement.

Je n'ai aucune sorte d'intérêt, Monsieur, dans l'affaire qui m'amène ici. Je puis vous paraître trop officieux. Mais si je le croyais, je cesserais de m'en mêler aussitôt que je vous aurai fait entendre de quoi il est question.

Eh, de quoi s'agit-il, Monsieur?

Puis-je vous demander sans offense, Monsieur, si vous avez du penchant pour vous réconcilier, et si vous êtes disposé à prendre des mesures honorables, de concert avec une personne du nom d'Harlove, comme une préparation qui peut conduire à la réconciliation générale?

(Quelle agitation dans le cœur de ma charmante!)

Vous m'embarrassez, Monsieur (et l'agitation redoubla sans doute ici). Toute la famille en a fort mal usé avec moi. Elle a ménagé encore moins ma réputation, et celle même de mes proches; ce que j'ai bien plus de peine à pardonner.

Monsieur, Monsieur, j'ai fini. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

(Ici, ma charmante a pensé s'évanouir, et n'a pas du tout été contente de moi.)

Mais, Monsieur, rien n'empêche que vous n'expliquiez le sujet de votre commission, puisqu'il paraît que c'est une commission dont vous vous êtes chargé.

Oui, Monsieur, c'en est une; et d'une nature qui m'avait fait juger qu'elle serait agréable pour toutes les parties : sans quoi j'aurais refusé de l'accepter.

Elle peut l'être, Monsieur, lorsqu'elle sera mieux connue. Mais souffrez que je la prévienne par une question. Connaîtriez-vous le colonel Morden?

Non, Monsieur. Si vous entendez *personnellement*, je ne le connais pas. Mais mon intime ami, M. Jules Harlove, m'a parlé souvent de lui, avec de grandes marques d'estime, comme de son associé dans une affaire d'importance.

J'avais jugé, Monsieur, que le colonel pouvait être arrivé; et qu'étant peut-être de ses amis, votre dessein était de me causer une agréable surprise.

Si le colonel Morden était en Angleterre, M. Jules Harlove ne pourrait l'ignorer, et vraisemblablement je ne serais pas sans avoir l'honneur de le connaître.

Fort bien, Monsieur. Vous êtes donc chargé de quelque commission pour moi, de la part de M. Jules Harlove?

Monsieur, je vais vous expliquer, en aussi peu de mots qu'il me sera possible, le véritable sujet qui m'amène. Mais approuvez que je vous fasse aussi une question préliminaire, pour laquelle vous verrez que la curiosité n'est pas mon seul motif. Votre réponse m'est nécessaire pour continuer, et vous en allez juger après m'avoir entendu.

Quelle est cette question, Monsieur?

En deux mots : si vous êtes actuellement, et de bonne foi, marié à Miss Clarisse Harlove?

(J'ai marqué de l'étonnement, et j'ai pris un ton plus haut.)

Telle est donc la question à laquelle il faut que je réponde, avant que vous puissiez parler plus nettement?

Je ne pense à rien moins qu'à vous offenser, M. Lovelace. Un ami m'a pressé de me charger de cet office. J'ai des nièces. J'ai

des filles. Je me suis figuré que la commission était louable ; sans quoi, je me serais dispensé de l'accepter. Je connais le monde, et je prendrai la liberté de dire que si cette jeune dame...

Vous vous nommez le capitaine Tomlinson, n'est-ce pas ?

Oui, Monsieur.

Eh bien, capitaine Tomlinson, je vous déclare qu'il n'y a point de liberté que je puisse prendre en bonne part, si elle n'est extrêmement délicate, lorsqu'il est question de la jeune dame dont vous parlez.

Lorsque vous m'aurez entendu, M. Lovelace, si vous jugez que je me sois expliqué d'une manière qui ait rendu cette précaution nécessaire, je conviendrai qu'elle était juste. Permettez-moi de vous dire que je n'ignore pas ce qui est dû au caractère d'une femme vertueuse.

Comment ? Capitaine Tomlinson, il paraît que vous vous échauffez facilement. Au reste, si ce langage couvre quelque vue (que ma belle a tremblé ici, comme elle m'en a fait l'aveu !), je réponds seulement que cette maison est un lieu privilégié. C'est à présent ma demeure, et par conséquent un asile sacré pour quiconque me fait l'honneur d'y venir, dans quelque vue qu'il y vienne.

Je ne crois pas, Monsieur, avoir donné occasion à ce discours. Mais je ne ferai pas difficulté de vous voir dans tout autre lieu, si je vous importune ici. On m'avait averti que j'aurais à faire à un jeune gentilhomme plein de feu. Comme je me rends témoignage de mes intentions, et que la commission que j'ai acceptée est d'une nature paisible, je n'en ai pas été plus refroidi. J'ai deux fois votre âge, M. Lovelace, j'ose le dire. Mais je vous assure que si mon message, ou la manière dont je l'exécute, ont quelque chose d'offensant pour vous, je puis suspendre mon entreprise un jour ou deux, et pour toujours si vous le désirez. Ainsi, Monsieur, quelque jour qu'il vous plaise de choisir, vous serez le maître de me faire savoir vos intentions...

(Il allait me dire sa demeure, mais je l'ai interrompu.)

Capitaine Tomlinson, vous répondez fort bien. J'aime les caractères fermes. N'êtes-vous pas officier de guerre ?

Je l'ai été, Monsieur. Mais *j'ai converti mon épée en un soc de charrue*, pour parler le langage de l'Écriture ; depuis quelques années j'ai fait toutes mes délices de cultiver le bien de mes

pères. Un homme de cœur, M. Lovelace, me plaît autant que jamais. Cependant permettez-moi de vous dire que, lorsque vous serez à mon âge, vous penserez qu'il n'y a pas autant de vrai courage dans une chaleur de jeunesse que vous semblez y en trouver à présent.

(Qu'en dis-tu, Belford? Ce n'est pas un sot que ce Tomlinson. Il a gagné tout à la fois l'attention et le cœur de ma charmante. Quel bonheur, a-t-elle dit, qu'il y ait des hommes capables de se posséder dans la colère!)

Fort bien, Capitaine. Reproche pour reproche. Nos points sont égaux. Donnez-moi donc à présent le plaisir d'entendre votre commission.

Volontiers, Monsieur, pourvu que vous me permettiez de répéter ma demande. Êtes-vous marié réellement et de bonne foi à Miss Clarisse Harlove, ou ne l'êtes-vous pas?

Rien de plus clair, Capitaine. Mais si je vous répons que je suis marié, qu'aurez-vous à dire?

Je dirai, Monsieur, que vous êtes homme d'honneur.

Oui, Capitaine, c'est ce que je crois être; soit que vous le disiez ou que vous ne le disiez pas.

Je serai sincère, Monsieur, dans tout ce que j'ai à vous expliquer là-dessus. M. Jules Harlove a découvert depuis peu que vous êtes logés dans la même maison, vous et sa nièce; que vous étiez ensemble à la comédie il y a sept ou huit jours. Il se flatte que vous êtes mariés. On l'a même confirmé dans cette opinion: mais comme il vous connaît d'un caractère entreprenant, et que vous avez déclaré du dédain pour une alliance avec sa famille, il souhaite que je tire de votre propre bouche la confirmation de votre mariage, avant que de s'engager dans les démarches qu'il est disposé à faire en faveur de sa nièce. Vous conviendrez, M. Lovelace, qu'il n'aurait pas lieu d'être satisfait d'une réponse qui lui laisserait le moindre doute.

Il me semble, capitaine Tomlinson, qu'il n'y a qu'une méchanceté damnable qui peut faire supposer...

Monsieur... Monsieur Lovelace, au nom de Dieu ne vous échauffez pas. Les parents de la jeune dame sont jaloux de l'honneur de leur famille. Ils ont, comme vous, des préventions à vaincre. On peut avoir pris des avantages... sans que la jeune dame soit blâmable.

Elle n'est pas capable, Monsieur, de donner de tels avantages : et quand elle le serait, qui serait l'homme capable de les prendre ? La connaissez-vous ?

Je n'ai jamais eu l'honneur de la voir plus d'une fois. C'était même à l'église, et je ne crois pas que je pusse la reconnaître.

Ne pas la reconnaître, Monsieur ! J'aurais cru qu'après avoir eu le bonheur de la voir une fois, il n'y avait pas d'homme au monde qui ne la reconnût entre mille.

Je me souviens, Monsieur, d'avoir pensé que je n'avais jamais vu de si belle femme. Mais, M. Lovelace, vous conviendrez qu'il vaut mieux que ses parents vous aient fait une injustice, que si vous lui en aviez fait une. Me permettez-vous de vous répéter ma question ?

Là-dessus Dorcas est entrée avec précipitation. Monsieur, m'a-t-elle dit, un étranger demande à vous parler une minute ; et me tirant à part : C'est ma maîtresse, Monsieur.

(Conçois-tu, Belford, que la chère personne ait pu mettre ce petit mensonge dans la bouche de Dorcas, et cela pour m'en épargner un ?) J'ai répondu à cette fille : Faites entrer l'étranger dans une salle, et je suis à lui dans quelques moments. Elle est sortie. Je n'ai pas douté que ma charmante ne voulût me dicter la réponse que je devais faire aux instances du capitaine. Elle n'aurait pas réussi, comme tu crois. Cependant le message de Dorcas a produit quelque effet. J'étais sur le point de faire un de mes coups de maître, qui aurait été de prendre avantage des informations du capitaine pour lui faire avouer à elle-même notre mariage devant lui, comme elle l'avait fait devant les femmes de la maison ; et si j'avais pu l'y faire consentir, il ne m'aurait pas été plus difficile de l'engager, pour la satisfaction de son oncle, à lui écrire une lettre de reconnaissance, qu'elle n'aurait pu se dispenser de signer Clarisse Lovelace. Je n'étais pas fort disposé par conséquent à suivre l'ordre qu'elle m'envoyait. Mais dans la crainte aussi de l'offenser sans retour, j'ai jugé à propos de changer l'état de la question, en mettant Tomlinson dans la nécessité de répondre pour lui-même. Ma vue ne regardait qu'elle : car au fond, comme je le lui ai dit ensuite à elle-même, que m'importe d'être jamais réconcilié avec une famille que je dois éternellement mépriser ?

Vous croyez donc, Capitaine, que j'ai fait une réponse douteuse à la question que vous m'avez proposée. Vous pouvez le penser. Je vous apprendis que j'ai le cœur fier, et que si vous ne me paraissez pas un galant homme, qui ne vous êtes engagé dans cette affaire que par de généreux motifs, je prendrais fort mal une question qui suppose quelque doute de mon honneur. Mais avant que de vous satisfaire plus directement, je vous ferai moi-même deux ou trois questions auxquelles je vous prie de répondre.

De tout mon cœur, Monsieur. Vous ne me ferez pas de questions auxquelles je ne réponde avec candeur.

Vous dites qu'il est revenu à M. Harlove que nous avons été ensemble à la comédie, et que nous sommes logés dans la même maison. De grâce, d'où lui viennent ces lumières? Car je ne vous cacherai pas que, par certaines considérations qui ne me regardent pas moi-même, j'avais souhaité que notre demeure fût ignorée; et ce secret a été gardé si fidèlement, que Miss Howe même, quoique en commerce avec son amie, ne sait pas où lui adresser directement ses lettres.

Je puis vous dire que la personne qui vous a vus à la comédie est un homme d'affaires de M. Jules Harlove. Il observa tous vos mouvements. Après le spectacle, il suivit votre carrosse jusqu'ici; et le lendemain, étant monté à cheval, il se hâta d'aller faire part à son maître de ses observations.

Quelle bizarrerie dans les événements, capitaine Tomlinson! Mais notre demeure est-elle connue de quelque autre Harlove?

C'est un secret absolu pour tout le reste de la famille, et M. Jules Harlove désire qu'il soit gardé. Il souhaite qu'on ne sache pas non plus qu'il entre en traité avec vous, si sa nièce est actuellement mariée : car il prévoit beaucoup d'obstacles à la réconciliation de la part de certaines personnes, quand il leur donnerait même cette assurance.

Je n'en doute pas, Capitaine. Toute la folie de cette famille vient du brave James Harlove. Quels fous, en effet, de se laisser gouverner par une tête à qui la malice, plutôt que le génie, donne une vivacité mal entendue, qui ne vient de rien moins que de la nature! Mais y a-t-il longtemps, s'il vous plaît, que M. Jules Harlove est dans cette pacifique disposition?

Je vous le dirai volontiers, M. Lovelace; et je vous en apprendrai même l'occasion. Je veux m'expliquer d'autant plus nettement là-dessus, et sur tout ce que vous avez quelque intérêt à savoir de moi, qu'après m'avoir entendu, vous serez persuadé que je ne me suis pas chargé mal à propos de la commission que j'exécute.

Parlez, Capitaine. Je vous promets toute mon attention. (Ma charmante n'en donnait pas moins sans doute.)

« Il faut vous apprendre, Monsieur, qu'il n'y a pas longtemps que je suis établi dans le voisinage de M. Jules Harlove. Deux motifs m'y ont fait transporter ma famille de Northamptonshire : celui d'être plus porté de remplir les devoirs d'une curatelle dont je n'ai pu me dispenser, et qui m'oblige de faire souvent le voyage de Londres; et mon propre intérêt, qui m'a fait prendre le parti d'occuper moi-même une ferme négligée, dont j'ai acquis depuis peu la propriété. Mais quoique notre connaissance ne soit pas plus ancienne, et qu'elle ait commencé au jeu de boules (l'oncle Jules est un grand joueur de boules, Belford), à l'occasion d'un coup d'importance dont on me remit la décision, deux frères n'ont pas l'un pour l'autre une plus cordiale estime. Vous savez, M. Lovelace, que la nature a mis entre certains esprits des rapports capables de les lier étroitement dans un quart d'heure. »

Cela est vrai, Capitaine.

« Ce fut en conséquence de cette amitié, reconnue de part et d'autre, que lundi quinze du mois, comme je m'en souviens parfaitement, M. Harlove vint me demander familièrement à dîner. Dans notre entretien, il m'apprit en confidence toute la malheureuse affaire qui a causé tant de chagrin à toute sa famille. Je n'en étais informé que par le bruit public; car, malgré mon intime liaison, j'avais attendu que, dans une occasion de cette nature, il s'expliquât le premier. Il me dit alors qu'un homme de considération, qu'il me nomma, s'était adressé à lui, deux ou trois jours auparavant, pour l'engager non seulement à se réconcilier avec sa nièce, mais à faire les ouvertures d'une réconciliation générale.

« Sa sœur Harlove, m'a-t-il dit, avait été sollicitée en même temps par une bonne femme qui est respectée de tout le monde, et qui avait fait entendre qu'avec un peu d'encouragement de la part de la famille, sa nièce était disposée à rentrer sous la

protection de ses parents et même à vous quitter ; mais qu'autrement elle ne pouvait éviter de devenir votre femme.

« Je me flatte, M. Lovelace, de n'avoir rien dit d'offensant pour vous. Vous paraissez chagrin. Vous soupirez, Monsieur. »

Continuez, capitaine Tomlinson ; de grâce, continuez. (J'ai poussé un soupir encore plus profond.)

« Ils ont trouvé tous extrêmement étrange qu'une jeune personne parlât d'éviter le mariage avec un homme à qui elle s'est livrée en prenant la fuite avec lui. »

Je vous prie, Capitaine, je vous prie M. Tomlinson, de ne plus toucher ce point. La nièce de M. Harlove est un ange. Elle est au-dessus du moindre reproche. Les fautes, s'il y en a quelqu'une ici, viennent de sa famille et de moi. Ce que vous voudriez ajouter, n'est-ce pas ? c'est que l'implacable famille a rejeté ses offres. Je le sais. Cet événement a causé quelques mésintelligences entre elle et moi : une querelle d'amants ; vous m'entendez, Capitaine. Notre bonheur en est augmenté depuis.

« D'accord, Monsieur. Mais vous conviendrez que M. Harlove en a dû faire de plus sérieuses réflexions sur les circonstances. Il m'a demandé mon avis sur la conduite qu'il devait tenir. Jamais, m'a-t-il dit, un père n'eut pour une fille plus de tendresse qu'il en a pour sa nièce. Il reconnaît qu'elle a été durement traitée par son frère et par sa sœur : et comme votre alliance, Monsieur, est bien éloignée de faire déshonneur à sa famille, il serait porté à faire tous ses efforts pour réconcilier toutes les parties, s'il était sûr que vous fussiez actuellement homme et femme. »

Puis-je vous demander, Capitaine, quel a été votre avis ?

« Je lui ai dit naturellement que, si sa nièce avait été indignement traitée, ou si elle était dans quelque embarras, comme il croyait le pouvoir conclure de ses offres, il ne serait pas longtemps sans entendre encore parler d'elle ; mais qu'il me paraissait plus vraisemblable qu'elle avait fait des offres sans espérance de succès, et comme une démarche qu'elle avait crue nécessaire pour se marier sans le consentement de ses proches ; d'autant plus, comme il me l'avait dit lui-même, qu'elles ne venaient pas directement d'elle, mais d'une jeune demoiselle de ses amies, qui n'était pas le mieux du monde avec la famille, et qu'elle n'aurait pas employé si elle s'était promis quelque succès. »

À merveille, capitaine Tomlinson. De grâce, continuez.

« L'affaire demeura dans cette situation jusqu'à dimanche au soir, que M. Jules Harlove me fit l'honneur de venir chez moi, accompagné de l'homme qui vous avait vu à la comédie avec votre chère femme, comme je veux croire qu'elle l'est à présent, et qui l'avait assuré que vous logiez dans la même maison. Les offres, qui étaient toutes récentes, semblant faire connaître que vous n'étiez pas mariés, il était dans une si vive inquiétude pour l'honneur de sa nièce, que je lui conseillai de dépêcher quelque personne de confiance à la ville, pour faire des recherches convenables. »

Fort bien, Capitaine; et M. Harlove fit-il partir quelqu'un avec cette commission?

« Il en chargea un homme sage et discret, qui prit des informations mardi dernier, si je ne me trompe, car il nous les apporta mercredi. Après s'être adressé aux voisins, sans en pouvoir tirer les lumières qu'il cherchait, il fit appeler la femme de chambre de votre dame, qui déclara que vous étiez actuellement mariés. Mais l'homme de confiance ayant refusé d'expliquer les motifs de sa curiosité, cette fille refusa aussi de lui apprendre le jour et les autres circonstances de votre mariage. »

Votre récit, Capitaine, est fort clair et fort exact. Continuez, je vous prie.

« L'homme revint. Mais ses informations laissèrent des doutes à M. Harlove, qui, ne voulant point s'engager témérairement dans une affaire si importante, me pria d'entreprendre moi-même cet éclaircissement, parce que mes affaires m'appellent souvent à Londres. Vous avez des enfants, M. Tomlinson; vous connaissez le monde, eut-il la bonté de me dire; vous comprenez mes vues; vous êtes capable d'y mettre et de la sagesse et de la fermeté: je serai content de tout ce qui vous satisfera vous-même. »

(Ici Dorcas est rentrée brusquement pour me dire que l'étranger s'impatientait. J'ai répondu que j'étais à lui dans un instant.)

Alors le capitaine a fort bien expliqué pourquoi il n'était pas venu lui-même, lorsqu'il savait que nous étions logés dans cette maison. Il avait, m'a-t-il dit, une affaire de conséquence hors de Londres, à laquelle il s'était cru obligé de donner hier tous ses

soins. Mais d'autres obstacles lui ayant fait remettre son voyage d'un jour, et sachant qu'il nous trouverait ce matin au logis, sans être sûr de retrouver une autre fois la même occasion, il avait cru devoir tenter sa fortune avant son départ; ce qui le faisait paraître avec ses bottes et ses éperons, comme je le voyais.

Il a laissé couler quelques mots à l'honneur de nos hôtes; mais assez adroitement, pour ne pas faire soupçonner qu'il eût jugé nécessaire de prendre des informations sur le caractère d'une maison de si bonne apparence. Je puis remarquer aussi, par rapport à ce point, que si ma charmante avait pu concevoir quelque défiance des femmes du logis, le silence du messenger de son oncle, après ses informations dans le voisinage, aurait été une forte preuve en leur faveur.

Le capitaine a repris : À présent, Monsieur, que je crois vous avoir donné de justes éclaircissements sur tout ce qui regarde ma commission, j'espère que vous me permettrez de renouveler ma demande, qui est...

(Dorcas est revenue, comme hors d'haleine. Monsieur! L'étranger veut entrer jusqu'ici pour vous parler. Et s'approchant de mon oreille : Ma maîtresse est impatiente; elle est surprise que vous tardiez si longtemps.)

Pardon, Capitaine, si je vous quitte un moment.

Je vous ai trop retenu, M. Lovelace; et mes propres affaires ne me permettent pas de pousser cet entretien plus loin, surtout lorsque la suite de ma question et de votre réponse nous engagerait sans doute dans de plus longues explications. Me permettez-vous de revenir demain au matin?

Vous déjeunerez donc avec moi, Capitaine?

Il faut que ce soit de très bonne heure, si vous me faites cette faveur-là. Je dois être chez moi demain au soir, sans quoi je causerais une mortelle inquiétude à la meilleure de toutes les femmes; et j'ai deux ou trois endroits où je suis obligé de m'arrêter sur la route.

Ce sera dès sept heures, si vous le souhaitez, Capitaine. Nous sommes ici fort matineux. Et je vous dirai volontiers que si j'ai quelque réconciliation à me promettre avec une famille aussi implacable que j'ai toujours éprouvé les Harlove, ce doit être par la médiation d'un homme aussi sage et aussi modéré que vous.

Nous nous sommes quittés de cette manière, avec les plus grandes marques de considération et de politesse. Mais, pour la satisfaction particulière d'un si galant homme, je ne lui ai laissé aucun doute que nous ne fussions homme et femme; quoique je ne l'en aie point assuré directement.

## Lettre 206

*M. Lovelace à M. Belford*

Ce capitaine Tomlinson est tout à la fois un des plus heureux et des meilleurs hommes du monde. Que ne donnerais-je pas pour être aussi bien que lui dans l'opinion de ma charmante! Cependant, si j'avais la liberté de raconter ma propre histoire, et si l'on y ajoutait la même foi, je serais aussi bon homme que lui. Mais le diable l'eût plutôt emporté que je n'eusse consenti à le voir pour le sujet qui l'a fait venir, si j'eusse cru n'en pas tirer plus de fruit pour mon principal but, tel que je te l'ai fait entendre dans ma lettre précédente.

Il faut t'apprendre les particularités d'une conférence entre ma belle et moi à l'occasion de ses impatients messages. C'est à regret que j'en suis venu à des explications là-dessus, parce qu'au fond, elle avait remporté sur moi un demi-triomphe.

Après avoir conduit le capitaine jusqu'à la porte, je suis retourné à la salle à manger, et j'ai pris un air joyeux lorsque j'y ai vu entrer la divinité de mon cœur. Ô très chère Clarisse! Quelles félicitations ne vous dois-je pas sur la perspective qui s'ouvre pour vos désirs! Là-dessus j'ai saisi sa main, que j'ai pressée par mille baisers.

J'allais continuer; mais elle m'a interrompu. Vous voyez, M. Lovelace, m'a-t-elle dit, que vous vous êtes jeté dans l'embarras par vos propres détours. Vous voyez que vous n'avez

pu satisfaire directement à une question simple et honnête, quoique de là dépende toute cette perspective de bonheur dont vous me félicitez.

Je lui ai répondu qu'elle n'ignorait pas quelles avaient été mes vues en déclarant que nous étions mariés. Vous savez, lui ai-je dit, que je n'en ai pris aucun avantage, et qu'il n'en est arrivé aucun inconvénient. Vous voyez que votre oncle demande seulement d'en être assuré par nous-mêmes.

Pas un mot dans cette vue, M. Lovelace. Je risquerais, j'abandonnerais même la réconciliation que j'ai tant à cœur, plutôt que de donner le moindre crédit à une fausseté.

Ma très chère âme... Voudriez-vous que je parusse...

Je voudrais, Monsieur, que vous parussiez ce que vous êtes : et je suis résolue de paraître ce que je suis aux yeux de l'ami de mon oncle et aux siens.

Huit jours seulement, ma très chère vie : ne pouvez-vous pendant huit jours, jusqu'à ce que les articles...

Pas une minute avec mon consentement. Vous ne comprenez pas, Monsieur, combien j'ai ressenti de chagrin d'avoir paru ici ce que je ne suis pas. Mon oncle n'aura jamais à me reprocher de lui en avoir imposé volontairement.

Que voulez-vous, ma chère, que je dise demain au capitaine? Je lui ai donné lieu de penser...

Mettez-le sincèrement au fait, M. Lovelace. Dites-lui la vérité. Communiquez-lui ce que vous voudrez des intentions de votre famille en ma faveur. Dites-lui ce qu'il vous plaira par rapport aux articles : et lorsqu'ils seront dressés, si vous les soumettiez à son jugement et à son approbation, ce serait lui faire voir combien il y a de sincérité dans vos dispositions.

Ma très chère vie, croyez-vous qu'il puisse désapprouver les articles que j'ai offerts?

Non.

Que je sois donc maudit du Ciel, si je me sou mets volontairement à me voir foulé aux pieds par mes ennemis!

Et moi, M. Lovelace, que je n'aie jamais de bonheur dans ce monde, si je me sou mets à faire passer aux yeux de mon oncle un mensonge volontaire pour la vérité! J'ai trop longtemps gémi dans l'affliction de me voir rejetée de tous mes parents, pour

acheter ma réconciliation au prix de ma candeur et de ma bonne foi.

Les femmes de cette maison, ma chère...

Que m'importent les femmes de cette maison? Leur opinion m'est indifférente. D'ailleurs est-il besoin qu'elles sachent tout ce qui se passe entre mes parents, vous et moi?

Leur opinion ne me touche pas plus que vous, Mademoiselle. Seulement, comme je leur ai fait croire que nous sommes mariés, pour prévenir les malheurs qui pouvaient naître du complot de votre frère, je ne voudrais pas qu'elles prissent de moi une idée qui vous paraît choquante à vous-même. Par ma foi, Mademoiselle, j'aimerais mieux mourir que de me rétracter ouvertement, après leur avoir raconté tant de circonstances de notre mariage.

Eh bien, Monsieur, il faut leur laisser croire tout ce qu'il leur plaira. L'espèce de consentement que j'ai donné à ce que vous leur avez dit, est une erreur que j'ai commise. Toutes ces circonstances, dans le récit desquelles une première fausseté a pu vous engager, justifient elles-mêmes le refus auquel je me crois obligée.

Ne voyez-vous pas, Mademoiselle, que votre oncle souhaite de nous trouver mariés? La cérémonie ne pourrait-elle pas être exécutée secrètement, avant que sa médiation soit commencée?

Cessez de me presser là-dessus, M. Lovelace. Si vous ne voulez pas déclarer la vérité, je me charge de la dire moi-même au capitaine Tomlinson lorsqu'il reviendra demain. Oui je la dirai.

Consentez-vous, Mademoiselle, que les choses demeurent sur le même pied dans cette maison? Il peut arriver que cette médiation du capitaine Tomlinson ne produise aucun fruit. Votre frère peut continuer ses projets; d'autant plus qu'il saura bientôt, et peut-être de votre oncle même, que vous n'êtes pas sous la protection des lois. Vous devez consentir du moins que les choses demeurent ici sur le même pied.

Consentir à ce que vous désirez, M. Lovelace, c'est persister dans une faute que je condamne. Cependant, comme l'occasion (si vous croyez qu'il y en ait quelque occasion qui puisse justifier une fausseté) ne saurait durer longtemps, j'en suis moins portée à vous disputer ce point. Mais je ne me rendrai pas coupable d'une nouvelle erreur, si je puis l'éviter.

Me soupçonnez-vous, Mademoiselle, de quelque vue indigne dans la démarche dont j'ai supposé que vous ne vous feriez pas un scrupule pour obtenir une solide réconciliation avec vos proches? Mon motif, vous le savez, n'est pas mon intérêt propre. Que m'importe, à moi, d'être jamais réconcilié avec eux? Je ne demande d'eux aucune faveur.

Il me semble, M. Lovelace, que dans notre situation présente, qui n'est pas absolument désagréable, il n'y a rien qui m'oblige de répondre à cette question. J'ajoute que je trouverai encore plus d'agrément dans ma perspective, si demain au matin vous déclarez au capitaine non seulement le fond de la vérité, mais tous les pas mêmes que vous avez faits et que vous devez faire dans la vue de soutenir les favorables intentions de mon oncle. C'est une ouverture que vous pouvez faire sous le secret, et sous toutes les restrictions qu'il vous plaira. M. Tomlinson est un homme prudent, qui a le repos de ma famille à cœur, et dont j'ose dire qu'on peut se faire un ami.

J'ai jugé qu'il n'y avait rien à me promettre d'elle. J'ai vu l'inflexible esprit des Harlove qui agissait dans toute sa force. Une petite obstinée, une petite... pardonne, Amour, si je lui donne des noms injurieux. Voici ma réponse : Nous avons eu, Mademoiselle, des démêlés trop fréquents, pour me faire désirer d'en avoir jamais d'autres. Je veux vous obéir sans réserve. Si je n'avais pas cru vous obliger par l'autre méthode, surtout en prenant le parti de hâter la célébration, qui nous aurait dispensés de persister dans une fausseté, je ne vous en aurais jamais fait la proposition. Mais ne vous imaginez pas, mon adorable Clarisse, que vous jouissiez sans condition du triomphe que vous remportez sur mon jugement. Et jetant mes bras autour d'elle, j'ai pris, malgré toute sa résistance, un baiser enflammé sur ses lèvres. Votre pardon pour cette liberté (en lui faisant une profonde révérence) est l'unique condition que je vous propose.

Elle n'a pas paru mortellement offensée. Il faut, à présent, que je tire parti du reste. Mais je ne te cacherai pas que si son triomphe n'a pas diminué mon amour, il est devenu pour moi un nouvel aiguillon de vengeance, si tu veux lui donner ce nom. Mais celui de victoire ou de conquête me paraît convenir mieux.

À la vérité, il y a du plaisir à subjuguier ces beautés fières et vigilantes. Mais, sur ma foi, Belford, les gens de notre espèce

prennent vingt fois plus de peine pour être des scélérats qu'il ne leur en coûterait pour devenir d'honnêtes gens; et, sans parler des risques auxquels on s'expose, il faut suer et se tourmenter prodigieusement le cerveau pour arriver au terme. Il s'ensuit qu'on ne doit pas nous envier le succès lorsque nous l'obtenons; surtout parce qu'étant bientôt rassasiés, il ne nous reste presque rien de plus à faire valoir. Mais c'est ce qu'on peut dire aussi de tous les plaisirs mondains. Cette réflexion ne te paraît-elle pas assez grave?

Quoique je n'aie pas réussi dans le principal point, j'ai quelque fruit à tirer de la commission du capitaine. Mais je veux t'avertir que tu ne dois pas juger de mes inventions par de simples parties. Prends patience jusqu'à ce que tu sois informé du total. Je te jure encore que deux novices ne l'emporteront pas sur moi. Cependant je suis quelquefois fort alarmé du plan contrebandier de Miss Howe.

Il est tard, ou plutôt de bonne heure, car les premiers rayons du jour commencent à luire. Je me sens fort pesant, et tu te le figures bien. Mais je vais prendre une heure de repos dans mon fauteuil, me secouer ensuite, me rafraîchir, et recommencer à vivre. À mon âge, et du tempérament dont je suis, il n'en faut pas davantage. Bonne nuit, Lovelace. Je doute qu'il soit grand jour lorsque je m'éveillerai.

À propos, ton oncle n'est-il pas mort? Qu'est-il arrivé au mien, qui ne répond pas à ma dernière lettre? Je le suppose occupé à recueillir de nouveaux proverbes. Adieu. Je dors.

Lettre 207

*M. Lovelace à M. Belford*

*Lundi, 29 de mai*

C'est à présent que je me crois établi pour jamais dans le cœur de ma charmante.

Le capitaine est venu à sept heures, comme il l'avait promis, et dans l'équipage d'un homme prêt à partir. Ma charmante n'a pas jugé à propos de nous honorer de sa présence avant que les premiers éclaircissements fussent achevés : confuse, apparemment, de retomber par mon aveu dans la condition virginale, après avoir passé pour femme dans l'esprit de son oncle. Cependant elle ne s'en est pas fiée si parfaitement à moi qu'elle n'ait voulu entendre tout ce qui s'est passé.

Les plus modestes personnes de ce sexe, Belford, doivent penser; et quelquefois même assez profondément. Je voudrais savoir si elles rougissent en elles-mêmes de mille choses pour lesquelles on les voit rougir avec tant de grâce en compagnie. Si cela n'est point, et si la rougeur n'est qu'un signe extérieur de modestie, les femmes n'ont-elles pas le même empire sur leur rougeur qu'on prétend qu'elles ont sur leurs larmes? Cette réflexion me ferait faire du chemin dans la connaissance de leur caractère, si j'étais disposé à la continuer.

J'ai dit au capitaine que je voulais prévenir sa question; et sur-le-champ, après avoir exigé de lui le plus grand secret, qu'il m'a

garanti de sa part et de celle de M. Jules Harlove, j'ai reconnu ouvertement et de bonne foi toute la vérité : c'est-à-dire que nous n'étions pas mariés. Je ne l'ai pas instruit moins fidèlement des causes de ce délai : quelques-unes venues d'une malheureuse mésintelligence, mais les principales, du désir que ma charmante avait toujours eu de commencer par une véritable réconciliation avec sa famille, et d'une délicatesse qui n'avait jamais eu d'exemple.

Des femmes moins délicates que celle-ci, Belford, ne sont pas fâchées, dans le même cas, qu'on rejette les délais sur elles. Cependant cette affectation de délicatesse me paraît très peu délicate; car n'est-ce pas confesser tacitement qu'elles ont plus à gagner que nous dans le mariage, et que c'est une privation de plaisir qui fait le fondement de leur orgueil?

J'ai raconté au capitaine les raisons qui nous avaient déterminés à nous donner dans la maison pour des gens mariés; avec serment néanmoins de suspendre la consommation, ce qui avait tenu les deux parties dans la plus grande réserve, l'une condamnée à souffrir, l'autre se renfermant dans les bornes d'une scrupuleuse vigilance, jusqu'à refuser ces faveurs innocentes que des amants destinés à s'unir ne font pas difficulté d'accorder et de prendre.

Je lui ai communiqué une copie du mémoire qui contient mes articles, de la réponse de ma belle, de ma lettre d'invitation à Milord M... et des généreuses offres de Milord. Mais j'ai ajouté que les infirmités de ce vieux seigneur, jointes au goût de ma charmante pour une célébration sans éclat, par le motif du respect qu'elle croit devoir à sa famille, m'avaient fait écrire à Milord que nous le dispenserions de nous accorder sa présence, et que d'heure en heure j'attendais sa réponse.

Les articles, ai-je dit encore au capitaine, étaient actuellement entre les mains du conseiller Williams, qu'il devait connaître de réputation (le capitaine a répondu qu'il avait cet honneur-là), et de la bouche duquel il pouvait se le faire confirmer avant que de quitter Londres. Lorsque ces articles seraient dressés dans les formes, il ne manquerait plus que de les signer, et de fixer le jour de mon bonheur.

J'ai déclaré au capitaine que ma fierté me faisait trouver beaucoup de satisfaction à rendre volontairement justice à une femme

qui m'était si chère, et sans l'intervention d'une famille de qui j'avais reçu les plus grandes insultes : et que, notre situation étant telle que je venais de la représenter, je consentirais avec plaisir que M. Jules Harlove suspendît ses ouvertures de réconciliation jusqu'après la célébration de notre mariage.

Le capitaine a paru charmé de tout ce qu'il avait entendu. Cependant il a confessé que son cher ami M. Jules Harlove lui ayant témoigné qu'il apprendrait notre mariage avec une joie extrême, il aurait souhaité de pouvoir lui porter cette heureuse nouvelle : ce qui n'empêchait pas qu'il n'espérât toutes sortes de bons effets de mon récit et de mes intentions.

Il avait compris mes motifs, a-t-il dit, pour faire croire aux femmes de la maison, qui lui paraissaient des gens d'un fort bon caractère, que nous étions véritablement mariés. Il approuvait mes raisons. Elles expliquaient fort bien la réponse de la femme de chambre à l'ami de M. Harlove. On ne pouvait douter, a-t-il remarqué, que M. James n'eût ses vues pour tenir la brèche ouverte, et qu'il n'eût formé le dessein de m'enlever sa sœur; d'où je devais conclure qu'il paraîtrait aussi important à M. Jules qu'à moi de tenir notre traité secret; du moins jusqu'à ce qu'il eût formé son parti, et qu'il eût arrangé ses mesures. La mauvaise volonté et la passion se formaient des fantômes terribles. Il lui paraissait étonnant qu'on eût poussé si loin l'animosité contre un homme capable de vues si pacifiques et si honnêtes, qui avait montré d'ailleurs tant d'empire sur ses ressentiments dans tout le cours de cette fâcheuse aventure. Il voyait bien, comme il l'avait entendu dire, que dans tous les cas où l'amour de l'intrigue (je devais lui pardonner ce terme) ne l'emportait pas sur mes bonnes inclinations, la générosité faisait le fond de mon caractère.

Il n'aurait pas cessé de parler si, le déjeuner étant déjà prêt, la divinité de mon cœur n'était entrée, en répandant un déluge de lumière autour d'elle. Toute sa figure offrait un air de bonté et de douceur qui en avait été banni longtemps, quoique ce soit son cortège naturel.

Le capitaine a fait une révérence si profonde que je l'ai cru prêt à se prosterner. Quel charmant sourire ce témoignage de respect et d'admiration a produit sur le visage de ma belle! Le respect, dans un homme, produit le même sentiment dans un autre. Nous sommes plus singes que nous ne le croyons, par le

penchant qui nous porte à suivre l'exemple d'autrui. Un mouvement comme involontaire m'a fait plier les genoux. Ma très chère vie (en baissant humblement la tête)... et je lui ai fait un discours fort galant pour lui présenter le capitaine. Quoique je n'eusse pas plus de droit que lui sur ce visage, sur ces lèvres, il a fort bien fait de ne rien entreprendre témérairement <sup>1</sup>. Mais il paraissait bien plus porté à l'adorer.

J'ai dit au capitaine, ma très chère âme, ce qu'il a désiré de savoir; et reprenant en peu de mots tout ce que j'avais dit en effet, j'ai fait même le récit, comme si j'avais supposé qu'elle ne l'eût point entendu.

Le capitaine a paru extrêmement étonné qu'il y eût quelqu'un au monde à qui une personne si angélique pût causer le plus léger mécontentement. Il a témoigné, dans des termes très vifs, qu'il allait faire le plus grand bonheur de sa vie d'embrasser sa cause.

Jamais, il faut que je le dise, jamais cette divine fille n'a pris un air plus divin. Tout respirait en elle la majesté, les grâces, la sérénité, la noble confiance. Une aimable rougeur, relevant l'éclat ordinaire de son teint, ajoutait mille charmes à ses perfections naturelles, et semblait la faire rayonner de gloire.

Après nous être assis, l'agréable sujet est revenu en prenant le chocolat. Qu'elle se promettait d'être heureuse, lorsqu'elle se verrait rétablie dans les bonnes grâces de son oncle!

Le capitaine s'est engagé à presser cet agréable événement. Mais il ne fallait plus que de sa part elle fit naître le moindre délai. L'heureux jour une fois passé, tout prendrait bientôt une face tranquille. Serait-il mal à propos de demander une copie de mes articles et de sa réponse, pour les faire voir à son cher ami?

Comme il plairait à M. Lovelace, lui a répondu l'incomparable fille. Ah! que ne dit-elle toujours de même.

Ce doit être sous le plus grand secret, ai-je répliqué. Mais ne serait-il pas mieux de faire voir à son oncle le contrat même, lorsqu'il serait dressé?

Aurez-vous cette bonté, M. Lovelace?

1. L'usage d'Angleterre est de baiser les femmes au visage et même sur la bouche (NdP).

Vois, Belford. Nous étions autrefois des amants querelleurs. À présent nous sommes polis.

Assurément, ma très chère Clarisse, j'y consentirai si vous le désirez, et si le capitaine Tomlinson s'engage au secret pour M. Harlove, afin que je ne sois point exposé aux réflexions d'une famille qui m'a fort maltraité.

C'est à présent, Monsieur, m'a-t-on dit, que vous êtes fort obligeant.

Crois-tu, Belford, que mon visage ne soit pas devenu très rayonnant à son tour? J'ai avancé ma main, après l'avoir consacrée d'abord par un baiser, pour lui demander la sienne, qu'elle n'a pas fait difficulté de me donner. Je l'ai pressée de mes lèvres. Vous ne savez pas, Monsieur (en m'adressant au capitaine avec un air de transport) quel heureux homme...

Charmant couple! a-t-il interrompu, les mains levées d'admiration. Quelle joie pour mon cher ami! Ah que n'est-il présent! Vous ne savez pas, Mademoiselle, que vous êtes plus chère que jamais à votre oncle Harlove.

Je n'en suis pas moins malheureuse, a dit ma belle, de l'avoir désobligé.

Doucement, charmante, ai-je dit en moi-même; n'allons pas trop loin là-dessus.

Le capitaine a promis, encore une fois, de ne pas ménager ses services; et dans des termes si agréables, que la chère personne a prié le Ciel que lui et les siens puissent toujours trouver des amis tels que lui. Elle a compris les siens dans cette prière, parce que le capitaine avait laissé échapper qu'il était père de cinq enfants par une des meilleures femmes et des meilleures mères du monde, dont l'excellente conduite le rendait aussi heureux avec huit cents livres sterling, qui faisaient tout son revenu, qu'un autre l'était avec deux mille.

Sans économie, a répondu mon cher oracle, il n'y a point de fortune qui pût suffire. Avec cette qualité, le plus médiocre revenu suffirait.

Silence, silence, importune! Ce n'est qu'à ma conscience, Belford, que ce reproche s'adressait.

Souffrez que je vous demande, m'a dit le capitaine, et moins par aucun sentiment de défiance que pour établir mes services sur des fondements certains, si vous êtes résolu de contribuer

avec mon cher ami au grand ouvrage d'une réconciliation générale?

Je réponds, Capitaine, en faisant observer que mon empressement pour cette réconciliation, avec une famille dont je n'ai pas sujet de louer beaucoup la générosité, vient uniquement de l'estime que j'ai pour cette adorable personne, non seulement je contribuerai aux démarches de M. Jules Harlove, mais je me présenterai dans cette disposition à M. Harlove le père et à madame Harlove. Je ferai plus : pour mettre en repos M. James et Miss Arabelle, je renoncerai à toutes prétentions au bien des trois frères, et à tout autre bien que celui dont ma chère Clarisse a l'obligation à son grand-père. Je me trouve fort bien partagé, avec ma fortune présente et mes espérances dans ma propre famille; assez récompensé, ma chère Clarisse ne m'apportât-elle pas un shilling de dot, par le bonheur d'obtenir une femme dont le mérite est supérieur à tous les biens de la fortune. Ce que je disais, Belford, est aussi vrai que l'Évangile. Ainsi, cette scène n'avait-elle pas un fondement réel?

La divine fille m'a témoigné sa reconnaissance par ses yeux, avant que ses lèvres aient pu lui servir à l'exprimer. Ô M. Lovelace! m'a-t-elle dit, que vous savez bien... Elle s'est arrêtée. Le capitaine ne m'a pas épargné les louanges. Il était réellement touché. Pourquoi la vengeance, me suis-je dit à moi-même, est-elle mêlée dans mon cœur avec l'amour! Mais, revenant à ma vieille apologie, ne suis-je pas le maître, ai-je ajouté, de lui faire en tout temps une ample réparation? N'est-ce pas à présent la saison de l'épreuve? Si je pouvais seulement lui faire abandonner ses défiances! Si je la voyais disposée à s'abandonner à moi pour quinze jours! quinze jours seulement, d'une vie telle que je l'aime! Qu'arriverait-il? Eh bien, quoi?... Je ne le sais pas trop bien. Mais enfin...

Ne prends pas droit, Belford, de l'inconstance de mes idées pour me mépriser. Peut-être ne t'ai-je pas écrit deux lettres où tu m'aies trouvé d'accord avec moi-même. Quelle constance demandes-tu à des gens de notre caractère? Mais l'amour me rend fou. La vengeance m'aiguillonne. Mes propres inventions m'embarrassent. Mon orgueil fait ma punition. Je suis tiré de cinq ou six côtés tout à la fois. Il est impossible que Clarisse soit aussi malheureuse que moi. Ah! pourquoi, pourquoi est-elle la

plus excellente de toutes les femmes? Cependant suis-je sûr qu'elle le soit? Quelles ont été ses épreuves? Ai-je eu le courage d'en faire une seule sur sa personne, quoique j'en aie fait cinquante sur son humeur? Assez de celles-ci, je crois, pour lui faire craindre à l'avenir de me désobliger jamais.

Loin, loin les réflexions; ou je suis un homme perdu. Depuis deux heures mes inventions me rendent odieux à mes propres yeux; non seulement par rapport à ce que je t'ai déjà raconté, mais pour mille choses dont il me reste à te rendre compte. Cependant je suis parvenu encore une fois à m'endurcir le cœur. Ma vengeance est aussi enflammée qu'elle puisse l'être. Je viens de relire quelques-unes des injurieuses lettres de Miss Howe. Je ne puis soutenir le mépris avec lequel ces deux filles m'ont traité.

Ma charmante a confessé que notre déjeuner était le plus heureux qu'elle ait connu depuis qu'elle a quitté la maison de son père. Elle aurait pu s'épargner cette réflexion. Le capitaine a renouvelé toutes ses protestations de service. Il m'a promis de m'écrire comment son cher ami aura reçu la description qu'il lui fera de l'heureux état de nos affaires, et ce qu'il aura pensé des articles, aussitôt que j'aurai pris la peine de les envoyer. Nous nous sommes quittés avec de vifs témoignages d'une mutuelle estime; et ma belle a fait des vœux ardents pour le succès d'une si généreuse médiation.

Lorsque j'ai reparu devant elle, après avoir conduit le capitaine aussi loin qu'il l'a voulu souffrir, j'ai vu régner la complaisance dans chacun de ses aimables traits. Vous me voyez déjà toute autre, m'a-t-elle dit. Ah! M. Lovelace, vous ne savez pas combien j'ai cette réconciliation à cœur. Je veux effacer jusqu'à la moindre trace des fâcheux souvenirs. Il m'est impossible de vous dire combien vous m'avez obligée. Que je serai heureuse lorsque j'aurai le cœur soulagé du fardeau insupportable de la malédiction d'un père! lorsque ma tendre mère (vous ne connaissez pas, Monsieur, la moitié du mérite de ma mère, et quelle est la bonté de son cœur, livré à lui-même, avec la liberté de suivre ses propres mouvements), lorsque cette chère mère prendra plaisir encore à me serrer contre son sein! lorsque j'aurai retrouvé des oncles, des tantes, un frère, une sœur, tous empressés à me combler de caresses! et vous-même, M. Lovelace, témoin de ce doux

spectacle, reçu, vu de bon œil dans une famille qui m'est si chère... quoique d'abord, peut-être, avec un peu de froideur... Mais lorsqu'ils vous connaîtront mieux, qu'ils vous verront plus souvent, qu'ils n'auront plus aucun sujet de plainte, et que vous aurez pris, comme j'ose l'espérer, un nouvel ordre de conduite, de jour en jour l'affection ne fera plus que s'échauffer mutuellement, jusqu'à ce qu'à la fin tout le monde sera étonné d'avoir pu concevoir d'autres sentiments pour vous.

Ensuite, essayant ses yeux de son mouchoir, elle s'est arrêtée un moment : et tout d'un coup, faisant réflexion sans doute que sa joie l'avait conduite à m'exprimer des sentiments qu'elle n'avait pas eu dessein de me laisser voir, elle s'est retirée dans sa chambre avec précipitation, tandis que je suis resté dans un désordre presque égal au sien.

En un mot, j'étais... je ne trouve point de terme pour t'exprimer ce que j'étais. Je me suis déjà senti fort ému dans une autre occasion. Cette beauté toute-puissante avait déjà rendu mes yeux humides. Mais de ma vie je n'ai été si vivement touché ; car en m'efforçant de vaincre ce mouvement de sensibilité, je ne m'en suis pas trouvé la force. Je n'ai pu même retenir un sanglot. Oui, je te l'avoue, il m'en est échappé un, qu'elle doit avoir entendu ; et j'ai été forcé de tourner le visage avant qu'elle eût fini cet attendrissant discours.

À présent que je t'ai fait l'aveu de cette bizarre sensation, je voudrais pouvoir te la décrire. C'était quelque chose de si nouveau pour moi... quelque chose d'étouffant, qui me serrait le gosier... Je ne sais comment cela m'est arrivé : mais quoique je me le rappelle avec un peu de confusion, je dois convenir que cette situation n'était pas désagréable ; et je souhaiterais de l'éprouver encore une fois, pour être capable de t'en donner une idée plus juste.

Mais l'effet de sa joie, dans cette occasion, me fait prendre une haute idée du pouvoir de la vertu (quel autre nom puis-je lui donner ?), qui, dans une âme si capable d'un transport délicat, a la force de rendre une fille de cet âge aussi froide que la neige et la glace pour toutes les avances d'un homme qu'elle ne hait pas. Ce doit être un effet de l'éducation. Qu'en penses-tu, Belford ? L'éducation peut-elle avoir plus de force que la nature dans le cœur d'une femme ? Non, je ne saurais le croire. Mais c'est une

vérité néanmoins que les parents ont raison de cultiver l'âme de leurs filles, et de leur inspirer des principes de réserve et de défiance pour notre sexe. Qu'il y a de sagesse même à leur donner une haute idée du leur ! car l'orgueil, je te l'apprends, est un excellent substitut dans une âme où la vertu ne brille pas, comme le soleil, de son éclat propre et non emprunté.

*Fin du Tome IV*

## Lettre 208

*M. Lovelace à M. Belford*

Il est temps de t'avouer, quoique tes conjectures aient peut-être précédé mes explications, que ce capitaine Tomlinson, qui a fait tant de progrès dans les bonnes grâces de ma charmante, et qui prend tant de plaisir à réconcilier les cœurs divisés, n'est autre que l'honnête Patrice MacDonald, suivi d'un valet hors de condition qu'il avait loué pour un jour. Tu sais de quelle variété d'aventures sa vie est composée, quoique sa naissance et son éducation eussent donné de lui de meilleures espérances. Mais les ingénieuses friponneries qui l'ont fait chasser de l'université de Dublin sont devenues la source de sa ruine. Après lui avoir fait quitter son pays, elles l'ont engagé dans un train de vie qui le rendrait très propre à se lier par le mariage avec la madame Townsend de Miss Howe, pour l'aider dans sa contrebande. Tu connais ses admirables qualités pour toutes les entreprises qui demandent beaucoup d'adresse avec un air imposant. Crois-tu qu'il y ait rien de plus juste au monde que d'employer un contrebandier contre un autre ?

Ta curiosité va te faire demander comment j'ai pu hasarder une invention de cette nature, lorsque je n'ignore pas, comme je te l'ai dit, que la belle Clarisse passait souvent un mois entier chez son oncle, et que par conséquent elle devait savoir qu'il n'y

a personne dans le voisinage, du moins des amis particuliers de Jules Harlove, qui se nomme le capitaine Tomlinson ?

Cette objection est si naturelle, Belford, que je n'ai pu manquer de faire observer à ma charmante qu'elle devait avoir entendu parler de cet ami de son oncle. Elle m'a répondu qu'elle ne s'en souvenait pas ; que depuis près de dix mois elle n'avait pas été chez son oncle Jules (au fond, c'est ce que je lui avais entendu dire auparavant), et qu'il se trouvait au jeu de boules d'autres personnes qu'elle ne connaissait pas. D'ailleurs notre penchant ne nous porte-t-il pas à croire ce qui nous flatte ?

Mais tu me demanderas encore s'il n'est pas à craindre que Miss Howe ne prenne des informations, et que ne trouvant point... Je t'entends. Ma réponse, c'est que Wilson, si je le désire, ne fera pas difficulté de mettre entre mes mains toutes les lettres qu'il recevra par celles de Collins ; j'espère à présent qu'il ne te restera plus de scrupule.

Enfin, Belford, je suis sûr d'avoir causé plus de joie à ma charmante qu'elle ne s'attendait d'en avoir si tôt, et comme elle n'ignore pas que la vie humaine est un mélange de bien et de mal, il ne faut pas douter qu'une fille si prudente n'entende l'art des compensations, pour tenir la balance dans un juste équilibre.

*(Miss Clarisse communique à son amie, dans trois différentes lettres, les principaux incidents et les conversations qu'on vient de lire dans celles de M. Lovelace. Voici ses idées sur la commission du capitaine Tomlinson, après les alarmes qu'elle avait eues de ses premières recherches.)*

Heureusement, ma chère, toutes ces défiances et ces craintes ont été dissipées par un événement qui ne me laisse à leur place qu'une délicieuse perspective. Il se trouve que cet officier m'était envoyé par mon oncle (je m'étais bien imaginé qu'il ne pouvait être fâché pour toujours), et que tout est venu de l'entretien que le cher M. Hickman s'est procuré avec lui. Quoique la visite de M. Hickman n'ait pas été reçue trop favorablement, mon oncle n'aura pu s'empêcher d'y faire plus de réflexion ; et les arguments qu'il avait rejetés d'abord lui seront revenus avec plus de force. Un refus passionné doit-il jamais faire désespérer du succès d'une demande raisonnable ?

*(Elle représente le capitaine Tomlinson, pendant le déjeuner qu'il a fait avec elle « comme un homme grave et d'un excellent caractère »; « d'une fort belle physionomie, dit-elle dans un autre endroit; âgé d'environ cinquante ans. Elle ajoute qu'elle a pris du goût pour lui à la première vue ».*

*Comme l'avenir lui présente des apparences plus favorables que jamais, elle croit aussi que l'espérance de la réformation de M. Lovelace est mieux fondée qu'elle n'avait encore osé s'en flatter.)*

Nous avons eu, continue-t-elle, beaucoup d'embarras à concilier quelques parties du caractère de M. Lovelace avec d'autres, c'est-à-dire les bonnes qualités avec les mauvaises; par exemple, sa bonté pour ses fermiers, sa générosité pour la petite fille de l'hôtellerie, son empressement à m'offrir la compagnie de ma bonne Norton, et plusieurs autres traits. Mélange inexplicable, lui ai-je dit quelquefois à lui-même; car il est certain qu'il a le cœur dur, comme j'ai eu raison de lui en faire un reproche en me rappelant sa conduite avec moi dans vingt occasions. En vérité, ma chère, j'ai pensé plus d'une fois qu'il prend plus de plaisir à me voir en pleurs, qu'à me donner sujet d'être contente de lui. M. Morden me disait dans sa lettre que les libertins ne connaissent point de remords. Je trouve la vérité de cette réflexion dans la nature même de leur caractère.

M. Lovelace est un homme fier. C'est une observation que nous avons faite il y a longtemps. Je crains de bonne foi que sa générosité même ne vienne plutôt de sa fierté et de son orgueil que d'un véritable amour pour les créatures de son espèce; sentiment qui distingue les âmes bienfaisantes. Il ne fait cas des richesses qu'autant qu'elles peuvent servir à soutenir sa fierté et son indépendance. J'ai souvent pensé qu'il est aisé de soumettre une passion du second ordre à la satisfaction d'une passion dominante.

La source du mal ne serait-elle pas quelque défaut dans son éducation? Je m'imagine qu'on ne s'est point assez attaché à connaître le fond naturel de ses inclinations. Dans l'opulence où il est né, on l'a peut-être instruit à faire des actions généreuses, mais je doute qu'on lui en ait fait sentir les vrais motifs. Autrement sa générosité n'aurait pas les mêmes bornes que son orgueil. L'humanité en serait le principe : il ne se contenterait pas

de faire des choses louables comme par accès, ou comme si, se reposant sur la doctrine des *actions méritoires*, il croyait que l'exercice d'une vertu est une expiation suffisante pour un vice. Il serait noble avec plus d'uniformité, et porté au bien pour l'amour du bien même.

Ah ma chère! quel est mon partage! Un homme dont la vertu consiste dans son orgueil, et dont la seconde passion dominante est la vengeance! Il me reste néanmoins une consolation : ce n'est pas un infidèle, un incrédule. S'il était de cette malheureuse classe, il faudrait désespérer de lui. Faisant gloire de ses fertiles inventions, ce serait un homme abandonné, incapable de retour, un sauvage.

*(À l'occasion des circonstances où M. Lovelace confesse à son ami qu'il s'est senti vivement touché, elle s'exprime dans ces termes :)*

Il s'est efforcé, comme il l'avait fait une autre fois, de me cacher son émotion. Mais pourquoi, ma chère, la plupart de ces hommes (car M. Lovelace n'est pas le seul) croient-ils que ces belles marques d'un cœur sensible soient au-dessous d'eux? Si je me retrouvais libre de choisir ou de refuser, je rejetterais avec mépris ceux qui combattent ou qui désavouent le pouvoir naturel d'être affectés par ce qui a droit de toucher le cœur, comme des monstres féroces, qui ignorent la principale gloire de la nature humaine jusqu'à la mettre dans une barbare insensibilité.

*(Elle remarque, à l'avantage de ses hôteses, qu'un aussi honnête homme que le capitaine Tomlinson a parlé d'elles en termes honorables, après s'être informé de leur caractère.)*

## Lettre 209

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi, 30 de mai*

J'ai reçu de Milord M... une lettre aussi favorable que je pourrais la souhaiter si j'étais déterminé au mariage; mais, dans les circonstances où nous sommes, je ne puis la faire voir à ma belle.

Milord regrette « de ne pas lui servir de père à la cérémonie. De quelques couleurs que j'aie revêtu mes raisons, il paraît craindre que je ne roule dans ma tête quelque mauvais dessein. Non seulement il désire que mon mariage ne soit pas différé, mais apprenant, dit-il, que Miss Harlove n'est pas sans défiance, il m'offre l'une ou l'autre de mes deux cousines, ou toutes deux ensemble, pour soutenir son courage. Pritchard a reçu ses derniers ordres sur la rente perpétuelle de mille livres sterling, dont je recevrai l'acte au même instant que ma femme aura reconnu notre mariage. Il consent que la dot soit assignée sur mon propre bien. Il est fâché que Miss Harlove n'ait pas accepté son billet de banque, et il me reproche de ne l'avoir pas gardé moi-même par un sentiment de fierté. *Ce que le côté droit néglige, dit-il, peut tourner à l'avantage du côté gauche.* » Il parle apparemment de mes deux cousines. De tout mon cœur. Si je puis obtenir Miss Clarisse Harlove, que le diable emporte tout le reste. Le stupide pair s'étend fort au long dans le même goût. Une

douzaine de lignes ne lui coûtent rien, pour avoir l'occasion de placer un vieux proverbe.

Si tu me demandes comment je me tirerai d'embaras, lorsque ma charmante paraîtra surprise que Milord ne réponde point à ma lettre, je t'apprends que je puis être informé par Pritchard que la goutte a pris Milord à la main droite, et qu'il lui a donné ordre de me voir personnellement pour recevoir les miens sur le transport de la rente. Je puis voir Pritchard dans le premier endroit de la ville qu'il me plaira de nommer, et tenir de sa propre bouche les articles de la lettre de Milord dont il convient que ma belle soit informée. Ensuite il dépendra de moi de rendre, suivant l'occasion, l'usage de sa main droite au vieux pair, qui pourra m'écrire alors une lettre un peu plus sensée que la dernière.

*Mercredi, 31 de mai*

Notre bonheur ne fait qu'augmenter. On m'a fait la plus grande faveur du monde. Au lieu d'une berline, pour la promenade, on m'a permis de prendre un carrosse à deux. Notre entretien, dans cette agréable partie, a tourné sur notre manière de vie future. Le jour est promis, quoique avec un peu de confusion. À mes instances répétées, on a répondu qu'il ne serait pas éloigné. Nos équipages, nos domestiques, notre livrée, ont fait partie de ce délicieux sujet. On a souhaité que le misérable qui m'a servi d'espion dans la famille, l'honnête Joseph Leman, ne fût pas reçu dans notre maison; et que, rétablie ou non, la fidèle Hannah fût appelée. J'ai consenti, sans objection, à ces deux articles.

Nous avons raisonné sur les espérances de réconciliation. Si son oncle Harlove ouvrait seulement le chemin, et si l'affaire était entamée, elle se croirait heureuse : heureuse, a-t-elle repris avec un soupir, autant du moins qu'elle peut espérer de l'être à présent ! Elle y revient toujours, Belford.

Je lui ai dit qu'au moment de notre départ j'avais reçu des nouvelles de l'homme d'affaires de mon oncle, et que je l'attendais demain à Londres, de la part de son maître. J'ai parlé avec reconnaissance de la bonté de Milord et, avec plaisir, de la vénération dont mes tantes et mes cousines sont remplies pour elle;

sans oublier le chagrin que Milord ressent de n'avoir pu répondre de sa main à ma dernière lettre.

Elle a plaint Milord. Elle a plaint aussi la pauvre madame Fretchville; car, dans l'abondance de sa bonté, elle n'a pas manqué de me demander de ses nouvelles. La chère personne s'est abandonnée à la pitié pour tout ce qui en mérite. Heureuse à présent dans ses propres vues, elle a le temps de promener ses yeux autour d'elle, et de s'occuper du bonheur de tout le monde.

Il y avait beaucoup d'apparence, ai-je répondu, que madame Fretchville demeurerait fort maltraitée. Son visage, dont elle s'était glorifiée, était menacé de conserver de fâcheuses marques. Cependant, ai-je ajouté, elle aura quelque avantage à tirer de ce triste accident. Comme le plus grand mal absorbe toujours les petits, la perte de sa beauté peut lui causer une douleur qui sera capable de diminuer l'autre, et de la rendre supportable.

On m'a fait une douce réprimande du tour badin que je donnais à des malheurs si sérieux : car quelle comparaison entre la perte de la beauté et celle d'un bon mari? Excellente fille!

Elle m'a parlé aussi de l'espérance qu'elle a de se réconcilier avec la mère de Miss Howe, et de la satisfaction qu'elle y trouve d'avance. La bonne madame Howe! c'est l'expression dont elle s'est servie, pour une femme si avare, et si déshonorée par son avarice que nulle autre au monde ne la nommerait bonne. Mais cette chère fille donne tant d'étendue à ses affections qu'elle serait capable d'en avoir pour le plus vil animal qui appartiendrait à ceux qu'elle respecte. *Qui m'aime, aime mon chien*, me souviens-je d'avoir entendu dire à Milord M... Qui sait si quelque jour, par complaisance pour moi, elle ne se laissera pas conduire à prendre bonne opinion de toi, Belford?

Mais à quoi ma folle imagination s'arrête! N'est-ce pas pour tenir mon cœur en bride? Je reconnais que je n'ai pas d'autre vue, par les remords dont je le sens piqué, tandis que ma plume rend témoignage à l'excellence de ma chère Clarisse. Cependant je dois ajouter, sans qu'aucune considération d'intérêt propre m'empêche jamais de rendre justice à cette admirable personne, que, par la prudence et les lumières que je lui ai trouvées dans notre conversation, elle m'a convaincu qu'à son âge, il n'y a pas de femme au monde qui l'égale.

Je m'interromps moi-même pour relire quelques-unes des lettres empestées de Miss Howe.

Maudites lettres, Belford, que celles de cette Miss Howe! Relis, relis toi-même celles des miennes où je t'en ai fait l'extrait. Mais je continue mon récit.

À tout prendre, ma charmante n'a respiré que douceur, complaisance, sérénité, dans cette délicieuse promenade. Aussi ne lui ai-je pas donné sujet de marquer d'autres sentiments. Comme c'est la première fois que j'ai eu l'honneur de me promener seul avec elle, j'étais résolu de l'encourager, par mon respect, à m'accorder librement la même faveur.

À notre retour, j'ai trouvé le secrétaire du conseiller Williams qui m'attendait avec la minute du contrat : les articles ne sont proprement qu'une copie du contrat de ma mère, avec les changements nécessaires. L'original m'étant renvoyé en même temps par le conseiller, je l'ai mis entre les mains de ma belle. Cette pièce n'a servi qu'à faciliter l'ouvrage. C'est un bon modèle, puisqu'il a été dressé par le célèbre Milord S..., à la prière des parents de ma mère; et l'unique différence entre les deux contrats consiste dans cent livres sterling de plus, que j'ajoute à la pension annuelle.

J'ai offert à ma charmante de lui faire la lecture du vieil acte, tandis qu'elle jetterait les yeux sur le nouveau. Mais elle s'en est excusée; comme elle avait refusé d'être présente lorsque j'avais collationné ces deux actes avec le secrétaire. Je suppose qu'elle ne s'est pas souciée d'entendre parler de tant d'enfants : le premier, le second, le troisième, le quatrième et cinquième fils, etc. et d'autant de filles, qui doivent sortir de ladite Clarisse Harlove. Charmants détails! quoiqu'ils soient toujours accompagnés du mot de *légitime*; comme s'il pouvait arriver qu'un mari eût de sa femme des enfants qui ne fussent pas légitimes. Mais crois-tu que par là, ces archi-fripons de gens de robe n'aient pas en vue d'insinuer qu'un homme peut devenir père avant le mariage? C'est apparemment leur intention. Pourquoi ces gens-là font-ils naître des idées de cette nature dans l'esprit d'un honnête homme? Cet exemple, comme une infinité d'autres, nous montre que la jurisprudence et l'Évangile sont deux choses différentes.

Dans notre absence, Dorcas s'est efforcée de parvenir à la cassette du cabinet. Mais elle ne l'aurait pu sans violence; et s'exposer par un motif de curiosité pure à des dangers de cette conséquence, ce serait manquer de discrétion.

Madame Sinclair et les nymphes sont toutes d'avis que je suis à présent si bien dans l'esprit de ma belle, et que j'ai si visiblement part à sa confiance et même à son affection, que je puis entreprendre ce que je veux; au risque d'apporter la violence de ma passion pour excuse. Pourquoi non? disent-elles. N'a-t-elle pas passé pour ma femme aux yeux de toute la maison? et le chemin de la réconciliation avec ses amis n'est-il pas ouvert? prétexte qui a retardé la consommation. Elles me pressent aussi de tenter mon entreprise pendant le jour, puisqu'il est si difficile de mettre la nuit dans mes intérêts. Elles me représentent que la situation de notre logement ne doit pas me faire appréhender que les cris soient entendus dehors. Je n'ai pas toujours été si timide, m'a dit effrontément Sally, en me jetant son mouchoir au visage.

Lettre 210

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi, 2 de juin*

Malgré ma politesse et mes complaisances étudiées, et quoique jusqu'à présent j'aie manqué de courage pour lever le masque, il m'est arrivé plus d'une fois, depuis quelques jours, d'obliger ma charmante à regarder autour d'elle, par les ardents témoignages de ma passion. Je l'ai réduite à confesser que je ne lui suis rien moins qu'indifférent. Mais, lorsque je l'ai pressée de reconnaître de l'amour, quel besoin de cet aveu, m'a-t-elle dit, de la part d'une femme qui consent à se marier? et, me repoussant une fois avec chagrin, elle m'a prié de faire attention que la preuve du véritable amour était le respect. J'ai entrepris de me défendre : elle m'a répondu que l'idée qu'elle avait été capable de se former d'une passion vicieuse ressemblait à ce que je lui faisais voir de la mienne.

Je ne me suis pas moins efforcé de justifier mes sentiments, en l'accusant elle-même d'un excès de délicatesse. Ce n'était pas mon défaut, m'a-t-elle répliqué, si c'était le sien. Là-dessus, elle m'a reproché quelques libertés innocentes, que je me suis cru en droit de prendre aux yeux de nos hôtes, parce qu'elles nous supposent mariés. J'ai souffert assez impatiemment cette leçon; et j'ai souhaité de voir arriver l'heureux jour où je n'aurais plus à combattre une réserve qui n'a jamais eu d'exemple.

Elle m'a regardé avec une sorte de confusion, qui m'a paru accompagnée d'un air de mépris. Je lui en ai demandé la raison, lorsque je n'avais aucune offense à me reprocher. Ce n'est pas la première fois, m'a-t-elle répondu, que j'ai eu sujet de me plaindre de vous, tandis que vous vous êtes cru peut-être au-dessus des reproches. Mais je vous déclare qu'à mes yeux l'état du mariage est un état de pureté. Je ne sais si elle ne m'a pas dit n'est pas *un état de licence*. C'est du moins ce que j'ai cru recueillir de ses expressions.

La pureté du mariage, Belford! Rien de si comique. Sexe délicat! Cependant la moitié du monde femelle est prête à s'enfuir avec un libertin, sans autre raison que parce qu'il est un libertin; et souvent avec toutes sortes de raisons contre leur choix. Toi et moi n'avons-nous pas vu de jeunes femmes qui voulaient passer pour modestes, et qui auraient été d'une réserve infinie dans l'état de filles, permettre en public, à leurs avides maris, des libertés qui faisaient craindre qu'elles n'eussent oublié tous les devoirs de la prudence et de la modestie? tandis que tous les spectateurs modestes tenaient les yeux baissés et rougissaient pour ceux qui n'étaient pas capables de rougir. Un jour, dans une occasion de cette nature, je proposai à une douzaine de personnes qui composaient l'assemblée de laisser le champ libre; parce que tout le monde devait s'apercevoir que la dame, comme le mari, souhaitait de demeurer tête à tête. Ce langage produisit son effet sur l'amoureux couple, et je fus applaudi d'avoir mis une barrière au désordre.

Tu peux conclure que j'approuve les idées de ma charmante sur les amours publics. C'est le seul frein, je m'imagine, qu'elle veut m'imposer par ce qu'elle nomme la pureté du mariage.

Recueille de tout ce que tu viens de lire que je n'ai pas perdu mon temps, et que ces derniers jours je n'ai pas été un benêt, un Hickman; quoique moins actif peut-être qu'il ne convient à Lovelace.

La chère personne se considère à présent comme ma femme choisie. Son cœur, délivré de la tristesse, cessera d'être prude, et ne donnera plus d'interprétation lugubre à chaque action de l'homme qu'il ne hait point. Cependant elle doit garder assez de réserve pour justifier son inflexibilité passée. Combien de jolies personnes se défendraient mal, sans la crainte qu'elles ont de

donner mauvaise opinion d'elles à l'homme qu'elles voudraient favoriser? C'est encore un article du symbole des libertins. Mais de quelque ressentiment qu'elle soit capable, elle ne peut rompre désormais avec moi. Ce serait abandonner toute espérance de réconciliation avec sa famille, et par une voie qui lui ferait peu d'honneur.

*Samedi, 3 juin*

Je reviens de l'officialité, où j'étais allé demander les permissions ecclésiastiques. À la vérité, Belford, j'ai eu la mortification d'y trouver des difficultés. La demoiselle est d'un rang et d'une fortune qui exigent le consentement d'un père, ou de quelque ami qui le représente.

Je lui ai rendu compte de cet obstacle. Elle le juge bien fondé. Cependant, Belford, ce n'est pas avec un homme tel que moi qu'on s'aviserait de cette mauvaise chicane, quand il serait question de la fille d'un duc.

Je lui ai demandé si le contrat lui avait plu. Elle m'a dit qu'elle l'avait comparé avec celui de ma mère, et qu'elle n'y trouvait aucun sujet d'objection. Elle n'a pas manqué d'écrire là-dessus à Miss Howe, pour l'informer, m'a-t-elle dit, de notre situation <sup>1</sup>.

Ma charmante vient de me remettre le contrat, dont j'ai envoyé une copie au capitaine Tomlinson. Elle était d'une humeur charmante. Jamais, s'il faut l'en croire, elle n'a douté de mon honneur dans les cas de cette nature. D'homme à homme, tu sais qu'effectivement je n'ai jamais donné lieu au moindre doute. Il faut bien, diras-tu, que j'aie quelques bonnes qualités. Les grandes vertus et les grands vices se trouvent souvent réunis dans le même caractère. Je ne suis fort méchant qu'à l'égard des femmes. Mais n'est-ce pas ce sexe qui a commencé avec moi?

Nous avons quelquefois soutenu que les femmes n'ont pas d'âmes; je suis un vrai Mahométan sur ce point, c'est-à-dire porté à croire qu'elles ne sont qu'un agréable composé de

1. L'éditeur a supprimé cette lettre parce qu'elle ne contient rien qu'on n'ait lu dans les précédentes (NdR).

matière. Si cette doctrine est vraie, à qui rendrai-je compte du mal que je leur fais ? Mais, quand elles auraient une âme, il paraît certain que la distinction des sexes est inconnue entre les substances spirituelles. À quel propos une âme de femme se plaindrait-elle des injures qu'elle a reçues dans un état qui ne subsiste plus ?

Lettre 211

*M. Lovelace à M. Belford*

*Lundi, 5 de juin*

Je perds l'espérance de réussir par la douceur ou par l'amour, avec cette charmante pièce de glace. Tu te souviens que j'ai envoyé une copie du contrat au capitaine Tomlinson, et cela par un exprès<sup>1</sup>. On travaille à la *grosse*. Je suis retourné à l'officialité, où vraisemblablement j'aurais obtenu les permissions par l'entremise du notaire Malory, ami de l'official et le mien, si Malory n'avait été obligé de partir subitement pour Cheshunt. Pritchard m'a dit de bouche tout ce que ma charmante doit savoir de la lettre que je ne lui ai pas montrée, et je lui ai fait connaître mes intentions sur ce qui lui reste à faire en notre faveur. Cependant, avec de si belles apparences, je ne trouve pas l'heureux moment, et je n'aperçois rien qui me le promette.

À la vérité, je l'ai embrassée deux fois avec transport; et quoique le ressentiment de cette liberté l'ait portée sur-le-champ à se retirer, elle n'en est pas moins revenue, sur ma simple prière, sans entrer dans aucune explication du motif qui l'avait obligée de me quitter. Quelle mauvaise politique de s'offenser d'une

1. Il n'est pas besoin d'avertir que ce qu'il dit comme vrai est ce qu'il fait croire à Miss Clarisse (NdP).

liberté innocente, que sa situation l'oblige aussitôt de pardonner? Je conviens néanmoins qu'une femme est perdue lorsqu'elle ne se ressent point des premières hardiesses d'un amant : car l'amour est un usurpateur. Il ne retourne jamais en arrière; il aspire toujours à de nouveaux progrès; il n'est satisfait que par les conquêtes qui éteignent ses désirs; et quel n'est pas l'avantage d'un amant qui craint peu de rompre la paix, sur une maîtresse qui est intéressée à la conserver?

Je viens de me fortifier, pour la douzième fois, dans une demi-résolution. J'ai mille choses agréables à lui dire. Elle est dans la salle à manger. Tentons quelque chose aujourd'hui.

Tout est dans le plus grand désordre. On m'a quitté brusquement, avec les marques d'une vive colère.

J'avais commencé par m'asseoir près d'elle. J'avais pris ses deux mains dans les miennes. Ma voix était la douceur même. J'ai parlé avec respect de son père et de sa mère. J'ai nommé son frère d'un ton d'amitié. Je ne me serais pas cru capable, lui ai-je dit, de souhaiter aussi ardemment que je le faisais, notre réconciliation avec sa famille.

Une douce rougeur, animée par la reconnaissance, s'est répandue alors sur son beau visage. Sa respiration, mêlée de quelques tendres soupirs, faisait soulever son fichu.

J'ai continué : mon impatience était extrême de recevoir des nouvelles du capitaine Tomlinson. Il était impossible que son oncle trouvât quelque chose à redire aux articles. Cependant il se tromperait beaucoup, s'il allait croire qu'en les lui envoyant, je l'eusse rendu maître d'apporter quelque délai à mon heureux jour. Quand, quand ce jour céleste arriverait-il? J'étais résolu de retourner encore à l'officialité, et de ne pas revenir sans les permissions. Mon dessein, après la cérémonie, était de nous retirer à Mediam. J'ai proposé tel ou tel jour.

Elle m'a répondu qu'il serait temps de nommer le jour lorsqu'on aurait fini tout ce qui appartient au contrat et que les permissions seraient obtenues. Qu'elle se croirait heureuse, a-t-elle ajouté, si l'obligeant capitaine Tomlinson pouvait engager son oncle à se trouver secrètement à la célébration!

Excellente ouverture, ai-je dit en moi-même, sur laquelle on peut travailler avec succès : soit pour ménager des retardements, soit pour faire ma paix après l'offense !

Point de nouveaux délais, n'ai-je pas laissé de répondre, en lui faisant un tendre reproche du passé. Au nom de Dieu, ne multiplions pas les obstacles. Nommez le jour. Que ce soit du moins un jour de la semaine prochaine. Nommez-le, je vous en conjure, afin que je puisse bénir son approche, et compter les heures trop lentes.

J'avais le visage appuyé sur son épaule, baisant ses mains tour à tour. Elle s'efforçait à la vérité de les retirer, mais par un sentiment de modestie plutôt que de colère; et quoiqu'elle tâchât d'éviter aussi mon visage, qui suivait son épaule à mesure qu'elle se dérobaît, je croyais m'apercevoir qu'elle était lasse et plus que lasse de me quereller. Ses yeux baissés m'en apprenaient plus que ses lèvres ne pouvaient exprimer. Voici le moment, ai-je dit en moi-même, c'est à présent qu'il faut essayer si j'obtiendrai le pardon de quelque hardiesse, à laquelle je ne me suis pas encore échappé. J'ai laissé alors ses mains en liberté; et, passant un de mes bras autour d'elle, j'ai imprimé un ardent baiser sur ses lèvres. Laissez-moi, Monsieur! c'est tout ce qu'elle m'a dit, en détournant le visage, comme dans la crainte d'être surprise une seconde fois.

Encouragé par tant de douceur, je lui ai dit mille choses passionnées; mais pendant qu'elle paraissait les entendre sans chagrin, je tirais doucement de mon autre main le fichu qui cachait ses trésors; et tout d'un coup, j'ai pressé de mes lèvres brûlantes le plus beau sein que la nature ait jamais formé.

Une passion fort différente de celle qui le faisait délicieusement soulever a pris place aussitôt dans son cœur et dans ses yeux. Elle s'est arrachée de mes bras avec indignation. J'ai voulu la retenir par la main. *Laissez-moi*, m'a-t-elle dit, d'un ton qui ne ressemblait point au premier. Je vois qu'il n'y a pas de conditions qui puissent être une loi pour vous. Vil séducteur! Est-ce là le but de vos flatteuses expressions? Il n'est pas trop tard, je renoncerai à vous pour jamais. Vous avez un cœur haïssable. Laissez-moi, je l'exige absolument.

Il ne me restait que le parti d'obéir. Elle a pris la fuite, en répétant *vil*, méprisable *flatteur*.

En vain l'ai-je fait presser par Dorcas de m'accorder l'honneur qu'elle m'avait promis de dîner avec elle. J'ai reçu pour réponse qu'elle ne voulait pas dîner, et qu'elle ne le pouvait pas.

Pourquoi faire ainsi regarder comme sacrée chaque ligne de sa personne? Si proche, surtout, du temps auquel tout doit m'appartenir par contrat? Elle a sans doute appris, dans ses lectures, l'art des monarques orientaux, qui se dérobent toute l'année aux yeux de leurs sujets dans la vue d'exciter leurs adorations lorsqu'aux jours solennels ils daignent se laisser voir. Mais je te demande, Belford, si, dans ces grandes occasions, la cavalcade, et les brillants équipages qui précèdent, ne préparent pas par degrés le spectateur étonné à soutenir l'éclat du majestueux souverain, dont la personne n'est quelquefois qu'un vieillard difforme, quoique orné de toutes les richesses de son vaste empire? Ma charmante ne devrait-elle pas, pour son propre intérêt, descendre par degrés de la condition angélique à l'humanité? Si c'est l'orgueil qui l'arrête, cet orgueil ne mérite-t-il pas d'être puni? Si l'art, comme dans les empereurs d'Orient, n'y entre pas moins que l'orgueil, n'est-elle pas, de toutes les femmes, celle à qui l'art est le plus inutile? Si c'est pudeur, confusion, que risque-t-elle à communiquer la vue de ses charmes aux yeux de son adorateur, qu'elle regarde déjà comme son mari?

Que je périsse, Belford, si je ne préférerais au plus brillant diadème du monde le plaisir de voir deux petits Lovelace, pendant de chaque côté au sein de ma charmante pour en tirer leur première subsistance; à condition néanmoins que ce pieux office ne durât pas plus de quinze jours! Je me représente cette chère personne, pressant de ses beaux doigts les deux sources d'une noble liqueur, pour en faire couler deux ruisseaux dans la bouche vermeille du petit couple altéré; ses yeux baissés alternativement sur l'un et sur l'autre, avec un mélange de confusion et de tendresse maternelle; se levant ensuite vers moi, avec une langueur touchante, et me suppliant dans ce doux langage, pour ces petits malheureux, pour elle-même, de daigner légitimer les fruits de notre amour et condescendre à me charger de la chaîne conjugale.

Lettre 212

*M. Lovelace à M. Belford*

*Lundi après-midi*

Une lettre du digne capitaine Tomlinson a servi, plus tôt que je n'aurais pu l'espérer dans ces circonstances, à m'introduire auprès de ma charmante.

Elle est entrée d'un air sombre dans la salle où ce prétexte m'a fait demander quelques moments d'audience. Il ne m'est pas échappé un mot sur l'aventure du matin; tu vas voir comment sa colère s'est dissipée d'elle-même.

Le capitaine, « après m'avoir déclaré qu'il m'écrirait avec plus de joie s'il avait reçu la copie des articles que je lui ai fait espérer, me marque que son cher ami, M. Jules Harlove, dans la première conférence qu'ils ont eue depuis son retour, a paru extrêmement surpris et même affligé, comme il l'avait appréhendé, d'apprendre que nous ne sommes point encore mariés. Ceux qui connaissent mon caractère, a dit M. Jules, ne ménageraient pas leur censure, s'ils venaient à savoir que nous ayons vécu si longtemps sous le même toit avant le mariage, quelque éclat que nous puissions donner désormais à la célébration. Il ne doutait pas que son neveu James ne fit valoir cette objection de toute sa force contre les ouvertures de réconciliation; avec d'autant plus de succès, peut-être, qu'il n'y avait pas, dans le royaume, de famille plus délicate sur l'honneur que celle des Harlove. »

C'est la vérité, Belford. On les en a nommés *les fiers* Harlove. J'ai toujours observé que *l'honneur nouveau* est fier et délicat.

Mais ne vois-tu pas combien j'avais raison de faire tous mes efforts pour persuader à ma belle qu'il fallait laisser penser à l'ami de son oncle que nous étions mariés; surtout lorsqu'il était venu disposé à le croire, et lorsque l'oncle s'en était flatté? En vérité, ce bas monde n'a rien de si pervers qu'une femme qui s'est mis dans la tête de l'emporter sur quelque point, et qui n'a, pour la contrarier, qu'un homme doux et ami de son propre repos.

Ma charmante souffrait pendant cette lecture. Elle a tiré son mouchoir : mais elle était plus portée à faire tomber le blâme sur moi que sur elle-même. Si vous aviez été fidèle à vos promesses, M. Lovelace, et si vous m'aviez quittée en arrivant à Londres... Elle s'est arrêtée, en se rappelant sans doute que c'était sa faute si notre mariage ne s'était pas fait avant que nous eussions quitté la campagne : et comment aurais-je pu m'éloigner ensuite, tandis que son frère formait des complots pour l'enlever?

Il n'est pas même certain qu'il ait renoncé à ses projets; car, suivant la lettre, « M. Jules a dit au capitaine (en confidence, remarque l'écrivain) que son neveu s'occupe actuellement à découvrir où nous sommes; dans l'opinion qu'ayant quitté la campagne, et ne donnant plus de mes nouvelles à la famille, nous sommes quelque part ensemble. D'un autre côté, il est clair pour lui que nous ne sommes pas mariés, n'en eût-il pour preuve que la démarche récente de M. Hickman auprès de son oncle, et celle de madame Norton auprès de sa mère. Or M. James ne peut supporter que je jouisse paisiblement de mon triomphe. »

Un profond soupir a suivi ce fâcheux détail; et le mouchoir a repris son chemin vers ses yeux. Mais la chère âme n'a-t-elle pas mérité ce petit retour, pour la perfide intention qu'elle a eue de se dérober à moi?

J'ai continué de lire dans la même vue :

« Pourquoi donc, a demandé M. Jules, s'est-on hâté de répondre au premier ami qu'il avait envoyé que nous étions mariés? et de qui cette réponse? de la femme de chambre de sa nièce. Cette fille ne devait-elle pas être bien informée? N'aurait-elle pas pu donner des raisons convaincantes... »

Ici ma charmante a recommencé à pleurer. Elle a fait un tour dans la chambre ; et, revenant à moi, elle m'a prié de continuer.

Voulez-vous lire, ma très chère vie ? Lisez, lui ai-je dit, prenez la peine de lire vous-même.

Elle m'a répondu qu'elle prendrait la lettre en me quittant ; qu'elle n'était point en état de lire (essayant ses yeux). Continuez, a-t-elle repris, allez jusqu'à la fin. Vous pourrez me donner votre sentiment sur cette lettre, comme je vous dirai le mien.

« Le capitaine a donc appris au cher M. Jules les raisons qui m'ont porté à déclarer que étions mariés, et les conditions auxquelles ma charmante s'est laissée engager à ne me pas contredire ; ce qui nous a tenus dans le plus scrupuleux éloignement. Mais on n'a pas cessé d'insister sur mon caractère ; et M. Jules est parti fort mécontent. Le capitaine était si peu satisfait lui-même, qu'il n'avait pas eu beaucoup d'empressement à m'écrire le résultat de cette première conférence.

« Mais dans celle d'après, qui s'était tenue immédiatement après la réception des articles (et, comme la première, dans la maison du capitaine, pour être plus sûr du secret), M. Jules, après les avoir lus et s'être fortifié par l'avis du capitaine, avait paru beaucoup plus tranquille. Cependant il avait répété que, si l'on apprenait dans la famille un si long délai de notre mariage, il ne serait aisé à personne d'en juger aussi favorablement que lui. Alors, le capitaine dit que son cher ami lui a fait les deux propositions suivantes : premièrement, que notre mariage se fasse le plus tôt qu'il sera possible, et le plus secrètement ; comme il remarque, à la vérité, que c'est notre dessein ; en second lieu, que, pour ne lui en laisser aucun doute, un de ses plus fidèles amis ait la liberté d'assister à la célébration. »

J'ai cessé de lire ici, avec quelque dessein de paraître un peu fâché. On m'a pressé de continuer, et je n'ai pu me dispenser d'obéir.

« Mais qu'à l'exception de ce témoin de confiance, du capitaine Tomlinson et de lui-même, tout le monde demeure persuadé que nous étions mariés au moment que nous avons commencé à vivre dans la même maison, et que ce temps s'accorde avec celui de la démarche que M. Hickman a faite auprès de lui, de la part de Miss Howe. »

Il me semble, très chère Clarisse, lui ai-je dit, que ces propositions sont extrêmement raisonnables. Ce que nous avons à faire uniquement, c'est de prévenir là-dessus nos hôtes. Je n'aurais pas cru votre oncle Jules capable d'un tel expédient. Mais vous voyez combien il s'affectionne à cette réconciliation.

Voici le retour qu'elle a cru devoir à mes réflexions : « Vous avez toujours fait consister, avec moi, une partie de votre politesse à me laisser voir la mauvaise opinion que vous avez de ma famille. »

Crois-tu, Belford, que je puisse lui pardonner ce reproche ?

« Le capitaine ajoute qu'il ignore si nous approuverons l'idée de son ami ; mais que, si nous comptons son propre sentiment pour quelque chose, il regarde cette ouverture comme un heureux expédient, qui fera évanouir un grand nombre de difficultés, et qui coupera peut-être le cours à tous les projets de M. James. Sur ce principe, et de l'avis du très cher oncle, il a déjà déclaré à deux ou trois personnes, qui peuvent le redire à M. James, que lui, capitaine Tomlinson, a de fortes raisons de croire que notre mariage a suivi de près l'infructueuse démarche de M. Hickman.

« Et cette circonstance, me dit le capitaine, peut vous mettre en droit de faire à la famille un compliment fort bien placé, qui répondra parfaitement à quelques déclarations généreuses que je vous ai entendu faire à votre chère dame, et dont M. Jules pourra tirer quelque avantage pour la réconciliation : c'est que vous n'avez pas demandé le bien de sa nièce aussitôt que vous y étiez autorisé par les lois.

Ma belle doit avoir pris, assurément, une très haute idée de la prudence du digne capitaine Tomlinson.

Mais il ne manque point de faire observer que, « si ma chère dame ou moi, nous désapprouvons le récit qu'il a fait de notre mariage, il est prêt à le rétracter. Cependant il se croit obligé de m'avertir que M. Jules paraît fort attaché à cette méthode, comme la seule qu'il croie capable de produire une solide réconciliation. Si nous prenons ce parti, il conjure ma chère dame de ne pas suspendre le jour ; afin qu'il puisse être autorisé à tenir ce langage par la vérité du fait essentiel. (Que cet homme est consciencieux, Belford!) Elle ne doit pas s'attendre non plus, dit-il, que son oncle fasse le moindre pas vers la réconciliation désirée

avant la célébration réelle de la cérémonie. Il conclut en me promettant d'être bientôt à la ville, où d'autres affaires l'appellent, et de nous rendre une visite pour nous expliquer plus particulièrement ce qui s'est passé, et ce qui pourra se passer encore entre M. Jules et lui ».

Hé bien, ma chère vie, que dites-vous de l'expédient de votre oncle ? Écrirai-je au capitaine pour l'assurer que de notre part il n'y a point d'objection ?

Elle est demeurée en silence pendant quelques minutes. Enfin, poussant un soupir : Voyez, M. Lovelace, m'a-t-elle dit, dans quels embarras vous m'avez jetée, en me faisant marcher après vous par vos chemins tortueux. Voyez à quelle humiliation je me trouve exposée ! Assurément votre conduite n'a pas été celle d'un homme sage.

Ma très chère Clarisse, ne vous souvenez-vous pas avec quelles instances je vous ai suppliée de consentir à la célébration avant notre départ pour Londres ? Si vous m'aviez accordé alors cette faveur...

Fort bien, fort bien, Monsieur ; le mal vient sans doute de quelque côté : c'est tout ce que je puis répondre à présent. Mais puisque le passé n'est plus en notre pouvoir, je crois que mon oncle doit être obéi.

Charmante disposition à l'obéissance ! Il ne me restait, Belford, pour ne pas demeurer au-dessous du digne capitaine et du cher oncle, que de presser encore pour le jour. C'est ce que j'ai fait avec beaucoup de chaleur. Mais on m'a répété, comme je pouvais m'y attendre, que lorsque le contrat serait achevé et les permissions obtenues, il serait temps de nommer un jour. Ensuite, détournant le visage avec un air de tendresse inexprimable, et portant son mouchoir à ses yeux, quel bonheur, m'a-t-elle dit, si son cher oncle pouvait consentir, dans cette occasion, à faire l'office de père pour la *pauvre orpheline*.

Que signifie le mouvement qui s'élève dans mon cœur ? D'où vient cette goutte d'eau qui est tombée sur mon papier ? Une larme ! Par ma foi, Belford, c'est une larme ; diras-tu que je ne m'attendris pas facilement ? Au simple souvenir ! Au seul récit ! Mais j'ai devant les yeux son aimable image, dans la même attitude où je l'ai vue prononcer ces paroles : et je t'avouerai qu'au moment qu'elle les prononçait, ce vers de Shakespeare m'est

venu à l'esprit : « Ton cœur est plein. Retire-toi, et pleure à ton aise. »

Je suis sorti; et j'ai pris la plume pour écrire au capitaine. Je l'ai prié « de dire à son cher ami que nous acquiescions à toutes ses volontés, et que nous avons déjà pris les mesures convenables du côté de nos hôtes et de nos domestiques; que, s'il était disposé à me donner de sa propre main celle de sa chère nièce, nous serions tous deux au comble de nos désirs; que le jour qu'il lui plairait de nommer serait le nôtre, me flattant qu'il ne le remettrait pas fort loin, non seulement pour répondre aux sages vues qu'il s'était proposées lui-même, mais parce qu'il était à souhaiter que Milord M... n'eût pas sujet de se croire négligé, après l'intention qu'il avait eue, comme je l'avais dit au capitaine, de nous servir de père à la cérémonie, et ce projet n'ayant manqué que sur nos représentations pour éviter l'éclat d'une célébration publique, à laquelle sa chère nièce avait eu peine à consentir pendant qu'elle était dans la disgrâce de sa famille; mais que, s'il avait quelque raison de ne pas nous accorder cette faveur, je souhaitais que le capitaine Tomlinson fût l'homme de confiance qu'il lui plût d'employer dans cette heureuse occasion. »

J'ai fait voir cette lettre à ma charmante. Tu juges qu'elle ne lui a pas causé de chagrin. Ainsi, Belford, nous ne saurions faire trop de diligence à présent pour le contrat et pour la permission. Le jour sera celui de l'oncle, ou peut-être du capitaine Tomlinson, suivant l'ordre que je mettrai dans les événements. Voilà des précautions pour toutes sortes de contretemps. Le système contrebandier de Miss Howe ne te paraîtra plus fort dangereux. Il serait inutile de t'expliquer d'avance tous les avantages que je puis recueillir d'une invention à laquelle je n'ai rien épargné. Pourquoi ces deux petites créatures m'obligent-elles d'employer mes coups de maître?

Je m'occupe actuellement d'une petite mine que je veux tenir prête à jouer dans l'occasion. C'est la première que j'ai employée de son espèce; et du pas dont j'avance, peut-être sera-t-elle la dernière. Je la nomme petite, mais elle peut produire de grands effets; quoique je ne compte pas si absolument sur le succès que je n'en aie de plus sûres en réserve. Cependant les grandes machines sont souvent remuées par de petits ressorts. Une

étincelle tombée par accident sur un magasin à poudre fait quelquefois plus de ravage que cent pièces d'artillerie.

Mettons les choses au pis? Le flambeau de l'hyménée et la chaîne conjugale feront mon amende honorable.

Lettre 213

*M. Belford à M. Lovelace*

*Mardi, 6 de juin*

Quoique je n'aie guère à me louer jusqu'à présent du succès de mes représentations, mon cœur me force de prendre encore une fois la plume en faveur de cette divine fille, sans que je puisse expliquer d'où vient le zèle qui me fait prendre parti pour elle avec une ardeur si sincère.

Mais tu reconnais tout son mérite. Tu n'avoues pas moins ta méchanceté, et tu oses même en faire gloire! Quelle espérance de toucher un cœur si endurci? Cependant, comme il n'est pas trop tard, et que tu approches néanmoins de la crise, je suis résolu d'essayer quel sera l'effet d'une nouvelle lettre. Si je n'en tire aucun fruit, je n'aurai perdu que ma peine : et si tu te laisses vaincre, je suis sûr que dans la suite tu croiras m'avoir une extrême obligation.

Raisonner avec toi, ce serait une folie. Le cas ne demande point de raisonnement. Je me réduis par conséquent à te conjurer de ne pas faire perdre à la plus excellente de toutes les filles, le prix de sa vigilance et de sa vertu.

Je suis persuadé qu'il n'y eût jamais de libertins si abandonnés, qu'ils n'aient remis leur réformation à quelque âge de leur vie : et je demande de toi que, dans cette importante occasion, tu fasses ce que tu dois pour rendre quelque jour ton repentir aussi aisé

que tu souhaiteras alors de l'avoir fait. Si tu n'abandonnes pas ton détestable dessein, il ne faut pas douter que, de manière ou d'autre, cette affaire n'ait une fin tragique. Une femme si extraordinaire doit intéresser dans sa cause les dieux et les hommes. Mais ce que j'appréhende le plus, c'est que son ressentiment, après l'outrage, ne la porte, comme une autre Lucrèce, à rendre un témoignage sanglant de la pureté de son cœur; ou que, si sa piété la sauve de cette violence, la force de sa douleur n'abrège bientôt sa vie. Dans l'un et l'autre cas, le souvenir d'un crime perpétuel et d'un triomphe passager ne sera-t-il pas pour toi la plus cruelle de toutes les tortures?

C'est un malheur extrême, après tout, qu'une personne de ce mérite soit tombée entre des mains aussi méchantes et aussi impitoyables que les tiennes : car depuis le berceau, comme je te l'ai entendu confesser plus d'une fois, tu t'es toujours fait un plaisir cruel de tourmenter jusqu'aux animaux que tu as aimés, et sur lesquels tu as eu quelque pouvoir.

Que le cas de cette incomparable femme ressemble peu à celui de tant d'autres que tu as séduites! Est-il besoin que j'insiste sur une si prodigieuse différence? Justice, gratitude, intérêt, serments, qui s'accordent à t'engager; ton amour même, autant que tu es capable d'amour, qui te l'a fait mettre au-dessus de tout son sexe; un combat inégal entre le crime armé et l'innocence nue; ses talents supérieurs aux tiens, comme tu l'avoues, dans tout ce qui n'est pas ruse, duplicité, noirceur infernale; et son sort, mille fois plus déplorable que celui d'aucune autre de tes malheureuses victimes, si tu ne cèdes pas enfin à tes remords!

Il est vrai que, lorsque tu m'as procuré l'occasion de la voir, et jusqu'au moment où mes observations m'ont fait pénétrer plus loin que les apparences, je ne l'avais pas crue partagée d'un jugement fort au-dessus du commun. Tu m'avais préparé néanmoins à lui trouver beaucoup de sens et de lecture; mais, au premier coup d'œil, je me crus obligé de faire grâce de quelque chose à sa jeunesse, aux charmes de sa personne, et à l'air galant de sa parure, qui devaient avoir dérobé une partie de son temps aux occupations sérieuses. Le choix qu'elle a fait d'un homme tel que notre ami, et par des voies si dangereuses, me disais-je encore à moi-même, confirme assez que son esprit manque d'une certaine maturité, qui ne peut venir que des années et de l'expérience.

J'en conclusais que toutes ses connaissances devaient se réduire à la théorie; et que, la vivacité de son âge étant toujours accompagnée de beaucoup de complaisance, une jeune personne si peu expérimentée ne manquerait pas de se prêter, du moins sans dégoût, aux discours libres qui pouvaient nous échapper malgré tes sages instructions.

Dans cette supposition, je me donnai carrière; et ne reconnaissant de supérieur que toi parmi les convives, le désir de passer à ses yeux pour un galant du premier ordre me fit hasarder quantité de folies, par lesquelles je crus briller beaucoup. Si mes ridicules plaisanteries réjouirent ta Sinclair et la Partington, sans faire sourire Miss Harlove, je me figurai d'abord que cette réserve venait de sa jeunesse, ou de quelque affectation, ou d'un mélange de l'une et de l'autre, et peut-être d'un certain empire sur les traits de son visage. J'étais fort éloigné de m'imaginer que je n'excitais alors que son mépris.

Mais, lorsqu'elle eut commencé à parler, ce qu'elle ne fit qu'après nous avoir approfondis tous; lorsque j'eus entendu son sentiment sur deux ou trois sujets, et que j'eus observé cet œil perçant qui pénétrait jusque dans les recoins de nos extravagants cerveaux, sur ma foi, elle me fit regarder autour de ma chaise; et, commençant à me recueillir en moi-même, j'eus honte de tout ce qui était sorti de ma bouche. En un mot, je pris le parti de me taire, jusqu'à ce que tout le monde eût jeté son premier feu, pour me donner le temps de prendre une contenance moins folle. Ensuite je fis naître divers sujets qui pouvaient mériter son attention, et qui excitèrent en effet toute la force naturelle et tout l'agrément de son esprit, jusqu'à nous causer à tous de la surprise et de la confusion. Toi-même, Lovelace, qui est si connu par la finesse et la vivacité de tes reparties, et par un fond de badinage qui fait les délices de tous ceux qui vivent avec toi, je vis tes talents obscurcis par l'éclat des siens; et tu ne fus capable, comme nous, que d'applaudissements et d'admiration.

Ah! Lovelace, quel fut alors à mes yeux le triomphe de la modestie, de l'esprit solide, et de la véritable politesse, sur d'impertinentes bouffonneries et sur d'obscènes équivoques, dont le sens cause tant de honte à ceux mêmes qui les emploient qu'ils n'osent le dévoiler qu'à demi! Je ne daigne pas étendre cette réflexion jusqu'aux deux femmes de l'assemblée, qui, loin

de pouvoir prétendre à l'honneur que tu leur as procuré de vivre familièrement avec Miss Clarisse Harlove, ne sont pas dignes de ses regards, ni de lui rendre les plus vils offices.

Charmante fille! Si le hasard, pensais-je alors comme aujourd'hui, lui faisait seulement apprendre quel est le lieu qu'elle habite, et quelles sont les vues qu'on a sur elle, combien la mort ne lui paraîtrait-elle pas préférable à cette horrible situation? et de quelle force ne serait pas son exemple, pour armer tout son sexe contre les protestations et les serments du nôtre?

Mais permets que je te conjure encore une fois, mon cher Lovelace, si tu respectes un peu ton honneur, pour celui de ta famille, pour le repos de ta vie, ou pour l'opinion que j'ai de toi (quoique je ne prétende pas être tant remué ici par principe, que par l'éclat d'un mérite auquel tu devrais être encore plus sensible), de te laisser toucher... d'être humain, voilà tout; de ne pas faire honte à notre humanité commune!

Tout endurci que tu es, je sais que ce sont tes infâmes hôtessees qui te soutiennent dans ta résolution. Ah! pourquoi la prudente Clarisse, avec tant d'innocente charité dans le cœur, a-t-elle été si ferme à tenir ces trois femmes dans l'éloignement? Que n'a-t-elle consenti plus souvent à manger avec elles. Malgré toute leur adresse à déguiser les apparences, elle n'aurait pas eu besoin de huit jours pour les pénétrer. Elle aurait abandonné leur maison comme un lieu infecté. Mais, avec un homme aussi déterminé que toi, cette découverte aurait peut-être hâté sa ruine.

Je sais que tu es délicat dans tes amours. Mais n'y a-t-il pas des milliers de femmes qui, sans être tout à fait abandonnées, se laisseraient prendre par tes qualités extérieures? Fais-toi, si tu veux, un jeu des principes avec celles qui n'en ont pas une idée plus sérieuse.

Si ton unique but était l'épreuve, comme tu t'en es fait d'abord un prétexte, n'as-tu pas assez éprouvé ce modèle de vertu et de vigilance? Mais je te connais trop bien pour t'avoir cru capable de t'arrêter à ce point. Les hommes de notre classe, lorsqu'ils entreprennent de séduire une femme, ne renoncent à leurs vues que par impuissance. Je savais qu'un avantage obtenu t'en ferait tenter un autre. Je connaissais trop bien ton ancienne aversion pour le mariage : et ne m'as-tu pas avoué l'espérance que tu avais de lui inspirer le goût d'un commerce libre, dans la

lettre même où tu me donnais l'épreuve comme ta principale vue ? Mais tes remords mêmes, tes remords forcés, ne te convainquent-ils pas que cette espérance est une présomptueuse chimère qui ne se réalisera jamais ? Pourquoi donc, lorsque tu l'aimes assez pour vouloir l'épouser plutôt que de la perdre, pourquoi t'exposer à n'obtenir d'elle qu'une haine éternelle ?

Mais si tu médites effectivement la dernière épreuve, c'est-à-dire une épreuve personnelle, et que ta sincère résolution soit de proportionner la récompense à sa conduite, je te demande en grâce de la tirer du moins de cette infâme maison. Ce sera rendre le combat égal entre elle et ta conscience. La pauvre abusée se repose maintenant avec tant de confiance sur les fausses idées dont tu l'as remplie, que tu ne dois plus craindre qu'elle pense à fuir, ou qu'elle ait recours à ce système de Miss Howe, qui t'a fait employer ce que tu appelles tes coups de maître.

Enfin, quelque résolution que tu prennes, et si je n'ai plus le temps de t'écrire avant que tu aies jeté le masque, garde-toi, si tu veux éviter la malédiction du genre humain, et tôt ou tard celle de ton propre cœur, garde-toi, Lovelace, de laisser un instant le moindre pouvoir sur elle à cette détestable femme qui a, s'il est possible, plus de dureté que toi-même, avec moins de remords, et qui a vieilli dans la pratique de ruiner l'innocence. Ah ! cruel ami, combien cette mégère pourrait-elle raconter d'horribles histoires de son sexe ; et voudrais-tu que celle de ta Clarisse grossît la liste ? Mais c'est une prière que j'aurais pu m'épargner. Tout abandonné que tu es, il y a des excès dont je ne te crois pas capable. Tu ne trouverais pas de satisfaction dans un triomphe qui blesserait ton orgueil et qui déshonorerait l'humanité.

Si tu t'imaginais que le triste spectacle que j'ai sans cesse devant les yeux m'a rendu plus sérieux que je ne le suis ordinairement, peut-être ne te tromperais-tu pas. Mais la seule conclusion qu'on en puisse tirer, quand je recommencerais à mener mon ancienne vie, c'est qu'aussitôt que la froide saison des réflexions sera venue, soit qu'elle arrive à l'occasion de nos propres désastres ou de ceux d'autrui, nous ne manquerons pas, si nous sommes capables de penser, ou si nous en avons le temps, de penser tous de même. Quelque emportement que nous ayons pour le plaisir, aucun de nous n'est assez fou pour attribuer son existence au hasard, ou pour croire que nous ne soyons au

monde que pour y faire tout le mal dont nous sommes capables. Je n'ai pas honte d'avouer que dans les prières que mon oncle mourant me prie quelquefois de réciter près de lui, pendant l'absence d'un honnête ministre qui lui rend ordinairement ce service, je n'oublie pas de mettre un mot ou deux pour moi-même. Si tu en ris, Lovelace, ta raillerie sera plus conforme à tes actions qu'à ta croyance. Le diable croit et tremble. Vois si tu es plus abandonné que lui. J'ajouterai qu'à la vue du pauvre moribond, je souhaiterais souvent que tu fusses témoin du même spectacle, une demi-heure seulement chaque jour. Ma foi, ses inquiétudes pour l'avenir sont une singulière leçon. Cependant, s'il faut s'en rapporter à son propre témoignage, pendant soixante-sept ans qu'il a vécu, il n'a pas à se reprocher la moitié des désordres que nous avons commis, toi et moi, ces six ou sept dernières années.

En finissant, je recommande à tes plus sérieuses réflexions tout ce que je viens d'écrire, comme sorti du cœur et de l'âme de ton véritable ami,

BELFORD.

Lettre 214

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi, 6 de juin, après-midi*

Les difficultés ne finissent point pour cette maudite permission. J'ai toujours haï, et je haïrai toujours, ces officiers spirituels et leur cour.

À présent, Belford, si je n'ai pas assuré la victoire, je me suis du moins ouvert une belle retraite. Mais qu'aperçois-je? ton laquais avec une lettre... Et de quelle longueur! quoiqu'elle n'ait pas l'air d'une narration.

Encore une apologie pour ma charmante! N'as-tu pas honte de perdre le temps, qui est un bien si précieux! Chemin faisant, je t'avais laissé la liberté de me dire, avant la crise, tout ce qui pouvait faire honneur à ton esprit. Est-il temps de revenir à la charge, lorsque je touche à la fin de mes travaux? Cependant je veux bien m'amuser un moment à discuter avec toi le même point.

Tu me dérites quantité d'impertinences; les unes que tu sais de moi-même, d'autres que je savais déjà.

Tout ce que tu me dis à l'avantage de cette charmante fille n'approche pas de ce que je t'ai dit ou écrit sur ce sujet inépuisable. Sa vertu, sa résistance, qui font ici son mérite, sont un aiguillon pour moi. Ne te l'ai-je pas vingt fois répété?

Que les femmes me traitent de diable tant qu'elles voudront, en quoi le suis-je, si ce n'est dans mes inventions? Je ne le suis pas plus qu'un autre dans la fin que je me propose : car lorsque je suis parvenu au point, ce n'est jamais qu'une séduction. Peut-être les difficultés que je trouve à celle-ci m'en ont-elles épargné plusieurs où j'aurais été plus heureux dans l'intervalle.

Que trouves-tu d'extraordinaire dans l'aventure présente? La vigilance de la belle, et rien de plus. Malgré toute la passion que j'ai pour l'intrigue et les stratagèmes, crois-tu que je n'aime pas mieux vaincre avec moins de peine et plus d'innocence? Je t'apprends que quiconque est aussi méchant qu'il peut l'être, est pire que moi. Demande à tout libertin qui aurait résolu de remporter la victoire, s'il aurait été capable d'une si longue patience et s'il aurait senti les mêmes remords : et, sans me borner aux libertins, si chaque homme prenait la plume, comme moi, pour écrire tout ce qui lui entre dans le cœur ou dans la tête, et pour s'accuser lui-même avec autant de franchise et de liberté, quelle armée de coupables n'aurais-je pas pour m'affermir par l'exemple?

C'est une maxime assez commune, qu'un homme qui se trouve seul avec une femme, l'offense s'il ne lui fait pas quelque proposition de galanterie. Ceux qui pensent ainsi sont plus méchants que moi. Quelle opinion doivent-ils avoir de tout le sexe?

Je veux le défendre, ce sexe qui m'est si cher. Si ceux qui jugent si mal de lui croient leur maxime généralement vraie, ils doivent avoir vécu en fort mauvaise compagnie, ou juger du cœur des femmes par leur propre cœur. Il faudrait qu'une femme fût bien abandonnée pour se rendre à la première attaque. Une femme élevée dans la modestie doit être naturellement froide et réservée. Elle ne peut être aussitôt émue que la plupart des libertins se le persuadent. Elle doit avoir pris du moins quelque confiance à l'honneur ou à la discrétion d'un homme, avant que ses désirs aient la hardiesse de se déclarer. Pour moi, j'ai toujours gardé la décence avec les femmes, jusqu'au moment où je me suis cru sûr d'elles. Jamais je ne leur ai fait d'offense considérable, sans avoir éprouvé qu'elles m'en pardonnaient de légères, et qu'elles ne m'évitaient pas après avoir connu mon caractère.

La divine Clarisse a mis du désordre dans mes principes. Je me suis flatté d'abord de la vaincre en l'intimidant. Ensuite, je me suis promis une victoire plus certaine de l'amour. Il ne me reste que la surprise à joindre à ces deux voies, et nous verrons ce qu'elles peuvent ensemble.

De qui m'accuseras-tu de vouloir usurper le bien, si je persiste dans mes projets d'amour et de vengeance? Ceux qui avaient des droits sur elle n'y ont-ils pas renoncé? Ne l'ont-ils pas exposée volontairement au danger? Ne devaient-ils pas savoir qu'une créature si charmante serait regardée comme de bonne prise par tous ceux qui auraient l'occasion de l'attaquer? et quand ils ne l'auraient pas exposée si barbaquement, n'est-elle pas *fille*? Faut-il t'apprendre, Belford, que les gens de notre espèce (j'entends les moins méchants, car les autres ne respectent rien) croient faire beaucoup de grâce aux maris de leur laisser leurs femmes, et de composer pour leurs sœurs, leurs filles et leurs nièces? Je ne désavoue point que cette idée ne soit choquante en elle-même; mais c'est le principe de la moitié des hommes, lorsqu'ils ont l'occasion ou le courage de le suivre; et tu en connais des milliers qui ne seraient pas capables de la générosité que j'ai eue pour mon Bouton de Rose. Assurément, ces galants emportés n'ont pas droit de me blâmer.

Tu reviens à faire valoir ce que ma belle a souffert de la part de sa famille. Il faut donc te répéter, comme je l'ai fait à chaque lettre, que ce n'est pas pour moi qu'elle a souffert. N'a-t-elle pas été la victime d'un frère ambitieux et d'une sœur jalouse, qui n'attendaient que l'occasion de la perdre dans l'esprit de ses autres parents, et qui ont saisi la première qui s'est présentée pour la chasser de la maison paternelle? Ils l'ont précipitée entre mes bras; mais tu sais avec quelle violence pour ses inclinations.

Si tu me forces de rappeler ses propres péchés, de combien d'offenses cette chère personne n'est-elle pas responsable à l'amour et à moi? Ne m'a-t-elle pas dit vingt fois, et vingt fois vingt fois, qu'elle ne refusait pas l'odieux Solmes en ma faveur? N'a-t-elle pas offert aussi souvent de renoncer à moi pour se réduire au célibat, si ses implacables parents voulaient la recevoir à cette condition? Dans combien de répétitions m'engages-tu par ta lâche pitié?

Jette les yeux un peu plus loin par derrière : aurais-tu perdu la mémoire de tout ce que j'ai souffert moi-même de cette orgueilleuse beauté, pendant tout le temps de mon esclavage, lorsque j'observais ses mouvements aux environs du château d'Harlove, et dans la misérable hôtellerie de Neale ? N'ai-je pas promis vengeance à l'amour, et ce vœu n'est-il pas justifié par l'infidélité (je n'apporte que ce seul exemple) qui lui fit rompre une entrevue promise ?

Ô Belford ! quelle nuit je passai dans le taillis voisin du parc de son père ! Mon linge et mes cheveux humides de l'épaisseur du brouillard ! Tous mes membres engourdis ! Mes doigts à peine capables de tenir ma plume ! Obligé de me les frotter rudement, et de me battre les flancs des deux mains pour les échauffer ! Un genou plié dans la fange ; écrivant sur l'autre, si mes caractères tremblants pouvaient porter le nom d'écriture ! Mes pieds si glacés, pendant cet office, qu'en voulant me lever il me semblait qu'ils eussent pris racine, ou qu'ils ne pussent plus servir à me supporter ! L'amour et la rage tenaient mon cœur en mouvement ; sans quoi j'aurais souffert, j'aurais dû souffrir beaucoup davantage.

À mon retour, je te communiquai ce que j'avais écrit ; et je te fis voir ensuite la réponse de mon tyran. Tu m'aimais alors ; tu eus pitié de ton ami. L'amour outragé approuva lui-même le serment de ma vengeance ; quoiqu'à présent, au jour de mon pouvoir, oubliant la nuit de mes souffrances, il prenne parti pour elle par ta bouche. Que dis-je ? N'est-ce pas lui qui m'amena mon adorable Némésis <sup>1</sup> ; et ne se réunirent-ils pas tous deux pour me faire prononcer ce vœu sacré : « Que je renonçais au repos, jusqu'au jour où je ferais consentir cette divinité des Harlove à se livrer à mes embrassements, en dépit de toute sa fière famille » ? Tu ne peux avoir oublié mon serment. Je t'ai actuellement devant les yeux, avec la triste contenance que tu pris alors : tes gros traits enflammés de compassion pour moi, tes lèvres repliées, ton front sillonné de rides, chaque muscle contribuant de tout son pouvoir à te donner un air de douleur ; et ta langue incapable de prononcer un autre mot qu'*amen*, pour le succès de mon vœu.

1. Déesse de la vengeance (NdP).

Quelle marque distinguée d'amour ou de confiance, quelle faveur ai-je reçue, qui puisse me le faire rétracter? Il est vrai que je ne l'ai pas renouvelé depuis, et que j'étais disposé à l'oublier. Mais la répétition des mêmes offenses fait revivre le souvenir de la première; et si l'on y joint les virulentes lettres de Miss Howe, que je me suis procurées si nouvellement, que peux-tu dire en faveur d'une rebelle, qui s'accorde avec la fidélité que tu dois à ton ami?

Laisse à chacun son génie et son caractère. On a nommé Hannibal le père des ruses militaires. Si tu supposes qu'Hannibal eût tourné ses inventions contre l'autre sexe, et que les miennes eussent pour objet des êtres de mon espèce, que je regardasse comme mes ennemis parce qu'ils seraient nés et qu'ils vivraient dans un climat différent; Hannibal aurait fait moins de mal, Lovelace davantage : telle aurait été toute la différence.

Il n'y a point un souverain sur la terre, s'il n'est pas homme de bien et s'il est d'humeur guerrière, qui ne doive faire mille fois plus de mal que moi. Pourquoi? parce qu'il a le pouvoir d'en faire davantage.

Un honnête homme, diras-tu peut-être, ne souhaitera jamais de pouvoir faire du mal. Il ne le doit pas, lui répondrai-je, fort bien : mais s'il a ce pouvoir, mille à parier contre un qu'il en abusera.

En quoi donc suis-je d'une méchanceté si singulière? Dans mes inventions, diras-tu (car tu es mon écho), si ce n'est pas dans la fin que je me propose. Mais songes-tu combien il est difficile à tous les hommes de combattre une passion dominante? J'ai trois passions qui me dominent tour à tour; toutes trois royales : l'amour, la vengeance et l'ambition, ou le désir des conquêtes.

L'invention particulière de Tomlinson et de l'oncle te paraîtra peut-être un peu noire. Je ne l'aurais pas mise en œuvre, si ces deux filles ne m'avaient fait naître l'idée de trouver un mari pour leur madame Townsend. Il n'est question d'ailleurs que de les prévenir. Me crois-tu capable de souffrir qu'on l'emporte sur moi par la ruse? Cette invention même ne coupe-t-elle pas cours à quantité de désastres? Peux-tu penser que j'eusse abandonné tranquillement ma déesse à la contrebande de la Townsend?

Quel est le but d'une autre de tes réflexions, si ce n'est de ruiner ton propre plaidoyer? « Les gens de notre classe, dis-tu,

ne renoncent à leur méchanceté que par impuissance. » Tu as donc oublié que Clarisse est en mon pouvoir ?

Tu ajoutes que « je n'ai que trop éprouvé ce modèle de vertu ». Erreur, car je n'ai pas encore commencé à l'éprouver. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent n'est qu'une préparation à l'épreuve.

Mais ton inquiétude est pour les moyens que je puis employer, et pour l'honneur de ma bonne foi.

Pauvre esprit que tu es ! Crois-tu qu'un homme ait jamais trompé une femme, si ce n'est aux dépens de la bonne foi ? Pourrait-on dire autrement qu'il l'a trompée ?

À l'égard des moyens, tu ne t'imagines pas que j'attende un consentement direct. Mon espoir est dans un mélange de consentement et de résistance, sans lequel je suis prêt à jurer qu'il n'y eût jamais de véritable viol, en supposant le combat entre deux personnes. La bonne reine Élisabeth d'Angleterre eût été de mon opinion <sup>1</sup>. Il ne serait pas mal à propos que le beau sexe fût instruit de ce que nous pensons sur ce point. J'aime à l'armer de précaution. Je voudrais être le seul homme qui réussît auprès des femmes. Ne t'ai-je pas dit, un jour, que tout libertin que je suis, je ne suis pas l'ami d'un libertin ?

Tu prétends que j'ai toujours eu de l'aversion pour le mariage. D'accord ; et tu ne devines pas moins juste lorsque tu ajoutes que j'épouserais Miss Harlove plutôt que de la perdre. Mais tu me menaces de sa haine éternelle si je tente l'épreuve sans succès. Prends garde, Belford, prends garde. Ne vois-tu pas que c'est m'avertir de ne pas l'éprouver sans être résolu de vaincre ?

Je dois te dire aussi que j'ai douté pendant quelque temps si je n'avais pas tort de t'écrire aussi librement que je fais, surtout dans la supposition que cette chère fille devienne ma femme. Chaque lettre que je t'écris n'est-elle pas un témoignage contre moi ? J'en accuse en partie ma vanité, et je crois que je serai plus circonspect à l'avenir ; car tu deviens très impertinent. J'avoue qu'un homme de bien pourrait dire une partie des choses que tu

1. Allusion à un trait connu (NdP).

permets à ta plume ; mais en vérité, elles ont fort mauvaise grâce de ta part : et tu dois sentir que je puis te répondre sur chaque point par nos principes communs, auxquels nous sommes attachés depuis longtemps. Ce que tu viens de lire te montre assez que je le puis.

Dis-moi, je te prie, Belford : si je ne t'avais jamais écrit sur ce sujet, et si je ne m'étais pas accusé moi-même, quel aurait été l'abrégé de mon histoire et de celle de ma belle après dix ans d'un commerce libre ? Le voici sans doute ; et je te laisse à juger si tu l'aurais fait mieux :

« Robert Lovelace, connu pour un *mangeur de femmes*, adresse honorablement ses soins à Miss Clarisse Harlove, jeune personne du mérite le plus distingué. Fortune sans reproche des deux côtés.

« Après avoir vu ses intentions approuvées, il est insulté par le frère de sa belle, qui se croit obligé par son propre intérêt de rompre cette alliance, et qui, le forçant à la fin de tirer l'épée, reçoit la vie de ses généreuses mains.

« Les parents, aussi enragés que s'il avait pris à cet indigne frère la vie qu'il lui a donnée, l'outragent personnellement, et trouvent un odieux amant pour leur fille.

« Pour éviter un mariage forcé, cette jeune personne se jette sous la protection de M. Lovelace. Cependant elle désavoue tous sentiments d'amour pour lui ; et, s'adressant à ses parents sans sa participation, elle leur offre de renoncer à lui pour jamais, s'ils veulent la recevoir à cette condition et la délivrer de l'amant qu'elle déteste.

« M. Lovelace, homme emporté dans ses passions, et d'une fierté extraordinaire, croit lui avoir fort peu d'obligation ; mais, ne laissant pas de l'aimer jusqu'à l'idolâtrie, ayant de si fortes raisons de haïr ses parents, et ne se sentant pas un penchant extrême pour le mariage, il s'efforce de l'engager dans un commerce libre ; et, par son adresse et ses inventions, il obtient ce qu'il désire.

« Il est déterminé à ne jamais épouser d'autre femme. Il se fait honneur de lui faire porter son nom. La différence n'est que dans la cérémonie. Il la traite avec la tendresse qu'elle mérite. Personne ne révoque leur mariage en doute, à l'exception de ces fiers parents de sa belle, auxquels il se fait une joie de causer ce

tourment. Chaque année lui apporte un fruit de son amour. Le bien ne lui manque point pour soutenir avec splendeur l'accroissement de sa famille. Il se pique d'être un père tendre, un ami zélé, un maître généreux, et de payer fidèlement ses dettes. Quelquefois, peut-être, il se permet de voir un nouvel objet, pour ranimer ses plaisirs lorsqu'il retourne à sa charmante Clarisse. Son seul défaut est l'amour du beau sexe ; et les femmes assurent qu'il se guérira de lui-même : si délicat d'ailleurs, que dans son libertinage il a toujours respecté la femme d'autrui... »

Sur le pied où le monde est aujourd'hui, que trouves-tu de si criant dans cette peinture ? Conviens que si je ne t'avais fait entrer dans le progrès de ma grande entreprise, mille et mille histoires te paraîtraient pires que la mienne. D'ailleurs tu sais que tout ce que j'ai dit à Joseph Leman de la manière dont j'en use avec mes maîtresses approche beaucoup de la vérité.

Si j'étais aussi ardent à me défendre que tu l'es à m'accuser, je pourrais te convaincre par d'autres arguments, par des observations, par des comparaisons sans nombre, que si l'ingénuité de mon caractère me porte à m'accuser librement dans mes récits, du moins à toi qui connais tous les secrets de mon cœur, je ne laisse pas, chemin faisant, d'avoir quelque chose à dire pour ma défense : quoique mes raisons, peut-être, ne fussent pas d'un grand poids pour tout autre qu'un libertin. Mais enfin, je pourrais dire à ceux qui s'arrêteraient pour *me jeter la première pierre* : « Voyez si vos passions dominantes n'exercent pas sur vous le même empire. Supposé que vous valiez mieux que moi sur plusieurs points, voyez si vous n'êtes pas pires sur quantité d'autres » ; d'autant plus que je ne suis pas si partial pour mes défauts, que je les justifie, à mes propres yeux, lorsque je me permets d'y réfléchir.

J'ajouterai une autre observation, tandis que je suis en haleine, et tu me diras si tu la trouves aussi grave qu'elle l'est pour moi : « J'ai tant de passion pour les femmes que, si j'avais cru le caractère de la vertu nécessaire pour réussir auprès d'elles, j'aurais apporté plus de soin à régler mes mœurs, et plus de ménagement dans la conduite que je tiens avec ce sexe. »

En un mot, je sais parfaitement que les hommes vertueux, les cœurs honnêtes, qui ne se sont jamais permis un mal volontaire, et qui mettraient en ligne de compte toutes les perfections de

cette incomparable fille, non seulement me condamneraient, mais auraient horreur de moi, s'ils étaient aussi bien informés que toi de ma conduite et de mes sentiments. Mais il me semble que je serais bien aise d'échapper du moins à la censure de ceux ou de celles qui n'ont jamais su ce que c'est qu'une épreuve ou une tentation capitale, qui n'ont aucun génie pour l'invention; et plus particulièrement de ceux qui ont seulement gardé leur secret mieux que moi, ou mieux que je n'ai souhaité de garder le mien.

P.S. Je t'ai menacé de ne te plus écrire. Mais ne t'afflige pas, Belford. Va, mon ami, il faut que j'écrive, et je ne puis m'en empêcher.

Lettre 215

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mercredi, à 11 heures du soir*

Ma foi, Belford, tu m'as presque abattu par tes impertinentes réflexions, quoique je n'aie pas voulu te l'avouer dans ma lettre d'hier. Ma conscience était encore de ton parti. Mais je me flatte d'être redevenu homme.

Comment as-tu trouvé le secret de m'ébranler? Si proche du succès de mes complots! À la veille de faire jouer ma mine! Tout était arrangé ici entre les femmes et moi; sans quoi, je crois que tu aurais triomphé de mes résolutions.

J'ai le temps de t'écrire quelques lignes, pour te préparer à ce qui doit arriver dans une heure ou deux.

Nous avons été extrêmement heureux. Combien d'agréables jours nous avons passés ensemble! Mais qui peut deviner ce que deux heures de temps vont produire?

Lorsque j'ai quitté ma charmante, il y a une demi-heure, et toujours avec une violence extrême, c'est après lui avoir fait promettre qu'elle ne s'arrêterait ce soir à lire ni à écrire. Sa conversation avait eu tant de charmes pour moi, et la satisfaction qu'elle avait témoignée de ma conduite avait ajouté un surcroît si sensible à ma joie, que si elle ne se retirait pas pour se mettre au lit, je l'avais pressée de m'accorder une heure de plus. En passant une partie de la nuit à lire ou à écrire, ce qui lui arrive quelquefois,

elle aurait déconcerté mes vues, comme tu l'observeras lorsque ma petite mine aura produit son effet.

Quoi? Quoi? voudrais-tu m'étouffer? C'est à mon cœur que je parle, Belford. Le traître s'est enflé jusqu'à me couper la respiration. Pourquoi tant de mouvement? Lorsqu'un homme croit toucher au rivage, ces femmes réservées l'exposent encore à des tempêtes.

Tout est-il prêt, Dorcas? Ma bien-aimée m'a-t-elle tenu parole?

Mais d'où me viennent ces agitations que je ne puis apaiser? Est-ce amour? Est-ce effroi? Je ne puis décider lequel des deux. Si je parviens seulement à la surprendre, avant que sa défiance...

Mes jambes tremblantes! Mes genoux, naturellement si fermes, qui heurtent l'un contre l'autre! Ces mains, qui ont déjà refusé deux fois de conduire ma plume, et qui me font des lignes si tortues, ne me manqueront-elles pas tantôt dans l'instant décisif?

Encore une fois, d'où peuvent venir toutes ces convulsions? Assurément, mon entreprise ne doit point aboutir au mariage!

Mais les conséquences peuvent être plus graves que je ne l'ai pensé jusqu'aujourd'hui. La destinée de ma chère Clarisse, ou la mienne, peut dépendre du succès de ces deux heures. Je crois que j'abandonnerai mon projet. Il faut que je relise encore une fois la lettre de mon ami Belford. Tu auras beau jeu, ma charmante. Je vais relire tout ce que ton avocat a pu dire en ta faveur. De faibles raisons pourront suffire dans la situation où je suis.

Lettre 216

*M. Lovelace à M. Belford*

*Jeudi, 8 de juin, à cinq heures du matin*

C'est à présent que ma réformation est assurée. Jamais, jamais, je n'aimerai d'autre femme. Laisse-moi respirer. Ne me presse pas de mettre sous tes yeux ce qui demande de l'ordre dans les événements, de la force dans les peintures, et une admiration éternelle pour chaque trait, c'est-à-dire pour les moindres circonstances.

N'as-tu pas remarqué la consternation où j'étais hier au soir en finissant ma dernière lettre, lorsque j'eus quitté la plume pour relire la tienne, dans la vue de me détourner moi-même du dessein de troubler ma belle par un réveil terrible? De quoi crois-tu qu'il fût question? Je vais te l'apprendre.

Un peu après deux heures, lorsque toute la maison était endormie, ou qu'elle feignait de l'être; ma Clarisse dans son lit, entre les bras du sommeil; moi-même, en robe de chambre depuis plus d'une heure, quoiqu'à la vérité la plume à la main pour t'obliger; j'ai été alarmé par le bruit de plusieurs personnes qui marchaient au-dessus de ma tête, et par celui d'un mélange de voix, les unes plus hautes, les autres plus basses, mais qui semblaient se faire des reproches entre elles, et s'entre-demander du secours. Tandis que j'en cherchais la cause avec étonnement, Dorcas, se précipitant pour descendre, est venue crier à ma

porte, d'une voix sourde, et plus horrible par cet accent sépulcral qu'elle ne l'aurait été par l'éclat : Au feu! au feu! au feu! Mon alarme en est devenue d'autant plus vive que cette fille paraissait vouloir crier plus haut sans le pouvoir. La plume m'est tombée des mains; j'ai failli de renverser ma table pour me lever; et ne faisant que trois pas jusqu'à la porte, j'ai ouvert, j'ai crié : Où? où? où? presque aussi effrayé que Dorcas. Elle était à demi déshabillée, son corset dans une main; et, sans avoir la force d'articuler ses mots, de l'autre elle m'a montré le second étage.

J'y ai volé aussitôt, et j'ai trouvé que tout le mal venait de la négligence de notre cuisinière, qui, ayant passé une partie de la nuit à lire un conte de fées, avait mis le feu en se couchant à une vieille paire de rideaux de toile des Indes. Dans sa frayeur, elle avait eu la présence d'esprit de les arracher; et tout en flammes, comme ils étaient, elle venait de les jeter dans la cheminée lorsque je suis entré dans sa chambre; de sorte que j'ai eu la satisfaction d'arriver après le danger.

En même temps, Dorcas, après m'avoir montré le siège de l'incendie, ne sachant point que le péril fût passé, et s'attendant à voir la maison réduite en cendre, par un tendre mouvement d'affection pour sa maîtresse (ce zèle me la fera aimer toute sa vie), a couru vers sa porte. Elle a frappé rudement. Elle s'est écriée d'une voix renaissante et aussi vive que son affection : Au feu! au feu! La maison est en feu. Levez-vous, Madame! levez-vous promptement, si vous ne voulez pas être brûlée dans votre lit!

À peine avait-elle proféré ces terribles cris que j'ai entendu tirer les verrous et les barres, tourner la clé, ouvrir la porte de sa maîtresse; et je n'ai pas distingué moins clairement la voix de ma charmante, dont le son paraissait celui d'une personne prête à s'évanouir. Vous pouvez juger combien j'ai été touché. J'ai frémi d'inquiétude pour elle. J'ai volé plus légèrement que je n'avais fait à la première nouvelle du feu, pour l'assurer qu'il ne restait rien à craindre.

En arrivant à la porte de la chambre, j'y ai trouvé la plus charmante de toutes les femmes, appuyée sur le bras de Dorcas, soupirant, tremblant, prête à tomber sans connaissance; n'ayant sur elle qu'un petit jupon, le sein à demi découvert, et les pieds nus dans ses mules. Aussitôt qu'elle m'a vu, elle s'est efforcée de

parler; mais elle n'a pu prononcer que mon nom... Ô M. Lovelace! et je l'ai crue menacée de tomber à mes pieds.

Je l'ai prise dans mes bras avec une ardeur que je ne lui avais point encore fait sentir. Ma très chère vie! lui ai-je dit, soyez sans crainte : je suis monté; le danger n'est plus rien, le feu est presque éteint. Imprudente Dorcas, comment avez-vous été capable d'effrayer mon ange jusqu'à ce point par vos hideuses exclamations?

Ah! Belford! quels charmes dans le mouvement de son sein, tandis que je la tenais serrée contre le mien! Je distinguais jusqu'aux battements de son cœur; et pendant quelques minutes, j'ai continué d'appréhender pour elle une attaque de convulsions. Dans la crainte qu'elle ne s'enrhumât, nue comme elle était, je l'ai portée sur son lit, et je me suis assis près d'elle, m'efforçant, par la tendresse de mes expressions et par mes caresses passionnées, de dissiper ses terreurs. Mais qu'a produit le généreux soin que j'avais pris d'elle, et le bonheur de lui avoir fait rappeler ses esprits? Rien, rien de la part d'une ingrate, excepté de la colère et des emportements. Nous avons déjà perdu tous deux le souvenir du terrible danger qui l'avait jetée entre mes bras : moi, du transport de ma joie; elle, de celui de sa frayeur en sentant un de mes bras passé autour d'elle, et me voyant assis sur le bord de son lit.

Ici, Belford, rappelle-toi un peu la distance où ma vigilante déesse m'avait toujours tenu d'elle. Rappelle-toi mon amour et mes souffrances. Rappelle-toi toutes ses réserves, et depuis combien de temps j'observais l'occasion de la surprendre. Songe au respect que sa froide vertu et ses excès de modestie m'avaient inspiré. Songe enfin que jamais je n'avais été si heureux avec elle; et figure-toi, là-dessus, quelle a dû être l'impétuosité de mes désirs dans ce fortuné moment. Cependant j'ai eu la force d'être décent, d'être généreux, du moins à mon propre compte; et je me suis tenu à de vagues expressions d'amour, dictées à la vérité par la plus tendre et la plus ardente passion dont le cœur d'un mortel ait jamais brûlé.

Mais loin d'en être touchée, quoiqu'elle se vît avec l'homme dont elle avait reconnu depuis si peu de temps que les soins ne lui déplaisaient pas, et qu'elle avait quitté avec tant de satisfaction une heure ou deux auparavant, je n'ai jamais vu de douleur plus

amère et plus touchante que la sienne, lorsqu'elle est revenue tout à fait à elle-même. Elle a invoqué le secours du Ciel contre ma trahison : c'est le nom qu'elle a donné à mon amour; tandis que moi, avec les serments les plus solennels, j'ai protesté que ma frayeur avait égalé la sienne, et que la cause de nos alarmes communes avait été réelle. Elle m'a conjuré dans les termes les plus forts et les plus attendrissants, avec un mélange de soupirs et de menaces, de quitter sa chambre et de lui permettre de se cacher de la lumière et à tous les regards humains.

Je lui ai demandé pardon, mais je n'ai pu me défendre de l'offenser; et je lui ai juré plusieurs fois que le jour suivant serait celui de notre mariage. Elle a regardé apparemment ce langage comme une marque que je pensais à ne plus garder de ménagement. Elle n'a voulu rien entendre, et, redoublant ses efforts pour s'arracher de mes bras, avec des reproches interrompus et les plus violentes exclamations, elle a protesté qu'elle ne survivrait pas à ce qu'elle a nommé un traitement si lâche et si infâme. Jetant même des yeux égarés autour d'elle, comme pour chercher quelque secours à son désespoir, elle a découvert une paire de ciseaux fort pointus, sur une chaise peu éloignée de son lit; elle a fait ses efforts pour les prendre, dans le dessein d'exécuter sur-le-champ sa funeste résolution.

La vue d'une si furieuse agitation m'a contenu. Je l'ai suppliée de se rassurer, et de m'écouter un moment, en lui déclarant que je ne pensais point à blesser son honneur. Je me suis saisi des ciseaux, et je les ai jetés dans la cheminée. Enfin, comme elle me conjurait ardemment de m'éloigner, j'ai consenti à lui laisser prendre une chaise.

Mais quel spectacle cette nouvelle situation m'a-t-elle offert? Ses bras et ses épaules nus! ses mains croisées sur sa poitrine, sans en pouvoir cacher la moitié! un court manteau de lit qui ne me dérobaient presque rien, ses jambes et ses pieds ouvertement en proie à mes regards! À la vérité, les siens semblaient ne respirer que la vengeance; et ses lèvres répondant à peine aux mouvements de son indignation, elle faisait des serments entrecoupés de ne me pardonner jamais. Mais crois-tu, Belford, qu'animé par cette vue et piqué à mon tour par ses menaces, il m'ait été possible de me modérer longtemps? Je l'ai prise encore une fois dans mes bras. Je l'ai serrée avec un nouveau transport. Quand je

considère sa délicatesse, j'admire d'où lui est venue tant de force. Elle s'est débattue si furieusement, que je n'ai pas eu besoin d'autre preuve pour m'assurer que sa colère était sérieuse. J'ai eu plus de peine à la retenir que je ne puis te le représenter, et je n'ai pu l'empêcher à la fin de glisser d'entre mes bras pour tomber à genoux. Là, dans l'amertume de son cœur, les yeux attachés sur les miens, les mains levées, les cheveux épars (car sa coiffure de nuit étant tombée dans le débat, sa charmante chevelure s'était déployée en boucles naturelles, comme pour cacher officieusement les beautés de son cou et de ses épaules), le sein agité par la violence de ses soupirs et de ses sanglots, comme pour aider ses lèvres tremblantes à plaider pour elle; là, dans cette humble posture, après avoir fait un effort sur sa douleur pour retrouver le pouvoir de parler, elle a imploré ma compassion et mon honneur avec cette force d'expression qui distingue cette admirable fille, dans son langage, de toutes les femmes que j'ai jamais entendues. Regardez-moi, cher Lovelace (ce sont ses propres termes), je vous supplie à genoux de me regarder comme une malheureuse créature qui n'a que vous pour protecteur, qui n'a que votre honneur pour défense! Par cet honneur, par votre humanité, par tous les serments que vous m'avez faits, je vous conjure de ne me pas rendre un objet d'horreur à moi-même, et pour jamais méprisable à mes propres yeux.

Je lui ai parlé de demain comme du plus heureux jour de ma vie.

Ah! demain. Non, non, a-t-elle repris; si vos vœux sont honorables, c'est à présent, c'est à l'instant qu'il faut le prouver en sortant d'ici. Jamais, jamais, dans la plus longue vie, vous ne pouvez réparer ce que vous me faites souffrir.

Insolent! Misérable! Infâme!... s'est-elle écriée tout d'un coup. Oui, elle a eu l'audace de m'appeler infâme, quoique livrée actuellement à mon pouvoir. Et pourquoi? Parce que, ne pouvant résister au charmant spectacle que j'avais devant les yeux, j'ai saisi sa tête de mes deux mains, et dans le même transport j'ai baisé successivement son cou, ses lèvres, ses joues, son front et ses yeux baignés de larmes, à mesure que cet assemblage de beautés s'offrait à ma vue. Si je suis un infâme, lui ai-je dit en même temps, si je suis un infâme... et, ma main devenant plus

hardie... Je me flatte néanmoins de ne l'avoir pas portée trop rudement sur un sein si délicat... si je suis un infâme...

Elle a déchiré ma manchette, elle s'est arrachée de mon heureuse main, avec une force et une agilité surprenante, dans le moment que je voulais passer l'autre bras autour d'elle... Oui, un infâme, a-t-elle répété, et le plus infâme de tous les hommes! Au secours! Au secours! s'est-elle mise à crier d'une voix lamentable; anges du Ciel! Charitables gens de la maison! N'y a-t-il pas de secours à espérer pour une malheureuse!

Cette résistance ne faisait qu'irriter mes transports. Je suis donc un infâme, Mademoiselle? Suis-je un infâme, dites-vous? et passant les deux bras autour d'elle, je l'ai soulevée jusqu'à mon cœur, dont je ne pouvais contenir l'agitation. Ah non, non, vous êtes... et se reprenant, mais, n'êtes-vous pas... Cependant elle est revenue à me nommer son cher Lovelace. Ses deux mains étaient moins occupées à se défendre qu'à couvrir son sein. Tuez-moi, m'a-t-elle dit d'un air égaré, tuez-moi, si je suis assez odieuse à vos yeux pour mériter ce traitement : j'aurai des grâces à vous rendre. Depuis trop longtemps la vie n'est qu'un fardeau pour moi; ou (jetant un regard farouche autour d'elle) donnez-moi seulement les moyens, et je vais vous convaincre sur-le-champ que mon honneur m'est plus cher que la vie. Ensuite, les mains toujours croisées sur sa poitrine, et ses larmes coulant comme deux ruisseaux, elle m'a nommé encore une fois son cher Lovelace : elle m'a promis de me remercier jusqu'à son dernier soupir si je voulais lui accorder ce qu'elle me demandait, ou lui épargner de nouvelles indignités.

Je me suis assis; je suis demeuré quelques moments suspendu. Ce n'est point une femme, me suis-je dit en moi-même, c'est un ange que je tiens et que je presse dans mes bras; car je la tenais encore dans l'état où je l'avais levée. Mais elle m'est encore échappée, pour retomber aussitôt à genoux. Voyez, M. Lovelace... grand Dieu! faut-il que je vive pour éprouver ce barbare traitement! voyez à vos pieds une infortunée qui implore votre pitié, et qui pour l'amour de vous est abandonnée de tout le monde! Ah! n'accomplissez pas l'horrible malédiction de mon père! N'en soyez pas l'instrument comme vous en avez été la cause! Épargnez-moi! Épargnez-moi, je vous en conjure! Comment ai-je mérité que vous me traitiez avec cette barbarie? Pour

vous-même ! pour votre propre intérêt, si ce n'est pas pour celui de mon honneur et de ma vie ! Comme vous souhaitez que le Tout-Puissant ait pitié de vous à votre dernière heure ! laissez-vous toucher par mes invocations et par mes larmes.

Un cœur d'acier aurait été pénétré. J'ai voulu aider plus doucement cette chère suppliante à se lever. Elle n'a pas voulu quitter sa posture, si je ne l'assurais, m'a-t-elle dit, que je me rendais à sa prière, et qu'elle pouvait se lever pour vivre innocente. La dureté m'a manqué pour résister plus longtemps. Levez-vous, fille divine, lui ai-je répondu d'une voix altérée par ma propre émotion ; soyez ce que vous êtes, et tout ce que vous souhaitez d'être. Mais assurez-moi vous-même que vous me pardonnez tout ce qui s'est passé, et dites-moi que vous continuerez de me regarder du même air de faveur et de satisfaction qui a fait mon bonheur depuis quelques jours. À cette condition, je me soumetts à mon cher tyran, dont l'empire n'a jamais eu tant de force sur moi que dans cet instant, et je vous laisse libre aussitôt.

Puisse Dieu tout-puissant, m'a-t-elle dit d'un ton passionné, en levant les yeux au Ciel avec un regard attendri, écouter vos prières dans vos plus fâcheux moments, comme vous avez écouté les miennes ! Laissez-moi donc à présent. Retirez-vous. Laissez-moi à mes propres réflexions. Ce sera me laisser assez de tourment, et plus que vous n'en devez souhaiter à vos plus cruels ennemis.

Ne me soupçonnez pas d'un dessein prémédité, ma très chère Clarisse. Tout est arrivé sans avoir été prévu.

Ah ! M. Lovelace ! en poussant un profond soupir.

En vérité, Madame, le feu était réel. (Il l'était en effet, Belford.) Toute la maison était menacée d'être réduite en cendres, comme vous en serez convaincue ce matin par vos propres yeux.

Ah ! M. Lovelace !

Que l'excès de ma passion, Madame, et le bonheur que j'ai eu de vous rencontrer à la porte de votre chambre dans une attitude si charmante...

Laissez-moi, laissez-moi sur-le-champ ! Je vous conjure de me laisser ; jetant un œil distrait et confus, tantôt autour d'elle, tantôt sur elle-même.

Pardonnez-moi, très chère Clarisse, d'innocentes libertés que l'excès de votre délicatesse vous fait trouver offensantes.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi ; se regardant encore, et regardant autour d'elle avec cette douce confusion. Sortez, sortez ; et se remettant à pleurer, elle a fait tous ses efforts pour retirer ses mains, que je n'avais pas cessé de tenir dans les miennes. Que de nouveaux charmes, à présent que je me les retrace, cette agitation donnait à chaque partie, à chaque trait du plus beau corps du monde !

Je ne puis sortir, lui ai-je répondu, je ne sortirai point si vous ne prononcez mon pardon. Dites seulement que vous me pardonnez. Dites, ma très chère vie !

Au nom du Ciel, sortez. Laissez-moi le temps de penser à ce que je puis, à ce que je dois.

Ce n'est point assez, mon cher amour. Il faut me dire que je suis pardonné ; que vous me verrez demain comme s'il n'était question de rien. Alors je l'ai reprise dans mes bras, espérant au fond qu'elle s'obstinerait à me refuser. Mais elle s'est hâtée de répondre : Eh bien, je vous pardonne, misérable que vous êtes !

Quoi ? chère Clarisse ! C'est avec cette répugnance, avec un mélange de reproche, que vous m'accordez la grâce que je vous demande, lorsque je serais le maître... et j'ai recommencé à la serrer contre mon sein.

Eh bien ! je vous pardonne.

Du fond du cœur ?

Oui, du fond du cœur.

Et librement ?

Librement.

Et me regarderez-vous demain comme s'il n'était rien arrivé ?

Oui, oui.

Ce ton, chère Clarisse, me rend l'intention suspecte. Dites-moi que vous me le promettez sur votre honneur.

Eh bien ! sur mon honneur. Sortez donc à présent ; sortez, et que jamais...

Que veut dire ce *jamais*, ma chère vie ? Est-ce là pardonner ?

Que jamais, a-t-elle repris, cette cruelle scène ne soit rappelée.

J'ai insisté sur un baiser, pour sceller mon pardon ; et je me suis retiré comme une véritable dupe, ou, si tu veux, comme le jouet d'une femme. Je me suis retiré d'assez mauvaise humeur. T'attendais-tu à cette conclusion ?

Mais je ne me suis pas plus tôt vu dans mon appartement que, réfléchissant à l'occasion que je venais de perdre, considérant que je n'avais fait qu'augmenter mes propres difficultés et m'exposer à la raillerie des femmes de la maison, qui me reprocheraient une faiblesse si éloignée de mon caractère, je me suis repenti de ma folle pitié, et je suis retourné promptement sur mes pas, dans l'espérance que le trouble où je l'avais laissée ne lui aurait pas permis de fermer sitôt sa porte, et résolu d'exécuter tous mes projets, quelles qu'en pussent être les suites. J'ai poussé l'offense assez loin, disais-je en moi-même, pour douter qu'elle m'ait pardonné de bonne foi; et de quelque excès qu'elle soit capable dans son désespoir, ma dernière ressource sera le mariage pour l'apaiser.

Le Ciel m'a puni. J'ai trouvé sa porte fermée. Cependant, comme je l'entendais pousser des soupirs et des sanglots fort violents : Chère Clarisse, lui ai-je dit, en frappant doucement à sa porte, j'ai deux mots à vous dire, les plus agréables que vous ayez jamais attendus de moi. Permettez que je vous parle un instant.

Elle s'est mise en mouvement pour venir à la porte. Je me suis flatté qu'elle allait ouvrir, et mon cœur a sauté de joie dans cette espérance. Mais elle n'a fait que pousser un autre verrou pour rendre la barrière plus sûre, et, soit qu'elle n'ait pas eu la force ou la volonté de répondre, elle s'est retirée au fond de son appartement. J'ai repris le chemin du mien, aussi mécontent de moi-même que tu peux te l'imaginer.

Telle était ma mine. Tel était mon complot. Et tel est malheureusement tout le fruit que j'en ai tiré.

Je l'aime plus éperdument que jamais. Eh! comment pourrais-je m'en défendre? Cette aventure m'a fait découvrir mille nouveaux sujets d'extravagance et d'idolâtrie. Ah! Belford, Clarisse est un composé de toutes les perfections. Je la crois mortellement offensée; mais ne vois-tu pas que j'ai, pour obtenir grâce, un titre que tout le monde m'a refusé jusqu'aujourd'hui! Je veux dire, un fond réel de sensibilité pour les prières et pour les larmes. Où était, dans cette occasion, le *calus*, la cuirasse d'acier, dont on prétend que j'ai le cœur armé? C'est à la vérité le premier exemple de cette nature qu'on puisse nommer dans l'histoire de ma vie. M'en demandes-tu la raison? C'est que je n'ai jamais trouvé de résistance si sérieuse, ni d'obstacles qui méritent si

bien le nom d'invincibles. Quel triomphe son sexe obtient, dans mes idées, par une si belle défense!

À présent, Belford, si ma charmante peut me pardonner... Que dis-je, si elle le peut? Elle le doit. Ne l'a-t-elle pas déjà fait sur son honneur? Mon embarras est de savoir comment la chère petite remplira cette partie de sa promesse qui l'oblige de me voir demain comme s'il n'était rien arrivé pendant la nuit. Je me figure qu'elle donnerait le monde entier pour être quitte de notre première entrevue. Le meilleur parti pour elle n'est pas d'en venir aux reproches. Cependant pourquoi lui donnerais-je ce conseil? La charmante occasion qu'elle m'offrirait! Qu'elle manque à sa parole. Je lui en souhaiterais l'audace. Il lui est impossible de fuir. La voie de l'appel est fermée hors de mon tribunal. Quels amis lui reste-t-il dans le monde, si ma compassion ne se déclare point en sa faveur? D'ailleurs le digne capitaine Tomlinson et l'oncle Jules sauront tout réparer, de quelque nouvelle offense que je puisse me rendre coupable.

À l'égard de tes craintes sur quelque emportement qui pourrait lui faire tourner sa fureur contre elle-même, j'ignore de quoi elle aurait été capable si les ciseaux ou quelque autre instrument s'étaient trouvés sous sa main; mais j'ose dire que, de sang-froid, il n'y a rien de cette nature à craindre d'elle. Un galant homme n'a que trop de peine avec ces vertueuses filles; car je commence à croire qu'il s'en trouve au monde. Il faut bien qu'il y ait quelque chose sur quoi il puisse se reposer; c'est l'attachement même qu'elles ont pour leurs principes. En un mot, je n'apprehende pour celle-ci que la force de sa douleur. Mais c'est un mal, comme tu sais, dont l'action est assez lente, et qui laisse place à de petits accès de joie dans les intervalles.

Lettre 217

*M. Lovelace à M. Belford*

*Jeudi, à 8 heures du matin*

Sa chambre n'est point encore ouverte. Je ne dois pas m'attendre qu'elle déjeune avec moi ; ni même apparemment qu'elle y dîne. Petite capricieuse ! Combien de peine elle se cause par ses excès de délicatesse ? Toute autre femme n'aurait fait que rire de ce qui s'est passé entre elle et moi. L'idée qu'elle s'en forme ne sert qu'à nous tourmenter tous deux. Qu'en penses-tu, Belford ? S'il est vrai qu'elle soit fâchée, ne ferait-elle pas mieux, dans ses propres principes, de ne pas marquer tout le chagrin qu'elle affecte ?

Mais qui sait si mes craintes ne vont pas trop loin ? Je le croirais volontiers. Elles viennent plutôt de son excessive délicatesse, que d'aucun juste sujet de ressentiment. La première fois, peut-être, elle s'estimera fort heureuse s'il ne lui arrive rien de pis.

La chère personne a été si fatiguée, si effrayée cette nuit, qu'il n'est pas surprenant qu'elle demeure un peu plus longtemps au lit. Je souhaite qu'elle y ait trouvé plus de repos que moi, et qu'un sommeil doux et paisible l'ait disposée à me recevoir un peu plus tranquillement. Je la vois d'avance ; une douce rougeur, un air de confusion. Mais pourquoi de la confusion dans celle qui souffre, tandis que l'offenseur en ressent si peu ? Effet prodigieux de l'habitude ! On apprend aux femmes que la rougeur relève leurs grâces. Elles se forment à rougir. C'est un art qui leur devient

aussi facile que celui des larmes. Oui, l'explication me plaît assez : tandis que nous autres hommes, prenant la rougeur, entre nous, pour une marque de mauvaise conscience ou de timidité, nous n'apportons pas moins d'étude à nous en défendre.

Par ma foi, Belford, je suis presque aussi confus de reparaître aux yeux des femmes de cette maison, que ma Clarisse peut l'être de se présenter aux miens. Je n'ai point encore ouvert ma porte, dans la crainte qu'elles ne viennent fondre sur moi. De quel degré de corruption ce sexe n'est-il pas capable ? et quelle doit être celle de deux filles qui, ayant eu pour un homme autant de passion que Polly et Sally en ont eu pour moi, ont pu devenir assez insensibles aux tourments de la jalousie, à la mortification de partager ce qu'on aime avec de nouveaux objets, pour souhaiter qu'il leur donne une rivale, et pour faire leur plaisir suprême de voir d'autres femmes réduites à leur niveau ? Tu ne saurais te représenter combien Sally même se réjouissait cette nuit de la seule pensée que l'heure de Clarisse approchait.

*À dix heures*

De ma vie, je n'ai rien désiré avec tant d'impatience que de voir ma charmante. On croit avoir entendu quelque mouvement dans sa chambre.

Dorcas vient de frapper à sa porte pour lui demander ses ordres. La réponse, c'est qu'on n'a pas d'ordre à lui donner. Elle a demandé à quelle heure le déjeuner doit être prêt. La proposition est refusée d'une voix basse et chagrine. J'y vais moi-même.

J'ai frappé trois fois à la porte, sans avoir obtenu la moindre réponse. Très chère Clarisse, ai-je dit enfin, permettez que je m'informe de votre santé. On ne vous a pas vue d'aujourd'hui. Je suis impatient de savoir comment vous vous portez.

Pas un mot. Mais j'ai cru entendre un profond soupir.

Je vous demande en grâce, Madame, de monter avec moi au second étage. Vous verrez, avec joie, de quel danger nous sommes heureusement échappés.

Très heureusement en effet, Belford; car le feu a laissé des traces effrayantes.

Vous ne me répondez pas, Madame! Suis-je indigne d'une parole? Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse? Ne m'accorderez-vous pas, pendant quelques minutes, l'honneur de votre compagnie dans la salle à manger?

Elle a toussé, elle a poussé un soupir : c'est toute sa réponse.

Apprenez-moi l'état de votre santé. Dites-moi que vous vous portez bien. Est-ce là ce pardon qui devait être le prix de mon obéissance?

Alors, d'une voix faible, mais irritée, elle m'a pressé de quitter sa porte; et sa chaleur croissant à chaque mot, elle m'a donné les noms de misérable, d'inhumain, de barbare, et de tout ce qu'il y a de lâche et de perfide au monde. Quittez ma porte, a-t-elle répété; et n'insultez pas une malheureuse personne à qui vous deviez de la protection plutôt que des outrages.

Voilà donc, Madame, ai-je répondu sans me plaindre de ses injures, le fond que j'ai à faire sur vos promesses! Si les mouvements imprévus, si les effets du hasard ne peuvent être pardonnés...

Ici, elle s'est écriée : Ô terrible malédiction d'un père! Je suis donc menacée de te voir accomplir à la lettre! Sa voix se perdant alors dans un murmure qui ne paraissait point articulé, j'ai eu la curiosité de regarder par le trou de la serrure : je l'ai vue à genoux, le visage et les bras levés vers le Ciel, les mains étendues, implorant sans doute le secours d'en haut. Je n'ai pu me défendre de quelque émotion.

Ma très chère vie, ai-je repris d'un ton plus tendre, accordez-moi quelques moments d'entretien : confirmez le pardon que vous m'avez promis; et puisse la foudre m'écraser à l'instant, si je vous laisse quelque doute sur la sincérité de mon repentir. Je vous quitterai ensuite pour tout le jour; et demain, je ne me présenterai à vous qu'avec les articles prêts à signer, et la permission obtenue; ou, si je ne l'obtiens point, avec un ministre qui nous en tiendra lieu. Daignez me croire une fois. Lorsque vous aurez vu la réalité du danger, qui est devenu la malheureuse occasion de votre ressentiment, vous jugerez moins mal de moi. Enfin, je vous conjure d'exécuter votre promesse, à laquelle vous me permettrez de dire que je me suis fié assez généreusement.

Je ne puis vous voir, m'a-t-on répondu; et plutôt au Ciel que je ne vous eusse jamais vu! Si je vous écris, c'est tout ce que je suis capable de prendre sur moi.

Que votre lettre, ma chère vie, soit donc une confirmation de votre promesse. Je me retire dans cette espérance.

Elle vient de sonner pour Dorcas.

Elle n'a fait qu'entrouvrir sa porte; et la tenant d'une main, elle a passé le bras pour donner sa lettre à Dorcas. J'ai demandé à cette fille dans quel état elle l'avait trouvée. Vêtue, m'a-t-elle dit, détournant le visage, et ne pouvant retenir ses soupirs. Adorable créature! j'ai baisé le pain à cacheter de sa lettre, qui était encore humide. Voici ce qu'elle contient, mais sans adresse, sans *Monsieur* ou *M. Lovelace*.

« Je ne puis vous voir; et je ne vous verrai pas, si je n'y suis forcée. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la douleur que je ressens de votre bassesse et de votre ingratitude. Malheureusement pour moi, les circonstances ne me permettent d'espérer que par vous le moyen de me réconcilier avec ceux qui auraient été mes protecteurs naturels contre de tels outrages; ce motif est le seul qui puisse me retenir un moment de plus dans cette maison. Mais si j'ai quelque relation avec vous, ce ne sera que par écrit. Vous êtes le plus vil et le plus détestable de tous les hommes. Par où ai-je mérité vos indignes traitements? N'en parlons plus: mais, pour votre propre intérêt, ne souhaitez pas de me voir d'une semaine entière. »

Ainsi, Belford, tu comprends que j'ai beaucoup d'obligation à l'histoire de Tomlinson et de l'oncle. Dans quel joli embarras je me suis jeté moi-même! Si César eût été aussi fou, il n'aurait jamais passé le Rubicon. Mais, après l'avoir passé, s'il eût pris le parti de la retraite, intimidé par un édit du Sénat, la belle figure qu'il aurait faite dans l'histoire! Je ne devais pas ignorer que l'entreprise d'un vol mérite d'être punie comme le vol même.

Mais ne la pas voir d'une semaine entière! Chère petite personne! N'admires-tu pas comme elle me prévient sur chaque article? Le contrat est achevé, prêt à signer, demain, ou le jour d'après au plus tard. La permission avec le ministre, ou le ministre sans la permission, ne sont pas moins sûrs dans l'espace de vingt-quatre heures. Les arrangements de Pritchard ne se

feront point attendre. Tomlinson ne demande qu'à paraître, avec une réponse favorable de M. Jules Harlove. Cependant ne la pas voir d'une semaine entière! Ce cher amour! Son bon ange l'aurait-il quittée pour une semaine? C'est ce qu'elle craint peut-être. Mais que servent les craintes? Apprends, ma charmante, qu'avant la fin de ta semaine, je suis bien trompé si je n'achève mon triomphe.

Ce qui me chagrine le plus, c'est qu'une si excellente fille s'expose à manquer de parole. Fi, fi. Mais je considère que personne n'est absolument parfait. L'erreur est une faiblesse humaine, pourvu qu'on n'y persévère pas : et je me flatte que ma charmante ne peut rien avoir d'*inhumain*.

Lettre 218

*M. Lovelace à M. Belford*

*Aux Armes du Roi, dans Pall Mall<sup>1</sup>,  
jeudi, après-midi*

Avant mon départ, nous nous sommes écrit plusieurs billets par l'entremise de Dorcas; ce qui m'a autorisé à mettre son nom de mariage pour adresse. Elle a refusé d'ouvrir sa porte pour recevoir les miens, dans la crainte apparemment que je n'y fusse moi-même. Dorcas s'est vue forcée de les faire passer sous la porte, et de recevoir les siens par la même voie. Je les ai fait copier pour ton amusement. Tu peux les lire ici, si tu veux.

*À madame Lovelace,*

En vérité, ma très chère vie, vous poussez le ressentiment trop loin. Les femmes de la maison nous supposent mariés. Que penseront-elles d'une si étrange délicatesse? Mes libertés ne sont-elles pas innocentes? L'occasion n'est-elle pas venue du hasard? Songez que c'est vous exposer vous-même. Jusqu'à présent elles ignorent ce qui s'est passé : et que s'est-il passé, en effet, pour

1. Nom d'une auberge et d'une rue de Londres (NdP).

justifier une si vive colère? Je suis sûr que vous ne voudriez pas me donner sujet, en manquant à votre promesse, de conclure qu'il ne pouvait m'arriver rien de plus fâcheux si j'avais refusé de vous obéir.

Je me repens, de bonne foi, d'avoir blessé votre délicatesse. Mais un incident si peu prévu doit-il m'attirer des noms si choquants? Le plus vil et le plus détestable de tous les hommes! ces termes sont bien durs! et de la plume d'une personne adorée.

Si vous preniez la peine de monter au second, vous seriez bientôt convaincue que, tout détestable que je suis à vos yeux, je n'ai point eu de part à l'événement.

Permettez que j'insiste sur la nécessité de vous voir pour recevoir votre avis sur quelques-uns des points que nous traitâmes hier au soir. Tout ce qui n'est pas nécessaire est de trop. Je réclame le pardon que vous m'avez promis, et j'attends la liberté de vous le demander à genoux. Un quart d'heure suffira dans la salle à manger, et je vous quitte pour le reste du jour. Ne refusez pas cette grâce à mon repentir. Il est aussi sincère que mes adorations.

*À monsieur Lovelace*

Je ne vous verrai point. Je ne puis vous voir. Je n'ai point d'avis à vous donner. La Providence décidera de mon sort.

Plus je réfléchis sur votre bassesse, sur votre ingrate et cruelle bassesse, plus je sens croître mon ressentiment.

Vous êtes la dernière personne du monde dont je voulusse prendre le jugement sur ce qui passe ou ce qui ne passe pas les bornes, en matière de décence.

C'est un tourment pour moi de vous écrire. C'en est un de penser à vous. Cessez donc de me presser. Encore une fois, je ne vous verrai point. Depuis que vous m'avez rendue vile à moi-même, je compte pour rien l'opinion d'autrui.

*À madame Lovelace*

C'est votre promesse, Madame, que je vous rappelle encore; et je vous demande la permission de vous dire que j'insiste sur son exécution. Souvenez-vous, très chère Clarisse, qu'une faute n'est pas justifiée par l'exemple. C'est manquer de délicatesse que de la pousser à l'excès. Je ne puis rien me reprocher qui mérite un ressentiment si vif. Il est vrai que la violence de ma passion peut m'avoir emporté au-delà des bornes; mais, s'il m'est permis de le faire valoir, l'empire que j'ai pris sur moi, pour vous obéir, mérite un peu de considération.

Vous me défendez de paraître devant vous pendant toute une semaine. Si vous ne me pardonnez point avant le retour du capitaine Tomlinson, qu'aurai-je à lui dire?

Je vous demande, encore une fois, un moment d'entretien dans la salle à manger. En vérité, Madame, il est nécessaire que je vous voie. J'ai besoin de vous consulter sur la permission ecclésiastique et sur d'autres points de la même importance. Comment les expliquer au travers d'une porte, lorsque les femmes de la maison nous croient mariés?

Au nom du Ciel, accordez-moi votre présence pour quelques instants. Je vous laisse en liberté le reste du jour.

Si je dois obtenir grâce, suivant votre promesse, vous vous épargnerez des peines en cessant de la différer. Vous en épargneriez de mortelles au plus affligé de tous les hommes.

*À monsieur Lovelace*

Votre obstination à me chagriner ne changera rien à mes résolutions. J'ai besoin de temps pour considérer si je ne dois pas renoncer absolument à vous. Dans la disposition où je suis actuellement, mon sincère désir est de ne vous revoir jamais. S'il vous reste quelque ombre de faveur à vous promettre de moi, vous ne la devez qu'à mes espérances de réconciliation avec mes véritables protecteurs. Ne me parlez pas des suites. Elles ne me touchent plus. Je me hais moi-même. À qui dois-je d'autres sentiments? Ce n'est pas à l'homme qui est capable d'avoir formé un noir complot pour déshonorer ses propres espérances,

et pour couvrir d'opprobre une fille infortunée, après lui avoir fait perdre l'estime et l'affection de tous ses amis.

*À madame Lovelace*

Madame,

Je vais de ce pas à l'officialité; et je continuerai, sur chaque point, comme si je n'avais pas le malheur de vous avoir déplu. L'unique réflexion sur laquelle j'insiste, c'est que malgré la faute où je me suis laissé emporter par l'excès de ma passion, l'obéissance que j'ai eue pour vos ordres, dans un moment où peu d'hommes auraient été capables de cet effort sur eux-mêmes, m'autorise à vous demander l'exécution de cette promesse solennelle que vous avez accordée à ma soumission.

Je pars avec l'espérance de vous trouver, à mon retour, dans une disposition plus favorable, et j'ose dire plus juste. Soit que la permission ecclésiastique me soit accordée ou non, je vous demande en grâce que demain soit le jour qu'il vous a plu de nommer *bientôt*. Il expiera toutes les fautes, en me rendant le plus heureux des hommes. Les articles sont prêts, ou le seront ce soir. Que le ressentiment, Madame, ne vous jette pas dans un chagrin si peu proportionné à l'offense. Ce serait nous exposer tous deux à l'étonnement de nos hôtes et, ce qui est beaucoup plus important pour nous, à celui du capitaine Tomlinson. Mettons-nous en état, je vous en supplie, Madame, de pouvoir l'assurer à sa première visite que nous ne sommes plus qu'un.

Comme les apparences ne me promettent pas l'honneur de dîner avec vous, je ne reviendrai point au logis avant le soir. Alors je m'attends (vos promesses, Madame, autorisent ce terme) à vous trouver dans la résolution de rendre heureux demain par votre consentement, votre adorateur passionné,

LOVELACE.

Quel plaisir, Belford, je m'étais promis à jouir de la douce confusion où je m'attendais à la trouver, dans la chaleur récente de l'aventure! Mais elle me verra : rien ne peut la dispenser de me voir à mon retour. Il serait plus avantageux pour elle, et peut-être pour moi, qu'elle n'eût pas fait tant de bruit à l'occasion de

rien. Elle m'a mis dans la nécessité de nourrir ma colère, pour ne me pas laisser surprendre par la compassion. Quelque sujet qu'on ait de se plaindre, l'amour et la compassion ne se séparent pas facilement; au lieu que la colère change en ressentiment ce qui deviendrait pitié sans elle. Rien ne paraît aimable dans ce qui nous déplaît entièrement.

J'avais donné ordre à Dorcas de lui dire, en mettant mon dernier billet sous la porte, que j'espérais un mot de réponse avant que de sortir. Elle a répondu de bouche : « Dites-lui que peu m'importe s'il sort, et que je ne prends pas plus d'intérêt à tous ses desseins. » Pressée encore une fois par Dorcas, elle a répété qu'elle n'avait rien de plus à dire.

Je ne suis pas sorti sans m'être approché doucement de sa porte : je l'ai vue par la serrure, à genoux au pied de son lit, la tête et le sein penchés sur le lit, les mains étendues, poussant des sanglots que j'entendais à cette distance, comme dans les douleurs d'une mortelle agonie. Ma foi, Belford, j'ai le cœur trop sensible à la pitié : la réflexion est mon ennemie. Divine fille! Que nous nous sommes vus heureux pendant quelques jours! Pourquoi ne le sommes-nous plus! Mais le cœur de Clarisse est la pureté même. Et quel plaisir, après tout, puis-je prendre à tourmenter... En vérité, dans la disposition où je suis, je ne dois pas me fier à moi-même.

Pour me désennuyer, en attendant ici Mowbray et Mallory, qui doivent me faire obtenir la permission, j'ai tiré les papiers que j'avais sur moi, et ta dernière lettre est le premier qui s'est présenté. Je t'ai fait l'honneur de la relire. Elle m'a remis devant les yeux le sujet sur lequel je n'osais me fier à mes réflexions.

Je me souviens que dans sa réponse à mes articles, cette chère fille observe que *la condescendance n'est point une bassesse*. Qui entend mieux qu'elle à vérifier cette maxime! Il est certain que la condescendance renferme de la dignité. J'ai toujours remarqué de la dignité dans la sienne; mais une dignité adoucie par les grâces, car elle n'y a jamais mêlé d'orgueil, ni d'air insultant, ni la moindre affectation de supériorité. Miss Howe, qui la connaît mieux que personne, m'a toujours dit que c'était le fond de son caractère.

Je pourrais lui enseigner la conduite qu'elle aurait à prendre pour me fixer éternellement dans ses chaînes. Elle sait qu'il lui est impossible de fuir. Elle sait que tôt ou tard il faut qu'elle me revoie, et qu'elle se ferait un mérite d'en avancer l'heure. Je lui passerais volontiers son ressentiment; non que je croie l'avoir mérité de toute autre qu'elle pour quelques libertés innocentes, mais parce qu'il convient à son caractère de s'en ressentir. Si je voyais seulement plus d'amour que d'horreur pour moi dans ses injures; si elle était capable de feindre, oui, de feindre seulement qu'elle croit le feu réel, et que tout ce qui l'a suivi n'est que l'effet du hasard; de se réduire à de tendres plaintes, à quelques reproches de l'avantage que j'ai tiré de l'avoir surprise; enfin de paraître persuadée qu'elle n'a pas d'autres suites à redouter, et qu'elle peut se fier généreusement à mon honneur (le pouvoir, Belford, est jaloux de la confiance), je crois que je prendrais le parti de finir toutes les épreuves et de la conduire à l'autel.

Cependant, après une démarche si hardie du côté de Tomlinson et de l'oncle; au milieu du succès... Ah! Belford, dans quel embarras j'ai trouvé le secret de nous jeter tous deux. Que cette maudite aversion pour le mariage a mis de confusion dans toutes mes vues! De combien de contradictions m'a-t-elle rendu coupable?

Avec quelle satisfaction je tourne les yeux sur quelques jours que je lui ai fait passer heureusement! Mon bonheur, sans doute, mon propre bonheur aurait été plus pur, si j'avais pu renoncer à toutes mes inventions, et traiter avec elle d'aussi bonne foi qu'elle le méritait.

Si cet accès d'humeur me dure seulement jusqu'à demain (il s'est déjà soutenu deux heures entières, et je crois prendre plaisir à le fortifier), je m'imagine que tu recevras ma visite ou que je te presserai de me venir trouver, pour délibérer avec toi sur tout ce qui se passe dans mon cœur.

Mais je crains qu'elle ne se défie de moi. Elle ne prendra point confiance à mon honneur. Ici le moindre doute est défiance. Elle ne m'aime point assez pour me pardonner généreusement. Elle est si supérieure à moi! Comment puis-je lui pardonner un mérite si mortifiant pour mon orgueil? Elle pense, elle sait qu'elle est au-dessus de moi. Ne me l'a-t-elle pas dit à moi-même? Miss Howe le croit aussi; et toi, mon intime, mon fidèle

ami, tu es de la même opinion. Je la crains autant que je l'aime. Comment ma fierté soutiendra-t-elle ces réflexions? Ma femme si supérieure à moi! Moi, réduit au second rang dans ma famille! M'apprendras-tu à soutenir cette idée?

Ne me dis pas qu'avec toute son excellence et ses perfections, c'est à moi, c'est à son mari qu'elle appartiendra. Erreur. Impossibilité. N'est-ce pas moi qui serai à elle, plutôt qu'elle à moi? Chaque témoignage que je recevrai de sa soumission ne sera-t-il pas une véritable condescendance, un triomphe qu'elle aura remporté sur moi? Il faudra donc regarder comme une grâce qu'elle m'épargne son mépris; qu'elle supporte mes faibles; qu'elle se contente de m'humilier par un regard de compassion? C'est une fille des Harlove qui jouira de cet ascendant sur le dernier des Lovelace? M'en préserve le Ciel!

Mais que dis-je? N'ai-je pas sans cesse cette divine créature devant les yeux, avec tous ses charmes, avec la droiture et la pureté de son cœur? Puis-je écarter un moment l'image de cette dernière nuit : ses combats, son courage, ses cris, ses larmes, ses reproches, ses sentiments, qui répondent avec tant de grandeur et d'éclat au caractère qu'elle a soutenu depuis le berceau?

Que d'avantages je te donne ici sur moi! Au fond, ne lui ai-je pas toujours rendu justice? Pourquoi me chagrines-tu donc par ton impertinente morale? Cependant je te pardonne, Belford; car je suis capable de tant de générosité en amour que je consentirais plutôt à me voir condamné de tout le monde, qu'à devenir l'occasion de la moindre tache dans le caractère de ce que j'aime.

Cette chère personne m'a dit un jour qu'il y avait un mélange surprenant dans le mien. Les deux fières beautés m'ont donné le nom de *diable* et de *Belzébuth* dans leurs lettres. Je serais effectivement un Belzébuth, si je n'avais pas quelques qualités supportables.

Mais, s'il en faut croire Miss Howe, *le temps des souffrances est la saison brillante* de ma belle. Elle n'a donc fait jusqu'à présent que briller pour moi.

Elle me traitait d'*infâme*, il n'y a pas deux heures. À quoi se réduit le fond de l'argument? Si je n'avais pas un peu mérité le nom d'*infâme*, dans le sens qu'elle donne à ce mot, elle mériterait moins celui d'ange.

Ah! Belford, Belford, cette entreprise nocturne m'a rendu fou, m'a perdu sans ressource. Comment la chère personne peut-elle dire que je l'ai avilie à ses propres yeux, lorsque sa vertu et son ressentiment l'ont tant exaltée aux miens?

Mais de quelle étrange rhapsodie t'ai-je entretenu? À quoi dois-je l'attribuer? Viendrait-elle du lieu où je suis, ou plutôt de ce que je ne suis plus chez la Sinclair? Mais si cette maison est infectée, comment ma charmante est-elle échappée à la contagion?

Je change de style. Il faut voir quelle sera sa conduite à mon retour.

Cependant je commence à craindre déjà quelque faiblesse, quelque petite altération; car je sens renaître un doute! Pour son propre intérêt, dois-je souhaiter qu'elle me pardonne facilement ou avec peine?

Il y a beaucoup d'apparence que j'obtiendrai la permission.

J'ai fait des réflexions plus libres sur chaque point contesté entre ma belle et moi; et toutes mes difficultés sont évanouies. Ce qui m'a déterminé si promptement, c'est que je crois avoir pénétré ses vues, dans cette distance où elle prétend me tenir pendant une semaine entière. Elle veut se donner le temps d'écrire à Miss Howe, pour réveiller son maudit système, et se procurer les moyens de me quitter en renonçant tout à fait à moi. À présent, Belford, si je n'obtiens pas la liberté de la voir à mon retour, si je suis refusé avec hauteur, si l'on insiste sur une semaine d'absence, je croirai ma conjecture certaine; et je demeurerai convaincu que son amour du moins doit être bien faible, pour écouter une vaine délicatesse, dans le temps que les médiateurs de la réconciliation n'attendent que ses ordres: c'est l'idée qu'elle doit en avoir. Alors je me rappellerai toutes ses rigueurs et tous ses caprices, je relirai les lettres de Miss Howe, je lâcherai la bride à mon aversion pour les entraves du mariage, et je me rendrai maître d'elle à mon gré.

Cependant je me flatte encore que ce soir je la trouverai mieux disposée; que la menace d'une semaine d'éloignement lui est échappée dans la chaleur de sa passion; et qu'elle conviendra que j'ai autant de reproches à lui faire pour m'avoir manqué de

parole, qu'elle croit m'en devoir pour avoir troublé la paix. Il me revient quatre vers qui paraissent faits exprès pour demander cette grâce à l'amour. Je les répéterai dévotement dans ma chaise, en retournant bientôt au logis.

Lettre 219

*M. Lovelace à M. Belford*

*Lundi au soir, 8 de juin*

Malédiction! Fureur! Désespoir! Ton ami est perdu, trahi, assassiné! Clarisse a disparu! Clarisse est partie, c'en est fait; absolument partie!

Non, tu ne sais pas, tu ne peux concevoir les tourments qui me déchirent le cœur! Que faire! Que résoudre! Ô Dieu! Dieu! Dieu!

Et toi, bourreau! qui t'es efforcé d'affaiblir mes résolutions, tu t'en crois quitte pour demeurer muet et tranquille!

Mais il faut que je t'écrive, ou que la fureur me fasse courir les rues. Je suis hors de moi, j'ai l'air d'un insensé depuis deux heures; dépêchant des messages à chaque poste, à chaque voiture, à chaque hôtellerie, à chaque maison; avec des billets que j'ai fait répandre à plus de cinq milles à la ronde.

Petite hypocrite! Qui ne se serait pas cru sûr d'elle! Ne connaissant pas une âme dans toute la ville! Une traîtresse sans expérience, qui m'avait déclaré, dans son premier billet, que l'espoir d'une réconciliation avec sa famille lui ôtait l'idée de me quitter! Malédiction sur ses artifices! J'avais la folie d'attribuer à sa délicatesse, à sa modestie, la peine qu'elle avait à me regarder en face après quelques libertés innocentes; tandis qu'impudemment, oui impudemment, toute Clarisse qu'elle est, elle cherchait

les moyens de me dérober le plus précieux trésor dont j'eusse jamais acquis la propriété; acquis par un pénible et long esclavage, par quantité de combats contre les bêtes féroces de sa famille, mais surtout contre *un moulin à vent*<sup>1</sup> de vertu, dont la seule attaque m'a coûté un million de parjures, et qui de ses maudites ailes m'a jeté plus d'un mille et demi au-delà de toute espérance!

Ô démon d'amour! car je ne te reconnais plus pour un dieu; qu'ai-je fait pour avoir mérité cette cruelle vengeance! N'ai-je pas toujours été l'ennemi de la froide vertu? Misérable idole! car, si tu ne feins pas de me tromper pour me servir mieux, tu dois être sans pouvoir; qui fléchira désormais le genou devant tes autels? Puissent tous les cœurs audacieux te mépriser, te détester, renoncer à toi, comme je fais solennellement!

Mais de quoi servent mes imprécations et mes fureurs!

Mon étonnement, c'est qu'elle ait pu trouver le moyen de fuir, tandis que toutes les femmes de la maison avaient entrepris de la garder. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu la patience de les entendre, ni d'en laisser paraître une devant moi. Je suis sûr d'un point, sans lequel je ne l'aurais pas amenée ici : c'est qu'il n'y a personne dans cette maison qui puisse être corrompu par le goût du bien ou par les remords. Le plus grand sujet de joie qui pût arriver à toutes ces malheureuses serait de voir cette fière beauté réduite à leur niveau. Mon fripon de valet, qui était aussi chargé de sa garde, est un instrument si propre à mes vues, qu'il se plaît au mal pour l'amour du mal même. Qu'il entre de la méchanceté dans mes ordres, c'est une raison de plus pour me garantir son exactitude et sa fidélité. Cependant il est heureux de ne s'être pas trouvé dans mon chemin lorsque j'ai reçu la fatale nouvelle. L'infâme était allé aux enquêtes; dans la résolution, à ce que j'entends, de ne pas revenir et de ne jamais reparaître devant moi s'il n'a rien d'elle à m'apprendre. Tous les domestiques hors de condition qu'il a pu découvrir sont employés de toutes parts à la même recherche.

1. Allusion au combat de Don Quichotte de la Manche (NDP).

Dans quelle vue avais-je amené ici cette fille angélique (car c'est un nom que je ne puis lui refuser)? N'était-ce pas pour lui rendre l'honneur qu'elle mérite? Par ma foi, Belford, j'étais résolu... mais tu sais par où j'aurais souhaité de commencer. À présent que j'étais si déterminé en sa faveur, qui sait dans quelles mains elle peut être tombée?

Cette idée confond mes sens et trouble absolument ma raison. Sans guide, sans secours, dans des lieux qu'elle ne connaît pas, quelque misérable, pire que moi, qui n'aura pas pour elle la moitié de mes adorations, peut l'avoir arrêtée, s'être prévalu de son embarras... Que je périsse mille fois, Belford, si plus d'une hécatombe d'innocentes (puisque c'est le nom qu'on donne à ces petites pestes) n'expie les promesses violées et les noirs artifices de cette impitoyable fille.

Étant revenu au logis, avec des résolutions qui lui étaient si favorables, juge dans quels transports m'a jeté la première nouvelle de son évasion, quoiqu'elle ne m'ait été racontée qu'avec des exclamations interrompues. Je ne sais ni ce que j'ai fait ni ce que j'ai dit. Mon premier mouvement me portait à tuer quelqu'un. J'ai volé d'une chambre à l'autre; tandis que tout le monde me fuyait, à l'exception d'une vieille servante qui m'a fait en tremblant un récit fort mal conçu. J'ai accusé tout le monde de perfidie et de corruption; et, dans ma première furie, j'ai menacé de poignarder jeunes et vieilles, à mesure qu'elles tomberaient entre mes mains.

Dorcas continue de se tenir enfermée sous sa clé. Sally et Polly n'ont point encore osé paraître. L'infâme Sinclair...

Mais j'entends venir cet odieux monstre. Elle frappe à ma porte, quoiqu'elle soit entrouverte, pour se donner le temps, sans doute, d'assurer sa contenance, ou pour me laisser celui de prendre un peu de modération.

Quel état désespéré que celui d'un homme qui ne peut que se détester lui-même et regarder les autres avec horreur; tandis que la cause de sa rage subsiste, que le mal croît par la réflexion, et que le temps ne sert qu'à le rendre plus insupportable! De quelles imprécations j'ai chargé la vieille furie!

Elle est actuellement devant moi. Je ne daigne pas l'écouter, ni jeter les yeux sur ses contorsions. Que la tristesse, jointe à la laideur, rend un visage odieux ! Au lieu de toucher ma compassion, le sien n'est propre qu'à confirmer ma haine ; tandis que la beauté affligée reçoit un nouvel éclat de ses larmes : et c'est un spectacle qui a toujours fait les délices de mon cœur.

Quelle excuse ! Que me diras-tu pour te justifier ? N'est-elle pas partie ? N'est-elle pas perdue pour moi ? Mais avant que je perde tout à fait l'esprit, avant que je fasse ruisseler le sang dans cette maison, raconte-moi tout ce qui s'est passé.

Je viens d'entendre son récit. Ruse, imposture, misérable artifice, dans une fille du caractère de Clarisse. Mais ce sexe est l'art même. Voici tout l'éclaircissement que j'ai pu tirer du vieux monstre.

À peine étais-je sorti de sa maison que Dorcas, ayant appris mon départ à la *sirène* (je t'en prie, Belford, laisse-moi la satisfaction de lui donner des noms injurieux), et lui ayant dit que j'étais allé à l'officialité, d'où j'avais averti que j'irais au Cocotier ou aux Armes du Roi, afin qu'on pût m'y renvoyer le conseiller Williams et ceux qui pourraient me demander dans mon absence, elle l'a pressée de prendre quelque rafraîchissement. La perfide était noyée dans ses pleurs, lorsqu'elle a permis à Dorcas d'entrer dans sa chambre. Elle a refusé de boire et de manger. Ses soupirs auraient fait croire qu'elle était au dernier moment de sa vie. Fausse douleur. C'est la douleur humble et muette qui mérite de la pitié. Sous ces trompeuses apparences, n'était-elle pas occupée de ma ruine et du dessein de m'enlever tout ce que j'avais de précieux au monde ?

Cependant, étant résolue de ne me pas voir au moins d'une semaine, elle s'est fait apporter quelque biscuit et une carafe d'eau. Elle a dit à Dorcas que c'était tout ce qu'elle voulait prendre dans cet intervalle, et qu'elle la dispensait de son service. L'artificieuse créature ! Feindre, comme tu vois, de faire des provisions pour un siège de huit jours ! Mais est-elle partie ! Est-il possible qu'elle soit partie ! Ah ! quel triomphe pour Miss Howe ! Cependant je conseille à cette petite furie de veiller sur elle-même. Si c'est elle qui a l'audace de la recevoir, le sort me

prépare une abondante réparation. Je trouverai le moyen de les enlever toutes deux.

Le fil de ma narration m'échappe. Mais au diable le fil et les liaisons. C'est le désordre qui convient aux insensés; et mon partage sera bientôt de perdre la raison.

Dorcas a consulté la misérable Sinclair. Elle a demandé si elle devait obéir. « N'y manquez pas, lui a dit ce vieux serpent; M. Lovelace saura ce qu'il doit faire, lorsqu'il sera résolu de la voir. » Elle a joint seulement une bouteille de vin d'Espagne aux provisions.

Cette facilité a rendu la belle si obligeante, qu'elle s'est laissée persuader de monter au second pour observer les ravages du feu. Non seulement elle en a paru effrayée, mais, après avoir confessé qu'elle s'était défiée de quelque artifice, elle a reconnu que le danger avait été réel. Ce langage a fait naître la confiance dans toute la maison. Chacun riait seulement en soi-même de l'expédient puéril qu'elle s'avisait d'employer pour marquer son ressentiment. Sally, faisant toujours le bel esprit, a dit qu'après tout, M. Lovelace aurait tort *de quereller pour du pain et de l'eau*.

Pour moi, ce qui paraissait puéril à toutes ces misérables m'aurait fait soupçonner, dans une fille si sensée, ou quelque aliénation d'esprit, après l'aventure de la nuit précédente, ou la vérité de son dessein; puisque, suivant ses propres suppositions, notre mariage devait être célébré dans le cours de la semaine qu'elle prétendait vouloir passer sans me voir.

Après avoir paru tranquille pendant quelques moments, elle a chargé mon valet de porter chez Wilson une lettre adressée à Miss Howe, et de s'informer s'il n'y en avait pas pour elle. Il a gardé cette lettre; et feignant d'avoir exécuté ses ordres, il est revenu lui dire qu'il n'avait rien trouvé chez Wilson.

Elle lui a commandé alors de porter à l'officialité une autre lettre, qu'elle lui a remise pour moi. Tous ces ordres ont été donnés sans aucune apparence de trouble ou d'empressement. Cependant elle paraissait fort grave, et souvent elle portait son mouchoir à ses yeux.

Will a feint d'exécuter cette commission comme la première. Mais quoique le misérable ait eu l'esprit de se défier de quelque chose, en recevant un second ordre de sortir, et pour m'apporter une lettre, à moi qu'elle avait refusé de voir, les femmes,

auxquelles il a communiqué ses soupçons, l'ont traité de visionnaire, surtout Dorcas, qui les assurait que sa maîtresse était trop abattue pour former des entreprises hardies, et qu'elle lui croyait même la tête un peu affaiblie par le jeûne et la douleur. D'ailleurs elles se reposaient toutes sur son peu d'expérience, sur la candeur de son naturel, sur ce qu'elle n'avait pas marqué le moindre dessein de faire venir un carrosse ou une chaise, comme il lui était arrivé plusieurs fois; mais encore plus, sur les préparatifs qu'elle avait faits pour ce que j'ai nommé son siège. Will est sorti, pour garder les apparences : cependant il s'est hâté de retourner. Ses soupçons n'étaient pas diminués. Il n'oubliait pas non plus que je lui ai recommandé souvent de ne pas s'en rapporter à ses propres idées, lorsqu'il a des ordres positifs; et, si quelque circonstance que je n'ai pu prévoir lui fait naître du doute, de s'attacher littéralement à les suivre, comme le seul moyen de justifier sa conduite.

C'est dans un intervalle si court qu'il faut qu'elle soit échappée; car, immédiatement après le retour de Will, on a fermé soigneusement la porte de la rue et celle de la cour. La vieille et ses deux nymphes ont pris ce temps pour aller faire un tour au jardin; Dorcas est montée au second, et Will, craignant que son absence ne parût trop courte, s'est retiré dans la cuisine pour éviter de se faire voir ou de se faire entendre.

Il ne s'était passé qu'une demi-heure lorsque Dorcas, appréhendante, dit-elle, que sa maîtresse ne fût capable d'entreprendre quelque chose contre elle-même, dans l'humeur sombre où elle se souvenait de l'avoir laissée, est descendue, par un simple mouvement de curiosité, pour jeter les yeux au travers de la serrure. Elle y a trouvé la clé. Comme rien n'était moins ordinaire, sa surprise l'a fait frapper deux ou trois fois; et n'entendant point de réponse, elle a ouvert. Madame, Madame, appelez-vous? Elle la supposait dans son cabinet.

Rien ne se faisant entendre, elle est entrée; elle n'a trouvé personne. Dans le premier étonnement, elle a couru vers la salle à manger, dans mon appartement, dans tous les cabinets; l'imagination remplie de sa crainte, qui lui représentait déjà quelque fatale catastrophe. Enfin, ne la trouvant nulle part, elle est descendue au jardin, elle a demandé à la vieille et à ses nymphes si

elles avaient vu Madame... Hé bien, Madame est partie. Madame a disparu.

Nous sommes sûres, ont-elles répondu toutes ensembles, qu'elle ne peut être sortie de la maison.

Dans un instant tout a paru bouleversé, en haut, en bas, depuis les greniers jusqu'aux caves; chacune criant, dans cette confusion : Comment oserons-nous paraître devant lui? Will a répété vingt fois qu'il était un homme mort. Il a fait des reproches; il en a reçu. L'un accusait l'autre, tout le monde cherchait à s'excuser.

Après avoir visité inutilement toute la maison et recommencé dix fois leurs recherches, ils se sont avisés d'aller à toutes les chaises, à tous les carrosses qui étaient depuis une heure aux environs, et de demander aux porteurs et aux cochers s'ils n'avaient pas vu une jeune personne dont ils décrivaient la figure. Ces informations ont procuré quelque lumière; seul rayon d'espérance qui me soutient contre le dernier désespoir.

Un porteur a dit qu'un peu avant quatre heures il avait vu sortir de la maison une jeune fille de telle figure, avec un air de précipitation et de frayeur, tenant à la main un petit paquet lié dans un mouchoir; qu'il l'avait fait observer à son compagnon, qui s'était offert à la porter, sans avoir reçu d'elle aucune réponse; que c'était une fort jolie personne; et qu'il lui croyait un mauvais mari, ou des parents de mauvaise humeur, parce qu'elle paraissait avoir les yeux gros de larmes; sur quoi un troisième porteur a remarqué que ce pouvait être quelque colombe échappée du parc. La vieille, en me faisant ce récit, s'est emportée contre l'infâme vilain qu'elle souhaiterait, m'a-t-elle dit, de pouvoir retrouver. Elle avait cru sa réputation, a-t-elle ajouté, mieux établie dans le quartier; vivant sur un si bon pied, étant si exacte à payer tout ce qu'elle prend, ne recevant que des gens d'honneur et n'ayant jamais souffert le moindre bruit dans sa maison.

Sur les apparences, un des porteurs avait suivi ma fugitive, sans qu'elle pût s'en défier. Elle a regardé souvent derrière elle. Chaque passant tournait la tête pour la suivre des yeux, et portait son jugement sur cette rencontre. Enfin, trouvant un carrosse vide qui s'est offert, elle l'a pris. Le cocher s'est hâté d'ouvrir la portière, en remarquant son air empressé. Elle a voulu monter

brusquement; et le porteur croit qu'ayant fait un faux pas, elle s'est blessée au menton.

Que je périsse, Belford, si, malgré sa noire tromperie, mon généreux cœur n'est pas vivement touché lorsque je considère quelles devaient être alors ses réflexions et ses craintes. Une âme si délicate, qui court les rues à pied; qui ne prête l'oreille à rien; qui croit voir apparemment, dans chaque homme qu'elle rencontre, un Lovelace prêt à la saisir; qui ne connaît pas d'ailleurs les périls auxquels sa résolution va l'exposer, ni de qui, ni de quel côté elle peut se promettre un asile; étrangère à Londres, l'après-midi fort avancé, avec très peu d'argent, et sans autres habits que ceux qu'elle avait sur elle!

Dans un espace aussi court que depuis la dernière nuit, il n'est pas vraisemblable que la Townsend de Miss Howe ait pu contribuer à sa fuite.

Mais combien doit-elle me haïr pour s'exposer à tant de dangers? Quelle horreur doit-elle avoir conçue pour moi depuis la nuit passée? Ah! que n'ai-je donné un fondement plus juste à des ressentiments si violents! Qu'on ne me parle pas de sa vertu : je suis trop furieux pour lui en faire un mérite. Est-ce vertu qui lui a fait fuir la charmante perspective que je venais d'ouvrir devant elle? Non, c'est malice, haine, mépris, orgueil d'Harlove, et toutes les mortelles passions qui ont jamais régné dans le cœur d'une femme. Si je puis la faire rentrer sous le joug!... Mais silence, ma fureur! modérez-vous, orageux transports! N'est-ce pas contre ma chère, ma divine Clarisse, que j'ai l'impiété de m'emporter?

Le même témoin prétend avoir entendu de sa bouche : Allez vite, très vite. Où, Mademoiselle? a demandé le cocher. À la barrière d'Holborn <sup>1</sup>, a-t-elle répondu, en répétant : Allez très vite. Elle a levé les deux ais des portières, et dans un instant cet homme a perdu le carrosse de vue. Will, après cet éclaircissement, s'est hâté de suivre ses traces. Il a déclaré, en partant, que jamais il ne reparaitrait devant moi s'il ne pouvait m'apporter de ses nouvelles.

1. Faubourg de Londres (NdP).

Mon unique espoir, Belford, c'est que ce misérable, qui nous a suivis dans nos promenades à Hampstead, à Muswell Hill, à Kentish Town, entendra parler d'elle dans quelqu'un de ces lieux. J'ai d'autant plus de confiance à cette idée, qu'un jour, il m'en souvient, elle s'est informée curieusement des voitures et de leur prix, en admirant les commodités qu'on a pour voyager à toute heure. Will était présent. Malheur à lui s'il est capable de l'avoir oublié!

Je viens de visiter son appartement, livré à mes farouches réflexions, et portant néanmoins à ma bouche tout ce qu'elle a touché, ou ce qu'elle employait à son usage. J'ai brisé le miroir qui lui servait à s'habiller, parce qu'il ne m'a pas représenté l'image qu'il a reçue tant de fois, et qui m'est pour jamais présente. Je l'appelle par son nom, comme si elle pouvait m'entendre; tantôt dans des termes passionnés, tantôt avec les plus vifs reproches. Il semble que depuis qu'elle me manque, mon âme, ou tout ce qui était capable de me plaire dans la vie, m'ait cruellement abandonné. Quel vide dans mon cœur! Quel froid dans mes veines! La circulation de mon sang s'est comme arrêtée! Je retourne sans cesse sur mes pas, de ma chambre à la sienne; j'entre dans la salle à manger. Mes regards s'attachent sur tous les lieux où je me rappelle d'avoir vu les délices de mon cœur. Mais ils ne peuvent s'y fixer longtemps. Son aimable image me frappe aussitôt, dans quelque attitude vive où je crois la voir encore, et qui fait saigner toutes mes plaies.

Cependant, depuis que j'ai entendu le récit du vieux démon, et que j'ai formé quelque légère espérance sur les informations du porteur, je me sens un peu plus tranquille. À chaque minute, je pousse des souhaits ardents pour le succès des recherches de Will. Si je la perds, toute ma rage renaîtra sans doute, avec un redoublement de transports. L'humiliation de voir mes stratagèmes et mes inventions surpassés par une novice, d'être trompé par un enfant, joint à la violence de ma passion, sera capable ou de me faire mourir de honte et de chagrin, ou, ce qui sauve quelquefois la vie dans des maux insupportables, de renverser tout à fait ma raison. Qu'avais-je à faire de sortir et d'aller solliciter des permissions de prêtres, du moins avant que de l'avoir vue et d'avoir fait ma paix avec elle? Si ce n'était pas l'usage des maîtres

de rejeter toutes leurs fautes sur ceux qui les servent, et de n'avoir jamais rien à se reprocher, je serais tenté de reconnaître que je suis plus coupable que personne. Cette réflexion ne manquera pas de devenir plus cuisante, si je perds malheureusement un reste d'espoir : et comment serai-je capable de la supporter !

Mais si j'étais assez heureux...

*(L'éditeur avertit qu'il supprime ici un serment trop horrible pour être répété, par lequel M. Lovelace s'engage à se venger de l'innocente Clarisse, si jamais elle retombe entre ses mains.)*

Le vieux cerbère sort à l'instant de ma chambre, avec cette malheureuse Dorcas, qu'elle m'avait amenée pour me demander pardon. Je ne leur ai fait grâce qu'à demi, et je ne leur ai pas épargné les marques de mon indignation. Bientôt les deux nymphes auront leur tour. Je ne leur reprocherai pas avec moins de violence les effets de ma propre folie. C'est en même temps un fort bon moyen de prévenir les railleries auxquelles je devais m'attendre pour avoir manqué cette nuit une si glorieuse occasion.

J'ai recueilli des informations du porteur, et des observations de Dorcas avant l'évasion de cette cruelle fille, une description de la manière dont elle était mise aujourd'hui ; et je suis résolu, si je n'apprends point de ses nouvelles par d'autres voies, de la faire proclamer dans la gazette comme une femme fugitive, sous son nom de fille et sous le mien. Puisque sa fuite ne peut être ignorée longtemps de mes ennemis, pourquoi ferais-je difficulté d'en instruire tous mes amis, dont les mouvements et les recherches peuvent m'aider après tout à la découvrir ?

Elle avait une robe brune, très fraîche ; et qu'on croirait neuve, comme tout ce qu'elle porte, neuf ou vieux, par une élégance qui lui est naturelle ; un chapeau de velours ; un ruban noir autour du cou ; un nœud blanc sur la poitrine ; un jupon de satin piqué, couleur de chair ; un rubis, que je lui suppose au doigt ; et dans toute sa personne, comme je ne manquerai pas de l'observer, un air de dignité, qui la recommande, autant que la beauté de son visage et de sa taille, à l'attention de tous ceux qui la voient.

La description particulière de ses charmes demandera un peu plus de peine; et j'ai besoin, pour cette entreprise, d'avoir l'esprit plus tranquille. J'avertirai que si je n'apprends rien d'elle, après un certain temps que j'accorderai pour son retour volontaire, ma résolution est de poursuivre quiconque présuamera de la loger, de la garder, de la nourrir ou de la protéger, avec toute la vengeance à laquelle un mari furieux peut être autorisé par les lois ou par son propre ressentiment.

Autre sujet de fureur. Il faut que je me soulage en t'écrivant; sans quoi je deviendrai fou.

Étant retourné à sa chambre, par la seule raison que c'était la sienne, et lâchant la bride à mes soupirs sur chaque pièce de l'ameublement, j'ai jeté les yeux sur un tiroir, d'où j'ai vu sortir le coin d'une lettre. Avec quel empressement je m'en suis saisi! J'ai trouvé pour adresse : À M. Lovelace. Cette vue m'a fait sauter le cœur. Je me suis senti si tremblant, qu'à peine ai-je pu rompre le cachet.

Que ce perfide amour m'énerve! Mais jamais passion n'approcha de la mienne. Elle ne fait qu'augmenter par cette indigne fuite et par le renversement de mes espérances. L'ingrate! Se dérober à des sentiments si tendres, qui croissent par ce qui devrait les refroidir et les éteindre?

Je ne veux point t'envoyer une copie de sa lettre. Je ne dois pas un si bon office à la cruelle.

Mais te serais-tu jamais imaginé que cette fille hautaine, qui s'entend si bien à violer des promesses, pût renoncer à moi, m'abandonner barbaquement, pour l'aventure de cette nuit? qu'elle fût capable de passer sur toutes ses espérances de réconciliation avec une indigne famille, qui ne laisse pas d'être en possession de tout son cœur? Aussi, Belford, que je me crois bien acquitté de toute obligation! et qu'il lui reste peu de droits à tout ce qu'elle pouvait attendre de mon amour! Mon regret est de l'avoir ménagée. Je ne puis soutenir mes propres réflexions sur cette décence qu'elle a si mal récompensée. Si je la retrouve! Tu sais par quel redoutable serment je suis engagé à la vengeance.

Cependant, te le dirai-je? Toute cruelle, toute ingrate qu'elle est à mes yeux, je crois sentir, dans quelques moments, qu'elle règne sur mon âme avec un pouvoir plus absolu que jamais.

## Lettre 220

*M. Lovelace à M. Belford*

Wilson m'a remis une lettre en mains propres. Une lettre! Elle est de Miss Howe à sa cruelle amie. Je n'ai pas fait scrupule de l'ouvrir. C'est un miracle que je ne sois pas tombé en convulsion à cette lecture; surtout en considérant quels effets une pièce si infernale aurait pu produire, si *cette Clarisse* l'avait reçue.

Collins l'a remise à Wilson cet après-midi, et l'a pressé particulièrement de la faire porter en toute diligence à Miss Beaumont <sup>1</sup>. Il était venu ici auparavant, dans l'intention de la remettre à elle-même. On lui avait dit, avec trop de vérité, qu'elle était absente, et qu'il pouvait laisser ce qu'il avait pour elle, avec confiance que tout lui serait remis à son retour. Mais il n'avait voulu se fier à personne. Il est revenu une seconde fois; et ne recevant pas d'autre réponse que la première, il a pris le parti de retourner chez Wilson et de lui laisser la lettre.

Je te l'envoie sous cette enveloppe, parce qu'elle serait trop longue à transcrire. Elle t'apprendra ce qui a conduit ici Collins. Ô détestable Miss Howe! Il faut absolument que je prenne quelque résolution à l'égard de cette petite furie.

1. Ces adresses sont expliquées au 3<sup>e</sup> tome (NDP).

Tu me renverras sa lettre aussitôt que tu l'auras lue. C'est ici que je t'exhorte à la lire. Évite de trembler pour moi, si tu le peux.

À Miss Lætitia Beaumont,

Mercredi, 7 de juin

Peut-être vous plaiguez-vous, chère amie, que mon silence devient trop long. Mais depuis ma dernière lettre, j'en ai commencé deux en différents temps, toutes deux fort longues, et je vous assure assez vives; animée comme je l'étais contre l'abominable personnage avec qui vous êtes, surtout après avoir lu la vôtre du 21 de mai.

Mon dessein était de garder la première ouverte, jusqu'à ce que je fusse en état de vous apprendre le progrès de mes soins du côté de madame Townsend. C'était quelques jours avant que j'aie pu voir cette femme. Ayant eu le temps, dans l'intervalle, de relire ce que j'avais écrit, j'ai cru devoir mettre cette lettre à part, et vous écrire d'un style plus modéré, dans la crainte que vous ne blâmassiez la liberté de quelques-unes de mes expressions, ou, si vous voulez, de mes *exécutions*. Ensuite, lorsque la seconde était déjà fort avancée, le changement de vos propres idées, à l'occasion de Miss Montaigu et de vos nouvelles espérances, me l'a fait mettre à part aussi. Je suis demeurée incertaine; et je penchais même à tout suspendre jusqu'à la décision de votre sort, que je ne pouvais croire fort éloignée. Peut-être me serais-je arrêtée à cette résolution, d'autant plus que suivant vos lettres les apparences devenaient plus favorables de jour en jour, si je n'avais reçu, depuis vingt-quatre heures, des éclaircissements qui sont de la dernière importance pour vous.

Mais il faut que je m'arrête ici, et que je fasse un tour ou deux dans ma chambre, pour contenir la juste indignation qui se communiquerait à ma plume dans le récit que j'ai à vous faire.

Je ne me sens pas assez maîtresse de moi. D'un autre côté ma mère est sans cesse en mouvement, les yeux ouverts sur toutes

mes actions, comme si j'écrivais à un homme. Cependant je veux essayer si je suis capable d'un peu de modération.

Les femmes de la maison où vous êtes... ah, ma chère! les femmes de cette maison... Mais vous n'en avez jamais pensé fort avantageusement, ainsi vous ne sauriez être fort surprise... et vous n'auriez pas fait un long séjour avec elles, si l'espérance de prendre bientôt une maison à vous ne vous avait rendue moins inquiète et moins curieuse sur le fond de leur caractère et de leur conduite. Cependant il serait à souhaiter aujourd'hui que vous les eussiez observées de plus près. Mais je vous cause de l'impatience. En un mot, ma chère, vous êtes certainement dans une maison infernale. Soyez sûre que la vieille est une des plus misérables femmes qui soient au monde. Et vous ne la connaissez pas sous son vrai nom; comptez là-dessus. Elle ne s'appelle pas Sinclair. La rue où elle demeure n'est pas la rue de Douvres. N'êtes-vous donc jamais sortie seule, et n'avez-vous pas changé de voiture pour revenir? je ne me souviens pas à la vérité que vous me l'ayez marqué. Vous n'auriez jamais retrouvé votre chemin, en nommant ou la Sinclair, ou la rue.

Votre monstre ne serait peut-être pas excusable de vous avoir tenue dans cette erreur, si la maison était honnête, et s'il ne s'était proposé que de vous mettre à couvert de la violence de votre famille. Mais il me semble que cette imposture a précédé le complot de votre frère. Ainsi ses intentions ne peuvent être excusées; et quelque jugement qu'on doive porter aujourd'hui de ses vues, elles ne pouvaient être alors que celles d'un infâme.

Que je regrette amèrement de m'être laissé engager, d'un côté par vos excès de délicatesse, et de l'autre par la tyrannie de ma mère, à demeurer tranquille avant que d'avoir su directement votre adresse! Je m'imagine même que la proposition de faire passer nos lettres par une main tierce est venue de lui; et que vous n'y avez consenti, comme moi, que pour me mettre en état de répondre que je ne savais pas où vous adresser les miennes. Faible et vaine considération! J'ai honte de moi-même. Quand cette raison aurait eu d'abord quelque force, devait-elle me faire persister dans la même folie, lorsque je vous ai vu du dégoût pour votre logement, et lorsqu'il a commencé à chercher des prétextes pour ses délais? Mais la maison qu'il vous proposait dans le

même temps nous a menées l'une et l'autre comme deux folles attachées au même cordon. En vérité, ma chère, cet homme est tout ce que je connais de plus infâme et de plus méprisable. Combien n'aura-t-il pas ri de votre crédulité et de la mienne!

Cependant qui se serait imaginé qu'un homme fort bien établi dans le monde, et de quelque réputation (je parle de Doleman, et non assurément de votre monstre), autrefois libertin à la vérité (car je n'ai pas attendu si longtemps à m'informer de son caractère), marié à une femme de bonne maison, relevant d'une attaque de paralysie, et par conséquent revenu, comme on devait le croire, de ses anciens désordres, fût capable de recommander une telle demeure à un homme de la naissance de Lovelace, pour y conduire, pour y loger sa femme!

J'écris peut-être avec trop de violence. Mais quel moyen d'être plus modérée? Cependant je quitte la plume à chaque minute, dans le dessein de laisser reposer un peu ma bile. Et puis ma mère revient sans cesse et ne se lasse pas de me tourmenter. Elle me demande si je n'ai rien de mieux à faire que de relire vos anciennes lettres : c'est le prétexte que j'emploie pour me procurer quelques moments de liberté. Je crains de m'emporter contre elle la première fois que je l'entendrai à ma porte.

À présent, je ne sais par où recommencer. J'ai tant de choses à vous écrire, si peu de temps, de si fortes raisons d'impatience! Mais il faut vous apprendre d'où sont venues mes nouvelles lumières.

Miss Lardner, que vous avez vue plusieurs fois chez sa cousine Bidulph, vous a reconnue dans l'église de St. James. Elle y était, comme vous, il y eut dimanche huit jours. Sa surprise lui fit tenir les yeux sur vous pendant tout l'office. N'ayant pu rencontrer les vôtres, quoiqu'elle vous ait saluée deux ou trois fois, elle se proposait de vous faire compliment sur votre mariage en sortant de l'église; car elle ne doutait pas que vous ne fussiez mariée, sur cette seule raison qu'elle vous voyait seule à l'église. Tout le monde, dit-elle, n'eut d'attention que pour vous; tribut ordinaire de tous ceux qui vous voient. Comme vous étiez plus près qu'elle de la porte, vous vous retirâtes avant qu'elle pût vous joindre. Mais elle chargea son laquais de vous suivre jusqu'à votre maison. Il vous vit entrer dans une chaise qui vous attendait; et

vous ordonnâtes aux porteurs de vous mener où ils vous avaient prise.

Le jour suivant, Miss Lardner, par un pur mouvement de curiosité, renvoya le même homme, avec ordre de s'informer si M. Lovelace était avec vous dans la même maison. L'éclaircissement qu'elle reçut lui parut fort étrange. Son messenger lui rapporta, d'après plusieurs personnes, que la maison était suspecte, et passait dans le voisinage pour une de ces retraites libres où l'on ne se refuse aucun plaisir. Dans l'étonnement d'un récit sans vraisemblance, Miss Lardner recommanda le silence à son laquais; mais elle chargea de la même commission un honnête homme de ses amis, qui lui confirma bientôt que, malgré quelque air de décence établi dans cette maison, elle n'était habitée que par des femmes galantes, qui avaient leurs amants habituels, ou qui cherchaient à s'en procurer, et que celle qui la tenait sous son nom vivait de cet honnête commerce.

Dites, ma chère amie! ne parlerai-je pas de votre monstre avec exécution? Mais les expressions sont faibles. Que puis-je imaginer d'assez fort pour exprimer mon horreur!

Miss Lardner a gardé le secret pendant quelques jours, sans savoir à quoi se déterminer. Elle vous aime. Elle est remplie de tendresse et d'admiration pour vous. Enfin, elle l'a confié, par une lettre, à Miss Bidulph, qui, dans la crainte de me faire tourner l'esprit en me l'apprenant sans précaution, l'a communiqué à Miss Loyd. Ainsi, comme la plupart des nouvelles scandaleuses, il n'est venu à moi qu'après avoir passé par divers canaux; et je n'en suis informée que depuis lundi dernier.

À ce terrible récit, je me suis crue prête à tomber sans connaissance. Mais, la rage soutenant mes forces, j'ai conjuré Miss Lloyd d'exiger le secret de nos deux amies. Je lui ai dit que je ne voudrais pas pour l'empire du monde que ma mère, ni personne de votre famille, en eût la moindre connaissance: et sur-le-champ, j'ai chargé un homme de confiance de prendre des informations sur la personne et le caractère du capitaine Tomlinson.

L'idée m'en était déjà venue; mais cette curiosité me paraissant inutile, parce que vous commenciez à vous louer de vos espérances, et ne soupçonnant rien moins que l'infamie de votre demeure, j'avais suspendu mes résolutions. Ce qui est à présent certain pour moi, c'est que, dans l'espace de dix milles à la ronde,

il n'y a personne autour du château de votre oncle qui soit connu sous le nom de Tomlinson. Faites fond là-dessus. On a trouvé un Tomkins, à quatre milles du château, mais c'est un pauvre laboureur; et de l'autre côté un Thompson, à cinq ou six milles, qui n'est qu'un maître d'école, pauvre et d'environ soixante-dix ans. Un homme de huit cents livres sterling de rente ne peut se transplanter d'un comté dans un autre sans être connu de quelqu'un; et ces changements font toujours une nouvelle publique. On pourrait faire sonder de loin la femme de charge de votre oncle, avec laquelle on assure qu'il vit assez familièrement. Ces vieux garçons n'ont ordinairement rien de réservé pour l'objet de leurs affections. Mais en supposant qu'il fasse un secret du traité à madame Hodges, il est impossible qu'elle n'ait pas vu quelquefois, au château, un homme qui se donne pour un de ses meilleurs amis, ou qu'elle n'ait pas du moins entendu parler de lui, quelque peu de séjour qu'il ait fait dans le canton.

Pendant cette histoire paraît si plausible! Tomlinson, suivant le portrait que vous en faites, est un si bon, un si galant homme! Le fruit qu'ils auraient à tirer de leur imposture si peu nécessaire, supposé que Lovelace eût des vues infâmes, et dans la maison où vous êtes! La conduite que votre monstre a tenue avec lui, si brusque et si impérieuse; sa réponse, si ferme et si mesurée! D'ailleurs, ce qu'il vous a communiqué de la négociation d'Hickman et de madame Norton, avec plusieurs circonstances que le misérable Joseph Leman n'a pu révéler; ses instances au nom de votre oncle, pour savoir le jour de votre mariage, qui ne peuvent recevoir aucun mauvais sens; la proposition qu'il vous fait de la part de votre oncle, dans la vue de persuader au public que vous êtes mariés depuis le premier jour que vous avez habité la même maison; la précaution d'exiger que la cérémonie ait pour témoin une personne de confiance, une personne nommée par votre oncle: toutes ces considérations ensemble me portent quelquefois à chercher des explications supportables; quoique si confondue par un grand nombre d'apparences, que j'en reviens toujours à détester le double monstre dont les inventions et les ruses nous donnent tant d'exercice, sans aucun moyen de pénétrer absolument le fond du mystère.

La conjecture à laquelle je m'attache le plus, c'est que Tomlinson, tout spécieux que sont les dehors, n'est qu'une machine de Lovelace, employée dans quelque vue qui n'a point encore éclaté. Il est sûr du moins que non seulement Tomlinson, mais aussi Mennell, qui vous a vue plusieurs fois dans le lieu où vous êtes, ne peuvent ignorer que c'est une maison où l'honneur n'est pas connu. Ainsi que pouvez-vous penser du témoignage favorable que Tomlinson rendrait à vos femmes, surtout après des informations supposées? Lovelace ne peut l'ignorer non plus; et quand il ne l'aurait pas su avant que de vous y avoir menée, il ne doit pas avoir été longtemps à le découvrir. Qui sait si ce n'est pas la compagnie même qu'il y a trouvée qui lui a fait prendre le parti de s'y arrêter? Cette raison explique assez tout ce qu'il y a d'étrange dans ses délais, lorsqu'il dépendait de lui de s'assurer promptement une femme telle que vous. Ma chère, ma chère, cet homme est corrompu jusqu'au fond du cœur. C'est un misérable, sous quelque jour que je me le représente : et ce Doleman est sans doute un autre de ses suppôts. La corruption des mœurs a si bien accoutumé une grande partie de l'autre sexe à regarder comme un badinage la ruine des jeunes personnes du nôtre, qu'il doit paraître moins surprenant que honteux, qu'entre les gens même de quelque apparence, il s'en trouve de toujours prêts à seconder les vues déréglées des libertins d'une certaine distinction, lorsqu'ils en espèrent quelque chose pour leur fortune ou pour leur avancement.

Mais puis-je croire, me demanderez-vous avec indignation, que Lovelace ait formé des vues contre votre honneur?

Qu'il en ait formé, c'est de quoi je ne saurais douter, quand elles ne subsisteraient plus, depuis que je sais dans quelle maison il vous a logée. Cette découverte est une clé qui m'ouvre tous les détours de sa conduite.

Permettez que je jette un coup d'œil sur le passé.

Nous savons toutes deux que l'orgueil, la vengeance, et la passion de marcher par des routes nouvelles, sont les principaux ingrédients qui composent le caractère de cet archi-libertin.

Il hait toute votre famille, à l'exception de vous; et je crois m'être aperçue plusieurs fois qu'il était humilié de se voir forcé par l'amour à fléchir devant vous, parce que vous êtes une Harlove. Cependant le misérable est un vrai sauvage en amour. Cette

passion, qui humanise les âmes les plus féroces, n'a pas été capable de subjuguier la sienne. Son orgueil, et la réputation qu'il s'est acquise par un petit nombre de bonnes qualités qui se trouvent mêlées parmi ses vices, l'ont accoutumé à se voir trop bien reçu de notre sexe léger, aveuglé, inconsideré, pour s'être jamais fait une étude de l'assiduité et de la complaisance, ou d'assujettir ses passions dérégées.

Son animosité contre tous les hommes et contre une femme de votre famille n'est pas tout à fait sans fondement. Il a toujours fait voir, et même à ses propres parents, que l'intérêt de son orgueil lui est plus cher que celui de sa fortune. Il fait profession de haïr le mariage. Il aime l'intrigue. Il a l'esprit fertile en invention, et l'impudence d'en faire gloire. Il n'a jamais pu vous arracher une déclaration d'amour; et jusqu'à la persécution de vos sages parents, il n'avait pu parvenir à vous faire recevoir ses soins à titre d'amant. Il savait que vous condamniez ouvertement ses mœurs; et par conséquent il ne pouvait blâmer avec justice l'indifférence et la froideur qu'il vous reprochait d'avoir pour lui.

La crainte des accidents et le désir de les prévenir ont été vos premiers motifs pour la correspondance dans laquelle il a su vous engager. Il n'a donc jamais dû paraître étonné de la préférence que vous donniez au célibat sur l'engagement du mariage. Il savait que vous aviez toujours pensé de même; il le savait, avant que ses artifices vous eussent engagée à la fuite. Qu'a-t-il donc fait, depuis cet événement, qui puisse vous avoir obligée tout d'un coup de changer de principe?

Ainsi votre conduite a toujours été régulière, soutenue, respectueuse pour ceux à qui vous devez du respect par le droit du sang; elle n'a jamais été ni prude, ni coquette, ni tyrannique pour lui. Il était convenu de se soumettre à vos lois, et de faire dépendre votre faveur de sa réformation. À la vérité, moi que vous faisiez lire dans votre cœur, quoique vous ne m'appriessiez pas vous-même tout ce que j'y découvrais, j'ai vu clairement que l'amour avait commencé de bonne heure à s'y établir; et vous l'auriez reconnu plus tôt, si vos alarmes continuelles et sa conduite impolie ne vous avaient tenu le bandeau sur les yeux.

Je savais, par expérience, que l'amour est un feu avec lequel on ne badine pas impunément. Je savais que la familiarité d'une correspondance n'est jamais sans danger entre deux personnes

de différent sexe. Un homme qui prend la plume pour écrire doit être capable d'art, s'il n'est pas corrompu au fond du cœur. Une femme qui écrit ce qu'elle a dans le cœur à un homme versé dans l'art de tromper, ou même à l'homme du meilleur caractère, lui donne sur elle un extrême avantage.

Comme la vanité de votre monstre lui a toujours persuadé qu'une femme ne peut lui résister lorsqu'il se présente avec des vues honorables, il n'est pas surprenant qu'il se soit révolté comme un lion pris dans les toiles, contre une passion que vous n'avez payée d'aucun retour. Et comment auriez-vous pu marquer du retour à un esprit si fier, qui vous avait enlevée malgré vous par un lâche artifice, sans approuver ce même artifice que vous condamnerez dans le cœur ?

Ces réflexions, peut-être, font trouver moins de peine à concevoir comment il est possible qu'un misérable tel que lui ait repris ses anciennes préventions contre le mariage, et soit revenu à sa passion favorite, qui a toujours été la vengeance. Il me semble que c'est la seule explication qu'on puisse donner aux horribles vues qui l'ont porté à vous conduire dans le lieu où vous êtes. Tout le reste ne se trouve-t-il pas expliqué aussi naturellement par les mêmes suppositions ? Ses délais ; ses manières chagrines ; l'adresse avec laquelle il a trouvé le moyen de s'établir dans la même maison ; celle de vous faire passer pour sa femme devant vos hôtes, avec quelque restriction à la vérité, mais dans l'espoir sans doute, l'infâme qu'il est ! de vous prendre quelque jour avec avantage ; la partie de souper avec ses compagnons de débauche ; l'entreprise de vous faire partager votre lit avec cette Miss Partington, projet que je crois sorti de sa tête, et qui couvrirait quelques détestables vues ; les alarmes qu'il vous a causées plusieurs fois ; son obstination à vous accompagner à l'église, dans la crainte apparemment que vous ne pussiez découvrir avec quels gens vous viviez ; enfin l'avantage qu'il a tiré du complot de votre frère.

Voyez, ma chère, si toutes ces conséquences ne suivent pas, comme d'elles-mêmes, de la découverte de Miss Lardner. Voyez s'il ne demeure pas évident que ce monstre, auquel mon embarras m'a fait quelquefois donner le nom de fou et d'étourdi, était au fond le plus infâme de tous les humains.

Mais si je raisonne juste, demanderait ici une personne indifférente, à quoi devez-vous jusqu'aujourd'hui votre conservation? Excellente fille! À quoi, moralement parlant, si ce n'est à votre vigilance! à la majesté de votre vertu! à cette dignité naturelle qui, dans une situation si difficile, sans amis, sans secours, passant pour mariée, environnée de créatures qui se font un jeu de trahir et de ruiner l'innocence, vous a rendue capable de contenir, d'épouvanter, de confondre le plus dangereux des libertins, le moins capable de remords, comme vous l'avez observé vous-même, le plus inconstant dans son caractère, le plus rusé dans ses inventions, secondé d'ailleurs, soutenu, excité, comme on n'en saurait douter, par la force du conseil et de l'exemple! Votre *dignité*, dois-je répéter, cet *héroïsme*, je veux lui donner ce nom, qui s'est montré à propos dans tout son lustre, mêlé de cette condescendance obligeante et de cette charmante douceur qui en tempèrent la majesté, lorsque vous avez l'esprit libre et tranquille.

Mais actuellement, ma chère, j'apprends que le danger n'augmente beaucoup si, continuant de demeurer dans cette redoutable maison, vous n'êtes pas mariée avant la fin de la semaine. Mes alarmes ne seraient pas si vives pour vous dans tout autre lieu. Je suis persuadée, après les plus sérieuses réflexions, que le misérable est enfin convaincu qu'il ne trouvera jamais votre vigilance en défaut; que par conséquent, s'il n'obtient pas de nouvel avantage sur vos sentiments, il est résolu de vous rendre la faible justice qui est au pouvoir d'un homme de son caractère. Il y est d'autant plus porté qu'il voit toute sa famille engagée fort ardemment dans vos intérêts, et que le sien ne lui laisse pas d'autre choix. Et puis, l'horrible monstre vous aime à sa manière, plus qu'il n'est capable d'aimer toute autre femme; vous aime, c'est-à-dire du même amour qu'Hérode avait pour sa Mariamne. Je n'ai pas le moindre doute sur ce point; et j'en conclus qu'à présent du moins, il est probablement de bonne foi.

Comme j'ai lieu de juger, par les lumières que vous m'avez données sur votre situation, que de quelque nature que soient ses desseins, ils ne peuvent éclore qu'après le résultat de ce nouveau complot dans lequel Tomlinson et votre oncle se trouvent mêlés, j'ai pris du temps pour diverses recherches. C'est un

complot, je n'en puis douter; dans quelque vue que cet obscur, cet impénétrable esprit l'ait formé.

Cependant j'ai vérifié que le conseiller Williams, qui est connu de M. Hickman pour un homme fort distingué dans sa profession, a presque mis la dernière main au contrat; qu'on en a tiré deux copies, dont l'une, suivant le témoignage du secrétaire, doit être envoyée au capitaine Tomlinson; et j'apprends, avec la même certitude, qu'on a sollicité plus d'une fois les permissions ecclésiastiques et qu'on y a trouvé des difficultés dont Lovelace a paru fort chagrin. Le procureur de ma mère, qui est intime ami du sien, a tiré ces éclaircissements en confidence. Il ajoute que vraisemblablement la haute naissance de Lovelace fera lever les obstacles.

Mais je ne veux pas vous déguiser le sujet de mes alarmes; après vous avoir fait observer que votre honneur n'ayant encore souffert aucune atteinte, elles ne me seraient pas entrées dans l'esprit, si je n'avais appris dans quelle maison vous demeurez, et si cette découverte ne m'avait fait raisonner sur les circonstances passées.

L'état favorable de vos espérances présentes vous oblige de souffrir sa compagnie chaque fois qu'il désire la vôtre. Vous vous trouvez dans la nécessité d'oublier, ou de feindre d'oublier, les mécontentements passés, et de recevoir ses soins comme ceux d'un amant reconnu. Vous vous exposeriez au reproche de pruderie et d'affectations, peut-être vous le feriez-vous à vous-même, si vous le teniez à la même distance qui a fait jusqu'à présent votre sûreté : son incommodité subite, et son rétablissement qui ne l'a pas été moins, lui ont donné l'occasion de reconnaître que vous l'aimez. Hélas! ma chère, cette découverte n'est pas nouvelle pour moi. Vous m'apprenez qu'à chaque instant il en prend droit de pousser ses usurpations; qu'il paraît avoir changé de naturel; qu'il ne respire qu'amour et complaisance. C'est le loup qui s'est revêtu de la peau du mouton. Cependant il n'a pas laissé de montrer plus d'une fois les dents, et je vois qu'il lui est impossible de cacher ses griffes. Les libertés qu'il a prises avec vous, à l'occasion de la lettre de Tomlinson, pour lesquelles vous n'avez pu vous dispenser de lui faire grâce, montrent l'avantage qu'il croit avoir obtenu, et le pouvoir qu'il a de pousser plus loin ses entreprises. J'appréhende beaucoup qu'il n'ait introduit

Tomlinson dans cette vue, c'est-à-dire pour vous inspirer plus de sécurité, et pour faire l'office de médiateur si ses hardiesses devenaient plus offensantes. Le jour de la célébration n'est plus en votre pouvoir comme il devait l'être, puisqu'il dépend désormais du consentement de votre oncle, dont il a désiré la présence à votre propre sollicitation; désir, au reste, dont le succès me paraît fort douteux, quand toutes les apparences seraient réelles.

Dans cette situation, s'il s'échappait à de plus grandes libertés, ne seriez-vous pas obligée de lui pardonner? Contre une vertu si bien établie, je ne crains rien de sa malignité par les voies communes; mais dans la maison où vous êtes, dans les circonstances où je vous vois, que je redoute la surprise! Cet infâme libertin n'a-t-il pas déjà triomphé de plusieurs femmes dignes de son alliance?

Quelle sera donc votre résolution, ma très chère amie! Que vous proposerai-je pour ressource, si ce n'est de fuir cette maison, cette infernale maison! Ah! puissiez-vous trouver dans votre cœur la force de le fuir lui-même!

Si vous y étiez disposée, madame Townsend serait prête à recevoir aussitôt vos ordres. Cependant, si vous ne voyez pas de nouveaux obstacles, ou de nouvelles raisons de défiance, je suis toujours persuadée que votre réputation aux yeux du monde, je ne parle plus de votre bonheur, vous fait une loi d'être sa femme. Il est cruel, à la vérité, que pour récompense de leurs infamies, ces libertins obtiennent ce qu'il y a de plus estimable dans notre sexe, tandis que la dernière femme du monde ne leur devrait que du mépris.

Mais si vous trouvez le moindre fondement à de nouveaux soupçons, s'il cherche à vous retenir dans cette odieuse demeure, ou s'il veut différer votre départ, à présent que vous connaissez le caractère de vos femmes, fuyez, ne balancez point à fuir, de quelque espérance qu'il puisse vous flatter. Dans une de vos promenades, s'il ne se présente point d'autre voie, refusez absolument de retourner avec lui. Déclarez-lui que vous êtes informée. Ne faites pas difficulté de me nommer. Si vous jugez que les circonstances ne vous permettent pas de rompre avec lui, feignez de croire qu'il peut ignorer ce que c'est que votre maison; et dites-lui que je le crois moi-même : quoique de votre part et de la mienne, cette feinte doive lui paraître peu vraisem-

blable. La chaleur, qui est étouffante depuis quelques jours, vous offre un prétexte naturel pour lui proposer de prendre l'air. Allégez votre santé : il n'osera résister à cette raison. Je sais par des voies certaines que l'insensé projet de votre frère est abandonné. Ainsi vous n'avez rien à craindre de ce côté-là.

Si vous ne vous déterminez point à quitter votre maison après avoir lu ma lettre, ou si vous ne cherchez pas aussitôt le moyen d'en sortir, je jugerai de l'ascendant qu'il a sur vous par le peu de pouvoir que vous avez sur lui ou sur vous-même.

Un de mes émissaires a fait quelques recherches touchant madame Fretchville : Lovelace vous a-t-il jamais nommé la rue ou la place qu'elle habite ? Je ne me souviens pas que vous me l'ayez marqué dans vos lettres. N'est-il pas fort étrange qu'on ne puisse découvrir ni cette femme ni sa maison dans aucune des rues et des places où je me suis imaginée, sur quelqu'une de vos expressions, qu'on devait la chercher ? Il faut qu'il s'explique. Demandez-lui nettement le nom de la rue, s'il ne vous l'a point encore appris ; et ne manquez pas de m'en instruire. S'il balance à vous satisfaire sur ce point, c'est une preuve qui n'en laisse plus d'autre à désirer. N'en avez-vous pas même assez sans cette confirmation ?

Je chargerai Collins de ma lettre. Il change, pour m'obliger, le jour ordinaire de son départ ; et je lui ordonne, à présent que je sais votre demeure, d'essayer s'il pourra vous remettre le paquet en mains propres. S'il n'en trouve pas l'occasion, il le laissera chez Wilson. Comme il n'est arrivé, par cette voie, aucun accident à nos lettres, dans un temps où vous aviez moins à vous louer des apparences, j'espère que celle-ci n'ira pas moins sûrement jusqu'à vous.

Dans mon premier trouble, je vous avais écrit une lettre qui ne contenait pas vingt lignes, mais pleine d'effroi, d'alarme et d'exécutions. Ensuite, craignant qu'elle ne fit trop d'impression sur vous, j'ai pris le parti de suspendre un peu mes éclaircissements, pour me mettre en état de recueillir d'autres circonstances et d'y joindre me réflexions. Enfin, je m'imagine qu'en vous aidant de vos propres découvertes, vous êtes maintenant assez armée pour résister à toutes sortes d'entreprises et de complots.

Je n'ajoute qu'un mot. Donnez-moi vos ordres, si vous me jugez encore propre à vous rendre le moindre service. Je mets

l'opinion publique, la censure, et je crois même la vie au-dessous de votre honneur et de notre amitié. Votre honneur n'est-il pas le mien ? et votre amitié ne fait-elle pas la gloire de ma vie ?

*Jeudi, à 5 heures du matin*

J'ai eu la plume à la main toute la nuit.

Reprends haleine, Belford, pour lire attentivement la lettre suivante.

*À Miss Howe*

Que vous m'avez causé d'étonnement, ma chère amie, de trouble, de confusion, d'épouvante, par vos horribles informations ! Mon cœur *est trop faible* pour soutenir cette atteinte, dans un temps où tout m'excitait à l'espérance ! lorsque ma perspective semblait heureusement changée ! Comment est-il possible que les hommes soient capables de tant de bassesse et de méchanceté !

Je suis réellement fort mal. La douleur, la surprise, et je puis dire, le désespoir, l'ont emporté sur moi. Tout ce que vous m'aviez donné sous le nom de conjecture prend à mes yeux l'apparence et la force d'une cruelle réalité.

Ah ! si votre mère avait la bonté de m'accorder la vue de ma consolatrice ! de la seule amie qui soit capable de ranimer un peu mon courage languissant ! Mais gardez-vous, très chère Miss Howe, de venir sans sa permission. Je suis trop mal à présent pour penser à combattre cet homme terrible, ou à fuir de cette affreuse maison ! Vous reconnaîtrez mon abattement au désordre de mes caractères. L'état où je suis fera ma sûreté, s'il était vrai qu'il eût médité quelque infâme dessein. Pardonnez, très chère amie, ah ! pardonnez les embarras que je vous ai causés. Tout approche de sa fin... Mais pourquoi peine sur peine, douleur sur douleur ! Encore une fois, je vous recommande, chère Miss Howe, de ne pas penser à venir sans la participation et le consentement de votre mère.

Hé bien, Belford. Que penses-tu de cette lettre ? Miss Howe se met au-dessus de l'opinion publique et de la censure. Crois-tu

qu'une lettre de ce style n'amènera point cette petite furie, dût-elle se mettre dans un des paniers de Collins et sa femme de chambre dans l'autre? Elle sait à présent où s'adresser. J'ai puni plus d'une de ces petites friponnes pour avoir porté trop loin leur curiosité; et je réduis toute leur punition à leur donner un peu plus de lumière et d'expérience. Que dirais-tu, Belford, si, réussissant à faire arriver ici cette *virago*, et lui donnant quelques justes raisons d'écrire une lettre lamentable à son amie, j'étais assez heureux pour rappeler par cette voie ma belle fugitive? Pourrait-elle se dispenser de venir voir une amie qui ne se serait jetée dans la situation dont elle est perfidement échappée que pour lui rendre les devoirs d'une tendre amitié?

Laisse-moi jouir de cette idée. Ferai-je partir la lettre? Tu vois qu'ayant fait contrefaire son écriture par l'adroite Sally, j'ai prévenu les objections qui pourraient lui venir à l'esprit contre l'exactitude de l'imitation. Leur dois-je à toutes deux plus de ménagement? As-tu remarqué comment cette enragée d'Howe menace sa mère? Ne mérite-t-elle pas d'être punie? et quand ma vengeance s'exercerait sur ces deux filles autant qu'elles ont l'imprudence de m'y exciter, serais-je plus diable, plus infâme, plus monstre qu'elles n'osent me nommer dans leurs lettres? Lorsque j'aurai satisfait une fois mon ressentiment, avec quelle humilité charmante ne se retireront-elles pas toutes deux dans le coin d'une province, pour y vivre ensemble, et pour se réduire au célibat qui paraît avoir tant de charmes pour l'une et l'autre, par des motifs bien plus raisonnables que celui de leur suffisance et de leur orgueil?

Il faut que je transcrive sur-le-champ cette curieuse lettre. Les délibérations viendront à la suite. Cependant que m'a fait le pauvre Hickman pour mériter ce traitement de moi? Mais ce serait punir glorieusement la mère de sa sordide avarice et de ses mauvaises manières pour l'honnête monsieur Howe, qu'elle a fait mourir de chagrin. Je suis impatient, Belford, d'entreprendre ce projet. Tous les pays du monde ne sont-ils pas égaux pour moi, si je suis obligé de quitter encore une fois le mien?

Mais je ne veux rien donner au hasard. On m'assure que cet Hickman est bon homme. J'aime les bonnes gens, et je ne désespère pas d'être quelque jour du nombre. D'ailleurs j'ai appris de

lui, depuis peu de jours, quelques particularités qui paraissent prouver qu'Hickman a une âme, quoique j'eusse cru jusqu'à présent que s'il en avait une, elle était trop enfoncée pour se faire remarquer; excepté peut-être dans quelques occasions extraordinaires, après lesquelles il m'avait paru qu'elle rentrait dans sa retraite *adipeuse*. C'est un homme chargé d'embonpoint. Ne l'as-tu jamais vu?

Au fond, la principale raison qui m'arrête (car le projet me tente beaucoup), c'est la crainte de voir toutes mes espérances renversées, si ma lettre n'arrivait pas assez tôt, ou si Miss Howe prenait du temps pour délibérer, et pour sonder les dispositions de sa mère. Il pourrait arriver qu'elle reçût dans l'intervalle une lettre de son amie. Quelque lieu que cette beauté fugitive ait choisi pour asile, je ne doute pas que son premier soin ne soit de lui écrire. J'en conclus qu'il faut s'armer de patience, et prendre du temps pour me venger de cette furie. Mais malgré toute ma compassion pour Hickman (dont le caractère excite quelquefois mon envie, car c'est un de ces mortels qui mettent la stupidité en honneur dans l'esprit des mères, au grand malheur des jolis hommes tels que nous, et souvent au grand mécontentement des jeunes filles), je jure, par tous les dieux du premier et du second ordre, que j'aurai Miss Howe, si je perds l'espérance d'obtenir son amie, qui est incomparablement au-dessus d'elle. Alors, si les flammes de l'amitié sont aussi vives entre ces deux beautés qu'elles le prétendent, quel avantage ma charmante aura-t-elle tiré de son évacion?

## Lettre 221

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi au soir, 8 de juin*

Après ma dernière lettre, qui vous a paru si remplie d'espérance, celle-ci vous causera beaucoup d'étonnement. Ô ma chère amie! Lovelace s'est fait connaître enfin pour un malhonnête homme. C'est avec la dernière difficulté que je me suis garantie de ses insultes la nuit dernière. Il n'a pas laissé de m'arracher une promesse de pardon, et celle de le voir le jour suivant comme s'il n'était rien arrivé d'offensant pour moi : mais à moins que de m'être trouvée dans l'impossibilité absolue de fuir un misérable que je soupçonne d'avoir mis exprès le feu à la maison pour me faire tomber presque nue dans ses bras, comment aurais-je pu consentir à le voir après cette fatale aventure?

Je suis échappée à son infâme complot ; grâce au Ciel ! je suis échappée ! Il ne me reste plus d'autre sujet de peine que d'avoir perdu la seule espérance qui pouvait me rendre un tel mari supportable : celle de ma réconciliation avec ma famille, dont mon oncle s'est chargé de si bonne grâce.

Tous mes désirs se bornent présentement à trouver quelque famille honorable, ou quelque personne de mon sexe, qui soit obligée de passer la mer ou qui aille s'établir dans un pays étranger ; peu m'importe lequel : je choisirais, si j'en avais la liberté, quelqu'une de nos colonies d'Amérique, pour être à

jamais oubliée de mes parents, que j'ai si mortellement offensés. Que votre cœur généreux ne soit pas trop attendri de cette résolution. Si je puis échapper à la plus terrible partie de la malédiction de mon père (car celle qui regarde cette vie est déjà remplie si cruellement, qu'elle me fait trembler pour l'autre), je regarderai la perte de ma fortune temporelle comme une heureuse composition. Il n'est pas besoin non plus que vous me renouveliez les offres sur lesquelles votre bonté vous a fait insister tant de fois. J'ai mes bagues et d'autres effets de quelque prix, qui m'ont été envoyés avec mes habits, et qui, étant changés en argent, pourront fournir à tous mes besoins, jusqu'à ce que la Providence m'ouvre quelque voie de m'occuper utilement; du moins si, pour augmenter ma punition, la vie m'est prolongée plus longtemps que je ne le désire.

N'attribuez pas ce plan, ma chère amie, à l'abattement de mon courage, ni à ce tour d'imagination romanesque dont nous avons souvent observé les effets sur les jeunes personnes de notre sexe. Considérez ma triste situation dans le jour sous lequel il me semble qu'elle doit être envisagée par tous ceux qui en seront informés. Premièrement, l'homme qui a l'audace de s'attribuer des droits sur moi va s'efforcer de me suivre à la trace, et me chercher comme un meuble égaré. Qui sait s'il n'exercera pas impunément ses violences? Je n'ai personne dont la protection puisse me mettre à couvert. En second lieu, ma terre, cette terre qui excite tant de jalousie et qui est l'origine de toutes mes infortunes, ne sera jamais à moi, s'il faut avoir recours pour l'obtenir aux voies communes de la justice. Quel avantage me reviendra-t-il de pouvoir me vanter que j'ai plus de bien que je n'en désire ou que je n'en puis employer? La seule grâce que je demanderai quelque jour à mon père sera d'assurer, sur mon revenu, une petite pension à ma chère madame Norton, pour lui faire passer doucement le reste de ses jours; et de distribuer tous les ans une autre petite somme en aumônes, dans l'unique vue que ceux qui auraient eu droit à mes bienfaits se ressentent le moins qu'il me sera possible des conséquences de ma faute. Ce devoir une fois rempli, que le Ciel bénisse ma famille, et qu'elle jouisse tranquillement du reste!

Vous expliquerai-je d'autres raisons qui m'attachent à la résolution dont j'ai parlé?

Le cruel personnage sait que je n'ai pas au monde d'autre ami que vous. Quand vous trouveriez le moyen de me procurer quelque retraite obscure dans votre voisinage, il ne faut pas douter que ses recherches ne tournent d'abord de ce côté-là; et vous vous trouveriez alors exposée à de nouveaux embarras, plus fâcheux encore que tous ceux dans lesquels j'ai déjà eu le malheur de vous engager.

Je n'ai pas de protection à me promettre de M. Morden, quand son retour serait aussi peu éloigné que je me l'imagine. La lettre que j'ai reçue de lui ne doit laisser aucun doute que mon frère ne l'ait engagé dans son parti. D'ailleurs je ne voudrais pas exposer un homme si estimable au danger qui le menacerait de la part d'un furieux.

En partant de ces principes, quel meilleur parti pour moi que de passer dans quelqu'une de nos colonies, d'où je ne donnerai de mes nouvelles qu'à vous; avec la restriction de ne vous en donner à vous-même qu'après m'être fixée dans quelque situation qui convienne à ma fortune et à mes vues; car ce n'est pas une petite partie de mon chagrin, que le blâme de mes fautes puisse rejaillir sur vous, ma très chère amie; hélas! sur vous, à qui je me flattais autrefois de causer plus de satisfaction que de peine.

Je suis actuellement dans le village d'Hampstead, chez une femme qui se nomme madame Moore. Mon cœur ne m'a rien promis d'heureux dans ce lieu, parce que j'y suis venue plus d'une fois avec mon persécuteur : mais la voiture publique s'est présentée si à propos vers la barrière d'Holborn, que je n'ai rien eu de mieux à choisir. Je ne m'y arrête néanmoins que pour me donner le temps de recevoir votre réponse. Marquez-moi, je vous prie, si, par le secours de madame Townsend, je puis espérer de me cacher à toute la terre, pendant la première chaleur des recherches dont je me crois menacée; heureuse si j'avais eu plus tôt recours à son assistance! Je me figure que Deptford est un lieu assez favorable pour mes autres vues. Il me sera facile d'y être informée des passages, et de me rendre à bord sans aucun danger. Alors j'apporterai tous mes soins à tirer parti de mon sort. Joignez-vous à moi, ma chère, ma seule amie, pour supplier le Ciel que mon châtement soit borné à cette vie, et à mes afflictions présentes.

Cette lettre servira d'explication à quelques lignes que vous devez avoir reçues de moi par la voie de Wilson, et que je n'ai fait porter chez lui que par feinte, dans la vue d'éloigner un valet qu'on n'avait apparemment laissé près de moi que pour m'observer. Il est revenu si vite, que j'ai été forcée d'écrire un autre billet, que je lui ai donné ordre de porter à son maître dans la même vue; et ce second expédient m'a réussi. J'avais écrit, dès le matin, une lettre fort amère au misérable; et l'ayant laissée dans un lieu facile à découvrir, je suppose qu'elle est à présent entre ses mains. Je n'en ai pas gardé de copie; mais il me sera aisé de m'en rappeler la substance, lorsque je serai assez libre pour vous faire le récit de toute l'aventure.

Je suis sûre que vous approuvez ma fuite; d'autant plus que les femmes de cette maison doivent être des créatures fort méprisables. Elles m'ont entendue crier au secours; je ne puis douter qu'elles ne m'aient entendue. Si le feu n'avait pas été un artifice concerté, quoique le matin j'aie affecté de le croire réel pour leur ôter toute défiance, elles n'auraient pas été moins alarmées que moi. Elles seraient venues pour me rassurer, supposé que la cause de mes cris eût été la crainte du feu, ou pour me secourir dans tout autre danger. Cette infâme Dorcas prit la fuite aussitôt qu'elle vit son coupable maître passer les bras autour de moi. Bon Dieu! ma chère, je n'avais que mes mules et un simple jupon. L'effroi m'avait fait sauter de mon lit, comme si j'eusse été menacée d'être réduite en cendre au même moment. Dorcas me quitter dans cet état! Ne pas revenir, elle ni les autres! Cependant j'entendis des voix de femmes dans une chambre voisine; c'est de quoi je suis très sûre : et ce qui me paraît une preuve évidente de quelque complot. Dieu soit loué, je suis hors de cette maison!

Mais je ne suis pas hors de crainte. J'ai peine encore à me croire en sûreté. Chaque homme bien mis que j'aperçois de mes fenêtres, à cheval ou à pied, je le prends pour mon cruel persécuteur.

Vous vous hâterez, sans doute, de me faire quelques mots de réponse. Je me procurerai, le plus tôt qu'il me sera possible, un homme à cheval, pour vous porter ma lettre. Il n'y a pas d'apparence que vous puissiez me répondre par la même voie, puisque vous serez obligée de voir auparavant madame Townsend.

Cependant j'attendrai de vos nouvelles avec une extrême impatience. Songez que je n'ai point d'autre amie que vous; qu'étrangère comme je suis dans ce canton, je ne sais de quel côté tourner, ni quel lieu je dois choisir, ni à quelle résolution je dois m'arrêter. Connaissez-vous rien de si terrible!

Madame Moore, chez laquelle je suis, est une veuve de fort bonne réputation. Du moins, c'est le témoignage qu'on m'en a rendu dans une boutique voisine, où j'ai acheté un mouchoir pour avoir occasion de m'informer de son caractère. Je ne mettrai pas le pied hors de sa maison jusqu'à ce que j'aie reçu votre réponse. Dans la vue de me dérober plus sûrement, j'ai feint, en descendant du coche, d'attendre une chaise que j'espérais de rencontrer en chemin pour me rendre à Hendon, petit village peu éloigné de Hampstead; et, prenant en effet cette route, je me suis promenée quelque temps sur la hauteur, sans savoir d'abord à quoi me déterminer, mais ensuite, dans le dessein de m'assurer que je n'étais pas observée avant que de me hasarder à chercher un logement.

Vous aurez la bonté, ma chère, de m'adresser votre lettre sous le nom de Miss Henriette Lucas.

Si je ne m'étais pas échappée avec tant de bonheur, j'étais résolue de recommencer plusieurs fois mon entreprise. Le monstre m'avait écrit qu'il devait sortir pour aller à l'officialité; car, malgré la promesse qu'il m'avait arrachée, je refusais constamment de le voir. Après une faute capitale, qu'il est difficile, ma chère, d'en éviter un grand nombre d'autres, qui viennent comme nécessairement à la suite! La crainte de manquer de succès, dans mon premier effort, m'avait fait prendre le parti de lui déclarer que je ne jetterais pas les yeux sur lui de toute une semaine, pour me procurer le temps de tenter mon dessein par différentes voies. Si j'avais été trop observée, j'aurais pris le parti, après l'exemple que j'avais eu de son intelligence avec les femmes de la maison, de descendre brusquement, de sortir dans la rue, et de me jeter dans la première maison que j'aurais trouvée ouverte, pour y demander la protection des premières personnes qui se seraient présentées. Quel nom donnerez-vous à des femmes qui ont été capables d'abandonner une malheureuse personne de leur sexe dans une telle situation! D'ailleurs je leur ai trouvé l'air si coupable, la contenance si embarrassée, lorsque

j'ai consenti à les voir, tant d'empressement à me faire monter au second étage, pour me convaincre, par la vue des rideaux et du lambris brûlé, que l'incendie avait été réel, qu'en feignant de croire tout ce qu'elles s'efforçaient de me persuader, je me confirmais dans la résolution de fuir à toutes sortes de risques.

En prenant la plume, je m'étais proposé de vous faire une lettre très courte. Mais quelque sujet que je traite, je suis embarrassée à finir, lorsque c'est à vous que j'écris. Ce sujet de reproche n'est pas nouveau. Ainsi, n'attribuez pas uniquement ma longueur à l'embarras d'une malheureuse situation; quoique mes peines soient capables d'occuper entièrement toutes les facultés de mon âme.

Lettre 222

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi, à 2 heures du matin*

Victoire! Triomphe! Aide-moi, Belford, à chanter victoire et triomphe. Quel heureux homme que ton ami! Soit petite novice, de se faire entendre, en donnant ses ordres au cocher, et de choisir Hampstead pour retraite, entre tous les villages voisins de Londres; un lieu où je l'ai menée plusieurs fois!

Il me semble que j'ai quelque regret de lui voir si peu d'habileté. Je commence à craindre qu'il ne me soit trop facile de la retrouver. Que n'a-t-elle su combien la difficulté relève pour moi le prix des choses? Avec la moindre envie de m'obliger, elle ne se serait point arrêtée si près de Londres.

Après ces chants de joie, tu me demandes si j'ai déjà fait rentrer ma charmante sous le joug. Non, Belford. Mais savoir où elle est, c'est à peu près comme si je l'avais en mon pouvoir. C'est un plaisir délicieux pour moi de me représenter sa surprise et son effroi, lorsqu'elle me verra sortir de terre devant elle. Quel air coupable va-t-elle prendre à la vue d'un amant outragé, d'un mari reconnu, qu'elle n'a pu quitter sans la plus noire félonie! Compte que mon attentat nocturne est plus qu'effacé.

Mais tu dois être impatient d'apprendre comment je suis parvenu à la découvrir. Lis la lettre que tu trouveras jointe à celle-ci. Si tu te souviens des instructions que j'ai données de temps en

temps à mon valet, dans la crainte du malheur qui m'est arrivé, elle t'apprendra tout ce que je dois attendre de sa diligence et de ses soins, s'il pense à reparaître jamais aux yeux d'un maître irrité. Il n'y a pas une demi-heure que je l'ai reçue. J'allais me mettre au lit, tout vêtu; mais elle a réveillé si vivement mes esprits, que la nuit ne m'a point empêché d'envoyer sur-le-champ des ordres à Blunt pour avoir un carrosse à la pointe du jour; et, ne sachant que faire de moi, non seulement j'ai pris la plume pour t'écrire dans la joie de mon cœur, mais j'ai médité sur la conduite que j'ai à tenir lorsque je me présenterai devant ma charmante; car je prévois toute la peine que j'aurai à combattre sa mauvaise humeur.

Monsieur mon très honoré maître <sup>1</sup>,

Celle-ci est pour vous certifier que je suis à Hampstead, où j'ai trouvé Madame, logée chez la veuve Moore. J'ai pris de si bonnes mesures qu'elle ne peut faire un pas dont je ne sois informé. Je n'aurais jamais osé regarder mon maître entre deux yeux, si j'avais manqué la trace; après avoir eu le malheur de perdre Madame pendant mon absence, qui n'avait pas duré néanmoins plus d'un quart d'heure. Comme je suis certain que cette nouvelle vous fera beaucoup de plaisir, j'ai promis cinq shillings au porteur. Il n'a pas voulu partir à moins, parce qu'il est près de minuit; et quoiqu'il me reste une bonne partie de votre argent entre les mains, je n'ai pas jugé à propos de le payer d'avance, pour être plus sûr de sa fidélité. Ainsi, Monsieur aura la bonté de le satisfaire.

Madame n'a aucune connaissance de ce qui se passe autour d'elle. Mais j'ai cru devoir faire la garde ici moi-même, parce qu'elle n'a pris son logement que pour quelques nuits.

Si Monsieur vient demain, il me trouvera, pendant tout le jour, près de la grande boutique du mercier, qui n'est pas loin du logement de Madame. J'ai emprunté un habit d'une couleur différente du mien, et j'ai pris une perruque noire; de sorte que Madame ne me reconnaîtrait pas, quand le hasard ferait tomber

1. Le style de cette lettre est fort grossier dans l'original : l'imitation serait choquante en français (NDP).

ses yeux sur moi. Mais, pour me déguiser encore mieux, je me plains d'un mal de dents, qui m'oblige de tenir mon mouchoir à la bouche; et ce n'est pas blesser beaucoup la vérité, car il me reste encore de la douleur de cette dent que Monsieur se souvient de m'avoir cassée d'un coup de poing.

Les incluses sont deux lettres que Madame m'avait ordonné de porter, avant qu'elle eût quitté la maison; l'une, chez M. Wilson, pour Miss Howe; l'autre, pour Monsieur. Mais je savais que Monsieur n'était pas dans le lieu où la sienne était adressée; et la crainte de ce qui est arrivé m'a fait prendre le parti de la garder. J'ai fait croire à Madame que j'avais porté celle de Miss Howe chez M. Wilson, et que je n'y avais rien trouvé pour elle, comme elle désirait de le savoir. Sur quoi, je prends la liberté de me dire, Monsieur et très honoré maître, votre très humble, etc.

WILL SOMMERS.

Tu vois que ce coquin ne manque pas d'intelligence. Il est clair que les deux lettres qu'il appelle incluses n'ont été écrites que pour l'écarter; et celle qui m'est adressée, pour me donner le change à moi-même. Voici le billet de Miss Howe, qui ne contient que trois lignes.

*Jeudi, 8 de juin*

Je ne vous écris, ma chère Miss Howe, que pour tenter si le passage est ouvert à mes lettres. Vous en recevrez bientôt une fort longue, si je ne suis pas misérablement prévenue. Hélas! hélas!

CL. HARLOVE

Crois-tu, Belford, que cette ruse ne justifie pas les miennes? N'est-ce pas usurper mes droits? et n'en sommes-nous pas venus, par degrés, à voir qui des deux sera le plus habile à tromper l'autre? Grâce à mon étoile, il me semble qu'à présent nous n'avons rien à nous reprocher sur ce point; et tu te figures bien que ma conscience en est fort soulagée.

Voici la seconde des incluses de Will.

*Jepdi, 8 de juin*

Ne me donnez pas sujet, M. Lovelace, de craindre les suites de votre retour, si vous ne voulez pas que je vous hâisse toute ma vie. Écrivez-moi deux mots par le porteur, pour m'assurer que d'une semaine entière vous n'entreprendrez point de me voir. Je ne pourrais vous regarder en face sans un mélange égal de honte et d'indignation. La grâce que je vous demande, de m'obliger sur ce point, ne sera point une expiation fort pénible de l'infâme traitement que j'ai reçu de vous cette nuit.

Vous pouvez prendre ce temps pour faire un voyage chez votre oncle : et je ne doute pas que si les dames de votre famille sont aussi bien disposées pour moi que vous m'en avez assurée, vous ne puissiez en engager du moins une à m'honorer de sa compagnie. Après la conduite que vous avez tenue avec moi, vous ne serez pas surpris que j'exige cette preuve de votre honneur pour l'avenir.

Si le capitaine Tomlinson vient dans l'intervalle, je puis l'entendre, et vous écrire ce qu'il m'aura communiqué. Mais si vous me voyez avant la fin de la semaine, vous n'en aurez l'obligation qu'à quelque nouvelle violence, dont vous ne considérez pas les suites. Accordez-moi donc les deux mots que je vous demande, du moins si vous souhaitez que je confirme le pardon que vous m'avez arraché.

CL. HARLOVE

Parlons de bonne foi, Belford. Que peux-tu dire, à présent, en faveur de cette chère friponne ? Il paraît qu'elle était pleinement déterminée à la fuite, lorsqu'elle m'écrivait dans ces termes. Elle voulait par conséquent m'armer contre moi-même, en me pressant de lui accorder une semaine dont elle croyait avoir besoin ; et plus méchamment encore, elle voulait me charger de la folle commission d'amener à Londres une de mes cousines, pour nous donner la satisfaction d'apprendre à notre arrivée son évasion et ma honte éternelle. Crois-tu qu'il y ait quelque punition assez sévère pour ce noir petit démon ?

Mais observe, je te prie, quel air plausible elle donne, par ce billet, à la résolution de ne me pas voir d'une semaine, supposé qu'elle ne trouvât pas plus tôt l'occasion de s'évader. Vois comment la provision d'eau et de biscuit se trouve expliquée; tout puéril que nous a paru cet expédient.

Le carrosse ne paraît point encore; et quand il serait arrivé, je m'aperçois qu'il n'est pas jour, et qu'il est trop tôt pour tout, excepté pour mon impatience. Comme j'ai déjà pris mes mesures, et que je ne puis m'occuper que de mon triomphe, je vais relire sa violente lettre <sup>1</sup> pour me fortifier dans mes résolutions. Jusqu'à présent, mes idées ont été si noires, que je n'ai pas voulu m'arrêter trop à ce qui n'était capable que d'en augmenter le trouble. Mais depuis que la perspective est changée, mon imagination plus gaie peut y répandre un peu d'agrément.

Lorsque j'aurai tiré de ma charmante l'explication de quelques endroits de sa lettre, et que je lui en aurai fait expier d'autres, je te promets une copie de ce curieux ouvrage.

Il suffit à présent de te dire, en premier lieu, qu'elle est déterminée à n'être jamais ma femme. Assurément, Belford, la violence ne doit avoir aucune part aux cas de cette importance. C'est le crime de ses parents; et je les ai trop condamnés pour être capable de mériter le même reproche. Je suis bien aise de connaître ses intentions sur un point si essentiel.

*Je l'ai perdue d'honneur*, dit-elle. C'est un mensonge grossier, dans le sens même qu'elle le prend. Si j'avais fait ce qu'elle dit, peut-être n'aurait-elle pas pris la fuite.

*Elle se voit jetée dans le vaste espace du monde*. Je conviens que la colline de Hampstead lui offre des perspectives assez étendues; mais ce n'est pas non plus le vaste espace du monde. D'ailleurs, si c'est le sujet de ses plaintes, j'espère de la faire bientôt rentrer dans des bornes plus étroites.

*Je suis tout à la fois l'ennemi de son âme et de son honneur*. Maudit excès de sévérité, qui n'est après tout qu'un nouveau mensonge! La vérité est que j'aime fort son âme, mais que dans cette occasion je n'y pense pas plus qu'à la mienne.

1. Celle qu'il avait trouvée dans sa chambre (NdP).

*La voilà réduite à chercher des secours étrangers.* N'est-ce pas sa faute? Rien n'est assurément plus contraire à mes désirs.

*Elle se voit tombée de l'indépendance, dans un état de contrainte et d'obligation.* Jamais elle n'a connu l'indépendance; et c'est un état qui ne convient à aucune femme, de quelque âge et de quelque condition qu'on la suppose. À l'égard de celui d'*obligation*, qu'on me nomme quelqu'un, parmi les vivants, qui n'y soit point assujetti. Les obligations mutuelles sont l'essence et comme l'âme de la société. Pourquoi serait-elle dispensée de cet aimable joug? Celui dont elle fait aujourd'hui l'objet de sa fureur ne souhaite pas d'en être exempt. Il a dépendu longtemps d'elle. Toute sa joie serait de lui avoir plus d'obligation qu'il ne peut s'en vanter jusqu'à présent.

Elle parle de *l'imprécation de son père*. N'ai-je pas rendu cent fois le change à ce vieux tyran? D'ailleurs pourquoi fait-elle tomber sur moi les fautes d'autrui? N'ai-je pas assez des miennes?

Mais je commence à découvrir les premiers rayons du jour. Reprenons en deux mots : la lettre de cette chère personne est un recueil d'invectives, qui ne sont pas nouvelles pour moi, quoique l'occasion de les employer puisse l'être pour elle. J'y remarque un peu de contradiction romanesque. Elle aime, elle hait; elle m'encourage à pousser mon entreprise en me faisant remarquer que j'en ai le pouvoir, tandis qu'elle me supplie de n'en point user. Elle appréhende de l'indigence, et n'en est pas moins résolue d'abandonner sa terre; en faveur de qui? de ceux qui ont causé toutes ses disgrâces. Enfin, quoiqu'elle ne veuille jamais être à moi, elle a quelque regret de me quitter parce qu'elle voit des apparences d'ouverture pour se réconcilier avec ses amis.

Mais jamais l'aurore ne fut si paresseuse. Le carrosse se fait trop attendre aussi.

Un gentilhomme qui demande à me voir, Dorcas? Hé, qui peut avoir besoin de moi si matin?

M. Tomlinson, dis-tu? Assurément cet homme-là doit avoir marché toute la nuit. Mais comment a-t-il pu se promettre de me trouver déjà levé? N'importe. Que le carrosse arrive seulement. Le capitaine, qui est la bonté même, ne fera pas difficulté de m'accompagner jusqu'au bas de la colline, quand il devrait être

obligé de revenir à pied. Ainsi, sans perdre un moment, je pourrai l'entendre et lui expliquer mes idées.

Fort bien. Je commence à croire que cette fuite rebelle pourra tourner à mon avantage; comme les révoltes, dans un État, tournent presque toujours au profit du souverain.

Cher capitaine! quelle joie j'ai de vous voir! Vous ne pouviez arriver plus à propos! « Voyez, voyez l'aurore qui vient ouvrir la porte du jour avec ses doigts de rose, et la nuit qui se dérobe à l'approche du père de la lumière. » Pardon, Monsieur, si je vous salue en style poétique. Celui qui se lève avec l'alouette, chantera comme elle <sup>1</sup>. Que d'étranges nouvelles, capitaine, depuis que je ne vous ai vu! Imprudente Clarisse! Mais je vous connais trop de bonté pour révéler à M. Jules Harlove les erreurs de cette beauté capricieuse! Elles peuvent se réparer. Il faut que vous preniez la peine de m'accompagner une partie du chemin. Je sais que votre plus grande satisfaction est de concilier les différends. C'est l'office de la prudence, de remédier aux témérités de l'imprudence et de la folie.

Mais le repos et le silence règnent encore autour de moi... Qu'entends-je? c'est le bruit d'un carrosse qui retentit dans l'éloignement. Je pars. Je vais revoir ma charmante, mon ange, mon idole! Dieu d'amour! Ah! c'est de ta gloire qu'il est question. Récompense, comme tu le dois, mes peines et ma constance. Seconde mes efforts pour ramener sous ton empire cette charmante fugitive. Fais-lui reconnaître sa témérité! Qu'elle se repente de ses insultes, qu'elle implore ma bonté, qu'elle me demande de la recevoir en grâce, et d'ensevelir dans l'oubli l'odieux souvenir de ses offenses contre toi! son maître et le mien; contre moi, le plus fidèle et le plus volontaire de tes esclaves.

Enfin, le carrosse est à la porte... Je suis à vous. J'y vole... Passez, cher capitaine; je vous suis... De grâce, abrégeons les civilités.

1. Proverbe anglais (NdP).

Que dis-tu, Belford, de ce prologue, et de toutes les extravagances de ma joie ? Enfin, paré comme un jour de noce, le cœur enflé de désir et d'espérance, suivi d'un laquais que ma belle n'a jamais vu, je pars pour Hampstead, et je m'y crois déjà.

Lettre 223

*M. Lovelace à M. Belford*

*À Hampstead, vendredi 9 juin,  
à 7 heures du matin*

C'est de Hampstead, cher ami, c'est de l'hôtellerie du coche que je t'écris. J'y suis depuis plus d'une heure. Quel esprit industriel j'ai reçu de la nature ! On ne me reprochera pas de m'endormir dans l'oisiveté. Le plaisir me coûte cher. En vérité, je m'admire quelquefois moi-même. Avec une âme si active, j'aurais fait une figure éclatante dans quelque état que le Ciel m'eût placé. Sur le trône, j'aurais été sans doute un des plus grands rois du monde. J'aurais disputé le titre de conquérant au fameux Macédonien. J'aurais entassé couronnes sur couronnes, et dépouillé tous mes voisins pour mériter le nom de *Robert*<sup>1</sup> *le Grand*. J'aurais fait la guerre au Turc, au Persan, au Mogol, pour leurs séraïls ; et je n'aurais pas laissé, à tous ces monarques orientaux, une jolie femme sur laquelle je n'eusse assuré mes droits.

Après avoir pris toutes les informations qui conviennent à mes vues, il me reste tant de loisir, que je puis l'employer à t'écrire. Cependant je me servirai de ma méthode d'abréviation pour

1. Robert est son nom de baptême (NdP).

ménager le temps. Quoiqu'il soit encore trop tôt pour me présenter à ma charmante, qui a besoin de repos après deux ou trois jours de fatigue, je te dois quantité d'éclaircissements préliminaires, sans lesquels tu n'entrerais pas facilement dans l'ordre de mes opérations.

Je me suis séparé du capitaine au pied de la colline, et je l'ai laissé triplement instruit : c'est-à-dire pour les trois suppositions du fait, du probable, et du possible. Si je puis revoir ma charmante et faire ma paix avec elle, sans la médiation de ce digne conciliateur, je m'en réjouirai beaucoup. C'est mon ancienne maxime en amour, d'y employer le moins de secours étrangers qu'il m'est possible; et je regrette aujourd'hui de ne pouvoir me tenir à cette règle. Qui sait même si ma charmante ne s'en trouverait pas mieux? Je ne puis lui pardonner d'avoir poussé l'indifférence pour moi jusqu'à m'abandonner réellement, sous un prétexte frivole, ou plutôt sans aucune apparence de raison. Si je la trouve trop difficile... mais suspendons les menaces jusqu'à ce qu'elle soit en mon pouvoir. Tu sais quel est mon serment.

Voici toutes les circonstances que j'ai pu recueillir du récit de Will, de celui des gens de l'hôtellerie, et des informations que Will a tirées du cocher.

Le coche de Hampstead n'avait encore que deux personnes, lorsque ma belle y est montée. Mais elle a feint d'être fort pressée; et payant pour les places vacantes, elle a fait partir aussitôt la voiture. En arrivant au terme, elle est descendue à l'hôtellerie avec les deux passagers, qui l'ont quittée sans doute avec beaucoup de respect. Elle est entrée dans la maison, elle a demandé l'usage d'une chambre pour une demi-heure, sous prétexte d'y prendre une tasse de thé. On lui a donné la chambre d'où je t'écris. Elle s'est assise à la même table et, je crois, sur la même chaise où je suis actuellement. Ah! Belford, si tu connaissais l'amour, tu sentirais le prix de ces légères circonstances!

Elle paraissait fort abattue. L'hôtesse, charmée de sa figure, s'est crue obligée de lui tenir compagnie. Elle l'a pressée de manger quelque chose avec son thé. Non, a-t-elle répondu, je ne me sens pas d'appétit. Cette femme lui a proposé de goûter de ses biscuits, qui étaient excellents. Ce qu'il vous plaira, lui a-t-elle dit. L'hôtesse, étant sortie un moment pour aller prendre quelques biscuits, s'est aperçue à son retour que la chère fugitive

s'efforçait de retenir des marques de douleur, auxquelles il paraissait qu'elle s'était abandonnée dans son absence.

Cependant, lorsqu'on lui a servi le thé, elle a prié l'hôtesse de s'asseoir. Elle a fait quantité de questions sur les villages voisins et sur les routes. L'hôtesse a pris la liberté de lui dire qu'elle lui croyait quelque sujet de chagrin. Les personnes sensibles, a-t-elle répondu, ne quittent point leurs amis sans beaucoup de tristesse. Ne serait-ce pas de moi, Belford, qu'elle voulait parler ?

Elle n'a pas fait la moindre question sur les logements; quoiqu'on doive juger, par la suite, qu'elle ne se proposait pas d'aller cette nuit plus loin que Hampstead. Après avoir pris deux tasses de thé, elle a mis un biscuit dans sa poche; tendre fille! apparemment pour lui servir de souper. Elle a laissé sur la table un demi-écu, dont elle a refusé de prendre le reste; et, poussant un soupir, elle s'est disposée à partir, en disant qu'elle allait continuer son chemin vers Hendon. C'est un des lieux dont elle avait demandé la distance. On lui a proposé d'envoyer savoir s'il n'y avait pas quelque voiture de Hampstead qui allât le même soir à Hendon. Elle a répondu que c'était prendre une peine inutile, parce qu'elle espérait de rencontrer une chaise qui venait au-devant d'elle. Autre de ses petites ruses, je suppose: car, depuis hier au matin, avec qui et comment aurait-elle pu prendre un arrangement de cette nature ?

Tous ceux qui l'ont vue se disaient entre eux qu'un air si noble, dans sa figure et dans sa conduite, annonçait une personne de qualité. Comme elle était sans aucune suite, et que ses beaux yeux (c'est l'expression de l'hôtesse) paraissaient rouges et enflés, ils n'ont pas douté qu'elle ne fût dans le cas d'avoir fui ses parents ou ses tuteurs; car ils l'ont jugée trop jeune pour la croire mariée. Un mari, me disent-ils, n'abandonnerait point à elle-même une femme de cet âge et de cette beauté, ou ne lui causerait pas les chagrins qu'elle porte écrits sur son visage. Ils ajoutent que pendant quelques moments, ils ont remarqué tant de trouble dans ses regards, qu'ils l'ont soupçonnée d'un funeste dessein contre elle-même.

Ces observations n'ont pas manqué d'exciter leur curiosité. Ils ont engagé un domestique hors de condition, qui cherchait un maître, à suivre toutes ses traces. Je viens d'apprendre d'eux-mêmes ce qu'il se vante d'avoir observé.

« Elle a pris effectivement son chemin vers Hendon ; mais en sortant de Hampstead, elle s'est arrêtée pour jeter les yeux autour d'elle et dans la vallée qui s'offrait à ses pieds. Là, fixant ses regards sur Londres, elle a porté son mouchoir à ses yeux, se repentant peut-être de la démarche téméraire où elle s'est engagée, et souhaitant de pouvoir retourner sur ses pas. » Je le répète, Belford, c'est le meilleur parti qu'elle puisse prendre. Malheur à la fille qui, après avoir pensé à devenir ma femme, sera capable de me fuir et de renoncer pour jamais à moi !

« Ensuite, s'étant remise à marcher, elle s'est encore arrêtée : et comme si la route avait commencé à lui déplaire, après avoir recommencé à pleurer, elle est retournée vers Hampstead. »

Je suis ravi qu'elle ait tant pleuré ; parce que dans les plus grands chagrins, un cœur qui reçoit ce soulagement devient capable de résister à la douleur. De là vient que je n'ai jamais été fâché de voir une belle femme en pleurs. Combien de fois n'ai-je pas souhaité, depuis hier après-midi, de pouvoir pleurer à chaudes larmes ?

« Bientôt elle a vu venir vers elle un carrosse vide, à quatre chevaux. Elle a quitté le sentier qu'elle suivait pour aller à sa rencontre ; dans le dessein apparemment de parler au cocher, s'il s'était arrêté pour lui faire les premières questions. Il l'a regardée attentivement. Mais tous les passants lui payaient cette espèce de tribut ; ce qui servait à lui rendre l'espion moins suspect. » Heureux coquin que ce cocher, s'il avait su qui il pouvait obliger, et quel prix on aurait attaché à ses services ! Mais quel malheur aurait été le mien, si sa stupidité ne m'avait été aussi favorable que mon étoile. « En un mot, il paraît qu'ils ont manqué tous deux de résolution. Les chevaux suivant la route, le cocher a tourné plusieurs fois les yeux derrière lui ; tandis que, regrettant l'occasion qui s'éloignait, elle a poussé des soupirs, elle a recommencé à verser des larmes, qui ont été observées par l'espion. »

« Étant rentrée dans Hampstead, elle regardait au visage chaque personne qu'elle rencontrait ; et poussant quelquefois son haleine sur sa main elle l'appliquait sur ses yeux, pour en dissiper la rougeur ou pour sécher ses larmes. Enfin la vue d'un écriteau qui offrait des logements à louer l'a fait avancer et retourner plusieurs fois, comme incertaine du parti qu'elle devait prendre. Elle n'a pas laissé de passer au-delà de cette maison ; et l'espion,

arrêté alors par quelques gens de sa connaissance, l'a perdue de vue pendant quelques minutes. Mais il l'a bientôt vue sortir d'une boutique, accompagnée d'une servante, qu'elle avait engagée, comme l'effet l'a prouvé, à la conduire dans la maison où elle est actuellement logée. Ne la voyant point reparaitre, après l'avoir attendue plus d'une heure, il est revenu à l'hôtellerie pour faire son récit à ceux qui l'avaient employé. »

Le mien, Belford, est du genre dramatique. Ainsi regarde ce que tu as lu jusqu'ici comme le premier acte. Mon valet, qui entre sur la scène, va commencer le second.

Il s'était procuré toutes ces informations avant mon arrivée, par le soin qu'il avait eu de raconter en échange diverses particularités dont j'ai chargé depuis longtemps sa mémoire, en les lui répétant de bouche et par écrit. Ainsi j'ai trouvé les gens de cette maison dans mes intérêts. Ils m'ont répété tout ce qu'il leur avait dit, avec des souhaits pour le succès de mon entreprise.

Mais il a commencé par me rendre compte de l'idée qu'il leur avait fait prendre de ma belle et de moi. C'est un détail dont il est nécessaire que tu sois informé. Cependant j'appréhende d'être pressé par le temps. Un domestique de cette hôtellerie m'assure qu'étant sorti depuis un moment, il a vu madame Moore, à qui je destine ma première visite, entrer dans la maison d'une vieille fille de son voisinage, nommée Miss Rawlins, si respectée pour sa prudence, qu'aucune femme du bourg n'entreprend rien sans la consulter. J'ai chargé aussitôt mon honnête cocher de veiller à la porte de cet oracle d'Hampstead, pour m'avertir du moment où madame Moore retournera chez elle. J'espère que leur entretien ne durera pas plus que mon récit, dont je ne veux pas que tu perdes un seul mot.

« Will avait donc raconté à ceux qui avaient voulu l'entendre que sa maîtresse était mariée depuis peu à un gentilhomme des plus accomplis, mais si vif et si dissipé, qu'étant mortellement jalouse, elle l'avait quitté dans un accès de cette furieuse passion. Quoiqu'elle l'aimât chèrement, et qu'étant une des plus belles femmes du monde, comme ils en avaient pu juger par leurs propres yeux, elle en fût adorée, sa jalousie, s'il était permis de le dire (mais la vérité était la vérité), l'avait rendue si capricieuse, que, lorsqu'il refusait d'entrer dans la moindre de ses vues, elle était toujours prête à le quitter. C'était un tour qu'elle lui avait

déjà joué deux ou trois fois, mais avec toute l'innocence et toute la vertu du monde. Elle se retirait ordinairement chez une de ses intimes amies, jeune demoiselle remplie d'honneur, quoique trop indulgente pour elle sur ce point, qui était à la vérité son unique défaut. Cette raison avait porté son maître à la mener à Londres, car leur résidence ordinaire était à la campagne. Mais, pour avoir refusé depuis peu de la satisfaire, à l'occasion d'une femme avec laquelle on l'avait vu au parc de St. James, elle l'avait traité avec sa rigueur ordinaire, dès la première fois qu'elle était venue à la ville; et le pauvre gentilhomme était à demi-fou de cette aventure. »

Ici, Will avait plaint ma situation, les larmes aux yeux, et dans des termes fort touchants. Ensuite il avait expliqué par quel hasard il avait découvert les traces de sa maîtresse. En un mot, il les avait fait entrer si vivement dans mes intérêts, qu'ils lui avaient prêté un habit pour se déguiser; et qu'à sa prière, le maître de l'hôtellerie s'était informé s'il était certain qu'elle eût pris un logement chez madame Moore. Il avait su par cette voie qu'elle s'était engagée pour une semaine, quoiqu'en même temps elle eût ajouté qu'elle ne croyait pas faire un si long séjour à Hampstead; et c'était alors qu'il m'avait dépêché un exprès, avec ses premières explications.

À mon arrivée, ma personne et mes habits répondant fort bien à la description de Will, tous les gens de l'hôtellerie semblaient prêts à m'adorer. Je poussais quelquefois un soupir. Quelquefois je prenais une contenance plus gaie, mais qui laissait voir un chagrin mal déguisé plutôt qu'une joie réelle. Ils ont dit à Will qu'il était bien fâcheux qu'une dame si charmante fût d'une humeur si ombrageuse; que ces fuites inconsidérées l'exposaient à de grands dangers; qu'il se trouvait de tous côtés des libertins (des Lovelace à chaque pas, Belford), surtout aux environs de la ville; que les gens de cette espèce étaient capables de tout entreprendre; qu'ils pouvaient nuire du moins à sa réputation, et lui faire perdre tôt ou tard l'affection de son mari. Convenis, Belford, que les gens de Hampstead sont de fort bonnes âmes.

J'ai fait appeler le maître de l'hôtellerie. J'apprends de mon valet, lui ai-je dit gravement, qu'il ne vous a pas caché les raisons qui m'amènent ici. Fâcheuse aventure, Monsieur! Très fâcheuse

aventure! Mais jamais femme ne fût plus vertueuse que la mienne.

Il m'a répondu qu'on ne pouvait prendre une autre opinion d'elle : qu'il était bien malheureux qu'une jeune dame fût capable de ces petits entêtements, surtout avec un mari d'aussi bon naturel que je le paraissais.

Un enfant gâté par sa mère, ai-je repris; un enfant gâté, voilà tout le mal; et poussant un soupir : il faut s'armer de patience, ai-je ajouté. Ce que vous pouvez faire pour moi dans cette occasion, c'est de me prêter une redingote; n'importe laquelle. Si ma femme m'apercevait de loin, peut-être me serait-il difficile de lui parler. Une redingote avec un capuchon, si vous en avez une de cette espèce. Il faut que je m'approche d'elle sans qu'elle puisse s'en défier.

Mon hôte a paru craindre civilement de ne pouvoir m'offrir une redingote digne de moi. Je l'ai assuré que la plus mauvaise serait celle qui me conviendrait le mieux. Il m'en a présenté deux, et j'en ai choisi une dont le capuchon peut se boutonner sur le visage. Ne me trouvez-vous pas l'air fort abattu, lui ai-je demandé avec un nouveau soupir? Que je suis à plaindre! Cependant vous devez juger que ce n'est pas une légère consolation pour moi de la retrouver avant que le mal soit plus grand. Mais si je ne puis la guérir de ces cruels caprices, elle me fera mourir de chagrin. Avec tous ses défauts, je l'aime à l'idolâtrie.

L'hôtesse, qui nous écoutait à quelque distance, s'est approchée par un mouvement de compassion. Puis-je savoir, Monsieur, m'a-t-elle demandé d'un ton radouci, si Madame est mère? Hélas! non, ai-je répondu en soupirant. Nous sommes mariés depuis peu. Je puis vous assurer néanmoins que c'est sa faute s'il n'en paraît encore aucun fruit (tu sais, Belford, si je mentais d'une syllabe); mais, pour vous parler de bonne foi, elle est d'une réserve...

Je vous entends, a repris ma tendre hôtesse avec un sourire, Madame est fort jeune. Je me souviens d'avoir connu deux jeunes dames de ce caractère ombrageux. Mais comme elle vous aime (et je la trouverais bien étrange en effet de ne pas vous aimer), elle n'aura pas plutôt l'espérance d'être mère, que ces petites inégalités disparaîtront, et qu'elle sera la meilleure de toutes les femmes. C'est mon espérance, ai-je répondu. Will

ajustait pendant ce temps-là ma redingote, et me la boutonnait sur le menton. J'ai demandé à l'hôtesse un peu de poudre, dont j'ai parsemé légèrement mon chapeau; et l'ayant mis sur ma tête, je l'ai rabattu d'un côté sur mes yeux. Dans cet état, croyez-vous, Madame, ai-je dit à l'hôtesse, que je puisse être reconnu? Que vous l'entendez admirablement! s'est-elle écriée. Je ne suis pas surprise, si vous me permettez de le dire, que Madame ait eu quelque petit mouvement de jalousie. Assurément, si vous avez soin de cacher le galon de votre habit, il n'y a personne qui puisse vous prendre pour le même, à moins qu'on ne pût vous reconnaître à vos bas.

J'ai loué son observation. Auriez-vous, ai-je dit à l'hôte, une paire de gros bas à me prêter? Il n'est question que d'en couper le pied, pour les chausser par-dessus les miens. Il m'a fait apporter sur-le-champ des bas de botte, qui me vont d'autant mieux qu'ils donnent à mes jambes un air goutteux. La bonne femme s'est mise à rire, et m'a souhaité du succès. Son mari a fait de même. Tu sais que je ne suis pas mauvais comédien : j'ai pris une canne, que j'ai empruntée de l'hôte, et, pour m'exercer un peu à la marche d'un goutteux, j'ai fait quelques tours dans le jeu de boules. C'est dans ce bizarre équipage que je t'écris. Will me raconte que, pendant ma promenade, l'hôtesse disait à l'oreille de son mari : Il n'est pas fait d'hier, j'en répons; je gagerais hardiment que toute la faute n'est pas d'un côté. L'hôte a répondu que je lui paraissais si gai et de si bon naturel, qu'il ne comprenait pas qu'on pût être de mauvaise humeur avec moi. Cet homme, Belford, juge fort bien. Il serait à souhaiter que ma charmante pensât comme lui.

Je vais essayer à présent si je pourrai convenir, avec madame Moore, d'un logement et d'autres commodités pour ma femme malade. Quoi? Qu'est-ce qui t'étonne ici? Oui, ma femme. Qui sait quelles précautions la chère fugitive a pu prendre, dans la crainte qu'elle a de moi?

Mais la bonne madame Moore a-t-elle d'autres logements à louer? Oui, oui, j'ai pris soin de m'en éclaircir, et je trouve qu'elle a précisément toutes les commodités dont j'ai besoin. Je ne suis pas moins sûr que ma femme en sera satisfaite; parce que, tout marié que je suis, grâce au Ciel j'ose dire que je suis le maître. Si madame Moore n'avait eu qu'un grenier de reste, je ne l'aurais

pas trouvé moins de mon goût, en prenant la qualité d'un pauvre auteur, menacé de prison pour avoir usé trop librement de sa plume, qui cherche un asile, et qui a fait quelque argent de ses petits meubles pour être en état de payer son loyer d'avance. Il n'y a point de rôle auquel je ne puisse m'ajuster.

Enfin la veuve Moore a repris le chemin de sa maison. Silence mon cœur, car je vous crains ici plus que ma conscience.

Examinons s'il n'est pas à propos de prendre d'abord une voix enrouée... Mais j'oublie quelque chose de plus important. Marquerai-je de la colère ou de la joie, lorsque je paraîtrai devant ma charmante?... De la colère, à coup sûr. N'a-t-elle pas violé sa promesse? et dans un temps où je méditais de lui rendre une généreuse justice? Entre les honnêtes gens, l'infidélité n'est-elle pas un horrible crime? Ma règle, pour juger des actions et des choses, a toujours été moins leur nature que le caractère des acteurs; et, sur ce principe, il serait aussi ridicule de voir un libertin fidèle à ses engagements d'amour qu'il est noir pour une femme d'y manquer.

Ah! cher Belford, remarques-tu que cette gravité hors de saison n'est que pour apaiser les palpitations d'un cœur difficile à gouverner? Mais je saurai le réduire. Je le rendrai tranquille pendant le chemin que j'ai à faire dans ma voiture. Que ce chemin est court, néanmoins! Est-ce la peine de monter? Oui, montons. Ne suis-je pas un pauvre goutteux? D'ailleurs, c'est flatter madame Moore, que de paraître avec un équipage pour lui demander un logement. Quelle veuve, quelle servante de Hampstead, oserait faire la moindre question à l'homme d'importance qui se présente dans un carrosse?

J'abandonne mon cocher et mon laquais à la direction de Will. Jamais coquin ne fut plus hideux qu'il le paraît dans son déguisement. Il ne peut être reconnu que du diable et de son autre maître, qui lui ont tous deux imprimé leur marque. Pour la mienne, il la portera toute sa vie; car je prévois qu'il sera pendu avant que l'âge fasse tomber le reste de ses dents, avec celle qu'il se vante d'avoir perdue dans mes coups.

Je pars. Compte que je suis parti.

Lettre 224

*M. Lovelace à M. Belford*

*Hampstead, vendredi au soir*

Prépare ton attention, Belford, pour le chef-d'œuvre des récits. Je le continuerai comme les circonstances me le permettront; mais avec tant d'habileté que, si je l'interromps vingt fois, tu ne pourras t'apercevoir où le fil sera rompu.

Les douleurs de ma goutte ne m'ont point empêché de descendre de mon carrosse, pesamment appuyé d'une main sur ma canne, et de l'autre sur l'épaule de mon laquais. J'ai observé de me trouver à la porte au même moment que j'y ai fait frapper, pour être plus sûr d'en obtenir l'entrée. Ma redingote était boutonnée soigneusement, et j'en avais couvert jusqu'au pommeau de mon épée, qui était un peu trop gai pour mon âge. Il y avait peu d'apparence que j'eusse l'occasion d'employer mon épée. En marchant vers la porte, je me suis pressé plusieurs fois les yeux pour en adoucir l'éclat (passe cette rodomontade à ma vanité, Belford), j'ai ramené mon capuchon sur mes joues; et mon chapeau bordé, avec ce qui paraissait de ma perruque, me donnait l'air d'un bel homme un peu suranné.

La porte s'est ouverte. J'ai demandé à voir la maîtresse du logis. La servante m'a conduit dans le *parloir*. Je me suis assis, avec l'exclamation d'un homme qui souffre.

Madame Moore est venue. Votre serviteur, Madame. Pardon, si je ne puis me lever. Votre affiche m'a fait connaître que vous avez des logements à louer. Ayez la bonté de m'expliquer en quoi ils consistent. J'aime votre situation, et je vais vous expliquer de quoi ma famille est composée. J'ai ma femme, qui est un peu plus âgée que moi, et d'une fort mauvaise santé, à qui l'on a conseillé de prendre l'air de Hampstead. Nous aurons une servante et deux laquais. Comme notre dessein est de n'avoir qu'un carrosse, nous trouverons dans le village quelque lieu pour l'y placer; et le cocher se logera près de ses chevaux.

Quel jour, Monsieur, comptez-vous d'être ici avec votre famille?

Je prendrai votre appartement dès aujourd'hui; et, si je le trouve commode, peut-être ma femme y sera-t-elle ce soir.

Ne seriez-vous pas bien aise, Monsieur, d'avoir tout à la fois la table et le logement?

C'est ce qui dépendra de vous, Madame. Vous m'épargneriez l'embarras d'amener mon cuisinier. Je suppose que vos domestiques sont capables d'apprêter trois ou quatre plats. Le régime de ma femme demande une nourriture simple, et je ne suis pas du tout pour les viandes recherchées.

Nous avons, Monsieur, une jeune demoiselle qui ne compte pas d'être ici plus de deux ou trois jours. Son appartement, qui est un des meilleurs de la maison, sera libre alors.

Mais... je me figure, Madame, que vous en avez d'autres, actuellement prêts à recevoir ma femme; car nous n'avons pas de temps à perdre. Ces *maudits* médecins... excusez, Madame, je ne suis point accoutumé à jurer: mais j'aime beaucoup ma femme. Les médecins l'ont eue si longtemps entre les mains que, dans la honte de se faire payer plus longtemps, ils lui conseillent aujourd'hui de prendre l'air. Je souhaiterais que cette pensée leur fût venue plus tôt. Mais nous cherchons à réparer leur négligence.

Vous ne serez pas surprise, Madame (voyant qu'elle m'observait avec beaucoup d'attention), de me voir enveloppé comme je le suis, dans une saison si chaude. Je n'appréhende que trop d'avoir quitté imprudemment ma chambre; et peut-être suis-je menacé du retour de ma goutte. Pour comble de peine, je suis attaqué d'un mal de dents fort douloureux, qui m'oblige de me

couvrir la joue. Mais tout autre témoignage que le mien ne satisferait pas ma femme; et, comme je vous l'ai déjà dit, nous n'avons pas de temps à perdre.

Vous êtes le maître, Monsieur, de voir les commodités que je puis vous offrir. Mais je crains que la faiblesse de vos jambes ne vous permette pas de monter.

Il est vrai que mes jambes sont faibles. Cependant, comme j'ai pris un peu de repos, je me crois en état de voir du moins l'appartement que vous destinez à ma femme. Tout sera bon pour les domestiques; et vous paraissez d'un si bon naturel, que je ne disputerai pas sur le prix.

Elle s'est mise en marche pour me servir de guide; tandis qu'affectant de m'appuyer sur la rampe, je suis monté après elle, avec plus de légèreté que je n'en attendais de mes jambes goutteuses. Mais, Belford! quelle comparaison entre Sixte Quint et moi, lorsque, sous la figure du languissant Montalte, il aspirait au Pontificat, sans faire éclater ses intentions; et qu'au moment qu'il fut choisi, levant le masque, et se dépouillant de toute apparence de faiblesse, il marcha ferme à la vue du conclave étonné! Jamais la joie ne fut plus vive que dans mon cœur. Jamais homme ne n'est senti les talons plus légers.

L'appartement consistait en trois pièces de plein pied. J'en ai vu deux qui m'ont paru assez propres. Mais comme elles avaient chacune leur dégagement, madame Moore m'a dit que l'autre était occupée par la jeune demoiselle. Elle y était, Belford! Elle y était en effet. Tandis que j'affectais de me traîner, en prononçant quelques mots d'une voix rauque, que je ne contrefaisais pas moins habilement, j'ai remarqué que sa porte s'entrouvrait; et je lui ai vu jeter un coup d'œil pour observer qui j'étais. Mais n'apercevant qu'un vieillard, courbé sous le poids de l'âge et d'un habit fort épais pour la saison, elle s'est retirée, en fermant sa porte sans émotion. Que je lui ressemblais peu! Son ombre seule m'a fait sauter le cœur jusqu'à la bouche. J'ai craint pendant quelques moments d'étouffer.

J'ai paru satisfait de l'appartement; d'autant plus qu'on me parlait de la troisième chambre comme de la plus belle. Il faut que je me repose un moment, ai-je dit à madame Moore; et je me suis assis dans l'endroit le plus obscur de la chambre. Ne vous asseyez-vous pas aussi, Madame? Nous n'aurons pas de diffi-

culté pour le prix. Vous conviendrez, s'il vous plaît, avec ma femme. Prenez seulement des arrhes (en lui mettant une guinée dans la main). J'ajouterai une chose : ma femme a le défaut d'aimer un peu l'argent, quoiqu'elle ait d'ailleurs le cœur fort bon. Elle m'a donné beaucoup de bien; et cette raison, joint à l'amour qu'un honnête homme doit à sa femme, m'oblige de garder avec elle toutes sortes de ménagements. S'il arrive qu'elle soit un peu serrée dans le marché que vous ferez ensemble, ayez la complaisance de vous relâcher. Je suppléerai à tout, sans sa participation. C'est mon usage. Je ne voudrais pas lui causer la moindre peine.

Madame Moore a loué mes attentions, et m'a promis de se conformer à toutes mes volontés. Cependant, lui ai-je dit, ne pourrais-je pas jeter un moment les yeux sur l'autre chambre, pour être en état d'en rendre un compte plus exact à ma femme? Elle m'a répondu que la jeune demoiselle souhaitait de ne voir personne, mais qu'elle allait lui proposer... Je l'ai retenue par la main. Demeurez, demeurez, Madame. Si votre jeune demoiselle veut être seule, il ne conviendrait pas de l'importuner...

Vous ne l'importunerez pas, Monsieur. Elle est d'un fort bon naturel. J'ose me promettre qu'elle ne fera pas difficulté de descendre un moment, pour vous laisser libre. Elle a si peu de temps à passer ici, qu'elle ne voudrait pas s'opposer à mon avantage.

Je me l'imagine comme vous, Madame, si son caractère est tel que vous le dites. Est-elle ici depuis bien longtemps?

Depuis hier seulement, Monsieur.

Il me semble, Madame, que je l'ai entrevue à sa porte. Elle m'a paru d'un âge avancé.

Non, Monsieur. Vous êtes assurément dans l'erreur. C'est une jeune personne, et des plus belles que j'aie jamais vues.

Pardon, Madame; quoique je ne puisse vous cacher que si elle devait faire un long séjour ici, j'aimerais autant qu'elle fût un peu plus âgée. Vous me trouverez d'un goût fort étrange. Mais, en faveur de ma chère moitié, j'aime toutes les femmes d'un certain âge. D'ailleurs j'ai toujours pensé que l'âge mérite du respect; et c'est la raison qui m'a fait tourner mes vues vers la femme que j'ai aujourd'hui, en mettant aussi sa fortune dans la balance, c'est de quoi je ne disconviens pas.

J'admire votre façon de penser, Monsieur. La vieillesse est respectable. Nous vivons tous dans l'espérance de vieillir.

Fort bien, Madame. Mais votre jeune personne est belle, dites-vous? Je vous avouerai aussi que, si j'aime à converser avec les vieilles, je ne laisse pas de prendre plaisir à voir une belle et jeune personne, comme j'en prendrais à la vue d'une belle fleur dans un jardin. Ne pourrais-je pas jeter un coup d'œil sur votre demoiselle, sans qu'elle s'en aperçût? car, dans l'équipage où je suis, je ne souhaiterais pas plus qu'elle de paraître aux yeux de personne.

Je vais lui demander, Monsieur, si je puis vous faire voir l'appartement. Comme vous êtes marié, et que vous n'êtes plus de la première jeunesse, peut-être fera-t-elle moins de scrupule.

C'est-à-dire, Madame, que vous la croyez un peu de mon goût, et que sa préférence est peut-être pour les vieillards. Il n'est pas impossible qu'elle ait eu quelque chose à souffrir des jeunes gens.

Je me l'imagine, Monsieur. Je la crois inquiète pour le passé ou pour l'avenir. Elle a souhaité de ne voir personne; et si quelqu'un venait la demander, en décrivant sa figure, elle ordonne de répondre qu'on ne la connaît pas.

(Que tu es une vraie femme, chère dame Moore! ai-je pensé en moi-même.)

Voilà d'étranges précautions, Madame! Eh! quelle peut être son aventure?

Elle est fort réservée dans ses discours. Mais je suis trompée, Monsieur, si ce n'est pas quelque affaire de cœur. Je lui vois sans cesse les larmes aux yeux, et la compagnie paraît l'ennuyer.

Il ne me conviendrait pas, Madame, de vouloir pénétrer dans les affaires d'autrui. Mais puis-je vous demander quelles sont ses occupations? Cependant, comme vous ne l'avez ici que d'hier, il vous serait difficile de le dire!

Elle écrit continuellement, Monsieur.

(Interroge une femme, Belford, en paraissant douter qu'elle soit informée de ce que tu lui demandes; je te réponds qu'elle s'efforcera de te convaincre qu'elle n'ignore rien.)

Pardon, Madame; car mon caractère n'est pas l'indiscrétion : mais si le cas de votre jeune demoiselle avait quelque difficulté,

qui ne fût pas une simple affaire d'amour, comme elle est de vos amies, je lui offrirais volontiers mes conseils.

Vous êtes donc homme de robe, Monsieur ?

À la vérité, Madame, j'ai suivi anciennement le barreau ; mais il y a longtemps que j'ai quitté cette profession : ce qui n'empêche pas que mes amis ne me consultent encore sur les points difficiles. Aux pauvres, je donne quelquefois de l'argent, avec mon avis. Mais je ne prends rien de ceux qui sont plus riches.

Vous êtes d'une générosité admirable, Monsieur. Que je serais heureuse (cette exclamation a été précédée d'un soupir) d'avoir su qu'il y avait au monde un si honnête homme de robe, et de l'avoir connu plus tôt !

Consolez-vous, Madame, consolez-vous. Peut-être n'est-il pas trop tard. Lorsque nous nous connaissons mieux, on pourra vous être utile à quelque chose. Mais ne parlez point de mes talents à votre jeune personne. Je vous l'ai déjà dit : je n'aime rien moins que le rôle d'homme officieux.

(J'étais sûr que si le caractère de la dame Moore répondait à l'idée qu'elle m'en avait déjà fait prendre, cette défense ne servirait qu'à lui faire saisir la première occasion de violer mon secret.) J'ai feint si peu d'empressement pour voir la chambre ou la demoiselle qu'elle a bientôt paru fâchée de mon indifférence ; surtout lorsque, pour l'exciter, j'ai laissé échapper, comme au hasard, qu'il fallait plus de qualités qu'on n'en demande ordinairement dans une femme pour lui faire obtenir de moi le titre de belle, et que dans toute ma vie je n'en avais pas vu six auxquelles j'eusse voulu l'accorder.

En un mot, la dame Moore est passée dans la chambre ; d'où elle est revenue peu de moments après, pour me dire que la jeune personne s'étant retirée dans son cabinet, j'étais libre d'entrer et de satisfaire ma curiosité.

Quels mouvements ont recommencé à s'élever dans mon cœur ! Je me suis traîné en clochant. Après avoir parcouru des yeux toutes les parties de la chambre, pour me donner le temps de reprendre haleine, j'ai approuvé tout ce que j'avais vu, et j'ai garanti que ma femme n'en serait pas moins contente. Ensuite, demandant la permission de m'asseoir, j'ai fait diverses questions sur le ministre de la paroisse, sur ses talents pour la chaire, et

particulièrement sur ses mœurs. C'est une curiosité, Madame, que j'ai dans tous les lieux où je m'arrête. J'aime que la conduite du clergé réponde à ce qu'il nous prêche.

Rien n'est si juste, Monsieur. Mais c'est ce qui n'arrive pas aussi souvent qu'il serait à souhaiter.

Tans pis, Madame, tant pis. Pour moi, j'honore extrêmement le clergé en général. Si l'on suppose, dans ceux qui sont appelés à la perfection par leur état et par les moyens qu'ils ont de se perfectionner, autant de faiblesses que dans les autres hommes, le reproche tombe sur la nature humaine plus que sur la robe ecclésiastique. Je n'ai jamais aimé la censure qui attaque les professions... Mais je retiens votre demoiselle dans son cabinet. Ma goutte me rend incivil.

Ici, quittant ma chaise, je me suis traîné à la fenêtre. De quelle étoffe sont ces rideaux, Madame ?

De fil damassé, Monsieur.

Je les trouve extrêmement beaux. On les croirait de soie. Ils sont plus chauds que de la soie, j'en suis sûr, et plus convenables à un appartement de campagne ; surtout pour des personnes un peu âgées. Le lit me paraît de fort bon goût.

Il est très propre, Monsieur. Nous ne prétendons ici qu'à la propreté.

Oui, vraiment, il est des plus propres. Un camelot de soie, si je ne me trompe. En vérité, tout est fort bien. Tout plaira beaucoup à ma femme. Mais nous serions fâchés de mettre votre jeune demoiselle hors de son appartement. Nous nous contenterons à présent des deux autres chambres.

Je me suis avancé vers le cabinet, pour observer le dessus-de-porte. Que représente cette peinture ? Ha ! je le vois. Une sainte Cécile.

C'est un tableau fort commun, Monsieur.

Il n'est pas mal, il n'est pas mal. C'est une copie de quelque bon tableau d'Italie... Mais, pour tout au monde, je ne voudrais pas mettre votre demoiselle dehors. Nous nous accommoderons des deux autres pièces, ai-je répété un peu plus haut, mais toujours de mon ton rauque et parlant du gosier ; car mon attention était partagée entre le son de ma voix et mes discours.

Ah, Belford ! si près de mon adorable Clarisse ! Juge quelle devait être ma contrainte !

J'étais résolu de l'engager, s'il était possible, à sortir d'elle-même de sa retraite. J'ai feint d'être prêt à me retirer. Madame Moore, ai-je repris, vous me promettez donc cette chambre lorsqu'elle sera libre; non, ai-je ajouté en levant assez la voix pour me faire entendre du cabinet, que je veuille incommoder votre jeune demoiselle, mais je souhaiterais que ma femme fût informée à peu près du temps. Les femmes, vous ne l'ignorez pas, madame Moore, aiment à savoir sur quoi elles peuvent compter.

Madame Moore, a dit alors ma charmante (et jamais le son de sa voix ne m'a paru plus harmonieux, jamais il n'a causé une plus douce émotion dans mes veines), vous pouvez répondre à Monsieur que je ne serai ici que deux ou trois jours, pour attendre une réponse qui ne saurait tarder plus longtemps; et plutôt que d'être incommode à personne, je prendrai volontiers toute autre chambre que vous me donnerez au second.

Non assurément, non, Mademoiselle, me suis-je écrié. Vous êtes trop obligeante. Quelque affection que j'aie pour ma femme, je la mettrais plutôt dans un grenier que d'exposer à la moindre incommodité une personne aussi respectable que vous le paraissez.

Comme la porte ne s'ouvrait point encore, j'ai continué : Mais puisque vous poussez la bonté si loin, si vous permettiez, Mademoiselle, que de la place où je suis, je jetasse un coup d'œil sur le cabinet, je pourrais dire à ma femme s'il est assez grand pour contenir quelques meubles précieux, qu'elle est bien aise d'avoir partout avec elle.

Enfin, la porte s'est ouverte. Ma charmante m'a comme inondé d'un déluge de lumière. Un aveugle ne serait pas plus vivement frappé de l'éclat du soleil, s'il recouvrait la vue en plein midi. Sur mon âme, je n'ai jamais rien senti qui ait approché de cette situation. Que j'ai eu de peine à me vaincre pour ne pas me démasquer à l'instant! Mais, hésitant et dans le plus grand désordre, j'ai avancé la tête dans le cabinet. J'y ai promené mes yeux. L'espace, ai-je dit, me paraît suffire pour les bijoux de ma femme. Ils sont d'un grand prix : mais, le Ciel me confonde (je n'ai pu m'empêcher, Belford, de jurer comme un sot. Maudite habitude!), il n'y entrera jamais rien de si précieux que ce que j'y vois.

Ma charmante a tressailli. Elle m'a regardé avec terreur. La vérité du compliment, autant que j'en puis juger, avait banni la dissimulation de mon accent.

J'ai vu qu'il m'était également impossible et de me déguiser plus longtemps à ses yeux et de résister à mes propres transports. Ainsi, me découvrant la tête, et jetant ma redingote, j'ai paru comme le diable de Milton, dans ma forme angélique ; quoique la comparaison puisse te sembler assez bizarre. C'est ici, Belford, que les expressions et les figures manquent pour illustrer cette étrange scène, et l'effet qu'elle produisit sur ma charmante et sur la dame Moore. Je me réduis, par impuissance, à la simple description du fait.

La belle Clarisse ne m'a pas plus tôt reconnu, qu'elle a poussé un cri violent ; et, plus vite que je n'ai pu la soutenir dans mes bras, elle est tombée sans connaissance à mes pieds. J'ai maudit l'indiscrétion qui m'avait porté à me découvrir si brusquement.

Madame Moore, comme hors d'elle-même à la vue du changement qui s'était fait dans mon habillement, dans ma figure et ma voix, s'est mise à crier une douzaine de fois tour à tour : Au meurtre ! au secours ! Au meurtre ! au secours ! Ce bruit a jeté l'alarme dans la maison. Deux servantes sont montées, et mon laquais après elles. J'ai demandé de l'eau fraîche, des sels, des esprits. Chacune a couru de différent côté. Une des servantes est descendue aussi vite qu'elle était montée ; tandis que sa maîtresse, passant d'une chambre à l'autre et revenant plusieurs fois dans celle où nous étions, se tordait les mains, invoquait le Ciel, parlait à elle-même, aux assistants, sans savoir apparemment ce qu'elle faisait et ce qu'elle voulait dire.

La servante qui était descendue est remontée avec un homme du voisinage et sa sœur, qu'elle avait été chercher. Cette fille, voyant le vieux goutteux qu'elle avait introduit métamorphosé tout d'un coup en un jeune *drôle*, vif, dispos, qui avait la voix claire et toutes ses dents, soutenait que je ne pouvais être que le diable, et ne pouvait détourner les yeux de mes pieds, s'attendant sans doute à chaque minute à les voir paraître fourchus.

Pour moi, j'étais si attentif à soutenir ma charmante, que je m'occupais peu de tout autre soin. Elle a donné enfin quelques signes de vie, par ses soupirs et ses sanglots. Mais on ne lui voyait encore que le blanc des yeux. Je me suis mis à genoux près d'elle,

j'ai soutenu sa tête de mon bras, je lui ai parlé du ton le plus tendre : Mon ange! ma charmante! ma Clarisse! Regardez-moi, ma chère vie! Je ne suis pas fâché contre vous. Je vous pardonnerai, cher objet de mon amour.

Les spectateurs étonnés ne savaient quelle explication donner à ce qu'ils entendaient : et bien moins lorsque ma charmante, recouvrant la vue, a jeté un regard sur moi, et que, poussant un faible gémissement, elle est retombée dans l'état dont elle ne faisait que sortir.

J'ai levé la fenêtre du cabinet pour lui donner de l'air. Ensuite, la laissant au soin de madame Moore, et de Miss Rawlins, car c'était cet oracle de Hampstead que la servante avait amenée, je me suis retiré dans un coin de la chambre, où je me suis fait ôter par mon laquais mes gros bas de l'hôtellerie, et j'ai achevé de reprendre ma forme ordinaire. Je suis retourné au cabinet. Là, trouvant M. Rawlins, auquel je n'avais pas fait beaucoup d'attention dans le premier trouble : Monsieur, lui ai-je dit, vous avez été témoin d'une scène extraordinaire. Mais cette jeune dame est ma femme. Je crois être le seul homme dont la présence soit nécessaire ici.

Il m'a demandé pardon. Si c'était ma femme, a-t-il ajouté, il convenait qu'il ne devait point entrer dans les affaires d'un mari; cependant la peine qu'elle avait marquée à ma vue...

Retrançons les *si*, les *cependant*, ai-je repris d'un ton plus fier. Dispensez-vous de cette inquiétude pour la peine d'autrui. Vous n'avez aucun droit à vous attribuer dans cette occasion, et vous m'obligerez de vous retirer sur-le-champ. C'est un bonheur qu'il n'ait pas répliqué. Mon sang était prêt à s'échauffer. Je ne pouvais souffrir que le plus beau cou, les plus beaux bras et les plus beaux pieds du monde fussent en spectacle à tout autre homme que moi.

Lorsque je me suis aperçu que la connaissance commençait à lui revenir, je suis sorti encore une fois du cabinet, dans la crainte que me voyant trop tôt elle ne retombât dans le même accident. Les premiers mots qu'elle a prononcés, en regardant autour d'elle avec une extrême émotion, m'ont frappé par leur son lugubre. Oh! cachez-moi, cachez-moi! Est-il parti? Cachez-moi, je vous en conjure.

Miss Rawlins est revenue aussitôt vers moi. Monsieur, m'a-t-elle dit, d'un air assez assuré, le cas est fort surprenant. Cette jeune dame ne peut supporter votre vue. Vous savez mieux que nous quel sujet de plainte vous avez pu lui donner; mais il est à craindre qu'une nouvelle rechute ne soit la dernière. Avec un peu de complaisance et de bonté, vous prendriez le parti de vous retirer.

Il était important pour moi de mettre une personne si notable dans mes intérêts; surtout après avoir traité assez cavalièrement son frère. Cette chère personne, lui ai-je dit, a quelque raison de craindre un peu ma vue. Si vous aviez, Mademoiselle, un mari qui eût pour vous autant de tendresse que j'en ai pour elle, je suis sûr que vous ne le quitteriez pas, pour vous exposer témérairement à toutes sortes d'aventures, comme elle fait chaque fois qu'on refuse d'entrer dans ses caprices. À la vérité, c'est avec une parfaite innocence. Il n'y a rien à reprocher à ses intentions. Mais c'est sa faute, uniquement sa faute. Elle est d'autant plus excusable que je suis à elle par son choix, et que j'ai raison de croire qu'elle me préfère à tous les hommes du monde. Ici, Belford, j'ai raconté une de ces histoires que je tiens en réserve pour donner une couleur plus vive à mes suppositions.

Vous parlez en galant homme, et vous en avez l'apparence, m'a répondu Miss Rawlins. Cependant, Monsieur, le cas n'est pas moins étrange. Il paraît que cette jeune dame ne vous voit qu'avec terreur.

Vous n'en serez pas surprise, Mademoiselle (la tirant un peu à part, mais du côté de madame Moore), si je vous apprends que c'est la troisième fois que je pardonne à cette chère femme une malheureuse jalousie... qui n'est pas toujours sans un peu de *frénésie* (ai-je ajouté d'un ton plus bas, pour donner à cette circonstance un air de secret)... Mais notre histoire serait trop longue : et là-dessus, j'ai fait un mouvement pour retourner vers ma charmante. Ces deux femmes m'ont arrêté, en me priant de passer dans la chambre voisine et me promettant de faire leurs efforts pour l'engager à se mettre au lit. Je leur ai recommandé de ne pas la faire parler beaucoup, parce qu'elle était accoutumée à certains accès, et que dans cet état elle disait tout ce qui lui venait à la bouche, avec un désordre d'esprit qui durait quelquefois toute une semaine. Elles m'ont promis d'apporter tous leurs soins à la

rendre tranquille. Je suis sorti de la chambre, après avoir fait descendre tous les domestiques.

En prêtant l'oreille, je n'ai pas laissé d'entendre qu'elle s'abandonnait aux exclamations. Elle se nommait malheureuse, perdue, déshonorée! Elle se tordait les mains. Elle demandait du secours pour échapper à des maux terribles dont elle était menacée. Les deux femmes l'exhortaient à la patience et lui conseillaient de prendre un peu de repos. Elles l'ont pressée de se mettre au lit; mais elle s'est obstinée à le refuser. Cependant elle a consenti à s'asseoir dans un fauteuil. Elle était si tremblante qu'elle ne pouvait se tenir debout.

Je l'ai crue capable alors de soutenir ma présence. Il y aurait eu du danger à lui laisser le temps de mêler dans ses plaintes quelque explication qui eût augmenté mon embarras. Je suis rentré dans le cabinet. Ah! le voilà, s'est-elle écriée, en se couvrant le visage de son mouchoir. Je ne puis le voir. Je ne puis jeter les yeux sur lui. Sortez, sortez. Ne me touchez pas, a-t-elle repris vivement, lorsque j'ai voulu prendre sa main, en la suppliant d'être plus tranquille, en l'assurant que je voulais faire ma paix avec elle, et qu'elle serait maîtresse des conditions.

Méprisable personnage! m'a dit cette violente fille, je n'ai pas d'autres conditions à désirer que celle de ne vous voir jamais. Pourquoi faut-il que je sois exposée à vos persécutions? Ne m'avez-vous pas déjà rendue trop misérable? Sans protection, sans amis, je bénirai le Ciel de ma misère, pourvu que je sois délivrée du malheur de vous voir.

Miss Rawlins m'a regardé d'un œil ferme. C'est une créature assez hardie que cette Miss Rawlins. Madame Moore a tourné aussi les yeux sur moi. Je m'y étais bien attendu, leur ai-je dit à toutes deux, en baissant la tête vers elles d'un air consterné. Ensuite, m'adressant à la charmante : Mon cher amour! vous paraissez hors de vous-même. Songez que cette violence peut nuire à votre santé. Un peu de patience, ma chère vie! Nous traiterons plus tranquillement cette affaire. Vous m'exposez. Vous vous exposez vous-même. Ces dames croiront que vous êtes tombée dans une troupe de voleurs et que j'en suis le chef.

Oui, c'est le nom que vous méritez. Oui, oui; frappant du pied, sans cesser d'avoir le visage couvert. Elle se rappelait sans doute l'aventure de mercredi. Ses soupirs paraissaient prêts à

l'étouffer. Elle a porté la main à sa tête : Je crains, a-t-elle dit, en réfléchissant sur elle-même, hélas ! je crains d'en perdre l'esprit !

Mon cher amour, ai-je affecté d'interrompre, ne craignez rien ; je ne vous découvrirai pas le visage. Vous ne me verrez pas, puisque ma vue vous est odieuse. Mais voilà une violence dont je ne vous aurais jamais crue capable.

J'ai repris sa main malgré elle, et j'ai voulu la presser de mes lèvres. Elle l'a retirée avec indignation. Elle m'a répété l'ordre de ne pas la toucher, et de l'abandonner à son sort. Quel droit, a-t-elle ajouté, quel titre avez-vous pour me persécuter si cruellement ?

Quel droit, quel titre, ma chère?... Mais ce n'est pas le moment de répondre à cette question. J'ai reçu une lettre du capitaine Tomlinson. La voici. Daignez la prendre et la lire.

Je ne reçois rien de votre main. Ne me parlez pas du capitaine Tomlinson. Ne me parlez de personne. Vous n'avez aucun droit de me persécuter avec cette cruauté. Encore une fois, retirez-vous. N'avez-vous pas déjà poussé mes malheurs au comble ?

Sens-tu, Belford, que j'avais touché exprès une corde si délicate pour lui causer, devant les deux femmes, quelque transport de passion qui pût confirmer ce que je leur avais fait entendre de l'aliénation de son esprit ? J'ai repris, avec la même douceur : Quel malheureux changement ! Si tranquille, si contente il y a peu de jours ! N'attendant que le moment de votre réconciliation avec votre famille ! Cet agréable événement si avancé ! Une occasion légère, une bagatelle, renversera-t-elle tout l'édifice de notre bonheur ?

Elle s'est levée avec un mouvement si vif d'impatience et de colère qu'elle m'en a paru trembler. Son mouchoir, qui est tombé de dessus son visage, a laissé voir toute l'indignation qui s'y était répandue. À présent, m'a-t-elle dit, puisque tu as l'audace de donner le nom de bagatelle à l'occasion dont tu parles, et puisque je suis heureusement hors de tes mains infâmes, hors d'une maison que je ne dois pas croire plus honnête que toi, je hasarderai de lever les yeux. Mais plutôt au Ciel que ce fût pour te voir mort, après avoir vu dans ton lâche cœur quelque sentiment de honte et de repentir !

Ce langage de tragédie, joint à la manière violente dont elle l'avait prononcé, a produit l'effet que je m'étais promis. J'ai

tourné successivement sur elle et sur les deux femmes un œil de compassion. Ces deux prudentes créatures ont branlé la tête, et m'ont pressé de me retirer. Ensuite, elles l'ont priée tendrement de se mettre au lit pour y prendre un peu de repos. Mais cet ouragan, comme tous les autres, s'est bientôt dissipé en pluie : c'est-à-dire que, versant un ruisseau de larmes, elle est retombée sur son fauteuil. Elle a demandé pardon aux deux femmes de son emportement. Mais elle ne me l'a pas demandé à moi. Cependant j'ai commencé à me flatter que le temps des compliments étant venu, il pouvait arriver que j'y eusse bientôt part aussi.

En vérité, Mesdames, ai-je dit aux deux créatures (tu conviendras, Belford, que ce n'est pas d'assurance que j'ai manqué), je ne reconnais pas mon cher amour à cette violence. Rien ne lui est si peu naturel. Un malentendu...

On n'a pas manqué de me couper la voix. Un malentendu, misérable que tu es! Crois-tu que j'attende de toi des excuses? (Le mépris éclatait dans chaque trait de son aimable visage.) Puis, détournant la tête pour éviter mes yeux : Indigne fourbe! je n'ai pas la patience de te regarder. Sors, sors d'ici. Comment oses-tu soutenir ma présence?

J'ai cru alors que la qualité de mari m'obligeait de paraître un peu fâché. Madame, Madame, vous pourrez vous repentir quelque jour de ce traitement. Je ne l'ai pas mérité. Rendez-moi justice; vous savez que je ne l'ai pas mérité.

Je le sais, misérable! Je le sais!

Oui, Madame, jamais homme de ma naissance et de mon rang (il m'a paru à propos de me faire un peu valoir) ne s'est vu traiter avec cet air de mépris. (Elle a levé les mains vers le Ciel. L'indignation lui a coupé la voix.) Mais tout vient de la même source que le reproche de vous avoir privée de toutes sortes de secours et de protection, de vous avoir jetée dans l'humiliation et dans la misère, et d'autres discours aussi étranges. Ce que j'ai à répondre devant ces deux dames, c'est qu'après ce que je viens d'entendre, et puisqu'une aversion si forte a pris la place de votre ancienne estime, je vous laisserai bientôt aussi libre que vous le désirez. Je vais partir. Je vous abandonnerai à ce que vous nommez votre sort : et puisse-t-il être heureux! Seulement, pour n'être regardé de personne comme un usurpateur, comme un

voleur assurément, je demande où je dois envoyer vos habits et tout ce qui vous appartient. Vous ne tarderez point à les recevoir.

Envoyez-les ici, m'a-t-on répondu; et garantissez-moi que vous cesserez de me tourmenter, que vous n'approcherez jamais de moi : c'est tout ce que je désire de vous.

Je vous obéirai, Madame, ai-je repris d'un air affligé. Mais devais-je croire que vous fussiez jamais capable de pousser si loin l'indifférence et le mépris? Cependant permettez que j'insiste du moins sur la lecture de cette lettre. Consentez à voir le capitaine Tomlinson, à recevoir de sa bouche ce qu'il doit vous dire de la part de votre oncle. Il ne sera pas longtemps à se rendre ici.

Vous ne me tromperez plus, m'a-t-elle dit d'un ton impérieux. Commencez par exécuter vos offres. Je ne recevrai aucune lettre de vos mains. Si je vois le capitaine Tomlinson, ce sera sans aucun rapport à vous. Envoyez-moi mes habits, comme vous me l'offrez. Donnez-moi cette preuve de sincérité, si vous voulez que je vous en croie sur tout le reste. Laissez-moi sur-le-champ, et commencez par m'envoyer mes habits.

Les femmes se regardaient avec étonnement. Leur embarras ne faisait qu'augmenter. J'ai feint de partir dans le mouvement de mon dépit. Mais, après m'être avancé jusqu'à la porte, je suis retourné sur mes pas et, comme si j'étais revenu à moi-même : Un mot, un mot encore, mon très cher amour!... hélas! charmante jusque dans sa colère! Ô fatale tendresse! ai-je ajouté, en me tournant à demi, et tirant mon mouchoir. Je crois, Belford, qu'il s'est avancé quelque chose d'humide sur le bord de mes yeux. En honneur, je n'en doute pas. Les femmes ont paru touchées de compassion. Honnêtes créatures! Elles ont voulu montrer qu'elles avaient aussi chacune leur mouchoir. C'est ainsi (ne l'as-tu pas quelquefois observé?) que dans une compagnie de douze ou quinze personnes, chacun tire obligeamment sa montre, lorsqu'il entend demander quelle heure il est.

Un mot, Madame, ai-je répété, aussitôt que j'ai pu retrouver la voix! J'ai représenté au capitaine Tomlinson, dans le jour le plus favorable, la cause de notre mésintelligence présente. Vous savez sur quoi votre oncle insiste; vous savez à quoi vous avez consenti. La lettre que je vous offre va vous apprendre ce que vous avez à craindre de la malignité active de votre frère.

Elle allait me répondre avec chaleur, en repoussant la lettre du capitaine. Je l'ai prévenue : De grâce, Madame, écoutez-moi. Vous savez que Tomlinson s'est ouvert de notre mariage à deux personnes. La nouvelle est déjà parvenue aux oreilles de votre frère. Elle est allée jusqu'à ma famille. J'ai reçu ce matin, de la ville, des lettres de Milady Lawrence et de Miss Montaigu. Les voici, Madame (je les ai tirées de ma poche pour les lui offrir, avec celle du capitaine; mais elle les a repoussées de la main). Faites réflexion, je vous en conjure, aux suites funestes d'un ressentiment si vif.

Depuis que je vous connais, m'a-t-elle dit, je suis dans un abîme d'incertitudes et d'erreurs. Je bénis le Ciel de m'avoir délivrée de vos mains. Le soin de mes affaires ne regarde que moi. Je vous dispense d'y prendre le moindre intérêt. Ne suis-je pas indépendante de vous, et maîtresse de moi-même? Ne suis-je pas...

Les femmes ouvraient de grands yeux. Il était temps de l'interrompre. J'ai levé la voix pour étouffer la sienne... Vous avez naturellement le cœur si tendre et si délicat, ma très chère âme! Jamais il n'eut une plus belle occasion de s'exercer. Si vous ne voulez pas jeter les yeux vous-même sur les lettres, souffrez que je vous en lise un article ou deux.

Loin, loin, s'est-elle écriée; et que jamais je ne voie ni toi ni tes lettres. De quel droit oses-tu si cruellement me tourmenter?

Étranges questions, mon très cher amour! Questions auxquelles vous répondriez fort bien vous-même.

Sans doute, a-t-elle repris avec le même emportement; et voici donc ma réponse...

Je me suis hâté de lever encore plus la voix. Elle s'est arrêtée. Tendre fille! ai-je dit en moi-même, malgré la petite colère où j'étais contre elle; il serait bien singulier qu'un caractère tel que le sien fût capable ici de me résister. Cependant j'ai baissé le ton aussitôt que sa bouche s'est fermée. Tout est devenu doux, soumis, dans mon accent. J'ai penché la tête, une main levée, et l'autre appuyée sur ma poitrine : Au nom du Ciel, ma très chère Clarisse, lui ai-je dit en poussant un profond soupir, déterminez-vous à voir le capitaine avec un peu de modération. Il voulait venir avec moi; mais j'ai cru devoir essayer d'abord d'adoucir votre esprit sur ce fatal malentendu; et cela pour entrer dans vos

propres intentions; car, sans ce cher motif, que m'importe à moi que vos parents pensent ou ne pensent pas à se réconcilier avec nous? Ai-je quelque faveur à leur demander? C'est donc pour vous-même que je vous conjure de ne pas rendre inutiles les services et la négociation du capitaine. Ce vertueux officier sera ici avant la fin du jour. Milady doit arriver de Londres, avec ma cousine, dans un jour ou deux. Leur premier soin sera de vous voir. Ne poussez pas si loin cette petite querelle que Milord M..., Milady Lawrence et Milady Sadleir en puissent être informés. (Si tu savais, Belford, de quel œil les femmes ont commencé à me regarder!) Ma tante Lawrence ne vous laissera point en repos que vous n'ayez consenti à l'accompagner dans ses terres : et votre cause sera sûrement entre ses mains.

J'ai repris haleine un moment, pour juger de ses dispositions par sa réponse. Mais sa contenance et le ton de sa voix ne m'ont pas plu. Et crois-tu, misérable... a-t-elle recommencé. Il fallait absolument l'interrompre. Misérable! me suis-je écrié plus haut qu'elle. Ah! Madame, vous savez que je n'ai pas mérité des noms si violents. Une âme si délicate est-elle capable de cet injurieux langage! Mais ce traitement vient de vous, Madame! de vous que j'adore; de vous qui m'êtes plus chère que moi-même. (Les femmes ont recommencé à se regarder. Mon ardeur a paru leur plaire. Il n'y a point de femmes, Belford, mariées, filles, ou veuves, qui n'aiment les *ardeurs*. Miss Howe même, dans une de ses lettres, prend parti pour les *ardeurs*.) Cependant, Madame, je dois dire que dans cette occasion vous avez été trop loin. Je vois que vous me haïssez...

Elle allait répondre... Si nous devons nous séparer sans retour, ai-je continué d'une voix plus ferme et plus grave, je ne serai pas longtemps incommode à cette île. En attendant vos dernières résolutions, daignez seulement lire ces lettres, et considérer ce qu'il faut dire à l'ami de votre oncle, ou ce qu'il doit dire lui-même à son ami. Renoncez à moi si vous voulez; je ne m'en prêterai pas moins à tout ce qui peut faciliter la paix et la réconciliation pour laquelle je vous ai vu depuis peu tant d'empressement. Mais je prends la liberté de vous représenter que vous devez me traiter avec un peu moins de chaleur; ne fût-ce que pour donner une couleur favorable à ce qui s'est passé, et du poids aux propositions qu'il vous plaira de faire à votre famille.

J'ai mis alors toutes mes lettres sur une chaise qui touchait à la sienne; et je me suis retiré dans l'appartement voisin, avec une profonde révérence.

Les deux femmes m'ont suivi au même instant : madame Moore, pour laisser à ma perverse la liberté de lire ses lettres; Miss Rawlins, par le même motif, et parce qu'on la demandait chez elle. La bonne Moore l'a priée de revenir promptement. Je lui ai fait la même prière; et je ne lui ai pas vu de répugnance à promettre de nous obliger.

J'ai tourné mes premiers soins à me faire pardonner par madame Moore le déguisement sous lequel je m'étais présenté, et les fables qui m'avaient servi à la tromper. Je lui ai dit que je ne changeais rien au marché que j'avais fait avec elle pour son appartement, et que je la paierais pour un mois. Elle m'a témoigné quelques scrupules, qui se sont réduits à vouloir consulter Miss Rawlins. J'y ai consenti : mais après l'avoir fait souvenir qu'elle avait reçu mes arrhes, et qu'elle n'avait rien à me contester.

Miss Rawlins est rentrée alors, d'un air de curiosité plus vive; et madame Moore lui ayant raconté ce qui venait de se passer entre nous, elle a pris le ton officieux. Je l'ai secondé sans affectation, fort persuadé que si je la faisais entrer dans mes intérêts, j'étais sûr de l'autre.

Elle a souhaité, si le temps le permettait, et si sa proposition ne me paraissait pas indiscrete, que je lui apprisse en peu de mots le fond d'un événement qui se présentait, m'a-t-elle dit, sous une face mystérieuse et tout à fait surprenante. Dans quelques moments, elle nous avait crus mariés; dans d'autres, ce point lui avait paru douteux. Cependant la jeune dame ne le désavouait point absolument. Mais il paraissait du moins qu'elle se croyait mortellement offensée.

Je lui ai répondu que notre aventure était d'une singularité sans exemple; que dans plusieurs circonstances elle pourrait leur paraître incroyable; mais que leur croyant beaucoup de discrétion, je ne ferais pas difficulté de leur en faire un récit abrégé, qui éclaircirait à leur satisfaction, non seulement ce qui s'était passé, mais encore tout ce qui pouvait arriver. Elles ont pris chacune leur chaise autour de moi, et chaque trait de leur visage s'est composé à l'attention. J'étais résolu d'approcher de la vérité

autant qu'il m'était possible; dans la crainte qu'il n'échappât quelque chose à ma charmante qui pût démentir mon témoignage; et pour m'accorder d'ailleurs avec moi-même sur toute la scène de l'hôtellerie.

Quoique tu saches toute mon histoire, Belford, et que je t'aie communiqué une bonne partie de mes vues, il est nécessaire que je t'apprenne en gros le tour que j'ai donné à mon récit.

« Je leur ai fait, en abrégé, l'histoire de nos familles, de nos fortunes, de nos alliances, de nos antipathies, surtout de celle qui met un obstacle éternel à l'amitié entre James Harlove et moi; j'ai constaté la vérité de notre mariage secret. » (La lettre du capitaine, que je joindrai à celle-ci, t'en fera connaître les raisons. D'ailleurs les deux femmes auraient pu me proposer un ministre, par voie d'accommodement.) « Je leur ai dit les conditions que ma femme m'avait fait jurer, et dont elle s'était d'autant moins relâchée qu'elle les avait crues propres à m'inspirer plus d'ardeur pour sa réconciliation avec sa famille. J'ai confessé, de bonne foi, que cette contrainte m'avait quelquefois fait penser à chercher des consolations au dehors »; et la bonté de madame Moore lui a fait déclarer qu'elle n'en était pas fort étonnée. C'est une excellente femme que cette madame Moore.

Comme la rusée Miss Howe a découvert actuellement ce que c'est que notre Sinclair, et qu'elle pourrait trouver quelque moyen d'en instruire son amie, j'ai jugé qu'il était fort important de prévenir les deux femmes en faveur de madame Sinclair et de ses nièces. Je leur ai dit « qu'elles étaient nées demoiselles; mais qu'à la vérité, ma femme avait conçu de l'aversion pour elles, depuis qu'elles s'étaient unies pour la blâmer d'un excès de délicatesse. La plupart des gens, ai-je ajouté, et même des plus honnêtes gens, à qui leur conscience reproche une faute dont ils n'ont aucune envie de se corriger, sont quelquefois les plus impatients lorsqu'on les en avertit; parce qu'ils supportent moins volontiers que d'autres qu'on n'ait pas d'eux l'opinion qu'ils croient mériter ».

Elles m'ont répondu toutes deux : C'est ce qui n'arrive que trop souvent.

« Madame Sinclair, ai-je continué, occupait une fort belle maison, propre même à loger des personnes de la première qualité. » (Tu sais, Belford, que rien n'est si vrai.) « C'était une

femme très bien dans ses affaires, une veuve au-dessus du commun; telle que vous, Madame (en m'adressant à madame Moore); qui donne à louer comme vous; qui avait autrefois d'autres espérances, comme vous pouvez en avoir eu, madame Moore. La veuve d'un colonel. Il n'est pas impossible, madame Moore, que vous n'ayez connu le colonel Sinclair. Il occupait anciennement quelques chambres de louage à Hampstead. »

Elle m'a dit qu'elle croyait se souvenir de ce nom-là. « Oh! c'était une des meilleures maisons d'Écosse; et vous conviendrez, madame Moore, que si sa veuve loue des appartements garnis, ce n'est pas une raison pour la mépriser. N'est-il pas vrai, Miss Rawlins? »

Assurément; et toutes deux : Assurément. Elles ne pouvaient même approuver, ont-elles ajouté, qu'une dame telle que mon épouse fût d'un caractère méprisant.

Bon, ai-je aussitôt pensé. Ce fond promet quelque chose. Ne désespérons pas de l'assistance de ces deux femmes pour ramener ma fugitive, et pour arrêter les informations de Miss Howe.

« Je leur ai fait le portrait de cette *virago* : Dans tout son sexe, leur ai-je dit, on ne trouverait point une tête plus féconde en malice, ni un cœur plus déterminé dans l'exécution. »

C'était apparemment à cette Miss Howe, m'a dit madame Moore, que mon épouse avait eu tant d'empressement de dépêcher dès la pointe du jour un homme à cheval, avec une lettre qu'elle avait écrite avant que de se mettre au lit, et dont elle n'attendait que la réponse pour quitter Hampstead.

Elle-même, ai-je répondu. Je savais qu'elle s'adresserait à cette dangereuse amie; et j'aurais été trop heureux si j'avais pu couper le passage à sa lettre, ou du moins la faire tomber entre les mains de madame Howe, au lieu de celles de sa fille. Des femmes qui ont un peu vécu dans le monde, ne sont pas capables d'entretenir ces fâcheux caprices dans une jeune mariée.

Je m'arrête pour te faire remarquer, tandis que l'idée m'en vient à l'esprit, que j'ai donné ordre à Will de trouver la demeure du messager de ma belle fugitive, et de le voir à son retour, s'il est possible, avant qu'il ait rendu compte de sa commission.

« J'ai continué de dire à mes deux juges que je désespérais d'être jamais plus tranquille pendant que Miss Howe, avec cet

étrange ascendant sur ma femme, serait elle-même à marier, et jusqu'à l'entière réconciliation de ma femme avec sa famille; ou jusqu'à quelque événement encore plus heureux... comme je devais le penser, moi qui suis le dernier mâle de ma maison, et que sa rigueur, autant qu'un serment mal conçu, avait empêché jusqu'à présent... »

Ici je me suis arrêté, et j'ai fait le modeste, tournant mon diamant autour de mon doigt, comme si la pudeur ne m'avait pas permis d'achever; tandis que la dame Moore, me faisant lire clairement dans ses regards, m'a dit que le cas était assurément fort singulier; et que la vierge Rawlins a fait quelques minauderies en ouvrant son éventail, pour faire entendre que ce que j'avais dit ne demandait pas d'autre explication.

« Je leur ai raconté le sujet de notre dernier différend. J'ai bien établi la réalité du feu; mais j'ai confessé qu'ayant pour moi les droits du mariage, je n'aurais pas fait difficulté de violer un serment ridicule, lorsque la frayeur d'un accident si peu prévu avait jeté ma femme entre mes bras; et je me suis fait un reproche fort amer d'en avoir manqué l'occasion, puisqu'elle jugeait à propos de pousser le ressentiment si loin, et qu'elle avait l'injustice de regarder le feu comme une invention préméditée. »

Assurément, pour cet article, a remarqué la bonne madame Moore, comme vous êtes mariés et que Madame paraît un peu singulière, il y aurait peu d'hommes... elle n'a pas poussé plus loin sa réflexion.

« Comprenez-vous? ai-je repris. Me supposer capable d'avoir recours à de si misérables inventions, lorsque je voyais cette chère personne à toutes les heures du jour. » (Le trait, Belford, te paraît-il assez effronté?)

Miss Rawlins a répété plusieurs fois que le cas était en vérité fort extraordinaire; baissant les yeux, jouant de l'éventail, tournant la tête pour ne pas m'entendre tout à fait, dans la crainte apparemment qu'il ne m'échappât quelque chose d'offensant pour sa modestie; et revenant néanmoins à la question par des mais et des si, qui marquaient encore plus de curiosité.

« La jalousie de ma charmante, qui sert d'explication, dans la tête d'une femme, à cent choses inexplicables, et ce petit désordre d'esprit dont j'avais déjà parlé, que j'attribuais à l'odieuse imprécation de son père et aux anciennes persécutions

de sa famille, ont été les derniers points sur lesquels je me suis étendu, par précaution pour tout ce qui peut arriver. En un mot, je me suis reconnu coupable de la plupart des offenses dont je ne doutais pas qu'elle ne leur fit ses plaintes; et comme il n'y a rien qui n'ait un côté noir et un côté blanc, j'ai donné aux plus fâcheuses parties de notre aventure le meilleur tour qu'elles puissent recevoir. »

Après avoir fini ma narration, « je leur ai cité quelques articles de la lettre du capitaine Tomlinson que j'avais laissée entre ses mains; et je leur ai recommandé, avec de fortes instances, d'être en garde contre les recherches de James Harlove et du capitaine Singleton, ou de tout ce qui aura l'air de gens de mer ».

Tu vas voir, par la lettre même, combien cette précaution était nécessaire. Je te conseille de la lire ici; et si tu fais un peu d'attention à tout ce qu'elle contient, tu la trouveras charmante par rapport à mes vues.

*À monsieur Lovelace*

*Mercredi, 7 de juin*

Quoique je sois obligé de me rendre demain à Londres, ou le jour suivant, je ne dois pas négliger l'occasion que j'ai de vous écrire, par un de mes gens que d'autres raisons me portent à faire partir avant moi, pour vous avertir que probablement il vous reviendra quelque bruit de votre mariage, par la bouche ou les lettres de quelqu'un de vos proches. Une des personnes à qui j'ai jugé à propos de faire entendre que je vous crois mariés (son nom est M. Lilburne) se trouvant ami de M. Spurrier, intendant de Milady Lawrence, et n'ayant point été prié de se taire, a communiqué cette nouvelle à M. Spurrier, qui l'a rapportée à Milady Lawrence comme un fait certain; d'où il est arrivé que, sans avoir l'honneur d'être connu personnellement de cette dame, j'ai reçu la visite de son intendant, qui est venu m'en demander la confirmation de sa part. Il était accompagné de M. Lilburne. Ainsi je n'ai pu éviter de tenir le même langage, et je crois comprendre que Milady se plaint de n'avoir pas reçu de vous-même une nouvelle si désirée. Il me paraît que ses affaires l'appellent à la ville. Peut-être jugerez-vous à propos de lui découvrir la vérité. Si vous

prenez ce parti, ce sera sans doute en confiance, afin qu'il ne transpire rien du côté de votre famille qui puisse contredire ce que j'ai publié. J'ai toujours eu pour maxime qu'en toute occasion il faut s'attacher fidèlement à la vérité; et, quoique dans la meilleure vue du monde, j'ai quelque regret de m'être un peu écarté de mon ancien principe. Mais le cher M. Jules Harlove m'en a fait une loi. Cependant j'ai remarqué toute ma vie qu'un écart de cette nature ne va jamais seul. Pour y remédier, Monsieur, permettez que je supplie encore une fois l'incomparable personne de confirmer promptement ce que j'ai dit. Lorsque vous le reconnaîtrez tous deux, il y aurait de l'impertinence à vous demander trop curieusement la semaine ou le jour; et si la célébration est aussi secrète que vous le désirez, les dames de la maison où vous êtes logés ayant d'aussi bonnes instructions que vous me l'avez assuré, et vous croyant mariés depuis longtemps, qui sera jamais en état de contredire mon témoignage?

Cependant il est très probable qu'on fera quelques petites recherches; et c'est ce qui rend la précaution absolument nécessaire. M. James Harlove ne se persuadera pas que vous soyez mariés. Il est sûr, dit-il, que vous viviez ensemble lorsque M. Hickman s'est adressé à M. Jules Harlove : et si vous avez vécu quelque temps dans cette liaison sans être mariés, il conclut de votre caractère, M. Lovelace, qu'il n'y a point d'apparence que vous pensiez jamais au mariage. Enfin, dans la supposition même que vous eussiez pris le parti de vous marier, il laisse à juger à ses deux oncles s'il n'y a pas lieu de croire que vous avez commencé par déshonorer sa sœur, et s'il lui reste par conséquent quelque droit de prétendre à la faveur et au pardon de sa famille. Je crois, Monsieur, qu'il est à propos de lui cacher cette partie de ma lettre.

M. James est résolu d'approfondir la vérité, et de se procurer même, à toutes sortes de prix, le moyen de parler à sa sœur. Je suis bien informé qu'il part demain dans cette vue, avec une suite nombreuse et bien armée, et M. Solmes doit être de la partie. Ce qui donne tant d'ardeur à M. James, c'est la déclaration que M. Jules, son oncle, a faite à toute la famille, qu'il pense à réformer les dispositions de son testament. M. Antonin est dans la même résolution; car il paraît que, madame Howe ayant refusé depuis peu l'offre de sa main, il a renoncé absolument au dessein

de changer d'état. Ces deux frères agissent toujours de concert. M. James commence à craindre (et je puis vous dire, sur ce que j'ai entendu de M. Jules, que ses craintes ne sont pas sans fondement) qu'il ne revienne à sa sœur, de ce changement, plus d'avantage qu'il ne désire. Il a déjà sondé son oncle. Il a voulu savoir s'il n'avait pas reçu quelques nouvelles propositions de la part de sa sœur. M. Jules n'a pas répondu directement, et s'est borné à des souhaits pour une réconciliation générale, accompagnés de la supposition que sa nièce était mariée. Ce furieux jeune homme a paru s'en offenser. Il a fait souvenir son oncle de l'engagement dans lequel ils sont tous entrés, au départ de sa sœur, de ne prêter l'oreille à rien sans un consentement général.

Le cher M. Jules me fait souvent des plaintes de l'humeur impérieuse de son neveu. À présent, dit-il, qu'il n'a personne dont le génie supérieur lui serve de frein, il n'observe plus aucune règle de bienséance avec ses proches. C'est ce qui donne plus d'ardeur que jamais à M. Jules pour la réconciliation de sa nièce. Il n'y a pas deux heures que j'ai pris la liberté de lui proposer une correspondance avec sa *fille-nièce*; c'est le nom qu'il lui donne quelquefois encore, dans le mouvement de sa vive affection. Je lui ai offert une enveloppe à mon adresse. Cette chère nièce, lui ai-je dit, est d'une si parfaite prudence, que personne n'est plus capable de tout conduire à la plus heureuse fin. Il m'a répondu que, dans les circonstances présentes, il ne se croit pas tout à fait libre de hasarder cette démarche; et qu'il lui paraît plus prudent de se réserver le pouvoir d'assurer dans l'occasion qu'il n'avait avec elle aucune correspondance.

Ce détail vous fera juger, Monsieur, combien il est nécessaire que notre traité demeure absolument secret. Si votre chère dame a déjà fait quelque ouverture à Miss Howe, sa digne amie, je me flatte que c'est en confidence.

Je passe en peu de mots, Monsieur, à votre lettre de lundi dernier. M. Jules Harlove a paru fort satisfait de votre empressement à recevoir ses propositions. À l'égard du désir que vous marquez tous deux de le voir à la cérémonie, il m'a dit que ses démarches étaient observées de si près par son neveu, qu'il ne voyait aucune apparence de pouvoir vous obliger sur ce point, quand son inclination l'y porterait; mais qu'il consent de bon

cœur que je sois l'ami qui assistera de sa part à cet heureux événement.

Cependant, si votre chère dame continue de souhaiter fort ardemment la présence de son oncle, je crois avoir trouvé un expédient qui conciliera tout; à moins qu'il ne soit plus déterminé dans sa résolution que je ne l'ai jugé par sa réponse. Je remets à vous expliquer mes vues lorsque j'aurai le plaisir de vous voir à Londres; et peut-être serai-je en état de vous apprendre alors ce qu'il en aura pensé lui-même. Mais vous n'avez pas de temps à perdre. Il est impatient d'apprendre que vous ne fassiez plus qu'un; et j'espère qu'en vous quittant à mon retour, je serai en état de l'assurer que j'ai vu la célébration de mes propres yeux.

S'il naissait quelque obstacle de la part de votre chère dame, ce qui est impossible de la vôtre, je serais tenté de lui reprocher effectivement des excès de délicatesse.

M. Jules Harlove compte, entre ses espérances, Monsieur, que vous apporterez plus de soin à fuir qu'à rencontrer ce violent neveu. Il a pris une meilleure opinion de vous, permettez-moi cette remarque, depuis que je lui ai rendu compte de votre modération et de votre politesse; deux qualités dont son neveu est mal partagé. Mais où trouver des hommes sans défaut?

Vous ne vous imaginerez jamais quelle tendresse mon cher ami conserve encore pour son excellente nièce. Je veux vous en donner un exemple, dont je ne vous dissimulerai pas que j'ai été fort touché. « Si je suis jamais assez heureux, me disait-il dans un de nos derniers entretiens, pour voir cette aimable enfant faire les honneurs de ma table comme maîtresse de ma maison; toute la famille présente, en qualité seulement de ses hôtes; car c'était ma passion, pendant le mois qu'elle m'accordait à mon tour; et j'y avais fait consentir sa mère... » Là, ce respectable ami s'arrêta. Il tourna le visage. Deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues. Il voulait me les cacher, mais il n'en eut pas la force. « Cependant, reprit-il, comment... comment... (chaque parole était accompagnée d'un sanglot), comment serai-je capable de soutenir la première entrevue! »

Je ne suis pas un homme dur, M. Lovelace, et j'en bénis le Ciel. Mes yeux témoignèrent à mon digne ami qu'il n'avait pas eu raison de rougir devant moi de son humanité.

Il est temps de finir une si longue lettre. Ayez la bonté de faire agréer mon très humble respect à la plus excellente personne de son sexe ; et comptez absolument, Monsieur, sur le zèle et la fidélité de, etc.

TOMLINSON.

Pendant la conversation dont je t'ai fait le récit, je m'étais placé au fond de la chambre où j'étais, vis-à-vis de la porte, qui était ouverte ; et devant celle du cabinet, qui était fermée. J'avais parlé si bas, que dans cet éloignement il avait été impossible à ma charmante de m'entendre ; et ma situation me laissait observer si la porte s'ouvrait.

J'ai dit aux deux femmes que le voyage de Milady Lawrence avec sa nièce, et la visite qu'elles devaient faire à mon épouse, qui ne les avait jamais vues, étaient des vérités si réelles, que j'attendais à chaque moment des nouvelles de leur arrivée. Je leur ai parlé alors des deux autres lettres que j'avais laissées à ma femme ; l'une de Milady Lawrence, et l'autre de ma cousine Montaigu. Je t'en épargne la lecture. L'impertinence de mes chers parents ne cesse pas de se répandre en reproches. Ils sont charmés d'en trouver l'occasion. Leur motif est toujours une vive affection (leur affection, Belford !) et la connaissance qu'ils ont de mon excellent caractère (autre sujet d'admiration !). Mais il ne manque rien à leur consentement, aux témoignages de leur joie, à l'empressement qu'ils ont de voir et d'embrasser leur charmante nièce, leur adorable cousine. Après avoir fait lire à mes deux femmes une copie de ces lettres, dont je m'étais muni fort heureusement, j'ai cru qu'il m'était permis de menacer et de faire un peu le brave. Je ne me sens pas porté, leur ai-je dit, à faciliter cette visite que Milady Lawrence et Miss Montaigu veulent faire à ma femme. Après tout, je suis las de ses caprices. Elle n'est plus ce qu'elle peut se vanter d'avoir été ; et, comme j'ai cru pouvoir le déclarer devant vous, Mesdames, j'abandonnerai cette ennuyeuse île, quoique je lui doive ma naissance et que j'y laisse un bien considérable, pour aller résider, soit en Italie, soit en France, et ne me souvenir jamais que j'ai porté la malheureuse qualité de mari.

Oh! Monsieur, s'est écriée l'une. Quel dommage! m'a dit l'autre.

Que voulez-vous, Madame? en me tournant vers madame Moore. Que puis-je vous dire? en m'adressant à Miss Rawlins. Je suis au désespoir. Je ne puis soutenir plus longtemps cette dureté. J'ai eu le bonheur d'être favorisé quelquefois par les dames (en prenant un air modeste, Belford, et tu sais que je ne mens point). À l'égard de ma femme, il ne me reste qu'une espérance; car je dois tant de mépris à ses parents, que je ne puis souhaiter notre réconciliation que pour l'amour d'elle : c'est que, s'il plaisait au Ciel de nous accorder des enfants, elle pourrait reprendre sa douceur ordinaire, qui nous rendrait parfaitement heureux. Mais la réconciliation même, qu'elle avait si fort à cœur, devient plus difficile que jamais par la téméraire démarche qu'elle vient de faire et par les transports où vous la voyez. Vous vous imaginez bien que son frère et sa sœur n'apprendront pas cette dernière aventure sans en prendre droit de renouveler leurs persécutions; surtout après avoir affecté jusqu'à présent de ne pas croire notre mariage réel, et ma femme elle-même n'ayant que trop de disposition à seconder ce mauvais bruit, parce que nous ne sommes encore liés que par la célébration.

Ici, j'ai repris l'air modeste, pour faire ma cour à Miss Rawlins. Je me suis tourné à demi. Ensuite, recommençant à les regarder toutes deux : Vous-mêmes, Mesdames, vous ne saviez ce que vous en deviez croire. Il a fallu vous raconter toute mon histoire; et je vous assure que je ne me donnerai pas la même peine pour convaincre une famille que je hais, une famille dont je n'attends et je ne désire aucune faveur, et qui résiste d'ailleurs à la conviction. Dites-moi, je vous le demande : qu'arrivera-t-il, lorsque l'ami du plus raisonnable des deux oncles va paraître, quoiqu'il ait toute l'apparence d'un homme d'honneur? N'est-il pas naturel qu'il me dise : « À quoi bon, M. Lovelace, entreprendre de réconcilier madame Lovelace avec ses proches, par la médiation de son oncle, lorsque tous deux, vous n'êtes pas mieux ensemble? » La conséquence est juste, madame Moore! Je n'aurai rien à répondre, Miss Rawlins! Le plus grand mal c'est ce maudit serment qui nous lie, dans ses idées, jusqu'au moment de sa réconciliation.

Les deux femmes ont paru touchées de mon raisonnement. Je parlais avec beaucoup de feu, quoique d'un ton fort bas; et puis ce sexe aime à se voir traité avec un air d'importance. Leurs têtes prudentes se sont baissées l'une vers l'autre, et j'ai reconnu des marques d'attendrissement sur leur visage. Mon tendre cœur s'en est ressenti. « Dites, Mesdames, ne me trouvez-vous pas fort à plaindre? Si elle ne m'avait pas préféré à tous les hommes du monde... » Je me suis arrêté ici; et c'est sans doute, ai-je repris en cherchant mon mouchoir, ce qui a jeté M. Tomlinson dans l'embarras, lorsqu'il a su sa fuite; lui qui, la dernière fois qu'il nous a vus, admirait deux cœurs les plus passionnés... Oui, les plus passionnés! ai-je répété d'un ton douloureux. J'ai tiré alors mon mouchoir; et le portant à mes yeux, je me suis levé pour m'avancer vers la fenêtre. Ce souvenir, ai-je dit d'une voix altérée, me rend plus faible qu'une femme. Si je ne l'aimais pas plus qu'un mari n'aima jamais la sienne... (Oh! pour cela, Belford, je n'en doute pas moi-même.) Je me suis encore arrêté; et reprenant : Toute charmante que vous la voyez, je souhaiterais de ne l'avoir jamais connue. Pardonnez, Mesdames (en revenant sur mes pas, après avoir assez frotté mes yeux pour les faire paraître un peu rouges); et, tirant mon portefeuille, je veux vous faire voir une lettre... la voici. Prenez la peine de lire, Miss Rawlins. Elle vous confirmera combien toute ma famille est disposée à l'admirer. J'y suis traité un peu librement, comme dans les deux autres : mais après les ouvertures que je viens de vous faire, je ne dois plus avoir de secret pour vous.

Elle l'a prise avec une curiosité avide. Après avoir regardé les armes d'un air d'admiration, elle a lu l'adresse : *À M. Lovelace*, etc. Je l'ai interrompue : Oui, Mademoiselle, oui, c'est mon nom (feignant d'avoir oublié que je m'étais déjà nommé plusieurs fois). Je n'ai pas sujet d'en rougir, comme vous voyez. Le nom de ma femme est Harlove, Clarisse Harlove; vous me l'avez entendu nommer ma *chère Clarisse*.

Je m'étais figuré, m'a dit Miss Rawlins, que c'était quelque nom imaginaire; un nom d'amour. Non, Mademoiselle, c'est réellement son nom.

Je l'ai priée de lire la lettre entière à madame Moore. Si l'orthographe n'est pas exacte, ai-je ajouté, vous aurez la bonté d'excuser; c'est l'écriture d'un seigneur. Peut-être ne ferai-je pas

voir cette lettre à ma femme; car, si celles que je lui ai laissées ne produisent aucun effet, je n'en espère pas plus de celle-ci, et je ne suis pas bien aise d'exposer Milord M... à ses dédains. En vérité, je commence à devenir fort indifférent pour les suites.

Miss Rawlins, flattée de cette marque de confiance, m'a regardé d'un œil de pitié, et s'est mise à lire.

Tu peux lire ici, si tu veux, la même lettre, que j'ai la bonté de t'envoyer.

À M. Lovelace

Au château de M..., mercredi, 7 de juin

Mon neveu Lovelace <sup>1</sup>,

Il me semble que vous auriez pu trouver le temps de nous apprendre la célébration de votre mariage. C'est une politesse que j'avais droit d'attendre de vous. Mais peut-être a-t-il été célébré dans le temps même que vous me proposiez de servir de père à votre femme. Je ne serai pas de bonne humeur, si je ne me trompe pas dans cette conjecture. *Qui dit peu, n'a pas beaucoup à rétracter.*

Cependant je vous avertis que Milady Betty Lawrence ne vous pardonnera pas aussi facilement que moi. *Les femmes sont plus rancunières que les hommes.* Vous qui connaissez si bien ce sexe (au reste ce n'est pas votre éloge que je fais), vous deviez savoir cette vérité. Mais, comme vous n'avez jamais eu de femme aussi aimable que la vôtre, j'espère que vous ne ferez qu'une âme entre vous. Souvenez-vous de ce que je vous ai déclaré : je suis résolu de vous déshériter et de mettre tout ce que je pourrai sur sa tête, si vous n'êtes pas un bon mari.

Puisse votre mariage être couronné d'un grand nombre de beaux garçons (je ne souhaite pas de filles) pour rétablir dans tout son lustre une maison si ancienne! Le premier garçon prendra mon nom par acte de Parlement. C'est ce qui est déjà réglé dans mon testament.

1. On ne doit point avoir oublié le caractère de Milord M... (NdP).

Milady Betty et Miss Charlotte seront à Londres pour leurs affaires, avant que vous sachiez vous-même où vous êtes. Elles ont une extrême impatience de faire leur compliment à leur belle parente. Je ne suppose pas que vous puissiez être encore à Median lorsqu'elles arriveront à la ville, parce que Greme ne m'informe pas que vous lui ayez donné des ordres pour les préparatifs.

Pritchard tient toutes les pièces prêtes à signer. Je ne prétends point tirer avantage de vos dédains. J'y suis trop accoutumé; ce qui soit dit à l'honneur de ma bonté plus qu'à celui de votre complaisance.

Une des raisons qui conduisent à Londres Milady Lawrence, c'est pour nous acheter, à tous, les présents qu'il nous convient de faire dans cette occasion. Nous aurions mis tout le pays en fête, si vous nous aviez informés assez tôt; et je suis persuadé que c'eût été faire plaisir à tout le monde. *L'occasion ne revient pas tous les jours.*

Mes compliments les plus tendres, et mes félicitations à ma nouvelle nièce, c'est tout ce que je puis ajouter pour le présent, dans les douleurs de ma goutte, qui vous rendraient fou, avec tout votre courage héroïque. Je suis votre affectionné oncle,

M...

Cette lettre, Belford, a consommé mon ouvrage. Il était aisé de voir, a dit Miss Rawlins, que j'avais été un étrange jeune homme; et, pour elle, c'est le jugement qu'elle avait porté de moi au premier coup d'œil. Elles ont commencé toutes deux à me solliciter en faveur de ma femme, tant mon rôle avait eu de succès; à me prier de ne pas quitter le pays; de ne pas rompre une réconciliation si désirée d'une part, et des vues si avantageuses du côté de ma propre famille.

Qui sait, ai-je pensé en moi-même, si je n'ai pas plus de fruit à tirer de cette aventure que je n'ai osé m'en promettre? Quel serait mon bonheur, si je pouvais engager ces deux femmes à se joindre pour hâter la consommation de mon mariage?

Mesdames, votre bonté me paraît extrême pour ma femme et pour moi. Je reprendrais courage, si ma trop scrupuleuse moitié voulait consentir à me dispenser d'un serment qui blesse tous les

droits. Vous connaissez ma situation. Croyez-vous que je ne puisse pas insister absolument sur cette dispense? Voudriez-vous entreprendre de lui persuader qu'un seul appartement suffit pour un mari et sa femme dans les heures de retraite?

Pas mal, Belford. Rien de plus modeste. Observe ici, que sur un sujet de cette nature, très peu d'autres libertins seraient capables d'employer un langage assez décent pour engager des femmes modestes à les écouter d'un air tranquille. Elles ont souri toutes deux, en se jetant un regard mutuel. Observe encore que ce sujet fait toujours sourire les femmes. Il ne leur faut que des superficies d'expression. Un homme qui s'échappe grossièrement devant elles mérite d'être assommé à coups de massue. Elles ressemblent aux instruments de musique : touchez le moindre petit fil d'archal, ces chères âmes deviennent sensibles dans toutes les parties de leur être.

Assurément, a répondu Miss Rawlins d'un air profond, en faisant jouer son éventail, un casuiste déciderait que le vœu du mariage doit l'emporter sur toute autre obligation.

Madame Moore a déclaré que si la jeune dame me reconnaissait pour son mari, elle devait remplir les obligations d'une honnête femme.

Juge, Belford, quelles espérances j'ai conçues sur cette réponse. Mais j'avais besoin de quelques autres mesures pour me mettre en état de prendre tous mes avantages. Les arrhes que vous avez reçues, ai-je dit froidement à madame Moore, me donnent droit à cet appartement. Il suffira pour moi : cependant j'espère que vous ménagerez au second tout l'espace que vous pourrez pour mes gens ; et le plus sûr serait de m'accorder tout ; car puis-je savoir ce que le frère de ma femme est capable d'entreprendre? Je vous paierai tout ce que vous jugerez à propos de demander ; pour un mois, ou deux même, en y comprenant la table. Prenez ce billet pour gage, ou pour une partie du paiement. Je lui ai offert un billet de banque de trente livres sterling.

Elle a refusé de le prendre, sous prétexte de vouloir consulter, auparavant la jeune dame ; mais, ne doutant pas de mon honneur, m'a-t-elle dit, elle me promettait de ne recevoir personne qu'elle ne connût bien, tandis qu'elle aurait chez elle la jeune dame et moi.

La jeune dame, la jeune dame! Entendrai-je toujours de la bouche de ces deux créatures un terme qui marque des restes de doute au fond de leur cœur? Pourquoi ne pas dire *votre femme*, ou *Madame*? C'est la plainte que j'ai faite en moi-même. Si convaincues à ce moment, ai-je pensé, et tout d'un coup incertaines. Jamais je n'ai vu des femmes de cette espèce.

Je ne connaissais pas, leur ai-je dit, d'autres raisons à ma femme pour refuser de me souffrir sous le même toit, que celles qu'elle avait eues pour quitter la maison de madame Sinclair. Mais quand elle ferait valoir cette objection, j'étais résolu de ne pas m'y rendre, parce qu'il était à craindre pour moi que le même désordre d'esprit qui l'avait amenée à Hampstead ne me fit perdre absolument ses traces.

Cette réponse a paru les embarrasser. Elles se sont regardées en silence; mais j'ai lu dans leurs yeux qu'elles approuvaient ma crainte. Je leur ai dit que je voulais être et l'hôte et le convive de madame Moore. L'heure du dîner approchait. On ne m'a pas refusé la seconde de ces deux faveurs.

Lettre 225

*M. Lovelace à M. Belford*

Il était temps de tourner mon attention vers ma charmante, qui avait eu du loisir de reste pour réfléchir sur les lettres que je lui avais laissées. J'ai prié madame Moore de passer dans le cabinet, et de lui demander s'il lui plaisait de recevoir ma visite, à l'occasion des lettres; ou s'il lui plairait davantage de m'accorder l'honneur de la voir dans la salle à manger. Madame Moore a prié Miss Rawlins de l'accompagner. Elles sont entrées ensemble, et l'on n'a pas fait difficulté de les recevoir.

Un moment de réflexion, je te prie, quoiqu'elle ne soit pas en ma faveur, sur cette sécurité que donne l'innocence; et qui tient néanmoins du serpent autant que de la colombe. Ici, sans penser à se défendre contre tout ce que je pouvais dire dans son absence, et contente du seul témoignage de son cœur, elle me laisse la liberté de raconter ma propre histoire à des gens aussi étrangers pour elle que pour moi, que cette qualité même devait lui faire croire disposés à prendre parti pour le plus injurié; c'est-à-dire, en me supposant un peu d'adresse, pour moi, et par conséquent contre elle. Chère petite innocente! de se reposer sur la bonté de son cœur tandis que le cœur ne peut se faire connaître que par les actions, et que les apparences ne présentent dans elle qu'une capricieuse, une fugitive, qui s'est dérobée aux empresses du plus tendre et du plus indulgent de tous les

maris! Quelle folie en effet de se rendre l'esclave de l'opinion particulière, lorsque le monde entier est gouverné par des apparences!

Mais au fond que peut-on attendre d'un ange de dix-huit ans? C'est un trésor de connaissances, mais de pure spéculation, sans que l'expérience y ait la moindre part. Cette espèce de lumière est toujours vague, incertaine : un feu follet qui n'éclaire l'esprit que pour l'égarer.

Un moraliste dirait qu'entre les choses du monde il y en a mille qui causeraient un plaisir inexprimable aux âmes capables de réflexion, si le mélange qui s'y trouve ne leur faisait perdre la moitié de leur prix. Sans aller plus loin, j'ai vu des parents, entre lesquels je te permets de mettre les miens, qui, dans la jeunesse de leurs enfants, faisaient leurs délices des mêmes qualités qui devaient causer un jour le malheur de leur vie. Pour ramener cette morale à mes vues, ma charmante a sans doute assez de prudence pour s'élever au-dessus de toutes les personnes de son sexe; mais je ne voudrais pas qu'elle en eût plus que moi.

Au fond, j'ai beau l'adorer, c'est ma vengeance, cette vengeance que j'ai jurée, qui tient le premier rang dans mon cœur. Miss Howe prétend que mon amour ressemble à celui d'Hérode. Sur ma foi, cette fille a deviné. J'ai presque regret de t'avouer que je prends plaisir à faire le tyran sur ce que j'aime. Dis-moi, si tu veux, que ce plaisir n'est pas d'un homme généreux. Des cœurs plus tendres que le mien le connaissent. On a vu des femmes s'y livrer à l'égard d'une femme, lorsqu'elles en ont eu le pouvoir. Pourquoi serais-tu surpris qu'adorant ce sexe et mettant tous mes soins à l'étudier, l'infection ait gagné jusqu'à moi?

*Fin de la première partie du Tome V*

Lettre 226

*M. Lovelace à M. Belford*

Tu dois attendre impatiemment ce qui s'est passé entre les deux femmes et ma charmante. Ne t'étonne pas qu'une femme perverse rende un mari curieux. L'événement néanmoins a justifié l'ancienne observation, que *ceux qui prêtent l'oreille aux discours d'autrui entendent rarement leur propre éloge*. Cette curiosité venant presque toujours du reproche de leur conscience et de la crainte des censures, ils se trouvent rarement trompés. Il y a quelquefois du sens, après tout, dans ces proverbes, dans ces bouts de phrase, que mon cher oncle appelle la sagesse des nations.

Madame Moore était chargée de la commission; mais c'est Miss Rawlins qui a commencé le dialogue. Il faut que je te le représente en scène de comédie, tel que je l'ai entendu; c'est-à-dire sous le nom de celle qui parle : sans quoi je serais embarrassé à te chercher des liaisons.

*Miss R.* Votre mari, Madame... (Remarque l'adresse de cette créature, uniquement pour tirer une déclaration formelle.)

*Cl.* Mon mari! Mademoiselle!

*Miss R.* M. Lovelace assure, Madame, que vous êtes son épouse, et demande en grâce de vous voir ici ou dans la salle à manger, pour vous entretenir des lettres qu'il vous a laissées.

*Cl.* C'est un homme fort méprisable. La grâce, Mademoiselle, que j'ai moi-même à vous demander, c'est de m'accorder

l'honneur de votre compagnie aussi souvent que vous le pourrez tandis qu'il sera aux environs d'ici et que je demeurerai dans cette maison.

*Miss R.* Je me ferai un plaisir, Madame, d'être souvent avec vous. Mais il me semble que vous pourriez le voir pour entendre ce qu'il aurait à vous dire touchant les lettres.

*Cl.* Ma situation est triste, plus triste que je puis l'expliquer. Je me crois perdue sans ressource. Je ne sais à quelle résolution m'arrêter. Je n'ai pas un ami au monde qui puisse ou qui veuille me secourir. Cependant personne n'avait plus d'amis que moi, avant que j'eusse connu cet homme-là.

*Miss R.* Il ne me paraît pas, Madame, qu'il ait l'air ni le langage d'un méchant homme ; du moins sur le pied où les hommes sont aujourd'hui.

(*Où les hommes sont aujourd'hui !* Pauvre Miss Rawlins, ai-je pensé ! Eh ! sais-tu sur quel pied sont aujourd'hui les hommes ?)

*Cl.* Ah ! Mademoiselle, vous ne le connaissez pas. Il sait prendre les apparences d'un ange de lumière ; mais il a le cœur des plus noirs.

(Pauvre diable que je suis !)

*Miss R.* Je ne l'aurais pas cru. Mais les hommes de ce temps sont si trompeurs !

(*De ce temps, petite folle ?* Tes livres ne t'ont-ils pas appris que les hommes ont toujours été les mêmes ?)

*Madame Moore, avec un soupir.* Oui, oui, j'en ai fait l'expérience à mes dépens.

(Qui sait si la pauvre Moore n'a pas rencontré, dans son temps, quelque Lovelace, quelque Belford, ou quelque vil personnage de la même trempe ? Ma charmante ne sait pas combien d'étranges histoires chaque femme serait en état de lui raconter, si tout ce beau sexe avait le cœur aussi ouvert qu'elle. Mais voici le mal : quoique je lui aie donné quelque sujet d'offense, je n'ai pas été assez loin pour l'obliger à la discrétion.)

*Cl.* À l'égard des lettres qu'il m'a laissées, je ne sais ce que j'en dois dire ; mais je suis bien résolue de n'avoir jamais rien à démêler avec lui.

*Miss R.* Si vous me permettez, Madame, de vous avouer ce que je pense, il me semble que vous poussez le ressentiment fort loin.

*Cl.* A-t-il employé son adresse à vous persuader que sa cause est juste? Il en est capable avec tous ceux qui ne le connaissent pas. Je l'ai entendu parler assez longtemps, quoique je n'aie pas distingué ce qu'il vous a dit, et que rien ne me soit plus indifférent. Mais quelle idée vous a-t-il fait prendre de lui-même?

(Je n'ai pas été fâché de cette question. S'arrêter, suspendre le mouvement de sa colère, ai-je dit en moi-même, c'est un charmant présage.)

Alors, la curieuse Miss Rawlins lui a fait plusieurs demandes, dans la vue apparemment de tirer d'elle une confirmation, ou son désaveu. Milord M... était-il mon oncle? Ma première recherche avait-elle été approuvée de toute la famille, à l'exception de son frère? Avais-je eu une rencontre sanglante avec ce frère? Avait-elle été persécutée en faveur d'un homme fort désagréable, qui se nommait Solmes, jusqu'à se trouver forcée d'accepter ma protection?

Elle n'a désavoué aucun de ces articles. Ce n'était pas la peine, a-t-elle dit, de leur donner leur véritable explication, pour le peu de séjour qu'elle devait faire à Hampstead; et le détail serait trop long. Mais cette réponse n'était pas capable de satisfaire Miss Rawlins.

*Miss R.* Il prétend, Madame, qu'il n'a pu vous faire consentir à votre mariage qu'après s'être engagé par un serment solennel à ne pas user de ses droits jusqu'à votre réconciliation avec vos proches.

*Cl.* Le misérable! quel nouveau dessein roule-t-il dans sa tête lorsqu'il s'efforce d'inspirer ces idées à des étrangers?

(Bon, ai-je aussitôt pensé. Le désaveu n'est pas absolu. Tout ira merveilleusement.)

*Miss R.* Il avoue qu'un incendie, arrivé par hasard, vous a causé beaucoup d'effroi, mercredi dernier; que... que... que le feu vous a fort effrayée... fort effrayée... mercredi dernier. En un mot, il avoue qu'il a pris quelques libertés innocentes, qui pouvaient le conduire à violer son serment; et que c'est la cause de votre colère.

(Que n'aurais-je pas donné pour voir quelle était alors la contenance de ma charmante? Elle a dû se trouver un peu embarrassée à justifier des ressentiments si vifs pour une si légère offense. Aussi a-t-elle hésité. Elle n'a pas répondu sur-le-champ;

et lorsqu'elle a recommencé à parler, elle a souhaité que Miss Rawlins ne rencontrât jamais d'homme qui prît avec elle des libertés de cette innocence.)

*Miss R.* Votre aventure, Madame, est assurément des plus singulières. Mais si le parti que vous avez pris de le quitter éloigne vos espérances de réconciliation avec votre propre famille, vous me permettrez de dire qu'il est fâcheux (je suppose que la vierge Rawlins n'a pas achevé sans minauder, sans jouer de l'éventail et sans rougir), extrêmement fâcheux qu'il ne puisse être dispensé de son serment; surtout avouant qu'il n'a pas toujours été l'homme du monde le plus sage...

(Je serais entré volontiers pour embrasser cette excellente fille.)

*Cl.* Il vous a raconté son histoire, je répète que la mienne serait trop longue et trop triste. Le désordre où sa vue m'a jetée, et le peu de temps que j'ai à passer ici ne me permettent aucun détail. S'il a quelques vues auxquelles sa justification puisse être utile, sans m'exposer personnellement à de nouveaux malheurs, je consens de bon cœur qu'il prenne à vos yeux toutes les couleurs de l'innocence.

(Le souvenir de mon amour, et son excellent caractère, ont plaidé pour moi dans ce moment. Elle a repris néanmoins :)

*Cl.* Le spécieux séducteur! Dites-moi seulement, Mademoiselle, s'il n'y a point quelque porte dérobée, par laquelle je puisse le fuir pour jamais.

(Quelle émotion de cœur j'ai sentie! je lui ai entendu lever la fenêtre.)

*Cl.* Où mène ce sentier? Serait-il impossible d'avoir un carrosse? Il faut qu'il ait quelque démon familier, pour m'avoir trouvée dans cette maison. Ne puis-je me glisser dans quelque maison voisine, où je demeurerais cachée jusqu'à son départ? Vous êtes des personnes d'honneur. Je n'ai pas toujours été assez heureuse pour tomber si bien. Ah! Mesdames (d'une voix impatiente), accordez-moi votre secours, ou je suis une fille perdue!

Ensuite, s'arrêtant : N'est-ce pas là le chemin de Hendon? Ce lieu me paraît détourné. Je crois avoir entendu dire que le coche de Hampstead ne laisse pas d'y passer.

*Mad. Moore.* Je connais une fort honnête femme à Mill Hill. Si vous vous croyez dans quelque danger, Madame, vous pourriez être fort sûrement chez elle.

*Cl.* Ah ! tout lieu du monde me convient, si je puis me dérober seulement à cette cruelle persécution. Quel est le village que j'apercevais sur la droite ?

*Mad. M.* C'est Highgate, Madame.

*Miss R.* À peu de distance est un hameau qu'on appelle North End. J'y ai quelques parents ; mais ils sont logés fort à l'étroit. Je ne suis pas sûre qu'ils puissent accommoder une dame telle que vous.

(J'ai donné ces deux femmes au diable. Ne m'étais-je pas flatté de les avoir fait entrer un peu mieux dans mes intérêts ? Mais le sexe aime l'intrigue, Belford ; l'intrigue, et les intrigants.)

*Cl.* Une grange, un grenier seront un palais pour moi, si j'y trouve un asile contre ce persécuteur.

(Ma foi, ai-je dit en moi-même, elle est bien plus vive que moi dans ses ressentiments. Que diable lui ai-je donc fait, qui doive la rendre implacable ? Je ne t'ai rien caché, Belford. Mes crimes te paraissaient-ils si noirs ? D'ailleurs, abandonner de si belles espérances de réconciliation ! Il faut que cette charmante personne ait le cœur infiniment sensible.)

Ses yeux sont alors tombés sur mon nouveau laquais, qui se promenait sous la fenêtre. Elle a demandé si cet homme n'était pas à moi. On lui a répondu que c'était un de mes gens. Je vois, a-t-elle dit, qu'il n'y a point d'espérance d'échapper ; à moins, Mademoiselle, en parlant sans doute à Miss Rawlins, que vous ne m'accordiez un peu de protection pour sortir. Je ne saurais douter que ce valet n'ait ordre d'observer mes pas. Mais son misérable maître n'a pas droit de m'arrêter. Il ne m'empêchera point d'aller où je veux. S'il a l'audace de s'y opposer, je soulèverai tout le village contre lui. Mes chères dames, quoi ? vous n'avez pas une porte de derrière par laquelle je puisse sortir pendant que vous l'entretiendrez quelques moments.

*Miss R.* Je prends la liberté de vous demander, Madame, s'il n'y a donc aucun espoir d'accommodement. Ne feriez-vous pas mieux de consentir à le voir ? Il est certain qu'il vous aime. C'est un homme charmant. Vous pouvez l'irriter, et rendre votre situation plus fâcheuse.

*Cl.* Ah! Mademoiselle. Ah! madame Moore, vous ne connaissez pas son caractère... Je ne veux ni le voir ni lui parler de ma vie.

*Mad. M.* Cependant, mademoiselle Rawlins, je ne vois pas qu'il ait blessé la vérité sur aucun article. Vous-même, Madame, vous voyez combien il est respectueux de ne pas se présenter devant vous sans votre permission. Il vous adore assurément. De grâce, Madame, permettez-lui, comme il le désire, de vous parler un moment des lettres.

(Fort bien madame Moore. Madame Moore, ai-je pensé, est une fort bonne femme. J'ai rétracté alors mes malédictions. Miss Rawlins a dit quelque chose; mais si bas que, n'ayant pu l'entendre, je n'en ai jugé que par la réponse.)

*Cl.* Mon embarras est extrême. Je ne sais à quoi me résoudre. Mais, madame Moore, ayez la bonté de lui rendre ses lettres. Les voici. Prenez la peine de lui dire que je lui souhaite une heureuse entrevue avec sa tante et sa cousine. Les excuses ne lui manqueront pas plus pour ce qui s'est passé que les prétextes pour ceux qu'il veut tromper. Dites-lui qu'il m'a ruinée dans l'estime de mes amis, et que cette raison me rend plus indifférente pour celle des siens.

(Madame Moore est venue à moi; mais, craignant que dans son absence mes intérêts ne fussent pas assez ménagés entre les deux autres, j'ai pris les lettres, et je n'ai pas fait difficulté d'entrer dans la chambre. Les deux dames s'étaient retirées dans le cabinet; et je n'ai eu besoin que d'un coup d'œil pour remarquer que ma charmante était attachée à quelque discours que Miss Rawlins écoutait avec la dernière attention. Elle avait le dos vers moi. Miss Rawlins l'a tirée doucement par la manche pour lui faire apercevoir que j'étais déjà près d'elle. Quoi? Monsieur, m'a-t-elle dit en se tournant avec indignation, je ne serai nulle part libre et tranquille? Qui vous appelle ici? Qu'avez-vous à démêler avec moi? On vous a rendu vos lettres, n'est-ce pas?

*Lov.* Je les ai, ma chère. Souffrez que je vous supplie de réfléchir sur vos propres résolutions. J'attends à chaque moment le capitaine. J'en prends le Ciel à témoin. Il m'a promis de cacher cette malheureuse aventure à votre oncle. Mais que pourra-t-il penser, s'il vous trouve obstinée dans vos ressentiments?

*Cl.* J'aurai la patience, Monsieur, de vous souffrir ici quelques moments, pour vous faire un petit nombre de questions devant ces deux dames, que vous avez prévenues en votre faveur par vos spécieux récits. Aurez-vous le front de dire que nous sommes mariés? Mettez la main sur votre cœur et répondez-moi. Suis-je votre femme?

(Lovelace, me suis-je dit à moi-même, tu es trop avancé pour reculer, quelque ferme que soit ici l'attaque.)

*Lov.* Mon très cher amour! Comment une telle question peut-elle vous venir à l'esprit? Serait-il de votre honneur ou du mien qu'elle parût douteuse? Je le vois, ma chère, je le vois; vous n'avez pas fait attention à la lettre du capitaine.

(Elle a témoigné plus d'une fois, dans le cours de cette scène, qu'elle sentait ses esprits abattus, et que la douleur affaiblissait ses forces; mais je te jure, Belford, qu'elle ne devait pas être trop faible pour me pousser aussi vivement qu'elle a fait. J'en ai eu plusieurs fois de l'inquiétude pour elle.)

*Cl.* Vous et moi! ô le plus vil de tous les hommes!...

*Lov.* Mon nom est Lovelace, Madame.

*Cl.* Et par conséquent celui du plus vil de tous les hommes. (Cet emportement est-il pardonnable, Belford?) Vous et moi nous connaissons la vérité. Nous la connaissons tout entière. Je n'ai pas besoin de purger ma réputation devant ces deux dames : elle est déjà perdue dans l'esprit de ceux dont j'ai le plus de raison de regretter l'estime; mais je veux avoir cette nouvelle preuve de vos noirceurs : dis, misérable, dis, Lovelace, si tu l'aimes mieux, es-tu réellement mon mari? Parle, réponds sans hésiter.

(Elle tremblait d'impatience et d'indignation. Mais elle avait dans les yeux quelque chose d'égaré, dont j'ai cru pouvoir tirer avantage pour parer à cette maudite attaque qui ne me causait pas peu d'embarras. Si je lui avais soutenu que nous étions mariés, jamais elle ne m'aurait cru sur le moindre point. Si j'avais fait l'aveu qu'elle désirait, j'aurais détruit toutes mes espérances, du côté des deux femmes comme du sien, et je me serais ôté tout prétexte pour suivre ses traces ou pour arrêter sa fuite. Tu t'imagineras bien que ce n'est pas la honte qui m'aurait retenu, si la politique me l'avait permis.)

*Lov.* Mon cher amour! quel étrange désordre dans votre langage! Quelle réponse me demandez-vous? Quelle nécessité de la faire? Ne dois-je pas vous rappeler ici à votre propre cœur, à la lettre et au traité du capitaine Tomlinson? Vous savez vous-même de quoi nous sommes convenus, et le capitaine...

*Cl.* Ô misérable imposteur! est-ce là répondre à ma question. Parle, sommes-nous mariés ou non?

*Lov.* Ce qui fait le mariage, nous le savons tous. Si c'est l'union de deux cœurs (voilà un tour, Belford), je dois dire, avec une extrême douleur, que nous ne sommes pas mariés, puisqu'il est trop clair que vous me haïssez. Si c'est la consommation, je dois avouer encore, avec une confusion égale à mon regret, que nous ne sommes pas mariés. Mais, ma chère, ayez la bonté de considérer quelle réponse une demi-douzaine de personnes, dans la maison dont vous ne faites que sortir, pourraient faire à votre question; et, dans le petit désordre où vous êtes, ne traitez pas de douteux devant ces dames un point que vous avez reconnu devant d'autres témoins qui nous connaissent mieux.

Je voulais m'approcher pour lui représenter plus bas le traité avec son oncle et la lettre du capitaine; mais, se retirant en arrière, et me rejetant de la main : Demeure à la distance qui te convient, m'a dit cette chère insolente. Puisque tu as la bassesse de te sauver par de si pitoyables évasions, j'en appelle à ton propre cœur, et je ne reconnais aucun mariage avec toi. Soyez-en témoins, Mesdames. Cesse donc de me tourmenter. Cesse de me suivre. Toute coupable que je suis, je n'ai pas mérité cette cruelle persécution... Mais je reprends mon premier langage : Vous n'avez aucun droit de me poursuivre; vous savez que rien ne vous en donne sur moi : ainsi retirez-vous, et laissez-moi le soin de ma triste destinée. Ô mon père! père cher et cruel! s'est-elle écriée dans un transport de douleur, en tombant à genoux et levant les deux mains jointes vers le Ciel, ton imprécation est accomplie sur ta malheureuse fille! *Je suis punie, cruellement punie, par le misérable en qui j'ai placé ma criminelle confiance* <sup>1</sup>!

Par ma foi, Belford, la petite enchanteresse, avec ses expressions, et plus encore avec le ton dont elle les a prononcées, m'a

1. Termes de la malédiction de son père (NdP).

touché jusqu'au fond du cœur. Ne sois donc pas surpris que son action, sa douleur, ses larmes, aient arraché aux deux femmes des marques de compassion fort vives. Comprends-tu quelle maudite corvée pour moi ? Ces deux créatures se sont retirées au fond de la chambre pour raisonner sur le spectacle. « Voilà une étrange aventure, il n'y a point là de frénésie » ; ai-je entendu dire à l'une. La charmante a jeté son mouchoir sur sa tête et sur son cou, sans cesser d'être à genoux, le dos tourné vers moi, et le visage appuyé sur un fauteuil, en poussant des sanglots avec un torrent de pleurs.

J'ai pris le parti de rejoindre les femmes pour soutenir leur fermeté. Vous voyez, Mesdames, leur ai-je dit d'une voix basse, si je ne suis pas le plus malheureux de tous les hommes. Vous voyez de quelles idées cette chère épouse est remplie. Tout a sa source dans la dureté de ses implacables parents, et dans l'imprécation de son père. Qu'ils soient tous maudits du Ciel ! Ils ont fait tourner la tête à la plus charmante de toutes les femmes.

Ah, Monsieur, Monsieur, m'a répondu la Rawlins, quelque reproche qu'il y ait à faire à sa famille, tout n'est pas tel qu'il devrait être entre elle et vous. Il paraît clairement qu'elle ne se croit pas mariée. Si vous avez un peu de considération pour elle et si vous ne voulez pas lui renverser tout à fait l'esprit, vous feriez mieux de vous retirer, et de laisser au temps, ou à des réflexions plus tranquilles, la disposition des événements.

Elle m'y forcera, Miss Rawlins, elle m'y forcera ; c'est tout ce que j'appréhende ; et vous pouvez croire alors que nous sommes perdus tous deux : car je ne saurais vivre sans elle, elle le sait trop bien ; et, de son côté, elle n'a pas un ami qui soit disposé à la recevoir, elle le sait bien aussi. Notre mariage sera prouvé incontestablement, à l'arrivée de l'ami de son oncle. Mais je suis confus de lui avoir donné lieu de croire qu'il n'y en a point de réel entre nous. Voilà, voilà, sur quoi son humeur s'exerce.

Dans toutes les suppositions, le cas est fort étrange, a répliqué Miss Rawlins. Elle allait continuer, lorsque ma déesse irritée, s'approchant de la porte, a dit à Madame Moore qu'elle souhaitait de l'entretenir un moment. Elles sont passées toutes deux dans une autre chambre. J'avais remarqué, une minute auparavant, qu'elle mettait un petit paquet dans sa poche. La crainte qu'elle ne s'échappât furtivement m'a fait aller jusqu'à l'escalier,

d'où j'ai appelé Will à haute voix, quoique je l'eusse employé d'un autre côté. Elle est venue alors vers moi, d'un air assez ferme : Appelez-vous votre valet, Monsieur, pour m'ôter ensemble la liberté d'aller où je veux ? Ah ! ma chère vie, lui ai-je répondu, n'interprétez pas si mal toutes mes actions. Pouvez-vous me croire assez lâche, assez indigne, pour employer un valet à vous contraindre ? Je l'appelle dans la seule vue de l'envoyer à toutes les hôtelleries du village pour s'informer du capitaine Tomlinson, qui est peut-être descendu quelque part, et qui perd apparemment, à s'ajuster, des moments dont il ignore le prix. Je suis impatient de le voir arriver, dût-il venir nu, Dieu me pardonne ! car votre cruauté m'a percé le cœur.

On m'a répondu, d'en bas, qu'aucun de mes gens n'était dans la maison. Où sont donc ces chiens-là ? ai-je repris d'un ton furieux. Ah, Monsieur ! m'a-t-elle dit d'un air méprisant, ils ne sont pas loin, j'en réponds. Vous en aviez, à ce moment, un sous ma fenêtre, avec ordre sans doute de veiller sur mes pas. Mais apprenez que je n'ai ici que mes volontés à consulter, et qu'à vos propres yeux j'irai où je le juge à propos. Me préserve le Ciel, ai-je répondu, de vous faire la moindre violence sur tout ce que vous pouvez désirer avec sûreté !

Je suis persuadé à présent que son dessein était de s'évader, en conséquence du court entretien qu'elle avait eu avec Miss Rawlins, et de prendre peut-être la maison de cette fille pour retraite.

Elle est retournée vers madame Moore, à laquelle je l'ai vue donner quelque chose, en lui disant d'une voix libre, comme dans la vue de me braver, qu'elle laissait ce gage entre ses mains pour ce qu'elle lui devait ; parce qu'ayant peu d'argent sur elle, il pouvait arriver qu'elle en eût besoin avant qu'elle pût s'en procurer davantage. J'ai su que c'était son diamant. Madame Moore voulait s'excuser de le prendre, mais elle l'a désiré absolument. Alors, s'étant essuyé les yeux, elle a mis ses gants. Personne n'a droit de m'arrêter, a-t-elle dit. Je veux partir. Qui craindrais-je ici ? Charmante fille ! tandis que sa question même témoignait ses craintes.

Pardon, Madame, a-t-elle continué, en faisant une révérence à madame Moore ; pardon, Mademoiselle (à Miss Rawlins) de tout l'embarras que je vous ai causé. Vous aurez de mes nouvelles

dans un temps plus heureux, s'il en arrive jamais pour moi. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités. Elle s'efforçait de retenir ses larmes; mais, finissant par un sanglot, elle est descendue vers la porte.

Il ne m'a pas été difficile d'y arriver plus tôt qu'elle. Je l'ai fermée; et le dos appuyé contre la serrure, j'ai pris ses mains malgré elle. Ma très chère vie! Mon ange! lui ai-je dit, pourquoi me tourmenter si cruellement? Est-ce là le pardon que vous m'avez promis?

Quittez mes mains, Monsieur! Je ne vous connais plus; vous n'avez aucun droit sur ma liberté. Monsieur, quittez mes mains.

Mais où, où, mon très cher amour, où prétendez-vous aller? Ne songez-vous pas que je suivrai vos traces jusqu'au bout du monde? Où voudriez-vous aller?

Il est vrai que vous pouvez me faire cette question, vous qui ne m'avez pas laissé au monde un seul ami. Mais Dieu, qui connaît mon innocence, ne m'abandonnera point entièrement lorsque je serai hors de votre pouvoir. Aussi longtemps que j'aurai le malheur d'être avec vous, je ne puis espérer que le moindre rayon de la faveur du Ciel arrive jusqu'à moi.

Quelle dureté! Quelle rigueur! Loin de vous, ma cruelle Clarisse, je renonce à tout espoir dans cette vie et dans l'autre. Vous êtes mon guide! Vous êtes l'astre qui doit éclairer mes pas! Si je dois être heureux, c'est par vous et dans vous.

Elle a tenté de me faire quitter la place où j'étais. J'ai résisté d'un air respectueux. Quoi? vous osez m'arrêter! (avec une impatience qui éclatait dans ses yeux). Je chercherai un passage par la fenêtre, si vous me le refusez par la porte. Encore une fois, vous n'avez aucun droit de me retenir.

Vous me voyez prêt, ma très chère vie, à confesser que tous vos ressentiments sont justes. Je me reconnâtrai coupable. C'est à genoux que je vous demande grâce (et j'ai plié en effet un genou). Pouvez-vous oublier ce que vous devez à votre promesse? Jetez les yeux sur l'heureuse perspective qui s'ouvre devant nous. Ne voyez-vous pas Milord M... et Milady Sadleir qui brûlent de vous embrasser, en vous comblant de bénédictions? Êtes-vous insensible à l'amitié de Milady Lawrence et de ma cousine Montaigu, qui se mettent en chemin pour vous voir? N'avez-vous pas de confiance à leur protection, si vous

n'en avez plus à la mienne? Vous ne souhaitez donc pas de voir l'ami de votre oncle? Attendez du moins l'arrivée du capitaine Tomlinson. Recevez de sa propre bouche l'agréable nouvelle du consentement que votre oncle donne à tout ce que nous avons désiré l'un et l'autre.

Elle m'a paru tout d'un coup fort affaiblie, et prête même à s'évanouir. Elle s'est appuyée contre le mur. Je me suis mis à deux genoux devant elle. Un ruisseau de larmes est sorti à la fin de ses yeux moins indignés. Dieu tout-puissant! a-t-elle dit en levant son aimable visage et joignant ses mains avec une action triste et passionnée, délivre-moi du plus dangereux de tous les hommes, et donne-moi ta lumière pour guide. Je ne sais ni ce que je fais, ni ce que je puis ou ce que je dois faire!

Dans toute cette scène, les femmes n'avaient rien entendu qui fût ouvertement contraire au récit que je leur avais fait. Elles ont cru démêler, dans l'affaiblissement de son transport et dans cette espèce d'incertitude, le retour d'une tendresse que l'indignation avait jusqu'alors étouffée; et, joignant leurs instances pour lui persuader d'attendre l'arrivée du capitaine et d'écouter ses propositions, elles lui ont représenté les dangers auxquels son départ pouvait exposer une femme de sa figure, sans garde et sans protection. D'un autre côté, elles ont fait valoir mon repentir et mes promesses; jusqu'à s'offrir pour caution de ma fidélité, tant elles avaient été touchées de mon discours et de mon humiliation! Les femmes, Belford, reconnaissent tacitement l'infériorité de leur sexe par le plaisir orgueilleux qu'elles prennent à voir un amant à leurs pieds.

La charmante fille s'est avancée vers une chaise qui se trouvait dans le passage, et s'est assise d'un air languissant. Je me suis levé. Je me suis approché d'elle avec la contenance la plus humble. Ma très chère Clarisse...! J'allais continuer; mais, retrouvant dans son cœur la force de ranimer sa langue et ses yeux, elle m'a interrompu : Ingrat, insensible Lovelace! Vous ne connaissez pas, m'a-t-elle dit, le prix du cœur que vous avez outragé. Vous ne comprenez pas non plus combien mon âme est au-dessus de votre bassesse. Mais la bassesse doit être nécessairement le partage de celui qui est capable d'une action basse.

Les deux femmes, commençant à croire que nous étions dans de meilleurs termes, ont voulu se retirer. La chère perverse s'y est

opposée. Mais elles se sont aperçues que je désirais leur absence, et j'ai été fort satisfait de leur promptitude à sortir. Je me suis jeté encore une fois aux pieds de mon opiniâtre beauté. J'ai reconnu mes offenses, j'en ai imploré le pardon, et pour cette fois seulement; avec promesse d'observer plus de circonspection à l'avenir.

Il lui était impossible, m'a-t-elle dit, de me pardonner, aussi longtemps qu'elle se souviendrait de mes outrages. Qu'avais-je vu dans sa conduite, qui eût été capable d'exciter mon audace? Quelle injurieuse idée devais-je avoir d'elle, pour m'être flatté du pardon après m'être rendu si coupable?

Je l'ai suppliée de relire la lettre du capitaine Tomlinson, parce qu'il me paraissait impossible qu'elle y eût donné l'attention qu'elle méritait.

Je l'ai lue, a-t-elle répliqué; j'ai lu aussi les autres lettres avec une attention suffisante; ainsi je ne dis rien qu'avec délibération. Et qu'ai-je à craindre de mon frère et de ma sœur? Ils ne peuvent qu'achever la ruine de ma fortune du côté de mon père et de mes oncles. Qu'ils me dépouillent; j'y consens volontiers. Ne vous ai-je pas aussi, Monsieur, l'obligation d'avoir diminué la fortune qui m'était destinée? Mais, grâce au Ciel, mon âme ne se ressent pas de cette ruine. Elle s'élève au contraire au-dessus de la fortune et de vous. Qu'on me dise un mot, je suis prête à renoncer en faveur de mon frère et de ma sœur à la terre qui excite leur envie, et même à toutes les espérances qui leur causent de l'inquiétude.

J'ai levé les mains et les yeux au Ciel, avec un silence d'admiration!

Mon frère, a-t-elle continué, peut me regarder comme une fille perdue. Grâce à votre caractère, qui vous a fait parvenir à m'arracher de ma famille, il peut croire qu'il est impossible d'être avec vous et de conserver de l'innocence. Vous n'avez que trop justifié leurs plus amères censures, dans chaque partie de votre conduite. Mais à présent que j'ai su vous échapper, et me mettre hors des atteintes de vos mystérieux stratagèmes, je m'envelopperai dans mon innocence, et je me reposerai sur le temps et sur ma conduite du rétablissement de mon caractère. Laissez-moi, Monsieur, ne vous obstinez pas à me poursuivre...

Justice du Ciel! ai-je interrompu. Et pourquoi tant de chaleur et d'empchement! Si je n'avais pas cédé à vos instances... Pardon, Madame! mais vous n'auriez pu pousser le ressentiment plus loin.

Misérable! n'est-ce pas un assez grand crime de m'avoir réduite à ces instances? Voudrais-tu te faire un mérite de n'avoir pas ruiné tout à fait celle à qui tu devais de la protection? Va... fuis ma présence (avec un nouveau transport qui lui a rendu l'éclat naturel de son teint). Ne me vois jamais. Je ne puis te souffrir devant mes yeux.

Très chère, très chère Clarisse!

Si je te pardonne jamais... Elle s'est arrêtée à ce terrible exorde. S'efforcer, a-t-elle repris, s'efforcer de jeter l'effroi dans l'esprit d'une fille de mon âge, par des ruses préméditées, par de lâches inventions, par des alarmes d'incendie! d'une fille qui s'était déterminée à subir un malheureux sort avec toi!

Chère Clarisse! Au nom de Dieu... (en tâchant de saisir sa main, tandis que pour s'éloigner de moi elle s'avancait vers une salle voisine).

Tu oses nommer Dieu! Tu oses l'invoquer! Ô le plus noir et le plus ténébreux de tous les hommes! Ensuite, s'étant essuyé les yeux, et tournant à demi la tête vers moi : Dans quel horrible embarras m'as-tu jetée! Mais si tu connais Clarisse Harlove, tu chercheras ton prétendu bonheur avec toute autre qu'elle. Combien de fois m'as-tu forcée de te dire que j'ai l'âme supérieure à toi?

Madame! au nom de Dieu, et par compassion pour un malheureux que vous pouvez sauver du plus affreux désespoir, pardonnez-moi cette dernière offense. Que je sois exterminé si je l'ai prévue! Cependant je n'ai pas la présomption de m'excuser. Je m'abandonne à votre pitié. Je n'ai que mon repentir à faire valoir. Mais voyez le capitaine Tomlinson. Voyez ma tante et ma cousine. Qu'ils plaident pour moi. Qu'ils se rendent garants de mon honneur.

Si M. Tomlinson, m'a-t-elle dit alors, paraît ici tandis que j'y serai, je pourrai le voir; mais pour vous, Monsieur...

Chère Clarisse! (en l'interrompant) je vous demande en grâce de ne pas grossir mes fautes aux yeux du capitaine; de ne pas...

Quoi? Je prendrais parti contre moi-même! J'excuserais...

Non, Madame. Mais ne me chargez point d'une odieuse préméditation ! Ne donnez pas à ma faute une couleur qui puisse affaiblir les favorables dispositions de votre oncle, fortifier la haine et les espérances de votre frère...

Elle s'est éloignée de moi jusqu'à l'extrémité de la salle (je l'aurais défiée d'aller plus loin). Au même moment, madame Moore est venue l'avertir qu'on avait servi, et qu'elle avait engagé Miss Rawlins à lui tenir compagnie à dîner. Je vous demande un peu d'indulgence, a-t-elle répondu. Je demande la même grâce à Miss Rawlins. Je ne puis rien prendre, je ne suis point en état de manger. Pour vous, Monsieur (en se tournant vers moi), je suppose que vous prendrez le parti de vous retirer, du moins jusqu'à l'arrivée de la personne que vous attendez.

Je suis sorti respectueusement de la salle ; mais pour laisser à madame Moore le temps de lui apprendre que j'avais droit à sa table comme au logement. Je m'étais approché d'elle pour l'en prier. Miss Rawlins s'étant trouvée dans le passage : Très chère Miss, lui ai-je dit, soyez de mes amies. Joignez-vous à madame Moore pour ramener l'esprit de ma femme, si ses transports recommencent en apprenant que j'ai ici mon appartement et la table. Je la crois trop généreuse pour vouloir empêcher qu'une honnête femme ne loue une partie de sa maison dont elle n'a pas d'usage à faire.

Je suppose que madame Moore, qui était restée seule avec ma charmante, lui a communiqué cette importante nouvelle avant que Miss Rawlins soit rentrée ; car j'étais encore avec cet oracle de Hampstead, lorsque j'ai entendu de sa bouche : « Non assurément. Il se trompe. Il est impossible qu'il me croie capable d'y consentir. »

Elles lui ont fait toutes deux des reproches, autant que j'en ai jugé par quelques mots échappés. Elles parlaient si bas que je n'ai pu recueillir une phrase entière ; à l'exception de ma cruelle, dont la colère lui permettait moins de modérer sa voix. Ainsi, je n'ai compris les discours des autres que par ses réponses.

« Non, chère madame Moore ; non, Miss Rawlins : ne me pressez pas davantage. Vous ne me verrez point à table avec lui. »

Elles lui ont dit apparemment quelque chose en ma faveur

« Ô le malheureux séducteur ! Que faire pour ma défense, contre un homme qui, dans quelque asile que je puisse choisir, a

l'art de faire tourner tous les suffrages en sa faveur, et ceux mêmes des personnes vertueuses de mon sexe ! »

Après quelques mots encore, que je n'ai pu entendre distinctement, elle a répondu : « Ruse exécration ! Si vous connaissiez sa noirceur, vous jugeriez qu'il n'est pas sans espérance de vous engager toutes deux à seconder le plus lâche de ses complots. » Comment se peut-il, ai-je pensé à l'instant, qu'elle arrive à ce degré de pénétration. Ce n'est pas assurément mon démon qui me trahit. Si je l'en croyais capable, je me marierais à l'instant, pour le trahir à son tour.

Je suppose que les deux femmes lui ont représenté alors ce que j'avais dit à Miss Rawlins en la quittant, qu'elle ne voudrait pas s'opposer à l'avantage de madame Moore. « Vous serez maîtresse du prix, n'en doutez pas, a-t-elle répondu. Ce n'est pas de sa libéralité que je vous exhorte à vous défier. Mais nous ne pouvons habiter sous le même toit. Si je le pouvais, pourquoi l'aurais-je quitté pour chercher une retraite parmi des étrangers ? »

Ensuite, pour répondre à quelque représentation en ma faveur : « C'est une erreur, Mesdames. Je ne suis pas réconciliée avec lui. Je ne crois pas un mot de tout ce qu'il me dit. Ne vous a-t-il pas fait connaître de quoi il est capable, par le déguisement où vous l'avez vu ? Si mon histoire était moins longue ou si je devais être ici plus longtemps, je vous convainrais que tous mes sentiments ne sont que trop justes. »

Elles l'ont pressée apparemment de souffrir que je dînasse avec elles ; car elle leur a dit : « Je n'ai pas d'objection sur ce point. Vous êtes chez vous, madame Moore. C'est votre table. Le choix de vos convives dépend de vous. Mais laissez-moi la liberté de choisir les miens. » Et puis, à l'offre qu'elles faisaient sans doute de lui envoyer quelques plats dans sa chambre : « Un morceau de pain, s'il vous plaît, et un verre d'eau ; c'est tout ce que je puis prendre à présent. Je suis réellement assez mal. N'avez-vous pas remarqué combien j'étais faible ? L'indignation seule m'a soutenue.

« Je ne vous condamne point de le faire dîner avec vous, a-t-elle ajouté, sur quelque autre objection de la même nature ; mais si je n'y suis forcée, je ne passerai point une seule nuit sous le même toit.

Je suppose que Miss Rawlins lui a dit que, n'ayant pas l'honneur de dîner avec elle, il n'y avait point de raison qui l'obligeât elle-même de dîner chez madame Moore; car elle lui a répondu : « Que je ne prive pas madame Moore de votre compagnie. Il ne vous déplaira point à table; son entretien est amusant. » Enfin, elles doivent lui avoir représenté que je pourrais abuser de son absence pour donner une bonne couleur à ma conduite, puisqu'elle leur a répliqué : « Rien ne m'importe moins que ce qu'il dit ou ce qu'il pense. Le repentir est le seul mal que je lui souhaite, de quelque manière que le Ciel dispose de moi. » Le son de sa voix m'a fait juger qu'elle pleurait en prononçant ces derniers mots.

Les femmes sont sorties toutes deux, en s'essuyant les yeux; et leur zèle s'est tourné à me persuader de rendre l'appartement que j'ai loué, et de me retirer jusqu'à l'arrivée du capitaine. Mais je connais trop bien mes intérêts. Malgré toute la bonne intelligence que Miss Howe me suppose avec le diable, je ne juge point à propos de me fier à lui pour retrouver ma belle si j'avais le malheur de la perdre encore une fois. Ma plus grande crainte est qu'elle ne se jette dans sa famille; et je suis persuadé que ses parents ne résisteraient pas au charme de son éloquence. Mais, comme tu le verras, la lettre de Tomlinson est propre à me rassurer de ce côté-là; surtout lorsqu'il me dit que son oncle ne se croit pas libre lui-même d'entretenir une correspondance directe avec elle.

Tous mes serments de vengeance ne m'empêcheront pas de t'avouer que je souhaiterais de pouvoir lui faire un mérite, dans mon cœur, du retour volontaire de son affection, et d'avoir le moins d'obligation qu'il sera possible à la médiation du capitaine. Mon orgueil y est intéressé. C'est une des raisons qui ne m'a pas permis de l'amener d'abord avec moi. J'ai fait réflexion aussi que si j'étais obligé d'avoir recours à son assistance, il était à propos que j'eusse vu la belle sans lui, pour me trouver en état de le diriger dans sa conduite et dans ses discours, suivant l'humeur et la disposition où j'aurais laissé cette implacable déesse.

Au fond, je n'ai pas été fâché d'entendre de madame Moore que le dîner était servi, et cet intermède est venu fort à propos. Nous étions tous hors d'haleine. Le parti que ma charmante a pris de remonter à sa chambre lui a donné le temps de se

refroidir, et à moi celui de me fortifier et d'attendre le capitaine. Je suis entré, avec les femmes, dans la salle à manger. Madame Moore a commencé par envoyer un plat d'entrée à sa belle cliente. Mais elle s'est obstinée à ne prendre qu'un morceau de pain et un verre d'eau. Je m'y étais attendu. N'est-elle pas une Harlove? Il semble qu'elle veuille s'endurcir à la fatigue, quoiqu'elle n'en soit jamais fort menacée. Quand elle refuserait absolument de m'avoir obligation, ou, pour m'exprimer dans des termes plus convenables à mes sentiments, quand elle refuserait de m'obliger, n'est-elle pas sûre de l'amitié et du secours de tous ceux qui auront le bonheur de la voir?

Mais j'ai une question à te faire, Belford. N'as-tu pas quelque inquiétude pour moi sur la lettre que cette beauté chagrine a dépêchée par un homme à cheval, et sur la réponse de son amie? Ne crains-tu pas aussi que Miss Howe, apprenant la fuite de sa chère Clarisse, ne soit alarmée pour le sort de sa dernière lettre, qui, n'étant sortie des mains de Wilson qu'après cet événement, doit être tombée apparemment dans les miennes? Si tes réflexions vont si loin, je n'ai pas mauvaise opinion de ta tête. Apprends donc qu'on a pourvu à toutes ces circonstances avec autant d'habileté que la prudence humaine en est capable. Je t'ai déjà dit que Will est aux aguets pour le messenger. C'est un ivrogne du village, qui se nomme le vieux Grimes. Que Will parvienne seulement à le joindre, je te réponds du reste. Ne sais-tu pas qu'il y a plus de sept ans que ce coquin est à mon service?

Lettre 227

*M. Lovelace à M. Belford*

Avec Miss Rawlins, nous avons à dîner une jeune veuve, nièce de madame Moore, qui est venue passer un mois chez sa tante. Elle se nomme Bevis : une petite femme vive, étourdie, et déjà, je t'assure, pleine d'admiration pour moi ; qui paraît écouter avec étonnement tout ce qui sort de ma bouche, et prête à m'approuver avant que j'aie parlé. Nous n'étions pas sortis de table, qu'avec le secours de ce qu'elle avait pu recueillir avant le dîner, elle était aussi bien instruite de notre histoire que les deux autres.

Comme il était important pour moi de les disposer en ma faveur contre tout ce qui pouvait venir de Miss Howe, j'ai soigneusement commenté quelques mots que j'avais déjà lâchés sur le caractère de cette malicieuse fille. Je l'ai représentée comme une créature arrogante, vindicative, artificieuse, entreprenante, qui, si le Ciel l'avait fait naître homme, aurait juré, maudit, commis des viols, et fait le diable (je n'en doute pas, Belford) ; mais qui, grâce néanmoins à l'éducation de son sexe, à beaucoup d'orgueil, et même à beaucoup d'insolence, jouit de la réputation d'une fille vertueuse.

Madame Bevis est convenue que l'éducation y contribuait beaucoup, et que la fierté même n'y nuisait pas ; tandis que Miss Rawlins s'est écriée d'un air prude : À Dieu ne plaise que la

vertu ne soit qu'un effet de l'éducation! Sans prendre parti sur la question, j'ai assuré que Miss Howe était l'esprit le plus fécond et le plus subtil en méchancetés que j'eusse jamais connu; qu'elle avait toujours été mon ennemie; que j'ignorais ses motifs, mais qu'elle méprisait l'homme que sa mère voulait lui donner pour mari, un nommé Hickman, du meilleur caractère du monde; que je ne pouvais m'imaginer qu'elle me crût préférable à lui; mais que bien des gens néanmoins ne donnaient pas d'autre cause à l'animosité qu'ils lui connaissaient contre moi, et plaignaient une jeune personne aussi aimable que ma femme de ne pas mieux lire dans le cœur de cette amie prétendue. Cependant, ai-je ajouté, personne ne devait connaître mieux qu'elle la force d'une haine qui a sa racine dans l'envie. Je vous ai dit, madame Moore, et à vous, Miss Rawlins, quelle triste expérience elle en a faite dans sa sœur Arabelle.

J'ai reçu ici quantité de compliments sur ma figure et sur mon esprit, qui ont donné à ma modestie une occasion singulière de se déployer, en désavouant tout le mérite qu'on avait la bonté de m'attribuer. Non, en vérité, Mesdames... Il y aurait trop de vanité à me l'imaginer. Je suis votre serviteur... Mais tous les efforts que j'ai faits n'ont servi qu'à donner une haute idée de ce caractère modeste et généreux que tu me connais, Belford, et qu'on a joint au compte, par-dessus toutes les vertus que j'avais l'injustice de me dérober.

Et, pour te parler de bonne foi, elles m'ont presque persuadé à moi-même que Miss Howe est réellement amoureuse de moi. J'ai été plus d'une fois tenté de m'en flatter. Qui sait s'il n'en est pas quelque chose? Je suis convenu, avec le capitaine, qu'il ne manquera pas de l'insinuer dans l'occasion. Mais qu'en penses-tu toi-même, Belford? Il est certain qu'elle hait Hickman : et les filles qui n'ont pas le cœur engagé ne haïssent guère, quoiqu'elles puissent ne pas aimer. S'il est vrai qu'elle en aimerait mieux un autre, pourquoi ne serait-ce pas moi? Je suis homme de bonne mine. Je suis un libertin. N'est-ce pas ce qu'il faut à vos dames du bel air? Où serait la merveille, qu'un homme capable d'engager les affections de Clarisse Harlove eût obtenu celles d'une fille qui se croirait honorée, avec elle, de tenir le second rang?

Ne m'accuse pas ici d'un excès de vanité. Chacun doit avoir la sienne, au degré qui lui convient. Je me souviens d'avoir été

modeste, et de ne m'en être pas mieux trouvé. Mais, pour revenir à ma narration, après avoir si bien préparé mon *auditoire* contre les lettres de Miss Howe, et pour le retour du messenger de ma charmante, j'ai jugé à propos de faire entendre que ma femme ne pouvait souffrir la moindre réflexion sur le caractère de Miss Howe, et je n'ai pas manqué d'ajouter, avec un profond soupir : Combien de fois me suis-je vu malheureux par la mauvaise volonté de bien des femmes que je n'avais jamais offensées ? Madame Bevis a répondu qu'elle n'avait pas de peine à se le persuader.

Ces ouvertures, jointes à celles qui viendront de la part de Will, dans l'intérieur de la maison (car je prétends qu'il devienne amoureux de la servante de madame Moore, et qu'il se vante d'avoir épargné cent guinées à mon service), avanceront beaucoup mes desseins, suivant la disposition des circonstances.

## Lettre 228

*M. Lovelace à M. Belford*

À peine étions-nous sortis de table que mon cocher, qui avait l'œil attentif à l'arrivée du capitaine Tomlinson, comme Will à celle du vieux Grimes, a conduit ici ce digne officier, suivi d'un laquais; l'un et l'autre à cheval. Il a mis pied à terre. Je me suis empressé d'aller au-devant de lui jusqu'à la porte. Tu connais la gravité de sa contenance, et ce visage qui ne rougit de rien; cependant tu aurais peine à t'imaginer quel air de dignité le *maraud* a pris dans ce moment, combien j'ai paru respectueux devant lui.

Je l'ai conduit dans la salle voisine, et je l'ai présenté aux dames. Il m'a paru d'une importance extrême de dissiper entièrement quelque défiance qui pouvait leur rester encore de notre mariage, et je ne pouvais y parvenir plus sûrement qu'en nouant devant elles un petit dialogue avec lui.

Cher capitaine, je vous accusais de lenteur. J'ai eu ce matin un terrible débat avec ma femme.

*Le cap.* Je suis extrêmement fâché que ma diligence n'ait pu répondre à mon intention. Un compte que j'avais à faire avec mon banquier (qu'en dis-tu, Belford?) m'a retenu plus longtemps que je n'ai pu le prévoir (la tête à demi tournée en même temps, pour ajuster de la main un côté de sa perruque)... Une bagatelle, cinquante pistoles seulement, qui avaient été oubliées

dans le premier calcul... (Le pauvre diable n'a pas eu, depuis dix ans, cinquante pistoles à lui.)

Nous sommes tombés tout d'un coup sur le caractère des Harlove, à l'occasion de quelque plainte qui m'est échappée, et qui a fait prendre parti au capitaine pour son cher ami M. Jules, avec un *doucement, doucement, jeune homme*, et d'autres termes aussi libres. Il a trouvé la cause de leur animosité dans mes bravades. Jamais, a-t-il dit, une bonne famille, qui se voit une fille charmante, ne recevra volontiers des bravades, au lieu des civilités qu'elle se croit en droit d'attendre. Il me pria de ne pas m'offenser de ce reproche; mais la nature lui avait donné un cœur ouvert, qui ne lui permettait pas de déguiser ses sentiments. D'ailleurs il demandait aux dames si la raison ne parlait pas pour lui. (C'était les mettre tout d'un coup dans ses intérêts.) La leçon que mon épée avait faite au frère, lui a-t-il plu d'ajouter, avait aggravé l'offense.

Quelle idée de ma vaillance cette réflexion a fait prendre aux femmes! Ce sexe nous aime à la folie, nous autres braves.

Le capitaine était libre dans son estime, ai-je répondu. Moi, de toute cette famille, je n'aimerais jamais que ma femme; et n'ayant aucun besoin d'eux, je n'aurais pas fait, sans elle, tant d'avances pour une réconciliation.

C'est le propre d'un bon caractère, a dit madame Moore; et très bon même, a dit Miss Rawlins. Si bon, très bon; dites d'un très généreux caractère, a dit madame Bevis.

*Le cap.* Oui, je suis obligé d'en convenir; car je n'ignore pas que M. Lovelace a été fort maltraité : je dis plus mal qu'avec sa naissance et son courage on ne l'aurait cru capable de le supporter. Mais il semble, Monsieur (se tournant vers moi), qu'une femme telle que la vôtre est une abondante récompense; et qu'en faveur de la fille, il doit vous être aisé de pardonner au père.

*Mad. M.* C'est ma pensée.

*Miss R.* Ce sera la pensée de tous ceux qui auront eu l'honneur de voir madame Lovelace.

*Mad. B.* Je n'ai rien vu de si beau, assurément : mais elle est d'un caractère violent, et même un peu capricieux, autant que je l'ai pu comprendre. On ne connaît ce que vaut un bon mari qu'après l'avoir perdu. Elle a fini cette réflexion par un soupir.

*Lov.* De grâce, Mesdames, rien qui puisse rejaillir sur mon ange. Ma femme en est un. Peut-être ses vertus sont-elles mêlées de quelques petites taches, telles qu'un peu d'emportement et trop de répugnance à pardonner. C'est en quoi elle tient des Harlove; poussée d'ailleurs par cette Miss Howe... Mais ses innombrables vertus sont uniquement d'elle.

*Le cap.* Oh! pour la chaleur d'esprit, vous avez raison de nommer Miss Howe. C'est elle que vous pouvez accuser d'en avoir trop. Cependant (avec un regard malicieux) elle mérite aussi quelque pitié.

(Je l'ai fort bien conduit, comme tu vois, à confirmer ce que j'avais dit de cette fille mâle; et nous étions convenus de lui imputer un amour secret pour moi, comme le plus sûr moyen d'affaiblir tout ce qu'elle était capable d'écrire.)

*Le cap.* Monsieur Lovelace, si je ne connaissais votre modestie, vous pourriez donner une fort bonne raison...

*Lov.* (Ici, j'ai baissé les yeux, d'un air tout à fait modeste.) C'est ce que j'ai peine à me persuader, Capitaine. Mais passons là-dessus, s'il vous plaît.

*Le cap.* J'y consens. Venons à la situation de vos affaires... Seulement, il y aurait peut-être de l'indiscrétion... (en jetant les yeux sur moi et sur les trois femmes).

*Lov.* Ah! de ce côté-là, Capitaine, vous n'avez rien à redouter dans cette compagnie. Mais vous, André (me tournant vers mon nouveau laquais, qui me servait à table), sortez. Cette bonne fille, en regardant la servante de la maison, suffira pour les besoins qui nous restent.

(André est sorti. Il avait ses instructions; et la servante a paru fort sensible à la préférence que je faisais d'elle.)

*Le cap.* La situation de vos affaires, Monsieur, est d'une nature qui me paraît capable d'arrêter le succès de tous mes soins, si M. Jules en était malheureusement informé. Il douterait de la vérité de votre mariage, comme tout le reste de la famille. (Les femmes ont prêté ici l'oreille avec une singulière attention.) Je vous en ai déjà demandé les circonstances, et je ne vous ai pas vu d'empressement à me répondre. Cependant il serait à propos que je fusse un peu mieux instruit. Je vous avoue qu'il n'entre point aisément dans mon esprit, si l'on ne suppose une haine

ouverte, qu'une femme se ressente assez vivement de ce qui peut arriver entre elle et son mari pour se croire autorisée à *s'évader*...

*Lov.* Capitaine... Monsieur... Je vous assure que je m'offenserai... que vous m'affligerez extrêmement, si vous employez des termes...

*Le cap.* Votre délicatesse et votre amour, Monsieur, peuvent vous rendre trop prompt à vous offenser; mais c'est ma méthode, de donner leur nom aux choses, s'en offense qui voudra. (Tu ne te figurerais pas, Belford, avec quel air d'assurance et de liberté le maraud m'a fait cette réponse.) Lorsque vous nous aurez éclaircis, Monsieur, nous trouverons quelque nom qui vous plaira davantage, pour cette téméraire démarche d'une jeune personne si digne d'admiration à tout autre titre. Comprenez que, représentant ici mon cher ami M. Jules Harlove, je dois parler aussi librement qu'il parlerait lui-même; mais vous rougissez, Monsieur. Pardon, monsieur Lovelace. Je sens qu'il ne convient point à un homme modeste de vouloir pénétrer des secrets qu'un homme modeste ne peut révéler.

(Je n'avais pas rougi le moins du monde; mais loin de rejeter ce compliment, j'ai baissé aussitôt les yeux. Les femmes ont paru charmées de ma modestie, à l'exception de madame Bevis, que j'ai cru voir plus disposée à rire qu'à m'admirer.)

*Le cap.* De quelque source que soit venue cette démarche, je ne la nommerai plus une évason, puisque ce terme blesse votre amour; mais vous me permettez du moins d'exprimer ma surprise, lorsque je me rappelle les témoignages mutuels d'affection dont j'ai été témoin la dernière fois que je vous ai vus. *Un excès d'amour*, Monsieur; je me souviens que vous m'avez dit quelque chose d'approchant. Mais en vérité (avec un sourire), un excès d'amour est une étrange cause de querelle... Peu de femmes...

*Lov.* Cher capitaine! (J'ai tâché ici de rougir. Les femmes ont tâché de rougir aussi et, comme tu penses, avec plus de succès, parce qu'elles y sont plus accoutumées. Madame Bevis a le teint plus en couleur; elle rougit continuellement.)

*Miss R.* Ces explications ne mènent à rien. La jeune dame paraît désavouer son mariage (et se tournant vers moi): Vous savez, Monsieur, qu'elle le désavoue.

*Le cap.* Elle désavoue son mariage! Juste Ciel! Combien en ai-je donc imposé à mon cher ami M. Jules Harlove!

*Lov.* Chère et incomparable femme! Mais que personne, je vous prie, ne doute de sa sincérité. Pour un empire, elle ne voudrait pas se rendre coupable d'un mensonge volontaire (j'ai reçu ici des louanges de tout le monde). Cette chère personne croit avoir de justes raisons pour son désaveu. Vous savez, madame Moore, vous savez, Miss Rawlins, ce que je vous ai raconté de mon serment.

(Ici, j'ai baissé la vue, et j'ai tourné mon diamant autour de mon doigt.) Madame Moore a porté les yeux sur Miss Rawlins, comme son associée au mystère. Miss Rawlins a baissé la vue comme moi, les paupières à demi fermées. La veuve Bevis a levé la tête, au contraire, avec toute l'avidité d'une femme pour entendre un secret. Le capitaine a paru content de lui-même, comme s'il en eût déjà pénétré la moitié. Enfin, madame Moore a rompu ce modeste silence. Il me paraît, a-t-elle dit, que rien n'explique mieux la situation de M. Lovelace que les mauvais offices de cette Miss Howe, et que les rigueurs de la famille, qui ont peut-être un peu affecté, dans certains moments, la tête de sa charmante épouse; et je le trouve extrêmement généreux d'avoir cédé au mal dans ces occasions, plutôt que de l'avoir irrité. Assurément, a dit madame Bevis, c'est de quoi l'on ne trouverait pas d'exemple entre mille maris.

J'ai demandé en grâce que ma femme ne sût jamais rien de cette conversation, et j'ai affecté encore plus de modestie. Je devais convenir, ai-je ajouté, que son plus grand défaut était un excès de délicatesse.

Le capitaine, après avoir promené ses yeux autour de lui, s'est écrié que, sur ce que j'avais laissé échapper à Londres, et sur ce qu'il venait d'entendre, il croyait pouvoir conclure que notre mariage n'était pas consommé.

Ah! Belford! Quel air niais tu aurais vu prendre à ton ami, ou tu l'aurais vu tâcher de prendre! Que de minauderies sur le visage de madame Moore! Que d'affectations sur celui de Miss Rawlins! tandis que l'honnête Bevis ouvrait de grands yeux effrontés, et que, ses lèvres ne faisant que sourire, ses yeux riaient de toute leur force, et semblaient inviter les yeux de tous les assistants à rire aussi.

Le capitaine s'est hâté d'observer que, s'il avait deviné juste, j'étais un phénix entre les hommes, et qu'il commençait à se

flatter que dans un jour ou deux tous les différends prendraient une heureuse fin. Alors, a-t-il ajouté, il aurait le plaisir d'assurer M. Jules qu'il avait comme assisté à notre véritable mariage.

Toutes les femmes se sont jointes à lui dans cette espérance.

Ah, Capitaine! Ah, Mesdames! Que je serais heureux de pouvoir amener ma femme à penser comme moi!

Ce serait un dénouement très agréable, a dit madame Bevis; et je ne vois rien qui nous empêche de passer fort gaiement cette nuit. Le capitaine a majestueusement souri. Il voyait, m'a-t-il dit, que nous avions fait les enfants. Un homme de mon caractère devait avoir une prodigieuse estime pour une femme, lorsqu'il était capable de se prêter à des caprices de cette nature. Je l'ai prié de ne pas pousser plus loin ses réflexions devant les dames, en confessant, d'un air embarrassé, que ma tendre folie me coûtait assez cher. Enfin, les trois femmes m'ont paru si bien disposées, que j'ai commencé à m'applaudir d'avoir changé la maison de madame Sinclair pour celle de madame Moore. Nous sommes tous d'accord sur le point principal, sans en excepter ma charmante. La différence entre nous n'est que sur les moyens de parvenir à la fin proposée.

## Lettre 229

*M. Lovelace au même*

Il était temps de faire savoir à ma femme que le capitaine Tomlinson était arrivé; d'autant plus qu'elle avait déjà demandé à la servante si ce n'était pas lui qu'elle avait entendu à cheval, et qui était entré dans la maison.

Madame Moore est montée à sa chambre pour la supplier en mon nom de nous accorder audience. Mais elle est revenue nous dire aussitôt que madame Lovelace priait le capitaine de l'excuser pour le présent; qu'elle se trouvait fort mal; que, dans l'abattement où elle était, elle craignait de ne pouvoir soutenir une longue conversation, et qu'elle était forcée de se mettre au lit.

Cette réponse m'a causé d'abord assez de chagrin; et je n'étais pas même sans alarmes pour la santé d'une femme si chère. J'avoue qu'elle avait essuyé beaucoup de fatigue, et qu'après avoir porté le ressentiment si loin, il n'était pas surprenant qu'elle se trouvât très abattue lorsque ses esprits commençaient à se calmer. Ils devaient être fort bas, je dois le dire, si l'abaissement est proportionné à l'élévation; car elle s'était élevée dans plusieurs moments au-dessus du caractère d'une mortelle.

Cependant le capitaine lui a fait dire que s'il lui était permis seulement de lui faire la révérence, il regarderait cette permission comme une grande faveur, et qu'il retournerait à la ville pour

achever quelques affaires, après lesquelles il serait libre de lui donner demain toute la matinée. Mais elle s'est défendue de le recevoir sur-le-champ, sous prétexte d'un violent mal de tête; et madame Moore nous a confirmé qu'elle n'était pas bien.

J'aurais souhaité de pouvoir engager le capitaine à loger cette nuit dans la maison. Son temps, m'a-t-il dit, lui était trop précieux; ses affaires mêmes ne s'accommodaient pas trop de la nécessité de revenir le lendemain. Mais il était résolu d'apporter tous ses soins à rétablir la paix entre nous, autant par considération pour ma femme et pour moi, que pour son cher ami, M. Jules Harlove, qui devait ignorer que notre mésintelligence eût été si loin. Ce qu'il pouvait m'offrir uniquement, c'était de prendre le thé avec la compagnie. On s'est conformé à ses intentions. J'ai eu avec lui quelques moments d'entretien particulier, après lesquels il s'est hâté de remonter à cheval. Son laquais, dans l'intervalle, avait fait prendre une haute idée de lui aux gens de la maison; et madame Bevis, qui, n'étant point une femme fière, vit très familièrement avec les domestiques de sa tante, est venue dire aux deux autres femmes que c'était un homme de naissance, et d'un mérite extraordinaire, auquel il était étrange qu'on fît négliger toutes ses affaires, et qu'on donnât la peine de revenir. Je parierais ma vie, a-t-elle ajouté assez haut pour me le faire entendre, qu'il est entré autant d'humeur que de mal de tête dans le refus qu'on a fait de voir un homme si respectable. Mon Dieu! Que de gens qui se plaignent d'autrui, dont le bonheur dépend d'eux-mêmes! Comme elle n'avait parlé que pour être entendue, j'ai poussé gravement un profond soupir, et j'ai fait quelques réflexions morales sur le cœur humain, qui veut être heureux, et qui se trompe presque toujours dans le choix des moyens qui lui conviennent. Les deux veuves ont admiré mon esprit; et Miss Rawlins, les regardant avec un sourire obligeant, m'a fait connaître que dans le fond de son cœur elle me nommait un charmant homme.

À peine avais-je fini mes observations, que l'honnête Will a paru et m'a fait appeler d'un air empressé. J'ai jugé par les libertés qu'il a prises avec moi, qu'il m'apportait d'heureuses nouvelles. Après m'avoir causé une mortelle impatience par ses transports de joie et ses ennuyeux récits, il m'a déclaré enfin qu'il tenait le vieux Grimes dans un cabaret, où il l'avait déjà presque

enivré; et tirant une lettre de sa poche : La voilà, Monsieur, la voilà; mais ne perdez pas un moment. Grimes ne sait pas que je l'ai. Il faut que je retourne avant qu'il s'en aperçoive. J'ai feint de le quitter pour une ou deux minutes. Il sera obligé d'attendre que j'aille payer l'écot.

J'ai pris cette importante pièce avec toute l'ardeur que tu peux t'imaginer; et j'ai pensé donner vingt soufflets au coquin pour avoir fini par où il devait commencer. Ce n'était qu'un billet assez court. Je l'ai présenté au jour, de tous les sens, pour m'efforcer de le lire sans rompre le cachet; tandis que mon impertinent valet ne cessant point de rire, de plier les jambes, de lever les mains et de faire cent grimaces de la bouche et des yeux, s'écriait de temps en temps : Dieu, Dieu! quelle joie! Ce misérable trouve plus de plaisir à faire du mal que je n'en espère du succès de tous mes désirs. Qu'on me dise que ces coquins-là ne sont pas plus heureux que leurs maîtres.

Il m'est venu à l'esprit de chiffonner assez la lettre pour en mettre le cachet en poudre. On aurait pu supposer qu'il se serait broyé par hasard, dans les poches du messenger. Cependant je n'ai pas voulu m'exposer au soupçon d'y avoir eu part; surtout lorsque je suis parvenu sans ce secours à satisfaire mes yeux avides, excepté sur quelques mots qui m'étaient dérobés par le pli des lignes, mais auxquels il m'était facile de suppléer. Voici à peu près ce que j'ai lu. Tu te souviens que ma charmante avait déjà changé son nom pour celui de Miss Lætitia Beaumont. Elle s'en donne un autre à présent. Est-ce de moi qu'elle tient l'art de ces petites friponneries? Ce billet lui était adressé sous le nom de madame Henriette Lucas.

« C'est de tout mon cœur et de toute mon âme que je vous félicite, ma chère, d'être enfin délivrée de votre infâme scélérat. Je brûle d'en apprendre les circonstances. Ma mère n'est pas au logis : mais, attendant son retour à chaque minute, je me hâte de dépêcher votre messenger. Le plus pressant de mes soins sera de faire chercher madame Townsend; et si je la vois dans un jour ou deux, je vous écrirai aussitôt avec plus d'étendue. Vous exprimerai-je toute l'inquiétude où je suis pour une lettre que je vous envoyai hier par Collins, et qu'il doit avoir laissée chez Wilson depuis votre départ? Elle est assez importante pour me faire

craindre extrêmement qu'elle ne soit tombée entre les mains de l'infâme. Ne tardez point à l'envoyer prendre, si vous le pouvez sans faire découvrir votre retraite; et s'il l'avait déjà, prenez quelque occasion pour me le faire savoir. À vous, à vous pour toujours.

ANNE HOWE »

Ô Belford! Que l'interception de cette lettre m'a mis le cœur à l'aise! Je l'ai rendue à mon valet, en lui défendant de boire davantage. Il m'a confessé qu'il avait déjà beaucoup bu. Comment, coquin? lui ai-je dit! ne dois-tu pas faire l'amour ce soir à une des servantes de madame Moore? Il l'avait oublié, m'a-t-il répondu; mais il me promettait d'être sobre. Je l'ai chargé de faire sa leçon à Grimes: Recommande-lui sur sa vie de ne pas dire qu'il se soit arrêté, ni qu'il ait parlé à personne; et qu'il vienne à cheval jusqu'à la porte. La difficulté, m'a-t-il dit, était de le remettre sur sa selle. Il est parti, et j'ai rejoint tranquillement les femmes.

Un quart d'heure après, j'ai vu paraître l'ivrogne à cheval, chancelant sur sa selle, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et sa tête joignant quelque fois celle de sa monture. Les femmes ont paru fort satisfaites de ne me voir aucun empressement pour lui parler; quoique j'eusse quelque regret, leur ai-je dit, de ne pouvoir approfondir le mystère de sa commission. Au contraire, je les ai priées de faire avertir aussitôt ma femme du retour de son messager. Son mal de tête n'a point empêché qu'elle ne soit descendue sur-le-champ. Elle s'est avancée jusqu'à la porte pour recevoir la lettre des propres mains de Grimes; elle s'est retirée à l'écart pour la lire; et revenant bientôt au messager, qui avait beaucoup de peine à se soutenir sur son cheval: « Voilà votre argent, mon ami. Je me plains un peu de votre lenteur. Mais comment ferais-je pour trouver quelqu'un qui puisse partir sur-le-champ pour Londres? Je vois que c'est ce qu'il ne faut pas attendre de vous. » Grimes a pris son argent, a laissé tomber son chapeau, qu'il a fallu ramasser pour lui, et s'est retiré, en pouvant à peine articuler quelques mots. Will n'aurait pas dû le pousser jusqu'à ce point. Mais le coquin était dans ses états avec un ivrogne tel que lui-même.

Ma charmante s'est adressée à madame Moore : « Pouvait-on lui procurer un homme à cheval ? » Elle ne s'arrêtait point au prix. Il n'était question que d'aller prendre dans le Pall Mall, chez M. Wilson, une lettre qu'on y avait laissée pour elle. Il n'a pas été difficile de lui trouver un nouveau messenger, qui est venu prendre ses ordres.

C'est inutilement que j'ai fait mes efforts pour l'arrêter en bas. Je suppose que le mal de tête est revenu. Clarisse, comme le reste de son sexe, peut se porter bien ou non à son gré. Je pénètre ses vues, ai-je pensé. C'est de recevoir de Miss Howe toutes les lumières dont elle a besoin avant que de prendre ses résolutions.

Elle est remontée, avec les marques d'une inquiétude excessive pour la lettre qu'elle envoyait prendre à Londres. Elle a prié madame Moore de l'avertir si je faisais partir quelqu'un de mes gens pour la ville; dans la crainte sans doute que je ne misse les mains sur cette précieuse lettre. Elle aurait été plus tranquille, ou peut-être aussi l'aurait-elle été moins, si quelqu'un avait pu lui apprendre que le capitaine Tomlinson, qui ne peut manquer d'être à Londres avant son messenger, y laissera une lettre si importante, dont j'espère beaucoup d'utilité pour notre réconciliation.

Belford, Belford! Peux-tu croire que j'aurai pris tant de peine, et reçu tant de fois le nom d'infâme, pour n'en tirer aucun fruit? Je m'imagine que tu trembles à présent pour moi. Quoi? Lovelace, laisseras-tu tomber entre ses mains une lettre qui va te perdre, et perdre ta Sinclair avec toutes ses nymphes? Tu penses donc à te réformer? Tu penses sans doute au mariage?

Patience, pauvre esprit. Ne saurais-tu te fier un peu à ton maître?

Lettre 230

*Monsieur Lovelace au même*

Je n'ai pas fait difficulté de monter dans l'appartement sur lequel j'avais de justes droits, et j'ai employé le temps à t'écrire. Mes quartiers commençaient à me paraître bien établis. Mais la cruelle fille, apprenant que je comptais de loger si près d'elle, s'est déclarée contre ce dessein avec tant de violence que je me suis vu forcé à la soumission. J'ai accepté un autre logement, que madame Moore m'a procuré à dix ou douze portes de la sienne. L'unique faveur que j'ai obtenue sans la participation de ma femme, c'est que, dans la crainte de quelque nouvelle aventure, Will couchera dans la maison. À la vérité, madame Moore semblait craindre également de nous désobliger tous deux. Mais la prudente Rawlins a jugé qu'on ne devait rien m'accorder de plus. Je suis extrêmement tenté de l'en faire repentir. Viens, Belford; charge-toi de ma vengeance. L'entreprise est un badinage pour nous. Je suis plus content de la veuve Bevis. Elle a pris vivement mes intérêts. Un homme innocent, a-t-elle dit, un mari offensé, trouvera partout des amis. J'ai répondu avec un soupir, que les caractères aussi doux que le mien étaient toujours exposés à la tyrannie; et j'ai renouvelé en même temps, au fond de mon cœur, mes serments de vengeance contre cette altière et perverse beauté.

Le second messenger est revenu vers neuf heures, avec la lettre de Miss Howe. Il a rapporté que Collins, en la laissant chez Wilson, avait recommandé qu'elle fût remise en mains propres à Miss Lætitia Beaumont, avec autant de diligence que de sûreté : mais que Wilson, ayant su que nous n'étions point à Londres, elle et moi (comment aurait-il pu deviner notre querelle?), avait pris le parti de la garder, jusqu'à l'occasion de la remettre lui-même dans les mains de l'une ou de l'autre. C'est ce que Wilson a fait dire à ma femme en livrant la lettre au messenger. Cette fidélité n'aura pas manqué de l'avancer beaucoup dans ses bonnes grâces.

Elle a pris la lettre avec un extrême empressement. Elle l'a ouverte de même, devant madame Moore et madame Bevis; car Miss Rawlins s'était retirée. Je suis bien aise qu'elle n'ait pas fait plus attention au cachet; quoique je me flatte qu'il n'y manquât rien. Avant que de se mettre à la lire, elle a dit que pour tout au monde elle n'aurait pas voulu que cette lettre fût tombée entre mes mains, et que sa chère amie lui en avait témoigné beaucoup d'inquiétude.

Sa chère amie! a répété madame Bevis, lorsqu'elle m'a fait ce récit. Ces mauvais caractères sont toujours regardés comme de chers amis, jusqu'à ce qu'on ait appris à les connaître.

Je suis extrêmement content de cette veuve, Belford. Elle prétend que je suis le plus aimable homme qu'elle ait jamais vu. Je lui donne quelquefois un baiser, qu'elle reçoit de fort bonne grâce. En vérité, je serais bien méchant, si je faisais tout le mal qui dépend de moi. Mais mon usage a toujours été d'abandonner une proie trop aisée aux libertins de bas ordre. Malgré toutes les perfections de ma Clarisse, rien ne m'engage tant ici que la difficulté. Mais il est question, à présent, de vaincre ou de périr.

Je viens de quitter ma complaisante veuve. Elle m'a fait l'honneur de me visiter dans mon nouveau logement. Je lui ai dit qu'autant que je pouvais le prévoir, je lui aurais d'autres obligations dans le cours de cette fâcheuse aventure; qu'elle me permettrait de lui faire un présent digne d'elle, lorsque mes embarras seraient heureusement terminés; mais que je la suppliais de ne communiquer à personne ce qui se passerait entre

elle et moi, pas même à sa tante, qui me paraissait trop dépendante de Miss Rawlins : fort honnête fille à la vérité, mais qui n'était pas au fait des matières conjugales, comme ma chère veuve.

J'avais raison, m'a-t-elle dit. Où Miss Rawlins aurait-elle pris ces lumières ? De l'orgueil... fondé sur rien ; c'est tout ce qu'elle lui connaissait. À l'égard du présent, elle n'en désirait pas. C'était assez pour elle de pouvoir contribuer à la réconciliation d'un mari avec sa femme, et faire avorter de méchants desseins : elle ne doutait pas qu'un esprit aussi envieux que Miss Howe ne triomphât de l'évasion de madame Lovelace. La jalousie et l'amour étaient capables de bien des noirceurs. Vois, Belford, si je n'ai pas quelque chose à me promettre de cette nouvelle connaissance. Lorsque nous serons un peu plus familiers, qui sait si, tout banni que je suis de la maison pendant les nuits, je ne trouverai pas, avec son secours, le moyen de rendre une visite nocturne à ma cruelle ? Compte qu'il n'y a pas de retraite sûre pour une femme qui est une fois aux prises avec un amant ferme et entreprenant.

Mais tu brûles de me voir revenir à la lettre de Miss Howe. Je savais que tu en serais alarmé pour moi. Cependant ne t'ai-je pas dit que j'avais pourvu à tout ? J'ai toujours soin de garder les cachets entiers et de conserver les enveloppes. Était-il donc si difficile de copier une lettre, en prenant soin de l'allonger un peu ? Compte sur l'habileté de ton ami. Tout était en si bon ordre que, ne pouvant être soupçonné d'avoir eu le paquet entre les mains, j'aurais défié tout le monde d'y reconnaître mes traces. Si c'était l'écriture de ma charmante qu'il m'eût fallu contrefaire, j'en aurais désespéré pour une si longue lettre. La délicatesse et l'égalité de son âme se font remarquer jusque dans la forme de ses caractères. Miss Howe n'a pas la main mauvaise ; mais elle est fort éloignée d'être si régulière. L'impatience naturelle de ce petit démon précipite l'action de ses doigts, comme tous ses autres mouvements, et communique à son écriture je ne sais quel air convulsif, qu'il n'est pas plus difficile à la plume d'imiter, qu'au pinceau de représenter certains gros traits musculaires du visage.

Es-tu curieux de lire ce que j'ai permis à Miss Howe d'écrire à sa charmante amie ? Tu peux te satisfaire ici. J'ai pris soin de

souligner mes changements et mes additions <sup>1</sup>. Si tu es capable de sentir tout ce que j'y ai mis d'art, tu admireras presque autant que moi-même ma profonde sagesse et la fécondité de mon invention. J'y fais entrer Miss Lardner, madame Sinclair, Tomlinson, madame Fretcheville, Mennell, surtout *mes libertés*; et pourquoi, je te prie, cette surabondance de soins? pourquoi? C'est qu'il peut arriver, à l'avenir, qu'il m'échappe quelque lettre du démon Howe, dans laquelle ma charmante soit renvoyée à quelqu'un de ces noms; et s'il ne se trouvait pas dans celle-ci, je serais en déroute, *infanterie et cavalerie*, comme dirait ici Milord M..., pour avoir négligé des circonstances qui paraîtraient légères néanmoins à tout autre que moi.

Que de peines! Que d'embarras! dont je puis dire que je n'ai l'obligation qu'à moi-même; et pour obtenir... quoi? me demandes-tu. Ah, Belford, pour un triomphe que je mets au-dessus de la couronne impériale. Ne me demande pas ce que j'en penserai un mois après. La couronne, même impériale, qu'est-elle pour celui qui s'est fait une habitude de la porter?

L'inquiétude de Miss Howe n'était pas mal fondée pour sa lettre. Ce que j'y ai laissé suffira pour rendre sa chère amie très contente de la pensée qu'elle n'est pas tombée entre mes mains.

Mais c'est à présent qu'il faut mettre toutes mes inventions en œuvre pour intercepter celle qu'on attend de Miss Howe, et qui contiendra sans doute le nom et les circonstances d'une retraite que je dois ignorer. Madame Townsend se propose apparemment de m'enlever ma belle en contrebande. J'espère que l'infâme, comme je suis nommé si souvent dans les lettres des deux amies, saura tirer parti de ce grand événement.

Mais n'est-il pas à craindre qu'avec le secours de Miss Rawlins, ma charmante ne quitte Hampstead pendant la nuit?

J'y ai pensé, Belford. Will ne couchera-t-il pas dans la maison? et la veuve Bevis n'est-elle pas une amie sûre?

1. On supprime cette lettre contrefaite; et l'on supprimerait l'action même, si des traits si révoltants ne servaient à prouver que l'ouvrage n'est pas une fiction (NdP).

Lettre 231

*Monsieur Lovelace au même*

*Samedi, 10 de juin, à 6 heures du matin*

Ma charmante donna, hier au soir, à la servante dont Will entreprend de se faire aimer, une lettre pour Miss Howe, sous l'adresse de M. Hickman, pour la porter à la poste. J'ose assurer qu'on ne s'apercevra point que ni l'enveloppe ni la lettre aient été ouvertes. Je n'y ai trouvé que huit ou neuf lignes, par lesquelles « on rassure Miss Howe sur le sort de sa lettre, en lui promettant une plus longue réponse lorsqu'on aura le cœur plus tranquille et les doigts moins tremblants. On parle en général d'un nouvel incident (du bonheur, apparemment, que j'ai eu de découvrir ses traces), dont on ressent beaucoup de chagrin, et qui cause de nouvelles incertitudes; mais dont on attendra le succès (voilà quelque motif d'espérance, Belford) avant que d'exposer une si chère amie à de nouveaux embarras. On sera dans une nouvelle impatience jusqu'à l'arrivée de la première lettre qu'on attend, etc. »

Là-dessus, Belford, j'ai cru qu'il était d'un homme généreux d'épargner à Miss Howe l'inquiétude qu'elle peut concevoir de ces ouvertures imparfaites, qui sont capables d'alarmer prodigieusement un esprit si vif. Ainsi, avec tant de facilité pour imiter ce que j'ai devant les yeux, j'ai écrit un autre billet, que j'ai mis sous la même enveloppe, à la place de celui que j'y avais trouvé,

sans y faire d'autre changement que celui qui convenait à mes idées. Le voici puisque tu es bien aise de tout lire.

*Hampstead, vendredi au soir*

Mon éternelle amie,

Quelques lignes seulement (jusqu'à ce que mes esprits soient plus calmes et mes doigts plus tranquilles, et jusqu'à ce que je sois un peu remise du trouble où m'ont jetée vos informations) pour vous apprendre que votre lettre est venue heureusement jusqu'à moi. Au retour de mon messenger, j'ai envoyé sur-le-champ chez Wilson. Grâce au Ciel, elle y était encore. Puisse le Ciel vous récompenser de toutes les peines que je vous ai causées, et de vos tendres intentions pour une amie qui sera toujours entièrement à vous.

Il m'en a coûté assez de peine pour rendre mon imitation si exacte, que je me flatte de ne pouvoir être soupçonné. D'ailleurs j'espère que Miss Howe accordera quelque chose au trouble des esprits et au tremblement des doigts. J'ai fait réflexion aussi que ce billet ne pouvait arriver trop tôt, et je l'ai dépêché par un des gens de Mowbray. Le moindre délai, comme tu penses, aurait causé de l'inquiétude à Miss Howe, qui l'aurait communiquée à son amie; et, peut-être, elle à moi, d'une manière qui ne m'aurait pas plu.

Tant de peine, répéteras-tu, pour une simple fille! Oui, Belford; mais cette fille, n'est-ce pas Clarisse? Et qui sait si, pour me récompenser de ma persévérance, la fortune ne m'amènera pas son amie? On a vu des événements moins vraisemblables. Ne doute pas du moins que si je l'entreprends, je ne la fasse tomber dans mes filets.

Lettre 232

*Monsieur Lovelace au même*

*Samedi, à 8 heures du matin*

Je reviens de chez madame Moore, où j'étais allé pour recevoir les ordres de ma charmante; mais sa porte ne s'est pas ouverte pour moi. Elle a passé une fort mauvaise nuit.

Il ne faut pas douter qu'elle ne regrette d'avoir poussé trop loin ses ressentiments, comme je dois regretter de n'avoir pas fait un meilleur usage de la nuit du mercredi.

Faisons, Belford, une petite revue de ma situation, et des nouveaux soins de ma prudence. J'ai vu ce matin les femmes, et je les trouve moitié incertaines, moitié résolues.

Le frère de Miss Rawlins lui reproche de n'avoir plus d'autre maison que celle de madame Moore.

Madame Moore ne peut faire un pas sans Miss Rawlins.

Quoiqu'il ne me soit pas permis de loger dans cette chère maison, j'en ai loué tous les appartements jusqu'aux greniers, pour un mois certain, au prix qu'on a voulu, table et logement, pour ma femme et pour tout ce qui m'appartient. Mais j'ai mis pour condition qu'elle n'en serait pas informée dans ces circonstances. Ainsi, je crois avoir lié madame Moore par l'intérêt. C'est proportionner, comme Lucifer, les tentations aux penchants.

Miss Rawlins balance alternativement, lorsqu'elle entend notre histoire de la bouche de ma femme ou de la mienne. Cette Miss Rawlins n'a pas l'air crédule. Je ne me suis pas encore

attaché à connaître son faible. La première fois que je la verrai, je veux étudier ses inclinations et ses défauts. Les conséquences et les applications suivront bientôt.

La veuve Bevis, comme je te l'ai déjà dit, est entièrement à moi.

Mon valet Will couche dans la maison. Mon autre coquin ne me quitte pas, et par conséquent ne saurait être tout à fait stupide.

Will est déjà passionnément amoureux d'une des servantes de madame Moore. Il a senti le pouvoir de ses charmes au premier moment qu'il a jeté les yeux sur elle. C'est une grosse paysanne d'assez bonne façon. Mais, depuis la duchesse jusqu'à la fille de cuisine, il n'y a point de femme qui ne soit contente d'elle-même lorsqu'elle fait la conquête d'un homme à la première vue. La plus laide ne l'est jamais à ses propres yeux. Elle trouve vingt raisons pour justifier l'opinion d'un amant, soit avec le secours, soit en dépit de son miroir. Le coquin s'attribue cent cinquante livres sterling de ses épargnes. C'est cinquante de plus que je ne lui avais ordonné. Il pourrait les avoir sans doute, quoique je ne lui croie pas quatre sous à lui. « Le meilleur des maîtres, c'est moi. Un peu d'emportement peut-être; mais qui s'apaise aussitôt. »

Cette fille le traite déjà fort humainement. La seconde servante est aussi fort civile pour lui. Il a dans la tête un mari qui lui convient. Mr. André, dit-elle (c'est le nom de mon autre laquais; et les idées vagues ne plaisent pas à Jenny), est un jeune homme qui lui paraît fort aimable. Mais ne crois pas que mes précautions se réduisent là. Quel besoin, Belford, avec mes talents pour l'invention, quel besoin avais-je de la Sinclair?

Ma femme peut avoir de nouvelles occasions d'employer les messagers dont elle s'est servie pour Miss Howe et pour Wilson. Will est déjà lié parfaitement avec l'un. Il le sera bientôt avec l'autre, s'il ne l'est déjà. Boire ensemble, c'est jurer amitié entre les gens de cette espèce. Le laquais du capitaine a ses instructions et ses emplois. Il sert un maître très humain et très respectable. J'aime l'ordre et la subordination.

La poste générale et particulière <sup>1</sup> sera observée de près.

1. Celle qu'on nomme ainsi, et que les Anglais appellent *penny-post*, ou poste d'un sou, ne regarde que la banlieue de Londres (NdP).

J'ai donné diverses descriptions : celle du Collins de Miss Howe, celle des livrées, soit des Harlove, soit de Miss Howe et d'Hickman, etc. James Harlove et Singleton n'ont pas été oubliés. Je dois être averti de toutes les informations qu'on pourrait prendre sur la marche de ma femme, soit sous son nom de mariage ou sous son nom de fille. Le prétexte est d'éviter toutes sortes de désastres.

J'ai donné ordre à Mowbray, à Tourville, et même à Belton, si sa santé le permet, de prendre leurs quartiers pour huit jours à Hampstead, avec les plus fidèles de leurs gens. Tes affaires particulières me portent à t'épargner actuellement. Mais ne laisse pas de te tenir prêt à remplir ton devoir dans l'occasion.

À l'égard de ma femme, n'a-t-elle pas lieu d'être très contente de moi, qui lui ai permis de recevoir la lettre de Miss Howe des mains de Wilson ? Elle voit clairement que je ne suis pas dangereux, et que je ne pense qu'à faire ma paix avec elle pour une légère offense qui n'est que l'effet du hasard. Miss Howe prétend, dans une de ses lettres, quoique avec un hélas ! que sa charmante amie a le cœur touché en ma faveur. Il faut par conséquent qu'elle devienne plus traitable après cette réconciliation. Si j'étais traité avec moins de rigueur et plus de politesse, si je recevais d'elle quelque témoignage de compassion, si je lui voyais un peu de penchant à m'épargner et à juger favorablement de mes vues, je ne dis pas que j'eusse le cœur impitoyable. Mais se voir insulté, bravé par une rebelle dont on est le maître, qui serait capable de le supporter ?

Je vais retourner à la scène de l'action. Il faut que je tienne les femmes en haleine. Je n'ai pas eu d'aujourd'hui l'occasion d'entretenir en particulier madame Bevis. Que dire de ce misérable Tomlinson qui n'est pas encore arrivé ?

Lettre 233

*Monsieur Lovelace au même*

*De mes appartements chez madame Moore*

Miss Rawlins est chez son frère. Madame Moore s'occupe de son ménage. Madame Bevis est à s'habiller. Il ne me reste que ma plume pour ressource. Maudit Tomlinson! qui ne paraît point encore. Que faire sans lui?

Je me figure qu'il va se plaindre, avec assez de hauteur, du traitement qu'il reçut hier. « Que lui importent nos affaires? Peut-il avoir d'autres vues que celle de nous servir? » En effet, quelle cruauté de renvoyer sans audience un homme de cette considération, qui a tant d'affaires sur les bras? Le capitaine Tomlinson ne remue pas le pied sans quelque motif d'importance. N'est-ce pas une chose insupportable, que le caprice d'une femme lui fasse perdre tant de moments précieux?

Après tout, Belford, j'ai besoin d'avoir l'esprit et le cœur agités par cette variété de scènes, pour goûter mieux, quelque jour, la douceur du repos, et réfléchir avec plus de satisfaction sur les dangers passés et sur les peines que je me souviendrai d'avoir essayées. J'ai l'esprit tourné à la réflexion, tu le sais : mais supposer que le passé m'occupera seul, tandis que je serai capable de réfléchir, n'est-ce pas une véritable contradiction?

Dans quelle forêt d'épines et de ronces un malheureux ne se jette-t-il pas, au risque inévitable de se déchirer le visage et les

habits, lorsque entreprenant de s'ouvrir des routes nouvelles en amour, il abandonne un vieux sentier, battu de tout temps par ceux qui l'ont précédé!

Changement de scène. J'ai reçu, dans mon propre appartement, une visite de la veuve Bevis. Elle m'apprend que la nuit dernière, lorsque j'eus quitté la maison, ma femme fut tentée de l'abandonner aussi. En vérité, je regretterais volontiers qu'elle ne l'ait point entrepris.

Il paraît que Miss Rawlins, dont elle a pris conseil, l'en a détournée. Madame Moore, sans lui faire connaître que Will couche dans la maison, lui a représenté qu'entre les sujets de ses peines il y en a plusieurs qu'elle doit souhaiter d'éclaircir, et que d'ailleurs, jusqu'à ce qu'elle ait fixé le lieu de sa retraite, elle ne peut être plus sûrement que chez elle. Ma belle s'est rappelé aussi qu'elle attend une lettre de Miss Howe, qui doit servir de direction à toutes ses démarches futures. Je ne doute pas qu'avec tous ces motifs elle n'ait la curiosité de savoir ce que l'ami de son oncle est chargé de lui dire, quelque mépris qu'elle ait hier marqué pour un homme de cette importance; et je ne puis croire qu'elle soit absolument déterminée à se mettre hors d'état de recevoir la visite de deux des principales dames de ma famille, et à rompre tout à fait avec moi. D'ailleurs, que deviendrait-elle? J'ajoute que l'heureuse arrivée de la lettre de Miss Howe doit lui avoir donné un peu plus de confiance pour moi et pour tout ce qui l'environne, quoiqu'elle ait peine à l'avouer si tôt. La charité est une vertu si rare! Les meilleures âmes ne reviennent point aisément, lorsqu'elles sont une fois prévenues au désavantage d'autrui.

*Samedi, à une heure*

Enfin ce Tomlinson est arrivé. Je ne manquerai point d'attribuer son retardement à ses grandes et importantes affaires; mais il m'apprend que, pour cacher sa marche à deux ou trois misérables tels que lui, dont il n'a pu se défaire autrement, il s'est vu

obligé de faire un tour de cinq ou six milles. Il me sert avec zèle. Je crois que, s'il continue de me plaire dans cette occasion, je le mettrai en état de vivre à son aise.

J'ai fait annoncer aussitôt son arrivée. On m'a répondu qu'on ne pouvait recevoir sa visite avant quatre heures après midi. Hauteur insupportable! Ce sexe est sans aucun égard, lorsque l'humeur s'en mêle. Mais le jour, ou plutôt l'heure de la vengeance arrivera.

Le capitaine s'emporte. Qui peut le blâmer? Les trois femmes conviennent elles-mêmes que c'est traiter durement un homme de cette considération, qui abandonne généreusement ses affaires pour les nôtres. Plût au Ciel qu'elle eût tenté de s'évader cette nuit! Toutes ces créatures n'étant pas mes ennemies, qui sait si, dans une si belle occasion d'exercer mon autorité de mari, je n'aurais pas trouvé assez de faveur pour la reconduire à son premier logement, ou pour me mettre en possession de tous les droits du mariage, en dépit des exclamations, des évanouissements, des injures, et de tous les emportements de son sexe.

De tout le jour, elle ne s'est encore montrée qu'à madame Moore. « Elle est extrêmement abattue; peu capable, dit-elle, de l'intéressante explication qu'elle a remise à l'après-midi. Son impatience est extrême de recevoir des nouvelles de sa chère Miss Howe, quoiqu'elle n'en puisse espérer que dans un jour ou deux. » Elle a mauvaise opinion de tout le genre humain... Je ne m'en étonne point. L'excellente fille! avec un père, des oncles, un frère, tels qu'elle a le malheur d'en avoir.

Mais comment paraît-elle? Mieux qu'on ne pouvait s'y attendre, après les fatigues d'hier et le peu de repos qu'elle a pris cette nuit. Ces tendres colombes ne connaissent toutes leurs forces que dans l'occasion de les employer; surtout dans les occasions d'amour, dont le propre est de les occuper entièrement. Elles aiment les scènes intriguées. La vie uniforme est leur aversion. Une femme créera plutôt un orage que de voir toujours le temps serein. Pourvu qu'elles président à l'ouragan et qu'elles aient le pouvoir de le diriger, il ne manque rien à leur satisfaction. Mais le malheur de ma charmante, c'est qu'elle est condamnée à vivre dans le trouble, sans l'avoir excité, et sans être capable d'y rien changer.

Lettre 234

*Monsieur Lovelace au même*

*Samedi au soir, 10 de juin*

Je me donne au diable, si je devine quelle sera la conclusion de tous mes complots et de toutes mes ruses.

À quatre heures, qui était le temps assigné, j'ai fait demander pour le capitaine et pour moi la permission de monter. On a répondu qu'on était prêt à recevoir le capitaine (sans parler de moi le moins du monde); mais dans une salle en bas, s'il y en avait quelqu'une de libre.

L'antichambre d'en haut étant à moi, peut-être n'a-t-on pas eu d'autre raison pour nommer une salle d'en bas. Nouvelle délicatesse, si ma conjecture est vraie. Cet air de rigueur, ai-je pensé aussitôt, n'est pas d'un excellent présage.

Madame Moore, Miss Rawlins, et madame Bevis, qui étaient dans la salle avec le capitaine et moi, ont proposé de se retirer lorsque Madame serait descendue. Non, Mesdames, leur ai-je dit; à moins que ma femme ne le désire elle-même. Une cause aussi juste que la mienne ne demande pas d'être traitée en secret. D'ailleurs nous n'avons point d'affaire à présent dont vous ne soyez parfaitement informées.

Le capitaine m'a prié d'observer qu'il se proposait d'avoir, avec ma femme, quelques explications pour lesquelles elle ne souhaiterait peut-être la présence de personne; sans excepter la

mienne, parce que je n'étais pas aussi bien avec la famille qu'il serait à désirer pour l'avantage commun.

Eh bien, eh bien, Capitaine, je me soumetts à tout. Vous nous ferez signe de sortir, et nous sortirons. (J'ai pensé qu'effectivement l'exclusion des femmes serait plus naturelle de sa part que de la mienne.)

Il m'a promis de nous avertir par une inclination de tête et par un signe de main, lorsqu'il souhaiterait de demeurer seul avec Madame. Son oncle, nous a-t-il dit, avait pour elle une tendresse incroyable. Il espérait que je n'abuserais pas de l'ardeur avec laquelle son cher ami se portait à la réconciliation, pour la rendre plus lente ou plus difficile. Mais il craignait, comme il me l'avait dit plusieurs fois, qu'en lui expliquant la cause de notre mésintelligence, je ne l'eusse beaucoup plus adoucie que je ne l'aurais dû.

Je me flatte, Capitaine, que vous ne vous défiez pas de ma bonne foi.

Non, Monsieur, a-t-il répliqué d'un air inquiet; mais cent choses qui nous paraissent légères, à nous autres hommes, prennent une autre couleur aux yeux d'une femme délicate. D'ailleurs, si vous vous êtes lié par un serment, ne devez-vous pas... Il s'est arrêté.

Miss Rawlins a marqué, par un sourire d'approbation, qu'elle applaudissait à la délicatesse du capitaine. Madame Moore, sans donner si clairement son suffrage, n'a pas laissé de confirmer celui de l'autre par un mouvement de tête. Pour moi, je sais ce que je sais, a dit la jolie veuve en ouvrant de fort grands yeux; mais on est homme et femme, ou on ne l'est pas. J'ai peine à concevoir les délicatesses de cette nature.

Elle vient! Elle descend! s'est écriée l'une des trois femmes, au bruit de la porte d'en haut qui s'ouvrait. Oui, c'est elle-même! a dit une autre, entendant la porte qui se fermait après elle. En effet, la divine fille est entrée aussitôt dans la salle. Nous l'avons reçue tous avec une profonde révérence; et de l'air majestueux dont elle s'est présentée, ce mouvement n'était pas libre. Cependant le capitaine a pris une contenance fort grave.

Ici, Belford, la nécessité m'oblige de revenir à la méthode du dialogue.

*Cl.* Que je ne dérange personne. Ne sortez pas, Mesdames, je vous le demande en grâce. (Elles paraissaient disposées à sortir;

mais s'il avait fallu se retirer, Miss Rawlins en serait morte de regret.) Vous avez eu le temps d'être informées de mon histoire, et je ne doute pas que vous ne le soyez parfaitement, ou du moins de celle de M. Lovelace. Demeurez, je vous prie.

(Un petit exorde, ai-je pensé, assez bizarre, et même assez impertinent.)

M. Tomlinson (en s'adressant à lui avec son air inimitable de dignité), je suis votre servante. Vous ne vous serez pas offensé du refus que je fis hier de vous voir. J'étais réellement hors d'état de vous parler avec un peu d'attention.

*Le cap.* Je suis charmé, Madame, de vous voir aujourd'hui beaucoup mieux. C'est le jugement que je porte de votre santé.

*Cl.* Non, je ne suis pas trop bien. Je ne me serais pas excusée de vous recevoir il y a quelques heures, si je n'avais eu l'espérance de me trouver mieux. Pardon, Monsieur, de la peine que je vous ai causée. Vous serez d'autant plus disposé à me la pardonner, qu'elle finira, j'espère, aujourd'hui.

(Si résolue! si déterminée! ai-je dit en moi-même. Cependant une nuit entière qui s'est passée sur ses ressentiments! mais comme ces quatre mots pouvaient recevoir une explication favorable, je n'ai pas voulu les prendre dans le mauvais sens.)

*Lov.* Le capitaine s'est repenti, ma chère, de n'avoir pas demandé hier à vous voir au premier moment de son arrivée. Il a craint que vous ne l'ayez pris en mauvaise part.

*Cl.* Peut-être devais-je m'attendre que l'ami de mon oncle eût souhaité de me voir en arrivant. (T'attendais-tu, Belford à cette réponse?) Mais vous avez eu, Monsieur (en s'adressant à moi), vos raisons pour le retenir.

(Diable! ai-je pensé. Il y avait donc du ressentiment avec le mal de tête, comme ma bonne Bevis l'observa fort bien, dans le refus qu'on fit hier de voir cet honnête ami de monsieur Jules.)

*Le cap.* C'est votre faute, M. Lovelace. Je voulais rendre mes devoirs à Madame, au moment que je suis arrivé...

*Cl.* C'est assez, Monsieur (en l'interrompant pour abréger les réponses). Je ne veux pas que vous me croyiez choquée d'une bagatelle. S'il ne vous a pas été trop incommode de revenir, je suis fort satisfaite.

*Le cap.* (Un peu déconcerté.) Je ne vous dirai pas, Madame, que mes affaires..., qui sont en fort grand nombre..., n'aient pas

un peu souffert... Mais le désir que j'ai de vous servir, vous et M. Lovelace, et celui d'obliger M. Harlove, votre cher oncle et mon cher ami, me font juger les plus grandes incommodités dignes d'un meilleur nom.

*Cl.* Rien de si obligeant, Monsieur. Vous voyez les circonstances fort changées depuis la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir.

*Le cap.* Extrêmement changées, Madame. J'en fus très surpris, jeudi au soir, lorsque M. Lovelace me conduisit à votre logement, où nous espérions de vous trouver.

*Cl.* Avez-vous quelque chose à me dire qui demande un entretien particulier? (Les trois femmes ont fait alors un mouvement pour se retirer.) Ne sortez pas, Mesdames. Si M. Lovelace demeure, assurément rien ne vous oblige de sortir.

(J'ai ridé le front. Je me suis mordu la lèvre. J'ai regardé les femmes, et j'ai secoué la tête.)

*Le cap.* Je ne suis chargé de rien qui ne regarde en partie M. Lovelace, et par conséquent, de rien qu'il ne puisse entendre; à l'exception d'un mot ou deux, qui peuvent être remis à la fin.

*Cl.* Je vous prie, Mesdames, ne pensez point à sortir. Tout est changé, Monsieur, depuis la dernière fois que je vous ai vu. Dans tout ce qui me concerne à présent, il n'y a plus rien à quoi M. Lovelace puisse prendre part.

*Le cap.* Vous me surprenez, Madame. Je suis affligé de ce que j'entends : affligé pour l'intérêt de votre oncle, affligé pour le vôtre et pour celui de M. Lovelace. Il faut qu'il vous ait donné d'autres sujets de plainte que ceux dont il m'a fait l'aveu; sans quoi...

*Lov.* En vérité, Capitaine, en vérité, Mesdames, je vous ai raconté une grande partie de mon histoire; et ce que je vous ai dit de l'offense n'a pas reçu le moindre déguisement dans ma bouche. Si j'ai supprimé quelque chose, c'est uniquement ce que vous ne pouviez entendre sans accuser cette chère personne d'un excès de rigueur.

*Cl.* Fort bien, fort bien, Monsieur. Vous pouvez me noircir et vous justifier à votre aise. Je ne suis plus en votre pouvoir. Cette pensée me console de tout.

*Le cap.* Le Ciel me préserve de prendre la défense d'un crime qu'une personne de vertu et d'honneur ne peut pardonner! Mais sûrement, sûrement, Madame, c'est aller trop loin.

*Cl.* Ne me blâmez pas, M. Tomlinson. J'ai bonne opinion de vous, comme d'un ami de mon oncle. Mais si vous êtes celui de M. Lovelace, mes idées changent; car ses intérêts et les miens ne doivent plus rien avoir de commun.

*Le cap.* De grâce, Madame, que j'aie l'honneur de vous dire un mot en particulier.

*Cl.* Rien ne vous empêche, Monsieur, de vous expliquer librement devant ces dames. M. Lovelace peut avoir des secrets: je n'en ai aucun. Il semble que vous me jugiez coupable: je serais charmée que tout le monde connût le fond de mon cœur. Que les ennemis paraissent; qu'ils m'interrogent; je suis prête à leur révéler mes plus secrètes pensées.

*Le cap.* Âme noble! Quelle femme au monde pourrait tenir ce langage?

(Chacune des trois femmes a levé les mains et les yeux, comme pour dire: Ce n'est pas moi.)

Il n'y a rien ici qui sente le désordre, a dit Miss Rawlins; mais, en jugeant par son propre cœur, elle y a dû trouver peu de vraisemblance.

Langage admirable! a dit madame Bevis, en serrant les épaules.

Madame Moore a soupiré.

Moi, j'ai dit en moi-même: L'ami Belford connaît mon cœur. À cet égard, au moins, je suis plus ingénu qu'aucune de ces trois créatures, et seul comparable ici à cette divine fille.

*Cl.* Je ne m'informe pas comment M. Lovelace a pu découvrir mes traces. Mais tant de méprisables inventions, tant de ruses et de vils déguisements pour s'introduire dans cette maison, tant de mensonges hardis et choquants...

*Le cap.* Un mot seulement en particulier...

*Cl.* ... pour soutenir des droits qui n'ont aucun fondement! Ah Monsieur! Ah! capitaine Tomlinson, que de raisons n'ai-je pas de dire que cet homme est capable de toutes sortes de bassesses!

(Les femmes ont jeté les yeux l'une sur l'autre, et de là sur moi, pour voir apparemment comment je soutiendrais l'attaque.

Je t'avouerai, Belford, que j'ai senti à ce moment, dans ma tête, un bouleversement qui m'a fait craindre de devenir fou. Mon cerveau me semblait tout en feu. Que n'aurais-je pas donné pour me trouver sur-le-champ seul avec elle ! J'ai traversé la chambre, en tenant le poing serré sur mon front. Ô ! que n'ai-je à présent quelqu'un, ai-je pensé en moi-même, que je puisse déchirer et mettre en pièces !)

*Le cap.* Chère Madame ! Ne voyez-vous pas combien le pauvre M. Lovelace... Bon Dieu, que j'ai trompé votre oncle, à ce compte ! Quelle peinture ne lui ai-je pas fait de votre bonheur ! Combien de fois lui ai-je répété que vous seriez heureux l'un et l'autre !

*Cl.* Ah ! Monsieur, vous ne savez pas combien d'offenses préméditées j'avais eues à pardonner la dernière fois que je vous ai vu, pour être capable de paraître devant vous telle que je souhaitais alors de pouvoir être à l'avenir. Mais à présent, vous pouvez dire à mon oncle que je ne puis plus espérer sa médiation. Dites-lui que la faute dont je me suis rendue coupable, en donnant à M. Lovelace l'occasion de m'arracher à mes vrais amis, à mes amis éprouvés, mes amis naturels, avec quelque rigueur qu'ils m'aient traitée, se présente sans cesse à moi, avec d'autant plus de force pour m'effrayer que mon sort semble toucher à sa crise, suivant la malédiction d'un père offensé. (Ici elle a versé un ruisseau de larmes, qui ont produit leur effet jusque sur mon honnête suppôt, et qui en ont fait pendant quelques moments un Belford). Les trois femmes, accoutumées à pleurer sans douleur, comme à rire, sans raison, par la seule force de l'exemple, n'ont pu manquer de tirer leur mouchoir : ce qui devait au fond me surprendre d'autant moins que, partagé moi-même entre la surprise, la confusion, et l'attendrissement, je n'ai pas eu peu de peine à résister. Qu'un cœur tendre est un mauvais présent du Ciel ! Quel moyen d'être heureux avec un cœur sensible ? Cependant tu oses soutenir qu'un cœur dur est un cœur de tigre.

*Le cap.* Quoi, Madame ? Je n'obtiendrai pas un moment particulier ? Je vous le demande par rapport à moi seul.

Les femmes ont voulu se retirer. Elle s'est obstinée à ne pas permettre qu'elles sortissent sans moi. Le capitaine m'a prié d'y consentir. Il me semble, ai-je pensé, que je puis me fier quelques moments à un coquin que j'ai si bien instruit. Elle ne le soup-

gonne de rien. Je ne lui laisserai que le temps dont elle a besoin pour jeter son premier feu. Cette réflexion m'a fait prendre le parti de sortir avec les femmes. En me retirant, d'un air soumis, j'ai fait à ma déesse une révérence qui m'a gagné tous les cœurs ; à l'exception de celui qu'il m'importait de toucher, car cette fille hautaine n'a pas plié le genou pour me répondre.

La disposition de la porte m'a permis de me placer assez favorablement pour ne pas perdre un mot de sa conversation avec le capitaine : mais j'ai pris soin qu'aucun autre que moi ne pût les entendre. Ils ont parlé tous deux assez haut : elle, par le mouvement de sa colère ; lui, dans le dessein de m'obliger. Et pour diminuer l'admiration que pourrait te causer ma mémoire, je t'apprends que j'avais à la main mes tablettes et mon crayon. Si la belle furieuse s'en était défiée, peut-être m'aurait-elle épargné quelques notes ; et peut-être aussi n'aurait-elle fait qu'en grossir le nombre.

Le capitaine s'est d'abord excusé par diverses raisons d'avoir donné devant les femmes une sorte de confirmation au rapport de notre mariage. Elle n'ignorait pas, lui a-t-il dit, que pour entrer dans les vues de son oncle, il en avait déjà semé le bruit ; et que cette nouvelle ayant été jusqu'à Milord M... et Milady Lawrence, il avait été obligé de la soutenir par un nouveau témoignage. Son frère, étant résolu de la voir à toutes sortes de prix, pouvait découvrir sa retraite, et s'adresser aux femmes de la maison pour se faire expliquer la vérité de mes engagements. Elle voyait parfaitement qu'il n'avait pu se dispenser de tenir ici le même langage. Son embarras n'avait pas été médiocre, parce qu'il n'aurait pas voulu, pour tout l'or du monde, qu'on le crût capable de duplicité ou de mauvaise foi : et c'était le motif qui lui avait fait souhaiter si vivement une conversation particulière avec elle.

Il était vrai, a-t-elle répondu, qu'elle avait consenti à cet expédient, dans l'opinion qu'il venait de son oncle, et s'imaginant peu qu'il dût l'engager dans un si grand nombre d'erreurs. Cependant elle aurait dû ne pas ignorer qu'une erreur en amène toujours d'autres à sa suite. M. Lovelace lui avait fait vérifier cette maxime dans plus d'une occasion ; et c'était une remarque du capitaine même, dans une des lettres qu'on lui avait fait lire hier.

Il se flattait, a-t-il répliqué, qu'elle n'avait aucune défiance de lui, aucun doute de son honneur. Si je vous suis suspect,

Madame, si vous me croyez capable..., quelle idée, Dieu tout-puissant ! quelle idée vous auriez de moi !

Non, Monsieur. Dans une occasion de cette nature, il n'y a pas d'homme au monde que je puisse soupçonner. Vous ne m'êtes pas suspect. S'il était possible qu'il y eût un tel homme au monde, ce ne serait pas M. Tomlinson, le père de plusieurs enfants ; un homme d'âge, de sens et d'expérience.

(Le coquin m'a confessé qu'en recevant cet injuste éloge, il s'était senti comme percé jusqu'au fond du cœur par un trait des yeux de ma déesse, et qu'il n'avait pu se défendre de trembler. Le remords d'une conscience faible, Belford ; et rien de plus. J'ai fait plus d'une fois la même expérience, dans quelques-uns de mes entretiens avec cette pénétrante fille.)

Son oncle, a-t-elle continué, n'était pas accoutumé à ces malheureux expédients ; mais elle avait attribué sa conduite à la singularité de l'occasion, et à ses égards forcés pour l'honneur d'une nièce.

Cette explication a mis le capitaine à l'aise, et lui a rendu le courage.

Elle lui a demandé s'il croyait que Milady Lawrence et Miss Montaigu pensassent à lui rendre une visite. Il a protesté qu'il n'en doutait pas. Et M. Lovelace peut-il s'imaginer, a-t-elle repris, que je me laisse engager à confirmer devant ces dames le bruit que vous avez répandu ?

(Mon espérance, Belford, avait été de l'y engager en effet : sans quoi je ne lui aurais pas fait voir leurs lettres ; cependant j'avais dit au capitaine que je croyais devoir abandonner ce point.)

Il a répondu qu'il me croyait fort éloigné de cette pensée, et que mon dessein, comme il le savait de moi-même, était de leur déclarer en confidence le fond de la vérité. Ensuite, revenant sans affectation à M. Jules, il lui a dit que ce digne oncle et ce cher ami avait déjà fait quelques démarches pour une réconciliation générale. Aussitôt, Madame, qu'il sera informé de votre mariage réel, il se hâtera d'entrer en conférence avec votre père ; car il n'a pas attendu jusqu'aujourd'hui à verser les tendres sentiments de son cœur dans le sein de votre mère.

Et qu'a dit ma mère ? qu'a dit ma chère mère ? a-t-elle interrompu avec une vive émotion ; le visage levé, l'oreille ouverte,

comme pour abrégér le chemin que la réponse avait à faire jusqu'à elle.

Votre mère, Madame, s'est noyée dans ses larmes; et votre oncle, pénétré de sa tendresse, n'a pu continuer le discours qu'il avait commencé. Mais il se propose de le reprendre dans les formes, lorsqu'il sera sûr de la célébration.

Le son de sa voix m'a fait juger qu'elle pleurait. Cette chère personne, ai-je dit en moi-même, commence à se ralentir. Mais j'ai porté envie à l'éloquence du maraud. Je ne pouvais supporter l'idée qu'un homme eût le pouvoir que je n'avais pas eu, de persuader cette âme hautaine, quoique en ma faveur; et, ce que tu auras peine à croire, j'en ai ressenti plus de peine que son ralentissement ne me causait de plaisir. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a des charmes. Il y a de la beauté dans sa colère, de la beauté dans ses pleurs. Si le capitaine était un jeune homme, et s'il était un peu plus relevé par son rang ou sa fortune, il n'aurait pas été en sûreté contre ma jalousie, et je n'aurais pas jugé trop avantageusement d'elle-même.

Ah! Monsieur, lui a-t-elle dit, vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert des étranges procédés de M. Lovelace. C'est par une vile trahison qu'il m'a fait tomber d'abord entre ses mains; et depuis qu'il m'a tenue en son pouvoir... Elle s'est arrêtée un moment; et reprenant aussitôt : Ah! Monsieur, vous ne savez pas quelle conduite il a tenue avec moi, quelle est sa dureté, son impolitesse, à la honte de sa naissance, de son éducation et de ses lumières.

(La première femme qui ait jamais fait cette plainte de moi. C'est ma consolation, ai-je pensé. Mais ce langage, tenu dans mon absence à l'ami de son oncle, comble une mesure déjà trop pleine, ma très chère âme. Écrivons, écrivons.)

*Cl.* Mercredi dernier... (Elle s'est encore arrêtée, et je suppose qu'elle a détourné le visage. Il me paraît bien surprenant qu'elle ait voulu toucher à ce qui lui paraît si bas et si honteux; surtout devant un homme, et tête-à-tête avec lui.)

*Le cap.* Je me garderai bien, Madame, de vous demander des explications sur un sujet si délicat. Il reconnaît la justice de votre colère. Mais il proteste solennellement que l'offense n'était pas préméditée.

*Cl.* Rien n'est capable de le justifier, M. Tomlinson. Les gens de la maison doivent être aussi méprisables que lui. Je suis convaincue qu'il y avait entre eux une ligue détestable... Mais éloignons cette odieuse idée.

*Le cap.* Je n'ajoute qu'un mot, Madame. Il m'assure qu'il vous a marqué l'empire qu'il a sur lui-même par une soumission sans exemple; et que vous avez promis de lui faire grâce.

*Cl.* Il ne m'aurait pas arraché cette promesse s'il n'avait su qu'il ne la méritait pas; et je ne l'ai faite que pour me garantir du dernier outrage.

*Le cap.* Tout inexcusable qu'il est, je souhaiterais, Madame, puisqu'il peut alléguer du moins en sa faveur la confiance qu'il a eue dans votre promesse, que pour sauver les apparences aux yeux du monde et pour éviter les malheurs qui peuvent arriver si vous êtes absolument résolue de rompre avec lui, vous vous fîtes de nouveaux droits sur sa reconnaissance en excitant votre générosité naturelle à lui pardonner.

Elle est demeurée en silence.

*Le cap.* Votre père et votre mère, Madame, déplorent la perte d'une fille que votre générosité peut leur rendre. Ne les exposez pas au double malheur qu'ils ont à redouter : celui de perdre, avec leur fille, un fils qui est capable de leur causer ce nouveau sujet d'affliction par sa propre violence.

Elle a paru méditer. Elle a pleuré. Elle est convenue qu'elle sentait la force de cet argument. (Ce maraud-là sera mon sauveur, ai-je dit en moi-même.)

*Le cap.* Permettez-moi, Madame, de vous faire remarquer qu'il ne me serait pas difficile, si vous l'exigiez absolument, d'engager votre oncle à se rendre secrètement à Londres, pour vous donner à M. Lovelace de sa propre main. Je suppose cependant que ce fâcheux démêlé n'ait point été jusqu'à lui.

*Cl.* Mais qu'ai-je tant à redouter de mon frère? Je me plains de ses injures : peut-il se plaindre des miennes? Implorerai-je la protection de M. Lovelace contre mon frère? Et qui me protégera contre M. Lovelace? Le cruel! l'ingrat! d'insulter une malheureuse fille qu'il a privée lui-même de tous ses protecteurs et de tous ses amis! Non, non, il ne m'est plus possible de le voir du même œil. Il n'aura plus rien à démêler avec moi. Qu'il me quitte. Que mon frère me découvre. Je n'ai pas le cœur assez

faible pour craindre la vue d'un frère qui n'a pas cessé de m'injurier.

*Le cap.* Si votre frère ne paraissait que pour conférer avec vous, pour vous faire des reproches, pour éclaircir des difficultés, j'en jugerais fort différemment. Mais quel succès devez-vous attendre d'une entrevue (M. Solmes présent) dans laquelle votre frère apprendra que vous n'êtes pas mariée, et que vous êtes résolue de ne jamais prendre M. Lovelace? Encore faut-il supposer que M. Lovelace ne troublera pas votre conférence : ce que vous ne sauriez vous promettre.

*Cl.* Ce que je puis dire, Monsieur, ce que je vois de plus clair, c'est que je suis très malheureuse. Je dois me soumettre aux dispositions de la Providence, et supporter patiemment des maux que je ne puis éviter. Mais j'ai pris mes mesures. M. Lovelace ne peut jamais faire mon bonheur, ni espérer de moi le sien. Je n'attends ici qu'une lettre de Miss Howe, qui achèvera de me déterminer.

De vous déterminer à l'égard de M. Lovelace? a interrompu le capitaine.

*Cl.* Je suis déterminée par rapport à lui.

*Le cap.* Si ce n'est pas en sa faveur, Madame, j'ai fini mon rôle. En vain chercherais-je des raisons plus puissantes que celles dont je viens de vous entretenir. Il y aurait de l'indiscrétion à les répéter. Si vous ne vous sentez pas disposée à pardonner, il faut que l'offense ait été plus grave que M. Lovelace ne le reconnaît. Mais, dans cette supposition, Madame, ayez la bonté de me dicter la réponse que je dois faire à votre oncle. Vous avez eu celle de me dire que ce jour finirait ce que vous nommez mes peines. Je les aurais crues dignes d'un meilleur nom, si j'avais pu servir à réconcilier des personnes que j'honore du fond du cœur.

(Ici, mon cher Belford, je suis entré d'un air grave.)

*Lov.* Capitaine, je viens d'entendre une partie de vos explications avec cette adorable personne dont l'unique défaut est d'avoir un cœur implacable. Je suis pénétré de son obstination. Non, je n'aurais pas cru possible qu'avec des vues aussi proches, aussi clairement avouées, elle m'eût accordé si peu de part à son estime. Cependant je me dois quelque justice par rapport à l'offense dont j'ai eu le malheur de me rendre coupable, lorsque

je vous vois tant de penchant à la croire beaucoup plus grave que je ne vous l'ai déclarée.

*Cl.* Monsieur, je n'écoute pas vos récapitulations. Je suis et je dois être seule juge des insultes qui me regardent personnellement. Je ne veux aucune discussion avec vous, et je ne vous écoute pas sur un sujet si choquant.

Elle s'est mise en mouvement pour sortir. Je me suis placé entre elle et la porte. Vous pouvez m'entendre, Madame. Ma faute n'est pas d'une nature qui s'y oppose. Je m'accuserai moi-même avec justice, mais sans blesser vos oreilles.

J'ai protesté alors que le feu de mercredi avait été réel. (Il l'était en effet.) J'ai désavoué (avec un peu moins de bonne foi) que l'aventure fût préméditée. J'ai reconnu que je m'étais laissé emporter par la violence de ma passion, et par un transport soudain, que peu de jeunes gens dans la même situation eussent été capables de réprimer. Mais j'étais sorti, sur ses ordres, sur ses instances, sur la promesse du pardon, sans m'être échappé à d'autres libertés, à d'autres indécences, que celles dont les personnes les plus délicates, surprises dans une attitude si charmante, auraient fait moins un sujet d'offense que de badinage et de raillerie; surtout lorsque ses alarmes pour le feu m'excitaient à la rassurer par toutes les expressions de la tendresse, et qu'étant si proche de l'heureux jour, je pouvais me regarder comme un amant reconnu. Cette excuse, ai-je ajouté, justifiait aussi les femmes de la maison, qui, nous croyant actuellement mariés, pouvaient supposer leur intervention moins nécessaire dans une si tendre occasion. Sens-tu, Belford, la hardiesse de cette insinuation en faveur des femmes?

(Ses yeux se sont remplis de la plus haute indignation. Elle en a lancé, contre moi, traits sur traits. Son âme s'est montrée tout entière dans chaque ligne de son visage. Cependant elle n'a pas dit un seul mot. Peut-être a-t-elle cru trouver dans cette apologie pour les femmes l'explication du parti auquel je m'étais attaché malgré elle de nous faire passer pour mariés, en arrivant dans cette maison.)

*Le cap.* En vérité, Monsieur, je ne puis approuver que vous ayez augmenté l'effroi de Madame, lorsque la crainte du feu l'avait déjà trop alarmée.

(Elle a voulu forcer ici le passage pour sortir. Je me suis mis le dos contre la porte, et je l'ai conjurée de m'accorder un moment.)

Ce n'est pas mon intérêt seul, très chère Clarisse, qui me fait souhaiter que le capitaine Tomlinson ne me croie pas plus coupable. Je n'ajouterai pas un mot sur ce malheureux sujet, lorsque j'en aurai appelé à votre propre cœur, lorsque je vous aurai demandé si cette explication n'était pas nécessaire devant le capitaine. Il aurait emporté de moi une trop mauvaise opinion, s'il n'avait jugé de ma faute que par la violence de votre ressentiment.

*Le cap.* Oui, j'en conviens; et je suis très satisfait, M. Lovelace, que vous en puissiez dire tant pour votre défense.

*Cl.* Admirable jugement que celui d'une cause où l'offenseur est assis entre les juges! Je ne soumetts pas la mienne à la décision des hommes; pas même à la vôtre, M. Tomlinson. Vous me permettrez de dire, quoique je veuille conserver la bonne opinion que j'ai de vous : si M. Lovelace ne s'était pas cru sûr de vous avoir fait entrer dans ses intérêts, il ne vous aurait point engagé à faire le voyage de Hampstead.

*Le cap.* Si je me suis laissé engager à quelque chose, Madame, je le dis hardiment devant M. Lovelace, c'est pour l'intérêt de votre oncle et pour le vôtre, beaucoup plus que pour le sien. Je l'ai blâmé dans le premier moment, et je le blâme encore, d'avoir ajouté chagrin sur chagrin, terreur sur terreur... dans le temps, Monsieur (me regardant d'un œil fier), que Madame était prête à s'évanouir devant vous.

*Lov.* Je ne disconviens pas, Capitaine, qu'il n'y ait beaucoup de fautes, beaucoup de légèretés à me reprocher; et que, si cette chère personne m'a jamais honoré de quelque affection, je ne sois même un ingrat. Mais je n'ai que trop de raison d'en douter. N'ai-je pas une preuve actuelle que jamais elle n'a eu pour moi l'estime dont ma fierté me rendait jaloux, dans la facilité avec laquelle je la vois renoncer à moi pour une offense légère, renoncer à l'espérance d'une réconciliation dont son oncle se fait le médiateur, et risquer les plus funestes suites? Dans quelles circonstances encore! à la vue du terme; lorsque les articles sont dressés et prêts à signer; lorsque je sollicite une médiation que nulle autre considération que la sienne n'a pu me faire désirer.

Par ma foi, Capitaine, cette chère personne ne doit avoir eu que de la haine pour moi, pendant le temps même qu'elle a voulu m'honorer de sa main; et je m'imagine qu'à présent qu'elle est résolue de m'abandonner, c'est avec une préférence décidée dans son cœur pour le plus odieux de tous les hommes, pour ce Solmes, qui doit, dites-vous, accompagner son frère! et dans quelles espérances, dans quelles vues l'accompagner? Ciel! comment suis-je capable de soutenir cette idée?

*Cl.* Vous jugeriez mieux de l'estime que j'ai eue pour vous, si vous vouliez vous souvenir que vous ne l'avez jamais méritée... Elle a fait ici quelques pas vers la fenêtre; et retournant vers nous : M. Tomlinson, a-t-elle dit au capitaine, je veux bien vous avouer qu'en donnant ma main, je n'étais pas capable de me borner à ce don. Ne l'ai-je pas assez prouvé aux meilleurs de tous les parents? et n'est-ce pas ce qui m'a jetée dans un abîme, dont l'homme que vous voyez n'a fait qu'augmenter la profondeur, lorsque l'honneur et la reconnaissance l'obligeaient également de me soutenir dans ma chute? Je n'ai pas même été sans inclination pour lui; ma peine n'est pas à l'avouer. J'ai supporté longtemps les variétés inexplicables de sa conduite. J'attribuais ses erreurs, soit à la légèreté de son âge, soit au défaut de cette pure et généreuse délicatesse qui intéresse le cœur aux disgrâces d'autrui. Aujourd'hui, ce ne peut être qu'une véritable méchanceté qui lui fait soutenir que sa dernière et cruelle insulte n'a pas été préméditée. Mais quel besoin d'en parler davantage, puisqu'elle est d'une nature qui a tout à fait changé cette inclination que j'avais en sa faveur, et qu'elle m'a fait renoncer à toutes mes espérances pour me délivrer absolument de son pouvoir?

*Lov.* Ô ma très chère Clarisse! que nous serions heureux l'un et l'autre, si j'avais pu découvrir cette inclination, comme vous daignez l'appeler, au travers d'une froideur dont jamais amant n'a fait une si cruelle expérience!

*Cl.* Comptez, Capitaine, qu'il avait su la découvrir. Il a su me conduire plus d'une fois à lui en faire l'aveu; assez inutilement, je puis le dire, parce que sa vanité lui apprenait seule à n'en pas douter, et parce que mon seul motif, dans la lenteur que j'apportais à m'expliquer, était la juste crainte de ne pas lui trouver un retour de générosité. En un mot, capitaine Tomlinson, je n'aurais que du mépris pour moi-même, si je m'étais trouvée capable de

tyrannie ou d'affectation pour l'homme dont je me proposais de faire mon mari. J'ai toujours blâmé la plus chère amie que j'aie au monde, pour une faute de cette nature. En un mot...

*Lov.* Quoi? mon ange aurait eu pour moi ce favorable penchant? Très chère Clarisse, faites grâce à mes remords! Rendez-moi votre estime. Mon crime n'est pas au-delà de toute rémission. Je vous ai arraché, dites-vous, la promesse du pardon : mais cette promesse, je n'en aurais pas fait la condition de mon obéissance, si je n'avais eu l'espérance d'être pardonné. Laissez reparaître à vos yeux, je vous en conjure, cette agréable perspective qui commençait si heureusement à s'ouvrir devant nous. J'irai à la ville. J'en apporterai les permissions. Tous les obstacles seront surmontés. M. Tomlinson nous servira de témoin. Il sera présent à la cérémonie, au nom de votre oncle. Que dis-je, il m'a fait espérer que votre oncle même...

*Le cap.* Je le répète, Monsieur; et je ne vous dissimulerai pas le fondement de cette espérance. J'ai proposé à mon cher ami (votre oncle, Madame) de publier qu'il pensait à faire un petit voyage avec moi dans la terre qui me reste près de Northampton. Ce cher M. Jules! il y a longtemps qu'il ne s'est pas écarté de chez lui. Sa santé décline visiblement. On pourrait répandre que le changement d'air est utile à sa santé... Mais je m'aperçois, Madame, que je touche un sujet trop tendre.

La chère Clarisse a pleuré. Elle a cru comprendre, suivant l'intention du capitaine, à quelle occasion la santé de son oncle allait en décadence.

*Le cap.* Nous pourrions fort bien, lui ai-je dit, feindre de partir pour Northampton, mais prendre tout d'un coup vers Londres. Il pourrait voir de ses propres yeux la célébration, être tout à la fois le père qu'on désire et l'oncle qu'on aime.

Ma charmante s'est tournée pour s'essuyer les yeux.

*Le cap.* Au fond, comme M. Jules n'a pas rejeté ce projet, je ne vois à présent que deux objections : l'une est votre fâcheuse mésintelligence, dont je serais au désespoir qu'il fût instruit, parce qu'elle pourrait le faire entrer dans les injustes soupçons de M. James Harlove; l'autre, que ce serait encore une occasion de délai pour la cérémonie, qu'il me semble qu'on pourrait terminer dans un jour ou deux, si... (Il a fait ici une profonde révérence à ma déesse. Charmant personnage! Mais combien de fois n'ai-je

pas maudit mon étoile, qui me fait avoir tant d'obligation à son adresse.)

Elle allait parler. Son air ne m'a pas plu, quoique sa rigueur et son indignation parussent un peu diminués. Je l'ai prévenue; mais il m'en a coûté cher. Voici l'expédient qui me vient, ai-je dit...

*Cl.* Gardez vos expédients, Monsieur. J'abhorre vos expédients et vos inventions. Je ne les connais que trop.

*Lov.* Voyez, Capitaine, voyez M. Tomlinson! Il ne manque rien à la confiance avec laquelle nous nous ouvrons devant vous. Vous ne pensiez guère, j'ose le dire, que nous eussions vécu jusqu'aujourd'hui avec si peu d'intelligence. Mais votre amitié saura couvrir tout d'un voile. Nous pouvons encore être heureux. Ah! si j'avais pu me flatter que ce cher objet de mes transports eût pour moi la centième partie de l'amour que j'ai pour elle! Nos défiances ont été mutuelles. Cette divine personne pousse la délicatesse à l'excès. Peut-être en ai-je manqué. De là toutes nos peines. Mais, cher capitaine, je trouve dans mon cœur l'espérance d'obtenir son amour, parce que j'y trouve la résolution de le mériter.

*Cl.* La mienne est de suivre mes mesures.

*Le cap.* Quoi, Madame, rien ne peut changer...

*Cl.* Non, Monsieur.

*Le cap.* Que vais-je dire à M. Jules Harlove! Malheureux oncle! Quelle surprise pour lui! et se tournant vers moi : Vous voyez, M. Lovelace. Mais c'est à vous-même que vous en avez l'obligation.

(Il a raison, sur ma foi, ai-je pensé. J'ai traversé la chambre, en mordant successivement de dépit mes deux lèvres, qui avaient perdu le pouvoir de persuader.)

Le capitaine a fait une révérence à la belle; et s'avançant vers la fenêtre, où étaient son fouet et son chapeau, il les a pris. Il a ouvert la porte. Mon enfant, a-t-il dit à quelqu'un qui s'est présenté, ordonnez, je vous prie, à mon laquais d'amener mon cheval à la porte.

*Lov.* Vous ne partirez pas, Monsieur. J'espère de votre bonté que vous ne partirez pas. Je suis le plus malheureux de tous les hommes! Demeurez de grâce... Cependant, hélas...! Mais

demeurez, Monsieur. On peut espérer encore que Milady Lawrence fera plus d'impression.

*Le cap.* Cher Monsieur Lovelace ! eh ! ne devais-je pas espérer que mon digne ami, un oncle affectionné, en ferait un peu plus sur sa chère nièce ? Mais pardon. Une lettre me trouvera toujours disposé à servir Madame, autant par considération pour elle-même que pour mon cher ami.

Elle s'était jetée dans un fauteuil, où, les yeux baissés, et comme immobile, elle paraissait méditer profondément. Le capitaine lui a fait une seconde révérence. Elle n'y a pas répondu. Monsieur, m'a-t-il dit avec un air d'égalité et d'indépendance, je suis votre serviteur. La chère *inexplicable* a continué de demeurer sans mouvement. Je n'ai jamais vu d'image d'une si profonde rêverie, sur le visage néanmoins d'une personne éveillée. Il a passé devant elle avec une nouvelle révérence. Elle ne s'est pas remuée. Je ne veux pas troubler Madame dans ses méditations, m'a-t-il dit d'une voix plus haute. Adieu, Monsieur. Vous ne me conduirez pas plus loin, je vous en supplie. Elle a paru se réveiller en soupirant : Partez-vous, Monsieur ?

*Le cap.* Oui, Madame. J'aurais fait mon bonheur de pouvoir vous être utile. Mais je vois que cette entreprise surpasse mes forces.

Elle s'est levée, avec un air inimitable de dignité et de douceur. Je suis fâchée de vous voir partir, Monsieur ; mais je ne puis vous arrêter. Vous me voyez sans un seul ami de qui je puisse prendre conseil. M. Lovelace a l'art, ou le bonheur, de s'en faire un grand nombre. Si vous partez, Monsieur, je ne vous arrête point.

*Le cap.* Je pars à la vérité, Madame ; mais si je pouvais vous servir ou vous plaire en suspendant mon départ... Eh bien, Monsieur, en se tournant vers moi, quel était donc votre expédient ? Peut-être, Madame, a-t-il quelque chose...

(Elle a soupiré, sans faire aucune réponse. Vengeance, ai-je dit en moi-même, garde tes droits dans mon cœur ! si l'amour te chasse encore une fois, tu n'y rentreras jamais.)

*Lov.* Voici ce que j'ai pensé, ce que j'aurais voulu proposer (et j'ai poussé moi-même un soupir) : que si cette chère personne me refuse le pardon qu'elle m'a promis, elle eût du moins la bonté de suspendre ses ressentiments jusqu'à l'arrivée de Milady

Lawrence; que cette dame se rendît notre médiatrice; que la chère personne se mît sous sa protection et se retirât avec elle dans son château d'Oxfordshire. Une des vues qui amènent ma tante est de proposer à Madame de faire ce petit voyage avec elle. On peut laisser tout le monde, excepté Milady Lawrence, vous, Capitaine, et votre ami M. Jules, comme il le désire, dans l'opinion que nous sommes mariés. Lorsque ma chère Clarisse se trouvera dans le sein de ma famille, il n'en pourra rester le moindre doute à son frère; et notre mariage étant bientôt célébré secrètement, votre rapport, Capitaine, deviendra une heureuse vérité.

*Le cap.* Sur mon honneur, Madame (en portant la main sur sa poitrine), l'expédient me charme. Il répond à toutes les difficultés.

Elle est retombée dans ses méditations. Son embarras m'a paru extrême. Enfin, levant les yeux au Ciel, comme pour implorer ses lumières : Je ne sais ce que je dois faire, a-t-elle dit... une jeune fille sans amie... De qui puis-je attendre des conseils? Je souhaiterais de me retirer un moment, si j'en ai la liberté.

Elle est sortie d'un pas tremblant, et nous l'avons entendue monter à sa chambre.

Au nom de Dieu ! m'a dit aussitôt le coquin de Tomlinson, les mains levées dans un transport d'admiration et de pitié, prenez compassion de cette admirable fille. Je ne puis, je ne puis soutenir plus longtemps mon rôle. Elle mérite les adorations de toute la terre.

Parle bas, ai-je répondu. Le diable t'emporte. N'entends-tu pas les femmes qui reviennent?

En effet, elles sont rentrées toutes trois, la curieuse Rawlins à leur tête. Je leur ai dit que ma femme avait demandé quelques moments pour ses réflexions; que nous étions remplis d'espérance; et je leur ai représenté une partie de la scène, avec des couleurs qui leur ont fait trouver dans le caractère de cette jeune dame un excès de dureté et de délicatesse. La veuve Bevis a témoigné particulièrement, par ses gestes, et par quelques mots lâchés au hasard, qu'elle lui croyait un grand fond de bizarrerie et d'affectation; et j'ai observé, dans ses regards, que ses idées de censure se changeaient quelquefois en compassion pour moi. L'indulgence, a-t-elle dit, était louable. L'amour l'était aussi.

Mais trop était trop. Miss Rawlins, après avoir reproché d'un air prude à madame Bevis de parler toujours un peu trop librement, a dit qu'après tout, il y avait dans notre histoire des obscurités qu'elle ne pouvait pénétrer; et là-dessus elle est allée s'asseoir dans un coin de la chambre, comme fâchée d'avoir la vue si courte.

## Lettre 235

*Monsieur Lovelace au même*

Ma charmante se faisant attendre un peu longtemps, je me suis figuré qu'elle souhaitait d'être invitée à revenir; et j'ai prié la veuve Bevis, au nom du capitaine, que ses affaires rappelaient à Londres, de lui aller demander cette faveur de la part de M. Tomlinson et de la mienne. Je n'ai pas voulu charger de cette commission Miss Rawlins ni madame Moore, de peur qu'elle ne se trouvât dans une disposition trop communicative, surtout avec une fille aussi curieuse que Miss Rawlins.

Madame Bevis est revenue nous dire aussitôt, en me faisant un signe particulier de l'œil, que Madame allait descendre. Miss Rawlins n'a pu se dispenser d'offrir, comme les autres, de se retirer; mais on lisait dans ses yeux qu'elle serait demeurée beaucoup plus volontiers; et, voyant qu'on faisait peu d'attention à ses désirs, elle s'est retirée d'un pas plus lent que les deux autres. À peine était-elle sortie que ma charmante est entrée par l'autre porte, avec une dignité mélancolique dans sa marche et dans son air.

Elle s'est assise en priant M. Tomlinson de s'asseoir aussi.

Il s'est placé vis-à-vis d'elle. Je me suis tenu debout, derrière le fauteuil de la belle, pour être en état de faire au capitaine les signes dont nous étions convenus. Un clignement de l'œil gauche devait signifier : *Pousse ce point, Capitaine*. L'œil droit, avec une

inclination de la tête, devait marquer mon approbation. Le doigt levé, en mordant ma lèvre, était pour dire : *Éloigne cette question*. La tête baissée directement, en ridant le front : *Jure ici, Capitaine*. Ma main toute ouverte : *Prends garde d'en dire trop sur ce point*. Et tous ces mouvements, je les pouvais faire, même ceux de la main, quand les femmes auraient été dans la chambre, sans lever les bras et sans remuer le poignet. Les paupières serrées, avec un mouvement d'affirmation, étaient pour lui ordonner de se mettre en colère.

Ma belle a toussé. J'allais parler, pour lui épargner un peu de confusion. Mais jamais la présence d'esprit ne lui manque lorsqu'elle en a besoin pour l'intérêt de son honneur, ou pour le soutien de cette dignité qui la distingue de toutes les femmes que j'ai connues dans ma vie.

J'ai considéré, nous a-t-elle dit, avec toute l'attention dont je suis capable, ce qui s'est passé aujourd'hui dans ce lieu, et les malheureuses circonstances de ma situation. Je ne suis pas portée à la défiance, M. Tomlinson : je ne juge mal de personne ; au contraire, j'ai toujours pris plaisir à tirer des conclusions plus favorables que désavantageuses, quoique trompée souvent par de fort mauvais cœurs. La malignité n'est pas un de mes défauts : mais dans l'état où je suis, traitée comme j'ai le malheur de l'être, indignement traitée par un homme rempli d'inventions, et qui en fait gloire...

*Lov.* Ma très chère vie... Mais je ne veux pas vous interrompre.

*Cl.* Dans cet état, il me convient de douter. Mon honneur m'oblige de douter, de craindre, de ne fermer les yeux sur aucun sujet d'alarme. Votre intervention, Monsieur, est si favorable, arrive si à propos pour M. Lovelace ; l'expédient de mon oncle qui est sans doute le premier de cette nature qu'un homme si droit et si simple ait jamais employé ; votre rapport, ses suites, l'alarme que mon frère en a conçue ; le téméraire dessein qu'elle lui a fait former ; l'inquiétude de Milady Lawrence et de toute sa famille ; les lettres soudaines que M. Lovelace a reçues à cette occasion, et qu'il a pris soin de me montrer avec la vôtre ; l'air de cérémonie, entre des personnes qui sont nées à la vérité pour en

observer beaucoup, et qui ont droit de faire valoir leur distinction; toutes ces circonstances me paraissent rassemblées si vite, et quelques-unes si favorablement pour l'occasion...

*Lov.* Vous avez vu, Madame, dans la lettre de ma tante, qu'elle veut se dispenser des cérémonies par le seul motif de la considération qu'elle a pour vous. Miss Charlotte fait la même déclaration. Bon Dieu! est-il possible que vous interprétiez si mal les marques de respect que mes proches auraient voulu vous donner; quoique assez pointilleux, je l'avoue, dans tout autre cas. Ils ont été charmés d'avoir l'occasion de vous faire une politesse à mes dépens. Chacun, dans ma famille, prend plaisir à rire un peu sur mon compte. Mais leur joie, sur le premier bruit de notre mariage...

*Cl.* Puis-je douter, Monsieur, que vous n'ayez toujours quelque réponse prête pour justifier toutes vos idées? Je parle au capitaine Tomlinson, Monsieur. Vous me feriez plaisir de vous retirer ou, du moins, de ne pas vous tenir derrière ma chaise.

Comme elle regardait le capitaine, en m'adressant ces derniers mots, je n'ai pas douté qu'elle n'eût surpris ses yeux, tandis qu'ils prenaient leçon des miens. Il m'a paru déconcerté. Depuis dix ans, il ne lui était pas monté tant de rougeur au visage. J'ai mordu mes lèvres de dépit. J'ai fait un tour dans la chambre; mais je n'ai pas laissé de reprendre mon poste; et, faisant signe des yeux au capitaine d'observer un peu mieux les siens, j'ai serré ensuite mes paupières, avec le mouvement convenu, comme si je lui avais dit : *De l'action ici, du ressentiment, Capitaine.*

*Le cap.* Je ne m'imagine pas, Madame, que vous me croyiez capable...

*Cl.* Ne vous offendez pas, Capitaine, je vous ai dit que je ne suis pas d'un caractère soupçonneux. Pardonnez ma sincérité. Il n'y a pas dans le monde, j'ose le dire, un cœur plus sincère que le mien.

Elle a tiré son mouchoir, et l'a porté à ses yeux. J'étais prêt, à son exemple, de vanter l'honnêteté de mon cœur; mais un mouvement de conscience m'a fermé les lèvres. Le coquin de Tomlinson m'a regardé d'un visage attendri, comme s'il m'eût demandé la permission de pleurer avec elle. Je crois qu'il n'aurait pas mal fait de pleurer. Cette marque d'un cœur sensible aurait été d'un grand secours dans l'occasion. Cependant je t'avouerais

très sérieusement que vingt fois, dans cette fatigante conversation, je me suis dit à moi-même que si j'avais pu prévoir qu'il dût m'en coûter tant de peine et que je dusse me rendre si coupable, j'aurais pris le parti de l'honnêteté dans l'origine. Mais pourquoi, me suis-je demandé aussi, cette chère personne est-elle si charmante, et tout à la fois si difficile à vaincre ?

*Le cap.* Si vous doutez de mon honneur, Madame, ayez... ayez la bonté...

(L'infâme flatteur ! il devait paraître furieux. Je lui avais fait absolument le signe de la colère. Il devait se lever, marcher brusquement vers la fenêtre, reprendre son fouet et son chapeau.)

*Cl.* Mes seules observations sont celles que mon âge, mon défaut d'expérience et ma fâcheuse situation me suggèrent. J'avoue que plusieurs circonstances, dont vous ne pouvez avoir été informé que par mon oncle, doivent vous mettre à couvert de tous mes soupçons. Mais l'homme qui est devant vous ferait soupçonner un ange qui se chargerait de sa défense.

Le capitaine a dit quelques mots en ma faveur ; doucement néanmoins, en homme qui n'est pas tout à fait sûr de paraître innocent lui-même. Il a repris, avec de nouveaux tours, quelques-unes des raisons sur lesquelles nous avons déjà insisté l'un et l'autre ; et baissant le ton, avec un air de pitié : Vous ne le voyez pas, Madame ; mais je suis touché de sa douleur. Malgré toutes ses fautes, on découvre aisément sur son visage l'effet de vos reproches, et le pouvoir que vous avez sur lui.

*Cl.* Je ne veux chagriner personne, pas même celui qui m'a causé de si mortels chagrins. Mais soyez sûr, Capitaine, que M. Lovelace n'a pas rempli avec moi les devoirs d'un homme généreux et reconnaissant. Il n'a jamais connu, lui dis-je hier, le prix du cœur qu'il a cruellement insulté.

Ah, Belford, Belford ! Comment se fait-il qu'il y ait des moments où mon propre cœur se déclare contre moi ! Ce traître de Tomlinson avait deviné trop juste, en croyant faire une fausse peinture de mon attendrissement. Je me suis senti porté tout d'un coup à lui demander pardon. Je lui ai promis que l'étude de toute ma vie serait de le mériter. Mes fautes, lui ai-je dit, de quelque nature qu'elles fussent, n'avaient eu de réalité que dans ses craintes. Je l'ai suppliée de consentir à l'expédient que j'avais proposé. Le capitaine a secondé mes efforts, et nous les avons

renouvelés ensemble, pour le bonheur commun, pour l'intérêt des deux familles, pour éviter à l'avenir toutes sortes de désastres.

Elle a pleuré. Elle a chancelé dans ses résolutions; elle a détourné la tête. J'ai parlé de la lettre de Milord M... je l'ai priée d'abandonner tous nos différends à la médiation de Milady Lawrence, s'il lui était impossible de me pardonner avant que de l'avoir vue.

Elle s'est tournée vers moi. Elle allait parler; mais son cœur était plein. Elle a détourné encore une fois le visage; et le tournant à demi vers moi, son mouchoir aux yeux : Et croyez-vous véritablement, m'a-t-elle dit, que votre tante et votre cousine doivent venir? Croyez-vous... Elle s'est encore arrêtée.

J'ai répondu dans les termes les plus solennels.

Elle a détourné entièrement le visage. Elle a paru méditer quelques moments. (Mais, Belford, qu'il est difficile aux Harlove de pardonner!) Se tournant encore vers moi, et prenant le ton de la colère : Que Milady vienne ou non, m'a-t-elle dit, je ne puis souhaiter de la voir, et si son dessein est de plaider pour vous, je ne puis souhaiter de l'entendre. Plus j'y pense, moins je me sens disposée à pardonner une insulte méditée pour ma *ruine*. (En supposant qu'elle ait raison, Belford, l'expression est assez juste.) Par où ma conduite avait-elle mérité des outrages de cette nature? Le pardon serait une faiblesse. Je suis avilie à mes propres yeux. Comment recevrais-je une visite qui m'humilierait encore plus?

Le capitaine l'a pressée avec plus de chaleur que jamais. Nous avons poussé les instances jusqu'aux cris, pour demander grâce et miséricorde. (N'as-tu jamais entendu de bonnes âmes qui parlent d'emporter le Ciel d'assaut?) Les *actes de contrition* ont été répétés, la réformation totale ouvertement promise, l'heureux expédient représenté avec une nouvelle force.

*Cl.* Mes mesures sont prises. Je suis trop avancée pour reculer. Mon âme est préparée à l'infortune. Je n'ai pas mérité les maux qui m'assiègent; c'est ma consolation. J'ai marqué mes intentions à Miss Howe. Mon cœur est révolté contre vous, M. Lovelace. Je ne vous aurais pas écrit dans les termes de ma dernière lettre, si je n'avais pas été résolue de renoncer à vous, quelque sort qui puisse m'attendre.

(J'ai repris ici toutes mes espérances. Malgré la dureté de ses expressions, j'ai vu qu'elle craignait l'impression qui pouvait me rester de sa lettre. En effet, cette lettre est la violence même. Apprends, Belford, par cet exemple, qu'on ne doit jamais rien écrire de sérieux dans la colère.)

*Lov.* La rigueur que vous m'avez marquée, Madame, et de bouche et par écrit, ne sera jamais rappelée que pour vous en faire honneur. Dans le jour où vous avez pris les choses, elle était juste, et l'effet d'un vertueux ressentiment. J'adore jusqu'aux tourments que vous m'avez causés.

Elle est demeurée sans répondre. Elle était assez occupée de l'exercice que ses yeux donnaient à son mouchoir.

*Lov.* Vous vous plaignez quelquefois de n'avoir pas une amie de votre sexe à consulter. J'avoue que Miss Rawlins n'est pas une fille à qui vous puissiez prendre confiance. Je juge bien de ses intentions; mais elle est d'une curiosité extrême, et j'ai remarqué toute ma vie qu'il y a peu de fond à faire sur une personne qui cherche si fort à pénétrer les secrets d'autrui. (Es-tu content de mon adresse, Belford? Je n'aurais pas aimé, comme tu crois, ses appels à Miss Rawlins.) Les personnes de ce caractère, ai-je ajouté, sont gouvernées par leur orgueil, qui n'est satisfait qu'après avoir communiqué un secret à l'oreille jusqu'à ce qu'il devienne public, pour se faire honneur de leur importance ou de leur pénétration. Mais vous pouvez vous fier aux dames de ma famille. Toute leur ambition est de vous en voir au nombre. Continuez seulement, pour seconder l'expédient de votre oncle et pour éloigner toutes sortes de désastres, à passer quelque temps pour mariée. Milady Lawrence saura la vérité nue. Vous pouvez l'accompagner dans sa terre, comme elle se flatte de vous y trouver disposée; et s'il le faut, regardez-moi comme un homme qui a besoin d'être éprouvé, que vous rejetterez ou que vous daignerez recevoir, comme vous m'en reconnaîtrez digne.

Le capitaine a porté encore une fois la main sur sa poitrine, en déclarant, sur son honneur, que, dans le cas de sa propre fille, et supposé qu'elle ne se déterminât pas immédiatement pour le mariage, ce qui lui paraîtrait encore à préférer, il aurait un véritable chagrin qu'elle refusât une proposition de cette nature.

*Cl.* Si j'étais dans la famille de M. Lovelace, avec le nom de sa femme aux yeux du public, je ne serais plus libre dans mon

choix : et quelle chimère que cet état d'épreuve ! Ah ! M. Tomlinson, vous êtes trop de ses amis pour pénétrer toutes ses vues.

*Le cap.* De ses amis, Madame, comme je vous l'ai déjà dit, pour votre propre intérêt, pour celui de votre oncle, et pour celui d'une réconciliation générale, qui doit commencer entre vous par une meilleure intelligence.

*Lov.* Permettez seulement, mon cher amour, d'attendre l'arrivée et la visite de ma tante. Elle sera notre arbitre.

*Le cap.* Cette proposition est très innocente. Il ne peut en arriver aucun mal. Si l'offense de M. Lovelace est d'une nature qui paraisse indigne de grâce au jugement d'une dame de ce caractère, alors, pour moi...

*Cl.* (L'interrompant, et s'adressant à moi) Si vous ne m'assiégez pas dans ma chambre, Monsieur, si je suis aussi libre que je dois l'être, mon dessein est de m'arrêter dans cette honnête maison jusqu'à l'arrivée d'une lettre que j'attends de Miss Howe. Elle ne saurait tarder plus d'un jour ou deux. Dans cet intervalle, si les dames arrivent, et si leur dessein est de voir la personne que vous avez rendue malheureuse, je saurai si je puis recevoir leur visite.

Elle a tourné sur-le-champ vers la porte ; et sortant sans ajouter un seul mot, elle est remontée à son appartement.

Ah ! Monsieur, m'a dit le capitaine, aussitôt qu'il s'est vu seul avec moi, quel ange que cette femme ! J'ai été et je suis un fort méchant homme. Mais s'il arrivait quelque mal, par ma faute, à cette admirable personne, je me le reprocherais plus que toutes les mauvaises actions de ma vie jointes ensemble.

Quelque mal ? infâme que tu es. Et quel mal peut-il arriver ? Sommes-nous obligés de régler nos idées par les principes romanesques d'une fille qui regarde comme le plus grand de tous les maux celui qui nous paraît le plus léger ? Ne t'ai-je pas fait le récit de toute notre histoire ? N'a-t-elle pas violé sa promesse ? Ne l'ai-je pas généreusement épargnée, lorsqu'elle était en mon pouvoir ? Jamais amant, dans les mêmes circonstances, n'a marqué plus d'empire sur sa passion ; et tu vois néanmoins quelles sont mes récompenses.

Ici, Belford, ce misérable a voulu jouer ton pauvre rôle, et n'a pas été plus heureux que toi. Ses arguments n'ont servi qu'à me

confirmer dans les résolutions qu'il voulait combattre. S'il m'avait laissé à moi-même, à la tendresse naturelle de mon caractère, ému comme je l'étais lorsque la belle s'est retirée; s'il s'était assis, continuant ses odieuses grimaces, et qu'il eût pris le parti de se taire, il est très possible que j'eusse pris vis-à-vis de lui la chaise qu'elle venait de quitter, et que j'eusse passé une demi-heure entière à pleurer avec lui. Mais entreprendre de convaincre un homme qui sait dans son cœur qu'il a tort! Il devait juger que c'était me mettre dans la nécessité de chercher ce que je pouvais dire en ma faveur : et lorsque la componction passe du cœur aux lèvres, il faut qu'elle s'évapore en paroles.

Je me doute qu'à sa place tu m'aurais fait le même sermon. Ainsi ce que je lui ai répondu peut suffire pour toi, et doit t'épargner la peine de m'écrire, ou à moi celle de lire un tas de nouvelles impertinences.

*Le cap.* Vous m'aviez dit, Monsieur, que votre unique vue était de mettre sa vertu à l'épreuve, et que vous étiez persuadé que votre mariage n'était pas éloigné.

*Lov.* Je l'épouserai assurément; il en faudra venir là. Je ne doute nullement que je ne l'épouse. Mais, si tu parles d'épouser, n'est-elle pas actuellement au plus haut point de l'épreuve? Son ressentiment n'est-il pas prêt à se relâcher, pour une entreprise qu'elle a crue indigne de pardon? Et s'il se relâche, ne sera-t-elle pas capable de me pardonner aussi la dernière offense? Peut-elle, en un mot, se ressentir plus vivement qu'elle n'a fait dans cette occasion? Les femmes gardent souvent le secret pour leur honneur; au lieu qu'elles affectent de troubler les dieux et les hommes par leurs plaintes, après une entreprise qui n'a pas réussi. C'est ma folie, ma faiblesse, d'avoir donné lieu à des violences si peu ménagées.

*Le cap.* Ah! Monsieur, vous ne réduirez jamais cette vertueuse personne sans y employer la force.

*Lov.* Eh bien, pauvre esprit, ne dois-je pas chercher le temps et le lieu?

*Le cap.* Pardon, Monsieur, mais pouvez-vous penser à vaincre par la force une fille de cet admirable caractère?

*Lov.* À la vérité, l'idée de la force me fait horreur. Pourquoi te figures-tu que j'aie pris tant de peine, et que j'aie engagé tant de personnes dans ma cause, si ce n'est pour éviter la nécessité

d'employer ce que tu nommes la force? Cependant peux-tu croire aussi que j'attende un consentement ouvert d'une esclave de la bienséance et des formalités? Ami Donald <sup>1</sup>, je t'apprends que ton maître Belford a défendu le parti que tu embrasses avec autant de force que tu en puisses mettre dans tes raisons. Ai-je donc la conscience de tous les sots à tranquilliser avec la mienne? Sur mon âme, Capitaine, elle a ici (en me frappant la poitrine) un ami qui plaide pour elle avec plus de chaleur et d'éloquence qu'elle n'en peut attendre de tous les autres hommes. N'est-elle pas échappée d'entre mes mains? Et qu'avais-je fait encore pour l'exécution de mon premier dessein, qui était de mettre sa vertu à l'épreuve, et dans la sienne, celle des plus vertueuses de son sexe? Toi, faible cerveau, tu voudrais me faire abandonner un projet qui ne peut tourner qu'à la gloire de ce beau sexe dont nous sommes tous idolâtres!

*Le cap.* (d'un air encore plus triste). Ainsi, Monsieur, vous ne pensez nullement au mariage.

*Lov.* J'y pense, pauvre imbécile; mais laisse-moi réduire auparavant son orgueil pour satisfaire le mien. Laisse-moi voir si je suis assez aimé pour obtenir grâce en faveur de moi-même. N'a-t-elle pas regretté jusqu'à présent de n'être pas demeurée chez son père, quoique la conséquence infaillible pour elle eût été de se voir la femme de l'odieux Solmes? Si je la fais consentir aujourd'hui à devenir la mienne, ne vois-tu pas que j'en serai moins redevable à son amour qu'au désir de se réconcilier avec une famille que je déteste? Et sa vertu, et son amour, demandent également la dernière épreuve. Mais si sa résistance et sa douleur répondent aux apparences; si j'aperçois, dans son ressentiment, moins de haine pour moi que pour ma faute, elle sera ma femme alors, aux conditions qu'il lui plaira de m'imposer. Alors, je l'épouse; malgré toute l'aversion que j'ai pour le mariage.

*Le cap.* Hé bien, Monsieur, je suis un morceau de cire entre vos mains, prêt à recevoir la forme que vous jugerez nécessaire à vos étranges vues. Mais, comme j'ai pris la liberté de vous le dire...

1. Nom de baptême du prétendu capitaine (NDP).

*Lov.* Laisse ce que tu m'as dit. Je m'en souviens, et je sais tout ce que tu peux dire encore. Tu cherches, comme Pilate, à te laver les mains. Ne te connais-je pas? Mais il est trop tard pour consulter ton hypocrisie. Toutes nos machines ne sont-elles pas disposées? Sèche tes ridicules pleurs. Reprends ton air majestueux : tu as fait des merveilles. Ne te démens pas; la récompense t'attend. Et lui frappant sur l'épaule : Va, je te réponde de l'événement.

Il m'a fait une révérence muette, qui m'a répondu de son consentement et de son zèle. Ensuite, s'approchant du miroir, il a composé son visage; il a redressé sa perruque, comme si l'agitation de son cœur s'était communiquée jusqu'à sa tête; et j'ai reconnu encore une fois le vieux *Satan* sous sa véritable forme.

Mais aurais-je pensé, Belford, qu'il y eût tant... de quoi dirais-je, dans un homme tel que ce Donald Patrick? Lui aurais-tu cru des entrailles? Comment la nature, après avoir été si longtemps morte et ensevelie dans un cœur de cette espèce, revit-elle jusqu'à s'y faire sentir avec cet ascendant? Mais pourquoi te fais-je cette question, à toi qui ne m'as pas moins surpris, dans la même occasion, par tes bizarres sensibilités?

À l'égard de ce Tomlinson, il paraît que la pauvreté en a fait le méchant homme qu'il est, comme l'abondance nous a faits ce que nous sommes. Ce n'est pas le justifier; car la nécessité, après tout, est l'épreuve des principes. Mais qu'y a-t-il donc, dans ce mot assez plat, ou, si tu veux, dans cette *chose* à laquelle on donne le nom d'*honnêteté*, qui fait que moi-même, lorsque assurément elle ne peut servir à mes vues présentes, je ne puis me défendre d'en trouver les moindres émanations aimables dans un Tomlinson, et de prendre une meilleure opinion de lui depuis que je l'en ai reconnu capable?

## Lettre 236

*Monsieur Lovelace au même*

À peine avais-je fini avec Tomlinson que les femmes, conduites par Miss Rawlins, se sont présentées à la porte ; dans l'espérance, m'ont-elles dit, de ne pas blesser la discrétion, mais fort curieuses, a confessé Miss Rawlins, de savoir s'il y avait quelque apparence d'accommodement.

Ah ! je commence à m'en flatter, leur ai-je répondu. Vous savez, Mesdames, que votre sexe aime les formalités. Il faut faire sa cour aux femmes, pour les faire consentir à leur propre bonheur. Nous avons imaginé un expédient fort heureux. L'oncle a ses doutes sur notre mariage. Il a peine, et tout le monde en aurait comme lui, à se persuader que l'homme étant si amoureux, la femme si aimable...

Elles ont saisi toutes trois ma pensée. Le cas est en effet des plus extraordinaires, ont dit les deux veuves. Je t'ai déjà fait observer, Belford, que les femmes ont une haute idée de ce qu'elles peuvent faire pour nous. Miss Rawlins, faisant connaître d'un regard que je n'avais pas besoin d'achever ma phrase, m'a prié de passer à l'expédient. Je leur ai demandé en grâce de ne pas dire à ma femme qu'elles l'eussent appris de moi. Elles me l'ont promis.

C'est, ai-je repris, que pour obliger et pour satisfaire M. Harlove, la cérémonie soit recommencée ; qu'il y soit présent,

et que je reçoive sa nièce de ses propres mains. Elle s'est retirée pour faire là-dessus ses réflexions.

Tu vois, Belford, que je me suis préparé une excuse pour mettre ma sincérité à couvert dans cette maison, si ma charmante se laissait engager au mariage et souhaitait que Miss Rawlins fût présente à la cérémonie. Les femmes ont applaudi à cet expédient. C'est encore un faible de ce beau sexe d'aimer à se marier deux fois; quoique à la vérité ce ne soit pas avec le même homme. Elles ont béni le capitaine, qu'elles ont regardé comme l'auteur d'une si charmante ouverture; tandis que, d'un air de triomphe, il a protesté qu'il se croirait trop heureux de pouvoir servir d'instrument à la réconciliation générale. Mais il était temps, nous a-t-il dit, qu'il reprît le chemin de Londres, où il avait une multitude d'affaires à disposer pour demain. Il ne pouvait même nous promettre de revenir à Hampstead avant que de retourner à sa terre.

Mon dessein n'était pas qu'il nous quittât cette nuit, c'est-à-dire dans un temps où l'affaire touchait à sa crise : cependant j'ai feint d'entrer dans ses vues, et j'ai prié madame Moore de monter, pour faire à ma femme les compliments du capitaine, et lui offrir ses services auprès de son oncle. En même temps, j'ai fait entendre aux femmes que, si quelque heureux mouvement la portait à descendre, il était à propos qu'elles se retirassent, pour lui laisser la liberté de s'expliquer sur la proposition dont elle était occupée. La bonne madame Moore est venue nous assurer que Madame allait la suivre. Elles sont sorties toutes trois, et ma charmante est entrée.

Le capitaine, après lui avoir répété ce qu'elle avait entendu de madame Moore, lui a demandé ses ordres sur le rapport qu'il devait faire à M. Jules Harlove. Je ne sais, Monsieur, lui a-t-elle dit, ni ce que je dois vous répondre, ni ce que vous devez rapporter à mon oncle. Si vos affaires pouvaient vous arrêter à Londres, peut-être ne serait-il pas besoin que vous vissiez mon oncle avant que j'aie reçu des nouvelles de Miss Howe, avant que Milady Lawrence... Je ne sais en vérité ce que je dois vous répondre.

Ici, Belford, je l'ai conjurée de m'accorder le retour de cette estime, dont elle avait eu la générosité d'avouer qu'elle s'était sentie prévenue pour moi. Je me flattais, lui ai-je dit, que Milady

Lawrence la suppliant au nom de toute ma famille, et lui garantissant ma conduite, obtiendrait grâce en ma faveur : mais quelle obligation n'aurais-je pas à sa générosité, si je pouvais ne tenir ce bonheur que d'elle-même ! combien ne serait-il pas plus agréable aussi pour elle, que sa première connaissance avec mes proches ne commençât point par des plaintes et des appels ? Ma tante devant arriver incessamment, il n'était pas impossible que leur entrevue ne se fît de part et d'autre avec un visage serein : que notre mésintelligence ne passât pour une bagatelle, pour un malentendu heureusement éclairci...

Elle m'écoutait, mais le visage à demi tourné, et portant souvent son mouchoir à ses yeux. J'ai redoublé tout d'un coup l'ardeur de mes expressions ; et, pour les seconder par celle de mon transport, je me suis jeté à genoux devant elle, les mains jointes, versant des larmes ; oui, Belford, des larmes, et si chaudes qu'elles me brûlaient les joues. Le capitaine a pris le moment où l'haleine a semblé me manquer, pour revenir à la charge avec toutes les armes qu'il a pu tirer de l'attente et des espérances de son oncle. Enfin, mettant lui-même un genou à terre : Très chère Madame, lui a-t-il dit, permettez que je prenne aussi cette posture devant vous. Quoique je n'aie point d'autre intérêt dans mes instances que le plaisir de pouvoir vous être utile à tous, permettez que je vous demande à genoux l'occasion d'assurer votre oncle que j'ai vu l'heureux lien formé devant mes propres yeux. Tous les sujets de plainte, les doutes, les défiances, s'évanouiront tout d'un coup.

Et que peuvent, Madame, ai-je interrompu, que peuvent vous faire espérer vos nouvelles mesures qui répondent plus heureusement, plus honorablement, à toutes les difficultés ?

Et Miss Howe même, a repris le capitaine, Miss Howe, si votre honneur et votre réputation lui sont chères, ne vous félicitera-t-elle pas d'une si agréable conclusion ?

Elle s'est tournée ici vers nous ; et voyant en effet le capitaine à ses pieds : Ô Monsieur ! ô capitaine Tomlinson ! s'est-elle écriée, en allongeant le bras jusqu'à son épaule pour le relever, pourquoi cette extrême bonté... ? Voilà ce que je ne puis soutenir. Ensuite, jetant un regard sur moi : Levez-vous, monsieur Lovelace. Ne vous humiliez pas devant une malheureuse fille que vous avez insultée...

Non, non, mon très cher amour, je ne quitte pas cette posture que vous n'avez prononcé mon pardon.

Nous nous sommes levés néanmoins, par soumission pour un second ordre. Je n'ai pas douté que ma grâce ne fût renfermée dans ses derniers termes, et j'ai excité le capitaine des yeux et des mains. Qui empêche, Madame, a-t-il repris avec une nouvelle chaleur, que Milady Lawrence ne soit informée du fond des circonstances, au moment de son arrivée, et qu'elle n'assiste à la célébration? Je demeurerai moi-même, j'abandonnerai toutes mes affaires, pour être témoin de ce doux événement; et c'est alors que je partirai content, avec une nouvelle qui rendra la vie à mon cher ami M. Jules.

Il faut que je reçoive une lettre de Miss Howe, a répondu mon adorable Clarisse, d'une voix un peu tremblante. Je ne puis rien changer à mes nouvelles mesures sans son avis. Tout le bonheur du monde ne vaut pas pour moi son estime; et je le sacrifierais à la crainte de passer à ses yeux pour une inconstante ou pour une étourdie. Ce que je puis dire à présent, c'est qu'après avoir reçu sa réponse, je lui expliquerai l'état des choses dans une autre lettre.

Je dois donc renoncer à toute espérance, me suis-je écrié! Ô capitaine Tomlinson! Miss Howe me haït. Miss Howe...

Le capitaine s'est efforcé de me rassurer. Miss Howe, m'a-t-il dit, prendra d'autres sentiments pour vous. Elle sera informée de votre repentir. Avec de si belles apparences de réconciliation, elle ne conseillera jamais à sa chère amie de tromper l'espoir de tant de personnes respectables dans les deux familles. On aura besoin, comme Madame l'a fait entendre elle-même, de quelque temps pour examiner et pour signer les articles. La réponse de Miss Howe sera venue dans l'intervalle. L'arrivée de Milady Lawrence achèvera de dissiper les doutes de Madame, et ne manquera point d'avancer le jour. Mon étude sera de tranquilliser M. Jules. Si le retardement me laisse quelque crainte, c'est du côté de M. James Harlove : ce qui montre la nécessité de se conduire avec beaucoup de prudence et de secret... comme votre oncle, Madame, l'a toujours recommandé.

Elle gardait le silence. J'en ai ressenti de la joie. La chère personne, pensais-je en moi-même, m'a pardonné actuellement au fond de son cœur. Mais pourquoi ne veut-elle pas s'en faire un

mérite en me le déclarant avec une généreuse franchise? Cependant, comme cette déclaration n'avancerait rien, pendant que la permission ecclésiastique n'est pas entre mes mains, je dois la trouver moins blâmable de prendre un peu plus de temps pour revenir.

J'ai proposé de me rendre à Londres demain soir, avec l'espérance d'en apporter la permission lundi matin. Mais je l'ai priée de me promettre qu'elle ne quitterait pas la maison de madame Moore jusqu'à mon retour. Elle a répété qu'elle demeurerait chez madame Moore jusqu'à ce qu'elle eût reçu la réponse de Miss Howe. Je lui ai dit que je me flattais du moins de son consentement tacite pour obtenir la permission. Sa contenance m'a fait juger que je n'aurais pas dû lui faire cette question. Loin d'un consentement tacite, elle a déclaré qu'elle n'y prenait aucune part.

Comme je ne pensais pas, ai-je dit, à lui proposer jamais de retourner dans la maison qu'elle avait quittée et qu'elle avait prise en aversion, voulait-elle donner des ordres pour se faire apporter ses habits à Hampstead; ou souhaitait-elle de faire venir Dorcas pour la charger de ses ordres?

De sa vie, a-t-elle répondu, elle ne voulait voir personne qui appartînt à cette maison. Peut-être prierait-elle madame Moore, ou madame Bevis, d'y aller pour elle avec ses clés.

Mais je ne doutais pas, ai-je repris, que Milady Lawrence n'arrivât dans l'intervalle. J'espérais qu'il me serait permis d'amener, à mon retour, cette dame et ma cousine Montaigu.

Elle n'a fait aucune réponse.

Assurément, Monsieur Lovelace, m'a dit le capitaine, Madame ne peut condamner ce dessein.

Son silence a continué. Je l'ai pris pour un consentement.

Voulait-elle bien se souvenir d'écrire à Miss Howe...

Monsieur, Monsieur, a-t-elle interrompu d'un air impatient, finissez les questions. Je n'ai point de lois à recevoir. Vous exécuterez vos volontés, et moi les miennes. M. Tomlinson, votre servante. Recommandez-moi, je vous prie, à la bonté de mon oncle. Elle se retirait. J'ai pris sa main malgré elle; et je lui ai demandé, pour unique grâce, la permission de la voir demain matin.

Me voir? et dans quelle intention? Vous reste-t-il quelque chose à dire? Je n'ai entendu de vous que trop de serments et de

protestations, M. Lovelace. Pourquoi me voir? J'ai répété ma demande, dans les termes les plus ardents, et je lui ai nommé sept heures du matin. Vous savez, m'a-t-elle dit, que dans cette saison je suis levée de fort bonne heure. C'est le demi-consentement que j'ai arraché. Elle s'est recommandée encore une fois à la faveur de son oncle; et nous quittant, elle est remontée aussitôt.

Ainsi, Belford, *elle a rendu son marché plus avantageux*, dirait Milord M..., et le mien l'est devenu beaucoup moins. La première lettre de Miss Howe est à présent le gond sur lequel le destin de l'un et de l'autre doit tourner. Je suis perdu si je ne trouve pas le moyen de l'intercepter.

## Lettre 237

*M. Lovelace à M. Belford**Samedi, à minuit*

*Nul repos pour les méchants*, dit un texte sur lequel je me souviens d'avoir entendu prêcher. Il m'est impossible de fermer les yeux, quoique je n'aie cherché qu'à me procurer une heure de sommeil dans un fauteuil. Ainsi je n'ai que ma plume pour ressource.

J'ai congédié le capitaine, après un nouveau débat avec lui sur le sort de ma charmante. Comme il a la tête excellente, et qu'il aurait fait une figure distinguée dans toutes sortes d'états, s'il ne s'était perdu de bonne heure par une lâcheté dans laquelle il fut surpris, il m'a causé d'autant plus d'embarras qu'il avait la raison de son côté. À la fin, il m'a conduit à lui promettre que, si je puis obtenir de la belle un pardon généreux, je me dégagerai le plus heureusement qu'il me sera possible de mes inventions, à la réserve du voyage de ma tante et de Charlotte, qui doit avoir son effet; et qu'alors, le faisant passer pour le député de l'oncle Jules, je plierai le cou de bonne grâce sous le joug du mariage.

Cependant, Belford, si je lui tiens parole, avec la plus grande aversion qu'on ait jamais eue pour cet état, quelle figure ferai-je dans les annales des libertins? Il sera donc vrai que j'aurai pris inutilement tant de peine; ou que, pour unique fruit, je me trouverai le seigneur d'une femme que j'aurais pu obtenir avec moins

de difficulté et beaucoup plus d'honneur; d'une femme excellente à la vérité; mais y en a-t-il que je ne puisse rendre bonne, moi qui ai le double talent de me faire craindre et de me faire aimer? D'ailleurs, n'as-tu pas vu que cette fille hautaine ne sait pas ce que c'est que pardonner de bonne grâce? Est-il vrai même qu'elle m'ait pardonné? Et ne me tient-elle pas en suspens, avec une rigueur dont je suis persuadé qu'elle souffre la première?

Dans ce moment de silence, je fais réflexion que si je reprenais mon système, et la résolution d'éprouver si je ne puis pas faire servir une plus grande faute à lui en faire oublier une petite, en remettant ensuite à trouver les moyens de me faire pardonner la dernière, je pourrais facilement *me justifier à mon propre tribunal* : et, suivant les maximes de la belle implacable, c'est l'essentiel, c'est avoir tout obtenu.

Quoique l'état de la question n'ait pas beaucoup varié, mon dessein, dans toutes mes réflexions, est de ne pas me répéter, ou du moins de ne pas m'arrêter trop sur les points que je crois avoir déjà traités. Ainsi je voudrais que tu prisses la peine de relire mes anciens raisonnements, surtout ceux par lesquels j'ai pleinement répondu à tes dernières absurdités. Joins-y ceux que tu vas lire à mesure qu'ils tomberont de ma plume; et je me croirai invincible, du moins dans une dispute de libertin à libertin.

Je suppose que la conquête de cette beauté est essentielle à mon bonheur. N'est-il pas naturel, pour tous les hommes, d'aspirer à la possession de ce qui peut les rendre heureux, quelque idée qu'aient les autres de l'objet de leurs désirs?

À l'égard des moyens de l'obtenir, par de faux serments et des vœux frivoles, les poètes ne nous apprennent-ils pas, depuis deux mille ans, que *Jupiter rit des parjures d'un amant*?

Réponds, si tu peux, à deux ou trois questions. Les mères, les tantes, les grands-mères, les gouvernantes, cessent-elles, depuis le berceau, de prêcher à leurs jeunes innocentes que les hommes sont des trompeurs, et qu'ils n'ont aucun égard à leurs plus saintes promesses? Quelle opinion faudrait-il prendre de la bonne foi de toutes ces révérendes matrones, si de temps en temps leurs prédications n'étaient vérifiées par l'exemple de quelque petite folle, qui sert de preuve à cette doctrine pour l'utilité des autres?

Ne m'avoueras-tu pas que plus une jeune *pécheresse* est distinguée par les grâces de sa personne et par les avantages du mérite et de la fortune, plus l'exemple a d'éclat et de force ?

Ces demandes une fois accordées, dis-moi, je te prie, si, par tous ces avantages, ce sexe a quelque chose d'égal à ma charmante ! Dis-moi par conséquent quelle femme est plus propre pour l'exemple ? Au pis aller, j'aurais pensé, avec mon ami Mandeville <sup>1</sup>, que *les vices particuliers sont un bien pour le public*.

Quelle est donc la conclusion ? C'est que si la chute de cette chère fille doit être utile à toutes les jolies folles de son sexe, elle doit tomber. Ainsi la dispute me paraît finie. Et que trouverait-on de si rare dans l'aventure, si l'on excepte la longueur du temps que j'y emploie ? Qu'il ne soit donc plus question de raisonnements et de discussion sur un point si clair. Je t'impose là-dessus un silence éternel dans tes lettres.

1. Auteur connu (NdP).

Lettre 238

*M. Lovelace au même*

*Dimanche 11 de juin, à 4 heures du matin*

Quelques mots sur la nouvelle que tu me donnas, hier au soir, du départ de ton malade; et je quitte aussitôt mon fauteuil, je me secoue, je me rafraîchis, je renouvelle ma parure, et je vole aux pieds de ma charmante, que j'espère engager, malgré toutes ses réserves, à faire un tour de promenade avec moi sur la colline, pour goûter la fraîcheur d'une si belle matinée. Les oiseaux doivent déjà l'avoir éveillée. J'entends leurs concerts. Elle fait gloire de s'être accoutumée à voir lever le soleil, qu'elle appelle le plus beau spectacle de la nature.

Mais il me semble que cette préface est bien gaie pour le sujet sombre auquel je reviens. Ma joie est extrême de voir tes espérances remplies par la mort du vieillard. Ton laquais ne laisse pas de me dire que tu en es fort affligé. Je m'imagine en effet que tu dois avoir l'air assez triste, c'est-à-dire harassé d'avoir passé tant de jours et de nuits près d'un mourant, pour attendre sa dernière heure; obligé, par décence, de t'attendrir sur ses maux; de répondre à cent questions impertinentes sur la santé d'un homme que tu souhaitais de voir mort; de prier à son côté, car je me souviens que tu me l'as écrit; de lire près de lui; de te joindre en consultation avec un tas de graves docteurs, d'officieux apothicaires, et de chirurgiens carnassiers, tous réunis pour jouer

leur farce, c'est-à-dire pour emporter des lambeaux de sa chair et de son bien; troublé d'ailleurs par la crainte de voir passer une partie de sa succession à d'autres parents avides, qui l'ont obsédé avant toi, et qui peuvent avoir influé sur son testament; au milieu de ces circonstances, je ne suis pas surpris que tu paraisses aussi consterné que s'il t'était arrivé quelque malheur considérable; surtout aux yeux des domestiques, qui ne sont pas plus affligés que toi dans leur cœur, et qui attendent un legs aussi impatiemment que tu désires un héritage.

J'ai souvent pensé aussi, qu'à la vue d'un objet aussi mortifiant que la mort d'un homme avec qui l'on a vécu, et que les douleurs et les grimaces dont elle est accompagnée, il est difficile de ne pas faire réflexion qu'on se trouvera quelque jour dans le même cas; ce qui suffit pour répandre du moins sur le visage une apparence de tristesse. Cette raison explique fort bien l'air sincère des veuves, des héritiers, et des légataires de toutes les espèces, dans leurs regrets et leurs gémissements passagers; puisque avec un peu d'effort pour renfermer leur joie dans leur cœur, ces intéressantes réflexions doivent rendre leur contenance triste, et leur faire joindre assez naturellement le masque de la douleur à celui d'un habit noir et des ornements lugubres.

Mais enfin, à présent que tu es parvenu à la récompense de tes veilles, de tes inquiétudes, et de tes soins empressés, apprends-moi de quoi il est question, et s'il te revient, pour ta peine, une compensation qui réponde à ton attente?

Pour moi, tu dois voir, à la gravité de mon style, combien le sujet m'attriste. Cependant la nécessité où je suis de me déterminer promptement entre le viol et le mariage n'a pas laissé de changer quelque chose à ma gaieté naturelle, et contribue plus que ton accident à me faire partager ta joyeuse tristesse. Adieu, Belford. Nous serons bientôt hors de peine, ma Clarisse et moi; car il n'y a plus rien à se promettre du délai.

Lettre 239

*Monsieur Lovelace au même*

*Dimanche matin*

J'ai eu l'honneur de passer deux heures entières dans la délicieuse compagnie de ma charmante. Elle a souffert que je lui aie rendu ma visite à six heures, dans le jardin de madame Moore. La promenade sur la colline m'a été refusée.

Sa contenance tranquille, et la complaisance qu'elle a eue de me souffrir, ont relevé mes espérances. Je lui ai remis devant les yeux, avec beaucoup de force, toutes les raisons que le capitaine fit hier valoir en ma faveur; et j'ai ajouté qu'il était parti dans l'espoir d'engager M. Jules Harlove à venir en personne, pour me faire de sa main le plus céleste présent qu'un mortel puisse recevoir. Cependant je n'ai pu obtenir qu'une nouvelle promesse d'attendre la réponse de Miss Howe pour prendre ses résolutions.

Je ne te répéterai pas les arguments que j'ai employés. Mais il faut, pour ton instruction, que je te communique une partie de ses réponses.

Elle avait tout considéré, m'a-t-elle dit. Toute ma conduite était présente à ses yeux. La maison où je l'avais logée ne pouvait être une maison d'honneur. Les gens qui l'habitaient s'étaient fait assez tôt connaître, en s'efforçant de lui faire partager son lit avec Miss Partington; et de concert avec moi, comme elle n'en

doutait pas. (Sûrement, ai-je pensé, elle n'a pas reçu le double du charitable avis de sa Miss Howe) Ils avaient entendu ses cris. Elle ne pouvait douter que mon insulte n'eût été préméditée. Elle en trouvait la preuve dans le souvenir de tout ce qui l'avait précédée. J'avais eu les plus lâches intentions; ce point n'était pas douteux pour elle; et l'outrage que je lui avais fait portait sa certitude à l'évidence.

Cette divine fille est toute âme, Belford! Elle paraît avoir senti des libertés auxquelles l'excès de ma passion m'a rendu moi-même insensible.

Elle m'a conseillé de renoncer pour jamais à elle. Quelquefois, m'a-t-elle dit, elle croyait avoir été cruellement traitée par ses plus proches et ses plus chers parents. Dans ces instants, elle avait peine à se défendre d'une sorte de ressentiment; et la réconciliation, qui faisait dans d'autres temps l'objet de tous ses vœux, était moins le désir favori de son cœur, qu'un système dont elle s'était autrefois entretenue : c'était de prendre sa bonne Norton pour guide de sa conduite, et de vivre sur sa terre, suivant l'intention de son grand-père. Elle ne doutait pas que son cousin Morden, qui était un de ses curateurs pour cette succession, ne la mît en état de s'y établir sans le secours des lois. S'il le peut et s'il le fait, a-t-elle ajouté, je vous demande, Monsieur, ce que j'ai vu dans votre conduite qui doive me faire préférer à ce parti une union d'intérêts avec vous, lorsqu'il y a si peu de rapport entre nos esprits?

Ainsi tu vois, Belford, qu'il entre de la raison, comme du ressentiment, dans la préférence qu'elle fait de sa terre à moi. Tu vois qu'elle se donne la liberté de penser qu'elle peut être heureuse sans moi, et qu'elle est menacée de ne pas l'être avec moi!

Je l'avais priée, en finissant mes représentations, de ne pas attendre la réponse de Miss Howe pour lui écrire; et si la résolution était de s'en rapporter à elle, de la mettre en état de juger, par une pleine explication des circonstances présentes.

Je le ferais, Monsieur (c'est sa réponse), si j'avais quelque doute sur le choix auquel je suis portée, entre le mariage et le système que vous venez d'entendre. Vous devez comprendre que c'est pour le dernier que je me déclare... Au reste, Monsieur, je souhaite que notre séparation se fasse sans emportement. Ne me mettez pas dans la nécessité de répéter...

*Notre séparation*, Madame! ai-je interrompu. Je ne puis soutenir de si cruelles expressions! Cependant je ne vous supplie pas moins d'écrire à Miss Howe avant l'arrivée de sa réponse. J'espère que si Miss Howe n'est pas mon ennemie...

Miss Howe est déjà informée du sujet de mes délibérations. La réponse que j'attends ne vous regarde pas, Monsieur. Elle n'a rapport qu'à moi. Le cœur de Miss Howe est trop ardent sur les intérêts de l'amitié, pour me laisser en suspens un moment de plus qu'il n'est nécessaire. Sa réponse ne dépend point absolument d'elle-même; il faut qu'elle voie quelqu'un, qui sera peut-être obligé de voir plusieurs autres personnes.

C'est cette maudite contrebandière, Belford, la Townsend de Miss Howe, je n'en doute pas un moment. Complot, ruse, intrigue, stratagème! J'ai à me défendre d'une multitude de *taupes*, qui marchent sous terre autour de moi. Mais que je sois abîmé dans leurs souterrains, et *taupe* moi-même, si leurs projets renversent les miens, et si ma belle m'échappe à présent.

Elle m'a confessé ingénument qu'elle avait pensé à s'embarquer pour quelques-unes de nos colonies d'Amérique; mais qu'ayant été forcée de me voir, ce qu'elle aurait souhaité de pouvoir éviter au péril de sa vie, elle commençait à croire qu'il serait plus heureux pour elle de reprendre son ancien système favori; du moins si Miss Howe pouvait lui trouver quelque asile honorable jusqu'à l'arrivée de son cousin Morden. Mais s'il tardait trop, ou s'il était impossible à Miss Howe de lui trouver une retraite assurée, elle reviendrait peut-être au dessein de quitter l'Angleterre: car, après avoir mis son imagination à toutes les épreuves, elle ne se sentait pas capable de retourner au château d'Harlove, où la fureur de son frère, les reproches de sa sœur, la colère de son père, l'affliction encore plus touchante de sa mère, et les tourments de son propre cœur, lui rendraient la vie insupportable.

Ô Belford! je suis presque au désespoir. Je languis, je meurs pour cette réponse de Miss Howe. Je serais capable d'attaquer, de battre, de dérober, de tout commettre, à l'exception du meurtre, pour l'intercepter.

Mais, déterminée comme je te représente ma cruelle déesse, il ne m'en a pas paru moins évident qu'elle conserve encore quelque tendresse pour moi. Il lui est souvent échappé des

larmes en me parlant. Elle a poussé plusieurs soupirs. Elle m'a regardé deux fois d'un œil de tendresse, et trois fois d'un œil de compassion. Mais ces rayons de bonté se sont autant de fois repliés, si tu me passes cette expression, et son visage s'est détourné, comme si elle s'était défiée de ses yeux, ou qu'elle n'eût pu soutenir l'ardeur des miens, qui cherchaient dans ses regards un cœur perdu, et qui s'efforçaient de pénétrer par cette voie jusqu'à son âme. J'ai pris plus d'une fois sa main. Elle ne s'est pas beaucoup défendue contre cette liberté. Je l'ai pressée une fois de mes lèvres; sa colère n'a pas été fort vive, et j'ai remarqué, sur son visage, plus de tristesse que d'indignation. Comment concevoir que des dehors si doux puissent couvrir tant de fermeté?

J'espérais, lui ai-je dit, qu'elle consentirait sans répugnance à la visite des deux dames que je lui avais tant de fois annoncée. Elle était dans une maison étrangère, m'a-t-elle répondu, elle m'avait vu moi-même, elle ne pouvait se défendre de rien. Cependant elle avait toujours eu la plus parfaite considération pour les dames de ma famille, sur la réputation de leur mérite et de leur vertu.

Je me suis mis à genoux devant elle, dans une allée de verdure où nous étions. J'ai saisi sa main. Je l'ai conjurée, avec un transport qui m'a fait abandonner un moment la conduite de ma langue, de me rendre, par son pardon et par son exemple, plus digne de deux chères tantes qu'elle estimait, plus digne de sa propre bonté. Sur mon âme, ai-je ajouté dans la même ivresse de sentiments, cette bonté, Madame, cet excès de bonté que je ne mérite point, me perce jusqu'au fond du cœur. Je ne puis la soutenir.

Pourquoi, pourquoi, ai-je pensé alors, n'a-t-elle pas la générosité de prendre cet instant pour me pardonner? Pourquoi veut-elle me mettre dans la nécessité d'appeler à mon secours ma tante et ma cousine! La forteresse, qui ne se rend point aux sommations d'un conquérant, peut-elle espérer une capitulation aussi avantageuse que s'il n'avait pas eu la peine d'amener la grosse artillerie contre elle?

Mais la divine fille, qui avait été frappée de l'air de mon visage et du ton de mon discours, a retiré sa main, en me regardant avec une sorte d'admiration. Étrange composé! a-t-elle dit; et

poussant un soupir : Que de bons et de vertueux sentiments ne dois-tu pas avoir étouffés ! Quelle terrible dureté de cœur doit être la tienne, pour être capable des émotions que tu laisses voir quelquefois, des sentiments qui sortent quelquefois de tes lèvres, et pour l'être aussi de les vaincre, jusqu'à te livrer aux excès les plus opposés.

Elle s'est arrêtée. Je lui ai répondu, pour réveiller tout ce que j'avais jamais excité de favorable dans son cœur, que j'espérais de cette généreuse inquiétude qu'elle avait témoignée pour moi lorsque je m'étais trouvé si mal... (l'aventure de l'ipécacuanha, Belford.) Mais elle m'a interrompu : J'en suis bien récompensée, m'a-t-elle dit. Finissons cet entretien. Il est temps de rentrer. Je veux aller à l'église. (Diable ! ai-je dit tout bas.) Les impertinentes femmes, qui l'ont vue faire quelques pas vers la maison, se sont avancées pour l'avertir que le déjeuner l'attendait. Je n'ai eu que le temps de la supplier, en levant les mains, de me donner l'espérance d'une nouvelle conversation après le déjeuner. Non. Elle était résolue d'aller à l'église. La cruelle personne m'a quitté, pour remonter droit à sa chambre, et ne m'a pas même accordé la permission de prendre le thé avec elle.

Madame Moore a paru s'étonner de ne pas nous voir en meilleure intelligence, après un si long entretien ; surtout dans l'opinion où je l'avais hier laissée, que ma femme consentait au renouvellement de la cérémonie. Mais j'ai levé l'embarras des deux veuves, en leur disant qu'elle voulait se tenir dans cette réserve jusqu'à ce qu'elle sût du capitaine Tomlinson si son oncle assisterait personnellement à la célébration, ou s'il se contenterait de nommer ce digne ami pour le représenter. Je leur ai recommandé encore le secret sur ce point. Elles me l'ont promis, pour elles-mêmes et pour Miss Rawlins, dont elles m'ont assez vanté la discrétion pour me faire connaître que c'est la dépositaire générale de tous les secrets des femmes de Hampstead. Ciel ! Belford. Que de méchancetés cette Miss Rawlins doit savoir ! Quelle boîte de Pandore que son sein ! Si je n'avais rien qui méritât mieux mon attention, je m'engagerais à l'ouvrir bientôt ; et quel usage ne ferais-je pas de mes découvertes ?

À présent, mon ami, tu comprends que toute ma ressource est dans la médiation de ma tante et de ma cousine Montaigu, et dans l'espérance d'intercepter la réponse de Miss Howe.

La belle inexorable est allée à l'église avec madame Moore et madame Bevis. Mais Will observe de près tous ses mouvements, et j'ai réglé les moyens de recevoir sur-le-champ ses avis. Elle m'a déclaré qu'elle ne souhaitait pas que j'y parusse avec elle. *Qu'elle ne souhaitait pas*, expression favorite des femmes; comme si nous étions obligés de suivre toujours leurs volontés. Je ne l'ai pas fort pressée, dans la crainte qu'elle ne me soupçonnât de quelque doute sur son retour volontaire.

Il m'est venu à l'esprit d'arrêter madame Bevis, et de lui offrir une autre occupation. Je crois qu'elle aurait passé aussi volontiers le temps avec moi qu'à l'église. Elle a paru incertaine lorsque je lui ai représenté que, pour l'édification publique, deux personnes suffisaient d'une maison. Mais étant habillée, et sa tante Moore l'attendant, elle a cru devoir partir... de peur que cela ne parût affecté, m'a-t-elle dit en passant, à moi qui en aurais assurément mieux jugé.

Lettre 240

*Monsieur Lovelace au même*

*Dimanche, après-midi*

Ô Belford! de quel danger je suis échappé! ton ami tremble encore d'un mélange de crainte et de joie! À quelle étrange fille ai-je donc à faire, qui ose lutter contre son destin, quoiqu'elle ait tant de fois éprouvé que sa propre étoile combat pour moi? Je suis le plus heureux des hommes. Mais la respiration me manque lorsque je réfléchis à quel petit fil mon sort a comme été suspendu. Pour ne te pas tenir en suspens, je suis en possession, depuis une demi-heure, de cette réponse si longtemps attendue; et par le plus bizarre accident! Mais je joins ce billet à ma lettre précédente, parce que ton messager attend mes dépêches.

## Lettre 241

*Monsieur Lovelace au même*

Voici l'aventure. Ma charmante est retournée cet après-midi à l'église, avec madame Moore. J'avais été fort pressant pour obtenir l'honneur de dîner avec elle; mais en vain. Je lui avais demandé ensuite la faveur d'une nouvelle conférence au jardin. Elle s'est obstinée dans la résolution d'aller à l'église; et quelles raisons n'ai-je pas de m'en réjouir!

Ma digne amie, madame Bevis, a jugé qu'un sermon suffisait dans un jour. Elle est demeurée pour me tenir compagnie.

Il n'y avait pas un quart d'heure que ma charmante et madame Moore étaient sorties, lorsqu'un jeune paysan, à cheval, est venu demander à la porte madame Henriette Lucas. Nous étions, la veuve et moi, dans le parloir voisin, indéterminés encore sur le sujet de notre amusement. J'ai entendu le discours du messenger. Ô ma chère madame Bevis! ai-je dit à la veuve, je suis perdu, perdu sans ressource, si vous ne me prêtez pas votre secours. Voilà certainement un exprès de cette implacable Miss Howe, avec une lettre. Si madame Lovelace la reçoit, nous perdons le fruit de toutes nos peines.

Que demandez-vous de moi? m'a-t-elle dit de la meilleure grâce du monde. Je l'ai conjurée d'appeler à l'instant la servante

pour lui donner mes instructions. Cette fille est venue. Peggy<sup>1</sup>, lui ai-je demandé, quelle réponse avez-vous fait à la porte? J'ai demandé seulement, Monsieur, de quelle part? car votre valet de chambre m'a dit de quoi il était question : et je suis venue à la voix de Madame, avant que le garçon m'ait répondu. Fort bien, ai-je repris. Si vous souhaitez jamais, mon enfant, d'être vous-même heureuse en mariage, et qu'on s'oppose aux méchants qui voudraient semer la discorde entre vous et votre mari, il faut que vous tiriez de ce garçon sa lettre ou son message, que vous me l'apportiez ici, et que madame Lovelace n'en sache rien à son retour. Voilà une guinée pour vous.

Peguy a reçu ma guinée; quoiqu'elle fût prête à me servir pour rien, m'a-t-elle dit, parce que M. Will l'avait assurée que j'étais un bon maître. Elle est retournée à la porte. Elle a demandé au messenger quelle affaire il avait avec madame Henriette Lucas; et j'ai entendu ce garçon qui lui répondait : Je veux lui parler à elle-même.

Ma très chère veuve, ai-je dit aussitôt à madame Bevis, faites-vous passer pour madame Lovelace; je vous en prie au nom du Ciel. Passez pour madame Lovelace.

Vous n'y pensez pas, m'a-t-elle répondu. Madame Lovelace est d'une blancheur éclatante; j'ai le teint brun. Elle a la taille menue, et je suis assez replète.

N'importe, n'importe, Madame. Le messenger peut être un nouveau domestique. Je vois qu'il n'a pas de livrée. Vraisemblablement il n'a jamais vu ma femme. Vous vous direz malade, menacée de l'hydropisie. Peggy, Peggy, ai-je crié doucement, en prenant la voix d'une femme. Peggy m'est venue parler à la porte de la chambre. Je lui ai donné ordre de dire au messenger que madame Lucas se portait mal, et qu'elle était assoupie sur un lit de repos. Tirez, ai-je ajouté, tout ce que vous pourrez de lui. Peggy n'a pas manqué de m'obéir. À présent, ma chère veuve, étendez-vous sur le lit de repos, couvrez-vous le visage de votre mouchoir, afin que, s'il s'obstine à vouloir vous parler, il ne puisse voir vos yeux ni vos cheveux. Bon, fort bien. Je passerai dans le cabinet.

1. Petit nom pour Marguerite (NdP).

Peguy nous est revenue dire qu'il refusait de lui confier sa lettre, et qu'il voulait parler à madame Lucas elle-même. J'ai ouvert le cabinet. Faites-le venir : dites-lui que voilà madame Henriette Lucas. S'il marque du doute, ajoutez qu'elle est assez mal, et qu'on craint pour elle une véritable hydropisie. Peguy nous a quittés. Voyons, chère veuve, comment vous allez faire une charmante Madame Lovelace. Demandez-lui s'il est envoyé par Miss Howe? s'il lui appartient? comment elle se porte? N'oubliez pas de la nommer, à chaque mot, votre chère Miss Howe. Offrez de l'argent. Prenez cette demi-guinée. Plaintez-vous d'un mal de tête, pour avoir occasion de la tenir baissée, et couvrez d'une main la partie de votre visage qui ne sera pas cachée de votre mouchoir. Oui, fort bien, on ne saurait mieux. J'entends le coquin. Hâtez-vous de le congédier.

Il est entré, en écorchant le plancher de ses révérences, et tenant des deux mains son chapeau devant lui. Mais il faut, Belford, que tu entendes les demandes et les réponses, suivant la méthode que tu as goûtée dans quelques-unes de mes lettres.

*Le Messager.* Je suis fâché, Madame, de vous trouver malade.

*La Veuve.* Que demandez-vous de moi, mon enfant?

*Le M.* Je suppose que vous êtes madame Henriette Lucas.

*La V.* Oui mon enfant. Ne venez-vous pas de la part de Miss Howe?

*Le M.* Oui, Madame.

*La V.* Savez-vous mon vrai nom?

*Le M.* Je m'en doute assez : mais ce n'est pas mon affaire.

*La V.* Quelle est donc votre commission? Ma chère Miss Howe est-elle en bonne santé?

*Le M.* Fort bonne, Madame, grâce à Dieu. Je souhaiterais que la vôtre le fût aussi.

*La V.* J'ai trop de chagrin pour me bien porter.

*Le M.* C'est ce que j'ai entendu dire à Miss Howe.

*La V.* Ma tête est dans un triste état. J'ai peine à la soutenir. Ne me faites pas trop attendre le sujet de votre commission.

*Le M.* J'aurai bientôt fini. C'est une lettre que je suis chargé de vous donner en main propre : la voici.

*La V.* (Prenant la lettre) De ma chère Miss Howe?... Ha, ma tête!

*Le M.* Oui, Madame. Mais je suis fâché de vous voir si mal.

*La V.* Appartenez-vous à ma chère Miss Howe?

*Le M.* Non, Madame. Je suis fils d'un de ses fermiers. Sa mère ne doit pas savoir qu'elle m'a chargé de ce message. Mais je suppose que la lettre vous dira tout.

*La V.* Comment vous récompenserai-je de ce service?

*Le M.* Point du tout, Madame : ce que je fais est pour obliger Miss Howe. Mais vous paraissez si mal, que peut-être aurez-vous peine à lui faire réponse.

*La V.* Avez-vous ordre de l'attendre?

*Le M.* Non, pas absolument. Mais j'ai ordre d'observer votre santé et votre situation; et, si vous me faites un mot de réponse, de me garder bien de la perdre, et de la rendre en secret à notre jeune maîtresse.

*La V.* Vous voyez que je n'ai pas le visage fort bon, et tel que je l'ai ordinairement.

*Le M.* Je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vue plus d'une fois; c'était au passage d'une barrière, où je vous rencontrai avec notre jeune maîtresse : mais j'ai trop de savoir-vivre pour regarder les dames en face, surtout au passage d'une barrière.

*La V.* Avez-vous besoin de vous rafraîchir, mon enfant?

*Le M.* Ce qu'il vous plaira, Madame.

*La V.* Peguy, conduisez ce jeune homme à la cuisine, et présentez-lui ce qui se trouvera dans la maison.

*Le M.* Votre serviteur, Madame. Je me suis arrêté en chemin, sur la hauteur; sans quoi je serais arrivé plus tôt. (Grâce à mon étoile, ai-je pensé.) J'y ai fort bien dîné, à l'enseigne du Château d'Or, où je me suis informé de cette maison. Ainsi, je me contenterai de boire un coup, parce que la viande que j'ai mangée était fort salée.

Il est sorti, en recommençant ses révérences. Le diable t'emporte, ai-je pensé, maudit babillard! et sortant du cabinet, j'ai retenu un moment Peguy, pour lui recommander de nous défaire de cet importun avant que les deux dames pussent être revenues de l'église. Il paraît que le coquin a bu largement. Peguy, lui trouvant de l'inclination à parler, n'a pas manqué de lui en fournir l'occasion. Il lui a recommandé, à l'oreille, de se défier d'un certain M. Lovelace, qui, pour lui avouer la vérité, n'était qu'un franc vaurien. Eh! pourquoi? lui a demandé Peguy,

prête, s'il faut l'en croire, à lui jeter son verre à la tête. Pourquoi? a-t-il répondu : parce qu'il distribue des baisers à toutes les femmes dont il s'approche; et passant les bras autour de Peguy, le rusé paysan lui en a donné un fort passionné. Reconnais-tu la nature humaine, ami Belford? elle opère dans toutes les conditions. C'est ainsi que les paysans, comme ceux qui sont au-dessus d'eux, pratiquent ce qu'ils censurent et censurent ce qu'ils pratiquent. Un autre paysan qui l'aurait vu, sans pénétrer plus loin, le traiterait de vaurien, comme le coquin en a traité ton ami Lovelace.

Il a dit à la servante qu'autant qu'il avait pu découvrir le visage de la jeune dame, il l'avait jugée plus haute en couleur qu'il ne se souvenait de l'avoir vue; et qu'il lui trouvait aussi plus d'embonpoint, la taille plus courte. Toute femme, Belford, est née pour l'intrigue. Cette grosse et vive créature a commencé à sa mode, sur les ouvertures que je lui avais données : l'embonpoint apparent de madame Lucas venait d'une disposition à l'hydropisie; sa couleur, enflammée d'un furieux mal de dents; et sa taille semblait raccourcie parce que, dans la situation où elle était, comme il devait l'avoir observé, son mal de dents lui faisait retirer les pieds. Il s'est reproché de n'avoir pas fait cette dernière réflexion; mais il était fort satisfait d'avoir rendu la lettre en mains propres, et de pouvoir en assurer Miss Howe.

Avant son départ, il a souhaité absolument de voir encore une fois la bonne amie de sa jeune maîtresse. La veuve a repris la même posture. Il lui a demandé *ses ordres particuliers*. Elle n'en avait point à lui donner, lui a-t-elle dit; et son chagrin était de se trouver si mal qu'il lui était impossible d'écrire. Il a offert de repasser le jour suivant, parce qu'il allait voir, à Londres, un de ses cousins, qui demeurait dans Fetter Lane.

Non. Elle attendrait, pour écrire, qu'elle fût un peu mieux, et sa lettre partirait par la poste.

Tant mieux pour lui, s'il n'était chargé de rien. Il pourrait s'arrêter un jour ou deux à Londres, parce qu'il n'avait jamais vu les lions de la Tour, ni Bedlam <sup>1</sup>, ni les tombes de Westminster. Il

1. Hôpital de fous (NdP.)

prendrait un ou deux jours de congé, comme on lui en avait donné la permission, supposé qu'il ne reçût aucun message.

Il a refusé la demi-guinée, avec de grandes protestations de désintéressement, et de zèle pour Miss Howe, dont la volonté le ferait aller au bout du monde, et même jusqu'à Constantinople.

Enfin l'insupportable coquin est parti; et j'ai été fort soulagé en le voyant disparaître, dans la crainte où j'étais qu'il ne demeurât jusqu'au retour des dames.

C'est ainsi, Belford, que je me suis saisi d'une lettre qui me rend le cœur tranquille; et par une suite d'incidents qui me font dire que l'étoile de ma charmante combat contre elle. Cependant je dois attribuer une partie du succès à la justesse de mes mesures. Si je ne m'étais pas assuré de la veuve par mes caresses, et de la servante par celles de mon valet, à quoi n'étais-je pas exposé? Il ne m'en a coûté qu'une guinée pour l'une; et pour l'autre, une demi-douzaine de baisers, qui, joints à l'aversion qu'elles ont toutes deux pour les méchants esprits dont toute la joie consiste à mettre le trouble dans un ménage, les ont attachées à mes intérêts jusqu'à me promettre que ni madame Moore, ni Miss Rawlins, ni madame Lovelace ne sauront pas de huit jours ce qui s'est passé. La veuve s'est réjouie de voir entre mes mains la lettre dont il y avait tant de mal à redouter. Je me suis retiré pour la lire, et j'ai employé aussitôt ma plume à t'informer de ma bonne fortune. Les dames m'ont laissé tout le temps dont j'avais besoin; car, au lieu de revenir après le service, elles se sont arrêtées chez Miss Rawlins, qu'elles voulaient engager à venir prendre le thé avec elles; et cette fille affairée les a fait attendre assez longtemps.

Mais je les entends toutes trois, et je me hâte de les rejoindre.

## Lettre 242

*Monsieur Lovelace au même*

Je t'avais commencé une autre lettre, qui devait contenir la suite de ma narration; mais celle-ci partira, suivant toute apparence, avant que je puisse finir l'autre. Celle de Miss Howe, que j'y joins, t'obligera de convenir qu'aucune des deux correspondantes ne mérite ma pitié. Aussi suis-je résolu de finir avec l'une, et de commencer sérieusement avec l'autre.

Lis ici, si tu veux, cette mémorable pièce. Tu n'es pas mon ami, si tu plaides pour l'une ou l'autre des deux impertinentes filles, après l'avoir lue.

*À madame Henriette Lucas,  
chez madame Moore, à Hampstead*

Après les découvertes que je vous ai communiquées dans ma longue lettre de mercredi dernier, sur les infâmes pratiques du plus abandonné de tous les hommes, vous jugerez facilement, ma très chère amie, que ma surprise, en lisant votre billet de Hampstead, n'a pas été si grande que mon indignation. Si le misérable avait entrepris de brûler une ville, au lieu d'une maison, je n'en serais point étonnée. Ce que j'admire, c'est qu'il n'ait pas découvert plus tôt ses griffes; et je ne trouve pas moins étrange qu'après l'avantage qu'il s'était procuré sur vous, et dans cette horrible maison, vous ayez trouvé le moyen de sauver votre honneur et de vous dérober à cette troupe infernale.

Je vous ai donné, dans la même lettre, plusieurs raisons qui doivent vous inspirer de la défiance de ce Tomlinson. Il n'y a que trop d'apparence, ma chère, que cet homme est un autre vilain. Puisse la foudre écraser le scélérat qui l'a suscité et lui et tout le reste de sa détestable bande, pour conspirer la ruine de la vertu la plus consommée. Le Ciel soit loué! vous êtes échappée à leurs pièges, et je vous vois hors de danger. Ainsi, je ne vous troublerai point à présent par de nouveaux détails que j'ai recueillis sur cette abominable imposture.

La même raison me fait remettre à d'autres temps quelques nouvelles aventures du misérable même, qui sont venues depuis peu jusqu'à moi; une en particulier, qui est d'une nature si choquante! En vérité, ma chère, cet homme est un diable.

Toute l'histoire de madame Fretchville et de sa maison, je l'assure hardiment, n'est aussi qu'une fable. L'infâme caractère! Quelle horreur j'ai pour lui!

Il vous est venu à l'esprit de quitter l'Angleterre, et les raisons que vous en apportez m'ont touchée sensiblement. Mais prenez courage, ma chère. J'espère que vous ne serez pas dans la nécessité de renoncer à votre patrie. S'il arrivait que vous y fussiez cruellement forcée, j'abandonnerais toutes mes espérances, et vous me verriez bientôt près de vous. Je vous accompagnerais dans quelque lieu du monde que vous choisissiez pour asile. Je partagerais votre fortune avec vous. Il me serait impossible d'être heureuse, si je vous savais exposée, non seulement aux périls de la mer, mais encore aux entreprises de ce dangereux sexe. Vos grâces personnelles attireront toujours les yeux sur vous, et vous jetteront dans mille dangers, que d'autres éviteraient, avec moins de ces éclatantes faveurs de la nature. C'est à quoi sert presque uniquement la beauté, cet avantage si désiré, si vanté!

Ô ma chère! si je prenais jamais le parti du mariage, et si je devenais mère d'une Clarisse (car pour peu qu'une fille promît, elle n'aurait pas d'autre nom), combien de fois le cœur me saignerait-il en la voyant croître, lorsque je ferais réflexion qu'une prudence et une discrétion, sans exemple dans une femme, n'ont pas été pour vous une protection suffisante pour cette beauté qui excite tant de regards et d'admiration! Que j'appréhenderais peu les attaques de cette maladie qu'on nomme cruelle parce qu'elle est l'ennemie des beaux visages!

*Samedi après-midi*

Madame Townsend me quitte à ce moment. Je croyais me souvenir que vous l'aviez vue anciennement avec moi. Mais elle m'assure qu'elle n'a jamais eu l'honneur de vous connaître personnellement.

Elle a l'esprit mâle. Elle sait le monde : et ses deux frères étant actuellement au port de Londres, elle garantit leurs services pour une si bonne cause, et ceux mêmes des deux équipages, s'ils deviennent nécessaires. Consentez-y, ma chère. Votre infâme aura du moins les bras cassés, pour récompense de toutes ses bassesses. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que madame Townsend ne peut être à vous avant jeudi prochain, ou mercredi au plus tôt. Êtes-vous sûre de votre retraite jusqu'à l'un ou l'autre de ces deux jours? Je vous crois trop près de Londres. Vous seriez mieux dans la ville même. Si vous changez de lieu, faites-le moi savoir au même instant.

Que mon cœur est déchiré lorsque je pense à la nécessité où vous êtes de suivre le torrent qui vous pousse, et de cacher jusqu'à votre nom et vos charmes! Le diabolique personnage! Il faut qu'il se soit fait un amusement de ses inventions. Cependant ce cruel et barbare amusement est ce qui vous a sauvé des violences subites, auxquelles il n'a eu que trop souvent recours avec de jeunes personnes de fort bonne famille; car c'est dans cet ordre que le malheureux fait gloire de tendre ses pièges.

La bassesse de ce spécieux monstre a plus servi que toute autre considération à mettre Hickman en crédit auprès de moi. Il est le seul qui sache de moi votre fuite, et les raisons qui vous y ont déterminée. Si je ne les lui avais pas expliquées, il aurait pu juger encore plus mal de l'infâme entreprise. Je lui ai communiqué votre billet de Hampstead. Il a tremblé en le lisant, et son visage s'est couvert de rougeur. Après cette lecture, il s'est jeté à mes pieds, il m'a demandé la permission de se rendre auprès de vous, et de vous offrir un asile dans sa maison. Il avait les larmes aux yeux, et ses instances ne finissaient pas. Je mettrai six chevaux à mon carrosse, me disait-il, et je ferai gloire, à la face du monde entier, d'aller servir de protecteur à l'innocence opprimée.

Son ardeur m'a plu, et je ne le lui ai pas caché. Je ne m'attendais pas à lui trouver tant de vivacité. Mais la soumission d'un homme, pour une femme qu'il aime, n'est peut-être pas une preuve qu'il manque de courage. J'ai cru qu'en retour, je devais quelques égards à sa sûreté; car une demande ouverte ne manquerait pas d'attirer sur lui la vengeance du plus hardi de tous les brigands, qui a toujours à ses ordres une troupe de scélérats tels que lui, prêts à se soutenir mutuellement dans tous leurs attentats. Cependant, comme M. Hickman aurait pu se fortifier du secours de la justice, je ne me serais pas opposée à ses desseins, s'ils avaient pu s'exécuter sans un éclat scandaleux, qui aurait pu faire donner à votre aventure des explications choquantes pour votre délicatesse; et si je n'avais cru voir, avec toute sorte de vraisemblance, que, par le moyen de madame Townsend, tout peut être ménagé avec moins de bruit et plus de certitude.

Madame Townsend se rendra elle-même auprès de vous; et dès mercredi, suivant ses espérances. Ses frères et quelques-uns de leurs gens seront dispersés aux environs, comme s'ils ne vous connaissaient pas; non seulement pour vous escorter à Londres, mais pour vous conduire ensuite jusqu'à sa maison de Deptford. C'est l'arrangement que nous avons pris ensemble. Elle a, dans le même bourg, une proche parente qui recevra vos ordres, s'il arrive qu'elle soit forcée de vous quitter. Vous pourrez attendre, dans cette retraite, que la première furie de votre misérable se soit ralentie et qu'il ait fini ses recherches. Il ne tardera point à se rendre coupable de quelque nouvelle infamie, qui comblera peut-être la mesure, et qui le fera condamner au supplice. On pourra publier que vous êtes allée réclamer la protection de votre cousin Morden à Florence; et, s'il peut se le persuader, *il sera capable* de prendre le chemin de l'Italie pour suivre vos traces. Ensuite je n'aurai pas de peine à vous procurer un logement dans quelqu'un de nos villages voisins, où j'aurai le bonheur de vous voir tous les jours; et, si cet Hickman continue d'être moins insupportable, ou si ma mère ne fait pas des choses étonnantes, je penserai d'autant plus tôt au mariage, que je serai libre alors de recevoir et d'entretenir à mon aise les délices de mon cœur. Que de jours heureux nous passerons ensemble! et comme c'est ma plus douce espérance, je me flatte aussi que ce sera votre consolation.

À l'égard de votre terre, puisque vous êtes résolue de ne pas employer l'autorité des lois, nous prendrons patience jusqu'à l'arrivée du colonel Morden ou jusqu'à ce que la honte rappelle certaines gens à la justice.

Tout considéré, je suis portée à vous croire beaucoup plus heureuse dans vos nouvelles vues, que vous n'auriez jamais pu l'être en épousant votre monstre. Ainsi je vous félicite d'être échappée, non seulement à un horrible libertin, mais au plus vil des maris, tel qu'il le sera pour toute femme au monde; surtout pour une personne de votre délicatesse et de votre vertu. Vous le haïssez à présent, et du fond du cœur; je n'en doute plus, ma chère. Il serait bien étrange qu'un cœur aussi pur que le vôtre n'abhorât point ce qui lui est le plus opposé.

Dans votre billet, vous me parlez d'un autre, que vous ne m'avez écrit que par feinte. Je ne l'ai pas reçu; d'où vous devez conclure qu'il est tombé entre ses mains: et s'il s'en est saisi, nous sommes fort heureuses qu'il n'ait pas intercepté de même ma longue lettre de mercredi. Remercions-en le Ciel, et de ce qu'elle est allée si heureusement jusqu'à vous.

Vous recevrez celle-ci par les mains d'un jeune homme, fils d'un de nos fermiers, à qui j'ai recommandé de ne la remettre qu'à vous. Il doit revenir sur-le-champ, si vous le chargez de quelque chose pour moi; sinon, il passera par Londres, qu'il n'a jamais vu. C'est un garçon simple, mais fort honnête, à qui vous pouvez parler librement. Si vous ne pouvez m'écrire par cette occasion, ne tardez point à me donner de vos nouvelles par quelque autre voie. Ma mère ignore que je vous envoie ce message. Elle n'est pas encore informée de votre heureuse évasion. J'attendrai, avec une extrême impatience, comment vous vous serez arrangée avec madame Townsend. Vous vous persuaderez aisément qu'il n'a pas dépendu de moi de vous l'envoyer plus tôt. Je me repose sur elle de tout ce que je pourrais vous dire ou vous conseiller de plus; et je finis par des vœux ardents pour la sûreté présente et le bonheur futur de ma très chère amie.

Ne manque point, Belford, de me renvoyer cette lettre aussitôt que tu l'auras lue. Confesse à présent que je suis dans le chemin de la justice.

Lettre 243

*Monsieur Lovelace au même*

*Dimanche au soir, et lundi matin*

Rappelle-toi les circonstances. Je suis descendu avec la vengeance dans le cœur, uniquement rempli de la lettre de Miss Howe; mais le visage néanmoins aussi doux, aussi tranquille, aussi serein que j'avais pu le prendre dans mon miroir, et les manières aussi polies qu'un homme aussi impoli que moi, comme on me l'a souvent reproché, est capable de les avoir.

On était venu rappeler Miss Rawlins, presque aussitôt qu'elle était arrivée, pour quelques personnes qui lui rendaient chez elle une visite imprévue. J'ai remarqué, dans les yeux de ma charmante et dans les siens, que ce contretemps leur déplaisait; et j'ai su qu'effectivement elles s'étaient proposées d'aller prendre l'air sur la colline, si je partais pour Londres, comme j'en avais marqué le dessein: et Dieu sait quel aurait été le fruit de cette promenade, si la curiosité de l'une s'était rencontrée avec l'esprit communicatif de l'autre. Miss Rawlins a promis de revenir promptement. Mais ensuite elle a fait faire ses excuses, parce que la visite était pour toute la soirée. J'ai regardé ce message comme un coup de fortune pour moi, et j'ai tourné tous mes soins à me ménager quelques moments de conversation avec ma déesse.

Quoique je l'aie trouvée inébranlable dans ses résolutions, et qu'elle m'ait renvoyé constamment à la réponse de Miss Howe,

je n'ai pas tiré peu d'avantage de cette conférence. Elle a consenti du moins à voir ma tante et Charlotte, si ces deux dames arrivaient dans un jour ou deux, c'est-à-dire avant la lettre dont elle fait dépendre son sort et le mien. J'en ai remercié le Ciel. À présent, ai-je dit en moi-même, je puis aller à Londres, avec l'espérance, ma chère, de te retrouver où je te laisse. Cependant je me fierai d'autant moins à ta parole, qu'il pourrait t'arriver dans mon absence quelque bonne raison d'y manquer. Will, qui ne quittera pas la maison, et qui sera informé de tes moindres démarches par la généreuse bonté de madame Bevis, aura l'honnête André et un cheval prêt, pour me donner sur-le-champ les avis nécessaires; et, de quelque côté que tu puisses tourner, je t'assure qu'il fera partie de ton cortège, sans que tu saches à la vérité l'honneur que je lui procure.

Voilà, pour toute faveur, ce que j'ai pu tirer de mon inexorable. Dois-je m'en réjouir ou m'en affliger?

Ma foi, je m'en réjouis. Cependant mon orgueil est furieusement humilié lorsque je songe combien j'ai peu de part à l'affection de cette fille des Harlove.

Ne me dis pas que dans cette maison la vertu est son guide. C'est l'orgueil qui la gouverne; et je te garantis qu'il surpasse le mien. De l'amour, il est clair qu'elle n'en a pas, et qu'elle n'en a jamais eu, du moins dans un degré supérieur. Jamais l'amour n'a reconnu l'empire de la prudence ou du raisonnement. Elle ne peut souffrir, vois-tu, qu'on la prenne pour une femme. Or si, dans la dernière épreuve, je trouve en effet qu'elle n'en soit pas une, cessera-t-elle d'être ce qu'elle est réellement? Qui la blâmera d'avoir souffert un mal dont elle n'aura pu se défendre?

Un général d'armée qui, dans une rencontre inégale, aurait été dépouillé par un voleur de grand chemin, en serait-il moins propre à commander? À la vérité, si ce général, prétendant à la plus grande valeur et s'étant vanté de ne pas redouter les brigands, n'avait fait dans cette occasion qu'une résistance faible; ou s'il avait donné sa bourse, tandis qu'il était maître de son épée, le voleur qui l'aurait dépouillé passerait avec raison pour le plus brave.

Ces dernières conférences avec la belle m'ont fourni, en faveur de mon dessein, un argument que je n'avais pas encore

employé. Ah, Belford! Qu'il est difficile de vaincre une passion dominante lorsqu'on a le pouvoir de la satisfaire! Commence par l'aveu de cette vérité; fais-y bien réflexion; et tu seras alors en état, je ne dis pas d'excuser, mais de t'expliquer à toi-même ce que c'est qu'un crime projeté, qui a l'habitude pour lui, dans un cœur impatient, orageux, ennemi de la contradiction.

Voici mon nouvel argument.

Suppose qu'elle succombe dans l'épreuve; que je sorte vainqueur; qu'elle refuse ensuite de me laisser jouir de mes droits, ou même de se marier (ce qui n'a pas une ombre de vraisemblance); et qu'elle dédaigne l'établissement que je ferais gloire de lui assurer, jusqu'à la moitié de mon bien : dans cette supposition même, elle ne peut jamais être absolument malheureuse. N'est-elle pas sûre d'une fortune indépendante? et la qualité de curateur n'obligera-t-elle pas le colonel Morden de l'en mettre en possession? Ne m'a-t-elle pas expliqué, dans notre première conférence, un plan de vie qu'elle a toujours préféré à l'état du mariage? « C'est de prendre sa bonne Norton pour guide, et de vivre dans sa terre, suivant l'intention de son grand-père. »

Considère encore que, suivant ses propres idées, quand elle prendrait à présent le parti de m'épouser, elle ne rétablirait jamais plus d'une moitié de sa réputation; tant elle croit en avoir perdu en prenant la fuite avec moi. Ne passera-t-elle pas le reste de sa vie à regretter, à pleurer l'autre moitié? et s'il faut que ses jours se passent tristement dans le regret de cette moitié, ne vaut-il pas autant qu'elle ait à pleurer, à regretter le tout?

Ajoute que dans la supposition qu'elle résiste à l'épreuve, son propre système de pénitence ne sera pas aussi parfait de la moitié que si sa vertu succombe. Plaisante pénitence que celle d'une personne qui n'a rien à se reprocher! Elle se vante (tu le sais, elle m'en a fait un sujet de reproche), elle se vante de n'avoir pas fui volontairement avec moi, et d'avoir été trompée par mes inventions.

Et ne me fais pas un fantôme de la violation de mes serments. Tu vois qu'elle m'ôte le pouvoir de les remplir. Je puis dire en ma faveur que si elle l'avait voulu, j'en aurais exécuté le plus solennel, au moment que je l'ai prononcé. Quel est le prince qui

se croit obligé à l'observation des traités les plus saints, lorsque son intérêt ou son inclination change avec les circonstances ?

Le résultat de cette grande affaire n'est-il donc pas qu'après l'épreuve, Miss Clarisse, ou ce sera sa faute, peut demeurer aussi vertueuse qu'elle l'ait jamais été; qu'elle peut devenir un exemple plus éminent pour son sexe; et que si elle succombe, pour peu même qu'elle succombe, il dépendra d'elle de passer pour un modèle de pénitence ? À l'égard de la fortune, elle n'en peut manquer que par un effet de sa mauvaise volonté.

Ainsi, je ne vois pas d'autre risque pour elle que de mener, elle et sa *vieille* nourrice, une vie conforme à son inclination, avec un *vieux* cocher, et une paire de *vieux* chevaux de carrosse; deux ou trois *vieilles* servantes, et peut-être deux ou trois *vieux* laquais (car tout doit être *vieux* et sentir la pénitence autour d'elle); lisant de *vieux* sermons et de *vieux* livres de prières, soulageant les *vieux* hommes et les *vieilles* femmes, donnant de *vieilles* leçons et de *vieux* conseils, sur de *nouveaux* sujets comme sur les *vieux*, aux jeunes personnes de son voisinage; pour arriver ainsi au *bon vieil* âge, en répandant ses bienfaits et l'odeur de ses vertus dans toute sa génération.

Et dira-t-on qu'une femme qui peut mener une vie si douce, avec la liberté d'y faire entrer tout ce qui est conforme à son propre plan, est perdue, ruinée, ou d'autres misérables propos de cette nature ? Je perds patience lorsque j'entends, dans la bouche de ces jolies personnes, des expressions si fortes pour décrire un mal passager, qui cesse d'en être un avec quelques formalités ecclésiastiques.

Mais, après m'être satisfait moi-même sur ce qui peut arriver de pis à cette charmante fille, et t'avoir fort bien prouvé qu'elle ne peut être malheureuse que par sa faute, je fais réflexion que je n'ai jamais pensé quel sera vraisemblablement mon propre partage.

Quoique Miss Howe nous juge indignes des femmes de mérite, et que ce qu'il y a de pire dans son sexe lui paraisse trop bon pour nous, j'ai toujours eu pour principe que la femme d'un libertin doit être pure et sans reproche. Que nous reviendrait-il d'avoir mené une vie libre, si nous n'avions pas appris à connaître le monde et les moyens d'en tirer avantage ? Mais, pour être tout à fait sérieux, ce serait un malheur pour le public que deux

personnes, à la tête d'une famille, fussent également livrées au mal; parce qu'il ne pourrait sortir d'eux qu'une méchante race, des Lovelace et des Belford, si tu veux, qui commettraient des désordres affreux dans le monde.

Tu vois qu'au fond, je ne suis pas aussi abandonné qu'on le pense, et qu'il y a dans mon caractère un mélange de gravité. Cette bonne semence pourra fructifier avec l'âge; et je ne désespère pas, lorsque ma chaleur active aura commencé à se ralentir, qu'on ne m'entende dire, avec Salomon, de tous les plaisirs dont il ne me restera plus que le souvenir, *vanité des vanités*.

Ce qui est certain, c'est que je ne trouverai jamais une femme aussi conforme à mon goût que Miss Clarisse Harlove. Je souhaite seulement, si je vis assez pour voir mes vœux remplis, d'avoir une compagne comme elle, pour la consolation et l'honneur de mon couchant. Il m'est venu quelquefois à l'esprit qu'il est fort malheureux pour l'un et l'autre qu'une si excellente fille ait paru dans le monde un peu trop tard pour mon lever, et un peu trop tôt pour le temps de mon cours. Cependant, comme j'ai trouvé dans mon chemin cette charmante *pèlerine*, je voudrais qu'elle me tînt compagnie pendant le reste de mon voyage; dût-elle se détourner de sa propre route pour m'obliger. Peut-être arriverions-nous le soir au même logement, et trouverions-nous notre bonheur dans l'entretien l'un de l'autre, en nous racontant les difficultés et les périls que nous aurions essayés.

Parle de bonne foi, Belford; je m'imagine que tu soupçonnes quelques endroits de cette lettre d'être écrits à Londres. Je ne désavoue pas que l'air de la ville ne soit un peu plus épais que celui de Hampstead, et la conversation de madame Sinclair et de ses nymphes moins innocente que celle de madame Moore et de Miss Rawlins. Il me semble, au fond du cœur, que je puis écrire et parler dans une des deux maisons comme je n'en serais pas capable dans l'autre.

Je suis arrivé à Londres, ce matin, vers sept heures; et j'ai commencé par distribuer mes ordres et mes instructions.

Avant que de quitter Hampstead, j'avais fait demander la faveur d'un moment d'audience. J'étais curieux de voir laquelle de ses aimables contenance ma charmante aurait prise, après avoir passé tranquillement une seconde nuit. Mais je l'ai trouvée résolue de demeurer en querelle ouverte. Elle ne m'a pas même

accordé le pouvoir de solliciter encore une fois ma grâce, avant l'arrivée de Milady Lawrence et de ma cousine. Cependant j'avais reçu l'avis de mon procureur, par un homme à cheval, que tous les obstacles étaient levés depuis deux jours, et que je pouvais aller prendre la permission ecclésiastique. J'ai envoyé sa lettre à ma charmante, par madame Bevis. Cette nouvelle n'a pu me faire ouvrir l'entrée de sa chambre.

Il est temps, Belford, de mettre en mouvement toutes mes machines.

Lettre 244

*Monsieur Lovelace au même*

À présent que l'action s'échauffe, je serai bientôt délivré de l'engagement où je me suis mis de te rendre un compte si exact de toutes mes démarches. J'ai la permission ecclésiastique. Madame Townsend, avec tous ses matelots, doit être à Hampstead mercredi ou jeudi prochain. Il peut arriver une autre lettre, ou peut-être un nouveau messenger de Miss Howe, pour s'informer de la santé de son amie, sur le rapport du paysan, et pour lui marquer son étonnement de n'avoir rien reçu d'elle. Tu vois qu'il n'y a plus d'instant à perdre. Il faut que la belle saute ou moi. Aussi je me dispose à partir pour Hampstead avec Milady Lawrence et ma cousine Montaigu, dans une berline à quatre ou six chevaux car Milady ne ferait pas un voyage de deux ou trois milles autrement. C'est une partie assez connue de son caractère.

À l'égard des armes sur la berline, ne sais-tu pas que, pendant que ma tante est à la ville, elle profite de l'occasion pour faire redorer la sienne, et qu'elle en prend une de remise? On ne fait rien à son gré dans les provinces. La livrée approche beaucoup de la sienne.

Tu as vu plusieurs fois Milady Lawrence. N'est-ce pas, Belford?

Jamais, me répons-tu.

Tu l'as vue, te dis-je ; et tu as même eu part à ses faveurs, ou la renommée te fait plus d'honneur que tu ne mérites. Ne connais-tu pas son autre nom ?

Son autre nom ? t'entends-je répondre. En a-t-elle deux ?

Oui, Belford. Tu ne te souviens pas de Milady Barbe Wallis ?

Du diable ! t'écries-tu.

C'est elle-même. Tu sais que Barbe Wallis, élevée dans une abondance dont il ne lui reste que l'orgueil, ne paraît et ne se produit guère que dans les occasions extraordinaires ; c'est-à-dire lorsqu'il est question, suivant le prix, de passer pour une femme de qualité. On a toujours admiré son air de grandeur, qui ne s'est jamais démenti dans tous les rôles qu'on lui a fait jouer.

Et qui crois-tu que soit ma cousine Montaigu ? Comment le deviner, n'est-ce pas ? Hé bien, je t'apprends que c'est ma petite Jannette Golding, une petite créature fort vive, qui ne laisse pas d'avoir le regard modeste. Jannette Golding est ma cousine Montaigu.

Voilà, grâce au Ciel, une tante et une cousine ; toutes deux avec de l'esprit, accoutumées à faire des personnes de qualité, maîtresses d'elles-mêmes, et fort bien élevées ; revenues néanmoins de la tendresse de cœur et de la pitié : de vraies dames de Sparte, qui ne craignent que d'être connues pour ce qu'elles sont, et par conséquent si attentives à se déguiser, qu'elles se croient réellement ce qu'elles imitent.

Et sous quels habits crois-tu que je les présente ? Je vais te l'apprendre. Milady Barbe est en drap d'or, avec des bijoux d'un grand prix. Ma cousine Montaigu en petit jaune à fleurs d'argent, qui sont l'ouvrage de ses propres mains. Elle n'est pas si bien en diamants que ma tante : mais les pendants d'oreille et le nœud sont très riches, et lui siéent à merveille. Jannette, comme tu sais, a le teint admirable, la gorge belle, et les oreilles d'une beauté singulière. Charlotte a les mêmes avantages, et la taille à peu près la même. Je n'ai rien épargné pour les dentelles.

Tu ne t'imaginerais pas ce que me coûtent les diamants, quoiqu'ils ne soient loués que pour trois jours. Cette chère personne me ruine. Mais ne vois-tu pas que son règne est court, et qu'il doit l'être ? Madame Sinclair a déjà tout préparé pour la recevoir une seconde fois.

Lettre 245

*Monsieur Lovelace au même*

*Lundi après-midi, chez madame Sinclair*

Tout est disposé au gré de mon cœur. En dépit de toutes les objections, en dépit d'une résistance qui est presque allée jusqu'à l'évanouissement, en dépit des précautions, de la vigilance, des soupçons, la maîtresse de mon âme est rentrée dans son premier logement.

C'est à présent que toutes les artères me battent. C'est à présent que mon cœur est dans une agitation continuelle. Mais le temps ne me permet pas de t'expliquer nos opérations. Ma bien-aimée est occupée actuellement à faire ses malles, pour ne remettre jamais le pied dans cette maison. J'ose bien le dire, que jamais elle ne l'y remettra, lorsqu'une fois elle en sera sortie.

Cependant pas un mot, pas une condition d'amnistie ! L'impitoyable Harlove ne veut pas mériter ma pitié ! Elle est toujours résolue d'attendre la lettre de Miss Howe ; et si elle trouve alors quelque difficulté dans ses nouveaux systèmes (c'est me donner sujet de la remercier de rien)... alors, alors qu'arrivera-t-il ? Alors même, elle prendra du temps pour considérer si je dois obtenir grâce ou me voir rejeté pour jamais. Odieuse indifférence, qui en fait revivre dans mon cœur cent de cette nature ! Cependant Milady Lawrence et Miss Montaignu déclarent que je dois être

satisfait de cette fière suspension. Ne serait-on pas tenté de croire qu'elles ne veulent qu'irriter ma vengeance ?

Elles lui sont extrêmement attachées. Tout ce qu'elle dit est précieusement recueilli de sa bouche. Elles se sont rendues caution, pour ce soir, de son retour à Hampstead ; elles doivent y retourner avec elle. Milady Lawrence a donné ses ordres pour un souper chez madame Moore. Tous les appartements de la maison doivent être remplis par les deux dames et leur suite (avec ma permission, comme tu te l'imagines, car ils m'appartiennent pour un mois). Elles se proposent d'y demeurer huit jours au moins, ou jusqu'à ce qu'elles aient obtenu de la charmante rebelle le pardon qu'elles lui demandent pour moi, et d'accompagner Milady Lawrence dans Oxfordshire. La chère personne s'est laissé amener à ces termes. Elle a promis d'écrire à Miss Howe pour l'informer de toutes les circonstances de sa situation. S'il sort quelque lettre de ses belles mains, tu ne doutes pas que mon génie ne m'apprenne ce qu'elle aura écrit. Mais je suis trompé s'il ne lui prépare pas d'autres occupations.

Milady Lawrence répète à chaque moment qu'elle est sûre de ma grâce, quoiqu'elle ose dire que je n'en suis pas digne. « Milady est trop délicate pour souhaiter des détails sur la nature de mon offense : mais une action qui excite de si vifs ressentiments doit être une offense contre elle-même, contre Miss Montaigu, contre toutes les personnes vertueuses de leur sexe. Cependant elle ne cessera point de demander grâce pour moi. Elle ne se relâchera point jusqu'à l'heureux jour où, pour mon honneur et pour celui de ma famille, elle nous verra recevoir secrètement la bénédiction du mariage. Jusqu'à ce temps, elle approuve l'expédient de M. Jules Harlove ; et devant les étrangers, elle traitera son incomparable nièce comme ma femme.

« Stedman, son solliciteur, peut venir prendre ses ordres à Hampstead pour l'affaire qu'elle plaide à la chancellerie. Elle ne se privera point une heure de la compagnie et de l'aimable entretien d'une si chère nièce. Elle lui proposera même de monter en carrosse, pour aller voir à Londres notre cousine, Milady Lesson, qui est dans une mortelle impatience de la connaître. Mais quels seront les ravissements de Milord M..., lorsqu'il aura la satisfac-

tion de l'embrasser, et de la nommer sa nièce! Que Milady Sadleir va se croire heureuse! La perte de sa fille, qu'elle pleure si amèrement, lui paraîtra bien avantageusement réparée. »

Miss Montaigne s'arrête sur chaque mot qui tombe de ses lèvres. « Elle adore parfaitement sa nouvelle cousine; car il faut qu'elle soit sa cousine, et rien ne l'empêchera de lui donner ce nom. Elle répond d'une admiration égale dans Miss Patty, sa sœur. »

« Oui, dis-je, la larme à l'œil (assez haut pour être entendu) : que cette pauvre Patty va se trouver attendrie à la première entrevue!

Quel charme pour elle, de voir paraître une cousine si longtemps promise, avec un air si gracieux! si noble! si naturel! »

« Heureuse famille, heureuse famille! » nous écrions-nous ensemble. En un mot, la joie et les transports règnent ici comme à Hampstead. Tout le monde est dans l'ivresse; à l'exception de ma *bien-aimée*, sur le visage de laquelle on voit, au milieu de ses charmes, un air d'inquiétude, et quelques traces de la répugnance extrême qu'elle a marquée pour venir prendre elle-même son linge et ses habits dans cette maison.

Il me semble, Belford, que la pitié cherche à me surprendre. Mais loin, loin, mouvement hors de saison, qui m'avez déjà perdu plus d'une fois. Adieu réflexion. Adieu remords, égards, compassion. Je vous congédie tous, au moins pour huit jours. Souviens-toi, Lovelace, de la parole qu'elle a violée! de sa fuite, dans un temps où ta tendresse t'inclinait à la pitié! souviens-toi de la manière dont elle t'a traité dans sa dernière lettre; et de tous les outrages qu'elle t'a fait essayer à Hampstead!

N'oublie pas la préférence qu'elle donne au célibat sur ton amour; qu'elle te méprise; qu'elle va jusqu'à refuser d'être ta femme! Ton cœur orgueilleux refusé par une femme! refusé, avec plus d'orgueil encore, par une fille des Harlove! tandis que deux dames de ta maison (c'est du moins l'opinion qu'elle en a) la supplient en vain d'accorder le retour de son affection à leur parent méprisé, et prennent la loi de son humeur hautaine!

Rappelle-toi d'autre part les imprécations de son audacieuse amie, qui ne viennent que de ses représentations, et dont la peine doit retomber par conséquent sur elle-même. Rappelle-toi plus particulièrement le complot de la Townsend, qui a pris naissance

entre ces deux filles; qui doit éclater dans un jour ou deux; et n'oublie pas les *humiliantes menaces*<sup>1</sup> de la petite furie.

L'heure de l'épreuve n'est-elle pas arrivée? Ne suis-je pas au moment que je me suis efforcé d'avancer par tant de peines, de dépenses et d'inventions? Est-il besoin de jeter les offenses de sa maudite famille dans la balance?

J'abhorre la force. Je me souviens de l'avoir dit. Il n'y a point de triomphe sur la volonté dans la force. Mais ne l'aurais-je pas évitée si je l'avais pu? N'ai-je pas essayé toutes les autres méthodes? Me reste-t-il d'autre ressource? Son ressentiment peut-il aller plus loin pour le dernier outrage, qu'elle ne le pousse pour une entreprise puérule? À quelque excès que je le suppose, n'ai-je pas une réparation présente dans l'offre du mariage? Elle ne la refusera pas. J'en suis sûr, Belford. La fière beauté ne refusera rien, lorsqu'elle verra son orgueil abattu, lorsqu'elle sentira que ses récits, ses plaintes, et toutes ses affectations de résistance seront suspectes à son propre sexe, et lorsque sa modestie, en remplissant son cœur de ressentiment, n'en aura pas moins le pouvoir de lui fermer la bouche.

Mais qui sait si toutes ces difficultés ne sont pas autant de chimères que je me plais moi-même à former? Clarisse n'est-elle pas une femme? Quel remède pour un mal commis? Ne faut-il pas qu'elle vive? Sa vertu est une sûreté pour sa vie. Le temps ne fera-t-il pas le reste? En un mot, quel parti aura-t-elle à prendre? Elle ne peut me fuir. Elle sera forcée de me pardonner: et, comme je l'ai souvent répété, être pardonné une fois c'est l'être pour toujours.

Pourquoi donc mon faible cœur se laisserait-il amollir par la pitié? Non, non. J'aurai toutes ces idées présentes. Je n'aurai qu'elles dans l'esprit, pour soutenir une résolution que les femmes dont je suis environné veulent parier encore que je n'exécuterai pas. Je t'apprendrai, ma chère et charmante personne, à me le disputer en invention. Je t'apprendrai à former des complots contre ton conquérant. Je te forcerai de reconnaître que les systèmes de contrebande ne sont pas ton partage; et que

1. De lui faire casser les bras par les matelots de madame Townsend (NdP).

c'est d'un Lovelace, que toi, ta Miss Howe et ta Townsend, doivent prendre des leçons.

Qu'allons-nous faire à présent? Nous sommes plongés dans un abîme de douleur et de crainte. Que les femmes souffrent impatiemment qu'on leur manque! On s'attendait à partir pour Hampstead, et à quitter pour jamais une maison où l'on n'était rentrée qu'avec une mortelle répugnance. Les habits étaient rangés, les malles fermées, elle-même disposée au départ, et moi prêt à l'accompagner. Elle commence à craindre que ce ne soit pas pour ce soir. Dans sa douleur et son désespoir, elle s'est jetée dans son ancien appartement; elle s'y est enfermée, et Dorcas l'a vue à genoux par le trou de la serrure, priant sans doute pour son heureuse délivrance.

Et pourquoi? D'où vient cette fâcheuse agonie?

Que veux-tu! Cette Milady Lawrence, ayant quelques ordres à donner avant que de partir pour Hampstead, a repris le chemin de sa maison dans son carrosse; et Miss Montaigu, qui devait l'attendre ici, est montée avec elle, sous prétexte d'aller prendre ses habits de nuit, et d'autres commodités sans lesquelles on ne passe point la nuit hors de chez soi. Je ne suis pas moins étonné que ma charmante de ne pas les voir revenir. J'ai envoyé savoir ce que signifiait ce retardement.

Dans le trouble de ses esprits, Miss Clarisse souhaiterait que j'y fusse allé moi-même. J'ai beaucoup de peine à la calmer. Cette fille est insupportable. Je ne sais d'où viennent ses craintes.

Je maudis le délai de mes deux parentes, et la lenteur de mon laquais, qui se fait attendre aussi. Que le diable les emporte, ai-je déjà dit vingt fois. Qu'elles envoient leur carrosse, et nous partions sans elles. J'ai même ordonné au messenger de le dire à Milady Lawrence, et j'ai eu soin que ma charmante pût l'entendre. Je dis à présent que peut-être s'arrête-t-il pour nous amener la voiture, s'il est survenu quelque chose qui ne permette point aux dames d'accompagner aujourd'hui ma charmante.

Je ne cesse point de les donner au diable. Elles avaient promis de ne pas s'arrêter, parce qu'il n'y a pas deux jours qu'un carrosse fut volé au pied de la colline de Hampstead; ce qui a fort alarmé ma chère Clarisse, lorsqu'on lui a fait ce récit.

Mais je vois revenir mon laquais, avec un billet de ma tante.

*À Monsieur Lovelace**Lundi au soir*

Faites agréer mes excuses, je vous en supplie mon cher neveu, à ma très chère et très aimable nièce. Une nuit ne changera rien à nos arrangements. Depuis notre arrivée, Miss Montaigu s'est évanouie trois fois successivement. L'excès de sa joie, je m'imagine, d'avoir trouvé votre chère dame si supérieure à notre attente, et son empressement trop vif pour la rejoindre, ont causé ce fâcheux contretemps. Pauvre Charlotte! Malgré son air de santé, vous savez qu'elle est très faible.

Si la force lui revient, nous irons certainement vous prendre demain, après notre déjeuner. Mais, soit qu'elle soit mieux ou non, je ne perdrai pas le plaisir de conduire votre chère dame à Hampstead, et je serai demain chez vous, dans cette vue, avant neuf heures du matin. Mille compliments, tels que je les dois, au digne objet de vos affections. Je suis votre affectionnée, etc.

ELIZABETH LAWRENCE.

De bonne foi, Belford, je ne sais plus où j'en suis moi-même; car à ce moment, ayant fait porter ce billet en haut par Dorcas, ma chère Clarisse est sortie de sa chambre, le billet à la main, dans un véritable accès de frénésie. Elle s'était plainte aujourd'hui d'un grand mal de tête. Dorcas est venue me dire, hors d'haleine, que sa maîtresse descendait dans quelque étrange dessein; mais elle n'a pas eu le temps d'achever. J'ai su depuis qu'après avoir lu le billet, elle s'était écriée d'un ton lamentable : *C'est à présent que je suis perdue! Ô malheureuse Clarisse!* Dans le même transport, elle a déchiré sa coiffure et ses manchettes. Elle a demandé où j'étais; et se précipitant sur l'escalier, elle est entrée dans le parloir, ses beaux cheveux flottant sur ses épaules, ses manchettes en pièces sur ses mains, les bras étendus, et les yeux si égarés qu'ils paraissaient prêts à sortir de leur orbe. Elle s'est jetée à mes pieds; et m'embrassant les genoux : Cher Lovelace! m'a-t-elle dit, d'une voix tremblante! si jamais..., si jamais..., si jamais... Là, sans pouvoir ajouter un seul mot, et lâchant mes genoux, elle est tombée sans mouvement sur le plancher.

Je suis demeuré dans l'étonnement que tu peux te représenter. Tous mes projets ont été suspendus quelques instants. Je ne savais ce que j'avais à dire ou à faire. Mais, après un peu de réflexion : Suis-je prêt, ai-je pensé, à me trahir encore une fois ? et me laisserai-je ici jouer ou vaincre ? Si je recule, c'est fait de moi pour jamais.

Je l'ai soulevée ; mais elle est retombée aussitôt, les jambes lui manquant, comme s'il s'était fait une dissolution dans ses jointures. Cependant elle ne paraissait pas évanouie. Je n'ai jamais vu ni entendu rien d'approchant. Presque sans vie, ou du moins sans usage de la voix pendant quelques moments. Quelle doit avoir été sa terreur ! Cependant, à l'occasion de quoi ? Cette chère âme se fait de furieuses idées des choses ! Ignorance pure, ai-je pensé.

Cependant je suis parvenu à la lever. Je l'ai placée sur une chaise ; et je lui ai reproché de se livrer à de vaines alarmes. Je lui en ai marqué de l'étonnement. Je l'ai conjurée de se rassurer ; de se reposer sur ma foi et mon honneur. Je lui ai renouvelé tous mes anciens serments, et j'en ai prodigué de nouveaux. À la fin, ouvrant la bouche avec un sanglot capable de fendre le cœur, elle m'a dit en termes interrompus : Je vois... je vois, M. Lovelace, je vois... je vois que je suis perdue... si... si votre pitié... ah ! j'implore votre pitié ; et sa tête, comme un lis surchargé de rosée, dont la tige est à demi rompue, s'est abaissée sur son sein, avec un soupir qui m'a réellement pénétré l'âme.

Je lui ai représenté tout ce qui m'est venu à l'esprit pour relever son courage. Lorsqu'elle s'est trouvé un peu plus de force, elle m'a demandé pourquoi je n'avais pas envoyé chercher le carrosse, comme je l'avais proposé ? J'ai répondu qu'on y était allé sur-le-champ, mais que Milady Lawrence avait envoyé chercher un médecin pour Miss Montaigu, dans la crainte qu'il ne se fit trop attendre. M. Lovelace ! m'a-t-elle dit, d'un air de défiance, et la douleur dans les yeux.

Milady Lawrence, ai-je repris, pourrait trouver étrange qu'elle se fit une peine de demeurer une nuit pour l'attendre, dans une maison où elle en avait passé un si grand nombre. Elle m'a donné là-dessus des noms injurieux. J'ai pris patience.

Elle a parlé de se rendre chez Milady Lawrence. Oui, elle y voulait aller sur-le-champ... du moins (en se reprenant avec un

soupir) si la personne à laquelle je donnais ce nom était Milady Lawrence en effet.

*Si!* ma chère! juste Ciel! Quelle horrible idée ce doute m'apprend que vous vous faites de moi?

Pourquoi l'y forçais-je? m'a-t-elle dit. Mais, si ses soupçons étaient mal fondés, qu'il lui soit permis du moins d'aller chez Milady Lesson. Alors, prenant un ton plus résolu : J'irai, a-t-elle repris. Je demanderai mon chemin. J'irai seule... et dans ce mouvement, elle a voulu forcer le passage. Je l'ai retenue en passant mes deux bras autour d'elle. Je lui ai représenté l'état de Miss Montaigu, et combien son impatience allait augmenter l'incommodité de cette pauvre cousine.

Elle a protesté qu'elle ne me croyait plus, qu'elle ne me croirait jamais si je ne faisais venir sur-le-champ un carrosse du coin de la rue, puisqu'il ne lui était permis d'aller, ni chez Milady Lawrence, ni chez Milady Lesson, et si je ne lui laissais la liberté de retourner à Hampstead, quelque heure qu'il pût être. Elle partirait seule. Tant mieux si je la laissais partir seule. Tout lui paraissait si révoltant, si insupportable, dans une maison dont Milady Lawrence, qui s'en était informée, avait elle-même une fort mauvaise opinion, qu'elle était résolue de n'y pas demeurer la nuit. Remarque, Belford, que pour éloigner ses défiances, mes nouvelles parentes ne lui avaient pas parlé trop avantageusement de madame Sinclair et de sa maison.

La violence de ses agitations m'a fait appréhender sérieusement quelque désordre pour son esprit; et prévoyant qu'avant la fin de la nuit elle aurait d'autres assauts à soutenir, j'ai pris le parti de la flatter, en ordonnant à mon laquais d'amener sur-le-champ, à quelque prix que ce fût, un carrosse pour la conduire à Hampstead. J'ai tenté de l'effrayer par la crainte des voleurs. Elle a méprisé le danger. Il m'a semblé que je faisais le sujet de ses craintes, et que la maison causait toute sa terreur : car j'ai vu clairement que l'histoire de Milady Lawrence et de Miss Montaigu ne lui paraissait plus qu'une imposture. Mais la confiance et la crédulité commencent à lui manquer un peu trop tard.

Que te dirai-je, Belford! l'amour et la vengeance ont pris possession de tous mes sens! Ils me déchirent tour à tour! Les pas que j'ai déjà faits! les instigations des femmes! le pouvoir que j'ai

de pousser l'épreuve à son dernier point, et de me marier ensuite, si je ne puis obtenir d'autre composition! Que je périsse si je laisse échapper l'occasion!

Mon laquais ne paraît point encore. Il est près d'onze heures.

Enfin mon laquais est arrivé. On ne trouve plus de carrosse, à prix d'or ni d'argent. La nuit est trop avancée.

Elle me presse encore une fois, elle me conjure de la laisser aller chez Milady Lesson. Cher Lovelace! Faites-moi conduire chez Milady Lesson. L'incommodité de Miss Montagu est-elle comparable à ma terreur! Au nom du Tout-Puissant! M. Lovelace! les mains jointes, et les serrant l'une contre l'autre.

Ô mon ange! dans quel désordre je vous vois! savez-vous, mon cher amour, quel air vos chimériques terreurs ont répandu sur votre charmant visage? savez-vous qu'il est onze heures passées?

Ah! qu'importe l'heure! Minuit, deux heures, quatre heures du matin. Si vos intentions sont honorables, laissez-moi sortir de cette odieuse maison.

Observe, Belford, que ce détail, quoique écrit après la scène, est recueilli aussi fidèlement que si je m'étais retiré à chaque circonstance, ou à chaque phrase pour l'écrire. J'aime cette manière vive de peindre les choses, et je sais que tu l'aimes aussi.

À peine ma charmante avait-elle prononcé ces derniers mots que madame Sinclair est entrée avec beaucoup de chaleur. Quoi donc? Madame. Eh, que vous a fait cette maison? M. Lovelace, vous me connaissez depuis quelque temps. Si je n'ai pas l'honneur de plaire à une dame si délicate, je ne crois pas mériter non plus qu'elle me traite si mal. Et se tournant encore vers ma charmante, ses deux gros bras appuyés à revers sur ses côtés: Ho! Madame, je suis bien aise de vous le dire; vos discours m'étonnent. Vous pourriez ménager un peu plus mon caractère. Et vous, Monsieur (en me regardant fixement et secouant la tête), si vous êtes un galant homme, un homme d'honneur...

Quelque dégoût que ma charmante eût pour cette femme, elle ne lui avait jamais trouvé que des manières honnêtes et soumises. Son air mâle et ses regards farouches l'ont fort effrayée. Justice du Ciel! s'est-elle écriée; de quoi suis-je menacée! et tournant de

côté et d'autre des yeux comme égarés, qui sera mon protecteur ? hélas ! que vais-je devenir !

Comptez sur moi, ai-je interrompu vivement. Mon cher amour, comptez sur moi. Mais au fond, vous traitez trop durement cette pauvre madame Sinclair. Elle est née demoiselle ; elle est veuve d'un homme de considération ; et quoique sa fortune l'oblige de louer des appartements, elle n'est pas capable d'une bassesse volontaire.

Peut-être... peut-être me suis-je trompée, m'a répondu la tremblante Clarisse ; mais je crois... je crois ne commettre aucun crime, en disant que je n'aime pas sa maison.

Le vieux dragon s'est avancé vers elle, les bras encore sur ses deux côtés, les sourcils hérissés, les yeux étincelants, la lèvre d'en bas assez remontée sur l'autre pour souffler dans ses narines, le menton allongé et courbé par la violence de sa passion ; et de deux *Ho ! Madame*, prononcés avec le même air de furie, elle a causé tant d'épouvante à la timide Clarisse, que cette chère personne a pris ma manche pour implorer mon secours. J'ai commencé à craindre qu'elle ne tombât dans un mortel évanouissement. Un regard d'indignation que j'ai jeté sur la Sinclair a fini cette scène. Je lui ai dit, pour soutenir les apparences, que je ne comprenais pas quelles pouvaient être ses intentions, soit en prêtant l'oreille à ce qui se passait entre ma femme et moi, soit en paraissant devant nous sans être appelée ; et bien moins, d'où lui venait l'audace de prendre des airs si violents. En effet, Belford, tu me blâmes peut-être d'avoir souffert que cette malheureuse ait poussé si loin l'effronterie. Mais tu juges bien qu'elle est venue sans mon ordre.

Elle n'a pas laissé de me continuer ses services, en se jetant sur une chaise, où, d'une voix mêlée de sanglots et son mouchoir aux yeux, elle a gémi de la dureté de Madame et de la mienne. Les efforts que j'ai faits pour l'apaiser, et pour la réconcilier avec ma femme, m'ont occupé jusqu'après minuit.

C'est ainsi que, moitié terreur et faiblesse, moitié embarras de voir la nuit si avancée, elle a perdu l'idée d'aller chez Milady Lesson, et bientôt celle d'aller dans tout autre lieu.

Lettre 246

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi matin, 13 de juin*

Ma foi, Belford, je n'ai plus rien à prétendre. Mes grandes vues sont remplies. Clarisse est vivante, et je suis ton très humble serviteur,

LOVELACE.

Lettre 255

*Monsieur Lovelace au même*

*Mardi matin, 20 de juin*

Je t'apprends, Belford, que nous sommes à présent sur le même pied, ma charmante et moi. Elle ne veut pas que je devienne honnête homme. Elle autorise mes complots par son exemple.

Tu dois être plus partial que je ne l'ai jamais supposé, si tu me blâmes à présent de reprendre toutes mes résolutions chance-lantes. Ne t'imagines pas que j'explique ses actions dans un sens forcé pour justifier les miennes. Le loup, à la vérité, n'employa pas de grands prétextes, lorsqu'il lui prit envie de quereller l'agneau. Mais tu vas voir que le cas est bien différent.

Ma charmante (l'aurais-tu jamais cru?), prenant avantage du naturel pitoyable de Dorcas, et de quelques expressions vives que cette tendre créature a laissé échapper contre la cruauté des hommes, avec des regrets de ne pouvoir servir sa maîtresse dans ses afflictions, lui a donné le billet suivant, signé de son nom de fille; car elle a jugé à propos de l'assurer positivement que nous ne sommes pas mariés.

« Je promets qu'aussitôt que je serai en possession de mon bien, je prendrai soin honorablement de Dorcas Martindale; ou, si je meurs sans avoir pu remplir cette promesse, j'oblige ici mes héritiers, mes exécuteurs et mes administrateurs, de lui payer annuellement ou à son ordre, pendant tout le cours de sa vie, la

somme de vingt livres sterling; à condition qu'elle m'aidera fidèlement à m'échapper de l'injuste prison où je suis actuellement retenue; ladite obligation devant commencer, pour moi ou pour mes héritiers, trois mois après le jour de ma délivrance. Je promets aussi de lui donner, aussitôt que je serai libre, la bague de diamant que je lui ai montrée, pour gage de mon honneur sur le reste de cet engagement; écrit de ma propre main le 19 de juin 17..

CL. HARLOVE »

Eh bien! Belford. Les bras ne te tombent-ils pas d'étonnement? Quelles promesses, quelles mesures suis-je obligé de garder avec cette chère perfide? Ne vois-tu pas jusqu'où va sa haine? Ne vois-tu pas qu'elle est résolue de ne me pardonner jamais? Ne vois-tu pas néanmoins qu'elle se déshonore absolument aux yeux du public, si sa perfidie lui fait trouver le moyen de m'échapper, et qu'elle s'expose à toutes sortes de chagrins et de fâcheuses aventures? Qui la recevra? Qui la protégera? Déterminée cependant à courir tous ces risques! et, pour mettre le comble à sa noirceur, coupable des deux vices dominants de notre siècle, la perfidie et la corruption! Ah, Belford! Belford! Ne me dis plus, ne m'écris plus un mot en sa faveur.

Tu m'as blâmé de l'avoir logée dans cette maison. Mais si je l'avais menée dans toute autre maison d'Angleterre où il se fût trouvé quelque domestique capable de pitié ou de corruption, qu'en serait-il arrivé?

*À dix heures du matin*

Elle est fort mal, extrêmement mal, me dit Dorcas, dans la seule vue d'éviter apparemment de me voir. Cependant il se peut qu'elle soit fort mal d'esprit. Mais n'est-ce pas une équivoque? Dans tous les cœurs humains, une passion dominante renverse les principes. La mienne est alternativement l'amour et la vengeance. Celle de ma charmante est la haine. Ma consolation, Belford, c'est qu'après la haine, l'amour commence, ou plutôt se renouvelle; du moins si l'amour a jamais eu quelque part aux mouvements de son cœur.

Mais, réflexions à part, tu vois que son complot avance. C'est demain qu'il doit s'exécuter. Je suis sorti pour faire une nouvelle ligne de *circonvallation*. Mes soins me rendent tranquille.

J'ai fait demander instamment la permission de voir ma chère malade, à l'occasion du mauvais état de sa santé. Dorcas m'a fait des excuses officieuses. J'ai maudit l'impertinence de cette créature, assez haut pour être entendu. J'ai frappé du pied, je me suis emporté. Le bruit de mes menaces a fait assez d'impression sur l'esprit de ma belle pour lui faire appréhender que sa fidèle confidente ne fût précipitée du haut des degrés en bas.

Le misérable est d'une violence extrême, a-t-elle dit à Dorcas. Mais tu as, ma chère, une amie dans moi pour le reste de tes jours. C'est sa *chère* Dorcas à présent; et ce n'est plus Dorcas Wykes, c'est Dorcas Martindale, qui est en effet son véritable nom. Et par-dessus le lien de l'intérêt, la chère personne se l'est attachée sur des serments solennels. Mais écoute un charmant dialogue :

Où vous proposez-vous d'aller, Madame, en quittant cette maison?

Je me jetterai dans la première que je trouverai ouverte; et j'y demanderai de la protection, jusqu'à ce que je puisse me faire amener un carrosse, ou me loger dans quelque honnête famille.

Comment ferez-vous, Madame, pour des habits? Je doute que vous puissiez en emporter d'autres que celui que vous avez sur vous.

Oh, c'est ce qui m'importe peu, si je puis seulement sortir de cette maison.

Que ferez-vous pour de l'argent, Madame? J'ai entendu dire à Monsieur qu'il n'avait jamais pu vous faire consentir à lui avoir la moindre obligation, quoiqu'il ait appréhendé que vous ne fussiez sans argent.

Oh, j'ai des bagues et quelques bijoux de prix. À la vérité, il ne me reste pas plus de quatre guinées, dont j'avais même destiné deux à quelque charitable usage; mais, hélas! la charité doit commencer à présent par moi-même. Une chère amie que j'ai encore, si je dois la croire en vie! ne me laissera pas manquer absolument, lorsque je voudrai l'informer de mes besoins. Ah! Dorcas! je n'aurais pas été si longtemps sans entendre parler d'elle, si je n'avais pas été trahie.

Je vois, Madame, que votre sort est fort triste. J'en suis touchée jusqu'au cœur.

Que je te remercie, Dorcas! C'est un malheur pour moi de n'avoir pas fait réflexion plus tôt que je pouvais me fier à la pitié de ton sexe.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Madame, que j'ai senti de la compassion pour vos peines. Mais vous avez toujours paru vous défier de moi. D'ailleurs je ne doutais pas que vous ne fussiez mariée, et j'ai toujours cru que vous traitiez Monsieur avec un peu de dureté; de sorte que, m'ayant placée auprès de vous, je me suis fait un devoir de prendre ses intérêts. Que n'ai-je su plus tôt que vous n'étiez pas mariée! Une dame telle que vous! une fortune si considérable! se voir si cruellement trompée!

Ah, Dorcas! avec quelle lâcheté m'a-t-il attirée dans ses pièges? Ma jeunesse! Mon peu d'expérience du monde! et lorsque je tourne les yeux derrière moi, j'ai aussi quelque chose à me reprocher.

Bon Dieu, Madame, que les hommes sont trompeurs! les promesses, les serments... j'en suis sûre, j'en suis sûre! (et se frottant quatre ou cinq fois les yeux avec son tablier), je puis bien maudire le jour où je suis entrée dans cette maison!

(C'était fort bien expliquer d'où venait l'effronterie de ses yeux, que ma charmante lui avait tant de fois reprochée. Je l'ai louée d'avoir passé si adroitement condamnation sur le caractère de la maison. Elle ne pouvait entreprendre de la justifier, sans rendre son zèle fort suspect.)

Pauvre Dorcas! Hélas! à la campagne, où j'ai toujours vécu, qu'on connaît peu la dépravation de cette méchante ville!

Mon malheur, Madame, est venu de ne pas savoir écrire. J'aurais pu communiquer mes embarras à quelques proches parents que j'ai dans le pays de Galles. Ils m'auraient sauvée de ma ruine.

Pauvre Dorcas! (essayant ses yeux de son mouchoir; car cette chère personne est la compassion même pour tous les malheureux, à l'exception de moi...) Une tante ne devait-elle pas protéger sa nièce? l'abominable femme!

Je ne puis dire que ma tante y ait eu part. Elle m'a donné de bons conseils. Elle a longtemps ignoré l'état...

C'est assez, Dorcas; c'est assez. Dans quel monde nous vivons! Dans quelle maison suis-je! Mais prenez courage. Cessez de pleurer (quoiqu'elle ne pût s'en défendre elle-même). Mon infortune peut tourner heureusement pour vous; et n'en doutez pas, si je vis.

Je vous remercie comme le Ciel même, ma très chère Madame! Je partage à présent toutes vos peines, et je vois que le salut de mon âme dépend du service que je suis prête à vous rendre. Si vous m'aviez dit seulement que vous n'étiez pas mariée, j'aurais perdu la vie, plutôt... plutôt...

Dorcas a pleuré. Ma charmante s'est mise à pleurer aussi.

Je t'en prie, Belford; quelques réflexions sérieuses sur ces bizarres événements.

Comment les bonnes âmes peuvent-elles s'expliquer à elles-mêmes que Satan ait des ministres fidèles, et que les liens du vice soient incomparablement plus forts que ceux de la vertu? comme si le partage de la nature humaine était la corruption et la méchanceté : car si Dorcas avait été honnête fille, et tentée aussi fortement pour commettre le mal, je ne doute pas qu'elle n'eût cédé à la tentation. Et pour ne pas chercher des exemples hors de nous, ne vois-je pas, dans notre association, cent preuves de l'ascendant du vice sur la vertu? N'avons-nous pas fait plus, pour l'intérêt de notre vie désordonnée, qu'un homme de bien ne fit jamais pour une bonne cause? N'avons-nous pas bravé, dans l'occasion, l'autorité des lois? Avons-nous connu quelques dangers, lorsqu'il a fallu nous servir mutuellement dans nos folles entreprises?

D'où peut venir cette différence?

Je crois l'avoir deviné. Les libertins tels que nous, c'est-à-dire vicieux d'habitude, sont d'eux-mêmes aussi méchants qu'ils le peuvent, et font sans cesse l'ouvrage de Satan, sans qu'il ait besoin d'y contribuer beaucoup; au lieu qu'il est occupé continuellement à tendre ses filets pour les autres; et qu'en pêcheur habile, il proportionne l'amorce au poisson qu'il veut prendre.

Je ne vois pas même pourquoi l'on blâmerait, dans Dorcas, sa fidélité pour une mauvaise cause. Un général qui sert l'ambition d'un prince dans ses tyranniques entreprises, un avocat qui se charge de la défense d'un criminel ou d'une cause injuste, te paraissent-ils bien différents de Dorcas? Les crois-tu réellement

moins coupables? Cependant l'un obtiendra le nom de héros; l'autre, celui d'un modèle d'éloquence, à qui chacun voudra confier ses intérêts; et leur habileté les élèvera tous deux aux premiers honneurs de leur profession.

Fort bien, comme tu dis. Mais que faire, lorsque ma charmante est si déterminée à quitter cette maison? Serait-il impossible de trouver quelque moyen de l'obliger, et de faire servir ce moyen même à mes propres vues? Je suis satisfait de cette ouverture. Il me semble qu'elle peut être tentée. J'en vais faire mon étude... Supposons qu'en effet je souffre qu'elle m'échappe : tous les désirs de son cœur tendent à ce point; le triomphe qu'elle sera flattée d'avoir obtenu sur moi sera une compensation pour tout ce qu'elle a souffert... Oui, je suis résolu de l'obliger, lorsqu'elle s'y attend le moins.

*(L'éditeur supprime ici plusieurs lettres qui contiennent de nouveaux complots de M. Lovelace, tels que de procurer à la triste Clarisse une occasion de s'évader par le secours apparent de Dorcas, pour la faire tomber dans une autre maison, qui ne lui est pas moins dévouée que celle de la Sinclair. Il espère qu'étant sans prévention contre sa nouvelle demeure, qu'elle regardera comme un asile, elle donnera plus facilement dans ses pièges. Ce projet ne lui réussit point. Clarisse, à qui de nouvelles observations apprennent à se défier plus que jamais de Dorcas, ne paraît entrer dans la proposition de cette fille que pour la tromper elle-même en prenant la fuite d'un autre côté, tandis qu'elle feint de vouloir se dérober avec elle. Malheureusement elle est arrêtée encore par la vigilance des autres femmes de la maison. Lovelace renouvelle ses efforts pour se faire écouter. Il montre une lettre de Tomlinson, qui fixe au mercredi de la semaine suivante le jour où M. Jules Harlove doit se rendre à Kentish Town pour la célébration du mariage. Rien ne persuade Clarisse. Rien n'affaiblit ses résolutions. Cependant la crainte de voir renouveler quelque entreprise contre son honneur lui fait promettre d'attendre le jour marqué par son oncle. Sa vue, dans cette promesse, est d'employer son oncle même et, s'il est possible, l'autorité des magistrats, pour se délivrer d'un homme qu'elle ne veut plus écouter sous aucun titre. Dans l'intervalle, Lovelace intercepte une troisième lettre de Miss Howe.)*

## Lettre 256

*Monsieur Lovelace au même**Vendredi, 23 de juin*

J'étais sorti ce matin de fort bonne heure, dans un dessein dont l'exécution est encore incertaine. À mon retour, j'ai trouvé un carrosse à six chevaux, qui m'est envoyé par toute ma famille, à la prière de Milord M..., pour recevoir les derniers soupirs de ce cher oncle. On désespère de sa vie. Sa goutte est remontée à l'estomac pour avoir bu de la limonade avec excès. Un homme de deux cent mille livres de rente, préférer ses goûts à sa santé ! Il mérite la mort. J'ai donné ordre à son bailli de Berkshire, qui m'amène la voiture, de me la tenir prête pour demain à quatre heures du matin. Il n'en coûtera qu'un peu plus de fatigue aux chevaux pour réparer ce délai ; et le repos qu'ils prendront dans l'intervalle augmentera leurs forces. D'ailleurs, au moment que je t'écris, peut-être m'appartiennent-ils déjà.

Je suis absolument résolu au mariage, si ma chère furie consent à m'accepter. Si son obstination est invincible, je vois bien qu'il faut me rendre aux mouvements, non de ma conscience, mais des femmes de cette maison.

Dorcas l'a informée de l'arrivée du bailli et de sa commission. Elle a souhaité de le voir. Mon retour l'a privée de cette satisfaction. J'ai trouvé Dorcas, qui faisait sa leçon à l'honnête bailli sur les questions auxquelles il ne devait pas répondre. Mais j'ai fait

demander aussitôt la permission de voir ma charmante. Elle m'est accordée; soit que la nécessité de mon départ l'ait facilement disposée à recevoir mes adieux, soit que la brillante succession qui m'attend ait le pouvoir de la rendre plus traitable. Je l'entends qui entre dans la salle à manger.

Rien, rien, Belford, n'est capable de la toucher. Je n'ai pu rien obtenir d'elle, quoiqu'elle ait obtenu de moi le point qu'elle avait le plus à cœur. Il faut que je te représente en peu de mots ce qui vient de se passer entre nous.

Je lui ai proposé d'abord, et dans les termes les plus pressés, de l'épouser sur-le-champ. Elle m'a refusé avec la même chaleur.

Je lui ai dit que s'il lui plaisait de m'assurer seulement qu'elle ne quitterait pas la maison de madame Sinclair jusqu'à mardi au soir, je ne ferais qu'aller au château de M. . . , pour m'assurer de la situation de Milord, et recevoir ses dernières volontés, s'il était encore en état de me les expliquer; que peut-être serais-je de retour avant lundi. . . Accordez-moi quelque chose, Madame, je vous en conjure; donnez-moi quelque légère marque de considération.

Quoi, Monsieur? N'est-ce pas par vos mouvements que je dois me déterminer? Croyez-vous que je ratifierai ma prison par un consentement volontaire? Que m'importe votre absence ou votre retour?

Ratifier votre prison! eh! vous imaginez-vous, Madame, que je redoute les lois? (J'aurais pu m'épargner cette folle bravade. Mais l'orgueil ne me l'a pas permis. J'ai cru, Belford, qu'elle me menaçait.)

Non, Monsieur, c'est de quoi je ne vous soupçonne pas. Vous êtes trop brave pour respecter les lois divines ou humaines.

Fort bien, Madame. Mais exigez de moi tout ce qui peut vous plaire; je suis prêt à le faire pour vous, quoique vous ne soyez disposée à rien pour m'obliger.

Eh bien, Monsieur, je vous demande la liberté d'aller à Hampstead.

Je suis demeuré en suspens. Mais à la fin : Oui, Madame, j'y consens de bon cœur. Je vais vous y conduire de ce pas, et vous y

laisser, si vous me promettez d'être à moi jeudi prochain, en présence de votre oncle.

Je ne promets rien.

Madame, Madame ; gardez-vous de me laisser voir que je n'ai aucun fond à faire sur le retour de votre affection.

Vous m'avez accoutumée à souffrir vos menaces, Monsieur. Mais je n'en accepte pas moins votre compagnie jusqu'à Hampstead. Je serai prête à partir dans un quart d'heure. Mes habits viendront ensuite.

Vous savez, Madame, à quelle condition. Jeudi prochain...

Quoi ? Vous n'osez vous fier...

J'avoue, Madame, que le passé m'inspire de la défiance. Cependant je veux me fier à votre générosité. Demain, s'il n'arrive rien qui doive me faire changer de résolution, d'aussi bonne heure qu'il vous plaira, vous pouvez partir pour Hampstead.

Cette promesse a paru l'obliger. Cependant j'ai vu dans ses yeux un air de doute.

Je vais retrouver les femmes. Comme je n'ai point à présent de meilleurs juges, j'entendrai ce qu'elles pensent de ma critique situation avec cette fière beauté qui rejette insolemment un Lovelace à genoux, offrant du ton le plus tendre de s'humilier à la qualité de mari, en dépit de toutes les préventions contre cet état d'esclavage.

Lettre 257

*Monsieur Lovelace au même*

Je sors du conseil. « Ai-je été si loin pour n'oser faire un pas de plus ? N'est-il pas évident, par toute la conduite de ma belle, que je suis absolument perdu dans son cœur ? Quelle autre défense a-t-elle que son éloquence et ses larmes ? Dans la première épreuve, j'avais trop d'avantage. Elle était insensible. Elle ne l'aurait pas été s'il avait dépendu d'elle de ne pas l'être. Les méthodes que j'ai employées avec elle n'ont fait qu'augmenter sa gloire et son orgueil. Elle peut faire avec honneur le récit de son aventure. Pas un mouvement d'inclination qui puisse l'avoir trahie. Elle peut me couvrir de confusion d'un seul regard, sans avoir à se reprocher la moindre pensée dont elle doive rougir. » Voilà, Belford, le résultat de ma conférence avec les femmes.

Ajoute que la chère personne voit à présent la nécessité où je suis de la quitter ; qu'elle est résolue de faire éclater ses plaintes ; que mes inventions sont d'une nature qui doit me faire passer pour le plus odieux de tous les hommes, s'il arrive qu'elles soient découvertes avant le mariage.

Cependant j'ai promis, comme tu sais, et sans aucune condition de sa part, qu'elle partira demain pour Hampstead !

Veux-tu savoir le sens de cette promesse ? Elle est restreinte, si tu t'en souviens, par la supposition qu'il n'arrivera rien qui doive la faire changer. Or apprends qu'il arrivera quelque chose.

Figure-toi que, par imprudence, Dorcas ait laissé tomber le billet qu'elle a reçu de sa maîtresse. Les domestiques, surtout ceux qui ne savent pas lire ni écrire, sont la plus négligente race du monde pour toutes sortes de papiers. Figure-toi que je l'aie trouvé, et dans un temps où j'étais résolu de laisser à ma chère Clarisse la disposition absolue d'elle-même. Cet incident ne te paraît-il pas *quelque chose*? Un billet de cette nature ne porte-t-il pas toutes les apparences d'une véritable ingratitude? Le dessein de m'en faire un secret prouve la crainte qu'il ne fût découvert; et cette crainte décèle un cœur coupable. Quel prétexte plus juste? Si je tombe dans une violente colère après ma découverte, ne convient-on pas généralement que la colère est une excuse pour la violence? Chacun n'est-il pas obligé de faire grâce aux fautes d'autrui, lorsqu'il a reconnu, dans les mêmes occasions, qu'il n'a pas été capable de prendre plus d'empire sur lui-même?

Suppose que pour échauffer la scène j'appelle les femmes à témoin, et que je les fasse juges d'une vile servante qui s'est laissé corrompre. Le moindre avantage que j'en puisse tirer, si ce n'est pas une admirable occasion pour renouveler l'épreuve, sera du moins une excuse pour faire durer jusqu'à mon retour ce qu'on nomme la *prison*, et pour ordonner que la vigilance soit redoublée, et pour me faire envoyer toutes les lettres qu'on pourrait écrire ou recevoir; et lorsque je serai revenu, le diable s'en mêlera si je ne trouve pas le moyen de faire choisir à ma belle quelque logement qui réponde à mes vues, puisque celui-ci lui déplaît; sans qu'il paraisse néanmoins que j'y aie plus de part que la première fois.

Tu vas t'emporter ici contre moi. Tu me maudiras, j'en suis sûr. Mais crois-tu qu'après avoir mis tant d'inventions en usage, je m'expose à perdre cette incomparable femme pour quelques ruses de moins? D'ailleurs ne suis-je pas déterminé au mariage? N'est-ce pas assez pour me justifier aux yeux du public? Une *catastrophe* ne passe-t-elle pas pour heureuse, de quelques traverses qu'elle ait été précédée, lorsqu'elle se termine par la célébration?

Mais je me livre entièrement aux tendres soins de l'amour, tandis que mon pauvre cher oncle, comme son bailli m'en assure, est dans la plus mortelle agonie! Quelles doivent être ses souffrances! Le Ciel ait pitié de lui! J'ai le cœur trop faible,

Belford; et cette chère Clarisse l'aurait éprouvé, si j'avais pu m'imaginer que ses plus cruelles peines eussent approché des plus légers tourments de Milord. Je parle des peines réelles; car pour celles qui viennent d'une excessive délicatesse, je ne les connais pas; et par conséquent je ne suis pas obligé d'en répondre.

## Lettre 258

*Monsieur Lovelace au même*

Seconde audience que je viens d'obtenir. Mais on ne m'a pas permis d'expliquer la moitié des tendres sentiments, des offres obligeantes dont mon cœur était rempli. Maudite situation que celle d'un homme qui se sent disposé à dire les plus belles choses du monde, et qui ne peut engager la maîtresse de son sort à les entendre ! Je comprends fort bien à présent pourquoi les amants cherchent la solitude, lorsqu'ils gémissent sous la tyrannie d'une cruelle, et pourquoi ils prennent les arbres et les rochers pour confidentes de leurs peines. Ne suis-je pas forcé de te confier les miennes ?

Ma charmante m'a demandé quel fond elle pouvait faire sur la *permission* que je lui avais donnée (elle a prononcé ce mot avec affectation) de se rendre à Hampstead aussitôt que je serais parti pour Berkshire. J'ai renouvelé fort gaiement ma promesse. Elle m'a prié de donner mes ordres devant elle. J'ai appelé aussitôt Will et Dorcas. Apprenez tous deux, leur ai-je dit, que vous devez obéir, dans mon absence, à toutes les volontés de votre maîtresse. Elle se propose de retourner à Hampstead lorsque je serai parti. Mais, ma chère, lui ai-je demandé, ne prenez-vous personne avec vous ? Prenez Dorcas.

Elle m'a répondu que madame Moore ayant deux femmes de service, elle n'avait pas besoin d'autres domestiques ; ou que si Dorcas lui était nécessaire, elle la ferait venir.

Oui, oui, Dorcas, ai-je dit à cette fille; il suffira, si votre maîtresse le permet, que vous vous rendiez près d'elle à mon retour. Voulez-vous, mon cher amour, que je fasse appeler madame Sinclair, pour lui donner aussi mes ordres devant vous?

Elle a refusé de voir madame Sinclair, et rien de ce qui lui appartenait. Les domestiques s'étant retirés, j'ai renouvelé mes instances pour lui faire promettre de recevoir jeudi prochain mes serments au pied de l'autel. Effort inutile. S'il arrive quelque chose de mal, ne doit-elle pas s'en prendre à elle-même?

Je me suis réduit à une faveur, qu'elle n'a pu refuser à l'air dont je l'ai demandée : c'est de passer une partie de la soirée avec elle. Je serai la douceur et la complaisance même. Mon âme entière se répandra devant elle pour obtenir l'oubli de mes offenses. Si la sienne est inflexible, et que malheureusement le billet se présente sur mes pas, je ne doute point que la vengeance ne me jette dans de furieux transports. Toute la maison est dans mes intérêts : ne serait-ce pas ma faute, si je manquais l'occasion?

Cette épreuve néanmoins sera la dernière. Je te le jure, Belford. Si je vois qu'avec le plein usage de ses sens elle se conduit aussi noblement que dans la première, c'est un ange qui sortira de la fournaise, pour recevoir à jamais mes adorations. Toutes ses souffrances finissent. Je renonce à Satan, qu'elle aura vaincu, et je me livre à la réformation. S'il s'élève dans mon cœur quelque mouvement dépravé, je le réprimerai d'un coup de poignard, plutôt que de lui laisser prendre l'ascendant.

Quelques heures vont décider de mon sort. Mais quel que soit l'événement, je serai trop occupé pour trouver le temps de t'écrire avant que je sois au château de M...

En attendant, je t'avoue que je suis dans une étrange agitation. Je veux la calmer, s'il est possible, avant que de paraître devant elle. Mais il se passe dans mon cœur des mouvements que je ne puis comprendre. Je quitte ma plume, et je m'abandonne à ma destinée.

Lettre 259

*Monsieur Lovelace au même*

*Vendredi au soir*

J'avais cru que le temps et l'inclination me manqueraient également pour écrire avant que de me livrer aux six chevaux de mon oncle. Mais je me trouve du temps; et ne pouvant ni dormir, ni me distraire des noires idées qui m'assiègent, je n'ai pas d'autre ressource que ma plume. Je suis d'une humeur insupportable à moi-même. Elle va peut-être se mêler avec mon encre. N'attends pas de moi d'autre préparation.

Je me suis efforcé, par la douceur et par l'amour, d'amollir... quoi? le marbre : un cœur incapable d'amour et de douceur. Les offenses passées ne sortent pas de sa mémoire; prête à recevoir des grâces, c'est-à-dire, la permission de partir pour Hampstead; mais aussi éloignée de les mériter que d'en faire. Ainsi je me suis bientôt vu forcé de renoncer à mon système de complaisance et de soumission.

J'aurais souhaité alors qu'elle eût excité ma colère. Comme un lâche écolier qui attend le premier coup de poing avant que de pouvoir se résoudre au combat, je l'ai presque défiée d'oser me défier elle-même. Elle a paru s'apercevoir du danger; et, n'ayant pas la hardiesse de me braver directement, elle m'a tenu comme incertain entre l'espérance de la fléchir et le désir de l'offenser.

Cependant elle croit la fable de Kentish Town. Je la vois persuadée que son oncle doit s'y rendre, et je ne m'aperçois pas qu'elle soupçonne Tomlinson d'être un imposteur.

Son inquiétude n'en était pas moins visible pendant notre entretien. Elle a voulu plus d'une fois se retirer. Elle m'a ramené si souvent à ma promesse pour Hampstead, que je me suis trouvé fort embarrassé à répondre; quoique aux termes où j'en étais avec elle, il me fût impossible de l'exécuter.

Dans cette situation, les femmes prêtes à m'assister, et sans doute à m'accabler de railleries si je demeurais en chemin, quel autre parti avais-je à prendre que de suivre le plan concerté, et de faire naître un prétexte de querelle pour me mettre en droit de révoquer ma permission et pour la convaincre que je ne voulais pas être sans raison un brutal ravisseur?

J'étais convenu avec les femmes que si je ne pouvais trouver dans notre conférence l'occasion de quereller, le billet se trouverait sous mes pas, et que je m'en saisirais aussitôt qu'elle m'aurait quitté. Mais, vers dix heures, l'empressement qu'elle a marqué pour se retirer, et le redoublement d'inquiétude que j'ai lu dans ses yeux, m'ont fait craindre que si je la laissais remonter à sa chambre, il ne me fût difficile de me rapprocher d'elle. Je ne voulais pas m'exposer à ce risque. Je suis sorti un moment, à dix heures, dans le dessein de changer quelque chose à mes dispositions, après lui avoir dit que je la rejoindrais sur-le-champ. À mon retour, je l'ai trouvée à la porte de la salle, prête à remonter, et je n'ai pu lui persuader de retourner sur ses pas. Dans les sentiments de complaisance où je m'étais soutenu pendant toute la soirée, je n'ai pas eu la présence d'esprit d'employer la force pour l'arrêter. Elle s'est comme glissée d'entre mes mains, et je me suis vu rappelé malgré moi à mon premier système.

Si j'étais capable de mettre un peu d'ordre et de liaison dans mon récit, j'aurais dû te dire d'abord qu'entre huit et neuf heures du soir, il m'était venu un nouveau courrier de ma famille, pour me prier de prendre avec moi le docteur Swan, dont mon oncle s'est souvenu que les remèdes lui ont sauvé la vie dans une autre occasion. Je l'avais fait avertir de se tenir prêt pour quatre heures du matin : car le diable aurait plutôt emporté l'oncle et le docteur que de me faire remuer d'un pas avant la conclusion de mon entreprise.

Devine la suite, si tu veux, et maudis-moi d'avance. Mais tu dois me plaindre, au contraire, si tu es capable de prévoir le dénouement.

À peine ma charmante était-elle rentrée dans sa chambre qu'en me retirant dans la mienne, j'ai trouvé un petit paquet que j'ai ramassé. Je l'ai ouvert; car il était soigneusement plié dans un autre. Que pouvait-ce être qu'une promesse de vingt livres sterling de pension et d'un diamant, pour corrompre Dorcas et l'engager à favoriser la fuite de sa maîtresse?

Quelle révolution tout d'un coup dans mes esprits! J'ai sonné avec assez de violence pour casser le cordon, comme si ma chambre eût été en feu. L'effroi s'est répandu dans la maison. Tout le monde s'est mis en mouvement. Will est accouru le premier: Monsieur, Monsieur, Monsieur!... Qu'on appelle Dorcas, me suis-je écrié du haut de l'escalier, dans une horrible fureur et prêt à perdre la respiration. La malheureuse s'est présentée, mais tremblante, et se gardant bien de s'approcher trop, après le récit que Will lui avait fait de mon emportement. J'ai tiré l'épée, que j'avais prise dans le premier mouvement de ma rage; j'ai vomé cent imprécations contre une infâme traîtresse. Elle s'est réfugiée à la porte de sa maîtresse. Mon Dieu, mon Dieu, s'est écrié Will, en me retenant le bras lorsque je voulais la frapper au passage. Je l'ai repoussé de toute ma force; et lui donnant un grand coup du plat de mon épée: Prends cela, maraud, pour avoir dérobé une perfide à ma vengeance.

Deux ou trois des femmes sont montées en confusion. Quoi donc? Quoi? Qu'est-il arrivé? (J'ai entendu ma charmante qui, loin d'ouvrir sa porte, poussait un verrou de plus pour la fermer.) Ce qui m'est arrivé! Cette abominable Dorcas... Qu'on m'appelle sa tante. Qu'elle vienne voir à quelle traîtresse elle m'a livré. Je veux qu'elle me l'amène elle-même; qu'elle me fasse justice d'une misérable qui se laisse corrompre par des pensions, pour éterniser les querelles entre un mari et sa femme, et pour me faire perdre à jamais tout espoir de réconciliation.

Que je périsse, Belford, si j'ai le courage de continuer les circonstances de cette farce.

La tante est montée en soufflant. Sur sa part de paradis, m'a-t-elle dit en joignant les mains, elle n'avait aucune part à ce qui s'était passé. De sa vie, elle n'avait connu une femme plus mali-

cieuse et plus intrigante que la mienne. Il n'était pas surprenant qu'il y eût si peu de domestiques fidèles, lorsque des dames de cette qualité ne faisaient pas scrupule de les corrompre. Elle ne me demandait pas grâce pour l'infâme créature. Elle la renonçait pour sa nièce, s'il était vrai qu'elle fût capable d'une trahison. Mais quelle était la preuve? Je lui ai fait voir le papier. Alors, devenant aussi furieuse que moi, il n'y a pas d'injures et de malédictions qui ne soient sorties de sa bouche.

Je suis rentré dans ma chambre, avec grand soin de tenir la porte ouverte pour donner passage au bruit et aux voix dans le corridor. Qu'on me l'amène, ai-je dit (d'un ton que j'ai cru propre à me faire entendre de ma charmante). Qu'elle paraisse devant son juge. Je veux tirer la vérité d'elle-même. Je veux savoir qui a fait les premières avances.

Elle est venue entre deux femmes qui l'ont arrachée de son asile. En marchant, elle implorait ma bonté, celle de sa tante et la pitié de toute la maison. Elle tremblait, disait-elle, de paraître devant moi. En effet, lorsqu'elle est entrée dans ma chambre, où la Sinclair m'avait suivi, ce vieux démon, qui avait affecté de baisser un peu la voix dans le corridor, s'est livrée à toute sa furie. Nous avons commencé une scène, que j'ai honte moi-même de te représenter. Elle a duré plus d'une heure. Dorcas fondant en larmes, et refusant d'expliquer le fond du mystère, sous prétexte que son honneur et son affection ne lui permettaient d'exposer sa chère maîtresse, je me flattais qu'une généreuse compassion pourrait engager ma charmante à venir prendre sa défense. Après avoir perdu cette espérance, Sally a proposé audacieusement de confronter la perfide avec sa maîtresse. Sans doute, a interrompu la vieille mégère en applaudissant. Si Madame est aussi remplie d'honneur que nous l'avons toujours supposé, elle paraîtra pour justifier une malheureuse fille qui s'est laissé séduire par la grandeur de ses offres. Oui, Monsieur, j'espère... j'espère que si Madame ne vient pas volontairement, vous trouverez quelque moyen d'éclaircir cette affaire en sa présence. Je compte mes portes pour rien, dans une occasion de cette nature... Je suis amie de la justice. Il faut que cette affaire soit éclaircie par le fond. Je commencerai par jurer que je n'ai pas eu la moindre part à cette noire corruption.

Elle n'avait pas fini ce dernier mot, lorsque nous avons entendu ma chère Clarisse tirer ses verrous, ouvrir sa porte, et marcher d'un pas libre dans le corridor. Voici le moment, Monsieur, m'ont dit toutes les femmes d'une seule voix...

En vérité, Belford, je n'ai plus la force d'en écrire davantage.

Cependant il faut que je t'achève la peinture de cette étrange scène.

Représente-toi notre conseil assis pour juger et pour punir la belle *corruptrice* : moi, la vieille, cette vieille si redoutée jusqu'alors ! Sally, Polly, Dorcas et Mabel, comme en garde, pour l'empêcher de fuir ou de se cacher : tous déterminés à consommer cette nuit une damnable entreprise ; résolus même, sur la dernière ouverture, de forcer le passage et d'employer les dernières violences ; toutes les portes d'en bas soigneusement fermées, et les fenêtres bouchées ; Will au bas de l'escalier, pour veiller aux moindres mouvements (car il ne manquait rien à nos brutales précautions). C'est au milieu de ces circonstances que nous l'entendons venir à nous volontairement, et que nous la voyons entrer avec un air incomparable de confiance et de majesté ! Toute l'assemblée demeure en silence à sa vue. Chacun est glacé d'étonnement ou de crainte. Moi-même, je suis comme effrayé de sa situation et de la mienne ; le cœur me bat ; l'embarras et la confusion me lient la langue, altèrent même mes forces !

Elle est muette aussi quelques moments. Elle jette successivement un regard ferme, sur moi et sur chaque personne de l'assemblée. Cette préparation achève de nous rendre immobiles. Ensuite, faisant quelques pas devant nous, dans la longueur de la chambre, et retournant sur la même ligne, comme pour se donner le temps de chercher ses termes ou de modérer son indignation, elle s'arrête en fixant les yeux sur moi : Misérable Lovelace ! commence-t-elle, avec une force incroyable ; ô le plus abandonné de tous les hommes ! crois-tu que je ne pénètre point ici ton infâme et lâche complot ? Toi, femme (en regardant la Sinclair), qui a su dans quelque moment m'inspirer de la terreur, mais que je n'ai pas moins méprisée en te redoutant, et que je regarde aujourd'hui avec détestation, aurais-tu préparé quelque nouveau poison pour me dérober encore une fois

l'usage de mes sens? car ce crime est peut-être ton ouvrage. Et se tournant vers moi : Barbare! Une si noire invention rendrait aujourd'hui tes succès bien plus certains. Viles créatures (en s'adressant à toutes les femmes) qui avez peut-être causé la ruine de cent âmes innocentes (et ce que je viens d'entendre me fait juger par quelle voie), apprenez donc, s'il est possible que vous l'ayez ignoré, que je ne suis point la femme de ce monstre. Toute perdue que je suis par votre infernal secours, grâces au Ciel, je ne suis pas sa femme. Apprenez que j'ai une famille qui vous demandera compte de mon honneur; une famille puissante dont mes cris réveilleront la tendresse et la protection. Considérez deux fois à quels nouveaux outrages vous me destinez. Je ne serai jamais la femme du scélérat que vous servez. J'ai de la naissance et du bien. Je trouverai des amis qui ne me laisseront pas sans vengeance; et, depuis les preuves que j'ai de votre lâche intelligence par tous les discours que j'ai entendus, n'espérez de moi aucun sentiment de pitié.

Que te dirai-je, mon cher Belford? Personne n'a pu rire de la pitoyable figure qu'il a vu faire à son voisin. Quel abattement la conscience est capable de répandre entre des coupables! Combien le vice serait timide et tremblant, s'il était toujours donné à l'innocence de se faire respecter avec cette noblesse!

Pour toi, vile Dorcas! a repris mon ange; toi qui, sous le voile de l'affection, es parvenue à me jouer par tes gémissements et tes fausses larmes, n'appréhende rien de ta double perfidie. Tu as rempli trop fidèlement ton rôle, pour avoir ici d'autres reproches à craindre que les miens. Ta fidélité te met à couvert avec de tels maîtres. Fuis de mes yeux, misérable. On ne demandera plus qui de toi ou de moi a fait les premières avances.

Te l'imaginerais-tu, cher ami? L'impudente, l'audacieuse Dorcas, effrayée jusqu'à la pâleur, a pris la fuite aussi promptement qu'elle en a reçu l'ordre. Sa frayeur s'est communiquée à Mabel, qui a disparu après elle. J'ai rappelé Dorcas, je me suis efforcé de rallier les troupes. Mais quel diable aurait pu les arrêter, lorsqu'un ange les forçait de tourner le dos?

Madame, ai-je dit à l'impérieuse divinité, en m'avançant vers elle d'un air assez fier, quoique mêlé de confusion, permettez-moi de vous assurer... Elle s'est reculée de quelques pas. Arrête, monstre! s'est-elle écriée. Arrête où tu es; et n'entreprends pas

de me toucher, si tu ne veux me voir tomber sans vie à tes pieds. Au même instant, elle m'a glacé d'horreur et de crainte en portant sur son cœur la pointe d'un grand canif, dont elle tenait le manche serré dans son poing; de sorte que, n'en voyant que le fer, il n'y avait aucune espérance de pouvoir la désarmer. Je ne menace ici que moi-même, a-t-elle continué. Vous, Monsieur, vous, femmes, soyez sans crainte. C'est aux lois que je remets ma vengeance : aux lois, a-t-elle ajouté avec une sorte d'emphase, qui font la terreur du crime, et dont je vois de là le pouvoir dans les marques de votre confusion.

L'infâme Sinclair, baissant la tête vers moi, m'a dit d'une voix basse qu'il valait mieux composer avec cette étrange dame, et lui laisser la liberté de partir. Sally, prenant un ton modeste, a déclaré que si M. Lovelace les avait trompées en parlant de son mariage, le cas devenait fort différent. Polly Horton a reconnu que si Madame n'était pas mariée, elle avait été fort outragée. J'ai cru devoir parler à mon tour : Eh, bon Dieu ! me suis-je écrié, ce n'est pas de quoi il est ici question. Nous savons vous et moi, Madame... Oui, j'en remercie le Ciel, a-t-elle interrompu; nous savons tous deux que je ne suis pas ta femme. Je lis quelque nouveau crime dans tes lâches intentions. Mais je jouis de mes sens, Lovelace. Je brave ton infâme dessein. Je te méprise du fond du cœur. Comment peux-tu soutenir ma présence ? Opprobre de l'humanité ! Toi, qui...

Ah ! Madame, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre avec un vif ressentiment, ces injures passent les bornes ; et j'ai fait un mouvement pour m'approcher d'elle. Elle s'est retirée jusqu'au mur, contre lequel elle s'est appuyé le dos, tenant la pointe du canif sur son sein, qui paraissait y toucher en se soulevant. Les femmes m'ont retenu. Elles m'ont conjuré, pour l'intérêt de leur maison, de ne pas irriter une dame si violente. Elles m'ont représenté qu'elles étaient perdues, s'il arrivait quelque scène sanglante. J'aurais péri mille fois sans doute, avant que de pousser mon adorable Clarisse à cette fatale extrémité. Mais, quoiqu'elle ne pût être sûre de mes dispositions, elle n'a pas laissé de me braver avec un courage véritablement héroïque. Approche, m'a-t-elle dit, approche, barbare. Va, j'ose mourir. C'est pour la défense de mon honneur. Dieu prendra pitié de mon âme. Je n'en espère point de toi. Si je me suis éloignée, c'est pour te jurer

qu'au premier pas que je te vois faire, j'offre au Ciel le sacrifice d'une malheureuse vie.

Laissez-moi, ai-je dit aux femmes; ah! je vous prie de me laisser à moi-même et à la maîtresse de ma vie. Elles se sont retirées à quelque distance. Ô ma chère Clarisse! que vous m'épouvantez! me suis-je écrié en mettant un genou à terre, et tendant les bras. Non, non, je ne fais pas un pas de plus, si ce n'est pour recevoir la mort de cette main injuriée qui me menace de la sienne. Je suis un malheureux! le dernier des malheureux! Dites que vous plongerez cette arme dans le sein de l'offenseur, et non dans le vôtre : je ne m'approcherai de vous qu'à cette condition.

La Sinclair s'est passé la main sous le nez. Sally et Polly ont tiré leur mouchoir d'assez bonne grâce, et l'ont porté à leurs yeux. Elles m'ont avoué que de leur vie, elles n'avaient rien vu de comparable à cette scène; c'est-à-dire, apparemment, que jamais elles n'ont vu l'innocence si triomphante, et le vice plus humilié.

Sans attention sur moi-même, j'ai fait un nouveau mouvement vers l'objet de tous mes désirs. Crois-tu, crois-tu, s'est-elle écriée, que tes artifices puissent me surprendre? Arrête, ou j'ose... Sa main paraissait se raidir dans l'action. Je ne ferai rien témérairement, a-t-elle ajouté. Mon cœur abhorre l'attentat dont tu me fais une cruelle nécessité. Dieu tout-puissant (en levant les yeux et les mains au Ciel)! Je m'abandonne à ta miséricorde infinie!

Je me suis jeté à l'extrémité opposée de la chambre, plus déchiré de mes craintes qu'elle n'aurait jamais pu l'être par mille blessures. Toute son âme étant livrée alors à quelque prière secrète, Polly raconte qu'on ne lui voyait que le blanc des yeux; et dans l'instant qu'elle étendait la main pour se donner sans doute le coup mortel (quel frémissement j'éprouve à cette seule idée!), un regard qu'elle a laissé tomber sur moi, et quelques mots entrecoupés que je prononçais d'une voix faible dans l'égarément de ma raison, lui ont fait connaître que je m'étais éloigné. Son visage, qui avait paru enflammé dans son transport, est devenu pâle aussitôt, comme si son propre dessein lui eût causé de l'épouvante. Elle a levé encore une fois les yeux pour s'écrier : Grâce te soient rendues, Dieu de bonté! Tu me sauves

pour cette fois de moi-même; et s'adressant à moi : Demeurez, Monsieur, demeurez à cette distance; elle me fait conserver une vie... que le Ciel réserve peut-être à de nouveaux malheurs.

J'étais prosterné alors sur le plancher, la tête baissée contre terre, et le cœur percé de mille poignards. Je ne laissais pas de prêter avidement l'oreille. Pour être heureuse, Madame, ai-je répondu en suivant la première partie de sa pensée, et pour faire le bonheur des autres. Ah! donnez-moi l'espérance de vous voir demain à moi. Je ne partirai qu'après la célébration et puisse le Ciel...

N'attestez pas le Ciel, Monsieur; vous ne l'avez que trop irrité par vos parjures.

Si ce n'est pas demain, Madame, nommez du moins jeudi; jeudi, qui est l'anniversaire de la naissance de votre oncle.

Elle m'a protesté que jamais, jamais elle ne serait à moi. Cependant elle a renouvelé ses instances pour obtenir la liberté de se rendre à Hampstead dès la pointe du jour. Mais je lui ai déclaré nettement que, ma mort y fût-elle attachée, je ne pouvais y consentir sans être rassuré par des conditions; et j'espérais, ai-je ajouté, qu'elle ne m'épouvanterait plus par de funestes menaces; car je redoutais encore le canif. Non, m'a-t-elle dit, si je ne lui faisais rien craindre de beaucoup plus terrible. Il n'y avait qu'un attentat contre son honneur qui pût la pousser au désespoir. Elle ne pensait qu'à le défendre. Elle n'avait pas eu d'autre vue dans son traité avec l'infâme Dorcas. Le Ciel, en qui elle plaçait sa confiance, lui rendrait le même courage dans la même occasion; mais elle ne lui demandait pas cette grâce pour un intérêt plus léger. Et se tournant vers les femmes : Vous, leur a-t-elle dit d'un ton de reine, souvenez-vous que je ne suis pas la femme de cet homme-là. Avec quelque bassesse qu'il m'ait traitée, il n'a jamais eu d'autorité sur moi. S'il part demain, et si vous vous croyez autorisées par ses ordres à me retenir contre mon intention, songez à votre propre sûreté.

Après cette fière déclaration, elle a pris un des flambeaux qui étaient sur ma table; et, sans ajouter un seul mot, elle s'est retirée dans son appartement. Personne n'est sorti du respect qu'elle nous avait imposé. Personne n'a fait un pas, ni pour l'arrêter, ni pour la suivre.

Voilà, cher Belford, le fruit que j'ai tiré d'une invention dont j'avais conçu de si grandes espérances! Ma situation en est dix fois plus misérable.

Tu n'as jamais vu d'air plus sot que le nôtre, c'est-à-dire le mien, et celui de la Sinclair et de ses nymphes, pendant les premiers moments qui ont succédé à cette scène. À la fin, les deux nièces m'ont fait des railleries outrageantes de ma faiblesse; et la vieille furie a marqué beaucoup d'inquiétude pour l'honneur et la sûreté de sa maison. Je les ai données toutes au diable; et, me retirant dans ma chambre, je m'y suis enfermé à double tour.

Il est temps de partir pour aller fermer les yeux de mon oncle; j'emporte une riche matière de méditation. Tout ce qui me revient de mes profonds complots est la honte de les voir découverts; le regret de m'être inutilement chargé d'une infinité de nouveaux parjures; le désespoir d'être méprisé par une femme dont je suis idolâtre; et, ce qui est bien plus insupportable pour un cœur fier, celui de l'être par moi-même. C'est le succès, Belford, dans tous les événements humains, c'est le succès qui justifie. Quelle admiration n'ai-je pas eu jusqu'aujourd'hui pour mes inventions! et combien me suis-je applaudi, surtout de la dernière! Elle me paraît à présent si folle, si puérile, que j'en suis avili à mes propres yeux. Efface, brûle, garde-toi de lire jamais toutes les parties de mes lettres où je m'en suis ridiculement vanté; et n'aie jamais la cruauté de m'en faire de mauvaises plaisanteries, car je te déclare que je ne les pourrais pas supporter.

À l'égard de cette divine fille, je me sens pour elle plus d'amour, plus d'admiration que jamais. Elle sera ma femme, en dépit du Ciel et de la terre. Il faut qu'elle soit à moi : avec honneur, sans honneur, notre sort commun est d'être l'un à l'autre. Toutes mes offenses ou si tu veux tous mes forfaits contre une fille adorée sont autant de nouvelles chaînes qui m'attachent pour jamais à elle. Si c'était sur moi qu'elle eût fait tomber ses menaces, j'aurais été bientôt maître de son bras, et je n'aurais pas eu de peine à la faire tomber dans les miens. Mais tourner son ressentiment contre elle-même; rassurer les offenseurs; distinguer avec tant de présence d'esprit, dans la chaleur même de la défense, ce qu'elle croit devoir à l'occasion, et promettre de si bonne foi moins d'emportement pour tout autre intérêt que celui de son honneur; cette délibération, ce choix, ces principes, ce

soin de me tenir assez éloigné pour ne pouvoir être aussi prompt à lui saisir la main qu'elle à se porter le coup fatal : comment serait-il possible de se défendre contre une si véritable et si magnanime vertu ?

Mais elle n'est pas partie. Elle ne partira point. Je la presserai, par mes lettres, de se laisser fléchir pour jeudi. Elle sera ma femme par les seules voies qu'elle puisse goûter. Je la recevrai des mains du capitaine, qui représentera son oncle. Cette innocente ruse ne changera rien à la réalité de nos engagements. Mon oncle rendra l'âme. Ma fortune secondera mes intentions, et me mettra tout d'un coup au-dessus de tout le monde et de tous les événements.

Mais elle me méprise, Belford ! Qui pourrait souffrir d'être méprisé, surtout par sa femme ? Ô Dieu ! Dieu ! quel fruit, quel maudit fruit j'ai tiré de ce complot !

Ici finit l'histoire *de la dame incomparable et du canif*. Le diable emporte le canif. Je n'ose souhaiter, au contraire, que toutes les bénédictions du Ciel à la dame ; cependant n'est-ce pas faire des vœux contre moi ?

*Samedi, vers cinq heures du matin*

Lettre 260

*M. Lovelace à Miss Clarisse Harlove* <sup>1</sup>

*Au château de M... , samedi au soir, 24 de juin*

Si ma très chère Clarisse ne regarde pas comme un effet de l'amour, et d'une terreur inspirée par l'amour, la misérable figure qu'elle m'a vu faire cette nuit, elle est fort éloignée de me rendre justice. J'ai voulu essayer jusqu'au dernier moment si ma soumission pourrait me faire obtenir d'elle la promesse d'être à moi jeudi prochain, puisque cette faveur m'était refusée plus tôt; et si j'avais eu le bonheur de l'obtenir, elle aurait été libre de partir pour Hampstead, ou pour tout autre lieu qu'il lui aurait plu de choisir. Mais après avoir perdu l'espérance de la fléchir, comment pouvais-je lui laisser cette liberté sans m'exposer à la perdre pour toujours?

Je vous avouerai, Madame, qu'ayant trouvé hier après-midi le papier que Dorcas avait perdu, je fis confesser aussitôt à cette fille qu'elle s'était engagée à favoriser votre évasion. Si mes instances avaient pu vous déterminer pour jeudi, je n'aurais fait aucun usage de cette découverte, et je me serais reposé sur votre

1. L'adresse est à madame Lovelace (NdR).

parole avec une parfaite confiance. Mais vous trouvant inflexible, j'ai pris la résolution de tenter, en me ressentant de la trahison de Dorcas, si je ne pourrais pas obtenir ma grâce pour condition de la sienne; ou de prendre occasion de cet incident pour révoquer le consentement que j'avais donné à votre départ, puisque je n'en pouvais attendre que des suites fatales à mon amour.

Ce dessein, à la vérité, sent l'artifice. Aussi vous êtes-vous aperçue que je n'ai pu me défendre d'une vive confusion, lorsque vous me l'avez reproché avec tant de force et de noblesse.

Mais j'ose me flatter, Madame, que vous ne punirez pas trop sévèrement un projet dont je reconnais la bassesse. Il ne menaçait pas votre honneur; et, dans le cours de l'exécution, vous avez dû reconnaître tout à la fois que je ne suis pas capable de désavouer mes fautes, et que vous avez sur moi plus de pouvoir qu'une femme n'en eût jamais sur un homme. En un mot, vous m'avez vu fléchir également sous le joug de la conscience et de l'amour.

Je n'entreprendrai pas de justifier le parti auquel je me suis attaché, de vous laisser où vous êtes, jusqu'à ce que vous m'avez promis de vous trouver à l'autel avec moi; ou jusqu'à mon retour, qui me procurera l'honneur de vous y conduire moi-même. Je sens que cette conduite peut vous paraître un peu tyrannique; mais, comme les suites de votre inflexible rigueur deviendraient nécessairement funestes à nous-mêmes et à nos deux familles, je vous conjure, Madame, de pardonner cette petite violence à la nécessité, et de permettre que la solennité de jeudi renferme un acte d'oubli général pour toutes les offenses passées.

Voici les ordres que j'ai laissés aux gens de la maison. « Vous ne trouverez que de l'obéissance dans tout ce qui peut s'accorder avec l'espérance que j'ai de vous retrouver mercredi en arrivant à la ville. Madame Sinclair et ses nièces ayant mérité votre disgrâce ne paraîtront point devant vous, si vous ne les faites appeler. Dorcas ne se présentera point pour vous servir, jusqu'à ce qu'elle ait pleinement justifié sa conduite. Ce sera Mabel qui prendra sa place : il me semble que jusqu'à présent vous n'avez marqué aucun dégoût pour cette fille. J'ai laissé Will près de vous pour recevoir vos commandements. S'il se rend coupable de quelque impertinence ou de quelque défaut d'attention, le congé que vous prendrez la peine de lui donner sera ratifié pour jamais. »

À l'égard des lettres qui peuvent arriver pour vous, ou que vous auriez dessein de faire partir, je vous supplie très humblement d'approuver qu'elles soient retenues jusqu'à mon retour. Mais je vous assure, Madame, que le cachet des unes et des autres sera fidèlement respecté, et qu'elles vous seront remises immédiatement après la célébration, ou même auparavant, si vous le désirez. Dans l'intervalle, je m'informerai de la santé de Miss Howe : je saurai apparemment ce qui peut avoir causé son silence, et je vous en rendrai compte.

Je vous envoie cette lettre par un exprès qui attendra vos ordres; dans l'humble espérance où je suis que vous m'accorderez quelques lignes de réponse sur cet heureux jeudi qui m'occupe uniquement. Encore une fois, ma très chère vie, considérez bien notre situation commune. Faites réflexion que nous n'avons plus un moment à perdre.

J'écris par le même exprès à M. Belford, votre admirateur, et mon ami, qui connaît tous les secrets de mon cœur. Je le prie de vous voir, si vous lui faites l'honneur d'agréer sa visite, et de savoir de vous-même quel fond je puis faire sur vos dispositions pour jeudi. Sûrement, ma chère, jamais l'incertitude ne peut vous avoir causé d'aussi cruels tourments qu'à moi.

Milord est extrêmement mal. Le docteur Swan n'en espère rien. Ma seule consolation, en perdant un oncle à qui j'étais si cher, sera de me trouver, par l'augmentation de ma fortune, plus en état que jamais de faire éclater une passion qui doit faire le bonheur de ma vie, et la vérité de tous les sentiments avec lesquels je suis, mon très cher amour, votre, etc.

LOVELACE.

*(On supprime ici deux autres lettres de M. Lovelace qui ne contiennent que des plaintes du silence de Clarisse et de nouvelles instances; il se réduisait à demander que, pour toute réponse, et pour unique marque de consentement, elle lui écrivît seulement les deux premières lettres de son nom. N'ayant obtenu ni consentement ni réponse, il la conjure, dans la dernière de ses trois lettres, qui est du lundi, de se souvenir qu'il ne reste qu'un jour d'intervalle jusqu'au mercredi, et que par conséquent, il ne peut plus écrire avant son retour.)*

## Lettre 261

*M. Lovelace à M. Belford**Lundi, 26 de juin*

Tu jugeras des termes où je suis avec Miss Harlove par trois de mes lettres dont je t'envoie la copie sous cette enveloppe. Je suis trop méprisé pour avoir obtenu un seul mot de réponse aux deux premières ; et je n'espère pas que la troisième, qui part avec celle-ci, obtienne plus d'attention. Cependant, si l'on s'obstine dans ce malheureux silence, le jour de grâce, le jour de paix et de réconciliation passe sans retour.

On s'imaginait qu'après une si longue contrainte, elle aurait pu se croire satisfaite du triomphe qu'elle remporta vendredi ; triomphe d'autant plus glorieux pour elle, qu'il a eu la force d'humilier mon orgueil et ma vanité, et de me faire presque haïr jusqu'aux mots d'inventions, de ruses et de stratagèmes. Ce sentiment va si loin, que je me défierai de moi-même à l'avenir, lorsqu'il naîtra dans ma tête féconde quelque extravagance de cette nature. Mais tu conviendras que je suis forcé de la retenir chez madame Sinclair, et de lui interdire toutes sortes de correspondances.

À présent, Belford, comme je suis réellement disposé à la célébration, si sa mauvaise étoile et la mienne ne nous font pas manquer le jour de jeudi, je souhaiterais que, suivant le plan dont je t'ai fait l'ouverture dans ma dernière lettre, tu prisses la peine de

lui rendre une visite; et que, répondant de mon honneur par des promesses, par des serments, et par tout ce que l'amitié t'inspire de plus persuasif, tu pusses me procurer une réponse, qui ne demande pas, comme tu vois, plus de quatre mots. Alors je suis résolu de quitter Milord M..., dans quelque danger qu'il puisse être, et de me rendre à l'église pour courber la tête sous le joug. Écris toi-même les quatre mots. Qu'elle les signe seulement de *Cl. H.* Je n'en demande pas plus; car, après tout, je ne veux pas me couvrir d'un ridicule éternel aux yeux de ma famille et de tous mes amis.

Si le jour passe, je suis un homme désespéré, et pris dans mes propres pièges; je ne puis soutenir l'idée que mes complots soient découverts.

Que n'ai-je pris tout d'un coup le parti de l'honnêteté! Ah, Belford! que ne l'ai-je pris! Mais comptant sur tes bons offices, j'écarte ces chagrinantes idées. Qu'elle m'écrive une ligne, une seule ligne! Qu'elle ne me traite pas comme un malheureux qu'elle juge indigne de son attention, surtout lorsqu'elle n'est pas encore délivrée de mes mains. C'est ce qu'il me serait impossible de supporter.

Milord n'est pas mieux. Les médecins l'abandonnent. Il se croit lui-même au terme. Ceux qui souhaitent de le voir vivre ne jugent pas sa mort éloignée. Moi, je suis dans le doute. Ces longs et violents combats entre la force du tempérament et celle de la maladie, malgré le secours que le mal reçoit de trois médecins et d'un apothicaire, tous d'opinion différente, et partagés dans leurs prescriptions comme dans leurs sentiments, marquent une constitution des plus robustes, et m'annoncent moins sa mort qu'un prompt rétablissement. Ajoute qu'il n'y a rien à craindre de la vivacité de ses esprits pour élever sa fièvre au-dessus des bornes ordinaires.

Tu ne saurais croire combien je suis embarrassé de dépêcher une légion de messagers, qui sont continuellement en course, et qui, se relevant de cinq en cinq milles, forment une chaîne jusqu'à Londres. À la vérité, ils sont chargés en même temps de quelques autres commissions, pour le banquier et les gens d'affaire de Milord, qui me mettront en état, s'il a la bonté de prendre son vol pour une autre vie, de confondre les espérances de quelques-uns de mes autres parents. Je ne parle point de

Charlotte et de Patty qui sont deux filles d'un caractère très noble. Mais j'en connais d'autres, qui ont profité de mon absence pour s'ouvrir un chemin sous terre, comme autant de taupes; et que j'ai découverts depuis mon arrivée, aux sales traces qu'ils ont laissées dans leur marche.

Ne tarde pas, cher Belford, à me rendre compte de ta commission. Cette lettre ira toute la nuit.

Lettre 262

*M. Belford à M. Lovelace*

*À Londres, mardi 27 de juin*

Vous me dispenserez, cher Lovelace, de m'engager dans l'entreprise que vous me proposez, jusqu'à ce que je sois un peu mieux assuré qu'enfin vous pensez réellement à prendre une conduite honorable à l'égard d'une femme que vous avez fort outragée. Je me flatte que vous connaissez trop votre ami Belford pour le croire capable de souffrir tranquillement que vous, que tout autre au monde, lui fit promettre de sa part ce qu'il n'aurait pas dessein d'exécuter; et, pour te parler naturellement, Lovelace, je n'ai pas beaucoup de confiance à l'honneur d'un homme qui, par des suppositions de personnes et des lettres, a marqué si peu d'égard pour l'honneur de sa propre famille.

Si je ne te connaissais plusieurs de ces qualités suspectes, je te croirais touché d'un véritable remords, et parvenu heureusement à rougir de tes malheureuses inventions, depuis que la dernière t'a si mal réussi. Je t'en féliciterais de tout mon cœur. Ô divine, divine Clarisse!... Mais je ne veux pas aggraver tes peines.

Tu m'écris que dans l'humeur qui te domine à présent tu es réellement disposé au mariage, quoique avec la connaissance que j'ai de ton aversion pour cet état, j'aie peine à comprendre que tu aies pu changer si facilement d'humeur. Tu ajoutes que quatre mots de ta belle suffiraient comme cent, pour tes vues, parce

qu'ils prouveraient qu'elle est capable de pardonner le dernier outrage qu'une femme puisse recevoir. Et moi, lorsque je fais réflexion combien il te serait aisé de trouver des couleurs pour donner une autre face à tes intentions, je crois devoir exiger de toi des explications un peu plus nettes; car je me défie d'un remords passager, qui vient moins de quelque principe que du chagrin d'avoir vu manquer tes desseins, et qui ressemble à quantité d'autres dont tu as si souvent triomphé!

Si tu peux me convaincre, assez tôt pour le jour, que tu es résolu de lui rendre une justice honorable, dans le sens qu'elle attache elle-même à ce terme; ou, supposé qu'il soit trop tard pour le temps, si tu veux fixer quelque autre jour, que tu dois faire dépendre de son choix (d'autant plus que tes prétextes pour en user autrement n'ont été qu'une fiction), j'embrasserai volontiers ta cause : de bouche, si ma visite est acceptée, ou par écrit, si l'on ne consent point à me voir. Mais, dans cette supposition, tu dois permettre que je me rende garant de ta foi; et tu peux compter qu'alors je soutiendrai le caractère d'un garant avec plus de constance et d'honneur que la plupart des princes.

J'ajoute que mon cœur saigne des cruelles injustices que cette femme angélique a souffertes; et si tu ne l'épouses pas, lorsqu'elle y voudra consentir, ou si tu ne deviens pas le plus tendre et le meilleur des maris après l'avoir épousée, j'aimerais mieux être un ours, une vipère, ou tout autre animal féroce, que toi.

Donne-moi des ordres que je puisse exécuter avec honneur, et tu ne trouveras dans personne plus de chaleur à t'obliger, que dans ton sincère ami,

BELFORD.

Lettre 263

*M. Lovelace à M. Belford*

*Au château de M..., mardi 27 juin à minuit*

Ta lettre arrive à l'instant, par la diligence extraordinaire de mes courriers.

Quel homme d'honneur je te vois tout d'un coup ! Ainsi donc tu prends le caractère imaginaire d'un garant pour me menacer ? Si je n'étais pas heureusement déterminé en faveur de cette chère personne, je n'aurais pas pensé à t'employer. Mais je te dirai en passant que, si j'avais changé de résolution après t'avoir engagé dans cette entreprise, je me serais contenté de t'assurer que telle avait été mon intention lorsque tu t'étais engagé pour moi, et de t'expliquer les raisons de mon changement ; après quoi je t'aurais laissé aux inspirations de ton propre cœur. Le mien n'a jamais connu la crainte d'un homme ; ni celle d'une femme, jusqu'au temps où j'ai commencé à voir Clarisse Harlove ; ou plutôt, ce qui est beaucoup plus surprenant, jusqu'à ce qu'elle soit tombée sous mon pouvoir.

Tu es donc résolu de ne voir cette charmante qu'à certaines conditions ? Eh bien, ne la vois pas, et n'en parlons plus. Que m'importe, à moi ? Mais j'avais fait tant de fond sur l'estime que tu m'avais marquée pour elle, que j'ai cru te faire autant de plaisir que tu me rendrais de service. De quoi est-il question ? De lui persuader qu'elle doit consentir à la réparation de son honneur :

car à qui ai-je fait tort qu'à moi-même, en me dérochant mes propres joies? et s'il y a quelque favorable disposition dans son cœur, que nous manque-t-il à présent que la cérémonie? Je l'offre encore. Mais si la belle retire sa main, si c'est inutilement que je tends la mienne, que puis-je de plus?

Je lui écris encore une fois. Si son obstination et son silence continuent après cette lettre, ses reproches ne doivent tomber que sur elle-même.

Mais, après tout, mon cœur est entièrement à elle. Je l'aime au-delà de toute expression, et je ne puis m'en défendre. Ainsi j'espère qu'elle recevra ces dernières instances aussi favorablement que je le désire. J'espère qu'après avoir reconnu le pouvoir qu'elle a sur moi, elle ne prendra pas plaisir, comme une femme ordinaire, à me chagriner, à me tourmenter par des affectations et des caprices. Veut-elle me faire grâce pendant que j'écoute mes remords? Quoique je dédaigne d'entrer en conditions avec toi pour ma sincérité, toutes les épreuves finiront; je n'épargnerai rien pour la rendre heureuse : car plus je me rappelle tout ce qui s'est passé entre elle et moi, depuis le premier moment de notre liaison, plus je suis forcé de reconnaître qu'elle est la vertu même, et qu'il n'y en eût jamais d'égale à la sienne.

Lorsque tu me proposes de lui laisser le choix d'un autre jour, considères-tu qu'il est impossible que mes inventions et mes ruses demeurent cachées plus longtemps? C'est ce qui me rend si pressant pour jeudi; d'autant plus que je m'en suis fait comme une nécessité, par les suppositions qui regardent son oncle. Si je reçois quatre mots de sa main, il n'y a point d'obstacle ni de fatigue qui puissent m'empêcher d'arriver jeudi; et quand il serait trop tard pour l'heure canonique à l'église, son appartement ou tout autre conviendra également à la scène. Il n'en coûtera que de l'argent; et je ne l'ai jamais épargné pour elle.

Pour te faire connaître que je ne te veux aucun mal, je t'envoie la copie de deux lettres : l'une pour elle, c'est la quatrième, et ce sera nécessairement la dernière; l'autre pour le capitaine Tomlinson, tournée, comme tu verras, de manière qu'il puisse la lui montrer.

À présent, Belford, soit que tu prennes part ou non à la conclusion de notre histoire, tu connais mes intentions.

Lettre 264

*M. Lovelace à Miss Clarisse Harlove*

*Au château de M..., mercredi, à une heure du matin*

Pas une ligne, ma très chère vie, pas un mot de réponse à mes trois lettres ! Il reste si peu de temps, que celle-ci est absolument la dernière que vous puissiez recevoir avant l'heure importante qui doit nous unir par des nœuds légitimes.

M. Belford appréhende que ses propres affaires ne lui laissent pas la liberté de vous voir assez tôt. Je regrette d'autant moins ce contretemps, que je me suis assuré d'une autre personne, dont j'espère que la visite vous sera plus agréable. C'est le capitaine Tomlinson, à qui j'avais écrit dans cette vue, avant que d'avoir reçu la réponse de M. Belford. Je souhaitais particulièrement de l'engager à vous voir aujourd'hui, comme un prélude naturel de l'office qu'il doit exercer demain. Cette espérance l'obligeant à se rendre ce soir à Londres, je l'ai informé des termes où j'ai le malheur d'être avec vous ; et je l'ai supplié de me faire connaître dans cette occasion que j'ai autant de part que votre oncle à son amitié, puisque le traité doit être rompu, s'il ne peut rien obtenir de vous en ma faveur. Il me renverra aussitôt le messenger, au-devant duquel j'irai jusqu'à Slough, pour continuer ma route vers Londres avec des transports de joie, ou pour retourner au château de M... dans une mortelle tristesse.

Je ne devrais pas, s'il m'était possible, anticiper sur le plaisir que M. Tomlinson s'est réservé, de vous apprendre que, suivant toutes les apparences, votre mère entreprend de seconder les vues de votre oncle. Il lui a communiqué ses louables intentions. Elle l'en a remercié avec un torrent de larmes; et ses résolutions, comme celles de M. Jules, dépendent du succès de demain. Ne trompez pas, je vous en conjure! pour l'intérêt de cent personnes, comme pour le mien! l'attente de ce cher oncle, de cette chère mère, dont je vous ai tant de fois entendue regretter l'affection.

Il peut vous paraître difficile que j'arrive à Londres pour l'heure canonique. Mais si toute la vitesse de ma course ne répondait pas à mes désirs, la cérémonie pourrait être célébrée, avant la nuit, dans votre propre appartement; et M. Tomlinson n'assurerait pas votre oncle avec moins de vérité, que toutes ses intentions ont été remplies. Dites seulement au capitaine que vous ne me défendez pas de me jeter à vos pieds : c'est assez pour y conduire à l'instant sur les ailes de l'amour, votre, etc.

LOVELACE.

Lettre 265

À M. Patrice MacDonald

*Au château de M..., mercredi, à deux heures du matin*

Cher MacDonald, le porteur de ces dépêches est chargé d'une lettre pour ma belle que je me suis donné la peine de transcrire pour vous. Cette copie vous instruira plus sûrement qu'un extrait. Elle vous fera juger aussi des raisons qui m'ont fait avancer la date de celle que je vous adresse sous le nom de Tomlinson; et que vous ne manquerez pas de lui montrer comme en confidence.

Je ne cesse pas, cher Donald, de faire fond sur votre adresse et sur votre zèle; à présent, surtout, qu'il faut renoncer à l'espérance d'un commerce libre. Ce système est impossible; j'en ai reconnu l'illusion; et je suis déterminé par conséquent au mariage, si ma belle ne laisse point échapper le jour. S'il passe, ce jour fatal, je vous informerai le lendemain de mes résolutions.

Votre esprit s'exercera sur l'ouverture qui regarde sa mère. C'est un fond riche, qui peut vous fournir de quoi la toucher. Prenez, s'il est nécessaire, un ton d'autorité. Il serait bien étrange qu'une fille de dix-sept ans l'emportât sur un homme de votre âge et de votre expérience. Feignez de sortir brusquement, si vous lui voyez quelque doute de votre honneur. Un esprit doux peut s'échauffer; mais on le ramène aisément à son état naturel, par les apparences d'une colère plus violente que la sienne. Au fond, toutes les femmes sont poltronnes, et ne se livrent à leur emportement que lorsqu'elles le peuvent sans danger.

Si cette entreprise a le succès que j'espère (et quand elle ne l'aurait pas, pourvu qu'il n'y ait rien à vous reprocher), je vous mettrai en état de n'avoir plus besoin, pour vivre, de votre maudite contrebande, qui vous conduira tôt ou tard à quelque fatale catastrophe. Nous sommes tous assez loin de la perfection, M. MacDonald. Cette charmante personne me rend quelquefois sérieux en dépit de moi-même. Mais comme les vices particuliers sont moins blâmables que les vices publics, et que la *contrebande* peut passer pour un vice national, je prononce hardiment que vous êtes plus méchant que moi. Ainsi je me ferai un plaisir de contribuer à votre réformation.

Je vous envoie dix guinées par le courrier. Ces petits présents ne sont que les arrhes d'un bienfait plus important. Je suis très content de vous jusqu'aujourd'hui.

À l'égard des habits dont vous aurez besoin pour la fête, la rue de Monmouth <sup>1</sup> vous en fournira. Un habit tout à fait neuf ferait naître quelque soupçon. Mais vous pouvez attendre à vous occuper de ce soin que vous vous soyez assuré du consentement de ma belle. Votre habit de campagne suffira pour la première visite. Ayez soin que vos bottes ne soient pas trop nettes. Je vous ai répété mille fois qu'on ne saurait faire trop d'attention aux minuties, dans toutes les occasions où l'artifice est employé. Que votre linge soit un peu chiffonné. L'excuse est simple. Vous ne faites qu'arriver. Souvenez-vous, comme je vous l'ai dit la première fois, de porter quelquefois la main au cou, d'étendre négligemment les jambes, de badiner avec vos gants ou vos manchettes, comme si vous étiez assez important pour vous croire au-dessus de l'exacte politesse. Votre âge vous en dispense. Il n'est pas question de plaire. N'êtes-vous pas père de plusieurs filles aussi âgées qu'elle? Trop de respect et de complaisance vous rendrait suspect. En un mot, faites l'homme de conséquence, si vous voulez être écouté sur ce pied.

Il me semble que je n'ai rien de plus à vous recommander. Mon dessein est effectivement de me rendre à Slough. Adieu, honnête Donald.

1. C'est la friperie de Londres (NdP).

Lettre 266

À M. Tomlinson, ancien capitaine, etc. <sup>1</sup>

*Au château de M..., mardi matin, 27 de juin*

Cher capitaine,

Un fâcheux malentendu, qui me met encore très mal à l'aise avec ce que j'ai de plus cher au monde, et que je ne veux pas vous expliquer moi-même parce qu'il est difficile de n'être pas un peu partial pour sa propre cause, me jette dans la plus cruelle incertitude sur ses résolutions. Elle refuse de répondre à toutes mes lettres; et j'ai le chagrin de douter si je la trouverai disposée jeudi prochain à la célébration. Milord est si mal que, si je la croyais absolument résolue de ne pas m'obliger, je différerais de quelques jours à retourner à la ville. Il ne trouve de soulagement qu'à me voir près de son lit. Cependant son impatience est extrême d'embrasser sa nièce. Il veut emporter cette consolation en mourant; et je lui en ai donné l'espérance, parce que, si cette chère personne consent à mon bonheur, mon dessein est de l'amener droit ici en sortant de l'église.

C'est à regret que je le dis de l'unique objet de mon affection; mais la répugnance à pardonner est le vice de sa famille :

1. C'est la lettre qui devait être montrée à Miss Clarisse (NdR).

d'autant moins excusable dans elle, qu'elle en souffre au plus haut degré de la part de ses plus chers parents.

Comme vous vous proposez, Monsieur, d'être à Londres avant jeudi, vous me rendriez le plus important service si vous pouviez sans incommodité hâter un peu votre voyage. C'est une prière que je vous ferais peut-être avec moins de liberté, si je ne me figurais que, dans l'accablement de vos propres affaires, vous serez bien aise d'avoir vous-même quelque certitude pour le jour. Vous lui représenterez, Monsieur, avec tant de force et de justice, les malheureuses conséquences d'un changement, soit du côté de son oncle, soit par rapport à l'intérêt que sa mère, comme vous m'en avez assuré, paraît vouloir prendre à la réconciliation, que vous ferez plus d'impression que moi sur son esprit. Un homme à cheval attendra vos dépêches pour me les apporter immédiatement.

Mais si toutes vos instances sont absolument rejetées, vous aurez la bonté de rendre témoignage à M. Jules Harlove que ce n'est pas ma faute si ses tendres intentions n'ont pas le succès qu'il s'était promis. Je suis, mon cher Monsieur, votre très humble, etc.

LOVELACE.

*M. MacDonald à M. Lovelace*

*Mardi, à midi, 28 de juin*

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre à dix heures du matin. Votre courrier me prie de rendre ce témoignage à sa diligence. L'homme et le cheval étaient en nage.

J'ai pris aussitôt mon habit de campagne, et je me suis rendu avec la dernière diligence chez votre chère dame, dans le dessein de faire beaucoup valoir une multitude d'affaires qui ne m'avait pas permis d'arriver plus tôt, et de paraître encore fort pressé, pour avoir l'occasion de la presser elle-même, et de lui arracher une réponse. Mais, en entrant chez madame Sinclair, j'ai trouvé toute la maison dans une consternation affreuse.

Je prévois, Monsieur, votre surprise et votre chagrin. Il est fâcheux pour moi d'avoir une si mauvaise nouvelle à vous annoncer. Mais vous seriez encore plus fâché d'ignorer la vérité. Votre dame a disparu. Il n'y avait pas plus d'une demi-heure qu'on s'en était aperçu, lorsque je suis arrivé; la fille qui était à son service a pris la fuite, ou ne s'est pas fait voir depuis : d'où l'on conclut qu'elle a favorisé l'évasion.

On a fait avertir quelques-uns de vos meilleurs amis, c'est-à-dire M. Belton, M. Mowbray et M. Belford. M. Tourville est à la campagne.

Il s'est passé de furieuses scènes entre madame Sinclair, Miss Horton, Miss Martin et Dorcas. Will, votre valet de chambre, parle de se pendre ou de se noyer.

On a dépêché de toutes parts, dans l'espérance de découvrir les traces de Madame, ou de se procurer quelques lumières.

Mais votre courrier n'ayant fait que changer de cheval, est déjà prêt à partir. Je ne prends que le temps d'ajouter, avec la plus vive douleur de cette disgrâce, et beaucoup de remerciements pour votre nouveau bienfait (sûr ici de n'avoir rien à me reprocher), que j'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre, etc.

MACDONALD.

## Lettre 267

*M. Mowbray à M. Lovelace**Mercredi, à midi*

Lovelace <sup>1</sup>, je t'apprends une nouvelle qui n'est pas trop plaisante. Miss Harlove est partie, tout à fait partie sur ma foi. Ton courrier ne me laisse pas le temps de te faire des détails; et quand il me presserait moins, on n'a point encore approfondi l'affaire. Les femmes de la maison font un bruit enragé, rejetant le mal l'une sur l'autre avec une fureur extrême; tandis que Belton et moi, nous les donnons toutes au diable en ton nom.

Si tu apprenais que ton coquin de Will eût été tiré mort de quelque abreuvoir, et qu'on eût trouvé Dorcas pendue avec sa jarretière à la quenouille de son lit; que cela ne te surprenne point. Je ne vois de tranquille que le brave Belford, qui reçoit les dépositions, les accusations, les confessions, et qui verbalise avec l'air important d'un commissaire de quartier. Son dessein, je suppose, est de t'informer de toutes les circonstances.

Je prends beaucoup de part à ta peine. Belton en fait autant. Mais l'aventure peut tourner à ton avantage; car j'apprends que la belle est partie avec ta marque. Petite folle! Quel remède espère-t-elle de sa fuite? Personne ne la voudra regarder. On

1. Il faut se souvenir du caractère de M. Mowbray (NdP).

m'assure ici que tu étais résolu d'en faire ta femme. Mais je te connais trop bien.

Adieu, cher camarade. Si ton oncle voulait mourir à présent, pour te consoler de cette perte, il serait un galant homme. Écris-nous, je t'en prie. Belford, qui reçoit tous les jours de tes lettres, ne nous montre rien. Tout à toi du fond du cœur,

MOWBRAY.

## Lettre 268

*M. Belford à M. Lovelace**Jeudi 29 de juin*

Tu as su, de MacDonald et de Mowbray, le fond de la nouvelle bonne ou mauvaise, je ne sais quel nom tu lui donnes. Mais je souhaiterais d'avoir eu le même récit à te faire avant que cette malheureuse fille eût été tirée de Hampstead par tes infernales séductions. Tu n'aurais pas une noire et ingrate bassesse à te reprocher.

Je suis venu à la ville dans l'unique vue de te servir auprès d'elle, comptant que tes premiers avis me mettraient en état de m'employer avec honneur; et lorsque je l'ai trouvée partie, j'ai plaint à demi ta situation; car te voilà infailliblement découvert : et sous quel exécrationnel jour vas-tu paraître aux yeux du public? Pauvre Lovelace! Pris dans tes propres pièges, comme tu le disais toi-même. Ta punition ne fait que commencer.

Mais je viens à ma narration. Tu attends de moi sans doute toutes les circonstances de l'aventure, puisque Mowbray t'a marqué que j'ai pris soin de les recueillir.

« Il paraît que le glorieux triomphe qu'elle avait remporté vendredi avait coûté quelque chose à sa santé, car elle ne s'était laissé voir de personne jusqu'à samedi au soir; et Mabel, étant entrée alors dans sa chambre, l'avait trouvée fort mal. Mais, dimanche au matin, s'étant habillée, comme dans le dessein d'aller à l'église, elle donna ordre à cette fille de lui faire venir un carrosse. Mabel lui répondit qu'elle avait ordre de lui obéir en

tout, excepté sur cet article. Elle fit venir Will, qu'elle chargea de la même commission, et qui s'excusa aussi, sur un ordre opposé qu'il avait reçu de son maître.

« Quelques moments après, elle descendit seule, pour sortir sans être observée. Mais, trouvant la porte de la rue fermée à double tour, elle entra dans le parloir voisin, apparemment pour implorer par la fenêtre le secours des passants. Elle trouva que, depuis la dernière entreprise de cette nature, les volets intérieurs avaient été cloués. Là-dessus, elle alla droit au parloir de madame Sinclair, qui s'y promenait avec ses deux compagnes; et, d'un air ferme, elle la pria de lui donner la clé de la rue, ou de faire ouvrir la porte. Cette demande les surprit. Elles s'excusèrent sur vos ordres. Vous n'avez pas d'autorité sur moi, leur dit-elle, et vous n'en aurez jamais. Songez aux conséquences de votre refus. Rappelez-vous ma naissance et ma fortune. Il ne vous reste que deux voies pour éviter votre ruine : de m'ouvrir la porte, ou de m'assassiner, et de m'ensevelir dans quelque trou de votre jardin ou de votre cave, assez profond pour vous assurer que mon corps ne sera pas découvert. Ce que vous avez déjà fait mérite la mort; et me retenir est un autre crime.

Quelle noblesse, quelle force d'esprit cette charmante créature a fait éclater dans toutes les occasions qui demandent du courage et de la constance!

« Les femmes répondirent que M. Lovelace saurait prouver son mariage, et les dédommager de toutes leurs peines. Elles voulaient entreprendre de justifier leur conduite et l'honneur de leur maison. Mais refusant de les écouter, elle les quitta brusquement, avec de nouvelles menaces.

« Elle monta quelques degrés pour retourner à son appartement; mais descendant aussitôt, sur quelque nouvelle réflexion, elle reprit le chemin du parloir de la rue. L'infâme Dorcas s'étant trouvée sur son passage : Je saurai me faire des protecteurs, lui dit-elle, quand les fenêtres en devraient souffrir. Cette fille, qui l'avait vue entrer chez madame Sinclair, avait pris dans l'intervalle la clé du parloir dans sa poche. Ainsi, voyant son espérance trompée, la triste Clarisse prit le parti de remonter, en poussant des plaintes, et s'abandonnant aux larmes.

« Elle n'a pas fait d'autre tentative jusqu'à celle qui lui a réussi. Les femmes ont supposé que vos lettres, qui sont venues

l'une sur l'autre, lui apportaient quelque amusement, quoiqu'elle ne vous ait fait aucune réponse. Elles commençaient à se persuader qu'elle vous pardonnerait, et que le dénouement serait heureux. Dimanche, lundi et mardi, personne, suivant vos ordres, ne s'est présenté à sa vue. Mabel a continué de la servir. Mais les bontés qu'elle a marquées pour cette fille, et qu'elle a poussées jusqu'à la familiarité, ont fait juger qu'elle n'était occupée que du dessein de s'évader. On a redoublé les précautions. Mabel rendait un compte si exact de tous les mouvements de sa maîtresse qu'on n'a pu concevoir la moindre défiance de sa fidélité.

« Il ne faut pas douter que, pendant ces trois jours, votre infortunée Clarisse n'ait donné toutes ses réflexions à s'ouvrir le chemin de la liberté. Mais elle n'a rien vu, apparemment, de certain dans tous ses projets. L'invention qui lui a réussi paraît avoir été l'ouvrage du jour même, puisque l'événement a fait connaître qu'elle dépendait de la disposition du temps. Mais il est évident qu'en cultivant sans cesse l'affection de Mabel, elle se promettait quelque chose de sa simplicité, ou de sa reconnaissance et de sa pitié.

Polly Horton lui fit demander, mercredi au matin, la permission de monter à sa chambre. Cette demande fut reçue plus favorablement qu'on ne s'y était attendu. Cependant elle se plaignait fort vivement de sa captivité. Polly ayant répondu qu'elle était à la veille d'une heureuse révolution, elle protesta que jamais elle ne se relâcherait en faveur de M. Lovelace, tandis qu'elle serait retenue dans cette maison; et que peut-être aurait-il sujet de se repentir, à son retour, des ordres qu'il avait donnés, comme tous ses complices de les avoir suivis. Elle ajouta qu'après l'effort qu'elle avait tenté pour sortir, et le refus qu'on lui avait fait de cette liberté, elle était plus tranquille; et que c'était aux femmes de la maison à trembler pour les suites. Ce langage semblait supposer qu'elle était résolue d'attendre votre retour. Les femmes en ont conclu, dans leurs craintes pour l'avenir, qu'ayant une si belle occasion de les faire punir suivant la rigueur des lois <sup>1</sup>, elle

1. Elles sont fort rigoureuses en Angleterre contre ceux qui attentent à la liberté d'autrui (NdP).

ne sortirait pas désormais, quand elle en aurait le pouvoir. Et quelle protection, disait Polly, attendrons-nous d'un homme qui a commis le plus horrible de tous les viols, et qui est lui-même dans le cas, s'il est poursuivi, de se voir condamné au supplice, ou de ne pouvoir l'éviter que par la fuite?

« La Sinclair, je lui donne encore ce nom, plus effrayée de cette réflexion que les autres, a dit en gémissant qu'elle prévoyait la ruine de sa pauvre maison. Sally et Dorcas ayant part aux mêmes craintes, elles ont jugé toutes ensemble que, pour leur sûreté commune, elles devaient laisser la clé pendant le jour à la porte de la rue; afin que toutes les personnes qui leur rendraient visite pussent déposer que madame Lovelace avait toujours été libre de sortir. Les précautions, néanmoins, ne devaient pas diminuer. Will, Dorcas et Mabel avaient reçu ordre de redoubler leur vigilance; et l'on n'était pas moins résolu de s'opposer à son évasion parce qu'on était bien persuadé qu'elle ne résisterait pas aux belles apparences qui s'offraient pour le lendemain, et qu'un heureux mariage ferait la fortune et la sûreté de tout le monde.

« On croit ici qu'elle a découvert la clé qu'on avait laissée à la porte; car, étant descendue au jardin, elle a paru jeter les yeux vers la porte de la rue.

« Hier au matin, une heure après la visite de Polly, elle dit à Mabel qu'elle était sûre de ne pas vivre longtemps; et qu'ayant quantité d'habits qui passeraient peut-être après sa mort à des gens qu'elle avait peu de raisons d'estimer, elle voulait lui faire présent d'une robe d'indienne, à laquelle il y aurait peu de changements à faire pour la rendre convenable à son état. Elle ajouta que Mabel était la seule personne de la maison qu'elle pût voir sans terreur ou sans antipathie. Cette fille ayant paru fort sensible à sa générosité, elle lui proposa de faire venir une couturière, sous prétexte que, n'ayant rien de mieux à faire, elle chercherait sur-le-champ ce qu'elle avait dessein de lui donner, et qu'elle aiderait elle-même à changer les parements. Mabel répondit que la couturière de sa maîtresse demeurant dans le voisinage, elle ne doutait pas qu'il ne fût aisé de faire venir une de ses ouvrières. Il tombait alors un peu de pluie. Miss Harlove lui conseilla de prendre sa capote avec la tête. Vous remontrerez ici, lui dit-elle, avant que de sortir, parce que j'ai quelques autres commissions à vous donner.

« Mabel étant équipée pour la pluie, alla lui demander ses ordres, qui consistaient à lui acheter quelques bagatelles. Mais elle ne sortit pas sans avoir vu madame Sinclair, et sans l'avoir informée de sa commission, en recommandant à Dorcas de veiller pendant son absence. Ainsi, je ne vois aucune apparence que cette fille ait manqué de fidélité, ni que la générosité de sa maîtresse l'ait détachée de vos intérêts. Madame Sinclair la félicita de sa bonne fortune, et Dorcas la regarda d'un œil d'envie. Bientôt elle revint avec l'ouvrière. Alors Dorcas quitta sa garde.

« Miss Harlove prit dans ses malles une robe et un jupon. Elle voulut que Mabel les essayât devant elle, pour juger, avec l'ouvrière, des changements qui seraient convenables. Ensuite, elle lui dit de passer dans l'appartement de M. Lovelace, où les glaces étant plus grandes que dans le sien, elle jugerait mieux de sa nouvelle parure. Mabel voulait prendre avec elle ses propres habits et sa capote. Non, lui dit sa maîtresse, vous les remettrez ici, après avoir ôté les miens. Il n'est pas besoin de salir l'appartement d'autrui. Je vous suis dans un instant.

« Les deux femmes passèrent dans votre chambre. Au même moment, comme il faut le supposer, Miss Harlove se revêtit de la capote, du jupon et du tablier de Mabel. Elle descendit légèrement. Will et Dorcas, n'ayant pas laissé d'entendre marcher dans le passage, avancèrent la tête, et lui virent prendre le chemin de la porte. Mais croyant voir Mabel : Allez-vous bien loin, Mabel? lui cria Will. Elle ne tourna point la tête. Elle ne répondit point. Mais étendant le bras, elle montra l'escalier de la main, ce que les autres prirent pour une exhortation à veiller dans son absence; et s'imaginant qu'elle ne tarderait pas à revenir, parce qu'elle ne s'était pas expliquée plus formellement, Will monta sur-le-champ, et se tint sur le palier pour attendre son retour.

« Mabel, agréablement occupée de son objet, laissa couler le temps sans attention. Mais s'étonnant enfin de ne pas voir sa maîtresse, elle alla frapper doucement à sa porte; et n'entendant personne, elle ne fit pas difficulté d'entrer. Will, qui la vit de son poste dans les habits de sa maîtresse, fut d'autant plus surpris qu'il croyait l'avoir vue sortir avec les siens. Déjà parée de votre nouveau présent? lui dit-il. Comment avez-vous pu passer sans que je me souvienne de vous avoir aperçue? et, ne laissant pas de l'embrasser : Je me vanterai, ajouta-t-il, d'avoir donné un baiser à

ma maîtresse, ou du moins à ses habits. Mabel, louant sa diligence à faire la garde, lui demanda s'il avait vu Madame? N'est-elle pas dans l'appartement de mon maître? répondit Will; et ne l'entendais-je pas à ce moment parler avec vous? Non, c'était une ouvrière qui m'ajustait cette robe. Tous deux demeurèrent la bouche ouverte; surtout Will, qui croyait avoir vu sortir Mabel dans ses propres habits. Tandis qu'ils se regardaient avec étonnement, Dorcas survint avec votre quatrième lettre, que votre courrier venait de lui remettre pour sa maîtresse, et voyant Mabel parée, après l'avoir vue quelques minutes auparavant dans un autre état, elle tomba dans la même admiration, jusqu'à ce que Mabel, étant rentrée dans la chambre, et n'apercevant plus ses habits, commença sérieusement à se défier de la vérité. Elle communiqua ses soupçons aux deux autres, qui conclurent que leur maîtresse s'était échappée. Il s'éleva aussitôt, entre eux, un bruit d'accusations et de reproches qui alarma toute la maison. Chacun se hâta d'accourir des deux corps de logis. Will raconta son histoire à l'assemblée et, sans perdre un moment, il sortit, comme il avait déjà fait dans la même occasion, pour aller demander à tous les cochers et les porteurs du voisinage s'ils avaient vu passer une dame, dont la description n'était pas facile, avec la figure d'une reine et l'habit d'une servante. Dorcas se justifia sans peine aux dépens de la pauvre Mabel qui, se voyant soupçonnée d'avoir reçu le prix de sa trahison, parut d'autant plus coupable que sa contenance déposait contre elle. La furieuse vieille, sans vouloir rien entendre pour sa défense, jura qu'elle en ferait un exemple terrible pour toutes les perfides qui se louaient avec une apparence de caractère, et qui, n'ayant néanmoins aucun principe, n'étaient propres qu'à déshonorer une bonne maison. Elle fit appeler le cuisinier; elle lui donna ordre de faire un grand feu, et de préparer le gril. Elle voulait, disait-elle, la mettre en pièces de ses propres mains, avec le couperet de la cuisine, en faire une charbonnée à tous les chiens et les chats du quartier, et manger elle-même la première tranche. Je ne sais jusqu'où ce fol accès de rage aurait été poussé. Mabel, à demi morte de frayeur, promit un aveu sincère. Mais lorsqu'elle eut obtenu la liberté de parler, cet aveu se réduisit à rien. Sally et Polly, après l'avoir chargée d'imprécations, entreprirent de l'examiner à part, pour se mettre en état de vous informer

des circonstances. S'il manquait quelque chose à sa justification, ou si, se trouvant coupable, elle ne donnait pas quelques lumières pour retrouver une méchante dame qui avait eu la noirceur de jeter toute la maison dans cet embarras, elles promirent de l'abandonner de bon cœur au gril et au couperet. Mabel, fort aise du répit, monta dans la chambre de sa maîtresse, où elle devait subir cet interrogatoire. Mais, pendant quelques moments que les deux nymphes donnèrent à d'autres soins, elle prit une autre robe; et, se glissant sur l'escalier, elle se sauva sans être aperçue. Cette fuite, qui ne me paraît venue que de sa terreur, a passé, suivant la méthode des tribunaux de justice, pour une confirmation de son crime. »

Voilà le détail que tu attendais sans doute avec impatience. Qu'il me tarde aussi de triompher, dans cette occasion, de tes emportements et de ta furie! Je te supplie, Lovelace, ne manque pas d'extravaguer glorieusement dans ta première lettre. Je regretterais beaucoup que tu ne fisses pas le furieux de bonne grâce.

Mais où l'infortunée Clarisse peut-elle avoir tourné ses pas? et quelle doit être sa triste situation?

Tes anciennes lettres me font supposer qu'elle doit avoir très peu d'argent. Dans une fuite si prompte, elle n'a pu emporter d'autres habits que ceux qu'elle avait sur elle; et tu connais le cruel qui m'écrivait autrefois : « Son père ne la recevra point. Ses oncles ne fourniront pas à son entretien. Sa Norton est dans leur dépendance, et ne peut rien d'elle-même. Miss Howe n'oserait lui donner un asile. Elle n'a pas un ami à Londres. C'est un pays étranger pour elle... » Permits que j'ajoute : elle se voit dépouillée de son honneur par l'homme en faveur duquel elle a fait tous ces sacrifices, et qui était engagé par mille serments à lui servir de protecteur, de père, de parents et d'amis!

Quelle doit être la force de son ressentiment pour le barbare traitement qu'elle a reçu! Qu'il est digne d'elle d'avoir fait succéder la haine à l'amour; et, plutôt que de se voir ta femme, d'avoir pris la résolution d'exposer sa disgrâce à l'univers, de renoncer à tout espoir de réconciliation avec sa famille, et de courir mille hasards qui menacent son sexe, sa jeunesse et sa beauté!

Cependant j'ajouterai que, pour ton intérêt comme pour le sien, je souhaiterais encore que cette funeste aventure pût se terminer par le mariage. C'est le seul tempérament qui puisse sauver votre honneur à tous deux. On peut espérer encore de dérober la connaissance du passé au public, à sa famille, et même à la tienne. Tu peux la dédommager de toutes ses souffrances, si tu te sens capable de devenir pour elle un mari tendre et complaisant. Est-ce ton intention? Parle, explique-toi sans détour. J'accepte alors, avec des transports de joie, toutes les commissions qui peuvent te conduire à cette heureuse fin, et je n'épargne rien pour retrouver le précieux trésor que tu as perdu; du moins si cette belle offensée veut souffrir les approches d'un homme qui fait profession d'amitié pour toi; et je ne crois pas que je puisse jamais te donner de plus grande preuve que je suis effectivement ton sincère ami,

BELFORD.

P.S. Les habits de Mabel ont été jetés ce matin dans le passage de la porte : personne ne sait par qui.

## Lettre 269

*M. Lovelace à M. Belford**Vendredi, 30 de juin*

Je suis ruiné, perdu, anéanti! Rien n'est si certain. Mais ton récit n'était-il pas assez accablant, sans y joindre de barbares reproches, que tu n'as acquis le pouvoir de me faire que par mes propres communications? et dans un temps, surtout, où tu n'ignores pas combien j'ai d'autres combats à soutenir? C'est un malheur aussi grand pour moi d'avoir connu Miss Harlove, que pour elle de m'avoir jamais souffert. Je ne puis te dissimuler que je suis percé jusqu'au fond du cœur par ce dernier... comment nommerai-je un si cruel sujet de désespoir? Je tremble de fureur. Oh! n'y aura-t-il personne que je puisse égorger, à titre de négligence ou de trahison, pour calmer mes transports de fureur et de vengeance?

Lorsque je réfléchis sur le dernier de mes misérables projets, après avoir vu les premiers repoussés, frustrés même autant qu'il était possible avec un si noble et vertueux ressentiment, je suis forcé de conclure que j'étais possédé d'une légion de furies sous la forme de ces détestables femmes qui, prétendant connaître leur sexe, ne cessaient pas de me répéter qu'il y a pour chaque femme un moment de faiblesse, que je n'avais pas encore trouvé; et qui en appelaient à ma propre expérience pour la justification de leur principe. J'avoue qu'il me paraissait confirmé par toutes

mes lumières : car penses-tu que je me fusse obstiné dans mes résolutions, si j'avais connu jusqu'alors une seule femme qui eût résisté constamment aux artifices, ou à la persévérance d'un amant chéri? Pourquoi donc les exemples d'une vertu inébranlable ne sont-ils pas plus communs? ou pourquoi le seul qui ait peut-être jamais existé me tombe-t-il en partage?

Mais c'en est assez pour l'aveu que je ne balance point à te faire; assez pour me décharger du poids qui m'étouffait, et pour désarmer aussi ta malice, en me reconnaissant indigne de vivre : car personne ne peut dire autant de mal de moi que j'en dirai moi-même dans cette fatale occasion.

J'ajoute, pour te prouver la sincérité de mon repentir, que si dans l'espace de trois jours, ou dans tout autre temps avant que mon adorable Clarisse ait découvert la fausseté des histoires qui regardent le capitaine Tomlinson et son oncle, tu peux la retrouver, et la disposer à me faire grâce, je l'épouse en ta présence.

Je ne désespère pas encore de cette révolution. Dans quelque lieu que soit ma Clarisse, elle n'y peut être cachée longtemps. J'ai déjà mis toutes mes machines en mouvement pour la découvrir; et si j'ai le bonheur de tomber sur ses traces, lorsqu'aucun de ses amis, comme tu l'observes cruellement, ne lui offrira sa protection, qui aurait l'audace de se commettre avec un homme de ma figure, de mon rang et de ma résolution? Montre-lui donc ma promesse, et tout autre endroit de cette lettre que tu croiras propre à faire impression sur son cœur. Indépendamment de l'amour et de la justice, je serais bien aise après tout, que cette affaire, qui est assez mauvaise en elle-même, finît sans aucune suite plus fâcheuse : et je ne sais pourquoi il me vient à l'esprit que si nous ne la terminons pas entre ma charmante et moi, elle fera couler tôt ou tard quelques gouttes de sang. C'est une autre raison qui ne doit pas lui permettre de pousser le ressentiment trop loin : non que j'en fusse trop fâché d'ailleurs, si je pouvais choisir mon homme... ou si tu veux, mes hommes; car à l'exception d'elle, je déteste cette famille, et je lui voue éternellement la même haine.

En réfléchissant sur ta lettre, je ne trouve pas que ce plan de fuite ait rien d'extraordinaire. Elle doit avoir compté sur son

honneur plus que sur les vraisemblances, puisqu'elle n'a pu se promettre de réussir qu'en trompant Dorcas, Will, la Sinclair et les nymphes, ou dans la supposition qu'elle les trouverait hors de garde. Ainsi je ne suis pas jaloux de l'invention. Mais c'est à moi, lorsque je verrai ces fidèles dépositaires, à les remercier de leur vigilance, et d'avoir jugé à propos pour leur sûreté de laisser la porte à demi ouverte. Malédiction sur cette troupe d'imbéciles. Mabel mériterait d'être brûlée vive, dans la robe qui est le prix de sa trahison. Comme on a rapporté ses propres habits, je veux que cette robe soit renvoyée à sa maîtresse avec les autres, lorsqu'on aura découvert sa retraite. Qu'on attende néanmoins mes ordres; car il faut ramener, s'il est possible, cette chère fugitive.

Je suppose que mon stupide coquin, qui n'a pas su distinguer l'air noble et la taille divine de ma charmante de l'épaisse forme de Mabel, a couru d'abord vers Hampstead. Cependant j'ai peine à croire qu'elle ait pris cette route. Il devait aller de rue en rue, à toutes les affiches des chambres à louer, et s'informer des nouveaux venus; particulièrement chez les lingères, les marchandes de modes, et dans toutes les maisons où l'on travaille à l'usage des femmes. Si je ne suis pas bientôt éclairci, je ne conseille pas à Dorcas, à Will, à Mabel, de se présenter devant moi; et nous verrons quel parti je prendrai à l'égard des autres.

Malgré la longueur de cette lettre, je te dois quelque explication sur un autre sujet de chagrin, par lequel je t'ai dit que mon attention est partagée. Mon vieil oncle (grâce à sa constitution de fer) est parvenu, à force de souffrir, de feu, et le diable sait de quoi, à forcer la goutte de quitter la contrescarpe de son estomac, justement lorsqu'elle avait rassemblé toutes ses forces pour donner l'assaut à la citadelle de son cœur. En un mot, ils ont trouvé le moyen, par des multiplications de remèdes, de chasser un ennemi trop lent du centre aux extrémités, où il s'est cantonné sur le gros orteil; c'est un plaisir de lui voir grincer les dents et faire d'autres grimaces, dans le temps néanmoins que je me croyais heureusement délivré de la maladie et du malade.

Ainsi, moi qui te parlais autrefois de laudanum pour le tien, et qui n'en ai pas moins eu la folie de laisser glisser d'entre mes doigts huit mille livres sterling de rente, j'ai quelque sujet d'être vivement mortifié. Sérieusement, j'ai cru la possession commencée, car j'avais déjà demandé quelques éclaircissements aux

gens d'affaires, qui me parlaient de sommes à recueillir, de renouvellement de baux et d'autres soins de cette espèce. Tu ne t'imaginerais pas de quel œil différent tous les domestiques, et mes cousines mêmes, me regardent depuis hier. Les révérences ne sont pas de la moitié si profondes. On laissait quelquefois échapper le titre de Milord. À présent, je suis redevenu M. Lovelace. Ils ont même l'insolence de me féliciter sur le rétablissement du meilleur des oncles, et je suis forcé d'en marquer autant de joie qu'eux; tandis que, si les plaintes pouvaient être utiles à quelque chose, je pousserais volontiers des cris de regret.

J'avais déjà réglé mon deuil, en imagination; à l'exemple d'un certain ministre étranger qui, suivant le récit de nos historiens, avait épuisé toutes les boutiques d'étoffes noires, avant la mort, et même avant la dernière maladie de Charles II : preuve, comme ils veulent l'insinuer, que le monarque devait être empoisonné, et que cet ambassadeur était dans le secret. Insensé que je suis! Je n'ai pas su profiter de cette ouverture. Que sert d'avoir lu l'histoire, quand on n'en tire pas d'utilité pour soi-même? C'est ainsi, mon pauvre Belford, que s'est vérifiée une des profondes observations du vieux pair : *un malheur ne vient jamais seul*; et que la vertu de ton ami est doublement éprouvée.

Lettre 270

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mercredi au soir, 28 de juin*

Ô ma très chère Miss Howe ! Je suis encore une fois échappée. Mais, hélas ! non, non, je n'ai pas eu le bonheur d'échapper. Ah ! plaignez votre malheureuse Clarisse. Vous me haïrez vous-même. Je le prévois. Cependant j'espère que vous ne me haïrez pas, lorsque vous serez informée de tout.

Mais ne parlons plus de moi ! De moi, qui ne vis, qui n'existe plus. Vous, ma chère amie, qui pouvez vous lever le matin pour recevoir des bénédictions et pour en répandre ; qui vous retirez le soir, tranquille dans vos innocentes réflexions, et qui n'avez que de la douceur à goûter dans un sommeil paisible, vous ferez ma seule occupation, comme vous avez fait longtemps mon unique plaisir. Je révérerai de loin ma chère et respectable amie ; et j'honorerai dans elle ce que je me souviendrai toujours d'avoir été.

Pardon chère Miss Howe ! Ah ! pardonnez l'égarément de ma plume. Mon repos est détruit par ses fondements. Ma raison même est altérée. À combien d'idées mal conçues devez-vous vous attendre, si vous daignez, comme autrefois, m'accorder la faveur de votre correspondance !

Ô ma très chère, ma meilleure, mon unique amie ! Quel horrible récit ai-je à vous faire ! Mais je retombe encore sur moi : sur

moi qui ne me dois plus que de la haine et du mépris! Je me délivrerai de cette odieuse idée si je le puis. Et pourquoi ne le pourrais-je pas, lorsqu'à l'exception d'un monstre inhumain, il me semble que je ne hais rien tant que moi-même! Loin, loin toute idée propre (et je doute que j'aie longtemps à faire cet effort), pour m'informer uniquement du cher objet de mes affections, de ma tendre et bien-aimée Miss Howe... dont l'âme pure, charmante..., mais que veux-je dire encore, et comment mon esprit s'égaré-t-il malgré moi!

En relisant ce que je viens d'écrire, je me déterminerais à déchirer ma lettre, si je craignais de vous laisser voir jusqu'où va le désordre de mon esprit. Comment vous portez-vous? je sais que vous avez été fort mal. Apprenez-moi, ma chère, si vous êtes bien rétablie, si votre mère est en bonne santé. Ne tardez pas, je vous en supplie, à me donner de si précieuses nouvelles. C'est une consolation que vous me devez; car la vie, qui est pour la plupart des humains un état mêlé, un espèce d'échiquier, où le blanc et le noir sont alternativement en mesure égale, ne m'offre plus qu'une perspective de la plus affreuse couleur; et votre seule amitié peut encore y jeter pour moi quelques rayons moins lugubres.

Mais à quoi bon toutes ces bizarres idées, lorsque je ne me propose que d'obtenir des nouvelles de votre santé par quelques mots que vous aurez la bonté d'adresser à madame Rachel Clark, chez M. Smith, marchand gantier dans King Street. Votre réponse, quoique ma demeure soit un secret pour tout autre que vous, me sera remise avec toute la sûreté que vous pouvez désirer pour vous ouvrir librement à votre misérable amie.

CL. HARLOVE

## Lettre 271

*M<sup>me</sup> Howe à Miss Clarisse Harlove**Vendredi, 30 de juin*<sup>1</sup>

Miss,

Vous serez surprise de recevoir une lettre de moi. Je suis extrêmement fâchée de la triste situation où vous êtes. Une jeune personne qui donnait de si belles espérances ! Mais tel est le fruit de la désobéissance pour les parents. Pour moi, quelque penchant que j'aie à vous plaindre, je plains beaucoup plus votre père et votre mère. Voilà donc ce qui leur revient de l'éducation qu'ils vous ont donnée, et d'avoir mis leur bonheur à vous voir croître sous leurs yeux !

Mais je vous prie, Miss, de ne pas faire tomber ma fille dans la même faute, c'est-à-dire dans celle de la désobéissance. Je lui ai défendu plus d'une fois toute correspondance avec une personne qui est devenue capable d'une si téméraire démarche. Cette liaison ne peut plus lui faire honneur. Vous n'ignorez pas quels ont été mes ordres ; et votre commerce ne laisse pas de continuer, malgré le chagrin que j'en ressens. Ma fille m'a souvent marqué de l'humeur à cette occasion. *Les mauvais conseils*, Miss... Vous n'ignorez pas le reste du proverbe.

1. Cette lettre était sous l'adresse qui est marquée dans la précédente.

Dans le monde où nous sommes, les gens ne peuvent être malheureux seuls. Il faut qu'ils enveloppent dans leur disgrâce leurs amis et leurs connaissances, qui ont eu la discrétion de se garantir des mêmes erreurs. C'est ainsi que ma pauvre fille est continuellement dans la tristesse et dans les larmes. Je la vois insensible à son propre bonheur parce que vous êtes dans l'infortune. Si ceux qui ont cherché leur ruine portaient seuls la peine de leur obstination, la justice, qui ne serait pas blessée, pourrait laisser place encore à la pitié. Mais, Miss, Miss, de quoi n'avez-vous pas à répondre; vous qui avez fait saigner autant de cœurs que vous aviez su vous faire d'amis! Tout le sexe est blessé par votre chute. Quel autre modèle que Miss Clarisse Harlove les pères et les mères proposaient-ils à leurs filles?

Ma lettre devient longue, quoique je n'aie pensé qu'à vous défendre, en peu de mots, d'écrire à ma Nancy. J'y suis obligée par deux motifs : votre fausse démarche, et l'amertume dont vos lettres remplissent le cœur de ma fille, qui n'en est pas plus capable de remédier au mal. Si vous l'aimez, cessez donc de lui écrire. Votre dernière est tombée entre mes mains dans son absence; et je me garderai bien de la lui faire voir. Ce ne serait pas le moyen de la consoler, ni de diminuer le chagrin que j'ai du sien, moi, dont elle fait toutes les délices... comme vous faisiez autrefois celles de votre malheureuse famille.

Mais il me semble qu'à présent vous ouvrez assez les yeux sur vos fautes. C'est le sort de toutes les filles inconsidérées, lorsqu'il est trop tard : et quelle est alors leur humiliation, après un excès de présomption et d'entêtement?

Peut-être vais-je trop loin. Je ne voulais qu'en dire assez pour faire connaître que je me déclare contre votre témérité; comme il convient à toute mère alarmée pour sa fille, et particulièrement à celle qui ne laisse pas de se dire, en vous plaignant, et faisant des vœux pour vous, votre très humble, etc.

ANNABELLE HOWE.

P.S. J'envoie cette lettre par un exprès, mais avec ordre de la mettre au *Penny Post*, pour ne pas vous donner l'occasion de me répondre. Je sais combien vous aimez à faire usage de votre plume; et l'infortune d'ailleurs rend les gens plaintifs.

## Lettre 272

*Miss Clarisse Harlove à M<sup>me</sup> Howe**Samedi, premier de juillet*

Permettez, Madame, que je vous importune par quelques lignes, ne fût-ce que pour vous remercier de vos reproches, quoiqu'ils aient tiré de nouvelles gouttes de sang d'un cœur dont les plaies ne se fermeront jamais. Mon histoire est terrible. Elle a des circonstances qui exciteraient la pitié, si elles étaient connues, et qui pourraient faire porter de moi un jugement plus favorable. Mais c'est mon devoir, et ce le sera toujours, de me livrer au repentir de mes fautes, sans vouloir les excuser. Je ne pense à rien qui doive vous alarmer. Si je puis souffrir seule, je ne chercherai point à partager mes peines. J'avais pris la plume dans cette résolution, lorsque j'ai fait la lettre qui est tombée entre vos mains. Ma seule vue, par un motif très particulier, autant que par l'affection sans bornes que je porte à ma chère Miss Howe, était de savoir d'elle-même s'il est vrai qu'elle ait été malade, comme j'ai eu le chagrin de l'entendre dire, et comment elle se porte à présent. Mais le sujet de mes peines étant fort récent, et le sentiment de ma douleur fort vif, peut-être ai-je trop parlé de moi-même. On est porté, dans l'affliction, à se tourner vers ceux qu'on croit capable de s'intéresser à nos peines, et dont on espère de la pitié et de la consolation : ou, pour m'exprimer en moins de mots,

dans vos termes, *l'infortune rend les gens plaintifs*. À qui les malheureux adresseront-ils leurs plaintes, si ce n'est à leurs amis ?

Miss Howe s'étant trouvée absente lorsque ma lettre est arrivée, je me flatte qu'elle est rétablie. Mais ce serait une satisfaction pour moi de savoir s'il est vrai que cette chère amie ait été malade. Deux mots encore, de votre main, vous paraîtraient peut-être une trop grande faveur. Si vous avez la bonté seulement de me faire dire oui ou non, par la bouche de quelqu'un qui fût chargé de vos ordres, je cesserais de vous importuner.

Cependant je ne vous dissimulerai pas que l'amitié de Miss Howe était ma seule douceur dans cette vie, et qu'une ligne d'elle serait aujourd'hui ma plus puissante consolation. Jugez donc, Madame, quelle violence je me fais pour vous obéir. Mais je ne m'efforcerai pas moins de me soumettre à vos ordres ; quoique je dusse espérer qu'étant informée de la nature de notre commerce et connaissant si bien sa vertu, vous n'appréhenderiez aucune contagion d'une ou deux lettres que vous lui auriez permis de recevoir et d'écrire. C'est une grâce néanmoins que je ne vous demande pas. Il ne me reste qu'à supplier le Ciel, qui daigne encore me laisser quelques rayons de sa grâce, quoiqu'il lui ait plu d'exercer sur moi sa justice, de me remplir le cœur d'un véritable repentir, et de prendre bientôt, dans sa miséricorde, la malheureuse

CL. HARLOVE.

P.S. J'ajoute, chère Madame, que j'ai deux faveurs à vous demander : l'une, de ne pas faire savoir à ma famille que vous ayez reçu de mes nouvelles ; l'autre, de n'apprendre à personne au monde l'adresse sous laquelle on peut m'écrire ou découvrir ma retraite. Ce dernier point est plus intéressant pour moi que je ne puis vous l'exprimer. En un mot, de là peut dépendre, pour l'avenir, l'espérance que j'ai d'éviter de nouveaux désastres.

*(On supprime diverses lettres de Miss Clarisse à son ancienne femme de chambre, Hannah, pour lui proposer de revenir auprès d'elle ; et à madame Norton, pour répandre sa douleur dans le sein de cette sage gouvernante, sans s'ouvrir entièrement néanmoins sur le fond de son infortune. Hannah, dans sa réponse, s'afflige d'être*

*retenue par la continuation de sa maladie. Madame Norton se livre aux plus tendres alarmes, et demande à sa chère élève la permission de lui envoyer tout ce qu'elle a d'argent pour ses nécessités présentes, avec celle de l'aller trouver et de s'attacher inséparablement à sa fortune. Clarisse refuse ces deux offres; la première, parce qu'il lui reste quelques bijoux, qu'elle peut vendre au besoin; la seconde, parce qu'elle n'a pas d'autre avocate que madame Norton auprès de sa famille, surtout pour engager son père à rétracter sa malédiction, qu'elle regarde comme un obstacle éternel à toute heureuse espérance. Dans cette seconde lettre, elle s'ouvre tout à fait sur sa disgrâce; ce qui lui attire des réponses lamentables de madame Norton.*

*On supprime aussi une lettre à madame Hodges, femme de charge de M. Jules Harlove, pour lui demander s'il existe un capitaine Tomlinson; et la réponse, par laquelle il devient certain pour Miss Clarisse que toute l'histoire de ce prétendu capitaine est une noire invention de M. Lovelace.*

*Enfin, l'on supprime trois autres lettres : l'une de Clarisse à Milady Lawrence, où elle lui demande des éclaircissements sur toutes les scènes dans lesquelles M. Lovelace a fait jouer un rôle à cette dame, soit personnellement, soit par lettre; la seconde, de Milady Lawrence, qui déclare nettement qu'elle n'a pas eu la moindre part à ces aventures et qu'elle les ignorait; mais qui, après avoir passé condamnation sur le dangereux caractère de son neveu, offre à Miss Harlove, avec de grandes marques d'estime, sa médiation pour réparer les torts de M. Lovelace, qu'elle ne traite encore que d'extravagances et de légèretés; la troisième, de Miss Clarisse, qui répond aux offres de la même dame par une explication nette et détaillée de toutes les impostures de M. Lovelace, et de l'horrible catastrophe qui les a terminées; après quoi elle ne fait pas difficulté de renoncer à toute idée de mariage, parce qu'elle se reconnaît aussi indigne d'une alliance si respectable qu'elle juge M. Lovelace indigne d'elle-même.*

*Ces suppressions sont autant de sacrifices que le traducteur est obligé de faire au goût français, qui n'est pas pour les détails sans action; car la plus inutile de toutes ces lettres a des beautés de caractère et de sentiment qui méritent d'être regrettées.)*

Lettre 273

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Mercredi, 5 de juillet*<sup>1</sup>

Ma très chère Clarisse,

Je reçois de vos nouvelles par une voie d'où j'en attendais peu ; par celle de ma mère. Elle avait observé depuis quelque temps mon inquiétude et ma tristesse ; et supposant avec raison que vous en étiez l'unique objet, elle s'est assez ouverte aujourd'hui pour me faire juger qu'elle était mieux informée que moi de votre situation. Enfin, s'étant aperçue que cette conjecture ne faisait qu'aigrir mon chagrin, elle m'a confessé qu'elle avait entre les mains une lettre de vous, du 29 de juin, qui m'était adressée. Vous devinez bien que cet aveu est devenu l'occasion d'une petite querelle, qui ne s'est que trop échauffée pour le repos de l'une et de l'autre.

En vérité, ma chère, il est surprenant, mais très surprenant, que, sachant si bien la défense qui m'interdit tout commerce avec vous, vous ayez pu m'adresser une lettre chez ma mère ; tandis qu'il y avait cinquante à parier contre un qu'elle tomberait entre ses mains, comme il est malheureusement arrivé.

1. Sous l'adresse de madame Rachel Clark, etc. (NdR)

En un mot, elle a paru fort offensée de ma désobéissance. Je n'ai pas été moins piquée qu'elle eût ouvert et retenu mes lettres. Notre dispute s'est terminée par un compromis. Ma mère m'a donné la lettre, et la permission de vous écrire une fois ou deux; et je me suis engagée à lui faire voir ce que je vous écrirais. Au fond, sans compter l'estime infinie qu'elle a pour vous, sa curiosité suffisait à lui faire souhaiter d'apprendre le sujet de vos plaintes, et l'occasion d'une lettre où votre tristesse est exprimée d'un ton si touchant. (Mais il me sera aisé de la satisfaire, en ne lui lisant qu'une partie des miennes. J'aurai soin, en les écrivant, de mettre entre deux crochets les endroits que je voudrai lui dérober.)

Faut-il que je vous rappelle, ma chère Clarisse, trois de mes lettres que vous avez laissées sans réponse, excepté la première, à laquelle vous avez répondu en deux mots, sous prétexte de mauvaise santé; quoiqu'un jour ou deux après avoir reçu la seconde, vous vous soyez assez bien portée pour retourner joyeusement dans l'infâme maison? Je ne passerai pas sans un peu plus d'explication sur ces trois lettres. Mais arrêtons-nous d'abord à la vôtre de mercredi dernier, que vous avez été bien aise apparemment de faire tomber entre les mains de ma mère.

Je vous avoue que cette lettre fatale m'a percé le cœur. Grand Dieu! Dans quel abîme vous êtes-vous précipitée, Miss Clarisse? Aurais-je pu croire qu'après vous être échappée avec tant de peine et de si justes raisons des mains de votre persécuteur (depuis l'odieuse entreprise qu'il avait tentée), vous vous laissassiez engager, non seulement à lui pardonner, mais à retourner avec lui dans cette horrible maison? Une maison dont je vous avais si bien peint l'infamie! Je ne reviens pas de mon étonnement. Quelle est donc l'ivresse de l'amour? C'est ce qui m'a toujours fait trembler pour vous. Oui, pour vous même. Je n'ai redouté pour vous que ce dangereux poison. *Vous n'avez pas eu le bonheur d'échapper!* Eh! quelle autre espérance en aviez-vous pu concevoir? *Vous avez un récit horrible à me faire!* Il n'est pas besoin, ma chère, de me donner plus d'explication. Je vous aurais prédit tout ce qui est arrivé, si vous m'aviez seulement appris que votre dessein était de rentrer sous son pouvoir, après avoir eu tant de peine à vous en délivrer. *Votre repos est détruit par les fondements;* je n'en suis pas surprise, puisque vous avez à vous

reprocher une crédulité si mal entendue. *Votre raison même est altérée!* Mon cœur saigne assurément pour vous mais vous me pardonnerez, ma chère, si je doute que votre raison ait été tout à fait saine, lorsque vous avez pu quitter Hampstead. Avec la liberté de votre jugement, vous ne lui auriez jamais laissé découvrir votre retraite, et vous auriez encore moins consenti à retourner dans un lieu d'infamie.

Je vous ai donc écrit trois lettres. La première est allée heureusement jusqu'à vous, puisque vous m'en avez assurée par quelques mots de réponse. Si vous n'aviez pas eu cette attention, je n'aurais pas été sans inquiétude pour ma propre sûreté; car c'est dans cette lettre que je vous informais du caractère de votre demeure, et que je vous inspirais de si justes défiances du côté de Tomlinson, qu'il doit me paraître incroyable que vous ayez pu retourner dans cette maison après le bonheur que vous aviez eu d'en sortir. Ô ma chère...! Mais il n'y a rien à présent qui soit capable de me surprendre.

Ma seconde lettre, en date du 10 de juin, vous fut remise en mains propres, à Hampstead, sur un lit de repos où vous étiez couchée, le visage enflammé, et dans un assez triste état, suivant le récit de mon messenger.

La troisième était datée le 20 de juin. N'ayant rien reçu de vous depuis votre billet de Hampstead, j'avoue que dans cette dernière lettre je ne vous épargnais pas. Je m'étais servie de l'ancienne voie de Wilson, parce que je n'en avais pas d'autre : ainsi, je ne suis pas sûre que vous l'ayez reçue; et j'ai d'autant plus de raison d'en douter, que vous n'en parlez pas dans celle des vôtres qui est tombée entre les mains de ma mère. (Si vous l'avez reçue, je m'imagine qu'elle vous aurait trop touchée pour être sortie de votre mémoire.)

Vous avez appris, dites-vous, que j'ai été malade. Il est vrai que j'ai été enrhumée; mais si légèrement que je n'en ai pas gardé ma chambre. Je ne doute pas qu'on ne vous ait appris, qu'on ne vous ait raconté bien des choses singulières, pour vous porter à la démarche où vous vous êtes engagée. Jusqu'à cette démarche, j'entends celle de retourner avec votre infâme, rien ne me tirait plus de pitié que votre aventure. Vous auriez été justifiée dans l'esprit de tous ceux qui savaient avec quelle rigueur votre famille vous avait traitée, et qui connaissaient d'ailleurs

votre prudence et votre circonspection. Mais hélas! ma chère, nous voyons qu'il faut se défier des plus sages, lorsque l'amour, comme un feu follet, présente à leurs yeux ses dangereuses lumières.

Ma mère me dit qu'elle a fait réponse à votre lettre, pour vous prier de ne plus m'écrire parce que votre situation m'afflige. Je suis affligée, n'en doutez pas; vivement affligée, et trompée même dans mon attente; car j'avais toujours cru qu'il n'y avait pas au monde de femme telle que vous à votre âge. Mais je me souviens d'une réflexion que je vous ai entendue faire sur un excellent prédicateur dont la vie ne répondait pas à ses principes. L'art de prêcher, disiez-vous, et l'art de bien vivre demandent des qualités tout à fait différentes, qui font le grand saint lorsqu'elles se trouvent réunies dans un même sujet; comme l'union de l'esprit et du jugement forme le grand génie.

La chaleur de mon affection, et ma vive inquiétude pour votre honneur, me rendent peut-être un peu trop sévère. Si c'est le jugement que vous en portez, attribuez cet excès à sa véritable cause, c'est-à-dire à cette affection même, à cette inquiétude, qui feront le malheur de ma vie si l'avenir justifie mes craintes.

A. H.

P.S. Ma mère ne s'en est fiée qu'à ses propres yeux. Elle a voulu faire elle-même la lecture de ma lettre. Ainsi, notre correspondance passée n'est plus un secret pour elle. Mais elle la trouve excusable. Elle s'en est toujours défiée, dit-elle, parce qu'elle connaît la force de mon amitié. L'intérêt qu'elle prend à votre situation va si loin que, pour votre consolation autant que pour la mienne, elle consent que vous m'écriviez tout ce qui s'est passé entre vous et le plus vil de tous les hommes; à la seule condition que vos lettres lui seront communiquées. Je m'y suis soumise avec d'autant plus de joie que cette communication ne peut tourner à votre désavantage. Vous pouvez donc m'écrire librement, et m'adresser directement vos lettres.

Ma mère promet de me faire lire la copie de sa réponse, et votre réplique, dont elle ne m'avait point encore parlé. Elle se reproche déjà de vous avoir traitée trop sévèrement. Mais elle

craint que la vue de votre dernière lettre ne fasse trop d'impression sur moi. Cependant j'ai sa parole, dont je ne la dispenserai pas. Fasse le Ciel, seulement, que vous puissiez nous éclaircir votre conduite depuis Hampstead ! Tout était noble jusqu'alors, prudent, généreux, irréprochable. Votre homme était un démon, et vous un ange. J'espère encore que les éclaircissements seront dignes de vous, et je les attends avec une mortelle impatience.

Ma lettre vous sera remise par un exprès qui est chargé de recevoir vos ordres pour la réponse. Votre monstre pourrait découvrir vos traces par la poste, si vous n'y apportez pas les plus soigneuses précautions. De l'esprit, de l'argent, et de mauvaises inclinations rendent un homme dangereux pour le monde entier.

## Lettre 274

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jedi 6 de juillet*

Personne n'a jamais éprouvé, comme moi, que le véritable bonheur ne consiste pas dans l'accomplissement de nos propres désirs. Que n'aurais-je donné depuis quelques semaines pour recevoir une lettre de ma chère Miss Howe, dont l'amitié faisait ma seule consolation ! Je ne m'imaginai guère que la première qu'elle me ferait la grâce de m'écrire serait dans un style qui m'obligeât de jeter les yeux plus d'une fois sur son seing, pour m'assurer que les deux lettres qui le composent ne sont pas le commencement d'un autre nom : car assurément, me disais-je à moi-même, ce style est celui de ma sœur Arabelle <sup>1</sup>. Assurément, Miss Howe, quelque reproche qu'il lui plût de me faire sur d'autres points, ne remettrait pas avec tant d'aigreur devant les yeux de son amie des expressions échappées dans l'amertume de son cœur et dans le désordre de son esprit ; elle ne lui rappellerait pas si durement, et même avec un mélange de raillerie, une réflexion qu'elles peuvent avoir faite ensemble, dans un temps de joie et de prospérité, lorsqu'il y avait si peu d'apparence que cette réflexion pût jamais tourner contre elle.

Mais dans la misérable situation où je suis réduite, sans bien, sans honneur (car il m'importe peu qu'on le sache, lorsque je le

1. Arabelle Harlove (NdP).

sais moi-même), sans amis, sans espérance, me convient-il de me plaindre d'une chère amie, parce qu'elle n'a pas pour moi plus de bonté qu'une sœur?

Hélas! je ne m'aperçois que trop, à l'amertume des sentiments qui s'élèvent dans mon âme, que je ne suis point encore assez soumise à ma condition. Ce n'est pas sur votre indulgence passée, c'est sur ce que je mérite aujourd'hui, que je devais régler mon attente. Disparaissez, tristes restes d'une fierté qui ne me convient plus. Je m'efforcerai, ma chère, de faire la réponse que vous me demandez. Elle sera si longue, que je n'espère pas de pouvoir vous l'envoyer demain par votre messenger: mais il m'assure qu'il peut l'attendre jusqu'à samedi. C'est donc pour samedi que je vous promets toute l'histoire de mon infortune.

Cependant je ne répons pas de pouvoir me justifier sur toutes les circonstances. Pendant une partie du temps où ma conduite vous paraîtra mériter quelque censure, je n'étais pas à moi-même; et jusqu'aujourd'hui, je ne sais pas encore toutes les méthodes qu'on a cruellement employées pour ma ruine.

Vous me dites que dans votre première lettre, vous m'avez fait une peinture assez fidèle de la maison où j'étais, et que vous m'avez assez précautionnée contre ce Tomlinson, pour être fort étonnée que j'aie pu consentir à retourner sur mes traces. Hélas ma chère! j'ai été trompée, barbaquement trompée, par les plus lâches artifices.

Sans avoir connu l'infamie de cette maison par des éclaircissements qui ne sont pas venus jusqu'à moi, j'avais conçu pour les habitants une aversion qui ne m'aurait jamais permis d'y retourner. Si vous m'aviez communiqué en effet les informations dont vous me parlez, elles seraient arrivées assez tôt, et j'en aurais pu tirer un avantage infini. Mais quelle qu'ait été votre intention, vous ne m'en avez pas dit un mot dans la première de ces trois lettres, auxquelles vous me rappelez avec tant de chaleur: et, pour vous en convaincre, je vous l'envoie dès aujourd'hui sous cette enveloppe <sup>1</sup>.

1. C'est celle que M. Lovelace avait fait prendre chez Wilson, et qu'il avait altérée avant de la faire rendre à Miss Clarisse (NDR).

Ce que vous me dites d'une seconde lettre, qui m'a été remise en mains propres, et la description de l'état où j'étais, *couchée*, dites-vous, *sur un lit de repos*, le visage enflammé, etc. m'étonne et me confond. Ciel, aie pitié de la malheureuse Clarisse! Que voulez-vous dire? Quel exprès m'avez-vous envoyé? Était-ce quelque suppôt de M. Lovelace? Je n'étais donc environnée que de ses complices! En vérité, ma chère, je ne comprends pas une syllabe à ce récit. Voyons. Vous dites que c'est avant mon départ d'Hampstead! Ma tête n'avait encore souffert d'aucun désordre. Ma santé s'était soutenue contre l'excès de mes douleurs. Comment aurais-je pu me trouver dans cet état où votre messenger m'a représentée? Mais il est certain que je n'ai reçu de vous aucun messenger. Me croyant en sûreté dans ma retraite d'Hampstead, cette raison m'y retenait plus longtemps que je l'aurais souhaité, dans l'espérance d'y recevoir la lettre que vous me promettiez par votre billet du 9, qui me fut apporté par mon propre messenger, et dans lequel vous me faisiez compter sur l'assistance de M<sup>me</sup> Townsend. J'étais surprise de ne pas entendre parler de vous. On me dit d'abord que vous étiez malade; ensuite, que vous aviez eu quelque dispute avec votre mère, à mon occasion, et que vous poussiez le ressentiment jusqu'à rejeter les visites de M. Hickman. Je supposais tantôt que vous n'étiez pas en état d'écrire, tantôt que la défense de votre mère faisait une juste impression sur vous. Mais je vois aujourd'hui, avec la dernière clarté, que ce méchant homme doit avoir intercepté votre lettre; et je souhaite qu'il n'ait pas corrompu votre messenger, pour l'engager à vous faire un si faux récit.

C'était, dites-vous, le dimanche 11 de juin que votre exprès me remit la lettre. Ce jour-là, j'allai deux fois à l'église avec madame Moore. M. Lovelace demeura, pendant mon absence, chez cette femme où je n'avais pas voulu souffrir qu'il se logeât. Il faut que ç'ait été dans l'un ou l'autre de ces deux temps que le messenger se soit laissé séduire. Vous le saurez aisément, ma chère, en vous informant à quelle heure il arriva chez madame Moore, et par le récit des autres circonstances. Si quelqu'un m'avait vue dans la suite, après mon retour dans l'horrible maison, combattant contre l'effet d'un abominable breuvage, et privée absolument de l'usage de ma raison (car telle est, comme

vous l'apprendrez, ma déplorable aventure), peut-être alors m'aurait-on trouvée dans l'état que vous décrivez mais pendant le séjour de Hampstead, votre pauvre Clarisse était bien éloignée, comme aujourd'hui, d'avoir le visage enflammé. En un mot, ce ne peut être moi que votre messenger a vue; et s'il a vu quelqu'un, il m'est impossible de deviner qui.

Je vais m'occuper uniquement à vous dévoiler la partie la plus ténébreuse de ma triste histoire, autant du moins que l'affreuse nature du sujet me le permettra. Je ne dois pas être trop réservée non plus sur les circonstances, pour ne pas m'exposer au soupçon de chercher à les affaiblir. Mais si vous pouviez vous imaginer combien cette seule idée m'accable, vous me croiriez digne de votre pitié.

Je prends un peu de relâche ici pour employer toutes mes forces à cette entreprise; heureuse si mes explications vous prouvent du moins ma bonne foi et la constance de mon amitié.

*(Les trois lettres suivantes sont employées au récit de tout ce qui s'était passé à Hampstead, surtout avec les deux femmes que M. Lovelace avait données pour ses parentes; à peindre leur perfide adresse dans les moyens qu'elles avaient employés pour la conduire à Londres, et pour l'engager insensiblement à descendre chez madame Sinclair, sous des prétextes auxquels toute sa répugnance n'avait pu la faire résister; à représenter sa douleur et ses transports lorsqu'elle s'était vue dans la nécessité d'y passer la nuit, et comme livrée aux femmes de la maison; à décrire les effets d'un verre d'eau qu'elle avait demandé dans ses agitations, la pesanteur qu'elle avait ressentie, l'assoupissement où elle était tombée, enfin toutes les horreurs de cette nuit fatale, et l'égarément de sa raison. Ce détail, qui est fort long dans les trois lettres, ne diffère de ce qu'on a déjà lu dans celles de M. Lovelace que par quelques circonstances, qui n'ajoutent rien à la partie historique, et par la peinture des sentiments de Miss Clarisse. Elle passe ensuite aux autres scènes, jusqu'au jour de son évasion.)*

Aussitôt, continue-t-elle, que je me vis dans un lieu de sûreté, je ne pensai qu'à prendre la plume pour vous écrire. Mon dessein, en commençant, n'était que de vous demander, en peu de mots, l'état de votre santé. Je ne pouvais attribuer votre silence

qu'à la maladie. Mais, au lieu de cinq ou six lignes que je m'étais proposé d'écrire, mon cœur affligé se répandit malgré moi dans ma lettre. Les alarmes dont je n'étais pas encore revenue pour le succès de ma fuite, la fatigue de ma marche, la difficulté que j'avais eue de me procurer un logement, joint à l'image présente de tout ce que j'avais souffert, aux circonstances de ma situation, aux nouveaux sujets de crainte que j'envisageais dans l'avenir, m'avaient jetée dans un trouble dont toutes mes expressions devaient se ressentir. Il me semble néanmoins que je relus ma lettre. Mais, désespérant d'en faire une meilleure quand j'aurais pris le parti de la recommencer, je me déterminai à la faire partir ; et, pour réponse au reproche de vous l'avoir adressée directement, je n'ai pas d'autre excuse que le désordre même qui ne me permit pas de ménager mieux mes termes.

Celle que je reçus de votre mère fut un coup terrible qui fit saigner d'abord toutes mes plaies. Cependant je remerciai bientôt le Ciel d'un autre effet qu'elle produisit. Au milieu des noires vapeurs qui m'affligeaient, et dans un excès d'abattement dont je n'espérais plus de me relever, elle eut le pouvoir de réveiller mon attention et de ranimer mes esprits pour me faire combattre les maux dont j'étais environnée. Mais je déplorai sincèrement, comme je le fais encore, suivant l'idée de votre mère, de me voir au nombre de ces malheureuses *qui ne peuvent l'être seules*. Je m'affligeai jusqu'aux larmes, non seulement de toutes les peines que je vous avais déjà causées, mais encore de celle que je venais d'y ajouter par ma nouvelle imprudence.

Cet incident m'a rendu la force d'écrire à Milady Lawrence, à madame Norton, et même à madame Hodges. Je vous envoie mes lettres et les réponses. Vous verrez qu'il ne manque rien à la révélation des plus lâches impostures. Cependant je ne cesse pas d'admirer comment le misérable Tomlinson a pu se procurer diverses lumières qui m'ont excitée à lui donner ma confiance.

Je ne doute pas qu'en approfondissant l'histoire de madame Fretchville et de sa maison, je n'y découvre une autre source de pratiques et d'inventions de la même noirceur. Mais que me reviendrait-il de pousser plus loin ces affreux éclaircissements ?

Quelle chaîne de crimes et de perfidies ! Quelle sera la fin du parjure et de l'imposteur ! Le Ciel aussi outragé, aussi bravé que je suis trompée, trahie, déshonorée ! Je dois dire néanmoins,

contre moi, que si ce que j'ai souffert est une suite naturelle de ma première erreur, je ne dois jamais me la pardonner; quoique vous soyez assez partiale en ma faveur pour me croire irréprochable jusqu'à ma première évasion.

À présent, Madame, et ma très chère Miss Howe, vous que je reconnais pour mes juges, permettez qu'en finissant ce triste récit, je vous demande à toutes deux une faveur à laquelle j'attache beaucoup d'importance : c'est de n'ouvrir jamais la bouche sur les potions et les violences que l'enfer a fait employer pour ma ruine. Non que je cherche à dérober ma disgrâce aux yeux du public; mais des attentats de cette nature exposant les coupables à toute la rigueur des lois, croyez-vous que si M. Lovelace et ses complices étaient poursuivis, je fusse capable de paraître devant un tribunal de justice, et s'y soutenir le rôle auquel je serais forcée pour leur conviction? Puisque mon caractère était flétri aux yeux du monde avant cette horrible catastrophe, et depuis le moment où j'ai quitté la maison de mon père; puisqu'il ne me reste aucun fond d'espérance sur la terre; laissez-moi descendre tranquillement au tombeau. Une larme, une seule larme d'amitié qui tombera des yeux de ma chère Miss Howe, à l'heureux moment où la mort fermera les miens, est l'unique bien qui puisse flatter la tendresse de mon cœur : après quoi, je consens qu'on oublie pour jamais que Clarisse Harlove ait existé.

Lettre 275

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Dimanche, 9 juillet*

Puisse le Ciel signaler sa vengeance aux yeux de l'univers, sur le plus criminel et le plus abandonné de tous les hommes! Et je ne doute pas que tôt ou tard l'effet ne réponde à mes vœux. Pour le dédommagement de vos souffrances, c'est sur l'autre monde qu'il faut jeter les yeux.

Autre découverte, ma chère. Avec quelle horrible malice vous avez été jouée! Je vous ai crue très circonspecte, très pénétrante; mais, hélas! vous ne l'étiez pas assez pour le perfide à qui vous aviez à faire.

La lettre du 7 de juin, que vous m'envoyez comme une des miennes, est une lettre forgée. Le caractère à la vérité ressemble beaucoup au mien, et l'enveloppe est celle même de ma lettre: cependant, si vous aviez eu le moindre soupçon de l'imposture, vous qui connaissez si bien ma main, vous n'y auriez pas été trompée. En un mot, cette infâme lettre, quoique assez longue, ne contient qu'une partie de la mienne. Tout ce qui pouvait vous éclaircir sur l'horrible caractère de la maison, et vous rendre Tomlinson suspect, est entièrement supprimé. Vous en jugerez vous-même par l'esquisse que j'avais gardée, et que je veux vous envoyer. Vous verrez aussi quel tour il donne aux informations de Miss Lardner. Exécrable monstre!

Un juste égard pour notre sûreté commune m'oblige, ma chère, de vous exciter à la vengeance contre ce monstre infernal. Les mêmes principes d'ordre et de justice qui constituent l'autorité des lois font un devoir à l'innocence offensée de les employer contre ses persécuteurs : et ce n'est pas notre seul intérêt que je vous donne pour motif, mais encore celui d'une infinité d'autres, qui sont exposées aux mêmes outrages <sup>1</sup>.

Ce qui m'étonne dans ce récit, c'est que le détestable brigand, qui n'a pu deviner à quelle heure mon messenger devait arriver, ait trouvé sur-le-champ une créature disposée à vous représenter. Je réponds de l'honnêteté du jeune homme. Mais il est bien étrange qu'il soit arrivé pendant que vous étiez à l'église, comme je le vérifie en comparant son récit avec vos explications ; tandis qu'il devait être chez madame Moore deux heures plus tôt. Que ne m'aviez-vous marqué, ma chère, que le monstre avait découvert votre retraite, et qu'il était autour de vous ? Vous l'auriez dû sans doute. Cependant je ne puis vous blâmer d'une négligence dont je ne juge que par l'événement.

On ne me reprochera pas d'avoir jamais eu trop de crédulité pour les histoires de spectres, de démons, et d'esprits familiers, qui se racontent entre les jeunes filles : cependant je crois que pour expliquer le succès de tant d'impostures et de trahisons, il faut supposer que si ce misérable n'est pas un démon lui-même, il en a sans cesse une demi-douzaine à ses ordres. Tantôt je leur vois prendre la figure de l'abominable Tomlinson, tantôt celle de l'exécrable Sinclair, tantôt celle de Milady Lawrence. Mais lorsqu'ils ont voulu paraître sous la forme angélique de ma chère amie, voyez quel hideux masque ils ont pris aux yeux de mon messenger.

C'est mon opinion, ma chère, qu'aussi longtemps que le monstre n'aura pas quitté l'Angleterre, il n'y a pas plus de sûreté pour vous dans le nouvel asile où vous êtes. Pourquoi de justes imprécations ne sont-elles pas exaucées ? Que vous seriez déjà vengée par les miennes ! Il faut que cet horrible scélérat se soit vendu à l'enfer pour un temps. Puisse le temps être abrégé !

1. Miss Howe rapporte ici toutes les circonstances du message de Hampstead (NdR).

Puisse son infernal correspondant lui manquer de foi, comme il en manque lui-même aux autres!

Je ne me borne point à vous envoyer l'esquisse de ma longue lettre du 7. J'y joins les principaux articles de celle que vous deviez recevoir à Hampstead. Vous jugerez, après les avoir lus, combien ma surprise était juste de ne recevoir aucune réponse à ces deux lettres; et combien elle dût redoubler lorsque madame Townsend m'écrivit de Hampstead « que M. Lovelace, après y avoir passé plusieurs jours avec vous, avait amené chez madame Moore sa tante et sa cousine, qui vous avaient fait consentir à retourner avec elles dans votre premier logement; que les femmes de Hampstead vous croient mariée, et m'accusaient d'avoir entretenu la mauvaise intelligence entre vous et M. Lovelace; qu'il était à Hampstead le jour auparavant, c'est-à-dire le mercredi 14, et qu'il s'était applaudi de son bonheur; qu'il avait invité madame Moore, madame Bevis et Miss Rawlins à faire le voyage de Londres pour rendre visite à son épouse; qu'il avait déclaré que vous aviez repris un nouveau goût pour votre première demeure, et qu'il avait satisfait honorablement à votre dépense pendant le peu de jours que vous aviez passés chez madame Moore. »

Je ne vous déguiserai pas, ma chère, que ces apparences m'avaient causé assez d'étonnement et de chagrin pour me faire prendre la résolution de demeurer aussi tranquille qu'il me serait possible, et d'attendre qu'il vous prît envie de me répondre. Cependant je ne pus modérer longtemps mon impatience; et, le 20 de juin, je vous écrivis une lettre assez vive, que vous n'avez pas reçue.

Quelle fatalité dans toute votre aventure, depuis le premier moment jusqu'aujourd'hui! Si ma mère avait permis... Mais puis-je la blâmer, lorsque vous avez un père et une mère qui méritent tant de reproches! plus sans doute que des parents n'en méritèrent jamais, si l'on considère quelle fille ils ont chassée, persécutée, indignement abandonnée!

Après tout, c'est sur votre monstre que retombent toujours mes imprécations, avec le regret de les voir malheureusement impuissantes. Ses trahisons et ses parjures nous apprennent ce qu'il faut attendre des libertins lorsqu'une jeune personne s'expose à leurs artifices. Il y a beaucoup d'apparence que, dans

son insupportable présomption, il a compté d'abord sur une conquête plus aisée. Mais lorsque votre vigilance sans exemple et votre incomparable vertu l'ont mis dans la nécessité d'employer les breuvages, le rapt et les dernières violences, vous voyez que l'idée du crime ne l'a jamais effrayé. Je ne doute pas que les gens du même caractère ne s'abandonnassent plus souvent aux mêmes excès, si l'imprudence et la crédulité de notre sexe n'abrégiaient les difficultés de leur triomphe.

Quelle doit être la satisfaction d'un père et d'une mère qui ont heureusement disposé de leur fille en faveur d'un homme vertueux ! Qu'une jeune femme est heureuse de se trouver sous la protection d'un mari digne de son respect autant que de son amour ! Si Clarisse Harlove n'est pas échappée, qui se flattera d'être à couvert du danger ? Tous les libertins ne sont pas des Lovelace ; mais il est bien plus certain que toutes les femmes ne sont pas des Clarisse. Les attentats de votre monstre n'ont été que proportionnés à votre résistance.

Ma mère m'a donné ordre de vous communiquer ses idées sur le fond de votre déplorable aventure. Je le ferai dans une autre lettre, que je me propose de vous envoyer avec celle-ci par un exprès. À l'avenir, mon dessein, si vous l'approuvez, est d'employer l'ancienne voie de Collins, qui laissera mes lettres à la Tête du Sarrasin, près de St. Dunstan. Vous y enverrez les vôtres, qu'il ne prendra pas moins facilement, excepté celles que d'autres raisons peuvent vous porter à faire partir par la poste. Mais il faudra aussitôt que celles-là soient adressées, comme autrefois, à M. Hickman ; ma mère paraît déterminée à faire dépendre la liberté de notre correspondance d'une condition à laquelle je doute que vous vous soumettiez, quoique je le désire beaucoup. C'est ce que je remets à vous expliquer dans une autre lettre. Je finirai celle-ci par des excuses pour les réflexions dures auxquelles je me suis emportée dans ma dernière ; et je vous supplie, ma chère, de me croire plus tendrement que jamais, votre, etc.

ANNE HOWE.

## Lettre 276

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Lundi, 10 juillet*

Je reprends la plume, ma très chère amie, pour obéir à l'ordre de ma mère en vous expliquant ce qu'elle pense de votre malheureuse histoire.

Elle revient encore à son ancienne chanson. Vos malheurs, dit-elle, ont leur source dans le fatal contretemps qui vous arracha de la maison paternelle; car elle est persuadée (ce que je ne suis point) qu'après une nouvelle épreuve, qui devait être la dernière, vos parents étaient résolus de céder à votre aversion, s'ils l'avaient trouvée insurmontable. Mais après tant de ridicules expériences, n'était-ce pas une folie de supposer que vos dispositions pussent changer?

À l'égard des indignités que vous avez essuyées de la part du plus vil de tous les hommes, elle pense constamment que s'il n'y a point d'exagération dans votre récit, comme elle en est persuadée, vous devez le poursuivre dans toute la rigueur des lois, lui et ses complices.

Elle demande quels assassins, quels ravisseurs seraient jamais appelés en justice, si la modestie était une raison qui pût dispenser notre sexe de paraître devant les tribunaux pour révéler leurs crimes? Elle prétend qu'il est nécessaire, pour la sûreté publique, que ces bêtes de proie soient retranchées de la société; et si vous manquez là-dessus à ce qu'elle nomme votre devoir,

elle vous croit responsable de tous les maux qu'il peut causer dans le cours de son infâme vie.

Qui croira jamais, m'a-t-elle dit, que Miss Harlove parle de bonne foi lorsqu'elle assure qu'il lui importe peu que ses disgrâces demeurent cachées, si la crainte ou la confusion l'empêche de paraître, et de demander justice pour elle-même et pour son sexe? Ne la soupçonnera-t-on pas plutôt d'appréhender qu'on ne découvre de sa part quelque faiblesse, quelque trace d'amour, dans les informations et les éclaircissements? Elle ajoute que si le coupable demeure impuni dans un cas où le parjure, les breuvages, l'imposture et la violence ont été employés pour la ruine d'une fille dont l'innocence est prouvée par la nature même de ces crimes, et pour le déshonneur d'une famille distinguée, il n'y a point de forfait qui mérite l'attention de la justice, ni de criminel qui doive craindre le châtement.

Elle pense aussi, et je suis de la même opinion, que les infâmes complices doivent subir la punition qu'elles méritent, et qu'elles ne peuvent éviter si le procès est une fois commencé. C'est le seul moyen de détruire un nid de vipères, et de sauver quantité d'innocentes créatures.

Elle m'a dit encore que si Miss Clarisse ne trouve pas, dans son intérêt propre, des raisons assez fortes pour lui faire souhaiter une vengeance publique, elle doit vaincre ses scrupules par considération pour sa famille, pour ses amis et pour son sexe, qui participent visiblement à sa disgrâce.

Enfin, ma chère, elle déclare qu'à la place de votre mère elle ne vous pardonnerait pas à d'autres conditions; et, si vous vous y soumettez, elle promet d'entreprendre elle-même de vous réconcilier avec votre famille.

Voilà, ma chère amie, quels sont ses sentiments sur votre infortune et sur votre situation. Je ne puis vous dire que je n'y trouve pas beaucoup de justice et de raison. Il me semble même que les lois devraient obliger une femme injuriée à poursuivre l'offenseur, et faire un crime capital de la séduction, lorsque l'innocence éclate d'un côté, et qu'on découvre de l'autre une suite d'artifices étudiés.

Ma mère m'ordonne d'ajouter qu'elle insiste sur la nécessité de déférer votre monstre à la justice. Elle répète qu'à cette

condition, non seulement elle ne s'opposera plus à notre correspondance, mais qu'elle entreprendra de vous réconcilier avec vos proches. Ainsi, j'attends que vous me fassiez connaître vos dispositions. J'ai demandé à ma mère si elle me permettrait de paraître avec vous devant les juges. Sans doute, m'a-t-elle dit, si ce motif pouvait vous engager à commencer les poursuites. Je m'engage, ma chère, à vous accompagner. Oui, n'en doutez pas; pourvu que je voie seulement quelque apparence de pouvoir conduire le monstre au dénouement qu'il mérite.

Encore une fois, ne tardez point à me faire connaître là-dessus vos idées; supposé néanmoins que les nôtres soient approuvées de votre famille. Mais quelque parti que vous preniez, mes plus ardentes prières seront pour obtenir du Ciel qu'il vous donne la patience de supporter vos afflictions, comme il convient à ceux qui n'ont pas de mauvaise intention à se reprocher, et qu'il répande dans votre cœur blessé la douceur de ses consolations.

ANNE HOWE

*(Aux deux lettres précédentes, qui furent envoyées par un exprès, Miss Howe joignit le billet suivant.)*

Il m'est impossible, ma très chère Clarisse, de laisser partir ces deux lettres sans vous prévenir sur quelques expressions moins tendres que je ne l'aurais souhaité, mais que je me suis vue comme forcée d'employer parce qu'elles devaient être soumises à l'inspection de ma mère. Cependant le principal motif de ce billet est pour vous offrir de l'argent et les autres nécessités qui doivent vous manquer. Permettez à votre amie de vous rendre ce faible service. Faites-moi savoir en même temps si je puis vous être utile, par moi-même, ou par ceux sur qui j'ai quelque pouvoir. Je tremble que votre retraite ne soit pas assez sûre. Cependant tout le monde est persuadé qu'il n'y a pas d'asile comparable à Londres. Je m'arracherais volontiers les cheveux de chagrin, lorsque je considère qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous offrir une protection personnelle!

Lettre 277

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Mardi, 11 juillet*

J'approuve la méthode que vous me proposez pour la sûreté de nos lettres, et j'ai déjà pris des mesures qui répondront exactement à vos vues. Je suis fort éloignée de me croire parfaitement à couvert. Mais que puis-je faire de mieux ? De quelle autre retraite ai-je le choix ? Le mauvais état de ma santé, qui s'altère chaque jour de plus en plus, à mesure que la réflexion irrite mes douleurs, deviendra peut-être ma plus sûre protection. Je pensais autrefois à quitter l'Angleterre ; et si je voyais bien loin devant moi, c'est un parti que j'embrasserais volontiers. Mais comptez, ma chère, que le coup fatal est porté. Ce langage ne doit pas vous surprendre. Quel cœur aurait été capable de résister ? Au fond, ma chère, mon unique amie, je désire si ardemment cette dernière scène, qui terminera tout, et je trouve tant de consolation à voir décliner mes forces, que je regrette quelquefois d'avoir reçu du Ciel cette excellente constitution, qui peut encore éloigner de quelque temps l'unique bonheur où j'aspire.

À l'égard des poursuites auxquelles vous m'exhortez, peut-être m'expliquerai-je sur ce point avec plus d'étendue que je n'en suis capable à présent ; du moins si j'en ai la force, car je me sens extrêmement affaiblie : mais ce que je puis dire aujourd'hui, c'est

qu'il n'y a point de maux auxquels je ne me soumise plus volontiers qu'à paraître publiquement devant un tribunal de justice pour y faire entendre mes plaintes. Je suis vivement affligée que votre mère attache la liberté de notre correspondance à cette condition. La constance de votre amitié, ma chère, et le plaisir d'en être quelquefois assurée par vos lettres, auraient fait ma seule consolation et tout le reste de mes espérances. Cependant, comme cette amitié dépend plus du cœur que de la main, je me flatte qu'elle ne m'en sera pas moins conservée. Ô ma chère ! quel fardeau que la malédiction d'un père ! Vous ne vous imagineriez pas... Mais je ne dois pas vous entretenir de ces idées, vous qui n'avez jamais aimé ma famille. J'ajoute seulement qu'une réconciliation n'est plus un bien que je puisse espérer.

Entre plusieurs soins, j'ai écrit à Miss Rawlins de Hampstead ; et sa réponse, que je reçois à ce moment, éclaircit les lâches inventions par lesquelles ce méchant homme s'est procuré votre lettre du 10 de juin. En substance, « j'informais Miss Rawlins de ce qui m'était arrivé par la trahison des deux femmes qui avaient osé se revêtir d'un nom respectable, et je lui déclarais que je n'avais jamais été mariée. Je la suppliais de s'informer particulièrement, et de m'apprendre qui avait pris mon nom chez madame Moore, le dimanche 11 de juin, tandis que j'étais à l'église, pour recevoir une lettre qui m'aurait sauvée de ma ruine, si j'avais eu le bonheur de la recevoir. Je lui faisais des excuses du désordre qu'elle avait pu remarquer dans mon esprit, et qui venait de l'excès de mes afflictions. Enfin, je la priais de m'envoyer le compte de ma dépense chez Madame More, pour me donner le pouvoir de m'acquitter ; et, dans la crainte d'être observée par M. Lovelace, je lui marquais une adresse détournée, dont je me croyais sûre ».

Miss Rawlins m'apprend dans sa réponse « que le misérable avait engagé madame Bevis à me représenter dans mon absence ; qu'il paraît que cette idée lui était venue sur-le-champ, à l'arrivée de votre messenger ; que madame Bevis s'était laissé persuader par la fausse supposition de vos efforts continuels pour ruiner la paix de notre mariage, et qu'elle avait reçu votre lettre sous mon nom. Elle excuse l'intention de cette jeune femme. Elle prend une part fort vive à mes infortunes. Mais elle se félicite beaucoup d'être informée assez tôt du caractère de M. Lovelace, pour ne pas

exécuter la parole qu'elle lui avait donnée de me rendre une visite chez madame Sinclair avec les deux veuves, dans la supposition que j'y étais heureuse avec lui. Elle m'apprend d'ailleurs qu'il a payé fort honorablement sa dépense et la mienne ».

Je vous rends grâce, ma chère, de m'avoir envoyé l'esquisse de vos deux lettres interceptées. Je vois l'extrême avantage qu'il en a pu tirer pour le succès de ses lâches desseins contre une fille infortunée dont il a fait son jouet si longtemps. Que je suis lasse de la vie; souffrez que je le répète! Que je sens croître l'amertume de mon cœur lorsque je considère que les seules lettres qui pouvaient m'informer de ses horribles vues, m'armer contre lui et contre ses infâmes complices, sont celles qui sont tombées entre ses mains. Quel malheur pour moi que mon évasion même lui ait donné l'occasion de les recevoir!

Cependant je ne cesse pas de m'étonner que ce Tomlinson ait pu découvrir ce qui s'était passé entre M. Hickman et mon oncle. De toutes les circonstances, c'est celle qui m'a le plus aveuglée sur le caractère de cet imposteur. Les moyens par lesquels M. Lovelace est parvenu lui-même à me trouver dans Hampstead ne demeureront pas moins impénétrables pour moi. Il peut faire gloire de ses artifices. Avec plus de méchanceté que d'esprit, il peut se faire un triomphe d'avoir abusé de la simplicité de mon cœur. Mais j'ose me promettre, de la bonté du Ciel, un sort heureux dans une autre vie, tandis que le sien... Hélas! mes désirs de vengeance ne vont pas jusqu'à cet excès.

Adieu, ma très chère amie. Puissiez-vous être heureuse! Alors votre Clarisse ne sera pas tout à fait misérable.

## Lettre 278

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Mercredi au soir, 12 juillet*

Votre abattement, ma très chère Clarisse, me jette dans des alarmes qui m'ôtent le repos et le sommeil. Il faut que je vous écrive. Mon inquiétude ne peut trouver d'autre soulagement. Souffrez, ma chère, mon excellente amie, souffrez que je vous conjure de ne pas vous abandonner à vos peines. Consolez-vous, au contraire; mettez votre consolation dans le triomphe d'une vertu sans tache et d'une intention irréprochable. Quelle autre femme eût été capable de résister aux épreuves que vous avez surmontées? Le retour de M. Morden ne peut être éloigné. C'est une protection que le Ciel vous réserve. Vous obtiendrez justice, et pour vous-même et pour les biens qui vous appartiennent. Combien d'heureux jours n'avez-vous pas encore à vous promettre? Le pire de tous vos maux serait d'aggraver, par un coupable désespoir, des accidents auxquels vous ne pouvez remédier.

Mais pourquoi, ma chère, cette continuation d'ardeur pour votre réconciliation avec une famille implacable, qui mérite si peu vos sentiments, et dont les désirs d'ailleurs sont gouvernés par un frère avide, qui trouve son avantage à tenir la brèche ouverte? C'est sur cette passion de vous réconcilier que le plus vil des hommes a fondé toutes ses ruses. Il a fait servir à ses vues

un empressement que vous avez porté plus loin que vos espérances. Rien de plus louable, assurément, que votre intention; mais il fallait que le Ciel vous eût donné pour parents des chrétiens, ou du moins des païens qui eussent des entrailles.

Je charge de cette courte lettre le même jeune homme que je vous ai envoyé chez madame Moore. Dans sa simplicité, il ne manque pas d'intelligence; et sa première aventure est une leçon qui le rendra plus propre à nous servir. Permettez, je vous prie, qu'il vous voie, pour le mettre en état de me rendre compte de votre situation et de votre santé. M. Hickman se serait déjà procuré l'honneur de vous voir, si je n'appréhendais que ses mouvements ne fussent observés par votre abominable monstre. Je ne vous cacherai pas que je fais observer moi-même toutes les démarches de ce perfide. Ses complots de vengeance m'alarment si vivement, depuis que je suis informée du sort de mes deux lettres, qu'il fait le sujet de mes craintes, jusque dans mes songes.

Ma mère s'est laissé vaincre par mes instances. Elle vient de m'accorder la permission de vous écrire et de recevoir vos lettres. Mais elle y met deux conditions : l'une, que vous m'écrierez sous enveloppe de M. Hickman, dans la vue apparemment de lui attirer de moi plus de considération; l'autre, qu'elle verra toutes nos lettres. « Lorsque les filles, a-t-elle dit à quelqu'un qui me l'a dit, sont obstinées sur un point, la prudence oblige une mère d'entrer dans leurs idées, s'il est possible, plutôt que de les combattre, parce qu'elle conservera du moins l'espérance de tenir toujours les rênes. »

Apprenez-moi chez quels gens vous êtes logée. Vous enverrai-je madame Townsend pour vous procurer une autre retraite, ou plus sûre ou plus commode? Adieu, mon admirable amie, ma chère et mon excellente Clarisse. Prenez pour vous-même les consolations que vous donneriez, dans les mêmes circonstances, à votre tendre et fidèle,

ANNE HOWE.

## Lettre 279

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi, 13 de juillet*

Quel regret n'ai-je pas, ma chère Miss Howe, d'être la malheureuse occasion de vos craintes ! Quelle étendue, quelle contagion dans mes fautes ! Mais si j'apprends que ce méchant homme entreprenne jamais quelque chose contre vous ou contre M. Hickman, je vous assure que je consentirai à le poursuivre en justice, quand je devrais mourir à la vue du tribunal.

Je reconnais, sur ce point, toute la justice des raisons de votre mère. Mais elle me permettra de répondre que mon histoire a des circonstances qui m'obligent de penser autrement. Je vous ai promis d'entrer quelque jour dans l'explication de mes véritables idées.

Pour cette fois, votre messager peut vous assurer qu'il m'a vue. Je lui ai parlé de l'imposture par laquelle il s'est laissé tromper à Hampstead ; et je suis fâchée de pouvoir dire, avec raison, que s'il n'avait pas été si simple et tout à la fois si rempli de lui-même, il n'aurait pas donné si grossièrement dans le piège. Madame Bevis peut alléguer la même excuse en sa faveur. C'est une femme de bon naturel mais inconsidérée, qui, n'étant point accoutumée au commerce de ces lâches trompeurs, a laissé prendre avantage de son caractère simple et crédule.

Il me semble que je ne puis être moins connue que dans la retraite où je suis. Je m'y crois en sûreté. S'il reste quelque danger, c'est le matin, lorsque je vais à l'église ou que j'en reviens. Mais je fais ce petit voyage de très bonne heure; et, vraisemblablement, ce n'est point à l'église que je rencontrerai les misérables dont j'ai eu le bonheur de me délivrer. D'ailleurs je me place dans le banc le plus obscur, soigneusement enveloppée dans ma mante, et le visage à demi couvert. La parure, ma chère, ne s'attire pas beaucoup mes soins. Toute mon attention se borne à la propreté.

L'homme chez qui je suis logée se nomme Smith. C'est un marchand gantier, qui vend aussi des bas, des rubans, du tabac d'Espagne et d'autres marchandises. Sa femme, qui garde ordinairement la boutique, est d'un caractère vertueux et prudent. Ils vivent entre eux dans une parfaite intelligence; ce qui prouve, dans mes idées, qu'ils ont tous deux le cœur droit : car lorsqu'un mari et sa femme vivent mal ensemble, c'est une preuve que, soit dans le fond du caractère ou dans les mœurs, ils se connaissent mutuellement quelque défaut essentiel, qui ne donnerait pas pour eux, aux étrangers, plus de goût qu'ils n'en ont l'un pour l'autre, s'il était aussi bien connu du public. Deux chambres au premier étage, meublées avec plus de propreté que de richesse, composent mon appartement. Le second est occupé par une digne veuve, nommée madame Lovick, qui, sans être bien partagée du côté de la fortune, ne s'attire pas moins de respect, suivant le témoignage de M. Smith, par sa prudence que par sa piété. Je me propose de lier une étroite connaissance avec elle.

Je vous dois, ma chère, les plus tendres remerciements pour vos sages avis et vos consolations. Ma confiance au secours du Ciel me fait espérer qu'il soutiendra mes forces contre cette espèce de désespoir, ou d'abattement, dont la religion fait un crime : surtout lorsque pour m'en défendre, je puis penser, comme vous le dites, que mon malheur ne vient ni de ma légèreté, ni d'aucun égarement volontaire. Cependant la disposition implacable de ma famille, que j'aime avec la plus parfaite tendresse; mes alarmes du côté de ce méchant homme, qui ne me laissera pas sans doute un moment de repos; la situation où je me trouve réduite, à mon âge, sans protection, avec peu de connaissance du monde; mes réflexions sur le scandale que j'ai

causé, joint au douloureux sentiment des outrages que j'ai reçus d'un homme dont je n'avais pas mérité cet excès de barbarie et d'ingratitude; toutes ces raisons ensemble produiront infailliblement l'effet auquel je ne puis me défendre d'aspirer : plus lentement, peut-être, que je ne le désire, parce que la bonté de ma constitution résistera quelque temps malgré moi; heureuse si d'autres principes peuvent m'élever dans l'intervalle au-dessus de toutes les considérations mondaines, et m'apprendre à chercher mon bonheur dans une source plus pure!

Actuellement, ma tête est dans un extrême désordre. Mes idées n'ont pas encore été bien nettes, depuis la violence que mon esprit et mon cœur ont essuyée par les détestables artifices dont je suis la victime. Cependant il peut me rester d'autres combats à soutenir. Je sens quelquefois que je ne suis point assez soumise à ma condition. Le Ciel n'a pas achevé son ouvrage, si c'est ma patience qu'il veut éprouver. Je le bénirai de toutes les peines dont sa bonté ne me fera qu'une épreuve; mais comment regarder cette terrible partie de la malédiction de mon père...! Arrêtons : ce mal même, le plus redoutable de tous les maux, ce coup de foudre, ne peut-il pas tourner à mon avantage par les efforts qu'il me fera redoubler pour m'en garantir?

Je n'ajouterai, ma chère, que des remerciements à votre mère, de l'indulgence qu'elle a pour nous, et des compliments tels que je les dois à M. Hickman. Pour vous, qui êtes ma tendre amie et la plus chère partie de moi-même (car, hélas! quel cas dois-je faire de l'autre?), croyez-moi jusqu'à ma dernière heure, et même au-delà, s'il est possible, votre, etc.

CL. HARLOVE.

Lettre 280

*M. Lovelace à M. Belford*

*Vendredi, 7 juillet*

J'ai devant moi trois de tes lettres, auxquelles je dois réponse, et dans chacune desquelles tu te plains de mon silence. Tu m'assures même, dans la dernière, que tu ne saurais vivre si je ne t'écris tous les jours, ou du moins de deux jours l'un.

Meurs donc, ami Belford; meurs, si c'est ta résolution. Où veux-tu que je prenne le courage d'écrire, lorsque j'ai perdu le seul sujet qui méritait d'exercer ma plume? Fais-moi retrouver mon ange, ma divine Clarisse; et la matière ne me manquera pas pour t'écrire à toutes les heures du jour et de la nuit. Tout ce qui sortira de sa bouche sera tracé sur le papier. Je te décrirai chaque mouvement, chaque attitude de cet objet de mes adorations; et dans son silence même, je m'efforcerai de t'expliquer ce qu'elle pense ou ce que je souhaiterais qu'elle pensât. Mais depuis que je l'ai perdue, je suis tombé dans un vide affreux. Tout ce qui existe autour de moi, les éléments au milieu desquels je me trouve placé, la nature entière ne m'offre rien dont je puisse jouir.

Ah! reviens, reviens, divinité de mon âme! Reviens entre les bras de ton adorateur! Qu'est-ce que la lumière, qu'est-ce que l'air, la ville, la campagne, qu'est-ce que le monde entier sans toi? Tout ce qu'il y a de charmes, de splendeur, d'harmonie, de joie dans l'univers, n'est qu'une partie de toi-même : et s'il fallait

l'exprimer d'un seul mot, ce mot serait Clarisse. Reviens donc ; ah ! reviens faire encore une fois le bonheur de ton Lovelace, qui apprend par ta perte le prix du trésor qu'il a négligé, et qui ne se lève chaque jour au matin que pour maudire le soleil, dont les rayons ne se refusent qu'à lui !

N'est-il pas surprenant, Belford, qu'on ne puisse rencontrer cette chère fugitive ? qu'on n'en découvre, qu'on n'en apprenne rien ? Elle entend si peu la ruse que, si j'avais été libre, je suis sur que j'aurais découvert ses traces un quart d'heure après sa fuite ; quoique vingt émissaires que j'emploie dans la ville, dans les villages voisins, et surtout dans le canton de Miss Howe, n'aient fait jusqu'aujourd'hui que d'inutiles recherches. Mais le vieux pair continue d'être si mal qu'il m'est impossible de m'éloigner. Je ne voudrais pas désobliger un homme que je ne crois pas hors de danger. Que sa goutte, qu'on a trouvé le moyen de faire descendre aux pieds, prenne heureusement assez de force pour remonter à l'estomac, je suis délivré de lui pour toujours. À présent qu'il est plus tranquille, il veut me voir au chevet de son lit, pendant des heures entières, pour l'entretenir de mes intrigues. Maudit accès de tendresse, qui le prend si mal à propos ! et le bel amusement pour un malade ! Aussitôt que la douleur se fait sentir, il prie matin et soir avec son aumônier. Je te demande quelle doit être la religion d'un homme qui soupire de joie, après avoir articulé quelques prières, comme s'il se croyait sûr d'avoir fait sa paix avec le Ciel ; et qui me rappelle ensuite, avec un nouvel empressement, pour écouter mes *espiègleries*, m'excitant par ses éclats de rire, et me traitant d'agréable vaurien, d'un ton qui marque assez le plaisir qu'il prend à m'entendre.

Mes deux cousines sont toujours présentes lorsque je l'amuse par mes récits. Les meilleures aventures deviendraient languissantes dans la bouche d'un historien, s'il n'avait qu'un auditeur pour applaudir. *Applaudir !* me diras-tu. Oui, Belford, applaudir. Quoique ces deux filles blâment quelquefois les faits, elles ne laissent pas de louer la manière, l'invention, mon adresse et mon intrépidité. D'ailleurs, ce que les autres appellent *blâme*, je suis porté à le prendre pour une louange. C'est ma méthode ; et je m'en trouve bien pour secouer facilement le joug de la honte, qui

est capable de refroidir tout d'un coup un caractère entreprenant.

Mes cousines sont des filles assez raisonnables, qui ne manquent point d'esprit ni de sentiment. Hier, à l'occasion de quelques reproches que Charlotte me faisait sur une de mes aventures, je lui dis que j'avais mis plus d'une fois en délibération si je lui appartenais de trop près par le sang, et s'il ne m'était pas permis de l'aimer du moins l'espace d'un ou deux mois. Peut-être, ajoutai-je, était-elle fort heureuse qu'un autre joli visage, qui s'était présenté dans le même temps, eût fait prendre un autre cours à mes inclinations lorsque j'étais prêt à les suivre. Mes trois auditeurs levèrent tout à la fois les mains et les yeux. Mais les exclamations des deux Miss ne m'empêchèrent pas d'observer qu'elles étaient moins irritées de ce langage ouvert, que ma charmante ne l'a quelquefois été de certaines expressions obscures, qui m'ont fait admirer sa pénétration.

Le vieux pair me parle souvent de cette adorable personne, et mes cousines le secondent avec beaucoup de zèle. Il espère, dit-il, que je ne serai pas assez malhonnête homme (admire la délicatesse d'un pair) pour manquer d'honneur à l'égard d'une fille de ce mérite, de cette fortune et de cette beauté. Il branle la tête. Il soupçonne que l'harmonie n'est pas parfaite entre nous. Il lui tarde de la voir paraître avec le titre de ma femme. Il me vante les nouveaux bienfaits qu'il est résolu d'ajouter aux premiers, et les présents qu'il nous destine à la naissance de notre premier fils. Mais j'espère qu'avant cet avènement, tout sera passé entre mes mains. *Espérer n'est pas un mal, Belford. Mon oncle dit que sans l'espérance on perdrait courage.*

*Samedi*

Il est neuf heures du matin, en plein été, et mes deux cousines se font encore attendre pour le déjeuner. Quelle indécence, dans de jeunes personnes, de faire connaître à un libertin qu'elles aiment le lit, et de lui apprendre en même temps où il peut les trouver! Mais, pour les punir, je veux qu'elles déjeunent seules avec leur vieil oncle, et qu'elles aient le temps de sécher d'ennui, pendant que je vais me rendre dans mon phaéton chez le colonel

Ambrose, qui me proposa hier un dîner, à l'occasion de deux de ses nièces d'Yorkshire, beautés célèbres qu'il a chez lui depuis quinze jours, et qui sont, dit-il, fort curieuses de me voir. Ainsi, Belford, grâces au Ciel, toutes les femmes ne me fuient pas. Puisque ma chère fugitive n'est qu'une ingrante, je voudrais pouvoir obtenir de mon cœur d'y faire succéder une autre beauté. Mais qui serait capable de l'emporter sur elle? Qui peut remplir une place que Miss Harlove ait occupée?

À mon retour, je verrai s'il se présente quelque sujet pour t'écrire. Mes chevaux sont prêts. On m'avertit que mes cousines vont descendre : mais je suis bien aise qu'elles me trouvent parti.

*Samedi, à cinq heures*

J'ai dîné avec le colonel, sa femme et ses nièces; mais je n'ai pas eu la force de leur donner mon après-midi. Quoique j'aie trouvé dans la figure des deux nièces de quoi exercer quelques moments mon attention, elles n'ont servi qu'à me faire désirer, avec un redoublement d'impatience, de retrouver le charme de mon cœur. Pour le visage et toute la figure, il n'y a rien d'égal à ma Clarisse. Son esprit et son langage n'admettent point de comparaison. Qu'ai-je remarqué dans ces deux femmes? Une sorte de vivacité étudiée, qui ne vient que du désir de plaire; un air content d'elles-mêmes; une manière affectée d'ouvrir la bouche pour faire admirer des dents assez blanches. J'aurais pu les souffrir autrefois. Elles ont paru surprises que je fusse capable de les quitter si tôt. Cependant depuis que ma Clarisse m'a guéri de la vanité, il ne m'en reste plus assez pour me faire attribuer leur étonnement au goût qu'elles ont pris pour moi, plutôt qu'à l'admiration dont elles sont remplies pour elles-mêmes. Elles m'ont regardé comme un connaisseur en beauté. Elles auraient été flattées d'engager mon attention. Mais Clarisse, Belford! Clarisse me rend aveugle, insensible à tout ce qui ne lui ressemble pas. Retrouve-la pour ton ami! rends-moi ce cher objet de mes affections, cet unique sujet qui mérite d'exercer ma plume; ou cette lettre sera la dernière que tu recevras de ton Lovelace.

*(Les suppressions vont devenir plus fréquentes que jamais. Ici plusieurs lettres d'immense longueur, qui n'offrent qu'une scène purement anglaise, entre M. Lovelace, Milord M... et toutes les dames de leur sang, doivent être sacrifiées au goût de notre nation : mais il est nécessaire, pour l'intelligence des lettres suivantes, d'apprendre au lecteur que Milady Lawrence, informée par Miss Clarisse de la conduite honteuse de son neveu, se rend au château de M... avec Milady Sadleir sa sœur; et que là, devant Milord et leurs deux nièces, elles entreprennent ce que Lovelace nomme son procès. Tous les faits sont expliqués et les lettres produites, avec des reproches convenables à l'offense. Il se défend par mille évasions plaisantes, qui n'empêchent pas qu'on ne le presse sur ses véritables dispositions. Enfin, il déclare nettement qu'il se reconnaît coupable, qu'il adore Miss Harlove, et que, n'ayant jamais trouvé dans sa conduite et dans ses sentiments que des raisons d'honorer autant sa vertu qu'il aime son esprit et sa beauté, il est résolu d'en faire sa femme. Cette promesse, à laquelle il s'engage solennellement, le rétablit dans l'amitié de ses proches; mais, après avoir considéré que Miss Harlove paraît fort éloignée de recevoir sa main, le conseil se détermine à charger les deux Miss Montaigu de rendre une visite à Miss Howe, pour employer ses bons offices auprès de son amie.*

*Lovelace, dans une autre lettre, parle de son mariage à M. Belford comme d'une chose certaine, ou qui ne peut plus manquer que par des résistances dont il espère de voir bientôt la fin du côté de Miss Clarisse. Il badine beaucoup sur le rôle de mari, qu'il va commencer. Toutes ces lettres sont pleines de chaleur et d'esprit. Il est surprenant que la différence des mœurs et du goût puisse aller, entre deux nations voisines, jusqu'à faire trouver insupportable dans une langue ce qui est quelquefois d'un agrément infini dans l'autre.)*

## Lettre 281

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Jeudi au soir, 13 de juillet*

Je suis forcée par l'importance de cette lettre, et par la difficulté de trouver un messenger pour demain, de me fier à la poste et de vous écrire directement sous votre nom emprunté.

C'est pour vous apprendre, ma chère, que j'ai reçu la visite de Miss Montaigu et de sa sœur, dans un carrosse à six chevaux de Milord. L'écuyer de ce seigneur était venu hier à cheval pour me prévenir sur cette faveur. Il m'avait demandé fort civilement si je permettais que les deux nièces de son maître cherchassent à lier connaissance avec moi, et qu'elles ne remissent pas leur visite plus loin qu'au jour suivant. Je ne doutai pas qu'une démarche si extraordinaire n'eût quelque rapport aux intérêts de ma chère amie. Après avoir consulté ma mère, je pris occasion de l'éloignement pour les envoyer prier de nous honorer de leur compagnie à dîner; ce qu'elles acceptèrent avec beaucoup de bonté.

Dans les tristes circonstances où vous êtes, je m'imagine, ma chère, que leur commission est ce qui pouvait arriver de plus agréable pour vous. Elles sont venues, au nom de Milord M... et de ses deux sœurs, pour me prier de vous engager par mes instances à vous mettre sous la protection de Milady Lawrence, qui ne vous quittera pas un moment jusqu'à ce qu'on vous ait rendu toute la justice que cette noble famille croit vous devoir. Milady

Sadleir n'était pas sortie de sa terre depuis la mort de sa fille, que vous devez vous souvenir d'avoir vue avec moi chez madame Benson. Elle s'est déterminée à se rendre au château de M... avec sa sœur, dans la seule vue de vous procurer de justes réparations. Les efforts de ces deux dames, joints à ceux de Milord, ont eu le pouvoir de rappeler votre misérable aux lois de l'honneur, et de lui faire promettre solennellement que si l'on peut obtenir de vous le pardon ou l'oubli de ses forfaits, il vous épousera dans leur présence. Ce n'est pas une petite consolation pour vous, de trouver dans cette honorable famille une vive admiration pour votre mérite. L'horrible monstre ne s'est pas épargné lui-même en rendant justice à votre vertu. Il promet d'être le meilleur de tous les maris. Milord et ses deux sœurs en répondent. Ils ne parlent que de nobles établissements, de bienfaits, de présents, des moyens de vous rendre autant d'honneur que vous avez souffert d'indignité, et de changer les noms par acte de parlement; comme une préparation aux mouvements qu'ils veulent se donner pour faire passer les titres sur la même tête que le gros de l'héritage, à la mort de son oncle, qui ne paraît plus fort éloignée. Enfin, l'on se promet de votre exemple et de l'influence que vous aurez sur lui une parfaite réformation dans ses mœurs.

J'ai fait un grand nombre d'objections; toutes celles, j'imagine, que vous auriez pu faire vous-même, si vous aviez été présente. Mais nous ne balançons pas, ma mère et moi, à vous conseiller, ma chère, de vous mettre incessamment sous la protection de Milady Lawrence, avec la résolution de le prendre pour votre mari. Il ne manque pas d'ambition. Toute sa grandeur dépend de la conduite qu'il doit tenir avec vous; et ses deux cousines répondent de sa conversion.

Il ne craint que votre facilité à communiquer l'histoire de vos infortunes. C'est, dit-il, vous exposer tous deux. Mais si vous n'aviez pas révélé cette histoire à Milady Lawrence, vous n'auriez pas une amie si ardente. Cependant je suis d'avis que vous devez être un peu plus réservée dans vos plaintes, soit que vous pensiez à devenir sa femme, ou que vous preniez le parti de rejeter sa main. Que vous servirait-il, ma chère, de donner à ce misérable un sujet de triomphe avec ses amis? Tout le monde ne saura pas combien vos maux mêmes ont fait d'honneur à votre vertu.

Votre dernière lettre, qui respire la tristesse, et le désordre de votre santé, que mon messenger s'est fait confirmer par votre hôtesse, après l'avoir observé lui-même sur votre visage et dans vos yeux, me causeraient une affliction inexprimable, si je ne me sentais un peu soulagée par l'agréable visite que j'ai reçue. J'espère qu'elle produira sur vous le même effet. En vérité, ma chère, vous ne devez pas hésiter. Il faut obliger cette famille. L'alliance est brillante. Les brutales horreurs que vous avez essuyées n'ont pas encore éclaté. Tout peut finir par une réconciliation générale; et vous vous trouverez bientôt en état de suivre cet ancien penchant qui vous porte à répandre vos bienfaits autour de vous, et qui fait bénir votre nom dans tous les lieux où vous avez paru.

Je souffre beaucoup de vous voir encore si touchée du téméraire emportement de votre père. De bonne foi, ma chère, votre âme paraît trop s'affaiblir. C'est manquer à vous-même. Vous parlez de repentir et de pénitence : laissez des sentiments dont je ne vois pas la nécessité pour vous, à ceux qui vous ont précipitée dans des maux qu'il ne vous était guère possible d'éviter. Vous jugez moins de votre cause par les règles de la raison et de l'équité que par le malheur de l'événement. Sur mon honneur, je vous crois sans reproche dans presque toutes vos démarches. De quoi votre frère, cet insolent, cet ambitieux personnage, n'a-t-il pas à répondre? Que dirai-je d'une sœur jalouse, emportée... Mais puisque le passé n'est plus en notre pouvoir, jetons hardiment les yeux devant nous. Je ne vois rien que d'heureux dans la perspective qui commence à s'ouvrir. Une famille illustre, qui vous tend les bras, qui est prête à vous embrasser avec tous les témoignages d'une joie tendre, et dont l'estime et l'affection apprendront à la vôtre que votre prudence couronnera tout. Elle fera rentrer en lui-même un malheureux, que mille raisons, indépendantes de lui, doivent faire souhaiter de voir dans le chemin de la vertu.

J'attendrai impatiemment votre première lettre. Les deux nièces vous proposent, pour éviter les longueurs, de vous mettre dans le coche de Reading, après avoir donné avis du jour de votre départ. On se hâtera d'aller au-devant de vous. J'aurai soin que M. Hickman se trouve à Slough. Miss Charlotte promet d'aller, avec sa tante Lawrence elle-même, jusqu'à Reading, pour vous y

prendre dans un équipage convenable, et vous mener directement à la terre de cette dame. J'ai demandé particulièrement que le misérable ne paraisse pas devant vous jusqu'au jour de la célébration; à moins que vous n'en ordonniez vous-même autrement.

Adieu, ma très chère amie. Devenez heureuse. Votre bonheur fera celui de mille autres, et causera des transports de joie à votre fidèle,

ANNE HOWE.

## Lettre 282

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Dimanche au soir, 16 de juillet*

Pourquoi donc, ma très chère amie, laissez-vous dans l'impatience un cœur que vous connaissez si dévoué à vos intérêts, faute d'un mot de réponse, dont vous devez sentir l'importance pour vous, et par conséquent pour moi? Vous étiez fort mal jeudi dernier. Votre lettre, comme je vous l'ai marqué, respirait une profonde mélancolie. Cependant vous devez être bien mal en effet si vous ne pouvez me répondre un mot sur ma dernière; un mot seulement, pour me dire que vous m'écrirez aussitôt que vous en aurez la force. Vous l'avez reçue, j'en suis sûre. Le maître de notre poste la plus voisine engage son honneur qu'aucun obstacle n'a pu l'arrêter. Je l'avais chargé particulièrement de cette précieuse lettre. Puisse le Ciel me faire apprendre bientôt que votre santé n'est pas plus affaiblie, et qu'elle a pu vous permettre de m'écrire! Je gronderai alors. Oui, oui, je gronderai, et plus vivement que je ne l'ai jamais fait contre vous.

Je suppose que pour excuse vous me direz que le sujet demande beaucoup de considération. Il en mérite, ma chère; mais vous avez l'esprit si juste, et je trouve si peu d'obscurité dans une affaire de cette nature, qu'elle ne devait pas vous arrêter plus d'une demi-heure. Peut-être attendiez-vous l'arrivée

de Collins, pour le charger de votre réponse. Cependant supposez, ma chère, qu'il lui fût survenu, comme la dernière fois, quelque affaire qui l'empêchât de faire demain le voyage de Londres. Ah! ma chère, comment pouvez-vous prendre cet air d'indifférence? Je ne sais si j'aurai la force de ne pas gronder.

Cher, cher Collins, hâtez-vous; ne perdez pas un moment. Il aura cette complaisance pour moi. Il part; il marchera toute la nuit. Je lui ai dit que la plus chère amie que j'aie au monde a le pouvoir d'être heureuse et de faire mon bonheur, et que l'un et l'autre dépendent de la réponse qu'il m'apportera d'elle. Je lui ai donné ordre d'aller droit à votre demeure, sans passer à la Tête du Sarrasin. Les affaires ont pris un cours si heureux qu'il peut se présenter à vous sans précautions. Votre lettre est prête apparemment. Si je me trompe, il demandera votre heure pour la prendre.

Vous ne sauriez être aussi heureuse que vous le méritez : mais je ne doute pas que vous ne souhaitiez de l'être autant que vous le pouvez; c'est-à-dire que vous ne preniez le parti de vous mettre à l'instant sous la protection de Milady Lawrence. Si vous ne voulez pas de lui pour votre propre intérêt, prenez-le pour le mien, pour celui de votre famille, pour celui de votre honneur! Cher Collins, hâtez-vous, hâtez-vous! soulagez le cœur impatient de la meilleure amie que ma chère Clarisse ait au monde.

Lettre 283

*Miss Howe à Miss Charlotte Montaigu*

*Mardi matin, 18 juillet*

Mademoiselle,

C'est dans le transport de mon cœur que je prends la liberté de vous écrire par un exprès, pour vous demander, à vous, à toute votre famille, des nouvelles d'une très chère amie, qui est disparue, je n'en doute point, par les noirs artifices d'un des plus lâches... ah! Mademoiselle, aidez-moi s'il vous plaît à lui donner le nom qu'il mérite. La piété de Miss Harlove éloigne toute crainte d'une entreprise contre elle-même. Il n'y a que lui, lui seul, qui soit capable d'avoir outragé l'innocence... Qui sait à présent ce qu'il a fait d'elle! Je vous apprendrai, si j'en ai la force, l'occasion de mon trouble et de mon emportement.

Aussitôt que vous fûtes partie, Mademoiselle, je n'eus rien de si pressant que d'écrire à mon amie. Mais n'ayant pu me procurer facilement un messenger, je fus forcée de prendre la voie de la poste. Mes instances étaient aussi vives que je vous l'avais promis, pour l'engager à se rendre aux désirs de toute votre famille. N'ayant pas reçu de réponse, j'écrivis une seconde lettre, dimanche au soir, et je l'envoyai par un exprès, qui me promit de marcher toute la nuit. Jugez quel fut hier mon étonnement, au retour de mon messenger, qui avait fait toute la diligence possible, lorsqu'il m'apprit qu'on n'avait point entendu parler d'elle

depuis vendredi matin, et que ses hôtes ont reçu pour elle, par la poste, une lettre qui doit être la mienne.

Elle était sortie, ce jour-là, dès six heures du matin, dans l'intention seulement d'aller à l'église voisine, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois. Elle était sortie à pied, après avoir dit qu'elle reviendrait dans une heure. Sa santé paraissait très faible. Juste Ciel! prends pitié de moi. Que ferai-je! J'ai passé toute cette nuit dans une agitation mortelle.

Ah, Mademoiselle! Vous ne sauriez vous imaginer combien je l'aime. C'est ma divinité sur la terre. Ma vie, mon âme ne me sont pas plus chères que Miss Harlove. Elle fait ma joie, mon appui, mes seules délices. Jamais deux femmes n'ont eu tant d'affection l'une pour l'autre. Il m'est impossible de vous décrire la moitié de ses perfections. Je mettais ma gloire dans l'amitié de cette incomparable fille. Hélas! qui sait à présent si tous ses malheurs, des malheurs qu'elle a si peu mérités! ne sont pas accomplis par la mort; ou si la méchanceté des hommes ne la réserve pas à quelque destin encore plus terrible! C'est un éclaircissement que je vous demande; car j'apprends que votre cousin (dois-je lui donner ce nom!) est encore avec vous.

Sûrement, Mesdemoiselles, vous étiez autorisées dans les propositions que vous m'êtes venues faire devant ma mère. Sûrement il n'oserait abuser de votre confiance et de celle d'une famille aussi respectueuse que la vôtre. Je ne vous fais pas d'excuses pour le désordre de cette lettre, et pour la grâce que je vous demande de m'accorder un mot de réponse par le porteur. Je perds l'esprit; je ne suis capable ni de penser, ni de vivre, si vous ne jetez pas quelque jour sur des obscurités qui désespèrent la malheureuse,

ANNE HOWE.

Lettre 284

*M. Lovelace à M. Belford*

*Au château de M..., dimanche au soir, 15 de juillet*

Tout est perdu, Belford. L'enfer s'en mêle. Que faire à présent! Malédiction sur toutes mes inventions et sur toutes mes ruses! Mais je l'éprouve déjà, jusqu'au fond de l'âme et du cœur. Tu m'as dit que ma punition ne faisait que commencer. Malheureux prophète! M'apprendras-tu quelle en sera la fin!

Je demande ton secours. Au moment que tu recevras cette lettre, rassemble toutes les forces de ton zèle et de ta diligence. Le courrier vole pour la vie et la mort. J'espère qu'il te trouvera dans ton logement de Londres, si tu n'es pas à ta campagne, où ses ordres le feront passer d'abord.

Cette maudite, maudite Sinclair, me dépêcha hier un homme à cheval, avec une lettre triomphante de Sally Martin, pour m'apprendre qu'elles ont découvert mercredi dernier ma divine Clarisse; et que, hier au matin, elles la firent arrêter en sortant de l'église, où peut-être avait-elle été prier pour ma réformation! par deux archers qui la mirent dans une chaise à porteurs, et qui la conduisirent en lieu de sûreté <sup>1</sup>.

1. C'est l'usage de Londres. Ce qu'on appelle ici lieu de sûreté, c'est la maison d'un des archers, où le débiteur est resserré pendant quelques jours qu'on lui donne pour payer. S'il ne satisfait pas, il est conduit en prison (NdP).

Elle est arrêtée pour une somme de 150 livres sterling que la Sinclair feint de lui demander pour son logement et sa nourriture. Outre l'infamie du procédé, tous ses habits et ses effets étant demeurés chez ce vieux démon, elle se trouve dans l'impuissance de faire la somme. Il y a déjà deux jours qu'elle languit chez l'archer. Cet après-midi, à l'arrivée de la lettre, j'étais monté en carrosse pour prendre l'air avec mes tantes. Je ne fais que rentrer au château, où je trouve le sujet d'un désespoir qu'il m'est impossible de t'exprimer.

Ne perds pas un instant, cher Belford. Au nom de Dieu, vole aux pieds de ma déesse offensée. Mon cœur saigne pour elle. Elle n'a pas mérité cet odieux traitement. Je n'ose m'éloigner d'ici. On attribuera ce malheur à mon invention; et l'absence me rendrait encore plus suspect.

Que tous les démons de l'enfer se saisissent de cette infâme vieille! Elle croit s'être acquis un nouveau mérite à mes yeux. Mais laisse, laisse-moi faire. Malheureux, trois fois malheureux incident! et dans un temps où les apparences commençaient à changer pour ma chère Clarisse! Vole, te dis-je. Justifie-moi de cette détestable aventure. Tu peux lui jurer, par tout ce qu'il y a de sacré, que je n'y ai pas eu la moindre part. Cependant, après tant de noirs complots, elle aura peine à te croire! mais fais-lui comprendre que celui-ci serait d'une bassesse dont je ne suis pas capable.

Fais-lui rendre la liberté au moment que tu arriveras. Déclare-lui qu'elle est libre, et sans aucune condition. Demande-lui pardon, pour moi, à deux genoux. Assure-la que dans quelque lieu qu'elle se retire, je ne l'importunerai plus; que je n'approcherai pas d'elle sans sa permission; que cette disgrâce m'a touché jusqu'aux larmes. Et garde-toi bien de souffrir qu'aucune des maudites créatures se présente devant elle. Demande-lui seulement, pour toi, la permission d'aller quelquefois recevoir ses ordres. Tu as toujours été son ami, son avocat. Que ne donnerais-je pas pour avoir écouté tes conseils!

Prends soin que tous ses habits et ses effets lui soient envoyés sur-le-champ, comme un léger témoignage de ma sincérité; et n'épargne pas les instances pour lui faire accepter tout l'argent que tu pourras porter sur toi. Cette chère personne doit manquer

de tout ! N'oublie pas de m'apprendre comment elle a été traitée. Si la rigueur s'en est mêlée, malheureux coupables !

Aussitôt que tu l'auras délivrée, prends ta montre dans tes mains ; maudis pendant une heure entière toute la race de dragons et de serpents, jusqu'à ce que l'haleine te manque ; et dis-leur que tu le fais par mon ordre, pour les remercier de leur abominable service. Leur devoir après l'avoir trouvée était de m'avertir, et d'attendre ma réponse. Que le chef de l'enfer les enlève toutes, l'une après l'autre, par le toit de leur infâme maison ; et qu'en volant, il les mette en pièces contre le sommet des cheminées. Que tous les démons subalternes ramassent leurs lambeaux dispersés et qu'ils en fassent un sale paquet, pour le placer au lieu qui lui convient, c'est-à-dire au centre de l'élément du feu, et l'y sceller avec un mastic de plomb fondu.

Un mot ! hâte-toi : je donnerais un empire pour un mot qui m'apprenne quelque nouvelle supportable au premier instant que tu trouveras pour écrire. Mon courrier attendra ta réponse.

Lettre 285

*Miss Charlotte Montaigu à Miss Howe*

*Au château de M..., mardi après-midi*

Votre lettre, chère Miss Howe, nous a jetés tous ici dans un trouble inexprimable. Ce méchant homme avait paru fort agité depuis samedi au soir, et nous n'avions pu deviner la cause de son chagrin jusqu'à l'arrivée de votre messenger. Tout méchant qu'il est, il n'a point de part à ce nouveau désastre. C'est de quoi vous pouvez être sûre, comme je vous l'expliquerai plus au long. Mais je ne veux point arrêter le porteur. Je me borne, pour satisfaire votre impatience, à vous apprendre que Miss Harlove est sans danger, et tranquille à présent, comme nous avons raison de le croire. Une horrible méprise, fondée sur des ordres mal entendus, l'a exposée au désagrément d'être arrêtée pour dettes. Chère Miss Harlove! Ses souffrances nous la rendent aussi précieuse que toutes ses perfections. Mais elle doit être libre à présent. Milord M..., Milady Sadleir et Milady Lawrence se proposent tous de vous écrire demain. Le misérable veut vous écrire aussi. Ils vous enverront un de leurs gens, car je ne veux pas retarder un moment votre porteur. Ma lettre s'en ressent. Mais vous aurez demain toutes les circonstances de la main, chère Miss, de votre très humble, etc.

CHARLOTTE MONTAIGU.

Lettre 286

*Miss Montaignu à Miss Howe*

*Au château de M..., mardi au soir, 18 de juillet*

Chère Miss,

Je vous ai promis un détail exact de tout ce que nous avons pu découvrir jusqu'à présent sur cette fâcheuse aventure.

Lorsque nous fûmes revenues de chez vous, jeudi dernier, et que nous eûmes fait le récit de vos civilités et de vos promesses, la joie devint si vive entre nous, et M. Lovelace fut regardé de si bon œil, que nous formâmes le dessein de prendre l'air, les deux jours suivants, pour amuser un peu Milord et Milady Sadleir, qui ont été retenus fort longtemps, l'un par la maladie, l'autre par le chagrin de sa perte. Milord, mes deux tantes et moi, nous étions dans le même carrosse. Notre entretien ne roula que sur Miss Harlove, sur le bonheur que nous nous promettons avec elle. M. Lovelace et ma sœur, qui est sa favorite comme il est le sien, étaient dans un phaéton : chaque fois que les deux voitures se rejoignaient, on retombait ensemble sur le même sujet. Jamais homme ne parla d'une femme avec plus d'éloges. Jamais personne ne donna de plus grandes espérances et ne fit de meilleures résolutions. Il n'est pas capable de se gouverner par intérêt. Son orgueil s'y oppose. On voyait clairement le plaisir qu'il prenait à nous parler d'elle et de ses espérances. Cependant il nous avoua qu'il craignait beaucoup de difficulté à l'apaiser ;

d'autant plus qu'au fond du cœur, il se reconnaissait fort coupable. Enfin, il ne se lassait pas de nous répéter qu'il n'y a point de femme qui l'égale; et nous ne nous lassions pas de l'entendre.

Je rappelle ces circonstances, ma chère Miss, pour vous faire juger combien il est impossible que dans le même temps il trempât dans une si barbare entreprise.

Cette agréable disposition se soutint jusqu'à samedi au soir, et nous étions de la meilleure humeur du monde en rentrant au château. Sa conversation nous ravit, nous parut charmante. S'il voulait être ce qu'il doit et ce qu'il peut devenir, il serait adoré de toute sa famille. Mais jamais on n'a vu de changement aussi étrange que celui qui arriva tout d'un coup, lorsqu'il eut fait la lecture d'une lettre, dont le porteur avait attendu notre retour, et semblait se promettre de grandes récompenses. Dans la fureur dont il parut transporté, ce malheureux messenger ne se trouva pas bien de lui avoir tenu quelques discours qui ne furent point entendus. Il se renferma aussitôt pour écrire, après avoir donné ordre qu'un de ses gens se tint prêt à partir le lendemain avant la pointe du jour. Nous ne le vîmes de tout le soir. Le jour suivant, il ne voulut ni déjeuner, ni dîner avec nous. Jamais, répéta-t-il plusieurs fois, il ne devait revoir la lumière. Ma sœur ayant cherché l'occasion de lui parler, il la pria de se retirer, en la traitant d'innocente, et se traitant lui-même de misérable, qui s'était rendu malheureux par ses propres inventions.

Personne de nous ne put tirer la moindre explication de sa bouche. Il dit seulement à madame Lawrence que nous apprendrions bientôt son malheur, et la ruine de toutes ses espérances et des nôtres. Nous nous imaginions aisément qu'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux du côté de Miss Harlove. Il sortit les deux jours suivants. Il voulait fuir la vue des hommes, disait-il en montant à cheval; heureux s'il pouvait se fuir lui-même.

Hier au soir, il reçut une lettre de M. Belford, son intime ami, par le même courrier qu'il avait dépêché dimanche au matin. L'homme et le cheval étaient écumants de fatigue et de sueur. Quelques nouvelles qu'il puisse avoir reçues, il ne parut pas plus tranquille, et ses emportements, au contraire, ne firent qu'augmenter. Cependant son silence fut le même, et personne ne put lui arracher le secret de ses peines.

Il était absent lorsque votre messenger est arrivé. Mais, étant rentré plus tôt qu'on ne s'y attendait, nous lui avons fait tous un fort mauvais accueil. Il nous a répondu que nos tourments, ceux de Miss Harlove et les vôtres ensemble, n'égalaien pas les siens. Il a voulu lire votre lettre. Grâce au Ciel, a-t-il dit, après l'avoir lue, il n'était pas aussi méchant que Miss Howe n'avait que trop de raisons de le croire.

Alors, il nous a confessé qu'il avait envoyé des instructions générales aux femmes de la maison d'où sa chère Clarisse était sortie, pour découvrir, s'il était possible, le lieu de sa retraite, dans le dessein de pouvoir la supplier de se donner à lui avant que leur querelle eût éclaté. Ces méchantes, ou du moins ces officieuses femmes, avaient fait cette découverte mercredi dernier; et, dans la crainte qu'elle ne changeât de demeure avant qu'elles pussent recevoir de nouveaux ordres, elles s'étaient crues obligées de s'assurer d'elle, sous un prétexte honnête, pour se donner le temps de dépêcher au château de M...

Leur messenger était arrivé le samedi après-midi. Il avait attendu notre retour jusqu'au soir; et je vous ai dit, ma chère Miss, quels furent les transports de M. Lovelace après avoir lu leur lettre. Celle qu'il écrivit aussitôt, et qu'il fit partir le lendemain avant le jour, était pour conjurer son ami, M. Belford, de voler au secours de Miss Harlove, de lui rendre la liberté, de lui faire porter tous ses effets, et de le justifier à ses yeux d'une action si lâche et si noire, comme il ne fait pas difficulté lui-même de la nommer. Il ne doute pas que tout ne soit heureusement terminé; et que la divinité de son cœur (c'est le nom qu'il lui donne à chaque mot) ne soit dans une situation plus tranquille. Il ajoute que la raison qui a redoublé sa furie, après avoir lu la lettre de M. Belford, c'est qu'il y a découvert un dessein marqué de le tenir en suspens, pour le tourmenter, et des réflexions fort piquantes (car M. Belford, dit-il, a toujours été l'avocat de Miss Harlove) sur une aventure dont il le soupçonne injustement d'avoir été l'auteur. Il déclare, et nous pouvons en répondre, que depuis samedi au soir, il a été le plus misérable de tous les hommes. Il n'a pas voulu se rendre lui-même à Londres, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir trempé dans une action si noire, et de s'en promettre quelque indigne fruit.

Ne doutez pas, chère Miss Howe, que nous ne soyons tous vivement pénétrés de cette malheureuse aventure, qui est capable d'aigrir les ressentiments de votre charmante amie, et de nuire beaucoup à nos espérances. Ma sœur joint ses remerciements aux miens, pour toutes les politesses et les amitiés dont vous nous comblâtes jeudi. Nous vous demandons la continuation de vos soins pour le sujet de notre visite. Tous les nôtres se rapporteront à combler de caresses et des témoignages les plus sincères de notre affection, une aimable cousine que nous souhaiterions de pouvoir dédommager de tous les maux qu'elle a soufferts. Tels sont, très chère Miss, les sentiments de vos très humbles, etc.,

CHARLOTTE  
ET MARTHE MONTAIGU.

Nous joignons, chère Miss Howe, nos prières à celles de Miss Charlotte et de Miss Patty Montaigu, pour obtenir vos bons offices en faveur d'un neveu dont nous ne prétendons point excuser la conduite, mais qui s'est engagé si fortement à la réparer, qu'il ne peut nous rester aucun doute de ses intentions. Nous ne sommes pas moins convaincus, par les circonstances, qu'il n'a pas eu de part au dernier accident, et que la douleur qu'il a marquée est un sentiment sincère. Croyez-nous, Made-moiselle, vos très humbles, etc.

M.  
SARAH SADLEIR  
ÉLISABETH LAWRENCE

Chère Miss,

Après les honorables noms qui précèdent, je pourrais me dispenser d'en signer un qui m'est presque aussi odieux qu'à vous. Mais on exige absolument que je le joigne aux témoignages qu'on a la bonté de vous rendre en ma faveur, comme une confirmation solennelle de mes intentions et de mes promesses. En deux mots, qui me semblent suffire pour dissiper tous vos doutes, je vous proteste que si j'obtiens la permission de me jeter

aux pieds de la plus digne et de la plus outragée de toutes les femmes, je suis prêt à le faire, la corde au cou, un prêtre et le bourreau à mes côtés, comme un malheureux coupable qui attend de sa bouche l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

LOVELACE

Lettre 287

*M. Belford à M. Lovelace*

*Dimanche au soir, 16 de juillet*

De quelle détestable aventure as-tu résolu de me rendre témoin ? Tu peux le prendre sérieusement, ou t'en faire un objet de raillerie, si tu veux ; mais je t'apprends que l'excellente femme dont tu ne te lasses pas d'outrager la vertu ne sera plus longtemps ton jouet, ni celui de la fortune. Cruel Lovelace ! Je vais te peindre une scène qui n'a pas besoin d'art pour tirer des larmes de tes yeux mêmes, et du sang de ton cœur endurci.

C'est toi, toi seul, qui devrais porter du secours à Miss Harlove dans sa prison, puisque tu es le seul auteur de ses infortunes. Cette commission est au-dessus de mes forces ; au-dessus des forces de tout autre que toi. Ne me dis point que tu n'as rien à te reprocher ici du côté de l'intention. C'est une suite naturelle de tes ordres généraux ; et ceux qui connaissent tes autres indignités ont cru te plaire par cet infâme service. Aussi peux-tu compter qu'il a consommé ton barbare ouvrage ; et je te conseille à présent de publier que tu penses sérieusement à l'épouser, quelles que soient là-dessus tes intentions. Tu le peux avec sûreté. Elle ne vivra pas assez longtemps pour mettre ta parole à l'épreuve ; et ce langage servira du moins à pallier l'horreur de ta conduite. Il te fera souffrir un peu plus longtemps dans la société humaine. Il empêchera ceux qui ne connaissent pas

aussi bien que moi ton impitoyable cœur de te reléguer dans les déserts de la Libye avec les autres monstres de ton espèce.

Votre messenger, tendre Lovelace, m'a trouvé dans ma maison d'Egdware, où j'attendais à dîner plusieurs amis que j'avais invités depuis trois jours. Je me suis hâté de leur envoyer mes excuses, comme dans un cas de vie et de mort; et j'ai volé à la ville, où mon empressement m'a conduit d'abord chez ta misérable Sinclair. Je n'étais pas sûr que Miss Harlove ne fût pas exposée aux insultes de ces horribles créatures, et peut-être par tes propres ruses, pour la faire entrer dans tes vues à force de chagrins et d'humiliations. Le public ne sait pas combien il se commet d'infamies dans ces odieuses maisons, pour faire tomber d'innocentes créatures dans le piège. De là, je me suis rendu chez l'archer. Sally, qui en était revenue, m'avait dit que l'infortunée Clarisse avait refusé de la voir, et que dans l'excès de son abattement, qui faisait craindre pour sa vie, elle avait déclaré qu'elle ne verrait personne de tout le reste du jour. Ses gardes m'ont répété la même chose. Je lui ai fait dire que j'étais venu avec la commission de la mettre en liberté; sans lui apprendre néanmoins mon nom, parce qu'elle me connaît pour ton ami. Elle a refusé de me voir ce jour-là, comme tout autre homme qui pourrait se présenter, et de répondre même à tout ce que je lui ai fait dire de plus.

Il ne me restait que de recueillir des informations. J'ai soigneusement interrogé ses gardes sur les circonstances de cette horrible aventure, sur sa conduite et sur l'état de sa santé. Ensuite, étant retourné chez la Sinclair, je m'y suis fait raconter tout ce qui s'est passé de la part des trois femmes de cette maison. Ainsi je suis en état de te faire un récit très exact, en attendant que je puisse voir demain ta malheureuse Clarisse; du moins, si j'en obtiens la permission d'elle-même.

*(On se croit obligé de supprimer ici un détail fort long et fort anglais, de toutes les méthodes que la Sinclair et le valet de chambre de M. Lovelace avaient employées pour découvrir Clarisse, et pour la faire arrêter sous prétexte de dette. Les circonstances n'en peuvent être touchantes que pour ceux qui connaissent parfaitement les usages d'Angleterre. Mais on doit se représenter en général l'épouvante et l'affliction d'une jeune personne élevée dans l'abondance, qui tombe*

*entre les mains des plus vils officiers de la justice, et qui se voit conduire, au travers d'une foule de curieux, dans une misérable retraite, dont la peinture a quelque chose de plus révoltant que celle d'une véritable prison. Elle y trouve les prétendues nièces de la Sinclair, qui s'y étaient rendues pour se faire un triomphe de sa disgrâce, et qui ont la cruauté d'y mettre le comble par leurs insolents reproches. Si l'on joint à ce nouveau sujet de douleur tout ce qu'il y avait déjà d'affreux dans sa situation, il ne paraîtra pas surprenant qu'elle fût abattue jusqu'à faire craindre pour sa vie. M. Belford ne manque pas, dans le cours de sa narration, de peser sur ce qu'il croit propre à couvrir son ami de honte, et capable de lui inspirer des remords. Il revient ensuite à l'état présent des circonstances.)*

Lorsque je suis arrivé chez la Sinclair, et que, pour récompense du service qu'elle a cru te rendre, je l'ai assurée de ton exécution et de la mienne, elle en a paru fort étonnée. Elle croyait te connaître mieux, m'a-t-elle dit; et, loin de s'être attendue à des malédictions, elle prétend mériter tes remerciements. Pendant que j'étais avec elle et ses deux nymphes, j'ai vu arriver leur messager, jurant et faisant d'horribles plaintes du traitement qu'il a reçu de toi pour une nouvelle qu'il supposait capable de te causer des transports de joie et dont il avait espéré sa fortune. Au fond, quel étrange homme tu es, de maltraiter les gens pour les suites de tes propres fautes?

Mais quel rôle, encore une fois, vais-je faire demain dans l'entretien que je me flatte d'obtenir avec la triste Clarisse : moi, qu'elle connaît pour ton intime ami! moi qui ne peux me présenter qu'en ton nom! N'est-ce pas assez, pour me faire craindre son indignation, d'être d'un sexe que tu l'autorises à détester? Son père, qui est un tyran, et son implacable frère lui donnent-ils plus de raison de faire des exceptions en leur faveur?

Il est trop tard. Je m'arrête ici pour prendre un peu de repos. Regarde ce que je viens d'écrire comme une préparation à ce que le jour de demain pourra m'offrir. Ton courrier me dit qu'il ne doit pas partir sans ma réponse, et qu'il a ordre de marcher toute la nuit. Mais je juge à propos de le retenir. Si je trouve demain quelque difficulté à voir Miss Harlove, je le dépêcherai aussitôt avec cette lettre. Qu'il se garde de tes emportements, c'est son affaire, si les nouvelles qu'il te portera ne répondent pas à ton

attente. Mais si je suis admis, tu recevras tout à la fois cette lettre et le résultat de ma visite. Dans la première supposition, fais partir un autre courrier, qui attendra mes dépêches, suivant les lumières que j'aurai l'occasion de me procurer.

Lettre 288

*M. Belford à M. Lovelace*

*Lundi, 17 juillet*

J'étais chez l'archer dès six heures du matin. La Sinclair avait ordre de s'y rendre pour lever la procédure, mais de ne pas se montrer aux yeux de Miss Harlove.

L'archer, qui se nomme Rowland, m'a dit que cette malheureuse beauté lui paraissait dangereusement malade, et qu'elle souhaitait de ne voir près d'elle que sa femme et sa servante. Je lui ai répondu que rien ne pouvait me dispenser de la voir; qu'il savait ma commission, et qu'il me fallait un moment d'entretien.

Sa femme est montée; mais, étant revenue presque aussitôt, elle nous a dit qu'elle n'avait pu tirer d'elle un seul mot de réponse; qu'elle avait remarqué néanmoins du mouvement dans ses paupières, et qu'apparemment la force ou la volonté lui avaient manqué pour les ouvrir. Comment! ai-je interrompu. C'est peut-être une faiblesse. Qui vous a dit qu'elle n'est pas mourante? Je veux monter. Apprenez-moi le chemin.

La maison est dans un cul-de-sac fort obscur, où le soleil n'a peut-être jamais pénétré. On m'a conduit au second par un escalier à demi rompu, et si étroit qu'à peine y pouvais-je passer le front, dans une espèce de caverne, où l'on n'entre qu'en descendant deux degrés. Les murs ont été revêtus de papier, comme j'en ai jugé par une multitude de clous, et par quelques restes de

cette riche tapisserie, qui paraissait encore autour des têtes rouillées. Le plancher est assez propre; mais le plafond, qui est fort bas, paraît noirci de fumée, et présente une variété de figures ou de lettres, qui sont apparemment l'ouvrage lugubre d'un grand nombre de malheureux, à qui leur captivité n'a pas fourni d'occupation plus amusante. Le lit, qui se présente dans un coin, est environné d'une espèce de rideaux, dont il serait difficile de distinguer la couleur, et qui sont attachés au ciel, parce que tous les anneaux en sont rompus. Une couverture assez nette en impose d'abord aux yeux par ses coins, qui sont repliés en nœuds; mais on découvre à la seconde vue qu'elle est en pièces, et qu'on ne l'a nouée que pour les rassembler. La fenêtre est doublement obscure, et par son enfoncement dans un mur fort épais, et par une grille de fer qui la bouche en dehors. Au-dessus d'une vieille table pend un vieux miroir, fendu par mille rayons, au centre desquels on remarque aisément l'impression d'un coup de poing; ouvrage apparemment de quelque malheureux, qui n'a pu modérer sa fureur à la représentation de ses infortunes, qu'il a lues trop fidèlement sur son visage. Quatre chaises vermoulues font le reste de l'ameublement. Telle est, barbare Lovelace, la chambre de lit où j'ai trouvé ta divine Clarisse!

J'ai eu le temps de faire ces observations; car, étant monté si doucement qu'elle n'a pu m'entendre, je suis entré sans qu'elle y ait fait attention, et je ne lui ai vu tourner la tête qu'après diverses marques d'admiration que la force du spectacle m'a comme arrachées. Elle était à genoux, près de l'affreuse fenêtre; sur un mauvais coussin, qui était apparemment l'oreiller de son lit; les deux bras croisés sur le coin de la table, et le dos tourné vers la porte. Elle avait près d'elle un livre, du papier, de l'encre et des plumes. Peut-être s'était-elle assoupie, après avoir employé la première partie du jour à la prière. Sa robe était un damas blanc; mais j'ai cru m'apercevoir que son corset n'était pas lacé. On m'a dit ensuite que, s'étant évanouie à l'entrée de sa chambre, on avait été obligé de couper ses lacets, et qu'elle ne s'était pas assez occupée de sa parure pour en faire acheter d'autres. Sa coiffure se sentait du même désordre. Cette chevelure charmante, que tu t'es plu si souvent à décrire, tombait en boucles irrégulières sur une partie du plus beau cou du monde; et son fichu n'avait pas un air moins négligé. Elle avait un côté du visage appuyé sur ses

deux bras croisés, de manière qu'on découvrirait aisément l'autre. Qu'il était différent de ce que je l'ai vu! Mais qu'il offrait de charmes, malgré les traces de la maladie et de la douleur!

Après avoir rassasié mes yeux d'un spectacle si touchant, je me suis senti presque étouffé de mille sentiments d'inquiétude et de compassion, qui s'étaient comme accumulés dans mon cœur. À peine ai-je retrouvé la force de parler. Enfin, l'indignation prenant la première place : Que le Ciel vous confonde! ai-je dit à l'archer, qui m'avait conduit avec sa femme. Est-ce ici l'appartement où vous avez osé placer... Un regard furieux dont je n'ai pas manqué d'accompagner ce reproche a paru le pénétrer de crainte. Nous n'en avons pas de plus commode, s'est-il hâté d'interrompre. Nous avons offert à Madame notre propre chambre, qu'elle a refusée. Notre fortune ne nous permet pas d'être mieux, et nous supposons qu'on n'a jamais un long séjour à faire ici. Je ne doute pas, ai-je repris, que votre maison n'ait été choisie à dessein par la détestable femme qui vous emploie. Mais si le traitement que vous avez fait à cette jeune dame ressemble le moins du monde au logement, tremblez pour la vengeance dont vous êtes menacé.

Ici, la charmante infortunée a levé son aimable visage; mais avec des témoignages si sensibles de tristesse et de langueur, que je n'ai pu me défendre du plus vif attendrissement. Elle a fait deux ou trois signes de la main vers la porte, pour m'ordonner apparemment de sortir, et fâchée, sans doute, de me voir si près d'elle; mais sans prononcer un seul mot. Souffrez, Madame, lui ai-je dit aussitôt, ah! souffrez que je vous parle un moment. Je n'approcherai pas de vous sans votre permission.

Non, non. Retirez-vous, homme! m'a-t-elle répondu avec une sorte d'emphase. Elle aurait voulu continuer; mais paraissant manquer de force, ses paroles sont demeurées sur ses lèvres, sa tête est retombée sur son bras gauche, avec un profond soupir; et l'autre bras, engourdi peut-être par la situation dont il sortait, s'est allongé comme de lui-même et sans autre mouvement sur sa robe. Ô Lovelace! que n'étais-tu témoin de ce spectacle! Mais ce qui s'est passé alors dans mon âme m'a convaincu que la sensibilité pour les malheurs d'autrui ne déshonore point un homme de courage. Avec quel plaisir, dans ce moment, n'aurais-je pas exposé ma propre vie pour la venger... oui, pour la venger de son

destructeur, comme elle a raison de te nommer; quoique je n'aie pas de meilleur ami sur la terre! Dans le même temps, néanmoins, je me sentais le cœur et les yeux si attendris, que tout éloigné que je suis d'être aussi dur que toi, je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé le même sentiment.

Je me garderai bien, lui ai-je dit du ton le plus humble et le plus affectueux, de m'approcher de vous sans votre consentement. Mais je vous demande à genoux la permission de vous délivrer d'un misérable état, et du pouvoir d'une femme détestable qui vous a plongée dans une nouvelle disgrâce.

Elle a levé la tête; et me voyant à genoux : N'êtes-vous pas M. Belford? Il me semble, Monsieur, que votre nom est Belford.

Oui, Madame; et j'ai toujours adoré vos vertus. J'ai toujours soutenu votre cause. Je viens vous arracher des mains où vous êtes.

Et pour me livrer à qui? Laissez-moi, laissez-moi. Je ne pense plus à quitter jamais ce lieu. Jamais, jamais, je ne prendrai confiance aux discours d'un homme.

À l'instant, Madame, à ce moment, vous pouvez choisir votre retraite. Vous êtes libre, et maîtresse de vos résolutions.

Tout lieu m'est égal au monde. Je puis mourir ici. Mais je n'aurai jamais d'obligation à l'ami de l'homme avec qui vous m'avez vue. Sortez, Monsieur; de grâce, sortez.

Se tournant ensuite vers l'archer : M. Rowland (il me semble que c'est votre nom), je me trouve moins mal chez vous que je ne me le suis figuré. Si vous pouviez seulement m'assurer que je n'y verrai que votre épouse, surtout aucun homme! ni aucune des femmes qui se sont fait un jeu de mes malheurs, j'attendrai volontiers la mort dans cette chambre obscure; et vous serez récompensé quelque jour de l'embarras que je vous ai causé. Il me reste de quoi payer vos soins. J'ai un diamant d'assez grand prix, et des amis qui le rachèteront lorsque j'aurai quitté cette vie. Pour vous, Monsieur (en s'adressant à moi), je vous supplie de vous retirer. Si vos intentions sont honorables, je prie le Ciel de ne les pas laisser sans récompense. Mais je ne veux avoir aucune obligation à l'ami de mon destructeur.

Je lui ai protesté qu'elle n'en aurait à personne; qu'étant arrêtée pour une somme qu'elle ne devait pas, elle ne tiendrait sa liberté que des lois et de la justice; que l'action était levée; que je

n'étais conduit que par les principes communs de la politesse et de l'humanité; que je lui offrais seulement la main pour la faire monter dans un carrosse qui l'attendait aussi près que j'avais pu le faire avancer; que je disparaîtrais aussitôt, à moins qu'elle ne m'accordât la liberté de l'accompagner pour la conduire en sûreté jusqu'au lieu qu'il lui plairait de nommer.

Elle m'a regardé ici avec plus d'attention, et me voyant encore à genoux : Ah! Monsieur, pourquoi cette humble posture? Levez-vous, si vous souhaitez que je m'explique.

Je me suis levé.

Vous voulez donc, a-t-elle repris, que je sois redevable de quelque chose à votre humanité? Eh bien, prenez cette bague. J'ai une sœur qui l'achètera volontiers au prix qui lui sera proposé, par considération pour la main de qui je l'ai reçue. De la somme, que M. Rowland soit honnêtement payé; et que le reste, joint à celle qu'on pourra faire de mes habits, de mon linge et de quelques autres effets précieux, qui sont encore dans mon premier logement, soit employé à m'acquitter de la dette pour laquelle on m'a fait arrêter, en réservant le peu qui sera nécessaire pour les frais de ma sépulture. Dites à votre ami que si cet argent ne suffit pas, il doit y suppléer; à moins qu'il ne lui convienne mieux de s'adresser à Miss Howe, qui ne se fera pas presser pour me rendre ce bon office. C'est sur ce point, Monsieur, que j'accepte l'offre de vos services. Prenez la bague, et faites-moi la grâce de vous retirer. Vous paraissez capable de pitié. Si j'ai quelque chose de plus à vous communiquer, je ne ferai pas difficulté de vous faire avertir.

J'ai voulu répondre. Elle m'a conjuré de ne pas ajouter un mot; et, sur le refus que j'ai fait de prendre son diamant, elle l'a mis sur la table. Vous me refusez, m'a-t-elle dit, un service que je ne vous aurais pas demandé s'il me restait quelqu'un de qui je pusse l'espérer. Mais quelque parti que vous preniez là-dessus, retirez-vous. Je suis fort mal. J'ai besoin d'un peu de repos. Je crois même sentir que mes forces m'abandonnent. Elle a fait un effort pour se lever; mais sa faiblesse augmentant tout d'un coup, elle est tombée à mes pieds, sans connaissance.

Lovelace, Lovelace! que n'étais-tu présent? Pourquoi t'es-tu rendu si coupable, que tu craignes de te montrer au jour? et

pourquoi charges-tu néanmoins de ton rôle un cœur et une tête bien plus faibles ?

La femme de Rowland a fait monter sa servante. Elles l'ont portée ensemble sur le misérable lit; et je suis descendu avec l'archer qui, pleurant comme un enfant, m'a confessé qu'il n'avait jamais été si touché. Pendant qu'on s'employait à la secourir, je me suis soulagé en accablant ta Sinclair de malédictions. Elle était venue lever la procédure. Il n'a tenu à rien que je n'aie prévenu la justice du Ciel, en l'étranglant de mes propres mains. Observe qu'il ne m'est pas échappé, avec Miss Harlove, un seul mot qui ait rapport à toi. J'ai remarqué trop clairement qu'elle n'aurait pu supporter ton nom. Cependant je regrette de ne t'avoir pas justifié du moins sur cette dernière infamie.

Aussitôt qu'elle s'est trouvée mieux, je l'ai fait presser, par la femme de Rowland, d'abandonner une demeure indigne d'elle; et cette femme lui a répété plusieurs fois qu'elle était libre de retourner à son logement. Mais elle s'est comme obstinée à ne lui faire aucune réponse, et je doute si la force de parler ne lui manque pas autant que l'inclination. Il m'est venu à l'esprit de faire appeler le docteur Hobbs, qui est fort de mes amis. Cependant quel moyen de l'introduire dans une maison de cet ordre, et pour une femme de cette apparence, sans lui expliquer une partie de la vérité, que ton intérêt assurément ne sera jamais de faire éclater. Il n'a pas été possible de la faire consentir à passer dans la chambre de Rowland, qui est plus propre et mieux éclairée. Ces misérables m'ont dit que celle où je l'ai vue se serait trouvée plus en ordre, si le jour même de son arrivée il n'en était sorti un malheureux débiteur, qui n'est devenu libre, autant que j'aie pu le comprendre, que pour être porté à son dernier gîte.

Apprenant qu'elle souhaitait d'être seule, et qu'elle paraissait disposée à s'assoupir, j'ai pris ce temps pour me rendre à son logement, dont j'avais demandé l'adresse à Dorcas. Son hôte, qui se nomme Smith, est un marchand gantier, qui joint d'autres petits commerces à cette profession, et qui m'a paru fort honnête homme. Mon dessein était de prendre sa femme avec moi pour retourner chez Rowland; mais, ne l'ayant pas trouvée au logis, je n'ai pas fait difficulté de raconter au mari ce qui s'était passé depuis trois jours, par un malentendu qui n'avait produit que du trouble et des regrets; j'ai rendu à Miss Harlove le témoignage

qu'elle mérite, et j'ai prié Smith de lui envoyer sa femme au moment de son retour, dans l'espérance que cette visite servira beaucoup à la consoler. Il m'a dit qu'il était venu deux lettres pour elle; l'une, samedi, par la poste; l'autre une heure avant mon arrivée, par un exprès qui, apprenant son absence, et ce qu'on avait pu découvrir de sa disgrâce, était parti avec autant d'inquiétude que de diligence, après avoir répété plusieurs fois que cette nouvelle était capable de faire mourir de chagrin la personne qui l'avait envoyé. J'ai jugé à propos d'emporter ces deux lettres; et renvoyant mon carrosse, j'ai pris une chaise à porteurs, comme une voiture plus commode pour ta Clarisse, si l'ami de son *destructeur* peut l'engager à quitter la maison de Rowland.

Une affaire indispensable, qui va m'occuper quelques moments, m'oblige de laisser partir ton courrier avec cette lettre et celle d'hier, sans lui proposer d'attendre d'autres éclaircissements, qui le retarderaient peut-être jusqu'au soir. À la vérité, je ne suis pas fâché de te faire un peu sentir, à ton tour, les tourments du doute et de l'impatience. Je sais que ceux qui les détestent le plus sont ordinairement ceux qui craignent le moins d'y exposer les autres. Tu m'as donné cent preuves de la vérité de cette observation. Mais je m'embarrasse peu de tes fureurs. Cependant, avec quelque diligence que tu puisses renvoyer le courrier, ma première lettre sera prête pour son arrivée. Tu conviendras que celles-ci sont assez longues pour te convaincre de l'ardeur que j'ai à t'obliger.

## Lettre 289

*M. Lovelace à M. Belford**Lundi, 17 juillet, à onze heures du soir*

Au diable ton cœur de pierre. Quel plaisir peux-tu prendre à me déchirer par tes interruptions affectées? Il est impossible que les tourments de Miss Harlove aient jamais égalé les miens. Ce sexe est fait pour souffrir. C'est une malédiction que la première femme a transmise à toutes les filles qui sont sorties d'elle. Aussi voyons-nous qu'hommes et enfants, ce sont ceux qui leur causent le plus de peine qu'elles aiment toujours le mieux. Mais étendre sur la roue un esprit tel que le mien! Cruel bourreau! Il faut donc que j'attende le retour d'un nouveau courrier? Que ton infernale malignité soit confondue! Je voudrais te voir transformé en cheval de poste, et me trouver moi-même assis sur ton dos. Que de coups de fouet, que de coups d'éperons je ferais pleuvoir sur tes flancs épais! je t'écorcherais jusqu'au sang. Je te mettrais dans un état qui attirerait après toi tous les dogues du pays, la gueule ouverte, hurlant à la proie qu'ils croiraient destinée pour eux.

Donne, donne à mon courrier la suite de ton cruel récit. Qu'il remonte à cheval aussitôt. Tu m'as promis que ta lettre serait prête à son arrivée. Tous les coussins ou les fauteuils sur lesquels je vais m'asseoir jusqu'à son retour, et mon lit, si je suis capable de m'y mettre, seront remplis d'alènes, de poinçons, d'épingles et

d'aiguilles. Pour me tourmenter par le corps autant que je le suis par l'esprit, il ne faudrait que m'enfermer nu dans un tonneau percé de clous, et me faire rouler du sommet d'une montagne trois fois aussi haute que nos plus fameux clochers. Mais je perds du temps. Cependant, hélas! comment vais-je l'employer jusqu'à l'arrivée de tes accablantes informations!

## Lettre 290

*M. Belford à M. Lovelace**Lundi au soir, 17 de juillet*

À mon retour chez Rowland, j'ai appris qu'elle avait fait appeler un chirurgien, qui venait de monter avec les femmes de la maison; et j'ai balancé d'autant moins à les suivre, que faire demander la permission, c'était demander qu'elle me fût refusée. D'ailleurs j'espérais que les lettres dont je m'étais chargé me tiendraient lieu d'une très bonne excuse.

Miss Harlove était assise sur le bord du misérable lit, l'air extrêmement abattu. J'ai remarqué qu'elle n'écoutait pas le chirurgien, et je n'en ai pas été surpris : car, dans une profession qui se distingue assez depuis quelques années, je n'ai jamais rien vu de plus ignorant. Comme je suis en noir, je crois qu'à mon arrivée il m'a pris pour un médecin. Il s'est retiré derrière moi, pour attendre apparemment mes ordres. La triste Clarisse a paru fâchée de voir tant d'importuns auprès d'elle. Ce n'était pas, a-t-elle dit, la moindre de ses infortunes présentes, de ne pouvoir être un moment seule, et de n'avoir pas la liberté de fermer sa porte à ceux qu'il lui était difficile de voir avec plaisir. Cette plainte me regardait particulièrement. Je lui ai fait les plus humbles excuses; et, priant le chirurgien de se retirer, je n'ai pas attendu qu'elle s'expliquât davantage, pour lui dire que je venais de son nouveau logement, où j'avais donné ordre que tout fût

prêt pour la recevoir, dans l'idée qu'elle ne choisirait pas d'autre retraite; que j'avais une chaise à la porte; que M. Smith et sa femme avaient été dans un mortelle inquiétude pour sa sûreté (je les ai nommés, pour éloigner toute idée de la Sinclair); enfin, que je lui apportais deux lettres que son hôte avait reçues pour elle. La fin de ce discours a paru réveiller son attention. Sa charmante main s'est étendue pour les prendre. Elles les a portées à ses lèvres. C'est de la seule amie qui me reste au monde, a-t-elle dit, en les baisant une seconde fois. Elle a considéré le cachet, pour s'assurer apparemment qu'elles n'avaient pas été ouvertes; et se plaignant de sa vue, qui n'était pas assez ferme pour entreprendre de les lire dans un lieu si sombre, elle les a mises dans son sein.

J'ai recommencé à la presser de quitter cet affreux séjour. Elle m'a demandé où je croyais qu'elle pût aller pour achever tranquillement le peu de temps qui lui restait à vivre, et pour se garantir des insolentes créatures qui ne cessaient pas de l'insulter. Je lui ai promis solennellement que chez M. Smith elle ne serait exposée aux insultes de personne; et j'ai offert d'engager mon honneur que l'homme dont elle avait le plus à se plaindre n'en approcherait pas sans son consentement. Votre honneur, Monsieur! a-t-elle interrompu; n'êtes-vous pas son meilleur ami? Oui, Madame, ai-je répliqué; mais je ne suis pas l'ami de ses injustices pour la plus excellente de toutes les femmes. J'ai pris néanmoins cette occasion pour te justifier de sa dernière disgrâce; et, passant condamnation sur tes autres infamies, j'ai protesté, par tout ce qu'il y a de saint et de respectable, que tu n'as pas eu de part à cette noire aventure. Quel sexe est le vôtre! s'est-elle écriée. Avez-vous tous le même langage? Par tout ce qu'il y a de saint et de respectable! Ah, Monsieur! si vous pouvez trouver quelque serment dont mes oreilles n'aient pas été blessées vingt fois chaque jour, c'est celui que vous devez employer; et je recommencerais peut-être à me fier aux discours d'un homme.

Mais vous m'assurez donc, a-t-elle ajouté, qu'il est innocent de cette dernière bassesse? Il me semble que je voudrais pouvoir me le persuader. M'en assurez-vous de bonne foi?

Je n'ai pas fait difficulté d'attester le Ciel. Elle s'est hâtée de m'interrompre. Si vous jurez, Monsieur, vous me replongez dans

tous mes doutes. Si vous croyez vous-même que votre parole ne suffit pas, quel fond puis-je faire sur vos serments? Cette expérience m'a coûté cher! Mais quand j'aurais mille ans à vivre, les serments me seraient toujours suspects.

Madame, lui ai-je dit, j'ai le respect qu'un homme d'honneur doit à sa parole; et si vous vous apercevez que j'y manque jamais... Ne vous offendez pas, a-t-elle encore interrompu. Ces doutes m'affligent moi-même. Mais votre ami se donne pour *homme d'honneur*. Vous savez ce que j'ai souffert par la perfidie d'un homme d'honneur.

Ses pleurs ont accompagné cette réflexion. Je lui ai dit que si sa faiblesse et sa douleur ne me faisaient pas craindre de la fatiguer trop longtemps, j'étais en état de lever tous ses doutes, et de la convaincre, non seulement que tu n'as pas eu de part à cette barbare action, mais que tu en es mortellement affligé. Hé bien, a-t-elle repris, vous lui direz, Monsieur, que malgré l'amertume de mon cœur, au milieu de mes justes plaintes, enfin, dans mes mouvements les plus passionnés, je suis capable de faire des vœux au Ciel pour son repentir et sa conversion. Dites-lui que je souhaite d'être la dernière malheureuse dont il aura causé la ruine, et que je demande pour lui, au Dieu des vengeances, la pitié qu'il n'a pas eue pour moi.

Par ma foi, la force m'a manqué. Je me suis tourné pour cacher mes larmes, et pour retenir un sanglot qui m'a coupé la voix. Cette femme est-elle un ange? Rowland, sa femme et leur servante pleuraient sans se contraindre. Je t'aurais souhaité présent, pour te jeter à ses pieds, et pour commencer dans ce moment à ressentir l'effet de ses souhaits généreux; quoique tu ne mérites en vérité qu'une éternelle punition.

Je suis revenu à la presser de quitter la caverne où elle était. Je lui ai représenté qu'il lui serait moins difficile, chez M. Smith, de se garantir des visites qu'elle paraissait redouter; et que pour toi particulièrement, j'osais lui promettre encore que tu n'approcherais pas d'elle sans sa permission. Il me paraissait surprenant, lui ai-je dit, qu'elle refusât de quitter un lieu qui lui convenait si peu, lorsqu'il y avait beaucoup d'apparence que Miss Howe, et d'autres amis, n'apprendraient pas le triste état de sa santé sans chercher les moyens de la voir.

Elle m'a répondu que ce triste séjour lui avait causé d'abord beaucoup d'effroi; mais que s'étant sentie fort mal, et mortellement affaiblie par la douleur, elle avait compté de n'y pas vivre longtemps; et que de là venait son indifférence pour le lieu, parce qu'il était égal de mourir dans un palais ou dans une prison; mais qu'enfin, puisqu'elle commençait à craindre de n'être pas si tôt quitte de la vie, puisqu'elle se voyait si peu maîtresse d'elle-même, et qu'en changeant de demeure, elle aurait plus de facilité à recevoir les lettres de sa chère amie, elle était portée à se persuader qu'elle pouvait prendre confiance à ma parole, et retourner à son dernier logement; et que, malgré toutes les trahisons qu'elle avait éprouvées, il lui paraissait impossible que je pusse me prêter au dessein de la faire rentrer dans une maison qu'elle ne pouvait nommer sans horreur.

Je l'ai assurée, dans les termes les plus forts, quoique avec la précaution de n'y mêler aucun serment, que tu étais résolu de ne lui jamais causer de chagrin; et, pour dissiper jusqu'à l'ombre du soupçon, je lui ai dit qu'à ta prière expresse, mon premier soin serait de faire porter ses habits et ses autres effets dans son nouveau logement. Cette proposition lui a fait plaisir. Elle m'a confié aussitôt ses clés, en me demandant si madame Smith ne pouvait pas m'accompagner, parce qu'elle avait là-dessus quelques instructions à lui donner. Je lui ai promis de respecter tous ses ordres. Eh bien, m'a-t-elle dit alors, j'accepte la chaise que vous m'offrez.

Je suis descendu sur-le-champ, sous prétexte de faire appeler les porteurs, mais pour me ménager aussi l'occasion de faire quelques libéralités aux gens de la maison. Comme ils ne s'étaient pas mal conduits, on ne pouvait pas leur faire un crime de leur excessive pauvreté. J'ai fait venir aussi le chirurgien, qui ne m'a pas paru moins pauvre, et je l'ai payé au-delà de ses espérances. Pendant que j'étais occupé à ce soin, Miss Harlove s'est efforcée de lire les lettres que je lui avais remises, et n'en a pas paru peu touchée. Elle a dit à la femme de Rowland qu'elle ne tarderait point à reconnaître les civilités de son mari et les siennes, ni à payer le chirurgien, dont elle l'a priée de lui envoyer le compte. Elle a donné quelque chose à la servante; sans doute la seule demi-guinée qui lui restait. Ensuite, osant se fier à ses jambes tremblantes, elle est descendue, en s'appuyant sur

l'épaule de madame Rowland. Je me suis avancé pour la recevoir. Elle n'a pas fait difficulté d'accepter l'offre de mon bras. Je me reproche, m'a-t-elle dit en marchant vers la porte, de vous avoir traité un peu durement. Mais si vous saviez tout, vous n'auriez pas de peine à me pardonner. Ah! Madame, ai-je répondu, j'en sais assez pour vous regarder comme la première de toutes les femmes, et la plus barbarement offensée.

J'avais donné ordre à mon laquais, qui n'a pas paru devant elle, et que son deuil rend moins remarquable, de ne pas perdre la chaise de vue, et de me venir rendre compte de ses observations aussitôt qu'il l'aurait vue rentrer chez Smith. Il ne s'est pas mal acquitté de cette commission. Étant entré dans la boutique avant l'arrivée de la chaise, sous prétexte d'acheter du tabac, il m'a raconté qu'elle a été reçue avec des transports de joie par madame Smith, qui ne faisait qu'arriver comme elle, et qui se disposait à la visiter chez Rowland. Ô madame Smith! lui a-t-elle dit en entrant, ne m'avez-vous pas crue morte? Vous ne vous imagineriez pas tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vue. Je sors d'une prison; j'ai été arrêtée en pleine rue pour des dettes supposées. Mais, grâce au Ciel! je me revois chez vous. Je vais me mettre au lit. Je n'ai pas quitté mes habits depuis jeudi dernier. Elle est montée aussitôt, en s'appuyant sur le bras d'une servante.

Mais n'admires-tu pas cette noble ouverture de cœur qui règne dans tous ses discours et dans toutes ses actions? Elle sort *d'une prison*, dit-elle devant un étranger, devant une servante. Elle l'aurait dit de même devant trente personnes, s'il s'en était trouvé autant dans la boutique de Smith. Ce qu'elle ne peut cacher à ses propres yeux, comme je me souviens qu'elle te l'a dit à toi-même, elle s'embarrasse peu de le cacher au public.

J'ai conclu qu'elle ne pense plus à garder aucune mesure avec toi. Cependant, être capable de faire des vœux pour ton changement, comme elle en a fait dans sa prison! (Je te répéterai souvent le mot de prison, pour te mettre en furie.) N'est-ce pas marquer que la vengeance a peu de part aux mouvements de son cœur, quoiqu'elle paraisse ferme dans ses ressentiments? C'est une autre excellence dans le caractère de cette admirable femme. A-t-on jamais connu quelqu'un de son sexe ou du nôtre, qui ait

su mettre une juste distinction entre le ressentiment et le désir de la vengeance ?

Quel malheur qu'une femme de ce mérite ait essuyé des traitements si barbares ! Si le Ciel t'avait fait naître sur le trône, je suis persuadé que tes cruelles injustices pour cet innocent chef-d'œuvre de la nature auraient été jugées comme un crime national, et que la guerre, la peste ou la famine en auraient été l'expiation. Mais n'étant qu'un particulier, tu trouveras ta punition dans l'autre vie, comme elle est sûre d'y trouver sa récompense ; sans compter les châtimens que tu dois craindre de la justice de ton pays et de la vengeance de sa famille. Ne ris point de cette menace. L'effet en est certain, s'il y a, comme je me le persuade de plus en plus, un état futur de discernement et de rétribution. Autrement, par quelle horrible injustice le malheur d'une créature innocente serait-il si peu proportionné à ses fautes ? et pour toi, quand par quelque accident, dont je te crois digne, il t'arriverait d'être brûlé vif dans ton lit, quelle proportion entre des flammes passagères et les abominables bassesses dont tu t'es rendu coupable, au mépris de toutes les obligations divines et humaines ?

J'étais résolu de ne pas perdre un moment pour faire porter à cette divine femme tout ce qu'elle avait laissé dans son enfer. Je me suis fait amener chez elle un carrosse, après m'être informé de sa santé, qui s'altère de plus en plus, et l'avoir fait prier de donner ses ordres à la femme de Smith, qui devait m'accompagner. Nous nous sommes rendus chez ta Sinclair. Madame Smith, à qui j'ai donné les clés, a compté de ses propres mains tout le linge et les habits. J'ai fait tout enfermer dans les malles et les boîtes. Il s'est trouvé la charge de deux carrosses. Si je n'avais pas été présent, la Sinclair et ses nymphes auraient détourné une partie de ces précieuses dépouilles. Elles ont eu l'insolence de le déclarer ; et j'ai eu quelque peine à tirer des mains de Sally une belle dentelle de Malines, qu'elle voulait porter, disait-elle, en mémoire de Miss Harlove. Le ressentiment que j'en ai marqué, et mon entretien avec madame Smith, m'ont bien établi dans l'estime de cette honnête femme. Nous sommes déjà si familiers que je me flatte, avec son secours, de pouvoir m'informer quelquefois des événements ; et je te promets de ne pas négliger cette ouverture, pourvu que je puisse compter de ta part sur la

confirmation des engagements que j'ai pris en ton nom comme au mien. Tu conçois que le principal regarde la tranquillité de Miss Harlove. À cette condition, je te rendrai volontiers le même office que j'ai reçu longtemps de tes lettres.

J'ai donné ordre à ton abominable Sinclair de t'envoyer ses comptes. Elle m'a répondu que la vengeance y aurait bonne part. Toute cette race infernale ne respire en effet que vengeance. J'ai ri de leurs fureurs. Il n'est plus douteux, disent les nymphes, que tu ne prenes le parti du mariage. Tous nos amis suivront ton exemple. La vieille pleure déjà la ruine entière de sa maison.

Lettre 291

*M. Belford à M. Lovelace*

*Mardi matin, 18 juillet*

Après avoir passé une partie de la nuit à t'écrire, je ne suis pas trop content de me voir éveillé plus tôt que je ne m'y étais attendu, par l'arrivée de ton second courrier, qui arrive à six heures du matin, homme et cheval hors d'haleine.

Tandis qu'ils se rafraîchiront un moment, je veux t'écrire quelques mots pour te féliciter de ta rage et de ton impatience. Je m'y étais fort attendu. Mille compliments, Lovelace, sur la sensibilité de ton âme. Quel plaisir tu me causes par tes alènes, tes poinçons, tes épingles et tes paquets d'aiguilles; mais surtout par ce tonneau percé de clous dont tu crois déjà sentir les pointes, et que tu me donnes pour une faible image de tes tourments! J'aurai soin, à chaque occasion, d'enfoncer de nouveaux clous dans ton tonneau; et s'il le faut, je prendrai la peine de te faire rouler moi-même du sommet de ta montagne, jusqu'à ce que le sentiment te soit tout à fait revenu. Cependant tu sais de quelle condition je fais dépendre notre correspondance. N'est-ce pas moi qui ai toujours protesté contre ton ingratitude et ta perfidie? et crois-tu qu'étant appelé par toi-même à la réparation de tes cruelles injustices, je puisse manquer de zèle et de fermeté? Songe que si ta dame s'est laissé engager à reprendre son logement, c'est sur la parole que je lui ai donnée de la garantir de tes

visites; sans quoi, peut-être aurait-elle choisi quelque retraite où toi ni moi, nous n'aurions pas été capables de la découvrir. J'ai cru pouvoir lui donner cette assurance, non seulement en vertu de ta promesse, mais parce qu'il est nécessaire que tu connaisses sa demeure, pour ménager son esprit par l'entremise de ses amis et des tiens.

Mets-moi donc en état de remplir un engagement si sacré. Autrement, adieu pour jamais à toute amitié, ou du moins à toute correspondance entre nous.

BELFORD

Lettre 292

*M. Belford à M. Lovelace*

*Mardi, 18 de juillet, après-midi*

Je me suis informé ce matin, par un de mes gens, de la santé de Miss Harlove, et je me suis rendu chez elle immédiatement après mon dîner. On ne m'a pas fait une peinture agréable de sa situation. Je n'ai pas laissé de lui envoyer mon compliment. Elle m'a fait remercier de mes bons offices, avec des excuses de ne pouvoir m'assurer personnellement de sa reconnaissance, parce qu'elle était dans un abattement extrême; mais on m'a dit, de sa part, que si je prenais la peine de revenir vers six heures, elle serait peut-être en état de prendre le thé avec moi.

Cette condescendance me flatte beaucoup. J'en tire même un bon augure en votre faveur, puisqu'elle n'ignore pas que je suis votre ami déclaré. Il me semble que je dois commencer par guérir tous ses doutes sur la part qu'elle vous a d'abord attribuée à cette dernière infamie. Ensuite, qui sait ce qu'on peut attendre de l'entremise d'une famille telle que la vôtre; du moins si vos résolutions sont capables de se soutenir? J'apprends de votre messenger qu'avant cette malheureuse affaire, Miss Charlotte Montaigu et sa sœur avaient déjà fait entrer Miss Howe dans vos intérêts. Marquez-moi toutes les circonstances de leur négociation, pour me mettre en état de vous servir.

Miss Harlove est logée fort honnêtement. Elle occupe deux fort belles chambres, avec leurs garde-robes et leurs cabinets. Elle s'est procuré une femme de chambre, ou plutôt une garde-

malade, dont madame Smith vante beaucoup la prudence et l'honnêteté. La veuve d'un officier, qui se nomme madame Lovick et qui se trouve logée au-dessus d'elle, lui rend des soins plus désintéressés, auxquels il paraît qu'elle est fort sensible. C'est le goût naturel du mérite qui a formé cette liaison; et Miss Harlove croit avoir découvert, dans cette veuve, des qualités qui ressemblent beaucoup à celles de sa chère Norton.

Ce matin elle était si mal qu'elle s'est rendue à la proposition de faire appeler un médecin. On lui a fait venir un habile homme qui, pénétrant aussitôt la cause de sa maladie, n'a ordonné pour le présent que des cordiaux et d'autres remèdes innocents, et qui lui a prescrit un régime aussitôt que son estomac sera capable de le supporter. Il a dit à madame Lovick qu'un exercice modéré et l'amusement d'une compagnie agréable seraient plus utiles à sa guérison que tous les secours de l'art.

Madame Lovick m'a communiqué la substance d'une lettre que sa chère dame (c'est le nom qu'elle lui donne) lui a dictée pour Miss Howe. Elle n'est point en état d'écrire elle-même avec une certaine application. Il paraît que c'est une réponse aux deux lettres qu'elle a reçues par mes mains. « Elle explique naturellement la raison qui ne lui a pas permis d'y répondre plus tôt. Elle sort d'une prison. Sa faiblesse l'oblige d'employer la main d'autrui. Elle promet de lui écrire avec plus d'étendue lorsqu'elle en aura la force. Cependant elle la prie de ne pas s'alarmer trop de sa situation. Ce n'est pas sa nouvelle disgrâce qui ruine sa santé. Au contraire, elle se flatte d'en tirer un heureux fruit : elle se croit tranquille dans une maison d'honneur, avec l'assurance de n'y être pas chagrinée par le misérable dont elle craint la vie plus que la mort. Ainsi, Miss Howe n'a plus besoin de prendre des voies détournées pour lui écrire. C'est une dépense inutile; et ses lettres peuvent être adressées directement chez M. Smith, sous son véritable nom. »

Vous voyez que j'aurai l'occasion de vous obliger. Mais faites attention que tout dépend de la fidélité de mes promesses. Gardez-vous de nuire à vos propres vues par une impatience hors de saison, et de me faire passer pour un perfide aux yeux d'une infortunée, à qui tous les hommes sont justement suspects. Je répète qu'à cette condition, vous pouvez attendre de moi tous les services de l'amitié.

Lettre 293

*M. Belford à M. Lovelace*

*Mardi au soir, 18 de juillet*

Je quitte Miss Harlove. On m'a fait entrer dans son antichambre, où je l'ai trouvée assise dans un fauteuil, le visage pâle et les yeux fort abattus. Elle a fait un effort pour se lever; mais n'ayant pu se soutenir : Pardonnez, Monsieur, m'a-t-elle dit. Je devrais être debout pour vous remercier de vos généreux soins. Mes forces pourront se rétablir. En vérité, je me trouve blâmable de m'être fait presser pour revenir ici. C'est un paradis, en comparaison du triste lieu dont vous m'avez tirée. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi. Il y avait bien longtemps que j'avais cessé d'en voir. Je commençais à m'étonner, a-t-elle ajouté avec un sourire, de ce qu'ils pouvaient être devenus.

La garde et madame Smith, qui m'avaient introduit, ont eu la discrétion de se retirer. Lorsqu'elle s'est vue seule avec moi : Vous paraissez, Monsieur, a-t-elle repris, d'un caractère fort humain. Quelques mots, qui vous sont échappés dans ma prison, m'ont fait juger que ma triste histoire ne vous est pas inconnue. Si vous la savez en effet, vous conviendrez que j'ai été traitée avec beaucoup de barbarie; et par un homme de qui je ne le méritais pas.

J'ai répondu que j'étais assez informé pour la regarder avec toute la vénération qu'on a pour le mérite des saintes et pour la pureté des anges; et qu'outre l'éclat naturel de ses perfections,

j'avais pris cette opinion d'elle dans les récits mêmes de mon malheureux ami. Je lui ai parlé alors de votre désespoir, de votre repentir, de la résolution où vous êtes de réparer le passé par toutes les satisfactions qui sont en votre pouvoir; et j'ai insisté fortement sur votre innocence à l'égard de sa dernière infortune. Ses réponses ont été nettes. « Elle ne pouvait penser à vous sans peine. Les réparations étaient impossibles. La dernière violence dont je m'efforçais de vous justifier n'était rien en comparaison de celles qui l'avaient précédée. Les premières étaient irréparables. Celle-ci pouvait recevoir des explications. Elle ne serait pas même fâchée de se voir convaincue que vous n'êtes pas capable de tant de bassesse. Cependant, après des lettres forgées, après de fausses suppositions de faits et de personnes, quelles noirceurs pouvaient vous effrayer? »

J'aurais souhaité de pouvoir m'étendre sur l'interrogatoire que vous avez soutenu devant votre famille; sur la résolution que vous aviez prise de l'épouser, si vous aviez obtenu d'elle les quatre mots que vous désiriez; sur l'ardeur avec laquelle tous vos parents souhaitent son alliance; et sur la députation de vos deux cousines pour engager Miss Howe dans vos intérêts. Mais lorsque j'ai commencé à toucher tous ces points, elle m'a dit, en m'interrompant, que cette cause était devant un autre tribunal; que c'était le sujet des dernières lettres de Miss Howe; et qu'elle se proposait de lui marquer là-dessus ses idées, aussitôt que ses forces le permettraient.

Je suis revenu à vous justifier particulièrement sur sa dernière aventure, avec d'autant plus d'espérance de succès qu'elle paraissait souhaiter elle-même de vous trouver innocent. J'ai parlé de la furieuse lettre que vous m'avez écrite à cette occasion. Après m'avoir regardé un moment, elle m'a demandé si j'avais cette lettre sur moi. Je l'avais en effet. Elle a souhaité de la voir. Sa curiosité m'a jeté dans un horrible embarras. Combien de choses passent entre nous pour ingénieuses ou badines, qui doivent être choquantes pour une femme délicate? D'ailleurs, tes lettres les plus sérieuses ont un air de légèreté et de mauvaise plaisanterie qui n'est pas propre à faire prendre une idée favorable de tes principes et de tes sentiments. Je ne lui ai pas caché mes craintes, et je me serais volontiers dispensé de la satisfaire. Mais elle m'a pressé si fortement, que j'ai pris le parti de lui lire quelques

endroits convenables à mon dessein, et de passer sur ce qui me paraîtrait capable de lui déplaire.

Sur tes deux premières lignes, elle a fait cette réflexion : Quel repentir, quelle confusion de son crime, ou plutôt quelle légèreté, dans un cœur qui n'a que des emportements et de vaines exclamations pour premier témoignage de douleur !

Cependant elle a paru fort touchée de l'endroit où tu parles de sa disgrâce.

J'ai passé tes malédictions contre sa famille, et quelques autres lignes dont elle aurait été blessée. Mais, à l'occasion des reproches que tu te fais à toi-même, elle a fait cette remarque : Les ruses et les inventions qu'il maudit, et le triomphe de ses vils agents après avoir découvert ma retraite, sont une preuve que toute sa criminelle conduite était préméditée ; et je ne doute pas non plus que ses horribles parjures et tous ses cruels artifices ne fussent, dans ses idées, autant de jeux d'esprit et de merveilleuses finesses, pour lesquelles il s'applaudissait sans doute de la supériorité de ses talents.

À cet endroit : *M'apprendras-tu, malheureux prophète, où ma punition doit finir ?* elle a soupiré ; et lorsque j'ai lu ces quatre mots : *priant peut-être pour ma réformation ;* n'ajoutez-vous rien ? m'a-t-elle dit en soupirant encore. Le méchant homme ! a-t-elle ajouté, en versant une larme pour toi. Sur ma foi, Lovelace, je suis persuadé qu'elle ne te hait pas. Elle a du moins la générosité de s'intéresser à ton bonheur futur. Quelle femme as-tu choisie pour l'objet de tes outrages !

Elle a fait une réflexion assez sévère sur moi-même, après l'endroit où tu me pries de lui demander pardon à genoux pour toi. Vous aviez tous votre leçon, m'a-t-elle dit. Vous aviez la vôtre, Monsieur, lorsque vous êtes venu pour me délivrer. Je vous ai vu à genoux ; j'ai pris cet excès de condescendance pour une marque de compassion et d'humanité. Vous me pardonnerez, Monsieur ; mais je ne savais pas que ce fût simple fidélité pour vos instructions.

Ce reproche m'a piqué. Je n'ai pu supporter l'humiliation de passer dans son esprit pour une misérable machine, pour un Joseph Leman, pour un Tomlinson ; et j'ai entrepris, avec quelque chaleur, de lui ôter cette idée. Mais elle m'a fait encore une fois des excuses, en me disant que j'étais l'ami déclaré d'un

homme dont elle était fâchée de pouvoir dire, avec raison, que l'amitié ne faisait d'honneur à personne. Elle m'a prié de continuer; mais je ne m'en suis pas trouvé mieux. À l'endroit où tu dis que *j'ai toujours été son ami et son avocat*, elle m'a fait un argument sans réponse. Je conclus de cette expression, m'a-t-elle dit, qu'il a toujours eu contre moi de criminels desseins, et que vous ne les avez pas ignorés. Plût au Ciel que, dans quelque moment de bonté, et sans aucun danger pour vous, la seule horreur du mal vous eût porté à me donner avis d'une bassesse que vous n'approuviez pas! Mais je vois qu'entre les hommes, la ruine d'une fille innocente est un mal plus léger que l'infidélité pour le coupable secret d'un ami.

Après cette sévère mais juste réflexion, j'aurais voulu passer la ligne suivante, quoique j'en eusse lu les premiers mots sans y faire attention; mais elle m'a forcé d'achever : *Que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour t'avoir écouté!* Voici sa remarque : Ainsi, Monsieur, vous voyez que si vous aviez servi heureusement à prévenir le malheur dont j'étais menacée, vous en recevriez aujourd'hui les remerciements de votre ami. C'est une satisfaction qui sera toujours la récompense de celui qui a la force de prévenir ou d'arrêter le mal. Je suis obligée sans doute à votre intention. Mais vous vous êtes fait une loi d'honneur du secret; une loi d'autant plus étroite, apparemment, que le secret vous a paru plus noir. Cependant, permettez-moi de souhaiter, M. Belford, que vous deveniez capable du plaisir d'une *amitié vertueuse*. Il n'y en a pas d'autre qui mérite ce nom sacré. Vous paraissez d'un bon naturel; j'espère, pour votre propre intérêt, que vous en éprouverez quelque jour la différence : et lorsque vous serez à ce point, souvenez-vous de Miss Harlove, qui s'est vue la plus heureuse personne de son sexe par le mérite et la vertu de ses amis, jusqu'au moment où sa mauvaise fortune lui en a fait un du vôtre. Elle a tourné la tête, pour me cacher apparemment ses larmes.

Lorsque tu me recommandes de t'informer du traitement qu'elle a reçu, et que tu ajoutes : *Malheur à ceux qui auraient eu l'audace de la maltraiter!* son indignation s'est allumée tout d'un coup. Quoi? Monsieur, m'a-t-elle dit, vous n'êtes pas effrayé de sa propre audace? Est-ce à lui de punir celle d'autrui? Tous les mauvais traitements que j'ai pu recevoir dans cette occasion

n'auraient pas approché de ceux... Elle s'est arrêtée ici quelques moments... Cependant qui le punira lui-même? Effronté scélérat! Lui seul, apparemment, est en droit d'outrager l'innocence. Il fait, sur la terre, le rôle des ministres infernaux, qui est d'exercer leurs punitions sur les méchants dont ils sont les chefs.

Mes réflexions sont devenues ici fort sombres. Qu'ai-je fait? me suis-je dit à moi-même. Ce caractère sauvage m'accusera sans doute de l'avoir trahi en lisant une partie de sa lettre à son juge. Cependant, mon pauvre Lovelace, si tu en es fâché, je crois qu'en bonne justice tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Qui croirait que pour diminuer tes fautes, et pour donner des preuves de ta sincérité, je n'aie pas dû communiquer quelques endroits les plus favorables d'une lettre que tu n'as écrite à ton ami que pour le convaincre de ton innocence? Mais un mauvais cœur et une mauvaise cause sont d'étranges sources d'embarras. Ainsi, que chaque inconvénient, je t'en prie, soit rapporté à son véritable point.

Je me suis bien gardé de lire la belle commission que tu me donnes de maudire tes femmes une heure entière; et les noms de *dragons* et de *serpents* dont tu les honores, quoique rien ne leur convienne mieux. Si je m'étais arrêté à cet endroit, on m'aurait dit avec raison que tu connaissais de tout temps le caractère de ces infâmes créatures; infâme que tu es toi-même, d'avoir conduit la vertu et la pureté dans ce détestable cloaque! Je commençais à faire une nouvelle apologie, pour tant de passages que j'étais obligé de supprimer, mais on m'a dit enfin : C'est assez, Monsieur, c'est assez. Votre ami est un très méchant homme. Je comprends qu'il voulait établir sur moi son pouvoir, à toute sorte de prix; et ses actions ne m'ont que trop appris l'usage qu'il en aurait fait. Je suppose que vous connaissez son vil Tomlinson. Je suppose... mais que servent les discours? Jamais il n'y eut d'exemple d'un cœur si faux et d'une trahison si préméditée. (Je t'avoue, Lovelace, que je le pense comme elle.) Quels serments ne m'a-t-il pas faits? Quelles ruses n'a-t-il pas inventées? et dans quelle vue? uniquement pour ruiner une jeune et malheureuse fille, dont il devait être le protecteur, et qu'il avait privée lui-même de toute autre protection.

Elle s'est levée ici. Elle a tourné la tête, en portant son mouchoir à ses yeux. Je suis demeuré en silence pour lui laisser le

temps de se soulager. Après avoir été quelques moments dans cette posture, elle s'est assise, en me regardant d'un air plus tranquille. Je me flatte, m'a-t-elle dit, de parler à un homme qui a le cœur mieux placé. Je vous rends grâce, Monsieur, des obligeants, quoique inutiles efforts que vous avez faits en ma faveur; soit qu'ils soient venus de votre pitié seule, ou de votre goût pour la vertu, ou peut-être de ces deux motifs ensemble. Ils ont été sans effet. Peut-être n'ont-ils pas été assez pressants; et je n'en accuse que moi-même. Je ne méritais pas, dans votre opinion, la peine qu'il vous en eût coûté pour me sauver. J'ai pu vous paraître une créature étourdie, qui s'était dérobée à ses vrais amis, à ses protecteurs naturels, et qui devait par conséquent essayer toutes les suites de sa témérité.

Je t'aurais mal servi en lui apprenant quelle force j'ai toujours mise dans mes représentations et dans mes instances. Mais je l'ai assurée que j'avais embrassé sa cause avec zèle, sans autre motif qu'un mérite auquel je n'avais jamais rien connu d'égal; que je ne pensais point à te défendre, mais que tu n'avais jamais cessé de rendre justice à sa vertu; que c'était la force de cette conviction qui causait aujourd'hui tes regrets, et qui te faisait désirer, avec une passion si vive, de te voir en possession d'un si précieux trésor... J'allais continuer. Elle m'a coupé la voix. C'en est trop, m'a-t-elle dit, sur un sujet auquel je devais moins m'arrêter. Si votre ami veut m'accorder la grâce de ne jamais paraître devant moi, c'est tout ce qui me reste à lui demander. Comptez, Monsieur, que jamais, jamais, je ne le reverrai, si je puis l'éviter sans avoir recours aux voies criminelles du dernier désespoir.

Que pouvais-je répondre? Il n'aurait pas été prudent de toucher la même corde. Peut-être me serais-je attiré la défense absolue, non seulement de lui parler de toi, mais de me présenter jamais à sa porte. Je me suis réduit à lui proposer indirectement des secours pécuniaires. J'ai oublié de te dire qu'à l'endroit de ta lettre où tu m'ordonnes de lui faire accepter tout l'argent que je pourrais rassembler, elle avait répété plusieurs fois d'un ton fort vif : Non, non, non, non. Je n'ai pas eu la hardiesse de lui renouveler ouvertement cette proposition, et mes termes ont été si obscurs, qu'elle a pu feindre de ne pas m'entendre.

En vérité, je ne connais personne au monde que je fusse plus fâché d'avoir offensé. Elle a, dans ses manières, une si véritable

dignité, sans aucune teinture de cet orgueil ou de cette arrogance qu'on est tenté de mortifier lorsqu'on croit les découvrir, l'œil si perçant, et tellement adouci néanmoins par des rayons de bonté, qu'elle impose également le respect, la tendresse et l'admiration. Il me semble que j'ai une sorte de *saint amour* pour cette femme angélique; et c'est un de mes étonnements que tu aies pu conserver tes noirs desseins après avoir conversé un quart d'heure avec elle. Gardée comme elle était par la piété, la prudence, la vertu, la dignité, la naissance, la fortune, et par une pureté de cœur que je crois sans exemple, il n'y a qu'un vrai démon qui ait pu entreprendre de forcer tant de barrières. Cependant tu l'as fait, et je suis persuadé que ton orgueil s'en applaudit!

Pour moi, je reconnais de plus en plus que je ne devais pas me contenter d'élever ma voix et de prendre parti, par mes reproches, contre tes viles intentions. À la vérité, il m'est venu plus d'une fois à l'esprit de tenter quelque chose en sa faveur. Mais, imbécile que je suis! de fausses notions d'honneur, comme elle a droit de me le reprocher, ont toujours eu la force de me retenir, parce que je ne devais la connaissance de tes vues qu'à tes communications volontaires. D'ailleurs, dans la maudite maison où tu l'avais menée, et veillée comme elle était par toi-même et par tes agents infernaux, je me suis figuré, te connaissant comme je fais, que le fruit de mes soins n'eût été que de hâter sa ruine. Je puis ajouter que, te voyant quelquefois effrayé par sa vertu, arrêté par tes remords, et prêt en apparence à lui rendre justice, j'étais porté à me persuader que la force de son mérite triompherait à la fin de la corruption de ton cœur.

C'est mon opinion, si tu persistes dans le dessein de te marier, que tu n'as rien de mieux à faire que de lui procurer la visite de tes tantes réelles et de tes cousines, et de les engager à plaider pour toi. Dans ces circonstances, il est à craindre qu'elles n'aient quelque éloignement pour une visite. Mais leurs lettres, du moins, et celles de Milord M..., soutenues par les sollicitations de Miss Howe, peuvent opérer quelque chose en ta faveur. Cependant c'est une simple espérance, qui n'est fondée que sur mes désirs. Je crois, au fond, que Miss Harlove préférerait la mort à toi. Les deux femmes qui la gardent sont persuadées, sans connaître la moitié de ses peines, que la douleur a déjà fait son

office; c'est-à-dire que les principes de sa vie sont altérés sans ressource.

En prenant congé d'elle, je l'ai suppliée de ne pas épargner mes services, et de permettre que je m'informe souvent de sa santé. Elle m'a répondu d'un signe de tête qui ne peut être pris que pour un consentement.

*Mercredi, 19 de juillet, après-midi*

Je m'étais présenté ce matin à sa porte, où l'on m'avait dit qu'elle avait passé une très mauvaise nuit. Mais étant retourné après dîner chez Smith, on m'assure qu'elle est un peu mieux. Elle se loue beaucoup du médecin, qui lui marque, dit-elle, une affection et des soins *paternels*. Malheureuse Clarisse! Toute sa vie s'étant passée sous les ailes de ses parents, aujourd'hui qu'elle se voit abandonnée de sa famille, elle trouve quelque chose de paternel dans tous les soins qu'elle reçoit, pour suppléer au père et à la mère que son cœur respectueux ne cesse pas de regretter.

Madame Smith m'a dit qu'elle lui avait donné la clé de ses malles, et qu'elle l'avait priée de faire, avec madame Lovick, un inventaire de son linge et de ses habits. Après cette revue, qui s'est faite en sa présence, elle leur a proposé de chercher à vendre deux de ses robes; l'une, qu'elle n'a jamais portée; l'autre, qui ne lui a pas servi trois fois. Ce dessein m'a causé une peine extrême. Peut-être t'en causera-t-il un peu. Elle donne pour raison qu'elle ne vivra point assez pour en faire jamais d'autre usage; qu'elle a besoin d'argent; qu'elle ne veut avoir obligation à personne tandis qu'il lui reste des effets qu'elle n'a point occasion d'employer. Cependant, comme ces deux robes sont très riches, elle n'espère pas, dit-elle, qu'on en puisse trouver ce qu'elles ont coûté.

Les deux femmes, embarrassées de ses instances, ont pris le parti de me consulter. Des habits si précieux leur ont fait prendre une idée plus haute encore de son rang et de sa fortune. Elles m'ont pressé de leur apprendre plus particulièrement son histoire. Je leur ai dit qu'elle est effectivement d'une naissance et d'une fortune distinguées. Mais j'ai cru devoir lui laisser à elle-même le récit de ses disgrâces, dans le temps et la forme qu'elle

jugera convenables. J'ai ajouté seulement qu'elle avait été traitée avec une indignité qu'elle ne méritait pas, et qu'elle était un modèle d'innocence et de pureté. Tu supposeras aisément qu'elles ont paru fort étonnées qu'il y eût un homme au monde capable de cette barbarie.

À l'égard des deux robes, j'ai conseillé à madame Smith de feindre qu'après quelque recherche elle avait trouvé un ami qui achèterait volontiers la plus riche; mais d'ajouter, pour éloigner toute défiance, qu'il voulait y trouver quelque avantage. Je lui ai laissé vingt guinées, comme une partie du paiement; et je lui ai recommandé de l'engager adroitement à s'en défaire pour quelque chose de plus.

Je vais passer cette nuit à Edgware, mais dans la résolution d'être demain à Londres; et je laisse cette lettre pour ton courrier, s'il arrive pendant mon absence.

## Lettre 294

*M. Lovelace à M. Belford**Au château de M..., mercredi, 19 juillet*

Tu crains avec raison que je ne te soupçonne de quelque perfidie lorsque tu n'as pas fait difficulté de communiquer ma lettre. Qui croirait, me demandes-tu, que tu n'aies pas dû lire quelques endroits, les plus favorables, d'une lettre que j'écris à mon ami pour le convaincre de mon innocence? Je t'apprendrai qui. C'est celui qui, dans la même lettre où il me fait cette question, me dit effrontément qu'il y a, dans mes lettres les plus sérieuses, un air de légèreté et de mauvaise plaisanterie qui fait aussi peu d'honneur à mes sentiments qu'à mes principes. Que penses-tu maintenant de ta folie? deviens, je t'en prie, plus circonspect à l'avenir; et que cette grossière imprudence soit la seule de son espèce.

Elle ne peut penser à moi sans peine! Elle admire que tu ne sois pas effrayé de mon caractère. Je suis un cœur endurci; un effronté scélérat; un homme dont l'amitié ne fait d'honneur à personne; un méchant homme; un homme qui fait le rôle des ministres infernaux! A-t-elle tenu, a-t-elle pu, a-t-elle osé tenir ce langage? et le tenir à celui dont elle loue l'humanité, et qu'elle préfère à moi pour cette vertu; tandis que l'humanité dont il fait parade n'est exercée qu'à ma prière, et qu'elle ne peut l'ignorer?

N'est-ce pas me ravir l'honneur de mes bonnes œuvres? Admiration fondement pour ta fine distinction entre le ressentiment et la vengeance! Mais tu seras toujours malheureux dans tes idées; et ton partage est de ne concevoir les choses qu'à demi, ou de réussir mal à les exprimer.

L'éloge que tu fais de son ingénuité est un autre de tes entêtements. Je ne pense pas comme toi de ses plaintes et de ses exclamations. Que peut-elle se proposer? Serait-ce de t'inspirer un *saint amour*? Au diable ton extravagance. Dans toute autre vue, néanmoins, n'est-il pas choquant de se représenter une femme si charmante, tête-à-tête avec un libertin, et lui parlant d'une offense qu'elle ne peut pardonner? Je souhaiterais beaucoup que ces chastes personnes fussent un peu plus modestes dans leur colère. Il serait fort étrange que Lovelace eût plus de délicatesse que Miss Harlove, sur un point qui en demande extrêmement. Peut-être engagerai-je sa Norton ou sa chère Miss Howe, par quelqu'un de mes agents, à faire un reproche à cette chère novice de ses expressions trop libres.

Mais, pour être tout à fait sérieux, je t'assure que, malgré le ton méprisant avec lequel elle t'a demandé d'où me venait l'audace de vouloir punir celle d'autrui, je ne pardonnerai jamais à cette maudite Sinclair la dernière violence dont elle s'est rendue coupable contre une femme que j'adore. Les barbares insultes des deux nymphes, dans la visite qu'elles lui ont rendue, et le choix de la plus horrible caverne qu'elles aient pu trouver, dans la vue sans doute de lui faire renaître du goût pour leur maison, sont des outrages, pour m'exprimer dans son style, que je te jure de ne jamais oublier.

Pour l'opinion que la Lovick et la Smith ont de sa santé, c'est un langage de femme, dans lequel je ne suis pas surpris que tu donnes si facilement, toi qui as vu mourir et ressusciter tant de belles personnes. Je veux t'apprendre ce qui combat cette idée : sa jeunesse et son admirable constitution; le plaisir qu'elle a toujours pris à faire du bien : un plaisir qu'elle goûtera plus que jamais, puisque mon défaut, comme tu sais, n'est pas une humeur sordide; sa piété, qui lui fournira des motifs de patience contre des maux inévitables; la considération du triomphe qu'elle a remporté sur moi par sa résistance, et sur toute la

maison par sa fuite; l'innocence de ses intentions, et l'orgueil intérieur de n'avoir pas mérité le traitement qu'elle a souffert.

Comment s'imaginer qu'avec tant de réflexions consolantes, une femme puisse mourir de chagrin? Au contraire, je ne doute pas qu'en revenant de la consternation où sa dernière disgrâce l'a jetée, son cœur plus tranquille ne se rouvre à l'amour. Ses idées recommenceront à rouler sur le nœud conjugal. La vivacité renaîtra dans son âme, et la fera répondre à mes sentiments avec autant de liberté que de plaisir; quoiqu'avec moins de l'un et de l'autre que si la chère petite orgueilleuse n'avait pas perdu le droit de se croire trop élevée au-dessus du reste de son sexe.

En me faisant le récit de ses amères invectives contre ton pauvre ami, tu me demandes ce que tu aurais pu répondre pour moi? Ne t'ai-je pas suggéré, dans mes lettres précédentes, mille choses qu'un peu de zèle t'aurait fait rappeler pour ma justification ou pour mon excuse?

Mais venons aux circonstances présentes. Il est vrai, comme mon courrier te l'a dit, qu'avant l'officieuse infamie de cette Sinclair, Miss Howe s'était engagée dans mes intérêts. Cependant elle a dit à mes cousines qu'elle était persuadée que son amie ne me pardonnerait jamais. J'ai une extrême impatience de savoir ce que Miss Howe peut lui avoir écrit pour la faire consentir à recevoir la main de *l'effronté scélérat, de l'homme dont l'amitié ne fait honneur à personne, du méchant, du très méchant homme*. Les deux lettres ont passé par tes mains. Si je les avais eues dans les miennes, peut-être la cire du cachet se serait-elle fondue sous mes doigts ardents, et les plis se seraient ouverts d'eux-mêmes pour satisfaire ma curiosité. Je te trouve bien coupable, Belford, de n'avoir pas imaginé quelque moyen de me les envoyer. Tu aurais pu dire que le messenger, qui apporta la seconde, les avait reprises toutes deux. J'aurais eu le temps de les faire transcrire, et de les renvoyer, comme de la part de Miss Howe.

Mes tantes, qui voient la négociation traîner en longueur, se disposent à reprendre le chemin de leurs terres, après avoir tiré de moi l'unique sûreté qu'elles ont pu désirer; c'est-à-dire ma parole pour la célébration, si l'on consent à me recevoir. Le parti que j'ai à prendre, dans l'incertitude que tu me représentes, c'est de ranimer toutes mes facultés, qui ont été comme engourdies par une longue servitude et par le tumulte continu de mes

esprits, pour me remettre en état d'offrir à Miss Harlove un mari digne d'elle; ou, si j'ai le malheur d'être rejeté, pour retrouver ma gaieté ordinaire, et faire connaître au beau sexe que je ne suis pas découragé par les difficultés que j'ai trouvées dans cette pénible aventure. Un tour de France et d'Italie sera mon remède pour le dernier de ces deux cas. Miss Harlove oubliera, dans l'intervalle, tout ce qu'elle a souffert de l'ingrat Lovelace; quoiqu'il soit impossible que son Lovelace oublie jamais une femme à laquelle il désespère de rencontrer rien d'égal, quand il ferait mille fois le tour du monde.

Si tu ne te lasses point de m'écrire, pour t'acquitter d'une dette que mes lettres sans nombre et sans fin t'ont imposée, je tâcherai de me renfermer dans le désir d'aller à la ville pour me jeter aux pieds de la divinité de mon cœur. Il m'en coûtera beaucoup; mais la politique et l'honnêteté me prêteront leur secours. Je ne veux point l'irriter par de nouvelles offenses. Au contraire, je suis résolu de laisser à ses ressentiments le temps de s'apaiser, afin que tout ce qu'elle pourra faire en ma faveur ait la grâce et le mérite d'une action volontaire.

Hickman (J'ai une mortelle aversion pour cet homme-là.) me demande, par un billet que je viens de recevoir, une entrevue pour vendredi prochain chez M. Dormer, qui est notre ami commun. Les affaires qu'il peut avoir avec moi ont-elles besoin de l'entremise d'un ami? Cette proposition m'a l'air d'un défi. Qu'en dis-tu, Belford? Je ne lui promets pas d'être trop civil. Il s'est mêlé de bien des choses. D'ailleurs je lui porte un peu d'envie par rapport à Miss Howe; car si je ne me trompe point dans l'idée que j'ai de lui, il est impossible que cette *virago* puisse jamais l'aimer. Charmant sujet d'espérance pour un homme d'intrigue, lorsqu'il a raison de croire qu'une femme sur laquelle il a des vues est sans inclination pour son mari.

Il y a longtemps que tu ne m'as rien dit du pauvre Belton. Informe-nous particulièrement de tout ce qui a rapport à lui. C'est un homme que j'aime. Je lui crois d'autres embarras que ceux de sa Thomasine. Nous passons ici le temps, Mowbray, Tourville et moi, aussi gaiement que nous le pouvons sans toi. C'est un avantage que notre sexe a sur l'autre en amour. Tandis qu'une malheureuse femme soupire dans un coin, ou qu'elle

cherche les bois et les déserts pour gémir de ses peines, nous pouvons boire, manger, courir le cerf, et bannir par de nouvelles intrigues le souvenir de celles qui nous affligent. Cependant, tout livrés que nous sommes à la joie, mes réflexions sur les injures que cette divine femme a reçues troublent souvent mes plaisirs. Je compte qu'après m'avoir tourmenté à son gré, elle me permettra de réparer ses maux et les miens. C'est ma consolation.

Tu vois que mes sentiments sont encore honnêtes. Applaudis, Belford.

Lettre 295

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Jeudi matin, 20 de juillet*

Hélas! ma très chère Clarisse, quelles doivent avoir été vos souffrances! Que je me représente amèrement votre situation dans une aventure si humiliante! En plein jour, en pleine rue! Je ne verrai donc pas de fin aux malheurs d'une chère amie dont les moindres afflictions me sont plus sensibles que les miennes? Que j'ai souffert en recevant votre lettre, qui est d'une autre main que la vôtre, et que vous n'avez fait que dicter! Vous devez être fort mal. Chère amie! Mais je n'en suis pas surprise. Je me flatte seulement que le mal vient de la confusion et de l'embarras de votre dernière disgrâce, plus que d'une redoutable tristesse, qui peut produire des effets dont la seule idée me fait frémir. Ah! ma chère, il ne faut pas que le courage vous abandonne. Gardez-vous du désespoir. Jusqu'aujourd'hui vous n'avez rien à vous reprocher. Mais le désespoir serait absolument votre faute, et la plus terrible où vous puissiez jamais tomber.

Je ne puis supporter que vos lettres soient d'une autre que de vous. Écrivez-moi, s'il est possible, quelques lignes de votre propre main. Elles ranimeront mon cœur; surtout si elles m'apprennent que votre santé se rétablit. J'attends votre réponse à ma lettre du 13. Nous l'attendons tous avec la même impatience. Milord et les dames sont des personnes d'honneur. Ils ont

une passion extrême de vous voir entrer dans leur famille. Votre misérable est si repentant, suivant son propre témoignage, et vos parents si implacables, que ma mère est dans l'opinion absolue que vous devez être sa femme. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'écrivis, mardi dernier, à Miss Montaigu, dans le chagrin d'entendre qu'on ne savait ce que vous étiez devenue ; et sa réponse, avec un billet de Milord et de ses deux sœurs. Le misérable y a joint aussi quelques lignes. Mais je vous avoue que le tour de sa requête me déplaît. Avant que de vous solliciter plus vivement en sa faveur, j'ai pris la résolution d'employer un ami pour tirer de sa propre bouche des preuves de sa sincérité, et pour m'assurer si son cœur a conduit sa plume, indépendamment du désir de sa famille. C'est un tourment pour moi qu'il y ait quelque ombre de fondement pour cette question ; mais je crois, avec ma mère, que le mariage n'est pas le seul moyen qui vous reste de mener une vie, sinon fort heureuse, du moins tranquille et supportable. Aux yeux du public même, toute la honte serait pour lui, et votre triomphe en paraîtrait plus glorieux.

Je suis obligée de partir incessamment, avec ma mère, pour l'île de Wight, où ma tante Harman, dont la santé décline beaucoup, désire de nous voir avant sa mort. M. Hickman doit nous accompagner. Il serait fort cruel pour moi d'entreprendre ce voyage sans avoir eu la satisfaction de vous embrasser. Cependant ma mère, toujours jalouse de ses droits, exige que, pour notre première entrevue, j'attende le temps de vous féliciter sous le nom de madame Lovelace. Lorsqu'on m'aura rendu compte de la réponse de votre misérable aux questions qu'on doit lui faire de ma part, et que vous m'aurez marqué vous-même votre sentiment sur ma lettre du 13, je vous expliquerai plus ouvertement le mien. Le porteur se propose de faire tant de diligence qu'il me promet d'être aujourd'hui à Londres. Puisse-t-il revenir avec les plus heureuses nouvelles !

ANNE HOWE

Lettre 296

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Jeudi au soir*

Ne doutez pas, très chère Miss Howe, qu'une amitié si tendre et si constante ne fasse toute la consolation de ma vie. Ma réponse sera courte, parce que je suis assez mal, quoique un peu mieux que ces derniers jours, et parce que j'en prépare une plus longue à votre lettre du 13. Mais je vous déclare d'avance que je ne veux point de cet homme-là. N'en soyez pas fâchée contre moi. Non, ma chère, je n'en veux point. Ainsi dispensez-vous, je vous en supplie, de l'épreuve où vous voulez mettre sa bonne foi.

Le courage ne m'abandonne pas, et j'ose espérer qu'il ne m'abandonnera jamais. Ma situation n'est-elle pas heureusement changée ? Je rends grâce au Ciel. Je ne suis plus esclave dans une odieuse maison. Je ne suis plus obligée de me dérober au jour pour éviter mon persécuteur. Un de ses intimes amis, embrassant mes intérêts, s'engage à le tenir éloigné. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi. Tous mes effets m'ont été renvoyés. Le misérable rend témoignage lui-même à mon honneur.

Il est vrai que mes forces sont extrêmement affaiblies. Mais j'ai un excellent médecin, qui me traite, ma chère, avec des soins *paternels*. Je m'aperçois aussi que ma tête commence à se fortifier ; et je crois quelquefois sentir que je suis au-dessus de mes infortunes. Cependant il m'arrivera plus d'une fois de

retomber dans l'abattement. Je dois m'y attendre. La malédiction de mon père... mais vous me ferez un reproche de mêler cette triste idée au récit de mes consolations.

C'est à vous-même, ma très chère amie, que je recommande instamment de ne pas être trop sensible à mes disgrâces. Si vous voulez contribuer à mon bonheur, prenez soin du vôtre; et tournez les yeux sur l'agréable carrière qui est ouverte devant vous. Quelle opinion auriez-vous de votre Clarisse, si vous n'étiez pas persuadée que la plus grande satisfaction qu'elle désire dans cette vie est de vous voir heureuse? Ne pensez plus à moi comme vous le faisiez dans d'autres temps. Supposez-moi partie pour un long, pour un très long voyage. N'arrive-t-il pas souvent que les plus chers amis se séparent pour un grand nombre d'années, et quelquefois avec peu d'espérance de se revoir jamais? Je ne suis plus ce que j'étais lorsque l'amitié nous rendait comme inséparables. Nos vœux ne doivent plus être les mêmes. Déterminez-vous, ma chère, à rendre un honnête homme heureux, parce que c'est d'un honnête homme que votre bonheur dépend aussi! Adieu, chère amie. Adieu, très chère Miss Howe. Mais je ne serai pas longtemps sans vous écrire.

Lettre 297

*M. Lovelace à M. Belford*

*Au château de M..., vendredi, 21 de juillet*

Je sors de mon entrevue avec Hickman. C'est une espèce d'homme aussi empesé que ses manchettes. Tu sais, Belford, que je ne l'aime pas. On ne reconnaît pas volontiers du mérite dans ceux qu'on a pris en aversion ; pas même le mérite réel. Mais c'est sérieusement que je le trouve épais, lourd, embarrassé, et tel, pour vous rendre justice à tous deux, que tu n'as jamais vu sa ressemblance que dans ton miroir.

Il faut te raconter la comédie que je me suis donnée à ses dépens. J'étais chez Dormer lorsqu'il est arrivé. Il m'a proposé de faire avec lui un tour de jardin. Les cérémonies ne finissaient pas. C'étaient des excuses sans nombre sur la liberté qu'il allait prendre. Enfin il avait commencé à me dire qu'il venait... qu'il... qu'il était venu..., à la prière de Miss Howe, pour m'entretenir de Miss Harlove. La patience m'a manqué. Eh bien, Monsieur, parlez, lui ai-je dit. Vous me permettrez de vous faire observer que si votre livre est aussi long que la préface, nous avons pour une semaine de lecture.

Tu trouveras ce ton un peu brusque ; mais le meilleur parti, avec les formalistes, est de les décontenancer d'abord. Les a-t-on mis hors de leur route ? ils tombent dans une défiance d'eux-

mêmes dont ils ont beaucoup de peine à revenir. Alors un honnête homme, qu'ils ont eu l'impertinence d'attaquer, a le dessus du vent pendant toute la conférence.

Il a porté la main au menton. À peine savait-il ce qu'il devait dire. Cependant, après quantité de parenthèses et de nouvelles apologies : Je présume, Monsieur, je présume, a-t-il répété, que ce n'est pas sans votre participation que les deux demoiselles Montaigu, vos cousines, ont fait une visite à Miss Howe, au nom de Milord M..., de Milady Sadleir et Milady Lawrence.

(Tu suppléeras aux liaisons, qui jetteraient de l'embarras dans mon récit.)

Je ne l'ignore pas, Monsieur. Miss Howe reçut, le jour suivant, une lettre signée de Milord et de ces deux dames, à laquelle je joignis aussi quelques lignes. L'avez-vous vue, Monsieur ?

Je ne puis dire qu'elle me l'ait cachée. C'est même le principal motif de cette visite. Miss Howe (vous me pardonnerez, Monsieur) trouve, dans ce petit nombre de lignes, un air de légèreté qui lui fait douter si c'est sérieusement que vous lui demandez ses sollicitations auprès de son amie.

Croyez-vous, Monsieur, que Miss Howe me permette d'avoir avec elle-même quelques moments d'explication ?

Oh ! Monsieur, je n'ose vous répondre qu'elle voulût vous causer *cette peine*.

Ce ne sera point *une peine*, M. Hickman. Je vous accompagnerai volontiers chez Miss Howe, et je dissiperai tous ses scrupules. Vous avez votre carrosse. J'y monte avec vous. Nous nous expliquerons en chemin.

(Il a paru hésiter. Il s'est agité, il a plié ses manchettes, et tiré les nœuds de sa perruque.)

Je ne retourne pas directement chez Miss Howe. Il serait aussi convenable, Monsieur, que vous eussiez la bonté de me charger de vos explications.

Quels sont donc ses scrupules, M. Hickman ?

Mais, Monsieur, Miss Howe remarque dans les lignes qui sont de vous... Permettez-vous que je les lise, Monsieur ? J'en ai pris une copie. La voici (la tirant de sa poche). Vous commencez par *chère Miss*...

Je me flatte, M. Hickman, que ce n'est pas l'offenser.

Non, Monsieur, non ; pas la moindre offense. (Il allait lire en effet.)

Vous servez-vous de lunettes, M. Hickman ?

Des lunettes, Monsieur ! (en me regardant, les yeux ouverts) Pourquoi cette question ? Se sert-on de lunettes à mon âge ?

C'est l'usage d'Espagne à toutes sortes d'âges, M. Hickman. N'avez-vous pas lu Prieur <sup>1</sup> ?

Je l'ai lu, Monsieur. Chaque nation a ses usages. Mais vous savez que ce n'est pas celui d'Angleterre.

Avez-vous jamais vu l'Espagne, M. Hickman ?

Non, Monsieur. J'ai vu la Hollande.

La Hollande, Monsieur ! jamais la France ni l'Italie ? (J'étais résolu de voyager avec lui jusqu'à la Chine.)

Non, Monsieur, je n'ai point encore fait ce voyage.

Je suis surpris, Monsieur, qu'ayant passé la mer...

Quelques affaires m'avaient appelé à Rotterdam. Je fus obligé de revenir presque aussitôt.

Fort bien, Monsieur. Vous alliez lire. Ayez la bonté de continuer. (Il a remis son papier devant ses yeux ; et, lisant ma première ligne, où je dis : *Après les honorables noms qui précèdent*, etc., il s'est arrêté.)

Assurément (en tournant les yeux vers moi), personne ne révoquera l'honneur de Milord en doute, ni celui des excellentes dames qui ont signé la lettre.

Je me flatte, M. Hickman, que le mien n'est pas plus suspect.

Je continuerai, Monsieur, s'il vous plaît... *J'aurais pu me dispenser d'en signer un qui m'est presque aussi odieux qu'à vous. Ce qu'à vous, Monsieur...*

Eh bien, M. Hickman ? J'ai eu mes raisons pour employer ce terme. Miss Howe a fort maltraité mon caractère. Je ne lui ai jamais fait de mal. Son langage m'a blessé. Je m'imagine, Monsieur, que vous êtes venu de sa part pour m'en faire excuse.

Miss Howe, Monsieur, est une jeune personne extrêmement polie. Elle n'est point accoutumée à parler mal de personne.

C'est une raison de plus, Monsieur, pour m'offenser de ses discours.

1. Célèbre poète anglais, qui parle de cet usage dans une de ses pièces (NdP).

Vous savez, Monsieur, quelle est son amitié...

Il n'y a point d'amitié qui puisse justifier des libertés si choquantes. (Je crois que le pauvre Hickman a commencé à regretter sa commission. Il m'a paru tout à fait déconcerté.)

J'ai voulu continuer : N'avez-vous pas entendu fort souvent dans la bouche de Miss Howe...

Il m'a interrompu. Je ne suis pas venu, Monsieur, dans le dessein de vous insulter ; mais vous savez combien Miss Harlove et Miss Howe sont amies. Je crains que vous n'ayez pas eu pour Miss Harlove tous les égards qu'elle mérite ; et si la chaleur de l'amitié peut avoir engagé Miss Howe dans ce que vous nommez des libertés, il me semble qu'une âme généreuse doit regretter plutôt d'y avoir donné sujet...

J'entends le reste, Monsieur. Mais ce reproche me déplaît moins dans la bouche d'une femme que dans celle d'un homme d'épée. J'ai une passion extrême pour Miss Howe, et je suis persuadé que nous nous accorderions parfaitement. Les âmes généreuses s'entendent à demi mot. Je vous prie, M. Hickman, ayez la bonté de m'introduire chez Miss Howe.

Monsieur, je puis apprendre votre intention à Miss Howe, si vous le désirez.

Oui, M. Hickman ; vous m'obligerez beaucoup. Mais vous pouvez continuer de lire.

Il a lu effectivement, comme si je n'avais pu me souvenir des quatre mots que j'avais écrits. Lorsqu'il est arrivé à l'endroit où je parle de corde, de prêtre et de bourreau : Croyez-vous, Monsieur, m'a-t-il dit, que ces expressions n'aient pas l'air d'un badinage ? Miss Howe n'en juge pas autrement. Vous savez trop bien, Monsieur, que Miss Harlove n'a pas le pouvoir de vous envoyer au gibet.

Eh ! croyez-vous qu'elle le fît, si mon sort dépendait d'elle ?

Vous ajoutez, Monsieur, a-t-il continué, sans répondre à cette belle question, que Miss Harlove est la plus outragée de toutes les personnes de son sexe. Je sais qu'elle se ressent de vos outrages jusqu'à faire douter à Miss Howe qu'elle puisse jamais vous pardonner ; et malgré le désir où toute votre famille paraît être de voir finir cette triste aventure par un heureux mariage, Miss Howe croit trouver, dans cette partie de la lettre, un juste sujet de craindre que vos intentions ne soient pas sérieuses, et

que votre complaisance pour vos amis n'ait plus de part à *ce compliment* que votre inclination. C'est là-dessus qu'elle souhaite de connaître vos véritables sentiments, avant que de s'engager plus loin.

Pensez-vous, M. Hickman, que si je suis capable de tromper ma propre famille, j'aie assez d'obligation à Miss Howe, qui m'a traité avec si peu de ménagement, pour lui faire un aveu que je ne ferais pas à mes proches ?

Pardonnez, Monsieur ; mais Miss Howe s'est figuré que votre lettre la mettait en droit de vous demander quelques explications sur ce que vous lui avez écrit.

Eh bien, M. Hickman, vous voyez que je ne suis pas muet avec vous. Que vous semble de moi ?

Je vois, Monsieur, que vous êtes un homme aimable et d'une humeur enjouée. Mais ce que je demande, au nom de Miss Howe, c'est de savoir si vous vous joignez réellement et de bonne foi avec vos amis, pour souhaiter ses bons offices auprès de Miss Harlove.

Ne doutez pas que je ne fusse charmé de me voir réconcilié avec une personne que j'aime uniquement, et que je n'eusse beaucoup d'obligation à Miss Howe si je tenais d'elle un si grand service.

Fort bien, Monsieur : et je puis donc conclure que vous êtes disposé au mariage, qui est l'objet de cette réconciliation ?

Je n'ai jamais eu de goût pour l'état du mariage. C'est ma déclaration, que je dois vous faire nettement.

J'en suis fâché, Monsieur. Le mariage me paraît un état fort heureux.

Je souhaite, Monsieur, que vous le trouviez conforme à vos idées.

C'est ce qui n'est pas douteux pour moi ; et j'ose dire, Monsieur, que vous en jugeriez de même, si vous étiez le mari de Miss Harlove.

Oh ! Si j'étais capable de trouver du bonheur dans le mariage, ce serait sans doute avec elle.

Vous me surprenez vivement, Monsieur. Ne pas penser au mariage, après ce qui s'est passé, après le traitement...

Et quel traitement, s'il vous plaît ? Je ne doute pas qu'une personne si délicate n'ait représenté, sous des couleurs trop fortes, ce qui passerait pour une bagatelle à d'autres yeux que les siens.

Vous me pardonnerez, Monsieur, mais si ce qu'on m'a fait entrevoir n'est pas une exagération, je ne puis le traiter de bagatelle.

Apprenez-moi donc, M. Hickman, ce qu'on vous a fait entrevoir. Je vous promets de répondre sincèrement aux accusations.

Vous savez mieux que personne, Monsieur, de quoi vous êtes accusé. Ne reconnaissez-vous pas, dans votre lettre, que Miss Harlove est la plus outragée de toutes les femmes, et celle qui le mérite le moins ?

Oui, Monsieur, je le reconnais ; et je n'en souhaite pas moins d'apprendre ce qu'on vous a fait entrevoir. Ma réponse aux questions de Miss Howe dépend peut-être de cet éclaircissement.

Puisque vous êtes si pressant, Monsieur, vous ne sauriez vous offenser que je m'explique. Ne convenez-vous pas d'abord que vous avez promis à Miss Harlove le mariage et tout le reste ?

J'entends, Monsieur. Je suppose que vous m'accusez d'avoir voulu obtenir tout le reste, sans le mariage.

Vous badinez, monsieur Lovelace. Je sais que vous passez pour un homme d'esprit. Mais souffrez que je vous le demande : ne traitez-vous pas cette affaire un peu trop légèrement ?

Lorsqu'une faute est commise et qu'elle est par conséquent sans remède, il ne reste pas d'autre parti que de s'en consoler : c'est la manière dont je souhaiterais que Miss Harlove voulût penser aussi.

Et moi, je pense, Monsieur, qu'il ne convient jamais de tromper une femme. Je pense que les promesses qu'on fait aux femmes engagent du moins autant que celles qu'on fait à tout autre.

Je suis persuadé que vous le pensez, M. Hickman ; et je suis persuadé aussi que vous êtes un des meilleurs hommes du monde.

Ma parole, Monsieur, est un lien sacré pour moi. La différence du sexe n'y change rien.

Je loue vos principes ; et le Ciel me préserve de vous en détourner ! Mais encore, Monsieur, que vous a-t-on dit de plus ? (Tu juges, Belford, que je devais être assez curieux de savoir dans

quel jour ma future moitié avait représenté notre aventure à Miss Howe, et jusqu'où Miss Howe s'était ouverte dans son Hickman.)

Ce que je lui demandais, m'a-t-il dit, n'appartenait point à sa commission.

Mais considérez, M. Hickman, que la question m'intéresse. Vous ne devez pas vous attendre que je réponde aux vôtres, si vous refusez de satisfaire à la mienne. Qu'avez-vous donc appris?

Eh bien, Monsieur, puisque vous me forcez de parler, on m'a dit que Miss Harlove avait été conduite dans une très mauvaise maison.

Il est vrai que cette maison ne s'est pas trouvée aussi bonne qu'elle devait l'être. Que vous a-t-on dit encore?

On m'a dit, Monsieur, qu'on avait pris d'étranges avantages sur cette incomparable personne. J'ignore d'ailleurs en quoi ils consistent.

Vous l'ignorez, dites-vous? Quoi? vous ne pouvez du moins le deviner? Je vais donc vous l'apprendre, Monsieur. Peut-être s'est-on échappé à quelques libertés pendant son sommeil. Croyez-vous que jamais on n'ait pris les mêmes avantages avec une femme? Vous savez, M. Hickman, que les femmes ont peu de confiance, pendant le sommeil, aux hommes les plus modestes. Pourquoi cette crainte, si elles n'étaient pas persuadées qu'on peut tirer quelque avantage de ces occasions?

Mais n'avait-on rien employé pour rendre le sommeil de Miss Harlove plus profond?

Cette question est raisonnable, M. Hickman. Je vous demande à mon tour si Miss Harlove se plaint qu'on ait mis quelque chose de cette nature en usage.

Je n'ai pas lu tout ce qu'elle peut avoir écrit. Mais, autant que je suis informé, cette affaire est des plus noires. Pardon, Monsieur.

Je vous pardonne, M. Hickman. Mais, dans cette supposition même, croyez-vous qu'on n'ait jamais employé le secours du vin pour surprendre une femme? Croyez-vous que si Miss Harlove était tombée dans un profond sommeil par cette voie, elle fût la première femme sur laquelle on eût pris quelque avantage?

Sous ce tour même, M. Lovelace, l'affaire n'est rien moins qu'un badinage. Mais je crains qu'elle ne soit beaucoup plus grave.

Et quelles raisons avez-vous de le craindre ! Qu'en dit Miss Harlove ? Expliquez-vous de grâce. J'ai plus d'un motif pour vous en presser.

Ce que je puis ajouter, Monsieur, c'est que Miss Howe même n'est pas informée du détail. Son excellente amie lui promet seulement de l'en instruire, si le Ciel lui conserve la vie ; mais elle lui en dit assez pour faire juger que cette affaire est très mauvaise.

Je suis ravi que Miss Harlove ne soit entrée dans aucun détail. Puisqu'elle est capable de cette modération, vous pouvez dire de ma part à Miss Howe qu'il n'y a point, dans l'univers, de femme plus vertueuse que son amie. Dites-lui que vraisemblablement elle ne sera jamais informée des circonstances que vous nommez le détail ; mais qu'en effet, Miss Harlove a été traitée fort indignement. Dites-lui que sans savoir quel récit Miss Harlove en a fait, j'ai une si haute opinion de sa bonne foi que j'en signerais aveuglément la vérité, de quelque trait qu'elle ait pu me noircir. Dites-lui que j'ai trois reproches à faire à son amie : le premier, de m'ôter l'occasion de réparer mes injustices ; le second, d'être si prompte à les publier qu'elle m'expose à ne pouvoir jamais les couvrir avec un peu d'honneur pour elle et pour moi. Cette explication, M. Hickman, vous paraît-elle un peu répondre au motif de votre visite ?

J'avoue, Monsieur, que ce langage est celui d'un homme d'honneur. Mais vous avez parlé de trois reproches que vous aviez à faire à Miss Harlove : puis-je vous demander quel est le troisième ?

Je ne sais, Monsieur, si je dois vous le déclarer. Peut-être aurez-vous peine à le croire. Mais quoique ma divine Clarisse ne soit capable de dire que la vérité, il peut arriver qu'elle ne la dise pas entière...

Je serais extrêmement surpris (en m'interrompant) et Miss Howe ne serait pas moins affligée, que la conduite de sa malheureuse amie vous eût mis dans le cas de lui devoir cette apparence de discrétion ; car je vous crois trop galant homme pour être capable de faire tomber l'ombre du soupçon sur elle, dans la vue de vous excuser. Vous me pardonnerez, Monsieur...

Oui, oui, M. Hickman. Il suffit que vous m'ayez assuré de vos intentions. Je prends quelquefois un ton libre, et je suis disposé à vous passer le vôtre. Mais comptez qu'il ne m'échappera jamais rien qui puisse rabaisser Miss Harlove dans l'estime d'une amie qu'elle croit la seule qui lui reste.

Peut-être ne convient-il pas que je sois informé de votre troisième reproche. Mais, à l'exception de son implacable famille, je ne connais personne qui ait jamais conçu le moindre doute de son honneur. Un jour, à la vérité, madame Howe, après avoir reçu la visite d'un de ses oncles, nous dit qu'elle craignait qu'il n'y eût quelque faiblesse à lui reprocher. Mais jamais, hors de cette occasion...

Comment? Monsieur (en prenant un ton, et m'approchant de lui d'un air qui lui a fait faire deux pas pour reculer), quel langage! Savez-vous que le doute approcherait ici du blasphème? Savez-vous que Miss Harlove est plus pure qu'une vestale; car les vestales ont quelquefois brûlé de leurs propres feux. Savez-vous que depuis l'origine du monde, jamais une femme n'a triomphé des mêmes épreuves? Apprenez, Monsieur, qu'on n'a jamais rien vu, rien entendu, qui soit comparable pour l'honneur à Miss Clarisse Harlove.

Monsieur, Monsieur, pardon. À Dieu ne plaise que je doute de son honneur. Je n'ai rien dit qui puisse recevoir cette interprétation : je suis rempli pour elle du plus profond respect. Miss Howe la chérit plus qu'elle-même; ce qu'elle ne ferait pas si elle ne lui connaissait une vertu égale à la sienne.

Égale à la sienne, Monsieur! J'ai de fort hautes idées de la vertu de Miss Howe; mais j'oserais dire...

Quoi? Monsieur. Qu'oserez-vous dire de Miss Howe? Je me flatte que vous ne présumerez pas d'attaquer ici sa vertu.

*Présumer?* M. Hickman. C'est ce terme, M. Hickman, que je trouve assez présomptueux?

L'occasion le serait beaucoup plus, M. Lovelace, s'il était vrai qu'elle fût prise à dessein. Je n'ai aucune disposition à m'offenser, surtout lorsque je fais l'office de médiateur. Mais je n'entreprendrai jamais de parler tranquillement au désavantage de Miss Howe.

Ce ton me satisfait beaucoup plus, M. Hickman; quoique je ne condamne point votre chaleur à l'occasion que vous supposez.

Mais ce que je voulais dire seulement, c'est qu'à mon avis il n'y a point de femme au monde qui doive se comparer à Miss Harlove jusqu'à ce qu'elle ait résisté aux mêmes épreuves, et qu'elle y ait tenu la même conduite. Vous voyez, Monsieur, que je vous prête des armes contre moi-même. Mais, tout libertin qu'on me croit, je n'entreprendrai jamais de donner mes actions pour une règle de justice et de vertu.

Je trouve, Monsieur, de la droiture et de la noblesse dans ce langage. Quel malheur, souffrez cette réflexion, que le même homme qui est capable d'un si beau sentiment n'ait pas toujours la force d'y conformer ses actions!

C'est un autre point, M. Hickman. Chacun a ses vices comme ses vertus. Je souhaite, au reste, que Miss Howe ne soit jamais exposée aux épreuves de Miss Harlove; et je me réjouis qu'elle n'en ait point à redouter d'une aussi bonne âme que vous. (Pauvre Hickman! il m'a paru incertain s'il devait prendre cette félicitation pour un compliment ou pour une raillerie.) Mais, ai-je continué, puisque votre curiosité me paraît émue, et que je ne dois pas vous laisser partir avec le moindre doute qui puisse être injurieux à la plus admirable de toutes les femmes, je suis porté à vous communiquer mon troisième sujet de reproche. Que penseriez-vous, M. Hickman, et quel serait l'étonnement de Miss Howe, si je vous disais que son admirable amie est d'autant plus déterminée contre moi (et sans doute par un sentiment de vengeance) qu'elle encourage les prétentions d'un autre amant?

Que me dites-vous, Monsieur? Ah! c'est une supposition qui me paraît impossible. Je vous assure hardiment que si Miss Howe pouvait se l'imaginer, elle n'y donnerait jamais son approbation. Quelque aversion que vous lui jugiez pour vous, et quoiqu'elle condamne en effet votre conduite à l'égard de son amie, je sais que, suivant son opinion, Miss Harlove ne doit jamais avoir d'autre mari que vous, et qu'il n'y a point de troisième parti pour elle entre la qualité de votre femme ou le célibat.

La vengeance et l'obstination, M. Hickman, portent les meilleures femmes à d'étranges extrémités. Pour le plaisir de crever les deux yeux de l'homme dont elles se croient offensées, elles sont capables de s'en arracher un.

Je ne sais que répondre à ce langage. Mais il me paraît impossible que Miss Harlove souffre les soins d'un autre amant. Et si tôt encore ! On nous assure au contraire qu'elle est fort mal, et d'une extrême faiblesse.

Ce n'est pas dans ses ressentiments qu'elle est faible. Croyez-moi là-dessus. Je suis informé de tous ses mouvements ; et soit que vous le croyez ou non, je puis vous dire qu'elle me refuse, dans la vue d'un autre amant.

Est-il possible ?

Rien n'est plus vrai. Vous figurez-vous qu'elle n'en ait pas communiqué quelque chose à Miss Howe ?

Non assurément, Monsieur. Si Miss Howe en avait le moindre soupçon, je ne vous troublerais pas aujourd'hui par cette visite.

Vous voyez donc que je ne me suis pas trompé. Quoique Miss Harlove ne soit pas capable d'un mensonge, elle n'a pas découvert à son amie toute la vérité.

Que dire sur de tels événements ! (En baissant les yeux d'un air fort stupide.)

Dites, parlez, M. Hickman. La matière est riche. Qui rendra compte des mouvements et des agitations d'une femme passionnée ? De ma seule connaissance, je pourrais vous raconter un nombre infini d'histoires qui vous apprendraient des effets terribles du ressentiment des femmes. Mais demandez-vous un exemple plus fort que celui d'une jeune personne telle que Miss Harlove, qui depuis quelque temps, et dans le fâcheux état de sa santé, non seulement encourage, mais flatte et recherche un des plus odieux monstres qu'on ait jamais vus. Je ne crois pas qu'il soit à propos d'en informer Miss Howe. Cependant, peut-être aussi feriez-vous bien de l'en avertir ; ses conseils pourraient servir à ramener son amie.

Oh fi ! oh ! quel est mon étonnement ! Miss Howe ne sait pas un mot de ce que vous m'apprenez. Elle ne la verra jamais, si tout ce que j'entends n'est pas une illusion.

Je ne vous dis rien que de vrai, de très vrai, M. Hickman. Le monstre qu'elle me préfère est d'une figure hideuse. Il a moins l'air d'un homme que d'un squelette. Il est mis... vous n'avez rien vu de si révoltant. À peine a-t-il un habit sur le dos. À peine est-il chaussé. Quoiqu'il ait un grand vilain front chauve, il se

refuse une perruque pour le cacher. Il est d'une avarice insatiable, et cependant d'une richesse infinie.

Vous badinez sûrement, Monsieur. Avec une mesure ordinaire d'esprit, il n'est pas toujours aisé de suivre ceux qui en ont autant que vous. Mais, s'il y a quelque vérité dans cette peinture, qui peut-elle regarder? Quelque Juif, sans doute, quelque misérable, dont la présomption s'est fondée sur les disgrâces de Miss Harlove; et votre vivacité vous le fait revêtir de toutes ces couleurs.

Comment, un misérable? Le monstre a de riches domaines dans toutes les provinces d'Angleterre. Il en a dans les pays étrangers.

C'est apparemment quelque gouverneur des Indes Orientales. Je me rappelle que Miss Harlove a voulu quitter sa patrie. Mais après tout, Monsieur, je m'imagine que vous badinez; car on aurait entendu parler de lui.

Parler de lui! oui, oui, Monsieur, nous avons tous entendu parler de lui. Mais personne n'est tenté de le voir de près... à l'exception de Miss Harlove, qui, par un esprit de vengeance, comme je vous l'ai dit... En un mot, son nom est *la mort*; la mort, Monsieur (en frappant du pied et levant le ton; ce qui l'a fait reculer de quelques pas, dans l'excès de sa surprise. Tu n'as jamais vu de visage si déconcerté. Il a paru aussi effrayé que si l'horrible squelette s'était présenté devant ses yeux; et lorsqu'il s'est un peu remis, sa main s'est attachée à compter les boutons de sa veste). Voilà, Monsieur, ai-je continué, quel est à présent le favori de cette divine personne. Mais j'espère encore qu'il ne l'obtiendra pas.

Au fond, mon homme a marqué plus de fermeté que je ne m'y étais attendu. Je suis venu, m'a-t-il dit gravement, avec la qualité de conciliateur. Elle m'oblige de me posséder. Mais autant que j'aime la paix et que je suis charmé d'y pouvoir contribuer, autant, Monsieur, je suis peu disposé à souffrir qu'on m'insulte.

(Après avoir poussé la raillerie si loin, je n'ai pas cru le devoir prendre au mot. Cependant je lui dois quelque chose. J'ai sur le cœur la présomption qui lui a fait jeter ses vues sur Miss Howe.)

Je suis persuadé, M. Hickman, que votre dessein n'est pas de me défier, comme le mien n'a pas été de vous faire une offense. Dans cette opinion, je ne balance point à vous faire des excuses.

C'est mon humeur. Je ne pense point à blesser ; mais la gaieté fait mon caractère. Il m'est impossible d'être grave quatre minutes de suite. Je suis descendu, je crois, du vieux chancelier More <sup>1</sup> ; je badinerais jusque sur l'échafaud. Mais vous pouvez recueillir de cet entretien que je préfère Miss Harlove à toutes les femmes du monde ; et je m'étonne qu'après ce que j'ai signé et ce que j'ai fait promettre par des parents tels que les miens, on puisse douter que je ne sois charmé de la prendre pour ma femme, à toutes les conditions qu'il lui plaira de m'imposer. Je reconnais devant vous, M. Hickman, que je l'ai indignement outragée. Si j'ai le bonheur d'obtenir sa main, je déclare que je veux être le meilleur de tous les maris. Cependant j'ajoute, comme je le dois, que si son chagrin continue d'éclater et de nous exposer tous deux, il est impossible que notre union se fasse avec honneur pour l'un et pour l'autre ; et quoique mes craintes se soient exprimées d'un ton badin, je tremble, Monsieur, qu'elle ne ruine entièrement sa santé, et qu'en cherchant la mort lorsqu'elle peut l'éviter, elle ne se mette hors d'état de s'en garantir lorsqu'elle aura plus de goût pour la vie.

Ce langage simple et honnête a fait reparaître un air de satisfaction sur le visage de M. Hickman. Il s'est nommé plusieurs fois mon très humble et très dévoué serviteur, pendant que je le conduisais jusqu'à son carrosse ; et je lui ai rendu presque autant de fois son compliment. Ainsi s'est terminée la scène.

Quelques mots sur ta dernière lettre, que je trouve un peu choquante. Il me semble que l'esprit de réformation te saisit de bonne heure. La mort lente de ton oncle, et ta patience au chevet de son lit, t'ont préparé par degrés à cette métamorphose. Mais suis ton chemin, comme je suivrai le mien. Le bonheur consiste à trouver du plaisir dans ce qu'on fait. Si tu en peux prendre à mener une vie mélancolique, tant mieux pour toi : c'est être gai, avec cette différence que tu trouveras peu de gens qui veuillent partager ta gaieté.

1. Nous l'appelons Thomas Morus. Tout le monde sait quel était son caractère (NdP).

Cependant la santé de ma charmante me jette dans une extrême inquiétude. C'est l'effet de sa dernière aventure. Elle triomphait auparavant, et de moi et de la troupe maudite. Je te crois bien persuadé que je n'y ai aucune part; et je me flatte qu'elle l'est aussi. Le reste, comme je te l'ai dit mille fois, n'est qu'un accident ordinaire; un peu distingué seulement par les circonstances. Voilà tout. Pourquoi donc tant de rigueur, de sa part et de la tienne?

La vente de ses habits est véritablement choquante. Quelle dureté, quelle injustice dans ses misérables parents, qui ont entre les mains l'argent qu'elle a laissé, et de gros arrérages d'une terre qui lui appartient! Ils les retiennent exprès pour la jeter dans l'embarras. Mais ne dépend-il pas d'elle de recevoir plus d'argent qu'elle n'en a besoin de cette fière et impertinente Miss Howe? Et moi, crois-tu que toute ma joie ne fût pas de la servir? Qui peut donc l'obliger de vendre ses habits, si ce n'est la perversité de son sexe? Je suppose que son intention soit de me faire enrager: je ne sais pas trop si je ne dois pas m'en réjouir. D'autres belles se seraient pendues ou noyées, dans le chagrin d'avoir été trompées. Ma charmante fait tomber sa vengeance sur ses habits. Les passions prennent la teinture du caractère. D'ailleurs, crains-tu que l'avarice ne m'empêche de lui rendre le triple de ce qu'elle aura vendu? Ainsi, Belford, soyons sans inquiétude sur ce point.

Tu vois combien elle est sensible aux attentions de son médecin. Juge par là combien elle doit l'avoir été à l'horrible imprécation de son père. Mais tu dois en conclure que, si j'obtiens seulement la permission de la voir, j'espère, avec raison, que ma conduite, mon repentir, mes satisfactions, produiront quelque heureux effet sur elle. Tu passes trop facilement condamnation sur mes torts. Je te dis fort sérieusement que, toute incomparable qu'elle est, l'ardente médiation de mes proches, celle de Miss Howe, et les commissions dont je t'ai chargé, sont de si fortes marques du cas qu'on fait d'elle et de la sincérité de mes sentiments que je ne vois rien à faire de plus. Crois-moi, laissons l'affaire dans l'état où elle est à présent, et donnons-lui le temps d'y penser un peu mieux.

Que répondre à tes résolutions de repentir et de mariage? Je voudrais te voir examiner d'abord laquelle des deux doit marcher

la première. Si tu prends mon conseil, tu trancheras court, et tu commenceras par le mariage. En veux-tu savoir la raison ? C'est que vraisemblablement le repentir viendra bientôt à la suite ; et des deux tu n'en feras qu'un, qui aura peut-être plus de force.

## Lettre 298

*M. Belford à M. Lovelace**Vendredi, 21 juillet, à midi*

M'étant présenté ce matin à la porte de ta divine Clarisse (c'est la qualité que je puis lui donner, comme tu vas l'entendre), elle m'a fait la grâce de me recevoir aussitôt que je me suis nommé.

Elle avait passé une nuit supportable; et quoique faible, m'a-t-elle dit, elle se trouvait mieux qu'hier. Mais j'ai remarqué, dans ses regards, qu'elle décline visiblement. Madame Lovick et madame Smith, qui étaient avec elle, lui ont reproché tendrement d'avoir écrit avec trop d'application pour ses forces, et de s'être levée dès cinq heures du matin. Elle a répondu que son sommeil n'avait pas été si tranquille depuis plusieurs mois; qu'à son réveil, elle s'était senti l'esprit assez libre, et qu'ayant plus d'une affaire à régler, dans le peu de temps qui lui restait peut-être pour ce soin, elle devait ménager tous les moments. Elle avait écrit à sa sœur, a-t-elle ajouté; et n'ayant pas été contente de sa première lettre, elle l'avait recommencée deux ou trois fois. Mais elle était résolue de faire partir son dernier essai.

Elle croit pouvoir juger, m'a-t-elle dit, par quelques-unes de mes expressions, que j'étais informé de tout ce qui la concernait, elle et sa famille; et par conséquent, que je ne devais pas ignorer le terrible vœu de son père, dont elle avait eu le malheur de voir si tôt l'accomplissement, dans la partie qui regardait ses espérances

temporelles. C'était une forte raison de trembler pour l'autre; et cette crainte l'avait obligée d'écrire à sa sœur pour en obtenir la révocation. J'espère, m'a-t-elle dit, que mon père se laissera fléchir, ou je me croirai fort misérable. Cependant j'ai beaucoup d'inquiétude pour la réponse, car ma sœur a le cœur fort dur.

Là-dessus je me suis abandonné à quelques réflexions libres sur l'injustice et la cruauté de sa famille. Mais elle m'en a fait un reproche dans des termes si respectueux pour tous ses parents que, s'ils persistent à la maltraiter, ils doivent paraître doublement coupables. J'ai pris le moment où je la voyais capable de tant de générosité et d'indulgence pour la supplier d'étendre sa bonté sur un homme dont le repentir était égal à ses offenses, et qui ferait toute l'étude de sa vie de les réparer. Les deux femmes ont voulu sortir lorsqu'elles ont vu prendre ce tour à notre entretien. Elle s'y est opposée; et me regardant d'un œil plus sévère, elle m'a dit que si je retombais encore sur un sujet pour lequel je connaissais son aversion, cette visite devait être la dernière. Mes bons offices, a-t-elle ajouté, n'étaient plus de saison en votre faveur, puisqu'elle avait commencé une réponse, sur le même sujet, à la lettre où Miss Howe la pressait par les mêmes arguments. Vous pouvez lui déclarer, m'a-t-elle dit, que je renonce à lui du fond du cœur; mais que, malgré toute la certitude de cette résolution, il n'y entre aucune chaleur de ressentiment. Au contraire, dites-lui que je m'efforce de disposer mon cœur à le plaindre (pauvre malheureux! quel compte n'a-t-il pas à rendre pour ses parjures!) et que je me croirais bien mal préparée pour l'état où j'aspire, si je n'étais pas capable, après quelques efforts de plus, de me vaincre et de lui pardonner.

Les deux femmes avaient les larmes aux yeux. Je me suis senti le cœur si serré que j'ai gardé le silence pendant quelques moments. Enfin je lui ai donné les noms d'excellence et de bonté incomparable, avec un son de voix altéré, dont j'ai rougi moi-même devant deux personnes de ce sexe. Mais où trouver la force de se défendre contre tant de noblesse et de charmes? C'est un ange, lui ai-je dit, que je crois avoir devant les yeux. Je devrais être à genoux, Madame, pour recevoir des influences qui soient capables de m'entraîner après vous dans le monde où vous aspirez. Cependant, que puis-je répondre? Ouvrez-moi du moins quelque moyen de vous servir; et faites, s'il est possible,

que j'aie la gloire de contribuer à votre satisfaction pendant que vous serez dans un monde qui n'est pas digne de vous.

Je me suis arrêté. Elle n'a pas répondu. J'ai repris : N'avez-vous pas de commission dont il vous plaise de m'honorer, abandonnée comme vous êtes de vos amis, livrée à des étrangers, quoique gens d'honneur et d'un caractère qui me paraît mériter votre confiance ? Ne puis-je vous être utile pour quelque message, pour quelque lettre à porter, à recevoir ; pour quelque visite que vous m'ordonniez de rendre à votre père, à vos oncles, à votre frère, à votre sœur, à Miss Howe, à Milord M..., à ses sœurs, ou à ses nièces ? N'y a-t-il pas quelque office auquel vous puissiez m'employer, indépendamment des vues de mon ami et du désir que j'ai de l'obliger ? De grâce, Madame, ayez la bonté d'y penser.

Elle m'a remercié de mes offres ; mais elle ne voyait actuellement, m'a-t-elle dit, aucune occasion de les accepter. Elle voulait attendre l'opinion de Miss Howe sur sa réponse. Jusqu'alors...

Ma vie et ma fortune, ai-je interrompu, sont dévouées à votre service. Permettez-moi d'observer que vous êtes ici sans secours ; et je connais assez votre malheureuse situation pour juger qu'elle vous expose à plus d'un embarras. Elle allait m'interrompre, et j'ai lu dans ses yeux un air de mécontentement ; mais je lui ai demandé la permission de continuer. J'ai cherché vingt fois, lui ai-je repris, une occasion pour cette ouverture. Jusqu'à présent la hardiesse m'a manqué. Puisque la glace est rompue, souffrez seulement que je prenne la qualité de votre banquier. Je sais que les obligations vous pèsent. Mais vous n'en aurez à personne. Votre bien vous suffit, s'il était entre vos mains ; et je consens à me rembourser par les voies communes, soit que le Ciel vous conserve ou vous ôte la vie. Je vous assure, de plus, que mon malheureux ami ne saura jamais que vous ayez accepté mes offres. Permettez que cette bagatelle... et j'ai laissé tomber derrière son fauteuil un billet de banque de cent livres sterling, que j'avais apporté dans cette vue. Tu n'en aurais jamais rien su, si j'avais pu l'engager effectivement à le recevoir. Mais, après m'avoir témoigné civilement qu'elle n'était pas insensible à la reconnaissance, elle m'a déclaré d'un ton absolu qu'elle n'entendrait plus un mot de ma bouche avant que j'eusse repris mon billet. Je n'ai pu résister à ses ordres ; et lorsque je lui ai fait des excuses, en lui

disant encore que je ne pouvais supporter qu'une âme telle que la sienne fût exposée à des embarras de cette nature, parce que la privation d'une abondance dans laquelle elle était née... Elle m'a répondu, en m'interrompant : Votre bonté, Monsieur, vous fait juger trop favorablement de moi. Cependant j'espère que rien n'aura le pouvoir d'affaiblir mes principes. La décadence de ma santé servira de plus en plus à m'y confirmer. Ceux qui m'ont fait languir quelques jours dans une prison s'étaient promis sans doute que cette cruelle méthode me forcerait d'entrer dans toutes leurs mesures ; mais j'ai reçu du Ciel une âme supérieure à la fortune. Les personnes de cette espèce connaissent peu la force des principes naturels, lorsqu'elles se figurent que la prison ou le besoin puisse les faire oublier pour éviter des maux qui ne sauraient être d'une plus longue durée que la vie.

Quelle grandeur ! Il n'est pas surprenant qu'une vertu si bien établie ait résisté à tes artifices ; et que, pour arriver à ton malheureux but, elle t'ait forcé d'avoir recours à d'horribles inventions qui lui ont ôté l'usage des sens. Les deux femmes ont paru extrêmement touchées, et j'ai entendu madame Lovick qui disait à l'oreille de l'autre : Ce n'est point une femme, madame Smith, c'est un ange que nous avons avec nous.

Elle a paru satisfaite de la soumission que j'avais eue pour ses volontés ; et nous ayant priés tous d'approcher un peu plus près d'elle : Vous m'avez témoigné plusieurs fois, a-t-elle repris en s'adressant aux deux femmes, quelque désir d'apprendre une partie de mon histoire. Aujourd'hui que vous me paraissez libres, et que M. Belford, à qui j'ai diverses raisons de croire que toutes mes aventures sont connues, peut vous rendre témoignage de la vérité de mon récit, je veux satisfaire votre curiosité.

Les deux femmes ont marqué beaucoup d'empressement pour l'entendre. Elle a commencé une narration que je m'efforcerai de répéter ici dans ses propres termes ; car je suis persuadé, Lovelace, qu'il vous paraîtra fort important d'apprendre quel tour elle donne à vos barbaries, et de connaître le fond de ses sentiments. Vous jugerez vous-même quel fond vous devez faire sur les espérances que vos amis conservent en votre faveur.

« Lorsque j'ai pris ce logement, nous a-t-elle dit, je ne me proposais pas d'y faire un long séjour. C'est ce que je vous dis alors, madame Smith ; et j'évitai, par cette raison, de me faire connaître

autrement que pour une jeune et malheureuse créature, que la séduction avait enlevée aux meilleurs parents du monde, et que le Ciel venait de sauver des plus dangereuses mains. Je me crus obligée de vous donner cette courte explication pour diminuer votre surprise à la vue d'une jeune fille qui arrivait chez vous tremblante, hors d'haleine, vêtue d'une mauvaise robe par dessus la sienne, demandant tout à la fois un logement et de la protection, n'ayant que sa parole à donner pour votre paiement, et portant tous ses effets dans un mouchoir de poche. Ma subite absence, lorsque je me suis vue arrêtée pendant trois jours et trois nuits, a dû redoubler votre étonnement; et quoique M. Belford, qui sait peut-être mieux que moi-même la plus noire partie de mon histoire, vous ait informées, comme vous me l'avez dit, que je suis plus malheureuse que coupable, je me crois obligée de ne pas laisser à d'honnêtes gens le moindre doute de mon caractère.

« Il faut donc vous apprendre que dans une occasion (je pourrais dire, dans une seule occasion; mais elle était essentielle), j'ai manqué d'obéissance pour des parents d'une indulgence extrême : car ce que d'autres nomment cruauté dans leur conduite ne vient que d'un excès d'affection, et de la douleur qu'ils ont eue de me voir répondre si mal à leurs espérances.

« J'ai reçu, mais d'abord avec l'aveu de ma famille, les soins d'un homme de naissance, et tout à la fois, comme la suite l'a prouvé, du plus mauvais caractère dont je crois qu'il y ait jamais eu d'exemple. Mon frère, qui est un jeune homme fort attaché à ses opinions, se trouvait alors absent. À son retour, une ancienne inimitié lui fit désapprouver des visites qui avaient commencé sans sa participation. Il avait beaucoup d'ascendant sur notre famille. Après m'avoir présenté plusieurs autres partis, qu'on me laissa la liberté de rejeter, il introduisit une homme extrêmement désagréable, choquant même pour toute personne indifférente. Je ne pus m'accoutumer à le voir. Tous mes proches ne laissèrent pas de s'unir pour me forcer de le prendre; d'autant plus qu'une rencontre sanglante entre mon frère et le premier leur avait fait prendre pour celui-ci des sentiments de haine. En un mot, ils me firent une prison de ma chambre; et je me vis si maltraitée que, dans un transport de chagrin, je pris la résolution de m'évader avec l'objet de leur aversion. Vous condamnerez ce dessein :

mais j'étais persécutée sans ménagement. Cependant je m'en repentis presque aussitôt, et je me déterminai à demeurer; sans me défier néanmoins de son amour, parce que personne ne m'en jugeait indigne; ni de son honneur, avec une fortune qui n'était pas méprisable; mais j'eus l'imprudence (mes parents disent la méchanceté, et m'accusent encore de les avoir quittés volontairement), j'eus la folie de lui accorder un entretien particulier. Je fus trompée, assez indignement trompée, je dois le dire; quoique toutes les jeunes personnes dont le malheur a commencé par une témérité de la même nature puissent apporter la même excuse.

« Après m'avoir fait passer quelque temps dans une maison d'honneur, où je n'ai point de reproche à craindre pour ma conduite, il me procura un fort beau logement à Londres, pour attendre d'autres arrangements. Mais le temps ne m'a que trop appris dans quel lieu j'étais tombée. Il le savait. Cette connaissance entraînait dans ses desseins. Londres était un pays étranger pour moi. D'où seraient venues mes défiances? Ne me demandez pas d'explication sur la suite de mon malheur. Quelles inventions, quels cruels artifices n'a-t-on pas employés? Car je ne lui ai pas donné la moindre occasion, pas le moindre avantage qui puisse m'être reproché. »

Ici, se couvrant le visage de son mouchoir pour cacher ses pleurs, elle s'est arrêtée un moment; ensuite, elle s'est hâtée de reprendre, pour écarter apparemment un odieux souvenir : « Je me suis échappée enfin de cette infâme maison, et le Ciel m'a conduite dans la vôtre. M. Belford m'oblige de croire que mon cruel persécuteur n'a point eu de part à ma dernière disgrâce. Mais je ne doute pas que le but de ceux qui m'ont fait cet outrage n'ait été de me faire retomber entre leurs mains; car je ne leur dois rien... à moins, a-t-elle ajouté d'un ton plus faible, et s'essuyant encore les yeux, que je ne doive les payer de ma ruine. »

Je vous jure, Madame, lui ai-je dit, en attestant le Ciel en ta faveur, que tout coupable qu'il est sur tout le reste, il est innocent de ce dernier attentat.

« Qu'il le soit donc, a-t-elle repris. Je souhaite qu'il le soit. Ce tourment, quelque douloureux qu'il ait été pour moi, est un des plus légers que j'ai soufferts. Mais vous pouvez observer ici, madame Lovick, pour satisfaire la curiosité que vous m'avez

témoignée plusieurs fois, que je n'ai jamais été mariée. M. Belford ne peut avoir ignoré que je ne l'étais pas : et je déclare aujourd'hui que je ne le serai jamais. Cependant je rends grâces au Ciel d'avoir veillé à la conservation de mon innocence.

« À l'égard de mes avantages naturels, je suis née d'une famille distinguée. J'ai, par mes propres droits, une fortune au-dessus du commun ; indépendante de mon père même, si je le voulais ; mais je ne le voudrai jamais. Mon père est très riche. J'ai pris un nom qui n'est pas le mien, lorsque je suis entrée dans cette maison : c'était dans la vue de me dérober au perfide qui s'engage désormais, par la bouche de M. Belford, à finir ses persécutions. Mon nom réel, vous le savez, est Harlove, Clarisse Harlove. Je n'ai pas encore vingt ans. J'ai une excellente mère ; digne d'une meilleure fille. Je dois le même témoignage à la bonté de mon père. Ils m'adoraient tous deux ! J'ai deux oncles d'un fort bon caractère, jouissant d'une immense fortune, jaloux de l'honneur de leur famille, que je me reproche d'avoir blessé : je faisais la joie de leur cœur. Leurs maisons, comme celle de mon père, étaient des lieux que je pouvais dire à moi. Ils voulaient m'avoir chez eux tour à tour, et j'étais quelquefois le sujet d'une tendre querelle. Je passais deux mois chez l'un, deux chez l'autre, six chez mon père, et le reste de l'année chez d'autres amis, qui faisaient leur bonheur de me voir. Pendant tout le temps que j'étais chez l'un ou l'autre, j'étais accablée des lettres continuelles de ceux qui languissaient pour mon retour. En un mot, j'étais chérie de tout le monde. Les pauvres et les malheureux ne me quittaient pas sans avoir reçu quelque soulagement à leur misère. Mes mains n'étaient jamais fermées dans l'occasion de faire du bien. Aujourd'hui je suis pauvre moi-même.

« Ainsi, Mesdames, vous ne me prendrez plus pour une femme mariée. Il est juste que je vous fasse cet aveu. Je suis actuellement, comme je le dois, dans un état d'humiliation et de pénitence, pour la téméraire démarche qui a produit tant de maux. Je me flatte d'obtenir le pardon du Ciel, parce que je m'affermis dans la disposition de pardonner à tout le monde, sans excepter l'homme qui m'a jetée, par son ingratitude et par d'horribles parjures, dans l'abîme où je suis. Mais je ne puis espérer que ma famille me pardonne jamais. Mon refuge est la mort. Il n'y en a point de si cruelle qui ne me paraisse plus

supportable que d'être la femme d'un homme qui m'a trompée, lorsque j'avais fondé de meilleures espérances sur sa naissance, son éducation et son honneur.

« Je vois qu'après avoir fait autrefois les délices de tout le monde, je ne suis propre aujourd'hui qu'à causer de la douleur ou de la pitié. Vous qui ne me connaissez que par mon propre récit, vous en êtes touchées jusqu'aux larmes. J'admire votre bonté. Mais il est temps de finir cette triste apologie. La tendresse de vos cœurs vous y rend trop sensibles (effectivement, il échappait des sanglots aux deux femmes, et je n'étais guère moins attendri). Il me suffit de vous avoir donné une légère connaissance de ma situation, et quelques motifs de confiance pour mon caractère et pour mes sentiments. Votre compassion ne tombe pas sur une ingrate. D'ailleurs je ne crains pas qu'elle vous lasse par sa durée. Ma perspective la plus proche est la mort. Si je vis assez pour me voir déchargée d'une pesante malédiction, qui n'est déjà que trop accomplie dans tout ce qui regarde ce monde, c'est tout ce qui me reste à désirer; et j'entendrai sonner ma dernière heure avec toute la joie d'un voyageur fatigué qui arrive à la fin d'une course pénible. »

Alors, penchant la tête contre le dos de sa chaise, et se couvrant le visage de son mouchoir, elle est demeurée quelques moments comme ensevelie dans sa douleur et dans ses larmes. La voix nous a manqué à tous pour lui répondre. Insensible comme tu l'es, ta présence, peut-être, nous aurait fait rougir d'une faiblesse dont je m'imagine que tu ne fais que rire en lisant ma lettre.

Elle s'est ensuite retirée dans sa seconde chambre, où son abattement l'a forcée de se mettre au lit. Je suis descendu avec les deux femmes, et pendant une demi-heure nous nous sommes livrés à l'admiration. Madame Lovick et madame Smith ont répété vingt fois qu'il leur paraissait incroyable que dans le monde entier il pût se trouver un homme assez barbare pour offenser volontairement une femme si charmante. Elles ont remercié le Ciel d'avoir conduit *un ange* dans leur maison. C'en est un, je le crois comme elles; aussi sûrement que Milord M... a présentement *un diable* dans la sienne.

Je te hais, Lovelace. Par ma foi, je te hais. Il me semble qu'à chaque moment ma haine augmente.

## Lettre 299

*M. Lovelace à M. Belford**Samedi, 22 de juillet*

Pourquoi me hais-tu, Belford? et pourquoi ta haine augmenterait-elle à chaque moment? Me suis-je rendu coupable de quelque nouvelle offense? Si les lamentations peuvent émouvoir un cœur tel que le tien, sont-elles capables d'altérer les faits? N'ai-je pas toujours rendu à cette incomparable personne autant de justice que toi, ou qu'elle-même? Quelle apparence de raison dans ta haine, lorsque je ne me relâche point du dessein de l'épouser, suivant la parole que je t'en ai donnée, et suivant les lois que je me suis imposées dans ma famille? Mais déteste-moi si tu veux, pourvu que tu ne cesses pas de m'écrire. Je te défie de me haïr autant que je me hais moi-même. D'ailleurs, je suis certain que si tu me haïssais réellement, tu ne me le dirais pas dans ces termes.

Fort bien. Mais, après tout, quel besoin d'apprendre son histoire à ces femmes? Elle regrettera, dans quelque temps, de nous avoir commis tous deux sans aucune utilité. Le poison de la maladie éteint tous les désirs, et donne du dégoût pour ce qu'on a le plus aimé. Mais un renouvellement de santé change la scène, nous rend contents de nous-mêmes, et nous dispose à l'être bientôt des autres. Toutes les espérances renaissent. Chaque moment se présente sous une apparence plus gaie. Je suis ravi

qu'elle soit déjà mieux, jusqu'à pouvoir soutenir un si long entretien avec des étrangers.

Cependant n'est-il pas affreux qu'elle préfère la mort à moi! (La mort! Ô l'horrible mot, que tu prodigues néanmoins presque à chaque ligne!) À moi, qui ne l'ai offensée dans le fond qu'en suivant mon caractère, tandis que ses parents sont sortis honteusement du leur, et tandis que, pour l'obliger, je suis prêt à sortir aussi du mien? Cependant on me refuse un pardon qui leur est accordé! Assurément tu dois voir qu'il y a peu de justice dans tous ces sentiments. Cependant, avec ton épaisseur ordinaire, tu souhaites déjà *qu'elle t'attire après elle*. Pauvre Belford! Quelle figure tu dois faire, avec tes discours aussi empesés que les manchettes d'Hickman, avec tes soupirs, avec tes genuflexions! avec une faible tête, peu accoutumée au sublime langage de cette charmante créature!

Mais la plus jolie de toutes tes extravagances, c'est d'avoir laissé tomber ton billet de banque derrière son fauteuil, au lieu de t'être mis à genoux pour le présenter. Tu as voulu lui donner apparemment la double peine de l'accepter, et de l'aller prendre à terre. Que tu t'entends mal à faire une galanterie! Comment a-t-il pu t'entrer dans la tête que la meilleure manière de faire un présent à une dame fût de le jeter derrière son fauteuil?

Ma curiosité est extrême pour ce qu'elle peut avoir écrit à sa sœur, pour la réponse qu'elle en recevra, et pour ce qu'elle écrit actuellement à Miss Howe. N'imagineras-tu pas quelque moyen de te procurer une copie de ces lettres, ou du moins un extrait? Il me semble que tu donnes madame Lovick pour une femme de piété. Ma charmante, qui lui a fait des ouvertures si particulières, ne manquera pas de lui communiquer tout; et toi, qui penses à te réformer, ne saurais-tu profiter de cette ressemblance de sentiments avec la veuve, pour te mettre en état de me rendre ce petit service? Quel âge a-t-elle, Belford? Jamais on ne voit d'amitié entre un homme et une femme de même âge qui ne finisse par le mariage ou par quelque chose de pis. Qu'en dis-tu? Je t'assure que l'influence d'un prosélyte est extrême sur les bonnes âmes. C'est un saint de leur création. Elles se font une gloire de l'arroser, de le cultiver et de le chérir, comme une plante qui leur doit la naissance. Leur premier motif est un orgueil purement spirituel.

Mais je trouve un peu de consolation dans cette espèce de regret que tu lui prêtes de m'avoir vu répondre si mal à ses espérances. En matière d'amour, ce qu'une femme espère une fois, elle l'espère toujours; du moins tandis qu'il reste du fondement pour l'espérance. Et ne sommes-nous pas libres tous deux? Peut-elle être à quelque autre homme? Souhaiterai-je jamais une autre femme? Non, jamais, jamais. Je t'apprends que de jour en jour, d'heure en heure, ma passion redouble pour elle; que mes vues sont *honorables*, dans le sens le plus étroit qu'elle attache à ce terme; que depuis huit jours, je n'ai pas varié, même dans mes désirs; que toutes mes résolutions sont aussi fermes, aussi tournées en nature que mes principes de vie libre l'ont été tandis que l'indépendance m'a paru préférable aux chaînes du mariage.

Lettre 300

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Samedi, 22 de juillet*

Nous faisons nos préparatifs pour le petit voyage que ma mère croit indispensable. Mais je suis sûre d'être assez malade pour l'obliger absolument de le différer, si je n'apprends pas que vous vous portiez beaucoup mieux avant notre départ. Le messenger m'avait jetée dans une mortelle affliction en m'apprenant l'état où il vous avait trouvée. Cependant, depuis que vous êtes capable de tenir une plume, et que votre tête s'est fortifiée, j'espère que la douceur de méditer et d'écrire contribuera de jour en jour à votre rétablissement.

Je vous dépêche cette lettre par un exprès, afin qu'elle arrive assez tôt pour vous exciter à de nouvelles considérations sur le sujet de mes dernières. Ne m'écrivez rien de décisif sans y avoir apporté vos plus sérieuses réflexions; car c'est sur votre réponse que je dois régler la mienne.

Dans votre dernière, vous déclarez positivement que vous ne voulez pas être à lui. Assurément il mérite plutôt une mort infâme que le bonheur d'obtenir une moitié telle que vous. Mais comme je le crois innocent de votre dernière disgrâce, et que toute sa famille plaide pour lui, je suis persuadée que la complaisance pour leurs sollicitations et pour les siennes est le meilleur parti que vous puissiez embrasser; surtout lorsque votre propre

famille demeure implacable. Il est homme sensé. Pourquoi désespérer qu'il puisse devenir un bon mari, et quelque jour, peut-être, un sujet de quelque mérite ? Ma mère est tout à fait de mon opinion. M. Hickman eut hier une conférence avec lui, comme je crois vous l'avoir annoncé. Quoiqu'il n'y ait pas pris beaucoup de goût pour ses manières, il le croit sincèrement déterminé à vous épouser, si vous daignez vous rendre à ses instances. Peut-être verrez-vous M. Hickman avant notre départ. Si je ne puis vous voir moi-même, je ne partirai pas tranquille sans vous avoir vue par ses yeux. Il vous rendra compte alors de l'admirable portrait que le misérable fait de vous, et de la justice qu'il rend à votre vertu.

Ses aveux ne sont pas moins nets dans sa famille, s'il faut s'en rapporter au témoignage de ses cousines. Sa crainte, a-t-il dit à M. Hickman, est qu'en faisant éclater vos plaintes, « vous ne vous couvriez tous deux d'une tache que le mariage même ne serait pas capable d'effacer. Il appréhende aussi que vous ne ruiniez votre santé par un excès de tristesse ; et qu'en cherchant la mort, lorsque vous pouvez l'éviter, vous ne vous mettiez hors d'état de vous en garantir, lorsque vous aurez moins de dégoût pour la vie. »

Ainsi, très chère Clarisse, je vous exhorte à surmonter, s'il est possible, votre aversion pour ce monstre. Vous pouvez encore vous promettre d'heureux jours, et redevenir les délices de vos amies, comme votre amitié fera toujours le bonheur de votre fidèle,

ANNE HOWE.

Lettre 301

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe*

*Dimanche, 23 juillet*

Que je suis sensible, ma très chère amie, à cette tendre ardeur qui ne se refroidit pas pour mes intérêts! Qu'il est vrai que le nœud d'une amitié pure et l'union des âmes l'emportent sur tous les liens du sang! Mais quoique je fasse ma gloire de votre affection, songez, ma chère, combien il est chagrinant, pour un cœur qui n'est pas sans générosité, de ne pouvoir rien mettre dans la balance des services et des bienfaits. Songez combien il m'est douloureux de ne causer que des peines à une chère amie que je faisais mon bonheur d'obliger; et de nuire peut-être à sa réputation, par les efforts qu'elle fait continuellement pour fermer la bouche à mes impitoyables censeurs! Croyez-moi, chère amie! c'est le motif de mes regrets les plus amers, et ce qui me fait jeter souvent les yeux derrière moi, sur une heureuse situation dont il ne me reste que le souvenir.

Vous me représentez les raisons qui doivent me porter à prendre M. Lovelace pour mon mari, et vous les fortifiez de l'autorité de votre respectable mère. J'ai devant moi toutes vos lettres et celle de Milord M... et des dames de sa famille. J'ai pesé vos arguments. Je me suis efforcée d'y apporter toute l'attention dont mon cœur et mon esprit sont capables dans l'état où je suis. Je me sens même disposée à croire, non seulement sur

votre propre opinion, mais encore sur les assurances d'un ami de M. Lovelace, qui se nomme M. Belford, homme d'un naturel fort humain et qui paraît entrer de bonne foi dans mes peines, que son ami n'a pas eu de part à ma dernière disgrâce. J'ajouterai, par la déférence que j'ai pour votre sentiment et pour le témoignage de M. Hickman, que je le crois sérieusement déterminé à m'épouser, si je consens à recevoir sa main. Quel est le résultat de toutes mes réflexions? Le voici, ma très chère Miss Howe, et n'en soyez pas fâchée : c'est de m'attacher à la résolution que je vous ai déjà déclarée, et de vous répéter que la mort me causerait moins d'horreur qu'un mari de ce caractère; en un mot, que je ne puis et, pardonnez-moi si j'ajoute, que je ne veux jamais être sa femme.

Vous attendrez sans doute mes raisons; et si je me dispensais de vous les expliquer, vous concluriez de mon silence que j'ai l'esprit obstiné, ou le cœur implacable. Ces deux reproches, si l'un ou l'autre était juste, supposeraient une étrange disposition dans une personne qui ne parle et qui ne s'occupe en effet que de la mort. Cependant, prétendre que le ressentiment n'ait aucune part à ma détermination, ce serait tenir un langage auquel personne n'ajouterai foi. J'ai des ressentiments, j'en conviens, ma chère; et des ressentiments fort vifs; mais ils ne sont pas injustes; et vous en serez convaincue, si vous ne l'êtes pas déjà, lorsque vous aurez appris toute mon histoire. Entre plusieurs raisons, je vous en apporterai une dont j'espère que vous serez frappée vous-même; mais, après avoir reconnu que j'ai des ressentiments, je veux commencer par celles qui viennent de cette source, dans l'espérance qu'ayant une fois déchargé mon cœur sur le papier et dans le sein de ma fidèle Miss Howe, ces importunes passions n'y rentreront plus, et feront place à des sentiments plus doux et plus agréables.

Apprenez donc, ma très chère amie, que ma fierté, quoique extrêmement mortifiée, ne l'est point encore assez, s'il faut reconnaître que c'est une nécessité pour moi de choisir un homme dont les actions ne m'inspirent et ne doivent m'inspirer que de l'horreur. Quoi? ma chère, après avoir été traitée avec une barbarie si perfide et si préméditée qu'il m'est également impossible et d'y penser sans douleur et de le raconter avec modestie, je laisserais approcher de mon cœur un cruel qui m'a si

peu respectée? Je ferais le vœu d'une éternelle soumission pour un si méchant homme, et je hasarderais mon bonheur dans une autre vie en m'unissant avec un coupable dont je connais les crimes? Votre Clarisse vous paraît-elle si perdue, ou du moins tombée si bas que, pour réparer aux yeux du monde une réputation ruinée, elle doit avoir humblement recours à la générosité, et peut-être à la compassion d'un homme qui l'en a dépouillée par des voies si barbares? En vérité, ma chère, je regarderais le repentir de mes imprudences comme une spécieuse illusion, s'il y entraît le moindre désir d'être sa femme. Je dois ramper apparemment devant mon ravisseur, et le remercier sans doute de la misérable justice qu'il me rend! Ne croyez-vous pas déjà me voir les yeux baissés, devant ses amis et devant les miens, dépouillée de cette noble confiance qui naît du témoignage d'un cœur sans reproche? Ne me voyez-vous pas humiliée dans ma propre maison, préférant mes honnêtes femmes de chambre à moi-même, n'osant ouvrir les lèvres pour leur donner un avis ou leur faire un reproche, dans la crainte qu'un regard hardi ne m'avertisse de rentrer en moi-même, et de ne pas attendre d'autrui plus de perfection que de moi? Mettrai-je un misérable en droit de me reprocher sa générosité, sa pitié, et de me faire souvenir peut-être des fautes qu'il m'aura pardonnées? Éloignée comme j'étais de le croire capable de tant de bassesse et de noirceur, je me promettais autrefois de le rappeler à la vertu. Je m'étais follement imaginé qu'il m'aimait assez pour souffrir mes exhortations, et pour attacher quelque poids à mon exemple; d'autant plus que je lui croyais assez bonne opinion de mon jugement et de mes principes. Mais que me reste-t-il aujourd'hui de toutes ces espérances? Si j'acceptais sa main, aurais-je bonne grâce de lui recommander la vertu et les bonnes mœurs, lorsqu'il se rappellerait que je lui ai fourni moi-même l'occasion de me faire abandonner mon devoir? D'ailleurs, supposons toutes les suites du mariage, c'est-à-dire des enfants nés d'un tel père; quelle serait ma douleur de penser continuellement, à la vue d'une innocente famille, que, sans un miracle, celui dont elle tiendrait le jour serait destiné à tous les châtimens du vice, et que ses exemples, peut-être, n'attireraient sur elle que la malédiction du Ciel? Qui sait même si ma coupable complaisance, pour un homme qui me croirait obligée à la soumission, n'exposerait pas mes propres

mœurs, et si, loin de contribuer à sa réformation, je n'aurais pas la faiblesse de l'imiter?

Ainsi, je répète hardiment que je le méprise. Si je connais le fond de mon cœur, je le méprise de bonne foi. Je le plains aussi. Tout indigne qu'il est de ma pitié, je ne laisse pas de le plaindre; mais c'est un sentiment dont je ne serais pas capable si je l'aimais encore; car il me paraît certain, ma chère, que l'ingratitude et la bassesse, dans l'objet de notre amour, ne peuvent causer que de la douleur. Je ne l'aime donc plus. Mon âme dédaigne toute espèce de communication avec lui.

Mais, quoiqu'un juste ressentiment ait eu la force de me conduire à ce point, je ne me suis pas laissé emporter par ses mouvements tumultueux jusqu'à perdre toute attention pour le parti qui me resterait à choisir, si le Ciel, pour allonger le temps de ma pénitence, me condamnait à vivre encore. Dans les plus profondes réflexions, le célibat s'est offert comme le seul genre de vie qui me convienne. Cependant ne faut-il pas supposer que, jusqu'à ma dernière heure, je passerai le temps à me rappeler mes afflictions et à pleurer mes fautes? Tout le monde ne saura-t-il pas la raison qui oblige Clarisse Harlove de chercher la solitude et de se dérober au commerce des hommes? Chaque regard de ceux qui s'approcheront de moi n'aura-t-il pas la force d'un reproche? et quand les yeux d'autrui ne m'accuseraient pas, ne lirait-on pas ma disgrâce dans les miens?

Qu'ai-je donc, ma chère et mon unique amie, qu'ai-je à souhaiter de plus heureux que la mort? Et qu'est-ce que la mort après tout? Ce n'est que la cessation d'une vie mortelle. C'est la fin d'une course mesurée; un port, après une pénible navigation; le terme de toutes les inquiétudes et de tous les soins; et si cette mort est heureuse, c'est le commencement d'un bonheur immortel.

Si je ne meurs point à présent, il peut arriver que la mort me surprenne moins préparée. Supposons que j'eusse évité le précipice où je suis; elle serait venue peut-être au milieu de quelque espérance flatteuse, lorsque mon cœur enivré des vanités terrestres n'aurait eu de goût que pour la vie.

Mais je me hâte, ma chère, d'ajouter pour votre satisfaction que, malgré les raisons qui me font désirer la mort, je ne voudrais pas, comme une âme lâche, abandonner mon poste lorsque je

peux le conserver, et lorsque la volonté du Ciel m'en fait un devoir. Il est vrai que je me suis sentie pressée plus d'une fois par cette coupable pensée; mais c'était dans le trouble de mes plus vives douleurs. Une fois, particulièrement, j'ai raison de croire que mon désespoir m'a garantie du plus infâme outrage. Ô ma chère! vous ne vous imaginez pas ce que j'ai souffert dans cette fatale occasion; et je ne sais pas moi-même de quoi le Ciel m'a sauvée, lorsque le misérable voulut s'approcher de moi pour exécuter ses horribles desseins. Je me souviens, avec étonnement, d'une résolution, d'un courage que je n'avais jamais senti; d'un courage accompagné de modération, et d'un empire sur tous les mouvements de mon âme. Ce que j'en puis dire, c'est que je ne comprends pas encore d'où me venait cette merveilleuse élévation, si ce n'était pas du Ciel, à qui je l'avais demandée avec mes plus ardentes prières, en formant le dessein de braver une troupe de monstres.

Comme je suis persuadée que des violences exercées sur moi-même, après l'horrible attentat, auraient marqué plus de vengeance et de désespoir que de véritables principes, je ne me croirais pas moins criminelle aujourd'hui, si je négligeais ma santé par obstination, et si je me jetais volontairement dans les bras de la mort lorsque je puis l'éviter. Quelles que soient là-dessus les suppositions de ce méprisable mortel, de cette âme basse et aveugle, n'attribuez pas non plus, ma chère, à des excès de mélancolie et d'abattement, ni même à des motifs d'orgueil et de vengeance, la résolution à laquelle je m'attache de ne jamais être sa femme, et jamais par conséquent celle d'aucun homme. Loin de mériter ces imputations, je vous proteste, ma chère et fidèle Miss Howe, que je ferai tout ce qui dépend de moi pour la prolongation de ma vie; et jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de la reprendre dans sa bonté, je reçois ma punition comme une justice qu'il rend à mes fautes, je ne me déroberai point au poids dont il me charge, et je lui demanderai la patience de le supporter. Lorsque je me sentirai de l'appétit, je donnerai à la nature ce qu'elle demandera pour son soutien. J'exécuterai ce qui me sera prescrit par les médecins : en un mot, je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour convaincre ceux qui daigneront s'informer de ma conduite que je n'ai pas manqué de fermeté

dans mes peines, et que je me suis du moins efforcée de résister aux maux que j'ai attirés sur moi.

Mais voici, ma chère, une autre raison; une raison qui vous convaincra vous-même, comme je vous l'ai promis, que je dois éloigner toute idée de mariage, et me livrer à des soins tout à fait différents. Je suis persuadée, avec autant de certitude que j'en ai d'exister, que votre Clarisse ne sera pas longtemps au monde. Le vif sentiment que j'ai toujours eu de ma faute, la perte de ma réputation, l'implacable disposition de mes proches, joint au barbare traitement que j'ai essuyé lorsque je le méritais le moins, m'ont saisi le cœur, avant qu'il fût aussi bien fortifié par les motifs de religion que j'ose me flatter qu'il l'est aujourd'hui. Que ce langage ne vous chagrine point, ma chère; mais je suis sûre, si je puis le dire avec aussi peu de présomption que de regret, que j'arriverai bientôt au terme de toutes les agitations humaines.

À présent, ma chère amie, vous connaissez entièrement le fond de mon âme. Ayez la bonté d'écrire aux dames de cette illustre maison que je leur suis infiniment obligée de la bonne opinion qu'elles ont de moi; et que j'ai été plus flattée que je ne croyais pouvoir l'être dans cette vie, d'apprendre que, sans me connaître personnellement, elles m'ont crue digne, après ma disgrâce, d'une alliance avec leur honorable famille; mais qu'il m'est absolument impossible d'accepter l'offre de leur parent. Joignez-y, ma chère, un extrait de ma lettre, tel que vous le jugerez nécessaire pour donner quelque poids à mes raisons.

Je serai charmée de savoir quel jour vous partirez pour votre voyage, dans quels lieux vous vous arrêterez, et si vous ferez un long séjour dans l'île de Wight. Ne me laissez rien ignorer de ce qui concerne votre bonheur et votre santé.

Lettre 302

*M. Belford à M. Lovelace*

*À Edgware, lundi, 24 de juillet*

Quelle peine tu prends pour te persuader que la mauvaise santé de Miss Harlove vient de sa dernière disgrâce et de l'implacable ressentiment de sa famille ! L'un et l'autre ne viennent-ils pas de toi dans l'origine ? Quel embarras pour une bonne tête qui entreprend d'excuser les effets d'un mauvais cœur ! Mais il n'est pas surprenant que celui qui est capable d'une mauvaise action préméditée se satisfasse par une mauvaise excuse. Cependant quelle opinion doit-il avoir des autres, s'il croit pouvoir leur en imposer aussi facilement qu'il s'en impose à lui-même ?

En vain tu rejettes sur l'orgueil et l'obstination, la nécessité où tu l'as réduite de se défaire de ses habits. Quel autre parti prendrait-elle, avec la noblesse de ses sentiments ? Ses implacables parents lui refusent les petites sommes qu'elle a laissées derrière elle, et souhaiteraient, comme sa sœur le déclare avec audace, de la voir dans le dernier besoin. Ils ne seront donc pas affligés de son embarras ; et peut-être prendront-ils plaisir à le publier comme une justification du Ciel pour la dureté de leurs cœurs. Tu ne saurais supposer qu'elle voulût recevoir de toi les moindres secours. En accepter de moi, ce serait, dans son opinion, les recevoir de toi-même. La mère de Miss Howe est une femme avare ; et je doute que sa fille puisse rien sans sa participation. D'ailleurs

Miss Harlove est absolument persuadée que les effets dont elle veut disposer ne lui seront jamais d'aucun usage.

N'ayant rien appris de la ville qui m'oblige d'y retourner aujourd'hui, je ferai le plaisir, au pauvre Belton, de lui tenir compagnie jusqu'à demain, et peut-être jusqu'à mercredi. Ce malheureux homme voudrait me voir sans cesse à son côté. Que je le plains ! Il est dans un abattement qui fait pitié. Rien ne le divertit. Mais quel service puis-je lui rendre ? Quelle consolation suis-je capable de lui présenter, soit dans sa vie passée, soit dans la perspective de l'avenir ? Nos liaisons et nos amitiés, Lovelace, ne portent que sur la vie et la santé. Lorsque les maladies arrivent, nous jetons les yeux autour de nous, et les uns sur les autres, comme des oiseaux effrayés à la vue du milan qui est prêt à fondre sur eux. Que nous sommes faibles alors, avec toutes nos affectations de courage ! Tu crois voir, dis-tu, que je pense de bonne heure à la réformation. Je souhaite que tu devines juste. La différence extrême que je remarque entre la conduite de cette admirable femme, dans le cours de sa maladie, et celle du pauvre Belton dans la sienne, me fait connaître, avec la dernière clarté, que les libertins sont les poltrons réels, et que les gens de bien sont les véritables héros. Tôt ou tard nous l'éprouverons nous-mêmes, si nous ne sommes pas enlevés par quelque accident soudain.

Miss Harlove s'enferma hier à six heures du soir, dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui jusqu'à la même heure. Pourquoi ? Parce que c'est aujourd'hui le jour de sa naissance, qu'elle veut célébrer par des exercices de piété. Le jour de sa naissance ! Une fleur qui ne fait que s'épanouir, et qui décline déjà vers la fin ! Tous les autres jours de naissance ont sans doute été plus heureux. Quelles doivent être ses réflexions ! Quelles doivent être les miennes !

Ta raillerie s'exerce sur mes aspirations, sur ce que tu appelles mes *prosternements*, et sur la manière dont je lui ai présenté le billet de banque. Le respect, dans cette occasion, agissait trop fortement sur moi. J'appréhendais trop de lui déplaire, pour lui faire cette offre avec des grâces plus convenables à mes intentions. Si l'action était grossière, elle était modeste. Mais je conçois qu'elle n'en est que plus ridicule aux yeux d'un homme qui n'entend pas mieux la délicatesse et la modestie dans la manière d'obliger qu'en amour. Apprends qu'on peut dire du

respect inviolable ce que le poète a dit de la sincère affection : « Je parle ; j'ignore ce que je dis. Ah ! parlez, parlez de même ; et si je ne vous répons pas autrement, nous en aurons montré plus d'amour. L'amour est un enfant qui parle un langage mal suivi : mais c'est alors qu'il se fait le mieux entendre. » L'application est juste au respect modeste, qui fait trembler un humble adorateur devant l'autel sur lequel il veut faire son offrande, et qui lui fait jeter maladroitement, derrière l'autel, l'encens qu'il devait mettre dessus. Mais comment une âme qui a pu traiter brutalement la délicatesse même serait-elle capable ici de m'entendre ?

## Lettre 303

*M. Belford à M. Lovelace**Mercredi, 26 de juillet*

Je ne suis à la ville que de ce matin. Mes premiers pas m'ont conduit chez Smith. Le compte qu'on m'a rendu de la santé de Miss Harlove ne me rassure pas pour l'avenir. Je lui ai fait présenter mes respects. Elle m'a fait prier de remettre ma visite à l'après-midi. Madame Lovick m'a dit que samedi, après mon départ, elle avait pris le parti de se défaire d'une de ses plus belles robes; et que, dans la crainte que l'argent ne vînt de vous ou de moi, elle avait voulu voir la personne qui s'est présentée pour l'acheter. C'est une dame à qui madame Lovick a quelques obligations, et qui l'achète pour sa propre fille, qu'elle est prête à marier. Quoiqu'elle soit capable de profiter de l'infortune d'autrui en prenant cette robe fort au-dessous de ce qu'elle vaut, on la peint comme une fort honnête femme, qui a marqué beaucoup d'admiration pour Miss Harlove, et qui s'est même attendrie jusqu'aux larmes sur quelques circonstances qu'on lui a racontées de son histoire. C'est un démon bien odieux que celui de l'amour-propre, puisqu'il a le pouvoir d'engager jusqu'aux gens de bien dans les plus cruelles et les plus infâmes actions : car je mets peu de différence entre un voleur qui saisit l'occasion d'un incendie pour enlever la bourse de son voisin, et celui qui

prend avantage de la misère d'un autre pour faire un profit illégitime sur les restes de son bien, lorsqu'un simple mouvement d'humanité devrait le porter à le secourir.

Vers trois heures, je suis retourné chez Smith. Miss Harlove avait sa plume à la main. Cependant elle a consenti à recevoir ma visite. J'ai remarqué une fâcheuse altération sur son visage. Madame Lovick, qui est entrée avec moi, en accuse son assiduité continuelle à écrire, et l'excès d'application qu'elle apporta hier à ses exercices de piété. J'ai pris la liberté de lui dire que je ne la croyais pas exempte de reproche, et que le désespoir de la santé augmentait les difficultés de la guérison. Elle m'a répondu qu'elle était également éloignée du désespoir et de l'espérance. Ensuite, s'approchant de son miroir : Mon visage, a-t-elle dit, est une honnête peinture de mon cœur. L'âme est prête à suivre, aussitôt que le corps aura fini ses fonctions. L'écriture, a-t-elle continué, est mon seul amusement ; et j'ai plusieurs sujets qui me paraissent indispensables. À l'égard du matin que j'y emploie, je n'ai jamais aimé à le donner au sommeil. Mais à présent, j'en ai moins le pouvoir que jamais. Il a fait divorce avec moi depuis longtemps ; et je ne puis faire ma paix avec lui, quoique j'aie fait quelquefois les avances.

Elle est passée alors dans son cabinet, d'où elle est revenue avec un paquet de papiers, fermé de trois sceaux. Ayez la bonté, m'a-t-elle dit, de remettre ces écrits à votre ami. C'est un présent qu'il doit recevoir avec joie, car ce paquet contient toutes les lettres qu'il m'a écrites. Comparées avec ses actions, elles ne feraient point d'honneur à son sexe, si quelque hasard les faisait tomber dans d'autres mains. À l'égard des miennes, elles ne sont point en grand nombre, et je lui laisse la liberté de les garder ou de les jeter au feu.

J'ai cru devoir saisir l'occasion de plaider pour vous ; et, le paquet de lettres à la main, j'ai représenté vivement tout ce qui m'est venu à l'esprit en votre faveur. Elle m'a écouté avec plus d'attention que je n'avais osé m'en promettre après ses déclarations. Je n'ai pas voulu vous interrompre, m'a-t-elle dit, quoique le sujet de votre discours soit fort éloigné de me faire plaisir. Vos motifs sont généreux. J'aime les effets d'une généreuse amitié dans l'un et l'autre sexe. Mais j'ai achevé d'expliquer mes sentiments à Miss Howe, qui ne manquera point de les communiquer

à la famille de M. Lovelace. Ainsi c'en est assez sur une matière qui peut conduire à des récriminations désagréables.

Son médecin, qui est arrivé, lui a conseillé de prendre l'air, et l'a blâmée de s'appliquer trop. Il ne doutait pas, lui a-t-il dit, qu'elle ne pût se rétablir, pourvu qu'elle en prit les moyens.

Mais quoiqu'ils reconnaissent tous beaucoup de noblesse dans ses sentiments, ils n'en découvrent pas la moitié, ni combien sa blessure est profonde. Ils font trop de fond sur sa jeunesse, dont je n'espère pas dans cette occasion les effets ordinaires, et sur le temps, qui n'aura pas sur une âme de cette trempe le pouvoir qu'on lui attribue. Toutes ses vues et ses efforts s'étaient tournés à rappeler au bien un libertin qu'elle avait pris en affection. Elle se voit trompée dans une si chère espérance; je crains qu'elle ne soit jamais capable de se regarder elle-même avec assez de complaisance pour trouver la vie aimable; car ce qu'elle y cherche n'est pas le frivole amusement de la table, de la parure, des visites et des spectacles, qui borne les idées de la plupart des femmes, surtout de celles qui se croient les plus propres à briller dans le grand monde. Sa douleur, en un mot, me paraît d'une nature que le temps, ce médecin général de toutes sortes d'afflictions, ne fera qu'augmenter plutôt que de l'affaiblir. Toi, Lovelace, tu peux avoir découvert, dans le cours de sa malheureuse histoire et de la tienne, toute l'étendue d'un mérite si supérieur. Mais tes mauvaises inventions et ton caractère intrigant t'ont emporté. Il est juste que l'objet de ta criminelle vanité et d'un si grand nombre de talents mal employés devienne aujourd'hui ton tourment et ta punition.

Le médecin est sorti, et j'allais le suivre, lorsqu'on est venu avertir cette divine fille qu'un homme de fort bonne apparence, après s'être informé très curieusement de sa santé, demandait à la voir. On a nommé M. Hickman. Elle a paru transportée de joie; et, sans autre explication, elle a donné ordre qu'on le fit monter. Je voulais me retirer; mais supposant sans doute que je ne manquerais pas de le rencontrer sur l'escalier, elle m'a prié de ne pas quitter sa chambre. Aussitôt, elle est allée au-devant de lui, elle l'a pris par la main; et lui ayant fait une douzaine de questions sur la santé de Miss Howe, sans lui laisser le temps de répondre, elle s'est félicitée de l'obligeante attention de son amie, qui lui procurait cette visite avant que de s'engager dans

son petit voyage. M. Hickman lui a remis une lettre de Miss Howe, qu'elle a déposée dans son sein, en disant qu'elle la lirait à loisir.

Il a remarqué, avec inquiétude, toutes les apparences d'une fort mauvaise santé sur son visage. Vous paraissez étonné, lui a-t-elle dit, de me trouver un peu changée. Ô Monsieur Hickman ! quel changement, en effet, depuis la dernière fois que je vous ai vu chez ma chère Miss Howe ! Que j'étais gaie alors ! J'avais le cœur tranquille ! L'avenir ne m'offrait qu'une perspective charmante ! J'étais chérie de tout le monde ! Mais je ne veux pas vous attrister.

Il n'a pas dissimulé qu'il était touché jusqu'au fond de l'âme ; et, tournant le visage, il s'est efforcé de cacher les marques de sa douleur. Elle n'a pu retenir quelques larmes ; mais, s'adressant à tous deux, elle nous a présenté l'un à l'autre : lui, comme un honnête homme qui méritait véritablement ce nom ; moi, comme votre ami à la vérité (que j'avais honte de moi-même à cet instant !), mais comme un homme, néanmoins, qui ne manquait pas d'humanité, et qui, détestant les vils procédés de son ami, cherchait à les réparer par toutes sortes de bons offices. M. Hickman a reçu mes civilités avec une froideur que j'ai mise sur votre compte plus que sur le mien. Elle nous a priés tous deux à déjeuner demain avec elle, parce qu'il doit partir le même jour.

J'ai pris ce moment pour leur laisser la liberté de s'entretenir, sous le prétexte de quelques affaires, dont je suis chargé réellement par le pauvre Belton. Ensuite, après avoir rempli ce devoir, je me suis retiré chez moi, où j'ai voulu te préparer, par ce récit, à ce qui peut arriver dans la visite à laquelle je suis engagé pour demain.

## Lettre 304

*Monsieur Belford au même**Jeudi, 27 de juillet*

Je me suis rendu ce matin, à l'heure du déjeuner, dans l'appartement de Miss Harlove, où j'ai trouvé M. Hickman avec elle. Quoiqu'il eût dans les yeux et sur le visage quelques marques d'embarras et de contrainte, il m'a reçu avec plus de considération qu'hier; ce que j'ai cru devoir attribuer au favorable témoignage qu'on lui avait rendu de moi. Il a peu parlé; mais je suppose qu'ils avaient eu le temps de s'expliquer hier au soir, et ce matin avant mon arrivée. Quelques mots échappés m'ont fait juger que Miss Howe, dans sa lettre, a représenté vivement à son amie les désirs de votre famille, votre propre impatience, et l'opinion où elle est elle-même que l'unique voie qui lui reste pour réparer sa disgrâce est d'accepter votre main.

M. Hickman, autant que j'aie pu le recueillir, l'a pressée, au nom de Miss Howe, de se retirer, pendant son absence, dans une ferme voisine de sa maison, où l'ordre est déjà donné de lui préparer un logement commode. Elle a demandé combien le voyage devait durer; et paraissant charmée qu'on ne se propose pas d'y employer plus de quinze jours, elle a répondu que peut-être accepterait-elle l'offre de son amie avant son retour. Il lui a présenté une somme d'argent de la même part; mais rien n'a pu l'engager à la prendre. Il n'est pas surprenant qu'elle ait refusé

mes offres. Elle a dit seulement que, si sa situation la réduisait à la nécessité d'emprunter, elle n'aurait jamais cette espèce d'obligation qu'à Miss Howe.

En la quittant, je suis entré avec M. Hickman dans un café voisin. Il m'a fait le récit de votre entrevue ; et je vous assure qu'il me l'a représentée plus favorablement pour vous que vous ne l'avez fait vous-même. Cependant il m'a dit fort librement ce qu'il pensait de vous ; mais avec la politesse d'un galant homme. Il ne m'a pas déguisé la ferme résolution où il a trouvé Miss Harlove de ne jamais être à vous. Il devait la revoir à midi, pour se charger de sa réponse à Miss Howe, qui était presque finie dès le matin ; et, n'attendant que ses ordres, il se propose de partir à trois heures. Madame Howe et sa fille, qu'il doit accompagner dans leur voyage, comptent de se mettre en chemin pour l'île de Wight lundi prochain. Il s'efforcera, dit-il, de donner la meilleure couleur qu'il lui sera possible à la situation de Miss Harlove ; sans quoi leur éloignement serait pour elles un supplice insupportable.

Comme je l'ai trouvé dans la résolution de donner un tour favorable à ce qu'il a vu, et que Miss Harlove a refusé l'argent qu'il était chargé de lui offrir, je ne lui ai point appris qu'elle ait commencé à se défaire de ses robes. Il m'a paru que cette nouvelle n'était propre qu'à chagriner inutilement son amie. C'est une circonstance si choquante et si odieuse, qu'une jeune personne de son rang et de sa fortune soit réduite à cette nécessité, que je n'y puis penser moi-même sans impatience ; et je ne connais qu'un homme au monde qui le puisse.

Ce M. Hickman a quelque chose d'un peu trop maniéré dans l'air et dans le langage ; mais il m'a paru fort sensé, fort aimable, et je ne trouve pas qu'il mérite le ton dont vous le traitez, ni le portrait que vous faites de lui. Tu es réellement un étrange mortel. Parce que tu renfermes, dans la figure, dans les manières et dans l'esprit, plus d'avantages que je n'en ai jamais vus rassemblés, avec un visage qui en imposerait à l'enfer même, tu ne trouves aucun autre homme qui te paraisse supportable. C'est sur un principe si modeste que tu ris de quelques-uns d'entre nous, qui, n'ayant pas ta confiance pour leurs dehors, emploient le secours d'un tailleur et d'un perruquier pour cacher leurs défauts, et que tu nous reproches de ne faire qu'annoncer, par

l'enseigne de notre parure, ce que nous portons dans le magasin de notre âme. Tu crois nous humilier beaucoup. Mais, je te prie Lovelace, dis-moi, si tu le peux, quelle sorte d'enseigne tu prendrais, si tu étais obligé d'en prendre une qui servît à nous donner une idée claire des richesses de ton âme.

M. Hickman m'a dit que Miss Howe consentait, depuis quelques semaines, à le rendre heureux, et que tous les articles sont même signés; mais qu'elle est déterminée à différer son mariage aussi longtemps que sa chère amie sera dans l'infortune. N'est-ce pas un charmant exemple de la force de l'amitié dans les femmes; quoique toi, moi, et tous nos associés, nous l'ayons souvent tournée en ridicule, comme une chimère du premier ordre, entre des femmes du même âge, du même rang et d'égales perfections? Mais de bonne foi, Lovelace, je vois de plus en plus qu'avec notre arrogance et notre vanité, il n'y a pas d'âmes plus étroites que celles des libertins. Je veux t'expliquer comment ce malheur nous arrive :

Notre premier goût pour le libertinage nous rend généralement sourds à toutes sortes d'instructions. Ainsi, nous ne pouvons jamais être que des demi-savants dans les connaissances auxquelles on nous applique; et parce que nous ne voulons rien apprendre de plus, nous nous croyons au sommet du savoir. Cependant, avec une vanité sans bornes, une imagination mal réglée, et très peu de jugement, nous commençons bientôt à faire les beaux esprits. De là, nous passons à croire que nous avons toutes les lumières en partage, et à mépriser ceux qui sont plus sérieux que nous et qui apportent plus de travail à s'instruire, comme des personnages flegmatiques ou stupides, qui ne connaissent pas les plaisirs les plus piquants de la vie. Cette opinion de nous-mêmes ne manque pas de nous rendre insupportables aux personnes qui joignent quelque mérite à la modestie, et nous oblige de nous resserrer dans les sociétés de notre espèce. Nous perdons ainsi toute occasion de voir ou d'entendre ceux qui auraient le pouvoir et la volonté de nous faire connaître ce que nous sommes; et concluant que nous sommes en effet les plus *jolis hommes* du monde, les seuls qui méritent le nom de gens d'esprit, nous regardons avec dédain ceux qui ne prennent pas les mêmes libertés, et nous nous imaginons que le monde n'est fait que pour nous. À l'égard des

connaissances utiles, comme nous ne nous arrêtons qu'à des surfaces, tandis que les autres se donnent la peine d'approfondir, nous sommes méprisés avec raison de toutes les personnes sensées, qui ont de véritables notions de l'honneur et qui possèdent des talents distingués. Ainsi, fermant les yeux sur notre misère, tous nos mouvements sont en rond, comme ceux d'un cheval aveugle, auquel on fait tourner la roue d'un moulin; et nous roulons dans un cercle fort étroit, lorsque nous croyons ranger le monde entier sous nos lois.

*Jeudi, après-midi*

Je me suis jeté dans le chemin de M. Hickman, lorsqu'il a quitté Miss Harlove, et je l'ai engagé à prendre un léger repas avec moi. Il avait été fort attendri en prenant congé d'elle; dans la pensée, m'a-t-il dit, quoiqu'il ne lui en ait rien témoigné, qu'il la voyait peut-être pour la dernière fois. Elle l'a chargé de faire à Miss Howe la plus favorable peinture de sa situation que la vérité lui permettra.

Il m'a raconté une circonstance fort tendre de leur séparation. Après avoir pris la liberté de l'embrasser à la porte de son cabinet, il n'a pu s'empêcher de lui demander encore une fois la même grâce à la porte de l'antichambre, jusqu'où elle a voulu absolument le conduire; toujours dans l'idée qu'il ne la reverrait jamais; et l'ayant pressée assez fortement sur sa poitrine, par un mouvement de cœur auquel il n'a pu résister, il lui a fait quelques excuses de cet excès de familiarité. Des excuses! lui a-t-elle dit. Ah! M. Hickman, vous n'en avez pas besoin. Vous êtes mon frère. Vous êtes mon ami. Et pour vous marquer combien l'honnête homme qui doit être heureux avec ma chère Miss Howe est précieux à mon cœur, vous porterez à cette fidèle amie un gage volontaire de mon affection. Elle n'a pas fait difficulté alors de lui présenter son charmant visage, et de prendre sa main, qu'elle a serrée entre les siennes. Peut-être, a-t-elle repris, l'amitié qu'elle a pour moi lui fera-t-elle accepter plus agréablement cet échange que sa délicatesse ne le lui permettrait autrement. Dites-lui, a-t-elle ajouté, en fléchissant un genou, et levant les mains et les yeux, que vous m'avez vue dans cette posture au moment que

vous m'avez quittée, demandant au Ciel ses bénédictions pour elle et pour vous, et le suppliant de vous rendre longtemps heureux l'un par l'autre.

Je n'ai pu retenir mes larmes, m'a dit M. Hickman. Il m'est même échappé quelques sanglots, avec un serrement de cœur qui venait d'un mélange égal de douleur et de joie. Elle s'est retirée aussitôt que je lui ai donné la main pour se relever; et je suis descendu, me reprochant de partir, n'ayant pas néanmoins la force de demeurer, et les yeux tournés du côté contraire au mouvement de mes pieds, aussi longtemps qu'ils ont pu suivre le bord de sa robe. Je suis entré dans la boutique de Smith, a continué le digne Hickman, j'ai recommandé cette personne angélique aux soins les plus ardents de sa femme; et lorsque j'ai mis le pied dans la rue, je n'ai pu me défendre de jeter les yeux vers sa fenêtre. Elle y était. C'est là que je l'ai vue sans doute pour la dernière fois. Elle m'a fait un signe de sa charmante main avec un regard, un sourire mêlé de tendresse et d'inquiétude, qu'il m'est impossible de décrire, mais qui me sera présent toute ma vie.

Dis-moi, Lovelace, dis-moi, je te prie, si cette description, toute sèche qu'elle est dans mes termes, ne te fait pas penser, comme moi, qu'il y a des plaisirs plus relevés, des charmes plus touchants dans le sentiment d'une pure et vive affection, que dans toutes les sensualités grossières où tu fais consister ton unique bien. Dis-moi s'il n'est pas possible que, quelque jour du moins, tu lui donnes la préférence qu'elle mérite infiniment sans doute, et que, pour moi, j'espère désormais lui donner toute ma vie.

Je t'abandonne à cette réflexion, qui te vient de ton véritable ami,

BELFORD.

Lettre 305

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Mardi, 25 juillet*<sup>1</sup>

Vos deux lettres, les plus touchantes que vous m'ayez jamais écrites, m'ont été remises (comme j'en avais laissé l'ordre pour tout ce qui viendrait de vous) dans une terre voisine de la nôtre, où j'étais en visite avec ma mère. Je n'ai pas eu la force d'en suspendre la lecture. Elles m'ont fait verser plus de larmes que je n'ai dessein de vous l'avouer; quoique je me sois efforcée de sécher mes yeux pour déguiser, autant qu'il m'était possible, l'excès de ma douleur à ma mère et à d'autres personnes qui devaient revenir avec nous.

Comment puis-je soutenir l'idée de perdre une amie si chère? Je ne veux pas même le supposer. Non, non, je ne le puis. Une âme telle que la vôtre n'a pas été revêtue d'une forme humaine pour nous être si tôt arrachée. Il vous reste beaucoup de bien à faire, pour l'avantage de tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître. Dans votre lettre de jeudi dernier, vous me faites l'énumération de plusieurs points sur lesquels vous croyez votre situation déjà meilleure : faites-moi voir par des effets que ce calcul est sérieux, et que vous avez réellement le courage de vous

1. C'est celle dont M. Hickman était chargé (NdR).

mettre au-dessus d'une disgrâce dont vous n'avez pu vous garantir. Je me fierai alors de votre parfaite guérison à la Providence et à mes humbles prières; et je me réjouirai au fond du cœur de l'espérance que j'emporterai, dans notre petit voyage, de vous trouver assez rétablie à mon retour pour avoir déjà pris le petit logement que M. Hickman est chargé de vous offrir.

Vous me grondez des libertés auxquelles je m'emporte quelquefois contre votre famille. Je suis vive; je le sais, et quelquefois trop vive: mais la chaleur en amitié ne sera jamais un crime, surtout lorsqu'il est question d'une incomparable amie, qui languit dans une injuste oppression, et qui souffre des maux qu'elle n'a pas mérités. Je n'ai aucune notion de la froideur en amitié, soit qu'on l'appelle prudence, ou qu'on veuille l'honorer d'un plus beau nom. Vous pouvez excuser vos parents; c'est un service que vous leur avez toujours rendu. Mais les autres, ma chère, doivent avoir la liberté d'en porter le jugement qu'il leur plaît. Je ne suis point leur fille, ni la sœur de James et d'Arabelle. Grâce au Ciel, c'est ce que je ne suis point.

Mais si vous êtes fâchée des libertés auxquelles je me suis échappée depuis si longtemps, je crains que vos plaintes ne fussent beaucoup plus vives si vous saviez ce qui s'est passé dans une entreprise que j'ai tentée depuis peu pour vous procurer l'absolution que vous avez tant à cœur, c'est-à-dire la rétractation du téméraire vœu de votre père. Ils ne sont pas en reste avec moi. Mais il ne faut pas que vous soyez informée de tout <sup>1</sup>. Je veux me persuader néanmoins que tous ces esprits intraitables, sans en excepter ma mère, ont toujours été des enfants soumis, dociles, respectueux pour ceux auxquels ils doivent le jour. Encore une fois, pardon. J'ai poussé la chaleur assez loin: mais je n'ai pas d'autre exemple que le vôtre pour m'inspirer le goût de la vertu opposée; et les traitements que vous avez reçus ne sont pas propres à me donner la force de l'imiter.

Vous me laissez le soin de déclarer votre refus à la noble famille, dont la seule tâche est d'avoir produit un homme si vil. Mais hélas! ma chère, les conséquences de ce refus me causent

1. Il s'agit de quelques lettres entre Miss Howe et la sœur de Clarisse, où l'aigreur éclate sans mesure. On les a supprimées (NdP).

tant d'alarmes... Je ne sais que vous dire ; cependant, permettez que je suspende ce refus jusqu'au retour de M. Hickman. Les instances de Milord et des dames font tant d'honneur à votre vertu ; ils ont pour vous une si juste admiration ; vous devez avoir triomphé si noblement de votre monstre ; il est lui-même si pressant ; le public a pénétré si loin dans cette malheureuse affaire ; vous pouvez faire encore tant de bien ; votre volonté s'est conservée si pure ; vos parents sont si implacables... Pensez-y, ma chère, et repensez-y. Ma mère, Miss Lloyd, Miss Bidulph, tous ceux, en un mot, que vous avez crus dignes d'une confiance distinguée, s'accordent à penser que vous devez prendre le parti du mariage.

Vous m'expliquerez le fond de votre cœur par la bouche de M. Hickman ; et lorsqu'il m'aura communiqué votre résolution absolue, je vous ouvrirai le mien. En attendant, puisse-t-il m'apporter des nouvelles de votre santé, telles que je les désire, et que je les demande au Ciel avec l'ardeur et l'inquiétude d'une inviolable amitié !

ANNE HOWE

## Lettre 306

*Miss Clarisse Harlove à Miss Howe**Jeudi, 27 juillet*

Après vous avoir fait des remerciements fort vifs du plaisir que vous m'avez accordé par la visite de M. Hickman, je vous dois, ma très chère Miss Howe (dans la sincérité d'une fidèle amitié, qui ne serait pas ce qu'elle est si elle n'admettait pas cette liberté), quelques reproches pour avoir suspendu la déclaration de ma réponse décisive. Je suis fâchée, ma chère, que vous, qui me connaissez si bien, vous m'obligiez de répéter que, quand j'aurais beaucoup d'années à vivre, je ne serais jamais rien à M. Lovelace. Bien moins puis-je penser à lui, lorsque je me crois peu éloignée de mon dernier terme. À l'égard du public et de sa censure, vous savez, ma chère amie, que, quelque prix que j'aie toujours attaché à la bonne réputation, je n'ai jamais cru devoir que le second rang à l'opinion du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma réputation est perdue : et que me servirait-il d'avoir cherché les moyens de la réparer, si je ne pouvais me justifier à mes propres yeux ?

Je vous ai reproché si souvent les libertés qui vous échappent à l'égard de ma famille, que je ne pèserai point aujourd'hui sur cet article. Mais lorsque vous me faites entendre qu'il s'est passé depuis peu quelque chose que j'ignore, vous m'alarmez également pour eux et pour moi-même, puisque c'est les avoir irrités

nécessairement contre moi. J'aurais souhaité, ma chère, que vous m'eussiez laissé le soin de traiter avec eux dans une occasion si intéressante pour mon repos. J'ai écrit à ma sœur. Je dois redouter plus que jamais sa réponse; supposé même qu'après ce fâcheux incident elle daigne m'en accorder une. Permettez-vous, ma chère, que je finisse là-dessus par une remarque? C'est que, dans les occasions mêmes où le zèle de ma tendre amie est louable, il paraît que le reproche la chagrine plus que la faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnâtrai, en faveur de votre opinion sur la conduite des parents dans ces occasions délicates, que souvent l'opposition indiscrète cause autant de mal que les imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrais quelques jours pour délibérer sur l'offre obligeante que vous me faites d'un logement dans votre voisinage. Mais si vous avez la bonté de recevoir mes excuses, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand ma santé ne cesserait pas de s'y opposer. Je dois vous expliquer mes raisons, lorsque assurément la reconnaissance et l'amitié me feraient regarder une visite que je pourrais quelquefois espérer de vous, comme ma plus douce consolation.

Je vous dirai donc, ma chère, que cette grande ville, toute méchante qu'elle est, ne manque point d'occasions pour devenir meilleure. Les exercices de la religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'églises; et la diminution de mes forces m'avertit que ces secours sont convenables à ma situation. Lorsque je suis en état de sortir, je me mets dans une chaise; et si le temps est un peu favorable, je me fais conduire à quelque église réformée, avec le double avantage de remplir mes devoirs de religion, et de prendre un peu l'air, par déférence pour un médecin fort attentif à ma santé.

Je ne doute pas que la continuation de cette méthode ne serve beaucoup, comme elle a déjà fait, à calmer le trouble de mes pensées, et peut-être à m'établir dans cette parfaite résignation à laquelle je dois aspirer : car je vous avoue que ma douleur et mes réflexions l'emportent quelquefois sur mes forces, et que toute l'assistance que je tire de mes exercices de piété suffit à peine pour soutenir ma raison. Je suis bien jeune, ma chère, hélas, bien jeune! pour me trouver abandonnée à ma propre conduite dans de si malheureuses circonstances.

Un autre motif, qui m'empêchera d'accepter vos offres, c'est la crainte des nouveaux différends qui pourraient naître à mon occasion entre votre mère et vous. Si vous étiez mariée, et que l'honnête homme qui aurait droit alors à votre affection souhaitât comme vous de me voir plus proche de votre demeure, je ne sais pas si je serais capable de résister. Quoique ma première raison soit d'une importance qui lui ferait peut-être conserver tout son poids lorsque je quitterais Londres pour vous faire ma visite de félicitation, je doute qu'étant une fois près de vous, je pusse me refuser la satisfaction d'y demeurer.

Je vous envoie la copie de ma lettre à ma sœur, et j'espère que vous la trouverez écrite dans un véritable esprit de repentir. Tels sont du moins mes sentiments. Ne m'accusez pas de m'abaisser trop dans les termes. Un enfant, qui se reproche d'avoir malheureusement offensé ceux dont il tient le jour, ne saurait porter trop loin l'humiliation. S'il arrivait que, plus irrités encore par les dernières libertés dont vous me faites l'aveu, ils laissassent ma lettre sans réponse, je dois apprendre à trouver de la justice dans cette rigueur, surtout lorsque c'est la première fois que je m'adresse à eux par ma sœur. Mais s'ils me font la grâce de me répondre, et peut-être dans des termes que la vivacité de votre amitié me fera craindre de vous communiquer, je vous prie instamment, ma chère, de réprimer votre censure. Considérez qu'ils sont remplis d'un ressentiment qu'ils croient juste, et qu'ils ne peuvent juger de la vérité de mon repentir. Après tout, que peuvent-ils faire pour moi? Ils ne peuvent m'accorder que de la pitié. À quoi servira-t-elle qu'à redoubler leur douleur, que leur ressentiment a peut-être soulagée? Leur pitié sera-t-elle capable de rétablir ma réputation?

Je me recommande aux prières de ma chère amie, et je renouvelle, en finissant, mes remerciements les plus tendres pour la visite de M. Hickman; avec des vœux pour leur bonheur mutuel et pour la prompte célébration de leur mariage.

CL. HARLOVE

Lettre 307

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove*

*Vendredi, 28 juillet*

C'est à présent, ma chère, que je veux vous ouvrir entièrement mon âme sur la résolution inébranlable où vous êtes de ne pas prendre pour votre mari le plus vil de tous les hommes. Vous m'en aviez apporté des raisons si dignes de ma chère Clarisse, que l'intérêt de mon amour-propre et la crainte de perdre une si parfaite amie ont pu me faire souhaiter seuls de vous voir changer de disposition.

À la vérité, ma chère, je m'étais figurée que l'effort nécessaire pour vaincre une passion telle que l'amour, lorsque tant de raisons s'accordent à la favoriser, était au-dessus de notre sexe; et j'ai voulu vous presser encore une fois de surmonter votre juste indignation avant qu'elle vous fit porter le ressentiment plus loin, dans la crainte qu'il ne vous fût plus difficile et moins honorable de vous rendre alors que dans les circonstances présentes. Mais puisque je vous vois ferme dans votre noble résolution, et qu'il est impossible à votre âme pure et vertueuse de s'unir avec un sale et misérable parjure, je vous en félicite du fond du cœur; et je vous demande pardon d'avoir paru douter, dans cette occasion, de vos sentiments et de vos principes.

Il ne me reste qu'un sujet de tristesse. C'est le mauvais état de votre santé, tel que M. Hickman n'a pu nous le déguiser. Quoique vous observiez si bien la doctrine à laquelle je vous ai vue toujours attachée, sur le rang que l'opinion du monde doit

tenir dans notre estime, et sur la nécessité d'être juste à nos propres yeux avant que de chercher à le paraître aux yeux d'autrui, cependant, ma chère, souffrez qu'en vous pressant de ne rien négliger pour rétablir vos forces, je fasse entrer dans vos motifs que cet heureux dénouement couronnerait votre triomphe, et ferait connaître avec éclat que vous êtes supérieure en effet au vil auteur de toutes vos infortunes. On vous aurait vue, pendant quelques instants, hors du chemin qui vous est naturel; mais on verrait avec indignation que vous avez été capable de le reprendre, et que vous continuez, par vos exemples et par vos instructions, de faire le bonheur de tous ceux que vous connaissez. Au nom du Ciel, pour l'amour du genre humain, pour l'honneur particulier de notre sexe, pour moi, qui vous aime si parfaitement, efforcez-vous de vaincre tout ce qui s'oppose à votre santé. Si vous remportez cette glorieuse victoire sur vous-même, je suis heureuse, j'obtiens tout ce que je désire au monde; car d'un grand, d'un très grand nombre d'années, il m'est impossible, ma chère, de soutenir la pensée de nous séparer.

Vos raisons sont si convaincantes pour ne pas accepter le logement que je vous ai fait offrir, que je sens la nécessité de m'y rendre à présent. Mais lorsque vous aurez l'esprit aussi tranquille qu'il le sera bientôt, après la résolution que vous avez formée, je vous attends près de nous, et peut-être avec nous, pour y trouver la fin de toutes vos peines dans les douceurs d'une solide amitié. Vous réglerez tous mes pas, et je serai sûre de marcher droit avec un si bon guide.

Vous souhaiteriez que je n'eusse pas employé ma médiation auprès de votre famille. Je le souhaiterais aussi, parce qu'elle n'a produit aucun effet, parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles persécutions, parce que vous en êtes fâchée. Mais comment pouvais-je demeurer indifférente à la vue de vos peines? Je veux m'arracher à cette idée; car toute ma chaleur renaît, et je crains de vous déplaire. Il n'y a rien au monde que je voulusse faire, rien qui pût m'être agréable, si je croyais vous désobliger; et rien aussi que je ne fusse capable d'entreprendre pour vous faire plaisir. Comptez, ma chère et rigoureuse amie, que je m'efforcerai d'éviter également *le reproche et la faute*.

La même raison m'empêchera de vous expliquer mon sentiment sur la lettre que vous écrivez à votre sœur. Elle est bien,

parce qu'elle vous paraît telle; et si la réponse vous apprend qu'elle ait été reçue comme elle doit l'être, vous serez confirmée dans l'opinion que vous en avez. Mais s'il arrive, comme il n'y a que trop d'apparence, qu'elle ne vous attire que des injures et des outrages, il me semble que votre intention n'est pas de m'en informer.

Vous avez toujours été trop prompte à vous accuser des fautes d'autrui, trop disposée à soupçonner votre propre conduite, lorsqu'elle ne s'est point accordée avec le jugement de votre famille. Si c'est une vertu, je vous ai dit bien des fois que je ne suis pas capable de l'imiter. Je ne connais rien qui m'oblige à croire que la sagesse consiste dans les années, ni que l'imprudence et la folie soient le partage nécessaire de la jeunesse. C'est peut-être le cas le plus commun, qui se trouve vérifié, je le veux bien, dans l'exemple de ma mère et dans le mien; mais je soutiens hardiment qu'il ne l'a point encore été entre les chefs des Harlove et leur seconde fille. Pourquoi chercher d'avance des excuses pour leur cruauté, en supposant qu'ils ignorent ce que vous avez souffert, et le mauvais état de votre santé? Ils sont informés de vos souffrances, et je sais qu'ils n'en sont pas affligés. On ne les a pas moins instruits de votre maladie, et j'ai de fortes raisons de juger comment ils ont pris cette nouvelle. Mais je n'éviterai ni la faute ni le reproche, si je m'arrête plus longtemps sur cet odieux sujet. Ce que j'en conclurai seulement, c'est qu'à leur égard, votre vertu est poussée jusqu'à l'excellence; et que, par rapport à vous, leur dureté va... de grâce, ma chère, permettez que je leur rende un peu de justice. Mais vous me le défendez, je le sais, et je vous obéis malgré moi. Cependant, si vous devinez le mot que j'aurais employé, ne doutez pas qu'il ne soit d'une justice extrême.

Vous me faites entendre que si j'étais mariée et si M. Hickman était dans la même disposition que moi, non seulement vous seriez portée à me rendre une visite, mais il vous serait difficile de quitter le lieu où nous aurions eu la satisfaction de nous embrasser. Quelle force, ma chère, vous donnez aux instances de M. Hickman! Ne doutez pas qu'il ne fût tel que vous le supposez, et qu'il ne désirât sur toute chose de vous voir près de nous, ou plutôt avec nous, si vous nous accordiez cette faveur. S'il n'est pas un insensé, la politique lui ferait naître ce désir,

quand il n'y serait pas aussi porté qu'il l'est par la vénération qu'il a pour vous. Mais je ne vous dissimulerai pas, ma chère, qu'il dépend de vous, plus que vous ne le pensez, de hâter le jour que ma mère presse avec tant d'impatience et pour lequel vous faites vous-même tant de vœux. Du moment où vous pourrez m'assurer que votre santé se rétablit, et que vous êtes assez bien pour avoir congédié votre médecin avec son propre aveu, je vous donne ma parole que ce jour ne sera pas reculé plus d'un mois. Ainsi, ma chère, ce que vous désirez est entre vos mains. Hâtez-vous de vous bien porter; et cette affaire sera bientôt terminée avec plus de douceur et de joie que je ne puis jamais l'espérer autrement.

Je fais partir un exprès pour informer Milord M... et les dames de votre juste refus. Vous ne trouverez pas mauvais que j'aie transcrit, dans ma lettre, quelques fragments des vôtres, comme vous m'avez témoigné d'abord que vous le désiriez vous-même.

Nous apprenons de M. Hickman que votre plume vous occupe sans cesse et que votre santé ne s'en trouve pas mieux. Auriez-vous entrepris d'écrire quelque partie de votre malheureuse histoire? Ma mère me conseille de vous y exhorter, dans l'idée qu'un ouvrage de cette nature, publié sous des noms feints, ferait quelque jour un honneur extrême à notre sexe. Elle ne cesse point d'admirer, dans votre refus, la justice et la noblesse de votre ressentiment. Elle serait bien aise aussi de savoir ce que vous pensez de la proposition que je vous fais de sa part. Votre conduite, dit-elle, et l'élévation de vos sentiments dans un si grand nombre d'épreuves, seraient non seulement un puissant exemple, mais un motif de précaution pour toutes les jeunes personnes de notre âge.

Le jour de notre départ est fixé à lundi. J'espère que cet incommode voyage ne sera que de quinze jours. À mon retour, je presserai ma mère de me faire passer par Londres; et si le prétexte doit être d'acheter quelques habits, mon véritable motif sera l'espérance d'embrasser encore une fois ma chère Clarisse, avant que les soins de M. Hickman aient pris une autre face, et tandis que je puis me dire encore à moi-même, c'est-à-dire à elle, sans ménagement et sans partage,

ANNE HOWE.

Lettre 308

*M. Lovelace à M. Belford*<sup>1</sup>

*Mardi, premier d'août*

Je suis au désespoir. Un messenger de Miss Howe apporta samedi, à mes cousines, une lettre qui ne me fut communiquée qu'hier au soir, à l'arrivée de mes deux tantes, et sur laquelle Milord les avait fait prier de se rendre ici pour me soumettre encore une fois à ce redoutable tribunal. Jamais ours n'essuya une aussi rude chasse que ton pauvre ami. Et pourquoi? pour seconder la cruauté de Miss Harlove; car ai-je commis quelque nouvelle offense? N'étais-je pas prêt à recevoir ma grâce à toutes les conditions qu'elle aurait voulu m'imposer? Est-il beau de me punir de mon infortune? Tous mes proches sont des insensés qui ne jugent que par l'événement; des gens à qui j'ai honte d'appartenir.

La lettre de Miss Howe contenait diverses réflexions de Miss Harlove, qui aboutissent à me rejeter entièrement : et dans

1. On supprime ici un grand nombre de lettres, qui n'ajoutent rien à l'histoire ni à l'intérêt, telles que de Clarisse à sa sœur, à madame Norton, etc., avec les réponses. Mais on doit faire remarquer qu'entre beaucoup d'injures, la sœur de Clarisse lui apprend que son père a levé sa malédiction, sans être plus disposé à lui pardonner. Clarisse, dans une autre lettre à Miss Howe, s'excuse d'écrire son histoire, et lui communique une autre vue qui sera éclaircie dans la suite (NdP).

des termes si violents, si positifs! Elle prétend néanmoins que la raison a plus de part à son refus que le ressentiment. Mensonge aussi noir qu'il y en ait jamais eu. Et pour preuve de sa modération, elle assure qu'elle est capable de me pardonner, et qu'elle me pardonne, à condition que je cesserai de la chagriner. Toute la lettre est tournée de manière à lui attirer plus d'admiration, mais à me rendre plus détestable. Ce qu'on raconte des agitations et de l'enthousiasme des Quakers n'approche pas de la scène que mes tendres parentes m'ont donnée à la lecture de cette lettre et de quelques passages tirés de celles de ma belle implacable. Que de lamentations pour la perte d'une si charmante nièce! Que d'applaudissements donnés à sa vertu, à la grandeur d'âme, à la noblesse de ses sentiments! Combien de fois n'a-t-on pas répété la menace de me déshériter! moi qui n'ai pas besoin de leurs reproches pour sentir la pointe de mes remords, et la rage de me voir abandonné; moi qui ne l'admire pas moins qu'eux! Que diable dire? Je me suis écrié, en les regardant d'un air furieux : N'est-ce donc pas assez d'essuyer des mépris et des refus? Puis-je apporter remède à son esprit implacable? Mon intention ne serait-elle pas de réparer tous les maux que je lui ai fait souffrir? Il s'en est peu fallu que je ne les aie tous donnés au diable, avec elle-même et Miss Howe pour compagnie; et j'ai juré de bon cœur qu'elle n'en serait pas moins à moi.

Je te le jure à toi-même. Dût-elle en mourir la semaine d'après, le nœud sera formé. Il le sera, j'en jure par le maître du Ciel; et Clarisse Harlove rendra l'âme avec le nom de Lovelace. Tu peux lui faire cette déclaration, si tu veux. Mais n'oublie pas de lui dire en même temps que je n'ai aucune vue sur sa fortune, et que je la résignerai solennellement en faveur de qui elle voudra, avec toutes mes prétentions, si elle meurt sans être mère. Je n'ai pas l'âme si basse que sa fortune puisse me tenter. Qu'elle examine donc, pour elle-même, s'il ne lui est pas plus honorable de quitter ce monde avec le nom de Lovelace qu'avec celui d'Harlove.

Mais ne t'imagines pas que je me repose entièrement d'une cause si chère à mon cœur sur un avocat qui a plus d'admiration pour ma partie que pour son client. Je me rendrai à Londres, dans peu de jours, avec la résolution de me jeter à ses pieds. Je

serai accompagné d'un prêtre, aussi résolu que moi; et la cérémonie sera exécutée, quelles qu'en puissent être les suites.

Si, pour éviter cette extrémité, elle voulait se rendre à l'une des deux églises dont la permission de l'évêque nous laisse le choix (cette permission est entre ses mains et, grâces au Ciel! elle ne me l'a pas renvoyée avec mes lettres), je promets de ne lui causer aucun trouble, mais de me trouver au pied de l'autel dans l'église qu'elle aura choisie; et je m'engage à lui envoyer mes deux cousines pour l'accompagner, ou même à lui mener mes deux tantes et Milord M..., de la main desquels je me ferai un second bonheur de la recevoir.

Ou, s'il lui était plus agréable, je garantis qu'au premier mot, l'une ou l'autre de mes deux tantes, et toutes deux, s'il le faut, entreprendront le voyage de Londres pour l'amener ici : et notre mariage sera célébré dans la chapelle du château, sous les yeux de toute ma famille.

Ne trahis pas mon espérance, cher Belford. Emploie vivement et de bonne foi toute la force de ton éloquence pour la faire consentir au choix d'une de ces trois méthodes. Il faut qu'elle en choisisse une. Il le faut, te dis-je, ou que je sois confondu.

J'entends Charlotte qui frappe à la porte de mon cabinet. Que diable me veut-elle? Point de reproches, s'il lui plaît : je n'en souffre pas davantage. Entrez, entrez, petite fille.

Ma cousine Charlotte, me voyant écrire avec trop d'attention pour en faire beaucoup à sa visite, et devinant le sujet de ma lettre, a souhaité absolument de voir ce que j'avais écrit. J'ai eu cette complaisance pour elle. Le ton dont je te presse lui a causé tant de satisfaction qu'elle m'a offert d'écrire elle-même à Miss Harlove; et j'ai accepté son offre, en lui permettant de me traiter comme elle le trouvera bon. Je t'enverrai, dans ma lettre, une copie de la sienne. Après l'avoir écrite, elle a cru me devoir des excuses pour la manière dont elle me traite. J'ai donné des applaudissements à son style; et la voyant prête à m'embrasser, dans la joie qu'elle avait à mon approbation, je lui ai donné deux baisers pour la remercier de ses injures, en l'assurant que j'en espérais beaucoup de succès, et que je rendais grâces au Ciel de lui avoir inspiré cette idée. Tout le monde l'approuve ici, comme moi, et paraît charmé de la patience avec laquelle j'ai souffert

d'être maltraité. S'il n'arrive point de changement dans mes espérances, tout le blâme retombera sur l'opiniâtreté de la chère Clarisse. On doutera de cette douceur et de cette disposition à pardonner dont elle fait tant de parade; et la pitié, dont elle est en pleine possession, passera peut-être sur moi.

Ainsi, mettant toute ma confiance dans cette lettre, je suspens mes autres alternatives et mon voyage à Londres, jusqu'à la réponse que ma souveraine fera sans doute à Miss Montaigu. Mais si tu vois qu'elle persiste, et qu'elle ne prenne pas du moins quelque temps pour délibérer, tu peux lui communiquer ce que je t'envoie avant l'arrivée de ma cousine; et si son obstination ne diminue pas, ne manque point de l'assurer que je veux la voir, que je la verrai, mais avec les plus parfaits sentiments d'honneur et d'humilité. Enfin, si je ne puis la toucher en ma faveur, je quitte l'Angleterre, et peut-être pour n'y revenir jamais.

Je suis fâché que, dans un temps si critique, tu sois aussi employé que tu me le dis à servir Belton. Si ses affaires demandent mon assistance, parle, et je vole à tes ordres. Tout occupé, tout rempli que je suis de cette perverse beauté, j'obéis au premier signe.

Je compte sur ton zèle et sur le caractère de ton amitié. Ne perds pas un moment; et reviens donner tous tes soins aux plus chers intérêts d'un ami, qui en perd le repos nuit et jour.

Je joins ici la lettre de Miss Montaigu.

*À Miss Clarisse Harlove*

*Mardi, premier d'août*

Très chère Miss,

Toute notre famille est infiniment sensible aux injures que vous avez reçues d'un homme que votre seule alliance peut rendre digne du degré dans lequel il nous appartient. Si, par un miracle d'indulgence et de bonté, vous nous faisiez à tous la grâce d'oublier sa méchanceté et son ingratitude pour accepter la qualité de notre parente, vous nous rendriez la plus heureuse famille du monde; et je puis vous garantir que Milord M..., Milady Sadleir, Milady Lawrence et ma sœur, qui font profession

d'admirer vos vertus et la noblesse de votre âme, ne cesseraient jamais de vous aimer, de vous respecter, et d'apporter tous leurs soins à réparer ce que vous avez souffert de M. Lovelace. C'est une faveur néanmoins que nous n'aurions pas la hardiesse de vous demander, si nous n'étions bien sûrs que son repentir est égal à l'offense, et qu'en implorant à genoux votre généreuse pitié, il se liera par des serments éternels d'honneur et d'amour. Ainsi, ma chère cousine (quel charme pour nous, si cet agréable style nous est permis!), notre intérêt commun, celui d'une âme que vous pouvez sauver de sa perte, et souffrez que je le dise, celui de votre réputation même, doivent être capables de toucher votre cœur. Si, pour encourager nos espérances, vous m'assurez seulement que vous ne serez pas fâchée de me voir, et vous permettez que j'aie l'honneur de vous connaître personnellement, comme nous vous connaissons depuis longtemps par l'éclat de votre mérite, je ne tarderai pas deux jours à me rendre auprès de vous, pour recevoir, de votre bouche, des ordres que nous ferons gloire d'exécuter fidèlement. Je vous demande, ma chère cousine (car nous ne pouvons nous refuser le plaisir de vous donner un nom si doux), je vous demande la permission d'entreprendre exprès le voyage de Londres, et de mettre Milord M... et mes tantes dans le pouvoir de vous faire toutes les réparations dont ils sont capables, pour les outrages que la plus respectable personne du monde a reçus du plus audacieux et du plus coupable de tous les hommes. Quels droits n'acquerrez-vous pas sur notre reconnaissance, et particulièrement sur celle de votre très humble, etc.

CHARL. MONTAIGU.

## Lettre 309

*Miss Clarisse Harlove à Miss Charlotte Montaigu**Jeu*di, 3 d'août

Mademoiselle,

Je suis vivement pénétrée des témoignages que je reçois de votre estime. Une lettre si obligeante et des sentiments si généreux augmentent mes regrets, en me faisant sentir plus vivement que jamais quelle aurait été ma félicité dans une alliance que votre bonté vous fait désirer avec tant de chaleur, et qui, de votre part et de celle de Milord, m'aurait également comblée d'honneur et de plaisir. Mais en vérité, Mademoiselle, mon cœur rejette sincèrement un homme qui, vous appartenant de si près par le sang, a pu se rendre coupable d'une violence préméditée, et qui a maintenant la bassesse de vouloir engager, dans une famille telle que la vôtre, une personne qu'il n'a pas eu honte de ravalier à la plus vile compagnie de son sexe. Souffrez donc, Mademoiselle, que, demeurant dans la résolution où je suis, je déclare hautement que je ne me croirais pas digne de tenir rang entre les dames de votre nom, si j'étais capable de justifier, par des serments solennels, et de sanctifier, comme je le puis dire, de si noirs et si criminels excès.

Cependant vous me permettez de demander à Milord, à Miladys vos tantes, à vous-même, Mademoiselle, et à votre sœur, une grâce qui me reste seule à désirer : c'est de joindre votre

autorité et vos instances pour obtenir de M. Lovelace qu'il cesse de me chagriner. J'intéresse votre humanité à lui représenter que, si je suis destinée à vivre, il serait cruel de me chasser de la vie par ses persécutions; car je suis déterminée à ne le voir jamais si je puis l'éviter; d'autant plus cruel, qu'il sait que je suis sans protection, et que jamais je ne solliciterai personne à lui nuire. Si ma mort n'est pas éloignée, n'y aurait-il pas autant de cruauté à ne pas me laisser mourir en paix, lorsque je lui souhaite moi-même une fin heureuse et tranquille? Oui, Mademoiselle, c'est le vœu que je fais pour lui.

Que toutes les prospérités se réunissent pour le bonheur et la durée de votre illustre maison! Ma reconnaissance n'a que cette voie pour s'exprimer, lorsque mon malheur m'oblige de renoncer à tout autre titre que celui, Mademoiselle, de votre très humble et très obligée servante,

CL. HARLOVE.

*Fin de la première partie du Tome VI*

Lettre 310

*M. Belford à M. Lovelace*

*Jeudi, 3 d'août, après-midi*

Quelle surprise ! Je viens de recevoir la lettre que je t'envoie. J'ai renvoyé sur-le-champ celle dont tu verras qu'elle était accompagnée, sans en prendre de copie, parce que je m'imagine qu'elle te sera bientôt communiquée par une autre voie. Elle contient un renoncement absolu à toutes tes offres ! Pauvre Lovelace !

*À monsieur Belford*

*3 d'août*

Monsieur,

Vous m'avez offert plus d'une fois de m'obliger ; et j'ai si bonne opinion de vous, que je ne regarde point cette offre comme un simple compliment. Ainsi, je ne fais pas difficulté de vous demander deux services : l'un, que je vais expliquer ; l'autre, dont je ne vous parlerai qu'après avoir obtenu le premier.

Il est important, pour mon honneur, de laisser après moi quelques éclaircissements qui soient capables de justifier ma conduite aux yeux de plusieurs personnes dont l'inquiétude n'est pas fort vive aujourd'hui pour ma situation. Miss Howe et sa

mère me pressent ardemment de prendre ce soin. Je crains de n'en avoir pas le temps; et vous ne serez pas surpris que mon inclination m'y porte peu, lorsque je n'ai pas même la force de me rappeler patiemment ce que j'ai souffert, et que le trouble nécessaire d'une si pénible entreprise m'ôterait infailliblement la tranquillité d'esprit dont j'ai besoin pour des occupations beaucoup plus importantes.

Il est évident pour moi que votre misérable ami vous a quelquefois rendu compte de la conduite qu'il a tenue avec moi, et des inventions qu'il a fait servir à ma ruine. Vous m'avez même assuré que, de bouche et par écrit, il avait rendu à mon caractère toute la justice que je pouvais souhaiter.

Ce que je vous demande, Monsieur, c'est de me donner, par un exemple tiré de ses récits, dans quelque'une des plus intéressantes occasions, le moyen de juger s'il est nécessaire, en effet, pour mon honneur, que j'exécute ce qui m'est proposé. Vous serez assuré, par ma réponse à Miss Montaignu, que je joins à cette lettre, et que vous aurez la bonté de me renvoyer après l'avoir lue, qu'il m'est impossible de penser jamais à devenir la femme de votre ami; et que, par conséquent, la communication que je vous demande ne peut lui faire aucun tort. D'ailleurs je m'engage, devant le Ciel, à n'en faire jamais aucun usage dont il puisse se plaindre; et, pour aller au-devant de toutes les défiances, je vous assure que, suivant une partie de mes vues, les détails que vous me communiquerez doivent tomber dans vos mains après ma mort, et ne passeront dans celles d'aucun autre.

Si vous jugez à propos, Monsieur, de m'accorder cette demande, les endroits que vous me feriez plaisir de transcrire sont ceux qui regardent le 7 et le 8 de juin, c'est-à-dire ce qu'il peut vous avoir écrit à l'occasion de l'incendie dont je fus alarmée; et ce qu'il vous écrivit ensuite, le 11 et le 19 du même mois. Vous obligerez sensiblement votre très humble servante,

CL. HARLOVE.

À présent, Lovelace, puisqu'il faut perdre tout espoir de te rétablir dans son cœur; puisque tu as quelque avantage à tirer de ton ingénuité, n'ayant jamais cherché, comme d'autres libertins, à déguiser tes excès par des récriminations contre elle ou contre

son sexe; puisqu'elle peut en recevoir quelque soulagement; puisque tu seras mieux traité par ta propre plume que par la sienne, car tes actions ont fait assez connaître que tes écrits ne peuvent être la plus criminelle partie de l'aventure, je ne vois aucune raison qui m'empêche de l'obliger; surtout avec les restrictions qu'elle s'impose, avec les raisons qu'elle apporte, et lorsqu'elle s'engage à ne pas violer le secret qu'on doit toujours aux communications de l'amitié; surtout, devrais-je dire plutôt, lorsque tu fais également gloire de ta plume et de ta méchanceté, et lorsqu'en vérité je ne connais rien qui soit capable de te faire rougir.

Mais de quelque manière que tu le prennes, elle sera satisfaite avant que tes représentations ou tes clameurs puissent arriver. Ainsi, je te prie de prendre patience et de ne pas faire l'extravagant; à moins que tu ne cherches un prétexte pour t'emporter contre moi, et l'occasion d'exercer ton talent pour les exécérations. À ces deux titres, extravague, mon ami, extravague tant que tu voudras.

J'ai une extrême impatience d'apprendre sa seconde demande. Ce que je sais déjà, c'est qu'à moins qu'il ne soit question de te couper la gorge, ou de m'exposer à l'échafaud, je la satisferai sans ménagement, et je serai fier d'avoir eu le pouvoir de l'obliger.

Je te quitte pour travailler aux extraits.

Lettre 311

*M. Belford à Miss Clarisse Harlove*

*3 d'août*

Madame,

Vous m'avez engagé, sur votre parole d'honneur, à vous confier quelques extraits des lettres de M. Lovelace, et vous m'assurez que votre unique vue est d'examiner si l'intérêt de votre réputation vous oblige absolument de traiter un sujet douloureux sur lequel on vous demande des éclaircissements. Vos ordres, Madame, sont d'une nature si délicate, qu'ils paraissent blesser directement les droits de l'amitié. Cependant, comme vous êtes incapable d'aucune vue dont vous ne puissiez pas avouer les motifs, et que cette communication peut faire du moins quelque honneur à l'ingénuité de mon malheureux ami, quoique sa conduite à l'égard de la plus excellente de toutes les femmes lui ait fait perdre tout droit à des qualités plus honorables, je vous obéis avec autant de joie que d'empressement.

*(M. Belford fait entrer ici les extraits.)*

À présent, Madame, que j'ai eu le bonheur d'exécuter vos ordres, je me flatte de n'avoir fait aucun tort à mon ami, puisque vous voyez à chaque ligne quelle justice il rend à votre vertu. C'est le langage qu'il tient dans toutes ses lettres, quoiqu'à sa

propre condamnation. Je prendrai la liberté d'ajouter que, si vous pouviez obtenir de vous-même, après avoir bien vérifié son repentir, de recevoir ses vœux à l'autel, je ne doute pas le moins du monde que vous n'en fissiez le plus tendre et le meilleur des maris. Quelle joie ne répandriez-vous point dans une noble famille qui vous regarde avec admiration, et, j'ose dire, dans la vôtre, aussitôt qu'une aversion mal conçue, et poussée trop loin contre lui, aurait fait place à la réconciliation? En effet, si l'on retranche l'objection des mœurs, qui ne croira pas que deux personnes si admirables sont faites uniquement l'une pour l'autre?

À quelque résolution que vous jugiez à propos de vous attacher, permettez, Madame, que je vous laisse à décider, à présent que vous tenez de moi les confidences les plus délicates de mon ami, si l'honneur ne vous oblige pas de n'en relever aucune, et de ne pas laisser paraître que vous en ayez la moindre connaissance; enfin, de n'en prendre aucun avantage, pas même pour soutenir, comme vous pouvez en avoir l'occasion, qu'il avait un dessein prémédité, non contre vous précisément, mais, dans votre personne, contre votre sexe entier; sur lequel je suis fâché de pouvoir rendre témoignage que tous les libertins cherchent à remporter quelque triomphe. Je ne voudrais pas, si j'avais jamais quelque démêlé avec lui, qu'il pût me reprocher que le malheur qu'il aurait eu de vous perdre, et peut-être de perdre avec vous tous ses amis, fût venu de ce qu'il ne manquerait pas de nommer une trahison contre l'amitié; du moins s'il en jugeait par les événements que je suppose, plutôt que par mon intention.

J'ai l'honneur, Madame, d'être, avec la plus profonde vénération, votre, etc.,

BELFORD.

Lettre 312

*Miss Clarisse Harlove à M. Belford*

*Vendredi, 4 d'août*

Je vous dois, Monsieur, une reconnaissance extrême pour vos communications. Je n'en ferai jamais d'usage dont vous puissiez me faire un reproche, ni que vous ayez sujet de vous reprocher à vous-même. Je n'avais pas besoin de nouvelles lumières pour me convaincre du dessein prémédité de votre ami, et ma lettre à Miss Montaigu en fait foi. J'avouerai, en sa faveur, qu'il a observé quelque décence dans le récit qu'il vous a fait de ses intrigues les plus choquantes. Si toutes ses étranges confidences sont aussi mesurées dans les termes, je n'y vois rien de plus criminel que son infâme cœur, qui a pu s'occuper de tant de ruses barbares, où l'inhumanité n'est pas du tout sur le compte de son esprit. Les hommes du sens le plus borné peuvent réussir dans les plus horribles entreprises, lorsqu'ils se mettent au-dessus de toutes les lois; et plus facilement encore, contre un cœur innocent, qui, se reposant sur sa propre droiture, en est moins porté à se défier de celle d'autrui.

Je trouve, Monsieur, que j'ai beaucoup à me louer de vos intentions dans tout le cours de mes souffrances. Il est impossible de n'en pas tirer la conséquence qui se présente d'elle-même, contre sa bassesse préméditée. Mais je m'arrête, pour ne pas

vous donner lieu de croire que je me prévaux de vos communications.

Comme rien n'est plus inutile que les nouveaux arguments que vous pourriez employer en sa faveur, je dois vous dire, Monsieur, pour vous en épargner la peine, que j'ai tout pesé avec une juste attention; tout, c'est-à-dire tous les avantages que la vanité humaine peut me faire envisager; tous les agréments que je puis me promettre dans une parfaite réconciliation avec mes amis; les douceurs mêmes que je suis sûre de trouver dans l'amitié de Miss Howe, et qui sont, n'en doutez pas, la plus parfaite consolation que je puisse espérer dans la vie : en un mot, j'ai tout pesé; et, sans attendre la lecture de vos extraits, j'ai préféré l'espérance d'une mort que je crois peu éloignée, à tout ce qui pourrait m'arriver d'agréable dans l'alliance de M. Lovelace, quand je serais sûre d'y trouver le plus tendre et le meilleur des maris. À l'égard du reste, s'il veut se borner aux maux qu'il m'a causés, et ne pas pousser plus loin ses persécutions, je demanderai pour lui les faveurs du Ciel jusqu'au dernier moment de ma vie. J'oublierai qu'il a jeté dans l'abîme une malheureuse orpheline, et creusé le tombeau d'une amie. À qui le nom d'orpheline convient-il mieux qu'à moi, qui me vois abandonnée de mon père, et sans aucune espérance de pardon du côté de ma mère!

Après la faveur que vous m'avez accordée, je passe volontiers, Monsieur, à la seconde partie de ma demande. J'ai besoin de courage pour vous l'expliquer; et, ce qui vous étonnera, le courage dont j'ai besoin ne peut me venir que de l'excès de mon infortune et du misérable état de ma santé. Mais, s'il me rend indiscreète, vous en serez quitte pour un refus; et je suis sûre même que vous me pardonnerez.

Vous me voyez, Monsieur, absolument livrée à des étrangers; gens pitoyables, à la vérité, et d'un zèle dont je dois me louer beaucoup, mais de qui je ne puis attendre que de la compassion et des vœux obligeants. Pour ma mémoire, comme pour ma personne, quel secours puis-je espérer d'eux, si j'en avais besoin pour l'une ou pour l'autre?

Mais si je me reposais de la justice que je crois due à mon caractère, sur la seule personne qui possède les matériaux qu'on

y peut employer, et qui a le courage, l'indépendance et l'habileté nécessaires pour me rendre cet important service ; si je lui proposais de se faire le protecteur de ma mémoire, d'être mon exécuteur testamentaire, et de veiller à l'observation de quelques-uns de mes derniers désirs ; si j'abandonnais des intérêts si précieux à sa propre discrétion, à sa méthode, à sa commodité, sans aucune restriction que de consulter ma chère Miss Howe sur quelques points qui peuvent la toucher ; il me semble que cette partie de ma demande pourrait être accordée ; et si j'étais assez heureuse pour l'obtenir, les consolations que j'espère croîtraient encore par la bonté de l'homme généreux à qui j'en aurais l'obligation.

Il serait honorable pour ma mémoire que, n'ayant point eu le temps d'écrire ma propre histoire, je me sois crue assez sûre de mon innocence pour me fier de ma justification au récit même du destructeur de ma réputation et de ma fortune. Je ne craindrais point de susciter des querelles entre ma famille et votre ami ; surtout méditant quelques dispositions dont mes parents ne seront peut-être pas aussi satisfaits que je le désire, car mon dessein n'est pas de blesser la justice ni la raison : mais vous savez, Monsieur, que, dans les plus honnêtes gens, l'amour-propre est toujours partial pour ses intérêts. Je serais délivrée aussi du chagrin de rappeler quantité de circonstances qui me causeraient un nouveau trouble ; et dans un temps où je ne dois penser qu'à rétablir la paix de mon esprit pour le rendre propre à de plus importantes préparations. Qui sait si le généreux bienfaiteur, qui est déjà touché de mes infortunes par un mouvement d'humanité, s'occupant de mon histoire, dont il ne sera peut-être pas longtemps sans avoir la catastrophe devant les yeux, et s'y trouvant même intéressé, ne sera pas remué plus fortement encore par des principes supérieurs, qui lui feront trouver la récompense de sa générosité dans un attachement inviolable à la vertu ? C'est le souhait de sa servante très humble et très obligée,

CL. HARLOVE.

*(M. Belford accepte, dans une lettre fort civile, la qualité d'exécuteur testamentaire de Miss Clarisse, s'il lui survit, contre ses désirs et son espérance.)*

## Lettre 313

*M. Belford à M. Lovelace**Vendredi au soir, 4 d'août*

Les extraits que Miss Harlove m'a demandés sont actuellement entre ses mains. Tu peux t'assurer que j'ai eu tous les égards possibles, je ne dirai pas à la conscience, mais à l'amitié. J'ai changé ou supprimé plusieurs expressions. J'ai retranché la description de sa personne dans la scène de l'incendie. Je lui ai dit que, dans toutes vos lettres, vous n'aviez jamais cessé de rendre justice à sa vertu, et j'ai fini par une péroraison fort vive, dont j'ai conservé la copie. Je vous l'envoie sous cette enveloppe, sans y changer un mot.

Cette incomparable fille est vivement alarmée du dessein que vous avez formé de la voir. Au nom du Ciel, Monsieur, souvenez-vous que vous êtes engagé d'honneur avec moi; et par pitié pour elle, car elle est d'une extrême faiblesse, renoncez à ce misérable projet. Elle reçut, hier après-midi, une lettre cruelle, que madame Lovick juge de sa sœur, par l'effet qu'elle a produit sur elle. C'est apparemment une réponse à celle qu'elle lui avait écrite samedi dernier pour demander le pardon et la bénédiction de son père.

Elle reconnaît que si toutes les tiennes sont aussi décentes, et lui rendent autant de justice que je n'ai pas fait difficulté de l'en assurer, elle pourra se croire dispensée de la nécessité qu'on lui

impose d'écrire son histoire. C'est un avantage de plus qui te reviendra des extraits que je lui ai communiqués; quoique peut-être tu ne croies pas m'en avoir beaucoup d'obligation.

Mais que t'imagines-tu qu'elle m'ait proposé pour seconde demande? Elle me prie, Lovelace, d'accepter l'office de son exécuteur testamentaire. Tu seras informé de ses motifs lorsqu'il conviendra que tu le sois, et je te garantis d'avance que tu les approuveras.

Vous ne sauriez vous figurer combien je suis fier de sa confiance. Ma crainte est que le temps d'y répondre n'arrive trop tôt. Elle écrit sans cesse. Quel triste plaisir ne prendrai-je pas à lire toutes ses idées et ses dispositions! Une femme d'un naturel si doux, si patient, si résigné, qui exerce sa plume sur ses propres disgrâces, et dans le sentiment actuel de sa douleur! Combien son style ne sera-t-il pas plus touchant que toutes ces relations sèches, inanimées, qui nous représentent les dangers ou les infortunes d'autrui, et dont les historiens, n'étant agités ni par les horreurs de la crainte, ni par les tourments de l'incertitude pour des événements cachés encore sous le voile du destin, tranquilles au contraire dans les révolutions dont ils font la peinture, ne peuvent causer une émotion qu'ils ne ressentent point eux-mêmes?

*Samedi matin, 5 d'août*

Je viens de quitter Miss Harlove, que j'étais allé remercier de l'honneur qu'elle m'a fait, et que j'ai assurée d'autant de fidélité que d'exactitude, si je suis appelé par le Ciel au devoir sacré qu'elle m'impose. Je l'ai trouvée fort mal. Sur l'inquiétude que je lui en ai témoignée, elle m'a dit qu'elle avait reçu de sa sœur une seconde lettre, aussi dure que la première; qu'avec un courage qu'elle n'avait point eu jusqu'à présent, elle avait pris le parti d'en écrire une à sa mère; qu'elle s'était mise à genoux pour l'écrire, et qu'elle lui avait demandé pardon pour unique grâce. Il n'était pas surprenant, a-t-elle ajouté, que je la trouvasse un peu émue. À présent que j'avais accepté le dernier office qu'elle pût espérer de moi, je devais m'attendre à me voir quelque jour toutes ces lettres entre les mains; et si celle qu'elle venait d'écrire

à sa mère lui attirait une réponse un peu favorable, pour contrebalancer celle de sa sœur, peut-être consentirait-elle d'avance à me les faire lire toutes deux.

Comme j'étais sûr de lui déplaire en blâmant la cruauté de sa famille, je me suis contenté de répondre qu'elle avait assurément des ennemis, qui croyaient trouver leur avantage à nourrir contre elle le ressentiment de ses amis.

C'est ce qui n'est pas impossible, m'a-t-elle dit. Les malheureux, M. Belford, ne manquent jamais d'ennemis. Une faute réelle autorise d'autres imputations. Il se trouve toujours des accusateurs, lorsqu'il se trouve des oreilles ouvertes aux accusations. Je n'avais pas besoin de ma propre expérience pour être convaincue d'une vérité dont on voit des exemples continuels. Les outrages de M. Lovelace, l'inflexibilité de mon père, et les duretés de ma sœur, sont les conséquences naturelles de ma propre témérité. Ainsi, je dois me soumettre à mon sort. Mais ces conséquences se succèdent de si près, qu'il me serait bien difficile de n'y être pas sensible à mesure qu'elles arrivent.

Je lui ai demandé si l'on ne pouvait pas espérer qu'une lettre de son médecin ou de moi, écrite avec beaucoup de soumission, pour informer quelqu'un de ses parents du mauvais état de santé, fût reçue favorablement? Ou si vous jugiez, lui ai-je dit, qu'une explication de bouche produisît un meilleur effet, j'entreprendrais le voyage avec joie, et je me conformerais scrupuleusement à vos ordres.

Elle m'a prié très instamment de ne former aucune entreprise de cette nature, surtout sans sa participation et sans son consentement. Miss Howe, m'a-t-elle dit, avait augmenté ses peines par un zèle excessif; et s'il y avait quelque chose à se promettre de la médiation, elle avait une tendre amie, madame Norton, dont la prudence était égale à sa piété, et qui ne laisserait échapper aucune occasion de la servir.

Je lui ai fait connaître que mes affaires m'obligeaient d'être absent de Londres jusqu'à lundi prochain. Elle m'a dit qu'elle me verrait volontiers à mon retour.

*(On supprime ici la lettre injurieuse de Miss Arabelle Harlove du samedi 29 de juillet, et une autre lettre de Miss Clarisse à Miss Montaigu, écrite à la sollicitation de Miss Howe, pour déclarer honnêtement sa dernière résolution. Mais la réponse de Miss Montaigu, et la lettre de Miss Clarisse à sa mère, demandent d'être conservées, par le rapport qu'elles ont dans la suite à d'autres événements.)*

Lettre 314

*Miss Clarisse Harlove à sa mère*

*Samedi, 5 d'août*

Madame et ma très honorée mère,

Un criminel convaincu n'approcha jamais de son juge avec plus de terreur et de repentir que j'en apporte à vos pieds. Je puis dire, avec la plus parfaite vérité, que si ma très humble prière ne regardait pas l'intérêt d'une autre vie, jamais je n'aurais eu cette audace. Mais, après le pardon du Ciel, la grâce que j'ai à vous demander est ce qu'il y a de plus nécessaire pour le salut de votre malheureuse fille. Si ma sœur avait connu toutes mes peines, elle n'aurait pas pris plaisir à me déchirer le cœur par une rigueur qui me paraît excessive. Il me convient peu de me plaindre de sa dureté. Cependant, comme elle m'écrit que c'est à moi de faire connaître que mon repentir vient d'une véritable conviction, plus que du renversement de mes espérances, permettez-moi, Madame, de vous assurer que je suis dans la disposition convenable pour demander la bénédiction que je sollicite, puisque ma prière est fondée sur le plus sincère et le plus intime repentir; et vous vous le persuaderez plus aisément, si celle qui n'a jamais eu pour sa mère le moindre déguisement volontaire mérite d'être crue lorsqu'elle déclare solennellement qu'en consentant à voir son séducteur, elle était déterminée à ne pas partir avec lui; que sa téméraire démarche est moins venue de son aveuglement que

d'une odieuse contrainte; et qu'elle y était si peu portée d'inclination, qu'au moment qu'elle est tombée au pouvoir d'autrui, elle s'est livrée à des regrets amers, qui ne se sont pas relâchés un moment, avant même qu'elle eût sujet de craindre le traitement qu'elle a malheureusement essuyé.

Je vous conjure donc, ma très chère mère, je vous conjure à genoux, car c'est dans cette posture que j'écris, de m'accorder votre bénédiction. Dites seulement en deux mots (je ne demande point que vous m'honoriez du nom de votre fille), dites seulement : Malheureuse créature, je vous pardonne, et que le Ciel ait pitié de vous ! Voilà mon unique prétention. Que je voie, de votre chère main, quelque chose d'approchant, sur le plus misérable morceau de papier. Je l'appliquerai sur mon cœur. Je le presserai contre mes lèvres, dans mes plus mortelles agitations. Je le regarderai comme un passeport pour le Ciel. Et s'il n'y avait pas trop de présomption à demander qu'il fût au nom des deux personnes à qui je dois le plus de respect et d'amour, il ne me resterait rien à désirer. C'est alors que je m'écrierais : « Grand Dieu ! Dieu de miséricorde ! tu vois, dans ce papier, l'absolution d'un père et d'une mère justement irrités. Oh ! joins-y la tienne, et reçois une pénitente dans les bras de ta bonté ! »

Je n'emploie pas, Madame, les motifs de la tendresse maternelle, dans la crainte de paraître encore plus coupable aux yeux de mes rigides censeurs. Mais, au nom de Dieu, daignez prononcer que vous m'avez pardonnée, si vous ne voulez pas que le désespoir accompagne jusqu'à sa dernière heure votre

CL. HARLOVE.

Lettre 315

*Miss Charlotte Montaignu à Miss Clarisse Harlove*

*Lundi, 7 d'août*

Très chère Miss,

Nous n'avons pas attendu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, pour juger que M. Lovelace est absolument indigne de vous, et qu'il mériterait bien plus un rigoureux châtiment que le bonheur auquel nous ne cessons pas d'aspirer pour lui. Aussi l'espérons-nous moins de votre considération pour un si vil offenseur que des sentiments d'amitié que nous souhaiterions de vous inspirer pour nous; car nous étions tous déterminés à vous aimer, à vous admirer, à vous donner les plus tendres marques de notre tendresse et de notre admiration, quelque conduite qu'il pût tenir avec vous.

Mais, après votre lettre, qu'oserons-nous dire de plus? Cependant je reçois ordre de vous écrire, au nom de toutes les personnes qui vont signer la mienne, pour vous faire connaître à quel point nous sommes touchés de vos peines; pour vous dire que Milord a défendu pour jamais à M. Lovelace d'entrer dans son appartement; et, comme les malheureux effets du mécontentement de votre famille peuvent vous exposer à quelque incommodité dans votre situation, Milord, Milady Lawrence et Milady Sadleir vous supplient d'accepter, pour toute votre vie, ou du moins jusqu'à ce que vous soyez entrée en possession de

vosre propre bien, cent guinées par quartier, qui vous seront portées régulièrement par une personne de confiance : et ne croyez pas, ma chère Miss, nous vous en conjurons tous, que vous ayez obligation de cette offre aux amis du vil personnage, car il n'a plus un ami parmi nous.

Nous vous demandons tous votre estime, et les mêmes sentiments que vous auriez pris pour nous, si nous avions obtenu le bonheur dont nous faisons notre plus douce espérance. Nos vœux se réuniront sans cesse pour obtenir du Ciel le rétablissement de vos forces, et la plus longue vie : et puisque vous ne voulez plus recevoir nos sollicitations en faveur de ce misérable, permettez du moins, lorsqu'il sera parti pour les pays étrangers, comme il s'y prépare, que nous cherchions à nous procurer l'honneur d'une liaison personnelle avec une personne incomparable. C'est la plus ardente prière de vos très humbles, etc.,

M.

SARA SADLEIR

ÉLIS. LAWRENCE

CHARL. MONTAIGU

MARTHE MONTAIGU.

P.S. Vous nous causeriez un mortel chagrin, si vous refusiez nos justes offres. Chère Miss! ne nous punissez pas des crimes d'autrui. Nous faisons partir cette lettre par un exprès, qui nous rapportera sans doute une réponse aussi favorable que nous le désirons. M. Lovelace se sert de la même occasion pour écrire; mais nous ne savons pas à qui, comme il ignore lui-même à qui nous écrivons; car nous nous fuyons de part et d'autre, et nous habitons les deux extrémités du château.

## Lettre 316

*M. Lovelace à M. Belford**Samedi, 5 d'août*

Je suis si désespéré de la lettre de Miss Harlove à ma cousine Montaigu, que je suis incapable d'attention pour tout ce que tu m'écris. Qu'il lui convient mal de *crier merci* pour elle-même, lorsqu'elle en marque si peu pour autrui ! c'est une véritable Harlove. Crois-moi, Belford, c'est une véritable fille des Harlove. Cependant elle possède tant de charmes et de perfections, que je me sens forcé de l'adorer, et que mes adorations (insensé que je suis !) croissent par sa haine et ses dédains.

Tu reviens sans cesse, et sans doute avec aussi peu de vérité que de bon sens, à tes maudites idées de langueur, de faiblesse et de mort ; et lorsque tu saisis une fois quelqu'un de ces mots, tu prends un détestable plaisir à le répéter vingt fois dans une phrase. Que je sois damné si je ne crois que tu l'empoisonnerais plutôt de tes propres mains, que de souffrir qu'elle me revienne, et qu'elle te dérobe l'honneur d'avoir deviné juste ! Mais réforme, je te prie, cet insupportable style. Tu ne seras qu'un mauvais prophète. Elle vivra pour m'enterrer ; j'en suis plus sûr que toi, car le diable m'emporte si je puis manger, boire, dormir, et, ce qui est mille fois pis, si je puis aimer au monde d'autre femme qu'elle. Il n'y en a pas une à présent sur laquelle je puisse jeter les yeux. Au contraire, je détourne la vue de toutes celles

que je rencontre ; à moins que le hasard ne m'y fasse remarquer un air, un trait, qui tiennent un peu d'elle. Je ne puis me défendre alors de regarder une seconde fois ; mais le second regard confirme tous mes dégoûts, parce qu'il n'y a personne en effet qui lui ressemble.

Il faut, Belford, que cette divine personne soit possédée de quelque mauvais génie. Plus je considère son extravagance et son obstination, moins je suis capable de patience. A-t-elle donc un meilleur moyen de se faire justice à elle-même, à sa famille, à tous ses amis, que celui de m'épouser ? N'eût-elle qu'un jour à vivre, elle doit mourir ma femme. Si ses ressentiments chrétiens ne lui permettent pas d'y consentir pour elle-même, ne le doit-elle pas pour sa famille et pour son sexe, dont elle prétend quelquefois que l'honneur la touche si fort ? et s'il n'y a point d'intérêt assez cher pour émouvoir en ma faveur ce caractère d'Harlove, quel droit a-t-elle à cette pitié que tu ne cesses pas de demander si pitoyablement pour elle ?

À l'égard de la mauvaise intelligence que sa lettre répand entre ma stupide famille et moi (car je t'apprends que nous sommes prêts ici à nous entre-déchirer), c'est ce qui me touche le moins. Tous mes honnêtes parents ont la folie de me maudire, moi qui peux leur rendre dix malédictions pour une, et leur tenir tête, s'ils le veulent, du matin au soir. J'occupe une moitié du château, et, grâce au Ciel, c'est la meilleure ; car les avantages dont les grands jouissent le moins sont ceux qui leur coûtent le plus. La grandeur et l'usage sont des choses différentes. Leur demeure est la partie la plus simple. La mienne est l'appartement de représentation. J'y règne, et je continuerai d'y régner aussi longtemps qu'il me plaira ; tandis que les deux tantes poussives, le vieux podagre de frère et les deux précieuses nièces sont resserrés dans l'autre partie, d'où la crainte de me rencontrer ne leur permet pas de sortir. Mais le comique de l'aventure, c'est qu'ils m'ont défendu l'entrée de leurs appartements. Je leur ai fait la même défense pour le mien. Ainsi je les tiens tous prisonniers, pendant que je suis le maître dans la maison. Plaisants visages, d'oser quereller avec moi, lorsqu'il me suffit de paraître pour leur faire tourner le dos et pour les faire rentrer dans leur tanière, les yeux et les oreilles baissés.

Toi, dans le temps que je soutiens ainsi la guerre contre des frelons et des guêpes, et que la rage de l'amour méprisé fait bouillir mon sang dans mes veines, tu te plais dans ton flegme, et tu bâtis des systèmes de réformation, au mépris de mes infortunes, dont tu as la cruauté de te faire un triomphe. Que le diable t'emporte, insensible et fade complaisant que tu es! Tu me causes autant d'impatience que la belle; car tu ne connais ni l'amour ni l'amitié. Tu n'es pas capable de l'un, ni digne de l'autre. Autrement, te réjouirais-tu de mes peines sous les fausses grimaces de la pitié? Mais parle : n'es-tu pas un joli personnage, de t'être engagé à transcrire une partie des lettres que j'ai eu la simplicité de t'écrire dans la confiance de l'amitié? Des lettres! Tu aurais dû laisser couper ta maudite langue, plutôt que d'avouer jamais que tu les eusses reçues. Cependant, peut-être les as-tu déjà remises entre ses mains. Prends garde, et malheur à toi si l'avis arrive trop tard! prends garde, te dis-je, de lui abandonner une seule ligne de moi. Si tu t'es déjà rendu coupable d'une infidélité si noire, je te déclare que la moindre vengeance que j'en veux tirer est de rétracter la parole que je t'ai donnée de ne pas la voir, comme tu as violé la tienne en communiquant ce que tu n'avais reçu que sous le sceau de l'amitié.

Je suis trop malheureusement convaincu, par sa lettre à Charlotte, qu'elle est déterminée à ne me revoir jamais. Elle nomme ma conduite avec elle, *une méchanceté sans exemple*. Mais comment sait-elle si bien ce qui mérite ce nom? Où a-t-elle appris à faire des distinctions dans ce genre? Penser le pire, être capable de former des comparaisons sur des situations si délicates, est-ce marquer autant de délicatesse que je lui en attribuais? Ce que je me figure à son avantage, c'est que, n'ignorant pas que le diable est noir, et voulant faire un diable de moi, elle broie, dans son imagination, elle pétrit ensemble tout ce qu'il y a de noir au monde, pour faire sortir de cette sale masse le plus horrible de tous les monstres.

Mais quelle tempête son mépris n'excite-t-il pas dans mon âme? Jamais, jamais l'orgueil d'un homme ne fut plus mortifié. Qu'elle me rabaisse, jusqu'à mes propres yeux! Comment est-il possible que l'admiration et l'amour résistent dans mon cœur à cette épreuve? De la haine! Du mépris! Un refus solennel! Si le succès avait répondu à tous mes desseins, je trouverais peut-être

de la justice dans une partie de ces ressentiments. Mais être sortie victorieuse, triomphante sous toutes sortes de faces... ah! c'est pour l'avoir souffert qu'elle me doit du mépris. Elle m'a laissé si humilié, si méprisable en effet, que l'impression lui en demeure encore. Je me poignarderais volontiers de ne lui avoir pas donné sujet... en un mot, de n'avoir pas su l'humilier elle-même; ou plutôt, cher ami, de n'avoir pas profité de son retour à la ville pour me relever de mon humiliation et pour m'exalter jusqu'au sommet du bonheur et de la gloire, en me donnant une femme supérieure à toutes sortes d'épreuves et de tentations.

Cependant je veux hasarder encore une lettre. Si je n'en tire aucun fruit, ou si je n'obtiens pas de réponse, je m'efforcerai de la voir, quelles qu'en puissent être les suites. Si son obstination lui fait trouver le moyen de m'éviter, je signalerai ma vengeance par quelque attentat éclatant contre sa Miss Howe, et je quitterai pour jamais l'Angleterre.

À présent, Belford, puisque tu es dans le goût de lui communiquer mes lettres, fais-lui cette déclaration si tu veux. Ajoute que, s'il est certain qu'elle m'abandonne, il ne l'est pas moins que je serai abandonné du Ciel; et qu'importe alors ce que peut devenir,

SON LOVELACE!

## Lettre 317

*M. Lovelace à M. Belford**Lundi, 7 d'août*

Il est donc vrai que tu as remis à la belle implacable un extrait des lettres que tu as reçues de moi dans la confiance de l'amitié ! Belford, prends-y garde. Je t'aime assurément plus qu'aucun homme du monde ; mais le point où nous sommes est plus délicat que tu ne penses. Cette affaire est devenue très sérieuse pour moi. Je suis résolu d'épouser Miss Harlove ; et je l'épouserai, fût-ce au dernier soupir de sa vie.

Elle compte, dis-tu, sur la parole que je t'ai donnée de ne pas la chagriner. Tu peux lui déclarer de ma part, que c'est un point qui dépend absolument d'elle-même ; c'est-à-dire du parti qu'elle prendra de faire réponse à ma lettre, ou de la payer du méprisant silence dont il lui a déjà plu d'honorer mes dernières. J'écrirai d'un ton si humble, et dans des termes si raisonnables, qu'elle me pardonnera, si son caractère n'est pas celui d'une véritable Harlove. Mais pour l'exécution testamentaire dont elle pense à te charger, compte qu'il n'en sera rien. Tu ne seras pas son exécuteur. Que je périsse si tu l'es. Premièrement, elle ne mourra point. En second lieu, nul autre que moi ne lui sera rien, n'osera lui rien être. Ton bonheur est déjà trop grand d'être admis tous les jours à sa présence, de la voir, de lui parler, de l'entendre, pendant qu'il m'est défendu d'approcher à la vue de sa fenêtre.

Quelle damnation est-ce donc ici, pour un homme qui lui était autrefois plus cher que tous les hommes du monde? Être capable de jeter sur moi, de la région des étoiles où sa tête m'est cachée, tantôt un œil de mépris, tantôt un œil de pitié encore plus offensant, c'est ce qu'il m'est impossible de soutenir.

Je t'apprends que si ma lettre est sans succès, je saurai surmonter la rampante folie qui a trouvé le moyen de s'insinuer dans mon cœur; ou bien je l'arracherai, ce cœur, et je l'offrirai à ses yeux, pour lui faire voir combien il est plus tendre que le sien, quoiqu'elle, et toi, et tout le monde aient pris la liberté de le traiter de rocher. Si je suis rejeté, avertis d'avance les voisins de la maudite Sinclair de transporter leurs meilleurs effets; car ma première démarche sera de mettre le feu à ce repaire de serpents; et comme il n'est point à craindre que je les prenne dans un moment où, suivant le langage de Shakespeare, *ces furies aient le goût du salut*, ma vengeance sera complète, pour ce monde et pour l'autre.

## Lettre 318

*M. Lovelace à Miss Clarisse Harlove**Lundi, 7 d'août*

Malgré les raisons qui doivent me faire craindre autant de difficulté à faire entendre mes prières qu'à mériter ma grâce, je ne puis me défendre de vous écrire encore une fois pour vous supplier de me donner le pouvoir d'expié, autant qu'il est possible, les injures dont je me reconnais coupable; et j'espère que cette hardiesse vous offensera moins qu'une visite. Votre pureté angélique et le réveil de ma conscience sont des témoignages qui déposent hautement contre moi. Mais la bonté qui vous porterait à me pardonner vous donnerait des droits éternels sur ma reconnaissance et ma soumission. Pardonnez-moi donc, ma très chère vie, ma divinité sur la terre, fondement visible de toutes mes espérances futures! Comme vous espérez le pardon pour vous-même, vous qui croyez avoir besoin de le demander aussi à la bonté du Ciel, daignez me l'accorder, et consentir à vous trouver au pied de l'autel avec moi, devant les personnes qu'il vous plaira de nommer, pour vous assurer des droits inaltérables sur le plus repentant et le plus affectionné de tous les cœurs.

Mais peut-être souhaiteriez-vous un temps d'épreuve. Peut-être une juste défiance et de vifs mécontentements vous font-ils trouver trop de difficulté à me rendre votre faveur aussitôt que mon cœur le désire. Dans cette supposition, je me soumetts à

toutes vos volontés. Vous ne m'imposerez point de conditions que je n'embrasse avec ardeur, si vous me donnez la moindre espérance qu'après une expiation dont vous réglerez la durée, après des preuves éclatantes d'une réformation telle que vous m'en tracerez les lois, vous consentirez enfin d'être à moi.

Honorez-moi donc de quelques mots de réponse, pour m'encourager dans cet espoir conditionnel; si ce n'est pas pour me donner des espérances plus prochaines et des encouragements encore plus généreux.

Me refuser une grâce si chère et si précieuse, c'est me jeter dans le dernier désespoir. Mais, alors même, je dois, à toutes sortes de risques, chercher l'occasion de me jeter à vos pieds, pour n'avoir point à me reprocher d'avoir omis quelque chose qui m'ait paru propre à vous attendrir; car c'est de vous, Madame, c'est du pardon de votre cœur que je fais dépendre tout mon bonheur pour ce monde et pour l'autre. Rejeté de vous, je n'attends plus rien de la miséricorde du Tout-Puissant. Je suis assez réveillé pour comprendre que le pardon de l'innocence injuriée est une condition qui doit précéder celui du Ciel, et que, dès ici-bas sans doute, l'auteur de notre être donne pouvoir à l'innocence, sur les misérables qui osent l'offenser sans raison; et qui serait autorisé à ce pouvoir si vous ne l'étiez pas? En un mot, votre cause, Madame, est celle de la vertu, et par conséquent celle de Dieu même: ne dois-je pas m'attendre qu'il la fera triompher par la perte d'un homme qui s'est rendu aussi coupable que moi, si vous marquez, en me rejetant, que vous me jugez indigne de pardon?

Je vous assure, Madame, qu'il n'entre dans mes instances aucune vue temporelle ou mondaine. Je reconnais que je ne mérite point le pardon que je vous demande. Milord M... et ses sœurs ne méritent pas non plus le mien. Je les méprise du fond du cœur pour avoir eu la présomption de s'imaginer que je puisse être conduit par la vue d'aucun avantage qu'ils aient le pouvoir de m'accorder. De tout ce qui respire, il n'y a que vous dont je veuille recevoir les lois. Toute votre conduite m'a paru fondée sur des principes si nobles, et vos ressentiments ont été si justes, que je ne vois rien en vous que sous un air divin; infiniment plus aimable aussi qu'il n'aurait jamais pu l'être, si vous n'aviez pas

souffert les barbares injustices dont le souvenir remplit aujourd'hui mon âme de tristesse et d'horreur.

Mais, je le répète, tous mes désirs se réduisent actuellement à quelques lignes qui puissent guider mes pas incertains, et me faire espérer (si vous portez si loin la condescendance) qu'après avoir vérifié mes promesses par ma conduite, il me sera permis d'aspirer à l'honneur d'être éternellement à vous.

LOVELACE

*(Clarisse répond à Miss Montaigne par une lettre du 7 d'août. Elle répond tendrement à ses civilités, elle refuse ses offres avec reconnaissance, elle souhaite toutes sortes de biens à M. Lovelace, et qu'une bonne conduite le fasse rentrer en grâce avec sa famille.*

*M. Belford répond à M. Lovelace. Après quelque détail sur la faible santé de Clarisse, et sur le chagrin qu'elle a reçu de quelques lettres fort dures de sa famille, il lui dit :)*

Ta situation commence à me faire pitié, depuis que je te crois de bonne foi dans la peinture que tu fais de ton amour et de tes peines; d'autant plus que, quelque jugement qu'il te plaise d'en porter, il me paraît fort difficile que la santé de Miss Harlove se rétablisse. Je me flatte qu'au fond tu n'es pas fâché que je lui aie communiqué les extraits de tes lettres. La justice que tu n'as pas cessé de rendre à sa vertu fait tant d'honneur à ton ingénuité, que j'ai cru te rendre un important service; du moins dans l'esprit d'une femme qui te connaît par des traits moins honorables; car, avec toute autre, je conviens que j'aurais eu tort.

Cependant si vous trouvez mauvais que j'aie pris le parti de l'obliger dans un point que je reconnais délicat, nous nous expliquerons à notre première entrevue. Je vous ferai voir non seulement les extraits, mais les liaisons que je leur ai données en votre faveur.

À l'égard de l'exécution testamentaire, n'entreprends pas, je te prie, de régler ma conduite et mes idées. Je ne dépends de personne, apparemment. Il me semble qu'au contraire tu devrais te réjouir que la justification de sa mémoire soit entre les mains d'un homme qui te traitera, toi et tes actions, comme tu n'en saurais douter, avec toute la douceur que l'honneur lui permettra.

Tu me parais toujours surprenant ! Que veux-tu dire, lorsque tu as le front d'observer « qu'il lui convient peu de crier merci pour elle-même, elle qui n'en a point pour autrui » ? Oses-tu prétendre que les deux cas se ressemblent ? Ce qu'elle demande uniquement, c'est la dernière bénédiction d'un père et d'une mère, leur dernier pardon pour une faute qu'on peut nommer involontaire ; s'il est vrai même qu'elle mérite le nom de faute. Elle n'a d'ailleurs aucune espérance d'être reçue de sa famille. Toi, tu demandes le pardon d'une injure préméditée : on te l'accorde, à condition que tu ne donneras pas de nouveaux sujets de chagrin ; et ce pardon te laisse l'espérance de rentrer en grâce, peut-être même de te voir un jour le maître absolu du plus riche trésor du monde. Que je te trouve injuste ! La raison commencerait-elle à t'abandonner ?

Lettre 319

*Miss Clarisse Harlove à M. Lovelace*

*Vendredi, 11 d'août*

C'est une alternative bien cruelle que d'être forcée de vous voir ou de vous écrire. Mais j'ai perdu depuis longtemps le pouvoir de suivre mes propres inclinations. Ainsi, pour éviter un plus grand mal, et je puis dire aujourd'hui le plus grand de tous les maux, je me détermine à vous écrire.

Si j'étais capable de déguiser mes sentiments réels, je pourrais vous donner les espérances que vous me demandez et n'en pas demeurer moins attachée à toutes mes résolutions; mais je dois vous déclarer, Monsieur, et mon caractère m'y oblige, que ma vie dût-elle durer plus d'années qu'il ne me reste peut-être de jours, et fussiez-vous le seul homme au monde, je ne pourrais et je ne voudrais pas être à vous.

Il n'y a point de mérite à remplir un devoir. La religion m'ordonne non seulement de pardonner les injures, mais encore de rendre le bien pour le mal. Toute ma consolation, c'est que, par la grâce du Ciel, je suis à votre égard dans une disposition qui me fait trouver la soumission facile à cette loi. Je vous assure donc que, dans quelque lieu que vous alliez, je souhaite que vous y soyez heureux; et, dans ce souhait, je renferme toute sorte de bonheur.

À présent que j'ai satisfait (avec beaucoup de répugnance, je l'avoue) à l'un des deux points que vous avez exigés, j'en attends le fruit.

CL. HARLOVE

Lettre 320

*M. Lovelace à M. Belford*

*Dimanche, 13 d'août*

Je ne sais quel diable me tourmente. De ma vie je ne me suis senti si mal. J'ai pensé d'abord que quelqu'un de mes honnêtes parents m'avait administré une dose de leur préparation, pour se rétablir dans l'entière possession du château. Mais comme je suis l'unique espérance de la famille, je veux croire qu'ils ne sont pas capables de cette méchanceté.

Il faut que je quitte ma plume. Je n'ai pas la force d'écrire. Que dois-je penser de ma situation!

Milord M... sort de ma chambre. Il m'a rendu une sombre visite, pour savoir comment je me trouve de ma saignée. Ses deux sœurs partirent hier; le Ciel en soit loué! Mais elles ne m'ont pas fait l'honneur de me consulter sur leur départ : à peine m'ont-elles dit adieu. Milord est plus tendre et plus *respectueux* que je ne m'y attendais. Les hommes ont moins de peine à pardonner que les femmes. J'ai mes raisons pour le dire; car outre l'implacable Miss Harlove et les deux vieilles sœurs, mes deux guenons de cousines n'ont pas encore approché de moi.

Ni manger, ni boire, ni dormir! Le cas est assez triste, Belford. Si j'avais la folie de me laisser mourir à présent, on dirait que

Miss Harlove m'a fait crever de chagrin. Que sa cruauté me pénètre jusqu'au fond du cœur, c'est ce que je ne puis désavouer.

Au diable l'insomnie et le dégoût. Écrivons : je veux m'en délivrer à force d'écrire. Mais c'est en vain. La vigueur me manque. Pauvre Lovelace ! Que diable as-tu donc ?

Essayons encore, malgré les frissons et les bâillements qui me désolent. Par où commencer ? Parlerons-nous de ton office d'exécuteur testamentaire ? Tu es menacé d'une double fonction. Je crois réellement que tu peux m'envoyer un cercueil et un drap mortuaire. Je serai prêt pour l'usage lorsqu'ils arriveront.

Quelle petite folle que cette Miss Harlove ! Je te garantis qu'elle se repentira de m'avoir refusé. Une jeune veuve si charmante ! Qu'elle regrettera d'avoir manqué l'occasion ! Quel éclat n'aurait-elle pas répandu sur sa parure funèbre ? Quelles lumières ! Quelles ombres ! Devenir veuve au premier des douze mois, c'est un des plus grands honneurs qui puissent arriver à une belle femme...

Laissez-moi. Je veux écrire. Que faire, si je n'écris point ? On m'arrache la plume, Belford. On ne veut pas que j'écrive. Je suis donc bien mal, puisqu'on m'interdit toute espèce d'application.

Tu parais piqué, mon cher. Est-ce pour m'avoir mordu ? Je te trouve fort plaisant à mon tour. Crois-tu que deux amis n'aient pas quelquefois le privilège de quereller, comme l'homme et la femme ? Et quelles peuvent être ici les conséquences ? Je ne suis pas en humeur de me battre à présent. Tu peux me croire aussi patient que le poulet qu'on me présente avec mon bouillon : car je suis déjà réduit à ce point.

Mais, tout indépendant que tu es pour l'exécution testamentaire, je ne t'en déclare pas moins que jamais je ne souffrirai que tu exposes mes lettres. Elles sont trop ingénues de la moitié pour être vues. J'insiste absolument que tu les jettes au feu sans exception, après avoir reçu celle-ci.

Ne laisse pas de m'écrire ; et tâche, s'il est possible, de m'envoyer la copie de tout ce qui s'est passé entre Miss Harlove et Charlotte. Je te promets de ne pas ouvrir la bouche sur les communications de cette nature. Mais crois-moi, les généreuses offres que mes parents font à ma charmante ne changent rien au

dégoût que j'ai pour eux. Vois seulement qu'elle est aussi fière qu'implacable. Il est impossible de l'obliger. Elle aimerait mieux vendre jusqu'au dernier de ses habits, que d'avoir la moindre obligation à personne; quoiqu'elle soit sûre de faire plus de plaisir qu'elle n'en recevrait.

Oh Dieu! Dieu!... Par ma foi, je me crois mourant. Adieu, Belford.

Je me suis trouvé si mal, dans l'endroit où la douleur m'a interrompu, que j'ai été forcé de quitter ma plume. Que penses-tu de cet accident? Mon oncle, averti par mes gens, s'est hâté de faire appeler le ministre de la paroisse, car l'aumônier du château est absent. Ils m'ont trouvé sur le lit, dans ma robe de chambre, et tout à fait sans connaissance. En ouvrant les yeux, qu'ai-je vu autour de moi? Le ministre à genoux d'un côté, et Milord de l'autre. Madame Greme, qu'on a fait venir pour me servir de ce qu'ils appellent une garde, était dans la même posture au pied du lit. Je remercie le Ciel, ai-je dit à Milord dans une espèce d'extase; où est Miss Harlove...? J'ai cru de bonne foi qu'ils étaient prêts à me marier.

Ils ont pris mon discours pour un délire, et leurs prières ont redoublé à plus haute voix. Ce bruit m'a réveillé les sens. J'ai sauté de mon lit à terre, j'ai mis mes pieds dans mes mules, j'ai ouvert une de mes poches, et j'en ai tiré ta dernière lettre, avec les méditations de ma charmante<sup>1</sup>. Milord, M. le docteur, madame Greme, leur ai-je dit, vous m'avez cru jusqu'aujourd'hui un fort mauvais garnement. Mais voyez: je puis vous faire une lecture aussi pieuse que vos prières. Ils se sont regardés avec étonnement. J'ai baillé et j'ai lu: ils m'ont prodigué leurs louanges et leur admiration, ils ont levé les mains et les yeux au Ciel; et le docteur a dit qu'il avait toujours regardé comme une chose impossible qu'un homme d'esprit tel que moi fût aussi méchant qu'on le publiait. Milord, bégayant de joie, m'a félicité de ma conversion; et, grâce à ma chère Miss Harlove, je me suis fait une excellente réputation à peu de frais. En un mot, me voilà

1. On n'a pas fait remarquer que M. Belford envoyait avec sa dernière lettre une copie de quelques passages de l'Écriture sainte, de la main de Clarisse, et dont elle faisait quelquefois sa méditation. Il l'avait obtenue de madame Lovick (NdP).

bien établi dans le château et dans toute la paroisse. Mais que vois-je? Je n'en suis pas quitte encore.

C'est une visite des deux sœurs Montaigu, conduites par mon oncle, pour me féliciter, tout à la fois de mon rétablissement et de ma réformation. Quel heureux événement que cette maladie, et les méditations qui se sont trouvées dans ma poche! C'est ainsi qu'étant écolier, je me joignais à ceux qui sortaient de l'église, pour faire croire que j'y avais été moi-même.

Ma charmante se trompe lorsqu'elle s'imagine que je lui ai proposé de m'écrire comme une alternative qui la garantirait de ma visite. C'est *un mal* qu'elle n'évitera point, et dont je n'ai pensé à l'exempter qu'autant qu'elle m'aurait fait une réponse conforme à mes espérances. Fais-lui relire ma lettre. Je ne lui ai pas fait cette promesse. En dépit d'elle et de toi, je serais à ses pieds, demain au plus tard, si je n'étais pas retenu par les talons, comme un misérable qui n'a point de secours à tirer de lui-même. Mais je commence à me trouver mieux d'heure en heure. Tu me verras bientôt à Londres, n'en doute pas. Cependant n'en dis rien à ma chère, à ma cruelle et implacable Miss Harlove.

Adieu, Belford. Je baille encore. Quelle étrange figure tu verrais faire à ton Lovelace!

Lettre 321

*M. Belford à M. Lovelace*

*Lundi, 14 d'août*

Ta maladie me cause la plus vive inquiétude. Je serais au désespoir de te perdre. Cependant, si tu dois mourir si tôt, je souhaiterais de toute mon âme que ta mort fût arrivée avant le mois d'avril; et cela pour ton intérêt, autant que pour celui de la plus excellente de toutes les femmes, puisque ta conscience n'aurait pas été chargée du crime le plus noir de ta vie!

On me dit avant-hier que tu étais fort mal; et cette nouvelle m'a fait remettre à t'écrire jusqu'à d'autres éclaircissements. Mon laquais me confirme, en arrivant, que tu es dans un état fâcheux. Tu feins de l'ignorer. Est-ce à moi de te l'apprendre? C'est une fièvre violente, me dit-on, accompagnée des symptômes les plus dangereux.

Dans la situation où tu es, je ne te troublerai point par le récit de ce qui se passe ici avec Miss Harlove. Puissent tes repentirs être aussi prompts que ta maladie, et n'être pas moins efficaces si tu meurs; car il est à craindre qu'elle et toi, vous ne vous rencontriez jamais dans le même lieu.

Je lui ai dit que vous étiez fort malade. Pauvre homme! a-t-elle interrompu. Dangereusement malade, dites-vous?

Très dangereusement, Madame. Milord M... m'en donne avis lui-même.

Que le Ciel ait pitié de lui! a repris cette admirable fille. Ensuite, après un moment de réflexion : Pauvre misérable! a-t-elle dit dans un soupir. Puisse-t-il trouver la miséricorde qu'il n'a pas eue!

Je t'écris par un exprès; car je suis impatient d'apprendre ta situation. J'ai reçu ta dernière lettre. Quelles tristes réflexions n'a-t-elle pas dû faire naître, par les légèretés choquantes dont elle est remplie, à ton véritable ami,

BELFORD!

## Lettre 322

*M. Lovelace à M. Belford**Mardi, 15 d'août*

Je te remercie, Belford, et du fond du cœur, de la conclusion modérée de ta dernière lettre. Il me prend l'envie, par cette considération, de te pardonner tes extraits, que je n'avais pas cessé, jusqu'à ce moment, de trouver impardonnables. Mais t'entre-t-il dans l'esprit que je puisse jamais consentir à perdre cette divine créature? Jamais, jamais, tant qu'un reste de chaleur aura la force de m'animer. Implorer la miséricorde du Ciel pour un ingrat tel que moi! Adorable Clarisse! Que l'excès de ta générosité me perce l'âme! Mais c'est d'elle que j'attends les premières marques de miséricorde et de pitié. Elle doit m'apprendre, par son exemple, à me reposer avec confiance sur la miséricorde qu'elle implore pour moi.

Hâte-toi, cher ami, de m'apprendre l'état de sa santé, ses occupations, ses entretiens. Que ta diligence réponde à mes transports. Je n'ai pas d'autre maladie que l'amour. Ah! que ne puis-je penser qu'elle est à moi! C'est alors que la maladie même aurait des charmes. Envoyer à la ville, pour la faire prier de revenir près de moi! Savoir qu'elle est en chemin, sur les ailes de l'amour, pour m'apporter de la consolation! L'entendre prier pour moi, par devoir, par inclination, et recevoir de sa bouche l'ordre de vivre avec elle! Dieu tout-puissant! Quel trésor j'ai

laissé sortir de mes mains ! Mais il n'est pas perdu pour moi. Non, je ne la perdrai point. Je suis beaucoup mieux ; je serais tout à fait bien sans ces odieux charlatans qui ne mettent pas de fin à leurs ordonnances, et qui, pour faire honneur à leur art, veulent que toutes les maladies soient importantes. Je prétends qu'elle soit à moi. J'en ferai ma femme ; et je retomberai malade aussitôt, pour acquérir des droits à sa tendresse, à son inquiétude, à sa pitié.

Que le Ciel la comble à jamais de toutes ses bénédictions ! Hâte, hâte-toi, Belford, de me donner des nouvelles de sa santé. Mon mal n'est que de l'amour. Une bonté si généreuse ! par tout ce qu'il y a de grand et de bon, je ne la perdrai pas. Voilà ce que tu dois lui déclarer. Elle ne serait pas capable de cette pitié, dit-elle, s'il lui restait encore quelque dessein d'être à moi. C'est ce que Miss Howe écrit à Charlotte. Mais permets-lui de me haïr, pourvu qu'elle me reçoive. Ma conduite changera bientôt sa haine en amour. Corps et âme, je serai tout à elle.

## Lettre 323

*M. Belford à M. Lovelace**Jeudi, 17 d'août*

Ma joie est extrême de te savoir déjà aussi bien que ton messenger m'en assure. Ta lettre semble marquer que tes principes se réparent avec ta santé. C'est une lettre que j'ai pu faire voir à Miss Harlove, et je n'y ai pas manqué.

Cette divine personne est plus mal que jamais. Je n'attribue ces inégalités qu'aux lettres qu'elle reçoit de son implacable famille. Je n'ai pu me procurer un long entretien avec elle ; mais ce qu'elle m'a dit, dans une visite fort courte, va te la faire adorer plus que jamais.

Elle a donné beaucoup d'attention à ma lecture, et lorsque je l'ai finie : Il est à plaindre, m'a-t-elle dit. Que je le plains en effet, si cette lettre est sincère ! Il a connu, dans plus d'une occasion, que je n'étais pas incapable de générosité, s'il y avait été sensible. Mais son repentir est toute la punition que je lui souhaite ; et cela pour son propre intérêt... Cependant je dois être plus réservée, si vous lui écrivez tout ce que je dis.

J'ai marqué de l'admiration pour sa bonté. Comment pouvais-je m'en défendre, quoique dans sa présence ?

Ce n'est pas bonté, m'a-t-elle dit ; c'est une situation d'âme dans laquelle je me suis établie pour mon propre avantage. Je souffre trop de ne pas trouver la pitié que je demande, pour ne

pas souhaiter que tous les cœurs pénitents puissent l'obtenir. Il paraît pénétré de repentir, a-t-elle ajouté; je ne dois point aller au-delà des apparences. S'il ne l'est pas, c'est lui-même qu'il trompe uniquement.

Elle était si mal, que cet entretien n'a pas duré davantage.

Quel sujet, entre les mains d'un grand maître, pour une excellente tragédie! Tant d'outrages accumulés sur l'innocence! Sa conduite, au milieu de ses peines, également soutenue à l'égard de ses implacables parents et de son persécuteur! Les mœurs, néanmoins, souffriraient une grande objection; car, jusqu'à présent, c'est ici la vertu qui paraît punie; à moins qu'on ne jette les yeux sur les récompenses futures, qui sont moralement certaines pour elle, ou qui ne doivent jamais l'être pour personne. Cependant, corrompu comme tu es, et capable de faire un très mauvais mari, je ne sais, après tout, si ce n'est pas une récompense pour sa vertu d'être délivrée de toi.

Elle a reçu avis, par une lettre de madame Norton, que le colonel Morden est arrivé en Angleterre. C'est le seul homme qu'elle souhaite de voir. J'en ai témoigné quelque jalousie, dans la crainte qu'il ne soit préféré à moi pour l'office dont elle m'a honoré. Elle m'a répondu que ce n'était pas son dessein; parce qu'en supposant même qu'il voulût accepter cet emploi, elle craindrait que divers papiers, qui passeraient nécessairement par ses mains, ne devinssent l'occasion de quelque désastre entre vous et lui; malheur qu'elle redouterait plus que la mort.

Tourville m'apprend que tu te rétablis à vue d'œil. Ce que je te demande, à mains jointes, c'est de ne pas chagriner cette incomparable fille. Je t'en conjure pour l'amour de toi-même, pour l'amour d'elle, et par le respect que tu dois à ta parole. Si la mort nous l'enlève bientôt, comme je n'ai que trop de raisons de le craindre, on dirait, et peut-être avec justice, que ta visite a précipité sa fin. Dans l'espérance que tu ne seras pas capable de cette cruelle indiscretion, je te souhaite un parfait rétablissement; sans quoi, puisses-tu retomber, et te voir longtemps enchaîné dans ton lit!

Belton approche de sa dernière heure. Il me fait dire qu'il ne peut mourir sans me voir.

## Lettre 324

*M. Belford à Miss Clarisse Harlove**Samedi, 19 d'août*

Madame,

Je crois que l'honneur m'oblige de vous communiquer la crainte où je suis que M. Lovelace ne se détermine à tenter son sort par une visite qu'il pense à vous rendre. Fasse le Ciel que vous puissiez consentir à la recevoir! Je vous garantis que vous verrez dans sa conduite un respect porté jusqu'à la vénération, et toutes les marques d'un véritable repentir. Mais, comme je suis forcé de partir pour Epsom, où je crains d'être appelé pour rendre les derniers devoirs à M. Belton, que vous pouvez vous souvenir d'avoir vu, il me semble à propos, dans l'opinion que j'ai des résolutions de M. Lovelace, de vous prévenir par cet avertissement, afin que son arrivée ne vous jette pas dans une trop grande surprise.

Il se flatte que votre maladie n'est pas aussi dangereuse que je la représente. Lorsqu'il aura l'honneur de vous voir, il sera convaincu que ce qu'il peut faire de plus obligeant pour votre santé est aussi ce qu'il y a de plus convenable pour son repos; et j'ose vous assurer que, dans la crainte de nuire à votre rétablissement, il s'interdira toute autre visite, du moins pendant que vous serez dans une si fâcheuse situation. Ainsi le choc d'une demi-heure, si l'on peut donner ce nom à la vue d'un homme qui ne

fait que relever lui-même d'une fièvre dangereuse, est tout ce que vous avez à redouter.

Je me flatte que cet avis ne vous alarmera point, et ne vous fera rien entreprendre à la hâte. Il est impossible que M. Lovelace soit à Londres avant lundi, et même au plus tôt. S'il s'obstine à s'y rendre, j'espère d'être avant lui chez M. Smith.

J'ai l'honneur, Madame, d'être avec la plus profonde vénération, votre, etc.,

BELFORD.

## Lettre 325

*M. Lovelace à M. Belford**Dimanche, 20 d'août*

Que tu as le cœur impitoyable ! Il n'est pas besoin de conscience, avec un pédagogue aussi impertinent que toi. Je me repens. Je n'aspire qu'à réparer mes fautes. On me pardonne, on accepte mon repentir ; mais on m'interdit la réparation. Quel parti veux-tu que je prenne ?

Ne perds pas un moment pour faire ta visite au pauvre Belton. Mais, soit que tu partes ou que tu demeures, il faut que je me rende à Londres, et que j'essaie moi-même ce que je puis obtenir de ma chère inflexible. Au moment que ces tyrans de médecins me laisseront libre, assure-toi que je pars. Milord juge lui-même qu'elle doit m'accorder une entrevue. Son opinion est d'une grande autorité pour moi, lorsqu'elle s'accorde avec la mienne. Je me suis engagé à lui, à mes deux cousines, de me conduire avec toute la décence et tout le respect qu'on doit à ce qu'on adore. Je tiendrai parole. Si tu veux différer ton départ pour Epsom, tu en seras témoin.

Je connais le colonel Morden pour homme d'honneur et de courage. Mais le colonel Morden s'est mêlé d'amour, comme Belford et moi. Et connais-tu quelqu'un qui ne s'en mêle pas ? L'enfer a toujours en main quelque jolie créature pour tenter un honnête homme, de quelque âge, de quelque rang, de quelque

degré qu'il puisse être. J'ai souvent entendu parler du colonel à ma charmante avec beaucoup de distinction et d'estime. Peut-être servira-t-il à lui calmer l'esprit, en inspirant un peu plus de raison à son implacable famille.

Il me semble que je suis affligé de l'état du pauvre Belton. Mais on ne peut être malade, ou vapoureux, que tu ne prennes aussitôt le ton lugubre et que tu ne mettes les gens au rang des morts. Je te crois propre à servir de tambour pour la marche des enterrements.

Attends-toi, malgré ce que je t'ai dit dans ma dernière, que je te ferai rendre compte, à mon arrivée, des extraits que tu as communiqués à Miss Harlove; surtout si son cœur s'obstine à me rejeter. Combien de fois me suis-je vu accorder par une femme ce qu'elle avait juré de me refuser? Mais, par ces diables d'extraits, je ne doute pas que tu n'aies *barré* contre moi la porte de son cœur, comme elle était accoutumée de me *barrer* celle de sa chambre. Si cette crainte n'est pas une injustice que je te fais, conviens que tu t'es rendu coupable d'une perfidie que l'amitié ne peut soutenir et que l'honneur ne me permet pas de pardonner.

Lettre 326

*M. Lovelace à M. Belford*

*À Londres, lundi 21 d'août*

Je crois, Belford, que je te dois des malédictions. Cependant je n'anticiperai pas sur le temps, et je vais te faire une plus longue lettre que tu n'en as reçu de moi depuis quelques semaines. C'est l'état des choses, dont je veux t'instruire à mon tour.

Pour te cacher, autant qu'il m'était possible, le temps où j'étais résolu de me mettre en marche, je partis hier, à six chevaux, dans un carrosse de Milord, aussitôt que je t'eus dépêché ma lettre ; et j'arrivai le soir à Londres. Je savais qu'il y avait peu de fond à faire sur ton amitié, dans les choses où le caprice de Miss Harlove est intéressé.

Comme je n'avais pas d'autre logement prêt, je me suis vu dans la nécessité de retourner à mon ancien gîte, où j'ai d'ailleurs toute ma garde-robe. Là, j'ai distribué un millier d'imprécations entre la détestable troupe, et j'ai refusé de voir Sally et Polly, non seulement pour avoir souffert l'évasion de Miss Harlove, mais encore pour l'infâme aventure de l'arrêt, et pour leurs insolents propos dans sa prison.

Je me suis couvert d'un habit que je n'ai jamais porté, et que j'avais destiné pour le jour de ma noce. Je me suis trouvé si bien dans cette parure, et si content de moi-même, que j'ai commencé

à croire avec toi que l'endroit par lequel je vaux le mieux est mon extérieur.

J'ai pris une chaise à porteurs, dans laquelle je me suis fait conduire chez Smith. Mon cœur sautait de joie, avec des battements si marqués qu'on les aurait presque entendus. Je faisais claquer mes doigts au branle de la chaise. J'ai recommandé à mes yeux de faire paraître tour à tour de la langueur et de la vivacité. J'ai parlé à mes genoux, pour leur apprendre comment ils devaient se plier; et, dans le doux langage d'un de nos poètes, me prescrivant à moi-même des lois que j'exécutais en imagination : « C'est ainsi, disais-je, que je prononcerai mes tendres plaintes, en fléchissant un genou; c'est ainsi que j'exciterai sa pitié; c'est ainsi que je peindrai mes peines; c'est ainsi que je pousserai un douloureux soupir à la vue de quelques dédains peut-être, dont j'apercevrai les traces sur son front; et c'est ainsi que je trouverai grâce à ses yeux charmants. »<sup>1</sup>

Je me suis entretenu de ces idées jusqu'à la maison de Smith, où mes porteurs ont déposé leur fardeau. Les coquins ont mis le chapeau bas en ouvrant la chaise. Mon laquais, qui est en livrée neuve, s'est approché pour recevoir mes ordres. Je suis sorti, d'un air magnifique. La femme de la maison paraissait s'agiter derrière son comptoir. Le respect et la crainte ont donné de la gravité à ses traits, et je ne doute pas que ses genoux ne heurtassent contre les ais intérieurs.

Votre serviteur, Madame. Will, faites éloigner un peu les porteurs, et suivez-moi.

Vous avez une jeune personne qui loge ici, Miss Harlove. Est-elle dans son appartement? (J'allais traverser la boutique.)

Monsieur, Monsieur, ayez la bonté d'arrêter. Vous demandez Miss Harlove. Nous avons effectivement une jeune dame de ce nom. Mais, mais...

Mais quoi, Madame? Il faut que je la voie. N'est-ce pas le premier qu'elle occupe? Ne vous donnez pas la peine. Je trouverai son appartement. (Et je m'avançais vers l'escalier.)

Monsieur, Monsieur, Madame n'est point au logis. Elle est sortie. Elle est à la campagne.

1. Waller (NDP).

Sortie ? À la campagne ? Impossible. Vous ne m'en imposerez pas, bonne femme. Il faut que je la voie. J'ai des affaires importantes avec elle.

Il est certain, Monsieur, qu'elle n'est point au logis.

(Elle a fait entendre une sonnette. Jean, a-t-elle crié, descendez promptement...) En vérité, Monsieur, elle n'est point au logis.

(Jean est descendu. C'était le mari même ; lorsque, jugeant de lui par l'impertinente familiarité de sa femme, je ne le prenais que pour un homme à leurs gages.)

Mon cher ami, lui a-t-elle dit, Monsieur ne veut pas croire que Miss Harlove soit sortie.

Jean a fait une profonde révérence aux galons de mon habit. Votre serviteur, Monsieur. Réellement, Miss Harlove n'est point à Londres. Elle est partie pour la campagne, ce matin à six heures, par l'ordre du médecin.

Je n'ai voulu croire ni le mari ni la femme. Je suis sûr, leur ai-je dit, qu'elle ne peut être à la campagne. Je sais qu'elle se porte très mal. Elle n'est pas en état de supporter le mouvement d'un carrosse. Connaissez-vous M. Belford, mes amis ?

Oui, Monsieur. Nous avons l'honneur de connaître ce digne gentilhomme. Il est allé voir un de ses amis, qui est malade, à la campagne. Il partit samedi matin.

Fort bien. Mais je sais, par une lettre de M. Belford, que Miss Harlove est extrêmement mal. Comment pourrait-elle être sortie ?

Ô Monsieur, elle est très mal, très mal en effet. À peine a-t-elle pu se traîner jusqu'au carrosse.

(Belford, ai-je pensé en moi-même, ignore le temps de mon arrivée, et ne peut avoir reçu ma lettre d'hier. Aussi malade qu'il me l'a représentée, il est impossible qu'elle soit sortie.)

Où sont ses gens ? Faites-moi parler à ses gens.

Elle n'en a point d'autres, Monsieur, qu'une femme qui la garde dans sa maladie ; et cette femme est partie avec elle.

Eh bien, mes amis, je n'en crois pas un mot. Pardonnez, mais je veux monter moi-même.

Là-dessus, Jean a pris un air plus sombre et moins respectueux. Monsieur, cette maison est à moi, et...

Et quoi? Je veux la voir, je la verrai. Apprenez que j'en ai le droit. Je suis un commissaire.

Je suis monté. Ils m'ont suivi en murmurant, et dans un extrême embarras. La première porte qui s'est offerte était fermée. J'ai frappé assez fort.

Vous jugez bien, Monsieur, que Madame a la clé de sa chambre.

En dedans, c'est de quoi je ne doute pas, mon cher ami; et j'ai frappé une seconde fois. Comme j'étais sûr qu'au son de ma voix, son naturel doux et timide la trahirait par quelque marque de crainte qu'il me serait aisé d'entendre, j'ai dit assez haut : Je sais que Miss Harlove est ici. Très chère Miss, ouvrez au nom de Dieu. Accordez-moi l'honneur de vous voir un moment. Mais, n'entendant rien, et voyant l'air tranquille à Smith, j'ai continué de marcher vers la porte voisine, où j'ai trouvé la clé en dehors. Je l'ai ouverte, j'ai parcouru la chambre des yeux, et j'ai visité le cabinet.

Le mari, piqué de mon audace, a dit à sa femme qu'il n'avait jamais vu d'homme plus incivil. Ami, ai-je répondu pour elle, en tournant brusquement la tête, observe un peu mieux ta langue, ou je te donnerai une leçon que tu n'as jamais reçue de ta vie.

Monsieur, il n'est pas d'un galant homme de venir insulter les gens dans leur maison.

Oh, je te prie, point d'insolence sur ton fumier.

Je suis retourné à la porte que j'avais trouvée sans clé. Ma chère Miss Harlove, de grâce, ouvrez un moment, si vous n'aimez mieux que je fasse sauter la porte. Je poussais si rudement que Smith en a pâli; et sa frayeur lui allongeant le visage, il s'est hâté d'appeler Joseph, un de ses ouvriers, qui travaillait apparemment au grenier. Joseph est descendu. J'ai vu paraître un garçon de trente ans, court et épais, les cheveux crépus, dont la présence a fait prendre au maître une contenance plus ferme. Mais, fredonnant quelques notes, j'ai visité toutes les autres chambres, j'ai sondé du poing tous les passages, pour découvrir quelque porte dérobée; et je suis monté ensuite au second, en continuant de chanter. Jean, Joseph et madame Smith me suivaient en tremblant.

J'ai poussé mes recherches dans tous les lieux qui se sont présentés. Je suis entré dans deux chambres dont les portes étaient

ouvertes; j'ai pénétré dans les cabinets; j'ai fait passer mes regards par la serrure d'une porte fermée. Point de Miss Harlove, par tous les dieux! Que faire! À quoi se résoudre! Quel sera son chagrin de ne s'être pas trouvée chez elle! J'avais mon dessein dans cette dernière exclamation : c'était de découvrir si l'homme ou la femme savaient l'histoire de ma charmante; et l'effet ne m'a pas trompé. C'est ce que j'ai peine à croire, a répondu madame Smith.

Pourquoi donc, Madame? Savez-vous qui je suis?

Je le devine, Monsieur.

Et pour qui me prenez-vous?

Vous êtes M. Lovelace, ou je me trompe beaucoup.

Lui-même, Madame. Mais comment devinez-vous si juste? Vous ne m'aviez jamais vu, n'est-ce pas? (Ici, Belford, j'attendais un compliment; mais je l'ai manqué.)

Monsieur, Monsieur, il n'est pas aisé de s'y méprendre. Le monde n'a pas deux hommes tels que vous.

Fort bien, dame Smith. Mais est-ce aussi bon, est-ce aussi mauvais, que vous voulez dire? (J'espérais que, pour le moins, elle répondrait : d'aussi bonne mine.)

C'est ce que je vous laisse à juger, Monsieur. (Mon appel, ai-je pensé, ne ferait pas fortune ici.)

Comment donc, ami Smith? Ta femme est un bel esprit? Tu ne t'en étais pas défié jusqu'aujourd'hui. Mais où est madame Lovick? M. Belford en parle comme d'une très bonne femme. Est-elle ici? Serait-elle aussi à la campagne, avec Miss Harlove?

Elle rentrera bientôt, Monsieur. Elle n'est pas partie avec Madame.

J'entends. Mais enfin, chère dame Smith, où Miss Harlove est-elle allée? Quand croyez-vous qu'elle revienne?

Je l'ignore, Monsieur.

On ne me paie point de fables, dame Smith, on ne me paie point de fables (en lui passant la main sous le menton, sans m'embarrasser d'une laide grimace que je voyais faire au mari). Je suis sûr que vous ne l'ignorez pas. Mais vous avez un troisième étage. Voyons. Qui loge ici? Cette chambre me paraît fermée (en frappant à la porte). Y a-t-il quelqu'un, ai-je crié?

C'est l'appartement de madame Lovick, qui n'y laisse jamais la clé.

Madame Lovick (en recommençant à frapper), je vous crois chez vous. De grâce, ouvrez la porte.

Jean et Joseph parlaient ensemble, et semblaient gronder tout bas. Qu'est-ce donc, mes honnêtes amis? Il n'est pas civil de faire une conversation à part. Joseph, que te disait Jean?

Jean! a répété dédaigneusement la bonne femme.

Pardon, madame Smith. Mais vous voyez la force de l'exemple. Si vous aviez marqué plus de considération pour lui, ne doutez pas que je vous eusse imitée. Recevez de moi cet avis : une femme qui manque de respect pour son mari apprend aux étrangers à le traiter avec mépris; par exemple, monsieur Jean, pourquoi n'as-tu pas encore ôté ton chapeau devant moi? Oh! tu l'aurais fait, j'en suis sûr. Mais tu ne l'as pas sur la tête, et je suis persuadé que jamais tu ne le portes devant ta femme. Dis, n'est-il pas vrai?

Trêve de railleries, Monsieur, m'a répondu Jean. On s'en passerait fort bien. Je souhaiterais que tous les ménages de Londres fussent aussi heureux que le nôtre.

Je le souhaiterais comme toi, mais je veux être damné, si tu as des enfants.

Pourquoi non, Monsieur?

En as-tu? Réponds-moi. En as-tu, ou n'en as-tu pas?

Peut-être, Monsieur. Mais à quoi revient cette question?

À quoi elle revient? Je vais te l'apprendre. L'homme qui n'a point d'enfants de sa femme doit s'attendre, dans ton état, à se voir traiter de Jean. Si tu avais un ou deux enfants, on t'appellerait monsieur Smith, avec une révérence, ou du moins avec un sourire à chaque mot.

Il me semble, Monsieur, a répliqué la dame, que vous avez l'humeur tout à fait plaisante. Je m'imagine que mon mari et moi, si nous avions autant de reproches à nous faire qu'une personne que je n'ose pas nommer, nous serions bien éloignés d'être si gais.

Tant pis, madame Smith, pour ceux qui seraient obligés de vivre avec vous. Mais je suis moins gai que vous ne pensez. J'ai le cœur accablé de tristesse. Hélas! où trouverai-je ma chère Miss Harlove? Ma chère, mon adorable Miss (en criant au bas des degrés du troisième étage), si vous êtes là-haut, répondez au nom de Dieu! Je vole pour vous y joindre.

Monsieur, m'a dit le bon Smith, vous ferez beaucoup mieux de descendre. Vous ne trouveriez plus haut que nos ateliers et nos magasins.

Monterai-je, madame Smith? Continuerai-je de chercher Miss Harlove?

Vous en êtes le maître, Monsieur.

Je ne monterai donc pas; car si Miss Harlove y était, vous seriez moins obligeante. Au reste, je suis confus de vous avoir causé tant de peine. Vous êtes les gens les plus polis du monde. Joseph! (en lui donnant brusquement sur l'épaule un grand coup, qui lui a fait faire un saut d'étonnement) n'as-tu jamais parié, mon ami, à qui ferait la plus vilaine grimace? Je serai de moitié avec toi quand tu voudras. Le coquin ne paraissait pas mécontent de moi; et, me regardant avec de grands yeux, sa bouche, qui s'étendait d'une oreille à l'autre, au milieu d'une face fort large, laissait voir de grandes et vilaines dents. Je ne veux pas nuire à ton travail. Que gagnes-tu par jour?

Je gagne un demi-écu (avec un air de pétulance, et comme fâché d'avoir marqué de l'effroi).

Eh bien, voilà une journée de tes gages, et tu n'as pas besoin de me suivre plus longtemps. Allons, Jean, ou monsieur Smith, descendons ensemble, et vous ne ferez pas difficulté de m'apprendre où Miss Harlove est allée, et quand vous attendez son retour.

Je suis descendu à leur tête, suivi de Jean, et de Joseph, quoique j'eusse congédié celui-ci. La dame ne m'a pas quitté non plus; par politesse, apparemment, pour un étranger. En repassant au premier, je suis entré dans une des chambres que j'avais déjà vues. Je pense, leur ai-je dit, à me loger dans cette maison, car je n'ai rencontré de ma vie des personnes plus obligeantes. Qu'avez-vous à louer ici?

Rien, Monsieur.

J'en serais fort affligé. Qui occupe donc cette chambre?

Moi, Monsieur, a répondu le mari d'un ton assez rustre.

Toi-même, ami Jean? Hé bien, je suis résolu de te l'ôter. Cette pièce, avec une autre, et le moindre grenier pour mon laquais, c'est tout ce que je désire. Je t'en donnerai le prix ordinaire, et j'y joindrai une demi-guinée par jour.

Pour dix guinées par jour, je ne voudrais pas, Monsieur...

Arrête, Jean, ou monsieur Smith. Pense deux fois avant que de parler. Je t'apprends qu'un refus est un affront pour moi.

Monsieur, vous plaît-il de descendre? a repris la dame, en nous interrompant. Réellement, Monsieur, vous prenez...

De grandes libertés, m'allez-vous dire, madame Smith.

Mais, Monsieur, j'aurais dit quelque chose d'approchant.

Je suis donc fort aise de vous avoir prévenue; car ces termes conviendraient moins dans votre bouche que dans la mienne. Au fond, je crois devoir prendre un logement ici, jusqu'au retour de Miss Harlove. Cependant, comme on peut avoir besoin de vous dans votre boutique, descendons, et nous y traiterons cette affaire à notre aise.

J'ai repris un chemin qui m'était déjà familier. Lorsque je suis arrivé dans la boutique, n'apercevant ni banc ni chaise, je me suis assis à la place du comptoir, et j'ai pris séance sur une sorte de canapé, entre deux ais chargés de sculpture, qui se terminent en arc. C'est une espèce de trône, que ces fiers marchands se donnent, à l'imitation des monarques; tandis qu'un simple tabouret de bois, placé vis-à-vis d'eux, sert de siège à ceux par lesquels ils gagnent leur pain. Telle est la dignité du commerce dans une nation qui en est idolâtre.

*(Moitié bonne, moitié mauvaise plaisanterie, M. Lovelace continue de raconter ses extravagances dans la boutique, et donne cette folle conduite pour un effet de sa joie, si proche du lieu qui était habité par Miss Harlove, et si rempli de l'espérance de la revoir. Il commence par acheter une partie des gants et des savonnets de Smith, ce qui l'établit dans les bonnes grâces du mari et de la femme. Ensuite il s'avise de faire le marchand à son tour, et de vendre, à ceux qui se présentent, tout ce qu'ils viennent lui demander. Cette fantaisie donne lieu à divers incidents, dont il fait une peinture fort bizarre. Il est forcé, à la fin, d'abandonner la boutique, par la foule du peuple que cette nouveauté attire autour de lui. Mais il prend un ton plus sérieux en quittant madame Smith. Après lui avoir dit qu'il la croit informée de son histoire, et s'être plaint fort amèrement de ce qu'il nomme la cruauté de Miss Harlove, il la prie de l'assurer qu'il est résolu de partir dès le lendemain; qu'il enverra un de ses gens pour savoir de sa bouche s'il peut obtenir une demi-heure d'entretien avec elle; et qu'en sortant de sa chambre, il prendra le chemin de Douvres*

*pour passer en France, s'il n'est point arrêté par des ordres dont il fait dépendre uniquement son sort.)*

Je sais que tu trouveras de l'impudence dans ce récit; mais je te l'ai fait exprès pour te donner occasion de t'emporter contre moi, et de m'appeler endurci, ou de tout autre nom que tu voudras. Considère néanmoins : premièrement, que je sortais d'une maladie dangereuse, et que j'étais fort aise de me trouver en vie; ensuite, que je me voyais trompé par l'absence imprévue de ma charmante, et si piqué du mauvais accueil de Jean, que je n'avais pas d'autre moyen pour éviter d'être de fort mauvaise humeur contre tout ce qui s'offrait à moi. Mais songe, surtout, que j'étais à la porte du temple, c'est-à-dire dans un lieu tout rempli des influences de ma divinité; et puis, quelle joie d'être convaincu, par son absence, qu'il était impossible qu'elle fût aussi mal que tu me l'avais représentée! Ajoute encore que je connais au beau sexe du goût pour la gaieté et la plaisanterie. La chère personne a toujours pris plaisir elle-même à mon enjouement naturel, et se faisait un amusement de mes folles imaginations. Si Jean et sa femme lui avaient appris, à son retour, que j'eusse fait le rôle d'un sot dans leur boutique, son mépris pour moi n'aurait fait qu'augmenter.

Enfin, j'étais persuadé que les gens de cette maison avaient une terrible idée de moi; qu'ils me regardaient sans doute comme un sauvage, comme un furieux qui ne respirait que le sang et qui ne connaissait pas la pitié; comme un *mangeur de femmes*, auquel ils s'attendraient peut-être à voir les griffes d'un lion, et les moustaches d'un tigre. En bonne politique, je devais faire connaître la douceur et l'innocente gaieté de mon caractère, pour me faire deux amis de Jean et de Joseph, en les familiarisant tout d'un coup avec moi. À présent qu'ils sont faits à mon humeur, et que madame Smith a vu, de ses propres yeux, que j'ai le visage, les mains et le regard d'un homme, que je marche droit, que je parle, que je ris et que je badine comme un autre, je suis sûr qu'à ma première visite, je leur trouverai de l'ouverture et de la complaisance, et qu'ils me verront avec aussi peu d'embarras que si nous nous connaissions depuis longtemps.

Lorsque je suis retourné chez la Sinclair, j'ai recommencé à la maudire, elle et toutes ses nymphes. Je me suis furieusement emporté au souvenir de l'horrible arrêt. J'ai reproché au vieux serpent de m'avoir perdu de réputation, et d'être cause que je ne suis point marié, c'est-à-dire heureux par l'amour de la plus excellente personne de son sexe. Elle s'est efforcée de m'apaiser; et, dans cette vue, l'infâme n'a pas eu honte de me proposer ce qu'elle appelle un nouveau visage. Laisse-moi, laisse-moi, me suis-je écrié; jamais je ne verrai avec plaisir d'autre visage que celui de Miss Harlove.

Toutes les nymphes n'ont pas laissé de me tourmenter beaucoup par leurs questions. Elles m'ont dit que tu les as vues très rarement; que si tu as paru chez elles, c'était pour y prendre un air insupportable de gravité; qu'à peine y es-tu demeuré quatre minutes; que tu ne sais plus louer que Miss Harlove, et déplorer sa situation : en un mot, que tu les méprises; qu'il ne sort de ta bouche que des sentences; et qu'elles ne doutent point que tu ne sois bientôt un homme perdu, c'est-à-dire marié. Une jolie peinture, comme tu vois.

Je ne t'ai pas dit qu'en sortant de chez Smith, j'ai donné ordre à Will d'aller changer d'habit, et de revenir bien déguisé aux environs de la boutique, pour observer le retour et tous les mouvements de ma charmante. Les miens seront réglés par ses informations : car je veux voir et je verrai absolument cette chère personne. Cependant j'ai promis à Milord d'être chez lui dans trois jours au plus tard. Sa tendresse est fort augmentée pour moi depuis ma maladie. Je compte que l'espérance de mon départ, telle que je l'ai laissée à Smith, ramènera bientôt cette belle à Londres, s'il est vrai qu'elle en soit sortie; et comme ton laquais ne fait qu'aller et venir, peut-être recevras-tu demain une autre de mes lettres, avec les circonstances de l'entrevue qui fait l'objet de tous les transports de mon âme.

Lettre 327

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi, 22 d'août, à sept heures du matin*

Il faut que je t'écrive à mon réveil. J'ai passé une très fâcheuse nuit, et je ne connais plus le repos. Après un sommeil mille fois interrompu, je viens de me réveiller dans l'effroi d'un maudit songe. Comment les songes laissent-ils de si fortes impressions !

Il m'a semblé que je jouissais d'une entrevue avec l'idole de mon cœur. Je n'ai trouvé dans elle que bonté, condescendance, et disposition à pardonner. Elle s'est laissé vaincre, en ma faveur, par les intercessions réunies de Milord M..., de Milady Lawrence, de Milady Sadleir, et de mes deux cousines Montaigu, que je voyais près d'elle en longs habits de deuil. Milord avait lui-même un grand manteau noir, qui traînait fort loin derrière lui. Ils m'ont dit qu'ils avaient pris cet habillement pour exprimer le chagrin qu'ils avaient de mes excès, et pour toucher ma Clarisse par ce témoignage de tristesse.

J'étais à genoux, mon épée à la main ; offrant de la remettre dans son fourreau, ou de l'enfoncer dans mon cœur, suivant l'ordre que j'attendais de sa bouche.

Au même moment, j'ai cru voir son cousin Morden qui s'élançait dans sa chambre par la fenêtre, l'épée nue, en criant : Meurs, Lovelace, meurs à l'instant, et vas subir un châtiment éternel, si

tu balances à réparer, par le mariage, les torts que tu as faits à Miss Harlove.

Je me levais pour répondre à cette insulte, lorsque Milord s'est jeté entre Morden et moi, avec son grand manteau noir, dont il m'a couvert entièrement. Aussitôt Miss Harlove m'a pris dans ses bras, enveloppé comme j'étais du manteau; et de cette voix mélodieuse, qui a fait tant de fois le charme de mes oreilles, elle s'est écriée : Ah! grâce, grâce pour un homme si cher! Et vous, Lovelace, grâce aussi pour un si cher cousin! Verrai-je augmenter mes malheurs par le meurtre de l'un ou de l'autre?

Dans le ravissement d'une si douce médiation, je me suis cru prêt à serrer ma charmante de mes deux bras; lorsque tout d'un coup le plafond de la chambre s'est ouvert et m'a fait voir la figure la plus angélique dont on ait jamais eu l'idée, qui me semblait descendre d'une voûte d'or et d'azur, au milieu d'un cercle d'autres anges, tout brillants de leur parure et de leur propre éclat. J'ai entendu, distinctement entendu, plusieurs voix, qui répétaient d'un ton joyeux et triomphant : Venez à nous, venez, venez à nous; et ce chœur d'esprits célestes ayant entouré ma charmante, je l'ai vue monter avec eux vers la région qu'ils habitent. Le plafond, qui s'est fermé aussitôt, m'a dérobé la suite du spectacle. Je me suis trouvé entre les mains une robe de femme, d'un fond bleu, toute parsemée d'étoiles d'or, que j'ai reconnue pour celle de Miss Harlove, et par laquelle je m'étais efforcé de la retenir; mais c'est tout ce qui m'est resté de cette adorable fille. Ensuite, ce que je ne me rappelle pas sans horreur, le plancher fondant sous moi, comme le plafond s'était ouvert pour elle, je suis tombé dans un trou, plus effroyable que je ne puis le représenter; et je me suis senti si rapidement porté par mon poids, sans apercevoir aucun fond, que je me suis réveillé dans les agitations de ma crainte. J'étais inondé de sueur froide; et, pendant plus d'un quart d'heure, toutes ces images ne m'ont pas été moins présentes que des réalités.

Me pardonneras-tu de t'entretenir d'une misérable vision? Tu en concluras du moins que, la nuit comme le jour, ma Clarisse m'est toujours présente.

Mais j'entends Will qui m'apporte quelque nouvelle.

Il m'apprend que Miss Harlove revint chez elle hier au soir entre onze heures et minuit; et qu'ayant continué de faire la

garde jusqu'à ce moment, il est sûr qu'elle y est encore... Je m'habille, je pars sur-le-champ. Hélas! Will a su qu'elle est arrivée dans un triste état. Mais, pour ne pas augmenter son indisposition, j'aurai toute la douceur, toute la tendresse d'une colombe. « Si je l'aime! ah! vous en êtes témoins, vous, habitants du Ciel. Vous savez si elle m'est chère! ah! plus chère que n'est la clarté du jour à celui qui est menacé de perdre la vue; plus chère que n'est la vie, à celui qui redoute la mort. »<sup>1</sup>

1. Quatre vers d'un poète anglais (NdP).

Lettre 328

*Monsieur Lovelace au même*

*Mardi, avant midi*

Maudite étoile ! J'ai perdu encore une fois mes peines. Il était environ huit heures lorsque je suis arrivé chez Smith. La femme était déjà dans son comptoir.

Bonjour, vieille connaissance ; lui ai-je dit en l'abordant. Je sais que mon amour est dans sa chambre. Qu'on l'avertisse que je suis ici, que j'attends la permission de monter, et que je ne me paierai pas d'un refus. Dites-lui que je n'approcherai d'elle qu'avec le plus profond respect, et devant les témoins qu'il lui plaira de choisir ; en un mot, que je ne me conduirai que par ses lois.

En vérité, Monsieur, vous vous abusez. Madame n'est point au logis, ni proche même du logis.

C'est ce qu'il faut voir, ai-je répliqué. Will (en lui parlant à l'oreille), tâche de savoir si elle n'est pas dans le voisinage ; mais sans perdre de vue cette maison, de peur qu'elle ne sorte pendant mes recherches. Will a suivi mes ordres. Je suis monté sans autre compliment ; en homme connu, et suivi seulement de la femme. J'ai visité chaque chambre, à l'exception de celle qui était hier fermée, et que j'ai trouvée dans le même état. J'ai appelé Miss Harlove du ton le plus tendre : mais un profond silence m'a convaincu qu'elle n'était pas chez elle. Cependant le fond que je faisais sur mes intelligences ne me permettait pas de douter qu'elle ne fût dans la maison.

Je suis monté au second étage. J'ai fait le tour de la première chambre. Point de Miss Harlove.

Et qui loge ici? ai-je demandé, en m'arrêtant à la porte voisine. C'est madame Lovick, Monsieur, une dame veuve.

Quoi? La chère madame Lovick! me suis-je écrié. Je connais son excellent caractère par le témoignage de mon cher ami M. Belford. Il faut absolument que je la voie. Ah! madame Lovick, faites-moi la grâce d'ouvrir.

Sa porte s'est ouverte. Votre serviteur, Madame. Ayez la bonté d'excuser. Vous savez mon histoire. Vous n'avez pu refuser votre admiration au modèle de toutes les femmes. Chère madame Lovick, ne m'apprendrez-vous pas ce qu'elle est devenue?

Hélas! Monsieur, elle partit hier, dans la seule vue de vous éviter.

Comment a-t-elle pu savoir que je devais être à Londres?

Elle a craint votre arrivée, lorsqu'elle a su que vous commençiez à vous porter mieux. Ah! Monsieur, quelle pitié qu'un homme tel que vous paraîsez soit capable d'en user si mal avec l'innocence et la bonté mêmes!

Vous êtes une excellente femme, madame Lovick. Mon ami Belford ne m'a pas trompé; et Miss Harlove est un ange.

Oui, Monsieur, Miss Harlove a toutes les perfections d'un ange; et vraisemblablement, elle sera bientôt du nombre.

La plaisanterie, Belford, n'aurait point été de saison avec une femme de ce caractère. Je l'ai suppliée de me dire où je pouvais espérer de voir cette chère personne. J'ai pris le Ciel à témoin que je ne voulais ni l'offenser, ni lui causer le moindre effroi; que je ne lui demandais qu'un demi quart d'heure d'entretien; et qu'après l'avoir obtenu, je ne la troublerais de ma vie, si sa volonté m'en faisait une loi.

Monsieur, m'a dit la veuve, votre visite lui causerait la mort. Je ne vous déguiserai point la vérité : elle revint hier au soir, quoique dans un état qui ne lui aurait pas dû permettre de quitter son lit. Elle revint pour mourir ici, nous dit-elle; et persuadée que, s'il lui était impossible d'éviter votre vue, elle mourrait en votre présence.

Cependant, être sortie si matin! Quelle apparence, ma chère veuve?

Je puis vous assurer, Monsieur, que dans la crainte de votre retour, elle n'a pas pris deux heures de repos. Ses alarmes lui ont donné de la force; elle en souffrira lorsqu'elles seront passées. Mais ne se trouvant point capable de recevoir votre visite, elle a pris des porteurs, ce matin, et nous ignorons où elle s'est retirée. Je crois que son dessein était de se faire conduire au bord de la rivière, pour y prendre un bateau; car elle ne peut soutenir le mouvement du carrosse : elle s'en trouva hier fort mal.

Avant que d'aller plus loin, ai-je repris, s'il est vrai qu'elle soit sortie si matin, vous ne sauriez trouver mauvais que je visite tous les appartements de cette maison, parce qu'on m'a garanti qu'elle y est actuellement.

Soyez sûr, Monsieur, qu'elle n'y est pas. Vous êtes libre de vous satisfaire : mais nous l'avons conduite à sa chaise, madame Smith et moi. Sa faiblesse nous obligeait de la soutenir. Elle nous a dit : Où puis-je aller, madame Lovick? Où puis-je me réfugier, madame Smith? Cruel, cruel persécuteur! Dites-lui, s'il revient, que je lui ai donné ce nom. Que le Ciel lui accorde la paix qu'il me refuse!

Cher amour! me suis-je écrié. J'ai baissé les yeux, et j'ai tiré mon mouchoir.

La veuve a pleuré. Je souhaiterais, a-t-elle dit, en soupirant, de ne l'avoir jamais connue. Je l'aime comme ma propre fille.

Madame Smith a pleuré.

J'ai perdu toute espérance de la voir aujourd'hui. J'étais également chagrin d'avoir manqué l'occasion, et d'apprendre qu'elle se portât si mal. Plût au Ciel, ai-je dit, qu'elle me donnât le pouvoir de réparer mes injustices! Je ne suis qu'un malheureux ingrat. Vous savez, madame Lovick, combien je l'ai outragée, et tout ce qu'elle souffre de ses cruels parents. C'est le second de ces deux maux qui la pénètre jusqu'au fond du cœur. Sa famille est la plus implacable qu'il y ait au monde : et cette chère personne, en refusant de me voir et de se réconcilier avec moi, fait un peu trop connaître qu'elle est du même sang.

Ô Monsieur! a répondu la veuve, rien ne convient moins que ce reproche à l'infortunée Miss Harlove. Jamais je n'ai vu tant de douceur dans une femme, une piété si édifiante, un naturel si disposé à l'oubli des offenses. Elle s'accuse sans cesse. Elle excuse ses parents. Pour vous, Monsieur, elle vous pardonne; elle vous

souhaite toutes sortes de biens, et plus de bonheur qu'elle n'en espère. Pourquoi, Monsieur, ne voulez-vous pas la laisser mourir en paix? C'est tout ce qu'elle désire. Vous ne paraissez pas un homme insensible. Comment pouvez-vous persécuter une jeune personne sur laquelle vous n'avez pas d'autres droits que ceux de la violence, et qui est sans protection pour s'en défendre?

Madame Lovick s'est remise à pleurer. Madame Smith a pleuré aussi. Ma chaise m'est devenue incommode, et j'ai changé de place plusieurs fois. Cependant j'ai pris occasion d'un autre incident pour secouer un peu cette pesanteur. Voici, m'a dit la veuve, quelques passages que Miss Harlove a transcrits, cette nuit, de son livre de prières, pour s'en faire un sujet de méditation. Elle m'a permis d'en tirer une copie; et je prendrais la liberté de vous les lire, si j'en pouvais espérer quelque effet.

Ah! lisez, madame Lovick.

Le titre, premièrement, sentait l'esprit des Harlove. *Sur les persécutions de l'ennemi de mon âme*. C'étaient différents versets des Psaumes, où le roi David demande au Ciel de le délivrer du méchant homme, de l'homme violent, qui ne médite que du mal dans son cœur, qui tend des pièges à l'innocence; et d'autres, où il se plaint d'être seul, comme le pélican du désert, comme un pauvre passereau sur le toit de la maison; de manger des cendres au lieu de pain; de mêler ses larmes dans ce qu'il boit, etc. En vérité, madame Lovick, ai-je repris après cette lecture, il me semble que je suis traité avec un peu de rigueur, si c'est à moi que Miss Harlove en veut dans tous ces passages. Comment peut-elle me nommer l'ennemi de son âme, lorsque j'adore également son âme et son corps? Elle me traite d'homme violent, de méchant homme: j'avoue que j'ai mérité ces deux noms; mais j'apporte à ses pieds mon repentir, et je ne lui demande que le pouvoir de réparer mes offenses.

Par les pièges, elle entend sans doute le mariage. Mais est-ce donc un crime de vouloir l'épouser? Quelle autre femme en aurait cette idée, et se plairait plus à vivre dans un désert, comme le pélican, ou sur un toit, comme le passereau, qu'à se voir accompagnée de quelque oiseau vif et gai, dont le ramage se ferait entendre jour et nuit autour d'elle?

Elle dit qu'elle a mangé des cendres au lieu de pain. Fâcheuse méprise, assurément; et qu'elle a mêlé ses larmes avec ce qu'elle

a bu. C'est avoir le vin fort tendre, dirais-je de toute autre que Miss Harlove qui ferait le même aveu.

Mais ici, madame Lovick, comme ce passereau sur le toit de la maison n'est pas observé sans quelque vue, permettez que je vous demande si la chère personne ne serait pas actuellement cachée dans quelque lucarne du grenier de madame Smith? Dites-le-moi naturellement. Qu'en est-il, madame Lovick? Qu'en est-il, madame Smith?

Elles ont recommencé toutes deux à m'assurer qu'elle était sortie, et qu'elles ignoraient où elle était allée.

Tu vois, cher ami, que je me suis efforcé de résister au chagrin que je ressentais des propos de ces deux femmes, et de cette collection de passages qu'on avait rangés en bataille contre moi. J'ai ajouté, dans la même vue, quantité d'autres réflexions bizarres; et c'est le seul fruit que j'en ai tiré. Mais la veuve n'a pas lâché prise. Elle m'a donné, je t'assure, de l'embarras de reste, par le tour sérieux et touchant de ses reproches. Madame Smith l'a secondée par quelques mots; et les deux plats visages, Jean et Joseph, n'étant pas là pour m'offrir un sujet de diversion, il ne m'a pas été possible de faire tourner cette conversation en badinage. À la fin, elles ont réuni toutes deux leurs efforts pour me faire renoncer au dessein de voir Miss Harlove. Mais je n'ai pas été traitable sur ce point. Au contraire, j'ai pressé madame Smith de me louer une de ses chambres jusqu'à ce que cette satisfaction me fût accordée; et ne fût-ce que pour trois jours, pour deux, pour un seul, j'ai offert de payer l'année de loyer, et de rendre l'appartement après l'entrevue. Mais elle s'en est excusée; et toutes deux m'ont assuré que, jusqu'à mon départ, Miss Harlove ne rentrerait point dans le sien, dût-elle s'absenter l'espace d'un mois.

Ce langage m'a plu, parce qu'il m'a fait juger qu'elle n'était pas si mal qu'on avait voulu me le persuader; mais je me suis bien gardé de leur communiquer une réflexion qui les aurait armées contre mes nouvelles entreprises. En un mot, je leur ai déclaré que je voulais la voir, que je la verrais, mais avec tout le respect, avec toute la vénération dont un cœur était capable; que, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, je ferais la visite de toutes les églises de Londres et de Westminster; et que, jusqu'à l'heureux moment pour lequel je soupirais, elles me verraient autour de

leur maison, comme un *revenant* qui ne leur laisserait pas de repos.

C'est avec cet adieu que je les ai quittées. Je suis rentré dans ma chaise, et je me suis fait porter à Lincoln's Inn, où j'ai attendu longtemps que la chapelle fût ouverte. J'y suis entré. J'ai assisté à toutes les prières, dans l'espérance de voir entrer ma chère Clarisse; mais espérance inutile. Avec quelle ardeur ai-je prié mon bon ange, ou le sien, de me l'amener! Réellement, je brûle plus que jamais de la revoir; et si je l'avais aperçue dans l'église, je ne doute pas qu'au milieu de l'office, à la vue d'un millier de spectateurs, je ne me fusse jeté aux pieds de cette admirable fille, en poussant des cris pour implorer sa bonté; acte de christianisme, Belford, et digne par conséquent du lieu.

Après l'office, je suis retourné chez Smith, dans l'espoir de la surprendre. Mais il n'y a plus de bonheur pour ton ami. J'ai passé, dans l'arrière-boutique, deux heures entières à ma montre, et j'ai soutenu de nouvelles prédications des deux femmes. Jean m'a paru plus civil, et sensible apparemment au ton sérieux dont j'ai déclaré mes honorables vues. Mais on n'a pas cessé de me représenter qu'elle ne reviendrait pas de sa maladie. C'est toi, je m'imagine, qui leur inspire toutes ces idées.

Pendant que j'étais dans cette maison, un exprès a remis une lettre avec beaucoup de recommandation. Les femmes ont apporté tous leurs soins à me la cacher; d'où j'ai conclu qu'elle était pour Miss Harlove. Cependant j'ai demandé la permission de jeter les yeux sur le cachet et sur l'adresse, en promettant de la rendre sans l'ouvrir. J'ai reconnu la main et les armes. Elle était de sa sœur; et j'espérais, ai-je dit aux deux femmes, qu'elle contiendrait d'heureuses nouvelles.

Je les ai quittées, mais je les reverrai bientôt; car je me flatte que mes civilités, et le témoignage qu'elles m'auront rendu, me feront obtenir la grâce que j'ambitionne uniquement.

J'allais laisser ma lettre ouverte pour t'informer du succès de ma première visite, mais ton laquais, qui vient m'offrir ses services, me détermine à la faire partir. Je t'en promets incessamment une autre; à condition néanmoins que tu me donneras des nouvelles du pauvre Belton, pour lequel je fais tous les vœux de l'amitié.

Lettre 329

*M. Belford à M. Lovelace*

*Mardi, 22 d'août*

Je suis, depuis trois jours, dans une agitation si continuelle, à la vue d'un homme mourant et des scènes choquantes de l'agonie, que, ne me trouvant pas capable d'écrire régulièrement, je me suis réduit à jeter, sans ordre, les événements sur le papier, dans la vue de les rassembler avec plus de méthode lorsque je serais mieux disposé à me servir de ma plume.

Cette disposition me revient. L'indignation la rallume, à la lecture de tes dernières lettres, qui me donnent sujet de te faire un reproche fort sérieux. Tu as violé ta parole; et si les effets de cette infidélité sont tels que je les appréhende, il est certain que j'aurai là-dessus d'autres explications avec toi.

Si tu veux qu'on te croie sincère dans le désir de toucher Miss Harlove en ta faveur, ta ridicule conduite chez ses hôtes est un admirable moyen de la ramener à toi, lorsqu'elle lui sera représentée! Qu'en penses-tu toi-même? Elle la confirmera, sans doute, dans l'opinion que le tombeau est préférable, pour elle, à un mari qui n'est pas plus capable de réflexions que de remords; surtout après une maladie aussi sérieuse que la tienne.

Mon inquiétude est extrême pour sa situation. Elle était, samedi dernier, dans un abattement si excessif, que je ne pus prendre ses ordres avant mon départ. Être chassée de son logement, lorsqu'elle est à peine en état de quitter son lit, c'est un

traitement si cruel qu'il ne peut venir que du même cœur qui s'est rendu coupable de tant d'autres barbaries. Ne conviendras-tu pas, avec un peu de réflexion, qu'il y a plus que de la cruauté à t'être fait un amusement, sans aucune vue qui puisse répondre à tes propres espérances, de chasser de place en place une malheureuse fille qui, portant déjà, comme une biche innocente, la flèche mortelle dans son sein, ne cherche qu'un asile contre toi dans les ombres de la mort ?

Mais je t'abandonne à ta conscience, et je veux te faire la peinture d'une scène qui aura peut-être plus de force pour te rappeler à toi-même, parce que tu dois en être un jour le principal acteur, et que c'est aujourd'hui le tour d'un de tes meilleurs amis, que j'ai vu pendant quatre jours dans un état dont l'horreur m'est toujours présente; sans compter que, sortant du même danger, il est impossible qu'il n'ait pas excité quelques moments ton attention; car, au fond, malgré les emportements de ta folle gaieté, malgré toutes tes extravagances, il faut, Lovelace, que cette infaillible vérité demeure gravée dans ta mémoire : que la vie à laquelle nous sommes si fortement attachés mérite à peine le nom de vie; que c'est une simple course, où la respiration manque bientôt; et qu'à la fin de la plus longue, et, si tu veux, de la plus heureuse, ton sort sera de mourir comme Belton.

Tu as su par Tourville l'arrangement que nous avons mis dans les affaires temporelles du pauvre malheureux. Nous étions fort éloignés de croire sa fin si proche. Cependant, lorsque j'arrivai à sa maison, samedi au soir, je le trouvai excessivement mal. Il venait de quitter son lit pour se mettre dans un fauteuil; soutenu d'un côté par sa garde, et de l'autre par Mowbray, le plus dur et le moins compatissant personnage qui soit jamais entré dans la chambre d'un malade; tandis que les domestiques s'efforçaient de rendre ses matelas plus commodes. La mauvaise humeur se joignait à la maladie, sans autre cause que son lit de plume, qu'il trouvait trop dur.

Il avait désiré de me voir avec tant d'impatience que, tout le monde se réjouissant de mon arrivée, j'entendis Mowbray qui lui disait en m'entendant monter : Console-toi, Belton, tu verras enfin notre honnête ami Belford.

Où est-il? Où est-il? s'écria le pauvre homme. Dans le transport de sa joie, il aurait voulu se lever pour me recevoir; mais sa

faiblesse le retint sur sa chaise. Après s'être un peu remis, il me nomma son meilleur ami, son ami de cœur; mais se mettant à verser un ruisseau de larmes : Ô Belford! me dit-il, cher Belford! vous voyez l'état où je suis. Quel changement! Réduit si bas et dans un espace si court! Me reconnaissez-vous? Reconnaissez-vous votre pauvre Belton?

Je ne vous trouve pas si changé, mon cher Belton. Mais je m'aperçois que vous êtes faible, très faible, et j'en suis fort affligé.

Faible! Hélas! oui, mon très cher Belford, plus faible encore, s'il est possible, d'esprit que de corps (il s'est remis à pleurer); sans quoi, m'attendrais-je à ce point sur ma propre situation? Moi qui n'ai jamais connu la faiblesse et la crainte! J'ai honte de moi-même. Mais ne me regarde pas avec mépris, cher Belford; je t'en supplie, ne me méprise point.

Je l'assurai que j'avais toujours fait cas d'un homme que les peines d'autrui attendrissaient jusqu'aux larmes; et qu'avec cette disposition de cœur, je pensais aussi qu'on ne pouvait être insensible à ses propres maux. En lui tenant ce discours, je ne pouvais m'empêcher moi-même de marquer visiblement mon émotion.

C'est à présent, Belford, interrompit le brutal Mowbray, que je te trouve tout à fait insupportable. Notre pauvre ami est déjà d'un point trop bas, et tu ne fais que le ravalier de plus en plus. Cette manière de flatter sa faiblesse, et de joindre tes larmes de femme aux siennes, ne convient point à l'occasion. Lovelace te dirait la même chose, s'il était ici.

Tu es une impénétrable créature, lui répondis-je du même ton; et très peu propre à figurer dans une scène dont tu ne seras capable de sentir les terreurs que lorsque tu les éprouveras pour toi-même. Alors, si tu as le temps de les sentir, j'engage ma vie contre la tienne que tu marqueras autant de faiblesse que ceux à qui tu as la dureté d'en reprocher.

Le sauvage animal répliqua qu'il avait autant d'amitié que moi pour Belton, et qu'il n'en croyait pas moins que flatter la faiblesse d'un ami, c'était l'augmenter. J'ai vu plus d'un malfaiteur, ajouta-t-il pour soutenir sa misérable thèse, aller au gibet avec plus de fermeté que vous n'en marquez tous deux. J'aurais laissé ce grossier raisonnement sans réponse; mais le pauvre Belton répondit pour lui-même que ceux dont Mowbray citait l'exemple

n'étaient pas affaiblis par d'aussi longues infirmités que les siennes. Et se tournant vers moi : Compte, cher Belford, que les marques de ta pitié sont un baume que tu verses dans mes plaies. Laissons à Mowbray l'honneur de voir d'un œil indifférent les souffrances d'un ami, et de trouver un sujet de raillerie dans la tendresse de nos sentiments.

L'endurci Mowbray prit le parti de se retirer, de l'air d'un Lovelace, plus stupide seulement : bâillant, étendant les bras, au lieu de fredonner comme tu as fait chez Smith. J'assistai le malade à se remettre dans son lit. Il était réellement si faible que, n'ayant pu supporter cette fatigue, il s'évanouit entre mes bras ; et je le croyais tout à fait parti. Mais étant revenu à lui-même, et le médecin lui ordonnant le repos, j'allai joindre au jardin le brave Mowbray, qui prit plus de plaisir à parler des folies de Lovelace que de la mort et du repentir de Belton.

Je revis le malade au soir, avant que de me retirer ; ce que je fis de fort bonne heure, pour éviter la compagnie de Mowbray ; car sa froide insensibilité me le rendait insupportable. Il est si horrible qu'après avoir vécu avec un homme dans une étroite liaison, après avoir fait profession de l'aimer jusqu'à ne pouvoir souffrir d'autre compagnie, jusqu'à faire de longs voyages pour en jouir, et jusqu'à tirer l'épée pour soutenir sa querelle sans en examiner la justice, on puisse le voir réduit au plus triste état d'esprit et de corps, avec moins de penchant à plaindre sa misère qu'à la tourner en raillerie, parce qu'on le croit plus sensible à ses peines qu'un criminel qu'on mène à l'exécution, et qui doit peut-être son insensibilité à l'ivrognerie ; cette façon de penser me paraît, dis-je, si révoltante pour la nature et la raison, que j'eus besoin de toute ma patience pour ne pas traiter Mowbray beaucoup plus mal. Je me rappelai, à cette occasion, ce que Miss Harlove me disait un jour, en parlant d'amitié, et des devoirs que la mienne m'impose pour vous : Comptez, M. Belford, me dit cette divine fille, que tôt ou tard vous serez convaincu que ce que vous appelez amitié n'en est qu'une vaine ombre, et que rien n'est digne de ce nom, s'il n'a la vertu pour fondement.

Dimanche matin, je fus appelé, à la prière de Belton, et je le trouvai dans une affreuse agonie. Ô Belford, Belford, me dit-il d'un air égaré, comme s'il eût cru voir un spectre, approchez de moi ; et tendant les deux bras : Cher Belford, approchez donc.

Ah! sauvez-moi. Ensuite, saisissant mon bras de ses deux mains, et levant la tête vers moi avec une étrange agitation dans les yeux : Sauvez-moi, cher Belford, sauvez-moi! répéta-t-il.

Je passai mon autre bras autour de lui. Vous sauver, mon cher Belton? Vous sauver? Eh, de quoi? Il n'y a rien ici qui puisse vous nuire. De quoi voulez-vous que je vous sauve?

En revenant de sa terreur, il s'est laissé retomber sur son oreiller. Oh! sauvez-moi de moi-même, reprit-il; sauvez-moi de mes propres réflexions. Cher Belford! Quelle affreuse nécessité que celle de mourir sans avoir une seule pensée à se rappeler pour sa consolation! Que ne donnerais-je pas pour une seule des années que j'ai perdues! pour une seule année! avec le même sentiment que j'ai aujourd'hui des choses du monde!

J'essayai de le consoler; mais, au lit de la mort, les libertins sont de mauvais consolateurs les uns pour les autres. Il m'interrompit : Ô mon cher Belford, me dit-il, on m'a raconté que l'excellente Miss Harlove vous avait converti; et j'ai vu tomber sur vous quantité de railleries à cette occasion. Puisse-t-on m'avoir fait un vrai récit! Vous êtes un homme sensé. Puisse-t-on m'avoir fait un vrai récit! C'est aujourd'hui votre temps. Vous êtes dans la pleine force de l'esprit et du corps. Mais hélas! votre pauvre Belton a gardé ses vices jusqu'à ce qu'ils l'aient abandonné; et voyez-en les misérables effets dans la faiblesse et l'abattement de son âme. Quand Mowbray serait présent, je reconnaîtrais que c'est la cause de mon désespoir.

J'employai tous les arguments que je pus imaginer pour sa consolation; et je crus en remarquer l'effet pendant le reste du jour. L'après-midi, sa situation paraissant assez tranquille, il me demanda de vos nouvelles, et quelle conduite vous teniez avec Miss Harlove. Je lui appris votre maladie, et combien vous aviez paru peu touché. Mowbray parut se réjouir de votre impénétrable dureté de cœur. Lovelace, nous dit-il, est une lame de bonne trempe, et d'acier jusqu'au dos. Il te donna d'autres louanges, telles que tu peux les attendre d'un abandonné, et telles que tu désires sans doute de les mériter.

Mais si le Ciel t'avait fait entendre ce que le pauvre mourant, devenu sage trop tard, m'a dit ce matin à cette occasion, peut-être aurais-tu fait trêve à tes extravagances pour une heure ou deux.

Il en aurait voulu dire davantage ; mais, accablé de sa maladie et de sa douleur, il a penché la tête sur son sein, pour cacher à Mowbray, qui rentrait dans la chambre, des larmes qu'il ne pouvait retenir. Fâcheuse situation, par ma foi ! fâcheuse situation, a dit le consolant Mowbray, du ton que tu lui connais ; et s'asseyant comme moi près du lit, il est demeuré en silence, les jambes étendues, les yeux fermés, la lèvre d'en bas repliée sur l'autre, sans qu'on pût distinguer si c'était assoupissement de crapule ou méditation. Je n'ai pas laissé de lui dire : Il me semble, Mowbray, qu'il ne manque rien à cette leçon. Nous nous verrons quelque jour dans le même cas ; et qui sait si ce temps est bien éloigné ? Il s'est mis à bâiller, en étendant les bras ; et revenant à lui : Quelle heure est-il ? a-t-il demandé. Il a tiré sa montre. Il a bâillé encore une fois. Ensuite, se levant sans me répondre, il a pris à grands pas lents le chemin de la porte ; et je l'ai entendu qui disait à quelque domestique qu'il a rencontré sur l'escalier : Apporte-moi une rasade du meilleur vin ; ton pauvre maître et ce maudit Belford causeraient des vapeurs à l'homme le plus robuste.

J'ai continué d'assister le malade pendant tout le jour, et quel spectacle ne m'ont pas donné ses agitations ? Il me conjure à chaque moment de ne le pas quitter ; mais hélas, que puis-je faire pour lui ? Si le glorieux exemple de Miss Harlove et les terreurs de ce malheureux ami n'avaient pas la force de me toucher, je me croirais aussi abandonné que je crains que tu ne le sois, si tu ne tires aucun fruit de ces deux exemples.

Mowbray, fatigué de ne voir que de la tristesse autour de lui, se détermine à t'aller joindre à Londres. Il a paru charmé d'apprendre que ta santé t'avait permis de faire le voyage ; apparemment pour avoir un prétexte de nous quitter.

Il vient de prendre congé du pauvre Belton ; un congé, qui sera probablement de longue durée, car je ne m'attends pas que notre ami puisse vivre jusqu'à demain au soir. Je crois que ce pauvre homme n'aurait pas été fâché de le voir partir à mon arrivée ; et dans le fond, c'est un choquant personnage, qui jouit d'une santé trop vigoureuse pour être capable d'entrer dans les peines d'un malade. Il n'est pas aisé à l'âme, pour employer une de tes réflexions, d'aiguiser des organes de cette force et de cette épaisseur. Sa constitution et celle de l'ami dépravé qu'il va joindre,

vous promettent à tous deux une vie également longue ; du moins si l'épée ou la corde n'en abrègent pas le cours.

Je dois te répéter, Lovelace, que je ne puis être que fort alarmé pour le malheureux objet de tes cruelles persécutions, et que je ne pense point que tu aies rempli avec moi un engagement d'honneur. J'avais prévu qu'aussitôt que tu serais rétabli, tu entreprendrais de la voir. Je l'en avais avertie, sous prétexte de la préparer à cette visite ; et je n'avais rien épargné pour l'engager à te recevoir. Elle m'a répété constamment que pour le monde entier elle n'y consentirait pas, ne lui demandât-on qu'un quart d'heure. Si j'avais pu la fléchir, je suis persuadé que tu ne te serais pas défendu de la plus vive émotion, à la vue de l'aimable squelette (car, avec sa figure et ses traits, elle ne cessera jamais d'être aimable) que tu as fait, en si peu de temps, du plus charmant ouvrage qui soit jamais sorti des mains de la nature ; et cela dans la pleine fleur de sa jeunesse et de sa beauté. N'attache pas à ton songe aussi peu de poids que tu l'affectes. Je souhaiterais qu'il te demeurât gravé au fond du cœur ; et j'y donnerais facilement une interprétation qui te choquerait peut-être. Demande-la-moi, si tu l'oses.

Une excellente action, à laquelle je t'exhorte, ce serait de venir voir pour la dernière fois ton ami mourant ; de venir partager mon inquiétude pour lui, et considérer, dans son exemple, quel sera tôt ou tard ton sort, le mien, celui de Mowbray, de Tourville, et de tous nos associés. Qu'est-ce que dix, quinze, vingt-cinq ou trente ans peut-être, qui nous restent à vivre, et pendant lesquels nous sommes menacés à tous moments de rentrer dans la poussière dont nous sommes sortis !

## Lettre 330

*M. Lovelace à M. Belford**Mercredi, 23 d'août*

Tout est vivant, cher Belford! Tout est ranimé par la joie et l'espérance. Ton ami se flatte encore d'être heureux. J'ai reçu une lettre de ma chère Miss Harlove, qui est, je suppose, l'effet des avis de sa sœur, dont je te parlais dans ma dernière. Dans le transport de ma joie, je pars sur-le-champ pour Berckshire. Je vais la lire à Milord, et recevoir les félicitations de toute ma famille.

Hier au soir, je me rendis chez Smith, comme je me l'étais proposé; mais la chère personne n'était pas revenue à dix heures. J'allai prendre Tourville, qui vint passer une partie de la nuit avec moi, et que je fis chanter pour charmer ma migraine. Je me mis au lit à deux heures. Mes songes ont été légers, agréables, et fort différents de ceux dont je t'ai fait le récit. Ce matin à huit heures, lorsque je m'habillais pour être prêt à l'arrivée de Will, que j'avais envoyé aux informations, un porteur de chaise m'a remis cette lettre :

À M. Lovelace

Mardi au soir

Monsieur,

J'ai d'heureuses nouvelles à vous communiquer. Je me dispose à partir pour la maison de mon père. On me fait espérer qu'il recevra une fille pénitente avec toute la bonté paternelle. Imaginez-vous quelle est ma joie de pouvoir obtenir une parfaite réconciliation, par l'entremise d'un cher ami pour lequel j'ai toujours eu du respect et de la tendresse. Je suis si occupée à mes préparatifs, pour un voyage si doux et si désiré, qu'ayant quelques affaires importantes à régler avant mon départ, je ne puis donner un moment à d'autres soins. Ainsi, Monsieur, ne me causez pas de trouble ou d'interruption. Je vous le demande en grâce. Lorsqu'il en sera temps, peut-être me verrez-vous chez mon père; ou du moins ce serait votre faute. Je vous promets une plus longue lettre, lorsque j'y serai arrivée, et qu'on m'aura fait la grâce de m'y recevoir. Je suis, jusqu'à cet heureux jour, votre très humble, etc.

CL. HARLOVE.

Je me suis hâté de répondre à ma divine Clarisse, pour l'assurer, avec la plus tendre reconnaissance, que j'allais quitter Londres, attendre le succès de l'heureuse réconciliation, et me rendre digne de mes espérances. Je lui ai protesté que toute l'étude de ma vie serait de mériter cet excès de bonté, et que son père, ses amis, n'exigeraient rien à quoi je ne fusse prêt de me soumettre pour arriver à cette délicieuse fin. J'ai donné ma lettre au porteur, sans prendre le temps d'en tirer une copie, et j'ai fait mettre aussitôt les chevaux au carrosse de Milord. Apprends-moi seulement comment se porte Belton. J'attends une lettre de toi sur la route. Si le pauvre diable peut se passer de ton secours, vole à Londres, je t'en conjure, pour offrir tes services à ma divinité. Hâte-toi, dis-je, je te le conseille, si tu ne veux être exposé à ne la pas revoir de plusieurs mois, en qualité du moins de Miss Harlove. Ne manque pas non plus, s'il est possible, de m'écrire avant son départ, pour confirmer mon bonheur et pour m'expliquer ce généreux changement. Mais qu'ai-je besoin

d'explication? Ma chère Clarisse ne peut recevoir de consolation, sans désirer que d'autres la partagent. Quelle noblesse! Elle n'a pas voulu me voir dans ses disgrâces; mais le soleil de la prospérité ne commence pas plus tôt à luire qu'elle me pardonne.

Je sais à la médiation de qui je dois ce bonheur. C'est à celle du colonel Morden. Elle m'a toujours dit qu'elle avait pour lui du respect et de la tendresse, et je n'ignore pas qu'il en a plus pour elle que pour tous ses parents du même nom.

Je serai convaincu à présent qu'il y a quelque réalité dans les songes. Le plafond qui s'est ouvert, c'est la réconciliation en perspective. La figure brillante, qui est venue l'élever vers un autre Ciel, environnée de chérubins d'or et d'azur, marque la charmante petite famille qui sera le fruit de notre heureuse réunion. Les invitations, trois fois répétées par le chœur d'anges, sont celles de tous les Harlove, qui auront cessé d'être implacables; cependant, c'est une race avec laquelle mon âme répugne à se mêler.

Mais que signifie ma chute, au travers du plancher, dans un horrible abîme? Pourquoi suis-je descendu pendant qu'elle montait? Ho! le voici : c'est une allusion à mon dégoût pour le mariage, qui me paraît un gouffre, un abîme sans fond, et tout ce que tu voudras. Si je ne m'étais pas éveillé dans un ridicule mouvement de frayeur, je serais tombé, au fond du trou, dans quelque belle rivière, où je me serais lavé, purifié de toutes mes ordures passées. La même figure m'attendait sur une rive parsemée de fleurs, d'où elle m'aurait conduit entre les bras de ma charmante; et nous nous serions élevés ensemble, triomphants, faisant les chérubins, jusqu'à la fin de notre carrière.

Mais quelle explication donner à cette mante, à ces robes noires de Milord, qu'il m'a jetées sur le visage; et que penser de celles des dames? Ho Belford! Je les explique aussi. Elles marquent uniquement que Milord aura la bonté de se laisser mourir, et de m'abandonner tout ce qu'il possède. Ainsi, honnête Milord M..., que le Ciel fasse paix à vos cendres! Milady Sadleir et Milady Lawrence ne survivront pas longtemps, et me laisseront des legs considérables.

Que ferons-nous de Miss Charlotte et de sa sœur? Ho! leurs habits noirs marquent le deuil qu'elles prendront, comme il convient, pour leur oncle et pour leurs tantes. Rien de plus juste.

À l'égard de Morden, qui se précipite vers moi par une fenêtre, en criant « meurs Lovelace, si tu ne ré pares pas l'outrage que tu as fait à ma parente »; c'est-à-dire seulement qu'il aurait voulu se couper la gorge avec moi, si je n'avais pas été disposé à rendre justice à sa cousine. Tout ce qui me déplaît, c'est cette partie de mon songe; car, en songe même, je n'aime point les menaces, ni l'air de contrainte dans ce qui flatterait le plus mon penchant. Mais qu'en dis-tu? Mon songe prophétique n'est-il pas bien expliqué?

Chère et charmante Clarisse! Quelle scène que cette entrevue avec son père, sa mère et ses oncles! Quels transports! combien de plaisir cet heureux jour d'une réconciliation si longtemps désirée ne va-t-il pas faire goûter à son cœur tendre et respectueux? Je t'assure que je me réjouis moi-même de lui voir tant de respect pour eux. C'est une conviction pour moi qu'elle n'en aura pas moins pour son mari, puisque l'amour du devoir est uniforme, lorsqu'il a sa racine dans le cœur. Vois à présent, Belford : je n'ai pas été si blâmable que tu l'as pensé. Si je ne l'avais pas jetée dans un si grand nombre d'embarras, elle n'aurait pu recevoir ni causer toute la joie dans laquelle ils vont nager tous ensemble. Ainsi, voilà un grand bien, un bien durable, qui va naître d'un mal passager. Je n'ai jamais douté qu'ils ne l'aimassent, elle qui fait l'ornement et la gloire de leur famille. Je savais que cette querelle ne durerait pas longtemps.

Que ne donnerais-je pas pour lire la lettre d'Arabelle! Elle a toujours été si mortifiée de se voir éclipsée par sa sœur, qu'elle n'aura pu s'empêcher de mêler un peu de fiel à l'heureuse invitation. Je brûle aussi de recevoir la lettre que la chère Clarisse me promet, lorsqu'elle sera rentrée chez son père. Elle me rendra compte, apparemment, de l'accueil qu'elle y aura reçu.

Cependant il me semble qu'en me communiquant le sujet de sa joie, son style est un peu grave. Il me plaît et me chagrine à la fois. Mais, comme il est évident qu'elle m'aime encore et qu'elle espère de me revoir bientôt chez son père, elle n'a pu, sans quelque embarras, avouer son amour après les petits excès auxquels je me suis emporté; et lorsqu'en finissant, *je suis*, dit-elle, *jusqu'à cet heureux jour, votre, etc. Clarisse Harlove*; n'est-ce pas dire, ce sera votre faute, après cela, si je ne suis pas *Clarisse Lovelace*?

Ô mon cher amour! Ma généreuse, mon adorable Clarisse! Que cette divine facilité à pardonner nous fait d'honneur à tous deux! À moi, pour t'en avoir donné l'occasion! À toi, pour la faire tourner si glorieusement à l'avantage de l'un et de l'autre!

Mowbray arrive avec tes lettres. Je quitte mon agréable sujet pour en faire succéder un qui me plaira moins, j'en suis sûr. Le pesant Mowbray s'est engagé à me tenir compagnie dans mon voyage, et je lui promets de dissiper les vapeurs qu'il a contractées près d'un malade. Il me dit qu'après avoir respiré l'air entre les gémissements de Belton et les sermons de Belford, il sera trois jours sans revenir à son état naturel. Il te reproche d'augmenter la faiblesse du pauvre Belton, au lieu de l'encourager à supporter sa destinée.

Je suis fâché que la fermeté lui manque au dernier acte. Mais sa maladie a duré longtemps, et l'esprit s'en ressent comme le corps.

*Mercredi au soir*

J'ai lu ta lamentable lettre. Pauvre Belton! Que d'heures vives et plaisantes nous avons passées ensemble! C'était un caractère libre et déterminé. Qui se serait attendu à le voir finir par des faiblesses et des terreurs? Mais pourquoi ne lui remets-tu pas l'esprit sur la mort de quelques braves qu'il a tués? Il s'y est toujours pris en homme d'honneur, et comme j'aurais fait dans les mêmes circonstances. Voilà ce que tu devrais lui dire, et lui représenter qu'il n'a point à répondre du malheur d'autrui.

*La mort*, dit un de nos poètes, *considérée simplement en elle-même, n'épouvante point la raison*. Je crois cette idée fautive; et tes peintures forcées, tes graves réflexions sur les répugnances de la nature en sont une preuve. Pour moi, qui ne t'apprendrai rien de nouveau en t'assurant que personne ne redoute moins la mort que moi dans une occasion d'honneur, je ne laisse pas de t'avouer ingénument que ce bas monde me plaît si fort (quoique je n'aie pas toujours eu sujet de m'en louer) et que je prends tant de goût aux délices de mon âge, à mes espérances de fortune, surtout à celles que j'ai conçues nouvellement du côté de ma

chère, de ma trois fois chère Miss Harlove, que, quand je me supposerais sûr de n'être pas mal dans un autre état, je serais très désespéré, très effrayé si tu veux, de perdre mon bonheur avec la vie. Mais je n'ai ni le temps ni la volonté de répondre à tes lugubres arguments. Je remets ce soin après mon mariage.

Après mon mariage, ai-je dit ! Charmante idée ! Il faut m'armer de patience pour demeurer privé de la vue de ma déesse jusqu'à ce qu'elle soit chez son père. Cependant, comme tu m'assures qu'il ne lui reste que l'ombre de sa beauté, j'aurais pris un plaisir extrême à la voir à présent, et tous les jours qui me restent à compter jusqu'à notre mariage, pour avoir la satisfaction d'observer par quels charmants degrés le repos de cœur et d'esprit, et la joie de se voir réconciliée avec ses amis, vont la rétablir dans toute sa splendeur.

Au fond, je crois te devoir des remerciements pour lui avoir évité ma visite. Grâce à l'amour, tout est en si bon train que je consens même à te pardonner tes noires infidélités. Autrement, je t'aurais appris l'obéissance que tu dois à ton général.

Croirais-tu que cet épais Mowbray s'afflige de me voir si près de mon bonheur avec Miss Harlove ? Il me tient des raisonnements qui sont quelquefois capables de m'embarrasser ; et par ma foi, Belford, à présent que je touche au terme, je ne sais que répondre. Mais, à tout hasard, je m'en tiendrai à mes résolutions : car j'ai trop éprouvé qu'il m'est impossible de vivre sans elle.

*(Dans une lettre suivante, M. Belford continue de raconter les dernières circonstances de la vie de M. Belton, et celles de sa mort. Il mêle à ce récit des peintures fort touchantes, et des réflexions très fortes, mais qui ne seraient pas supportables dans notre langue. En finissant, il ajoute quelques lignes sur la situation de M. Lovelace.)*

Vous me pressez extrêmement de vous marquer, avant votre départ pour Berckshire, ce que je pense de votre nouvelle situation. Le sommeil qui me presse et le triste spectacle que j'ai encore devant les yeux ne me laissent guère le pouvoir d'y faire toutes les réflexions qu'elle mérite. Votre joie, dites-vous, va jusqu'au transport. Elle est juste, si vous ne me déguisez rien, et

je ne voudrais pas vous la dérober : mais je ne puis vous dissimuler que j'en suis surpris.

Sûrement, Lovelace, la lettre que tu me communique ne saurait être une imposture de ta façon, pour couvrir quelque nouvelle vue, et pour me tromper. Non, le style me fait rejeter cette idée; quoique, d'un autre côté, je te crois capable de tout. Je veux suspendre mon jugement, et me contenter aujourd'hui de te souhaiter toutes sortes de biens.

*(La lettre qui suit, et qu'on supprime aussi, est de M. Lovelace, qui fait quelques réflexions, partie badines et partie sérieuses, sur la mort de son ami, et qui se promet que sa douleur ne tiendra pas longtemps contre sa joie.)*

Lettre 331

*M. Belford à M. Lovelace*

*Samedi, 26 d'août*

J'assistai jeudi à l'ouverture du testament, où je suis nommé seul exécuteur, avec un legs considérable, que mon dessein est d'abandonner à la sœur du mort, parce que je ne trouve pas qu'il l'ait assez bien traitée. Il te laisse, comme à Tourville et à Mowbray, un présent fort honnête, pour vous engager tous trois à rap-peler quelquefois sa mémoire.

Après avoir donné quelques ordres qui regardaient les funé-  
railles, je partis vers le soir; mais étant arrivé fort tard à la ville, et les fatigues que j'avais essuyées pendant plusieurs jours et plu-  
sieurs nuits me rendant le repos absolument nécessaire, je me  
contentai de faire demander des nouvelles de Miss Harlove, et  
de la faire assurer de mon respect. M. Smith, à qui mon laquais  
parla, me fit dire qu'il se réjouissait beaucoup de mon retour,  
parce qu'elle était plus mal que jamais.

Il m'est impossible d'expliquer ce qu'elle vous écrit, ou de le  
concilier avec les faits que j'ai à vous communiquer.

J'étais hier chez Smith, dès sept heures du matin. Miss Harlove venait de sortir, dans une chaise à porteurs, pour se rendre à l'église voisine. Elle était trop mal pour en avoir cherché de plus éloignée; et madame Lovick, qui l'avait soutenue jusqu'à la chaise, était allée à pied devant elle, dans la crainte qu'elle

n'eût besoin de secours à l'église. Madame Smith me dit qu'elle avait été si bas, mercredi au soir, qu'elle avait demandé les secours de la religion. Le ministre de la paroisse, qui passa une demi-heure avec elle, dit, en se retirant, aux personnes de la maison : C'est un ange que vous avez chez vous ; je la verrai aussi souvent qu'elle le désirera, ou que je croirai lui faire plaisir.

Elle attribue l'augmentation de sa faiblesse aux fatigues que vous lui avez causées, et à une lettre qu'elle a reçue de sa sœur, à laquelle il paraît qu'elle a fait réponse le même jour.

Madame Smith me dit qu'il était venu la veille deux personnes, l'une le matin, l'autre le soir, pour s'informer de sa santé, et qu'elles paraissaient envoyées par sa famille ; mais qu'elles n'avaient pas demandé à la voir, et que leur principale curiosité avait regardé les personnes dont elle reçoit des visites, moi principalement (quelle pouvait être leur vue ?), sa manière de vivre, sa dépense ; et que l'une des deux avait marqué de l'empressement pour savoir comment elle y pouvait fournir. Madame Smith répondit, suivant la vérité, qu'elle avait été obligée de vendre quelques-uns de ses habits, et qu'elle était à la veille d'en vendre d'autres ; sur quoi l'étranger, qui était homme de fort bonne mine, dit à madame Smith, en levant les mains au Ciel : « Grand Dieu ! quelle triste nouvelle pour quelqu'un ! je ferai mieux de n'en pas parler. » Madame Smith le pria au contraire de ne rien dissimuler, de quelque part qu'il fût venu. Il branla la tête. « Si elle meurt, reprit-il, le monde perdra sa fleur, et la famille d'où elle est sortie ne sera plus qu'une famille commune. » Cette réflexion me plaît assez.

Vous ne serez pas fâché de savoir comment elle a passé le temps, pendant que vous l'avez forcée de quitter son logement pour vous éviter. Madame Smith m'a raconté que lundi matin, lorsqu'elle sortit pour la première fois, elle était dans une extrême faiblesse, et qu'en descendant l'escalier pour se rendre au carrosse avec sa garde, elle poussait de violents soupirs. Elle donna ordre au cocher, qui était loué pour tout le jour, de la conduire où il souhaiterait, pourvu qu'elle y pût respirer l'air. Il la mena vers Highgate, où elle fit un léger déjeuner. Ensuite, étant rentrée dans sa voiture, elle se promena lentement, jusqu'à midi, qu'elle s'arrêta dans une hôtellerie, pour s'y faire préparer à dîner. Elle y demanda une plume et de l'encre, et pendant deux

heures elle ne cessa point d'écrire. On lui servit quelques mets, dont elle s'efforça de goûter; mais, n'ayant pu rien prendre, elle reprit sa plume pendant trois heures entières, après lesquelles, se trouvant un peu pesante, elle s'assit dans un fauteuil. À son réveil, elle ordonna au cocher de la reconduire doucement à la ville, chez une amie de madame Lovick, où cette vertueuse veuve lui avait promis de se trouver. Mais, se sentant fort mal, elle prit la résolution de retourner assez tard à son logement, quoiqu'elle eût appris de la veuve que vous y aviez paru, et qu'elle eût sujet d'être choquée de votre conduite. Il lui paraissait, dit-elle, impossible de vous éviter. Elle craignait de n'avoir plus que peu d'heures à vivre; et l'impression que votre vue ferait sur elle était capable de la faire mourir à vos yeux.

Elle retourna donc chez Smith, qui lui fit lever plusieurs fois les yeux et les mains d'étonnement par le récit incroyable de vos extravagances. Ne pouvant se déterminer à souffrir la vue d'un homme si endurci, elle prit le lendemain sa chaise ordinaire, pour se faire porter de grand matin au bord de la Tamise. Là, elle se mit dans un bateau avec sa garde; car la fatigue du jour précédent ne lui permettait pas de supporter le mouvement d'un carrosse. Elle se fit conduire d'un village à l'autre, s'arrêtant dans l'occasion, tantôt pour écrire, tantôt pour se faire préparer du thé, ou d'autres rafraîchissements qu'elle ne portait pas même à ses lèvres. Vers le soir, elle revint descendre aux degrés du Temple, où ses bateliers lui firent venir des porteurs, qui la menèrent comme la veille chez l'amie de madame Lovick. Cette femme, qui l'attendait encore, lui dit que vous étiez venu la demander deux fois le même jour, et lui remit une lettre de sa sœur, dont la lecture parut la toucher beaucoup. Elle fut deux fois prête à s'évanouir. Elle pleura fort amèrement, en laissant échapper quelques expressions plus vives qu'on n'en avait jamais entendues de sa bouche. Elle traita ses parents de cruels; elle se plaignit des mauvais offices qu'on ne cessait pas de lui rendre, et des lâches rapports par lesquels on se plaisait à la noircir.

Madame Smith survint pour l'informer que vous étiez venu une troisième fois; que vous ne vous étiez retiré qu'à neuf heures et demie, et que vous aviez promis d'être civil et respectueux; mais elle ajouta que vous étiez absolument déterminé à la voir. « Il était bien étrange, répondit-elle, qu'on ne lui permît pas de

mourir en paix. Son sort était extrêmement rigoureux. Elle commençait à craindre de manquer de patience, et de trouver sa punition plus grande que sa faute. » Mais, après s'être un peu recueillie, elle s'est consolée par la certitude d'avoir peu de temps à vivre, et par l'espérance d'une meilleure vie.

Toutes les circonstances de ce récit doivent vous faire conclure avec moi, que la lettre qu'elle reçut de madame Lovick, et sur laquelle je me souviens que vous aviez reconnu la main de sa sœur, ne pouvait pas être celle qui donna lieu à ce qu'elle vous écrivit le même soir, après son retour chez Smith. Cependant on ignore qu'elle en ait reçu d'autre. Mais comme on m'assure qu'elle vous écrivit réellement, je suis soulagé du soupçon que celle dont vous m'avez envoyé la copie pouvait être quelque nouvelle ruse, dont le mystère échappait à ma pénétration.

Mercredi matin, lorsqu'elle reçut votre réponse, on lui entendit répéter plusieurs fois que la nécessité était la mère de l'invention; mais que l'infortune rendait témoignage à l'intégrité. Je me flatte, dit-elle encore, de n'avoir pas fait une démarche inexcusable. Ensuite, après un moment de silence : Peut-être, ajouta-t-elle, me sera-t-il permis à présent de mourir en paix.

Je l'attendis jusqu'à son arrivée. Elle parut satisfaite de me voir; mais étant très faible, elle me dit qu'elle avait besoin de s'asseoir un moment, avant que de monter à sa chambre. Madame Lovick la soutint jusqu'à la première chaise. Je vous vois avec plaisir, me dit-elle; je ne fais pas difficulté de l'avouer, quelque interprétation que la malignité donne à mes sentiments.

Cette expression me surprit; mais je ne voulus pas l'interrompre.

Ah! Monsieur, reprit-elle, j'ai plus souffert que vous ne pouvez vous l'imaginer. Votre ami, qui ne m'a pas voulu laisser vivre avec honneur, ne veut pas non plus que je meure en paix. Vous me voyez. Ne me trouvez-vous pas extrêmement changée depuis votre départ? Mais je suis bien éloignée de m'en faire un sujet d'affliction. Cependant, si j'avais quelque attachement à la vie, je dois dire que votre ami, votre barbare ami, sert beaucoup à me l'abrèger.

Sa faiblesse était si visible dans le mouvement de sa respiration et dans le son de sa voix, son action si touchante, que j'en fus pénétré jusqu'au fond du cœur. Les deux femmes et la garde

tournèrent la tête en pleurant. Depuis quatre jours, Madame, m'efforçai-je de répondre, j'ai eu devant les yeux une scène extrêmement affligeante. Le pauvre Belton n'est plus. Il passa hier dans un autre monde, après une si terrible agonie, que l'impression qui m'en reste me trouble encore la vue et l'imagination. (Je ne voulais pas qu'elle attribuât les marques de ma douleur à l'abattement où je la voyais, dans la crainte d'affaiblir son courage.)

Un spectacle de cette nature, interrompt-elle, est bien plus propre à fortifier l'âme. Mais puisque vous y avez été si sensible, je souhaiterais que vous en eussiez fait une vive peinture à votre joyeux ami. Qui sait quel effet elle aurait pu produire sur lui, de la part, et dans le cas d'un associé? Je l'ai fait, répliquai-je, et je me figure que ce n'est pas tout à fait sans fruit. Sa dernière conduite dans cette maison, reprit-elle, et sa cruelle obstination à me poursuivre, donnent peu d'espérance que les objets graves et sérieux fassent jamais d'impression sur lui.

Notre entretien continua sur les derniers moments de notre ami, et j'admirai son esprit dans le tour de ses réflexions. Pendant qu'un sujet si touchant lui faisait oublier ses propres maux, un homme à cheval lui apporta une lettre de Miss Howe. Elle se retira dans son appartement pour la lire. Le médecin, qu'on avait fait avertir de son retour, arriva dans l'intervalle, et confirma mes craintes sur le danger de sa situation. Il avait appris de nouveaux exemples de la rigueur de sa famille et de vos persécutions. Pour tous les trésors du monde, me dit-il, je ne voudrais pas être son père, ni l'homme qui l'a jetée dans cet affreux état. Le poison de la douleur a pris l'ascendant. Elle en mourra. Je ne vois aucune ressource. Mais je suis effrayé pour ceux qui ont à se reprocher sa mort.

Lorsqu'elle eut appris qu'il demandait à la voir, elle nous fit prier tous deux de monter. Elle nous reçut avec toutes les grâces qu'aucun changement ne lui fera jamais perdre; et se hâtant de satisfaire à diverses questions sur l'état de sa santé, elle passa aux remerciements les plus vifs et les plus tendres, pour des soins et des témoignages d'affection que sa fortune présente ne la mettait point en état de reconnaître. Elle nous tint un discours si touchant que, ne trouvant pas d'expressions pour y répondre, nous fûmes réduits, le médecin et moi, à nous regarder mutuellement

dans un transport de surprise et d'admiration. Ensuite, sans nous laisser le temps de revenir à nous-mêmes : Comme il me reste, dit-elle au médecin, quelques préparations à faire, et que je ne voudrais pas entreprendre ce que le temps ne me permettrait pas d'achever, je vous demande en grâce de vous expliquer nettement sur ma situation. Vous connaissez mon régime, et vous pouvez compter que je ne ferai rien pour abrégér ma vie : dans quel temps me donnez-vous l'espérance d'être délivrée de toutes mes peines ?

Le médecin parut hésiter. Il me regardait d'un œil incertain. Ne craignez pas de me répondre, lui dit-elle avec autant de fermeté que de douceur. Dites-moi combien vous jugez qu'il me reste de temps à vivre; et, croyez-moi, Monsieur, plus il sera court, plus votre réponse me paraîtra consolante.

Étonnante question! lui répondit-il. Quel mélange de plaisir et d'horreur faites-vous éprouver à ceux qui ont le bonheur de converser avec vous, et de voir tant de charmes dont la nature vous a partagée! Ce que vous avez souffert depuis quelques jours a fait un tort extrême à votre santé; et si vous étiez exposée à de nouvelles peines de cette nature, je ne répondrais pas que vous fussiez capable de les soutenir... Il n'acheva point.

Combien de temps, Monsieur, combien? Je me crois menacée encore de quelques petits chagrins. Je l'appréhende du moins; mais il n'y en a qu'un pour lequel je me défie de mes forces. Combien donc, Monsieur?

Il demeura sans répondre.

Quinze jours, Monsieur?

Il continua de se taire.

Dix jours? Une semaine? Dites, Monsieur; combien? (avec un charmant sourire, quoique d'un air fort pressant.)

Puisqu'il faut m'expliquer, Madame, si quelque heureux événement ne vous rend point la vie, je crains... je crains...

Vous craignez, Monsieur? Ne craignez point. Combien?

Je crains que dans quinze jours ou trois semaines le monde ne perde son plus parfait ornement.

Quinze jours ou trois semaines, Monsieur...! Mais que la volonté du Ciel soit remplie! J'aurai donc plus de temps que je n'en ai besoin pour exécuter ce que je me suis proposé; du moins, si je conserve quelque force de corps et d'esprit.

Son cœur se satisfit encore par des effusions de reconnaissance; après quoi, priant le médecin de lui procurer certaines gouttes, qui servaient, lui dit-elle, à ranimer ses esprits lorsqu'elle se trouvait trop abattue, elle nous demanda la liberté de passer dans son cabinet pour écrire quelques lettres.

Le médecin se retira. Je rejoignis les femmes de la maison, et j'appris d'elles que madame Lovick devait lui apporter aujourd'hui vingt-cinq guinées, sur quelques nouvelles pièces de sa garde-robe. Elles me dirent qu'ayant pris la liberté de lui faire un reproche de cette facilité à se défaire de ses habits avec tant de désavantage et sans qu'elle parût pressée d'argent, elle leur avait fait une réponse fort étrange. Après sa mort, aucun de ses amis ne ferait usage de ses robes. Elle avait d'ailleurs quantité de choses plus précieuses à laisser : À l'égard du besoin qu'elle avait d'argent, elle voulait bien leur confier qu'elle était résolue d'acheter une maison.

Une maison, madame? répliqua Madame Lovick. Je ne comprends pas quel est votre dessein.

Je vais donc m'expliquer, reprit-elle. Ce n'est point une femme, c'est un homme que j'ai choisi pour l'exécution de mon testament; et croyez-vous que je veuille lui laisser aucun soin qui regarde ma personne? Vous me comprenez à présent.

Madame Lovick se mit à pleurer. Des larmes! lui dit cette admirable fille, en les essuyant de son propre mouchoir, et l'honorant d'un baiser; pourquoi cette obligeante faiblesse en faveur d'une étrangère avec laquelle vous êtes liée si nouvellement? Chère et bonne madame Lovick, ne vous alarmez point d'un objet dont je m'entretiens avec complaisance.

Ainsi, Lovelace, il est trop clair que la maison qu'elle veut acheter est son cercueil. Quelle présence et quelle fermeté d'esprit, quelle tranquillité de cœur, dans les occupations les plus funestes! Voilà ce qui mérite le nom de grandeur d'âme. Toi, moi, avec notre vaine bravoure, et ce faux courage, qui n'est réel que pour offenser, serions-nous capables d'une constance si noble? Pauvre Belton! Quelle différence entre elle et vous!

Madame Lovick m'a dit qu'elle lui avait parlé d'une lettre qu'elle a reçue, pendant mon absence, du docteur Lewin, son ministre favori, et d'une réponse qu'elle s'est hâtée de lui faire. Mais elle ignore le sujet de l'une et de l'autre.

La longueur de celle-ci m'oblige de remettre à demain mon départ pour Epsom. Elle te forcera de reconnaître quelle sera bientôt la conclusion de tes outrages contre la plus divine de toutes les femmes. Mais je veux différer quelque temps à te l'envoyer, de peur que, sous prétexte de faire tes plaintes de l'erreur où l'on t'a jeté, tu n'en prennes occasion de renouveler tes importunes visites.

J'aurais dû vous dire que Miss Harlove a pris soin de m'expliquer quel est cet unique sujet de chagrin pour lequel elle se défie de ses forces. C'est le résultat qu'elle appréhende d'une visite que le colonel Morden est dans le dessein de vous rendre. J'ignore de qui lui vient cet avis.

Lettre 332

*Miss Arabelle Harlove à Miss Clarisse*

*Lundi, 21 d'août*

Vos dernières lettres à mes oncles font connaître assez clairement que nous avons tous encouru votre disgrâce en vous écrivant à cœur ouvert <sup>1</sup>. Nous n'y savons point de remède, ma sœur Clary. Il me semble aussi que vous regarderiez comme une bassesse indigne de vous de renouveler vos instances pour obtenir la bénédiction paternelle, qui paraissait d'abord si nécessaire à votre repos. Vous jugez sans doute que vous avez rempli votre devoir en la demandant; et je suppose que, demeurant contente de cette démarche, vous laissez à vos parents offensés le repentir de ne s'être pas acquittés du leur, en vous l'accordant au premier mot, et en prenant la peine de vous chercher, comme vous paraissez croire qu'ils le doivent. Bel encouragement, en effet, pour courir après une fugitive, qui a vécu avec son amant aussi longtemps qu'il a voulu vivre avec elle! Vous regrettez même de m'avoir écrit; c'est ce que je crois entrevoir dans quelques-unes

1. Il est question de plusieurs réponses dures et injurieuses qu'ils ont faites aux humbles lettres de Miss Clarisse (NDP).

de vos modestes expressions <sup>1</sup>. Il n'y a donc aucune apparence que vous recommenciez à nous solliciter sur le même point.

Eh bien, ma sœur Clary, puisque telle est votre disposition, permettez que ce soit moi qui m'adresse *humblement* à vous, pour vous faire deux ou trois propositions, auxquelles vous aurez la bonté de répondre.

Il nous est revenu, de divers endroits, que vous avez été traitée avec tant de bassesse par l'infâme avec qui vous avez jugé à propos de prendre la fuite, que si son crime était prouvé, sa vie serait une faible expiation. Nous avons cru pouvoir tirer la même conclusion de quelques endroits de vos lettres.

Si les beaux sentiments qu'elles contiennent ne sont pas de pures affectations, et s'il y a quelque vérité dans les récits de madame Howe et de madame Norton, il dépend de vous, Clary, de justifier votre caractère à nos yeux, comme à ceux du public; du moins dans tout ce qui ne regarde pas votre scandaleuse fuite. Les lois peuvent être armées contre l'infâme : et si nous le conduisons à l'échafaud, quelle glorieuse vengeance pour notre famille outragée, et pour tant de simples créatures qu'il a trompées comme vous ! Quel préservatif pour en sauver quantité d'autres de leur ruine !

Prenez donc la peine de m'apprendre si vous êtes disposée à paraître, pour vous faire cette justice à vous-même, et à nous, et au sexe entier. Si vous ne l'êtes pas, ma sœur, nous saurons ce que nous devons penser de vous; car, et vous et nous, il est impossible que nous ressentions de plus cruels effets du scandale de votre chute. Mais si vous entrez dans le plan que je vous propose, deux célèbres conseillers, MM. Ackland et Derham, se rendront auprès de vous pour recevoir les éclaircissements nécessaires, sur lesquels on commencera de justes poursuites, dont tout le monde nous garantit le succès.

S'il faut s'en rapporter à quelques avis de madame Howe, il y a peu d'apparence que vous approuviez cette ouverture. Elle nous

1. Miss Clarisse se plaignait, dans une lettre à ses oncles, des étranges duretés de sa sœur, et déclarait que, renonçant à toutes faveurs de sa famille, elle se réduisait à demander la bénédiction de son père (NdP).

fait entendre qu'elle vous l'a déjà fait proposer par sa fille, mais inutilement. D'ailleurs, on doute qu'actuellement même vous vous conduisiez avec assez de prudence sur d'autres points, pour être en droit de vous exposer au flambeau de la justice. Si ce soupçon est juste, que le Ciel ait pitié de vous !

Un mot encore sur ma proposition : le docteur Lewin, votre admirateur, décide nettement que vous devez poursuivre votre infâme.

Mais si vous n'êtes pas de cet avis, j'ai un autre parti à vous proposer, et cela au nom de toute la famille : c'est de partir pour la Pennsylvanie, et d'y résider pendant quelques années, jusqu'à ce que votre aventure soit oubliée. Alors, si la justice du Ciel vous épargne et si vous menez une vie pénitente, on pourra, du moins lorsque vous serez à votre vingt et unième année, vous accorder la possession de votre terre, ou vous en faire toucher le revenu, à votre choix. C'est le temps que mon père fixe, parce que tel est l'usage, et parce qu'il juge que votre grand-père l'aurait fixé de même, et parce que votre belle conduite a pleinement prouvé que dix-huit ans n'ont pas été pour vous l'âge de discrétion. Le pauvre vieillard, qui commençait à radoter, quoique fort bon homme, s'y est malheureusement trompé. Mais je ne veux pas être trop sévère.

Monsieur Hartley, qui a sa sœur en Pennsylvanie, nous promet de l'engager à vous prendre chez elle en pension. C'est une veuve sage et raisonnable, qui a l'esprit fort cultivé. Si vous aviez une fois passé la mer, vos parents seraient délivrés d'une multitude de soins et de craintes ; sans parler de la honte du scandale. C'est à mon avis ce que vous devriez désirer sur toutes choses. M. Hartley offre de vous procurer, dans le passage, toutes les commodités qui conviennent à votre rang et à votre fortune. Il est intéressé à quelques navires qui doivent mettre à la voile dans un mois. Vous serez libre de prendre avec vous votre fidèle Hannah, ou qui vous voudrez de vos nouvelles connaissances. On suppose que ce sera une personne de votre sexe.

Voilà ce que j'avais à vous communiquer. Si vous m'accordez une réponse, que le porteur de ma lettre ira prendre mercredi au matin, vous me ferez vraiment une grâce extrême.

ARAB. HARLOVE

*(On supprime une longue lettre du docteur Lewin, qui conseille en effet à Miss Clarisse de poursuivre M. Lovelace et qui lui en apporte de fort bonnes raisons; mais, paraissant informé de toutes ses disgrâces, et connaissant ses principes, il la traite avec autant de respect que de tendresse et d'estime. Il déplore l'inflexibilité de ses parents, qu'il n'a pu vaincre, dit-il, et qui lui avaient même interdit toute part à leurs affaires domestiques. Mais, quoique retenu dans son lit par une maladie dangereuse, il ne peut refuser de lui écrire, à leur prière, pour confirmer leur avis, qui s'accorde avec le sien.*

*On ne croit pas devoir supprimer de même les réponses de Miss Clarisse au docteur et à sa sœur, parce qu'elles servent à justifier sa conduite et ses sentiments.)*

Lettre 333

*Miss Clarisse Harlove au docteur Lewin*

Monsieur,

Je m'étais figuré, jusqu'au moment où j'ai reçu votre chère lettre, qu'il ne me restait ni père, ni oncles, ni frère, ni même un seul ami, de tant de personnes de votre sexe qui m'honoraient autrefois de leur estime. Cependant je vous connais si bien que, n'ayant rien à me reprocher du côté de l'intention, je me trouve blâmable, dans le doute même où je pouvais être du jugement que vous portiez de moi, de n'avoir pas cherché à m'éclaircir; et, si les apparences m'avaient fait tort dans votre esprit, de n'avoir pas tenté de m'y rétablir.

Mais attribuez, Monsieur, cette négligence à différentes causes, entre lesquelles je dois compter la honte de comparer le rang où j'étais autrefois dans votre estime, avec le degré que j'y dois occuper à présent, puisque mes plus proches parents m'abandonnent; et ma profonde tristesse qui, répandant la défiance dans un cœur humble, m'a fait craindre de recourir à vous pour y retrouver en quelque sorte tous les chers amis que j'ai perdus. Ensuite n'ai-je pas dû penser qu'on m'accuserait peut-être de vouloir former un parti contre ceux que le devoir et l'inclination m'obligent également de respecter? si longtemps traînée, d'ailleurs, entre la crainte et l'espérance; si peu maîtresse de moi-même dans un temps; si remplie, dans un autre, de la

crainte de causer quelque désastre; ne recevant de vous aucun encouragement qui pût me faire espérer un peu de faveur; appréhendant avec raison que ma famille ne vous eût engagé du moins au silence!

Toutes ces considérations... mais que servent mes réflexions sur le passé? J'étais destinée à l'infortune..., pour obtenir bientôt un meilleur sort; c'est mon heureuse espérance. Ainsi, me renfermant dans cette idée, j'écarte toutes les autres, et je réponds en peu de mots à votre obligeante lettre.

Vos raisons me paraîtraient absolument convaincantes dans tout autre cas que celui de la malheureuse Clarisse Harlove <sup>1</sup>. Il est certain aussi qu'une fille qui n'a pas le courage de se donner en spectacle aux yeux du public, doit se précautionner doublement contre les fautes particulières qui peuvent la jeter dans la nécessité de s'exposer à cette confusion. Mais, par rapport à moi, quand on supposerait que l'état de ma santé ne fût pas un obstacle invincible, et quand mon inclination même me porterait à faire éclater mes plaintes, ne serait-il pas à craindre que mes amis ne trouvassent plus de difficultés qu'ils ne se l'imaginent à la vengeance qu'ils se proposent, lorsqu'on viendrait à savoir que j'ai consenti à donner un rendez-vous clandestin, en conséquence duquel j'ai été lâchement trompée; que, pendant plusieurs semaines, je n'ai pu me défendre d'habiter sous le même toit avec mon ravisseur; que j'ai souffert sa compagnie sans me plaindre, et sans qu'il m'ait donné lui-même aucun sujet de plainte? Il y aurait peu de faveur à se promettre dans une cour de justice, pour mille accusations qui seraient peut-être du plus grand poids devant des juges particuliers; telles, surtout, que les infâmes méthodes qu'on a sans cesse employées pour ma ruine. Outre la confusion mortelle de devenir comme le jouet du public, chaque bouche ne serait-elle pas prête à répondre que je ne devais pas me livrer au pouvoir d'un homme si dangereux, et que je ne me plains de rien que je n'aie bien mérité?

Mais, en supposant le succès des poursuites et la sentence même de mort, peut-on s'imaginer que la famille du coupable

1. Les plus fortes sont prises de l'honneur de sa famille, de celui de la vertu, et de l'importance dont il est dans la société que les crimes scandaleux soient punis (NdP).

n'eût pas assez de crédit pour le dérober au supplice, surtout lorsqu'il est question d'un crime qui passe pour léger aux yeux des hommes, quoique le plus grand et le moins digne de pardon contre une créature qui met son honneur au-dessus de sa vie? Et moi, ne me couvrirais-je pas de honte, en poursuivant avec des vues sanguinaires un homme qui s'est hâté de m'offrir toutes les réparations qui dépendent de lui?

J'ose dire, Monsieur, que telle est l'audace de l'homme à qui mon malheureux sort m'a livrée, telle, sa haine contre tous mes proches, qui paraîtrait alors justifiée par leur ancienne aversion pour lui, et par les efforts qu'ils ont faits pour lui ôter la vie, qu'il ne serait pas fâché d'être confronté, dans cette occasion, à mon père, à mes oncles, à mon frère, à moi : et s'il était absous ou pardonné, les ressentiments mutuels n'en deviendraient-ils pas plus vifs? Alors, mon frère et M. Morden seraient-ils plus à couvert?

Que ces considérations aggravent ma faute! Il est vrai que, dans l'origine, mes motifs n'ont point été blâmables. Mais j'avais oublié cette excellente maxime, quoique je ne l'ignorasse point, « qu'il ne faut pas commettre un mal dans l'espérance d'un bien ».

Convaincu de la pureté de mon cœur et de la fermeté de mes principes, M. Lovelace m'a offert le mariage. Il a fait éclater un repentir que j'ai de fortes raisons de croire sincère; quoique la religion n'y ait peut-être aucune part. Dans la même conviction, ses illustres parents, plus tendres pour moi que les miens, se sont réunis pour me presser de lui pardonner et de recevoir sa main. Quoique je ne puisse me rendre à la seconde de ces deux demandes, ne m'avez-vous point appris, Monsieur, par les meilleures règles et par les divins exemples, à pardonner les injures?

Celle que j'ai reçue est assurément des plus cruelles; et les circonstances qui l'ont accompagnée sont d'une noirceur et d'une inhumanité sans exemple. Cependant, grâce au Ciel, elle n'a point infecté mon âme. Elle n'a point altéré mes mœurs. Il ne m'en est point resté d'habitude vicieuse. Ma volonté s'est conservée sans tache. Je n'ai ni crédulité, ni faiblesse, ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé, avec le secours du Ciel, des ruses les plus profondes et les plus infernales. Je suis échappée à l'ennemi de ma vertu; j'ai renoncé à lui; j'ai eu la

force de mépriser l'homme que j'aurais été capable d'aimer. Et la charité n'achèvera-t-elle pas mon triomphe? N'aurai-je pas la satisfaction d'en jouir? Où serait-il, si le coupable méritait d'obtenir grâce? Pauvre malheureux! Il a fait une perte en me forçant de l'oublier; j'ai l'orgueil de le croire, parce que je connais mon propre cœur. Et moi, je n'ai rien à regretter en le perdant.

Mais j'ai de plus, Monsieur, un argument qui me paraît suffire seul pour répondre à tous les vôtres. Je sais, mon respectable ami, mon guide et mon directeur dans des temps plus heureux, je sais que vous approuverez les efforts par lesquels je travaille à m'établir dans cette charitable disposition, lorsque je vous aurai déclaré que je me crois fort proche de ce grand et redoutable moment où le ressentiment de toutes les injures qui ne concernent point l'âme immortelle doit être absorbé dans de plus hautes et plus importantes considérations.

Voilà ce que j'avais à dire pour moi-même. À l'égard de mes amis, dont je dois souhaiter aussi la satisfaction, Miss Howe prend soin de recueillir toutes les lettres et tous les matériaux qui peuvent servir à mettre mon histoire dans son véritable jour. Je compte le vertueux docteur Lewin entre ces amis dont la satisfaction m'est chère. L'utilité qui peut revenir de ce recueil, à toutes les jeunes personnes qui auront entendu parler de moi, répondra bien mieux à la fin qu'on se propose, que mes sollicitations dans une cour de justice pour obtenir une vengeance incertaine, avec tous les désavantages que je viens de représenter.

Si je suis assez heureuse, Monsieur, pour vous faire approuver mes idées, et pour en recevoir l'assurance par quelques mots de votre main, il ne manquera rien à ma propre satisfaction; car je souhaite aussi ardemment que jamais d'être justifiée à vos yeux, et de mériter la glorieuse estime dont vous honoriez autrefois votre très humble, etc.,

CL. HARLOVE.

Lettre 334

*Miss Clarisse à sa sœur*

*Mardi, 22 d'août*

Avec quelque dureté, ma sœur, qu'il vous plaise de m'écrire, comptez que la moindre de vos attentions excitera toujours ma reconnaissance. Mais, quelque jugement que vous portiez de moi, je ne puis voir MM. Ackland et Derham dans les vues que vous me proposez. Que le Ciel, comme vous dites, ait pitié de moi! car je n'en attends plus de personne. Il faut qu'on me regarde comme une malheureuse qui a bu toute honte; sans quoi l'on ne penserait point à m'envoyer deux hommes pour une commission de cette nature. Si ma mère avait demandé de moi, ou si la modestie vous avait permis à vous-même de me demander les circonstances de ma triste histoire, ou si madame Norton avait été chargée de les recevoir de ma bouche, la bienséance aurait été plus ménagée. Il me semble aussi qu'il aurait été plus digne du caractère de tout le monde d'exiger ces informations avant que de me condamner avec tant de rigueur.

Je sais que votre opinion est celle du docteur Lewin. Il a pris la peine de m'en instruire, par une lettre fort obligeante. Je lui ai fait réponse; et je me flatte qu'il est satisfait de mes raisons. Peut-être méritent-elles que vous preniez la peine de demander à les voir <sup>1</sup>.

1. On ne le demanda pas; et la mort du docteur, qui arriva bientôt après, ayant empêché que cette lettre ne fût communiquée à la famille, les bons effets qu'elle aurait pu produire alors furent trop tardifs (NdR).

À l'égard de votre seconde proposition, qui regarde mon passage en Pennsylvanie : si dans l'espace d'un mois il n'arrive rien qui puisse délivrer entièrement mes proches et mes amis de cette multitude de soins, de craintes, et de scandales que vous me reprochez, et si je suis alors en état de me faire transporter au vaisseau, j'obéirai volontiers aux ordres de mon père et de ma mère, quand je serais sûre de mourir en chemin. Au lieu de ma pauvre Hannah, qui est réellement innocente, vous serez libre de mettre auprès de moi votre Betty Barnes, qui vous répondra de ma conduite; et je lui promets de récompenser généreusement ses services.

Je suis également surprise et affligée des nouveaux soupçons que vous me laissez entrevoir sur ma conduite. Sur quoi seraient-ils fondés?

Je ne vous dirai point combien je suis pénétrée de votre rigueur, ni ce que vous me faites souffrir par cette cruelle légèreté de style, que vous n'affectez apparemment que dans la vue de me mortifier. Ce que j'ai à répondre, c'est que vous réussissez parfaitement, si telle est votre intention. Cependant je prie le Ciel, avec aussi peu de ressentiment qu'il m'est possible, et pour l'amour de vous-même, de vous donner un cœur plus tendre que vous ne paraissez l'avoir à présent; parce qu'un cœur tendre, j'en suis convaincue, est un plus grand bien pour celui qui le possède que pour ceux mêmes qui en ressentent les effets. Dans ces sentiments, ma chère Bella, je suis votre très affectionnée sœur,

CL. HARLOVE.

*(En supprimant ici plusieurs lettres inutiles, de madame Norton, de Miss Howe, de M. Lovelace, de M. Belford et de M. Wyerley, qui, toujours passionné pour Miss Clarisse, revient à lui offrir son cœur et sa main, on doit observer que madame Norton explique dans une des siennes le fondement des nouveaux soupçons de la famille. Ils viennent des visites fréquentes de M. Belford, qui n'est connu que pour l'ami de M. Lovelace et pour son ancien compagnon de débauche. Miss Clarisse se contente de répondre, avec la tranquillité de l'innocence, que l'avenir fera bientôt connaître la nature et le sujet de cette liaison. Elle fait aussi une réponse fort noble et fort touchante à M. Wyerley. Entre plusieurs détails domestiques, madame Norton*

*lui fait celui d'une longue conversation qu'elle avait eue avec sa tante Hervey, et dont le résultat prouve qu'à la réserve de son frère et de sa sœur, toute la famille commence à s'attendrir sur son sort.*

*M. Lovelace, détrompé par toutes les circonstances, se plaint amèrement à M. Belford que, pour se garantir de sa visite, Miss Clarisse ait été capable d'employer la ruse, dans une lettre dont il ne comprend point encore le sens. M. Belford, qui en a reçu l'explication d'elle-même, fait ouvrir les yeux à son ami : c'est Dieu qu'elle a nommé son père. La maison paternelle, où elle est heureusement appelée, c'est le Ciel. Tout le reste est une allusion à sa mort, qu'elle croit peu éloignée. Ruse à la vérité, dit M. Belford, mais innocente et louable.)*

Lettre 335

*M. Lovelace à M. Belford*

*Mardi matin, 29 d'août*

Je t'apprends, ami, que nous avons reçu la visite du colonel Morden. N'es-tu pas impatient d'en savoir le sujet et les circonstances? Recueille ton attention pour un curieux dialogue.

Il vint hier, à cheval, suivi d'un seul laquais. Milord le reçut comme un parent de Miss Harlove, c'est-à-dire avec les plus grandes marques de considération.

Après les premiers compliments, il s'adressa dans ces termes à Milord et à moi : Comme vous n'ignorez pas, Messieurs, que je suis lié par le sang avec les Harlove, je n'ai pas besoin d'apologie pour le sujet qui m'amène, et qui est mon principal but dans la visite que j'ai l'honneur de vous rendre.

*Milord.* Miss Harlove, Monsieur, l'affaire de Miss Harlove; c'est apparemment le motif de votre visite. Miss Harlove, au témoignage de tout le monde, est la plus excellente de toutes les femmes.

*Le colonel.* Je suis ravi, Milord, que vous en ayez cette opinion.

*Mil.* C'est non seulement la mienne, mais celle de toute ma famille : de mes sœurs, de mes nièces et de M. Lovelace même.

*Le col.* Plût au Ciel que c'eût toujours été celle de M. Lovelace!

*Lovelace.* Votre absence a duré longtemps, Monsieur. Peut-être n'êtes-vous pas pleinement informé des circonstances.

*Le col.* Il y a plus de six ans, Monsieur, que je suis parti d'Angleterre. Miss Clarisse Harlove en avait alors onze ou douze. Mais il est rare qu'à vingt ans on ait autant de prudence et de discrétion. Esprit, figure, jamais je n'ai vu tant de perfections annoncées à cet âge; et je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'elle ait plus que rempli de si belles espérances. Pour la fortune, ce que son père et ses oncles se proposaient de faire en sa faveur, et ce que j'avais dessein d'y joindre moi-même, avec ce que son grand-père avait déjà fait, devait la rendre un des plus brillants partis du royaume.

*Lov.* Je reconnais Miss Harlove dans ce portrait. Ajoutez-y, Monsieur, que, sans la violence et l'humeur implacable de sa famille, qui a voulu l'engager malgré son penchant dans un mariage indigne d'elle, Miss Harlove serait aujourd'hui très heureuse.

*Le col.* J'avoue, Monsieur, comme vous venez de l'observer, que je ne suis pas entièrement informé de ce qui s'est passé entre vous et ma cousine. Mais lorsque j'ai su pour la première fois que vous lui rendiez des soins, permettez-moi de le dire, je n'avais qu'une objection à faire contre vous; importante à la vérité, et je ne vous cacherai point que je lui en ai marqué librement ma pensée dans une lettre. Pour tout le reste, il me semblait que personne ne lui convenait mieux que vous; car vous êtes un galant homme, qui joignez à toutes les grâces de la figure des manières nobles et aisées, une naissance distinguée, une fortune et des espérances considérables. Dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de vous connaître en Italie, quoique votre conduite, pardonnez-moi cette réflexion, n'y ait pas été tout à fait sans reproche, diverses occasions m'ont convaincu que vous êtes un brave. Du côté de l'esprit et de la vivacité, peu de jeunes gens vous égalent. Votre langage est séduisant. Vous avez longtemps voyagé; et je sais, si vous me le pardonnez encore, que vous vous entendez mieux à faire des observations qu'à les suivre. Avec tant de belles qualités, il n'est pas surprenant qu'une jeune personne prenne de l'amour pour vous; ni que cet amour, joint à l'indiscrète chaleur avec laquelle on a voulu forcer les inclinations de ma cousine en faveur d'un homme qui vous est fort inférieur, l'ait

portée à se jeter sous votre protection. Mais si je lui suppose deux motifs si puissants, n'est-il pas vrai aussi, Monsieur, qu'elle était doublement autorisée à se promettre un généreux traitement de la part de l'homme qu'elle choisissait pour son protecteur; surtout, accordez-moi la liberté de le dire, lorsqu'elle était en état d'offrir une récompense si noble pour la protection qu'elle acceptait?

*Lov.* Miss Harlove avait droit aux adorations de tout le genre humain. Je ne balance point à le déclarer, et je lui rendrai constamment la justice qu'elle mérite. Je sais, Monsieur, la conclusion que vous en allez tirer. Ma seule réponse, c'est qu'il m'est impossible de rappeler le passé. Peut-être souhaiterais-je de le pouvoir.

Ici, le colonel s'étendit avec beaucoup de force sur la méchanceté de ceux qui attaquent la vertu des femmes. Il observa qu'en général, les hommes ont déjà trop d'avantage sur la crédulité, la faiblesse et l'inexpérience du beau sexe, qui, par la mollesse de son éducation, par ses lectures, et par le désir naturel de plaire, devient quelquefois trop facile à se laisser engager dans les démarches les plus imprudentes; qu'à la vérité, sa cousine était au-dessus des séductions communes, c'est-à-dire incapable d'une témérité par de moindres motifs que la violence de sa famille, et mes promesses solennelles; mais qu'avec ces motifs néanmoins, et une prudence qu'elle devait moins à l'expérience des affaires qu'à son heureuse constitution, elle avait pu croire la défiance inutile à l'égard d'un homme qu'elle aimait; et que par conséquent rien n'était plus odieux que d'avoir abusé de sa confiance.

Il aurait continué plus longtemps sur un sujet si trivial. Je l'interrompis :

*Lov.* Ces observations sont vagues, et peuvent ne pas convenir au point dont il est question. Mais vous-même, Monsieur, vous n'avez pas d'aversion pour la galanterie; et si vous n'étiez pas un peu pressé, peut-être ne justifieriez-vous pas mieux que moi toutes les actions de votre vie.

*Le col.* Oh! Monsieur, vous êtes libre de me rappeler mes erreurs. Grâce au Ciel, je suis capable de les reconnaître et d'en rougir.

Milord jeta ici les yeux sur moi. Mais comme il ne paraissait point, à l'air du colonel, qu'il entrât la moindre malignité dans

cette réflexion, je la relevai d'autant moins que je suis aussi prêt que lui à reconnaître mes fautes, soit que j'en rougissois ou non. Il continua :

*Le col.* Comme vous semblez douter de mes principes, je vous dirai naturellement, et sans en tirer vanité, quelle a toujours été ma règle, jusqu'à ces derniers temps, où je me suis beaucoup plus resserré. J'ai pris des libertés qui ne peuvent être justifiées par les lois de la bonne morale; et je me rappelle un âge de ma vie où je me serais cru en droit de couper la gorge à celui qui aurait traité ma sœur comme je ne faisais pas difficulté de traiter les filles et les sœurs d'autrui. Mais, à cet âge, je n'ai jamais été capable de faire une promesse que je n'aurais pas voulu remplir. Les jeunes personnes de l'autre sexe sont toujours disposées à nous prêter des vœux honorables lorsqu'elles nous ont accordé leur tendresse. Elles regarderaient comme un outrage égal pour leur vertu et pour leurs charmes d'être réduites à la nécessité de demander si l'on a des vœux légitimes dans les soins qu'on leur rend. Mais je tiens que celui qui va jusqu'à promettre est obligé de tenir. Une femme est en droit de porter son appel à tout l'univers contre la perfidie d'un homme qui l'a trompée, et sera toujours sûre d'avoir le public de son côté.

À présent, Monsieur, continua-t-il, je vous crois trop d'honneur pour ne pas convenir que si vous avez obtenu quelque avantage sur une si éminente vertu, vous le devez à des promesses de mariage ouvertes et solennelles...

*Lov.* (l'interrompant) Je sais, Colonel, tout ce que vous pouvez ajouter; et vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous avoir interrompu, lorsque vous m'allez voir toucher directement au but que vous vous proposez. Je reconnais donc que j'en ai fort indignement usé avec Miss Harlove; et j'ajoute, avec la même franchise, que je m'en repens du fond du cœur. Je dirai plus : je me trouve si grossièrement coupable que, loin de chercher des excuses dans les affronts continuels que j'ai reçus de son implacable famille, j'avoue que ce serait une nouvelle bassesse, qui me condamnerait doublement. Si vous pouvez dire quelque chose de pis, vous êtes libre de parler.

Il nous regarda successivement, Milord et moi. Comptez, lui dit Milord, que mon neveu parle de bonne foi. J'en répons pour lui.

*Lov.* Oui, Monsieur; et que puis-je dire, que puis-je faire de plus?

*Le col.* Faire? Monsieur. Oh, je suis surpris, Monsieur, qu'il soit besoin de vous dire que la réparation doit suivre le repentir; et je me flatte que vous ne balancerez pas à prouver l'un par l'autre.

(Le ton dont ce discours fut prononcé ne me plut point. J'hésitai, comme incertain si je devais le relever.)

*Le col.* Permettez, Monsieur, que je vous fasse une question. Est-il vrai, comme on le dit, que vous épouseriez ma cousine, si elle voulait y consentir? Que répondez-vous, Monsieur?

(Je me suis senti encore plus blessé.)

*Lov.* Certaines questions, par la manière dont elles sont proposées, semblent renfermer un ordre. Je demande à mon tour, Colonel, comment je dois prendre les vôtres. À quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations?

*Le col.* Je ne pense point, Monsieur, à donner ici des ordres. Ma seule vue est d'engager un galant homme à prendre des résolutions dignes de lui.

*Lov.* (vivement). Et par quels arguments, Monsieur, vous proposez-vous d'y parvenir?

*Le col.* Par quels arguments engager un galant homme à se montrer digne de lui? Cette question me surprend dans la bouche de monsieur Lovelace.

*Lov.* Eh pourquoi donc, Monsieur?

*Le col.* Pourquoi, Monsieur (d'un ton assez amer)? Assurément...

*Lov.* (l'interrompant). Je n'aime point, Colonel, que mes termes soient répétés de ce ton.

*Mil.* Doucement, doucement, Messieurs. Je vous demande en grâce de vous mieux entendre. On est si vif à votre âge!

*Le col.* Je ne prends point ce reproche pour moi, Milord. Je ne suis ni fort jeune, ni trop vif. M. Lovelace peut me rendre tel qu'il le souhaite.

*Lov.* Et je souhaite, Colonel, de vous voir tout ce que vous souhaitez d'être.

*Le col.* (fièrement). Je vous en laisse le choix, Monsieur: votre ami ou votre ennemi, suivant la disposition où vous êtes de rendre la justice à la plus parfaite de toutes les femmes.

*Mil.* J'avais bien jugé, Messieurs, que cette chaleur était à craindre dans votre première entrevue. Acceptez, je vous prie, mon entremise. Je ne vous demande que de vous entendre. Vous tendez au même but, et vous n'avez besoin que de patience pour vous expliquer. M. Morden, faites-moi la grâce de ne pas venir tout d'un coup aux défis...

*Le col.* Aux défis, Milord! Ce sont des extrémités que j'accepte plus volontiers que je ne les offre. Mais croyez-vous qu'ayant l'honneur d'appartenir de si près à la plus excellente femme du monde...

*Mil.* (l'interrompant). Nous convenons tous de ses perfections, et nous regarderons son alliance comme le plus grand honneur auquel nous puissions aspirer.

*Le col.* Vous le devez, Milord.

*Mil.* Oui, nous le devons : et nous le faisons aussi; et que chacun fasse ce qu'il doit; et qu'il ne fasse rien de plus. Et vous, Colonel, souffrez que je le dise, vous devez être moins ardent.

*Lov.* (froidement). Allons, M. Morden; quelles que soient vos intentions, il ne faut pas que cette dispute aille plus loin que vous et moi. Vous vous expliquez avec un peu de hauteur; et je ne suis point accoutumé à ce langage. Mais ici, sous ce toit, il serait inexcusable de relever ce qui mériterait peut-être mon attention dans un autre lieu.

*Le col.* Quelque jugement que vous portiez de mon langage, le vôtre, Monsieur, est digne d'un homme que je serais charmé de pouvoir nommer mon ami, si toutes ses actions y répondaient; et digne aussi de l'homme que je me croirais honoré de nommer mon ennemi. J'adore un courage noble. Mais puisque Milord est persuadé que nous tendons tous deux au même but, je crois, monsieur Lovelace, que si l'on nous permettait d'être seuls pendant quatre ou cinq minutes, nous nous entendrions bientôt parfaitement.

(Là-dessus, il se mit en chemin vers la porte.)

*Lov.* Je suis tout à fait de votre opinion, et j'ai l'honneur de vos accompagner.

Milord sonna brusquement, et vint se jeter entre nous, en disant au colonel : Retournez, de grâce, Monsieur, retournez; et à moi, qu'il retenait pas le bras : Mon neveu, je vous défends de sortir. La sonnette et le bruit des voix amenèrent Mowbray, et

Clercarn, écuyer de Milord; le premier avec son air nonchalant, et les mains derrière le dos. Il nous demanda de quoi il était question. De rien, lui dit Milord; mais ces jeunes gens sont, sont, sont... de jeunes gens, et c'est tout. Le colonel étant rentré alors d'un air plus composé, il le supplia de s'expliquer avec modération.

*Le col.* De tout mon cœur, Milord.

(Mowbray, s'approchant de mon oreille : De quoi s'agit-il donc? me dit-il. Veux-tu, mon enfant, que je tombe sur cet homme-là? Garde-toi d'ouvrir la bouche, lui répondis-je tout bas. Le colonel est un galant homme; et je te défends de te mêler ici le moins du monde.)

*Le col.* Je serais au désespoir, Milord, de vous causer le moindre chagrin. Je ne suis pas venu dans cette intention.

*Mil.* En vérité, Colonel, vous m'avez fait soupçonner le contraire, par la facilité avec laquelle vous prenez feu.

*Le col.* Si j'avais eu le moindre dessein d'en venir aux extrémités, je suis sûr que M. Lovelace m'aurait fait l'honneur de me joindre dans quelque lieu où la violence me rendrait moins coupable. Je suis venu dans des vues fort opposées... pour concilier les différends, loin de vouloir les irriter.

*Lov.* Eh bien, Monsieur, nous prendrons toutes les méthodes qu'il vous plaira. Il n'y a personne avec qui je sois plus disposé à traiter paisiblement qu'avec un homme pour lequel Miss Harlove a tant de considération. Mais je vous avoue que dans le ton, comme dans les termes, je ne puis supporter l'air de menace.

*Mil.* Allons, Messieurs, allons. Vous commencez à vous entendre mieux. Vous êtes amis, j'en suis sûr. Promettez-moi de l'être. Je suis persuadé, Colonel, que vous ne connaissez pas tout le fond de cette fâcheuse affaire. Vous ne savez pas combien mon neveu désire qu'elle se termine heureusement. Vous ne savez pas, Colonel, qu'à notre sollicitation, M. Lovelace est résolu d'épouser Miss Harlove.

*Le col.* À votre sollicitation, Milord! Je me serais figuré que M. Lovelace était disposé à remplir son devoir par des principes de justice; surtout lorsque la justice se trouve jointe au plus grand honneur qu'il puisse se faire à lui-même.

(Mowbray jeta des yeux à demi fermés sur le colonel, et me lança aussitôt un regard.)

*Lov.* L'expression est forte, Monsieur.

*Mowbray.* Par ma foi, je la trouve telle aussi.

*Le col.* Forte? Monsieur. Mais n'est-elle pas juste?

*Lov.* Oui, Colonel; et je crois que faire honneur à Miss Harlove, c'est m'en faire à moi-même. Cependant il y a des termes qui peuvent être adoucis, du moins par le ton, sans rien perdre de leur valeur.

*Le col.* Cette remarque est vraie en général; mais, si vous avez pour ma cousine les sentiments dont vous faites profession, vous devez...

*Lov.* Souffrez, Monsieur, que je vous interrompe. Si j'ai les sentiments dont je fais profession! Il me semble qu'après avoir déclaré que j'ai ces sentiments, ce *si*, prononcé avec emphase, est ici fort déplacé.

*Le col.* Vous m'avez interrompu deux fois, Monsieur. Je suis aussi peu accoutumé à me voir interrompre, que vous à voir répéter vos termes.

*Mil.* Deux barils de poudre, en vérité. Que sert, Messieurs, de vouloir traiter, si vous êtes prêts à quereller au moindre mot?

*Lov.* Un homme d'honneur, Milord, souffre difficilement que sa bonne foi soit soupçonnée.

*Le col.* Si vous m'aviez permis d'achever, M. Lovelace, vous auriez vu que ce *si* était moins une marque de doute qu'une supposition accordée. Mais réellement, il est bien étrange qu'avec tant de délicatesse sur la bonne foi dans le commerce des hommes, on ne fasse pas scrupule de violer les promesses et les serments qu'on fait aux femmes. Je puis vous assurer, Monsieur, que j'ai toujours cru ma conscience liée par mes serments.

*Lov.* Je loue cette maxime, Colonel, mais je vous apprend que vous me connaissez peu, si vous ne me croyez pas capable d'un juste ressentiment lorsque je vois prendre mes généreuses déclarations pour une marque de faiblesse.

*Le col.* (d'un air ironique). Je me garderai bien, Monsieur, de vous prêter cette disposition. Ce serait s'imaginer qu'un homme qui s'est rendu coupable d'une injure signalée n'est pas prêt à montrer son courage pour la soutenir.

*Mowbr.* Ce ton est dur, Colonel. Oh, par ma foi, ce ton est trop dur. Il n'y a personne au monde de qui j'en voulusse entendre autant que M. Lovelace en a souffert.

*Le col.* Qui êtes-vous, Monsieur? Quel droit avez-vous d'entrer dans une affaire, où d'un côté l'on se reconnaît coupable, et où l'honneur d'une famille considérable est intéressé?

*Mowbr.* (à l'oreille du colonel). Mon cher enfant, vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez me donner le moyen de répondre à cette question.

(Il sortait. Je l'ai ramené, tandis que Milord retenait le colonel.)

*Le col.* De grâce, Milord, permettez-moi de suivre cet officieux inconnu. Je vous promets d'être ici dans trois minutes.

*Lov.* Mowbray! Est-ce là le personnage d'un ami? Me supposes-tu incapable de répondre pour moi-même? et le colonel Morden, que je connais homme d'honneur et de courage, quoique un peu téméraire dans sa visite, aura-t-il occasion de se plaindre qu'étant venu ici seul et comme nu, cette raison n'ait pas plutôt servi à lui attirer des civilités que des insultes? Il faut, mon cher Mowbray, que vous vous retiriez à ce moment. Vous n'avez, en effet, aucun intérêt dans cette affaire; et si vous êtes mon ami, je vous prie de faire des excuses au colonel de vous y être mêlé mal à propos.

*Mowbr.* Hé bien, hé bien, Lovelace, il n'en sera que ce que tu juges à propos. Je sais que je n'ai point à faire ici. Vous, Colonel (en lui tendant la main), je vous laisse à un homme qui est aussi capable de défendre sa cause qu'aucun mortel que je connaisse.

*Le col.* (prenant la main de Mowbray, à la prière de Milord). Vous ne m'apprenez rien que j'ignore, M. Mowbray. Je ne doute point que M. Lovelace ne sût défendre sa cause, s'il était question d'une cause à défendre; et j'en prendrai occasion de vous avouer, M. Lovelace, que je ne puis m'expliquer à moi-même qu'un homme aussi brave, aussi généreux que je vous ai connu dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de vous voir en Italie, ait été capable d'en user si mal avec la plus excellente personne de son sexe.

*Mil.* Allons, Messieurs. À présent que M. Mowbray a disparu, et que vous ne vous devez rien l'un à l'autre, que tout respire

l'amitié, je vous en prie; et cherchons ensemble quelque heureuse conclusion.

*Lov.* Un mot, Milord, à présent que M. Mowbray est parti. Je crois qu'un homme d'honneur ne doit pas passer si légèrement sur une ou deux expressions qui sont échappées au colonel.

*Mil.* Mon neveu, que diable veux-tu dire! Tout doit tomber dans l'oubli. Il ne te reste qu'à confirmer au colonel la résolution où tu es d'épouser Miss Harlove, si elle consent à te recevoir.

*Le col.* Je me flatte que M. Lovelace n'hésitera point à m'en donner sa parole, malgré tout ce qui s'est passé. Si vous croyez, Monsieur, qu'il me soit échappé quelque chose dont vous ayez à vous plaindre, c'est apparemment lorsque j'ai dit qu'un homme qui a si peu consulté l'honneur à l'égard d'une femme sans protection et sans défense, ne doit pas être si délicat sur ce qui mérite bien moins ce nom, surtout avec ceux qui ont droit de lui en faire leurs plaintes. Je suis fâché, M. Lovelace, d'avoir sujet de tenir ce langage; mais je le répéterais sans crainte à un roi, dans toute sa gloire, au milieu de ses gardes.

*Mil.* Que faites-vous, Messieurs? Vous soufflez sur les flammes, et je vois que vous avez dessein de quereller. Ne souhaitez-vous pas, mon neveu, n'êtes-vous pas prêt d'épouser Miss Harlove, si nous pouvons obtenir son consentement?

*Lov.* Que le ciel me confonde, Milord, si je voulais épouser une impératrice à ce prix.

*Mil.* Quoi, Lovelace! Tu es plus emporté que le colonel? C'était son tour, il n'y a qu'un instant; mais à présent qu'il s'est refroidi, vous prenez feu tout d'un coup.

*Lov.* J'avoue que le colonel a beaucoup d'avantages sur moi; mais peut-être en connais-je un qu'il n'aurait pas, si nous en venions à l'épreuve.

*Le col.* Je ne suis pas venu, comme je l'ai déjà dit, pour chercher l'occasion, mais je ne la refuserai pas si elle m'est offerte; et puisque nous ne causons ici que de l'embarras à Milord, je vais prendre congé de lui et m'en retourner par St. Albans.

*Lov.* Je vous accompagnerai de tout mon cœur pendant une partie du chemin, Colonel.

*Le col.* J'accepte avec joie votre civilité M. Lovelace.

*Mil.* (nous arrêtant encore, lorsque nous étions en mouvement pour sortir). Eh Messieurs! que vous en reviendra-t-il?

Supposons que l'un périsse par la main de l'autre, l'affaire en sera-t-elle plus ou moins avancée? Croyez-vous que la mort de l'un ou de l'autre, ou celle des deux, rende Miss Harlove plus ou moins heureuse? Votre courage est trop connu pour avoir besoin de nouvelles preuves. Je crois, Colonel, que si vous avez en vue l'honneur de votre cousine, il n'y a pas de voie plus certaine que celle du mariage : et si vous voulez employer votre crédit auprès d'elle, il est très probable que vous obtiendrez ce qu'elle refuse jusqu'à présent à tout le monde.

*Lov.* Il me semble, Milord, que j'ai dit tout ce qu'on peut dire, dans une affaire où le passé ne peut être rappelé. Vous voyez néanmoins que le colonel prend droit de ma modération pour s'échauffer, jusqu'à me mettre dans la nécessité de prendre le même ton que lui; sans quoi je serais méprisable à ses propres yeux.

*Mil.* Je vous demande, Colonel, si vous connaissez quelque méthode, quelque voie de raison et d'honneur, pour faire goûter une réconciliation à Miss Harlove. C'est à quoi tendent tous nos désirs; et je puis vous dire, Monsieur, que ses ressentiments contre mon neveu viennent particulièrement de ses proches, et de la disposition implacable qu'ils conservent pour elle. Mon neveu en a très mal usé; mais il est disposé à réparer ses fautes.

*Lov.* Pour l'amour d'elle-même, Milord, et par le vif sentiment de mes injustices; mais sans aucun égard pour sa famille, ni pour les hauteurs de Monsieur.

*Le col.* Je suis trompé, Monsieur, si les vôtres n'eussent été bien plus loin dans le même cas, c'est-à-dire pour l'intérêt d'une parente si respectable et si indignement outragée. J'ajoute que si vos motifs ne sont pas l'amour, l'honneur, la justice, et s'il s'y mêle la moindre teinture de répugnance ou de simple pitié, je suis sûr qu'ils trouveront peu de faveur auprès d'une personne qui pense aussi noblement que ma cousine; et je ne souhaiterais pas moi-même qu'elle s'y prêtât plus volontiers.

*Lov.* Vous ignorez, Colonel, que Milord, Milady Sadleir, Milady Lawrence, mes deux cousines Montaigu, et moi, que je nommerais le premier si l'ordre était pris de l'amour et de la justice, nous lui avons écrit dans les termes les plus solennels et les plus pressants, pour lui faire des offres qu'elle est seule capable de refuser.

*Le col.* Eh! quelles raisons, s'il vous plaît, peut-elle apporter contre des médiations si puissantes et contre de telles offres? Ne faites pas difficulté de vous expliquer, Monsieur. Vous devez rendre justice aux motifs qui m'animent. N'est-ce pas d'établir l'honneur de madame Lovelace, si les affaires peuvent être conduites à cet heureux point?

*Lov.* Monsieur Morden! lorsqu'elle m'aura fait la grâce d'accepter ce nom, je n'aurai besoin ni de vous, ni d'aucun autre au monde, pour assurer l'honneur de madame Lovelace.

*Le col.* J'en suis persuadé; mais jusqu'alors, elle me touche de plus près qu'à vous. Ce que je dis, Monsieur, c'est pour vous faire juger que dans le rôle que je fais, je mérite vos remerciements plutôt que vos plaintes, et qu'en pesant bien l'occasion, vous n'y devez rien trouver de choquant pour vous-même. Contre qui, Monsieur, une femme a-t-elle besoin de protection, si ce n'est contre ceux qui l'outragent? Et par qui Miss Harlove se trouve-t-elle outragée? Ainsi, jusqu'à ce qu'elle ait droit à votre protection, il me semble que vous devez me faire un mérite du zèle que j'ai pour sa défense. Mais vous aviez commencé, Monsieur, à m'expliquer des circonstances que j'ignore.

(Je lui fis le récit de mes offres. Je reconnaissais, lui dis-je, que ma conduite avait pu causer à Miss Harlove un extrême chagrin. Mais c'était la rigueur implacable de ses parents, qui l'avait jetée dans l'excès du désespoir et qui lui faisait mépriser la vie. J'ajoutai qu'elle avait eu la bonté de m'écrire, pour me faire suspendre une visite à laquelle j'étais absolument résolu; et que j'avais fondé de grandes espérances sur sa lettre, parce qu'elle m'assurait qu'elle était à la veille de retourner chez son père, où elle me faisait envisager le bonheur de la voir.)

*Le col.* Est-il possible? Vos efforts, Monsieur, ont-ils été si pressants? Vous a-t-elle écrit dans ces termes?

Milord me servit aussitôt de garant. Il ajouta même que, par soumission pour ses désirs, j'étais revenu de Londres sans avoir obtenu la satisfaction de la voir.

Il est vrai, repris-je. C'est ce que je vous aurais plus tôt expliqué; mais votre chaleur m'a rendu plus réservé, dans la crainte que ce détail n'eût l'air d'une basse capitulation; faiblesse qui me rendrait aussi méprisable à mes propres yeux qu'aux vôtres.

Milord proposa de soutenir mon apologie par des preuves. Il observa que les Harlove et moi, nous en avions usé mutuellement comme des ours; que d'ailleurs toute cette famille s'était expliquée fort librement sur la nôtre; cependant, qu'en faveur de Miss Clarisse, plutôt que par égard pour eux, ou pour moi-même, il était résolu de faire beaucoup plus qu'ils ne pouvaient demander; qu'il était prêt à s'y engager, et qu'il aurait commencé par cette déclaration, s'il avait pu nous inspirer plus tôt de la modération et de la patience.

Le colonel rejeta sa chaleur sur son affection pour sa cousine. J'acceptai volontiers ses excuses; et Milord ayant fait servir des rafraîchissements, nous nous assîmes de fort bonne humeur après toutes ces discussions, pour entrer dans les éclaircissements qu'on me demandait et sur lesquels je ne m'étais pas fait presser. Mais ce sera l'objet d'une autre lettre, pour laquelle je ne veux que le temps de soulager ma main et de consulter un peu ma mémoire.

Observe, Belford, quel est le désavantage d'une mauvaise cause. Il me semble que les interrogations du colonel, poussées d'un ton si ferme, ont dû répandre sur moi un maudit air d'humiliation; tandis qu'elles lui donnaient une supériorité que je n'accorderais pas au premier homme de l'Europe. Ainsi, pour prendre les choses à la lettre, comme le ferait un homme de bien : le vice trouve sa punition dans lui-même. C'est d'un homme de bien que je parle : garde-toi, malgré ton air contrit, de te croire en droit de faire la même observation.

*(Ceux que le sujet de cette lettre n'a peut-être pas moins ennuyés que sa longueur, se plaindraient beaucoup de la suivante, qui contient le reste de cette conférence et qui est plus longue du double. Passons sur un détail inutile, pour faire seulement observer que M. Morden, assez content des ouvertures et des dispositions de M. Lovelace, le quitte dans la résolution de se rendre incessamment à Londres pour s'expliquer avec Miss Harlove, et de la consoler d'avance par une lettre d'estime et d'amitié. M. Lovelace paraît fort satisfait aussi du colonel, dont il loue généreusement le caractère, et se promet tout de sa médiation. Il finit par des plaintes amères du silence de M. Belford, dont il n'avait pas encore reçu la dernière lettre.*

M. Belford, dans deux lettres suivantes, du 30 et du 31, lui marque qu'ayant communiqué à Miss Harlove le récit de la visite de M. Morden, elle a témoigné une joie extrême de l'heureux dénouement d'une explication dont elle redoutait les suites. Il lui apprend, dans la seconde, qu'elle en a reçu une de M. Morden, qui paraît lui causer aussi beaucoup de satisfaction. « Cependant, ajoute-t-il, je suis persuadé qu'il est trop tard. Hélas ! le décret est porté. Ce monde n'est pas digne d'elle. »)

Lettre 336

*M. Morden à Miss Clarisse Harlove*

*Mardi, 29 d'août*

Ma chère cousine,

Permettez-moi de prendre part aux infortunes qui jettent une malheureuse division entre vous et votre famille, et de vous offrir mon assistance pour ramener les choses au plus favorable état qu'on puisse encore espérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence est arrivée trop tard pour le fruit que j'en avais espéré. Ma douleur en est extrême, et je ne m'afflige pas moins d'avoir différé si longtemps mon retour.

Mais oublions le passé pour jeter les yeux sur l'avenir. J'ai vu M. Lovelace et Milord M... Il serait inutile, suivant leur récit, de vous dire combien toute leur famille désire l'honneur de votre alliance, et quelle est l'ardeur de M. Lovelace pour vous faire toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Je crois, ma chère cousine, que vous n'avez rien de mieux à faire que de recevoir sa main. Il rend une justice éclatante à votre vertu, et le ton dont il se condamne lui-même me persuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur; d'autant plus que vous paraissez déterminée contre une persécution légale. Il est évident pour moi que

le pardon que vous lui accorderez facilitera beaucoup la réconciliation générale : car votre famille ne peut s'imaginer qu'il pense sérieusement à vous rendre justice ; ou que vous fussiez obstinée à le rejeter, si vous le jugiez de bonne foi. Cependant cette affaire peut avoir quelque face qui m'est encore inconnue. Si ce soupçon est juste, et si vous consentez à m'instruire, je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif et ardent.

Il n'y a que le désir de vous rendre service qui m'ait empêché jusqu'à présent de vous donner ces assurances de bouche. Je languis de vous revoir après une si longue absence. Mon intention est de voir successivement tous mes cousins, et je ne désespère pas de rétablir la paix. Les esprits fiers, qui ont poussé le ressentiment trop loin, n'attendent qu'un prétexte pour se rendre ; et la tendresse ne s'éteint jamais dans le cœur des parents, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, si vous avez quelque doute de la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois sincère, si j'en juge par la conversation que j'eus hier avec lui. Vous aurez la bonté de m'adresser votre réponse chez M. Antonin Harlove.

Jusqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre père, votre frère et vos oncles, permettez, ma chère cousine, que je tienne la place de quatre personnes qui vous touchent de si près, avec celle de votre, etc.,

MORDEN.

## Lettre 337

*Miss Clarisse Harlove à M. Morden**Jeudi, 31 d'août*

Recevez, mon cher Monsieur, mes plus ardentes félicitations sur votre retour. Je l'ai appris avec une satisfaction extrême; mais la confusion et la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par mes lettres, avant les témoignages d'affection par lesquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il est consolant pour mon cœur blessé, de m'apercevoir que vous ne vous êtes pas laissé entraîner par ce flot de ressentiments sous lequel je suis malheureusement submergée, et que, tandis que mes plus proches parents ne daignent point examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous avez pris la peine de vérifier par vous-même que mes disgrâces viennent de mon malheur beaucoup plus que de ma faute!

Je n'ai pas le moindre sujet de douter que M. Lovelace ne soit sincère dans ses offres, et que tous ses proches ne souhaitent ardemment de me le voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur estime, depuis le refus même que j'ai fait de me rendre à leurs sollicitations. Ne blâmez pas le parti auquel je me suis attachée. Je n'avais pas donné sujet à M. Lovelace de me regarder comme une créature folle et sans principes. Si je lui avais donné sur moi cet avantage, un homme de son caractère aurait pu se croire autorisé par les siens à se prévaloir de la faiblesse qu'il m'aurait inspirée; et dans cette supposition, le témoignage de mon propre cœur m'aurait excité à composer avec un méchant homme.

Je puis lui pardonner : mais c'est par la persuasion où je suis que ses crimes me rendent supérieure à lui. Croyez-vous, Monsieur, que je puisse donner ma main et mes vœux à un homme que je crois au-dessous de moi, et mettre le sceau, par ce don, à ses bassesses préméditées? Non, Monsieur; j'ose dire que votre cousine, dût-elle passer la plus longue vie dans l'infortune et la misère, n'attache point assez de prix aux commodités de la vie, ni à la vie même, pour acheter les unes et pour conserver l'autre par un engagement de cette nature; un engagement qui deviendrait une récompense pour le *violateur*, aussi longtemps qu'elle serait fidèle à son devoir.

Ce n'est pas l'orgueil, c'est la force de mes principes qui m'inspire ce langage. Quoi? Monsieur, lorsque la vertu, lorsque la pudeur fait tout l'honneur d'une femme, surtout dans l'état du mariage, votre cousine épouserait un homme qui n'a pu commettre un attentat sur elle que dans l'espérance de la trouver assez faible pour recevoir sa main aussitôt qu'il se trouverait trompé dans l'odieuse opinion qu'il avait de son caractère? Il n'a pas eu sujet jusqu'aujourd'hui de me croire faible; je ne lui en donnerai pas l'occasion, sur un point où je ne pourrais l'être sans crime.

Quelque jour, Monsieur, vous serez peut-être informé de toute mon histoire. Mais alors, je vous demande en grâce de ne pas penser à la vengeance. L'auteur de mon infortune n'aurait pas mérité ce nom sans un étrange concours de malheureuses causes. Comme les lois n'auront aucune action sur lui lorsque je ne serai plus, la seule pensée de toute autre vengeance me paraît effrayante. Et dans ce cas, en supposant l'avantage du côté de mes amis, de quelle utilité sa mort serait-elle pour ma mémoire? Si quelqu'un d'eux au contraire venait à périr par les armes, quelle aggravation pour ma faute!

Que le Ciel vous comble de biens, mon cher cousin; et qu'il vous bénisse autant que vous m'avez consolée en m'apprenant que vous m'aimez encore, et que j'ai un cher parent dans le monde, qui est capable de me plaindre et de me pardonner. C'est la prière de votre, etc.,

CL. HARLOVE.

## Lettre 338

*M. Lovelace à M. Belford**Jeudi, 31 d'août, en réponse à sa lettre du 29*

Je ne puis te dissimuler que je suis blessé jusqu'au fond du cœur par cette interprétation que Miss Harlove donne à sa lettre. C'est une ruse qui n'est pas pardonnable. Elle! Un naturel simple! Une pénitente, une innocente, une fille de piété, et tout ce qu'elle voudra. Être capable de tromper, avec un pied dans sa tombe!

Il est évident qu'elle a composé cette lettre dans le dessein de surprendre et de tromper. Si la crise où elle est ne lui ôte pas ces perfides idées, elle n'a pas moins besoin de l'indulgence du Ciel que moi de la sienne. Milord même, qui n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, et le juge indigne d'elle. Mes cousines Montaigu entreprennent de la justifier, et je n'en suis pas surpris. Ce maudit sexe est si partial! Je les hais, je les déteste toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, lorsque notre sexe y est intéressé; et pourquoi? parce qu'en censurant la tromperie dans une autre femme, elles condamneraient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorsqu'elle sera dans le Ciel. N'est-ce pas là le sens? Le diable emporte de telles allégories; et qu'il t'emporte toi-même pour avoir donné le nom d'innocent artifice à cette absurdité.

J'insiste à prétendre que si, dans une situation telle que la sienne, une femme de son caractère est autorisée à ces trompeuses allusions, un homme en pleine vigueur d'esprit et de corps, tel que je suis moi-même, peut croire tous ses stratagèmes et tous ses attentats fort bien justifiés. Grâce à mon étoile, ma conscience, à présent, peut demeurer tranquille sur ce point.

Cependant tu peux l'assurer de ma part que je ne la troublerai point par mes visites, puisqu'elle est disposée à les trouver si choquantes; et j'espère qu'elle regardera cette déclaration comme un acte de générosité qu'elle ne devait pas trop se promettre, après m'avoir joué si témérairement. Qu'elle sache aussi que si je suis capable de quelque chose pour son repos, ou pour son honneur, j'exécuterai ses ordres au premier signe; quelque honte, ou quelque mal qu'il puisse m'en arriver. Ma vue, comme tu dois le croire, est de rassurer son imagination contre toutes sortes de craintes. Si sa maudite famille était capable de remplir son devoir d'aussi bonne grâce, je répondrais de sa guérison sur ma vie.

Mais, tout occupé que je suis d'un sujet si peu plaisant, crois-tu que tes folles idées de pénitence et de réformation ne me tentent pas beaucoup de rire à tes dépens? Oh, je t'en prie, Belford, finis tes ridicules aspirations, si tu ne veux pas déshonorer celles de l'ange que tu t'efforces d'imiter. Lorsque j'ai lu, dans une de tes lettres, que tu la considères effectivement comme un ange envoyé du Ciel pour t'attirer après elle, que je meure si, pendant plus d'une heure, je ne t'ai eu présent à l'esprit dans l'attitude de madame Élisabeth Carteret sur sa tombe de Westminster. Si tu ne l'as jamais observée, fais le voyage exprès; et tu verras une grosse figure de marbre, la tête haute, et la main levée pour saisir celle d'un ange; un pied levé aussi, apparemment pour monter, suivant le dessein du sculpteur; mais le tout si pesamment exécuté, que la statue paraît prête à rentrer dans le bloc plutôt qu'à sortir; sans compter que la figure de l'ange n'ayant qu'un quart de la grosseur de l'autre, avec des ailes qui ne sont guère plus grandes que celles d'un papillon, on est embarrassé à juger si la petite ne sera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la grosse jusqu'au Ciel, où l'on suppose qu'elle aspire.

Tu me diras peut-être que, dans cette comparaison, le grain du marbre et la belle taille de la dame te font trop d'honneur, à toi

qui n'as que l'air d'un ours; et qu'au contraire ma charmante, qui est véritablement un ange, est très désavantageusement représentée par la petite figure. J'en conviens. Mais tes aspirations m'ont assez frappé pour me faire trouver ta ressemblance et celle de Miss Harlove dans les deux figures de ce misérable monument; car tu dois considérer que toute prêtre qu'elle peut être à monter au Ciel, son véritable élément, il est impossible, mon cher ami, qu'elle entraîne après elle un personnage aussi lourd que toi, et chargé d'ailleurs du poids de tes iniquités.

Mais pour reprendre le ton sérieux, je suis bien aise de vous dire, Monsieur Belford, que si ma divine Clarisse est aussi mal que vous me l'écrivez, il vous conviendrait, dans des circonstances si touchantes, d'être un peu moins caustique dans vos réflexions. Cette affaire, à vous parler naturellement, commence à me jeter le cœur et l'esprit dans un cruel désordre. Je suis si impatient d'apprendre plus souvent de ses nouvelles, qu'il me prend envie de m'approcher de Londres et d'aller passer quelques jours à Uxbridge, chez notre ami Doleman. Je n'aurai besoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle, s'il arrive quelque changement qui la porte à souffrir ma visite. Dans une terrible supposition, que je prie le Dieu du Ciel et de la terre d'éloigner pour longtemps, il serait digne de sa piété et de sa charité reconnues de m'accorder de ses chères lèvres le pardon qu'elle m'a refusé par écrit. Puisqu'elle désire ma réformation, elle doit se promettre un bon effet de cette entrevue.

Je me détermine donc à partir demain avant midi. Mon courrier me trouvera chez Doleman à son retour, et m'apportera, j'espère, une lettre de vous. Si j'étais plus proche, où dans Londres même, il me serait impossible de m'interdire le plaisir de la voir. Mais si la cruelle supposition se vérifie, comme vos continuelles alarmes me forcent de le craindre (Ciel! encore une fois, détourne cet horrible coup! Qu'il est naturel de recourir au Ciel, lorsqu'on n'a plus de secours à tirer de soi-même), alors, cher ami, gardez-vous de m'apprendre clairement mon malheur. Marquez-moi seulement que vous me conseillez de faire un tour à Paris. C'en est assez pour me mettre le poignard au fond du cœur.

J'approuve tellement votre générosité pour la sœur de Belton, que j'ai engagé Mowbray et Tourville à renoncer à leur legs, comme je renonce au mien.

Mon courrier fera la dernière diligence pendant toute la nuit. Si vous voulez lui sauver la vie, je vous recommande de ne pas le renvoyer les mains vides.

## Lettre 339

*M. Belford à M. Lovelace**Jeudi au soir, 31 d'août*

En finissant ma dernière lettre, je me flattais, à l'occasion de celle de M. Morden, que la première visite que je rendrais à l'étonnante Miss Harlove me ferait apprendre quelques circonstances aussi agréables qu'on peut en espérer dans sa situation. Mais il en est arrivé tout autrement, quoiqu'elle n'en juge pas comme moi ; et de ma vie je n'ai été si frappé que dans l'occasion dont j'ai le récit à vous faire.

Lorsque je suis entré chez elle, vers sept heures du soir, elle m'a dit que, depuis que je l'avais quittée, le plaisir qu'elle avait reçu de la lettre de son cousin avait d'abord excité ses esprits jusqu'à lui faire admirer le changement qu'elle éprouvait ; mais qu'ensuite, s'étant livrée à de fâcheuses comparaisons, elle avait trouvé fort dur que ses plus proches parents n'eussent pas pris avec elle les méthodes par lesquelles M. Morden avait commencé : c'est-à-dire qu'ils n'eussent pas cherché à se procurer des informations, et qu'ils ne l'eussent point entendue avant que de la condamner.

À peine avait-elle fini ces réflexions, qu'entendant sur l'escalier le bruit de quelques hommes qui paraissaient transporter un grand coffre, elle a tressailli, et son visage s'est couvert de rougeur. Elle m'a regardé d'un air inquiet : Les imprudents ! a-t-elle

dit. Ils sont arrivés deux heures trop tôt. Ne soyez pas surpris, Monsieur; c'est un soin que j'ai voulu vous épargner.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, madame Smith est entrée en s'écriant : Ô Madame! qu'avez-vous fait? Madame Lovick, qui s'est présentée aussitôt, a fait la même exclamation; et moi, qui ai su de ces deux femmes, tandis qu'elle s'avançait vers la porte, que c'était un cercueil qu'on lui apportait : Juste Ciel! me suis-je écrié, Madame, qu'avez-vous fait? Ô Lovelace! Que n'étais-tu témoin de cette scène! Toi qui as toutes ces horreurs à te reprocher, je suis sûr que tu n'aurais pas été moins touché que moi, qui n'ai, grâce au Ciel, à répondre d'aucune de ses afflictions.

Après avoir ordonné tranquillement aux porteurs de placer leur fardeau dans sa chambre de lit, elle est revenue vers nous. Ils avaient ordre, nous a-t-elle dit d'un air aussi calme, de prendre le temps de l'obscurité pour l'apporter. Vous excuserez, M. Belford, et vous, Mesdames, ne vous alarmez point. Il n'y a que la nouveauté qui doit ici vous surprendre. Pourquoi serions-nous plus choqués de cette vue que de celle des tombes de nos prédécesseurs, que nous voyons tous les jours à l'église, et dont nous savons que les cendres seront un jour mêlées avec les nôtres?

Nous sommes tous demeurés en silence; les femmes, avec leurs tabliers sur les yeux. Elle a repris : Pourquoi cette tristesse à l'occasion de rien? Si je mérite quelque blâme, c'est pour avoir marqué un soin excessif de cette partie terrestre. Mais j'aime à régler tout ce qui me regarde moi-même. Mes affaires essentielles sont si avancées, que j'ai du loisir pour des choses moins importantes. Peut-être aurais-je eu ce devoir de reste, dans un temps où j'aurais été moins capable de le remplir. Je n'ai ni mère, ni sœur. Madame Norton et Miss Howe ne sont pas proches de moi. Vous auriez ce spectacle dans peu de jours, si ce n'était pas aujourd'hui; et peut-être quelqu'un de vous en aurait-il l'embarras. Qu'importe pour vous une différence si courte, lorsqu'il me cause moins de peine que de plaisir? Ces préparatifs ne rendront pas ma mort plus prompte. L'usage n'est-il pas de faire un testament, quand on a quelque chose à laisser? et si l'on n'est pas effrayé d'un acte si lugubre, pourquoi le serait-on de la vue d'un cercueil? Mes chères amies (en s'adressant aux deux

femmes), j'ai pesé toutes ces réflexions. Serait-il possible que depuis plusieurs semaines, avec un objet tel que moi devant les yeux, vous ne vous fussiez pas entretenues des mêmes idées ?

Que de raison dans ce langage ! Il marquait assez qu'elle y avait pensé longtemps. Cependant je n'en ai pas été moins révolté par la vue d'un cercueil, en présence de l'aimable personne qui vraisemblablement ne tardera guère à le remplir. Elle a proposé aux femmes d'entrer dans sa chambre avec elle pour le voir de plus près, en les assurant que ce spectacle leur paraîtrait moins choquant lorsqu'il leur serait un peu plus familier. Je lui ai représenté que c'était nourrir dangereusement sa tristesse, et j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont suivie. Sexe étrange ! Rien ne les arrête et n'est capable de les effrayer lorsque la curiosité les presse, et qu'elles ont la nouveauté pour amorce.

*Vendredi premier de septembre*

Je reçois ta lettre. Que ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de scènes affligeantes ! Tes talents et ta légèreté pris ensemble, le monde n'a rien produit de semblable à toi. Mais ce que tu viens de lire doit t'avoir touché ; ou rien n'en sera jamais capable, jusqu'au jour de ta propre mort, que tes propres réflexions te feront trouver extrêmement terrible ! Cependant je suis charmé que tu me donnes le pouvoir d'assurer Miss Harlove que tu ne penses point à la troubler ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné sa fortune et toutes ses espérances, tu veux bien la laisser mourir en paix.

Le présent que tu fais à la sœur de Belton, et l'engagement où tu as mis Tourville et Mowbray d'imiter ton exemple, sont des actions dignes de ta générosité pour ton Bouton de rose ; dignes d'un grand nombre d'autres actions louables en matière pécuniaire, sur lesquelles je te rends volontiers témoignage ; car ton Bouton de rose est le seul exemple d'une jolie femme à qui tu aies rendu service avec le même désintéressement. En vérité, Lovelace, je prends plaisir à te louer, et tu sais que j'en ai toujours saisi l'occasion ; jusqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi souvent à la bonne grâce dont je te voyais faire des actions qui méritaient la corde.

À présent que tu t'es rapproché, je t'écrirai aussi souvent que je croirai t'obliger par le récit des circonstances. Mais je crains de n'être pas longtemps à t'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Madame Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, et me fait dire qu'elle doute si je trouverai Miss Harlove en vie, à mon arrivée.

*À deux heures, chez Smith*

Je ne veux pas fermer ma lettre sans vous tirer d'une incertitude qui augmenterait beaucoup votre impatience. J'ai fait attendre exprès votre courrier. Miss Harlove avait perdu deux fois toute connaissance; et le médecin qu'on avait fait appeler, craignant un troisième accident, dont il n'espérait pas qu'elle pût revenir, avait jugé qu'en qualité d'exécuteur, je devais être averti. Elle était assez tranquille lorsque je suis arrivé. Le médecin lui a fait promettre, devant moi, de ne plus penser à sortir de sa chambre dans un état si faible. Madame Lovick, qui l'accompagne toujours à l'église, nous a fait trembler plusieurs fois du danger où elle s'expose pour satisfaire sa piété.

Je ne retiendrai votre laquais que pour me donner le temps de vous redemander mes dernières lettres, dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epsom. Si vous faites difficulté de m'obliger sur ce point, je serai tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai désormais à vous écrire, parce que je souhaite absolument d'en conserver le double<sup>1</sup>.

Un messenger arrive à ce moment, avec une lettre de Miss Howe.

1. On doit observer que l'inquiétude de M. Belford venait du désir de répondre aux intentions de Miss Harlove en conservant les matériaux nécessaires pour justifier sa mémoire (NdR).

## Lettre 340

*Miss Howe à Miss Clarisse Harlove**Mardi au soir, 29 d'août*

Enfin, ma très chère amie, je suis de retour; et j'étais revenue dans l'espoir de passer par Londres pour vous embrasser; mais un accident, que je reproche à la rigueur de mon sort, m'a privée d'une si douce satisfaction. Ma mère est tombée malade. Hélas! ma chère, elle est fort mal. Vous êtes très mal aussi, comme je l'apprends par votre lettre du 25. Que deviendrais-je, si j'avais le malheur de perdre deux si chères et si tendres amies! Une fièvre des plus violentes a saisi ma mère en chemin. L'accès redouble à notre arrivée, et les médecins paraissent embarrassés de sa situation.

Je vois, je vois, ma chère, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, et je ne puis soutenir cette idée. Faites un effort, ma chère Clarisse; faites, faites un effort pour l'amour de moi, et ne tardez point à me marquer qu'il a réussi. Que le porteur m'apporte une ligne de vous. Ah! qu'il ne revienne pas sans une ligne. Si je vous perds, amie plus chère que n'aurait jamais pu l'être une sœur! et si je perds ma mère, je me défierai de ma propre conduite, et je renoncerai pour jamais au mariage. Quelles ténèbres sont déjà répandues autour de moi!... Mais je suis obligée de me rendre auprès du lit de ma mère, qui ne peut être un moment sans me voir.

Mercredi 30

Ma mère est beaucoup mieux, grâces au Ciel! Elle a passé une fort bonne nuit. Je reprends la plume avec plus de joie et de liberté, dans l'espérance qu'il vous est arrivé aussi quelque changement favorable. Si ce bonheur est accordé à mes prières, je bénis mon sort.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur et d'impatience, que j'ai l'occasion de traiter un sujet qui vous intéresse beaucoup. Votre cousin, ma chère, m'est venu voir ce matin. Il m'a parlé d'une entrevue qu'il eut mardi avec M. Lovelace au château de M... Il m'a fait mille questions sur vous et sur votre monstre.

Il dépendait de moi de faire naître entre eux de belles scènes. Mais faisant réflexion que M. Morden est d'un caractère ardent, et que c'était augmenter vos chagrins que de l'exposer à quelque malheur de la part d'un homme dont l'adresse est si connue dans les armes, je n'ai pas représenté les choses sous leur plus mauvaise face. Cependant, comme je ne pouvais mentir en sa faveur, vous pouvez juger que j'en ai dit assez pour lui faire maudire le misérable.

Malgré la considération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me suis point aperçu qu'il ait eu le crédit d'amener les esprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues? Mais j'apprends que votre frère est revenu d'Écosse. Aussi l'honneur, la réputation de la famille est le cri commun.

Le colonel est de fort mauvaise humeur contre eux. Cependant il ne paraît pas qu'il ait vu jusqu'à présent votre brutal de frère. Je lui ai dit que vous étiez fort mal, et je lui ai communiqué une partie de votre dernière lettre. Il vous admire. Il maudit Lovelace. Il s'emporte contre toute votre famille. Il déclare qu'ils sont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuser, à ses instances, de lui laisser prendre copie des endroits de votre lettre que j'avais cru lui pouvoir lire. Il assure qu'aucun de vos proches ne vous croit si mal, et ne voudra se le persuader. Ils vous aiment tous, dit-il, et très chèrement. S'il est vrai qu'ils vous aiment, leur dureté sera pour eux, dans les tristes suppositions que vous me faites envisager, le sujet d'un

remords éternel; mais il semble qu'à présent ces barbares veulent vous voir souffrir jusqu'aux portes de la mort.

Votre cousin m'a fait diverses questions sur M. Belford; et lorsqu'il a su les motifs de votre liaison avec ce galant homme, et son désintéressement dans tous les services qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir sa colère contre ceux qui ont formé d'injurieux soupçons sur ses visites. Son inquiétude était si vive pour vous que jeudi 24, il chargea un homme de confiance d'aller s'informer de votre situation. On fit une triste peinture de votre santé, et l'on ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous soutenir; mais comme cette réponse venait de votre hôtesse, et qu'elle était mêlée de quelques réflexions un peu amères, quoique justes, sur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il est impossible que vous fassiez assez d'injustice à mon amitié pour demeurer exposée à quelques besoins faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerais de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le colonel est résolu de vous mettre en possession de votre terre. Il s'est fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus depuis la mort de votre grand-père; ce qui monte à des sommes considérables, qu'il se propose de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés me font juger que vous avez trompé la petitesse d'esprit de certaines gens, en vous dispensant de leur demander du secours, puisqu'ils étaient déterminés à vous laisser dans le chagrin et l'embarras. Leur caractère se soutient. Je puis faire cette réflexion sans offense.

M. Morden s'imagine que, pour préliminaire de réconciliation, leur dessein est de vous engager à faire un testament par lequel vous disposerez de votre bien suivant leurs intentions. Mais il proteste qu'il ne perdra point vos intérêts de vue, sans avoir obligé tout le monde à vous rendre justice; et qu'il saura bien empêcher qu'amis ou ennemis ne vous en imposent. Parents ou ennemis, devait-il dire; car les amis n'en imposent point à leurs amis. Ainsi, ma chère, leur dessein est de vous faire acheter votre paix. Votre cousin (ce n'est pas moi, ma chère, quoique telle ait toujours été mon opinion) dit que votre famille est trop riche pour être humble, raisonnable ou modérée; que

pour lui, qui jouit d'une fortune indépendante, il pense à vous la laisser tout entière. Si ce lâche Lovelace avait consulté du moins l'intérêt de la sienne, quels avantages n'aurait-il pas trouvés avec vous, quand votre mariage vous aurait privée de votre part à la succession paternelle ?

J'ai préparé le colonel à la résolution où vous êtes de nommer M. Belford pour un office dont nous espérons encore que l'exécution sera différée longtemps. Il en a paru d'abord extrêmement surpris ; mais après avoir entendu les raisons auxquelles je me suis rendue, il a seulement observé qu'une disposition de cette nature déplairait beaucoup à votre famille. Il s'est procuré, m'a-t-il dit, une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté, et s'offre à toutes sortes de réparations pour la mériter, avec la copie de votre réponse. Je vois qu'il souhaite beaucoup votre mariage, et qu'il ne l'espère pas moins, comme un remède, dit-il, qui est capable de réparer toutes les brèches.

Je ne finirais pas si tôt, et je répondrais à chaque article de votre dernière lettre, si, dans l'espérance où je suis de voir bientôt ma mère hors de danger, je n'étais résolue de me rendre à Londres pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'esprit, et pour vous dire, ma très chère amie, en mêlant mon âme avec la vôtre, combien je suis, et serai toujours, votre, etc.,

ANNE HOWE.

*(On passe ici sur près de vingt lettres, qui n'ajoutent rien à la partie historique; les unes de M. Belford, qui continue de rendre compte à son ami des circonstances dont il est témoin. Entre plusieurs peintures, il lui fait celle du cercueil, et de l'usage qu'on en fait. Il est placé, dit-il, près de la fenêtre, comme un clavecin; quoique couvert d'un tapis qui pend jusqu'à terre. Lorsque Miss Harlove est si mal qu'elle ne peut aller jusqu'à son cabinet, elle lit, elle écrit dessus, comme sur un pupitre, ou sur une table. Mais elle ne permet plus à personne d'entrer dans cette chambre. Les autres lettres sont de Miss Clarisse et de Miss Howe, qui se disent mille choses tendres et vertueuses; et de M. Lovelace, qui se livre à toutes les alarmes de la crainte, à tous les emportements de l'amour, à toutes les amertumes du remords, et qui ne laisse pas de retomber souvent dans son caractère, par des plaisanteries déplacées. Il ne connaît plus de repos, il*

*mène la vie d'un proscrit, il est sans cesse à cheval, il vient au-devant des lettres de son ami jusqu'au faubourg de Londres, etc. Une longue lettre de madame Norton à Clarisse, lui fait le récit d'un conseil tenu entre M. Morden et la famille; mais avec peu de succès, parce que « M. Morden, justement choqué de l'arrogance de son frère, a pris le parti de se retirer, en protestant contre tant de dureté; résolu de rompre avec tous les Harlove, de mettre sa cousine en possession de sa terre, et de l'instituer son unique héritière ». Cependant le père, la mère, les oncles, et la sœur même, moitié attendris par les sentiments naturels, moitié convaincus par les raisons de M. Morden, ou poussés peut-être par des motifs d'intérêt, commencent à parler avec plus de modération. La mère, surtout, dépose souvent ses larmes dans le sein de cette sage gouvernante. Elle se rendrait à Londres, si de rigoureux ordres ne l'arrêtaient encore. Elle est soutenue d'ailleurs par l'idée que la maladie de sa fille ne saurait être mortelle dans une si grande jeunesse, avec une constitution si saine, et sans autre cause que le chagrin de ses infortunes. Madame Norton ne désespère pas d'obtenir bientôt la permission de se rendre auprès d'elle. Miss Clarisse répond à cette lettre dans des termes qui marquent son indifférence pour d'autres biens que ceux qu'elle se promet bientôt dans une autre vie; mais qui confirment ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus vertueux, de plus tendre et de plus aimable dans son caractère.)*

Lettre 341

*M. Belford à M. Morden*

*À Londres, 4 septembre*

Monsieur,

La nature des circonstances est une apologie suffisante pour la liberté que je prends de vous écrire; d'autant plus que, si je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, je n'en suis pas moins instruit de votre mérite. J'apprends que vous employez vos bons offices dans la famille de Miss Clarisse Harlove, pour la réconciliation de la plus vertueuse et de la plus digne de toutes les femmes. Quelque générosité qu'il y ait dans cette entremise, nous n'avons que trop de sujet de craindre ici que vos soins ne deviennent inutiles. Tous ceux qui sont admis à la familiarité de Miss Harlove sont persuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours; et si vous souhaitez de la voir avant sa mort, il ne vous reste point de temps à perdre. Elle ignore que je vous écris. Je l'aurais fait plus tôt, si je n'avais espéré, de jour en jour, qu'elle apprendrait quelque heureux effet de votre obligeante médiation. J'ai l'honneur, Monsieur, d'être etc.,

BELFORD.

## Lettre 342

*M. Belford à M. Lovelace**Mardi 5 septembre, à 7 heures du soir*

Le colonel Morden est arrivé cet après-midi, à cinq heures précises. Il était à cheval, suivi de deux laquais. Ayant trouvé Smith et sa femme, qui paraissaient tous deux fort affligés, il leur a demandé avec beaucoup d'impatience comment se portait Miss Harlove. Elle n'est pas morte, a répondu tristement madame Smith; mais je ne crois pas sa dernière heure éloignée. Bon Dieu! s'est-il écrié, en levant les mains et les yeux. Puis-je la voir? Mon nom est Morden. J'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, et faites-lui savoir que je suis ici. Qui est avec elle? Sa garde, lui a dit madame Smith; et madame Lovick, une dame veuve, qui prend d'elle autant de soin que si c'était sa mère (elle n'en prendrait aucun, a-t-il interrompu, si elle n'en prenait pas davantage); avec un gentilhomme nommé M. Belford, qui lui rend tous les offices d'un bon ami. Si M. Belford est avec elle, a-t-il repris, je puis monter sans difficulté. Mais allez toujours, et dites à M. Belford que je lui demande d'abord un moment d'entretien.

Madame Smith est venue m'avertir dans l'antichambre où je venais d'achever la dernière lettre que tu as reçue de moi. Je me suis empressé d'aller au devant du colonel, qui est réellement un homme de très bonne mine, et qui m'a reçu avec beaucoup de

politesse. Après les premiers compliments : Miss Harlove, m'a-t-il dit, vous a plus d'obligation qu'à ses plus proches parents. Pour moi, je me suis efforcé en vain de toucher en sa faveur des cœurs de marbre; et ne me figurant point que cette chère personne fût si mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devais au premier moment de mon arrivée; et comme je n'y aurais pas manqué, si j'avais connu sa situation et les difficultés que j'ai trouvées de la part de sa famille. Mais, Monsieur, ne reste-t-il pas d'espérance?

J'ai répondu que les médecins l'avaient quittée avec la triste déclaration qu'il n'en restait plus.

N'a-t-elle manqué de rien? a-t-il demandé. Son médecin est-il un homme éclairé? Je sais que ces bonnes gens ont eu pour elle toutes les civilités et toutes les attentions imaginables.

Eh! qui pourrait lui refuser ses adorations? s'est écriée madame Smith, en pleurant à chaudes larmes. C'est la plus aimable de toutes les femmes.

Tel est le témoignage, a dit le colonel, que tout le monde lui rend. Bon Dieu! comment votre cruel ami...

Et comment ses cruels parents... ai-je interrompu. L'un n'est pas moins incompréhensible que l'autre.

J'ai pris soin de lui expliquer tout ce qu'on avait tenté pour sa guérison. Il était fort impatient de la voir. Il l'avait laissée, m'a-t-il dit, à l'âge de douze ans. Elle promettait alors d'être quelque jour une des plus belles femmes d'Angleterre. Je l'ai assuré qu'elle avait pleinement répondu à cette espérance; que peu de mois auparavant, peut-être était-elle la plus belle femme de l'Europe; et que sa maigreur même ne lui avait pas fait perdre cet avantage, parce que ses traits étaient si réguliers, ses proportions si parfaites, et ses grâces si supérieures, que n'eût-elle que la peau sur les os, elle serait toujours d'une incomparable beauté.

Madame Smith, étant montée à notre prière, nous est venue dire qu'elle paraissait assoupie dans son fauteuil; et que madame Lovick et sa garde, qui étaient avec elle, croyaient lui devoir laisser prendre un peu de repos. Le colonel a demandé si, sans la troubler, il ne pouvait pas la voir dans cet état, pour satisfaire son impatience, et la considérer avec plus de liberté. Le dos de son fauteuil était tourné vers la porte. Ainsi nous avons cru qu'il pouvait entrer sans bruit, avec la précaution de se retirer de même,

au moindre mouvement qu'il lui verrait faire, dans la crainte que sa présence ne fît tout d'un coup trop d'impression sur elle. Madame Smith, marchant devant nous, a fait signe aux deux autres femmes de ne pas se remuer; et nous nous sommes avancés fort doucement.

Elle était dans une charmante attitude; en robe de satin blanc; la tête appuyée sur le sein de madame Lovick, qui était sur une autre chaise auprès d'elle, le bras gauche passé sur son cou, comme pour se soutenir, car cette femme lui ayant tenu lieu de mère, elle aime une situation qui l'aide à se croire dans les bras maternels. Une de ses joues touchant au sein de madame Lovick, la chaleur qu'elle en tirait, jointe à celle de sa propre haleine, y avait répandu une rougeur charmante, qui en ranimait un peu la blancheur. L'autre était plus pâle, comme déjà glacée par les froides approches de la mort. Ses mains, aussi blanches que le lis, avec leurs veines, dont le bleu était plus transparent que je ne l'avais jamais vu, pendaient languissamment, l'une devant elle, l'autre serrée dans la main droite de l'obligeante veuve, dont les larmes mouillaient le visage qui était appuyé sur son sein; soit qu'elle en versât sans les sentir, ou qu'elle craignît d'éveiller sa chère fille en changeant de posture pour les essuyer. Son aspect d'ailleurs était calme et serein; et quoique par intervalles on la vit un peu tressaillir, son sommeil paraissait aisé. À la vérité, sa respiration était courte et fréquente, mais assez libre, et ne ressemblait pas à celle d'une personne mourante.

Telle était la situation lorsque nous nous sommes avancés vis-à-vis d'elle. Le colonel, ne pouvant retenir ses soupirs, s'est mis à la regarder, les deux bras pliés sur sa poitrine, avec la plus profonde et la plus tendre attention. Il a joui assez longtemps de ce triste spectacle, et je n'étais pas moins ému en le partageant avec lui. Enfin, un petit mouvement qu'elle a fait, avec plus de difficulté à retirer son haleine, nous a portés à nous retirer derrière un paravent qui cachait sa maison : c'est le nom qu'elle donne à son cercueil. Il est placé, comme je vous l'ai marqué, au coin d'une fenêtre; et dans les premiers moments que j'avais passés avec M. Morden, le sentiment de notre douleur commune m'avait fait oublier de le prévenir sur ce qu'on ne pouvait guère dérober à sa vue.

En passant dans ce lieu, il a tiré son mouchoir; et, comme noyé dans sa tristesse, il n'a pu prononcer un seul mot. Mais après avoir jeté les yeux derrière le paravent, il a bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé aussitôt le tapis dont il était couvert; et reculant d'horreur : Juste Ciel! a-t-il dit, qu'aperçois-je! Madame Smith était près de lui : Pourquoi souffre-t-on, a-t-il repris avec beaucoup de chaleur, que ma cousine ait près d'elle un objet si capable de nourrir ses tristes réflexions? Hélas! Monsieur, a répondu cette bonne femme, qui oserait combattre ici ses volontés? Nous sommes tous étrangers autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des plaintes de cette noire imagination.

Je me suis approché de lui, après avoir observé qu'elle n'était point encore sortie de son assoupissement. Je devais, lui ai-je dit, vous prévenir sur ce spectacle. J'étais ici lorsque le cercueil est venu, et de ma vie je n'ai ressenti tant d'émotion. Mais elle n'avait personne de ses parents; elle n'espérait d'en voir aucun; et dans la certitude de ne pas survivre longtemps, elle voulait, m'a-t-elle dit, laisser aussi peu d'embarras qu'il lui était possible à son exécuteur. Ce qui est révoltant pour tout le monde ne l'est pas pour elle.

Je n'avais pas achevé de parler qu'elle s'est réveillée, en poussant un profond soupir. Le colonel s'est avancé plus loin derrière le paravent, afin de ne pas la surprendre tout d'un coup par sa présence.

Où suis-je? a-t-elle dit, en ouvrant les yeux. Que je suis assoupie! Ai-je dormi longtemps? Ne sortez pas, Monsieur (car je me retirais). Je m'appesantis extrêmement, et je suppose que cette disposition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu se lever; mais la faiblesse l'a forcée de demeurer assise et d'appuyer sa tête sur le dos de son fauteuil. Ensuite, après quelques moments de silence : Je crois, mes chers amis, nous a-t-elle dit à tous, que vos soins obligeants finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos, mais je ne me sens point rafraîchie. L'extrémité de mes doigts commence à s'engourdir. Je ne les sens plus. Il est temps de faire partir mes lettres.

Je lui ai offert de les envoyer par un exprès. Elle m'a répondu qu'elles n'arriveraient que trop tôt par les voies ordinaires. Je lui ai dit que ce n'était pas jour de postes. Est-il encore mercredi?

a-t-elle repris. Je ne sais plus comment le temps va; mais sa marche est bien ennuyeuse. Je crois qu'il faudrait penser à me remettre au lit. Tout s'y ferait avec plus de décence et moins d'embarras. N'est-ce pas, madame Lovick? Et se tournant vers moi : Il me semble, Monsieur, que je n'ai rien oublié. Ne me rappellerez-vous rien qui puisse servir à rendre votre office plus aisé?

Si M. Morden venait, lui ai-je dit, je me figure, Madame, que vous ne seriez pas fâchée de le voir.

Elle m'a répondu qu'elle était trop faible pour recevoir sa visite; que s'il se présentait néanmoins, elle le verrait sans doute, ne fût-ce que pour le remercier de ses dernières faveurs et de ses obligeantes intentions. Elle m'a demandé s'il avait envoyé.

Je sais, Madame, qu'il serait déjà ici, s'il n'avait appréhendé de vous surprendre.

Rien, rien, Monsieur, n'est capable de me surprendre à présent; excepté la visite de ma mère, qu'un reste de bonté amènerait pour m'accorder ses dernières bénédictions. Que cette surprise aurait de douceur pour moi! Mais savez-vous si M. Morden est venu à Londres exprès pour me voir?

Oui, Madame. J'ai pris la liberté de l'informer, par quelques lignes, de l'extrémité où vous êtes. Quelle bonté, Monsieur! Vous m'accablez de bienfaits. Mais je crains d'avoir quelque peine à le voir, parce qu'il ne me verra pas lui-même sans en ressentir beaucoup. S'il vient, comment lui cacher le cercueil? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche. Peut-être, en m'appuyant sur le bras de madame Lovick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'antichambre.

Elle a fait un mouvement pour se lever; mais elle est retombée sur son fauteuil. Le colonel était dans la plus vive agitation derrière le paravent. Il s'est avancé deux fois, sans être aperçu de sa cousine; mais la crainte de lui causer trop de surprise l'obligeait aussitôt de se retirer. J'ai marché vers lui pour favoriser sa retraite. Partez-vous, M. Belford? m'a-t-elle dit. Serait-ce M. Morden qui vous fait appeler? J'ai répondu que j'étais trompé si ce n'était lui. Elle a dit aux deux femmes : Poussez le paravent aussi proche qu'il se peut de la fenêtre. Il faut que je prenne un peu sur moi pour recevoir ce cher cousin; car il m'aimait autrefois fort tendrement. Donnez-moi, je vous prie,

quelques gouttes, dans une cuillerée d'eau, pour soutenir mes esprits pendant cette entrevue. Ce sera vraisemblablement le dernier acte de ma vie. Le colonel, qui entendait jusqu'au moindre mot, s'est fait annoncer par son nom; et moi, feignant d'aller au-devant de lui, je l'ai introduit sans affectation.

Il a serré l'ange entre ses bras, en fléchissant le genou à ses pieds; car, s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, elle a fait un effort inutile pour se lever. Excusez, cher cousin, lui a-t-elle dit, excusez si je ne puis me tenir debout... Je ne m'attendais pas à la faveur que je reçois; mais je suis ravie que vous me donniez l'occasion de vous remercier de vos généreuses bontés.

Ma chère, mon aimable cousine! a-t-il répondu d'un ton passionné; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu si longtemps à vous voir; mais j'étais fort éloigné de vous croire si mal; et tous vos amis ne se l'imaginent pas non plus. S'ils le croyaient...

S'ils le croyaient, a-t-elle répété en l'interrompant, peut-être aurais-je reçu plus de marques de leur compassion. Mais, de grâce, Monsieur, comment les avez-vous laissés? Êtes-vous réconcilié avec eux? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, de ne pas retarder la paix. Tous les différends d'une famille si chère augmentent mes fautes, puisqu'elles en sont la première cause.

J'espérais, a-t-il repris, de recevoir bientôt d'eux quelque heureuse explication en votre faveur, lorsqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la terre de votre grand-père. J'ai à vous remettre les sommes qui vous sont dues, et que votre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne soyez exposée à quelque besoin. C'est un gage si formel de la réconciliation qui s'approche, que j'ose répondre de l'avenir si...

Ah! Monsieur, a-t-elle interrompu, obligée de s'arrêter par intervalles, je souhaite que cette démarche ne soit pas plutôt une marque qu'ils ne voudraient plus rien avoir de commun avec moi, si le Ciel me condamnait à vivre plus longtemps. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aspirer à l'indépendance. Toutes mes actions en rendent témoignage. Mais que servent à présent ces réflexions? Ce que je vous demande uniquement, Monsieur, c'est que, de concert avec M. Belford, à qui j'ai d'extrêmes obli-

gations, vous preniez la peine d'ajuster toutes ces affaires suivant mes dernières dispositions, que je laisse par écrit. M. Belford me pardonnera; mais c'est, au fond, la nécessité, plus qu'un choix libre, qui m'a fait penser à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avais eu le bonheur de vous voir plus tôt, ou de savoir que vous conservez un peu d'amitié pour moi, il ne me serait pas entré dans l'esprit de recourir à la générosité d'un étranger. Mais, quoique ami de M. Lovelace, il est homme d'honneur, et plus propre à rétablir la paix qu'à la rompre. Contribuez-y vous-même, mon cher cousin; et souvenez-vous que tout cher que vous m'avez toujours été, rien ne vous autorise à venger des injures que je pardonne, lorsqu'il me reste des parents plus proches que M. Morden. Mais j'ai pris soin de vous expliquer là-dessus mes idées et mes raisons, et j'en espère l'effet qu'elles doivent produire.

Je dois rendre justice à M. Lovelace, a-t-il répliqué, en s'essuyant les yeux. Il est pénétré du repentir de sa basse ingratitude, et disposé à toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Il reconnaît ses injustices et votre mérite. S'il avait balancé à s'expliquer, je n'aurais pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayez des parents plus proches que moi. Votre grand-père, ma chère cousine, ne vous a-t-il pas confiée à mes soins? Me croirai-je intéressé à votre fortune, sans l'être à votre honneur? Mais puisque M. Lovelace sent vivement son devoir, j'ai moins à dire, et vous pouvez être absolument tranquille sur ce point.

Que de grâces, Monsieur, que de grâces j'ai à vous rendre! Tout est au point que je demandais à la bonté du Ciel. Mais je me sens très faible. Je suis fâchée de ne pouvoir soutenir plus longtemps... Sa faiblesse ne lui permettant point d'achever, elle a penché la tête sur le sein de madame Lovick. Nous sommes sortis, M. Morden et moi, après avoir donné ordre qu'on vînt nous avertir chez un traiteur voisin, s'il arrivait quelque changement.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, nous nous sommes fait préparer un repas fort simple; et pendant qu'on se disposait à nous servir, vous pouvez juger du sujet de notre entretien. Nous avons passé nous-mêmes chez le médecin, pour le prier de lui faire encore une visite, et de nous en rendre compte à son retour. Il ne s'est pas arrêté cinq minutes avec elle; et nous

ayant rejoints, il nous a dit qu'il doutait qu'elle fût demain en vie, et qu'elle souhaitait de voir immédiatement le colonel. On commençait à servir notre petit dîner; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir sur-le-champ. Je n'ai pu toucher à rien; et m'étant fait donner une plume et de l'encre, pour satisfaire votre impatience, je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venait de se passer à mes yeux. Vous comprendrez facilement que, lorsque votre dernier courrier est arrivé, il ne m'a pas été possible de sortir pour écrire, ni d'en trouver l'occasion jusqu'à ce moment. Cependant le pauvre malheureux craignait de partir avec une réponse de bouche, qui consistait, comme il vous l'a rendue sans doute, à vous dire que le colonel était chez Smith, et que sa cousine s'affaiblissait à vue d'œil.

M. Morden est lui-même fort indisposé; cependant il m'a déclaré qu'il ne s'éloignerait pas d'elle tandis qu'il la verra dans une situation si douteuse; et que son dessein est de passer la nuit sur une chaise dans son antichambre.

*(Les lettres suivantes sont des avis que M. Belford envoie d'heure en heure, à M. Lovelace, par une suite continue de courriers. Il lui peint tous les degrés par lesquels Miss Clarisse paraît avancer vers la mort, ses sentiments, ses expressions, et jusqu'à ses moindres mouvements pendant la nuit et la matinée du jour suivant. Ce sont autant de billets dont voici quelques exemples.)*

*Mercredi 6, à 8 heures du matin*

Elle a donné ses ordres, avec beaucoup de présence d'esprit, sur la manière dont elle doit être placée dans son cercueil, aussitôt que son corps sera tout à fait refroidi.

*À 9 heures du matin*

Le colonel m'a dit qu'il avait dépêché un de ses gens au château d'Harlove, pour y déclarer qu'on peut s'épargner la peine des débats au sujet de la réconciliation, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que sa chère cousine ne sera plus au monde lorsque les délibérations seront finies.

Il est au désespoir, dit-il, d'être revenu en Angleterre, ou de n'être pas revenu plus tôt. S'il perd sa cousine, sa résolution est de retourner en Italie, pour s'établir à Florence, ou à Livourne.

*À 10 heures du matin*

Elle a tiré de son sein un portrait de Miss Howe, en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à madame Lovick, en la priant de le remettre sous une enveloppe, adressée à M. Hickman, et de le lui envoyer par mes mains après sa mort. Elle l'a considéré longtemps avant que de l'abandonner. Aimable et tendre amie... ma compagne... ma sœur! a-t-elle dit, en le baisant quatre fois de suite à chaque nom.

J'ai renvoyé votre dernier courrier sans réponse. Votre impatience est juste. Mais croyez-vous que je puisse interrompre une conversation pour courir à ma plume, vous écrire, vous envoyer par lambeaux tout ce qui se présente? Quand je le pourrais, ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie, je perdrais l'autre?

Cet événement n'est guère moins intéressant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus désespéré que moi, je n'en connais qu'une raison, Lovelace : elle est au fond de votre cœur. Je consentirais plus volontiers à perdre tous les amis que j'ai au monde, sans vous excepter, qu'à la perte de cette divine personne. Je ne me rappellerai jamais ses souffrances et son mérite sans me croire véritablement malheureux; quoique je n'aie rien à me reprocher sur le premier de ces deux points. Au reste, je fais moins cette réflexion pour la faire tomber sur vous, que pour exprimer toute la force de ma douleur; quoique votre conscience, peut-être, vous la fasse prendre autrement.

Votre courrier, qui supplie, dit-il, pour sa vie, en me pressant de le faire partir avec une lettre, m'arrache celle-ci d'entre les mains. Un quart d'heure de plus (car on me fait appeler) pourrait vous rendre apparemment, sinon plus tranquille, du moins plus certain; et, dans un état tel que le vôtre, c'est un soulagement pour un homme tel que vous.

Lettre 343

*M. Belford à M. Mowbray*

*Mercredi, après-midi*

Je suis ravi, cher Mowbray, d'apprendre que tu sois à Londres. Au moment que tu recevras cette lettre, jette-toi, s'il est possible, avec Tourville, dans le chemin de l'homme qui de tous les hommes du monde mérite le moins l'affection d'un bon cœur, mais qui est assez digne de celle de Tourville et de la tienne. Les nouvelles que j'aurai vraisemblablement à lui marquer, dans une heure ou deux, lui feront regarder comme son plus grand bonheur d'être anéanti.

Vous le trouverez entre le faubourg et Kensington, probablement à cheval, courant devant lui comme un furieux, et retournant aussitôt sur ses traces; ou descendu, peut-être, dans quelque hôtellerie, pour observer le retour des courriers qu'il m'envoie.

Will, son valet de chambre, m'arrive à l'instant. Il vous remettra ma lettre en chemin, et vous servira de guide. Partez sur-le-champ; en carrosse, à cheval, n'importe comment. Votre présence sauvera la vie au maître, ou à quelqu'un de ses gens. Voilà, Messieurs, les heureux effets du libertinage triomphant. Tôt ou tard ils retombent sur nous, et tout se change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD

## Lettre 344

*M. Lovelace à M. Belford*

Malédiction sur tout ce qui t'empêche de m'écrire, sur le colonel, sur ta dernière lettre, sur le monde entier. Toi ! te prétendre aussi intéressé que moi au sort de ma Clarisse ! Et qui es-tu, pour m'oser tenir ce langage ? Il est fort heureux pour l'un ou l'autre que tu n'aies eu cette audace que par écrit. Morte ou vive, Clarisse Harlove est à moi, à moi seul. Ne me coûte-t-elle pas assez ? N'est-il pas probable qu'elle me coûtera mon salut éternel, tandis qu'une éternité de bonheur sera son partage ? Une éternelle séparation ! Ô comble d'horreur ! Dieu ! Dieu ! Comment puis-je soutenir cette idée ? Mais il lui reste encore un souffle de vie. J'espère encore. Oh ! Belford ; étends mes espérances, et tu seras mon bon génie, le seul que je croirai jamais, que j'invoquerai comme le dieu de ma vie et de mon salut. Je te pardonnerai tout.

Pour la dernière fois... mais non ; ce ne sera pas, ce ne peut-être la dernière. Déclare-moi, au moment que tu recevras ce billet, ce qu'il faut que je devienne ; car, à présent, je suis le plus misérable de tous les hommes.

*À Knights bridge, à 5 heures*

Will me dit que tu m'envoies Mowbray et Tourville. Je n'ai pas besoin d'eux. Mon âme est lasse d'eux et du monde entier. C'est

de moi-même que je veux... Cependant, comme ils me font assurer qu'ils seront ici dans l'instant, je les attendrai, eux et ta première lettre... Ah! Belford, garde-toi bien de m'apprendre... mais hâte-toi, hâte-toi, quelque malheur que tu aies à m'annoncer.

Lettre 345

*M. Belford à M. Lovelace*

*À 7 heures, mercredi, 6 de septembre*

Ce qu'il me reste à t'apprendre, c'est que tu ne saurais mieux faire à présent que de partir, soit pour Paris, soit pour tout autre lieu du monde où ta destinée pourra te conduire!

BELFORD

Lettre 346

*M. Mowbray à M. Belford*

*À Uxbridge, 7 septembre, entre minuit et une heure*

Je t'envoie demander, à la prière du pauvre Lovelace, les circonstances du fatal arrêt que tu as prononcé cette nuit. Il n'est pas capable de se servir de sa plume; mais il veut savoir tout ce qui appartient aux derniers moments de Miss Harlove. Je ne vois pas néanmoins ce qui peut lui revenir de cette curiosité. Elle est partie, n'est-ce pas. Qui diable peut l'arrêter?

De ma vie je n'ai entendu parler d'une femme si singulière. Quel si grand mal avait-elle reçu pour mourir de douleur? Je souhaiterais que notre pauvre ami ne l'eût jamais connue. Quelles peines ne lui a-t-elle pas causées, depuis le premier moment jusqu'au dernier? Le charmant garçon était comme perdu pour nous, depuis qu'il s'était livré à cette fantaisie. Et dis-moi, je te prie, qu'y a-t-il de plus rare dans une femme que dans une autre?

C'est un grand bonheur pour ce pauvre diable de nous avoir eus près de lui à l'arrivée de ton billet. Tes précautions sont une bonne preuve de ton amitié. Ma foi, Belford, cette nouvelle l'a

1. On doit se rappeler le caractère de Mowbray (NdP).

mis tout à fait hors de lui-même. Il est fou ; aussi fou qu'il y en ait jamais eu dans Bedlam <sup>1</sup>. Will lui a rendu ta lettre au moment que nous l'avons joint, dans une hôtellerie de Knights Bridge, et s'est dérobé aussitôt à sa vue. Jamais il n'y eut de pareille scène. Il tremblait comme une feuille en la recevant. Ses doigts paralytiques avaient peine à l'ouvrir. Le tremblement de ses mains était si violent, qu'il l'a déchirée en deux avant que de pouvoir l'ouvrir entièrement. Après l'avoir lue, il est devenu aussi pâle que la mort ; et pendant quelques moments, la voix lui a manqué. Il nous regardait, la bouche ouverte et les yeux égarés. Mais, ses esprits se ranimant tout d'un coup, il s'est emporté, de paroles et d'actions, à des fureurs que je n'entreprends pas de te représenter. Aucune partie du monde n'est échappée à ses exécutions ; et sa rage se tournant contre lui-même, après avoir cherché des yeux son épée et ses pistolets, que Will avait emportés en se retirant, il se serait tué contre le mur, si nous ne l'avions arrêté fort heureusement, lorsqu'il s'y élançait tête baissée. Il est demeuré entre Tourville et moi ; mais n'espérant rien de ses armes ni des nôtres, il s'est donné, sur le front, sur les tempes et sur la poitrine, des coups de poing qui auraient assommé un taureau. J'ai voulu me saisir de ses mains : il m'a repoussé avec tant de violence, que d'un coup, dont je n'ai pu me garantir, il m'a fait ruisseler le sang du nez. C'est lui, c'est lui par bonheur ; sans quoi je ne sais comment j'aurais pris cette injure. Tourville lui en a fait un vif reproche, en lui représentant combien il était horrible de maltraiter un ami, et de perdre la raison pour une femme. Il a répondu plus tranquillement qu'il en était fâché. Alors Will s'est hasardé à m'apporter une serviette et de l'eau ; et j'ai remarqué, aux yeux de ce coquin, qu'il se réjouissait que j'eusse reçu le coup plutôt que lui.

Ainsi, par degrés, nous avons un peu ramené le furieux à la raison. Il a promis de tenir une conduite plus mâle, et je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval, dans l'obscurité, et nous sommes venus ensemble chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en usage pour lui faire honte de sa folie. Nous lui avons

1. Les Petites Maisons de Londres (NdP).

dit qu'il n'était question que d'une femme, et d'une femme obstinée, perverse. D'ailleurs, quel remède? Et tu conviendras, Belford, comme nous n'avons pas manqué de le lui dire aussi, qu'il est honteux pour un homme qui s'est vu le maître de vingt femmes, pires ou meilleures que celle-ci, de faire tant de vacarme, par la seule raison qu'il a plu à la belle de se laisser mourir. Nous lui avons conseillé de ne plus s'attaquer à des femmes orgueilleuses de leur caractère, et de ce qu'elles appellent leur vertu. À quoi bon? Le plaisir ne vaut pas la peine; et qu'ont-elles de plus que les autres? Nous avons passé le temps à lui donner ainsi de la consolation et des conseils. Mais sa maudite imagination ne l'attache pas moins à une femme morte, que si elle était vivante. Morte, je dis; car je le suppose, Belford. Nous la croyons morte certainement et de bonne foi. Sinon, que le diable t'emporte, pour nous avoir joués très ridiculement. C'est sans doute une des raisons qui lui font demander les circonstances de son départ; car je t'avertis qu'il ne veut pas souffrir le nom de *mort*. N'admires-tu pas cette délicatesse? Que l'amour énerve un homme! un homme de cette trempe, encore! l'amour en a fait un idiot, un imbécile. Par ma foi, la patience me manque à la vue de toutes ses folies. Envoie-nous donc le récit qu'on te demande; et qu'il hurle dessus, comme je suppose qu'il n'y manquera point.

Mais il faut absolument que nous le fassions voyager. Dans un mois ou deux, nous le rejoindrons, toi, Tourville et moi, et nous l'aurons bientôt guéri de cette extravagance. Il aura honte de lui-même, et nous ne l'épargnerons pas alors. Aujourd'hui, ce serait pitié de le traiter comme il le mérite. Ainsi, retranche les réflexions; car il paraît que tu ne l'as pas trop épargné.

J'ai voulu te donner quelque idée du service que nous avons rendu à ce violent personnage, qui était un homme perdu s'il ne nous avait pas eus près de lui, ou qui aurait commis infailliblement quelque meurtre. C'est de quoi je ne puis douter. À présent, il paraît un peu plus modéré. Il est assis, faisant des contorsions et des grimaces, comme un furieux enchaîné sur la paille. Il jure. Il maudit. Toutes ses facultés spirituelles sont enveloppées d'épaisses ténèbres. Quelquefois il se retire dans des coins et des trous, comme un vieux sanglier harassé par les chasseurs. Bonsoir là-dessus, Belford. Tourville, et tout ce que nous

sommes ici, nous te désirons impatiemment; car personne n'a sur lui tant d'influence que toi.

MOWBRAY

Comme je lui ai promis de t'écrire, j'ai pris la plume pendant que tout le monde est au lit. Le courrier doit partir à la pointe du jour.

Lettre 347

*M. Belford à M. Lovelace*

*Mercredi, à minuit*

Je veux essayer de t'écrire. Quand je me mettrais au lit, il me serait impossible de fermer les yeux. Je n'avais jamais senti le poids de la douleur comme je viens de l'éprouver en recevant les derniers soupirs de la plus admirable de toutes les femmes, qui jouit à présent de la récompense de ses vertus dans le séjour du bonheur.

Vous apprendrez volontiers les circonstances de son heureux passage. J'ai le temps de rappeler mes esprits. Tout est tranquille autour de moi : c'est-à-dire que chacun s'est retiré ; quoique personne, j'ose le dire, n'ait pu se promettre de reposer cette nuit, et le triste colonel moins que tous les autres.

À quatre heures, comme je vous l'ai marqué dans ma dernière lettre, on m'a fait appeler. Vous aimez le détail : il faut vous peindre la scène qui s'est présentée à moi lorsque je me suis approché du lit. M. Morden s'est attiré le premier mon attention. Il était à genoux, tenant une main de Miss Harlove entre les siennes, le visage baissé dessus, et la mouillant de ses larmes. De l'autre côté, madame Lovick, noyée dans les siennes, avait la tête appuyée négligemment contre le chevet du lit ; et la tournant vers moi aussitôt qu'elle m'a vu : Ô M. Belford, s'est-elle écriée les mains jointes, la chère, l'incomparable Miss... un sanglot ne lui a

pas permis d'achever. Madame Smith était debout près d'elle, les yeux levés, et joignant aussi les mains, qu'elle pressait l'une contre l'autre, pour implorer le secours du seul pouvoir dont on pouvait en attendre. Les larmes s'entre-suivaient rapidement sur ses deux joues. La garde était au-dessous de madame Lovick et de madame Smith, la tête penchée. Elle tenait dans une main un cordial inutile, qu'elle venait de présenter à sa maîtresse mourante. Ses yeux paraissaient enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie par l'habitude à ces tristes spectacles; et, les tournant vers moi, elle a paru m'inviter à joindre ma douleur à celle de l'assemblée. La servante de la maison, appuyée contre le mur, pressant des deux mains son tablier sur ses yeux, faisait entendre encore plus distinctement ses sanglots, parce qu'avec moins d'empire sur elle-même, elle était moins capable de les retenir.

Miss Harlove avait gardé le silence depuis quelques minutes; et, semblant avoir perdu le pouvoir de parler, elle remuait quelquefois les lèvres, sans en faire sortir aucun son. Mais, à mon approche, madame Lovick avait à peine prononcé mon nom, que d'une voix faible et intérieure, elle s'est efforcée de le prononcer aussi. Ô monsieur Belford! a-t-elle dit, en reprenant haleine presque à chaque mot, c'est à présent, c'est à présent (j'en remercie la bonté du Ciel!) que je touche à la fin de tous mes maux. Quelques moments de plus vont me délivrer du fardeau de la vie, et je sens que je vais être heureuse. Consolez, Monsieur, consolez le colonel. Voyez si son affection n'est pas blâmable! il souhaiterait de pouvoir retarder mon bonheur.

Elle s'est arrêtée quelques moments. Ensuite, tournant les yeux sur lui : Pourquoi cette profonde tristesse? La mort n'est-elle pas notre partage commun? Le corps peut paraître un peu abattu; c'est tout. Il n'est pas si pénible de mourir que je l'avais cru. La difficulté consiste dans les préparations; mais, grâce au Ciel, le temps ne m'a pas manqué. Le reste, je le vois bien, est plus fâcheux pour les spectateurs que pour moi. L'avenir, auquel je touche, ne me présente rien que d'agréable.

En effet, un doux sourire semblait faire rayonner la joie sur son visage. Après quelques moments de silence : Encore une fois, mon cher cousin, a-t-elle dit au colonel, chargez-vous de mes derniers sentiments pour mon père et ma mère... pour ma

sœur, pour mon frère, pour mes oncles... Dites-leur qu'en expirant, je bénis toutes leurs bontés... et même leurs rigueurs... Heureuse, heureuse d'avoir reçu ma punition dans cette vie!

La douce langueur de sa voix, et ses périodes interrompues, remplissent encore mon oreille. Cette impression me sera présente toute ma vie. Elle a continué, par intervalles, d'adresser quelques mots au colonel, à moi, aux femmes mêmes, qui n'ont pas cessé d'avoir les yeux attachés sur elle jusqu'au dernier moment. Une fois, elle s'est doucement écriée : « Ô Mort ! où est ton aiguillon ! » quatre mots que je me souviens d'avoir entendus aux funérailles de mon oncle et du pauvre Belton. Une autre fois, elle a dit d'un ton paisible : « Qu'il est heureux pour moi d'avoir senti l'affliction ! » C'est apparemment quelque passage de l'Écriture.

Tandis que la douleur nous tenait comme ensevelis dans un profond silence, elle a tourné la tête vers moi : Dites, Monsieur, dites à votre ami que je lui pardonne, et que je prie le Ciel de lui pardonner. Apprenez-lui que je meurs heureusement, et que je souhaite, pour son intérêt, que sa dernière heure ressemble à la mienne.

Quelques moments après, elle a dit, d'une voix encore plus lasse : Ma vue se trouble. Je ne vous vois plus qu'au travers d'un nuage. N'est-ce pas la main de M. Morden que je tiens ? en la lui pressant de la sienne. Où est celle de M. Belford ? en tendant l'autre vers moi. Je lui ai donné aussitôt la mienne. Que le Ciel, nous a-t-elle dit, vous comble tous deux de ses bénédictions, et rende votre mort aussi douce que la mienne. Vous verrez ma chère Miss Howe : dites-lui que je fais les mêmes vœux pour elle, et qu'en échange du portrait que je lui ai rendu, j'emporte son image au fond du cœur. Apprenez, par mon exemple, a-t-elle ajouté, avec beaucoup de peine à se faire entendre, comment tout finit ; et puissiez-vous... Sa tête s'est appesantie sur son oreiller, ses mains ont quitté les nôtres, et la pâleur de la mort s'est répandue sur son visage.

Nous avons cru qu'elle venait d'expirer, et la douleur nous a fait pousser un cri. Mais quelques signes de vie, qu'elle a recommencé à donner, ont rappelé aussitôt notre attention. Ses yeux se sont ouverts encore une fois. Elle nous a regardés successivement, avec un petit mouvement de tête vers chaque personne de

l'assemblée, qui nous a fait juger qu'elle nous distinguait. Enfin, levant les mains à demi, et prononçant d'une voix confuse : Ciel! reçois une âme qui n'aspire qu'à toi, elle a rendu le dernier soupir.

Ô Lovelace!... mais il m'est impossible d'en écrire davantage.

Je reprends la plume pour ajouter quelques lignes. Tandis qu'il lui restait de la chaleur, nous avons pressé sa main de nos lèvres. Quelle sérénité sur son visage! Que de charmes, au milieu des horreurs de la mort! Le colonel et moi, nous sommes passés dans la chambre voisine, en nous regardant l'un l'autre dans l'intention de parler; mais, pénétrés du même sentiment et gouvernés par la même cause, chacun s'est assis de son côté sans prononcer un seul mot. Le colonel soupirait, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Enfin, le visage et les mains levées, avec aussi peu d'attention à moi que s'il eût été seul dans la chambre : Bonté du Ciel! s'est-il écrié, soutiens-moi. Est-ce là le sort du plus parfait ouvrage de la nature! Ensuite, après s'être arrêté un moment : Eh! c'est donc pour jamais, ma chère, mon adorable cousine! Mais, paraissant revenir à lui-même, et s'adressant à moi : Pardon, Monsieur... mille excuses, M. Belford. Il s'est levé alors, sans rien ajouter; et se glissant vers la porte : J'espère, Monsieur, m'a-t-il dit en sortant, que nous nous reverrons demain. Il est descendu, il est sorti de la maison; et je suis demeuré comme une statue.

Lorsque j'ai commencé à rappeler mes esprits, j'avoue que mes premiers mouvements m'ont porté à trouver de l'injustice dans la dispensation des destinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques moments, l'heureuse préparation de Miss Harlove, son passage encore plus heureux, son triomphe dans un événement qui n'est après tout que le sort commun; et j'oubliais que, demeurant après elle avec la certitude d'arriver au même terme, nous sommes bien éloignés d'être assurés du même bonheur.

Elle est partie pour une meilleure vie, quatre minutes précises après six heures. Je venais de jeter les yeux sur sa montre, qui était suspendue à côté de moi.

Tels ont été les derniers moments de Miss Clarisse Harlove, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté. Si l'on considère un

âge si tendre, elle n'a laissé personne après elle qui la surpasse en étendue de connaissances et en jugement; personne qui l'égale, peut-être, en vertu, en piété, en douceur, en politesse, en générosité, en discrétion, en charité véritablement chrétienne. La modestie et l'humilité, qui relevaient en elle tant de qualités extraordinaires, ne l'empêchant point de faire éclater dans l'occasion une rare présence d'esprit, et beaucoup de grandeur d'âme, on peut dire qu'elle faisait non seulement l'honneur de son sexe, mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne peut lui rendre justice avec plus d'éclat. Je parle de la tienne, Lovelace; car tu sais mieux que personne combien elle était supérieure à toutes les femmes du monde par les grâces de l'esprit et de la figure, et par toutes les qualités naturelles et acquises. Personne ne rendrait mieux compte aussi des véritables causes d'une mort si prématurée, et de tant d'infortunes qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit dans un espace si court une femme adorée de tout le monde à une fin, heureuse à la vérité pour elle-même, mais si peu naturelle, et si déplorable pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connaître. C'est donc une entreprise que je t'abandonne. J'ajoute seulement que je partage avec toi toutes tes peines; à l'exception, ce qui est cruel à dire, de celles qui doivent naître de ton crime et de tes remords.

*Jeudi, à 9 heures du matin*

Je reçois une lettre que Mowbray m'écrit en ton nom; mais j'ai prévenu tes désirs; et divers ordres que j'ai à donner, dans cette triste occasion, ne me laissent pas le temps d'entrer dans un nouveau détail. On ne me fait pas une peinture agréable de ta situation. Elle ne m'étonne point. Le temps seul peut te la rendre plus supportable; c'est-à-dire si tu parviens à composer avec ta conscience; sans quoi le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Tourville, qui arrive à ce moment, me représente ton affliction. J'espère que tu ne penseras point à te rendre ici. Miss Harlove désire, dans son testament, qu'on ne t'accorde point la liberté de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il est assez

long; car chaque article porte l'explication de ses motifs. Je te promets d'autres éclaircissements, aussitôt que je trouverai le temps de t'écrire.

On m'a remis trois lettres, adressées à Miss Clarisse Harlove. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, et je t'en promets une copie. Elles sont capables de me faire perdre l'esprit. Quelle joie n'auraient-elles pas causée à la malheureuse Clarisse! Cependant elles seraient venues trop tard pour changer rien à son sort; et si ce bonheur lui était arrivé avant le dernier moment de sa vie, elle n'aurait pu dire avec tant de noblesse, « que le Ciel ne lui avait pas laissé d'autre consolation que lui-même ».

Lettre 348

*Madame Norton à Miss Clarisse Harlove*

*Mercredi, 6 de septembre*

Enfin, enfin, ma très chère Miss Clary, tout répond heureusement à nos vœux. L'unanimité des voix est en votre faveur. Votre frère et votre sœur mêmes sont devenus les plus ardents pour la réconciliation. Je l'avais prévu. Quel triomphe la patience et la douceur vous font remporter !

Cet heureux changement est dû aux derniers avis de votre cousin Morden. Mais il vous aura vue, sans doute, avant que vous puissiez recevoir ma lettre, avec sa poche remplie d'or et de billets de banque, pour ne laisser rien manquer à votre repos et à vos besoins.

Tous nos désirs, toutes nos prières, sont à présent pour le rétablissement de votre santé et de vos forces. Je sais comment votre cœur respectueux sera consolé par cette joyeuse nouvelle ; et par mille détails que j'ai à vous faire, lorsque j'aurai la satisfaction de vous embrasser. Ce sera samedi prochain au plus tard ; peut-être dès vendredi, vers le temps auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeler aujourd'hui, de la part de votre famille entière. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de caresses et de bonté. On m'a suppliée (car c'est le mot dont on s'est servi, et jugez si j'avais besoin d'être pressée dans ces termes) de me rendre auprès de vous sans perdre un moment,

pour vous assurer de l'affection de tous vos proches. Votre père m'a donné ordre de vous dire, en son nom, tout ce que mon cœur pourrait m'inspirer de plus tendre, dans la vue de vous consoler et de fortifier votre courage. Ils se sont engagés tous à ratifier les expressions de ma tendresse et de ma joie.

Quelle douce commission pour votre fidèle Norton! Mon cœur ne manquera point d'expressions tendres; soyez là-dessus sans crainte. Je médite déjà ce que je dois vous dire pour relever le vôtre, au nom de tout ce que vous avez de plus proche et de plus cher au monde. Mon chagrin est de ne pouvoir partir à l'instant, comme je le ferais au lieu de vous écrire, si l'on m'avait offert un carrosse du château; mais il y aurait eu de l'indiscrétion à le demander. J'aurai demain une chaise de louage. Qu'il me tarde de presser ma chère, ma précieuse fille dans mes bras, et j'ose dire contre mon sein maternel!

Votre sœur a promis de vous écrire, et d'envoyer par un exprès ma lettre avec la sienne. Votre oncle Harlove vous écrira aussi, et dans les termes les plus obligeants. Ils sont tous extrêmement alarmés de votre situation. Ils sont charmés de votre conduite et de vos sentiments. Que n'ont-ils reçu plus tôt les mêmes informations! Mais ils mettent leur consolation et leur confiance dans l'idée que M. Morden ne leur aurait pas écrit en arrivant à Londres, s'il avait jugé qu'il fût trop tard.

Ils sont résolus, ma très chère Miss, de ne vous prescrire aucune loi. Tout sera laissé à votre discrétion. Seulement, votre frère et votre sœur déclarent qu'ils ne consentiront jamais à donner le nom de frère à M. Lovelace; et je crois que votre père ne se laissera pas engager facilement à le recevoir pour fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi aussitôt que votre inclination vous le fera désirer et que votre santé vous le permettra. Vous serez reçue à bras ouverts. Tout le monde languit de l'impatience de vous revoir. Que le Ciel vous conserve pour cette heureuse entrevue! Je me le promets de sa bonté, et je le fatigue par mes continuelles prières. Il n'est pas besoin que j'ajoute avec quelle tendresse et quel attachement je suis, etc.,

JUDITH NORTON.

P.S. Un malheureux délai pour la chaise ne me permettra point d'être à Londres avant samedi matin.

Lettre 349

*Miss Arabelle Harlove à Miss Clarisse*

*Mercredi, 6 septembre*

Nous apprenons, chère sœur, que vous êtes dangereusement malade. Nous vous avons aimée avec une tendresse qu'on n'a jamais eue pour personne; vous le savez, chère Clary, et vous y avez mal répondu. Mais nos ressentiments ne peuvent toujours durer.

La nouvelle de votre situation nous afflige, en vérité, plus que je ne puis vous l'exprimer. Comme vos infortunes nous semblent plus grandes que votre faute, et que sous le poids du malheur votre bon caractère s'est fidèlement soutenu, je prévois qu'après cette séparation vous allez nous être plus chère que jamais. Consolez-vous donc, chère sœur, et gardez-vous d'un excès d'abattement. Quelque mortification que puissent vous causer l'obscurcissement de votre ancienne perspective, et les réflexions que vous ferez dans vous-même sur votre fausse démarche, et sur le malheur que vous avez eu de ternir un aussi charmant caractère que le vôtre, vous n'en recevrez aucune de nous. Pour gage de faveur et de réconciliation, mon père et ma mère vous assurent, par ma main, de leur bénédiction et de leurs prières. Ils pensent même à vous consoler plus efficacement; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue comme ils s'y attendent (ils en jugeront par l'effet qu'elle produira sur votre santé), ma

mère ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, madame Norton, pour laquelle vous avez toujours eu tant d'amitié, ne tardera point à se rendre auprès de vous. Elle vous écrit pour vous annoncer son arrivée et l'affection renaissante de toute votre famille.

Nous espérons que de si bonnes nouvelles vous rendront un peu de goût pour la vie. Hâtez-vous de nous en assurer. Votre première lettre à cette occasion, surtout si nous y apprenons que vous vous portez mieux, nous causera autant de plaisir que nous en prenions autrefois aux plus jolies productions de votre plume. Adieu ma chère Clary. Je suis votre sœur très affectionnée et votre véritable amie,

ARABELLE HARLOVE.

Lettre 350

*M. Jules Harlove à Miss Clarisse*

*Mercredi, 6 septembre*

Votre faute, ma très chère nièce, nous avait jetés dans un mortel chagrin; mais nous en ressentons encore plus, s'il est possible, d'apprendre que vous êtes si mal, et nous sommes extrêmement fâchés que les choses aient été poussées si loin. Nous connaissons vos talents, ma chère, et combien votre plume est touchante lorsque vous entreprenez d'attendrir. Nous avons cru que vous vous reposiez sur une qualité dont l'exercice vous a souvent réussi; et nous imaginant peu que votre maladie fût si dangereuse et que vous eussiez mené une vie si pénitente et si régulière, nous sommes réellement très consternés, votre frère et tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de rigueur. Pardonnez la part qu'on m'y a fait prendre, ma très chère Clary. Je suis votre second père, vous le savez; et vous m'avez toujours aimé.

J'espère que vous serez bientôt en état de vous rendre ici; et qu'après y avoir passé quelque temps, vous m'accorderez un mois entier, lorsque votre père et votre mère auront la bonté d'y consentir, pour réjouir mon cœur et régler comme autrefois mes affaires domestiques. Mais si votre maladie ne vous permettait pas de venir aussi tôt que nous le désirons, j'irais moi-même à Londres; car je meurs d'envie de vous voir. Jamais je ne l'ai souhaité avec tant d'impatience; quoique vous ayez toujours fait les délices de mon cœur, comme vous ne sauriez l'avoir oublié.

Mon frère Antonin vous embrasse de tout le sien, et se joint à moi dans la tendre assurance que tout ira parfaitement, et mieux, s'il est possible, que jamais. Nous avons été si longtemps privés de vous, que nous sentons vivement le besoin de vous revoir, et la faim, la soif, si cette expression peut servir à me faire entendre, de vous serrer encore une fois sur notre cœur. Soyez sûre que vous n'en avez jamais été bannie si loin que notre chagrin nous l'a fait croire, et que vous vous l'êtes imaginé.

Votre frère et votre sœur parlent de vous aller voir à Londres, et je crois que c'est aussi le dessein de votre indulgente mère. Que le Ciel vous rende à nous dans sa bonté ! sans quoi, je ne sais ce que deviendrait votre affectionné oncle et votre second père,

JULES HARLOVE.

Lettre 351

*M. Belford à M. Lovelace*

*Vendredi au soir, 8 septembre*

Il faut vous rendre compte de toutes mes actions, depuis ma lettre précédente, qui contenait la dernière scène de l'incomparable Clarisse.

Aussitôt qu'elle fut expirée, nous laissâmes le corps à la garde des femmes de la maison qui, suivant les ordres qu'elle leur avait donnés le même jour, le mirent en possession de ce logement funeste qu'elle s'était préparé avec un courage si ferme et si tranquille. Hier au matin, le colonel vint me prendre chez moi. Il n'était pas encore revenu de son trouble. Nous nous rendîmes ensemble chez Smith, où nous ne pûmes nous défendre, en arrivant, de jeter encore une fois les yeux sur l'aimable corps, et d'admirer la sérénité qui régnait sur son visage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avaient jamais vu la mort sous une figure si charmante. On l'aurait crue dans un doux assoupissement. Ses joues et ses lèvres n'avaient pas encore perdu tout à fait leur couleur vermeille.

J'ouvris un tiroir dans lequel je savais d'elle-même que je devais trouver ses papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue était un paquet cacheté de trois sceaux en cire noire, avec cette inscription : « Aussitôt que je serai morte, M. Belford prendra la peine de lever l'enveloppe. » Je me reprochai beaucoup de ne

l'avoir pas fait la veille ; mais j'étais réellement incapable de toute sorte d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai, sous enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'était adressée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

*À monsieur Belford*

*Dimanche au soir, 3 de septembre*

Monsieur,

Dans cette dernière et solennelle occasion, je dois vous renouveler mes remerciements pour les importants services que vous m'avez rendus dans un temps où j'avais besoin de secours et de protection. Permettez que de la région des morts, où je serai lorsque vous lirez cette lettre, je profite des circonstances pour vous donner la matière de quelques réflexions, avec toute la chaleur d'une sincère amitié.

Je me flatte humblement que dans la dernière heure d'une personne qui vous souhaitera éternellement toutes sortes de biens, vous venez d'avoir un exemple de la vanité des fortunes du monde, et de l'importance d'être en paix avec soi-même.

Un grand homme, dont j'ai su le nom <sup>1</sup>, se voyant au lit de la mort, déclara qu'il aurait mieux aimé pouvoir se rappeler le souvenir d'un verre d'eau qu'il aurait donné à quelque misérable, que celui d'un grand nombre de batailles qui lui avaient acquis la réputation d'un héros. Toutes les idées de grandeur mondaine s'évanouissent dans ce moment inévitable qui décide de la destinée des hommes.

S'il est donc vrai, Monsieur, que dans ces instants terribles, les conquérants, les vainqueurs des nations soient réduits à de tels aveux, quelles doivent être alors les réflexions de ceux qui ont vécu dans le crime, qui ont employé leurs efforts et mis honteusement leur gloire à séduire les âmes innocentes, à ruiner les faibles, après avoir commencé par les arracher à leurs protecteurs et

1. Le duc de Luxembourg (NdP).

par les éloigner de leurs véritables amis? Ah! Monsieur, pesez, pesez l'horreur de leur situation; tandis que la santé, la vigueur d'esprit et de corps vous mettent en état de tirer quelque utilité de cette affreuse image. Quelle bassesse, quelle inhumanité, quelle barbarie dans le sujet de leur orgueil! et quelle honte par conséquent, quels remords, quelle consternation, à l'approche de la sentence et du châtement!

En second lieu, Monsieur, j'attends de vous, pour l'amour de moi, qui me suis vue dans la nécessité de vous confier l'exécution de mon testament, que, si ce choix même donnait naissance à quelque démêlé fâcheux, vous supporteriez, avec la générosité dont je vous ai cru rempli, les faiblesses de mes proches, surtout celles de mon frère, qui est réellement un jeune homme de mérite, mais un peu trop ardent et trop livré à ses préventions. J'espère que la paix fera votre étude, et que vous apporterez tous vos soins à réconcilier les cœurs divisés; que vous emploieriez particulièrement votre influence sur un ami encore plus violent, pour arrêter de nouveaux désastres: car assurément cet esprit fougueux peut se croire satisfait des maux qu'il a causés; surtout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la blessant dans la plus tendre partie de son honneur. J'ai déjà votre promesse sur tous ces points. J'en demande l'observation comme une dette.

Une autre prière que j'ai à vous faire, c'est d'envoyer à leur adresse, par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez sous cette enveloppe.

À présent, Monsieur, permettez que j'emporte l'espoir de devenir un humble instrument dans les mains de la Providence, pour rappeler solidement à la vertu un homme de votre esprit et de votre mérite. Si la malheureuse démarche qui a précipité la fin de mes jours, fait perdre à la société humaine une jeune personne dont on pouvait espérer quelque utilité, cette perte sera réparée fort heureusement par la grâce que je demande pour vous au Ciel, et dont je tirerai moi-même un infaillible avantage; sans compter l'espérance de pouvoir vous remercier, dans une meilleure vie, comme je le ferai jusqu'à mon dernier soupir, de tout le bien que vous m'avez fait; et de l'embarras où vous vous êtes engagé, Monsieur, pour votre très humble, etc.

CL. HARLOVE.

Les autres lettres sont pour son père, pour sa mère, pour ses deux oncles, pour son frère et pour sa sœur, pour sa tante Hervey, pour M. Morden, pour Miss Howe, pour Madame Norton, et la dernière pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donnée, de vous écrire aussitôt qu'elle serait arrivée à la maison de son père. J'attendrai, pour vous envoyer cette lettre, que vous soyez dans une meilleure disposition que Tourville ne représente la vôtre.

Elle a prit soin de me laisser, sous une enveloppe particulière, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le temps de lire, une copie de ces dix lettres posthumes. Je ne suis pas surpris qu'elle écrivît continuellement; et jamais d'ailleurs je n'ai connu de jeune personne qui se servît plus facilement de sa plume. Ses idées paraissant se présenter à mesure qu'elle les jetait sur le papier, j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtait rarement, et qu'elle changeait ou qu'elle effaçait encore moins. C'était un talent naturel qu'elle joignait à mille autres.

Je remis au colonel la lettre qui était pour lui, et je donnai ordre à mon valet de chambre de se tenir prêt à porter les autres. Ensuite, étant passés dans l'appartement voisin, nous fîmes l'ouverture du testament. Cette lecture nous causa une émotion si vive, que le colonel, s'interrompant quelquefois lui-même, me pria de lire à sa place, et que j'avais besoin aussi de lui faire quelquefois la même prière à mon tour. Notre attendrissement paraissait jusque dans le son de nos voix. Je n'entrerai ici dans le détail de ses dernières volontés qu'autant qu'il a rapport au fil de ma narration, parce que j'ai dessein de vous envoyer une copie du testament.

Le colonel me dit qu'il était prêt à me rendre compte des sommes qu'il avait apportées de la famille, et qu'elles me mettraient en état d'exécuter sans aucun délai cette partie des dispositions. Il me força de recevoir un papier qui en contenait l'état, et que j'ai mis dans mon portefeuille sans l'avoir lu. Mais je lui répondis que, dans l'espérance où j'étais qu'il contribuerait de tout son pouvoir à l'exécution littérale du testament, je lui demandais d'avance son secours et ses avis.

Le désir qu'elle marque, dans le premier article, d'être enterrée avec ses ancêtres, nous obligeait d'écrire au château d'Harlove. J'ai engagé le colonel à se charger de cette commis-

sion, parce que je n'ai pas voulu, du moins tout d'un coup, faire l'officieux aux yeux d'une famille qui souhaitera probablement de n'avoir aucune communication avec moi. Voici la lettre de M. Morden, qui est adressée au jeune Harlove.

Monsieur,

Les ordres dont le porteur est chargé me dispensent de vous apprendre le sort de la plus excellente de toutes les femmes. Mais je suis prié par son exécuteur testamentaire, qui vous enverra incessamment une copie de ses dernières volontés, de vous faire savoir qu'elle demande instamment d'être ensevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de son grand-père. Si son père s'y oppose, elle ordonne que son corps soit enterré dans le cimetière de la paroisse où elle est morte. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette proposition demande une prompte réponse.

Son bonheur commença hier au soir, quatre minutes après six heures. Je suis etc.,

MORDEN.

Le colonel et moi, nous avons ordonné le grand deuil pour nous et pour tous nos gens.

## Lettre 352

*M. Belford à M. Lovelace**Samedi, à 10 heures*

La pauvre madame Norton est arrivée. Elle était descendue à la porte, et son empressement la faisait aller droit à l'escalier; mais madame Smith et madame Lovick étant à pleurer ensemble, et la première ayant informé trop brusquement cette vénérable femme de la fatale nouvelle, elle est tombée sans connaissance à leurs pieds. Cet accès a duré si longtemps que, pour la faire revenir, elles ont été forcées de lui faire tirer du sang. Je suis arrivé dans le moment qu'elle commençait à reprendre ses esprits. Elle s'est livrée alors aux expressions de sa douleur, aux louanges de son incomparable élève, et, comme vous devez le juger, à d'amères invectives contre vous; mais si mesurées néanmoins, que j'y ai pu reconnaître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien dans ses lamentations.

Elle était impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes sont montées avec elle; mais elles m'ont avoué qu'elles étaient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avaient vu pour décrire un spectacle si tendre. Elle a poussé le dessus du cercueil en tremblant de douleur et d'impatience. Elle s'est jetée sur le visage, qu'elle a baigné de ses larmes. Elle a baisé plusieurs fois le front et les joues, comme si son élève eût été vivante. C'était elle-même, a-t-elle répété vingt fois! sa chère fille! l'unique objet de

son affection dans ce malheureux monde ! La mort, qui défigure tout, n'avait point eu le pouvoir d'altérer ses aimables traits. Elle a longtemps admiré la sérénité de son aspect. Sa fille était heureuse, a-t-elle dit ; il n'y avait aucun doute ; mais combien de misérables avait-elle laissés après elle ! L'excellente femme s'est plainte au Ciel d'avoir assez vécu pour être du nombre.

C'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui faire quitter le cercueil et la chambre. Lorsqu'elle est passée dans l'appartement voisin, je me suis approché d'elle, et je l'ai informée du legs avantageux que sa chère fille a fait en sa faveur ; mais sa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle devait mourir avec elle, m'a-t-elle dit avec un ruisseau de larmes. Que lui restait-il au monde, après avoir perdu tout ce qui pouvait l'attacher à la vie ! Sa principale consolation était de n'avoir pas longtemps à lui survivre. Elle croyait, a-t-elle ajouté, ne pas offenser le Ciel en lui demandant cette grâce. Il était aisé d'observer, par la ressemblance des sentiments, que la divine Clarisse devait à cette vertueuse femme une partie de ses principes.

Pour faire quelque diversion à sa douleur, je lui ai parlé de prendre elle-même le soin de son deuil ; et je lui ai remis trente guinées, que sa fille, puisqu'elle lui donne ce nom, lègue en particulier dans cette vue pour elle et pour son fils. Ces petits soins réveillent ordinairement les bons cœurs d'une noire espèce de léthargie, qui succède aux attaques d'une violente affliction. C'est le seul deuil dont le testament fasse mention. Je l'ai priée de ne pas perdre de temps à le faire préparer, parce que je ne doutais pas qu'elle ne fût résolue d'accompagner le corps, si l'on obtient la permission de le faire transporter.

Le colonel se propose de mener le convoi. Il se chargera d'une copie du testament ; et sa bonté le faisant penser à donner de favorables idées de moi à la famille, il veut prendre aussi une copie de la lettre que j'ai reçue de Miss Harlove après sa mort. Il est si obligeant qu'il me promet le récit de tout ce qui se passera dans cette triste occasion. Nous avons commencé une amitié et réglé une correspondance, dont je ne connais qu'un accident qui puisse interrompre la continuation jusqu'à la fin de nos vies : et je suis dans une ferme espérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quelle doit être la douleur, le remords, dont les cœurs de cette inexorable famille seront saisis, en recevant les lettres posthumes, et celle de M. Morden !

J'ai donné des ordres, dans la supposition que le corps sera transporté; et les femmes ont eu soin de remplir le cercueil de parfums.

Le colonel m'a forcé de prendre les billets de banque et les lettres de change qu'il avait apportés. La somme, qui s'est accrue depuis la mort du grand-père, est très considérable.

Depuis que M. Morden s'est retiré, je me suis donné la satisfaction de lire les copies des lettres posthumes que mon valet de chambre est allé porter à leur adresse. Que j'ai raison de donner à cette admirable personne le nom de femme divine ! Elle paraît s'être occupée, dans chaque lettre, à consoler ses parents, plutôt qu'à leur reprocher leur cruauté. Mais, si j'étais à leur place, combien n'aimerais-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus sanglantes récriminations, que de la voir triompher si noblement de mon injustice par une générosité sans exemple !

Je vous envoie quelques-unes de ces copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer aussi promptement que vous le pourrez.

*(Elles suivent ici, dans la collection anglaise, à la réserve de celles qui étaient pour M. Lovelace et M. Morden, parce que la prudence ne permettait point à M. Belford de les communiquer si tôt. Celles-ci reparaitront à la suite. On se dispense de donner les premières, quoiqu'elles soient remplies des plus tendres et des plus vertueux sentiments.)*

Lettre 353

*M. Belford à M. Lovelace*

*Samedi après-midi*

J'apprends que, dans tes fureurs, tu ne respires que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement, et contre la maudite Sinclair et sa troupe infernale. Les menaces, qui ne regardent que moi, me causent peu d'inquiétude. Mon dessein étant de te piquer au vif, je me réjouis que l'effet réponde à mes intentions; et je te félicite de n'avoir pas perdu le sentiment.

À l'égard de tes détestables femmes, je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces, et le feu de l'avenir qui les attend. Mais je reçois à ce moment des nouvelles qui t'épargneront vraisemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monstre pour la part que tu lui as fait prendre à ta méchanceté. Si tu la vois tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée, ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver à son chef?

Je ne veux pas te tenir en suspens. La nuit précédente, cette infâme créature s'étant enivrée d'arak, sa liqueur favorite, a pris un chemin pour un autre, et s'est laissé tomber du haut de son escalier. Entre autres blessures, elle s'est cassé une jambe. Après une nuit horrible, elle est actuellement à jurer, rugir, écumer, dans les ardeurs d'une fièvre violente, qui n'a pas besoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourments plus vifs et plus durables que tu ne lui en destinais dans ta vengeance.

La misérable m'a fait prier de l'aller voir; et, de peur qu'un messenger ordinaire ne lui fit obtenir qu'un refus, elle a cru devoir m'envoyer sa digne associée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, est venue me chercher ici, parce qu'une partie de sa commission était de demander grâce, à Miss Harlove, pour toutes les méchancetés du vieux monstre.

Cette effrontée Sally n'a jamais été si décontenancée qu'en apprenant sa mort de ma bouche. Elle a tiré son flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappelé ses forces, elle s'est reproché sa part aux outrages que cette divine personne avait essayés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, se devait le même reproche; et versant beaucoup de larmes, elle a confessé que le monde n'avait jamais rien produit de si parfait. Elle l'a nommée la gloire et l'ornement de son sexe. Elle a reconnu que tout barbare que tu es, sa ruine venait moins de ta propre bassesse que de leurs instigations, puisqu'elles t'ont vu prêt plus d'une fois à lui rendre justice si, de concert avec les esprits infernaux, elles n'avaient échauffé tes malheureuses dispositions.

Elle aurait souhaité de voir le corps; mais j'ai rejeté sa demande avec exécration. Ce qu'elle se pardonnait le moins, m'a-t-elle dit, c'étaient les insultes dont elle l'avait accablée pendant qu'elle était arrêtée pour une fausse dette. Le reste, a-t-elle ajouté, n'était venu que de la nécessité de vivre, où elle se trouvait réduite après de meilleures espérances, et qui était, après tout, le sort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé qui l'avait réduite à ce sort.

En me quittant, elle m'a dit que les meurtrissures de la vieille furie étaient beaucoup plus dangereuses que ses plaies; qu'on appréhendait de la corruption; qu'elle paraissait épouvantée de ce qu'elle a fait souffrir à Miss Harlove; et qu'elle avait si fort à cœur d'en obtenir le pardon qu'il était à craindre que la nouvelle d'une mort si peu prévue n'avançât la sienne.

Ton courrier me fait une peinture étonnante de tes emportements. Je m'y suis attendu. Mais comme rien de violent n'est durable, je ne prévois pas moins que ta gaieté habituelle l'emportera bientôt sur ta frénésie. Je suis d'autant plus porté à le croire, que tes accès sont du genre furieux, c'est-à-dire convenables à ton impétuosité naturelle, et non de l'espèce mélancolique, qui est le partage des âmes plus lentes.

*(La lettre suivante contient le récit des effets que les lettres posthumes de Miss Clarisse produisirent sur tous les Harlove et sur Miss Howe, sur sa mère, sur M. Hickman. On n'est pas surpris que Miss Howe ressente tous les excès de la douleur; mais, par une révolution fort étonnante, le frère même et la sœur de Miss Clarisse, à l'exemple du père, de la mère et des oncles, se livrent à la plus vive désolation, et pleurent amèrement une sœur dont ils ont les malheurs à se reprocher. Le messager de M. Belford apporta la réponse suivante à la lettre de M. Morden.)*

*Samedi, 9 septembre*

Cher cousin,

Toutes mes expressions ne vous représenteraient pas la consternation qui s'est ici répandue, à la plus funeste nouvelle qui nous ait jamais été communiquée. Ma sœur Arabelle (mais hélas! je n'ai plus d'autre sœur) se disposait à suivre madame Norton. J'étais résolu de l'accompagner, et d'aller porter moi-même de justes consolations à notre chère infortunée. Jamais le Ciel n'avait rien formé de plus admirable. Mourir, sans quelqu'un de nous auprès d'elle! Hélas, Monsieur, je crains bien que ma mère ne revienne pas d'un coup si terrible. Elle s'évanouit à chaque moment, depuis qu'elle a reçu vos tristes informations. La goutte de mon père s'est jetée sur l'estomac, et le Ciel sait... Ô cher cousin! Ô Monsieur! Je n'ai pas eu d'autre vue que l'honneur de la famille; cependant tout le poids des reproches tombe sur moi. Le détestable Lovelace! Que la vengeance du Ciel me poursuive, s'il échappe à la mienne <sup>1</sup>.

Nous avons commencé à nous faire un triomphe de l'espérance de la revoir. Juste Ciel! Faut-il que sa première entrée dans cette maison, après nous avoir abandonnés si précipitamment, se fasse dans un cercueil!

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec son exécuteur testamentaire. (Autre étrange démarche de cette chère créature!) Il ne peut s'attendre que nous le voulions; et, s'il est galant homme,

1. M. Belford supprima cette menace dans sa copie (NDR).

il ne s'obstinera point à faire valoir ses droits. Ainsi, Monsieur, chargez-vous, s'il vous plaît, du soin de nous faire apporter le corps. Ma mère regarderait comme un malheur dont elle ne se consolerait jamais, de ne pas voir, après la mort, une chère fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil soit fermé seulement avec des vis; pour nous mettre en état de lui procurer la satisfaction qu'elle désire, si nous ne pouvons l'engager à se priver d'un spectacle si choquant. Qu'on nous fasse savoir les dispositions du testament sur ce qui regarde les funérailles. Elles seront exécutées ponctuellement, comme tous les autres articles qui nous paraîtront justes et raisonnables; et cela sans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas, Monsieur, l'honneur de votre présence dans cette mélancolique cérémonie? Nous vous demandons cette faveur, et celle d'oublier ce qui s'est passé dans nos dernières entrevues, avec la générosité qui est naturelle au brave et au sage. J'ai l'honneur, Monsieur, d'être, etc.,

JAMES HARLOVE.

*Comme tout ce qui leur paraîtra juste et raisonnable!* ai-je répété au colonel, d'après la lettre qu'il avait pris la peine de me lire : c'est-à-dire assurément tout ce qui ne sera pas impossible; et j'espère qu'en effet je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empressement pour leur amitié qu'ils n'en marquent pour la mienne. Mais je me flatte, Monsieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entre eux et moi; car j'insisterai sur l'exécution littérale de chaque article.

Le colonel m'a promis de se joindre à moi pour soutenir ma résolution.

*Dimanche, à 8 heures du matin*

Je n'ai pas quitté la maison de Smith jusqu'au moment où j'ai vu, pour la dernière fois, les dépouilles mortelles de la divine Clarisse. La triste madame Norton, voyant fermer le cercueil, a coupé quatre boucles de ses charmants cheveux, dont elle a donné une au colonel, qui veut la faire enchâsser dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute sa vie sur son cœur.

Le convoi funèbre est parti entre quatre et cinq heures du matin. M. Morden l'escorte à cheval, avec tous ses gens. Il m'a promis, non seulement d'entrer dans mes intentions, que toutes les puissances de la terre ne m'empêcheront point de regarder comme un devoir sacré, mais encore de me rendre compte, par un exprès, des obstacles ou des facilités auxquels je dois m'attendre.

## Lettre 354

*M. Mowbray à M. Belford**Uxbridge, dimanche à 9 heures du matin*

Je vous envoie, cher Belford, une lettre du pauvre Lovelace, qui vous fera connaître l'étrange désordre de sa tête. Il nous l'a lue du ton d'une scène de tragédie. Vous y verrez quel était son dessein, si nous ne nous y étions tous opposés. Il voulait partir avec un chirurgien, pour faire ouvrir le corps de Miss Harlove et le faire embaumer. Si cette fantaisie avait pu réussir, que je meure si je ne suis pleinement persuadé qu'on aurait trouvé, à la belle, un cœur de fer ou de marbre.

Nous avons engagé Milord M... à se rendre ici. Il paraît aussi très affligé de cette mort. Ses sœurs et ses nièces, dit-il, en sont inconsolables. Que de bruit pour une femme! car, après tout, qu'était-elle de plus?

On a tiré à Lovelace un plein seau de gros sang noir et brûlé. Cette saignée modère un peu ses transports. Mais il menace le colonel Morden; il te menace pour tes cruelles réflexions; il maudit toute l'espèce humaine, et lui par dessus. On apporta hier tout son deuil, qui est aussi profond que celui d'un mari pour sa femme. Quoiqu'il fût huit heures du soir, il voulut s'en revêtir aussitôt, et que ses gens le prissent aussi pour le servir.

Je vois que tout le monde le blâme et prend parti pour cette Miss Harlove : mais au fond, je ne comprends pas pourquoi. Elle

avait de la rudesse dans sa vertu; et ses parents d'ailleurs sont vingt fois plus à blâmer que lui. C'est ce que je leur prouverai, quand ils voudront, en dépit de toute l'orgueilleuse famille. S'ils ont été capables d'en user mal avec elle, de quel droit se plaignent-ils qu'il n'en ait pas usé mieux? Toi, moi, Tourville, n'aurions-nous pas fait comme lui? Toutes les filles ne doivent-elles pas être en garde? Lovelace a-t-il imité ce coquin de Miller, qui, après avoir débauché la fille d'un honnête marchand, lui a laissé le soin de payer la dépense qu'il avait faite avec elle, a souffert tranquillement qu'on l'ait jetée dans une prison pour cette dette, et ne s'est point embarrassé de l'y voir mourir de misère et de chagrin? Tu sais le fond de cette aventure. Miller est un scélérat qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui ressemble? N'a-t-il pas payé jusqu'au dernier sou? N'aurait-il pas épousé la dame au cœur d'acier? Ainsi je le trouve parfaitement justifié. Pourquoi donc se livre-t-il à tant d'extravagances? Qui se serait attendu à cette faiblesse? N'est-ce pas une honte de le voir assis en silence dans un coin lorsqu'il est fatigué à force de mouvements et d'exclamations; l'œil morne, la tête penchée, apprenant à son ombre à faire des grimaces contre le mur? Morbleu, il me fait perdre patience.

Mais il n'a pas pris un moment de sommeil depuis dix jours. Tout le mal vient de là. Écrivez-lui, Belford. Il faut le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, et satisfaire toutes ses fantaisies. On ne le rendra pas traitable autrement. Il faut enterrer Miss Harlove le plus tôt que vous pourrez, et se bien garder de nous apprendre le lieu de sa sépulture.

Cette lettre devait partir hier. Nous lui avons dit qu'elle était en chemin, et nous espérions qu'il n'y penserait plus. Mais il est furieux de n'avoir pas encore reçu la réponse.

Je mène ici la plus sottre vie du monde. Ce que j'ai vu, peu auparavant, du pauvre Belton, et ce que j'ai actuellement devant les yeux, est capable de me rendre aussi faible qu'eux, ou presque aussi lourd que toi, Belford. Il faut que je pense à chercher meilleure compagnie. L'ennui m'a forcé de lire quelque chose pour me divertir; et tu sais que je déteste la lecture. Elle m'assoupit et me fait bâiller tout d'un coup. Cependant je suis tombé à ce moment sur un passage de Dryden, qui a beaucoup de rapport à la situation de notre ami. Je veux t'en faire le juge.

*(Il transcrit quelques vers de ce poète, qui représentent un homme furieux d'infortune et de douleur; il compare cette peinture avec celle de M. Lovelace; et, s'applaudissant de son essai, il continue :)*

Tu vois que si je m'étais appliqué à l'écriture d'aussi bonne heure que toi et Lovelace, peut-être n'aurais-je pas moins réussi. Pourquoi non, je te prie? Mais j'ai toujours eu de la haine pour les livres. C'est perdre le temps. J'aime l'action; je hais l'indolence; et, dans les premiers temps de ma vie, j'ai détourné plus d'écoliers de leurs études que jamais maître n'en a forcés à s'appliquer. Le jeu ou les combats ont toujours fait mes délices.

Mais je me lasse d'écrire. De ma vie je n'ai fait une si longue lettre. La crampe gagne mes doigts, et ma plume pèse cent livres. Adieu.

Lettre 355

*M. Lovelace à M. Belford*

*À Uxbridge, samedi 9 septembre*

Belford, il convient absolument que ma très chère femme soit ouverte, et qu'elle soit embaumée. Ne perdons pas un instant. Je serai à Londres cet après-midi. J'ai déjà prévenu deux chirurgiens, que je mènerai avec moi.

Je veux que tout se fasse avec la décence que le cas et la personne sacrée de mon adorable Clarisse exigent nécessairement. Nous ferons aussi tout ce qui sera possible pour garantir ses précieux restes de toute altération; et lorsqu'elle sera réduite en poussière, ou qu'on ne pourra la conserver plus longtemps, je la ferai placer dans le tombeau de mes ancêtres, entre mon père et ma mère. Moi, moi seul, je serai à la tête du deuil. Mais son cœur, sur lequel j'ai des droits incontestables, son cœur que j'ai possédé si longtemps, et qui m'est plus cher que le mien, je veux le garder toute ma vie. Je le conserverai, en dépit du temps et de la nature. Il sera toujours présent à ma vue; et tous les frais de la sépulture me regardent seul.

Qui me disputerait mes droits? À qui était-elle pendant sa vie? N'est-elle pas morte à moi? Ses détestables parents, dont la barbarie a seule causé sa mort, n'y avaient-ils pas renoncé depuis longtemps? Elle les avait abandonnés pour me suivre. J'étais par conséquent son choix. J'étais son mari. Qu'importe si je l'ai

maltraitée ? N'en suis-je pas cruellement puni ? Et si je n'avais pas le malheur de l'être, ne m'aurait-elle pas appartenu ? Ne m'avait-elle pas pardonné ? Je suis donc rentré dans mes premiers droits. J'y suis établi comme si je ne l'avais jamais offensée. Qui me les oserait contester ? Qu'il parle. Qu'il ait l'audace de se montrer.

En vertu d'un pouvoir si juste, je te décharge, Belford, toi et tout le reste du monde, des soins et des services qui regardent sa mémoire. À l'égard de son testament, c'est moi qui l'exécuterai moi-même. Il n'y avait point de contrat, point de termes réglés entre elle et moi ; et je viens de prouver qu'elle était ma femme. Elle n'a donc pu disposer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périsse à jamais, si je ne fais valoir mes droits contre toutes sortes d'oppositions.

En attendant, je te fais demander, par le porteur, une boucle de ses cheveux. Mais souviens-toi que je te défends la moindre démarche sans ma permission. Je veux que tous les ordres viennent de moi. Ne suis-je pas son mari ? N'ai-je pas été pardonné ? Que signifierait autrement le pardon que j'ai obtenu ?

Les deux insupportables personnages que vous m'avez envoyés me causent une peine mortelle. Ils me traitent comme un enfant. Quelle peut être leur vue ? Cependant ce traître de Doleman les imite. Je leur entends dire entre eux qu'ils ont envoyé prier Milord de se rendre ici. C'est apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils se proposer ? En vérité tout le monde me paraît fou. Ils observent mes mains. Ils me considèrent d'un air égaré. Ils me tiennent un langage que j'ai quelque peine à comprendre.

Souviens-toi que je t'écris pour te défendre de rien commencer sans mes ordres. Je défends aussi à Morden de se mêler de rien. Je m'imagine qu'il n'a point épargné contre moi les malédictions et les menaces. Mais je lui conseille de ne pas demeurer auprès d'elle, s'il veut éviter mon ressentiment. Tu m'enverras donc une boucle de ses cheveux. Tu feras préparer tout ce qui est nécessaire pour l'embaumer, et je me ferai accompagner d'un chirurgien. Tu rendras le testament et tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en possession de son cœur dès cette nuit. Je prendrai les papiers. Mon dessein est d'en faire usage pour rendre justice à sa mémoire. À qui cet office convient-il mieux qu'à moi ? Qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce

qu'elle était, et quel infâme je suis d'avoir été capable de la maltraiter? Le public apprendra aussi quelle est son implacable et son odieuse famille. Tout sera exposé sans ménagement; les noms aussi peu déguisés que les faits. Comme c'est moi qui ferai la plus honteuse figure dans cet intéressant manifeste, j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendrait jamais. Qui s'en plaindra? Qui serait assez hardi pour s'y opposer?

Hâte-toi de m'apprendre si la maudite Sinclair existe encore pour ma vengeance. Ce vieux monstre est-il mort ou vivant? Il faut que je me signale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre, et ce diable incarné, et toute la cruelle famille des Harlove. Il faut des hécatombes entières pour apaiser les mânes de ma Clarisse.

Quand les articles du testament ne s'accorderaient pas avec mes volontés, je ne prétends pas moins être obéi. C'est à moi qu'il appartient d'interpréter les siennes. Ses ordres seront suivis après les miens. Elle est ma femme. Elle le sera éternellement. Je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu, Belford. Je me prépare à te joindre. Mais garde-toi, si tu fais cas de ma vie et de la tienne, de me contredire sur tout ce qui touche à ma Clarisse.

Mon humeur est tout à fait changée. Je ne sais plus badiner, sourire, faire le plaisant. Je suis devenu impatient, colère. Tout me blesse. Aussi n'a-t-on jamais été plus cruellement tourmenté par des impertinents.

J'ajoute, en chiffre, que je me sens dans une situation terrible. Ma cervelle est aussi bouillante qu'une chaudière sur une fournaise embrasée. De quoi donc est-il question? Je m'en étonne. De ma vie, je ne me suis vu dans cette étrange agitation.

Au fond, Belford, je suis un exécrationnable mortel. Et lorsque je considère de quoi j'ai été capable à l'égard de cette femme angélique, dont j'ai détruit le repos, l'esprit, la beauté, l'honneur et la vie, je me condamne et me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je attendre de la pitié? Je crains de ne pouvoir te supporter toi-même lorsque je vais te revoir. Tes insultantes réflexions, tes cruels reproches, m'ont renversé l'esprit.

Mais on m'avertit que Milord est arrivé. Que le Ciel le confonde et ceux qui l'ont fait appeler. Ô Belford! je ne sais ce que j'écris.

Son cher cœur, une boucle de ses cheveux, garde-toi bien d'y manquer. N'est-elle pas à moi? Hélas! à qui serait-elle? L'infortunée n'a ni père, ni mère, ni frère, ni sœur! Elle n'a que moi... Mais quoi? Elle n'est plus!... Je l'ai donc perdue! Je l'ai perdue pour jamais! Dieu, Dieu! comment ne suis-je pas encore anéanti!

Lettre 356

*M. Belford à M. Mowbray*

*Dimanche, 10 septembre, à 4 heures après-midi*

J'ai reçu votre lettre, avec celle de notre malheureux ami. Je suis charmé que Milord soit venu travailler à sa guérison. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénésie durera peu, je souhaite ardemment qu'aussitôt qu'il sera rétabli, on puisse l'engager à passer dans les pays étrangers. M. Morden, qui est inconsolable, a vu, dans le testament, que le cas n'est pas une séduction ordinaire. J'entrevois, par quelques mots échappés, qu'il se croit dégagé par cette raison de la parole qu'il a donnée à sa cousine mourante de ne pas chercher à venger sa mort.

Il faudra, mon cher Mowbray, lui donner sa santé pour motif de vos instances; car si vous lui parlez de sa sûreté, non seulement il ne partira point, mais il cherchera le colonel. À l'égard de la boucle de cheveux, comme vous avez vu autrefois Miss Harlove, il vous sera aisé de le satisfaire en lui donnant quelques cheveux de la même couleur, s'il s'obstine à demander cette consolation. Je continuerai de lui écrire, puisqu'il le souhaite, et je le ferai comme si je ne lui supposais aucun désordre dans l'esprit : c'est-à-dire que mes réflexions ne seront pas plus ménagées; dans l'espérance qu'après sa guérison, elles pourront pénétrer jusqu'à son cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le temps de tirer une copie de mes lettres, et que plusieurs raisons me font souhaiter de les avoir sous les yeux, j'exige absolument qu'elles me soient renvoyées lorsque je les demanderai. C'est une condition à laquelle M. Lovelace a consenti, et qui s'est exécutée jusqu'à présent.

Ta lettre, Mowbray, est une pièce inimitable. Tu es réellement une étrange créature. Mais souffre que je te conjure, toi et l'évaporé Tourville, par la fin du pauvre Belton, dont vous avez été témoins tous deux, par la frénésie de Lovelace et par sa cause, et par le terrible état de la misérable Sinclair, de penser sérieusement à changer de vie. Pour moi, quelque usage que vous fassiez de ces exemples, je suis déterminé à suivre l'avis que je donne, et j'en signe volontiers l'engagement.

BELFORD

*(Les lettres suivantes contiennent :*

*1° Le récit que M. Belford fait à M. Lovelace de l'épouvantable mort de la Sinclair. Ce tableau est purement anglais; c'est-à-dire revêtu de couleurs si fortes, et malheureusement si contraires au goût de notre nation, que tous mes adoucissements ne le rendraient pas supportable en français. Il suffit d'ajouter que l'infâme et le terrible composent le fond de cette étrange peinture.*

*2° Un très long récit que M. Morden fait à M. Belford de la réception du corps de Clarisse au château d'Harlove, de ses funérailles, de l'affliction et des regrets de sa famille, mais particulièrement de la tendre et noble douleur de Miss Howe, qui, après avoir fait demander la permission d'entrer pour quelques minutes au château, et celle de n'en pas voir les habitants, se fait conduire au cercueil par M. Morden, embrasse mille fois sa chère amie, malgré les horreurs de l'appareil funèbre, dit et fait mille choses touchantes. Cette narration, qui contient cinq grandes lettres, est suivie d'une réponse de M. Belford, digne du plus honnête homme du monde.*

*3° Une lettre de M. Harlove le fils à M. Belford, pour l'engager, par des raisons assez plausibles, à résigner sa qualité d'exécuteur; avec la réponse de M. Belford, qui se fonde sur des raisons beaucoup plus fortes pour déclarer qu'il regarde un office si cher et si sacré comme le premier devoir de sa vie.*

4° *Le testament de Miss Clarisse Harlove, pièce singulière par la beauté des sentiments et par le détail des dispositions. Il suffira d'observer que rien n'échappe aux attentions de la testatrice. Ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs, et ses ennemis mêmes, ou ceux qui méritent ce nom, paraissent successivement sur la scène. Les pauvres ne sont pas oubliés. Sa terre est léguée à son père, pour la faire rentrer dans l'ordre de la succession; mais elle y donne un logement comode à madame Norton, avec une forte pension pour le reste de ses jours. Miss Howe est partagée en amie favorite, c'est-à-dire qu'on lui laisse un portrait d'après nature, et plusieurs bijoux précieux dont la vue doit servir à l'éternel entretien de son amitié. Le projet de recueillir toutes les lettres qui composent ce recueil, pour justifier la conduite et la mémoire de la malheureuse Clarisse, est répété en termes formels. L'exécution en est confiée à M. Belford et à Miss Howe.*

M. Morden s'étant joint ouvertement à l'exécuteur testamentaire, toutes les objections et les plaintes de la famille ne purent empêcher l'accomplissement de chaque article. On lit, dans une lettre du colonel à M. Belford, que les regrets des Harlove pour quelques legs qu'ils traitaient d'excessifs, faisaient assez connaître combien sa cousine avait eu raison de choisir un étranger pour exécuteur de ses dernières volontés. « Si son choix, dit-il, était tombé sur un de ses proches, il n'y a que trop d'apparence que le testament n'aurait pas été plus consulté que celui d'un roi. Mais M. James Harlove ne fait pas attention que son avidité pour des bagatelles peut lui faire perdre de plus grosses sommes s'il me survit. Une âme si étroite et si intéressée aura peu de part à mon héritage. »)

## Lettre 357

*M. Belford à Milord M...**À Londres, 14 de septembre*

Milord,

J'apprends extrêmement que, malgré les dernières déclarations de Miss Clarisse Harlove, ses infortunes ne produisent quelque nouveau désastre après sa mort. Cette crainte, Milord, me porte à vous proposer de le faire partir incessamment pour l'Italie, où je compte que son séjour éteindra bientôt tous les ressentiments. Mais comme il ne faut pas espérer qu'il s'éloigne de cette île s'il se défie des motifs qui doivent vous le faire souhaiter, on peut lui donner, pour prétexte, son propre repos et sa santé. Tous les pays du monde sont égaux pour M. Mowbray et M. Tourville. Ils consentiront peut-être à l'accompagner. J'apprends avec joie qu'il commence à se rétablir : mais c'est une raison de plus pour presser son départ, et je crois que le délai serait dangereux.

Vous n'ignorez pas, Milord, que cette incomparable personne m'a fait l'honneur de me confier l'exécution de ses dernières volontés. J'en vais transcrire un article qui regarde votre illustre famille ; et je prends la liberté de mettre sous mon enveloppe une lettre dont il serait inutile de nommer l'auteur et d'expliquer le sujet. Votre prudence, Milord, vous fera juger s'il est à propos, et

dans quelles circonstances il convient qu'elle soit remise à son adresse. J'ai l'honneur, etc.,

BELFORD.

*(Miss Clarisse laissait par son testament une bague, suivant l'usage d'Angleterre, à Milord M..., aux deux dames ses sœurs, et à ses deux nièces, avec des témoignages fort vifs de reconnaissance et d'affection. La lettre que M. Belford envoie à Milord est celle que Miss Clarisse avait laissée en mourant pour M. Lovelace.)*

À monsieur Lovelace

Je vous ai dit, Monsieur, dans ma dernière lettre, que vous en recevriez une autre de moi lorsque je serais arrivée à la maison de mon père. Je présume, avec une humble confiance, qu'au moment où vous la recevez, je suis dans cette heureuse demeure; et je vous invite à me suivre, aussitôt que vous serez préparé pour cet important voyage.

Sans pousser l'allégorie plus loin, mon sort est accompli dans le moment que ces caractères frappent vos yeux. Ma sentence est prononcée, et je suis un être heureux ou misérable à jamais. Si je suis heureuse, je n'en ai l'obligation qu'à la bonté infinie du Ciel. Si je suis condamnée à des malheurs sans fin, je les dois à votre injuste cruauté. Considérez donc, pour votre propre intérêt, léger, cruel, malheureux jeune homme! considérez si le barbare et perfide traitement que j'ai reçu de vous méritait le hasard où vous avez mis votre âme immortelle; puisque vos criminelles vues ne pouvaient être remplies que par la violation libre et volontaire des serments les plus solennels, aidée d'une violence et d'une bassesse indignes de l'humanité.

Il en est temps encore, et je vous avertis, pour la dernière fois, d'ouvrir les yeux sur votre conduite. Votre songe doré ne peut durer longtemps. La carrière où vous marchez ne peut avoir de charmes qu'autant que vous en écarterez les réflexions. Une malheureuse insensibilité est le seul fondement sur lequel votre paix intérieure est établie. Lorsque vous deviendrez la proie des maladies, lorsque les remords commenceront à vous faire sentir leur

pointe, que votre condition sera terrible! Quel triomphe vous ferez-vous alors d'avoir été capable, par une suite de noirs parjures et de lâchetés étudiées, sous le nom de galanterie et d'intrigue, de trahir de jeunes personnes sans expérience, qui ne connaissaient peut-être que leur devoir avant que de vous avoir connu! Pas une bonne action à vous rappeler dans ce temps de langueur; pas même une intention vertueuse! D'horribles souvenirs de toutes parts, et les cris d'une conscience épouvantée! Réduit à souhaiter en vain l'anéantissement, pour lequel vous vous croiriez heureux de pouvoir composer!

Songez, Monsieur, que je ne puis avoir d'autres motifs dans cette lettre que votre propre intérêt, et celui de l'innocence qui peut encore être abusée par vos noires inventions et par vos parjures. Mes vœux pour votre réformation ne sont pas ceux d'une épouse suppliante, qui s'efforcerait de vous inspirer des sentiments dont elle aurait à tirer autant d'avantage que vous. Ils sont désintéressés, et je ne connais aucun devoir qui m'y oblige. Mais je me défierais de mon propre repentir, si j'étais capable de rendre le mal pour le mal; et quelque noirs qu'aient été vos outrages, je dois être capable de vous pardonner, comme je souhaite le pardon du Ciel pour moi-même.

Je répète donc que je vous pardonne, et que je prie le Tout-Puissant de vous pardonner aussi. Au moment que j'écris cette lettre, il ne me reste point d'autre regret que celui d'avoir causé à des parents, les plus indulgents du monde jusqu'au moment où je vous ai connu, un mortel chagrin par le scandale que j'ai donné au public, par le déshonneur dont j'ai couvert ma famille et tout mon sexe, et par le tort irréparable que j'ai fait à la vertu. Si je ne considère que moi-même, vous ne m'avez dérobé que des avantages passagers, dont je ne jouirais plus lorsque vous recevrez ma lettre. Vous n'avez fait qu'accourcir une vie qui me promettait quelques agréments, mais dont la durée était incertaine, et la fin tôt ou tard infaillible. Je vous dois peut-être des remerciements pour m'avoir garantie de porter ma part d'un joug fâcheux, avec un homme qui m'aurait causé vraisemblablement autant de chagrins que j'aurais vécu de jours. Je vous en dois encore plus pour m'avoir ouvert, par un chemin rempli à la vérité de douleurs et d'afflictions, l'entrée d'une vie que j'ose me promettre heureuse. Ainsi, quoique je ne sois redevable de rien à vos inten-

tions, vous m'avez rendu, Monsieur, un service réel. Je souhaite votre bonheur en revanche. Mais telles ont été jusqu'à présent votre conduite et vos actions, qu'il ne vous reste pas un moment à négliger pour le repentir.

Vous dire que pendant quelque temps je vous ai donné la préférence sur tous les autres hommes, c'est faire un aveu dont je dois rougir, puisqu'alors même j'étais fort éloignée de vous croire des mœurs réglées. Il est vrai que je l'étais encore plus de vous croire capable, vous et tout autre homme au monde, des affreux excès dont vous vous êtes noirci. Mais j'emporte la consolation d'avoir été longtemps fort au-dessus de vous; car je vous ai méprisé du fond du cœur, depuis que j'ai connu votre horrible caractère. Et vous ne serez pas surpris de la contrariété de ces sentiments, si j'ajoute que cette préférence n'était pas fondée sur d'aveugles motifs. J'ai eu la présomption, ou peut-être la faiblesse, de me regarder comme un instrument que la Providence pouvait employer pour rappeler des voies du vice un homme que je croyais digne de cette entreprise. Vous devez même juger, par l'effort que je fais aujourd'hui pour vous réveiller de votre léthargie sensuelle, que je n'ai pas renoncé tout à fait à mes espérances.

Écoutez-moi donc, malheureux Lovelace! comme un oracle certain, dont la voix s'élève d'entre les morts. Vous n'avez pas un moment à perdre. Le Ciel, qui vous exhorte au repentir par ma bouche, vous annonce en même temps ses vengeances.

Puissiez-vous trembler de cette menace! Puisse-t-elle vous faire éviter le sort qui attend les hommes abandonnés, et vous faire acquérir des droits à la clémence que vous avez méprisée si longtemps! C'est le vœu sincère de,

CL. HARLOVE.

Lettre 358

*Miss Charlotte Montaigne à M. Belford*

*Au château de M..., 15 de septembre*

Monsieur,

Une attaque de goutte ôtant à Milord le pouvoir de se servir de sa plume, il m'ordonne de vous informer qu'avant l'arrivée de votre lettre, M. Lovelace se disposait à passer dans les pays étrangers. Nous nous efforcerons, par les motifs que vous nous représentez, de lui faire hâter son voyage.

Vous auriez peine à vous imaginer combien nous sommes pénétrés de la mort de Miss Harlove. Depuis cette fatale nouvelle, mes deux tantes n'ont pas eu un moment de repos et de santé. Nous nous étions proposé, avec complaisance, de cultiver sa connaissance et son amitié après le départ de M. Lovelace; et nous nous serions soumises à toutes les conditions qu'elle aurait voulu nous imposer. La bonté qui l'a fait penser à nous, dans ses dernières dispositions, renouvelle nos regrets pour cette irréparable perte; mais elle ne saurait les augmenter. Nous ne cessons jamais de porter les chers gages de son souvenir, s'ils résistent au pouvoir des années, comme nous pouvons l'assurer de notre reconnaissance et de tous nos autres sentiments.

Tout le monde se promet ici que vous n'épargnerez rien pour arrêter les suites de ce malheureux événement. Milord me charge de vous marquer particulièrement qu'il fera l'usage convenable de la lettre que vous confiez à sa discrétion. Je suis, Monsieur, votre etc.,

CHARL. MONTAIGU.

Lettre 359

*M. Lovelace à M. Belford*

*Au château de M..., lundi, 18 de septembre*

Depuis le six, le plus funeste de tous les jours, je ne me connais plus moi-même, et je suis abandonné de toutes les joies de la vie. On me parle d'une lettre fort étrange que vous avez reçue de moi. Je me souviens de vous avoir écrit; mais il ne me reste aucune idée du sujet et des termes de ma lettre.

Que j'ai passé par de cruelles épreuves! Il me semble qu'une vengeance inconnue n'a pas cessé de me tourmenter! Je n'ai jamais été assez fou pour douter d'une Providence; mais on ne me fera pas attribuer aisément au courroux du Ciel quantité d'événements qui ne me paraissent que l'effet du hasard. Cependant, s'il est vrai que toutes nos mauvaises actions doivent être punies, ou dans ce monde ou dans l'autre, je crois volontiers qu'il vaut mieux que ce soit ici. Je trouve mon intérêt à me persuader non seulement que ma punition est commencée, mais qu'elle est déjà complète; puisque ce que j'ai souffert, et ce que je souffre encore, est au-dessus de toute description. Je ne veux qu'un exemple de ce que j'appelle vengeance : moi, ce barbare qui a fait perdre, pendant une semaine entière, l'usage de ses sens à la plus incomparable de toutes les femmes, je me suis vu puni, pen-

dant dix jours, par la perte des miens. C'est une préparation... qui sait à quoi? Hélas! hélas! quand commencerai-je à goûter une heure de joie!

Je suis dans le plus excessif abattement. Cette lettre posthume de ma trop chère Clarisse ne me sort pas un moment de l'esprit. Toutes les perfections de cette incomparable fille se présentent sans cesse à ma mémoire. Je sens que ma tête est dans un étrange désordre. Douleur, douleur, douleur! quand serai-je quitte de toi?

*Mardi, 19*

Je crois avoir repris un peu de gaieté. Mowbray et Tourville m'ont rejoint ici.

Mais que peuvent Mowbray et Tourville! Que peut le monde entier, et toute la race humaine?

Cependant ils sont fort irrités contre toi, pour la dernière lettre que tu t'es avisé de leur écrire <sup>1</sup>, Tu es un barbare, disent-ils, un homme sans compassion et sans amitié.

Mais rien n'est capable de me distraire. Il faut que je quitte encore la plume. Ô Belford! Belford! je suis, je serai toujours dans une misérable absence de moi-même. Jamais, jamais je ne redeviendrai ce que j'étais.

*Jeudi*

Mowbray, Tourville, n'ont apporté aucun changement à ma situation. Je me sens d'une pesanteur que je ne puis comparer à rien; malade jusqu'au fond de l'âme, incapable de tout. Il faut que je fasse l'essai de leur expédient; je veux éprouver quel fruit un changement de climat pourra produire. Je quitterai ce royaume. Ma Clarisse n'est plus. L'Angleterre, le monde entier, ne m'offrent rien qui mérite le soin qu'on prend de ma vie. Mais

1. Cette lettre ne s'est pas retrouvée (NdR).

dois-je partir sans m'être signalé par quelque illustre attentat, pour sa vengeance et pour la mienne ? Il m'est venu plusieurs fois à l'esprit d'aller mettre le feu de mes propres mains à l'exécrable maison de la Sinclair, et de faire la garde aux portes et aux fenêtres, pour empêcher que personne n'échappe aux flammes. Si l'édifice ne tenait pas à d'autres, ne doute pas que cette furieuse résolution ne fût déjà remplie. Mais il me semble que, sans mon secours, ce vieux monstre touche à sa récompense. On me parle d'une lettre qui la regarde, et qui est peut-être de toi ; mais si choquante, disent-ils, qu'ils ne peuvent me la communiquer à présent.

Ils me gouvernent, en vérité, comme un enfant. La fièvre m'a tellement abattu que je suis forcé de le souffrir, jusqu'à ce que j'aie repris un peu de force. À présent, mon pauvre ami, je ne suis capable ni de manger ni de dormir. Croirais-tu que nuit et jour j'ai la cervelle comme en feu ? Il faut qu'elle soit de la nature de l'asbeste, pour n'être pas consumée. Mes idées n'ont rien de distinct. Je n'ai devant les yeux que de la confusion et des ténèbres. Soit horreur d'imagination, soit trouble de conscience, je ne roule que des projets funestes, tels que de me pendre, de me casser la tête ou de me noyer. Mes intervalles lucides sont encore pires. Ils me donnent le temps de réfléchir sur ce que j'étais une heure auparavant, et sur ce que je suis menacé de redevenir une heure après, ou peut-être toute ma vie : le jouet de mes ennemis, la raillerie des sots, la proie de mes valets, qui trouveront quelque jour leur compte à me lier, à me maltraiter indignement après m'avoir fait passer pour fou. Qui soutiendrait de si cruelles réflexions ? Quelles horribles craintes ! et quand je les suppose-rais fort éloignées, n'est-il pas affreux de s'imaginer qu'on puisse tomber dans cet état, et que nos meilleurs amis en soient alarmés jusqu'à se croire obligés de prendre des précautions ? Quel moyen d'y penser ! et quel moyen néanmoins de s'en défendre ! Non, non, je n'y penserai plus. Je parviendrai bientôt à me remplir d'idées agréables, ou je me poignarderai demain avant la fin du jour.

Lettre 360

*M. Lovelace à M. Belford*

*Samedi, 23 de septembre*

Je t'écris pour te redemander mes deux dernières lettres. J'avoue que chaque fois que j'ai pris la plume, je ne t'ai pas fait de peinture qui ne fût celle de mon âme; et, quelque démon qui m'ait poussé, je n'ai pu m'empêcher de la faire. De noires exhalaisons, qui ne faisaient que s'épaissir à mesure que j'écrivais, m'avaient tellement troublé le sang que, malgré moi, je ne cessais pas de retomber dans le lamentable. Il est étrange, extrêmement étrange, que la conscience puisse forcer les doigts d'un coupable, et le rappeler continuellement à traiter le même sujet, dans le temps qu'il s'efforce de l'oublier. Mais est-il moins surprenant que, sans nouvelle raison, il puisse en un jour ou deux abandonner l'objet qui l'occupait uniquement; et que tout d'un coup il se trouve assez éclairé des rayons de la joie et de l'espérance pour avoir honte de tout ce qu'il écrivait? Une copie de ma dernière lettre, que le hasard a fait tomber entre mes mains, tirée sans ma participation par Charlotte Montaignu, m'a fait penser qu'un ennemi se réjouirait de la voir. Et je confesse que si j'avais passé une semaine de plus dans l'état où j'étais lorsque j'en ai fait la dernière partie, j'aurais été renfermé le septième jour, et peut-être enchaîné le huitième : car je me rappelle à présent que le mal

revenait avec une violence irrésistible, en dépit des saignées et d'une diète fort rigoureuse.

Il est vrai que je suis encore excessivement affligé que cette admirable femme ait fait un choix si contraire à mes désirs. Mais puisque le sort en a décidé, puisqu'elle était déterminée à quitter le monde, et puisque actuellement elle a cessé d'exister, dois-je m'abandonner à de si sombres réflexions sur un événement passé, sur un événement qui ne peut revenir; moi qui suis, grâces au Ciel, en possession d'un fond si riche de vie et de santé? Son exemple même ne m'apprend-il pas à quoi je devrais m'attendre si j'étais capable de cette folie? C'en serait une, cher Belford, de ne pas sentir enfin que je suis sorti trop longtemps de mon caractère.

Pourquoi m'a-t-on accoutumé dès l'enfance à ne pas souffrir de contradiction? Ne devait-on pas savoir que cette indulgence était une cruauté? Je suis déjà vivement puni par l'affaiblissement de ma raison, dont il n'est que trop vrai que j'ai ressenti les effets pendant plusieurs jours; et lorsqu'une fois la raison est altérée... mais je ne puis me le rappeler sans frémir. Veux-tu savoir ce que j'en conclus? C'est que ce repentir, et cette réformation pour laquelle ma chère et rigoureuse déesse faisait des vœux si ardents, ont été justement différés; et qui sait pour combien de temps? Un fou, un furieux, est-il capable de l'un ou de l'autre?

Une fois attaqué, te dis-je, du côté de la raison, je dois m'efforcer de bannir toutes les réflexions noires qui auraient pu, sans un incident si fâcheux, me conduire à quelque chose de sérieux et d'utile. Mon cher médecin, le docteur Hale, n'a pas eu peu de peine, à force de saignées, de ventouses et de diète, me tenant en plein jour dans l'obscurité des plus profondes ténèbres, à me rappeler des portes de la mort ou de la folie. Aujourd'hui même, il ne cesse de me dire, pour ma consolation, que j'en serai quitte pour quelques retours au temps des pleines lunes, (as-tu rien entendu de plus horrible!) et que je ne dois pas avoir moins d'attention sur moi vers les équinoxes que César ne s'en devait aux ides de mars.

Que je me sens piqué en jetant les yeux sur ce que je me souviens d'avoir été! Privé de la vue du soleil et de toutes sortes de consolation; environné d'une troupe de misérables, dont l'un me

présentait un bouillon, l'autre un bol céphalique, l'autre une potion cordiale! se parlant entre eux à voix basse; répondant de même à vingt impertinents, qui venaient lever les rideaux de mon lit, pour demander comment je me trouvais et quel avait été l'effet des remèdes! Quelle vie! Rien d'actif autour de moi, rien dans moi-même, excepté le ver qui ne meurt jamais. Loin, loin tous ces souvenirs qui viennent trop souvent m'assiéger. Adieu Belford.

Mais n'oublie pas de me renvoyer ma dernière lettre, et ne bâtis rien sur les misères dont elle est remplie. Je veux, je dois, j'ai déjà su triompher de toutes ces infructueuses vapeurs. Ma constitution se fortifie à chaque moment pour seconder mes résolutions; et si j'excepte quelques soupirs, que je donne par intervalles, à la mémoire de l'objet chéri, j'espère de redevenir bientôt ce que j'étais, c'est-à-dire la vivacité, l'enjouement, la gaieté même. Oui, oui, je serai encore une fois le fléau d'un sexe qui n'a pas cessé d'être le mien, et qui sera, dans un temps ou dans un autre, celui de tous les hommes du monde.

Recommence donc à m'écrire sur l'ancien ton. Je m'imagine que tu dois avoir mille singularités curieuses à me communiquer, lorsque je serai tout à fait en état de lire ou d'entendre comment on a disposé de ce qu'il y avait de mortel dans ma chère Clarisse. Mais ce que j'apprendrais dans la joie de mon cœur, ce serait que ses implacables parents fussent la proie de leurs remords. Voilà ce que tu peux m'écrire dès aujourd'hui. Il est consolant de n'être pas seul misérable; surtout quand c'est aux objets de sa haine qu'on voit partager sa misère. Adieu, Belford. Encore une fois, adieu.

## Lettre 361

*M. Lovelace à M. Belford*

Je me prépare à quitter cette île. Mowbray et Tourville me promettent leur compagnie dans six semaines ou deux mois. Je veux te tracer ma route. Je me rends d'abord à Paris, où le désir de m'amuser me fera renouveler mes anciennes connaissances. De là, je passe dans quelques cours d'Allemagne, pour me rendre ensuite à Vienne, d'où je descendrai à Venise par la Bavière et le Tyrol. Venise m'arrêtera durant tout le carnaval. De là, je retourne par Florence et Turin; je traverse le Mont-Cenis, et je reviens à Paris, où je compte de trouver mon ami Belford, confiné sans doute dans ses projets de pénitence, livré aux mortifications, en un mot, un véritable anachorète, mais de l'espèce vagabonde, et voyageant dans l'espérance de couvrir une multitude de péchés par son zèle à convertir un vieux compagnon de débauche.

Cependant je dois t'avertir, mon cher ami, que si les fonds augmentent comme ils ont fait depuis ma dernière lettre, il est à craindre que tu ne trouves dans cette entreprise plus de difficulté que tu ne penses. Et, pour te parler de bonne foi, j'ai peine à me persuader que ta réformation puisse durer. Les vieilles habitudes ne se déracinent pas si facilement. L'enfer, qui se trouve bien de tes longs et fidèles services, ne te laissera pas sortir patiemment de ses chaînes. Une jolie fille, qu'il jettera dans ton chemin,

recommencera bientôt à t'échauffer le sang, à dérider ta triste figure, et je te vois aussi vicieux que jamais. Résisteras-tu, Belford, au pouvoir d'une belle taille, d'un teint charmant, de deux yeux qui te porteront la guerre jusqu'au fond de l'âme ! Va, tu te croiras trop heureux d'être rappelé à tes inclinations favorites. Tu composeras avec ton ancien maître, que tu promettras de servir jusqu'à l'âge de l'impuissance ; et lui, qui sera bien sûr de te retenir alors par quelque goût d'un autre ordre, qu'il aura l'adresse de te ménager pour ce terme, sera fort satisfait du traité. Tu conserveras le dessein de te réformer jusqu'à ta vieillesse, qui arrivera douze bonnes années avant que tu t'en aperçoives ; et ta tête grise sera moissonnée comme les autres, lorsque tu t'y attendras le moins.

Tu vas croire que je sors ici de mon caractère. Que veux-tu ? C'est la force de la vérité qui m'oblige de t'avertir du danger actuel où tu es, et que je crois d'autant plus grand que tu ne parais pas t'en défier. Ainsi deux mots encore sur le même sujet :

Tu as formé de bonnes résolutions. Si tu ne les gardes pas, compte que jamais tu ne seras capable d'en garder aucune. Cependant, comme tu as contre toi le vieux Satan et ta jeunesse, il y a six à parier contre un que tu ne les garderas point. Tu les as formées ; n'y eût-il que cette raison, tu ne les garderas point. Or si tu les violes, ne deviens-tu pas le jouet des hommes et le triomphe de l'enfer ? Fais-y bien attention. Que je rirai le premier ! car l'avis que je te donne ne vient pas d'un trop bon principe. Je te l'avoue de bonne grâce. Peut-être souhaiterais-je que la source en fût meilleure ; mais je n'ai jamais menti aux hommes, comme je crois pouvoir ajouter que jamais je n'ai dit la vérité aux femmes. Le premier point est un mérite dont tous les libertins ne pourraient pas se vanter. Le second est leur partage commun.

Je redeviens fou, sur ma foi. Mais, grâce à mon étoile, ce n'est plus une folie noire. Je m'occupe actuellement à prendre congé de mes amis. Lundi prochain, je compte de te voir à Londres, et d'y passer une soirée agréable avec toi, Mowbray et Tourville. Mon départ ne sera pas remis plus loin qu'au jour suivant. Nos deux amis doivent m'accompagner jusqu'à Douvres, et je me flatte que tu seras de la partie. Je veux vous laisser bien ensemble. Ils ont pris fort mal la manière dont tu les a traités

dans tes dernières lettres. Tes reproches, disent-ils, attaquent jusqu'à leur jugement. Je me moque d'eux; et je leur réponds que ceux qui en ont le moins sont les plus prompts à se choquer qu'on leur en refuse.

Hâte-toi de tenir prêts tous les papiers et les récits que tu me dois avant mon départ. Je veux emporter une copie du testament. Qui sait si les mêmes choses qui serviront, dis-tu, à te soutenir dans tes honnêtes projets, n'auront pas la force d'opérer ma conversion?

Tu parles de te marier, Belford. Que penses-tu de ma cousine Charlotte? Mais je crains que pour tes vues de pénitence, sa naissance et sa fortune n'aient un peu trop d'éclat. L'objection ne te paraît-elle pas juste? Charlotte est une fille de mérite. Pour la piété, qui est aujourd'hui ta passion, je n'ose trop répondre d'elle. Cependant je la trouve assez sérieuse, pour son sexe et pour son âge; peut-être capable aussi, comme toutes les autres, de ne pas se refuser au plaisir, si sa réputation était à couvert. Mais il me vient une autre idée, qui me fait craindre encore plus que ce parti ne te convienne mal. Tu es si lourd et si gauche, qu'avec ton air de matelot, on s'imaginerait qu'elle t'aurait pris dans quelque port à ton arrivée des Grandes-Indes. Non, je ne crois pas que Charlotte te convienne.

Cependant je suis d'avis, comme toi, qu'il faut te marier, si le mariage est nécessaire pour assurer tes mœurs. Attends... je crois avoir trouvé ton fait. La veuve Lovick n'a-t-elle pas une fille, ou quelque nièce? Entre les femmes un peu distinguées par la fortune et la naissance, il n'est pas aisé d'en trouver une qui soit disposée à t'accompagner une ou deux fois le jour à l'église. Mais, puisque tu voudrais une chère moitié qui pût servir à tes mortifications, ferais-tu si mal de prendre la veuve même? Elle aurait un double intérêt à ta conversion. Combien d'agréables soirées d'hiver vous passeriez tête à tête, à comparer votre vie passée, et ce que les bonnes âmes appellent *leurs expériences*! Je parle sérieusement, Belford; en vérité très sérieusement; et j'abandonne mes idées à tes sages considérations.

*(M. Belford répond à cette lettre par des plaintes de l'incroyable légèreté de son ami. Il lui dit que dans l'état où son étrange caractère l'a déjà fait parvenir, il ne voit plus aucun danger à lui laisser la*

*liberté de lire quelques lettres que, par des ménagements assez inutiles, il a souhaité qu'on ne lui fit voir qu'après sa guérison. Telle est particulièrement celle qui contient l'affreux sort de la Sinclair, dont il lui propose l'exemple comme une redoutable leçon. Il ajoute que celui de Macdonald, ou du prétendu capitaine Tomlinson, en est un autre. Cet aventurier, n'ayant pour ressource que son effronterie et ses artifices, s'était livré à la contrebande, qui ne s'exerce nulle part avec plus d'audace qu'en Angleterre. Mais, depuis deux jours, il avait été surpris par les gardes, contre lesquels il avait entrepris de se défendre; et, dans le combat, il avait reçu deux coups de fusil, dont il était mort quelques heures après; assez heureusement néanmoins, puisque cet accident l'avait sauvé du gibet, auquel il aurait été condamné suivant les lois. La lettre de M. Belford contient des réflexions fort sensées sur les suites ordinaires de la débauche et du crime. Elle finit par une aimable peinture de la vertu et de ses fruits, dont il déclare qu'à l'avenir rien n'est capable de lui faire perdre le goût. Cependant il promet de se trouver à Paris dans le temps que M. Lovelace lui a marqué; quoique avec peu d'espérance de le rappeler alors à des principes plus réglés, si ses réflexions sur tout ce qui est arrivé depuis quelques semaines n'ont pas produit cet effet lorsqu'il se propose de le rejoindre.)*

## Lettre 362

*M. Belford à M. Morden**Jeudi, 21 de septembre*

Permettez, Monsieur, que je m'explique ouvertement sur un point dont mille raisons me font un devoir si sacré que rien ne peut et ne doit m'en dispenser.

J'ai promis à la divine personne que nous pleurons d'employer tous mes efforts pour prévenir un nouveau malheur, dont la crainte a paru l'occuper jusqu'au dernier moment de sa vie. Je ne me bornerai donc pas à vous en parler dans des termes obscurs. C'est avec une extrême inquiétude que je viens d'apprendre une déclaration, par laquelle on m'assure que vous avez terminé vos adieux au château d'Harlove, en vous disposant à retourner en Italie. Vous avez dit hautement que vous renonciez au repos jusqu'au jour où vous auriez vengé votre cousine.

Je ne pense point à défendre un coupable ami, ni même à vous apporter de vaines excuses pour exténuer son crime. Cependant je dois vous rappeler que la famille, par ses persécutions dans l'origine, et par l'inflexible dureté qui les a suivies, partage au moins le blâme. Il y a même assez d'apparence qu'une personne aussi vertueuse que Miss Harlove, n'ayant rien à se reprocher et trouvant dans son cœur le témoignage de son innocence, aurait passé sur une injure personnelle, surtout lorsqu'elle voyait M. Lovelace disposé à la réparer, et que les instances d'une

illustre famille semblaient faire tourner l'offense à sa gloire. La première fois, Monsieur, que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous informerai de toutes les circonstances de cette fatale histoire; et vous verrez que M. Lovelace avait d'abord été fort maltraité par toute la famille, sans autre exception que la divine Clarisse. Cette exception, je le sais, augmente beaucoup son crime; mais comme il ne se proposait, dans ses caprices, que d'éprouver la vertu d'une femme qu'il aimait d'ailleurs jusqu'à l'adoration, et que non seulement ses instances ont été si humbles et si pressantes pour obtenir sa main, mais que son désespoir, en perdant le pouvoir de réparer le mal, est allé jusqu'à la perte de sa raison, il me semble, Monsieur, qu'il y a beaucoup d'objections à faire contre une résolution telle qu'on vous l'attribue.

Je vous lirai, en même temps, quelques endroits de ses propres lettres, dont plusieurs ne peuvent manquer de vous convaincre que ce malheureux homme, revenu depuis peu à la raison, n'a pas besoin d'autre châtiment que ses propres réflexions. J'ai relu, à ce moment, les copies des lettres posthumes. Je vous les envoie toutes, à la réserve de celle qui était pour lui, et que je me réserve à vous communiquer dans notre premier entretien. De grâce, relisez celle qui vous était adressée, et celle qui était pour M. James Harlove. Je vous les remets sous les yeux parce qu'elles regardent particulièrement le sujet qui me porte à vous écrire. Elles me paraissent sans réplique. L'impression, du moins, qu'elles font sur moi est assez forte pour me faire promettre au Ciel de ne jamais tirer l'épée dans une querelle particulière.

Permettez-moi d'ajouter que M. Lovelace n'a pas donné de nouveau sujet d'offense depuis la visite que vous avez rendue à Milord M...; c'est-à-dire, Monsieur, depuis un temps où vous avez été si convaincu vous-même de la sincérité de ses intentions, que vous avez sollicité votre chère cousine à lui pardonner.

J'ajoute, Monsieur, j'ajoute encore (quoiqu'il n'en soit pas besoin sans doute, lorsque vous y penserez de sang-froid) la promesse que vous avez faite à votre cousine mourante; une promesse qui, dans la confiance dont elle était remplie pour vous, a servi, vous le savez, à rendre ses derniers moments plus tranquilles.

Cher colonel! l'outrage la regardait sans doute. Sa famille entière avait part à la cause. Elle a tout pardonné. Pourquoi ne pas imiter ce que nous admirons?

Vous me demandiez un jour s'il était possible qu'un homme de courage fût capable d'une bassesse préméditée. En général, je crois que le courage et la bassesse sont des qualités incompatibles. Mais, dans l'exemple présent, le caractère de M. Lovelace prouve la vérité de cette observation commune, que toute règle a ses exceptions. Je lui dois ce témoignage qu'il n'y a point de mortel plus brave, ni plus habile, et qui se possède mieux dans l'exercice des armes. Ma pensée n'est point que cet éloge puisse faire impression sur le colonel Morden. Je sais que s'il n'est pas arrêté par des motifs supérieurs, autant que par ceux que je prends la liberté de lui rappeler, il me répondra que cette bravoure et cette habileté ne font qu'un adversaire plus digne de lui. C'est donc à ces grands motifs que je me réduis; avec d'autant plus de confiance qu'une poursuite sanglante ne paraîtrait pas justifiée aujourd'hui par la première chaleur du ressentiment; et qu'après un mal irréparable, elle passerait au contraire pour une vengeance froide et délibérée, dont un galant homme ne sera jamais coupable.

Pardonnez, Monsieur, des instances si libres, à ma qualité d'exécuteur testamentaire, à mes promesses formelles, au souvenir que je conserve des dernières volontés d'une personne qui me sera toujours chère et respectable; souvenir fortifié par un article exprès du testament et par des lettres posthumes. Ardents, comme nous le sommes tous deux, pour l'exécution de ses précieux ordres, souvenons-nous qu'elle nous aurait dispensés plus volontiers de tous les autres, que de celui qui me donne occasion de vous assurer, Monsieur, du parfait dévouement avec lequel je suis, votre, etc.,

BELFORD

## Lettre 363

*À monsieur Morden**Pour lui être rendue après ma mort.*

Mon cher cousin,

Comme l'état de ma santé me fait douter si je serai en état de recevoir la visite que vous me promettez en arrivant à Londres, je me détermine à faire usage des forces qui me restent, pour vous remercier, avec les plus tendres sentiments, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance, et plus particulièrement de celle qui vous fait employer en ma faveur votre obligeante médiation. Que le Ciel, Monsieur, vous rende à jamais tout le bien que vous vous efforcez de me faire obtenir !

Une de mes principales vues dans cette lettre est de vous supplier, comme je le fais avec l'ardeur la plus pressante, de ne pas souffrir, lorsque vous apprendrez les circonstances de mon histoire, que votre généreux cœur s'ouvre à des ressentiments *actifs*, et qu'il croie me devoir d'autres mouvements que ceux de la pitié. Souvenez-vous, mon cher cousin, que Dieu s'est réservé la vengeance ! J'espère que vous n'entreprendrez point d'usurper ses droits ; surtout lorsque rien ne vous oblige de purger ma réputation, depuis que l'offenseur même s'est volontairement offert à me rendre toute la justice que vous auriez pu lui arracher si j'avais vécu ; et lorsque votre vie serait exposée, dans le risque égal qu'il faudrait courir avec un coupable.

Le duel, Monsieur, qui le sait mieux que vous? est non seulement une usurpation des droits divins, mais une insulte contre la magistrature et contre les lois d'un sage gouvernement. C'est un acte impie. C'est l'entreprise d'arracher une vie qui ne doit pas dépendre du glaive privé; un acte dont la conséquence immédiate est de précipiter dans l'abîme sans fin une âme toute souillée de ses crimes, et de mettre dans le même danger celle du misérable vainqueur, puisque de deux hommes qui s'engagent dans un combat mortel, ni l'un ni l'autre n'a dessein d'accorder à son ennemi ce hasard de repentir et de confiance à la miséricorde du Ciel, que chacun a la présomption d'espérer pour soi-même.

Gardez-vous donc, Monsieur, je vous en conjure, d'aggraver ma faute par une sanglante entreprise, qui en serait nécessairement l'effet. En supposant la victoire déclarée pour vous, ne donnez point à un malheureux le mérite de périr par vos mains. Il est à présent le perfide, l'ingrat qui m'a trompée; mais la perte de sa vie, et probablement celle de son âme, ne serait-elle pas une horrible expiation pour un malheur de quelques mois dans lequel il m'a jetée, et qui n'a servi, par la faveur divine, que de voie pour me conduire à des biens éternels? Dans ce cas, Monsieur, où s'arrêterait donc le mal? Qui le vengerait de vous? et qui vous vengerait de son vengeur?

Laissez, laissez ma vengeance à son propre cœur; tôt ou tard elle est sûre, et peut-être trop rigoureuse, dans ses remords. Laissez-lui le hasard du repentir. Si le Tout-Puissant lui daigne accorder cette faveur, de quel droit la lui refuseriez-vous? Qu'il soit encore le coupable agresseur. Qu'on ne dise jamais : Clarisse Harlove est vengée par la mort d'un traître; ou, si c'était la vôtre dont elle fut devenue l'occasion, ne dirait-on pas que sa faute, au lieu d'être ensevelie dans son tombeau, s'est perpétuée, s'est aggravée par un malheur beaucoup plus grand que sa perte?

On a vu souvent, Monsieur, la victoire du côté des coupables. Je me souviens d'avoir lu qu'un comte de Shrewsbury, sous le règne de Charles II, ayant entrepris de se venger du plus grand outrage qu'un homme puisse recevoir d'un autre, trouva la mort, à Barn Elms, par la main du vil duc qui l'avait déshonoré. Croyez-vous que le Ciel pût être accusé d'injustice, quand il arriverait toujours que l'usurpateur du droit divin fût puni de sa présomption par l'ennemi qu'il cherche à détruire, et qui, tout

criminel qu'on le suppose, se trouve alors dans la nécessité d'une juste défense?

Que le Ciel, Monsieur, vous protège dans tous les instants de votre vie! Je l'en conjure encore une fois. Que ses bontés pour vous m'acquittent de toutes les vôtres! Devenez le consolateur de mes chers parents, comme vous avez été le mien; et puissions-nous un jour nous rejoindre dans cet heureux état dont j'ai l'humble espérance de jouir lorsque vous lirez ma lettre. Tels seront jusqu'au dernier soupir, mon cher cousin, mon ami, mon gardien, mais non pas mon vengeur, les vœux de votre, etc.,

CL. HARLOVE.

## Lettre 364

*M. Morden à M. Belford**Samedi, 23 septembre*

Je suis bien fâché, mon cher monsieur, qu'il me soit échappé quelque chose dont vous ayez pu concevoir de l'inquiétude. Pour moi, les lettres que vous m'avez communiquées m'ont causé beaucoup de satisfaction, et tout ce qui a rapport à ma chère cousine ne m'en causera jamais moins. J'attends impatiemment les récits que vous me promettez. Ne craignez point qu'ils me fassent prendre aucunes mesures sur lesquelles j'eusse balancé sans cette communication. Le cas, Monsieur, est d'une nature qui ne peut recevoir d'aggravation.

Cependant je vous assure que je n'ai pris aucune résolution que je puisse regarder comme un lien. Il est vrai que je me suis exprimé avec chaleur sur le fond de cette affaire : qui n'aurait pas fait de même ? Mais je ne suis pas dans l'usage de me déterminer sur des points d'importance, avant que d'avoir l'occasion d'exécuter mes projets. Nous verrons par quel esprit ce jeune homme se laissera gouverner lorsque sa santé sera bien rétablie ; s'il continue de braver une famille qu'il a mortellement outragée, s'il... mais les résolutions, dépendant, comme j'ai dit, de plusieurs circonstances qui sont encore douteuses, appartiennent à l'avenir. J'avoue que jusqu'alors les arguments de ma cousine sont sans réplique.

À l'égard des vôtres, je me flatte, Monsieur, que vous ne ferez pas difficulté de me croire, lorsque je vous assure que votre avis et vos raisonnements ne cesseront jamais d'avoir sur mon esprit tout le poids qu'ils méritent, et que cette considération augmente, s'il est possible, par les instances que vous me faites en faveur de l'objet des pieuses intentions de ma cousine. Elles sont très convenables de votre part, Monsieur, non seulement en qualité d'exécuteur, qui représente celle dont il explique les volontés, mais encore à titre d'homme rempli d'humanité, qui fait des vœux pour l'avantage des deux parties.

Je ne suis pas plus exempt de violentes passions que votre ami; mais je ne les crois capables d'être soulevées que par l'insolence d'autrui, et jamais par ma propre arrogance. S'il peut arriver que mes ressentiments m'engagent dans quelque démarche contraire à mon jugement et aux dernières intentions de ma cousine, ce sera quelque'une des réflexions suivantes qui emportera ma raison; je vous assure qu'elles me sont toujours présentes.

« En premier lieu, le renversement de mes propres espérances, moi qui étais revenu avec celle de passer le reste de mes jours dans la société d'une si chère parente, à qui j'appartenais par un double lien, en qualité de cousin et de curateur.

« Ensuite je considère, et trop souvent peut-être pour l'engagement que j'ai pris à sa dernière heure, que cette chère personne n'a pu pardonner que pour elle-même. Elle est sans doute heureuse; mais qui pardonnera pour une famille entière, dont le malheur ne peut finir qu'avec la vie de tous ceux qui la composent?

« Que plus les parents de Miss Clarisse ont eu pour elle d'injustice et de rigueur, plus l'ingratitude est énorme, plus elle est odieuse de la part de celui qui s'en est rendu coupable. Quoi? Monsieur; n'était-ce pas assez qu'elle eût souffert pour lui? Était-ce à ce barbare à la punir de ses souffrances? Le ressentiment affaiblit ici mes expressions. C'est quelquefois un de ses effets, lorsque la grandeur de l'offense saisit l'âme et l'irrite excessivement à la première vue. Donnez vous-même, Monsieur, toute sa force à cette réflexion.

« Que l'auteur du crime l'a commis avec préméditation. Il s'en est fait un amusement dans la gaieté de son cœur. Pour éprouver,

dites-vous, Monsieur, la vertu de ma cousine ! Pour mettre une Clarisse à l'épreuve !... Avait-il donc sujet de douter de sa vertu ? La supposition est impossible. S'il la prouve, c'est une autre raison de m'en ressentir ; mais alors, je promets de la patience.

« Qu'il l'a menée, comme je l'apprends enfin, dans une maison d'infamie, pour l'éloigner de toute ressource humaine ; pour fermer l'accès de son propre cœur à tout remords humain ; et là, que, désespérant de réussir par les ruses et les impostures communes, il a mis en usage des méthodes indignes de l'humanité pour arriver à ses détestables fins.

« Que je ne pouvais être informé du fond de l'attentat lorsque j'ai vu le coupable au château de M... ; que justement rempli du mérite de ma cousine, je ne pouvais supposer qu'il existât sur la terre un monstre tel que lui ; qu'il me paraissait naturel d'attribuer le refus qu'elle faisait de sa main à quelque ressentiment passager, au reproche intérieur de sa propre faiblesse, à quelque défiance de la sincérité des offres, plutôt qu'à d'horribles bassesses qui lui avaient porté le coup mortel, et qui l'avaient déjà jetée dans une situation à laquelle il ne manquait que peu de jours pour la conduire au tombeau.

« Qu'il est plein de présomption ; qu'il croit en imposer par ses insolentes bravades, et par l'opinion qui s'est répandue de son courage et de son habileté dans les armes.

« Que déshonorant, comme il fait, son nom et le caractère de la noblesse, il y aurait peut-être quelque mérite à l'effacer du nombre de ceux dont il fait la honte.

« Que la famille outragée n'a qu'un fils, indigne à la vérité d'une telle sœur, mais fier, violent, emporté, et par conséquent peu capable, comme on l'a déjà reconnu, de mesurer ses armes avec un homme de cette trempe ; que la perte de ce fils, par une main si justement odieuse, mettrait le comble à la misère de tous ses proches ; qu'il est résolu néanmoins d'en courir les risques, si je ne le préviens point, poussé peut-être à rendre une justice éclatante à la mémoire de sa sœur par le remords même de sa mauvaise conduite, quoique l'entreprise puisse être fatale à sa vie. »

Et puis, Monsieur, comptez-vous pour rien d'être témoin, comme je le suis à toute heure, de l'infortune et de la tristesse d'une famille à laquelle j'appartiens de si près par le sang ; de les voir tous comme ensevelis dans leurs réflexions, l'air morne, la

tête penchée, s'évitant l'un l'autre, se rappelant les perfections de la fille, de la nièce, de la sœur qu'ils ont perdue, et regardant désormais leurs richesses mêmes comme une malédiction du Ciel! Vous, Monsieur, qui savez mieux que moi les barbares inventions qui ont fait le triomphe du coupable, vous pourriez m'aider, s'il en était besoin, à trouver des raisons encore plus fortes pour me persuader que le désir de la vengeance, dans un homme qui se croit fort éloigné de la perfection, paraîtrait excusable à la pluralité des juges.

Cependant je veux écarter toutes ces idées, et je ne fais pas difficulté de répéter que je n'ai encore pris aucune résolution dont je doive me faire une loi. S'il m'arrive d'en former, je serai charmé, Monsieur, qu'elles soient d'une nature qui puisse mériter l'honneur de votre approbation.

Je vous renvoie les copies des lettres posthumes. Je reconnais l'humanité de votre cœur dans les motifs qui vous ont porté à me les communiquer. C'est apparemment par les mêmes vues que vous avez gardé celle qui s'adresse à M. Lovelace. Je suis, Monsieur, votre, etc.,

MORDEN.

## Lettre 365

*Milord M. à M. Belford**Au château de M..., 29 septembre*

Mon neveu, cher M. Belford, est à la veille de partir pour Londres, dans le dessein de vous embrasser et de se rendre aussitôt à Douvres. Que Dieu l'accompagne, et le conduise heureusement hors du royaume ! Je crois que vous le verrez lundi. Faites-moi la grâce de m'informer de ses dispositions, et de m'écrire naturellement si vous le croyez tout à fait revenu à lui-même. M. Mowbray et M. Tourville l'accompagneront jusqu'à la mer. Mais ce que je vous recommande instamment, c'est de lui faire éviter la rencontre du colonel Morden. Je serais au désespoir qu'il arrivât quelque chose entre eux. Vous m'avez donné avis que le colonel laisse échapper des menaces. Mon neveu ne les souffrirait pas. Il faut bien se garder de l'instruire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'assure d'un autre côté que le colonel a cessé de menacer. C'est pour son propre intérêt que je m'en réjouis ; car, au jugement de tout le monde, il n'y a personne qui égale mon neveu à toutes sortes d'armes. J'aimerais autant qu'il fût moins brave. Il en serait moins entreprenant.

Nous nous apercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque. Il est certain que personne n'est de meilleure compagnie quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un

voyage de trente ou quarante milles? Je serais charmé de vous voir au château de M... Ce serait une charité, après le départ de mon neveu; car nous supposons que vous serez son principal correspondant. Il a promis néanmoins d'écrire souvent à mes nièces: mais il oublie facilement ses promesses, surtout celles qu'il fait à ses parents. Que le Ciel vous bénisse tous. C'est la prière de votre, etc.,

M...

*(Dans plusieurs lettres suivantes, M. Belford rend compte à Milord M... de ce qui s'est passé à Londres entre M. Lovelace et ses amis. Quoiqu'il le représente assez touché pour laisser quelquefois échapper des soupirs et de sombres réflexions, il ne dissimule pas que la légèreté de son caractère prend plus souvent le dessus. C'est un mélange bizarre de tristesse et d'enjouement, qui se succèdent, qui se combattent, et qui marquent encore du désordre dans son cœur, quoique sa tête soit redevenue fort saine. M. Belford le conduit jusqu'à Rochester, et le laisse à ses deux autres amis, qui promettent de ne le pas quitter jusqu'à son embarquement et de le suivre dans un ou deux mois.*

*Une autre lettre apprend à Milord que M. Morden s'est embarqué peu de jours après pour l'Italie. M. Belford félicite ce seigneur d'un événement qui doit dissiper ses craintes. Le colonel se rendant par mer à Florence, après avoir promis à la mémoire de sa cousine de ne pas chercher celui qu'il appelle le méchant homme, et M. Lovelace, qui se rend à Paris, pour voyager ensuite en Allemagne, n'emportant aucune raison de commencer la querelle, M. Belford espère que le temps fermera toutes les plaies.*

*On supprime plusieurs autres lettres, qui ne contiennent que d'inutiles détails, quoique toujours mêlées d'excellentes réflexions. L'éditeur anglais sacrifie souvent l'intérêt historique au dessein d'instruire par les plus sages leçons de religion et de morale.*

*M. Lovelace écrit de Paris à M. Belford pour s'informer des nouvelles de Londres. M. Belford lui répond. On n'a pas cru que des inutilités de cette nature méritassent plus d'être conservées; quoiqu'il soit à propos de remarquer que le souvenir de Miss Clarisse accompagne toujours M. Lovelace, et ne cesse pas de faire la guerre à son repos. Il applique lui-même à sa situation le célèbre endroit d'Horace:)*

Timor et minae  
Scandunt eodem quo Dominus, neque  
Decedit aerata triremi, et  
Post equitem sedet atra cura.

## Lettre 366

*M. Lovelace à M. Belford**À Paris, le 28 octobre*

Ne sois pas surpris que cette lettre suive de si près ma dernière. J'en reçois une de Joseph Leman. Ce pauvre diable est troublé par sa conscience, Belford. Il m'assure « qu'il ne dort ni nuit ni jour, du regret qui le tourmente, et de la crainte d'avoir contribué à de grands malheurs; sans compter, dit-il, ceux qu'il prévoit encore. Il souhaiterait, s'il plaisait à Dieu et à moi, de n'avoir jamais eu l'honneur de me connaître »<sup>1</sup>.

Et d'où viennent ses inquiétudes pour lui-même? D'où viendraient-elles, si ce n'est « des marques de mépris qu'il reçoit continuellement de tous les Harlove, surtout de ceux qu'il s'est efforcé de servir aussi fidèlement que ses engagements avec moi le permettaient? Je lui avais toujours faire croire, pauvre misérable qu'il est depuis le berceau, qu'en me servant, il aurait le bonheur, à la fin, d'avoir rendu service aux deux parties. Mais le mépris qu'on lui marque, et la mort de sa chère jeune maîtresse, sont deux sujets de douleur qui ne l'abandonneront jamais, dût-il vivre aussi longtemps que Mathusalem; quoiqu'il ne se promette pas plus d'un mois de vie, changé comme il est, avec un estomac

1. Il faut se rappeler le caractère et les services de Leman (NdP).

qui ne digère plus rien ; et madame Betty le faisant enrager du matin au soir, à présent qu'elle le tient et qu'elle est maîtresse d'une bonne hôtellerie. Mais, grâces au Ciel, pour sa punition, elle n'est guère en meilleure santé que lui. Au reste, son principal motif pour se donner l'honneur de m'importuner par une lettre n'est pas son seul chagrin, quoique plus grand qu'il n'ose prendre la liberté de me le dire ; c'est le désir de prévenir un malheur dont je suis menacé moi-même : car il peut m'assurer que le colonel Morden est parti dans la résolution de ne pas m'épargner, et qu'il a juré, assez haut pour être entendu des domestiques, qu'il aurait ma vie ou moi la sienne, avec d'autres promesses de cette nature, qui causent beaucoup de joie à toute la famille, parce qu'on s'attend que tôt ou tard je reviendrai avec quelque membre de moins. »

Telle est la substance de cette lettre. Mowbray m'avait déjà lâché quelques mots dans une des siennes ; et je me rappelle que, dans le premier souper que nous avons fait ensemble, tu me pressas, jusqu'à l'importunité, de faire le voyage d'Espagne, plutôt que celui de France ou d'Italie.

Ce que j'exige de toi, Belford, et par le premier ordinaire, c'est de m'apprendre fidèlement tout ce que tu sais là-dessus. Il m'est impossible de souffrir des menaces ; et quand je serai bien instruit, nul homme au monde ne se donnera, dans mon absence, les airs de m'avilir sans que je lui en explique mon sentiment. Mes amis en seraient inquiets. Ils seraient portés à souhaiter de me voir changer de route ou de plan pour l'éviter. Crois-tu qu'à ces viles conditions je fusse capable de supporter la vie ?

Mais, si tel est son dessein, pourquoi ne me l'a-t-il pas fait connaître avant que j'eusse quitté l'Angleterre ? Avait-il besoin que je fusse hors du royaume pour s'affermir dans sa résolution ?

Aussitôt que je saurai dans quel lieu mes lettres lui peuvent être adressées, je ne manquerai pas de lui écrire pour m'assurer de ses intentions. Le délai me gêne dans un cas de cette nature. Fût-il question du mariage ou de l'échafaud, ce qui doit se faire demain me paraît mieux aujourd'hui. Je languis, je meurs d'impatience en ruminant des scènes qui ne peuvent m'offrir ni variété ni certitude. Passer vingt jours dans l'attente d'un événement qui peut être décidé dans un quart d'heure, c'est un supplice.

Si le colonel prend la peine de venir à Paris, il lui sera facile de trouver mon logement. Je vois chaque jour quelques Anglais. Je suis souvent aux spectacles; je parais à la Cour et dans tous les lieux publics. À mon départ, je laisserai mon adresse dans plusieurs villes, où mes lettres d'Angleterre me seront envoyées. Mais, si j'étais bien sûr de tout ce que Leman m'écrit, je perdrais l'idée de quitter la France; ou, dans quelque lieu que soit celui qui me cherche, je ne partirais que pour abrégé sa course.

Mon unique regret tombe sur cette chère Clarisse. S'il est décidé que nous en venions aux mains, M. Morden et moi, comme il ne m'a fait aucune injure et qu'il chérit la mémoire de sa cousine, nous engagerons le combat avec les mêmes sentiments pour l'objet de notre querelle; et tu conviendras que le cas est singulier. En un mot, j'ai tort : j'en suis aussi convaincu que lui, et je ne le regrette pas moins; mais je ne souffrirai jamais les menaces d'aucun mortel, quelque blâme que je me reproche d'avoir mérité. Adieu, Belford. Parle de bonne foi. Point de déguisement, si tu fais cas de ton ami,

LOVELACE.

## Lettre 367

*M. Belford à M. Lovelace**À Londres, 27 octobre*

Je ne saurais croire, mon cher Lovelace, que le colonel Morden vous ait menacé dans des termes aussi grossiers que le misérable Leman vous l'écrit, ni qu'il pense à vous chercher. Un tel langage se sent du caractère de l'écrivain, et ne peut être celui d'un galant homme. Il n'est pas de Morden, j'en suis sûr. Observez que Leman ne vous dit point qu'il l'ait entendu lui-même.

Je n'ai pas attendu si tard à sonder le colonel, non seulement pour votre intérêt et pour le sien, mais encore par le respect que je dois aux derniers ordres de son excellente cousine. Il est vivement touché, et vous ne devez pas en être surpris. Il avoue qu'à cette occasion, son ressentiment s'est exprimé avec chaleur. Il m'a dit un jour que si le cas de sa cousine était une séduction commune, il se croyait capable de vous pardonner. Mais il ne m'a pas assuré moins formellement qu'il n'avait pris aucune résolution; et qu'il ne lui était rien échappé dans la famille qui pût l'obliger à la vengeance. Au contraire, il m'a confessé que les volontés de sa cousine avaient eu sur lui jusqu'à présent toute la force que je pouvais désirer.

Il est parti peu de jours après vous. En me faisant ses adieux, il m'a dit que son dessein était de se rendre à Florence, et qu'après y avoir fini ses affaires, il se proposait de revenir à Londres pour y

passer le reste de ses jours. Je craignais à la vérité que si vous veniez tous deux à vous rencontrer, il n'arrivât quelque nouveau malheur; et sachant de vous-même que vous deviez retourner en France par l'Italie, et vraisemblablement par Florence, j'ai fait mes efforts pour vous engager à mettre l'Espagne dans votre plan. Je le souhaite encore; ou, si je ne puis l'obtenir de vous, je vous conjure d'éviter Florence et Livourne, deux lieux que vous avez déjà visités. Que jamais, du moins, l'appel ne vienne de vous.

Quel sujet de réflexions pour moi, si le délateur, ce vil Joseph Leman, qui vous a donné l'occasion de tourner l'artillerie de ses maîtres contre eux-mêmes, et de les jouer l'un par l'autre pour conduire vos artifices avec plus de succès, devenait sans le vouloir un instrument entre les mains de la Providence pour les venger tous! En supposant la victoire de votre côté, serait-elle la fin du désastre? Elle ne ferait qu'augmenter vos remords, puisque votre rencontre ne peut se terminer que par la mort de l'un ou de l'autre; car je suis sûr que le colonel ne recevrait pas la vie de votre main. Ajoutez que les Harlove armeraient contre vous l'autorité des lois. Vous les haïssez : ils gagneraient par la mort du colonel; ils se réjouiraient de la vôtre; et n'est-ce donc point assez de tout le mal que vous avez déjà causé?

Lovelace! cher ami! donnez-moi la satisfaction d'apprendre que vous êtes résolu d'éviter M. Morden. Le temps calmera tous les esprits. Personne ne doute de votre courage, et jamais on ne saura que votre plan ait été changé par persuasion. Le jeune Harlove parle de vous demander raison : c'est une preuve assez claire que M. Morden n'a pas pris sur lui la querelle de la famille. Je ne crains que lui. Je sais que ce n'est pas le moyen de faire impression sur vous que de vanter son courage et son adresse. On assure néanmoins que son épée est redoutable, et qu'il s'en sert avec autant de sang-froid que d'habileté. Si je faisais cas de la vie, il serait de tous les hommes, à l'exception de vous, celui que j'aimerais le moins pour adversaire.

Mes explications sont d'aussi bonne foi que vous l'avez désiré. Je ne vous déguise rien. Si vous ne cherchez pas le colonel, je suis persuadé qu'il ne vous cherchera point. C'est un homme rempli de principes. Mais si vous le cherchez, je ne crois pas qu'il vous évite.

Souffrez, Lovelace, que par le mouvement d'une véritable amitié, je vous représente encore que vous devez vous sentir coupable dans cette affaire, et qu'il ne vous convient point d'être l'agresseur. Quelle pitié qu'un aussi galant homme que le colonel pérît par vos mains ! D'un autre côté, il serait terrible que vous fussiez appelé en compte sans aucune préparation, et dans la chaleur d'une nouvelle violence. Malheureux ami ! ne vois-tu pas, dans la mort de tes deux principaux agents, les caractères tracés contre toi sur le mur !

Mon zèle, dans cette occasion, peut me jeter dans un excès de franchise. Il me rend coupable, au moins, d'un grand nombre de répétitions ; mais j'ai peine, en vérité, à quitter un sujet dont je suis si touché. Cependant, si ce que je viens d'écrire, joint aux mouvements de votre propre cœur et sans doute à vos remords, n'a pas l'effet que j'ose encore espérer, tout ce que je pourrais ajouter serait inutile. Adieu donc, Lovelace. Puisse ton cœur s'ouvrir au regret du passé ! Puissent tes mains se garantir d'une nouvelle violence qui augmenterait le poids de tes réflexions, et qui te ravirait peut-être tes espérances pour l'avenir ! C'est le souhait de ton véritable ami,

BELFORD.

## Lettre 368

*M. Lovelace à M. Belford**À Munich, 22 novembre*

Votre lettre arrive au moment que j'allais partir pour Vienne.

Pour ce qui regarde le voyage de Madrid, ou le moindre pas hors de ma route dans la vue d'éviter le colonel Morden, que je périsse si je le fais ! Tu ne peux me croire l'âme si basse.

Ainsi donc, tu avoues qu'il m'a menacé ; mais non pas, dis-tu, dans des termes grossiers, indignes par conséquent d'un galant homme. S'il m'a menacé noblement, mon ressentiment sera noble. Mais il n'a pas fait le rôle d'un homme d'honneur, s'il lui est échappé la moindre menace derrière moi. Quel mépris j'aurais pour moi-même, si j'avais été capable de menacer quelqu'un à qui je saurais le moyen de m'adresser de bouche ou par écrit !

À l'égard de mes remords, de tes caractères tracés sur le mur, de l'autorité des lois, de son adresse, de son sang-froid, de son courage, et d'autres lieux communs de poltronnerie, que veux-tu dire ? Assurément tu ne saurais croire que des insinuations de cette nature puissent affaiblir mon cœur ou ma main. Épargne-moi, je t'en prie, toutes ces impertinences dans tes lettres.

Il n'avait pris aucune résolution, dis-tu, lorsqu'il a fait ses adieux. Il en prendra, de manière ou d'autre ; et bientôt, suivant toute apparence : car je lui écrivis hier, sans attendre ta réponse. Je n'ai pu m'en défendre. Il m'était impossible, comme je te l'ai

marqué, de vivre en suspens. J'ai adressé ma lettre à Florence. Je ne pouvais supporter non plus que mes amis fussent inquiets pour ma sûreté, ou par d'autres raisons. Mais ma lettre est dans des termes qui lui laissent absolument la liberté du choix. Il sera l'agresseur, s'il la prend dans un sens sur lequel il peut si honnêtement fermer les yeux. S'il le fait, il deviendra très clair que la malignité et la vengeance étaient deux passions qui le dominaient, et qu'il n'a pensé qu'à régler ses affaires, pour prendre *ensuite ses résolutions*, comme tu t'exprimes. Cependant, si nous devons nous rencontrer (car, toute civile qu'est ma lettre, je sais quel choix elle me ferait faire à sa place), je souhaiterais que sa cause ne fût pas si bonne, et que la mienne fût meilleure. Ce serait une douce vengeance pour lui, si je tombais sous ses coups. Mais que me reviendrait-il de l'avoir tué?

Je t'envoie la copie de ma lettre.

En relisant la tienne de sang-froid, je ne puis refuser des remerciements à ton amitié, ni même à tes vœux. Depuis le premier instant de notre liaison, je n'ai jamais été trompé dans l'opinion que j'ai de toi, du moins si je considère tes intentions; car tu avoueras que j'ai plus d'une sottise à te reprocher, dans le rôle que tu as joué entre ma chère Clarisse et moi. Mais tu es réellement un honnête homme, et tout à la fois un ami ardent et sincère. Je regretterais volontiers d'avoir écrit à Florence, depuis que j'ai reçu ta lettre, qui est actuellement sous mes yeux. Mais la mienne est partie. Qu'elle marche. Si Morden souhaite la paix, je lui donne une belle occasion de l'embrasser. Sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même.

À tout événement, cherche le moyen de faire savoir au jeune Harlove (car il se mêle aussi de menacer) que je serai en Angleterre vers le commencement d'avril au plus tard.

Cette cour de Bavière est galante et polie. Cependant, comme je suis incertain si ma lettre trouvera le colonel à Florence, je ne laisse pas de partir pour Vienne, après avoir donné des ordres pour tout ce qui peut m'être adressé à Munich. Je ne serais pas longtemps à revenir ici, ou dans tout autre lieu qu'on choisirait pour me voir. Tout à toi,

LOVELACE.

À M. Morden

À Munich, 21 de novembre

Monsieur,

J'ai appris, avec beaucoup d'étonnement, qu'il vous était échappé contre moi quelques expressions menaçantes. Il m'aurait été fort agréable que vous m'eussiez cru assez puni par mes propres peines du tort que j'ai fait à la plus excellente de toutes les femmes, et que nos sentiments étant les mêmes à son égard, surtout lorsque j'ai désiré si ardemment de réparer mes injustices, nous eussions pu vivre, sinon dans les termes de l'amitié, du moins d'une manière qui n'exposât pas l'un ou l'autre au chagrin d'entendre qu'on jette contre lui, dans son absence, des menaces qui le rendraient méprisable s'il n'y croyait pas son honneur intéressé.

Je dois, Monsieur, vous expliquer mes véritables dispositions. Si ce que j'apprends n'est venu que d'une chaleur soudaine, tandis qu'une perte que je ne cesserai jamais de déplorer était récente, non seulement je le trouve excusable, mais je n'y vois rien qui ne mérite mes louanges et mon approbation. Si vous êtes réellement déterminé à me voir sous quelque autre prétexte, quoique je vous avoue que rien n'est plus éloigné de mes désirs, je me rendrais blâmable, et tout à fait indigne du caractère que je veux soutenir aux yeux des honnêtes gens, si je vous faisais trouver quelque difficulté à vous satisfaire.

Dans l'incertitude où je suis du lieu où vous recevrez ma lettre, je pars demain pour Vienne. Tout ce qui pourra m'être adressé à la poste de cette ville, ou chez M. le Baron de Windisgratz, dont j'ai l'honneur d'être ami, me sera rendu fidèlement.

Comme je vous crois trop de générosité pour interpréter mal ce qui me reste à vous déclarer, et que je sais l'extrême considération que la plus chère de toutes les femmes avait pour vous, je ne ferai pas difficulté de vous assurer que la plus agréable réponse que je puisse recevoir de M. Morden serait le choix de la paix, plutôt que de tout autre parti, avec son admirateur sincère et son très humble serviteur,

LOVELACE.

Lettre 369

*M. Lovelace à M. Belford*

*À Linz, 9 décembre*

Je suis en chemin vers Trente, pour y rencontrer le colonel Morden, suivant la réponse que j'ai reçue de lui à Vienne. La voici, dans ses propres termes.

*À Munich, 2 de décembre*

Monsieur,

Votre lettre était à Florence quatre jours avant mon arrivée. Je suis parti dès le lendemain pour me rendre digne de cette faveur; et je ne désespérais pas que les agréments de la cour de Bavière n'eussent pu retenir au-delà de ses intentions un jeune voyageur qui ne cherche que de l'amusement. Mais n'ayant pas l'honneur de vous y trouver, il me convient de vous déclarer, Monsieur, que, dans l'impatience où je suis de mériter l'estime d'un homme tel que vous, je ne puis hésiter un moment à faire le choix que M. Lovelace ferait sûrement dans ma situation, s'il lui était proposé comme à moi.

J'avoue, Monsieur, que dans toutes les occasions où j'ai parlé du traitement que vous avez fait à ma cousine, j'ai tenu le langage qu'il méritait. Il serait fort surprenant que j'en eusse pu tenir un

autre. À présent que vous m'offrez si noblement l'occasion de m'expliquer moi-même, je dois vous convaincre qu'il n'est rien sorti de mes lèvres par la seule raison que vous étiez absent. Apprenez donc, Monsieur, que je n'attends que le nom du lieu, et que vous m'y verrez promptement, fût-ce à l'extrémité de la terre.

Je m'arrêterai quelques jours à Munich. Si vous avez la bonté de m'y adresser votre réponse chez M. Klienfort, soit qu'elle m'y trouve ou non, vos ordres arriveront avec autant de sûreté que de diligence entre les mains, Monsieur, de votre très humble serviteur,

MORDEN.

Ainsi vous voyez, Belford, par la promptitude et l'ardeur mêmes du colonel, que ses *résolutions étaient prises*, etc. Ne vaut-il pas mieux finir une affaire de cette nature que d'inquiéter mes amis, ou de demeurer moi-même en suspens? Voici ma réplique :

À Vienne ce 10 décembre

Monsieur,

Je suspens un petit voyage que j'étais prêt à faire en Hongrie, et je pars aujourd'hui pour Munich. Si vous n'y êtes plus, je me rendrai droit à Trente. Cette ville, qui est sur les confins de l'Italie, vous sera plus commode pour votre retour en Toscane, et j'espère vous y trouver dans quatre jours. Je n'aurai avec moi qu'un valet de chambre français. Les autres circonstances s'arrangeront aisément lorsque j'aurai l'honneur de vous voir. Je suis, Monsieur, votre très humble serviteur,

LOVELACE.

À présent, Belford, il ne me reste aucun embarras sur l'événement de cette entrevue; et je puis dire avec vérité, c'est lui qui me cherche. Ainsi, que le mal retombe sur sa tête.

Ce qui me touche de plus près au cœur, c'est mon ingratitude pour la plus parfaite de toutes les femmes... mon ingratitude

préméditée! Cependant en ai-je moins distingué, en ai-je moins adoré toutes ses perfections, malgré la mauvaise opinion que j'avais toujours eu de son sexe? Elle m'a forcé de reconnaître la dignité de ce sexe, elle l'a glorieusement exalté à mes yeux; quoique assurément il soit impossible, comme je l'ai dit mille fois, comme je l'ai mille fois écrit, qu'il existe jamais une femme qui l'égale.

Mais lorsque je perds en elle plus qu'un homme n'a jamais perdu, lorsqu'elle me touche de si près, et lorsqu'il est certain que dans un temps heureux elle a souhaité d'être à moi, quelle insolence, dans un autre homme, de s'attaquer à moi pour la venger? Heureux, heureux à la vérité, si j'avais senti la gloire et les charmes de cette préférence! Je ne veux pas aggraver, par mes réflexions, ce motif du colonel pour *me demander compte de la manière dont je l'ai traitée*; de peur qu'à l'approche de l'entrevue, mon cœur ne se ralentisse en faveur d'un homme qui lui était lié par le sang, et qui croit au fond rendre honneur et justice à sa mémoire. Cette idée lui donnerait des avantages qu'il ne peut avoir autrement. Je ne serai que trop porté à me reposer sur mon adresse pour sauver un homme à qui je connais tant d'estime et de respect pour elle. J'oublierai le ressentiment que ses menaces doivent m'avoir inspiré; et c'est par cette seule raison que je m'afflige de son habileté et de son courage, dans la crainte d'être obligé, pour ma propre défense, d'ajouter une nouvelle victime à celles qui sont déjà tombées par mes mains.

Je ne puis me dégager des noires idées qui m'affligent. En vérité, Belford, je suis, et je serai, jusqu'au dernier moment de ma vie, le plus misérable de tous les êtres. Quelle générosité dans cette adorable femme! Pourquoi m'as-tu donné la copie de son testament? Pourquoi m'avoir envoyé sa lettre posthume? Devais-tu les accorder à mes instances? Tu savais ce que j'y devais trouver, et je l'ignorais. Tu savais qu'il était cruel de m'obliger.

Vingt colonels Morden, si j'en avais vingt à combattre successivement, ne me causeraient pas un moment d'inquiétude. Mais ces réflexions forcées sur ma vile ingratitude feront éternellement mon malheur. Je ne vois, dans le passé, que mes détestables inventions qui m'aient empêché d'être heureux. Dès les premiers

temps, ne te souviens-tu pas combien de fois j'ai jeté de l'eau sur sa flamme naissante, en faisant tourner ingratement contre elle la délicatesse de ses sentiments, et toutes les lois que je recevais de sa vertu? Ne m'a-t-elle pas souvent répété, et ne savais-je pas, sans qu'elle prît la peine de m'en assurer <sup>1</sup> *qu'elle n'était capable ni d'affectation ni de tyrannie, pour un homme dont elle se proposait d'être la femme?* Je savais, comme elle me l'a reproché, *qu'après lui avoir fait quitter la maison de son père, il ne restait qu'un chemin ouvert devant moi.* Elle me disait avec raison, et j'avais la folie de m'en faire un triomphe, *que depuis ce jour, j'avais tenu cent fois son âme en suspens.* Ma seule épreuve de l'ipécacuana suffisait pour me convaincre qu'elle avait un cœur où l'amour et la tendresse auraient présidé, si j'avais permis à ces deux sentiments de germer et d'éclorre.

Elle *n'aurait pas eu de réserve*, m'a-t-elle dit une fois, *si je ne lui avais causé des doutes.* Et ne t'a-t-elle pas confessé à toi-même *qu'elle s'était sentie capable de m'aimer, et qu'elle m'aurait rendu heureux si elle avait pu me rendre bon?* Ô Belford! Quel amour! Quelle noblesse! Un amour, comme elle n'a pas craint de le faire entendre dans sa lettre posthume, qui s'étendait à l'âme, et que non seulement elle a déclaré dans les derniers moments de sa vie, mais qu'elle a trouvé le moyen de me faire connaître après sa mort, par une lettre remplie d'avertissements et d'exhortations, qui n'ont pas d'autre objet que mon bonheur éternel!

Ces réflexions, dont le temps ne fait qu'aiguïser la pointe, me suivent dans tous les lieux où le désespoir me conduit, m'accompagnent dans tout ce que je fais, et se mêlent dans tous les amusements auxquels j'essaie de me livrer. Cependant je ne cherche que des compagnies gaies et brillantes. J'ai fait de nouvelles liaisons dans les différentes cours que j'ai visitées. Je jouis de quelque estime, et je me vois recherché de tout ce qu'il y a de gens de mérite et de distinction. Je visite les palais, les bibliothèques et les églises. Je fréquente le théâtre. J'assiste à toutes les fêtes publiques. Je revois tout ce qui m'était échappé dans les cabinets des curieux. Je suis admis à la toilette des belles, et je

1. Citations de ce qu'on a lu dans plusieurs lettres (NdR.)

m'attire quelque attention dans les assemblées. Mais rien, mais personne, ne me cause autant de plaisir que la délicieuse idée de ma Clarisse. Si je fais quelque remarque à l'avantage d'une autre femme, c'est parce que je trouve dans sa taille, dans son port, dans sa voix ou dans quelqu'un de ses traits, un air de ressemblance avec le charme, le seul charme de mon cœur.

Quel plus affreux châtiment que d'avoir sans cesse toutes ses perfections présentes, lorsqu'il ne me reste que l'immortel regret d'avoir privé le monde et moi-même d'un si précieux trésor! Quelquefois, à la vérité, j'entrevois un rayon de joie et de consolation, dont ma générosité s'applaudit, parce qu'il me vient de la certitude morale que, malgré tous mes coupables efforts pour ternir sa vertu, elle jouit des fruits de sa victoire dans un éternel triomphe.

Si je continue, cher Belford, de mener une vie si misérable dans mes courses, tu me reverras bientôt en Angleterre, disposé sans doute à suivre ton exemple; que sais-je? à me faire ermite peut-être, ou quelque chose d'aussi détestable, pour essayer ce que je puis attendre de la pénitence et de la mortification. Je ne puis vivre dans l'état où je suis. Que je périsse, si je le puis!

S'il m'arrivait quelque malheur, tu en serais informé par mon valet de chambre. Il ne sait pas un mot d'anglais; mais toutes les langues modernes te sont familières. La Tour, c'est son nom, est homme d'esprit et de confiance. À tout hasard, je lui laisserai quelques papiers cachetés, qu'il t'enverrait pour Milord M...; et puisque tu es si expert et de si bonne volonté pour les exécutions testamentaires, je te prie, Belford, d'accepter cet office pour moi, comme pour ma Clarisse; ma *Clarisse Lovelace*, laisse-moi le plaisir de lui donner ce nom. Par tout ce qu'il y a de saint, c'est quelque charme qui la rappelle sans cesse à ma mémoire. Son nom joint au mien me ravit l'âme, et me paraît plus délicieux que la plus douce mélodie.

Que ne l'ai-je pas menée dans tout autre lieu que chez cette exécrable femme! J'en reviens aux récriminations; mais il est certain que le breuvage était l'invention et l'ouvrage de la Sinclair, et que je n'ai persisté dans le projet de la violence qu'à l'instigation de cette furie, dont la ruine ne laisse pas d'être amplement vengée, puisque aujourd'hui je me trouve menacé de la mienne.

Je m'aperçois que ce langage ressemble un peu à celui d'un coupable sur l'échafaud. Il pourrait te faire croire que je suis intimidé par l'approche de l'entrevue. Mais tu ne me rendrais pas justice. Au contraire, je te jure que je vais joyeusement au-devant du colonel; et je m'arracherais le cœur de mes propres mains, s'il était capable ici du moindre mouvement de crainte ou d'inquiétude. Je sais seulement que si je le tue (ce que je ne ferai point, si je puis l'éviter), je serai fort éloigné d'en être plus tranquille. La paix du cœur n'est plus faite pour moi. Mais comme notre rencontre est une occasion qu'il a cherchée, malgré le choix que je lui ai laissé, et qu'il n'est plus en mon pouvoir de l'éviter, j'y penserai après l'action; quitte pour faire pénitence de tout à la fois : car, tout habile que je le suppose, je suis aussi sûr de la victoire que je le suis actuellement d'écrire. Tu sais que l'usage des armes, lorsque j'y suis provoqué, est un jeu charmant pour moi. D'ailleurs je serai aussi calme, aussi peu troublé qu'un prêtre à l'autel; tandis que mon adversaire, comme on en peut juger par sa lettre, sera transporté de colère et de vengeance. Ne doute donc pas, ami Belford, que je ne te rende un fort bon compte de cette affaire; et crois-moi ton fidèle serviteur,

LOVELACE.

## Lettre 370

*M. Lovelace à M. Belford**À Trente, 14 décembre*

Demain est le jour qui fera passer probablement une ou deux âmes dans un autre ordre de choses, pour servir de cortège aux mânes de ma Clarisse.

J'arrivai hier à Trente; et, m'étant informé aussitôt de la demeure d'un gentilhomme anglais nommé M. Morden, je n'eus pas de peine à la trouver. Le colonel, qui était dans la ville depuis deux jours, avait laissé son nom dans tous les lieux où je pouvais m'adresser. Il était sorti à cheval. Je laissai mon nom chez lui. Vers le soir, il me rendit une visite.

Il avait l'air extrêmement sombre. Le mien fut très ouvert. Cependant il me dit que ma lettre était celle d'un homme d'honneur, et que j'avais soutenu le même caractère en lui accordant de si bonne grâce l'occasion de nous rencontrer. Il aurait souhaité, ajouta-t-il, que j'eusse tenu la même conduite sur d'autres points, et nous nous serions vus avec des sentiments fort opposés.

Je répondis que le passé ne pouvait recevoir de changement; et que je regrettais, comme lui, que certaines choses fussent arrivées.

Les récriminations, reprit-il, ne pouvaient servir qu'à nous aigrir inutilement; et puisque je lui avais offert si volontiers cette

occasion de me voir, les paroles devaient faire place à l'action. Votre choix, M. Lovelace, pour le temps, le lieu et les armes, sera le mien.

Sur les deux derniers points, M. Morden, il dépendra de vous-même. Le temps, ce sera, s'il vous plaît, demain ou le jour d'après.

Après-demain donc, Monsieur; et nous monterons demain à cheval pour fixer le lieu.

D'accord, Monsieur.

Dites, M. Lovelace, quel choix faites-vous pour les armes?

Je lui dis que l'avantage devait être égal en nous servant de nos épées; mais que, s'il en jugeait autrement, je n'avais pas d'objection contre le pistolet.

Je vous ferai remarquer seulement, répliqua-t-il, que le hasard serait peut-être plus égal à l'épée, parce que nous devons être également accoutumés à la manier. Je craindrais qu'il ne le fût un peu moins au pistolet. Cependant je n'ai pas laissé d'en apporter deux, dont vous auriez le choix. Mais je dois vous avertir qu'à la distance ordinaire, je n'ai jamais manqué un but depuis que je me connais.

J'applaudis à sa générosité; mais je lui répondis aussitôt que j'entendais assez l'usage de cette arme pour ne pas la refuser s'il la choisissait, quoique je ne me crusse pas aussi sûr que lui de ne pas manquer un but. Cependant, ajoutai-je en souriant, comme il m'est arrivé quelquefois de fendre une balle en deux sur le tranchant d'un couteau, il serait malheureux, Colonel, que je manquasse mon homme. Ainsi, Monsieur, je n'ai pas d'objection contre le pistolet, si c'est votre choix. Personne, j'ose le dire, n'a l'œil et la main plus fermes que moi.

L'un et l'autre, Monsieur, vous seront utiles, à l'épée comme au pistolet. Ce sera donc l'épée, s'il vous plaît.

De tout mon cœur.

Nous nous quittâmes avec une sorte de civilité majestueuse.

Aujourd'hui ma visite a prévenu la sienne, et nous sommes sortis à cheval pour convenir du lieu. Nos sentiments étant les mêmes, et n'aimant point à remettre au lendemain ce qui pouvait être décidé sur-le-champ, nous serions descendus aussitôt. Mais La Tour et le valet du colonel, qui nous suivaient tous deux, et que nous n'avions pu éviter de mettre dans le secret, se sont

jointes pour nous demander la permission d'avoir le lendemain avec eux un chirurgien. Ils se sont chargés de l'engager à sortir de la ville, sous le prétexte d'une saignée qu'ils lui proposeront dans une cabane voisine, et de l'amener assez proche de nous pour être appelé au besoin, sans qu'il se défie du ministère auquel il doit être employé. La Tour étant, comme je l'ai dit au colonel, un garçon fort adroit, auquel j'ai donné ordre de lui obéir comme à moi-même, si le sort se déclare en sa faveur, nous sommes convenus de remettre la décision à demain, et d'abandonner tout ce qui regarde le chirurgien à la discrétion de nos valets. Ensuite, nous sommes rentrés dans la ville par des chemins différents.

Le champ que nous avons choisi est un vallon écarté. Le temps sera dix heures du matin; et le signal, ou le mot, *l'épée simple*. Cependant j'ai répété à M. Morden que cette arme m'était extrêmement familière, et que je lui conseillais de faire tout autre choix. Il m'a répondu que c'était l'arme d'un gentilhomme, et que celui qui n'en connaissait pas l'usage, manquant d'une qualité nécessaire, en devait porter la peine; mais que, pour lui, toutes les armes étaient égales.

Ainsi, Belford, vous voyez que je n'ai voulu prendre aucun avantage. Mais je suis fort trompé, si demain, avant onze heures, ce brave ennemi ne reçoit pas la vie ou la mort de mes mains.

Son valet et le mien doivent être présents; mais avec l'ordre le plus absolu, comme vous n'en doutez pas, de demeurer dans l'inaction. En revanche, par une civilité de la même nature, le colonel a commandé au sien de m'obéir, si la fortune est pour moi. Nous devons nous rendre à cheval au lieu du combat. Une chaise, qui sera prête à quelque distance, conduira le vainqueur sur les terres de Venise, si l'un des deux périt; ou servira, suivant l'occasion, à secourir le plus malheureux.

Tels sont nos engagements. La pluie ne m'ayant pas laissé d'autre amusement que ma plume, je t'ai fait cette longue lettre; quoique je pusse aussi bien remettre à t'écrire demain à midi car je ne doute pas que je ne me trouve en état de t'assurer que je suis, avec tous les sentiments que tu me connais pour toi, etc.,

LOVELACE.

Lettre 371

*La Tour à M. Belford*

*À Trente, 19 décembre*

Monsieur,

J'ai de tristes nouvelles à vous communiquer, par l'ordre de M. le chevalier de Lovelace, qui a rendu le dernier soupir entre mes bras. Il m'avait fait lire sa dernière lettre, par laquelle il vous informait qu'il devait terminer le lendemain sa querelle avec le colonel Morden. Vous savez si bien le sujet de ce différend que vous n'attendez pas de moi d'autres lumières.

J'avais pris soin d'amener, à peu de distance, un chirurgien à qui j'avais confié le fond des circonstances, sous le serment du secret; quoique je me fusse bien gardé de l'avouer aux deux combattants. Il était fourni de bandages et des instruments de sa profession; car, si je connaissais parfaitement le courage et l'adresse de mon maître, je n'avais pas entendu moins vanter le caractère de son ennemi; et je savais quelle était leur animosité mutuelle. Une chaise de poste était prête à cent pas.

Les deux adversaires arrivèrent à l'heure dont ils étaient convenus, sans autre suite que M. Margate, valet de chambre du colonel, et moi, que M. le chevalier avait honoré du même rang à son service. Ils nous répétèrent l'ordre qu'ils nous avaient donné la veille d'observer entre eux une exacte neutralité; et si l'un des

deux périssait, ils nous firent jurer de regarder tous deux le survivant comme notre maître, et de respecter ses volontés.

Après quelques compliments, ils se dépouillèrent de leurs habits avec une tranquillité surprenante; et mettant l'épée à la main, ils se portèrent plusieurs bottes, qui nous firent admirer leur présence d'esprit et leur adresse. Mon maître fut le premier qui tira du sang, par un coup désespéré, dont son adversaire devait être percé à jour, s'il ne s'en était garanti par un mouvement si heureux qu'il ne le reçût que dans la partie charnue du côté droit. Mais ayant pris M. le chevalier sur le temps, il le blessa sous le bras gauche, assez près de l'épaule; et l'épée, qui effleura l'estomac dans son passage, en ayant fait couler beaucoup de sang, le colonel lui dit : Monsieur, je crois que c'en est assez.

Mon maître jura qu'il n'était pas blessé; que ce n'était qu'une piqûre légère; sur quoi, faisant une autre passe, le colonel la reçut sous le bras avec une dextérité merveilleuse, et lui enfonça son épée au milieu du corps. Il tomba aussitôt, en disant : La fortune est pour vous, Monsieur... Je n'entendis pas quelques autres mots, qu'il ne put prononcer entièrement. Son épée sortit de ses mains. M. Morden jeta la sienne, et courut à lui, en lui disant en français : Monsieur, vous êtes un homme mort; implorez la bonté du Ciel. Nous donnâmes le signal au chirurgien, qui accourut à l'instant. Le colonel ne me parut que trop accoutumé à ces expéditions sanglantes; il était aussi tranquille que s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire; et quoiqu'il perdît lui-même beaucoup de sang, il ne pensait qu'à seconder le chirurgien. Mais mon maître s'évanouit deux fois pendant l'opération, et rendait d'ailleurs du sang par la bouche. Cependant, le premier appareil ayant été mis fort heureusement, nous l'aidâmes à monter dans la voiture. Alors le colonel souffrit que sa propre blessure fût pansée, et parut s'affliger que, dans quelques intervalles, M. le chevalier s'emportât furieusement, lorsqu'il retrouvait la force de parler. Hélas! il s'était cru sûr de la victoire.

Malgré l'avis du chirurgien, le colonel prit le parti de monter à cheval, pour passer dans l'État de Venise. Il me força généreusement d'accepter une bourse remplie d'or, avec ordre d'en employer une partie à payer le chirurgien, et de garder le reste, comme une marque, me dit-il, de la satisfaction qu'il avait de ma conduite, et des tendres soins qu'il me voyait rendre à mon

maître. Le chirurgien l'assura que M. le chevalier ne pouvait vivre jusqu'à la fin du jour. Lorsqu'il fut prêt à partir, M. Lovelace lui dit en français : Vous avez bien vengé ma chère Clarisse ! J'en conviens, répondit le colonel dans la même langue ; et peut-être gémirai-je toute ma vie de n'avoir pu résister à vos offres, lorsque je balançais sur l'obéissance que je croyais devoir à cet ange. Attribuez votre victoire au destin, répliqua mon maître, à l'ascendant d'un cruel destin ; sans quoi, ce qui vient d'arriver était impossible. Mais vous, reprit-il, en s'adressant au chirurgien, à M. Margate et à moi, soyez témoins tous trois que je me suis attiré mon sort, et que je péris par la main d'un homme d'honneur.

Monsieur ! Monsieur ! lui dit le colonel, avec la piété d'un confesseur, et lui serrant affectueusement la main, profitez de ces précieux moments, et recommandez-vous au Ciel. Il s'éloigna aussitôt.

Je fis marcher fort doucement la chaise. Cependant mon maître eut beaucoup à souffrir du mouvement. Le sang recommença bientôt à couler de ses deux blessures, et ce ne fut pas sans difficulté qu'on l'arrêta. Nous le conduisîmes en vie jusqu'à la première cabane. Il m'ordonna de vous envoyer les papiers cachetés que vous trouverez sous cette enveloppe, et de vous faire le récit de son malheur, avec des remerciements pour la constance et la fidélité de votre amitié.

Contre toute attente, il vécut jusqu'au jour suivant. Mais il souffrit beaucoup de son impatience et de ses regrets, autant que de la douleur de ses blessures ; car il ne pouvait se résoudre à quitter la vie. La raison paraissait quelquefois l'abandonner, surtout pendant les deux dernières heures de sa vie. Il s'écriait par intervalles : Éloignez-la de mes yeux, éloignez-la de mes yeux ; mais il ne nommait personne. Quelquefois, il adressait des expressions fort tendres à quelque femme, qui était apparemment la même Clarisse qu'il avait nommée en recevant le coup mortel. Il l'appelait : Fille excellente ! Divine créature ! Malheureuse innocente ! Je lui entendis répéter particulièrement : Jetez les yeux sur moi, bienheureux esprit ! Daignez jeter les yeux sur moi. Il s'arrêtait après ces quatre mots ; mais il continuait de remuer les lèvres.

À neuf heures du matin, il fut saisi de convulsions violentes, et perdant tout à fait connaissance, il demeura dans cet état plus d'un quart d'heure. Lorsqu'il revint à lui-même, je ne dois pas oublier ses dernières paroles, qui semblent marquer un esprit plus composé, et qui peuvent être par conséquent de quelque consolation pour ses amis. Quelles grâces je dois... prononça-t-il distinctement, en s'adressant sans doute au Ciel, car il y tenait les yeux levés; mais une forte convulsion ne lui permit pas d'achever. Ensuite, revenant à lui, il recommença les mêmes mots avec beaucoup de ferveur, les yeux levés encore, et les deux mains étendues. Ils furent suivis de quelque apparence de prières, prononcées d'une voix intérieure, qui ne laissait rien entendre de distinct. Enfin, j'entendis clairement ces trois mots, qui furent les derniers : Reçois cette expiation. Alors, sa tête s'étant enfoncée dans son oreiller, il expira vers dix heures et demie.

Hélas! il ne se croyait pas si proche de sa fin. Aussi n'a-t-il donné aucun ordre pour sa sépulture. Je l'ai fait embaumer, pour attendre les volontés de sa famille, et j'ai obtenu que le corps fût déposé dans un caveau. C'est une faveur qu'on ne m'a pas accordée sans peine, et qu'on m'aurait peut-être refusée, malgré la distinction de sa naissance, dans un temps où la nation anglaise serait moins respectueuse du gouvernement autrichien. J'ai trouvé aussi quelques difficultés, de la part du magistrat, sur la cause de sa mort. Il en a coûté de l'argent pour arrêter les informations. Mais c'est un récit que je remets au premier ordinaire; avec le compte des effets de mon maître, qui seront représentés fidèlement. J'attends vos ordres dans cette ville, et j'ai l'honneur, d'être, Monsieur, votre, etc.,

DE LA TOUR.

Conclusion <sup>1</sup>

On croit devoir ajouter quelques éclaircissements à ce recueil de lettres historiques, pour la satisfaction de ceux qui ont pris un peu d'intérêt à la fortune des principaux acteurs.

La nouvelle du malheur de M. Lovelace fut reçue dans sa famille avec autant de douleur qu'elle causa de joie dans celle des Harlove. Milord M... et les dames de sa maison étaient d'autant plus à plaindre, qu'après avoir déjà beaucoup souffert de l'injustice de leur neveu pour une personne qu'ils avaient sincèrement admirée, ils voyaient croître leurs peines par la perte du seul héritier mâle de leur fortune et de leur nom. Au contraire, les Harlove, plus implacables que jamais, et Miss Howe même, dans le vif ressentiment qu'elle conservait de la mort de son amie, triomphèrent d'un événement où la main du Ciel paraissait marquée pour leur vengeance. Mais cette consolation fut passagère; du moins pour la famille des Harlove qui trouvèrent toujours un sujet de trouble et de remords dans leur ancienne conduite.

Madame Harlove ne survécut que deux ans et demi à la mort de son excellente fille. M. Harlove la suivit au tombeau environ six mois après. Ils moururent tous deux avec le nom de leur *bienheureuse fille* à la bouche. Ils ne l'avaient pas nommée autrement depuis qu'ils avaient reçu ses dépouilles mortelles; et loin de regretter le monde, ils marquèrent de l'empressement pour la

1. L'éditeur anglais l'attribue à M. Belford (NdP).

rejoindre dans une meilleure vie. Cependant ils vécurent assez pour voir leur fils James et leur fille Arabelle mariés; mais ils ne trouvèrent pas une grande source de joie dans l'établissement de l'un et de l'autre.

M. James Harlove épousa une fille de bonne maison, avec laquelle il vit encore. C'était une orpheline, dont le bien était considérable; et cette raison lui avait fait jeter les yeux sur elle. Mais il s'est vu obligé à d'extrêmes dépenses pour soutenir ses droits, qui ne sont point encore éclaircis. Ses parties sont puissantes. Il est question d'un titre fort litigieux; et M. Harlove n'a pas reçu en partage toute la patience nécessaire pour conduire un long procès. Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa situation, c'est que ce mariage est venu purement de lui, contre le sentiment de son père, de sa mère et de ses oncles, qui l'avaient averti des embarras auxquels il s'exposait. Sa conduite à l'égard de sa femme, qui n'est coupable de rien, et qui ne peut empêcher un mal dont elle souffre autant que lui, est devenue entre eux l'occasion de plusieurs différends, qui ne lui promettent pas un heureux avenir, quand ses affaires se termineraient plus favorablement qu'il n'a lieu de l'espérer. Lorsqu'il s'ouvre à ses amis, qui sont en petit nombre, il attribue toutes ses disgrâces au cruel traitement qu'il a fait à sa sœur. Il avoue qu'elles sont justes; mais la force lui manque pour se soumettre à des dispositions dont il reconnaît la justice. Tous les ans, il reprend le deuil au 6 de septembre; et pendant le mois entier, il se dérobe à toutes sortes d'amusements et de compagnies. En un mot, il passe dans le monde, et lui-même se regarde comme le plus misérable de tous les êtres.

La fortune de Miss Arabelle Harlove ayant tenté un homme de qualité, l'éclat du titre la disposa facilement à recevoir ses soins. Le mariage suivit bientôt. Mais les frères et les sœurs qui ne sont pas portés à s'aimer deviennent ordinairement de mortels ennemis. M. Harlove jugea que, dans les articles, on avait trop fait pour sa sœur. Elle crut, au contraire, qu'on n'avait pas fait assez: et depuis quelques années, ils se haïssent de si bonne foi que l'un n'a de vraie satisfaction qu'en apprenant quelque infortune ou quelque chagrin de l'autre. Il est vrai qu'avant cette rupture ouverte, ils ne cessaient pas de se soulager mutuellement par de continuels reproches, qui ne servaient pas peu à l'entre-

tien du trouble dans toute la famille; et qu'à chaque instant, l'un accusait l'autre d'avoir été la principale cause du désastre de leur admirable sœur. On souhaite que certains bruits, qui font mal augurer du bonheur de cette dame dans l'intérieur de sa maison, soient tout à fait mal fondés; particulièrement ceux qui feraient supposer qu'elle ne se loue pas des mœurs de son mari, quoique d'abord elle n'ait pas trouvé cette objection insurmontable, et qui font même entendre qu'elle en est traitée avec beaucoup de hauteur et de mépris. Quel serait le cœur assez dur pour lui souhaiter autant de chagrin qu'elle s'est efforcée d'en causer à sa sœur? surtout lorsqu'elle regrette sa cruauté, et qu'elle paraît disposée, comme son frère, à lui attribuer ses propres infortunes.

M. Jules et M. Antonin Harlove continuent de vivre dans leurs terres; mais ils déclarent souvent qu'ils ont perdu, avec leur chère nièce, toute la joie de leur vie; et, dans toutes les compagnies, ils déplorent tous deux, sans ménagement, la part qu'on les a forcés à prendre à des injustices qu'ils ne cessent pas de se reprocher.

M. Solmes vit encore; du moins, si l'on peut compter un homme de son caractère au nombre des vivants; car sa conduite et ses manières justifient, aux yeux du public, l'aversion que la plus aimable de toutes les femmes avait pour lui. Malgré ses richesses, il a vu ses offres rejetées de plusieurs femmes d'une fortune extrêmement inférieure à celle où d'indignes vues lui avaient donné la présomption d'aspirer.

M. Mowbray et M. Tourville, après avoir perdu leur chef et l'âme de leur société, tombèrent, par diverses aventures, dans des embarras de fortune qui servirent autant que leurs réflexions à leur faire porter un autre jugement de leurs goûts et de leurs plaisirs. Comme ils avaient toujours été moins propres à donner le mouvement qu'à le suivre, ils prirent enfin l'avis de leur ami M. Belford, qui leur conseilla de convertir le reste de leur bien en rentes viagères, et de se retirer, l'un dans Yorkshire, et l'autre dans Nottinghamshire, qui sont les lieux de leur naissance. Leur ami, continuant de s'intéresser à leur situation par ses lettres, et de les voir à Londres une fois ou deux l'année, c'est-à-dire chaque fois qu'ils y viennent, a la satisfaction de les trouver de jour en jour plus dignes de leurs noms et de leur origine.

Madame Norton a passé le reste de ses jours aussi heureusement qu'elle pouvait le désirer, dans la terre de sa chère élève : bonheur, on le répète, tel qu'elle pouvait le désirer; car elle aspirait trop ardemment aux biens d'un autre état pour être fort attachée à la petite fortune dont elle jouissait. Elle employait la meilleure partie de son temps à répandre ses bienfaits autour d'elle; et le reste, au soin du fond qui lui avait été confié. Après avoir mené une vie exemplaire, et vu son fils heureusement établi, elle est morte depuis peu, dans le sein de la paix, sans douleur, sans agonie, comme un voyageur fatigué qui s'endort d'un sommeil doux et tranquille. Ses dernières expressions n'ont respiré que le désir et l'espérance de rejoindre la fille de son cœur, sa tendre et généreuse bienfaitrice.

Miss Howe ne put consentir à quitter le deuil de sa chère amie que six mois après sa mort; et ce fut à la fin de ce terme qu'elle rendit M. Hickman un des plus heureux hommes du monde. Ils ont déjà deux aimables fruits de leur mariage, dont le premier est une fille charmante, à laquelle ils ont donné de concert le nom de Clarisse. Madame Hickman dit quelquefois à son mari, avec autant d'agrément que de générosité, qu'elle ne doit pas tout à fait oublier d'avoir été Miss Howe, parce que s'il ne l'avait pas aimée sous ce nom, avec tous ses faibles, elle ne serait jamais devenue madame Hickman. Cependant elle confesse sérieusement, dans toutes les occasions, qu'elle n'a pas moins d'obligation à M. Hickman pour sa patience lorsqu'elle était maîtresse d'elle-même, que pour sa généreuse conduite depuis qu'il règne à son tour. Sa tendresse et son estime semblent augmenter pour lui, lorsqu'elle se rappelle combien il était affectionné à sa chère amie, et quelle part il avait aussi à l'affection de Miss Harlove. Elle ne trouve pas moins de douceur à voir cet honnête homme toujours prêt à se joindre avec elle dans ces tendres et respectueuses peintures du passé, qui rendent la mémoire des morts si précieuse à ceux qui leur survivent.

M. Belford n'est pas assez dépourvu de tendresse et d'humanité pour n'avoir pas été vivement touché du malheureux sort de son meilleur ami. Mais lorsqu'il fait réflexion à la fin prématurée de plusieurs de ses associés; aux terreurs et à la mort de M. Belton; au cours signalé de la justice du Ciel, qui est tombée sur le misérable Tomlinson; à l'horrible catastrophe de l'infâme

Sinclair; aux profonds remords de l'homme qu'il aimait le plus; et d'un autre côté, à l'exemple qu'il a reçu de la plus excellente personne de son sexe, à ses préparatifs pour le dernier passage, à sa mort digne d'admiration et d'envie!... lorsqu'il considère, comme il le fait quelquefois en tremblant, que le vice était enraciné dans son cœur, que tous ces avis et cet aimable exemple étaient nécessaires pour lui donner la force de le vaincre, et que ces faveurs du Ciel sont rarement accordées aux personnes du même ordre, ou du moins qu'elles font peu d'impression dans la fleur de la jeunesse et dans la pleine force du tempérament; lorsque toutes ces idées se présentent à sa raison, il adore la bonté qui a rassemblé tant de moyens pour l'arracher, comme un tison enflammé, du milieu de la fournaise; il se croit obligé d'employer tous ses efforts et tous ses soins à rappeler ceux que son exemple peut avoir égarés, et de réparer, non seulement tout le mal qu'il a commis, mais celui dont il peut avoir été l'occasion.

À l'égard du dépôt sacré dont il avait été chargé par une femme céleste, il a répondu à cet honneur avec autant de plaisir que de fidélité; il ose dire, à la satisfaction de tout le monde, et même à celle de la malheureuse famille, qui lui a fait faire des remerciements à cette occasion. On lui permettra de déclarer aussi qu'en rendant ses comptes, il a renoncé au legs que la généreuse testatrice lui avait assigné dans la bonté de son cœur. Il l'a remis à la famille, pour être employé suivant d'autres vues du testament.

Il ne restait qu'une bénédiction terrestre à désirer pour M. Belford, parce qu'il la croyait capable de lui assurer la possession de toutes les autres. C'était le plus grand de tous les biens sensibles, une femme vertueuse et prudente. Après une vie aussi libre que la sienne, il ne s'est pas jugé digne d'un si grand bien sans s'être assuré, par un examen de bonne foi, que ses nouvelles résolutions et son horreur pour ses anciens goûts étaient si sincères qu'il ne devait pas les croire capables de changer. Dans cette confiance, s'étant rappelé quelques ouvertures flatteuses de M. Lovelace, et sa bonne fortune lui ayant offert l'occasion d'obliger Milord M... et toute cette illustre maison par un service important, il a demandé à ce seigneur la permission de rendre ses soins à Miss Charlotte Montaigu, l'aînée de ses deux nièces. Les conditions qu'il a proposées lui ont fait obtenir l'approbation de

Milord; et Miss Charlotte, qui n'avait pas d'engagement, lui a fait l'honneur d'accepter sa main. Il s'est trouvé tout d'un coup le plus heureux de tous les hommes. Milord, ne mettant pas de bornes à sa bonté, s'est fait un plaisir d'ajouter, pendant le temps même de sa vie, un bien considérable à la fortune naturelle de Miss Montaigu; Milady Lawrence et Milady Sadleir ont suivi son exemple, et le Ciel ayant donné, avant sa mort qui est arrivée trois ans après celle de son neveu, un fils à M. Belford, il s'est déterminé à faire tomber sur ce fils, le plus proche de son sang, l'héritage de tous ses droits, avec la moitié de son bien réel, dont il a laissé l'autre moitié à sa seconde nièce, Miss Patty Montaigu. Cette jeune demoiselle, à laquelle il ne manque aucune vertu, demeure actuellement avec sa sœur, et doit être mariée cet hiver à l'héritier d'une grande maison, qui arrive de ses voyages, et pour lequel on n'a pas cru que la Grande-Bretagne offrît un meilleur choix.

Le colonel Morden, avec tant de vertus et de lumières, ne peut être malheureux dans aucun pays du monde. Cependant son affaire avec M. Lovelace lui a fait perdre le dessein de venir résider en Angleterre aussitôt qu'il se l'était proposé. Dans la correspondance qu'il continue d'entretenir avec l'exécuteur testamentaire de sa cousine, il lui a déclaré plusieurs fois que s'il s'est cru obligé d'accepter l'offre de son adversaire, parce qu'il ne pouvait prendre d'autre parti sans reconnaître qu'il oubliait les malheurs de sa cousine, et sans demander pardon, en quelque sorte, à M. Lovelace, de quelques discours libres qui lui étaient échappés, il ne laissait pas de sentir la vérité des arguments de sa cousine contre les duels; et qu'en réfléchissant de sang-froid à ce qu'il en coûte vraisemblablement au malheureux Lovelace, il souhaiterait d'avoir pesé, avec plus d'attention, cette idée de la lettre posthume : *Si le Ciel lui accorde du temps pour se repentir, de quel droit le lui refuseriez-vous ?*

*Fin du dernier Tome*



## L'enterrement de Clarisse

L'Éloge de *Richardson*, en fixant l'attention d'une partie du public sur cet immortel écrivain, a réveillé toutes les impressions qu'avait fait naître la lecture de ses ouvrages, et a fait regretter que le célèbre auteur de la traduction de *Clarisse* n'ait pas conservé toutes les scènes de ce roman sublime. En supprimant quelques portions de l'original, M. l'abbé Prévost a sans doute moins consulté son propre goût qu'il n'a cédé à la crainte de déplaire à certains lecteurs dont l'esprit est trop dissipé pour s'intéresser à de longs ouvrages, ou dont le cœur est trop faible pour soutenir une continuité d'émotions fortes et profondes. Ce n'est pas pour ces âmes frivoles et froides que sont faits les tableaux pathétiques. Que tous ceux qui craignent de s'attendrir et de verser des larmes, détournent les yeux de la scène désolante que nous allons présenter ici. Nous avons craint d'abord que ce morceau, détaché de l'ouvrage dont il fait partie, ne produisît pas tout l'effet qu'on en attend; mais les traits en sont si vigoureux! les caractères si fortement prononcés! la nature y est si touchante et l'art si caché! les accents de la douleur y sont si vrais et si perçants!... Nous convenons cependant qu'il ne sera ni senti ni jugé de la même manière par celui qui en commencera la lecture, froid, sans aucune préparation et entièrement étranger aux événements et aux personnages, et par celui qui y aura été amené par une longue suite d'impressions diverses qu'il aura conservées au fond de son cœur où elles retentiront encore, comme les

harmoniques d'un corps sonore qui frémit longtemps après qu'on a cessé de le frapper.

Mais il est d'expérience que l'effet d'un grand tableau dépend infiniment plus de l'art et du génie du peintre que d'une connaissance détaillée du sujet. L'art et le génie appellent et arrêtent presque également et le spectateur ignorant et l'homme instruit.

Supposons, par exemple, qu'on ait représenté sur la toile une jeune fille penchée sur un autel, la tête renversée, les cheveux épars, les yeux à demi fermés, les lèvres pâles et mourantes, et offrant son sein découvert au couteau d'un sacrificateur prêt à la frapper; qu'elle soit entourée des compagnes de sa jeunesse; qu'il y ait à ses pieds un victimaire tendant un large bassin au sang qui va couler; que tout un peuple armé frémissse autour de cette scène; que les uns en détournent la vue, que d'autres s'empressent pour en être témoins; que la douleur, la pitié, la commisération, l'horreur se peignent sur tous les visages; qu'au milieu de la foule un homme debout se fasse remarquer par son caractère grand et noble, mais surtout par sa douleur profonde et muette; qu'un autre cherche, en lui parlant, à empêcher les gémissements de la victime d'arriver à son oreille, et à lui dérober l'horreur du spectacle en le serrant entre ses bras; qu'à travers le peuple et les soldats qu'elle écarte, on voie une femme échevelée, qui accourt, tendre les bras, montre l'image du désespoir et en fasse entendre le cri; l'homme un peu instruit dira : C'est le sacrifice d'Iphigénie; voilà Agamemnon, Nestor, Clytemnestre; je reconnais Ulysse. L'ignorant dira : Celui qui est là dans un coin, et qu'on voit accablé de sa douleur, il faut que ce soit le père; cet autre qui l'embrasse et qui lui parle a bien l'air d'un faux ami qui le trompe; et cette femme qui paraît avoir la tête perdue et qui arrive en criant de toute sa force, je suis sûr que c'est la mère. Les discours seront différents, mais l'émotion sera la même, et l'artiste sera peut-être plus flatté de l'éloge de l'ignorant. C'est ainsi qu'il sera de la pompe funèbre de Clarisse. Il suffira de savoir qu'elle fut jeune, riche, vertueuse et belle, belle par excellence; que le Ciel l'avait comblée de tous ses dons; que le peu de jours qu'il lui accorda furent un tissu d'amertumes; que son père, sa mère, son frère, sa sœur, ses tantes, ses oncles, ses parents, ses amis, ses connaissances, en un mot tous ceux qui l'approchèrent, concoururent, les uns par faiblesse, les autres par

méchanceté, à l'éloigner de la maison paternelle, à la livrer à la merci d'un scélérat et à la plonger dans l'infortune; qu'elle fut errante dans un monde inconnu, se sauvant devant le crime qui la poursuivait; qu'elle mourut loin des siens; que des mains étrangères lui fermèrent les yeux; et qu'elle rentra dans la maison funeste où elle avait pris naissance, enveloppée d'un linceul et renfermée dans une bière. La force du tableau et la sensibilité du spectateur feront le reste.

Lettre <sup>1</sup> du colonel Morden à M. Belford

Mon cher Monsieur,

Je vous envoie, comme je vous l'ai promis, le récit de ce qui s'est passé ici. Cette pauvre madame Norton s'est trouvée si mal en chemin, que malgré la lenteur avec laquelle j'avais fait avancer le convoi et la chaise, je craignais bien qu'elle ne pût pas aller jusqu'à Saint-Albans. Nous y arrivâmes cependant : j'espérais qu'un peu de repos la mettrait en état de continuer la route, mais je fus forcé de la laisser en cet endroit, et j'ordonnai à la fille que vous aviez bien voulu lui donner, d'en prendre le plus grand soin. Elle mérite toutes sortes d'attentions, non seulement par égard pour ma cousine, mais encore pour elle-même : c'est une digne femme.

Lorsque nous fûmes à cinq milles du château d'Harlove, je fis marcher le convoi encore plus lentement, parce que les chemins de traverse que nous étions obligés de prendre étaient fort mauvais, et que d'ailleurs j'avais plus de temps qu'il ne m'en fallait ; car je voulais que le char funèbre n'arrivât qu'à l'entrée de la nuit.

Pour moi, je pris le petit galop et j'arrivai au château sur les quatre heures. Vous imaginez bien que je trouvai une maison désolée ; mais vous voulez que j'entre dans tous les détails.

1. Cette lettre qui se trouve la 79 de l'original, doit être placée après la 344 de la traduction française.

En entrant dans la cour, je trouvai tout le monde en mouvement. Tous les domestiques que j'aperçus avaient les yeux gros et paraissaient si affligés, que je crus d'abord qu'il était survenu quelque nouveau malheur dans la famille.

MM. John et Antoine Harlove et madame Hervey étaient dans la cour; ils s'excitaient mutuellement à la douleur, comme auparavant ils s'étaient excités mutuellement à la dureté.

Mon cousin James me reçut à l'entrée de l'appartement : une douleur profonde était peinte sur sa physionomie; il me pria d'excuser les procédés qu'il avait eus avec moi la dernière fois que j'étais venu au château.

Ma cousine Arabelle vint à moi, désolée et toute en larmes : Ô mon cousin, me dit-elle en se penchant sur mon bras! je n'ose vous faire de questions. Vraisemblablement elle aurait voulu me parler de l'arrivée du char funèbre.

J'étais moi-même accablé de douleur; et sans pouvoir répondre ni aller plus avant, je me jetai sur la première chaise que je trouvai dans la salle. Le frère s'assit à ma droite, et la sœur à ma gauche : elle fondait en larmes, et tous deux gardaient le silence.

M. Antoine Harlove vint à moi peu de temps après : son visage exprimait la désolation; il me pria de passer dans le *parloir*, où étaient, disait-il, tous ses compagnons de deuil. Je l'accompagnai; mon cousin James et Arabelle nous suivirent.

Au moment où j'entrai dans le parloir, je fus frappé du spectacle d'une douleur universelle. Mon cousin Harlove, le père de Clarisse, s'écria en me voyant : Ô mon cousin, mon cousin! vous êtes le seul de toute la famille qui n'ayez rien à vous reprocher... Que vous êtes heureux!

La pauvre mère pencha douloureusement sa tête vers moi, sans pouvoir proférer une parole, et s'assit en couvrant ses yeux avec son mouchoir d'une main, tandis que sa sœur Hervey serrait l'autre main entre les siennes et l'arrosait de ses larmes. M. John Harlove était assis près de la fenêtre, les yeux rouges et gros, et le dos tourné à cette scène d'affliction.

Mon cousin Antoine, en rentrant dans le parloir, alla vers madame Harlove; il voulait lui parler : Ma chère sœur, lui disait-il, ne vous laissez pas... et puis se tournant vers mon cousin Harlove : Mon chère frère, ne vous laissez point abattre... Il ne put pas en dire davantage, il avait besoin lui-même des consola-

tions qu'il voulait donner; il alla dans un coin du parloir et se jeta sur une chaise, en poussant un profond soupir.

Miss Arabelle, qui avait suivi son oncle Antoine, paraissait vouloir dire quelques paroles d'encouragement à sa malheureuse mère, et n'avait pas la force de les prononcer. Elle passa derrière la chaise de madame Harlove et pencha la tête sur son épaule, comme pour demander les consolations qu'elle avait coutume de recevoir de cette tendre mère qui pour lors n'était pas en état de lui en donner.

Le jeune Harlove, malgré la violence de son caractère, était abattu. Les remords sans doute avaient dompté son orgueil.

Oh, Monsieur! quelles devaient être les pensées qui les occupaient alors, qui les privaient, pour ainsi dire, de mouvement et ne leur laissaient pour s'expliquer que des soupirs et des gémissements?... Ils étaient tous bien dignes de pitié, de la plus grande pitié! Mais de quelles malédictions n'est pas digne ce détestable Lovelace qui, par des artifices abominables et une scélératesse inouïe, a causé lui seul tous les maux qui enveloppent tant de personnes à la fois! Que Dieu me punisse, si... mais je m'arrête... cet homme est votre ami... vous me dites que sa raison est déjà altérée... que le Ciel la lui rende!... si je trouve que les choses se sont passées comme je l'imagine... et en effet ce qu'elle a laissé échapper dans son testament et dans la première lettre qu'elle m'a écrite, ne suffit il pas pour justifier mes soupçons?... Ô ma chère cousine! la bien-aimée de mon cœur! ne crois pas que ton âme si douce, qui ne respire que pardon et charité pour le plus vil des hommes, puisse le garantir... Mais encore une fois, je m'arrête... Pardonnez-moi, Monsieur... Qui pourrait avoir été témoin de cette scène, qui pourrait avoir vu sa propre famille abîmée dans la douleur, qui pourrait s'en rappeler l'horreur, en tracer le tableau avec tous les détails que vous me demandez, et ne pas sentir son cœur se soulever contre l'auteur de tant de maux?

Comme j'étais le seul, quelque affligé que je fusse, de qui les autres pussent attendre quelque consolation, je m'approchai de la mère désolée : Ma chère cousine, lui dis-je, ne vous laissez pas aller à une douleur qui, toute juste qu'elle est, ne nous sert de rien. Nous nous tourmentons, et nos tourments ne sauraient rappeler à la vie la chère enfant que nous pleurons... eh! vous ne

voudriez pas vous-même l'y rappeler, si vous saviez avec quelle assurance d'un bonheur éternel elle a quitté le monde... Elle est heureuse, Madame, soyez-en sûre, elle est heureuse. Que cette idée ranime votre courage.

Ô mon cousin! mon cousin! s'écria cette malheureuse mère, en retirant sa main d'entre celles de madame Hervey, pour serrer la mienne; vous ne savez pas quel enfant j'ai perdu!... Puis elle ajouta d'une voix plus basse : Et comment l'ai-je perdue!... C'est là ce qui me rend cette perte insupportable.

Dans ce moment ils se réunirent tous, pour s'accuser eux-mêmes ou pour se faire des reproches les uns aux autres. Mais tous les yeux se tournèrent à la fois sur mon cousin James, comme sur celui qui avait excité le ressentiment de toute la famille contre une si douce créature. Tandis qu'il luttait avec effort contre ses propres remords, Miss Harlove, qui ne pouvait plus résister aux siens, s'écria : Avec quelle dureté ne lui ai-je pas écrit! avec quelle barbarie ne l'ai-je pas insultée! Cependant avec quelle patience n'a-t-elle pas supporté mes outrages!... Qui aurait cru qu'elle fut si près de sa fin!... Ô mon frère!... mon frère!... sans vous!... sans vous!...

Ah! ne redouble pas mes tourments, répondit le frère... Tout ce qui s'est passé vient se représenter à mon esprit, et le trouble... Je ne voulais que ramener dans le bon chemin une sœur qui m'était chère et qui s'en écartait! J'étais bien éloigné de vouloir désespérer son tendre cœur! Ah! c'est l'infâme Lovelace qui a tout fait... ce n'est aucun de nous, c'est lui qu'il faut accuser... Cependant, mon cher cousin, n'est-ce pas sur moi qu'elle a rejeté tous les maux?... Je crains qu'elle ne l'ait fait... Dites-moi seulement, a-t-elle prononcé mon nom? a-t-elle parlé de moi dans ses derniers moments?... J'espère que celle qui a bien pu pardonner au plus grand scélérat qu'il y ait sur la terre et intercéder pour le soustraire à notre juste vengeance, n'aura pas refusé de me pardonner.

Elle est morte, répondis-je, en vous bénissant tous; loin de condamner votre sévérité à son égard, elle la justifiait elle-même.

À ces mots il s'éleva un cri général. Nous voyons bien, dit le père, nous voyons assez par les lettres déchirantes qu'elle nous a écrites, dans quelle heureuse disposition elle se trouvait quelques jours avant sa mort; mais a-t-elle persisté jusqu'au dernier

instant ? n'a-t-elle montré aucun regret ? n'a-t-elle eu aucun mouvement d'impatience ou de ressentiment ?

Point du tout. Je n'ai jamais vu et l'on ne verra jamais une plus sainte mort. Cela n'est pas étonnant : jamais on ne s'y est mieux préparé, elle y consacrait depuis plusieurs semaines toutes les heures de ses jours. Que ce souvenir nous console ! Nous ne pourrions désirer une plus heureuse fin, ni pour nous-mêmes ni pour ceux qui nous sont les plus chers. Nous pouvons nous reprocher les mauvais traitements qu'elle a reçus de nous ; mais quand tout se serait passé au gré de ses désirs, elle n'aurait pas pu faire une fin plus heureuse ; peut-être cette fin l'eût-elle été moins.

Chère âme ! chère et douce créature ! s'écrièrent tout à la fois le père, les oncles, la sœur et madame Hervey, avec des accents de douleur qu'il est impossible de rendre.

Nous nous reprocherons toute notre vie, disait la malheureuse mère, notre injustice envers un enfant si doux... En vérité, en vérité, ajouta-t-elle plus doucement à sa sœur Hervey, j'ai été trop endurente, beaucoup trop endurente. Cette tranquillité momentanée que j'ai toujours recherchée avec tant de soin, me coûtera des regrets éternels. Ici elle s'arrêta. Ma chère sœur... Ce fut tout ce que madame Hervey put lui répondre.

Je n'ai rempli que la moitié de mes engagements, reprit la pauvre madame Harlove, envers la fille la plus chère, la plus vertueuse... non, je n'en ai pas rempli la moitié... Comment nos cœurs ont-ils pu s'endurcir contre elle !... Les pleurs fermèrent le passage à sa voix. Madame Hervey voulut lui parler, mais elle ne put prononcer que ces mots : Chère sœur ! ma chère sœur !... Encore, s'écria cette mère désolée, si j'avais pu seulement la voir une fois !... Puis se tournant vers mon cousin James et vers sa sœur... Ô mon fils ! ô Arabelle ! si l'on nous traite un jour avec aussi peu de pitié !... Elle s'arrêta ; les larmes l'empêchèrent de continuer. Pendant ce temps-là chacun gardait le silence. Toutes les physionomies exprimaient une affliction trop vive pour être rendue par des paroles.

Vous voyez, M. Belford, qu'on rend maintenant justice à ma chère cousine... Ah ! quelles pensées terribles doivent s'élever dans les âmes qui ont à se reprocher des procédés aussi barbares, aussi dénaturés !

C'est votre indigne ami, M. Belford, c'est ce détestable Lovelace, c'est lui qui est la cause... Pardonnez-moi, Monsieur, je quitte la plume; j'ai besoin d'un peu plus de tranquillité pour continuer.

*À une heure du matin*

C'est en vain, Monsieur, que je cherche à calmer mon esprit agité; il m'est impossible de trouver du repos. Vous voulez que j'entre dans tous les détails, j'y consens. Ces funestes objets remplissent encore toute mon âme. Vers les six heures, le char arriva à la porte. Nous avons été avertis de son approche. L'église de la paroisse est un peu éloignée du château; mais le vent qui venait de ce côté portait jusqu'à nous le son de la cloche qui annonce les cérémonies funèbres. Les premiers sons de cette cloche lugubre firent tressaillir d'effroi et redoublèrent l'affliction de toute cette famille éplorée. C'était, comme nous le conjecturâmes tous, un hommage que l'amour des habitants rendait à la mémoire de ma chère cousine, lorsque son corps passait devant l'église.

Si telle était la douleur de la famille dans l'attente du convoi, jugez de ce qu'elle fut lorsqu'il arriva. Un domestique vint nous annoncer ce que le bruit du char que nous entendîmes rouler sur le pavé de la cour nous avait déjà appris. Il ne parla point, il ne pouvait pas parler; il nous regarda, il s'inclina et se retira. Je sortis; personne dans ce moment n'eut la force de m'accompagner : cependant le frère se leva un instant après et me suivit.

Lorsque j'arrivai à la porte, je fus frappé d'un spectacle bien attendrissant. Vous avez appris, Monsieur, combien ma chère cousine était universellement chérie, surtout des pauvres et des gens du commun : aussi jamais une jeune dame ne mérita-t-elle mieux d'être aimée; elle était la protectrice de tous les pauvres qui se trouvaient dans son voisinage, quand ils étaient gens de bien.

Lorsqu'on est plein d'une douleur profonde et sincère, il est naturel d'intéresser tous ceux qu'on connaît à l'objet de sa douleur. Les domestiques de la maison avaient dit sans doute à leurs amis, et ceux-ci à d'autres, qu'on allait apporter le corps de leur jeune maîtresse dans cette maison où on n'avait pas voulu la recevoir vivante. Le temps était si court, qu'il était facile à ceux qui avaient su la mort, de conjecturer à peu près le moment où le

corps arriverait. Un convoi funèbre qui vient de Londres et qui passe par des villages ne peut manquer d'attirer l'attention de tout le monde, quelque peu suivi qu'il soit, comme celui de notre chère Clarisse, car la chaise était restée auprès de la pauvre madame Norton. D'ailleurs, lorsque le char prit les chemins de traverse qui conduisent au château d'Harlove, quoiqu'il ne fût point orné d'écussons, on devina aisément ce que c'était : de sorte que le convoi, joint au son de la cloche, avait rassemblé au moins cinquante personnes, tant hommes que femmes et enfants. Tous avaient les larmes aux yeux, tous déploraient la mort de cette admirable personne qui ne fit jamais une démarche que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Lorsqu'on eut descendu le cercueil, cette foule s'empressa tout autour et empêcha pendant quelques moments qu'on ne le fît entrer. Les jeunes gens se disputaient pour le porter; cependant tout cela se passait à voix basse, sans clameurs et sans tumulte, marque singulière de la vénération, dont je n'ai point vu d'exemple dans mes voyages, de la part de gens sans éducation, dont les disputes sont inséparables du bruit. À la fin on permit à six filles de prendre le cercueil par les six anses.

Le corps fut ainsi porté avec le plus grand respect dans la salle, où il fut placé sur deux tabourets. Les plaques d'argent, les emblèmes et l'inscription fixèrent tous les yeux; et l'admiration des spectateurs redoubla lorsqu'ils apprirent que tout cela avait été commandé par Clarisse elle-même. Ils demandèrent qu'on leur permît de voir le corps; mais ils le désiraient plus qu'ils ne l'espéraient. Lorsque leur curiosité fut satisfaite, ils se dispersèrent en bénissant la mémoire de cette fille céleste, non sans répandre des larmes et sans laisser échapper des plaintes : « Elle est heureuse, disaient-ils!... si elle ne l'est pas, que sera-ce de nous? » D'autres se rappelaient le bien qu'elle se plaisait à faire, et quelques-uns appelaient les malédictions sur celui qui avait causé sa perte.

Les domestiques vinrent ensuite autour du cercueil, ce qu'ils n'avaient pas pu faire plus tôt : ce fut une nouvelle scène de douleur, mais une scène muette, car ils ne se parlaient que par des regards et des soupirs. Ils contemplaient le cercueil tour à tour et se regardaient les uns les autres, en élevant leurs mains vers le ciel. Peut-être que la présence de leur jeune maître leur en

imposait et ne leur permettait d'exprimer leur affliction que par leurs mouvements.

Pour M. James Harlove, qui m'avait accompagné, mais qui s'était retiré quand il avait vu la foule, il se mit à considérer d'un œil fixe le cercueil, dès que la salle fut libre; mais je suis bien sûr qu'il n'aurait pas pu rendre compte d'un seul emblème ou d'un seul caractère, si on lui en eût fait la question. Il resta debout, abîmé dans une rêverie profonde, les bras croisés, la tête penchée d'un côté, et ayant sur son visage toutes les marques d'une douleur stupide.

Le corps fut ensuite porté dans le petit parloir attenant à la salle, qu'elle avait coutume d'appeler *son parloir*. Alors le père et la mère, les deux oncles, la tante Hervey et la sœur arrivèrent, les genoux tremblants et l'âme serrée; ils nous joignirent, M. James et moi, et la scène devint encore plus attendrissante. Leur affliction se fortifiait sans doute du souvenir de leur implacable dureté; mais quand ils virent devant eux le réceptacle qui contenait les restes de cette chère enfant, la gloire de leur famille, que leurs injustes violences avaient chassée de la maison et qui ne pouvait plus leur être rendue, leur douleur ne connut plus de bornes.

Ils avaient voulu, à ce qu'il semble, empêcher la mère d'entrer; et, ne pouvant la retenir, ils l'avaient accompagnée, quoiqu'ils hésitassent d'entrer eux-mêmes auparavant: mais ils étaient entraînés par une force à laquelle ils ne pouvaient pas résister. La pauvre mère porta les yeux sur le cercueil et les détourna sur le champ, en se retirant avec un mouvement de désespoir vers la fenêtre, joignant les mains et les étendant, comme si elle se fut adressée à sa chère fille. « Ô mon enfant! mon enfant! s'écria-t-elle, toi qui fus l'orgueil de mes espérances... ah! s'il m'avait du moins été permis de t'annoncer le pardon et la paix!... oh! pardonne à ta barbare mère. »

Son fils qui laissait voir dans ses yeux combien son cœur était attendri, la conjura de se retirer; et la femme de chambre de madame Harlove ayant paru dans ce moment, il l'appela pour l'aider à reconduire cette malheureuse mère dans le parloir du milieu; en revenant il rencontra à la porte son père, qui n'avait fait que jeter un coup d'œil sur la bière et qui cédait aux instances que je lui faisais de se retirer. La douleur de M. Harlove avait été

trop profonde pour s'exhaler en paroles jusqu'au moment où il aperçut son fils; alors, poussant un profond soupir, il s'écria : Jamais, non jamais il n'y eut d'affliction comme la mienne!... Ô mon fils!... mon fils!... ajouta-t-il avec un ton de reproche et détournant ses regards de dessus lui. Je l'accompagnai dans le parloir du milieu, et je tâchai de le consoler; sa femme y était plongée dans la désolation, elle le regarda. Il fit un mouvement pour aller vers elle : Ô ma chère!... s'écria-t-il. Puis se retournant sur le champ, les yeux remplis de larmes et le cœur serré, il se hâta de passer dans le grand parloir, et là il me pria de le laisser à lui-même.

Les oncles et la sœur ne cessaient de porter et de ramener leurs regards sur les emblèmes, en gardant un silence de tristesse. Madame Hervey cherchait à lire l'inscription, elle lisait bien ces mots : *C'est ici que les méchants cessent de tourmenter...* mais elle ne pouvait pas achever; ses pleurs tombaient en grosses gouttes sur les plaques d'argent qu'elle considérait; l'impatience se mêlait à sa douleur, parce qu'elle ne pouvait satisfaire sa curiosité, quoiqu'elle essuyât sans cesse ses yeux à mesure qu'ils se remplissaient de larmes.

Vous dont le cœur est plein d'humanité, jugez, M. Belford, combien je devais être touché : cependant j'étais obligé d'essayer de les consoler.

Mais je vais fermer ma lettre ici, afin de pouvoir vous l'envoyer demain de grand matin : cependant j'en commencerai une autre, dans la supposition que ma triste prolixité ne vous sera point désagréable. Je suis hors d'état de prendre du repos, comme je vous l'ai déjà marqué; ainsi je ne peux faire autre chose qu'écrire. J'ai encore des scènes plus tristes à vous peindre, et ma plume est, si j'ose le dire, infatigable. Ces scènes sont encore toutes récentes dans ma mémoire; peut-être qu'un jour je vous demanderai la permission d'en revoir le récit, lorsque la grande désolation aura fait place à une plus douce mélancolie.

Je suis, etc.

GUILLAUME MORDEN.

## Le colonel Morden au même

Lorsque toute cette malheureuse famille se fut retirée, je fis ouvrir le cercueil pour y jeter de nouvelles fleurs et d'autres aromates. Le corps n'avait pas souffert beaucoup d'altération du voyage; le doux sourire était encore sur la bouche.

Les filles qui avaient apporté les fleurs s'empressaient de les répandre, en faisant des plaintes continuelles sur son sort; elles regrettaient toutes de n'avoir pas eu le bonheur de la suivre à Londres. Une d'elles en particulier, qui me parut être attachée à la personne de ma cousine Arabelle, mettait plus d'éclat et d'emportement dans sa douleur; et au moment où elle tourna le dos, les autres convinrent qu'elle en avait bien sujet. Je m'informai de ce qu'elle était, et j'appris qu'elle avait été chargée de garder ma cousine, lorsque l'injuste sévérité de ses parents la tenait renfermée dans sa chambre.

Juste ciel! disaient ces filles, est-il possible qu'on ait pu traiter ainsi, ou souffrir qu'on traitât ainsi une jeune personne qui était faite pour donner des lois à toute sa famille!

Quand on eut dit à mes cousins que le cercueil était découvert, tous s'empressèrent d'entrer, excepté le malheureux père et la tendre mère, qui semblaient, par attention l'un pour l'autre, se priver de ce douloureux spectacle. Madame Hervey baisa ces lèvres que la mort avait décolorées, et ne put prononcer que ces mots: Ornement de ce monde!... Miss Arabelle s'approcha

pour baiser le front de celle qu'elle avait si cruellement persécutée. Ô mon frère!... s'écria-t-elle en jetant les yeux tour à tour sur le corps et sur mon cousin James qui se saisit d'une main glacée par la mort, et qui, après l'avoir baisée, se retira avec précipitation.

Les deux oncles étaient restés jusqu'alors plongés dans un morne silence; ils semblaient attendre l'exemple l'un de l'autre pour s'approcher du corps. Je donnai des ordres pour recouvrir la bière, alors ils s'approchèrent et tous les autres revinrent pour dire les derniers adieux à ce triste et cher objet qui allait leur être enlevé pour toujours.

Ce fut alors que chacun d'eux, moins opprimé de sa douleur, trouva des expressions pour la rendre. Ils adressèrent tous à ce corps inanimé les plaintes les plus tendres. La chère créature! s'écriaient-ils, c'est le même air de bonté! la même douceur de physionomie! la même dignité naturelle!... Ah, sans doute elle est heureuse! ce doux sourire nous l'annonce... C'est nous! c'est nous qui sommes malheureux!... Mon cousin James prit encore la main de sa sœur et jura sur cette main froide et sans vie qu'il vengerait les maux de toute sa famille sur le monstre qui les avait causés.

Le père et la mère voulaient dire aussi un dernier adieu à cette fille autrefois si chérie; ils étaient venus jusqu'à la porte du parloir, mais ni l'un ni l'autre n'eut la force d'entrer. La pauvre madame Harlove disait qu'elle voulait voir encore une fois cette enfant de son cœur, ou qu'elle n'aurait plus un moment de paix dans sa vie; mais ils consentirent cependant à différer jusqu'au lendemain leur triste curiosité, et ils se retirèrent tous deux inconsolables et leur visage inondé de douleur; ils ne pouvaient prononcer une seule parole et n'osaient se regarder, parce qu'ils n'auraient pu soutenir la vue de leur désolation mutuelle.

*Lundi matin, entre 8 et 9 heures*

Cette famille infortunée se dispose pour une triste entrevue à déjeuner. M. James Harlove, qui a pris aussi peu de repos que moi, a écrit à M. Melvill qui a promis de préparer un court éloge de Clarisse. On attend à tous les instants Miss Howe qui veut voir pour la dernière fois sa tendre amie. Elle a fait prier par son

messenger qu'on ne fit pas attention à elle; elle ne veut pas rester six minutes : ce sont ses paroles. On n'aura pas de peine à se conformer à ce qu'elle désire.

Je suis, etc.

Le même au même

*Lundi après-midi*

Nous sommes si mauvaise compagnie les uns pour les autres, que c'est une consolation pour moi de chercher la solitude et d'écrire.

On m'avertit pour le déjeuner sur les neuf heures et demie. Chacun prit sa place avec un air d'inattention, les yeux gros et le visage abattu. On se demandait l'un à l'autre comment on avait reposé, sans espérer une réponse consolante. La pauvre madame Harlove répondit qu'il n'y avait plus de repos pour elle.

Au moment où nous étions placés, on entendit le son de la cloche, les portes de la cour s'ouvrirent, et le bruit d'un carrosse qui entra causa une émotion générale. Je sortis et j'arrivai assez tôt pour donner la main à Miss Howe qui descendait de sa voiture où elle laissait sa femme de chambre tout éplorée.

Je crois, Monsieur, vous avoir ouï-dire que vous n'aviez jamais vu Miss Howe. C'est une jeune dame pleine de noblesse et de grâces. Une sombre tristesse répandue sur toute sa personne obscurcissait le feu et la vivacité de son caractère, qui perçait cependant de temps en temps à travers les nuages de la mélancolie. L'amitié qui l'attachait à ma chère cousine m'a inspiré pour elle une estime que je conserverai toute ma vie.

Je ne croyais pas, dit-elle en me donnant la main, rentrer jamais dans cette maison; mais, morte ou vivante, ma chère Clarisse m'entraîne partout après elle.

Nous entrâmes dans le petit parloir. Dès qu'elle eut aperçu le cercueil, elle retira sa main de dedans la mienne et écarta avec précipitation le voile qui couvrait le corps de son amie : alors d'un air égaré elle joignit ses mains avec force, et les élevant au-dessus de sa tête, tantôt elle laissait tomber ses regards sur le corps, tantôt elle les élevait vers le ciel, comme pour lui reprocher ses douleurs. Les mouvements précipités de son sein faisaient voir à travers son mouchoir l'agitation de son âme. Enfin elle rompit ce douloureux silence : Ah ! voyez-vous, Monsieur, me dit elle, voyez-vous celle qui fut la gloire de notre sexe, entraînée dans le tombeau par celui qui doit être la honte et l'horreur du vôtre?... Ô ma bienheureuse amie ! s'écria-t-elle en pressant de ses lèvres ces lèvres froides qui ne pouvaient plus répondre à ses caresses ; Ô ma douce compagne ! mon modèle et mon guide !... est-ce donc là tout !... est-ce là tout... tout ce qui reste de ma Clarisse !... Après une courte pause et un profond soupir, elle tourna ses yeux sur moi et les ramena bientôt sur son amie... Est-ce bien elle !... se peut-il qu'elle soit réellement morte !... Oh ! non... non... elle dort peut-être !... Éveille-toi, ma bien-aimée, ma douce amie, éveille-toi !... Ne serais-tu donc plus qu'une argile insensible !... Que ta chère Anne Howe te rappelle à la vie !... respire ma vie ! que la chaleur de mes lèvres ranime tes lèvres glacées !... En prononçant ces paroles, sa bouche était collée sur celle de Clarisse. Elle laissa encore échapper un soupir qui semblait venir du fond de son cœur ; puis, comme si elle eût été affligée de ne pas obtenir de réponse, elle dit : Était-ce donc ainsi que tant de perfections devaient finir ! est-il bien vrai !... est-ce donc sans retour que tu as quitté ton amie ?... Ô cruelle Clarisse !...

Après quelques instants de silence, elle parut revenir à elle ; et se tournant vers moi : Pardonnez, me dit-elle, pardonnez à mon égarement... je ne suis pas à moi... ah ! je n'y serai plus... Vous ne connaissez pas toutes les perfections... non vous ne connaissez pas la moitié des perfections qui sont ensevelies dans cette bière... Puis elle répétait : Non, cela n'est pas possible !... ce ne peut être là tout ce qui reste de ma Clarisse !... As-tu donné une larme, ajouta-t-elle après une petite pause, une seule larme à ton amie ? Ô ma chère Clarisse !... Mais quel triste silence !... Hélas ! que ne puis-je moi-même soulager par quelques larmes ce

cœur oppressé qui ne peut contenir sa douleur!... Pourquoi donc, M. Morden, pourquoi l'a-t-on envoyée ici? pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée? Elle n'a ni père, ni mère, ni parents; non, elle n'en a point! Ne l'avaient-ils pas tous désavouée, abandonnée? J'étais l'amie de son cœur... eh! n'avais-je pas les meilleurs droits à posséder les restes de cette chère créature?... Qu'est-ce que des noms sans la nature pour leur sacrifier une tendresse comme la mienne?... Elle baisait encore les lèvres, les joues, le front de sa Clarisse, et poussait des soupirs qui semblaient déchirer son tendre cœur. Pourquoi, reprit-elle, m'a-t-on empêché de voir cette trop chère amie, avant que le Ciel en fît un ange?... Ah! j'ai trop différé cette visite dont mon cœur avait besoin... De quels regrets cette réflexion va-t-elle empoisonner ma vie!... Ô ma bienheureuse amie! qui sait, si je fusse arrivée à temps vers toi, qui sait ce que les tendres consolations de mon cœur auraient pu produire sur toi!... Elle jeta dans ce moment des regards troublés autour d'elle, comme si elle eût craint d'apercevoir quelqu'un de la famille... Encore un baiser, mon ange! mon amie! chère compagne que j'ai perdue, que je regretterai sans cesse!... Encore un baiser, et laisse-moi fuir de cette maison détestée que je n'ai jamais aimée que pour toi!... Adieu donc, ma chère, ma trop chère Clarisse!... Tu es heureuse, je n'en doute pas, comme tu me l'as assuré dans ta dernière lettre... Oh! puissions-nous nous rejoindre bientôt dans un séjour de paix et de bonheur, où d'infâmes Lovelace et des parents dénaturés ne viennent pas attenter à notre innocence et troubler notre félicité!

Elle garda encore un moment le silence... Elle voulait sortir, et n'en avait pas la force. Opprimée de sa douleur, elle luttait contre son propre désespoir: heureusement, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Enfin, dit-elle en respirant fortement, enfin... je suis un peu soulagée... sans ce secours, mon cœur allait se briser... Ah! je dois encore bien d'autres larmes à ma Clarisse, dont les conseils ont fait pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle... Mais pourquoi, reprit-elle en regardant le corps, les mains jointes et élevées, pourquoi pleuré-je celle qui est heureuse maintenant?... Oui, tu l'es, et cette idée fait ma consolation... oui, c'est ma consolation, chère Clarisse, ajouta-t-elle en la couvrant de baisers.

Excusez-moi, Monsieur, dit-elle en se tournant vers moi qui étais aussi touché qu'elle-même; j'aimais cette chère créature comme jamais une femme n'a aimé une femme : excusez l'emportement de ma douleur... est-il possible que ma Clarisse, la gloire de son sexe, soit ainsi victime de la scélératesse et de la dureté?

Ah! Madame, répondis-je, ils en sont punis! ils en sont tous bien punis!... Eh bien! qu'ils en soient punis, reprit-elle; je trahirais la tendresse que j'ai pour l'amie de mon cœur si j'avais pitié d'eux... Que je suis malheureuse, ajouta-t-elle en ramenant ses regards sur le corps, de n'avoir pas pu la voir encore avant que ses yeux s'éteignissent, avant que ses lèvres se fermassent pour jamais!... ah! Monsieur, vous ne savez pas combien de douceur, combien de sagesse découlaient de ces lèvres lorsqu'elle parlait! vous ne savez pas quelle amie j'ai perdue!

Elle jeta alors les yeux sur le cercueil, et parut tout d'un coup frappée du sens des emblèmes. Cette vue donna de nouvelles forces à sa douleur; et quoiqu'elle essayât sans cesse ses yeux, les larmes en coulaient avec tant d'abondance, qu'il lui fut impossible de lire les inscriptions : elle fut obligée de me prier de lui expliquer par écrit les emblèmes, et les textes qui les accompagnaient. Ne pourrais-je pas obtenir, me dit-elle ensuite, une boucle de cheveux de ma chère Clarisse? Je lui répondis que l'exécuteur testamentaire ferait l'un et l'autre, et lui enverrait aussi une copie du testament. Vous y trouverez, ajoutai-je, des marques du tendre souvenir de celle qui vous appelle *la sœur de son cœur*... Ah! c'est bien avec justice, répondit Miss Howe, qu'elle me donne ce nom! nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme!... mais moi, qui viens d'être séparée de la plus belle moitié de moi-même, que vais-je devenir?

Un domestique qui passa près de la porte lui fit jeter des regards inquiets autour d'elle : elle craignait toujours de rencontrer quelqu'un de la famille... Encore une fois, s'écria-t-elle, que je te dise un dernier, un éternel adieu!... Hélas! c'est moi qui te dis un dernier, un éternel adieu! elle serra le visage de Clarisse entre ses mains, et le baisa encore; elle prit ensuite ses mains qu'elle baisa l'une après l'autre; puis, s'appuyant sur mon bras, elle sortit de la chambre avec précipitation, se jeta dans son carrosse, et là, se livrant à toute sa douleur, le visage inondé de

larmes et le cœur gros de soupirs, elle me fit un signe de la tête, et s'éloigna de moi.

Il faut que je termine ici cette lettre : le souvenir de cette scène attendrissante me jette dans un trouble qui ne me laisse pas la force de continuer.

Je suis, etc.

## Le même au même

*Mardi au matin, 12 septembre*

La bonne madame Norton est arrivée; elle a un peu repris courage, et c'est l'effet de ces mêmes lettres posthumes, dont nous craignons vous et moi qu'elle ne fût trop affectée. Je ne peux attribuer cela qu'à la bonne trempe de son esprit. Il paraît qu'elle est familiarisée avec les afflictions et qu'elle vit dans l'espérance habituelle d'une meilleure vie; comme son cœur ne lui reproche rien à l'égard de sa chère fille que nous pleurons tous, elle a cru devoir ranimer toute sa fermeté, pour être en état de donner quelque consolation à une mère infortunée.

Ô M. Belford! combien de voix s'élèvent autour de moi pour louer et pour plaindre ma chère cousine!... Ah! si elle eût été ma fille ou ma sœur!... Mais croyez-vous que l'homme qui a causé cette grande, cette universelle désolation... Mais j'arrête.

Le testament ne sera ouvert qu'après que la cérémonie funèbre sera achevée. On fait tous les préparatifs nécessaires pour cette solennité : tous les parents et les domestiques ont déjà pris le grand deuil.

Je viens dans ce moment de prêter mon secours au père et à la mère qui ont voulu faire encore un effort pour voir le corps de leur chère fille; ils avaient désiré que je les accompagnasse avec la bonne madame Norton. C'est un dernier adieu, disait la mère, qu'il faut que je lui fasse. Vain effort! dès que le cercueil s'est

offert à leurs yeux et avant même qu'on le découvrit : Ô ma chère ! s'écria le père en se retirant, je ne saurais... je sens que je ne saurais y résister!... Ah! pourquoi... pourquoi mon cœur a-t-il eu tant de dureté!... Alors, s'approchant de sa femme, il n'eut que le temps de la prendre dans ses bras pour l'empêcher de tomber. Ô ma chère âme! a-t-il repris, c'en est trop!... c'en est trop!... retirons-nous. Madame Norton, qui venait de quitter madame Harlove pour s'approcher du funeste cercueil, revint promptement près d'elle. Chère Norton! lui dit la malheureuse mère en passant les bras autour de son col, emportez-moi, ôtez-moi d'ici... Ô ma fille! ma fille! ma Clarisse Harlove! toi qui étais l'orgueil et la joie de ta mère... ne te verrai-je donc plus!... jamais! ... jamais!...

Je soutins le malheureux père, madame Norton aida la mère défaillante à passer dans la chambre voisine : là elle se jeta sur un lit de repos, et le père se laissa aller dans un fauteuil à côté d'elle. La bonne Norton s'était mise aux pieds de madame Harlove qu'elle tenait embrassée par la ceinture. Quelle image que les deux mères de ma chère Clarisse (je peux bien me servir de cette expression), aussi étroitement unies l'une à l'autre!... quelle variété d'images douloureuses, dans ces scènes de tristesse et de désespoir!

Le malheureux père tâchait de consoler sa femme et exagérait ses propres torts. Plût à Dieu, ma chère, disait-il, plût à Dieu que je n'eusse pas plus de reproches à me faire que vous! Vous vous étiez laissée toucher!... vous m'auriez persuadé de me laisser fléchir aussi!... Eh! ma faute n'en est que plus grande, répondit-elle vivement; pourquoi ai-je eu la faiblesse de céder, quand j'ai vu que la sévérité était poussée trop loin?... Mère barbare! comment deux de mes enfants ont-ils pu me faire oublier que j'étais aussi la mère d'un troisième!... et quel troisième! Madame Norton employait les raisons et les prières pour la consoler. Ô ma chère Norton! répondit la malheureuse femme, vous avez été la véritable mère de cette chère créature!... Plût au Ciel que je n'eusse pas plus de reproches à me faire que vous!

C'est ainsi que ce couple infortuné se tourmentait par de vains regrets et des remords superflus, lorsque ma cousine Hervey entra; elle conduisit, avec le secours de madame Norton, l'inconsolable mère dans sa chambre. Les deux oncles et M. Hervey, qui

vinrent ensuite, engagèrent de leur côté M. Harlove à se retirer avec eux dans la sienne. Ils sortirent, en renonçant l'un et l'autre à l'espérance de revoir jamais cette fille chérie dont ils ne pouvaient trop déplorer la perte.

Il n'y a que le temps, M. Belford, qui puisse affaiblir le sentiment d'une privation aussi douloureuse. Lorsque la perte est encore toute récente, les conseils ne peuvent l'adoucir. La nature veut avoir son cours, et cela doit être, jusqu'à ce que l'affliction s'épuise enfin et se consume elle-même. Alors la religion et la raison réunissent leurs secours puissants pour ranimer l'âme abattue.

Je ne vois aucun visage qui ressemble à ce qu'il était lorsque je vins ici pour la première fois. Je ne trouvai alors que hauteur et qu'inflexibilité sur toutes les physionomies : qu'elles sont changées aujourd'hui ! L'excès de l'affliction a allongé leurs traits et gonflé leurs muscles ; leurs yeux, qui lançaient alors la colère et le ressentiment, semblent implorer aujourd'hui la pitié de tous ceux qui les approchent. Est-il possible d'expier plus amèrement la dureté de cœur volontaire ? Les vers suivants de Juvénal conviennent bien à cette malheureuse famille : ils se sont présentés souvent à mon esprit depuis dimanche au soir.

*Humani generis mores tibi nosse volenti  
Sufficit una domus : paucos consume dies, et  
Dicere te miserum, postquam illinc veneris, aude.*

Je suis, etc.

Nous venons d'assister à la dernière et lugubre cérémonie. Le père et la mère auraient bien voulu se joindre au reste de la famille pour rendre ces tristes devoirs à leur chère fille, mais ils n'en avaient pas la force ; ils étaient trop indisposés l'un et l'autre, et ils le sont encore. L'inconsolable mère pria madame Norton de rester avec elle : Il ne faut pas, disait-elle, que les deux mères de la fille la plus douce qu'il y ait jamais eu, se séparent l'une de l'autre.

Toute la solennité s'exécuta avec beaucoup d'ordre et de décence. Le château d'Harlove est éloigné de l'église d'un demi-mille. Dans toute la route le convoi fut suivi d'un grand nombre

de personnes de tout état. Il était neuf heures lorsqu'il arriva à l'église qui était déjà remplie de monde. Une tristesse mêlée d'attention était répandue sur tous les visages. Je n'ai jamais vu régner un silence aussi profond et aussi respectueux aux funérailles des princes.

M. Melvill, qui s'était chargé de faire l'éloge de ma chère cousine, prononça un discours très pathétique. Les larmes tombaient souvent sur son visage, et ne cessaient de couler des yeux des auditeurs; on fut surtout singulièrement affecté quand M. Melvill dit que le texte de son discours avait été choisi par Clarisse elle-même. À mesure que l'orateur faisait l'énumération des belles qualités de Clarisse, un grand nombre des auditeurs se parlaient à l'oreille pour confirmer par leur propre témoignage chaque trait de l'éloge.

Lorsqu'il désigna la place de l'église où elle avait coutume de prier, tout l'auditoire s'est tourné vers cette place avec l'air du respect, comme pour l'y chercher encore.

Lorsqu'il loua sa douceur toujours pleine de dignité, des murmures d'approbation se firent entendre dans toute l'église; et une pauvre femme qui était près de moi dit : Ah! c'était la bonté même; elle parlait à tout le monde.

Le récit des charités qu'elle se plaisait tant à faire et qu'elle plaçait si bien, fit couler beaucoup de larmes. L'éloge de sa bienfaisance sortait de toutes les bouches et s'exprimait par des interjections ou par des regrets : Les pauvres, disaient les uns, ont fait une perte qu'ils ne répareront jamais. Une jeune dame disait : Miss Clarisse Harlove allait au-devant des malheureux et n'attendait pas que leur courage, surpris par l'infortune, en fût opprimé.

Elle avait un certain nombre de pauvres qu'elle avait distingués, parce qu'ils avaient de la probité et de l'industrie et qu'ils n'étaient pauvres que parce qu'ils étaient malheureux. Ils étaient venus volontairement rendre les derniers devoirs à leur bienfaitrice et avaient percé la foule pour s'approcher de l'endroit où était placé le corps; ils confirmaient par leur approbation les éloges de l'orateur.

Quelques-uns de ceux qui connaissaient la malheureuse histoire de Clarisse remarquaient l'air abattu du frère et les larmes qui coulaient des yeux de la sœur, et ils se disaient : Que

ne donneraient-ils pas maintenant, pour n'avoir pas eu tant de dureté! D'autres, poursuivant, pour ainsi dire, le père cruel et la malheureuse mère jusqu'au fond de leur chambre, s'écriaient : Ils gémissent sans doute maintenant, mais c'est trop tard; de quelle douleur ne doivent-ils pas être saisis!... Il ne faut pas s'étonner qu'ils n'aient pas osé assister à cette cérémonie!

Plusieurs exprimaient leur étonnement de ce qu'il pouvait y avoir un homme assez peu touché de tant de perfections, pour avoir traité un objet aussi vertueux avec aussi peu de justice... de justice! disons plutôt avec aussi peu d'humanité; comment a-t-il pu même consulter aussi peu ses propres intérêts, en considérant le rang et la fortune de Clarisse, quand il n'aurait pas eu d'autres motifs pour être juste.

Enfin l'orateur a insisté particulièrement sur l'heureuse fin que Clarisse avait faite, et il a tiré de là des consolations pour la famille et de l'instruction pour les auditeurs.

Au moment où l'on se disposait à descendre le corps dans le caveau, on s'est empressé d'approcher du cercueil pour lire les inscriptions : deux gentilshommes surtout perçaient la foule, le visage couvert de leurs manteaux; c'étaient, je crois, M. Mullins et M. Wierley, qui étaient fort attachés à ma cousine.

Dans ce petit espace, dit M. Mullins en considérant le cercueil, sont renfermées toutes les perfections humaines. M. Wierley, ne pouvant résister à son affliction, a été obligé de sortir de l'église; et nous avons appris qu'il est très mal.

On dit que M. Solmes était dans un coin de l'église, enveloppé d'une redingote, et qu'on l'a vu souvent essuyer ses larmes; mais je ne l'ai point aperçu.

Un autre gentilhomme y était aussi *incognito* : on n'y avait point fait attention d'abord; mais la grande émotion qu'il a témoignée lorsqu'on a descendu le corps, l'a fait reconnaître pour M. Hickman, le digne ami de Miss Howe.

Mes cousins Jean et Antoine Harlove ne voulaient point descendre dans le caveau qui renfermait les corps de leurs ancêtres.

Miss Harlove était vivement touchée; sa conscience et sa tendresse déchiraient à la fois son cœur : elle voulait descendre avec le corps de sa chère sœur, qu'elle appelait son unique sœur, mais son frère s'y est opposé. Ses yeux inondés de larmes ont suivi le

cercueil jusqu'à ce qu'il ait entièrement disparu; alors elle s'est laissé aller sur son siège et a été prête à s'évanouir.

J'ai accompagné le corps au fond du caveau, non seulement pour me satisfaire moi-même, mais encore pour pouvoir vous assurer, vous, Monsieur, qui êtes l'exécuteur testamentaire, qu'elle a été, comme elle l'a demandé, enterrée aux pieds de son grand-père. Là j'ai laissé les restes de ma chère cousine, après avoir marqué ma place à côté de son cercueil.

À mon retour au château, je me suis contenté d'envoyer faire mes compliments à la famille, et je me suis retiré dans ma chambre : je ne crains pas d'avouer qu'en y entrant, je n'ai pu m'empêcher de me livrer de nouveau à toute l'amertume de ma douleur.

Testament de Clarisse Harlove

*Auquel était cousu avec de la soie noire un papier qui contenait le préambule suivant :*

*À mon exécuteur testamentaire*

J'espère qu'on m'excusera si je me suis étendue sur divers points importants de ce sérieux et dernier acte de la vie. J'ai si souvent ouï parler de difficultés et de contestations occasionnées par l'obscurité d'un testament, et je connais tant d'exemples de familles brouillées pour cette raison, que j'ai pensé que, n'y eût-il d'autre considération que celle du repos et de la paix des amis qui nous survivent, cette dernière action de la vie, eu égard à son but et à ses suites, n'en devait pas être la dernière quant à la manière dont on la fait. J'ai cru au contraire que ce devait être le résultat d'une mûre et tranquille délibération, et l'ouvrage d'un esprit sain et d'une mémoire présente, qui malheureusement ne sont guère l'apanage que de la santé. De plus, les raisons qu'un testateur donne à ses volontés préviennent les suppositions de démence et les disputes de mots; ce qui met dans tous leurs droits ceux qu'on voulait obliger, et les laisse tranquilles possesseurs du bien qu'on avait eu dessein de leur laisser. Ce sont là les raisons qui m'ont engagée depuis longtemps à mettre sur le papier les principaux articles de mes dernières dispositions, changeant ou ajoutant selon les nouvelles raisons qui s'offraient; de

manière que, quelque soudaine qu'eût été ma mort, j'aurais toujours laissé après moi un testament plus ou moins détaillé. Cependant, comme il a plu à Dieu de me donner du temps, et que j'ai enfin joui par sa grâce de quelque repos et d'un heureux calme d'esprit, j'ai rédigé ces volontés générales, rempli les vides, et achevé mon testament, dans la forme et teneur suivante.

Moi, CLARISSE HARLOVE, par une suite d'étranges et tristes accidents, logée actuellement dans la paroisse de St. Paul Covent-Garden, ayant le parfait et libre usage de mon jugement et de ma mémoire, dont fera foi, à ce que j'espère, le présent acte écrit en entier de ma propre main, ce second jour de septembre de l'année de N. S. <sup>1</sup>, fais et rends notoire ma dernière volonté, comme il suit.

En premier lieu, je désire qu'après mon décès mon corps soit gardé pendant trois jours, ou jusqu'à ce qu'on connaisse comment mon père veut qu'on en dispose. Cependant, comme la cause de ma mort n'est pas douteuse, je ne veux pas qu'il soit ouvert, pour quelque raison ou prétexte que ce soit, et je désire qu'il n'y ait que des personnes de mon sexe qui y touchent. J'ai toujours ardemment souhaité que mon corps fût déposé dans le caveau de ma famille, avec ceux de mes ancêtres : si cela pouvait s'obtenir, je demanderais qu'il fût placé aux pieds de mon cher et honoré grand-père. Mais comme une malheureuse démarche a fait penser que j'étais devenue la honte de mes parents, et qu'en conséquence on pourrait me refuser ce dernier honneur, je désire en ce cas d'être enterrée dans le cimetière de la paroisse où je mourrai, d'y être portée avec le moins d'apparat possible, entre onze heures et minuit, accompagnée seulement de M<sup>me</sup> Lovick, de M. et M<sup>me</sup> Smith, et de la fille qui leur sert de domestique.

Mais je veux qu'on satisfasse aux mêmes redevances que celles qu'on a coutume de payer pour ceux qu'on enterre dans l'église même auprès de l'autel; et je lègue cinq livres <sup>2</sup> pour être

1. L'auteur dit dans une note que la date de l'année a été laissée en blanc par des raisons particulières, qu'il ne juge pas à propos de communiquer (NdT).

2. Dans toute la suite de cette traduction, par livres, il faut entendre des livres sterling (NdT).

distribuées par les diacres, et selon leur discrétion, à vingt pauvres, le dimanche après mon enterrement ; lequel legs subsistera, que je sois ensevelie ici ou ailleurs.

J'ai déjà prescrit de bouche la manière dont je voulais être arrangée dans ma bière, d'abord après mon dernier soupir. Je désire de plus qu'on ne m'expose pas sans nécessité à la vue de qui que ce soit, à moins que quelqu'un de mes parents ne voulût jeter sur moi un dernier regard.

Je souhaiterais qu'on ne permît pas à M. Lovelace de me voir après ma mort, si cela se peut faire sans compromettre mon exécuteur testamentaire avec lui. Toutefois, comme c'est un homme qui ne peut souffrir d'opposition, et que je n'appartiens à personne, s'il veut absolument voir morte en effet celle qu'il a vue une fois comme morte, qu'il satisfasse sa vaine curiosité ; qu'il contemple mon cadavre, et triomphe sur les malheureux restes d'une victime que sa barbare perfidie s'est immolée. Et tandis qu'il sera occupé de ce spectacle de mort, que quelqu'un, comme de ma part, lui donne un papier sur lequel soient écrites ces paroles : « Cruel mondain, qui te fais un jeu de ce qui doit toucher les cœurs des hommes, contemple ce qui reste de Clarisse Harlove que tu perdis, mais qui jouit maintenant du repos que tu lui enlevas. Vois ce que tu seras bientôt toi-même ; et hâte-toi de te repentir. »

Cependant, pour montrer que je meurs dans une parfaite charité envers tout le monde, je déclare que je pardonne absolument et sans réserve à M. Lovelace les torts qu'il m'a faits.

Si la bonté de mon père peut lui faire envisager la faute d'un enfant indigne de lui, comme ne méritant pas son indignation au point de lui refuser la demande que j'ai faite plus haut d'être déposée aux pieds de mon grand-père, je souhaiterais, vu la publicité de mes malheurs, qu'avant de descendre mon corps dans le tombeau, on prononçât sur mon cercueil un discours, dont je donnerai le sujet à la fin de cet écrit.

Si l'on considère les malheureuses circonstances où je me trouve, l'absence de tous ceux que la nature m'avait destinés pour amis..., on sera porté à excuser l'étendue que je viens de donner à des choses peu dignes de considération.

Pour passer donc à ce qui fait l'objet de ce testament, voici la disposition que je fais, soit de ce qu'on me trouvera à ma mort,

soit de ce qui m'appartient de droit par le testament de mon grand-père, ou en vertu d'un titre valide.

En premier lieu je donne et lègue à mon très honoré père, Jacques Harlove, toutes les terres et biens de terre dont le susdit testament m'a mise en possession; ainsi mon frère et ma sœur, à qui j'eus autrefois l'idée de les laisser, les verront naturellement passer entre leurs mains, s'ils survivent à mon père, ou les devront à ses bontés en cas qu'il juge à propos de les en avantager par contrat de mariage ou autrement, selon que les circonstances le rendront convenable, ou que l'un et l'autre le mériteront en continuant de remplir leurs devoirs envers leurs parents.

Je lègue aussi à mon père la maison de feu mon grand-père, appelée *Le Bosquet*, et qu'il nommait *ma Laiterie* par affection pour moi, et pour témoigner combien il approuvait la manière dont j'y employais une partie de mon temps. Je donne et lègue à mon père ladite maison avec les meubles dans l'état où cela se trouve à présent; j'en excepte pourtant les peintures et un coffrefort rempli de vieille vaisselle d'argent. Je prie aussi mon père d'accorder à ma chère M<sup>me</sup> Norton la faveur d'y passer le reste de ses jours, dans les appartements qui y sont distingués par le nom d'*appartements de la gouvernante*; et de lui laisser la jouissance des meubles simples, mais fort propres, avec lesquels mon grand-père, qui se plaisait à m'appeler sa gouvernante, me les fit garnir, afin que je les occupasse en cette qualité, comme je fis, jusqu'à la fin de sa vie. J'entends que les offices aillent aussi avec les susdits appartements, et j'insiste d'autant plus sur ce que mon père ne me refuse pas la grâce que je lui demande, qu'une fois je m'étais flattée de passer avec M<sup>me</sup> Norton des jours plus heureux dans cette maison, et que je ne doute pas que sa sage économie n'y rende son séjour aussi profitable à mon père que convenable à elle-même.

Mais pour ce qui est des rentes accumulées, et de tout le produit net des fonds qui dépendent de la maison dont je viens de parler, je me flatte que, les diverses branches de ma famille étant toutes riches, on ne trouvera pas mauvais que j'en dispose selon que j'y serai déterminée par les sentiments d'amour et de reconnaissance que j'ai étendus à diverses personnes hors de ma parenté. J'espère même qu'on ne verra pas de mauvais œil que,

pour en faire le même usage, j'ajoute à ces sommes, quelque considérables qu'elles soient, la moitié de l'argent comptant qu'on trouva à mon grand-père lorsqu'il mourut, et qui, suivant sa volonté, fut partagé également entre ma sœur et moi, pour le mettre chacune à notre usage particulier. Ma moitié de cet argent allait à neuf cent soixante et dix livres, que je remis à mon père avec le reste de mes biens, pour convaincre mon frère et ma sœur que je n'en voulais pas faire un moyen d'indépendance. Mais avant de passer aux dispositions que je viens d'annoncer, j'ordonne expressément qu'on ait à recevoir, sans contradiction et sans aucune manière de question, le compte que mon père voudra bien rendre des sommes et produits que j'ai spécifiés dans cet article; voulant que mon exécuteur testamentaire et tous autres tiennent ce compte pour bon et vérifié, dans l'état où il plaira à mon père de le remettre à mon cousin Morden, ou à telle autre personne de son choix.

Il fut un temps où mon père m'assignait la même pension qu'à ma sœur pour mes habits et autres dépenses nécessaires. L'amour qu'il me portait alors lui faisait souvent répéter qu'il ne déduirait point cet argent des biens ou du produit des biens que m'avait laissé mon grand-père. Mais, craignant que ma malheureuse aventure n'ait été traitée de mortelle offense contre sa personne, j'ai lieu de présumer qu'on s'attendra à ce qu'il se rembourse de ses avances. C'est pourquoi je veux qu'il ait plein pouvoir de se satisfaire sur toutes les sommes et pensions que j'ai reçues de lui après le décès de mon grand-père; ordonnant que sur cet article, comme sur le précédent, chacun ait à s'en rapporter sans examen, purement et simplement, aux comptes que rendra mon père. Je me contenterai de stipuler que ce que je laissai dans mon secrétaire soit employé à acquitter une partie des déboursés qu'il a faits en ma faveur.

Mon grand-père, qui ne mettait point de bornes à son affection et à ses bontés pour moi, me légua toutes les peintures de la famille qui étaient dans la maison où il a fini ses jours; ce sont des pièces intéressantes, et parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs de main de maître. Il ordonna que si je mourais sans être mariée, ou mariée, mais sans enfants, ces peintures passeraient à celui de ses fils alors vivants que je croirais en faire plus de cas. Comme je me souviens que mon oncle Jean Harlove témoigna quelque

déplaisir de ce qu'elles ne lui avaient pas été laissées, comme à l'aîné des fils, et qu'il a une galerie où elles pourraient être avantageusement placées, je les lui donne, dans l'espérance qu'il les léguera à mon père, s'il meurt avant lui, et que de mon père elles passeront à mon frère. Cependant j'excepte de ces peintures le portrait qu'on fit de moi à l'âge de quatorze ans, dont je disposerai ci-après dans un article séparé.

Mon grand-père me légua aussi la vieille vaisselle de famille qu'il aimait, et qu'il n'avait jamais voulu fondre, parce qu'il disait avoir observé que les révolutions de la mode, après en avoir proscrit diverses pièces pour un temps, les avaient fait rentrer en faveur. Toutefois il accompagna la donation qu'il m'en fit d'un ordre exprès de la laisser à celui de la famille que je croirais désirer davantage qu'elle passât à la dernière postérité. C'est pourquoi, telle qu'on doit la trouver actuellement dans la maison où mon grand-père est décédé, au garde-meuble, dans un grand coffre de fer, je la donne et lègue, sans en rien excepter, à mon oncle Antoine Harlove; désirant qu'il remplisse les mêmes conditions qui me furent imposées, et ne doutant pas que son testament ne les rende encore plus pressantes et plus obligatoires.

Je lègue six cents livres à mon inestimable amie M<sup>me</sup> Judith Norton; lesquelles six cents livres lui seront payées six mois après ma mort, comme un gage de ma reconnaissance, devant à ses soins et à sa piété, qui ont constamment secondé les soins et la piété de mon excellente mère, l'estime et l'amitié qu'on m'a portées durant les dix-huit premières années de ma vie.

Je lègue encore à cette digne femme trente guinées pour son deuil et celui de son fils, mon frère de lait.

Je donne à M<sup>me</sup> Dorothée Hervey, sœur unique de ma respectable mère, cinquante guinées pour une bague; je la prie d'accepter mes remerciements pour les bontés dont elle m'a comblée dans mon enfance, et particulièrement pour la patience qu'elle a eue avec moi pendant mes altercations avec mon frère et ma sœur, jusqu'à ce que j'aie quitté la maison paternelle.

Je donne à ma bonne et chère cousine Dolly Hervey, fille de ma tante Hervey, ma montre et tout ce qui en dépend. Je lui donne aussi mes plus belles coiffures en dentelle de Malines et de Bruxelles; j'y joins ma robe et ma jupe avec des fleurs en argent brodées de ma main: n'ayant achevé cet habit que

quelques jours avant d'être enfermée dans ma chambre, je ne l'ai jamais porté.

Je lui donne encore mon clavecin, les orgues qui sont dans mon cabinet, et tous mes livres de musique.

Comme ma sœur a une fort jolie bibliothèque, et que ma chère Miss Howe a celle de son père et la sienne propre, je donne à ma dite cousine Hervey tous mes livres, avec les tablettes où ils sont rangés. Quand le temps aura tempéré sa douleur, et l'aura changée en un tendre souvenir, plus sensible par sa douceur que par son amertume, je crois que mes livres, assez heureusement choisis pour composer la bibliothèque d'une femme, lui feront plaisir, et que l'idée qu'ils m'ont appartenus, les diverses remarques de ma main qu'elle y trouvera, et quelques notes excellentes du docteur Leven, les lui rendront plus précieux.

Si je ne vis pas assez pour voir mon cousin William Morden, je lui présente ici mes très humbles remerciements et les sentiments de reconnaissance dont je suis pénétrée pour toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je le remercie en particulier des efforts qu'il a faits pour me réconcilier avec mes autres amis dans un temps où je doutais si lui-même voudrait me pardonner. Comme il est dans une situation brillante, je le prierai seulement d'accepter deux ou trois bagatelles en mémoire d'une parente qui eut autant de respect pour lui qu'il avait d'affection pour elle. Je lui donne cette broderie en fleurs que mon oncle Robert, son père, désirait fort d'emporter avec lui quand il quitta l'Angleterre pour voyager. Je le prie d'accepter mon portrait en miniature, monté en or et tiré par le maître italien qui suivit son père à son retour dans sa patrie. Il m'en fit présent pour le donner, disait-il, à celui pour qui je me sentirais un jour le plus d'inclination.

Je lui donne aussi ma bague de diamants montée en rose : comme je la tiens de son père, cette considération la lui rendra plus précieuse.

Je prie humblement M<sup>me</sup> Annabelle Howe, mère de ma chère Miss Howe, de ne pas refuser mes remerciements des bontés qu'elle m'a témoignées quand j'ai été passer quelque temps avec sa chère fille, et d'accepter une bague de vingt-cinq guinées.

J'ai excepté des peintures de famille mon portrait de grandeur naturelle, qui est dans le cabinet de feu mon grand-père... J'avais quatorze ans lorsqu'il fut tiré; ce fut le temps où ma chère

Miss Howe et moi commençâmes à nous connaître, à nous distinguer, à nous aimer l'une l'autre... je ne puis exprimer avec quelle tendresse. Je lui donne ce portrait, pour la faire souvenir que mon inclination en avait fait ma sœur, et que rien n'effacera de mon cœur les preuves d'amitié que j'ai reçues d'elle, soit dans ma prospérité, soit dans mon adversité, lorsque personne ne voulait me donner de consolation. J'emporte avec moi la douce persuasion qu'elle m'a tant aimée, que notre amour ne peut être surpassé que par celui qui nous unira dans cet état de perfection, où j'espère qu'il fera une partie de ma félicité durant l'éternité.

Je lègue encore à ma chère amie ma plus belle bague de diamants, qui est avec d'autres bijoux dans le tiroir secret de mon bureau. Je lui donne toutes mes broderies à l'aiguille, celles qui sont achevées et celles qui ne sont que montées. J'en excepte uniquement celle en fleurs, dont j'ai déjà disposé en faveur de mon cousin Morden.

J'ai appris que mes parents avaient ôté ces différentes broderies des appartements où elles étaient, et je ne crois pas qu'ils aient grande inclination à les y replacer; cependant, si ma mère juge à propos de s'en réserver quelqu'une, comme il n'est pas impossible que le temps ne lui en rende la vue moins insupportable, j'excepte du legs universel que je viens d'en faire la pièce qu'elle daignera choisir, et je prie mon exécuteur testamentaire de la lui présenter; entendu pourtant que son choix ne pourra tomber sur la pièce qu'on nomme pièce principale, laquelle a été l'objet d'une première exception.

Si ma mère ne juge pas à propos de prendre pour elle mon portrait de grandeur naturelle dans le goût de Van Dyck, je le donne à ma tante Hervey. C'est le même qui était précédemment dans ce qu'on me donnait la permission d'appeler mon parloir.

Je lègue au digne Charles Hickman le portrait en miniature de la femme qu'il aime le mieux : je le portais constamment avec moi, et jamais l'image de celle qu'il représente ne sortira de mon cœur. C'est après la main de l'original, le plus beau présent qu'on puisse lui faire. « Ma chère Miss Howe, ne lui faites pas attendre ce bonheur plus longtemps. Vous ignorez tout le prix de la vertu chez les hommes, et combien une âme comme la sienne est préférable aux esprits brillants qui se laissent emporter par les saillies et les vivacités d'une imagination dérégulée, lors même que ces

vaines lueurs sont décorées de cette apparence extérieure et de ces spécieux dehors qui attirent les regards, et trop souvent séduisent le cœur. »

*Excusez, mes chers parents, le sérieux avertissement que je viens d'insérer dans cet acte solennel en faveur d'une amie qui a tant de droits sur mon cœur.*

Je prie instamment ma chère Miss Howe de ne point porter le deuil pour moi; mais M. Hickman et elle me feront plaisir d'accepter une bague de mes cheveux du prix de vingt-cinq guinées.

Je lègue à Lady Betty Lawrence, à sa sœur Sara Sadleir, à Milord M. et à leurs nièces, Miss Charlotte et Miss Marthe Montaigu, à chacun une bague d'émail avec mon chiffre Cl. H. L'année, le mois et le jour de ma mort seront marqués sur l'intérieur de l'anneau; il sera surmonté d'un cristal rempli de mes cheveux avec une garniture de brillants; en sorte que le prix de la bague entière soit de vingt-cinq guinées. Je prie les susdites personnes d'accepter ce gage léger de ma reconnaissance pour la bonne opinion dont elles m'ont honorée, les souhaits généreux qu'elles ont faits en ma faveur, et l'offre plus généreuse encore de me faire une pension annuelle considérable, lorsqu'elles ont craint que je ne fusse absolument dénuée de semblables secours.

Je donne vingt guinées pour une bague au révérend docteur Arthur Leven, dont les leçons et instructions m'ont été également utiles et agréables. Que s'il plaisait à Dieu de le retirer à lui avant qu'il reçût de moi cette petite marque d'attention, je veux que sa fille en ait l'émolument.

Par reconnaissance pour les services que m'ont rendu les domestiques de M<sup>me</sup> et de Miss Howe, pendant les divers séjours que j'ai faits chez leurs maîtres, je lègue trente guinées pour leur être partagées au gré et selon la discrétion de leur jeune maîtresse.

Je donne cinq guinées pour une bague à chacune de mes chères compagnes, Miss Bidy Lloyd, Miss Fanny Alston, Miss Rachel Biddulph, Miss Cartwright Campbell.

Je donne et lègue à Hannah Burton, ci-devant ma fille de chambre (sage et fidèle domestique, qui m'aimait, respectait ma mère, avait les égards dus à ma sœur, et ne songea jamais à faire rien d'indigne d'un honnête caractère), cinquante livres,

payables un mois après ma mort, parce que sa santé est fort altérée; et si l'état fâcheux dans lequel elle se trouve continue, je la recommande à M<sup>me</sup> Norton pour être assistée du fonds que je destine aux pauvres, et dont je parlerai dans la suite.

Je donne au cocher, au palefrenier, et aux cinq filles du château d'Harlove, à chacun dix livres. J'en donne cinq à leur aide.

Je lègue dix livres à Betty Barnes, fille de chambre de ma sœur, afin de montrer que je n'ai aucun ressentiment de ses procédés, que j'attribue moins à mauvaise volonté de sa part, qu'à une insolence occasionnée par sa charge auprès de moi et à un fond de pêtulance et d'indiscrétion.

Je prie M<sup>me</sup> Norton d'accepter, à la réserve de mon linge, toutes les hardes dont je n'ai pas été obligée de me défaire, ou dont je n'ai pas disposé de quelque autre manière.

Je lègue par égale part et portion tout mon linge et les dentelles que je n'ai pas vendues, à Madame Lovick, de qui j'ai reçu de grandes civilités, et qui a eu pour moi les bontés d'une mère; et à M<sup>me</sup> Smith, avec qui je loge, et qui m'a rendu aussi toutes sortes de bons offices. Si le partage qui se fera à leur discrétion occasionnait quelques difficultés, le tout devrait être vendu, et le produit partagé entre elles également.

Je lègue encore à chacune de ces deux méritantes et dignes femmes la somme de vingt guinées, comme une marque ultérieure de ma reconnaissance et de ma sensibilité, pour la tendre part et le généreux intérêt qu'elles ont pris à moi.

Je donne dix guinées à M. Smith, mari de ladite dame Smith, en reconnaissance des civilités et bons procédés qu'il a eus pour moi.

Catherine, servante de M<sup>me</sup> Smith, que j'ai souvent employée n'ayant pas de domestique à mon service, recevra cinq guinées pour les obligations que je lui ai, et de plus dix guinées au lieu d'une robe et de quelque linge que j'avais pensé à lui donner. Elle pourra s'acheter de cet argent quelque chose de plus conforme à son goût et à son état.

L'emploi de garde auprès d'un malade exige beaucoup de soins; il est triste à proportion de la sensibilité de la personne qui le remplit; il demande des veilles pénibles, et devient presque insupportable quand le patient approche de sa fin : ces considérations qu'on ne fait pas assez souvent m'ont engagée à donner à

mon honnête et soigneuse garde, la veuve Anne Shelburn, la somme de dix guinées, en outre de ses gages et autres choses, qui lui viennent d'office.

Je prie M<sup>me</sup> Lovick d'accepter le peu de livres que j'ai dans les logements que j'occupe à présent. Je veux aussi qu'il lui soit permis de prendre une copie d'un manuscrit contenant divers extraits des meilleurs livres, que je nomme mes méditations, et dont elle me paraissait faire cas, quoiqu'il eût un rapport plus immédiat aux circonstances particulières et aux situations par lesquelles j'ai passé. Quant au manuscrit même, comme il est de ma main d'un bout à l'autre, ma bonne M<sup>me</sup> Norton sera peut-être bien aise de l'avoir.

Le tiroir du milieu de mon bureau, dans le château d'Harlove, contient diverses lettres ou copies de lettres rangées à leurs dates, ainsi que je les ai écrites ou reçues depuis que j'ai commencé à apprendre l'écriture jusqu'au temps où j'ai été enfermée dans la maison de mon père. Il y en a de mon grand-père, de mon père et de ma mère, de mon frère et de ma sœur, de feu mon oncle Morden, de mon cousin Morden, de M<sup>me</sup> Norton, de Miss Howe, et d'autres personnes de ma connaissance. Il y en a aussi sur des matières sérieuses du révérend docteur Leven, et des trois docteurs, Messieurs Blome, Arnold et Tomkins. Comme ces lettres, si on lit les miennes avec l'indulgence due à l'âge où je les écrivais, comprennent une correspondance qu'une personne de mon sexe peut avouer sans rougir, et que celles qui me sont adressées contiennent plusieurs excellentes choses, je les donne à ma chère Miss Howe, conformément au désir qu'elle m'a témoigné que je les lui laissasse au cas qu'elle me survécût; et faisant réflexion que la plupart lui en a été communiquée, et que ces dernières années personne n'a plus mis qu'elle à cette correspondance.

Je nomme et constitue John Belford d'Edgware, dans le comté de Middlesex, ainsi qu'il m'a permis de le nommer et constituer, seul et unique exécuteur de ma dernière volonté, comme elle est exprimée dans le présent testament. J'ai donné à Miss Howe les raisons qui m'avaient déterminée à faire choix de lui en cette qualité; c'est pourquoi je m'en rapporte à elle sur ce sujet.

Mais je prie instamment ledit M. Belford d'avoir soin, en exécutant la charge que je lui donne, d'éviter, comme il me l'a

promis à diverses reprises, tout ce qui pourrait aigrir les esprits, d'empêcher de tout son pouvoir les sujets de ressentiment, et de disposer tout le monde à la paix, afin de prévenir toutes ultérieures voies de fait de la part de son ami ou contre son ami. Je le conjure de rechercher, dans cette vue, l'amitié de mon cousin Morden, qui, quand il saura que c'est une grâce que je lui demande au lit de mort, voudra bien, j'espère, aider M. Belford de ses conseils et de ses soins, et même ne refusera pas d'intervenir auprès de mes parents, d'adoucir leurs esprits, et de les amener au point de condescendance que je désire, si le cas arrivait que quelqu'un des points de ce testament fût contesté. Sur-tout je demande instamment de M. Belford qu'il n'extorque point de mes parents leur consentement à l'exécution de mes volontés, soit en se prévalant de la loi, soit par aucune autre sorte de contrainte de fait ou de droit; et si mes parents ne jugent pas à propos de remplir quelques-unes de mes dispositions, relatives uniquement à l'intérieur de ma famille, je les abandonne absolument à mon dit cousin Morden et à M. Belford, pour y faire tels changements qu'il leur plaira ou les annuler entièrement, selon qu'ils en conviendront ensemble; mais s'ils étaient d'avis différent, ils choisiraient conjointement un tiers à l'opinion de qui s'en rapporter.

Sollicitée par Miss Howe et sa mère de recueillir les particularités de ma malheureuse histoire, je leur fis espérer que je le ferais, afin de mettre au jour mon innocence. Quelle douleur n'aurais-je point de manquer, comme je le fais, du temps nécessaire pour une tâche si laborieuse et si pénible, si je ne voyais, par divers extraits des lettres de M. Lovelace, que je puis m'en reposer sur la justice qui m'y est rendue? De plus, M. Belford, qui m'a communiqué ces extraits, s'est engagé à contribuer de tout son pouvoir à une compilation de tous les originaux qui peuvent servir à mon histoire, sur quoi je me suis plus amplement expliquée avec lui. Après qu'il aura fait cette collection, je souhaiterais qu'il en fit prendre deux copies, l'une pour Miss Howe, l'autre pour lui; et que si on la lui demandait, il fit part de la sienne à ma tante Hervey, qui pourrait la communiquer à ceux de mes parents qui désireraient la lire pour leur propre satisfaction. Je laisse cependant à la prudence de M. Belford d'imposer sur ce sujet telles conditions qu'il lui plaira, afin de mettre son

honneur à couvert, et pourvoir à la sûreté des personnes impliquées.

Je lègue à mon dit exécuteur testamentaire la somme de cent guinées, comme une légère rétribution des peines que lui donnera la commission qu'il a si généreusement acceptée. Je le prie aussi de recevoir une bague de vingt guinées, et de se rembourser lui-même des frais et dépenses que lui occasionnera sa qualité d'exécuteur testamentaire.

J'ai trouvé dans le docteur H... un médecin, un père et un ami; je le prie d'accepter vingt guinées pour une bague, en témoignage de ma gratitude.

Je donne aussi quinze guinées pour une bague au révérend docteur... Il m'a fait de fréquentes visites, et offre à Dieu ses prières avec moi, dans ces derniers jours de ma vie.

Il y a un nombre de personnes indigentes que j'avais coutume d'appeler mes pauvres, et à qui M<sup>me</sup> Norton fait tenir tous les mois ou plus souvent, selon le besoin, des portions d'une somme que je mis entre ses mains à cet usage, et que je renouvelais selon que mes moyens me le permettaient. Cette somme doit être à présent tout à fait épuisée ou à peu près. De peur donc que les souffrances de ceux en faveur de qui le Ciel avait touché mon cœur n'aggravent la faute que j'ai commise, je veux qu'après qu'on aura satisfait à mes autres legs avec les rentes accumulées des fonds que m'avait laissés mon grand-père, la moitié de l'argent comptant qu'on lui trouva lorsqu'il mourut, et les effets que j'approprierais ci-après à cet emploi, le reste de ces trois différents articles soit appliqué à augmenter la somme dont j'avais fait M<sup>me</sup> Norton dépositaire; et en cas qu'elle meure, ou que la distribution de ces aumônes lui devienne onéreuse, je prie instamment ma chère Miss Howe de s'en charger, et de transférer à sa mort la disposition de ce qui pourra rester aux personnes qu'il lui plaira choisir, et avec les limitations, restrictions et directions qu'elle croira les plus propres à remplir le but que je me propose. Mais tant que l'administration du tout ou des parties dépendra d'elle ou de M<sup>me</sup> Norton, je l'abandonne absolument à leur prudence, sans qu'elles aient à en rendre compte à personne.

Quoique M<sup>me</sup> Norton connaisse parfaitement ma manière de penser à cet égard, il est peut-être à propos de ne pas passer sous silence dans ce sérieux et dernier acte de la vie, que mon

intention est que le susdit fonds, rente, ou partie de capital, s'il le faut, soit appliqué, ou à soulager, selon l'occasion, les pauvres honnêtes et laborieux, lorsque la maladie, des pertes imprévues et autres accidents les empêchent de suivre leur travail; ou à prendre dans de nombreuses familles un enfant, pour le rendre propre à entrer en service, lui faire apprendre quelque métier, ou en faire un économe et cultivateur.

Je me suis toujours fait une règle, dans le peu de générosités que j'ai faites, d'aider et de pousser les pauvres industriels et de bonne conduite. De petits secours accordés à propos aux gens de cette espèce leur suffiront; avec eux un petit fonds peut aller loin, là où un océan de richesses ne suffirait pas pour les faibles et les dissolus. Comme ceux-ci sont toujours dans le besoin, il n'y a pas de fin à y suppléer; et tandis qu'on leur donne, sans les mettre plus à leur aise, on frustre d'une assistance raisonnable de plus dignes objets de charité, et on laisse dans l'engourdissement des principes d'activité qui n'attendent qu'une goutte de rosée pour se développer.

C'est donc mon intention et ma volonté expresse qu'à quelque point que le susdit fonds puisse augmenter, il soit uniquement employé à subvenir aux besoins occasionnels et momentanés des personnes spécifiées ci-dessus, et qu'aucune famille ni personne quelconque n'en reçoive à la fois ou dans le courant d'une année au-delà de vingt livres.

Je veux qu'on évalue l'assortiment de bijoux qui a appartenu à feu ma grand-mère, et dont mon grand-père me fit présent peu après l'avoir perdue; et si quelqu'un de ma famille paraît le désirer, il en remettra la valeur entre les mains de mon exécuteur testamentaire; sinon, il devra se vendre, et le produit sera censé appartenir au fonds de mes pauvres. Cependant, si l'on juge que ledit assortiment puisse être regardé comme un équivalent des sommes que mon père m'a avancées depuis la mort de mon grand-père, je désire qu'il lui soit donné en cette qualité.

Je présume, pour des raisons qui ne sont que trop apparentes, que personne ne se souciera d'acheter le collier de brillants, le solitaire et les boucles dont me fit présent le chevalier Josias Brookland, oncle de ma mère. Je désire, en ce cas, qu'on envoie le tout à mon exécuteur testamentaire, pour qu'il en tire le

meilleur parti qu'il pourra, et en applique le produit aux divers usages que mon testament pourra requérir.

J'ai renvoyé à la dernière partie de cet ennuyeux écrit pour déterminer le sujet du discours que je souhaiterais qui fût prononcé à mes funérailles, si l'on voulait permettre que je fusse inhumée avec mes ancêtres. Je pense que le sujet suivant convient à mon cas particulier : « Qu'aveuglé par l'éclat de sa fortune, nul ne compte sur son bonheur ; ce n'est que vanité ; et la catastrophe est à sa porte. Le jour de sa calamité devancera le terme qui lui était fixé. Il sera comme une vigne dont les raisins coulent avant leur maturité, et comme un olivier qui laisse tomber sa fleur. » Job. XV, 31, 32, 33.

Mais si je suis enterrée en ville, qu'on dise simplement sur mon corps le service ordinaire pour les morts.

Que si l'on permet que mon corps soit porté au château d'Harlove, je donne dix livres aux diacres, pour les distribuer aux pauvres de la paroisse qui en dépend, quinze jours après mon enterrement.

Si j'ai omis quelque formalité nécessaire dans le présent testament ; si quelque chose y paraît équivoque ou contradictoire, comme il est possible, vu mon inexpérience dans ces sortes de matières et le mauvais état de ma santé... je suis fort mal et fort faible, ayant toujours renvoyé de mettre à cet écrit la dernière main, dans l'attente d'un dernier pardon de mes parents, auquel je me proposais de répondre par des expressions convenables de tendresse et d'attachement, et par une détermination satisfaisante de quelques endroits de mon testament que j'avais différé de remplir jusqu'à la dernière extrémité, me flattant toujours de pouvoir le faire plus selon mon cœur qu'il ne m'a été possible... Si, dis-je, il se trouve dans le présent testament de semblables omissions et imperfections, je souhaiterais que mon cousin Morden voulût bien les prendre en considération conjointement avec M. Belford, et les comparer à ce que j'ai écrit plus au long ; et si après cela il leur reste quelque doute, je voudrais qu'ils s'adressassent à Miss Howe, qui connaît mon cœur tout entier. L'explication de ces trois personnes unanimes sera tenue pour vraie et valable, ainsi que je la déclare vraie et valable, lui donnant même force et valeur que si je l'eusse écrite ou dictée moi-même.

Maintenant, mon bienheureux rédempteur, j'embrasse d'une foi vive ta mort et tes souffrances, espérant que ton sang précieux me lavera de tous mes péchés. Je trouvais mes épreuves grandes, mais elles me semblent légères quand je considère l'espérance à laquelle j'ai été appelée, et le poids éternel de la gloire excellente qui les couronnera dans le Ciel.

CLARISSE HARLOVE

Signé, scellé, publié et déclaré, le jour et l'année ci-dessus par ladite Clarisse Harlove, comme son testament et dernière volonté, laquelle est contenue dans sept feuilles de papier écrites de sa propre main, chaque feuille signée et scellée par elle-même en présence de nous,

JOHN WILLIAMS  
ARTHUR BEDALL  
ÉLIZABETH SWANTHON

Lettres posthumes de Clarisse Harlove

*À mon très honoré père James Harlove*

Mon très cher et honoré père,

C'est avec confiance que votre fille ose se présenter à vous aujourd'hui. Jusqu'à présent j'avais craint de lever les yeux sur vous; je n'osais en attendre ni faveur ni pardon; et ce n'est que l'impuissance de vous offenser de nouveau qui dans ce moment me donne la hardiesse de mieux espérer qu'auparavant.

Permettez-moi, mon cher père, de vous rendre grâce... j'écris à genoux, je vous bénis à genoux pour tous les bienfaits que votre bonté a versés sur moi, pour l'amour que vous avez eu pour moi dans ma tendre enfance, pour la vertueuse éducation que vous m'avez donnée, et surtout pour le bonheur céleste où elle m'a conduite par le secours de la grâce divine. Je vous en conjure, mon père, effacez de votre mémoire, s'il est possible, ces huit derniers et malheureux mois, et ne perdez pas le souvenir consolant des jours où vous daigniez prendre plaisir dans votre fille...

Encore à genoux et avec un cœur déchiré j'implore votre pardon sur toutes mes fautes et mes erreurs passées, celle surtout qui m'enleva à votre protection.

Quand vous saurez, Monsieur, que je n'ai point manqué par la volonté, et que depuis que mon malheur a été sans remède, je n'ai cessé de me préparer à la mort, ce qui me fait espérer que le Tout-Puissant a accepté ma douleur sincère, et qu'au moment où vous lirez ces paroles, vous aurez un enfant dans le Ciel; alors

vous penserez avoir plus de raisons de vous réjouir que de répandre des larmes. Si j'eusse échappé aux pièges qui m'ont été tendus, je n'aurais point passé par ces épreuves, qui ont servi à m'éloigner d'un monde qui se présentait à ma vue avec trop d'attraits; je ne me serais pas élevée au goût et au sentiment des choses célestes qui remplissent à présent mon cœur.

Puisse le Tout-Puissant, au temps fixé par ses décrets, vous amener ainsi que ma mère au séjour de la parfaite félicité; et puisse-t-il jusqu'alors n'avoir troublé votre bonheur sur la terre que par la faute que j'ai commise! C'est l'ardente prière de l'heureuse,

CL. HARLOVE.

*À ma très honorée mère madame Harlove*

Madame,

La dernière fois que j'eus la hardiesse de vous écrire, ce fut avec la conscience d'un criminel qui s'accuse lui-même et demande grâce à son juge offensé. Je vous approche aujourd'hui avec plus d'assurance, mais cependant avec le plus haut degré de respect, de reconnaissance et de soumission. Ma lettre à mon père vous apprendra le sujet de ma confiance. Mais si j'ai imploré son pardon à genoux avec le sentiment le plus profond de mes devoirs et de mes obligations envers lui, c'est dans les mêmes dispositions et avec les mêmes marques de respect que j'ose vous demander le vôtre pour tous les chagrins et toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur saigne encore depuis cette malheureuse imprudence qui, quoique involontaire, n'a cessé cependant depuis le moment où je m'y laissai aller, de porter avec elle sa punition, et d'être suivie d'une sincère et véritable repentance.

Quelque douloureuses qu'aient été mes souffrances, Dieu qui en a été le témoin sait que la plus cruelle et la plus sensible a été de penser au chagrin que mon évacion vous a causé ainsi qu'à mon père. Je voyais sous quelles fâcheuses apparences cette démarche se présentait à vos yeux, aux siens, et à ceux de toute ma famille; et je ne fus pas longtemps à la taxer de téméraire, d'indigne de votre fille, et de l'éducation que vous lui aviez donnée.

Mais j'ose espérer que le Ciel m'a pardonnée, et qu'à l'instant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracés pour vous, je jouirai des richesses de sa miséricorde. Consolez-vous, ma chère, ma tendre mère, vous avez atteint la fin principale des soins que vous avez pris de moi. Il est vrai que j'y suis arrivée par un chemin qui n'était pas celui que vous espériez.

Puisse le chagrin que mon erreur vous a causé à tous les deux être le seul qui vous soit destiné dans ce monde ! Puissiez-vous, Madame, vivre longtemps pour adoucir les peines de mon père, et augmenter le sentiment de son bonheur ! Puisse ma sœur, en continuant de remplir ses devoirs envers vous, et en les remplissant mieux, s'il est possible, qu'elle n'a fait jusqu'à présent, vous dédommager de ma perte ! et lorsque mon frère ou elle se marieront, que ce soit avec tant de satisfaction pour vous et pour mon père, qu'elle efface mon offense dans votre souvenir, et n'y laisse que la mémoire du temps où vous prîtes plaisir en moi ! Enfin, qu'une heureuse réunion dans les demeures bâties pour l'éternité vienne augmenter la félicité sainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, et qui, purifiée par ses souffrances, espère d'être à jamais l'heureuse,

CL. HARLOVE.

*À James Harlove fils, écuyer*

Monsieur,

Après la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un temps et qu'une occasion où j'aie pu prétendre à vous regarder comme un frère et comme un ami, et voici ce temps et cette occasion. C'est en lisant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuse sœur ; c'est dans ce moment que vous lui pardonnerez ses fautes réelles et supposées ; c'est à présent que vous prendrez à sa mémoire l'intérêt que vous avez refusé de prendre à sa personne.

Je vous écris, mon frère, en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite et au reste de ma famille, en me soustrayant à la protection paternelle.

La modestie d'une fille devrait prévenir jusqu'au soupçon : si je ne suis pas arrivée à ce point, j'espère que vous ne me refuserez pas de la pitié, et même quelque chose de plus.

Oh, si la passion n'eût pas été aveugle! si des soupçons injurieux et une préoccupation opiniâtre ne se fussent pas opposés à un plus mûr examen! si votre cœur sévère et trop dur avait au moins laissé aux autres la liberté de se livrer à des sentiments plus naturels...!

Mais je n'écris pas pour blesser; j'aimerais mieux que vous me crussiez encore coupable, que de vous charger du poids que ma justification ferait retomber sur vous. Abandonnant donc un sujet auquel je n'avais pas eu dessein de toucher, car je suis au-dessus de l'esprit de récrimination, je veux vous dire, Monsieur, que mon second motif en m'adressant à vous pour la seconde fois d'une manière si solennelle, est de vous prier de mettre des bornes à votre ressentiment, et de ne point exposer une vie si précieuse à vos parents, en voulant me venger du méchant homme qui par ses bas artifices a procuré ma ruine.

Serait-il juste qu'un innocent courût le même danger qu'un coupable, un danger même plus grand? car ce malheureux, exercé depuis longtemps dans l'art d'offenser et de soutenir ses offenses, est plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter sur les droits de celui qui a dit : *À moi appartient la vengeance, et je la rendrai*? Ah! si vous étiez dans ce dessein... les conséquences me font trembler. Pourquoi en effet la justice divine ne punirait-elle pas l'innocent de sa présomption par la main même du coupable armé pour se défendre? Cela empêcherait-il qu'un jour elle ne l'amenât lui-même en jugement pour ses crimes accumulés?

Laissez donc ce malheureux à l'épée du grand juge. Que la faute de votre sœur meure avec elle; n'en renouvelez pas le souvenir en faisant couler le sang. La vie la plus longue n'est qu'une courte scène. Cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui, les verra blanchir ou les laissera tomber incessamment, si elle ne tombe avant eux. Si le Ciel juge à propos de lui dispenser des jours pour se repentir, pourquoi les lui retranchez-vous?

Voyez aussi, mon frère, quel serait le malheur de ceux qui vous ont donné la vie, si le malheureux qui leur a fait perdre une fille ôtait encore leur plus chère espérance, un fils unique, bien plus important à une famille que plusieurs filles.

N'ajoutez pas volontairement de nouveaux chagrins à ceux qu'a causé la faute de votre sœur, et souvenez-vous que vous l'avez trouvée inexcusable quoiqu'elle eût offensé sans dessein. Gardez-vous d'aggraver les suites funestes de mon erreur; et croyez que la conscience de cet homme, quand il plaira à Dieu de la réveiller, sera plus perçante que votre épée.

J'ai une autre raison de vous écrire, c'est pour vous conjurer de régler vos passions. Le plus grand défaut que je vous connaisse, c'est la violence. Quand vous vous imaginez être dans votre droit, vous le défendez avec emportement; et vous défendez moins souvent le bon parti à cause de l'ardeur qui vous transporte. Un homme n'est-il pas injuste lorsqu'il est plus porté à contredire que capable de supporter la contradiction? Combien de fois votre humeur impétueuse a-t-elle mis votre vie en danger? Combien de fois, par une conséquence naturelle, avez-vous été humilié des excès où elle vous a porté? Permettez donc, mon très cher frère, que je vous fasse remarquer cette violence dans votre caractère, dont les accès peuvent vous précipiter dans des malheurs imprévus. Souffrez que je vous dise qu'en négligeant de vous rendre maître de vos mouvements, vous manquez à un devoir essentiel. Dieu veuille vous donner de la modération, pour votre tranquillité, pour votre bonheur présent et à avenir, pour le bien de votre famille, et celui de vos amis, qui tous voient votre défaut, mais craignent de vous en parler.

Par rapport à moi, mon cher frère, ma punition est venue à temps, et Dieu m'a fait la grâce de faire un bon usage de mes souffrances. Je me suis hâtée de me repentir. Quand j'ai vu de quoi cet homme était capable, j'ai plus détesté cent fois ses actions que je ne l'avais aimé. J'ai tourné de bonne heure mon cœur et mes espérances vers un meilleur objet; mon repentir a été agréable à Dieu; il m'a récompensée de ma confiance en lui : je m'assure que dans ce moment je viens de commencer une éternité bienheureuse.

Daigne le Ciel vous protéger, vous faire jouir d'une santé florissante, et de l'estime publique! Puisse-t-il prolonger votre vie pour la consolation et le bonheur de vos parents! Qu'une femme aussi agréable aux autres qu'elle vous sera chère, vous donne des enfants qui ne trompent pas vos espérances. Qu'il n'y ait pas de Clarisse parmi eux, qui, au lieu de vous causer de la satisfaction,

vous donne de l'amertume. Que mon exemple leur serve d'avertissement, et leur apprenne de bonne heure que ce monde trompeur est rempli de fausses apparences, et que les maux qu'on y rencontre me l'ont fait quitter avant que je pusse les voir et les chérir comme je m'en étais flattée.

Votre affectionnée sœur,

CL. HARLOVE.

*À mademoiselle Harlove*

Vous pouvez à présent, ma chère Arabelle, sans blesser la sévérité de votre vertu, laisser tomber des larmes de pitié sur les erreurs et les souffrances d'une sœur infortunée, qui n'est plus, et qui ne peut plus vous offenser. La miséricorde divine qui excita chez elle les premiers mouvements de repentir, pour une faute qu'elle ne cherchera pas à excuser, quoique peut-être elle le pût avec succès, a couronné, j'espère, sa repentance. Elle est heureuse au moment même où vous lisez ces dernières paroles qu'elle vous adresse.

Anticipant sur l'état de pureté et de sainteté auquel j'aspire, je vous écris avec plus de confiance. Je m'assure que vous oublierez les petits sujets de déplaisir que je puis vous avoir donnés pendant une jeunesse inconsidérée. Je m'assure même que la honte qui de ma faute a rejilli sur vous et sur ma famille ne vous empêchera pas de me la pardonner.

Puissiez-vous, ma chère sœur, continuer d'être la consolation d'une famille si chère et si digne de vos respects, dont l'indulgence exige de votre part tant de reconnaissance. Faites-en toujours le bonheur, en remplissant vos devoirs avec ce zèle et cet empressement qui vous ont mérité jusqu'à présent de si justes louanges. Et puissiez-vous, quand un parti convenable vous sera offert, remplir plus dignement et plus heureusement le vide que je laisse dans ma famille en quittant ce monde.

C'est ainsi, ma chère Arabelle, que j'élève pour vous mon cœur au Ciel. Ma chère, mon unique sœur et mon amie pendant le cours de tant d'heureuses années, que mes ferventes prières soient les interprètes des sentiments d'une sœur, que ni la dureté des procédés, ni le blâme injuste et prématuré de sa conduite,

n'ont pu faire penser ni sentir différemment; et qui, rendue parfaite par les épreuves où elle a passé, ose se dire à présent l'heureuse,

CL. HARLOVE.

*À Jean et Antoine Harlove, écuyers*

Mes très honorés oncles,

Quand ceci vous parviendra, votre malheureuse nièce aura vu finir ses misères, et jouira, comme elle l'espère, du bonheur dont le Dieu de miséricorde a déclaré qu'il rassasierait le cœur contrit et pénétré d'un sincère repentir.

C'est pourquoi, mes chers oncles, votre amour éternel ayant fait de vous une seule âme, je vous écris à tous les deux dans la même lettre, non pas pour vous affliger, mais pour vous consoler : car si mes souffrances ont été grandes, elles ont été de courte durée; je suis bientôt arrivée au bout de ce pénible voyage.

Je vous écris pour vous remercier de vos bontés à mon égard, et pour vous demander pardon de ma dernière et de l'unique grande faute que j'aie commise contre vous et contre ma famille. Les voies de la Providence sont secrètes, et les moyens qu'elle emploie pour faire sentir aux pécheurs la nécessité de remplir leurs devoirs ne se ressemblent point. Les uns sont gagnés par l'amour; c'est par la terreur que les autres sont contraints de mettre en Dieu leur espérance. De dix-neuf ans j'en avais passé dix-huit à goûter le plaisir d'être aimée de tout le monde. Le chagrin n'avait pas blessé mon cœur. Il semblait que j'étais destinée à être attirée par la douceur et la charité. Mais étais-je trop portée à m'estimer à cause de l'estime qu'on faisait de moi, à me glorifier d'un penchant naturel à faire le bien, et à tirer vanité des heureuses inclinations que j'avais reçues, et qui étaient en moi sans que j'y eusse aucune part? Appelée à chercher les raisons de mes malheurs ici-bas, je trouve chez moi les germes d'un orgueil secret, dont il fallait que je fusse pétrie; et peut-être était-il nécessaire que d'aussi terribles et d'aussi accablantes infortunes me fussent réservées pour écraser cet orgueil et mortifier ma vanité. C'est pourquoi des tentations me furent envoyées. Je fus trouvée faible à l'épreuve. Ma discrétion tant vantée n'eut pas de

pois quand elle fut pesée à la balance; la trahison prévalut, je succombai, je devins l'objet des railleries de mes compagnes et la honte de ma famille, qui s'était peut-être trop enorgueillie de moi. Cependant, comme ma faute ne fut pas celle de ma volonté, sitôt que mon orgueil fut brisé, le Ciel ne permit pas qu'au milieu des pièges et des dangers qui m'environnaient, je me perdisse pour jamais. Je fus purifiée par mes souffrances, et préparée au grand et heureux changement que j'espère avoir subi quand vous lirez ma lettre.

Réjouissez-vous donc avec moi, mes chers oncles, de ce que j'ai échappé à l'orage qui a fondu sur moi; et ne regrettez pas de me voir fauchée pendant mes plus beaux jours. « On ne demande point dans le sépulcre, dit le sage, si l'on a vécu dix ou cent ans; et le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance. »

Encore une fois, mes chers oncles, recevez mes remerciements de toutes vos bontés pour moi depuis ma tendre enfance jusqu'au jour, au malheureux jour de mon erreur. Je finis par prier Dieu qu'il nous réunisse dans l'éternité bienheureuse.

Votre soumise et obligée nièce,

CL. HARLOVE.

*Monsieur Belford (dit l'auteur) donne aussi des copies tout au long des lettres de Miss Clarisse à madame Hervey, à Miss Howe, et à madame Norton; mais quoique chacune de ces lettres diffère autant des autres par le contenu que par le style, cependant comme elles sont longues et roulent sur le même sujet, on a trouvé plus convenable (ajoute-t-il) de n'en faire imprimer que les extraits suivants.*

*La lettre à Madame Hervey est remplie des mêmes sentiments de piété qui embellissent ses précédentes : c'est le même esprit de générosité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à consoler.*

J'espère, dit-elle, que le Tout-Puissant a accepté ma repentance; et si je suis heureuse, à quoi aurais-je pu m'attendre de mieux au bout de vingt, trente, ou quarante ans de ce qu'on nomme une vie passée agréablement? Et qu'est-ce que vingt, trente, ou quarante ans pour mériter qu'on jette un regard en arrière? et pendant ce temps-là, combien d'amis aurais-je pu

perdre ? à combien de tentations la prospérité n'aurait-elle pas pu m'exposer ? et quelle apparence qu'au sein des plaisirs et de la dissipation, j'eusse eu le courage de consacrer mes derniers jours au recueillement, et de voir approcher ma fin avec l'entière résignation que Dieu m'a donnée ?

*Elle continue ainsi :* Tels sont, Madame, les sujets de consolation que vous et moi pouvons trouver dans la dispensation actuelle. Par rapport à mes parents, le nombre de bénédictions qui leur restent les aidera à se consoler des peines et des chagrins que ma faute leur a causés. Leurs maux s'adouciront en pensant que si j'ai eu le malheur de troubler leur repos, ils n'avaient pas connu de maux considérables avant mon erreur. Ils penseront encore que les afflictions se changent en félicités, quand on les reçoit avec résignation, et que c'est en vain qu'on se flatterait d'un bonheur non interrompu dans ce monde ; que si j'ai souffert, ce n'a été que pour un temps ; que ce n'est pas ma perte éternelle qu'ils ont à pleurer. Enfin je puis les prévenir que quand mes actions seront pleinement connues, ils trouveront que mes malheurs tournent encore plus à mon honneur qu'à ma honte.

Ces considérations leur rendront ma mort moins sensible, s'ils jettent les yeux sur les circonstances fâcheuses qui m'avaient environnée, et surtout s'ils pensent à l'espérance de nous réunir pour n'être plus séparés ni par le temps ni par l'offense.

*Elle conclut cette lettre en s'adressant à sa cousine Dolly Hervey, qu'elle appelle son aimable cousine ; elle est touchée de l'impression que ses malheurs ont fait sur elle.*

Ô ma chère cousine, que votre âme tendre et compatissante soit en garde contre les illusions qui ont été fatales à mon bonheur ici-bas. L'intérêt que vous avez pris à mes afflictions a développé chez vous une douceur naturelle, qui pourrait vous exposer à des infortunes, si vous laissiez à votre cœur trop d'empire sur votre raison. Mais un attachement scrupuleux et inviolable à vos devoirs envers vos parents, et les préceptes d'une mère aussi prudente que la vôtre, fortifiés par le triste exemple que je vous ai donné, seront, avec l'aide du Tout-Puissant, un rempart suffisant autour de vous.

*La lettre à Miss Howe est extrêmement tendre; elle s'adresse à son amie d'une manière touchante :*

Réjouissez-vous de ce que les malheurs de votre chère Clarisse sont finis. Le temps de l'épreuve et de la tentation, du doute et de l'incertitude s'est écoulé. J'ai heureusement échappé aux pièges qu'on m'avait tendus. Ne vous affligez pas. Mes infortunes étaient de nature à ne pas permettre que je jouisse d'un sort supportable dans le monde que j'ai quitté.

*Elle parle avec reconnaissance des bontés et des égards de madame Howe et de M. Hickman. Elle y joint ses regrets d'avoir occasionné tant d'inquiétudes à sa chère Miss Howe et à sa mère; et prie le Ciel que toutes les bénédictions qu'elles avaient accoutumé de se souhaiter l'une à l'autre se réunissent sur elle.*

Ne différez pas de suppléer à l'amie que vous perdez en moi par un ami qui vous sera de plus attaché par les liens les plus étroits.

*Elle lui dit que son choix, qui a l'approbation de tous ses amis, est tombé sur un homme honnête, sincère et vertueux, et ce qui vaut encore mieux, sur un homme pieux. Elle ajoute que s'il est admirateur des grâces de sa personne, il l'est plus encore de celles de son esprit. La réflexion que celles du corps passent avec les années, tandis que celles de l'âme prennent chaque jour de nouveaux charmes, lui fait annoncer à son amie un amour constant et soutenu de la part de son époux.*

*Elle prie Dieu de les bénir tous les deux ensemble; elle les invite à ne pas corrompre leur félicité par le souvenir de ses malheurs; à ne songer qu'à son état actuel, et au temps heureux auquel ils se réuniront pour ne se séparer plus.*

*Enfin, elle la recommande en particulier à la protection du Ciel; la conjure par l'amitié qu'il y a eu entre elles de ne pas la pleurer trop amèrement, d'essuyer ses larmes, et de bannir toute autre pensée que celle de sa délivrance, de sa purification par ses souffrances, et de l'état bienheureux auquel la miséricorde infinie l'a préparée par elles. Elle l'assure qu'elle en est actuellement en possession, et qu'elle n'en doute qu'autant que l'humilité et une défiance subordonnée à la foi dans les promesses du Rédempteur peuvent l'en laisser douter.*

*La lettre posthume à madame Norton contient en substance des remerciements à cette bonne femme des soins qu'elle a pris de son enfance, des bonnes instructions et des bons exemples qu'elle lui a*

*donnés. Elle renferme des accusations contre elle-même, où elle se blâme d'une vanité et d'une présomption secrète, que d'abord elle n'avait pas su trouver dans les replis de son cœur, mais que ses malheurs, en lui faisant tourner ses regards sur elle-même, lui avaient fait apercevoir.*

*Elle s'étend sur l'utilité des afflictions pour les esprits modestes, qui ont d'eux-mêmes une juste défiance.*

*Elle la console sur sa mort prématurée.* Mes épreuves, dit-elle, sont finies au commencement de ma vie, tandis que d'autres ne sont mis en état de grâce qu'après cinquante, soixante, ou soixante et dix ans.

J'espère que mon père m'accordera la demande que je lui ai faite de vous laisser passer le reste de vos jours dans celle de mes fermes que nous appelions ma *Laiterie*; j'espérais un jour d'y vivre heureuse avec vous. Votre habileté, votre prudence et votre économie, ma chère bonne, rendront la direction que vous prendrez de cette maison aussi agréable pour vous qu'utile pour mes parents. Par rapport à vous, ma chère madame Norton, j'espère qu'ils vous en feront l'offre; et par rapport à eux, j'espère que vous l'accepterez.

*Elle se rappelle avec bonté son frère de lait, et la prie par rapport à lui de ne prendre pas trop à cœur ses infortunes.*

*Elle conclut :* Saluez tous ceux de votre connaissance qui me voulaient du bien. Ceux que j'appelais mes pauvres seront ceux de la Providence, s'ils se confient en elle. J'ai pris soin que ma mort ne leur causât aucun dommage. Dites-leur qu'ils ne perdent pas courage. Et vous qui m'avez consolée, vous, mon appui dans mes maux et mes mauvais jours, réjouissez-vous de ce que je suis délivrée des maux par lesquels il fallait que je passasse. Au moment que vous recevez ceci, je suis rassasiée des grâces du Dieu qui pardonne, qui me donnera encore en son temps de vous voir arriver au séjour du vrai bonheur.